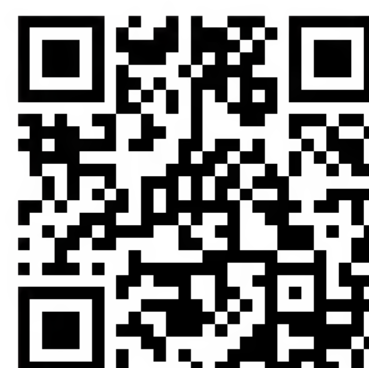
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

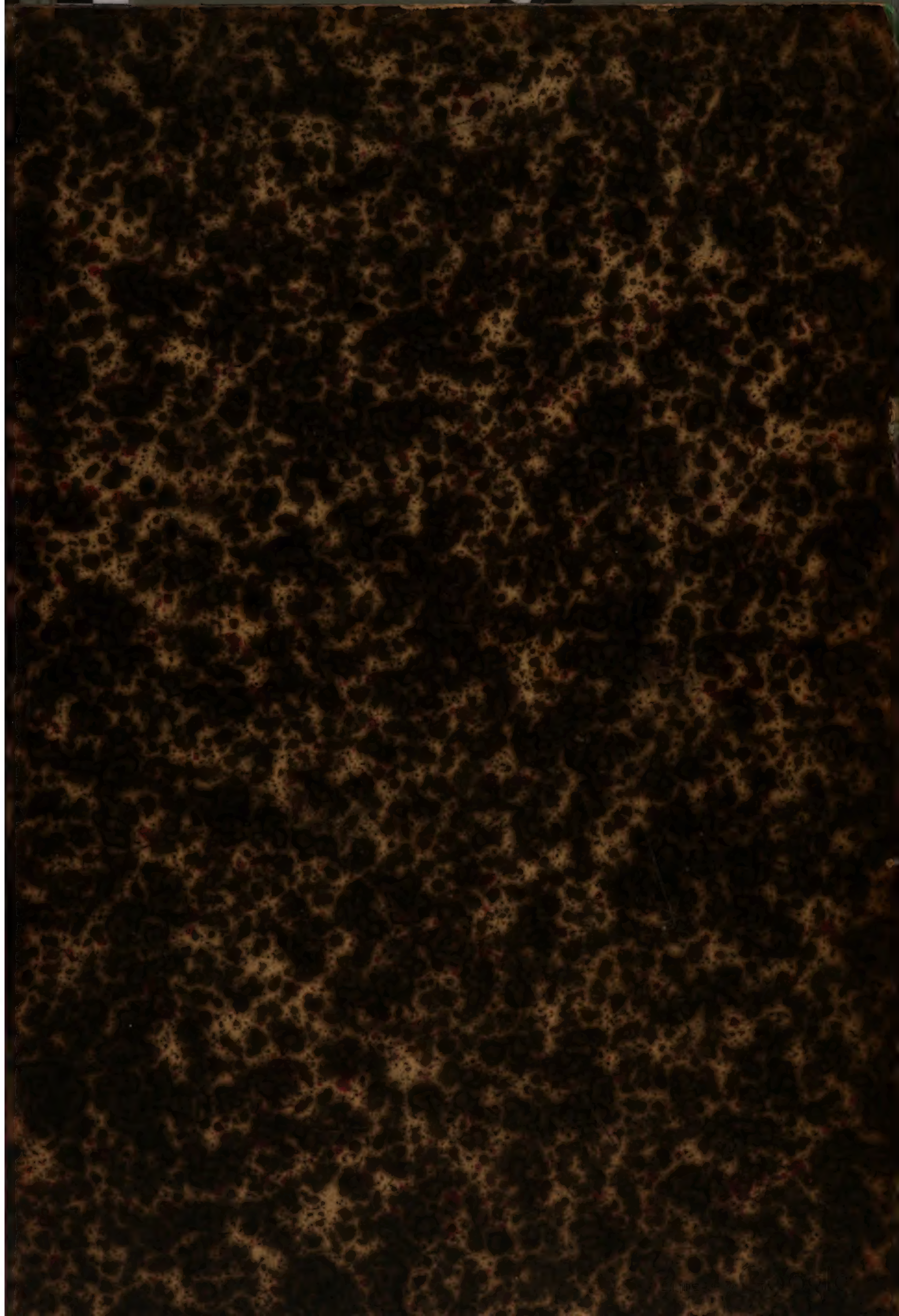
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

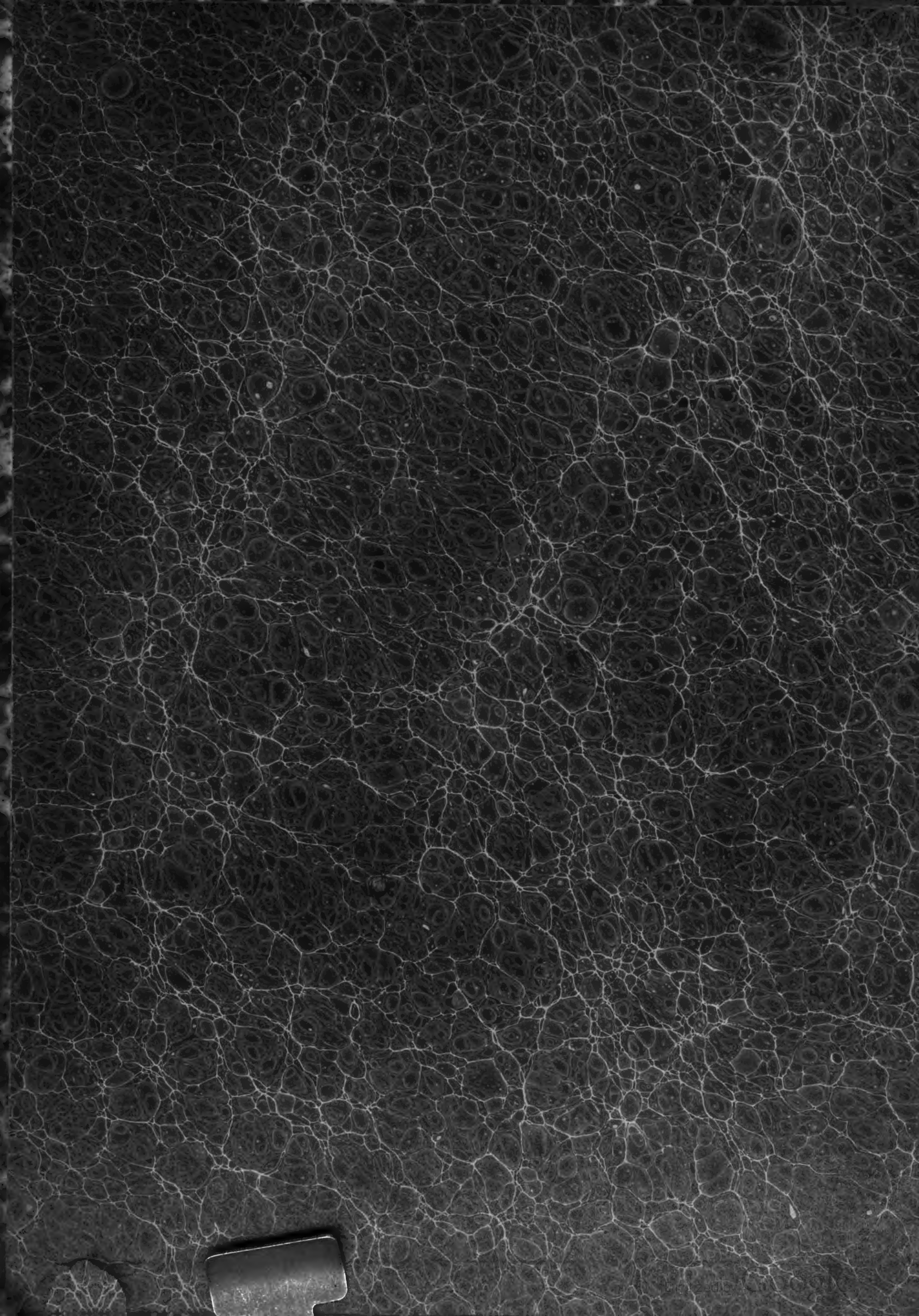
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

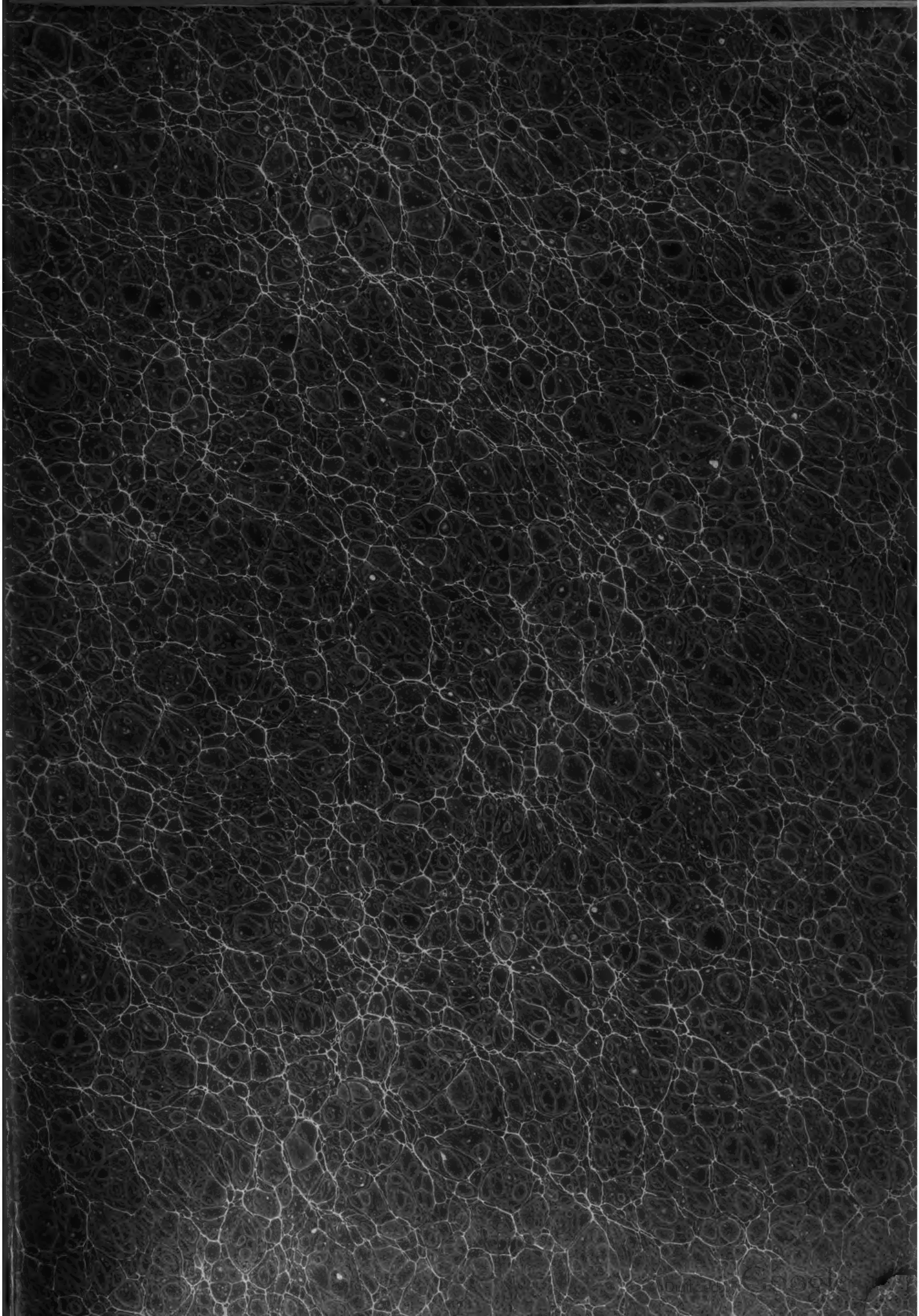
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com





Digitized by Google



Digitized by Google

229

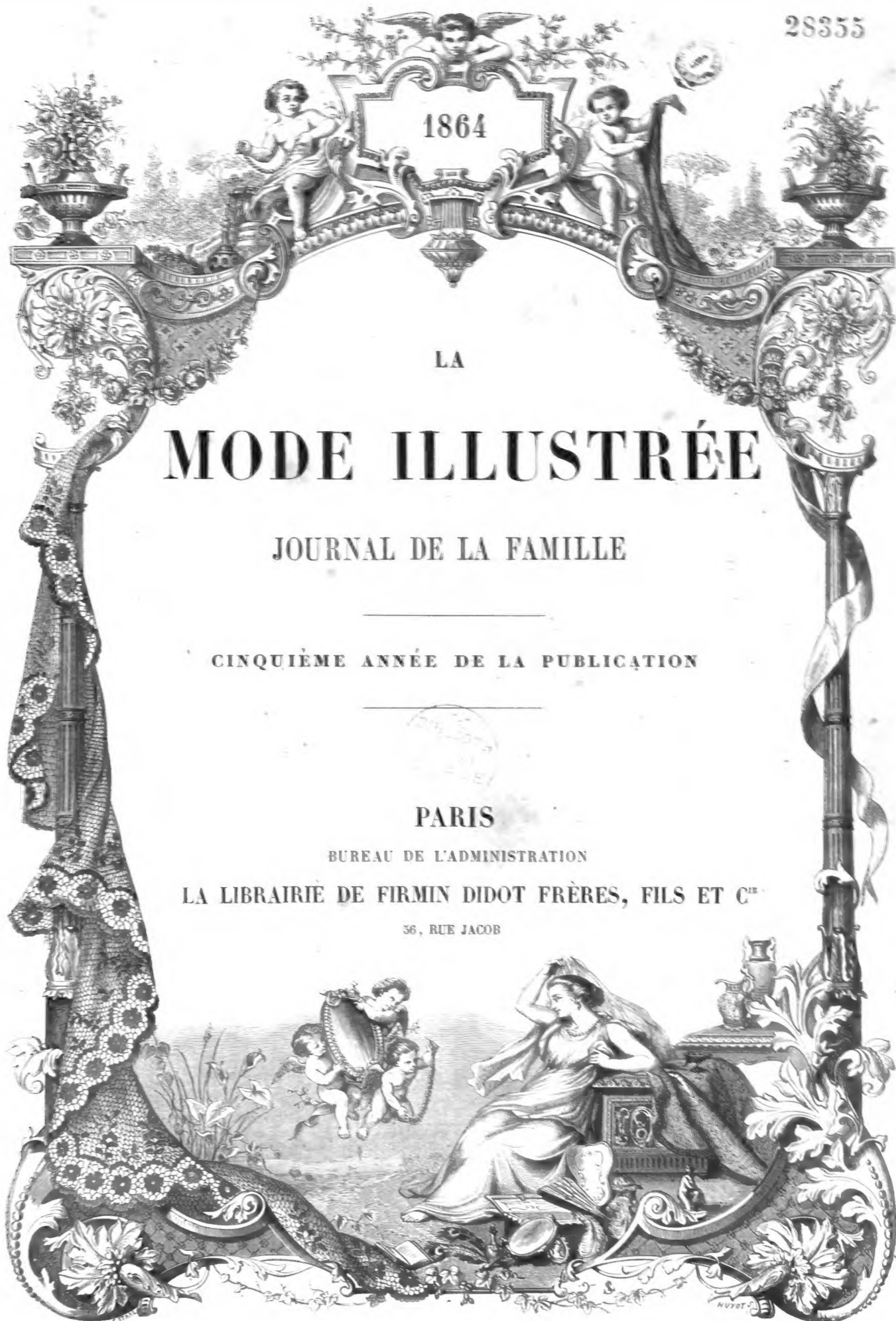
Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

28355



1864

LA

MODE ILLUSTRÉE

JOURNAL DE LA FAMILLE

CINQUIÈME ANNÉE DE LA PUBLICATION

PARIS

BUREAU DE L'ADMINISTRATION

LA LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C[IE]

56, RUE JACOB

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

1864

Modes, lingerie, ouvrages de femme, etc.

Digitized by Google

Musique.

Nouvelles, chroniques, énigmes, charades logogriphes, rébus, etc.

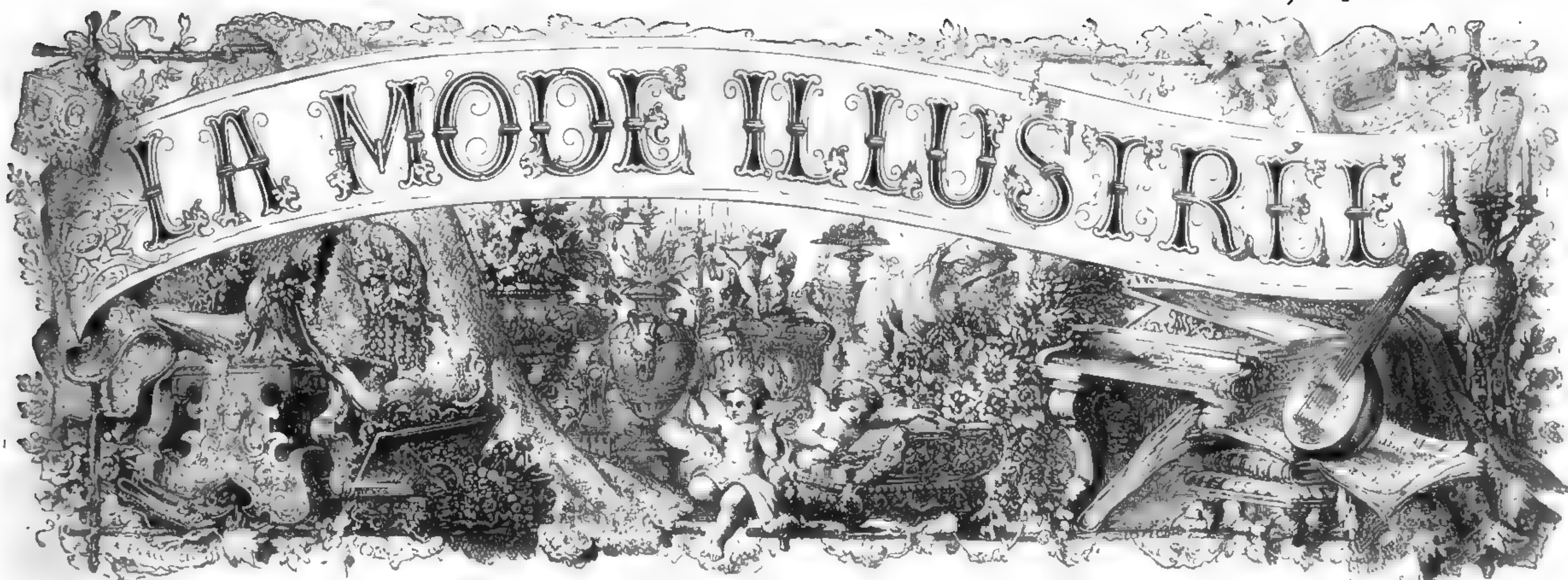
Patrons.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

N° 1 (*avec patrons*). CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 3 janvier 1864.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.**

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec une gravure coloriée, **50 centimes.**

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODELES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. A LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —



BERTHE HÉLOISE, VUE PAR DEVANT.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Berthe Héloïse.

La figure 26 (*verso de la planche*) appartient à ce modèle.

La berthe est faite en tulle noir, dentelle noire et ruban ponceau; elle descend jusqu'au bas de la taille par derrière, et forme à cette place, ainsi que sur les épaules, trois pointes; la berthe ferme par devant. On la coupe entière en tulle noir uni, en plaçant le tulle droit fil sur la ligne indiquant le milieu du patron; on recouvre ce tulle avec un bouillonné se terminant en ligne droite avec le bord supérieur, mais reculé partout de 2 centimètres sur le bord inférieur; les bandes de tulle destinées à former ce bouillonné doivent avoir une longueur double de l'espace que recouvre ce bouillonné, et leur largeur est aussi plus considérable que celle de cet espace. Le bord inférieur de la berthe est garni avec une ruche de ruban ayant 1 centimètre 1/2 de largeur; sur cette ruche on pose une dentelle noire ayant 2 centimètres de largeur, qui voile à demi la ruche. La couture de la dentelle, et à la fois celle du bouillonné, est cachée par un ruban ayant 1 centimètre de largeur, cousu seulement d'un côté; sur le bord supérieur on recouvre bouillonné et tulle avec un ruban étroit posé *à cheval*, et l'on cache ce ruban sous une dentelle ayant 2 centimètres de largeur; sous la ruche du bord inférieur on pose une dentelle ayant 5 centimètres de largeur, rehaussée par une bande de tulle ayant 3 centimètres de largeur; cette dentelle est légèrement *soutenue;* elle dépasse la berthe de 5 centimètres derrière et sur les côtés, puis diminue graduellement, de façon à n'avoir plus que 2 centimètres de largeur aux extrémités par devant. Trois nœuds faits en ruban, ayant 7 à 8 centimètres de largeur, sont posés, l'un sur la taille par derrière, les autres sur les épaules. Pour le nœud de derrière, on place le nœud proprement dit *sur* la berthe; les deux pans, ayant chacun 22 centimètres de longueur, sont posés *sous* la berthe.

Il est superflu d'ajouter que l'on peut exécuter cette berthe en tulle blanc, avec dentelles blanches, ou blanches et noires.



BERTHE HÉLOISE, VUE DE DOS.

Capuchon Béatrix.

Le fond et la pèlerine de notre modèle sont faits en satin rose; la passe est en satin blanc piqué à losanges; des applications en dentelle noire, des ruches doubles, et des nœuds également en dentelle noire, garnissent les coutures et le bord extérieur du capuchon; des coques en ruban de satin rose sont posées sur le sommet de la tête; le capuchon est ouaté, doublé de florence blanc, piqué et noué avec des brides blanches.

Digitized by Google

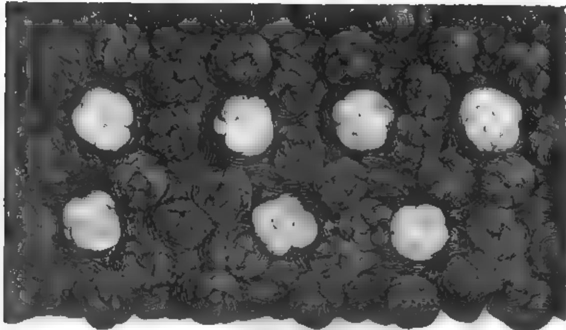
Capuchon Médicis.

Les figures 16 à 18 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Pour exécuter ce capuchon on emploiera 95 centimètres de velours noir, une quantité égale de florence violet, — 29 mètres de grosse chenille violette sans fil d'archal, — 8 mètres de même chenille montée sur fil d'archal, — 1 mètre de ruban violet ayant 7 à 8 centimètres de largeur.

On coupe la doublure un peu plus large que le dessus, en prévision des piqûres formant carreaux sur cette doublure, qui doit être ouatée. La figure 16 représente la moitié de la passe, et peut avoir une couture au milieu par devant et par derrière: le fond, ainsi que la pèlerine, sont d'un seul morceau. En coupant les figures 17 et 18 on pose le velours droit fil sur la ligne indiquant le milieu du patron; on exécute, sur le fond, l'espèce de treillage en chenille indiqué sur le dessin représentant le capuchon vu par derrière. Sur la ligne indiquant le milieu du fond on trace, avec un crayon blanc, les deux pointes opposées du treillage; la pointe supérieure s'arrête à 13 centimètres de distance du bord de devant; la pointe inférieure s'arrête à 15 centimètres de distance du bord de derrière; depuis ces pointes on complète celles des côtés, le treillage formant un carré parfait. Lorsque ce carré est tracé sur l'étoffe, on prépare 10 morceaux de chenille avec lesquels on forme le treillage en fixant les morceaux partout où ils se croisent. Les contours du carré sont formés par deux morceaux de chenille tournés en torsade; sur les deux côtés inférieurs du carré on place une frange simplement formée par des morceaux de chenille que l'on coud par le milieu de leur longueur, qui est de 20 centimètres. D'un coin à l'autre coin il doit y avoir 8 à 9 de ces morceaux formant la frange.

On réunit dessus et doublure ouatée; on fronce tout autour le fond (fig. 17) et on le coud sur la passe, *m* avec *m*, — *l* avec *l*. Les fronces du fond doivent être distribuées de telle sorte que le fond soit presque plat derrière, encore plus plat devant. On coud la doublure par-dessus les coutures pour cacher celles-ci. La pèlerine est cousue *n* avec *n*, — *o* avec *o* avec la passe et la nuque du fond. On garnit le bord de devant du capuchon, jusqu'à la place marquée par une étoile, avec une dentelle noire légèrement froncée, ayant 2 à 3 centimètres de largeur; sur le bord de la pèlerine on pose une frange semblable à celle du treillage, et surmontée d'une torsade. On fait, avec la chenille, une natte fort *lâche* à trois branches, pour garnir le devant de la passe, et la couture qui la réunit au fond. Sur le milieu de la passe, par derrière, on place une touffe-diadème exécutée avec la chenille montée sur du fil d'archal. Les brides sont cousues, à l'intérieur, à la place marquée par une étoile.



BORDURE DE LA VESTE ESPAGNOLE EN GRANDEUR NATURELLE.

Veste espagnole au crochet.

Les figures 10 à 12 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

MATÉRIAUX : 388 grammes de laine castor, bleu bluet; 64 grammes de même laine noire; 8 grammes de même laine blanche.

Outre le dessin représentant la veste, nous publions une partie du fond et une partie de la bordure en grandeur naturelle. Le fond est fait avec la laine bleu bluet, la bordure avec la laine noire et la laine blanche; ce fond est assez serré, et se compose de mailles simples et de brides, exécutées toujours en *allant* et *revenant*, et formant des carreaux figurés par des pois en relief.

Chacun des devants, les manches et le dos, sont faits isolément, commencés par le bord inférieur et cousus ensemble. Afin de faciliter ce travail et d'abréger la description, nous avons placé, sur la planche jointe au présent numéro, le patron de la veste. Le dessin, qui se continue régulièrement, se compose des combinaisons suivantes:

1er *tour*. — Dans chaque maille de la chaînette on fait une maille; on retourne l'ouvrage.

2e *tour*. — Dans ce tour, comme dans tous les suivants, on pique le crochet toujours dans le côté de derrière de la maille, à moins que le contraire ne soit indiqué. Dans ce 2e tour on fait une maille simple dans chacune des 7 premières mailles; — * dans la maille suivante 3 brides qui forment le premier pois; — 11 mailles simples sur les 11 mailles suivantes. — Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.



VESTE ESPAGNOLE AU CROCHET.

3e *tour*. — Tous les tours impairs (5, 7, etc.) sont faits comme celui que nous allons décrire. Dans chaque maille simple du tour précédent on fait une maille simple; les 3 brides demeurent *libres* sur le dessus de l'ouvrage; derrière ces 3 brides on fait une bride dans le côté demeuré libre de la maille de l'avant-dernier tour sur laquelle on a fait les 3 brides. On fait tout le tour de cette façon; on retourne l'ouvrage.

4e *tour*. — Une maille simple dans chacune des 5 premières mailles; dans la 6e maille * 3 brides, — 3 mailles simples sur les 3 mailles suivantes; celle du milieu, parmi ces dernières, est la bride faite derrière le pois, — 3 brides dans une même maille, — 9 mailles simples. — Recommencez depuis *.

Lorsqu'on a fait ces 4 tours, on suit le dessin d'après nos gravures; nous dirons seulement que, dans chaque nouveau tour *à pois*, on doit faire les pois à la distance indiquée dans le 4e tour, c'est-à-dire, non dans la plus proche, mais dans la 2e maille. Les augmentations et les diminutions exigées par la forme du patron, ne doivent nulle part interrompre le dessin. L'augmentation s'exécute de la façon suivante : à la fin du tour on fait une ou plusieurs mailles en l'air, selon que le patron l'exige, et, lorsqu'on retourne l'ouvrage, on fait, sur ces mailles ajoutées, les premières mailles du tour. Pour la diminution, on abandonne simplement, à la fin du tour, le nombre de mailles voulu. Les angles inévitables produits par le travail au crochet s'égalisent lorsqu'on assemble les différents morceaux de la veste.

Après avoir exécuté dos et devants d'après le patron qui représente seulement la moitié du dos (lequel doit être fait d'un seul morceau), on coud ces différents morceaux en assemblant les lettres pareilles, puis on fait la bordure (d'un seul morceau) en la commençant par le milieu du dos; cette bordure est faite au point *ananas*.

1er *tour de la bordure*. — Une maille simple dans la plus proche maille simple du bord de la veste; * on pique le crochet dans la maille suivante comme si l'on voulait faire une maille simple, mais on y passe seulement le brin, puis on fait 2 mailles en l'air, et l'on termine comme une seule maille les deux boucles qui se trouvent sur le crochet; — une maille simple dans la maille suivante. — Recommencez depuis *.

2e *tour*. — Comme le précédent, mais en *contrariant* les boules formées par les mailles en l'air; on fait par conséquent les mailles en l'air dans la première maille du tour, — la maille simple dans la maille en l'air supérieure de la boule, et l'on passe pour cela le crochet sous la maille entière.

Les deux premiers tours de la bordure sont faits avec la laine noire; dans le 3e tour on fait alternativement une boule noire, — une boule blanche, en passant sous le travail le brin non employé; les 4e et 5e tours sont noirs, — le 6e pareil au 3e. On termine par 2 tours noirs.

Pour chaque manche on fait deux morceaux bleus d'après la figure 12, en commençant par la ligne courte et droite qui indique le bord inférieur. On coud ensuite chaque maille ensemble depuis E jusqu'à F, à l'envers, bien entendu; puis on entoure la manche avec la bordure qui vient d'être expliquée. Cette bordure encadre la manche, et se continue jusqu'à la place marquée par une croix et un point, c'est-à-dire jusqu'à l'entournure. Enfin, on coud le bord de dessous de la manche avec le dernier tour de la bordure qui remonte vers l'entournure. Lorsqu'on coud la manche dans l'entournure, l'E doit se trouver avec l'E de la figure 10 (devant).

Ajoutons que ce patron peut être exécuté en drap ou en soie pareille à la jupe d'une robe, en cachemire ouaté, etc.



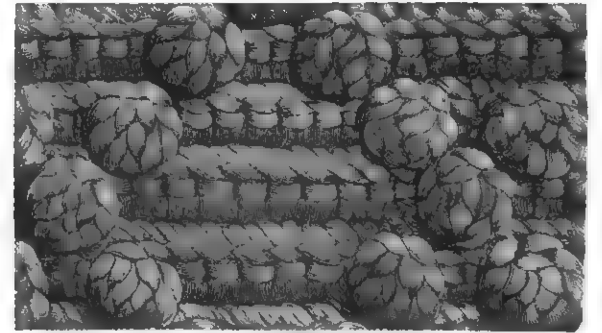
PANTALON DE NUIT POUR PETIT GARÇON DE TROIS A CINQ ANS.

Pantalon de nuit

POUR PETIT GARÇON DE TROIS A CINQ ANS.

Les figures 8 et 9 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Ce modèle nous vient d'Amérique. On l'exécute en piqué, en flanelle, ou bien en grosse percale; il est particulièrement commode pour la saison d'hiver et pour les cas de maladie; corsage et pantalon sont d'un seul morceau.



FOND DE LA VESTE ESPAGNOLE EN GRANDEUR NATURELLE.

La figure 8 (moitié du pantalon) a dû être repliée sur elle-même; on coupera d'abord les morceaux repliés, en grosse mousseline, puis on les assemblera, et, sur ce patron *entier*, on taillera deux morceaux, en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour l'ourlet inférieur et pour l'ourlet de derrière; le droit fil de l'étoffe doit se trouver sur l'ourlet inférieur. La manche est coupée sur la figure 9; chacun des morceaux du pantalon est d'abord cousu isolément depuis la lettre Q jusqu'à la lettre R, — puis on les réunit depuis S jusqu'à T sur la ligne indiquant la couture de devant, et, à cette même place, on coud, sous chaque morceau, une étroite bande d'étoffe. Le bord de derrière a un large ourlet, et l'on fait, sur le côté de droite, les boutonnières indiquées sur la figure 8, tandis que l'on pose des boutons sur le côté gauche. A la place marquée sur le patron par le mot « coulisse » on pose une bande en biais ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, et l'on y passe un cordon. Après avoir fait les coutures d'épaule depuis U jusqu'à V, on borde l'encolure avec une bande en biais, et l'on y passe également un cordon. — La manche est cousue ensemble depuis W jusqu'à X; le bord inférieur a un large ourlet, puis on pose la manche dans l'entournure, de telle sorte que la lettre X se trouve sur la même lettre de la figure 8.

Cravate avec revers en velours.

Les figures 24 et 25 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Cette cravate se compose d'une large bande en reps ou gros grain noir, à laquelle viennent se joindre deux revers en velours gros bleu bordés de guipure noire.

On coupera la cravate sur la figure 24, qui en représente la moitié, non-seulement en longueur, mais aussi en largeur. On laissera en plus l'étoffe nécessaire pour les remplis. Les revers, en velours, sont coupés sur la figure 25, doublés avec du tulle noir roide, et garnis avec une guipure noire ayant 2 centimètres de largeur, légèrement soutenue, posée entre le velours et la doublure. La cravate, également doublée avec du tulle roide,

Digitized by Google

BIBL. DE LA VILLE LYON



CAPUCHON MÉDICIS.

Le patron représente la moitié de la veste; en coupant celle-ci, on place l'étoffe en droit fil sur la ligne indiquant le milieu de la figure 4 (dos), qui doit être d'un seul morceau; on coupe deux morceaux sur chacune des autres figures du patron. La partie inférieure de la manche (fig. 7) est coupée d'un seul morceau. Sur le côté droit du gilet on fait les boutonnières, et l'on entoure chaque boutonnière avec le dessin de soutache placé sur la fig. 2, près de la première boutonnière; les boutons sont posés sur le côté gauche, et ornés du même dessin de soutache. On coud ensemble les pinces du gilet, A avec A jusqu'à B, — C avec C jusqu'à D; — les pinces de la veste, croix avec croix jusqu'au point, puis on assemble veste et gilet. On coud devants et petits côtés de la veste sous le bras, depuis E jusqu'à F, — petits côtés et dos, depuis G jusqu'à H, — et depuis l'étoile jusqu'au double point. La basque a deux plis que l'on forme en posant la croix 1 sur la croix 2, — la croix 2 sur le point 1, en fixant ces plis sur le petit côté. Après avoir fait la couture d'épaule depuis J jusqu'au K, on borde entièrement la veste et l'encolure, puis on pose la ruche et la passementerie; cette ruche, qui a *un peu plus* d'un centimètre de largeur, est posée *sous* le bord de la veste, légèrement repliée en dessous; on cache cette couture à l'envers avec une bande d'étoffe coupée en biais, ayant 1 centimètre de largeur; la pessementerie, ou le dessin de soutache, sont indiqués sur la figure 2,

Les deux côtés de la manche (fig. 5 et 6) sont cousus ensemble depuis L jusqu'à M, — depuis N jusqu'à l'O, puis on pose la garniture; mais cette fois la ruche est cousue, non *sous* l'étoffe, mais à la distance en partie indiquée sur la figure 5. La partie inférieure de la manche (fig. 7) est cousue ensemble depuis P jusqu'au point, et le bord est garni avec la ruche et la passementerie; puis on pose cette figure 7 sous la manche, point avec point, — croix avec croix, et de telle sorte que, vers le coude, la figure 7 dépasse un peu la manche, comme l'indique le dessin. On fait un pli sur la figure 6 en posant la croix sur le point, puis on place la ruche; en cousant la manche dans l'entournure, la lettre O doit se trouver avec la lettre O de la figure 2, puis on pose la passementerie ou la soutache sur l'entournure.



CAPUCHON MÉDICIS, VU PAR DEVANT.

est cousue ensemble sur ses côtés longs, et dans cette couture on place le revers, étoile avec étoile, — point avec point. A chaque extrémité de la cravate on place un passe-poil de velours et de la guipure noire.

Veste avec gilet.

Les figures 1 à 7 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Notre modèle est fait en cachemire bleu Louise; le gilet est cousu à la veste sur les côtés et sur les épaules; il est fermé avec des boutons ronds en acier, et un ornement en soutache est placé à chaque bouton et à chaque boutonnière. La garniture se compose d'une ruche tuyautée ayant 1 centimètre de hauteur, faite en taffetas noir double; cette ruche borde la veste, garnit le bas de la manche, se répète une deuxième fois sur le bord inférieur de la manche, comme pour figurer une sous-manche, puis remonte sur le coude jusqu'à l'entournure, qu'elle encadre; la ruche est partout accompagnée d'un galon en passementerie, auquel on peut substituer un ornement en soutache.

Mitaine avec manchette.

La figure 19 (manchette) se trouve sur le *verso* de la planche.

La mitaine est tricotée avec de la laine zéphyr noire; la



CEINTURE A POINTES.

manchette, ouatée, est faite en étoffe, et garnie avec de la peluche.

Pour exécuter la paire de mitaines on emploiera 16 grammes de laine zéphyr noire et deux aiguilles à tricoter en acier, dont la grosseur donnera un travail serré, mais élastique. On monte 61 mailles, et l'on tricote en *allant* et *revenant*, en faisant alternativement une maille à l'endroit, — une maille à l'envers, et, lorsqu'on revient sur un tour, la maille à l'endroit est faite à l'envers, — la maille à l'envers est faite à l'endroit, afin de former des côtes régulières. Lorsqu'on a fait 70 tours, on démonte, pas trop serré. On coud ensemble les côtés du travail, en laissant au milieu une fente pour le pouce. Sur le dessus de la main, les côtes faites à l'endroit sont ornées, deux par deux, avec une couture en croix exécutée en laine noire (voir le dessin).

La manchette est coupée, sur la figure 19, en taffetas gros bleu; on la double en grosse mousseline, et l'on exécute à points arrière, avec de la soie noire, le dessin indiqué sur la figure 19. On pose une bande de peluche noire sur le bord de la manchette, et l'on coud celle-ci ensemble depuis *p* jusqu'à *o*; on ouate ensuite la manchette entière, et on la double avec du taffetas blanc. On *tend* un peu la manchette, puis on la coud sur le dernier tour de la mitaine. Enfin, on pose sur le dessus de la manchette un nœud fait avec du ruban noir ayant 3 centimètres de largeur.

Manchette ou poignet droit.

La figure 22 (*verso*) appartient à ce patron.

Parmi les nombreux emprunts faits au costume masculin, figurent ces poignets droits en toile que l'on coud au bord des sous-manches.

On coupe deux morceaux de toile fine sur la figure 22, ou, par économie, *un* morceau de toile et un morceau de percale destiné à servir de doublure; dessus et doublure sont cousus ensemble tout autour, à l'exception du côté transversal destiné aux boutons; lorsque cette couture à petits points *devant* est terminé, on retourne la manchette comme si l'on retournait une poche, puis l'on replie à l'intérieur, et l'on coud ensemble dessus et doublure sur le côté transversal. On exécute ensuite les coutures *piquées*, les boutonnières, et l'on pose quatre petits boutons de linge.

On coud ce poignet sur le bord d'une sous-manche.

Tablier pour petite fille

DE DIX A DOUZE ANS.

MODÈLE DE LA MAISON PAULINE ROYER, RUE DE RIVOLI, 186.

Les figures 13 à 15 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce tablier est exécuté en toile grise; il a 60 centimètres de longueur, 1 mètre 60 centimètres de largeur, et l'ourlet inférieur a 7 centimètres de hauteur. Au-dessus de l'ourlet, et sur les côtés, se trouve un cordon (ou *tresse*) en laine rouge ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, auquel se rattache un très-simple dessin en soutache de même couleur. Le tablier a deux poches; son bord supérieur est froncé de façon à n'avoir plus que 31 centimètres de largeur. La ceinture-corselet à bretelles a la même forme derrière que devant; cette ceinture est doublée avec de la percaline; une baleine la traverse à cha-



CAPUCHON BÉATRIX, VU PAR DERRIÈRE.



CAPUCHON BÉATRIX, VU PAR DEVANT.

Digitized by Google

que pointe; elle se ferme de côté avec des boutons; son encadrement est semblable à celui du tablier.

La figure 13 représente la moitié de la ceinture, qui doit être coupée d'un seul morceau; la garniture de cordon et de soutache est indiquée sur le patron. Les bretelles (fig. 14) peuvent être allongées, sans aucune difficulté, à leurs extrémités; elles ont les mêmes ornements de cordon et de soutache, mais point de doublure, et sont posées sur la ceinture, *g* avec *g*, jusqu'à *h* avec *h*; on coud le devant de la ceinture sur le tablier, depuis *j* jusqu'au *k*. La figure 15 est l'une des poches, que l'on encadre avec du cordon, et dont le bord supérieur est orné avec de la soutache.

Cette ceinture-corselet avec bretelles peut être exécutée en taffetas noir, ou taffetas écossais, ou velours noir, pour accompagner toutes les jupes avec un corsage blanc.

Cravate avec application

DE DENTELLE.

Les figures 20 et 21 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Notre modèle est fait en moire antique rose de Chine; les deux pans sont encadrés avec un picot de dentelle blanche, puis ornés de *motifs* en dentelle, découpés dans un morceau de dentelle usée: on peut employer indifféremment de la dentelle noire ou de la dentelle blanche.

La figure 20 représente la moitié du tour du cou; la figure 21 l'un des deux pans. Le tour du cou se compose de deux morceaux pareils coupés en biais, cousus ensemble par derrière; on double toute la cravate avec la mousseline roide, puis avec du taffetas blanc; sur le devant du tour du cou on fait une boutonnière, on pose un bouton sur l'autre extrémité. Dans chaque pan on forme deux boucles en posant la croix 1 sur le point 1, — la croix 2 sur le point 2, — la croix 3 sur le point 3, — la croix 4 sur le point 4; puis on pose le pan ainsi préparé entre le dessus et la doublure du tour du cou, *r* avec *r* jusqu'à *s* avec *s*. On place les applications de dentelles en consultant notre dessin.

Ceinture à pointes.

La figure 25 (*verso*) appartient à ce patron.

De même que les résilles, les ceintures à pointes s'éternisent dans la toilette. Le présent modèle se fait en poult de soie noir et ornements en velours noir; ceux-ci sont indiqués sur le patron et se composent, devant, d'un plastron, derrière, d'une pointe; les coutures qui rattachent le velours au poult de soie sont ornées avec des grelots en acier.

La figure 23 représente la ceinture entière. Après avoir placé le velours, on assemble dessus et doublure en plaçant un passe-poil sur le bord supérieur; on glisse, entre les deux côtés de la ceinture, une doublure roide, puis on coud les bords inférieurs. Les grelots sont posés, derrière, sur toute la longueur de la couture; devant, comme l'indique le dessin.

AVIS.

La multiplicité des objets qui composent la toilette féminine en cette saison, nous décide à publier une planche de patrons avec le prochain numéro. Les abonnées de la *Mode illustrée* sont priées de se souvenir qu'elles auront reçu deux planches de patrons en huit jours; en d'autres saisons, au contraire, il ne paraît pas beaucoup de nouveautés, et cette raison nous a déterminés à compter le nombre des planches par *année*, non par *mois*.

Le nº 2 contiendra les 21 patrons suivants:

Manteau pour enfants de trois à quatre. — Veste pour jeune fille de treize à seize ans. — Pèlerine de satin. — Manche assortie à la pèlerine. — Pèlerine de peluche. — Poignet de peluche. — Capeline pour enfants d'un à deux ans. — Ceinture. — Fichu Malvina. — Berthe Clotilde. — Berthe Camille. — Coiffure Mac-Lelean. — Robe pour petite fille de trois à quatre ans. — Pardessus assorti à cette robe. — Corsage décolleté avec berthe. — Corsage montant. — Veste-fichu avec manches. — Fichu Eugénie. — Aumonière. — Ceinture avec basque. — Berthe-Agathe.

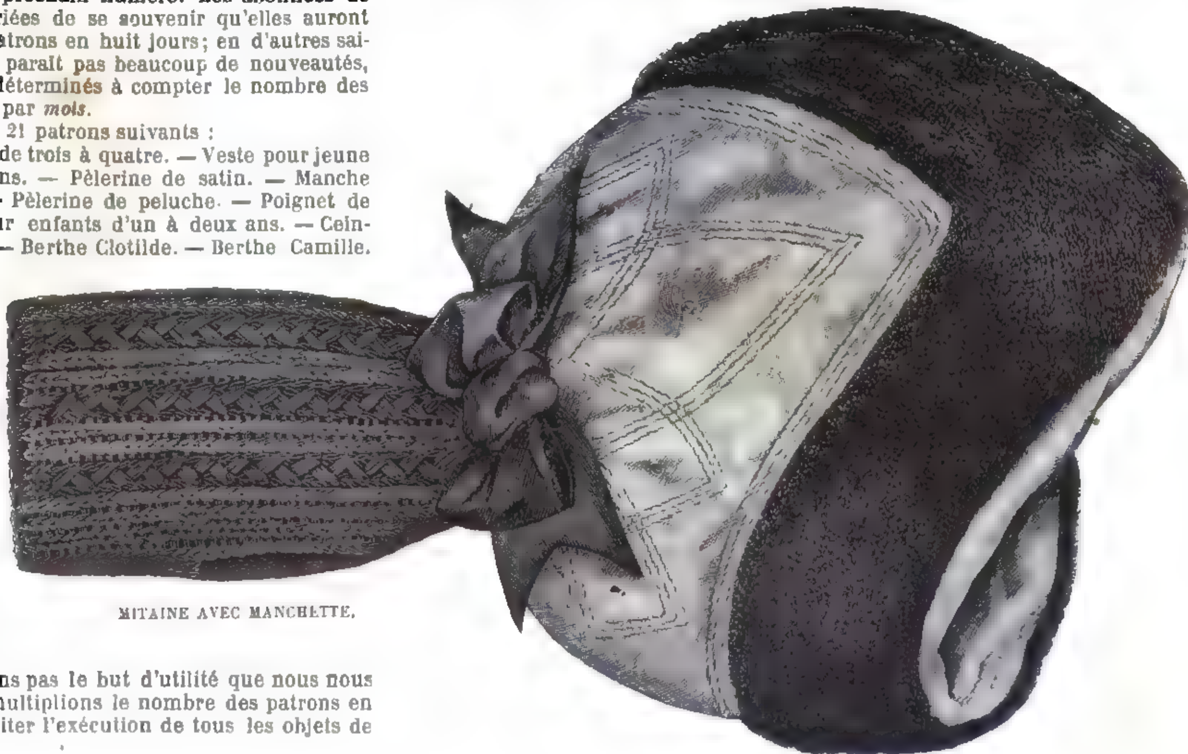
Ainsi l'hiver, surtout pendant la saison des bals, exige une plus grande quantité d'objets de modes; si nous n'en publiions que le dessin, nous n'atteindrions pas le but d'utilité que nous nous sommes proposé. Nous multiplions le nombre des patrons en ce moment, afin de faciliter l'exécution de tous les objets de toilette.



CRAVATE AVEC APPLICATION DE DENTELLE.



TABLIER POUR PETITE FILLE DE DIX A DOUZE ANS.



MITAINE AVEC MANCHETTE.

MODES.

Cette époque est la saison par excellence de la mode; les toilettes *de ville*, de dîners, de réunions dansantes et non dansantes, de bals, surgissent de tous côtés, et toutes à la fois.

Durant les derniers hivers la mode avait délaissé, pour les bals, les belles étoffes, même les plus riches parmi ces étoffes; elles étaient devenues l'apanage exclusif de l'âge vénérable, et toute femme jeune, ou qui croyait être jeune, se montrait invariablement vêtue de tissus aériens. Il n'en est plus tout à fait ainsi, et l'on revoit cette année beaucoup de toilettes composées de deux jupes en étoffes différentes. A l'inverse de ce que l'on faisait autrefois, la robe de dessous n'est visible que sur un très-petit espace, 20 centimètres au plus, à moins que la garniture de la jupe supérieure ne pratique çà et là des éclaircies. Le bord de cette dernière jupe est rarement en ligne droite; il se creuse en dents arrondies ou aiguës, entourées de dentelles ou de franges, fixées par des *motifs* de dentelle noire appliquée, ou par des *pouffs* de ruban, ou par des rosettes de dentelle; la jupe de dessous est, en *tous cas*, garnie, soit avec des volants, soit avec des ruches ou des bouillonnés. La mode est plus que jamais aux garnitures volumineuses, compliquées, et l'on garnit même les garnitures.

Mais, comme la mode admet les combinaisons les plus opposées, elle permet de porter même des robes sans garniture aucune; mais ceci ne se voit qu'à la ville, et pour toilette de dîner, à la condition, toutefois, d'une extrême ampleur et d'une non moins extrême longueur de la jupe. Les robes de velours à corsage décolleté ne peuvent être portées que pour dîners *priés*; mais on porte beaucoup de velours de nuances claires à l'état de tunique sur des robes de satin blanc. Ce costume, jadis spécialement réservé aux reines de théâtre, a beaucoup de succès en ce moment; les couleurs et les ornements varient; la disposition est presque invariablement celle-ci: une jupe très-longue en satin blanc, garnie avec des volants en dentelle ou des ruches en tulle de soie, ou des bouillonnés avec agrafes de velours de même nuance que la tunique. Celle-ci est en velours vert pomme, — ou bleu clair, — ou rose vif; très-ouverte par devant, elle s'allonge graduellement en s'arrondissant, de façon à atteindre, par derrière seulement, le bord supérieur de la garniture de la robe de satin. Le corsage, décolleté, est en velours, mais avec un large plastron de satin blanc qui représente le corsage de la jupe blanche; la garniture de la tunique se compose de dentelles blanches, et l'on *revoit* même des dentelles d'or et d'argent. Cette toilette, très-majestueuse, *exige* une coiffure de plumes mélangées avec des fleurs..... en un mot, un panache. Les plumes sont aussi très-fréquemment employées en qualité d'*agrafes*, pour relever et fixer les flots de tulle qui composent une robe de bal. Beaucoup de corsages, pour robes de bal, sont à *plastron* de mousseline et de dentelle pour jeune fille, de guipure ou de point d'Alençon, ou de dentelle de Venise, pour jeunes femmes. Ce plastron est intercalé dans le corsage; il est en forme de cœur, et se voit très-souvent en mousseline plissée à plis très-rapprochés; cette dernière combinaison est la plus convenable. D'autres fois le corsage, extrêmement, *très* et *trop* décolleté, est rehaussé par une bande de mousseline également plissée. Quant aux coiffures de fleurs, la classique guirlande est détrônée, et remplacée par une foule de compositions essentiellement fantaisistes quant à la forme et au fond; ce sont des fleurs inconnues, sans nom, qui ne peuvent être classées dans aucun genre; fleurs de plumes, de chenille, de peluche, de velours, graines fan-

Digitized by Google



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal Rue Jacob 56 Paris

Digitized by Google

Digitized by Google

tastiques, bien dignes de produire ces fleurs dont la création appartient, non au Créateur, mais à la créature. Ces fleurs, disposées principalement en demi-guirlande (figurez-vous une ancienne couronne coupée à moitié), avec de longues branches retombant sur le cou, se placent sur l'un des côtés de la tête; quant à l'autre côté, il se trouve absolument dans la situation du page de Marlborough : il ne porte rien; je me trompe, il porte, en tous cas, l'échafaudage compliqué des bandeaux roulés, qui représentent assez exactement une haute maison de Paris à plusieurs étages. La coiffure n'est plus seulement un édifice, c'est un labyrinthe; et, si je n'appelais la gravure à mon aide, je devrais renoncer à décrire ces forteresses à cornes de béliers, à bastions plus ou moins avancés, à demi-lunes, qui décorent aujourd'hui les têtes féminines. On ne saurait nier que ces coiffures soient très-*parées;* et, lorsque par hasard on jette les yeux sur les coiffures plates et simplettes qui figuraient dans les bals il y a vingt ans, on sourit involontairement. Mais que nos contemporaines ne s'enorgueillissent pas outre mesure de cet aveu, si les coiffures d'il y a vingt ans excitent le sourire, dans vingt ans les coiffures actuelles exciteront probablement le rire.

La toilette des petites filles copie toujours, jusqu'à un certain point, la toilette féminine; elle suit les mêmes principes, elle est soumise aux mêmes règles, avec cette seule différence que les jupes des robes de petites filles sont très-courtes. Ainsi elles portent, comme toilette de ville et de maison, les robes ci-dessus décrites pour bals et soirées, c'est-à-dire les robes à deux jupes différentes. Une description fera comprendre cette mode. Supposons une petite fille de quatre à six ans : elle a une jupe de cachemire blanc garnie avec un volant tuyauté à tête, bordé de chaque côté avec une soutache verte, — une soutache noire, — encore une soutache verte; sur cette jupe de dessous elle porte une robe en taffetas à carreaux verts et noirs en forme de tunique, c'est-à-dire ouverte par devant, arrondie, et atteignant par derrière la tête du volant de la jupe de cachemire. Le corsage, décolleté, est fait en taffetas pareil à la robe; mais les devants des corsages sont en cachemire blanc, et ornés avec de la soutache verte et de la soutache noire; les manches courtes, composées d'un bouillonné de taffetas, sont complétées par une manche de cachemire blanc à poignet ajusté, orné de soutaches; une ruche chicorée, en taffetas découpé, borde la tunique et garnit le tour du corsage, à l'intérieur duquel se trouve une guimpe en nansouk plissé.

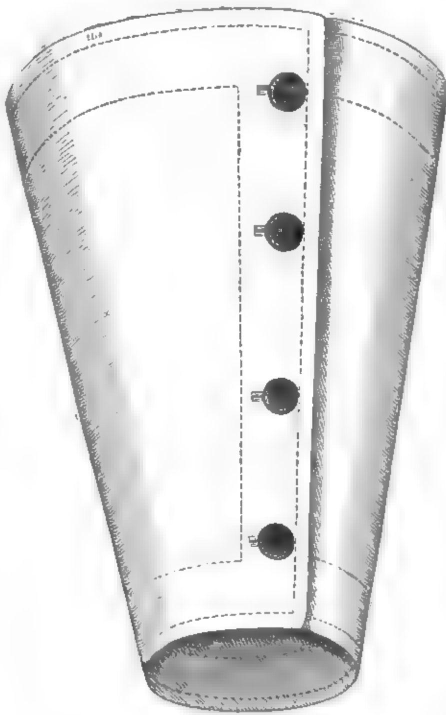
Quant aux petits garçons, lorsqu'ils quittent la jupe et la veste de cachemire ou de popeline, ils adoptent invariablement les pantalons bouffants retenus au genou, avec guêtres de même étoffe et de même couleur; veste et gilet pareils en cachemire ou drap léger. Ce costume les conduit jusqu'à l'heure fatale où ils endossent l'uniforme du collége.

On me demande quelques détails sur les bijoux nouveaux. Les jeunes filles ne portent point de colliers au bal, à moins de choisir un ou deux rangs de grosses perles de couleurs assorties à la nuance ou bien aux accessoires de leur toilette. Quant aux femmes, il me serait impossible d'énumérer toutes les variétés de bijoux que l'on crée pour elles. Les modèles antiques en or simple, ou bien en or et pierreries, sont ceux que je préfère..... Je le dis, parce que l'on me demande d'indiquer mes préférences. On fait des agrafes de ceinture qui se séparent pour former les agrafes que l'on pose sur les manches courtes. Je mentionnerai aussi un bijou qui n'est point destiné aux bals, mais à la toilette de ville : c'est l'une des plus jolies *nouveautés* de ce genre : ce bijou est une broche servant à fixer les châles de cachemire; il représente une grande palme en or, couverte de dessins *cachemire* exécutés en émail de toutes couleurs; j'ai vu ces différents objets chez M. Lemaire, rue de Rivoli, 91.

Le cygne est fréquemment employé pour garnir les vêtements d'enfants et ceux destinés à envelopper une femme aux sorties de bal; capuchon, petite pèlerine et manches ouatées, manteau en cachemire ou velours ouaté.



CRAVATE AVEC REVERS DE VELOURS.



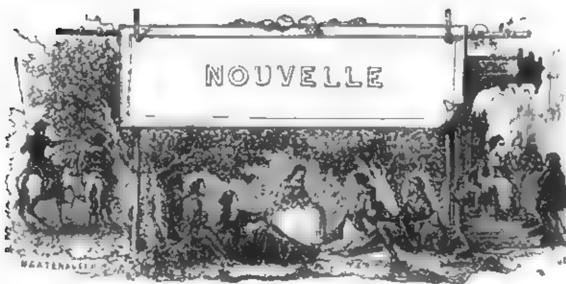
MANCHETTE OU POIGNET DROIT.

VESTE AVEC GILET, VUE PAR DEVANT ET PAR DERRIÈRE.

Digitized by Google

Il a bien fallu tenir compte de l'extrême élégance qui règne à cette époque, et en indiquer les caractères généraux..... Il faut bien aussi maintenir un équilibre exact entre les goûts et les ressources de notre public si varié. Que mes lectrices économes se rassurent, nous reviendrons bientôt à des toilettes plus tranquilles, à des recherches et à des combinaisons économiques qui permettent d'être élégante sans ruiner sa famille.

E. R.



MIEUX VAUT TARD QUE JAMAIS.

I.

Deux femmes se rencontrent dans la rue. L'une a les cheveux gris, l'air posé, la physionomie sérieuse; l'autre est une belle brune de vingt-deux ans, à la tournure élégante, au pas léger, dont les yeux scintillent sous la dentelle noire de son voile. Ce passé calme et digne, ce présent folâtre et charmant, se donnent la main. Ils se connaissent de longue date. La dame aux cheveux gris dansait au mariage de la mère de la jeune fille aux cheveux d'ébène, dont elle était la meilleure amie.

« Où allez-vous de ce pas, Marguerite? » demanda le passé.

« Adresser mon compliment à Clotilde, Mademoiselle, » répond le présent. « Elle fait vraiment un mariage inespéré; ne le trouvez-vous pas?

— Elle fait un bon mariage, c'est certain; mais, comme toujours, il a ses bons et ses mauvais côtés.

— M. de Branefort est veuf; voilà le hic.

— M. de Branefort a deux enfants: voilà la grande responsabilité.

— Quand on a commencé à parler de son mariage, Clotilde ne paraissait aucunement effrayée de cette responsabilité-là, Mademoiselle. Elle est pleine de courage.

— A votre âge, jeune fille, vous le savez bien, on ne doute de rien. Mais est-ce à dire que la vie réelle soit pour cela allégée de ses obligations? en aucune façon; et il faudra bien qu'un jour ou l'autre, Clotilde prenne au sérieux le titre de mère, assez lourd pour ses vingt ans. J'ai un peu l'intention de lui parler raison aujourd'hui; mais elle préférera votre visite à mon sermon, et...

— Vous avez tout le temps de le faire avant mon arrivée, Mademoiselle, » interrompit vivement Marguerite. « J'ai à passer chez ma lingère pour commander le souvenir que j'offre à Clotilde, et que je n'ai pas eu le temps de broder moi-même. Je serais vraiment désolée de la priver de vos bons conseils. Elle m'a souvent dit: Je déteste les sermons en général; et, parce que je n'ai plus ma mère, tout le monde s'imagine de m'en faire; mais je tolère ceux de ma tante Bruneville, ce sont les plus courts et les plus vrais. »

Mlle Bruneville sourit à demi.

« Ce que je sais, c'est qu'elle en profite peu, » dit-elle; « enfin, tout vient en son temps, la raison comme autre chose. Je vais annoncer votre visite à Clotilde. A bientôt, mon enfant. »

La jeune fille salua et s'éloigna, suivie de sa femme de chambre. Mademoiselle Bruneville continua son chemin. Arrivée devant une maison d'assez modeste apparence, elle frappa.

« Puis-je voir ma nièce? » demanda-t-elle à la servante qui se présenta.

« Mademoiselle est dans sa chambre, mais elle n'est pas seule, » répondit-elle.

Ce n'était pas le compte de Mlle Bruneville, de trouver en compagnie celle qu'elle s'apprêtait à chapitrer; mais, après un moment d'hésitation, elle suivit la servante qui montait lentement l'escalier conduisant au premier étage. Sur le palier elle s'arrêta et ouvrit une porte. Au fond de cet appartement, deux jeunes filles riaient et causaient. En apercevant Mlle Bruneville, elles se levèrent; l'une salua de sa place, l'autre vint au-devant de la visiteuse, et lui présenta son front, en disant:

« Bonjour, ma tante. »

Cette jeune fille n'était pas une de ces beautés qui ne se discutent pas, et qui supportent l'examen et l'analyse. Ses traits, détaillés, étaient ordinaires; mais elle avait les yeux brillants, des joues roses et veloutées; une de ces chevelures opulentes, pleines de sève, à travers lesquelles le peigne ne trace qu'une raie invisible; une taille pleine de grâce dans sa petitesse. De beauté réelle, point; de physionomie, moins encore; mais une expression rieuse, jeune, séduisante. C'était un plaisir de regarder ce frais visage, comme c'est un plaisir de regarder la rose qui vient de s'épanouir, le papillon qui voltige, la rosée qui pend comme une perle à l'extrémité d'une feuille; toutes ces jolies choses enfin dont le charme passager fixe un instant le regard.

Après quelques paroles échangées, Mlle Bruneville s'assit en face des deux jeunes filles, et, tirant de sa poche un ouvrage au crochet:

« Voyons, Mesdemoiselles, je ne veux ni perdre mon temps ni interrompre votre conversation, » dit-elle; « de quoi parliez-vous? »

Les deux jeunes filles prirent l'air embarrassé.

« Ma tante, ce que disent de petites folles comme nous ne saurait vous intéresser, » s'écria Clotilde en riant.

Mlle Bruneville regarda fixement sa nièce, et hocha la tête.

« Il me semble que pour toi du moins, Clotilde, il serait temps de ne plus te poser en petite folle, » dit-elle.

« Je ne sais pas jusqu'à quel point il est bon de l'être passé dix-huit ans; mais le mot devient déplacé, mon enfant, quand on épouse un homme de trente-huit ans, père de deux enfants.

— Par exemple, ma tante! il n'a pas trente-huit ans, » dit Clotilde avec une petite moue charmante. « Il n'a que trente-sept ans et huit mois, et même je suis très-fâchée qu'il ait dit son âge, et qu'on soit obligé de le connaître pour se marier. On lui donnait à peine trente-deux ans.

— Cependant l'âge de sa fille était là.

— On n'y pensait pas, à sa fille; et puis, il avait bien pu se marier très-jeune. Enfin, il est bien désagréable qu'on l'ait dit; j'ai l'air d'épouser un bonhomme; n'est-ce pas, Louise?

— Certainement, » répondit Louise; « et justement, quand vous êtes entrée, nous parlions de cela. Mademoiselle Clotilde et moi nous avons compté chacune de notre côté les cheveux blancs de M. de Branefort. Elle n'en a trouvé que dix; moi, j'en ai trouvé vingt.

— Ne le dis pas, » s'écria Clotilde en se levant d'un bond, et en plaçant sa jolie main sur la bouche de l'amie indiscrète. « Je te défends de le dire.

— Mais on les voit, » murmura Louise à travers la main.

« Qu'importe, je ne veux pas qu'on le dise. Il les arrachera, d'ailleurs; et, s'il le faut, je les lui arracherai moi-même quand nous serons mariés. »

Le hochement de tête de Mlle Bruneville se changea en un haussement d'épaules. L'enfantillage, selon elle, dépassait toute proportion.

« Clotilde, assieds-toi, » dit-elle avec une certaine autorité, « et sois un peu plus sérieuse. Que nous font les cheveux blancs de M. de Branefort, et en quoi cela peut-il te déplaire si fort?

— Ma tante, vous en parlez bien à votre aise, vous! Cela me déplaît beaucoup, à moi.

— Ah! je t'en prie, sortons de ces niaiseries. Tous les jours les choses que tu trouves importantes diminuent d'importance. Hier, c'était je ne sais quel détail de ta toilette de noce qui t'occupait tellement qu'il n'y avait pas moyen de te parler d'autre chose. Demain, quelque objet te déplaira dans ta corbeille.

— Ah! ma tante! elle sera splendide. »

Et, écartant ses doigts fins, elle se mit à compter: « Deux cachemires, un long et un carré, une robe de velours bleu, une robe rose recouverte de dentelles noires, une parure de perles fines et turquoises, une masse de dentelles blanches provenant de toutes les dames de Branefort passées.

— C'est tout, Clotilde?

— Oui, ma tante.

— Cherche bien. Tu as tout simplement oublié ce que M. de Branefort mettra certainement de plus précieux dans ta corbeille de mariage. »

Clotilde arrondit ses jolis yeux brun clair si brillants sous ses cheveux blonds.

« Je sais ma liste par cœur, » dit-elle en hochant la tête, « je vous assure qu'il n'y a pas autre chose.

— Ainsi, tu n'as pas une fois pensé que, sur ces riches futilités, M. de Branefort mettait en plus deux enfants, deux âmes? » dit Mlle Bruneville lentement, sérieusement.

Clotilde se pinça les lèvres, et puis, éclatant de rire: « Il n'y a vraiment que vous à avoir ces idées originales-là, ma tante, » dit-elle. « J'avoue que je n'aurais jamais songé à classer Béatrix et Pauline parmi mes bijoux.

— Et sous ce rapport, ton insouciance m'afflige. Comment peux-tu ne pas accorder une pensée à ces enfants qui, en définitive, deviennent les tiens?

— Mais j'y pense aussi, ma tante; je les aimerai beaucoup, je les aime déjà; surtout Béatrix, qui est si gentille. Tous les jours elles me font une visite, et j'ai là un sac de pralines à leur intention. Tenez, elles montent, je crois. C'est bien la voix de Béatrix que j'entends... Oui, oui, ce sont bien elles. Bonjour, mes chéries. »

La porte s'était ouverte devant deux petites filles: elles coururent en sautant vers Clotilde qui les embrassa; et, les prenant par la main:

« Ma tante, je vous présente mes deux filles, » dit-elle gentiment en s'avançant avec elles vers Mlle Bruneville.

Le groupe était charmant à regarder: mais à voir cette grande enfant, rieuse entre ces deux enfants, personne n'aurait songé à ce qu'elles pussent lui donner dans quelques semaines le titre doux et sacré, mais très-sérieux, de mère.

Mlle Bruneville baisa au front les deux petites filles, les fit s'approcher tout près d'elle, et, tout en leur adressant deux ou trois questions enfantines, les regarda attentivement.

Les deux filles de M. de Branefort ne se ressemblaient pas. L'aînée, Pauline, était une enfant de dix ans, chétive, pâlotte, courte. En voyant ce petit corps ramassé sur lui-même, arrêté en sa croissance; ce visage vieillot, osseux et allongé, ces mains disproportionnées par la longueur des doigts, ce grand œil pensif, on disait: Voilà une petite fille qui deviendra tout à fait bossue; et on la prenait pour la sœur cadette de Béatrix, une belle enfant pleine de santé, de force élégante, de grâce, chez laquelle on voyait germer une beauté de premier ordre.

Les deux sœurs n'avaient de semblable que les yeux; de beaux yeux noirs bien fendus, aux paupières richement frangées, et dans l'expression desquels se faisaient déjà remarquer de notables différences. Béatrix avait le regard timide, mobile, souriant d'une enfant; Pauline, le regard intelligent, réfléchi, profond d'une femme.

« N'est-ce pas, ma tante, qu'elles sont gentilles, et qu'il me sera facile de les aimer? » dit Clotilde quand les petites filles quittèrent Mlle Bruneville pour son amie Louise, qu'entre elles, jeunes filles, elles avaient surnommée Moutonne, à cause de sa douceur inaltérable et passive.

« Elles sont fort gentilles, c'est certain. Cette petite Pauline a un bien beau regard. »

Clotilde se pencha vers sa tante.

« Oui, » dit-elle; « mais il y en a qui disent qu'elle deviendra tout à fait bossue. Est-ce dommage! Et puis elle est drôle et triste, cette petite. J'aime bien mieux Béatrix, qui est si charmante.

— Imprudente! tais-toi.

— Elles n'entendent pas, ma tante. Mais regardez-la donc. Vous les compariez tout à l'heure à des bijoux. Pour Béatrix, je ne dis pas, on aimerait à s'en parer, à la produire. Dis donc, Moutonne, où as-tu mis le sac de pralines dans lequel nous pêchions avant l'arrivée de ma tante? Il faudra le vider, et voici justement Marguerite qui arrive à point pour en prendre sa part.

« Bonjour, Marguerite. »

Marguerite, c'était la jeune fille à laquelle, on se le rappelle, Mlle Bruneville avait parlé dans la rue.

Elle fit son compliment à Clotilde, embrassa Béatrix, rit au nez de Pauline, et se joignit aux autres pour chercher le sac de pralines. Il avait glissé derrière le coffre à bois; ce fut Clotilde qui l'y trouva.

« Les voici! » s'écria-t-elle en élevant le sac rose en l'air hors de la portée de la main. « Mon Dieu! Moutonne, comme nous en avons mangé! il n'en reste presque plus, aussi je vais les distribuer au hasard; regardez. »

Elle secoua le sac, les pralines tombèrent en pluie sur le plancher et y roulèrent dans toutes les directions.

Et elles se précipitèrent toutes en jetant des cris, des rires d'enfant. Les deux petites surtout trouvaient le jeu charmant, et se montraient des plus ardentes à cette chasse aux pralines.

Un moment, Pauline se trouva près de sa future belle-mère, et lui en enleva fort adroitement une qu'elle allait saisir.

« Tu en as déjà trois, c'est trop, » dit celle-ci en lui prenant la main, « j'en veux une pour Béatrix.

— Béatrix en a trois aussi, » répondit l'enfant sans desserrer les doigts, et en se dressant dans une pose de résistance.

Qu'il s'agisse d'une dragée, d'un sac d'or ou d'une province, on n'est jamais disposé à céder ce qu'on vient de conquérir.

« Allons, donne, donne, » reprit Clotilde qui s'animait; « est-ce que tu crois, d'ailleurs, que je n'ouvrirai pas de force cette petite main-là? »

Et elle se mit à l'essayer.

Pauline, de rouge qu'elle était, devenait très-pâle, mais elle luttait les dents serrées. La main restait toujours fermée, et elle commençait à regarder Clotilde d'un air qui changea soudain l'impatience qu'éprouvait la jeune fille en véritable irritation.

« Donne-moi cette praline, je la veux! » s'écria-t-elle violemment, en secouant rudement la petite fille, « je la veux pour Béatrix.

— Elle en a trois aussi.

— Eh bien! si je veux qu'elle en ait quatre, si je l'aime mieux que toi, petite raisonneuse! » s'écria Clotilde, emportée par sa folle colère.

Le regard ardent de l'enfant se voila, elle détendit ses doigts, laissa tomber les pralines, et alla s'asseoir dans un coin.

Mademoiselle Bruneville avait suivi des yeux cette petite scène, elle avait tout entendu. Elle soupira en voyant l'enfant regarder sa main rougie, compter les traces d'ongles qui y traçaient de blanches ellipses, et lancer vers Clotilde un regard empreint d'un intraduisible sentiment de crainte et d'aversion.

« Nous voilà presque en rond, dansons, » s'écria tout à coup la brune Marguerite; « vous permettez, Mademoiselle? viens, Pauline. »

Mais Pauline résista.

« Elle boude, laisse-la bouder, » dit Clotilde en saisissant la main de Béatrix.

Et, d'une voix juste et perlée, elle entonna:

En m'en revenant de Paris,
En m'en revenant de Paris,
J'ai vu des coqs noirs et gris;
Bonjour, mes coqs noirs; bonjour, mes coqs gris, etc.

Mlle Bruneville les regardait tourbillonner, et son bienveillant sourire s'effaçait peu à peu sous l'influence de la pensée intérieure.

Depuis que les négociations de mariage avaient été entamées, elle avait accepté la demande que lui avait faite le père de Clotilde, elle était venue tous les jours passer une heure près de sa nièce, espérant, sans effeuiller brutalement les fleurs dont les parfums enivraient sa jeunesse, l'amener à envisager sérieusement la vie qui s'ouvrait devant elle.

Elle s'était heurtée à un caractère capricieux, irréfléchi, porté aux petites ruses, à une dissimulation toute féminine, à une intelligence médiocre que l'étude n'avait pas suffisamment développée; une volonté aveugle et à laquelle une piété solide, bien entendue, n'imprimait pas une direction haute et ferme; à une gaieté d'enfant qui avait bien sa grâce, mais qui, charmante et bien naturelle dans la jeune fille, pouvait dégénérer en étourderie dans la jeune femme. Aussi Clotilde l'avait-elle à peine écoutée.

Une femme d'une haute intelligence devait l'écrire plus tard: il faut que chacun trouve son mot dans l'énigme de la vie; il ne sert à rien qu'on vous le dise: les uns ne

Digitized by Google

l'écoutent pas, les autres le prennent à contre-sens.

Mais ce mot, qui est la lumière, le phare, ce mot révélateur qui change les cœurs et affermit les volontés, comment Clotilde le déchiffrerait-elle? N'ouvrirait-elle les yeux pour le lire que quand l'énigme serait sur le point de recevoir son explication complète, suprême, trop tard par conséquent? Voilà ce qui occupait les pensées de l'amie de sa mère, et en voyant d'un côté cette enfant triste et songeuse, de l'autre cette jeune étourdie qui passait de la tristesse la plus ridicule en ses motifs à la gaieté la plus folle, et qui s'embarquait sur la mer orageuse de la vie sans gouvernail et sans ancres, elle se demandait ce que serait, dans un avenir prochain, un intérieur dont ces deux femmes seraient appelées à faire le charme ou le tourment.

Les réflexions de Mlle Bruneville et la ronde furent interrompues en même temps par la bonne de Béatrix et de Pauline, une vieille fille qui les avait élevées et qui les aimait uniquement.

Elle venait annoncer à Clotilde que la sœur aînée de M. de Branefort était au salon.

Cette nouvelle jeta Clotilde dans un véritable désespoir.

« Je ne suis pas habillée, » dit-elle, « je suis seule, je ne la recevrai certainement pas. »

Et comme ses amies riaient de la voir si désolée :

« Mais ne savez-vous pas, » reprit-elle, « que je ne la connais pas du tout, cette sœur de M. de Branefort? qu'elle est vieille, savante et très-drôle? Que lui dirais-je, mon Dieu! que lui dirai-je?

— Tu déraisonnes, Clotilde, » dit Mlle Bruneville assez sévèrement: « Thérèse de Branefort a quarante-cinq ans, c'est vrai, elle habite la campagne depuis sa jeunesse, ce qui lui a donné de certaines manières que quelques-uns qualifient de drôles; mais c'est une femme sensée, d'un caractère franc, d'une intelligence pratique, dont tu feras très-bien, plus tard, de suivre les avis. Ce n'est point du tout une savante de la manière dont tu l'entends. A vingt-cinq ans elle s'est retirée à la campagne pour se dévouer uniquement à sa sœur cadette qui est sourde et muette, et elle a profité de cette retraite absolue pour s'instruire et pour acquérir la capacité de gérer elle-même ses propres affaires, sa fortune n'étant pas considérable, voilà tout. Avec une femme de cette espèce, les petites considérations de toilette sont déplacées, et d'ailleurs tu ne peux remettre à un autre jour ta belle-sœur future.

— Alors, ma tante, restez avec moi; papa sera encore sorti, et vous l'avez beaucoup connue autrefois, m'avez-vous dit.

— Je resterai volontiers, je vais même te précéder au salon avec Béatrix et Pauline, si tu veux absolument t'habiller.

— Oh! certainement, je ne paraîtrai pas ainsi.

— Pourquoi? il serait beaucoup plus aimable d'aller tout simplement l'embrasser tout de suite. Thérèse est une campagnarde pur sang, et les frais de ce genre seront complétement perdus pour elle. »

Mais Clotilde était dans ses jours d'opiniâtreté, elle refusa, et Mlle Bruneville, invitant Béatrix et Pauline à la suivre, descendit avec elles au salon. Elles y trouvèrent une femme d'une cinquantaine d'années, grande, robuste, au front hâlé, couronné d'épais bandeaux de cheveux gris, simple dans sa toilette, dans ses manières, manquant un peu trop de cette grâce toute féminine qui n'a pas d'âge, mais possédant en revanche la franchise de regard, la netteté d'expression, qui révèlent un caractère ouvert et énergique.

Elle commença par entourer de ses deux grands bras ses nièces, en les confondant dans une même étreinte, et puis elle embrassa chaleureusement Mlle Bruneville. Elles avaient vécu quelques années dans la même ville, à cette période heureuse de la jeunesse où les cœurs se lient vite, et, bien que n'ayant pas conservé de relations très-suivies, elles s'écrivaient de temps en temps et étaient sincèrement enchantées de se revoir.

« Et ma future belle-sœur, où donc est-elle? » demanda Mlle de Branefort en se rasseyant.

« Elle va venir, » répondit Mlle Bruneville, « elle reconduit ses amies.

— Et elle fait sa toilette, ma tante, » ajouta Pauline, qui, depuis la scène des pralines avait conservé un air tout vieillot, tout sérieux.

Mademoiselle Branefort regarda ses gants de filoselle, sa robe de mérinos, son châle où se dessinaient d'énormes et antiques palmes.

« Vraiment, » dit-elle en riant, « elle prend là un soin bien inutile, vous eussiez dû le lui dire, Fanny. »

— C'est ce que je n'ai pas manqué de faire, mais vous savez, les jeunes filles! Vous lui faites une certaine peur, ma chère, et elle veut au moins que sa toilette vous paraisse irréprochable.

— Je crois à Mlle Clotilde les meilleures intentions du monde, » répondit Mlle de Branefort; « mais elle oublie qu'une fermière comme moi est fort brouillée avec la mode. Or j'ai si peu de temps à passer ici que j'aurais voulu en perdre le moins possible. »

Et rapprochant son fauteuil de celui de Mlle Bruneville :

« Et vous devez supposer qu'il me tarde de faire sa connaissance, » ajouta-t-elle à demi voix. « Depuis la mort de ma belle-sœur je me suis particulièrement intéressée à ses enfants, je les aime et je ne serai rassurée que quand j'aurai, de mes propres yeux, reconnu que celle qui la remplace a ce qu'il faut pour bien remplir la mission délicate qu'elle accepte.

— Vous pouvez le penser, » répondit non sans embarras Mlle Bruneville, que le regard interrogateur de son ancienne amie embarrassait, M. de Branefort n'a pu faire un mauvais choix.

— Mon frère m'a parlé de son mariage plutôt en amoureux qu'en père, » dit Mlle de Branefort avec une certaine vivacité, « et, je vous l'avoue, Fanny, je croirais plus volontiers à votre pénétration qu'à la sienne. Mlle Clotilde est votre parente, mais enfin votre amitié déjà ancienne me donne bien un peu le droit de vous demander la vérité sur son caractère, sur.....

— J'aimais beaucoup la mère, mais je connais peu la fille, je vous en avertis, » interrompit Mlle Bruneville.

Et, prêtant l'oreille, elle ajouta :

« La voici : vous la jugerez par vous-même, ce qui vaudra infiniment mieux. »

Clotilde entrait en effet, moitié souriante, moitié rougissante, et mise avec une élégance de très-bon goût. Son père et M. de Branefort qu'elle avait rencontrés sur le palier la suivaient. M. de Branefort, malgré les quelques cheveux blancs mêlés à ses cheveux noirs, était jeune d'aspect. Son regard intelligent, mais dur, éclairait une figure sèche, fine et nerveuse. Une toilette soignée contribuait à mettre en relief la distinction de sa personne.

En les voyant entrer, Mlle Bruneville s'était levée.

« Quoi! vous partez déjà, Fanny? » dit Mlle de Branefort.

— Ma tante, je vous en prie, restez à dîner avec nous, » ajouta Clotilde, que le tête-à-tête avec cette femme au regard pénétrant, à la parole brève et incisive effrayait.

« Je ne puis pas, mon enfant, j'ai promis ailleurs.

— Ainsi vous passez la soirée dehors, Fanny?

— Non, je serai chez moi à sept heures.

— Cela vous dérangerait-il que j'allasse vous faire une petite visite? dites-le-moi franchement.

— Pas plus que quand l'une et l'autre nous avions vingt-cinq ans, Thérèse.

— Alors, je ne vous retiens plus; à ce soir. »

Clotilde alla reconduire sa tante jusqu'à la porte extérieure, se plaignant de ce qu'elle la laissait seule avec sa future belle-sœur, dont elle trouvait le regard si sévère et la voix si impérieuse.

« Thérèse, au fond, est une excellente femme, » lui dit Mlle Bruneville. « Elle a toujours eu l'écorce assez rude, une certaine brusquerie de manières qui lui faisaient tort dans l'esprit de beaucoup, mais cela n'empêche pas que ce ne soit le dévouement en personne. Je t'avertis seulement que la niaiserie lui semble insupportable, que la coquetterie la plus innocente l'impatiente, et qu'elle s'attend à trouver en toi une femme qui va devenir la mère de ses nièces, et non une enfant frivole et sans raison.

— Je le sens, » dit Clotilde ingénument, « je ne dirai que des bêtises ce soir.

— Ma chère enfant, ne serait-ce pas le résultat de l'habitude? Il y a longtemps que je t'en ai prévenue, ces bêtises que M. de Branefort veut bien trouver maintenant des naïvetés adorables ne conserveront pas longtemps en ménage ce poétique nom. Secoue donc un peu ton apathie, prends en main les rênes de ta volonté, et romps une bonne fois avec cette vie capricieuse et nonchalante qui te perd. Il serait inutile de te poser en femme sérieuse devant Thérèse, qui a le coup d'œil juste et prompt, mais sois avec elle naturelle, sensée, montre-toi pleine de bonne volonté intelligente. Dans une jeune fille de vingt ans on se contente de cela. Eh bien! que regardes-tu?

— La passementerie de votre manteau, ma tante; voilà huit jours que j'en cherche de semblable. »

Mlle Bruneville rabattit son voile et ouvrit la porte de la rue.

« C'est que tu as mal cherché, » dit-elle. « Adieu. »

Et elle sortit.

II.

Il était à peu près huit heures du soir, et Mlle Bruneville, assise au coin de son feu, attendait la visite de son ancienne amie. Son fauteuil était prêt, et sur le guéridon, à la portée de la main, un petit écran présentait son manche d'ébène. Rien ne troublait le recueillement dans cette chambre, située pourtant à quelques pas des quartiers les plus mouvants de la ville. Mlle Bruneville avait choisi son appartement avec le tact exquis qu'elle mettait en toutes choses. Peu lui importait, à elle, moitié recluse et moitié femme du monde, que sa maison fît bonne figure sur la rue, qu'elle annonçât à tous l'aisance dont elle jouissait. Ce qu'elle voulait, c'était, avec le confort intérieur et la sécurité de la ville, l'air, le silence, la liberté, et elle avait trouvé tout cela. Dans une vaste maison de la vieille ville, elle avait vu une sorte d'aile invisible de la rue, et donnant sur un grand jardin; elle s'en était rendue propriétaire. Six mois plus tard l'aile restaurée devenait un frais et joli appartement meublé avec une simplicité élégante, mille fois préférable au luxe qui s'étale, qui s'impose au regard. L'été, les portes vitrées du salon s'ouvraient pour laisser passer l'air, le soleil, le parfum des fleurs, le bourdonnement des insectes, les gazouillements d'oiseaux; l'hiver, un feu clair s'allumait dans la chambre, le piano laissait échapper plus souvent ses mélodieux murmures, et dans les jardinières s'épanouissaient les mélancoliques fleurs de la saison.

En hiver comme en été, aucun des ennuyeux bruits de la ville ne traversait ses épaisses murailles, et ne venait offenser l'oreille délicate de Mlle Bruneville. Cela était si vrai, qu'à certains moments du jour elle ouvrait sa fenêtre pour entendre les cloches, ces voix religieuses et vibrantes de l'air qui ont un écho dans l'âme.

Mlle Bruneville avait poétisé en quelque sorte ce nom de vieille fille, qui ne se prononce qu'avec circonspection parce que de sottes gens ont voulu en faire une injure. Elle avait su éviter les ridicules, écarter l'égoïsme, donner à sa vie calme un but et une incontestable utilité. Or, avec les affections de la famille et celles de l'amitié, les sympathies actives pour l'humanité déshéritée et souffrante, le goût éclairé des lettres et des arts, on défie l'isolement et on se rit de l'ennui. L'isolement et l'ennui! Voilà cependant les deux fantômes qui semblent couvrir d'ombre le sentier du célibat, et qui font aux pusillanimes contracter, presque au seuil de la vieillesse, des unions dont le monde s'étonne et rit.

Ce soir-là Mlle Bruneville ne travaillait pas avec son entrain ordinaire, le crochet restait souvent inactif entre ses doigts blancs. Sa rencontre de l'après-midi lui faisait remonter par le souvenir le cours des années écoulées, un demi-sourire entr'ouvrait sa bouche pensive, et ses yeux regardaient vaguement sa chienne favorite couchée sur un tapis devant le feu. C'était la seule concession qu'elle eût faite à sa position de vieille fille; elle avait un chien qu'elle aimait d'un attachement raisonnable, mais aussi quel élégant chien c'était! une gracieuse levrette, aux grands yeux, aux pattes fines, aux oreilles mobiles, qui, en ce moment, le poitrail contre le tapis, les pattes de devant croisées, tournait vers elle son museau fin, son grand œil noir intelligent et doux, et semblait la regarder penser. Comme huit heures sonnaient à la pendule de l'appartement voisin, la sonnette de la porte extérieure, vivement agitée, annonça l'arrivée de la visiteuse. Mlle Bruneville fit tourner le bouton de la lampe qui darda d'ardents rayons sous son abat-jour transparent, et se leva pour la recevoir. La future belle-sœur de Clotilde n'avait pas sa physionomie franche et sereine de l'après-midi. Le rapprochement de ses épais sourcils par une contraction du front donnait à sa figure une dureté peu commune.

« Je connais ce froncement de sourcils-là, » pensa Mlle Bruneville. « Clotilde, comme toujours, a été absurde. »

Mlle de Branefort, n'étant d'ailleurs en aucune façon habituée aux ménagements, se hâta de formuler, sans détour, son opinion sur le mariage de son frère. Laissant tomber par un geste de découragement ses deux bras le long de son corps, elle répondit à Mlle Bruneville qui l'engageait à s'asseoir.

« Quelle folie il fait! »

Et elle ajouta en hochant la tête :

« Oh! rien qu'à votre air j'aurais dû m'en douter. L'indulgence a toujours mis son voile sur vos yeux, et votre compliment a été court et froid. Allons, Fanny, n'entamez pas un plaidoyer pour la défendre; ne vous croyez pas obligée, comme nous disions autrefois, de couler de l'huile sur les gonds qui grincent; je suis à tout jamais fixée sur ma future belle-sœur : c'est une enfant, et, qui pis est, c'est une sotte. Eh bien! que faites-vous?

— Je détache votre chapeau, Thérèse, il fait très-chaud ici, et vous me donnez le reste de la soirée, n'est-ce pas?

— Je ne puis disposer que d'une heure, il est huit heures, je pars à neuf; mais au fait il me sera toujours plus commode de ne plus avoir ce lourd manteau sur les épaules. »

Elle s'en débarrassa lestement, s'assit, et, croisant les bras, elle fit d'un regard l'inspection de l'appartement.

— Quel joli nid vous vous êtes construit, Fanny! » dit-elle avec son bon sourire; « cette chambre soignée, élégante, où rien ne manque, où rien ne choque, vous ressemble. Il s'en faut que je sois ainsi installée dans mon vieux colombier, là-bas en Bretagne. Dix chambres comme la vôtre danseraient dans la mienne; tout est rococo, incommode; les fenêtres ont de petits carreaux, les portes de lourds loquets en fer, le parquet des clous saillants, le plafond des poutres superbes. Les meubles sont à l'avenant, et, le croiriez-vous, tout cela me plaît, à moi, mieux que vos boudoirs, que vos chambres sourdes, musquées, où je ne respire pas à l'aise.

— Chacun suit ses goûts, Thérèse, et je suis sûre que je pourrais dire de votre habitation ce que vous dites de ma chambre : elle vous ressemble. »

Mlle de Branefort se mit à rire.

— Oui, » dit-elle, « elle est vieille, laide, sombre et maussade d'aspect comme sa propriétaire.

— Et hospitalière et solide.

— Pour cela oui, et je serais bien aise que quelque jour, quittant votre bonbonnière, vous vinssiez visiter ma ferme. Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vues, et nous nous entendions si bien, Fanny! »

Mlle de Branefort s'interrompit elle-même, et fixant ses yeux louches sur son ancienne amie :

— Où donc avez-vous pris le secret de ne pas vieillir? » reprit-elle, « vous êtes toujours jolie, et cependant il y a longtemps depuis nos vingt ans.

— Vous êtes devenue flatteuse en vieillissant, Thérèse, ou vous ne voulez pas voir ce qui est cependant parfaitement visible, » répondit Mlle Bruneville en passant ses doigts dans les boucles grises légèrement poudrées, qui formaient à son visage un cadre léger et charmant.

« Je vois que vos cheveux ont blanchi, mais c'est presque une coquetterie de blanchir ainsi. Je vous le dis comme je le pense, malgré votre beauté blonde vous avez beaucoup moins vieilli que moi, qui n'avais point de beauté à perdre.

— Allons donc, Thérèse, notre genre de vie si différent nous a fait vieillir différemment peut-être, voilà tout. »

La justesse de cette observation eût frappé une personne admise à regarder les deux vieilles amies assises en face l'une de l'autre sous la douce lueur de la lampe. L'une, cela se voyait, avait vécu au grand air, en plein soleil. Un sang fort commençait à marbrer de rouge la peau de son visage et de ses mains, le hâle y avait déposé sa couche foncée et y creusait de véritables sillons; par la vie essentiellement agissante, la charpente osseuse s'était développée outre mesure, la robe dessinait durement des omoplates saillantes, moulait des bras secs et nerveux, s'adaptait tant bien que mal sur une taille sans grâce et sans flexibilité; par l'existence matérielle et pratique des champs, la physionomie, la voix, le maintien, avaient pris ce quelque chose de viril qui se remarque chez certaines femmes, passé quarante ans.

Digitized by Google

La vie de l'autre s'était passée à l'ombre, dans les villes. C'était une plante délicate faite pour la serre tiède, elle y avait fleuri, elle y restait, conservant avec son parfum un vague reflet de son éclat passé. Un commencement d'embonpoint commençait à envahir, sans la vulgariser, cette taille naturellement élégante; le teint, sans fraicheur, avait gardé son satiné, ici et là une ride fine dessinait sa courbe ou ses zigzags, mais point de réseau brutalement envahisseur.

A demi enfoncée dans son moelleux fauteuil, ses blanches mains jointes sur ses genoux, elle regardait de son grand œil, bleu et doux comme l'œil d'une jeune femme, mais tout plein de la finesse pénétrante particulière à l'âge mûr, cette amie un peu rustique dont le corps et l'esprit avaient conservé une égale vitalité.

« Enfin, peu importe, » reprit Mlle de Branefort en hochant la tête, « rien désormais ne nous est plus indifférent. Parlons plutôt de ce mariage biscornu qui nous intéresse à un degré moindre, c'est vrai, mais enfin qui nous intéresse. Une chose seulement me gêne en ceci, Fanny: je ne veux pas dire devant vous trop de mal d'une personne que vous pouvez aimer, et, si votre nièce vous est particulièrement chère, je me mordrai la langue s'il le faut, mais vous ne saurez pas ma façon de penser.

— Vous avez cependant débuté avec une franchise qui ne laisse rien à désirer, Thérèse. Au reste, ne le regrettez pas. J'aime Clotilde plutôt par souvenir que pour elle-même. J'aimais sincèrement, tendrement sa mère, et c'est pourquoi j'ai fait de notre parenté un prétexte pour me mêler de sa vie intime, et lui donner les conseils dont elle peut avoir besoin.

— Conseillez, conseillez, ma chère ; quant à moi, je me contenterai de gémir sur le détestable choix qu'a fait mon frère.

— Thérèse, vous exagérez un peu les choses.

— Je n'exagère rien. Ce n'est pas ici le lieu de parler pour ne rien dire, et d'habiller des phrases de mots d'emprunt. Cette jeune fille est incapable de remplir dignement son rôle de belle-mère, et de rendre heureux un homme qui touche à ses quarante ans.

— Qui sait? les caractères subissent de si incroyables changements; la vie réelle pratique est une si dure maîtresse !

— Oui, mais si vous me donnez une enfant entêtée, capricieuse et sotte.....

— Allons, Thérèse, le mot est lourd; Clotilde a une intelligence ordinaire, déprimée, si je puis parler ainsi, par une ignorance profonde.

— Elle est sotte, vous dis-je, et du moment qu'on n'a pas l'intelligence d'une situation, comment voulez-vous qu'on en domine les difficultés?

— Si l'esprit est absent, le cœur reste, et dans la vie intime, dans la famille, le cœur est l'agent le plus puissant; il y a des moments où l'on devine tout par le cœur.

— C'est vrai, mais a-t-elle du cœur?

— Ah! pouvez-vous en douter!

— Ma chère, il y a cœur et cœur. Je ne crois pas en manquer, de cœur. Eh bien! j'ai été sur le point d'épouser un veuf qui avait un enfant. Je l'ai vu à temps cet enfant laid, souffreteux, maladif, presque idiot. Je me suis dit que si c'était mon enfant, à moi, je l'adorerais à cause même de sa faiblesse, de son malheur, mais qu'il me serait difficile de l'aimer suffisamment tel qu'il m'était présenté. J'ai refusé de devenir sa mère, ne pouvant lui promettre l'amour d'une mère. Croyez-vous que Mlle Clotilde ait seulement songé aux obligations qu'elle s'impose? Non.

— Elle y songera plus tard, et vous savez : mieux vaut tard que jamais.

— Elle n'y songera pas, et galopera dans la vie à sa fantaisie, sans prendre garde à ces enfants qui deviennent les siens. Je l'ai questionnée, étudiée, retournée sur tous les sens; elle n'a pas trouvé un mot vrai, un sentiment, une idée. Elle est livrée corps et âme à ce que j'appellerai le dessus de la vie, à son écorce : de là un caractère sans solidité. Or cela me fait trembler.

— Il y a des grâces de position, Thérèse, vous ne l'ignorez pas; ce pessimisme est-il bien chrétien?

— Oh! oui, parlons-en, de christianisme! Comment élevez-vous vos jeunes filles dans ce drôle de pays? la religion n'a pas l'air d'entrer dans leur existence. C'est un accident, rien de plus.

— Clotilde, ne l'oubliez pas, a été élevée par son père, un excellent homme qui n'aurait pas mieux demandé que de prolonger indéfiniment l'enfance de sa fille, et qui tout bénévolement se figure que du jour au lendemain une enfant gâtée, et pourtant conduite à la lisière, deviendra une femme sérieuse, intelligente, capable d'amour vrai et de sacrifice.

— Les hommes sont tous comme cela; quels êtres, ma chère! »

Mlle Bruneville regarda autour d'elle avec une frayeur feinte, et elle dit en souriant :

« Heureusement que les murs, ici, n'ont pas d'oreilles.

— Et quand ils en auraient, cela servirait de leçons à ceux qui en ont besoin, voilà tout. Ah! mon Dieu! si je n'étais pas si fort occupée de mes nièces, je laisserais mon frère se marier à sa fantaisie, il s'arrangerait comme il le voudrait avec la femme qu'il aurait choisie; mais le sort de ces enfants me chiffonne.

— Clotilde me l'a dit, elle les aimera, elle les aime déjà.

— Oui-dà. Pourquoi donc Pauline se tient-elle à l'écart, et m'a-t-elle dit, quand je lui ai parlé d'elle : Je ne l'aime pas, ni Béatrix non plus; emmène-nous?

— Les enfants sont souvent injustes, Thérèse, et il suffit d'un propos imprudent pour leur faire éprouver des antipathies qui se fondent à la première caresse.

— C'est égal, je n'aime pas cela; mais ce n'est pas tant le présent qui m'inquiète que l'avenir. Dans dix ans, ces jeunes filles auront pour belle-mère une jeune femme.

— Eh bien?

— Eh bien, il faudra qu'elles s'aiment bien, ou elles se détesteront beaucoup.

— Supposez qu'elles s'aimeront, Thérèse.

— Voilà précisément ce que je ne puis pas supposer avec Mlle Clotilde, une étourdie, charmante, je le veux bien, mais enfin une étourdie.

— Laissez agir le temps, Thérèse : que de choses se modifient avec le temps! Nous avons connu des jeunes filles de ce genre. Rien ne semblait formé en elles, moralement parlant du moins. Erreur et illusion, voilà ce qui dominait dans ces jeunes âmes. Et nous avons vu, sous le souffle de Dieu et au contact des déceptions de la vie, ces intelligences s'ouvrir, ces consciences se former, ces cœurs et ces cerveaux en fermentation se calmer, et presque toutes les femmes qui sont maintenant des épouses dévouées et des mères prudentes ont subi tôt ou tard ce travail de transformation. Quand la direction a été mauvaise, quand il y a eu chez les guides naturels oppression ou faiblesse, le travail intérieur est plus pénible, plus difficile, et les résultats se font plus longtemps attendre, c'est un malheur, je le sais bien, mais; du moment que tout espoir n'est pas perdu, on ne doit pas désespérer.

— Je voudrais partager vos espérances, Fanny, et croire que plus tard tous ces éléments hétérogènes formeront une famille telle que je la comprends, mais mon jugement s'y refuse depuis que j'ai vu celle qui devra en être l'âme. Je l'ai un peu dit à mon frère; il m'a fait cette belle réponse : « Sois tranquille, je la formerai. »

Mlle Bruneville se mit à rire.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

(La suite au prochain numéro.)

DESCRIPTION DE TOILETTES D'ENFANTS.

Petit garçon de six ans. Costume russe ; chemise de cachemire groseille avec manches longues ; cafetan en velours noir, sans manches, garni de martre ; le cafetan ferme sur le côté gauche, il est un peu plus court que la chemise, et retenu à la taille par une ceinture circassienne dorée, avec larges agrafes; pantalon large en velours noir, fixé sous la jarretière; guêtres en drap groseille ; bottines molles. Bonnet rond en velours noir avec garniture de fourrure.

Petite fille de dix à douze ans. Robe de popeline verte à rayures noires; la jupe est garnie avec trois ruches de taffetas noir disposées en ondulations; le corsage est à basques par derrière; les manches à demi étroites; corsage et manches ont la même garniture que la jupe.

Petit garçon de deux ans. Douillette en cachemire écru; garniture dentelée en cachemire bleu, avec broderie en soutache bleue.

Petite fille de huit ans. Robe en popeline mauve, garnie avec quatre rubans de velours de même couleur, mais de nuance plus foncée; corsage décolleté carrément; manches courtes; chemisette montante à manches longues, en nansouk blanc.

Jeune fille de douze ans. Robe en étoffe de fantaisie, grise, à filets noirs formant carreaux; la jupe est garnie avec une bande de cachemire groseille, ornée de broderie en soutache noire; chemise en cachemire groseille, avec ceinture longue; veste andalouse en velours noir.

Petit garçon de huit ans. Pantalons demi-longs, larges, et blouse en drap bleu Mexico; ceinture de cuir. Chapeau à bords relevés en velours noir.

Jeune fille de quatorze ans. Robe de taffetas noir; paletot en drap écru, orné de broderies en soutache de même nuance. Chapeau rond en velours noir, avec bouquet de plumes.

Petite fille de trois ans. Robe en velours rose; une bande de cygne dessine sur la robe une sorte de tunique; corsage décolleté débordant sur les hanches, encadré avec des bandes de cygne ; manches courtes; chemisette montante à manches longues en nansouk blanc.

LE SAUT DU CAVALIER

FUMÉE.

		Tout	chan-	beau-	lais-	Gloi-	mais.	A	cun		
		té,	ser	s'en-	le	et	Cha-	face,	ja-		
Que	nesse,	ger	grets,	les	re,	Sans	sui-	Bien-	lasse	s'en	du
en	a	pour	jeu-	nul-	vole	trace;	s'ef-	va	vre	la	se
La	faits	re-	faits,	ac-	la	fu-	més,	me	tôt	re-	ne
qu'on	ha-	cor-	té,	point	re-	semble	ri-	mée,	don-	im-	fu-
bien-	san-	Ce-	le	Ne	chesse,	n'est	pris	por-	com-	et	gard
sard.	reux	le	der	là	par	tune,	Tout,	biens,	Bleus	mee,	vent
long	ses	Les	le	L'in-	pler	ou	con-	Trop	las!	Ces	cons
heu-	Mai-	de	tout	route,	qu'on	te	part	ou	flo-	sou-	hé-
		bon	cons-	du	blonds.	tem-	noirs	A	tune,		
		cœur,	sa	heur	tan-	goûte	For-	en	gris,		

Le Cavalier du jeu des échecs fait deux pas, soit à gauche, soit à droite, en avant ou en arrière, mais toujours en se dirigeant d'une case blanche sur une case noire, ou d'une case noire sur une case blanche.

CLEF DIPLOMATIQUE

*E *OUЯ *E *'A*.

ƨuiʌl *'u* ɔoɹʇé*e imme*se,
*ue *ɹéɔè*e ɔe *eau *ouɹ,
ƨoi*a*ʇe-*uaʇɹe s'aʌa*ɔe ;
Ƨoi*a*ʇe-ʇɹois *uiʇ à so* ʇouɹ.
*a*s ɔ*a*ue *ami**e
*a **us ʌiʌe *aʇʇé *ɹi**e :
ʌoisi*s, *aɹe*ʇs, amis,
*aɹʇouʇ so*ʇ ɹéu*is.
O* s'a*oɹ*e, o* s'em*ɹasse,
O* e*ʇe** mi**e *oyeu* ɔɹis.
es ʌoi se ɔɹoise**ʇ *a*s *'es*aɔe.
Ɔ'esʇ u* *eʌeu *u'u* ʌiei* o*ɔ*e a*eɹɔoiʇ,
U* *ɹése*ʇ *u'o* *o**e,
U* auʇɹe *u'o* ɹeɔoiʇ;
Ɔ'esʇ *e **oɹieu* *ɹuiʇ *'u* ʇam*ouɹ *ui ɹéso**e.
*à-*as, u* *eʇiʇ ɔousi,
ʌous aɔɔa**e *e *oua**es;
**us *oi* u* soɹ*i*e *aɹɹai*
A sa *i**eu*e o**ɹe *ue**ues oɹa**es;
Au *auʌɹe *ui ʇe** *a mai*,
U* *o* ɔœuɹ *o**e so* *ai*,
*a*s u* sa*o*, *'e*ʇe**s *a ʌoi* ʇɹem**a*ʇe
*'u*e ʇimi*e e**a*ʇ
*ui *ièɹe eʇ ɹou*issa*ʇe,
Ʀéɔiʇe à so* *ɹa** *èɹe u* *oɹʇ *o** ɔom**ime*ʇ.
*es ʇɹou*es *euɹɔuses
*'éʇouɹ*is *am*i*s
*asse*ʇ, mê*a*ʇ à *es ɔ*ameuɹs *oyeuses,
*euɹs ɹiɹes e**a*ʇi*s.
Ɔ'esʇ u*e *ou*e *u'o* éʌiʇe;
*e *o**ues **ɹases *u'o* *é*iʇe;
U*e aʌeɹse *e *ɹése*ʇs;
*aɹʇouʇ *es ʌisa*es ɔo*ʇe*ʇs
Ɔ*aɔu* *êʇe ɔeʇʇe *ouɹ*ée
Ɔ'esʇ u* *o**euɹ *é*éɹa*;
E**i* au *ɹemieɹ *ouɹ *e *a *ouʌe**e a**ée
Ɯi**e sou*aiʇs *ue *ouɹ ɔ*a*ue a*o**ée
*o*ʇ *es Ʀé*aɔʇeuɹs *u *ouɹ*a*.

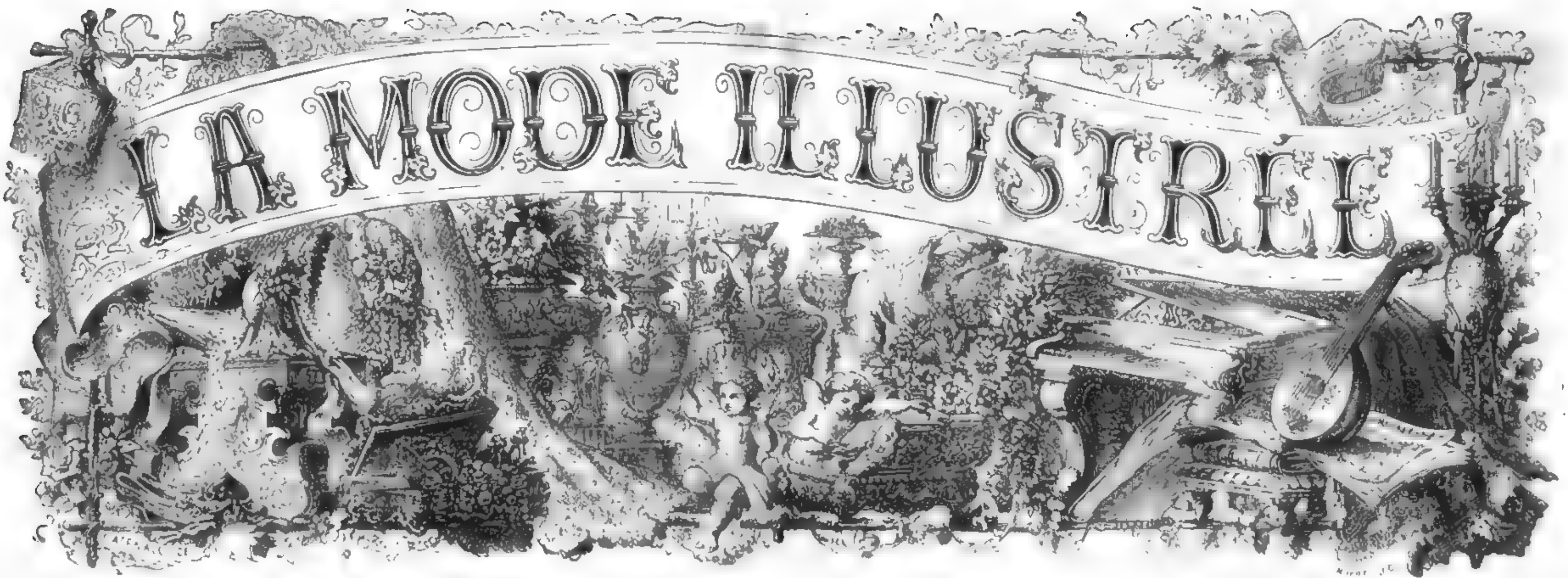
A. M.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

Digitized by Google

N° 2 (*avec patrons*). CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 10 janvier 1864.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes**. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, **50 centimes**. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue. — On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Corsage décolleté
AVEC BERTHE.

Les figures 42 à 50 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Ce corsage sera remarqué et copié, à cause de la gracieuse originalité de la berthe, que l'on exécute en étoffe pareille à la robe, ou bien en tulle ou crêpe pour robes en étoffe de soie. Cette berthe se compose de bandes plissées isolément, puis disposées en damier, dont les carreaux sont marqués par une étroite dentelle noire. On peut aussi copier cette berthe avec du tulle, de la tarlatane ou du crêpe de deux couleurs, vert-pomme et blanc, — mauve et blanc, — rose et blanc, etc., pourvu que la robe blan-



CORSAGE DÉCOLLETÉ AVEC BERTHE.
Le patron du corsage et de la berthe figurent sur la planche de patrons.



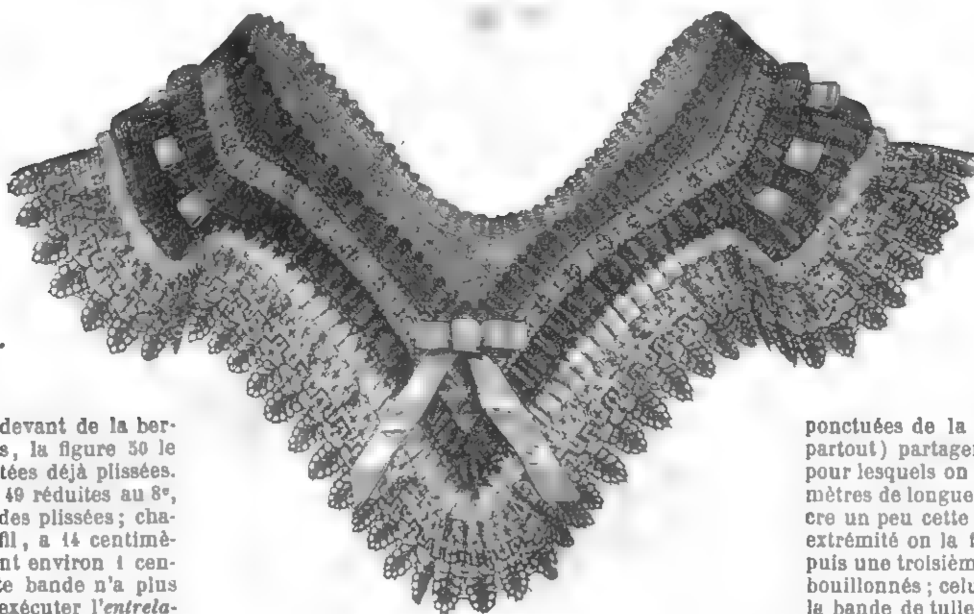
VESTE-FICHU. — COIFFURE AVEC PAPILLONS DE DENTELLE NOIRE, de chez Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, 6.

che ait des ornements de même nuance que l'étoffe associée au blanc pour faire la berthe.

Les figures 42 à 45 représentent le corsage plat; les figures 42 et 43 sont coupées d'abord en étoffe de doublure; on y fait les pinces indiquées, puis on les recouvre avec l'étoffe destinée à la robe. On peut cependant couper le dessus en entier d'après la figure 46. — Après avoir cousu ensemble les figures 42 et 43 (coupées en étoffe de doublure) depuis *a* jusqu'à *b*, on les recouvre avec la figure 46, en assemblant les lettres et les signes pareils. Dans cette figure 46, sur l'épaule, on forme deux plis en posant la croix 1 sur le point 1, — la croix 2 sur le point 2. On as-

Digitized by Google

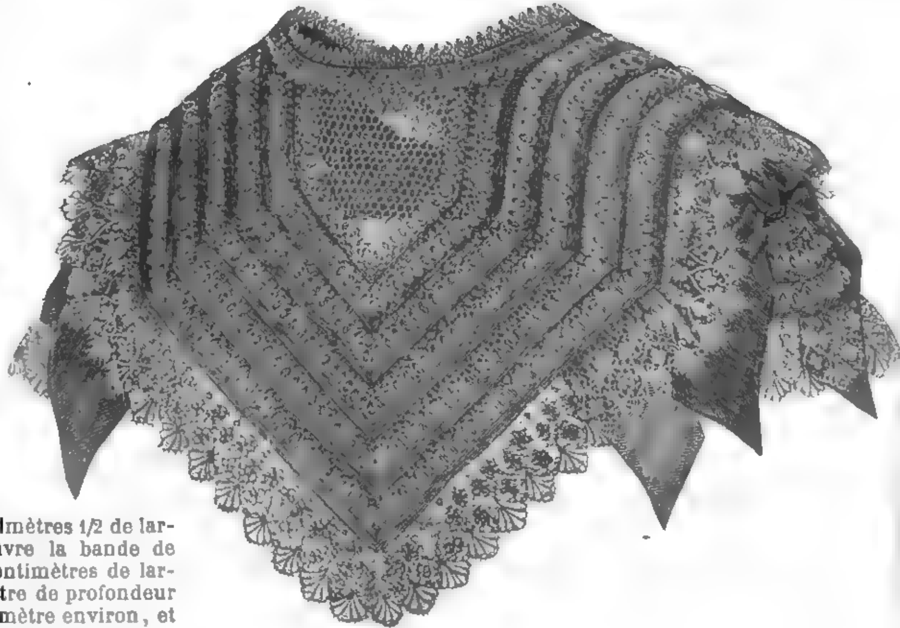
semble les différentes parties du corsage en réunissant les lettres pareilles; on exécute les œillets pour lacer le corsage; on pose sous les coutures des baleines flexibles, on le borde entièrement avec un passepoil. La manche (fig. 47) est cousue ensemble depuis *j* jusqu'au *k*; on la plisse en haut et en bas, en posant toujours l'une des deux croix à droite, l'autre à gauche sur le point suivant. Sur le bord inférieur (après l'avoir plissé) on met un étroit poignet; en plaçant la manche dans l'entournure, la lettre *k* doit se trouver sur la même lettre de la figure 43. La berthe a aussi une entournure garnie d'un petit jockey. La figure 48 est la moitié du devant de la berthe; — la figure 49 représente le dos, la figure 50 le jockey; ces trois parties sont représentées déjà plissées. Nous publions en plus les figures 48 et 49 réduites au 8e, pour indiquer la disposition des bandes plissées; chacune de ces bandes, coupées en droit fil, a 14 centimètres de largeur; lorsque les plis, qui ont environ 1 centimètre de largeur, sont exécutés, cette bande n'a plus que 5 centimètres de largeur. Il faut exécuter l'*entrelacement* sur le patron de papier, en posant les différentes bandes dans la direction indiquée sur le patron réduit au huitième. En cousant la dentelle étroite autour des carreaux, on fixe les bandes plissées, puis on réunit la berthe sur l'épaule depuis *l* jusqu'à *m*, — sous le bras depuis la croix jusqu'au point. Dans chaque devant, au milieu, la berthe a une couture cachée par une patte recouverte de dentelle, et encadrée avec une étroite dentelle noire. Le jockey (fig. 30) est formé par une bande plissée dans le sens de sa longueur, et par deux autres bandes plissées posées transversalement; on le garnit de dentelle, et l'on forme sur le bord supérieur trois plis en posant chaque croix sur le point. On pose le jockey dans l'entournure de la berthe, *n* avec *n*, — *o* avec *o*. La berthe est fixée sur le corsage, devant, étoile sur étoile, — derrière, ⊙ sur ⊙. Elle est bordée de dentelle étroite, comme l'indique le dessin.



BERTHE CLOTILDE.



FICHU MALVINA VU PAR DEVANT.



FICHU MALVINA, VU DE DOS.

Veste-fichu Figaro.

Les figures 59 à 62 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce fichu, déjà indiqué à nos lectrices, leur rendra des services importants dans toutes les circonstances qui commandent une toilette *parée*, sans permettre un corsage décolleté, c'est-à-dire pour petites soirées, — dîners, — spectacle, — concert, etc.

Notre modèle est exécuté en tulle blanc, à dessins noirs; la garniture se compose d'une ruche en taffetas blanc, découpée de chaque côté, à laquelle se rattache, à l'intérieur, une dentelle noire étroite, à l'extérieur une dentelle noire plus large.

On coupe, en tulle blanc ou noir, — ou blanc et noir, les figures 59, 60 et 62, deux fois chacune; la figure 61 (dos) une seule fois, mais en entier, d'un seul morceau. On coud les figures 59 et 60 ensemble, depuis *d* jusqu'à *e*; — les figures 60 et 61, depuis *f* jusqu'à *g*; — les figures 59 et 61, depuis *h* jusqu'à *i*. La garniture, qui passe sur l'épaule, est disposée sur une bande de tulle roide en biais ayant 4 centimètres de largeur; sur le bord supérieur de cette bande on pose, à plat, une dentelle noire ayant 2 centimètres de largeur; sur le bord inférieur une dentelle noire (on en emploiera pour cette garniture 1 mètre 64 centimètres) ayant 7 centimètres 1/2 de largeur. Une ruche en taffetas couvre la bande de tulle; la ruche a *au moins* 4 centimètres de largeur; ses plis ont 3/4 de centimètre de profondeur séparé par un espace d'un centimètre environ, et formant une *tête* d'un centimètre. En cousant la ruche sur la bande, on fixe en même temps un étroit ruban de velours noir; on place ensuite cette garniture, à l'endroit indiqué sur le patron par des lignes fines, sur les figures 59 et 61 (ces lignes n'ont pu être indiquées dans toute leur longueur sur la figure 59). On place une garniture semblable sur le bord du canezou depuis l'encolure, mais sans bande, c'est-à-dire en posant la garniture sur le fichu même, et cette fois on emploie 1 mètre 86 centimètres de large dentelle noire; immédiatement au-dessus de la dentelle on pose la ruche et la dentelle étroite. L'encolure est bordée avec deux dentelles étroites posées en sens inverse, et séparées par une bande de taffetas ornée d'un ruban de velours noir; cette bande est *rabattue* de chaque côté à l'intérieur, et dépasse de chaque côté le ruban de velours d'un quart de centimètre. — La manche (fig. 62) est garnie avec une dentelle large, dont on emploie à cette place 58 centimètres; on la surmonte d'une ruche posée sur la ligne fine. Les trois lignes ponctuées de la figure 62 (qui n'ont pu être indiquées partout) partagent l'espace destiné à deux bouillonnés, pour lesquels on taille une bande de tulle ayant 86 centimètres de longueur, 25 centimètres de largeur; on échancre un peu cette bande de chaque côté, et vers chaque extrémité on la fronce deux fois (sur chaque côté long), puis une troisième fois au milieu, de façon à former deux bouillonnés; celui du bas emploie les trois cinquièmes de la bande de tulle; celui du haut seulement les deux cinquièmes; on place cette bande bouillonnée sur les trois lignes ponctuées de la figure 62; on coud la manche ensemble depuis *k* jusqu'à *l*, et depuis *l* on coud aussi la garniture inférieure. Lorsqu'on place la manche dans l'entournure, la lettre *k* doit se trouver avec la même lettre de la figure 59. On ferme le fichu devant par une sorte de patte composée d'un petit morceau de ruche de taffetas orné de velours (voir le dessin).



BERTHE CAMILLE

Berthe Clotilde.

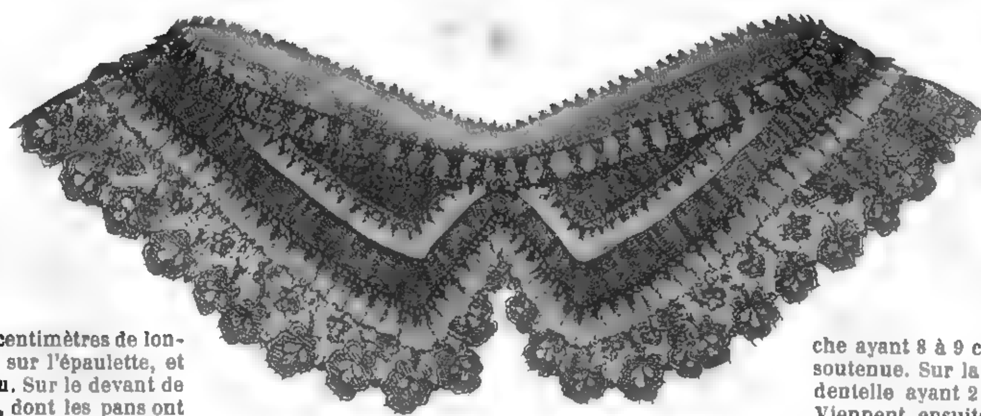
La figure 26 (*recto*) appartient à ce patron.

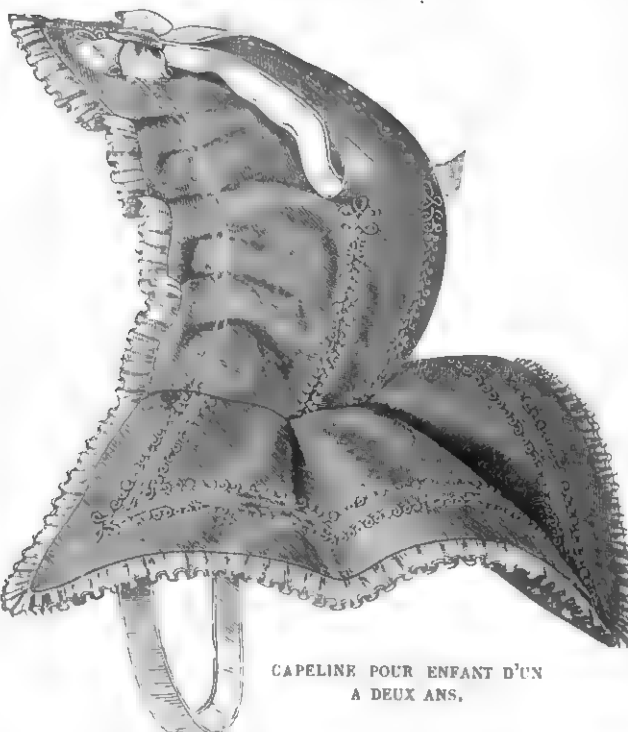
Cette berthe est en forme de *cœur*, et par conséquent elle ne *suit* pas le corsage décolleté, ni par devant, ni par derrière. La berthe est faite en tulle noir, dentelle noire et ruban de satin rose, ayant 2 centimètres de largeur. La figure 26 représente la moitié de la forme de tulle noir, sur laquelle on dispose les garnitures de la berthe; ce fond figure une pointe devant et derrière, une épaulette carrée sur chaque épaule; la couture peut être indifféremment derrière, devant, ou bien sur une épaule.

La berthe est bordée avec 2 mètres 72 centimètres de dentelle noire, ayant 7 centimètres de largeur; à une distance d'un demi-centimètre, se trouve une ruche de ruban dont les plis (ou *tuyaux*) ont un demi-centimètre, et sont séparés par un espace d'un demi-centimètre. Le bord supérieur est encadré avec une ruche de tulle qui dépasse ce bord; cette ruche a 2 centimètres de largeur; on l'exécute avec du tulle noir coupé *à la pièce*, pris double et disposé en plis *doubles*, d'un centimètre. Les deux lignes fines de la figure 26 (la ligne supérieure se confond à certaines places avec le contour extérieur du patron) indiquent la place occupée par un ruban posé *à plat*, recouvert par un entre-deux en dentelle noire, garni d'un côté avec une ruche de tulle pareille à celle qui vient d'être décrite. Ce ruban et cette ruche sont posés *derrière*, exactement comme par *devant*, et, partout où cette garniture se sépare du contour extérieur, on place une

Digitized by Google

étroite dentelle noire, plate, qui remplit en partie l'espace qui se trouve entre la ruche supérieure et la garniture. Entre le ruban et la ruche inférieure qui le garnit, on pose une dentelle pareille, c'est-à-dire étroite et *plate*, laquelle *voile* un peu la ruche de ruban; sur l'épaulette, cette dernière dentelle suit, non la ruche de ruban, mais celle de tulle, et cache en même temps la couture d'un bouillonné de tulle qui recouvre la place restée *vide* sur le fond de la berthe à l'endroit de l'épaulette. Quatre boucles plates de ruban, ayant chacune 4 centimètres de longueur, sont posées à distances égales sur l'épaulette, et fixées sous la ruche de tulle du milieu. Sur le devant de la berthe on pose un nœud de ruban, dont les pans ont environ 14 centimètres de longueur.


BERTHE AGATHE.


CAPELINE POUR ENFANT D'UN A DEUX ANS.

POIGNET DE PELUCHE ACCOMPAGNANT LA PÈLERINE.

Fichu Malvina.

Les figures 23 et 24 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Notre modèle se compose de dentelles blanches, larges et étroites, et de bandes *quadruples* de crêpe cerise; le devant et les épaules sont ornés de nœuds de ruban cerise, ayant 6 à 7 centimètres de largeur.

On coupe le fond du fichu en tulle blanc sur la figure 23, et d'un seul morceau, en laissant en plus, tout autour, le tulle nécessaire pour un rempli de 3/4 de centimètre à peu près; on replie ce *rempli* à l'extérieur du fichu, on le faufile partout, et l'on dispose les ornements sans tenir compte des pinces indiquées sur la figure 23; à chaque angle ou *pointe* du fond du fichu, on replie en dessous la dentelle ou la bande de crêpe, afin de marquer ces angles autant que possible.

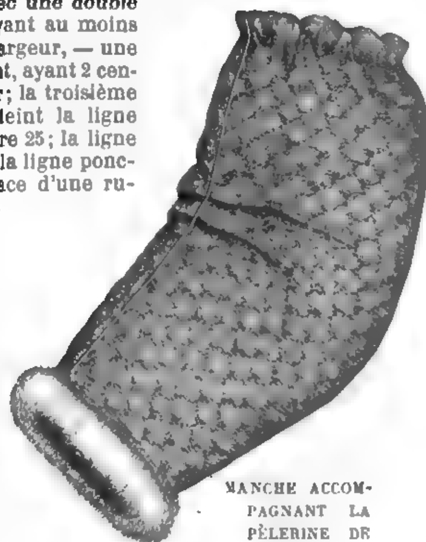
On garnit d'abord le bord inférieur avec une dentelle ayant au moins 6 centimètres de largeur froncée sur tous les angles, posée *à plat* partout ailleurs. Vient ensuite une bande de crêpe ayant au moins 2 centimètres de largeur, posée de telle sorte qu'elle dépasse partout d'un demi-centimètre le contour inférieur. Au-dessus de cette bande on pose une dentelle ayant au moins 2 centimètres de largeur, laquelle couvre à moitié la bande de crêpe, et qui est à son tour à moitié voilée par une deuxième bande de crêpe. On répète alternativement cette garniture (voir le dessin), et la quatrième dentelle est posée sur la ligne ponctuée depuis le milieu, par derrière, jusque par devant. Sur le dos on place encore une bande de crêpe au-dessus de la quatrième dentelle; cette bande déborde de chaque côté de 3 centimètres environ sur la pince de l'épaule; cette dernière bande est encadrée de chaque côté par une dentelle, dont la place est indiquée par les lignes ponctuées. Les deux dentelles composant cet encadrement sont posées en sens *contrarié* (voir le dessin). On coud maintenant la pince de l'épaule, marquée par une ligne unie, de telle sorte que les deux croix soient réunies, puis on borde l'encolure avec une bande de crêpe ayant au moins 1 centimètre 1/2 de largeur, repliée en dessous de chaque côté. Au-dessus de cette bande on pose deux dentelles en sens *contrarié* (*pied* contre *pied*), puis on replie et l'on ourle à l'intérieur les devants du fichu avec leurs garnitures.

Chaque épaulette est coupée sur la figure 24, en tulle; on garnit le bord inférieur de ces épaulettes avec une dentelle large, avec deux bandes de crêpe, séparées par deux dentelles étroites; au-dessus de la dernière bande de crêpe, on pose deux dentelles en sens *contrarié*; l'épaulette terminée est cousue sur la ligne ponctuée de la figure 23, croix avec croix, — étoile avec étoile, — point avec point; cette couture est faite à l'envers du fichu, et l'on *soutient* l'épaulette autant que cela est nécessaire; on pose les nœuds indiqués sur le dessin; les pans des nœuds d'épaule ont chacun 20 centimètres de longueur. Ces nœuds se composent de deux boucles et d'une *traverse*; le nœud de devant a quatre boucles, un petit pan de 2 centimètres, une *traverse* et deux pans, ayant chacun 28 centimètres de longueur.

Berthe Camille.

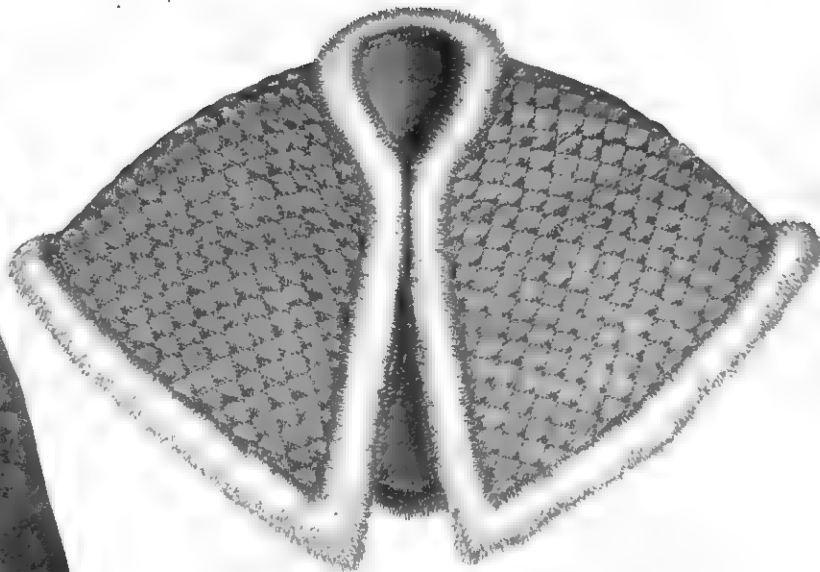
La figure 25 (*recto*) appartient à ce patron.

La berthe Camille est faite en tulle blanc avec dentelles blanches, ruches plissées en crêpe rose, et nœuds faits en ruban ayant 8 centimètres de largeur. On coupe le fond *entier* en tulle blanc sur la figure 25, et l'on pose sur son bord inférieur une dentelle blanche ayant 8 à 9 centimètres de largeur, très-légèrement soutenue. Sur la couture de cette dentelle on pose une dentelle ayant 2 centimètres de largeur, cousue à plat. Viennent ensuite, alternativement, une ruche plissée d'un côté, faite avec une double bande de crêpe, ayant au moins 2 centimètres de largeur, — une dentelle posée à plat, ayant 2 centimètres de largeur; la troisième dentelle étroite atteint la ligne ponctuée de la figure 25; la ligne fine qui surmonte la ligne ponctuée marque la place d'une ruche de crêpe, au-dessus de laquelle on pose encore une dentelle. On encadre le bord supérieur avec une autre dentelle posée *debout*; à 1 centimètre se trouve une ruche en crêpe posée *debout*; entre les deux ruches supérieures, on place une dentelle ayant 3 centimètres de largeur, traversée par un ruban de velours noir; l'espace demeuré vide sur les deux épaules est garni en partie avec une dentelle posée *debout*, placée tout près de la dernière dentelle; sur l'espace vide, plus considérable, qui se trouve dans le milieu, par derrière, on pose, au-dessus de la troisième dentelle, encore une ruche surmontée d'une dentelle traversée par un velours noir. La berthe entièrement garnie est cousue par devant (on la passe par-dessus la tête). Sur l'épaule droite on place un nœud composé de plusieurs boucles et de deux pans courts; sur l'épaule gauche, ces pans ont chacun 27 centimètres de longueur; ils sont coupés en triangle et garnis avec de la dentelle blanche; les pans du nœud de devant, semblables aux précédents, ont chacun 35 centimètres de longueur.


MANCHE ACCOMPAGNANT LA PÈLERINE DE SATIN BLANC.


PÈLERINE DE PELUCHE POUR JEUNE FILLE DE DIX A DOUZE ANS.


CEINTURE AVEC BASQUE.


PÈLERINE DE SATIN BLANC AVEC GARNITURE DE CYGNE.

Berthe Agathe.

La figure 67 (*verso*) appartient à ce patron.

Notre modèle est exécuté en tulle noir, dentelle noire et taffetas bleu; la figure 67 représente la moitié du fond, qui doit être coupé en tulle noir, en deux ou quatre morceaux, selon qu'on le préfère. La garniture se compose de deux bouillonnés en tulle; celui du haut se *perd* en pointe, derrière et devant, à quelque distance du milieu de l'épaule, tandis que le bouillonné inférieur encadre toute la berthe. Par devant, les bouillonnés forment chacun une pointe, eu égard à la fente de la berthe. Entre les deux bouillonnés se trouve une bande de taffetas bleu, coupée en biais, ayant environ 2 centimètres de largeur, et recouverte de dentelle noire. Une dentelle noire, ayant 5 centimètres 1/2 de largeur, garnit le bord inférieur de la berthe; à 3/4 de centimètre au-dessus de cette dentelle, on pose une ruche de taffetas bleu ayant 2 centimètres 1/2 de largeur, découpée à l'emporte-pièce; la couture de cette ruche est cachée par une étroite dentelle noire. Le bord supérieur est garni avec une bande

Digitized by Google



COIFFURE GALATÉE, COMPOSÉE PAR M. CROISAT, RUE RICHELIEU, 76.

Pèlerine de peluche

POUR JEUNE FILLE DE DIX A DOUZE ANS.

Les figures 14 et 15 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Notre modèle, qui peut être porté à l'intérieur de la maison et aussi sous les manteaux de drap, par conséquent *non ouatés*, est fait en peluche violette, doublé en soie de même nuance, et garni avec une ruche de taffetas violet: trois boutons en métal doré ferment la pèlerine. Cette pèlerine peut être exécutée en satin ou velours de toutes couleurs; on peut aussi la doubler avec une feuille de ouate.

Les devants seront coupés sur la figure 14, le dos en entier (c'est-à-dire d'un seul morceau sur la figure 15); pour cette dernière on pose l'étoffe en droit fil sur la ligne indiquant le milieu. On coud la peluche sur chaque épaule (dos et devants ensemble) depuis *a* jusqu'à *b*, et l'on pose partout (voir le dessin) une ruche dépassant la pèlerine de 3/4 de centimètre. On forme cette ruche avec des bandes de taffetas ayant 3 centimètres de largeur; on plie ces bandes en deux, dans le sens de leur longueur; on fait les plis sur le côté *ouvert*, c'est-à-dire sur les bords de la bande du côté opposé à celui qui est plié; la doublure est posée sous la pèlerine et ourlée sur les coutures; le bord du devant de gauche est ourlé, et l'on y pose les trois boutons de métal; sur le bord du devant de droite on pose un cordon violet en soie formant des bouclettes-boutonnières vis-à-vis de chaque bouton.

Poignet accompagnant

LA PÈLERINE DE PELUCHE.

La figure 16 (*recto*) appartient à ce patron.

On fait ce poignet en même étoffe que la pèlerine ci-dessus expliquée; la figure 16 représente le poignet qui est doublé, garni d'une ruche et de deux boutons en métal.



COIFFURE CAPRICE.

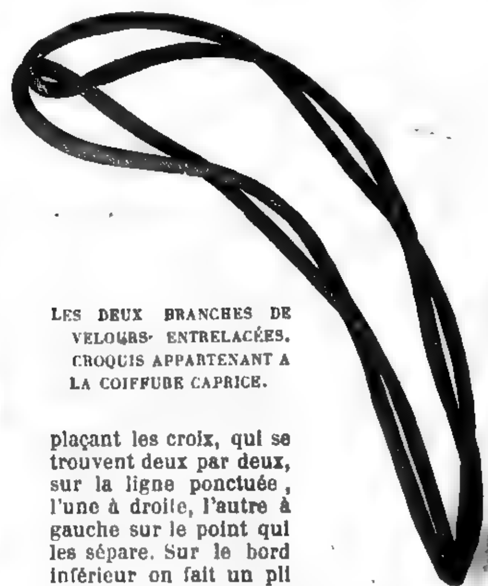


BRANCHE DE VELOURS AVEC GARNITURE DE RUBAN; CROQUIS APPARTENANT A LA COIFFURE CAPRICE.

de taffetas bleu ayant 2 centimètres de largeur, surmontée d'une ruche faite avec deux dentelles noires étroites, posées *pied* contre *pied*, dont les plis, d'un centimètre, sont séparés par un espace de 2 centimètres. Il est superflu d'ajouter que, de même que la berthe Clotilde, la berthe Agathe peut être exécutée en tulle blanc et blondes blanches.



MANTEAU POUR ENFANT DE TROIS A QUATRE ANS.



LES DEUX BRANCHES DE VELOURS ENTRELACÉES. CROQUIS APPARTENANT A LA COIFFURE CAPRICE.

plaçant les croix, qui se trouvent deux par deux, sur la ligne ponctuée, l'une à droite, l'autre à gauche sur le point qui les sépare. Sur le bord inférieur on fait un pli simple en posant la croix sur le point qui l'avoisine. On fixe les plis de devant en cousant deux soutaches. Sur le milieu de la capeline, on forme un trèfle avec la souta-



CORSAGE MONTANT.

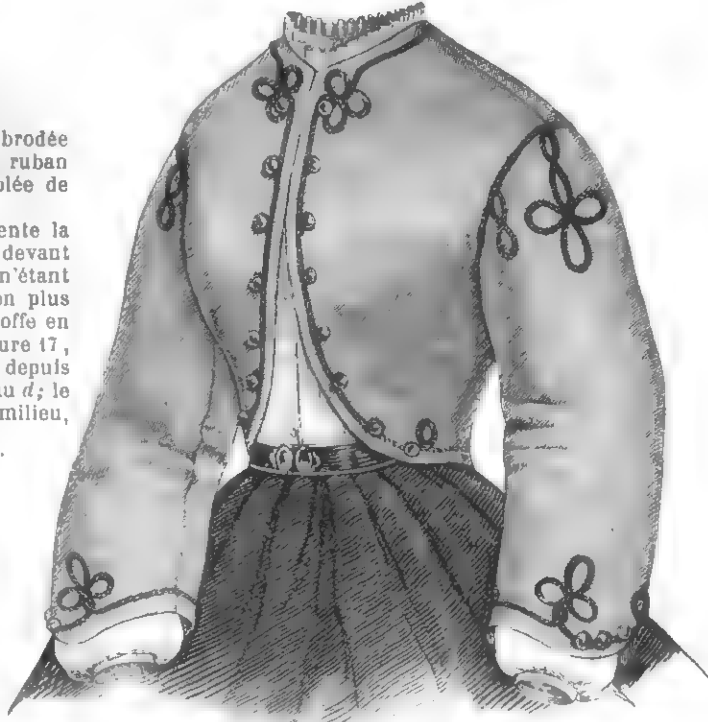
Capeline pour enfant

D'UN AN A DEUX ANS.

Les figures 17 et 18 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Cette capeline est faite en cachemire rose vif, brodée en soutache blanche et garnie avec une ruche en ruban de taffetas blanc; la capeline est ouatée et doublée de taffetas blanc.

Le fond de la capeline, dont la figure 17 représente la moitié, a, par derrière, trois fentes en *pointe*, par devant des plis qui complètent sa forme. Les coutures n'étant *jamais* comprises dans nos patrons, on laissera en plus l'étoffe nécessaire pour les remplis. On place l'étoffe en droit fil sur la ligne indiquant le milieu de la figure 17, de telle sorte que le fond soit d'un seul morceau depuis la pointe de devant jusqu'au *c*, depuis le *c* jusqu'au *d*; le fond a une couture sur la fente de la pointe du milieu, et des coutures sur les deux fentes des côtés depuis l'étoile jusqu'au double point; sur ces trois coutures on exécute la broderie de soutache visible sur le dessin, et indiquée sur la figure 17. La doublure, *avec* ou *sans* couture dans le milieu, est légèrement ouatée, *piquée* à carreaux; puis l'on y exécute les trois coutures semblables à celles de l'étoffe de dessus; on assemble dessus et doublure sur le bord de devant en les cousant ensemble à l'intérieur, et plaçant en même temps la ruche de ruban, qui a 2 centimètres de largeur. Lorsque cela est terminé, on forme de chaque côté trois plis, en



VESTE POUR JEUNE FILLE DE QUATORZE A SEIZE ANS.

Digitized by Google

che la plus rapprochée du bord. Le bavolet, coupé en biais sur la figure 18, est orné de soutache et garni avec une ruche posée entre le dessus et la doublure. On plisse le bord supérieur du bavolet en posant chaque croix sur les points, puis on le coud à points arrière sur la capeline, *d* avec *d*, — *e* avec *e*. Cette couture est couverte à l'intérieur avec une bande de taffetas blanc coupée en biais. On pose un nœud de ruban blanc sur le sommet de la capeline, et des brides blanches à l'intérieur.

Pèlerine de satin blanc,

AVEC GARNITURE DE CYGNE, SORTIE DE BAL ET DE THÉATRE.

Les figures 11 et 12 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Cette pèlerine, que l'on fait également en satin rose, bleu ou jaune d'or, cerise ou vert-pomme, est ouatée et *piquée*; la doublure, en florence blanc, est unie (non *piquée*); la pèlerine est entièrement bordée avec une bande de cygne.

La figure 11 est le devant, la figure 12 la moitié du dos; celui-ci doit être coupé d'un seul morceau, et l'on place l'étoffe en droit fil sur la ligne indiquant le milieu. Le satin est doublé, d'abord avec de la grosse mousseline, puis avec une légère feuille de ouate; on exécute les coutures formant les carreaux avec de la soie blanche fine de cordonnet. Lorsque les carreaux sont terminés, on pose la doublure, puis on assemble dos et devants sur chaque épaule, de V jusqu'à W, à points arrière, en posant en même temps un passe-poil; on prend dans ces coutures les deux parties ouatées, mais un seul côté de la doublure, l'autre côté devant être ourlé sur la couture, afin de la cacher. On replie la doublure sur le dessus de la pèlerine, et l'on cache ce rempli avec la bande de cygne, qui a 3 centimètres de largeur environ. On pose 4 ou 5 agrafes pour fermer la pèlerine.

Manche accompagnant la pèlerine de satin.

La figure 13 (*recto*) appartient à ce patron.

Cette manche, qui préserve les bras laissés nus lorsqu'on porte un corsage décolleté, est faite comme la pèlerine ci-dessus expliquée. On pose un ruban élastique sur son bord supérieur; on coupe dessus et doublure de la manche sur la figure 13; on place la ouate, on exécute les carreaux, on pose la doublure, puis on coud la manche ensemble depuis X jusqu'à Y; dans cette couture on forme deux plis, en posant de chaque côté de la manche les deux croix sur le point voisin. Le bord inférieur est garni avec une bande de cygne; sur le bord supérieur on coud un étroit ruban blauc, qui sert de coulisse et contient le cordon élastique.



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe de taffetas écru foncé. Le bas de la jupe est garni avec un volant tuyauté en taffetas noir, ayant 4 centimètres de hauteur; au-dessus de ce volant des rubans en velours noir à filets blancs sont disposés en carreaux; les carreaux inférieurs et supérieurs sont remplis par du velours à dispositions écossaises; la même garniture se retrouve en *brandebourgs* sur le corsage montant, en revers et épaulettes sur les manches demi-ajustées. Cravate en taffetas écossais. On peut copier cette toilette en toute étoffe, et substituer du velours noir au velours écossais.

Robe en toile de laine violette. La jupe est garnie avec deux biais en étoffe de laine à carreaux blancs, noirs et violets, plus foncés que la nuance de la robe. La partie supérieure et les devants du corsage sont en étoffe écossaise, qui se prolonge sur la jupe en forme de deux longs pans découpés en triangles; des rubans en velours noirs, au nombre de cinq puis de deux, séparent et encadrent les bandes en étoffe écossaise; ils se retrouvent autour des pans et des autres ornements. Manches à épaulettes et revers en étoffe écossaise.

Ceinture avec basque.

Les figures 65 et 66 (*verso*) appartiennent à ce patron.

La mode, qui protége le retour des basques, favorise cette ceinture. On l'exécute en poult de soie noire, si l'on veut l'associer à toutes les robes; mais il faut ajouter qu'elle est particulièrement élégante lorsqu'on la fait en étoffe pareille à la robe.

On coupe la basque sur la figure 65 (qui en représente la moitié), en posant l'étoffe en droit fil sur la ligne indiquant le milieu. Les lignes droites sont exécutées en chenille noire, soit au point de chaînette, soit en se bornant à coudre la chenille de distance en distance. Les bouclettes sont remplies avec des perles noires, cousues isolément; ou, si l'on veut, avec de la chenille noire, tournée en spirale, dont l'extrémité est passée, à l'aide d'un poinçon, au travers de l'étoffe, et fixée par derrière. On coupe encore une fois la figure 65 en tulle noir roide, qui sert de doublure; ce tulle, replié contre le dessus, également replié, est ourlé tout autour de la basque, dont les deux coins sont ployés à l'intérieur sur la ligne du patron. On forme les plis sur le bord supérieur en posant la croix 3 sur le point 3, — la croix 4 sur le point 4, et l'on fixe ces plis en piquant, au travers de leur épaisseur, d'une croix à l'autre croix. Autour de la basque, à partir des côtés repliés, on noue une frange composée de houppes formées chacune par 8 brins de soie, ayant chacun 7 centimètres 1/2 de longueur; ces houppes sont posées en employant un poinçon qui traverse l'étoffe; on les noue ensemble une seconde fois.

Chacune des écharpes a 82 centimètres de longueur; on les coupe, comme largeur et comme forme, sur la figure 66, qui indique l'une des extrémités inférieures; leur broderie est semblable à celle de la basque; les houppes, semblables comme volume aux précédentes, sont composées de brins ayant chacun 14 centimètres de longueur; on les noue quatre fois, de façon à former un treillage

Digitized by Google

Sur les côtés longs les écharpes ont un ourlet étroit; leur extrémité supérieure est disposée en petits plis; on les coud, l'une couvrant un peu l'autre, à une très-petite distance de la couture qui fixe les plis de la basque, et *sous* celle-ci.

La ceinture est doublée; elle a 3 centimètres 1/2 de largeur; elle est brodée avec des *pois* isolés, cousue sous les écharpes, et garnie, à cette place, avec des agrafes.

Coiffure Galatée.

Cette coiffure originale se compose de fleurs de lotus et de feuillages aquatiques mélangés habilement et *négligemment jetés* sur la tête; les fleurs sont disposées en diadème par devant, en touffe *traînante* par derrière.

Coiffure caprice.

Outre le dessin représentant cette coiffure posée sur la tête, nous publions deux croquis à l'aide desquels on pourra l'exécuter facilement.

La coiffure se compose de deux branches de velours, garnies avec du ruban de taffetas, entrelacées de façon à former une couronne ovale.

L'un des croquis représente l'une de ces branches *avec* la garniture de ruban; l'autre montre les deux branches entrelacées, *sans* la garniture. Pour chaque branche on prendra 67 centimètres de fil d'archal assez fort, que l'on recouvrira avec une bande de velours bleu, coupée en biais, ayant 4 centimètres 1/2 de largeur. La garniture, de même couleur que le velours, est posée en partie plissée, en partie plate. A la place où elle est plissée, la garniture a 4 centimètres de largeur. On l'échancre sur la partie plate (environ 22 centimètres de longueur), graduellement, de façon qu'elle n'ait plus qu'un demi-centimètre de largeur. Pour exécuter cette garniture, on prendra 1 mètre 40 centimètres de ruban ayant 10 centimètres de largeur; on le coupera en deux dans le sens de sa longueur, ce qui donnera deux morceaux égaux pour les deux branches. Les deux branches garnies sont ployées comme l'indique le croquis qui les représente entrelacées. On *tord* leurs extrémités ensemble, on les fixe ensemble par derrière. Avec 80 à 90 centimètres de ruban ayant 10 centimètres de largeur, on entoure, fort *lâche*, la place où les branches sont réunies par derrière, et l'on forme un nœud à deux pans retombant par derrière. Les pans ont chacun 23 centimètres de longueur.

Manteau pour enfant

DE TROIS A QUATRE ANS.

Les figures 1 à 5 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ce petit manteau à pèlerine, à la fois chaud, commode et joli, conviendra aussi bien aux petits garçons qu'aux petites filles. Notre modèle est fait en popeline grise, avec ornements en velours noir et doublure de taffetas cerise; tout le manteau (la pèlerine exceptée) est ouaté; il est retenu à la taille par une cordelière, contenue par derrière dans une coulisse, et terminée par des glands. Par devant, le manteau est fermé, sur toute sa hauteur, avec des boutons gris en passementerie.

Dos, pèlerine et petit col peuvent être (dessus et doublure) *avec* ou *sans* couture au milieu. Pour chaque manche on coupera deux morceaux sur la figure 3; celui de dessus sera échancré sur la ligne fine placée sur le patron. On coud le dos (étoffe de dessus) avec les devants, en assemblant les lettres pareilles. La garniture, en étroit ruban de velours noir, est indiquée en partie sur la figure 1; cette garniture se compose de cinq rangs de ruban cousus en ligne droite, traversés, à distances régulières, par cinq rubans, qui forment ainsi un treillage; les extrémités de ces rubans transversaux sont repliées de façon à former des bouclettes; on place, sur le dos et les devants de la doublure, une assez épaisse feuille de ouate recouverte de grosse mousseline, puis de taffetas cerise, et l'on trace sur cette doublure de grands carreaux exécutés à points *devant* avec de la soie cerise; on assemble les différentes parties de la doublure, on les coud avec le manteau, en plaçant devant et sur le bord inférieur un passe-poil cerise entre la doublure et le dessus. On forme, dans le dos, les deux coulisses indiquées sur la figure 2, et l'on y pose en sens opposé deux morceaux de cordon en soie grise et cerise, terminés chacun par un gland; chacun de ces morceaux a 1 mètre de longueur. Sur le devant de gauche on pose des boutons; sur le devant de droite une forte ganse grise cousue de distance en distance de façon à former des bouclettes-boutonnières. Les deux morceaux composant chaque manche sont cousus ensemble depuis E jusqu'à F (dessus et doublure séparément); on ouate la doublure, puis on la réunit avec le dessus en plaçant un passe-poil. La garniture de velours doit être faite, sur le dessus de la manche, d'après les indications de la figure 3. Après avoir cousu la manche ensemble depuis G jusqu'à H (et de telle sorte que la doublure soit partout ourlée sur la couture, afin de la cacher), on place la manche dans l'entournure, H avec la même lettre de la figure 1 (devant).

Pour la pèlerine et pour le col (doublés d'abord en grosse mousseline), on exécute la garniture de velours, puis on assemble dessus et doublure cerise en posant un passe-poil. Sur la pèlerine on coud ensemble (sur chaque épaule) point avec point jusqu'à la croix, afin de former la place indiquée sur la figure 4, puis on coud la pèlerine et le col sur l'encolure du manteau, J avec J, — K avec K; une étroite bande en biais, de même étoffe que le manteau, couvre cette couture. On pose une agrafe sur l'encolure.

Corsage montant.

Les figures 51 à 54 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Voici un patron très-simple, et, par cela même, très-utile; on pourra l'exécuter en toute étoffe, changer, ou même supprimer les ornements, et le porter, entre autres, avec la garniture de mignardise publiée dans le n° 46.

Chacun des morceaux composant le corsage est coupé en étoffe et doublure; la figure 53 (dos) est taillée d'un seul morceau; pour chaque manche on coupera deux morceaux d'après la figure 54 : celui de dessous sera échancré sur la ligne fine. Après avoir assemblé, en les *faufilant*, dessus et doublure, on coud les deux pinces indiquées sur la figure 51, point avec point jusqu'à la croix, — étoile avec étoile jusqu'au double point, puis on exécute les boutonnières sur le devant de droite, et l'on pose les boutons sur le devant de gauche; on assemble les lettres pareilles; on pose des baleines sous les pinces et sous les coutures. — Les deux morceaux des manches sont cousus ensemble depuis *v* jusqu'à *w*, — depuis *x* jusqu'à *y*; en plaçant la manche dans l'entournure, le *v* doit se trouver avec le *v* de la figure 51 (devant).

Veste pour jeune fille

DE QUATORZE A SEIZE ANS.

Les figures 6 à 10 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Nos lectrices connaissent le rôle important que les vestes remplissent aujourd'hui dans la toilette féminine. Pour *petites* toilettes on les exécute en étoffe pareille à la jupe, et on les porte avec un gilet; il est d'autres circonstances encore où la veste rend des services considérables. Lorsque le corsage d'une robe est trop usé pour continuer à se montrer, on en démonte les manches; on exécute en cachemire bleu Mexico, — noir, — violet, — ou même groseille, une veste semblable au présent modèle, et l'on porte cette veste avec le corsage invalide, dont les devants forment un gilet.

Notre modèle peut être, à volonté, *doublé* ou *non doublé*; il est orné de boutons de métal argenté en forme de boules; les ornements sont exécutés en très-grosse ganse noire; la veste est faite en cachemire bleu.

On emploiera 1 mètre 25 centimètres de cachemire pour exécuter ce patron.

En coupant le dos (fig. 8) on placera l'étoffe en droit fil sur la ligne indiquant le milieu; ce dos est d'un seul morceau. On assemble les figures 6 et 7 depuis L jusqu'à M; — les figures 7 et 8 depuis N jusqu'à O; — les figures 6 et 8, sur l'épaule, depuis P jusqu'à Q; on fait, sur les devants, la pince indiquée sur la figure 6; on pose un passe-poil en taffetas noir sur l'encolure. Les deux morceaux composant la manche (fig. 9 et 10) sont cousus ensemble depuis R jusqu'à S, — et depuis T jusqu'à U; on forme un pli sur le bord supérieur de la figure 10, en posant la croix sur le point; en plaçant la manche dans l'entournure, la lettre T doit se trouver avec la même lettre de la fig. 9. Le très-simple dessin exécuté en grosse ganse est indiqué, sur les différentes parties du patron, partout où cela a été possible. La ganse forme, près de l'encolure, une sorte de trèfle; elle est posée à plat sur tout le tour de la veste, et forme seulement une bouclette sur le bord inférieur, à la place où se trouve la couture de la pince.

Sur l'entournure la ganse forme trois arabesques, puis continue *à plat*. Sur le bord inférieur de la manche, on exécute une arabesque qui se répète au milieu de la partie supérieure du dos, et vers la fente on forme une bouclette allongée. La place des boutons est indiquée sur le patron; on pose des agrafes sur la partie supérieure des devants.

L'abondance des matières nous oblige à retarder jusqu'au prochain numéro les dessins et explications des objets suivants qui figurent sur la planche de patrons publiée avec le présent numéro : *Fichu Eugénie; — Costume pour petite fille de trois à quatre ans, — Coiffure Mac-Lelean; — Pardessus pour petite fille; — Ceinture Cyrilla. — Aumônière.*

DESCRIPTION DE COSTUMES

POUR BALS TRAVESTIS.

Costume chinois. Jupe courte en taffetas bleu; corsage demi décolleté, avec plastron en velours noir brodé d'or; ceinture ornée de pierreries; écharpe de gaze blanche, brodée d'or, nouée sur la jupe; pantalons de gaze blanche à rayures groseille, retenus à la cheville; souliers *à la poulaine*, c'est-à-dire avec pointe recourbée, en velours noir, brodés en or; pardessus en satin noir, bordé d'une bande de satin groseille, et parsemé d'étoiles en satin groseille appliquées sur le satin noir; ce pardessus a de larges manches; il est doublé en taffetas blanc. Coiffure en fleurs et pierreries.

Costume mexicain. Robe courte en taffetas blanc, garnie avec un large volant de dentelle blanche; seconde jupe en moire vert-pomme, brodée en or, ouverte sur les côtés, et ornée de nœuds en ruban rose de Chine; corsage décolleté en taffetas blanc; veste courte et ouverte en moire vert-pomme; manches courtes composées d'un large bouillonné en taffetas blanc. Sur la tête, nœuds roses et mantille en dentelle noire. Gants très-longs, dépassant le coude; bas de soie, souliers de satin blanc, avec nœuds roses; tous les nœuds de la jupe et du corsage sont *ferrés* en or.

MODES.

Le velours est décidément à la mode, même pour toilettes *parées*, mais à la condition d'offrir des nuances claires. Une robe de velours noir, décolletée, ne peut se montrer qu'à l'occasion d'un dîner; quant aux nuances foncées, qui deviennent insignifiantes à la lumière, on ne les porte que pour toilettes de visites; certaines nuances sont *relativement* abandonnées. Ainsi la classique robe de velours, *oreille d'ours* ou grenat, qui figurait jadis dans toutes les corbeilles de mariage, est remplacée par la nuance violette ou bleu demi-foncé. Quant aux robes de velours destinées aux toilettes du soir, on n'a que l'embarras du choix: ce sont des nuances rose vif, à reflets qui semblent glacés d'argent, — mauve, à tons nacrés, — bleu tendre, — cerise éclatant, — vert pâle, — gris de lin pour demi-deuil. On fait ces robes sans aucune garniture; mais cependant, s'il s'agit d'employer une robe de velours devenue trop courte et trop étroite, on peut la porter avec une jupe quelconque, à laquelle on ajoutera *un bas de jupe* en moire ou bien en satin de même couleur que le velours garni avec des dentelles, ou bien des ruches en tulle ou rubans. On séparera les lés de la robe de velours, sur un espace de 15 centimètres environ, et l'on garnira le bas de cette robe et la séparation des lés avec une dentelle tombante ou *plaquée* sur la robe en remontant; cette dentelle diminuera de largeur en remontant sur les lés. Il est bien entendu que cette toilette ne peut être portée de jour. On peut aussi la copier en toute autre étoffe que le velours.

J'ai vu une jolie toilette de demi-deuil; elle devait figurer à une fête de famille pour laquelle toute abstention devenait impossible, et d'ailleurs le demi-deuil était même légalement expiré; mais on ne voulait pas passer sans transition aux couleurs joyeuses. On avait choisi une robe de satin gris recouverte de deux jupes de tulle gris; la première jupe était garnie de dix petits bouillonnés, ayant chacun 2 centimètres de largeur, sur lesquels courait un feston très-élargi, composé d'une ruche; à chaque angle du feston se trouvait un camélia blanc, entouré de feuillage en velours noir. La deuxième jupe, garnie comme celle-ci, mais seulement avec six bouillonnés, répétait la même garniture, et se trouvait relevée sur le côté gauche par une écharpe de tulle négligemment nouée. Corsage décolleté, berthe entièrement bouillonnée; l'agrafe de corsage, au lieu d'être en fleurs, était en argent oxydé avec améthystes; le collier et les boucles d'oreilles semblables à l'agrafe, avec peigne assorti; aucune fleur sur la tête, mais seulement un chignon volumineux, des bandeaux énormes, roulés, et deux grandes boucles *repentirs*. Changez les couleurs, choisissez du bleu, du rose, du cerise, la toilette sera toujours jolie; elle conviendrait même à une jeune fille, à la condition de substituer aux camélias, trop nombreux pour son âge, des nœuds en rubans composés de deux boucles et de deux pans très-courts.

Ainsi que je l'ai déjà dit plusieurs fois, on garnit même les garnitures. Les bouillonnés, très en faveur, ne se présentent plus tout seuls; cela semblerait dénudé; on les recouvre, on les orne soit avec des rubans de velours, soit avec des dentelles étroites, soit avec des lacets d'or disposés en carreaux, en losanges, en treillages, en arabesques capricieuses. Une toilette très-*jeune fille* se composait d'une robe de tarlatane blanche garnie avec trois volants tuyautés (le dernier à *tête*) bordés d'un velours étroit, rose vif. Ces volants occupaient un espace de 15 centimètres; deux autres volants (le dernier à *tête*) étaient disposés en ondulations. Dans le creux de chaque ondulation et de chaque côté de ces derniers volants, se trouvait un nœud en ruban de velours rose vif, un peu plus large que celui employé pour les volants. Berthe garnie comme la jupe. Coiffure composée de trois bandelettes de velours, passées dans les différents bandeaux, se réunissant sous le chignon en une touffe de bouclettes, entremêlées de bouts inégaux, dont l'extrémité est taillée en triangle. Aux rubans de velours on peut substituer des rubans de taffetas. Gants longs à trois boutons. Pour collier, une petite croix en perles blanches suspendue à une fine chaînette d'or.

Avec toute toilette dans laquelle le blanc domine, on met des souliers blancs; en toute autre circonstance on assortit la couleur des souliers à celle de la robe: souliers bleus avec une robe bleue, roses avec une robe rose, ainsi de suite. Il n'y a, pour ainsi dire, pas d'exception à cette règle, dès que l'on veut suivre les préceptes de l'élégance. E. R.

CHRONIQUE DU MOIS.

On pourrait substituer, au titre qui est inscrit en tête de ces lignes, celui-ci, plus mélancolique, mais plus exact : *Nécrologie de l'année* 1863. N'est-ce point en effet les cendres du passé que je viens remuer en voulant rappeler le souvenir du douzième et dernier mois de la dernière année? Ma tâche demeure la même, mais le simple changement de millésime lui communique une solennité particulière, qui ne se révèle aucunement lorsque je puise dans ce que l'on appelle, financièrement

Digitized by Google



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Travestissements.

Reproduction Interdite

Digitized by Google

Digitized by Google

parlant, l'*exercice* d'une année. On dépense alors les jours sans les compter..... mais on ralentit volontiers ses prodigalités, lorsqu'on aperçoit le fond du sac, et, quand il est vide, — le 31 décembre, — on est soudain envahi par les pensées sérieuses, les bonnes et sages résolutions, les projets de réforme, qui, chez un prodigue, accompagnent inévitablement l'emploi de la dernière pièce d'or dont il lui est permis de disposer. Mais au 31 décembre succède invariablement le 1er janvier; ce jour-là remet à la disposition de chacun la somme de jours qui vient d'être épuisée..... Adieu les résolutions, les réformes, les projets d'économie!.... On dépense insoucieusement, et l'on ajourne la sagesse...... aux derniers moments de l'année qui commence.

Si je dois parler de l'année qui a fini, de cette vieille année 1863, je puis m'occuper aussi de l'année qui vient de commencer et présenter ainsi, à la façon de Janus, deux visages, l'un vieux, tourné vers le passé, l'autre jeune, contemplant l'avenir. Janus n'est-il pas d'ailleurs le patron, ou le parrain, comme on voudra, du mois actuel? De toutes façons, mes réminiscences mythologiques ont leur raison d'être, et mes lectrices les excuseront par conséquent.

Plus j'examine la tâche que je remplis en ce moment, et plus je la trouve hérissée de difficultés. Je me suis engagée à parler de tout, en écartant seulement de ces pages la politique, qui ne saurait y figurer, les comptes rendus de pièces de théâtre qui ne pourraient être vues par des jeunes filles, les récits frivoles ou scandaleux, pour lesquels je n'éprouve aucune inclination, les indiscrétions commises sur le compte des personnes dont les noms sont embellis d'un titre, les commérages de tous genres, les anecdotes faites à plaisir, et connues dans la petite presse sous le nom d'un « oiseau aquatique » (cette périphrase élégante est devenue célèbre; il est donc inutile de constater que je l'emprunte à un orateur). Je pourrais continuer cette énumération, mais ce qui précède suffira pour établir victorieusement que, si je connais parfaitement les sujets à éviter, j'éprouve quelque embarras lorsqu'il s'agit de grouper ceux dont il m'est permis de m'occuper.

Les diables sont, ou plutôt, car je parle de l'année dernière, ont été à la mode; on les a servis sous toutes les couleurs, en pièces de théâtre et en bonbons; je ne suis pas du nombre des personnes qui se plaignent de cette prodigalité bizarre, mais peu intéressante. Je vais plus loin; je voudrais que les diables fussent encore plus noirs qu'on ne nous les a montrés, et je me félicite sincèrement, à l'inverse de tous ceux qui crient au scandale, de l'abaissement que l'on rencontre dans les œuvres dramatiques et littéraires du moment; je me fie au bon sens, au bon goût...., et aussi à la versatilité de mes compatriotes. Je sais que, lorsqu'ils ont versé dans une ornière, ils se hâtent d'en sortir, — pour aller bien vite tomber dans une ornière opposée; or, je l'avoue bien sincèrement, je bénirai même les niaiseries dignes d'être signées par Berquin, si elles doivent nous délivrer des sujets non-seulement révoltants, mais encore fort ennuyeux, sur lesquels s'exerce l'imagination de certains écrivains. Oh! qui me rendra la robe blanche, les fleurs des champs, le ruisseau de la prairie, le clocher du hameau, et même la croix de ma mère! Cela me reposera des escrocs, des êtres *passionnés*, pour lesquels on invente un code particulier qui renverse toutes les notions du bien et du mal, qui absout les crimes, qui divinise les vices, et choie les défauts..... au nom de la passion! Eh, mon Dieu! la passion n'est pas une faculté absolument réservée aux hommes, et dont ils ont, pour cette raison, le droit de se montrer très-fiers. La passion existe chez tous les êtres de la création : les araignées se déchirent avec passion, les bêtes fauves se combattent avec acharnement, pour se disputer une proie qui excite les convoitises de leurs passions, et jusqu'ici..... mais on a changé tout cela..... On croyait que la véritable grandeur de l'homme consistait justement dans le pouvoir que lui donnaient la raison et le sentiment du devoir réunis, pour le soustraire à l'empire de ses passions. Il paraît que l'on se trompait. Allez plutôt voir *Jean Baudry*, et..... Mais non, je ne veux pas citer ici ce que vous pourriez encore aller voir, pour vous confirmer dans cette conviction qui, si elle est neuve, n'est pas consolante, ni même divertissante.

Ce que je viens de dire à propos de quelques-unes des œuvres littéraires actuelles pourrait être répété au sujet des développements du luxe. Ne vous en plaignez plus, ô gens sages et économes! N'essayez pas d'enrayer sa marche. Il va atteindre, il atteint déjà les limites qu'il ne pourra franchir, et la réaction ne peut plus tarder. Savez-vous bien que, parmi les présents de nouvelle année, on avait préparé une poupée de 35,000 francs? Quel bonheur! On va pouvoir revenir aux polichinelles qui se vendent 10 francs. Quand le luxe vous imposait l'achat d'une poupée qui ouvrait les yeux, les clignait dédaigneusement, et savait demander son chocolat en prenant cet air méprisant que notre génération confond trop volontiers avec les traditions de l'aristocratie, on se rangeait en gémissant aux exigences du luxe et l'on payait 200 francs une poupée. Elle ne donnait pas plus de plaisir à sa destinataire qu'une emplette analogue à laquelle on aurait consacré le dixième de cette somme, mais il fallait bien *faire comme tout le monde*. Cela va devenir impossible, et les poupées de 35,000 francs nous ramèneront aux traditions raisonnables. Il en est temps; les besoins créés par un luxe insensé pervertissent peu à peu tous les cœurs et tous les esprits. On est arrivé à lui accorder un culte, non pas seulement intéressé, mais platonique ceux-là même qui n'ont rien à attendre d'un individu riche se prosternent devant sa richesse, quels que soient son origine et son emploi. Ce sentiment bas et démoralisateur se glisse dans toutes les âmes, et s'est accusé récemment par un mot de petite fille digne d'être rapporté, à titre de symptôme. La scène se passait dans un salon où je me trouvais; les visites se succédaient; elles étaient reçues avec plus ou moins d'empressement, selon le chiffre de chaque fortune. On annonce une dame; elle apparaît en compagnie d'un petit chien, et tous les assistants se hâtent de donner au joli animal mille preuves d'intérêt. « Comme on caresse ce petit chien! » dit une jolie petite fille de cinq ans....; puis, après une pause consacrée au travail de la méditation, elle ajouta d'un air pensif : « Il est donc bien riche? » La compagnie a beaucoup ri de ce mot..... J'en aurais volontiers pleuré.

Les théâtres n'ont pas eu des succès considérables à enregistrer pendant le dernier mois de l'année passée. On augurait fort bien, on espérait beaucoup de la *Maison de Penarvan*; l'événement a prononcé une fois de plus que l'espérance est décevante, et qu'un charmant roman peut se transformer en une pièce peu divertissante; les nuances délicates, l'analyse fine et poétique des caractères, toutes les qualités gracieuses et élégantes qui composent le talent de M. Jules Sandeau, se changent en défauts lorsqu'il s'agit d'affronter les lumières de la rampe. Aux nuances, il faut substituer les couleurs bien tranchées; à l'analyse, une action quelconque, invraisemblable, si l'on veut, absurde même, mais vivante et animée. La *Maison de Penarvan* repose sur un caractère de jeune fille, respectable comme tout ce qui est désintéressé, mais monotone..... et, disons le mot terrible..... ennuyeux. Elle s'est renfermée tout entière dans l'idolâtrie du nom qu'elle porte, et a fait vœu de ne le jamais quitter, ce qui équivaut à un vœu de célibat, puisque la famille de Penarvan est éteinte; elle le croit du moins, car l'on a observé autour d'elle un silence absolu sur le compte d'un cousin...... dernier du nom! Ce cousin, quasi-paysan et philosophe, est renié par sa famille, parce qu'il est issu d'une mésalliance. Renée de Penarvan apprend qu'il existe, et se rend immédiatement auprès de lui, afin d'empêcher son mariage avec la fille d'un meunier. Paul de Penarvan s'éprend subitement de sa cousine Renée de Penarvan; il l'épouse parce qu'il l'aime; elle consent à ce mariage..... parce qu'il est le chef de sa maison.

Une insurrection éclate en Vendée, et Mme de Penarvan, qui ne voit en son mari qu'un champion de plus pour la bonne cause, l'oblige à aller combattre; il joue bravement son rôle et on le rapporte à demi mort. La santé revient, mais la tendresse s'évanouit, et le héros malgré lui, mesurant l'égoïsme et l'insensibilité de sa femme, veut séparer leurs destinées. Une révolution en sens inverse s'opérait au même moment dans le cœur et dans l'esprit de Renée; elle aime son mari, non pas seulement comme un Penarvan, mais comme un compagnon dévoué, aimable et excellent. La toile tombe sur ce changement aussi heureux qu'invraisemblable, et tout porte à croire que les deux époux vivront désormais dans la plus parfaite harmonie.

On commence à danser, et la comédie de société, qui se joue en ce moment dans tous les châteaux dignes de ce nom, ne tardera pas à se transporter à Paris. Dirai-je qu'à l'une de ces représentations, Mme la marquise Trois-Étoiles a bien voulu donner quelques marques de gaieté, pendant que le comte Quatre-Étoiles jouait une pièce du Palais-Royal avec la baronne Cinq-Étoiles? Vous semblerait-il plus intéressant d'apprendre que cette ravissante princesse étrangère, Six-Étoiles, a mené le cotillon avec un secrétaire d'ambassade (Sept-Étoiles)? Dans ces soi-disant comptes rendus des plaisirs du monde, je trouve que l'on est bien injuste pour les personnes privées de particules et de titres; elles aussi dansent, dépensent beaucoup d'argent pour leurs parures et jouent la comédie : d'où vient donc qu'on leur refuse toute mention? « A ce sujet, Mme la duchesse de Montmorency « me disait un jour. ... Non, je me trompe, ce jour-là « elle fut interrompue par M. de la Rochefoucauld, et « ne me dit rien; mais, une autre fois, elle était instal- « lée sur sa bergère, bien entourée d'un paravent en « laque de Chine, ayant sur un guéridon placé à sa por- « tée sa bonbonnière et sa tabatière; et, tendant vers « moi sa main recouverte d'une mitaine, elle me dit: « — Ma chère enfant.... — A ce moment, on annonça « M. le duc de Boufflers, et ce jour-là notre conversation « n'offrit rien de bien remarquable. »

Pendant la semaine qui a précédé le premier jour de la nouvelle année Paris offrait l'aspect qu'il prend toujours à pareille époque : les boulevards défigurés, déshonorés par les baraques en planches, étaient transformés en une foire qui s'étendait de la Madeleine jusqu'à la Bastille; les passants affairés, mouillés, crottés, formaient un flot ininterrompu, chargé de paquets de toute dimension. Leur nombre était si considérable qu'il faisait autorité, et ce n'était plus le flot qui reculait épouvanté, mais les voitures de tout grade qui s'arrêtaient devant cet empêchement. Durant huit jours, les piétons ont pris leur revanche sur les équipages.

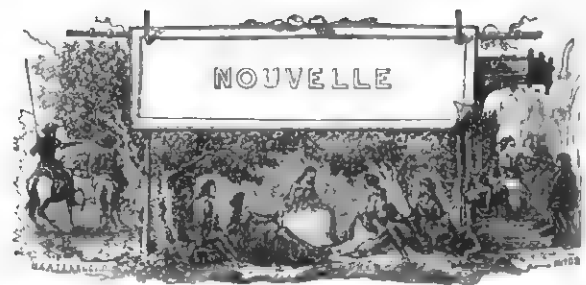
Quelques Parisiens moroses évitent la foule qui encombre les voies de circulation pendant ces jours de fête; j'ai suivi leur exemple, et j'ai employé quelques rares moments de loisir à faire plusieurs lectures. Je me suis livrée non aux livres d'histoire, ni même aux mémoires, ni aux romans : j'ai lu des livres écrits pour les enfants et pour les jeunes filles, et je me suis si bien trouvée de cet emploi de mon temps que je considérerais mon silence sur ce point comme un acte d'ingratitude pour les écrivains, d'indifférence coupable pour mes lectrices.

Je citerai en première ligne la deuxième partie du *Voyage au pays des bêtes* *, par M. Doury. Il est impossible de raconter l'histoire naturelle d'une façon plus intéressante; l'auteur sait le grand art de parler aux enfants, c'est-à-dire qu'il est assez ingénieux pour se mettre à leur portée, pour les instruire sans les fatiguer, en évitant de dénaturer les questions qu'il traite, sous prétexte de les faire comprendre aux enfants. La science et la morale sont traitées de façon à se graver sans effort dans les intelligences enfantines, sans être amoindries ni mutilées. Outre la part faite à la science proprement dite, le récit, en lui-même, offre un intérêt sain et vif. On y trouve une gaieté de bon aloi, des observations à la fois sensées et élevées, un tour original. Rien n'est plus ingénieux que le récit de la formation de la terre, et l'enlèvement de Proserpine, son voyage en compagnie de son frère Triptolème, sont racontés avec un charme infini. Je n'aurais jamais soupçonné que la géologie fût si amusante. En conseillant à tous les parents de mettre ce volume entre les mains de leurs enfants, j'engagerai les mères à l'emprunter à ceux-ci : elles y trouveront de l'amusement, et y apprendront bien des choses qu'elles ignorent; grâce à M. Doury, elles seront en état de répondre aux mille questions de l'enfance, si curieuse, si tenace dans sa curiosité, et toutes les lectrices de M. Doury garderont le souvenir de cette œuvre charmante, sensée, spirituelle, exacte et logique dans la forme et dans le fond.

J'ai lu aussi plusieurs volumes de Mlle Fleuriot, et je me hâte de les recommander à toutes les jeunes filles. Elles trouveront dans *Réséda*, — *Un cœur de mère*, — *Ève*, — *Sans beauté*, des récits attachants, une morale très-pure et des exemples fortifiants. Mlle Fleuriot signe en ce moment la nouvelle que *la Mode illustrée* publie; je me trouve par conséquent dans une situation délicate, lorsqu'il s'agit de dire tout le bien que je pense de ses œuvres. Mais il ne faut pas s'abstenir lorsqu'on ne dit que la vérité, surtout quand la vérité est bonne à dire. Le talent de Mlle Fleuriot est, du reste, assez connu pour que je sois à l'abri de toute accusation de louange intéressée, et lorsque je signale ses écrits, composés pour améliorer et intéresser les jeunes filles, je ne suis qu'un écho répétant ce qui a été dit par tous les échos.

EMMELINE RAYMOND.

* Chez Bray, rue Cassette, 30. Prix : 3 francs.



MIEUX VAUT TARD QUE JAMAIS.

Suite.

« Encore une illusion de ces messieurs! » dit-elle. « Leur orgueil et leur despotisme s'accommodent d'un caractère peu formé, d'une femme enfant. Cette enfant-là, le plus souvent, a une volonté opiniâtre devant laquelle la leur s'habitue à ployer, ou bien ils se heurtent à des intelligences médiocres, incapables de s'élever à la compréhension de ce que leur devoir renferme d'important. Et cependant tous les jours on répétera devant nous qu'une femme n'a besoin ni d'esprit ni d'instruction. Qu'elle soit belle, disent les uns, qu'elle soit douce et soumise, disent les autres, qu'elle s'occupe de son ménage et de ses marmots, ajoutent les moins difficiles. Et une fois la beauté évanouie, une fois l'ère de la douceur et de la soumission passive passée, une fois les marmots devenus des hommes, que sera celle que vous avez prise pour être la compagne de votre vie entière?

« Ce sera cette sotte et cette ignorante qui devra remplacer pour vous le monde dont vous serez lassé, et qui sera lassé de vous; ce sera cette sotte et cette ignorante qui, au seuil de la jeunesse des enfants qu'elle aura formés, sera là pour écarter les dangers, dire ce qu'il faudra dire, taire ce qu'il faudra taire, et conjurer par sa seule présence les mauvaises passions prêtes à

Digitized by Google

faire irruption. Quand j'entends parler avec éloge d'un jeune homme, quand je sais qu'il marche dans la vie avec dignité, je me sens pleine d'estime pour sa mère; elle est pour quelque chose dans cette conduite-là. Dans la famille, c'est la femme qui gouverne les âmes, et ce qu'elle est dans cette mission, elle l'est ordinairement par elle-même, et non par son mari. Les hommes d'ailleurs, je parle toujours généralement, ne devinent ni les délicatesses ni les périls des situations; tout leur paraît petit, frivole, indigne d'attention chez leurs enfants jeunes. En plein âge mûr, ils ne se souviennent plus des susceptibilités farouches, des timidités insurmontables, des désirs impétueux de plaisir et d'indépendance, des folles et enfantines joies de la jeunesse. C'est à la femme qu'il appartient de se rappeler et d'obtenir l'indulgence pour le choix de ces bonheurs, qui font parfois sourire. Une femme qui se marie doit être capable de comprendre ce que c'est que former un caractère et savoir marcher droit sans lisières. Je voudrais bien savoir de quelle manière votre frère s'y prendra pour former Clotilde, qui ne rêve que liberté sans frein! Qu'entend-il par ce fameux mot: la former? Il serait fort embarrassé de le dire.

— Mon Dieu! voici. Si elle dépense trop, il prendra la clef du coffre fort; si elle fait des brioches, il la grondera sans la corriger. Il se mettra très-fort en colère une fois, deux fois, trois fois, et puis, de guerre lasse, il laissera aller. L'enfant lui aura mis le mors et la bride. Si on est injuste pour ses filles qu'il aime, il se révoltera; puis la révolte lui deviendra gênante, il se laissera influencer par des rapports, la justice sera sacrifiée et la bonne harmonie impossible.

— C'est vraiment ce qui arrive, » dit Mlle Bruneville sérieusement, « et encore on niera l'influence de la femme dans la famille, et, par la famille, dans la société; on jugera convenable de la considérer comme un être inférieur et immanquablement frivole.

« Ah! que la beauté d'une jeune fille s'épanouisse, que sa jeunesse soit brillante, heureuse, gaie, je le veux bien; mais qu'elle soit imbue des principes chrétiens, que le côté sérieux, utile, à la fois pratique et idéal de la mission qu'elle a à remplir lui soit montré. Pourquoi, en laissant le cœur, mutiler l'intelligence, et rapetisser le caractère? Mais non, on lui coupe bras et jambes, et on lui dit: Marche. Elle rampe, et par elle le niveau intellectuel et moral de sa famille est abaissé.

— Vous parlez d'or, Fanny; je voudrais que votre nièce vous entendît: cela lui profiterait peut-être. Les premiers moments d'intimidation passés, elle a beaucoup parlé; mon frère la poussait, et, comme il n'y voit goutte dans le moment, ce qu'elle disait paraissait l'amuser beaucoup. J'étais impatientée, car il y avait là deux enfants qui écoutaient de toutes leurs oreilles ce cours de niaise coquetterie et de médisance. Elle avait vraiment l'air de se trouver spirituelle: elle n'était pas difficile!

— Cette légèreté de conversation ne sera heureusement pas préjudiciable à vos nièces, puisqu'on doit les mettre en pension.

— Je les y voudrais. Ma jeune belle-sœur inaugurera son règne par ce choix qui demande de la prudence, et que, par une délicate attention, mon frère a voulu lui laisser. J'aime à espérer qu'elle vous demandera conseil.

— Il ne faut pas trop y compter. Enivrée d'indépendance, Clotilde va s'essayer à agir sans contrôle, et cependant sa détermination en cela sera grave. Pour arriver à cette femme type qui, sans rien perdre de sa bonté, de sa modestie, de sa grâce, acquiert la valeur intellectuelle et morale qui survit à la jeunesse, la première condition est qu'elle soit vraiment chrétienne.

— C'est aussi mon avis, et, comme Mlle Clotilde a avoué qu'elle n'était pas dévote et qu'elle avait très-mauvais caractère, je m'attends à tout de sa part si jamais ses belles-filles viennent à lui déplaire.

— Elle s'améliorera, vous dis-je.

— C'est votre refrain, et, comme nous ne pourrons faire accorder mes découragements avec vos espérances, restons-en là. Dans dix ans d'ici, si nous vivons, nous verrons qui de nous deux aura raison. Mais ne me suis-je point oubliée chez vous, Fanny? Ah! mon Dieu, ma montre dit neuf heures moins dix. Le convoi part à neuf heures cinq et il ne m'attendra pas.

— Votre montre doit avancer un peu, je crois, Thérèse, » dit Mlle Bruneville en consultant la montre mignonne pendue à sa ceinture. « Vous êtes d'ailleurs tout près de la gare.

— Tant mieux. Mon chapeau, s'il vous plaît... merci... Ce coup de sonnette m'annonce l'arrivée de mon frère, il doit m'attendre près de la porte de la rue; ne vous dérangez pas, Fanny, et au revoir. Je retourne planter mes choux; mais je reviendrai. Je reviendrais même souvent, si l'état de ma pauvre sœur me donnait plus de liberté. Ne vous dérangez pas, Fanny, et embrassez-moi. Adieu, adieu. »

III.

Environ six mois après le mariage de M. de Branefort, Mlle Bruneville se dirigeait vers son hôtel. Depuis le grand jour des noces elle avait rencontré deux fois Clotilde dans sa voiture, et elle avait bien vu Béatrix, assise, parée, aux côtés de sa belle-mère; mais Pauline! Mlle de Branefort lui avait écrit pour avoir des nouvelles des enfants, et, comme elle supposait Pauline malade, elle se décidait à aller elle-même s'enquérir de sa santé, jugeant d'ailleurs la lune de miel assez avancée pour l'opportunité de sa visite.

Elle trouva Mme de Branefort dans son salon avec Louise, dite Moutonne, et Marguerite, la brune Marguerite, les deux amies intimes de notre connaissance. Il y avait dans ce salon plusieurs hautes glaces placées de façon qu'on pouvait s'y regarder marcher. Les trois amies, qui se préparaient à sortir, étaient venues s'y mirer. Béatrix était de la partie et servait, pour le moment, de poupée à ces dames. L'une refaisait le nœud de ruban bleu mêlé à ses cheveux bruns, l'autre faisait flotter sa ceinture, Clotilde se préparait à la coiffer d'un gracieux chapeau qu'elle tenait dans ses mains gantées. La petite fille se laissait faire, et regardait de tous ses yeux et sous toutes ses faces cette mignonne créature dont la glace lui renvoyait la séduisante image, et un contentement naïf, frère cadet de la vanité, éclatait sur ses jolis traits.

L'arrivée de Mlle Bruneville n'occasionna pas de dérangement, car elle s'empressa de prier sa nièce de ne pas retarder de cinq minutes sa promenade pour elle.

La jeune femme ne demandait pas mieux, elle posa sur le front de Béatrix le petit chapeau, complément de sa toilette, et reculant pour la mieux contempler:

« Ma Béatrix, que tu es jolie! » s'écria-t-elle.

L'enfant ne rougit pas, on lui disait cela dix fois par jour, elle y était faite.

« Allons, embrasse ma tante Bruneville, et va prévenir ton père que nous l'attendons, » reprit Clotilde.

L'enfant obéit. Mlle Bruneville l'embrassa, et la retenant par la main:

« Où donc est Pauline? » demanda-t-elle, « et pourquoi n'est-elle pas de la promenade?

Béatrix leva son œil noir sur sa belle-mère; une sorte d'espoir craintif s'y lisait.

« Voulez-vous, maman? » dit-elle en hésitant.

« D'abord, je veux que tu me tutoies, ensuite je ne veux pas qu'elle vienne. »

Et s'adressant à sa tante:

« Pauline est une enfant entêtée, maussade et sauvage, » dit-elle gravement. « J'ai voulu l'emmener une fois, elle a refusé; depuis, j'ai défendu qu'on le lui proposât.

— Elle était malade, ce jour-là, maman, » dit Béatrix timidement.

« Pourquoi alors ne voulait-elle pas se coucher?

— Pour avoir seulement mal dans le dos et dans les jambes, elle ne se couche jamais. D'être couchée le jour, cela la fait pleurer.

— Allons, tu veux l'excuser; non, non, Pauline n'est pas gentille, et, puisqu'elle aime mieux rester avec Julie, qu'elle y reste.

— Veux-tu me la donner tantôt? » dit Mlle Bruneville; « mon jardin est grand, il a son filet d'eau, elle s'y amusera.

— Vous êtes bien bonne, ma tante, mais je doute qu'elle accepte: c'est une enfant triste, bizarre et de l'humeur la plus désagréable. Enfin, si vous voulez, essayez. Je ne demande pas mieux qu'elle s'amuse; mais, comme je le dis à M. de Branefort, il faut punir ces caprices de caractère, sans cela.....

— Où est-elle? » demanda Mlle Bruneville, interrompant sans façon la tirade de Clotilde sur la nécessité de réprimer de bonne heure les caprices.

« Où est-elle? » répéta Clotilde en regardant Béatrix.

« Dans la lingerie, je crois, maman.

— Je vais la faire appeler, ma tante.

— Non, j'entends la voix de ton mari, il ne faut pas le faire attendre; indique-moi seulement l'appartement.

— Au premier, ma tante, la porte à gauche, au fond du corridor; ma femme de chambre travaille là et garde Pauline en même temps: c'est une fille très-douce, qui lui est très-affectionnée. »

(La suite au prochain numéro.) ZÉNAÏDE FLEURIOT.

Explication de la Clef diplomatique.

LE JOUR DE L'AN.

Suivi d'un cortége immense,
Que précède ce beau jour,
Soixante-quatre s'avance;
Soixante-trois fuit à son tour.
Dans chaque famille
La plus vive gaîté brille:
Voisins, parents, amis,
Partout sont réunis.
On s'aborde, on s'embrasse,
On entend mille joyeux cris.
Les voix se croisent dans l'espace.
C'est un neveu qu'un vieil oncle aperçoit,
Un présent qu'on donne,
Un autre qu'on reçoit;
C'est le glorieux bruit d'un tambour qui résonne.
Là-bas, un petit cousin
Vous accable de louanges;
Plus loin, un sordide parrain
A sa filleule offre quelques oranges;
Au pauvre qui tend la main
Un bon cœur donne son pain.
Dans un salon, j'entends la voix tremblante
D'une timide enfant
Qui, fière et rougissante,
Récite à son grand-père un fort long compliment.
Des troupes heureuses
D'étourdis bambins
Passent, mêlant à des clameurs joyeuses
Leurs rires enfantins.
C'est une foule qu'on évite;
De longues phrases qu'on débite,
Une averse de présents,
Partout des visages contents.
Chacun fête cette journée;
C'est un bonheur général.
Enfin, au premier jour de la nouvelle année,
Mille souhaits que pour chaque abonnée
Font les Rédacteurs du Journal.

Adrien MOISY.

SOMMAIRE

du 1er numéro des Patrons illustrés,

PARAISSANT LE 15 JANVIER.

Veste canotière pour femme. — Manche avec trèfles. — Manche avec bandes. — Manche garnie, pour robe. — Bonnet-résille. — Garniture de jupon. Dessins et texte explicatif accompagnant les patrons.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

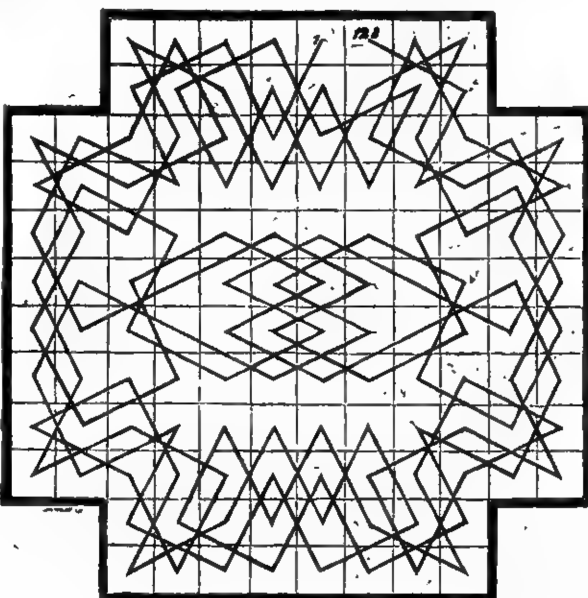
Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.



FUMÉE!

Gloire, beauté, jeunesse,
La santé, la richesse,
Tout, comme la fumée, hélas! part en flocons
Bleus ou gris, noirs ou blonds.
L'inconstante Fortune,
Trop souvent importune,
Ne semble accorder ses bienfaits
Que pour les changer en regrets.
Tout s'envole et s'efface,
Sans laisser nulle trace;
Chacun bientôt se lasse
A suivre du regard
Ces biens, donnés, repris par le hasard.
Mais le bonheur qu'on goûte
A contempler du cœur, tout le long de sa route,
Les heureux qu'on a faits,
Cela n'est point fumée, et ne s'en va jamais.

Auguste HUMBERT.



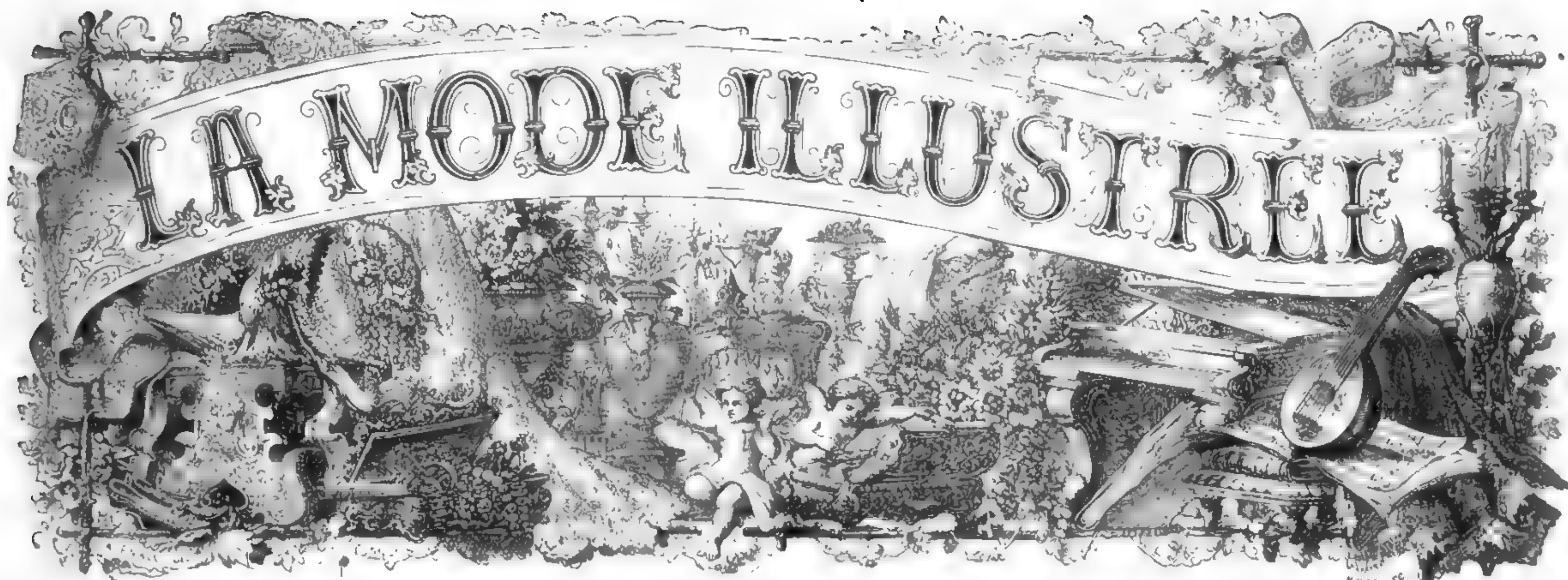
Voir, a notre dernier numéro, l'Échiquier renfermant, disséminées dans ses cent vingt-huit cases, les syllabes contenues dans les vers qui précèdent.

RÉBUS



Digitized by Google

N° 3. CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 17 janvier 1864.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cᵉ, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

SUITE DES EXPLICATIONS

DE LA PLANCHE DE PATRONS

Publiée avec le numéro précédent.

Costume pour petite fille

DE TROIS A QUATRE ANS.

Les figures 29 à 41 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Rien n'est plus joli, plus frais, plus élégant que ce costume de petite fille; il est exécuté en cachemire rose vif, orné de broderies en soutache blanche, et garni avec des bandes de cygne; disons de suite que le cygne peut être remplacé par des ruches *chicorée* en taffetas découpé, de couleur assortie ou tranchante, ou bien enfin à dispositions écossaises.

Nous donnons les patrons du costume complet; corselet, — chemisette montante, — pardessus pareil à la robe.

La jupe a 36 centimètres de longueur, 2 mètres de largeur; la garniture *figure* la tunique; cette jupe est doublée en grosse mousseline; elle est plissée et *montée* sur une ceinture qui a 3 centimètres 1/2 de largeur.

Corselet. On en coupe les différentes parties sur les figures 29 à 32, en plaçant l'étoffe en droit fil sur la ligne indiquant le milieu de la figure 29, afin de tailler le devant d'un seul morceau. Tous les morceaux du corselet sont doublés en percaline; on les assemble en réunissant les lettres pareilles, et l'on exécute le dessin, composé de simples bouclettes en soutache; par derrière on pose des boutons, et l'on fait des boutonnières. La manche courte (fig. 33) est cousue ensemble, depuis G jusqu'à H, et réunie au corselet, de telle sorte que la couture H de la manche se trouve sur la couture de côté C du corselet, tandis que le J de la manche se trouve avec le J de la figure 32, le K avec la même lettre de la figure 30. On pose la bande de cygne ou la ruche comme l'indique notre dessin. La jupe est cousue en ligne droite avec le corselet, et fixée par quelques points sous la pointe de celui-ci.



COSTUME POUR PETITE FILLE DE TROIS A QUATRE ANS.

Chemisette. La figure 34 est la moitié du devant, la figure 35 le dos; toutes deux représentent la forme de la chemisette telle qu'elle est lorsque les fronces sont exécutées. On coupera par conséquent chaque figure en largeur *double* de celle indiquée sur le patron, en nansouk fin; le devant doit être d'un seul morceau; on fronce la chainette sur les lignes ponctuées des figures 34 et 35, en haut, en bas et sur les épaules; et, lorsqu'on a distribué ces fronces de façon que chaque partie ait la forme indiquée par le patron, on fixe les fronces par une bande étroite cousue à l'envers de la chemisette; on la coud sous le bras depuis L jusqu'à M, — sur l'épaule depuis N jusqu'à l'O; puis on coud une bande étroite sur le bord inférieur. Une étroite garniture brodée entoure l'encolure.

La figure 36 représente la moitié de la manche; on la coud ensemble depuis P jusqu'à la croix, et l'on pose, sur le bord inférieur, un poignet fermé, dont la figure 37 représente la moitié; on le garnit avec une bande brodée pareille à celle de l'encolure; le bord supérieur de la manche est froncé; quand on le place dans l'entournure, la couture P se trouve sur la même lettre de la figure 34. La chemisette, garnie de boutons et de boutonnières, est fixée sur le corselet par quelques points, devant et sur les épaules.

Pardessus. Il est pareil à la robe, ouaté et doublé de taffetas blanc. Sur chaque devant se trouve une petite poche dont la fente est ornée de soutache, et bordée avec un galon en soie blanche. En coupant le dos (fig. 39), qui doit être d'un seul morceau, on pose l'étoffe en droit fil sur la ligne indiquant le milieu; tous les autres morceaux sont coupés chacun deux fois.

On coud ensemble les figures 38 et 39, depuis R jusqu'à S, — depuis T jusqu'à U. La pointe arrondie du bord supérieur du devant qui forme revers est doublée en étoffe semblable au pardessus jusqu'à la ligne ponctuée de la figure 38 portant ces mots : *pli du revers*. Le col, coupé en deux morceaux sur la figure 40, assemblé et doublé, doit être cousu sur l'encolure depuis V jusqu'à W, et bordé avec du galon, en faisant *suite* au revers. Les deux morceaux de la manche, coupés sur la figure 41 (le morceau de dessous est échancré sur la ligne) sont cousus ensemble depuis l'étoile jusqu'à X, — depuis Y jusqu'à Z; en plaçant la manche dans l'entournure, l'X doit se trouver avec l'X de la figure 38. On met un bouton et une boutonnière à la pointe du revers.

On comprend que ce costume peut être *simplifié* de toutes façons: on peut l'exécuter en toute étoffe de laine, remplacer le cygne par deux ou trois rangées de galon de laine, avec soutache de même couleur que le galon, ou velours noir, etc.

Digitized by Google

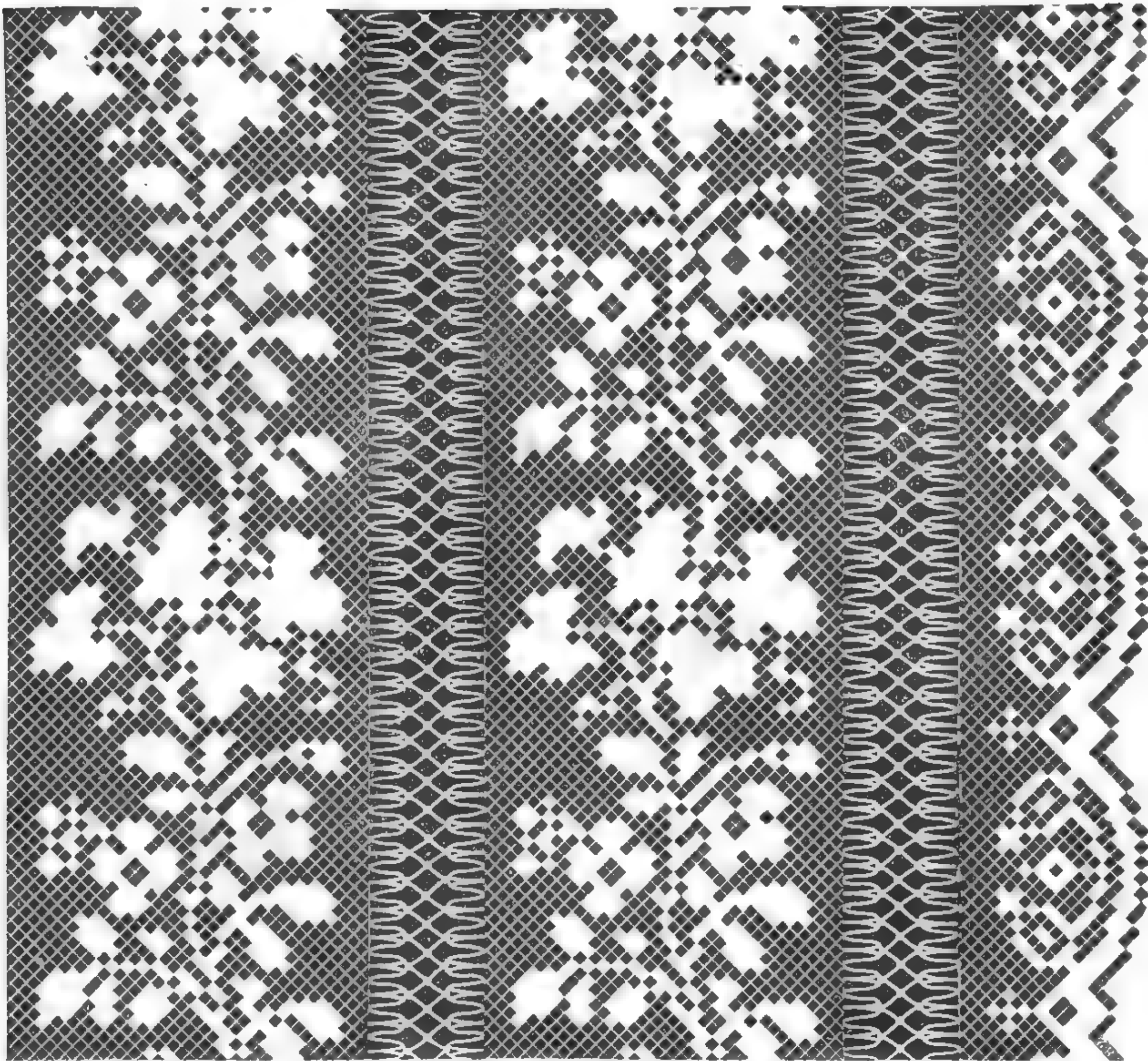
Dessin pour rideaux,

FILET BRODÉ EN REPRISES.

Le fond en filet de ce riche rideau est fait en biais avec des moules de trois grosseurs différentes. Le moule employé pour la bande qui sera brodée a 1 centimètre de circonférence *au moins*. Pour les rayures étroites, *à jours* et non brodées, on prend deux moules, ayant l'un près de 2 centimètres, l'autre près de 4 centimètres de circonférence. Le travail est beaucoup plus riche si l'on emploie pour les rayures étroites du coton beaucoup plus gros que celui avec lequel on exécute les bandes larges.

On commence par une bande ayant 4 mailles de largeur; on la continue jusqu'à ce qu'elle ait la longueur voulue pour le rideau. Sur cette bande on exécute le fond de filet destiné au rideau; pour chaque bande large, on fait 47 tours sur le moule fin; chaque rayure étroite se compose de 4 tours. Le 1er tour est exécuté sur le moule le plus gros, et l'on fait une maille dans chaque maille du tour précédent appartenant à la bande large. Le 2e et le 3e tours sont faits sur le moule moyen, et dans le 2e tour on prend toujours *ensemble deux* mailles du tour précédent, avec lesquelles on fait une seule maille; dans le 3e tour on fait une maille dans chaque maille; dans le 4e tour (moule gros) on fait 2 mailles dans chaque maille. Viennent ensuite 47 tours sur le moule fin..... et ainsi de suite, alternativement, jusqu'à ce que le ruban ait atteint la largeur voulue.

Après la dernière rayure à jours, on commence la bordure; si l'on désire qu'elle encadre le bord inférieur du rideau, on doit l'exécuter de la façon suivante : après le dernier tour de la dernière rayure, on *monte* le nombre de mailles nécessaire pour le bord inférieur de la bordure, et on l'exécute en même temps que celle qui termine le bord de devant. Cette bordure se compose de 28 tours faits sur le moule fin. Après avoir exécuté la broderie en *reprises* avec du gros coton non tors, on festonne le bord de la bordure, et l'on coupe le filet en *dents*, ainsi que le dessin l'indique.



DESSIN POUR RIDEAUX, FILET BRODÉ EN REPRISE.

Collection de dessins pour le point russe.

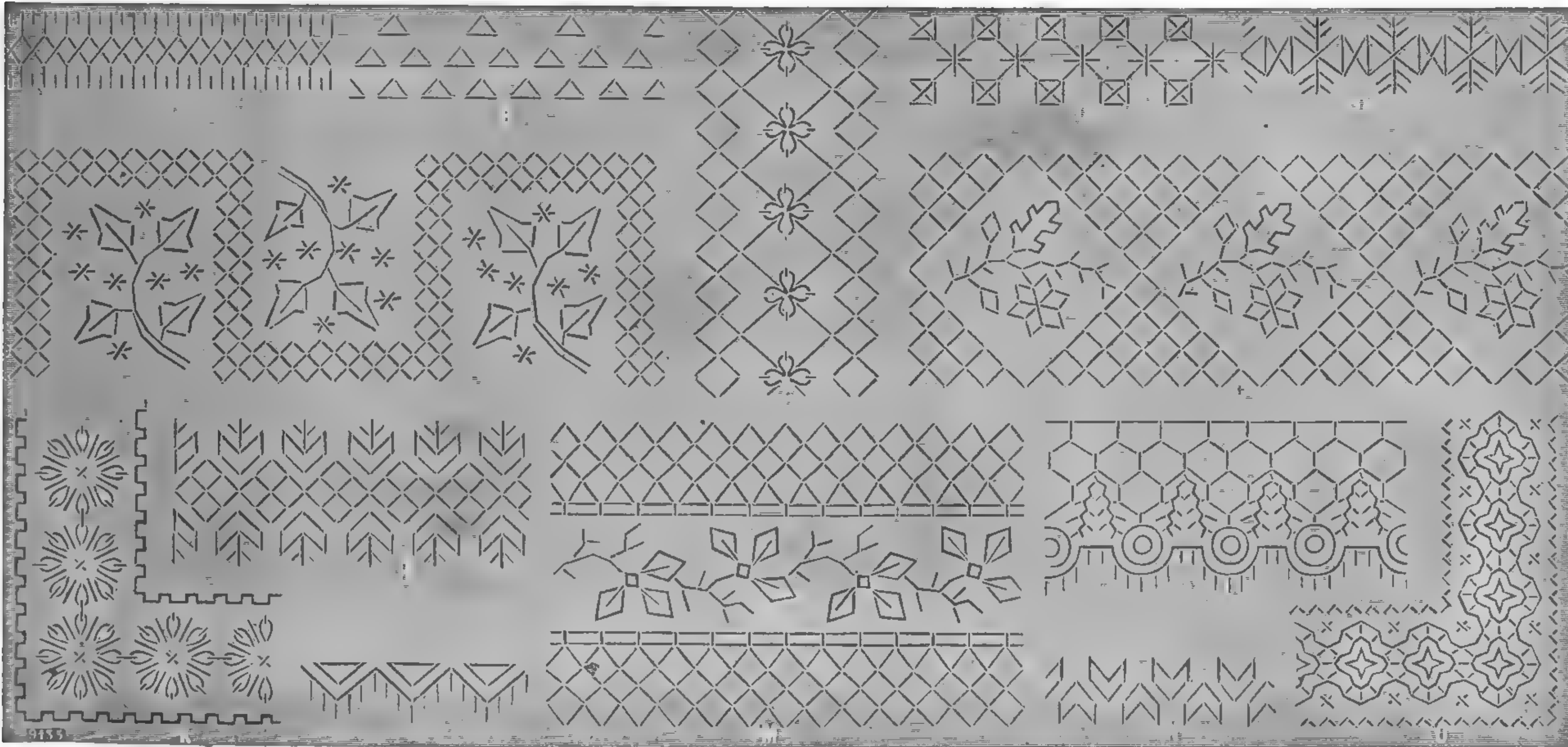
Le point russe joue aujourd'hui un rôle considérable comme ornement de lingerie pour femmes et enfants. Nous publions une collection de dessins parmi lesquels on pourra puiser pour tous les usages auxquels le point russe peut s'appliquer.

Tous les dessins se composent de lignes droites que l'on exécute avec des points longs et courts; ainsi, pour citer un exemple, nous dirons que, dans l'exécution du dessin marqué A, chacun des petits carreaux se compose de 4 points se joignant à chaque coin; les traits droits de ce dessin se composent chacun d'un seul point. Lorsque les lignes sont longues, on fait plusieurs points de longueur à peu près égale, absolument comme si l'on faisait de longs points *arrière*. On exécute le point russe avec de la laine anglaise, c'est-à-dire très-fine, de la soie de cordonnet, ou du coton blanc ou rouge. Les dessins A, B, C, D, H, I, K, L, N, O, conviennent particulièrement pour orner les cols et poignets de toile. Dans le dessin marqué I, le point russe se trouve allié au point d'arête et au point de tige fait en biais. Dans le dessin marqué K, on forme chaque rayon de chaque étoile par un seul point lancé, fixé sur sa courbe supérieure par un petit point qui la traverse, et se trouve du reste indiqué sur le dessin. Le dessin marqué F se fait de la même façon, et convient, ainsi que les autres dessins de même largeur, pour orner les corsages blancs, les chemisettes montantes, les vestes, les corsages de cachemire, les robes d'enfants, etc.

Coiffure Mac-Lelean.

Les figures 27 et 28 (*recto*) appartiennent à ce patron.

La figure 27 est la passe, qui doit être coupée en tulle noir roide; elle remplit la partie supérieure du cercle ovale formant la coiffure. Ce cercle a 64 centimètres de longueur, 1 centimètre 1/2 de largeur; on le forme avec une sorte de grosse tresse en paille, dans le milieu de laquelle on pose un fil d'archal, puis on l'*habille* avec du ruban de taffetas noir; on le plie ensuite en pointe sur le milieu par devant, en lui donnant une forme analogue à celle de la passe; celle-ci, après avoir été garnie sur son côté long avec du fil d'archal, est fixée sur le cercle depuis l'étoile jusqu'à la croix, et depuis l'étoile jusqu'au point, de telle sorte que l'étoile se trouve sur la pointe de devant; le devant de la passe est garni depuis la croix jusqu'au point avec une blonde blanche ayant 3 centimètres 1/2 de largeur, froncée et disposée en *coquilles*. On coupe sur la figure 28, en velours noir, la pointe Marie-Stuart qui garnit le devant de la passe; cette pointe est bordée avec une blonde blanche qui a 2 centimètres de largeur, recouverte par une dentelle noire qui a 3 centimètres de largeur; on fixe la pointe sur le cercle, et l'on forme, dans la figure 28, trois plis en posant chaque croix sur le point voisin. Sur le reste du cercle et sur le côté en



COLLECTION DE DESSINS POUR LE POINT RUSSE.

Digitized by Google



COIFFURE MAC-LELEAN.

droite ligne de la pointe de velours, on pose une légère draperie en tulle, terminée à chaque bout par une frange en chenille de couleurs écossaises. Pour cette draperie on coupe une bande de tulle *illusion* ayant 1 mètre de longueur, 28 centimètres de largeur; on la recouvre avec une bande semblable de tulle noir à dessins; on replie tout autour les deux morceaux de tulle à l'envers sur un espace de 2 centimètres; puis on dispose cette sorte d'écharpe en trois ou quatre plis autour du cercle (voir le dessin qui représente l'intérieur de la coiffure). On fixe cette écharpe d'abord au milieu du cercle par derrière, puis (en la retournant sur elle-même) on la fixe sur l'un des côtés de la pointe de velours. Sur le côté opposé de cette pointe, on réunit les bouts inégaux de l'écharpe, et l'on pose à cette place une épingle ou broche quelconque. Sur le côté gauche on pose des fleurs en velours ponceau, et un nœud de ruban de velours noir, avec un seul pan.

On peut substituer à la frange de chenille une blonde blanche, en partie recouverte par de la dentelle noire.

Ceinture Cyrilla.

Les figures 19 à 22 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Notre modèle est fait en moire antique noire doublée en florence noir; la garniture se compose d'un passe-poil blanc et d'entre-deux en guipure noire; des boutons noirs, avec ornements de jais noir, complètent cette garniture. On porte cette ceinture, soit avec un corsage blanc, soit avec un corsage montant ordinaire.

Tous les morceaux sont coupés en droit fil, dessus et doublure; la ceinture a une couture par devant; le dos et la basque du milieu sont coupés d'un seul morceau, sans couture, de telle sorte que le droit fil de l'étoffe se trouve sur la ligne indiquant le milieu de la figure 22. On assemble d'abord le dessus de la ceinture (moire) de la façon suivante : on coud les deux devants ensemble depuis *f* jusqu'à *g*; sur chaque petit côté on exécute la couture *piquée* (indiquée par une ligne fine) destinée à contenir une baleine; on coud ensemble *petits côtés* et *devants* à points arrière, depuis *h* jusqu'à *j*, puis on coud le devant et le côté inférieur du *petit côté* ensemble depuis *h* jusqu'à la croix; on encadre le côté demeuré libre des *petits côtés* et le bord supérieur de la ceinture avec un passe-poil blanc en taffetas ou moire, puis on double entièrement la ceinture avec du florence noir. On exécute sur chaque *petit côté* les œillets indiqués sur la figure 20, et l'on pose les entre-deux et les boutons qu'indique notre dessin. Le dos (fig. 22) est cousu avec les deux *petits côtés* de derrière (coupés sur la figure 21) depuis *k* jusqu'à *l*; on met, sous ces *petits côtés*, des baleines comme pour les *petits côtés* de devant. On complète le passe-poil partout où il manque encore, et l'on pose les entre-deux et les boutons.

Cette ceinture convient aux jeunes filles comme aux jeunes femmes.

Écharpe moldave.

La mode fait aujourd'hui des excursions lointaines, et applique à la toilette féminine des emprunts faits à tous les pays. Voici une gracieuse coiffure employée comme sortie de bal et de spectacle.

Cette coiffure se compose d'une écharpe en cachemire blanc, — rose, — ou bleu uni, — ou bien brodé en soies de couleurs vives. Cette écharpe a 60 centimètres de largeur, 1 mètre 95 centimètres de longueur; des franges en chenille, ou bien en soie, garnissent ses extrémités. On pose l'écharpe sur la tête de telle sorte qu'elle est infiniment plus courte sur le côté gauche que sur le côté droit; on conduit ce côté droit sous le menton, on le fixe avec une épingle près de l'oreille gauche; on le ramène par-dessus la tête, on le fixe près de l'oreille droite avec une épingle. Ce voile-écharpe préserve la tête, le cou, les épaules, et forme en même temps une coiffure gracieuse et pittoresque.

Aumônière.

Les figures 63 et 64 (*verso*) appartiennent à ce patron.

On coupe, en poult de soie noir, deux morceaux d'après la figure 63, en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour les remplir, mais en laissant *en moins*, sur le morceau destiné *au devant* de l'aumonière, tout l'espace marqué sur la figure 63 par une ligne ponctuée. On double les deux morceaux, d'abord avec de la percaline roide, puis avec du taffetas noir, et, enfin, on le coud ensemble. Le revers (fig. 64) est coupé en poult de soie noir. *Avant* de poser la doublure on exécute, sur la figure 64 et sur le devant de l'aumônière, la broderie indiquée sur le patron. Cette broderie est faite en chenille très-fine, et avec de grosses et de petites perles noires. On garnit le revers et l'aumônière (celle-ci seulement jusqu'à la croix de la figure 63) avec une frange en chenille ayant 4 centimètres de longueur, et terminée par des boules. Chacun des deux rubans qui tiennent l'aumônière a 26 centimètres de longueur, 3 centimètres de largeur; on les coupe en poult de soie; ils sont brodés (voir le dessin), puis doublés comme l'aumônière. On assemble revers et aumônière depuis J jusqu'au K, et l'on coud en même temps tes rubans, qui sont réunis à leur extrémité opposée, et cousus sur un large crochet permettant d'attacher l'aumônière à une ceinture.

Fichu Eugénie.

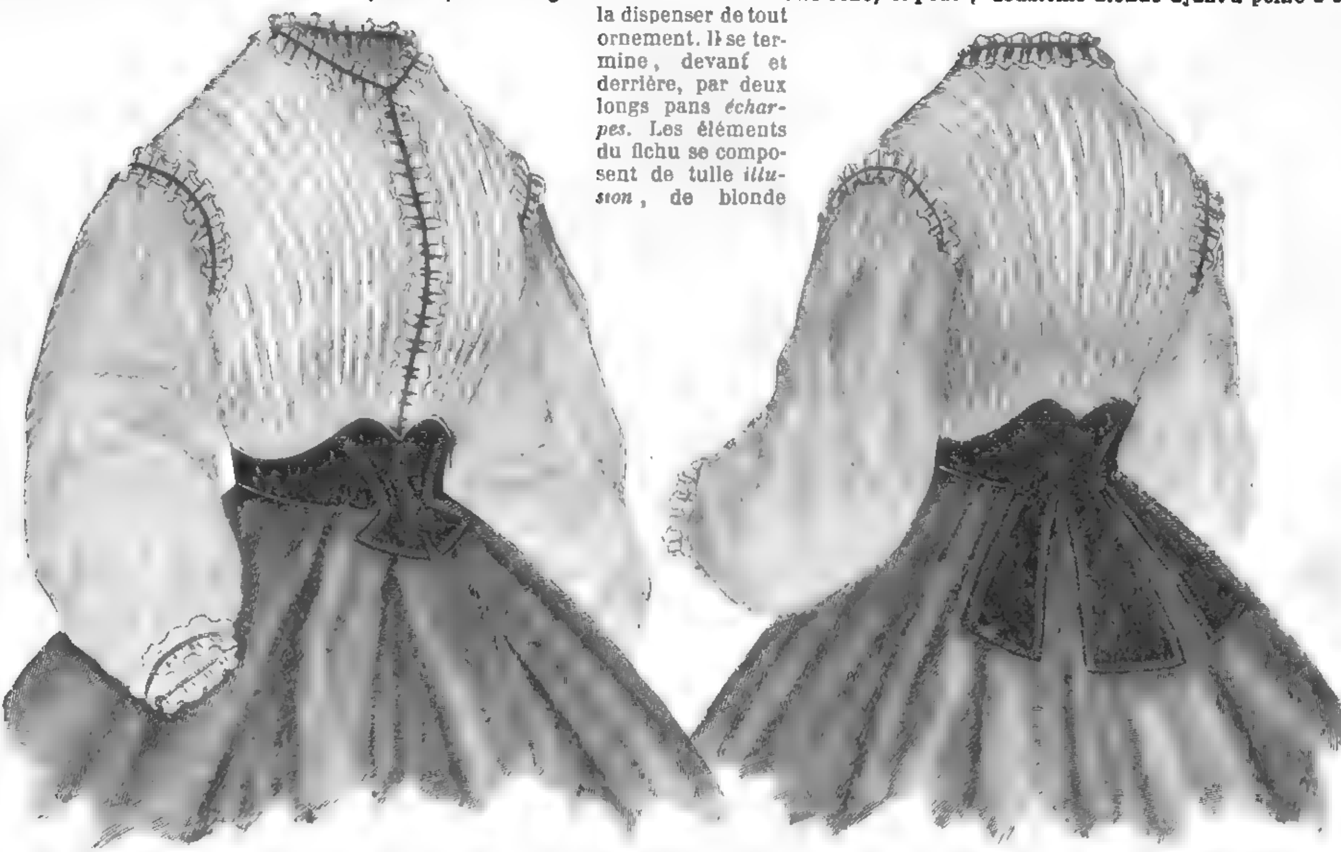
Les figures 55 à 58 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Destiné aux toilettes de dîners et de soirées non *dansantes*, ce fichu garnit admirablement une robe, et peut la dispenser de tout ornement. Il se termine, devant et derrière, par deux longs pans *écharpes*. Les éléments du fichu se composent de tulle *illusion*, de blonde blanche, de ruban étroit en velours noir, et d'application de feuilles en dentelle noire; il est doublé de taffetas bleu mexicain; de petits boutons en velours noir et des bouclettes le ferment par devant.



COIFFURE MAC-LELEAN, VUE PAR DERRIÈRE.

On coupe le fond du fichu en tulle un peu roide, d'après les figures 55 et 56; le dos (fig. 56) doit être coupé d'un seul morceau; les écharpes sont coupées sur la figure 57; celles du dos doivent devenir graduellement aussi étroites que la petite ligne ponctuée du bord inférieur de la figure 56. On assemble dos et devants sur l'épaule, depuis *a* jusqu'à *b*; on place les écharpes de devant et celles de derrière, ainsi que le patron l'indique. Le dessin, représentant le fichu vu par derrière, montre que l'on pose sur le dos, à partir de la taille, six bouillonnés transversaux en tulle *illusion*, qui s'arrêtent à 12 centimètres de distance de l'encolure; depuis le bouillonné supérieur, le tulle *illusion* est froncé sur le fond du fichu; ces fronces se *perdent* vers l'épaule, de telle sorte que les devants sont recouverts de tulle *illusion*, posé *à plat*, sans aucune *fronce*. Les deux écharpes de derrière sont recouvertes avec du tulle *illusion* légèrement *soutenu* sur les bords. On encadre le bord inférieur des écharpes et du dos avec une blonde blanche légèrement *soutenue*, ayant 6 centimètres de largeur, à laquelle se rattache une deuxième blonde ayant à peine 2 centimètres de largeur, qui repose sur le fichu même; on la coud *à plat* sur la couture de la blonde large, *pied* contre *pied*, puis on pose entre les deux blondes un ruban étroit en velours noir. La figure 58 est le revers du fichu; on le fait en taffetas de couleur bleue, — rose ou cerise. Pour couper ce revers on pose le taffetas en biais sur la ligne indiquant le milieu par derrière, et l'on fait une couture à cette place. Les écharpes de devant sont doublées avec du taffetas de même couleur que les revers; si la doublure des écharpes est coupée séparément, on assemble les morceaux de taffetas, point avec point, — croix avec croix. Le revers de taffetas est doublé avec du tulle roide, et recouvert avec du tulle *illusion*; sur le haut et su-



CEINTURE CYRILLA.

Digitized by Google

le devant du fichu le revers est cousu derrière, *c* avec *c*, — devant, point avec point, de telle sorte qu'en repliant le revers sur le fichu la couture se trouve cachée. On garnit les revers, comme le fichu, avec deux blondes, l'une large, l'autre étroite, et du ruban de velours noir. On peut employer, soit des feuilles de dentelle noire (qui se vendent chez Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, 6), soit des *motifs* enlevés à des dentelles noires dont le réseau est usé.

Douillette pour petite fille

DE DEUX A QUATRE ANS.

Cette petite douillette, ouatée, et doublée de taffetas blanc, est faite en cachemire gros bleu; la broderie est exécutée en soutache blanche; une ruche de ruban de taffetas blanc garnit les manches et la pèlerine.

Les patrons des divers objets (moins la douillette) publiés dans ce numéro, figurent sur la planche jointe au précédent numéro.

DESCRIPTION

DE TOILETTES DE BAL.

Robe de satin blanc, recouverte d'une jupe de tulle ornée de six ruches en tulle; sur le côté droit trois longues branches de feuillage s'étendent depuis la ceinture jusqu'au bord de la robe; corsage décolleté, avec plastron de mousseline brodée sous le corsage ouvert en cœur; une écharpe en large ruban vert est fixée sur l'épaule droite, nouée au bas de la taille sous le bras gauche, et retombe sur le côté gauche en deux bouts inégaux; nœud sans pans sur l'épaule gauche. Pour coiffure, guirlande de feuillages. En substituant du taffetas au satin, cette toilette convient pour jeune fille.

Robe de taffetas ponceau, garnie avec trois volants tuyautés, surmontés d'un bouillonné et d'une tête; chaque volant est garni, de chaque côté, avec une dentelle blanche et une dentelle noire étroites. Seconde robe en tulle de chenille noir et blanc, garnie avec une dentelle noire et une dentelle blanche; le corsage, décolleté, est recouvert en tulle de chenille avec berthe pareille; la jupe de tulle de chenille est relevée de chaque côté par une cordelière en chenille noire et blanche, terminée par deux glands. Coiffure en fleurs de fantaisie exécutées en velours ponceau, mélangées de marabouts blancs et d'étoiles en nacre découpée; un papillon en nacre blanche, veinée de noir est posé en guise d'agrafe au milieu des fleurs et des marabouts.

MODES.

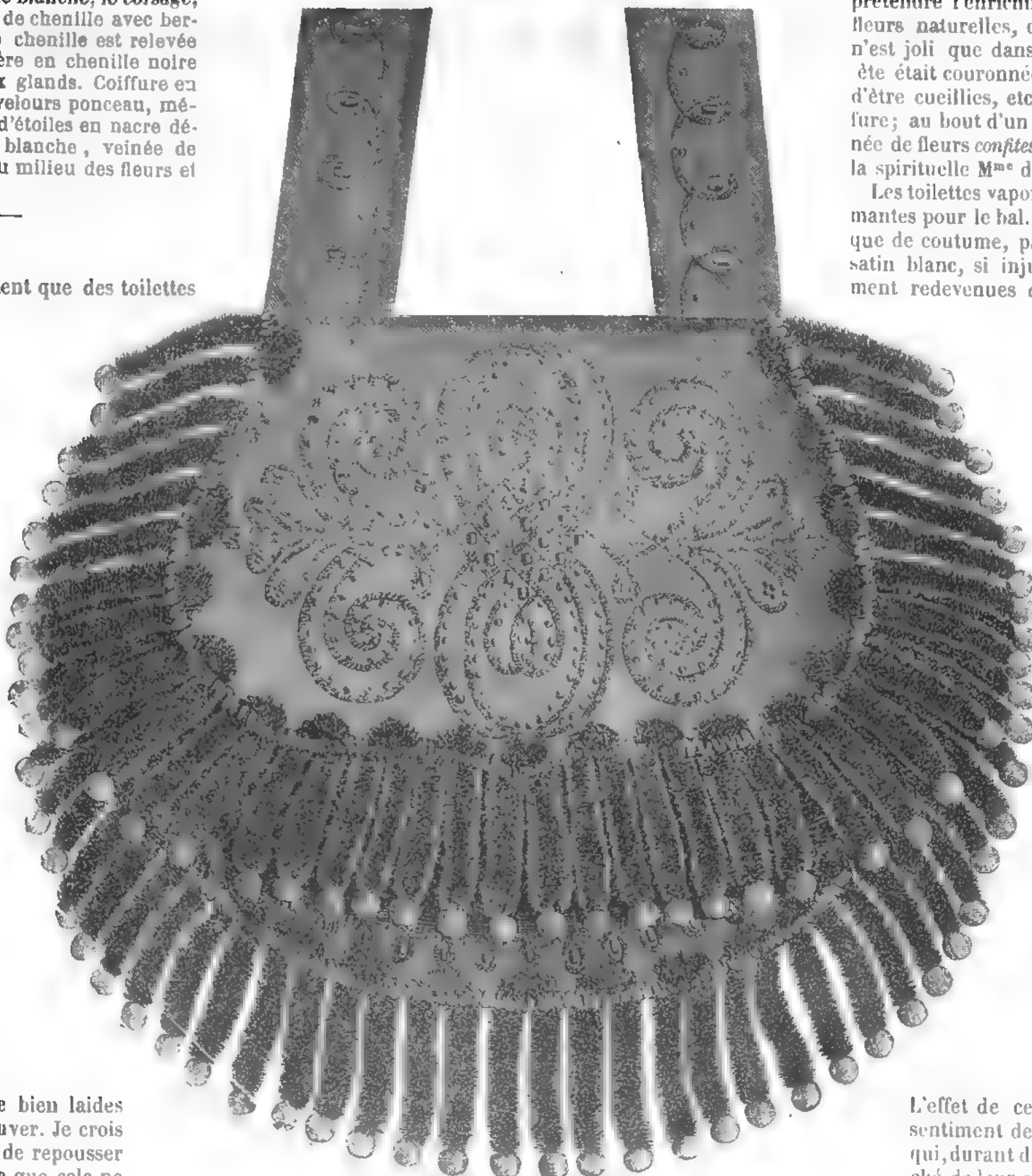
Il n'est question en ce moment que des toilettes de bal, des coiffures de bal, de tout ce que l'on porte au bal. La mode est en effet fixée en ce qui concerne les toilettes *de ville;* sa fantaisie s'exerce dans le domaine des gazes, des tulles, des fleurs et des plumes.

Je n'ai jamais ménagé cette souveraine absolue. Aujourd'hui encore, je vais dire quelques vérités à la mode; elle a décidément *trop* et *trop peu* d'imagination. Aucun changement important n'a été accompli par elle dans les principaux objets qui composent la toilette féminine. Il y a dix ans que l'on porte les crinolines; les vestes, les résilles, datent à peu près de la même époque; les manteaux n'ont plus de date puisqu'on les porte à la fois longs et courts; enfin les chapeaux, sur le compte desquels on nous prédisait de si jolies choses, sont restés à peu près ce qu'ils étaient, c'est-à-dire assez laids.

Après tout, est-ce bien à la mode qu'il faut s'en prendre? Je me doute depuis longtemps déjà que l'on abuse de son nom, et que l'on édite ainsi de bien laides fantaisies qu'elle ne peut approuver. Je crois que l'on a le droit et le devoir de repousser tout ce qui est extravagant, parce que cela ne sera jamais *généralement* adopté, et que par conséquent c'est de la fausse mode, de la mode de mauvais aloi.



ÉCHARPE MOLDAVE. (SORTIE DE BAL.)



AUMÔNIÈRE.

C'est dans cette catégorie qu'il faut placer les robes de peluche, au sujet desquelles on m'adresse quelques questions. Une robe de peluche! Ne sentez-vous pas que le rire vous gagne en évoquant cette image? Comme teintes brillantes et veloutées, la peluche ne peut rivaliser avec le velours, auquel elle ressemble, de fort loin, lorsqu'elle est à l'état de repos; mais, quand cette robe se sera assise, adossée, elle sera ébouriffée. Il faudra donc la lisser comme on lisse la fourrure d'un chat vagabond..... et encore le chat sait-il se charger lui-même de ce soin. Point de robes de peluche, je vous en prie; cela est trop comique, et cela ne présente aucun avantage. Ces robes sont d'un prix très-élevé, et elles épaississent démesurément la femme qui les porte. La peluche ne peut être employée qu'en garnitures et en sorties de bal.

On porte beaucoup d'or et d'argent au bal. Les robes de tulle et de crêpe sont très-souvent garnies avec des lacets d'or ou d'argent, disposés en arabesques de tous genres. Les coiffures en fleurs se terminent fréquemment par deux longues branches inégales qui tombent, derrière, presque jusqu'au bas du corsage. Les fleurs *tombantes* sont celles que l'on préfère, et l'on voit beaucoup de fuchsias entièrement en velours rouge ou bien en velours rouge avec corolle blanche ou violette, se *répandant* sur la coiffure, sur le corsage, sur la robe. Les plantes aquatiques jouissent de la même faveur, qui leur est disputée par les fleurs de fantaisie, en chenille, or, perles, etc. On revoit aussi des coiffures entièrement composées de fleurs et de feuillage en perles blanches. Mais, lorsqu'il s'agit de toilettes pour jeunes filles, la fantaisie est un peu écartée, et l'on adopte toujours les fleurs qui copient la nature, au lieu de prétendre l'enrichir et la perfectionner. Quant aux fleurs naturelles, cela est bien poétique, mais cela n'est joli que dans un roman... romanesque. « Sa tête était couronnée de roses blanches qui venaient d'être cueillies, etc. » Essayez de copier cette coiffure; au bout d'un quart d'heure vous serez couronnée de fleurs *confites*, comme le disait si plaisamment la spirituelle Mme de Girardin.

Les toilettes vaporeuses sont toujours les plus charmantes pour le bal. Cette année elles sont plus jolies que de coutume, parce que les robes de dessous en satin blanc, si injustement proscrites, sont décidément redevenues *à la mode*. Le taffetas blanc, si soyeux qu'on le prît, était toujours un peu terne sous le tulle, le crêpe ou la tarlatane, tandis que le satin voilé par les étoffes légères a des reflets lumineux d'une incomparable richesse. Essayez d'une robe de tulle blanc à deux jupes sur une robe de satin blanc : la première sera garnie avec une ruche étroite, une ruche plus large, une ruche étroite, ainsi de suite alternativement, sur un espace de 20 centimètres. La deuxième jupe descendra jusqu'à la dernière ruche, elle sera garnie de la même façon sur un espace de 15 centimètres, et un peu relevée sur chaque côté par une touffe de plumes blanches mélangées de plumes de paon; l'une de ces touffes sera un peu plus allongée que l'autre. Le corsage, décolleté, sera fait comme celui dont le patron est joint au n° 2, et dont le dessin est publié en tête de ce même numéro. Agrafe de corsage en mêmes plumes; coiffure assortie, ou bien garniture de robe et coiffure en *iris* nuancés, exécutés en velours, ou simplement en feuillages aquatiques.

L'effet de cette toilette excitera en vous un sentiment de commisération pour les femmes, qui, durant dix ans, ont volontairement retranché de leur costume cette belle et noble étoffe qu'on appelle le satin. Je dois ajouter, pour

Digitized by Google



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Toilettes de Bal

de Mme LISE. 19. Rue Nve St Augustin.

Reproduction Interdite

Digitized by Google

Digitized by Google

prévenir les questions, que le satin est formellement interdit aux jeunes filles. E. R.

LA CIVILITÉ*
NON PUÉRILE, MAIS HONNÊTE.
XIII.

DU RÔLE DES FEMMES COMME GARDIENNES DE LA POLITESSE.

On répète sans cesse que les belles traditions de la politesse française se perdent chaque jour; que ces habitudes courtoises qui répandaient tant d'agrément dans les relations sociales sont ignorées ou dédaignées par la jeunesse masculine de notre époque; que l'on y a substitué des façons cavalières, lesquelles, sous prétexte d'agir conformément aux lois d'une honorable franchise, permettent à chacun d'étaler au grand jour toutes les laides conséquences de l'égoïsme. Les femmes ont mauvaise grâce à tenir ce langage; et, lorsqu'elles gémissent sur l'impolitesse masculine, elles me font souvenir de ces parents qui constatent en soupirant la mauvaise éducation et l'indocilité de leurs enfants. On pourrait répondre, dans l'un et dans l'autre cas, à ces plaintes déraisonnables, qu'en les formulant on se condamne soi-même, et que les inconvénients dont on gémit sont l'œuvre de ceux qui en souffrent.

A tout âge, et durant toute sa vie, une femme est la gardienne naturelle, l'initiatrice des bons sentiments, représentés, dans la vie mondaine comme dans la vie de famille, par les menus devoirs qu'impose la politesse; c'est à elle qu'appartient la tâche de convaincre et de corriger sans blesser l'amour-propre. Lors donc que les mauvais sentiments, se traduisant par des procédés grossiers, se rencontrent fréquemment, la faute n'en saurait être imputée qu'aux femmes: sœurs, mères, épouses, elles ont toute la vie devant elles pour exercer l'influence civilisatrice qu'elles représentent ici-bas; et lorsque cette influence demeure sans effet, c'est uniquement parce que les femmes ont déserté leur tâche, ou parce qu'elles l'ont imparfaitement remplie. On mérite toujours ce que l'on supporte; j'engage mes lectrices à méditer cette vérité, qui est absolue,



FICHU EUGÉNIE.



PARDESSUS ACCOMPAGNANT LE COSTUME DE PETITE FILLE.

car elle s'applique à toutes choses. Si les femmes supportent des procédés qui impliquent le manque de respect, l'absence de considération, c'est....., je regrette de le dire, mais je ne puis m'en dispenser, c'est..... qu'elles n'ont pas la conscience de leur dignité, ni le sentiment de l'un de leurs devoirs.

Faut-il donc agir par les reproches directs et blessants, par le sarcasme, par le dédain? Ces moyens aboutiraient à un résultat diamétralement opposé à celui que l'on poursuit, et s'il se trouvait parmi mes lectrices quelques caractères inexpérimentés, ignorant la véritable force des femmes, je leur rappellerais que l'influence féminine, pour être puissante et bienfaisante, doit toujours passer inaperçue, et s'exercer sans avoir, pour ainsi dire, conscience d'elle-même Du moment où la vanité cherche quelques satisfactions, du jour où la femme aspire à se poser en apôtre du bien, sa force décroît, et le but s'éloigne, parce qu'il s'abaisse: ce n'est plus en effet un résultat désintéressé qu'elle se propose; elle a pour principal mobile le plaisir de dominer, le besoin vaniteux d'être louée et admirée; et, juste châtiment d'un sentiment égoïste, elle n'est jamais si éloignée de recueillir la louange que lorsqu'il lui arrive d'agir seulement en vue de ce frivole résultat. Proclamer en toute circonstance le dessein de réformer les cœurs et les caractères, c'est proclamer en même temps son impeccabilité et la peccabilité d'autrui; prétendre relever les autres de leurs fautes, s'attribuer hautement la mission de corriger les imperfections de son entourage, c'est élever un temple à sa propre vanité en l'édifiant sur l'humiliation de ceux que l'on prétend corriger. En un mot, l'influence bienfaisante qui peut, qui doit être exercée par les femmes, est annulée dans son principe dès qu'elle n'a point le dévouement pour mobile, non-seulement principal, mais unique.

On croit trop généralement que l'éducation est terminée, pour une jeune fille lorsqu'elle sort de pension, pour un jeune homme lorsqu'il revient à la maison paternelle muni du diplôme qu'il a conquis: cette erreur est due à la confusion que l'on établit entre les études et l'éducation proprement dite. Celle-ci ne peut être que le fruit d'une expérience relative, d'un jugement rendu précoce par la bonne direction d'une mère ou d'une sœur. Si jeune qu'elle soit, une sœur a, en sa qualité de femme, des intuitions plus développées que n'en peut avoir son frère, lors même qu'il serait son aîné. C'est par lui qu'elle commencera l'exercice de cette douce influence, qu'elle continuera à travers les différents âges, en la modifiant, en y ajoutant, dans une juste mesure, lorsque le temps en sera venu, l'autorité et la dignité qui appartiennent à la mère. Mais, pour agir ainsi, la jeune fille devra agir d'abord, ou simultanément, sur elle-même; l'exemple est et restera toujours la plus efficace des prédications; ce n'est pas à force de sermons, de remontrances et d'avertissements qu'elle inspirera à son frère la bienveillance, la générosité, l'équité, représentées par la politesse dans nos actions quotidiennes; elle atteindra ce résultat désirable, seulement en lui donnant chaque jour, et en toute circonstance, l'exemple de cette gracieuse abnégation qui double le prix des sacrifices grands et petits. Les bons effets produits par les procédés généreux ne sont pas instantanés, mais ils sont immanquables; ils attendrissent les âmes les plus revêches, ils ouvrent les cœurs les plus farouches, ils agissent enfin à la façon de la goutte d'eau qui, tombant toujours à la même place, réussit à creuser le granit. L'indulgence, la complaisance, la tendresse, manifestées par une sœur, peuvent suffire pour éveiller dans l'âme d'un jeune homme l'émulation des plus charmantes vertus; leur action sera d'autant plus puissante qu'elle ne se montrera jamais pédante, qu'elle ne prétendra jamais au rôle de réformateur; toujours simple, naturelle, cette action se révélera par des concessions quotidiennes, par une



VUE DE DOS DU FICHU EUGÉNIE.



DOUILLETTE POUR PETITE FILLE DE DEUX A QUATRE ANS.

* Reproduction et traduction interdites.

Digitized by Google

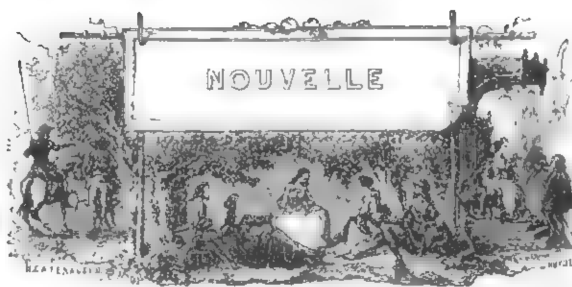
certaine tendance à s'imposer la plus lourde part des fardeaux ou des ennuis de l'existence, par le sacrifice des goûts personnels, par l'étude patiente, incessante des goûts d'autrui. La tendresse fraternelle est l'un des sentiments les plus doux, les plus élevés qu'il nous soit donné d'éprouver. Combien est grand cependant le nombre de ceux qui le dédaignent ou le méconnaissent! Combien usent les premiers jours de la jeunesse, ces jours durant lesquels nous sommes tous réunis sous le toit paternel, en querelles futiles, en débats obstinés, en récriminations passionnées! C'est ainsi que l'on gaspille ce temps précieux, qui pourrait servir à édifier de part et d'autre les affections les plus durables, celles que l'on retrouve en ces moments de douleur où l'isolement est aussi pénible que l'immixtion des étrangers.

Si mes jeunes lectrices veulent m'en croire, elles mettront à profit les biens que Dieu leur envoie; elles écarteront tous les sentiments mesquins qui pourraient les séparer de leurs frères; elles rempliront près de ceux-ci, dès le plus jeune âge, la mission de paix et de tendresse qui est leur partage; elles effaceront les aspérités des caractères rudes et farouches en se montrant toujours empressées, dévouées, généreuses. Pour ceux qui ont quelque bonté, cet exemple constant, infatigable, suffira. Bientôt ils feront un retour sur eux-mêmes, ils se reprocheront leur apparence grossière, leurs habitudes égoïstes, d'autant plus vivement qu'on ne les leur aura pas reprochées. Quant aux autres... car il faut bien prévoir tous les cas..... quant aux autres, l'instinct de l'imitation, la vanité même, ne tarderont pas à conseiller un changement qui fera cesser le contraste humiliant de l'égoïsme opposé à l'abnégation. A l'honneur de l'humanité, le nombre des individus à la fois égoïstes et injustes est relativement peu considérable; lorsque la bonté ne les incline pas vers le dévouement, la raison leur conseille au moins la réciprocité, et, peu à peu, leurs habitudes se modèlent sur l'exemple qui, chaque jour, est placé sous leurs yeux. Les qualités possèdent, aussi bien que les défauts, le don de multiplication; celles-là, comme ceux-ci, se communiquent par contagion; l'intérêt bien entendu de toutes les créatures humaines, y compris les égoïstes, qui croient être bien habiles en ne songeant qu'à eux-mêmes, cet intérêt commande les ménagements mutuels, les égards, les attentions, qu'il serait plus honorable... mais peut-être moins efficace... de demander à la générosité de tous. Dans toute société, dans toute famille, chacun dispose ainsi des forces particulières, des qualités spéciales de tous les membres qui composent la société ou la famille. Voyez au contraire les êtres égoïstes, et par conséquent pauvres de cœur et d'esprit : pour éviter d'accorder leur aide, ils refusent tout service, toute concession aux goûts d'autrui; chaque individu composant la famille vit retranché dans la forteresse de sa personnalité; chacun invoque son droit... et, lorsque l'exercice du droit n'est pas tempéré par la bienveillance, il aigrit ceux auxquels il s'impose, il appelle les représailles, et substitue ainsi, dans les relations mondaines ou privées, la sécheresse à l'indulgence, qui, seule, peut communiquer quelque agrément aux rapports que nous entretenons avec nos semblables.

Ainsi qu'on le voit, l'éducation des hommes doit être faite par les mères et les sœurs. Lorsqu'un fils, un frère, a toujours rencontré sous le toit paternel les bons exemples, plutôt encore que les bons avis, il ne pourra se permettre d'y apporter des façons brutales, un langage grossier, des exigences égoïstes. La mission d'une sœur comporte plus de tendresse encore que celle d'une mère : celle-ci est souvent forcée d'imposer silence à son cœur pour blâmer et réprimander son fils, tandis qu'une sœur peut toujours excuser son frère et plaider sa cause. Mais, comme il vaut mieux diminuer les défauts que de les excuser, une sœur devra agir en toute circonstance de façon à développer les bons sentiments de son frère, et à le préparer pour la vie qui s'ouvre devant lui; elle le rendra aussi *poli* que possible. Que l'on ne se récrie pas contre la frivolité de ce moyen : l'incivilité ne se produit pas isolément; elle n'est pas seulement l'ignorance de certaines habitudes puériles ni le dédain des règles du savoir-vivre; elle implique incontestablement des défauts très-considérables. Un être incivil se met à l'aise sans être arrêté par la crainte de gêner ses semblables : donc il est inique; il songe à satisfaire ses goûts, sans tenir compte des goûts d'autrui : donc il est égoïste; par ses paroles ou ses actions, il blessera, humiliera ou peinera sans éprouver un sentiment de commisération pour ses victimes : donc il est méchant; il inclinera sans honte, sans ménagement, vers ceux qui lui sembleront devoir donner quelque satisfaction à sa vanité : donc il a des instincts de bassesse. En combattant l'incivilité, on ne déclare pas la guerre à de petites ignorances qui n'ont aucune importance; on combat en réalité l'iniquité, l'égoïsme, la méchanceté et la bassesse : la tâche est assez belle pour tenter toutes les femmes.

Du jour où chaque femme accomplira cette tâche dans le cercle de sa famille, de ce jour dateront incontestablement des progrès sérieux, non-seulement pour l'agrément, mais pour la moralité de la société. Or, pour que ces progrès s'accomplissent, il ne faut appeler à son aide qu'un seul auxiliaire : l'exemple. Être en toute occasion disposée à s'oublier soi-même, sacrifier avec tendresse ses goûts lorsqu'ils se trouvent en opposition avec ceux d'autrui, songer aux autres, non pour s'en servir, mais pour les servir; écarter de leur route les ennuis, alléger les soucis, consoler les peines, tel est le meilleur moyen pour améliorer ceux qui vivent autour de nous. L'autorité, fût-ce l'autorité maternelle, échouerait dans cette tâche si elle ne s'appuyait sur l'exemple. Si une sœur prétendait agir par les reproches et l'ironie, elle endurcirait le cœur de son frère, et, par conséquent, elle fortifierait les défauts au lieu de les affaiblir. On se tromperait si l'on croyait que l'abnégation est pesante et onéreuse; elle est si naturelle à la femme, qu'un peu d'habitude aidant, elle ne coûte plus aucun effort; l'on y trouve des joies absolument inconnues aux pauvres égoïstes, et payant au centuple les petits sacrifices que l'on accomplit. Enfin, en s'occupant d'autrui, on échappe au fléau qui s'appelle l'ennui, juste mais terrible châtiment des femmes égoïstes et désœuvrées, qui ne peuvent, quoi qu'elles fassent, employer toute leur activité, en l'appliquant uniquement à leurs propres satisfactions.

EMMELINE RAYMOND.



MIEUX VAUT TARD QUE JAMAIS.

Suite.

Mlle Bruneville rendit leur salut aux deux jeunes filles et alla frapper à la porte qui lui avait été indiquée. Une voix dit: « Entrez. » Elle entra et demanda Pauline, qu'elle ne voyait pas.

« Je ne sais ce qu'est devenu cette petite sournoise, » dit la servante qui lui était si affectionnée, « elle a mieux aimé aller jouer toute seule dans sa chambre que de rester avec moi. Je vais l'appeler, Mademoiselle.

— Non, restez. Où est sa chambre?

— La porte en face. »

Mlle Bruneville suivit cette nouvelle indication, et cette fois entra sans frapper. Elle vit des jouets épars près de la fenêtre, mais il n'y avait personne.

Cependant, comme elle avait cru entendre remuer quand elle était entrée, elle se mit à fouiller du regard l'appartement dans tous ses recoins. Deux petits lits bien blancs se touchaient presque dans l'alcôve, et, sous le rideau de l'un d'eux, elle vit passer le bout verni d'une petite bottine.

Elle alla droit au rideau et l'écarta. Pauline, assise par terre, le dos appuyé au mur, les cheveux en désordre, le visage contracté, humide de pleurs récents, était là immobile et muette. Ses deux grands yeux souffrants et fixes regardèrent Mlle Bruneville, mais elle ne bougea pas.

L'âme délicate de la tante de Clotilde s'emplit de compassion : d'un coup d'œil elle avait tout deviné, et elle éprouva soudain pour cette enfant visiblement délaissée je ne sais quelle tendresse qui passa dans sa voix quand elle dit :

« Bonjour, ma petite Pauline. »

Pauline baissa la tête sans répondre.

Mlle Bruneville voulut l'attirer à elle; Pauline se cramponna au lit.

« Je veux rester ici, » dit-elle, « là où il fait nuit. »

Mlle Bruneville alla chercher un tabouret s'assit tout près d'elle, sous le rideau, et, lui prenant de force une de ses mains entre les siennes, elle essaya d'ouvrir ce pauvre petit cœur endolori, qui se fermait.

« Pourquoi es-tu si triste, chérie? » demanda-t-elle.

Pauline resta muette et sa physionomie devint plus sombre encore. Ce fut en vain qu'elle lui parla de son amitié pour elle, du projet qu'elle avait formé de l'emmener dans son grand jardin où il y avait des fleurs et de l'eau, les traits de Pauline, empreints d'une indicible souffrance, demeurèrent rigides.

Elle ne savait plus que lui dire, à cette enfant qui souffrait comme une femme, sans se plaindre et sans pleurer. Enfin elle eut l'idée de lui parler de Béatrix.

La fibre sensible était trouvée. A ce nom la faible poitrine de Pauline se souleva, ses narines se gonflèrent, elle leva les bras par un geste de désespoir suprême, et, se laissant tomber sur le parquet :

« Ah! » cria-t-elle, « si elle, du moins, m'aimait encore! »

Cruelle exclamation que celle-là! A l'âge où l'on est toujours surabondamment aimé, se plaindre de ne pas l'être, c'est navrant. Et Mlle Bruneville était navrée devant l'explosion de ce chagrin d'enfant. Le nom de Béatrix avait rompu la digue, toute la douleur refoulée éclatait avec une violence effrayante, des convulsions ébranlaient ce corps frêle, des cris aigus, inarticulés, passaient entre les dents serrées. Des larmes roulaient sous les paupières de Mlle Bruneville; elle prit entre ses bras l'enfant qui n'opposait plus de résistance, la coucha contre sa poitrine et attendit ainsi que la crise nerveuse s'apaisât.

Enfin les convulsions cessèrent, la tête échevelée de Pauline s'appuya inerte sur l'épaule de sa consolatrice, ses grands yeux se fermèrent, on n'entendit plus que de rares sanglots. Au bout d'un quart d'heure de cette sorte de prostration physique, elle se releva elle-même, glissa de dessus les genoux de Mlle Bruneville, mais resta tout près d'elle, l'avant-bras placé sur les yeux, un geste d'enfant qui a pleuré et qui a honte.

Et alors s'engagea entre elles un dialogue étrange. Ce n'était pas une femme parlant à une enfant de dix ans, c'étaient deux femmes s'entretenant ensemble.

« Tu crois donc qu'on ne t'aime pas, Pauline? » disait Mlle Bruneville.

« Oui, » répondit Pauline d'une voix sourde.

« Eh bien! tu te trompes, Béatrix t'aime toujours beaucoup.

— Béatrix ne reste plus avec moi, madame, elle aime mieux aller avec la femme de papa.

— Et pourquoi n'y vas-tu pas toi-même?

— Parce qu'elle ne m'aime pas du tout.

— Quelle idée! Je t'assure que je ne vois pas pourquoi, si tu étais gentille pour Clotilde, elle ne t'aimerait pas.

— Je ne suis pas gentille, moi, c'est Béatrix qui l'est.

— Pourquoi ne l'es-tu pas?

— Parce que je suis une vilaine enfant. C'est elle qui l'a dit.

— Qui, elle?

— La femme de papa.

— Dis maman, ma chérie, je t'en prie. »

Pauline hocha la tête.

« Si elle a dit que tu étais une vilaine enfant, c'est que tu étais méchante, sans doute.

— Je suis quelquefois méchante, madame, mais je suis toujours bossue.

— Comment, bossue?

— Et parce que je suis bossue, la..... maman ne m'aime pas : c'est si vilain d'être bossu, que cela lui fait honte quand je me promène avec elle.

— Mais, mon enfant, Clotilde n'a pas de ces idées-là.

— Elle l'a dit, et depuis ce jour-là je la déteste. »

Le bras de Pauline s'était écarté de ses yeux, et sa petite figure pâlie s'était comme empreinte de haine.

Mlle Bruneville se sentait découragée. Elle devinait que la petite fille disait vrai, et que Clotilde avait bien pu, sans réfléchir au retentissement que ses cruelles paroles auraient dans le cœur froissé de Pauline, ne pas dissimuler le déplaisir que lui causait son infirmité. Que deviendrait cette semence de haine dans l'âme passionnée de cette enfant, et comment naîtrait, entre ces deux créatures destinées à vivre ensemble, cette bonne intelligence qui est la racine de l'affection?

Elle essaya vainement de faire adopter à Pauline une interprétation moins défavorable de ces mots saisis au hasard. Pauline persista dans son opinion et la défendit avec une opiniâtreté intelligente qui n'était pas de son âge.

Ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était d'opérer une diversion. Mlle Bruneville répéta sa proposition à l'enfant, qui l'accepta. Elles partirent toutes les deux. En entrant dans ce jardin silencieux et frais, la figure souffrante de la petite fille s'épanouit. Elle pressa la main qui tenait la sienne et regarda Mlle Bruneville avec ce beau regard qui lui était particulier, regard plein d'âme, et cependant regard d'enfant par sa limpidité et sa suave ignorance.

« Je viendrai souvent vous voir, » dit-elle à demi voix, « si vous voulez bien que je vous aime. »

Un baiser lui répondit, et cinq minutes après elle vaguait librement dans l'enclos, surveillée de loin par Mlle Bruneville qui travaillait près de la fenêtre de sa chambre. Par cette fenêtre le regard inspectait le jardin, et Mlle Bruneville pouvait continuer l'étude qu'elle faisait du caractère de la singulière petite fille en la regardant jouer.

En voyant le ruisseau qui courait sans bruit entre les pelouses elle avait jeté un cri de joie.

« Oh! une rivière! » avait-elle dit en s'élançant impétueusement en avant, « une rivière qui brille, qui chante, quel bonheur! »

Et elle n'avait pas quitté ses bords! Couchée sur le sable, elle s'était longtemps amusée à faire rouler de l'eau sur ses mains, et puis elle avait pris une branche feuillue, et elle la plongeait pour la retirer toute ruisselante. Contrairement aux habitudes ordinaires des enfants qui se meuvent sans cesse, et portent dans leurs jeux une activité dévorante, Pauline avait une manière de jouer toute sédentaire et toute pensive.

Quand Mlle Bruneville lui demanda à quoi elle s'était le plus amusée, elle répondit :

« A voir couler l'eau. »

Et cela l'avait en effet prodigieusement divertie.

Quand elles reprirent toutes les deux le chemin de l'hôtel de Branefort, Pauline, la physionomie animée, la tournure vive, babillait comme une petite pie, et souriait à tous les passants. Mlle Bruneville n'avait garde de nuire par la gravité de son expression à cette enfantine expansion, et cependant malgré elle sa figure devenait soucieuse à mesure qu'elles avançaient. Elle se disait qu'il était bon de prévenir Clotilde à temps, et elle était résolue à lui faire toucher du doigt, ce soir-là même, les tristes résultats de sa conduite irréfléchie envers l'enfant disgraciée.

On les introduisit dans la chambre de Mme de Branefort. Elle était seule et paraissait d'assez méchante humeur. Elle avait compté sur un plaisir, et, par l'absence fortuite de plusieurs personnes de sa connaissance, le plaisir s'était changé en ennui.

Digitized by Google

En voyant entrer Mlle Bruneville et Pauline, elle s'écria d'un air surpris :

« Si tard, ma tante ! vous la ramenez si tard ! mais vous êtes cent fois trop bonne d'avoir supporté si longtemps sa présence

— Nous ne nous sommes pas du tout ennuyées, » répondit Mlle Bruneville en s'asseyant.

« Où est Béatrix, maman ? » demanda Pauline en s'approchant craintivement de la jeune femme.

« Là où vous devriez être, dans son lit. Est-ce qu'elle a dîné avec vous, ma tante ?

— Certainement.

— Alors, Pauline, remerciez Mademoiselle, et allez vous coucher. »

Pauline alla se suspendre au cou de Mlle Bruneville, qui l'embrassa, en lui murmurant quelques paroles à l'oreille. La petite arrêta sur elle son regard éloquent, et, bondissant vers sa belle-mère :

« Bonsoir, maman, » dit-elle en se penchant vers elle.

La jeune femme mit un baiser sur son front, et, comme elle sortait :

« Vous avez donc pu apprivoiser ce petit ours ? » dit-elle. « Voilà la première fois qu'elle m'embrasse d'elle-même. »

En devinant chez Clotilde une de ces irritations sans cause bien apparente, qui, en s'adaptant à une disposition antérieurement mauvaise, produisent de véritables révolutions dans les caractères capricieux, Mlle Bruneville s'était bien à regret décidée à remettre ses conseils à plus tard. Clotilde, par cette phrase, amenant tout naturellement la conversation sur ce terrain, elle crut devoir en profiter, et lui parla de ses belles-filles, et de Pauline en particulier.

« Aime-la, » dit-elle : « montre-lui que tu l'aimes, il est temps. Hélas ! elle sera peu aimée; et, si tu le veux, tu auras une grande part dans le trésor d'affection que renferme ce cœur d'enfant. »

Clotilde l'écouta avec une impatience qui ne demandait qu'à se faire jour. Son ennui avait insensiblement tourné en aigreur, et elle n'était pas fâchée de trouver un prétexte d'exhaler sa mauvaise humeur.

Elle répondit assez sèchement « qu'elle espérait bien savoir par elle-même comment elle devait agir avec ses belles-filles, et que toutes ces choses d'enfant lui semblaient de peu d'importance.

— Aussi ne veux-je que t'avertir de ce que tu sembles ignorer, » dit Mlle Bruneville sans s'émouvoir.

« Je n'ignore pas que Pauline est très-exigeante, et qu'elle se montre jalouse de ce que sa sœur m'accompagne partout; mais, en vérité, puis-je mettre en parade ce petit monstre-là ?

— Clotilde ! Clotilde ! si elle ou même son père t'entendait ?

— Monsieur de Branefort, ma tante, ne déteste qu'une chose au monde, c'est qu'on se mêle indiscrètement de lui ou des siens. »

Le reproche était sanglant et clair. Malgré tout son empire sur elle-même, Mlle Bruneville s'en montra émue. Une teinte rose couvrit ses joues pâles, à cette parole indélicate, et elle se leva.

« Monsieur de Branefort, » dit-elle d'une voix calme, « ne saurait trouver mon intervention indiscrète, si elle lui était présentée sous son véritable jour; mais, comme mes paroles, en passant par ta bouche, pourraient encourir ce reproche d'indélicatesse que je ne puis mériter, qu'il ne soit plus question de ces choses entre nous. Adieu; quand tu souffriras de ces douleurs que tu te prépares, et que j'aurais voulu t'épargner, tu me trouveras, sans rancune et sans ressentiment, prête à t'aider des conseils de mon expérience. D'ici là, vivons séparées, et puissent mes tristes prévisions ne pas se réaliser ! Je le désire de tout mon cœur. »

Et elle sortit, laissant Clotilde toute stupéfaite, et, il faut le dire, tout interdite.

Quelles que fussent sa foi et sa confiance en elle-même, la jeune femme se troublait en se voyant abandonnée par la seule personne qui l'eût aimée sans flatterie et sans faiblesse. Un moment elle eut la pensée de la retenir, de lui demander d'oublier cette insinuation blessante et mensongère : l'amour-propre la retint.

« Vraiment, » murmura-t-elle en se levant et en passant sa main blanche sur ses cheveux pour les lisser, « je ne dois plus souffrir d'être menée comme une enfant. Ces vieilles personnes prennent des libertés... et, sans façon, voudraient vous imposer leurs idées. J'ai des amies de mon âge qui me suffiront. Qu'elle se fâche; je ne le regrette pas. Définitivement je suis mariée, et libre.

— Mais certainement, » dit une voix.

Clotilde tressaillit, et puis sourit.

M. de Branefort, qui venait d'entrer, l'avait entendue penser tout haut.

« Et qui donc songe à porter atteinte à ta liberté ? » reprit-il, toujours sur le ton de la plaisanterie.

« Tout le monde; à commencer par vous, Monsieur, qui ne voulez pas me laisser Béatrix, ma jolie Béatrix.

— Mais, Clotilde, tu n'es pas raisonnable; il est impossible de songer à séparer nos deux filles, à mettre Pauline en pension sans Béatrix; elle en mourrait de chagrin.

— Enfin, vous faites votre volonté, et je la subis en cela, parce que votre autorité, à vous du moins, est légitime.

— Et quelle autorité illégitime a voulu imposer ses lois à ma charmante petite femme ?

— Celle de ma tante Bruneville. Je lui ai répondu que désormais j'avais un conseil, que mon mari me suffirait si j'avais besoin de guide, et cela l'a fâchée. J'ai bien fait, n'est-ce pas, Robert ? »

Et elle alla vers lui, et lui passa câlinement ses deux bras autour du cou.

« Très-bien, » répondit M. de Branefort, intérieurement révolté à la seule pensée que quelqu'un osât venir se placer entre sa femme et lui. « Je n'aurais pas cru Mlle Bruneville une femme de ce genre; mais, si elle entend se mêler de notre intérieur pour y semer la discorde, bien que je n'aime pas les brouilleries de famille ni d'amitié, je t'approuve d'avoir brisé avec elle. »

IV.

Neuf années ont passé sur cette petite brouillerie.

En commençant ce chapitre par cette phrase, le lecteur voit le changement qu'a pu subir chacun des personnages de cette histoire. Celui qui se présente d'abord à lui a peu changé. C'est Mlle de Branefort : sa chevelure grisonnante est aussi épaisse, sa taille aussi droite, sa démarche aussi ferme. Et cependant il y a neuf ans qu'elle a fait à Mlle Bruneville cette description : « Ma maison est vieille, laide, sombre et maussade d'aspect comme sa propriétaire. »

C'est peut-être vrai; mais, comme sa propriétaire aussi, elle paraît d'une solidité à toute épreuve. L'âpre vent de la grève voisine peut, aux plus mauvais jours de l'hiver, frapper en pleine façade cette maison de granit; il y a deux siècles qu'elle lui offre ses fenêtres étroites, ses lourds pavillons, et pas une ardoise n'a bougé. La ferme touche le manoir; il y a du mouvement, du bruit. Les grilles restent ouvertes; il n'y a aucune coquetterie pour les alentours; ce vieux mur garni de lierre enserre le jardin potager dont on ne saurait se passer : voilà tout. Mlle de Branefort a vécu au milieu de cette simplicité; elle l'aime, et ne changerait pas sa vieille maison, voisine des falaises, pour la villa riante que son frère a fait bâtir aux environs de la ville qu'il habite.

Nous arrivons à Branefort au moment où l'hiver cède, comme à regret, sa place au printemps. Les arbres hâtifs se parent d'un feuillage précoce, tandis que le chêne étend encore dans leur nudité puissante ses branches rugueuses; la tête verte et feuillue du peuplier devient un lourd panache que secoue rudement un fort vent du nord. Sur le ciel courent de légers nuages gris détachés de la masse imposante des nuages amoncelés; le vent souffle dans le feuillage des sapins qui, seuls, peuvent, sans mourir, braver la brise dévorante de la mer; de la Manche s'élève un murmure solennel. C'est triste et charmant à entendre dans une chambre bien close; mais personne ne songerait à aller affronter ce mauvais temps, et cependant Mlle de Branefort traverse la cour d'un pas résolu.

Elle est coiffée d'un capot d'indienne sombre, recouvert d'une toile cirée qui retombe sur les épaules, et garantit ainsi la tête et le cou; un manteau incolore l'enveloppe entièrement; sa robe, relevée, laisse voir ses pieds chaussés de gros sabots; ses mains ont des gants de laine, et un panier est passé à son bras gauche. Ainsi vêtue, elle traverserait la grève de Branefort, dût la vague affolée lui lancer de loin sa froide écume. Elle fait une visite à ses pauvres, et, pour cela, elle brave l'averse qui est là menaçante, le vent furieux qui fait ployer les arbustes et tournoyer les branches mortes qui jonchent le pavé de la cour. L'ouragan et elle se connaissent, et, désormais, elle ne redoute pas ses colères. Elle va sans se presser, le visage calme, l'esprit occupé de ce qu'elle veut faire.

A quelques pas de sa maison une bâtisse nouvelle la fait s'arrêter. C'est elle qui fait construire cette maisonnette. Elle donne un coup d'œil aux travaux, escalade sans peur les monceaux d'argile et de pierre, va donner des ordres aux maçons jusque sur leur échafaudage, et, tranquille de ce côté, continue son chemin. Le but de sa course, c'est ce village bâti derrière les falaises; mais, au moment où elle va s'engager dans le chemin rocailleux qui y conduit, elle s'arrête pour attendre un homme qui arrive à travers champs et qui lui a fait un signe. Il approche. Le sac de cuir qui lui pend sur le dos, et sa casquette plate à lisérés rouges, le font reconnaître pour le facteur rural.

« Il y a une lettre pour vous, mamzelle Thérèse, » dit-il, « et, puisque vous voilà, je n'aurai pas la peine d'aller par Branefort. »

Et, après avoir fouillé dans son sac, il lui donne une lettre, salue et s'éloigne.

« C'est des petites; je m'en doutais, » dit Mlle de Branefort en regardant l'adresse écrite de cette écriture élégante et correcte particulière aux jeunes filles récemment échappées au maître d'écriture.

Elle marcha vers une croix de pierre qui se dressait à quelques pas, s'assit le dos tourné au vent, se déganta, brisa le cachet, et lut l'épître suivante :

« Ma chère tante,

« Béatrix ne veut pas vous écrire ni vous dire la vérité; mais je ne vois pas pourquoi nous mentirions à la seule personne qui nous porte une véritable affection. Aussi je vous dirai, moi, très-franchement, que nous sommes très-malheureuses chez papa. Cette pauvre Béatrix brûlait d'envie de quitter la pension, et moi-même je n'en étais pas fâchée. Ah ! si nous avions su, comme nous aurions demandé à y rester ! C'est triste à dire, quand on a dix-huit ans et qu'on retourne chez son père bien chéri; mais c'est ainsi. Autrefois, pendant nos vacances, quand le pauvre petit Robert, qui est au ciel, nous faisait enrager, que nous voyions bien que papa n'avait d'yeux que pour lui, qu'il était le maître dans la maison, et qu'il avait l'air de nous détester sous l'influence de sa mère, nous nous disions qu'il serait bien désagréable d'habiter toujours avec lui. Depuis sa mort, nous avions pensé que papa reviendrait vers nous, qu'il nous aimerait comme il nous aimait enfants, et il nous aimait bien. Hélas ! c'est tout le contraire. Il nous donne toujours tort, il ne va jamais au fond des choses, et, quand je veux nous excuser et entamer une explication, il dit que nous lui manquons de respect.

« Au reste, il souffre bien lui-même de l'égoïsme de ma belle-mère, et cela nous donne le courage et la patience de souffrir sans nous plaindre, pour ne pas augmenter la somme de ses contrariétés. Quand nous le voyons triste, nous laisserions à Mme de Branefort dire mille horreurs de nous sans protester. Vous, ma chère tante, qui avez le caractère si ferme et si droit, vous ne pouvez vous figurer ce que c'est que ce caractère-là, surtout depuis la mort de Robert. Son chagrin se change en fiel; elle déteste tout le monde, à commencer par nous. Tout tremble devant elle quand elle a de la mauvaise humeur sur la figure ou quand elle souffre (elle est assez fréquemment malade); personne ne sait quel air prendre; heureusement qu'elle mange seule dans sa chambre la plupart du temps. Elle se trouve excessivement à plaindre d'avoir un mari si silencieux et des belles-filles si ennuyeuses, et alors elle s'écrie que tout son bonheur s'en est allé avec son Robert. C'est bien aimable pour mon père, n'est-ce pas ? Ce que c'est que d'aimer vraiment quelqu'un ! Mon père est soumis à tous ses caprices, nous sommes sans volonté devant elle, et elle ne pense qu'à ce pauvre enfant si mal élevé par elle, qui lui imposait ses fantaisies les plus saugrenues, et qui n'avait pour elle ni obéissance ni respect. En arrivant à la maison, Béatrix supportait toutes les petites vexations avec une gaieté charmante. Mon père lui avait dit qu'il la mènerait dans le monde cet hiver, et cela la rendait bien heureuse. Il avait été bien bon ce jour-là, mon père; il m'avait dit : « Et si cela t'amuse d'aller au bal, ma petite Pauline, tu accompagneras Clotilde et Béatrix. » Elle aurait fait une jolie moue, ma belle-mère, si on lui avait annoncé qu'elle produirait dans le monde cette petite bossue dont la laideur est si choquante. »

Ici, Mlle de Branefort interrompit sa lecture. « Bossue, soit, » dit-elle tout haut en tournant la feuille, « mais joliment aimable et spirituelle ! »

Et, relevant un peu son capot qui lui couvrait trop les yeux, elle continua :

« Je ne lui ai pas donné le plaisir de rire à cette pensée, mais j'attendais avec impatience le premier bal pour jouir du succès de ma sœur; car elle est bien jolie, ma tante, aussi jolie que bonne. Quand elle passe, on se détourne pour la voir, et je trouve même que ces marques évidentes de l'admiration publique pour sa beauté contribuent à augmenter l'antipathie de ma belle-mère pour elle. Enfant, elle était sa belle Béatrix, sa jolie Béatrix; à présent, elle lui trouve les épaules hautes, et, à la moindre rougeur qui apparaît sur sa peau si blanche, elle s'écrie : « Qu'avez-vous donc aujourd'hui, Béatrix ? votre teint est tout couperosé. »

Mlle de Branefort se mit à rire.

« La maligne pièce ! » murmura-t-elle.

« Mais je m'écarte du récit que je veux vous faire, ma chère tante. Il était donc convenu que mon père, qui ne se plaît plus qu'à la campagne, n'y mettrait pas les pieds cet hiver, et qu'il recevrait. Ma belle-mère, qui est assez jeune pour aimer encore le plaisir, et qui n'est pas une femme sérieuse du tout, accueille d'abord cette idée avec transport. Son éloignement du monde, qui a duré le temps de son deuil, deux ans, lui pèse. Et puis, voilà qu'au moment de se décider, elle nous fait une scène de larmes : « Rouvrir ces salons où se trouve le portrait de Robert ! Qui donc aurait cette cruauté ?

— Eh bien ! on ne les ouvrira pas, » a dit mon père. « Béatrix t'accompagnera à la Division, à la Recette générale et chez nos amis. »

Autre exclamation. Béatrix, qui n'avait jamais aimé son frère, irait danser si elle voulait; mais, quant à elle, c'était bien fini, et elle espérait bien avoir la liberté de passer tout son hiver à la campagne pour pleurer.

« Mon père, lié par ses promesses à Béatrix, et sentant peut-être que nous enfouir à la villa Clotilde, l'hiver de nos dix-huit ans, était un peu égoïste, ne savait comment se tirer de là. Béatrix, bonne comme toujours, s'est empressée de dire qu'elle renonçait de grand cœur à tous ces plaisirs, et le départ pour la campagne a été résolu. Nous y avons passé un triste hiver avec ma belle-mère, s'ingéniant pour nous tourmenter, et mon père toujours froid et défiant envers nous, qui l'aimons tant pourtant. D'après ce qu'elle lui raconte, nous devons être des monstres à ses yeux, et comment oser dire : « Elle ment ? » Que Dieu nous donne la force de lui pardonner, et éloigne de nous les mauvais sentiments.

« A la ville, c'est moi qu'elle recherche; à la campagne, c'est Béatrix. Béatrix n'ose ni blâmer ni contredire; moi, je le fais. Quand je la vois négliger sa maison, je me fais l'écho des plaintes générales. Si je n'étais pas ici, les domestiques manqueraient la messe le dimanche bien souvent, et pas une prière ne s'élèverait de cette maison. Béatrix et moi avons demandé comme une grâce de dire la prière en commun, et, comme les domestiques s'y prêtent de bonne grâce, c'est une habitude prise. Mme de Branefort n'y assiste jamais. Entendre parler patois lui prend sur les nerfs. Je ne sais pas dans quelle langue elle s'adresse au bon Dieu, mais il faut qu'elle oublie de lui demander un peu de justice et l'amour de la vérité.

« Je vous ai dit tout ce que j'ai sur le cœur, chère tante; et, d'ailleurs, je ne vous apprends rien de nouveau; vous avez vu par vous-même; et, s'il y a trois ans que nous n'avons eu le plaisir de vous voir, c'est parce que vous n'avez pu retenir l'expression de votre mécontentement. Déjà trois ans ! c'est long. Maintenant, j'arrive à la demande que j'ai à vous adresser, malgré Béatrix.

« Dans dix jours il y a un grand bal chez le receveur

Digitized by Google

général; je veux que Béatrix y aille; et pour cela il faut que vous quittiez Branefort pendant huit jours, et que vous veniez faire à Mlle Bruneville la visite que vous lui avez promise il y a huit ans. Papa, étant à la campagne, ne pourra se formaliser de vous voir descendre chez une autre que chez lui. Une fois arrivée, vous lui proposerez de vous charger de Béatrix, et tout s'arrangera. Mme de Branefort n'aura pas à objecter son propre chagrin, puisqu'elle ne sera pas forcée d'assister à cette fête, et Béatrix s'amusera. Cela paraît bien frivole, n'est-ce pas, de déranger une femme de votre âge pour un bal? Pour mon compte, je trouve que cela ne vaut pas la peine; mais aussi je ne suis pas Béatrix. Dieu nous accorde des grâces suivant notre position. Je ne désire en aucune façon ces plaisirs dont ma laideur me prive. Mais Béatrix! on la désire, on l'invite; ses amies la pressent; et elle aime tant à danser! Vous allez la trouver bien embellie. Elle est belle, gracieuse, spirituelle, et son cœur n'a pas changé. Chère tante, faites-nous cet immense plaisir-là, et vous aurez encore plus de droits à l'affection de celle qui, ne pouvant plaire, a du moins le droit d'aimer de tout son cœur.

« Votre nièce affectionnée, « PAULINE. »

La lettre lue, Mlle de Branefort se leva et reprit à grands pas le chemin de Branefort. Sur sa route elle rencontra une mendiante qui reprenait le chemin de sa maison.

« Cateau, » lui dit-elle en breton, « vous allez porter ce panier, de ma part, à Marguerite, la femme du charpentier. Vous lui direz que je vais faire un petit voyage; mais qu'elle peut envoyer un de ses enfants tous les jours à Branefort chercher du bouillon.

— Je le lui dirai, et Dieu vous bénisse, chère mamzelle! » répondit la pauvre femme, en faisant passer du bras robuste de Mlle Thérèse à son bras débile le panier rempli de provisions.

Et elles se séparèrent. En arrivant chez elle Mlle de Branefort se rendit dans une salle du rez-de-chaussée. Il était tout gai, ce vieil appartement, avec son grand feu de bois de sapin qui pétillait si joyeusement. Contre la cheminée était posée une petite table, et deux vieillards, dont l'un portait une soutane, y jouaient gravement aux échecs. Assise auprès de la fenêtre, une femme plus jeune travaillait à un ouvrage de couture.

« Mon oncle, et vous, Monsieur le recteur, un instant, » dit Mlle Thérèse. « Je viens de recevoir une lettre de Pauline. Il y a longtemps que je promets à mes nièces d'aller les voir, je me décide à partir.

— Tout le monde se porte bien? » demanda l'oncle.

« Oui. Il paraît que Béatrix est jolie comme un ange, et qu'il faut que je sois là pour qu'elle s'amuse. A dix-huit ans, il est bien permis de s'amuser un peu, en tout bien tout honneur, n'est-ce pas, Monsieur le recteur?

—Sans doute, » dit le bon prêtre avec un sourire; « on se récrée à tout âge. Que faisons-nous, M. de Branefort et moi, en ce moment, que nous distraire, lui de sa goutte, moi des fatigues de mon ministère?

— Ainsi, c'est pour Béatrix que tu vas...?

— Oui; je dois la conduire au bal.

— Où tu n'as jamais voulu aller de bonne grâce pour ton propre compte. C'est beau, cela, Thérèse! et j'ai bien envie de te faire cadeau d'une toilette de bal, car.. »

Le vieillard regarda sa nièce du haut en bas, et se mit à rire.

« A mon âge, » dit Mlle Thérèse, « c'est une très-petite question. Ma robe de moire verra le jour: c'est tout ce que je puis faire.

— C'est égal, il faudra bien quelque bout de dentelle ou de ruban, et tu es si économe! J'ai deux cents francs dans le tiroir de mon bureau, prends-les.

— Je ne les prendrai vraiment pas.

— Si, te dis-je; si ce n'est pas pour toi, que ce soit pour les fillettes. J'ai bien envie de la voir, cette petite Béatrix; je suis sûr qu'elle ressemble à ma mère, qu'on appelait la belle Branefort. »

Toutes les jolies femmes, les brunes et les blondes, avaient généralement quelque rapport avec cette beauté de famille; et comme cette fois cela pouvait bien être, Mlle Thérèse ne répliqua pas, et, s'approchant de sa sœur qui cousait toujours, elle lui frappa sur l'épaule, et se mit à lui parler par signes. Cette conversation ne dura pas longtemps, et elle sortit du salon en annonçant que, pour prendre la diligence ce jour-là même, elle partirait dans une heure. Une heure plus tard, en effet, elle montait dans le cabriolet traîné par un bidet aux formes épaisses, plus fort qu'élégant, qui devait la conduire à la ville voisine. Une malle avait été assujettie à l'arrière, et dans cette malle se trouvait soigneusement pliée la robe de moire, qui, depuis un grand nombre d'années, vieillissait tout doucement au fond des tiroirs de sa maîtresse.

(La suite au prochain numéro.)

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

RENSEIGNEMENTS

Il est *impossible* de répondre dans le prochain numéro qui paraît immédiatement après la réception de la lettre. Il est inutile de s'adresser à Mme Raymond pour des commissions quelles qu'elles soient, ni pour l'envoi de patrons autres que ceux publiés dans le journal.

Toute lettre non accompagnée de la bande d'un numéro du journal portant le nom de l'abonnée et le numéro de son abonnement, est considérée comme non avenue.

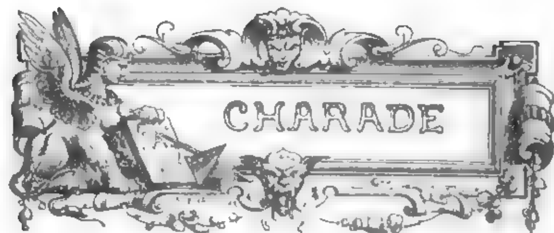
Cette bande est également indispensable pour tous les renouvellements, changements de domicile, réclamations, etc.

Ces derniers détails ne concernent pas Mme Emmeline Raymond; ils doivent être adressés à M. W. Unger, directeur-gérant, sous peine de retard ou d'inexactitude.

N° 7,820, Paris. Cette recette a été publiée. Voir les tables des matières des précédentes années. — *N° 30,702, Haute-Marne.* Nous avons publié ce patron dans le courant de la dernière ou de l'avant-dernière année. On a reçu des dessins pour bandes au point russe. — N° 30,162, Mme *A. V.* Le cachemire de l'Inde, carré, est plus négligé, plus *vieux*, moins gracieux que le cachemire long: c'est dire que je préfère le dernier. Nos colonnes sont si remplies que la publication en question ne peut être fréquente ni *importante*, vu la place restreinte qui lui est forcément faite. Quand on demande la roulette et la reliure Marie, on reçoit ces objets par le retour du courrier. — *N° 542, Ardennes.* Merci pour les gracieux vers de la *Nouvelle Année;* je les ai lus avec infiniment de plaisir. — Mme *L...., à Metz.* Hélas! nous ne pouvons nous associer à cette bonne pensée; la loi interdit à tout journal non soumis au timbre d'ouvrir des souscriptions publiques. — *N° 23,757, Oise.* J'approuve de tous points la toilette projetée. Liserons bleus pour coiffure. Gants à trois boutons avec les manches courtes. On place toujours ses cartes de visites dans un carnet; détail sans importance, quant à celui qui remet les cartes. Évidemment, on quitte son chapeau et son manteau pour recevoir *chez soi* une visite. On demande *toujours* des nouvelles du mari ou de la femme. — *N° 23,738, Nord.* On ne porte pas des robes de satin bleu clair le jour; on n'en porte jamais en été. En été *oui*, en hiver *non*, pour les chapeaux ronds. Pour aller à la messe, le chapeau le plus simple, en velours foncé ou bien en satin coulissé, est le plus convenable. — *N° 4,797, Seine-Inférieure.* Nous ne pouvons publier tous les patrons *à la fois*. On a reçu avec le n° 2, on recevra encore des patrons de veste. Le 1er numéro des *Patrons illustrés* contient une veste non ajustée, qui nous a été demandée par une majorité imposante.—*N° 32,369, Corrèze.* Un volant tuyauté à tête, plus large sur le lé de devant (ayant à cette place 15 centimètres de hauteur), puis se rétrécissant de façon à avoir derrière seulement 8 centimètres de hauteur. — *N° 18,298, Loire,* Mme *Bar.....* Merci mille fois pour cette excellente lettre. — *N° 1,198, M. R.* Taffetas uni; jupon très-long sans garniture; ceinture à basque publiée dans le dernier numéro. Cette ceinture, en étoffe pareille à la robe, dispense de toute garniture. Pour les manches, voir nos gravures. On ne garnit pas le corsage. — *N° 21,606, Indre-et-Loire.* Merci de vouloir bien prendre ma défense dans la question de *masculinité;* merci surtout pour la sympathie que l'on veut bien m'accorder. — *N° 22,617, Indre.* Il doit y avoir erreur. Prière de me citer le numéro dans lequel j'aurais répondu « que le lis et le fuchsia en laine ne peuvent servir à rien. » Je puis avoir dit que la personne qui s'occupe de ce genre de travail n'avait pas fait ces deux fleurs, mais non que je ne comprenais pas la demande. — *N° 6,376, Paris.* Impossible de *remonter le courant*, de publier deux fois le même dessin sous une forme différente; il serait d'ailleurs impossible de l'exécuter au crochet; mais un dessinateur quelconque pourra vous le préparer avec des carreaux, de façon qu'on l'exécute en reprises sur du tulle-filet, dit *tulle grec*. On a reçu un fort beau dessin pour rideaux brodés sur tulle-filet. — *N° 11,132, Calvados.* Trouvera une capeline d'enfant sur la planche jointe au dernier numéro. — *N° 19,389, Nice.* A reçu une réponse. — *N° 11,129, Ardennes.* Les articles de la *Bonne Ménagère* seront publiés en volume dès que leur nombre sera suffisant; ils seront accompagnés d'une foule de recettes de tous genres. — *N° 18,703, Maine-et-Loire.* Il n'est permis de recevoir aucune visite en robe de chambre; on ne reste en robe de chambre qu'aux heures où l'on ne reçoit aucune visite. On prend le café avant la liqueur. Ces questions ont été traitées dans l'un des articles de *Civilité*, et ne peuvent être reproduites à cette place. La maîtresse de maison est coiffée en cheveux si elle est jeune. On met sur un corsage décolleté un fichu à manches, ainsi que je l'ai dit dans les articles *Modes*. Il est tout à fait inutile de signer son nom de demoiselle après le nom du mari. Pour les dernières questions, voir les premiers articles de *Civilité*, année 1863.

N° 32,454, Meuse. Rien ne s'oppose à ce que l'on porte des bagues ornées de diamants; mais le bon goût limite toujours un étalage trop considérable de bijouterie. Une jeune fille ne peut porter des robes *frappées* d'or ou d'argent; cela n'est pas même assez joli pour qu'une jeune femme en fasse sa parure. Il faut abandonner ce *luxe* aux reines de théâtre. — *N° 137, Sarthe.* Ces motifs sont malheureusement trop valables pour que ma *filleule* puisse craindre de n'être pas *pardonnée*. J'espère que tout sujet d'inquiétude est dissipé. — *N° 30,193, Haut-Rhin.* Le gilet blanc n'est de rigueur que pour les visites du soir. — *N° 6,604, Seine-et-Marne.* On ne porte plus de robe de mousseline au bal, ainsi que je l'ai dit dans l'un des derniers articles *Modes*. Oui, pour l'autre toilette. — *N° 11,580,* Mme *P...., Vosges.* Merci pour cette aimable lettre. Je crains que la recette demandée ne puisse figurer dans nos articles; cela est bien compliqué, et exige une foule d'ustensiles spéciaux. — *N° 21,608, Loire-Inférieure.* La jeune fille de treize ans me paraît si sensée, que je puis, sans crainte d'exciter sa vanité, féliciter sa mère et sa grand'mère sur la simplicité, la clarté, la convenance parfaite de sa lettre. On ne voit plus de coiffure à la chinoise. Je conseille deux rouleaux, sur lesquels on relèvera les cheveux au-dessus du front. Oui, pour les chapeaux ronds, jusqu'à quatorze ans *à la ville*, et en hiver; même date pour les robes agrafées par derrière. A treize ans, les robes longues jusqu'à la cheville du pied; dans un an les robes tout à fait longues. Voilette si l'on veut. Oui, pour le corset. A cet âge on me faisait faire les miens chez Mme Clémançon, rue du Port-Mahon, n° 8. En envoyant les mesures, en indiquant l'âge, on préparera un corset qui n'offrira aucun inconvénient. C'est dans cette maison que j'ai toujours pris les corsets que je porte. J'accepte de grand cœur, et j'*enregistre* les preuves d'affection de ma petite amie. — *N° 32,271,* Mlle *R., Cantal.* Je serai charmée de voir une si fidèle et si aimable abonnée; elle me trouvera le mardi à 3 heures 1/2, rue Jacob, 56. S'adresser, pour toute espèce de commission, à Mme Page, ainsi que cela est indiqué dans le n° 52. J'ignore le prix d'un bon patron de corset; il sera peut-être de 4 à 5 francs. — *N° 12,046, Aulnay,* Mlle *P.* Si elle n'a pas trouvé la réponse qu'elle attendait, c'est probablement parce qu'elle n'a pas envoyé la bande de son journal, ou parce qu'elle n'a pas cherché la réponse aux *Renseignements*. Nous donnons, *sans préférence aucune*, tous les renseignements qui nous sont demandés; mais nous ne pouvons malheureusement faire l'impossible, c'est-à-dire enseigner, par exemple, à l'article *Renseignements*, en cinq ou six lignes, les procédés à suivre pour exécuter les travaux en cheveux; ces procédés m'étant tout à fait inconnus, je ne puis entreprendre de les enseigner. On fait un grand pli par derrière lorsqu'on monte les robes et de petits plis autour. — *N° 24,957, Aisne.* Le point tunisien, si souvent expliqué par nous, se fait non avec des aiguilles à tricoter, mais avec un crochet. On peut demander aux bureaux le numéro contenant le dessin et l'explication des fourches ondulatrices. — *N° 31,976,* Mme *L...., Manche.* Mille regrets; nous ne pouvons accepter cette proposition; on nous fournit la musique qui nous est nécessaire. — *N° 6,821, Paris.* La recette du lait virginal a été publiée dans les premières années du journal. On peut demander ce numéro dans nos bureaux. — *N° 20,348, Aveyron,* Mme *de Mi.....* Je ne connais pas ce magasin, et je ne l'ai pas recommandé. Par conséquent, j'ignore ses habitudes. — *N° 31,330.* Cela est vrai, quant au châle en question. Choisir un mantelet en velours noir. Le maître de la maison passe le premier, parce qu'il donne le bras à une dame étrangère; vient ensuite la maîtresse de la maison. — Mme *A. M., à Tours.* Merci pour l'envoi, pour la lettre, pour la promesse de venir me voir. — *N° 41,441, Vendée.* Les cols sont si petits qu'il est bien difficile de les mettre *sur* le manteau; cela doit se faire, cependant, autant que possible. — *N° 26,559, Moselle.* Je chercherai l'objet en question. Oui, sans aucun doute, pour la toilette choisie par la femme de trente ans. On a reçu, on recevra des coiffures de tous genres. Quant aux travaux dont on me parle, on nous les demande de tous côtés. — Mme *Van H.... de F...., Bruxelles.* Garnir la robe avec un seul volant posé *droit;* réunir les deux autres et les disposer en dents arrondies au-dessus de ce premier volant; à chaque point qui sépare deux dents, mettre une agrafe ou *traverse* en velours noir. — *N° 30,164, Marseille.* Les premières questions ne me concernent pas; elles reviennent à l'Administration, qui ne peut y faire qu'une réponse bien souvent formulée: le journal part de nos bureaux le vendredi. Je suis incompétente pour la deuxième question. Je pense que le papier gris remplira le but que l'on se propose. Un bijou quelconque ou bien une pièce d'argenterie. — Mme *C. B., Aisne.* L'année 1861 (moins un numéro) existe avec toutes les gravures coloriées; elle coûte toute reliée 25 francs, prise dans nos bureaux. Le prix des gravures coloriées, prises isolément, est de 12 francs pour l'année.

N° 2839, Ardèche. Faire fondre au bain-marie de l'axonge (ou graisse de porc) purifiée; la mélanger avec du quinquina en poudre, en quantité suffisante pour que la pommade ait la couleur de la canelle; c'est la meilleure et la moins coûteuse des pommades pour les cheveux. — *N° 828, Paris.* Ces questions ont été traitées dans les premiers articles de la *Civilité*. On envoie les cartes de visite au nom des deux époux, et cet envoi ne dispense pas des visites; pour s'acquitter de ce dernier devoir on a tout le mois de janvier; généralement, ces visites sont faites *d'abord* par les inférieurs en grade et par les plus jeunes ménages; ceux qui ont reçu les visites faites pour le jour de l'an, les rendent immédiatement. — *M. G., Constantinople.* On ne porte pas au bal, en hiver, des robes en mousseline imprimée; on en peut porter en tarlatane blanche ou de couleur avec petits dessins *semés;* oui, pour le corsage suissesse. — *N° 30,993, Nièvre.* Oui, pour la garniture de la robe; la bande de taffetas doit être posée à plat. Oui encore pour la veste, on en porte en toutes couleurs. La chenille serait moins jolie que la petite dentelle; si cependant on la préfère, elle aura environ la grosseur du petit doigt. — *Lannion.* Mes plus vifs remerciements à mon bienveillant et aimable lecteur. — *Batna I. S.;* la bande écossaise serait trop tranchante sur une robe d'alpaga noir; il est plus convenable de la poser sur des couleurs *neutres:* gris, écru foncé, cuir, etc. M. Simart, rue Rambuteau, 64, pour dessins ou pour faire dessiner sur étoffe. Après la nouvelle en cours de publication, on en commencera une de Mme Emmeline Raymond. — *N° 30,790, Lot-et-Garonne.* Le *corselet* n'est pas nouveau, nous en avons publié le patron pour femme dans le n° 48 de l'année 1862, pour petite fille dans le même numéro, dans les numéros précédents et encore dans l'année 1863. S'adresser à Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, 6, pour le chapeau en paille d'Italie: j'ignore si elle consentira à l'acheter, mais, comme elle en vend, je suppose qu'elle pourra s'en accommoder. Merci pour l'assurance amicale qui m'est donnée.



Cher lecteur, mon premier
Est en tous points semblable à mon dernier.
Je crains bien qu'avant d'arriver
A me trouver,
Tu ne doives longtemps faire ici mon entier.

A. M.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

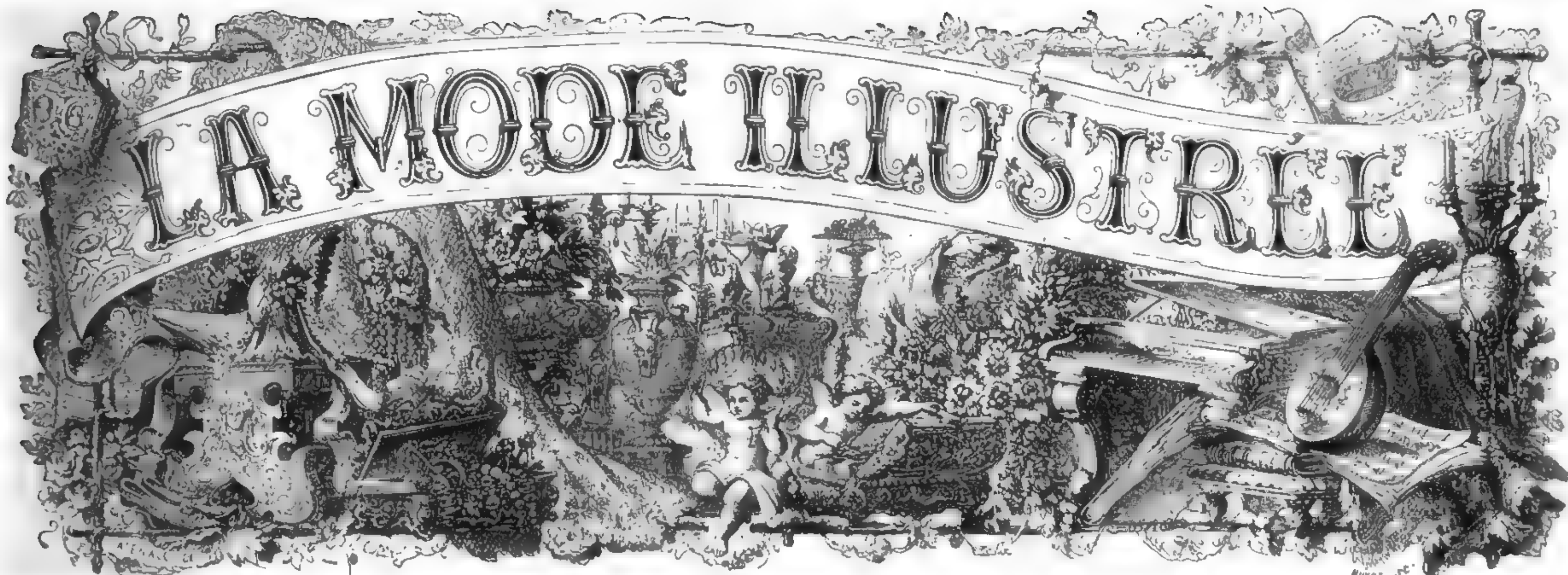


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Le bonheur d'une âme sensible s'accroît de tout ce qu'elle enlève au malheur d'autrui.

Digitized by Google

N° 4. CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 24 janvier 1864.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, **50 centimes.** AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLEGANTS ET DES MODELES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTERATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

Coiffure catalane.

Cette coiffure conviendra surtout pour toilette de spectacle et de dîners. La toilette se compose d'une robe en satin gris argenté; le corsage, demi-décolleté carrément, est garni avec un bouillonné de tulle encadré d'une dentelle noire, et bordé avec une large blonde blanche; sous-manches assorties.

La coiffure est faite en tulle *illusion* blanc; elle se compose de deux longues écharpes qui se rattachent à un carré orné de dentelles et de fleurs; ce carré est en tulle noir roide, pris double, recouvert en tulle *illusion* blanc; il a 11 centimètres de tous sens; le tulle *illusion* qui le recouvre est coupé en largeur et longueur *double*, puis disposé en cinq bouillonnés; après avoir fait ces bouillonnés, on les fixe sur le carré de tulle roide, l'on encadre celui-ci avec du fil d'archal recouvert de velours noir, puis on l'entoure avec une dentelle noire ayant 3 centimètres de largeur, sous laquelle on place une blonde blanche ayant 6 centimètres de largeur; ces dentelles sont un peu froncées. Chaque écharpe a 73 centimètres de longueur, 37 centimètres de largeur, non compris la garniture, composée d'une dentelle noire et d'une blonde blanche posées à plat; la couture qui rattache ces dentelles aux écharpes est recouverte avec un velours noir étroit. Le bord supérieur des écharpes est froncé, et l'on coud celles-ci de chaque côté du carré; l'un des coins du carré est orné *dessus* et dessous avec des marguerites et des roses; un bouquet semblable fixe les écharpes sur la poitrine.



COIFFURE CATALANE.

Pantoufle au point velouté.

MATÉRIAUX pour la paire : 20 grammes de laine zéphyr cerise; 4 grammes de même laine noire.

Le point velouté est fait avec un crochet de forme particulière dont nous publions le dessin; ce crochet peut être, à volonté, en acier, en bois dur, ou bien en os; il est entièrement plat, et n'a pas plus d'épaisseur que le dos d'un couteau.

Le point velouté se fait, non en *allant* et *revenant*, mais d'un seul côté, c'est-à-dire que l'on coupe le brin à la fin de chaque tour, pour le rattacher au commencement de l'ouvrage. On fait une chaînette ordinaire sur laquelle on revient en faisant dans chaque maille un pois en relief de la façon suivante : * on entoure le crochet avec le brin de laine quatre fois de suite, on pousse ce brin roulé, avec l'index de la main droite, en arrière, à une distance d'environ 1 centimètre 1/2; on le maintient serré sur le crochet, on pique celui-ci dans la maille de la chaînette, on tire le crochet au travers de cette maille, — du brin roulé autour du crochet, et de la maille qui se trouve sur le crochet, le tout à la fois. On recommence depuis *. Dans chaque tour suivant, on fait le pois entre deux pois du tour précédent, en piquant le crochet sous les deux côtés supérieurs de la maille-chaînette. Au commencement de chaque tour on fait d'abord 3 mailles en l'air; on termine chaque tour par 3 mailles en l'air, dont la dernière est rattachée à la maille dans laquelle on a fait le dernier pois.

Pantoufle. On la commence par la pointe; on fait une chaînette de 12 mailles, puis 3 mailles en l'air; on revient ensuite sur la chaînette, en y faisant 11 pois; le 4e et le 8e pois sont faits avec la laine noire; les autres pois avec la laine cerise. Le 2e tour se compose de 12 pois cerise, le 3e tour du même nombre de pois, mais le 2e, le 6e, le 10e pois, dans ce tour, sont noirs. On continue en faisant alternativement un tour *avec*, un tour *sans* pois noirs, en veillant à ce que ceux-ci soient toujours *contrariés*. L'augmentation a toujours lieu sur le bord extérieur, tantôt d'un côté, tantôt sur le côté opposé. Jusqu'au 9e tour le nombre des pois augmente d'un pois dans chaque tour; il y en a 17 dans le 9e tour. Les 10e et 11e tours comptent chacun 18 pois; — le 12e et le 13e chacun 19 poids, ainsi de suite; le 20e et le 21e ont chacun 23 pois, et l'empeigne est terminée. On continue le travail, mais en deux parties pour le quartier, c'est-à-dire que l'on fait d'abord l'un des côtés, puis l'autre : chaque côté se compose de 18 ou 19 tours, comptant chacun 11 pois. Les extrémités de ces côtés sont cousues ensemble à l'envers; ensuite on encadre le bord supérieur et le bord inférieur avec un tour de mailles simples, puis on entoure la pantoufle avec une garniture exécutée à part, pour laquelle on fait, avec la laine cerise, une chaînette de longueur suffisante très-*lâche*; on réunit la dernière maille de la chaînette à la première maille, et l'on travaille de la façon suivante : * avec la laine cerise on fait, dans la première maille une maille simple, — puis une maille en l'air avec la laine noire; — dans la maille suivante une maille simple avec la laine noire, — une maille en l'air avec la laine cerise. — Recommencez depuis *. En changeant les laines, on les laisse toujours à l'envers de l'ouvrage. Sur l'autre côté de la chaînette on fait un tour semblable à celui-ci, puis on coud la garniture sur le bord supérieur de la pantoufle; on l'orne avec un nœud de ruban noir; on y met une semelle doublée de flanelle.

Chancelière ou sac de voyage.

MATÉRIAUX : Canevas n° 16; laines zéphyr et soies.

Ce dessin pourra servir pour chancelière, sac de voyage, coussin de pieds, tapis, etc.; on peut l'exécuter au point double-croix ou bien à la croix simple; la grosseur du canevas variera suivant l'usage auquel on voudra appliquer ce dessin, et suivant le point qui aura été choisi; on sait que pour la double-croix on emploie du canevas assez fin.

Abeille.

MATÉRIAUX : Bouillonné d'or; cordonnet fin en or; soie jaune d'or; fil d'archal très-fin; un peu de laine grise.

On sait que les insectes sont à la mode; ils figurent

Digitized by Google

dans les coiffures, dans les nœuds de rubans, dans les rosettes de dentelles, et nous allons enseigner à exécuter une abeille qui pourra servir à divers usages.

On forme d'abord le corps de l'abeille (voir notre dessin) avec un peu de laine grise que l'on entoure avec de la soie jaune, en passant çà et là l'aiguille au travers du corps de l'insecte; on prend ensuite le bouillonné d'or, on le découpe en morceaux diversement longs, et on les coud selon la direction indiquée par le dessin qui représente l'abeille terminée; l'on y voit que les morceaux de bouillonné sont plus longs au milieu qu'à chaque extrémité. On marque la *taille* et la tête de l'abeille en serrant fortement le corps à ces places avec la soie jaune. Pour chaque aile, on enfile le bouillonné d'or sur un fil d'archal très-fin, ayant 7 centimètres de longueur; on le replie comme cela est indiqué par notre dessin, et l'on remplit le vide avec un réseau exécuté avec du fil d'or.

A la pointe supérieure on fixe un bout de fil d'or, dont les deux extrémités figurent les antennes; on coud deux perles en acier bleu représentant les yeux, et l'on forme les raies transversales en cousant sur le corps de la fine chenille brune; un bout de bouillonné d'or, enfilé sur du fil d'archal, compose deux pattes; les trois morceaux formant les six pattes sont cousus sous le corps de l'abeille. On en préparera un nombre plus ou moins considérable selon que l'exigera la composition d'une toilette de bal, sur laquelle on pourra placer un *semé* d'abeilles.



PANTOUFLE AU POINT VELOUTÉ.



CROCHET POUR LE POINT VELOUTÉ.

COIFFURES DE BALS ET DE SOIRÉES,

Composées par M. Croisat, rue Richelieu, 76.

Avant de décrire la collection de coiffures contenue dans ce numéro, nous voulons signaler à nos lectrices une nouvelle invention de M. Croisat; il l'appelle la *mèche serpentine*, et en tire un excellent parti dans la composition des coiffures ingénieuses et variées que la mode protége en ce moment. Cette mèche a 75 centimètres de longueur; elle est solidement ondulée et montée sur un peigne imperceptible, caché par une touffe de cheveux frisés.

Coiffure de bal.

Les cheveux sont partagés en deux masses, en réservant près de la nuque une mèche que l'on tresse fort serré et qu'on tourne sur elle-même, de façon à former un *coussinet* solide, sur lequel on fixe la coiffure; le reste des cheveux est tressé près de chaque oreille; les cheveux de devant sont divisés en deux mèches sur chaque côté du front; les deux premières mèches de chaque côté du front sont relevées et entrelacées de façon à former un diadème élevé, au milieu duquel on pose deux marguerites *adossées* l'une contre l'autre, et paraissant, l'une par devant, l'autre par derrière; le bout des deux mèches, plusieurs fois retournées sur elles-mêmes, est dirigé en arrière, et l'on pose une marguerite dans chaque vide. Les deux mèches inférieures sont rejetées en arrière, en passant par-dessus l'oreille, et l'extrémité de tous les cheveux est fixée sur le *coussinet*; les deux tresses de derrière sont disposées en couronne, comme l'indique notre dessin, et ornées de trois marguerites.

Coiffure de bal

AVEC RÉSILLE.

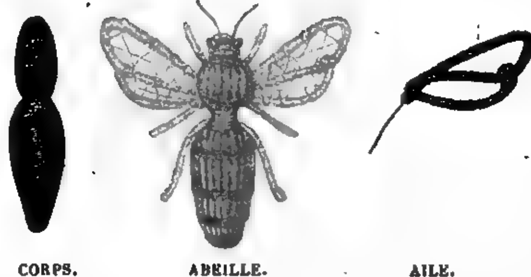
Les cheveux sont soutenus par un crêpé, et contenus dans une résille invisible ornée de perles qui recouvre presque toute la tête; les cheveux de devant sont relevés et roulés sur des crêpés spéciaux.

Coiffure Joséphine.

Les cheveux de devant sont disposés en couronne frisée, qui peut être artificielle si on ne veut pas couper ses cheveux. Un nœud-papillon en cheveux est placé au-dessus du front; les cheveux, peignés en arrière, sont roulés sur un crêpé retenu par un ruban élastique; une résille *invisible*, ornée de perles, contient le chignon fixé par un peigne.

Coiffure à la reine.

On peut exécuter cette coiffure avec les chevelures les moins abondantes. On peigne les cheveux à la chinoise, on les lie sur la nuque, on les tresse en une simple natte; on place devant deux mèches *serpentines*, de façon que les deux peignes qui les soutiennent soient très-rapprochés et fixés à une distance d'un centimètre et



CORPS. ABEILLE. AILE.

demi environ du front. On prend l'une des mèches, on la roule légèrement sur elle-même, on la conduit vers les tempes jusqu'au chignon en la fixant çà et là avec une épingle très-fine. Après avoir disposé les deux mèches de cette façon, on pose derrière un chignon monté sur un peigne que l'on incline à gauche, et l'on complète ce chignon en relevant à droite la tresse de cheveux naturels et la plaçant comme l'indique notre dessin. On termine en posant au-dessus du front un diadème de fleurs et une branche assortie sur le chignon.

Coiffure créole.

Si l'on n'a pas une chevelure très-abondante, il faudra employer des crêpés recouverts de cheveux, afin que la tresse par laquelle le bandeau est terminé ne soit pas trop menue. On peigne les cheveux depuis les tempes vers le haut de la tête, et, les tenant bien serrés, on place le peigne qui soutient le crêpé à peu de distance de la raie; on recouvre le crêpé avec les cheveux naturels, on les roule vers l'oreille, on les tresse; le large chignon cache l'extrémité de ces tresses; il est entouré par les cheveux naturels, qui ont été tressés après avoir été liés.

Coiffure de jeune fille.

A 3 ou 4 centimètres au-dessus du front on pose un petit peigne, sur lequel on fixe, avec une épingle, une tresse nouée au milieu, et dont les deux extrémités vont rejoindre les cheveux de derrière, dont une petite partie a été nouée ou tressée sur la nuque. Sur la tresse-diadème on peigne en arrière, en deux bandeaux, de chaque côté, les cheveux de devant qui sont, non pas *ondulés*, mais lisses; les cheveux de derrière, divisés en deux masses égales par une raie qui traverse la tête depuis le front jusqu'à la nuque, sont tressés derrière l'oreille et disposés comme l'indique notre dessin.

S'adresser *directement* à M. Croisat, rue Richelieu, 76, pour tous les crêpés, chignons, nœuds, résilles, etc., qui concourent à l'exécution de ces diverses coiffures.

Trois garnitures pour jupons.

N° 1. Cette garniture se compose d'une bande de velours noir ayant 11 à 12 centimètres de largeur, repliée de chaque côté, et plissée de façon que la *tête* de la ruche ait 1 centimètre 1/2 de largeur; les plis sont séparés par un espace de 3 centimètres 1/2, et fixés chacun par un bouton d'acier; le bord du jupon dépasse un peu la ruche.

N° 2. Jupon en cachemire *pensée*, garni avec deux bandes de même étoffe et de même couleur. Ces bandes, d'inégale largeur, sont doublées avec de la mousseline roide, bordées de velours noir, plissées à tuyaux très-rapprochés, et posées *pied contre pied* (voir le dessin). Entre les deux bandes, et pour cacher leurs coutures, on place un étroit ruban de taffetas noir; de chaque côté de ce ruban on pose, *à plat*, une étroite dentelle de laine noire.

N° 3. Pour exécuter cette garniture, qui conviendrait aussi pour robes de jeunes filles et de petites filles, on emploie deux morceaux de même ruban, et un troisième morceau de ruban de couleur tranchante. Notre modèle est noir et groseille. On fixe d'abord les deux morceaux de ruban groseille l'un près de l'autre, en les *épinglant* de distance en distance, puis on passe le ruban noir alternativement *sous* et *sur* les rubans groseille, de façon à former un damier; on retourne le ruban noir pour former les pointes indiquées sur notre dessin, et l'on coud les trois rubans à mesure que l'on exécute la garniture.

DESCRIPTION

DE TOILETTES.

Robe en reps blanc en soie. La jupe est découpée en dents très-creuses, garnies avec une ruche de ruban cerise et des dentelles blanches qui forment une sorte de rosette à chaque creux. Sous la robe blanche, se trouve un bas de jupe en taffetas cerise, garni avec trois volants tuyautés, un entre-deux en dentelle blanche, un quatrième volant tuyauté, encore un entre-deux. Le corsage, décolleté, est orné avec trois longues pattes qui retombent sur la jupe, devant et derrière; ces pattes sont en taffetas cerise, recouvert de dentelle blanche et entouré par une ruche.

Petite fille de trois ans. Robe en cachemire blanc, garnie avec deux volants tuyautés, bordés de taffetas bleu; seconde robe en taffetas bleu, plus courte que la précédente, ouverte sur les côtés, garnie avec une ruche chicorée. Ceinture à pointes, et bretelles sur une chemisette plissée, décolletée.

CHANCELIÈRE EN TAPISSERIE. — Explication des signes: ■ Noir. ■ Brun-rouge foncé. ■ Brun, nuance sépia. ◘ Ponceau de nuance moyenne. ▣ Ponceau clair. ■ Rose foncé. ■ Rose clair. ◘ Vert foncé. ◘ Vert clair. ◘ Violet foncé. ◘ Violet clair. ▣ Bleu bluet. ▣ Gris-Blanc. ◻ Maïs en soie ou laine.

Digitized by Google

Digitized by Google



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Robe écossaise de Mme VIGNON, 182, rue de Rivoli

Ameublements et bronzes de la Mon de COMMISSION Gle r. Hauteville, 53

Reproduction Interdite

Digitized by Google

Jeune fille de quatorze ans. Robe en tarlatane blanche garnie avec trois volants tuyautés, surmontés d'un ruban écossais; corsage décolleté; manches courtes. Des rubans écossais forment bretelles, se croisent par devant et retombent sur la jupe en deux écharpes, garnies de deux volants tuyautés en tarlatane; collier de corail; résille en soie rouge.

MODES.

« On a porté, on porte cette année plus de fourrures que jamais. Le chinchilla, les martres précieuses, et les fourrures plus modestes, tels que le vison et le petit-gris, garnissent *volontiers* les robes et les pardessus. » C'est l'une des reines de la couture, qui me tenait ce langage; j'ai protesté, non contre l'affirmation, mais contre l'adverbe; car il est hors de doute que la martre et le vison ne garnissent pas *volontiers* les costumes féminins, et que les quadrupèdes, s'ils étaient consultés, plaideraient pour l'abandon des riches ornements qui leur coûtent la vie.

On porte les garnitures d'hermine et de chinchilla, pour toilettes de dîners, de soirées non dansantes, de concerts; les autres fourrures sont employées seulement pour les toilettes de ville. Pour demi-toilettes, on voit reparaître un costume bien lourd, assez disgracieux, et peu commode par conséquent, c'est-à-dire les robes de drap; les couleurs préférées sont le violet *bleuté* et le bleu-*guide*, c'est-à-dire très-foncé. Les robes de drap se composent généralement d'une jupe très-longue, et d'une basquine ajustée, ne dépassant pas les genoux; des arabesques en lacets de soie noire, très-serrées, semblables à celles qu'emploient les tailleurs masculins, ornent le bord de la jupe et la basquine; parfois cette dernière est faite à *revers* depuis le col jusqu'au bord inférieur, et laisse voir un gilet. Ce sont, à peu de chose près, les *justaucorps* Louis XIII et Louis XIV, et la cravate de mousseline blanche complète l'exactitude de ce costume, copié sur celui de la grande *Mademoiselle*.

J'ai dit le mot *costume;* c'est de ce côté, en effet, que penche la mode. Un grand nombre de femmes se déguisent aujourd'hui en hommes, et la plupart font de larges emprunts à tous les pays et à toutes les époques. Cette licence est portée si loin, que l'on est parfois obligé de *renier* en public quelques femmes extravagantes, qui tiennent plus à être *regardées* que *considérées*.



TOILETTES DE CHEZ MADAME CASTEL, RUE SAINTE-ANNE, 58.

Robe de satin vert-lumière, garnie avec deux volants tuyautés en satin vert. Sur le volant supérieur se trouvent, de distance en distance, des camélias roses; un volant de dentelle blanche est posé en ondulations au-dessus des volants de satin; il est surmonté d'un ruban en satin rose traversé par des pattes en ruban de satin rose. Corsage décolleté; berthe descendant par derrière jusqu'à la taille, et fixée à cette place par un camélia rose; la berthe est faite en dentelle blanche, avec rubans et pattes de ruban de satin rose. Coiffure composée de camélias roses.

Robe de taffetas blanc. Le bas de la jupe est bordé avec une ruche de ruban jaune d'or, surmontée de bouillonnés perpendiculaires, exécutés en crêpe jaune, et couvrant un espace de 35 centimètres; de distance en distance, des ruches en ruban jaune, posées perpendiculairement, séparent les bouillonnés. Deuxième jupe en tulle noire, couverte avec trois volants de dentelle noire, relevée de chaque côté à la hauteur des bouillonnés avec un large nœud en ruban jaune. Corsage décolleté en taffetas blanc; berthe de dentelle noire avec nœuds jaunes. Coiffure en plumes jaunes et plumes blanches.

Je n'ai presque rien à ajouter aux indications déjà données dans les précédents articles sur les toilettes de bal; je dirai cependant que les fleurs et les ornements en nacre de perle, tels que papillons, étoiles, etc., se voient fréquemment dans les coiffures, et aussi sur les robes de tulle. J'ai noté une toilette fort jolie, et qui sera commode pour les personnes qui possèdent les trois classiques volants de dentelle noire; la toilette se composait d'une jupe de taffetas blanc, dont le bord inférieur était garni, sur une hauteur de 20 centimètres environ, avec des bouillonnés très-petits et très-rapprochés, exécutés avec du crêpe cerise; des ruches en ruban de satin cerise avec filets d'or traversaient perpendiculairement ces bouillonnés; l'espace qui séparait ces ruches était de 10 centimètres. Une tunique en tulle noir, recouverte avec trois volants de dentelle noire, tombait jusqu'au bord supérieur des bouillonnés; cette tunique était relevée de distance en distance (deux fois de chaque côté) avec des nœuds en large ruban de satin cerise, à filets d'or. Des glands d'or étaient placés au milieu de chaque nœud. Les deux nœuds de devant étaient posés un peu plus haut que les suivants. Le corsage, en taffetas blanc, avait un plastron en satin cerise, une berthe en dentelle noire.

La tunique de dentelle noire était *montée* sur une ceinture, afin de pouvoir être portée avec différentes robes. Tout en rendant justice aux avantages que présente cette combinaison, je dois ajouter que son effet n'est pas très-heureux. Une robe légère doit toujours être plissée *avec* la robe de dessous; si l'on néglige cette précaution, les deux robes se séparent, et forment des *paquets* autour de la taille.

Cette toilette pourrait subir plusieurs modifications, et conviendrait même à une jeune fille, si l'on exécutait les bouillonnés en crêpe blanc, avec ruches de crêpe rose ou bleu. La tunique de dentelle noire serait remplacée par une tunique en crêpe blanc, garnie avec trois ou quatre ruches en crêpe rose ou bleu, posées en *ondulations*.

Les costumes de petite fille participent au luxe qui

Google

SCÈNES FAMILIÈRES.

UNE FÉE AU XIXe SIÈCLE.

CONTE D'HIER.

Il y avait une fois...., c'est-à-dire, il y avait, le 1er janvier 1864, une petite fille de huit ans qui possédait tout ce qu'il faut pour être heureuse à cet âge : elle avait un bon père, une mère à la fois éclairée et tendre.

Le 1er janvier est d'ailleurs le jour où presque tous les enfants sont heureux; je dis *presque*...., car il y a, hélas! des orphelins; il y a aussi des enfants dont les parents sont pauvres, si pauvres, qu'ils ne peuvent rien retrancher sur des ressources déjà insuffisantes, pour donner à leurs enfants le plus humble jouet.

Sans être extrêmement riches, les parents de Noémi savaient vivre honorablement, et ils trouvaient le moyen de faire beaucoup de bien. Le secret de M. et Mme Danreau se bornait à ceci : ils avaient de l'ordre, et n'avaient ni caprices, ni inclinations vaniteuses. Mme Danreau n'éprouvait jamais le besoin de se faire remarquer par ses dentelles, ses bijoux et ses cachemires. Elle savait ménager ses effets, utiliser leurs restes, et se montrait toujours vêtue avec cette élégance simple et digne qui commande le respect et inspire la considération, parce qu'elle témoigne à la fois de la raison, de l'habileté, du parfait équilibre des facultés, chez la femme qui en possède l'instinct.

Chaque année M. et Mme Danreau fixaient ensemble la somme qui devait être employée pour les étrennes de Noémi. L'enfant avait vivement désiré une grande poupée munie d'un joli trousseau, et cette emplette représentait une dépense assez considérable ; mais ces bons parents, en retranchant quelque chose sur leurs dépenses personnelles, avaient pu compléter la somme nécessaire, et ils étaient heureux à l'avance du bonheur qu'éprouverait leur petite fille lorsqu'elle ouvrirait les caisses et les boîtes contenant les effets de la poupée.



COIFFURE DE BAL, VUE DE FACE.



COIFFURE DE BAL.

caractérise notre époque. Leurs toilettes *de ville* sont en velours noir ou velours bleu, avec pardessus pareil, garni de fourrures. Il n'y a cependant point de nécessité absolue de suivre ces coûteux exemples. On peut substituer aux fourrures, de la peluche, des bandes de velours écossais, et, pour les robes modestes, du mérinos écossais découpé en médaillons, encadrés de soutache ou bien en bandes dentelées, en biais étroits. Les petits garçons portent des jupes et des vestes en cachemire ouaté, jusqu'à l'âge de quatre à cinq ans ; à ce moment, ils adoptent les pantalons bouffants retenus à la jarretière ; le gilet, la veste plus ou moins longue ; le tout en drap de même couleur, y compris les guêtres. Les ornements sont sobres et modestes ; ils se composent d'un ou deux lacets noirs, ou d'un fort léger dessin en soutache. Du moment où les petits garçons quittent la jupe, leur vêtement *chaud* se compose invariablement d'un paletot à manches. Avant ce moment, ils portent un talma. E. R.

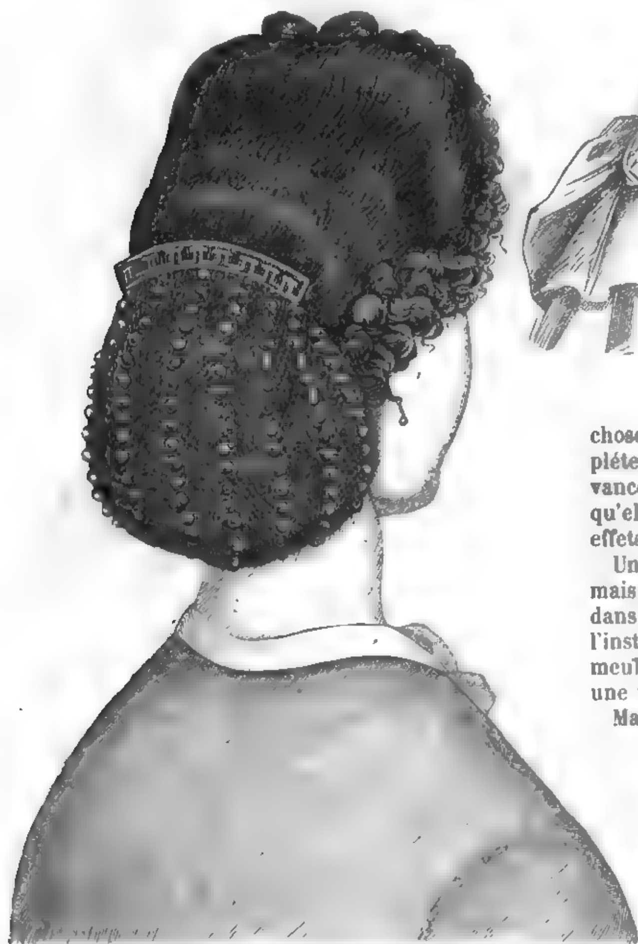


COIFFURE DE BAL AVEC RÉSILLE.

Une belle-sœur de Mme Danreau, infiniment plus riche, mais infiniment moins sensée qu'elle, avait été mise dans la confidence de ces projets. Elle contribuait à l'installation de la poupée, en s'engageant à fournir ses meubles : un lit, une armoire à glace, une commode, une toilette.

Mais les parents proposent, et Dieu dispose..... Le 15 novembre, Mme Danreau apprit qu'un pauvre vieillard, qui habitait une chétive mansarde dans la maison où la famille de Noémi occupait un appartement au second étage, était gravement malade. Il n'avait point de famille, point d'amis, et gagnait son pain quotidien en donnant quelques leçons de musique. Il fallait venir au secours de cet infortuné, il fallait l'aider sans l'humilier..... Mme Danreau avait le cœur assez ingénieux pour être à la hauteur de cette mission. Elle s'entendit avec la concierge qui le soignait, et pourvut à toutes les dépenses occasionnées par cette maladie. Il fallut renouveler les provisions de bois et de charbon, envoyer quelques bouteilles de bon vin, charger un médecin de visiter chaque jour le vieillard, faire accepter ces soins à celui-ci, en en diminuant l'importance, inventer cent fables ingénieuses pour lui persuader que son bois durait toujours, que le médecin était un ami de la famille Danreau, que ses visites ne coûtaient rien, et enfin découvrir les adresses des élèves du vieux musicien pour le faire remplacer par un professeur payé par M. et Mme Danreau.

Quinze jours se passèrent ainsi; la maladie durait toujours, et les parents de Noémi, assis près de la cheminée de leur chambre, calculaient leurs ressources et



COIFFURE JOSÉPHINE.



COIFFURE JOSÉPHINE, VUE DE FACE.

Digitized by Google

les frais qu'entraineraient, selon toute probabilité, la prolongation de cette maladie.

« D'abord, » disait Mme Danreau, « nous pouvons consacrer à ces dépenses une somme de 200 francs, sur laquelle nous ne comptions pas; elle est là dans mon tiroir, toute prête à être employée.

— Tu la destinais à acheter une robe, » lui répondit son mari, en la regardant avec tendresse.....

— Oui, mais il faut toujours donner le pas au nécessaire sur le superflu. Je t'assure que cette robe est inutile. Je composerai une toilette nouvelle avec deux robes anciennes; tu verras que je ne te ferai pas honte dans les beaux salons de ta sœur. Il y a aussi 150 francs mis de côté pour les étrennes de Noémi.....

— Nous ne donnerions point d'étrennes à cette enfant? Ma chère Amélie, ce sacrifice me paraîtra rude, je t'en préviens.



COIFFURE CRÉOLE, VUE DE FACE.

— Attends donc! Tu as bien mauvaise opinion de mon savoir-faire. Nous achèterons une grande poupée, et je me charge de préparer un trousseau convenable, dont je trouverai les éléments dans mes réserves, tu sais?....



COIFFURE A LA REINE, VUE DE FACE.



COIFFURE CRÉOLE.



COIFFURE A LA REINE.

dans ces grands sacs dont tu te moques quelquefois.

— Tu es déjà si occupée..... et puis, comment travailler à tout cela devant Noémi?

— J'ai un mois pour préparer ces objets; j'y travaillerai le soir quand elle sera couchée, puis lorsque tu l'emmèneras pour faire sa promenade quotidienne; tu te chargeras aussi des leçons que je lui donne, et ce surcroît de temps me permettra de suffire à tout. Laisse-moi faire; n'as-tu pas confiance en moi? »

Pour toute réponse, M. Danreau baisa la main de sa femme avec un respect si affectueux, qu'elle se sentit récompensée à l'avance des peines qu'elle s'imposait.

Le 1er janvier 1864 était arrivé. Le vieux musicien était à peu près rétabli, et M. et Mme Danreau furent pleinement heureux, car Noémi avait accueilli ses étrennes avec transport; elle reconnaissait dans la toilette de ville de sa poupée une certaine robe de moire verte que sa mère avait longtemps portée; les autres robes lui rappelaient aussi bien des souvenirs familiers. Les chapeaux n'étaient point faits avec une extrême perfection..... mais l'enfant n'y regardait pas de si près, et ne cessait de plier et de replier toutes les richesses de sa *fille*. Un commissionnaire fit son entrée dans la salle à manger, et le ravissement de Noémi fut porté à son comble lorsqu'elle vit déballer le petit mobilier en bois de rose avec ornements de cuivre doré. Elle se hâta de ranger dans la commode et dans l'armoire tout le trousseau de sa poupée, et ne s'aperçut pas que la richesse du contenant n'était pas tout à fait en harmonie avec celle du contenu.

Vers deux heures, M. et Mme Danreau se mirent en route avec Noémi pour se rendre chez la tante de celle-ci, Mme d'Avrilly, afin de la remercier pour le somptueux mobilier qu'elle avait envoyé. Le temps était bien mauvais..... Mais, au lieu de prendre une voiture, la famille prit des caoutchoucs et des parapluies, et l'on arriva dans cet équipage peu élégant. Comme M. Danreau donna des étrennes convenables aux domestiques de sa sœur, la livrée réunie dans l'antichambre ne se



COIFFURE POUR JEUNE FILLE, VUE DE FACE.



COIFFURE POUR JEUNE FILLE.

Digitized by Google

moqua pas trop ouvertement de cette modeste famille.

Mme d'Avrilly eût été très-bonne.... si elle en avait eu le temps; mais une personne riche est si occupée! Les bals, les dîners, les visites, la composition des toilettes exigées par ces diverses circonstances, les courses chez les couturières et les modistes, les promenades, les spectacles, tout cela absorbe l'emploi de toutes les heures de l'existence, et même l'on ne peut pas toujours suffire à tous les *devoirs* de la vie mondaine.

Lorsque Noémi eut embrassé et remercié sa tante, une petite *demoiselle* de dix ans, sa cousine, vint l'embrasser cérémonieusement, et l'emmena près d'une grande table sur laquelle se trouvaient réunies toutes les étrennes qui lui avaient été données. La jeune Clotilde y plaça le joli volume que M. Danreau lui avait apporté, puis elle fit examiner à Noémi les richesses dont elle avait été comblée. « Voici ma poupée, dit Clotilde en indiquant une belle personne presque aussi grande qu'elle, » c'est maman qui me l'a donnée; on l'a fait habiller par Mme Barenne, bien entendu. Sa robe de velours est garnie avec des dentelles de Chantilly; elle a deux cachemires de l'Inde, l'un carré, l'autre long; son trousseau coûte 1,000 francs; ses bijoux ont été donnés par mon père; il y en a pour plus de 500 francs. » Clotilde continua longtemps cette monotone nomenclature, et Noémi écoutait sa cousine avec stupeur. Elle prit la parole, enfin, et demanda timidement si l'on oserait jouer avec cette poupée.

« Que tu es enfant! » dit Clotilde avec dédain, « on ne joue pas avec ces poupées, et, d'ailleurs, qui songe aujourd'hui à s'amuser avec des poupées?

— Alors, à quoi sert tout cela?

— A le montrer, ma chère! à l'avoir! Sais-tu bien que, parmi les petites filles de notre monde, aucune n'a reçu des étrennes aussi chères que les miennes? »

Les parents causaient près du feu, et M. Danreau s'animait un peu.

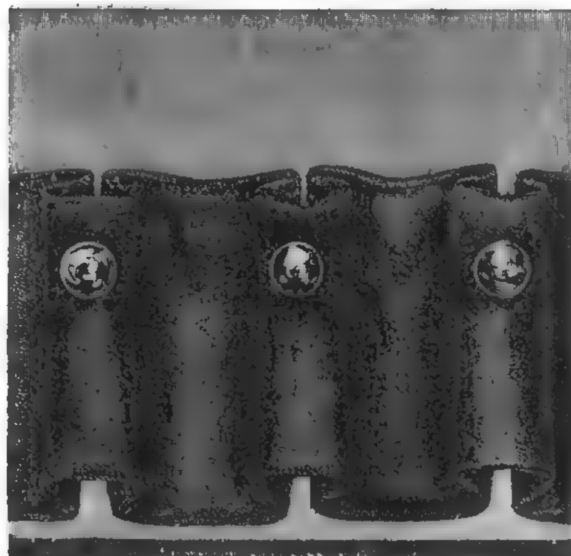
« Je dis, ma sœur, » s'écria-t-il, « que vos prodigalités tuent en votre fille à la fois les joies du présent et les plaisirs de l'avenir; vous faites d'elle, à dix ans!... une femme blasée, c'est-à-dire l'être le plus malheureux de la terre. En satisfaisant ses fantaisies, même les plus coûteuses, les plus déraisonnables, vous tarissez en elle la source de toutes les jouissances qui appartiennent à son âge, et vous desséchez son cœur, en l'habituant à rechercher, à estimer, seulement ce qui s'achète avec de l'argent. Aujourd'hui vous avez voulu lui donner des étrennes plus chères que toutes celles distribuées à ses amies..... Dans dix ans, vous accepterez pour gendre même un malotru, s'il a assez de fortune pour offrir à Clotilde une corbeille plus riche que celles offertes à ses compagnes. Ce sera la conséquence du même principe, la déduction logique, forcée, de la triste émulation de vanité qui s'est emparée de la plupart des cerveaux féminins.

« Point de querelles aujourd'hui, » répondit Mme d'Avrilly avec impatience. « Je vous en prie, épargnez-moi vos sermons; si l'on vous écoutait, à quoi servirait d'être riche?

— A quoi cela servirait? Oh! à beaucoup de choses...

— Vous allez parler de bienfaisance, j'en suis certaine : eh bien, on peut faire l'un et l'autre: les dépenses que commande la position qu'on occupe, et aussi la charité.

— Certainement; seulement on fait l'un, on ne fait pas l'autre...., ou du moins on ne le fait pas avec suite, avec discernement; d'ailleurs les charges qu'impose *la position qu'on occupe*, pour citer vos paroles, sont chaque année plus considérables; et il faut bien rogner un peu sur la charité. L'année dernière vous avez dépensé 500 francs pour les étrennes de Clotilde; cette année,



N° 1. — GARNITURE DE JUPON.

ces étrennes vous coûtent 1,500 francs. Ces chiffres sont éloquents. »

Mme Danreau, tout en donnant raison à son mari au fond de son cœur, souffrait du tour agressif de ses paroles. Elle détourna la conversation et demanda à sa belle-sœur si Clotilde prenait toujours assidûment ses leçons de musique.

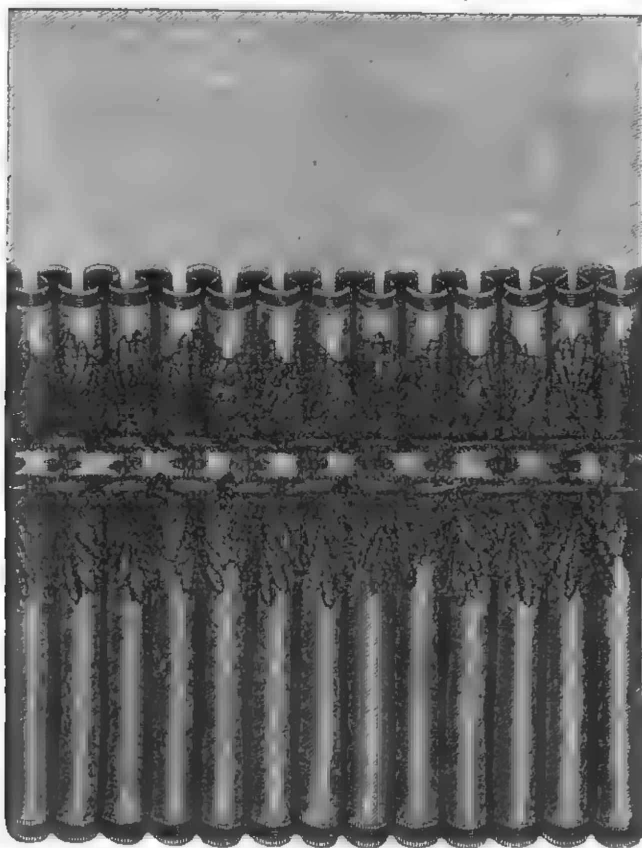
« Je paye son maître 10 francs par séance, » répondit Mme d'Avrilly, « mais ce professeur est si à la mode, qu'il ne prend guère la peine d'enseigner quelque chose; il ne peut suffire à donner les leçons qu'on lui demande.

« S'il en est ainsi, » dit Mme Danreau, « accordez-moi une grâce qui sera profitable non-seulement à mon protégé, mais à Clotilde; donnez cette somme de 10 fr. par séance à un excellent musicien qui fera faire des progrès à ma nièce. »

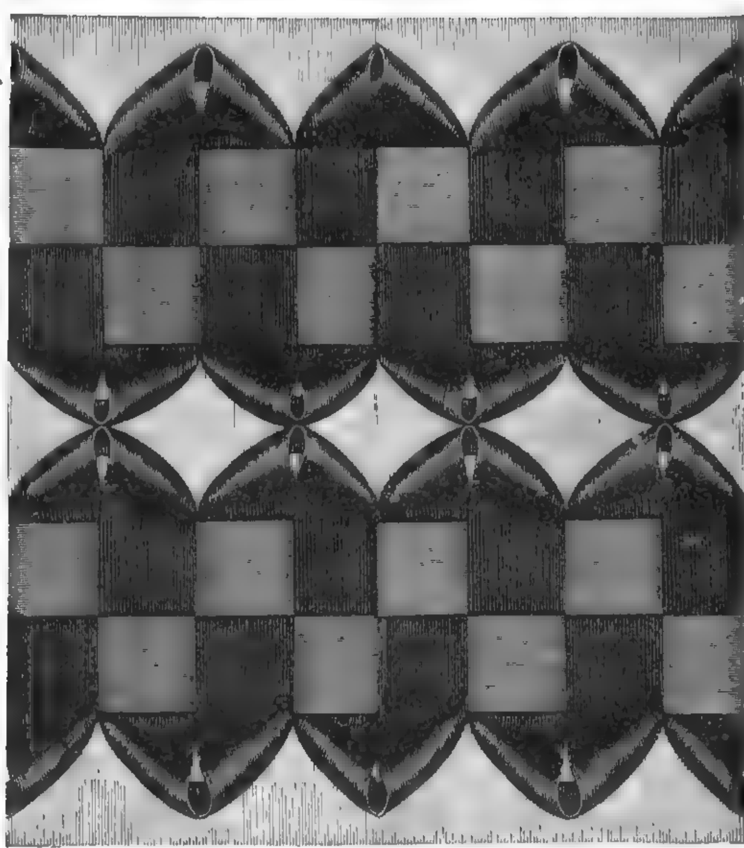
Mme d'Avrilly était bonne, elle consentit à cette substitution, et la famille Danreau reprit gaiement le chemin de son habitation.

Cependant Noémi, éblouie par les magnificences qu'elle avait vues, ne put s'empêcher de faire quelques comparaisons. Elle trouva que sa poupée était bien mesquine, que ses effets paraissaient râpés, et se souvint, en soupirant, des cachemires de l'Inde, des robes de velours, des volants de dentelle qui figuraient dans le trousseau donné à la poupée de Clotilde. Quand vint l'heure de souhaiter une bonne nuit à ses parents, elle les embrassa avec une expression un peu soucieuse.

Ils s'aperçurent bien vite de sa préoccupation, et surent en discerner la cause. « Bah! » dit M. Danreau gaiement, « demain elle ne pensera plus à tout cela; d'ailleurs, nous sommes là pour lui indiquer la bonne voie, et je suis sûr qu'il y a encore quelque part une bonne fée qui nous viendra en aide pour préserver le cœur et l'esprit de notre enfant. »



N° 2. — GARNITURE DE JUPON.



N° 3. — GARNITURE DE JUPON.

Noémi occupait une toute petite chambre qui communiquait avec celle de sa mère; entendit-elle en se déshabillant ce mot de *fée*, toujours si puissant sur l'imagination des enfants? nous ne savons; toujours est-il qu'elle s'endormit, sans pouvoir détourner sa pensée de l'image évoquée par ces mots : une *bonne fée!*

Tout à coup sa chambrette s'éclaira d'une lumière douce et éclatante à la fois, qui s'étendait partout comme une belle nappe argentée, sans paraître rayonner d'aucun centre particulier. Cette clarté émanait d'une gracieuse figure, accoudée sur le lit de *la petite fille*; d'abondants cheveux blancs, frisés, encadraient un visage doux et frais, couronné d'une épaisse natte blanche aussi, formant un diadème auguste; un large vêtement de nuance violette se drapait, en plis harmonieux, autour du corps de l'apparition; elle tenait à la main, en guise de baguette, une belle branche de lis.

« Vous êtes la fée? » balbutia Noémi.

— Oui, mon enfant, je suis la fée de la Sagesse; j'ai été sollicitée ce soir par ton père qui m'a appelée à son aide, et je ne refuse jamais mon secours à ceux qui m'invoquent avec bonne foi.

— Mais, Madame la fée, vous avez les cheveux tout blancs..... et vous devriez être toujours jeune et belle, à ce que disent les livres qui parlent de vos compagnes?

— Sans doute....., mais le destin n'avait pas prévu les épreuves que je subirais. C'est le spectacle des folies, des extravagances féminines, commises au dix-neuvième siècle, qui a blanchi mes cheveux. Je pourrais les teindre...., mais alors je ne serais plus la fée de la Sagesse. Je tomberais bien bas...., je figurerais parmi les fées frivoles. Mais ne parlons pas de moi, je ne puis rester bien longtemps près de toi, car il y a encore de par le monde beaucoup de parents qui m'appellent à leur secours. Regarde les tableaux qui vont se dérouler devant toi. Je te donne, pour une heure, la faculté de comprendre et de réfléchir, telle que tu la posséderas dans un grand nombre d'années. Regarde, compare, juge par toi-même. »

Alors Noémi vit d'abord la mansarde du pauvre musicien telle qu'elle était six semaines avant ce moment; elle y aperçut sa mère, elle assista à tous les soins que Mme Danreau prodiguait au malade; puis la chambre de sa mère se montra telle qu'elle était durant le conciliabule tenu le 1er décembre; elle entendit toutes les paroles qui s'y étaient dites, et ses larmes coulaient doucement, car elle vit ensuite la veillée prolongée quelquefois bien tard pendant ce mois de décembre, afin de préparer ce petit trousseau qui lui avait semblé si mesquin lorsqu'elle avait quitté l'opulente demeure de sa tante.

Le tableau changea; elle vit Clotilde se mettre au lit après avoir prodigué les marques de mécontentement à son père et à sa mère... Elle la vit repousser avec humeur tous ses jouets; la poupée de l'une de ses amies avait reçu en étrennes une parure de vrais brillants..... Cette humiliation était poignante, cette infériorité insupportable!... La poupée de Clotilde n'avait que des turquoises!

Noémi parcourut en quelques secondes un laps de temps composé d'un grand nombre d'années; sa cousine avait épousé un homme bête et méchant, parce qu'il était fort riche, beaucoup plus riche qu'elle. Mais, hélas! Clotilde était blasée, même sur les jouissances de la richesse; et d'ailleurs elle rencontrait chaque jour des femmes qui étaient encore plus riches qu'elle. Elle voulut lutter de dépenses; elle compromit la fortune de son mari, et dix ans après son mariage elle était enfermée à la campagne, dans une habitation solitaire, en com-

Digitized by Google

pagnie de son mari, qu'elle n'estimait pas, et qui le lui rendait bien.

« Veux-tu avoir une destinée semblable à celle de Clotilde ? » dit une voix harmonieuse.

« Non ! oh ! non ! » s'écria Noémi ; « Madame la fée de la Sagesse, enseignez-moi ce qu'il faut faire pour ne point ressembler à ma cousine.

— Heureuse enfant, n'as-tu pas ta mère ? Suis ses exemples, agis comme elle ; n'ayant point de vanité, elle n'a point de déceptions, point d'envie ; elle a rejeté bien loin ces plaisirs vides qui absorbent la meilleure partie de l'existence, et aussi toutes les ressources dont la charité pourrait disposer ; ses heures, toujours consacrées à une occupation utile, s'écoulent sans qu'elle connaisse l'ennui qui dévore les femmes frivoles. Sa conscience, toujours tranquille, donne à ses yeux le pur et radieux regard qui illumine sa maison. Son mari la chérit, la vénère, parce qu'elle est toute indulgence, toute générosité ; tu peux être heureuse, va ! tu n'as qu'à l'imiter. Pour te souvenir toute ta vie de ce moment solennel, garde toujours le trousseau de ta poupée ; ce sera une relique. »

Le lendemain, un doux visage se penchait encore sur le chevet de Noémi ; cette fois il ne s'agissait plus d'une apparition ; c'était sa mère qui venait l'aider à s'habiller. L'enfant jeta ses bras autour du cou de Mme Danreau, et l'embrassa avec une effusion plus vive encore que de coutume. Après avoir dit sa prière du matin avec une ferveur qui attendrit Mme Danreau, l'enfant alla embrasser son père ; puis elle passa la revue de ses jouets, et trouva que le trousseau surtout était charmant.

Lorsque le déjeuner fut terminé, Mme Danreau voulut monter à la mansarde du professeur de musique, pour lui annoncer la bonne nouvelle : des leçons à dix francs par séance, données à la fille de la riche Mme d'Avrilly, étaient une fortune pour le vieux musicien. Noémi demanda la permission d'accompagner sa mère, et elles montèrent ensemble les quatre étages qui les séparaient de la mansarde bien connue de Mme Danreau.

« Vous êtes mon bon ange, » disait le professeur en réponse à la nouvelle qui lui était donnée. « Ah ! Madame, soyez bénie ! Que Dieu vous rende, dans votre enfant, le bien que vous faites ; puisse-t-elle vous ressembler ! »

Quand Noémi rentra chez elle, sa mère s'aperçut qu'elle tenait à la main l'un des mouchoirs de sa poupée.

« Qu'as-tu donc là ? » demanda Mme Danreau en riant.

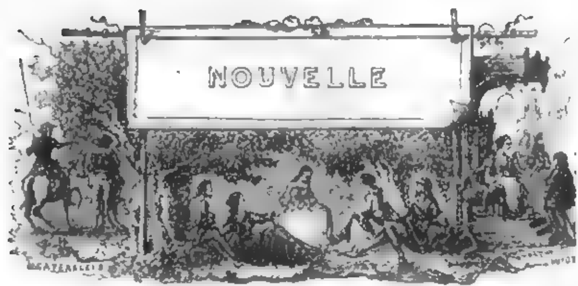
« C'est une relique, » répondit gravement la petite fille.

« Qu'est-ce que cela signifie ? » dit à son tour M. Danreau.

Alors l'enfant, qui n'avait gardé qu'une vague perception de son rêve, le raconta avec toutes les lacunes qui se produisaient dans son imagination, incapable de retenir les détails qui échappaient à sa compréhension ; ses parents n'y comprirent presque rien ; mais, en voyant sa fille devenir chaque jour meilleure et plus raisonnable, M. Danreau avait coutume de dire en riant : « Il est évident qu'une fée a passé par là. »

La fée existait en effet : c'était la femme sensée et charitable, la digne mère de famille.

EMMELINE RAYMOND.



MIEUX VAUT TARD QUE JAMAIS.

Suite.

V.

Mlle Bruneville n'éprouva pas un médiocre étonnement le lendemain soir quand la porte de son salon s'ouvrit devant Mlle de Branefort.

« Vous ici, Thérèse ! » s'écria-t-elle.

« Moi, Fanny ; et devinez pourquoi.

— Mais pour me voir, pour voir votre famille.

— Sans doute ; mais ajoutez en plus pour aller au bal. »

Le calme sourire de Mlle Bruneville se changea en un franc éclat de rire.

« Je viens au bal, » disait Thérèse de sa grosse voix, le chapeau enfoncé sur le front, le parapluie sous le bras, dans sa tenue de voyageuse enfin, qui ne valait guère mieux que sa tenue de campagnarde.

« Vous supposez bien que ce n'est pas comme danseuse, » reprit-elle gaiement ; « mais il me prend envie de me rasseoir une fois sur vos banquettes de velours, et de jouer un soir le rôle de tapisserie.

— Ah ! je devine. Vous venez au bal pour le compte de vos nièces, qui vous ont parlé de la fête que doit donner notre receveur général.

— Précisément. Vous avez, ma chère Fanny, une pénétration exquise ; et pourtant vous vous êtes, une fois en votre vie, bien complétement trompée sur un caractère. Vous rappelez-vous notre conversation d'il y a huit ans ?

— Hélas ! oui, je me la rappelle.

— Elle s'améliorera, disiez-vous en me citant votre fameux proverbe.

— Je le dis peut-être encore, et je le répète : Mieux vaut tard que jamais. Un grand malheur, la mort de son fils, a porté le premier coup à sa fatale insouciance.

— Dites qu'il a augmenté sa malice et aigri son caractère.

— Momentanément, oui ; mais, sans le savoir, elle se trouve dans une phase de transition. Je l'attends au moment où, ayant fait litière de son bonheur intérieur, et négligée par le monde qu'elle n'occupera plus par sa beauté, elle se trouvera en face de la vie réelle, sans appui, car l'égoïsme révolte ; sans consolation, car elle n'a pas d'amis ; sans espérance, car elle n'a pas d'enfants. Ah ! Dieu tire parfois de merveilleux résultats de ces désolations intimes dont seul il connaît bien la profondeur.

— Fanny, vous philosophez admirablement et chrétiennement ; mais je ne vous crois plus. Mes nièces sont malheureuses comme les pierres avec cette femme, voilà le fait ; et après cela tous les discours sont superflus.

— Surtout après quarante lieues de voyage. Je vais vous montrer votre appartement, Thérèse, et vous commander à dîner ; après, nous causerons. »

Et quelques minutes plus tard elles causaient dans le salon coquet. On avait ouvert la porte au soleil, qui, au dehors, séchait les fleurs et les plantes mouillées par les pluies des jours précédents, et la vue du ciel épuré réjouissait fort Mlle Thérèse, qui n'oubliait jamais ses intérêts agricoles.

« Si, comme je l'espère, il fait ce beau temps-là à Branefort, » dit-elle, « on pensera à semer les orges.

— Il a dû vous en coûter de quitter Branefort en ce moment important, » dit Mlle Bruneville.

« Cela me coûte toujours de quitter mon vieux nid, Fanny ; outre que mes intérêts matériels en souffrent, mon oncle ne s'entendant pas aux travaux de la campagne, je suis très-nécessaire à ma pauvre sœur. Quand je ne suis pas là, son isolement est complet, car elle ne comprend personne, et personne ne la comprend. Mais je sais que mon voyage procurera un bonheur à mes nièces, et elles ont si peu de bonheur que je n'aurais pas voulu refuser de venir.

— Est-ce Béatrix qui vous a écrit ?

— Non, c'est Pauline. »

Et, comme Mlle Bruneville la regardait d'un air étonné, elle ajouta :

« Cette enfant aime tant sa sœur qu'elle désire plus vivement qu'elle, en quelque sorte, un plaisir qu'elle ne pourra pas partager.

— C'est bien cela. Enfant, je craignais que Pauline n'eût le caractère jaloux ; je me suis trompée.

— Oui, tant que Mme de Branefort a fait semblant d'aimer Béatrix, Pauline, sensible à cette injustice, avait quelquefois des accès de jalousie, les caresses qu'on prodiguait à Béatrix ne faisant que mieux ressortir l'indifférence qu'on avait pour elle. Mais, depuis la naissance de l'enfant qui a été exclusivement aimé, l'indifférence est aussi devenue le partage de Béatrix, et Pauline s'est mise à aimer passionnément sa sœur. Elles ne font qu'un cœur et qu'une volonté, ce qui dépite fort leur belle-mère. Y a-t-il longtemps que vous ne les avez vues, Fanny ?

— Oui. Depuis le jour où Clotilde confondit mes conseils désintéressés avec la curiosité indiscrète qui pousse certaines femmes à se mêler de ce qui ne les regarde pas, nous ne nous sommes fait que des visites de cérémonie. Quand elle m'a conduit ses filles, je ne me trouvais pas chez moi, mais j'en ai beaucoup entendu parler.

— Qu'en dit-on ?

— Beaucoup de bien. Le monde, qui a l'esprit malin et le regard clairvoyant, a trouvé étrange la séquestration de cet hiver. On a rappelé qu'autrefois Mme de Branefort, pour ne pas manquer une fête, laissait son mari s'en aller seul à la Ville-Clotilde, s'il y avait affaire. Les amies des petites ont parlé, elles ont dit que Béatrix avait toujours pensé faire son entrée dans le monde cette année, et dans le monde on commence à chercher querelle à la belle-mère. Et puis, vous savez combien il est parfois cruel, ce monde élégant. Clotilde, pour lui, c'est le passé, c'est-à-dire l'usé, le fané ; Béatrix, c'est le présent. Or il tient beaucoup à se parer de cette jolie fleur qui est dans tout son éclat, et il murmurera contre ceux qui l'en priveront.

— Ah ! par exemple, je m'inquiéterais peu de ses murmures, si c'était par goût que Béatrix se privât de ses fêtes. Avec une belle-mère si peu raisonnable, il n'est pas étonnant que la petite ait l'esprit tourné à la mondanité. Et puis, définitivement, à cet âge on aime le mouvement, la danse, les fêtes, et quand surtout l'intérieur n'est pas agréable on se jette au dehors.

— Mon Dieu ! Thérèse, par leur position, vos nièces sont appelées à figurer dans le monde, et il est tout naturel qu'elles y aillent. Béatrix, que certains succès attendent, ne s'en fera pas, je l'espère, une nécessité.

— Elle ne ferait, dans tous les cas, que suivre les exemples qu'elle a sous les yeux. Ma belle-sœur, qui est si charmante dans le monde, est d'une nullité parfaite dans son intérieur.

— Elle a été mal élevée, cela l'excuse jusqu'à un certain point.

— Comment ! vous la défendez encore !

— Je ne défends pas la conduite qu'elle tient à l'égard de ses belles-filles, mais, comme je ne la crois pas foncièrement méchante, et que je sais qu'on a flatté en les satisfaisant tous les caprices de son caractère, j'espère qu'elle se rendra enfin à l'évidence. La vie pour cette pauvre femme a été un jeu jusqu'à la mort de son enfant. Un moment j'ai cru que ce sévère avertissement lui ouvrirait les yeux. Sa physionomie éventée avait pris ce je ne sais quoi de réfléchi qui, aux heures de solitude, s'imprime sur le visage après ou même pendant la première jeunesse ; et puis, ses propres pensées l'effrayant, elle a préféré s'étourdir et s'étourdir encore. Elle voudrait aimer ses belles-filles et s'en faire aimer, et, ne sachant où prendre le courage qu'il faudrait pour cela, elle se livre au triste plaisir de leur faire subir mille petites vexations. Elle n'a sur elles qu'une supériorité en quelque sorte matérielle, elle la leur impose. Quand elles désireront rester à la ville, elle ira à la campagne ; quand une chose ou une personne leur plaira, ce sera un motif pour que cette chose ou cette personne lui déplaise. Cela se raconte, et voilà pourquoi l'opinion publique lui est défavorable. Son mari est intelligent, ses filles sont intelligentes, et, au lieu d'essayer par l'étude et de bonnes lectures de s'élever à leur niveau, elle aime mieux rabaisser ces esprits au niveau du sien en leur interdisant toute conversation qui ne roule pas sur les petites nouvelles, les petites critiques, les petits intérêts. Elle a été jalouse de Pauline : la manière dont elle en parlait le témoignait hautement ; elle est à la veille d'être jalouse de Béatrix, et ce dernier sentiment produira des choses fâcheuses. La passion s'en mêlera tout de bon. La jalousie que lui faisait éprouver l'esprit dont Pauline est douée était quelque chose de vague, d'instinctif ; cette enfant lui est supérieure, mais elle ne définissait pas bien elle-même en quoi. Ici ce sera tout différent. La beauté de Béatrix se voit et se prouve ; si elle ne l'aime pas assez pour se réjouir des succès de la fille de son mari, elle va en éprouver une jalousie de femme, qu'elle sera forcée, par orgueil et par respect d'elle-même, de dissimuler, mais qui éclatera sous une forme ou sous une autre. Tenez, Thérèse, quand à ses mauvais sentiments on n'oppose pas à temps une digue salutaire ; quand, par conscience, on ne les domine pas, ils produisent d'effroyables ravages dans les cœurs et dans les familles. Je suis enchantée que Béatrix ne fasse pas son entrée dans le monde avec sa belle-mère. Les mettre en présence sur ce terrain serait préparer de nouvelles discordes, creuser l'abîme qui les sépare.

— Voilà pourquoi je vous disais, il y a huit ans, dans la prévoyance de ce qui arrive : Dans dix ans ces jeunes filles auront pour belle-mère une jeune femme. Ah ! si j'étais libre, je les emmènerais tout de suite à Branefort, et pourtant, mon Dieu ! je ne le dissimule pas, ce serait une triste résidence pour des jeunes filles : un intérieur composé de vieilles gens, une maison sur des rochers, et pas de voisins.

— Mais elles vivraient en paix.

— Ah ! oui ! je reste la maîtresse chez moi, l'ordre y règne, mais je n'impose mes goûts à personne, et que le temps soit au soleil ou à la pluie, mon humeur ne varie pas.

— En ce cas, vous n'avez pas changé, Thérèse ; mais dites-moi : comment vous y prendrez-vous pour faire venir vos nièces ?

— Je les demanderai tout simplement à leur père.

— Ne tardez pas trop alors, je vous le conseille, il faut du temps pour préparer les toilettes. Cette question pour une jeune fille a son importance.

— C'est vrai. Quant à l'invitation, je la regarde comme faite. J'irai chez Constance Dormur et je lui dirai : Tu donnes un bal, je m'y invite.

— Entre amies cela se fait ainsi. Voulez-vous écrire maintenant, Thérèse, et envoyer par un exprès votre lettre à la Ville-Clotilde ?

— Je ne demande pas mieux. S'il fait des façons pour accepter, je prendrai une voiture et j'irai moi-même demain. Aujourd'hui, franchement, je me sens fatiguée.

— Voilà sur cette table tout ce qu'il faut pour écrire ; je vais faire chercher un exprès, car le facteur rural n'allant, je crois, que tous les deux jours dans la commune où se trouve la Ville-Clotilde, cela nous donnerait trop de retard. »

Mlle Bruneville sortit, et Thérèse de Branefort, se plaçant devant la table, écrivit d'une écriture large et ferme le billet suivant :

« Je me suis enfin décidée, mon cher Robert, à venir passer quelques jours chez Fanny Bruneville ; il y a assez longtemps que je le lui promettais. Le voyage m'a un peu fatiguée, et c'est pourquoi je t'écris. J'ai une grâce à te demander. Constance Dormur donne un bal superbe dans huit jours. Si Clotilde n'y vient pas et que cela amuse ta fille Béatrix, que par parenthèse on dit charmante, je l'y conduirai. Je ne suppose pas que la fillette refuse donc je regarde cela comme arrangé.

« Tout le monde est bien à Branefort ; la récolte s'annonce bonne. A bientôt.

« Ta sœur affectionnée, « THÉRÈSE. »

P. S. « Que ces dames traitent entre elles la question de toilette, je ne m'en mêle pas. »

Sur cette dernière réflexion, Mlle Thérèse mit sa lettre sous enveloppe et écrivit l'adresse.

En ce moment Mlle Bruneville rentrait suivie de sa femme de chambre. L'exprès attendait. La missive lui fut remise, et, pendant qu'il chevauchait vers la Ville-Clotilde, les deux amies reprirent, en même temps que le travail facile des doigts, qui n'embarrasse ni n'asservit la pensée, cette conversation intime dont l'esprit et le cœur font les frais, et sur laquelle se projetait pour elles l'ombre charmante et mélancolique du souvenir.

Digitized by Google

VI.

M. de Branefort, après avoir mené jusqu'à quarante ans une vie oisive, s'était tout d'un coup aperçu que cette oisiveté lui devenait de plus en plus pesante. Un peu lassé du monde, voyant se maintenir, par la différence des goûts entre sa femme et lui, la différence d'âge qui existait entre eux, et qui aurait pu être peu sensible à l'heure présente, il n'aspirait plus qu'au calme absolu des champs. Les hommes qui se sentent vieillir éprouvent souvent à la fois ce besoin de repos, mêlé à une sorte d'activité physique tardive qui les dévore. Il s'occupait donc de je ne sais quelle petite industrie dont il voulait doter son pays, et passait une grande partie de l'année à la Ville-Clotilde, une jolie maison de campagne du plus riant aspect, où il se fût trouvé presque complétement heureux si le bon accord eût existé entre sa femme et ses filles, et si son goût nouveau pour la retraite fût devenu le leur.

Nous allons devancer l'exprès envoyé par Thérèse de Branefort, et voir un peu ce qui se passe à la Ville-Clotilde. Il est dix heures du matin. Dans un salon, dont la fenêtre ouvre sur les pelouses veloutées du jardin anglais, travaillent deux jeunes filles : ce sont les deux enfants avec lesquelles nous avons fait connaissance au début de cette histoire.

Béatrix, debout devant une glace, ajuste à sa taille élancée une veste zouave dont Pauline reprend les coutures, et dans le miroir se reflètent leurs deux visages. Béatrix est une ravissante fille de dix-huit ans : la jeunesse resplendit en elle ; ses traits sont harmonieux et distingués, sa taille sans défauts ; des cheveux et des sourcils noirs sur un front d'albâtre, un coloris brillant sur les lèvres et les joues fondu dans la neige de la peau, rendent sa beauté éclatante.

Pauline, à dix-neuf ans, ne rappelle en aucune façon l'enfant chétif et malingre que nous avons connue. Elle s'est mal développée, mais elle s'est développée. C'est une bossue vigoureuse. Sur la taille exiguë, déformée, sur les épaules d'une carrure puissante, est posée sans grâce une tête d'une disproportion choquante, mais qui ne manque pas d'une certaine beauté. Cette figure blanche, animée, éclairée, illuminée par deux grands yeux intelligents et rêveurs, a un charme tout particulier.

En ce moment Pauline reprenait, avec une remarquable adresse, ce que le petit vêtement essayé par sa sœur avait de défectueux.

« Baisse-toi, » disait-elle, « il y a un pli sur l'épaule, il faudra reprendre la couture. »

Et comme, bien qu'elle se dressât sur la pointe des pieds, et qu'elle allongeât le plus possible ses bras et ses longues mains osseuses, elle ne pouvait atteindre facilement à l'épaule de Béatrix, qui pourtant renversait en arrière sa taille souple, celle-ci se laissa tomber sur un genou et dit en riant :

« Là, suis-je bien ainsi ? »

Et Pauline, après l'avoir regardée un instant avec une admiration mal dissimulée, répondit avec un demi-sourire :

« Très-bien. »

Après la veste, ce fut le tour d'un réseau que Pauline voulait orner d'un ruché. Il fallait voir avec quel art elle disposait sous les mailles les beaux cheveux lustrés, comme elle faisait valoir leurs coquettes ondulations.

« Auras-tu bientôt fini, Pauline ? » demandait Béatrix de temps en temps.

Mais Pauline ne se pressait pas, elle voulait rendre seyante et gracieuse cette coiffure qu'elle imaginait pour sa sœur, et elle prenait son temps.

« Voici maman ! » dit enfin Béatrix en se relevant vivement ; « elle va gronder, nous avons encore sali le salon. »

En effet, des brins de soie et de petits morceaux de ruban marquaient la place des essais. Pauline se courba, prit rapidement entre ses doigts ce qu'il y avait de plus apparent, et le jeta par la fenêtre ouverte. Comme elle se rasseyait, la porte s'ouvrit, et une femme entra.

Il y avait dans ce salon un portrait à l'huile représentant Mme de Branefort à vingt-deux ans ; elle en avait trente, et personne, au premier coup d'œil, n'aurait pensé qu'il avait en présence la copie et l'original. La copie avait éternellement pour elle l'opulente chevelure blonde, la fraîcheur éclatante, la forme gracieuse et jeune, les contours arrondis ; l'original avait perdu tout cela. Cette jolie Clotilde, dont la grâce et la gentillesse, unies à vingt ans, avaient usurpé un moment le nom de beauté, n'était plus que l'ombre d'elle-même ; et, comme elle n'avait ni véritable élégance dans la taille, ni cette physionomie qui conserve l'éclat des yeux, ce n'était plus qu'une petite femme au teint plombé, d'assez vulgaire tournure, d'une maigreur excessive, et qui ne rappelait en rien la Clotilde que chacun se rappelait avoir connue si séduisante à quelques années de là. Et qu'avait-il fallu pour détruire cette beauté de convention ? Un grand chagrin et deux maladies graves, après lesquelles elle était demeurée d'une santé délicate et d'une humeur sombre. Clotilde, la rieuse, la fraîche, l'insouciante Clotilde, était définitivement remplacée par une femme débile, fanée, à la physionomie souffreteuse et inquiète, à l'air ennuyé.

Elle répondit en bâillant au bonjour que lui adressèrent ses belles-filles, et alla s'asseoir dans un fauteuil placé près de la fenêtre ouverte. Elle resta là une demi-heure, regardant sans la voir la riche campagne qui déroulait sous ses yeux ses prairies, ses champs aux sillons bruns, ses arbres au feuillage naissant.

Béatrix et Pauline travaillaient en silence.

« Que fais-tu là, Béatrix ? » demanda enfin Mme de Branefort.

« Une veste, maman, » répondit la jeune fille, qui se leva avec empressement et s'approcha d'elle pour la lui montrer.

« Une veste ? Cela est très-mal porté. Et Pauline s'en fait-elle une aussi ? »

La question était au moins maladroite, ces vêtements de fantaisie ne pouvant s'ajuster sur la taille contrefaite de la jeune fille.

« Non, Pauline ne s'est occupée que de moi, » répondit Béatrix en se rasseyant.

« Laquelle de vous a joué du piano ce matin ? » demanda encore Mme de Branefort, qui avait évidemment envie de gronder.

« C'est moi, » dit Pauline sans lever les yeux.

« Je m'en doutais ; tu choisis toujours ce moment pour ce tapage musical qui me porte horriblement sur les nerfs. Je dors cependant si peu que je serais bien en droit de demander qu'on respectât mon sommeil. »

Cette dernière phrase, prononcée de ce ton aigre-doux particulier aux gens dont la mauvaise humeur ne cherche qu'une issue, ne put recevoir de réponse. M. de Branefort entrait en ce moment. Lors de son mariage avec Clotilde, ceux qui l'avaient blâmé alléguaient une très-grande différence d'âge entre eux. Par le changement prématuré de la jeune femme, cette différence paraissait ne plus exister. Ces quelques années écoulées, qui avaient flétri la beauté de la femme, avaient à peine éclairci sur le front du mari ses cheveux noirs mêlés de cheveux gris.

Il tenait une lettre dépliée à la main.

« J'ai une étrange nouvelle à vous annoncer ; » dit-il, « Thérèse est à N***. »

Un cri d'étonnement échappa à Béatrix ; Mme de Branefort le regarda, profondément surprise aussi ; une singulière expression de joie contenue parut sur la figure de Pauline.

« Voici ce qu'elle m'écrit, » reprit-il.

Et il lut en partie le court billet écrit par Mlle de Branefort.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

(La suite au prochain numéro.)

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *Chercher*.

CLEF DIPLOMATIQUE

AL CILSOEM OL BYSSYLD.

Fias tild my dodo pmilto, onpmono to m'osbier,
Iwro al dypmoya chyrnild ga'alo noro yeno y fier,
Mocdreco to gaelzo yls, nil olvyld pcol yenoo,
Diarloz fors fidro yne eoddo dodo ylenoo;
Y m'iesoya vyfire tilloz al boa to nem,
Sasboltoz, fias od mae, fidro koldem pypem
Biar no saefro al elsdyld miel tos praeds to my viamo
Ga'onbirdc ol s'olvauyld chygao jiar gao s'ociamo.
Foloz; baes, yddoldcfo, ociadoz al socrod
Gao ta pilhoar eldeno al cilvetold tescrod
Narnaro y nil iroemmo yvel gao jo m'obylcho
Yax tiax ylkos pmiddes sias moar hornelo pmylcho:
Guylt y teoa, chygao sier, fias yaroz ted : soekloar,
Biar ga'em sied diajiars pil, jo fias tillo nil cioar;
Breoz olciro, olvyld, breoz biar ga'y diado hoaro
Mo pilhoar to vynemmo y fis cidos tonoaro.
— Mo nilto yasse n'yddold, no tedos fias diad pys.
— Mo nilto yary sil dear, nyes lo fias brossoz bys;
Silkoz, s'em vyad byrvies saper sos oxekolcos,
Gao s'il ocmyd vycdeco osd vems tos ybbyrolcos;
Mo viuor nydorlom, mae soam, osd fesedo
Byr mo cymno, my byex od my soroledo.
Mos krylts saccos ta nilto!...... ybros oax c'ost mo feto,
C'osd m'hoaro tos rokrods y my broncoro reto;
C'osd my tocobdeil sias mo nysgao od mo vyrt
Ga'yfoc dresdosso al jiar il tofiemo..... drib dyrt.
Nyes m'ylko ta viuor gao m'yeoam od m'olvylco
Polessold dias mos toax, gae syeldonold tesbolso
Mos siels ta tofiaonold od mos omyls ta cioar
Y chiese, choro olvyld, mo chonel ta pilhoar.

OTNO SENILID.

RENSEIGNEMENTS

N° 11,134, *Aisne*. Le volume de M. Lafenestre coûte 2 francs. — *L'ermite des Alpes*. La combinaison indiquée est fort bonne ; il n'y a rien à y changer. Merci pour cette bonne lettre. — *N°* 12,677, *Ardennes*. Pour traiter cette question, il serait nécessaire d'avoir des connaissances médicales que je ne possède pas ; de plus, ce sujet nous *serait interdit par la loi*, qui ne permet pas de traiter des questions *étrangères au cadre habituel*. — *N°* 16,453, *au Havre*. Dans une entreprise semblable à celle de la *Mode illustrée*, tous les détails sont étudiés à l'avance. Pour introduire le changement désiré par Mme *Brt*...., le journal devrait coûter le double du prix actuel, et cela ne conviendrait pas à l'immense majorité de nos abonnées ; en tout cas, ce point ne peut faire le sujet d'une *réclamation*. On réclame seulement ce qui est dû, et nous n'avons jamais pris l'engagement de donner ce que Mme *B*..... demande. — *N°* 18,743, *Maine-et-Loire*. Le linge de la maison est marqué avec les deux initiales du mari ; le linge de la femme porte l'initiale du prénom de celle-ci, et l'initiale du nom de famille de son mari. On cède la place la plus rapprochée du feu à la dame qui arrive la dernière. — *Lucile M*...., *à Paris*. Des personnes parfaitement dignes de foi m'affirment que M. Jacowski, dentiste, rue de l'Échelle, 5, a résolu le problème d'extraire les dents *sans douleur*, non-seulement de sa part, mais de celle des patients. Essayez. — *N°* 39,552, *Indre*. Gilet de piqué, cravate de mousseline blanche le soir ; gilet en étoffe unie pour le jour. Je dois ajouter à ces indications, que je suis tout à fait incompétente lorsqu'il s'agit de la toilette [illegible]. Point de robe de foulard l'hiver. Si le taffetas bleu n'est pas [illegible] très-claire, il ne peut être porté sous la tarlatane blanche ; [illegible] pourrait la recouvrir, avec de la tarlatane blanche de même [illegible]. Le n° [illegible] des *Patrons illustrés* contient un pâtron de veste coin [illegible]. Je ne comprends pas la question relative au mobilier [illegible] écrit à M. Unger, rue Jacob, 56. Cela est bien suffi[illegible] moins 40,000 lettres par an. — *N°* 30,460, *Corrèze*. [illegible] n° 2 contient un petit pardessus qui peut être exé[illegible] petite fille. — *N°* 3,193. Le sujet désiré ne convien[illegible] couvre-pieds. Je regrette de ne pouvoir promettre le [illegible] me demande. Lorsqu'il s'agit de dessins ayant une dimension déterminée, il faut s'adresser à un dessinateur spécial. Écrire à M. Simart, rue Rambuteau, 64. — Mme *L., au Havre*. Pour tout patron, autre que ceux publiés par nous, s'adresser directement à Mlle Florin, rue du Faubourg Saint-Jacques, 35, en lui envoyant les mesures. Le patron que l'on désire, exécuté en grosse mousseline, coûterait environ 6 francs. — *N°* 19,908, *Isère*. En affirmant à nos abonnées qu'elles pouvaient compter sur moi, je ne pouvais faire allusion qu'à la composition du journal, à mes constants efforts pour son amélioration. Je n'ai pas.... malheureusement...... le pouvoir de protéger, et je ne connais personne au ministère de la guerre. — *Dunkerque*, Mme *M*... *M*... Je regrette vivement de devoir répondre à cette trop aimable lettre par un refus ; nous ne publions ni *initiales*, ni *noms*, car, ne pouvant faire de différence entre nos abonnées, il faudrait publier 33,000 noms, 66,000 initiales..... Il n'y aurait plus de place pour d'autres objets. Pris note de la demande relative au cygne.

AVIS IMPORTANT.

Nous prions nos abonnées des départements qui ont écrit à l'Administration pour recevoir leur renouvellement à Paris, de vouloir bien nous adresser sans délai un mandat sur la poste, pour ne pas subir de retard dans l'envoi du journal. Les recouvrements étant presque toujours pour nous sans résultat, nous avons dû y renoncer.

Nous prions les personnes qui se sont abonnées à l'édition avec *Patrons illustrés*, dans le cas où elles n'auraient pas reçu le numéro du journal contenant cette *annexe*, de ne pas nous accuser d'un retard dans l'*envoi*. Elles auront oublié d'accompagner leur demande ou leur réclamation d'une de leurs dernières bandes, qui se trouve collée sur l'enveloppe. Sans cette bande, il est impossible à l'Administration d'un journal quelconque de faire régulièrement son service.

Nous invitons nos abonnées de *Paris*, dont l'abonnement expire fin janvier, et qui voudraient joindre à leur abonnement les *Patrons illustrés*, à payer d'abord la quittance de renouvellement *qui leur sera présentée du* 15 *au* 28 *courant*, et à nous adresser ensuite des timbres-poste pour les *Patrons illustrés* qui ne peuvent être pris que pour le même laps de temps que l'abonnement.

Il est indispensable d'indiquer en même temps le numéro de la *quittance payée*.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

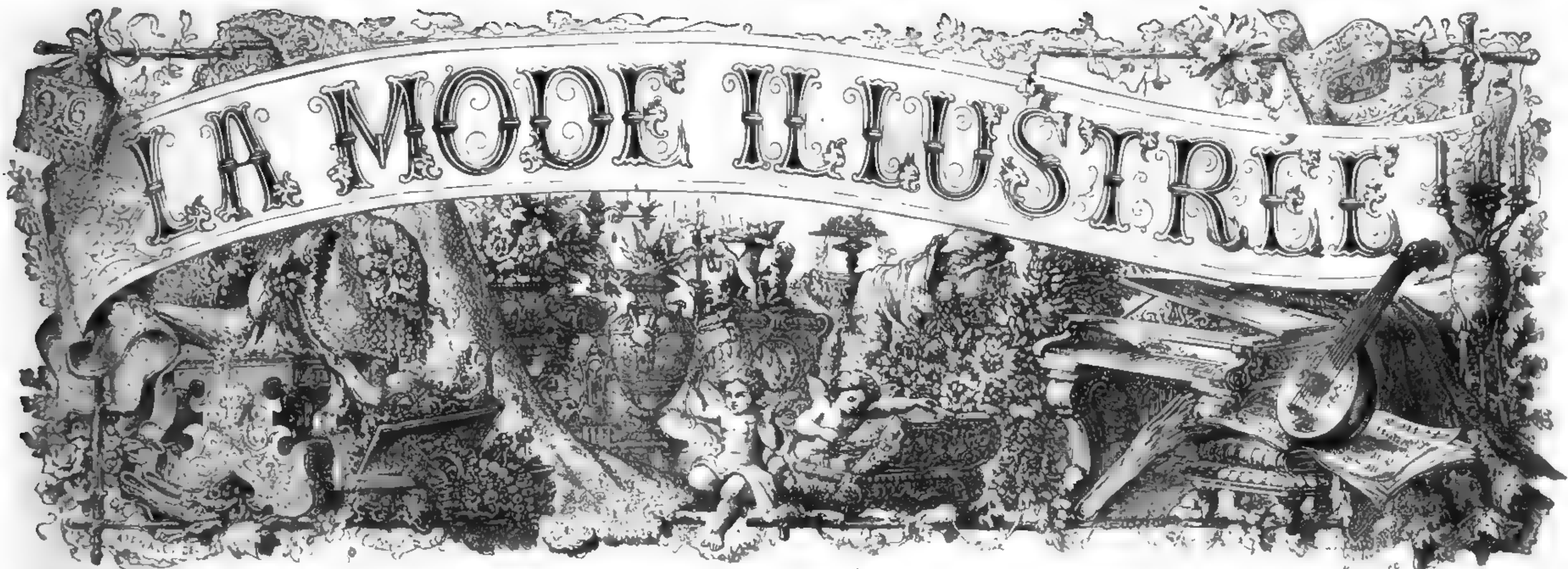
100 K RACE G

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Quand on est vieux, l'on doit agir plus que quand on était jeune.

Digitized by Google

N° 5. CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 31 janvier 1864.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

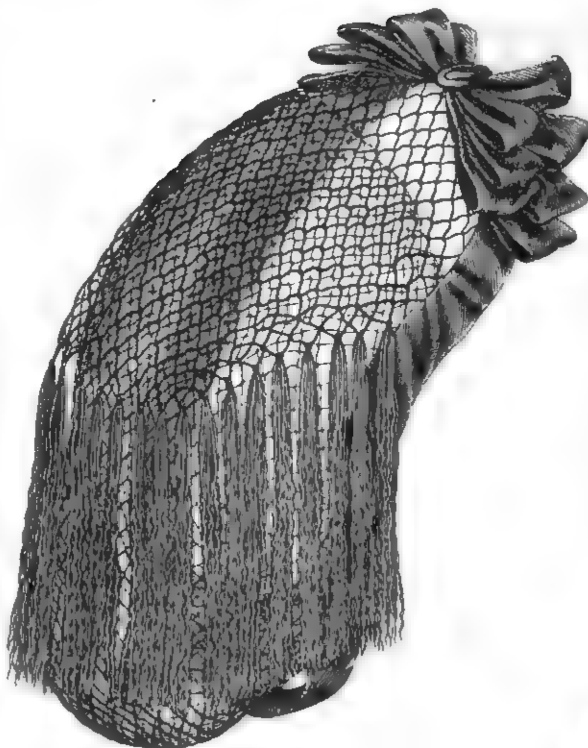
PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

Résille au filet avec fanchon.

MATÉRIAUX : 20 grammes de soie de cordonnet; un moule ayant 1 centimètre 1/2 de circonférence; 2 mètres de ruban de taffetas, ayant 3 centimètres de largeur; 62 centimètres de ruban élastique; une broche en jais ou bien en métal.

Notre modèle est fait en soie bleu Mexico, prise *triple* pour le fond comme pour la fanchon. Sur le moule ci-dessus indiqué on monte 18 mailles, l'on travaille toujours en *allant* et *revenant*. Avec le 2e tour commence l'augmentation, c'est-à-dire, que dans chaque première maille de chaque tour on fait deux nœuds. Le 14e tour se compose de 31 mailles, et l'on maintient ce nombre sans augmentation jusqu'au 48e tour; depuis ce tour on diminue dans la proportion observée pour augmenter, et l'on fait des deux premières mailles de chaque tour une seule maille. Le 52e tour est fait avec la soie prise sextuple au lieu d'être triple, mais dans le tour suivant on laisse de côté trois brins de chaque maille. On continue la diminution telle qu'elle vient d'être indiquée, jusqu'à ce que l'on n'ait plus que 16 mailles.



RÉSILLE AU FILET AVEC FANCHON.

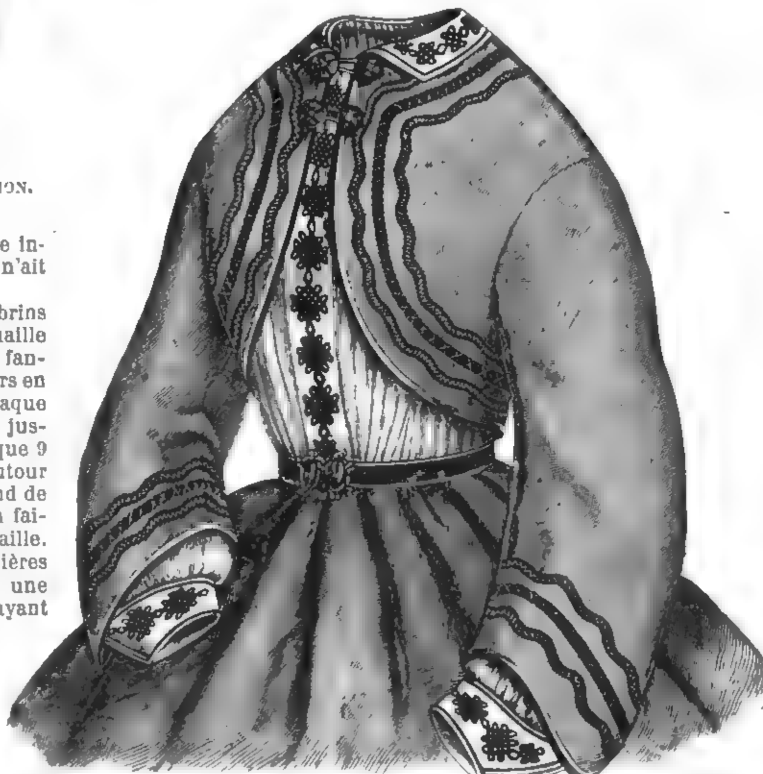
Alors on travaille dans les 3 brins laissés de côté dans chaque maille du 52e tour, afin d'exécuter la fanchon. Les tours se font toujours en *allant* et *revenant*, et dans chaque tour on diminue une maille, jusqu'à ce que l'on n'ait plus que 9 mailles. On exécute ensuite autour de la fanchon, et aussi du fond de la résille, un tour au filet, en faisant une maille dans chaque maille. Dans chacune de ces dernières mailles de la fanchon on noue une houppe de 36 à 40 brins de soie, ayant 11 centimètres de longueur. Le fond est bordé avec un ruban de taffetas noir, ayant 2 centimètres de largeur, dans lequel on passe le cordon élastique. On dispose sur ce cordon le fond de telle façon que depuis le milieu il y ait de chaque côté un espace d'environ 34 centimètres, plat, et que la résille soit froncée, surtout par derrière. Sur le ruban noir qui borde la résille on pose un ruban bleu Mexico, ayant 3 centimètres de largeur et 38 centimètres de plus que le tour de la résille; ce surplus est cousu de façon que le ruban tombe plus bas que la résille en suivant sa forme arrondie; on peut aussi le séparer en deux pans. Le diadème est formé avec le même ruban; il se compose pour chaque côté de 7 boucles, ayant chacune 8 centimètres de longueur; cinq de ces boucles s'inclinent par devant, les deux autres sont dirigées un peu sur le fond; la broche remplace la *traverse* du nœud, mais on peut y substituer un bout de ruban.

Veste persane.

Notre modèle est fait en drap écarlate, richement brodé en soutache noire. Le gilet est en velours noir. Il est fermé avec des boutons pointus en métal doré; la veste est doublée en taffetas noir et ornée de grelots en passementerie noire.



VESTE PERSANE.



VESTE SIGNORINA.

Digitized by Google

Veste signorina.

Cette veste diffère seulement par les ornements des modèles précédemment publiés; elle est faite en cachemire bleu doublé de taffetas noir; la garniture se compose d'un ruban de velours noir, traversé par une couture en croix faite avec de la soie blanche de cordonnet; de chaque côté de ce ruban se trouve un étroit galon noir disposé en ondulations, et également recouvert avec une couture en croix, faite en soie blanche; le bord inférieur des manches est un peu arrondi vers la couture du coude. Deux boutons ferment la veste par devant.

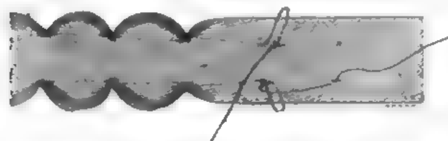
Cravate en mousseline blanche.

MATÉRIAUX : Mousseline fine; soie noire très-fine; dentelle de Valenciennes.

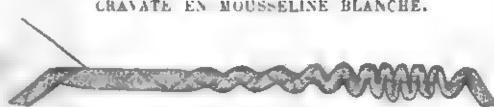
Le dessin représentant un pan de cette cravate indique à nos lectrices une sorte de broderie en relief d'un genre tout nouveau et d'une exécution à la fois prompte et facile.

La cravate se compose d'une bande de mousseline ayant 10 centimètres de largeur, 1 mètre 6 centimètres de longueur, ayant tout autour un ourlet très-étroit; les extrémités sont taillées en pointe et ornées de la façon suivante. On place d'abord une dentelle de Valenciennes légèrement froncée, et l'on recouvre la couture de cette dentelle avec une bande froncée ayant 3 centimètres de largeur, coupée en biais; on replie les deux bords de cette bande l'un sur l'autre, de telle sorte qu'elle ait seulement 1 centimètre 1/4 de largeur, et qu'elle soit *double*;

CRAVATE EN MOUSSELINE BLANCHE.



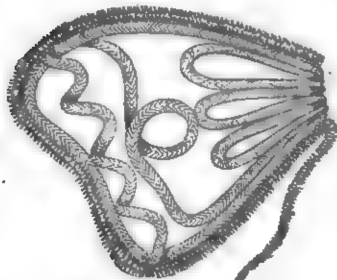
1er DÉTAIL DE LA CRAVATE.



2e DÉTAIL DE LA CRAVATE.



3e DÉTAIL DE LA CRAVATE.



AILE INFÉRIEURE.

on passe sur chaque côté long de la bande ainsi préparée du fil très-fin, à l'aide duquel on forme les ondulations. Afin de rendre la démonstration de ce travail aussi claire que possible, ce fil est représenté en noir, par des lignes très-fines, aux places où il passe *sous* l'étoffe; plus fortes lorsqu'il est *sur* l'étoffe, pour la serrer de distance en distance afin de former les creux; le fil est soigneusement fixé à l'extrémité de la bande, à l'*endroit*, et à un quart de centimètre de distance; on pique ensuite l'aiguille de dessous en dessus, à une très-petite distance du premier point, enveloppant ainsi avec le brin le bord de la bande. Pour fixer chaque creux, on fait une petite croix (après avoir tiré le fil); sur le bord inférieur du dessin, représentant le 1er *détail* de la cravate, cette croix est marquée par un point indiquant la place où l'on pique en dedans, par une petite croix la place où l'on pique en dessus; sur le bord supérieur on verra cette croix en voie d'exécution, mais le fil n'est point serré, afin que l'on puisse se rendre compte de sa direction. Après avoir marqué tous les creux d'un côté, on en fait autant sur le côté opposé, puis on pose la bande sur l'ourlet de la cravate, et on la fixe par une couture *point d'arêtes*, exécutée avec de la soie noire très-fine.

Les contours du bouquet sont tracés sur la mousseline, puis on les recouvre avec une bande dont le 2e *détail* représente la préparation, pour l'une des feuilles longues. On prend une bande de mousseline en droit fil, ayant 1 centimètre de largeur, 10 à 12 centimètres de longueur; on replie ses bords de façon qu'elle soit quadruple; à chaque extrémité on laisse un petit morceau intact; le reste est traversé en zigzags avec du fil fin, que l'on serre plus ou moins, selon que les ondulations doivent être plus ou moins rapprochées. Le milieu de la bande représente la pointe de la feuille; on la fixe à sa place en exécutant au milieu de la feuille une couture en croix, faite avec de la soie noire. Les bouts intacts forment la tige, et sont fixés par quelques points noirs. Les petites fleurs sont préparées comme les feuilles, mais la bande n'a que 4 centimètres de longueur pour chaque fleur, et ses bouts sont disposés pour former le calice; chaque petite fleur a 4 pétales, et leurs nervures sont faites avec de la soie noire, comme celle du calice. Les tiges sont exécutées avec du coton de moyenne grosseur, et se composent de deux rangs *contrariés*, de points *devant*.

Le 3e *détail* démontre l'exécution de l'une des grandes fleurs et des boutons. On prépare une bande pareille à celle qui encadre la cravate; on la coupe en biais en lui donnant une largeur d'un centimètre 1/2. Sur l'un des côtés longs on prépare les ondulations; il en faut 6 pour une fleur, — 3 pour un bouton. Les pétales intérieurs sont préparés sur l'autre côté long, mais, outre que l'on fait les creux plus *accusés* au moment où l'on veut serrer le fil, on fait quelques points afin de serrer en même temps une partie de la bande; on cache aussi bien que possible les bouts de la bande, et l'on fixe la fleur à sa place en exécutant avec la soie noire les nervures indiquées sur le dessin.

L'encadrement peut être limité à chaque pan, ou prolongé sur toute la cravate.

Papillon.

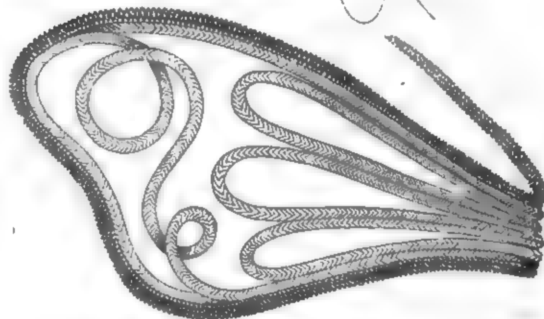
MATÉRIAUX : Lacet d'or; bouillonné d'or; cordonnet fin en or; soie très-fine, cerise, — bleu clair, — brune, — blanche, — noire.

Nous avons plus d'une fois prévenu nos lectrices que la mode continuait à favoriser l'emploi des papillons comme ornement de coiffure et même de robes de bal.

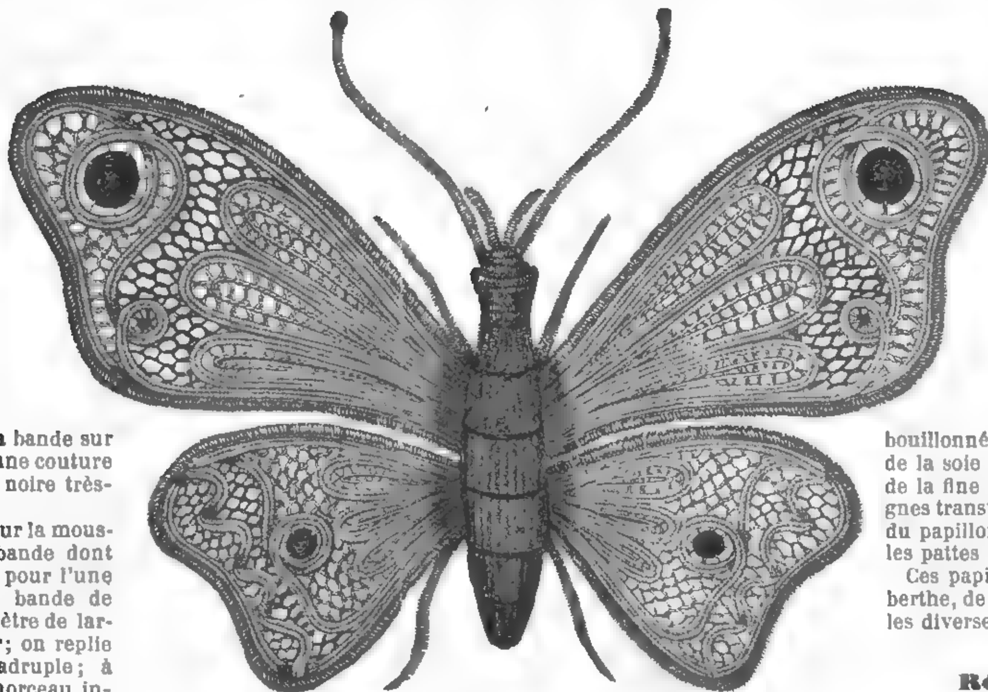
Trois dessins sont consacrés à l'exécution du papillon : l'un représente une aile inférieure, l'autre une aile supérieure, le troisième, enfin, est le papillon entier.

On commence par calquer sur du papier les contours de chaque aile, tels que nos dessins les indiquent; on coud ce papier sur de la toile cirée, puis on place le lacet d'or comme l'indique le dessin, en le cousant avec de la soie jaune très-fine; on exécute ensuite les *jours* de dentelle tels qu'on les voit sur le dessin qui représente le papillon entier. Les trois feuilles ovales de chaque aile sont remplies avec de la soie blanche, et nervure en cordonnet d'or; l'entourage de ces trois feuilles est fait en soie cerise, le bord extérieur en soie bleu clair. Les pois foncés se composent d'abord d'une *roue* faite avec de la soie blanche, entourée avec de la soie brune, et finalement encadrée avec de la soie noire. L'encadrement de chaque aile se compose de bouillonné d'or, dans lequel on passe un fil d'archal très-fin, ayant 3 centimètres de plus que la longueur voulue pour encadrer l'aile; cet excédant forme une patte; le bouillonné est rattaché au lacet d'or par un brin noir et un brin blanc en soie. Le corps du papillon est formé avec un peu de ouate; à un demi-centimètre de distance de l'extrémité réservée pour la tête, on serre fortement la ouate, et l'on donne une forme allongée à l'extrémité opposée. On recouvre ce corps avec un morceau de soie jaune bien tendu; on forme les antennes avec des morceaux de bouillonné d'or, traversés par un fil d'archal très-fin; on coud une perle noire sur chaque côté de la tête pour représenter les yeux; on coupe ensuite des morceaux de bouillonné d'or; on les coud en travers pour la tête, en long pour le corps; on cache les points de jonction des morceaux de bouillonné en entourant le corps du papillon avec de la soie brune prise double ou triple, ou bien de la fine chenille brune; ceci représente les lignes transversales ou *anneaux* qui divisent le corps du papillon. On assemble les ailes et l'on courbe les pattes en consultant la disposition du dessin.

Ces papillons peuvent servir pour agrafes de berthe, de manches courtes, et figurent aussi dans les diverses coiffures que l'on exécute.



AILE SUPÉRIEURE.



PAPILLON.

Résille en ganse de soie.

MATÉRIAUX : 70 mètres de ganse de soie; 3 mètres 30 centi-

Digitized by Google

mètres de ruban de taffetas noir, ayant 10 centimètres de largeur ; 1 mètre 65 centimètres de même ruban, ayant 2 centimètres de largeur ; 3 mètres 60 centimètres de grosse chenille montée sur du fil d'archal ; un peu de tulle noir roide ; ruban élastique.

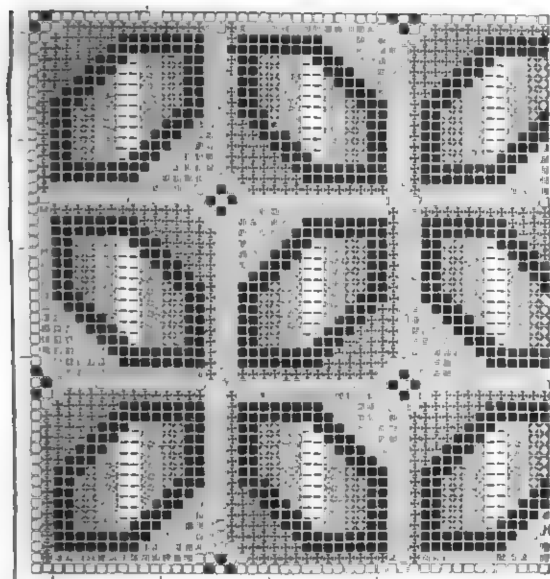
Trois dessins sont consacrés à ce travail ; l'un représente la résille terminée ; le second est le fond (grandeur réduite) étendu ; le troisième, enfin, est le travail, de *nœuds* en grandeur naturelle, qui compose la résille.

Pour faire ce travail on se munira d'un lourd coussin rempli de sable, ou d'un *plomb* servant aux travaux de couture, sur lequel on attachera les morceaux de ganse avec de fortes épingles. Le fond étant arrondi, les morceaux de ganse ne peuvent être de longueur égale ; les plus longs (il y en a quatorze) ont chacun 3 mètres 15 centimètres de longueur ; c'est par eux que l'on commence. On fixe chaque morceau sur le coussin par le milieu de sa longueur, de façon que les deux côtés des morceaux soient parfaitement égaux ; l'espace qui sépare les différents morceaux doit être semblable à celui qu'indique le dessin représentant le travail des *nœuds* en grandeur naturelle (voir les bouclettes surmontant le premier rang de nœuds ; chaque bouclette est l'un des morceaux fixés par le milieu). On fait d'abord un rang composé de groupes de nœuds *sans* les bouclettes que l'on voit de chaque côté de ces groupes, le premier rang excepté ; chaque premier et chaque *dernier* groupe des autres rangs est toujours fait *sans* bouclettes. Chaque groupe *avec* ou *sans* bouclettes se compose de 4 doubles nœuds exécutés de la façon suivante : on divise ces morceaux fixés sur le coussin quatre par quatre ; on prend le premier et le quatrième morceau des quatre premiers morceaux, et l'on fait le nœud sur les deux morceaux du milieu. La place marquée *a* montre le premier procédé à suivre ; on dirige le morceau de gauche *sur* les deux morceaux du milieu, — celui de droite *sous* ces morceaux, on les entrelace comme le dessin l'indique ; la place marquée *b* indique comment il faut finir le double nœud. On dirige le morceau de gauche *sous* les morceaux du milieu, le morceau de droite *sur* ces derniers, et l'on croise les deux morceaux en consultant notre dessin ; on serre le nœud aussi près que possible, et l'on recommence depuis *, trois fois encore. Quand les quatre doubles nœuds sont terminés, on divise les morceaux (deux de chaque côté), et, dans l'exécution du groupe suivant, on emploie comme morceaux *du milieu* ceux qui ont été précédemment noués, — comme morceaux *pour nouer* ceux qui ont été employés en qualité de morceaux *du milieu*. On fait la deuxième rangée de nœuds à la distance indiquée sur le dessin, et entre chaque double nœud on fait une *bouclette ;* pour l'exécuter il suffit de ne point serrer très-près les doubles nœuds ; la bouclette du milieu doit être plus longue que celle qui la surmonte et celle qu'elle surmonte. L'extrême précision du dessin nous dispense de prolonger cette explication. Pour donner à la résille une forme convenable, on ajoute sur les côtés de nouveaux morceaux moins longs, qui augmentent le nombre des nœuds. Le dessin, représentant le fond en grandeur réduite, indique l'augmentation du nombre des nœuds ; le côté marqué par une rangée d'étoiles est le bord supérieur de la résille ; on la borde avec le ruban étroit dans lequel on passe un ruban élastique ayant 70 centimètres de longueur. On dirige les *fronces* formées par la résille sur son bord inférieur ; à cette place (entre les deux croix du fond de la résille), le côté froncé doit être contenu sur une longueur de 20 centimètres.

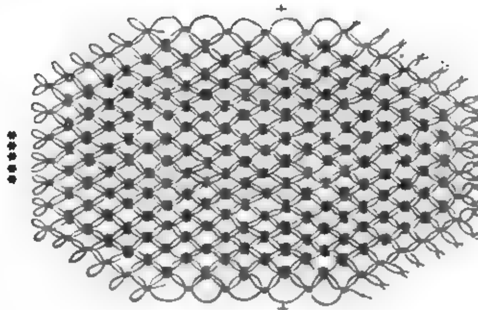
Sur le devant de la résille on pose une passe de tulle noir roide, dont les bouts atteignent les places marquées par une croix. Pour préparer cette passe, on prend un morceau de tulle double ayant 49 centimètres de longueur, 5 centimètres de largeur ; cette largeur diminue graduellement vers chaque extrémité, de façon à n'être plus que d'un centimètre 1/2. On place sur le bord de devant de la passe un fil d'archal recouvert de taffetas noir ; on coud la passe sous la résille, de façon que la première déborde un peu vers le milieu. On coupe 12 morceaux de large ruban de taffetas ayant chacun 14 centimètres de longueur, et l'on forme une boucle avec chaque morceau, en le pliant en deux et en formant au milieu un large pli ; on coupe un morceau de 16 centimètres pour la *traverse* du milieu. Le reste du ruban est divisé en deux morceaux égaux ; chacun de ces morceaux est fixé sur la passe à une distance de 10 centimètres l'un de l'autre, puis ils accompagnent la passe sur laquelle ils sont retenus par un point, de distance en distance ; depuis l'extrémité de la passe ils tombent librement de chaque côté. On pose 6 boucles de ruban sur chaque côté du dessus de la passe ; sur l'un des côtés on place une touffe composée de 30 bouclettes de chenille, ayant chacune 12 centimètres de longueur. La *traverse* est cousue sous la passe par devant, ramenée par dessus, et fixée à son extrémité opposée, de façon à séparer les boucles de ruban.



RÉSILLE EN GANSE DE SOIE.



DESSIN DE TAPISSERIE. — Explication des signes : ■ Noir. ■ Cramoisi. ■ Grenat clair. ■ Gris foncé. - Blanc. ○ Soie jaune.



FOND DE LA RÉSILLE EN GRANDEUR RÉDUITE.

Frange tricotée en laine,

POUR COUVRE-PIED.

On monte 6 mailles, et l'on tricote de la façon suivante :

1er *tour*. — * 1 jeté (pour faire les *jetés* on dirige toujours le brin d'arrière en avant, sur l'aiguille, ainsi qu'on le voit en examinant sur le dessin l'aiguille tenue par la main droite) ; on tricote 2 mailles ensemble, en biais, c'est-à-dire que l'on pique de devant en arrière au travers de 2 mailles, dans la direction indiquée par la pointe de l'aiguille soutenant le jeté. Recommencez deux fois depuis *.

On tricote tous les tours comme celui-ci, et, pour la diminution (les 2 mailles tricotées ensemble), on tricote toujours le jeté qui se trouve derrière la maille *avec* cette maille. Lorsque la bande a atteint une longueur suffisante, on démonte et l'on commence à *défiler* depuis le premier tour ; pour cela on retire le brin avec lequel on a commencé à monter les mailles, et on le passe au travers de toutes les mailles jusqu'à l'extrémité opposée : c'est là que se trouve le côté de la frange. Afin que les mailles défilées forment des boucles (voir notre dessin), on retire encore le premier brin, en se dirigeant cette fois en arrière jusqu'à la maille du milieu de cette rangée de mailles. Il ne reste plus qu'à défaire chaque boucle (l'une de ces boucles est marquée par une croix sur notre dessin) afin de la *démonter* jusqu'à la rayure du milieu.

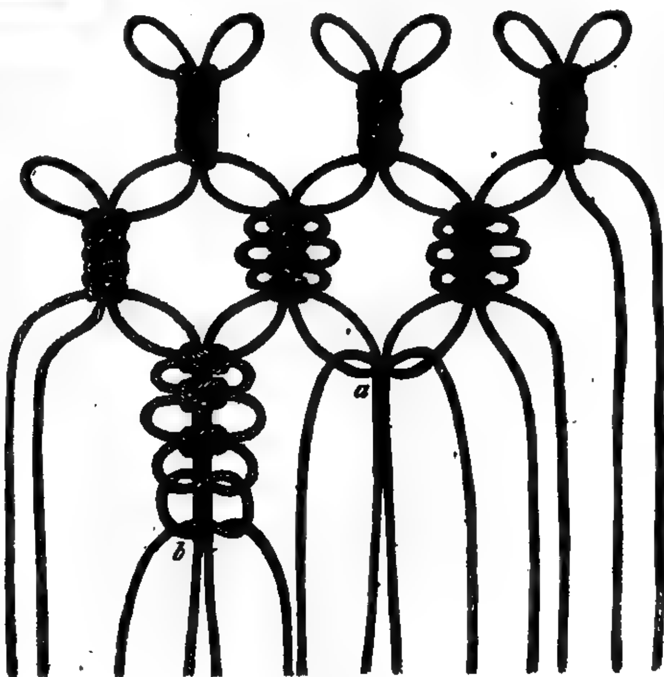
Porte-cigares en perles.

Le dessus est exécuté en plusieurs nuances gris rosé, aboutissant au blanc, et forme des coquilles qui se détachent en relief sur le fond bleu. On sait que les ouvrages exécutés en perles offrent une solidité exceptionnelle, et ne se flétrissent jamais. On peut substituer des soies aux perles, si l'on préfère cette combinaison ; mais nous devons ajouter que l'effet en est moins heureux.

Cache-nez pour homme.

MATÉRIAUX ; 64 grammes de laine zéphyr blanche ; 32 grammes de même laine gris clair ; aiguilles à tricoter n° 7 (voir le tableau des aiguilles dans le n° 48 de l'année 1863).

Le tricot de ce cache-nez, dont une partie est représentée en grandeur naturelle, est à la fois épais et élastique. Pour l'exécuter, on prend la laine grise, on monte 70 mailles, on revient sur ses pas en tricotant à l'envers, puis, sans couper la laine grise, on attache la laine blanche avec laquelle on fait 2 tours à l'endroit, — 1 tour à l'envers, — encore 1 tour à l'endroit ; les 3 tours faits à l'endroit paraissent *à l'envers* sur *l'endroit* de l'ouvrage. On quitte la laine blanche sans la couper, on prend la laine grise, et l'on fait le tour suivant : 2 mailles à l'endroit ; — * pour la maille suivante, on passe le brin, non au travers de la plus proche maille qui se trouve sur l'aiguille gauche, mais au travers de la maille du premier tour blanc placé en ligne directe au-dessous de la maille que l'on devrait tricoter ; par conséquent on passe par-dessus trois *côtes* blanches ; on passe le brin de haut en bas, on prend la bouclette qu'il forme sur l'aiguille gauche et on la tricote en biais *avec* la maille qu'elle précède, qui est la troisième du tour en voie d'exécution. Par ce procédé, la maille grise enveloppe trois *côtes*, et forme une sorte d'agrafe. On fait ensuite 4 mailles à l'endroit, puis l'on recommence depuis * jusqu'à la fin du tour, dont les 2 dernières mailles sont tricotées à l'endroit, après la dernière agrafe ; on répète les 6 tours qui viennent d'être décrits jusqu'à ce que le travail ait atteint une longueur suffisante. Notre modèle a 87 rayures blanches. On démonte, et l'on noue à chaque extrémité une frange grise et blanche, composée de houppes ayant 18 centimètres de longueur, six brins d'épaisseur.



TRAVAIL DES NŒUDS DE LA RÉSILLE EN GRANDEUR NATURELLE.

Sous-manches en taffetas noir.

Les toilettes *négligées*, et celles de deuil ou de voyage, admettent la substitution des sous-manches de taffetas noir à celles de mousseline ; on ne dédaignera pas non

Digitized by Google

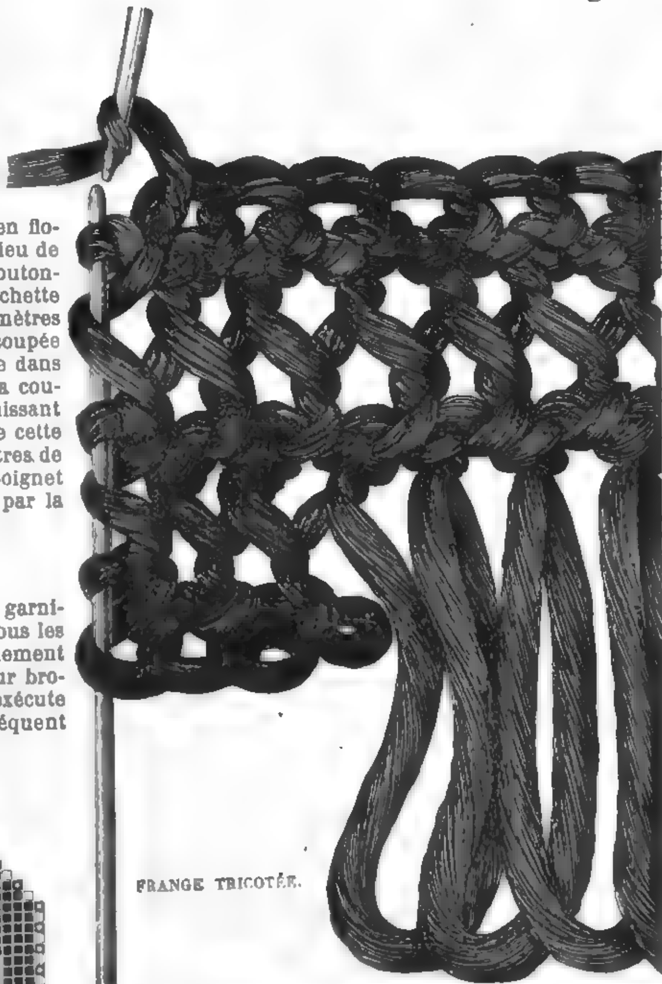
plus cette substitution lorsque la température est très-froide. La sous-manche dont nous publions le dessin est ornée avec un semé de feuilles exécutées en soie noire de cordonnet, au passé; des perles de jais sont cousues isolément autour de ces feuilles.

Outre ce semé, la manchette, dont nous publions la moitié, a, de plus, un encadrement fait au point de chaînette.

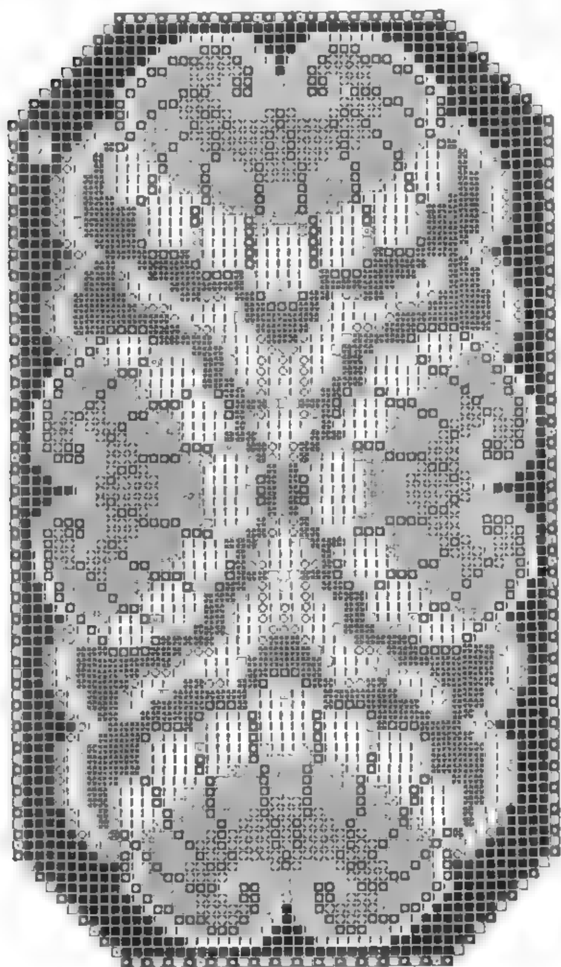
En coupant la manchette, qui doit être doublée en florence noir, on place l'étoffe en droit fil sur le milieu de la manchette; on met un bouton, et l'on fait une boutonnière sur le bord supérieur. Le dessin de la manchette servira aussi pour la manche. Celle-ci a 60 centimètres de largeur, 48 centimètres de longueur; elle est coupée droite, ourlée sur le bord supérieur, et l'on passe dans cet ourlet un cordon élastique; on fait ensuite la couture qui réunit les deux côtés de la manche, en laissant une petite fente sur le bord inférieur, et l'on fronce cette couture de façon qu'elle n'ait plus que 28 centimètres de longueur. Le bord inférieur est monté sur un poignet ayant 4 centimètres de largeur; il est recouvert par la manche.

Broderie au plumetis.

Ces divers dessins serviront pour entre-deux et garnitures de lingerie. Il est superflu d'indiquer ici tous les usages auxquels on peut les employer. Disons seulement que les entre-deux peuvent aussi être utilisés pour broder les ourlets des mouchoirs; on sait que l'on exécute ces broderies *avant* de fermer l'ourlet, par conséquent sur la batiste simple.

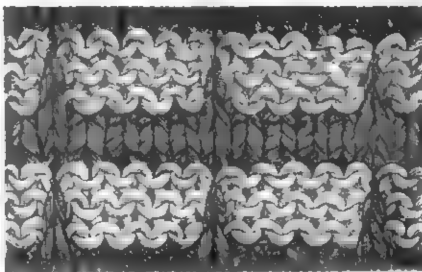


FRANGE TRICOTÉE.



PORTE-CIGARES.

Explication des signes : ■ Noir. ▫ Or. ▫ Acier. ⁞ Cristal. ▦ Blanc de lait. Blanc crayeux. ▦ Gris rosé, clair. ▫ Même gris foncé. ■ Bleu de ciel.



TRICOT DU CACHE-NEZ EN GRANDEUR NATURELLE.

Dessins pour tapisserie.

Ces dessins *courants* peuvent servir à tous les usages auxquels on destine la tapisserie : coussins, tabourets de pied et de piano, sacs, tapis, chaises, fauteuils, etc.

DESCRIPTION DE TOILETTES

De chez Mme Castel, rue Sainte-Anne, 58.

Toilette de dîner. Robe de velours, nuance Solferino, à jupe extrêmement ample formant la queue par derrière; corsage décolleté; berthe plate en velours Solferino, brodée en soie de cordonnet Solferino, et garnie avec une large frange en soie Solferino; les manches courtes sont remplacées par une simple épaulette garnie avec un bouillonné de gaze lisse blanche traversé dans sa hauteur par trois boucles de velours Solferino. Coiffure en velours de même nuance que la robe.

Robe de reps de soie, nuance écru rosé. La jupe est garnie avec trois biais de velours à carreaux écossais rattachés les uns aux autres, de distance en distance, par de larges anneaux de même velours; corsage montant à basque carrée par derrière, à pointe par devant; la basque a trois plis fixés à la taille par trois boutons recouverts en velours écossais; un biais de velours pareil borde cette basque, qui est doublée en taffetas blanc, et garnie avec des grelots écossais; la manche, très-étroite, a, sur son bord supérieur, trois anneaux de velours écossais entourés de grelots en guise d'épaulettes; le bord inférieur de la manche est garni avec deux biais de velours écossais rattachés l'un à l'autre par deux anneaux; col plat en batiste double, avec ourlet orné de broderie; les sous-manches sont terminées par des manchettes droites découpées de façon à remonter assez haut, entourées, comme le col, d'un ourlet orné de broderie.



SOUS-MANCHE DE TAFFETAS NOIR.



MANCHETTE DE LA SOUS-MANCHE EN TAFFETAS.

MODES.

Une lettre, non accompagnée de la bande portant le nom de l'abonnée, me conjure de placer à l'article *Renseignements* quelques détails relatifs à la toilette des enfants nouveau-nés.

L'absence de la bande place cette lettre dans la catégorie des *refusées*; de plus, il serait tout à fait impossible d'employer *toute* la place réservée aux renseignements pour y traiter un seul sujet, et celui dont il s'agit ne pourrait être suffisamment expliqué en trois lignes; mais il pourra être intéressant pour un certain nombre de jeunes mères, et je vais m'en occuper.

Il n'y a, pour ainsi dire, point de *modes* pour les enfants nouveau-nés. La mode consiste à les tenir chaudement dans leurs langes, et à les revêtir, pour leurs promenades, d'un long manteau en cachemire blanc, rose ou bleu, ouaté, à large pèlerine; la forme de ce manteau ou *pelisse* est et demeure classique et invariable jusqu'à l'âge de dix, douze ou quinze mois. L'enfant est coiffé avec une capeline ouatée, ou petite capote de cachemire ou de soie; à cette coiffure succède le chapeau rond en feutre ou velours, ou peluche blanche ou rose; ce dernier genre constitue la *nouveauté* de cet hiver. Les petits garçons ne portent plus de crinoline à aucun âge; on a eu pitié de ces pauvres enfants, et l'on a renoncé à ridiculiser pendant leur enfance les futurs rois de la création. Les ornements en soutache sont toujours à l'ordre du jour pour tous les vêtements enfantins; on les mélange très-souvent d'applications de diverses étoffes, telles que velours, moire, taffetas écossais; le tout découpé en médaillons, feuilles isolées ou guirlandes de feuilles. La soutache encadre d'abord ces diverses applications, et fixe leurs contours sur le vêtement; puis elle est disposée entre ces applications au dessus et au dessous, en arabesques de tous genres.



CACHE-NEZ POUR HOMME.

Les rigueurs du mois de janvier ont amené le triomphe des manteaux et pardessus ouatés, qui se produisaient cet automne avec une certaine timidité. Les manteaux de drap ont été trouvés trop légers, et l'on a reconnu que les galons, les broderies en soutache et en chenille, les ornements de passementerie, n'opposaient à la bise

Digitized by Google



n° 5 – 1864

gris foncé. ⁷ Soie blanche.

moyenne. ⁸ Soie maïs.

⁶ Même gris clair. ⁷ Blanc en soie.

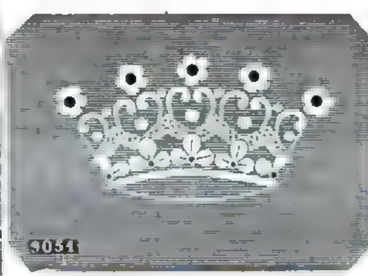
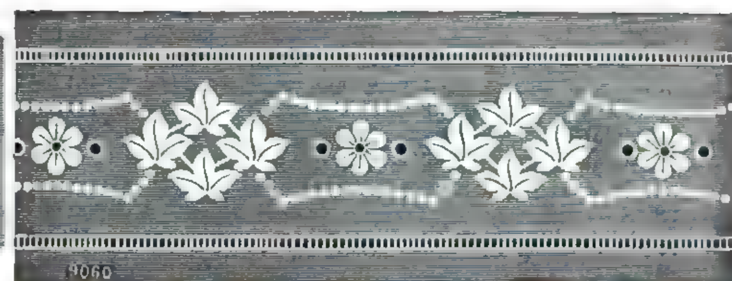
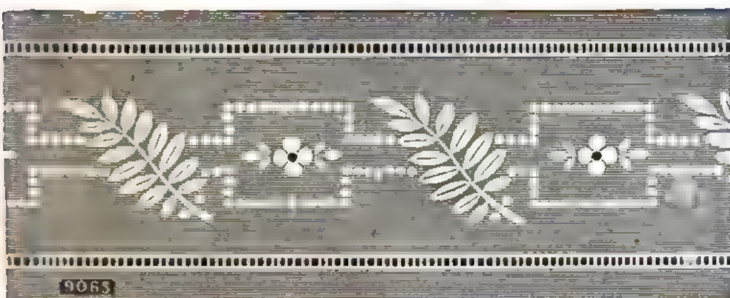
Digitized by Google

a carreaux écossais rattachés les uns aux autres, de distance en distance, par de

MANCHETTE DE LA SOUS-MANCHE EN TAFFETAS.

passementerie, n'opposaient à la bise

Digitized by Google

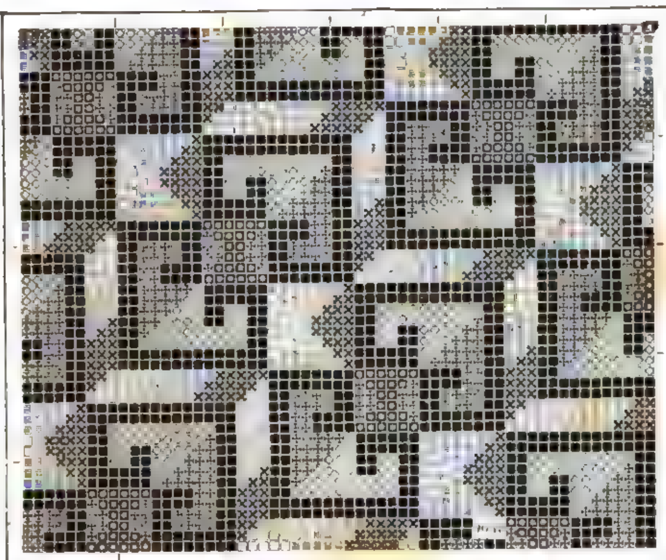




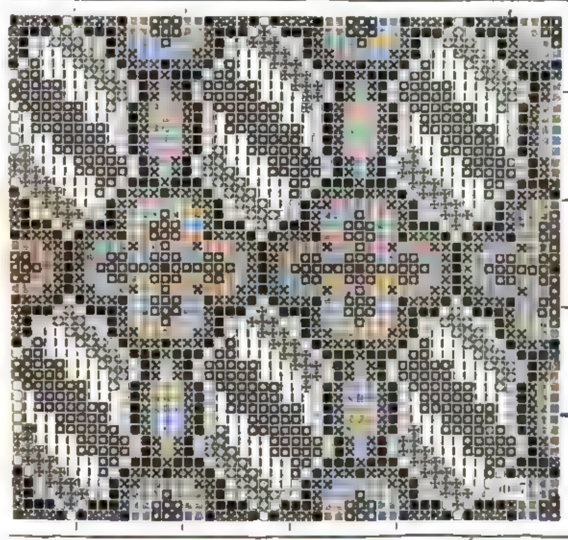

BRODERIES AU PLUMETIS.

glacée qu'un obstacle insuffisant. Beaucoup de pardessus en reps de soie, de pelisses et de grands talmas ouatés et doublés, se sont montrés dans Paris pendant les jours rigoureux que l'année *1864 nous* tenait en réserve.

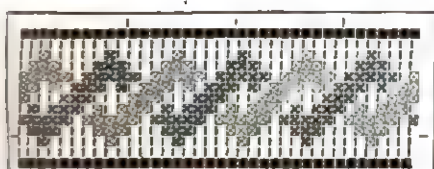
Les garnitures pour robes *de ville* sont toujours aussi variées; on voit peu de volants suivant simplement et honnêtement la ligne droite; ils s'abaissent, ils s'élèvent, ils décrivent des courbes, et l'on n'a plus que l'embarras du choix causé par une diversité toujours croissante. J'ai vu une robe de taffetas *mordoré*, c'est-à-dire brun doré, garnie avec cinq volants plissés en tuyaux exécutés avec une bande *double*. Pour faire un volant ayant 5 centimètres de largeur, on prend une bande de taffetas ayant 11 centimètres de hauteur, on la plie en deux dans le sens de sa longueur, et l'on exécute les plis sur le bord des deux côtés repliés; le bord inférieur du volant est celui *non ouvert*. Les cinq volants de la robe que je mentionne s'élevaient sur chaque couture réunissant les lés de la robe, décrivaient une



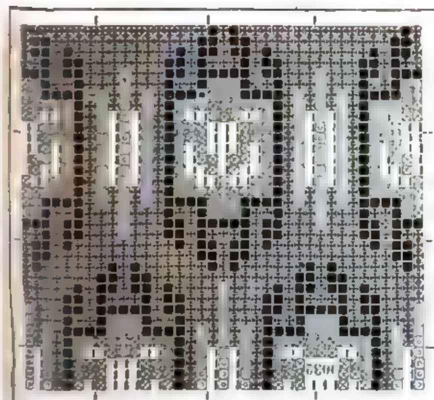
Explication des signes : ■ Noir. □ Blanc. ■ Fauve clair. ■ Fauve plus foncé. □ Vert anglais, clair. ■ Même vert, nuance moyenne. □ Même vert foncé.



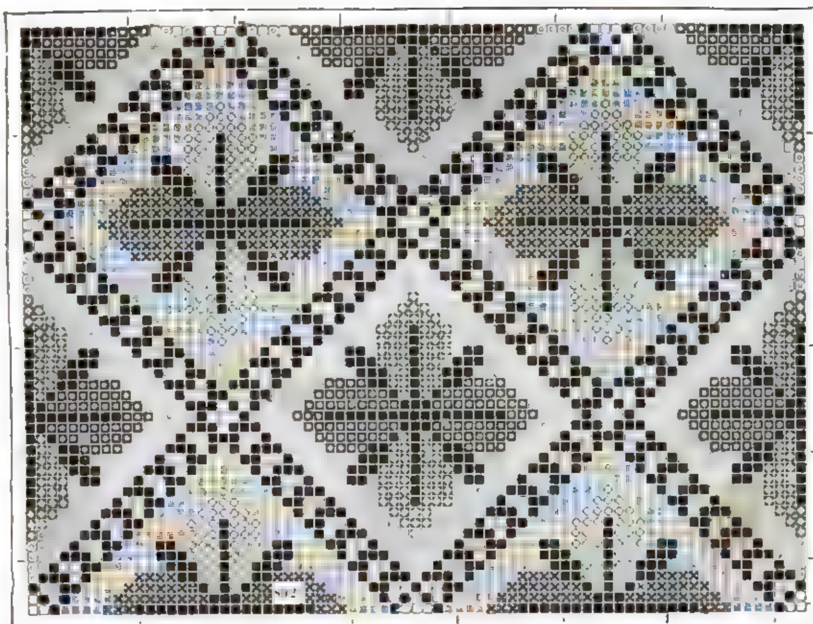
Explication des signes : ■ Noir. ■ Nuance chocolat clair. ■ Même nuance foncée. □ Vert. □ Bleu. ■ Ponceau. ˉ Blanc. ⊏ Soie jaune.



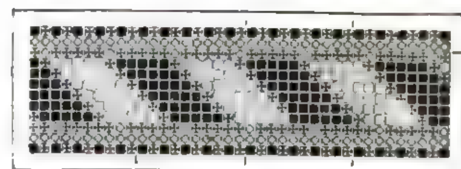
Explication des signes : ■ Noir. Blanc. ' Bleu.



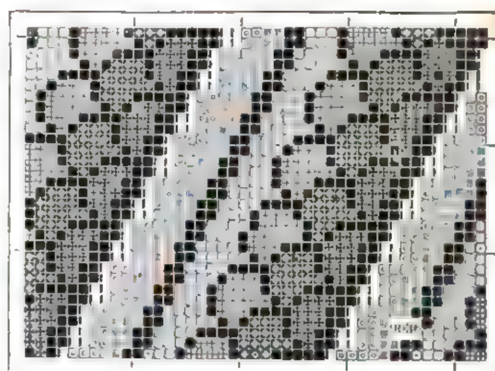
Explication des signes : ■ Noir. ■ Violet clair. ■ Gris fauve, clair. ■ Même gris foncé. ' Soie blanche.



Explication des signes : ■ Noir. □ Cerise foncé. □ Cerise clair. ■ Gris jaunâtre. ■ Violet clair. □ Violet foncé (en soie). ■ Vert anglais de nuance moyenne. □ Soie maïs.



Explication des signes : ■ Noir. □ Bleu. □ Blanc. ■ Jaune d'or.



Explication des signes : ■ Noir. ■ Ponceau foncé, ■ moins foncé, ■ clair, □ plus clair (le dernier en soie.) ■ Gris jaunâtre foncé. ■ Même gris clair. ' Blanc en soie.

Digitized by Google

courbe à cette place, puis revenaient à leur direction première. Sur le vide qui se trouvait sous chaque courbe, on avait formé une sorte d'arabesque avec du galon noir à filets orangés; cette arabesque, un peu réduite, se répétait sur la courbe des cinq volants. Le corsage, plat, à pointe, avait des *brandebourgs* faits avec ce même galon, qui formait aussi une épaulette et un ornement sur les bords supérieurs et inférieurs des manches.

La nécessité de garantir les visages contre les atteintes du froid a généralisé cet hiver l'emploi des voiles-loups dont nous avons publié le dessin et le patron dans l'année 1863. Ces voiles constituent un préservatif excellent pour le teint, et je le conseille à toutes nos lectrices.

Les jupons sont plus beaux que les robes; ces dernières, condamnées par leur longueur à une foule de systèmes plus ou moins commodes, qui les relèvent, et par conséquent les cachent, ne sont plus vues que dans les salons. Les jupons, au contraire, sont vus partout, et sont, à proprement parler, des robes de dessous, plus courtes que les robes de dessus. On a beaucoup usé et même abusé des ornements écossais pour jupons; les plus distingués seront toujours garnis en même étoffe que le jupon même; on mélange, avec les ruches et les volants de ces jupons, de la dentelle de laine noire ayant 3 à 4 centimètres de largeur; non de la dentelle fine, mais de cette bonne grosse dentelle sans prétention, qui n'aspire pas à jouer le rôle des produits de Chantilly, lesquels seraient du reste fort déplacés sur un jupon. La combinaison la plus élégante est celle du jupon pareil à la robe, au moins quant à la nuance; car il peut être en laine violette sous une robe de soie violette, et ainsi de suite; cette similitude de couleur sauve l'apparence *négligée* qui est la conséquence forcée des robes relevées sur les jupons.

L'une des industries les plus florissantes de notre époque est celle qui a pour objet la restauration des anciens châles de cachemire, soit par les teintures en *réserve* qui laissent certaines parties du châle intactes, soit par les procédés nouveaux, qui permettent de raviver les couleurs passées, et de leur restituer leur éclat primitif. Ces diverses opérations s'exécutent parfaitement dans la maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46. Mais, en outre de ces procédés, qui forment l'une de ses spécialités, cette maison offre d'autres avantages à sa clientèle : on y exécute une foule d'objets de toilette d'après le goût moderne, en employant les cachemires *démodés*. Ainsi, la maison Guigné-Dusacq fait préparer des robes de chambre, des vestes, de petites écharpes-cravates, des châles, des talmas, des sorties de bal en cachemire blanc, rose, mauve ou bleu : tout cela est fait sur fond de cachemire, et les ornements se composent de petits morceaux détachés d'anciens cachemires usés; un ingénieux travail de broderie orientale aux couleurs vives et très-heureusement équilibrées complète l'unité des *raccords*, et supplée çà et là à l'insuffisance des morceaux de cachemire. Rien n'est plus distingué qu'un talma de cachemire noir avec ornements empruntés à un ancien cachemire des Indes; rien n'est plus riche qu'un talma de cachemire blanc avec ces mêmes ornements, employé comme manteau du soir, pour théâtre, bal et concert.

Lors même que l'on n'aurait pas un ancien cachemire dont on pourrait utiliser les restes, la maison Guigné-Dusacq se chargerait de fournir les objets ci-dessus désignés, et dont j'ai vu des échantillons irréprochables, comme goût et comme exécution. E. R.

LA BONNE MÉNAGÈRE.

XIII *.

RÔTIS MARINÉS. — GIGOT DE MOUTON. — CHEVREUIL. — FOIE DE VEAU. — BIFTECK DE FOIE DE VEAU AVEC BEURRE D'ANCHOIS. — PATÉS DE MÉNAGE. — CHOCOLAT POUR LES ESTOMACS DÉBILES. — CONSERVATION DE LA CHAUSSURE.

Il existe un grand nombre de volumes enseignant les secrets de l'art culinaire; mais, si je ne me trompe, on remarque une lacune dans ces diverses publications. Elles paraissent composées surtout pour les personnes déjà initiées à cette science, ou bien encore pour les maisons qui peuvent consacrer des sommes considérables à la préparation d'une nourriture délicate; en un mot, on trouve généralement une foule de recettes pour exécuter des mets compliqués et coûteux, mais on en rencontre fort peu lorsqu'il s'agit de préparer ces plats modestes qui figurent chaque jour sur les tables de la classe la plus nombreuse de la société. C'est à celle-ci, cependant, que les enseignements seraient nécessaires, et non au petit nombre, qui n'a nul besoin de recourir aux livres de cuisine, puisqu'il se fait servir par des *chefs* ou des *cordons bleus*.

Je n'ai pas l'illusion de combler suffisamment la lacune que je signale, j'entreprends seulement de signaler à nos lectrices quelques perfectionnements facilement applicables à la nourriture quotidienne, et de les noter, sans méthode aucune, selon qu'ils arriveront à ma connaissance. Voici, entre autres, des indications concernant les rôtis marinés; elles viennent en droite ligne d'un chef de la maison Chevet.

Gigot mariné. On prend un gigot, on le pique d'ail, on le place dans une terrine; on recouvre le gigot *à moitié* avec du vinaigre et de l'huile en dose égale; on y met quelques clous de girofle, une gousse d'ail, plusieurs oignons, des navets, des carottes, du poivre et du sel. On laisse *mariner* pendant trente-six heures en hiver, en ayant le soin de retourner le gigot plusieurs fois par jour, et de l'arroser avec la sauce dans laquelle il se trouve. Au moment de le mettre à la broche, on prend la *marinade*, on la fait réduire sur un feu doux; lorsque tous les ingrédients qu'elle contient sont à peu près réduits en bouillie, on la passe dans une passoire; on remet cette sorte de purée sur le feu, on la laisse réduire, et, si elle devient trop épaisse, on y ajoute, non pas de l'eau! il faut bien s'en garder!... mais un peu de bouillon, de façon que la sauce soit onctueuse sans être compacte; on la sert à part dans une saucière; elle accompagne très-heureusement le gigot rôti.

Chevreuil. On marine un quartier de chevreuil comme cela a été indiqué ci-dessus; mais on le laisse seulement vingt-quatre heures dans la marinade, et on ne le *pique* pas avec de l'ail. On prépare la sauce comme la précédente, seulement on la délaye avec un peu de vinaigre, au lieu d'employer du bouillon, le rôti de chevreuil exigeant une sauce plus piquante.

Rôti de foie de veau. Prenez un morceau de foie de veau, piquez-le avec du lard, entourez-le avec une crépine de porc bien ficelée; mettez-le à la broche, et placez dans la *cuisinière*, à l'endroit où tombe le jus du rôti, du vinaigre, du poivre et du sel; arrosez fréquemment le rôti avec le jus qui s'est mêlé au vinaigre. Lorsque le foie de veau est rôti, enlevez la crépine; servez à part, dans une saucière, le jus du rôti; ajoutez-y un peu de bouillon si la sauce est trop aigre.

Bifteck de foie de veau. On découpe le foie en tranches très-fines que l'on fait *sauter* dans du beurre; après les avoir retournées (ces tranches doivent frire dans le beurre pendant près d'un quart d'heure), on les met sur le gril avec du sel et du poivre; on les sert, soit avec du beurre assaisonné de persil et de ciboules hachées très-menu, soit avec du beurre d'anchois, dont on pose un morceau sur chaque tranche au moment de placer le plat sur la table.

Beurre d'anchois. Pour préparer ce beurre, il faut se munir de deux ustensiles, dont l'un sera réservé uniquement à cette préparation : un mortier en grosse porcelaine, avec pilon de porcelaine; un petit tamis de même dimension que celle de l'orifice du mortier; ce tamis doit servir seulement pour le beurre d'anchois, sous peine de communiquer aux autres aliments un goût désagréable, et au beurre d'anchois une saveur étrangère.

On prend 250 grammes de bon beurre, six beaux anchois salés; on les nettoie, on enlève l'arête principale, la tête, la queue; on pile leur chair dans le mortier par petites parties, en ajoutant le beurre peu à peu. Lorsque les anchois sont bien écrasés, et que leur mélange avec le beurre est aussi complet que possible, on passe le tout dans le petit tamis, en s'aidant du pilon de porcelaine et d'une cuiller d'argent pour recueillir le beurre passé.

Le beurre d'anchois se sert aussi avec les biftecks ordinaires; de plus, on l'emploie pour préparer des *sandwichs*, ou tartines minces, doubles et sans croûtes, que l'on sert avec le thé. On fabrique des petits pains ovales que l'on sépare en deux parties inégales dans le sens de leur longueur; on met du beurre d'anchois sur chaque partie, on les remet l'une sur l'autre, et l'on sert également ces petits pains avec le thé. Le beurre d'anchois est très-apéritif et d'une digestion facile.

Pâtés de ménage. Ils offrent, en cette saison, une ressource précieuse pour les maîtresses de maison, puisqu'on peut garder ces pâtés pendant vingt jours au moins; ils peuvent être servis, soit au déjeuner, soit en guise de rôtis ou d'*entrées*.

Toutes les sortes de viandes, de volailles et de gibier, peuvent concourir à l'exécution des pâtés en terrine. C'est de ceux-ci que nous allons nous occuper spécialement, comme étant les plus commodes à faire, et les plus faciles à garder. On choisit une terrine vernissée, plus ou moins grande, munie d'un couvercle semblable à la terrine.

Quelle que soit la viande que l'on emploie, il faut, avant tout, la désosser, enlever les nerfs, les tendons, en un mot toutes les parties dures. On fait des pâtés de lièvre et de perdreaux, — de canards et d'alouettes, — de veau et de jambon, et l'on peut même employer, pour un pâté en terrine, des restes de dindon ou de volaille quelconque.

Le trait d'union entre les diverses viandes et volailles employées pour un pâté se compose invariablement d'une *farce* que l'on prépare de la façon suivante : on casse les os d'un morceau de veau, on les met dans une casserole avec les autres débris de la viande de veau que l'on destine au pâté; on y ajoute deux oignons, quelques carottes, du sel, du poivre, des fines herbes, du lard, du beurre; on fait cuire le tout pendant deux heures et demie, on le passe dans une passoire; enfin, on fait considérablement réduire ce jus. On prend de la chair à pâté (saucisses, lard, restes de volailles, le tout bien assaisonné de sel et de poivre, et haché menu), on l'humecte avec le jus. On place dans la terrine les différentes viandes destinées à composer le pâté, en les serrant autant que possible. On remplit les interstices avec la farce préparée comme cela vient d'être indiqué, en en réservant une quantité suffisante pour recouvrir le dessus du pâté. On ferme la terrine avec son couvercle, on la met dans un four qui a servi à la cuisson du pain. Si l'on veut rendre un pâté plus délicat, on ajoute à la farce plusieurs foies de volaille cuits et écrasés, et l'on dissémine dans le pâté des truffes découpées en petits morceaux. On sert le pâté dans la terrine.

Pâté de foie de veau. On découpe le foie en tranches très-fines, et l'on enlève toutes les parties dures; on le hache, et, enfin, on le pile, en ajoutant peu à peu du sel, du poivre, des quatre épices, des fines herbes hachées menu, un, deux ou trois jaunes d'œuf, selon la grosseur du pâté, des échalotes hachées, si l'on en aime le goût, du lard râpé (250 à 350 grammes); on humecte légèrement cette pâte avec du bouillon aussi concentré que possible, ou bien avec du jus de viande préparé comme cela a été indiqué pour les pâtés précédents. Quand tout le mélange est bien pilé, on en remplit bien exactement la terrine, on la recouvre avec un morceau de crépine qui dépasse un peu le bord, et l'on met par dessus le couvercle de la terrine, qui peut être fixé avec une ficelle croisée; si l'on veut ajouter quelques truffes à ce pâté, on en relèvera le goût.

Deux modes de cuisson s'offrent pour ce pâté : l'un est la cuisson au four; l'autre, qui est peut-être préférable, est la cuisson au bain-marie. Pour cette dernière, on place la terrine dans un vase qui contient de l'eau tiède, on la fait arriver graduellement à l'ébullition, on la maintient en cet état pendant quatre heures : on sait que dans la cuisson au bain-marie il faut toujours maintenir la même quantité d'eau; on aura par conséquent à portée un vase contenant de l'eau bouillante, afin de remplacer sans cesse l'eau évaporée du vase qui contient la terrine. Si l'on a ficelé la crépine à l'extérieur de la terrine, l'eau ne pourra s'introduire dans le pâté, dont elle enlèverait le goût.

Après quatre heures de cuisson on retire le bain-marie du feu, on laisse refroidir le pâté pendant douze heures *au moins;* on sert dans la terrine. Ce pâté doit être préparé un ou deux jours avant le jour où l'on veut le servir.

Ainsi que cela a été dit précédemment, toutes les variétés de pâtés en terrine se préparent de la même façon. Quelles que soient les viandes employées, on y joint la *farce*, et toujours les assaisonnements qui viennent d'être indiqués. L'intérieur des pâtés entourés d'une croûte de pâte se prépare exactement comme les pâtés en terrine; ces derniers réussissent plus aisément et sont plus délicats; car, pour être solide, la pâte doit être un peu dure, et elle absorbe toujours une partie des aromes du pâté.

Je dois à l'obligeance d'une de nos abonnées les deux recettes suivantes, qui m'ont été envoyées afin d'en faire profiter toutes les lectrices de *la Mode illustrée*.

Nouvelle préparation du chocolat. Il est de nombreux cas où l'on interdit absolument le café au lait; on se soumet difficilement à cette interdiction, et l'on repousse le chocolat parce qu'on le trouve trop lourd, et qu'on s'en lasse assez vite. La méthode que je vais indiquer, d'après la formule envoyée par notre abonnée, a pour effet de remédier à tous les inconvénients qu'on attribue au chocolat.

On prend une quantité de chocolat plus ou moins considérable, selon qu'on l'aime plus ou moins épais: supposons une tablette ordinaire telle qu'on la prépare pour une tasse de chocolat. On place cette tablette dans un bol de porcelaine, on y jette une tasse d'eau bouillante sans remuer le chocolat; on laisse l'eau pendant une minute, on la jette; on y remet une petite quantité d'eau bouillante, et l'on broie le chocolat avec un mortier de porcelaine; lorsque le chocolat est entièrement délayé, on y verse du lait bouillant en remuant sans cesse le chocolat avec le pilon; on peut verser le lait au travers d'une passoire, car l'on éprouve parfois de la répugnance pour les morceaux de crème que l'on rencontre dans la tasse.

D'après cette méthode on ne doit jamais mettre le chocolat sur le feu; rien ne s'oppose à ce qu'on l'agite avec un moule dit moussoir, que l'on tourne rapidement entre les deux mains, afin de former la mousse qui plait à certaines personnes. Cette préparation rend le chocolat plus léger, et convient parfaitement aux estomacs débiles et capricieux.

Conservation de la chaussure. Cette recette a pour objet de conserver au cuir toute sa souplesse, et de mettre les pieds à l'abri de l'humidité. On prépare un mélange

* Voir les articles publiés sous ce titre dans le courant de l'année 1863.

Digitized by Google

de cire jaune et d'huile d'olives par doses égales, en faisant fondre la cire au bain-marie, et en y incorporant l'huile peu à peu. On emploie ce mélange lorsqu'il est liquide, et l'on se sert d'un pinceau pour l'étendre sur les chaussures. On conserve indéfiniment cette préparation; avant de s'en servir on la remet sur le feu, afin de la liquéfier; on remet une nouvelle couche sur la chaussure lorsque la couche précédente a été absorbée. Ce procédé ne peut être employé que pour les souliers ou bottes de gros cuir, mais on peut en humecter les semelles de toutes les chaussures.

EMMELINE RAYMOND.



MIEUX VAUT TARD QUE JAMAIS.

Suite.

Les trois femmes avaient écouté avec un égal intérêt, et leurs visages exprimèrent des impressions bien différentes. Une froideur de mauvaise augure se lisait sur les traits de Clotilde. Pauline souriait en regardant Béatrix. Béatrix, oh! Béatrix avait les joues pourpres et sa respiration s'accélérait. Il n'y avait pas de quoi, cependant, penseront les gens raisonnables, aucun intérêt bien sérieux n'était en jeu. O vous qui pensez sagement cela, revenez à dix-huit ans, rappelez-vous votre premier bal, votre première fête, votre apparition dans ce monde dont vous aviez entendu parler. Béatrix, malgré sa beauté, peut-être même à cause de sa beauté, n'était pas coquette, elle ne pressentait pas des succès, elle ne définissait pas ses désirs et ses regrets. Ce qu'elle voulait, c'était entrer un soir dans un salon brillant de lumière; c'était poser sur son front une de ces ravissantes couronnes de fleurs destinées à parer d'autres fronts; c'était pouvoir se mêler à ces petites conversations qui naissent au lendemain d'un bal parmi les jeunes filles qui y ont assisté; c'était enfin danser. Et à dix-huit ans on aime à danser, à remuer, à paraître; on aime le bal quand le bal est là devant vous, le sourire aux lèvres, les mains pleines de fleurs, séduisant, entraînant, sollicitant votre jeunesse, flattant votre beauté, faisant sonner à votre oreille tendue ses grelots dorés, qui sont bien, si l'on veut, les grelots de la folie, mais d'une folie mesurée, pimpante, raffinée, d'une folie de bonne compagnie, enfin. Et le son de ces grelots-là trouve de l'écho dans tous les cœurs inexpérimentés de dix-huit ans, toutes les mains se tendent pour cueillir cette fleur éphémère du plaisir, qui est tout à la fois simple parfum ou poison mortel, selon la manière dont on en respire l'arome.

« Je savais votre sœur originale, Robert, » dit Mme de Branefort, prenant enfin la parole, « mais, je l'avoue, je n'aurais jamais cru qu'elle poussât la singularité jusqu'à rentrer dans le monde à son âge. Elle y fera la plus drôle de figure.

— Ma tante Thérèse a pensé à Béatrix, » dit Pauline d'une voix légèrement émue.

« Mais Béatrix, qui a refusé d'aller dans le monde cet hiver, ne va pas se lancer dans cette queue de carnaval, je suppose? » repartit vivement la jeune femme.

« Elle n'a pas voulu y aller parce que vous désiriez passer l'hiver à la campagne, ma mère, » continua héroïquement Pauline, qui, n'éprouvant pas le genre d'émotion qui faisait battre le cœur de sa sœur, défendait pied à pied ses intérêts en ce moment critique.

« Allons, encore des paroles inutiles, « dit M. de Branefort avec impatience. « Je ne veux savoir qu'une chose, Mesdemoiselles. Désirez-vous profiter de l'offre de votre tante? »

Le ton dont la question était posée n'avait rien d'engageant. M. de Branefort avait plutôt l'air d'un homme qui a hâte de s'acquitter d'une commission désagréable, que celui d'un père saisissant avec joie l'occasion de faire plaisir à ses enfants. Cette question avait, au commencement de l'hiver, soulevé tant de difficultés dans son ménage, il s'était trouvé si embarrassé, entre sa femme et ses filles, qu'il redoutait tout retour vers ce sujet de discorde. Mécontent, d'ailleurs, de voir se perpétuer le désaccord entre celles dont il avait rêvé la parfaite union, ne sachant trop au juste de quel côté étaient les torts, ne désirant en aucune façon aller au fond de cette très-délicate question pour ne pas avoir à blâmer catégoriquement, il commençait à se laisser influencer par les plaintes de sa femme et à en vouloir secrètement à ses filles de ne pas savoir se faire aimer de leur belle-mère. Cette irritation allait grandissant. Tout entier aux malentendus, aux querelles, à l'ennui du présent, il oubliait injustement le passé, et ne se souvenait plus de tout ce que Clotilde lui avait fait souffrir par son caractère capricieux et égoïste et sa légèreté d'esprit, avant que ses belles-filles fussent sorties de pension.

« Si nous n'avions pas vu, de nos yeux vu, disait parfois Pauline, nous penserions que mon père habitait le paradis terrestre avant que nous fussions venues transformer sa maison en enfer. »

Béatrix, au seul son de la voix de son père, sentit sa joie intérieure se fondre, et des larmes involontaires montèrent à ses yeux.

« Béatrix, ceci te regarde, » dit Pauline en fixant sur le visage bouleversé de sa sœur ses yeux limpides, comme pour l'encourager.

« Je ne demanderais pas mieux que d'aller à ce bal, » répondit Béatrix en hésitant, « si... si...

— Si quoi? » demanda M. de Branefort.

« Si cela ne vous contrarie pas, mon père.

— Et en quoi cela me contrarierait-il? » répondit M. de Branefort d'un air excessivement contrarié. « Ce que je demande, c'est si tu veux y aller; je ne suis pas un ogre ni un mauvais père, et, en vérité, je ne sais pas pourquoi on tremble de me dire une chose aussi simple que celle-là.

— Papa a raison, » dit Pauline avec fermeté. « Si je pouvais accepter cette invitation, je l'accepterais tout franchement. Enfin, Béatrix, décide-toi. Puisque c'est ma tante qui te chaperonne, tu ne déranges papa en aucune façon. Dis oui ou non.

— Eh bien! oui, » dit Béatrix bravement.

« Et toi, Clotilde, tu n'as pas le désir d'y aller, à ce bal? » demanda M. de Branefort.

« Ah! mon Dieu! non. Pour un bal se déranger ainsi, cela ne serait guère raisonnable.

— C'est pardieu vrai.

— Et puis, je sais que tu n'aimes plus le monde, et que cela t'ennuierait très-fort de m'y conduire.

— Ah! quant à cela, ce sera un ennui que je prendrai; ainsi, que cela ne te retienne pas. Je ne trouve pas convenable que Béatrix fasse son entrée dans le monde sans l'un de nous deux. Maintenant, vous avez vu ce que Thérèse dit pour la toilette. Et, à propos de Thérèse, il serait bon que nous allassions lui faire une petite visite.

— Et la remercier de son dévouement, » ricana Clotilde.

« C'en est un à son âge et avec ses goûts, » répliqua M. Branefort, qui feignit de ne pas deviner l'ironie. « Béatrix, va écrire un mot à ta tante, et dis-lui qu'elle nous verra tous demain. »

Béatrix sortit, et dix minutes plus tard l'exprès repartait avec la réponse.

Le lendemain on alla faire la visite projetée. Béatrix et Pauline avaient demandé qu'on les laissât toute l'après-midi avec leur tante, pour l'importante acquisition de la toilette de bal.

Il était nuit quand M. de Branefort vint les chercher chez Mlle Bruneville.

Et comme on lui faisait part des craintes que l'on avait eues de retarder son départ pour la Villa-Clotilde :

« Nous n'avions garde d'être prêts de bonne heure, » répondit-il. « Clotilde a fait une foule de visites et de commissions. Elle aurait bien pu cependant en remettre une partie; car, si, comme je le crois, elle se décide à venir à ce bal, nous ne pourrons guère nous dispenser de venir passer une huitaine en ville. »

Personne ne manifesta d'étonnement à cette nouvelle inattendue; mais Mlle de Branefort ne put s'empêcher de dire avec son haussement d'épaules :

« Allons, ta femme ne sait ce qu'elle veut; si elle avait voulu annoncer cela ce matin, je n'aurais pas acheté pour moi ces babioles et ces fanfreluches dont j'aurais pu employer si utilement l'argent. »

VII.

L'hôtel de Branefort s'illuminait du rez-de-chaussée aux mansardes. Il y avait quatre jours qu'il était habité, et à cette heure de la soirée on commençait les toilettes de bal. Grâces à cela, il y avait de la lumière partout. Au premier étage, où étaient situés les appartements de Mme de Branefort, on s'habillait en silence. Deux servantes allaient et venaient pour le service de la jeune femme, qui se complaisait dans la contemplation de sa riche toilette éparse çà et là. Quand la porte du cabinet de toilette de son mari se refermait, quand par hasard les deux caméristes disparaissaient ensemble, elle saisissait précipitamment un miroir ovale posé sur la cheminée, s'y regardait, et un demi-soupir lui échappait, et un voile d'humeur s'étendait sur ses traits. Alors, pour secouer la pensée que faisait naître cet examen implacable, elle reculait devant la haute glace de l'armoire, se posait un objet de la toilette qu'elle allait revêtir, et, de cette distance, se jugeait beaucoup moins défavorablement. Il y avait trois ans qu'elle n'était allée au bal; il y avait trois ans qu'elle y avait eu des succès, qu'elle avait compté, comme toujours, parmi les danseuses en vogue, et elle ne voulait pas déchoir. Or, bien qu'elle s'abusât sur le changement que ces trois années avaient opéré sur sa personne, elle s'avouait à elle-même qu'il était parfois très-saillant. Cette pensée lui était souverainement amère; elle était habituée aux triomphes que lui avait valus sa beauté factice, et elle ne comprenait pas le bal sans ces triomphes. Du reste, à part cette crainte secrète, inavouée, qui lui faisait regarder à la loupe, pour ainsi dire, tous les traits de son visage, elle ne s'arrêtait pas à la pensée que l'épreuve qu'elle tentait sur le monde pût tourner à son désavantage. Elle y retournait avec la plus grande confiance. Que de fois son visage, fatigué le jour, n'avait-il pas repris à la lumière son éblouissante fraîcheur! que de fois ce minois chiffonné, acoquinant, n'avait-il pas, grâce aux artifices de la toilette, retrouvé cet air jeune dont il ne pouvait se passer!

Aussi, quand elle se regardait dans la haute glace, l'appréhension s'en allait.

« Attendez, » semblait-elle dire, « attendez que ces cheveux emprisonnés se déroulent en papillottes légères, que ce teint terne s'éclaire, que ce collier de perles s'enroule autour de ce cou amaigri, que ces bras, qui paraissent décharnés, se couvrent de bracelets; attendez que la danse pousse le sang aux joues pâles et creuses, que l'œil brille, que la bouche sourie, que la certitude du succès emplisse le cœur de gaieté, que la robe de velours revête cette maigreur de ses moelleuses ondulations, et satine la peau de ses reflets charmants. »

Et, pleine d'espoir, elle attendait.

Au second étage, il n'y avait ni coquetterie raffinée, ni calculs vaniteux, ni appréhension orgueilleuse; il y avait une émotion jeune et naïve, une satisfaction généreuse, une gaieté de bon aloi.

C'était Béatrix, qui était émue; c'était Pauline, qui était satisfaite; c'était Mlle de Branefort, qui était gaie. Il y avait des moments où cette gaieté communicative saisissait tout le monde, et alors, du second étage, descendait vers le premier étage une cascade d'éclats de rire qui impatientait Mme de Branefort. Mais, comme dans la famille il était d'usage de respecter Thérèse, et qu'elle lui causait d'ailleurs une certaine crainte, elle se contentait de faire fermer les portes par sa femme de chambre.

Mlle de Branefort n'était pas sans se demander quelle figure elle ferait dans ce monde-là qu'elle avait si parfaitement quitté, et ses idées là-dessus, étant formulées dans le langage original qui lui était particulier, amusaient beaucoup ses nièces.

« Écoute, Béatrix, » disait-elle, « je vais de bonne grâce à ce bal pour toi; car ta belle-mère, étant assez jeune pour danser, n'est pas un chaperon suffisant; mais laisse-moi me plaindre un peu. Je serai sur des charbons ardents toute cette soirée; savez-vous bien cela, mes enfants?

— Et pourquoi donc? » demanda Béatrix, qui comptait bien être, elle, sur des feuilles de roses.

« Et pourquoi donc? » demanda Pauline, qui se disait que voir Béatrix heureuse, voir Béatrix admirée, était un spectacle si doux pour ses yeux, qu'elle voudrait y consacrer la nuit entière.

« Pourquoi? » répéta Mlle Thérèse; « d'abord, parce que je dormirai; je suis sûre que je ne pourrai pas m'empêcher de dormir.

— Dormir! » s'écrièrent Béatrix et Pauline en se regardant avec un sourire. Dormir! Quel mot en effet ce soir-là! Dormir! Est-ce qu'on dort au bal?

Voilà ce que disait ce sourire et le double regard de ces beaux yeux étincelants, dont les larges paupières n'avaient garde de se laisser alourdir par le sommeil.

« Oui, dormir, mes enfants, » reprit la bonne tante, « et il n'y a pas de musique au monde qui puisse tenir Thérèse de Branefort éveillée passé dix heures. Pauline, tu abuses de la pommade, il me semble.

— Non, ma tante; le coiffeur a bien recommandé d'assouplir à l'avance les cheveux de Béatrix.

— Il ferait bien mieux de venir les assouplir lui-même.

— Voilà bientôt huit heures, » dit Pauline en regardant sa montre; « il ne tardera pas. Puisque Béatrix n'a plus rien à faire à sa toilette, ma tante, si nous vous aidions à vous habiller. »

Mlle de Branefort se mit à rire.

« Ah! vraiment, » dit-elle, « tu as là une heureuse idée; ma toilette demandera un petit quart d'heure, et je ne veux pas avancer d'une minute le temps de m'emprisonner le corps dans une robe que, pour me faire faire fine taille, vous avez voulue trop étroite, et de m'orner la tête de ce superbe bonnet qui pèse bien une livre, et qui, avec ses fleurs plantées sur le haut comme un mai fleuri, donne à ma vieille figure tannée un faux air d'une tête de quintaine empanachée.

— Voici le coiffeur! » s'écria Pauline. « Assieds-toi, Béatrix. Ma tante, voulez-vous allumer l'autre bougie? »

Le coiffeur, un petit jeune homme barbu, fit son entrée, et, déposant son chapeau, il tira ses instruments de sa poche et plongea les deux mains dans les immenses cheveux de Béatrix. En palpant cette opulente chevelure qu'il admirait hautement, son cerveau d'artiste capillaire entra sans doute en fermentation, car, après avoir déclaré qu'avec de pareils cheveux on ferait d'admirables coiffures, il en imagina une si étrange, il bâtit sur le front de la pauvre enfant un tel édifice, que personne ne put deviner comment, après cela, on pourrait placer convenablement les roses blanches qui devaient en être la simple et virginale parure.

Béatrix murmurait :

« C'est affreux! »

Pauline regardait tristement; mais devant l'autorité du coiffeur elles n'osaient trop, vu leur inexpérience, ordonner la destruction du disgracieux échafaudage.

Mais Mlle de Branefort était là. Après avoir ri de la figure piteuse de la patiente, elle dit :

« Je ne m'entends plus aux coiffures d'à présent; mais c'est une horreur que vous avez fait là, Monsieur. Abattez-moi tout cela; je vais faire chercher une personne qui nous donnera de bons avis. »

Et, allant au bureau qui se trouvait dans un coin de la chambre, elle écrivit :

« Nous avons besoin de votre goût, ma chère Fanny;
« venez tout de suite nous dire comment il faut coiffer
« Béatrix. Il y a ici un petit perruquier qui lui accommode
« drôlement la tête.

« Nous n'avons pas de temps à perdre, et, en venant,
« vous nous tirerez d'embarras.

« THÉRÈSE. »

Elle sonna, et, donnant ce billet à la servante qui se présenta :

« Portez tout de suite ceci à Mlle Bruneville, » dit-elle. « C'est à deux pas; la commission est pressée. »

La servante s'acquitta en conscience de son message, et ramena Mlle Bruneville.

Elle écouta, en souriant, la description de la coiffure qui avait été tentée, et fit recommencer l'opération.

Les beaux cheveux de Béatrix furent simplement relevés sur ses tempes, et vinrent s'étager en coques épaisses

Digitized by Google

tombant un peu sur le cou. Trois roses blanches se posèrent en diadème, et une quatrième se plaça derrière l'oreille droite. Ces fleurs blanches ainsi disposées sur ses cheveux noirs produisaient le plus charmant effet. Le coiffeur fut congédié, et Mlle Thérèse, abandonnant Béatrix aux mains de son amie et de sa nièce, passa dans sa chambre pour faire sa propre toilette.

Elle reparut bientôt vêtue de la fameuse robe de moire, et son élégant bonnet placé tout de travers.

Il fallut user d'autorité pour le placer convenablement. Cela fait, elle prit gravement son chapelet, et le mit dans sa poche.

« Vraiment, » dit-elle, « rien ne me sera plus facile que de l'égrener dans mon coin; ce sera une manière de sanctifier ma soirée et de me tenir éveillée. »

Comme elle achevait ces paroles, M. de Branefort entrait. Il salua Mlle Bruneville et sourit à Béatrix.

« Fort bien, » dit-il; « cette toilette blanche me plaît. Il faut que tu descendes la montrer à ta mère, qui t'attend.

— Voulez-vous me faire le plaisir de passer la soirée avec moi, Pauline? » dit affectueusement Mlle Bruneville.

Et elle ajouta, en se tournant vers M. de Branefort :

« Je la ferai reconduire à l'heure que vous voudrez. »

Il s'inclina en signe d'assentiment, et ils descendirent.

Clotilde les attendait. Sa toilette était splendide. Elle avait vidé ses écrins, et s'était constellée de bijoux. Soins superflus! Béatrix, dans sa simple toilette de tulle, était d'une beauté écrasante, et, en la voyant, sa belle-mère se sentit mordre au cœur par le démon de la jalousie féminine, qui se plaît à remuer les plus mauvais sentiments. Elle la regarda à peine, et hâta les préparatifs de départ.

« Nous reviendrons de bonne heure, » dit-elle en prenant congé de Pauline qu'emmenait Mlle Bruneville.

Cette parole révélait de secrets froissements. Elle désirait donc voir finir cette fête, à laquelle maintenant elle aurait voulu ne pas assister.

« Ah! vraiment! puisque j'ai mis cette robe qui m'étouffe et ce bonnet qui me pèse, nous resterons jusqu'au dernier coup d'archet, » dit Mlle de Branefort à Béatrix, qui, à cette annonce, avait pris l'air inquiet, « et tu danseras une bonne fois tout à ton aise, ma fille. »

L'entrée de Mesdames de Branefort fit sensation dans les salons de la Recette générale. Le monde est le plus changeant des théâtres. La cohue élégante qui remplissait les appartements n'était déjà plus la même qu'il y avait trois ans : de là, deux façons générales de s'exprimer sur le compte de ces dames. Ceux qui les connaissaient disaient : « Quelle est donc cette charmante personne? — Ah! la fille de M. de Branefort, sans doute; et c'est bien Mme de Branefort elle-même. Dieu! qu'elle est changée! qu'elle a vieilli! qu'elle est maigre! Mais c'est à ne pas la reconnaître! »

Ceux qui ne les connaissaient pas murmuraient sur tous les tons : « Charmante! » en regardant Béatrix. Clotilde, sa toilette, ses diamants, n'entraient pas pour ceux-là en ligne de compte.

Ce changement dans la partie dansante de la société décida du sort de la soirée.

Béatrix, la veille, avait exprimé le plus naïvement du monde, devant sa belle-mère, la crainte qu'elle éprouvait de ne pas trouver de danseurs.

Et Clotilde avait eu l'air de penser qu'elle devait s'attendre à ce mécompte. Son dépit fut extrême quand elle vit l'empressement dont la jeune fille était l'objet. C'est que ces inconnus-là agissaient avec la plus grande indépendance. Ce n'était pas Mlle de Branefort qu'ils invitaient, c'était la plus jolie femme du bal. Je ne prononce qu'avec circonspection ce terrible et magique mot de liberté dont on a fait de si mauvais et de si étonnants usages; mais il est une liberté que je veux garder et que j'octroie aux autres : celle du goût. Il est bien de choisir quelquefois ses danseuses par convenance, mais il est tout simple qu'on les choisisse quelquefois par goût.

Or il y avait trois ans que Clotilde n'avait paru au bal; les amis de son mari ne dansaient plus, et tous les jeunes gens ne voyaient que Béatrix. Assise au premier rang, devant une glace qui lui renvoyait son image, elle causait avec une animation feinte avec les hommes qui l'entouraient. Avec ce sourire faux sur les lèvres, elle assistait à son propre trépas comme femme à la mode, et voyait s'évanouir le prestige dont elle avait été jusque-là entourée. Ses contemporaines la regardaient malignement du coin de l'œil.

« Cette pauvre Clotilde! » murmuraient-elles, « elle est complétement fanée. »

Marguerite, son amie, Marguerite alors dans tout l'éclat de sa beauté brune, ne s'avança vers elle que pour lui dire :

« Sais-tu que Béatrix est trouvée ravissante? »

Remarque inutile. Dès le vestibule, Clotilde, en voyant Béatrix glisser de dessous sa sortie de bal, avait pensé qu'elle serait ce soir-là sans rivale.

Elle interrogeait parfois furtivement le miroir, et le miroir ne protestait en aucune façon contre les danseurs. La chaleur du salon enflammait ses joues et son front, et cette rougeur inégale, ardente, l'enlaidissait et la vieillissait de dix ans. En la regardant, quelques-uns parlaient d'études anatomiques, et beaucoup passaient indifférents devant cette femme sans éclat, qui leur était étrangère.



LE DÉCRET DU LION.

FABLE.

		teux,	ta	ant	le	moin-dre	qui	cor	Et,		
		ay-	de	boi-	res-	en-	ssance,	On	Lion		
Aux	peine	aux	à	Tout	symp-	monde	Le	saut,	l'obéi-	ence,	tra
ren-	ceux	mort,	cele	dans	cam-	De	die,	qu'aux	mon	le	D'ha-
Sous	bor-gnes,	On	pa.	tôme	si-	si	dé-	ma-	prit,	de	pot-
som-mes,	dait	il	le	où	Si,	la-	gens	ain-	Mais,	biter	d'es-
fai-	fense	nous	nance	quelle	or-	sez	fit;	bruit	pau-vres,	la	par
Un	les	sait	une	temps	Dans	Ce-	ren-	pen-	crainte	pompe,	son
dé-	Ce	cret	la-	don-	dit	Vous	quel	la	A-	Lion	de
Pour	tel	hom-mes;	sait	sa	long-	Il	rait,	gneur	un	roy-	ver
		qu'il	dé-	Di-	sem-	res-	jour,	aume	fit		
		eu	bler	en	cour.	Plus	as-	te-	Sei-		

Le Cavalier du jeu des échecs fait deux pas, soit à gauche, soit à droite, en avant ou en arrière, mais toujours en se dirigeant d'une case blanche sur une case noire, ou d'une case noire sur une case blanche.

Un peu avant minuit M. de Branefort quitta la table de whist et vint à sa femme. Elle était seule, le quadrille finissait, et Béatrix, mêlée à la foule, regagnait lentement sa place au bras de son danseur.

« Robert, je vous attendais pour partir, » dit vivement Mme de Branefort.

« Déjà? » fit-il en souriant.

« Oui, je me sens malade, très-malade. »

Il la regarda; sa figure était décomposée, elle frissonnait.

« Tu es en effet très-pâle, » dit-il; « je vais prévenir Thérèse. Va chercher Béatrix. »

Béatrix n'avait fait que changer de cavalier et s'envolait de nouveau.

M. de Branefort alla vers le coin que sa sœur avait choisi; elle y dormait du sommeil du juste, cachée à tous les regards par un quadruple rang de femmes. Il la réveilla avec ménagement, et lui dit tout bas :

« Nous partons. »

Mlle Thérèse se frotta les yeux, et consulta sa montre.

« Pourquoi? » demanda-t-elle.

« Clotilde est souffrante.

— Oh! c'est donc pour cela qu'elle a si peu dansé; ce n'est pas comme Béatrix; as-tu vu comme elle s'en donne? Si mon oncle était ici, il aurait été parlé de la belle de Branefort, c'est sûr. Ta fille sait-elle que tu veux partir?

— Oui.

— Cela doit lui plaire modérément, à cette enfant; quitter un bal avant minuit, songe donc. Ah! mais la voilà qui danse; il faut au moins attendre la fin de ce quadrille. »

M. de Branefort retourna vers sa femme. Elle était très-rouge.

« Pas une minute, » dit-elle d'une voix saccadée. « Ta sœur fera ce qu'elle voudra. »

Il alla reporter cette réponse à Thérèse.

« Eh bien! partez, » dit-elle, « je reste avec Béatrix. J'aimerais pourtant bien à me sentir la tête sur mon oreiller; mais il ne faut pas être égoïste; et, tant que Béatrix s'amusera, je ferai mon personnage ici. »

Et se penchant à l'oreille de son frère :

« Tu sais bien, d'ailleurs, que je suis obligée d'être une des dernières, » dit-elle en riant.

Ceci rentrait dans la grande question de la toilette. La robe de moire, trop courte, ne cachait pas suffisamment la chaussure commode, mais peu classique pour le bal, adoptée par Mlle Thérèse. Elle avait bien voulu porter ce bonnet gênant, une robe étroite; mais, pour emprisonner ses pieds dans des bottines étroites, c'était autre chose. Aussi, en traversant le salon, s'était-elle promis de ne pas s'exposer à laisser voir la liberté qu'elle s'était octroyée. Pour cela elle devait attendre, pour s'en aller, le moment où les salons se désempliraient.

« Reste, puisque tu le veux, » dit M. de Branefort, agacé par ces petits tiraillements.

Et il alla à la recherche de sa femme, qu'il ne voyait plus. Dans l'antichambre un parent de Clotilde lui avait proposé de la reconduire, et il lui donnait la main pour monter dans sa voiture, quand M. de Branefort parut.

Il s'assit vis-à-vis de sa femme, très-inquiet du silence qu'elle gardait.

Le trajet était court à parcourir, et il y avait un tiers; il ne lui adressa pas de questions, et se contenta de presser le cocher.

(La suite au prochain numéro.)

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

PILE OU FACE.

Deux écoliers patinent sur la glace
Qui recouvre un bassin;
Le premier tombe!... FACE,
Dit son voisin;
Ce dernier à son tour le heurte en son chemin
Et roule à la surface;
PILE, répond l'autre gamin.

A. M.

Explication de la Clef diplomatique.

UN CONSEIL EN PASSANT.

Vous, dont la tête blonde, emblème de l'espoir,
Offre un tableau charmant qu'une mère aime à voir,
Lectrice de quinze ans, mon enfant bien-aimée,
Tournez vers votre ami cette tête animée;
A l'oiseau favori donnez un peu de mil;
Suspendez, vous et lui, votre gentil babil
Pour me suivre un instant loin des bruits de la foule
Qu'emporte en s'enfuyant chaque jour qui s'écoule.
Venez; puis, attentive, écoutez un secret
Que du bonheur intime un confident discret
Murmure à mon oreille, afin que je l'épanche
Aux doux anges blottis sous leur hermine blanche :
Quand à Dieu, chaque soir, vous aurez dit : Seigneur,
Pour qu'il soit toujours bon, je vous donne mon cœur;
Priez encore, enfant, priez pour qu'à toute heure
Le bonheur de famille à vos côtés demeure.
— Le monde aussi m'attend, me dites-vous tout bas.
— Le monde aura son tour, mais ne vous pressez pas;
Songez, s'il faut parfois subir ses exigences,
Que son éclat factice est fils des apparences;
Le foyer maternel, lui seul, est visité
Par le calme, la paix et la sérénité.
Les grands succès du monde!...... Après eux, c'est le vide,
C'est l'heure des regrets à la première ride;
C'est la déception sous le masque et le fard
Qu'avec tristesse un jour on dévoile..... trop tard.
Mais l'ange du foyer que l'aïeul et l'enfance
Bénissent tous les deux, qui saintement dispense
Les soins du dévouement et les élans du cœur,
A choisi, chère enfant, le chemin du bonheur.

Edme SIMONOT.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

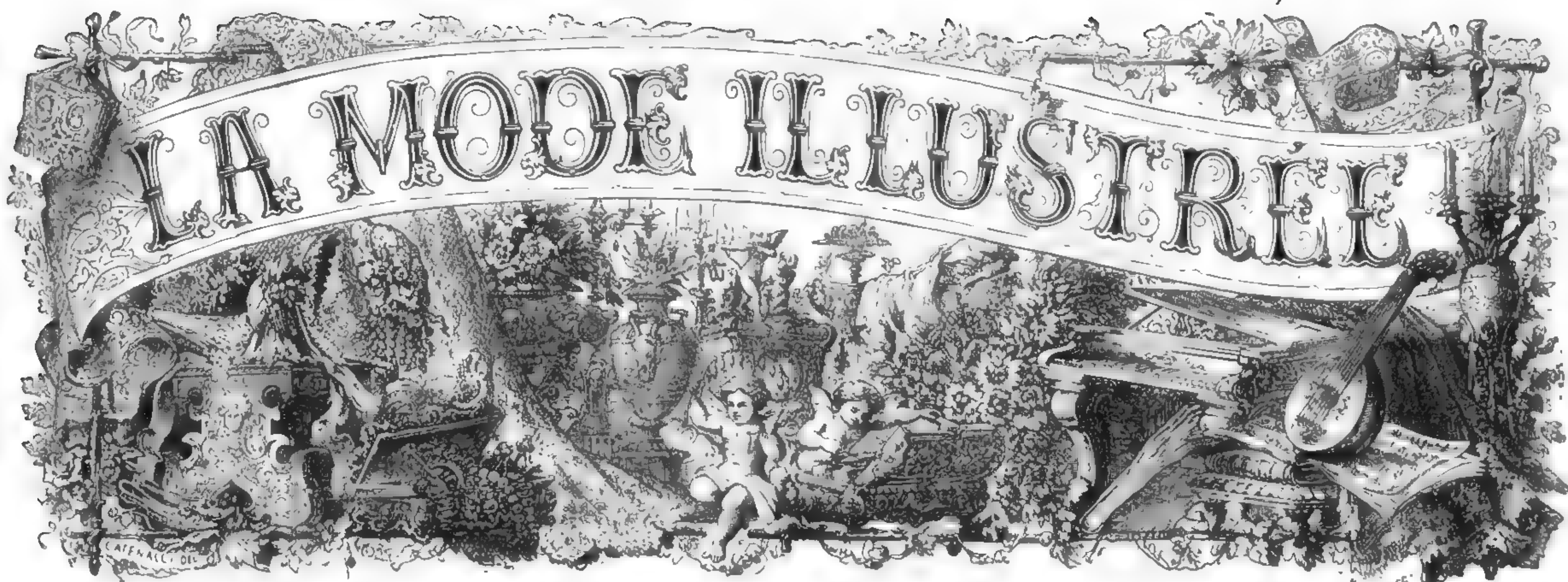


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Les médecins sont souvent embarrassés dans un cas pressant de danger.

Digitized by Google

N° 6. CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 7 février 1864.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

Coiffure sicilienne.

Cette coiffure se compose d'une large rosette de dentelle noire, de rubans de velours noir et d'une grosse rose cerise; une sorte de ressort en acier, ayant 34 centimètres de longueur, recouvert de taffetas noir, fixe la rosette sur le devant de la tête; à ce ressort est attaché un morceau *carré* de tulle noir roide, ayant 9 centimètres 1/2 de longueur, 7 centimètres de largeur, qui sert de base à la rosette de dentelle. Pour faire celle-ci, on emploiera 3 mètres 20 centimètres de dentelle noire ayant 5 centimètres de largeur, rehaussée par une bande de tulle noir dont la largeur est de 2 centimètres 1/2. On dispose toute la dentelle en plis d'un centimètre chacun.

On place cette ruche en spirale sur le morceau de tulle, de façon à former une grosse rosette ayant 18 centimètres de diamètre. Vers le milieu on replie la bande de tulle qui rehausse la dentelle; on pose çà et là, entre les plis, des bouts de ruban de velours noir de même hauteur que la ruche formée par la dentelle plissée. Ce ruban a 4 centimètres de largeur; l'extrémité de chaque bout est découpée en cinq *dents* ou *festons*. La rose n'est point placée tout à fait au centre de la rosette, mais un peu en arrière. Sur l'un des côtés on pose, sous la rose, deux boucles de ruban de velours (4 centimètres de largeur) ayant l'un, 12, l'autre 15 centimètres de longueur. Sous la rosette, de chaque côté du carré de tulle, on place un morceau de ruban de velours ayant 1 mètre 60 centimètres de longueur; ce ruban est replié en *deux* sur lui-même, et l'on fixe les deux bouts ensemble à 25 centimètres de distance de la place où ils ont été cousus sous le carré de tulle. A 44 centimètres de distance de cette première *réunion*, chaque ruban est disposé en deux boucles ayant l'une 9, l'autre (inférieure) 13 centimètres de longueur; ces boucles sont ramenées par devant sur le corsage, et retenues par une rose semblable à celle qui orne la coiffure.



COIFFURE SICILIENNE.

Dessin brodé

EN REPRISES SUR TULLE GREC.

Ce dessin pourra servir pour voile de fauteuil; répété plusieurs fois, il formera des rideaux, chaque carré occupant un des carreaux de la fenêtre. Lorsque la broderie en reprises est terminée, on ourle le tulle, qui doit dépasser le dessin de 4 à 5 centimètres tout autour, et l'on rattache à cet ourlet la dentelle au filet dont nous allons donner l'explication.

Dentelle au filet. On emploie trois moules de différentes grosseurs; le plus fin (qui peut être une grosse aiguille à tricoter) a 3/4 de centimètre de circonférence; le second, 1 centimètre 1/2; le troisième, 2 centimètres de circonférence, ce dont on s'assure en mesurant les moules avec un brin de fil.

On prend le second moule, et l'on exécute :

1er *tour.* — Avec des mailles simples, en passant toujours un trou du tulle entre 2 mailles faites dans le tulle. A chaque coin on fait 3 à 4 mailles l'une près de l'autre. Le 2e tour (même moule) se compose d'un nombre de mailles de moitié inférieur aux mailles du 1er tour, et, pour cela, on prend toujours *ensemble* 2 mailles du tour précédent.

3e *tour.* — Gros moule. On fait alternativement une maille dans une maille, — 7 mailles dans la maille suivante.

Digitized by Google

4e *tour.* — Moule le plus fin. Dans chaque maille une maille.

5e *tour.* — Même moule; ainsi que dans tous les tours suivants, on passe une maille dans chaque 7 mailles du tour précédent, c'est-à-dire la maille qui sépare les groupes de 7 mailles faits dans une seule maille.

6e *à* 9e *tours.* — Comme le précédent, en passant toujours la maille qui a été passée; par conséquent, dans le 6e tour on passe la 6e maille; — dans le tour suivant la 5e maille, — ainsi de suite; dans le 9e tour on fait 2 mailles, on passe la 3e, ainsi de suite jusqu'à la fin du tour qui termine la dentelle.

Tabouret rond.

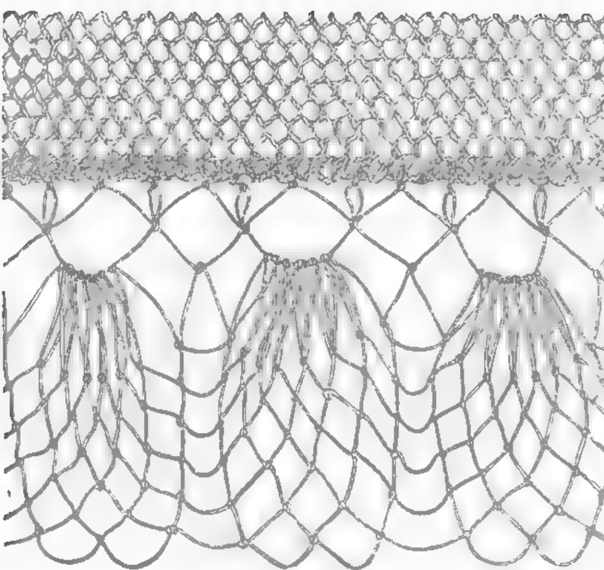
Matériaux : Laines castor (grosse laine zéphyr); 24 grammes de cette laine blanche, 8 grammes idem, noire, 3 nuances idem, de gris, chacune par 8 grammes, canevas n° 20; laines zéphyr et soies d'Alger d'après les couleurs indiquées près du dessin de tapisserie.

Les différents dessins consacrés à l'exécution de ce tabouret indiquent qu'il se compose d'une sorte de cadre fait en tapisserie, entourant un travail qui imite l'hermine. Rien n'est plus joli, plus élégant que ce tabouret, et nous le recommandons à toutes nos lectrices.

Le canevas n° 20 produira un tabouret ayant 45 centimètres de diamètre; on peut choisir du canevas plus gros ou plus fin, selon qu'on voudra augmenter ou diminuer la circonférence du dessin. Il pourrait aussi composer un très-joli pouff.

On exécute sur le canevas, à la croix ordinaire, le dessin de tapisserie qui doit être répété quatre fois, en le rapprochant par les côtés en ligne droite de façon à former un cercle dont le centre vide sera couvert avec le travail qui imite la fourrure; le canevas vide ne doit pas être enlevé; il sert de base au travail que nous allons décrire.

Ce travail se fait au crochet. On prend la laine blanche, on fait une chaînette de 5 mailles, dont on réunit la dernière à la première; on fait toujours, alternativement, une bride, — 2 mailles en l'air, en travaillant en spirale (c'est-à-dire non en tours fermés) et augmentant régulièrement aux mêmes places; l'augmentation a lieu en ce qu'on fait, dans une seule maille, au lieu d'une bride, 2 brides, séparées par 2 mailles en l'air. Dans le 1er tour on augmente 5 fois, par conséquent dans chaque maille, — 10 fois dans le 2e tour, en plaçant toujours l'augmentation au-dessus de l'augmentation du tour précédent, de telle sorte que l'on forme, par les augmentations, 10 rayons, entre lesquels se trouvent 10 parties du fond; on continue celui-ci jusqu'à ce qu'il couvre, lorsqu'on le tend, le canevas vide à l'intérieur du dessin brodé, en



DENTELLE AU FILET ACCOMPAGNANT LA BRODERIE EN REPRISES.

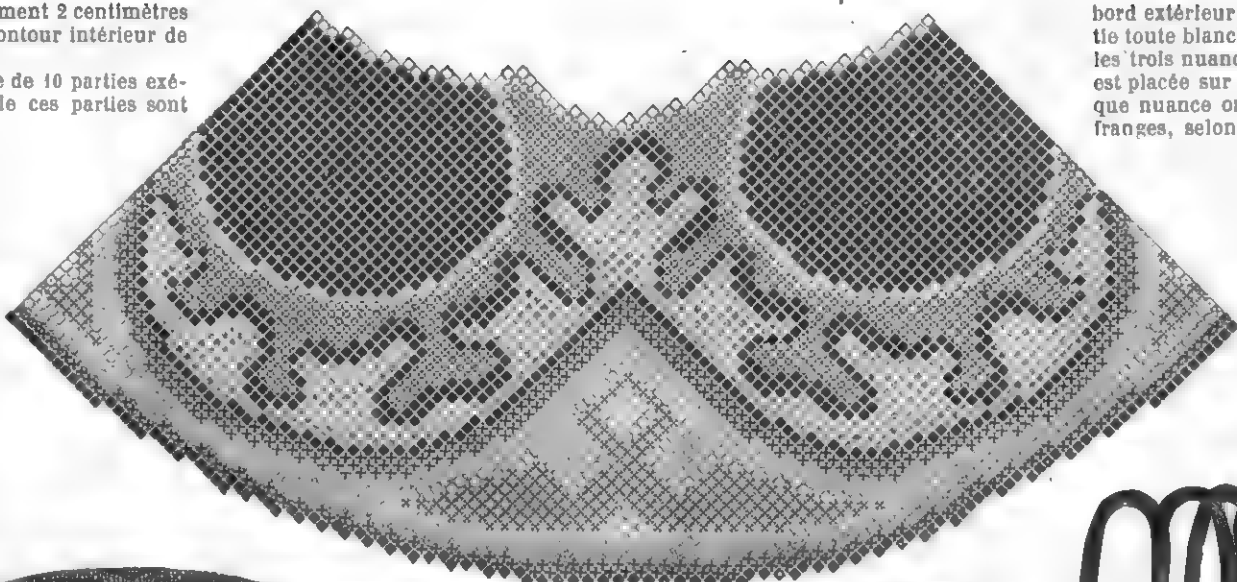
DESSIN POUR BRODERIE EN REPRISES SUR TULLE GREC.

laissant déborder seulement 2 centimètres 1/2 de canevas sur le contour intérieur de la tapisserie.

L'hermine se compose de 10 parties exécutées sur le fond; 5 de ces parties sont faites avec la laine blanche, 5 avec les nuances grises. Un dessin représente en grandeur naturelle l'exécution de l'hermine. Pour chacune des chaînettes faites pour chaque tour composé de brides, on fait un rang de franges composé de boucles très-longues pour lesquelles on emploie un moule ayant 7 à 9 centimètres de largeur; cependant, comme il n'est pas très-commode de travailler en rond avec ce moule, on pourra se servir de l'index de la main gauche en travaillant de la façon suivante: après avoir passé le brin à l'aide du crochet dans l'une des mailles de la chaînette du fond, on met le brin sur l'index de la main gauche, comme s'il s'agissait de tricoter; on élève l'index, de façon à former avec le brin une boucle de 7 à 9 centimètres de longueur; on pique le crochet dans la plus proche maille, et l'on tire au travers de cette maille le brin qui se trouve derrière la longue boucle; on le passe en même temps au travers de la maille qui se trouve sur le crochet; cela forme une maille simple, et cela fixe en même temps la longue boucle. On répète toujours ce qui vient d'être fait, en maintenant la régularité des boucles, qui doivent avoir toujours une longueur identique. Le dessin représente la frange commencée, et chacune des mailles dans lesquelles on pique le crochet est marquée par un point noir.

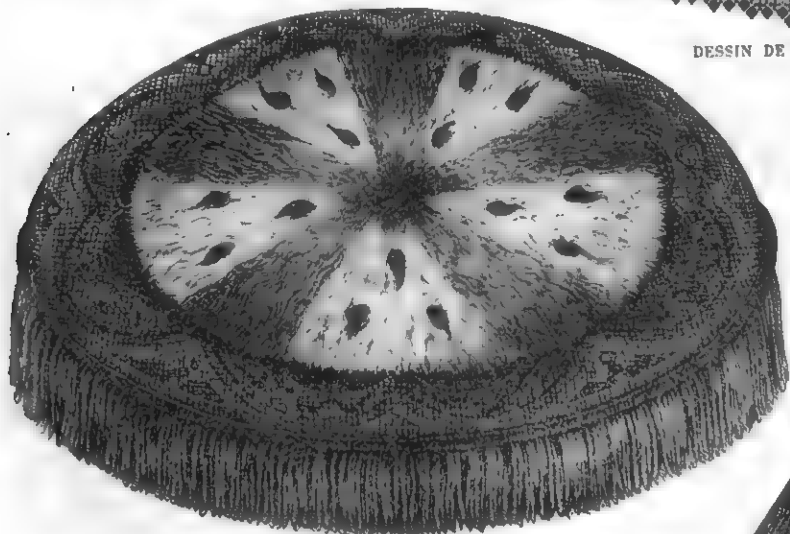
On fait l'hermine sur chaque partie du fond qui se trouve entre les rayons formés par les augmentations; on commence toujours par le bord extérieur du fond, et l'on fait une partie toute blanche, — la partie suivante avec les trois nuances grises, dont la plus foncée est placée sur le bord extérieur. Avec chaque nuance on fait deux ou trois rangs de franges, selon la dimension du fond; les deux derniers tours du fond (vers le centre) restent libres, et l'on exécute, en *rond* par conséquent, sur toutes les parties à la fois, un rang de franges avec la laine grise foncée, — un second et dernier rang avec la laine noire. Dès que l'on a terminé un rang de franges, il faut couper chaque boucle par le milieu, de telle sorte que les deux bouts séparés soient de même longueur. Lorsque le fond est entièrement recouvert avec la frange, on la peigne, d'abord avec un démêloir à dents très-écartées, puis avec un peigne plus fin, de façon qu'elle devienne légère et soit un peu gonflée.

Les petites queues noires sont faites isolément. On prend quatre brins de laine noire ayant 5 à 6 centimètres de longueur, on les entoure au milieu avec un morceau de fil d'archal dont on *tord* les deux bouts de façon à former une houppe que l'on peigne; on tire un peu chaque brin, et l'on en tord légèrement l'extrémité pour la rendre pointue. Sur chaque partie blanche du fond on place 3 de ces houppes noires en piquant le fil d'archal au travers de la frange et le cousant sur l'envers du fond. Dans le milieu du coussin on place une houppe noire pareille aux précédentes, mais plus forte, et l'on en pique les brins dans toutes les directions.

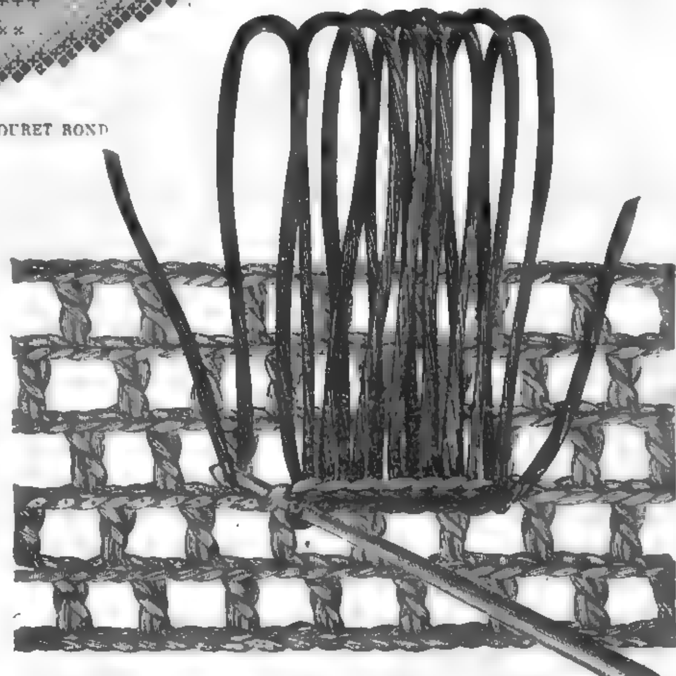


DESSIN DE TAPISSERIE POUR ENCADRER LE TABOURET ROND.

Explication des signes : ■ Noir. ■ Vert anglais, nuance moyenne. ■ Même vert foncé. ■ Gris-fauve, nuance moyenne. ■ Même gris foncé. ■ Rouge vif. ▫ Blanc. ▫ Soie jaune paille.



TABOURET ROND.



EXÉCUTION DE L'HERMINE POUR LE TABOURET ROND, EN GRANDEUR NATURELLE.

UN QUART DU TABOURET ROND EN GRANDEUR NATURELLE.

Digitized by Google

On coud ce fond sur le milieu vide du canevas brodé, et l'on place le tout sur un coussin rond, doublé de percaline ou d'étoffe de laine; on entoure le coussin avec une grosse frange en laine.

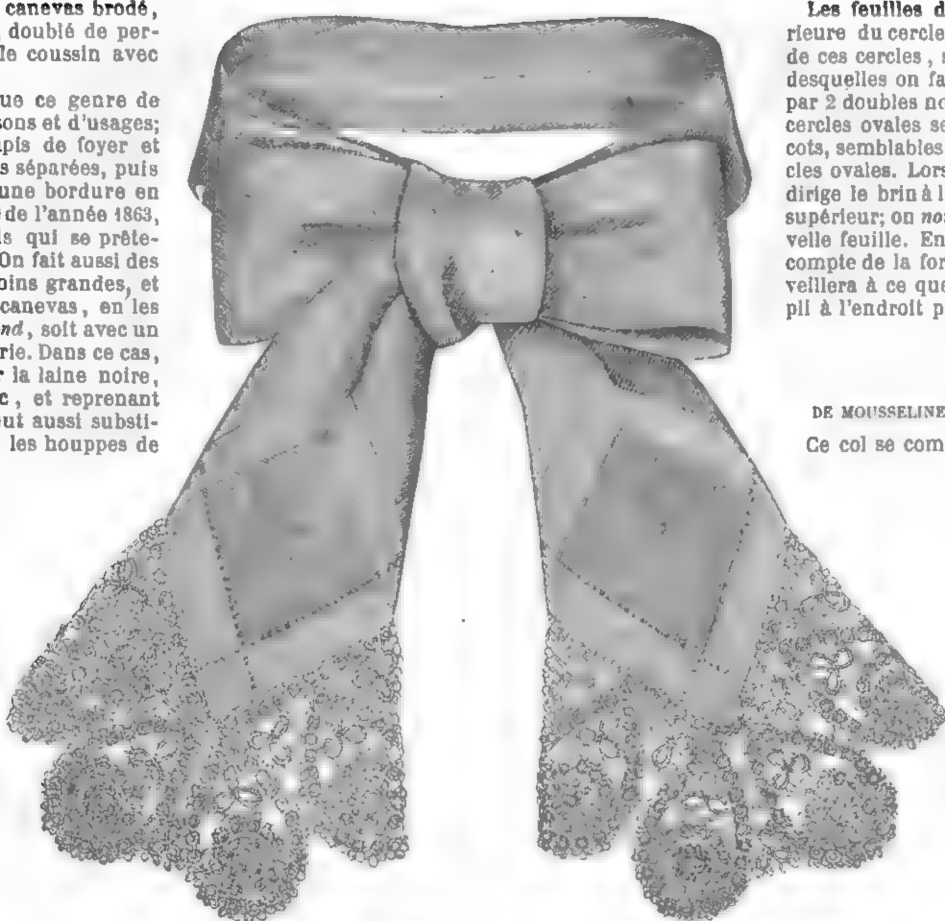
Avant de terminer, nous ajouterons que ce genre de travail se prête à une infinité de combinaisons et d'usages; il compose d'excellents et très-riches tapis de foyer et de lit; dans ce cas, on l'exécute par bandes séparées, puis cousues ensemble, et on l'encadre avec une bordure en tapisserie. Nous avons publié, dans le nº 50 de l'année 1863, deux dessins pour encadrement de tapis qui se prêteraient parfaitement à cette combinaison. On fait aussi des étoiles (ou *ronds*) en hermine, plus ou moins grandes, et on les pose à distance régulière sur le canevas, en les entourant, bien entendu, soit avec un *fond*, soit avec un dessin, exécutés l'un et l'autre en tapisserie. Dans ce cas, on nuance le rond en commençant par la laine noire, passant par le gris pour arriver au blanc, et reprenant le gris pour terminer par le noir; on peut aussi substituer au noir du gris foncé. En tout cas, les houppes de l'hermine restent noires.

Nos lectrices nous sauront gré, nous l'espérons, de leur avoir indiqué ce joli travail.

Cravate de mousseline

AVEC ORNEMENTS EN FRIVOLITÉ.

Cette cravate, si simple, est singulièrement rehaussée par les ornements en frivolité dont l'effet, en cette circonstance, est plus beau que celui produi par la plus belle dentelle.



CRAVATE DE MOUSSELINE AVEC ORNEMENTS EN FRIVOLITÉ.



MANCHETTE EN ENTRE-DEUX.

Nous avons consacré à l'exécution de la frivolité plusieurs dessins accompagnés de longues et minutieuses explications, publiées dans le nº 35 de l'année 1863; nous prions nos nouvelles abonnées de demander ce numéro dans nos bureaux, l'espace nous manquant pour répéter ici ces explications.

On prendra du fil très-fin, nº 90 ou 100; on commence le travail par les petites rosettes du milieu, et l'on fait d'abord un cercle entouré de 12 picots; entre chaque picot on fait 2 doubles nœuds; lorsque le cercle est fermé, on tire le brin avec un crochet au travers du plus proche picot; on fait glisser la navette dans la boucle qui vient d'être formée, et l'on serre cette boucle sur la courbe supérieure du picot; le brin se trouve ainsi attaché à la place où l'on doit commencer le tour suivant. Ce procédé est employé pour passer d'un tour au tour suivant, et aussi pour rattacher ensemble les diverses parties du travail. Nous le désignerons, pour abréger, par le mot *nouer*. Le 2e tour se compose d'une rosette placée au-dessus de chaque picot du tour précédent, et surmontée d'un picot; pour chaque rosette on fait 5 doubles nœuds, — 1 picot, — 5 doubles nœuds; on serre la rosette, on *noue* le brin au picot suivant du tour précédent, et l'on fait ainsi une rosette au-dessus de chaque picot. Après avoir terminé la 12e et dernière rosette, on dirige le brin à l'envers de cette rosette; on le *noue* dans son picot et l'on commence à cette place le 3e tour; il se compose de 12 feuilles entourées de picots, rattachées ensemble par leur picot inférieur; on fait 9 doubles nœuds, — 1 picot entre chaque 2e nœud, de telle sorte que la feuille fermée compte 8 picots; on *noue* le brin au plus proche picot du tour précédent, on exécute une seconde feuille, dont on noue le premier picot au dernier picot de la feuille précédente; après avoir terminé les 12 feuilles, on exécute encore un tour de feuilles au nombre de 19; 12 se rattachent au tour précédent. Ces 19 feuilles composent le cercle ovale; le dessin indique que les feuilles ne se trouvent plus en ligne droite, mais qu'on rattache chaque feuille du tour précédent *entre* deux feuilles du tour présent.

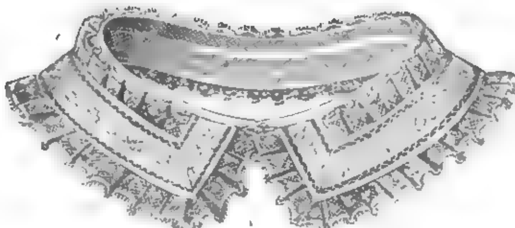
Les feuilles de trèfle qui remplissent la partie supérieure du cercle ovale, et se rattachent aussi à l'extérieur de ces cercles, se composent de 3 boucles, pour chacune desquelles on fait 8 doubles nœuds, — 5 picots séparés par 2 doubles nœuds, — 8 doubles nœuds; au-dessus des cercles ovales se trouve une bordure de feuilles avec picots, semblables à celles qui ont été décrites pour les cercles ovales. Lorsque l'une de ces feuilles est terminée, on dirige le brin à l'envers jusqu'au picot du milieu du bord supérieur; on *noue* le brin, et l'on recommence une nouvelle feuille. En disposant les cercles ovales, on tiendra compte de la forme pointue du pan de la cravate, et l'on veillera à ce que la garniture de *frivolité* ne forme aucun pli à l'endroit pas plus qu'à l'envers.

Col et manchette

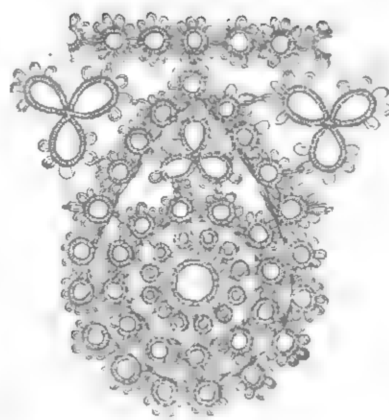
DE MOUSSELINE BRODÉE AVEC ENTRE-DEUX DE DENTELLE.

Ce col se compose d'une bande de mousseline brodée, à laquelle se rattache de chaque côté une dentelle de Valenciennes posée en sens contrarié, et fixée par une étroite bande de mousseline coupée en biais et *piquée* à points arrière. Sous la dentelle supérieure se trouve une bande de mousseline unie.

La manchette (ou poignet droit) est faite avec des entre-deux de dentelle et des entre-deux brodés réunis par d'étroites bandes de mousseline, *piquées* à points arrière; un entre-deux brodé, entouré, comme la manchette, avec de la dentelle de Valenciennes, forme une *patte* qui traverse le poignet.



COL EN ENTRE-DEUX.



GARNITURE EN FRIVOLITÉ POUR LA CRAVATE.



BORDURE DE LA CALOTTE POUR HOMME.

Calotte

POUR HOMME.

MATÉRIAUX : Drap noir, un peu de moire antique de nuance Havane; soutache en soie de même nuance; lacet d'or; cordonnet fin en or; bouillonné d'or; perles noires, taillées; grosse soie noire de cordonnet; même soie fine, jaune d'or.

On coupera les deux parties de cette calotte en drap noir, d'après la dimension de la tête que la calotte est destinée à recouvrir; on calque ensuite les contours de nos dessins, on pose le papier sur le fond et sur la bordure, puis on travaille en piquant l'aiguille au travers de ce papier, que l'on enlève en le déchirant quand l'ouvrage est terminé.

On coupe, en moire Havane, les carreaux posés sur leurs pointes, et vides au milieu; on les pose à la place qu'ils doivent remplir; on borde les contours intérieurs et extérieurs de chaque carreau avec du lacet d'or, traversé de distance en distance avec de la soie noire de cordonnet; les bandes entrelacées qui traversent les carreaux se composent d'une soutache de nuance Havane, encadrée de cordonnet d'or. Les branches placées à deux angles opposés de chaque carreau sont exécutées avec du bouillonné d'or; on peut aussi les broder avec du cordonnet d'or; les étoiles et l'espèce de frange sont faites avec des perles noires. On double la calotte en soie ou bien en peau; on place au milieu du fond un gland en or ou bien en soie Havane mélangé de fils d'or.



ROND DE LA CALOTTE POUR HOMME.

Coiffure à la Valois.

EXÉCUTÉE PAR M. CROISAT, RUE RICHELIEU, 76.

On exécute d'abord le chignon, qui se compose d'un nœud double, orné de l'un de ces peignes-agrafes que l'on appelle *entre-coque;* on noue les cheveux de derrière sur la nuque, on les divise en deux parties; on prend celle de droite, on la crêpe en dessous, on la lisse par dessus, et l'on forme d'abord une grande coque à droite, puis une

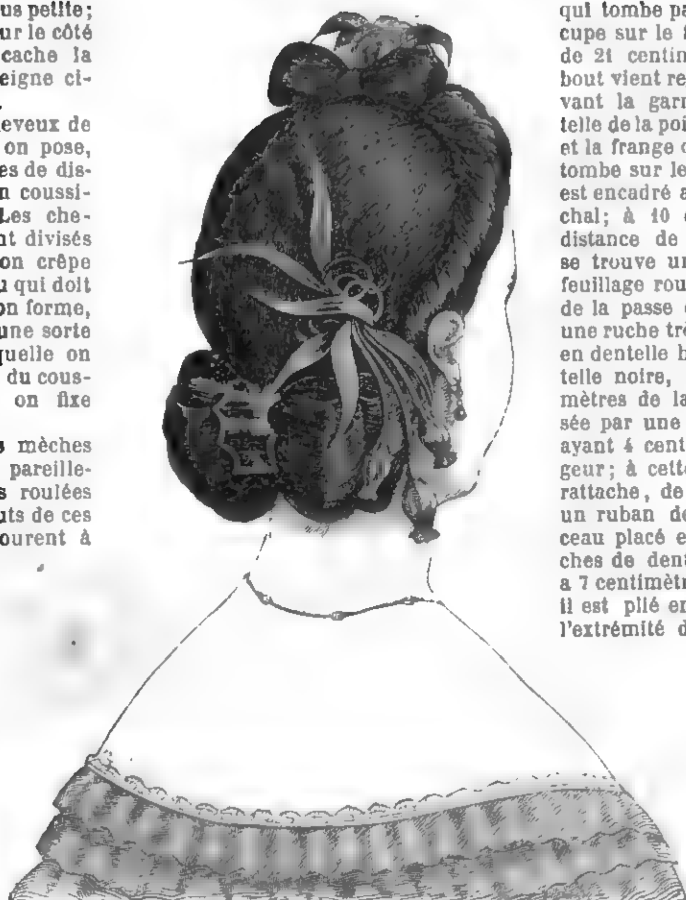
Digitized by Google

deuxième coque plus petite; on en fait autant sur le côté gauche, et l'on cache la ligature avec le peigne ci-dessus mentionné.

On peigne les cheveux de devant en avant; on pose, à 6 ou 7 centimètres de distance du front, un coussinet de cheveux. Les cheveux de devant sont divisés en trois parties; on crêpe la mèche du milieu qui doit dominer le front; on forme, avec cette mèche, une sorte de *coque* avec laquelle on recouvre le milieu du coussinet, sous lequel on fixe cette coque.

Les deux autres mèches de cheveux sont pareillement crêpées, puis roulées en arrière; les bouts de ces trois mèches concourent à l'exécution du nœud d'Apollon qui domine la coiffure.

Entre le nœud et la coque du front on pose un cactus; une branche de fleurs est fixée près de l'oreille de droite.





COIFFURE A LA VALOIS, EXÉCUTÉE PAR M. CROISAT, RUE RICHELIEU, 76.



RÉSILLE ORNÉE DE VELOURS PONCEAU.

Résille ornée de velours ponceau.

Le fond de cette résille est fait en tulle de chenille noir et blanc (qui se trouve chez Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6). Ce tulle de chenille est doublé avec du tulle de soie; le fond est légèrement froncé et se rattache à une passe formant une pointe faite en tulle noir roide. Cette passe a 7 centimètres de longueur; sa largeur diminue graduellement jusqu'à n'être plus que de 2 centimètres. Le reste du fond (non attaché à la passe) est bordé avec un ruban noir posé à cheval, dans lequel on place un ruban élastique ayant 10 centimètres de longueur. Le fond est traversé au milieu par un ruban de velours ponceau ayant 7 centimètres de largeur, arrondi à chaque bout; ces bouts sont garnis avec une frange de chenille à grelots de cristal. L'un des bouts de ce ruban (celui qui tombe par derrière) occupe sur le fond un espace de 21 centimètres. L'autre bout vient rejoindre par devant la garniture de dentelle de la pointe de la passe, et la frange qui le borde retombe sur le front; ce bout est encadré avec du fil d'archal; à 10 centimètres de distance de son extrémité se trouve une branche de feuillage roussi. Le milieu de la passe est garni avec une ruche très-*fournie*, faite en dentelle blanche et dentelle noire, ayant 3 centimètres de largeur, rehaussée par une bande de tulle ayant 4 centimètres de largeur; à cette garniture se rattache, de chaque côté, un ruban de velours ponceau placé entre deux ruches de dentelle; ce ruban a 7 centimètres de largeur; il est plié en trois jusqu'à l'extrémité de la passe; à cette place il flotte dans toute sa largeur; l'extrémité du ruban est arrondie et bordée avec une frange de chenille. Deux touffes, composées, l'une d'une grosse rose ponceau en peluche, entourée de brindilles de plumes noires et d'herbages avec gouttes de rosée, l'autre de brindilles et d'herbages, sont posées de chaque côté de la passe.

Coiffure avec barbes de dentelle.

Pour exécuter cette coiffure, on emploiera du ruban orange et du ruban gris ayant 9 à 10 centimètres de longueur, de l'entre-deux de dentelle noire ayant 4 centimètres de largeur, de la dentelle noire ayant 3 centimètres de largeur.

On formera, avec une tresse de paille, un cercle ovale ayant 65 centimètres de circonférence; sous la tresse on fixera du fil d'archal, et l'on *habillera* le cercle avec du taffetas noir; on plie un peu le milieu du cercle par devant, afin de former une pointe; la largeur du cercle à l'intérieur est de 15 centimètres. Pour préparer la passe, on coupe, en tulle noir roide double, une sorte de demi-lune ayant 7 centimètres de largeur au milieu, destinée à remplir la moitié du cercle par devant; on rattache cette demi-lune au cercle, et elle sert de base pour la garniture de la coiffure.

On coupe en ruban orange deux morceaux ayant chacun 30 centimètres de longueur; on les plie de façon qu'ils n'aient plus que 4 centimètres 1/2 de largeur; on les coud devant sur la passe, et on les dirige de chaque côté pour recouvrir le cercle jusqu'à son extrémité par derrière; à cette place on fixe les deux morceaux de ruban; un troisième morceau de ruban traverse la tête depuis la pointe de devant jusqu'à l'extrémité du cercle par derrière; ce ruban est gris, il a 35 centimètres de longueur.

Avec de l'entre-deux entouré de dentelle on forme trois barbes qui sont fixées sur les trois rubans; celle du milieu (la plus longue) a 20 centimètres de longueur; chacune des deux autres barbes a 16 centimètres de longueur.

Pour former le diadème, on prend 15 morceaux de ruban orange ayant 8 centimètres de longueur, autant de morceaux pareils en ruban gris; chaque morceau est plié en deux et plissé en éventail; on forme, en assemblant ces coques, une touffe orange et une touffe grise qui recouvrent la pointe de la passe. Deux touffes pareilles, mais composées de 7 coques seulement, sont placées derrière, à l'extrémité du cercle: on y ajoute un bout de ruban gris (7



COIFFURE AVEC BARBES DE DENTELLE.



CAPUCHON POUR BALS ET SOIRÉES, DE CHEZ Mme AUBERT, RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 6.

Digitized by Google

timètres de longueur) et un bout de ruban orange (15 centimètres de longueur).

On peut exécuter cette coiffure avec une seule couleur de ruban, rose, — cerise, — bleu, ou bien avec deux nuances de la même couleur.

Capuchon pour bals et soirées,

DE CHEZ Mme AUBERT, RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 6.

Les coiffures actuelles sont si volumineuses qu'elles nécessitent l'usage de vastes capuchons, montés sur du fil d'archal, afin de ne point froisser les bandeaux, les nœuds, les chignons, qui sont construits sur les têtes féminines.

Notre modèle est fait en satin blanc, garni avec des ruches de dentelle noire; la pèlerine, ouatée, est bordée avec de la dentelle noire, et ornée de carreaux en velours noir, entourés de dentelle noire.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en moire antique de nuance violette. Une garniture en passementerie formant des ondulations bordées et séparées par un réseau terminé par des grelots, est posée sur le bord de la jupe, et remonte par devant de chaque côté jusqu'au corsage, en formant tunique ; le corsage montant est orné d'un plastron en passementerie, assorti à la garniture de la jupe; épaulettes assorties sur les manches presque justes, dont le bord inférieur est aussi garni de passementeries.

Robe en popeline grise unie. Le bas de la jupe est garni avec sept rubans de velours vert disposés en ondulations très-peu creuses; une frange de chenille est attachée au dernier de ces rubans, c'est-à-dire près de l'ourlet de la jupe; cette garniture remonte sur le côté droit en traversant la robe, et vient *se perdre* sous le corsage, du côté gauche, où elle se termine par un nœud en velours vert à très-longs pans arrondis, garnis de frange de chenille. Corsage montant, débordant sur les hanches, garni avec sept rubans de velours vert, posés perpendiculairement en guise de plastron. Manches presque étroites, garnies, à chaque extrémité, avec trois rubans de velours vert.

MODES.

On ne saurait nier que le niveau du luxe tend à s'élever chaque année; tout en déplorant cette tendance, il faut bien la signaler, lorsqu'on veut remplir avec exactitude la tâche d'historiographe de la mode.

Les toilettes de visite, si simples autrefois, admettent aujourd'hui toutes les étoffes et tous les ornements: le satin et le velours, de nuance foncée ou moyenne, les passementeries, les franges de chenille, les dentelles de Chantilly.

La frange de chenille conserve l'extrême faveur qu'elle a conquise dès les premiers jours de l'hiver. Elle convient pour garnir les étoffes qui ne comportent guère de garnitures en forme de volants ou de ruches, c'est-à-dire la moire antique, le satin et le velours; on en pose un seul rang, plus ou moins large, à 5 ou 6 centimètres de distance du bord de la jupe. On la retrouve sur le corsage, posée de façon à figurer l'inévitable veste, simulée, lorsqu'elle n'est pas réelle, dans les toilettes actuelles; et enfin, sur l'entournure et le bord des manches, qui, pour la plupart, sont presque ajustées sur le bras, surtout pour les toilettes peu parées. Les étoffes très-riches admettent encore plusieurs variétés de manches un peu moins étroites.

Les pardessus en velours noir garnis de fourrures ou bien en étoffe pareille à celle de la robe, toujours avec garnitures de fourrures, sont, avec les cachemires longs, l'accompagnement obligé de ces riches toilettes. Mais nous n'avons pas pour mission unique d'enregistrer ces fastes de la mode. On peut toujours la suivre, tout en la simplifiant. On peut mettre une frange de chenille sur une robe de moire antique noire ou de couleur foncée (cette étoffe n'atteint pas un prix excessif) et substituer aux fourrures coûteuses une simple ruche en taffetas blanc. Un pardessus ou paletot de velours noir, doublé de taffetas blanc et garni avec une ruche en ruban de taffetas blanc, encadrant tout le paletot et le dépassant seulement de 2 centimètres, composera toujours un vêtement de visite suffisamment élégant et tout à fait distingué.

J'ai vu récemment chez Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6, quelques chapeaux que je vais décrire, parce qu'ils marquent déjà une transition imperceptible vers les chapeaux de printemps.

L'un, destiné à accompagner une robe en satin Havane, était en crêpe Havane, brodé en soie de même nuance, et semé de petites perles noires; une frange de plumes frisées retombait sur la calotte, et était retenu par un lien de velours de même nuance formant les deux brides; dessous un nœud en crêpe avec des têtes de plumes bleu Mexico.

Pour une robe en moire grise, on avait préparé un chapeau en crêpe gris, brodé en chenille de même nuance que le crêpe; bavolet et ornements en velours rouge, sur lesquels sont appliquées des feuilles en dentelle noire; grande fleur en dentelle noire, dans le calice de laquelle se trouvent des brindilles de plumes noires; intérieur composé d'une draperie en velours rouge, avec une petite aigrette de bruyères grises et de bruyères noires.

Un grand nombre de bonnets-coiffures, même d'intérieur, sont ornés avec des fleurs et de petits bouquets de plumes. D'autres coiffures, plus parées, ont un cache-peigne de plumes retombant sur le cou et remplaçant le grand chignon de cheveux. Les fonds *mous* (tombants) se maintiennent toujours pour un grand nombre de chapeaux et pour la plupart des coiffures; l'ampleur de ces fonds est en harmonie avec le caractère général de la coiffure, qui est décidément volumineux, et, en beaucoup de cas, prodigieux.

Les bijoux composés de petites pointes en acier se montrent en assez grande quantité; ce sont des bijoux *de jour* et de jeunes filles. On fait en acier des agrafes de ceinture, des boutons de manches, des broches, des épingles de cheveux. Cela est assez joli et tout à fait sans prétention.

Les dispositions écossaises n'ont point remplacé les étoffes unies; celles-ci représentent la simplicité, la raison, qui peuvent bien être éclipsées pendant l'éphémère durée d'un caprice, mais qui reprennent bientôt tous leurs droits. L'écossais, à l'état de *principal*, a perdu beaucoup de terrain; à l'état d'*accessoire*, il se maintiendra tout au moins pendant la prochaine saison. Pour les enfants, il ne passe pour ainsi dire jamais de mode.

Toutes les garnitures en passementerie sont toujours en faveur. On les retrouve sur les robes de tous grades en qualité d'épaulettes, de poches, de revers, d'*aumônières* attachées à la ceinture. La plupart des manteaux sont ornés de passementerie, et l'on en fait même des fichus, moins jolis assurément que les fichus de dentelle et de tulle. Les ceintures à bretelles en passementerie se voient toujours.

Somme toute, il y a eu peu d'innovations à signaler cet hiver dans l'empire de la mode. On voit beaucoup de détails excentriques, mais ils sont, par leur excentricité même, condamnés à rester dans des limites très-circonscrites. Nés de l'extravagance, ces détails tombent promptement dans l'oubli, et ils sont abandonnés avant que l'on ait eu le temps de les noter. E. R.

CHRONIQUE DU MOIS.

On s'attend sans doute à trouver enregistrées à cette place les fêtes que Paris a l'habitude de se donner en cette saison. A la fois routiniers et fantasques, les Parisiens s'amusent en effet à époque fixe; mais l'attente est déçue cette année; l'hiver n'a qu'un cortége fort clairsemé de bals et de divertissements, et le carnaval, qui expire ces jours-ci, n'offre qu'un total relativement faible de plaisirs de tous genres.

On a dansé sans doute dans les régions officielles; mais les particuliers, ordinairement empressés à suivre cet exemple attrayant, se sont amusés languissamment; quelques deuils ont assombri l'intérieur de plusieurs familles qui ont l'habitude de recevoir beaucoup de monde ; d'autres personnes se voient forcées d'enrayer. La pente du luxe est vertigineuse aujourd'hui, et, quelle que soit la sphère dans laquelle on se meut, quelle que soit même la raison dont on a le bonheur d'être doué, chacun, depuis plusieurs années consécutives, voit les dépenses dépasser les ressources : de là la nécessité d'arrêter un peu ce steeple-chase périlleux ; tout le monde y gagnera. Quelques modistes et couturières en renom penseront seules à s'en plaindre, car elles ne pourront peut-être pas acheter les terres et les châteaux mis en vente par leur clientèle ; mais, somme toute, chacun s'en trouvera bien. Le luxe, porté à un certain degré d'intensité, nuit singulièrement au plaisir. L'émulation, ce sentiment si fécond en grandes et en petites choses, en nobles et en frivoles actions, s'exerçait depuis quelque temps dans une sphère qui n'augmentait en rien l'agrément des relations sociales; on n'aspirait plus à être la plus belle, la plus aimable, la plus spirituelle; on s'appliquait uniquement à paraître la plus riche; on luttait de billets de banque, on combattait à force de pièces d'or; que de déceptions, de craintes et de remords on trouvait sur ce terrain ! Comme on portait soucieusement une toilette somptueuse dont le prix se dressait de tous côtés en chiffres flamboyants, aussi effrayants que l'inscription hébraïco-samaritaine annonçant à Balthazar la ruine et la mort! Il est bien difficile d'être aimable lorsqu'on a en perspective des notes formidables, le légitime courroux d'un mari, les angoisses et la honte qui forment l'affreux cortége des dettes. Les femmes étaient donc agitées, en proie à une inquiétude fébrile, ou bien franchement extravagantes et délibérément décidées à outre-passer leur budget. Ces diverses situations sont également inconciliables avec la liberté d'esprit qui est indispensable dans les relations sociales; on en voyait diminuer les agréments à mesure que l'on en augmentait les frais... et voilà pourquoi plusieurs orchestres sont restés muets cette année.

Mais, lorsqu'on voudra bien revenir aux anciennes traditions, on trouvera encore quelques bons exemples ; ils sont soigneusement conservés, religieusement maintenus dans quelques familles, qui ont résisté avec obstination aux entraînements, non-seulement inconséquents, mais encore parfaitement insipides de notre époque. Là, on danse, on cause, on se réunit, non pour se ruiner, mais pour s'amuser ; chacun se connaît; les mères ont vu grandir, non-seulement leurs filles, élevées sous leurs yeux, au lieu d'être exilées loin de la maison paternelle, mais encore les filles et les fils de leurs amies; les jeunes gens, quoiqu'ils soient, quoiqu'ils doivent être riches, ne se croient pas forcés de parler argot, de s'asseoir sur leur dos, de se montrer incivils autant qu'inutiles ; ils ont voyagé, ils s'occupent de science ou d'art, et ne vouent pas tout leur temps, toutes leurs facultés, tout ce qui leur tient lieu d'esprit et de cœur, à l'unique but de faire parler d'eux aux courses de la Marche et de Vincennes.

Et, à propos d'art et de sciences, nous croyons que la mention d'un projet gigantesque conçu par M. le duc de Luynes pourra sembler intéressante à tout le monde. M. le duc de Luynes a fait préparer une canonnière à vapeur, construite de façon à être démontée, emballée et remontée en vingt-quatre heures. Cette canonnière est destinée à accomplir un voyage d'exploration dont le programme semble emprunté aux contes de fées. Accompagné de savants, d'artistes, de marins distingués, M. le duc de Luynes se prépare à visiter les ports de la Méditerranée. Le navire sera démonté pour être transporté à dos de mulet à travers les montagnes de la Judée; on le remettra à flot sur la mer Morte, afin de procéder à l'étude et à l'analyse chimique de ses eaux De là l'expédition reviendra dans la Méditerranée, pénétrera dans la mer Noire, dans la mer d'Azoff, pour remonter le cours du Don. Le navire traversera sur des chariots les steppes du Doloyo, rejoindra le Volga et le descendra jusqu'à la mer Caspienne, cette étrange nappe d'eau, sujette à prendre feu. L'expédition étudiera le littoral de ce lac, mi-parti d'eau et d'huile de pétrole; puis le navire, transporté par des chameaux, franchira les déserts de l'Asie Mineure, en traversant l'ancien royaume des Mèdes et l'Assyrie, pour rejoindre le Tigre et l'Euphrate.

Lorsque ce prodigieux programme aura été rempli, la canonnière reviendra en France par le golfe Persique, la mer Rouge et le canal de Suez, qui sera terminé à l'époque de ce retour.

Si ce projet gigantesque s'accomplit ponctuellement, et nous avons lieu de croire qu'il ne sera exécuté qu'en partie, notre époque, si féconde cependant en entreprises grandioses, n'aura rien qui puisse être comparé à l'expédition dirigée par M. le duc de Luynes. Quelle qu'en soit l'issue, c'est là un noble projet, et qui peut racheter une grande partie de la frivolité justement reprochée à notre temps.

Les théâtres sont assez languissants. L'Odéon vit toujours sur une spirituelle comédie intitulée *les Relais*. Avec ce titre on peut aller loin. Ce n'est pas sans doute une pièce de théâtre proprement dite; on n'y trouve ni action, ni lien entre les divers personnages qui défilent devant la rampe; mais on y trouve beaucoup de mots heureux, d'autres qui le sont moins, d'autres encore que l'on salue au passage, comme étant de vieilles connaissances; mais enfin on n'éprouve ni ennui ni indignation, et cela mérite d'être remarqué par les pièces qui courent et réussissent aujourd'hui. Le principal personnage est d'ailleurs représenté par M. Thiron, l'un des meilleurs comédiens de Paris, qui ne le cède à personne lorsqu'il s'agit de déployer une simplicité madrée, une apparente bonhomie doublée d'une finesse très-réelle.

M. Auber ne peut avoir que des succès; l'habitude en est prise par lui depuis si longtemps qu'il ne saurait y avoir d'exception à cette règle absolue. Son dernier opéra a réussi; on s'accorde cependant à préférer la *Fiancée* de sa jeunesse à celle de sa vieillesse.

Mlle Patti est revenue à Paris, plus que jamais enfant gâtée d'un public aussi idolâtre en-deçà qu'au-delà des Pyrénées. On ne parle que d'elle, on ne veut entendre qu'elle, on l'accable de fleurs, de joyaux, de madrigaux et d'applaudissements. Quoi qu'en disent les esprits moroses, et ceux qui s'attardent dans le culte d'une divinité vieillie, en critiquant le public qui déserte leurs autels, un semblable succès, si général, si soutenu, ne peut plus être qualifié d'engouement capricieux; l'engouement et le caprice ont pour caractère principal d'être essentiellement éphémères. Le premier enthousiasme a eu le temps de se calmer et de s'évanouir; il ne renaîtrait pas, s'il n'avait aucun motif sérieux de se produire. Il repose, en ce qui concerne Mlle Patti, sur une voix prodigieusement flexible, sur une témérité toujours heureuse dans ses vocalises les plus hasardées, sur une gentillesse irrésistible..... sur la jeunesse enfin! Et il faut tout dire, depuis bien longtemps le public vit sur le passé, et se trouve réduit à admirer de confiance les cantatrices qui ont charmé la génération précédente.

On dit que le directeur de Mlle Patti, celui du Théâtre-Italien en un mot, se prépare à faire revivre une vieille

Digitized by Google



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56, Rue Jacob Paris

Reproduction Interdite

Digitized by Google

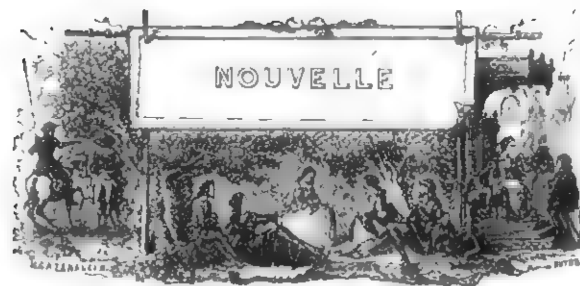
Digitized by Google

faction oubliée par tout le monde : celle des bonnets et des chapeaux. On prétend qu'il a fait signifier à son public féminin que désormais on ne serait plus admis en chapeau aux premières places du Théâtre-Italien. Si ce fait est vrai, il pourra bien produire une révolution dans la toilette jusqu'ici adoptée pour ce théâtre : on n'y voyait presque jamais de chapeaux; désormais on pourrait bien en voir un grand nombre. Est-il rien de plus irritant, de plus humiliant qu'une condition injustement imposée? Ne fait-elle pas naître immédiatement, inévitablement, le désir, le besoin de s'y soustraire? Le droit peut être violé à propos de chapeaux, comme à propos de tout. Le directeur du Théâtre-Italien pouvait poser des conditions avant le contrat qui le lie à ses abonnés; il n'en peut poser après que ce contrat a été consenti de part et d'autre. L'injustice m'inspire une répulsion si vive que, si j'étais abonnée au Théâtre-Italien, je m'y rendrais immédiatement en chapeau; j'en mettrais plutôt deux qu'un! De quel droit veut-on imposer le bonnet aux mères et aux grands-mères, si elles préfèrent le chapeau? Pourquoi ne pas condamner tout de suite toutes les femmes à porter un uniforme réglementaire?

Parmi les décès de personnages remarquables, Paris a enregistré la perte de l'une des illustrations de ses places : le grand Mengin est mort! Depuis un nombre incalculable d'années, il traversait tous les quartiers de Paris dans sa voiture, revêtu d'un uniforme doré et coiffé d'un casque outrecuidant. Malgré ces apparences belliqueuses, il exerçait une profession très-paisible : il vendait des crayons, et même de fort bons crayons, et a gagné à ce commerce une fortune assez considérable. C'était une sorte de Diogène, moins le tonneau et plus le casque, et dans ses allocutions adressées au public, qui se pressait toujours autour de sa voiture, il ménageait peu l'amour-propre de ses compatriotes : « Tas de badauds, » s'écriait-il fréquemment, « vous n'achèteriez pas mes crayons si je les vendais sans tapage, dans une boutique tranquille; mais, comme j'ai une voiture, un orgue de Barbarie derrière moi, et surtout un casque sur la tête, vous accourez tous pour faire emplette de ma marchandise! Ah! je vous connais bien! »

Feu Mengin était un profond philosophe; il savait qu'en beaucoup de circonstances le tapage remplace le mérite, et qu'en tout cas celui-ci se passe difficilement de celui-là. Il n'était pas absolument un charlatan, puisqu'il n'abusait pas de son uniforme pour tromper les acheteurs; mais, par un heureux mélange de probité et de *mise en scène*, il était arrivé à la fortune, à la célébrité.

On ne sait si sa veuve inconsolable continuera son commerce et si elle adoptera le casque de son époux; il est même douteux que cette coiffure soit désormais assez excentrique pour attirer l'attention de la foule : on est blasé aujourd'hui sur les accoutrements extraordinaires. EMMELINE RAYMOND.



MIEUX VAUT TARD QUE JAMAIS.

Suite.

Les deux hommes échangèrent quelques paroles sur les affaires dont les gens sérieux s'entretiennent même au bal. Enveloppée dans sa sortie de bal, Clotilde demeura blottie au fond de la calèche, en proie à une intraduisible souffrance. On ne raisonne pas la déception, on en souffre. Quelle que soit l'idole que l'on encense en son cœur, l'heure où elle se brise est une heure d'effroi et de déchirement. On comprend la douleur de l'avare qui perd son or, de l'ambitieux qui voit crouler sa puissance, de l'homme qui voit dédaigner son amour; toute femme du monde qui a connu le prestige du succès comprendra la douleur qu'éprouvait Mme de Branefort, douleur incomprise, inaperçue, puérile à coup sûr, mais douleur profonde et réelle. Quelle révélation! Elle avait encouru relativement l'indifférence du monde; elle avait constaté qu'elle avait perdu tout ce qui lui valait ses hommages; elle avait été forcée de s'avouer que, jeune encore, elle survivait à sa beauté, fleur trop vite fanée, dont, dans sa folle irréflexion, elle avait fait un élément de bonheur. C'était donc fini, bien fini. Elle voyait s'ouvrir devant elle cette phase sévère de la vie qui effraye les femmes par trop frivoles, et par delà ni charme, ni intérêt, ni plaisir, rien. Et, à ce moment, il n'était plus question de sa confiance passée en elle-même. L'âge, qui vieillit graduellement, laisse vivre l'illusion bien entretenue. Avec la maladie qui dépouille brutalement un visage de trente ans de toute jeunesse et de toute grâce, l'illusion n'est pas possible.

A sa défaite se joignait le triomphe de Béatrix. Elle lui en voulait d'avoir désiré assister à ce bal, d'avoir contribué à la faire oublier. Et puis Béatrix, enivrée, étourdie, lui avait demandé de rester quand elle était allée lui dire : « Je suis souffrante; nous partons. »

Tout cela, déception, regrets, jalousie, emplissait son cœur de fiel, et amenait à la surface les plus mauvais sentiments. En entrant dans son appartement, l'émotion, longtemps comprimée, éclata avec une violence extrême. M. de Branefort la trouva à demi évanouie, pleurant et sanglotant convulsivement, livrée à la plus effrayante crise nerveuse.

Une demi-heure se passa avant qu'elle eût pu reprendre assez de force pour répondre à ses questions, car il la questionnait. Ce brusque départ, ses larmes, avaient une cause. Quelle était-elle? Il voulait le savoir, et il insistait avec passion.

Les hommes sont généralement peu clairvoyants, et M. de Branefort n'avait jamais fait preuve d'une grande perspicacité. Clotilde, bien que moins intelligente que son mari, lui avait toujours donné le change sur le motif réel des féminines angoisses qui maîtrisaient si souvent son faible caractère. En ce moment, répondre à ses questions était difficile : il y a des tourments qui s'endurent, mais qui ne s'avouent jamais. Elle se sentait embarrassée, serrée de près; elle avait presque le désir de se mentir à elle-même, pour ne pas rougir de ses sentiments, et, par une détestable habitude, elle recourait aux prétextes pour déguiser ses intentions, et inventait, sans hésiter, des raisons qui, du moment qu'elles paraissaient plausibles aux autres, devenaient bonnes à ses yeux. Le prétexte était tout trouvé cette fois : c'était Béatrix, Béatrix, qui, la sachant malade, avait refusé de la suivre; Béatrix, qui avait le courage de danser pendant qu'elle souffrait, elle qui, au fond, n'était allée à ce bal que pour elle; Béatrix, qui ne l'aimait pas, et qui lui en donnait ce soir une preuve irrécusable. La parole lui étant revenue, elle fut presque éloquente en traitant ce sujet : l'insensibilité de Béatrix; et, après avoir parlé là-dessus par mots entrecoupés pendant quelques minutes, elle continua, se figurant presque à elle-même qu'elle peignait des sentiments vrais, qu'elle exposait des griefs vrais.

Et l'imprudente ne s'apercevait pas qu'une colère concentrée, mais terrible, s'emparait de son mari; que ces accusations perfides préparaient une de ces scènes de famille qui peuvent avoir d'irrémédiables conséquences.

Contre son habitude, M. de Branefort n'avait pas dit une parole pour atténuer les torts prétendus de sa fille; les mains croisées derrière le dos, les traits crispés, il arpentait l'appartement avec une agitation de mauvais augure. Il y avait un an que Clotilde se plaignait ainsi, un an qu'il souffrait de ces tiraillements, un an que la discorde semblait avoir été apportée sous son toit par ses filles. En venant à cette fête, il avait cédé au désir de Béatrix, et en en revenant il trouvait sa femme en larmes, et c'était Béatrix qui les faisait couler par son ingratitude et sa dureté de cœur. Ah! il fallait que cela eût un terme; il fallait qu'il défendît son autorité attaquée, qu'il se montrât sévère, puisque sa douceur n'avait rien produit, et la colère montait du cœur au cerveau.

Au bruit d'une voiture sur le pavé, il s'arrêta court, et tourna vers Clotilde un visage tellement décomposé que la peur lui vint. Jamais elle ne l'avait vu ainsi.

Elle n'osa pas lui demander pourquoi il prêtait l'oreille à ces bruits de la rue.

« C'est elle, » dit-il d'une voix brève; » elle est montée. Je vais lui signifier mes volontés, et cette scène sera la dernière, j'en prends le ciel à témoin. »

Et, ouvrant la porte par un geste d'une violence sauvage, il sortit et monta rapidement au second étage.

Pauline était revenue tard de chez Mlle Bruneville, et s'était imaginé d'attendre sa sœur. Leurs chambres étaient dans le plus complet désordre, et elle s'était mise à ranger, tout en consultant de temps en temps le cadran de la pendule. Comme une heure sonnait, une voiture s'arrêta à la porte; un pas léger, un frôlement de vêtements, se firent entendre dans l'escalier, et Béatrix entra tenant des deux mains ses jupes bouffantes, tête nue, les yeux brillants, le sourire sur les lèvres.

Pauline s'était avancée vers elle, elle l'embrassa.

« Eh bien! tu t'es bien amusée? » demanda Pauline.

« Oh! » dit Béatrix, en joignant ses mains gantées.

« La fête était jolie?

— Charmante. Tiens, Pauline, c'est enivrant, le bal, plus enivrant que tu ne peux te l'imaginer; il faut y aller pour savoir.

— Allons, Béatrix, tu perds la tête pour tout de bon, » dit la voix de Mlle Thérèse, qui arrivait en repoussant avec un soupir la capeline qui protégeait son élégant bonnet. « Veux-tu bien tirer au plus vite ces chiffons et te coucher? Demain tu jaseras avec Pauline, qui aurait dû nous attendre entre ses draps. Pour moi, je dors debout; je n'en puis plus; bonsoir, mes enfants. » Et elle passa dans son appartement.

« Ma tante, en effet, doit être bien fatiguée, » dit Béatrix; « et, maintenant que je ne danse plus, je me ressens aussi de ma soirée; ce n'est pas dire que j'ai sommeil, non, non, je ne dormirai pas de la nuit, je le sens. Cependant il est raisonnable de se coucher. Veux-tu m'ôter ma coiffure, Linette? »

Béatrix se laissa tomber sur une chaise. Pauline dégagea délicatement les roses blanches, et, en un tour de main, défit la coiffure. Béatrix secoua la tête, et ses beaux cheveux se déroulèrent sur ses épaules; et puis elle tendit les deux bras et se détourna pour demander à Pauline de détacher ses bracelets; mais elle les laissa retomber en jetant un cri étouffé.

Elle avait vu apparaître sur le seuil de la porte ouverte une figure pâle, contractée, éclairée par deux yeux brûlants : la figure de son père irrité. M. de Branefort se mettait rarement en colère, mais ses colères étaient effrayantes. Ce tempérament bilieux, excité, se fût porté à des excès. En ce moment, il se croyait offensé, et cette offense faisait déborder l'amertume des jours passés. Il avait grandi sa fureur jusqu'à la faire dépasser sa tendresse pour ses filles. Il ne venait pas éclaircir une question, demander une justification, adresser de paternels reproches; il venait se plaindre et punir.

Il se plaignit amèrement, violemment. Pauline et Béatrix écoutaient tremblantes. Quand, emporté par la passion, il s'écria : « qu'il était bien malheureux de ne pas être aimé de ses enfants! » elles s'élancèrent vers lui, et protestèrent par leurs sanglots. Mais il les repoussa durement.

« Si vous m'aimiez, » dit-il, « vous eussiez aimé votre belle-mère, et vous la haïssez.

— Je ne hais personne, mon Dieu! » cria Béatrix en croisant les bras au-dessus de sa tête, par un geste de désespoir, « et je t'aime, mon père, je t'aime!

— Oui, et vous me tuez à petit feu, et vous m'empoisonnez la vie. Il faut que cela finisse, il faut que vous demandiez pardon à Mme de Branefort, que vous lui promettiez une soumission passive à défaut d'amour, ou que vous retourniez au couvent. Ma résolution est prise irrévocablement prise.

— Plutôt le couvent! » murmura une voix rauque, la voix de Pauline.

Des yeux ardents de M. de Branefort jaillirent de nouveaux éclairs, et puis ses traits devinrent d'une effrayante rigidité.

« C'est bien, » dit-il avec un calme plus terrible que ses violences, « vous partirez demain. »

Et il sortit.

On n'entendit plus dans la chambre qu'un bruit de sanglots. Les deux sœurs, après cette sentence qui les exilait de la maison paternelle, s'étaient spontanément rapprochées l'une de l'autre, et Béatrix, jetée au cou de sa sœur, pleurait amèrement. Avec ses longs cheveux noirs épars sur ses épaules de neige, son beau visage d'une pâleur de marbre, inondé de larmes et empreint de désespoir, elle ressemblait à une statue de la Douleur. Pauline, debout, un bras passé autour de la taille fléchissante de Béatrix, paraissait atterrée. Sa figure avait revêtu l'expression de souffrance qui lui avait été particulière pendant son enfance débile; ses grands yeux s'étaient voilés, mais ils restaient secs, et la fermeté de son attitude témoignait qu'elle se roidissait contre le chagrin auquel s'abandonnait sa sœur.

Quelques coups frappés contre la cloison interrompirent leurs douloureux épanchements.

« Couchez-vous donc, enfants! » cria la voix légèrement enrouée de la tante Thérèse. « Qu'est-ce que tout ce tapage? Vos disputes m'ont réveillée; allons, au lit! au lit! »

Les deux jeunes filles se mirent à se déshabiller en silence, et se couchèrent dans le même lit. Après quelques paroles entrecoupées, Béatrix, dominée par la fatigue, épuisée par l'émotion, s'endormit en pleurant; Pauline, assise dans son lit, son front pâle appuyé sur sa main, les yeux fixes, resta éveillée toute la nuit.

VIII.

Clotilde de Branefort est seule dans son vaste appartement; elle vient de se lever, et l'ennui est déjà sur son front. Cependant ses belles-filles n'y sont pour rien, cette fois. Ni les larmes de Béatrix, ni la muette douleur de Pauline, ni les énergiques représentations de Thérèse de Branefort, n'ont pu empêcher M. de Branefort d'exécuter ses menaces, et il y a un mois qu'elle jouit d'une solitude complète dans ce vieil hôtel, qu'elle préfère malgré tout à cette villa si riante où le spleen la dévore. Malgré elle ses pensées sont tristes, d'une tristesse accablante.

Ses belles-filles parties, qu'a-t-elle remarqué autour d'elle? De la part du monde un éloignement presque voisin de l'aversion; de la part de son mari une morosité permanente, une mélancolie souffrante et habituelle, une taciturnité insurmontable. Et, en voyant tout cela se produire, elle frémit dans son isolement, et ne peut pas toujours imposer silence à la voix de sa conscience, qui profite de ce moment de silence et d'apaisement forcé pour se faire entendre.

Mais elle dissimule tous ces tourments intérieurs, tous ces secrets remords. Entre le repentir et elle il y a encore l'amour-propre, ce frère cadet de l'orgueil, plus difficile à vaincre que l'orgueil même. Aussi, en entendant les pas de son mari dans l'escalier, la jeune femme se hâta-t-elle de remplacer par une physionomie presque sereine sa physionomie inquiète et soucieuse.

M. de Branefort entra. Depuis la scène à la suite de laquelle il s'était volontairement séparé de ses enfants, son visage avait gardé une sévérité chagrine, destinée à cacher une vive souffrance de cœur. A son âge, où les joies de la famille sont tout, il était cruel de s'en voir sevrer, et, une fois la colère passée, il se sentait malheureux de l'absence de ses filles, et, s'il ne l'avouait pas, son changement d'humeur le proclamait hautement.

En entrant il marcha vers la cheminée, compara l'heure que disait la pendule avec celle de sa montre, et jetant un regard circulaire autour de l'appartement :

« Tu ne comptes donc pas prendre tes précautions ordinaires? » dit-il à Clotilde.

« Quelles précautions? » demanda la jeune femme.

« Le sais-je, moi? Mettre des housses à ces fauteuils, dégarnir ces fenêtres, comme lorsque nous allons à la campagne.

— Mais nous ne sommes pas prêts à y aller, Robert; tout le monde est encore en ville.

— Et que m'importe tout le monde! » répondit brusquement M. de Branefort. « Je t'ai dit hier que nous dinerions aujourd'hui à la Ville-Clotilde, il me sem

Digitized by Google

Cet « il me semble » fut prononcé avec un accent impérieux qui étonna Clotilde...

« J'avais cru que tu plaisantais, » dit-elle.

« Ah! je m'incline devant ta perspicacité. Ai-je encore l'air de plaisanter dans ce moment? Cependant, je t'en avertis, nous partons dans une heure.

— C'est tout simplement impossible. J'ai déclaré, d'ailleurs, que je ne retournerais à la campagne qu'à la mi-avril : c'est bien assez tôt.

— Comment! tu m'étonnes : c'est toi qui as voulu y passer tout l'hiver.

— Précisément, j'en ai eu assez. D'ailleurs, je voudrais maintenant aller à la Ville-Clotilde, que je ne le pourrais réellement pas.

— Pourquoi?

— Parce que ce bal que nous avons accepté à la Recette générale nous engage. Ma tante serait-elle contente de nous voir refuser d'assister au retour de noce qu'elle donne à sa nièce, après que nous sommes venus chez cette Mme Dormur, qui, en définitive, ne nous est rien?»

M. de Branefort se tourna tout d'une pièce vers sa femme, et la scruta du regard. Il allait douter d'elle.

« Ainsi, tu veux assister à cette fête? » dit-il lentement.

— Je l'ai promis. »

Il sourit amèrement.

« Je croyais, » dit-il d'une voix sourde, « que c'était Béatrix qui m'abandonnait pour ces plaisirs, Béatrix qui préférait la ville parce que j'habitais la campagne, Béatrix qui était possédée par un fol amour du monde, seulement Béatrix. »

Et élevant la voix :

« Je ne retarderai pas d'un jour mon départ pour la campagne, » dit-il durement : « si tu n'es pas prête, je partirai seul. »

Et il sortit.

Clotilde pensa que c'était là une vaine menace; mais c'était la première fois que son mari lui signifiait de cette façon ses volontés, et ses réflexions s'en assombrirent.

Au bout d'une heure sa femme de chambre frappa à sa porte, et l'entre-bâillant :

« Monsieur demande si Madame est prête, » dit-elle.

« Est-ce que vraiment il veut partir?

— Oui, Madame. »

Clotilde se leva avec agitation.

— Julie, » dit-elle, « dites à M. de Branefort que je partirai demain, aujourd'hui même s'il le veut absolument; mais il me faut au moins quelques heures. Venez me rapporter sa réponse, ou plutôt qu'il vienne me parler. »

Julie disparut, et Clotilde alla s'asseoir toute songeuse dans l'embrasure d'une fenêtre.

Au bout de quelques minutes Julie reparut.

« Eh bien? » demanda Clotilde.

« Monsieur est parti, Madame.

— Parti! » s'écria Clotilde, qui ne voulut pas d'abord en croire ses oreilles.

« Madame peut le regarder passer, il n'est guère qu'au bout de la rue.

Clotilde souleva d'une main frémissante le store de mousseline brodée. Dans l'étroit espace de la rue sur lequel son regard plongeait, une voiture passa rapide; c'était bien la sienne.

Elle laissa retomber le rideau et se cacha la figure dans ses deux mains. Elle n'avait jamais pensé à cet abandon-là; elle n'avait jamais supposé que son mari pût songer à se passer d'elle; l'épouvante entra dans son âme, et sur les pas de l'épouvante le remords. Elle osa enfin s'accuser elle-même, se trouvant malheureuse par les autres. Elle pleura amèrement pendant quelques minutes, et il n'y avait pas là une voix amie pour la consoler; et, à ces faibles cœurs peu familiers avec la douleur, il faut des consolations. Le premier moment de chagrin passé, elle essuya ses larmes et revêtit sa toilette de ville. Il fallait qu'elle sortît de cette grande maison vide et sonore, qu'elle trouvât un cœur pour épancher la douleur qui gonflait son cœur. Elle avait deux amies d'enfance, deux amies intimes, auxquelles elle n'avait guère, jusqu'ici, confié que des joies : ne sauraient-elles prendre une part de ses peines, la ranimer par quelques bonnes paroles? Elles s'étaient montrées si tendres à la mort de son fils, qu'elle pouvait bien compter sur leur sympathie dans ce chagrin d'un nouveau genre, qui, pour une âme délicate et un esprit intelligent, avait bien ses amertumes.

Le voile baissé, pour cacher à tous la trace des larmes versées, elle se rendit chez Marguerite. Marguerite avait fait un beau mariage, mais n'avait pas d'enfants, ce qui ne la désolait pas le moins du monde.

Comme elle mettait le pied dans la cour de son somptueux hôtel, un coupé y faisait son entrée. Marguerite en descendit et accourut au-devant d'elle.

Clotilde leva son voile, et répondit à son bonjour d'une voix altérée. La jeune femme parut surprise un instant, mais feignit de ne pas s'apercevoir de cela.

« Je suis heureuse de te rencontrer, Marguerite, » dit Clotilde, « tu rentres, n'est-ce pas?

— C'est-à-dire que je finis mes courses en voiture pour recommencer mes courses à pied, » répondit Marguerite avec un sourire embarrassé. Ne voudrais-tu pas m'accompagner?»

Clotilde arrêta sur elle son œil encore humide, tout chargé de reproche; mais cette muette protestation ne dessilla pas les yeux de Marguerite. S'il n'y a de pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre, il n'y a de pires aveugles que ceux qui ne veulent pas voir, et l'amie de Clotilde était de ces aveugles-là. Elle fuyait l'intimité par égoïsme, car l'intimité, le plus souvent, c'est s'attrister d'une tristesse, pleurer avec une autre sur des souffrances dissimulées, s'instruire d'un passé douloureux, prendre sa part des angoisses, des peines du présent. La joie, de quelque part qu'elle vienne, se raconte à tous. Les heureux se passeraient volontiers d'intimité. Pour les heures sévères de la vie, c'est différent. Voyez alors comment agit l'amie égoïste. Ce matin elle a dit ses riens, elle a entendu vos frivolités, vos rires se sont confondus. Mais voilà que le soir vous lui apparaissez pâle, le front soucieux, un sourire menteur aux lèvres, l'air distrait. Vous parlez devant elle, il y a des notes fausses dans votre voix; qui sait? dans vos yeux elle a vu poindre une larme que vous dévorez par force d'âme ou par amour-propre, et dont vous nieriez l'existence à des indifférents. Ah! c'est assez : elle va vous fuir pour un temps. Cependant elle paraît inquiète, pourquoi? Elle craint que votre secret ne vous échappe avant qu'elle vous ait quittée. Le métier de confidente, quand il s'agit d'une tristesse vulgaire, ne lui plaît pas. Quand votre larme se sera séchée au bord de votre paupière, quand la blessure se fermera, elle reparaîtra souriante. Elle n'a rien vu, elle n'a rien compris. Elle vient vous demander le tribut de votre esprit, de votre amabilité; elle n'a que faire de vos récits chagrins, mais votre gaieté, votre entrain lui plaisent. Attacher son cœur à ce genre d'amis, est une sottise; on prend d'eux ce qu'ils prennent des autres, et on garde pour l'ami vrai le parfum de son cœur, la rosée de ses larmes et la fleur de son esprit.

Zénaïde Fleuriot.

(La suite au prochain numéro.)



Un légume est mon premier,
Un légume mon dernier,
Un légume aussi mon entier.

Adrien Moisy.

Explication du Saut du Cavalier.

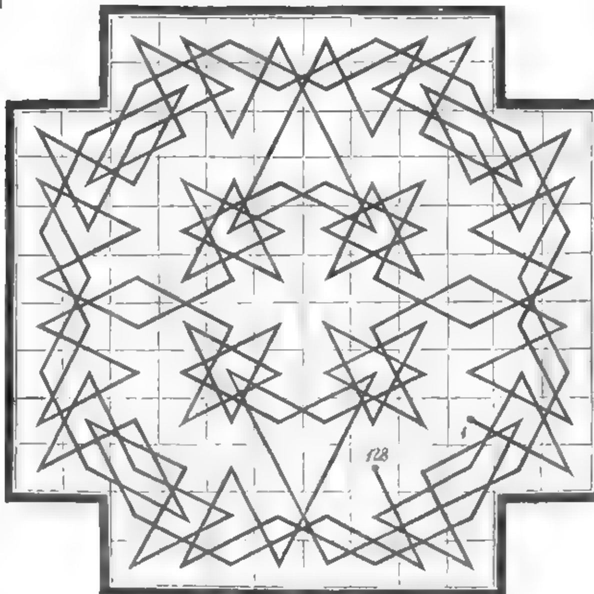
LE DÉCRET DU LION.

FABLE.

Avec pompe, un jour,
Seigneur Lion fit assembler sa cour.
Il rendit une ordonnance
Dans laquelle il faisait défense
Sous peine de mort,
Aux borgnes, aux boiteux, à ceux ayant encor
Le moindre symptôme
De maladie, ainsi qu'aux gens pauvres d'esprit,
D'habiter son royaume
Plus longtemps. — Vous pensez quel bruit
Cela fit;
Mais par crainte de la potence
On montra de l'obéissance,
Et, sauf le Lion qui resta,
Tout le monde décampa.

Si, dans le siècle où nous sommes,
On rendait
Un tel décret
Pour les hommes;
Dieu sait
Ce qu'il en resterait.

Adrien Moisy.



Voir, à notre dernier numéro, l'Échiquier renfermant, disséminées dans ses cent vingt-huit cases, les syllabes contenues dans les vers qui précèdent.



Mme *C. V.* Est-ce pour le commerce? En ce cas vous pouvez trouver chez Mme Ziegle, rue des Jeûneurs, 33, toutes les nouveautés en cols plats et unis, brodés et garnis de dentelle. S'agit-il au contraire d'emplettes *au détail*, il faudra s'adresser, pour les cols et manches de M. Ziegle, chez Mme Lemonnier, rue de Rivoli, 210. Cette lingerie a toujours des formes gracieuses et parfaites. — *N° 41,224 (Cher)*. Oui, certes, la garniture du lit doit être de même couleur que le reste de l'ameublement. Merci pour la sympathie qui m'est témoignée. — Mme *B...., à Paris.* Ainsi que je le répète sans cesse, il est impossible de placer une réponse, à plus forte raison un dessin, dont l'exécution exige quinze à vingt jours, dans *le prochain numéro*, lequel est sous presse au moment où l'on m'écrit. Nous publierons des gravures représentant des toilettes de mariées, mais, en cette circonstance, les renseignements que l'on me demande ne concernent pas une abonnée du journal, et je ne puis disposer, en faveur d'une étrangère, de la place qui appartient à nos abonnées. Bandes de velours noir ou médaillons de moire noire, entourés d'une fort étroite dentelle noire. On porte aussi beaucoup de robes sans aucune garniture, surtout lorsque ces robes sont faites en étoffe brochée. Il me serait impossible d'indiquer des garnitures peu coûteuses pour des robes de soie, car je ne fais pas la mode, je me borne à l'indiquer. Mais on peut toujours s'abstenir de toute garniture. — *N° 39,816, Maine-et-Loire.* Il n'est pas possible de raturer les registres afin de changer les numéros d'ordre; cette mesure n'aurait pas d'ailleurs l'effet qu'on attend. Le n° 1 n'est pas servi avant le n° 39,816. *Tous les numéros pour les départements* partent de Paris le vendredi avant 5 heures du soir. Je ne connais pas le livre au sujet duquel on me questionne, et je ne puis me charger d'en chercher et d'en envoyer le prospectus. Chacune des commissions de cette nature emploierait une demi-journée. Qui ferait le journal? — *L. C., Romorantin.* Nous ne pouvons faire *plus* ni *mieux* en fait d'explications, car nous ne négligeons aucun détail. Je ne puis décrire la garniture des corsages *par derrière*, puisqu'ils ne sont pas garnis. Les explications contiennent toujours les indications relatives au *droit fil* et au *biais*. — *Signature illisible. A la Queue Ga.....* Il m'est tout à fait impossible de faire ce que l'on me demande. Je ne puis m'engager à *exécuter* et envoyer des échantillons d'ouvrages publiés dans le journal. Ce genre d'occupation n'a aucun rapport avec la rédaction du journal, qui constitue mes attributions.

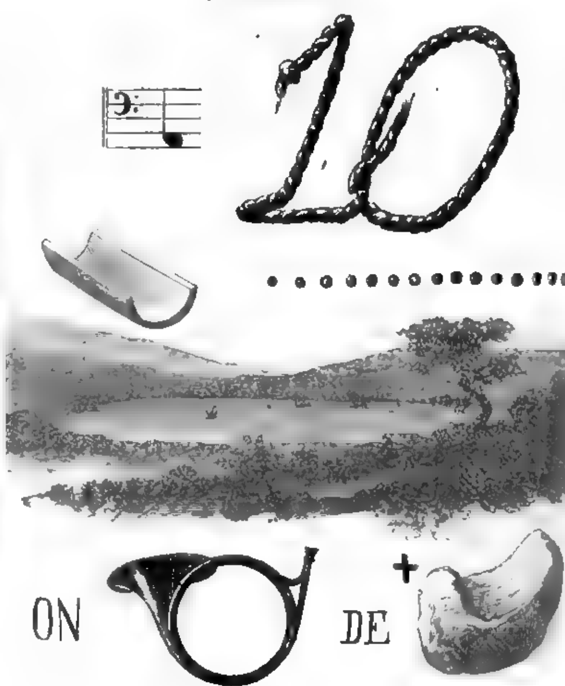
AVIS.

Depuis le 1er janvier de la présente année, un certain nombre de réclamations nous est parvenu, par suite d'irrégularités dans nos expéditions. Au moment où nous publions ce NUMÉRO *ces irrégularités ont presque entièrement disparu; quoiqu'elles aient été complétement indépendantes de notre volonté, nous n'en devons pas moins réclamer l'indulgence de nos abonnées en leur expliquant les motifs qui ont pu causer des lacunes dans le service du* JOURNAL *: d'abord la création des* PATRONS ILLUSTRÉS, *publication nouvelle faite dans le seul intérêt des abonnées, et qui a exigé un remaniement complet dans nos listes, déjà si considérables;* ensuite la persistance de nos abonnées, malgré nos avis réitérés, à ne pas nous envoyer une des bandes collées sur l'enveloppe de leur journal (condition indispensable pour faire des recherches utiles et promptes); cette bande nous indique le numéro du journal. *Il n'est donc pas surprenant qu'il se soit glissé quelques erreurs dans les inscriptions; nombre minime, du reste, eu égard au chiffre de nos abonnées, qui s'élève à plus de 30,000. Ce que nous déplorons surtout, c'est que l'erreur ait pu se répéter pour les mêmes personnes. Nous prions ces personnes d'agréer nos plus sincères regrets. Nous venons de faire tout rectifier avec le plus grand soin, et nous espérons qu'à dater d'aujourd'hui le service sera fait régulièrement pour tous.*

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

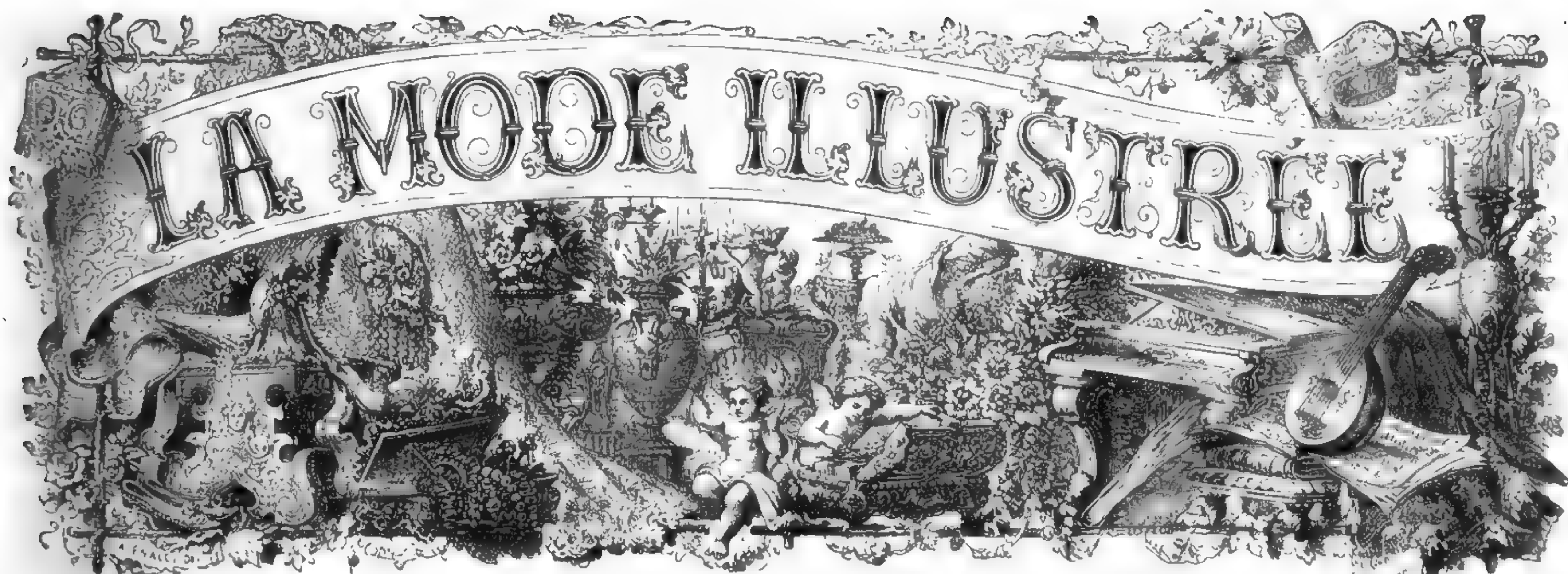


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Il ne faut pas croire un esprit irrité.

Digitized by Google

N° 7. CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 14 février 1864.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (Pour l'étranger le port en sus). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

Coiffure en velours.

Cette coiffure est faite en velours violet, et ornée d'une touffe de calcéolaires en velours blanc, pointillés de violet. Pour exécuter cette coiffure, on préparera, avec du tulle roide pris double, un cercle ovale ayant 62 centimètres de circonférence, 1 centimètre 1/2 de largeur; dans ce cercle on place un fil d'archal assez fort, puis on l'*habille* avec une bande de velours noir coupée en biais. Sur la courbe de devant on place un deuxième demi-cercle (voir le dessin), préparé comme le précédent, ayant 26 centimètres de longueur, et fixé à chaque extrémité sur le cercle principal; ces points de jonction sont recouverts avec une draperie exécutée avec du velours coupé en biais. La garniture de devant est faite avec 85 centimètres de ruban de velours ayant 10 centimètres de largeur, que l'on dispose en deux nœuds, terminés à chaque extrémité du ruban par un pan qui retombe en arrière. Les nœuds sont faits à chaque extrémité du ruban, et celui-ci n'est point coupé; l'espace qui sépare les deux nœuds est de 5 centimètres 1/2; on le recouvre avec une draperie faite avec du velours coupé en biais, semblable aux draperies qui garnissent les côtés de la coiffure. Sur cette draperie on pose la touffe de calcéolaires, entourée d'herbages verts et roussis.

Deux dentelles au crochet.

MATÉRIAUX : Fil d'Alsace plus ou moins fin.

Dentelle n° 1. On fait une chaînette ayant la longueur voulue pour la dentelle.

1er tour. — On revient sur la chaînette en faisant alternativement : une bride, — une maille en l'air, sous laquelle on passe toujours une maille de la chaînette.

2e tour. — Une maille simple sur une maille en l'air du tour précédent ; — * une maille en l'air, — une maille simple sur la plus proche maille en l'air du tour précédent; — 3 mailles en l'air; on tourne le brin trois fois sur le crochet, on fait une bride triple en passant pardessus 2 brides et une maille en l'air du tour précédent, et plaçant par conséquent la bride triple sur la maille en l'air qui vient après celle que l'on a passée ; 6 mailles en l'air, — une bride ordinaire dans la bride triple en piquant le crochet tout près de la maille appartenant au tour précédent, c'est-à-dire dans la première partie de cette bride triple ; — 3 mailles en l'air, — une maille simple en passant par-dessus 2 brides et la maille en l'air qui les sépare. — Recommencez toujours depuis *.

3e tour. — * Une maille simple sur la maille en l'air du tour précédent, — 2 mailles en l'air, — une maille simple dans la dernière des 3 mailles en l'air, par conséquent tout près de la bride triple; — 2 mailles en l'air, — 7 mailles simples, et entre chacune de ces mailles 2 mailles en l'air; ces 7 mailles simples sont placées *à cheval* sur le feston de 6 mailles en l'air appartenant au tour précédent; — 2 mailles en l'air, — une maille simple sur la première des 3 mailles en l'air du tour précédent, — 2 mailles en l'air. — Recommencez depuis *.

La dentelle n° 1 est terminée.

Dentelle n° 2. * On fait une chaînette de 23 mailles, on réunit la dernière maille à la neuvième de la chaînette (en comptant depuis la première), et sur ce cercle de



COIFFURE EN VELOURS.

15 mailles on place, *à cheval*, 24 mailles simples. On fait ensuite une maille simple dans la plus proche maille simple du cercle; — 6 mailles en l'air, — une maille simple dans la première de ces 6 mailles en l'air, ce qui forme 1 picot; on fait encore 2 picots semblables à celui-ci, — une maille simple en passant avec le 3e picot par-dessus 4 mailles du cercle; dans la 5e et dans la 6e maille on fait une maille simple; viennent ensuite 3 picots, sous le dernier desquels on passe encore 4 mailles du cercle, et dans la maille qui suit la 4e des mailles passées on fait une maille simple. On recommence depuis *, et l'on fait ainsi une sorte de chaîne composée de cercles rattachés les uns aux autres, et à moitié entourés de picots. Il faut ajouter que dans chaque nouveau cercle on rattache par une maille simple la maille du milieu du premier picot à l'avant-dernier picot du cercle précédent.

Ce tour est continué jusqu'à ce que l'on ait une dentelle suffisamment longue pour l'usage auquel on la destine. On fait ensuite, sur l'autre côté des cercles, deux tours de festons composés (chaque feston) de 7 mailles en l'air, — une maille simple; dans le premier de ces deux tours on fait alternativement une maille simple sur le cercle, — la maille simple suivante dans les mailles qui séparent deux cercles; dans le tour suivant les mailles simples doivent être contrariées; on les fait par conséquent dans la maille du milieu de chaque feston composé de 7 mailles en l'air.

Exécuté avec du coton ou avec du fil plus ou moins fin, ces dentelles, de même que l'entre-deux dont nous allons nous occuper, serviront pour lingerie d'enfants ou de nuit; on pourra aussi les employer pour garnir des jupons dont le bord serait usé.

On peut aussi les exécuter en laine anglaise ou laine zéphyr noire ou de couleur, pour orner des jupons en laine, des vestes d'intérieur, des robes en laine, des vêtements d'enfant.

Entre-deux au crochet.

On fait une chaînette de 11 mailles, on réunit la dernière à la permière, on recouvre la moitié de ce cercle avec 10 mailles simples passées *à cheval;* on fait ensuite * 6 mailles en l'air, — dans la 3e de ces 6 mailles en l'air une maille simple; dans chacune des deux avant-dernières de ces 6 mailles en l'air, on fait une bride, — puis 11 mailles en l'air, dont on réunit la dernière à la première; une maille en l'air, — 10 mailles simples *à cheval* sur la moitié du nouveau cercle. — Recommencez toujours depuis *.

Le second tour se fait sur l'autre moitié des cercles; on place, sur cette moitié restée vide, 10 mailles *à cheval*, — puis on exécute les 6 mailles en l'air; la petite pointe, composée d'une maille en l'air et 2 brides, qui a été décrite dans le tour précédent, et ainsi de suite pour toute la longueur de l'entre-deux.

3e tour. — Sur l'un des côtés longs de l'entre-deux, une maille simple sur l'angle de l'une des petites pointes; — * 2 mailles en l'air, — une bride dans l'une des mailles simples du cercle suivant, passant par-dessus 2 mailles simples de ce cercle, — 6 mailles en l'air, dans la 2e de ces 6 mailles en l'air une maille simple, — une maille en l'air, — une bride dans la 2e maille suivante du cercle, — encore 6 mailles en l'air, — une maille simple dans la 2e de ces 6 mailles en l'air, — une maille en l'air, — une bride dans la 2e maille suivante du cercle, de telle sorte qu'entre chaque bride il se trouve une maille du cercle qui reste libre; — 2 mailles en l'air, — une maille simple dans l'angle de la petite pointe. — Recommencez depuis *.

4e tour. — Comme le 3e tour, mais sur l'autre côté de l'entre-deux.

Digitized by Google



Ce morceau est tiré des programmes de concert de Mme SZARVADY

Publiés à Paris, chez M. J. MAHO

PIANO.

p

p

Cresc.

f

p

Cresc.

f

MINEUR.

Dolce

Digitized by Google

WILHELMINE CLAUSS (Mme SZARVADY).

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

La publication du morceau de musique inséré dans le présent numéro donne un incontestable intérêt aux détails biographiques qui concernent une femme célèbre dans l'histoire de l'art contemporain. Nous empruntons quelques-uns de ces détails au dictionnaire de M. Bernsdorf.

Wilhelmine Clauss est née à Prague, le 13 décembre 1834. Sa mère, femme d'une rare intelligence et qui aimait beaucoup les arts, surprit un jour la petite Wilhelmine, alors âgée de quatre ans à peine, essayant de jouer sur le piano une marche qui venait d'être exécutée par un régiment passant sous les fenêtres de sa maison. Ce fait parut à bon droit remarquable, et dès ce jour la mère de Wilhelmine décida que l'enfant étudierait sérieusement la musique. La petite fille eut presque immédiatement des professeurs. Deux ans plus tard elle suivit les cours célèbres de M. Roksch, et dépassa bientôt ses compagnes même les plus habiles.

Elle a tenu toutes les promesses de son enfance. Elle est devenue une artiste illustre entre les plus illustres. Sa carrière artistique commença, en 1849, par une série de concerts donnés à la cour de Dresde et dans la ville de Leipzig, ce juge suprême en matière musicale. Depuis ce moment son existence ne fut plus qu'une suite ininterrompue de succès remarquables. En Allemagne, en Angleterre, en Hollande, en France, on admira en elle une nature poétique, une merveilleuse faculté d'assimilation, qui lui permet de pénétrer, de comprendre les styles les plus divers, et de les restituer au public avec toutes leurs qualités spéciales, avec toutes les nuances les plus fines, trop souvent méconnues, et rejetées dans l'ombre par les interprètes qui ne possèdent pas, au même degré que Wilhelmine Clauss, l'intuition, la divination des grands génies disparus. Elle a conquis, elle conservera une place à part parmi les artistes de notre époque, parce qu'elle possède, non-seulement cette partie pour ainsi dire matérielle du talent qui peut s'acquérir par des études persévérantes, mais encore, mais surtout les facultés rares, précieuses, innées, qui mettent un artiste en communication directe avec les plus nobles symboles de l'art, et lui permettent de les traduire, de les révéler, de les mettre à la portée du public.

Wilhelmine Clauss a épousé l'écrivain allemand et hongrois, M. Frédéric Szarvady, ancien secrétaire de la légation hongroise. Elle est fixée à Paris, et y poursuit une carrière dans laquelle elle a rencontré autant d'admirateurs que d'auditeurs.

EMMELINE RAYMOND.

p Cres. mf Cresc. f

Majeur.

p mf p Cres. f Rit.

Procédé A. Curmer.

Digitized by Google

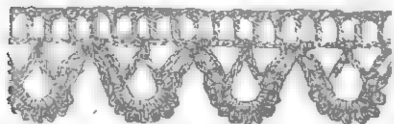
Entre-deux tricoté.

MATÉRIAUX : Fil d'Alsace, plus ou moins gros, selon l'usage auquel on destine l'entre-deux; aiguilles d'acier, assorties à la grosseur du fil.

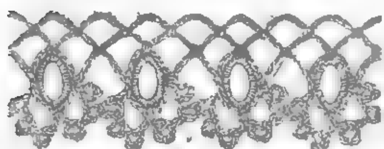
On monte 44 mailles, et l'on tricote toujours en *allant* et *revenant*.

1er *tour*. — Une maille *levée* sans être tricotée, — diminution (c'est-à-dire 2 mailles tricotées ensemble à l'endroit), — 2 jetés (on jette deux fois le fil sur l'aiguille, et, dans le tour suivant, on tricote chaque jeté comme une maille), — diminution, — 4 mailles à l'envers, — une maille à l'endroit (nous supprimerons le mot *maille*); — * un jeté, — 2 mailles *tirées* (pour faire une maille tirée on prend une maille sans la tricoter, on tricote la maille suivante, on tire pardessus celle-ci hors de l'aiguille la maille précédente qui n'a pas été tricotée). — Recommencez 7 fois depuis *. — Une à l'endroit, — 4 à l'envers, — 2 jetés, — diminution, — une à l'endroit.

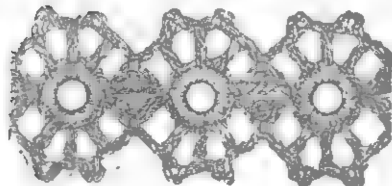
2e *tour*. — Une *levée*, — 2 à l'endroit, — une à l'envers, — 3 à l'endroit; — montez 9 mailles nouvelles; — 2 à l'endroit, — 26 à l'envers, — 2 à l'endroit; —



DENTELLE AU CROCHET N° 1.



DENTELLE AU CROCHET N° 2.



ENTRE-DEUX AU CROCHET.



INTÉRIEUR DE LA COIFFURE EN VELOURS.

CERCLES DE LA COIFFURE EN VELOURS.

montez encore 9 mailles nouvelles; — 4 à l'endroit, — une à l'envers, — 2 à l'endroit.

3e *tour*. — Une *levée*, — diminution, — 2 jetés, — diminution, — 2 à l'envers, — 9 à l'endroit, — 2 à l'envers; — * 1 jeté, — 2 tirées. — Recommencez 7 fois depuis *. Un jeté, — une tirée, c'est-à-dire une maille *levée* sans être tricotée; la suivante tricotée à l'endroit, la précédente *tirée* par-dessus cette dernière; — 2 à l'envers, — 9 à l'endroit, — 2 à l'envers, — diminution, — 2 jetés, — diminution, — une à l'endroit.

4e *tour*. — Une *levée*, — 2 à l'endroit, — une à l'envers, — 3 à l'endroit, — 9 à l'envers, — 2 à l'endroit, — 26 à l'envers, — 2 à l'endroit, — 9 à l'envers, — 4 à l'endroit, — une à l'envers, — une à l'endroit.

5e *tour*. — Une *levée*, — diminution, — 2 jetés, — diminution, — 2 à l'envers, — une *tirée*, — 5 à l'endroit, — diminution, — 2 à l'envers, — 2 à l'endroit; — * 1 jeté, — 2 tirées. — Recommencez 7 fois depuis *. — 2 à l'envers, une tirée, — 5 à l'endroit, — diminution, — 2 à l'envers, — diminution, — 2 jetés, — diminution, — une à l'endroit.

6e *tour*. — Une *levée*, — 2 à l'endroit, — une à l'envers, — 3 à l'endroit, — 7 à l'envers, — 2 à l'endroit, — 26 à l'envers, — 2 à l'endroit, — 7 à l'envers, — 4 à l'endroit, — une à l'envers, — 2 à l'endroit.

7e *tour*. — Une *levée*, — diminution, — 2 jetés, — diminution, — 2 à l'envers, — une *tirée*, — 3 à l'endroit, — diminution, — 2 à l'envers, — une à l'endroit; — * 1 jeté, — 2 *tirées*. — Recommencez 7 fois depuis *. — Une à l'endroit, — 2 à l'envers, — une *tirée*, — 3 à l'endroit, diminution, — 2 à l'envers, — diminution, — 2 jetés, — diminution, — une à l'endroit.

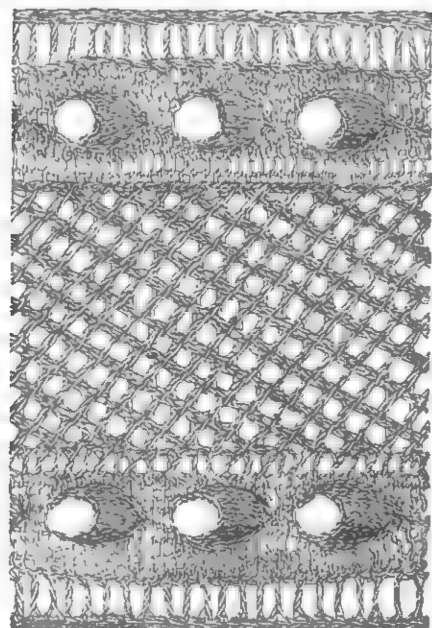
8e *tour*. Une *levée*, — 2 à l'endroit, — une à l'envers, — 3 à l'endroit, — 5 à l'envers, — 2 à l'endroit, — 26 à l'envers, — 2 à l'endroit, — 5 à l'envers, — 4 à l'endroit, — une à l'envers, — 2 à l'endroit.

9e *tour*. — Une *levée*, — diminution, — 2 jetés, — diminution, — 2 à l'envers, — une *tirée*, — une à l'endroit, — diminution, — 2 à l'envers; — * 1 jeté, — 2 *tirées*. — Recommencez 7 fois depuis *. — Un jeté, — une *tirée*, — 2 à l'envers, — une *tirée*, — une à l'endroit, — diminution, — 2 à l'envers, — diminution, — 2 jetés, — diminution, — une à l'endroit.

10e *tour*. — Une *levée*, — 2 à l'endroit, — une à l'envers, — 3 à l'endroit, — 3 à l'envers, — 2 à l'endroit, — 26 à l'envers, — 2 à l'endroit, 3 à l'envers, — 4 à l'endroit, — une à l'envers, — 2 à l'endroit.

11e *tour*. — Une *levée*, — diminution, — 2 jetés, — diminution, — 2 à l'envers, — une maille levée sans être tricotée, les deux suivantes tricotées ensemble; la maille non tricotée *tirée* par-dessus les deux dernières; — 2 à l'envers, — 2 à l'endroit; — * 1 jeté, — 2 *tirées*. — Recommencez 7 fois depuis *. — 2 à l'envers, — une maille levée, — les deux suivantes tricotées ensemble, celle qui les précède *tirée* par-dessus; — 2 à l'envers, — diminution, — 2 jetés, — diminution, — une à l'endroit.

12e *tour*. — Une *levée*, — 2 à l'endroit, — une à



ENTRE-DEUX TRICOTÉ.

l'envers, — 3 à l'endroit, — diminution à l'envers, — une à l'endroit, — 26 à l'envers, — 2 à l'endroit, — diminution à l'envers, — 3 à l'endroit, — une à l'envers, — 2 à l'endroit.

On répète ces douze tours jusqu'à ce que l'entre-deux ait atteint la longueur voulue.

Voile de fauteuil,

TRAVAIL AU CROCHET.

MATÉRIAUX Coton Bresson ou fil de lin plus ou moins fin.

Ce dessin se compose de médaillons ovales et de rosettes rondes exécutées séparément, puis réunies par quelques points.

Medaillon. On fait une chaînette de 13 mailles.

1er *tour*. — On passe la dernière maille de la chaînette, et l'on revient sur celle-ci en faisant 12 mailles simples, c'est-à-dire une maille dans chaque maille; les autres tours sont faits sur les contours de cette sorte de nervure, mais non en spirale; ils sont tous fermés, c'est-à-dire que leur dernière maille se rattache toujours à leur première maille.

2e *tour*. — Dans la plus proche maille on fait deux brides, la première formée par trois mailles en l'air. Ces deux brides représentent l'une des pointes de l'ovale; 3 mailles en l'air, — 2 brides dans les 2 mailles les plus proches du tour précédent; — * 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe une maille; — une bride dans chacune des 2 mailles qui suivent la maille passée. — Recommencez 3 fois depuis *. — 3 mailles en l'air, — 2 brides formant l'autre pointe de l'ovale, et faites dans la maille de la chaînette passée au 1er tour. On répète, sur l'autre côté de la nervure, ce qui vient d'être indiqué pour ce premier côté; on termine le tour de telle sorte que les brides des pointes paraissent égales, et que l'on

VOILE DE FAUTEUIL, TRAVAIL AU CROCHET.

Digitized by Google

Digitized by Google



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56, Rue Jacob, Paris

Reproduction Interdite

Digitized by Google

compte douze fois *deux* brides autour de la nervure (voir le dessin).

3e *tour*. — Une maille simple *à cheval* sur le milieu des 3 mailles en l'air du tour précédent; — entre chaque maille simple 5 mailles en l'air; — ainsi de suite pour tout le tour.

4e *tour*. — * Une maille simple dans la plus proche maille simple du tour précédent; — 3 mailles en l'air, — 3 brides dans la maille du milieu des 5 mailles en l'air du tour précédent; — 3 mailles en l'air. — Recommencez toujours depuis *.

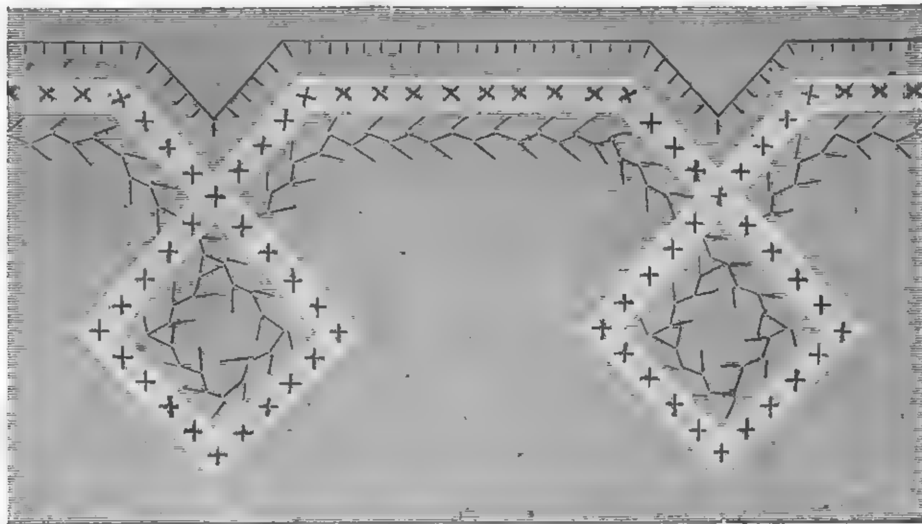
Rosette. On fait une chaînette de 10 mailles, dont on réunit la dernière à la première.

1er *tour*. — 24 brides posées *à cheval* sur le cercle; la première de ces brides est formée par 3 mailles en l'air; la dernière est rattachée à la première par une maille-chaînette.

2e *tour*. — * 3 brides dans la plus proche maille du tour précédent, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles; — dans la maille suivante on fait 2 mailles simples, séparées par 3 mailles en l'air; — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles. — Recommencez 3 fois depuis *.

3e *tour*. — * Une maille simple dans le milieu des 3 brides du tour précédent; — 7 mailles en l'air, — 2 mailles simples séparées par 7 mailles en l'air, placées dans la même maille du milieu des 3 brides du tour précédent, sur laquelle on a déjà fait la première maille de ce 3e tour, de telle sorte que sur cette maille on a fait 2 bouclettes; — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu des 3 mailles en l'air qui se trouvent entre deux mailles simples du tour précédent; — 5 mailles en l'air. — Recommencez depuis *.

L'assemblage des médaillons et des rosettes a lieu selon la disposition indiquée par notre dessin.



BORDURE POUR VESTES, VÊTEMENTS D'ENFANTS, ETC.

Bordure pour vestes, vêtements d'enfants, etc.

Ce dessin, outre les usages ci-dessus indiqués, pourra aussi servir pour corsages blancs, vestes de tulle et de mousseline. Si on l'emploie comme ornement pour lingerie transparente, on exécutera les carrés avec du cordon blanc étroit, en coton, que l'on posera sous la mousseline ou le nansouk. Pour vestes de tulle, on substituera au cordon du ruban *zéro* noir ou de couleur vive. Dans tous les cas, le cordon ou le ruban seront fixés par les petites croix exécutées avec de la soie de cordonnet, ou, pour vestes en tulle, avec du fil d'or. Le point d'*arêtes* et le feston placé sous le cordon sont exécutés en coton, soie ou fil d'or, selon ce que l'on aura employé pour les croix.

S'il s'agit d'exécuter cette bordure sur une étoffe épaisse, drap, cachemire, velours ou taffetas, on substituera au cordon du lacet de soie, et l'on exécutera les croix et points d'*arêtes* en fil d'or, ou bien en soie de cordonnet, ou bien en laine.

Jupon en laine.

TRICOT ET CROCHET.

MATÉRIAUX : Laine blanche molle; aiguille en bois.

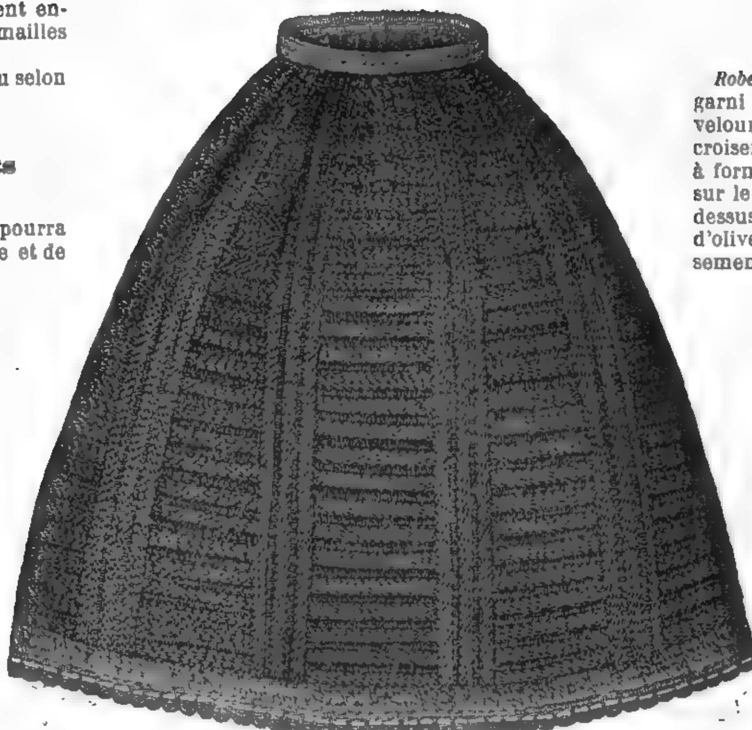
Nous publions un dessin représentant le jupon terminé en grandeur réduite; un autre dessin reproduit une partie de ce jupon tricoté, avec la petite garniture faite au crochet, le tout à moitié de la grandeur naturelle.

Le tricot se compose de bandes isolées, faites tantôt en long, tantôt en travers, exécutées séparément, puis cousues à l'envers, maille avec maille.

Pour chacune des bandes horizontales, on monte 24 mailles, et l'on tricote en *allant* et *revenant*; on lève toujours la première maille de chaque tour sans la tricoter; on fait d'abord 1 tour à l'endroit, — 1 tour à l'envers, — puis alternativement 2 tours à l'endroit, — 1 tour à l'envers; par ce procédé très-simple, sans cesse répété, on forme les *côtes* qui ont 3 tours de largeur; on continue jusqu'à ce que la bande ait atteint la hauteur que l'on veut donner au jupon, puis on démonte très-serré. Si l'on veut rétrécir le haut du jupon on diminue la largeur de chaque bande vers son bord supérieur.

Les bandes perpendiculaires qui forment des rayures sont faites comme les précédentes, mais dans l'autre sens; par conséquent on monte le nombre de mailles que comporte la longueur du jupon; on fait trois côtes en relief, deux en *creux*, et l'on démonte ni plus ni moins serré qu'on n'a monté le commencement de la bande, afin que les deux côtés en soient bien pareils.

Lorsque les différentes bandes sont assemblées (leur nombre dépend de l'ampleur que l'on veut donner au jupon), on exécute la petite bordure au crochet sur le bord inférieur du jupon.



JUPON EN LAINE, TRICOT ET CROCHET.

1er *tour*. — Sur le bord du jupon, on fait alternativement une maille simple, — une maille en l'air; sous cette dernière on passe 2 mailles lorsqu'on travaille sur le bord des bandes horizontales, — 3 à 4 mailles lorsqu'on se trouve au bord des bandes perpendiculaires.

2e à 4e *tour*. — Chacun de ces trois tours est fait de la façon suivante : * on prend le brin sur le crochet, comme s'il s'agissait de faire une bride ordinaire; on passe le brin au travers de la maille en l'air du tour précédent; on prend encore le brin sur le crochet, on tire encore le brin au travers de la même maille; il se trouve sur le crochet 5 bouclettes ou mailles; on passe le brin à la fois au travers des 5 bouclettes, et l'on fait le tout comme si l'on terminait une bride; — on fait une maille en l'air. — On recommence depuis *.

5e *tour*. — Dans chaque maille une maille simple, en piquant toujours le crochet dans le côté de derrière de la maille.

6e *tour*. — Ce tour forme les *dents* de la bordure. Dans la plus proche maille du tour précédent, on fait une maille simple, — puis * 5 mailles en l'air, — une bride dans la 2e de ces 5 mailles en l'air, en passant 3 par conséquent; une double bride dans la 1re de ces mailles en l'air, — une maille simple dans la 4e maille du tour précédent, en passant par-dessus 3 mailles de ce tour. — Recommencez depuis *.

Le bord supérieur du jupon est plissé, puis monté sur une ceinture ayant 3 à 4 centimètres de hauteur, faite au crochet avec des mailles simples très-serrées; on met des agrafes pour fermer cette ceinture.

Ce jupon peut être fait en toutes grandeurs pour petits enfants, jeunes filles, etc.; il suffira de diminuer la dimension des bandes, par conséquent le nombre des mailles que l'on monte.

Exécutée en laine noire ou de couleur, la bordure au crochet peut être posée sur tous les jupons faits en étoffe de laine; dans ce cas on fera d'abord une chaînette suffisante pour encadrer le bord du jupon.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

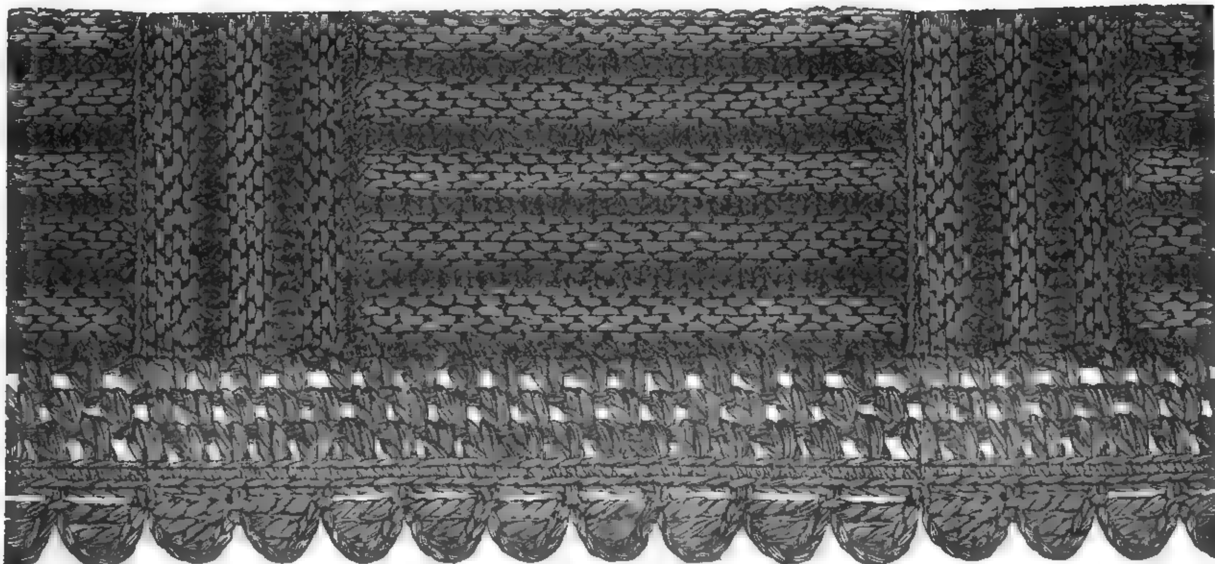
Robe en poult de soie brun clair. Le bas de la jupe est garni avec une étroite ruche tuyautée; sept rubans en velours brun sont disposés en dents arrondies, et se croisent à chaque point de jonction des courbes, de façon à former une sorte de treillage; à cette place se trouve, sur le bord supérieur, une rosette en velours brun. Pardessus court, en taffetas noir, bordé de grelots en forme d'olives, en passementerie noire; des arabesques en passementerie noire sont posées sur le pardessus de distance en distance. Chapeau en satin noir avec bavolet et bords en velours bleu; plumes noires et bleues à l'intérieur.

Toilette de soirée. Robe décolletée en taffetas lilas, forme *princesse*, garnie par devant sur toute la hauteur de la jupe avec des boutons en perles blanches. Deuxième robe en gaze de soie blanche, à larges rayures alternativement mates et claires. Cette robe, aussi de forme *princesse*, est décolletée à revers sur le corsage, qui est ouvert, afin de laisser voir le corsage lilas. La robe en gaze de soie est partout découpée en dents pointues, bordées d'une ruche *chicorée* en taffetas blanc; cette robe en gaze est ouverte par devant; elle est moins longue que la robe lilas; le bord de celle-ci est garni avec un volant tuyauté, à tête, ayant 8 centimètres de hauteur.

MODES.

On veut déjà connaître, dès à présent, les modes qui se préparent pour l'été prochain. Cette impatience est bien prématurée, et il est à peu près impossible de la satisfaire immédiatement. Je pourrai indiquer seulement quelques aperçus généraux. Quant aux détails, nul ne sait ce qu'ils seront. Ils sont créés au jour le jour, et s'enchaînent l'un à l'autre en procédant l'un de l'autre.

De même que la mode actuelle incline, en fait d'ameublements, vers le style Louis XVI, qui, par sa roideur relative, marque la transition entre les gracieux *enroulements* Louis XV et la désagréable ligne droite des mobiliers de l'Empire, la mode des ajustements semble vouloir s'assimiler de plus en plus le caractère de la même époque historique. Les jupes longues, gonflées, garnies seulement sur le bord; les manches presque justes, les coiffures volumineuses, les chapeaux ronds, gagnant chaque jour du terrain, nous rendent de plus en plus semblables aux gravures qui représentent les costumes de Marie-Antoinette. Il devient évident que la nouveauté va se fabriquer avec ces vieilleries. Fasse le ciel que nous nous arrêtions à cette transition encore



TRICOT DU JUPON EN LAINE, AVEC BORDURE AU CROCHET, MOITIÉ DE LA GRANDEUR NATURELLE.

Digitized by Google

supportable, et que nous n'aboutissions pas, pour nos ameublements et nos habillements, aux modes étriquées et disgracieuses de l'Empire! Mais c'est en vain qu'inutile Cassandre, je jette en ce moment un cri d'alarme. Si la mode le veut un jour, il faudra bien endosser les tailles courtes, les jupes plates, et toutes ces affreuses robes, dont les gravures m'ont procuré durant mon enfance tant d'accès d'hilarité.

En conséquence des tendances que je viens de signaler, on me confie qu'on se propose de porter des fichus pareils aux robes, drapés même sur les corsages montants. On veut préparer des *déshabillés* de mousseline, aussi garnis, aussi ruchés que ceux promenés sous les ombrages de Trianon. Quant aux robes de piqué, on les fera à *casaquin*. On portera des pelisses de taffetas noir, à capuchon rond; enfin, la mode sera aussi *Marie-Antoinette* que possible.

Quittons le domaine des conjectures pour celui de la réalité. J'ai vu préparer une robe de printemps bien simple, mais qui, par cela même, mérite d'être indiquée à nos lectrices. Cette robe était faite en alpaga gris, en forme de robe Isabeau de Bavière, c'est-à-dire jupe et corsage d'un seul morceau. Le bord inférieur était garni avec un volant ayant 10 centimètres de hauteur, qui garnissait le tour de la robe, à l'exception du lé de devant; le volant avait trois tuyaux, un espace plat de 4 centimètres, encore trois tuyaux, et ainsi de suite. Sur chaque espace plat se trouvait une patte en taffetas écossais, posée aux deux tiers sur le volant; le dernier tiers dépassait le volant et reposait sur la jupe. Par devant la robe était garnie depuis le col jusqu'aux pieds avec des pattes de taffetas écossais, posées en guise de brandebourgs et augmentant de proportions vers le bord inférieur de la robe. Entre les deux rangs de brandebourgs, depuis le col jusqu'aux pieds, se trouvaient des boutons recouverts en taffetas écossais. Les dernières pattes de la garniture de devant reposaient en partie, de chaque côté, sur le volant, interrompu de chaque côté du lé de devant. Les manches, étroites, étaient garnies comme la jupe. Une écharpe reversible en alpaga gris, pareil à l'étoffe de la robe, était garnie comme celle-ci pour compléter la toilette.

Si l'on n'aime pas l'écossais (tous les goûts sont dans la nature), on peut substituer au taffetas écossais du taffetas violet, ou gros bleu, ou vert; entourer les pattes avec de la soutache noire ou du ruban de velours noir zéro. La toilette ainsi modifiée ne sera pas moins jolie. J'ai indiqué la première combinaison, parce qu'elle peut être commode dans le cas où l'on posséderait dans sa garde-robe une vieille robe en taffetas écossais. Dans ce cas, en effet, en faisant l'emplette peu coûteuse de l'alpaga gris, on composerait à peu de frais une fort jolie toilette de printemps, qui convient à tous les âges, aux vieilles femmes, aux jeunes femmes et aux jeunes filles.

Les volants ne se montrent plus guère isolés. Pour les robes de soie comme pour les robes de laine, on les orne encore d'une garniture composée de *motifs* quelconques, carrés, losanges, fers de lance, pattes doubles en taffetas, ou bien en velours de nuance tranchante, posés moitié sur le dernier volant (s'il y en a plusieurs), moitié sur la robe même. On prépare pour le printemps des robes en cachemire brodées au passé, en soie, couleur sur couleur, avec petit paletot assorti; ces petits paletots ne seront nullement ajustés à la taille; ils sont flottants, avec manches et revers semblables à ceux des paletots masculins. Ce sera un bon vêtement de promenade et de voyage. La mode des pardessus pareils aux robes semble devoir se maintenir; elle a tous les droits possibles à un long succès. Ce sont justement ses mérites qui inspiraient aux sceptiques quelques inquiétudes sur sa durée, à une époque où la mode est souvent qualifiée d'extravagante..... non sans raison, hélas!

E. R.

HYGIÈNE DE LA CHEVELURE.

Le titre placé en tête de ces lignes ne déguise pas une recommandation plus ou moins désintéressée, ayant pour but de préconiser une eau ou bien une pommade merveilleuse, infaillible dans tous les cas les plus opposés pour prévenir ou arrêter la chute des cheveux, les rendre abondants, noirs ou blonds, en dépit de la date de l'extrait de naissance, et délivrer à tout jamais l'humanité de l'humiliant fléau de la calvitie.

Sollicitée par un grand nombre de nos lectrices, qui me demandent de leur indiquer, sinon un cosmétique spécial, du moins les règles générales de l'hygiène de la chevelure, je viens, conformément à leur désir, causer avec elles sur ce sujet, auquel je suis fort éloignée de dénier l'importance qui lui appartient.

A tout âge, une chevelure abondante constitue un ornement désirable. Si l'on a pu conserver sa chevelure, la vieillesse même demeure à l'abri de cet aspect sénile, souffreteux, qui forme l'un de ses plus tristes apanages. Rien n'est plus majestueux ni même plus beau que des cheveux entièrement blancs, épais, soignés, réunissant à la fois la dignité de la vieillesse et la verdeur du jeune âge. Appeler à son aide les teintures, c'est prouver que l'on méconnaît l'harmonie que la nature établit peu à peu entre les traits qui s'accusent et se durcissent graduellement, et la couleur blanche qui adoucit l'expression des traits et leur communique un calme auguste. C'est, de plus, faire acte de frivolité à un âge où l'on ne peut répudier les habitudes sérieuses, sans perdre toute considération. Enfin, et ceci est plus sérieux encore, c'est courir le risque de jouer sa santé, de s'exposer parfois à la cécité pour le chimérique espoir de paraître toujours jeune.

Il s'agit donc de combattre autant que possible la chute des cheveux. Malheureusement on n'a pas encore découvert pour cet objet un spécifique universel, par cette raison bien simple, que, si les effets sont identiques, les causes sont bien diverses. Les maladies du cuir chevelu sont nombreuses, compliquées, variées, et tel ingrédient pourra être salutaire dans un cas, et absolument inefficace, peut-être même préjudiciable dans un autre cas, quoiqu'il s'agisse de combattre le même effet, c'est-à-dire la chute des cheveux.

Il faut donc rechercher des substances qui, tout en étant inoffensives pour tout le monde, puissent être de quelque secours dans quelques cas particuliers. Quant à indiquer une panacée universelle, l'entreprise serait chimérique, ainsi que cela vient d'être démontré.

Une aimable abonnée veut bien me communiquer un procédé qu'elle a essayé sur elle-même, et qui a parfaitement réussi. Comme il se trouve à tous égards naturellement porté dans le nombre des moyens *inoffensifs*, qui seuls sont indiqués par moi, je le recommande avec plaisir et même avec une certaine confiance, basée non-seulement sur la garantie donnée par notre abonnée (laquelle est suffisante à mes yeux comme sincérité, mais non comme efficacité universelle pour les raisons énoncées ci-dessus), mais encore sur la nature même de la substance employée. Il entrait en effet de la poudre d'amidon dans la préparation des poudres qui servaient à la coiffure pendant le dix-huitième siècle, or ce siècle était bien moins chauve que le nôtre.

Il s'agit simplement de réduire de l'amidon en poudre, et de mettre cette poudre en grande abondance sur la tête au moment où l'on va se mettre au lit. L'effet est à peu près instantané, m'écrit notre abonnée, et les cheveux cessent de tomber presque immédiatement; l'amidon blanchit un peu la tête et la salit momentanément; mais au bout de quelques jours les cheveux reprennent leur souplesse accoutumée.

Ce remède n'est pas dangereux, ni coûteux, ni difficile à exécuter. La réunion inespérée et, pour moi, toujours poursuivie de ces trois avantages si précieux et si rarement conciliables, m'engage à publier cette recette qui peut toujours être essayée sans entraîner aucun inconvénient.

J'ai déjà indiqué une pommade facile à exécuter, entraînant peu de frais, et essentiellement favorable à l'entretien de la chevelure; mais cette indication a été publiée dans le cours de l'année 1860, depuis longtemps épuisée, et inconnue par conséquent au grand nombre de nos abonnées actuelles. On prend de l'axonge bien épuré (graisse de porc) et on manie cette graisse avec du quinquina en poudre. Les doses respectives sont inutiles à désigner; la pommade doit avoir une couleur de cannelle assez foncée.

L'usage de la pommade, quelle qu'elle soit, n'est pas absolument dépourvu d'inconvénients, surtout si cet usage était trop fréquent. Elle donne aux cheveux une nuance toujours plus foncée, elle attire la poussière, la fixe sur la tête, et salit la peau dont elle obstrue les pores. Si l'on veut éviter ces inconvénients, tout en conservant les avantages qui résultent de l'action fortifiante du quinquina, on usera du moyen suivant:

Dans une bouteille contenant 45 centilitres (un peu moins d'un demi-litre) d'eau-de-vie, on mettra 22 grammes de quinquina en poudre; on agitera ce mélange chaque fois qu'on voudra l'employer, c'est-à-dire deux ou trois fois par semaine, le soir; on humectera une petite éponge avec cette eau-de-vie, et l'on se servira de cette éponge pour mouiller légèrement toute la tête; ensuite on peignera les cheveux à la chinoise, on les brossera doucement jusqu'à ce qu'ils soient à peu près secs; on fera avec tous les cheveux une natte *lâche*, et l'on se couvrira la tête avec un bonnet ou bien un fichu de mousseline claire.

A l'inverse des pommades, qui généralement amollissent le cuir chevelu et lui enlèvent la force de retenir les bulbes capillaires, l'eau-de-vie fortifie le tissu au travers duquel passent les cheveux, nettoie la peau, et lui communique une extrême blancheur. On m'affirme que ce remède a produit les meilleurs résultats dans certains cas de décoloration prématurée des cheveux, due, soit à une maladie, soit à une violente émotion; dans ces cas, l'usage de l'eau-de-vie et du quinquina a fait repousser des cheveux non blanchis.

Il est quelque chose de plus efficace que les remèdes les plus efficaces, même lorsque ceux-ci sont parfaitement appropriés à la nature des maladies qu'il s'agit de combattre: c'est le soin constant, minutieux, dont on prend l'habitude dès sa première enfance, et que l'on continue pendant toute la vie. Ces soins se réduisent à l'observance de quelques règles générales.

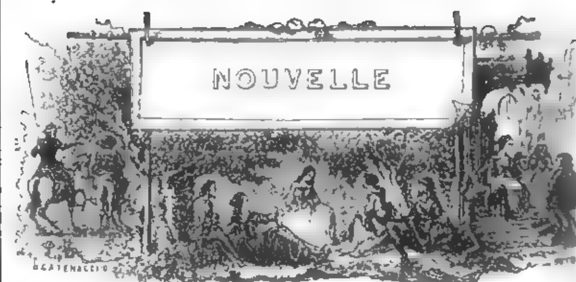
Rien n'est plus contraire aux cheveux que la transpiration, qui élargit les pores, et qui, pour cette raison, contribue à la chute des cheveux; il faut donc s'abstenir de dormir sur un oreiller de plumes, et user d'un petit oreiller rempli de crin, que l'on placera sur le grand oreiller rempli de plumes. Tous les soirs, on peignera les cheveux *à la chinoise*, pour *rafraîchir* les raies; on en fera une tresse fort lâche, et le lendemain on les partagera en employant rarement le peigne fin. Enfin, et surtout, on coupera deux fois par mois l'extrémité des cheveux; il ne suffit pas de couper les cheveux les plus longs, mais de les rogner *tous*, même les plus courts. Cette opération est minutieuse, sans doute, mais l'on en peut attendre les meilleurs résultats; elle doit être faite régulièrement sur les enfants, parce qu'elle a pour effet de fortifier extrêmement les cheveux. C'est aux mères qu'il appartient de veiller sur ce détail important, et, mieux encore, de se charger elles-mêmes de son exécution.

Si, dans la première jeunesse, les cheveux se montrent trop fins, clair-semés, dépourvus de séve, il faut les raser trois ou quatre fois de suite, une fois par an; ce moyen peut même, en quelques circonstances, changer, ou du moins modifier la couleur rousse en la brunissant.

Il faut éviter d'adopter comme coiffure quotidienne une coiffure qui imposerait la nécessité de nouer les cheveux; cela a pour résultat d'ébranler les racines des cheveux, de provoquer et d'accélérer leur chute; il est bien préférable de se borner à les tourner. On se préservera soigneusement de dormir avec un peigne; outre qu'il faut laisser les cheveux aussi libres, aussi *lâches* que possible pendant la nuit, le frottement du peigne aurait pour résultat de détruire les cheveux.

On peut résumer en quelques mots les principes généraux de l'hygiène de la chevelure: abstention complète de tout cosmétique, emploi très-modéré de pommade, même fortifiante, soin constant, propreté scrupuleuse, précautions intelligentes pour éviter les températures chaudes ou humides. Moyennant l'observation de ces règles, on peut espérer la conservation de la chevelure, en tant qu'il est possible de combattre et de retarder sa destruction.

EMMELINE RAYMOND.



MIEUX VAUT TARD QUE JAMAIS.

Suite.

Pour ne pas même risquer d'entendre une phrase malsonnante et qui l'eût engagée, Marguerite feignit d'avoir oublié quelque chose, et ne reconduisit pas Clotilde jusqu'à la grille de la cour; elle la quitta au bas de son perron. Clotilde, le cœur serré, marcha lentement vers la demeure de Louise, qu'on appelait encore Moutonne, bien que ce fût une très-respectable mère de famille. Là, elle fut reçue comme toujours, cordialement, affectueusement. Louise, qui avait beaucoup d'enfants et qui s'en occupait, voyait peu ses brillantes amies, mais elle les recevait toujours avec plaisir. Elle emmena Clotilde dans sa chambre, lui avança un fauteuil et s'assit au coin de la cheminée avec un gros poupon qu'elle voulait habiller. Deux autres enfants couraient par la chambre et faisaient un tapage que leur mère ne paraissait pas même entendre. Tout cela ne prêtait pas aux confidences; mais Clotilde avait le cœur si plein qu'il fallait qu'il débordât. Une question sur ses yeux rougis, que Louise lui fit sans arrière-pensée, suffit pour la faire entrer dans son douloureux sujet. Louise écouta avec cette attention polie qui peut suffire quand on raconte des banalités, mais qui glace les paroles sur les lèvres quand on se laisse aller à confier des pensées intimes. Clotilde vit bientôt, d'abord, qu'elle n'était pas comprise, ensuite que Louise s'intéressait beaucoup plus aux changements de physionomie de l'enfant qu'elle tenait sur ses genoux qu'au récit des différends de famille dans lesquels entrait son amie. S'interrompant brusquement elle-même, elle prétexta l'heure avancée, et sortit précipitamment.

Dans la situation d'esprit où elle se trouvait, le résultat de ces deux visites mettait le comble à ses angoisses, car la piqûre d'épingle est douloureuse au cœur déjà blessé. Cette goutte de baume dont elle était avide lui était refusée; ce roseau de l'amitié, sur lequel elle désirait s'appuyer un instant pendant ses premières défaillances, se brisait sous sa main. Alors, dans le vide qui se faisait autour d'elle, un souvenir lui vint: elle se rappela Mlle Bruneville, cette amie si sûre, si sage, si parfaite. Sa porte était à deux pas, elle alla y frapper. On l'introduisit dans le salon. Mlle Bruneville écrivait. En entendant sa porte s'ouvrir, elle releva les yeux. Clotilde en toi-

Digitized by Google

lette du matin, le pied hésitant, la figure troublée, était sur le seuil. Le visage serein de Mlle Bruneville n'exprima ni indifférence ni triomphe. Elle alla vivement à la jeune femme, lui prit la main, la conduisit à un fauteuil, et lui dit :

« Je t'ai dit que, quand tu souffrirais, tu me trouverais sans rancune et sans ressentiment. Sois la bienvenue, mon enfant. »

Et il y avait dans sa voix une tendresse et une mansuétude si vraies que Clotilde, à ces paroles affectueuses que son pauvre cœur brisé attendait comme une rosée, se laissa tomber sur le fauteuil, et fondit en larmes.

Mlle Bruneville s'était rassise près d'elle.

« Clotilde, » dit-elle au bout de quelques minutes, « pleurer soulage ; mais il me semble que tu as autre chose à faire qu'à répandre des larmes stériles.

— C'est que je suis si malheureuse ! » murmura la jeune femme.

« Je le crois; mais calme-toi, et, si tu me crois digne de ta confiance, comme le prouve ta démarche, dis-moi ce qui te fait pleurer ainsi. »

Et Clotilde dit.

Pour la première fois de sa vie de femme peut-être, elle fit un récit simple et vrai.

« Une seule chose me surprend, » dit Mlle Bruneville quand elle eut fini, « c'est que la conduite de M. de Branefort t'étonne. Qu'as-tu fait de ses enfants ? qu'as-tu fait de son repos? qu'as-tu fait de son bonheur? Te l'es-tu parfois demandé? »

Clotilde baissa la tête et garda le silence.

« Je te demande pardon d'être ainsi cruellement véridique, » reprit Mlle Bruneville, « mais il est temps que tu regardes bien en face la situation que tu t'es faite. Tout despotisme n'a qu'un temps, et c'est prendre la vie à rebours que la prendre ainsi que tu l'as prise. L'exil de tes belles-filles seul est un acte qui devait t'ôter l'estime du monde, et, ce qui est bien pis, la confiance et l'affection de leur père.

— Mais pouvais-je penser que Robert agirait avec cette sévérité? » s'écria Clotilde ; « pouvais-je, en me plaignant de Béatrix, prévoir la scène qui s'est passée entre eux?

— Ma chère amie, quand un mineur a placé sa poudre et allumé sa mèche, il s'attend à l'explosion, il me semble. Sans connaître à fond cette scène décisive, j'affirmerais que tu la préparais depuis longtemps par les récriminations, les plaintes, les injustices.

— Béatrix et Pauline ne m'ont jamais aimée, ma tante.

— L'amour naît de l'amour; il fallait d'abord les aimer.

— Mais, ma tante, je vous assure bien que...

— Veux-tu être franche? Veux-tu juger une fois sainement les choses, pour essayer de réparer un mal dont tu es la première à souffrir?

— Oui, oui.

— Alors, laisse-moi te parler sans détours, et qu'il n'y ait plus de dissimulation dans tes paroles. Je ne veux pas accuser les intentions, mais les actes ont été mauvais. Deux lignes de conduite s'offraient à toi. Par l'une tu travaillais à ton perfectionnement, et tu devenais vraiment la mère de Béatrix et de Pauline ; tu te créais une famille pour l'avenir. Béatrix peut se marier un jour ou l'autre, mais non Pauline, et dans cette jeune fille qui, disgraciée physiquement, a le cœur aimant et l'esprit élevé, tu te préparais une compagne, une amie dévouée. Par l'autre, tu ne prenais aucun souci de ces enfants ; plus tard tu leur témoignais de la froideur, de la malveillance, tu les détachais de leur père : en semant ainsi à pleines mains la mésintelligence et la discorde, tu n'as récolté que la désaffection, et te voilà maintenant seule dans la vie.

— Oui, seule, » répéta Clotilde en joignant les mains.

« Et sais-tu pourquoi tu as agi ainsi? pourquoi tu as démoli pierre à pierre l'édifice de ton propre bonheur, le sais-tu?

— Non, au fond je ne le sais pas.

— Mon Dieu ! c'est parce que tu n'as voulu vivre que d'une vie factice, étourdissante, irréfléchie. Auprès de la vie qui paraît, qu'un tourbillon emporte, que le plaisir entraîne, que le bonheur du moment dore de ses chauds rayons, il y a la vie qui ne paraît pas, la vie intérieure, la vie de l'âme. Là, la conscience est souveraine et le devoir souverain ; là s'élaborent mystérieusement les actes de la vie extérieure. Quelque jeune, quelque charmante, quelque enivrée que soit une femme, elle ne peut, sans tomber dans les plus lourdes fautes, détruire en elle ce sanctuaire où luttent les passions bonnes et mauvaises avant de se produire au grand jour. Et j'en dirai autant de tout être qui a une âme. Si, au lieu de consacrer tes heures de solitude, et, quelque agitée que soit une vie, il y a toujours des heures de solitude; si, au lieu de consacrer ces heures mélancoliques à préparer de petites coquetteries, de petites attaques, de petites vanités, tu les avais employées à descendre en toi-même, à interroger tes intentions, à te rendre compte de tes sentiments, crois-tu donc que tu n'aurais pas mieux rempli tes obligations?

— Je n'en disconviens pas, ma tante ; mais Robert ne m'a jamais prise au sérieux, je crois; et, vous le savez, j'ai été mal élevée.

— Je sais qu'on est bien aise de rejeter ses torts sur les autres. De là, ce mot si souvent prononcé comme une excuse : « J'ai été mal élevée. » Je le veux bien; personne ne t'a donné de salutaires exemples ; personne ne t'a parlé un langage sérieux, vrai ; personne ne t'a appris à réfléchir. On t'a, comme à plaisir, fermé les yeux et conduite par la main; et, le moment venu de te conduire toi-même, tu as été éblouie, aveuglée, et tu as pris une fausse route. Que cela soit ainsi, les choses étant mises au pire, je te l'accorde; mais pourquoi as-tu volontairement refermé les yeux? Pourquoi, arrivée à l'âge où l'on raisonne, à l'âge où l'on agit, n'as-tu pas eu le courage de redresser ce qu'il y avait de défectueux en toi, et de contracter de bonnes habitudes? Mais non, on fait un mauvais usage de sa liberté, et on dit : J'ai été mal élevée, comme si chacun de nous ne devenait pas, à un certain âge et dans une certaine mesure, responsable de ses actes. Ce qui nous entoure exerce certainement une grande influence sur notre conduite; mais nous dégageons bien souvent notre personnalité de ces influences pour agir suivant nos passions; nous le ferions pour le bien, si nous en avions la volonté. On ne suit jamais fatalement d'ailleurs l'exemple d'autrui; il y a souvent faiblesse, souvent mauvais vouloir. Enfin, tu reconnais tes torts, tu n'accuses plus les innocents, c'est beaucoup. Il s'agit maintenant de remédier au mal. Seule, tu peux savoir comment t'y prendre, et je ne ferai que t'indiquer deux moyens avec lesquels on ose tout : la prière et la réflexion. Ce seront tes auxiliaires dans la tâche que tu entreprends, et qui est beaucoup plus difficile qu'il y a dix ans. Tu as froissé des cœurs qui se tournaient naturellement vers toi; tu auras à vaincre des résistances, de fortes préventions. As-tu vraiment bonne volonté?

— Oui, » dit Clotilde avec une fermeté d'accent que sa voix mélodieuse n'avait jamais prise; mais de quelle façon m'y prendrai-je, mon Dieu ?

— En réparant d'abord la monstrueuse injustice que tu as fait commettre, en faisant rappeler Béatrix et Pauline. Pour cela accuse-toi près de ton mari, s'il le faut; avoue-lui franchement tes torts à leur égard, et va toi-même les chercher à leur couvent.

— Je le ferai, ma tante; mais j'ai une grâce à vous demander.

— Laquelle?

— Vous m'accompagnerez.

— Je le veux bien.

— Merci, » dit Clotilde en se levant, « je vais m'occuper de cela. »

Et elle ajouta en hésitant :

« Si j'écrivais à Robert?

— Prends garde, » dit Mlle Bruneville, « tu recules au premier pas. Une lettre vaudra-t-elle une démarche de ta part? C'est à toi à le dire.

— Je vais prendre une voiture et partir sur-le-champ pour la Ville-Clotilde, » dit courageusement la jeune femme. Si, comme je l'espère, j'obtiens le rappel de Béatrix et de Pauline, je serai ici demain à onze heures. Cette heure vous convient-elle ?

— Parfaitement.

— Alors, adieu, chère tante, et merci ; vous m'avez fait du bien. »

Elle sortit toute fortifiée. Son visage fatigué n'avait plus la même expression. Sous la douleur morne le repentir efficace et les résolutions généreuses germaient.

Le lendemain elle se présentait chez Mlle Bruneville à l'heure qu'elle avait elle-même indiquée. Elle paraissait abattue, presque plus découragée que la veille. Ainsi que cela arrive souvent, M. de Branefort, après s'être montré bon jusqu'à la faiblesse, se montrait disposé à se montrer aussi injuste dans sa rigueur à l'égard de sa femme qu'il l'avait été dans son aveuglement. L'aveu pénible qu'elle lui avait fait, son repentir, ses bonnes intentions, avaient, pour ainsi dire, augmenté son irritation. Il avait été dur, exigeant, amer. Au lieu de lui tendre la main dans ce travail de transformation qu'elle jugeait elle-même nécessaire, au lieu de la remercier de sa franchise, de sa bonne volonté, il n'avait su que lui reprocher sa conduite passée, et avait paru douter de l'avenir.

Mlle Bruneville la réconforta par quelques bonnes paroles, et, comme elle avait obtenu d'aller elle-même chercher ses belles-filles, elles montèrent immédiatement en voiture. Une heure plus tard, elles entraient dans le grand parloir de l'établissement où Béatrix et Pauline avaient été élevées, et il y avait à peine cinq minutes qu'elles y étaient, que la porte s'ouvrit devant Béatrix. En apercevant sa belle-mère, elle tressaillit, et s'arrêta craintivement sur le seuil, comme si elle n'osait pas avancer. Clotilde ne lui laissa pas le temps d'hésiter davantage. Se levant précipitamment, elle courut à elle, l'embrassa longuement, tendrement, et, gardant ses deux mains entre les siennes, fixant ses yeux sur son visage, émue, elle dit :

« Béatrix, j'ai eu tort, je viens te chercher; dis-moi que tu me pardonnes. »

A ces paroles inattendues, Béatrix se tourna machinalement vers Mlle Bruneville comme pour l'interroger.

« Ta mère regrette vivement ce qui s'est passé, » dit Mlle Fanny ; « elle veut que désormais la meilleure intelligence règne entre vous. Ne veux-tu pas oublier ces tristes querelles, mon enfant, et revenir près de ton père qui souffre tant de votre absence?

— Si je le veux? » s'écria Béatrix, « oh ! de tout mon cœur. »

La glace était rompue. On échangea des caresses, des promesses, et Clotilde se sentait le cœur tout allégé, quand parut Pauline. Pleine de confiance cette fois, elle alla au-devant d'elle; mais elle s'arrêta presque aussitôt interdite et confuse. Pauline avait reculé; et, sans trouble, sans émotion apparente, elle l'avait froidement saluée. Sans prendre garde à l'air décontenancé de Mme de Branefort, elle présenta son front aux lèvres de Mlle Bruneville, et resta debout en attendant qu'on s'expliquât.

La situation était embarrassante. Clotilde sentait les larmes la gagner; la joie de Béatrix s'évanouissait. Mlle Bruneville, voyant sa nièce rester immobile, prit enfin la parole.

Pauline l'écouta les yeux baissés, et quand elle finit :

« Vous avez fait un acte de justice, et je vous en remercie, Madame, » dit-elle, « mais je ne puis profiter de votre tardive bienveillance. »

Et ce fut en vain que Clotilde lui répéta ce qu'elle avait déjà dit à Béatrix; ce fut en vain que Mlle Bruneville se joignit à elle pour la faire revenir sur cette résolution, elle y persista. Quand elle apprit que Béatrix s'était engagée à retourner sous le toit paternel, elle devint très-pâle.

« Si tu restes, je resterai ! » s'écria Béatrix en se jetant à son cou.

« Tu vois ce que produit ton opiniâtreté, mon enfant, » dit Mlle Bruneville; « ta sœur, si tu demeures ici, voudra y demeurer; tu éternises ces déplorables dissensions, tu fais le malheur de ton père.

— Il aura Béatrix, » dit Pauline.

« Et comment veux-tu que j'aie un instant de plaisir, te sachant ici, triste et seule? » s'écria Béatrix.

« Mais si j'allais ailleurs?

— Où, ailleurs?

— A Branefort, par exemple. Là, je ne serais pas seule du moins.

— C'est vrai, » dit Béatrix, « et, te sachant là, je pourrais peut-être t'attendre.

— Eh bien! demande à mon père qu'il me permette d'aller chez ma tante, puisque cela arrangera tout le monde.

— Pauline, Pauline ! » dit Béatrix douloureusement.

« Je le lui demanderai, » s'empressa de dire Clotilde. « Mais promets-moi de nous revenir après un séjour de quelques semaines à Branefort, sans regret et sans rancune, » ajouta-t-elle en lui tendant la main.

Sur un regard suppliant de Béatrix, Pauline mit une main inerte dans la main qu'on lui tendait, reçut sans s'émouvoir les embrassements de Béatrix, qui lui murmurait à l'oreille : « Après ma visite à papa, j'irai où tu seras. » Et les trois dames quittèrent le parloir.

Quand la porte se referma derrière elles, Pauline se laissa tomber sur une chaise; et, pressant son front entre ses mains par un geste de désespoir :

« Oh ! Béatrix ! » murmura-t-elle d'une voix brisée, « on te fait m'abandonner aussi. Me voilà maintenant seule, seule ! »

IX.

Béatrix à Pauline.

La Ville-Clotilde.

« Ma chère Pauline,

« Il me semble qu'il y a un an que nous sommes séparées, et je t'écrirais tous les jours si je m'en croyais. En consentant à suivre maman, je croyais bien te voir arriver au bout de quelques jours, et c'était pour moi une souffrance de te savoir seule à la pension. Ne te décideras-tu pas bientôt à revenir sur ta décision, Linette? n'as-tu pas envie de revenir près de nous? J'ai un battement de cœur à chaque lettre que reçoit papa; il me semble que tu lui écris : Je reviens. Il n'est plus le même depuis mon arrivée, m'a-t-on dit. Il était triste; il est presque gai; il était souffrant, il se porte à merveille. Je craignais beaucoup le premier moment; toi n'étant pas là, je n'avais pas besoin de craindre. Il nous attendait avec impatience, et nous nous sommes embrassés comme si rien de désagréable ne s'était passé. Quant à Mme de Branefort, je ne la reconnais plus. Je regarde et j'écoute, stupéfaite. Elle fait tant d'efforts pour être bonne, elle s'applique tellement à nous faire mutuellement oublier les démêlés qui ont eu lieu, que je me sens parfois prête à l'aimer tout de bon, et il est si bon d'aimer les siens que je ne m'en défendrais pas, si je ne craignais de la voir retomber dans son ancien caractère, si tu n'étais pas éloignée de moi, ma chère petite sœur. Tu me manques à la Ville-Clotilde; tu me manquerais partout. Je me couche le cœur gros tous les soirs en me retrouvant seule dans ma chambre. Si papa avait paru indifférent, je serais allée te rejoindre à Branefort, ou je serais tombée malade. Après le plaisir d'embrasser papa, j'ai été bien malheureuse les premiers jours. Je ne pouvais vaincre la défiance que j'éprouvais à l'égard de notre belle-mère; et cependant elle était bien affectueuse, bien douce. Voilà six semaines que cela dure, et ce serait méchant à moi de ne pas reconnaître ses bontés. Quand papa lui parle sévèrement et fait des allusions au passé, et que je vois des larmes dans ses yeux, je pleurerais bien moi-même. Elle me conduit à toutes les parties qui se forment aux environs; mais tu sais bien, Linette, que j'aimerais mieux être avec toi, et ne pas bouger de la Ville-Clotilde, que d'aller m'amuser avec la pensée que je ne te retrouverai pas en revenant. Écris-moi tout de suite, je t'en prie; dis-moi comment tu passes ton temps à Branefort. Ah ! je ne puis me faire à l'idée que nous serons encore longtemps séparées; et toi, méchante, tu dis, toujours. Ne dis cela à personne, Linette, car cela me fait un chagrin affreux, bien que je ne veuille pas y croire. Je t'embrasse bien tendrement, chère petite sœur.

« BÉATRIX. »

Pauline à Béatrix.

Branefort.

« Tu es bien meilleure que moi, ma chère Béatrix, puisque te voilà prête à pardonner tout à Mme de Branefort. Pour moi, je le sens, si je n'étais pas chrétienne, je haïrais cette femme, qui m'a enlevé l'amour de mon père, de mon père que j'aimais tant, et qui me sépare de ma sœur. Mais je lui pardonne, puisqu'il le faut, non pas à ta manière, je dois l'avouer, à la mienne. Je ne lui désire aucun mal; s'il était en mon pouvoir de lui rendre service, je le ferais; mais retourner vivre sous le même toit qu'elle, mais l'appeler ma mère, mais l'aimer comme une fille, jamais !

« Et, en cela, je ne fais que l'imiter, car elle ne m'a jamais aimée. Te souviens-tu de la scène des pralines? Ja-

Digitized by Google

mais l'impression qu'avait faite cette scène sur mon esprit d'enfant ne s'est effacée. Je fus jalouse ce jour-là, Béatrix, jalouse de toi, et je me sentis méprisée par elle. Et, depuis, quelles humiliations ne m'a-t-elle pas fait subir? quelle froideur ne m'a-t-elle pas témoignée? Tiens, ne parlons plus de cela, cela est trop amer au cœur.

« Ma tante Thérèse est venue elle-même me chercher, et nous sommes parties le jour même pour Branefort. Le pays a une tristesse sauvage qui me plaît, mais qui m'attriste. Je reste des heures à écouter ce flot qui se brise à quelques centaines de pas de moi sur ces beaux rochers qu'il creuse. Si la maison est assez triste, les habitants sont gais à leur façon. Mon oncle et ma tante Thérèse sont à la fois les meilleurs amis du monde, et les ennemis les plus acharnés. Ils se disputent sur tout, à propos de tout, pour des riens. Ma tante Lucie rit en les voyant gesticuler; mais, hélas! ce rire-là n'égaye pas. J'ai éprouvé quelquefois de folles et terribles révoltes intérieures; j'ai pleuré bien amèrement sur mon infirmité; j'ai eu, ce qui est un affreux supplice, honte de moi-même. La vue de ma tante Lucie m'a fait faire de salutaires réflexions. Être affligée ainsi, vivre ainsi, voilà vraiment ce qui est triste. Ma vie, dans ce milieu, dans ce pays inconnu, n'a rien de bien agréable. Je n'ai pas, comme ma tante Thérèse, des goûts agricoles, et je passe mes journées à travailler dans l'embrasure d'une fenêtre. Ma tante Lucie me fait pendant. Il faut l'avouer, les Branefort ont ici de pauvres représentantes. Mon oncle lit et fume; nous, nous travaillons en silence. Je travaillerai pour toi; cela donnera de l'intérêt à mon ouvrage. Je m'arrête parfois, j'écoute parler la mer, je regarde ce salon aux vieux lambris sombres comme mon cœur, et ma pensée, d'ici, se reporte à la Ville-Clotilde, si riante, si gaie, si élégante. Oui, je pourrais être heureuse là entre toi et mon père. Nos souvenirs d'enfance sont là; là devait s'écouler ma vie. Et me voici sur un rocher, vivant entre trois vieillards, sans toi, ma Béatrix, toi qui es mon étoile, mon bon ange. Les mauvaises pensées viennent en foule; assez, assez! Si tu en as le courage, embrasse une fois mon père, en lui disant : « Pour Pauline. » J'ai, comme lui, le caractère violent, mais je l'aime; oh! je l'aime plus que je ne puis te le dire. Mais lui!... Adieu, adieu, chère Béatrix! N'oublie pas que tes lettres sont mes bonheurs. Écris-moi souvent. Je t'embrasse de tout mon cœur.

« PAULINE. »

La Ville-Clotilde.

Béatrix à Pauline.

« Puisque tout est triste pour toi là-bas à Branefort, chère sœur, pourquoi veux-tu y demeurer? Cela nous désole tous. Oui, tous; et maman, à laquelle tu gardes tant rancune, en paraît très-affligée. Elle a été bien injuste, bien indifférente, c'est vrai; mais elle a changé, crois-moi. Nous passons nos journées ensemble, nous faisons de la musique ensemble, nous travaillons ensemble, nous lisons ensemble les livres que nous recommande Mlle Bruneville, que maman va voir sans cesse. Chaque fois que je reçois des lettres de toi, elle me demande de tes nouvelles. Elle est bien malheureuse de penser que tu persistes à la regarder comme une étrangère, et que ce n'est qu'à cause d'elle que tu refuses de revenir à la Ville-Clotilde. Ce que je te dis là est vrai, très-vrai. Cela te semblera incroyable, mais cela est. Je te le répète, elle n'est plus la même, elle veut nous aimer et se faire pardonner ses torts passés. Oh! comme elle t'aimerait si tu voulais! Quand nous lisons et que nous ne comprenons pas bien un passage, elle dit : « Si Pauline était ici, elle n'hésiterait pas, elle! »

« Elle s'est privée de son grand cabinet de toilette pour t'en faire une charmante petite chambre toute bleue. Elle l'arrange, la pare, et on l'appelle la chambre de Mlle Pauline. Quand nous allons en ville, et qu'elle voit une jolie chose, elle l'achète pour toi. Cette petite chambre-là contient une foule de choses. Elle vient me consulter sur tes goûts, elle se reproche de n'avoir pas encouragé ton amour pour les arts. Nous avons plusieurs fois essayé de chanter Kenilworth : « Tu es une Amy Robsart suffisante, » me disait-elle, « mais je suis une triste Élisabeth. Il faudrait, pour rendre bien ces accents passionnés, Pauline avec sa belle voix, son sentiment musical, sa chaleur d'âme. » Et tu te rappelles qu'autrefois elle trouvait que tu avais une manière de chanter emphatique et ridicule. Tu vois que j'ai aussi bonne mémoire que toi, mais c'est pour comparer la justice présente à l'injustice passée, et me réjouir.

« Hier je l'ai trouvée dans ta chambre; elle mettait sur un guéridon une de ces longues coupes en cristal qui ressemblent au calice d'une fleur, et elle y plaçait des roses. Des fleurs, hélas! pourquoi des fleurs dans un appartement inhabité? me suis-je demandé intérieurement, et j'aurais bien pleuré à la vue de ce bouquet. Un bouquet, cela annonce toujours la présence de quelqu'un. Maman, en me regardant, a deviné ce que je pensais. Malgré moi, ma figure était triste.

« J'éprouve une sorte de plaisir à mettre des fleurs dans cet appartement, » m'a-t-elle dit; « il me semble que je suis à la veille du retour de Pauline, et j'embellis sa chambre, afin qu'elle s'y plaise tant qu'elle consente à nous rester.

« Nous nous promenons beaucoup en voiture, et nous visitons beaucoup les voisins. Il y en a de bien aimables, et on arrange à l'avance de petites parties entre soi qui promettent. L'élégance de maman, ses petits airs méprisants, son luxe, avaient éloigné tout ce monde-là d'elle. Elle ne les voyait qu'en visite parée, et même, chez elle, elle écrasait leur simplicité sous une richesse de toilette vraiment absurde. Et puis, tu te souviens quels raisonnements elle faisait sur leurs équipages modestes, sur leurs manières. L'orgueil est vraiment bien sot!

« Elle a reconnu ces travers-là, et mon père en a été très-heureux. Avant, on ne visitait ses voisins qu'en calèche; à présent on y court à pied; on restait chez eux cinq minutes, on y passe l'après-midi; on ne les invitait à dîner que pour faire défiler devant leurs yeux toutes les richesses d'un luxueux service, et on avait l'insolence de ne pas assister à leurs bons mais très-simples dîners; on leur offre le dîner de famille, et on accepte le leur.

« Ces deux ou trois familles ont tenu quelque temps rigueur; mais maman a tellement réussi à guérir leur fierté justement blessée, que les relations deviennent plus cordiales de jour en jour. Papa, qui compte là quelques amis de jeunesse, en est ravi.

« Notre satisfaction serait complète si tu ne restais pas volontairement éloignée de nous. Je ne parle pas de mon chagrin, à moi, mais tu ne sais pas combien cela fait de peine à mon père. Quand nous le voyons triste, préoccupé, silencieux, nous disons : « Il pense à Pauline. » Et ce qu'il dit nous le prouve. Par je ne sais quel hasard il est entré ce matin dans ta chambre. En voyant les roses il m'a dit.

« Prends ces fleurs inutiles, et jette-les par la fenêtre. »

« J'ai obéi, mais, comme j'allais les lancer, sa main a arrêté mon bras.

« Non, » m'a-t-il dit d'une voix singulière, « donne-les-moi. »

« Il les a prises et les a replantées tant bien que mal.

« La vue de ces roses m'a d'abord fait de la peine, » a-t-il ajouté; « maintenant elle me fait plaisir, cela me donne presque à penser que ma fille est ici. »

« Il est sorti sur ces paroles, dont je ne puis te rendre l'accent navrant, et s'est promené une heure dans le jardin, seul et triste.

« On m'appelle; le jardinier doit porter ma lettre en ville, et il est temps qu'il parte. Adieu donc, chère Linette, ne m'oublie pas près de nos parents, et surtout près de tante Thérèse, et dis-moi que tu vas revenir vivre auprès de ta sœur, qui t'aime à ne pouvoir se sentir entièrement heureuse sans toi. « BÉATRIX. »

(La fin au prochain numéro.)

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *Bette-rave.*



Lorsqu'à mon enfant sage
Je donne mon premier,
J'aime à voir mon dernier
Sur son charmant visage
Répondre à mon entier. A. M.



N° 17,860, Mme d'A...., Aisne. Recevra ce qu'elle désire dès que l'époque des toilettes et coiffures d'hiver sera passée. — *N° 4,819, Mr M..., à Paris.* M. Sainfoin a reçu la dédicace qui lui est adressée avec toute la gratitude dont il est susceptible. Il regrette que la jolie *fleurette* lui soit parvenue trop tard pour paraître ce carnaval, car il aurait sollicité la permission de la faire graver si le temps l'eût permis.

N° 40,753, Hérault. Rien n'est plus facile que de relever les patrons avec une ou plusieurs feuilles de grands journaux; on peut aussi se procurer chez tous les fabricants de papier de grandes feuilles de papier blanc. — *Mme H...., à Constantine.* La lettre qui m'était adressée contenait, en même temps, dans sa première partie, des détails relatifs à l'administration; cette lettre a dû être envoyée dans les bureaux; elle m'est revenue à moitié déchirée, et je ne puis répondre, par conséquent, aux questions qui m'étaient adressées. L'*administration* et la *rédaction* sont deux institutions parfaitement distinctes. Pour éviter tout retard, il faudrait écrire sur deux pages séparées, lorsqu'on s'adresse à la fois à l'administration (qui ne me concerne pas) et à la rédaction. — *N° 40,706, Ardèche.* Nous ne pouvons troubler les règles qui président à la publication des patrons, et publier au mois de janvier, à l'époque des réunions qui exigent un grand nombre de détails relatifs aux toilettes, des modèles de linge. Il en paraîtra prochainement, et je dois ajouter qu'il ne dépend nullement de moi d'intervertir la date de la publication des divers patrons. Pantalon et veste à quatre ans. — *Palerme.* Il n'y a point d'erreur, la poste n'a point réclamé une somme trop élevée, et ce n'est pas notre faute si les conventions postales n'ont pas encore abaissé leurs tarifs; le prix des 6 numéros, port compris (l'affranchissement est obligatoire), est de 2 francs, que l'on peut nous envoyer par mandat sur un banquier. Nous n'acceptons pas de timbres-poste étrangers. — *Mme A. R. M., Suisse.* Quoique je sois assez heureuse pour recevoir souvent des témoignages de sympathie, je ne puis être, je ne serai jamais blasée sur ces témoignages, et je les reçois toujours avec plaisir et reconnaissance. Merci donc, au mari et à sa femme. On m'affirme aux bureaux que tout est réglé en ce moment, et que vous recevez votre journal comme à l'ordinaire. — *N° 33,200, Landes.* On fait tout ce que l'on veut en fait de garnitures; on pourrait, par conséquent, préparer une tunique de crêpe vert, que l'on poserait sur la robe verte; celle-ci serait garnie de bouillonnés également en crêpe vert. La dentelle de Chantilly, un peu repliée pour la rétrécir, partirait de la taille, descendrait jusqu'au bord de la tunique, la garnirait et reviendrait jusqu'à la taille par l'autre côté. — *N° 259, Laure.* Cela ne sera t pas joli, et cela serait plus coûteux qu'une tablette recouverte en velours de laine. Dans la rue on peut garder son voile baissé; on le relève pour entrer dans un salon. — *Le Havre, Marie.* Tout à fait en dehors du cadre du journal. Nous publions des patrons pour paletot de femmes et d'enfants, mais, si nous publiions un patron pour paletot de chien, nous nous exposerions à amuser notre public à nos dépens. Cet objet ne conviendrait d'ailleurs qu'à une très-faible minorité, et tiendrait la place d'un vêtement plus utile et d'un usage plus général.

N° 28,464, Loire. Mme Raymond répond *toujours* lorsqu'on joint aux lettres qui lui sont adressées une bande portant le nom de l'abonnée. Nous ne pouvions indiquer les procédés pour monter l'objet en question, puisqu'il doit être fait par un ouvrier spécial, et ne peut être fait par une femme. S'adresser, pour toutes espèces de commissions, *montage* d'objets, etc., à Mme Page, boulevard Magenta, 129. Nous ne publions pas d'initiales. — *N° 62,504, Jura.* Hélas! le temps me manque complétement pour renouveler l'expérience; il faudrait dépenser pour cet essai une demi-journée, et je ne puis l'enlever à mon travail. Merci pour les témoignages de sympathie que l'on veut bien m'adresser. Je pourrai peut-être disposer de quelques heures au printemps prochain pour *re-poser.* — *N° 6,206, Yonne.* Crainte injuste à tous égards. Cette nuance convient à *tous* les âges. — *N° 31,969, Hérault.* Nous venons de publier plusieurs dessins *courants* de tapisserie, dont il est aisé de supprimer le fond; mais je dois ajouter que le canevas en question composerait une descente de lit bien peu moelleuse. — *N° 7,402, Batignolles.* Je n'aurais pu donner ces descriptions antérieurement au présent numéro. Aujourd'hui nous sommes en carême, donc il est trop tard.



Le n° 8 contiendra : 1° une planche de broderies; 2° les dessins et patrons des objets suivants :

Capuchon circassien pour homme. — Chemisette avec col droit. — Manche accompagnant la chemisette. — Chemisette-gilet en mousseline blanche. — Sous-manche avec manchette de toile. — Camisole en flanelle pour homme. — Gilet pour femme. — Guêtres pour enfants. — Capuchon au crochet pour femme. — Cravate en peluche.

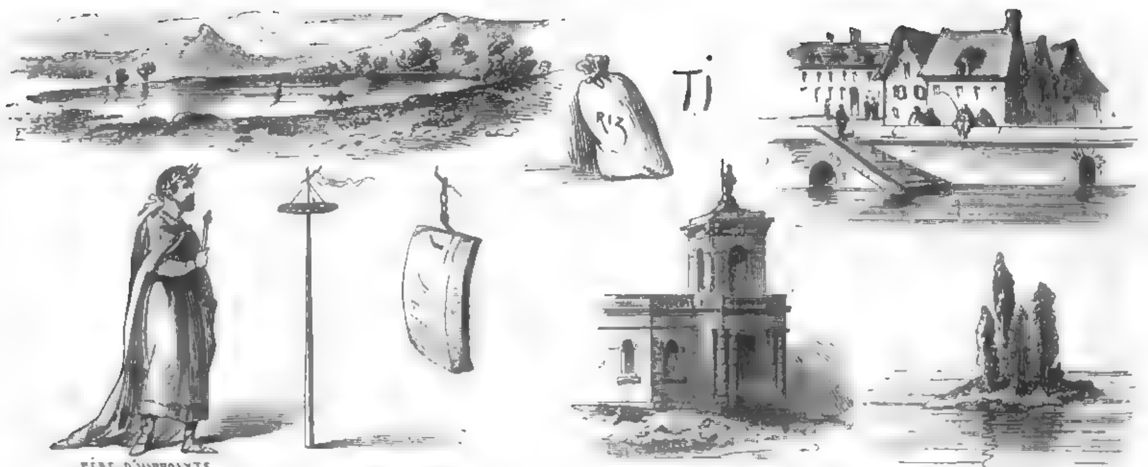
Le n° 2 des *Patrons illustrés* contiendra les dessins et patrons des objets suivants :

Corsage de dessous en nansouk blanc. — Veste espagnole en taffetas, cachemire ou mousseline, avec manches ouvertes. — Manche fermée pour la veste. — Corsage demi-décolleté en taffetas noir. — Même corsage vu de dos. — Ceinture de jupon. — Dessins de broderies sur les diverses parties du corsage de dessous. — Divers dessins de broderie pour la veste espagnole. — Arabesque du jupon.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

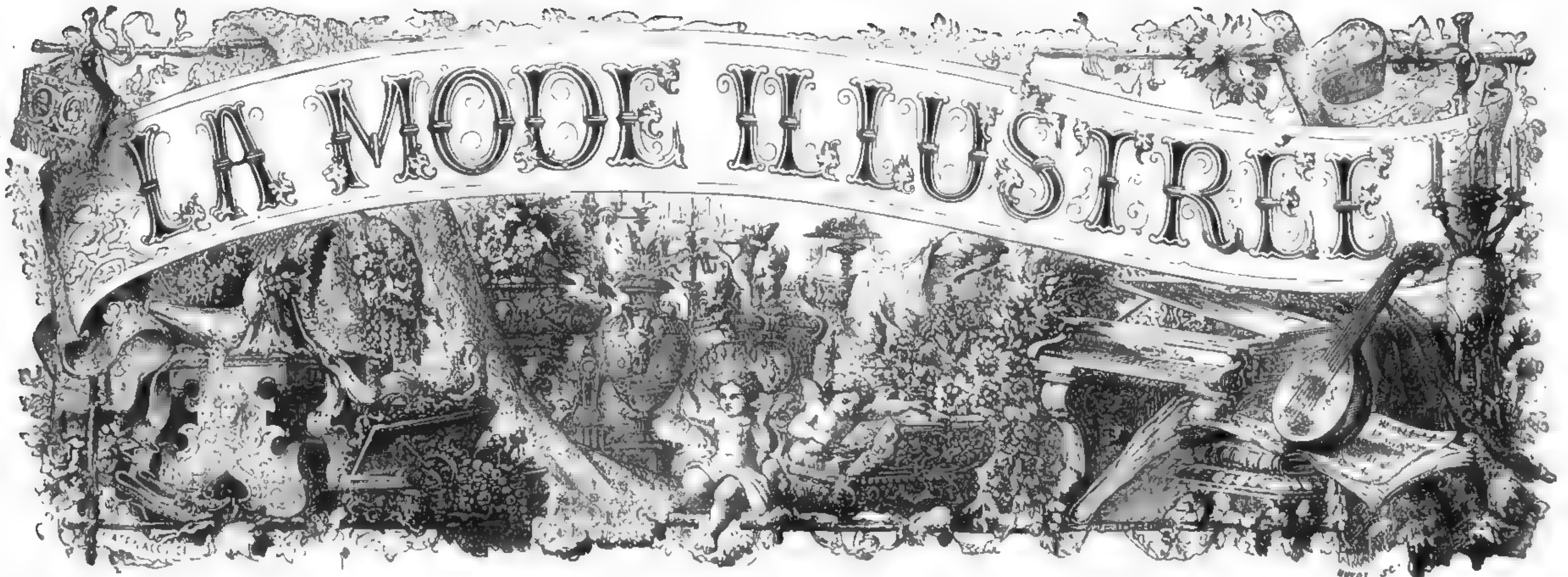
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.
La discorde rend la concorde plus chère.

Digitized by Google

N° 8 (avec patrons). CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 21 février 1864.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, **50 centimes.** AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

EXPLICATION
DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Capuchon circassien pour homme.

La figure 22 (*verso*) appartient à ce modèle.

Celles de nos abonnées qui comptent dans leur famille des chasseurs et des voyageurs nous sauront peut-être gré de placer sur notre planche de patrons un excellent capuchon tout à fait propre à garantir contre le froid et l'humidité.

La figure 22 représente la moitié du capuchon; on le fait en flanelle gris-ardoise ou flanelle de couleur. La dimension du modèle a imposé la nécessité de replier le bord inférieur; pour plus de clarté nous le reproduisons tout *entier*, *étendu*, mais réduit au 16e.

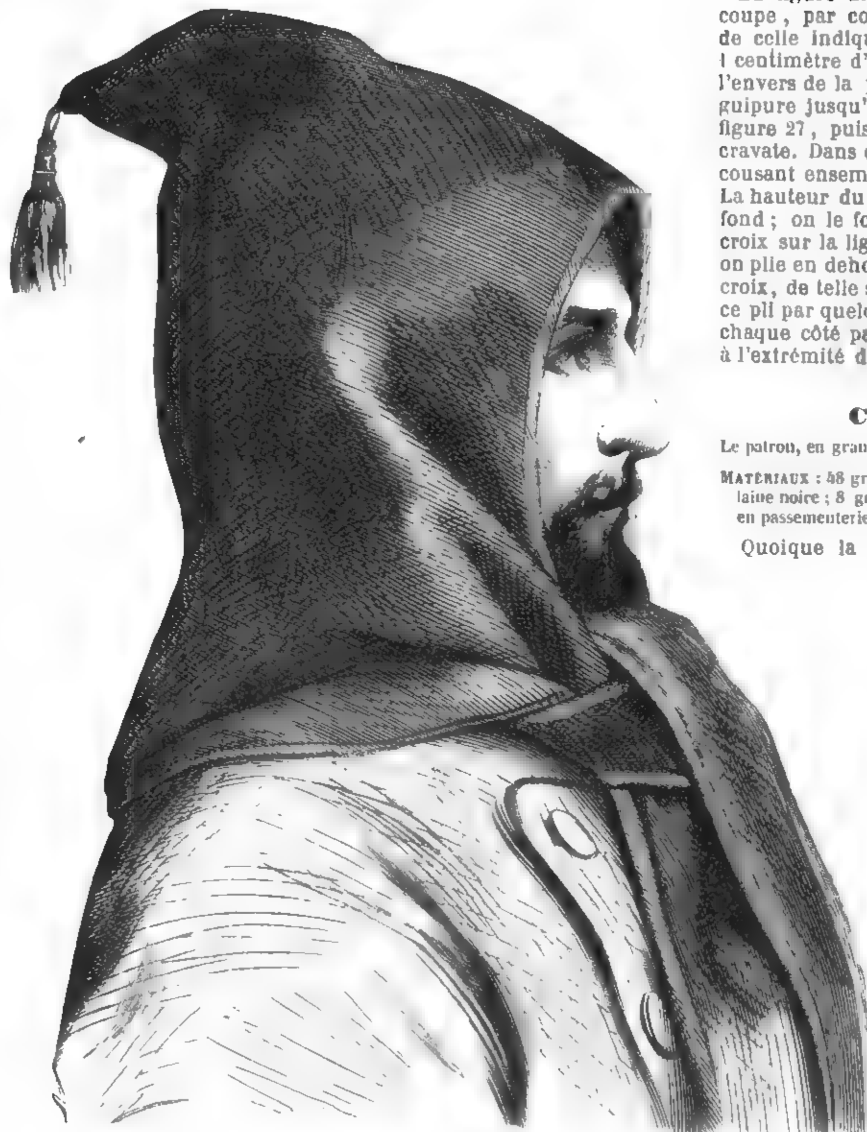
Après avoir coupé deux morceaux sur la figure 22, on les coud ensemble depuis *a* jusqu'à *b*, — depuis *b* jusqu'à *c*, en sorte qu'il y a une fente sur le milieu du bord inférieur par derrière; les remplis sont pliés à l'extérieur, c'est-à-dire à l'*endroit* du capuchon, et cachés par un galon rouge en soie ou laine; on ourle le bord du capuchon, et l'on met tout autour une grosse ganse en laine rouge; si l'on a taillé le capuchon en étoffe épaisse, on supprimera l'ourlet, et l'on bordera avec un galon posé à cheval; dans ce cas, on taillera les bouts plus étroits, afin de pouvoir les nouer sans inconvénient.

Dessin de tapisserie

POUR UN COUSSIN ROND OU POUFF.

MATÉRIAUX : canevas nº 16, laines et soies.

Ce dessin est fait en style *camaïeu;* la guirlande de raisins s'exécute avec plusieurs nuances sépia, et ressort sur un fond bleu vif, sans être clair. La bordure est également faite avec des nuances sépia, rehaussées par les boutons de rose, de nuance cerise. La moitié extérieure de cette bordure repose sur un fond noir. Exécuté sur du canevas nº 16, ce dessin aura 43 centimètres de diamètre.



CAPUCHON CIRCASSIEN POUR HOMME.

Cravate en peluche.

La figure 27 (*verso*) appartient à ce modèle.

Cette cravate, très-chaude et fort jolie, est exécutée en peluche de soie gros bleu, doublée en taffetas de même nuance; les pans, arrondis, sont garnis avec une guipure noire ayant 2 centimètres 1/2 de largeur. Un grand bouton en forme d'olive retient, par une bouclette, les deux pans croisés.

La figure 27 représente la moitié de la cravate; on coupe, par conséquent, la peluche en longueur double de celle indiquée par le patron, et en laissant en plus 1 centimètre d'étoffe pour le rempli; on plie celui-ci sur l'envers de la peluche, on garnit les deux pans avec la guipure jusqu'à la place marquée par une étoile sur la figure 27, puis on ourle la doublure sur l'envers de la cravate. Dans chaque pan on forme un pli en pointe en cousant ensemble les deux lignes ponctuées de la fig. 27. La hauteur du tour du cou est diminuée par un pli profond; on le forme en plaçant la ligne ponctuée avec la croix sur la ligne ponctuée marquée par un gros point; on plie en dehors l'étoffe depuis la ligne désignée par une croix, de telle sorte que cette ligne forme le pli; on fixe ce pli par quelques points au milieu par derrière et sur chaque côté par devant. On pose le bouton et les boucles à l'extrémité du pli qui vient d'être indiqué.

Capuchon au crochet.

Le patron, en grandeur réduite, est représenté par les figures 28, 29, 30.

MATÉRIAUX : 48 grammes de laine séphyr blanche; 8 grammes de même laine noire; 8 grammes de même laine ponceau; petits boutons blancs en passementerie; crochet en bois nº 5.

Quoique la saison soit un peu avancée, nous ne pouvons nous dispenser de publier un modèle nouveau et charmant. Ce capuchon pourra d'ailleurs rendre des services en toute saison, et les campagnardes ne se plaindront pas de le recevoir un peu tard, car il leur sera utile, même au printemps, même en été, pour certaines soirées un peu fraîches.

On exécute ce capuchon au crochet tunisien ordinaire, et par parties séparées, que l'on réunit lorsqu'elles sont terminées. Le fond de notre modèle est fait en laine blanche; la passe et le bavolet, chacun en deux parties, sont en laine ponceau, et ornés de carreaux en laine noire. Autour de la passe et du bavolet se trouve une garniture rouge et noire, exécutée avec des brides.

Fond. Laine blanche; on fait une chaînette de 6 mailles, sur laquelle on revient en faisant un tour de crochet tunisien (composé, comme on le sait, de deux rangs, l'un allant de droite à gauche, l'autre de gauche à droite). Dans chacun des tours suivants, on augmente régulièrement d'une maille de chaque côté de l'ouvrage, jusqu'à ce que l'on ait 70 mailles sur le crochet. Dans les 6 tours suivants on augmente d'une maille seulement sur l'un des côtés; le côté opposé reste en droite ligne. Viennent

Digitized by Google

ensuite 6 tours, sans augmentation d'aucun côté, faits sur les 76 mailles; ensuite on diminue dans la proportion observée pour augmenter, jusqu'à ce que l'on n'ait plus que 6 mailles. Le fond est terminé.

Afin de faciliter l'exécution de la passe et d'en abréger l'explication, nous publions un dessin représentant la table des mailles; chaque carreau compte pour une maille du crochet tunisien. On commence par le côté désigné par des étoiles, par conséquent on fait une chaînette de 23 mailles, et l'on augmente ou diminue selon que l'indique la table des mailles. La deuxième partie de la passe est faite comme celle-ci, mais, bien entendu, en sens contraire. Quand la passe est complète, on exécute les carreaux en biais avec la laine noire, en procédant comme nous l'avons indiqué pour la robe de petite fille (voir le nº 52 de l'année 1863). Sur notre modèle, les rayures formant carreaux sont partout séparées par un espace de 5 mailles. Dans les mailles de lisière des côtés longs et dans celles des côtés transversaux, on exécute, avec la laine noire prise double, la même chaînette avec laquelle on forme les carreaux. Sous cette chaînette on fait la garniture dentelée, laquelle, ainsi que notre dessin l'indique, repose sur la passe par devant, mais retombe en arrière, derrière et sur les côtés. Cette garniture se compose de 2 tours: le premier rouge, le deuxième noir. Sur le devant de la passe (côté le moins échancré de la table des mailles) on exécute le premier tour de la garniture sur le crochet tunisien, en piquant toujours derrière les mailles noires au travers des mailles rouges, mais tout près de ces mailles noires. Derrière, et sur les côtés, on pique toujours au travers de l'ouvrage, de telle sorte que la garniture soit placée *sous* les mailles noires, et retombe selon la disposition indiquée par notre dessin. Le premier tour de la garniture est fait de la façon suivante: * 5 doubles brides dans *une* maille du crochet tunisien, — une maille en l'air sous laquelle on passe 2 mailles, — une maille simple dans la maille suivante, — encore une maille en l'air sous laquelle on passe 2 mailles. — Recommencez toujours depuis *. Le second tour est fait avec la laine noire; on fait alternativement une maille en l'air, — une maille simple; entre deux brides du tour précédent se trouve toujours une maille simple, tandis que l'on passe toujours sous la maille en l'air une maille en l'air du tour précédent, — et l'on fait toujours une maille simple sur la maille simple du tour précédent. Dans la garniture du devant de la passe on pique toujours le crochet au travers de la passe à chaque maille simple, afin de fixer les dents de la garniture.

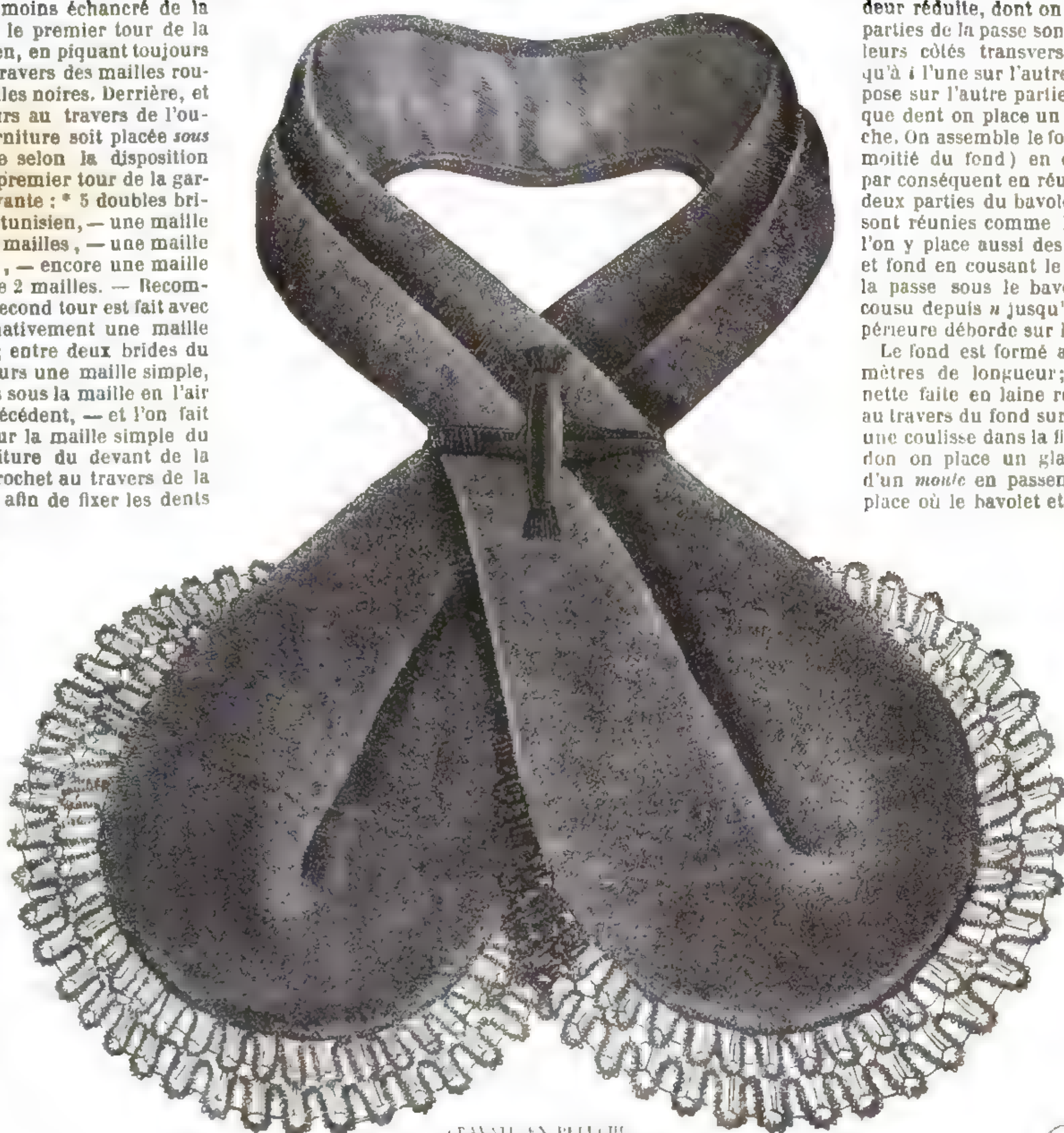
DESSIN DE TAPISSERIE. — Explication des signes: ꞌ Nuance zéphyr claire, ▪ moins claire, ▫ moyenne, ▪ foncée. ▪ Bleu bluet. ▪ Cerise claire, ⊞ moins clair, ▫ nuance moyenne, ▪ foncé.

Pour le bavolet on fait aussi deux morceaux pareils, exécutés, bien entendu, en sens contraire. Le côté de droite est commencé avec une chaînette de 3 mailles; avant de commencer chaque tour, on augmente de 2 mailles, en ce que l'on fait toujours 2 mailles en l'air; on passe le brin dans la 2ᵉ de ces mailles, de telle sorte que l'on a 2 mailles sur le crochet, et que l'on prend une 3ᵉ maille dans la 1ʳᵉ maille du tour précédent. Sur le côté opposé, pendant 23 tours, on maintient l'ouvrage en droite ligne; si l'on a suivi nos indications, le 29ᵉ tour se compose de 59 mailles. On maintient ce nombre, car, tout en continuant l'augmentation ci-dessus expliquée sur le même côté, on diminue 2 mailles sur le côté opposé, c'est-à-dire qu'à la fin de chaque premier rang de chaque *tour* on laisse les deux dernières mailles intactes. Lorsqu'on a fait en tout 61 tours, l'une des deux parties du bavolet est terminée. Pour l'autre partie, on fait une chaînette de 123 mailles; on exécute le premier tour sur 3 mailles seulement, en laissant les autres mailles tranquilles. A la fin du 1ᵉʳ rang de chaque tour on prend 2 mailles de plus en tirant le brin au travers des 2 plus proches mailles de la chaînette; depuis le 30ᵉ tour on diminue 2 mailles au commencement de chaque premier rang de chaque tour. Pour opérer cette diminution, on fait une maille-chaînette dans chacune des 2 premières mailles du tour précédent; sur le côté opposé on continue l'augmentation de 2 mailles.

Sur le bavolet terminé on exécute les carreaux noirs; comme les deux morceaux qui le composent sont en biais, les rayures formant les carreaux sont exécutées sur la même ligne que les *tours* du crochet tunisien; le côté de droite du bavolet est bordé tout autour comme la passe avec la laine noire prise double; le côté de gauche est bordé de la même façon, à l'exception du côté transversal, court, placé derrière; on fait, autour du bavolet, la garniture ci-dessus indiquée pour la passe.

Afin de faciliter l'assemblage des diverses parties composant le capuchon, nous avons placé sur la planche de patrons un croquis en grandeur réduite, dont on suivra les indications. Les deux parties de la passe sont cousues ensemble, d'abord sur leurs côtés transversaux (voir fig. 28) depuis *h* jusqu'à *i* l'une sur l'autre, de façon que la garniture repose sur l'autre partie de la passe; au milieu de chaque dent on place un bouton en passementerie blanche. On assemble le fond avec la passe (la fig. 29 est la moitié du fond) en cousant le fond sous la passe; par conséquent en réunissant les lettres *k*, *l*, *m*. Les deux parties du bavolet (la fig. 30 en représente une) sont réunies comme la passe depuis *o* jusqu'à *p*, et l'on y place aussi des boutons. On assemble bavolet et fond en cousant le fond sous le bavolet, *o* avec *o*, la passe sous le bavolet, *n* avec *n*; le bavolet est cousu depuis *n* jusqu'à l'*o*, afin que sa garniture supérieure déborde sur le fond et sur la passe.

Le fond est formé avec un cordon ayant 75 centimètres de longueur; on l'exécute avec une chaînette faite en laine rouge, et passée à grands points au travers du fond sur la ligne ponctuée représentant une coulisse dans la figure 29. A chaque bout du cordon on place un gland en laine rouge, surmonté d'un *moule* en passementerie blanche. Devant, à la place où le bavolet et la passe se réunissent, on met deux cordons semblables ayant chacun 35 centimètres de longueur, qui servent de brides.



TRAVAIL EN PELUCHE.

Chemisette

AVEC COL DROIT.

Les figures 13 à 15 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

La mode des corsages entr'ouverts et celle des vestes ouvertes a introduit plusieurs modifications dans le domaine de la lingerie. On porte entre autres des chemisettes ornées par devant, semblables à celles dont nous publions le patron. Il est superflu d'ajouter que, pour les corsages montants et fermés, on supprimera les ornements de la chemisette, et l'on exécutera seulement le joli col droit.

Digitized by Google

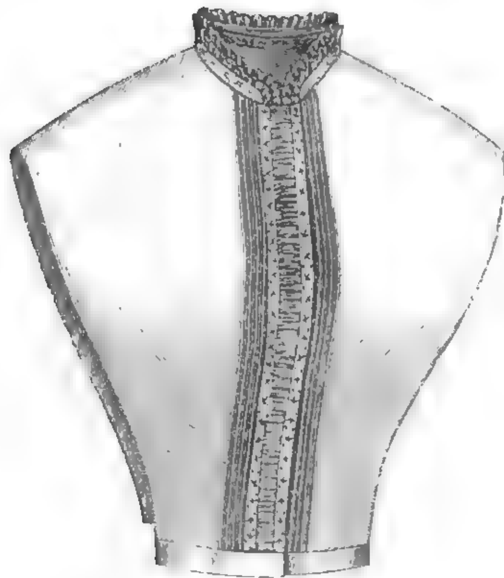
En coupant le dos on pose la mousseline double en droit fil sur la ligne indiquant le milieu de la figure 14; le large ourlet des devants et du dos doit être laissé en plus, ou remplacé par un faux ourlet. Le devant de droite, qui croise sur le devant de gauche, se compose, d'après la figure 13, de deux entre-deux brodés, un bouillonné, assemblés, auxquels se joint le reste de la chemisette préparée avec quatre petits plis; le devant de gauche a seulement ces quatre petits plis; à partir du 4e pli, jusqu'à l'extrême bord de devant, la mousseline reste unie; sur le devant de droite on fait la boutonnière indiquée sur la figure 13; sur le devant de gauche on pose un bouton tout près des plis. On coud dos et devant ensemble sur l'épaule depuis *j* jusqu'à *k*, on fait un ourlet sur le bord de la chemisette, puis on exécute le petit col droit, dont la figure 15 représente la moitié. On coupe d'abord le col entier d'un seul morceau en mousseline unie; on y *pique* un entre-deux (voir le patron) de telle sorte que la mousseline puisse être enlevée sous cet entre-deux. Sur le bord de la mousseline on ourle une ganse très-fine, et l'on garnit le bord extérieur du col, et aussi la couture qui réunit la mousseline à l'entre-deux avec une dentelle de Valenciennes ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, et très-légèrement froncée. Le col est réuni à la chemisette à l'aide d'un passe-poil, et posé *l* avec *l*, — *m* avec *m*.

Gilet pour femme.

Les figures 10 à 12 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Notre modèle est fait avec un *dos* large en percaline, fixé sur la taille par une ceinture préparée pour être lacée. On peut substituer à cette ceinture deux rubans élastiques, traversant le dos, posés, l'un au bas de la taille, l'autre au dessus, à 6 ou 7 centimètres de distance de celui-ci. La longueur de ces rubans élastiques dépend de la grosseur de la taille.

La figure 10 représente l'un des devants; la figure 11, la moitié du dos, qui doit être d'un seul morceau sans couture; la figure 12, l'une des deux parties de la ceinture. Les devants sont coupés en étoffe de dessus et en doublure; le dos seulement en doublure. Après avoir *faufilé* dessus et doublure, on coud les pinces de la poitrine (*a* avec *a* jusqu'au *b*, — *c* avec *c* jusqu'au *d*), marquées sur la figure 10; on fait les boutonnières sur le devant de droite, on pose les boutons sur le devant de gauche. Sous chaque devant, on pose une petite poche, dont la fente est indiquée sur le patron par une double ligne fine; on borde cette fente avec une étroite bande en fil droit, encadrée avec un passe-poil, et posée de façon à cacher l'ouverture. Sous les pinces de la poitrine, et près des boutons du devant de gauche, on pose des baleines flexibles. Chaque morceau de la ceinture est préparé d'après la figure 12, avec des œillets, garni d'une baleine, et cousu sur le bord du dos, *f* avec *f* jusqu'à la croix avec la croix. On assemble dos et devant sous le bras, depuis *e* jusqu'à *f*, sur l'épaule depuis *g* jusqu'à l'*h*, et l'on borde l'encolure et l'entournure avec un passe-poil. Le bord inférieur du dos est ourlé; le bord inférieur des devants est bordé avec un passe-poil, ou bien avec une bande en biais, rabattue à l'intérieur.



CHEMISETTE AVEC COL DROIT.

Guêtre pour enfant

DE TROIS A QUATRE ANS.

Les figures 23 à 26 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

On fait généralement les guêtres (surtout pour costumes *parés*) pareilles au pantalon et au vêtement des enfants; on peut aussi les préparer en drap léger, gris brun, ou nuance chocolat, avec boutons assortis, ou boutons d'acier. Le gland (qui peut être supprimé) est de même nuance que la guêtre.

La guêtre se compose (y compris le sous-pied, coupé en cuir verni) de quatre morceaux; on les coupe, sans tenir compte de *remplis*. On assemble les figures 23 et 24 depuis Da, jusqu'à Ea, en les posant l'une sur l'autre, tout près du bord, et *piquant* ainsi la figure 23 sur la figure 24, puis la figure 25 sur la figure 24, depuis Fa jusqu'à Ga. On double la guêtre sur le bord inférieur, et sur les côtés garnis de boutons et de boutonnières, on la double, disons-nous, avec une bande de percaline, ayant 3 centimètres de largeur; on exécute les boutonnières indiquées, on pose les boutons, et l'on borde avec un lacet de soie, posé *à cheval*, sur le côté des boutonnières et sur le bord supérieur. A cette dernière place, on fixe des agrafes. Le gland est cousu à l'intérieur de la guêtre; le *sous-pied* en cuir verni, coupé sur la figure 26, est piqué de chaque côté, à l'envers, depuis le point jusqu'à la croix.



CAPUCHON AU CROCHET.

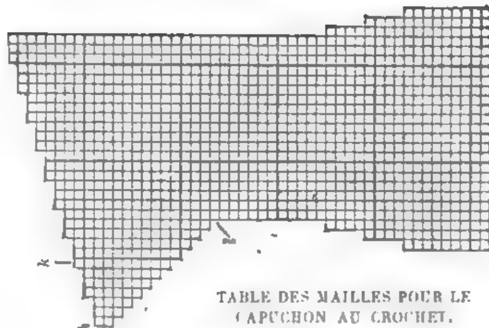


TABLE DES MAILLES POUR LE CAPUCHON AU CROCHET.



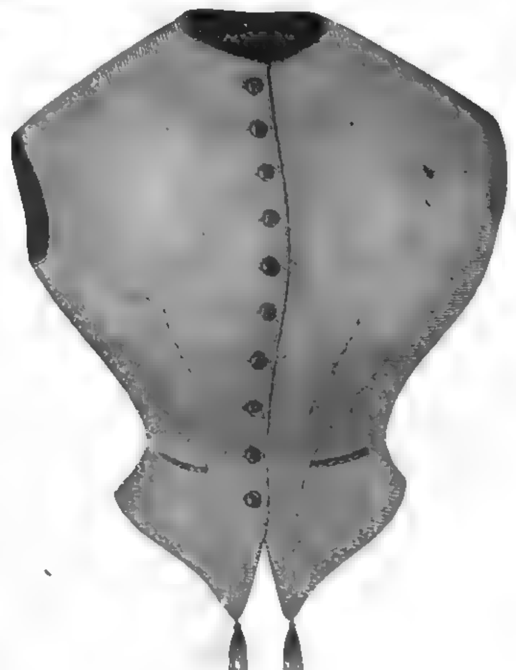
GUÊTRE POUR ENFANT DE TROIS A QUATRE ANS.

Manche accompagnant le col droit.

Les figures 16 à 18 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

On coupe la manche faite en mousseline, en posant l'étoffe double en droit fil sur la ligne indiquant le milieu de la figure 16; on coud cette manche ensemble depuis *n* jusqu'à *r*, on la fronce de chaque côté par un large surjet roulé sous le doigt, et l'on pose sur le bord supérieur un haut poignet ayant la largeur voulue pour le bras.

La manchette se compose de deux parties: celle de dessous (fig. 17) est faite en mousseline unie, et le bord en est simplement ourlé; celle de dessus (fig. 18) se compose d'un assemblage d'entre-deux et de bouillonnés indiqués sur le patron; on coupe la figure 18 en papier, et, sur ce papier, on dispose les différents morceaux. Chaque bouillonné doit avoir 10 centimètres de largeur *après* qu'il a été froncé de chaque côté par un surjet roulé sous le doigt; on répète ce surjet aussi sur les côtés transversaux; enfin on se conforme aux espaces indiqués sur la figure 18; les bouillonnés ne doivent pas être plats, mais au contraire un peu bouffants. L'assemblage des bouillonnés et entre-deux doit être fait avec une extrême précision, afin de maintenir bien exactement la forme de la figure 18; on la borde de deux côtés avec un entre-deux qu'il faudra *piquer* sur la manchette. Ce *dessus* de la manchette est réuni avec le *dessous* depuis *n* jusqu'à *o*, en employant un très-fin passe-poil; depuis *p* jusqu'à *q* on coud la figure 17 (qui a un ourlet étroit) sous la figure 18, de telle sorte que l'entre-deux de celle-ci reste *libre*. On réunit la manchette à la manche en employant un très-fin passe-poil, *n* avec *n*, *q* avec *q*, et l'on encadre tout le dessus de la manchette avec une dentelle de Valenciennes légèrement froncée, ayant près de 2 centimètres de largeur; la pointe de la manchette, marquée par une étoile, est fixée sur la manche par quelques points jusqu'à la lettre *q*.



GILET POUR FEMME.

Sous-manche avec manchette de toile

A REVERS BRODÉS.

Modèle de M. Ziégle, fabricant de lingeries, rue des Jeûneurs, 33.

Les figures 19 à 21 (*verso*) appartiennent à ce patron.

La manchette et ses revers sont en toile fine doublée de percale fine; la sous-manche, presque juste, est composée en nansouk sur la figure 19; on place l'étoffe double en biais sur la ligne indiquant le milieu de cette figure; sur le bord supérieur, on laisse en plus l'étoffe nécessaire pour exécuter un ourlet ayant 1 centimètre de largeur; on fait cet ourlet après avoir cousu la manche ensemble depuis *t* jusqu'à *u*, — depuis *v* jusqu'au *w*; depuis *u* jusqu'à *x* on laisse une fente que l'on ourle. La figure 20 est la moitié de la manchette; la figure 21, la moitié du petit revers, et offre en même temps un dessin que l'on exécute au plumetis sur l'étoffe *double*. La manchette est *piquée* sur la ligne ponctuée; à chaque bout on fait une boutonnière, afin de la fermer avec un gros bouton en métal; on la pose *y* avec *y*, — *z* avec *z*, entre les deux *doubles* du revers; celui-ci est *piqué* sur les côtés transversaux et sur le bord supérieur. Sur l'un des côtés de la manchette on fait deux boutonnières; sur l'autre côté on pose deux boutons de linge, puis on la coud au bord de la sous-manche froncée par un surjet imperceptible, *w* avec *w*, — *x* avec *x*. On trouvera, dans nos précédentes planches de patrons, des cols qui pourront accompagner cette sous-manche.

Digitized by Google

Sous-manche avec manchette de toile

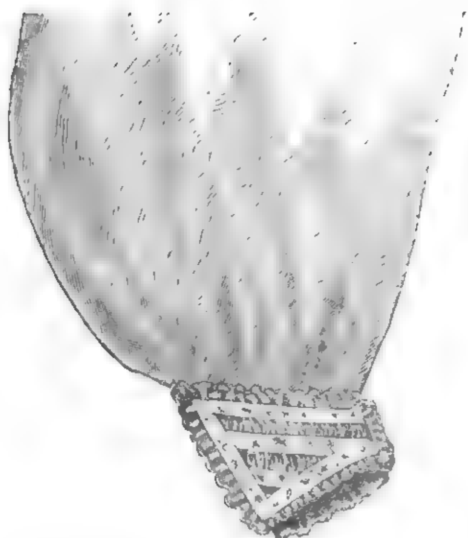
Modèle de M. Ziégle.

Les figures 16 et 17 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

Si l'on ne varie pas beaucoup les manches, on varie du moins les manchettes. Le présent modèle est fait en toile, et convient surtout aux manches fendues sur le coude.

La broderie peut être exécutée, soit au point russe, en coton blanc ou soie noire, soit à points *arrière* (couture *piquée*).

On coupe sur la figure 16 deux morceaux égaux en mousseline ou nansouk, on les coud ensemble depuis K jusqu'à L, — depuis O jusqu'à P; pour la manchette, on coupe aussi, en toile fine ou batiste, ou nansouk, deux morceaux tout à fait égaux, d'après la figure 17; on les coud ensemble à points *devant* sur leur contour extérieur; on *retourne* comme si l'on retournait une poche, on replie l'un contre l'autre les bords non cousus, et on les coud ensemble. On exécute la broderie, on fait les boutonnières indiquées, on pose les petits boutons en bois recouverts de nansouk. On fronce, par une couture en surjet, le bord inférieur de la manche, on la réunit par un surjet fin à la manchette, L avec L, — M avec M, — N avec N, — O avec O; à cette dernière lettre, la manchette doit croiser sur un espace d'un centimètre environ, et l'on *soutient* la manche, dont on ourle ensuite le bord supérieur.



MANCHE ACCOMPAGNANT LE COL DROIT.



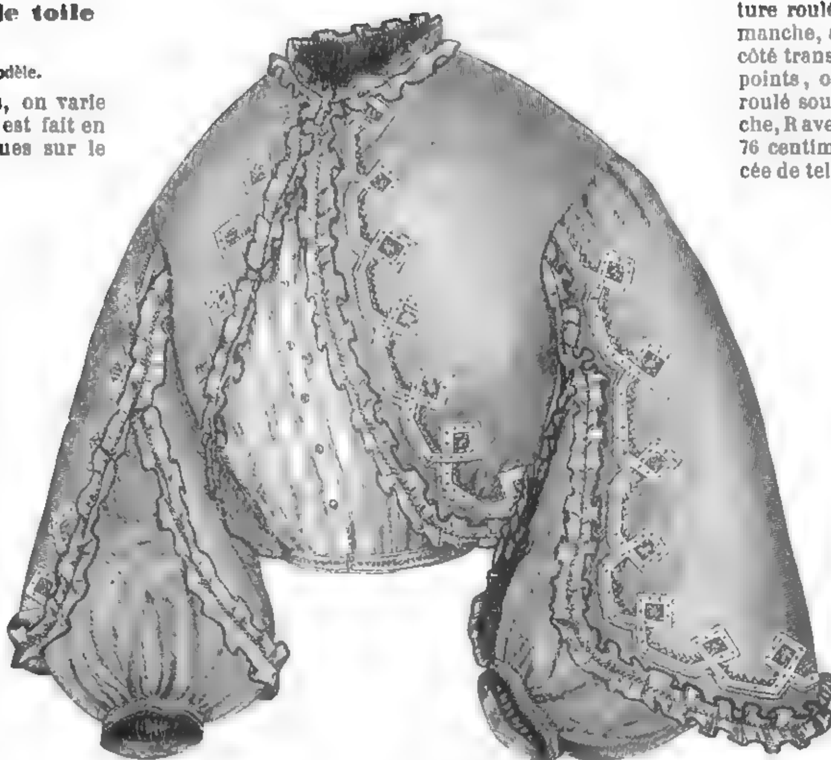
SOUS-MANCHE AVEC MANCHETTE EN TOILE.

Sous-manche en tulle.

Les figures 18 et 19 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ce modèle est fendu sur le coude, et la fente est comblée par un large bouillonné qui borde toute la manche. Une haute dentelle garnit le bord inférieur et le bouillonné; un nœud en ruban de velours ponceau joint le dessus avec le dessous de la manche; un étroit bouillonné en tulle couvre la couture de la dentelle.

On coupe les deux parties de la manche d'après la figure 18, le bouillonné d'après la figure 19, en tulle uni de Bruxelles; on coud la manchette ensemble depuis Q jusqu'à R, et depuis U jusqu'à V, en faisant une couture roulée sous le doigt. On ourle le bord supérieur de la manche, ainsi que le patron l'indique. A l'exception du côté transversal marqué sur le patron par des croix et des points, on fronce tout le bouillonné en faisant un surjet roulé sous le doigt, et on le coud dans la fente de la manche, R avec R, — S avec S, — T avec T. La dentelle (il en faut 76 centimètres pour chaque manche) est froncée et placée de telle sorte que les deux extrémités de cette dentelle se trouvent sur la couture R' de la manche (voir le dessin). On cache la couture de cette dentelle en la surmontant avec un bouillonné de tulle dont la largeur est indiquée sur la figure 18; la bande destinée à former ce bouillonné a un peu plus de 6 centimètres de largeur; sa longueur est double de celle de l'espace qu'il doit recouvrir. Enfin on forme dans le bouillonné qui garnit la fente de la manche deux plis, en posant la croix 1 sur le point 1, — la croix 2 sur le point 2; sur ces plis on pose le nœud en ruban de velours.



VESTE EN MOUSSELINE.



CHEMISETTE-GILET EN MOUSSELINE.



CAMISOLE EN FLANELLE POUR HOMME.



SOUS-MANCHE EN TOILE, AVEC REVERS.



MANCHETTE EN TULLE.

Ceinture à basques.

Les figures 20 à 23 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

On exécute cette ceinture en toutes couleurs, en nuances pareilles aux robes, ou bien enfin en taffetas ou moire antique noire. La garniture se compose d'une ruche en taffetas découpé. On pose des baleines flexibles sous toutes les coutures; les coutures des côtés de devant sont *piquées* trois fois avec de la soie blanche; un lacet blanc, ou de même couleur que la ceinture, la ferme par devant; on peut supprimer les œillets et le lacet, et leur substituer des boutons et des boutonnières.

En coupant chaque morceau de la ceinture, on laissera, sur les bords des devants, l'étoffe nécessaire pour les ourlets qui devront contenir les baleines. Le dos doit être coupé d'un seul morceau, sans couture par derrière. Outre l'étoffe de dessus, on coupe encore chaque morceau en gaze roide et en doublure de soie; on faufile ensemble chaque partie de la ceinture, c'est-à-dire le dessus, la gaze et la doublure, puis on les assemble à points arrière, en réunissant les lettres pareilles. La basque est disposée sur chaque moitié du dos en pli pro-

Digitized by Google

fond, pour lequel on place chaque croix sur le point qui l'avoisine; le bord supérieur de chaque pli est replié un peu en biais, ainsi que l'indique le dessin, puis fixé sur la ceinture et orné d'un bouton en passementerie ou bien en étoffe; les coutures sont partout recouvertes à l'envers, avec un étroit ruban en taffetas, dans lequel on enferme chaque baleine. On fait les œillets sur les devants, on replie en dessus les bords supérieurs et inférieurs de la ceinture, et l'on couvre ces remplis avec la ruche, dont la largeur est de 2 centimètres 1/2 à 3 centimètres; la longueur de la bande destinée à former la ruche est de *deux mètres et demi*, pour composer *un mètre* de ruche.

L'aumônière (qui peut être supprimée) est pareille à la ceinture. Le patron représente le côté de derrière avec le revers, la ligne fine marque la limite et la forme du côté de devant; on coud les deux côtés ensemble, on plie le revers sur la ligne indiquant ce pli, on place sur le revers une bouclette-boutonnière, on pose un bouton sur le côté de devant, puis on coud la ruche. Chacun des rubans qui retiennent l'aumônière a 21 centimètres de longueur; ces rubans sont garnis avec une ruche étroite, et cousus aux places indiquées sur le patron.

Veste en mousseline.

Parmi les modèles que nous offre la lingerie, on voit toujours figurer les vestes en mousseline pour *déshabillé* élégant. La chemisette de dessous est faite en mousseline comme la veste; ses poignets, sa ceinture, son encolure, sont ornés de broderie exécutée en fine laine noire. La veste est ornée avec un cordon plat en coton blanc posé sous la mousseline et fixé par des croix exécutées en laine fine noire ou soie de cordonnet. Nous avons récemment publié le dessin de cet ornement; la veste est garnie avec une ruche de mousseline rehaussée de dentelle.

Les dessins et patrons du corsage de dessous et de la veste figurent sur le n° 2 des *Patrons illustrés*.

Manteau pour enfant nouveau-né.

Les figures 12 à 15 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ce modèle nous avait été fréquemment demandé et nous avons enfin réussi à lui ménager la grande place qu'il exige. Il est fait en cachemire blanc, *piqué* à grands carreaux. La broderie est exécutée en soutache blanche.

Le manteau est froncé sur une *pièce* unie; il a, sur le côté droit, une fente pour laisser passer le bras de la nourrice, qui portera ainsi l'enfant plus commodément et plus *sûrement*. Le capuchon est doublé de soie; le bord en est serré par une coulisse et orné de soutache; le nœud de derrière est fait avec un ruban ayant 7 à 8 centimètres de largeur; les deux pans de ce nœud ont chacun 35 centimètres de longueur.

Pour pouvoir placer, sur notre planche, le patron du manteau proprement dit, nous avons dû le réduire de moitié; afin de lui restituer sa dimension, il suffira de mesurer la longueur, la largeur et l'espace séparant les lignes, en doublant le tout; on mesurera les doubles lignes du double plus longues et plus *espacées*. Le patron ainsi préparé, sera placé, avec la ligne indiquant le milieu, sur l'étoffe en droit fil, et on coupera le manteau d'un seul morceau, sans couture par derrière; les autres parties du manteau sont publiées en grandeur naturelle. La pièce est taillée d'un seul morceau sur la figure 12; le capuchon a une couture au milieu par derrière; chacun des deux morceaux qui le composent est coupé sur la figure 15; chacune des petites manches est taillée sur la figure 14. On exécute d'abord la broderie en soutache; le dessin de soutache pour le manteau se trouve en grandeur naturelle sur la figure 13, et sur les autres figures. Lorsque la broderie est terminée, on place chaque figure sur la doublure ouatée piquée en carreaux, et l'on fronce ou l'on plisse le bord supérieur du manteau, que l'on coud sur la pièce, depuis A jusqu'à B, de telle sorte que le bord des fronces se trouve entre le dessus et la doublure de la pièce. A l'exception de l'encolure, on borde tout le manteau avec un passe-poil en taffetas blanc; on borde de même la fente indiquée sur la figure 13, pour laisser passer le bras de la nourrice.

La manche (fig. 14) est cousue ensemble depuis A jusqu'à D, bordée d'un passe-poil sur son extrémité inférieure et placée dans la fente — entournure de la figure 13, D avec D, E avec E.

Pour le capuchon, on coud ensemble le dessus, puis la doublure, sur la ligne indiquant la couture du milieu, depuis F jusqu'à G, après avoir, bien entendu, exécuté la broderie; on assemble dessus et doublure, en renfermant leurs coutures à l'intérieur; on coud les contours extérieurs du capuchon, avec sa doublure, à points *devant*, en laissant un peu dépasser cachemire et florence; on fait deux coutures à points *devant*, pour former la coulisse marquée, sur la figure 15, par deux lignes fines. Dans cette coulisse on passe, en commençant par le bord supérieur, deux étroits rubans de taffetas, qui ressortent au milieu, par derrière, par l'œillet, soit dans la doublure. On fait, toujours sur la doublure, une pince sur chaque côté du capuchon en le cousant ensemble, étoile avec étoile, jusqu'au point. Ces pinces servent à arrondir le capuchon et marquent, en même temps, le rempli, qui s'amoindrit par devant; pour cela, on place le double-point sur le double-point, et l'on serre la coulisse, de telle sorte que la couture de la pince marque le bord inférieur du capuchon. On fronce deux fois le bord supérieur du capuchon, en commençant depuis le milieu par derrière, puis on le fixe sur l'encolure du manteau, G avec G, H avec H, en veillant à ce que le petit espace, depuis H jusqu'à la croix, reste *plat*, sans fronces. On borde l'encolure avec un passe-poil, et l'on pose le nœud au milieu du capuchon, par derrière.



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe en alpaga, nuance fauve foncée. Le bas de la jupe est garni avec un volant étroit en taffetas noir, surmonté d'arabesques exécutées en étroit ruban de velours noir. Ces arabesques sont répétées sur le corsage, sur le bord des manches et figurent sur les poches et les épaulettes, garnies de plus avec une ruche étroite en taffetas noir.

Robe en taffetas violet. La jupe est garnie avec un volant tuyauté (10 centimètres de hauteur) surmonté d'une bande en même étoffe que la robe encadrée avec deux ruches étroites. Le milieu de cette bande est traversé, de distance en distance, par un ruban en velours noir. Les ouvertures par lesquelles ce ruban passe sont festonnées en soie noire. Corsage ouvert carrément, à revers, reproduisant, ainsi que les manches, la garniture de la jupe.

Chemisette-gilet en mousseline blanche.

Les figures 5 à 9 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Cette chemisette-gilet, à basques, est destinée à accompagner les vestes courtes, ouvertes et flottantes. Le dos, non ajusté, est garni avec une coulisse, en dessous de laquelle il forme une petite basque, séparée par une fente des basques de devant.

Pour exécuter cette chemisette-gilet on emploiera 1 mètre 77 centimètres de mousseline ayant 1 mètre 4 centimètres de largeur; en coupant les diverses parties composant la chemisette, on pose l'étoffe double en droit fil sur la ligne indiquant le milieu, afin de tailler chaque partie d'un seul morceau. La disposition du devant est indiquée sur la figure 5, mais nous y ajouterons quelques explications. Le devant de droite a, depuis l'encolure, un entre-deux brodé, lequel se continue sur le bord infé-

Digitized by Google

rieur; sous l'entre-deux du bord de devant se trouve un ourlet uni, garni de boutonnières, qui se prolonge seulement jusqu'à la petite ligne transversale ponctuée de la figure 5. Le devant de gauche, qui se croise *sous* le précédent, est garni avec un ourlet contenant les boutons; depuis la petite ligne ponctuée on pose sur ce devant de gauche un entre-deux brodé. Pour tout le reste, la disposition des deux devants est identique. La partie plate, unie, va jusqu'à l'entre-deux qui atteint la pince de la poitrine; cet entre-deux se rétrécit à cette place, vu la couture de la pince; chacune des deux pinces est cousue (en assemblant les lettres) avec une couture double, c'est-à-dire que l'on coud d'abord ensemble, à l'endroit, à points devant, les deux bords de l'étoffe, puis on renferme cette couture entre les deux côtés de l'étoffe, et, à une distance d'un tiers de centimètre, on fait une seconde couture à points devant. Cette double couture forme ainsi, à l'intérieur, une sorte d'ourlet.

Le bouillonné qui occupe l'espace compris entre l'ourlet et l'entre-deux, est fait avec une bande droite de mousseline, ayant une longueur double de celle de l'espace qu'elle doit couvrir. On assemble dos et devants sur le côté, depuis P jusqu'à Q, sur l'épaule depuis R jusqu'à S, en faisant aussi une couture double. On ourle le bord inférieur du dos, ainsi que la fente de chaque côté; on forme la coulisse en posant en dessous une bande de mousseline encore cousue au milieu avec le dos. Dans cette coulisse on passe deux cordons fins, posés en sens *contrarié*, et l'on fait, de chaque côté, un œillet dans la coulisse pour passer les cordons. L'encolure est garnie avec une bande brodée, posée droite, coupée en rond par devant, d'après la figure 7, et cousue par une couture double depuis T jusqu'à U; une dentelle de Valenciennes, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, est légèrement froncée sur le bord de cette bande ou entre-deux; une dentelle semblable est posée sur le bord inférieur des devants, et encadre l'entre-deux placé sur les devants. La manche est coupée d'un seul morceau sur la figure 8; on y forme des bouillonnés perpendiculaires. En cousant la manche ensemble depuis V jusqu'à X, on la fronce depuis W jusqu'à X, de telle sorte que cet espace ait 13 centimètres de longueur; entre la croix et l'Y on la fronce dans le milieu, de telle sorte que cet espace ait 16 centimètres de longueur; puis on la fronce encore trois fois sur chaque moitié de la manche aux places marquées par des lignes ponctuées terminées par des chiffres indiquant le nombre de centimètres que ces lignes doivent avoir lorsqu'elles sont froncées et *tirées*; dans chacune de ces petites coutures on enferme une ganse très-fine avec laquelle on fronce chaque couture; cette ganse n'est point nécessaire pour la couture qui va de W jusqu'à l'X. La manche ainsi préparée est froncée sur son bord inférieur par une couture roulée sous le doigt, puis réunie X avec X, — Y avec Y, à un poignet fermé, composé d'un bouillonné encadré avec deux entre-deux; la figure 9 indique la moitié de la largeur du poignet dont on garnit


CEINTURE A BASQUE, VUE PAR DEVANT.

e bord inférieur avec une dentelle de Valenciennes. Le bord supérieur de la manche est froncé, et l'on distribue les fronces de façon qu'elles soient plus serrées sur le dessus que sur les côtés proches de la couture. On emploie un passe-poil pour placer la manche dans l'entournure, V, avec Y de la figure 5.

Camisole en flanelle pour homme.

Les figures 1 à 4 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Pour faire cette camisole, on emploiera 1 mètre 92 centimètres de flanelle anglaise blanche, ayant 1 mètre de largeur. Pour couper le dos (fig. 3), qui est sans couture, on place l'étoffe double, en droit fil, sur la ligne indiquant le milieu; on coupe l'un des devants sur la figure 2, l'autre sur la figure 1, en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour soutenir les boutons et les boutonnières indiqués sur le patron par des contours semblables à ceux des différentes figures. De plus, il faut couper le plastron, marqué sur la figure 1 par une ligne fine, unie, qui n'a pu, faute d'espace, être indiqué à part. On coud dos et devant ensemble (couture en ourlet), depuis A jusqu'au B, depuis C jusqu'à D; on réunit le plastron avec le devant coupé sur la figure 1, en faisant une couture en


MANTEAU POUR ENFANT NOUVEAU-NÉ.

croix, exécutée avec du coton rouge, et l'on fait les boutonnières dans les deux parties à la fois (plastron et devant). Pour chaque manche on coupe deux morceaux d'après la figure 4, et l'on coupe aussi le revers marqué sur cette même figure par une ligne fine. On coud les deux parties de la manche ensemble, depuis E jusqu'à F, depuis G jusqu'à l'H, et l'on fixe la manche dans l'entournure, depuis J jusqu'au K; sur la place qui reste ouverte sous le bras, sur la manche et sur l'entournure, on *pique* un ruban blanc, de soie ou de coton. Le revers est *piqué* sur le bord inférieur. Sur le côté opposé, on le fixe sur la manche par une couture en croix. On borde l'encolure avec une bande de flanelle piquée et ornée d'une couture en croix; toutes les coutures piquées, toutes les coutures en croix (voir le dessin), sont exécutées avec du coton rouge.

On a annoncé par erreur, dans le n° 7, une planche de broderies, devant figurer dans le n° 8, au *recto* de la planche de patrons. Ce côté est occupé par les patrons de *sous-manche, de manche en tulle, de manteau pour enfant nouveau-né, et de ceinture à basques.*

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en taffetas jaune paille; le bord de la jupe est garni avec un bouillonné de taffetas, puis avec trois volants étroits en dentelle blanche, surmontés chacun d'une ruche chicorée en taffetas; une jupe en dentelle blanche recouvre la robe, de façon à cacher par derrière le dernier volant; un très-large ruban en reps paille relève la jupe sur le côté droit, et se perd sous la pointe du corsage, au-dessus de la jupe de dentelle; le corsage, décolleté, est fait en taffetas paille, avec berthe pareille et plate; les manches, courtes, ne laissent voir qu'un bouillonné en tulle, à demi voilé par une dentelle blanche; deux longues boucles, en large ruban de reps, accompagnées de deux pans très-longs, retombent par derrière, et sont placées sous la pointe du corsage.

Robe en popeline grise; le bas de la jupe est garni avec un étroit volant tuyauté, surmonté d'une broderie en soie noire, de cordonnet; le corsage se compose d'une veste fermée, longue, pas tout à fait ajustée à la taille, avec manches très-étroites; le bord de cette veste, les manches (bord inférieur et entournure), les devants de la veste, sont ornés avec une broderie analogue à celle de la jupe; col à pointes garni avec une dentelle très-étroite, cravate bleue ornée de guipure noire; sous-manches à poignets droits et plats.

MODES.

Il est difficile, lorsqu'on ne dispose pas d'un espace illimité, de rattacher ensemble des sujets différents, en usant de transitions suffisantes. J'inaugure aujourd'hui, pour ce cas particulier, le système des alinéas séparés, qui me permettra de dire plus de choses en employant moins de mots.

On ne met guère de jupons de couleur sous les toilettes fort parées; dans ce dernier cas, on porte des jupons blancs en percale garnis de bandes brodées, lesquelles se composent, comme autrefois, de broderie anglaise mélangée de plumetis, avec bord plus ou moins profondément dentelé; mais ces jupons diffèrent un peu de leurs prédécesseurs quant à leur disposition; ils ont un ourlet de trois centimètres environ; la bande brodée, quelle que soit sa hauteur, est posée sur cet ourlet, qui la dépasse de deux centimètres environ; la bande est cousue avec un passe-poil et très-légèrement froncée; toutes les ceintures de jupons, qu'ils soient en étoffe de laine ou bien en percale, sont faites sur le patron qui sera publié dans le numéro 2 des *Patrons illustrés*, devant paraître avec le numéro 9 du journal; cette forme offre l'avantage inestimable de dégager la taille.

Les coiffures de bals, de soirées, de réunions de tous genres, reproduisent, avec une fidélité toujours plus scrupuleuse, le style des coiffures Marie-Antoinette; elles dégagent complétement le visage, s'élèvent en *ondes* crêpées et forment de véritables échafaudages, auxquels viennent s'adapter des touffes de fleurs, des demi-couronnes, et surtout des plumets de colonel, plumets droits dits *aigrettes*. La poudre gagne du terrain; la plupart des femmes blondes font usage de la poudre blonde; on la trouve par boites plus ou moins considérables chez M. Croisat, coiffeur, rue de Richelieu, n° 76. Je dois ajouter que cela sied assez bien, et que cette mode a quelque chose de *vaporeux*, qui rend les traits plus fins; les longues boucles *repentirs* font toujours partie de la coiffure et méritent leur succès prolongé.

On ne saurait nier que la mode est, sinon extravagante, tout au moins bien extraordinaire. Après tout, les appréciations dépendent surtout du point de départ; il faut sans doute s'abstenir de garder aujourd'hui les souvenirs de la noble simplicité qui présidait, il y a quelques années, à la toilette féminine; je ne puis m'obstiner à réformer, et je dois me décider à enregistrer: un miroir ne juge pas; il reflète ce qui lui est présenté. Disons donc ce que je vois. Une dame portait pour un concert *prié* la toilette suivante: la robe était faite en poult de soie *antique*, blanc de lait; le bord de la jupe était garni avec une ruche *chicorée* en taffetas bleu vif; de petits volants en taffetas bleu découpé de chaque côté, et dont la *tête* était marquée par un entre-deux en dentelle blanche, étaient disposés en pattes arrondies sur chaque couture réunissant les lés; au dessus, et à faible distance de la ruche chicorée, les volants atteignaient par derrière la même hauteur; celui placé sur la couture de droite qui précédait le lé de devant montait un peu plus haut; le suivant (couture de droite du lé de devant) s'élevait encore davantage; celui qui venait ensuite (couture de


CEINTURE A BASQUES.

gauche du lé de devant) montait en diminuant de largeur jusqu'à la taille. Le corsage..... attention!..... le corsage était fait décolleté en taffetas bleu; les manches étaient représentées par une simple épaulette garnie d'un épais bouillonné en tulle blanc; sous ce bouillonné se trouvait une manche longue assez étroite, faite en tulle de soie à dessins. Les épaules étaient recouvertes par une pèlerine carrée composée de dentelles blanches et soie, et d'entre-deux traversés par un étroit ruban en velours bleu; par derrière tombaient les deux longs pans d'une ceinture en taffetas bleu garnis d'une ruche en dentelle de soie surmontée d'un entre-deux, et voilés en partie, sur leur extrémité supérieure, par deux barbes en dentelle de soie blanche.

J'ai voulu noter cette toilette à titre de spécimen des toilettes modernes, mais, outre ce motif, j'en avais un autre moins futile; cette mode peut convenir d'abord aux jeunes femmes fort élégantes, puis aussi aux jeunes filles, pour une foule de réunions qui ne sont pas préci-

Digitized by Google



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56, Rue Jacob, Paris

Toilette de Bal et d'intérieur. Coiffures de CROIZAT, r. Richelieu, 76.
Ameublements et Bronzes de la Mon de COMMISSION GÉNÉRALE rue d'Hauteville, 53.

Reproduction Interdite

Digitized by Google

Digitized by Google

sément des bals. Parfois les jeunes filles ont grandi ou bien les corsages sont usés ; supposons une robe de taffetas léger, à fond blanc avec dessins de couleur; on pourra faire un corsage en taffetas de même nuance que les dessius avec ceinture pareille, fichu et manches longues en tulle avec dessins ; mais on n'adoptera pas l'épaulette substituée à la manche courte..... ou du moins je déclare refuser absolument, énergiquement, mon approbation à cette mode, et cela non pas seulement pour les jeunes filles, mais pour toutes les femmes; on remplacerait l'épaulette par une manche courte, formée d'un ou de deux bouillonnés en même étoffe que le corsage. On peut aussi appliquer cette combinaison aux robes en gaze de Chambéry, et même aux robes de barége ou de grenadine; si ces robes sont de couleur unie, on placera sur la jupe un ornement quelconque de même nuance et de même étoffe que le corsage; si elles sont avec dessins ou rayures de couleur, le corsage, la ceinture et les ornements devront se conformer à cette couleur. E. R.

P. S. Je viens d'examiner à l'instant même des dentelles noires d'une extrême finesse, fabriquées d'une façon toute particulière et toute nouvelle. Ces dentelles, destinées à composer des volants pour robes, tuniques et mantelets d'été et d'hiver, *ne se froncent pas*; elles sont beaucoup plus étroites sur leur bord supérieur que sur leur bord inférieur; on les pose à plat, et le dessin s'étale dans toute sa richesse, sans être brisé ni interrompu par les plis; mais, comme cette dentelle s'évase par le bas, elle n'est pas non plus *tendue* et plate; c'est, en un mot, le système des robes taillées en pointes de forme *princesse* ou Isabeau de Bavière, appliqué aux volants de dentelle. Ceux que je viens d'examiner sont en guipure extrêmement fine, mélangée de dentelle de Chantilly. Le dessin en est superbe. On trouve un dépôt de ces dentelles chez Madame Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6.



MIEUX VAUT TARD QUE JAMAIS.

Suite et fin.

Pauline à Béatrix.

Branefort.

« Ma chère Béatrix,

« Pourquoi viens-tu troubler la demi-tranquillité dans laquelle je vis? pourquoi m'écris-tu des choses qui me font pleurer de regret? Ah! s'il était vrai que mon père m'aimât encore à ce point! Mais non, tu veux, par bonté, essayer de me tromper, tu poursuis généreusement ton œuvre de conciliation, et pour cela tu me traduis tes propres impressions plutôt que celles des autres.

« Et je ne te crois qu'à demi. Mon père doit m'en vouloir; il ne m'a pas écrit une seule fois, il n'a pas répondu à la lettre que je lui ai adressée pour le remercier d'avoir consenti à me laisser venir vivre à Branefort. Je ne me le représente plus qu'avec le visage irrité de la dernière scène; et, plutôt que de le voir me regarder avec ces yeux-là, je renoncerais à tout jamais au bonheur de le revoir. S'il paraissait tout à coup devant moi, tu me verrais pâlir et trembler. Je ne puis triompher de cette impression de crainte, et pourtant, mon Dieu ! quand je pense à sa bonté et à son affection passées, quand je me rappelle ses attentions délicates pour sa pauvre fille disgraciée, je m'en veux, je m'en veux. Mais je ne puis vaincre ce sentiment mêlé de timidité et de crainte que tu ne peux comprendre, chère sœur, toi qu'on aime tout naturellement comme on aime ce qui est bon et beau. Tu n'es pas orgueilleuse, je le sais bien, mais enfin tu as instinctivement confiance en toi-même; tu devines partout des sympathies. Mais, moi ! c'est mon lot ici-bas de n'attirer que la pitié ou que la répulsion. Le monde est injuste; le corps est laid, contrefait, qu'importe l'âme? Aussi je plaçais tout mon bonheur dans les affections de famille, et je souffre cruellement de m'en voir privée dans l'avenir. Tu te marieras, Béatrix, et je serai une étrangère pour ton mari; et tu auras beau faire, il pourra bien n'être pas assez généreux pour m'aimer comme un frère, car je ne suis pas aimable. Ma susceptibilité, je le sens, met tout le monde mal à l'aise autour de moi, mon père et toi exceptés. Être aimée par vous m'aurait suffi, et voilà pourquoi je ne puis être heureuse loin de vous.

« Ma tante Thérèse me témoigne une affection dont je lui suis bien reconnaissante; mais nos caractères ont trop peu de rapport pour sympathiser entièrement. Sa vie active et solitaire, sa force d'âme, l'ont mise au-dessus des faiblesses ordinaires; si bien qu'elle ne les comprend plus. Il lui manque peut-être un peu de cette délicatesse exquise qui distingue Mlle Bruneville. Elle ne va pas au fond de mes tristesses, elle n'en saisit pas les véritables motifs. Quand, pour excuser mes humeurs noires, je les attribue à une souffrance purement physique, elle ne devine pas que c'est un prétexte. Que n'ai-je son caractère!... Je ne connaîtrais pas la défiance de moi-même et des autres; chaque piqûre d'épingle ne me ferait pas ainsi saigner le cœur; je porterais sans honte cette enveloppe informe qui me rend antipathique à tous. Mais je ne l'ai pas, je ne l'aurai jamais. Malgré moi, cependant, sa bonne humeur, son inépuisable gaieté, influent sur ma propre humeur, et, je dois l'avouer, je me sens meilleure au contact de cette nature franche et dévouée. Ces jours-ci je suis moins aigrie, la religion et la conscience parlent haut et me disposent à l'indulgence. Il n'est pas en mon pouvoir de me persuader que Mme de Branefort puisse revenir de ses préventions contre moi et me traiter avec la bonté avec laquelle tu dis qu'elle te traite; mais mon cœur se dégage de toute aversion, de toute rancune. Dis-le-lui si cela te fait plaisir, et offre-lui mon respect.

« Ma tante Thérèse vient m'annoncer que notre tante Lucie paraît assez fortement indisposée. Elle craint la petite-vérole, qui, depuis plusieurs semaines, a fait apparition dans la paroisse. Je voudrais, pour être bonne à quelque chose, devenir sa garde-malade, ma triste figure ne craignant aucun ravage; mais je ne pourrais m'en faire comprendre, et je me vois dans l'impossibilité de remplacer ma tante Thérèse. Je vais cependant lui demander de me confier au moins la direction du ménage pendant qu'elle est occupée ailleurs. A bientôt donc, chère sœur; charge-toi, pour mon père, de mille tendresses; je lui écrirai sans tarder, et je veux espérer qu'il me répondra cette fois. Je t'embrasse de cœur.

« PAULINE. »

« *P. S.* Si ce mal de tête, dont je souffre depuis ce matin, continue, je penserai que ma pauvre tante va avoir deux malades sur les bras. »

X.

La sombre façade de Branefort a deux fenêtres derrière les vitres desquelles tremble une lueur, et cependant la nuit est avancée, et tout bruit humain a cessé.

L'une de ces fenêtres éclairées donne sur la mer. C'est là qu'est la chambre de Pauline. On n'y retrouve plus l'ordre rigoureux qu'y maintenait la jeune fille. Sur les meubles il y a des fioles, et beaucoup de ces petits objets qui se voient dans les appartements envahis par la maladie. Elle a été en effet malade, et il n'y a guère que quelques heures qu'elle goûte un repos réparateur. Au délire a enfin succédé le sommeil; elle dort paisiblement, et cela réjouit grandement sa garde-malade, assise dans un fauteuil au pied de son lit. Cette garde-malade n'est autre que Clotilde de Branefort. Il y a cinq jours, sur l'avis que Pauline était violemment atteinte de la petite-vérole, elle est arrivée avec son mari à Branefort, laissant derrière elle, malgré ses réclamations, Béatrix, qu'on n'a pas voulu exposer à la contagion. Elle avait bien besoin d'aide, la bonne Thérèse, placée entre sa sœur et sa nièce, également malades. Cependant, en apercevant Clotilde, elle fit la grimace. Qu'avait-elle besoin en ce moment de cette femme frivole et égoïste? Voilà ce qu'elle se disait en allant au-devant d'elle. Et, comme elle n'avait pas vu sa belle-sœur depuis les regrettables scènes qui avaient eu lieu, elle l'accueillit froidement, et dit crûment à son frère:

« Tu as bien fait de venir, Robert, car il y a du chagrin au fond de la maladie de Pauline.

— Où est-elle? » s'était écrié M. de Branefort; « je veux la voir sur-le-champ.

— Elle ne te reconnaîtra peut-être pas. Mais viens toujours. »

Et elle avait conduit M. de Branefort à la chambre de sa fille; mais, quand Clotilde avait voulu entrer, elle lui avait dit:

« Votre présence est inutile ici, Madame, et cette maladie doit vous faire peur. »

Clotilde n'avait rien dit; mais, quand ils sortirent de cet appartement où Pauline délirait en proie à une fièvre ardente, ils la trouvèrent à la porte.

« Eh bien! que faites-vous ici? » avait demandé Mlle Thérèse, en remarquant que Clotilde avait passé une robe de chambre.

« Thérèse, » dit-elle, « écoutez-moi. Vos soins, je le sais, seraient plus agréables à Pauline; mais je ne puis vous remplacer auprès de votre sœur, et ma place est au chevet de cette enfant.

— Comment! vous vous exposeriez ainsi? vous voudriez la soigner?

— Je le veux! et ce n'est pas vous, qui avez toujours compris le devoir, qui me refuserez la grâce que je vous demande. »

Mlle Thérèse l'avait regardée, avait regardé son frère, et avait répondu laconiquement:

« C'est bien! Essayez. »

Et Clotilde avait essayé; et il y avait cinq jours qu'elle prodiguait à la jeune fille les soins les plus tendres, cinq nuits qu'elle veillait à son chevet. La fièvre, qui avait mis les jours de Pauline en danger, s'était calmée depuis quelques heures seulement, ainsi que nous l'avons dit, et elle dormait. Comme minuit sonnait elle s'éveilla, et jeta autour d'elle un regard vague comme ses pensées. Une lampe de nuit éclairait confusément la chambre, et lançait ses faibles rayons sur Mme de Branefort, placée en face du guéridon sur lequel elle était posée. Le regard de Pauline s'arrêta sur elle, et puis ses yeux se refermèrent. Avait-elle encore la fièvre? était-elle encore sous l'empire du délire, puisqu'elle voyait encore cette figure qui lui était souvent apparue comme en rêve? Quand elle rouvrit une seconde fois les yeux, son regard affermi chercha de nouveau sa gardienne.

Clotilde, voyant se prolonger le repos de la malade, s'était elle-même endormie, vaincue par la fatigue. Elle s'était endormie en priant sans doute, car ses deux mains reposaient jointes sur ses genoux. Cette femme en prière, au visage amaigri, pâle de cette pâleur terne, particulière aux insomnies, c'était bien sa belle-mère; Pauline ne pouvait plus douter; soulevée sur ses oreillers, elle la regardait avec une étrange expression. Elle n'avait donc pas rêvé quand elle avait cru voir sans cesse Mme de Branefort à ses côtés; ces lèvres, qu'elle avait senties si souvent sur son front brûlant, c'étaient ses lèvres; ces mains délicates qui l'avaient si doucement retournée sur son lit, qui avaient écarté ses cheveux de son visage enflammé, c'étaient ses mains. En recouvrant la raison, pouvait-elle éprouver une surprise plus profonde? Une porte qu'on ouvrit interrompit sa méditation; elle ferma instinctivement les yeux, et se laissa retomber sur ses oreillers. Ce même bruit, quelque léger qu'il fut, réveilla Clotilde. Elle se redressa brusquement sur son fauteuil, et porta machinalement la main vers le guéridon; mais sa main ne saisit pas le bol de tisane. Pauline dormait, et Thérèse de Branefort, en toilette de nuit, s'avançait sur la pointe des pieds vers le lit.

« Eh bien? » demanda-t-elle à voix basse.

« Elle dort, » répondit Clotilde sur le même ton. « Voilà cinq heures qu'elle dort ainsi sans tressaillements et sans plaintes, d'un excellent sommeil. »

Elle prit la lampe et l'éleva au-dessus du lit:

« Et voyez comme elle est calme, » continua-t-elle, « comme elle est moins rouge, comme sa respiration est égale! Pauvre chère enfant!

— Oui, c'est fini, je crois, » reprit Thérèse en posant son doigt sur le poignet de la jeune fille, et en écoutant les pulsations de son pouls. « Oui, c'est fini, » répéta-t-elle; « mais sa convalescence sera longue; elle est d'une maigreur effrayante. »

Clotilde souleva doucement la main transparente que regardait Thérèse, la baisa, et, la replaçant sur la poitrine de la jeune fille:

« A cet âge on se reprend vite à vivre, » dit-elle.

« C'est vrai. Maintenant, Clotilde, écoutez-moi: vous allez aller vous coucher.

— Non, Thérèse, je n'irai pas.

— Mais, folle que vous êtes, vous vous rendrez malade; songez que c'est la cinquième nuit.

— J'ai dormi le jour.

— Et mal dormi. Laissez-moi vous remplacer, vous dis-je. Voilà deux nuits que je dors, moi; et vous avez une figure de papier mâché qui me fait de la peine. Pauline ne se réveillera que demain matin.

— Je veux être là quand elle se réveillera; je veux son premier regard: elle n'aura peut-être pas la force de le rendre dur.

— Allons, allons, vous êtes une entêtée; heureusement que votre malade est hors d'affaire; sans cela, en vérité, il aurait fallu vous enlever de force. Au moins, faites un somme dans ce fauteuil.

— Je dormais quand vous êtes arrivée.

— A la bonne heure. A demain, mon enfant.

— A demain. En regagnant votre appartement, entrez donc un peu dans la chambre de Robert, et dites-lui que Pauline dort par continuation, sans cela je vais le voir arriver. »

Mlle de Branefort fit un mouvement de tête en signe d'acquiescement, et sortit avec les mêmes précautions qu'à son entrée.

Clotilde s'enfonça dans son fauteuil, et fermait les yeux quand, tout à coup, elle les rouvrit en tressaillant.

Il lui semblait qu'une voix faible, mais distincte, avait prononcé tout près d'elle ces deux mots: « Ma mère! »

Et, tout épouvantée, elle prêtait l'oreille.

« Ma mère! » répéta la voix.

Le visage pâle de Clotilde se couvrit d'inquiétude, et elle se précipita en avant pour regarder Pauline. Si c'était elle qui prononçait ces mots, c'est que le délire la reprenait sans doute. Elle recula en voyant ouverts ses deux grands yeux à la fois humides et brillants.

« Veux-tu quelque chose? » balbutia-t-elle, en baissant involontairement les yeux devant ce regard dévorant et profond qu'elle redoutait tant autrefois.

Pauline se souleva et lui étreignit le cou de ses deux bras.

« Je veux votre pardon, ma mère, » dit-elle, « car je vous aime! Oh! je vous aime! »

Clotilde se sentit remuée jusqu'au fond du cœur par cet accent passionné et vrai. Elle regarda encore Pauline. Le regard éloquent de la jeune fille avait une rare puissance. Elle se sentit aimée, profondément, sincèrement aimée; et elle fondit en larmes.

Nous sommes si peu faits pour le bonheur ici-bas que nous n'avons pour exprimer une félicité sans bornes que ce langage des larmes, expression du malheur suprême.

XI.

« Une lettre de Branefort pour vous, Mademoiselle; c'est l'écriture de ma tante; ah! lisez vite. »

Et Béatrix, qui était devenue la commensale de Mlle Bruneville depuis le départ de M. et Mme Branefort, lui tendit la lettre, et s'assit à ses pieds sur un tabouret.

Mlle Bruneville décacheta la missive, et lut tout haut:

« La petite-vérole nous a enfin quittés pour tout de bon, ma chère Fanny, et vous pouvez nous arriver avec cette pauvre Béatrix. »

Béatrix jeta un cri de joie, et Mlle Bruneville continua:

« Pauline est parfaitement remise, et ne sera pas défigurée du tout; ma sœur a un visage comme un crible; mais c'est un vieux visage; et, comme ma pauvre sœur a été habituée à se voir laide, cela importe peu. Nous sommes les plus heureuses gens du monde. Pauline et

Digitized by Google

sa belle-mère sont au mieux ensemble, et, on le voit bien, cela durera toujours. Vous aviez raison, le fond était bon. Je ne la reconnais plus; elle est devenue gaie, charmante. Les chatteries qui m'impatientaient autrefois me produisent un effet tout différent : elle en fait un si bon emploi ! Mon oncle et ma sœur raffolent maintenant de cette petite femme-là, et moi aussi : je l'ai pourtant cordialement détestée, si ce vilain mot peut être chrétiennement employé. Mais aussi quelle différence ! Vous avez bien un peu mis la main dans cette métamorphose-là, et Dieu a fait le reste; je vous en remercie tous les deux. Pauline et elle font de longues promenades et de grandes lectures. Pauline, qui a tant d'esprit, lui en donne, je crois; sa conversation s'en ressent; et moi, qui l'ai trouvée si ennuyeuse, je m'oublie souvent avec elle. Elle a été vraiment admirable dans les soins qu'elle a donnés à Pauline, et l'enfant, comme cela doit être, lui en est profondément reconnaissante.

« Entre elles, c'est désormais à la vie, à la mort; à cet âge, quand les cœurs se nouent, ils se nouent bien, et ma petite Pauline, ayant maintenant une famille, un intérieur, ne sera pas malheureuse. Nous regretterons de la voir partir, bien qu'elle fût souvent triste; mais il est entendu qu'on fera tous les ans une visite à mon vieux Branefort. Voilà une bien longue lettre pour moi; mais je suis si heureuse de la terminaison de tout ceci ! Vous aviez mille fois raison, Fanny, mieux vaut tard que jamais. Dieu est miséricordieux et patient, je ne vois pas pourquoi nous nous montrerions plus sévères que lui. Arrivez vite avec notre petite Béatrix, que son grand-oncle a un désir fou de voir. Nous entendrons parler plus d'une fois, quand elle sera ici, de celle qu'on appelait la belle Branefort. Mon oncle a sa miniature sous la main, et se prépare à comparer. Clotilde affirme que Béatrix ressemble vraiment beaucoup à sa bisaïeule.

« A bientôt. On vous aime, on vous embrasse, et on vous attend.

« THÉRÈSE. »

Mlle Bruneville regarda en souriant Béatrix, qui avait écouté avidement.

« Nous parlons ce soir, mon enfant, » dit-elle.

ZÉNAÏDE FLEURIOT. (ANNA ÉDIANEZ.)

FIN.

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *Sou-rire.*



Mon entier, oiseau de passage,
S'il n'avait mon premier,
Pourrait-il sous le feuillage
Entamer mon entier?

A. MOISY.



N° 6,173, Réthel. Je regrette de n'avoir pas la place nécessaire pour répondre comme je le voudrais; je ne connais rien d'Ossian comme prosateur. On me demande mon appréciation bien *sincère?* Je dirai donc qu'il faut *serrer* le vers, se défendre des séductions de la rime pour suivre l'idée avant tout; on est trop souvent disposé à se laisser bercer par l'harmonie *matérielle* du vers, et l'on néglige d'affermir les contours de la pensée, de rendre celle-ci avec netteté et force. — *N° 6,292, Versailles.* Il ne nous est pas possible d'agir différemment; une collection aussi complète qu'on la demande occuperait au moins deux nos consécutifs, lesquels seraient tout à fait inutiles pour celles de nos abonnées qui ne se trouveraient pas en situation de se servir de ces modèles. Nous devons tenir compte de *tous* les goûts, de *toutes* les situations, et varier les modèles de façon qu'aucun numéro ne soit absolument inutile à aucune de nos abonnées. Quant à la collection de chapitres contenant les conseils en question, ils ne peuvent s'improviser, et auraient l'inconvénient que je signalais tantôt : ils tiendraient beaucoup de place et ne conviendraient pas à tout le monde. — *N° 369, Paris.* Je ne connais pas *toutes* les substances vendues par *tous* les pharmaciens; en aucun cas je ne saurais conseiller ni approuver l'usage d'aucun fard : les uns sont nuisibles, tous exigent que l'on persévère dans leur emploi dès que l'on a pris la triste habitude de se barbouiller le visage. — *N° 21,755, Eure.* Les robes de mousseline brodée ne sont pas fort à la mode en ce moment. Les toilettes de mariée se font en belle étoffe blanche, poult de soie antique, moire antique; en hiver, velours à la reine, etc. On recevra des dessins pour toilettes et coiffures de mariée. On peut porter les robes de velours jusqu'au 1er avril. — *N° 8,231, Isère.* Je ne me charge jamais de l'envoi de patrons autres que ceux publiés par le journal. S'adresser à Mlle Florin, rue du Faubourg-Saint-Jacques, n° 35; ce patron coûtera cinq à six francs, exécuté en mousseline et de grandeur naturelle. Les 50 centimes sont déposés aux bureaux. — *J. S. C. M. Dunkerque.* Hélas! combien de fois j'ai déjà dit à cette place qu'il est *matériellement, absolument impossible*, de donner des dessins et des patrons dans le *plus prochain numéro !* Mais ce numéro s'imprime au moment où l'on m'écrit ! Mais une planche de patrons exige un travail très-prolongé ! Mais un simple dessin demande au moins quinze jours pour être exécuté ! J'ai dit et répété tout cela à satiété. Le n° 3 des Patrons illustrés contiendra dessins et patrons pour une robe de baptême. — *N° 22,719, Seine-et-Marne.* Cette opération ne peut être faite que dans les grands établissements de teinturerie et de nettoyage, car elle exige des outils spéciaux et l'emploi de la vapeur; s'il en avait été autrement, j'aurais depuis longtemps indiqué le procédé. Je prie notre jeune abonnée de transmettre à M. Pr..... tous mes remerciments pour la lettre qu'il a bien voulu m'adresser; l'approbation qu'elle contient est bien précieuse pour moi. — *N° 7,820, Paris.* La recette demandée se trouve dans le n° 19 de l'année 1861. — *N° 4,118, Pas-de-Calais.* Notre prochaine planche de broderie est fixée en ce moment et je n'y puis plus rien changer. Le n° 3 contenait des entre-deux au point russe; mais il me serait impossible d'assigner à la durée de la mode de ce point, pas plus qu'à toute autre mode, une date précise. Lorsque nous publierons une planche avec modèles de linge, on y trouvera des patrons de chemises. J'ai déjà dit en effet qu'une jeune fille n'avait pas de cartes de visite; elle inscrit son nom au crayon (mais pas avant seize ans) sur la carte de sa mère ou de son père, lorsqu'il y a une jeune fille de son âge à peu près dans la maison qu'elle visite. Tout le monde envoie sans nul inconvénient, *par la poste*, les cartes de visite distribuées pour le premier jour de l'an. — *N° 10,625, Mlles B... Cher.* L'objet en question ne peut rendre aucun service, ce n'est qu'un jouet. On recevra plus tard des patrons de camisoles; nous en avons publié dans l'année 1863. Patience ! *Tout* ne peut paraître à la fois. La ceinture de jupon paraît dans le n° 2 des Patrons illustrés. — *Rybères-ville.* Le n° 4 contient une toilette de bal avec volants de dentelle; on peut la copier en cerise ou rose foncé. La garniture en question est peu jolie, et son prix est très-élevé. On a reçu des coiffures. — *N° 41,021, Haute-Saône.* Les modèles de ce genre ne sont ni très-jolis ni très-abondants à Paris. J'ai pris mes mesures pour avoir d'autres modèles, mais je ne pourrai les publier immédiatement. — *Mme la baronne de B... d'Anvers.* La 1re énigme a été acceptée par notre censure; malheureusement elle a été publiée dans une collection d'énigmes qui se vend partout; nous ne pouvons imprimer que des pièces *inédites;* les autres énigmes ne s'accordaient pas avec notre cadre, car elles contenaient plusieurs mots qui ne peuvent figurer dans nos colonnes. — *Au Fort de L.....* On attache le poignet à la sous-manche, par un simple surjet exécuté à l'envers du poignet. — *Esther G...* Rien n'est plus convenable pour le matin, en cette saison, qu'un chapeau en satin à passe plissée, avec ornements en velours. *Mon* accordeur de piano demeure rue des Moines, 13, à Batignolles; j'en suis très-satisfaite. — *Une lettre de Lyon*, non affranchie, a, pour cette raison, été refusée. — *Asti, Italie.* Mille fois merci pour cette lettre. On a fait droit à la réclamation. — *Mme B..... à Bordeaux.* Recevra, selon toute probabilité. — *Mme J... Roche-B ....* Le n° 38 est épuisé. Quant au patron en question, nous ne pouvons le publier : les bons modèles sont *brevetés*, et leur reproduction nous exposerait à des procès. — *Mme la comtesse de F... Côtes-du-Nord.* On brode les initiales, lorsqu'elles forment un ornement par leur élégance, au milieu de la partie du drap rabattue sur la couverture, à un centimètre de distance de l'ourlet, leur bord inférieur placé près de l'ourlet. Il dépend tout à fait du goût de chacun de broder les initiales en écusson, ou séparées. Je n'ose promettre le dessin demandé; en tous cas, nous ne pouvons publier des initiales. On les place au milieu de la taie d'oreiller, si elles sont très-grandes, ou bien sous le bord supérieur, toujours au milieu. Le côté de dessous est garni de boutonnières qui se joignent au côté de dessus, garni de boutons cachés par la garniture. La question du *thé* a été traitée dans le n° 5 de l'année 1863 (*la Bonne Ménagère*). — *N° 33,706. Gironde.* J'ai bien souvent répété que la résine, ou gomme de benjoin, ne se dissout pas par la cuisson; elle forme au fond du vase un petit rocher, mais elle colore l'eau ou plutôt elle la *trouble*, ce qui est suffisant pour lui communiquer la propriété qu'on lui demande. Je préférerais la guipure en cachemire blanc ou bleu, avec ladite ceinture. — *N° 41,122, Indre-et-Loire.* On recevra des patrons pour chemises masculines. Quant à publier *plusieurs* modèles de robes de baptême, cela nous est impossible; plusieurs modèles du même objet rempliraient une planche de patrons, laquelle serait perdue pour celles de nos abonnées qui ne se trouvent pas en situation d'en avoir besoin. On trouvera une robe pour enfant nouveau-né sur le n° 3 des *Patrons illustrés* qui paraîtra le 15 mars. — *N° 22,650, Bordeaux.* Je dois avouer que je n'ai pu comprendre les questions qui me sont posées. En ouvrant le n° 47, je trouve le *dessin à exécuter* avec le point agrafe, et, en étudiant les colonnes d'explications, j'y vois toutes les explications que l'on m demande. — *N° 29,249.* La gomme de benjoin ne se *dissout* jamais, comme nous venons de le répter tout à l'heuree. — *N° 5,743, Donna L... Espagne.* On place les cartes photographiées en rapprochant les personnes d'une même famille; on commence par ses parents, et l'on se met parmi eux; viennent ensuite les amis les plus âgés, les amis plus jeunes, les personnes que l'on connaît moins, etc. On ne garnit pas les draps de lits, du moins en France. Quant à l'autre objet, comme il fait partie du linge, on y met une garniture *de linge*, c'est-à-dire une bande brodée. Je suis heureuse d'avoir des amies au-delà comme en-deçà des Pyrénées. — *N° 39,472.* On peut varier les dessins et même les nuances des bandes de tapisserie, pourvu que l'on conserve l'uniformité des bandes de velours. — *N° 8,388, Paris.* Il ne nous est pas permis de publier des modèles qui sont la *propriété* de maisons spéciales; je me console de ce refus en me souvenant de *tous* les travaux que nous vous fournissons; puis celui que vous désirez est si petit ! Crainte bien vaine, puisque rien n'est changé au nombre des anciennes planches, ni au nombre des objets qu'elles contiennent. — *N° 25, Indre-et-Loire, A. S.* L'explication même du jupon pour enfant indique combien il est facile d'exécuter ce jupon pour femme; il suffit de faire la chaînette double, ou plus longue encore, et de faire un plus grand nombre de rayures : on emploiera dans ce cas un crochet très long. — *N° 39,752, Indre.* Le piqué *grossit* beaucoup. Je préférerais un gilet en taffetas gris ou cachemire gris, avec une veste en drap léger ou cachemire gris; la robe est convenable. Nous avons publié récemment un patron de ceinture dite *Cyrilla*, qui pourrait accompagner le corsage en question. On l'exécuterait en taffetas noir avec passe-poils blancs, pour *rappeler* la rayure noire chinée de blanc qui figure dans l'échantillon. Je remercie notre jeune lectrice pour les sentiments qu'elle veut bien me témoigner. — *N° 39,327, Côte-d'Or.* L'objet désiré est en préparation; on le recevra dans l'un des prochains numéros. — *N° 24,147 Lyon.* La maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46, teindra parfaitement le châle en question, qui *est* et *restera* longtemps à la mode. La nuance Havane clair conviendra pour être substituée au fond blanc. Je ne puis encore me prononcer au sujet des écharpes, elles n'apparaissent qu'en faible minorité. Je ne connais pas le magasin au sujet duquel on m'interroge. Merci pour la propagande. — *N° 3,869. Bayonne.* S'adresser, pour toutes les commissions, pour tous les achats, à Mme Page, commissionnaire, boulevard Magenta, 129.

N° 30,760, Calvados. A mon grand regret, je ne connais aucun remède pour l'accident en question. Évidemment on use de cette qualification, ou de la suivante : *Madame la supérieure*, non-seulement dans la correspondance, mais encore dans la conversation. Je suis bien touchée de l'amitié que me témoigne la jeune *Léa.* — *Saint-Michel.* Les demoiselles d'honneur ne portent jamais un costume blanc; elles mettent une élégante toilette *de ville*, et un chapeau, bien entendu. Pour la toilette et la coiffure du soir, voir nos dessins, articles et descriptions. — *N° 42,676, Gironde.* Je ne trouve pas de modèle *inédit;* si j'en découvre un, il paraîtra. — *N° 877, Algérie.* Une ruche étroite tuyautée, posée sur l'ourlet, surmontée d'un ou de plusieurs rubans en velours noir, voir nos dessins et descriptions. Nous avons publié des alphabets *gigantesques* dans le courant de l'année 1863; d'autres paraîtront. — *N° 9,325, Lozère.* L'explication du point *arête* a été publiée, avec dessins complétant le texte, dans le courant de l'année 1862; nous ne pouvons revenir sur cet objet. Le point *échelle* ne peut être expliqué, il doit être *démontré.* Pris note pour les articles *Civilité.*

AVIS. — Le dessin de broderies en reprises, sur tulle grec (à mailles rondes), publié dans le numéro 6, fait partie de la collection de M. Simart, rue Rambuteau, 64. Ces derniers se trouvent seulement chez M. Simart qui en a pris le brevet, et qui vend tous les matériaux nécessaires à leur exécution.

AVIS.

Nous prévenons nos abonnées que le n° 2 des *Patrons illustrés* paraîtra avec le n° 9 du journal.

Plusieurs de nos abonnées paraissant oublier que les *Patrons illustrés* (annexe de la *Mode illustrée*) ne doivent être publiés qu'une seule fois par mois (tel est notre engagement), nous croyons devoir leur rappeler cette condition. Les *Patrons illustrés* nous ayant été réclamés à tort pour chaque samedi, nous répondons par cet avis général aux réclamations qui nous ont été adressées.

Nous répétons donc que la *Mode illustrée* s'est engagée à donner **12 patrons ordinaires** (en grandeur naturelle) par année, et **14 planches de Patrons illustrés** pour les abonnées de cette série.

Nos abonnées à la *troisième* édition avec gravures *coloriées* doivent recevoir *deux* gravures par mois (soit **24 par an**). Nous nous sommes engagés à leur en fournir **25**, elles les recevront. Mais elles ne peuvent en recevoir une tous les quinze jours; car il faut faire la part des mois qui comportent cinq numéros du journal (janvier, mai, juillet, octobre). Elles ont donc droit à *deux* gravures *coloriées* par mois; en en fournissant **25** à nos abonnées *pour l'année entière*, nous dépassons encore nos promesses.

Nous profitons de cet avis pour rappeler à nos abonnées que chaque réclamation doit être accompagnée de la petite *bande collée sur l'enveloppe du journal* **ou du numéro d'ordre inscrit sur l'enveloppe même du journal.**

Nous ajouterons que tout réabonnement et toute demande de numéros séparés doivent être accompagnés du prix indiqué, en un mandat sur la poste ou en timbres-poste (*avec augmentation de* **20 centimes** *par trimestre*).

Plusieurs de nos abonnées de Paris nous réclament leur numéro dès le vendredi soir. Nous leur ferons remarquer que, ce numéro n'étant daté que du **dimanche**, leur réclamation n'est réellement fondée qu'à partir du lundi. Quant à nos abonnées des départements, nos numéros étant expédiés le vendredi de chaque semaine, elles doivent les recevoir le dimanche; mais il est néanmoins des localités éloignées où les numéros ne peuvent arriver que le lundi.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

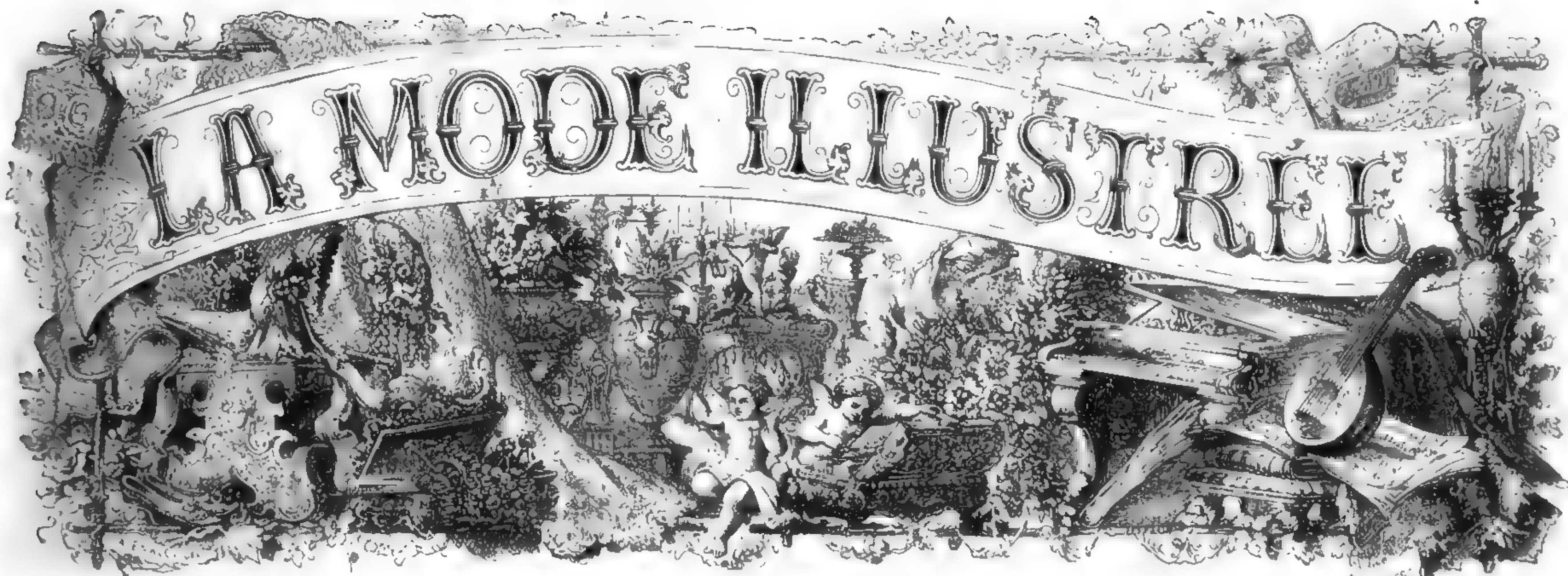
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.
La critique est aisée, mais l'art est difficile.

Digitized by Google

N° 9. CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 28 février 1864.



JOURNAL DE LA FAMILLE

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRICE OF LA MODE ILLUSTRÉE.
WITHOUT SUPPLEMENTS.
One year, 15 s. — Postfree, 18 s. — Monthly Parts, 1 s. 6 pence.
WITH ILLUSTRATED PATTERNS.
One year, 20 s. — Postfree, 24 s. — Monthly Parts, 2 s.
The Subscriptions commence on the 1st of each Month.

EDITED BY Mr FIRMIN DIDOT.
56, RUE JACOB, PARIS.
Office for Subscriptions and Advertisements.
84, Cambridge Street, South Belgravia.
LONDON, S. W.

PRICE OF LA MODE ILLUSTRÉE.
WITH COLOURED ALBUM.
One year, 25 s. — Postfree, 30 s. — Monthy Parts, 2 s. 6 pence.
WITH COLOURED ALBUM AND ILLUSTRATED PATTERNS.
One year, 30 s. — Postfree, 36 s. — Monthy Parts, 3 s.
The Subscriptions commence on the 1st of each Month.

Post-Office orders to be made payable at Charing Cross, W. C. to Mr H. Grevel. — La Mode Illustrée may be had also of any Bookseller or News-Agent in Great Britain.

Fichu avec manches.

Notre modèle est fait en tulle noir à dessins; les ornements sont exécutés avec du ruban étroit en velours noir, fixé par des croix exécutées avec de la soie blanche de cordonnet. La garniture se compose d'une dentelle noire ayant 5 centimètres de hauteur, rehaussée par une bande de tulle noir ayant 2 centimètres de hauteur; cette bande est graduellement repliée vers les pointes du fichu, et; à ces places, la dentelle paraît seule. La manche, courte et plate, est faite en tulle; on la recouvre avec deux bouillonnés, on la garnit avec un large volant de tulle, orné et bordé comme le fichu. L'encolure est garnie avec une ruche de dentelle noire et un nœud fait en ruban de velours noir à filets blancs.

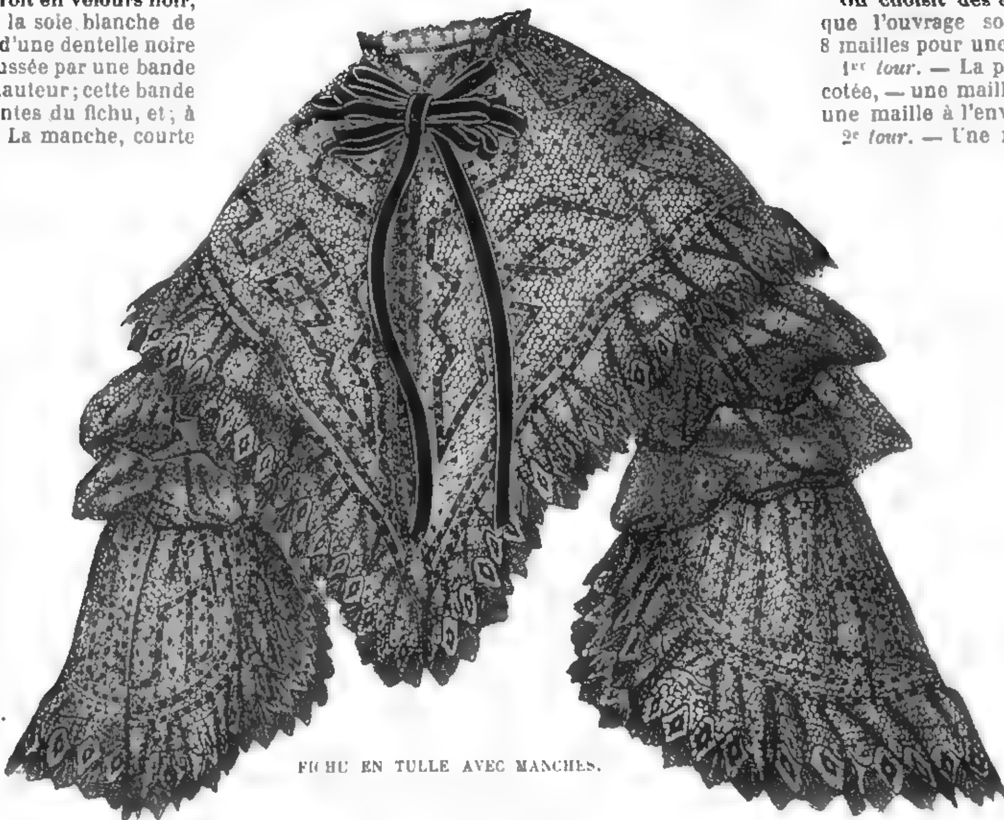
Alphabet au plumetis.

Cet alphabet servira pour mouchoirs simples, linge, nappes et serviettes; dans ce dernier cas, après avoir exécuté les lettres au plumetis avec du coton blanc, on encadre tous leurs contours avec une *piqûre* (petits points arrière) exécutée avec du coton bleu ou rouge; pour mouchoirs de deuil cette *piqûre* sera faite en soie noire.

Tabouret chinois.

Ce modèle original se compose de trois planches carrées placées les unes au-dessus des autres, à une distance de 15 centimètres; deux de ces planches ont chacune 35 centimètres en tous sens; celle du milieu a 23 centimètres seulement; les trois planches sont réunies par huit cloisons très-légères, qui peuvent même être exécutées en très-fort carton; ces cloisons suivent la forme des différentes planches, et, par conséquent, sont diminuées vers la planche du milieu; la planche inférieure est recouverte en percaline foncée, ou bien en grossière étoffe de laine; la planche supérieure est garnie avec un coussin plat.

On recouvre ce tabouret, soit en tapisserie avec un dessin *courant*, soit en drap foncé, orné d'applications de drap de couleurs vives et tranchantes, dont notre dessin reproduit les principales dispositions, qui peuvent être variées à l'infini. Le fond même du tabouret peut être fait avec plusieurs couleurs; ainsi, le coussin se compose de quatre parties, deux en drap rouge, deux en drap gros bleu; les coutures réunissant ces diverses parties sont cachées par une bande de drap blanc découpée de chaque côté à l'emporte-pièce, et décorée d'un *semé* exécuté au point russe avec des soies de toutes couleurs. Les parois sont couvertes en drap noir. Les quatre côtés sont ornés de festons en gros cordon de laine; le premier feston est blanc, le second rouge, le troisième jaune, le quatrième bleu. Des boutons plats en bois, recouverts de drap noir et ornés d'une étoile exécutée en soie de couleur vive, retiennent les festons; des glands sont attachés à ces boutons.


FICHU EN TULLE AVEC MANCHES.

Bordure pour robes et jupons.

On exécute cette bordure avec du ruban de velours noir très-étroit; les boutons sont en acier, si la bordure est destinée à un jupon; — en passementerie noire, si on place cette bordure sur une robe. Ce dessin peut aussi servir pour vêtements d'enfants.

Couvre-pied. — Tricot et crochet.

MATÉRIAUX : Grosse laine de Saxe à 12 brins; deux nuances ponceau, — noire, — blanche.

Nous recommandons ce dessin comme l'un des plus beaux qui puissent être employés pour travaux de ce genre. Les nattes entrelacées sont tricotées séparément avec les deux nuances ponceau, et encadrées de chaque côté avec un tour de mailles simples, exécutées au crochet avec la laine noire; lorsqu'on réunit les bandes, ces mailles noires forment un fond que l'on rehausse par des points exécutés avec la laine blanche.

On choisit des aiguilles assorties à la laine, de façon que l'ouvrage soit épais sans être serré; on monte 8 mailles pour une bande.

1er *tour*. — La première maille est levée sans être tricotée, — une maille à l'envers, — 4 mailles à l'endroit, — une maille à l'envers, — une à l'endroit.

2e *tour*. — Une maille levée sans être tricotée, — une maille à l'endroit, — 4 mailles à l'envers, — une maille à l'endroit, — une maille à l'envers.

3e *tour*. — Comme le 1er tour.

4e *tour*. — Comme le 2e tour.

5e *tour*. — Une maille levée sans être tricotée, — une maille à l'envers; on prend les deux mailles suivantes sur une aiguille séparée, et l'on tricote derrière ces 2 mailles les 2 mailles suivantes isolément à l'endroit, — puis les 2 mailles séparées par derrière; on a ainsi *entrelacé* le dessin. On répète sans cesse depuis le 2e jusqu'au 5e tour inclusivement, jusqu'à ce que la bande ait la longueur voulue.

Pour les mailles au crochet, faites sur les côtés de cette bande tricotée, on pique toujours le crochet sous les deux côtés à la fois des mailles formant le bord, et dans chacun de ces vides on fait une ou deux mailles simples selon que cela paraît nécessaire.

On coud les bandes ensemble à l'envers; à l'endroit on fait à distance régulière, avec la laine blanche, deux ou trois points lâches, placés sur le côté de dessus des mailles au crochet appartenant à deux bandes réunies. On entoure le couvre-pied avec un rang de brides à jour (c'est-à-dire séparées par des mailles en l'air), et l'on noue dans ce tour, exécuté avec de la laine noire, des houppes composées de brins de laine noire.

On peut substituer aux deux nuances ponceau deux nuances bleues, — à la laine noire, de la laine nuance fauve; on peut aussi supprimer le fond au crochet, faire les nattes doubles en largeur en montant 16 mailles au lieu de 8, ce qui formera deux raies entrelacées en employant quatre nuances de la même couleur, ce qui formera alternativement une raie (de deux nattes) foncée, une raie plus claire.

Digitized by Google



ALPHABET AU PLUMETIS.

Guètre tricotée

POUR ENFANT DE DEUX A TROIS ANS.

MATÉRIAUX pour la paire : 40 grammes de laine blanche fine ; 15 centimètres de cordon blanc ayant 4 centimètres de largeur.

Pour exécuter cette guêtre on emploiera cinq aiguilles à tricoter en acier, dont la grosseur produira un travail un peu serré, tout en étant élastique.

On commence par le bord supérieur ; on monte 52 mailles, plus une maille de couture, c'est-à-dire 53 mailles en tout, que l'on distribue sur quatre aiguilles, et que l'on réunit en rond. On tricote 36 tours, composés de 2 mailles à l'endroit, 2 mailles à l'envers, alternativement, en exceptant la maille de couture qui se trouve placée entre 2 mailles tricotées à l'endroit ; on fait cette maille de couture une fois à l'envers, une fois à l'endroit, et nous ne la mentionnerons plus. Après le 36e tour on fait 2 tours entièrement à l'endroit, — 2 tours entièrement à l'envers, — encore 2 tours entièrement à l'endroit, puis on commence la partie du mollet.

Nous décrirons chaque tour, *à partir de la maille de couture*, laquelle doit toujours être faite *avant* la première maille de chaque tour.

1er *tour*. — * 2 mailles à l'endroit, — 3 mailles à l'envers. — Recommencez 9 fois depuis *. Les trois dernières mailles à l'endroit. Dans la dernière répétition, afin de régulariser le dessin, on augmente d'une maille ; il y en a désormais 54, y compris la maille de couture.

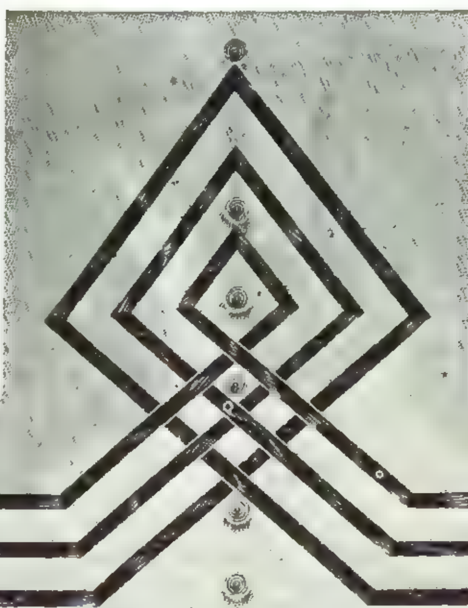
2e *tour*. — Comme le précédent, mais sans augmentation.

3e et 4e *tours*. — 4 mailles à l'endroit, — * 3 mailles à l'envers, — 2 mailles à l'endroit. — Recommencez 9 fois depuis *. — 3 mailles à l'envers, — une maille à l'endroit. La répétition de ces 4 tours (sans augmentation) forme le dessin ; on fait ainsi 44 tours ; dans les 15 tours suivants on diminue 5 fois, c'est-à-dire que sur chaque côté de la maille de couture, dans chaque troisième tour, on tricote ensemble la 2e et la 3e maille, qui se trouvent près de la maille de couture. Après la 5e diminution, c'est-à-dire après le 15e tour, il doit y avoir 43 mailles en tout. On fait ensuite un tour à l'endroit, — puis (en maintenant toujours la maille de couture) on fait alternativement une maille à l'endroit, — une maille à l'envers, jusqu'à ce qu'on ait fait 23 tours. On fait ensuite le talon en *allant* et *revenant* ; pour cela on emploie 21 mailles, celle de couture marquant le milieu. Le talon se compose de 20 tours faits avec une maille à l'endroit, — une maille à l'envers, et alternativement ; les mailles du dernier tour demeurent sur l'aiguille.

On prend (comme si l'on faisait un bas) les 10 mailles de lisière de chaque côté du talon, en les réunissant aux 25 mailles demeurées sur l'aiguille, et l'on tricote l'empeigne sur toutes les mailles, qui sont au nombre de 43 ; les 23 mailles du milieu, formant l'empeigne, sont tricotées, une à l'envers, une à l'endroit, alternativement ; les 10 mailles prises de chaque côté du talon sont tricotées de telle sorte qu'elles paraissent toutes à l'*endroit* sur l'endroit du travail. Dans le 3e tour de l'empeigne on commence la diminution, qui se fait absolument comme celle d'un bas. Les 21 mailles du milieu demeurent intactes, sans diminution, laquelle atteint les 2 mailles qui, de chaque côté, avoisinent ces 21 mailles. Après chaque diminution on tricote un tour uni *sans* diminution. Lorsqu'on a ainsi diminué toutes les mailles du talon, on répète la diminution ci-dessus indiquée, jusqu'à ce qu'on n'ait plus que 17 maille ; alors, en maintenant toujours le dessin, on tricote 2 tours sans diminution, unis, à l'endroit, puis on réunit aux 17 mailles toutes les mailles de lisière de l'empeigne jusqu'au talon. On termine la guêtre en faisant 2 tours à l'envers sur tout le bord de l'empeigne et du talon ; on démonte, pas trop lâche. Le sous-pied est fait avec 7 centimètres 1/2 de cordon, dont on coud chaque extrémité à l'intérieur de la guêtre.



TABOURET CHINOIS.



BORDURE POUR ROBES ET JUPONS.

Cordon de sonnette.

MATÉRIAUX : Une bande de canevas ayant 2 mètres de longueur et 10 centimètres de largeur ; 32 grammes de longues perles d'argent soufflées, ayant 2 centimètres de longueur, trois masses de perles courtes, *opales* de Bohême ; fil blanc, très-fort.

Ce cordon de sonnette est très-vite exécuté, et son effet est d'une extrême richesse. Il se compose de deux rubans en mosaïque de perles, dont un dessin reproduit la grandeur naturelle ; on fait ces rubans isolément, puis on les dispose sur le canevas.

Ruban en mosaïque. Sans tenir compte du bord *à jours* et dentelé exécuté avec des perles courtes, on fait ce ruban de la façon suivante : on enfile une perle courte, — une perle longue, — 2 perles courtes ; on conduit le fil au travers de la perle longue en arrière ; on enfile une perle courte, on noue le fil avec le bout qui tient à la première perle enfilée, on le conduit au travers de la dernière perle enfilée, on enfile une perle longue, on passe le fil dans la perle courte qui se trouve du côté opposé, de telle sorte que 2 perles longues sont placées l'une près de l'autre. On enfile de nouveau une perle courte, on passe le fil dans la dernière perle longue enfilée en arrière, on enfile une perle courte ; pour cela on passe l'aiguille sous le fil qui va, sur le bord extérieur, d'une perle courte à sa voisine ; puis on dirige ce fil au travers de la dernière perle enfilée ; le fil forme ainsi une sorte de chaînette sur le bord extérieur des perles, tandis que sur le bord opposé il imite une espèce de couture à points *arrière*.

Après avoir exécuté de cette façon deux rubans ayant la longueur du canevas, on fait les deux bords *à jours* et dentelés avec des perles courtes, tels que notre dessin les indique clairement et suffisamment. On plie le canevas de chaque côté, de façon que la bande n'ait plus que 6 centimètres de largeur ; sur chaque bord on coud les deux rubans ; ils se touchent sur un espace de 6 centimètres, puis se séparent, en dépassant le canevas de chaque côté, de façon à laisser un vide ovale ayant 29 centimètres de longueur, 4 centimètres de largeur au milieu. Les rubans en mosaïque se réunissent de nouveau sur un espace de 6 centimètres, puis se séparent sur un espace ayant cette fois la même largeur, mais seulement 18 centimètres de longueur ; ainsi de suite, en faisant alternativement un vide plus long, — un vide moins long.

On place sur ces espaces vides du feuillage, des fruits, des fleurs artificielles ; on peut aussi les remplir avec des fleurs en laine dont nous avons publié les modèles dans le cours de l'année 1863.

Fichu tricoté

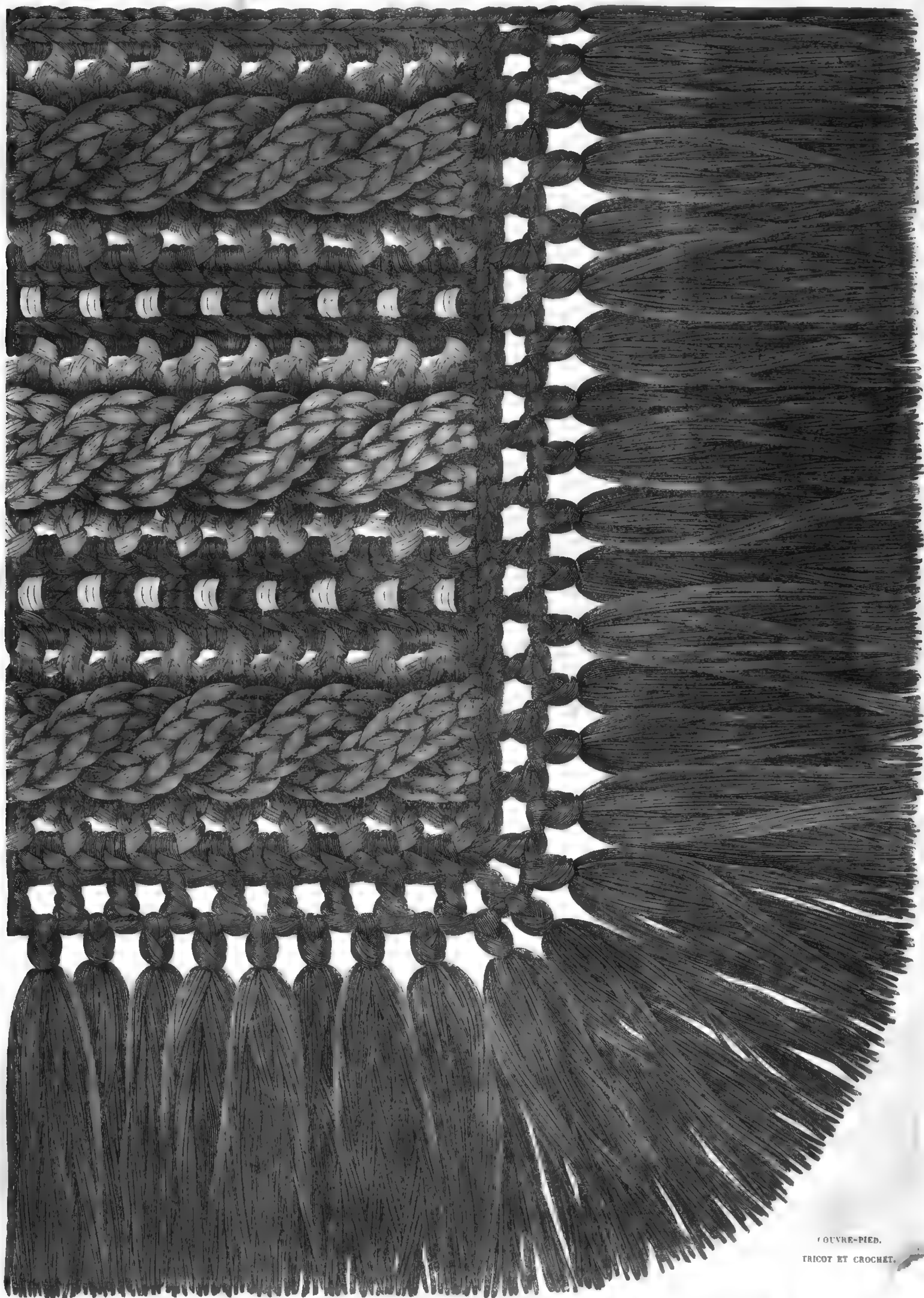
De chez Mme Ribes, rue des Batailles, 1, à Chaillot.

MATÉRIAUX : 64 grammes de laine noire ; 24 grammes de laine Solferino. Ces laines doivent être de la laine zéphyr deux fils, ou, mieux encore, de la laine andalouse (de cordonnet), c'est-à-dire extrêmement *torse ;* aiguilles en bois, n° 5 ou 6.

Ce fichu imite la dentelle, et, quoique fort léger, ne laisse pas que d'être chaud ; il se compose d'une doublure d'une nuance vive (Solferino ou bleu de Chine) sur laquelle le dessin noir tranche vigoureusement. Le fichu est garni avec une dentelle qui se rétrécit sur les devants et l'encolure. Outre le fichu, nous publions un dessin représentant la dentelle en grandeur naturelle ; ce dernier dessin servira de guide pour la grosseur des aiguilles qui doivent être employées.

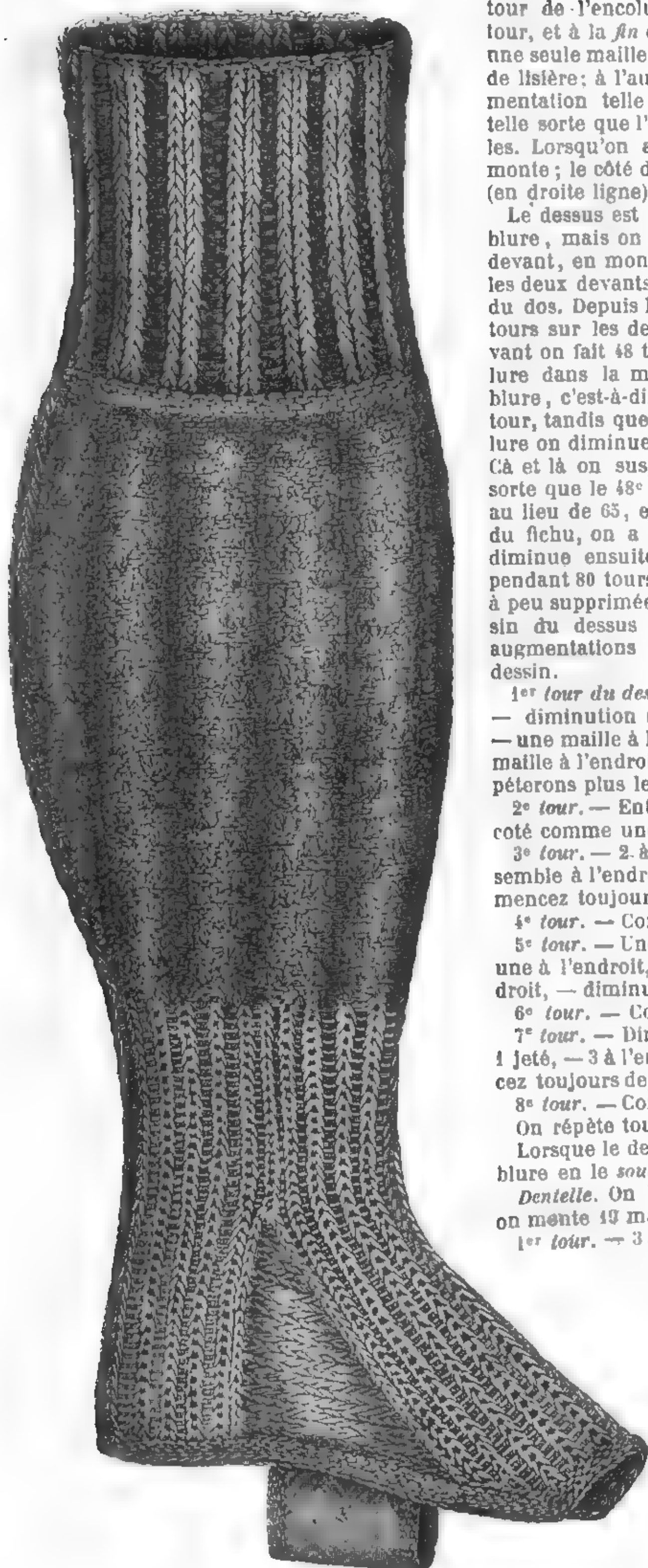
Pour la doublure de couleur on monte 3 mailles, et l'on tricote tou-

Digitized by Google



COUVRE-PIED.
TRICOT ET CROCHET.

Google



GUÊTRE TRICOTÉE POUR ENFANT.

jours à l'endroit, en *allant* et *revenant;* au commencement de chaque tour on augmente d'une maille en faisant un jeté; on maintient cette augmentation pendant 44 tours; depuis le 45e tour on augmente deux fois au commencement de chaque tour; la première fois, comme d'habitude, par un *jeté*, la deuxième fois en tricotant *deux* mailles dans la 4e maille. Le 78e tour doit se composer de 115 mailles. On est arrivé à l'encolure du dos; depuis son milieu l'ouvrage se divise pour exécuter d'abord l'un des devants, puis l'autre devant; à chaque tour de l'encolure, c'est-à-dire au *commencement* d'un tour, et à la *fin* du tour suivant, on tricote ensemble, en une seule maille, les 2 mailles qui avoisinent la maille de lisière; à l'autre côté de l'encolure on maintient l'augmentation telle qu'elle a été faite précédemment, de telle sorte que l'on a toujours le même nombre de mailles. Lorsqu'on a fait ainsi 34 tours, on démonte; le côté démonté est le bord de devant (en droite ligne) du fichu.

Le dessus est de même forme que la doublure, mais on le commence par le bord de devant, en montant 64 mailles, et l'on tricote les deux devants isolément jusqu'à l'encolure du dos. Depuis là on les réunit en faisant les tours sur les deux devants. Pour chaque devant on fait 48 tours, en augmentant l'encolure dans la mesure observée pour la doublure, c'est-à-dire d'une maille dans chaque tour, tandis que sur le côté opposé de l'encolure on diminue une maille dans chaque tour. Çà et là on suspend la diminution, de telle sorte que le 48e tour se compose de 75 mailles au lieu de 65, et, lorsqu'on réunit les devants du fichu, on a 150 mailles sur l'aiguille. On diminue ensuite de la même façon sur les deux côtés pendant 80 tours, en sorte que toutes les mailles sont peu à peu supprimées, et le fond est terminé. Le simple dessin du dessus *à jours* n'oppose aucune difficulté aux augmentations et diminutions. Nous allons décrire ce dessin.

1er *tour du dessin.* — Une maille à l'endroit; — * 1 jeté, — diminution (2 mailles tricotées ensemble à l'endroit), — une maille à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — une maille à l'endroit. — Recommencez depuis *. Nous ne répéterons plus le mot *maille.*

2e *tour.* — Entièrement à l'envers; chaque jeté est tricoté comme une maille.

3e *tour.* — 2 à l'endroit; — * 1 jeté, — 3 tricotées ensemble à l'endroit, — 1 jeté, — 3 à l'endroit. — Recommencez toujours depuis *.

4e *tour.* — Comme le 2e tour.

5e *tour.* — Une à l'endroit, — diminution; — * 1 jeté, — une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit, — diminution. — Recommencez toujours depuis *.

6e *tour.* — Comme le 2e tour.

7e *tour.* — Diminution, — * 1 jeté, — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — 3 à l'endroit, tricotées ensemble. — Recommencez toujours depuis *.

8e *tour.* — Comme le 2e tour.

On répète toujours ces 8 tours.

Lorsque le dessus est terminé, on le coud sur la doublure en le *soutenant* ou le *tendant* çà et là.

Dentelle. On la fait en travers, en *allant* et *revenant;* on monte 19 mailles avec la laine noire.

1er *tour.* — 3 à l'endroit; — * 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit. — Recommencez trois fois depuis *; — diminution, — 1 jeté, — 2 à l'endroit.

2e *tour.* — 3 à l'endroit, — 1 jeté; — 3 à l'endroit, tricotées ensemble; — 1 jeté, — 4 à l'endroit; — 1 * jeté, — diminution, — une à l'endroit. — Recommencez deux fois depuis *.

3e *tour.* — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit, 1 jeté, — diminution, — 3 à l'endroit; — 1 jeté, — une à l'endroit, — 1 jeté, — 4 à l'endroit.

4e *tour.* — 4 à l'endroit, — 1 jeté, — 3 à l'endroit, 1 jeté, — diminution, — 3 à l'endroit, — * 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit. — Recommencez deux fois depuis *.

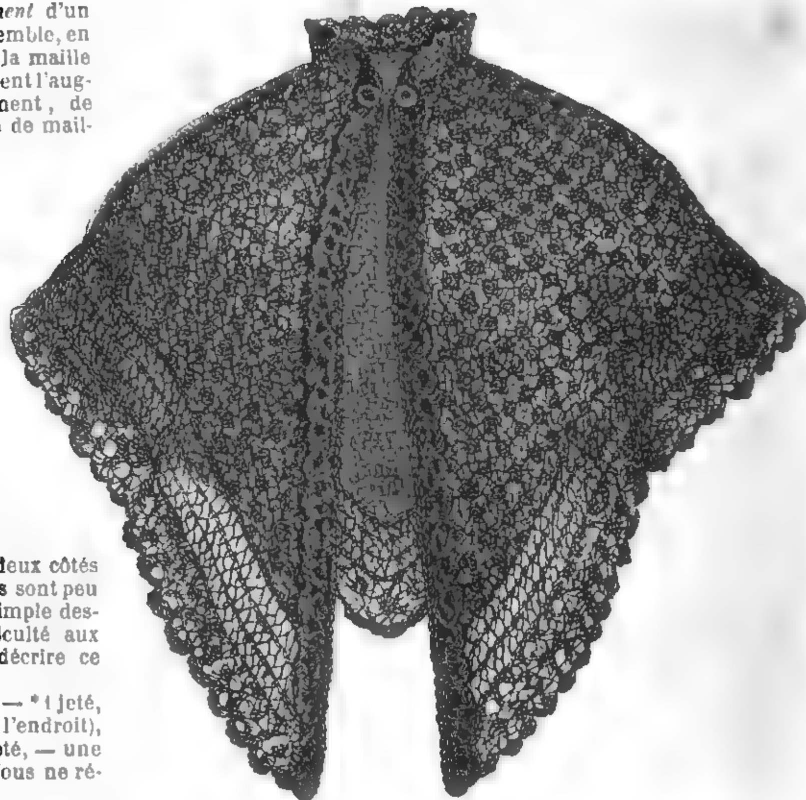
5e *tour.* — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution; — une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — encore une diminution, — 1 jeté, — 5 à l'endroit, — 1 jeté, — 4 à l'endroit.

6e *tour.* — Démontez 3 mailles, — * 1 jeté, — diminution, — 3 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit. — Recommencez trois fois depuis *.

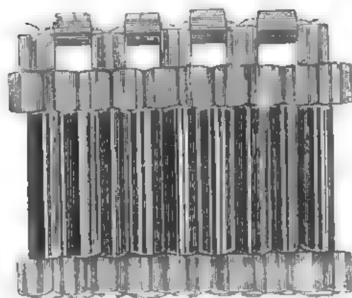
On répète sans cesse depuis le 1er jusqu'au 6e tour.

Sur notre modèle cette dentelle a 2 mètres 50 centimètres de longueur.

Dentelle étroite pour les devants et l'encolure. On monte 8 mailles, et l'on tricote en *allant* et *revenant.*



FICHU TRICOTÉ.



RUBAN EN MOSAÏQUE POUR LE CORDON DE SONNETTE, EN GRANDEUR NATURELLE.

1er *tour.* — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — 2 à l'endroit.

2e *tour.* — A l'endroit.

3e *tour.* — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — 2 à l'endroit.

4e *tour.* — Comme le 2e tour.

5e *tour.* — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — 2 à l'endroit.

6e *tour.* — Comme le 2e tour.

7e *tour.* — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — 2 à l'endroit.

8e *tour.* — Démontez 4 mailles; — les autres mailles à l'endroit.

L'une des dents de la dentelle est terminée avec les mailles restées sur l'aiguille. On recommence depuis le 1er tour. Sur notre modèle la dentelle étroite a 1 mètre 60 centimètres de longueur; on la coud sur les devants et l'encolure (voir notre dessin); la dentelle large garnit le bord inférieur; on pose deux boutons et deux boucles à l'encolure pour fermer le fichu.

Bourse au crochet.

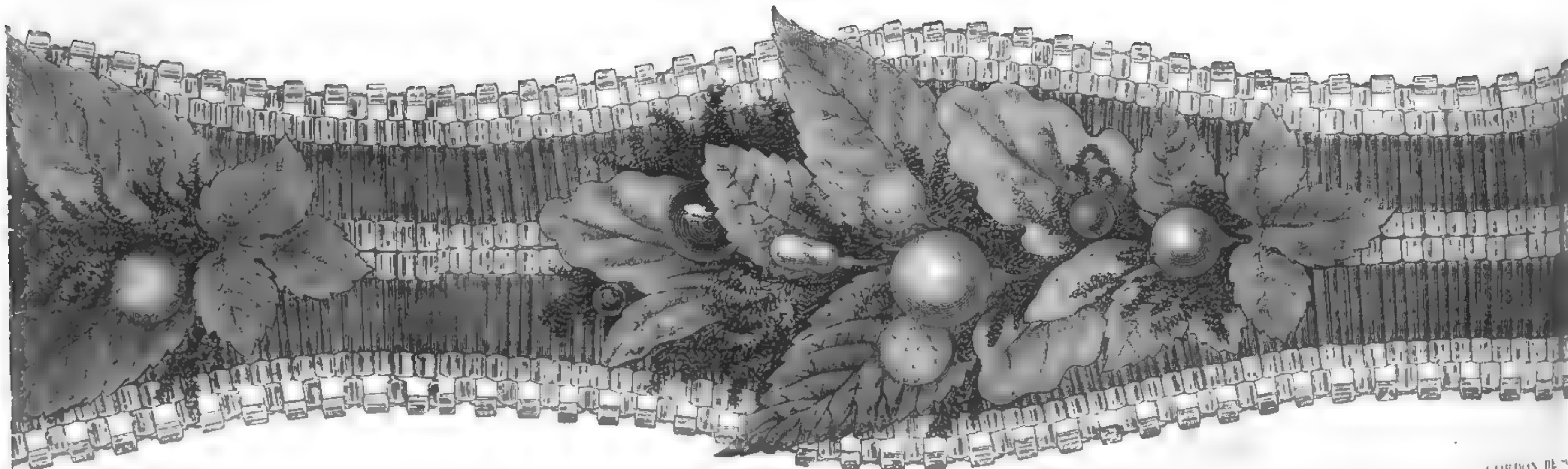
MATÉRIAUX : 32 grammes de soie de cordonnet ponceau, un peu de même soie noire, deux anneaux en acier taillé.

Cette bourse, simple et jolie, a de plus le mérite d'une exécution facile.

On prend la soie rouge, on fait une chaînette de 6 mailles, dont on réunit la dernière à la première; sur ce petit cercle on fait 3 mailles simples dans chaque maille; ce 2e tour se compose par conséquent de 18 mailles.

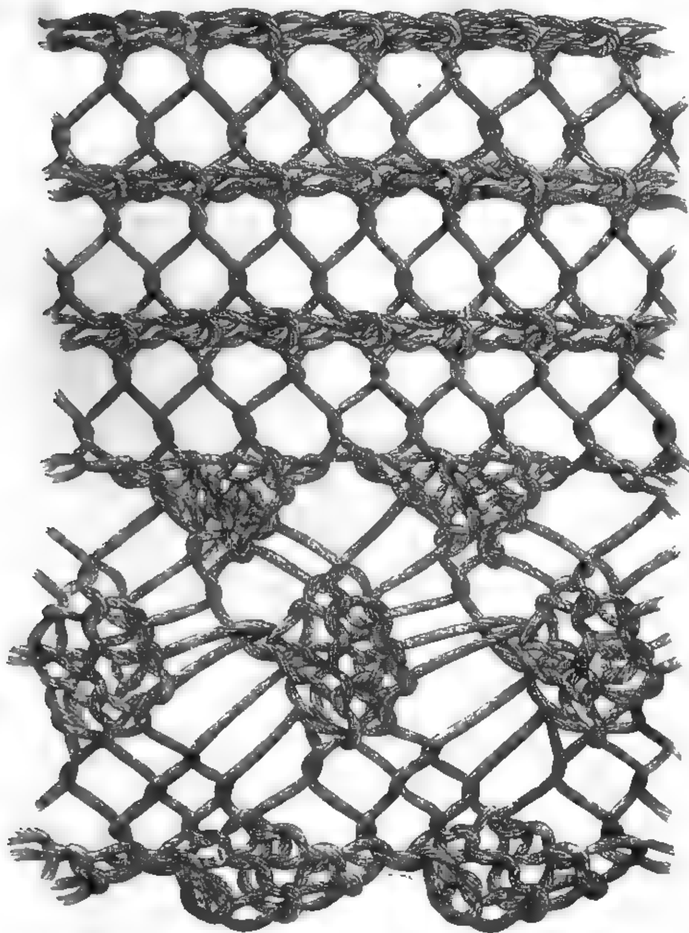
3e *tour.* — On prend aussi la soie noire; on fait alternativement une maille noire, — 2 mailles rouges; ces deux dernières sont faites dans une seule maille; ce tour se compose par conséquent de 27 mailles.

4e et 5e *tours.* — Comme le précédent. Dans le 5e tour



CORDON DE S

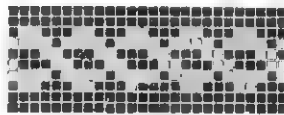
Digitized by Google



DENTELLE EN GRANDEUR NATURELLE POUR LE FICHU TRICOTÉ.



BOURSE AU CROCHET.



DESSIN POUR LA BORDURE DE LA BOURSE.

Explication des signes : ■ Noir. ⊡ Rouge.

on augmente d'une maille sur les 2 mailles rouges, en sorte que l'on fait 3 mailles rouges.

6e *tour.* — *2 mailles noires dans la première maille noire du tour précédent, — 3 mailles rouges sur les 3 mailles rouges. — Recommencez depuis *.

7e, 8e et 9e *tours.* — Comme le 6e tour. Dans le 9e on augmente d'une maille parmi les mailles rouges; on en fait 4 par conséquent.

10e *tour.* — * 3 mailles noires sur les 2 mailles noires; — 4 mailles rouges sur les 4 mailles rouges.

11e, 12e, 13e et 14e *tours.* — Dans ces 4 tours on fait 3 mailles noires sur les 3 mailles noires; dans le 12e et le 14e tour on augmente d'une maille parmi les mailles rouges, de sorte que l'on fait 6 mailles rouges *de suite* dans le 14e tour.

15e et 16e *tours.* — Comme le 14e; mais, au lieu de 3 mailles noires, on fait une maille noire, — une maille rouge, — une maille noire.

17e *tour.* — Dans la première maille noire *deux* mailles noires, — sur la maille rouge *une* maille rouge; — dans la suivante, 2 mailles noires, — et toujours 6 mailles rouges sur les 6 mailles rouges.

18e *tour.* — Toujours une maille noire dans la dernière des 6 mailles rouges, — une maille noire dans la première des 2 mailles noires suivantes, — 3 mailles rouges, dont la 2e se trouve sur la maille rouge isolée du tour précédent, — 2 mailles noires, dont la seconde se trouve sur la première des 6 mailles rouges, — 4 mailles rouges, — ainsi de suite.

19e *tour.* — Comme le 18e; mais on augmente d'une maille parmi les 4 mailles rouges, et l'on en fait 5 par conséquent; désormais on n'augmente plus.

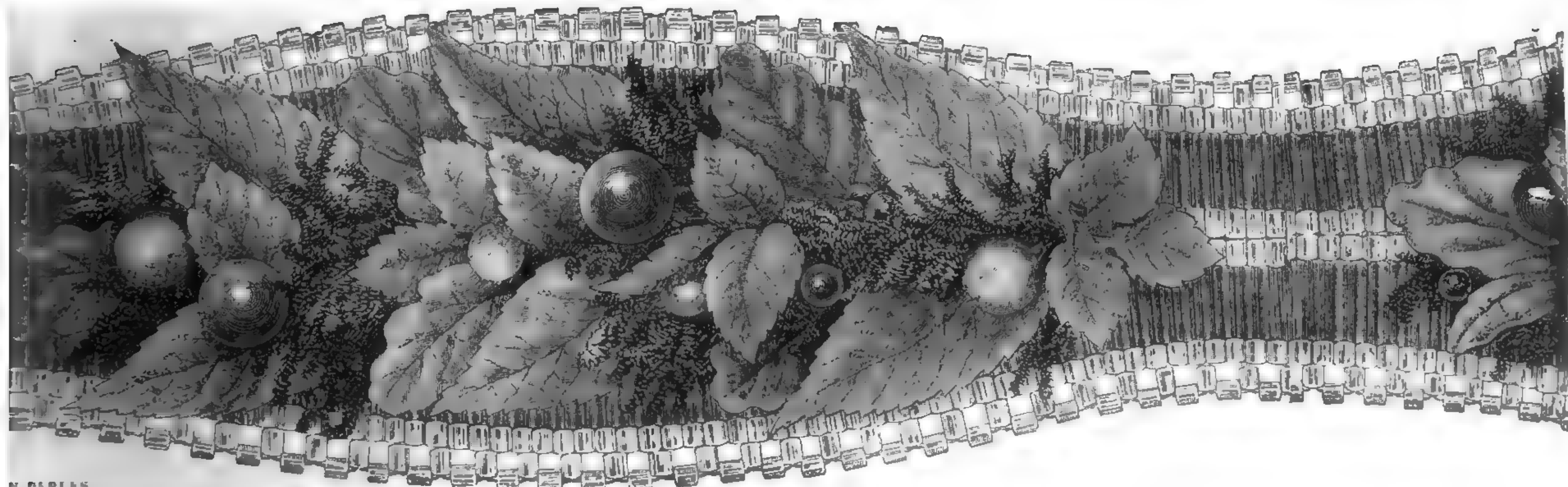
20e *tour.* — Une maille noire sur la dernière des mailles rouges et sur les mailles noires suivantes, — 5 mailles rouges, dont les 3 du milieu se trouvent sur les 3 mailles rouges du tour précédent; — 2 mailles noires, — 3 mailles rouges sur les 3 mailles du milieu des 5 mailles rouges du tour précédent; — ainsi de suite.

21e *tour.* — 7 mailles rouges; les 5 du milieu toujours sur les 5 mailles rouges du tour précédent, — 2 mailles noires, — une maille rouge dans le milieu des 3 mailles rouges, — 2 mailles noires; — ainsi de suite.

22e *tour.* — On fait toujours 9 mailles rouges, dont la première et la dernière sont placées sur une maille noire, les 7 du milieu sur les 7 mailles rouges du tour précédent; — puis 3 mailles noires; — ainsi de suite.

23e *tour.* — Il termine l'étoile noire; on fait toujours une maille noire sur le milieu des 3 mailles noires, — 11 mailles rouges, — ainsi de suite. On coupe le brin noir après l'avoir fixé dans les dernières 11 mailles rouges, et l'on fait, avec la soie rouge, 30 tours composés de brides *contrariées*, c'est-à-dire une maille en l'air, — une bride; dans le premier tour chaque bride est faite sur la maille entière, sous laquelle on passe le crochet; dans les autres tours la bride est placée sur la maille en l'air, — celle-ci au-dessus de la bride.

On fait ensuite 2 tours composés d'une maille en l'air, — une maille simple, alternativement; les mailles simples sont *contrariées* comme l'ont été les brides. Depuis la fin de ce 2e tour on travaille de la même façon encore 27 mailles, — puis on reprend, pour le reste de ce tour,



N PERLES.

Digitized by Google

le système précédent, c'est-à-dire une maille en l'air, — une bride. Depuis la fin de ce tour on commence à former la fente de la bourse, et l'on fait 30 tours en *allant* et *revenant*, toujours composés de brides *contrariées*. — Au dernier de ces tours on retourne l'ouvrage, et, depuis le milieu, on fait alternativement une maille en l'air, — une maille simple, jusqu'au pli de côté de la bourse. On exécute encore 2 tours de la même façon, lesquels, comme le précédent, ferment la fente de la bourse. On fait ensuite 28 tours *en rond*, toujours composés de brides *contrariées*, semblables aux tours faits *avant* la fente, puis on commence la petite bordure qui termine le côté carré; on la fait entièrement en mailles simples, d'après le dessin qui lui est consacré; on réunit ensuite les deux côtés de la bordure par un tour de mailles serrées, qui ferme le côté carré. Trois glands, faits en soie rouge et soie noire, garnissent la bourse; le plus grand est posé au milieu de l'étoile noire.

DESCRIPTION DE COIFFURES

EXÉCUTÉES PAR M. CROISAT, RUE RICHELIEU, 70.

Nos 1 et 2 — *Coiffure à chignon ondulé et flottant*. On fait onduler, sur des fourches ondulatrices, le dessus des cheveux, et, avec ceux de dessous, on forme deux tresses en trois, tout près du cou; si la chevelure n'est pas assez abondante, on augmente le volume de ces nattes, avec les mèches jumelles; on pose ensuite un sous-chignon crêpé, au-dessus des nattes, et on le recouvre avec les cheveux ondulés; ceux de devant sont peignés presque à la chinoise, et *bouffent* à l'aide des mèches *serpentines*, auxquelles se rattachent les petites boucles de devant. On ramène en avant les nattes, on pose le petit oiseau et les fleurs détachées.

No 3. — *Coiffure de l'impératrice Livie;* on l'exécute avec les mèches à soudure, ou avec les mèches jumelles; si l'on ne veut pas couper les cheveux de devant, il faudra se procurer des houppes frisées, exécutées par M. Croisat. Les nattes forment le chignon et le gracieux diadème qui encadre les boucles de devant.

Nos 4 et 5. — *Coiffure Marie-Antoinette*. Le chignon est ondulé; les cheveux de devant sont relevés et soutenus par un coussinet, formé avec une toute petite natte, tournée sur elle-même, servant à fixer le crêpé, sur lequel on relève les cheveux; ceux-ci sont fortement crêpés; on pose sur le côté une fleur de cactus, une autre fleur par derrière, quelques diamants sur le chignon et sur le devant de la coiffure.

MODES.

Cette époque n'est pas extrêmement favorable au sujet dont nous nous occupons. Le passé et le présent sont connus et rebattus; l'avenir n'est pas encore dévoilé, et l'on ne trouve à signaler que des variations peu remarquables dans quelques-uns des objets qui tiennent à la toilette.

Pour les soirées de carême (on sait que les réunions ne sont jamais suspendues à Paris), on prépare des *redingotes* en tulle ou gaze de Chambéry; cette combinaison, fort originale, se compose des éléments suivants: une robe de dessous en taffetas, poult de soie, satin ou moire antique, de nuance unie, rose, bleue, vert-pomme, cerise, bouton d'or ou mauve; cette robe est décolletée, à manches courtes, et faite en forme *princesse*, c'est-à-dire sans plis; jupe et corsage d'un seul morceau. Une garniture quelconque, volant pareil à la robe, ou ruche, ou volant de dentelle, est posée sur le bas de la jupe; pardessus cette première robe, on *endosse* une redingote (également de forme princesse), en tulle de chenille, noir ou blanc, ou noir et blanc, ou bien en tulle noir à dessins, en tulle blanc à dessins, en gaze blanche de Chambéry.

Cette redingote est plus courte que la robe de dessous; elle est ouverte par devant, généralement découpée tout autour en dents arrondies ou pointues, garnies soit avec des ruches, soit avec une blonde ou bien une dentelle. Le corsage est demi-décolleté avec des revers figurant une sorte de berthe, ou bien décolleté, mais, en tous cas, un peu plus montant que celui de la robe de dessous; les manches sont demi-longues.

Cette toilette a été inaugurée à l'un des derniers mariages qui ont eu lieu en carnaval. La robe de dessous, à queue fort prononcée, était en poult de soie antique blanc; la redingote était en tulle de soie à dessins, montante, comme la robe de dessous. Les manches de celle-ci étaient presque justes; leur poignet était garni à l'intérieur avec des bouillonnés perpendiculaires, en tulle de soie uni, terminés par une blonde étroite. Les manches de la redingote étaient un peu plus larges que celles de la robe; leur bord était découpé en dents arrondies, semblables à celles qui se voyaient sur le contour de la redingote, et qui étaient garnies avec une blonde blanche légèrement froncée. Le voile, très-long, était en tulle semblable à celui de la robe, et garni seulement à chaque extrémité avec une large blonde blanche. Cette *redingote* devait servir plus tard à la jeune femme pour quelques réunions, et l'on avait préparé pour l'accompagner une robe de dessous en satin bleu clair.

J'ai vu un dépôt de ces nouveaux tulles de soie chez Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, no 6. Rien n'est plus joli et plus riche à la fois que ces ingénieux dessins *ressortant* sur un transparent de couleur; les uns sont à carreaux ornés d'une rosette, d'autres à semis de feuilles, d'autres à semis d'étoiles. Malheureusement ces tulles constituent une robe d'un prix assez élevé, car ils coûtent, selon la richesse du dessin, de six à dix francs le mètre; on en fait aussi des chapeaux de printemps, sur *transparent* de soie ou de crêpe, des fichus, des bonnets et des coiffures.

Nous avons eu quelques beaux jours égayés par le soleil, et la population parisienne en a profité pour se montrer sur le boulevard (côté du midi). Ce *great exhibition* inspire une grande admiration pour la richesse d'imagination qui appartient aux couturières; on y voit, en effet, des milliers de garnitures..... toutes dissemblables! Une robe déjà un peu printanière était faite en poult de soie Havane pâle; la garniture se composait de trois biais lisérés de taffetas blanc; à chaque couture réunissant les lés, cette garniture était interrompue par trois dents, dont deux posées l'une contre l'autre, la troisième au dessus, entre les deux premières, également lisérées de blanc; ces dents, taillées en pointe, étaient terminées par un gland nuance Havane clair, sobrement mélangé de blanc. Un pardessus assez court, en velours noir, doublé de taffetas blanc, et garni d'une fort étroite ruche de ruban blanc, dépassant le pardessus d'un centimètre et demi, accompagnait cette robe. Le chapeau était vert pâle, mi-parti velours et satin; le bavolet était garni de dentelle noire; le chapeau avait quelques petites plumes noires et vertes; les brides, en larges rubans de satin vert, étaient ornées à leur extrémité avec une application de dentelle noire; les petites brides se composaient de deux étroites barbes en dentelle noire.

E. R.

UNE VERTU DÉDAIGNÉE.

VARIÉTÉ.

Notre époque, frivole entre toutes, professe en toute circonstance une inclination particulière pour les colifichets. Il est rare qu'une préférence quelconque, revêtant un caractère général, sinon universel, se contienne dans certaines limites définies, et ne fasse pas irruption même dans les domaines qui sembleraient devoir lui être toujours inaccessibles. Les goûts frivoles proviennent d'un jugement incertain et borné, d'une paresse intellectuelle qui a fait éviter le travail par lequel on achète l'instruction. Ces causes ne s'arrêtent pas à ces résultats, car, à mesure que l'esprit, incapable de se fixer et de s'occuper, s'enfonce dans les ténèbres, la conscience perd la notion des véritables proportions qui doivent être assignées aux qualités et aux défauts, aux vertus et aux vices, et l'entendement s'égare en des appréciations erronées.

C'est en parcourant ces divers degrés que l'on est arrivé à dédaigner la vertu en l'honneur de laquelle ces lignes sont écrites. Il n'existe pour ainsi dire point de mot qui soit plus usité, plus méconnu, plus dédaigné, dont la propriété soit plus souvent détournée de sa véritable acception, que ce mot représentant la plus noble vertu humaine: la bonté.

Ce mot représente tout à la fois, sinon officiellement, du moins officieusement, par une foule de sous-entendus, figurant dans les réticences, dans les intonations diversement nuancées, il représente, dis-je, la faiblesse de caractère, l'insuffisance de l'esprit, la niaiserie, ou bien encore une foule de qualités négatives que l'on se hâte de constater pour n'avoir plus à s'en occuper. Cette prodigieuse injustice est si bien ancrée dans tous les esprits, que les mots: *C'est un bon homme, c'est une bonne femme*, sembleraient à tous une louange médiocre, et seraient considérés par tous comme un jugement marquant la pitié, presque le dédain, si l'on n'y ajoutait quelques correctifs pour relever la fadeur d'une vertu si dédaignée.

Il serait injuste d'attribuer son discrédit uniquement à la frivolité de nos contemporains. Les mots sont souvent détournés de leur véritable acception par la légèreté humaine, par la partialité ou la connivence, qui, voulant louer ce qui ne mérite pas d'éloge, distribuent inconsidérément les brevets de bonté. A force d'abuser du mot, de le prodiguer et de l'abaisser, on est arrivé à discréditer la vertu qu'il représente, et l'on pense et l'on dit volontiers qu'un homme est un être négatif lorsqu'il est seulement bon. Cette opinion ne tend à rien moins qu'à méconnaître l'essence même de la bonté et à confondre la plus haute perfection que l'humanité puisse atteindre avec une foule de sentiments passifs et insignifiants.

La bonté ne consiste pas à accorder une bienveillance et une indulgence égales à tous les caractères et à toutes les créatures. Arrivée à ce point, la bonté n'est plus que de la faiblesse, ou bien un sentiment coupable dans son origine comme dans ses effets, c'est-à-dire de l'indifférence. La faiblesse, qui accorde une égale dose de sympathie au bien comme au mal, est en réalité la servante, l'instrument aveugle et obéissant, la complice des méchants, plus actifs, plus stimulés par leurs intérêts, et par cela même plus enclins à dominer, à diriger les gens faibles. Ceux-ci ne sont pas et ne peuvent pas être bons; leur organisation les condamne à n'être que le reflet de leur entourage, que la reproduction des défauts et des qualités, des vices et des vertus qui appartiennent à ceux qui les dominent. Rayons les gens faibles de la liste sur laquelle figurent ceux qui ont l'honneur d'être bons. Ne les louons pas, ne les blâmons pas: ils ne savent ce qu'ils font.

Sur certaines organisations imparfaites, les déceptions, les souffrances inhérentes à l'existence, produisent une sorte de lassitude qui se traduit par l'indifférence. Ces êtres ne croient plus au bien, le mal ne les afflige plus, et l'on décerne volontiers les honneurs de la bonté à la tolérance qu'ils manifestent en toute circonstance et pour toutes les actions. Ceux-ci non plus ne sont pas bons: ils sont usés. Leur défaillance constate qu'au lieu d'avoir des principes, ils possédaient seulement des sensations; que le courage, le sens moral, la foi, leur ont fait défaut en même temps.

La véritable bonté se compose de la réunion des sentiments les plus généreux. Pour ceux qui savent la comprendre, elle est à la fois le but et le moyen, le commencement et la fin de toutes choses. La bonté est inséparable de l'élévation de l'esprit, du perfectionnement constant de l'intelligence et du cœur. Elle procède d'un haut sentiment de liberté morale, d'une juste appréciation du mérite de l'humanité. Elle ne se laisse pas égarer ni arrêter par les fautes isolées, car elle considère l'humanité entière avec une courageuse et inébranlable sympathie. Elle parcourt sa voie sans vanité, sans ressentiment contre l'ingratitude, sans exiger la reconnaissance, sans craindre d'être méconnue ou calomniée. La véritable bonté est immuable, car elle ne provient pas de la faiblesse, elle ne dépend pas des influences étrangères ni des intérêts personnels. Elle accorde son appui avec empressement; mais, lorsqu'on veut la convier à une œuvre injuste, elle sait refuser avec fermeté. Elle répand une douce lumière, une chaleur égale, sans jamais user ses forces dans ces feux d'artifices qui éclatent tout à coup en gerbes brillantes, pour s'évanouir immédiatement dans les ténèbres, rendues plus épaisses et plus insupportables par ce contraste à la fois cruel et inutile. Celui qui possède la véritable bonté a trouvé le secret d'être heureux et de rendre les autres heureux. La bonté est le rameau magique qui ouvre les portes les mieux cadenassées, les cœurs scellés, et découvre les trésors enfouis dans les profondeurs mystérieuses. Si farouches que soient les caractères, si durs que soient les cœurs, la bonté saura les apprivoiser et les améliorer.

Jeunes filles qui lisez ces lignes, n'oubliez jamais que la bonté est le plus glorieux des attributs féminins. Ne permettez jamais que la vanité, que l'imitation des défauts d'autrui vous fasse dévier des lois que la bonté vous impose. Ménagez ceux qui vous entourent; soyez *bonnes* pour ceux qui dépendent de vos parents; ne vous souvenez de la supériorité de rang ou de fortune dont la destinée vous a accordé les avantages que pour entourer l'appui ou le bienfait de toutes les grâces qui en doublent la valeur. Souvenez-vous toujours que, sans la bonté, toutes les supériorités sont haïssables et haïes, toutes les qualités de l'esprit ternies et incomplètes; qu'en un mot la bonté, cette vertu dédaignée, est la première de toutes dans l'ordre moral, la plus utile pour vous et pour les autres, la plus méritoire devant Dieu, qui, en balance de toutes nos actions, pèse leurs résultats et nos mobiles.

EMMELINE RAYMOND.



LES RÊVES DANGEREUX.

Pauline avait seize ans accomplis le jour même où commence cette histoire; c'est un bel âge, et, quoique cette vérité soit déjà bien ancienne, elle n'est pas encore reconnue par ceux qui se trouvent en possession de « seize ans. »

Il faut avouer que cet âge charmant est ingrat à certains points de vue; il n'est plus question de poupée et de jeux d'enfants, on ne compte pas encore dans les réunions, on ne peut lire qu'un bien petit nombre de livres..... Tous ces désagréments réunis ont pour résultat une aspiration continuelle vers un âge plus avancé. Dix-huit ans! — se dit-on, — oh! si j'avais dix-huit ans! je serais une jeune fille, non un être sans conséquence, repoussé par les enfants, et non encore accueilli par les *grandes* personnes.

Cela peut être vrai, mais cependant seize ans sont un bel âge, comme nous venons de le dire, et représentent dans la vie humaine ces jolis jours du mois de mars, qui ne sont plus l'hiver et ne sont pas encore le prin-

Digitized by Google



Leroy Imp. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob

Coiffures de CROISAT, Rue Richelieu, 76.

Reproduction Interdite

Digitized by Google

Digitized by Google

temps, ces jours qui voient luire les premiers rayons de soleil, et fleurir les violettes et les primevères, fleurs qui ne sont pas à dédaigner, quoiqu'elles ne soient pas des roses.

Le charme de cet âge est ignoré par ceux qui y sont arrivés, mais il n'en est pas moins réel. Le bonheur en ce monde est toujours ignoré; on le reconnaît seulement lorsqu'on l'examine à distance, lorsqu'on ne le possède plus que par le souvenir, c'est-à-dire lorsqu'on le regrette; un bonheur reconnu est déjà à moitié perdu, et ce n'est point sans raison que, dans l'antiquité, on attachait un présage néfaste à la constatation d'un bonheur quelconque.

Pauline avait donc seize ans. Elle ne possédait pas l'une de ces beautés éclatantes et incontestables qui commandent l'admiration et préparent, sur les pas de celles qui ont ce funeste don, les trames que l'envie sait si bien ourdir; mais elle avait une physionomie douce et expressive à la fois, que l'on examinait d'abord avec indifférence, puis avec un intérêt croissant, car on y découvrait des charmes toujours nouveaux. Son jeune cœur était simple et bon, et l'anniversaire du jour de sa naissance n'avait pas été pour elle un prétexte de rêves ambitieux. C'était une fête de famille; la maison tout entière s'apprêtait à célébrer joyeusement ce jour solennel, qui enlevait Pauline aux joies insouciantes de l'enfance. Sa mère la serra dans ses bras avec cette tendresse qui appartient seulement aux mères; son père, qui évitait soigneusement toutes les circonstances de nature à provoquer l'attendrissement, était cependant venu l'embrasser en lui disant: « Te voilà devenue grande, il faut devenir raisonnable, » et il se détourna bien vite, car deux larmes s'obstinaient à rouler dans ses yeux, malgré ses efforts surhumains pour arrêter ce témoignage de sensibilité, *humiliant* chez un homme. Ses frères et sœurs, revêtus de leurs plus beaux habits de fête, l'entouraient et lui apportaient tous un petit présent. D'après les lois qui régissaient la maison, le héros ou l'héroïne d'un jour si solennel avait le droit d'ordonner le menu du dîner, — et, faut-il l'avouer? — quelques préoccupations d'intérêt personnel se glissaient parmi les vœux exprimés par ce petit peuple, subitement devenu un peuple de flatteurs. Chacun d'entre eux faisait valoir le présent qu'il apportait. « Regarde, Pauline! » s'écriait la petite Louise, « voici une jolie ménagère, garnie d'aiguilles; c'est bien nécessaire, les aiguilles! On en a toujours besoin! Tu feras faire une crème pour dîner? »

— Non, non, » disait Henri, « j'aime mieux un pouding; les aiguilles se perdent, et puis aussi on se pique avec les aiguilles; vois quelle belle tasse je t'apporte; comme elle est bien peinte! Comme ces oiseaux bleus sont jolis!

— Mais il n'y a pas d'oiseaux bleus, » disait à son tour le petit Charles, avec un air sensé et réfléchi; « d'ailleurs on casse si facilement une tasse, et alors il ne reste plus rien; tandis que ce joli papier marqué à ton nom te servira longtemps, — et certainement qu'une tarte est meilleure qu'un pouding! »

Pauline embrassa les trois enfants avec effusion; les deux petits garçons, avec ce manque de galanterie inhérent à leur âge, se hâtèrent d'essuyer leurs joues. Sans remarquer ce mouvement irrespectueux, elle leur annonça qu'elle avait fait un choix dont ils seraient tous contents; on devait servir à dîner des meringues à la crème; l'assemblée exprima sa satisfaction.

« Et après le dîner tu joueras avec nous au loto?

— Et tu nous raconteras des histoires? » disait la petite Louise, en se haussant sur la pointe de ses pieds.

« Je ferai tout ce que vous voudrez, » répondit la sœur aînée, — et elle conduisit sa petite troupe au déjeuner.

Pauline voulut prendre le chocolat préparé pour ce jour de fête dans la tasse aux oiseaux bleus, décision dont Henri ne se montra pas peu fier.

Au milieu de la table trônait majestueusement un énorme biscuit, offrande de la vieille servante, tyran et trésor de la maison. Son nom de Victorine, prononcé par quatre bouches enfantines, avait été obstinément et forcément défiguré; elle-même ne se reconnaissait plus d'autre désignation que cette abréviation de *Rine*. Elle avait revêtu ses plus beaux atours: un bonnet brodé, garni de rubans nuance feu, moins enflammés que son visage, sacrifié aux flammes de la cuisine, était posé sur sa tête. Elle s'était promis d'être extraordinairement polie ce jour-là; et, au lieu d'embrasser et de gronder Pauline, ainsi qu'elle le faisait depuis seize ans, jour pour jour, elle vint lui tenir ce discours:

« Je vous félicite, *Mademoiselle* Pauline; j'espère que vous serez aussi bonne que Mme votre maman, et que vous aurez un bon mari, comme M. votre papa. »

La jeune fille embrassa Rine, en la remerciant de ses souhaits..... dont elle riait un peu en elle-même; malgré tout le respect et toute la tendresse qu'elle avait pour ses parents, elle se disait que son bonheur, *à elle*, devait être et serait sûrement bien plus grand que celui de sa mère.

Une jolie table à ouvrage, présent de ses parents, combla tous les vœux de Pauline. Comme cela était agréable et commode d'avoir sa place désignée dans l'une des embrasures de fenêtre! de posséder un petit meuble, à plusieurs tiroirs, fermant à clef!

Elle ne perdit pas un instant pour ranger les anciens et les nouveaux trésors dans ses tiroirs et pour s'installer à la jolie place qui lui avait été dévolue: passant par-dessus les maisons de la ville, la vue s'étendait de là sur les forêts voisines, surmontées des ruines d'un vieux château qui semblait encore commander orgueilleusement à toute la contrée.

Mais, tout en prenant possession de sa table et de sa place, Pauline s'arrêtait de temps en temps pour écouter le bruit des pas qui se faisaient entendre. Elle attendait la messagère d'une petite ville voisine, qui ne pouvait tarder à lui apporter une marque de souvenir; dans cette ville habitait Julie, sa meilleure amie, avec laquelle elle entretenait une correspondance dont l'activité étonnait et contrariait même jusqu'à un certain point le père de Pauline.

« A quoi bon s'écrire si souvent, » disait-il parfois, « lorsqu'on se voit au moins une fois chaque semaine? Qu'est-ce que ces petites filles peuvent avoir à se dire? »

Ces petites filles, qui étaient devenues insensiblement des jeunes filles, se racontaient mutuellement les moindres incidents de leur existence, se prêtaient les livres dont on leur permettait la lecture et se faisaient part de l'impression que leur causait la littérature. Comme leur vie était toute simple et tout unie, et le choix de leurs lectures assez borné, car leurs parents exerçaient une surveillance rigoureuse sur ce libre-échange, les jeunes filles s'étaient peu à peu habituées à *embellir* la réalité. Cette inclination pour l'exagération, cette tendance à prendre possession des sentiments d'un âge plus avancé, à jouer pour ainsi dire la comédie de la vie, se rencontrent très-fréquemment chez les jeunes filles, et peuvent aboutir aux résultats les plus fâcheux; à force de dénaturer les véritables proportions des choses, on déplace ces proportions, on accorde à l'apparence la sympathie qui devrait être réservée pour la vérité, et l'on ne reconnaît plus celle-ci, parce qu'elle se présente dépourvue des oripeaux et du clinquant dont on l'a revêtue en imagination.

Le père de Pauline n'avait donc point tort d'être un peu mécontent de cette correspondance si assidue. Lors même que les sujets traités exclusivement entre jeunes filles demeurent parfaitement irréprochables, on peut toujours redouter que leur inexpérience ne les entraîne vers des appréciations erronées. Toute confiance accordée même à une amie, au détriment de la confiance absolue qui doit appartenir à la mère, contient en germe un péril; il ne peut être évité si une parfaite communauté de sentiments et d'idées n'est point établie entre la mère et la fille, si celle-ci écrit une seule ligne inconnue à celle-là.

Pauline reconnut enfin le pas de la messagère; son large et honnête visage, tanné par les intempéries qu'elle affrontait en toute saison, souriait mystérieusement.

« M'apportez-vous des livres? » s'écria Pauline.

« Des livres! toujours des livres! » répondit la messagère; « c'est très-lourd à porter. M'est avis qu'il vaudrait mieux lire l'Évangile que tous ces volumes où, sous prétexte de *verses*, on met seulement des lignes très-courtes; les versets valent mieux que les *verses*, » ajouta-t-elle en riant avec satisfaction de son prétendu jeu de mots. « Enfin! la jeunesse d'à présent a d'autres goûts.... Non, Mademoiselle, je n'apporte point de livres; j'ai bien autre chose dans mon panier! Voyez plutôt. »

Et elle tira des profondeurs de sa corbeille un beau myrte soigneusement emmaillotté de papier; à ses branches était attachée une lettre écrite sur du papier rose.

— « Voilà ce que Mlle Julie vous envoie; c'est un bel arbuste qu'elle a choisi elle-même chez un jardinier qui ne donne pas ses plantes pour rien, je vous en réponds! »

Pauline, toute rougissante de joie, prit la lettre de son amie, fit déjeuner la bonne messagère, et, quitte de ses devoirs envers autrui, se plaça à l'écart pour lire cette chère lettre. Le beau myrte fut placé dans une jardinière rustique, près de la table à ouvrage, en compagnie d'un rosier du Bengale.

La lettre de Julie était écrite en vers; la messagère ne se doutait guère que les rimes, pour lesquelles elle professait un si profond mépris, s'étaient glissées, cette fois, dans l'enveloppe rose. La forme de ce « premier essai » de Julie n'était pas irréprochable; quelques vers étaient un peu longs, pour établir sans doute un équitable système de compensation avec ceux qui étaient trop courts; les idées qu'ils exprimaient n'étaient pas neuves, et la raison était trop souvent sacrifiée à la rime. Pauline n'en fut pas moins ravie de cet envoi poétique; elle admira Julie, et se promit bien de l'imiter....... si cela lui était possible.

Ce projet était si séduisant qu'il s'empara entièrement de l'imagination de Pauline; elle voulut travailler, mais il lui fut impossible de s'astreindre à ces soins prosaïques: elle raccommodait un gilet appartenant à Charles! Elle repoussa bientôt son ouvrage, pour se livrer à de vagues rêveries.

Il lui semblait impossible qu'un jour aussi remarquable que l'était celui-ci pût s'écouler aussi paisiblement que tous les autres jours; elle n'était plus une enfant, elle devenait une jeune fille, et Dieu lui réservait sans nul doute, pour marquer cet anniversaire, quelque événement considérable, qui laisserait à jamais son empreinte sur le reste de son existence. Que l'on ne blâme pas trop vivement la puérilité de ces rêveries; bien d'autres personnes plus âgées, plus éclairées que Pauline, partagent cette orgueilleuse espérance et se persuadent aisément que leurs désirs même les plus déraisonnables et les plus injustes trouvent un protecteur infatigable en Dieu, qui est toute raison et toute justice.

Un violent coup de sonnette fit bondir Pauline sur sa chaise. Une jeune fille essoufflée se précipita dans la chambre; la rapidité de sa course avait suspendu sa respiration, et elle ne prononçait que des mots entrecoupés: « Habille-toi bien vite, Pauline..... une promenade en voiture..... la femme du conseiller l'a organisée..... dépêche-toi... »

Le visage de Pauline resplendissait de plaisir..... mais cette expression changea tout à coup. « Tu sais, ma chère Émilie, que mon père ne consentira pas à venir; il dit que son équipage doit servir pour visiter ses malades, mais non pour nous promener.

— Il ne s'agit pas de ton père; c'est moi qui t'invite; Mme Debray veut réunir quelques jeunes filles, et.........

— Toi, c'est différent; on désire toujours te voir figurer dans toutes les réunions, mais moi.....

— Eh bien, qu'importe? » répondit Émilie, en riant avec une certaine complaisance; « on m'a chargée d'organiser cette partie, en me laissant libre d'inviter les personnes qui me conviendraient; voilà pourquoi je suis venue en courant; mais prépare-toi bien vite. »

La mère de Pauline aurait bien désiré lui accorder le plaisir que promettait cette promenade..... cependant elle hésitait...

« Je ne sais si je dois accepter, » dit-elle, et Pauline lui adressait des regards suppliants; « ma fille n'est jamais sortie sans moi.

— Oh! Madame » s'écria Émilie, « voulez-vous donc la garder pendant toute sa vie dans la chambre des enfants? Et d'ailleurs que dira Mme Debray? Elle sait que je suis venue ici; elle croyait procurer un plaisir à Pauline..... elle est bien susceptible, et se fâchera certainement contre vous si vous refusez de lui confier votre fille.

— C'est pourtant vrai, » se disait mentalement la pauvre mère; « je ne puis faire des ennemis puissants à mon mari..... allons, je suis trop sévère; Pauline ira à cette promenade. »

Et elle prit l'engagement si souhaité par les deux jeunes filles. Il n'y avait pas lieu d'ailleurs de tant se presser pour préparer les toilettes, car la promenade ne devait se faire qu'après le dîner. Émilie repartit toujours courant; elle était l'une des amies de Pauline, mais non celle qui était préférée. Sa mère, veuve d'un juge, avait des ressources bien modiques; mais la mère et la fille étaient si ingénieuses, si économes, si habiles, qu'elles parvenaient à suffire à toutes les dépenses et à figurer dans toutes les réunions.

Des sentiments nouveaux s'éveillaient dans l'âme de Pauline. Jusqu'ici elle avait borné son ambition à être une fille tendre et soumise, une sœur dévouée; elle n'avait cherché son bonheur que dans le cercle de la famille: mais tout à coup elle entrevit des perspectives nouvelles; elle se promit des plaisirs inconnus, enivrants... et n'accorda plus qu'une attention distraite, impatiente, aux doléances de la petite famille, désespérée de la voir s'éloigner. C'en était fait: ses plaisirs, ses joies, changèrent de direction; son cœur se séparait de la maison paternelle, et aspirait à connaître d'autres horizons.

Le dîner fut assez maussade. Le docteur avait pour principe de ne jamais s'opposer aux décisions prises par sa femme; il revenait fatigué au logis, et n'aspirait qu'à jouir tranquillement de la compagnie de ses enfants. Ce jour-là, qui était cependant un jour solennel, au lieu de prolonger un peu le repas, de causer avec les enfants, de s'amuser de leurs reparties, on pressa le dîner, on y toucha à peine, on se hâta de quitter la table..... toutes choses particulièrement désagréables pour le docteur; il fallait s'occuper de la toilette de Pauline, et l'on entendait de tous côtés des appels de ce genre.

« Henri; donne-moi, je te prie, mes bottines fourrées

— Charles, apporte bien vite mon col, qui doit avoir été repassé par Rine.....

— Et toi, Louise, monte sur une chaise et prends mon manteau.....

— Maman, tu vas me prêter, n'est-il pas vrai, ton grand manchon? »

Ce manchon, en belle martre zibeline, avait appartenu à la grand'mère de Pauline; il était passé à l'état de relique de famille, et il ne quittait sa boîte que dans les occasions tout-à-fait extraordinaires. La mère de Pauline n'hésita pas cependant à le prêter à sa fille, et tous les enfants, frappés de cette condescendance, qui était à leurs yeux un signe d'émancipation, témoignèrent à leur sœur aînée un respect qui ne faisait pas jusqu'ici partie de leurs habitudes.

La toilette était terminée; la sonnette de la porte d'entrée se fit entendre: était-ce déjà Émilie? Non, c'était seulement une petite fille, servante chez les demoiselles Blaveau, qui occupaient un modeste appartement dans la maison du docteur.

Elle débita avec timidité le message suivant: « Mademoiselle Pauline est priée de se rendre bien vite chez Mlle Rosalie.

— Impossible! » s'écria Pauline; « j'irai la voir ce soir.

— Pauline, » dit sa mère, — et une inflexion désapprobative se faisait sentir dans son intonation, — « mon enfant, il faut y aller de suite; cette excellente Rosalie travaille depuis plusieurs semaines pour te préparer une surprise; elle attend ce moment avec une joie enfantine, et tu veux troubler le plaisir qu'elle se promet?

— Soit, j'y vais » répondit Pauline avec un peu d'impatience; « mais je n'y resterai qu'un instant. Au revoir! je n'ai pas le temps d'embrasser tout le monde. » Et elle se précipita dehors, et monta bien vite l'humble escalier qui conduisait à l'appartement des deux sœurs. Elle connaissait bien cette demeure depuis qu'elle était au monde, elle était venue y chercher et y trouver les caresses de la plus tendre affection, les consolations de ses chagrins enfantins, les conseils les plus sages; par son aspect seul, cet intérieur, si calme, si bien rangé, si agréable malgré sa pauvreté, exerçait sur l'âme une influence bienfaisante.

Depuis plus de vingt ans les deux sœurs vivaient là, et chaque jour s'écoulait semblable en tout au jour précédent. Dans la jolie petite chambre qui s'offrait la première au visiteur, se tenait Mathilde, la plus jeune des deux sœurs. Ceux qui la connaissaient depuis longtemps savaient qu'elle n'avait pas été toujours taciturne et mélancolique, et détachée de tout intérêt en ce monde, au point de ne jamais entendre, de ne jamais écouter ce qui se disait autour d'elle; on disait tout bas que Ma

Digitized by Google

thilde avait été bien belle, qu'une affection trompée avait à jamais tué son cœur et son esprit, et l'avait réduite à la condition d'un automate.

Elle travaillait toute la journée, seule dans cette chambre, parce qu'elle préférait la solitude, si tant est qu'elle eût encore une préférence, et créait avec des soies, des perles, des fils d'or et d'argent, des travaux admirables. La fantaisie la plus originale, la plus inépuisable présidait à ses compositions; on les payait assez cher, et Mathilde plaçait ses travaux même chez les marchands de Paris. Les deux sœurs auraient pu connaître l'aisance si elles avaient voulu essayer d'établir quelques relations entre elles et le monde; mais elles en étaient incapables toutes deux, et elles attendaient chez elles les offres et les achats des marchands.

Mathilde ne quittait jamais cette chambre; elle travaillait derrière ses rideaux baissés, et sous ses doigts infatigables on voyait naître les arabesques riches et gracieuses, les papillons diaprés, les fleurs éclatantes de fraîcheur, les oiseaux brillants..... triste contraste avec sa propre vie terne et obscure.

Dans la deuxième chambre, pleine de lumière et de gaieté, se trouvait le grand lit à baldaquin dans lequel avaient dormi les parents des deux sœurs; là se tenait Rosalie sur une estrade construite près de la fenêtre. Ses yeux clairs et bruns rayonnaient dans un visage rond qui n'avait jamais fait, jamais tenu aucune promesse de beauté; elle travaillait perpétuellement à un ouvrage de broderie, qui avait toujours un successeur tout prêt. Sur sa table à ouvrage se trouvait un petit bol rempli d'une tisane de sureau, dont elle se servait de temps en temps pour humecter ses yeux fatigués, et quelques livres de piété, dans lesquels elle puisait sa force et sa sérénité.

Rosalie était infirme; une maladie survenue dans son enfance avait paralysé ses deux jambes. Elle pouvait se traîner dans son appartement à l'aide de béquilles toujours placées à sa portée, mais elle n'y avait recours que le moins possible; aussi, lorsque Pauline fit irruption dans sa chambre, ce fut seulement des yeux et de la voix qu'elle lui souhaita la bienvenue.

« Hé! hé! mon enfant, comme tu sembles pressée! Quel bouleversement s'est donc produit dans le monde? » dit la vieille fille. « Ce n'est certainement pas pour nous que tu as fait cette belle toilette?

— Non, non, » répondit Pauline, « mais il y a une promenade en voiture; je crains de me faire attendre et je crains aussi qu'on ne m'attende plus; si vous ne m'aviez pas fait appeler, je serais venue vous visiter ce soir, et..... je vais vous embrasser et me sauver.

— Très-bien, » dit la bienveillante Rosalie, « je comprends tout cela. » Et tout en parlant elle prit dans sa grande corbeille à ouvrage un léger paquet renfermé dans une feuille de papier rose; son visage rayonnait de joie: « Tu es bien enveloppée; il est fâcheux seulement que tu n'aies pas un voile pour préserver ton gentil visage, dont les roses vont devenir violettes avec ce terrible froid; un voile noir irait si bien sur ton chapeau bleu!

— Sans doute, » et Pauline soupira.

Rosalie lui tendit le paquet rose.....

Un cri de joie se fit entendre; ce paquet renfermait un voile noir admirablement brodé.

« Oh! que vous êtes bonne! » s'écria Pauline; « qu'il est beau! Et comme ce travail a dû fatiguer vos yeux!

— Bah! il est bien ennuyeux de broder toujours du blanc; cela m'a donné une distraction. Baisse-toi, mon enfant, pour que j'attache bien ton voile; et maintenant sauve-toi bien vite afin que les voitures ne partent pas sans toi. »

Mais Pauline ne quitta pas sa vieille amie sans l'avoir embrassée bien tendrement, sans lui avoir exprimé sa joie et sa reconnaissance. Malgré sa jeunesse, sa gentillesse, malgré le plaisir d'être revêtue d'une jolie toilette bien complète grâce à ce voile, malgré le plaisir que la jeune fille se promettait à cette promenade, en vérité elle n'était pas plus joyeuse que la vieille Rosalie, infirme, retenue perpétuellement sur son fauteuil, sans avoir jamais connu aucun des plaisirs de ce monde. Pauline était heureuse, mais Rosalie avait contribué à ce bonheur.

Les voitures étaient rassemblées sur la place du Marché, les chevaux impatients secouaient leurs harnais; plusieurs dames enveloppées dans des fourrures se promenaient afin de se réchauffer; Émilie, génie ordonnateur de la réunion, se portait sur tous les points en qualité d'aide de camp de Mme Debray.

« Arrive donc! » s'écria-t-elle en voyant apparaître Pauline, « encore un peu nous partions sans toi! Tout est arrangé, tu seras placée dans la calèche du conseiller, puis, » ceci fut dit à voix basse, « un charmant cousin de Mme Debray ira aussi dans cette calèche. »

Enfin la promenade s'organisa, les dames furent placées dans des chars à bancs conduits par des cavaliers courtois. Deux ou trois beautés sur le retour furent confiées à un jeune homme ennemi de l'espèce féminine, qui s'était laissé entraîner à cette réunion, et qui partit en murmurant contre ses compagnes et en affirmant qu'elles ne diminueraient pas l'antipathie dont il était imbu contre ce sexe insupportable. Émilie, dont les boucles noires débordaient en dehors de son ravissant chapeau rose, élut domicile sur le siége de devant de la voiture appartenant au conseiller, près du jeune neveu Robert Levasseur. La pauvre Pauline eut une place d'honneur dans le fond de la voiture, entre le conseiller et sa femme, doués tous deux d'un embonpoint remarquable. Les honneurs ne font pas le bonheur! Pauline était à l'abri du froid, ensevelie au milieu des fourrures qui couvraient ce couple respectable, garantie par leurs volumineuses personnes; mais elle faillit perdre la respiration, et Robert, qui craignit pour elle une suffocation imminente, lui offrit courtoisement sa place en proposant de renvoyer le cocher, et de conduire les chevaux.

Le conseiller s'opposa énergiquement à cette combinaison; il déclara que ses os lui étaient trop chers, et lui semblaient trop précieux, pour qu'il consentît à confier le soin de le conduire à un jeune homme qui avait tout récemment terminé ses études, et devait par conséquent être fort téméraire, si même il n'était un peu fou.

« Les premiers moments seuls sont difficiles à passer, » ajouta le conseiller en s'épanouissant encore davantage; « plus tard on s'arrange, n'est-il pas vrai, Mademoiselle Pauline?

— Oh! certainement, » répondit celle-ci, essayant de ressaisir son souffle; « je suis placée très-commodément. »

Toutes les voitures partirent ensemble, glissant sur la neige durcie, traversant la petite ville au milieu des exclamations du *populaire*, et se dirigeant vers la campagne.

Lorsqu'on se sent emporté, sans effort, sans fatigue, au travers de la campagne uniformément blanchie par la neige, qui éloigne l'horizon, étend les perspectives et nous donne ainsi une vision de l'infini; lorsque la rapidité de la course coupe la respiration, tout en satisfaisant complétement ce secret instinct parfois assoupi, mais toujours vivant, qui excite l'humanité à se transporter plus loin, toujours plus loin, on n'a presque plus à envier les ailes des oiseaux. Comme ceux-ci, on traverse l'espace avec la rapidité de l'éclair, on atteint le but avant de l'avoir entrevu, on peut s'éloigner, revenir sur ses pas sans que le temps et les distances opposent leurs obstacles aux désirs ni même aux caprices qui se succèdent dans le cœur humain comme la vague succède à la vague sur l'Océan.

La compagnie de Robert contribuait beaucoup à l'agrément de la promenade; il était fort gai, et il amusait les jeunes filles par des anecdotes contées d'une façon comique et parfois grotesque. Il adressait plus particulièrement ses récits à Pauline, et semblait accorder plus d'attention à son modeste chapeau bleu qu'au triomphant chapeau rose qui abritait le visage d'Émilie. Celle-ci ne paraissait pas trop désappointée de se trouver reléguée au second plan; elle avait un de ces amours-propres robustes qui, n'admettant pas la possibilité d'une préférence s'adressant à autrui, sont pour toujours à l'abri des atteintes de l'envie. Rien au monde ne pouvait ébranler la foi qu'elle avait en sa supériorité; quelques démentis isolés ne prouvaient rien à ses yeux, lors même qu'ils se seraient répétés fréquemment. Il y a en ce monde tant de gens qui sont dénués de goût! C'est là ce qu'Émilie se répétait dès qu'elle ne jouait pas le premier rôle; seulement elle s'éloignait instinctivement de « ces gens, » et ses efforts, son amabilité, ses empressements, ses attentions, changeaient immédiatement de direction, et cherchaient un terrain mieux préparé, plus propice, qui lui faisait espérer une récolte quelconque. Émilie était, ainsi que le répétait sans cesse sa mère, « une pauvre orpheline; » il fallait bien la distraire! Elle cherchait par conséquent toutes les occasions de s'amuser, sans qu'il lui en coûtât quelque chose. Elle était toute dévouée aux personnes qui possédaient une voiture, — cela servait à la promener; — aux familles qui recevaient souvent, — elle y trouvait de bons dîners, et un théâtre sur lequel elle était en vue. Mais il ne faudrait pas reporter à la pauvreté d'Émilie la responsabilité de ces inclinations..... peu élevées; Émilie avait une organisation fort positive; elle n'était pas méchante, mais simplement et franchement égoïste. Quelle qu'eût été sa position, elle aurait préféré les maisons étrangères à sa propre maison: recevoir du monde chez soi est une besogne fatigante, qui impose mille sacrifices, et condamne, entre autres, à abdiquer toute prétention, afin de laisser toute liberté aux prétentions d'autrui. Or ce rôle eût été particulièrement antipathique à Émilie, et elle ne l'eût pas accepté volontiers.

Comme elle raisonnait d'une façon très-positive, elle n'éprouva aucun dépit en constatant que Robert s'occupait un peu de Pauline; elle était fort au-dessus des sentiments frivoles et envieux. Émilie voulait trouver un mari riche, et ne perdait pas son temps à s'occuper des *oiseaux de passage*: c'est ainsi qu'elle désignait tous les jeunes gens étrangers à la ville qu'elle habitait. Elle eut même la générosité d'être satisfaite que Robert voulût bien accorder quelque attention à « cette enfant, qui n'était pas même belle, et n'avait que des joues roses, des yeux bleus, des cheveux blonds! »

(*La suite au prochain numero.*)

EMMELINE RAYMOND.

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *Bec-figue.*



Je suis, chère lectrice,
Souvent original;
Avec esprit et malice,
Je dis le bien et le mal;
De nos théâtres je critique,
Les décors et les acteurs;
Je commente la politique,
Et sers de refuge aux auteurs;
Quoique petit,
Mon nom vous donne:
Ce qui succède à la nuit,
Une joyeuse et fort vive personne.
Un métal qu'ici-bas on aimera toujours;
Un sel chimique;
Trois cent soixante-cinq jours;
Une ville d'Afrique;
Un pronom;
Une conjonction;
Une note de musique.

Adrien MOISY.



N° 20,130, Valladolid. Merci mille fois pour la lettre, recette, envoi, etc. Je ferai examiner par nos dessinateurs l'ouvrage, qui me paraît joli, et qui m'est inconnu, et j'en publierai probablement des échantillons; si cela ne semble pas trop indiscret à notre bienveillante abonnée, je lui demanderai de m'envoyer un échantillon plus grand.

Thorigny, Manche. Il n'existe pas d'autre procédé que celui indiqué bien souvent: calquer les dessins, les piquer avec une aiguille, les poser sur l'étoffe, passer sur les contours piqués une poudre de couleur, enlever le papier, fixer les contours avec un crayon de couleur, — ou bien employer une feuille de papier à décalquer, la poser sur l'étoffe, le dessin sur la feuille, et tracer tous les contours en appuyant assez fortement avec un crayon pas trop fin. — *N° 61,459, Gard.* A reçu les numéros, recevra des patrons pour toilettes de petit garçon; en a reçu dans l'année 1863. — *Is-sur-Till.* On recevra des gravures pour toilettes de mariée. Impossible d'expliquer ces toilettes à cette place sans dessins. On recevra aussi des objets de lingerie. Hélas! Il m'est tout à fait impossible de publier *tout* à la fois. — *N° 10,604, Mme de la H..... Morbihan.* Les deux volants de la jupe formant *tablier* doivent remonter sur le corsage décolleté en y figurant des bretelles, et garnir le corsage par derrière; très-étroits à la taille, ils s'élargiraient graduellement vers les épaules et pour le dos. — *N° 12,368, Doubs.* Cela se blanchit comme tous les autres objets de lingerie. Le dessin, étant en relief, ne court pas le risque de s'aplatir. Pour tous patrons en dehors de ceux publiés par le journal, s'adresser à Mlle Florin, rue du Faubourg-Saint-Jacques, 35. — *Lamothe F..... Charente.* Il me serait impossible d'indiquer le prix de ces objets, il faudrait aller le demander, et mon temps suffit difficilement à mes travaux. S'adresser à M. Simart, rue Rambuteau, 64, pour l'envoi des matériaux d'ouvrages en laines, ou broderies; nous n'aurions pas assez de place pour toutes ces indications, et j'ai été au-devant de ces petites difficultés, en publiant, il y a quelque temps, le prix des différentes espèces de laine; comme nous indiquons les quantités, il est facile de faire soi-même un calcul, qu'il nous serait impossible de renouveler à chaque explication. Le port de six photographies réunies serait, je crois, de 50 centimes. Merci bien sincèrement pour l'intérêt qui m'est témoigné.

AVIS. — Nous prévenons nos abonnées qu'une gravure coloriée, *de mariée*, paraîtra dans le n° 10. — Une gravure noire, *de mariée*, paraîtra dans le courant de mars.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS



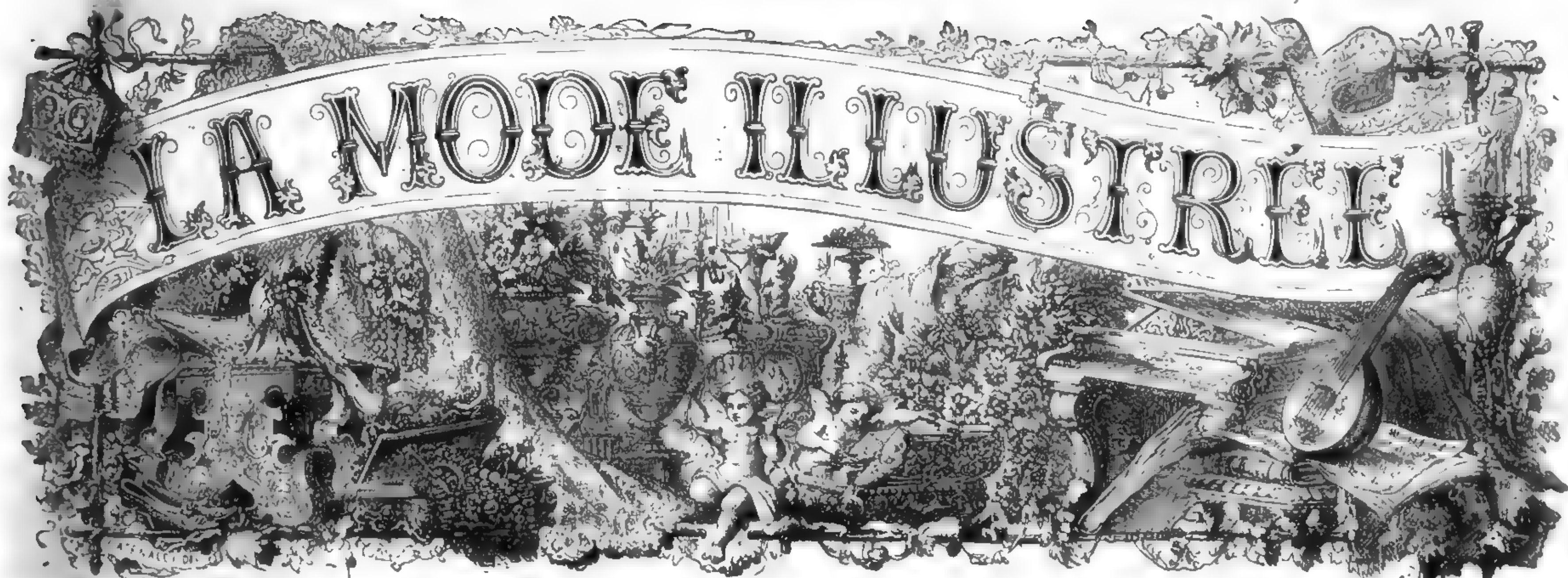


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Moins un mortel a de désirs, moins il a de besoins.

Digitized by Google

N° 10. CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 6 mars 1864.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 80 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, **50 centimes.** AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 18 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

Veste en cachemire blanc,

VUE PAR DEVANT ET PAR DERRIÈRE.

Encore et toujours des vestes! Le modèle que nous publions aujourd'hui est fait en cachemire blanc, doublé de florence blanc et richement brodé en soutache noire; courte, arrondie par devant, entr'ouverte sur une chemisette de nansouk, la veste est à basque par derrière; les manches, assez étroites, sont en deux parties: celle de dessous est découpée en dents bordées avec un assez large lacet en soie noire; chaque dent est fixée sur la partie de dessous par un bouton blanc et noir, en passementerie; les coutures du dos et le contour de la veste sont garnis avec un lacet noir, en soie.

Dessin en application pour rideaux.

On exécute ce dessin avec des applications de mousseline claire sur du tulle grec; il servira non-seulement pour grands et petits rideaux de fenêtre, pour *toilette duchesse*, mais aussi pour couvre-pieds, doublé en percaline ou taffetas rose, bleu ou jaune, selon l'ameublement de la chambre à coucher. On prolonge l'encadrement selon la dimension de l'objet que l'on exécute; on répète le semé sur toute l'étendue de cet objet.

Portefeuille

POUR CARTES DE VISITES.

On trouve chez M. Simart, rue Rambuteau, 66, le tulle grec à mailles rondes, ainsi que tous les matériaux nécessaires pour exécuter les travaux que nous publions.

MATÉRIAUX : Moire antique vert clair; perles *rubis* en forme d'olives; perles n° 5, noires, acier, bleuté d'acier, d'argent; petits coquillages de diverses formes; chenille fine, nuance rubis et verte de diverses nuances; soie de cordonnet, nuance rubis.

Ce portefeuille est destiné à rester au logis; on le suspend à la muraille, et il con-

VESTE EN CACHEMIRE BLANC.

Digitized by Google





tient les cartes de visite que l'on veut conserver, soit pour ne point perdre les adresses qui y sont placées, soit pour ne point oublier quelque devoir social. On peut aussi couper ce portefeuille beaucoup plus grand et y placer les lettres, invitations, etc.

On coupe en moire, ou velours, ou taffetas, le fond sur lequel repose le portefeuille proprement dit; les rayures, qui divisent le fond en plusieurs zones, sont exécutées avec des perles, en commençant avec des perles noires (bord extérieur); après celles-ci, et pour chaque rayure, viennent les perles d'acier bleuté, — puis les perles d'acier, — puis les perles d'argent; chaque rayure est ainsi nuancée, et parcourt les tons qui vont du noir au blanc; on exécute ensuite les petites branches avec les perles nuance rubis, en forme de petites olives. On borde les contours extérieurs de ce fond avec de la chenille nuance rubis, fixée de distance en distance par des perles d'acier; il sera peut-être plus commode de poser cette chenille seulement après que l'on aura tendu le fond sur un morceau de carton, doublé de soie ou de percaline.

Le portefeuille proprement dit est coupé en même étoffe que le fond; on le couvre avec de petits coquillages de toute espèce et de toute forme, disposés aussi inégalement, aussi capricieusement que possible. Pour fixer ces coquillages, on préparera une épaisse dissolution de gomme arabique; on s'en servira aussi pour coller de petits bouts de chenille verte imitant la mousse, et placés de tous côtés entre les coquillages. On encadre ce portefeuille, comme le fond, avec de la chenille *rubis* et des perles d'acier, puis on le coud avec de la soie rubis sur le fond, en le fixant *tout près* sur le bord inférieur, et faisant au contraire, sur les côtés transversaux, des points qui deviennent graduellement plus longs en se rapprochant du bord supérieur, afin de permettre au portefeuille de demeurer entr'ouvert; on revient une seconde fois sur ces points, en les croisant. Afin de faciliter et de régulariser le travail, il faudra percer à l'avance et à distances régulières le fond et le portefeuille, à toutes les places où l'aiguille devra passer pour exécuter les points croisés. On pose une bouclette en perles pour suspendre le portefeuille; on peut substituer à la moire du papier canevas blanc.

PORTEFEUILLE POUR CARTES DE VISITE.

Entre-deux au crochet

POUR LINGERIE D'ENFANTS.

On choisira du fil de lin ou du fil d'Alsace, plus ou moins fin, selon l'usage auquel on destine cet entre-deux.

Avant d'entreprendre son explication, nous donnerons quelques détails sur l'un des termes qui y figurent : *une grande maille simple* diffère en ceci de la *maille simple* ordinaire : avant de passer la seconde bouclette dans la première (celle pour laquelle on a piqué le crochet dans une maille), au travers de laquelle on a passé le brin, on fait une maille en l'air, puis on termine la maille comme d'habitude, en s'y reprenant à trois fois pour passer le brin. On fait une chaînette de 37 mailles, on travaille en allant et revenant.

1er *tour.* — Une bride dans la 7e maille (les 6 dernières mailles de la chaînette formant ainsi une bouclette); — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles de la chaînette; — une maille simple *; — * 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe mailles; — une maille simple dans la maille suivante. Recommencez trois fois depuis*; — 2 mailles en l'air, — une bride dans la dernière maille.

2e *tour.* — 8 mailles en l'air, — 1

COIN DE MOUCHOIR.

ENTRE-DEUX AU CROCHET.

TRAVAIL A JOURS SUR TOILE.

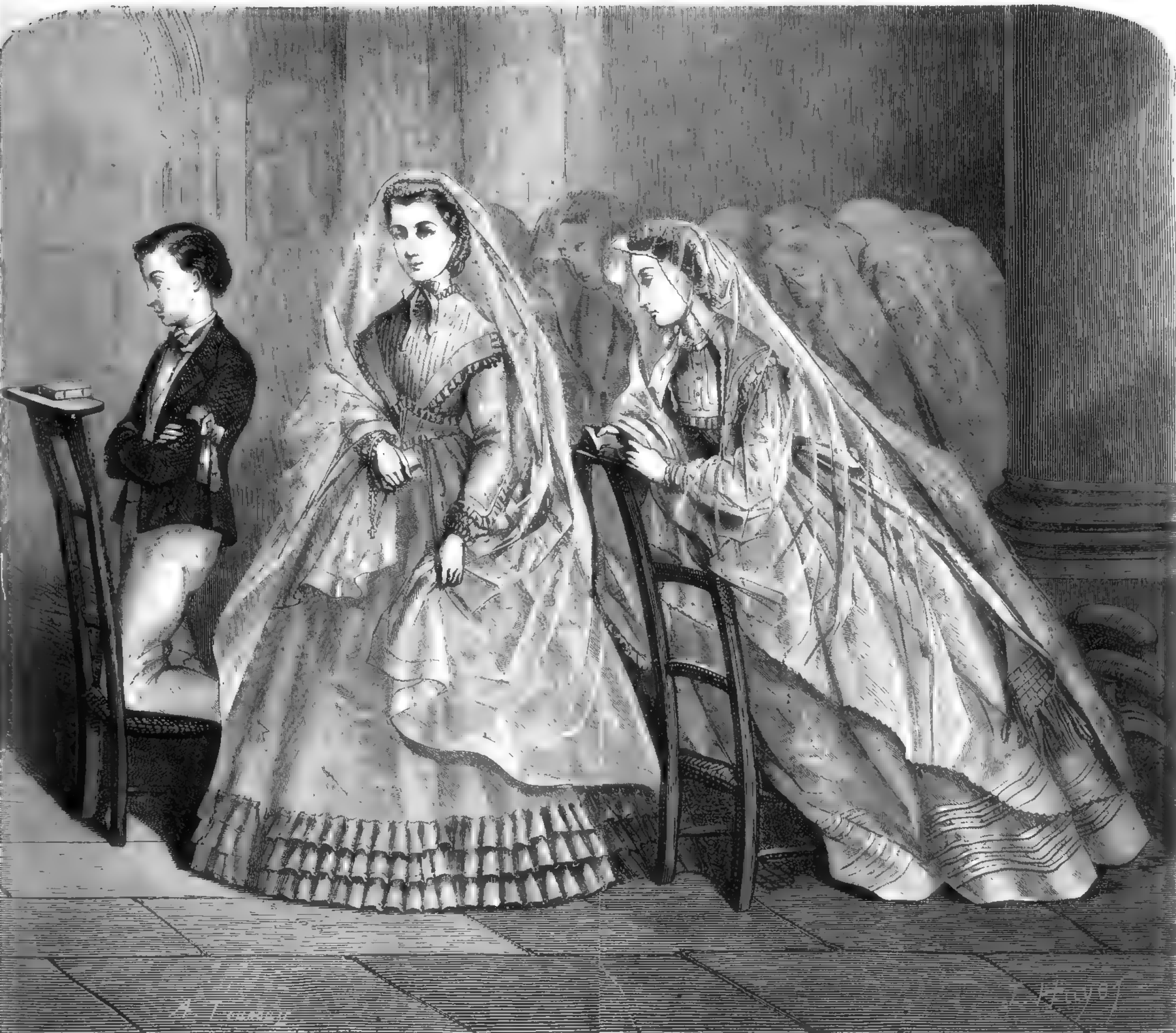
Google

maille simple dans la bride, — 5 mailles en l'air, — 1 maille simple posée à cheval dans le milieu des 5 mailles en l'air du tour précédent, — 5 mailles en l'air, — une grande maille simple, toujours posée à cheval au milieu des 5 mailles en l'air suivantes du tour précédent; — une maille en l'air, — une grande maille simple sur le même feston de 5 mailles en l'air du tour précédent, sur lequel on a déjà placé la précédente grande maille simple; — une maille en l'air, — une grande maille simple sur le feston suivant, — une maille en l'air, — une grande maille simple sur le même feston, — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le feston suivant, — 5 mailles en l'air, — une maille sur la bride du tour précédent, — 6 mailles en l'air.

3e *tour.* — Une bride dans la dernière maille simple du tour précédent, de telle sorte que cette bride soit placée exactement au-dessus de la bride du 1er tour, et que les 6 mailles en l'air forment une sorte de bouclette; — 2 mailles en l'air, — une maille simple sur le feston du tour précédent, composé de 5 mailles en l'air; — 5 mailles en l'air, — une grande maille simple sur le feston suivant, — une maille en l'air, — une grande maille simple sur le même feston; — puis, une maille en l'air, et, sur chacune des 3 mailles en l'air placées chacune entre les grandes mailles simples du tour précédent, on fait une grande maille simple et une maille en l'air; — une maille en l'air, — une grande maille simple sur le feston suivant, — une maille en l'air, — une grande maille simple sur le même feston (on a fait, par conséquent, 7 grandes mailles simples de suite, et une maille en l'air entre chaque grande maille simple); — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le feston suivant, — 2 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la 2e des 8 mailles en l'air du tour précédent, de telle sorte que 6 de ces 8 mailles forment une bouclette; — 8 mailles en l'air.

4e *tour.* — Une maille simple, à cheval sur la maille dans laquelle on a fait une maille-chaînette; — 5 mailles en l'air, — une grande maille simple *à cheval* sur le feston du tour précédent, composé de 5 mailles en l'air; — une maille en l'air, — une grande maille simple sur le même feston, — une maille en l'air; — sur chacune des 6 mailles en l'air du tour précédent, placées entre les grandes mailles simples, on fait une grande maille simple, et, entre chacune de ces grandes mailles simples, on fait une maille en l'air; — une maille en l'air, — une grande maille simple sur le feston suivant; — une maille en l'air, — une grande maille simple sur le même feston. — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur la bride du tour précédent. — 6 mailles en l'air.

5e *tour.* — Une bride dans la dernière maille simple du tour précédent, — 2 mailles en l'air, — une maille simple sur le feston suivant, — 5 mailles en l'air, — 7 grandes mailles simples séparées chacune par une maille en l'air, sur les 7 mailles en l'air du tour précédent séparant les grandes mailles simples, de telle sorte qu'au commencement et à la fin on laisse 2 grandes mailles simples du tour précédent, — 5 mailles simples; — une maille simple sur le dernier feston, — 2 mailles en l'air, — une maille-chaînette sur la 2e des 8 mailles en l'air du tour précédent, — 8 mailles en l'air.



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Jeune communiant. Pantalon blanc; veste-paletot en drap noir; gilet blanc en piqué. Cravate blanche en taffetas ou mousseline.

Jeune communiante. Robe en mousseline blanche, garnie avec trois volants tuyautés, avec corsage montant, plissé; ceinture à bretelles, en taffetas blanc, avec longs pans, retombant par derrière; bonnet en tulle, garni de ruches; grand voile de mousseline blanche, simplement ourlé.

Deuxième costume de communiante. Robe en mousseline blanche, ornée de plis étroits; corsage plat, *à la Vierge*, avec pèlerine carrée, ornée de plis; ceinture de taffetas blanc, nouée par derrière, et terminée par une frange de soie; bonnet en mousseline; grand voile de mousseline, festonné tout autour. Manches demi-larges ajustées au poignet et garnies à cette place avec une bande de mousseline festonnée.

6e *tour.* — Une maille simple posée *à cheval* sur la maille-chaînette du tour précédent, — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le plus proche feston du tour précédent, — 5 mailles en l'air, — 4 grandes mailles simples (chacune séparée par une maille en l'air) placées sur les 4 mailles en l'air du milieu, séparant, dans le tour précédent, les grandes mailles simples en passant, au commencement et à la fin, deux de ces grandes mailles simples; — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le plus proche feston, — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur la bride du tour précédent, — 6 mailles en l'air.

7e *tour.* — Une bride dans la dernière maille simple du tour précédent, — 2 mailles en l'air, — une maille simple sur le plus proche feston, — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le feston suivant, — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur la maille en l'air isolée du milieu, placée entre deux grandes mailles simples; — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le feston suivant, — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le feston suivant, — 2 mailles en l'air, — une maille-chaînette sur la 2e des 8 mailles en l'air du tour précédent, — 8 mailles en l'air.

On répète sans cesse depuis le 2e tour inclusivement.

Digitized by Google

Travail à jours sur toile.

Ce travail servira comme entre-deux pour jupons, pantalons, camisoles, etc.; exécuté sur de la toile fine, on pourra l'employer pour nappes de toilette et autres objets du même genre.

On prépare la toile en tirant des fils en longueur et en largeur; ce travail préliminaire doit être fait avec une grande précision, et l'on doit laisser dans la toile un nombre de fils tout à fait pareil à celui des fils que l'on enlève, afin de former des carreaux alternativement *mats* et *vides*, séparés par des fils, ainsi qu'on peut le voir sur la droite du dessin; à cette place le travail est seulement préparé. Sur chaque carreau épais (ou *mat*), on brode, avec du coton blanc, un pois, entouré au point de cordonnet, avec de la fine soie noire; dans les carreaux vides on exécute, avec du fil blanc, une sorte de croix; pour cela, on entoure avec le brin de fil la moitié des fils qui séparent les carreaux, puis la moitié des fils qui se trouvent près du carreau vide; là on exécute un point de feston, on enlace avec le brin la bouclette que l'on vient de former, et l'on répète ce procédé pour les autres fils entourant le carreau, en consultant les indications données par le dessin. Le brin doit être solidement fixé, puis coupé et rattaché pour le carreau suivant.

Ce travail doit être exécuté sur des bandes de toile; on le rattache par un feston, exécuté sur un cordon fin que l'on a cousu sur les bords de la bande.

Coin de mouchoir.

L'ourlet est découpé sous les sinuosités marquées par les pois blancs; le semé se continue sur cet ourlet, et se compose de petites branches exécutées au plumetis. Le mouchoir peut rester sans garniture ou bien être bordé, soit avec une dentelle de Valenciennes, soit avec un volant de batiste festonné, portant l'une des fleurettes du mouchoir dans chaque dent de feston.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Toilette de mariée. Robe en poult de soie antique blanc; la jupe forme une queue par derrière; elle est garnie, de distance en distance, avec de grandes arabesques en passementerie blanche, terminées par une frange en chenille blanche. Ces arabesques se répètent sur les manches longues, où elles forment des revers et des épaulettes. Le corsage, montant, est rond et bordé avec une cordelière en soie blanche, terminée par des glands de chenille; les deux bouts de la cordelière sont réunis, de distance en distance, par de petites rosaces en passementerie. Grand voile en tulle blanc, posé derrière le diadème-pouff de fleurs d'oranger; un bouquet pareil avec petite *traîne*, placé sur le devant du corsage.

Robe en taffetas violet. Jupe très-longue, sans garniture; pardessus un peu cintré, pareil à la robe, orné d'agrafes en passementerie violette. Chapeau en tulle blanc, avec brides de reps blanc; à l'intérieur fleurs en velours orange; sur la passe plumes blanches. Col en batiste, avec application de dentelle de Valenciennes; sous-manches étroites, à poignet, avec manchette rabattue en batiste, ornée d'applications en dentelle de Valenciennes.

MODES.

On ne voit pas encore, dans la mode, les changements qu'apporte chaque saison nouvelle; les magasins les plus pressés se bornent à exposer dans leurs vitrines les étoffes et les confections qui y figuraient durant l'été dernier; ce n'est guère que vers les derniers jours du mois de mars qu'apparaît la nouveauté proprement dite.

En attendant que le temps ait « laissé son manteau de vent, de froidure et de pluie, » on amalgame les toilettes d'hiver avec celles plus gaies et plus légères de l'été dernier. Pour les réunions du soir, les jeunes filles reprennent les jupes de soie aux couleurs claires, et les portent avec des corselets en taffetas uni; cette dernière mode propagera pour l'été prochain la combinaison suivante. On sait que l'on n'a pas encore résolu le problème de faire les corsages des robes de mousseline, de gaze, de soie, d'organdi, à la fois gracieux et commodes à porter. Ces corsages, entièrement plats et tendus, se déchiraient s'ils n'étaient pas doublés, et devenaient très-chauds si on les doublait entièrement; d'un autre côté les corsages froncés épaississent la taille, et peuvent convenir seulement aux femmes très-frêles. On fera des corsages d'été en deux parties: la partie supérieure, non doublée, sera entièrement disposée en plis tout plats; la partie inférieure, en forme de corselet, sera doublée et se fermera avec des boutons. Cette mode conviendra également aux robes de barége, de grenadine, en un mot à tous les tissus légers.

J'ai vu préparer une jolie robe pour enfant de dix-huit mois; elle était faite en nansouk blanc. La jupe avait plusieurs petits plis, en dessous desquels se trouvait une bande ayant 8 centimètres de hauteur, composée d'entre-deux en dentelle et d'entre-deux brodés, disposés alternativement et posés en biais; une étroite garniture en nansouk brodée et festonnée encadrait de chaque côté cette large bande. Le corsage n'était, à vrai dire, qu'une large brassière; il était coupé en ligne droite comme une large ceinture, couvrant l'enfant depuis la taille jusque sous les bras; les manches, courtes, formaient l'épaulette; corsage et manches se composaient d'entre-deux en dentelle et d'entre-deux brodés, disposés en biais et formant *éventail* sur le devant du corsage fermé par derrière. On pourrait diminuer l'élégance et, par conséquent, la dépense de cette toilette en substituant aux entre-deux en dentelle des bandes unies en nansouk. La même robe pourrait être exécutée en étoffe de *fantaisie* ou de soie; dans ce cas, on substituerait aux entre-deux de dentelle des rubans étroits en velours noir; les entre-deux brodés seraient représentés par l'étoffe même de la robe, sur laquelle on exécuterait, par rayures en biais, un léger dessin en soutache.

Les étoffes ne varient guère comme *disposition:* ce sont toujours des rayures ou de petits carreaux formés par des filets. Il est surprenant que l'on n'ait pas encore songé à reprendre une charmante étoffe, qui florissait dans mon enfance, et s'appelait alors *mousseline de laine:* c'était un tissu léger, uni, ou bien à dessins, qui composait des toilettes à la fois simples, jolies et peu coûteuses; si le nom en paraît trop connu et un peu vieilli, il serait si facile de trouver une désignation nouvelle! On l'appellerait *japonaise* ou *mexicaine*, et l'on aurait ainsi une véritable *nouveauté*, absolument inconnue à la génération actuelle.

Les ornements et garnitures de couleur vive, sur robes de nuances négatives, sont généralement adoptées pour les toilettes d'enfants, de jeunes filles et de jeunes femmes; toutes les nuances grises, écrues, *Havane*, se garnissent avec des ruches ou des *pattes*, ou des arabesques en taffetas bleu, ou gros bleu, vert ou violet. Les franges de chenille ou de soie sont toujours à la mode pour les garnitures de robes et de pardessus; on les pose bien souvent sur le bord inférieur d'un corsage, et elles forment ainsi une sorte de petite basque circulaire.

Les étoffes épaisses en soie blanche composent toujours la majorité des toilettes de mariées. La minorité revient parfois aux robes de tulle, pour cette circonstance; mais ce tulle de soie posé sur une robe de taffetas est à riches dessins, composé de fleurs et de feuillage ou de carreaux; dans ce cas le voile, très-long, très-large, est fait en tulle pareil à celui de la robe, ourlé et garni avec une frange *crêpée* en soie blanche. On place parfois le voile droit sur la tête en rejetant en arrière le bord de devant, qui se trouve ainsi replié sur lui-même. Pour ces robes de tulle, le corsage se compose d'une sorte de veste en tulle, que l'on met sur le corsage montant, fait en taffetas blanc. Pour les robes de moire antique blanche, ou de reps blanc, ou de poult de soie, le corsage montant est fait avec de petites basques, et rappelle, sur des proportions infiniment amoindries, les *casaquins* de nos arrière-grand'mères; les manches sont fort étroites et laissent seulement passer la main; elles s'évasent vers le coude, et plus encore vers l'entournure.

E. R.

CHRONIQUE DU MOIS.

Il est bien difficile de s'occuper du monde et de ses plaisirs, à une époque où le monde ne doit plus s'occuper de plaisirs. Ce mois, si nous consultons la date inscrite sur l'almanach, est tout entier consacré à la pénitence; mais les Parisiennes connaissent et pratiquent le grand art de la conciliation: la matinée est employée à aller entendre de beaux sermons; il faut se trouver à ces réunions, car on ne saurait se dispenser de s'y faire voir; on y porte de si jolies toilettes! Le velours *carmélite*, ou violet, ou noir, ou gris, est charmant lorsqu'on porte le pardessus pareil à la robe. Dans la matinée, on se rend à quelques concerts avec la même toilette, mais en changeant de chapeau; celui-ci est bleu, rose, blanc, ou lilas, de nuance claire enfin, car il faut bien indiquer la différence qui existe entre le devoir accompli, représenté par le chapeau foncé, et le plaisir austère de la musique, formulé par l'alliance de la robe sévère avec le chapeau léger. Le soir on ne va pas au bal, non, certes!.... quelle horreur!..... en carême!..... mais on se rend à de petites soirées de deux ou trois cents personnes; on se décollette naturellement, car on ne sait pas, ou plutôt on sait, ce qui peut arriver: la soirée commencée par un concert se termine par la danse. Mais on n'a pas péché d'intention; on a été invitée à une soirée musicale, et si l'on danse, au moins n'y a-t-il pas eu préméditation, la preuve irréfutable se trouve dans la toilette même que l'on a faite: on a mis une belle robe, garnie de superbes dentelles; or chacun sait que c'est là une toilette *maigre;* la robe de tulle représente, en carême, l'impénitence finale.

Ceci est vrai, bien entendu, seulement en ce qui concerne un certain groupe de femmes essentiellement mondaines, toujours empressées de se faire voir, et saisissant toutes les occasions qui les autorisent à montrer des toilettes nouvelles. A Paris, comme ailleurs, la grande majorité des femmes ne porte pas jusqu'à l'inconséquence la plus extrême le fanatisme de la parure; mais enfin ce fanatisme est l'un des traits principaux de ce petit nombre de personnes composant le *monde*, c'est-à-dire essayant d'attirer l'attention en toutes circonstances, et de faire parler, à la fois, de ses bals costumés et de ses robes de sermon.

Plusieurs bals costumés ont été donnés pendant les derniers jours du carnaval; il n'y a rien à en dire que l'on ne sache déjà, car ils ont été la répétition, plus ou moins exacte, de tous les bals de ce genre qui se donnent chaque année. Il y a cependant une différence à noter: il y avait autrefois des déguisements amusants à voir, amusants à raconter, pour lesquels on faisait plus de frais d'imagination et d'esprit que de dépense de pièces d'or; les contemporains de cette époque déjà éloignée me racontent quelques-uns de ces déguisements, et je les trouve bien spirituels; il y avait alors des rivalités de verve, de gaieté fine..... aujourd'hui il y a seulement assaut de dépense et de richesse. Tout est dit lorsqu'on s'est répété les détails suivants: Au bal donné par M. le ministre des affaires étrangères, M. le duc de M..... portait un costume qui coûtait trois mille francs sans les pierreries dont il était orné....; Mme de P..... avait sur elle une fortune considérable, en comptant seulement les diamants de son costume persan.

Le complément de ces costumes devrait être la note du costumier et une évaluation des bijoux attachés sur le costume même; on saurait ainsi, et tout de suite, à quoi s'en tenir; on pourrait décerner immédiatement la palme à laquelle il y a tant d'aspirants et d'aspirantes, et s'incliner devant le déguisement le plus coûteux.

La réception de M. de Carné à l'Académie française a été l'un des événements de ce mois. Les années s'écoulent, les bouleversements se succèdent, les modes changent; mais il est en France un goût immuable qui ne peut être détruit ni même ébranlé: c'est celui des beaux discours. Voyez les conférences religieuses, les conférences littéraires de la rue de la Paix, les conférences du dimanche faites dans la salle Barthélemy au profit des Polonais, par M. Saint-Marc Girardin; ce n'est pas seulement la religion, la littérature, les sympathies pour une nation héroïque et malheureuse, qui attirent de si nombreux auditoires: c'est surtout le plaisir intellectuel que cause une parole inspirée, ingénieuse ou éloquente. Comme toujours, il y a eu, pour entendre M. de Carné et M. Viennet, beaucoup d'appelés et peu d'élus; plaignons les premiers, mais plaignons aussi les seconds, ou du moins ceux qui croyaient être parmi les seconds. Assister à une séance de l'Académie, c'est, bien souvent, se trouver enfermé dans un couloir sombre et étroit, c'est entendre les orateurs grâce à une *chaîne* complaisante formée par des voisins qui se transmettent l'un à l'autre le *mot* saillant, le *trait* final couvert d'applaudissements.

Ce n'est pas seulement au figuré que les académiciens sont immortels..... Dieu merci! Il y a parmi ces hommes illustres des exemples de longévité qui justifient les théories de M. Flourens, et le discours prononcé par M. Viennet nous prouve que le nombre des années n'enlève rien à la vivacité de l'esprit, à la finesse, à la grâce du langage. Mais, pour obtenir le précieux privilége d'une jeunesse, sinon éternelle, du moins prolongée audelà de toutes les limites connues, peut-être faut-il être académicien. On serait fondé à le croire en prenant connaissance de la réponse faite par M. Viennet au récipiendaire. Certes le nouveau-venu s'est montré moins jeune que son *ancien*, et malheureusement cette remarque pourrait être juste, même en dehors de l'Académie: les patriarches de la littérature conservent seuls, aujourd'hui, la foi, l'enthousiasme, la passion, toutes les qualités et tous les défauts qui semblent inhérents à la jeunesse. Quant à leurs successeurs,

Venus trop tard dans un monde trop vieux,

que sont-ils devenus pour la plupart? de pâles copies, des épreuves à demi effacées, ou bien encore de ces *réalistes*, qui outragent la création et la nature humaine, en prenant pour unique but de leurs études la laideur et la vulgarité.

Quant à la cérémonie païenne de la promenade du bœuf gras, elle a eu lieu par une température sibérienne. Cette année, la victime était accompagnée par Flore et les Zéphyrs. Il ne faut pas confondre ces derniers avec la troupe africaine désignée par ce surnom léger; non, c'était Flore, la déesse de l'horticulture; c'étaient bien aussi les Zéphyrs ailés, qui viennent agiter doucement les fleurs qu'elle fait naître. Affreux anachronisme! Flore grelottait sous la neige, les Zéphyrs étaient gelés par le terrible septentrion, et les palais visités par ces divinités morfondues avaient fait préparer des feux gigantesques pour réchauffer cet Olympe errant sous une bise glacée; on a eu l'aimable attention de servir du vin chaud à ces personnages mythologiques; mais Flore, à laquelle on laissait galamment le choix, a partout préféré un ou deux verres de bonne eau-de-vie de Cognac. Flore buvant un petit verre! Ah! non-seulement les dieux s'en vont, mais ils sont partis!

Nous vivons à une époque où il est bien difficile de

Digitized by Google



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56, Rue Jacob Paris

Reproduction Interdite

Mode Illustrée 186[illegible] N° [illegible]

Digitized by Google

Digitized by Google

discerner et d'indiquer d'une façon à peu près exacte de quel côté se trouvent, en matière théâtrale, les préférences du public; chacun a la conscience, plus ou moins définie, des tendances qu'il repousse; mais, mis en demeure de se prononcer sur l'œuvre qui rallierait ses suffrages, nul ne pourrait, je crois, indiquer bien clairement le genre qui obtiendrait son approbation. Depuis la mort de Scribe, on s'est montré parfois justement, parfois aussi injustement sévère pour ses œuvres; on lui a reproché l'excès des incidents, l'abus des expédients, l'accumulation des intrigues; on lui a même reproché son *savoir-faire*. Quant au théâtre contemporain, que ne lui reproche-t-on pas!... et avec raison... On demande à grands cris des études de caractères, une littérature qui ne soit pas malsaine, l'abandon des procédés usés. Gardez-vous cependant de prendre la critique au mot! Gardez-vous de vous conformer au programme qu'elle vous trace avec beaucoup de complaisance, tant qu'elle n'espère pas le voir accomplir; la critique actuelle rappelle un peu ces fées *grognons*, qui imposent à ceux qu'elles persécutent, sous prétexte de les protéger, des tâches impossibles à remplir; si on en vient à bout cependant, la fée se hâte de démontrer qu'elle a changé d'avis, ou bien qu'elle a été mal comprise, et elle trouve une foule d'arguments pour prouver exactement le contraire de ce qu'elle avait soutenu.

Ainsi le théâtre du Vaudeville, après avoir représenté une œuvre révoltante, dont le dégoût du public a fait assez promptement justice, s'est jeté dans une voie opposée; il a pris une pièce empruntée à un roman de M. Ulbach, *Monsieur et Madame Fernel;* ce roman a obtenu promptement un succès très-considérable; l'auteur y a trouvé les éléments d'une comédie contenant une sérieuse étude de caractères, une analyse fine, exacte, *féminine*, et, pour ce sujet, cette dernière désignation contient un grand éloge. *Monsieur et Madame Fernel* nous apportaient une action dramatique se passant tout entière dans l'âme de ses personnages, absolument dépourvue de tous les *trucs* scéniques dont on a tant abusé; un caractère féminin arrivant à la poésie à force d'honnêteté et de simplicité, doué enfin de toutes les qualités dont la critique pleure quotidiennement l'absence. Cette critique a dû être satisfaite, enfin! Point du tout, la fée Grognon ne peut ainsi manquer à son caractère; elle a rendu justice aux efforts, au talent de l'auteur; mais elle l'a engagé à s'abstenir de toute tentative nouvelle. Jusqu'ici le public n'a point donné raison à la critique, puisque *Monsieur et Madame Fernel* occupent toujours l'affiche. Je n'ai point qualité pour donner mon avis, je ne suis qu'une infime fraction de cette partie du public qui se laisse aller tout simplement à ses impressions, et ne se démontre pas à l'avance qu'il a tort d'être ému et charmé, ou bien qu'il aurait tort de n'être point transporté..... Mais il me semble que la réaction tentée par M. Ulbach ne peut être que favorable à l'art dramatique, et qu'elle aurait tout au moins pour résultat plus ou moins immédiat de conjurer l'apparition des *diables* de toutes nuances.

EMMELINE RAYMOND.

NOUVELLE

LES RÊVES DANGEREUX.

Suite.

Après avoir parcouru la campagne pendant deux heures, les voitures s'arrêtèrent dans le joli village de M***, devant l'auberge du *Lion couronné*, qui était renommée par tout le pays pour l'excellence des collations que l'on y faisait.

On rencontre parfois, dans les villages les plus ignorés, des hôtelleries qui ne payent pas de mine, mais qui réservent aux voyageurs les surprises les plus délicieuses. L'innocence proverbiale de la vie des champs a préservé ces aubergistes primitifs de la science perfide qui distingue leurs confrères des grandes villes; ils ignorent cette affreuse chimie qui enseigne à donner l'apparence du café à un liquide quelconque, et qui renouvelant, et même perfectionnant chaque jour le miracle des noces de Cana, transforme l'eau non-seulement en vin, mais en lait, en crème, en bouillon, selon les besoins du moment; ces hôteliers naïfs se bornent à servir les substances alimentaires qu'on leur demande, telles que la nature les produit, et leur simplicité va même jusqu'à se préoccuper de la bonne qualité de ces substances.

Toute la compagnie descendit donc à cette auberge du *Lion couronné*, et se réunit dans une grande salle, meublée de longues et vieilles tables en bois de chêne sculpté, autour desquelles se dessinait un cercle hospitalier d'escabeaux de même provenance; une grande horloge à chaînes contenant des poids volumineux ornait l'un des panneaux de la salle; à chaque quart d'heure, un oiseau se montrait devant la boîte, et prononçait les deux syllabes qui donnent à ces horloges le nom sous lequel elles sont connues. Lorsque ce bel oiseau, peint des couleurs les plus vives, avait prononcé d'un ton malicieux ces deux syllabes, lorsqu'il avait jeté aux oreilles des assistants les mots classiques: *Cou-cou*, il rentrait avec empressement dans la boîte qui lui servait de résidence. L'hôtelier du *Lion couronné* n'était pas peu fier de ce curieux spécimen de l'industrie locale. Un poêle immense en faïence verte vernissée répandait une douce chaleur; des nappes d'une blancheur irréprochable couvrirent les tables, et bientôt apparut un succulent goûter, qui, il faut le reconnaître, avait été commandé à l'avance: des gâteaux, du laitage, des compotes, du chocolat, furent disposés sur la table; le beurre frais, ce beurre si renommé qui composait l'un des plus beaux fleurons de la *Couronne*, était disposé en coquilles légères sur deux assiettes à grandes fleurs rouges, et tout le monde s'assit joyeusement autour de la table qui offrait cette simple mais appétissante collation.

Madame Debray avait pris Pauline sous son égide; elle la fit asseoir près d'elle. Robert vint se placer à la gauche de la jeune fille. Étourdie par la rapidité de la course, par la gaieté des propos échangés, par la nouveauté de sa situation, Pauline agissait par instinct, sans se rendre un compte bien exact de tous les incidents de cette journée. Quelques-unes de nos lectrices penseront peut-être que Pauline devait être un peu niaise, et s'expliqueront difficilement qu'elle fût émue par des événements si puérils. Mais il ne faut pas oublier qu'elle n'avait jamais quitté sa mère, pas même pour faire une promenade; que cette protection tendre, ingénieuse, active, lui faisait défaut pour la première fois, qu'elle craignait de commettre une infraction aux règles du savoir-vivre, qu'en un mot elle se trouvait isolée, malgré les soins dont elle était l'objet, et même un peu effrayée de ces soins, surtout lorsqu'elle les recevait de son jeune voisin.

Le conseiller ne tarda pas à déclarer que le chocolat était sans doute digne de sa réputation, c'est-à-dire excellent, mais que *nulle influence*, et il regarda sa femme d'un air déterminé, ne le déciderait à se remettre en route, à affronter la bise et les frimas, avant d'avoir goûté le vin du *Lion couronné*, dont la renommée avait pénétré jusqu'à lui.

Cette motion fut couverte d'applaudissements par toute la partie masculine de la société. Les femmes essayèrent une timide opposition, mais, convaincues d'avance de l'inutilité de leurs tentatives, elles agirent comme tous les grands politiques: elles se résignèrent à supporter ce qu'elles ne pouvaient empêcher.

Quelques bouteilles vénérables ne tardèrent pas à faire leur apparition; la gaieté devint plus turbulente, et, malgré ses préoccupations de toutes sortes, Pauline put remarquer que son jeune voisin remplissait assez souvent son verre, fait dont on devait forcément inférer qu'il le vidait assez souvent.

Il fallut cependant songer au retour; mais on ne voulut pas quitter la table sans porter encore quelques toasts. Robert s'inclina galamment vers Pauline, et levant son verre, il prononça ces paroles: « A notre avenir! »

« Oh! si l'avenir était le présent, » s'écria le conseiller en fredonnant un air populaire, malgré le regard courroucé que lui jetait sa femme:

Si l'avenir était le présent,
S'il n'était pas si éloigné
Le jour où, devant l'autel,
Un *oui* nous unira pour l'éternité!

Tout le monde rit de l'emphase comique avec laquelle le conseiller récita ce sentimental couplet, et l'on s'occupa de retrouver les fourrures et les manteaux, placés pêle-mêle dans l'un des coins de la salle. Pauline, cependant, était plus troublée que jamais, et son embarras s'accrut encore lorsqu'elle vit que Robert se vouait à la recherche de son voile; il fut enfin retrouvé; mais on fit en même temps d'autres découvertes moins agréables: un chat, qui appartenait sans doute à la secte d'Épicure, avait élu domicile sur le manchon de Mme Debray; un petit chien s'était pelotonné sur un boa, et ces deux sybarites cédèrent de fort mauvaise grâce ces fourrures auxquelles ils devaient quelques heureux moments.

Chacun rentra en possession des manteaux, chancelières, gants fourrés, palatines, manchons, chapeaux et voiles nécessaires pour affronter « les frimas, » selon la poétique expression de M. Debray. On s'installa dans les voitures, et l'on se remit en route au bruit des éclats de rire que se renvoyaient les différents équipages.

La nuit était magnifique, les étoiles scintillaient dans l'immensité du ciel, la lune versait sa clarté tranquille sur la terre uniformément tapissée de neige. Pauline jouissait pleinement de ce spectacle majestueux, lorsque Robert se mit à chanter un hymne humoristique adressé à la lune. Dans toute autre situation, Pauline eût accueilli avec mécontentement cette poésie irrévérencieuse, mais en ce moment elle était disposée à déverser sur toute chose une indulgence sans bornes, et la voix sonore, qui était répercutée par les échos de la campagne, eut même le pouvoir d'amener à ses yeux quelques larmes d'attendrissement.

« O mon Dieu! » soupirait le conseiller, « comme j'ai froid aux pieds! Si seulement nous arrivions bientôt! »

« O mon Dieu! » disait Pauline en elle-même, « si seulement nous n'arrivions jamais! » Elle aurait voulu voyager toujours, toujours ainsi traverser l'espace, voler sans fin sur cette surface douce et unie.

Mais tout finit ici-bas; à dix heures, toutes les voitures se trouvèrent réunies sur la place du Marché; chacun se sépara, mais Mme Debray voulut reconduire Pauline, et le conseiller donna le bras à sa femme, non sans soupirer, car son imagination avait déjà évoqué la séduisante image d'une robe de chambre bien ouatée, et d'un excellent fauteuil placé dans le voisinage d'un guéridon supportant un plateau, une théière, enfin tous les ustensiles nécessaires pour prendre commodément plusieurs tasses de thé. Robert offrit son bras à Pauline; elle n'osa pas le refuser, et posa doucement et légèrement son bras sur celui du jeune homme; jamais chose semblable ne lui était encore arrivée..... Le trajet fut assez silencieux; Pauline répondait à demi-voix et par monosyllabes aux questions qui lui étaient adressées par Robert, et celui-ci ne tarda pas à se taire.

On arriva bientôt à la maison du docteur, et Rine vint ouvrir la porte. Après avoir vivement remercié ses compagnons pour toutes les bontés qu'ils lui avaient témoignées, Pauline rentra enfin au logis. Tout en fermant la porte, Rine, oubliant la résolution de ne plus tutoyer la jeune fille « qui n'était plus une enfant, » lui adressa la parole un peu brusquement.

« Pourquoi donc ce monsieur te donnait-il le bras?

— Cela se fait ainsi dans le monde, » répondit Pauline d'un air important.

« Hé bien, le monde est un sot, » reprit Rine; « tu savais bien marcher toute seule quand tu étais petite, et il me semble que tu dois pouvoir te conduire toi-même mieux encore maintenant que tu es une grande personne; on doit conduire et soutenir les aveugles et les invalides; quant aux gens bien portants, ils n'ont pas besoin de secours. »

Pauline pensa que Rine n'entendait rien aux *usages du monde*, puis aussi qu'elle était disposée au dénigrement, par l'ennui de l'avoir attendue, et d'avoir veillé jusqu'à une heure indue; elle n'essaya donc pas de discuter avec la vieille servante; sa mère était venue à sa rencontre.

« Il est bien tard, mon enfant, » lui dit-elle en l'embrassant; « ton père, forcé de partir demain de fort bonne heure, s'est déjà couché; les enfants, après t'avoir attendue vainement et tristement, en ont fait autant; j'espère que ces parties de plaisir ne se renouvelleront plus.

— Oh! maman, nous nous sommes si bien amusés!

— Tant mieux.... mais ceux que tu as laissés ici ne se sont pas amusés, et ton père a été bien désappointé en voyant ta place vide au souper. Viens prendre un peu de thé, puis va retrouver ton lit bien vite; nous devons déjeuner de grand matin avant le départ de ton père. »

Le jour qui succède à un jour de plaisir paraît être réservé à une foule de petites expiations: on est fatigué, abattu, incapable de reprendre ses occupations; chacun des objets familiers qui nous entourent semble prendre une voix pour nous reprocher doucement d'avoir délaissé le foyer domestique, et pour nous avertir que, lorsqu'on s'en éloigne, on ne trouve que des plaisirs vains et vides, on ne rapporte que des regrets et des souvenirs qui troublent la sérénité de l'âme.

Il n'en fut pas de même cette fois pour Pauline; elle était heureusement encore assez *enfant* pour ne point livrer entièrement son âme aux divertissements mondains. Son sommeil avait été paisible; elle avait peut-être rêvé, mais ses rêves semblaient lui avoir apporté plus de joie que de trouble, car sa bouche souriait pendant qu'elle dormait, et elle s'éveilla avec ce même sourire sur les lèvres. Elle paraissait disposée plus que jamais à se montrer bienveillante, à se rendre utile; elle raconta aux enfants émerveillés tous les incidents de la belle promenade qu'elle avait faite; puis, quand la récréation fut terminée, quand l'heure de l'école eut sonné, au vif regret des enfants, quand Pauline se retrouva silencieusement installée devant sa table à ouvrage, elle voulut se remettre au travail..... Mais alors ses bonnes résolutions furent peu à peu mises en déroute par un secret ennui; son aiguille, si diligente d'habitude, ne voulait pas marcher..... le fil montrait évidemment la plus mauvaise volonté lorsqu'il s'agissait de le réunir à l'aiguille..... les ciseaux récalcitrants s'obstinaient à se cacher, ou se laissaient tomber à terre sans motif apparent..... bref l'ouvrage n'avançait pas.

« Maman, » dit enfin Pauline, « j'ai changé par mégarde mon mouchoir de poche avec celui d'Émilie; il faut que j'aille lui reporter le sien; puis, je n'ai vraiment pas assez remercié Rosalie pour mon joli voile; n'est-il pas nécessaire que je lui fasse une petite visite?

— Cela me paraît non-seulement nécessaire, » répondit sa mère en riant, « mais encore tout à fait indispensable! Allons, va, mon enfant; je sais que les jeunes filles ne peuvent résister au désir de causer un peu sur les plaisirs qu'elles ont eus; mais ne t'attarde pas, il faut que tout cela finisse, et que tu reprennes tes occupations régulières.

— Sans doute, sans doute, » dit Pauline en se hâtant de s'envelopper dans un grand châle; « je vais revenir tout de suite; vous êtes bonne comme toujours, chère maman! » La mère et la fille s'embrassèrent tendrement, et Pauline courut chez sa vieille amie.

Elle salua la silencieuse Mathilde, et se trouva bientôt près de Rosalie.

« Bonjour, mon enfant, as-tu bien dormi? As-tu fait une belle promenade? » dit la vieille fille, accueillant toujours affectueusement ceux qui venaient à elle.

« Nous avons été jusqu'à M***, jusqu'à l'auberge du *Lion couronné!* » s'écria Pauline, et elle entreprit immédiatement le récit de tous les plaisirs de la veille, sans songer un seul moment que son enthousiasme juvénile, que sa joie exubérante, pouvaient faire naître quelques regrets dans l'âme de la pauvre infirme, qui n'avait jamais connu aucun des plaisirs ici-bas.

Mais Rosalie savait réprimer tous les sentiments égoïs-

Digitized by Google

tes; elle s'associait franchement aux joies d'autrui, et les faisait *siennes*, par ce détachement absolu de toute personnalité.

« A M*** ! » s'écria-t-elle avec admiration, « si loin que cela ! Moi aussi, » ajouta-t-elle avec complaisance, « j'ai été en voiture autrefois..... il y a de cela plus de quarante ans. Et avec qui te trouvais-tu?

— J'étais dans la voiture du conseiller, avec lui, sa femme, Émilie, et aussi un étudiant qui est cousin ou neveu du conseiller.

— Un étudiant? Mais ce n'est pas l'époque des vacances?

— Oh ! il a fini ses études.

— Alors il est bien savant : vous avez dû avoir une conversation bien intéressante?

— Sans doute, il doit être savant : en tous cas il est très-gai, très-aimable, très-poli ; nous n'avons pas eu de conversation en voiture, on ne cause pas d'une façon suivie, comme vous le faites avec M. le pasteur.

— Ah ! oui, le pasteur ! » et les yeux de Rosalie brillèrent de joie, « comme il est bon ! il vient ici bien souvent, et hier encore il est resté plus d'une heure avec moi qui ne suis qu'une pauvre fille infirme. En vérité, je ne sais comment j'ai pu mériter toutes les bénédictions que Dieu m'envoie.

— Vous avez fait beaucoup de conquêtes, ma chère Rosalie ; mon père aussi, mon père, qui est toujours si pressé, reste bien longtemps avec vous, et il vient vous voir très-souvent.

— Ton père, » dit Rosalie avec attendrissement, « ton père a le cœur le plus généreux ; il nous comble de ses soins..... un médecin si habile !... Ne sommes-nous pas bien privilégiées, dis, mon enfant ? »

La conversation se prolongea encore quelques instants, puis Pauline remercia encore Rosalie pour son joli présent, et se rendit chez Émilie.

Ici la scène était différente ; on y trouvait aussi le travail, mais on y cherchait vainement la paix. Mme Bartelle et sa fille Émilie étaient toujours occupées, seulement leur activité avait un but unique : *Paraître*. Il fallait être toujours sur la brèche, figurer à toutes les réunions, faire face à toutes les dépenses occasionnées par ce genre d'existence, sans entamer le mince capital qui représentait toute la fortune des deux femmes. Le nécessaire avait été supprimé, dans ce ménage, au profit du superflu : on dînait avec un œuf à la coque, le poêle était toujours froid ; l'appartement se composait de deux pièces, sur lesquelles on en avait réservé une pour *avoir un salon* ; l'autre servait de dortoir, de salle à manger, de cuisine et d'atelier... Mais Émilie portait d'assez jolies toilettes ; elle avait peu de linge, et une partie de ce linge offrait même quelque analogie avec les anciennes broderies en reprises, mais elle possédait quelques bijoux, et ne manquait jamais une partie de plaisir.

Émilie avait été bien élevée, et elle avait plusieurs bonnes qualités ; malheureusement la nécessité de concilier des goûts mondains avec des ressources modiques avait déprimé son caractère. « Dans ce vilain monde on n'a rien pour rien, » disait Mme Bartelle, et, pénétrée de cette vérité, elle avait habitué Émilie à payer partout son écot en se rendant utile ; s'agissait-il d'organiser un petit concert, d'improviser un dîner, de ranger un salon pour y faire danser, de raccommoder une dentelle de prix, de *rafraîchir* une guirlande de fleurs, on s'adressait à Émilie. Tous ces petits services, qui n'ont sans doute rien d'humiliant lorsqu'ils sont rendus à des égaux, devenaient, par le fait bien connu de l'infériorité de sa fortune, une sorte de servitude acceptée par Émilie, rétribuée par quelques présents, et ayant pour résultat inévitable de lui procurer quelques plaisirs, et de lui enlever un peu de considération. Émilie avait du tact, et même un certain sentiment de dignité, qui l'aidaient à sauver par des nuances habiles ce que sa position aurait pu avoir de trop caractérisé ; elle savait attribuer en temps opportun ses prévenances au respect que lui commandait l'*âge* d'une vieille femme riche ; elle traitait les jeunes personnes avec une sorte d'enjouement affectueux, qui formait une transition délicate entre l'égalité absolue et l'infériorité reconnue ; mais tous ses efforts aboutissaient tout au plus à éviter d'être classée parmi les personnes dépendantes ; comme elle ne pouvait être placée parmi celles qui sont indépendantes, elle arrivait à ce triste résultat, triste surtout pour une femme, d'être déclassée.

Elle valait mieux que sa situation, elle aurait pu éviter cette servitude ; malheureusement le besoin de se divertir dominait en elle toute autre considération. Une existence uniforme, simple, étrangère au luxe, eût pu lui donner l'indépendance, lui acquérir quelques amis sérieux, lui préparer peut-être un avenir honorable... Mais elle préférait à ces modestes perspectives le bruit, l'agitation, l'éclat, dût-elle payer tout cela de quelques humiliations sur lesquelles elle prenait bravement son parti, et dont elle ne conservait pas même rancune, grâce à son caractère léger et bienveillant.

Mme Bartelle, malgré son imprévoyance, songeait parfois à l'avenir ; la faculté du calcul ne lui faisait pas absolument défaut, seulement elle l'appliquait à tort et à travers, et, pour excuser à ses propres yeux une existence peu en harmonie avec ses ressources, elle se disait qu'en conduisant sans cesse sa fille au bal, elle y trouverait un gendre riche. Un gendre riche ! c'était le but vers lequel tendaient tous ses efforts, le constant sujet de toutes ses préoccupations, le rêve de ses jours et de ses nuits.

EMMELINE RAYMOND.

(*La suite au prochain numéro.*)

RENSEIGNEMENTS

La Chaux-de-Fonds ; Suisse. S'adresser, pour tous patrons en dehors de ceux publiés par le journal, à Mlle Florin, rue du Faubourg-Saint-Jacques, 35. — *N° 40,013, Blain.* Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de placer à l'article *Renseignements* des détails suffisants pour exécuter des toilettes ; un prochain article *Modes* contiendra quelques-uns de ces détails. On recevra aussi des dessins, petites robes en soie ou popeline gros bleu. — *N° 17,046, Aisne.* Je ne pourrais rien ajouter aux explications et dessins contenus dans le numéro des manteaux d'hiver. On recevra. — Mlle *Hélène V.....* A envoyé 1 franc 45 centimes pour recevoir la photographie de Mme Raymond ; elle a signé lisiblement sa demande ; mais elle a négligé un petit détail : son adresse ; où envoyer cette carte ? — *Cécile A... Strasbourg.* On peut employer, dans la préparation des pâtés, *indifféremment* des viandes crues ou cuites ; le pâté de foie a été fait chez moi avec du foie cru ; j'engage à le faire cuire dans ce cas (au bain-marie), non pas 4, mais 6 heures ; on peut également mélanger toutes espèces de viandes de boucherie, volaille, et même foie ; dans ce cas, il faut cuire le pâté dans un four qui aura servi à la cuisson du pain.

N° 79, Mme C... ; Sers. Dans cette littérature, on trouve de grands poëtes, des historiens éminents, des écrivains politiques d'un incontestable talent, mais les moralistes sont rares. Pourquoi chercher dans une littérature étrangère, lorsque la nôtre est si riche en livres de ce genre ? Rien ne peut remplacer l'éducation reçue sous les yeux d'une mère. Cette lettre me cause beaucoup de confusion ; si les louanges qu'elle contient sont infiniment au-dessus du mérite de la personne à laquelle on les adresse, elles témoignent du moins d'une vive sympathie, et, à ce titre, elles ont droit à une sincère reconnaissance. — *N° 12,826, Dordogne.* Les articles de *Modes* font foi de ma préférence pour les pardessus pareils aux robes. Pour jeunes filles, paletot court. — *N° 2,131, Paris,* Mme *Marguerite.* On recevra, mais il nous est tout à fait impossible de nous conformer aux dates *précises* que l'on nous indique. Nous ne pouvons, d'une part, publier des modèles anciens ; d'une autre part, *improviser* les planches de patrons qui exigent un travail minutieux, et par conséquent assez long. — *N° 8,674,* Mlle *N....., Saône-et-Loire.* Pour faire *onduler* les cheveux (lorsqu'on n'a pas les fourches ondulatrices, infiniment commodes), entourer la tête avec un cordon, attacher à celui-ci un ou plusieurs bouts de cordons, selon que l'on veut faire une ou plusieurs tresses ; diviser les cheveux (pour chaque tresse) en deux branches, le cordon formant la troisième branche ; mouiller les cheveux, les tresser, tenir le cordon, en repoussant vers leurs racines les deux branches de cheveux, nouer le cordon en serrant ses branches. — *N° 12,609, Cher.* Tout cela a été publié : alphabet, étoiles au crochet, dessins pour rideaux, et tout cela paraîtra encore, en variant de dispositions, dans le courant de l'année. — *N° 13,047, Seine-et-Oise.* On nous écrit qu'il y a des initiales dans chaque numéro de la *Mode illustrée ?* Prière de vouloir bien nous les indiquer. Nous publions des alphabets, mais non des initiales, ne pouvant faire du journal seulement un *abécédaire.* Si nous publiions les initiales de toutes les abonnées, il n'y aurait pas de place pour d'autres objets, et le journal serait bien monotone. Jusqu'ici nous ne nous sommes pas occupés de la toilette masculine : elle est si laide !..... Mais nous publierons peut-être l'objet demandé. — *N° 8,637, Drôme.* Je ne puis donner cette adresse sans être autorisée à la communiquer.

N° 1,039, Mlle *S... à Gentilly.* Nous ne pouvons publier des prénoms. Un alphabet minuscule, pareil à l'alphabet majuscule, paraîtra dans le n° 11. Cette combinaison permet de composer *tous* les prénoms. — *N° 11,576, Aveyron.* L'essence de rose ne peut être utilisée. Ce parfum est infiniment trop fort, et pourrait même causer des syncopes, si on le portait en compagnie de personnes nerveuses. La *Vie des fleurs,* de M. Eugène Noël, coûte 12 francs. — Mme *B..., Hérault.* Les prochains numéros et prochains articles *Modes* vous porteront ces objets accompagnés des détails nécessaires. — *N° 12, 085,* Mme *de C..., Côtes-du-Nord.* Un petit garçon ne porte plus les pantalons *bretons,* c'est-à-dire courts et bouffants, lorsqu'il a atteint l'âge de dix à onze ans ; il adopte les pantalons longs, le gilet, la veste ; en un mot on écarte de son costume tout ce qui tient à la fantaisie, et pour l'habiller il faut avoir recours à un tailleur. Quant à l'enfant de cinq ans, il peut porter ces pantalons. Nous ferons paraître des patrons pour linge et habits d'enfants. Malheureusement nous ne pouvons publier *tout* à la fois. Le journal est heureux d'être si bien apprécié ; il voudrait *encore,* et *toujours,* augmenter le nombre des services qu'il rend à ses abonnées. — *N° 35,803, Calvados.* Ce travail ne peut être enseigné par écrit, on l'apprend seulement en le voyant exécuter. Robe *princesse,* c'est-à-dire corsage et jupe d'un seul morceau pour la petite fille. — *Une campagnarde hollandaise,* est priée de consulter les prochains articles *Modes.* Notre abonnée commet une erreur, nous n'avons jamais parlé de cet objet, qui du reste n'offre aucune utilité. — *N° 8,041, Charente-Inférieure.* Nous venons de publier plusieurs dessins pour rideaux. La *descente* de lit au crochet tunisien paraîtra incessamment. — *N° 41,638.* Le mélange du quinquina avec l'axonge se fait *à froid.* Lorsque la graisse épurée est fondue au bain-marie, on la laisse refroidir, et on y ajoute la poudre de quinquina, en maniant le tout avec une cuiller d'argent. — *N° 22,016, Gironde.* Voir les articles *Modes.* On porte, on portera encore bien longtemps, sinon *toujours,* les châles garnis de guipures ou de dentelles. Oui pour la robe de mousseline blanche, pourvu qu'elle arrive à destination en voiture. — *N° 17,628, Alpes-Maritimes.* Le prix d'abonnement aux *Patrons illustrés* est d'un franc par trimestre. Ces patrons paraissent *une fois* par mois, après le 15 de chaque mois ; on peut demander dans nos bureaux les deux numéros déjà parus (janvier et février). — *N° 17,201, Angers.* Impossible à cette place. Ce renseignement occuperait à lui seul trois colonnes au moins, et ne peut paraître qu'en forme d'*article.* Il sera publié. — *N° 4,238, Paris.* Si ce vêtement est encore à la mode, nous le ferons paraître. — *N° 9,013, Rochefort.* Nous ne pouvons nous charger de faire exécuter des dessins *sur mesure.* S'adresser à M. Simart, rue Rambuteau, 64. — *N° 8,260, Calvados.* Les pardessus de tout genre, pour femmes, jeunes filles et enfants, seront, à peu de chose près, semblables aux vêtements que l'on a portés l'été dernier et cet hiver. On peut en effet exécuter ce burnous avec les modifications que l'on m'indique, ou bien le remplacer par un talma de cachemire léger ou de taffetas noir, garni avec une ruche *chicorée* en taffetas noir. Oui aussi pour le *saute-en-barque,* ou le remplacer par un paletot court, plus *ajusté* que le précédent vêtement. Merci pour cette aimable lettre. — *N° 39,871, à Ti...* Nous avons publié beaucoup de dessins pour bandes de tapisserie ; il s'agit seulement de changer les couleurs indiquées, pour les assortir à l'ameublement. Si cela est possible, nous publierons dans un mois une nouvelle bande ; nous ne pouvons la faire paraître plus tôt, car la réunion des éléments de nos numéros exige des préparatifs assez longs, et l'on s'occupe en ce moment de préparer des modèles de *linge* depuis longtemps demandés. — *N° 2,248, Lot-et-Garonne.* Il me serait impossible de connaître les noms de nos abonnées ; les registres qui les contiennent me sont étrangers, car l'administration ne fait pas partie de mes attributions ; de plus serait-il possible de connaître et de *reconnaître* les noms de 33,000 personnes ? Ce travail ne se fait pas à Paris, et nous ne pouvons le publier. Je n'ai pas compris quel était l'objet désigné par les mots *Hotte de cheminée.* Je dois ajouter que nous ne pouvons nous conformer, pour la dimension et la disposition des dessins et objets, aux indications *particulières* de chaque abonnée. Nous ne pouvons nous guider que d'après les besoins généraux. — *N° 39,384, Loiret.* Le jupon tricoté peut, si l'on veut, être porté par-dessus la crinoline, en se conformant, pour son ampleur, à l'envergure de ladite crinoline. Il serait parfaitement *convenable* en noir et bleu. — *N° 14,557.* Robe de chambre de forme Louis XV, c'est-à-dire en manteau à *pièce* avec grands plis dans le dos, et plate devant. La faire exécuter en cachemire bleu avec ruche de taffetas bleu. S'adresser à Mlle Florin, rue du Faubourg-Saint-Jacques, 35 ; lui recommander de venir me consulter pour cet objet. — *N° 17,585, Oise.* Réponse affirmative à toutes ces questions. Les siéges et le lambrequin en tapisserie peuvent parfaitement figurer dans une chambre avec rideaux en toile perse. Oui aussi pour les rideaux de *vitrage.* — *N° 30,526, Seine-et-Oise.* La prochaine planche de patrons sera consacrée aux modèles de *linge,* et je n'y puis rien changer. La veste que l'on désire a paru dans le n° 1 des *Patrons illustrés.* On la ferait en cachemire. — *N° 17,064, Ille-et-Vilaine.* Nous avons publié cet hiver des patrons pour costumes de petits garçons. Ces costumes se composent d'un pantalon court, d'un gilet et d'une veste. Châle carré en cachemire noir, avec bordure *orientale,* composée de morceaux de cachemire des Indes, formant une sorte de mosaïque. On prépare ces châles de printemps dans la maison Gagné-Dusacq, rue du Bac, 46. — *N° 140, A. L.* On recevra. — *N° 25,786, Deux-Sèvres.* On recevra, sinon tout à la fois, du moins successivement.

Errata. — A la charade de l'avant-dernier numéro, une faute typographique s'est glissée, dans quelques exemplaires, au dernier vers ; au lieu de : *Entamer mon entier,* lisez : *Entamer mon dernier.*

Explication du logogriphe.

Le mot du logogriphe inséré dans notre dernier numéro est : *Journal ;* dont les lettres diversement placées sont : *jour, luron, or, alun, an, Oran, on, ou, la.*

CHARADE

Mon premier est un ordre,
Mon second est un ordre,
Et mon tout est un désordre.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

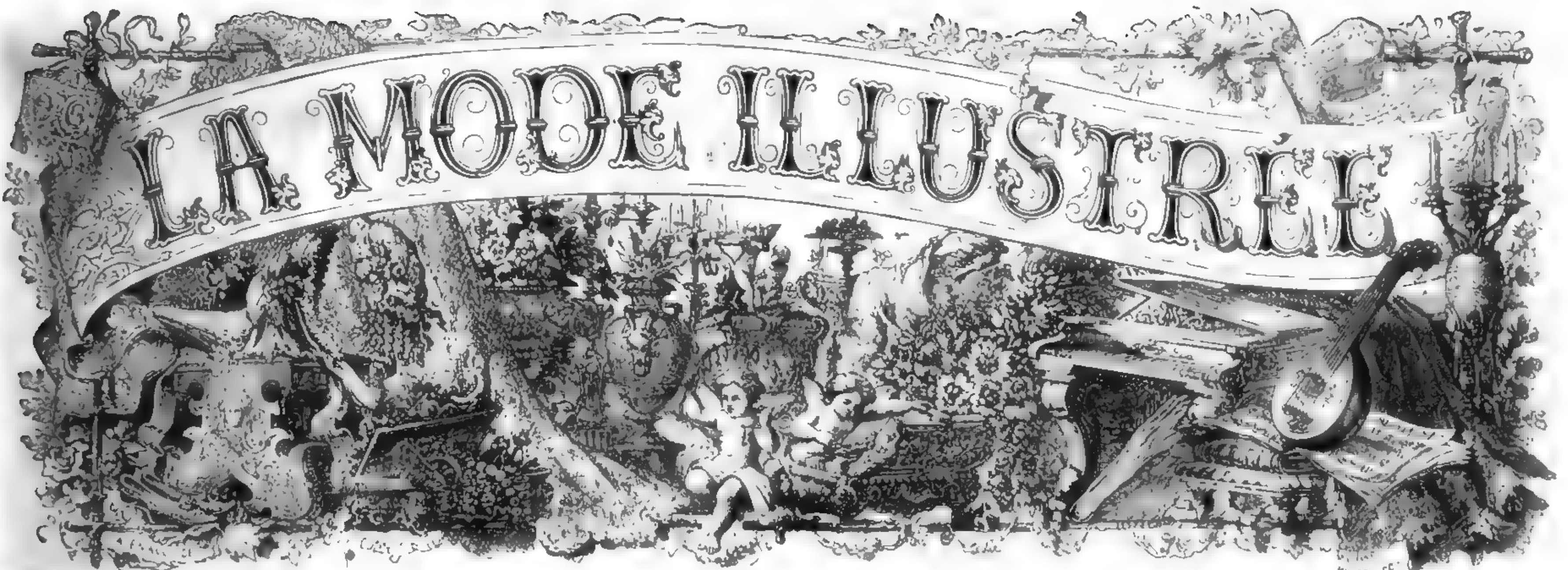
RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

C'est à l'école du malheur qu'on apprend à vivre.

Digitized by Google

N° 11. CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 13 mars 1864.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

ÉVENTAIL EN DENTELLE.

Éventail en dentelle.

Les éventails en dentelle blanche ou noire sont à la mode; leur prix est assez élevé pour que nous pensions rendre service à nos lectrices en leur enseignant à exécuter elles-mêmes l'un de ces éventails. Faits en dentelle noire, ils servent pour toilettes de deuil, de soirée et de spectacle; ils sont plus *parés* lorsqu'on les fait en dentelle blanche.

On choisira du tulle très-mou, en fort belle qualité, sur lequel on tracera tous les contours du dessin avec du fil très-fin. On remplira l'intérieur de ces contours en employant du fil tors très-fin, n° 200. Les *points* de *dentelle* nos 1 et 2 indiquent le procédé de *remplissage.* Le n° 1 représente sur le tulle, grossi à dessein, une sorte de point de reprise. On *traverse* le tulle avec le brin en biais, en évitant de le tendre, et aussi de le laisser trop *lâche;* on prend l'un des fils de tulle seulement à l'extrémité de chaque ligne (voir la plus grande partie du point n° 1, sur laquelle ne se croisent pas encore les lignes en sens opposé), puis on croise ces lignes, en procédant comme pour les reprises, c'est-à-dire en laissant toujours *sous* l'aiguille le brin de fil, et prenant toujours sur l'aiguille le fil du tulle qui se trouve entre deux brins de fil. Le point n° 2 est encore plus serré; on le fait en ligne droite ou bien en biais, à volonté. On travaille d'abord de gauche à droite, de telle sorte que le brin traverse en biais par-dessus un vide du tulle du côté droit supérieur, puis passe, toujours en biais, sous le vide suivant placé sous le précédent. Après avoir ainsi fait une rangée de ces sortes de demi-croix *sans passer un seul vide* du tulle, on revient sur cette rangée de droite à gauche pour compléter la croix et traverser *sur* le brin placé *sous* le vide, puis *sous* le brin placé *sur* le vide. Ce deuxième point, plus serré, servira pour les parties les plus *mates* du dessin (oiseau, papillon). On peut aussi recourir, si l'on veut varier le travail, aux *points de dentelle* publiés dans le cours de l'année 1861.

On double l'éventail en crêpe de nuance tendre. Ce travail imite parfaitement le point d'Alençon; il constitue un joli présent à préparer pour une mariée. On fait monter l'éventail sur ivoire ou bois découpé.

Alphabets majuscule et minuscule.

Ces alphabets serviront pour linge de table, draps, taies d'oreiller, etc.; les lettres doivent être bien *bourrées.* La petite étoile a un œillet au centre; ses rayons sont exécutés au point russe. Pour le linge de table, cette étoile pourra être exécutée

Google

avec du coton rouge ou bleu, et, dans ce cas, on encadrera tous les contours des lettres avec un fin cordonnet, exécuté avec le même coton.

Corbeille

EN PERLES.

MATÉRIAUX : 32 grammes de grosse laine zéphyr de couleur vive ; grosses perles blanches de cristal ; petites perles rondes en argent soufflé ; perles blanches *satinées* ; une corbeille ; chenille ; glands, etc.

On nous demande de publier quelques modèles de ces jolis ouvrages en perles qui deviennent à la mode ; leur effet est charmant, leur solidité inaltérable, et, à tous ces titres, ils méritent d'être mentionnés ici.

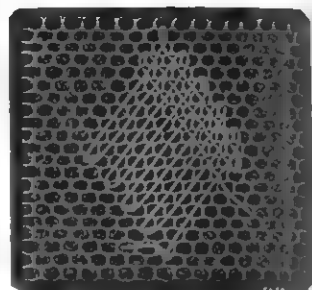
Cette corbeille, suspendue au mur, servira à contenir des bouquets en fleurs de laine, un vase léger rempli de fleurs naturelles, ou des papiers, des lettres, et même (disons-le tout bas) un petit morceau de linge qui pourra servir à enlever un peu de poussière égarée sur un joli meuble ; personne ne s'avisera de soupçonner dans cette élégante enveloppe l'humble et utile chiffon.

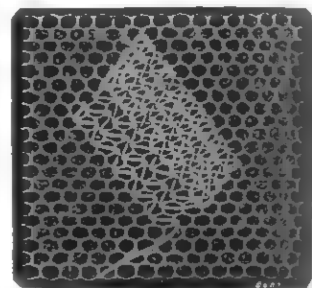
La corbeille peut être plus ou moins grande, selon la fantaisie de l'ouvrière, et selon l'usage auquel elle voue son ouvrage. Notre modèle a (non compris la galerie circulaire) 13 centimètres de hauteur par derrière, sur la paroi plate, celle qui est adossée au mur, et 25 centimètres dans sa plus grande largeur ; le diamètre (du bord supérieur de la paroi de devant au même bord de la paroi de derrière) est de 15 centimètres au milieu de la corbeille.

La base des ornements se compose de cinq *languettes* ou *pattes*, faites au crochet avec de la laine ponceau, et richement garnies avec des perles.

Chaque patte est commencée par son bord supérieur. On fait une chaînette de 19 mailles, sur laquelle on revient en faisant 18 mailles simples ; on travaille toujours en allant et revenant, en piquant le crochet *sous* la maille entière, afin de former des *côtes*. La patte se compose de 52 tours ; dans chaque 4e tour, environ, on diminue *une* maille ; le dernier tour n'a plus que six mailles, et la patte se rétrécit en biais égal de chaque côté. On borde entièrement la patte avec des perles en argent soufflé, très-rapprochées, mais cousues *une* à *une*. On prépare et l'on pose sur le dessus de la patte les franges et les rosettes en perles ; on laisse *libres* les 5 tours inférieurs à la pointe de la patte, et l'on rattache au 6e tour (toujours de gauche à droite) la frange de perles ; on fixe à la première maille un très-gros brin de fil, on enfile 9 perles de cristal, une perle d'argent soufflé, encore 9 perles de cristal, et l'on passe le fil d'abord dans la troisième, puis dans la seconde maille ; on enfile, dans le même ordre le même nombre de perles, on les fixe de la même façon. Il y a trois boucles de perles dans ce premier rang ; on passe un tour du travail au crochet, et dans le tour suivant on fait un rang avec 4 bouclettes ; on passe toujours un tour de la patte ; on fait un autre rang avec 4 bouclettes que l'on a soin de *contrarier*, on passe 7 tours de la patte, on fait quatre rangs de franges, le premier avec 4, le second avec 3, le troisième avec 4, le quatrième avec 5 bouclettes. On passe encore 7 tours ; on fait cinq rangs avec 7, puis avec 8 bouclettes. L'intervalle qui sépare, à deux reprises, les rangs de frange, est orné avec des rosettes (voir le dessin) faites avec 7 perles blanches *satinées*, cousues isolément : ces perles sont un peu plus grosses que celles d'argent soufflé. Les pattes peuvent être faites alternativement, l'une rouge, la suivante noire.

Les pattes sont cousues sur la corbeille, tout près les


Nº 1. — POINT DE DENTELLE POUR L'EXÉCUTION DE L'ÉVENTAIL.


Nº 2. — POINT DE DENTELLE POUR L'EXÉCUTION DE L'ÉVENTAIL.

DESSIN EN GRANDEUR NATURELLE POUR EXÉCUTER L'ÉVENTAIL.

Digitized by Google



LA MODE ILLUSTRÉE

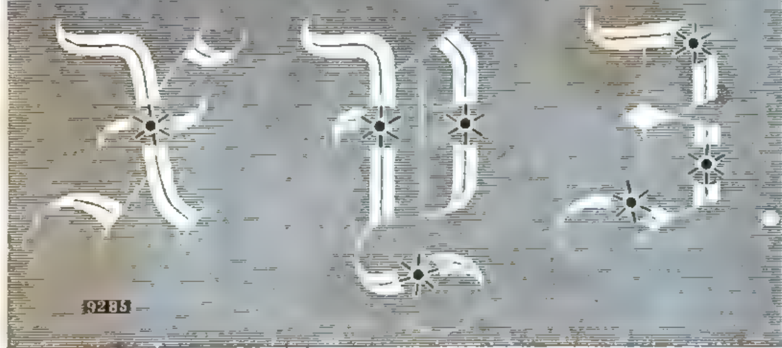
Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Toilettes de Ville et d'Intérieur.

Mode Illustrée 1864. N° 11

Digitized by Google





ALPHABET MAJUSCULE.

unes des autres, sous la galerie supérieure. On couvre ces coutures avec de la chenille rouge, traversée par des perles en argent soufflé. La partie inférieure de chaque patte est fixée sur la corbeille; la pointe du milieu demeure flottante, et l'on y attache un large bouton terminé par deux glands en chenille rouge. Des glands pareils séparent les pattes sur le bord supérieur de la corbeille.

Mantelet russe.

Rien n'est plus gracieux que ce mantelet *drapé* pour sortie de bal et de spectacle. Notre modèle est [illegible] une sorte de flanelle-tartan rouge, à petits grains en relief. Sa bordure est exécutée en lacet noir de soie et lacet fin en or. De longs cordons en soie rouge, terminés par des glands, sont fixés devant, rejetés en arrière, et réunis dans un anneau en forme de boule. Un gland est placé à l'extrémité du capuchon.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en cachemire de nuance mordorée. Le bas de la jupe est garni avec quatre larges rouleaux en taffetas bleu vif, surmontés d'une ruche en taffetas de même nuance que les rouleaux, disposée en festons pointus. Gilet à basques en taffetas bleu, garni avec une frange en chenille bleue. Veste découpée en festons pointus, garnis avec une ruche bleue; cette veste ferme à l'encolure, elle s'écarte sur les côtés et sous les bras, et forme une basque par derrière; les manches de la veste sont garnies, comme le bas de la jupe, avec des rouleaux de taffetas bleu, et une ruche disposée en festons. Bonnet-résille orné de rubans blancs.

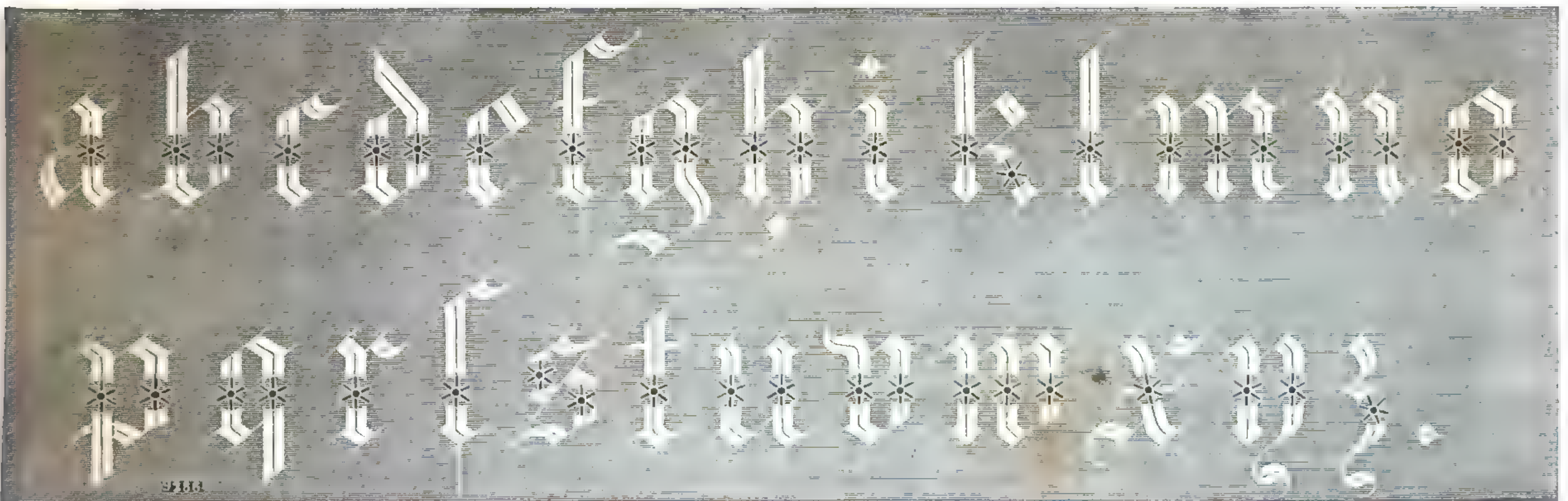
Robe en poult de soie vert. La jupe est garnie avec cinq bandes de moire antique noire, bordées d'un côté avec une ruche verte; de l'autre, avec une étroite guipure noire posée *à plat*. Les manches, étroites, sont garnies, comme la jupe, avec trois bandes de moire; une quatrième bande de moire couvre l'entournure; le corsage, montant, à deux pointes, a quatre brandebourgs formés par des bandes de moire. Pour pardessus, talma pareil à la robe, garni comme celle-ci. Chapeau en tulle blanc bouillonné, orné de fleurs de pommier.

MODES.

Quoique l'époque officielle de la danse soit passée avec le dernier jour de carnaval, les réunions sont toujours nombreuses à Paris, et les ateliers de couturières toujours encombrés par les robes destinées aux soirées. On trouve bien difficilement à glaner quelque toilette simple, ou quelque projet de toilette de printemps.

Le pardessus pareil à la robe aura encore les honneurs de la saison prochaine; on le portera encore en forme de talma, mais surtout en forme de paletot court et de pelisse Marie-Antoinette. Ce dernier vêtement constituera la *nouveauté*; on l'exécutera en taffetas, en popeline, en tissus de laine dits *fantaisie*. J'ai obtenu de jeter un coup d'œil sur une caisse qui allait être expédiée à Nice, *dans ce pays où fleurissent les citronniers*, comme dit Mignon dans sa mélancolique chanson. Le printemps y règne déjà, et exige des toilettes plus légères. Le costume que j'ai vu était en taffetas glacé, violet clair; la jupe de la robe n'avait pas d'autre garniture qu'une large ruche à la vieille, posée au-dessus de l'ourlet; le corsage était séparé de la jupe, afin de pouvoir porter celle-ci sans celui-là. La pelisse Marie-Antoinette était faite en taffetas pareil à celui de la robe, assez longue par derrière; elle s'écourte un peu par devant, et les côtés s'écartent pour se réunir sur la poitrine, sous un nœud de ruban. La pelisse n'est pas tout à fait montante, ses manches sont demi-larges, elle est entièrement encadrée avec une ruche à la vieille; une ceinture à pointe par devant, à basque par derrière, pareille au costume, est jointe à l'envoi pour les occasions où l'on voudra porter la jupe avec un corsage blanc, en nansouk plissé; *à la ville*, on mettra la pelisse sur ce corsage. Ce costume est d'une très-noble simplicité; on peut l'exécuter en toute étoffe, même en alpaga gris ou fauve, pour les promenades du matin, les toilettes de voyage, les visites intimes. J'espère publier le patron de cette pelisse, qui sera utile à tous les âges, et pour toutes les circonstances qui exigent l'emploi d'un pardessus élégant et commode.

Les jeunes filles porteront encore des talmas, mais aussi les paletots courts demi-ajustés, pareils à la robe. La mode des écharpes a lutté jusqu'ici contre des in-



ALPHABET MINUSCULE.

Digitized by Google

fluences ennemies, et n'a pu rallier à sa cause qu'une très-faible minorité; elle a cependant été adoptée surtout pour les jeunes filles, et on la reverra dès que le printemps sera arrivé. On prépare beaucoup de robes de taffetas brodées en soie noire de cordonnet, imitant les dessins de dentelle. Parmi les garnitures, toujours fort compliquées, on emploie très-fréquemment les feuilles de dentelle noire découpées, et groupées selon la fantaisie des couturières. On sait qu'un dépôt de ces feuilles, papillons et palmes en imitation de dentelle noire, se trouve chez Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6.

Les corsages plats (non *bouffants*, bien entendu) en nansouk blanc plissé, portés avec toutes les jupes, avec accompagnement de ceintures ou de corselets en taffetas noir de toutes formes, feront plus que jamais partie de la toilette des jeunes femmes et des jeunes filles. Ces corsages blancs doivent être évités passé trente ou trente-cinq ans; on peut aller jusqu'à cette dernière limite, à la condition toutefois d'avoir conservé une taille svelte; ces corsages sont ridicules lorsqu'on a pris l'aspect majestueux d'une matrone.

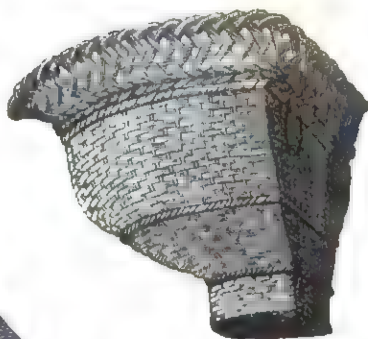
On voit assez souvent des fleurs et des papillons en nacre, sur les chapeaux de tulle destinés au spectacle; ces ornements sont acceptables seulement pour le soir, et font un assez joli effet dans le tulle blanc, bleu ou rose. Ils sont presque toujours accompagnés d'une frange en perles blanches, qu'il est bien facile d'exécuter soi-même pour coiffures et chapeaux : on noue le fil, on prend sur l'aiguille une perle blanche de moyenne grosseur, puis six perles plus petites; on fixe cette espèce de grelot au bord du chapeau; on coupe le fil, on recommence ce qui vient d'être expliqué, en plaçant le deuxième grelot à un 1/2 centimètre de distance du premier, et ainsi de suite. On retrouve ces franges exécutées en perles noires, sur les chapeaux de deuil, et aussi au bord des voilettes de tulle et de crêpe. Je ne saurais affirmer que cette mode possède toutes mes sympathies; mais elle prend une extension qui m'oblige à compter avec elle, et à lui donner ici son *exequatur*. Un certain nombre de franges, de plumes ou de chenilles sont employées sur les chapeaux, et chacun de leurs bouts est terminé par une perle blanche de moyenne grosseur.

Beaucoup de sous-jupes en laine de nuance unie sont bordées avec une bande de taffetas noir à dents arrondies sur chaque côté; les dents supérieures sont bordées avec une soutache de nuance vive. Les dents inférieures (entre lesquelles l'étoffe du jupon a été enlevée) sont festonnées en laine de même nuance que la soutache. Le feston est fait, bien entendu, sur le taffetas et l'étoffe de laine; si le taffetas n'avait pas cette doublure, les dents se rouleraient et *rentreraient* sous le jupon.

E. R.



CORBEILLE EN PERLES, GRANDEUR RÉDUITE.



CORBEILLE NON ENCORE ORNÉE DE PERLES.



MANTELET RUSSE, VU PAR DEVANT.



MANTELET RUSSE.

LA CIVILITÉ
NON PUÉRILE, MAIS HONNÊTE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

XIV.

LE GOUVERNEMENT D'UN SALON. — LES DÉFAUTS TRANSFORMÉS EN QUALITÉS. — DISTRIBUTION DES SALONS. — LES COMPLIMENTS.

Plus heureuse qu'un grand nombre des souverains de notre époque, une femme dans son salon peut et même *doit* régner et gouverner à la fois; c'est à elle qu'il appartient de communiquer à une réunion ce

Digitized by Google

charme intime, indéfinissable, qui forme une sorte d'atmosphère douce et bienveillante, dans laquelle le cœur et l'esprit peuvent s'épanouir à l'aise et développer toutes leurs facultés. Lorsque je prononce le mot *salon*, je parle au figuré, car l'heureuse influence de la maîtresse de maison s'exerce aussi bien dans le cercle des veillées de famille que dans les réunions nombreuses.

Dans le cercle qu'elle préside, la femme doit remplir le rôle d'une fée bienfaisante qui connaît les goûts de chacun de ses hôtes, qui adoucit les aspérités des caractères anguleux, évite les chocs blessants, ranime le courage des personnes timides, met une sourdine aux grands airs des gens importants, et modifie les effets produits par ces naïfs égoïstes qui, semblables à une machine pneumatique, semblent absorber tout l'air respirable, et prétendent accaparer à leur profit l'attention, les soins, l'admiration d'une réunion tout entière.

Pour faire preuve de cette souveraineté, il faut d'abord être digne de l'exercer. Elle n'exige ni des talents extraordinaires, ni une intelligence transcendante: ces dons exceptionnels et brillants seraient plutôt un obstacle qu'un secours dans l'accomplissement d'une mission toute féminine, car ils existent rarement sans entraîner à leur suite un cortége de prétentions et d'aspirations vaniteuses, essentiellement opposées au rôle d'une bonne maîtresse de maison.

Du moment où un sentiment personnel s'empare d'elle, les qualités qui lui sont indispensables sont immédiatement étouffées; la vanité prend la place du dévouement, la prétention se substitue à la bienveillance, et il ne reste plus de la femme qu'une actrice de salon, affamée de louanges, cherchant à briller aux dépens de tout le monde, rejetant dans l'ombre, effaçant avec empressement toutes les individualités qui pourraient distraire l'attention qu'elle prétend monopoliser. Une maîtresse de maison doit posséder le don de l'observation, inné du reste chez la plupart des femmes; elle doit développer en elle les facultés élevées et délicates qui imposent l'oubli de soi-même, et se consacrer à ses hôtes, à tous ses hôtes, en évitant toute manifestation qui dénoterait une préférence, humiliante pour ceux qui n'en seraient pas l'objet.

Je ne puis méconnaître la nature humaine au point de lui demander gratuitement l'exercice de ces quasi-vertus; mais je sais que chacun de nos défauts est doublé d'une qualité, et qu'en un grand nombre de circonstances, il s'agit seulement de *retourner* le défaut afin de porter sa *doublure* en dehors. Ainsi la susceptibilité, ce défaut si gênant pour autrui, qui peut, en certains cas, semer des tracasseries insupportables sous les pas de ceux qui vivent à sa portée, et qui a tôt ou tard pour résultat de créer l'isolement autour de l'être qui en est atteint, la susceptibilité est presque toujours l'indice d'une âme affectueuse; il faut faire de l'accessoire le principal, et *retourner* le défaut pour le dérober aux autres, et leur épargner les reproches injustes et les exigences fatigantes. Si l'on pouvait, par le seul effort de sa volonté, déraciner sans retour les défauts dont on est atteint, il faudrait y regarder à deux fois avant d'exécuter l'opération, car on courrait le risque de détruire en même temps le principe d'un certain nombre de qualités. Le monde moral est, en bien des points, identique au monde physique et soumis aux mêmes lois d'amélioration et de modification. Dieu a permis l'imperfection parce qu'elle est perfectible; ne supprimons donc pas l'arme qui tue, car en certaines circonstances cette arme peut sauver, et, si le poison donne la mort, la science moderne sait l'employer à prolonger la vie.



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe en gaze de Chambéry blanche, à pois rouges. Le bas de la jupe est garni avec un volant en taffetas blanc, surmonté d'une bande également en taffetas blanc, découpée en dents pointues, et ornée de chaque côté avec trois gros rouleaux en taffetas rouges; le bord inférieur de ces dents est garni avec une étroite dentelle blanche; cette bande remonte jusqu'à la taille en se rétrécissant. La berthe du corsage décolletée, et les manches courtes.

Costume d'intérieur. Jupe en cachemire vert; gilet Louis XIII, à basques longues, et veste très-courte avec manches presque étroites, le tout en cachemire pareil à la jupe, orné de broderies exécutées en chenille verte, de nuance plus foncée que le cachemire, et de frange en chenille verte.

Petit garçon de sept ans. Costume composé de pantalons courts et larges, fixés sous le genou, et d'une veste à pans arrondis. Le costume est exécuté en popeline gris de fer, avec rouleaux de taffetas gris, de nuance plus claire que la popeline. Chapeau à bords roulés, en feutre noir, avec plume rouge de coq.

Démontrons à la colère qu'elle est à la fois inutile, puérile et ridicule, mais n'essayons pas de détruire la source dont elle émane, car nous courrions le risque de tarir certaines facultés énergiques et dévouées qui peuvent trouver leur application; détournons son cours, mais ne le supprimons pas. Je pourrais prolonger cette nomenclature et accumuler les preuves de la proposition que j'ai avancée, mais j'ai hâte de revenir à mon sujet.

Je ne viens pas conseiller à toutes mes lectrices la voie du renoncement absolu, ni exiger de leurs efforts une perfection si difficile à atteindre que la lassitude s'emparerait de leur âme même avant d'avoir tenté quelques essais pour se rapprocher du but; je prétends leur dire et même leur prouver que l'on peut toujours forcer le mal à produire le bien et métamorphoser un défaut en qualité. Ainsi, parmi les femmes qui en ce moment lisent ces lignes, il s'en trouve..... je ne pense pas être accusée d'exagération, en supposant qu'il s'en trouve *une* atteinte de vanité. C'est un triste défaut, blessant pour les autres, amer pour soi-même, qui se subdivise en une foule d'imperfections, lesquelles aboutissent parfois jusqu'à un vice..... jusqu'à l'envie; ce défaut est particulièrement inconciliable avec les devoirs imposés à une maîtresse de maison. Mais, si elle ne peut s'en corriger, elle peut tout au moins en changer la direction et par conséquent les résultats; elle peut substituer une vanité *respectable* à une foule de vanités frivoles et parfois répréhensibles. En ennoblissant son but et ses effets, la vanité, à l'instar des *vilains* du temps passé, ennoblit son nom et change d'étiquette: elle devient l'amour-propre, source et mobile d'efforts honorables et d'actions louables, origine moins élevée sans doute que la pure vertu, mais pour cela même, hélas!.... plus fréquente et plus active

Digitized by Google

Ainsi modifiée, la vanité se proposera pour but, non la satisfaction creuse, illusoire et niaise d'éblouir et d'écraser ses semblables par ses dorures, ses cachemires, ses dentelles et ses richesses, mais de complaire à ses hôtes, de leur donner, dans la mesure des ressources dont on dispose, le confortable matériel, l'agrément que communique à une réunion la *présidence* d'une maîtresse de maison dépourvue de prétentions, affable sans obséquiosité, bienveillante avec mesure, c'est-à-dire sans soumettre ses hôtes aux persécutions d'une hospitalité trop minutieuse et trop empressée. Elle n'oubliera rien ni personne; elle aura la vanité.... non, je veux dire l'amour-propre de désirer que chacun se trouve heureux dans son petit empire; elle connaîtra ou bien elle devinera tous les goûts de ceux qui la visitent, et elle s'occupera d'eux avec une sollicitude constante, infatigable, se produisant sans fracas, mais aussi sans intermittence. Son devoir le plus élémentaire lui interdit la manifestation de toute préférence; elle doit avoir, elle a sans doute parmi ses hôtes des amis qu'elle chérit davantage, des personnes pour lesquelles elle éprouve une sympathie plus vive, basée sur certaines affinités d'idées ou de sentiments; mais tous ceux qui composent la réunion qu'elle préside doivent être égaux devant son empressement et sa bienveillance. L'amour-propre doit avoir ce principe toujours présent à la mémoire pour empêcher la vanité de l'en écarter et de renfermer dans ses préférences mêmes des aveux humiliants. En effet, certaines maîtresses de maison semblent n'avoir aucun souci de leur dignité; lorsqu'elles ont pu attirer dans leur volière un oiseau dont le plumage est plus riche ou plus rare que celui de leurs hôtes habituels, elles délaissent complétement ceux-ci, elles perdent la tête, elles se consacrent uniquement à ce bipède plus élégant, elles dévoilent ainsi avec imprudence les sentiments vulgaires qui les animent et les incitent à se prosterner devant tout ce qui brille, même d'un éclat factice et emprunté. Combien je désirerais prémunir les jeunes filles qui parcourent ces lignes contre ce défaut, hélas! si répandu à notre époque! A l'âge des sentiments généreux, on voit aujourd'hui les jeunes âmes être en proie aux inclinations les moins élevées; elles ont transposé les notions du bien et du mal, elles n'existent que *par* et *pour* les jouissances de vanité; leur enthousiasme est acquis au portefeuille bien rempli, même lorsqu'il a été *mal* rempli, même lorsqu'il est sottement porté. Qu'importent à leurs yeux le respect dû à la vieillesse, les droits acquis aux anciennes et amicales relations? Ce qui importe, c'est de se rapprocher de l'argent, de frayer avec ceux qui en possèdent beaucoup, de s'asseoir à leur table, de figurer dans leurs réunions, de monter, s'il est possible, dans leurs carrosses.

Les personnes qui ont su se préserver de ce honteux travers m'accuseront peut-être de charger ce tableau. J'en ai plutôt atténué les couleurs. La vanité aujourd'hui n'attend pas le nombre des années; l'avidité qu'inspirent au plus grand nombre les jouissances matérielles se produit et se prononce de mille façons diverses: on est si affamé d'éclat et de parure que l'on ne sait plus parler d'autre chose, et que l'on professe une idolâtrie extravagante pour tous ceux qui sont en possession de ces avantages, qui n'ajoutent cependant pas un atome à leur mérite personnel, à leur valeur intellectuelle et morale. Ces mêmes jeunes filles, si méprisantes pour les parents ou les amis pauvres, si empressées près de tout ce qui jette quelque éclat, ont cependant été élevées religieusement et chrétiennement: d'où vient qu'elles séparent la lettre de l'esprit, que, tout en adorant le Dieu qui fut pauvre, qui prêcha l'amour des petits et des humbles, elles adorent en même temps tout ce qu'il a condamné, flétri et repoussé?

Il est donc bien démontré que tout excès de civilité, lorsqu'il n'est pas étendu à tous les assistants sans exception, devient un excès d'incivilité. Quand une réunion est fort nombreuse, elle se fracture par groupes; si au contraire elle se compose d'un petit nombre de personnes, la conversation doit être générale, et c'est à la maîtresse de la maison qu'il appartient de découvrir le terrain sur lequel toutes les intelligences présentes pourront se réunir. Il peut arriver que parmi les assistants il y ait une personne assez mal élevée pour prétendre accaparer l'attention de la maîtresse de la maison et la confisquer dans une conversation à laquelle les assistants resteraient étrangers; ce procédé ne doit jamais être encouragé, ni même toléré, car il est incivil au premier chef. Il faut être absolument dépourvu de tact et de savoir-vivre pour prétendre isoler, expulser de la causerie une partie des personnes présentes, et leur imposer un thème particulier sur lequel on développe des variations qui sont loin d'être divertissantes, et qui deviennent même déplaisantes lorsqu'on est exclu du concert.

La distribution du lieu de réunion exerce une action toute-puissante sur l'agrément des réunions. Il est infiniment plus avantageux d'avoir un *seul* salon que d'en consacrer deux ou trois aux réceptions; dans ce dernier cas, en effet, l'assemblée se scinde immédiatement en deux parties bien distinctes: les femmes sont abandonnées à elles-mêmes, les hommes se réfugient dans le salon voisin, en laissant la plus belle partie du genre humain livrée au plaisir indicible de supputer mutuellement le prix des toilettes et de traiter ce sujet dans ses plus infimes détails. Je signalerai peut-être un jour quelques-unes des causes de cette séparation si évidente et si absolue, et je puis même dès aujourd'hui indiquer sommairement l'une de ces causes: elle est due à l'extrême frivolité d'un grand nombre de femmes; les unes ne parlent et ne savent parler que de leurs robes et de leurs emplettes, les autres se renferment dans le cercle de leurs occupations de ménage et discourent à perte de vue sur les provisions d'hiver et les conserves de fruits. Une femme doit savoir s'habiller; elle doit s'occuper de conduire aussi bien que possible le gouvernement de sa maison: mais elle doit aussi pouvoir traiter d'autres sujets de conversation, sans jamais se laisser choir dans l'abîme ridicule de la pédanterie.

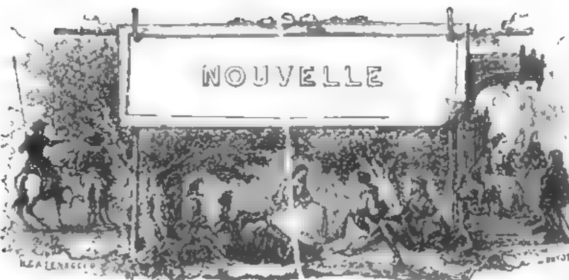
Dans l'état actuel des choses, une maîtresse de maison, eût-elle le bonheur d'être entourée de femmes à la fois sensées et spirituelles, simples et instruites, ne peut espérer avoir un cercle agréable si elle a deux ou trois salons. L'habitude de fuir les femmes est prise et ne se perdra pas aisément; sous peine de présider une réunion glaciale, il faut la renfermer dans un seul salon.

Chacun des invités, sans distinction de rang, de fortune, de *considérabilité*, doit être l'objet de soins particuliers. S'il est permis de contrevenir à cette loi générale et absolue, ce doit être d'abord en faveur des personnes les plus âgées de la réunion, puis vis-à-vis des personnes les plus étrangères, qui pourraient se trouver *esseulées*; la maîtresse de la maison s'en occupera plus spécialement, jusqu'à ce qu'elles soient *acclimatées*, et s'appliquera surtout à les mettre en rapport direct avec les anciens habitués.

Quelle que soit la nécessité de manifester en toute circonstance une bienveillance constante et une politesse empressée, je ne saurais m'empêcher d'engager les femmes à être moins prodigues de protestations et de compliments que le sont en général les Parisiennes; elles abusent des superlatifs en toute circonstance, et, à force d'user fréquemment des mots, elles diminuent leur poids et, par conséquent, la valeur des sentiments qu'ils représentent. A quoi bon mettre en circulation une fausse monnaie qui ne fait illusion à personne? On prend ainsi l'habitude d'une fausseté *innocente*, selon le monde, comme si la fausseté pouvait jamais être innocente. Une bienveillance naturelle, jointe à un instinct de loyauté et à un jugement sain, donnera la mesure des formules polies que l'on emploiera pour s'excuser et préservera des mensonges trop évidents. Je ne puis nier que certaines visites, certaines maisons, soient plus agréables les unes que les autres; mais, avec un peu de bienveillance, on gardera pour soi ces appréciations, et l'on ne s'exposera pas à déclarer tout haut que madame *** est fort ennuyeuse et sa maison fort désagréable; survient madame ***; on se précipite au devant d'elle, on l'accable des témoignages d'empressement les plus exagérés; on est *au désespoir* de n'avoir pu se rendre à son invitation; ses soirées sont si charmantes! son cercle est composé de personnes si agréables!

Ces exagérations ne sont pas commandées par la civilité et n'en font aucunement partie; c'est le masque de la véritable politesse, masque grimaçant, qui fait tort au visage. On peut exprimer quelques regrets avec sobriété, lors même que ces regrets ne seraient pas absolument sincères..... Mais je préférerais que l'on ne fût pas forcé de formuler même un mensonge innocent; je voudrais que toutes les femmes connussent le grand art de s'ennuyer sans laisser voir leur ennui: cet art fait partie de leur devoir social. Je voudrais davantage, car je désirerais que les femmes ne s'ennuyassent jamais et nulle part: il leur suffira, pour atteindre ce but digne de leurs efforts, de déposer les prétentions mesquines, d'accepter et d'apprécier les compensations qui accompagnent toujours tout inconvénient, quelle que soit sa nature, de juger toutes choses avec bienveillance, d'apprendre enfin qu'en toute circonstance le sentiment du devoir accompli, grand ou petit, peu importe, suffit à satisfaire le cœur et même l'esprit.

EMMELINE RAYMOND.



LES RÊVES DANGEREUX.

Suite.

« Vois-tu, » disait-elle parfois à l'une de ses confidentes, « je ne me suis pas amusée à faire apprendre à Émilie les arts d'agrément, les langues étrangères, tout ce que l'on enseigne enfin aux jeunes filles; cela est bon seulement pour celles qui sont riches. Les mères se figurent volontiers que ces talents plaisent aux hommes et charment un mari; quelle erreur! Le mari voit uniquement l'*envers* des talents d'agrément de sa femme. Est-elle pianiste? il a la tête rompue par les gammes chromatiques et non chromatiques, par les cadences, les études dans les tons majeurs et mineurs, par les exercices destinés à entretenir la souplesse et l'agilité de ses doigts. Malgré ces épreuves, son sort est digne d'envie, si on le compare à l'existence du mari d'une femme qui chante. La pianiste fait, ou du moins peut faire, par-ci, par-là, un peu de musique pour son mari, s'il a envie d'en entendre; mais la chanteuse! Le mari, la famille, sont voués aux piaillements, aux hurlements indispensables pour exercer un gosier; les sons filés, les sons soutenus, les sons portés, qui font hurler les chiens et les mettent en fuite, sont réservés pour le foyer domestique; car une femme qui chante doit répéter sans cesse ces exercices effroyables, et elle n'use pas son instrument, c'est-à-dire sa voix, pour l'agrément de sa famille; il lui faut un public à tout prix, et elle passe sa vie en quête d'un auditoire, d'une scène sur laquelle elle peut espérer jouer un rôle, qui est toujours à ses yeux le premier rôle. Une femme qui chante n'a point de famille, elle n'a même point d'amis; elle n'a, elle ne cherche que des auditeurs; un auditoire lui tient lieu de tout, et elle se consolerait aisément de la mort de ses proches, si seulement les convenances lui permettaient de chanter sur eux le *Requiem*; en un mot, il n'est point de talent plus funeste pour une femme; il dessèche en elle les sentiments doux et bienveillants, il lui inspire une vanité sans bornes, il lui enlève les plaisirs paisibles qu'elle trouverait dans son intérieur; il en fait une sorte d'actrice de salon, et tous les hommes sensés y regardent à deux fois, je t'en réponds, avant d'épouser une jeune fille qui chante! Quant aux langues étrangères, je ne vois pas trop l'avantage que l'on trouve à pouvoir répondre: *Yes, milord*, ou bien: *Si, signore*. D'ailleurs, je n'aimerais pas du tout (et un mari a, là-dessus, la même opinion qu'une mère), je n'aimerais pas que ma fille discourût avec des étrangers, en se servant d'un langage que je ne comprends pas. Quelle nécessité, je te le demande, de lire dans l'original Shakespeare, lord Byron ou le Tasse? Quant au premier, j'ai ouï dire que les Anglais eux-mêmes ne comprenaient que la moitié de ses écrits; pour le second, j'aime autant qu'Émilie ne le comprenne pas du tout; le Tasse ne rendrait pas ma fille plus aimable; ainsi.....

— Mais, ma chère, ton système n'est rien moins que la condamnation de toute instruction.

— Non pas. Émilie a appris la grammaire, l'histoire et le calcul; c'est bien assez pour se tirer d'affaire en ce monde.

— Tu oublies que les talents d'agrément peuvent fournir à une femme pauvre la faculté de pourvoir un jour à son existence.

— Peuh! jolie existence que celle d'institutrice! Mais c'est justement pour cela que je n'ai pas voulu donner à ma fille ces fameux talents d'agrément. Lorsqu'on voit une jeune personne pauvre étudier sans cesse, tout le monde se dit qu'elle pense à devenir institutrice. C'est fini; elle est classée, nul ne songera à l'épouser; elle ne compte plus parmi les femmes, on la classe dans les mécaniques à instruction, et on la regarde avec l'intérêt que l'on accorde à un meuble insignifiant. Tu connais bien peu les hommes si tu crois qu'ils recherchent l'esprit et l'instruction chez les femmes qu'ils songent à épouser; chaque homme pense qu'il possède assez d'esprit et d'instruction pour deux, et que, s'il en trouvait chez sa femme, ce serait un luxe gênant et inutile. »

Cette conversation contient un résumé des doctrines et du caractère de Mme Bartelle, qui pouvait être définie en quelques mots: quelques idées justes poussées à l'extrême, c'est-à-dire aboutissant à l'absurdité, et beaucoup d'idées fausses et absolues.

Entre Pauline et Émilie il n'y avait pas la tendresse qui existait entre Pauline et Julie; mais elles étaient unies par les liens de l'habitude, et surtout par un sentiment de délicatesse qui portait Pauline à témoigner peut-être plus d'amitié qu'elle n'en éprouvait, afin de faire agréer plus aisément les services que son père rendait à Mme Bartelle.

Le docteur Delley, père de Pauline, médecin habile et respecté, soignait depuis quatorze ans Émilie et sa mère, et depuis quatorze ans il n'avait reçu, en fait d'honoraires, qu'une seule et même pièce d'or, présent de la marraine d'Émilie. Cette pièce lui était régulièrement envoyée le premier jour de janvier, sous enveloppe cachetée, et non moins régulièrement restituée à Mme Bartelle le second jour de chaque mois de janvier. L'enveloppe demeurait intacte; le docteur Delley se rendait, ce second jour de janvier, chez Mme Bartelle, lui portait ses souhaits, et mettait discrètement l'enveloppe cachetée dans une petite coupe qui figurait sur la table du salon.

Mme Bartelle n'était point ingrate; la maison du docteur était celle où Émilie se rendait le plus fréquemment; elle communiquait à Pauline quelques-uns de ses talents; elle lui enseignait à renouveler une garniture de robe, à repriser des dentelles, et se mettait toujours à la disposition de Mme Delley lorsqu'arrivaient les jours mémorables où l'on faisait les provisions de confitures, ou bien lorsqu'il s'agissait de préparer, pour quelque circonstance solennelle, des pâtisseries superfines.

Cependant la promenade en voiture avait resserré ces liens un peu fragiles, et Pauline se rendit avec empressement chez Mme Bartelle. Les deux jeunes filles causèrent gaiement de tous les *grands* petits événements de la veille; Émilie ramenait sans cesse la conversation sur le neveu du conseiller, et Pauline se prêtait avec une complaisance infatigable à ce sujet de causerie.

Digitized by Google

Le tact, c'est-à-dire la mesure exacte de ce qui doit être dit, ne figurait pas parmi les qualités d'Émilie; elle ne se fit pas faute de plaisanter sa jeune compagne sur l'attention, sur les soins qui lui avaient été consacrés par Robert. Beaucoup de conversations paraissent seulement futiles, et sont en réalité fort dangereuses; celle-ci eut pour résultat de fixer dans la tête de Pauline une image vague dont les contours se seraient effacés sans efforts si nul n'avait pris le soin de les accentuer. On se souvient trop rarement que l'on devra rendre un compte sévère des paroles inutiles que l'on a prononcées, et cette menace ne paraît pas trop rigoureuse lorsqu'on pèse le mal qui peut résulter des discours futiles et oiseux. Ce sujet est digne d'être médité par les mères de famille; l'imagination d'une jeune fille est aisément surexcitée ou troublée par les conversations avec une compagne plus âgée, lors même que celle-ci aurait plus de tact qu'en n'en possédait Émilie. Cette compagne a entrevu le monde, elle le peint sous des couleurs fausses, elle excite la convoitise de ses jeunes amies, elle leur inspire involontairement le dégoût de la vie simple et laborieuse. Ces périls sont les moindres parmi ceux qui peuvent avoir pour origine les conversations *inutiles*; et si, d'une part, les mères doivent écarter soigneusement les occasions où les jeunes filles livrées à elles-mêmes se communiquent leurs impressions, les jeunes filles, à leur tour, doivent s'interdire toute parole qu'elles ne prononceraient pas si leurs mères étaient près d'elles. Là est en effet la véritable pierre de touche de l'opportunité, de l'utilité de leurs actions et de leurs discours; tout ce qu'on laisse ignorer à sa mère contient, par cela seul, un danger sérieux.

La visite de Pauline fut longue, et, quoique la conversation lui parût intéressante, elle éprouvait une sorte de tristesse à laquelle elle ne pouvait trouver aucune cause. Émilie la reconduisit, et, pendant leur trajet, elles rencontrèrent le conseiller qui accompagnait son neveu jusqu'au bureau de la diligence. Robert partait; il fit ses adieux aux deux jeunes filles. Pauline devint très-silencieuse, et, lorsqu'elle fut arrivée à la maison de son père, il lui sembla qu'elle entrait dans une prison; elle reprit tant bien que mal ce jour-là ses occupations habituelles, mais elle agissait comme un automate, et semblait indifférente à tout ce qui composait autrefois son tranquille bonheur.

L'hiver fut long et triste; le soleil ne se montrait pas, les jours se succédaient toujours gris, toujours monotones. Pauline n'avait pas encore terminé ses études et éprouva, sans s'en rendre compte, le bienfait du travail, arrivant à heure fixe et chassant devant lui toutes les pensées oiseuses; elle passait chaque jour deux heures près de Rosalie, pour apprendre à broder, et cette douce intimité contribua puissamment à rasséréner sa jeune âme.

Elle n'avait pas oublié cependant la promenade en voiture: Émilie s'était donné la tâche d'en raviver le souvenir, non qu'elle fût romanesque, mais seulement pour avoir *un sujet de conversation*, pour entretenir quelques petits mystères, pour employer enfin l'activité qu'elle mettait toujours au service d'autrui. C'était toujours sur un ton de plaisanterie qu'elle abordait ce sujet, mais elle l'abordait sans cesse et contribuait ainsi, sans aucune mauvaise intention, à fixer dans la tête, sinon dans le cœur de Pauline, le souvenir d'incidents insignifiants qui, sans son intervention, eussent passé inaperçus.

La correspondance avec Julie était toujours active; celle-ci lui avait confié qu'un jeune avocat se montrait fort assidu près de ses parents; qu'il était complaisant, soumis, empressé près de son père; qu'il avait envoyé un superbe camélia à sa mère, et qu'enfin il était extrêmement probable, pour ne pas dire certain, qu'une demande en mariage serait prochainement formulée. Ces lettres, ces détails, humiliaient un peu Pauline; sans qu'elle se rendît compte de l'instinct d'*imitation* qui l'animait, instinct si puissant chez les enfants, elle aurait voulu, comme Julie, confier quelques petits secrets, dire que l'on s'occupait d'elle, raconter les soins qu'on lui rendait.... Mais elle avait beau chercher, elle ne trouvait rien. N'était-il pas bien cruel de ne pouvoir envoyer à Julie, en échange de ses intéressantes confidences, que la narration des petits événements de la vie domestique? Fallait-il donc en être réduite à lui parler du rhume du petit Charles, que l'on avait considéré avec anxiété comme étant précurseur de la rougeole? Ou bien recommencer, pour la vingtième fois, à énumérer toutes les occupations prosaïques qui se partageaient l'emploi de ses journées?

Mais, en y réfléchissant bien, Pauline pensa que l'on pouvait aisément donner un tour intéressant à la mémorable promenade; le thème était trouvé, il ne s'agissait plus que de composer quelques jolies variations. La tête de la jeune fille travailla si bien qu'elle put écrire de longues lettres à son amie, lui décrire la tournure élégante, le beau visage de Robert, transformé, à son insu, en véritable héros. De cet échange de lettres, de ces conversations entre jeunes filles, il ressortit quelques faits, désormais transportés du domaine du roman dans celui de l'histoire. Robert était un jeune homme parfait, remarquablement intelligent, et il avait réprimé, par délicatesse, la vive impression que lui avait fait éprouver la vue de Pauline. Le reste était sans doute entre les mains de Dieu; mais les jeunes cœurs, pareils en cela à ceux mêmes qui ne sont plus jeunes, disent volontiers: *Que la volonté de Dieu soit faite!* tout en faisant cette réserve tacite: pourvu que la volonté de Dieu soit d'accord avec *ma* volonté.

Pauline se garda bien de confier ses préoccupations à sa mère; elle n'avait cependant, et ne pouvait avoir, une amie plus tendre, plus éclairée... Mais c'était justement cette certitude qui l'engageait à garder le silence; quoique jeune, dépourvue d'expérience, Pauline était sensée; elle comprenait instinctivement qu'elle avait introduit un rêve dans son existence, pourtant elle voulait éviter qu'on dissipât ce rêve, auquel elle devait tant d'heures charmantes. La raison maternelle, intervenant au milieu de ces visions, les eût réduites à leurs véritables proportions; elle aurait touché ces images, et ce simple contact eût suffi pour les faire disparaître. La jeune fille, pour calmer ses scrupules, se promettait d'ouvrir un jour son cœur à sa mère..... mais elle ajournait sans cesse cet aveu, parce qu'elle ne pouvait se dissimuler qu'il devait anéantir les visions dont elle avait orné son existence. Il en est toujours ainsi: l'âge mûr est presque toujours placé près de la jeunesse pour lui livrer le trésor chèrement acquis de son expérience; mais la jeunesse repousse ce bien inestimable et préfère l'acquérir à ses dépens; c'est là une triste et vieille histoire, mais elle reste éternellement vraie et nouvelle.

Le printemps arriva; il ramenait les jours éclairés par le soleil, la température douce et parfumée; il marquait le renouvellement de la vie pour la nature, et son influence paraissait même s'étendre aux créatures humaines. Le conseiller était plus gai que jamais; il attendait son neveu, qui espérait obtenir un poste au tribunal dont il faisait partie; sa femme voulait inaugurer un salon nouvellement ajouté à son habitation, et elle s'était engagée à donner un grand bal. Toute la ville était en émoi, et Émilie ne suffisait plus aux consultations qui lui étaient demandées. Le bal avait été retardé, parce que le conseiller désirait que son neveu pût y assister, non qu'on manquât de danseurs, certes!..... comme le faisait remarquer sa femme..... mais seulement pour pouvoir présenter le jeune homme à toute la ville réunie, dans une circonstance agréable pour tous.

L'invitation avait été adressée au docteur Delley; c'était le premier bal auquel Pauline avait été conviée. M. et Mme Delley s'étaient tout d'abord énergiquement prononcés en déclarant qu'ils ne se rendraient pas à cette invitation, que l'on irait remercier Mme Debray, et s'excuser en lui rappelant l'extrême jeunesse de Pauline; mais Émilie revint si souvent à la charge que l'opposition perdit chaque jour du terrain..... et la robe de bal fut préparée.

Le grand jour arriva enfin, et Pauline trouva qu'il était interminable; elle ne savait comment employer les heures qui la séparaient du moment fixé pour commencer l'importante opération de la toilette. Sa mère eut pitié de son ennui et l'engagea à aller visiter Rosalie. Nulle proposition ne pouvait sembler plus agréable à la jeune fille, et elle eut bientôt franchi les deux étages qui la séparaient de cet appartement, où elle était toujours accueillie comme une enfant bien-aimée.

« Te voilà donc devenue une grande personne? » lui dit sa bonne voisine. « Tu es bien contente d'aller au bal?

— Oh! oui! » dit Pauline, en s'asseyant sur le petit tabouret placé aux pieds de la vieille fille.

« Lorsque je te vois là, assise sur cet escabeau, qui te sert depuis que tu peux marcher et venir me voir, je ne puis imaginer que tu vas aller au bal; on y trouve donc un bien vif plaisir? C'est singulier, il me semble qu'il doit être bien fatigant et bien ennuyeux de se mêler à tant de personnes à peu près inconnues, de se donner tant de peine pour préparer une fraîche toilette que l'on rapportera toute fanée.... C'est que j'ai toujours aimé mes aises, » ajouta Rosalie en riant, « et je ne me serais pas volontiers astreinte à tant de tracas..... » Puis un voile mélancolique s'étendit tout à coup sur son visage et elle ajouta en baissant la voix:

— De plus, j'ai vu Mathilde, jeune et belle comme toi, partir comme toi bien joyeuse pour assister à un bal, et depuis ce temps-là elle est devenue.... ce que tu sais. Je ne voudrais pas t'attrister, mon enfant, » reprit Rosalie après un moment de silence, « mais seulement te prier, au nom de ton bonheur, de la tendresse que nous te portons, de ne pas attacher une trop grande importance à la soirée qui t'attend. Et, pour te prouver que je ne suis pas seulement une vieille radoteuse, toujours disposée à verser quelques gouttes amères dans toutes les joies des jeunes gens, voici un petit objet que tu porteras, je l'espère, avec plaisir, je l'ai fait pour toi. » Tout en parlant Rosalie avait pris dans sa grande corbeille à ouvrage une jolie berthe en tulle brodé.

« Voilà donc pourquoi ma mère n'a pas voulu que l'on garnît le corsage de ma robe! » s'écria Pauline au comble de la joie. « Mon Dieu! combien vous êtes bonne, chère Rosalie!

— Bah! » répondit celle-ci en souriant, « il ne faut pas tant me remercier; ce travail a été pour moi une véritable distraction; il m'a reposée d'un autre travail bien long et bien ennuyeux. J'ai dû broder douze mouchoirs avec les initiales E. W., genre gothique très-compliqué, pour une jeune dame qui m'a commandé cet ouvrage. Je ne comprends pas que l'on puisse tant tenir à cette singulière mode de marquer son linge avec des lettres absolument indéchiffrables! Je me dis, parfois, que les lettres gothiques ont été inventées uniquement pour exercer ma patience.... » Et Rosalie mouilla ses yeux fatigués avec la tisane de fleur de sureau, qui se trouvait toujours à sa portée.

« Pauvre Rosalie, » dit Pauline toute pensive, en examinant le merveilleux travail de ces initiales; « combien vous reste-t-il encore de mouchoirs à broder?

— Pas un! » s'écria Rosalie d'un air triomphant. « J'ai fini! Les douze mouchoirs sont terminés; ils seront envoyés ce soir, aussitôt que notre servante se sera acquittée de sa besogne. Et, comme j'ai bien travaillé, je veux m'accorder une récompense..... je ne suis pas encore bien fixée..... mais en tout cas nous aurons demain un petit goûter. Je ferai acheter l'un des gâteaux auquel Mathilde paraît accorder une préférence; tu l'aimes aussi, petite fille, tu viendras goûter avec nous..... Aussi bien, » ajouta Rosalie, pour justifier à ses propres yeux cet excès de dépense et corroborer sa résolution, « aussi bien, demain est le jour anniversaire de ma naissance; c'est donc bien entendu. »

Pauline embrassa sa vieille amie, promit de revenir le lendemain, et s'éloigna en emportant la berthe qui avait été faite pour elle. Ce n'était pas seulement le plaisir de posséder un joli objet de parure qui avait rasséréné l'âme de la jeune fille; elle n'était pas encore assez mondaine, c'est-à-dire assez égoïste pour songer seulement à sa toilette; mais, sans qu'elle en eût conscience, le spectacle de cet intérieur si paisible, de ces maux supportés avec tant de sérénité, de cette foi inébranlable, qui était si ingénieuse lorsqu'il s'agissait de remercier Dieu, et savait si bien découvrir un motif pour louer la Providence dans toutes les épreuves qui lui étaient envoyées, tout cet ensemble de vertus discrètes agissait sur son âme et lui faisait faire de salutaires retours sur sa propre situation.

Émilie avait déclaré qu'elle présiderait à l'importante affaire de la toilette; « Tu ne comprends rien encore à tout cela, » disait-elle à Pauline, avec un ton compatissant.

Et en effet Pauline fut pendant plus d'une heure en proie à une surprise extrême en assistant à tous les préparatifs accomplis sous la direction de l'active Émilie. On étendit sur son visage un jaune d'œuf, on le laissa sécher, on l'enleva avec de l'eau de son attiédie; et lorsque Pauline, sous son masque doré, assez semblable à un gâteau qui va être envoyé au four, hasardait une question timide, Émilie lui imposait silence, et répondait brièvement: « Cela donne de l'éclat au teint; ne parle pas, tu vas produire des crevasses dans la pellicule que l'œuf forme en se séchant. »

Puis, en véritable général d'armée qui dispose toutes choses selon les règles d'une stratégie savante concourant au même but, Émilie décrocha tous les miroirs de la maison, et les plaça de façon que la toilette de Pauline fût vue à la fois de face, de dos et de profil.

Enfin le grand œuvre fut conduit à bien, la coiffure était terminée, la robe de bal allait parfaitement.

« Vous allez prendre une tasse de thé, mes enfants, avant de partir, » dit Mme Delley.

« Du thé, grand Dieu! à quoi songez-vous, Madame! » s'écria Émilie avec un accent de réprobation. « Rien n'est plus échauffant pour le teint. Donnez-nous un peu de lait froid. Mais, Pauline, tu ne vas pas songer à t'asseoir, j'espère?

— Si vraiment, » répondit celle-ci en avançant une chaise; « pourquoi veux-tu m'obliger à rester debout?

— Et ta robe de bal? En vérité tu es bien enfant! On ne s'assied plus du moment où l'on est habillée.

— Décidément je crois que Rosalie avait raison, » dit Pauline en riant; « il est bien fatigant d'aller au bal; mais qui sait? je m'y reposerai peut-être sur ma banquette.

— Il ne faut jamais tenter le sort en admettant la possibilité d'un malheur, » dit sentencieusement Émilie. « Sur ce nous sommes prêtes, et nous pouvons partir. »

Madame Bartelle avait confié sa fille pour ce soir-là à M. et à Mme Delley; on se mit en route à pied, l'usage des fiacres étant à peu près inconnu dans la bonne petite ville où se passe l'histoire que nous avons entrepris de raconter, ce qui permettait d'arriver au bal sans froisser sa toilette, ainsi que le faisait remarquer Émilie, fort judicieusement. Les distances n'étaient pas grandes, et l'on eut bientôt atteint la maison du conseiller. Près de la porte d'entrée tous les gamins de la ville étaient rangés en double espalier, et formaient une haie au milieu de laquelle passaient tous les invités.

Le cœur de Pauline battait bien fort au moment où elle passa le seuil du grand salon. L'assemblée était déjà fort nombreuse, car les invitations n'avaient pas été adressées uniquement aux habitants de la ville; elles avaient pénétré dans les villes voisines, dans toutes les fabriques de la contrée, et s'étaient même glissées dans plusieurs châteaux, qui n'avaient point dédaigné d'envoyer quelques représentants à cette fête bourgeoise. L'industrie et la noblesse se trouvaient réunies, ainsi que le disait le conseiller, qui se promenait en se frottant les mains avec satisfaction. L'industrie, qui n'avait pas beaucoup d'occasions d'étaler son luxe, arrivait couverte de diamants. La noblesse, plus dédaigneuse...., ou moins riche, semblait vouée aux fleurs et aux rubans; somme toute, l'aspect de la réunion était satisfaisant, et même imposant, si nous nous en fions aux impressions de notre héroïne, et elle se sentit bien éclipsée par cette affluence de jeunes filles élégantes.

Les danseurs se tenaient dans le cabinet voisin, transformé en « petit salon; » ils s'avançaient parfois sur le seuil de la porte, jetaient un coup d'œil inquisiteur sur l'assemblée presque exclusivement composée de femmes, puis se dérobaient à l'attention en rentrant dans le petit salon; ils agissaient, en un mot, absolument comme s'ils avaient été des danseurs de grande ville! Mais tout à coup ces messieurs, qui jusque-là tenaient l'emploi des premiers rôles, descendirent à celui d'utilités; ils étaient absolument éclipsés par l'apparition d'un jeune homme de la plus haute espérance, qu'un destin contraire, ou peut-être, ainsi qu'il le faisait entendre, une basse envie, avait précipité des splendeurs de la ville capitale dans cette résidence de troisième ordre. S'il partageait les goûts de César, il

Digitized by Google

devait être satisfait, car *ici* du moins il avait la consolation d'être le premier.

Sa toilette était irréprochable : un frac coupé à la dernière mode serrait sa taille, et s'entr'ouvrait sur un gilet en piqué blanc, simplicité qui consterna les autres lions de la ville. Ils s'étaient mis l'esprit à la torture pour imaginer des gilets inédits; l'un d'eux, entre autres, avait découvert une robe de damas rose, à feuillage d'argent, qui avait figuré dans le trousseau de sa grand'mère. Il en avait livré un lé à son tailleur, pour que celui-ci lui préparât un gilet, dont il serait parlé dans toute la contrée..... et le lion en sous-ordre constatait avec désespoir que son effet était complétement manqué. Le jeune élégant portait une cravate dont la blancheur immaculée ne pouvait se comparer qu'à celle de ses gants; il tenait sous son bras un objet inconnu jusqu'ici dans la ville de F***; ce n'était rien moins qu'un chapeau à mécanique, que l'on aplatit à volonté, et auquel on restitue sa forme primitive en produisant une petite détonation, qui épouvante les personnes nerveuses. Tous ces détails n'étaient cependant que l'accessoire et non le principal, ainsi que cela arrive trop souvent; ils servaient à rehausser sa bonne mine, sa stature élégante, et la cravate blanche entre autres faisait ressortir une moustache noire d'une beauté incomparable, et qui frappait d'admiration même son heureux propriétaire, quoiqu'il dût être blasé par une contemplation quotidienne; mais il ne pouvait se lasser de l'examiner, et portait sur lui à cet effet un petit miroir de poche, et, à tous risques, un peigne et une paire de ciseaux très-fins, afin de pouvoir réparer immédiatement tout désordre qui se produirait dans cet important ornement de son visage.

Mais Pauline accorda à peine un regard à ce bel échantillon de l'élégance masculine. Son cœur battait bien fort, et ses joues devinrent encore plus roses que d'habitude; elle avait aperçu un jeune homme parmi le groupe qui entoura immédiatement le lion : c'était Robert.

Un orchestre assez nombreux, et fort bien dirigé, donna le signal de la danse; les danseurs les plus considérables vinrent engager les dames qui étaient le plus richement vêtues. « Quant à nous, nous avons amené nos danseurs, » disait d'un air dédaigneux une baronne entre deux âges; effectivement toute la noblesse du voisinage s'organisa en coterie, afin de ne point être exposée à danser avec les fabricants et les petits employés. Émilie, qui était une danseuse parfaite, eut l'insigne honneur de fixer le choix du beau lion; elle s'éloigna avec lui, en jetant un regard de commisération sur la pauvre Pauline. Robert venait d'inviter une jeune fille supérieurement coiffée avec un diadème de roses blanches; il n'avait pas même regardé Pauline.

EMMELINE RAYMOND.

(*La suite au prochain numéro.*)

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *Va-carme.*

AVIS. — Le n° 12 contiendra les dessins et patrons des objets suivants :

Chemise de nuit pour femme. — Chemise pour petite fille de dix à douze ans. — Chemise de nuit pour petite fille de neuf à douze ans. — Chemise décolletée avec pièce plissée, pour femme. — Chemise décolletée avec épaulette s'ouvrant à volonté, pour femme. — Camisole avec poches. — Deuxième camisole, avec ornements *piqués*. — Bonnet de nuit avec fond en forme d'étoile. — Deuxième bonnet de nuit. — Tablier pour femme de chambre. — Paletot avec capuchon, pour petite fille de cinq à huit ans.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

L'affabilité et la douceur sont le partage des cœurs charitables.

RENSEIGNEMENTS

N° 39,612, Marseille. Corsage blanc en nansouk ou mousseline unie, à petits plis, avec entre-deux en dentelle de Valenciennes, ou guipure blanche. — *N° 18,316, Dordogne.* La longueur des robes de petites filles dépend de leur taille; ces robes dépassent généralement le genou de cinq à sept centimètres. Les pantalons restent toujours courts, leur garniture seule dépasse la robe. Les ourlets ne peuvent se faire que d'une seule façon. On brode les serviettes dans l'un des coins, en biais, sous le dessin, s'il y en a un de forme particulière. Tous les matériaux nécessaires à l'exécution des travaux que nous publions se trouvent chez M. Simart, rue Rambuteau, 66. — *N° 40,622, Seine-et-Marne.* L'exécution d'une couverture d'édredon en *frivolité* occuperait une existence entière. *Pour le moment*, nous ne pouvons revenir sur les dessins de *frivolité*; d'autres objets réclament leur tour. J'en dirai autant pour la capeline en laine. Ce n'est plus la saison de ces travaux, et vous en avez reçu un si grand nombre! Autant aussi pour les toilettes de bal. Voir, pour ce sujet, les précédents articles *Modes*. — *N° 8,804, Neuilly.* Des rideaux en reps de laine de même nuance que le velours des siéges seraient préférables, si l'on ne veut pas mettre des rideaux en velours. — *N° 39,681.* Ce renseignement est tout à fait étranger aux attributions du journal; pour le donner, il faudrait le chercher, et mes occupations ne me laissent pas, à mon grand regret, le temps de m'occuper de cette recherche. — *N° 22,260, Monté....* Pour le petit garçon de cinq ans, trop gros pour porter des vestes, blouse courte à ceinture, pantalon pareil à la blouse. — *N° 32,980, Yonne.* Ces patrons ont paru, d'autres paraîtront successivement. Lorsque les petits garçons quittent les robes, on les habille avec un pantalon court et une veste entr'ouverte sur une chemisette ou bien sur un gilet.

— Mme *E. B. Y... Suisse.* Pour donner un bon conseil, il faudrait bien connaître la situation à laquelle ce conseil doit s'adapter. J'avais cru deviner, et j'allais, pour ce cas particulier, conseiller un petit paletot court en taffetas noir; mais on me parle d'un corsage blanc, et je n'y comprends plus rien; si l'on *peut* porter un corsage blanc, pourquoi *ne peut-on* porter celui de la robe de moire brune? Il faudrait garnir le corsage blanc avec des entre-deux de guipure noire, ou le broder au point *russe* avec de la fine soie brune.

Le n° 21 de l'année 1860, contenant la recette du *lait virginal*, étant épuisé, et cette recette nous étant instamment demandée par nos nouvelles abonnées, nous la répétons ici.

LAIT VIRGINAL POUR RAFRAICHIR LE TEINT, ET COMBATTRE LES TACHES DE ROUSSEUR.

On prend 20 grammes d'amandes douces, 8 grammes d'amandes amères; on les jette dans de l'eau chaude pour les peler, on les place dans un mortier de marbre ou de porcelaine, on les pile en ajoutant peu à peu 140 grammes d'eau de rose; on passe le tout à travers un morceau de mousseline; on y ajoute un gramme de benjoin.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

A TOUTES NOS ABONNÉES.

LES PATRONS ILLUSTRÉS

ANNEXE A *LA MODE ILLUSTRÉE.*

14 feuilles de Patrons, plus grands que les 12 Patrons de la *Mode illustrée*.

Prix : 4 fr. par an (1 fr. par trimestre).

Nous nous sommes décidés à annexer à *la Mode illustrée*, à partir du 1er janvier 1864, une seconde série de patrons portant ce titre : *les Patrons illustrés.* Nous ferons paraître *un* de ces patrons dans le courant de chaque mois.

Les personnes qui s'abonneront à cette nouvelle publication recevront donc *en plus* 14 feuilles de patrons EN GRANDEUR NATURELLE, portant le titre de *Patrons illustrés*, parce que *ces feuilles contiendront un texte et des dessins explicatifs.* Les *Patrons illustrés* ne coûteront que 4 francs de plus par an, 1 franc de plus par trimestre.

Les *Patrons illustrés* contiendront *au moins* quatre-vingts objets par an.

En fondant cette publication nous avons eu surtout en vue les intérêts de nos abonnées, et, par conséquent, ceux de *la Mode illustrée.* La modicité du prix de cette publication supplémentaire ne saurait nous donner aucun bénéfice : on ne pourra, pour cette cause, s'abonner aux *Patrons illustrés* sans s'abonner à *la Mode illustrée;* mais on pourra toujours s'abonner à la *Mode illustrée* sans s'abonner aux *Patrons illustrés.*

Les personnes qui désirent s'abonner aux *Patrons illustrés* devront les prendre *pour le temps que leur abonnement à la Mode illustrée aura encore à courir*, pour confondre ces *deux* abonnements en un *seul;* elles recevront ces patrons sous la même enveloppe *jusqu'à l'expiration de l'abonnement* à leur journal.

Celles de nos abonnées qui s'abonneront en même temps à *la Mode illustrée* et aux *Patrons illustrés devront le faire pour le même laps de temps à l'une et à l'autre publication*; elles recevront, ainsi que nous l'avons déjà dit, les deux publications sous la même bande.

Il est indispensable, pour effectuer le réabonnement, que la *dernière* bande ou le *numéro d'ordre* se trouvant sur l'enveloppe du journal soit renvoyé avec la demande de l'abonnement.

Le présent numéro contient aussi un tableau présentant le prix de l'abonnement aux *Patrons illustrés*, d'un à *douze* mois, afin que les personnes qui désirent s'abonner puissent connaître immédiatement la somme qui devra nous être envoyée, pour atteindre la date à laquelle les deux abonnements, *la Mode illustrée* et *les Patrons illustrés*, pourront se fusionner en une seule et même échéance.

Les *numéros* de la MODE ILLUSTRÉE avec *patrons* ne se vendent pas séparément. Pour les avoir, il est de toute nécessité d'être abonné au journal : donc, on ne peut pas s'abonner aux 14 *Patrons illustrés* seuls, *qui seront d'un plus grand format que les 12 Patrons ordinaires.*

L'envoi des *Patrons illustrés* aux personnes déjà abonnées exigeant un service à part et par conséquent minutieux, nous prévenons les abonnées de cette série qu'il est indispensable de *régulariser* leur situation d'ici *au 31 décembre* **1864**, de telle sorte qu'*au 1er janvier* **1865**, les abonnements à la *Mode illustrée* et aux *Patrons illustrés* ne fassent plus qu'un seul et même abonnement, n'exigeant plus qu'un seul et même service.

Il faudra donc de toute nécessité qu'à cette époque on prenne, ou l'abonnement aux deux publications *et pour le même laps de temps* (*Mode et Patrons illustrés*), ou à la *Mode illustrée* seulement.

Les personnes qui ont pris leur abonnement à la MODE ILLUSTRÉE, chez un libraire, à un bureau de poste ou aux Messageries, doivent s'adresser pour recevoir les PATRONS ILLUSTRÉS également là où l'abonnement à la MODE ILLUSTRÉE a été pris. *L'Administration de la* MODE ILLUSTRÉE.

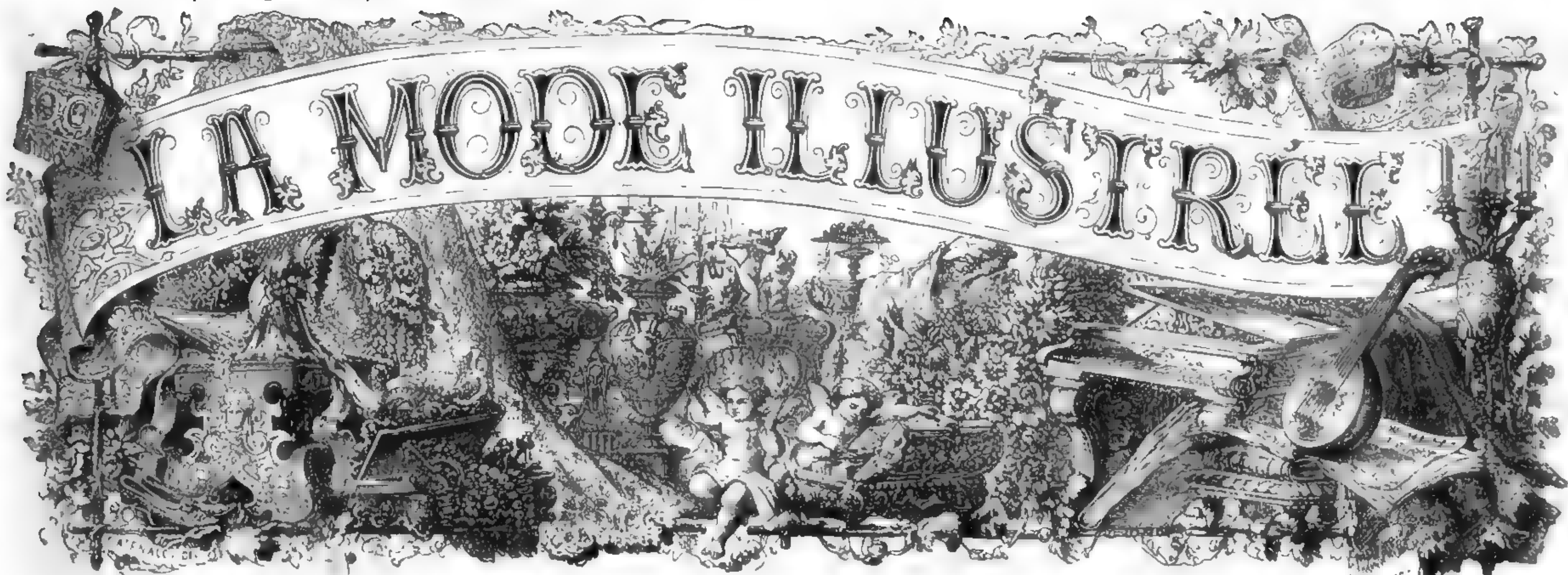
PRIX, par mois, des Patrons illustrés, à Paris et dans les départements, pour les personnes dont l'abonnement ne sera pas expiré au 1er janvier 1864.

1 mois.	2 mois.	3 mois.	4 mois.	5 mois.	6 mois.	7 mois.	8 mois.	9 mois.	10 mois.	11 mois.	12 mois.
0 fr. 35	0 fr. 70	1 fr.	1 fr. 35	1 fr. 70	2 fr.	2 fr. 35	2 fr. 70	3 fr.	3 fr. 35	3 fr. 70	4 fr.

Il est expressément recommandé d'envoyer en même temps la dernière bande d'adresse ou le numéro d'ordre se trouvant sur l'enveloppe du journal; autrement toute inscription devient impossible.

Digitized by Google

N° 12 (avec patrons). CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 20 mars 1864.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cᵉ, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (Pour l'étranger le port en sus). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

REMARQUES PRÉLIMINAIRES.

Les patrons de chemise ne figurent pas sur notre planche dans toute leur longueur; on complète cette longueur en continuant d'abord dans le milieu du corps de la chemise, *en ligne droite*, la ligne composée de petits traits, jusqu'à ce que l'on ait atteint la longueur voulue pour la destination de la chemise; on continue ensuite, *en biais*, les lignes indiquant les *coutures de côté;* pour plus de sûreté, les lignes à *compléter* sont marquées par une petite flèche, dont la pointe indique la direction de la longueur à compléter.

Dans toutes les parties données en *moitié*, on place l'étoffe en *droit fil*, et double, sur la ligne marquant le milieu, afin de couper ces parties d'un seul morceau.

Les coutures, ourlets et remplis ne sont nulle part compris dans les patrons; il faut donc laisser en plus l'étoffe nécessaire pour les exécuter.

Chemise de nuit
POUR FEMME.

Les figures 32 à 36 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Cette chemise est ornée d'entre-deux et de dentelle de Valenciennes; sa richesse peut être diminuée sans que son élégance soit amoindrie; il suffira pour cela de substituer des entre-deux brodés, ou même des bandes unies *piquées* de chaque côté, de les substituer, dis-je, aux entre-deux de dentelle.

La pièce se compose d'entre-deux séparés par des bouillonnés en fine percale, ou bien en batiste. Cette pièce est bordée (ainsi que l'encolure) avec une dentelle de Valenciennes, que l'on remplacera par une garniture festonnée, si l'on a supprimé les entre-deux en dentelle. Une dentelle semblable garnit l'ourlet de devant, auquel se rattachent encore deux entre-deux encadrés par un pli; cette espèce de *jabot* est *piqué*, sur son bord inférieur, sur une bande double en percale ou batiste.

Notre modèle a, depuis l'entournure jusqu'au bord inférieur, 1 mètre 8 centimètres de longueur, et ce bord a 2 mètres 38 centimètres de largeur. On coupe le *corps de devant* d'après la figure 32, celui de derrière sur la figure 34, en leur donnant la longueur voulue; sur la figure 35 (pièce de derrière) on coupe deux morceaux pareils (dessous et doublure). Dans le *corps de devant* on trouvera deux lignes fines et doubles, entre lesquelles on coupera l'étoffe pour former la fente qui sépare le *jabot* de la partie inférieure de la chemise. Depuis cette fente jusqu'au bord supérieur de la chemise, on exécutera le pli représenté *tout cousu* sur la figure 32; ce pli a 1 centimètre 1/2 de largeur; on glisse sa couture en dessous et au milieu du pli. L'étoffe restant encore entre le pli et la fente est enlevée presque depuis le pli, et remplacée plus tard par les entre-deux de dentelle et ourlet. On arrange la pièce d'après la figure 33, à l'exception de l'ourlet de devant et des entre-deux qui s'y rattachent, lesquels sont posés en dernier lieu. Pour chacun des bouillonnés qui séparent les entre-deux, on coupe, en percale fine ou batiste, une bande droite ayant la largeur indiquée sur le patron; mais en longueur, *au moins une moitié en plus;* on fronce ces bandes sur leurs côtés longs, en faisant un surjet roulé sous le doigt, puis on distribue également ces fronces, et l'on rattache à petits points invisibles les bouillonnés aux entre-deux. La pièce ainsi



CHEMISE DE NUIT POUR FEMME.

préparée est cousue L avec L, jusqu'à M avec M, sur le bord supérieur du devant de la chemise, qui a été froncé depuis le point jusqu'à l'étoile. La pièce est solidement fixée aussi depuis M, sur le pli large du jabot; depuis ce pli jusqu'à N il n'y a point de couture. On pose ensuite, sur le bord de chaque devant, depuis l'encolure jusqu'au bout du jabot, d'abord un entre-deux, puis un faux ourlet s'y attachant. On encadre ensuite la pièce (voir le dessin) avec une dentelle de Valenciennes presque plate, ayant 3 à 4 centimètres de largeur, surmontée d'une étroite bande en biais, *piquée* sur la pièce et la chemise. L'ourlet du devant de droite est garni avec les boutonnières indiquées sur le patron; on le couvre avec une dentelle légèrement *soutenue*, fixée par une bande en biais *piquée*. Sur l'ourlet du devant de gauche on place de petits boutons de linge; l'ourlet de droite doit naturellement couvrir celui de gauche; ils sont réunis sur leur bord inférieur.

La partie inférieure de la chemise est froncée depuis le milieu de chaque côté jusqu'à la croix; on assemble ces morceaux froncés avec le jabot (de façon qu'au milieu les croix se rencontrent), et l'on emploie à cet effet une bande en droit fil, piquée, ayant 1 centimètre de largeur; à l'envers, on ourle une bande pareille, à la même place.

Le *corps* de derrière est froncé sur son bord supérieur depuis le milieu, de chaque côté, jusqu'à la croix; on le place entre le dessus et la doublure de la pièce de derrière, O avec O, — croix avec croix, — P avec P; on assemble la pièce de devant et celle de derrière sur l'épaule, depuis R jusqu'à Q, en *piquant* le dessus de la pièce de derrière sur la pièce de devant, et ourlant le dessous de cette pièce de derrière à l'envers de la chemise. Sous le bras on assemble dos et devant depuis l'S de la ligne marquant la couture de côté jusqu'au bord inférieur, en faisant une couture en ourlet; on fait ensuite le large ourlet inférieur. On entoure l'encolure avec une dentelle légèrement *soutenue*, sur laquelle on *pique* une étroite bande en biais.

La figure 36 représente la moitié de la manche réunie à la manchette. On coupe la manche d'un seul morceau (non compris la manchette), en posant l'étoffe *double en biais* sur la ligne indiquant le milieu; on échancre la manche sous le bras, sur la ligne qui marque cette échancrure (par une erreur qu'il importe de signaler, la ligne indiquant le *milieu* de la manche, au lieu d'être, comme toujours, composée de petits traits, est formée par les signes employés pour les contours de la figure 36). La manchette est semblable à la *pièce* de la chemise; on fait cette manchette avec des bouillonnés étroits et des entre-deux; elle est encadrée avec une bande piquée en biais, et bordée avec une dentelle qui remonte perpendiculairement sur la manchette, du côté du coude. Après

Digitized by Google

avoir cousu la manche ensemble depuis T jusqu'à l'U, on la rattache à la manchette, toujours avec une bande en biais et piquée. Sur le bord supérieur on fronce la manche dans le milieu depuis l'étoile jusqu'au double point, puis on pose la manche dans l'entournure, T sur le T de la figure 32, — l'étoile sur l'R de la pièce; par derrière, la manche est cousue entre le dessus et la doublure de la *pièce*.

Chemise pour petite fille

DE 10 A 12 ANS.

Les figures 18 à 21 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Notre modèle, fait en percale, a, depuis l'épaule, 88 centimètres de longueur, sur le bord inférieur, garni d'un ourlet de 4 centimètres; 1 mètre 42 centimètres de largeur; sur l'un des côtés seulement il se trouve deux pointes, lesquelles ont 9 centimètres de largeur sur leur bord inférieur, et, près de l'entournure qu'elles atteignent, 1 centimètre 1/2 de largeur. La figure 18 est le *corps de devant*, la figure 19 celui de derrière; tous deux sont coupés d'un seul morceau sur l'épaule si l'on veut. Après avoir posé les deux pointes, on coud les deux *corps* ensemble sur le côté, *g* avec *g* jusqu'au bord inférieur. On exécute la fente indiquée dans le milieu de la figure 18, et l'on borde le côté gauche de cette fente avec une bande en droit fil, ayant 1 centimètre de largeur. Le côté droit de la fente est garni, comme l'encolure, avec une bande festonnée; avant de la poser on fronce le devant depuis la fente jusqu'à l'étoile, le dos depuis le point, et l'on place la bande d'encolure (coupée d'après la figure 20), devant, *h* avec *h*, — étoile avec étoile, — derrière point avec point, — *j* avec *j*. Cette encolure est garnie avec une bande de percale festonnée, et l'on pose sur l'une des lignes fines de la figure 20 une bande piquée en fil droit, de telle sorte que la chemise est cousue entre cette bande et celle d'encolure. Sur la fente (côté droit) on place la bande festonnée qui encadre une bande en droit fil *piquée*; on la pose croix avec croix, on y fait les boutonnières indiquées, et l'on place sur le côté gauche de la fente et de l'encolure les boutons correspondant à ces boutonnières.

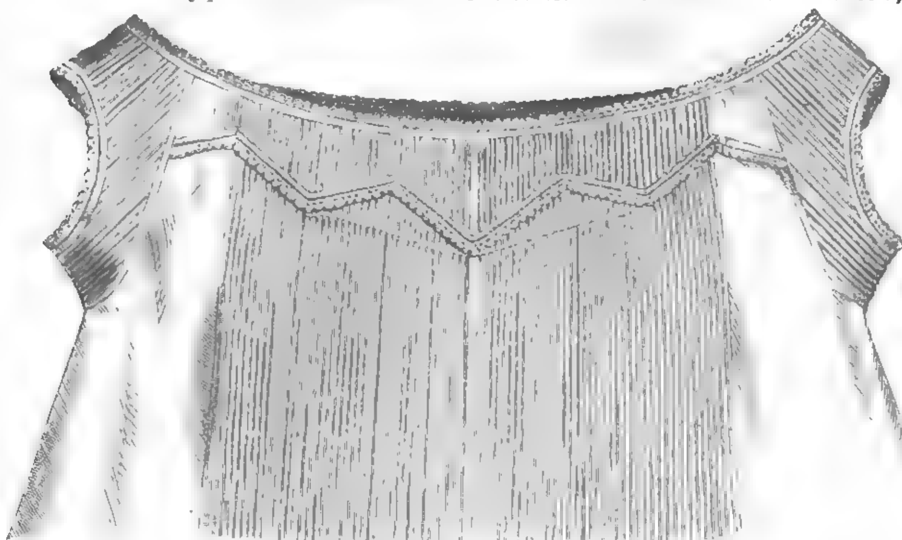
On coupe la manche d'un seul morceau, d'après la figure 21; on la coud ensemble depuis *g* jusqu'au *k*, on la festonne sur son bord inférieur, on la coud dans l'entournure, *g* avec *g*, — *l* avec *l*.

Chemise de nuit, pour petite fille

DE 9 A 12 ANS.

Les figures 37 à 43 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Notre modèle, fait en percale fine, a, depuis l'entournure, 65 centimètres de longueur; sur chaque côté il y a deux larges pointes s'étendant jusqu'à l'entournure, et complétant la largeur du bord inférieur, qui est d'un mètre 80 centimètres. On coupe le devant d'après la figure 37, le dos d'après la figure 38, chacun d'un seul morceau, et on laisse en plus l'étoffe nécessaire pour un ourlet de 3 à 4 centimètres sur le bord inférieur. On coud ensemble dos et devant sur le côté, depuis *a* jusqu'au bas de la chemise. Le devant a, dans le milieu, depuis l'encolure, une fente de 28 centimètres de longueur; on borde cette fente, sur le *côté de droite*, avec un ourlet ayant 2 centimètres de largeur, sur lequel on fait une boutonnière au milieu et à l'encolure; on place une bande pour former un faux ourlet semblable *sous* le côté gauche de la fente, et l'on y pose deux boutons. Les deux ourlets sont croisés l'un sur l'autre, et piqués à l'extrémité de la fente; on couvre l'ourlet soutenant les boutonnières avec une bande droite en nansouk, festonnée de chaque côté, et ornée au milieu, si l'on veut, avec une légère broderie. La figure 37 donne la longueur et la largeur de cette bande, ainsi que son dessin, composé de plumetis et de points d'*arêtes*. Sur chaque côté de la fente on fait six petits plis, marqués sur le patron, depuis l'épaule, par des lignes fines. On coud ensemble les deux lignes portant le chiffre 1, puis celles portant les chiffres 2, — 3, — 4, et ainsi de suite, puis on glisse la couture de telle sorte que le pli soit *creux* (la couture se trouve en dessous au milieu); on égalise l'encolure et la ligne d'épaule devenues irrégulières depuis que l'on a fait les plis, et l'on pose la pièce d'épaule (fig. 39); cette pièce est double (c'est-à-dire doublée), et doit se placer devant depuis *b* jusqu'à *c*, — derrière, depuis *d* jusqu'à *e* sur la chemise; ce côté de derrière a été froncé depuis le point, et reste plat depuis le point jusqu'au *d* de chaque côté. Le petit col (fig. 40) est en étoffe double depuis l'encolure jusqu'à la broderie; on coud entre les deux *doubles* (en faisant une couture au point d'arêtes) la partie qui est brodée sur l'étoffe *simple* cette fois. On fixe le col sur l'encolure par une couture en ourlet, depuis *f* jusqu'à *g*. La manche est coupée d'un seul morceau d'après la figure 41; on la coud ensemble depuis *h* jusqu'à *j*; on y laisse une fente ourlée depuis *j* jusqu'au *k*; on la fronce sur son bord inférieur depuis la croix. L'espace compris entre le *k* et la croix reste plat de chaque côté de la fente. La figure 42 indique la longueur et la largeur du poignet fait *double*. Entre le dessus et le dessous du poignet, on pose, d'un côté, *l* avec *l*, — *k* avec *k*, la manche froncée de l'autre côté, *m* avec *m*, — *n* avec *n*, la manchette préparée d'après la figure 43. La manchette est faite en étoffe *simple* (non doublée) et ornée comme le col; on fait les boutonnières, on pose les boutons indiqués pour le poignet (fig. 42). En cousant la manche dans l'entournure, la couture *h* de la manche doit se trouver avec la lettre *h* de la figure 37.



CHEMISE DÉCOLLETÉE AVEC PIÈCE PLISSÉE POUR FEMME.



CHEMISE DE JOUR POUR PETITE FILLE DE DIX A DOUZE ANS.



CHEMISE DE NUIT POUR PETITE FILLE DE NEUF A DOUZE ANS.

Chemise

DÉCOLLETÉE AVEC PIÈCE PLISSÉE POUR FEMME.

Les figures 15 à 17 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Cette chemise est faite en percale ou toile fine, et garnie avec d'étroites bandes brodées; le devant est disposé en plis étroits; il n'a point de fente, et ces plis ont, vers le milieu, par devant, 16 à 18 centimètres de longueur, sur les côtés 12 centimètres de longueur. A partir de cette place ils ne sont plus fixés. Au-dessus des plis se trouve une garniture brodée et disposée en festons pointus (voir le dessin).

On coupe dos et devant de cette chemise d'après la figure 15, en plaçant toujours l'étoffe double en droit fil sur la ligne indiquant le milieu; on échancre à l'encolure dos et devant, d'après les lignes indiquant l'échancrure de chaque partie. Le devant est orné des plis dont la largeur et la séparation sont indiquées sur la figure 16, laquelle représente la forme de chaque moitié de la chemise (*après* que les plis sont faits), depuis le bord supérieur jusqu'à la garniture disposée en festons; cette figure 16 doit se trouver *a* avec *a*, — étoile avec étoile, — *b* avec *b*, — *c* avec *c* de la figure 15, laquelle est la moitié de la chemise *avant* que les plis soient faits. On fixe sur le devant la garniture brodée (voir la fig. 16), en employant une bande en biais, *piquée*, ayant un demi-centimètre de largeur; on assemble ensuite dos et devant sur le côté depuis *d* jusqu'au bord inférieur, sur lequel on fait un ourlet de 2 à 3 centimètres.

La manche se compose de deux parties égales coupées sur la figure 17; elle est entièrement plissée, puis on assemble dessus et dessous depuis *d* jusqu'à *e*, — depuis *f* jusqu'au double point; on garnit la manche avec une bande brodée fixée par une bande piquée. On réunit la manche au dos, et au devant *b* avec *b*, jusqu'à *d* avec *d*, de telle sorte que la manche complète l'encolure.

Le bord supérieur du dos est froncé; on serre les fronces jusqu'à ce que le dos ait la même étendue que le devant plissé. En distribuant ces fronces bien également, on pique sur l'encolure une bande brodée, dont les figures 16 et 17 indiquent la largeur. Sur le dos, froncé, cette garniture est ourlée. Les remplis de cette couture sont cachés ici, comme ceux de la manche, par une bande étroite ourlée.

Chemise décolletée pour femme

AVEC ÉPAULETTE, S'OUVRANT A VOLONTÉ.

Les figures 12 à 14 (*recto*) appartiennent à ce patron.

A cette chemise dos et devant sont boutonnés ensemble sur l'épaule, et, pouvant ainsi se séparer à volonté, forment un patron fort commode pour les robes à corsage décolleté. L'entre-deux de dentelle est posé sur un faux ourlet. On sait qu'on peut remplacer cet entre-deux par un entre-deux brodé, ce qui permet de supprimer le faux ourlet. Dans ce cas, on peut aussi substituer à la dentelle de Valenciennes une garniture brodée et festonnée, ou simplement festonnée; cette garniture aurait, comme la dentelle de notre modèle, 3 centimètres de largeur.

La figure 12 servira pour le devant et pour le dos, ces deux parties différant seulement sur leur bord supérieur, différence indiquée sur la figure 12. On coupe chaque partie d'un seul morceau en plaçant l'étoffe double en droit fil sur la ligne indiquant le milieu. Sur chaque côté de cette chemise, dont la largeur est d'un mètre 72 centimètres, se trouvent deux pointes atteignant la moitié de la hauteur de la chemise; sa longueur dépend de la stature de la personne à laquelle on la destine. On coud ensemble les deux parties sur les côtés, depuis U jusqu'au bord inférieur, sur lequel on fait un ourlet plus ou moins large, à volonté.

Digitized by Google

Pour chaque manche on coupera deux morceaux d'après la figure 13; on les coud ensemble depuis U jusqu'au W, et l'on garnit la manche avec une broderie placée sur l'espace partagé par une ligne fine, à moins qu'on ne préfère les ornements d'entre-deux de dentelle. La manche reste ouverte; on la coud U avec U jusqu'à V avec V, sur le devant et sur le dos. La figure 14 est la moitié de la bande d'encolure coupée en pointe à chaque extrémité, et munie d'une boutonnière; au milieu de cette pointe on coud une pince pour former une petite pointe. La bande d'encolure de derrière reste en ligne droite, et ses extrémités, qui ne sont pas coupées en pointe, sont garnies chacune d'un bouton. On fronce le bord supérieur du dos et du devant, on laisse de chaque côté l'espace compris entre la croix et la pointe de l'épaule sans fronces. On place ensuite les bandes d'encolure; celle de devant doit être cousue Y avec Y, — V avec V, — X avec X, par conséquent elle atteint une partie de la manche; — celle de derrière est placée de la même façon. Nous avons déjà laissé le choix entre la dentelle et la broderie, pour garnir les manches et l'encolure.



CHEMISE DÉCOLLETÉE POUR FEMME, AVEC ÉPAULETTE, S'OUVRANT A VOLONTÉ.

d'une bande en biais ayant 3/4 de centimètre de largeur, encadrée avec une garniture festonnée; cette *patte* est posée en biais (voir le dessin). Le bord supérieur de la manche est plissé; pour exécuter ces plis, on pose la croix 1 sur le point 1, la croix 2 sur le point 2, la croix 3 sur le point 3. En plaçant la manche dans l'entournure, la lettre J doit se trouver avec la même lettre du devant (fig. 25).

La figure 31 représente l'une des petites poches. On les prépare et on les garnit comme les poignets.

N. B. Le patron du col droit et celui des poignets peuvent servir pour cols et sous-manches destinés aux toilettes de ville.

Camisole avec poches.

Les figures 25 à 31 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Cette camisole, exécutée en percale, est ornée de bandes en biais cousues au point d'*arêtes;* chaque devant est garni avec une poche.

Les devants (fig. 25) sont disposés en petits plis. Les l'ourlet du devant de gauche, qui est tout simple, sans ornements.

Le dos (fig. 27) est cousu avec le devant (couture en ourlet) sous le bras, depuis A jusqu'à B; il est piqué sur l'épaule depuis C jusqu'au D; sur tous les remplis de toutes les coutures, on ourle à l'envers une bande étroite en percale. Le col droit est coupé en entier d'après la figure 28 en étoffe double, et garni tout autour avec une bande festonnée, et de petites bandes en biais avec points d'arêtes. On coud le col sur l'encolure, E avec E, — F avec F; à l'extérieur on pose sur cette *réunion* du col à la camisole une bande en biais avec point d'*arêtes* tandis qu'à l'envers on cache la couture sous une bande étroite, simplement ourlée.

La manche est coupée d'un seul morceau sur la figure 29, et l'on échancre le dessous du bras sur la ligne indiquant cette échancrure. La figure 30 représente la moitié du poignet droit, dans lequel on fait douze petits plis. On réunit ensuite le poignet à la manche, dont le bord inférieur a été froncé de façon à assembler les lettres G avec G, — H avec H. Cette couture est couverte par une bande ornée de points d'arêtes; on coud ensemble la manche (y compris le poignet) depuis I jusqu'au G, — depuis G jusqu'au K, et l'on pose sur le bord du poignet, et aussi sur sa couture, une garniture festonnée et une bande avec points d'arêtes. En outre, le poignet est encore orné d'une sorte de *patte*, composée

Camisole avec ornements DE BANDES PIQUÉES.

Les figures 1 à 7 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ce modèle, exécuté en percale fine, est orné avec d'étroites bandes de même étoffe, coupées en biais et *piquées* à points *arrière*.

La figure 1 (devant) est repliée deux fois sur elle-même; la figure 2 (moitié du dos) est repliée une fois. On sait qu'il faut couper séparément ces petits côtés repliés, puis les joindre au patron, comme si l'on *dépliait* celui-ci.

Le devant est orné par des séries de trois plis étroits, séparées par des bandes piquées, disposées en carreaux. Les lignes marquées par des points et des croix sont cousues ensemble (on rapproche deux signes identiques), et l'on procède comme cela est indiqué pour la camisole à poches. Sur la figure 1, ces plis sont interrompus au milieu, on n'a pu indiquer que leurs deux extrémités. Il faut faire ces plis en entier, puis on les ploie de façon que leur couture se trouve au milieu en dessous. L'ourlet de devant est ajouté au devant de droite; on le pique sur les deux lignes ponctuées. Nous avons indiqué partout le dessin formé par les petites bandes piquées; si l'on veut simplifier ce modèle, on supprimera ces petites bandes.



CAMISOLE AVEC POCHES.



CAMISOLE AVEC ORNEMENTS DE BANDES PIQUÉES.

quatre premiers plis de chaque devant se prolongent jusqu'au bord inférieur de la camisole, et figurent sur le patron comme étant déjà faits; il faut donc, en coupant la camisole, laisser en plus l'étoffe nécessaire pour faire ces quatre plis, ainsi que les ourlets indiqués. Les autres plis des devants forment une sorte de *pièce* terminée par une garniture festonnée; ces plis sont marqués sur le patron (fig. 25) par des lignes fines désignées avec des points et des croix. On coud ensemble deux lignes portant le même signe (point ou croix), puis on glisse la couture en dessous du pli, au milieu; les coutures des plis commencent à l'encolure, et se terminent à la place où l'on pose la garniture festonnée. Lorsque tous les plis sont terminés, les devants ont la forme représentée par la figure 26. Si l'on veut simplifier ce patron, on supprimera les plis, et l'on coupera les devants sur cette figure 25, en substituant à la garniture festonnée une simple bande en biais *piquée*. Par conséquent les lettres C — D — E de la figure 26 doivent se trouver avec les mêmes lettres du patron (fig. 25). La garniture posée à l'extrémité inférieure des plis se compose de deux bandes en nansouk festonné, ayant chacune un centimètre de largeur, froncées et réunies au moyen d'une étroite bande en biais, fixée par des points d'*arêtes*. Sur le devant de droite on pose le large ourlet, après l'avoir encadré avec une bande festonnée semblable à la précédente, et pareillement ornée de points d'*arêtes*. Sur cet ourlet on fait plusieurs boutonnières: on pose les boutons sur

On coud dos et devant ensemble sous le bras, depuis A jusqu'à B, en faisant une couture en ourlet. Sur l'épaule on pique le devant depuis C jusqu'à D sur le dos, et l'on ourle une petite bande à l'envers de cette couture pour la cacher. La figure 3 représente la moitié du col. On y exécute le travail de piqûre, on le découpe sur son contour extérieur, on le fixe sur l'encolure E avec E, jusqu'à F avec F, en employant un passe-poil.

La manche (fig. 4) est froncée sur son bord inférieur; on la coud H avec H, étoile avec étoile, entre les deux *doubles* du poignet (la fig. 5 en représente la moitié), au travers duquel la main passe aisément. On coud ensuite ensemble manche et poignet depuis G jusqu'au J. En faisant cette couture on fronce la manche sur l'espace compris entre la croix et le poignet, de telle sorte que la longueur de cette couture seulement soit de 38 centimètres 1/2. La figure 6 représente la moitié de la manchette, qui est ornée comme le col; on la réunit au poignet J avec J, point avec point, en employant un passe-poil. La *patte* de la manche (fig. 7) est fixée au dessus de la manchette. On trouve sur celle-ci



CHEMISE DÉCOLLETÉE

Digitized by Google

un point entouré d'un cercle sur lequel on doit poser le signe pareil qui figure sur la patte. On réunit aussi de la même façon les places marquées par des croix. Les trois pointes supérieures de la patte sont cousues sur la manche; en plaçant celle-ci dans l'entournure la lettre G doit se trouver avec la même lettre de la figure 1.

Chemise décolletée.

Notre dessin offrira une variation pour la *chemise avec épaulette s'ouvrant à volonté.* Si l'on veut supprimer les entre-deux de dentelle, on pourra exécuter la garniture représentée par ce dessin : elle se compose de bandes de batiste anglaise, *derrière* lesquelles on applique un *motif* quelconque en nansouk épais, dont les contours sont piqués à l'endroit sur la bande de batiste anglaise.

Bonnet de nuit avec fond

EN FORME D'ÉTOILE.

La figure 24 (*recto*) appartient à ce patron.

La figure 24 représente la moitié d'un bonnet de nuit à la fois original et *hygiénique*, puisque les six pattes dont se compose le fond (au milieu duquel on les boutonne) permettent à l'air de circuler dans la chevelure. Les pattes sont festonnées. Notre modèle est fait en toile fine.

On coupe le bonnet d'un seul morceau d'après la figure 24, en posant l'étoffe en droit fil sur la ligne indiquant le milieu supérieur. Après avoir partout festonné le contour extérieur du bonnet, on fait une boutonnière dans chacune des cinq pattes, on met un bouton à la sixième patte. On coud ensuite le bonnet (couture en ourlet) sur la ligne indiquant la couture de derrière ; on pose un cordon ou bien une bande de toile pour former la coulisse, dans laquelle on passe deux cordons étroits que l'on fait ressortir par l'œillet indiqué. Les



BONNET DE NUIT AVEC FOND EN FORME D'ÉTOILE.

brides, qui peuvent être en percale, ont chacune 44 centimètres de longueur, 3 centimètres de largeur; on les coud à la place marquée par une ligne double.

Bonnet de nuit avec passe.

Les figures 22 à 23 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ce modèle est essentiellement commode à faire, à porter, à repasser enfin. On coupe la passe (fig. 22) comme le fond (fig. 22) d'un seul morceau, en toile ou percale, puis on assemble les deux morceaux, N avec N jusqu'à O avec O, en faisant une couture double, piquée, ayant 3/4 de centimètre de largeur. La passe est garnie avec une bande festonnée froncée, ayant 2 centimètres 1/2 de largeur; la couture de cette bande est cachée à l'envers avec une bande piquée 2 fois, qui forme en même temps la coulisse indiquée. Le reste du bonnet est garni avec une bande festonnée posée à plat, laquelle le dé passe d'un centimètre 1/2, et qui, à l'envers, forme un ourlet que l'on *pique* à l'*endroit* du bonnet. On pique sur le fond une bande étroite en droit fil, qui forme la coulisse indiquée sur la figure 23; à chaque bout de la passe on pose une bride ayant 28 centimètres de longueur, 3 centimètres 1/2 de largeur.

Tablier pour femme de chambre.

Les figures 44 à 46 (*verso*) représentent le plastron et la ceinture de ce tablier.

Le tablier, fait en percale ou toile, a 76 centimètres de longueur, un mètre 12 à 16 centimètres de largeur; le bord inférieur a un ourlet de 4 à 5 centimètres; le bord supérieur est froncé de façon à n'avoir plus que 30 centimètres de largeur. On pose un plastron devant et



PALETOT AVEC CAPUCHON POUR PETITE FILLE DE CINQ A HUIT ANS.

derrière; on coupe ces deux plastrons chacun d'un seul morceau, d'après les figures 44 et 45; on les coud ensemble sur l'épaule, depuis *p* jusqu'à *q*; on peut aussi laisser les plastrons séparés sur une épaule, et y poser des boutons et des boutonnières; ces plastrons sont festonnés comme l'indique le patron. La figure 46 représente la moitié de la ceinture que l'on ferme de côté. On la coupe en étoffe double, on y fait une boutonnière, on y pose un bouton. On réunit le plastron de devant à la ceinture, *r* avec *r* jusqu'à *s* avec *s*, celui de derrière *t* avec *t* jusqu'à *u* avec *u*, en les posant de telle sorte à l'intérieur de la ceinture, qu'ils se terminent sur la même ligne que la ceinture; on réunit ensuite celle-ci avec le tablier.

Paletot avec capuchon

POUR PETITE FILLE DE CINQ A HUIT ANS.

Les figures 8 à 11 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Voilà un costume essentiellement commode en une foule de circonstances; on le fait en toute étoffe, cachemire, popeline, alpaga, piqué, ou étoffe de fantaisie. Notre modèle est exécuté en cachemire gros bleu, avec ruches de taffetas noir et de taffetas gros bleu.

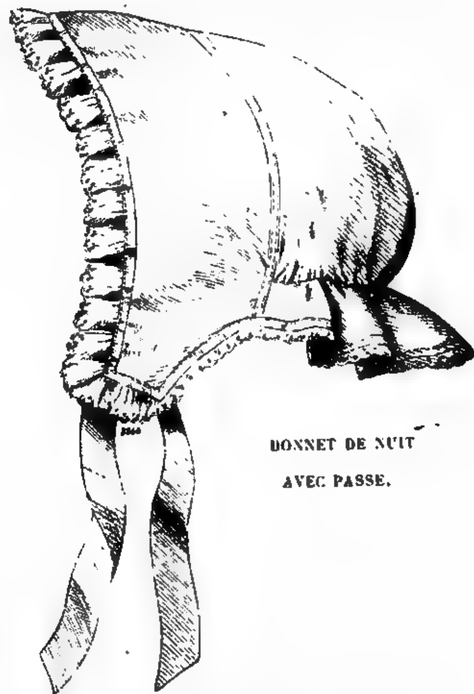
Le dos du paletot (fig. 9) est un peu ajusté; il a, par conséquent, une couture au milieu. Pour chaque manche on coupe deux morceaux d'après la figure 10, et l'on creuse le dessous du bras sur la ligne qui indique cette échancrure. En coupant le capuchon (fig. 11) on pose l'étoffe en droit fil sur la ligne indiquant le milieu. On assemble les figures 8 et 9, sur le côté depuis K jusqu'à L, sur l'épaule depuis M jusqu'à N; les deux morceaux composant chaque manche sont cousus ensemble depuis O jusqu'à P, depuis Q jusqu'à R ; en plaçant la manche dans l'entournure, la lettre R doit se trouver avec l'R de la figure 8. Le capuchon est froncé de chaque côté depuis la croix jusqu'à l'étoile; on serre ces fronces, de telle sorte que l'espace compris entre la pointe du milieu jusqu'au T ne soit plus que de 32 à 33 centimètres. On borde le capuchon avec du ruban posé à cheval, on le fronce aussi sur l'encolure depuis le milieu, sur chaque côté, jusqu'au point, puis on le coud sur l'encolure du capuchon, S avec S, T avec T, en employant un passe-poil. On garnit paletot et capuchon avec les ruches qui remontent sur la ligne fine de la figure 10, par conséquent sur le coude. On prépare la ruche avec des bandes de taffetas (ou de cachemire), découpées de chaque côté à l'emporte-pièce, ayant 4 centimètres 1/2 de largeur; la ruche gros bleu a seulement 3 centimètres de largeur ; toutes ces ruches sont plissées au milieu. On peut faire ce paletot beaucoup plus long, supprimer le capuchon commode surtout pour la campagne et les petites villes, enfin exécuter le paletot en même étoffe que la robe.



TABLIER POUR FEMME DE CHAMBRE.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Toilette de première communiante. Robe en mousseline. Le bas de la jupe est découpé en dents arrondies, bordées avec une ruche étroite en mousseline, simplement our-



BONNET DE NUIT AVEC PASSE.

lée; cette ruche a 1 centimètre 1/2 de largeur. Sous les dents de la jupe se trouve un large bouillonné en mousseline; corsage blanc, montant, plissé; ceinture à bretelles, en taffetas blanc, avec aumônière; bonnet de tulle blanc, en forme de résille, avec ruches de tulle; grand voile de mousseline, découpé en dents arrondies, garnies avec une ruche de mousseline, semblable à celle de la robe; gants blancs; manches longues.

Robe en mohair écru. La jupe est garnie avec un volant étroit froncé, bordé et surmonté d'un biais en taffetas écossais vert et bleu ; un large pli en mohair s'élève sur chaque côté du lé de devant. Il est bordé avec un biais écossais, orné de boutons écossais, et s'élève jusque sur le corsage, en formant des bretelles ; l'intérieur de ce tablier est orné par des séries de deux biais écossais; manches étroites garnies avec les mêmes biais; chapeau en taffetas écru, avec rubans verts et bleus ; fleurs vertes et bleues.

MODES.

Lorsqu'on obtient par exception, dans cet hiver trop prolongé, une belle journée, éclairée par un soleil auquel nous aurions droit si la température se conformait aux dates inscrites dans l'almanach, on aperçoit sur les boulevards et dans les promenades quelques toilettes de printemps qui essayent timidement de se montrer. La mode des pardessus de toutes formes, exécutés en étoffe pareille à la robe, semble prendre des proportions encore plus considérables que celles de l'année dernière. Une fort noble toilette se composait, tout récemment, d'une robe en popeline gris de fer, très-large, très-longue, à jupe complétement unie, portée avec un grand bournous arabe pur sang, en popeline semblable à celle de la robe, simplement orné de glands très-longs.

Digitized by Google



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Toilette de Communiante

Reproduction Interdite

Digitized by Google

Digitized by Google

Les jeunes filles porteront beaucoup de robes en alpaga anglais, c'est-à-dire très-soyeux; des ornements en taffetas de couleur (gros bleu ou gros vert), ou bien en taffetas écossais, *égayeront* les nuances unies; avec ces robes on portera de petits pardessus Louis XIII, pas très-longs, demi-ajustés, à revers depuis l'encolure jusqu'au bord inférieur; ces revers, diminuant de largeur vers la taille, s'élargiront en se dirigeant vers le bord du paletot; ils seront sans aucune garniture: les revers seuls reproduiront, disposés en *pattes* formant brandebourgs, les ornements de taffetas adoptés pour la robe; ces ornements seront tantôt disposés en trois ou quatre bandes de taffetas noir, pas trop larges, garnies d'un côté avec une ruche verte, de l'autre avec une ruche gros bleu; parfois on découpera ces ornements en forme de *pattes* arrondies, ou pointues à chaque extrémité, et placées soit en biais sur le bord de la robe, soit entre les tuyaux d'un ou de deux volants, sur un espace plat, réservé pour cet usage. Les manches peu larges du pardessus auront un assez haut revers, garni comme les revers du paletot. En un mot, il faudra accorder une place considérable aux ornements de couleur tranchante, car ils se retrouveront ce printemps sur la plupart des toilettes d'enfants, de jeunes filles et de jeunes femmes, à la condition toutefois de figurer sur des étoffes unies; on les verra à l'état de ruches *chicorée*, — de petits volants découpés, — de baudes unies, — de pattes, — d'équerres, etc. Lorsque la robe est à dessins, on peut avoir recours à des volants de taffetas uni reproduisant les deux principales couleurs employées dans le dessin, et garnir la robe avec plusieurs volants de deux couleurs disposés alternativement, ou bien à une ruche double faite d'abord avec l'une des nuances. L'autre (la plus claire) est dans ce cas posée au milieu de la première (voir le dessin représentant le *paletot pour petite fille*, figurant dans le présent numéro).

Les chapeaux actuels sont en taffetas uni pour demi-toilette, en tulle ou crêpe avec bavolets et ornements de velours pour toilettes *parées*. Les jeunes filles portent ces deux genres de chapeaux en accommodant les ornements à leur âge; ainsi elles mettent pour demi-toilette de ville un chapeau en taffetas uni noir avec *pouff* de ruban noir liséré, à dispositions écossaises; brides assorties. Pour toilettes plus parées, leurs chapeaux sont faits en crêpe blanc, bleu, mauve, ou vert, avec franges de chenille. J'ai vu chez Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6, ces différents genres se subdivisant en une foule de variétés, plus fraîches et plus *seyantes* les unes que les autres, commençant au chapeau du matin le plus simple, et s'élevant graduellement jusqu'aux fantaisies les plus riches, véritables nuages de tulle bouillonné soutenant des plumes vaporeuses et des oiseaux mouches, scintillants comme des pierreries; car les oiseaux, les insectes et les papillons sont encore à la mode. Qui donc s'est avisé de classer ces derniers parmi les éphémères? La mode nous prouve qu'ils vivent plus d'une saison, et nous voyons leurs différentes espèces figurant au milieu des touffes de fleurs, des feuillages, des herbes de tous genres. On porte toujours les aigrettes droites, mais je n'ai jamais pu prendre au sérieux ce plumage par trop militaire, et j'espère qu'on le restituera bientôt à ceux dont il désigne le grade et la profession.

E. R.



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Petite fille de sept ans. Robe en alpaga gris. Le bas de la jupe est garni avec deux biais de taffetas écossais, à carreaux rouges, verts et blancs. Entre les deux biais se trouve une bordure exécutée en soutache rouge. Corsage décolleté à manches courtes avec ceinture de taffetas écossais, nouée par derrière. Le corsage est recouvert avec une petite pèlerine garnie comme la jupe, droite par derrière, à pans carrés par devant.

Toilette de demi-deuil. Robe en poult de soie noir, bordée avec un étroit volant, surmonté d'une bande en taffetas violet, découpée en *pattes* remontant sur la jupe, et bordée avec une étroite dentelle noire. Sur cette bande et ces pattes se trouvent des applications de dentelle noire; le corsage décolleté a, par devant, un plastron violet. La berthe en poult de soie noire est recouverte avec des pattes violettes, ornées comme celles de la jupe. Les manches, courtes, sont bouffantes.

Robe de taffetas gris, assez foncé, ornée d'une bande de taffetas gris-clair, encadrée de rubans de velours noir, étroit, et de dentelle noire, étroite. Gilet semblable à la robe, veste pareille, garnie comme la robe; manches demi-ajustées, à épaulette.

LA BONNE MÉNAGÈRE.

XIV.

ENTREMETS SUCRÉS : PAIN DE RIZ. — CRÈME AUX AMANDES. — GAUFRES. — MOUSSE DE POMMES. — COMPOTE DE MARRONS. CRÈME SANS LAIT. — GATEAU MOUSSELINE. — CAISSES DE VASSY. — PATE DE POMMES. — CROUTONS AU VIN DE MADÈRE. — LIQUEUR DE PRUNELLES. — PROCÉDÉ POUR RACCOMMODER LA PORCELAINE ET LE CRISTAL.

Si mes lectrices voulaient bien consentir à me communiquer les diverses recettes culinaires connues par elles et mises à l'épreuve, nous composerions avec cette collaboration un livre sans rival, digne d'être consulté par toutes les femmes, parce qu'il serait un guide sûr et ne donnerait que des conseils dus à l'expérience. Aucun des détails qui concourent au bien-être de la famille ne saurait être entaché de puérilité, et l'esprit de solidarité qui se manifeste avec tant de force à notre époque devrait décider les lectrices de la *Mode illustrée* à mettre en commun les connaissances acquises par chacune d'entre elles, afin de contribuer ainsi à étendre les limites d'une science esssentiellement féminine. Une aimable amie, une femme distinguée qui habite le Jura, n'a point daigné de me faire parvenir quelques-unes des recettes suivantes, et s'est acquis ainsi des droits non-seulement à ma gratitude, mais à celle de toutes les maîtresses de maison qui mettront ses formules à profit.

Pain de riz. Faites moudre dans un moulin à café six cuillerées de riz; si le moulin est trop gros, faites moudre deux fois le riz; faites cuire quatre bols de lait; lorsque le lait sera en ébullition, versez petit à petit et doucement, en remuant avec une cuiller d'argent le riz moulu, mêlé à cinq cuillerées de sucre pilé; tournez ce mélange jusqu'à ce qu'il épaississe; versez-le alors dans un moule beurré, mettez-le au frais, et ne démoulez

Digitized by Google

qu'au moment de servir; versez dessus une crème à la vanille.

Crème aux amandes. Pilez très-fin, dans un mortier de porcelaine, 500 grammes d'amandes émondées, en ajoutant peu à peu, à mesure que vous pilez, trois bols de lait. Lorsque les amandes sont tout à fait en pâte et bien mêlées au lait, passez-les dans un linge que vous aurez mouillé et bien épuré; serrez fortement pour que tout le liquide passe; remettez les amandes dans le mortier, et pilez-les de nouveau, en ajoutant un quatrième bol de lait; passez-les encore dans le linge, sucrez tout ce lait d'amandes à volonté, mettez-le sur un feu vif, et remuez cette crème jusqu'à ce qu'elle ait bouilli deux ou trois minutes; elle s'épaissira un peu; versez-la dans un vase de porcelaine, que vous mettrez au frais, ou, mieux encore, dans de la glace.

Gaufres. Faites une pâte bien battue, avec 500 grammes de farine et un verre d'eau tiède; ajoutez-y six jaunes d'œuf et deux bols de crème fraîche; faites fondre 375 grammes de beurre très-frais, ajoutez-le à la pâte, ainsi que deux verres à liqueur d'eau-de-vie et du zeste de citron haché, ou bien de la vanille; mêlez bien le tout et laissez reposer la pâte; battez très-dur six blancs d'œuf en neige; mêlez-les à la pâte au moment de faire cuire les gaufres. Cette cuisson a lieu dans un moule en fonte; on le fait chauffer de chaque côté sur un feu de charbon; on le retire avant qu'il soit rouge, on en graisse l'intérieur avec un peu de beurre; on y met une cuillerée de pâte; on replace le moule sur le feu en ayant soin de le retourner: il faut un peu plus de deux minutes pour cuire une gaufre. On ouvre le moule, on retire la gaufre, on la met sur un plat, on la saupoudre avec du sucre pilé très-fin, et ainsi de suite avec toute la pâte préparée. Les gaufres se servent au dessert et aussi avec le thé.

Moussé de pommes. Voici un entremets que je recommande tout spécialement parmi tous ceux que j'ai déjà recommandés. Je le connais particulièrement, et chacun se félicitera d'en pouvoir dire autant.

Pelez et coupez en quartiers des pommes reinettes; faites-les cuire à l'étouffée, *sans eau;* lorsqu'elles sont en compote, passez-les dans une passoire assez fine pour que la chair seule passe; pesez 500 grammes de cette marmelade, mettez-la dans une grande terrine très-large, avec 250 grammes de sucre pilé et une once de gélatine, que vous aurez préalablement fait fondre dans une fort petite quantité d'eau; fouettez vigoureusement cette pâte avec un balai d'osier; ajoutez-y petit à petit le jus de quatre citrons exprimé d'avance, et passé dans un morceau de mousseline afin d'écarter tous les pepins. Lorsque la pâte est très-blanche et un peu épaisse, mettez-la dans un moule légèrement beurré, au frais, ou bien entouré de glace, et démontez au moment de servir.

N. B. On peut aussi se dispenser de placer le *moussé de pommes* dans un moule beurré, et le mettre de suite dans un plat creux, qui pourra être servi; cela sera moins joli, mais l'opération du *démoulage* est parfois assez difficile à exécuter avec succès.

Compote de marrons (entremets excellent). Prenez de beaux marrons, enlevez la grosse peau, faites-les cuire dans de l'eau; pendant ce temps préparez un sirop de sucre assez épais; lorsque les marrons sont bien cuits, retirez-les du feu, enlevez la seconde peau en ayant soin de les laisser aussi entiers que possible; placez-les dans le sirop de sucre, laissez-les cuire encore assez longtemps; versez-les ensuite dans un compotier sans les casser, et arrosez-les avec deux ou trois cuillerées de rhum.

Crème sans lait. Mettez dans une grande casserole et sur un feu très-vif deux petits verres d'eau, le jus de deux citrons, et le zeste bien fin et coupé très-menu d'un citron; il est superflu d'ajouter que le jus des citrons doit être passé dans un morceau de mousseline ou bien dans une passoire; ajoutez sept œufs entiers très-frais, 200 ou 225 grammes de sucre pilé; fouettez ce mélange avec un balai d'osier, depuis le moment où vous le mettez sur le feu jusqu'à ce qu'il mousse et qu'il monte. Cette opération est un peu fatigante quoiqu'elle ne soit pas très-longue, et, comme elle ne doit pas être interrompue, deux personnes pourront se relayer pour l'exécuter. Lorsque la crème a monté, on la passe dans une passoire pas trop fine, et on laisse refroidir dans le plat qui sera servi à table.

On peut aussi mettre cette crème dans les petits *pots à crème* qui se trouvent dans tous les services de table; cet entremets a un goût très-fin et ne ressemble à aucune autre crème; en été il faut le faire refroidir sur de la glace.

Gâteau mousseline. Mettez dans une large terrine six jaunes d'œufs, huit cuillerées *à bouche* de sucre pilé et le jus d'un citron avec le zeste haché menu; mélangez le tout pendant une demi-heure; ajoutez ensuite, petit à petit, quatre cuillerées de fécule de pomme de terre; mêlez encore pendant une demi-heure. Battez en neige six blancs d'œufs, ajoutez-les à la pâte et ne la travaillez plus; graissez un moule avec du beurre frais, mettez-y la pâte, faites cuire dans un four pas trop chaud.

Caisses de Vassy. Prenez un demi-kilogramme de sucre pilé et huit blancs d'œufs battus en neige; mélangez ces substances jusqu'à ce qu'elles forment une sorte de pâte épaisse; ajoutez alors 375 grammes d'amandes pelées, coupées en filets très-fins; mettez ce mélange dans de petites boites de papier préparées d'avance, et placez-les sur une feuille de tôle dans un four très-doux; recouvrez ces petites boites d'une feuille de papier pour que la pâte ne jaunisse pas trop.

Pâte de pommes. Choisissez de belles pommes de reinette, pelez-les, coupez-les en quartiers, ôtez-en le milieu, et jetez-les au fur à mesure dans de l'eau fraîche. Pesez un kilogramme et demi de ces pommes, mettez-les dans une bassine, avec même poids de sucre pilé que de pommes, et assez d'eau pour qu'elles baignent; pendant que les pommes cuisent, remuez-les souvent et écrasez-les. Coupez très-menu le zeste d'une orange, jetez-le dans de l'eau bouillante pour l'amollir; faites-le cuire ensuite avec du sucre et de l'eau en consistance de sirop, que vous verserez dans la bassine lorsque les pommes seront tout à fait écrasées et formeront une pâte, puis vous verserez cette pâte dans de petites boîtes en bois de sapin, semblables à celles qui contiennent des fruits confits.

Croûtons au vin de Madère (c'est de l'Isère que me vient cette formule). Prenez un pain fait en forme de couronne, afin de pouvoir y tailler des tranches ayant un peu plus qu'un demi-centimètre d'épaisseur, et dont la longueur et la largeur seront d'environ dix et cinq centimètres; on n'enlève pas la croûte.

Mettez sur le feu, dans une casserole de cuivre bien étamée, la quantité de beurre nécessaire pour que les tranches de pain y puissent baigner; lorsque le beurre est aussi chaud que possible, on y jette successivement les croûtons, on les retourne, on les laisse dans le beurre jusqu'à ce qu'ils soient suffisamment dorés. A mesure qu'on les retire de la casserole, on les arrose avec quelques gouttes de vin de Madère pour les amollir: cette opération peut avoir lieu dans le plat même destiné à les servir. Lorsque les croûtons ont tous été arrosés, on les dresse en couronne en réservant au centre un espace vide, on place le plat sur un réchaud, on le couvre soigneusement pour éviter l'évaporation.

On met dans une casserole de la marmelade d'abricots et du vin de Madère; on place le tout sur le feu, en remuant le contenu de la casserole pour éviter qu'il *s'attache.* Lorsque le mélange est arrivé à l'ébullition, on retire la casserole, on prend la partie liquide, qui sert à arroser les croûtons; on place au milieu du plat, dans l'espace réservé, la partie la plus épaisse de ce mélange. Servez chaud.

Ce plat peut être fait en vingt minutes.

A défaut de vin de Madère, on peut employer du vin de Rancio, ou du vin de Grenache ou de Malaga, ou bien tout autre vin d'Espagne; on peut aussi faire ce plat avec du vin cuit, fort connu dans le midi de la France; s'il n'était pas suffisamment alcoolique, on y remédierait en ajoutant un petit verre de bonne eau-de-vie.

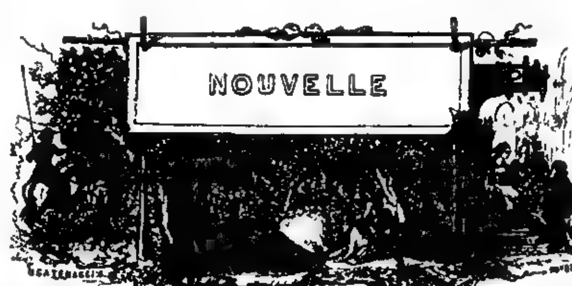
Variantes. A la place du pain ordinaire, on peut employer des tranches de pain *anglais* de forme carrée, usité à Paris pour les *charlottes* aux pommes; il est plus léger, plus délicat, et devra rester moins longtemps dans le beurre. On peut aussi substituer à ces croûtons de pain des tranches de biscuit ordinaire, dit *biscuit d'Espagne;* on ne les fera pas frire dans le beurre; on se bornera à les disposer sur le plat et à les arroser avec la partie liquide du mélange, comme cela a été expliqué, en plaçant au centre sa partie épaisse; on peut y ajouter quelques fruits confits, tels que cerises, écorces d'orange, de citron, cédrat, découpées en filets menus.

Liqueur de prunelles. Faites cueillir des prunelles après les premières gelées, faites-les mettre dans de l'eau bouillante, et laver jusqu'à ce que les noyaux soient entièrement dépouillés de la pulpe; faites concasser ces noyaux, puis mettez-en un demi-litre (coques et amandes) dans deux litres de kirsch; laissez infuser pendant six semaines. Au bout de ce temps, faites un sirop avec un kilogramme de sucre et un litre d'infusion très-légère de capillaire; ajoutez-le au kirsch dans lequel les noyaux ont infusé, filtrez au papier non collé.

Procédé pour raccommoder la porcelaine et le cristal. Du contenu passons au contenant, et notons ici ce procédé de même provenance que les précédents, c'est-à-dire envoyé du Jura. Prenez un tube de blanc d'argent dont on se sert pour la peinture à l'huile; avec un pinceau, étendez cette couleur sur les morceaux de porcelaine ou de cristal brisés, aux places où ces morceaux doivent être réunis; faites-les adhérer soigneusement, et, si cela est possible, maintenez-les avec une ficelle; laissez sécher sans y toucher pendant un mois.

Autre procédé: Prenez un litre de lait, jetez-y un peu de bon vinaigre, faites cuire; enlevez dès que le lait a refroidi la partie compacte; ajoutez-y le blanc de deux œufs, un peu de chaux (non éteinte) en poudre, mélangez le tout avec une spatule en bois; servez-vous de ce mélange pour recoller la porcelaine; laissez sécher d'abord à l'air, puis à la chaleur.

EMMELINE RAYMOND.



LES RÊVES DANGEREUX.

Suite.

Elle était assise près de sa mère, et ne levait guère les yeux que pour contempler les belles et élégantes danseuses qui tourbillonnaient autour d'elle. Un fabricant du voisinage, qui connaissait et estimait le docteur, s'était approché de Mme Delley; il lui témoigna une assiduité, touchante sans doute, mais un peu gênante en ce qu'il masquait complétement la jeune fille, et lui faisait peut-être perdre quelque engagement. Mais qu'importait à Pauline? Elle n'avait plus envie de danser, son cœur se gonflait, et elle réprimait à grand'peine les larmes qui voulaient monter à ses yeux: il ne l'avait pas même regardée!

Robert et la jeune fille qu'il avait engagée pour cette danse étaient placés tout près d'elle; il causait gaiement, tout comme il l'avait fait le jour de la promenade. Le visage de Pauline exprimait si clairement sa déception, que sa mère se pencha vers elle et lui dit en souriant:

« Ne prends pas un air si désespéré, mon enfant; rester à sa place n'est pas un malheur, mais tout au plus une contrariété qui pourra se renouveler plus d'une fois. »

Ces paroles réveillèrent la fierté de Pauline; elle n'avait pas songé à veiller sur elle-même, et sentit tout à coup qu'il lui serait insupportable d'inspirer la pitié; elle eut la force de sourire à sa mère, et se mit à causer avec elle, en lui faisant part des impressions produites par l'aspect de cette fête.

Hélas! combien la réalité différait de son rêve! D'après les conversations d'Émilie et les lettres de Julie, la jeune fille était fermement persuadée que Robert avait gardé le plus vif souvenir de la promenade faite durant l'hiver; elle s'attendait à le voir empressé près d'elle, heureux de la retrouver, et la priant de danser avec lui. Tous les brillants châteaux élevés par son imagination croulaient à la fois; la lumière factice qui les éclairait disparaissait subitement et la laissait dans les ténèbres; elle éprouvait la commotion douloureuse, la surprise dont on serait saisi si l'on pouvait impunément tomber du ciel sur la terre. Rien n'était changé autour d'elle, et tout revêtait cependant un aspect nouveau, une teinte grise et terne; elle se mouvait machinalement, et accomplissait les évolutions de la contredanse sans avoir conscience d'elle-même, sans faire *sensation* dans le bal. Pauline avait enfin reçu plusieurs invitations; le jeune lion lui-même, à la moustache incomparable, vint l'engager à danser; *lui* seul ne vint pas.

Ce qu'il y eut de plus amer fut la part qu'Émilie prenait à son désappointement; en personne positive, elle voulait aller droit au but.

« Je ne comprends rien à ce jeune homme, » disait-elle; « encore si sa tante n'était pas si absorbée par ses devoirs de maîtresse de maison, je saurais bien lui faire dire un mot qui te rappellerait à son souvenir.

— Grand Dieu! » dit Pauline d'une voix étouffée, en saisissant convulsivement la main d'Émilie; « comment peux-tu avoir une semblable pensée! Je t'en conjure, ne prononce pas une parole; j'aimerais mieux mourir que de danser avec lui *par ordre.*

— Comme tu voudras, » répondit Émilie. Aussi bien, elle était fort occupée, car elle avait à ce bal une vingtaine d'amies intimes qui réclamaient son ministère, séparément, et même simultanément. Il fallait placer quelques épingles à une garniture maltraitée par les pieds féminins et masculins, enseigner à celle-ci un secret pour maintenir les boucles frisées, recoudre le ruban qui ne retenait plus le soulier de celle-là; en un mot, jeter de tous côtés les fondements des amitiés durables qui s'appuient sur la mutualité des intérêts. Pauline s'estima heureuse d'échapper ainsi à son indiscrète protection.

Mme Delley, qui, sans en rien faire paraître, souffrait de l'insuccès de sa fille bien-aimée, et aurait voulu abréger la durée de cette contrariété, qui comptait double pour elle, parce qu'en sa qualité de mère elle sentait cette contrariété pour elle et pour Pauline, proposa à celle-ci de quitter le bal.

« Je suis engagée pour le cotillon, » répondit Pauline. Les jeunes cœurs aiment à épuiser, non-seulement la joie, mais aussi la souffrance.

Émilie se trouvait près d'elle.

« Tu es engagée pour le cotillon? Tant mieux, » lui dit-elle à l'oreille; « dans les diverses *figures* tu pourras le choisir. »

Mais tel n'était pas le projet de Pauline; non-seulement elle ne choisit pas Robert, mais elle le refusa lorsqu'il lui fut présenté avec d'autres danseurs.

Elle revint au logis en marchant silencieusement près de sa mère; son bon génie l'incitait à se jeter à son cou et à lui tout avouer.

Mais avouer, quoi? Le *tout* se réduisait à rien; il se composait de rêveries, de puérils propos de jeunes filles; et, sans qu'elle s'en rendît compte, la vanité s'opposait à un aveu humiliant, car il prouvait que depuis plusieurs mois elle pensait à celui qui ne pensait nullement à elle. Ce fut la vanité qu'elle écouta.

En se réveillant le matin dans la gaie petite chambre

Digitized by Google

qui lui appartenait, Pauline éprouva, à sa grande surprise, que son chagrin était fort allégé : elle avait bien dormi, et ce n'est pas à dix-sept ans que les déceptions creusent une trace ineffaçable. Elle descendit fraîche et souriante, et, en s'asseyant pour déjeuner, M. Delley remarqua avec satisfaction que sa fille n'avait pas rapporté de ce « maudit bal » un visage blême et allongé. Elle raconta la fête à sa petite sœur Louise, qui l'écoutait avec avidité, tandis que ses frères marquaient une indifférence dédaigneuse pour ce récit, bon seulement à amuser des femmes.

Pauline retourna dans sa chambre ; elle rangea ses effets, et prépara ses travaux de la journée en chantant une jolie romance, inspirée par le printemps; il lui semblait qu'elle recommençait sa vie d'*autrefois*, et qu'elle était délivrée d'une obsession redoutable. Émilie apparut tout à coup; et, dans la disposition où se trouvait Pauline, cette apparition produisit une dissonance pénible. Elle était fatiguée ; son visage paraissait livide ; ses cheveux, négligemment relevés, l'entouraient d'un cadre peu gracieux. Elle exprima sa surprise de trouver Pauline si fraîche et si gaie, et entama immédiatement le chapitre des condoléances. De toutes les formes que l'intérêt peut revêtir, la pitié est celle qui nous semble la plus déplaisante; aussi Pauline se trouva tout à coup disposée à démentir les suppositions de son amie, et à lui prouver qu'elle n'avait nul besoin des consolations qu'on lui apportait.

« Cela est bien surprenant ! » répétait Émilie.

« Mon Dieu ! non ! cela est bien naturel. Ne parlons plus de tout cela, je t'en prie.

— Allons donc ; il ne faut pas se hâter de jeter le manche après la cognée ; disons aussi, à la décharge de cet énigmatique jeune homme, que tu étais vraiment trop simplement habillée. Les hommes nous accusent de vanité puérile ; j'ai été bien souvent au bal, et je t'affirme qu'ils sont plus vaniteux que nous. Ils ne s'occupent pas volontiers d'une femme, qui ne se fait pas remarquer par une toilette fort élégante.

— Vraiment ? Tant pis pour eux, car cela prouve peu de cœur et peu d'intelligence ; je ne me soucierais aucunement d'attirer l'attention par mes coiffures et mes garnitures, et je ne vois pas pourquoi les femmes qui se résignent à ce rôle sont accusées d'être orgueilleuses ; elles sont bien humbles, celles qui consentent à descendre du rang de femmes à celui de poupées!

— Voyons, voyons, ne sois pas si précieuse, » répondit Émilie d'un ton un peu plus aigre que de coutume. « Tes belles théories ne changeront ni les mœurs, ni la nature humaine ; il faut bien, tôt ou tard, accepter ce qu'on ne peut empêcher; et il est plus sage de se soumettre utilement que de se révolter vainement. »

La conversation entre les deux jeunes filles continua à traiter le même sujet, et, lorsque Émilie quitta la maison du docteur Delley, elle avait réussi à ramener Pauline vers ses anciennes rêveries, et à lui persuader du même coup qu'elle était la personne la plus malheureuse de la terre.

Le sentiment de son infortune la dominait si complétement qu'elle avait oublié l'invitation de Rosalie. La petite servante de ses voisines vint l'avertir qu'on l'attendait.

La chambre de la vieille fille était encore mieux rangée que de coutume ; chaque meuble, chaque objet semblait avoir revêtu un air de fête pour cette circonstance solennelle ; la corbeille à ouvrage avait disparu ; Rosalie tricotait pour reposer ses yeux ; la table, recouverte d'une belle nappe damassée, offrait quelques débris d'une splendeur disparue. A la place d'honneur se dressait orgueilleusement une tasse en vieille porcelaine de Saxe, qu'un amateur eût payée bien cher ; mais cette tasse n'était pas à vendre; elle avait appartenu à la mère de Rosalie et de Mathilde, et l'on s'en servait tout au plus une fois par an.

Les autres tasses étaient en porcelaine de Chine et du Japon ; elles venaient de la Hollande, qui fournissait à l'Europe, il y a de cela cent ans et plus, ces curieuses porcelaines ornées de ramages fantaisistes, de fleurs inconnues, d'animaux qui n'ont pas été compris dans la création ; la cafetière ventrue, de même porcelaine, se dressait sur trois pieds recourbés, et faisait face à une jatte remplie de crème et à deux assiettes de gâteaux. C'était Mathilde qui avait préparé cette collation, et elle examinait son œuvre avec une complaisance qui avait momentanément dissipé l'éternelle mélancolie de ses regards.

Rosalie se montrait ravie de recevoir quelqu'un à sa table ; elle fit asseoir la jeune fille bien commodément, puis elle lui dit avec un gai sourire :

« J'ai vendu la peau de l'ours avant de l'avoir tué, ma chère enfant; je n'ai pas encore reçu l'argent qui devait me revenir pour mes beaux mouchoirs ; mais on me l'apportera bien certainement cette après-midi ; la dame à laquelle ces mouchoirs appartiennent était absente hier lorsqu'on les lui a portés; je me suis donc avancé à moi-même l'argent nécessaire pour préparer notre goûter. »

Au moment où Rosalie prononçait ces paroles, on frappait à la porte. Une élégante femme de chambre fut introduite; elle tenait à la main, non l'argent attendu, mais, ô terreur!... les mouchoirs brodés.

« Ma maîtresse regrette beaucoup, » dit la femme de chambre avec un air précieux et en jetant un dédaigneux coup d'œil sur ce modeste intérieur, « que vous vous soyez si complétement trompée; ses initiales ne sont pas L. W., mais bien L. M., Louise de Malhuin; par conséquent ces mouchoirs sont perdus, car il doit être impossible de défaire cette broderie fine et compliquée sans érailler, ou même casser les fils de la batiste. Cependant ma maîtresse ne peut supporter un dommage qui ne s'est pas produit par sa faute. Veuillez donc remplacer ces mouchoirs, les broder avec les véritables initiales, et ne point employer trop de temps; car il est vraiment bien désagréable d'avoir attendu près de deux mois pour arriver à un pareil résultat; s'il fallait attendre encore deux mois les mouchoirs que vous allez commencer, en vérité ce serait à y renoncer ! Ma maîtresse n'aurait plus le plaisir qu'elle s'était promis. »

Pendant cet épouvantable discours, Pauline avait regardé avec anxiété sa vieille amie ; son visage rond, bienveillant, satisfait, avait sensiblement blêmi ; ses mains s'étaient jointes comme pour la prière, l'unique et puissant secours qu'elle cherchait dans toutes ses épreuves. Mais sa voix était aussi douce et aussi ferme que d'habitude, lorsqu'elle répondit à la femme de chambre :

« C'est bien, Mademoiselle, je vais m'occuper de réparer ce malheur; il ne serait pas juste en effet que votre maîtresse supportât les conséquences de cette erreur, qui ne doivent retomber que sur moi. »

La femme de chambre, qui s'attendait à des réclamations, à des doléances, peut-être à une explosion de colère, se retira, doucement frappée de ce tranquille courage.

« O Mathilde ! » dit Rosalie avec un léger soupir, « tu t'es trompée en prenant note de ces initiales!

— Cela me fait beaucoup de peine, » répondit Mathilde avec indifférence.

« Pauvre, et bonne Rosalie, » s'écria Pauline en se jetant au cou de sa voisine, « qu'allez-vous faire ? Il est impossible de défaire cette lettre.

— Il faut pourtant que cela soit possible, » dit Rosalie; « ce sera un travail un peu fatigant pour mes yeux, mais nous nous en tirerons. Allons, enfant, ne te tourmente pas de tout cela et viens prendre ta part de ces gâteaux. »

Quelques secondes suffirent à la vieille fille pour reprendre sa sérénité, et bientôt elle se remit à causer paisiblement.

Ses paroles presque enfantines dans leur puérilité, mais toujours empreintes d'affection et de douceur, berçaient le jeune cœur de Pauline, et bientôt celle-ci éprouva une sorte de honte en comparant ses chagrins imaginaires aux souffrances trop réelles endurées par Rosalie avec une inaltérable patience. Mais la vanité est tenace en nous, et, parmi les formes qu'elle revêt, il n'est point rare de la rencontrer sous le masque de la douleur ; chacun de nous prétend à l'exception, même lorsqu'il s'agit de la souffrance; il ne nous déplaît pas de supposer que le sort réserve pour nous, pour nous seuls, des rigueurs tout exceptionnelles, ou bien encore que notre sensibilité est plus délicate que celle d'autrui. « Rosalie est habituée à ces contrariétés, » se dit Pauline un peu plus tard, « et d'ailleurs qu'est-ce qu'une chétive broderie en comparaison d'un cœur brisé ? Car Émilie a raison, je dois avoir le cœur brisé par l'incroyable indifférence qu'*il* m'a témoignée hier. »

Heure par heure, jour par jour, Rosalie retira, à l'aide d'une fine aiguille, tous les points qui formaient la lettre *W*; sa patience était infatigable...., mais, hélas! ses pauvres mains se fatiguaient parfois sans qu'elle prononçât jamais une plainte. Un mois après le jour néfaste où ces mouchoirs lui avaient été rapportés, elle put les montrer triomphalement à Pauline : l'erreur était réparée.

« Regarde bien, mon enfant, » disait-elle; « dis-moi si tu trouves une seule trace de l'ancienne initiale, si un seul fil de la batiste a été cassé ou même éraillé ? » Et en faisant cette question, la joie du succès éclatait dans ses yeux.

« Oh ! quelle patience, quelle merveilleuse patience ! » s'écria Pauline, frappée d'admiration et d'une sorte de respect.

« La patience est justement la vertu qui m'était le plus nécessaire, » répondit Rosalie en souriant ; « il n'est pas étonnant que je me sois appliquée à la posséder, et Dieu a bien voulu m'en donner le temps. »

Les regards de Pauline se fixaient pensivement sur le visage radieux de la vieille fille, si beau malgré sa laideur, parce qu'on y lisait les bons sentiments dont elle était animée. A-t-elle eu occasion de supporter avec la même patience des épreuves plus poignantes ? Ou bien a-t-elle toujours vécu ici-bas sans aucune prétention, sans rien attendre de l'humanité, sans espérance, par conséquent sans déception ? Ces questions se pressaient en foule dans l'esprit de Pauline; enfin, ne pouvant plus dominer sa curiosité, elle dit à voix basse :

« Rosalie, chère Rosalie, vous n'avez sans doute..... jamais aimé..... quelqu'un ?

— Moi ! » dit Rosalie avec un certain effroi..... « ô grand Dieu ! comment aurais-je pu supporter l'existence si je n'avais aimé ceux que je connais ? D'abord toi, méchante enfant, qui viens me poser cette ingrate question, toi que j'aime, quoiqu'il me soit, hélas ! impossible de te prouver mon affection autrement que par mes paroles; ensuite ma pauvre Mathilde, ta mère, ton père, puis aussi... oh ! Dieu merci, il m'est impossible de compter tous ceux que j'aime.

— Je le sais bien, » dit Pauline plus embarrassée que jamais, « aussi n'est-ce point ainsi que je l'entendais; je vous demandais si vous aviez aimé..... quelqu'un..... plus particulièrement. »

Rosalie ne répondit pas, et Pauline se décida à lever les yeux, car elle craignait de l'avoir offensée. O miracle ! Une teinte pourpre couvrait le visage de la vieille fille, et, regardant droit devant elle, elle semblait perdue dans un monde de souvenirs lointains.

« O mon enfant ! » dit enfin la vieille fille en rompant le silence, « quelle singulière question tu m'as posée ! » Le ton de Rosalie était changé; de familier, gai et presque enfantin, il était devenu grave et mélancolique. « Tu sais bien que je suis une pauvre infirme et que l'espérance de plaire m'était interdite. N'importe ; tu vas savoir ce que Dieu seul a su jusqu'ici; je ne veux pas que tu me supposes plus insensible ni plus sage que je ne l'ai été; aie seulement la complaisance de te reculer un peu, afin de ne pas me voir en face. »

Mathilde se tenait dans la chambre voisine, elle brodait une guirlande de roses et de muguets sur un cordon de sonnette; elle n'entendait, elle n'écoutait jamais ce qui se disait près d'elle.

« J'avais douze ans, ma chère Pauline, lorsque je fis la chute malheureuse à la suite de laquelle je dus rester bien des semaines, bien des mois au lit pour essayer d'une infinité de traitements; ils aboutirent tous au même résultat négatif, et ma pauvre mère dut enfin accepter la réalité, si amère qu'elle lui parût : j'étais et je devais rester infirme. Ma mère, à cette époque, fut plus désespérée que moi-même ; abattue par mes souffrances, par les tortures qui m'avaient été infligées dans le dessein de me guérir, je n'aspirais qu'au repos, et je me disais que je serais bien heureuse si seulement je pouvais échapper aux médecins.

« Un jour on m'apporta les béquilles à l'aide desquelles je pourrais désormais me mouvoir sans secours étranger; ma mère pleura amèrement en voyant ces béquilles; quant à moi, je me réjouis sincèrement de me transporter d'un bout à l'autre de la maison, et je me hâtai de quitter le lit sur lequel on me retenait depuis si longtemps. Tout le monde était bon pour moi : le matin on me conduisait à l'école dans une petite voiture ; les professeurs s'occupaient de moi plus que de toutes les autres élèves; la maîtresse de couture louait mon adresse ; lorsque les enfants se réunissaient dans la grande cour pour jouer pendant les heures de récréation, on m'asseyait sur un coussin sous un grand noyer, et la place que j'occupais était considérée comme un lieu d'asile ; nulle fugitive ne pouvait y être saisie du moment où je lui avais accordé ma protection ; j'étais dépositaire de toutes les poupées, de tous les jouets, juge du camp, et il était sans exemple qu'on eût appelé de mes arrêts ; enfin toutes mes compagnes me traitaient avec respect ; les gamins des rues se moquaient bien parfois de mon infirmité, mais, comme je ne leur avais jamais répondu avec colère, ils avaient fini par se taire et me laissaient en repos.

« D'année en année, il fallait me donner des béquilles plus hautes, et je me réjouissais de grandir, absolument comme si j'étais semblable aux autres jeunes filles. Mais je ne conservai pas toujours les mêmes sentiments.

« J'atteignis l'âge de dix-sept ans, je n'allais plus à l'école ; mes amies avaient grandi, ma sœur Mathilde était devenue une grande et belle jeune fille; je les voyais toutes se parer pour assister à des fêtes, et j'étais la confidente de leurs rêves et de leurs espérances; je les écoutais en souriant, mais j'éprouvais de cruels déchirements, et, plus d'une fois, lorsque je me trouvais seule, bien seule, il montait de mon cœur à mes lèvres cette question amère : Pourquoi? ô mon Dieu ! *Pourquoi ?*

« Tu sais que je suis protestante, et dès mon enfance je m'étais accoutumée à me rendre souvent à l'église ; mon cœur y trouvait un peu de calme, mais cependant ce calme n'était pas bien durable. Un jour..... je m'en souviens comme si c'était hier.... un dimanche d'été, le soleil éclairait toutes choses de sa lumière si gaie ; la journée était bien belle, chaude, et cependant rafraîchie par une bonne brise. Tout semblait joyeux et reconnaissant de vivre : les arbres agitaient doucement leurs feuilles, les fleurs s'admiraient mutuellement, les papillons voltigeaient de tous côtés, ne pouvant se décider à fixer leur choix, rendu difficile par la beauté de tant de plantes diverses. La nature entière, par toutes ses voix, par toutes ses beautés, disait à l'homme : Quitte tes maisons de pierre, tes petits jardins qui sont prisonniers entre quatre murailles ; viens au grand air, viens me retrouver. Je sais tenir compte de toutes les pensées, j'ai un langage particulier pour chaque cœur; je réjouis les âmes gaies, je berce et je calme, et même je console parfois les âmes affligées, car je leur parle éternellement de leur douleur, seule consolation que veuillent accepter certains cœurs.

« Sur les seuils de toutes les maisons, dans toutes les rues, bourdonnaient de gais essaims de promeneurs revêtus de leurs habits de fête. L'église était voisine de notre habitation ; je m'y traînais sur mes béquilles, lorsque je rencontrai une petite bande de jeunes filles, mes anciennes compagnes d'école. Elles portaient la livrée de l'été : des robes blanches, des ceintures bleues ou roses, des chapeaux de paille garnis d'épis de blé, de fleurs des champs; elles allaient faire une promenade sur l'eau; les éclats de rire partaient comme des fusées brillantes, les gais propos s'échangeaient d'un bout à l'autre de la petite troupe.

« Eh quoi ! Rosalie, » s'écrièrent-elles en chœur, « tu vas à l'église ?

— Ton pasteur devrait te décerner un banc d'honneur.

— Sans doute, car sans toi son église serait entièrement vide.

— Mets-toi bien au milieu afin que l'on voie bien qu'il y a quelqu'un à l'église, un dimanche après-midi.

— Si nous avions une gazette, on y mettrait cette nouvelle parmi les faits surprenants.

— N'oublie pas de prier pour nous, pauvres pécheresses.

« Chacune me salua à son tour d'une plaisanterie amicale; nulle, sans doute, ne songea à mal; mais moi..... ah ! je rougis encore après tant d'années écoulées, lorsque je me souviens des sentiments amers, violents, presque haineux, qui m'agitèrent en ce moment. Je me rendis à l'église cependant, car il me semblait que *là* je serais plus près de Dieu pour lui adresser mes *justes* plaintes, et... tu vas rire de moi, mon enfant, et tu auras raison..... et non-seulement des plaintes, mais aussi des reproches.

« L'église était en effet complétement vide ; j'ouvris machinalement mon livre de prières, sans accorder la moindre attention à la voix grave, vibrante et sympathique du pasteur.

Digitized by Google

« Mais les premiers mots qu'il prononça avant de commencer son sermon, lorsqu'il en énonça le texte, frappèrent sinon mes oreilles, du moins mon cœur.

« — Fortifiez-nous, permettez, ô mon Dieu! que nous luttions avec courage sur le champ de bataille que vous nous avez assigné, quel qu'il soit, quelles que soient les blessures qui nous attendent. »

« N'as-tu jamais éprouvé, mon enfant, cette étrange commotion qui se fait en nous, lorsque des paroles prononcées par une voix étrangère, et citées peut-être d'après ceux qui ont vécu plusieurs siècles avant nous, lorsque ces paroles, dis-je, se trouvent tout à fait adaptées à notre situation particulière?

« La surprise se tempère par la reconnaissance, car ce n'est pas le hasard qui amène de semblables coïncidences; le hasard est une divinité païenne, qui n'explique rien, et ne représente rien; non, non, dans ces circonstances, c'est Dieu même qui parle à notre âme, et je sentis que les pleurs de l'humilité montaient à mes yeux. J'écoutais attentivement chacune des paroles éloquentes, inspirées, qui étaient prononcées par le pasteur, et je me sentais de minute en minute plus forte et meilleure.

« Lorsqu'il eut fini, je regardai du côté de la chaire: celui qui l'occupait était un jeune homme, à visage pâle et austère. Je ne l'avais jamais aperçu, mais il me suffit de jeter un regard sur lui pour deviner qu'il avait puisé dans son cœur tous les sentiments de résignation qui avaient donné à son exhortation une forme si touchante et si particulièrement adaptée à ma situation. Ainsi lui aussi avait souffert, il souffrait peut-être, quoiqu'il fût comblé de tous les dons, quoiqu'il eût la santé, la jeunesse, l'élévation du cœur, avec celle de l'esprit: tout cela avait été insuffisant... et il avait dû recourir à Dieu, tout comme moi, pauvre infirme.

« J'aurais voulu entendre encore, entendre toujours cette parole inspirée, ce langage doux et fortifiant; mais l'église devint muette, il fallut me retirer. En revenant à la maison, j'entendis deux vieilles femmes qui avaient assisté à la prière, se féliciter mutuellement de l'arrivée du nouveau vicaire, et se redire l'une à l'autre les passages qui les avaient le plus frappées dans son sermon. Quant à moi, je n'aurais pu en parler à personne; je m'enfermai dans ma petite chambre, et je m'y trouvai si heureuse, si occupée de bonnes et saintes pensées, que j'entendis à peine le bruyant et joyeux retour de mes compagnes ramenant Mathilde: je n'enviais plus leurs plaisirs, je ne me trouvais plus délaissée ni isolée.

« Depuis ce moment, je ne comptais plus dans mon existence que les jours où le vicaire prêchait; dès que je revenais au logis, je transcrivais de mémoire les discours qu'il avait prononcés, et, les relisant pendant toute la semaine, j'attendais assez patiemment le jour où j'entendrais de nouveau sa parole, si convaincue et par conséquent si persuasive.

« Il fut bientôt connu de toute la contrée, et l'on se pressait pour l'entendre prêcher; son auditoire ne se composait plus, comme jadis, de deux vieilles femmes et de Rosalie l'infirme. Tous ceux qui appartiennent à notre communion se donnaient rendez-vous au temple lorsque le vicaire devait parler; je fus presque affligée de ce succès. Il me semblait autrefois qu'il s'adressait à moi, uniquement à moi, et maintenant je ne pouvais plus avoir cette puérile mais douce illusion.

« Je m'apprêtais un dimanche à me rendre au temple, quoique le temps fût très-mauvais, et que ma mère, toujours craintive, lorsqu'il s'agissait de ma santé, eût fortement insisté pour que je restasse près d'elle, au lieu de m'exposer à l'humidité. Une vieille voisine vint nous voir et nous dit, en causant de choses et d'autres, que le vicaire était indisposé, et qu'il ne prêcherait pas ce jour-là.

« S'il en est ainsi, » dis-je avec beaucoup de vivacité, « je préfère rester à la maison.

— Eh quoi! » me dit la voisine, « est-ce que la parole de Dieu perd sa force et sa vérité lorsqu'elle n'est point prononcée par la bouche du vicaire? Ces préférences sont oiseuses, et un peu entachées d'idolâtrie; crois-moi, c'est voir la religion par un mauvais côté que de délaisser le maître, pour s'attacher au serviteur. »

« Je me rendis silencieusement au temple; la remontrance de notre voisine avait traversé mon esprit; un éclair m'avait laissé entrevoir le péril: était-ce le serviteur, plutôt que le maître, qui m'attirait en effet?

« Je priai Dieu de toute mon âme, et lui demandai de m'accorder la force nécessaire pour m'attacher à lui, à lui seul; j'écoutai attentivement le sermon, un peu diffus et ennuyeux, qui fut prononcé ce jour-là, et, quoique je n'aie pu démêler complétement ce qui se passait en moi, je pris une résolution qui brisait mes plus chères habitudes. Trop inhabile pour discerner le véritable état de mon cœur, craignant de ne pouvoir me soustraire à l'influence d'un sentiment auquel j'aurais laissé le temps de grandir et de se fortifier, je me décidai à ne plus jamais me rendre au temple lorsque le vicaire prêcherait, et je demandai sans cesse à Dieu de ne point m'abandonner.

« Et il ne m'a point abandonnée, » ajouta-t-elle après une courte pause, durant laquelle elle avait examiné en elle-même l'état de son âme. « Le vicaire quitta cette ville au bout de deux ans pour un poste plus important; il a épousé une jeune fille belle et bonne, et je m'en suis réjouie. »

Un doux et franc sourire éclairait le visage de Rosalie, qui ne craignait plus d'être regardée en face; elle attira Pauline près d'elle et termina ainsi sa narration:

« Des épreuves d'un autre genre t'attendent sans doute, mais tôt ou tard Dieu frappera à ton cœur et te demandera un sacrifice; ne crains pas de le faire, mon enfant, car ce que nous donnons à Dieu nous est rendu au centuple. »

Telle fut l'histoire du cœur de la pauvre Rosalie. Pauline était devenue fort silencieuse; elle quitta enfin sa place, prit la main de Rosalie et la baisa avant que la modeste vieille fille pût se soustraire à cette marque d'affectueuse déférence, puis elle revint au logis toute pensive.

(La suite au prochain numéro.)

EMMELINE RAYMOND.



RENSEIGNEMENTS

Toute lettre non accompagnée d'une bande du journal portant le numéro d'abonnement et le nom de l'abonnée, est considérée comme non avenue et ne reçoit pas de réponse.

Fidélia B... On peut se procurer la photographie de Mme E. Raymond en envoyant 1 fr. 25 centimes en timbres-poste, plus un timbre pour affranchissement de la carte. M. Sainfoin est bien occupé, et ne peut s'engager à *reparaître* en ce moment. Nous venons de publier une dentelle au filet (dans le n° 6), qui conviendra pour les rideaux. On la pose plate. Je suis très-reconnaissante de la sympathie qu'on veut bien me témoigner. — *N° 4,223, Mme la comtesse D...* Pâques arrivant cette année de fort bonne heure, la toilette en question pourra encore servir. La toilette de bal (gravure noire) du n° 11 peut parfaitement être exécutée en tarlatane de deux couleurs, c'est-à-dire bande de taffetas encadrée avec des ruches de tarlatane bleue, ou rose, ou verte, ou mauve. Je ne saurais trop approuver ces goûts simples et distingués; plût à Dieu qu'ils pussent se propager parmi les femmes de notre époque! — *N° 13,075, Lisieux.* S'adresser, pour ce capuchon, à la maison Pauline Royer, rue de Rivoli, 186; je ne saurais indiquer le prix qu'il coûterait, et je ne puis envoyer ce capuchon, puisque *je ne me charge d'aucune commission*, quelle qu'elle soit. Talma moins long que la robe, pour la petite fille. Oui, certes, pour la toilette de petit garçon, ou bien une veste de forme semblable à celle qui figure sur la gravure noire du n° 11. — *N° 3,325, A.... Z....* Une tabatière damasquinée, si le destinataire est priseur; un beau livre, s'il est amateur de livres... Il faut en un mot se conformer aux goûts du personnage qui me sont inconnus, et sur lesquels je ne puis par conséquent donner aucun renseignement. Les moyens que l'on me prie d'indiquer *n'existent pas*, cela m'excuse de ne point les placer ici. — *N° 29,867, Meurthe.* Garnir la robe en poil de chèvre gris, avec des volants étroits découpés en taffetas, l'un vert, l'autre gros bleu; — laisser un espace de trois centimètres; répéter ces volants; — laisser un espace de trois centim.; les répéter encore, — garnir les manches de la même façon; placer sur le corsage, pour le fermer, des boutons en passementerie bleus et verts. Oui, pour les corsages blancs. — *N° 18,007, Basses-Pyrénées.* Enlever deux volants, laisser seulement celui qui borde la jupe; le surmonter d'une ruche *à la vieille* (faite avec l'un des volants enlevés) interrompue à intervalles réguliers et rapprochés par un espace plat sur lequel on posera un ruban de velours noir, terminé de chaque côté par une bouclette. Ce ruban, posé perpendiculairement, occuperait les deux tiers de la hauteur de la ruche, et retomberait sur la partie supérieure du volant. Peut-être pour la toque; je ne saurais cependant la promettre. — *Mme J. F., Genève.* Oui, pour les bas, non pour le jupon.

N° 7,820, Paris. Cette recette a été publiée. Voir les tables des matières des précédentes années. — *N° 30,702, Haute-Marne.* Nous avons publié ce patron dans le courant de la dernière ou de l'avant-dernière année. On a reçu des dessins pour bandes au point russe. — N° 30,162, *Mme A. V.* Le cachemire de l'Inde, carré, est plus négligé, plus *vieux*, moins gracieux que le cachemire long: c'est dire que je préfère le dernier. Nos colonnes sont si remplies que la publication en question ne peut être fréquente ni *importante*, vu la place restreinte qui lui est forcément faite. Quand on demande la roulette et la reliure Marie, on reçoit ces objets par le retour du courrier. — *N° 542, Ardennes.* Merci pour les gracieux vers de la *Nouvelle Année;* je les ai lus avec infiniment de plaisir. — *Mme L...., à Metz.* Nous ne pouvons nous associer à cette bonne pensée; il est interdit à tout journal non soumis au timbre d'ouvrir des souscriptions publiques. — *N° 23,757, Oise.* J'approuve de tous points la toilette projetée. Liserons bleus pour coiffure. Gants à trois boutons avec les manches courtes. On place toujours ses cartes de visites dans un carnet; détail sans importance, quant à celui qui remet les cartes. Évidemment, on quitte son chapeau et son manteau pour recevoir *chez soi* une visite. On demande *toujours* des nouvelles du mari ou de la femme. — *N° 23,738, Nord.* On ne porte pas des robes de satin bleu clair le jour; on n'en porte jamais en été. En été *oui*, en hiver *non*, pour les chapeaux ronds. Pour aller à la messe, le chapeau le plus simple, en velours foncé ou bien en satin coulissé, est le plus convenable. — *N° 22,812, E. T.* Merci pour l'envoi, il paraîtra. — *N° 26,655, Haute-Garonne.* S'adresser à M. Simart, rue de Rambuteau, 64, pour la question et l'exécution. — *N° 32,145, Morbihan.* On recevra des dessins représentant des habits destinés aux promenades à cheval. Mais notre jeune lectrice ne s'aperçoit-elle pas qu'elle possède dans le journal tous les éléments de ce costume? Elle trouvera, dans le n° 21 de l'année 1863, les patrons du gilet à châle et d'une veste, sans compter que les vestes se sont succédé en fort grand nombre sur nos planches. Enfin, on a reçu avec le n° 8 le patron d'un col droit. Pour l'été on ferait ce costume en alpaga noir, brun, gris ou gros bleu. Chapeau en feutre ou bien en paille. Lavigne, rue de Rohan, n° 3, fait ces habits pour promenades à cheval. Merci pour la sympathie qui m'est témoignée. — *N° 30,382, Mlle Alix M.....* S'adresser au Magasin du Louvre, rue de Rivoli, ou bien à Mme Page, boulevard Magenta, 129. Dans ce dernier cas l'envoi des échantillons ne peut s'effectuer *gratis*. Oui, pour les talmas courts. — *N° 23,090, Rhône.* La grenadine avec robe de dessous en taffetas noir peut servir dans cette circonstance, mais non pour le pardessus; celui-ci serait en taffetas noir, étoffe de laine noire à pois blancs, ou jaconas noir à pois blancs pour les toilettes d'intérieur. On peut substituer au grand voile de crêpe un voile en gaze noire très-légère; bas blancs. Oui, pour la coiffure. Je n'ai pas compris la question relative au *vœu sans motifs*. Le dîner peut avoir lieu au bout de six mois. — *N° 31,832, Lyon.* Le maître et la maîtresse de la maison connaissent la place qu'ils ont destinée à chaque convive, et la désignent en quelques mots. — *N° 30,506, Tarn.* La place et les connaissances *commerciales* nécessaires me manqueraient pour traiter plus spécialement cette question, que l'on trouve disséminée dans nos gravures et articles de *Modes*. — *C. de V, Louvain.* Tout cela paraîtra sans doute, mais successivement. — *N° 10,436, Haute-Saône.* Les *Patrons illustrés* ne peuvent être envoyés aux personnes non abonnées. Nous avons publié un alphabet au point de *marque*. — *N° 18,010, Loiret.* Mille regrets, nous ne pouvons changer l'organisation et le prix du journal pour faire paraître ce que vous désirez, et qui est bien superflu. Recevoir par an trois ou quatre de ces planches (on n'en reçoit pas davantage dans les publications de ce genre), ne vous serait pas d'un grand secours et n'offrirait qu'un choix fort restreint. — *N° 41,832, Yonne.* Le n° 30 de l'année 1863 contient les patrons de la ceinture à bretelles pour enfants, et du corsage de dessous, qui peut être fait en mousseline de laine; les bandes peuvent servir pour la ceinture à bretelles; ruches de taffetas noir à cette ceinture et à la jupe. On peut coudre ces volants ensemble pour composer une jupe, et cacher la couture sous une ruche de même étoffe. — *N° 39,413, Lot-et-Garonne.* S'adresser, pour faire dessiner les armoiries, à M. Simart, rue Rambuteau, 64. On ne fait guère d'entre-deux en dentelle de laine. Pour tout ce qui tient au tricot, s'adresser à Mme Ribes, rue des Batailles, n° 1, à Chaillot. — *N° 22,780, Corrèze.* La dimension de tous les dessins de tapisserie est soumise à la grosseur du canevas que l'on emploie; on peut par conséquent faire les dessins plus ou moins grands, selon que le canevas est plus ou moins gros. Sans nul doute pour le chapeau rond à la campagne. Un salut suffit. Je recevrai avec plaisir la visite d'une abonnée si satisfaite de son journal. — *N° 41,920, Manche.* A reçu les bonnets de nuit; plus tard pour la fanchon. Poudre de quinquina mélangé de magnésie, pour les dents. — *N° 33,138, Côte-d'Or.* A reçu les toilettes de communiante, qui sont toujours très-simples. La question relative à la couronne; n'a pas été comprise; les communiantes, à Paris, ne portent aucune couronne, elles mettent un bonnet sur lequel le voile est attaché. Quant au dessin demandé, je ne crois pas qu'il soit possible de le publier, en tout cas pas immédiatement. Plutôt le fil plat, mais j'en ignore le prix. J'ai été vivement touchée de la sympathie qu'on veut bien me témoigner. — *N° 41,289, Rhône.* Les deux sœurs ont reçu dans le n° 9 le fichu en laine qui avait été promis. Cela se fait quand cela est possible. J'accepte de grand cœur l'amitié qui m'est offerte. — *N° 30,107, Indre.* Volant étroit, tuyauté, ou ruche chicorée placée au-dessus de l'ourlet. La combinaison de fonds que l'on m'indique ne faciliterait rien; elle a de plus le tort d'être inexécutable, car ces *fonds* ne pourraient figurer dans le corps du journal. Quant à la dernière question, l'appréciation si flatteuse contenue dans la 1re page de cette lettre y répond victorieusement. C'est justement en raison des services *sérieux* que nous rendons aux familles, c'est justement en raison de notre utilité que nous n'avons pas besoin de recourir au charlatanisme, désormais du reste jugé par le public. Employer cette mesure, ce serait déchoir, et nous nous en garderons bien; personne aujourd'hui ne croit plus à ces prétendues générosités, car chacun sait bien qu'on les paye. — *N° 41,825, N. D.* Je ne puis indiquer une autre substance, et il n'est pas de pharmacie à Paris où l'on ne pourrait s'en procurer. Merci mille fois pour tous les sentiments que l'on m'exprime. — *N° 681, Paris.* L'article *Modes* du n° 13 contient plusieurs détails relatifs à la toilette des enfants. On a, dans le n° 30 de l'année 1863, le patron du corsage blanc pour petite fille, qui peut être exécuté en mousseline de laine, et dont la forme est plus jolie que celle dite *Garibaldi*. Le patron tel qu'on le désire a paru dans le n° 26 de l'année 1863. Venons-en à la querelle que l'on me fait. Les indications désirées doubleraient l'étendue des *Renseignements*, et je ne puis donner plus de place à ceux-ci. Quant au mot qui blesse l'amour-propre de mon lecteur masculin, je lui rappellerai qu'il n'est pas de moi; tous les écrivains ont répété en vers et en prose que les femmes étaient la plus belle partie du genre humain: y avait-il témérité à inférer de cette affirmation, qu'une partie désignée comme étant *la plus belle* en supposait forcément une autre *moins belle?* Je communiquerai l'observation au compositeur. *N° 1,724, Suisse.* Il n'y aurait pas d'autre ressource que celle de couper deux lés en pointe; mais, dans ce cas, le velours n'étant pas posé dans le même *sens*, la robe ne pourrait plus servir que le soir. On peut toujours l'allonger par le bas en plaçant sur la couture de jonction, soit une ruche de dentelle étroite, soit un entre-deux en dentelle imitée, à la condition de répéter cet ornement au-dessus de la couture, soit en ligne droite, soit en festons. Mettre à la robe en moire grise, pour l'allonger, un volant tuyauté en poult de soie gris; même garniture aux manches. — *N° 43,004, Isère.* Voir la réponse précédente. On peut faire le volant en taffetas noir ou gros bleu, ou gros vert, à la condition de garnir les manches de la même façon. Le gris et le fauve seront surtout portés cet été. Les chapeaux ronds auront probablement la même forme et les mêmes ornements. — *Mme la vicomtesse du P...* La laine zéphyr n'est pas connue depuis longtemps, même à Paris. Je ne puis la décrire. On la trouve chez M. Simart, rue Rambuteau, 64. Nous avons publié, dans le n° 48 de l'année 1863, des gravures indiquant la grosseur des crochets numérotés. On peut demander ce numéro aux bureaux du journal. Pour placer ici la grosseur du crochet, je serais forcée de faire dessiner un bois et de le faire graver.

AVIS.

Le n° 3 des *Patrons illustrés* paraîtra avec le n° 13; il contiendra les objets suivants: Veste soutachée avec basques. — Manches pour robes. — Corsage Graziella en taffetas. — Robe de baptême pour enfants. — Col double (col droit et col rabattu).

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

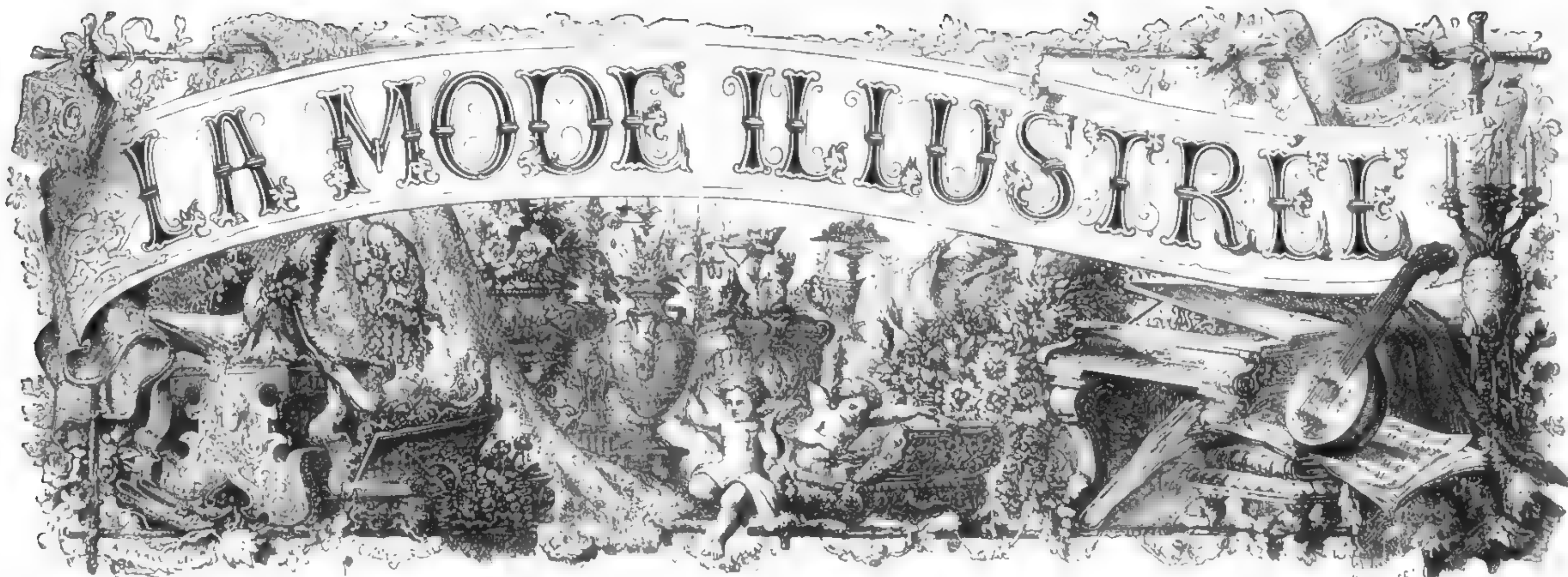


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

A beau mentir qui vient de loin.

Google

N° 13. CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 27 mars 1864.



JOURNAL DE LA FAMILLE

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRICE OF LA MODE ILLUSTRÉE.

WITHOUT SUPPLEMENTS.
One year, 15 s. — Postfree, 18 s. — Monthly Parts, 1 s. 6 pence.

WITH ILLUSTRATED PATTERNS.
One year, 20 s. — Postfree, 24 s. — Monthly Parts, 2 s.

The Subscriptions commence on the 1st of eac Month.

EDITED BY Mr FIRMIN DIDOT.
56, RUE JACOB, PARIS.

Office for Subscriptions and Advertisements.
84, Cambridge Street, South Belgravia.
LONDON, S. W.

PRICE OF LA MODE ILLUSTRÉE.

WITH COLOURED ALBUM.
One year, 25 s. — Postfree, 30 s. — Monthy Parts, 2 s. 6 pence.

WITH COLOURED ALBUM AND ILLUSTRATED PATTERNS.
One year, 30 s. — Postfree, 36 s. — Monthy Parts, 3 s.

The Subscriptions commence on the 1st of each Month.

Post-Office orders to be made payable at Charing Cross, W. C. to Mr H. Grevel. — La Mode Illustrée may be had also of any Bookseller or News-Agent in Great Britain.

Corsage Graziella.

La mode des corselets ou corsages en taffetas fait naître chaque jour une nouvelle variété de ce genre, généralement adopté pour les jeunes filles et pour les très-jeunes femmes.

On porte le corsage Graziella avec un corsage en nansouk blanc, plat ou froncé. Il se ferme par devant; des *pattes* se croisent pour le fixer devant et derrière. La manche atteint le coude; des rosettes faites en guipure étroite garnissent les pattes et les manches; le corsage est partout orné, sur les coutures, avec un étroit ruban en velours noir. On fait ce corsage en taffetas noir ou bien en étoffe pareille à la jupe; si cette étoffe est de couleur claire, on substitue au ruban de velours un passe-poil en taffetas; les boutons sont en passementerie assortie au corsage.

Mitaine pour chasseur.

MATÉRIAUX pour la paire : 25 grammes de laine zéphyr, 8 fils, grise; trois petits écheveaux de soie ou laine verte.

On fait cette mitaine au crochet (dans la *longueur* de la mitaine) avec des mailles simples et des mailles en l'air, en *allant* et *revenant;* on commence par l'une des raies étroites, par conséquent avec la laine fine ou la soie verte; on fait une chaînette de 47 mailles sur laquelle on revient pour le

1er *tour*. — On passe la dernière maille de la chaînette et l'on fait sur celle-ci 46 mailles simples; — puis une maille en l'air sous laquelle on passe une maille de la chaînette, —





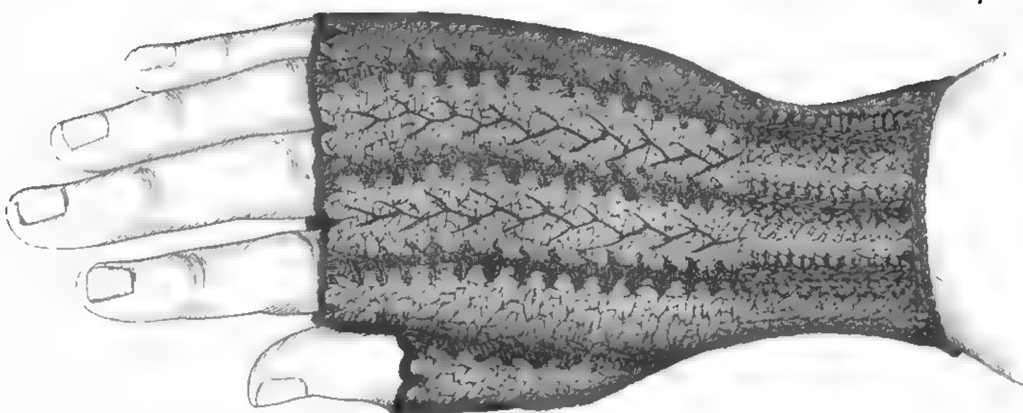
CORSAGE GRAZIELLA, VU PAR DEVANT ET PAR DERRIÈRE.

Digitized by Google

une maille simple. Recommencez 14 fois depuis *. Retournez l'ouvrage.

2me *tour*. — * Une maille en l'air, — une maille simple sur la maille en l'air du tour précédent, en piquant le crochet non *dans*, mais *sous* cette maille. Recommencez 14 fois depuis *; — une maille simple dans chacune des 16 mailles suivantes, en piquant toujours le crochet dans le côté de derrière de chaque maille, pour former des *côtes*.

3e *tour*. — Avec celui-ci commence l'une des raies larges : on prend la laine grise (sans couper la soie ou la laine verte avec laquelle on a travaillé jusqu'ici), on termine avec la laine grise la maille commencée, on laisse pendre la soie jusqu'à la prochaine rayure étroite. Pour ce 3e tour, on fait d'abord 16 mailles simples, — puis alternativement une maille en l'air, — une maille simple sur la maille en l'air du tour précédent.


MITAINE POUR CHASSEUR.

4e *tour*. — * Une maille en l'air, — une maille simple sur la plus proche maille en l'air du tour précédent. Recommencez 14 fois depuis *. Laissez intactes les 16 dernières mailles simples du tour précédent; retournez l'ouvrage.

5e *tour*. — Alternativement une maille en l'air, —une maille simple.

6e *tour*. — Comme le 3e tour. Sur les 16 mailles abandonnées dans le 4e tour on fait 16 mailles simples, en piquant toujours le crochet dans le côté de derrière de chaque maille.

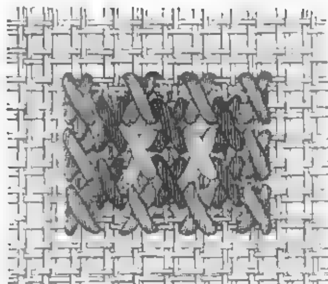
Vient ensuite une raie étroite, verte, composée de deux tours, telle qu'elle a été décrite, — puis une raie grise composée de deux tours longs et de deux tours courts; par conséquent on recommence sans cesse depuis le 1er jusqu'au 6e tour, jusqu'à ce que la mitaine soit assez large. Sur notre modèle il y a 8 raies étroites, — 8 raies larges.

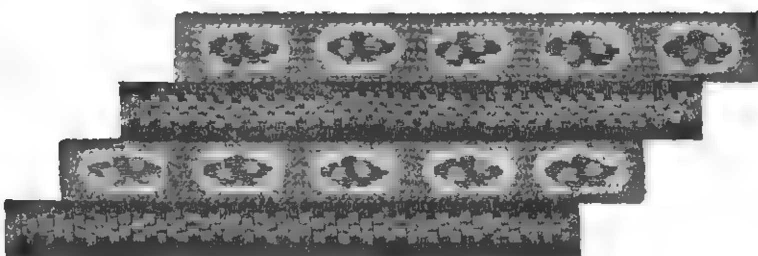
Après la dernière raie large on exécute le pouce, et on laisse intacte la partie inférieure (à côtes), c'est-à-dire le poignet; à la dernière des mailles *à côtes* on attache le brin vert.

1er *tour* (du pouce). — * Une maille en l'air, — une maille simple sur la plus proche maille en l'air du tour précédent. Recommencez 10 fois depuis *, de façon à laisser intactes environ 10 mailles de la mitaine, qui ne sont pas employées pour l'exécution du pouce. On retourne l'ouvrage, on exécute le 2e tour comme le 1er, jusqu'à la dernière maille en l'air du tour précédent.

Avec le 3e tour commence la raie large faite avec la laine grise: on attache la laine à l'avant-dernière maille du 2e tour du pouce, et l'on travaille comme cela a été indiqué; en *revenant* pour faire le 4e tour, on fait seulement 4 fois une maille en l'air, — une maille simple; on retourne l'ouvrage pour le 5e tour, fait jusqu'à la fin; dans le 6e tour on fait non-seulement toutes les mailles, mais encore une maille en l'air, — une maille simple, — une maille en l'air, — une maille-chaînette sur les premières mailles laissées intactes (appartenant au 3e tour du pouce) dans le 4e tour. Pour le 7e tour on reprend le brin vert, et on laisse intactes (comme au 3e tour) une maille simple et une maille en l'air de la précédente raie. Lorsqu'on a exécuté ce 7e tour jusqu'à la fin des mailles, on retourne l'ouvrage et l'on fait, pour le 8e tour, 6 fois de suite une maille en l'air, — une maille simple, — puis une maille en l'air, — une maille-chaînette; on fait encore avec la laine grise une raie large en répétant du 3e au 6e tour. Le pouce est terminé.

On coud ensemble le premier et le dernier tour de la mitaine en réunissant d'abord les mailles inférieures *côtelées*, — puis les mailles abandonnées, lorsqu'on a fait le pouce,— puis enfin on coud le pouce sur l'espace laissé libre. On prend le brin vert pour encadrer la mitaine; sur le bord inférieur, on fait alternativement une maille en l'air, — une maille simple. Le bord supérieur et le pouce ont une bordure dentelée, composée d'un seul tour fait de la façon suivante: une maille simple dans la première maille du bord, — * 3 mailles en l'air, — une maille simple dans la première de ces 3 mailles en l'air, — une maille simple dans l'une des mailles du bord, de façon à passer une ou deux mailles, afin que le petit feston repose à *plat*. — Recommencez sans cesse depuis *. Sur le dessus de la mitaine on fait, avec de la soie noire, trois coutures au point d'*arêtes*.


CROIX LONGUE (GRANDEUR NATURELLE) POUR LE DESSIN DE TAPISSERIE.


DESCENTE DE LIT AU CROCHET TUNISIEN.

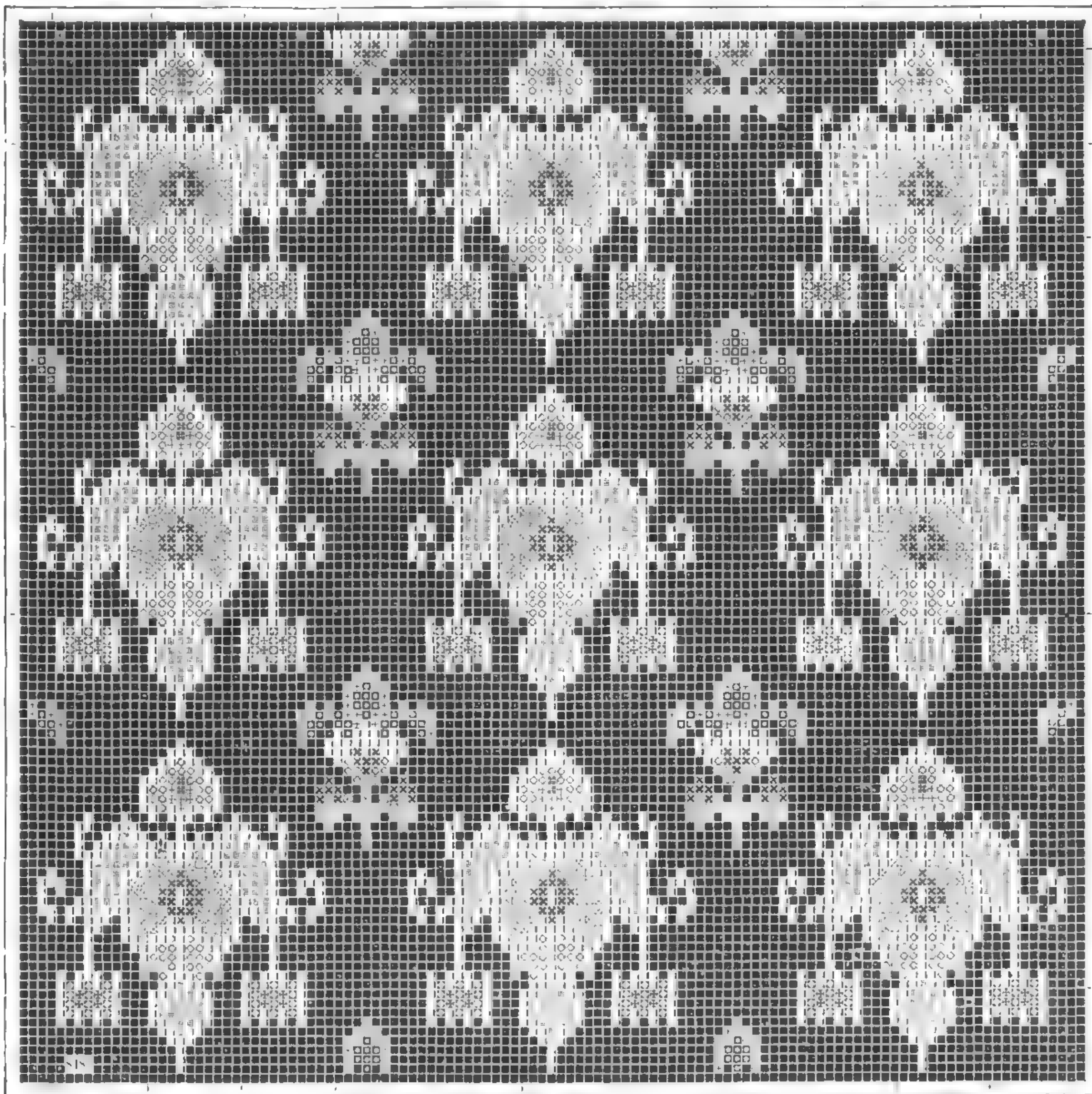
Dessin de tapisserie.

Ce dessin servira pour tapis, fauteuils, chaises, tabourets, sacs de voyage, etc. On peut l'exécuter soit au point ordinaire, soit à la *croix longue*, faite sur deux fils en largeur, sur quatre fils en hauteur; les ouvrages exécutés avec la croix longue sont plus promptement terminés et fort amusants à exécuter. Dans le sens de la largeur, les croix *longues* doivent être *contrariées*; dans le sens de la longueur, elles sont sur la même ligne. Tous les dessins ordinaires peuvent être faits avec ce point, *à la condition de compter* deux petits carreaux (ou *types*) pour *une* croix. Pour rendre cette démonstration plus claire, nous publions un petit dessin représentant, en grandeur naturelle et avec la croix longue, l'un des petits *grelots* carrés qui se trouvent de chaque côté de la grande arabesque formant le dessin de tapisserie. Avec la *croix longue*, les dessins ont, en hauteur, seulement la moitié du nombre de croix représentées par les *types*; la largeur est semblable à celle du dessin quant au nombre de types. Nous répétons encore que ce dessin peut être exécuté avec la croix ordinaire.

Col en lacet ondulé.

On coupera en papier la forme de ce col, et l'on reportera sur ce papier les contours du lacet ondulé; ce papier sera *monté* sur de la toile cirée, et l'on posera le lacet sur tous les contours indiqués, en le cousant à toutes les places où il se croise; ainsi que le dessin l'indique, le lacet doit être dirigé du médaillon inférieur au médaillon supérieur, revenir à un médaillon inférieur, et ainsi de suite. L'intérieur de chaque médaillon est rempli avec une sorte de *roue*, exécutée de la façon suivante avec du fil très-fin : on pique, à distance régulière, au travers de l'un des festons intérieurs du lacet ondulé, en formant chaque fois une bouclette, que l'on entoure avec le brin, *une fois* pour les petites, *deux fois* pour les grandes bouclettes; on passe deux ou trois fois le brin dans le bord supérieur de ces bouclettes, en les *tendant* un peu, et sur cette base on exécute un feston très-serré et très-fin ; sur le côté *vide* de ce feston on fait encore des bouclettes, et l'on y passe deux fois le brin pour les *tendre*; on pourra même faire cette dernière opération à points *arrière*.

En cousant le lacet, on évite soigneusement de piquer l'aiguille dans le papier. En dernier lieu, on borde l'encolure avec un étroit lacet en ligne droite, par conséquent non ondulé.


DESSIN DE TAPISSERIE. — Explication des signes : ■ Grenat. ■ Vert anglais foncé. ⊠ Même vert plus clair. ▣ Rouge foncé. ± Rouge moins foncé. ◫ Rouge clair. ▢ Violet. ■ Noir. ⊡ Gros bleu. ▦ Blanc. ¦ Maïs.

Digitized by Google

Tapis ou descente de lit

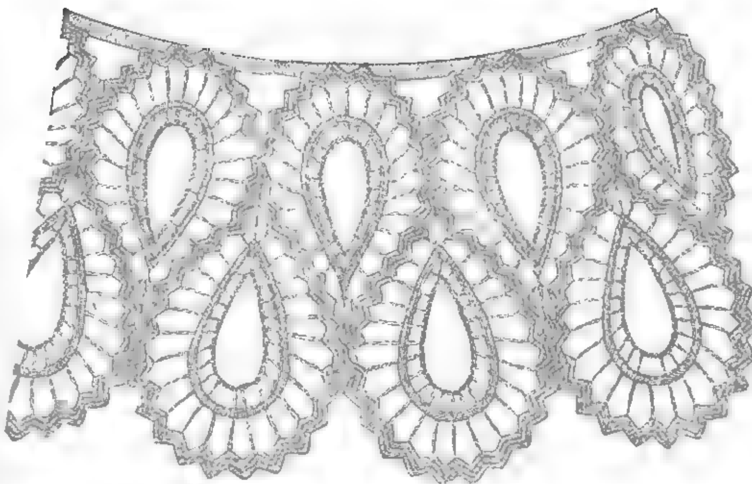
AU CROCHET TUNISIEN.

MATÉRIAUX : 500 grammes de laine pensée; 400 grammes de laine noire; 200 grammes de laine blanche; 3 nuances vertes; 3 nuances roses, ou *cerise;* soie d'Alger jaune.

N. B. Les quantités ne sont qu'approximatives, puisqu'elles dépendent naturellement de la longueur et de la largeur du tapis.

Quatre dessins sont consacrés à ce travail, qui peut aussi servir pour couvre-pied, couverture d'enfants, etc. L'un représente les rayures assemblées, *échelonnées*, afin que l'on puisse se rendre plus facilement compte de leur effet et de leur assemblage. Un dessin de tapisserie est consacré au petit bouquet de roses, que l'on brode dans chaque médaillon de la rayure au crochet tunisien. Deux autres dessins représentent les deux rayures qui composent le tapis indiquées en grandeur naturelle.

Rayure au crochet tunisien. On fait une chaînette



La seconde rayure est faite non en *travers* comme la précédente, mais dans le sens de sa longueur; on fait par conséquent, avec la laine noire, une chaînette de même longueur que les rayures au crochet tunisien.

Premier tour. * Dans chacune des deux premières mailles on fait une maille simple, — on tire le brin au travers de la maille suivante; — on fait encore trois mailles en l'air ; — on termine en passant le brin au travers des deux boucles qui se trouvent sur le crochet. Nous appellerons ceci une *bride en l'air.* On en fait encore une dans la maille suivante, puis l'on recommence sans cesse depuis*.

Tous les tours sont pareils à celui-ci, seulement on *contrarie* les mailles, c'est-à-dire que l'on fait toujours les deux *brides en l'air* sur les deux mailles simples, — les deux mailles simples sur les deux brides en l'air. Le 2me tour est fait aussi avec de la laine noire, puis 4 tours avec la laine pensée, et, pour terminer, 2 tours avec la laine noire.

Digitized by Google

lera sur du très-gros coton 15 perles blanc opale; on enfile une 16e perle comme *première* du second tour, on passe l'aiguille au travers de la troisième perle, de telle sorte que les deux dernières perles enfilées se trouvent *associées*, c'est-à-dire placées l'une contre l'autre. Dans ce 2e tour on enfile 8 perles; on passe toujours une perle du tour précédent; on pique l'aiguille au travers de la perle suivante, de telle sorte que les perles sont *contrariées*; la 8e et dernière perle est rattachée au brin passé dans la dernière perle du tour précédent, et l'on passe l'aiguille en arrière dans cette dernière perle pour commencer le 3e tour, pour lequel on enfile de la même façon 7 perles; l'on continue ainsi jusqu'à ce que l'on ait exécuté toute la tablette, dont le petit dessin représente la moitié de la longueur, laquelle doit avoir 5 *mouches* bleues, 4 *mouches* argentées.

DESSIN N° 1 POUR L'EXÉCUTION DU COLLIER DE CHIEN.

La tablette inférieure a, dans sa largeur, un rang de perles blanc opale de plus que la tablette précédente, et, par conséquent, en longueur une *mouche* de plus; on commencera donc par enfiler 16 perles au lieu de 15.

Afin de donner plus de solidité à ces tablettes, on prend du fil d'archal très-gros, on l'entoure avec du cordon blanc, on fait souder les extrémités de ce fil d'archal, on l'attache autour du bord des tablettes.

Décrivons maintenant les rosettes qui ornent l'étagère: elles se composent de 3 rangs de boucles contrariées et d'une croix remplissant le milieu; un dessin spécial reproduit le commencement, c'est-à-dire les deux premiers tours de la rosette. On enfile d'abord 5 perles blanc opale, on les réunit en rond, et, avec les mêmes perles, on forme (en passant toujours une perle du tour précédent) 3 boucles, composées chacune de 4 perles. Le 2e rang se compose du même nombre de boucles, formées avec le même nombre de perles, mais bleues cette fois; il en est de même pour le 3e rang, mais en le faisant avec des perles argentées. Le dessin indique clairement la disposition des perles.

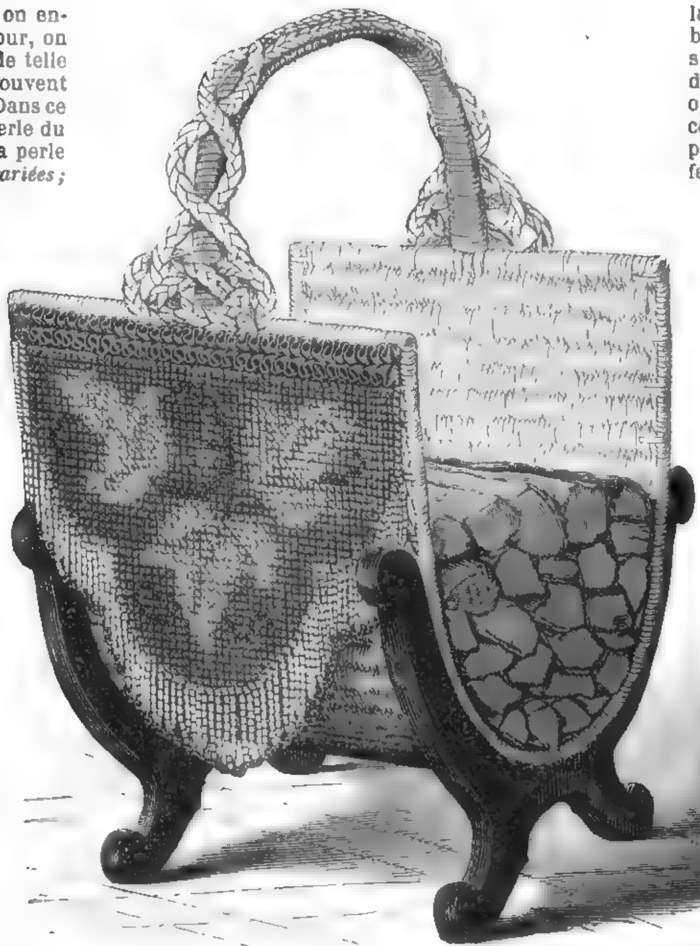


LE LIS (FLEURS EN LAINE).

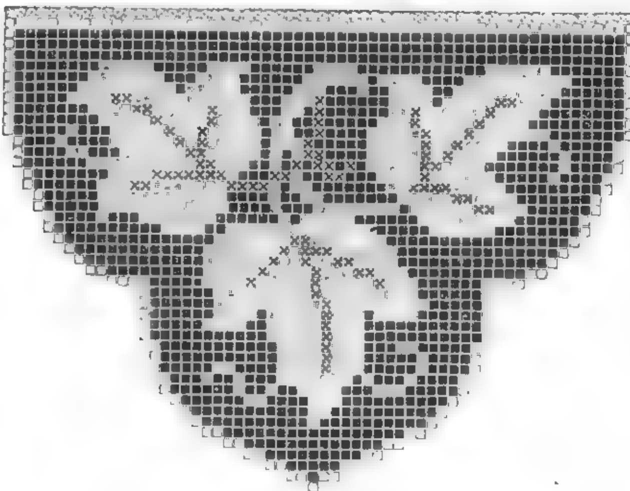
On comble le milieu de la rosette en enfilant 2 perles argentées, et, dirigeant le brin en travers du vide de la rosette, on le passe dans la perle opposée, — puis dans la perle suivante; — là, on enfile une perle argentée, — une perle ronde en argent soufflé, — encore une perle argentée; — on les passe toutes 3 en croix, par-dessus les 2 perles enfilées précédemment; — on fait pour chaque tablette 13 rosettes pareilles ou variées de dispositions, c'est-à-dire que l'on peut faire alternativement une rosette semblable à celle qui vient d'être décrite; — la suivante, en substituant aux perles bleues des perles blanc de chaux; — ces rosettes sont placées devant et sur les côtés, de façon à cacher le fil d'archal; — par derrière, on emploie, pour le couvrir, 2 rangs de perles opale, enfilées, et l'on fait, avec ces 2 rangs, une torsade, cousue de façon à *dissimuler* le fil d'archal. Il reste à préparer les chaînettes et la frange: celle-ci se compose de festons formés (chacun avec 6 perles opale, — 2 argentées, — 3 bleues, — 2 argentées, — 6 opale; — ces festons se rattachent au dernier rang de perles, à des intervalles de 2 et d'une perle, et de telle sorte que la perle précédant les 2 dernières du feston forme en même temps la 3e perle du feston suivant; par conséquent, pour chaque nouveau feston, on enfile (après avoir laissé un intervalle d'une perle entre celui-ci et le précédent) d'abord 2 perles opale, — on passe le brin au travers de la 3e perle du feston voisin (en comptant depuis le haut), — on enfile encore 3 perles opale, — 2 argentées, — 3 bleues, — 2 argentées, — 6 perles opale; — on passe 2 perles du bord extérieur de la tablette, — on pique l'aiguille au travers de la 3e perle pour fixer le feston sur ce bord.

DESSIN N° 2 POUR L'EXÉCUTION DU COLLIER DE CHIEN.

Pour chaque chaînette on enfile, sur 2 bouts égaux et très-longs, 3 perles opale, — 2 perles argentées; — on entrelace ces deux bouts en passant le brin au travers des 2 perles argentées, une fois de droite à gauche, — une fois de gauche à droite, ainsi de suite, alternativement, pour former des anneaux; on donne à ces chaînettes la longueur voulue, selon qu'on veut éloigner plus ou moins les tablettes, puis on fixe solidement les 4 chaînettes aux 4 coins des 2 tablettes; on les réunit sous une rosette semblable à celles qui ont été décrites, mais plus grande et plus *fournie*.

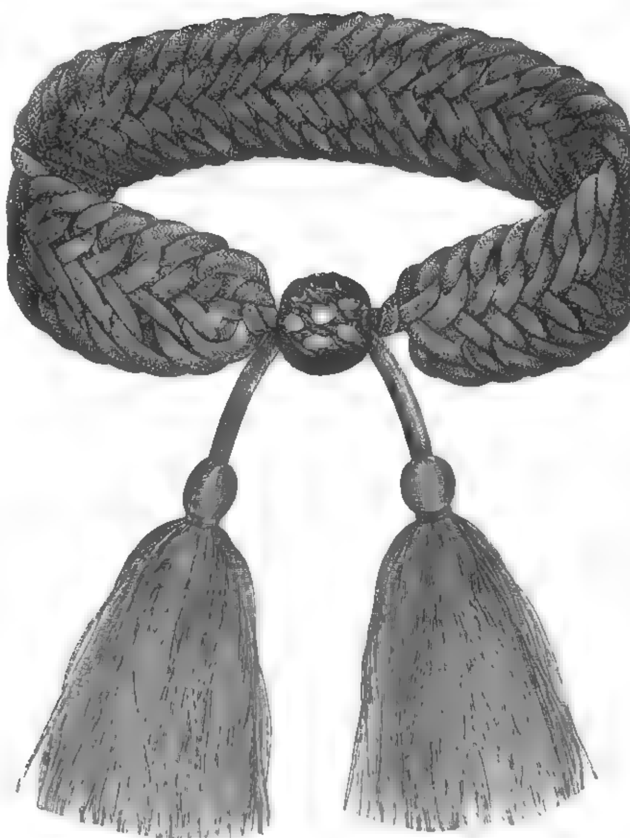


PANIER A BOIS.

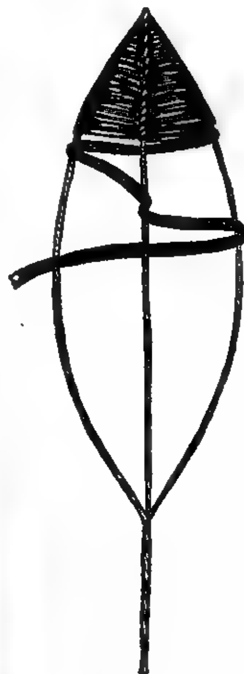


LAMBREQUIN POUR LE PANIER A BOIS.

Explication des signes : ■ laine ponceau. ■ Gris-clair. □ Blanc. ■ Noir. ■ Jaune d'or.



COLLIER POUR CHIEN.



EXÉCUTION DE L'UNE DES FEUILLES DU LIS, EN GRANDEUR NATURELLE.

Peigne-agrafe.

On porte ces peignes avec les nœuds-chignons formés de deux ou quatre coques. Notre modèle est doré avec ornements mats, et chaînette retenant un carré orné d'une grosse perle en corail, et bordé de petits glands allongés, en or.

Cravate.

On la fait en taffetas noir brodé avec un semé d'étoiles exécutées en soie rouge de cordonnet, au point russe. On taille les pans séparés du tour du cou; la cravate est bordée avec une ruche en étroit ruban rouge garni avec une dentelle étroite.

Panier à bois.

Voici un panier à bois qui pourra aisément être exécuté par tous les vanniers. Ce panier repose sur un pied en bois poli; avec ce pied et son anse le panier a 74 centimètres de hauteur; sans le pied et sans l'anse il a 38 centimètres de hauteur, et la même mesure sur chaque côté et en diamètre.

Les côtés sont couverts avec un lambrequin exécuté en tapisserie sur du canevas n° 18, au point double-croix, c'est-à-dire sur quatre fils en largeur et en hauteur; on double ce lambrequin avec de la percaline, on le borde avec une frange de perles ou de laine, on le coud sur le panier, et l'on couvre cette couture avec une ruche double en ruban de laine rouge, ayant 3 centimètres de largeur.

FLEURS EN LAINE.

Le lis.

Nous reprenons aujourd'hui le cours des explications relatives aux fleurs en laine, et nous commen-

Digitized by Google

çons par le lis, qui nous a été demandé, et que nous n'avons pu faire paraître avant ce moment.

Pour faire le lis, on emploiera du fil d'archal fin de deux grosseurs différentes, de la laine zéphyr blanche, de la chenille blanche et de la chenille verte, montées sur du fil d'archal.

On prend le plus gros fil d'archal, on en coupe un morceau de 16 à 18 centimètres, et on le plie de façon à lui donner la forme de l'une des feuilles du lis (voir le dessin de cette feuille). Avant de tordre les deux extrémités de ce morceau de fil d'archal, on fixe à la pointe de la feuille un morceau *double tordu* du fil d'archal le plus fin, enveloppé d'un brin de laine; on *tord* ensemble tous les morceaux de fil d'archal, puis on commence la feuille. On sépare (on *défile*) l'un des brins de la laine zéphyr, on le laisse de côté, on enfile les autres brins dans une aiguille à tapisserie, et l'on enveloppe les fils d'archal en consultant les indications données par notre dessin. Pour former la nervure du milieu, on passe l'aiguille une fois sous le fil d'archal du milieu, puis autour du fil d'archal de côté; en *revenant* on passe l'aiguille encore sous le fil d'archal du milieu, mais avant d'aller plus loin on enveloppe avec la laine ce même fil d'archal, puis on conduit la laine autour du fil d'archal de côté. Dans ce procédé, extrêmement simple, il faut seulement veiller à passer *une fois* le brin sous le fil d'archal du milieu *sans* l'envelopper, puis à l'envelopper la fois suivante; si l'on agissait différemment, la nervure serait trop épaisse; il ne faut jamais négliger, non plus, de défiler l'un des brins composant la laine; celle-ci devient ainsi plus moelleuse, plus flexible, et *remplit* mieux que si elle demeurait tout à fait torse. Lorsqu'on a *habillé* entièrement les fils d'archal, on fixe le brin en dessous, et l'on courbe un peu la feuille en dehors; on fait ainsi six feuilles, puis on prépare le pistil. On prend 18 centimètres de chenille verte montée sur du fil d'archal, et l'on forme, à l'une des extrémités de ce morceau de chenille, 3 boucles égales, ayant chacune 2 centimètres de longueur; on fixe et on serre ces boucles avec du fil d'archal très-fin, avec l'excédant duquel on entoure le reste du morceau de la chenille verte. Chacune des 6 étamines est formée par un morceau de chenille blanche, montée sur du fil d'archal ayant 8 à 9 centimètres de longueur, dont on *défile* l'une des extrémités de façon à laisser paraître seulement le fil d'archal, qui sert à entourer un morceau de laine jaune ayant 1 centimètre de longueur.

On ajoute au pistil un morceau de fil d'archal assez gros pour former la tige; on place d'abord les étamines autour du pistil, en consultant la disposition indiquée par notre dessin, puis les 6 feuilles du lis, et l'on entoure toutes les extrémités du pistil, des étamines et des feuilles, avec de la laine verte de nuance moyenne; en continuant à envelopper la tige avec la même laine, on fixe le feuillage du lis, découpé en papier vert, ou bien acheté dans une fabrique de fleurs artificielles.

Collier pour chien.

MATÉRIAUX : 3 mètres 50 centimètres de cordon carré, en laine; 2 glands en laine; une boule creuse en bois.

Le cordon de laine doit avoir la grosseur indiquée sur les 2 dessins destinés à démontrer l'exécution du collier; on le fait avec un passe-lacet, en commençant par le milieu du cordon et le milieu du collier, par conséquent de façon à faire d'abord l'une des moitiés, puis l'autre. On noue le cordon au milieu une seule fois, comme si l'on voulait faire un nœud très-lâche. Le dessin n° 1 indique ce procédé, et les ouvertures par lesquelles on fera ensuite passer le cordon sont marquées par les chiffres 1 et 2; pour cela, on saisit le nœud entre le pouce et l'index de la main gauche, de telle sorte que le brin marqué *b* soit renfermé dans la main gauche; la main droite prend le passe-lacet sur lequel est enfilé (raccourci sur le dessin) le brin *a*, et, travaillant de bas en haut, on passe le brin avec le passe-lacet dans l'ouverture 1, puis toujours de bas en haut dans l'ouverture 2; on tire toujours le lacet de telle sorte que la natte reste plate, et que les brins ne soient pas trop serrés; le dessin n° 2 indique la situation des brins tels qu'ils doivent être lorsqu'on les a passés dans les ouvertures 1 et 2. On passe ensuite le brin dans les ouvertures marquées 1 et 2 sur le dessin n° 2. On continue de la sorte, piquant le passe-lacet tantôt d'un côté, tantôt du côté opposé, toujours de bas en haut, jusqu'à ce que l'on ait fait, avec la moitié du cordon, la première moitié du collier; on fait un nœud à l'extrémité du collier (voir le dessin) en laissant environ 6 centimètres du cordon avec lequel on a exécuté cette première moitié du collier. On fait l'autre moitié de la même façon, en veillant à *contrarier* le procédé, c'est-à-dire qu'au lieu de piquer toujours le passe-lacet de bas en haut, on le pique toujours de haut en bas, à moins que l'on ne préfère retourner l'ouvrage, et, dans ce cas, on l'exécute comme la première moitié. Lorsque le collier est terminé, on passe les deux bouts de cordon au travers d'une boule en bois recouverte de soie rouge, puis ornée d'un *treillage* exécuté en laine rouge; on noue l'extrémité de chaque cordon, et l'on recouvre ce nœud avec une houppe en laine rouge.

Ce travail peut aussi servir pour ceinture d'enfant, pour *embrasse* de rideaux et pour ceinture de robe de chambre.



DESSIN DE TAPISSERIE POUR TAPIS DE CHEMINÉE, ETC.

Explication des signes : ■ Noir. ▣ Grenat. ◘ Ponceau vif. ■ Vert foncé. ◙ Vert de nuance moyenne. ▩ Violet. ■ Violet clair. ◘ Brun foncé. ⊞ Brun clair. □ Blanc. ◙ Maïs (soie ou laine).

N. B. Toutes ces nuances doivent être très-vives, ni trop foncées, ni trop claires par conséquent, mais choisies dans les tons moyens.

Dessin de tapisserie

POUR TAPIS DE CHEMINÉE, ETC.

On emploiera ce dessin pour exécuter un tapis de cheminée, un *devant* de canapé, ou bien une descente de lit. Il pourra être fait, soit à la croix, soit au point double-croix, soit à la *croix allongée*, dont nous avons récemment publié le dessin.

Le tapis terminé sera doublé en étoffe de laine; on l'encadrera avec une grosse ganse; ou, mieux encore, avec une ruche tuyautée étroite, en drap noir, ou drap reproduisant l'une des nuances principales du dessin. La bande de drap employée pour cette ruche serait découpée à l'emporte-pièce; elle aurait 3 centimètres de largeur.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en taffetas écru-rosé, taillée en forme *Isabeau*, c'est-à-dire plate par devant, et corsage tenant à la jupe. Les ornements se composent d'une riche passementerie à treillage terminé par des glands, posée sur le bas de la jupe, au-dessus de l'ourlet, s'élevant jusque sur le corsage au milieu du lé de devant, et remontant de chaque côté sur ce même lé, jusqu'à la hauteur des poches; manches étroites garnies comme la jupe. Sur le corsage, la passementerie est placée de façon à simuler une veste.

Robe de grenadine de laine, fond blanc, à filets bleus, formant carreaux. La jupe est garnie avec cinq volants étroits, pris en biais, découpés en dents arrondies, garnies d'une ruche étroite en taffetas bleu; ces volants, très-peu froncés, sont surmontés d'une ruche de taffetas bleu. Le corsage à pointe est garni de bretelles, croisées par devant, comme les pans d'un fichu. Manches étroites un peu fendues sur le poignet, garnies vers l'entournure avec deux petits volants, sur le bord inférieur avec deux ruches. Chapeau de taffetas blanc, à fond mou, avec fan-

Google

chon garnie de ruches bleues; diadème de roses *roses* à l'intérieur. Grand talma de taffetas à rayures larges, bleues et blanches, garni avec une frange en chenille.

MODES.

Si j'en crois les lettres qui me sont adressées, on se révolte parfois contre les garnitures de robes; on regrette l'imagination..... et l'argent..... qu'il faut dépenser lorsqu'il s'agit de préparer une toilette. Selon le degré de politesse que l'on doit à la nature et à l'éducation, on me *prie* d'indiquer des toilettes fort simples, ou bien l'on *exige* que j'en indique. Eh! Mesdames, nul décret ne nous oblige à porter des garnitures; portez des robes tout unies, rien ne s'y oppose, pas même la mode, qui est tolérante, et approuve également les garnitures très-compliquées, celles qui sont très-simples, et même l'absence de toute garniture. Mais nous voulons des garnitures! Mettez-en. — Mais nous voulons qu'elles soient jolies, élégantes, qu'elles ornent suffisamment la robe... et qu'elles ne coûtent rien. — Tel est en substance le spécimen de l'un des problèmes qui me sont quotidiennement posés.

On ne paraît pas se douter (cela est bien flatteur pour moi) que l'on me demande la solution de questions aussi impossibles à résoudre que celle de la quadrature du cercle. Tous les ornements, quelle que soit leur disposition, se composent de *quelque chose* qu'il faut acheter..., et dont on peut toujours se passer, car, je le répète, on porte beaucoup de robes sans aucune garniture. Les popelines de soie, ou de laine de Lyon, ou d'Irlande entre autres, se prêtent parfaitement à cette simplicité. Enfin on peut toujours simplifier toutes les combinaisons; mais on sait sans doute que la simplicité n'est point variée de sa nature, et l'on m'excusera de ne pouvoir faire ce qui est impossible, c'est-à-dire indiquer un grand nombre de garnitures très-simples et très-nouvelles. Il est d'ailleurs une observation que je ne saurais passer sous silence: les Parisiennes, j'entends même celles qui sont fort élégantes, ne sont pas aussi avides de changement que les autres femmes; celles-ci croient que tout vêtement, tout ornement déjà connu est suranné, et aspirent sans cesse à connaître et à porter des objets nouveaux; les Parisiennes savent au contraire que la mode est parfois stationnaire, ou bien, comme ce sont elles qui la font, elles la rendent stationnaire en conservant leurs vêtements d'une saison à l'autre, et modifiant seulement ceux qui sont en contravention trop directe avec les lois de l'élégance.

La plus simple de toutes les garnitures se compose toujours d'un volant étroit, tuyauté, posé au bord de la robe; il convient, par sa simplicité même, pour les toilettes de jeunes filles. Très-souvent on le surmonte d'un étroit velours noir à filets blancs, et un velours semblable, encore plus étroit, couvre chaque couture réunissant les lés. Parfois on remplace ce volant devenu traditionnel par une grosse ruche *chicorée*, posée au-dessus de l'ourlet, ou par une frange en chenille de laine ou de soie cousue toujours en dessus de l'ourlet. Pour les robes de foulard uni, on emploiera des biais étroits, en taffetas de nuance tranchante différant de la robe, tandis que, sur les robes de foulard à dessins, ces biais unis, ou garnis avec une ruche de ruban, seront semblables pour la couleur aux dessins de la robe même; si ces dessins sont de couleur différente, on associera deux par deux des biais en taffetas ayant chacun l'une des nuances du dessin. Les ceintures très-longues et très-larges nouées par derrière sont plus à la mode que jamais pour les jeunes filles et pour les jeunes femmes. On dispose très-souvent sur le corsage les ornements employés pour la jupe (ruches, — biais, — volants étroits, — rubans de velours, etc.) en *figurant* une ceinture à pointes, et des bretelles dont lesdits ornements se bornent à tracer les contours sur le corsage. Les manches sont généralement étroites, et marquent le coude. On parle de les porter plus larges pour la saison d'été, mais je note ce projet sans croire à son exécution. La mode s'est engagée dans la voie des manches étroites; elle n'a point l'habitude, qui serait cependant sensée et raisonnable, d'offrir, comme Janus, deux physionomies accommodées aux exigences des diverses époques. Je crois plutôt que l'on portera, ainsi que le prédisent plusieurs couturières, pour les robes de mousseline et d'organdi, des manches demi-larges jusqu'au coude, terminées à cette place par les *engageantes* ou garnitures larges du siècle dernier.

La toilette des enfants reste à peu près invariable: dès qu'ils commencent à marcher, les petits garçons et les petites filles portent des blouses montantes ou décolletées, dont l'encolure est bordée avec une bande étroite lisérée de chaque côté, ou bien des robes à corsage plat, décolleté, garni avec une berthe plate. De deux à trois ans les petits garçons adoptent la veste et la jupe, puis ils passent aux pantalons larges et courts avec veste et gilet, ou blouse montante, retenue à la taille par une ceinture. A sept ans les pantalons s'allongent, la veste et le gilet sont continués, jusqu'au moment où l'on adopte la tunique de l'écolier, remplacée à la maison par une blouse courte à ceinture, dépassant la taille de 30 centimètres environ. A douze ans ils quittent la veste de *fantaisie*, et adoptent la veste de drap à pointe par derrière, dont la préparation rentre dans les attributions des tailleurs masculins.

Les petites filles portent *universellement* des corsages décolletés, même en hiver; sous la guimpe de nansouk blanc on leur met de petits gilets en flanelle ou bien tricotés en laine blanche; la mode leur permet même de ne point porter de corsage, ce qui est bien commode pour cet âge, où la croissance est si rapide que l'on suffirait à grand'peine au renouvellement des vêtements. On leur fait donc des corsages montants en nansouk blanc, ou bien en foulard ou cachemire de nuance unie, pour accompagner toutes les jupes. Sur ce corsage on met une ceinture à bretelles, qui, faite en taffetas noir, peut être associée à toutes les étoffes, à toutes les couleurs, à toutes les jupes. Nous avons publié, dans le n° 30 de l'année 1863, les dessins et les patrons de la ceinture et du corsage de dessous. La mode d'aujourd'hui n'a rien changé à ces deux objets. Quant aux jupes de petites filles, on les fait, soit avec plusieurs plis qui permettront de les accommoder à la croissance de l'enfant, soit sans ornements, soit avec tous les ornements et toutes les combinaisons de ruches, de volants, d'application de velours, de broderie, qui figurent sur les robes de leurs mères.

On *enjolive* en ce moment la broderie en soutache; on remplit tous les contours intérieurs du dessin avec un réseau carré exécuté au point russe avec de la soie de cordonnet, ou bien de la laine fine, pareille comme nuance à la soutache. Ce perfectionnement produit un effet charmant, et les dessins ainsi exécutés imitent une riche dentelle. Ils conviennent pour robes de femme et d'enfant, avec pardessus pareil, pour jupons, en un mot pour tous les objets ornés de broderie en soutache.

E. R.

AMEUBLEMENT

D'UNE MAISON DE CAMPAGNE.

En abordant ce sujet, que l'on m'a priée de traiter ici, je dois prévenir mes lectrices que je n'ai et ne puis avoir la prétention de prévoir tous les cas particuliers, et de donner des indications absolues; on usera de mes conseils, soit partiellement, soit en totalité; on les modifiera selon les goûts particuliers, les ressources et les habitudes de chacun.

Je suppose qu'il s'agit d'un mobilier complet, non d'envoyer à la campagne les meubles que l'on dédaigne à la ville: je ne blâme pas ce dernier procédé, mais je l'écarte de mes hypothèses, parce que, en l'admettant, il deviendrait tout à fait superflu de m'occuper de cet ameublement.

Les rideaux de fenêtre et de lit seront, pour toute la maison, en perse dite *cretonne*, c'est-à-dire sans apprêt, non glacée, à dessins anciens ou dessins chinois.

Salon. Rideaux en perse *cretonne* fond blanc, à grands *ramages* très-bigarrés; les murs sont recouverts de papier exactement assorti au dessin de la perse, ou bien en papier blanc et gris; aucune baguette dorée n'encadrera le papier; souvenons-nous toujours que l'aspect général doit être frais, riant, absolument dépourvu de tout luxe. Les rideaux seront soutenus, non par des galeries, mais par des bois blancs vernis, cannelés, terminés à chaque bout par une grosse boule. Les anneaux des rideaux seront blancs, comme le bois sur lequel ils sont posés; les embrasses se composeront de cordelières en laines mélangées, avec ou sans glands, ou seront faites en même étoffe que les rideaux; dans ce dernier cas les embrasses seront taillées à peu près comme les ceintures à pointes que les femmes portent depuis quelque temps; elles seront bordées, *à cheval*, avec un cordon de coton de même nuance que l'une des couleurs dominantes de la perse; les rideaux n'ont aucune garniture, ils sont simplement bordés comme les embrasses. Les portières sont à peu près inutiles dans une maison de campagne, lorsqu'il s'agit, bien entendu, d'un mobilier d'été; dans toute autre circonstance elles n'ont pas de défenseur plus ardent et plus convaincu que moi; mais, en été, on n'a pas à se défendre contre les courants d'air; la perse ne leur opposerait du reste qu'un obstacle bien insuffisant; en un mot, les portières en perse cretonne peuvent être admises comme complément de décoration, mais elles n'offrent aucun avantage au point de vue du confortable.

Les siéges se composeront, d'abord, de deux ou trois canapés, selon la dimension du salon. A la ville comme à la campagne, dans un mobilier somptueux ou dans un ameublement très-simple, j'engage mes lectrices à écarter absolument les grands canapés devant servir à asseoir trois personnes; ils occupent une grande place, et l'occupent en vain, car ils n'atteignent jamais leur but. On se résigne difficilement à être la *troisième personne*, celle qui est placée au milieu du canapé; cette troisième place est incommode pour l'occupant, gênante pour les deux autres personnes, et l'on y est, pour ainsi dire, condamné à un isolement quasi-ridicule; une conversation entre trois personnes placées sur la même ligne est impossible à soutenir entre ces trois personnes; on se parle derrière ou devant celle qui est assise au milieu, et celle-ci joue ainsi le rôle pénible d'un écran incommode que l'on ne peut écarter à volonté.

On choisira donc des canapés à deux places; l'un de ces canapés pourra masquer la cheminée; ils seront, ainsi que les six petits fauteuils, en bois blanc verni, de forme Louis XV ou Louis XVI, avec ou sans sculptures, avec ou sans filets et moulures de couleur. La table principale, carrée ou ronde, sera recouverte d'une tapisserie *à demeure*, c'est-à-dire clouée sur le dessus de la table, et garnie avec une frange. Toutes les variétés de siéges peuvent figurer pêle-mêle dans un salon de campagne: on y verra les petites chaises *volantes*, en bois semblable à celui des canapés; les *pouffs* ronds ou carrés, les pliants de tous degrés, et même certains fauteuils à bascule, en bois et canne, ou bien recouverts de tapisserie, qui rendent la paresse si douce aux grands parents. Les canapés et les fauteuils sont recouverts en perse cretonne pareille à celle des rideaux; les autres siéges sont habillés en tapisserie, en étoffe de fantaisie, et peuvent être aussi variés qu'on le désirera. Entre deux fenêtres on posera, non la classique petite armoire en *imitation* des meubles de Boule qui se voit partout à Paris, mais une haute et solide étagère en laque noire dorée, ou bien en bois blanc verni; dans ce dernier cas, les tablettes pourront être en bois ordinaire, et recouvertes en tapisserie, ou bien en mosaïque de perles, avec franges bordant chaque tablette. Cette étagère, que je ne saurais trop recommander en qualité de meuble utile et élégant, aura cinq larges tablettes, qui se rétrécissent en s'élevant; l'étagère que j'ai sous les yeux, qui me fournit les indications que je donne ici, et me suggère les recommandations chaleureuses dont j'accompagne sa description, a 94 centimètres de largeur à sa base, — 68 centimètres de largeur à son sommet; je parle, bien entendu, de la partie adossée au mur; elle est soutenue par quatre pieds très-solides qui forment entre chaque tablette une double S, et se terminent par une petite boule au-dessus de la dernière tablette.

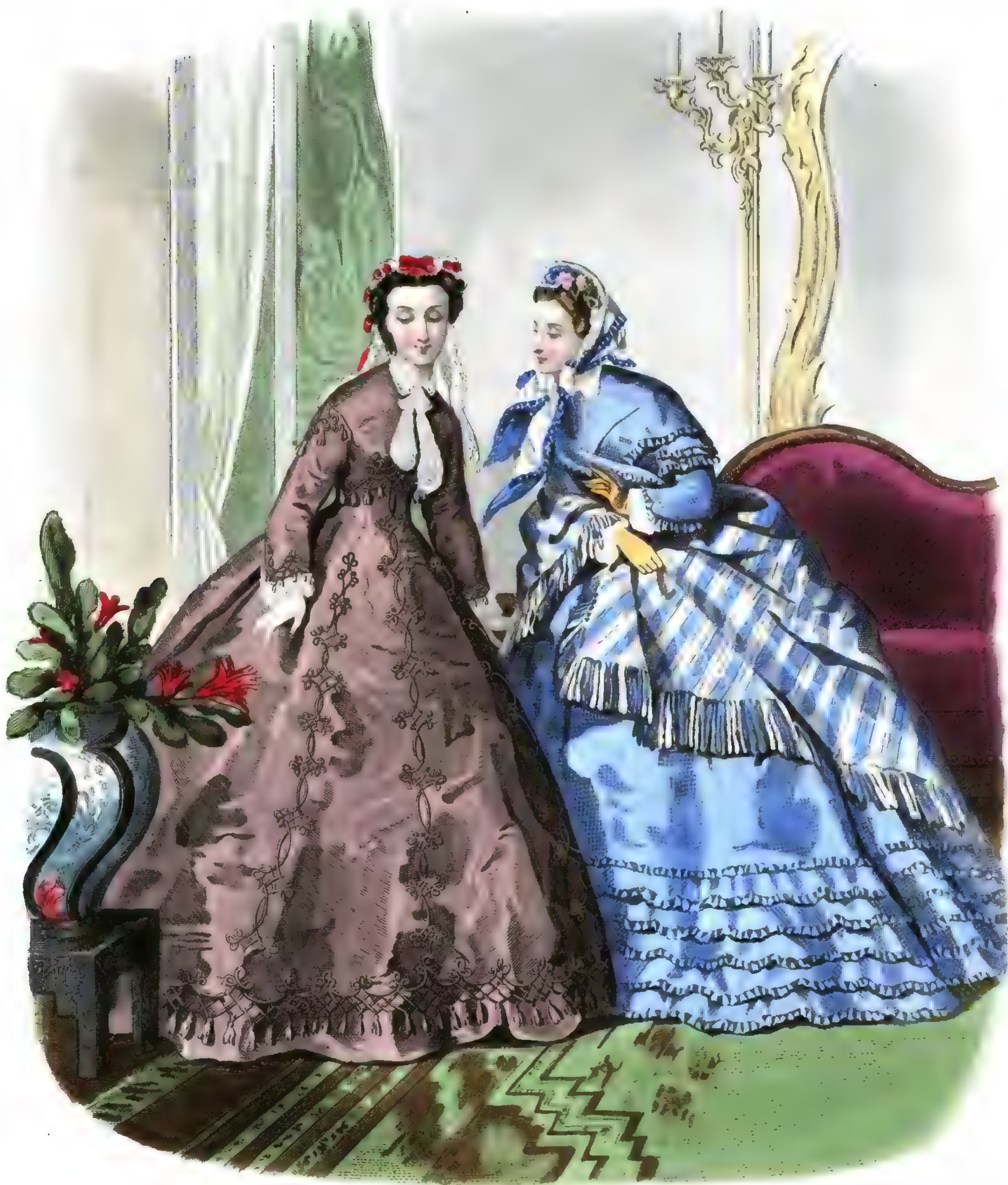
Sur cette étagère prennent place les livres, les journaux du jour et de la veille, les échiquiers, les paniers à ouvrage. La tablette supérieure peut être réservée pour la *décoration*; on y placera un ou deux vases de fleurs. A l'aide de ce meuble le salon ne sera jamais encombré, n'offrira pas non plus l'aspect rigide, glacial et triste d'une chambre trop bien rangée dans laquelle on ne voit jamais un livre, un travail féminin, un album de photographies, un journal, en un mot tous ces menus objets indispensables, tout ce superflu nécessaire, tous ces riens dont la vie est faite. Une ou deux tables de jeu se trouveront dans ce salon; on les recouvrira avec des tapis pour masquer la différence des bois. Des jardinières rustiques seront disséminées de tous côtés avec une profusion aussi exagérée que possible; elles peuvent être de toutes formes, rondes ou longues, placées devant les fenêtres ou suspendues au mur; ces dernières sont en forme de hotte. Un large vase de terre cuite, garni de plantes tombantes, sera placé au milieu du plafond, en guise de lustre.

La tablette de la cheminée sera recouverte avec un lambrequin au crochet dont nous publierons le dessin dans le n° 14; le cadre de la glace sera *habillé* avec de la mousse exécutée en laine, et parsemée de fleurettes également en laine; sur la cheminée une pendule et deux lampes; tout près du piano on placera une étagère-bibliothèque en bois blanc verni pour contenir les partitions et les collections de musique.

Chambre à coucher. Papier fond bleu vif, avec dessins camaïeu nuancés en gris et blanc; rideaux de fenêtres et de lit semblables, comme dessin et couleur, à la perse cretonne employée pour les rideaux. Si le lit n'est pas placé dans une alcôve, ses rideaux seront attachés à un *ciel de lit*, mieux encore à un baldaquin faisant partie du lit; celui-ci sera, si cela est possible, en vieux bois blanc, de style Louis XV, à pans capitonnés à chaque bout, et recouverts en perse cretonne; commode, chiffonnier et table de nuit en bois de rose de la même époque; chaise longue en bois blanc; deux fauteuils-*ganaches*, entièrement recouverts en perse cretonne. La glace de la cheminée aura un cadre en bois blanc; sur la tablette, une pendule, ou bien une statuette et deux coupes de fantaisie.

Cabinet de toilette. On le meublera avec une armoire à glace extrêmement simple, avec une table de toilette à dessus de marbre, que l'on entourera avec un rideau de perse pour cacher la tablette inférieure. On clouera au mur un ou deux *porte-serviettes*, dont le modèle paraîtra dans le n° 15. On placera, devant une fenêtre, une table en bois ordinaire à tiroir, recouverte avec de la toile perse froncée autour d'une sorte de petite nappe ayant la dimension du dessus de la table; cette enveloppe peut aussi être faite en percaline rose, et recouverte de mousseline blanche. Une glace est posée sur cette table; devant la glace on place une serviette de toilette en percaline, garnie avec une étroite dentelle au crochet; c'est sur cette serviette que l'on pose, pendant la toilette, les brosses et les peignes. Si le cabinet de toilette est as-

Digitized by Google



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56, Rue Jacob Paris

Toilettes de Ville

Reproduction Interdite

Digitized by Google

Digitized by Google

sez vaste, on y placera un divan, pouvant servir de lit.

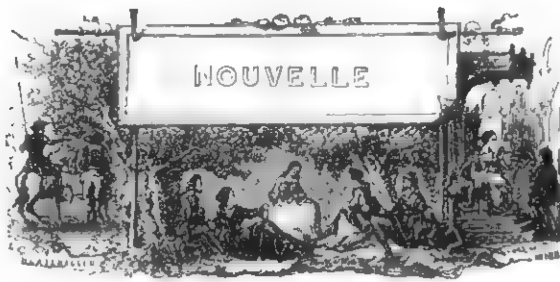
Cabinet, ou chambre à coucher masculine. Rideaux en perse cretonne maïs, à grands ramages bigarrés; papier maïs; bibliothèque, bureau, table et siéges en bois de *noyer*, ou bois noir non verni, ou chêne blanc. Les bois non vernis ont obtenu une grande faveur; ils sont simplement cirés, et offrent au regard les belles veines des morceaux de bois *massifs* et non *plaqués*; ce luxe est un peu sévère, et convient particulièrement aux salles à manger et aux cabinets masculins. Dans ce dernier cas, on recouvrira ces meubles, soit avec du cuir brun, soit avec des tapisseries modernes ou anciennes; on placera dans ce cabinet un lit-divan recouvert en perse semblable à celle des rideaux; une commode, dont la partie supérieure formera une toilette, et contiendra une garniture complète (cuvette et boîtes) en porcelaine anglaise. A ce sujet, je ferai une digression, afin de dire que la porcelaine anglaise, convertie en jardinières longues, en d'autres jardinières reposant sur un piédestal élevé, constitue un luxe *campagnard* de fort bon goût; la pâte de cette porcelaine n'est pas très-fine, mais elle donne par la variété, l'éclat, la richesse de ses dessins et de ses tons, des effets décoratifs qui lui sont propres, et qu'on demanderait vainement à une fabrication plus fine. Toute proportion gardée, le prix de ces objets n'est pas fort élevé; j'en ai vu un choix magnifique dans un magasin situé rue Saint-Honoré, à l'angle de la rue Castiglione; ces jardinières peuvent figurer dans toutes les pièces qui composent une maison de campagne, et même dans les salons parisiens.

Salle à manger. Rideaux en perse cretonne fond groseille ou rouge indien, à dessins gris et blancs; table, buffet, étagère et chaises en racine de noyer massif (non verni), avec moulures noires; les chaises sont recouvertes en cuir uni de même couleur que le fond de la perse cretonne; çà et là des jardinières rustiques, ou bien en porcelaine anglaise. La niche dans laquelle se dresse le tuyau du poêle peut être masquée par l'un des procédés suivants: on place sur le marbre du poêle trois où quatre gradins en planches, sur lesquels on pose, tout au fond de la niche, d'abord de grands arbustes, puis des arbustes plus petits, et enfin, sur le devant, des vases de fleurs. On peut aussi faire préparer des planches creusées au milieu pour s'adapter au tuyau du poêle, et remplissant la niche d'un bout à l'autre; ces planches, au nombre de trois, quatre ou cinq, selon l'élévation de la niche, seront recouvertes en gros drap vert ou rouge, et, *si* l'on veut, garnies par devant avec une frange *étroite*; elles composeront une étagère sur laquelle on placera les porcelaines, les théières, les cafetières, en un mot tous les objets employés pour le service du déjeuner.

Une salle à manger de *campagne* peut être infiniment moins élégante que celle qui vient d'être décrite; il faut alors adopter franchement la *rusticité*, poser sur l'un des panneaux un *coucou* aussi naïf, aussi primitif que possible; placer sur les étagères des faïences à bon marché, ornées de grandes fleurs de couleurs éclatantes; adopter des chaises recouvertes en *canne*, une table, un buffet, une grande étagère en bois ciré.

Outre les chambres consacrées aux maîtres de la maison, on doit avoir, à la campagne, deux ou trois chambres réservées pour les hôtes; on les meublera en perse cretonne à grands ramages sur fond maïs, ou blanc, ou bleu. Le mobilier se composera d'un lit, d'une commode-toilette, d'une armoire à glace, si c'est possible, d'un chiffonnier, de deux fauteuils, de deux chaises, d'une chaise longue. Si l'on n'est point retenu par l'obligation de se conformer aux lois d'une économie nécessaire, on rendra ces chambres aussi confortables que possible en les garnissant d'un mobilier semblable à celui qui a été indiqué pour la chambre à coucher. En général il faut éviter de donner tous ses soins, de consacrer toutes ses ressources aux pièces habitées par les maîtres de la maison, en reléguant dans les chambres *d'amis* les rideaux déteints, les meubles incommodes, les objets de rebut. Les chambres d'amis doivent être en harmonie avec l'ameublement de toute la maison, et mieux vaut épargner sur le total de la dépense occasionnée par le mobilier entier, que de faire porter les économies seulement sur les objets destinés aux hôtes. L'hospitalité ne saurait se montrer trop délicate, et ne pourrait s'accommoder des comparaisons désavantageuses suscitées par l'examen d'un mobilier élégant et confortable réservé aux maîtres de la maison, tandis que leurs hôtes seraient mis en possession de chaises de paille, de tables boiteuses, de commodes privées de leurs serrures, de cuvettes ébréchées. Lorsqu'on reçoit quelqu'un chez soi, c'est le cas, ou jamais, de se souvenir qu'il faut traiter son prochain, non-seulement comme soi-même, mais mieux encore que soi-même. La règle opposée est trop souvent suivie, même dans certaines maisons opulentes.

EMMELINE RAYMOND.



LES RÊVES DANGEREUX.

Suite.

Si Robert Levasseur n'était point resté dans la ville que Pauline habitait, le combat eût été plus facile pour celle-ci; à l'exemple de la pauvre Rosalie, elle aurait condamné son rêve au nom de la raison, et elle aurait ainsi recouvré la paix, car la vie est riche et puissante, et le cœur possède une admirable faculté de *renouvellement*. Mais Robert resta à ***; mais ses imprudentes amies ne cessèrent de lui rappeler ce jeune homme; mais les promenades, les petites réunions dans une petite ville, lui fournirent d'incessantes occasions de le revoir. Émilie, avec ses idées positives, concluait toujours à un mariage, et affirmait à Pauline qu'elle épouserait Robert; Julie, romanesque, poétique, emportait dans d'autres régions l'esprit et le cœur de Pauline; bref, il fut impossible à celle-ci de guérir son mal imaginaire, car ses deux amies eurent soin de l'exciter et de l'entretenir. A force d'y penser et d'en parler, les trois jeunes filles avaient réussi à se persuader mutuellement que Robert cachait soigneusement l'inclination qui le portait vers Pauline, afin d'*éprouver* la jeune fille. On ne manquait pas non plus d'orner Robert de toutes les délicatesses, de toutes les grâces, de toutes les vertus; c'était l'homme le plus poétique, le plus spirituel, le plus instruit de la terre. Julie fit même sur ce caractère fier et loyal, sur cette âme d'élite, une petite ode qui ravit Pauline et l'engagea à écrire quelques vers sur le même sujet. Ces enfantillages, en apparence si innocents, étaient cependant condamnables par cela seul qu'ils évitaient les regards maternels: rien de ce qui est inutile n'est absolument dénué de péril.

Et *lui?* Il ne se doutait nullement de l'importance que les trois jeunes filles attachaient à la moindre de ses actions. La fatuité ne figurait point au nombre des défauts que Robert possédait, et il ne songea pas un seul moment à la possibilité d'inspirer un sentiment qu'il n'éprouvait pas; il avait été poli pour Pauline le jour où l'on fit la promenade en voiture, il ne l'avait pas cherchée ni même aperçue le jour du bal, et, enfin, lorsque les circonstances le rapprochaient de la jeune fille, il se montrait toujours le même, c'est-à-dire gai, s'amusant volontiers, mais fuyant obstinément les conversations poétiques et littéraires. Cette disposition refroidit singulièrement la bienveillance de l'une de ses alliées. Un certain soir Julie lut quelques vers, Robert bâilla ostensiblement, et ne fit aucune réflexion sur la poésie.

Les deux amies revenaient ensemble, et Julie prit la parole:

« Je crois bien que nous nous sommes trompées sur le compte de M. Levasseur.

— Que veux-tu dire? » s'écria Pauline.

« Je ne nie pas qu'il soit agréable et qu'il paraisse très-bon, mais..... enfin son intelligence n'est certainement pas très-élevée.

— Oh! comme tu te trompes! » fit Pauline en souriant avec une expression d'orgueilleuse assurance. « Il a l'esprit le plus étendu, l'âme la plus délicate, et il cache tous ces dons avec le soin qu'un autre mettrait à les montrer; il les cache sous des dehors légers, d'abord pour se défendre contre les indifférents, puis par excès de modestie.

— Vraiment?..... » et le ton de Julie indiquait une incrédulité obstinée..... « Quelles preuves as-tu de tout cela?

— Des preuves? Je pourrais t'en donner; elles seraient irrécusables; mais tu comprends que ce ne sont pas là des choses qu'on *prouve* comme s'il s'agissait d'une science exacte; on est convaincu par une foule de détails insaisissables; Je te dirai seulement ceci: Je crois en *lui!*.....»

Et l'enthousiaste Julie, oubliant un peu sa rancune particulière, se remit bientôt au diapason qu'elle avait momentanément déserté, et les deux jeunes filles reprirent leur éternel sujet de conversation: Robert était un phénix, et la bonne Julie se reprochait d'avoir essayé d'ébranler le piédestal qu'elle lui avait dressé d'abord. Seulement elle ne pardonnait pas à leur héros de tarder si longtemps à déclarer sa flamme.

Robert, cependant, ce phénix idéal, ce héros si parfait, s'occupait sérieusement de ses nouvelles fonctions, et nullement des plans romanesques qui s'élaboraient autour de lui. Il aimait à s'amuser et portait gaiement sa jeunesse; lorsqu'il se trouvait en compagnie de femmes, il était parfaitement convenable et faisait preuve d'une politesse *bonne*, en ce qu'elle était sincère et absolument dépourvue des arrière-pensées ironiques dont les hommes accompagnent ordinairement les attentions qu'ils accordent à un *sexe charmant*, sans doute, mais qui est à leurs yeux essentiellement extravagant. Mais Robert aimait avant tout *ses aises*, et il préférait la compagnie de quelques camarades à celle des femmes.

La mère de Pauline n'avait malheureusement pas reçu la confidence des pensées qui occupaient sa fille; mais l'instinct maternel est si infaillible, qu'elle éprouvait une vague appréhension lorsqu'on prononçait devant elle le nom de Robert. Elle espérait depuis quelque temps que, grâce au crédit de son oncle, il ferait seulement un court séjour dans la petite ville de ***, et qu'il serait appelé à un poste plus important qui l'éloignerait de leur résidence. Mais les semaines et les mois s'écoulant sans apporter aucun changement, Mme Delley songea à mettre à exécution un projet depuis longtemps formé: il ne s'agissait de rien moins que d'envoyer Pauline dans une grande ville, afin de perfectionner l'éducation de la jeune fille et de lui faire connaître *le monde*. Mme Delley avait quelque temps espéré que son frère, le docteur Besnier, fixé à Paris, offrirait de recevoir Pauline; mais les vagues désirs qu'elle avait formulés à cet égard n'avaient pas été accueillis, et, diminuant ses prétentions, elle cherchait à envoyer sa fille dans une autre grande ville.

M. le docteur Besnier était un demi-frère de Mme Delley: ils avaient eu la même mère. Après avoir fait des études excellentes, il avait brillamment passé son examen de docteur en médecine, et, repoussant la perspective d'enterrer ses facultés dans une petite ville, il s'était bravement installé à Paris. Dieu seul sait par quelles épreuves le jeune médecin eut à passer, mais enfin sa persévérance fut couronnée de succès. Il acquit une nombreuse clientèle, parmi laquelle il rencontra, un jour, une jeune veuve, fort riche, mais encore plus fantasque et exigeante; elle se croyait ou du moins se disait toujours malade. Rien n'était plus commode, en effet, pour se dispenser de tout devoir envers autrui, et pour exiger les soins de tous ceux qui l'entouraient. Était-elle silencieuse, elle avait sa migraine; brusque, capricieuse ou agressive, elle souffrait de ses nerfs. Il fallait bien chercher des distractions pour oublier tous ces maux: elle allait, pendant l'été, aux eaux; pendant l'hiver, au spectacle, et, chose étonnante, mais qui prouvait l'efficacité des distractions appliquées comme moyen curatif, dès qu'elle recevait une invitation pour une belle fête, elle éprouvait un mieux sensible; tous ses maux lui laissaient un peu de répit, et elle pouvait vaquer aux soins importants de sa toilette.

Chose non moins étonnante: ses souffrances continuelles ne l'enlaidissaient aucunement. Elle était charmante, et le jeune médecin s'en aperçut, ce dont elle ne tarda pas à s'apercevoir elle-même. A force de parler de ses maux, elle en était arrivée à se persuader à elle-même qu'une partie, du moins, en était fort réelle; elle se dit qu'il serait fort doux d'avoir toujours un médecin sous la main, et elle épousa notre docteur.

On peut juger si cette brillante destinée fit du tapage à ***. M. Besnier, grâce à ce mariage, vit en effet augmenter non-seulement sa fortune, mais sa clientèle et sa réputation. Fut-il heureux? nous n'avons pas à nous en occuper; mais, quel que fût son joug, il le porta de bonne grâce, car il aimait sa femme. Le fait est qu'il ne la quittait jamais, ou que du moins il restait près d'elle autant que sa profession le lui permettait.

Il avait promis à sa sœur de venir la voir dès que la santé de sa chère Clara le lui permettrait; mais ce projet fut remis d'année en année, cette précieuse santé ne s'améliorant pas. M. Besnier n'avait pas d'enfants, et il renouvela plusieurs fois l'offre de se charger de l'une de ses nièces. M. Delley n'avait pas pu se résoudre à accepter cette proposition, mais sa femme ne l'avait pas absolument repoussée. Pour toute la famille, l'oncle et la tante de Paris trônaient dans une sorte d'Élysée lointain, et l'on ne renonçait pas à l'espoir de contempler de plus près ces importants personnages; ils servaient aussi comme moyen d'éducation et d'intimidation pour les enfants. Lorsqu'elle était à bout de reproches et d'exhortations, Mme Delley s'écriait: « Oh! si la tante de Paris nous voyait!..... » Cette exclamation manquait rarement son effet; le coupable rentrait aussitôt en lui-même et contemplait avec remords son pantalon déchiré ou ses mains enduites de confitures; la pensée d'apparaître subitement en cette piteuse situation devant l'oncle et la tante de Paris le remplissait de confusion, et il se promettait à lui-même de se rendre digne de leur suffrage.

Mme Delley exprima à son mari le désir d'envoyer Pauline à Paris; il se récria et refusa d'y consentir; mais elle revint doucement à la charge, parla de l'avantage de perfectionner son éducation.....

« Elle en sait assez, » répondait obstinément le médecin.

« ....Elle prendrait des leçons de piano.

— Elle en prend depuis six ans.

— Enfin elle ferait connaissance avec ces parents riches qui n'ont point d'enfants; ils aideront peut-être à son établissement..... »

Bref Mme Delley trouva de si bonnes raisons, elle sut les faire valoir si bien que son mari dut céder, ce qui, par le fait, se voit assez souvent. Mais il fallait s'assurer du consentement de M. et Mme Besnier. Mme Delley écrivit à son frère; elle reçut une réponse très-affectueuse, mais qui déclinait *pour le moment* la possibilité de recevoir Pauline sous son toit: la santé de Clara était plus déplorable que jamais; elle ne pourrait s'occuper de sa nièce, et celle-ci mènerait une triste existence près de la chaise longue de sa tante. Battue de ce côté, Mme Delley se souvint que l'une de ses amies intimes habitait Amiens; c'est une grande ville qui offre beaucoup de ressources de tous genres. La négociation entamée de ce côté arriva promptement au résultat désiré, et Pauline fut confiée aux soins d'une dame qui se rendait à Amiens, et qui conduisit la jeune fille chez l'amie de sa mère. Le but que se proposait Mme Delley était atteint: Pauline allait être dépaysée, et oublierait, sans nul doute, le jeune neveu du conseiller.

Le brusque changement survenu dans son existence ne parut pas aussi pénible à Pauline qu'on pourrait l'imaginer; le plaisir de voyager, de connaître une grande ville, de se trouver introduite dans un monde inconnu, produisirent le meilleur effet sur l'imagination de la jeune fille, et le principal, le véritable but que sa mère se pro-

Digitized by Google

posait eût été atteint, si Pauline n'avait entretenu une correspondance active avec ses amies, avec Julie surtout. Sans les lettres qu'elle écrivait et celles qui lui étaient adressées, elle aurait oublié *celui* qui occupait ses pensées. Mais la romanesque et sentimentale Julie lui écrivait pour lui recommander de conserver soigneusement dans son âme le souvenir de Robert; elle lui parlait de la séparation comme d'un creuset dans lequel les affections véritables s'épurent, tandis que les sentiments légers et factices s'y dissolvent. Elle lui affirmait que Robert paraissait triste, et qu'il se déclarerait très-certainement dès qu'elle serait de retour.

Émilie, de son côté, lui disait qu'elle perdait un temps précieux, que l'on parlait du départ de Robert, qui allait être nommé à un autre poste. « Ses chefs disent ici, » ajoutait-elle, « que c'est un garçon gai et bon, mais qu'il pourra avancer seulement à l'aide de protections, parce qu'il n'a pas une grande capacité ; quant à moi, je suis persuadée que, s'il a donné de lui cette opinion erronée, c'est uniquement parce qu'il est trop occupé d'une mienne amie.

« Mais tu as eu tort de partir, » ajoutait la savante Émilie; « il faut quitter la partie seulement quand on est sûr de la gagner; ton absence aurait pu presser la décision de ce jeune homme, si vous vous connaissiez depuis plus longtemps. Dans les circonstances actuelles cette absence est un malheur, car c'est pour les hommes que cette parole a été dite : *Loin des yeux, loin du cœur.* Ils oublient facilement, mais plus facilement encore lorsqu'un sentiment n'a pas eu le temps de se créer des racines durables. »

Pauline avait trouvé chez l'amie de Mme Delley, sinon l'inépuisable et intelligente affection dont l'avaient entourée son père et mère, du moins une bienveillance gracieuse et le désir sincère de lui être agréable. Pauline fut bien reçue, bien traitée, et, tout en prenant exactement les leçons de quelques habiles professeurs, elle vit le monde et les théâtres.

Un jour elle reçut de Julie la lettre suivante :

« Chère et infortunée Pauline :

« Il m'est bien pénible d'avoir à te donner une nouvelle qui, j'en suis trop certaine, va te causer une cruelle impression ; tu ne reverras plus M. Robert : il a quitté *** pour occuper un poste qui lui a été donné dans la ville de D.... Le voilà donc parti ! Dieu seul sait si jamais tu le reverras.

« Ce départ et les suites que j'envisage en pensant à toi ont assombri ma propre joie; mon mariage est décidé, reviens vite pour y assister. Tu retrouveras toujours en moi l'amie qui dans ses joies sait partager tes peines, et qui, si elle était malheureuse, saurait encore se réjouir de ton bonheur.

« Nous allons nous installer bien modestement dans une ville qui n'est pas très-éloignée de celle que va habiter M. Robert; mon fiancé le connait, nous le verrons peut-être..... Qui sait ce que garde l'avenir? Oh ! ma chère Pauline, comme je suis heureuse ! Un parent de Charles vient de lui envoyer une somme d'argent pour *entrer en ménage;* ma mère et moi sommes occupées toute la journée à faire des emplettes, à choisir des meubles bien simples, mais commodes. Quand te verrai-je telle que je suis maintenant, c'est-à-dire une heureuse fiancée? »

EMMELINE RAYMOND.

(La suite au prochain numéro.)

PUBLICATIONS DE LA LIBRAIRIE

DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie.

Encouragés par l'accueil bienveillant fait à la plupart des nouvelles publiées dans la *Mode illustrée*, nous nous sommes décidés à créer une collection portant le titre de *Bibliothèque des mères de famille;* cette collection devant composer une bibliothèque homogène, tous les ouvrages qu'elle contiendra seront de même format et de même caractère; elle offrira une série de lectures utiles et attachantes, dans lesquelles les jeunes filles et les jeunes femmes puiseront des enseignements précieux présentés sous une forme attrayante.

C'est le public de la *Mode illustrée* qui est, à vrai dire, le créateur de cette collection; c'est l'approbation des pères, des mères et des maris, qui a désigné au choix des éditeurs les éléments dont cette bibliothèque se compose. Cette innovation a porté ses fruits : un succès inespéré a accueilli les premiers volumes de cette collection; une deuxième édition des *Lettres d'une marraine à sa filleule*, par Mme Emmeline Raymond, va être mise en vente ; le *Journal d'une jeune fille pauvre* et l'*Histoire d'une famille*, du même auteur, ont obtenu la même faveur que le premier de ces volumes. Nous ferons paraître prochainement *les Rêves dangereux*, *la Civilité non puérile mais honnête*, *la Bonne Ménagère*, etc. Le nombre de nos souscripteurs s'augmentant chaque année d'une manière considérable, les dernières abonnées pourront ainsi trouver dans ce recueil les articles et les nouvelles qui ont paru dans les années antérieures à leur abonnement.

Notre collection contiendra successivement des récits dont le charme rachètera pour certains esprits la portée sérieuse, tandis que d'autres nous pardonneront de n'être point dogmatiques, en s'apercevant que nous ne faisons aucune concession aux idées fausses, aux sentiments frivoles et vaniteux. Préparer et maintenir le bonheur de la famille, en nous attachant à développer le cœur, l'intelligence et le jugement de la jeune fille, de la jeune femme, de la mère, tel est le plan que nous nous sommes proposé en éditant cette collection.

Nous signalerons à l'attention de nos lecteurs et lectrices le sixième volume de la *Biographie universelle des musiciens*, par M. Fétis, œuvre considérable et précieuse par l'immense quantité de documents, de détails biographiques, de catalogues complets, qui y sont contenus.

Nous mentionnerons aussi les deux premiers volumes de l'*Histoire contemporaine depuis la révolution de 1830 jusqu'à nos jours*, par M. Amédée Gabour *, bien connu de toutes les familles.

Ce n'est pas seulement l'histoire politique des trente-quatre dernières années qui remplit ces pages émouvantes; le mouvement social, artistique et littéraire y occupe une large place, et rien n'égale l'intérêt de cette œuvre, qui raconte les faits d'hier et d'aujourd'hui, et juge avec l'impartialité de l'histoire des hommes illustres qui sont encore nos contemporains; des détails ignorés ou oubliés revivent dans ces volumes et dévoilent l'implacable logique conduisant, à leur insu, les hommes vers un but qu'ils ne pressentent pas, mais qui est pour ainsi dire la déduction inévitable de leurs actes.

Nous croyons devoir rappeler ici une récente et charmante publication, à la fois théorique et pratique, le MANUEL DE L'AMATEUR DES JARDINS, par MM. *Decaisne* et *Naudin* **, tome Ier; un beau volume in-18, enrichi de nombreuses gravures. Le deuxième volume est sous presse. L'ouvrage formera trois volumes.

W. UNGER.

* Prix du volume, 6 francs.
** Prix du volume : 7 fr. 50 centimes.

RENSEIGNEMENTS

N° 39,668, à une convalescente. Faire teindre chez Guigné-Dusacq, rue du Bac, 66, le châle en crêpe de Chine ; choisir une belle nuance Havane ou violette; garnis avec des guipures, ces châles remplacent parfaitement ceux en cachemire. On recevra encore des bandes en tapisserie ; notre collection des années précédentes en contient un grand nombre. — *N° 6,008, Aisne.* Le patron de talma est si connu, que nous publierons plutôt des patrons de pardessus pour enfants. Des patrons de vêtements d'enfants paraîtront successivement. — *F. de N..., à Saumur.* Il n'y a rien à changer à la toilette projetée, elle est parfaitement convenable, ainsi que le chapeau. Plutôt le vêtement en taffetas noir pour cette saison. On ne s'habille pas en effet en mousseline blanche dans cette circonstance, afin d'éviter d'être confondue avec la mariée. — *N° 31,933, Nièvre.* Toutes ces indications ont déjà été données, et ne peuvent malheureusement, vu la place qu'elles occuperaient, être répétées ici *in extenso.* Pour une taille moyenne les robes ont 1 mètre 9 centimètres de longueur par devant, 1 mètre 32 à 36 centimètres par derrière. Les pointes ont la même longueur que les lés, puisqu'on coupe un lé en deux pointes, en *biaisant.* Pour les garnitures de la robe de moire noire, voir les descriptions de toilettes et gravures de modes. Châle en cachemire noir, chapeau en tulle ou crêpe violet. Il n'y aura pas cet été *une* seule étoffe adoptée par la mode; il y aura, comme toujours, les foulards, les grenadines, les alpagas, les poils-de-chèvre, etc. Un quart d'heure suffit pour une visite de cérémonie. Voir l'article *Civilité*, pour les usages observés aux baptêmes. Robe de foulard pour jeune fille avec rouleaux de taffetas. — *N° 41,097, Haute-Marne.* Beaucoup de patrons pour habillements d'enfants paraîtront successivement, mais je ne puis affirmer dès à présent que l'on recevra celui que l'on me désigne. Ainsi que je le répète bien souvent, on peut s'adresser pour tous les patrons à Mlle Florin, rue du Faubourg-Saint-Jacques, 35. Je prends note cependant de celui-ci, mais je ne puis désigner le moment précis de sa publication. Nous avons tant de demandes inscrites! Merci pour cette lettre si aimable. — *N° 4,040.* Cela est tout à fait indifférent. Si la femme est plus adroite, c'est elle qui découpe à table, sinon c'est son mari. Personne n'a jamais brûlé de l'encens dans les appartements, cette odeur serait désagréable à beaucoup de personnes, pénible même, car elle pourrait rappeler de tristes cérémonies. Nous ne cessons de faire paraître des dessins pour travaux au crochet. Je ne vois pas même les lettres non accompagnées de la bande du journal; il me serait par conséquent impossible d'y répondre. — *N° 32,654, Mme M. D. W.....* Bottines courtes en coutil pour chausser pendant l'été un petit garçon de 3 ans. — *Une ancienne abonnée.* Les questions n'étant pas très-précises, la réponse sera peu claire. S'agit-il d'assister à la célébration d'un mariage à l'église ? On ne peut y assister qu'avec un chapeau. Les manches de la robe seront longues, ouvertes sur le coude avec sous-manches de tulle blanc. Nous en avons récemment publié un patron. Comme on ne me dit point s'il s'agit d'une toilette de *jour* ou *du soir*, je ne puis donner aucun conseil sur ce sujet. Rien ne s'oppose à ce qu'une jeune fille prenne du café, rien, si ce n'est le soin de sa santé. — *N° 32,221, Retirée du monde.* Lorsqu'il s'agit seulement de cartes de visite, qu'on peut en effet envoyer par la poste, on les expédie quinze jours après avoir reçu les cartes qui motivent cet envoi. On ne porte guère des robes de soie qu'après neuf mois de deuil *en laine*, lorsqu'il s'agit d'un deuil de père. Au contraire, la laine zéphyr est beaucoup plus fine que la laine de Saxe. Je regrette d'ôter cet espoir, mais je ne pense pas que nous fassions ce changement. Qu'y gagneriez-vous? Au lieu d'un choix considérable de ces dessins, vous en auriez trois ou quatre par an, affreux pour la plupart. Cette dentelle me semble être faite au métier en coton, et doit être de provenance étrangère. — *N° 26,739, L. B.* Vous étiez prévenue que ce liquide devait salir un peu la tête. Je regrette de ne pouvoir suivre le conseil que vous voulez bien me donner : la légalité et la loyauté s'opposent à la fois à ce que l'on puise dans d'autres recueils. Pour répéter ce qui a été publié, nous n'avons nul besoin de recourir à *d'autres.* — *N° 2,128, à Paris.* Blouse montante en coutil ou piqué. On recevra des patrons pour vêtements d'enfants, mais, hélas ! je ne puis publier un nombre indéfini de planches de patrons. Merci pour la recette envoyée ; elle prendra place dans la *Bonne Ménagère.* — *N° 17,663, Mme Noémi F...., Suisse.* Le chapeau de crin noir peut être garni avec du velours *écossais*, et brides en taffetas rouge, ou bien en ruban rouge, mélangé de dentelle noire, pour *éteindre* un peu cette couleur, ou bien en ruban *bleu Mexico.* Les cartes photographiées s'échangent : on donne la sienne en demandant celle de la personne à laquelle on l'offre, si, bien entendu, cette personne n'est pas trop étrangère. Je n'ai aucun souvenir des questions adressées précédemment. — *N° 41,633, Puy-de-Dôme.* Ces modèles sont brevetés, et nous nous exposerions à un procès si nous les reproduisions. — *N° 39,105, Bordeaux.* Robe décolletée pour petite fille de deux ans. Quant aux corsages blancs avec bretelles pour petites filles de tout âge, on les fait plus que jamais. On peut recevoir les numéros déjà parus des *Patrons illustrés*; ils ne sont pas encore épuisés.

N° 17,449, Calvados. Nous avons publié, dans le n° 2 de la présente année, patron et dessin d'une charmante capeline soutachée pour enfant ; nous ne pouvons revenir immédiatement sur cet objet. J'en dirai autant pour la veste soutachée; il en a paru un si grand nombre ! Les *Patrons illustrés* du mois de mars en contiennent encore une. — *N° 30,018, N. F., Ribérac.* Le chapeau peut être porté tel qu'il est sans aucun changement. Les articles *Modes* répètent souvent que les corsages blancs avec ceinture *suissesse* sont toujours à la mode pour jeunes femmes, jeunes filles et petites filles. — *N° 41,768, Haut-Rhin.* La robe de moire ne peut être portée en été ; la robe de taffetas peut être portée en toute saison. La première est plus riche, la seconde est plus commode : à vous de choisir. A la deuxième question je répondrai : *partout et nulle part*, car les fabricants eux-mêmes ne sont pas toujours certains de l'excellence des pièces de tissus. Adressez-vous à Mme Page, boulevard Magenta, n° 129, demandez des échantillons, mettez l'échantillon de taffetas contre le jour : si vous apercevez des vides, des petits trous, rejetez l'étoffe, quels que soient son lustre, son apprêt, son apparence, car il est certain que dans ce cas le taffetas ne sera pas solide. — *N° 22,688, Indre-et-Loire.* Capeline de piqué d'après le modèle publié dans le n° 2 de la présente année. Voir les récents articles de *Modes.* Tant que les enfants ont leur nourrice, ils portent des bavettes. — *Clarisse W...., Finistère.* Des patrons pour linge et lingerie d'enfants paraîtront en été, pendant la saison où l'on ne s'occupe plus de la mode pour le compte des *grandes* personnes. — *N° 98, Alpes-Maritimes. Mariée de trente-cinq à quarante ans.* Robe de taffetas blanc montante ou de mousseline blanche, montante, garnie avec des entre deux brodés. *Chapeau* (il faut passer par le chapeau à cet âge) de tulle blanc, garni avec des fleurs d'oranger, puisqu'il ne s'agit pas d'une veuve. Mantelet de mousseline blanche; garni de dentelles blanches ; gants blancs. La toilette de mousseline blanche que l'on me décrit peut parfaitement servir en cette circonstance. Robe de taffetas gris-poussière ou *café au lait.* Rien ne s'oppose à ce qu'on relève *moins* les bandeaux roulés, ni à ce que l'on porte les grandes boucles. Oui certes, le fond de dentelle serait plus paré qu'un talma de cachemire. Voir les descriptions et gravures de modes. Les corsages ronds ou bien à pointe sont en effet plus parés que les vestes. S'adresser à Mlle Florin, rue du Faubourg-Saint-Jacques, 35, pour le patron en question. Les toiles de laine sont aussi solides *au moins* que l'alpaga. On ne fait pas de présent à son fiancé. La forme des bagues d'alliance est invariable. On garnira la robe avec le velours encadré avec la soutache blanche, en choisissant parmi nos dessins de robes. Corsage plat sans garniture, rond, avec ceinture, ou bien à pointe. 11me *question.* S'adresser à un teinturier. 12me *question.* On n'est obligé de porter ces bonnets qu'au moment où les cheveux sont insuffisants pour couvrir la tête. Bracelet en or sans pierreries. 14me *question.* Voir nos gravures. Je dois ajouter qu'il est bien difficile de répondre à 14 questions, car la place donnée aux renseignements n'est pas illimitée.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

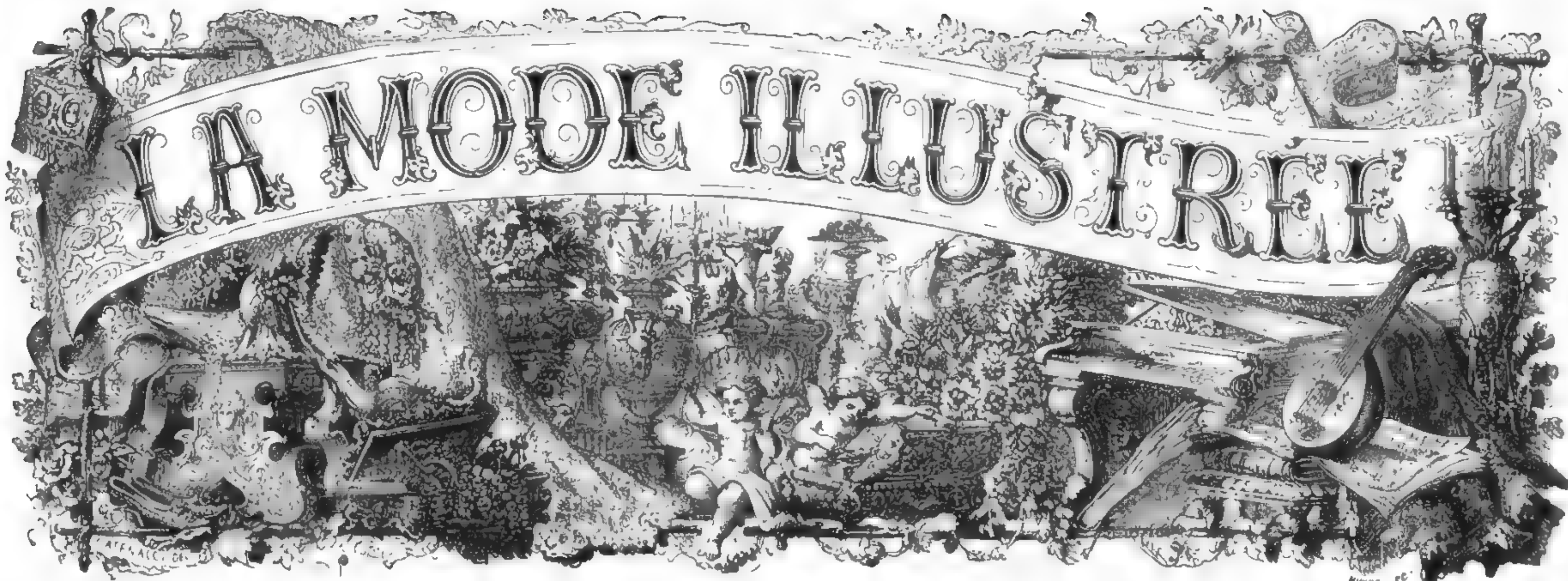
LE

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Toute bonne action porte avec elle sa récompense.

Digitized by Google

N° 14. CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 3 avril 1864.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.**
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, **50 centimes.**
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

Corsage à la grecque.

La forme de ce corsage convient surtout aux jeunes filles et aux très-jeunes femmes. On dispose les plis sur un corsage de dessous, plat, fait en même étoffe que la robe, ou bien en taffetas de doublure. La toilette d'après laquelle ce dessin a été exécuté était en gaze de Chambéry rose; le corsage plat, en taffetas rose, le corsage de dessus plissé, en gaze de Chambéry semblable à la jupe; les plis sont cousus sur le bord inférieur du corsage; ils ne sont pas fixés sur le bord inférieur, mais seulement retenus par un ruban de velours noir, traversant chaque pli, et passé dans deux fentes légèrement festonnées, pratiquées l'une vis-à-vis de l'autre dans chaque pli. La ceinture à bretelle (qui peut aussi être exécutée en taffetas noir) était faite en taffetas rose avec ornements de velours noir. Cette ceinture est fermée indifféremment sous le bras, ou par derrière, ou par devant, dans le milieu de l'un des médaillons.

S'adresser à mademoiselle Florin, rue du Faubourg-Saint-Jacques, 35, si l'on désire avoir ce patron.

Lambrequin

AU CROCHET.

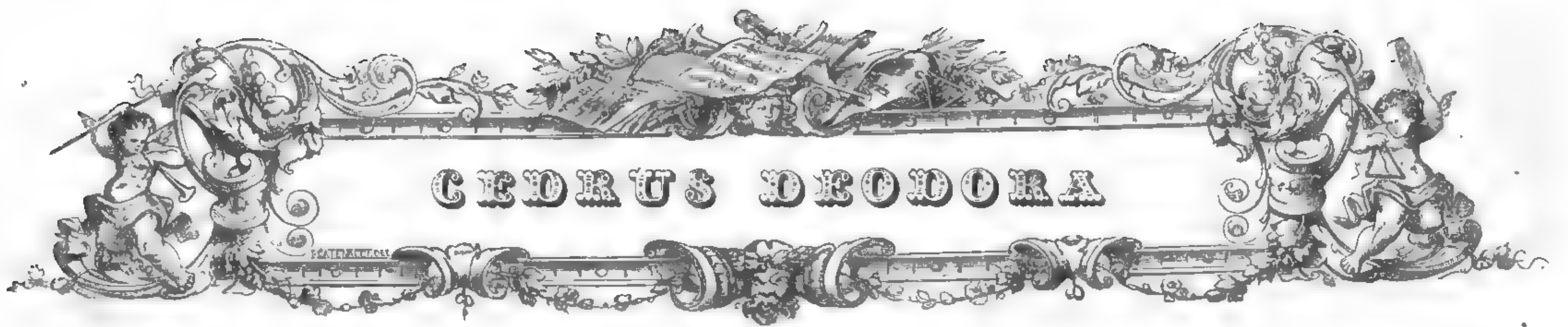
On nous a demandé assez souvent de publier un lambrequin au crochet. Cet ouvrage était inconnu jusqu'ici, et nous ne pensions pas qu'il pût être joli; nous étions dans l'erreur,





CORSAGE A LA GRECQUE.

Digitized by Google



A Mme Noëma BOSSON DOUVILLE.

POLKA-MAZURKA

Par Mlle Antonie DONEY.

PIANO.

ff Con brio. Ped. *p* *f* Ped. *ff* Ped. *p* *f* Fin.

f *p* *f* *p* *f* *p* Ped Ped. Ped. Ped.

f Ped. *mf*

pp

mf

D. C.

f

PROCÉDÉ A. CURMER

Digitized by Google

et nous le reconnaissons en publiant ce travail. Il pourra servir, non-seulement pour tablette de cheminée, mais aussi pour les tablettes qui se trouvent parfois, en province, dans les embrasures de fenêtre.

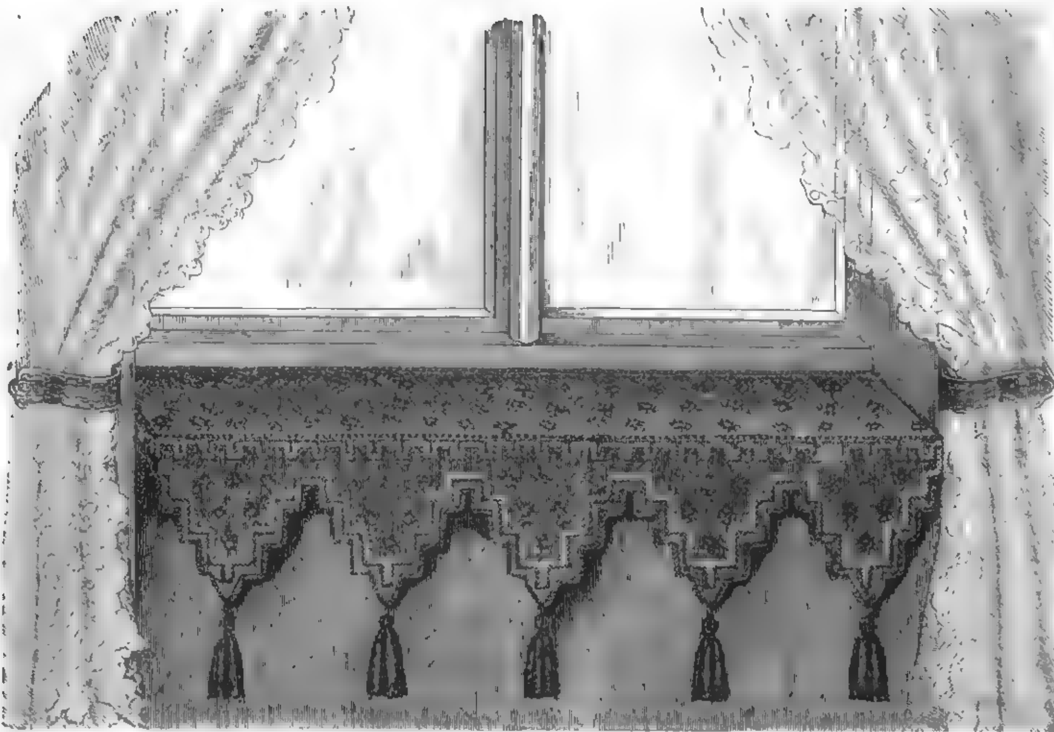
Notre modèle a 1 mètre 30 centimètres de longueur, cinq *dents* de lambrequins, ainsi qu'on le voit sur le dessin. On l'exécute avec de la laine zéphyr (que l'on peut se procurer chez M. Simart, rue Rambuteau, 64), au point *agrafe*, reproduit en grandeur naturelle par un dessin spécial; ce point a presque l'aspect d'une double croix; il sert de fond au dessin, que l'on exécute à la croix ordinaire. Il est impossible d'indiquer la quantité de laine qui devra être employée, puisque cette quantité est soumise à la dimension de l'ouvrage, qui, lui-même, est approprié à la tablette que l'on veut recouvrir; pour le fond de notre modèle, qui a 1 mètre 30 centimètres de longueur, on a employé 260 grammes de laine zéphyr.

La partie recouvrant la tablette est faite isolément, et exécutée en *travers*, en *allant* et *revenant;* les *dents* du lambrequin sont exécutées en même temps que la bordure dont elles sont surmontées.

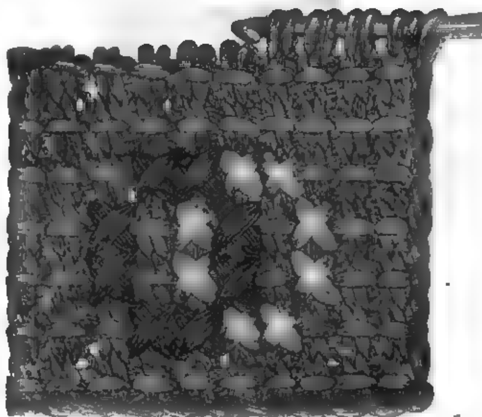
Fond de la tablette. On prend la laine destinée à ce fond (ponceau sur notre modèle); on fait une chaînette de 32 mailles, représentant la largeur de la tablette, qui sera augmentée ou diminuée selon l'étendue de la tablette qu'il s'agit de recouvrir. On tire une bouclette au travers de la dernière maille en piquant le crochet à l'envers de l'ouvrage, dans cette dernière maille; cette bouclette est conservée sur le crochet comme 2e maille, puis on tire au travers de *chaque* maille de la chaînette *deux* bouclettes, la première dans le côté de devant, la deuxième dans le côté de derrière de chaque maille : à la fin de ce rang on a sur le crochet le double des mailles composant la chaînette, 64 par conséquent; on revient en arrière, en prenant le brin sur le crochet, et le passant *en une seule fois* au travers des deux dernières mailles qui ont été faites : * on reprend le brin, on le passe en une seule fois au travers des 3 mailles, c'est-à-dire de la dernière bouclette formée lorsqu'on a passé dans les 2 mailles précédentes, et en même temps au travers des 2 mailles suivantes; on recommence sans cesse depuis. * Ces deux rangs forment *un tour* de dessin. Dans le tour suivant, on reprend le même nombre de mailles, c'est-à-dire que l'on tire le brin au travers de chaque maille du tour précédent, en piquant toujours le crochet à l'envers de l'ouvrage dans la partie perpendiculaire de chaque maille, de telle sorte que les *agrafes* enserrant chacune des 2 mailles restent intactes à l'*endroit* de l'ouvrage. Le dessin représentant le point *agrafe* indique ce détail : on y voit les *agrafes* intactes, et les deux mailles qui dépassent et surmontent chaque agrafe sont celles au travers desquelles on passe le brin pour reformer deux mailles; le rang suivant (démontage) est fait comme l'avant-dernier. On doit toujours veiller soigneusement à ne point *contrarier* les mailles, à ne point démonter par conséquent une maille appartenant à une agrafe avec une maille appartenant à une autre agrafe. On continue de la sorte le fond de toute la tablette, et l'on termine le dernier tour, en faisant des mailles chaînettes, pour maintenir les dernières *agrafes* à l'*endroit* de l'ouvrage.

Fond du lambrequin. On l'exécute d'après le dessin de tapisserie; chaque carreau (ou type) représente 2 mailles réunies par une agrafe; on fait ce fond sans tenir compte des différents signes qui indiquent les différentes couleurs avec lesquelles on brode le fond à la croix ordinaire, lorsqu'il est terminé. On commence par le bord supérieur, en faisant une chaînette de 12 mailles; on fait autant de tours qu'il y a de carreaux jusqu'au commencement du premier coin du lambrequin, pour lequel on fait 9 mailles en l'air sur ces nouvelles mailles, et sur les anciennes on exécute 6 tours; — on fait ensuite 10 mailles en l'air, pour le coin suivant, et l'on continue le travail d'après le dessin; depuis les 2 tours les plus longs (milieu de la dent du lambrequin) on diminue en suivant toujours les indications du dessin. Cette diminution s'opère en faisant une maille simple sur chaque maille qu'il faut diminuer.

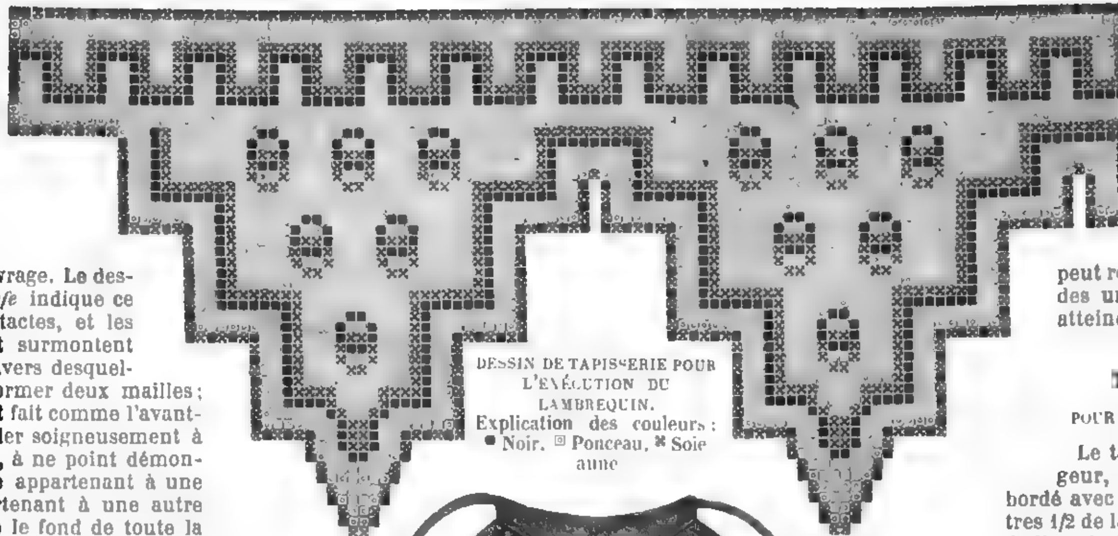
On borde tous les contours du lambrequin avec des mailles simples, en faisant alternativement une maille avec de la laine noire, une maille avec de la soie jaune. La bordure grecque et le semé sont brodés à la croix. On double le lambrequin, on met un gland à chacune de ses pointes, on le coud à la partie destinée à recouvrir la tablette.



LAMBREQUIN POUR FENÊTRE OU CHEMINÉE.



POINT AGRAFE EN GRANDEUR NATURELLE POUR L'EXÉCUTION DU LAMBREQUIN.



DESSIN DE TAPISSERIE POUR L'EXÉCUTION DU LAMBREQUIN.
Explication des couleurs : ● Noir. ⊡ Ponceau. ✖ Soie jaune



TABLIER EN TAFFETAS NOIR.

Tablier en taffetas

OU ALPAGA NOIR.

Le tablier est toujours en honneur pour les toilettes d'intérieur; il convient particulièrement aux jeunes filles diligentes, laborieuses et soigneuses; celui que nous publions peut être fait en taffetas ou alpaga noir; dans ce dernier cas, on posera sur le bord inférieur 6 pointes en taffetas noir, encadrées avec une passementerie noire. Chaque pointe aura 16 centimètres de hauteur, 10 centimètres 1/2 de largeur sur son bord inférieur; elle sera ornée avec des rubans de velours noir, ayant 1 centimètre de largeur, posés perpendiculairement et séparés par un espace égal à leur largeur.

La longueur du tablier est de 73 centimètres, sa largeur de 80 centimètres. La poche est posée à une distance de 17 centimètres de la ceinture, de 14 centimètres du bord de droite. Le bord supérieur du tablier est froncé à partir du milieu de chaque côté, et les fronces sont *tirées* de telle sorte que la largeur soit réduite à 29 centimètres. On *monte* le tablier sur une ceinture à pointe, doublée et garnie d'une baleine au milieu.

Robe pour petite fille

D'UN AN A DEUX ANS.

Cette robe est faite en étoffe de *fantaisie* noire et blanche, en laine. Les ornements se composent de lisérés en taffetas rouge séparés par des lisérés en taffetas noir, et surmontés d'une légère broderie en soutache noire. Les mêmes ornements se répètent sur les plis de devant, et forment *patte* sur le corsage, sur la ceinture, les manches courtes et la berthe. La ceinture est fixée devant entre les deux plis larges; l'autre partie de cette ceinture est en deux morceaux, fixés chacun de l'autre côté des plis et s'agrafant par derrière; la robe se forme par derrière.

Robe en nansouk pour enfant

D'UN AN A DEUX ANS.

Cette robe, extrêmement facile à faire même sans patron se compose, quant au corsage, d'une sorte de brassière, en droite ligne, s'étendant depuis la taille jusque sous les bras; ce corsage se compose de bandes brodées et d'entre-deux en dentelle disposés alternativement. On peut remplacer les derniers par des bandes unies; la jupe de cette robe doit atteindre la cheville du pied de l'enfant.

Tablier en nansouk

POUR PETITE FILLE DE SIX A HUIT ANS.

Le tablier a 39 centimètres de longeur, 61 centimètres de largeur; il est bordé avec un ourlet *piqué* ayant 2 centimètres 1/2 de largeur. On trouvera, dans le no 30 de l'année 1863, le patron des bretelles, qui se rattachent, devant et derrière, à une ceinture droite ayant 2 centimètres 1/2 de largeur. On coupera les bretelles, sans fente, sur les épaules; chaque bretelle est garnie avec une bande brodée ou festonnée ayant 75 centimètres de longueur, 3 centimètres 1/2 de largeur, diminuée à chaque extrémité, de façon à n'avoir plus que 2 centimètres 1/2 de largeur, et cousue avec un passe-poil sur le bord extérieur de la bretelle; le bord intérieur est simplement ourlé. Sur le devant on pose, entre les deux bretelles, trois entre-deux brodés, garnis de bandes; la longueur de ces entre-deux doit être adaptée à la taille de l'enfant, et ne peut être arrêtée que sur l'enfant même. Les poches ont un petit revers pointu garni comme les bretelles, mais avec une bande plus étroite.

On peut exécuter ce tablier en coutil gris, et substituer aux bandes brodées des ruches découpées en cachemire rouge ou bleu. On peut encore simplifier ce modèle, supprimer les bandes et orner seulement les bretelles, les poches, la ceinture et les bandes formant plastron avec une soutache rouge, noire ou bleue.

Digitized by Google

Gilet ouvert pour femme.

La mode se *masculinise* de plus en plus. Ce n'est pas ce qu'elle fait de mieux, car le costume masculin n'a jamais passé pour offrir un assemblage de formes gracieuses. Mais, comme nos réclamations sont vaines, il faut bien enregistrer les décrets de cette folle souveraine, sans cependant nous désister jamais du précieux droit de remontrance. Il portera ses fruits tôt ou tard.



ROBE POUR ENFANT D'UN A DEUX ANS.

Voici donc une nouvelle variété de gilet. Il est encadré de ruban de velours noir, et bordé de guipure noire posée à plat, légèrement soutenue seulement aux angles. Le gilet, boutonné devant, est ouvert en cœur.

Pliants.

Nous avons déjà indiqué l'introduction des pliants dans tous les mobiliers modernes. Cédant aux nombreuses instances qui nous ont été adressées, nous avons fait



PLIANT.

dessiner ces trois modèles. Notre prochain numéro contiendra un dessin de tapisserie pouvant être employé pour l'un de ces pliants. On les fait (en outre de la tapisserie) en toute étoffe, damas de soie, satin doublé, velours, etc. On y brode très-souvent un chiffre, ou des armoiries.

Nº 1. Le pliant est fait en bois d'ébène avec moulures dorées; satin cramoisi pour le siége.

Nº 2. Bambou doré, siége en tapisserie. Dossier orné de cordons et de glands, en laines assorties aux couleurs de la tapisserie.

Nº 3. Pliant-fauteuil, bois doré, siége, bras et dossier en velours bleu. Couronne et chiffre brodés en fil d'or. Les chaînettes et anneaux des bras sont en bronze doré.

Il est superflu d'ajouter que ces pliants peuvent être *simplifiés* quant aux bois et ornements.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

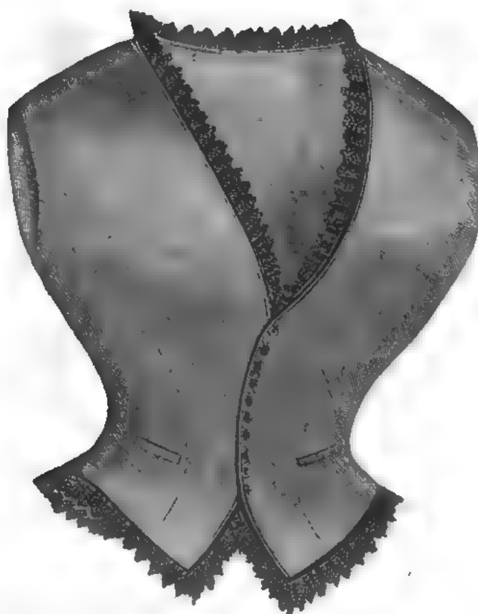
Robe de foulard fond vert-d'eau à bouquets lilas nuancés. Le bord de la jupe est garni d'une bande de taffetas vert plus foncé que le fond de la robe, et découpé en dents pointues, garnies avec une ruche chicorée, mi-partie lilas et verte; corsage en forme de casaque courte à revers, et garnie comme la jupe. Chapeau de tulle blanc, bouillonné avec passe en guipure noire ornée de perles



ROBE POUR PETITE FILLE DE DEUX A TROIS ANS.

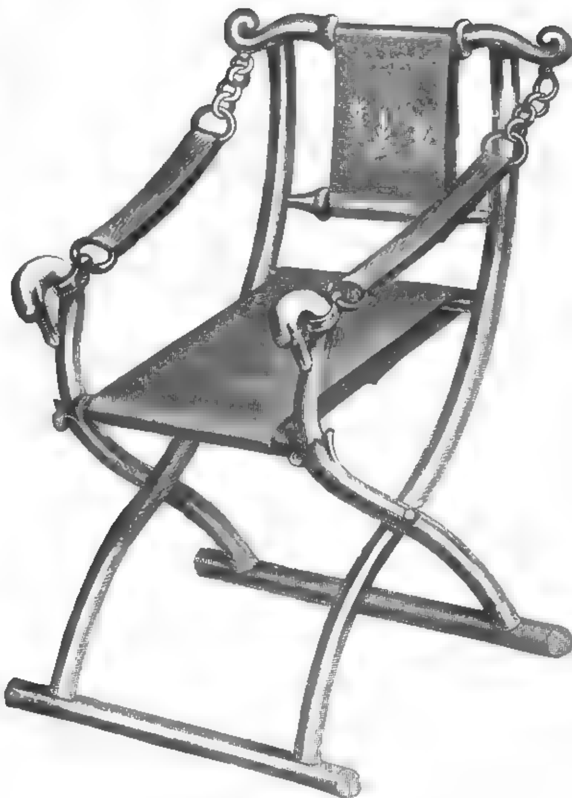
de jais; une touffe de géraniums roses retient *sur* et *sous* la passe de petites plumes noires.

Robe en taffetas violet de forme princesse. Deux revers partent depuis le col, et vont s'élargissant jusqu'au bas de la robe, garni, ainsi que le revers, avec une ruche de taffetas noir; les revers sont, de plus, ornés avec des ro-



GILET POUR FEMME.

settes de taffetas noir, disposées comme de gros boutons; le lé de devant est garni avec des ruches de taffetas noir, formant *tablier* entre les deux revers; talma en reps noir, garni avec une frange de chenille. Chapeau de crêpe blanc, avec bavolet de taffetas vert; passe bordée du même taffetas, et brides vertes. Oiseau-mouche à très-longue queue verte et dorée, placé au milieu de plumes blanches.



PLIANT-FAUTEUIL.

MODES.

Toutes les expositions ont lieu en même temps, toutes les annonces vous poursuivent à la fois, étalant les promesses les plus séduisantes à la quatrième page des journaux, prenant toutes les formes pour pénétrer dans tous les domiciles, arrivant, tantôt sous enveloppe sa-



TABLIER POUR PETITE FILLE DE SIX A HUIT ANS.

tinée, comme une lettre d'invitation, tantôt sur carton Bristol, comme une carte de concert. Je n'ai pas trop gémi de cette abondance, espérant bien trouver, sans chercher longtemps, des renseignements précieux pour nos lectrices; j'ai donc examiné attentivement les étoffes que le printemps nous apporte, et je résumerai mes impressions dans la mélancolique exclamation de Salomon: Il n'y a rien de nouveau sous le soleil!

Les étoffes d'été se classent toujours en plusieurs es-



PLIANT.

pèces qui nous sont connues: l'alpaga, le mohair, le poil de chèvre, le foulard, la mousseline de soie, le jaconas, l'organdi, — sans parler des taffetas légers de nuance très-claire.

Je n'ai rien à dire de l'alpaga, du mohair et du poil de chèvre; ce sont de bonnes étoffes, honnêtes et simples, commodes à porter, peu coûteuses à acquérir; les nuances indécises, qu'elles revêtent comme un uniforme, sont particulièrement propices aux ornements écossais ou bien aux garnitures de taffetas uni: avec ces ornements et ces garnitures, ces étoffes peuvent atteindre un certain degré d'élégance et composent des toilettes parfaitement convenables pour les jeunes filles comme pour les femmes de tout âge; on peut les porter à la ville, à la campagne et en voyage. Mais je me permettrai de renouveler ici le reproche que j'adresse deux fois par an à tous les fabricants de tissus de fantaisie; ils économisent les frais d'imagination depuis fort longtemps, et je me demande si la race des dessinateurs a disparu du sol français. Lorsque ces étoffes sont unies, je n'ai pas à m'en plaindre, rien n'étant plus joli et plus distingué que l'uni; mais quand il s'agit d'avoir une étoffe à dessins, est-il donc impossible de trouver autre chose que

Digitized by Google



Leroy Imp. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal. 56. Rue Jacob Paris

Toilettes de printemps de M.me CASTEL, r. S.te Anne. 58.

Chapeaux de M.me AUBERT. 6. rue Neuve des Mathurins.

Reprod. inte. Interdite

Digitized by Google

Digitized by Google

es rayures ou bien les filets formant carreaux? Il faut bien le croire, puisqu'on ne voit pas autre chose.

En revanche, les foulards m'ont pleinement satisfaite; j'ai vu une si grande quantité de jolies robes au Comptoir des Indes, boulevard Sébastopol, n° 129, que je ne sais comment en aborder la description. Je dirai tout d'abord que cet assortiment est immense, que l'on n'a pas le regret de trouver un dessin qui plait sur un fond qui ne convient pas, car tous les dessins sont répétés sur des fonds de toutes couleurs, et même sur toutes les nuances de toutes ces couleurs: voici des barrettes noires de toute dimension, groupées et *jetées* sur un fond vert anglais, dont le coloris est superbe; si ce dessin convient, on le retrouve, comme tous les autres, sur fond cuir, mauve, — nankin, — bleu. Préférez-vous les grelots? ils font un effet charmant, sur des nuances gris rosé, entre autres; voici des étincelles de toutes couleurs sur un fond nankin; des jacinthes camaïeu en teintes brunes sur fond gris, simple et noble robe pour une femme qui porte franchement son âge et n'aspire point à retenir la jeunesse qui la fuit; n'oublions pas les feuilles vertes et bleues sur fond gris; — les arabesques de toutes couleurs sur fond noir; — les coquillages noirs ou blancs, sur toutes couleurs; — les dessins cachemires pour robes de chambre, doublées de foulard uni; — les boutons de roses sur fond rayé, les rayures un peu espacées, sur fond bleu entre autres, que je note comme étant l'un des plus beaux; — les rayures écossaises sur fond uni; les foulards blancs à rayures vert d'eau, ou roses, ou bleues..... Mais je ne pourrai jamais parvenir à noter tout cela! J'aurai plus tôt fait de dire de suite que l'on peut demander des cartes échantillonnées au Comptoir des Indes; *on les reçoit, on les renvoie* franco, sans qu'il en coûte rien; ce procédé indique à lui seul la juste confiance qu'éprouve ce magasin pour la bonté et la beauté de ses produits, car une vente immense peut seule rémunérer ces frais. N'oublions pas d'ajouter ici que la prudence commande de prendre *en plus* l'étoffe nécessaire pour faire une seconde paire de manches; les manches un peu étroites sont très-vite usées. Le foulard convient pour toutes les toilettes d'été, et en toute circonstance comme à tout âge. On trouve naturellement, dans le même magasin, des foulards pour mouchoirs et cravates de femme. Une robe de foulard, à petits dessins détachés, peut parfaitement être accompagnée d'un pardessus pareil, en forme de talma, ou plutôt de petit paletot, pas trop long, un peu ajusté, sous lequel on peut mettre, pendant les journées très-chaudes, un corsage blanc, avec une large ceinture pareille à la robe; le paletot, bien entendu, ne se porte que dans la rue et en visite. E. R.

CHRONIQUE DU MOIS.

L'hiver est détrôné, non-seulement sur l'almanach, mais à Paris, dans le centre élégant où de temps immémorial on lui rend un culte si fervent. Que sont les plaisirs de l'hiver, en effet, en comparaison des plaisirs du printemps? Ce ne sera plus l'hiver, ce sera le printemps que l'on viendra désormais passer à Paris. Tout verdit aux Champs-Élysées, au bois de Boulogne, et l'on cumule en ces mois charmants les jouissances de l'art avec les promenades égayées par un soleil splendide, sans préjudice des réunions du soir. On fait dans la matinée une délicieuse toilette printanière, on va la montrer au bois. Le soir on revient aux riches toilettes d'hiver, pour assister à un concert, pour aller entendre Mlle Patti au Théâtre-Italien, pour danser jusqu'à six heures du matin. Le carême a un peu éclairci les rangs en



TOILETTES D'ENFANTS DE LA MAISON PAULINE ROYER, RUE DE RIVOLI, 186.

Petite fille de huit ans. Robe en popeline grise ornée de broderie en soutache groseille; ceinture à bretelles, avec grande basque par derrière; corsage de nansouk blanc, à manches longues.

Petit garçon de six ans. Costume en cachemire brun. Pantalon bouffant, retenu sous le genou, guêtres en même étoffe que le costume; veste fermée, longue, à quatre poches, retenue par une ceinture en cuir brun; le collet de la veste est rabattu; à l'intérieur, chemise à col droit.

Jeune garçon de douze à treize ans. Pantalon et veste-sac, en drap gris; la veste a quatre poches apparentes; gilet semblable à la veste; casquette en drap gris.

Petite fille de six ans. Robe en piqué blanc orné de broderies en soutache brune; corsage décolleté, manches courtes bouffantes; la ceinture, la berthe et les manches sont garnies avec une ruche étroite en nansouk blanc; chemisette montante avec manches longues en nansouk; chapeau de paille avec plumes brunes et velours brun.

Petit garçon de huit ans. Costume complet, en popeline grise; pantalon bouffant, blouse retenue à la taille par une ceinture; la blouse est boutonnée sur le côté.

séquestrant quelques femmes; mais il y a tant de variétés dans la dévotion! Certaines femmes n'admettent aucun accommodement avec leurs devoirs, et renoncent franchement au monde, à ses pompes et à ses œuvres; d'autres ne veulent renoncer ni au monde, ni à la dévotion; elles ne manquent pas une réunion, elles portent des toilettes splendides, elles dansent pendant toute la nuit; mais elles périraient plutôt que de prendre un verre de sirop ou bien une glace. Grand Dieu! une glace! C'est là, c'est dans les plateaux de rafraîchissements que se trouve le péché, et non dans la dissipation, dans les préoccupations frivoles, dans les plaisirs mondains qui exercent et exaltent la vanité.

Le grand événement du mois dernier s'est passé à l'Odéon. Cet honnête théâtre, qui fait peu parler de lui ordinairement, est envahi matin et soir par une foule immense dont la moitié au moins se retire désappointée. Le matin, on fait *queue* pendant deux heures pour louer des places 8 jours d'avance..... Le soir, on fait *queue* pour pénétrer dans ce vaste édifice, peu accoutumé à se voir taxé d'insuffisance. Partout où il y a un espace vide de 10 centimètres carrés, on introduit un siége quelconque, tabouret de bois ou de paille, planchette recouverte d'un coussin. L'orchestre est exilé, son enceinte est envahie par le public. Un joli chapeau à plumes tient la place de la contre-basse, de beaux messieurs se sont substitués aux violons, et la toile se lève sans la moindre préface musicale.

On joue tous les jours à l'Odéon depuis un mois le *Marquis de Villemer*, de George Sand. Les pronostics des coulisses ne laissaient pas soupçonner un succès qui n'a pas eu de précédent dans les annales théâtrales; c'est une révolution accomplie dans le domaine de la littérature dramatique; c'est la négation absolue des moyens auxquels on prétendait devoir demander le succès; c'est l'affirmation fière, éclatante, incontestable, de la possibilité d'intéresser le public, en respectant scrupuleusement les lois de la bienséance et du savoir-vivre. Grâce à George Sand, il est démontré aujourd'hui que l'on peut passionner le public sans le convier au spectacle malsain de passions abjectes, et qu'il n'est pas absolument indispensable, pour charmer la foule, de lui offrir une succession non interrompue d'escrocs et de *chevalières* d'industrie. On répète sans cesse que le théâtre doit nous montrer la société telle qu'elle est..... Mais ne pourrait-il aussi nous la faire voir telle qu'elle devrait être? Ne pourrions-nous nous reposer dans la compagnie de quelques caractères simplement honnêtes, bons et grands? Exception pour exception, ne serait-il pas préférable de nous mettre en communication avec quelques êtres sensés et spirituels, nobles de sentiments

Digitized by Google

et d'habitudes? Cela était possible puisque nous avons le *Marquis de Villemer*, qui n'est pas seulement une belle œuvre et une bonne pièce, mais..... oyez ceci, ô spéculateurs littéraires!... une bonne affaire!

Dès la première scène on est transporté au milieu d'une compagnie charmante, composée d'individus sympathiques à titres différents, mais au plus haut degré. Le temps s'écoule d'une façon délicieuse grâce à ces causeries familières et élevées dans lesquelles chaque caractère se dessine avec une netteté admirable, sans efforts, sans parti pris, et se montre avec une limpidité appartenant seulement à ceux qui n'ont besoin de porter aucun masque. Chacun fait son devoir dans cette œuvre exquise, sans prétendre à l'admiration, car personne n'admet qu'il soit possible de se soustraire aux lois de l'honneur, aux scrupules de la délicatesse. Il n'y a pas de *repoussoir* violent dans ce monde essentiellement honnête, et ceux-là même qui sont chargés d'exercer la patience et la vertu de leur prochain se montrent plus légers que méchants et plus fous que pervers. Ils ne perdent jamais de vue, même dans les pires moments, certains scrupules de délicatesse qui les ramènent tôt ou tard dans la bonne voie. Et cependant tous ces personnages sont réels, toutes leurs actions sont conformes aux lois de la logique; on peut se laisser aller au charme qui émane d'eux, sans se dire tristement : «Hélas! ces nobles caractères sont pris en dehors de la nature humaine, ces sentiments simples, fiers et élevés sont une fiction.»

Tous les rôles, ceux-là même qui sont, je ne dirai pas les plus indifférents, car il n'y en a pas qui soient indifférents, mais les moins importants, sont rendus avec une finesse, un naturel, un talent achevés. Il en est des acteurs comme des personnages qu'ils représentent: on va de l'un à l'autre sans pouvoir établir une préférence, tant l'ensemble est parfait, et l'assimilation complète. Quand la toile tombe sur la dernière scène du dernier acte, on éprouve le très-vif chagrin de quitter une compagnie charmante, et le très-vif désir de la retrouver bientôt; chacun s'éloigne en se disant : «Je reviendrai.»

Du reste les théâtres ont été fort brillants pendant le mois qui vient de s'écouler. Le Gymnase a représenté l'*Ami des femmes*, de M. Dumas fils; en parlerai-je? Non, décidément non.

L'ami du genre *féminin* n'est point notre fait.

Le Vaudeville a repris les *Lionnes pauvres*, de M. Émile Augier, pièce énergique, qui semble avoir été écrite hier, pour châtier les mœurs d'aujourd'hui. Des chiffons! des chiffons! Mon royaume pour des chiffons! Telle est la devise de certaines femmes; et l'échange a lieu quotidiennement; et ces femmes introduisent le désordre et la ruine dans leur famille, pour avoir la satisfaction de s'attifer chaque jour avec une toilette nouvelle.

Chacun reconnaît le mal, chacun s'interroge sur le remède. Eh! mon Dieu! le remède existe; de bons esprits le signalent de toutes parts : le remède consiste à donner aux femmes une saine éducation, une instruction solide; le goût du travail, l'habitude des nobles occupations de l'esprit, seront un antidote souverain contre les ravages exercés par la frivolité. La femme qui aura le goût des arts, qui saura occuper utilement nonseulement son intelligence, mais aussi ses doigts; celle qui appréciera les plaisirs de l'esprit sans dédaigner les modestes travaux nécessaires au bien-être du logis, cette femme sera pour jamais préservée des sots entraînements de la vanité; le travail, sous toutes ses formes, le travail, pour toutes les femmes, voilà ce qu'il faut conseiller sans cesse, car, s'il préserve les unes de la misère, il sauve les autres des périls de l'oisiveté.

Mais il faut faire mieux que de le conseiller, il faut le rendre accessible à toutes les femmes, et notre époque aura la gloire de s'être, plus que toute autre, dévouée à cette grande entreprise; on a fondé à Paris l'école professionnelle pour les jeunes filles; son programme se résume en trois lignes :

« Développer la dignité personnelle, et donner en même temps l'enseignement spécial, qui garantit par le travail cette dignité dans l'avenir. »

Cette école, qui entre dans la deuxième année de son existence, est destinée à sauver les femmes de la misère, du désespoir, du désordre, en les relevant par l'éducation, en leur donnant une dot, représentée par l'industrie, par la profession qu'on leur enseigne.

Il n'est point d'institution plus respectable par la pensée qui a présidé à sa fondation, par les résultats qu'elle doit donner. J'ai été bien souvent consultée sur un point délicat par quelques-unes de nos lectrices, riches, heureuses, désirant s'associer à quelque bonne œuvre, et ne sachant trop comment employer leurs bonnes intentions; je leur indique cette école professionnelle, fondée par des femmes intelligentes pour améliorer la condition des femmes; il ne s'agit pas même de verser une somme d'argent, mais seulement de *garantir* le payement d'un loyer plus considérable, pour le cas, peu probable, si l'on examine la prospérité de cette école, où l'institution ne pourrait payer la totalité de son loyer. Le chiffre de chaque garantie devra être de 100 francs au moins par an, et plusieurs personnes peuvent se réunir pour compléter ce chiffre. Les hommes sont admis à souscrire; le sacrifice est minime, l'œuvre belle et bonne; vous pouvez, chères lectrices, vous réunir quatre par exemple, et, en mettant les choses au pire, vous serez exposées à payer chacune vingt-cinq francs par an pendant sept ans. Vos pères, qui, si j'en crois les lettres qu'ils veulent bien m'adresser, apprécient si bien les bienfaits du travail, voudront contribuer à répandre ces bienfaits; de tous les moyens qui s'offrent à nous pour faire le bien, il n'en est point qui soit plus fécond dans ses résultats, ni par conséquent d'une plus haute portée morale. Dans ce journal, rédigé par des femmes, pour les femmes de toutes les classes, il importait, je crois, d'indiquer cette œuvre, et d'éveiller à son profit les sentiments de solidarité qui doivent exister entre toutes les femmes.

EMMELINE RAYMOND.



LES RÊVES DANGEREUX.

Suite.

Le chagrin de Pauline fut assez modéré, mais en répondant à son amie elle crut devoir *embellir* un peu les choses, et, par conséquent, *charger* la situation. Elle lui déclarait donc qu'elle ne se marierait jamais si elle n'épousait Robert; mais cependant elle s'exprimait avec une grande résignation, et s'engageait à ne jamais faire peser sur ses parents le fardeau de sa douleur. En prenant tous ces engagements Pauline était et se *croyait* sincère. Elle avait le cœur trop tendre et trop noble, en effet, pour infliger à sa famille le contre-coup de ses déceptions; mais, d'un autre côté, elle était persuadée que son malheur était immense, et elle lui faisait, pour ainsi dire, les honneurs de son âme, en le traitant comme un hôte considérable.

L'absence de Pauline durait depuis trois mois déjà. M. Delley réclamait sa fille à grands cris; le départ de Robert avait dissipé les inquiétudes maternelles de Mme Delley; elle aussi aspirait au moment où la maison serait de nouveau animée par la présence de la jeune fille. L'époque fixée pour le mariage de Julie était bien proche....: toutes ces raisons déterminèrent le retour de Pauline.

Ce fut un beau jour pour toute la famille; on alla au-devant de la jeune fille, et l'on arrêta la voiture qui la ramenait. Mme Delley saisit sa fille dans ses bras, et l'y aurait retenue bien longtemps, si son mari ne lui avait dit avec une impatience jalouse : «Mais laisse-moi donc l'embrasser aussi!» Les petits frères, la sœur cadette, se suspendaient à ses vêtements, et, lorsqu'on revint au logis, on y trouva Rine revêtue de ses atours, qui essuyait ses larmes pour mieux examiner la jeune fille. Celle-ci lui sauta au cou, visita toute la maison comme pour en reprendre possession, puis courut embrasser la bonne Rosalie et revint bien vite s'asseoir à la table paternelle; elle goûta pleinement les joies du retour, le bonheur de se sentir si parfaitement aimée, et, pendant ces premiers moments d'effusion, les rêves qui avaient eu Robert pour objet furent absolument effacés de sa mémoire.

Le lendemain elle alla voir Julie, et Dieu sait si la conversation fut active! Les bonheurs de l'une, les malheurs de l'autre, les douleurs de l'absence, en firent tous les frais, et ces sujets comportaient tant de développements que l'on ne pouvait se résoudre à se quitter.

Émilie était absente : l'une de ses amies avait désiré l'emmener, et Mme Bartelle avait pour principe qu'il ne fallait jamais manquer une occasion de se mettre en vue. «On fait beaucoup de connaissances en voyage,» ajoutait-elle, «et qui sait? il peut arriver que l'on trouve ainsi un mari.»

La vie de Pauline avait repris son cours paisible; elle aidait sa mère dans les soins exigés par le ménage, elle donnait quelques leçons à sa jeune sœur, elle faisait de fréquentes visites à Rosalie et lui enseignait de nouveaux *points* de broderie appris à son intention; toute cette partie de son existence était calme, unie, heureuse: mais elle rompait avec ce calme, cette sérénité, lorsque le soir, après la veillée, chacun se retirait. Pauline se renfermait dans sa chambre, et évoquait tous les rêves dont elle avait peuplé son horizon; elle avait, comme la plupart des jeunes filles, un petit cahier dans lequel elle écrivait ses pensées, et parfois, jugeant la prose insuffisante, elle appelait à son aide la poésie. Pauline avait fait ainsi deux parts de sa vie: l'une, tout extérieure, employée à remplir ses devoirs, à déverser autour d'elle les preuves d'affection, à se montrer telle qu'elle était, bonne, simple et vraie, — l'autre, vouée à l'exagération, aux douleurs imaginaires, aux rêves puérils. Parfois un remords la saisissait; elle se reprochait de garder mystérieusement une partie de son cœur, d'en écarter les regards, les conseils de sa mère..... puis elle se rassurait en se répétant: «A qui cela fait-il du mal? à moi seulement! Qu'importe que je souffre, puisque c'est là mon seul bonheur!» Elle ignorait, la pauvre enfant, que nous ne souffrons jamais sans préparer une souffrance pour autrui, et qu'il faut toujours se hâter de guérir, parce que nos maux ne s'arrêtent pas à nous, parce que, tôt ou tard, leur contre-coup se fait sentir chez ceux qui nous aiment.

Le mariage de Julie eut lieu, et Pauline fut demoiselle d'honneur. Lorsqu'elle attacha sur la tête de la jeune mariée la couronne de fleurs d'oranger, souriant au travers de ses larmes, Julie l'interrogea du regard et de la voix : «Et toi?» lui dit-elle. Pauline remua négativement la tête, et répondit un seul mot: «Jamais!»

Un an s'écoula sans apporter aucun changement notable dans l'existence de Pauline. Un jeune et honnête professeur, qui possédait quelque fortune, la demanda en mariage; cette proposition satisfaisait pleinement l'ambition de M. Delley; il estimait le caractère et l'intelligence de celui qui prétendait à la main de sa fille..... Mais Pauline refusa obstinément de consentir à ce mariage; à toutes les instances maternelles elle répondait obstinément : «Vous voulez donc que je vous quitte?

— Mais, mon enfant,» reprenait M. Delley, «il faudra bien, hélas! en venir là tôt ou tard...... et il n'est pas certain que nous retrouvions jamais d'aussi bonnes raisons pour prendre en patience le mal de la séparation; songe que ce jeune homme ira loin; il est instruit, il t'offre dès à présent une existence assurée, sans compter l'avenir..... Quel motif peux-tu alléguer pour le refuser?

— Je suis heureuse ici.

— Tu seras heureuse avec lui.

— Pas autant qu'avec vous; non, mon père, c'est inutile, je ne l'accepterai pas; ne me pressez pas, je vous en conjure, vous me rendriez bien malheureuse.»

Et lorsqu'elle était à bout de raisons, Pauline s'asseyait sur les genoux de son père, elle l'embrassait tendrement, et M. Delley perdait aussitôt le désir de la convertir à la voix de la raison.

Les jours succédèrent aux jours, si pareils entre eux qu'il n'y a rien à en dire; mais cela ne devait pas durer toujours ainsi.

Si nous jetons aujourd'hui un coup d'œil dans la chambre de Pauline, nous verrons qu'un grand événement se prépare; ce jour est le plus solennel de tous; c'est celui qui décide de l'existence entière : Pauline est en toilette de mariée.

Oui, au moment où elle n'espérait plus rien, elle voit la réalisation de toutes ses espérances; sa longue fidélité a reçu la récompense qu'elle méritait; celui qu'elle aimait depuis si longtemps l'aime aussi, puisqu'il l'épouse. Elle est donc heureuse, elle doit l'être; d'où vient cependant qu'elle juge nécessaire de se répéter sans cesse à elle-même qu'elle est parvenue au faîte du bonheur?

Mais tout cela est arrivé d'une façon si imprévue, que Pauline, habituée, trop habituée aux rêves, ne peut croire à la réalité des événements. Nous savons qu'elle s'était juré à elle-même d'épouser Robert ou de ne jamais se marier, et elle avait fermé son âme à toutes les espérances qui agitent les jeunes filles; elle passait dans le monde souriante, mais indifférente, et son attitude disait clairement à tous: Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi?

«Tu ne comptes donc pas te marier?» lui disait parfois Émilie.

«Je n'y pense pas du tout.

— Tu as tort, grand tort. Puisque ce jeune homme est fixé loin d'ici, que tu ne le reverras probablement jamais, il faut en faire ton deuil. Vois-tu, Pauline, si tu continues à te conduire comme tu le fais, tu resteras vieille fille; c'est moi qui te le prédis. Tu éloignes tout le monde avec ton air indifférent; rien ne semble plus insupportable à l'amour-propre masculin, rien ne choque davantage les hommes, que de voir une femme qui paraît les compter pour rien; ils supportent volontiers que l'on préfère l'un d'entre eux, mais ils forment une ligue contre la femme qui ne reconnaît aucun mérite à aucun d'eux.»

Ces savantes dissertations étaient perdues avec Pauline; elle souriait d'un air calme, et ne profitait pas des leçons qu'on lui donnait.

Une après-midi Émilie était venue causer et travailler avec Mme Delley et Pauline. Le docteur entra dans le parloir, en fit le tour avec un air assez soucieux, et dit tout à coup:

«Hé bien, le neveu du conseiller vient encore de changer de résidence: il a obtenu une augmentation d'appointements.»

Émilie se pencha vers Pauline, et lui dit rapidement à voix basse : «Il y a du nouveau.»

Pauline haussa imperceptiblement les épaules. «Il n'y a rien du tout, j'en suis sûre,» répondit-elle en relevant son peloton.

Mais elle se trompait. Le docteur avait, en effet, reçu une lettre de Robert: il lui demandait la main de Pauline, ainsi qu'il l'apprit à celle-ci lorsque Émilie se fut discrètement retirée.

M. Delley ne semblait pas trop bien disposé. Sa femme, après avoir lu la lettre qu'il lui tendait, s'écria qu'on connaissait bien peu ce jeune homme: «Comment se fait-il qu'il ait pensé à toi? Il ne m'a jamais paru sentimental; il est rieur, bon, à ce que l'on dit, mais tu aurais pu trouver mieux.

— Ma mère,» dit Pauline, retrouvant subitement la parole que lui avaient fait perdre ces événements si inattendus, «ma mère, tu te trompes sur son compte; tu ne sais pas ce qu'il y a de profondeur sous cette apparence légère, combien son cœur est loyal et constant; il m'aime silencieusement depuis plusieurs années.

— Pourquoi silencieusement? Qui l'empêchait de parler? Certes, je ne me serais jamais doutée qu'il pensât à toi, car aucun symptôme ne l'a trahi.

Digitized by Google

— Il se taisait, parce que son avenir n'était pas encore assuré, » répondit vivement Pauline, habile à trouver non-seulement des excuses pour expliquer la conduite de Robert, mais encore à revêtir ses actions des plus nobles apparences; « il se taisait parce qu'il ne voulait pas me faire entrevoir des projets qui ne se seraient peut-être pas accomplis. Il ne m'a jamais laissé deviner sa tendresse, il est vrai, mais c'est par excès de délicatesse : il ne pouvait m'en parler qu'avec la permission, avec la bénédiction de mes parents.

— S'il en est ainsi, c'est un honnête homme, » dit M. Delley, sans interrompre sa promenade autour du parloir.

« Sans doute, » reprit sa femme, « cela plaide en sa faveur.

— Hé bien, » dit le docteur en étouffant un soupir, « ta mère va lui écrire. Tu lui diras, » ajouta-t-il, en se tournant vers sa femme, « tu lui diras qu'il peut venir nous voir aussitôt que cela lui conviendra. »

Pauline lut la lettre adressée à son père, et n'y trouva pas l'expression de la tendresse contenue, mais profonde, qu'elle espérait y rencontrer. Robert ne s'était pas mis en frais d'éloquence; il s'exprimait carrément, plaçait quelques chiffres en tête de sa demande, et formulait celle-ci en deux lignes : « Il espérait, » disait-il, « trouver en Pauline une femme bonne et raisonnable, et comptait la rendre heureuse. »

Tout cela était bien différent de ce qu'elle avait rêvé ; mais à quoi servirait l'imagination, si ce n'est à colorer, à embellir la réalité? Pauline réussit bientôt à se cacher à elle-même le mécompte qu'elle subissait, et combla, par mille raisons ingénieuses, les lacunes découvertes dans cette lettre. Sans doute qu'il avait voulu, s'adressant à un père et à une mère, leur parler uniquement le langage de la raison pour les gagner à sa cause; dans la crainte de les effaroucher, — la poésie a si peu de crédit dans les familles! — il avait refoulé toutes les richesses de son cœur; d'ailleurs il voulait les réserver pour elle, pour elle seule, et le soin jaloux avec lequel il avait écarté toute allusion au sentiment qu'il éprouvait, dénotait en lui une délicatesse exquise : nul œil profane ne devait pénétrer dans son âme avant qu'il eût pu la lui ouvrir, et elle se promettait d'imiter Robert en tout, de lui garder fidèlement le secret de leur mutuelle constance, de recevoir, plus tard, la confidence charmante des peines causées par une si longue attente, par une si cruelle séparation. C'était lui qui avait eu le courage de solliciter cette séparation ; il avait eu la force de quitter la ville qu'elle habitait pour préparer leur avenir! Quelle adorable organisation que la sienne! C'était un heureux mélange de poésie et de sagesse, un équilibre parfait entre le sentiment et la raison, entre l'expérience qui éclaire la vie, et l'illusion qui l'embellit.

Les fonctions confiées à Robert ne lui permettaient pas de faire des visites très-longues et très-fréquentes à la famille de sa fiancée; dans ces rares et courtes apparitions, il se montra affectueux pour elle; sa simplicité et sa rondeur lui acquirent la sympathie de M. et Mme Delley, et Pauline lui en savait gré comme d'un sacrifice, car enfin rien ne devait être plus opposé à son organisation que ces conversations *terre à terre*, ces mille détails sur les ressources, sur le budget et les dépenses de leur futur ménage; il s'y prêtait cependant avec une rare complaisance, et nul n'eût pu discerner en lui l'effort qu'il s'imposait, sans nul doute; il apportait au contraire dans ces rapports une telle bonhomie, qu'on eût pu jurer qu'il se trouvait là dans son véritable élément. Cela pouvait être vrai jusqu'à un certain point, se disait Pauline, car les natures vraiment élevées sont complexes; elles peuvent atteindre à toutes les hauteurs, descendre aux détails les plus infimes; ceux-là seuls qui sont juchés sur des échasses, qui ont une supériorité d'emprunt, se croient forcés de planer perpétuellement; ils n'osent descendre, dans la crainte de ne pouvoir remonter.

Le jour fixé pour le mariage était enfin arrivé; Pauline avait été dès le matin recevoir les embrassements, les vœux, les bénédictions de Rosalie, qui lui avait brodé son superbe voile de noces. Sa toilette était terminée; sa famille, ses amies, l'entouraient, et les larmes se mêlaient aux félicitations. Rine répétait, en admirant la jolie fiancée : « Je savais bien que ce jour devait arriver, mais je ne savais pas que je pleurerais autant..... » et la bonne femme essuyait ses yeux avec un grand mouchoir à carreaux, tout neuf, et très-roide par conséquent.

Pauline quitta sa chambre en donnant le bras à sa mère, qui faisait d'inutiles efforts pour dominer son émotion; en s'inclinant devant son père, qui lui tendait les bras, elle revit en un seul moment son enfance et sa jeunesse, la tendresse qui avait constamment veillé sur elle, qui avait eu un but unique et constant : son bonheur dans le présent et dans l'avenir; tous les souvenirs se pressaient en foule : les fêtes de famille, les conversations quotidiennes autour de la table, les efforts incessants du père de famille, si courageux et si dévoué, si ferme et si doux, travaillant sans cesse pour accroître le bien-être de ceux qui vivaient sous sa protection, et le regret de rompre avec ce passé si riche de l'affection de tous domina même la joie de placer son avenir entre les mains de *celui* qui avait été choisi par son cœur.

Le cortége se mit en marche. Émilie, qui avait présidé à tous ces importants détails, car Mme Delley n'avait pas la force de s'en occuper, Émilie assigna sa place à chacun, et prit le bras du premier garçon d'honneur. Elle était coiffée avec des fleurs de grenade, qui faisaient un vigoureux contraste avec ses cheveux noirs et son teint mat. Louise se tenait bien droite, afin de préserver sa dignité de sœur de la mariée. Elle était habillée avec une robe de mousseline blanche, à ceinture et à nœuds bleus, et donnait gravement le bras au second garçon d'honneur. M. Delley conduisait sa fille; Mme Delley était menée par son gendre; le conseiller avait sa femme à son bras, et ce fut dans cet ordre majestueux que la noce, suivie d'une foule d'amis, se rendit à l'église. N'oublions pas les deux frères de Pauline : ils portaient des jaquettes en velours noir, et se montraient aussi graves que s'ils avaient été placés sous les yeux de l'oncle et de la tante de Paris.

Pauline était plongée dans le recueillement; elle remerciait Dieu, elle lui demandait de la rendre digne de remplir la tâche qui lui incombait; elle prenait du fond du cœur l'engagement de consacrer son existence entière au bonheur de Robert, elle écoutait avidement les sages et tendres exhortations du prêtre; mais elle éprouva un peu de confusion, lorsqu'elle s'aperçut que ces exhortations s'adressaient aussi à son fiancé; il était bien inutile de lui enseigner ses devoirs : nul ne les connaissait mieux que lui, nul n'était préparé à les remplir avec autant de scrupule et de délicatesse. Telle était du moins la conviction de Pauline. Sans vouloir lui donner un démenti, on peut cependant affirmer que le discours du curé n'était pas absolument hors de saison. On adresse beaucoup de sermons aux femmes; on leur prêche leurs devoirs en toute situation : comme jeunes filles, fiancées, épouses, mères et veuves, et il semble que la responsabilité de toutes choses doive peser sur leurs faibles épaules, depuis le berceau jusqu'à la tombe; cela est vrai, sans doute, et nous n'avons certes pas l'intention d'amoindrir la part de sacrifice et de dévouement que la femme doit fournir à l'humanité; mais ne serait-il pas salutaire parfois de rappeler à l'homme que le fardeau doit être partagé, que la jeune fiancée placée à son côté, dans ces vêtements blancs, n'est pas seulement une poupée..... ou une servante..... qu'elle a une âme immortelle dont il se constitue le gardien, le guide, et dont il répondra un jour? Serait-il tout à fait inutile de rappeler à l'époux qu'il doit ménager l'air et la lumière à cette plante délicate, afin qu'elle puisse fleurir pour charmer le foyer domestique?

La cérémonie était terminée. Pauline revint silencieusement au bras de son mari. Elle put répondre seulement par une pression de main à tous les vœux qui lui étaient adressés; il lui semblait que tout était rompu entre elle et les autres, qu'elle se trouvait avec Robert dans une île déserte, sans communication possible avec le reste de la terre, et qu'elle allait désormais vivre pour lui seul et par lui seul.

Après le grand déjeuner offert à tous les parents et amis, la famille Delley se trouva enfin seule. Robert avait jusqu'ici observé l'étiquette bien connue qui règle toutes les paroles, tous les actes, dans la solennelle journée d'un mariage; il allait enfin dépouiller ce masque officiel, et répandre devant sa nouvelle famille tous les trésors d'affection depuis si longtemps cachés au fond de son cœur!

Lorsque la porte se referma sur le dernier convive, Robert se tourna vers sa femme en poussant un soupir d'allégresse, et s'écria gaiement : « Je vais donc pouvoir changer d'habit! Oh! quel supplice ce maudit tailleur m'a imposé en me faisant un frac trop étroit! »

Pauline tressaillit, une lame venait de lui traverser le cœur; mais Robert ne s'aperçut nullement du fâcheux effet produit par son exclamation; il disparut et revint en costume de voyage. Les jeunes mariés partaient le jour même pour la ville dans laquelle Robert exerçait ses fonctions. Les adieux, le voyage, l'arrivée dans sa demeure inconnue, les premiers soins de l'installation, passèrent sur l'impression pénible causée par le prosaïque contentement manifesté au moment de quitter le « frac trop étroit; » et Pauline se reprit à tous ses rêves, en faisant une guerre acharnée à la réalité, lorsque celle-ci s'avisait de se trouver en opposition avec les brillants châteaux qu'elle bâtissait dans les nuages.

D'ailleurs elle n'eut pas trop de peine à se préserver des déceptions. Si simple que soit l'intérieur d'un nouveau ménage, tout y est jeune et frais, tout y parle d'espérance, tout semble convier à porter gaiement et vaillamment la part qui revient à chacun dans les soins et les travaux qui doivent concourir au bien-être commun. On se sépare avec un sourire, car on est certain de se retrouver bientôt. Tandis que le *chef de la communauté* se rend à ses occupations, sa femme prépare le logis avec cette science innée dans toute âme féminine; tout prend un air de fête. La propreté embellit tous les endroits où elle règne; quelques vases de fleurs, savamment distribués, reposent le regard qu'ils attirent; on met à l'écart tout ce qui pourrait contrarier l'impression harmonieuse qui se dégage de tout intérieur bien gouverné. Les travaux peu poétiques..... mais, hélas! bien utiles....., sont accomplis pendant que la maîtresse du logis s'y trouve seule. Les hardes n'encombrent pas la table pendant les heures consacrées à la distraction; le mari n'a point le déplaisir de trouver une grande corbeille de bas à repriser en tiers entre lui et sa femme, car celle-ci a veillé en son absence pour lui épargner cet aspect peu récréatif. On fait quelques promenades à pied, on reçoit quelques amis, premiers convives qui s'asseyent à la nouvelle table. Avec quelle joie Pauline s'occupait de tous ces détails! Elle rangeait toutes choses avec le soin minutieux qu'elle accordait jadis au ménage de sa poupée; elle étudiait tous les goûts de Robert pour les prévenir, et chaque jour lui apportait cette joie complète, la plus grande de toutes assurément : employer toutes ses heures, toutes ses facultés, à se dévouer au bonheur d'autrui. Le temps s'écoulait ainsi rapidement sans lui laisser le loisir d'analyser le cœur et l'intelligence de son mari, pour se prouver à elle-même qu'ils étaient tous deux en parfaite communauté de sentiments. A quoi bon chercher des preuves lorsqu'on possède la certitude?

Cependant Robert la conduisit un jour dans le jardin consacré aux promenades des habitants de la ville.

« Je préfère nos promenades solitaires, » lui dit Pauline, légèrement contrariée de ce changement d'itinéraire.

« Je les aime beaucoup aussi, mais il faut bien varier nos plaisirs.

— Pourquoi les varier, puisqu'ils nous suffisent?

— Parce qu'ils ne nous suffiraient bientôt plus, » répondit Robert, avec plus de raison que Pauline n'aurait souhaité en rencontrer chez lui en ce moment; « ma chère enfant, je t'en supplie, ne sois pas trop sentimentale! » Et Pauline se taisait, mais non sans jeter un regard de regret vers les jolis sentiers ombragés qui avaient été jusqu'ici le but favori de leurs excursions.

Elle avait fait, avant son mariage, des plans magnifiques; elle voulait entreprendre avec son mari un cours d'études et de lectures sérieuses, et il lui semblait bien doux de devoir à Robert le développement de son intelligence. Ils devaient étudier ensemble l'anglais et l'italien, relire l'histoire, apprendre la botanique, jeter un regard sur la philosophie, et se délasser avec la poésie; la vie était évidemment trop courte de moitié pour réaliser tous ces projets.

Elle en avait déjà parlé à Robert; il répondait invariablement, avec cette complaisance que l'on marque aux enfants, parce que l'on espère qu'un autre caprice remplacera en eux le caprice présent, qu'il était tout disposé à se conformer à ses désirs; mais, au moment de mettre ces projets à exécution, il se rencontrait toujours quelque obstacle imprévu : un jour, c'était une visite à rendre, car elle ne pouvait plus se retarder; un autre jour, Robert avait mal à la tête, ou bien il était attendu par l'un de ses amis..... Bref, les semaines et les mois s'écoulaient sans que l'on entreprît l'œuvre importante que Pauline avait si fort à cœur.

Un jour, cependant, ils étaient seuls tous deux, après le dîner. Le temps avait été sombre toute la matinée, et la pluie commençait à tomber, fine et régulière; on n'avait point d'invitation, on n'attendait aucune visite, il était impossible de songer à faire une promenade; l'occasion était favorable, et Pauline la saisit avec empressement.

« Si nous faisions une lecture?

— Comme tu voudras, » répondit Robert, qui se promenait dans la chambre.... en bâillant, il faut bien l'avouer.

« Par quoi commencerons-nous?

— Par les livres qui sont en notre possession, » répondit flegmatiquement Robert; « prenons Lamartine qui se trouve là, côte à côte avec mon *Code civil* : ces deux ouvrages ont, à eux seuls, composé ma bibliothèque pendant bien longtemps.

— Très-bien! » s'écria Pauline, « nous allons prendre Lamartine; je connais ses œuvres par cœur, mais elles me sembleront nouvelles, car je ne les ai pas lues avec toi.

— Seulement, » reprit Robert en continuant à bâiller, « je ne suis pas très-fort lorsqu'il s'agit de lire à haute voix; d'ailleurs je passe mes journées, tu le sais, à faire la lecture des dossiers qui me sont adressés, et, quoique j'aie la poitrine solide, » ajouta-t-il en riant, « cela fatigue à la longue; lis toi-même.

— J'y consens volontiers, » dit Pauline.

« Je suis un peu fatigué.... » et, en disant ces paroles, Robert s'installa commodément dans le coin du sopha.

Pauline commença les *Méditations;* elle lisait avec feu, sans déclamation emphatique et sans monotonie. Ces beaux vers lui retraçaient ses propres rêves, les phases par lesquelles son jeune cœur avait passé. Emportée dans cette contrée enchantée où les sentiments et les idées revêtent leur plus noble forme, où la réalité s'exalte jusqu'à l'idéal, où l'on s'élève jusqu'au ciel sans cependant quitter la terre, car la poésie a pour mission de nous familiariser avec tout ce qui est beau et grand dans la nature et dans l'âme humaine, sans nous faire franchir les bornes de la vraisemblance, Pauline n'avait pas même jeté un coup d'œil vers son mari; lorsqu'elle arriva à prononcer un vers qui lui semblait plus touchant encore que tous les autres, son regard interrogea Robert......, Un léger ronflement fut sa seule réponse. Pauline continua sa lecture, mais non plus à haute voix; elle lut jusqu'à ce que la nuit fût tout à fait venue. Alors elle quitta son livre et éveilla Robert.

« Je crois bien que j'ai un peu dormi, » dit-il en quittant le sopha; « c'est dommage, car tu lisais parfaitement. J'étais un peu fatigué, puis il faisait très-chaud dans cette chambre, et la pluie tombait régulièrement.... Une autre fois il n'en sera pas ainsi. »

Dès le lendemain, Robert, désireux de faire oublier son prosaïque sommeil, engagea sa femme à reprendre la lecture qu'il n'avait pas écoutée; elle s'y prêta de bonne grâce, mais, hélas!..... le résultat fut exactement semblable à celui de la veille. Cette fois Robert fut trop honteux pour avouer qu'il avait dormi, et Pauline évita de toucher cette corde délicate. Il ne fut plus question de lectures.

Deux ou trois soirées se passèrent d'une façon assez monotone : Pauline travaillait pendant une heure, puis elle prenait un livre, agissant absolument comme si Robert n'était pas présent. Nous devons avouer qu'une certaine rancune présidait à l'emploi de son temps, et qu'elle mettait un peu d'affectation à répondre seulement par monosyllabes aux sujets de conversation entamés par Robert. Elle trouvait qu'il était tout à fait indigne d'esprits élevés de causer bourgeoisement des petits événements survenus dans leur ménage, ou bien dans le cercle des personnes qu'ils connaissaient. Elle avait compté sur des dissertations ingénieuses, sur des analyses philosophiques ou littéraires, et se refusait obstinément à changer son programme ; et, puisque Robert

Digitized by Google

ne voulait pas ou ne pouvait pas marcher dans la voie qu'elle s'était tracée, elle résolut de s'y engager seule. Cette détermination, si peu grave en apparence, marquait cependant l'ère d'une sorte de séparation entre ceux qui devaient parcourir leur route ensemble; elle indiquait, de plus, qu'au lieu de subordonner ses goûts à ceux de son mari, Pauline, se préférant à lui, se jugeant supérieure à celui qui devait être son guide et son appui, prétendait, au contraire, l'obliger à changer de nature et à la suivre dans sa propre voie.

A considérer cette détermination dès son origine, on n'y trouve, sans doute, rien d'absolument blâmable; mais il est bien difficile de prévoir le chêne en examinant le gland. Le premier pas hors de la vie commune était fait, par cela seul qu'il y eut de la part de Pauline l'intention bien arrêtée de soustraire une partie de son existence à l'influence de son mari. Secrètement persuadée de l'infaillibilité de son jugement, de l'élévation de ses goûts, de la délicatesse de son intelligence, Pauline, plutôt que d'employer ces dons réels ou illusoires à hausser insensiblement le niveau des facultés de son mari, se décida à agir avec un antagonisme inspiré par l'insuccès de deux tentatives à peine ébauchées. Certes il n'y aurait eu rien que de louable dans les efforts tentés pour communiquer à Robert le goût des belles choses; mais, au lieu d'imposer ce culte, il aurait fallu en faire apprécier l'excellence par degrés, et agir par la persuasion, plutôt que d'employer la contrainte, et d'abandonner avec mépris dès son début une entreprise qui exigeait autant de persévérance que de dévouement.

(La suite au prochain numéro.) EMMELINE RAYMOND.



N° 8,629, Var. Il m'est complétement *impossible*, à mon grand regret, de répondre directement, car je suffis à peine à ma tâche. Je ne me suis pas imposé la règle de ne pas répondre, c'est la nécessité qui me l'a imposée. Après 17 mois de deuil pour un père, il faut quitter entièrement ce deuil pour se marier, et prendre une toilette toute blanche. On peut, si l'on veut, reprendre le deuil, mais *il faut* le quitter pour ce jour-là. Les châles de cachemire noir sont toujours à la mode; 8 mètres de dentelle suffiraient pour garnir le châle, et, à 40 fr. le mètre, on aurait une belle dentelle de Chantilly. Pourquoi ne pas prendre de la guipure? Le prix en serait de moitié moins élevé. Les robes en grenadine de laine ne sont pas d'un prix très-élevé, mais elles *exigent* un dessous en taffetas. S'adresser, pour la dentelle, à Mme Page, boulevard Magenta, 129.

Une maîtresse de maison. L'ordre règne enfin dans les bureaux de l'administration, et tout est réparé en ce moment. Merci pour la recette. Oui, j'ai essayé celle du *vermicelle* de marrons, et elle a bien réussi. Le taffetas seul peut, parmi les étoffes de soie, servir pour l'été et l'hiver. Le choisir d'une belle nuance violette pas trop foncée. Mais il y a du taffetas à tout prix, depuis 5 jusqu'à 11 francs le mètre. — *C. J. Ardennes.* Je ne donne jamais mon avis *comme bon*, je le donne comme *mien*. S'il s'agit de vers d'*amateur*, rien ne s'oppose à ce que l'on se donne le plaisir d'en faire; s'ils étaient destinés à la publicité, il faudrait écarter certaines images trop prosaïques, et enfin *nourrir* un peu les rimes. — *N° 1,096, Mme la comtesse G....., Paris.* Nous publierons des patrons de mantelets dans le n° 16. On portera *toutes* les formes connues : paletots courts, talmas longs ou courts, etc. L'étoffe est toujours en droit fil par derrière pour toutes les confections, mais on ne porte en été ni satin ni drap; on porte les pardessus en taffetas noir, ou bien en étoffe pareille à la robe, foulard, mohair, ou alpaga. Telles sont les étoffes que l'on *portera*, quoiqu'on les ait déjà *portées*, tout comme les mantelets : la mode ne se renouvelle pas chaque année de fond en comble. Les bonnets de femmes âgées doivent encadrer le visage, et se nouer sous le menton. — *N° 24,957, Aisne.* Des bandes de velours ou de taffetas noir encadrées avec de la soutache blanche, disposées selon que l'indique l'une de nos gravures. — *N° 2,176, Mme la vicomtesse de S....., Versailles.* On recevra le patron désiré, dans le n° 16, peut-être plus tôt, si cela est possible. — *N° 2,285, Drôme.* Le travail en question n'offre pas une utilité assez générale pour que nous lui fassions place dans nos colonnes. Nous avons publié, entre autres, dans les nos 23 et 45 de l'année 1863, des couvertures au tricot qui peuvent être exécutées avec du coton blanc. — *N° 18,017, Basses-Alpes.* Les robes de piqué blanc auront plus que jamais des bandes en piqué de couleur. Je conseille la nuance de maïs si l'on est brune; lilas, si l'on est blonde. La veste avec gilet en piqué constitue un vêtement bien chaud.... ; on pourrait lui préférer le corsage plat avec petites basques. Paletot ou talma pareil, mais plutôt paletot. Cette toilette peut servir pour visites du matin; bottines grises ou bien en peau mordorée. Oui, certes, pour la garniture écossaise sur alpaga gris; je l'ai déjà indiquée. Je ne puis prononcer sur le sort des casaques longues en taffetas noir, en tout cas n'en pas faire une neuve. On recevra des dessins pour garnitures de jupons. — *Une fidèle abonnée du Nord.* Chapeau rond en paille, avec torsade et *pouff* en velours vert. La robe de taffetas à carreaux verts et noirs. *Figurer* sur le corsage, avec des ruches noires, une ceinture à pointe avec bretelles. Oui, pour le pardessus; oui, encore, pour les carreaux bleus et verts. Nos gravures vous portent et vous porteront des garnitures. Les *Renseignements* sont si nombreux que je n'ai pas assez de place pour remercier toutes les aimables personnes qui m'écrivent des lettres si charmantes. — *Bello e tristo palazzo di Versailles.* Les chapeaux ronds n'auront pas une calotte tout à fait aussi élevée que l'été dernier. Non, certes, point de casquettes, ni de moule à pâtisserie! Il faut abandonner ces excentricités aux femmes qui sont assez malheureuses pour avoir mauvais goût. La robe de piqué blanc soutachée en noir avec pardessus pareil sera toujours à la mode..... du moins on peut l'affirmer pour cet été. Les ceintures longues sont fort à la mode, mais nullement *indispensables*. Les lettres bleues (chiffre pareil sur l'enveloppe) sont les plus élégantes pour orner le papier à écrire. L'écharpe n'est pas encore tout à fait *établie* dans le succès. — *N° 18,347, Eure-et-Loir.* L'alpaga est plus léger que le cachemire, il convient donc mieux pour l'été; pèlerine pareille. Nous aurons une coiffure *nouvelle* pour enfant, mais je ne puis l'indiquer ici avant de la faire paraître; les plagiaires ne manqueraient pas de profiter de cette indication. Pas de chapeau de feutre en été, chapeau de paille. — N° 3,942, *Basses-Pyrénées.* Aucune réponse ne peut paraître dans le *prochain* numéro. Cette étoffe se teindrait parfaitement en noir; s'adresser à la maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46. — *N° 3,603, Charente-Inférieure.* Trois volants étroits *à tête*, pour garnir la robe de la petite fille de treize ans. Nous avons publié des corsages blancs et des ceintures. Si la mode en persiste (ce qui est plus que probable), nous en publierons encore. Mais ce n'est pas à moi qu'il faut s'adresser pour les patrons *autres* que ceux publiés sur nos planches; c'est à Mlle Florin, rue du Faubourg-Saint-Jacques, 35, qu'il faut écrire en lui demandant le prix du patron que l'on désire. — *N° 3,207, Dordogne.* On trouvera, dans le n° 16, une charmante robe (avec patrons) pour enfant de cet âge; je conseille de la faire en alpaga blanc ou piqué blanc. On peut porter ces grands colliers en perles noires. Robe de soie blanche à rayures bleues. Quant à la forme, consulter les gravures du temps. Nous avons publié plusieurs dessins pour *vide-poche*. Merci pour cette charmante lettre, accompagnée de l'approbation paternelle. — *N° 9,170, Loir-et-Cher.* Oui, certes, on donne toujours son titre à un curé, car l'on ne saurait lui témoigner trop de respect, et la civilité nous commande d'employer en lui parlant les désignations les plus respectueuses. Le patron de la veste dont le dessin a paru dans le n° 10 figure sur le n° 3 des *Patrons illustrés*, publication annexée à la *Mode illustrée* depuis le mois de janvier. On recevra des patrons de corsage. On porte des voilettes à tout âge. — *N° 22,400, Basses-Pyrénées.* Je dois avouer que, d'une part, je n'ai pas fort bien compris la description du mantelet, que, d'une autre, je n'ai pu la lire couramment. Mais, comme on porte *toutes* les formes de mantelets sans exception, je crois qu'il vaut mieux laisser celui-ci tel qu'il est, plutôt que de s'exposer à le gâter en le modifiant. Comment faire en effet un paletot court même, ou bien un talma, avec ce mantelet? Les coutures devraient se diriger en tous sens, et cela ne peut être admis. Le médaillon est trop éloigné du bord. Il n'en faut pas tenir compte, et marquer les serviettes dans l'angle, en biais. — *Mme de Mar.....* Les châles de cachemire garnis de guipure font désormais partie de la toilette féminine au même titre que les cachemires. On recevra patrons et dessins pour costumes d'enfants. Leur description, forcément incomplète si longue qu'on la fasse, ne pourrait figurer à cette place. — *N° 18,017, Basses-Alpes.* La deuxième partie de la lettre m'avait échappé. Voir la précédente réponse. Pour une femme qui n'est pas très-jeune, il vaut mieux faire un corsage sans basque-*postillon*. Voir pour la garniture les dessins et articles de *Modes*. — *N° 12,507, Aisne.* Voir les précédents articles *Modes*. Les petits garçons de six ans ne portent plus de tabliers brodés. Cela serait trop humiliant pour eux. Je ne puis *jamais* répondre dans le *prochain* numéro. Hélas! combien de fois j'ai déjà indiqué cette impossibilité, qui est *absolue!* — *N° 12,836, Manche.* Des renseignements seraient insuffisants. Si je dis que les bonnets, même en lingerie, sont principalement et démesurément garnis au-dessus du front, on trouvera ce renseignement un peu vague. Les dessins et patrons sont donc indispensables. Il en paraîtra plus tard, car *tout* ne peut paraître en même temps. — *Caen.* Une lettre non affranchie a, pour cette raison, été refusée aux bureaux du journal. — *Mme la baronne de Br... Belgique. Rentrer* la dentelle trop large dans la chemisette intérieure. Le n° 16 contiendra des habillements pour enfants (dessins et patrons). — *M... canton du Valais, Suisse.* On ne met aucune garniture à une robe de damas. Je dois ajouter que cette étoffe ne peut se porter pendant l'été. — *N° 39,445, Oise.* Nous avons publié tout récemment encore plusieurs dessins pour rideaux au filet. Nous ne pouvons revenir en ce moment sur cet objet; de plus il serait tout à fait impossible de faire paraître un dessin ayant une semblable dimension. — *N° 1,216, Marguerite.* On peut entourer les applications de mousseline sur tulle au point de cordonnet ou de feston indifféremment. Le dernier est plus solide. — *N° 28,464, Loire.* Des bandeaux roulés ou bouffants, ou bien plusieurs grosses boucles courtes, fixées par des broches-frisettes que l'on trouve chez M. Croisat, rue Richelieu, 76, conviennent pour la coiffure lorsqu'on a passé quarante ans. On recevra dessins et patrons pour corsage d'été. — *N° 20,139, Espagne.* Je dois mille remercîments à Mme P... pour l'envoi qu'elle a bien voulu me faire, mais les dessinateurs *en broderie* se sont montrés jusqu'ici récalcitrants pour ce genre qui leur est inconnu, et disent qu'ils ne peuvent nous composer ces dessins. Merci aussi pour cette lettre. — *N° 42,058, Haute-Savoie.* Des modèles de chaussons en laine pour enfants ont été publiés dans les derniers mois de l'année 1863. On peut demander le numéro dans les bureaux. — *N° 9,003 Rochefort.* Un joli modèle de porte-montre vide-poche a été publié l'hiver dernier; on peut le demander aux bureaux; c'est un numéro avec patrons dont le prix est indiqué en tête de chaque numéro du journal. Quant à faire exécuter les dessins d'après les *patrons* qu'elles nous enverraient, ce serait prendre notre entreprise à rebours, et de plus tenter l'impossible. — *N° 2,125.* On peut demander la planche de patrons avec le numéro du journal (mais non l'une sans l'autre), en en envoyant le prix. Indigo en poudre délayé dans une dissolution de gomme arabique pour dessiner sur les étoffes. — *N° 33,852.* Les trois volumes de la *Bibliothèque des mères de famille* publiés chez M. Didot, et récemment annoncés dans le journal. — *N° 33,357, Aude.* Robe ou veste ouverte avec jupe pour petits garçons de deux ans. On fait ces costumes en alpaga, ou mohair, ou piqué. Merci pour cette gracieuse lettre et pour l'approbation de M. et Mme Bes..... — *N° 39,445, Oise.* Pour le mantelet, fond en tulle de Bruxelles blanc, à petits dessins. Pour une mère, doubler ce fond avec de la gaze de soie bleue ou mauve; point de velours noir; surmonter la dentelle servant de garniture à ce mantelet, avec une ruche en étroit ruban de gaze de même teinte que la doublure. 3 mètres constituent une envergure suffisante pour les jupons à ressorts d'acier. — *Pauline S....., à Saint-Jean de...* C'est demander l'impossible. Où trouver le temps et la place nécessaire pour faire un *article de modes pour chaque abonnée?* Il ne peut en être question. Voir les articles de *Modes* publiés dans chaque numéro. — *N° 18,622, Haute-Loire.* Paletot court en taffetas noir, c'est-à-dire le vêtement désigné par le terme disgracieux de *saute-en-barque*. Les jeunes filles peuvent porter à leur choix des nuances grises ou Havane. On trouve au Petit-Saint-Thomas, rue du Bac, des poils de chèvre magnifiques, entre autres nuance mauve. Comment pourrions-nous publier dans les *Patrons illustrés* les patrons publiés dans le journal? Je ne comprends pas cette question ou cette supposition : ces patrons sont inédits.

N° 12,066, Saône-et-Loire. On garnit les robes de piqué destinées aux petites filles avec des bandes de nansouk disposées en volants festonnés ou bien ourlés, tuyautés ou froncés, placés en ligne droite ou bien en tunique. Le corsage le plus usité est la ceinture à bretelles avec chemisette en nansouk. Merci pour la communication. Nous avons déjà publié plusieurs dessins dans lesquels figure cette tresse mélangée avec du crochet. — *N° 26,372, Lyon.* On recevra des dessins de chapeaux ronds et de robes d'été, *le plus vite* possible. Merci pour cette aimable lettre. — N° 7,860, *Batignolles.* On doit prendre la photographie et les numéros dans nos bureaux; l'expédition du journal ne peut les comprendre, car le journal n'est pas porté *séparément*, mais remis par *ballots* à ceux qui le distribuent. Cette aimable lettre m'a vivement touchée. — *N° 84,143, Isère.* On recevra dessins et patrons de corsages d'été et par conséquent de manches. Merci encore. — *N° 7,862, Loiret.* Nous ne nous chargeons pas d'envoyer des dessins. Pour avoir celui de l'éventail *entier* il suffit de calquer les contours, de *retourner* le papier, de calquer encore ces contours, à l'envers du papier, sur ceux tracés de l'autre côté. — *N° 30,509, Oise.* Je ne vois que l'alpaga gris avec le paletot court pareil. Mais pourquoi *soutacher* ce costume? On portera ceux que l'on possède, mais il est peut-être imprudent d'en faire un cette année. Adopter plutôt des ornements en taffetas uni. Je vote pour la nuance grise. Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, 6, se chargera d'arranger le chapeau rond à la mode actuelle. Comme présent à une nouvelle mariée, je conseille une belle broche pour fixer les châles; on en trouvera des modèles charmants chez M. Lemaire, bijoutier, rue de Rivoli, 91, près le Louvre. — *J. L., Saint-Mandé.* Le patron de corsage paraîtra sur la planche jointe au n° 16. — *N° 43,137, Toulon.* On nous demande de supprimer, dans l'exemplaire envoyé à ce numéro, la tapisserie, la musique, etc.; il faudrait donc imprimer ce numéro à part? Cela constituerait une petite dépense de 10,000 francs : on ne peut raisonnablement l'exiger en retour d'un abonnement de 16 francs. Nous ne comprenons rien à la deuxième demande, car nous ne publions aucun journal composé de modèles de lettres pour omnibus.

AVIS.

Les abonnées de Paris qui désirent changer d'édition à l'expiration de leur abonnement, sont priées de vouloir bien l'indiquer au dos de la quittance qui leur sera présentée, et de signer leur demande — L'administration fera une nouvelle quittance.



Je suis l'ange qui vient, comme une douce aurore,
Faire luire un rayon dans la nuit des douleurs;
C'est moi qui berce l'âme, et souvent fais éclore
Un sourire au milieu des pleurs.
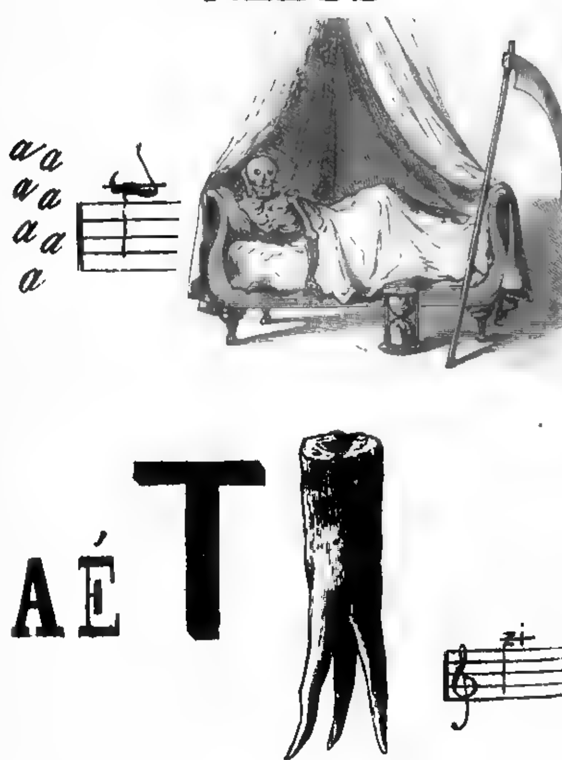
Les neuf lettres qui me composent,
Lecteur, te donneront d'abord
Ce qu'au fond de la mer déposent
Les vaisseaux en rentrant au port;
Un poisson qui vit dans l'eau douce;
La déesse de la moisson;
Les champs fleuris où l'herbe pousse;
Puis une petite maison;
Un pays qu'on trouve en Asie;
La plus forte carte au piquet;
Ce qu'on mène à sa fantaisie;
Enfin, le stupide baudet;
De plus, une mesure agraire;
Un signe de deuil; un manteau;
Un espace de temps; une aire;
La quille et les flancs d'un vaisseau;
Une étendue; un lieu de chasse;
Une poche; un outil tranchant;
Ce qui laisse après nous sa trace;
Une entaille; un événement;
Pour prendre un vase ce qu'on serre;
Le droit de passer le premier;
Le moment où l'on délibère;
Enfin de la vigne le pied;
Puis une note de musique;
Un estomac de ruminant;
De Jésus le repas antique;
Et de Rome un grand conquérant;
L'endroit où l'on joue au théâtre;
La pointe qui s'avance en mer;
Ce qu'on oppose, auprès de l'âtre,
A la chaleur du feu trop clair;
Un déjeuner; une lignée;
Et, si tu cherches bien encor,
L'arme d'où la flèche empennée
Droit vers le but prend son essor.

ÉDOUARD BLAY.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS



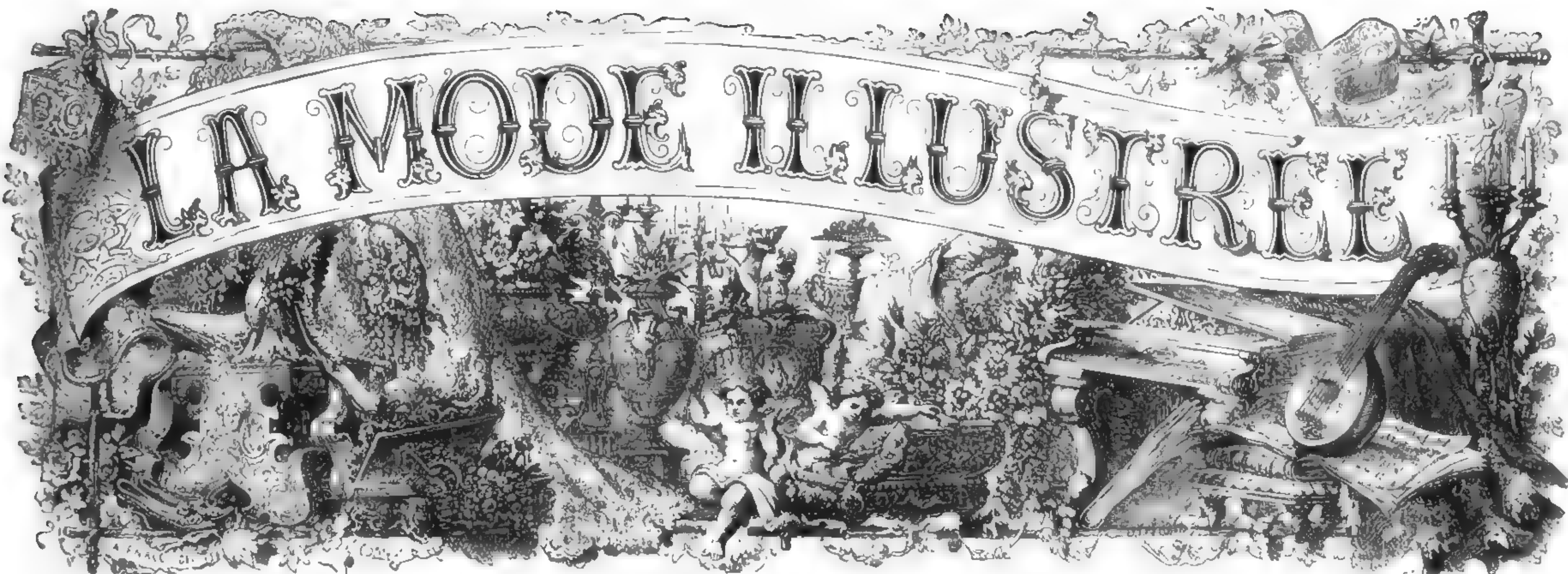


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

L'innocence est le bonheur des malheureux.

Digitized by Google

N° 15. CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 10 avril 1864.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

Veste Douchinka.

DE CHEZ Mme VINCHE, RUE DE COURTY, 2.

Cette veste convient surtout pour les toilettes *négligées*, pour les malades, pour les heures où l'on veut être commodément vêtue, sans cependant adopter la robe de chambre. On fait la veste en cachemire ou bien en alpaga, en foulard ou piqué. Notre modèle est en cachemire noir garni de rubans en velours bleu, encadrés de chaque côté avec un passe-poil de taffetas blanc. Pour faire cette veste (dont on peut demander le patron à Mme Vinche, rue de Courty, n° 2) on emploiera 2 mètres 64 centimètres d'étoffe, ayant 67 centimètres de largeur, et 8 mètres 55 centimètres de ruban de velours, ayant 5 à 6 centimètres de largeur.

—




VESTE RUSSE (DOUCHINKA).

Coussin de pieds.

MATÉRIAUX : Cachemire bleu de Turquie, bandes en drap blanc et drap noir ; soie de cordonnet et laine zéphyr de diverses couleurs ; doublure ; cordons ; glands, etc.

Ce coussin se compose de deux carrés de percaline épaisse, ayant l'un 23, l'autre (celui de dessous) 38 centimètres en tous sens. Ces deux carrés sont joints par des bandes de même percaline coupées en biais, ayant 13 centimètres de hauteur. Le coussin ainsi préparé est rempli avec du crin ou bien de la laine, puis recouvert, si l'on veut, avec du cuir.

Le dessus du coussin se compose d'un carré en cachemire bleu, légèrement ouaté et *piqué* en carreaux avec de la laine zéphyr blanche. A leur point de jonction (voir le dessin représentant, en grandeur naturelle, l'exécution de cette broderie) les carreaux sont ornés d'une étoile dont chaque branche se compose de deux points *lancés*, également faits en laine blanche, retenus à leur pointe par un *point arrière*. Au milieu de l'étoile on fait 4 points *lancés* avec de la soie de cordonnet, et l'on place au milieu de ces points une perle noire. Les quatre derniers points peuvent être faits d'une seule et même couleur dans toutes les étoiles, ou mieux encore de couleur différente. Ces points seront rouges pour une étoile, verts pour une autre, puis jaunes, — roses, — groseille, etc. On voit sur le dessin l'une de ces étoiles non encore ornée de ces quatre points, puis une autre étoile en voie d'exécution.

Quand ce fond est terminé on l'entoure avec un volant assez large pour cacher les parois du coussin. Ce volant, composé de quatre parties, a deux plis ou tuyaux sur chaque côté, trois plis *ajoutés* (taillés à part) pour chaque coin. Ces derniers plis, au nombre de douze, sont coupés en cachemire comme le reste du volant; ils ont une forme analogue à celle d'un cornet. On les double, ainsi que le volant, avec une gaze roide; on les orne sur l'ourlet avec une broderie exécutée au point d'arêtes avec de la soie de cordonnet de toutes nuances. Sur chaque côté du volant, on place trois *pattes* ayant chacune 14 centimètres

Digitized by Google

de longueur. On les taille en drap blanc découpé à l'emporte-pièce, on les brode au point *russe* avec des soies ou des laines de toutes couleurs; on les fixe sur une bande en drap noir également découpée et dépassant un peu la première. Le dessin n° 1 représente la patte du milieu; le dessin n° 2 l'une des deux pattes placées près de la précédente. On dispose les pattes comme l'indique notre dessin, on les orne avec des glands, on encadre le fond du coussin avec un gros cordon en laine, et l'on pose à chaque coin un nœud de ce même cordon terminé par de gros glands.

COUSSIN DE PIEDS.

Aumônière.

MATÉRIAUX : Moire antique lilas; soie blanche de cordonnet; soie verte florence blanc pour la doublure; dentelle noire ayant 2 centimètres de largeur.

On exécutera au passé ce dessin représentant des muguets. Les fleurs sont faites en soie blanche, les tiges et les feuilles en soie verte. L'aumônière est doublée en florence blanc garnie avec une dentelle noire, et suspendue à deux rubans lilas brodés avec un semé de muguets. Les bouts supérieurs de ces deux rubans sont réunis sous une rosette faite en dentelle noire.



PATTE EN GRANDEUR NATURELLE DU COUSSIN.



EXÉCUTION DU COUSSIN DE PIEDS.



PATTE EN GRANDEUR NATURELLE POUR LE COUSSIN.

Voile

DE FAUTEUIL.

Voici, si nous en croyons les nombreuses lettres qui nous sont adressées, l'un des ouvrages préférés par nos lectrices. Pour exécuter ce voile de fauteuil on choisira, selon le temps qu'on voudra lui consacrer, du coton plus ou moins fin; on emploie communément du coton Bresson, n° 25.

Le dessin se compose de carreaux formés par des bandes à jours entourant une rosette, et réunies par des petits carreaux *pleins*. On travaille aussi serré que possible, surtout lorsqu'il s'agit de réunir les diverses parties composant le dessin. Pour l'une des bandes (y compris le petit carreau *plein*), on fait une chaînette de 45 mailles, sur laquelle on revient en faisant 44 mailles simples; les 28 premières mailles forment l'un des bords de la bande, les 16 dernières mailles appartiennent au petit carreau; on travaille sur ces 16 mailles en *allant* et *revenant*, et piquant toujours le crochet dans le côté de devant de la maille. Depuis la fin du 4e tour on commence les trois petites étoiles qui occupent le milieu de la bande; pour cela on fait : * 4 mailles en l'air, — 1 picot (il se compose de 5 mailles en l'air et d'une maille-chaînette faite dans la première de ces 5 mailles, de façon à former une bouclette); après le picot on fait 4 mailles en l'air, on tire le crochet hors de la dernière maille, on le pique dans la 5e maille des 28 mailles formant le bord de la rayure; on attire la maille abandonnée, on la passe dans cette 5e maille (comptée à partir du petit carreau); on fait 3 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la seconde maille en l'air, comptée à partir du premier picot; le 2e picot est ainsi terminé et rattaché au bord de la rayure. On fait une maille en l'air, — 1 picot, — une maille en l'air. — On recommence encore deux fois depuis *, en rattachant chaque fois le 2e des 3 picots au bord de la rayure, et laissant toujours 8 mailles d'intervalle entre les picots rattachés. Il s'agit de revenir sur ses pas pour terminer les 3 petites étoiles : on fait 1 picot composé de *six* mailles en l'air, lequel, dès que l'on aura fait un autre petit carreau plein, sera rattaché dans le milieu de son bord extérieur; le deuxième bord de la rayure n'étant pas fait, on n'aura pas à rattacher les picots du milieu de chaque étoile, mais on les exécutera avec 6 mailles. On fait, après les 3 picots, — une maille en l'air, puis 3 mailles simples sur les 3 mailles du milieu appartenant au tour opposé, — une maille en l'air; à la fin de ce tour on fait 3 mailles simples sur les 3 mailles en l'air avoisinant le carreau épais, puis on continue ce carreau en faisant son 5e tour, et d'abord seulement 7 mailles simples sur les 7 premières mailles, puis le trèfle en *relief*; pour celui-ci on fait une maille en l'air, sous laquelle on passe la 8e maille du carreau; on pique le crochet sous les deux côtés à la fois de la 9e maille; on y fait une maille, — puis 5 mailles en l'air, — une maille simple dans la maille passée (en piquant le crochet sous les deux côtés de cette maille, en sens opposé à celui dans lequel on a piqué jusqu'ici); — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans la même maille, — 5 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la 1re maille du trèfle, et sur chacun de ces trois festons, composés de 5 mailles en l'air, on fait 7 mailles simples posées *à cheval*. On termine le 5e tour du carreau en faisant encore 7 mailles simples. On fait encore 3 tours unis, sur ce carreau, composés chacun de 16 mailles; à la fin du 8e tour du carreau on fait une chaînette de 29 mailles, en rattachant la 5e, — la 14e et la 23e au picot du milieu de chacune des trois étoiles; on revient sur cette chaînette en faisant 28 mailles : on est ainsi revenu au carreau; on le complète en y faisant encore deux tours; on veille à ce que les carreaux des bords soient des *moitiés* de carreaux (voir le dessin). A partir du dernier tour du carreau on commence une nouvelle rayure, et ainsi de suite, en coupant le brin lorsque cela est nécessaire, et le rattachant là où l'on veut exécuter une nouvelle rayure. On

AUMÔNIÈRE.

Digitized by Google

VOILE DE FAUTEUIL AU CROCHET.

encadre ce fond avec des mailles simples faites sur le bord des carreaux, — des mailles en l'air pour aller d'un carreau à l'autre; sur ce premier tour on en fait un second composé de mailles simples. Nous allons décrire l'une des grandes étoiles placées au milieu des carrés vides.

Grande étoile. On fait une chaînette de 16 mailles, on réunit la dernière à la première; on recouvre ce cercle avec des mailles simples posées *à cheval*, en marquant en même temps les huit branches de l'étoile de la façon suivante: après avoir fait 4 mailles sur le cercle, on fait * 7 mailles en l'air, sur lesquelles on revient en faisant 6 mailles simples; — la 7e maille en l'air *passée* forme la pointe supérieure de la branche. — On fait une maille simple dans la dernière maille faite sur le cercle, on retire le crochet, on conduit le brin *sous* la nervure que l'on vient d'exécuter, et, sur le côté opposé à celui sur lequel on vient de travailler, on fait 4 mailles simples, — 1 picot, c'est-à-dire 4 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la dernière des 4 mailles simples; et pour cela on pique le crochet en même temps dans les deux côtés de cette maille; — 2 mailles simples, — 1 picot, — 2 mailles simples; ces dernières faites sur la pointe supérieure de la nervure; — 1 picot de 5 mailles en l'air dont la maille du milieu est rattachée à la 8e maille du bord d'une rayure *à jours*; — 2 mailles simples, — 1 picot, — 2 mailles simples, — 1 picot, — 3 mailles simples, — une maille-chaînette, et en terminant celle-ci on prend en même temps la dernière maille simple faite sur le cercle; — 4 mailles simples sur le cercle, puis on recommence encore 7 fois depuis *; chacune des huit branches est rattachée aux bords des quatre rayures *à jours*, en laissant 12 mailles d'intervalle entre les deux branches. Les demi-carreaux des bords sont remplis avec des moitiés d'étoile, dont on attache la première maille à l'encadrement du travail (voir le dessin). La frange se compose de deux tours.

Frange. 1er *tour.* — On commence à 2 centimètres de distance de l'un des coins; on fait 5 mailles simples sur l'encadrement, — puis * 6 mailles en l'air, et dans la seconde de ces mailles une maille simple, ce qui forme 1 picot; — 6 mailles en l'air; dans la seconde une maille simple (2e picot), — 8 mailles en l'air, — dans la 4e une maille simple, de façon à laisser 3 mailles d'intervalle entre le second et le troisième picot; — 6 mailles en l'air, — dans la seconde une maille simple, — une maille en l'air, — une maille-chaînette dans la dernière des 5 mailles simples faites en commençant la frange; — 5 mailles simples dans les 5 mailles suivantes. — Recommencez toujours depuis *. A chaque coin on fait ces sortes de feuilles *aussi rapprochées que possible.*

2e *tour.* — * Une maille-chaînette dans le milieu de 3 mailles en l'air à la pointe de l'une des feuilles du tour précédent; — 10 mailles en l'air, et avec les 5 dernières on forme un picot; — encore 14 picots de suite, en faisant toujours 6 mailles en l'air; — dans la seconde une maille simple, — puis 2 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la 2e maille en l'air précédant les 15 picots, de façon qu'il reste encore 3 mailles en l'air jusqu'à la maille simple tenant à l'encadrement; — 3 mailles en l'air. — Recommencez depuis *, en faisant la maille-chaînette suivante sur la pointe de la feuille suivante.



PORTE-SERVIETTE.

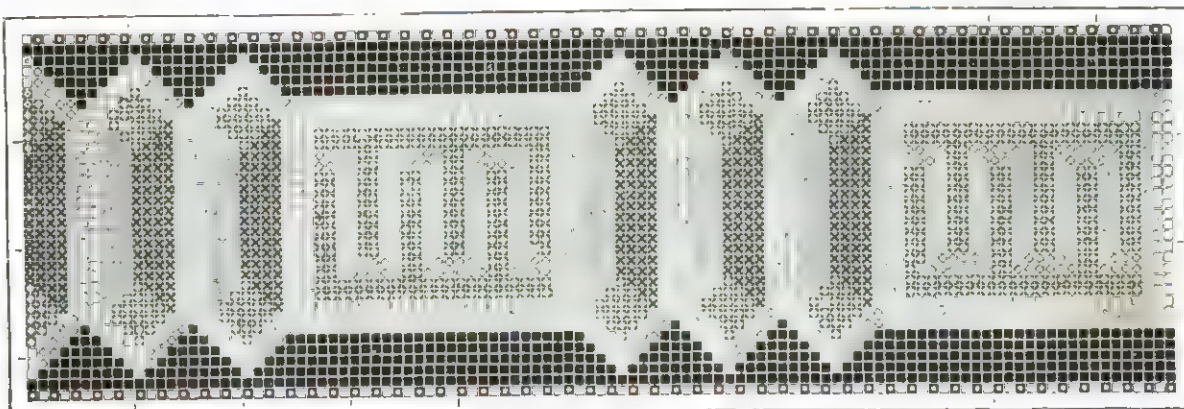
Porte-serviette.

MATÉRIAUX : Un cadre en bois noir ou brun; canevas fin; perles selon les couleurs indiquées près du dessin.

Cet élégant *porte-serviette*, qui ne déparera aucun cabinet de toilette, se compose d'un cadre rempli avec une tapisserie exécutée en perles; à ce cadre se rattachent deux bras soutenant une barre transversale sur laquelle on pose les serviettes; ce cadre a 4 centimètres de longueur, et, de chaque côté, 12 centimètres de hauteur, non compris les petites flèches qui le dépassent; chacun des bras a 7 centimètres de longueur. Tous les tourneurs, ébénistes, etc., pourront exécuter cet objet d'après notre dessin.

La tapisserie ne remplit pas entièrement l'intérieur du cadre; on la *noue* aux quatre coins après l'avoir doublée, d'abord avec un léger carton, puis avec une percaline; on l'entoure avec une torsade de laine, qui sert aussi à fixer aux quatre coins la tapisserie sur le cadre; on y ajoute quatre nœuds en ruban ayant 2 centimètres de largeur.

Le dessin de tapisserie pourra aussi servir pour coffre à bois, portières, pliants, chaises, etc.; on peut l'exécuter avec des laines et des soies.



DESSIN DE TAPISSERIE POUR LE PORTE-SERVIETTE. — Explication des signes : ■ Noir. ■ Brun bronzé. ⊠ Nuance chocolat. □ Blanc de craie. ⊞ Blanc cristal. ⊡ Acier. ⊡ Or. ⊡ Bleu de ciel.

COIFFURE

de M. Croisat,

RUE RICHELIEU, 76.

Chacun des trois bandeaux qui composent l'un des côtés de cette coiffure est fait sur un *crêpé* monté sur un peigne; ces crêpés

Digitized by Google



COIFFURE DE M. CROISAT, RUE RICHELIEU, 76.

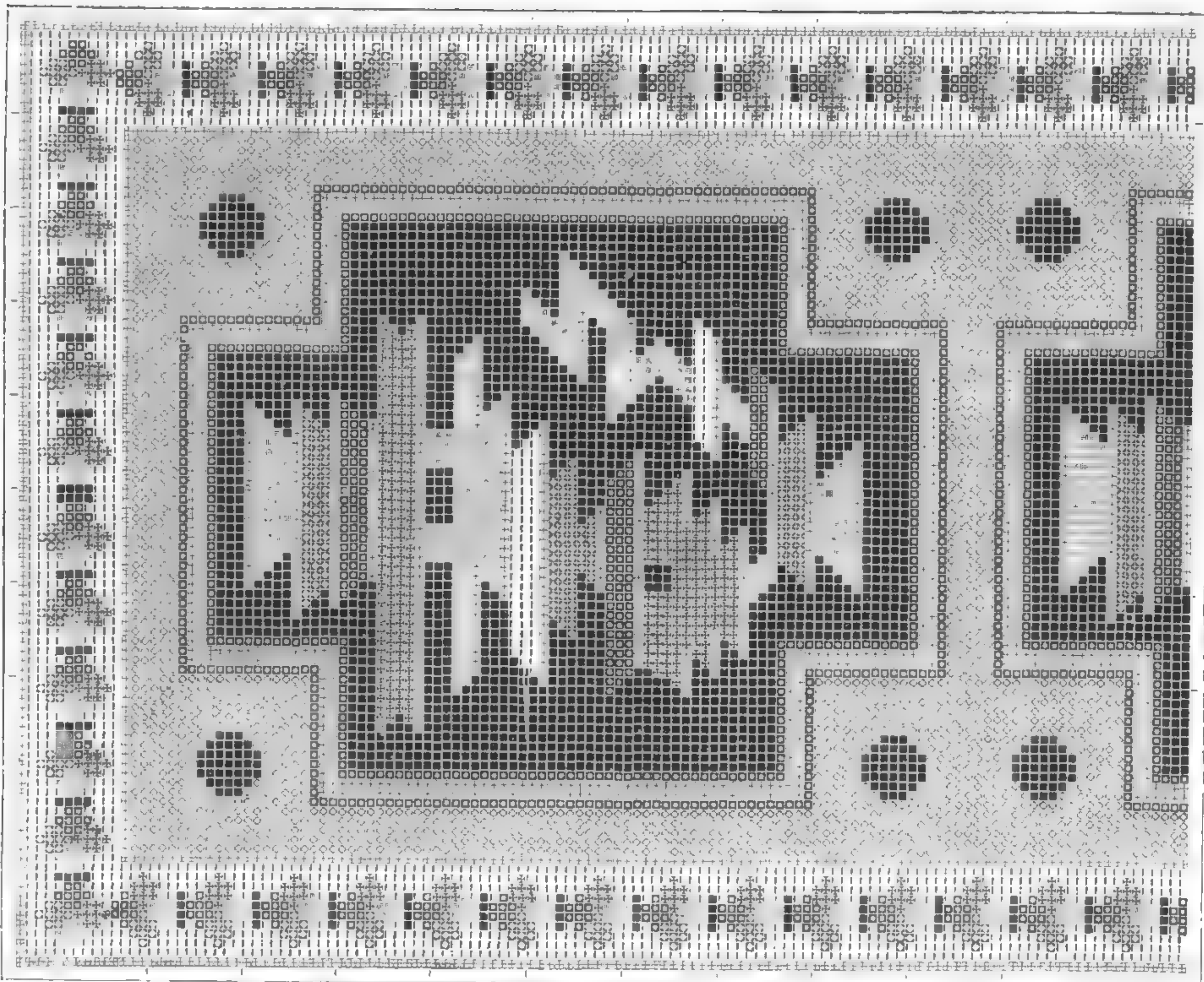


COIFFURE DE M. CROISAT, PAR DEVANT.

et ces peignes sont, bien entendu, de longueur différente; le chignon est *ondulé*, fixé au-dessus des cheveux véritables, qui sont liés et tressés, et entouré avec cette tresse. Sur le côté gauche, derrière les bandeaux, on place une aigrette et un bouquet de plumes; une plume garnit le devant de la tête entre les deux bandeaux supérieurs; des épis en or sont placés çà et là dans les bandeaux.

Dessins de tapisserie.

Ce dessin servira pour l'un des pliants publiés dans le précédent numéro; on peut aussi l'utiliser pour bandes associées à des bandes de velours de laine ou de reps, afin de recouvrir des siéges ou de former des tapis.



DESSIN DE TAPISSERIE POUR PLIANT. — Explication des signes : ■ Noir. ■ Ponceau. □ Grenat clair. ⊡ Vert anglais clair. ○ Même vert plus foncé. ¦¦ Blanc. ⊡ Gris clair. ⊞ Soie jaune d'or. ⊞ Soie bleu foncé.

DESCRIPTION

DE TOILETTES.

Robe de grenadine gris-fauve. La jupe, extrêmement longue, est relevée sur une hauteur de 20 centimètres environ, par des pattes de guipure noire, encadrées de guipure noire, étroite, posée à plat. Ce bas de jupe, ainsi retenu, forme une sorte de draperie; les pattes sont séparées par un intervalle de 12 centimètres environ. Le corsage à ceinture est décolleté et garni d'une draperie retenue par une patte de guipure, devant et derrière. Les manches courtes, également drapées, sont retenues avec une patte semblable; chemisette montante, à manches longues, en tulle, entièrement bouillonnées; des entre-deux très-étroits et très-légers, en dentelle noire, séparent les bouillonnés perpendiculaires de la chemisette.

Robe de foulard blanc, à doubles rayures bleues. Le bas de la jupe est garni avec trois bandes de taffetas bleu, découpées en festons, et surmontées d'un gros liseré blanc. Sous chacune de ces bandes, posées à plat, se trouve une frange bleue et blanche, en soie. Le corsage montant est garni d'une berthe composée, comme les bandes de la jupe, de taffetas bleu découpé et de frange bleue et blanche; les pans de cette berthe se croisent par devant, jusque derrière le corsage. A cette place se trouve un double nœud de large ruban bleu, composé de quatre longues coques retombant sur les deux longs pans.

MODES.

Outre toutes les étoffes d'été récemment mentionnées, je ne dois pas passer sous silence les robes de percale à dessins imprimés imitant les ornements en soutache; le pardessus assorti accompagne ces robes, fort commodes pour la campagne et le jardinage. On a déjà vu ces robes l'été dernier, mais cette date n'est pas un motif d'exclusion, du moins à Paris, où l'on est moins avide qu'ailleurs de changements et d'objets nouveaux.

Les jupons en tissus légers sont plus nombreux que jamais; ils sont devenus l'une des nécessités de notre époque de locomotion; on les fait en mohair, en alpaga, en poil de chèvre uni, de toutes nuances grises ou nankin; les garnitures sont absolument semblables à toutes celles que l'on met aux robes, mais peuvent cependant être de couleurs un peu plus vives; ainsi l'on pose sur ces jupons un biais étroit en étoffe de laine à carreaux écossais, rouges et noirs; plusieurs soutaches noires sont cousues au-dessus de ce biais, soit en ligne droite, soit en ondulations; ces soutaches sont interrompues de distance en distance par des médaillons longs ou ovales, ou par des *pattes* semblables à l'étoffe employée pour le biais. L'espace qui sépare ces médaillons est de huit à dix centimètres; leur hauteur dépasse un peu de chaque côté celle occupée par les soutaches. Indépendamment de ces garnitures *plates*, tous les jupons sont toujours bordés avec un volant étroit, tuyauté, qui soutient la robe à la place où se terminent les cercles d'acier du jupon-crinoline. Ce volant est *à tête*; on le borde de chaque côté avec un passe-poil ou bien un biais très-étroit, rappelant la garniture qui surmonte le volant.

La combinaison la plus élégante et la plus distinguée est toujours celle du jupon pareil à la robe; la partie supérieure du jupon peut être faite en toute étoffe, même en percaline, si l'on a le louable dessein de concilier l'élégance avec l'économie; la partie inférieure seule, sur une hauteur de 30 à 35 centimètres, sera recouverte avec de l'étoffe semblable à celle de la robe que ce jupon doit accompagner; puis on y pose une garniture quelconque, ou bien deux volants étroits, tuyautés, ayant 5 et 6 centimètres de largeur. Quant au jupon avec cercles d'acier, le fabricant breveté des jupons *passe-partout* a perfectionné son modèle déjà si commode et si léger. Ce jupon se vend en gros chez M. Ziègle, rue des Jeûneurs, 33. On en trouve un dépôt chez Mme Lemonnier, rue de Rivoli, n° 210.

On m'adresse un grand nombre de questions relativement aux châles de cachemire garnis de guipures; j'ai cependant dit bien souvent que ces châles faisaient décidément partie de la toilette féminine, au même titre que les cachemires de l'Inde; on peut leur substituer les châles en crêpe de Chine, en faisant teindre ceux-ci en belle nuance violette, ou bien en couleur neutre, grise, écrue ou Havane. Si l'on prépare une toilette de printemps, on pourra envoyer

Digitized by Google



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris.

Toilettes de Printemps

Chapeau de M.me AUBERT, r. N.ve des Mathurins, 6.

Reproduction Interdite.

Google

un échantillon de la robe à la maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46, et faire teindre le crêpe de Chine de même nuance que la robe; il sera plus joli si l'on supprime la frange et si on la remplace par une guipure large ou étroite. On se charge aussi, dans la maison Guigné-Dusacq, de la complète restauration des cachemires les plus anciens; lorsque les couleurs en sont tout à fait éteintes, lorsqu'elles ont pris un aspect languissant, une teinte malade, on leur restitue, chez Mme Guigné-Dusacq, leur éclat primitif; on ressuscite le cachemire, on le fait revivre tel qu'il était à l'époque de son apparition; j'ai vu dans cette maison des résultats admirables dus à ce curieux travail.

Nous publierons, avec le nº 16, des patrons de manteaux, de corsages d'été, de vêtements pour enfants; peut-être reviendrons-nous sur ce sujet le mois suivant, car les manteaux actuels participent encore, jusqu'à un certain point, de la au-dessus du front, et c'est à cette place que tous les ornements se rassemblent, *sous* et *sur* la passe. Mme Aubert en prépare qui sont aussi *seyants* que possible, la mode étant donnée; j'ai surtout remarqué un chapeau en paille de Fribourg très-fine et très-blanche; le bavolet était en velours écossais; une bande de ce même velours, encadrée de dentelle noire, traversait le fond et la passe en ligne diagonale; son origine était masquée par deux petites plumes noires qui retombaient sur le fond; à l'intérieur, des fleurs rouges, entourées de feuilles en dentelle noire, composaient le diadème; un nombre assez considérable de chapeaux de paille sont garnis avec des rubans ponceau, un peu atténués par un mélange de dentelle noire, par des fleurs et des feuilles en dentelle noire, enfin par des barbes de dentelle noire, placées en guise de brides, et couvrant en partie les brides principales, qui sont ponceau; on fera aussi des chapeaux de crin nuance abricot pâle, qui seront garnis avec des rubans de même teinte. En ce moment on voit surtout des chapeaux de tulle et de crêpe, sur lesquels les perles blanches ou noires, la nacre, et, oserai-je l'ajouter?.... les coquillages!.. . sont employés en guise d'ornements; un chapeau en tulle blanc était entièrement bouillonné et capitonné en perles blanches, de nacre. Quant aux coquillages, il m'est impossible de me décider à en recommander l'emploi, qui assimile trop les femmes civilisées aux sauvagesses, réduites à demander à la mer les éléments de leur toilette.

Je puis donner aujourd'hui une indication qui m'a été demandée bien souvent; j'ai dû laisser les instances sans réponse jusqu'au moment où j'aurais découvert une personne réunissant toutes les qualités que l'on exigeait: une probité parfaite et une habileté incontestable. Mlle Houzé, rue de Provence, nº 7, se charge de raccommoder et de mé-

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Toilette de mariée. Robe en poult de soie blanc; un volant très-légèrement froncé, à *tête* dentelée, est posé au bord de la robe, et diminue de hauteur, de distance en distance; le volant est orné avec une riche passementerie en soie blanche, à longues olives; corsage montant, à basques courtes tout autour, débordant légèrement sur les hanches; manches étroites, sans être ajustées, avec épaulettes et ornements de passementerie blanche; voile de tulle blanc; la partie supérieure en est repliée, et rejetée en arrière.

Toilette de ville, pouvant convenir à la mère de la mariée; robe en poult de soie vert-prairie; le bas de la jupe est garni avec une ruche étroite; la garniture principale se compose de dentelle noire, disposée en carrés, remplis par des bouillonnés en étoffe pareille à celle de la robe. Corsage montant avec brandebourgs de dentelle; manches étroites reproduisant la garniture de la robe; pointe en dentelle noire de Chantilly. Chapeau en tulle blanc, orné de plumes blanches.

Toilette de mariée. Robe de taffetas blanc. La jupe est bordée avec un bouillonné en gaze de soie blanche, surmonté d'une étroite dentelle blanche: des bouillonnés semblables forment une large arabesque. Corsage un peu décolleté carrément, encadré avec un bouillonné; des bouillonnés forment les épaulettes et les revers des manches; voile de tulle blanc.

LE SECRET DES PARISIENNES.

« De quel secret s'agit-il? » s'écrient mes lectrices, et surtout mes lecteurs. Les Parisiennes ont tant de secrets! Ce titre est bien vague, et nous aurions préféré qu'il précisât davantage le sujet qu'il annonce.

Patience, le mystère va s'éclaircir; sous peine de devenir un sommaire, le titre ne pouvait être plus explicatif; on lui pardonnera sa brièveté, en apprenant qu'il est le secret par excellence, le secret que possèdent les Parisiennes, de se montrer, quelles que soient les ressources dont elles disposent, toujours vêtues selon les prescriptions de la mode, et en se conformant à tous les changements qu'elle impose. Lecteurs, faites place aux lectrices; le sujet dont nous allons nous occuper est essentiellement féminin, et ne vous offrirait aucun intérêt.

Dans l'analyse que nous allons faire, nous ne tiendrons aucun compte de ce petit nombre de Parisiennes que l'on voit partout, qui se montrent tous les soirs dans trois ou quatre salons, courent en poste aux courses, adoptent et renouvellent sans cesse les costumes les plus extravagants; celles-là n'ont point de secret et ne valent pas la peine d'être étudiées; intelligences bornées, esprits faibles, caractères dépourvus d'élévation, la vanité les entraîne, le luxe les fascine, le désir d'être remarquées les engage dans une voie qui aboutit aux plus funestes résultats. En ce moment les notes des fournisseurs arrivant à la fin de l'hiver, jettent la plus étrange perturbation dans certaines familles. Que d'amers reproches! Combien de scènes violentes, de larmes et de drames intimes! O sottise humaine!.... Tout cela pour des parures! En comparant les résultats aux causes, en constatant la disproportion qui existe entre celles-ci et ceux-là, on est saisi par un sentiment complexe, se composant d'indignation, de pitié et de mépris. Nous n'avons pas à nous reprocher, Dieu merci, d'avoir contribué à égarer ces faibles esprits pour soutenir les intérêts de quelques fournisseurs; nous n'avons pas excité les convoitises de nos lectrices, en leur vantant les splendeurs du luxe, en leur répétant que ces splendeurs sont indispensables à la beauté et à l'élégance féminines; nous sommes à l'aise, par conséquent, pour plaindre, pour blâmer les dépenses désordonnées, pour écarter les femmes qui s'en sont rendues coupables, de l'examen intéressant que nous offrent les Parisiennes.

Les Parisiennes dont nous allons nous occuper méritent d'être étudiées par toutes les femmes. Ingénieuses, habiles, ayant l'instinct de l'élégance, elles savent conci-

Digitized by Google

lier les exigences de l'économie avec le besoin de revêtir en toute circonstance un costume gracieux, une apparence *soignée* ; les efforts accomplis pour atteindre ce résultat sont dissimulés avec un art consommé, et, pour les découvrir, il ne faut rien moins qu'un coup d'œil féminin et observateur. Nous allons essayer de pénétrer ces mystères, afin de mettre les femmes de tous les pays en situation de profiter de la science parisienne ; mais, pour atteindre ce but, il est nécessaire d'abandonner les généralités, et d'appuyer nos constatations de quelques exemples particuliers.

Les Parisiennes dont nous nous occupons ne dépensent pas *plus*, elles dépensent *autrement* que les autres femmes; on peut naître *Parisienne* sous toutes les latitudes; on le devient immanquablement en habitant Paris. Le premier point essentiel à noter est celui-ci : les Parisiennes portent leurs robes, leurs manteaux, leurs chapeaux; — les autres femmes enfouissent tout cela dans leurs armoires, et leurs *grandes* toilettes ne voient le jour que deux ou trois fois l'an, dans les *grandes* occasions; il résulte de cette différence de procédé que les unes sont toujours *à la mode*, que les autres n'y sont jamais.

Une Parisienne ne fait jamais de *provisions* en matière de toilette; elle prépare *une* robe de demi-toilette, et la met dans toutes les circonstances qui en commandent l'emploi ; elle a *une* robe pour toilettes de visites, et s'en sert jusqu'à ce qu'elle soit trop fanée pour être exhibée aux clartés du soleil. A ce moment, en modifiant un peu les garnitures, si cela est nécessaire, en rajeunissant la forme des manches, on relègue cette robe sur le deuxième plan, on la porte le soir pour aller au spectacle, ou bien les jours de pluie, en guise de demi-toilette.

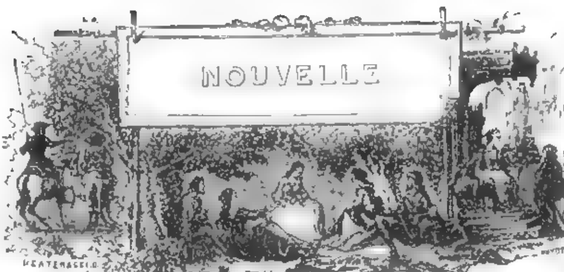
La combinaison adoptée par les autres femmes est tout à fait opposée; elles ont un plus grand nombre de robes que les Parisiennes, et ne s'en servent presque pas, afin de *ménager* ces objets de toilette, qui perdent cependant chaque année de leur valeur, et que l'on se décide à employer, seulement lorsque le temps a complétement annulé cette valeur. Ces femmes, peu ingénieuses dans la distribution de leurs dépenses, font quelques emplettes qui dépassent un peu leurs ressources, et rétablissent l'équilibre aux dépens des toilettes quotidiennes, qui sont dans ce cas très-sordides; ainsi l'on applique les sommes dont on peut disposer à l'acquisition de toilettes trop coûteuses, que l'on ne porte pas, et, pour le plaisir de montrer deux ou trois fois par an un objet d'un prix élevé, on se condamne à porter perpétuellement des vêtements dont la forme est surannée; on atteint ainsi, du même coup, le double et fâcheux résultat d'être toujours en dessous et au-dessus de la position que l'on occupe, représentée par les ressources dont on peut raisonnablement disposer. Qu'arrive-t-il alors? Lorsque la mode a définitivement condamné certaines étoffes et certaines formes, on exhibe les objets qui ont été si bien ménagés, on les met à tout propos, par conséquent hors de propos, sans tenir compte des saisons et des heures trop matinales; on réussit, grâce à ces combinaisons qui portent à faux, on réussit, dis-je, à être mal habillée, lorsqu'on s'abstient de porter ses toilettes neuves, comme lorsqu'on renonce à les ménager.

La principale condition à observer, si l'on veut agir avec l'habileté qui caractérise les Parisiennes, est d'abord de n'acheter que le strict nécessaire, en fait de toilettes, et de porter ces toilettes dès qu'elles sont faites, c'est-à-dire pendant qu'elles sont à la mode; une robe de la saison précédente est-elle encore assez fraîche? il faut se garder d'acheter immédiatement une autre robe, devant servir dans les mêmes circonstances, car elle vieillirait, pendant qu'on porterait l'autre; il faut tirer de celle-ci tous les services qu'elle peut rendre, et la remplacer seulement lorsqu'on sera forcée de la reléguer au dernier plan ; point de *provisions* en fait de toilettes! Je ne saurais trop insister sur ce point et trop le recommander aux méditations de mes lectrices. Les personnes qui sont disposées à faire des accumulations inutiles sont toujours mal vêtues, car elles adoptent une mode quelconque, seulement au moment où les autres femmes, mieux avisées, l'abandonnent, pour suivre les prescriptions de la mode nouvelle.

Outre ce principe fondamental, qui s'applique à tous les détails composant l'ensemble de la toilette féminine, les Parisiennes observent encore certaines autres règles; ainsi, celles d'entre elles qui ne peuvent renouveler souvent leurs vêtements adoptent principalement les couleurs neutres, qui s'accommodent du voisinage de toutes les teintes, et qui, passant à peu près inaperçues, ne *datent* pas, et n'accusent point, par conséquent, l'époque plus ou moins reculée de leur origine; cette préférence, bien motivée, a fait la fortune du noir pour l'hiver, des teintes grises et Havane pour toutes les saisons; les mêmes motifs dictent le choix des garnitures et des ornements : lorsque ceux-ci sont fort remarquables, ils sont rejetés par les Parisiennes économes; elles s'accommodent plutôt d'une garniture assez simple pour être à l'abri des orages qui atteignent tout ce qui aspire à dominer, et se trouvent ainsi préservées des bouleversements trop soudains, et qui seraient ruineux, s'ils se répétaient trop souvent. Le même principe est observé pour les chapeaux, pour les pardessus de toute forme, et c'est justement pour éviter les dépenses considérables imposées par les variations des confections, que le châle, en toute étoffe et de toute dimension, le châle, dont la forme reste invariable, est invariablement acquis à la toilette féminine.

La raison, l'économie bien entendue, la prévoyance, guident les Parisiennes dans le choix de leurs acquisitions même les plus futiles en apparence; l'adresse et le bon goût leur viennent encore en aide; une foule de femmes, — j'entends même de celles qui sont riches, — savent préparer leurs coiffures, leurs bonnets, tailler et préparer tout au moins les pardessus et les robes de demi-toilette. Cette habileté se répand chaque jour davantage; elle est la conséquence forcée de l'élévation progressive du prix de la main-d'œuvre, et surtout des sommes énormes exigées aujourd'hui par quelques couturières en renom. Autrefois, sans même remonter plus loin qu'un petit nombre d'années, les femmes, en France, s'occupaient principalement et pour ainsi dire uniquement de broderie au plumetis; elles exécutaient des travaux admirables, que l'on eût payés fort cher si l'on avait dû les acheter, mais dont l'utilité n'était pas en rapport avec le temps qui leur avait été consacré. L'utilité est la devise de notre siècle, le but vers lequel tendent tous nos efforts; les Parisiennes ont compris depuis quelque temps tous les avantages qu'elles pouvaient retirer d'un plus judicieux emploi de leurs loisirs; elles brodent moins, elles cousent davantage; elles mettent à profit les enseignements gratuits que le goût trouve à chaque pas dans Paris; elles imitent ou modifient à leur gré les garnitures qu'elles voient; elles renouvellent leurs vêtements *démodés*, elles gagnent pour ainsi dire les sommes employées à l'entretien de leur toilette, en économisant les frais d'exécution de la plus grande partie de leurs vêtements. A cet avantage tout matériel, mais qui possède une importance incontestable, viennent se joindre des avantages d'un autre ordre ; on *soigne* mieux les vêtements que l'on a faits soi-même que ceux achetés tout faits, et, en échappant à l'oisiveté, on se met à l'abri de bien des périls : le travail utile retient une femme au logis; il lui évite les tentations qui l'attendent derrière chaque vitrine de chaque magasin; il lui apprend à surveiller, à ranger, à aimer sa demeure ; il est enfin une source de bien-être pour le ménage, de calme et de satisfaction pour le cœur et l'esprit de la maîtresse de maison.

EMMELINE RAYMOND.



LES RÊVES DANGEREUX.

Suite.

L'exagération est le défaut naturel des jeunes gens et des caractères qui ne peuvent arriver à la maturité; lors même que les années se sont accumulées derrière eux, le jugement manque aux uns comme aux autres, et, en toute circonstance, ils vont toujours à l'extrême, en dédaignant ou même en niant les circonstances atténuantes qui, bien examinées et bien pesées, pourraient modifier leurs opinions toujours absolues, en bien comme en mal. Pauline n'évita point cet écueil, et creusa, de ses propres mains, le fossé chaque jour plus profond qui la séparait de Robert. Parce qu'il n'avait pu franchir immédiatement l'espace qui le séparait d'elle, Pauline jugea qu'il était incapable de s'élever au-dessus des plus mesquines occupations, et, au lieu d'aller à lui pour rapprocher les distances, elle s'éloigna dédaigneusement en s'affirmant à elle-même que toute communauté intellectuelle était impossible avec lui.

Sans doute elle n'arriva pas immédiatement à cette conclusion, mais chaque jour apporta son contingent au changement qui s'opérait insensiblement en elle, et qui s'établissait à son insu. Elle s'était construit une idole, et, lorsqu'elle s'aperçut qu'il serait impossible de la faire agir à son gré, elle en entreprit la démolition.

Robert essaya plusieurs fois de passer ses soirées près de sa femme et de causer avec elle du passé, du présent et de l'avenir à la fois; mais Pauline se prêtait avec mauvaise grâce à ces causeries familières : elle gardait rancune à son mari du démenti qu'il avait donné à ses rêves; elle laissait languir la conversation et se hâtait de recourir à ses livres. Robert avait les qualités de ses défauts : il ne se montrait pas exigeant ni susceptible, et accordait volontiers l'indépendance à laquelle il attachait pour lui-même un grand prix.

Un jour il fut plus affectueux que de coutume pour sa femme, et, après le dîner, il disparut un moment pour rentrer triomphalement en portant un paquet assez volumineux qu'il déposa sur la table. Pauline ouvrit avec empressement ce paquet : il contenait une dizaine de volumes assez bien choisis; elle remercia son mari avec effusion.

« Ainsi te voilà contente ?

— Rien ne pouvait me procurer un plus grand plaisir; tu es vraiment bien bon, mon cher Robert.

— Et tu ne trouveras pas mauvais que je sorte un moment? J'ai bien négligé mes amis depuis quelque temps, et tu dois passer à leurs yeux pour un tyran domestique; c'est bien dommage que tu n'aies pas pu t'accoutumer avec eux; ce sont d'excellents garçons, je t'assure.... S'ils avaient pu venir ici souvent, sans te gêner, nous vivrions plus gaiement.

— Je ne te suffis donc plus? » dit Pauline tristement.

« Mon Dieu, ma chère, je ne sais comment t'expliquer tout cela; je ne suis pas un beau parleur, et j'ai peine à exprimer tout ce qui me passe par la tête. Ce qu'il y a de certain, c'est que je t'aime tendrement. »

Pauline secoua la tête d'un air découragé et incrédule.

« C'est comme je te le dis, » reprit Robert en s'animant un peu, « et je ne sais pas pourquoi tu veux me soutenir le contraire; je me trouve très-bien près de toi, mais que veux-tu? Je ne puis pas changer tout d'un coup toutes mes habitudes. Avant mon mariage je ne restais guère au logis, comme tu peux le croire; j'allais chez mes amis, ils venaient chez moi à toute heure. Je sais bien qu'il n'en peut plus être ainsi, mais ils pourraient encore venir assez souvent...., cela ne te plait pas, soit; mais cela m'attriste de ne plus voir personne.

— Si tu m'aimais, » interrompit Pauline, « il n'en serait pas ainsi. Est-ce que je cherche à voir des étrangers?

— D'abord tu es une femme; tu as, par conséquent, les goûts plus casaniers que moi, et puis je crois bien que chacun aime à sa façon. Il est très-certain que je ne consentirais, pour rien au monde, à te causer le moindre chagrin, que je ferais l'impossible pour te donner un plaisir..... Mais cela ne te suffit pas; que veux-tu donc que je fasse? Je ne puis pas te parler en vers : j'aime beaucoup les beaux paysages, la lune à toute mon estime, et rien ne me plaît autant qu'un bel adagio de Beethoven, joué par toi sur le piano. Seulement j'aime aussi mes semblables, et ne puis renoncer à voir mes amis. »

Là-dessus le pauvre Robert, qui n'avait jamais tenu un si long discours, embrassa sa femme, prit son chapeau et sortit.

Après son départ, Pauline demeura songeuse. Dans les paroles prosaïques de son mari, qui la blessaient sur plus d'un point, il y avait quelques éclairs de raison qu'elle ne pouvait méconnaître. Pauline n'était point assez égoïste pour se montrer absolument injuste, ni assez obstinée pour se soustraire à l'évidence. Elle avait eu un tort commun à beaucoup de femmes : elle prétendait régner seule et sans partage dans le cœur de son mari, et avait essayé de rompre toutes ses relations avec le monde; elle avait reçu assez froidement les amis de son mari, et ceux-ci avaient compris à demi-mot qu'elle désirait n'être point troublée dans sa solitude. « Nous nous suffirons à nous-mêmes, » s'était dit Pauline orgueilleusement, sans songer à se demander si son mari serait heureux de ce genre d'existence, choisi uniquement en vue de se satisfaire elle-même. En agissant ainsi, Pauline, ainsi que nous l'avons dit, n'était pas absolument égoïste; dans ce cas, elle eût été impardonnable; elle était jeune, dépourvue d'expérience, et se disait de la meilleure foi du monde : « Ce qui me plaît doit lui plaire. »

Mais nous ne sommes pas faits pour vivre dans la solitude; nous nous en apercevons tôt ou tard. Nous ne pouvons prendre à la société les avantages qui nous conviennent parmi ceux qu'elle offre, et ne lui rien donner en retour; tout être qui prétend se soustraire au sacrifice, ou du moins à l'échange de sacrifices qui est ici-bas la loi générale, s'aperçoit bientôt que les appuis lui font défaut, et que l'égoïsme est un mauvais calcul. Pauline n'avait pas voulu que les amis de son mari pussent accaparer quelques-unes des heures dont elle prétendait garder exclusivement l'emploi..., et aujourd'hui elle était seule et méditait sur tous ces petits incidents qui pouvaient devenir considérables dans son existence. Elle avait essayé de retenir Robert près d'elle, de le garder pour elle seule, en se disant que sa chaîne serait trop belle pour qu'il pût s'en plaindre; mais les chaînes sont faites pour être brisées, Pauline commençait à le soupçonner. L'âme la plus débonnaire a parfois des révoltes soudaines, et prétend regagner, d'un seul coup, l'indépendance qu'on lui dénie; elle rejette alors avec fureur, parfois avec cruauté, le joug qui l'a courbée si longtemps, et qui, en lui imposant l'humiliation de la servitude, lui retirait l'honneur et la joie que l'on trouve dans les sacrifices volontaires, qui sont les seuls sacrifices méritoires et féconds pour le bonheur de tous.

Le monotone mouvement du balancier de la pendule se faisait seul entendre dans la chambre où Pauline était assise; la lampe jetait sa vive clarté sur les livres nouveaux, qui n'avaient pas même été ouverts. Pauline, assise à la place où l'avait laissée Robert, s'interrogeait avec bonne foi : elle se demandait si elle n'aurait pas dû agir autrement, si elle avait bien compris la nature de ses devoirs. Forte de ses bonnes intentions, secrètement conseillée par la vanité qui l'avait jadis engagée dans un périlleux système de réticences vis-à-vis de sa mère, elle ne tarda pas à s'absoudre, et, par conséquent, à accuser Robert. Il était sollicité par un vulgaire besoin de distractions, il n'avait pas l'esprit assez étendu pour se suffire à lui-même, il n'avait pas même la délicatesse de songer qu'il la laissait seule pour courir à ses plaisirs..... Voilà bien l'égoïsme masculin....... Et ce dernier reproche n'éveilla pas même en elle le souvenir assurément bien juste de son propre égoïsme. N'avait-elle pas voulu le retenir à la maison, près d'elle, parce qu'il ne lui convenait pas de voir et de recevoir du monde? Pourquoi lui

Digitized by Google

eût-il fait des sacrifices dont elle ne lui donnait pas l'exemple? Pourquoi aurait-il renoncé à ses goûts *mondains*, ainsi qu'elle les qualifiait avec amertume? N'avait-elle pas voulu lui imposer ses goûts de retraite? Il avait même sur elle cette supériorité, de ne point contraindre ses inclinations..... et elle n'aurait pu se rendre le même témoignage.

Si quelques pensées de ce genre lui furent suggérées par un secret instinct d'équité, elle ne tarda pas à se donner cette absolution que chacun s'accorde, en se disant: « Mais moi, j'ai raison! » Hélas! Robert s'en disait probablement autant!

Robert rentra d'assez bonne heure; il était fort gai, et se montra très-affectueux.

Le lendemain soir il sortit encore, et ne rentra qu'à onze heures.

Il en fit autant les jours suivants; il passa, cependant, la journée du dimanche en tête-à-tête avec sa femme, et ne sortit pas le soir.... mais il s'endormit.

Pauline n'essaya plus de lutter contre ces habitudes. Lorsqu'elle avait voulu retenir son mari auprès d'elle au nom de leur mutuelle tendresse, il lui avait opposé quelques plaisanteries sur son esprit romanesque et sentimental; elle était trop douce et Robert trop bon pour que ces détails dégénérassent jamais en querelles, mais elle pensa que son cœur était méconnu, et elle résolut de se renfermer en elle-même.

Elle n'avait aucune amie dans la ville qu'elle habitait; elle avait rendu quelques rares visites aux femmes des supérieurs et des collègues de son mari, mais elle s'était toujours tenue dans les bornes d'une réserve qui l'entourait d'une barrière infranchissable pour toute intimité.

Elle s'était dit qu'elle n'aurait besoin de personne en vivant près de son cher Robert, et qu'elle voulait garder son amitié tout entière pour Julie.

Celle-ci habitait une ville assez voisine; mais elle avait un enfant, ses ressources étaient modiques, et les soins qu'elle devait donner à son ménage lui interdisaient les déplacements. Pauline lui avait fait déjà plusieurs visites, mais il fallait partir bien matin et revenir bien tard pour passer quelques heures en compagnie de son ancienne amie; et celle-ci était si occupée! Il fallait soigner son enfant, surveiller son unique servante, veiller aux provisions, inspecter et raccommoder le linge de toute la maison..... Bref, il lui restait bien peu de temps pour causer comme *autrefois!* Elle ne faisait plus de vers: elle faisait des confitures, et, chose incompréhensible pour Pauline, elle ne paraissait nullement souffrir de cet *amoindrissement* intellectuel.

Ces relations ne suffisaient plus à Pauline, car les occupations actuelles de Julie avaient à peu près supprimé la correspondance qui adoucissait autrefois la séparation des deux amies. Elles restaient unies par le cœur, mais il y avait en Pauline bien des pensées, bien des sentiments, dont elle ne faisait plus confidence à Julie: le temps et l'occasion lui manquaient à la fois.

Pauline recevait bien souvent des lettres de sa famille, et celles qu'elle adressait à son père et à sa mère employaient la majeure partie de ses soirées solitaires. Elle eût pu tout dire à sa mère, elle en eût reçu des conseils éclairés et salutaires; mais une sorte de mauvaise honte arrêtait sa plume lorsqu'elle effleurait l'analyse intime de son cœur. Elle n'oubliait pas la surprise manifestée par ses parents lorsqu'elle leur parlait des hautes facultés intellectuelles qui distinguaient son fiancé; elle ne voulait pas donner raison au doute qu'ils avaient exprimé, et continuait à entretenir en eux les illusions.... qu'elle n'avait plus.

Cependant Pauline trouva bientôt que la solitude n'était pas aussi pénible qu'elle l'avait pensé, elle reprit quelques-unes des habitudes de son jeune âge; elle écrivit beaucoup, s'adressant à une amie imaginaire cette fois; elle écrivit même des vers, puis aussi une petite nouvelle; il est superflu de dire qu'elle s'inspirait toujours de sa propre situation; à part quelques rares exceptions, les femmes n'inventent guère; elles regardent en elles-mêmes, et se bornent à raconter ce qu'elles voient dans leur âme, en embellissant et exagérant quelques détails.

Tel fut aussi le procédé littéraire de Pauline; et si nous l'indiquons ici, c'est uniquement parce qu'il exerça une influence sur sa destinée.

De même que Pauline s'était naguère fabriqué une passion à l'existence de laquelle elle avait fini par accorder une foi pleine et entière, et qui, par le fait, avait décidé de son existence, elle se persuada peu à peu qu'elle était fort malheureuse; cette croyance lui fournissait un texte inépuisable pour ses essais littéraires. A l'époque où se passe l'histoire que nous racontons, l'*âme incomprise* n'était pas encore arrivée au discrédit qui est aujourd'hui son légitime partage; tous les esprits creux et vaniteux, tous les cœurs égoïstes et exigeants, ont, depuis trente ans, marché sous cette bannière, dont le ridicule a fait justice. Rien n'était plus commode en effet que de s'accorder à soi-même un brevet d'âme incomprise: cela conférait tous les droits, en dispensant de tous les devoirs; une âme incomprise ne pouvait être astreinte aux lois qui régissent l'imbécile troupeau humain; quelle que fût l'enveloppe qu'elle animait, elle la relevait soudain de toutes les obligations vulgaires; fille ou femme, jeune homme ou époux, l'être doué d'une âme incomprise dominait immédiatement toutes les âmes vulgaires qui l'entouraient; l'honneur de lui appartenir était plus que suffisant pour acquitter sa dette envers autrui, et tous se trouvaient naturellement chargés de veiller sur le bonheur, — hélas! toujours poursuivi, et jamais atteint, — de cette créature d'élite!

Je ne voudrais pas laisser peser sur Pauline la pitié dédaigneuse qui s'attache aujourd'hui à cette exploitation du dévouement d'autrui; elle n'était point conseillée par une pensée de franc égoïsme, mais seulement attirée par l'atmosphère poétique qui se dégageait encore des destinées exceptionnelles dues à des facultés exceptionnelles. Je ne nierai pas qu'elle trouvait quelque douceur dans le rôle qu'elle se donnait, et sa vanité était secrètement caressée lorsqu'elle gémissait sur l'abandon qui est le partage des âmes trop élevées; mais ce sentiment était secondaire, et, pour ne point bouleverser les lois de la perspective, nous devons le reléguer au second plan. Les véritables motifs qui engageaient une seconde fois Pauline dans la voie périlleuse déjà hantée durant sa jeunesse, furent l'ennui et le manque absolu d'une intervention saine et éclairée, réduisant les fantômes à leur juste valeur, rendant à chaque objet ses proportions véritables, rétablissant enfin l'équilibre dans cette jeune tête, en lui enseignant à accepter la réalité, quitte à en élever graduellement le niveau.

Certaine de trouver dans la sphère où elle se réfugiait l'allégement, momentané sans doute, mais bien précieux, de ses déceptions et de son ennui, Pauline s'habitua à y rester chaque jour plus longtemps; elle voua la majeure partie de sa vie à la lecture, et rechercha surtout les romans passionnés qui lui retraçaient une partie des tableaux dont elle avait espéré que son mariage avec Robert offrirait la vivante personnification; elle pleura avec toutes les Malvina, les Clara, les Ida, qui étaient à la mode dans ce temps-là; elle aima tous les Octave, tous les Arthur, tous les Ferdinand, qui dans ces livres charmants traversaient l'existence les bras croisés, graves et farouches, avec leurs longs cheveux noirs ou blonds (noirs surtout) retombant sur leur poitrine, et se mêlant à une barbe touffue et bouclée; mais il lui semblait bien pénible de quitter cette compagnie d'élite pour retomber au milieu des plus humbles occupations, et bientôt cela lui parut tout à fait insupportable. Elle renversa la distribution de son temps; ce qui avait été accordé à la distraction devint le principal, et elle ne donna plus que des moments rares et courts à l'administration de son ménage. Bien souvent sa petite servante fut forcée de puiser dans sa propre imagination le menu du dîner, car « Madame lisait, » et n'aimait pas à être importunée. Comment se résoudre en effet à quitter les charmants effets du clair de lune argentant la surface du lac vers lequel se dirigeait à pas lents l'infortunée Béatrix, si digne d'être aimée, et cependant méconnue par celui auquel elle avait secrètement donné son cœur? Et il aurait fallu abandonner ces descriptions attachantes, ces fines analyses, pour causer avec une jeune fille ignorante, et discuter avec elle l'emploi plus ou moins judicieux d'un morceau de gigot ou des restes d'un poulet? Chaque chose en son temps, se répétait Pauline, pour se dispenser de mêler intempestivement les choses de l'esprit avec les soins du ménage; la maxime est sage, mais son application prouvait une fois de plus que chacun entend les axiomes à sa façon, leur demande ce qui flatte l'inclination, et pense trouver une absolution même dans les sentences qui condamnent ceux qui les prononcent. *Chaque chose en son temps*..... Il est probable que l'on aurait été plus heureux autour de Pauline, et qu'elle-même eût été plus heureuse par conséquent si elle avait puisé dans la réunion de ces mots une leçon qui lui eût enseigné qu'il fallait s'occuper de ses devoirs avant de songer à ses plaisirs..... si innocents qu'ils fussent en apparence.

Le *ministre de l'intérieur* (c'est ainsi que Robert nommait gaiement sa femme) eut bientôt à soutenir plus d'une discussion avec le *ministre des finances*, dignité dont Robert était revêtu, en sa qualité de mari; le budget ne s'équilibrait pas toujours; les comptes étaient mal tenus; le prix de certains objets n'avait pas même été indiqué..... et d'autres, au contraire, figuraient deux fois dans le livre de dépenses; mais Robert ne recherchait pas les tracasseries domestiques, et, lorsque l'ordre était à peu près rétabli dans les comptes, il ne reprochait pas même à Pauline la négligence dont elle avait fait preuve. En cela, comme en toute autre circonstance, Robert montrait plutôt l'excellence de son caractère que celle de son jugement; il était le guide naturel de sa femme, l'ami vigilant qui devait l'avertir doucement lorsqu'elle négligeait sa tâche, et la soutenir de ses conseils, pour l'aider à l'accomplir.

Un jour cependant ce caractère si débonnaire faillit perdre toute patience. Le linge rapporté par la blanchisseuse restait étalé dans la salle à manger; Robert devait sortir, et voulait s'habiller. Après avoir inutilement fureté dans toute la maison pour trouver les clefs de l'armoire consacrée au linge, il se décida à prendre une chemise dans la salle à manger, pour ne point importuner Pauline, plongée, comme toujours, dans ses lectures. Mais, comme toujours, il manquait des boutons aux poignets de ses manches; la servante était absente; Robert se décida à prendre une aiguille, réussit, après maints efforts infructueux, à y passer un bout de fil ayant au moins deux mètres de longueur, et entreprit bravement de remplacer son bouton absent; mais la grosseur de l'aiguille, mal proportionnée à celle du bouton, causa une catastrophe: le bouton se cassa..... et Robert proféra une exclamation..... plus énergique, hélas! que grammaticale et poétique. Pauline leva les yeux avec indignation... elle était bien tristement rappelée au sentiment de la réalité! Là, dans ce volume que sa main tenait encore, il y avait un jeune homme qui s'exprimait en termes si délicats, si bien choisis..... Ici, elle apercevait son mari, tenant d'une main une chemise, tirant de l'autre une interminable aiguillée, et..... jurant contre un bouton cassé. Ah! ce n'est pas dans les romans que l'on rencontre des incidents si ridicules, si vulgaires! Les héros y sont toujours irréprochablement vêtus, et les héroïnes ne se voient pas forcées de prendre leur dé pour recoudre une manche! Telle fut cependant la cruelle extrémité à laquelle Pauline dut se prêter; elle s'acquitta de ce devoir avec la dignité d'une reine outragée, et Robert, un peu confus de son impatience, et surtout du terrible mot qui l'avait signalée, se confondit en timides excuses.

Ces petites scènes se reproduisirent assez souvent sous diverses formes, et nous les avons indiquées afin de marquer la voie dans laquelle Pauline s'engageait chaque jour davantage.

Trois ans s'étaient écoulés; nous retrouvons Pauline au jour par lequel débutent les premières lignes de cette histoire, c'est-à-dire au jour anniversaire de sa naissance. Elle était seule, et bien triste: la solitude d'une jeune fille n'a rien d'affligeant, car elle est volontaire, et peut se peupler de mille rêves d'avenir; mais la solitude d'une jeune femme entraîne toujours la pensée de l'abandon, et, lorsqu'elle n'est plus triste, elle devient périlleuse.

Bien des changements s'étaient produits durant ces trois années parmi les personnes qui ont figuré dans ce récit. M. Delley était mort, victime d'une maladie contagieuse qu'il s'était obstiné à combattre dans une ville voisine, couronnant ainsi par un dévouement généreux une vie dont chaque jour avait été marqué par une bonne action accomplie simplement. La contrée tout entière s'associa au deuil de sa famille. Il avait un frère, fermier, sinon riche, du moins aisé, qui vint immédiatement chercher Mme Delley et sa fille Louise, pour les installer chez lui. S'il ne possédait pas les connaissances étendues de celui que tous pleuraient, il avait du moins un cœur aussi élevé; sa belle-sœur n'avait que des ressources bien insuffisantes; il lui déclara que désormais sa maison était la maison de la veuve de son frère, et qu'il adoptait les trois orphelins. Les deux frères de Pauline continuèrent en effet leurs études aux frais de leur oncle; quant à Mme Delley, elle se retira avec Louise et la vieille Rine dans l'asile qui lui était si généreusement offert.

Ainsi, il ne restait plus rien de cet intérieur vers lequel Pauline reportait si souvent sa pensée; tous ces tableaux familiers et doux s'enfonçaient et s'effaçaient dans la brume du passé; cette vie si régulière était bouleversée; Pauline ne pouvait plus se dire comme autrefois, en consultant sa pendule: « Ma mère est assise près de sa fenêtre, et travaille; — Louise revient de l'école; — mon père fume sa pipe en lisant les journaux de médecine... »

La mort avait passé sur ses souvenirs, et avait troublé le cours de cette communauté de pensées que Pauline s'était efforcée de maintenir intacte, en dépit du temps et de l'éloignement; il lui semblait qu'elle aussi venait de perdre un abri tutélaire, la possession d'une demeure où elle habitait, du moins en imagination, et dont elle parcourait chaque jour tous les détours: la maison paternelle n'existait plus..... le nid était vide..... et Pauline avait négligé d'élever solidement sa demeure définitive.

Une langueur particulière pesait sur elle ce jour-là; sa mémoire lui rappelait les joies, le bruit, les tendres vœux qui l'entouraient autrefois à pareil jour; maintenant elle était seule. Robert, sans nul doute, eût sacrifié le souper auquel il était convié, si elle lui avait demandé de rester près d'elle; mais Pauline, trouvant qu'il aurait dû se souvenir de sa fête, avait jugé que sa dignité ne lui permettait pas de rappeler l'anniversaire, que son mari oubliait.

Elle éprouvait d'ailleurs un amer plaisir à se trouver délaissée, et avec cet emportement de la jeunesse, qui cherche à épuiser la douleur comme le plaisir, elle accumulait en elle toutes les images qui devaient lui rendre le présent plus pénible encore. Elle voyait les présents de ses frères et de ses sœurs; en fermant les yeux, elle sentait sur son front le baiser maternel, elle entendait la voix brusque et tendre de son père, et se demandait sans cesse: « Pourquoi mon intérieur est-il si différent de celui-là? »

Depuis longtemps déjà elle avait pressenti la triste raison de cette dissemblance; mais elle hésitait à se la formuler. Aujourd'hui, cependant, il demeurait impossible de se dérober à son évidence: Pauline n'avait point d'enfants; la maison n'était pas égayée, tourmentée, animée par la présence, les cris, les rires et les jeux de ces tyrans bien-aimés, qui accaparent tous les soins, toute la tendresse de ceux qui les entourent, mais qui leur donnent en échange le bonheur d'aimer et de se dévouer. Sans les enfants, l'ordre est froid et triste, le désordre est dépourvu de grâce; par le fait seul de leur présence ils transforment tout ce qui les entoure, ils embellissent tout ce qui se groupe autour d'eux; les soins qu'ils exigent communiquent l'activité, enseignent la prévoyance, imposent l'exercice des vertus, car ils purifient, ils élèvent l'atmosphère dans laquelle ils se meuvent; ils font naître le sourire sur le visage le plus indifférent ou le plus mélancolique, et, en s'attribuant toutes choses, ces égoïstes-nés offrent l'emploi de tous les sentiments restés inutiles; chacun recommence la vie en eux, et parcourt sur leurs pas les sentiers riants depuis longtemps délaissés. Sans les enfants, la jeunesse est en péril, l'âge mûr sans emploi, la vieillesse sans grâce et sans utilité.

Pauline sentait tout cela, et plus encore; elle se blessait volontairement en évoquant les images de tout ce qui aurait pu être, de tout ce qui n'était pas. Si elle avait eu des enfants, ce logis ne serait pas si triste; ce silence qui pesait sur elle comme une enveloppe de plomb ne l'accablerait pas d'une insupportable langueur; son mari lui-même, attiré, retenu par cette compagnie, que l'on préfère à tout, lorsqu'on la possède, n'aurait pas repris peu à peu les habitudes de sa vie de garçon; il serait resté près d'elle..... sans y être forcé; il aurait pris des goûts casaniers..... s'ils avaient eu des enfants.

« Mais, à quoi bon gémir? » se dit Pauline en essuyant les larmes qui coulaient à son insu; « après tout, il n'est pas certain que tout cela se fût passé comme je le crois;

Google

Robert eût préféré peut-être, même aux joies de la famille, les plaisirs qu'il trouve au dehors de sa maison : les banquets, les jeux de cartes ou de billard. » Tout en formulant ce doute acerbe, Pauline sentait qu'une voix intérieure protestait contre cette supposition, en lui rappelant le caractère affectueux de son mari, et certaines qualités incontestables prouvant qu'il avait un cœur dévoué, et qu'il eût tendrement aimé sa famille.

Ses pensées se reportaient toujours sur le passé ; elle revoyait la maison paternelle ; ce jour anniversaire de sa naissance, où sa promenade en voiture avait décidé de sa vie, puis le bal, durant lequel elle avait tant souffert de l'indifférence apparente de Robert.... puis sa longue attente ; et, au moment où elle n'espérait plus rien, où elle avait accepté une destinée d'isolement, la demande de Robert venant justifier sa patiente affection.

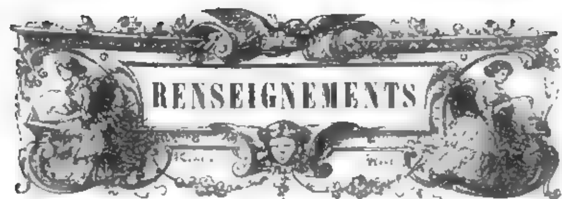
Sans qu'elle se l'avouât à elle-même, le souvenir de ce dernier incident éveillait toujours en elle une secrète inquiétude. Robert ne lui avait jamais expliqué la raison de cette indifférence si bien jouée qu'elle semblait en contradiction absolue avec la demande en mariage qui lui avait succédé ; elle avait dû chercher et trouver les motifs plausibles de cette conduite ; elle les avait expliqués à ses parents, à ses amis, mais ils ne lui suffisaient pas ; elle aurait désiré que Robert confirmât leur vraisemblance, et il ne l'avait jamais fait ; elle n'avait pas encore osé aborder ce sujet qui l'effrayait instinctivement, et vers lequel elle se sentait pourtant attirée, car elle aurait bien voulu connaître les motifs de la froideur témoignée par Robert lorsqu'il habitait F***, et qu'il lui eût été si facile de rencontrer plus souvent celle qui devait devenir sa femme.

Mais Robert fuyait obstinément ces conversations intimes, *sentimentales* selon lui, et parfaitement inutiles entre époux. Elle n'avait pas voulu le contrarier autrefois en lui demandant l'histoire de son cœur pendant le temps où il lui marquait une indifférence démentie par cette demande en mariage qui prouvait après tout, d'une façon irrécusable, qu'elle ne s'était pas trompée lorsqu'elle avait espéré qu'elle était aimée. Si elle n'avait pas réussi à obtenir ces éclaircissements dès les premiers temps de leur mariage, il devenait bien plus difficile de les provoquer aujourd'hui, sans querelle, sans qu'il y eût de sa faute, du moins à ce qu'elle supposait ; ils vivaient un peu séparés par le cœur, et leur situation présente n'offrait guère d'occasion favorable pour les confidences intimes et affectueuses ; ils ne suivaient pas des sentiers opposés, ils marchaient l'un près de l'autre, mais non ensemble, et suivaient deux voies latérales, se dirigeant vers le même but, tout en demeurant distinctes et divisées.

Ce n'était vraiment pas sa faute si les choses s'étaient arrangées de cette façon ; c'est du moins ce que Pauline se répétait à elle-même lorsqu'elle évoquait en elle la vision du mariage, tel qu'elle l'avait rêvé, en le comparant à la réalité, telle qu'elle s'était produite. Elle n'aurait pas mieux demandé que de vivre avec son mari dans une union de cœur et d'esprit toujours plus complète ; elle ne pouvait s'expliquer à elle-même pourquoi il n'en était pas ainsi ; mais il fallait bien se rendre à l'évidence, et constater le résultat, lors même que les causes lui échappaient ; elles étaient en effet, ténues, insaisissables, et il eût fallu avoir une expérience exercée pour prévoir, dès l'origine de cet imperceptible désaccord, le but fatal auquel il devait aboutir ; mais elle éprouvait souvent une certaine angoisse lorsqu'elle se posait involontairement cette question : « As-tu fait tout ce qui dépendait de toi pour qu'il en fût autrement ? »

EMMELINE RAYMOND.

(*La suite au prochain numéro.*)



N° 28,797, *Finistère.* On a reçu des gravures représentant des toilettes de communiantes. — *N°* 33,565, *Côte-d'Or.* On trouvera des patrons de manteau dans le n° 16, et sur la planche suivante. — *N°* 8,722, *C. L. C.* Ce patron ne sera pas publié. On peut porter les corsages blancs *sous* une veste ; j'ai conseillé de les éviter avec une ceinture quelconque lorsqu'on n'est plus très-jeune, parce que cette combinaison est trop *pensionnaire*, mais je n'ai jamais songé à les proscrire lorsqu'ils accompagnent une veste. — *N°* 32,022, *Eure.* Rien ne s'oppose à ce que l'on porte une pointe en taffetas noir garnie de dentelle ; on surmonte celle-ci d'une passementerie légère. On recevra dessins et patrons de manteaux. S'adresser à M. Simart, rue Rambuteau, 64, pour le dessin en question. — *N°* 39,393, *Charente-Inférieure.* Nous avons déjà publié un grand nombre de vestes, d'autres objets réclament leur tour. La doublure d'un corsage montant, en barége ou toute autre étoffe claire, doit être décolletée de façon à dégager un peu les épaules. Châle de grenadine noire pour deuil, plutôt que paletot en grenadine doublé de soie. Quant aux garnitures de robes, voir nos dessins et descriptions. — *N°* 7,950, *Passy.* Je préfère toujours le châle, d'abord parce qu'il est plus gracieux, puis aussi parce que la mode en est plus durable. Certains objets, quoique fort répandus, ne sont jamais *communs.* Quoi de plus répandu et cependant de moins *commun* que le cachemire de l'Inde ? Je recommande comme *confection* la pelisse Marie-Antoinette ; mais on ne l'aura pas avant le mois de mai. Le manteau brun peut être porté. — *N°* 26,655, *Toulouse.* S'adresser à M. Simart, rue Rambuteau, 64, pour faire dessiner les armoiries. Rien ne s'oppose à ce que l'on porte un tablier chez soi. — *N°* 2,144, *Paris.* Le patron des corsages montants et plats est toujours semblable à lui-même, et nous l'avons déjà publié dans le courant des années précédentes. Du reste nous tiendrons compte des vœux *raisonnables* formulés dans cette lettre. J'ignore si le paletot Louis XIII paraîtra ; en tous cas on peut le demander à Mlle Florin, rue du Faubourg-Saint-Jacques, 35. — *N°* 242, *Paris.* Ces explications très-compliquées ne peuvent paraître à la colonne des renseignements. Voir les *fleurs en laine* publiées dans le courant de l'année dernière. — *N°* 13,488, *Côte-d'Or.* Quatre volants étroits, découpés, froncés, en taffetas répétant les deux tons gris de la robe, disposés alternativement. Pour la 2me question, voir les articles *Modes.* — *N°* 39, *Orne.* Mantelet ou pelisse de taffetas noir avec ornements en passementerie. — *N°* 37,167, *Alméria. Espagne.* Veste canotière (publiée dans les *Patrons illustrés*) en taffetas noir. Oui, pour les jupons. On recevra plusieurs modèles pour garnitures de jupons dans le n° 17. La jeune étrangère écrit fort bien le français. — *Bruxelles, comtesse d'H.* A raison de se méfier des réclames trop pompeuses. S'adresser pour l'objet en question à Mme Houzé, rue de Provence, n° 7 ; il coûtera 30 francs. — *N°* 18,945, *Eure.* Garnir les rideaux avec une grosse guipure blanche, les doubler en taffetas ou percaline bleue. Nous publierons un *amour* de petit berceau dans un mois, dès que les *confections* nouvelles nous laisseront un peu de place. — *N°* 39,611. Tout dépend du degré d'intimité lorsqu'il est question de visites de condoléances. Ce sujet sera traité prochainement, je ne puis lui donner ici la place qu'il exige. Châle en grenadine noire pour les toilettes de deuil en été. Point de chapeaux ronds quand on est en deuil. On suspend un manchon au cou des petits enfants d'un à deux ans. — *M. E., Quettreville.* Autant de demandes, autant d'impossibilités. On aurait dû prévoir que la planche de patrons devait être en voie d'exécution *trois* jours avant d'être publiée, et qu'on ne pouvait par conséquent y rien changer. On ne peut répondre dans le numéro *prochain*, ainsi qu'on me le demande sans cesse malgré mes explications réitérées à ce sujet. Enfin, pour écarter de *votre* numéro tout ce qui ne tient pas à la tapisserie, au tricot, au crochet, il faudrait imprimer ce numéro à part et tout seul : cela nous coûterait 10,000 francs par an. On nous excusera de ne pouvoir accorder cette demande. — *N°* 41,633, *Puy-de-Dôme.* Impossible pour la première demande, peut-être pour la seconde. Les devants de la camisole en percale. — *W. de F., Tours.* Merci mille fois ! Toujours de même. — *P. T., Côte-d'Or.* Des dessins de points de dentelle ont été publiés dans le courant de l'année 1862, mais nous y reviendrons. Pris note de l'autre demande. Bien sincèrement merci pour cette lettre. — *N°* 8,282, *Passy.* La pelisse Marie-Antoinette paraîtra dans le mois de mai. Si on veut la faire faire, on peut s'adresser de suite à Mlle Florin, rue du Faubourg-Saint-Jacques, 35 ; elle fait des *confections.* — *N°* 33,565, *Côte-d'Or.* Le n° 16 contiendra la planche de manteaux, à laquelle on ne peut rien changer. — *N°* 4,071. Les nourrices portent le costume de leur pays ou bien le costume qui se concilie le mieux avec leurs fonctions. Jusqu'ici la mode ne s'en est pas mêlée. — *N°* 59. Robe en poult de soie mauve. Mantelet de dentelle, ou le talma de grenadine (qui serait un peu *négligé* pour cette circonstance). Il n'y a pas de magasin spécial pour les garnitures de robes. On peut garnir la robe avec un volant de dentelle noire. S'adresser au Petit-Saint-Thomas, rue du Bac, pour les échantillons de soieries. — *N°* 32,076, *Haut-Rhin.* On peigne en arrière les cheveux des *fillettes* de six à dix ans comme si l'on voulait les coiffer à la chinoise ; on noue l'extrémité des cheveux avec le milieu d'un ruban plus ou moins étroit, on roule les cheveux en dessous autour du ruban, on noue celui-ci de côté, et l'on recouvre la chevelure avec une résille. Oui, pour le fichu de dentelle noire. Le prochain article *Civilité* répondra. — *N°* 32,429, *Somme.* L'été oui, l'hiver non. D'abord le chapeau rond est moins chaud, puis, n'étant pas universellement adopté en cette saison, il semble destiné à attirer l'attention. — *N°* 3,861, *Haute-Vienne.* Popeline de laine à très-petits carreaux blancs et noirs. A reçu et recevra des modèles pour robes d'enfants d'un an. On répond par écrit pour accepter une invitation à dîner, mais non pour une invitation à un bal. — *Marie T.* Peut-être pour le bonnet *non grec.* Peut-être aussi à l'article *Civilité*, et merci pour cette bonne lettre. — *N°* 4,238, *Paris.* Dans toute salle à manger bien meublée, la table reste au milieu de la pièce. Rideaux en reps de laine uni ou bien à dessins brochés en soie. Sur la table tapis pareil aux rideaux dans le cas où ceux-ci sont à dessins, tapis plus ou moins bariolé si les rideaux sont unis, point de tapis si la table est très-belle. — *N°* 12,037, *Ardennes.* [illegible] nos compositions ne nous laissent guère le temps d'examiner, au point de vue littéraire, les envois de poésies, d'autant plus que nous n'en insérons aucune en dehors des charades, logogriphes, etc. Mille excuses donc sur l'impossibilité que je subis.

AVIS.

Nous publierons, avec le n° 16, une planche de patrons en grand format, contenant les objets suivants :

Veste et ceinturon-écharpe pour petit garçon de quatre à six ans. — Robe princesse pour petite fille de six à sept ans. — Corsage tyrolien. — Robe en piqué pour enfant d'un an et demi à deux ans. — Col *matelot* avec manche assortie. — Col droit par derrière, avec manche assortie. — Manteau Prophète. — Manteau Stuart. — Manteau danois. — Manteau Victoria.

Explication du Logogriphe.

Le mot du logogriphe inséré dans notre dernier numéro est : *Espérance*, dans lequel on trouve : *ancre, carpe, Cérès, pré, case, Perse, as, pensée, âne, are, crêpe, cape, an, arène, carène, espace, parc, sac, serpe, pas, cran, cas, anse, préséance, séance, cep, ré, panse, cène, César, scène, cap, écran, repas, race, arc.*

INSCRIPTION TROUVÉE... EN FRANCE.

Le succès obtenu par l'inscription trouvée dans l'Inde, et publiée dans le numéro 40 de la *Mode illustrée* (année 1863), nous faisait un devoir d'en donner une seconde à nos lectrices.

Celle-ci, ainsi que son titre l'indique, n'a pas été recueillie aussi loin que la précédente ; la France l'a vue naître, nous pouvons le certifier sans crainte de commettre la moindre erreur ; d'ailleurs, en l'étudiant un peu, nos lectrices en auront bien vite la preuve.

Nous pourrions, il est vrai, citer l'époque et l'endroit où nous l'avons trouvée ; entreprendre une description plus ou moins attrayante d'un paysage ou d'une ruine quelconque ; mais, comme ces détails ne pourraient tout au plus qu'ennuyer, nous nous abstiendrons de les donner.

Ce qui marque surtout d'un caractère particulier cette inscription, c'est que tous les mots qui la composent sont essentiellement français, et que chaque ligne prend la même terminaison.

Nous pouvons le dire sans trop nous flatter : ce qu'avait prédit le devin gaulois qui lui a donné le jour est devenu une grande vérité.

La plupart des abonnées de la *Mode illustrée*, exercées à trouver facilement les mots de nos énigmes, charades, etc., la devineront sans peine.

Puisse-t-elle leur plaire et avoir le même succès que la précédente ! A. M.

PRÉ . DIX . SION . POU . R . L . DIS . NEUVE .
I . AIME . SCIE . ET . K . L.

VERSET . ANS . LA .
UN . G . R . AN . JOUR . NA ! . L . APPAT . RAIE . T . RAT .
SUC . CÉRAT . PIE . DE . LA . TAN . D . RAT .
SON . PRIS . MINE . I . ME . EH ! . TONNE . RAT .
ON . L . HACHETTE . RAT .
LIT . RAT .
LOUP . RAT .
DAIS . C . ON . LEVER . RAT .
A . VAIT . QUE : JOUETS . ONT . L'HEURE . SEVE . RAT .
PÈRE . SONDE . NŒUD . CENT . PAS . CE . RAT .
AULX . DAM ! . TOUX . JOUR . ÎLE . PLAIE . RAT .
SON . STYLET . CHARME . RAT .
LA . GRAVE . HURE . L . OR . NŒUD . RAT .
G . RANG . PAS . TRONC . I . LUSTRE . HAIE . SUR . TOUT . ÎLE . D . AUNE . RAT .
ILE . GUIDE . RAT .
CONSEIL . RAT .
AME . USE . RAT .
ATOUT . G . RANG . R . I . HEIN . ÎLE . F . RAT .
OC ! . UN . NŒUD . LIT . MITE . RAT .
EAU . QU'UN . N . LÉGAT . L . RAT.
AN . FAIM . *LA* .
MAUDIT . LUSTRER . AILE . NON . KILO . RAT.
SEUL . A .
FI ! . NID . LA .

SAMRALABRA.

Pour copie conforme :
ADRIEN MOISY.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.
Cette année la mortalité a été grande dans l'Asie.

Digitized by Google

N° 16 (avec patrons). CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 17 avril 1864.

LA MODE ILLUSTRÉE

Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 13 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

Sommaire. — Explication de la planche de patrons : Toilettes d'enfants : Robe pour petite fille de dix ans. — Costume pour petit garçon de quatre à six ans. — Robe princesse pour petite fille de six à sept ans. — Col matelot. — Sous-manches accompagnant le col matelot. — Col droit (ou col Colin) avec bords festonnés. — Sous-manche accompagnant le col Colin. — Robe de



TOILETTES D'ENFANTS.

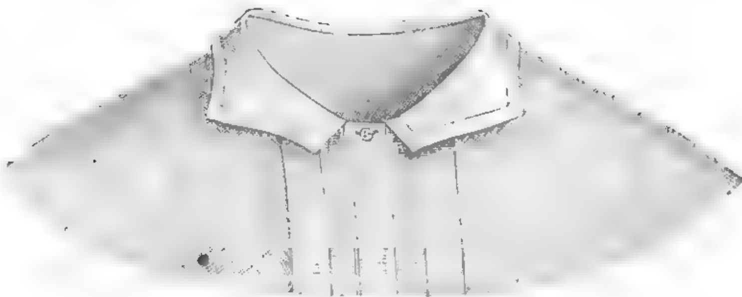
Digitized by Google

piqué pour enfant d'un an et demi à deux ans. — Bournous Victoria. — Manteau Stuart. — Manteau danois. — Manteau Prophète. — Corsage tyrolien. — Description de toilettes. — Modes. — La Civilité, non puérile, mais honnête. — NOUVELLE : Les Rêves dangereux.

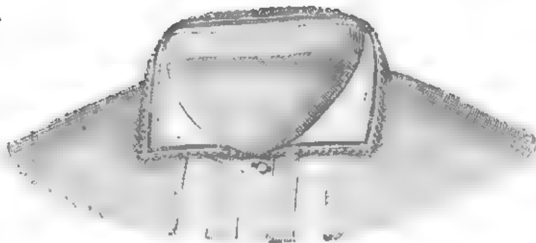
EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.
TOILETTES D'ENFANTS.

Robe pour petite fille de dix ans.

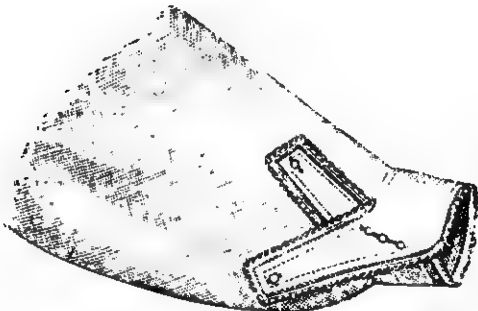
La robe est faite en poil de chèvre bleu vif; la jupe est garnie avec un volant tuyauté, ayant 10 à 12 centimètres de largeur, surmonté d'un étroit ruban en velours noir, bordé de chaque côté avec une dentelle étroite en laine noire, posée à plat; des carrés de taffetas noir, encadrés de dentelle de laine, sont disposés en *ondulations* autour de la jupe, et remontent sur le lé de devant en forme de tablier, et figurent des bretelles sur le corsage plat, demi-décolleté; manches courtes; chemisette en nansouk à demi montante, avec manches longues en nansouk.



COL MATELOT.



COL DROIT PAR DERRIÈRE.



MANCHE ASSORTIE AU COL DROIT PAR DERRIÈRE.



ROBE DE PIQUÉ POUR ENFANT D'UN AN A DIX-HUIT MOIS.



MANCHE ASSORTIE AU COL MATELOT.

Costume pour petit garçon
DE QUATRE A SIX ANS.

Les figures 19 à 23 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

Ce costume se compose de pantalons courts, d'une petite jupe, d'une veste ouverte carrément sur une chemisette de nansouk blanc; toutes les diverses parties du costume sont exécutées en alpaga gris; la ceinture-écharpe est faite en cachemire rouge.

Nous publions le patron de cette veste et celui de l'un des pans de la ceinture. Tous les morceaux composant la veste sont coupés en alpaga et en étoffe de doublure; pour chaque manche on coupe deux morceaux sur la figure 22; on creuse le côté de dessous sur la ligne fine tracée sur la figure 22. Pour exécuter la veste, on assemble toutes les lettres semblables; dessus et doublure sont réunis et bordés avec un étroit ruban de velours ou de taffetas noir, posé *à cheval*. Les brandebourgs sont faits chacun avec du ruban de velours noir ayant 1 centimètre de largeur ou bien avec un cordon quelconque en passementerie noire; on la fixe sur le côté de droite, sous chaque bouton; on pose, sur le côté opposé, des brandebourgs, des boutons correspondants, et de plus, sous chacun de ces derniers boutons, un crochet d'agrafe; pour chaque crochet on prépare un œillet dans le côté gauche; on place aussi sur le dos des boutons et des brandebourgs indiqués sur la figure 21. La manche a des ornements pareils; en la plaçant dans l'entournure, le *t* doit se rencontrer avec le *t* du devant, et l'on fait un pli sur le côté de dessous de la manche en plaçant les deux croix sur le point qui les sépare.

La ceinture-écharpe, que l'on fait plus ou moins large et longue à volonté, est préparée d'après la figure 23, et bordée avec un étroit ruban de velours noir.

Robe princesse pour petite fille
DE SIX A SEPT ANS.

Les figures 6 à 12 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Notre modèle est fait en popeline gros bleu; le bas de la jupe est garni avec un volant de taffetas gros bleu ayant 8 centimètres de hauteur, très-légèrement froncé, et surmonté d'un ruban en velours noir ayant 1 centimètre de largeur; les bandes qui encadrent le devant de la jupe et remontent sur le corsage en forme de bretelles sont également en taffetas gros bleu, avec ornements de velours noir. La robe se ferme sur le côté gauche, sous la bretelle. On porte avec cette robe une chemisette montante, ou demi-décolletée. Ce costume peut être exécuté en piqué blanc ou de couleur, en cachemire, alpaga, poil de chèvre, linos, et en toute étoffe de soie.

Le patron représente la moitié de la robe; on le coupe en étoffe et en doublure, la robe étant entièrement doublée; disons cependant qu'on ne double pas le piqué.

On coud ensemble les figures 6 et 7 depuis L jusqu'à M, les figures 7 et 8 depuis N jusqu'à l'O pour le côté droit, depuis l'étoile seulement jusqu'à l'O pour le côté gauche; ensuite on coud ensemble les figures 8 et 9 depuis P jusqu'à Q, — les figures 9 et 10 depuis R jusqu'à S sur le corsage, depuis le point jusqu'au T sur la jupe, laquelle est disposée en trois plis que l'on forme en plaçant l'étoile de la figure 9 sur la croix 7, les croix 7 et 8 sur le point des deux figures, de telle sorte que les trois plis soient réunis sur la couture marquée par un point. On fixe solidement les plis sur la doublure, on recouvre leur réunion à l'endroit avec un bouton. Sur l'épaule droite on coud ensemble la figure 10 depuis U jusqu'à V avec les figures 7 et 8, et l'on prend en même temps la berthe coupée sur la figure 11, de façon à la réunir à la bretelle depuis V jusqu'à la croix. Sur l'épaule gauche le dos est réuni seulement avec le bout étroit de la figure 8, et l'on garnit ce bout avec une sorte de patte de même étoffe que la robe, sur laquelle on fait des œillets correspondant aux crochets d'agrafe cousus sous la bretelle. Les ornements de velours placés sur les bretelles sont indiqués sur les figures 7 et 11; les espèces de feuilles dont ces ornements se composent prennent une direction opposée à partir du milieu de la berthe. A 2 centimètres 1/2 de distance du bord supérieur du corsage, les bretelles sont maintenues par un ruban de velours noir. On trouvera sur la figure 6 la forme de l'une des petites poches tracée à la place qu'elle doit occuper. La manche bouffante, coupée sur la figure 12, est pliée de chaque côté; on fait ces plis en posant les croix deux par deux, l'une à droite, l'autre à gauche, sur le point le plus proche. On coud la manche ensemble depuis X jusqu'à Y, et l'on fait deux plis dans cette couture pour que la manche soit bouffante; sur son bord inférieur on pose une bande de velours noir; en cousant la manche dans l'entournure, l'X doit se trouver avec l'X de la figure 8.

Il est superflu d'ajouter que l'on porte aussi cette robe avec une chemisette montante, à manches longues.

Col matelot.

La figure 32 (*verso*) appartient à ce patron.

On fait ce col en toile fine doublée de percale fine ou de nansouk; on le coupe d'un seul morceau en posant l'étoffe double en droit fil sur la ligne indiquant le milieu de la figure 32. On assemble les con-





BOURNOUS VICTORIA.

Digitized by Google

tours du dessin et de la doublure, on *retourne* le col comme une poche, on le *pique* à points arrière à un demi centimètre de distance du bord. La chemisette intérieure, dont nous avons publié le patron dans le nº 8 de la présente année, a 4 plis de 2 centimètres de largeur; celui du milieu (côté de droite) couvre le premier pli du côté de gauche, sur lequel on pose un ou deux boutons. Les boutonnières sont faites sur le pli du milieu, qui de plus est *piqué*.



patron. On taille la sous-manche d'un seul morceau, d'après la figure 36, en posant l'étoffe double en droit fil sur la ligne indiquant le milieu, puis on réunit les deux côtés en faisant une couture en ourlet depuis V jusqu'à W, depuis X jusqu'à Y. Après avoir fait sur le côté de



On plisse le bord supérieur de la robe en plaçant la croix 9 sur le point 9, la croix 10 sur le point 10, et ainsi de suite. Sur le côté droit de la fente, on ne pose pas, comme sur le côté gauche de cette fente, la croix 21 sur le point 21; l'excédant de l'étoffe (depuis ladite croix) est replié en dessous, afin que la fente soit cachée sous ce pli profond lorsqu'on ferme la robe. Les deux plis qui se trouvent sous chaque brassont fixés

MANTEAU STUART.

Sous-manche accompagnant

LE COL MATELOT.

Les figures 33 et 34 (*verso*) appartiennent à ce patron.

La manchette est coupée *double* (comme le col) sur la figure 34, *piquée* à 1 centimètre de distance du bord, garnie de boutons et de boutonnières. La sous-manche en mousseline ou nansouk (fig. 33) est cousue ensemble, depuis R jusqu'à S et depuis T jusqu'à U; cette couture est faite en ourlet. Le bord inférieur est froncé, puis placé entre le dessus et la doublure de la manchette, R avec R, T avec T.

Col droit (ou col Colin)

AVEC BORDS FESTONNÉS.

La figure 35 (*verso*) appartient à ce patron.

Ce col est encadré par une bande à *jours* auquel se rattache un feston également à jours. A cette bande on peut substituer une dentelle étroite de Valenciennes. Le col est coupé en toile fine et doublé en nansouk; on le taille d'un seul morceau sur la figure 35, en posant la toile *double* en droit fil sur la ligne indiquant le milieu de la figure 35. On coud ensemble dessus et doublure; on retourne le col, on le pique à 1/2 centimètre de distance du bord, en prenant en même temps la bande à *jours* terminée par un feston dont on trouvera le dessin sur la figure 37 (manchette).

Sous-manche

ACCOMPAGNANT LE COL COLIN.

Les figures 36 et 37 (*verso*) appartiennent à ce patron.

On coupe la manchette (fig. 37) en toile fine et nansouk pour doublure; on la *pique* tout autour, on la garnit comme le col, on y pose les boutons et l'on fait les boutonnières indiquées sur le

dessus la fente indiquée dans la figure 36, on ourle cette fente et l'on réunit la manchette à la sous-manche en assemblant les points de la manchette et de la sous-manche, et faisant une couture sur la ligne ponctuée. Depuis l'extrémité de cette ligne, on fronce la sous-manche, on la coud avec la manchette, V avec V, X avec X. La croix de la manchette doit se trouver avec la croix de la sous-manche. Les pans de la manchette sont croisés, et fixés par les boutons cousus sur la sous-manche.

Robe de piqué pour enfant

D'UN AN ET DEMI A DEUX ANS.

Les figures 13 à 18 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Notre modèle est orné de bandes de nansouk brodées, et de broderie en soutache de laine noire, brune ou rouge; en allongeant suffisamment la jupe, cette robe pourrait aussi servir pour les enfants qui ne marchent pas encore.

La figure 13 représente la moitié de la largeur de la robe; sa longueur doit être continuée dans la direction indiquée par les pointes des petites flèches; notre modèle a 50 centimètres de longueur; il n'y a point de couture devant ni derrière, mais seulement sous chaque bras; on coupe une fente par derrière. Sur le bord inférieur, se trouve un ourlet ayant 6 centimètres 1/2 de largeur, surmonté d'un entre-deux brodé, encadré de soutache; un entre-deux semblable (dont le dessin est indiqué sur la figure 13) est placé dans le voisinage de l'entournure.

encore deux fois à 4 centimètres de distance de l'entournure, à intervalle égal. Les deux parties de la pièce et l'épaulette sont faites d'après les figures 14 à 16, en entre-deux brodés que l'on borde (voir le patron) avec une bande de piqué; on coud la pièce sur les plis de la robe, en employant un passe-poil, *a* avec *a* jusqu'au *b*, par devant, *c* avec *c* jusqu'au *d*, sur le côté gauche, *e* avec *e* jusque derrière, sur le côté droit. On *pique* l'épaulette (fig. 16) sur la pièce, depuis *e* jusqu'à *f*, — depuis *g* jusqu'à *h*, puis on pose autour de l'encolure une bande plate en nansouk brodé, ayant 2 centimètres de largeur; on exécute partout la broderie en soutache; on place sur la pièce, par derrière, des boutons, et l'on y fait des boutonnières.

On fait la petite manche (en entre-deux et piqué) d'après la figure 17; on exécute de chaque côté deux plis, dirigés vers le bord supérieur, en plaçant chaque croix sur le point le plus proche, puis on joint la manche au petit entre-deux (fig. 18) en réunissant les lettres pareilles; sur le bord inférieur de la manche, on pose une bande brodée, plate, ayant 2 centimètres de largeur; on exécute la broderie en soutache, on place la manche dans l'entournure, avec un passe-poil, ou de façon que l'étoile de la figure 18 se trouve sur l'étoile de la pièce de devant.

Bournous Victoria.

Les figures 1 et 2 (*recto*) appartiennent à ce patron.

On fera ce bournous en étoffe de laine, ou bien en taffetas noir; on emploiera, pour exécuter ce manteau, 4 mètres 36 centimètres d'étoffe ayant 1 mètre 34 centimètres de largeur, ou bien 9 mètres de taffetas en largeur ordinaire; les morceaux enlevés sur le bord supérieur peuvent être utilisés pour





MANTEAU DANOIS.

Digitized by Google

manteaux d'enfants. — La garniture se compose d'un ruban ayant 4 centimètres de largeur, de même nuance que le manteau, froncé sur le bord supérieur, de façon à former une tête ; sur l'autre côté du ruban on pose une frange ayant 3 centimètres de largeur ; on emploiera pour le manteau 9 mètres 25 centimètres de ruban, et la même quantité de frange ; la garniture est complétée par des bouclettes de ruban de velours noir à filets blancs, ayant 4 centimètres de largeur, et placées à 5 centimètres de distance les unes des autres. La pèlerine est ornée, au milieu par derrière, avec une large rosette de ruban, bordé avec du ruban étroit de velours noir à filets blancs ; les trois pans de la rosette sont terminés par de la frange : ils ont chacun 32 centimètres de longueur.

La figure 1 est repliée deux fois sur elle-même; on l'allongera de 36 centimètres sur son bord inférieur; on coupe sur cette figure 1, ainsi disposée, deux parties égales, en plaçant l'étoffe en biais sur le milieu du dos; on assemble les deux parties dans leur longueur par une couture ourlée ; on fait à l'encolure la pince marquée depuis A jusqu'à B. La figure 2 (pèlerine) est aussi repliée ; on coupe, d'après cette figure, deux morceaux égaux en biais, on les coud ensemble ; on fait la pince depuis C jusqu'au D ; on fait les plis de la pèlerine en posant la croix 1 sur le point 1, et ainsi de suite ; on coud ces plis sur les lignes ponctuées marquées sur le patron, puis on assemble à l'encolure pèlerine et manteau depuis E jusqu'à F, en plaçant une étroite bande d'étoffe et un passe-poil.

CORSAGE TYROLIEN.

Manteau Stuart.

Les figures 3 à 5 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ce manteau ayant la forme de pelisse, qui semble devoir être généralement adoptée, est orné d'un ruban blanc, ayant 13 centimètres de largeur, entièrement recouvert d'un entre-deux en guipure noire, un peu plus large que le ruban, ou de plusieurs entre-deux étroits cousues ensemble, de façon à recouvrir ce ruban, en le dépassant un peu de chaque côté. On emploiera, pour faire ce manteau, 4 mètres 60 centimètres de *gros-grain* noir, ayant 60 centimètres de largeur, 3 mètres 60 centimètres de ruban blanc, la même quantité d'entre-deux de guipure.

Les figures 3 et 4 ont dû être repliées sur elles-mêmes; on coupera d'abord ces côtés repliés isolément, puis on les ajoutera au reste du patron, ainsi que cela a déjà été expliqué plusieurs fois. Nous publions de plus ces figures réduites au seizième; elles serviront de guide et de commentaires pour nos explications. Sur la figure 3 on coupe deux morceaux égaux (devants du manteau), mais plus longs de 24 centimètres que le patron. D'après la figure 4, on coupera les deux morceaux formant le dos; ceux-ci sont taillés en biais; si l'étoffe n'avait pas une largeur suffisante, la couture du morceau ajouté devrait être cachée dans l'un des plis du dos. Le bord supérieur du dos est plissé, et, pour former ces plis, on pose la croix 5 sur le point 5, la croix 6 sur le point 6; on coud ces plis dans le sens de leur longueur, puis on joint le dos à la figure 5 (pièce d'épaule coupée d'un seul morceau), en faisant une couture à points arrière. Après avoir cousu les pinces des devants, indiquées dans la figure 3, on assemble dos et devants par des coutures ourlées, en réunissant les lettres pareilles; on borde l'encolure avec un passe-poil à l'extérieur, avec une bande d'étoffe à l'intérieur, puis on pose la garniture de ruban et de guipure reproduite par le dessin et précédemment expliquée.

Manteau danois.

Les figures 24 à 27 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce manteau-collet est particulièrement gracieux, ses larges plis se drapent harmonieusement, et sa forme se prête à être exécutée en taffetas comme en drap léger, ou cachemire, ou poil de chèvre pareil à la robe.

La garniture se compose de galons noirs côtelés ayant 2 centimètres de largeur, posés *entre* les plis et *sur* les plis. Les galons sont disposés, *entre* les plis, en trois rangs perpendiculaires, s'écartant vers le bord inférieur, et croisés par des galons posés horizontalement.

Pour faire ce manteau on emploiera 9 mètres 40 centimètres de poult de soie ou taffetas noir ayant 59 centimètres de largeur, 32 mètres 50 centimètres de galon, 8 mètres de frange de cordonnet ayant 5 centimètres de hauteur, 26 glands plats, et le même nombre de boutons en passementerie. Si l'on fait ce manteau en drap ou cachemire, on emploiera 5 mètres 30 centimètres d'étoffe, ayant 1 mètre 30 centimètres de largeur.

Tous les morceaux composant le manteau doivent être prolongés de 20 centimètres sur leur bord inférieur. L'assemblage des sept parties du manteau a lieu de la façon suivante : on coud ensemble les figures 24 et 27 depuis A jusqu'à B, les figures 25 et 26 depuis C jusqu'à D, les figures 26 et 27 depuis E jusqu'à F. Toutes les coutures, à l'exception de celle de C jusqu'à D, sont couvertes à l'envers avec une étroite bande d'étoffe coupée en biais; les devants et le bord inférieur du manteau sont doublés avec une bande en biais ayant 4 centimètres 1/2 de largeur. Avant de former les plis qui partent de l'encolure, on doit poser les galons. Nous indiquerons cependant d'abord l'exécution des plis, afin de rendre plus compréhensible la position des galons. Sur chaque devant on





MANTEAU PROPHÈTE.

Digitized by Google

fait deux plis se rejoignant, et pour cela on pose les deux croix 1 sur le point 1, les deux croix 2 sur le point 2, croix 3 sur le point 3; les bords des plis des deux croix 1 doivent être fixés, fort près de ces plis; on coud plus tard le galon qui fixe le pli et dont l'extrémité est repliée de façon à former une bouclette ayant 2 centimètres de longueur fixée par un bouton. Les trois longs galons placés *entre* et même *sous* les deux plis sont indiqués sur la figure 24 à la place qu'ils doivent occuper; ces galons s'arrêtent à 9 centimètres de distance du bord inférieur du manteau, et sont séparés à cette place par un espace de 6 centimètres 1/2. Les 7 galons horizontaux, qui traversent les précédents, se terminent à chaque extrémité par une boucle. Les glands plats ont 3 centimètres 1/2 de longueur; on peut les remplacer par un petit morceau de frange. On prépare le dos comme les devants; après avoir cousu la pince de l'épaule marquée sur la figure 27, on pose la croix 4 sur le point 4, et ainsi de suite jusqu'à la croix 7 et au point 7. Les galons sont posés comme cela vient d'être indiqué pour les devants. Il reste à placer les trois galons de chaque épaule commençant à l'encolure. Celui du milieu couvre la couture C; l'espace le *plus large* séparant ces trois galons est de 2 centimètres. Il n'y a que trois galons horizontaux. L'encolure est brodée avec un galon et une frange étroite à l'extérieur, avec une bande d'étoffe à l'intérieur. La frange de cordonnet garnit le bord inférieur et les devants jusqu'à une distance de 21 centimètres de l'encolure. A cette place, non garnie avec la frange, on pose des agrafes pour fermer le manteau.

Manteau Prophète.

Les figures 28 à 31 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce manteau est une sorte de talma à volant; pour l'exécuter, on emploiera six mètres de taffetas noir ayant 60 centimètres de largeur, 5 mètres 30 centimètres de guipure noire ayant 19 centimètres de largeur, 2 mètres de guipure ayant 2 centimètres de largeur, 2 mètres 80 centimètres d'entre-deux de guipure, ayant 4 centimètres de largeur, 6 mètres de passementerie mélangée de perles noires.

Le dos (fig. 29) a une couture dans le milieu; le volant, dont les deux parties (fig. 30 et 31) sont repliées sur le patron, est sans couture par derrière; toutes les parties composant le manteau sont coupées en droit fil. On assemble d'abord les parties supérieures en *piquant* la figure 29 (dos) sur la figure 28 (devant) G avec G, — H avec H, — J avec J, — K avec K; on couvre cette couture à l'envers avec un ruban étroit, en soie noire; on place à l'envers du mantelet, par devant et sur le bord inférieur, une bande de florence noir, coupée en biais, ayant 4 centimètres de largeur; on pose un passe-poil sur l'encolure, on y met des agrafes; on fronce légèrement la guipure large, on la coud *sous* le bord du manteau; on pose ensuite l'entre-deux en guipure, bordé de chaque côté avec une passementerie. La guipure étroite est froncée et disposée en ruche autour de l'encolure.

Les deux parties du volant sont cousues ensemble, depuis L jusqu'à M; le bord inférieur et celui de devant sont doublés avec une bande de florence coupée en biais, ayant 4 centimètres de largeur. La partie de derrière du volant est plissée d'après la figure 31, c'est-à-dire que l'on



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe de mohair, nuance café au lait. Le bas de la jupe est garni avec un volant très-peu froncé, ayant 15 centimètres de hauteur, surmonté d'un volant étroit (5 centimètres de hauteur) tuyauté, diminuant de distance en distance, de façon à former des festons. Au-dessus de ce deuxième volant se trouvent deux bandes de taffetas noir, enlacées et encadrées avec des lisérés de taffetas blanc, auxquels on peut substituer de la soutache blanche. Corsage à demi-pointe, avec revers ornés comme la robe. Manches un peu bouffantes, ne dépassant pas l'avant-bras, avec épaulettes et revers.

Robe en taffetas bleu bluet. La robe se termine par un volant ayant 20 centimètres de largeur par devant, 10 centimètres de largeur par derrière, surmonté d'une arabesque exécutée avec des rouleaux de taffetas noir; un second volant est posé en forme de tunique. Corsage montant, à pointe par devant, à basque carrée par derrière. Manches étroites avec épaulettes. L'arabesque surmontant le second volant se continue sur chaque devant du corsage, en remontant jusqu'au col.

place les deux croix rapprochées de chaque côté sur le point le plus voisin; on forme ainsi deux plis sur chaque côté du volant, quatre plis en tout, dont on couvre l'extrémité avec un ruban étroit; on joint le volant à la partie supérieure du manteau en repliant légèrement le premier et le cousant à l'envers du manteau, N. avec N, jusqu'à l'O avec l'O, sur la ligne fine de la figure 28. Depuis N jusqu'à P on ourle le bord supérieur du volant; on le laisse ouvert à cette place, afin d'y pouvoir passer les bras; la partie plissée du volant est cousue sur la ligne fine de la figure 29, P avec P, jusqu'à Q avec Q.

Corsage tyrolien.

Les figures 38 à 48 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce corsage se prêtera à plusieurs combinaisons que nous allons indiquer. Il peut être fait en étoffe de laine ou de soie, en barége, en grenadine, en mousseline; dans ce dernier cas, on supprimera la basque de derrière.

Ainsi qu'on le voit, il se compose de deux parties distinctes, l'une plate (corselet), l'autre plissée; on pourra faire cette dernière en nansouk blanc, et la *faufiler* sur le bord du corselet, qui serait fait en étoffe pareille à celle de la robe; dans ce cas, on devra porter le corsage tyrolien avec un corsage décolleté fait en percale blanche. On ne peut se dispenser de ce corsage de dessous que dans le cas où le corsage tyrolien serait fait en étoffe épaisse.

Le corselet (fig. 38 à 41) est entièrement doublé, et l'on place des baleines sur toutes ses coutures; on a partout réservé l'un des côtés de la doublure en faisant chaque couture, afin d'ourler la doublure sur la couture terminée; l'assemblage des pièces composant le corselet a lieu en réunissant les lettres pareilles; on pose un passe-poil sur le bord inférieur du corselet. La basque (fig. 42) est doublée avec de la mousseline ou du florence; on y fait des plis d'un centimètre 1/2; on la pose sur le corselet étoile avec étoile, — *d* avec *d*; si l'étoffe le permet, la garniture se compose de ruban de velours noir

et de ruches en taffetas; sinon, on remplace le velours noir par des bandes de même étoffe que la robe, encadrées avec des passe-poils, et l'on fait les ruches avec des bandes semblables, ayant 2 centimètres de largeur, qui peuvent être prises doubles.

La partie supérieure (plissée) du corsage tyrolien est coupée, dos et devant, sur les figures 43 et 44; on y fait des plis perpendiculaires ayant 1 centimètre de largeur, séparés par un espace d'un centimètre 1/2. On coud dos et devant ensemble sur l'épaule depuis *l* jusqu'à *m*, on les réunit au corselet en assemblant les lettres pareilles; on fait les boutonnières, on pose les boutons.

Les deux parties de chaque manche (fig. 45 et 46) sont cousues ensemble depuis *n* jusqu'à l'*o*; on forme sur le dessus de la manche (fig. 45) six plis étroits en posant chaque croix sur le point voisin; on joint la manche au poignet (fig. 47), encadré d'une ruche, en rapprochant les lettres *n*, — *p*, — *q*, — les étoiles. La ruche retombant vers la main doit être rétrécie par places, suivant la forme du poignet; on peut la remplacer, en été, par une dentelle froncée, ou bien une bande brodée, tenant lieu de sous-manche. On coupe l'épaulette d'après la figure 48; on la double, on la borde avec une ruche, on la place sur la manche en rapprochant les lettres pareilles, puis on coud la manche dans l'entournure, *r* sur l'*h* du corsage; on fait deux petits plis sous le bras dans la figure 46, en plaçant les deux croix sur le point.

Le corselet peut être fait en taffetas et mousseline pour accompagner toutes les jupes.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Costume de petite fille de huit ans. Jupe de foulard blanc quadrillé de vert, bordée d'un volant à tuyaux espacés, garnis de deux ruches de ruban vert; un bouton fixe chaque tuyau du volant; chemisette bouffante en mousseline blanche; une ceinture large est nouée sur le côté gauche. Le corsage est en forme de veste courte, garnie de ruches vertes.

Toilette de femme. Robe de poil de chèvre, nuance café au lait; une ruche garnit le bord de la jupe; elle est surmontée de pattes encadrées d'un volant étroit, et disposées en deux rangs, de façon à former une branche de feuilles. Corsage montant à manches étroites; pointe de taffetas noir, garnie de guipure noire. Chapeau en crin, de même nuance que la robe, orné de bruyères et de roses.

Petite fille de dix ans. Robe en popeline d'été à rayures blanches et violettes; trois bandes de taffetas violet, d'inégale largeur, sont placées au bas de la jupe au-dessus de l'ourlet. Paletot en drap d'été gris, brodé en soutache grise, à manches étroites et petits revers. Chapeau rond en paille grise, avec plumes rouges et voilette noire en tulle.

MODES.

On commence en ce moment à connaître le sort que la mode réserve aux femmes pendant la saison prochaine. Les changements sont presque imperceptibles, j'entends pour les femmes qui ne tiennent pas essentiellement à se faire remarquer par leur extravagance. Quant aux autres..... nous en parlerons aussi, mais, à tout seigneur tout honneur! Commençons par les femmes raisonnables.

Tant que la mode de la crinoline durera (et elle ne paraît pas devoir changer de sitôt), les changements n'auront rien de radical, et les vêtements pourront être aisément portés tels qu'ils sont, lors même que leur date remonte à une année. On adopte généralement en fait de *confections* les formes *pelisse* ou grand collet plissé. Les casaques tout à fait ajustées à la taille ne se voient plus; les paletots, les talmas de toute dimension, les châles, sont adoptés à tous les âges, dans tous les genres, par toutes les tailles. Les bournous en dentelle de laine noire constituent un riche et élégant vêtement d'été; les pointes en dentelle de laine noire ont toujours la même vogue; elles ont même *obligé* les pointes en dentelle de Chantilly à subir une transformation, ou plutôt une adjonction. Par leur tissu plus épais, plus *résistant*, les pointes en dentelle de laine ont un aspect pour ainsi dire plus *paré* que celles en dentelle de soie, toujours un peu *molles*. On ajoute à ces dernières un volant en dentelle de Chantilly, peu ou pas froncé, excepté au milieu, par derrière et vers les pointes de devant. Si le volant n'est pas tout à fait suffisant, on rapetisse un peu la pointe de dentelle en enlevant une partie du bord supérieur. Mlle Houzé, rue de Provence, n° 7, que j'ai déjà indiquée à nos lectrices, réussit parfaitement à opérer ce petit changement, qui n'enlève rien à la valeur de la pointe, car, la mode venant à changer, Mlle Houzé se chargera de remettre le morceau enlevé. Moyennant la petite transformation qui vient d'être indiquée, la pointe est plus riche et plus *parée*, et s'accommode mieux de la distribution actuelle des garnitures logées au bas bout de la robe, et laissant par conséquent un espace étendu sans aucun ornement.

Quant aux garnitures de robes, leur diversité s'oppose absolument à ce qu'on puisse les nombrer, ou même les classer. Les bandes de taffetas, les découpures, les ruches, les pattes de taffetas, la frange de soie et de chenille, les entre-deux, les feuilles, les fleurs de dentelle découpée, la broderie en soutache, en soie de cordonnet, au point russe, tout est adopté, employé, appliqué de mille façons diverses, séparément ou simultanément. Les dispositions écossaises règnent toujours à l'état d'accessoires, et les garnitures de couleur tranchée sont plus que jamais à la mode. Presque toutes les robes, quelles que soient leurs garnitures subséquentes, sont bordées avec un étroit volant tuyauté, reconnu indispensable à la grâce de la jupe, et à peu près imposé par l'usage de la crinoline, dont il sert à masquer la terminaison. Les manches sont assez étroites, les corsages plats à pointe ou bien à ceinture, très-souvent à basque très-longue par derrière.

Quelques voix s'élèvent peut-être pour réclamer la description des modes adoptées par les femmes... moins raisonnables. J'en ai vu un spécimen (je parle des modes) et vais essayer de l'esquisser; quel que soit le degré d'éloquence auquel je m'élèverai, je resterai au-dessous de mon sujet, j'en préviens mes lectrices.

Le costume qui m'a été montré se composait d'abord d'une longue et large jupe en mousseline blanche magnifiquement ornée de médaillons en dentelle de Valenciennes, encadrés de bandes piquées; gilet semblable, à basque, genre Louis XIII. Par-dessus tout cela on mettait..... le croirez-vous, ô mes lectrices sensées!..... on mettait un frac à queue de morue genre Directoire, très-court sous les bras, également fait en mousseline blanche avec médaillons de dentelle de Valenciennes. Deux boutons marquaient la taille par derrière au-dessus des deux longs pans du frac.

J'ai accueilli l'exhibition, la *great exhibition*, de cette chose sans nom, par un fou rire. Ai-je pu vous rendre l'aspect de ce costume d'ordre composite, réunissant la jupe à cage de notre époque au justaucorps Louis XIII, complété par le frac des *Incroyables?* C'est ce dernier nom qu'il faut appliquer à cette combinaison; elle le mérite à tous égards. Oui, elle est vraiment incroyable, et, si on l'adopte, les femmes de tous les pays auront le droit de demander si, parmi les démolitions actuelles accomplies à Paris, on n'aurait point, par hasard, démoli Charenton. E. R.

LA CIVILITÉ*

NON PUÉRILE, MAIS HONNÊTE.

XV.

LES LETTRES DE FAIRE PART. — LES VISITES DE CONDOLÉANCE. — LES VISITES DE FÉLICITATION. — LES JEUNES FILLES REMPLISSANT LES FONCTIONS DE MAÎTRESSE DE MAISON.

La douleur et le plaisir se coudoient sans cesse ici-bas, et, de même que dans les églises parisiennes les cortéges de mariages ou de baptêmes se présentent simultanément avec les convois, j'ai dû rapprocher, dans le sommaire de ce chapitre, les visites de condoléances des visites de félicitations.

Les lettres de *faire part*, quel qu'en soit le sujet, se divisent en deux classes: les unes, en annonçant l'événement survenu dans une famille, contiennent en même temps une invitation pour assister à la cérémonie religieuse; les autres se bornent à énoncer purement et simplement cet événement.

Les premières sont adressées aux personnes que l'on connaît plus particulièrement. Je dois ajouter que depuis quelques années l'usage a singulièrement étendu l'envoi de ces invitations, et les simples lettres de *faire part* ne sont plus guère adressées qu'aux personnes habitant une localité autre que celle dans laquelle la cérémonie a lieu. La vanité se mêle à toute chose, et chacun est bien aise de rassembler un concours nombreux d'assistants dans les circonstances importantes de l'existence; on n'est pas insensible à cette satisfaction, même lorsqu'il s'agit des plus tristes cérémonies, et l'on convie aux messes d'enterrement, comme à celles de mariage, le plus de monde possible. Le savoir-vivre bien entendu impose cependant certaines nuances qu'il est important d'observer.

Une invitation de ce genre impose l'obligation d'assister à la cérémonie: on ne peut s'en dispenser, à moins d'être retenu par un obstacle capital. Ce devoir étant connu et pratiqué par tous les gens bien élevés, on comprend qu'il est certains cas dans lesquels on doit éviter de le leur imposer. Si une distance hiérarchique très-considérable sépare un inférieur d'un supérieur, le premier n'enverra pas au second, délibérément, une lettre d'invitation; il ira lui annoncer verbalement l'événement qui se prépare, et lui demandera s'il lui serait possible d'assister à la cérémonie; en cas de réponse affirmative, il adressera une lettre d'invitation. En cas de réponse négative, il se bornera à envoyer une lettre de faire part. On comprend qu'il ne saurait être question ici que d'une messe de mariage; non-seulement on n'est point obligé à ces préliminaires lorsqu'il s'agit d'un convoi, mais il serait d'une inconvenance suprême de songer, en semblables circonstances, à ces puériles satisfactions de vanité, et d'aller solliciter la présence d'un grand personnage quelconque. D'ailleurs, le caractère et les habitudes des supérieurs modifient sans cesse ces nuances. Sont-ils hautains, infatués de leur position, secs et froids dans leurs rapports avec leurs inférieurs, dans ce cas il faut bien se garder de leur adresser, sans préambule, une invitation à laquelle ils jugeront qu'il est au-dessous d'eux de se rendre. Ont-ils au contraire assez d'esprit pour être dépourvus de vanité, assez de cœur et d'intelligence pour n'être pas enivrés par leur situation... relative, on peut alors porter soi-même la lettre d'invitation. Dans ce cas, la visite que l'on fait pour cet objet n'est pas seulement une marque de déférence pour la position, elle est surtout une preuve d'estime toute particulière pour le caractère de la personne à laquelle on rend cet hommage. Tant pis pour ceux qui préfèrent les marques de déférence aux marques d'estime: les premières s'adressent à la fonction seulement; les deuxièmes à la personne, et il faut être affligé de l'aveuglement qui accompagne inévitablement la vanité, pour accorder plus d'importance aux premières qu'aux secondes, d'autant plus que celles-là marchent toujours isolées, tandis que l'estime ne se sépare pas de la déférence, lorsqu'elle est imposée par l'attrait irrésistible qui émane de l'alliance d'une grande position avec une extrême modestie et une bienveillance *naturelle*, par conséquent toujours à l'abri des intermittences.

Notons en passant un détail dont la connaissance pourra être utile à quelques-unes de nos lectrices, ou du moins à celles de nos lectrices qui ne sont pas Françaises. Les lettres de *faire part* invitant à une messe de mariage sont envoyées *doubles*, l'une au nom des parents du marié, l'autre au nom des parents de la mariée. Le degré d'intimité qui lie la personne invitée à l'une ou à l'autre des deux familles marque la place que l'on doit occuper dans l'église. Si l'on se considère comme étant prié par la famille du marié, c'est-à-dire si l'on connaît celle-ci mieux que l'autre famille, on se placera à droite; dans le cas opposé, on s'assoira à gauche. Je ne discute pas, je n'explique pas cet usage; peut-être est-il un symbole marquant d'avance l'infériorité assignée à la femme par les lois et les mœurs.

Lorsqu'il s'agit d'un convoi, on invitera à la cérémonie seulement les personnes avec lesquelles on est en relations, sinon intimes, du moins suivies. D'une part, la vanité doit être bannie dans ces cruelles circonstances; d'une autre, on ne doit pas infliger à des étrangers le souvenir ou l'appréhension qui peuvent naître d'une cérémonie aussi triste. Les assistants accompagnent le convoi jusqu'au cimetière; les femmes ne s'y rendent jamais, du moins à Paris; elles ne peuvent en effet y porter le spectacle d'une vive douleur; elles doivent éviter de donner des preuves d'insensibilité. Quels que soient leurs sentiments, la retraite est plus convenable en ces circonstances.

Le lendemain d'un convoi, toutes les personnes qui ont reçu des invitations ou de simples lettres de *faire part* doivent porter ou faire porter leurs cartes de visites à tous les membres de la famille en deuil. Il est bien entendu que les femmes n'en envoient qu'aux femmes; les hommes, au contraire, envoient ou, mieux encore, *portent* leurs cartes à toutes les personnes de cette famille. Il y a cependant, même en cette circonstance, une nuance à observer: les lettres de *faire part* énoncent tous les membres d'une famille, même ceux avec lesquels on n'a jamais eu aucuns rapports; ces derniers sont naturellement exceptés de la formalité indiquée plus haut, c'est-à-dire l'envoi des cartes est obligatoire vis-à-vis des personnes que l'on connaît, ou même que l'on a rencontrées fréquemment. Cette formalité n'engage à aucune réciprocité; les personnes en deuil sont dispensées d'envoyer leurs cartes de visite; ce privilége est basé sur l'affliction qu'elles éprouvent, ou que du moins elles sont censées éprouver.

Le degré d'intimité règle la date des visites de condoléance. On ira voir une amie le jour même où elle aura été frappée par la perte d'un membre de sa famille; si la disposition de son esprit lui fait désirer d'échapper à la solitude, recherchée au contraire par certaines douleurs, on viendra lui tenir compagnie aussi souvent qu'elle le désirera. Mais une visite de condoléance proprement dite ne peut être faite avant vingt jours par une personne indifférente; cette visite n'est point évitée par l'envoi de la carte de visite, laquelle représente le premier témoignage d'intérêt donné à un moment où les convenances s'opposent à ce que l'on vienne imposer une présence importune sans nul doute, car la douleur, forcée de se réprimer, augmente d'intensité.

Dans les visites de condoléance il faut éviter un double écueil: on mentionne en quelques mots la part que l'on prend à la perte qui vient d'être faite, mais on se garde à la fois d'insister trop longuement sur cet événement pénible, comme aussi de le passer sous silence, afin d'épargner à la personne que l'on visite, soit une insistance cruelle et renouvelant toute sa douleur, soit une conversation qui, par sa légèreté et sa banalité,

* Traduction et reproduction interdites.

Digitized by Google



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal. 56. Rue Jacob Paris.

Reproduction Interdite

Digitized by Google

Digitized by Google

contrasterait d'une façon inconvenante avec ses propres sentiments. Sur ce point, comme sur tous ceux qui se rattachent au savoir-vivre, il faut suppléer par soi-même aux indications, nécessairement un peu vagues, des règles qui le composent; il faut apprendre à se détacher de soi-même, à oublier ses propres préoccupations, joyeuses ou pénibles, pour se conformer aux sentiments de la personne que l'on visite. Dans ce cas, pourtant, les convenances imposent une conversation sérieuse, quels que soient les sentiments de la personne à laquelle on fait une visite de condoléance. Fût-elle absolument insensible à la perte qu'elle vient de faire, se trouvât-elle délivrée de l'un de ces fléaux qui parfois affligent les familles, on doit toujours agir vis-à-vis d'elle comme si l'on supposait qu'elle dût être affligée. La mort est assez grave par elle-même pour inspirer des sentiments sérieux et des paroles sérieuses, sans que l'on soit obligé de recourir à l'hypocrisie.

Lorsque six semaines se sont écoulées après la cérémonie du convoi, les personnes en deuil peuvent rendre les visites qu'on leur a faites : ce délai est obligatoire, seulement lorsqu'il s'agit de relations un peu cérémonieuses. La famille, les intimes, tous ceux enfin avec lesquels on n'est point forcé de réprimer la manifestation des sentiments que l'on éprouve, peuvent être visités dès que l'on a le désir de les voir. Il n'en est pas de même pour *le monde* proprement dit, c'est-à-dire pour les indifférents qui n'accordent que l'apparence de l'intérêt, et qui n'aiment point la compagnie des gens affligés. C'est la politesse bien entendue qui commande le délai de six semaines; c'est afin d'épargner à autrui toute contrainte, afin d'éviter de projeter l'ombre de nos chagrins sur l'insouciance ou les plaisirs de nos semblables, que le savoir-vivre nous impose une retraite de quarante jours; cette retraite peut même se prolonger sans que l'on encoure aucun reproche.

Les visites de félicitation ne sont soumises à aucune date fixe; à Paris, on ne fait ces visites qu'à ses amis intimes, surtout s'il s'agit d'un événement purement privé. Lorsqu'une personne avec laquelle on a des rapports suivis, mais peu familiers, est nommée à un poste important, on dépose à sa porte une carte de visite. La carte de visite, dont on a tant médit, rend cependant des services incontestables : elle marque l'empressement en épargnant la fatigue de part et d'autre; elle représente la nuance vague qui flotte entre l'intérêt réel et l'indifférence absolue, par trop dépourvue d'aménité; elle est un symbole de politesse, sans être une marque d'hypocrisie; elle dit en trois mots ce qui ne pourrait être énoncé qu'en un long discours; elle représente un compromis entre l'amitié vraie, nécessairement limitée à un cercle assez restreint, et cette sorte de solidarité qui unit entre eux tous les membres de la société. Son usage se répand chaque jour davantage; on envoie aujourd'hui des cartes de visite non-seulement dans la ville qu'on habite, mais encore dans des localités éloignées, et cela dans toutes les circonstances qui nous obligent à adresser une carte aux personnes que nous connaissons, c'est-à-dire pour le premier jour de l'an, et pour accuser réception de lettres de *faire part*, également envoyées même dans une localité autre que celle que l'on habite.

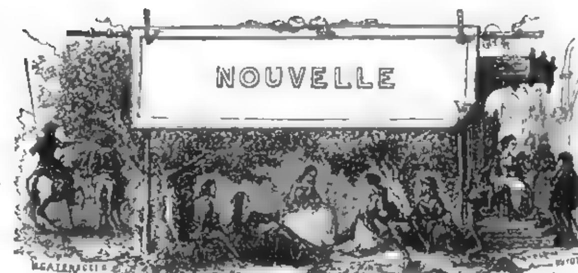
Il est certains cas, assez rares sans doute, mais assez délicats pour arrêter un moment notre attention; je veux parler des circonstances qui obligent parfois une jeune fille à remplir les fonctions d'une maîtresse de maison. Comme ce cas se présente toujours à un moment où les conseils maternels font malheureusement défaut, il ne sera pas inutile d'indiquer ici la ligne de conduite qui devra être suivie par les jeunes filles investies d'une autorité dont elles ignorent à la fois l'étendue et les attributions.

Une jeune fille appelée à faire les honneurs de la maison paternelle doit tous ses soins à tous ses hôtes en qualité de maîtresse de maison, mais, en qualité de jeune fille, elle devra s'occuper plus spécialement des femmes de tout âge et des vieillards, en laissant à son père, à ses parents, la tâche de vaquer aux obligations qu'impose la réception des autres hôtes; en un mot la politesse de la jeune fille devra avoir surtout un caractère filial; elle cédera en toute circonstance sa place, même aux femmes très-jeunes; elle attendra que les femmes de tout âge lui tendent la main avant d'avancer la sienne; elle n'échangera la *poignée de main*, autrefois *romantique*, aujourd'hui *classique*, qu'avec les vieux amis de son père, et par *vieux* j'entends non-seulement anciens, mais encore âgés; elle n'aura pas d'ailleurs la peine de repousser cette preuve de familiarité, si les jeunes gens reçus chez son père sont bien élevés, car ils se gardent bien, dans ce cas, de lui tendre la main comme à un camarade. Si cependant cela arrivait, la jeune fille, au lieu de mettre la main dans celle de ce visiteur trop familier, se bornerait à lui faire une révérence. L'urbanité ne peut commander d'encourager les habitudes peu respectueuses, et l'on ne saurait se montrer trop rigoureuse, lorsqu'il s'agit de réprimer ces familiarités inutiles et déplacées. Je ne désire pas cependant qu'une jeune fille se montre farouche, pédante ou compassée, et revête les caractères extérieurs d'une *majesté* qui deviendrait aisément ridicule. Je lui conseille d'être aussi réservée que possible, mais je souhaite que sa réserve soit naturelle, par conséquent simple et enjouée. Elle ne doit pas se montrer armée de pied en cap et toujours prête à repousser une familiarité de mauvais goût. Son armure doit être invisible, et son attitude, présentant un heureux mélange de dignité et de politesse, suffira pour lui épargner l'obligation de rappeler un de ses hôtes aux lois du savoir-vivre.

La jeune fille, remplissant le rôle de maîtresse de maison, occupera habituellement un siége isolé, chaise ou *pouff*, et n'adoptera pas le canapé, qui doit être cédé aux femmes de tout âge, ou bien aux vieillards, si l'assemblée est entièrement masculine. Elle n'entreprendra pas de diriger la conversation, et se bornera à y prendre modestement part, dans la mesure de ses facultés et de ses connaissances. Son père lui nommera ceux de ses hôtes qu'elle n'a pas encore vus, et du reste, cette formalité n'eût-elle pas été remplie, la jeune fille n'a pas à s'en occuper, car il serait du plus mauvais goût de joindre le nom d'un individu au mot de *monsieur*, par lequel on désigne tous ceux auxquels on parle. Il n'est pas admissible un seul moment qu'une jeune fille, j'entends même celle qui remplit les fonctions d'une maîtresse de maison, reçoive une visite masculine en l'absence de son père. Elle n'a pas par conséquent à se préoccuper des noms et qualités des hommes reçus par son père *. Nul homme bien élevé ne viendra s'asseoir près d'une jeune fille sur le canapé, qu'elle peut occuper dans le cas où il ne se trouve aucune femme dans la réunion. Si cependant cela arrivait, la jeune fille pourrait, sans affectation aucune, et sous prétexte de donner un ordre, quitter sa place et le salon momentanément, puis venir prendre un autre siége. Deux personnes assises l'une près de l'autre, sur le même canapé, semblent s'isoler un peu dans une conversation particulière. Cette familiarité ne pourrait être tolérée que dans le cas où elle émanerait d'un vieillard. Il faut donc que la jeune fille, tout en restant parfaitement polie, sache avec mesure et discernement maintenir en toute circonstance la réserve à laquelle elle a droit, et en faire souvenir ceux qui l'oublieraient.

EMMELINE RAYMOND.

* Ceci répond à plusieurs questions, qui m'ont été adressées.



LES RÊVES DANGEREUX.

Suite.

Onze heures sonnèrent à la pendule; peu après, la porte de la maison s'ouvrit, et Robert monta, en chantant à demi-voix, l'escalier qui conduisait à la chambre de sa femme. Robert était assez bon musicien; il avait une jolie voix de baryton, et s'en servait avec goût. Pauline se souvint tout à coup du plaisir qu'elle avait éprouvé en l'entendant chanter lors de leur première rencontre, et ce souvenir la disposa à l'attendrissement; elle tendit la main à Robert plus affectueusement que de coutume, et lui fit quelques questions sur l'emploi de sa soirée; elle accorda une attention bienveillante aux détails donnés par Robert, au lieu de les accueillir avec cet air distrait ou empreint de condescendance qui tarit subitement toute effusion, et qui lui était, hélas! devenu trop habituel. Robert, enchanté de trouver sa femme en si bonne disposition, prolongea la conversation et exprima quelques regrets au sujet de la soirée qu'il avait passée loin de Pauline; celle-ci sourit, et lui dit « qu'il avait été plus coupable qu'il ne l'imaginait, en la laissant seule. »

— Pourquoi donc? » s'écria Robert.

« Je ne ferai pas languir ta curiosité : aujourd'hui est l'anniversaire de ma naissance.

— Est-ce bien possible? C'est mal à toi de ne m'avoir pas prévenu.

— Toujours cette habitude masculine de prétendre s'excuser, en accusant les autres; il ne m'appartenait pas de t'indiquer ce jour et de solliciter tes souhaits et ta compagnie.

— Toujours l'exagération de la dignité, » s'écria Robert en riant; « conviens qu'elle est déplacée dans un ménage bien uni, et que tu aurais pu me faire souvenir de cet anniversaire; je suis fâché d'avoir passé la soirée loin de toi; cela a dû te sembler triste de rester seule aujourd'hui?

— Oui..... d'autant plus que j'ai pensé aux anniversaires qui ont précédé celui-ci, lorsque j'étais dans ma famille..... » et quelques larmes vinrent aux yeux de Pauline.

« J'espère que tu ne vas pas pleurer? » dit Robert d'un air contrit; « c'est mal à moi, je le reconnais, de ne m'être pas souvenu de cette circonstance; mais tu es bonne, tu me pardonneras; à part cette faute, tu n'as rien à me reprocher, n'est-il pas vrai? Je suis un bon mari, et je t'aime de tout mon cœur.

— Bien vrai?

— Parbleu! il n'est pas nécessaire que de *vieux* époux comme nous se répètent ces choses-là.

— Si, cela peut être nécessaire; tu m'aimes? Tu m'as aimée, puisque tu m'as épousée..... Et à ce propos, puisque nous jetons un coup d'œil en arrière, dis-moi, mon cher Robert, pourquoi tu as tant tardé à nous faire connaître ton affection? Tu n'as pas tenté de te faire présenter à mon père, et cela n'eût pourtant pas été difficile; puis il s'est écoulé bien du temps entre notre première entrevue, lors de la promenade, et ta demande en mariage. Tu avais toujours pensé à moi, ta demande l'a prouvé; mais comment n'as-tu jamais laissé deviner que tu m'aimais? »

Robert se mit à rire; la franchise était sa qualité dominante, et parfois il la poussait jusqu'à l'imprudence. Les ruses diplomatiques, les atermoiements, les demi-mots, lui étaient antipathiques; de plus, Pauline l'interrogeait avec tant de calme..... puis ils étaient de *vieux* époux, ainsi qu'il venait de le lui dire..... Il n'eut pas la tentation d'orner ou de déguiser la vérité, et crut qu'il ne pouvait plus y avoir d'inconvénient à raconter les faits tels qu'ils s'étaient passés; il commença sa narration en ces termes :

« Au risque de déchoir dans ton esprit, je dois t'avouer, ma chère enfant, que je n'ai jamais été *sentimental*. Je me suis beaucoup amusé pendant notre promenade; tu m'étais apparue comme une charmante jeune fille, mais tu étais encore si près de l'enfance, que je me suis occupé de toi comme l'aurait fait un frère aîné; puis je t'ai perdue de vue, et, pour le dire franchement, je t'avais oubliée.

— C'est pour cela que lors du bal..... » dit Pauline d'une voix très-calme en apparence, car elle devinait que, si elle manifestait l'émotion qui la dominait, Robert se tiendrait sur ses gardes, et songerait peut-être à lui cacher la vérité.....

« Quel bal? Comment veux-tu que je me souvienne de tous les bals auxquels j'ai assisté?

— Le bal donné par ta tante, lorsque tu es arrivé à ***; c'est pour cela que tu n'as pas dansé avec moi?

— C'est probable; je ne t'ai pas remarquée, ou peut-être ne t'ai-je pas reconnue. »

Toutes les années qui séparaient Pauline de cette cruelle soirée s'effacèrent en un moment, avec tous les événements qu'elles avaient amenés : elle revit cette salle de bal, elle éprouva aussi profondément que jadis cette douleur aiguë qui avait traversé son jeune cœur, blessé par l'indifférence de celui auquel elle avait consacré toutes ses pensées; mais à cette ancienne douleur se mêlait un sentiment plus amer encore, parce qu'il était plus réfléchi. Sa première déception avait été effacée par la demande de Robert, qui confirmait toutes ses espérances... Rien ne pouvait plus effacer cette seconde, cette suprême déception : il ne l'avait pas aimée! Mais alors pourquoi l'avait-il épousée?

Cette question, à laquelle elle rattachait à son insu sa dernière espérance, ne pouvait être posée en ces termes : Pauline continua donc à causer, le sourire sur les lèvres, sans laisser apercevoir la tristesse qui envahissait son cœur.

« Je comprends très-bien que tu n'aies plus songé à une jeune fille qui était presque une petite fille, lorsque tu l'as vue pour la première fois; mais comment donc as-tu pensé à moi, lorsqu'il y avait déjà si longtemps que tu vivais loin de nous?

— Mon Dieu! cela est venu bien naturellement, je t'assure; j'avais connu au collége le fiancé de ton amie Julie; il ne pensait qu'à son mariage, il ne parlait que de son mariage, il prêchait le mariage à tous ses camarades, en commençant par moi; il me dit un jour d'un air mystérieux qu'il connaissait une jeune fille qui..... une jeune fille sur laquelle j'avais fait une vive impression...

— Oh! Julie!... » murmura la jeune femme. Mais Robert n'entendit pas cette exclamation, ou ne comprit pas le sens qu'elle renfermait, et il continua son récit.

« Il me dit qu'elle avait juré de m'épouser ou de ne se marier jamais; cela a beaucoup flatté mon amour-propre.....

— Oh! Julie!... » dit la même voix, sur le même ton d'amer reproche.....

« J'ai voulu savoir le nom de cette jeune fille; on ne voulait me le dire qu'à la condition que je m'engagerais à l'épouser. Je répondais que ces mariages-là se faisaient seulement en Turquie; que nous autres, gens civilisés, nous n'avions pas l'habitude d'épouser des femmes voilées... Mais tout était inutile, on s'obstinait à me cacher ton nom, tout en accordant les plus grands éloges à ta famille, à toi, à ton caractère..... Enfin, un jour, dépité de tout ce mystère, un peu ébranlé par l'exemple de mon camarade, qui me répétait sans cesse qu'on était bien heureux d'avoir une charmante femme raisonnable, diligente, qui conduisait bien son ménage, et soignait le linge, — cette partie du programme conjugal n'a pas été tout à fait remplie par toi, soit dit entre nous, et sans reproche, — un jour je donnai ma parole d'honneur que, si la jeune fille qui m'aimait appartenait à une famille honorable, si elle était *passable*, je m'engageais à la demander en mariage dès que je connaîtrais son nom..... Tu sais le reste.

— Oh!... Julie! » s'écria Pauline éclatant en sanglots, « m'avoir trahie à ce point!...

— Comment! trahie! » s'écria Robert, stupéfait par cet accès de désespoir; « de quoi te plains-tu? Cette *trahison* n'a-t-elle point fait notre mariage?

— Est-ce ainsi qu'il devait se faire? Oh! grand Dieu! être épousée par pitié : qui l'eût jamais cru? Et moi qui avais pensé qu'il m'aimait! Et Julie, cette amie perfide!...

— Quant à cela, je t'arrête, » dit Robert, contrarié de la tournure imprévue que prenait l'entretien; « Julie, qui

Digitized by Google

était ta confidente, qui s'effrayait de ton obstination à rester vieille fille, a parié de toi avec son fiancé dans les meilleures intentions possibles. Sais-tu bien que tu aurais pu tomber plus mal? Ce fiancé, confident naturel de ta confidente, aurait pu être moqueur, et même méchant; il aurait pu te compromettre, rire à tes dépens avec ses amis..... cela s'est vu. Loin de là, il a agi avec autant de circonspection que de délicatesse, et m'a livré ton nom seulement lorsqu'il a été certain que je t'épouserais. De quoi te plains-tu d'ailleurs? Tu m'aimais, nous nous sommes mariés, et nous nous aimons. »

Les joues de Pauline étaient pourpres de confusion, et ses larmes coulaient sans interruption. Elle avait supporté la réalité, parce qu'elle se réfugiait sans cesse dans le rêve si doux d'avoir été aimée... et ce dernier asile s'écroulait sans retour. Dans le passé, dans le présent, des ruines, rien que des ruines... Un consentement sollicité par une pressante intervention, accordé par lassitude, par insouciance ou par curiosité; voilà ce qui remplaçait le libre choix qu'elle attribuait à la tendresse. Ce jour terne et gris, qui pesait sur elle depuis longtemps, avait eu une aurore éclatante, vers laquelle ses regards se reportaient sans cesse : elle avait été aimée, du moins elle l'avait cru jusqu'à ce jour; mais une main cruelle venait de tirer un voile sur ce souvenir, et la chassait du refuge ouvert à son âme endolorie. Désormais l'illusion n'était plus possible, la réalité avait tué le rêve. Pauline recueillait les fruits amers de son imprudence; elle savait ce qu'il en coûtait de cacher à sa mère le cœur que l'on ouvre à une confidente; et si elle eût été capable en ce moment d'angoisses de raisonner tranquillement sur sa situation, si elle avait eu la force de se montrer équitable, elle aurait dit comme Robert: *J'aurais pu tomber plus mal.*

Dans la multitude de sentiments blessés par cette confidence, il ne faut pas omettre les révoltes de l'amour-propre. La chute était d'autant plus cruelle que l'élan avait été plus ambitieux. Loin d'avoir gardé en son âme le souvenir de leur première rencontre, loin de l'avoir choisie, dès ce jour, pour sa compagne, loin d'avoir été persuadé que son bonheur dépendait de Pauline, Robert ne savait même plus qu'elle existait! Un autre, un étranger, avait ravivé des souvenirs effacés, en appelant à son aide les confidences faites à une amie. Il avait dû faire intervenir l'affection tenue secrète, et cela même n'avait pas suffi..... On avait réussi à faire accepter ce cœur tendre et dévoué seulement en affirmant qu'il appartenait à une jeune fille capable de diriger un ménage et de raccommoder le linge! O profanation!

Il serait inopportun de nous appesantir en ce moment sur ce rapprochement burlesque par plusieurs côtés, mais cruel cependant, pour la pauvre Pauline. Son mari aurait bien désiré amortir quelques-uns des coups maladroitement portés par lui. Il essaya de renouer la conversation ou plutôt de continuer un monologue, car Pauline ne prononçait pas une seule parole.

« Tu penses bien que je ne pouvais être indifférent à cette agréable découverte; il me paraissait fort doux d'être aimé, et lorsque j'ai su ton nom, je me suis trouvé très-heureux d'avoir inspiré de l'affection à une jeune fille naturelle, simple et bien élevée, telle que tu m'étais apparue la première fois que je t'ai vue; je n'avais aucun motif pour perdre une si rare occasion de vivre heureux près d'une femme qui serait heureuse de m'épouser..... et voilà comment notre union s'est faite, » dit-il en manière de conclusion. « J'ai agi avec les meilleures dispositions possibles, et nous ne pouvons rien changer au passé. J'espère que tu ne regrettes pas la circonstance qui nous a réunis?... Et si tu voulais bien lire un peu moins de romans, et t'occuper un peu plus de ton ménage, je n'aurais, pour ma part, aucun regret à formuler, et nous vivrions heureux et tranquilles.

— Sans doute, » dit Pauline d'un air glacé; « il n'y a point de remède à ce qui s'est passé.

— Il me semble que tu le prends sur un ton bien tragique! As-tu donc lieu de déplorer notre mariage et de le considérer comme un malheur?

— Non, certes! » répondit Pauline; « bonne nuit, Robert! »

La jeune femme avait besoin de solitude pour compter et examiner toutes les blessures qu'elle avait reçues. Certes on ne saurait nier que cette explication ne fût cruelle pour son cœur et pour son amour-propre, mais Pauline eut le tort d'analyser la question à un point de vue trop personnel. Le dévouement de l'épouse eût pu reconquérir la dignité dont la jeune fille avait été dépouillée à son insu par l'indiscrétion de son amie. Elle perdit cette heure unique dans son existence. Si Pauline avait accepté sa déception comme un juste châtiment de ses rêves imprudents, si elle s'était contentée de l'affection sincère de son mari, si elle s'était appliquée à la mériter, à l'augmenter, en lui offrant un intérieur agréable, cette explication eût pu réunir à jamais leurs cœurs; mais Pauline, atteinte dans ses plus chères croyances, examina seulement son âme, sans tenir compte de la destinée à laquelle la sienne était irrévocablement unie. Elle ne se souvint pas de l'indulgence que Robert lui avait toujours témoignée, elle ne songea pas à se dire que le silence gardé jusqu'à ce jour sur les incidents qui avaient précédé leur mariage dénotait un instinct de délicatesse. Elle ne se reprocha pas même d'avoir provoqué cet éclaircissement par quelques manœuvres diplomatiques, et d'avoir profité d'un moment d'effusion pour arracher à la franchise de son mari l'aveu qui causait son humiliation.

Elle se concentra tout entière dans l'amertume qui remplissait son cœur. Le passé lui apparaissait comme une ombre vaine..... Le présent lui semblait bâti sur le sable.... et il était tel, en effet. Avait-elle jamais cherché une base solide pour son bonheur? Elle s'était contentée de l'édifier sur ses rêves enfantins. Lorsqu'elle avait imploré la bénédiction de Dieu, dans l'église où l'on consacrait son mariage, elle considérait cette bénédiction comme un agréable superflu, mais elle ne l'avait jamais recherchée comme la condition suprême de son bonheur.

Robert fut d'abord embarrassé, puis attristé par les conséquences de son aveu irréfléchi; mais sa nature était trop insouciante pour qu'il pût se résoudre à les combattre. Il adopta le commode système de l'abstention, et ne fit jamais aucune allusion à l'explication qui avait exercé de si grands ravages dans le cœur de sa femme.

EMMELINE RAYMOND.

(La suite au prochain numéro.)

Explication de l'Inscription.

PRÉDICTION POUR LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Vers ces temps-là
Un grand journal apparaîtra;
Succès rapide l'attendra;
Son prix minime étonnera;
On l'achètera,
Lira,
Louera,
Dès qu'on le verra.
Avec joie on le recevra;
Personne ne s'en passera;
Aux dames toujours il plaira;
Son style les charmera;
La gravure l'ornera;
Grands patrons illustrés surtout il donnera;
Il guidera,
Conseillera,
Amusera;
A tous grand bien il fera
Aucun ne l'imitera;
Aucun ne l'égalera;
Enfin *la*
Mode illustrée est le nom qu'il aura.
Cela
Finit là.

SAMRALABRA.



N° 17,233, Alpes-Maritimes. Je ne connais aucune maison se chargeant spécialement d'échange de cette nature, et je le regrette puisque cela aurait rendu service à notre abonnée. — *N° 31,555, Meurthe.* Je ne conseille pas de basquine *ajustée;* on n'en voit plus; du moment où la basquine n'est pas ajustée, elle se range dans la catégorie des paletots plus ou moins longs, plus ou moins cintrés, qui conviennent en effet à tous les âges. On ne peut faire un paletot en mousseline, mais on peut faire un mantelet en forme de pointe avec un ou deux volants. On pourrait sans doute doubler le talma violet en taffetas, mais cela serait bien chaud pour l'été; l'orner avec une haute broderie en soutache noire et soutache blanche. — *N° 41,489, Puy-de-Dôme.* Le taffetas brun convient parfaitement pour l'emploi auquel on le destine. La première ruche pourrait être posée en ligne droite, la deuxième un peu en ondulations. Quant à la robe de soie, je dirai ma préférence sans cependant l'imposer. On garnit en ce moment les robes avec du taffetas de toutes couleurs : je préférerais des bandes de taffetas noir ayant 2 centimètres de largeur, bordées avec de la soutache blanche, et disposées soit en losanges, soit en équerre, soit en lignes horizontales, traversées à chaque couture réunissant les lés par des lignes perpendiculaires dépassant les précédentes en haut et en bas. Oui, pour le châle en mousseline blanche, mais il faut en conserver les volants. Il n'y a point d'autre garniture *possible* pour ces châles. Je suis bien sincèrement touchée des sentiments que l'on veut bien m'accorder. — *N° 18,017, Basses-Alpes.* Le piqué est bien lourd et bien chaud, je lui préfère l'alpaga. A Paris, on ne porte pas dans la rue des souliers découverts, à talon. — *N° 8,525, Sarthe.* A trois ans et demi un petit garçon porte des vestes. On en trouvera un patron dans le n° 16. Il est difficile de l'habiller avec une jupe et une chemisette bouffante. Je conseille une veste en cachemire violet, et une veste en piqué blanc. Découper à l'emporte-pièce deux volants de taffetas noir, les froncer, les poser sur le bas de la jupe. On porte toujours les talmas gris, soutachés. On peut ajouter à celui-ci une frange en chenille de laine. — *M. L. de D...* Robe de foulard blanc à fines rayures bleues. Je donne un conseil très-vague, ne comprenant pas trop ce dont il s'agit. Les demoiselles d'honneur ne peuvent porter à l'église que des toilettes *de ville.* On me dit qu'on n'en veut pas? Je ne comprends plus du tout. — *N° 11,316, à une orpheline.* Je suis reconnaissante des sentiments que l'on veut bien m'exprimer, et m'estime heureuse de compter quelques amies parmi nos lectrices. L'administration ne cède point de numéros au rabais, même lorsqu'il s'agit des années précédentes.

X. Y. Z. Veuillez lire les articles de *Modes*, vous y trouverez des réponses pour les questions qui me sont posées. Je regrette vivement que l'on me demande l'impossible. Où trouver la place et les matériaux nécessaires pour faire un article de *Modes* spécial pour chaque abonnée? Comment décrire des *milliers* de garnitures différentes? — *N° 177, Côte-d'Or.* Outre la planche de manteaux paraissant avec le n° 16, on en prépare une deuxième planche. Ne pouvant publier *tous* les modèles celui qu'on m'indique ne s'y trouve pas. On peut le demander à Mlle Florin, rue du Faubourg-Saint-Jacques, 35. Il est fermé à l'encolure et par devant. Les revers ont la forme de tous les revers, et du moment où ce paletot est pareil à la robe, *les ornements doivent être* semblables à ceux de la robe. — *N° 39,768, Maine-et-Loire.* Pris note de la demande. — *N° 39,467, Finistère.* Nous sommes malheureusement forcés de réserver nos colonnes aux ouvrages qui peuvent offrir quelque utilité à *toutes* nos abonnées. Les dessins qu'on me demande ne pourraient servir qu'à un bien petit nombre, et ne peuvent en aucun cas être placés sur nos planches de patrons. Dans le cas dont il s'agit, il faudrait peut-être m'envoyer un modèle qui guiderait la composition de nos dessinateurs *habituels.* On sait en effet qu'il faut employer pour ces travaux des dessinateurs spéciaux, lesquels ne travaillent pas pour le public, mais seulement pour les fabriques spéciales. Pris note des autres demandes; mais si l'on veut se donner la peine de feuilleter nos collections, on trouvera bien certainement des *motifs* pouvant servir pour écrans *à mains.* Il y a erreur : nous venons de publier le lis en laine. Les jeunes filles de douze ans ne portent pas de robes à *queue;* leurs robes, y compris celle de première communiante, doivent toucher terre; rien ne s'oppose à ce qu'elles aient un mouchoir festonné, sac à coulisse en poult de soie blanc ou moire blanche. — *N° 41,456, Jura.* Il n'y a point de patrons particuliers pour costume de première communiante. Nous avons publié l'année dernière un patron de veste pour jeune garçon faisant sa première communion; la mode n'a rien changé à cette veste. — *N° 6,128, Paris.* Rien ne s'oppose à ce que l'on porte le châle mais en crêpe de chine. Il serait cependant plus élégant si l'on se décidait à le garnir avec de la guipure noire posée (si elle est plus large que la frange) sous la frange, ou bien substituée à celle-ci. Merci pour l'intérêt témoigné au journal et à sa direction. — *N° 20,682, Bouches-du-Rhône.* Oui, sans doute, on peut porter un paletot en soie noire pendant l'été; seulement cette forme est un peu chaude. Une garniture écossaise convient fort bien pour les robes de mohair et pour des jeunes filles. Voir nos descriptions et gravures de modes. La photographie de Mme Raymond ne peut être envoyée dans l'enveloppe du journal. — *N° 17,984, Var.* On a reçu plusieurs dessins et patrons pour robes de petites filles. A trois ans le deuil n'est pas si sévère, et l'enfant, surtout après six mois de deuil, pourra parfaitement porter des robes de nansouk blanc avec grande ceinture noire, des robes de jaconas blanc à dessins noirs. Oui, pour le chapeau rond. — *N° 39,393, à Mar....* Je ne saurais indiquer un procédé pour enlever des taches dont l'origine m'est inconnue. Je conseille d'essayer l'emploi de la vapeur, c'est-à-dire de placer l'étoffe sur un chaudron rempli d'eau bouillante; mais je ne garantis pas le succès. Les chapeaux ronds sont désormais acquis à la toilette féminine pour l'été, la campagne et les voyages. On les fait en toute espèce de paille et de crin. Les formes sont semblables à celles de l'été dernier. Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6. Nous avons publié un très-grand nombre de résilles. Le jupon de soie accompagnant une robe de grenadine peut être uni ou simplement bordé avec une ruche tuyautée ayant 3 centimètres de largeur. — *N° 12,857, Saône-et-Loire.* Nous nous publierons dans le n° 17 une *blague* à tabac. Nous ne pouvons revenir de suite sur cet objet, il paraîtra plus tard. — *N° 242, Mlle de R...., Suisse.* On ne peut porter des robes de moire en été. Passé le premier mai, cette étoffe ne peut plus se montrer. Le n° 16 contient des patrons de pardessus. Nous ferons paraître incessamment d'autres patrons, parmi lesquels je recommande la pelisse Marie-Antoinette. Un dessin quelconque doit être d'abord dessiné sur bois, puis gravé, avant d'être publié. Ces préparations exigent *au moins* vingt jours : c'est dire qu'il est *radicalement* impossible de faire paraître les objets que l'on me demande cinq ou six jours avant la date d'un numéro. L'impression pure et simple de ce numéro occupe à elle seule six jours *au moins.* Merci mille fois pour les vœux que l'on m'adresse. — *N° 12,115, Haute-Saône.* Il serait tout à fait impossible de faire une basquine demi-ajustée avec un talma, car la basquine emploie une quantité d'étoffe bien plus considérable que le talma. Je ne conseille pas la broderie sur le châle de grenadine, cela serait trop lourd pour ce fond peu *résistant.*

AVIS.

Le n° 4 des *Patrons illustrés*, qui paraîtra avec le n° 17 du journal, contiendra les objets suivants : Robe à devants festonnés avec veste et gilet pour femme. — Pantalon pour femme. — Fichu d'été. — Manche longue, accompagnant le fichu. — Robe pour petite fille de quatre à six ans.

Nous croyons devoir informer nos abonnées que le 1er trimestre de la *Mode illustrée* et des *Patrons illustrés* (année 1864) est entièrement épuisé. On pourra encore se procurer les nos 1, 4 et 6 à 13 de la *Mode illustrée* seulement.

Avec le n° 9 commence la nouvelle de Mme Emmeline Raymond : les *Rêves dangereux.*

1860. — On peut trouver les nos 1, 4, 8, 12, 15, 22, 23, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 32, 33, 34, 35, 39, 41, 42, 43, 44, 45, 48.

1861. — Tous les numéros moins 30 et 38.

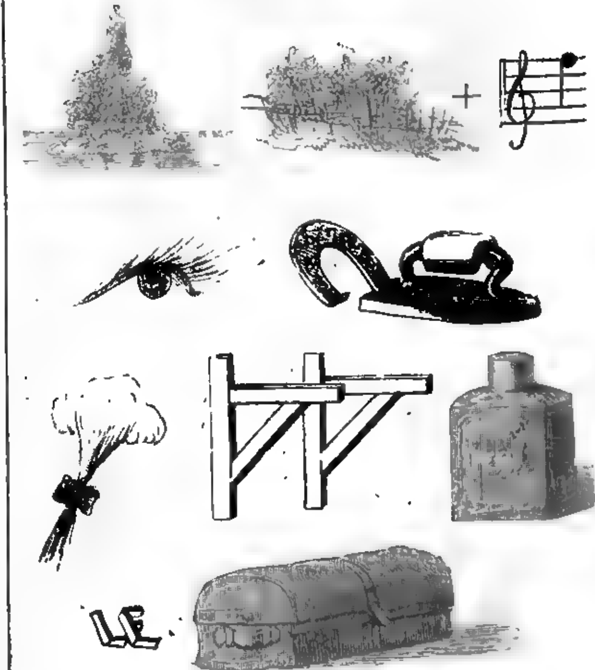
1862. — Tous les numéros moins 1 *bis*, 2, 4, 20, 38, 40, 50, 52.

1863. — Quelques exemplaires cartonnés complets. On peut se procurer tous les numéros séparément, excepté 3 et 39.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

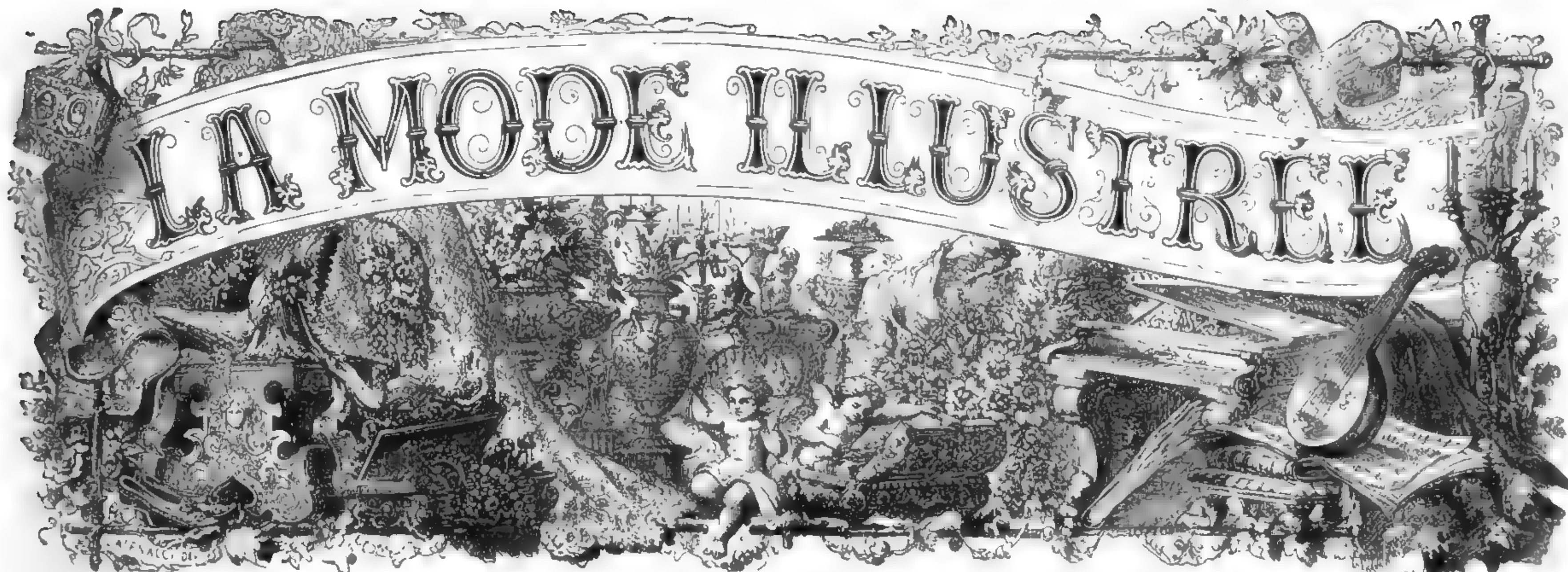


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Lance souvent un trait, il n'ira pas toujours au même point.

Digitized by Google

N° 17. CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 24 avril 1864.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

Blague de fumeur.

Matériaux : Cachemire rouge ; un morceau de velours rouge, de nuance un peu plus foncée que le cachemire ; soutache de soie noire ; soutache d'argent ; perles noires ; cordons et glands, etc.

Voici un petit objet de forme éminemment pratique. Pour le préparer on coupera un morceau rond en cachemire ayant 24 centimètres de diamètre ; dans le milieu de ce rond on exécutera les ornements. Un dessin en grandeur naturelle représente le tiers, non de la blague, bien entendu, mais du travail en soutache, et de l'application de velours formant une sorte d'étoile que l'on exécute avec du velours un peu plus foncé que le cachemire. Les lignes foncées sont faites avec de la soutache noire, les lignes blanches avec de la soutache d'argent; les rosettes placées à l'intérieur des enlacements de la soutache d'argent sont exécutées avec des perles noires.

On double la blague avec de la peau blanche. On pose sur le bord supérieur, *à cheval*, un ruban de taffetas noir ayant 1 centimètre de largeur. Avec du cachemire doublé de peau blanche et bordé de ruban noir, on forme les deux *pattes*, ayant chacune 4 centimètres 1/2 de hauteur, 2 centimètres de largeur ; elles sont coupées en pointe à l'une de leurs extrémités, et un peu creusées au milieu de chaque côté. Ces *pattes*, qui servent à desserrer la blague, sont cousues à points *arrière* l'une vis-à-vis de l'autre. Sous le ruban qui borde les pattes on fait, dans chacune de celles-ci, deux œillets qui servent à passer les cordons ; outre ces œillets, on en fait 24 à distance égale entre chaque patte. Les deux cordons de soie noire passés dans ces œillets ont chacun 66 centimètres de longueur ; leur extrémité doit se trouver sur chaque patte. On met à ces cordons 4 glands en soie noire et rouge ayant 5 centimètres de longueur surmontés d'une boule recouverte au crochet avec du fil d'argent. Un gland semblable, mais un peu plus grand, est placé au milieu du fond de la blague.

Porte-cigares.

Matériaux : Maroquin gris ; velours violet ; soie de cordonnet violette ; soutache d'or ; fil d'or ; perles, etc.

Ce travail ne peut être exécuté qu'au métier, et exige une certaine habileté. Le médaillon du milieu est en maroquin gris ; le bouquet est exécuté au passé avec de la soie violette de cordonnet ; les tiges et les nervures sont faites avec du cordonnet ou de la soutache fine en or ; les points marqués en teinte claire, dans les fleurs et dans les feuilles, sont faits avec du fil d'or ; le cœur des fleurs est exécuté avec des perles d'or. Le médaillon est encadré avec du velours violet ; on borde cet encadrement, à



BLAGUE DE FUMEUR BRODÉE EN SOUTACHE.

l'intérieur et à l'extérieur, avec de la soutache d'or, traversée, de distance en distance, par des points faits avec de la soie violette. Les arabesques figurant sur le velours sont faites avec de la soutache d'or ; on y voit aussi des perles d'or cousues isolément, puis formant à chaque bout une petite rosace. Le velours violet forme une *application* sur le maroquin gris qui se continue en dehors de cette *application*.

Bonnet de nuit.

Ce bonnet à fond tombant, à passe plate, est à la fois commode, simple et distingué ; il est fait en nansouk blanc. Nous avons publié, dans le cours des années précédentes, plusieurs bonnets *Charlotte Corday*, dont celui-ci est une variation.

Garnitures de jupon.

N° 1. Cette garniture, spécialement réservée aux jupons blancs en percale, peut cependant être adoptée pour les jupons d'alpaga blancs ou de couleur claire et unie. Cette garniture se compose d'une bande ayant 7 centimètres 1/2 de largeur, disposée en plis perpendiculaires plats, égaux, séparés par un intervalle égal (si le jupon était fait en alpaga, ces plis seraient supprimés, et la bande resterait unie). A cette bande se rattache un volant étroit, tuyauté, surmonté d'une bande *piquée* à l'endroit, et d'une bande ourlée à l'envers.

On réunit la bande plissée au jupon, en *piquant* par dessus une bande étroite disposée en *ondulations*, puis on découpe, pour l'enlever, l'étoffe du jupon et la bande plissée, dans tous les creux des ondulations. La bande étroite *piquée* en *ondulations* est à moitié recouverte par un second petit volant tuyauté, surmonté lui-même par une bande étroite *piquée* sur le volant et le jupon.

N° 2. On exécutera ce dessin sur une bande de percale, qui sera cousue au bas du jupon (lorsque la broderie sera terminée), surmontée de deux ou trois plis, et terminée par un faux ourlet. Les branches sont faites au feston, avec du coton blanc ; la soutache sera en coton blanc, ou bien en laine noire : dans ce dernier cas, on l'*essayera* avant de l'employer, c'est-à-dire qu'on en lavera un morceau à l'eau chaude, afin de s'assurer qu'elle ne déteint pas.

N° 3. La garniture de ce jupon d'alpaga gris se compose de médaillons longs en étoffe de laine à carreaux écossais réunis par des sortes d'agrafes découpées en taffetas noir ou cachemire noir. Les médaillons sont entourés d'une soutache noire qui les fixe sur le jupon. Les agrafes sont d'abord cousues sur le jupon, puis tous leurs contours sont bordés avec deux rangs faits au point de chaînette avec de la soie blanche.

Un second dessin représente la réduction de cette garniture, afin que l'on puisse en comprendre l'ensemble.

N° 4. Cette garniture se compose de carrés longs en cachemire bleu vif, appliqués sur un jupon écru, et entourés d'une soutache blanche et d'une soutache noire. On peut substituer aux soutaches le point de chaînette. On découpe le cachemire bleu autour de la rosette, et à cette place le fond du jupon apparaît.

On place ces garnitures à 4 centimètres de distance du bord du jupon.

Les jupons se garnissent aujourd'hui comme les robes ;

Digitized by Google

ces dessins pourront aussi servir pour garnitures de robes en substituant du taffetas au cachemire.

DESCRIPTION DE TOILETTES

des *Magasins du Louvre*, rue de Rivoli, 164.

Habit Lauzun. Paletot demi-ajusté, assez court, en taffetas noir; la forme en est arrondie par derrière, plus courte sur les côtés que derrière et devant, avec manches peu larges; sur le paletot, à partir de la taille, se trouve une assez longue basque d'habit, plissée et encadrée de dentelle noire. Une dentelle large borde tout le pardessus; elle est surmontée d'une dentelle plus étroite, posée à plat; épaulettes et revers garnis de dentelle.

Casaque Dubarry. Sorte de paletot court, en taffetas bleu vif; le bord inférieur est découpé en deux dents arrondies, bordées d'une dentelle noire très-étroite. Deux très-larges volants de dentelle noire sont posés sur ces dents; un entre-deux en dentelle surmonte les dents; une belle passementerie noire *à jours* marque les côtés de la casaque et garnit les devants, l'encolure, les manches et leur entournure.

Parisienne. Paletot en taffetas noir, à bords dentelés : dans chaque dent, une application de dentelle noire; sous les bords, un volant de large dentelle noire; un entre-deux de dentelle borde les devants, s'élève en pointe sous le bras, redescend, garnit le paletot par derrière et remonte sur l'autre devant.

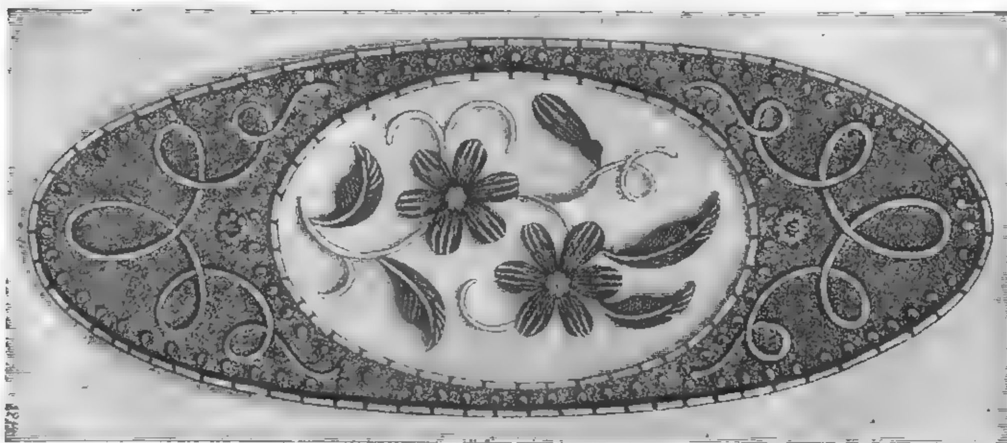
Brésilienne. Talma de voyage en cachemire ponceau. Ce talma n'est point plat et prend, par derrière, la forme Louis XV, représentée par un pli très-large. La garniture se compose d'une large bande de taffetas noir, surmontée d'une bande plus étroite; des pattes de taffetas noir, garnies de boutons en métal noir, sont posées sur le pli de derrière, en diminuant de longueur vers le bord inférieur du talma.



BONNET DE NUIT.

MODES.

Je me suis engagée à placer ici quelques descriptions, que l'on réclame avec instance, et qui ne pourraient, vu leur étendue, figurer à l'article *Renseignements.* Je vais tenir ma promesse, et résumer des notes prises chez Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6. Seulement ces notes seront forcément écourtées. Comment décrire 150 chapeaux différents et également jolis? J'ai choisi les modèles qui me semblaient être les plus gracieux. Les voici tels que je les ai vus.



PORTE-CIGARES.

Chapeau de théâtre et du soir, pour femme. Il est fait en tulle de Malines, nuancé abricot; le bavolet est en trois parties, bordées d'une passementerie dite *gouttes d'eau*. Le dessus est couvert d'un apprêt froncé allant de la calotte à la passe, et terminé par un bouquet de fleurs de nacre de couleurs variées, avec tiges moussues et feuilles. Une touffe de plumes de coq nuance abricot dépasse légèrement le devant de la passe en inclinant vers la droite. Le chapeau est entièrement parsemé de *gouttes d'eau*. Diadème intérieur en tulle abricot; blonde blanche et frange de *gouttes d'eau*. Larges brides abricot.

Chapeau en paille blanche à picots. Le milieu du bavolet est en taffetas bleu vif, les côtés en tulle bouillonné. Une blonde blanche encadre le taffetas; à gauche, près de la calotte, nœud en taffetas bleu avec fleurs ombrées et verdure; dessous, mêmes fleurs, nœud de ruban bleu; brides en ruban bleu ombré. Ce chapeau convient à une jeune fille.

Chapeau de grande toilette, pour *messe* ou *visites* de mariage, etc. Ce chapeau est fait en tulle de Malines blanc. La calotte est bouillonnée en X, la passe unie, mais ornée sur le bord avec un bouillonné vaporeux formant une sorte de *pouff* en tulle; autour de la passe et du bavolet, frange de plumes blanches nacrées. Sur le sommet un lis blanc nacré, avec feuillage vert saupoudré de nacre; diadème assorti. Brides en taffetas blanc et écharpe en tulle de Malines.

Chapeau en crin gris-lapis, ruché au bord de la passe. Bavolet dentelé en velours pourpre, bouillonné de tulle blanc; entre chaque dent, et à l'extrémité de chaque dent, se trouve un grelot allongé en passementerie noire avec gouttes de jais. A la tête du bavolet une dentelle noire. Une bande de velours pourpre part du bavolet, traverse en biais le dessus de la calotte, est retenu à cette place par un nœud de velours avec grelots et une touffe de plumes de coq noires, continue sur la passe, et vient se terminer en dessous un peu à gauche; intérieur orné de coques en velours de tulle blanc, de plumes de coq; brides de velours pourpre. Ce chapeau exécuté en crin blanc, avec ornements bruns, conviendrait à une dame de cinquante à soixante ans.

Chapeau en crêpe mauve. Bavolet semblable avec ruche de marabouts blancs. Sur la calotte une bande de crêpe forme une boucle plate, et recouvre le pied de la ruche de marabouts; sur la passe un biais de crêpe avec ruche de marabouts; dessus, une aigrette blanche rattachée par un iris en crêpe blanc rosé, et panaché de lilas; intérieur assorti. Larges écharpes de crêpe en place de brides.

Chapeau en paille de riz écrue. Bavolet en taffetas maïs à dents pointues, blonde noire à la tête du bavolet. Chaque dent est séparée et terminée par un long grelot de passementerie noire. Dessous, tulle blanc bouillonné. Sur le sommet de la passe, nœud de taffetas maïs, à dents, avec grelots, et un second nœud en taffetas noir, retenant une plume noire. Dessous, coques de ruban noir avec boutons de rose; feuillage et pampilles de paille. Brides larges en taffetas maïs, avec filets noirs.

Chapeau en paille de Fribourg. Sur la calotte, nœud de ruban noir en taffetas n° 7, à très-longs pans, et bouquet de boutons de roses moussues, étagés sur la calotte. Bavolet fendu sur les côtés, en taffetas noir. Sur le bavolet feuillage et boutons de roses, petite grappe de lilas blanc. Brides noires. Ce chapeau convient aux jeunes filles et aux jeunes femmes.

Chapeau en paille de fantaisie blanche, à ondulations en relief. Bavolet coupé en taffetas blanc et noir, broché, bordé avec une double passementerie de paille, représentant des muguets enfilés formant une frange mélangée de jais noir. Sur le dessus, touffes d'épis noirs et d'épis maïs, à barbe de cristal, fixés sur le chapeau par une plume noire. Dessous, diadème assorti, mélangé de verdure et de gouttelettes d'eau. Brides larges, semblables au bavolet.

On revoit ce printemps sur les chapeaux des rubans extrêmement riches, brochés, à bouquets de fleurs, d'épis, ou bien à carreaux écossais, avec filets écossais. Ces rubans, choisis en grande largeur, seront aussi employés comme ceintures. La mode se montre sensée en consentant à paraître un peu moins *unie*. Depuis quelques années en effet on s'avançait sur la pente de l'uniformité, qui, ainsi qu'on le sait, conduit à l'ennui. Les robes, les rubans, tout était uni. C'était une lande, un Sahara, et il est temps que l'on nous y fasse découvrir quelques oasis. Tout ce qui est trop exclusif est condamné à disparaître. C'est donc en raison des justes préférences accordées à l'uni, que nous devons lui conseiller de modifier l'exercice d'un pouvoir trop absolu; c'est parce que nous sommes partisans de l'*uni*, conservateurs *enragés*, que nous annonçons avec joie l'admission des rubans brochés. Si l'on avait persisté à les exclure, l'*uni* aurait duré encore une saison peut-être, puis la réaction, toujours trop absolue en France, nous aurait précipités dans l'abîme du bariolage, dans l'excès du coloriage, dans l'orgie des teintes les plus criantes et les plus heurtées.

E. R.

TIERS DU DESSIN DE LA BOURSE A TABAC, EN GRANDEUR NATURELLE.

LA FÊTE DES FLEURS.

Hier, la journée était belle, la température douce, le soleil resplendissant. Après avoir examiné mon jardin en constatant, avec une satisfaction que chacun comprendra, les progrès merveilleux qui, en cette saison, s'accomplissent dans un nombre d'heures si limité; je jetai un regard par-delà les haies vives qui clôturent ma pro-

Digitized by Google



Habit Lauzun — Casaque Dubary — Parisienne — Breslien

LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

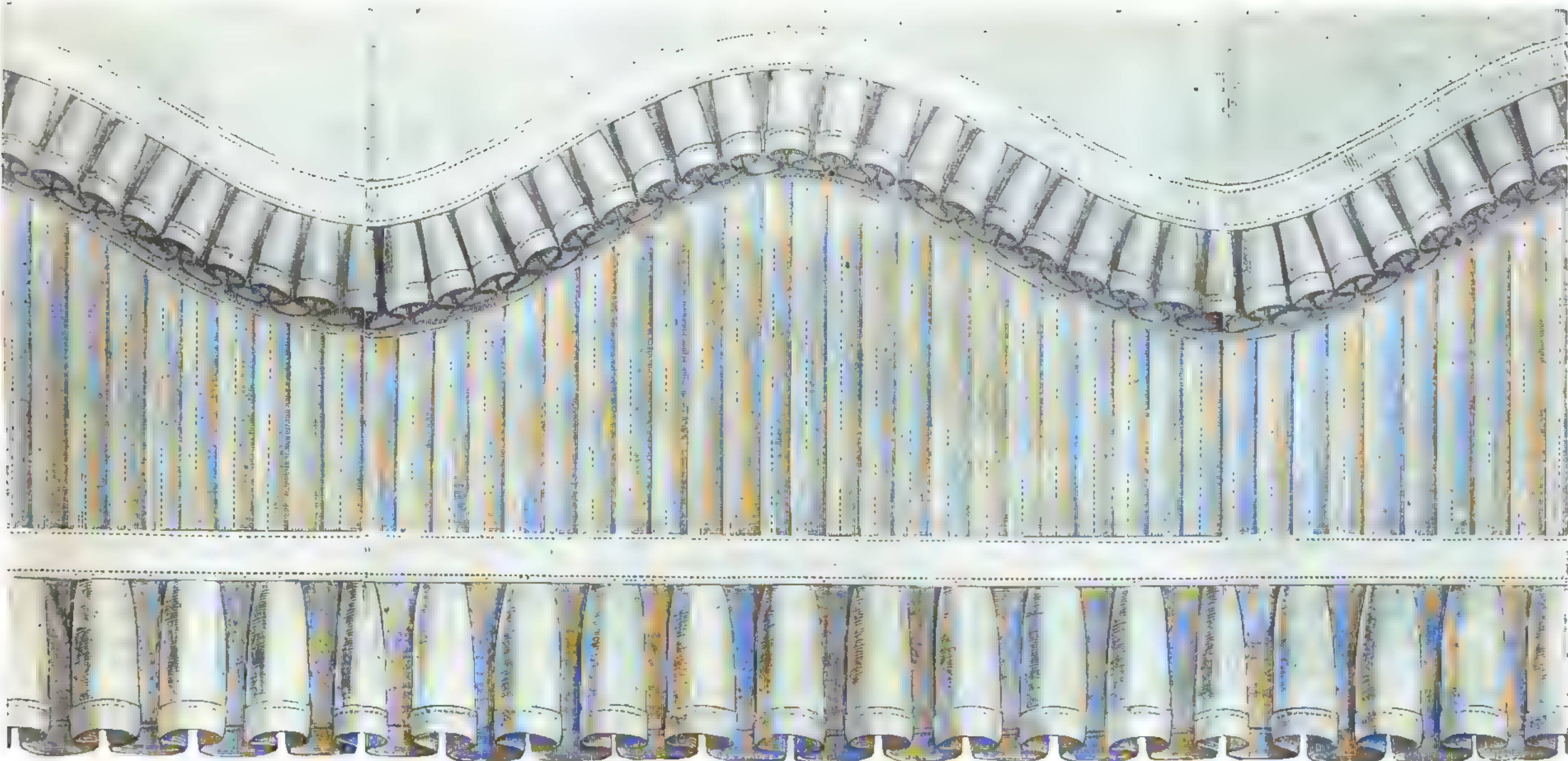
Nouveautés des M^{ns} du LOUVRE Rue de Rivoli 164

Reproduction Interdite

Mode Illustrée 1862 N° 17

Digitized by Google

Digitized by Google

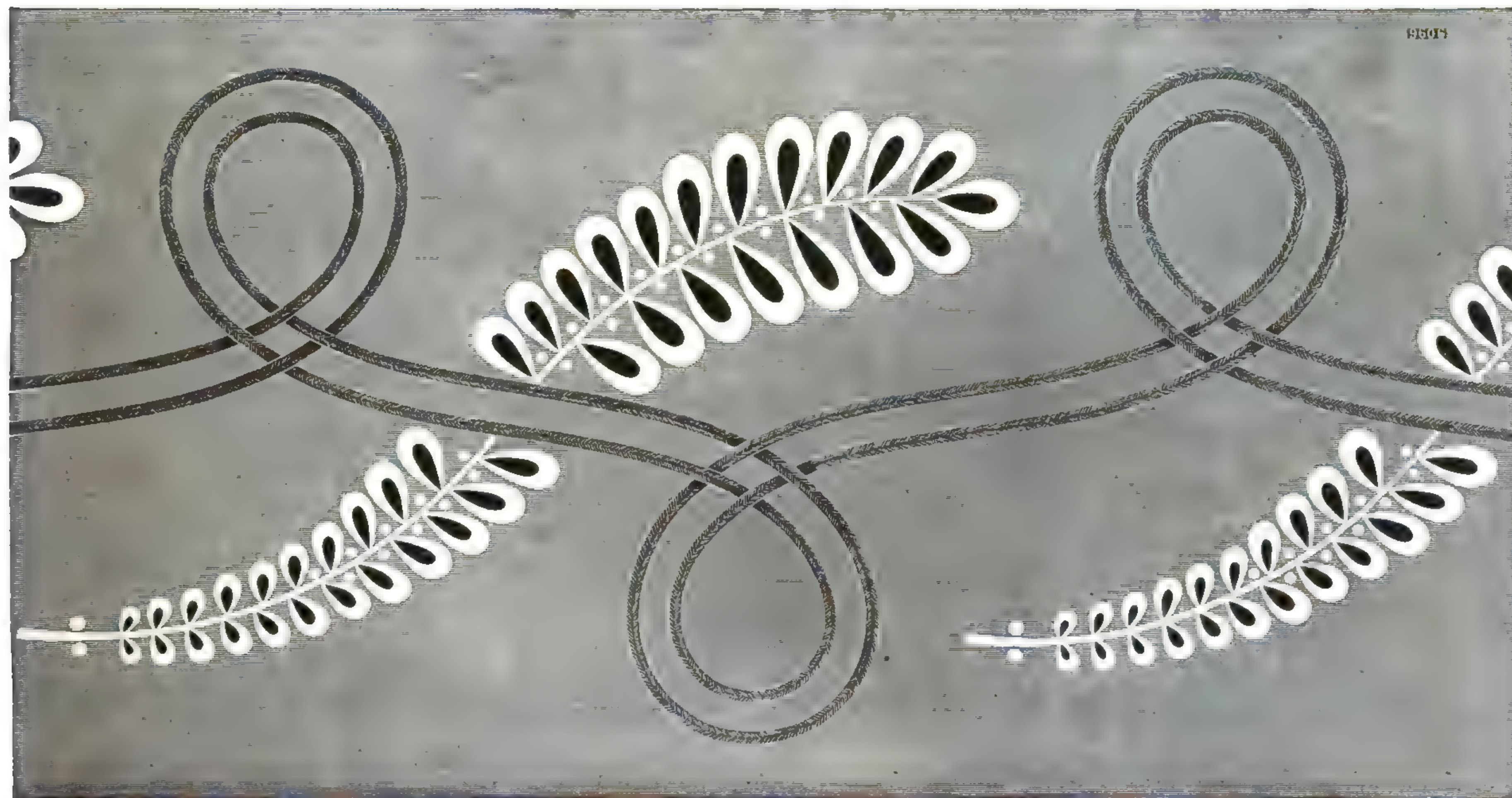


N° 1. — GARNITURE DU JUPON.

priété. Le cœur humain est inquiet, et il interroge volontiers l'horizon. Au loin verdissaient les côteaux de Meudon, les bois de Verrières, les radieux paysages de Sceaux. Je suppléais par la mémoire, par l'imagination, à certaines impossibilités matérielles qui m'empêchaient d'embrasser d'un seul coup d'œil tous les sites charmants qui semblent se donner la main pour entourer Paris d'une ceinture à nulle autre pareille. Les bois m'attiraient invinciblement. En cette saison, je n'étais pas exposé à y rencontrer des promeneurs bruyants, faisant un piquenique sur l'herbe. Les pluies, les neiges, les tempêtes de l'hiver, ont nettoyé la forêt, et ont balayé toutes les traces de la civilisation qui se traduisent, dans les forêts voisines de Paris, par des croûtes de pâté, des os de poulet, des papiers gras ayant servi d'enveloppe aux saucissons, des bouteilles vides et des bouts de cigares. J'étais assuré aussi de ne point assister à la cruelle humiliation subie par les échos austères de mes chères forêts, obligés de répéter les vulgaires refrains du *Pied qui r'mue*, ou de *Fallait pas qu'y yaille*. Il n'y avait pas à hésiter, je devais profiter de ce moment peut-être unique pour renouer connaissance avec les vieux arbres mes amis, pour admirer leurs vêtements nouveaux, pour m'étendre sur l'herbe et assister à la fête des fleurs.

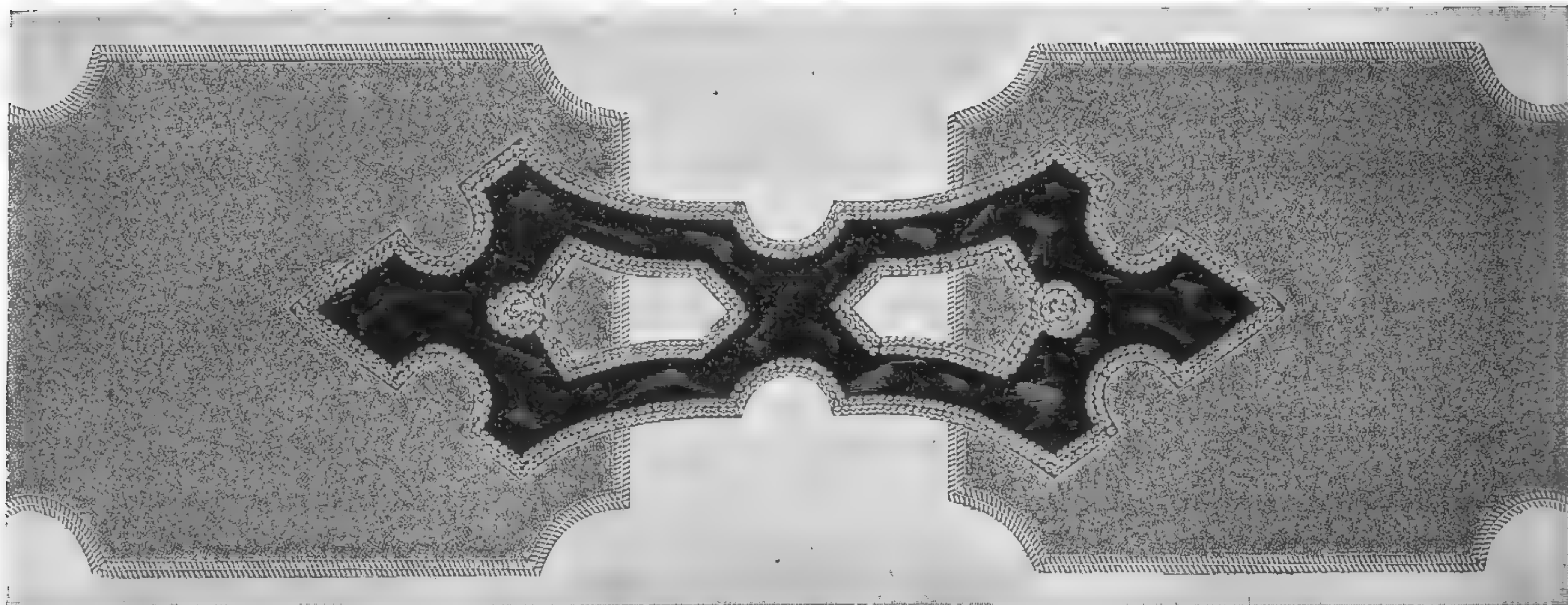
Les fleurs sont plus mystérieuses qu'on ne le pense communément. Lorsqu'elles se trouvent en présence d'une compagnie nombreuse, échangeant des propos vulgaires, elles se renferment en elles-mêmes, et prennent obstinément une attitude niaise, qui trompe les esprits légers. Pour un vieux solitaire tel que moi, elles n'ont point de secrets; j'assiste à leur babil, je connais leurs joies, je n'ignore pas leurs douleurs, et bien souvent j'ai l'âme navrée par les drames dont je suis témoin; les fleurs ne s'imposent aucune contrainte devant moi, et j'ai souvent supposé qu'en voyant mon immobilité silencieuse, elles me prenaient pour une statue représentant quelque divinité mythologique, vouée à la protection de la flore champêtre, ou bien de la silviculture..... Peut-être suis-je à leurs yeux le grand Pan lui-même.

Quoi qu'il en soit, nous vivons en famille, et j'avais hâte d'aller me plonger dans les profondeurs de ma forêt. Après avoir suivi quelques allées en ligne droite, dont l'extrémité, vue en perspective, semble confondre en un fraternel embrassement les arbres, séparés en réalité à tout jamais par l'espace restreint et cependant infranchissable occupé par la route; après avoir accepté les invitations qui m'étaient adressées par maints sentiers étroits, capricieux, revenant sur eux-mêmes en mille circuits déraisonnables, mais charmants; après avoir quitté plusieurs fois la ligne droite pour le chemin de traverse, j'arrivai, un peu fatigué, j'en conviens, à une belle clairière. Elle paraissait avoir été plantée pour composer une salle de bal destinée à des fêtes fantastiques. Les arbres centenaires inclinaient les uns vers les autres leurs têtes majestueuses, comme pour tenir conseil, et raisonner philosophiquement sur les erreurs et les folies de la jeunesse. Cela formait une voûte auguste, admirablement proportionnée. Le parquet était couvert d'un tapis de velours vert; on n'entendait au loin que le ramage des oiseaux..... Bercé par toutes les harmonies dont le flot m'envahissait délicieusement, je



N° 2. — GARNITURE DE JUPON.

Digitized by Google



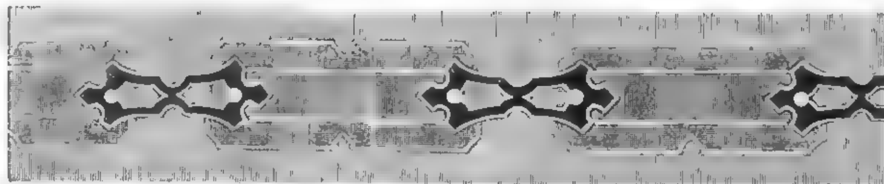
N° 3. — GARNITURE DE JUPON, GRANDEUR NATURELLE.

tombai dans une rêverie profonde; toutes les préoccupations quotidiennes furent écartées, et je me trouvai transporté dans un monde autre que celui de la race humaine.

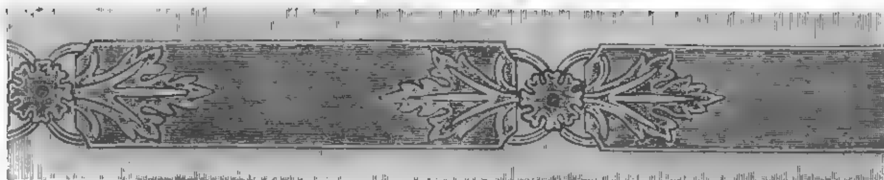
Je voyais en face de moi une belle clématite, dont le feuillage artistement découpé s'émaillait de fleurs d'un blanc rosé ou d'un bleu foncé. Tout ce qui m'entourait, arbres, arbustes et fleurs, se détachait sur une lumière douce et scintillante à la fois, comme si les étoiles avaient momentanément quitté leur poste pour prendre place dans les avelanèdes et les calices de jacinthes, transformés en candélabres. Le pic frappa plusieurs coups, qui étaient évidemment un signal, et alors se produisit autour de moi un mouvement extraordinaire : de gros scarabées verts apportèrent un siége magnifique construit avec des tournesols ; des grillons aux longs bras firent leur apparition; ils étaient suivis par de gros bourdons qui portaient des violons, des contre-basses et des harpes. Cet orchestre prit place sur un hamac composé de fleurs entrelacées et de plantes grimpantes, suspendues aux branches des arbres.

Une fête se préparait..... je l'avais espéré, et je n'en pouvais plus douter. C'était évidemment la clématite qui *recevait* ce jour-là, car elle s'agitait sans cesse, donnant partout son coup d'œil, distribuant ses instructions, veillant à tous les détails, comme toute maîtresse de maison bien avisée, et désireuse de préparer le bien-être de ses hôtes. Elle s'approchait de l'orchestre pour indiquer aux musiciens les morceaux qu'ils devaient préparer, s'élevait jusqu'aux candélabres, pour redresser une lumière vacillante, agitait son feuillage pour enlever une vilaine toile d'araignée, qui inspirait une certaine répulsion à ses musiciens ailés. Enfin tout fut rangé à son gré, et elle se hâta d'aller recevoir ses invités. Polie, bienveillante pour tous, elle les conduisait sur des bancs tapissés d'une mousse moelleuse, tout en leur laissant la liberté de se grouper selon leur goût, de se réunir sur les tapis de gazon, pour causer, disserter, ou discuter.

Tout d'abord apparut le gracieux et tendre muguet, en compagnie du vaniteux narcisse, fat insupportable, épris de lui-même, sans réfléchir qu'il est au-dessous des fleurs d'adopter les ridicules des hommes. Près d'eux marchait un jeune *delphinium Ajacis,* vulgairement connu sous le nom de *pied d'alouette,* dont l'attitude narquoise et l'air ironique indiquaient clairement qu'il se moquait des prétentions du majestueux narcisse. Venait ensuite la Fritillaire, mieux connue sous la désignation de Couronne impériale, suivie par une foule de tulipes. La clématite s'inclina profondément devant la Fritillaire, et j'eus tout lieu de croire pendant un moment que cette dernière allait être conduite au trône préparé. Mais non ! Ce trône était réservé pour une autre, car le lis lui-même arriva suivi du romarin, et la clématite ne l'engagea pas à se placer sur le siége qui restait inoccupé.



N° 3 *bis.* — GARNITURE DE JUPON, GRANDEUR RÉDUITE.

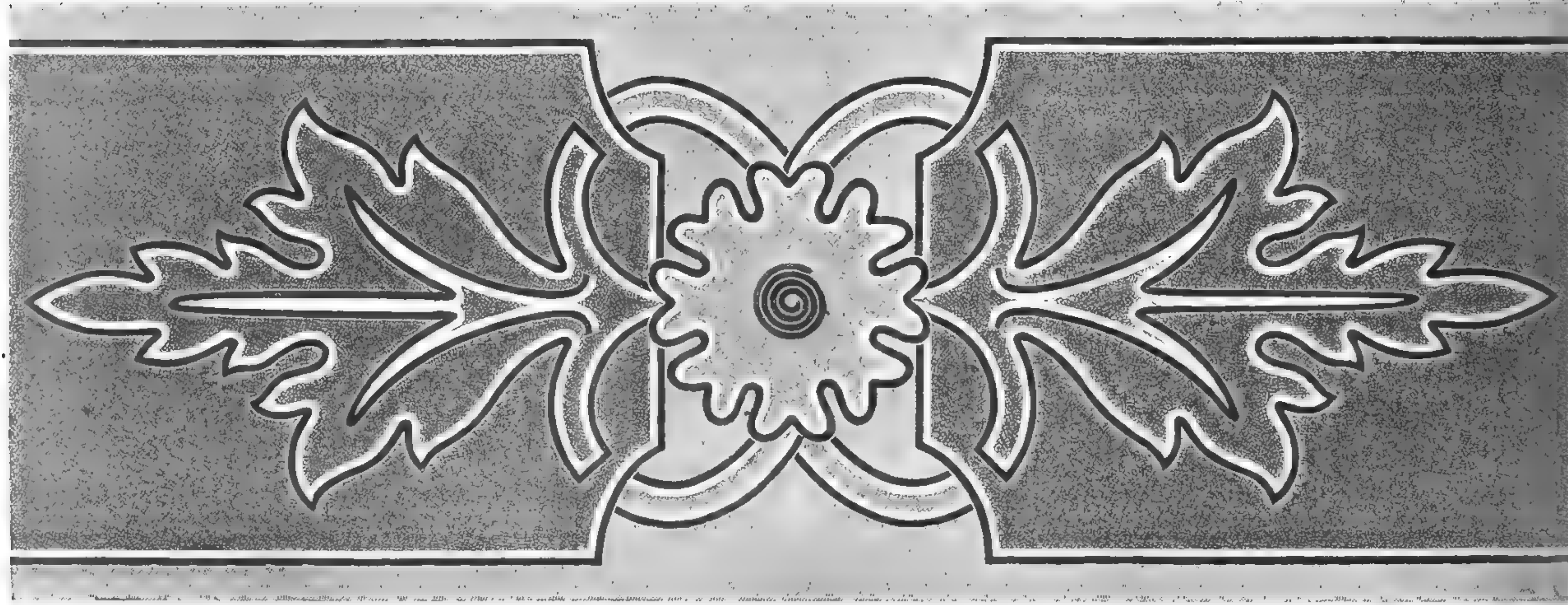


N° 4 *bis.* — GARNITURE DE JUPON, GRANDEUR RÉDUITE.

La *nivéole printanière,* que le langage vulgaire a maladroitement masculinisée en l'appelant *perce-neige,* fit son entrée. Elle semblait bien languissante, et marchait lentement en s'appuyant sur la *pensée,* convenablement vêtue de velours violet, costume fort bien approprié à ses fonctions de *chaperon.* La nivéole avait une taille svelte et élégante, mais elle penchait tristement sa tête.

L'assemblée était à peu près complète : on entendait de toutes parts un murmure joyeux; les musiciens, qui jusqu'ici s'étaient bornés à essayer et accorder leurs instruments, attaquèrent avec un ensemble parfait les premières mesures d'une marche triomphale, et l'on vit apparaître la rose conduite par le chevalier Cactus, revêtu d'une armure complète. Il n'y avait pas à en douter : une reine avait fait son entrée; elle avait la couronne en tête, et tenait à la main un sceptre formé de roses. Elle était à la fois majestueuse et bienveillante. On ne remarquait point d'épine en elle, et si, par-ci, par-là, on en voyait poindre une, elle était verte et tendre, et n'inspirait aucun effroi. C'est peut-être en raison de son impuissance à se défendre, que la rose avait accepté les soins du chevalier Cactus, muni d'un grand nombre d'armes défensives, et pouvant tenir à distance les flatteurs fades et incommodes et les ennemis dangereux.

On n'attendait plus que la rose ; la clématite plia les genoux devant elle, puis se releva pour la conduire au trône entouré par la Fritillaire et son cortége de tulipes. Toutes les fleurs vinrent se prosterner devant leur reine,



N° 4. — GARNITURE DE JUPON, GRANDEUR NATURELLE.

Digitized by Google



LA FÊTE DES FLEURS.

Digitized by Google

et le chevalier Cactus mit un genou en terre devant elle avec une grâce infinie. La nivéole (perce-neige) releva tout à coup la tête, et fixa un regard étrange, un peu égaré, sur la rose et le chevalier. Celui-ci n'avait sans doute point daigné s'apercevoir de la présence de la nivéole, car il plaisantait agréablement sur les airs *penchés* qu'elle affectait depuis quelque temps. Le tendre et consciencieux *Ne m'oubliez pas* se pencha vainement à son oreille pour murmurer quelques paroles sérieuses..... elles ne produisirent aucune impression, et le chevalier continua ses plaisanteries. La nivéole tomba évanouie dans les bras d'une sœur compatissante, fleur de roseau, vêtue de nuance brune cendrée, qui l'emporta dans ses bras hors de la salle brillamment éclairée. Cet incident douloureux fut à peine remarqué. Au bal, comme à la guerre, tant pis pour ceux qui tombent! La fête commença.

J'avais sous les yeux un spectacle analogue par quelques points à celui qu'offre la salle de la rue Le Peletier quand on représente un grand opéra. Les principaux personnages s'asseyent sur des trônes, et assistent à des ballets. Toutes les fleurs les plus légères avaient été convoquées pour exécuter leurs danses devant la reine: le liseron, le bluet, l'œillet frangé ou *mignardise*, le pied d'alouette, le chèvrefeuille, l'*aconit de Candolle*, aux fleurs d'un bleu pâle intérieurement, d'un bleu vif sur les bords, exécutèrent une danse inconnue, pleine de caprices, de bonds, d'entrechats, de trilles, de balancements à donner le vertige. Les papillons s'arrêtaient éperdus pour examiner ce ballet fantastique. Les danseurs s'acquittaient à merveille de leur besogne; ils touchaient le gazon avec tant de légèreté, que l'on n'apercevait nulle part la trace de leurs pas. La rose souriait complaisamment en signe d'approbation, le lis se redressait avec dignité lorsque le chèvrefeuille, un peu extravagant de sa nature, se livrait à des sauts trop excentriques; le chevalier Cactus applaudissait surtout les danseuses. Les musiciens, excités par cette atmosphère de plaisir, précipitaient le mouvement de la mesure. La clématite donnait à ses pages l'ordre de servir des rafraîchissements.

La partie du public qui prenait le plus de plaisir à la fête se tenait en dehors de la haie. C'était la plèbe des fleurs. Mais la compagnie n'était pas aussi mal composée qu'on pourrait le croire; la violette même se trouvait parmi ces curieux, enchaînés par le respect à quelque distance de la noble réunion. Tous pensaient que la violette eût pu tenir dignement sa place dans la salle de danse. Tel était du moins l'avis du souci, un peu bilieux comme chacun sait, et disposé par conséquent à blâmer tout ce que l'on fait et tout ce que l'on ne fait pas. La sage pâquerette se rangeait au même avis, partagé du reste par le chardon malveillant, aigu et pointu dans ses propos. L'abominable ciguë déversait ses propos empoisonnés sur tout le monde; elle disait, en ricanant, que cette belle réunion se composait de sots et de fleurs bêtement infatuées de leur beauté; mais elle ajoutait que, si elles avaient tort de se montrer si difficiles et si exclusives, la violette avait raison de ne pas aller s'exposer à des humiliations certaines...... et méritées. Ne l'avait-elle pas vue, elle, la ciguë! n'avait-elle pas vu la violette, malgré sa réputation (usurpée) de modestie, accueillir avec infiniment de plaisir les compliments de cet étourdi qu'on appelle pied-d'alouette? Elle, l'honnête ciguë, en avait été scandalisée! Elle ne comprenait pas que l'on tardât à expulser la violette, et ne pouvait plus supporter sa compagnie.

Quant à la violette, elle paraissait se soucier fort peu des mauvais propos de sa voisine. Elle n'avait jamais pensé que l'honnêteté fût aussi fragile que le supposait la ciguë, et elle avait ri avec franchise et gaieté des discours tenus par le pied-d'alouette. Elle eût pu sans nul doute figurer à la fête donnée par la clématite, et elle eût été accueillie avec empressement par celle-ci, qui l'aimait beaucoup, et par ses hôtes. Mais la violette n'aimait pas à se mettre en vue; la salle de réunion était trop brillamment éclairée, trop bruyante, trop encombrée. Elle préférait rendre visite à son amie la clématite, lorsqu'elle serait seule.

Le ballet touchait à sa fin, les danseurs et les danseuses vinrent en procession s'agenouiller devant la reine. Même à ce moment solennel, le chèvrefeuille ne put réprimer son humeur turbulente, et il exécuta un bond si prodigieux que toute la réunion éclata de rire en applaudissant bruyamment.

Les violons, les contre-basses et les harpes se turent, une pause silencieuse succéda à ce tumulte. Tout d'un coup on entendit le son argentin d'une cloche: c'était la blanche campanule, marchant près d'une capucine, couverte d'un vêtement brun-rouge; elles précédaient un capucin, qui jeta en passant un regard de désapprobation au chevalier Cactus; des larmes tombèrent des yeux de la rose, la clématite joignit les mains, s'agenouilla, et chacun imita son exemple. Le cortège se dirigeait vers le côté où la nivéole avait été transportée. On murmura de toute part: « La nivéole se meurt! la nivéole est morte! »

Tous les invités disparurent avec une hâte extrême, les candélabres s'éteignirent, un silence solennel succéda au tumulte de la fête..... et je revins à moi, c'est-à-dire que, perdant la perception des faits habituellement ignorés, je repris possession de cette petite somme de connaissances erronées, d'opinions routinières et d'erreurs rebattues, qui constituent le fond de ce que l'on appelle la raison humaine. Tout était rentré dans l'ordre autour de moi, et je m'aperçus que j'avais grand'faim. Je découvris alors une petite fille de cinq ou six ans, endormie près d'un arrosoir; je la réveillai, j'appris qu'elle était la fille d'un garde, dont la demeure n'était pas fort éloignée. Elle me servit de guide; je dînai chez son père, avec du lait excellent et du pain de ménage, et vers le soir je m'acheminai vers mon logis, en réfléchissant au spectacle que les fleurs m'avaient donné. Hélas! me disais-je, elles ont donc les mêmes peines que nous, les mêmes défauts, les mêmes passions! En racontant à mes lectrices de la *Mode illustrée* la *fête des fleurs*, je ne leur ferai pas un conte. J'ai l'esprit trop positif pour m'accommoder des fictions, et je ne saurais les présenter agréablement. Je dirai simplement ce que j'ai vu; elles accorderont quelque pitié à l'infortunée nivéole, elles s'indigneront contre le chevalier Cactus, elles éprouveront de la sympathie pour l'honnête clématite, pour la modeste violette, et se garderont de jamais prêter l'oreille aux propos envenimés de l'exécrable ciguë.

C'est dans cet espoir que je termine ces lignes, qui me rappelleront, je l'espère, au souvenir de quelques anciennes lectrices.

E. R. Sainfoin.



LES RÊVES DANGEREUX.

Suite.

Vers cette époque, elle fit la connaissance d'une jeune veuve qui vint s'installer dans une maison voisine de celle qu'ils habitaient. Mme de Blavet avait eu une existence assez brillante; son mari occupait un poste important, et elle avait consenti à l'épouser, malgré une notable différence d'âge, parce qu'elle avait été séduite par le plaisir de partager une situation enviée, de donner des dîners, des bals, de jouer enfin un rôle sur la scène du monde. Mais les calculs de ce genre sont rarement heureux, et ces mariages ne sont pas bénis par Dieu. Après avoir joui pendant quelques années des avantages qu'elle avait ambitionnés, Mme de Blavet avait perdu son mari; il possédait une fortune extrêmement médiocre; avec lui disparurent les émoluments qui alimentaient le luxe de sa maison, la considération dont il était l'objet. A force d'instances, de sollicitations chez les anciens collègues de son mari, qui avaient subitement oublié les égards qu'ils témoignaient naguère à sa *charmante femme*, Mme de Blavet obtint une pension de quelques centaines de francs, qui, jointe aux épaves de la fortune laissée par M. de Blavet, lui permettait de vivre indépendante, mais lui imposait la médiocrité et l'obscurité. Elle dut quitter les grandes villes, et vint se réfugier, ainsi que nous l'avons dit, dans une modeste maison voisine de celle de Pauline.

On dit avec raison que l'adversité ennoblit les âmes, tandis que la prospérité les pervertit; mais cette observation est juste seulement lorsqu'elle s'applique à ceux qui n'ont point connu la prospérité. Les âmes qui traversent celle-ci sans s'amoindrir sont grandes, fortes... et rares; on oublie, on dédaigne aisément les peines qu'on n'éprouve plus, et l'on s'habitue bien vite à considérer leurs manifestations comme une vaine et importune exagération; les louanges, les flatteries, qui émanent des sollicitations, composent une atmosphère dans laquelle les esprits faibles se grisent facilement; ils y puisent d'abord l'indifférence et l'assurance..... peu après l'insolence. Mais si la situation change, si l'on est précipité du faîte que l'on occupait, l'adversité est impuissante à épurer l'âme, qui n'a pu se préserver contre l'influence délétère de la prospérité; le malheur est alors sans dignité, et se montre tour à tour humble et acerbe. Telle avait été la voie parcourue par Mme de Blavet, et elle subissait avec désespoir, avec ressentiment, la destinée qui lui était faite, la médiocrité à laquelle son sort était désormais voué; elle se retranchait dans le passé pour le regretter amèrement, mais sans trouver dans sa situation présente un texte à des réflexions sérieuses et salutaires; elle ne se demandait jamais si elle avait employé comme elle l'aurait dû ces courtes années durant lesquelles elle aurait pu faire un peu de bien: elle ne se dit pas qu'elle expiait sans nul doute sa vanité, son égoïsme, son indifférence pour les peines d'autrui; elle ne se souvint pas de ces solliciteurs qui arrivaient parfois jusqu'à elle, pour lui présenter des placets adressés à son mari, et qui, reçus avec hauteur, avec une politesse glaciale, recouvrant imparfaitement un fond de dureté, la quittaient plus désolés que jamais. La lumière ne se fit pas dans cet esprit inférieur; Mme de Blavet pensait avoir usé d'un droit attaché à sa position, *en se montrant indifférente* pour les maux qu'elle aurait *pu diminuer*. Tout le monde en faisait autant; elle *eût cru compromettre* sa dignité, déchoir de sa position, en se montrant bienveillante et disposée à servir ceux qui auraient pu avoir besoin de son crédit, et ses regrets se concentraient uniquement sur la perte de ses jouissances de vanité; comme toutes les souffrances égoïstes, ces regrets ne pouvaient être adoucis.

Incapable de se suffire à elle-même, Mme de Blavet cherchait à tout prix une compagnie qui pût écouter ses doléances et le récit de la phase brillante de son existence; elle fit la connaissance de Pauline, la flatta adroitement, parce qu'elle avait besoin non d'une amie, mais d'un auditoire, et bientôt les deux jeunes femmes furent inséparables; elles se réunissaient à toute heure du jour, et, si débonnaire que fût Robert, il exprima parfois son mécontentement de trouver toujours un tiers au logis. L'habileté de Mme de Blavet échoua contre une antipathie instinctive, contre une loyauté inflexible. Robert toléra cette liaison parce qu'il ne voulait pas priver sa femme d'une compagnie qu'elle trouvait agréable, mais il essaya plusieurs fois de la prémunir contre les périls d'une intimité qui n'était pas fondée sur des qualités sérieuses; ses efforts furent inutiles, et il s'abstint de les renouveler, le fond de sa philosophie pratique étant malheureusement de « laisser aller les choses. »

Une nouvelle existence commença dès lors pour Pauline; elle n'avait pas pour Mme de Blavet l'amitié sans réserve accordée jadis à Julie, mais elle était charmée par sa conversation brillante, par les récits qu'elle lui faisait, par cette initiation inespérée à la *vie du monde*. Mme de Blavet lui parlait des fêtes qu'elle avait données, des réceptions à la cour, des écrivains, des poëtes qu'elle recevait, des solennités théâtrales, des concerts, entremêlant ses récits d'anecdotes amusantes, de détails biographiques sur quelques-unes des célébrités du jour, et terminait invariablement ses causeries par d'amers rapprochements entre le passé et le présent. Par une manœuvre adroite, commandée par la nécessité d'intéresser directement Pauline à ses regrets afin de la rattacher plus étroitement à sa cause, Mme de Blavet la plaignait tendrement de végéter dans cette petite ville; elle lui montrait la perspective d'une existence embellie par les plaisirs de l'intelligence, et déplorait le sort contraire qui condamnait Pauline à enfouir dans une ville obscure les dons brillants qu'elle tenait de la nature. Durant les promenades solitaires qu'elles faisaient ensemble, lorsque Pauline s'arrêtait, charmée par un doux et frais paysage; lorsqu'elle essayait de communiquer à sa compagne les impressions saines et charmantes que lui faisait éprouver le spectacle d'une belle soirée terminant un beau jour, Mme de Blavet soupirait.

« Vous êtes poëte, ma chère Pauline, » répondait-elle, « et vous voyez toutes choses au travers de votre propre nature, qui transforme et embellit tout ce qui l'entoure; ce privilége est rare autant que précieux; je ne le possède pas, malheureusement pour moi, et je suis toujours frappée du côté prosaïque des objets qui se montrent à moi. Nous marchons depuis longtemps, et, un peu de gravier s'étant introduit dans l'une de mes bottines, je vous avouerai que je suis lasse et attristée. car je me souviens du temps où je ne me promenais qu'en voiture, et je ne saurais vous cacher que je regrette cette époque; je ne suis pas cependant tout à fait dépourvue du sens artistique, mais je préfère trouver le beau tout révélé plutôt que de le chercher moi-même; ainsi j'aime mieux admirer un paysage, décrit en prose ou en vers, que d'aller le chercher dans la campagne; d'abord cela est moins fatigant, puis cela est plus beau.

— Cette opinion me semble insoutenable, » reprenait Pauline en riant, « et je ne vois pas les arguments dont vous pourriez l'étayer.

— Voici l'un de ces arguments qui s'offre de lui-même; regardez, ma chère Pauline, et convenez que jamais un littérateur ou un peintre ne s'avisera de placer ce détail dans l'un de ses tableaux (*). En admirant ceux-ci, je ne serai pas exposée à voir une bergère en haillons, chassant devant elle un immonde troupeau, crotté jusqu'à l'échine.

— Et cependant, » dit Pauline en examinant la bergère malpropre, qui lui fit une révérence en traversant le sentier, « je ne voudrais pas affirmer que cette apparition nuise à l'effet du paysage. Voyez comme ses haillons sont pittoresques, comme ses cheveux noirs offrent un contraste vigoureux avec le lambeau rouge qui lui sert de bonnet!

— Et qui est attaché avec une ficelle! Ah! ma chère amie, c'est plus fort que moi..... il m'est impossible d'admirer le pittoresque lorsqu'il est sale! »

Ces conversations se renouvelaient chaque jour; Pauline, qui pensait trouver dans la compagnie de Mme de Blavet une puissante diversion à la monotonie de son existence, constatait avec surprise qu'elle était toujours plus triste et plus mécontente de son sort, chaque fois qu'elle s'examinait, après avoir quitté son amie. Elle lui avait communiqué quelques-uns de ses « essais poétiques, » et Mme de Blavet lui avait témoigné le plus ardent enthousiasme pour sa vocation littéraire. Depuis ce moment, elle ne cessa de lui affirmer qu'elle se rendait coupable d'ingratitude envers la Providence, en ensevelissant son talent sous le boisseau. « Si je n'étais venue ici, ma pauvre Pauline, » ajoutait-elle avec compassion, « nul n'aurait pu vous encourager à marcher dans la voie qui doit vous conduire à la célébrité, à la fortune; croyez-en ma prophétie: un jour viendra où votre nom sera connu, vos œuvres admirées. »

Ces flatteries, plus adroites, mieux ménagées que je ne

(*) Cette histoire est antérieure au réalisme qui appartient à notre époque.

Digitized by Google

puis l'indiquer ici, distribuées, grâce à une intimité quotidienne, avec un à-propos qui masque toujours à un bref résumé, produisirent tout d'abord l'un des effets funestes qui y étaient attachés; elles eurent pour résultat d'augmenter encore le dégoût que sa situation présente inspirait à Pauline, et de faire naître en elle l'espoir chaque jour grandissant d'arriver à occuper une scène plus vaste.

Il ne faudrait pas condamner trop sévèrement le cœur et l'intelligence de Pauline; elle avait pris, dès sa première jeunesse, la vie à rebours, et toutes les phases par lesquelles elle passait actuellement n'étaient autre chose que la conséquence logique de ses errements de jeune fille; à l'origine, la fausse route se sépare si insensiblement de celle qui est vraie et bonne! Lorsqu'on s'y engage imprudemment, on ne prévoit pas qu'on va s'écarter chaque jour davantage du but hors duquel il n'y a point de salut pour les femmes, et l'on avance sans se rendre compte de l'espace parcouru.

De plus, l'amour-propre littéraire est le plus sensible, parmi toutes les variétés d'amour-propre que l'on trouve dans la race humaine; il trouble le jugement lorsqu'il ne l'annule pas complétement, et quand la conscience, la raison, protestent secrètement contre les louanges que l'on reçoit, on les réduit au silence en soupçonnant plus volontiers son propre discernement que l'exagération d'autrui.

Malgré ses bons instincts, malgré la dose de raison dont elle avait été pourvue par la nature, Pauline n'était pas exempte de vanité; il lui semblait doux d'être enfin comprise et appréciée à sa véritable valeur, et puisqu'elle avait recueilli de si douloureux mécomptes en se traçant un brillant tableau de la vie conjugale, elle demanda à d'autres sujets les rêves auxquels elle ne pouvait pas plus renoncer que le fumeur d'opium ne pourrait retrancher de sa vie le poison qui l'enivre et l'énerve. Elle se complut à faire des projets d'avenir, et vit en perspective la renommée..... peut-être la gloire! On commence généralement par s'accorder du talent, puis on arrive, par une pente insensible, à soupçonner que l'on pourrait bien avoir du génie.

Pauline n'était pas encore arrivée à ce point culminant d'où l'on domine (au moins en imagination) tous ses semblables, en leur accordant une pitié dédaigneuse; elle n'était pas encore atteinte de cette disposition dénigrante qui, à une certaine époque de la vie, s'empare des êtres plus infatués de leur mérite que propres à le prouver; en prenant connaissance d'un livre nouveau, elle ne se disait pas : «*Je pourrais faire mieux!*» Mais elle se répétait : «Moi aussi, je pourrais être écrivain... peut-être!»

Pauline n'avait pas réfléchi sur la véritable destinée des femmes; elle ne savait pas que les joies et les peines attachées à la vie de famille sont inconciliables avec l'agitation et le labeur qui constituent le fond des existences qu'elle enviait, et elle ignorait que le talent, et même la célébrité, sont des compensations bien médiocres lorsqu'on les met en regard des biens réels dont elles sont destinées à tenir lieu, que l'on soit dépourvue de ces biens, ou qu'on les méconnaisse pour rechercher les jouissances de vanité

Mme de Blavet, qui ne pouvait pardonner à Robert la froideur qu'il lui témoignait, plaignait discrètement Pauline de n'être pas *comprise* dans son ménage; sans jamais appuyer d'une façon directe sur le sens de ses discours, elle parlait souvent du découragement qui s'empare des esprits supérieurs lorsque leur destinée est liée à des âmes d'un ordre secondaire, loyales sans doute, ornées de qualités sérieuses... mais absolument dépourvues d'élévation. Ces insinuations envenimées germaient promptement dans un terrain si bien préparé, et chaque jour Pauline se montrait plus mécontente de sa destinée.

Sur ces entrefaites, Émilie vint passer quelques jours chez son ancienne amie. Elle apparut «toujours jeune, et toujours belle,» ainsi que Robert le disait galamment; seulement les soins consacrés à sa toilette étaient plus minutieux et plus compliqués qu'autrefois, si l'on en jugeait par le temps employé à cette importante opération, durant laquelle la porte de sa chambre demeurait hermétiquement fermée. Cette précaution, rigoureusement observée, donnait lieu de supposer qu'Émilie appelait peut-être l'art à son secours pour conserver cette éternelle jeunesse, un peu démentie par quelques rides maladroites qui se formaient autour de ses yeux noirs.

Si frivole que fût Émilie, sa compagnie était plutôt salutaire qu'inutile ou préjudiciable pour Pauline dans les circonstances présentes. Émilie lui représentait le passé, et lui servait ainsi à mesurer l'espace déjà parcouru dans la voie où elle s'était engagée. Émilie était essentiellement *positive*, et loin d'entretenir les rêveries de son amie, elle les eût impitoyablement raillées si elle les avait connues; gaie, active, diligente, elle amusait Robert, raccommodait ses gants, rétablissait l'ordre dans ses cravates; elle organisait des parties de plaisir, disposait agréablement le plus modeste repas, savait, en un mot, dans toutes les circonstances, tirer le meilleur parti possible de toutes choses. Sa présence communiquait un peu de vie à cet intérieur si morne, dans lequel l'ennui et l'indifférence de la maîtresse du logis semblaient inscrites sur chaque objet. Robert ne quittait plus sa maison, et nous devons avouer qu'en voyant Émilie s'occuper de tous les détails qui concernaient la vie domestique, trouver un remède pour tous les accidents, animer tout le monde par son humeur gaie et ses habitudes laborieuses, il se dit plus d'une fois, dans son for intérieur : «Voilà une femme qui m'aurait bien convenu!»

L'influence de Mme de Blavet était un peu combattue par la présence d'Émilie. On parlait du passé, de tous ceux que l'on avait connus, de Rosalie, toujours bonne, bienveillante, et satisfaite de son sort; de Mme Delley, aussi heureuse qu'elle pouvait l'être désormais, dirigeant avec habileté la maison de son excellent beau-frère; de Louise, qui devenait une jeune fille, des frères de Pauline, qui travaillaient courageusement pour se créer une position; et les heures s'écoulaient rapidement dans ces causeries interminables. La personne avec laquelle on peut se souvenir devient, par cela seul, une amie, et, quoique Émilie ne pût satisfaire certains instincts délicats de l'âme de Pauline, elle s'était naturellement élevée, par l'ancienneté de leurs relations, à la dignité d'une confidente, sinon d'une amie.

Un jour qu'elles étaient seules, Robert ayant été forcé de faire un petit voyage, la conversation, ayant épuisé tous les sujets familiers, devenait languissante; Émilie, effleurant à son insu un point douloureux, prit la parole après une courte pause :

«Eh bien! tu es heureuse,» lui dit-elle; «tu as atteint le but vers lequel tes vœux tendaient, tu as épousé Robert, que tu aimais depuis longtemps; et, en vérité, il méritait ta tendresse; c'est le meilleur mari qui se puisse voir.

— Oui,» dit Pauline, «Robert est très-bon.

— Tu dis cela bien froidement.

— Comment veux-tu que je le dise? Nous sommes déjà de *vieux époux*, selon Robert..... D'ailleurs, il est des choses que tu ne sais pas.

— Des choses que je ne sais pas? il faut me les apprendre; à qui pourrais-tu te confier? Julie est, pour ainsi dire, perdue pour nous; et ce n'est pas cette madame de Blavet, cette grande dame tombée de son piédestal, qui pourra t'écouter avec amitié; elle est trop occupée de ses chagrins pour compatir à ceux d'autrui! A défaut de Julie, je suis ta plus ancienne amie; voyons, parle, quels reproches peux-tu faire à ton mari?

— A lui? certes je n'ai aucun reproche à lui adresser... Mais tu viens de parler de Julie... Sais-tu bien que si je ne l'accuse pas de perfidie, je dois tout au moins l'accuser d'indélicatesse et d'imprudence?

— J'ai remarqué, ma chère Pauline, que tu emploies de bien grands mots depuis que tu t'es liée avec Mme de Blavet. Prends garde! cette habitude peut être dangereuse; à force d'appliquer les grands mots aux petites choses, on dénature les proportions de ces petites choses, et l'on perd le sens exact de l'importance qui doit leur être attribuée; je ne puis croire que Julie.....

— Eh bien! écoute,» dit Pauline en l'interrompant avec vivacité; «écoute, et juge par toi-même la conduite de Julie.»

Excitée par ses souvenirs, par le ressentiment assoupi, mais non éteint, de l'humiliation que lui avait fait éprouver l'aveu de son mari, Pauline raconta toutes les circonstances qui avaient amené son mariage Lorsqu'elle eut terminé ce récit pénible, elle s'attendait à recevoir des consolations, à entendre blâmer Julie... Émilie riait.

«Voilà tout?» dit-elle.

«Comment, cela n'est pas suffisant? Avoir abusé de ma confiance, trahi les secrets de mon cœur.....

— Écoute, ma chère; tout cela est un peu de ta faute; tu avais déclaré à Julie que tu ne te marierais jamais si tu n'épousais Robert..... Elle n'a pas voulu que tu restasses vieille fille; elle n'a pas agi avec mesure, j'en conviens; mais tu dois l'absoudre en faveur du but qu'elle se proposait; tu n'as pas à te plaindre de l'événement amené par son indiscrétion.

— Non, sans doute..... Mais il eût été bien préférable que Julie sût se taire.»

Émilie ne parla plus jamais des incidents qui avaient précédé le mariage de Pauline; elle resta encore quelques jours avec elle, puis elle partit. L'existence de Pauline aurait repris son cours monotone s'il ne s'était produit un événement important dans sa famille.

On n'a peut-être pas oublié l'oncle de Paris, M. le docteur Besnier? Il venait de perdre sa femme, qui lui avait légué toute sa fortune. Ne sachant trop quel usage faire de ses revenus et de son indépendance, M. Besnier se décida subitement à tenir la promesse faite à sa sœur depuis tant d'années, et se mit en route pour visiter sa famille.

Cette nouvelle tomba comme un coup de foudre au milieu du paisible intérieur de Mme Delley; son frère était toujours présent à sa pensée; mais l'éloignement, l'absence, la fortune dont il jouissait, le plaçaient dans une sphère à laquelle Mme Delley pensait rester toujours étrangère; peu à peu son frère était devenu pour elle un mythe, le héros d'une sorte de légende dorée, et elle n'imaginait pas qu'un jour pût venir où elle contemplerait face à face le puissant personnage auquel elle avait l'honneur de tenir par des liens si proches. Durant les quatre jours qui précédèrent l'arrivée du docteur, Mme Delley n'eut pas un moment de repos; le désir de bien recevoir un hôte était naturel à son bon cœur, et si même cet hôte n'avait pas été M. Besnier, elle eût pris tout autant de soins pour assurer son bien-être; mais la situation se compliquait du respect qu'elle avait pour la haute capacité de son frère, de la crainte qu'il ne s'ennuyât avec elle, avec une *pauvre campagnarde*, ainsi qu'elle disait dans sa modestie exagérée; de plus, elle voulait éviter à tout prix que M. Besnier pût trouver à blâmer un détail quelconque dans la maison du généreux fermier qui lui avait offert un asile.

Elle organisa un système de nettoyage général, tel que peut l'établir une femme qui a le génie de la propreté; on se mirait dans les meubles, qui se miraient eux-mêmes dans les planchers; les plats de faïence à grandes fleurs égayaient les dressoirs en noyer de la salle à manger; la vieille argenterie quitta les profondeurs mystérieuses des armoires dans lesquelles elle restait depuis si longtemps enfouie; le linge, parfumé de lavande, fut porté dans la chambre destinée à M. Besnier, et on lui prépara un lit majestueux, qui ne semblait pouvoir être escaladé qu'à l'aide d'une échelle; une naïve et rustique horloge, un *coucou*, enfin, pour l'appeler par son nom, demeurait inactif depuis longues années dans l'un des coins de la salle à manger; l'absence d'un ressort le condamnait à un silence éternel. On alla chercher à la ville voisine un artiste familier avec les secrets de l'horlogerie, et il fit cesser l'immobilité de l'horloge, qui se mit à sonner joyeusement en l'honneur du docteur parisien.

La sollicitude de Mme Delley ne se borna pas à ces soins; elle choisit les plus beaux fruits, prépara, avec la meilleure crème, du beurre exquis, veilla à la préparation des gâteaux, et, après un labeur à peine interrompu par quelques heures de sommeil, elle se trouva enfin, à son extrême satisfaction, en situation de recevoir convenablement son hôte.

Il arriva ponctuellement à l'heure indiquée par lui. M. Besnier était un vieillard petit, fluet, aux manières douces et compassées; il ne marqua point d'attendrissement en revoyant sa sœur après une si longue séparation; l'effusion est classée par les personnes à manières *exquises* parmi les sentiments qu'il faut réprimer, sous peine d'être de mauvais goût. Il ne parut pas surpris des mœurs campagnardes, ni touché par les attentions dont il se voyait l'objet : un *gentleman* ne doit jamais se montrer surpris ni touché. Il écouta avec une attention polie les différents plans de réforme agricole dont M. Delley, le fermier, l'entretint avec prolixité; il parla peu de sa femme, quelque désir que sa sœur manifestât de l'entretenir sur ce sujet. Il était trop affligé, disait-il, pour pouvoir se reporter vers le passé; il mangea fort bien; goûta avec plaisir les vieux vins servis en son honneur; rendit hommage à l'excellence de son lit par un sommeil prolongé et ininterrompu... mais il s'ennuya, et Mme Delley, trop bonne pour n'être pas clairvoyante, comprit bien vite l'état de son esprit. La clairvoyance, en effet, semble être le partage des esprits méchants et des cœurs excellents : les premiers l'exercent au profit de leurs passions et exagèrent sciemment, ou même involontairement, les faits qui leur sont révélés, par le désir de nuire dont ils sont animés; les seconds, toujours occupés d'autrui, puisent dans ce bon sentiment une divination qui les dirige avec infaillibilité.

M. Besnier fut donc prié par Mme Delley de l'accompagner dans la visite qu'elle projetait depuis longtemps de faire à Pauline. Il accepta avec empressement, car il aimait la distraction, le changement, et s'accommodait de la compagnie des femmes. Le pauvre homme se trouvait un peu embarrassé de l'indépendance qui lui était échue si tard; il reconnaissait tacitement qu'un joug est en même temps un lien, et que sa femme, malgré le despotique empire qu'elle avait exercé sur lui, manquait tristement à sa vie. Sa demeure lui semblait bien solitaire, ses heures bien inoccupées; trop âgé pour songer à se remarier, privé d'enfants, il se trouvait seul au moment où il s'agissait de supporter la vieillesse. Pour échapper à ces réflexions désagréables, il s'était décidé à faire un séjour de quelque durée chez sa sœur..... mais, habitué à une vie intellectuelle, active, il se trouva fort dépaysé au milieu de campagnards excellents, mais voués à des occupations qui ne lui offraient aucun intérêt.

On lui avait toujours parlé avec éloge de sa jeune nièce; il savait qu'elle était instruite, intelligente, et se plaisait à penser qu'il trouverait enfin dans sa famille un esprit qui serait *à peu près* à son niveau.

Cette visite opéra chez Pauline une diversion considérable; elle eut tout à la fois le bonheur de revoir sa mère, et le plaisir de causer avec un homme instruit, habitué à saisir finement toutes les allusions, à comprendre rapidement la pensée d'autrui, et à s'occuper de toutes les œuvres de l'esprit humain; son constant séjour à Paris avait épuré et formé son goût; il était heureux de rencontrer en sa nièce une femme capable d'apprécier les dons qu'il possédait, et une vive amitié se forma entre eux.

Mme de Blavet vint plus assidûment que jamais se joindre au cercle de famille, et passer ses soirées près de Pauline. Elle fut particulièrement aimable pour le docteur Besnier, et le plaignait doucement de la perspective solitaire qui s'ouvrait pour lui : elle affirmait qu'un homme doué de goûts délicats ne pouvait se passer de la compagnie des femmes, que les femmes seules possédaient ce tact exquis, cette finesse d'appréciations qui font le charme des relations sociales; et M. Besnier soupirait, car il partageait cette opinion, et Mme de Blavet multipliait ses visites. Avait-elle l'espoir, ou tout au moins le désir de quitter la petite ville qu'elle habitait, de reparaître sur la scène du monde en qualité de femme d'un docteur éminent? Nous n'approfondirons pas ce mystère, qui se rattache fort indirectement à notre récit.

Quoi qu'il en fût, Mme de Blavet organisa chez elle, en l'honneur du nouveau venu, quelques thés littéraires, auxquels elle convia les notabilités de la localité, et aussi le rédacteur en chef d'un journal hebdomadaire, qui végétait tristement (c'est du journal qu'il s'agit), et devait son existence, si mesquine qu'elle fût, seulement au soin avec lequel il mentionnait régulièrement le mouvement du marché aux grains qui composait la principale industrie du pays.

(*La suite au prochain numéro.*) EMMELINE RAYMOND.

PUBLICATIONS NOUVELLES.

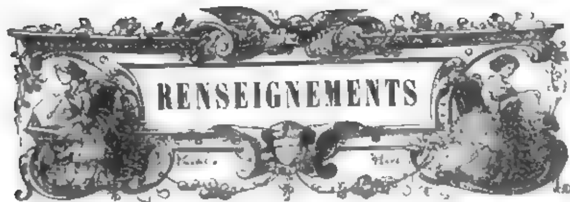
Les publications périodiques conviennent si bien aux goûts et aux besoins du public, qu'on en voit surgir un nombre toujours plus considérable. Nos lectrices nous sauront gré, sans nul doute, de guider leurs préférences,

Digitized by Google

et de diriger leur choix vers celles de ces publications qui sont les plus consciencieusement rédigées, et qui offrent à chaque page des récits intéressants, toujours inspirés par une pensée utile.

Parmi ces publications, nous signalerons d'abord le *Magasin d'éducation et de récréation*, publié sous la direction de MM. Jean Macé et P.-J. Stahl. Consacré à l'enfance et à la jeunesse, ce recueil périodique, paraissant deux fois par mois, par livraisons de trente-deux pages, a pour but de moraliser les enfants en les instruisant, et de les instruire en écartant d'eux ce que la science peut avoir d'aridité rebutante. Les dessins les plus gracieux commentent à chaque instant les fictions, les voyages, les contes et les histoires qui remplissent ce recueil. Les enfants qui le liront augmenteront sans fatigue la somme de leurs connaissances, et recevront, pour ne plus les perdre, les notions d'équité, de raison, de générosité, qui contribuent si puissamment au bonheur des petits et des grands. Le *Magasin d'éducation et de récréation* est une belle et bonne œuvre, à quelque point de vue que l'on se place pour le juger. Son prix est de 12 francs pour Paris, 14 francs pour les départements. On s'abonne rue Jacob, 18, à la librairie Hetzel.

Indiquons aussi le *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle*, par M. Pierre Larousse. L'histoire, la mythologie, la bibliographie, les arts, sont rassemblés dans cette œuvre véritablement encyclopédique, et destinée à éclairer tous les points obscurs que l'on rencontre dans la lecture et la conversation. Le *Grand Dictionnaire* paraît par livraisons qui coûtent 1 franc. Ce Dictionnaire est l'un des meilleurs livres que l'on puisse posséder, et à lui seul il peut tenir lieu d'une bibliothèque. E. R.



N° 6,174, Seine-et-Marne. Lorsqu'un article quelconque ne paraît pas dans la quinzaine, il n'en faut pas conclure qu'il doive être toujours supprimé. La place nous manque parfois, et à cela il n'y a point de remède. Si les explications des travaux qui figurent dans nos colonnes sont si claires et si aisées à suivre, c'est en partie parce que nous n'entreprenons pas d'expliquer les travaux qui ne peuvent se démontrer par écrit et doivent être enseignés *directement*. Le travail que vous désirez est du nombre de ces derniers.

N° 22,164, Aveyron. Les bandes de tapisserie employées pour portières et rideaux doivent être du même dessin. Ces bandes peuvent varier seulement pour les siéges. — *N° 30,159, Meurthe.* Je n'ai absolument rien à réformer dans la combinaison de la robe dont *Marie-Madeleine* m'envoie un échantillon. La ceinture indiquée convient parfaitement ; le velours noir, seul, me semble un peu *sérieux* pour ses dix-sept ans ; on pourrait le remplacer par des bandes de taffetas de différentes largeurs (comme le ruban de velours dont on me parle), encadrées par une soutache blanche. Ce taffetas serait gros bleu, ou vert, ou bien écossais. Je ne sais pas encore si l'on publiera un patron de pardessus Louis XIII. Le n° 16 contient des manteaux, une deuxième planche de manteaux se prépare...., et nous ne pouvons publier un nombre indéfini de patrons. Je remercie ma jeune lectrice pour les sentiments qu'elle veut bien m'exprimer. — *N° 41,881.* Hélas ! combien de fois faudra-t-il répéter que nous ne pouvons publier les dessins que l'on nous demande, *dans le plus prochain* numéro ? Les dessins sont fort longs à exécuter, et ne se trouvent pas tout prêts sous ma main. Les neuf premiers mois de l'année 1863 coûtent 10 francs 50 centimes. S'adresser à Mme Page, boulevard Magenta, n° 129, pour les soieries. — *E. F., au Havre.* Tous les ébénistes exécuteront le tabouret paresseux, d'après le dessin que nous avons publié. On peut s'adresser à la maison Allard, rue du Faubourg-du-Temple, 50. — *N° 40,511, Creuse.* Corsage demi-décolleté, coupé carrément. La ceinture de velours noir peut accompagner cette robe. — *N° 4,170. Mme L., à Paris.* A reçu la réponse qu'elle réclame. Les réponses, ainsi que je l'ai dit bien souvent, ne peuvent figurer dans le numéro *prochain*, rarement dans le second, toujours dans le troisième, à moins que l'abondance des matières n'oblige à retarder une partie des *renseignements*. Je ne puis *absolument* rien changer à cet état de choses, et nos lectrices oublient bien souvent que les renseignements sont l'accessoire, non le principal du journal. J'ai répondu négativement à la question relative au mantelet russe. Il nous est impossible de publier *tous* les patrons de *tous* nos dessins ; il faudrait pour cela disposer de deux ou trois cents planches de patrons, ce qui décuplerait le prix du journal. On peut demander ce patron à Mlle Florin, rue du Faubourg-Saint-Jacques, 35. Il conviendrait en effet pour toilette de voyage. Pourquoi non, pour le gilet ? Je ne puis conseiller un chapeau rond aux femmes de quarante ans, sans cependant me croire l'autorité nécessaire pour le leur interdire. — *N° 13,960, Ain.* Oui, pour le corsage blanc avec la ceinture Cyrilla, avec ou sans basques, plutôt *avec*, car les basques redeviennent fort à la mode. On peut choisir parmi nos dessins ceux qui peuvent s'adapter aux toiles de Vichy, c'est-à-dire ceux que l'on fait en soutache ou lacet. On peut porter la robe de grenadine telle qu'elle est. — *N° 257, Italie.* Il me semble difficile de transformer une casaque, si immense qu'elle soit, puisque les lés en sont nécessairement coupés en pointes ; la forme de ces casaques est du reste toujours admise par la mode, surtout lorsqu'elles ne sont pas tout à fait ajustées à la taille. La casaque de piqué blanc peut être extrêmement raccourcie, de façon à former un corsage à *très*-longues basques, un peu en pointe par derrière, et plus longues que par devant. La garniture sera de velours violet comme celle de la jupe. — *N° 33,717, Ardennes.* Le fond de dentelle serait la meilleure combinaison pour former, avec les volants de dentelle, un pardessus très-élégant. On peut aussi les attacher à une pointe de taffetas noir, mais dans ce cas le vêtement sera infiniment moins *paré*. — *N° 12,001, Haut-Rhin.* Je regrette de ne pouvoir publier *immédiatement*, et à la fois, *tous* les patrons qui nous sont demandés par *toutes* nos abonnées. Quant au deuxième objet, il ne se porte pas, du moins à Paris. Je ne crois pas que *beaucoup* de personnes formulent la *plainte* dont on me parle, car cette plainte est injuste. Si nous avions annoncé que nous **donnons** les *Patrons illustrés* à nos abonnées moyennant la faible somme de 4 francs par an ajoutée à leur abonnement, en seriez-vous plus avancée ? Les entreprises industrielles ne peuvent vivre de *désintéressement* ainsi que vous nous le conseillez, et ne tarderaient pas à en mourir, et je ne vois pas, je l'avoue, pourquoi la maison qui édite ce journal serait forcée de faire hommage à nos abonnées de toutes les nouvelles publications qu'elle édite. En nous écrivant cette lettre, on nous donne le conseil, mais non l'exemple du désintéressement.

AVIS.

Le n° 18 contiendra les dessins et patrons des objets suivants : Mantelet Irène, pour jeune fille de quatorze à seize ans. — Pelisse Marie-Antoinette. — Paletot pour petite fille de six à huit ans. — Robe pour enfant de trois à cinq ans. — Bournous pour petite fille de cinq à sept ans. — Paletot à boutons pour petite fille de huit à dix ans. — Bournous *Bella*, pour petite fille de sept à neuf ans. — Pelote. — Ombrelle.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Il est plus facile de faire que de supporter le mal.

A TOUTES NOS ABONNÉES.

LES PATRONS ILLUSTRÉS

ANNEXE A *LA MODE ILLUSTRÉE*.

14 feuilles de Patrons, plus grands que les 12 Patrons de la *Mode illustrée*.

Prix : 4 fr. par an (1 fr. par trimestre).

Nous nous sommes décidés à annexer à *la Mode illustrée*, à partir du 1er janvier 1864, une seconde série de patrons portant ce titre : *les Patrons illustrés*. Nous ferons paraître **un** de ces patrons dans le courant de chaque mois.

Les personnes qui s'abonneront à cette nouvelle publication recevront donc *en plus* 14 feuilles de patrons EN GRANDEUR NATURELLE, portant le titre de *Patrons illustrés*, parce que *ces feuilles contiendront un texte et des dessins explicatifs*. Les *Patrons illustrés* ne coûteront que 4 francs de plus par an, 1 franc de plus par trimestre.

Les *Patrons illustrés* contiendront *au moins* quatre-vingts objets par an.

En fondant cette publication nous avons eu surtout en vue les intérêts de nos abonnées, et, par conséquent, ceux de *la Mode illustrée*. La modicité du prix de cette publication supplémentaire ne saurait nous donner aucun bénéfice : on ne pourra, pour cette cause, s'abonner aux *Patrons illustrés* sans s'abonner à *la Mode illustrée;* mais on pourra toujours s'abonner à la *Mode illustrée* sans s'abonner aux *Patrons illustrés*.

Les personnes qui désirent s'abonner aux *Patrons illustrés* devront les prendre *pour le temps que leur abonnement à la Mode illustrée aura encore à courir*, pour confondre ces *deux* abonnements en *un seul;* elles recevront ces patrons sous la même enveloppe *jusqu'à l'expiration de l'abonnement* à leur journal.

Celles de nos abonnées qui prendront en même temps *la Mode illustrée* et les *Patrons illustrés devront le faire pour le même laps de temps quant à l'une et à l'autre publication ;* elles recevront, ainsi que nous l'avons déjà dit, les deux publications sous la même bande.

Il est indispensable, pour effectuer le réabonnement, que la *dernière* bande ou le *numéro d'ordre* se trouvant sur l'enveloppe du journal soit renvoyé avec la demande de l'abonnement.

Le présent numéro contient aussi un tableau présentant le prix de l'abonnement aux *Patrons illustrés, d'un* à *douze* mois, afin que les personnes qui désirent s'abonner puissent connaître immédiatement la somme qui devra nous être envoyée, pour atteindre la date à laquelle les deux abonnements, *la Mode illustrée* et *les Patrons illustrés*, pourront se fusionner en une seule et même échéance.

Les *numéros* de la MODE ILLUSTRÉE avec *patrons* ne se vendent pas séparément. Pour les avoir, il est de toute nécessité d'être abonné au journal : donc, on ne peut pas s'abonner aux 14 *Patrons illustrés* seuls, *qui seront d'un plus grand format que les 12 Patrons ordinaires.*

L'envoi des *Patrons illustrés* aux personnes déjà abonnées exigeant un service à part et par conséquent minutieux, nous prévenons les abonnées de cette série qu'il est indispensable de *régulariser* leur situation d'ici au 31 *décembre* **1864**, de telle sorte qu'*au* 1er *janvier* **1865**, les abonnements à la *Mode illustrée* et aux *Patrons illustrés* ne fassent plus qu'un seul et même abonnement, n'exigeant plus qu'un seul et même service.

Il faudra donc de toute nécessité qu'à cette époque on prenne, ou l'abonnement aux deux publications *et pour le même laps de temps (Mode et Patrons illustrés)*, ou l'abonnement à la *Mode illustrée* seulement.

On ne peut plus se procurer les trois *Patrons illustrés* qui ont paru dans le premier trimestre de cette année, ils sont épuisés.

Les personnes qui ont pris leur abonnement à la MODE ILLUSTRÉE, chez un libraire, à un bureau de poste ou aux Messageries, doivent s'adresser pour recevoir les PATRONS ILLUSTRÉS également là où l'abonnement à la MODE ILLUSTRÉE a été pris. *L'Administration de la* MODE ILLUSTRÉE.

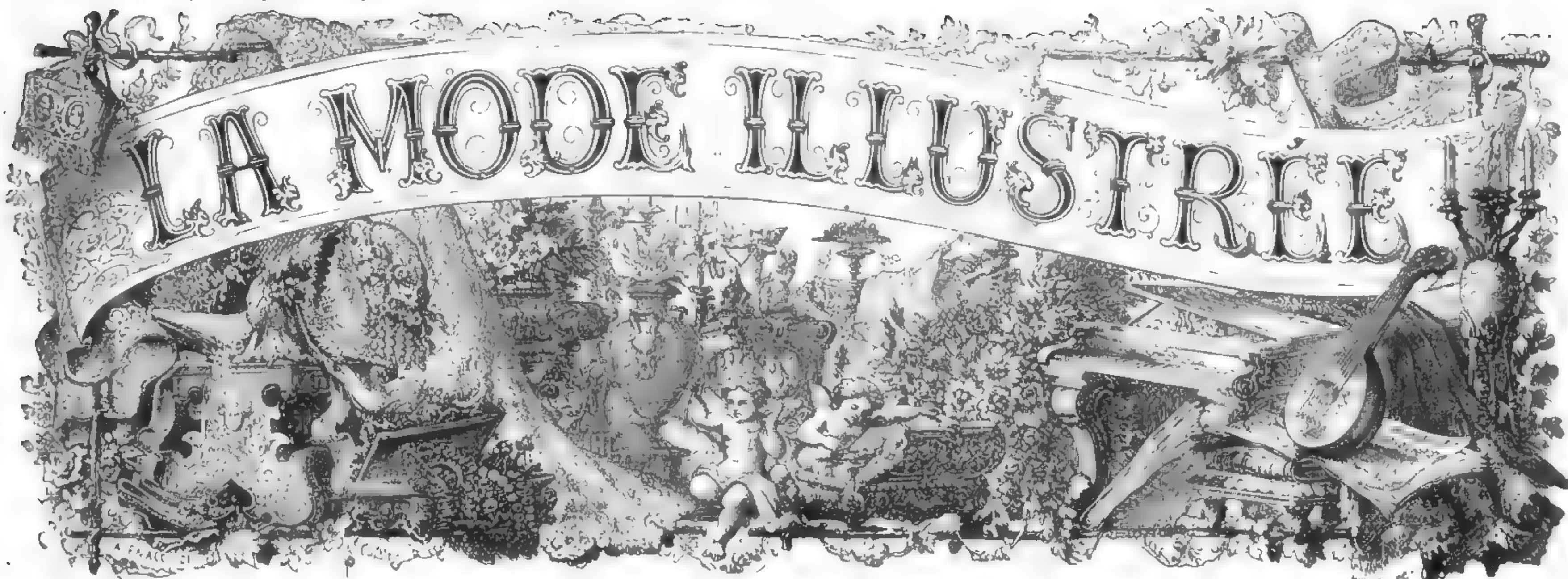
PRIX, par mois, des Patrons illustrés, à Paris et dans les départements, pour les personnes dont l'abonnement ne sera pas expiré au 1er janvier 1864.

1 mois.	2 mois.	3 mois.	4 mois.	5 mois.	6 mois.	7 mois.	8 mois.	9 mois.	10 mois.	11 mois.	12 mois.
0 fr. 35	0 fr. 70	1 fr.	1 fr. 35	1 fr. 70	2 fr.	2 fr. 35	2 fr. 70	3 fr.	3 fr. 35	3 fr. 70	4 fr.

Il est expressément recommandé d'envoyer en même temps la dernière bande d'adresse ou le numéro d'ordre se trouvant sur l'enveloppe du journal ; autrement toute inscription devient impossible.

Digitized by Google

N° 18 (avec patrons). CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 1er mai 1864.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODELES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Mantelet Irène

POUR JEUNE FILLE DE QUATORZE A SEIZE ANS.

Les figures 11 à 13 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ce mantelet, aussi gracieux que *jeune* de forme, peut être fait en taffetas noir, en étoffe semblable à celle de la robe, ou bien enfin en mousseline blanche. Dans les deux derniers cas, on substituera à la guipure étroite qui figure sur notre dessin un volant étroit, [illegible], posé presque plat.

Les figures 11 et 12, représentant la moitié du mantelet, sont repliées sur elles-mêmes. On coupe deux morceaux d'après chacune de ces figures : on les coud ensemble (couture en ourlet) depuis *a* jusqu'à *b*; depuis *b* jusqu'à *c*; on les réunit au revers (fig. 13) également coupé en deux morceaux; on pose sur chaque devant trois boutons en forme d'*olives*, et des bouclettes de ganse pour fixer le mantelet.

Si le mantelet est fait en mousseline blanche, on supprimera ces boutons. Si l'on veut le rendre plus élégant, on le bordera avec un [illegible] ou passera un ruban de même nuance que la longue ceinture de la robe. Le chapeau rond, en paille de Fribourg, est garni avec une ruche à la vieille en ruban rose vif, surmontée d'une dentelle légèrement froncée, qui se termine en deux pans carrés tombant par derrière.

MANTELET IRÈNE POUR JEUNE FILLE DE QUATORZE A SEIZE ANS.

Digitized by Google

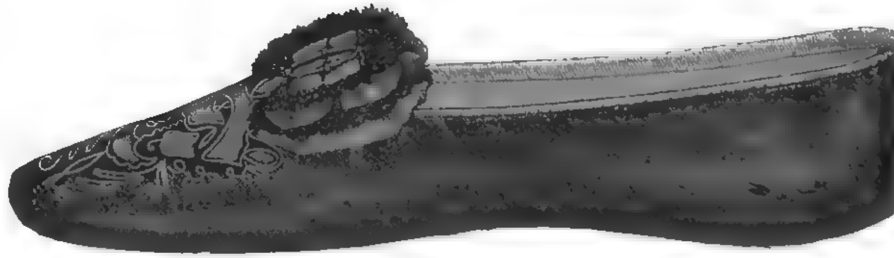
Soulier de femme.

MATÉRIAUX : Maroquin brun foncé ; taffetas brun doré, de nuance beaucoup plus claire que le maroquin ; soie de cordonnet jaune d'or.

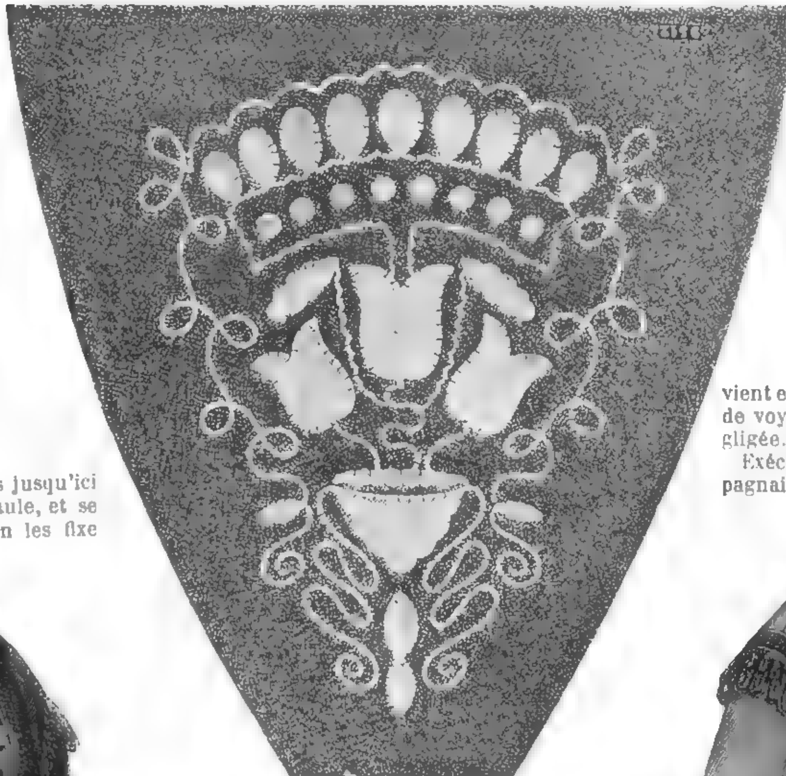
Ce soulier, destiné aux toilettes d'intérieur, est très-facile à exécuter. On trace sur du papier tous les contours du dessin, on pose ce papier sur le maroquin, on enlève celui-ci en le découpant avec des ciseaux extrêmement tranchants. On double l'empeigne avec le taffetas brun doré, on *pique* le maroquin sur cette doublure, en faisant sur tous les contours du dessin des coutures à points arrière avec la soie jaune d'or. Le soulier est entièrement doublé avec du taffetas semblable à celui employé pour l'empeigne. Cette doublure déborde un peu à l'extérieur, où elle est repliée et *piquée* avec la soie jaune d'or. La rosette est faite en ruban de même nuance que la doublure, et en dentelle noire étroite légèrement froncée. Une boucle en métal noir laqué est placée au milieu de cette rosette.

On peut également exécuter ce soulier en maroquin gris, et le doubler avec du taffetas orange, ou groseille, bleu, rose, rouge, ou mauve.

Le dessin servant à l'exécution du soulier représente, non l'empeigne entière, mais seulement les ornements en grandeur naturelle.



SOULIER DE FEMME.



DESSIN POUR L'EXÉCUTION DU SOULIER DE FEMME.

Paletot andalous.

Ce modèle se distingue des formes connues jusqu'ici par la disposition des plis qui partent de l'épaule, et se réunissent sous un nœud au bas de la taille. On les fixe à l'intérieur du paletot par une bande de taffetas cousue à cette place. Les devants sont boutonnés. Ce paletot est fait en reps de soie noir. Sa garniture se compose de galons noirs ayant 3 centimètres de largeur, ornés de perles noires. Le galon qui borde l'encolure par derrière, et les devants, est en outre garni d'un côté avec une guipure noire, ayant 2 centimètres de largeur. Les autres galons, couvrant les coutures du paletot, sont terminés par un double gland en passementerie. Les manches, marquant le coude, sont garnies à chaque extrémité avec une guipure noire, ayant 5 centimètres de largeur, formant épaulette et manchette.

On pourrait *moderniser* un paletot datant de l'été dernier, en lui adaptant cette garniture. On pourrait aussi substituer aux galons des entre-deux de guipure noire, bordés de chaque côté avec une guipure posée à plat, ayant 1 centimètre de largeur. Une guipure plus large serait employée pour les deux côtés de devant, et l'on maintiendrait la largeur indiquée, pour l'épaulette et la manchette.



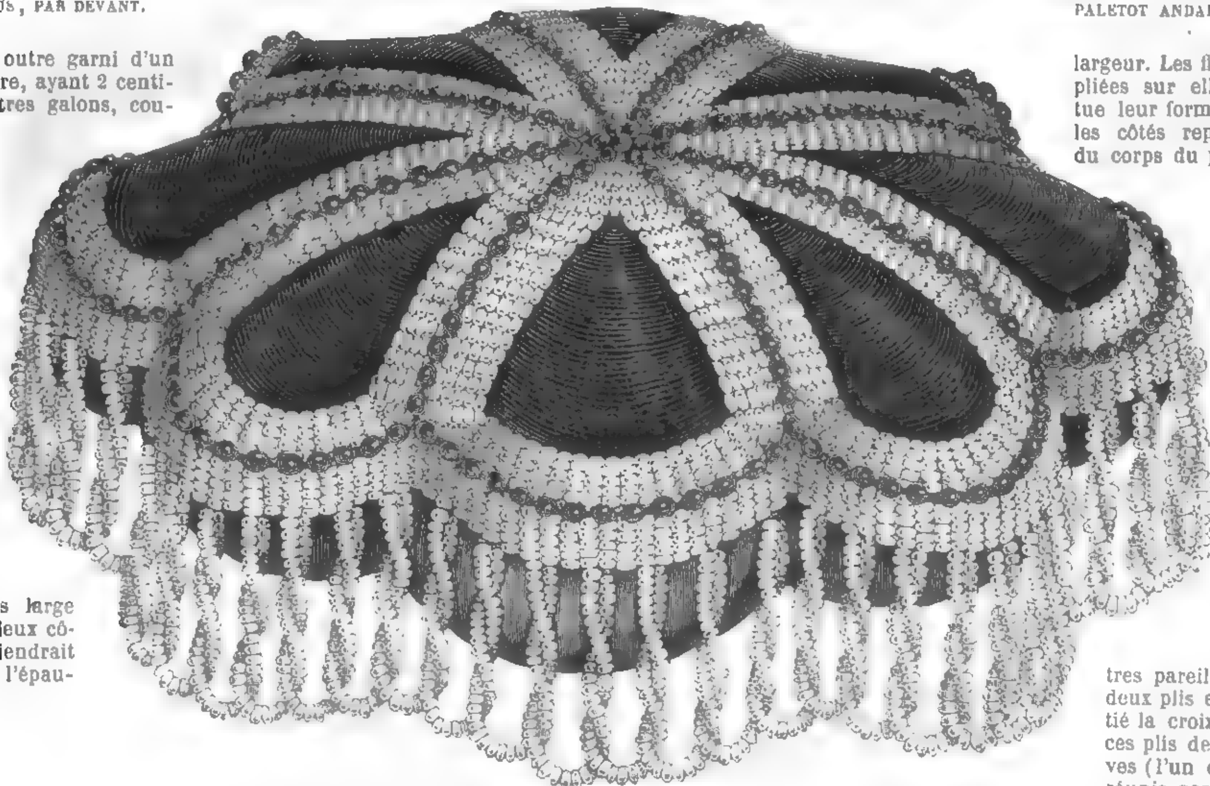
PALETOT ANDALOUS, PAR DEVANT.

Pelote.

MATÉRIAUX : Velours de couleur ; perles blanches en jais ; perles en argent soufflé ; doublure, etc.

La figure 14 (*recto*) appartient à cette pelote.

La figure 14 représente la moitié de l'un des côtés de cette pelote. On coupe deux morceaux égaux en velours bleu, et pour chaque morceau on pose le velours *double* sur la ligne indiquant le milieu de la figure 14. Des lignes fines indiquent la forme de la garniture de perles. Pour exécuter cette garniture, on double d'abord le velours avec du papier collé à l'aide d'une dissolution de gomme arabique ; on enfile le nombre de perles d'argent soufflé, nécessaire pour encadrer l'un des compartiments de la pelote (on peut compter ces perles sur notre dessin), et on les fixe en traversant par des points très-rapprochés le fil sur lequel les perles sont enfilées. Sur chaque côté de ces perles, on fait des points aussi rapprochés que possible, pour chacun desquels on enfile cinq petites perles blanches, en jais (voir le dessin). On coupe encore, d'après la figure 14, deux morceaux en étoffe de doublure, on les coud ensemble sur leur contour extérieur, en laissant seulement une petite ouverture provisoire afin de remplir la pelote avec du son très-sec. La pelote doit être aussi *bombée* que possible. On ferme cette ouverture, on recouvre la pelote avec le dessus et le dessous de velours, on la garnit avec une frange de perles formée par des bouclettes entrelacées, pour chacune desquelles on enfile environ 60 perles blanches en jais, plus ou moins, selon leur grosseur.



PELOTE.

Pelisse Marie-Antoinette.

Les figures 1 à 3 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

Nous publions le patron de ce pardessus, qui sera reproduit cet été en toute étoffe. Il convient en toute circonstance : toilette de ville et de visite, de voyage et de campagne, toilette parée et toilette négligée.

Exécuté en taffetas violet pareil à la robe qu'il accompagnait, ce pardessus complétait un ensemble de la plus noble et la plus élégante simplicité. On pourra le faire non-seulement en taffetas noir, mais en foulard uni pareil à la robe, en popeline d'été, linos, poil de chèvre ou alpaga.

On emploiera, pour la pelisse Marie-Antoinette, 4 mètres 50 centimètres d'étoffe ayant 59 centimètres de largeur. Les figures 1 et 2 ont dû être repliées sur elles-mêmes; on leur restitue leur forme, en coupant séparément les côtés repliés, et les rapprochant du corps du patron. En outre, on augmentera partout, sur le bord inférieur, la longueur de la pelisse de 11 centimètres et même davantage, si elle est destinée à une taille élevée. Outre le patron en grandeur naturelle, nous publions sa réduction au seizième, avec les côtés *repliés*, étendus cette fois de façon à rendre nos explications aussi claires que possible.

Après avoir coupé les deux devants sur la figure 1, le dos (d'un seul morceau sans couture au milieu) d'après la figure 2, on coud les diverses parties de la pelisse, en assemblant les lettres pareilles. On forme dans le dos deux plis en posant sur chaque moitié la croix sur le point. On place sur ces plis deux boutons en forme d'olives (l'un est indiqué sur le patron) réunis par deux bouclettes en ganse



PALETOT ANDALOUS PAR DERRIÈRE.

Digitized by Google

de soie, au moyen desquelles on peut serrer le dos plus ou moins, selon la taille de la personne à laquelle ce corsage est destiné.

On coupe sur la figure 3 deux morceaux pour chaque manche. Le dessous de chaque manche est échancré sur la ligne fine. On coud ces morceaux ensemble, depuis E jusqu'à F, depuis G jusqu'à l'H, et l'on pose la manche dans l'entournure E avec E. On garnit la pelisse et les manches avec une large ruche *à la vieille*, de même étoffe que celle employée pour la pelisse. On couvre l'agrafe (indiquée sur la fig. 1) par un nœud fait en ruban large, noir si la pelisse est noire, de même nuance enfin que l'étoffe employée pour ce pardessus.

Paletot pour petite fille

DE SIX A HUIT ANS.

Les figures 31 à 34 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Notre modèle est fait en légère étoffe de laine grise, et orné de ruches et de bandes étroites en taffetas gros bleu. Les boutons et leurs bouclettes sont en passementerie gros bleu.

Pour exécuter ce paletot, on emploiera 1 mètre 40 centimètres d'étoffe, ayant 1 mètre 40 centimètres de largeur, et 70 centimètres de taffetas gros bleu. Tous les morceaux sont coupés en droit fil sur les figures 31 à 34. Le dos est taillé d'un seul morceau (sans couture au milieu). Sur la moitié supérieure, le dos est cousu ensemble, depuis *i* jusqu'au *k*, de telle sorte que les *remplis* de cette couture se montrent à l'*endroit* du paletot. Sur la partie inférieure on fait un double pli, en posant (sur chaque moitié) l'étoile 1 sur le point 1, la croix 1 sur le point 1. Dos et devants sont cousus ensemble, en réunissant toutes les lettres semblables. Ces coutures sont faites au point *arrière*, et leurs remplis, aplatis à l'intérieur, y sont ourlés à petits points. Sur chaque bord de devant, on pose une bande d'étoffe ayant 4 centimètres de largeur. On borde tout le paletot avec des bandes de taffetas coupées en biais ayant, à l'*endroit* du paletot, un demi-centimètre de largeur; on pose des boutons sur chaque devant, des bouclettes sous les boutons du devant de droite; on fait la fente marquée par une ligne double sur chaque devant, et l'on pose sous cette fente une petite poche en étoffe semblable à celle du paletot. Les ornements des poches, du dos et des manches se composent d'une bande d'étoffe ourlée d'un côté, coupée un peu en biais à ses extrémités, sur le côté long opposé, bordée de taffetas, et enfin froncée sur le côté non ourlé. On réunit les deux côtés coupés en biais de façon à former une pointe, et l'on place au milieu de cette sorte de *patte* une ruche double plissée au milieu, en taffetas gros bleu. Pour la garniture du dos couvrant la couture d'*i* à *r*, on emploiera une bande ayant 64 centimètres de longueur, 4 centimètres de largeur au milieu, coupée en biais à chaque extrémité. La ruche, droite et ourlée de chaque côté, a 6 centimètres de largeur sur son bord inférieur, 3 centimètres de largeur à sa pointe supérieure. La longueur de la bande de taffetas destinée à former cette ruche doit être plus que *double* de l'espace qu'elle doit recouvrir. Pour la garniture de chaque poche, on emploiera une bande d'étoffe ayant 54 centimètres de longueur, 4 centimètres de largeur au milieu. La ruche (qui se termine en pointe) a 3 centimètres de largeur. Une ruche de taffetas ayant 5 centimètres de largeur borde l'encolure, garnie d'une agrafe et d'un crochet. Sous la patte du dos on pose quatre boucles de ruban gros bleu ayant 2 centimètres 1/2 de largeur; deux de ces boucles ont chacune 17 centimètres, les deux autres 28 centimètres de longueur.

La manche, coupée sur les figures 33 et 34, est doublée sur son bord inférieur avec une bande d'étoffe ayant 3 centimètres de largeur, puis bordée avec du taffetas. La patte de la manche a 17 centimètres de longueur. Pour l'exécuter on emploie une bande d'étoffe ayant 48 centimètres de longueur, 3 centimètres 1/2 de largeur au milieu. La largeur de la ruche est de 3 centimètres. La patte se rétrécit à 4 centimètres de distance de la couture. Il y a 11 centimètres de distance entre le bord inférieur et la partie la plus large de la patte. En plaçant la manche dans l'entournure, la lettre *p* doit se trouver sur la même lettre de la figure 31.

Robe pour enfant

DE TROIS A CINQ ANS.

Les figures 36 à 41 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Un petit garçon de trois ans pourrait porter cette robe, qui convient également à une petite fille.

Le costume est exécuté en alpaga gris argenté, avec revers de cachemire bleu vif; il est entièrement bordé avec du galon de soie à carreaux bleus et noirs, auquel on peut substituer des bandes de taffetas avec les mêmes carreaux. Ce galon (ou ce taffetas) sert aussi à orner l'aumônière de velours noir. Les boutons sont en acier en forme de boules.

Le jupon a 33 centimètres de longueur, 1 mètre 90 centimètres de largeur; il est entièrement doublé avec de la grosse gaze. Sur le bord inférieur on fait un ourlet de 4 centimètres 1/2, également doublé; sur cet ourlet on pose le galon à carreaux (il a 1 centimètre de largeur); puis, à 1 centimètre 1/2 de distance, un second galon. Sur le milieu du jupon, par devant, on fait une fente courte; on plisse le jupon en disposant les plis de façon à cacher la fente, et on le *monte* sur une ceinture étroite.

Le corsage se ferme par devant ; on en coupe les diverses parties en alpaga et en étoffe de doublure; les revers du corsage et des manches sont coupés en cachemire bleu, doublés de gaze, bordés de galon. On exécute, avec de la soutache noire, l'arabesque indiquée pour les devants sur la figure 36. Le revers (fig. 38) est cousu sur l'encolure *Ea* avec *Ea*, *Fa* avec *Fa*, et sur les devants, de telle sorte que B* du revers se trouve sur la même lettre du bord inférieur de la couture de côté. Le revers est en outre orné de boutons dont la *queue* traverse revers et corsage, et se trouve fixée à l'intérieur par un cordon qui traverse les queues de tous les boutons. Le contour des devants est bordé avec un passe-poil bleu, tandis que le bord inférieur du dos est garni avec du galon qui rejoint celui des revers. Le corsage se ferme par devant avec des agrafes, mais on pose sur le côté de droite des boutons fixés comme ceux des revers.

Le nœud est fait avec une bande de cachemire bleu, ayant 7 centimètres de largeur, 42 centimètres de longueur, arrondie à chaque extrémité; on la borde avec du galon; on fait à chaque bout un petit ornement exécuté en soutache noire; la *traverse* du nœud se compose de deux galons cousus ensemble. On coupe les deux morceaux de la manche sur la figure 39, en échancrant le côté de dessous sur la ligne fine; on les coud ensemble depuis *Ga* jusqu'à *Ha*, — depuis *Ja* jusqu'à *Ka*; le revers est cousu sur ses côtés transversaux depuis *Ha* jusqu'à *La*, bordé de galon, puis fixé sur le bord inférieur de la manche, *Ha* avec *Ha*, — *Ka* avec *Ka*. Les boutons sont indiqués sur la figure 40. En posant la manche dans l'entournure, on forme un petit pli sur le dessous de la manche, en plaçant la croix sur le point. Le *Ga* de la manche doit se trouver sur la même lettre de la figure 36 (devant).

Pour faire la petite aumônière on coupe, en velours noir, deux morceaux égaux, d'après la figure 41; sur le côté de dessus on simule un revers avec du galon et des boutons. On suspend l'aumônière (doublée en soie) à deux rubans de velours noir, ayant 11 centimètres de longueur.



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe en poil de chèvre de nuance mauve. Le bas de la jupe est bordé avec une ruche étroite en ruban de taffetas de même nuance que la robe. Une ruche semblable, plissée au milieu, forme des arabesques sur la jupe. Le corsage montant est orné de ruches simulant des bretelles et une sorte de corselet; manches étroites ornées de ruches à chaque extrémité.

Robe de taffetas gris avec ruches en ruban vert anglais. Même corsage que celui de la précédente figurine, cette fois vu par derrière.

Digitized by Google

2 centimètres de largeur; ces rubans sont entièrement doublés en soie.

Bournous pour petite fille

DE CINQ A SEPT ANS.

La figure 19 (*verso*) appartient à ce patron.

Pour faire ce bournous, aussi simple que gracieux, on emploiera 74 centimètres de cachemire gris clair, ayant 7 centimètres de largeur. La garniture se compose de galon blanc et noir, ayant 1 centimètre de largeur, disposé par quatre rangs cousus ensemble. On trouvera sur la figure 35 (repliée deux fois) des lignes fines qui indiquent cette garniture. Selon la largeur de l'étoffe, on coupera le bournous d'un seul morceau, en plaçant l'étoffe double en droit fil sur la ligne indiquant le milieu; ou bien l'on fera le bournous en deux parties, avec une couture au milieu, en coupant chaque partie en biais. Après avoir cousu la pince depuis *t* jusqu'à l'*u*, on exécute les boutonnières sur le côté de droite; on fait, sur le bord du bournous, une couture piquée en soie noire et soie blanche; on répète cette couture à 2 centimètres de distance; on peut substituer à ces deux coutures deux soutaches blanches et noires.

On coupe, en même étoffe que le bournous, deux bandes ayant 18 centimètres de longueur, 4 centimètres de largeur; on les ourle, ou bien on les découpe tout autour à l'emporte-pièce; on coud chacune de ces bandes à l'intérieur du bournous, à 20 centimètres de distance du bord inférieur, à 23 centimètres de distance du devant; ces bandes, fixées seulement sur leurs côtés transversaux, servent à passer les bras, pour maintenir gracieusement le bournous autour de la taille. Une bande semblable, mais un peu plus longue, est posée sous le devant de gauche, pour soutenir les boutons cousus à cette place. Une frange noire et blanche termine la garniture, faite en galons.



PELISSE MARIE-ANTOINETTE.



PALETOT POUR PETITE FILLE DE SIX A HUIT ANS (DEVANT).



PALETOT POUR PETITE FILLE DE SIX A HUIT ANS (DERRIÈRE).

Paletot à boutons

POUR PETITE FILLE DE HUIT A DIX ANS.

Les figures 4 à 9 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

Pour exécuter ce paletot on emploiera 1 mètre 5 centimètres de batiste de laine, ou drap d'été, ou cachemire, ayant 1 mètre 37 centimètres de largeur. Notre modèle est fait en étoffe de laine grise, et orné de boutons écossais (c'est-à-dire de moules en bois de deux grosseurs différentes, recouverts de taffetas écossais). Les lignes qui relient les boutons ensemble sont formées avec de la soie de cordonnet de l'une des couleurs dominantes du taffetas écossais. On exécute ces lignes, soit au point de chaînette, soit au point *arrière*, ou bien avec de la soutache fine.

Les deux devants sont coupés sur la figure 4; on laissera en plus, sur le côté de gauche, 2 centimètres d'étoffe pour la patte indiquée. Le dos est coupé d'un seul morceau sur la figure 5, la manche en trois morceaux, d'après les figures 7, 8 et 9. Après avoir cousu dos et devants ensemble, en assemblant les lettres pareilles, on replie en dessous le bord des devants et le bord inférieur du paletot, et on le pique à un demi-centimètre de distance, ou bien on y pose une soutache, selon le procédé que l'on aura adopté, pour relier les boutons entre eux. A l'intérieur de l'encolure, et sur le devant de droite, on pose une bande d'étoffe, fixée soit par des coutures piquées, soit par de la soutache; la largeur de cette bande, et les boutons qui l'ornent, sont indiqués sur la figure 4; on y trouvera aussi les autres boutons indiqués en partie; on y suppléera en consultant notre dessin; ces ornements n'ont pu être indiqués sur la poche (fig. 6), mais la gravure les indique suffisamment. Le revers, *piqué* tout autour, est posé N avec N, — O avec O, sur la figure 4, à la place de la fente marquée par une double ligne; on pose à l'intérieur une petite poche arrondie. Sous les devants on place 8 à 9 agrafes.

La manche se compose de trois morceaux; on l'orne des boutons indiqués sur la figure 7, puis on la pique sur la moitié de derrière de la figure 8, P avec P, — Q avec Q, — R avec R; on coud la manche ensemble à points arrière depuis S jusqu'à T, — depuis U jusqu'au V; on pique le bord inférieur, et enfin, l'on fixe la manche dans l'entournure, U avec U, en faisant, dans le côté de dessous, un pli que l'on forme en plaçant les deux croix de la figure 9 sur le point intermédiaire.

Bournous Bella

POUR PETITE FILLE DE SEPT A NEUF ANS.

La figure 10 (*recto*) appartient à ce patron.

Notre modèle, fait en drap d'été gris lilas, est garni en taffetas pensée et galons à carreaux blancs et noirs. La figure 10 est repliée; sur cette figure on coupe le bournous d'un seul morceau, en posant l'étoffe double en droit fil sur la ligne indiquant le milieu. On coud les pinces de l'épaule depuis W jusqu'à X, ainsi que les plis indiqués sur la figure 10, en posant sur la ligne ponctuée les croix sur les points dans la direction des bras, en dirigeant toujours ces plis de *bas* en *avant*. On pose *à cheval*, sur tous les contours du bournous, une bande de taffetas pensée ayant 1 centimètre de largeur, coupée en biais, fixée à l'extérieur, soit par une couture piquée, soit par une soutache blanche et noire. L'encolure est garnie avec des pattes de même étoffe que le bournous (indiquées sur la fig. 10) et bordées en taffetas; à chaque pointe de chaque patte on pose un petit bouton; outre cela, on pose encore autour de l'encolure une ruche de taffetas pensée, ayant 3 centimètres de largeur, bordée, de chaque côté, avec un étroit galon noir et blanc en soie. Après avoir posé sous le devant de gauche une sorte de *patte* composée d'une bande d'étoffe découpée à l'emporte-pièce, ayant 28 centimètres de longueur, 6 centimètres de largeur, on place sur les devants des boutons recouverts en taffetas pensée, et des bouclettes servant de boutonnières. Pour for-



PELISSE MARIE-ANTOINETTE, VUE DE DOS.

Digitized by Google

mer les nœuds qui relèvent le bournous au-dessus des bras, on coupe, pour chaque côté, une bande d'étoffe ayant 60 centimètres de longueur et 5 centimètres de largeur; on la borde avec du taffetas, et l'on forme les boucles fixées chacune par un bouton, et surmontées d'un nœud à deux boucles, ainsi que l'indique le dessin. On passe une agrafe à l'encolure.

Costume complet de petit garçon

DE SEPT A NEUF ANS.

Les figures 16 à 30 (*verso*) appartiennent à ce costume.

Ce costume complet, pantalon, gilet, veste et paletot, est fait en toile de laine grise, et garni avec une légère étoffe de laine à carreaux blancs et noirs; les boutons, en forme de boules, sont en acier. Les bandes, à carreaux, sont partout surmontées d'une ganse noire et blanche



ROBE POUR ENFANT DE TROIS A CINQ ANS.

La largeur de la bande à carreaux coupée en biais est indiquée sur la figure 16. Sur notre modèle, cette bande est placée à un demi-centimètre de distance du bord, piquée avec de la soie blanche, et bordée de chaque côté avec le cordon blanc et noir. Les deux parties de derrière sont garnies sur leur bord supérieur avec une bande de percale ayant 10 centimètres de largeur, ourlée, non fixée sur son bord inférieur, et rejoignant les poches, lesquelles se prolongent de façon à être *prises* dans la ceinture. Sur le milieu, par derrière, depuis H jusqu'à K, on ourle la doublure sur la fente. La ceinture est coupée, pour chaque moitié du pantalon, d'après la figure 17; mais, pour le côté de droite, on laisse en plus l'étoffe nécessaire pour *suivre* la patte. On double la ceinture avec de la percaline épaisse, on pose les boutons, on fait les boutonnières, on coud le pantalon entre les deux *doubles* de la ceinture, en réunissant les lettres semblables. Un œillet est indiqué sur la figure 17; on y passe un ruban pour fermer la fente; la ceinture, devant soutenir une



BOURNOUS POUR PETITE FILLE DE TROIS A CINQ ANS.



PALETOT A BOUTONS POUR PETITE FILLE DE HUIT A DIX ANS.



BOURNOUS POUR PETITE FILLE DE TROIS A CINQ ANS.



GILET POUR PETIT GARÇON DE SEPT A NEUF ANS.



VESTE POUR PETIT GARÇON DE SEPT A NEUF ANS.

en soie. Les devants du gilet sont faits entièrement avec cette étoffe de laine à carreaux blancs et noirs.

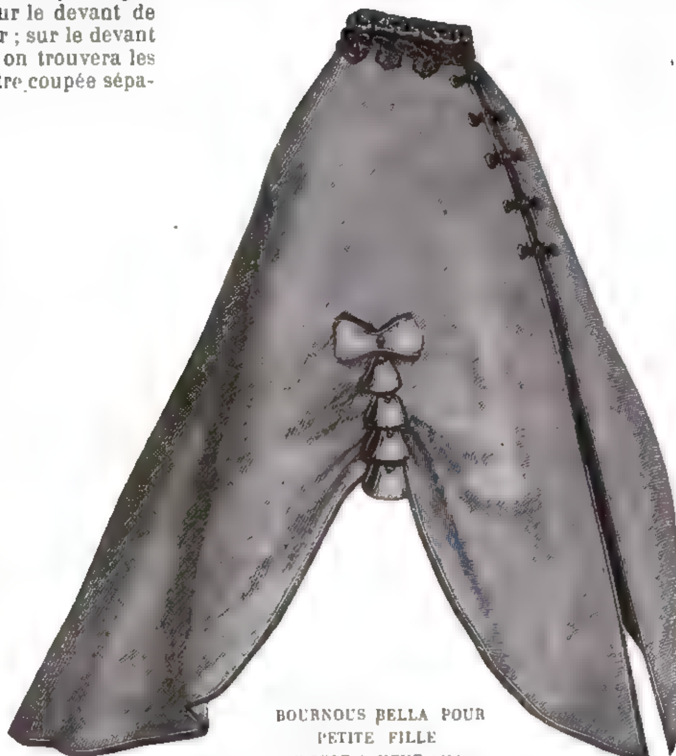
Pantalon. Figure 16 à 18. La figure 16 représente la moitié du pantalon, c'est-à-dire l'un des côtés de devant et l'un des côtés de derrière, posés l'un sur l'autre, tels qu'ils doivent être cousus ensemble; en coupant, on laisse en plus l'étoffe nécessaire pour un ourlet de 6 centimètres sur le bord inférieur, et sur les devants, en ligne droite, 2 centimètres d'étoffe de plus; sur le devant de gauche cette étoffe est repliée à l'intérieur; sur le devant de droite on la double. Sur la figure 16 on trouvera les contours ponctués d'une patte qui doit être coupée séparément en étoffe, puis avec deux doublures, garnie avec les boutons indiqués, puis ajoutée au devant de gauche. On réunit les deux parties de chaque moitié du pantalon, d'abord depuis A jusqu'à B, — depuis C jusqu'à D, en laissant depuis B jusqu'à C une fente à l'intérieur de laquelle on coudra une poche. Après avoir fait la couture depuis E jusqu'à F, on coud ensemble les deux parties de devant depuis F jusqu'à G; celle de derrière jusqu'à l'H.

boucle pour fixer le pantalon, est coupée sur la figure 18, doublée et piquée, sur chaque côté de derrière, à la place ponctuée que l'on trouvera sur la figure 16.

Gilet. Figure 19 à 21. On coupe les devants (fig. 19) en étoffe à carreaux prise en biais, et en percaline prise en droit fil; le dos est coupé d'un seul morceau, en percaline, d'après la figure 20; la petite ceinture destinée à la boucle également en percaline; dos et ceinture doivent être, pour plus de solidité, *doubles*, c'est-à-dire com-



PANTALON POUR PETIT GARÇON DE SEPT A NEUF ANS.



BOURNOUS BELLA POUR PETITE FILLE DE SEPT A NEUF ANS



PALETOT POUR PETIT GARÇON DE SEPT A NEUF ANS.

Digitized by Google

posés de deux morceaux de percaline posés l'un sur l'autre. Sous chaque devant on place une poche entre l'étoffe du gilet et sa doublure; la fente de cette poche est bordée avec une bande d'étoffe semblable à celle du gilet. Les devants sont, ainsi que l'encolure, bordés à l'intérieur avec une bande de même étoffe, ayant 3 à 4 centimètres de largeur, que l'on *pique* à l'endroit avec de la soie blanche, à 3/4 de centimètre du bord. On fait les boutonnières sur le côté droit, on pose les boutons sur le côté gauche. Les deux morceaux du dos (le dessus et le dessous) sont repliés l'un contre l'autre sur leurs bords et cousus ensemble. La petite ceinture à boucle est cousue sur chaque côté du dos, croix sur croix jusqu'au point, *avant* d'avoir assemblé les diverses parties du gilet, afin de coudre encore cette ceinture en même temps que le gilet. Les coutures sont faites de telle façon que l'un des côtés de la doublure reste *libre*, afin d'être plus tard rabattu en ourlet pour cacher la couture. On borde l'entournure après avoir assemblé les divers morceaux du gilet, en réunissant les lettres semblables.

Veste. Figure 22 à 25. Le dos (fig. 23) est coupé d'un seul morceau; le col (qui a une couture au milieu par derrière) est coupé en même étoffe que le costume, et aussi en étoffe à carreaux. Sur le devant de gauche on fait la fente indiquée entre les lignes fines (voir la fig. 22); on borde cette fente et l'on y pose, à l'envers, une poche arrondie de même étoffe que le costume. Après avoir cousu ensemble dos et devants depuis P jusqu'à Q, — depuis R jusqu'à S, on pose ensuite l'étoffe à carreaux, dont la place est indiquée sur la figure 22. On coud cette étoffe sur les bords, à points *devant*, on la retourne pour que la couture soit cachée, et l'on fait, à un demi-centimètre de distance du contour extérieur, une couture *piquée* avec de la soie blanche. L'autre contour (intérieur) est ourlé et bordé avec une ganse de soie noire et blanche. A l'encolure on fait deux boutonnières, et l'on pose deux boutons (voir la fig. 22). Le dessus et le dessous du col sont cousus ensemble sur leur bord, retournés, puis piqués à l'*endroit*, c'est-à-dire sur l'étoffe à carreaux. On pose le col sur l'encolure en réunissant les lettres pareilles, on le replie sur la ligne marquée sur la figure 24.

La manche est bordée, en guise de revers, avec une très-large bande à carreaux; on coud la manche ensemble depuis V jusqu'à W; on la pose dans l'entournure, de telle sorte que la couture V se trouve sur le P de la couture de dessous le bras; en même temps on forme un pli en posant les deux croix de la figure 25 sur le point intermédiaire.

Paletot. Figures 26 à 30. Comme pour la veste, le dos est coupé d'un seul morceau, le col en étoffe du costume et étoffe à carreaux, avec une couture au milieu par derrière. Pour assembler les divers morceaux, on réunit les lettres pareilles, et on laisse une fente sous le bras dans la couture depuis l'étoile jusqu'au double point. Dans cette fente on passe la ceinture, coupée en étoffe double d'après la figure 28; cette ceinture est bordée avec de la ganse fine, *piquée* sous les devants, et cette couture est couverte, à l'envers, avec une bande d'étoffe. La fente reste ouverte, afin de donner passage à la ceinture; on y fait une boutonnière à droite, on pose un bouton à gauche. On borde d'abord les devants avec l'étoffe à carreaux, puis on fait les boutonnières et l'on pose les boutons. On trouvera sur la figure 26 la fente de la poche, que l'on borde à l'intérieur, pour plus de solidité, avec une bande d'étoffe; à l'extérieur avec de la ganse, employée aussi pour border le col; celui-ci est cousu dans l'encolure (comme le col de la veste) *e* avec *e*, *f* avec *f*. La manche, dont l'extrémité inférieure est garnie avec une bande à carreaux (la largeur en est indiquée sur la figure 30), est cousue ensemble depuis *g* jusqu'à l'*h*; lorsqu'on la place dans l'entournure, les deux *g* doivent se trouver ensemble.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en taffetas bleu. Le bas de la jupe est garni avec un volant à plis très-larges; au milieu de chaque pli se trouve une arabesque exécutée en soutache noire; sur le bord de la jupe, au-dessus du volant, se trouve une bordure en arabesques de même style que les *motifs* du volant. Corsage montant, plat, boutonné, débordant un peu sur les hanches, et formant par derrière une très-longue basque carrée; manches étroites, ornées d'arabesques. Chapeau en crin blanc et noir, orné de plumes bleues.

Robe de foulard nuance faure, à fines rayures de nuance plus foncée que le fond de la robe. Le bord est garni avec un volant tuyauté en taffetas vert surmonté d'une chicorée de même taffetas; de distance en distance se trouve un nœud assez large en taffetas vert, bordé avec une chicorée étroite; un nœud semblable termine chaque poche, encadrée avec une chicorée; corsage à trois basques carrées par derrière, garnies de chicorées et de frange verte; un large nœud vert figure l'épaulette de la manche étroite, bordée avec une chicorée. Chapeau en paille blanche, orné de rubans verts et de cerises rouges. Ombrelle verte, doublée de taffetas blanc, et bordée avec une chicorée verte.

MODES.

Si la mode continue à progresser dans la voie actuelle, on ne tardera pas à porter *franchement* la robe à queue: par devant, les jupes touchent à terre seulement; toute leur ampleur et toute leur longueur est rejetée en arrière, de telle sorte que la queue est fort caractérisée, et déjà très-longue; tous les lés sont coupés en pointe, le côté large dirigé vers le bas, et la jupe, quasi plate par devant, est plissée par derrière à partir des hanches.

Les corsages avec grandes et petites basques se font voir en toute étoffe; basque carrée ou arrondie, plate ou plissée: tout est admis indifféremment, et même les corsages décolletés entièrement ou carrément ont des basques. Les manches sont toujours étroites, de forme masculine.

Les toilettes très-simples, et celles destinées aux jeunes filles et aux petites filles de tout âge, se composent d'une robe et d'un pardessus en forme de paletot-pelisse ou talma, en mohair, ou alpaga, ou poil de chèvre, sans aucune garniture; le bas de la jupe et les contours du pardessus sont découpés à dents très-rondes, pas très-creuses, et bordées avec un très-large feston *point de rose*, exécuté, soit en laine fine, soit en grosse soie de cordonnet de nuance tranchante.

On voit une étoffe charmante, qui se déguise sous plusieurs noms différents: tantôt on l'appelle taffetas de Chine, tantôt foulard du Japon ou tissu mexicain; je dirai confidentiellement à nos lectrices que, nonobstant ces désignations exotiques, cette étoffe est tout simplement du poil de chèvre très-large, très-fin, très-soyeux, très-brillant, souple et ferme à la fois, et toujours léger: on en portera beaucoup de robes toutes blanches (on fait ce tissu en toutes nuances unies) avec garnitures noires en velours et dentelles, ou garnitures en taffetas de couleur vive. Cette toilette conviendra surtout pour les réunions d'été et pour les villes d'eaux; elle ne se promènera pas à pied à Paris.

Les ombrelles sont définitivement classées, et leur dimension règle leur emploi. L'ombrelle-marquise, toute mignonne, garnie de dentelles ou de franges de marabouts ou de franges lamas, ne se montre qu'en voiture. Vient ensuite, pour élégante toilette de ville (*à pied*), l'ombrelle un peu plus grande, grise ou havane, ou blanche, montée sur un manche en corne transparente, terminé par une *pomme* allongée (les boules rondes ne sont plus à la mode); parfois le manche est en bois brun très-artistement sculpté; mais cela n'est pas très-commode à porter: il est désagréable de retrouver dans son gant et dans la paume de sa main l'empreinte des sculptures du manche de l'ombrelle.

Beaucoup de chapeaux ronds s'allongent par devant et par derrière, en s'écourtant sur les oreilles. Je constate cette forme sans l'approuver, car, du moment où le chapeau rond ne sert plus à garantir le visage, il n'a aucune raison d'être: mais il n'y a heureusement rien d'absolument adopté ni rejeté en ce qui concerne la forme des chapeaux ronds. Les formes hautes sont toujours admises, de même que les calottes plus basses; les bords sont généralement roulés. Les ornements de paille s'emploient pour tous les chapeaux ronds, comme pour les chapeaux de ville; on voit des franges, composées de fleurs de muguet en paille, enfilées au nombre de trois ou quatre, et garnissant le bord des chapeaux et des bavolets.

On sait que l'on portait sur les paletots d'été, et même sur ceux d'hiver, des pèlerines ou des fichus en guipure; cette mode reparaît, mais revue, corrigée et considérablement augmentée. Les fichus posés sur les paletots de taffetas sont devenus de petits châles; en un mot, la pointe, très-grande, est fixée, par derrière, au bas de la taille, et garnie avec une guipure froncée, plus ou moins large, laquelle forme par derrière une sorte de petite basque.

J'ai vu chez Mlle Castel, couturière, rue Sainte-Anne, 58 *bis*, un jupon d'été dont il faut que je mentionne l'existence: c'est une crinoline pur-sang, c'est-à-dire un jupon fait en étoffe de crin disposée par bandes perpendiculaires; je ne saurais mieux le peindre qu'en évoquant ici l'image d'un melon à grosses côtes. Très-large vers son bord inférieur, ce jupon est contenu, à l'intérieur, par deux ou trois cercles très-légers en acier. Il sera particulièrement commode pour les toilettes de voyage et de promenade, parce qu'il soutient suffisamment les robes, sans occuper une place démesurée.

Du reste il importe, à propos des jupons à cercles, de donner un conseil qui pourra servir à un grand nombre de nos lectrices. Il n'est point de toilette qui puisse être gracieuse, si l'on ne recouvre la jupe à cercles avec deux jupons; le premier sera en percale unie, le second plus ou moins orné, en alpaga, tissus de *fantaisie*, ou bien en percale brodée en soutache et garni d'un ou deux volants. Moyennant cette précaution, les cercles seront entièrement cachés, la robe pourra retomber en plis gracieux, la toilette entière évitera l'aspect raide, l'attitude inflexible que l'on reproche aux jupons à cercles d'acier.

La lingerie en toile s'orne toujours avec des dentelles de Valenciennes, ou bien de la guipure blanche. Les papillons sont toujours à la mode; on en fabrique en dentelle de Valenciennes pour occuper les coins des cols et des poignets; rien n'est plus joli que ce mélange de toile et de dentelle. On trouvera une grande variété de lingeries fabriquées par M. Ziégle, rue des Jeûneurs, 33, et déposées chez Mlle Lemonnier, rue de Rivoli, 212. Ces cols et ces manches ont l'immense avantage de n'être pas seulement jolis *à la main*, mais d'avoir une forme irréprochable et très-gracieuse.

E. R.

CHRONIQUE DU MOIS.

Toujours mêmes plaisirs, mêmes promenades, mêmes réunions; il n'y a rien de changé dans le monde parisien, il n'y a que beaucoup de toilettes nouvelles de plus. Dans le cercle relativement restreint qui s'appelle *le monde* par excellence, qui tient à faire parler de lui, et dont on parle beaucoup, parce qu'il y a un monde encore plus nombreux, qui se soucie médiocrement d'occuper la scène et d'amuser les badauds par la relation plus ou moins inexacte de ses faits et gestes; dans ce monde, composé d'un petit nombre de comparses qui apparaissent en toute circonstance, suppléant à la quantité, non par la qualité, mais par l'activité, et rappellent involontairement le défilé des armées du Cirque, disparaissant par la coulisse de droite, pour rentrer par celle de gauche; dans le monde oisif et élégant, il se produit une étrange perturbation: tandis que les hommes enrubannent leurs chapeaux d'été, féminisent leur couvre-chef, remplacent les cravates par des rubans, et se couvrent de bijoux, les femmes adoptent les casquettes, jusqu'ici considérées comme étant l'attribut particulier de cette classe de la société vouée au cordon, jadis connue sous la désignation de portiers, aujourd'hui élevée au grade de concierges. Là ne s'arrêtent pas les emprunts faits au costume masculin; les femmes se sont emparées des cols droits, des cravates, des vestes militaires; non contentes de ces conquêtes, elles s'occupent en ce moment à faire prévaloir la mode des fracs; nul doute qu'elles n'y parviennent. Le grand troupeau humain, composé d'esprits prudents, de caractères modérés, de quelques sages, et d'un grand nombre d'individus faibles, a toujours eu pour habitude de se laisser conduire, non par les chefs les plus capables, mais par ceux qui sont les plus téméraires, et de les suivre aveuglément, même lorsque ceux-ci conduisent ce troupeau, là où il ne voudrait pas arriver.

Il existait jadis des chevelures décriées, peut-être injustement calomniées, mais dont la possession était considérée comme une infirmité. Eugène Sue avait inutilement tenté de les réhabiliter dans le portrait de Mlle de Cardoville; en dépit d'Eugène Sue et des grands peintres vénitiens, les femmes rousses persistaient à se considérer comme étant déshéritées par la nature: elles sont bien vengées aujourd'hui! Le roux est à la mode, et les chevelures de jais, les nattes et les boucles blondes, si vantées en prose, tant chantées en vers, n'osent plus se montrer. La mode des perruques n'ayant pas encore prévalu, les femmes se voient forcées d'implorer les secours de la chimie, laquelle leur compose des liquides propres à opérer une métamorphose radicale. Vous rencontrez un visage qui vous sourit; vous lui rendez machinalement son sourire, en interrogeant votre mémoire avec anxiété; tous vos efforts demeurent inutiles..... le souvenir s'obstine à vous faire défaut. Tout à coup on prononce un nom près de vous..... la lumière se fait! C'est Mme ***! — Mais elle avait une magnifique chevelure noire! — Oui, mais le noir n'est plus à la mode.

— Ah!

— Et vous comprenez qu'elle a dû changer de couleur.

— Ainsi donc elle se teint les cheveux?

— Oh! non, ce n'est pas précisément une teinture....

— Sans doute; c'est une couleur.

Les courses de Vincennes et de la Marche ont beaucoup occupé le monde oisif pendant les dernières semaines qui viennent de s'écouler; ces courses ont remplacé les tournois et les carrousels de chevaleresque mémoire; on ne combat plus pour mériter une écharpe, accordée par la plus belle au plus brave; la victoire se monnaye; elle est représentée par de bonnes sommes d'argent, et la gloire ainsi revue, corrigée et accommodée au goût du jour, ne peut plus être considérée comme une vaine fumée, bonne seulement pour enivrer quelques cerveaux enthousiastes; la gloire conquise sur le turf n'est point une chimère, et laisse après elle des avantages solides.

La Comédie-Française a dû supprimer son orchestre, pour placer un plus grand nombre de spectateurs; cette affluence est due sans doute aux débuts de Mme Victoria; mais l'ouverture du nouveau foyer n'est pas absolument étrangère à cette recrudescence de public. Mme Victoria est fort gracieuse .. mais le nouveau foyer a soulevé beaucoup de controverses; chacun parle de Mme Victoria et du foyer; personne ne veut rester étranger à la conversation, et tout le monde s'achemine vers la rue Richelieu, afin de pouvoir donner, à l'occasion, son avis sur toutes ces nouveautés.

Le nouveau foyer, auquel le foyer ancien sert d'antichambre, est vaste, très-doré, très-orné, et l'on y a placé, au milieu d'une corbeille de fleurs, la célèbre statue de Voltaire, faisant face à la cheminée surmontée du buste de l'Empereur des Français. La statue de Voltaire était bien connue, mais l'on s'en occupe beaucoup depuis qu'elle a changé de résidence. Elle était singulièrement placée dans le vestibule, il faut en convenir, et semblait faire partie du personnel des employés du contrôle et des distributeurs de contre-marques; elle

Digitized by Google



Leroy Imp. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal 56, Rue Jacob Paris

Envois de la Mon de COMMISSION GÉNÉRALE, r. d'Hauteville 53

Reproduction Interdite

Digitized by Google

Digitized by Google

était à la porte.... on l'a mise sur un trône, et, depuis ce changement de situation, chacun admire et adule, examine et analyse l'œuvre d'Houdon, effrayante de vérité, sphinx ironique, qui semble railler les générations défilant devant son image.

Le foyer, que tout Paris veut voir, occupe la superficie du nouveau portique qui s'étend sur la rue Saint-Honoré. C'est un grand salon carré, décoré de glaces immenses, orné de seize bustes représentant les auteurs les plus illustres. La plus belle décoration de ce foyer est la grande glace qui permet d'admirer dans son ensemble le double escalier de la Comédie-Française, digne de figurer dans les palais les plus magnifiques.

Madame Victoria a réussi dans la pièce d'Alfred de Musset, *Il ne faut jurer de rien*. Elle a réussi moins et plus que ne s'y attendaient les admirateurs et les détracteurs de son talent. Peut-être eût-elle agi plus sagement en limitant son ambition aux sentiments de César, en se bornant à rester *la première* sur la scène du Gymnase. Une singulière inversion s'est produite dans cette pièce, et, en bouleversant toutes les lois de la perspective, a ramené sur le premier plan un rôle secondaire. Mais tant vaut l'acteur, tant vaut le rôle. M. Got, chargé de représenter un modeste personnage, l'a composé avec une vérité si saisissante, qu'il ne peut s'asseoir, se lever, lire un journal, prononcer une parole, sans soulever des applaudissements. Les autres rôles sont joués par Mme A. Brohan, MM. Provost et Delaunay; c'est dire que la Comédie-Française a donné à la nouvelle débutante un entourage qui devait exciter à la fois l'émulation et l'appréhension.

Une pièce nouvelle de M. Labiche, *Moi*, a été représentée au même théâtre, et n'a point obtenu un succès tout à fait décisif. Cette œuvre est plutôt une étude de caractère qu'une composition dramatique, et, tout en rendant justice à des scènes heureuses, à des mots spirituels, on a constaté qu'il ne s'y trouvait point de personnage auquel l'intérêt pût s'attacher, et que l'action était à peu près nulle.

L'Odéon est loin d'avoir épuisé le succès du *Marquis de Villemer*. L'ancien répertoire apparaît sur son affiche une fois par semaine tout au plus, et le théâtre fermera un mois plus tard que de coutume, afin de ne point interrompre des soirées si fructueuses. L'opéra de M. Gounod, *Mireille*, représenté au Théâtre-Lyrique, a médiocrement réussi, et les critiques compétents, d'accord sur ce point avec le public incompétent, s'accordent à blâmer les inspirations nébuleuses et les teintes effacées de cette partition.

Les concerts ont été nombreux comme toujours, et je plains ceux que leur mission oblige à enregistrer toutes les soirées musicales. Il se prépare, dans ces soirées, un changement graduellement amené, et déjà sensible. Le concert proprement dit, le concert d'autrefois, composé de *soli* accueillis avec frénésie, disparaîtra de nos mœurs; le mécanisme s'en va, et nous pouvons nous en féliciter, puisqu'il fait place à la musique. Les *solistes* les plus habiles, les plus renommés, ne peuvent plus intéresser le public à leurs traits d'adresse, et se voient forcés d'appeler à leur aide la musique de chambre. La symphonie a remplacé la fantaisie; nul ne s'en plaindra hormis les quelques solistes qui ne se voient plus portés en triomphe par un public idolâtre.

Parmi ces concerts, il en est un cependant que je veux mentionner, parce qu'il constitue une sorte de fête de famille annuelle. L'un des meilleurs professeurs d'accompagnement, M. Besseuis, réunit autour de lui un public composé en grande partie de ses élèves. Le programme de ce dernier concert était fort bien composé: on y a entendu le ravissant quintette en la de Mozart, une sonate de Beethoven pour piano et violon, diverses compositions intéressantes de M. Besseuis, et enfin des poésies récitées par Mme Armand, de l'Odéon, avec beaucoup d'âme et d'intelligence.

EMMELINE RAYMOND.

NOUVELLE

LES RÊVES DANGEREUX.

Suite.

Robert était un peu sacrifié dans toutes ces circonstances; il avait dû céder sa chambre à son oncle, et s'était prêté avec bonne grâce au bouleversement de toutes ses habitudes.

« Robert, ne t'assieds pas dans ce fauteuil... c'est celui que ton oncle préfère.

— Robert, va donc chercher, chez le libraire, le livre qui vient de paraître sur le *Matérialisme contemporain*.... Puis, n'oublie pas, en revenant, de prendre à la cave du vin un peu meilleur; mon oncle a trouvé que le vin servi hier à table était beaucoup trop nouveau.

— Bah! » répondait gaiement Robert à sa belle-mère et à sa femme qui l'accablaient de recommandations relatives au bien-être de son oncle. « Bah! il est bien inutile que j'aille à la cave.

— Pourquoi cela?

— Si je rapporte le livre, si mon oncle le lit, il deviendra sans doute plus tolérant pour le vin, plus indifférent pour mon fauteuil.

— Il faut que tu plaisantes toujours à propos de tout.

— Aimerais-tu mieux me voir en colère? Sais-tu bien que je n'ai plus un moment de repos? Si je rentre à la maison, on m'emploie à une foule de travaux ayant pour objet de rendre la vie plus douce pour ton oncle. Si je sors, mon carnet, toujours dans le même but, ne peut suffire à toutes les commissions dont je suis chargé. Voyons ma liste d'aujourd'hui; elle est aussi longue que celle exhibée par Leporello!

« Passer chez le boulanger; lui demander un pain pour faire une *charlotte*, douze petits pains pour *sandwichs*, lui dire que les derniers n'étaient pas assez mollets.

« Aller chez l'horloger reprendre la montre de mon oncle.

« Monter chez le tailleur, pour lui recommander de livrer bien vite le paletot de mon oncle.

« Demander à l'épicier s'il a enfin reçu le café Moka et le thé Pecco à pointes blanches..... Les *pointes blanches* sont mêmes soulignées; mon oncle ne peut prendre du thé qui n'est point mélangé avec le Pecco.

« Passer chez la blanchisseuse, lui dire que mon oncle veut avoir aujourd'hui même ses cravates blanches; il n'en porte pas d'autres.

« Et deux colonnes semblables! Je vais inscrire le vin, puis le *Matérialisme;* ce dernier figurera comme total de la colonne, après addition faite. »

Mme Delley écoutait son gendre avec stupeur. « Mais, Robert, je crois que tu te moques de ton oncle, » dit-elle enfin lorsqu'elle put recouvrer la parole.

— Ce n'est pas de lui que je me moque, c'est de nous; ne dirait-on pas que nous avons chez nous le grand Mogol?

— Tu oublies, » reprit Pauline en l'interrompant avec vivacité, « que notre oncle est bon...... et qu'il est notre hôte.

— Tu as raison, » dit Robert en reprenant enfin un air sérieux; « mais tu sais bien que ma mauvaise humeur s'exhale en paroles et ne se traduit jamais par des actions; nous n'avons tous qu'une certaine dose de patience, plus ou moins considérable, selon chaque organisation; quand elle est dépensée, nous secouons un peu le fardeau...., puis nous le reprenons. Je vais faire tes commissions.

— Qu'a donc ton mari? » dit Mme Delley lorsque Robert fut parti; « je ne lui ai jamais entendu faire un si long discours.

— Je n'y comprends rien; c'est un caprice, une boutade; mais je le connais bien, il n'y pense plus en ce moment. »

Ce n'étaient pas seulement les soins prodigués à M. Besnier qui avaient agacé le système peu nerveux de Robert; il savait pratiquer les devoirs de l'hospitalité, et accomplissait de bon cœur tous les sacrifices que comportent ces devoirs. Mais la médiocre estime que Pauline accordait à l'intelligence de son mari se révélait aisément, et M. Besnier s'était hâté de partager le sentiment de sa nièce au sujet de son neveu; il le témoignait indirectement, sans doute, mais enfin Robert avait pu comprendre qu'il était considéré comme un être absolument dépourvu de culture intellectuelle. La veille de ce jour où il venait de se révolter en plaisantant contre les soins qu'on lui imposait, on avait passé la soirée chez Mme de Blavet. Robert avait fait des études plus solides que brillantes, sans doute, mais il avait le jugement droit, et, grâce à cette lumière, il ne courait pas le risque de s'égarer, même en appréciant des œuvres littéraires que tous les assistants croyaient être tout à fait au-dessus de sa portée. On avait fait à haute voix la lecture de quelques poëmes signés d'un nom encore inconnu, et toute la réunion était en proie à l'enthousiasme. Seul, Robert gardait le silence.

« Eh bien, mon neveu, » dit M. Besnier, en se tournant vers lui avec une condescendance protectrice, « vous ne dites rien?

— Quand on ne peut exprimer qu'un avis tout à fait opposé à celui de la majorité, il vaut mieux se taire; on évite des discussions inutiles.

— Pourquoi *inutiles?* Il est toujours bon de raisonner ses impressions; c'est le seul moyen de les classer et de les justifier, en les enlevant aux limbes vagues et obscurs dans lesquels s'agitent nos sensations. »

Ce langage un peu pédant, le sourire un peu ironique qui accompagnait ces paroles, déplurent à Robert, et il s'engagea résolûment dans la lice qu'on lui ouvrait.

« Vous n'aimez pas la poésie, » lui dit Mme de Blavet avec un ton empreint de commisération.

« Pardon, madame; je n'en fais pas ma nourriture quotidienne, mais elle m'émeut et me transporte quand.... quand elle est poétique.

— Que voulez-vous dire? » reprit Mme de Blavet, tandis que Pauline ne cherchait pas même à réprimer l'impatience qui se lisait sur ses traits depuis le commencement de cette discussion.

« Je veux dire qu'il faut distinguer entre la poésie qui est dans les mots et celle qui se trouve dans les idées et dans le cœur: la première peut se composer de mots sonores, fort bien choisis, très-bien rangés, et qui bercent agréablement celui qui les écoute; seulement, ils le bercent si bien qu'ils l'endorment. L'autre poésie, celle que j'aime, doit avoir passé par le cœur de celui qui l'écrit; lorsque j'y reconnais les sentiments que j'ai éprouvés..... ou ceux que j'éprouverais dans une situation donnée, lorsqu'elle m'élève au-dessus de moi-même, en me traçant un portrait humain, ressemblant, vraisemblable, et cependant vu au travers de ce prisme qui s'appelle *idéal;* oh! alors, je reconnais et je salue un poëte véritable; mais je ne me contente pas de la rime, je ne saurais être enthousiaste de ces vers que l'on me vante comme étant profonds, et qui sont seulement creux; je n'aime pas non plus ces personnages trop éthérés, ces anges, ces sylphes, qui flottent dans les nuages; en un mot, je veux bien que la poésie s'élève jusqu'au ciel, mais à la condition d'avoir au moins un pied en terre.

« Oui, sans doute, » dit M. Besnier avec un sourire de dédain, « vous supportez la poésie dans les circonstances où elle demeure prosaïque; je ne suis plus étonné de vous voir si indifférent pour le talent de Pauline..... Elle aussi est poëte.

— Pauline? J'espère bien qu'elle ne fera jamais de bons vers!

— Vous pourriez vous tromper, mon neveu; mais pourquoi exprimez-vous cet espoir désobligeant?

— Parce qu'il faut avoir été, ou être malheureux, pour écrire, en vers ou en prose, de façon à émouvoir les lecteurs; il faut avoir analysé la douleur en soi, l'avoir étudiée *sur le vif*, pour la peindre ressemblante; or Pauline est heureuse; elle n'a rien à regretter, rien à chercher, rien à attendre..... Avec quoi diable voulez-vous qu'elle noircisse des feuilles de papier? »

M. Besnier ne put réprimer un mouvement désapprobateur, et Mme de Blavet recula son fauteuil lorsque Robert prononça cette malheureuse exclamation. Pauline se trouvait humiliée par les prosaïques tendances de son mari, par le blâme qu'il s'attirait en ce moment de ceux-là même qui étaient à ses yeux des êtres supérieurs. La conversation tomba, et, lorsque Mme Delley voulut charitablement la relever, on eut soin, de part et d'autre, d'éviter toute allusion au sujet qui venait d'être traité. Or il n'y a point de relations intimes qui puissent être agréables du moment où il se trouve un sujet qu'il faut éviter d'effleurer fût-il unique, y en eût-il cent autres dont on pût s'occuper, celui qui est défendu, celui qu'il faut exclure, se dresse sans cesse dans toutes les mémoires; il faut y penser toujours, puisqu'il faut l'éviter constamment, et cette préoccupation projette sur tous les assistants une ombre glaciale; elle met la contrainte à la place de l'abandon, la précaution à la place de la confiance; elle substitue le calcul à l'effusion, et la parole sert non plus à exprimer, mais bien à voiler les pensées et les sentiments. Les caractères francs supportent malaisément cette situation, et Robert ne parut pas au *thé* que Pauline offrait le lendemain de cette soirée passée chez Mme de Blavet; il commanda et recommanda les sandwichs, ainsi qu'on l'en avait prié; mais, au lieu de rester au logis, il alla passer la soirée à son cercle.

M. Besnier remarqua son absence, et, comme il n'avait pas la conscience tout à fait nette au sujet de son neveu, il s'informa des causes qui l'appelaient hors de chez lui, en manifestant des dispositions peu bienveillantes: lorsque nous avons eu un tort léger envers l'un de nos semblables, nous ne manquons guère d'essayer de nous justifier à nos propres yeux; nous cherchons à découvrir, à signaler ses imperfections, et nous augmentons ainsi le tort que notre conscience nous reprochait déjà.

« Robert est sans doute allé à son cercle, » dit l'oncle d'un air un peu moqueur; « il doit préférer cette distraction à celles qu'il trouve parmi nous.

— Sans doute, » dit Mme de Blavet, donnant la réplique avec empressement, « le cercle est plus prosaïque que notre réunion.

— Ce sont de plus des réunions économiques; on n'y dépense pas beaucoup d'idées, » ajouta M. Besnier.

Et Pauline écoutait et tolérait tous ces quolibets dirigés contre son mari; elle pensait s'élever en séparant sa cause de celle de Robert, et n'avait pas encore compris que la considération accordée à une femme est intimement liée à celle qu'obtient son mari; que toute atteinte portée à celle-ci ébranle l'autre, lorsqu'elle ne la détruit pas. Il était difficile sans doute d'imposer silence à M. Besnier; mais celui-ci n'aurait pas manifesté ces dispositions moqueuses s'il n'avait su d'avance que Pauline n'éprouvait pour son mari qu'une estime médiocre.

Mme Delley aimait son gendre; elle comprenait que l'union des deux époux était traversée par une certaine incompatibilité d'humeur dont elle ne se rendait pas un compte très-précis, et que la présence de M. Besnier avait contribué à alimenter cette sourde discorde; mais elle professait pour son frère un culte qui la plaçait entre deux courants opposés. Afin de n'être pas exposée à reconnaître que ce frère vénéré pouvait avoir un tort quelconque, elle résolut de ne point s'immiscer entre sa fille et son gendre, et trouva beaucoup de bonnes raisons pour justifier son inaction; elle se répéta qu'une intervention étrangère est toujours plus dangereuse que profitable, lorsqu'il s'agit de rétablir l'accord entre époux, et s'abstint même d'agir sur sa fille, en lui donnant quelques bons conseils.

Malgré les soins flatteurs dont il était l'objet, malgré les agréments que M. Besnier trouvait dans la compagnie de Mme de Blavet et dans celle de sa nièce, il ne tarda pas à s'ennuyer, et il se souvint qu'il avait projeté de faire un voyage en Suisse avant de retourner à Paris; mais il lui semblait déplaisant de voyager seul, et son amitié pour Pauline, encore stimulée, il faut bien l'avouer, par un certain égoïsme, lui suggéra un plan qu'il s'empressa de communiquer à sa famille.

Un jour donc il prit la parole pendant le déjeuner. « Mes chers amis, » dit-il, « je n'ai pas besoin de vous dire

Digitized by Google

que je me trouve heureux de vivre parmi vous; mais, avant de venir ici, j'avais formé des projets auxquels je ne puis renoncer, toute réflexion faite. A mon âge, il ne faut pas remettre les projets, ceux-là surtout dont l'exécution réclame de la force et de l'agilité; j'ai toujours désiré visiter la Suisse, et je m'étais promis de faire ce voyage pendant cet été, mais il m'est pénible de me séparer de vous tous à la fois et de partir tout seul; n'y aurait-il pas moyen de tout concilier? Voyons, ne serait-il pas agréable pour Pauline de faire ce petit voyage? La question d'argent doit être absolument écartée; je reste dans l'exercice de mes fonctions d'oncle, en payant tous les frais du voyage. Ma sœur, je crois que vous hochez la tête d'un air désapprobateur? »

Mme Delley ne paraissait pas en effet accueillir cette proposition avec un bien vif enthousiasme; mais le prestige dont son frère était revêtu à ses yeux ne lui permettait pas d'énoncer franchement son opinion.

« Je pensais seulement, » dit-elle timidement « qu'il était difficile de laisser Robert seul, et qu'il m'était impossible de rester avec lui. Mon beau-frère a besoin de moi, et je dois songer à partir.

— Laisser Robert seul! Ne croirait-on pas, à vous entendre, que je propose à Pauline de faire le tour du monde? Le voilà bien malheureux de rester seul pendant vingt jours, car notre excursion ne durera pas davantage; il ne sera pas fâché de reprendre pendant ce temps sa vie de garçon. Les maris, tout en protestant du contraire, sont toujours fort aises de retrouver leur indépendance pendant quelque temps. Tu restes silencieuse, Pauline? Ma proposition ne te convient donc pas?

— J'attends l'avis de Robert, » répondit celle-ci laconiquement.

— Ce qui signifie que tu as grande envie de faire ce voyage, » dit Robert; « je ne t'en fais pas un crime, je conviens que la proposition est tentante, et tu sais que je n'ai pas l'humeur d'un tyran: accepte, si cela te convient...., mais ne reste pas trop longtemps absente, je t'en prie; il est triste de se trouver tout seul dans une maison où l'on a vécu en compagnie d'une bonne femme. Je vais me trouver bien solitaire...., n'importe, accepte. Ce voyage te fera plaisir, et je serais bien égoïste si je voulais te retenir.

— Merci, Robert, » dit Pauline, en lui tendant la main, « tu es si bon que cela m'ôte tout désir de prendre un plaisir qui ne serait pas partagé avec toi.

— Halte-là! » s'écria M. Besnier en riant, « je n'entends pas qu'on s'embarque dans la voie des assauts de délicatesse. Je comprendrais ton scrupule, ma chère Pauline, s'il s'agissait de faire une longue absence; mais il s'agit, je te le répète, d'une excursion qui durera vingt jours. Ton mari consent à ce que tu prennes cette petite distraction, ne t'avise pas de refuser; je suis assuré d'ailleurs que ce changement d'existence produira en toi d'heureux effets. Tu as du talent, j'en suis certain..... il n'est rien de tel pour développer cet heureux don de la nature que de voir un peu le monde, de connaître les sublimes aspects que te réserve la Suisse.

— Oh! quant à cela, » dit Robert, en faisant une légère grimace, « je n'y tiens pas du tout. Pauline est bien assez intelligente pour moi; que deviendrais-je si ce voyage allait la transformer en bas-bleu? Heureusement, mon oncle, je ne vois pas les choses du côté où elles vous apparaissent, et je ne pense pas que Pauline ait le talent littéraire dont vous la gratifiez, quoiqu'elle aime à écrivailler, je le reconnais.

— Voilà bien les maris! » s'écria M. Besnier; « ils n'aperçoivent jamais chez leurs femmes les dons que les étrangers découvrent en elles!

— Tant pis pour les femmes qui possèdent des dons inutiles au bonheur de leur mari!

— Égoïste! » dit M. Besnier en continuant à plaisanter, « et si Pauline parvient un jour à contribuer aux jouissances intellectuelles du public, n'en seras-tu pas fier?

— Pas du tout, je ne m'inquiète pas du public. Je crois que ma femme doit s'occuper de moi de préférence *au public*, et tous les moments qu'elle donnerait à celui-ci seraient pris sur mon bonheur. »

Cette conversation détruisit le bon effet que la complaisance de Robert avait produit sur Pauline. Elle trouva que ses idées étaient étroites, vulgaires, injustes à son égard, et accepta enfin la proposition faite par son oncle.

EMMELINE RAYMOND.

(La suite au prochain numéro.)



Nous ne répondons pas des manuscrits qui nous sont adressés, tels que *Nouvelles, Poésies, Musique*, etc., et ne nous chargeons pas de les renvoyer. En cas d'acceptation seulement, on répond à l'auteur.

Toute lettre non accompagnée de la bande d'un numéro du journal portant le nom de l'abonnée et le numéro de son abonnement est considérée comme non avenue.

C. C. Woolwich. Vert anglais de nuance moyenne. — *N° 6,055, Paris.* Oui, pour la robe de grenadine noire. Une garniture simple, quand on est en deuil. Trois volants tuyautés posés en ligne droite. Une pointe en dentelle de *laine* peut être portée en deuil; on peut mettre aussi un châle en grenadine noire simplement festonné tout autour. Quant aux *confections* de grenadine doublées de taffetas, cela serait lourd et laid. Oui, pour le chapeau de crêpe noir. — *N° 40,823, Marne.* Rien ne s'oppose à ce que l'on adopte pour l'application des dentelles sur toile un procédé autre que celui indiqué dans le journal; je lui avais donné la préférence, parce qu'il ne détruit pas la dentelle. Tout dépend d'ailleurs du dessin de celle-ci. Je préfère en toute circonstance les gants de nuance chamois plus ou moins clairs, selon que la toilette est plus ou moins parée. Rien ne s'oppose à ce que l'on porte un bracelet d'ambre jaune, même si l'on a les cheveux blonds. Je ne comprends pas bien la dernière question. On est jeune fille tant qu'on est jeune; à vingt-cinq ans on est plutôt une *demoiselle* qu'une jeune fille; vers trente ans et au dessus, on a, à peu près, l'indépendance d'une femme mariée. — *N° 7,778, Paris.* Oui, si cela est possible, car nos planches suffisent difficilement aux patrons qui nous sont demandés. Rien ne s'oppose d'ailleurs à ce que l'on plisse entièrement un morceau de mousseline, puis à ce qu'on le coupe sur le patron déjà publié.

N° 22,667, Toulouse. Le premier trimestre de l'année 1862 est incomplet, il y manque les nos 1, 2, 4. Les trousseaux sont marqués avec l'initiale de la jeune femme et l'initiale du nom de famille de son mari, en ce qui concerne les objets devant servir exclusivement à la femme; tous les autres objets (linge de maison etc.,) sont marqués avec les initiales du mari. — *N° 11,316, Ardennes.* J'ai déjà répondu à cette lettre, et l'impatience de celles de nos lectrices qui cherchent, sans la trouver, la réponse qu'elles attendent dans le plus prochain numéro, m'oblige à faire de doubles réponses. Nous n'avons pas de *vieux* journaux que nous puissions livrer à prix réduit. Une écharpe droite convient parfaitement pour une jeune fille de douze à treize ans. Merci pour la dernière proposition; je regrette de ne pouvoir l'accepter. — *N° 9,330, Paris.* La perse cretonne peut parfaitement être employée pour recouvrir des siéges en bois d'acajou. — *N° 12,618, Lot-et-Garonne.* Les numéros des *Patrons illustrés* ne peuvent être livrés aux personnes non abonnées à cette publication, même lorsque ces personnes sont abonnées à la *Mode illustrée*. Le corsage *Graziella* a paru dans le dernier numéro des *Patrons illustrés;* mais ce numéro est entièrement épuisé, ainsi que les deux précédents. Le prix de cette publication (1 franc par trimestre) est si modique que nous ne pouvons encore le fractionner, en en faisant la vente au détail. Pour quatre francs par an, on reçoit 14 planches de patrons. Pris isolément, *chacun* de ces patrons de corsages, robes, lingerie, etc., coûterait en moyenne 5 francs. — *N° 18,127, Aveyron.* Il est inutile de m'envoyer un timbre-poste, car je ne puis *jamais* répondre directement, mon travail prend toutes mes heures, et je regrette de ne pouvoir me charger de ces recherches, qui sont tout à fait étrangères à la rédaction du journal. — Mme *V... Co...* Les articles de *Modes* ont répété bien souvent que l'on portait toujours des talmas. — *N° 681. Paris.* On trouvera des dessins et patrons pour habillements de petites filles dans nos numéros parus et à paraître. Je conseille une popeline de laine et de soie, à carreaux, avec bandes de taffetas uni pour ornement. — *N° 42,624, Puy-de-Dôme.* La pelisse Marie-Antoinette, faite en taffetas noir, compose un vêtement à la fois élégant et simple. C'est la forme que je préfère parmi les formes de cette année. On peut également la faire en étoffe unie, et remplacer la ruche par un biais en taffetas écossais à carreaux verts, bleus et noirs, traversés par des filets rouges ou jaunes. Je vote pour l'étoffe grise. Poser un biais de taffetas noir sur le bord de la jupe, l'encadrer d'un liséré blanc ou le border avec une frange étroite. Un pardessus pareil à la robe doit *absolument* être garni comme cette robe. — *Clémence.* La nouvelle intitulée *les Rêves dangereux* a commencé dans le n° 9; on peut se procurer ce numéro aux bureaux du journal; son prix est de 25 centimes. — *Bordeaux.* Faire teindre le crêpe de Chine en nuance Havane, ou violette, ou maïs. — *N° 1,223, Paris.* Voir, avec le patron de la pelisse Marie-Antoinette qui paraîtra dans ce numéro, si l'on peut donner cette forme au vêtement dont on me parle. — *N° 23,980, Allier.* Bandes de taffetas noir encadrées de soutache blanche pour la robe de demi-deuil; les disposer entrelacées ou bien en ondulations, selon l'un de nos dessins; les consulter à ce sujet, car mes explications, si même elles pouvaient être très-étendues (chose impossible à cette place), ne remplaceraient pas le dessin. Jupon gris avec ornements écossais blancs et noirs. Voir le n° 17, qui contient plusieurs garnitures pour jupons. Toutes les bandes étroites de tapisserie peuvent servir pour l'ouvrage en question, qui, on l'a compris!..... est, à tort ou à raison, taxé de naïveté, et ne pourrait guère être publié dans nos colonnes. Merci mille fois à notre *lectrice campagnarde* pour l'affection vouée au journal et à sa direction.

N° 8,916, Maine-et-Loire. Toutes nos figurines indiquent l'aspect des coiffures pour jeunes filles et femmes, on ne peut placer ici d'autres renseignements de ce genre. La pommade composée d'axonge et de poudre de quinquina est la plus favorable à l'entretien de la chevelure. Je conseille l'emploi des brosses à cheveux un peu *dures;* les autres ne nettoient pas suffisamment la tête, et parfois arrachent les cheveux qui s'enroulent autour de leurs crins trop mous. J'ai indiqué déjà une poudre pour les dents, et l'emploi, pour le même usage, de l'eau-de-vie camphrée. Les autres conseils se trouvent également disséminés dans les précédentes années. Si la guipure est très-étroite (2 à 3 centimètres), on peut la poser *à plat* sur le bord d'un vêtement de jeune fille; mais il vaut mieux encore lui substituer une ruche étroite en ruban. La robe ne pourrait que perdre si l'on en changeait la disposition, qui est tout à fait selon la mode actuelle. Oui, pour les jupons de couleur pendant les jours pluvieux de l'été. On a reçu des patrons de manteaux et de mantelets. On peut faire une casaque avec le talma gris, s'il suffit à cette transformation. Oui, pour le chapeau de crin. Pourquoi non pour la voilette? On met des voilettes avec tous les chapeaux. J'ai déjà dit, dans les articles *Civilité*, que l'on demandait toujours à une dame des nouvelles de la santé de son mari. Cette obligation n'incombe pas aux jeunes filles, à moins qu'elles ne soient à la tête de la maison de leur père, c'est-à-dire qu'elles n'aient eu le malheur de perdre leur mère. — *N° 9,058, Paris.* Le talma de cachemire uni peut convenir pour le deuil qui date de 8 mois; on peut laisser à ce talma la guipure qui s'y trouve. Oui, pour l'alpaga et la robe de barége. Merci pour cette bonne lettre. — *N° 39,505, Nord.* On ne porte des bonnets à fleurs que le soir; on les garnit souvent avec un *bouquet de jardin*, composé d'un bouton de rose, un peu de réséda et de jasmin. Les jeunes filles ne portent pas de bonnets à fleurs. — *N° 23,075, Puy-de-Dôme.* Merci pour l'envoi de la recette. Je recevrai avec reconnaissance celle que l'on me promet. *A la ville.* A dix-sept ans les chapeaux ronds ne sont pas généralement adoptés. La paille brune est toujours réservée aux toilettes très-simples du matin. La casaque convient. On annoncera le prix de *la Bonne Ménagère,* quand le volume sera complet. L'année 1860 est épuisée: les autres années coûtent le prix d'abonnement tel qu'il est pour l'année en voie de publication. On ne porte pas de souliers dans la rue. On ne double pas les robes de taffetas pour l'été. Oui, pour le corsage décolleté. — *N° 42,682, Morbihan.* Une simple bande de mousseline festonnée et tuyautée pour garnir l'écharpe de mousseline blanche. — *N° 39,902, Aisne.* La garniture en question est toujours à la mode. Les corsages blancs sont adoptés par toutes les jeunes filles. L'échantillon est joli. Garnir le costume complet avec des bandes de taffetas écossais, à carreaux verts, noirs et bleus. Le pardessus Louis XIII paraîtra probablement dans les *Patrons illustrés*. Mantelet Irène en taffetas noir. Le patron se trouve dans la planche ci-jointe. Mlle Castel, couturière, demeure rue Sainte-Anne, n° 58 *bis*. — *N° 18,753, Maine-et-Loire.* On peut porter un cachemire de l'Inde tant qu'il fait froid. Une mariée ne fait et ne reçoit pas de visites le jour qui suit son mariage; elle met par conséquent la robe qui lui convient; elle ne fait pas de présents à son futur. On peut toujours porter des robes de taffetas en été. Le foulard ne se porte pas en hiver. Les enfants portent des pelisses longues jusqu'au moment où ils marchent. Ces pelisses ne se font pas en cachemire pour l'été, parce que cette étoffe est trop lourde. On met aux enfants des bas et des souliers dès qu'ils ont quitté le maillot; à dix ou douze ans on fait habiller les petits garçons par les tailleurs. Il est tout à fait superflu d'ajouter son nom de demoiselle au nom de son mari. — *N° 30,975, Charente.* S'adresser à Mlle Florin, rue du Faubourg-Saint-Jacques, 35, pour tous les patrons non publiés dans le journal. — *N° 13,720, Rouen.* On a reçu des garnitures de jupons. On les taille comme les robes selon les indications figurant dans le n° 19; seulement les jupons ont *au plus* 4 mètres de circonférence. — Mme *J. de G., Belgique.* Je regrette de ne pouvoir donner le renseignement désiré. Nous ne savons ce qu'est devenu le dessinateur en question. — *N° 23,980, Allier.* Les garnitures les plus simples sont les plus convenables pour toilettes de deuil. Deux volants étroits tuyautés. Jupon blanc soutaché en noir; châle en grenadine de soie noire. Employer une de nos bandes de tapisserie étroite pour l'ouvrage en question, que nous ne pouvons publier. Merci mille fois pour cette lettre.

N° 17,469, Corrèze. Hélas! nous ne suffisons pas à la publication de *tous* les patrons que l'on nous demande! Des vêtements d'enfants paraissent dans ce n° 18. — *N° 32,343, Ardèche.* Deux volants ajoutés au bas de la robe de barége l'allongeront suffisamment; ils seront posés, bien entendu, sur une bande pareille cousue au bord de la robe. Voir les articles *gravures* et *description de modes*. Les chapeaux ronds en paille noire ou brune sont réservés pour les toilettes de voyage et du matin. — *A la Cité.* Merci pour les bons sentiments que l'on me conserve au château de B..... Le journal a pu répondre avant qu'il m'ait été possible de disposer de trois lignes à cette place. — *N° 3,417, Paris.* Jupe et veste pour petit garçon de deux ans ou robe décolletée. Pour recevoir la photographie de Mme Raymond, il faut envoyer aux bureaux du journal 1 fr. 25 centimes en timbres-poste, si l'on veut, plus un timbre suffisant pour l'affranchissement. Je ne connais aucun cosmétique de ce genre. A quel âge porterait-on des robes blanches, si ce n'est à vingt ans? Chapeau rond, rien ne s'y oppose. Le bleu ou le cerise; le violet *pâlit* un peu. J'ai déjà répété bien souvent que l'on porte plus que jamais des pardessus pareils aux robes. Les jupons de percale à volants ne remplacent pas les jupes à cercles. Voir le n° 17, pour les garnitures de jupon. — *N° 11,455, Haute-Marne.* Les jeunes filles de quatorze à quinze ans portent des robes en étoffe de fantaisie, sans garnitures, ou bien avec des garnitures très-simples; talma pareil à la robe, chapeau rond. — *N° 2,404, Paris.* Après sa première communion, une jeune fille porte ses robes longues; jamais une jeune fille de seize ans ne porte des robes courtes. Mme Gouguenheim, rue de Mulhouse, n° 2. Quant aux explications de coiffures, voir les numéros de l'hiver dernier, ou s'adresser à M. Croizat, rue Richelieu, 76, infiniment plus compétent que moi; on peut lui demander une leçon pour exécuter soi-même une coiffure simple ou compliquée. Les garnitures en velours découpé ne conviennent ni à la saison d'été, ni à une jeune fille. Je ne puis, à mon grand regret, promettre le patron désiré. — *Vienne.* Si le changement d'adresse n'a pas été effectué, c'est parce que l'on n'avait pas envoyé une bande du journal portant le nom et l'adresse de l'abonnée; sans cette bande, il est impossible de faire droit à aucune demande. — Mme *Ch...., Tarn-et-Garonne*, a reçu des dessins et patrons pour toilette de petit garçon. On peut allonger les anciennes jupes en y mettant des garnitures. On ne peut plus les élargir, vu l'ampleur actuelle des robes.

AVIS.

Nous prions nos abonnées de Paris qui partent pour la campagne de vouloir bien nous envoyer leur changement d'adresse accompagné d'une bande du journal le mardi de chaque semaine, au plus tard, ainsi que le coût en timbres-poste, soit 20 centimes pour un mois.

Le dessin et l'explication de l'ombrelle figurant sur la planche du présent numéro, paraîtront dans le n° 20.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

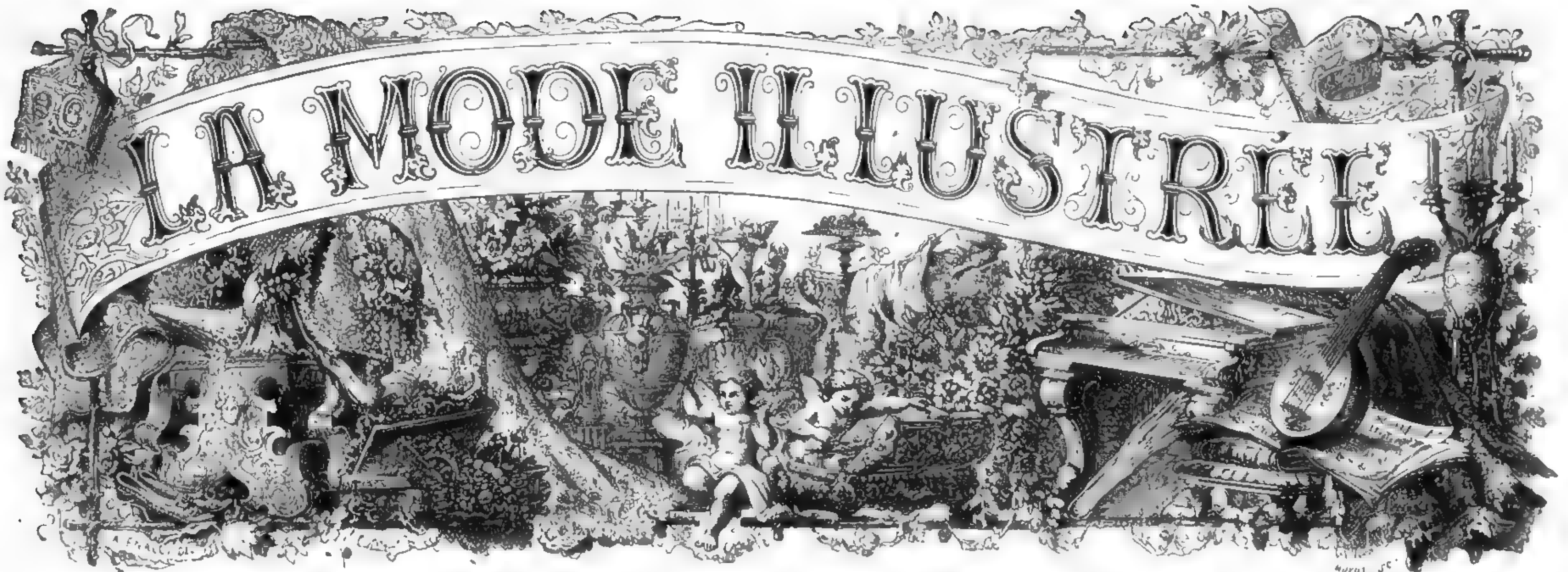


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

A bon entendeur, salut.

Digitized by Google

N° 19. CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 8 mai 1864.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

Bourse au crochet.

DESSIN ÉCOSSAIS.

MATÉRIAUX : Soie de cordonnet noire, rouge et blanche; 2 anneaux en acier; perles d'acier pour la frange.

On fait, avec la soie noire, une chainette de 96 mailles, dont on joint la dernière à la première; on travaille toujours avec des mailles simples, en suivant les indications du dessin spécial, qui indique la petite bordure et les carreaux; pour ces derniers on fait 33 tours, — puis un tour entièrement noir, — un tour composé alternativement de 2 mailles noires, 2 mailles blanches; — un tour entièrement blanc, et enfin un tour entièrement noir. Le milieu de la bourse se compose de 21 tours exécutés, en *allant* et *revenant* (pour former la fente), avec de la soie noire; ces 21 tours sont faits en brides *à jours*, c'est-à-dire alternativement une bride, — une maille en l'air. L'autre côté de la bourse est fait comme celui qui vient d'être décrit. On réunit à chaque bout les deux extrémités par un tour de mailles simples en soie noire, et l'on y pose une frange de perles composée de boucles isolées, pour chacune desquelles on enfile 56 perles d'acier, en tordant fortement le brin de soie sur lequel les perles sont enfilées.

BOURSE AU CROCHET,
DESSIN ÉCOSSAIS.

Deux garnitures de robes.

N° 1. Cette arabesque est exécutée en ruban étroit encadré avec une soutache fine en soie; on la place au milieu de chaque lé, à 4 centimètres de distance du bord de la robe; sur la couture réunissant chaque lé, on coudra un ruban pareil en le disposant en bouclettes, c'est-à-dire en le repliant sur lui-même; les bouclettes se terminent à 30 centimètres de distance du bord inférieur de la robe; à partir de ce point, le ruban est cousu plat; il est encadré, bien entendu, avec une soutache semblable à celle employée pour l'arabesque. La première bouclette (la plus rapprochée du bord inférieur) a 5 centimètres de longueur; vient ensuite un espace plat de 4 centimètres, — une bouclette, — un espace plat, — une bouclette, et ainsi de suite; les bouclettes se raccourcissent insensiblement en remontant.

Le procédé le plus facile pour exécuter cette arabesque sera de calquer ses contours, de découper le fond à l'intérieur et à l'extérieur, de fixer le découpage de papier sur l'étoffe, d'en tracer le dessin avec du gros coton blanc.

Pour robes de mohair, de piqué, etc., on pourra exécuter l'arabesque avec de la tresse de laine noire, brune, gros bleu ou verte.

N° 2. On exécutera ce dessin en soutache; l'espèce de médaillon occupant le centre du dessin devra être placé sur la couture réunissant deux lés; la bordure inférieure est continuée tout autour de la robe, en conservant la hauteur du dernier feston, représenté à moitié de sa largeur; les festons n'augmenteront de hauteur qu'en se rapprochant de la couture suivante réunissant deux lés.

La bordure supérieure (avec le médaillon) servira pour les manches et les épaulettes; le dessin entier pourra être répété sur le paletot ou talma, fait en étoffe semblable à celle de la robe.

Dentelle au crochet.

MATÉRIAUX : Coton Bresson n° 50; un crochet assorti.

Cette dentelle servira pour garnir des rideaux ou pour encadrer un couvre-pied fait au crochet.

On fait une chainette de 37 mailles; on travaille en *allant* et *revenant*.

1er *tour*. — Une maille simple dans l'avant-dernière maille de la chainette, en passant par conséquent par dessus une maille; — *4 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 4 mailles de la chainette; — une maille simple. — Recommencez 5 fois depuis *. — 4 mailles en l'air, sous lesquelles on passe une maille; — une maille simple, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans la dernière maille de la chainette.

2e *tour*. — 4 mailles en l'air, — 8 doubles brides posées *à cheval* sur le feston composé de 5 mailles en l'air, — une bride ordinaire sur le même feston, — une maille simple sur la maille simple du tour précédent, venant après le feston; — * 9 mailles en l'air, — une maille simple dans la seconde maille simple du tour précédent, en passant par dessus la précédente maille simple. — Recommençez 2 fois depuis *. — 4 mailles en l'air, — une double bride dans la dernière maille.

3e *tour*. — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans la plus proche maille simple, — 4 mailles en l'air, — une maille simple dans la maille du milieu des 9 mailles en l'air, — 4 mailles en l'air, — une maille simple dans la plus proche maille simple du tour précédent. — Recommencez 2 fois depuis *. — 4 mailles en l'air, — une maille simple dans la 2e bride, — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 brides; — une maille simple.

4e *tour*. — 4 mailles en l'air, — 8 doubles brides et une bride ordinaire *à cheval* sur les 5 mailles en l'air, — une maille simple sur la maille simple la plus proche; — *9 mailles en l'air, — une maille simple dans la 2e maille simple, en passant par dessus une maille simple. — Recommencez 3 fois depuis *. La dernière maille simple se trouve sur la double bride du 2e tour.

5e *tour*. — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans

Digitized by Google

le milieu du plus proche feston; — * 4 mailles en l'air, — une maille simple dans la plus proche maille simple, — 4 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu du plus proche feston. — Recommencez 2 fois depuis *. — 4 mailles en l'air, — une maille simple dans la plus proche maille simple, — 4 mailles en l'air, — une maille simple dans la 2e bride, en passant par dessus une bride; — 5 mailles en l'air, sous lesquelle son passe 3 brides; — une maille simple.

6e *tour*. — Comme le 4e tour: mais après le 4e feston de mailles en l'air on fait encore 4 mailles en l'air, — une double bride dans la dernière maille du 4e tour.

7e *tour*. — Il commence comme le 3e tour, et se continue ainsi que l'indiquent, et l'ouvrage tel qu'il a été fait jusqu'ici, et le dessin représentant la dentelle; on travaille ainsi jusqu'au 10e tour, dans lequel on commence le *semé* mat qui ressort sur le fond *à jours*. Pour exécuter ce semé on fait, au lieu du 3e feston de 9 mailles en l'air, *neuf doubles brides* placées dans la maille simple du tour précédent, qui forme le creux, séparant deux festons: cela forme l'un des quatre groupes de brides composant le *semé*.

Le 11e tour se fait comme les précédents; en revenant sur le 10e tour, on fait une maille simple au milieu des 9 doubles brides.

Dans le 12e tour, sur chaque côté du premier groupe, on fait un groupe de 9 doubles brides en place des deux festons du milieu. On est arrivé à la pointe de la dent, et il faut désormais la diminuer.

13e *tour*. — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu du plus proche feston; — * 4 mailles en l'air, — une maille simple dans la plus proche maille simple du tour précédent, — 4 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu du plus proche feston. — Recommencez 4 fois depuis *. (Dans le milieu de chaque groupe de brides on refait la maille simple qui devrait se trouver à cette place si le semé n'existait pas.) — 4 mailles en l'air, — une maille simple dans la maille simple précédant le groupe, — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 4 brides, — une maille simple.

14e *tour*. — 4 mailles en l'air, — 8 doubles brides *à cheval* sur les 5 mailles en l'air. On passe la maille simple la plus voisine du feston; — on fait une maille simple dans la maille simple suivante, — on fait deux festons composés chacun de 9 mailles en l'air, — un groupe de doubles brides, — encore deux festons de 9 mailles en l'air, — 4 mailles en l'air, — une double-bride.

15e *tour*. — 5 mailles en l'air,

N° 1. — GARNITURE DE ROBE.

N° 2. — GARNITURE DE ROBE (SOUTACHE).

Digitized by Google

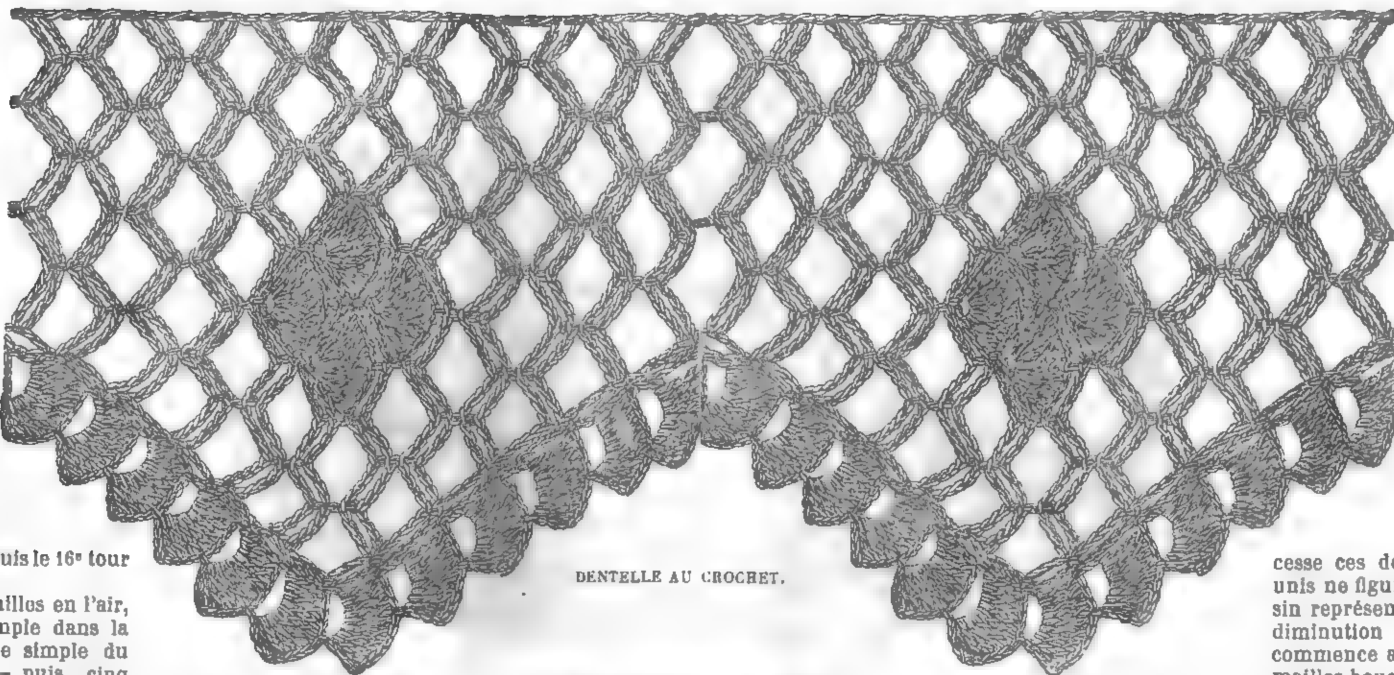
— une maille simple sur la plus proche maille simple; — * 4 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu du feston, — 4 mailles en l'air, — une maille simple dans la plus proche maille simple. — Recommencez 4 fois depuis *. — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 4 brides, — une maille simple.

16e *tour.* — Il commence comme le 14e tour.

On continue de la même façon depuis le 16e tour jusqu'au 22e tour.

23e *tour.* — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans la plus proche maille simple du tour précédent, — puis, cinq fois de suite, on fait alternativement 4 mailles en l'air, — une maille simple, — puis 4 mailles en l'air, — une maille simple dans la 2e bride; — 5 mailles en l'air, en passant par dessus 2 brides, — une maille simple.

On recommence depuis le 2e tour.



DENTELLE AU CROCHET.

Poche à ouvrage.

MATÉRIAUX : Maroquin gris; lacets de soie ou de laine fine, etc.

On pourra faire, à volonté, cette *poche* plus ou moins grande; elle est fort commode pour transporter un ouvrage de broderie ou de crochet, le dé, les ciseaux, etc. Outre le dessin qui la représente, nous publions un deuxième dessin reproduisant sur de plus fortes proportions le travail de broderie qui compose les ornements de cette poche. Disons aussi que l'on peut substituer au maroquin du cachemire, du velours ou de la moire.

L'étoffe, quelle qu'elle soit, est repliée de façon que l'un des bords dépasse un peu l'autre; on arrondit un peu ce bord, qui sert de revers, et dans le milieu duquel on pose une boutonnière venant s'attacher à un bouton placé sur le milieu de la poche.

Les trois coutures en *arêtes* sont faites avec de la laine zéphyr noire, séparées par un lacet noir et un lacet rouge; le premier est festonné (pas trop *serré*) avec de la laine rouge; au milieu on fait alternativement une croix avec de la soie blanche (croix composée de deux points *lancés*) et un seul point exécuté avec de la laine rouge. Le lacet rouge est festonné avec de la laine zéphyr ou de la soie blanche; on fait au milieu de petites *queues d'hermine*, composées de deux points noirs et d'un point blanc. On borde la poche avec du lacet rouge posé *à cheval*, plus large que le précédent, orné à l'endroit avec le feston blanc et les *queues d'hermine*.

La poche est doublée avec du cachemire rouge. On peut faire, à l'intérieur, encore deux poches ou *compartiments*; on coud les côtés transversaux ensemble; on ourle la doublure sur les coutures de la poche; on place, au milieu, une boutonnière d'acier ou de passementerie noire.

Coussin de pieds (brioche).

TRICOT PELUCHÉ.

MATÉRIAUX : 55 grammes de laine zéphyr violet *bleuté*; 30 grammes de même laine blanche; 30 grammes de même laine gris chiné; même laine grenat, ponceau, verte, par un écheveau; autant de soie d'Alger, mais; un moule à filet, ayant *au moins* 2 centimètres de largeur; aiguilles à tricoter, n° 3, en bois.

On recouvre ce dessin rond avec dix pointes faites isolément au tricot peluché; cinq de ces pointes sont blanches et gris chiné; les cinq autres violettes avec semé de couleur.

Quatre dessins sont consacrés à ce coussin : l'un représente le tricot peluché en grandeur naturelle; l'autre, le coussin terminé (grandeur réduite); le 3e est l'une des pointes violettes; — le quatrième offre une variation pour le cas où l'on ne voudrait pas exécuter les pointes blanches et grises.

Chacun des carreaux de tapisserie de ces dessins représente *une* maille; on se guidera sur ces dessins, non-seulement pour la distribution des couleurs, mais aussi pour la diminution. La maille de lisière sur chaque côté de la pointe est levée et tricotée sans *boucle;* c'est pour cette raison que le dessin ne l'indique pas; ainsi l'on doit monter 25 mailles pour commencer la pointe, et le dessin porte seulement 23 carreaux.

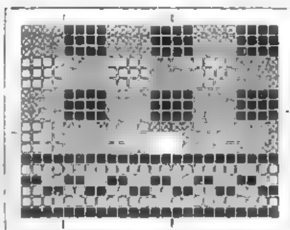
On prend les aiguilles de bois, la laine violette; on monte 25 mailles, on retourne l'ouvrage.

1er *tour.* — On lève la première maille, on place derrière le tricot le moule à filet; — * on pique l'aiguille de droite dans la plus proche maille, comme si l'on voulait la tricoter, et pour cela on prend aussi le brin sur l'aiguille, on dirige le brin de haut en bas autour du moule, on reprend le brin sur l'aiguille, on le tourne encore autour du moule, puis autour de l'aiguille, puis on tire cette maille triple au travers de la maille de l'aiguille gauche; on a formé une maille bouclée. — On recommence sans cesse depuis *. La dernière maille est tricotée sans *boucle.* Avant d'enlever le moule on retourne l'ouvrage, on fait un tour uni à l'endroit; on enlève le moule, on répète sans cesse ces deux tours (les tours unis ne figurent pas sur le dessin représentant la pointe). La diminution de chaque côté commence après le 5e tour de mailles bouclées, et a toujours lieu dans le tour uni. Dans le 7e tour *bouclé* on commence le semé; par conséquent, on attache le nouveau brin de laine à la laine violette, sans couper celle-ci, en laissant toujours à l'envers le brin non employé. Lorsqu'on emploie de la soie, on la prend double. Après la soie jaune on emploie un brin ponceau et un brin blanc ensemble, et, pour ce cas, on entoure le moule *une* fois seulement, et l'aiguille *deux* fois. On continue la pointe en suivant les indications du dessin.

Les pointes grises sont faites entièrement avec un brin blanc et un brin gris chiné, et l'on procède comme cela vient d'être indiqué pour les mailles rouges et blanches, c'est-à-dire que l'on entoure le moule seulement une fois, l'aiguille deux fois. La forme de ces pointes est semblable à celle indiquée pour les pointes violettes.

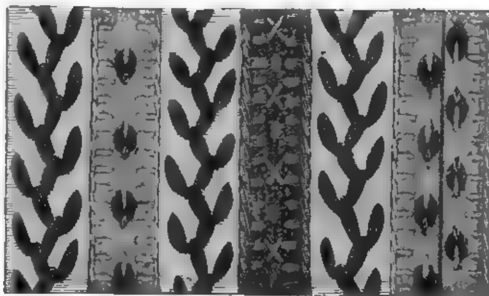
On coud ensemble les dix parties; on en recouvre un coussin rond et élevé; on place au centre, soit une houppe de laine, soit (ce qui est plus commode) une boucle de grosse ganse en laine, qui sert à soulever le coussin de pieds.

On peut supprimer les pointes grises et leur substituer notre 2e dessin.



DESSIN POUR LA BOURSE AU CROCHET.

Explication des signes : ■ Noir. ▩ Rouge. □ Blanc.



DESSIN DE BRODERIE POUR LA POCHE A OUVRAGE.

Col au crochet pour enfants.

MATÉRIAUX : Fil d'Alsace n° 70; un crochet assorti.

Voici un col commode à porter, solide, peu coûteux à faire. Pour l'exécuter on fera une chaînette de 15 mailles (milieu du col), sur lesquelles on revient en faisant 14 mailles; on travaille toujours en *allant* et *revenant;* on pique toujours le crochet dans le côté de derrière de la maille, pour former les *côtes.* Dans le 3e et le 4e tour, c'est-à-dire dans la 2e côte, on commence les pois en relief; chacun de ces pois est séparé du suivant par deux *côtes*, c'est-à-dire par 4 tours; dans le 3e tour on fait d'abord une maille simple, puis 5 brides dans une seule maille en piquant le crochet en dessous du 2e tour, par conséquent dans la maille du premier tour, qui se trouve en ligne directe sous la maille à laquelle on est arrivé. La maille *passée* du 2e tour reste *libre.* — On termine le 3e tour en faisant une maille simple dans chaque maille. Dans le 4e tour, on ne touche pas aux brides formant le pois, et l'on fait une bride dans la maille abandonnée du 2e tour *sous* le pois. Après avoir fait 4 tours on exécute le pois suivant, précédé cette fois de 3 mailles simples (au lieu d'*une*) et suivi de 10 mailles simples. Le pois qui succède à celui-ci est précédé, comme le premier, d'*une seule* maille; celui qui vient ensuite est fait comme le second, et ainsi de suite. On continue ainsi jusqu'à ce que l'encolure soit suffisante (notre modèle compte 45 pois). Après avoir terminé la première *côte* par-dessus le dernier pois, on fait (sans couper le brin) sur le côté des pois un tour composé de mailles simples pour arrêter le bord du col; sur le côté transversal (commencement du col), on fait aussi des mailles simples; sur l'autre côté long on fait un tour de brides *à jours*, composé alternativement d'une bride, une maille en l'air; sous celle-ci on passe toujours une *côte* entière, afin de diminuer et d'arrondir par conséquent l'encolure.

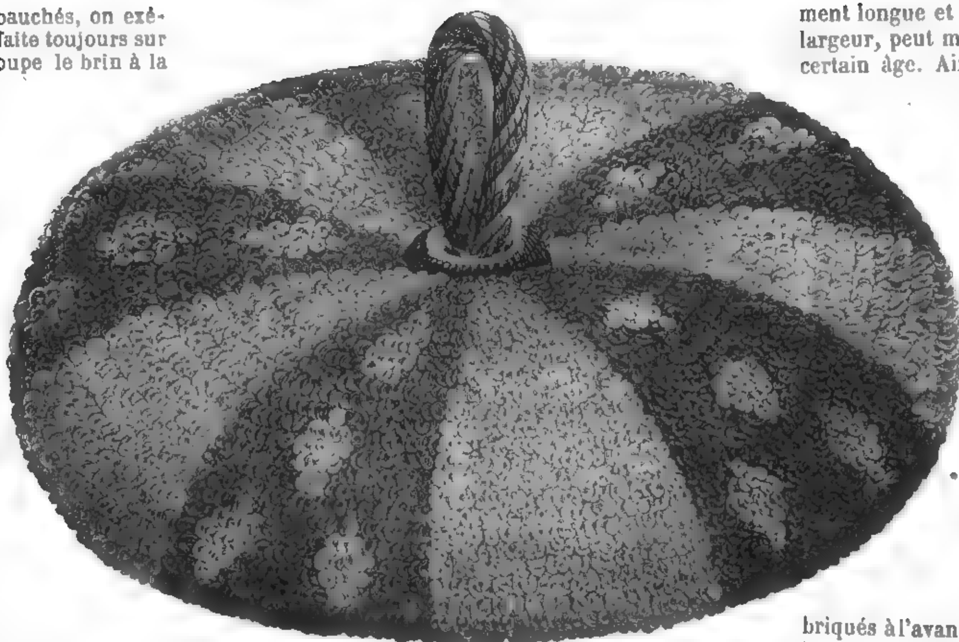
Sur le bord extérieur du col on fait encore un tour de mailles simples, sur celui-ci un tour de festons composés alternativement de 9 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles; — de 2 mailles simples, faites dans les 2 mailles suivantes. On fait encore deux de ces festons en guise de boutonnières sur l'un des côtés transversaux du col.



POCHE A OUVRAGE.

Digitized by Google

Dans les festons qui viennent d'être ébauchés, on exécute la petite garniture plissée ; elle est faite toujours sur le même côté, et par conséquent on coupe le brin à la fin de chaque tour pour le rattacher au commencement ; on travaille toujours avec des mailles simples ; dans le premier tour on passe toujours la première des 2 mailles simples, et l'on fait dans chaque feston 12 mailles simples posées *à cheval* ; les sept autres tours sont également faits avec des mailles simples, et l'on pique toujours le crochet dans le côté de derrière de chaque maille ; dans chaque *creux* de chaque feston on passe une maille, — dans la 6e maille (milieu de chaque feston) on fait 2 mailles. Le dernier tour de cette garniture plissée se continue sur tout le contour du col, et, lorsqu'on a atteint les deux festons transversaux destinés aux boutonnières, on les recouvre avec des mailles simples très-serrées, posées *à cheval* ; dans l'encolure, pour ce dernier tour, on fait une maille simple sur chaque maille en l'air, et l'on passe toujours la bride intermédiaire.



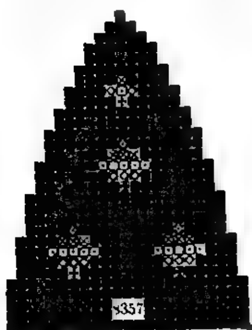
COUSSIN DE PIEDS (BRIOCHE).



TRICOT PELUCHÉ, EN GRANDEUR NATURELLE, POUR LE COUSSIN DE PIEDS.

DESCRIPTION DE CHAPEAUX.

De chez Mme Talon, 20, rue de la Chaussée-d'Antin.



POINTE VIOLETTE DU COUSSIN DE PIEDS.

Explication des signes :
■ Violet. ▫ Ponceau et blanc. ■ Grenat. ⊠ Vert. ▫ Gris chiné. ▫ Soie maïs.

No 1. Chapeau en paille cousue, encadré avec un bouillonné en taffetas bleu ; bavolet pareil ; à l'intérieur, deux bouillonnés en taffetas bleu ; touffe de fleurs d'avoine, de myosotis et d'herbes mélangées ; brides bleues.

No 2. Chapeau en crêpe blanc ; dessus et dessous lilas, lilas blanc et boutons de roses ; sur le bord du chapeau, par devant, retombe une frange en perles blanches de jais.

No 3. Chapeau en crin noir, orné d'une voilette en dentelle noire, retombant sur la calotte ; gros œillets roses dessus et dessous ; larges brides noires ; petites brides roses. Dans le bord du bavolet de blonde blanche, se trouve un étroit ruban rose.

No 4. Chapeau en paille de fantaisie, entièrement bordé en velours noir, et garni avee de gros grelots en paille. A l'intérieur, ruches en blonde blanche ; brides blanches ; bavolet en paille. Sur le devant, au-dessus du front, nœud en velours noir, retenant une plume blanche, et une tulipe orange nuancée ; même tulipe sur la passe.

No 4. Chapeau en paille d'Italie, orné de rubans ponceau ; une branche de feuillage, avec une large fleur ponceau, retient une pointe en dentelle noire, qui voile en partie le fond du chapeau. A l'intérieur, diadème en ruban ponceau, avec fleur et feuillage.

MODES.

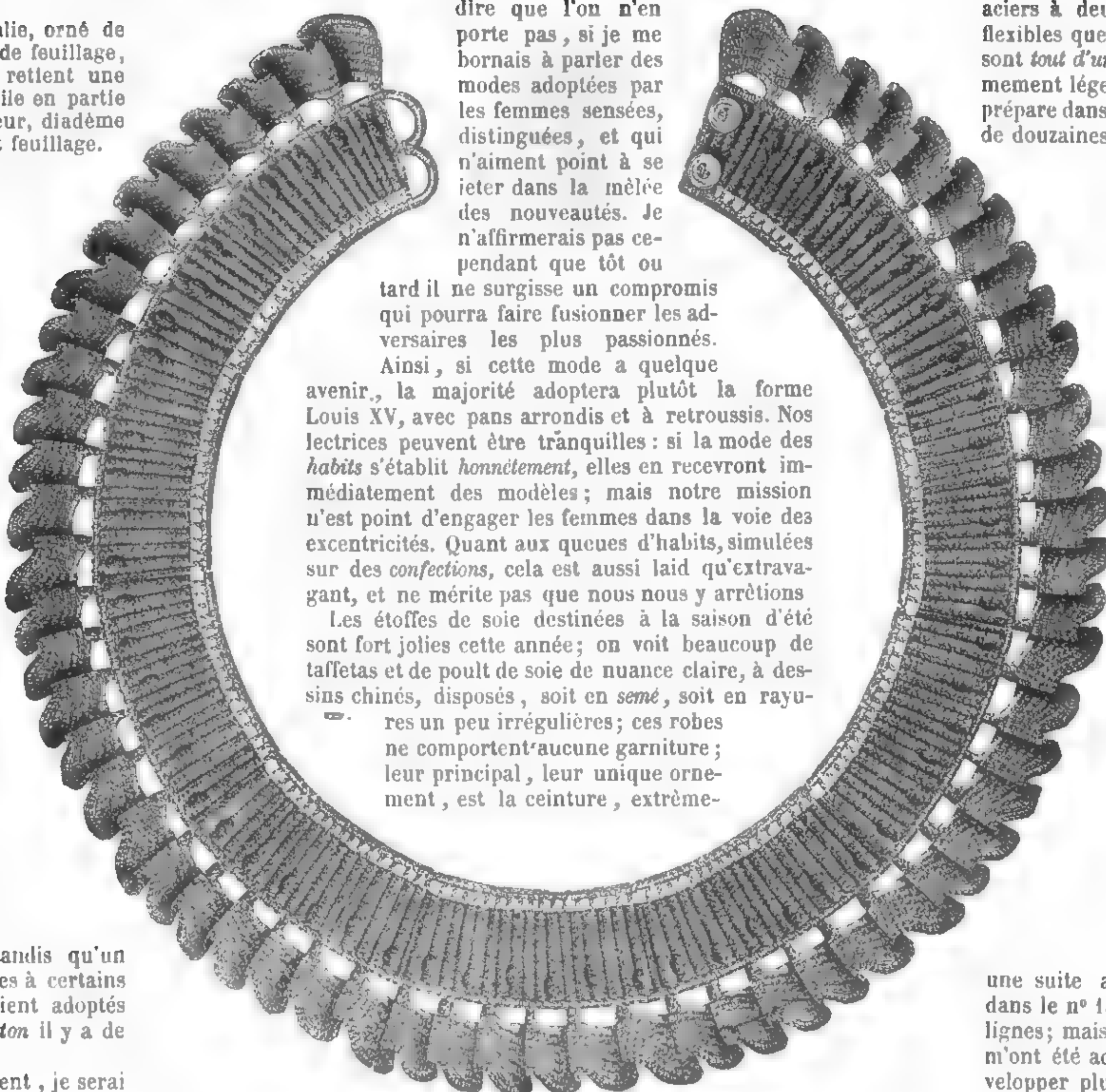
Une grande révolution s'annonce en ce moment !..... On n'entend pourtant ni le tocsin ni la fusillade, de funèbre mémoire ; mais il n'en est pas moins certain que quelques femmes essayent un coup d'État. Attendons le résultat, pour nous ranger du côté du parti vainqueur, et pour blâmer les vaincus ; la prudence la plus élémentaire nous le conseille, et des exemples bien nombreux nous y invitent.

Il s'agit de la mode des *habits* ; la toilette masculine est si gracieuse que l'on comprend combien vivement se faisait sentir le besoin de lui faire quelques emprunts. La lutte est établie d'abord sur le principe lui-même, puis sur ses diverses applications. On veut l'habit, — on rejette l'habit ; les unes penchent pour le Directoire, les autres veulent remonter jusqu'à Louis XV, tandis qu'un tiers parti donne ses préférences à certains fracs à pans arrondis, qui étaient adoptés par les *merveilleux* donnant le *ton* il y a de cela vingt ans.

Si l'on m'interpelle directement, je serai bien embarrassée..... Je ne saisis pas entièrement, il est vrai, quel contingent de grâce et d'élégance peut apporter à la toilette féminine cet appendice en forme de queue qui sera placé au bas de la taille ; mais, d'un autre côté, je tiens à ne pas me prononcer en ce moment. Si jamais j'adhère à cette mode, je ne serai en tout cas qu'une *frakiste* du lendemain.

Disons la vérité sur ce point important : on parle beaucoup des *habits*, on en porte peu ; je pourrais même dire que l'on n'en porte pas, si je me bornais à parler des modes adoptées par les femmes sensées, distinguées, et qui n'aiment point à se jeter dans la mêlée des nouveautés. Je n'affirmerais pas cependant que tôt ou tard il ne surgisse un compromis qui pourra faire fusionner les adversaires les plus passionnés. Ainsi, si cette mode a quelque avenir, la majorité adoptera plutôt la forme Louis XV, avec pans arrondis et à retroussis. Nos lectrices peuvent être tranquilles : si la mode des *habits* s'établit *honnêtement*, elles en recevront immédiatement des modèles ; mais notre mission n'est point d'engager les femmes dans la voie des excentricités. Quant aux queues d'habits, simulées sur des *confections*, cela est aussi laid qu'extravagant, et ne mérite pas que nous nous y arrêtions.

Les étoffes de soie destinées à la saison d'été sont fort jolies cette année ; on voit beaucoup de taffetas et de poult de soie de nuance claire, à dessins chinés, disposés, soit en *semé*, soit en rayures un peu irrégulières ; ces robes ne comportent aucune garniture ; leur principal, leur unique ornement, est la ceinture, extrêmement longue et large, et qui, en raison même de cette largeur, peut même être adoptée par des femmes d'un certain âge. Ainsi modifiée, cette ceinture, dont les pans ont parfois 30 centimètres de largeur, ne ressemble plus au simple ruban employé naguère pour la toilette des pensionnaires. On fait ces ceintures, soit en rubans *façonnés*, fabriqués tout exprès pour cet usage, soit en poult de soie ou taffetas uni, de l'une des nuances dominant dans les dessins de la robe ; les pans, qui retombent par derrière à peu de distance du bord de la robe, se rattachent invariablement à une sorte de corselet ; plat et à pointes pour les tailles épaisses ou moyennes, ce corselet est parfois bouillonné pour les tailles très-minces ; en tout cas, on le garnit de baleines, qui marquent bien la cambrure de la taille.



COL AU CROCHET POUR ENFANT.

La mode des pardessus pareils à la robe se maintient si bien pour toutes les étoffes que ces pardessus sont fabriqués à l'avance pour accompagner chaque robe. Ainsi, les percales imprimées ont leur pardessus en forme de petit paletot ; les organdis, plus parés, se présentent avec des châles reproduisant les dessins adoptés pour la robe ; les mohairs, les poils de chèvre, s'offrent, brodés en soutache, avec le talma ou la casaque courte, répétant les mêmes ornements. Les robes simples et solides qui doivent supporter la fatigue des déplacements de l'été, sont, pour la plupart, en alpagas unis ou brodés à la main, à tout petits dessins en forme de pois, d'étoiles, de croissants, de constellations lilliputiennes de tous grades. Toutes les nuances havane penchant tantôt vers le gris, tantôt vers l'écru ou le fauve plus ou moins clairs ou foncés, sont brodées en noir ou bien en écru encadré de noir ; tout cela se complète par le talma ou le paletot pareil, et se garnit avec plusieurs petits biais en taffetas noir, surmontés d'une soutache de même nuance que la broderie de la robe.

Explication des signes
■ Noir. ⊠ Cramoisi. ▫ Jaune. ▫ Violet. ■ Bleu. ■ Jaune et noir.

Les jupons *passe-partout*, de la fabrique de M. Ziègle, rue des Jeûneurs, 33, sont faits maintenant avec des aciers à deux et à trois lames, bien plus flexibles que ceux connus jusqu'ici, et qui sont *tout d'une pièce* ; ils sont, de plus, extrêmement légers, et ne se cassent jamais. On prépare dans la même maison, par centaines de douzaines, des chemisettes-corsages qui méritent une mention particulière : les manches et le col sont disposés comme pour les chemisettes ordinaires ; mais le *corps* de la chemisette est préparé de façon à pouvoir être porté, soit avec les vestes courtes et ouvertes, soit avec les ceintures et les corselets, c'est-à-dire que les devants sont joints au dos sous les bras ; cette forme sera généralement adoptée pendant l'été, car elle convient aussi bien aux corsages montants qu'aux autres combinaisons. Les cols en toile, un peu épais pour l'été, sont remplacés, dans cette maison, par des cols en toile batiste, simplement bordés avec un ourlet *à jours*, dont la disposition et la richesse varient à l'infini.

E. R.

LE SECRET DES PARISIENNES *.

Suite.

II.

Je ne comptais pas donner une suite aux remarques qui portaient, dans le no 15, le titre inscrit en tête de ces lignes ; mais un grand nombre de lettres m'ont été adressées pour me prier de développer plus longuement ces remarques,

* Voir le no 15.

Digitized by Google



LA MODE ILLUSTRÉE

Chapeaux de Mlles TALON, Chaussée d'Antin, 20.

Reproduction Interdite

Digitized by Google

Digitized by Google

pour en indiquer plus explicitement les côtés pratiques, et je ne saurais résister à d'aussi aimables instances. L'une de ces lettres ne contenait qu'un petit nombre de lignes. « J'ai beaucoup aimé *le Secret des Parisiennes*, » m'écrit-on, « et je désire de tout mon cœur que vous lui donniez une suite : *a l'applicazione, signora!* »

Soit; venons-en à l'application des principes contenus dans ce premier article; cette étude pourra offrir quelque utilité à nos lectrices, et chacune d'entre elles doit être persuadée que ce résultat est le but principal vers lequel tendent mes efforts.

Pour éviter de porter des toilettes surannées, des robes courtes, lorsque la mode veut que les robes soient longues; étroites, lorsqu'on les fait larges; à hautes garnitures, quand les garnitures sont basses, une Parisienne, ainsi que je l'ai dit récemment, ne fait que le strict nécessaire en robes, chapeaux et manteaux.

Le *strict nécessaire* varie nécessairement selon la fortune de chaque femme, selon ses relations et ses habitudes plus ou moins mondaines. Je choisirai pour type de mes conseils la classe moyenne, et les femmes devront retrancher ou ajouter quelque chose à l'élégance des vêtements, selon que leurs goûts et leurs ressources leur conseilleront l'économie ou leur permettront une dépense plus considérable.

Je sais aussi que Paris est plus favorable que la province à l'usage d'un nombre limité de toilettes; on m'allègue qu'en province on voit toujours les mêmes personnes auxquelles il devient difficile de montrer toujours les mêmes toilettes, tandis qu'à Paris on possède un grand nombre de relations diverses, qui permettent l'exhibition répétée des mêmes robes.

Cela n'est vrai qu'à moitié. A Paris, comme en province, on a son cercle de connaissances, et on les retrouve, en partie du moins, dans la plupart des maisons où l'on est reçu; c'est dans la rue seulement que l'on est à peu près certain de rencontrer rarement les personnes que l'on connaît; c'est là seulement que l'on est, par conséquent, à l'abri des commentaires ayant pour objet l'usage trop constant d'une toilette trop uniforme.

Je cherche, sans la trouver, l'humiliation si redoutée



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe en poil de chèvre blanc, à rayures mauve. Deux bandes dentelées, bordées avec un volant tuyauté, garnissent le bas de la jupe et remontent en *tablier*, en diminuant de largeur; le lé de devant est garni avec des bandes semblables aux précédentes. Paletot en gros-grain noir. Chapeau en crin blanc, avec fond en taffetas mauve et brides mauve.

Robe en poil de chèvre blanc, brodée en ganse de soie chinée, marron et blanc. La robe, faite de forme *princesse*, est boutonnée devant avec de gros boutons de moire antique nuance marron. Les poches et les manches sont ornées avec la même broderie.

en province, celle d'être exposée à faire naître la remarque suivante, ou toute autre analogue : *Madame *** met tous les jours sa robe à rayures.* Mieux vaut encore mettre tous les jours une robe moderne, que d'entasser dans ses armoires une provision de toilettes que l'on ne peut jamais épuiser, et dont l'emploi, plus ou moins tardif, condamne à se montrer avec des vêtements ayant une forme abandonnée par la mode.

Pour changer ces habitudes, préjudiciables à la fois à l'économie et à l'élégance, il suffirait de se décider à prendre les coutumes parisiennes, en acceptant avec indifférence les petites critiques qui se produiraient à l'origine de ce changement. Ce qu'il faut éviter en toute circonstance, c'est la critique équitable, fondée sur la raison, formulée par les gens sensés. Mais qui donc pourrait blâmer une femme de ne point dépasser le chiffre de ses ressources, pour montrer un grand nombre de toilettes diverses? Ce ne sont ni les mères, ni les pères, ni les maris, ni les personnes raisonnables; restent les femmes frivoles : pourquoi redouter le jugement des personnes dépourvues de jugement? Faut-il dédaigner la raison pour se laisser conduire par l'extravagance, sacrifier le bien-être intérieur, détruire l'équilibre des dépenses, pour lutter avec quelques femmes dont on n'estime point le caractère, et dont on blâme la frivolité? Singulier empire exercé par les plus fous sur les plus sages! Étrange anomalie, qui réduirait nos actions les plus sensées à n'oser se produire, dans la crainte de s'attirer le blâme des personnes qui sont incapables de se conduire sensément!

Prenant, ainsi que je l'ai dit plus haut, une fortune moyenne pour base de mes études, je vais indiquer ici les toilettes nécessaires à une femme; ce *nécessaire*, j'en préviens mes lectrices, si modeste qu'il puisse paraître à quelques-unes d'entre elles, comporte toujours un peu de superflu; elles seront libres de le supprimer, selon les habitudes de leur existence.

Pour l'été, une femme devra avoir, comme toilette du matin destinée aux courses de ménage et d'emplettes, une robe en légère étoffe de laine grise, chinée ou rayée de noir; petit paletot ou talma pareil, garniture très-simple, composée, soit de lacets noirs en laine, soit

d'une ruche à la vieille; chapeau en grosse paille grise, avec un ruban gros vert, gros bleu, ou bien à carreaux écossais.

La toilette de visites intimes sera en alpaga ou mohair gris argent ou havane clair, pardessus pareil à la robe, garniture un peu plus élégante que celle de la robe précédente, c'est-à-dire passementerie ou broderie en soutache ou lacets de soie; chapeau de crin noir ou de couleur.

Les toilettes de promenades ou de visites plus parées seront plus ou moins riches, selon les ressources dont on dispose; elles se composeront des tissus suivants: Poil de chèvre de nuance unie ou fond blanc, avec carreaux ou rayures, et garniture en soie de même nuance que les rayures. — Foulard uni ou bien à dessins. — Grenadine de laine. — Taffetas léger de nuance claire. — Organdi imprimé. — Chapeau plus élégant en crin blanc ou paille blanche de fantaisie, orné de plumes ou de fleurs.

Je maintiens que la robe du matin, celle de demi-toilette, celle plus parée, sont parfaitement suffisantes pour une saison, et encore ne les fait-on pas toutes trois la même année; on trouve toujours, parmi les robes de la saison précédente, au moins l'une de ces trois toilettes. *Le Secret des Parisiennes* consiste à n'avoir point de robes qui fassent double emploi, à ne point préparer une deuxième et troisième robe du matin, — de demi-toilette, — de visites et promenade; — à porter les robes qu'elles possèdent, en adaptant chaque toilette à l'heure convenable, à l'usage qui lui est attribué. Une Parisienne, à moins qu'il ne s'agisse d'un cas exceptionnel, tel qu'une messe de mariage, ou toute autre circonstance analogue, une Parisienne ne se montrera pas empanachée dès l'aube; elle n'exhibera pas des garnitures trop compliquées à une heure trop matinale pour en justifier l'emploi; elle n'ira pas au marché avec un chapeau à plumes, fût-il de l'année précédente, et ne se montrera pas à la promenade avec une robe du matin, fût-elle neuve. En un mot, sans s'arrêter à la date de ses toilettes (laquelle date n'est jamais trop ancienne, grâce à la distribution de ses dépenses), une Parisienne considère seulement la composition des toilettes, leur simplicité ou leur élégance, qui en règle absolument l'emploi.

Si elle est riche, une Parisienne supprime le premier échelon des toilettes dont je viens d'esquisser le devis, et la demi-toilette devient celle du matin; le foulard uni, avec un pardessus pareil, occupe la place de la demi-toilette; le foulard à fond blanc, les taffetas à fond blanc, les grenadines de soie, figurent plus exclusivement parmi les toilettes plus parées.

La lingerie sera entièrement unie pour les toilettes matinales: col plat, manches à poignets larges; surtout, surtout!..... point de mesquines économies faites aux dépens d'une netteté scrupuleuse; point de cols ornés de rubans, de cols de dentelle *défraîchis*, que l'on *finit* le matin; de même que l'on a des robes de divers degrés, on possède la lingerie adaptée aux différentes heures. Pour les demi-toilettes on choisit les cols et poignets bordés d'une mignonne bande festonnée et brodée, ayant trois quarts de centimètre de largeur; l'élégance de cette broderie est tout entière dans sa finesse; on la remplace aussi par les *jours* surmontant un ourlet. La lingerie accompagnant les toilettes plus parées est toujours en batiste ou toile-batiste; mais elle se mélange de dentelle de Valenciennes ou de guipure blanche, et l'on y intercale des papillons, ou des fleurs, ou des arabesques en fine dentelle de Valenciennes; là, encore, le luxe consiste dans l'extrême finesse des dentelles. La lingerie du soir est beaucoup plus riche; mais, en aucun cas, les sous-manches de tulle, ornées de dentelles et de ruban, ne peuvent se montrer le jour dans la rue.

Le soin apporté à tous ces détails contribue par-dessus tout à donner aux toilettes parisiennes, même les plus simples, un aspect élégant. De même que l'on ne porte pas à toute heure des robes trop *parées*, on ne mettra pas, dès le matin, des gants de nuance très-claire, et l'on ne portera en aucune circonstance des gants fanés, décousus, dépouillés de leurs boutons; on adoptera généralement pour se ganter les tons bruns et chamois plus ou moins foncés, selon que la toilette est plus ou moins élégante; tous les gants sont maintenant à deux ou trois boutons pour *la ville*, à trois ou quatre boutons pour les toilettes du soir. On porte généralement les gants en peau de Suède. On soigne à Paris la chaussure autant que les gants; on peut porter le matin, en été, des bottines en coutil gris; pour accompagner les toilettes plus riches on choisira des bottines en légère étoffe de laine gris clair, garnies de maroquin gris, ou bien des bottines en maroquin brun doré. Les bottes n'ont eu qu'un succès fort limité; cette chaussure ne peut, en tout cas, être adoptée pour l'été.

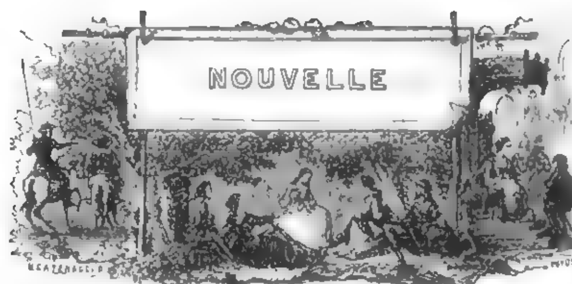
Je crois que l'on peut parfaitement passer la saison d'été avec deux chapeaux: l'un très-solide en crin noir, ou paille grise, ou havane; l'autre en crin blanc ou paille blanche de fantaisie. La garniture extérieure est généralement assez solide pour suffire à une saison; l'intérieur doit être renouvelé une fois. Lorsque les brides sont en ruban léger ou bien amolli par l'usage, on les noue comme d'habitude, puis on place à l'intérieur de chaque boucle une petite épingle qui fixe chaque boucle sur l'extrémité inférieure du chapeau; cette précaution suffit pour bien *étaler* le nœud, pour le maintenir, et pour éviter l'aspect de désordre que communique à une toilette un nœud se séparant du chapeau et s'inclinant piteusement.

La mode actuelle, en généralisant l'usage des pardessus pareils aux robes, a réduit l'importance du choix des manteaux et mantelets. Une pointe en dentelle de laine, ou plus riche, c'est-à-dire en dentelle de Chantilly, sera d'un usage excellent et commode pour les toilettes d'été. Les paletots et les *pelisses* de taffetas noirs peuvent accompagner toutes les toilettes; ces derniers vêtements sont toujours d'un prix assez élevé; la mode est d'accord avec l'économie pour conseiller l'emploi d'un pardessus pareil à la robe, surtout si celle-ci est d'un prix modéré. Pour les toilettes plus élégantes, on peut se borner à acquérir une pointe en dentelle de laine ou de soie. Les châles de cachemire noir ou de cachemire de couleur, garnis de guipure large ou étroite, servent au printemps, à l'automne et dans les jours froids et brumeux de l'été.

Les Parisiennes évitent les deux écueils sur lesquels les femmes des autres pays font parfois naufrage: elles se préservent à la fois de la parcimonie et de la prodigalité; ainsi, dans les dépenses relatives à leur toilette, elles feront une large part aux menus détails, à la netteté de la lingerie, à la chaussure; et jamais une Parisienne, quelle que soit la modicité de ses ressources, ne se montrera avec des gants décousus ou trop fanés; toutes les Parisiennes préféreront économiser ces dépenses sur le prix des robes qu'elles portent, et choisiront ces robes plus simples, plutôt que d'associer une robe relativement coûteuse à des gants fanés, à des chaussures déformées, à de la lingerie peu *soignée*. Le contraire arrive quelquefois, lorsqu'on habite loin de Paris; car l'on se préoccupe plutôt du prix d'un vêtement que de son élégance, et l'on recherche le plaisir de montrer une robe très-coûteuse, plutôt que celui de porter une toilette gracieuse dans son ensemble, irréprochable dans ses détails.

Puisque ces études paraissent utiles à nos lectrices, nous nous occuperons, l'automne prochain, des détails relatifs aux *devis* des toilettes d'hiver.

EMMELINE RAYMOND.



LES RÊVES DANGEREUX.

Suite.

Trois jours après cette conversation, Mme Delley partait en recommandant à Pauline de ne pas prolonger son absence, et l'oncle et la nièce se mettaient en route pour la Suisse.

Pauline avait tout au fond de son cœur une voix importune qui lui reprochait parfois d'avoir quitté sa maison; mais le plaisir de voyager lui parut si vif qu'elle réussit à étouffer les légers reproches de sa conscience. Voyager! secouer la torpeur qui l'envahissait chaque jour davantage dans l'obscure petite ville qu'elle habitait! voir une petite partie du grand univers, visiter la Suisse! Quelle ivresse pour son imagination!

M. Besnier s'applaudissait chaque jour de l'heureuse inspiration qui lui avait désigné sa nièce comme compagnon de route. En passant par cette jeune tête et par ce jeune cœur, les impressions causées par cette splendide nature lui parvenaient plus vives et plus fraîches. Rien ne semblait indifférent à Pauline, car tout était nouveau pour elle. Elle avait passé de la maison paternelle dans la maison conjugale sans avoir connu d'autres aspects que ceux offerts par deux petites villes; elle passait sans transition d'un horizon restreint à un horizon qui lui paraissait infini, de l'immobilité au mouvement le plus actif, d'une existence contenue dans les limites de ressources modestes à la vie opulente. M. Besnier était riche, et voyageait *grandement*; or, quel que soit le culte que l'on professe pour l'idéal, il est rare que l'on soit sincèrement indifférent à certaines jouissances de vanité ou bien à certaines recherches *confortables*. Pauline trouvait qu'il était fort agréable de s'arrêter dans les plus beaux hôtels, de s'y voir entourée d'une nuée de valets empressés, d'occuper partout l'un des appartements les plus considérables, de visiter commodément toutes les *curiosités* réunies dans les villes qu'elle traversait. Quand elle atteignit la Suisse, son enthousiasme ne connut plus de bornes.

C'est à ce moment qu'elle reçut pour la première fois une lettre de son mari.

« Je n'ai jamais été très-fort dans l'art épistolaire, » écrivait Robert, « et je ne sais pas aligner beaucoup de mots pour dire peu de chose. Je t'écris pour te dire que je me porte bien; j'espère que tu es dans la même situation, et que tu t'amuses beaucoup. Fais une bonne provision de souvenirs pour remplir ta vie un peu monotone; ne reste pas trop longtemps absente, car la maison est bien triste depuis que vous êtes tous partis. En vérité je regrette le temps où je partais chaque matin avec une longue liste de commissions relatives au bien-être de notre cher oncle (tu ne lui montreras pas ma lettre?). Je préférerais, à ma solitude présente, les petites contrariétés suscitées par sa présence; j'irais commander ses sandwichs, je lui céderais à perpétuité mon aile de poulet, ma chambre et mon fauteuil, plutôt que de vivre seul dans cette maison vide. Tu sais que je ne suis pas impressionnable, c'est là mon moindre défaut, mais cependant ce silence me glace. Lorsque tu étais là, tu ne parlais pas beaucoup, cela est vrai, mais au moins j'entendais le bruit de tes pas autour de moi. Notre niaise petite servante est retournée dans sa famille sous prétexte d'indisposition; je ne veux pas la remplacer en ton absence, parce que tu serais peut-être mécontente du choix que je ferais. Je suis donc absolument seul, et forcé d'allumer moi-même du feu le matin pour me faire la barbe; je vis en célibataire, situation cruelle pour un homme marié, et je te supplie de la faire cesser le plus vite possible. D'ailleurs si tu tardes, qui fera les confitures? Ce ne sera pas moi.

« Je t'embrasse tendrement. ROBERT.

« Tâche de ne pas prendre des habitudes de grande dame: notre intérieur te semblerait trop modeste. »

Pauline s'apprêtait à visiter Chamouni lorsque cette lettre lui parvint. Quoique exprimé en termes bien prosaïques, le regret que Robert manifestait à propos de son absence la toucha vivement; elle se rendit chez son oncle, bien déterminée à lui demander de fixer un terme rapproché pour son retour.

« Quel est ce caprice? » dit M. Besnier désagréablement surpris par la demande de sa nièce, « ma compagnie t'ennuie donc? Notre voyage ne t'intéresse plus?

— Vous ne le pensez pas, mon oncle, et vous savez bien que je me trouve heureuse près de vous; mais Robert se plaint d'être seul, et il faut que la lettre que je vais lui écrire indique la date précise de mon retour.

— Robert se croit obligé de te dire que ton absence le désole; il n'en faut pas croire un mot: il dîne à table d'hôte, il va à son cercle; je suis sûr qu'il s'amuse très-bien; et d'ailleurs, si même il n'en était pas tout à fait ainsi, Robert serait bien égoïste de vouloir te disputer le plaisir que tu prends en ce moment; que diable! il faut savoir aimer les gens pour eux, non pour soi, pour l'utilité que l'on retire de leur compagnie. »

M. Besnier voyait, comme d'habitude, la paille dans l'œil de son voisin; mais les paroles généreuses qu'il venait de prononcer ne lui firent pas faire un retour sur lui-même. Il en est ainsi communément: nous prononçons volontiers de belles maximes de désintéressement, en les appliquant à la conduite des autres, surtout parce que cela nous fournit, pour les blâmer, un prétexte de noble apparence; mais nous ne songeons guère à joindre l'exemple au précepte. Il aimait sa nièce; ses jeunes impressions ranimaient son esprit; il trouvait en elle une compagne prévenante, attentive, avec laquelle il pouvait causer de tout ce qui l'intéressait, et il écartait obstinément la vision de ce neveu incommode, dont la volonté pouvait troubler sa quiétude présente et ses projets sur l'avenir. Il attendait une circonstance favorable pour soumettre ces projets à Pauline, et la lettre de son mari, le désir qu'il exprimait de revoir sa femme, venaient troubler toutes les visions dans lesquelles M. Besnier se complaisait.

Il s'était dit que Pauline pourrait lui être précieuse à Paris; que l'on déserte volontiers la maison d'un vieillard solitaire, et que la présence d'une jeune femme pourrait contribuer à former un cercle dont il serait le centre. On pourrait donner des dîners, recevoir des femmes, continuer enfin avec le monde des relations qui iraient toujours s'affaiblissant si lui, M. Besnier, ne réussissait pas dans ce projet d'association. Il avait songé un instant à user de son crédit pour placer Robert à Paris, et installer le jeune ménage chez lui; mais, toute réflexion faite, il ne se sentait aucun entraînement pour son neveu; il le trouvait rude, et avait gardé un certain ressentiment de quelques plaisanteries trop directes; d'ailleurs Pauline serait forcée de se partager entre son oncle et son mari; celui-ci pouvait bien, après tout, faire un léger sacrifice: un oncle riche, sans enfants, méritait quelque complaisance, et on pouvait lui laisser Pauline jusqu'à l'année suivante; elle pourrait, pendant l'été, aller voir son mari..... et peut-être revenir passer l'hiver chez son oncle.

Un grand nombre de personnes ont une logique toute particulière; elles se disent volontiers: « Je voudrais que cela fût ainsi; » puis, lorsque les obstacles se dessinent, elles trouvent qu'on leur fait un tort réel et croient à un déni de justice. M. Besnier était de ce nombre; il se montra fort mécontent de la lettre écrite par son neveu, et enfin, pressé par Pauline, il se décida à fixer l'époque de leur retour en le remettant à un mois.

Pauline, malgré les enchantements de son existence présente, éprouvait un certain regret dont il lui était impossible de déterminer la cause: était-ce son mari qu'elle regrettait, cet homme, bon sans doute, mais vulgaire, qui avait si cruellement trompé ses rêves de jeune fille? Cela lui semblait difficile à admettre. Était-ce cette petite ville, morne et déserte, ces ruelles où l'on rencontrait à chaque pas des preuves trop évidentes de l'incurie de l'édilité? Étaient-ce ces conversations banales, dépourvues

Digitized by Google

de tout intérêt élevé, et principalement consacrées à l'examen, au procès, à la condamnation de tous les actes du prochain? Évidemment non; mais Pauline sentait qu'elle n'était pas tout à fait à sa place en restant éloignée de son mari; elle se souvenait qu'il n'avait pas approuvé ce projet de voyage, et, sous les plaisanteries dont il avait l'habitude, elle voyait percer à chaque ligne de sa courte lettre des inquiétudes sérieuses sur les conséquences possibles, sinon probables, de cet essai d'existence, différant, sur tous les points, de l'existence qui était son partage. Sans discerner la nature du péril qu'elle courait, Pauline pressentait cependant un danger quelconque, et il lui semblait qu'il serait conjuré si elle entrevoyait, si elle pouvait indiquer d'une façon précise le moment où elle irait reprendre sa place dans sa maison.

Elle écrivit à son mari, en lui témoignant beaucoup d'affection, et l'assura qu'il la reverrait dans un mois.

Robert répondit immédiatement à cette lettre; son ton était un peu sec; il annonçait à Pauline qu'il commençait à s'accommoder de sa solitude; il lui disait que si elle s'amusait loin de lui, il ne s'ennuyait pas non plus, et qu'enfin il était délivré des soucis du ménage par les bons soins d'une dame, qui lui avait procuré une honnête servante, d'âge respectable et fort habile à remplir ses fonctions; il ajoutait seulement quelques mots exprimant assez froidement le plaisir qu'il éprouvait en apprenant que le retour de sa femme, quoique retardé, était définitivement fixé.

Ce ton froissa l'amour-propre de Pauline, et elle eut le tort de le laisser voir à son oncle; il profita immédiatement de la situation pour faire quelques allusions au projet qu'il avait formé.

« Puisqu'il en est ainsi, » dit-il, « puisque mon neveu a le mauvais goût de ne point gémir de ton absence, nous pourrions prolonger notre voyage sans aucun inconvénient; j'ai toujours espéré que Robert t'autoriserait à visiter Paris, que tu ne connais pas, et où tu pourrais passer chez moi au moins une partie de l'hiver prochain.

— Oh! non, mon oncle, il faut que je retourne à la maison.

— Il faut! il faut! Hé! mon Dieu, ne dirait-on pas que je te propose d'aller aux antipodes? Aucune femme, à ta place, ne s'aviserait de repousser une semblable proposition; tu n'as point d'enfants.....

— Mais j'ai un mari.

— Il te dit lui-même, avec plus de franchise que de galanterie du reste, que tu ne lui es nullement indispensable. Il est facile de profiter de cet aveu pour lui demander d'autoriser la prolongation de ton absence. C'est à Paris et là seulement que tu trouveras ta place; tu pourras t'y faire connaître, écrire dans quelques revues, et lorsque tu retourneras dans ta maussade petite ville, tu y remporteras au moins une occupation digne de toi, et qui pourra te faire oublier tout ce qui te manque là-bas. »

M. Besnier touchait à la fois plusieurs cordes sensibles. Passer un hiver à Paris, connaître quelques-unes des sommités littéraires du moment, prendre peut-être place parmi elles, tout cela formait une perspective bien séduisante, et Pauline, étouffant quelques secrets reproches, s'appliqua à la réussite de ce plan; elle écrivit à Robert pour le prévenir que son voyage se prolongerait de quelques jours, mais elle se garda bien d'aborder immédiatement la question du séjour à Paris.

Robert ne répondit pas.

L'oncle et la nièce poursuivirent leur itinéraire, puis revinrent en France par Strasbourg, où Pauline désira séjourner pendant quelques jours.

Ils étaient tous deux, le lendemain de leur arrivée, dans le salon d'un bel appartement faisant partie du plus confortable hôtel de la ville; mais l'élégance des objets qui l'entouraient ne charmait plus Pauline comme au début de son voyage, elle retrouvait partout cette richesse toute factice et ces flétrissures qui sont inhérentes aux demeures banales, dans lesquelles tout le monde passe et que personne n'habite; le superflu était partout, le nécessaire nulle part; tout était disposé pour frapper les yeux par l'apparence du luxe; rien ne pouvait reposer l'imagination par cette disposition douce, harmonieuse, des objets choisis par nous, sous l'inspiration de notre goût particulier. Ce jour-là Pauline, ressentant les vagues ennuis attachés à l'oisiveté et à la richesse, demeurait silencieuse, et, quoiqu'elle fût assise auprès d'une fenêtre par laquelle on apercevait la tour de Munster, se montrait tout à fait indifférente à la grâce, à la légèreté de ce beau monument. M. Besnier, plongé dans un fauteuil, imitait le silence de sa nièce. Celle-ci constatait, avec un certain dépit compliqué d'un peu de remords, que le silence de Robert durait depuis plus de quinze jours; elle regardait la tour de Munster sans la voir, et, par la pensée, elle parcourait la petite maison dont elle était éloignée; elle voyait entrer l'unique servante du logis, qui venait lui demander ses ordres pour préparer le dîner, et, chose inconcevable! vus à distance, ces vulgaires tableaux ne lui semblaient plus tout à fait déplaisants. Il y a dans les plus insignifiantes, dans les plus modestes habitudes, une force toute-puissante qui nous enlace insensiblement et nous attache aux plus humbles détails par des liens qui ne peuvent se rompre sans déchirement: n'a-t-on pas dit que l'habitude était ce qui ressemblait le plus au bonheur ici-bas? Seulement on n'estime son trésor qu'après l'avoir perdu, car, lorsqu'on s'avise de l'analyser, on se révolte souvent en constatant sa modicité, et on le rejette pour poursuivre des visions plus brillantes; deux courants opposés luttent sans cesse dans l'âme humaine, qui aspire au mouvement tout en ayant besoin de la stabilité, et qui, ne pouvant concilier ces tendances ennemies, est toujours réduite à désirer ce qu'elle ne possède pas, à regretter ce qu'elle ne possède plus.

On frappa discrètement à la porte. M. Besnier donna à haute voix l'autorisation d'entrer, et un valet de chambre, majordome de l'hôtel, tout de noir vêtu, se présenta porteur d'un plateau d'argent, sur lequel figurait une large carte de visite.

« M. de Kérouan! » s'écria M. Besnier, après avoir jeté les yeux sur le carré de carton non glacé, selon la mode du jour, « comment! il est à Strasbourg?

— La personne qui m'a remis cette carte loge dans cet hôtel depuis hier au soir, » répondit le valet de chambre. « Ce matin, nous lui avons présenté le registre contenant les noms des voyageurs, et, en voyant que nous avions l'honneur de loger M. Besnier, cette personne a désiré que sa carte lui fût remise; monsieur et madame veulent-ils autoriser M. de Kérouan à leur faire une visite?

— Mais certainement, » dit M. Besnier en marquant le plus vif empressement; « tu consens à recevoir M. de Kérouan, l'un de mes amis, ma chère Pauline?

— Je n'ai aucune raison pour m'y opposer. »

Le valet de chambre salua profondément, et se retira pour transmettre cette réponse.

« Kérouan est un homme charmant, » dit M. Besnier, « et je suis enchanté de le rencontrer ici; son humeur est un peu paradoxale; il a sur les choses et sur les gens des systèmes qui, étant absolus, ne sont pas toujours d'accord avec la réalité et l'exposent souvent à manquer d'équité: somme toute, c'est un homme honorable, bien posé, riche, ce qui ne gâte rien, et connaissant tout Paris. Il pourra nous être fort utile, car sa fortune lui a permis de rendre de côté et d'autre certains services; je sais qu'il y a beaucoup d'artistes, écrivains, musiciens, etc., qui vont trouver Kérouan, lorsque *les eaux sont basses*; il les remet à flot avec infiniment de générosité. Kérouan nous épargnera les démarches personnelles, qui sont toujours pénibles; quelques mots prononcés par lui suffiront pour trouver un éditeur et pour te faire accueillir dans les inabordables bureaux de rédaction de journaux et revues.... si tu consens enfin à venir passer l'hiver à Paris: de semblables occasions ne doivent pas être dédaignées; on est trop heureux de les rencontrer une fois, car on est certain qu'elles ne se rencontreront plus. »

A ce moment la porte s'ouvrit et M. de Kérouan entra. C'était un homme arrivé à la maturité de la vie, à cette limite extrême voisine de la vieillesse; trahissons de suite le secret qu'il cachait si soigneusement: M. de Kérouan avait environ quarante-huit ans; plus heureux qu'un grand nombre de jeunes gens, il n'était point chauve, et joignait à cet avantage, qui devient chaque jour plus rare, celui d'avoir conservé une taille élégante, qui le désignait à l'envie de la plupart de ses contemporains; ses manières étaient scrupuleusement distinguées et convenables, et il avait tous les dehors d'un parfait gentilhomme.

Il était facile d'analyser l'extérieur de M. de Kérouan: ses cheveux encore noirs, massés avec art; sa taille svelte, dessinée par les vêtements les mieux coupés; sa chaussure, particulièrement soignée; sa main effilée, parfaitement gantée: tout en lui justifiait une définition sommaire plus d'une fois formulée sur son compte: *C'est un vieux beau*, disaient ses amis, et les inconnus ratifiaient ce jugement. Mais il était moins facile de définir son caractère; il n'était point dépourvu d'intelligence, mais son esprit ressemblait à un terrain fatigué par les essais, bouleversé par le changement, et n'offrant plus que l'image d'un chaos. A force d'y semer à pleines mains tout ce qu'il remarquait chez les autres, il l'avait appauvri d'une façon si irrémédiable qu'aucune racine ne tenait plus dans le sol, dont la stérilité n'était dissimulée que par des artifices, ne pouvant soutenir le plus léger examen. Son cerveau était un assemblage confus des contradictions les plus criantes, et rien n'en sortait, sinon des dissonances; il niait et affirmait à la fois; il attaquait et défendait les mêmes sujets, et, toujours chancelant sur un sol perpétuellement mobile, il anéantissait tout désir de l'approuver, comme toute volonté de l'improuver, par l'impossibilité d'établir sur une base quelconque l'approbation ou l'antagonisme: c'était un Protée involontaire, qui, pensant posséder tout ce qu'il empruntait, se flattait de dissimuler tous ses changements de forme, et n'avait guère que lui pour dupe des moyens artificiels employés pour masquer son néant; il se fiait à son habileté, et croyait qu'il était fort aisé de faire prendre le vide pour la profondeur. M. de Kérouan s'était toujours juré à lui-même de conquérir une place parmi les esprits supérieurs, de juger toutes choses d'une hauteur inaccessible au vulgaire, et il avait recueilli de tous côtés les opinions qui lui avaient semblé appartenir aux intelligences d'élite; il s'en drapait au hasard, sans s'apercevoir que ce vêtement, qu'il portait avec tant d'orgueil, n'était autre chose qu'un habit d'arlequin, dans lequel les couleurs les plus disparates gémissaient d'être rapprochées, et auquel on eût préféré le plus simple sarrau.

Et cependant il y avait en lui un sentiment de bienveillance qui le sauvait du ridicule; il possédait quelques instincts généreux qui rachetaient des travers, peu agressifs en somme, car, s'il prétendait occuper une place distinguée sur la scène du monde, il ne se montrait jamais disposé à y figurer dans une majestueuse solitude, ni à exclure à son profit tous ceux qui pouvaient l'éclipser.

« Eh! bonjour, cher monsieur Besnier, » dit M. de Kérouan après s'être incliné devant Pauline avec une grâce muette, mais irréprochable; « veuillez avant tout procéder à ma présentation.

— M. de Kérouan, » dit M. Besnier; « ma nièce, Mme Levasseur.

— Je ne suis plus étonné, madame, » dit le nouveau venu, « de rencontrer mon ami Besnier si loin de ses chers pénates qu'il ne quitte jamais; tout l'agrément d'un voyage dépend de la compagnie dans laquelle il s'accomplit, et mon ami est bien partagé sous ce rapport.

— L'agrément est tout au moins mutuel, » répondit Pauline, « et mon oncle a été pour moi un compagnon précieux autant qu'affectueux.

— Et d'où venez-vous donc? » dit M. Besnier, intervenant dans la conversation.

« Mon Dieu! j'étais résolu à quitter un peu la France et son peuple, qui s'adjuge modestement le titre du peuple le plus spirituel de la terre; puis divers incidents, dont la narration vous offrirait un bien médiocre intérêt, m'ont retenu dans ce pays arriéré, routinier, infatué de ses erreurs et de ses préjugés.

— Toujours le même! » s'écria M. Besnier en riant; « toujours la même marotte! Que vous ont donc fait nos compatriotes, pour que vous vous obstiniez à les maltraiter?

— Ils m'excèdent, ils m'agacent; leur esprit n'est point susceptible de perfectionnement, car ils naissent, ils vivent, ils meurent dans la ferme persuasion de leur supériorité sur toutes les autres races du globe; ils sont tous doués d'un aplomb qui m'exaspère parce qu'il porte à faux, et ils croient que l'univers entier a été prédestiné de tout temps à les envier, à les admirer, à les imiter. Erreur absurde s'il en fut! Ils sont justement dépourvus de toute originalité, de toute initiative; si l'on veut examiner de près leur histoire ancienne et moderne, on verra que tous leurs grands hommes sont des étrangers... oui, tous! Enfin ils ne peuvent pas même être dentistes; l'un de mes amis a été forcé de faire le voyage d'Angleterre tout exprès pour se faire plomber une dent! »

L'oncle et la nièce riaient de trop bon cœur pour entreprendre de réfuter tous ces paradoxes; cependant Pauline essaya de prendre la défense de leur commune patrie, mais elle fut arrêtée dès les premiers mots.....

« Non, madame, vous ne dites pas ce que vous pensez; une femme intelligente ne peut être imbue de préjugés.

— Permettez-moi de vous dire, monsieur, que les préjugés ne supportent pas l'examen, qu'ils sont presque toujours opposés à la raison, conçus sans que le jugement ait été consulté, et, si cette brève définition offre quelques traits exacts, convenez qu'elle s'applique mieux à votre dénigrement qu'à mon admiration.

— C'est un langage de convention; je suis persuadé qu'au fond vous êtes de mon avis; j'espère, madame, que nous aurons le loisir de reprendre cette discussion. Comptez-vous rester longtemps dans cette affreuse auberge?

— Elle ne me paraît pas si affreuse.

— Quelle partialité! Mais, madame, comparez donc les hôtels que l'on trouve hors de France avec ceux que nous offre notre belle patrie!

— Vous ne les connaissez pas, puisque vous n'avez jamais quitté la France, » dit M. Besnier.

« Je les connais par ouï-dire; écoutez sur ce sujet tous les étrangers qui viennent en France.

— Ils ont sans doute plus de patriotisme que vous, monsieur, » dit Pauline.

« Et ils ont pour cela de bonnes raisons.

— Nous pensons nous reposer deux ou trois jours ici; nous attendons des lettres, puis nous nous dirigerons vers Paris.

— A moins que Robert ne s'y oppose, » ajouta Pauline.

« Ton mari? Mais non, je suis sûr qu'il va nous envoyer son consentement.

— Si vous désirez venir à Paris, madame, monsieur votre mari ne saurait s'y opposer, sans se rendre coupable de tyrannie, et j'espère, pour ma part, que Besnier ne se trompe pas dans ses appréciations. Avez-vous déjà visité la cathédrale?

— Nous comptions nous y rendre aujourd'hui.

— Vous me permettrez de vous accompagner? Quel beau monument! On voit tout de suite qu'il n'a pas été fait en France!

— Où sommes-nous donc? » s'écria Pauline.

« Eh! madame, on n'eût pas construit cette cathédrale après la conquête de l'Alsace par la France. »

Pauline quitta le salon pour revêtir un costume de promenade; on se mit en route, et l'on alla visiter, outre la cathédrale, la bibliothèque installée dans l'ancienne église des Prédicateurs, la place de la Parade, ornée de la statue de Kléber, et les principales promenades; on revint assez tard, on dîna dans l'appartement de M. Besnier, et la soirée se passa à causer de Paris.

Deux jours s'écoulèrent ainsi; Pauline ne recevait aucune lettre de son mari, et M. Besnier l'engagea à lui demander, sans plus tarder, l'autorisation de passer l'hiver à Paris. Deux jours sont un court espace de temps; il est suffisant cependant pour modifier, ou même changer complètement, bien des situations. Pauline prenait un vif plaisir à la compagnie de M. de Kérouan, malgré l'absurdité de ses raisonnements, ou peut-être à cause de cette absurdité, qui avait le mérite de l'imprévu, et réveillait l'attention jusqu'au moment où celle-ci atteignait la lassitude; de plus, quelques délicates flatteries, fausse monnaie que chacun échange dans le monde parisien, en lui attribuant seulement la valeur qui lui revient, et qui est toute de convention, lui avaient été adressées, et Pauline, non encore familiarisée avec ces témoignages de sympathie purement superficiels, les acceptait comme une garantie de l'intérêt qui lui serait accordé dans le monde élégant et intelligent de Paris. La proposition de son oncle était soudainement devenue acceptable et raisonnable à ses yeux, et il lui semblait que Robert lui causerait un tort sérieux en la repoussant.

Ce fut sous l'empire de cette disposition qu'elle lui écrivit pour lui communiquer les projets de M. Besnier. Elle s'étendit avec une certaine complaisance sur la satisfaction qu'elle éprouverait en passant quelques mois au milieu de personnes instruites, capables de développer son goût et de l'aider à se créer des ressources intellec-

Digitized by Google

tuelles. « Je suis affligée de te laisser seul pendant quelques mois, » ajoutait-elle en terminant sa lettre, « mais j'espère toujours que tu viendras me chercher à Paris; réponds-moi immédiatement, car nous attendons ton consentement à Strasbourg; nous ne quitterons cette ville qu'après avoir reçu ta lettre; mon oncle n'admet pas un instant que tu puisses refuser; il voudrait se rendre de suite à Paris avec moi, mais je n'ai pas voulu prendre cette détermination sans ton autorisation; n'oublie pas que j'ai quelques devoirs à remplir envers mon oncle, et qu'il désire vivement me garder avec lui pendant quelque temps encore. »

Malgré le séduisant mirage que lui offrait son séjour à Paris, Pauline, en s'interrogeant scrupuleusement, convenait avec elle-même que si Robert lui écrivait bien tendrement qu'il désirait la revoir, elle renoncerait sans trop de peine à l'*avenir littéraire* que lui prédisait M. Besnier, et qu'elle retournerait volontiers dans l'humble petite ville où elle avait vécu depuis son mariage. Ces pensées la poursuivirent durant toute la journée. Après le dîner, ses deux *chevaliers servants*, comme ils s'intitulaient, prirent place près d'elle autour de la table éclairée par une lampe, et M. Besnier la pria de leur lire quelques passages de son livre de voyage. Pauline, en effet, pour répondre aux désirs de son oncle, avait tracé quelques descriptions qui devaient trouver place dans une Nouvelle qu'elle se proposait d'écrire. Elle se défendit de faire cette lecture, non par fausse modestie, mais parce qu'elle redoutait cette exhibition. Réprimandée par M. Besnier, sollicitée par M. de Kérouan, elle consentit enfin à ouvrir un élégant volume relié en maroquin, fermé par une mignonne serrure, qui lui avait été donné par son oncle pour consigner ses impressions de voyage.

Sans être absolument dépourvues de talent, il faut bien avouer que ces descriptions appartenaient à ce genre que l'on désigne par les mots: *honnête médiocrité*. Tel n'était pas sans doute l'avis de M. de Kérouan, car il interrompait fréquemment la lectrice par de courtes, mais expressives exclamations.

« Délicieux! » s'écriait-il..... et il alla même jusqu'à prononcer le mot: Prodigieux!..... qui était le dernier terme de son admiration.

Quand Pauline eut fermé son livre, M. Besnier s'adressa à M. de Kérouan:

« N'ai-je pas raison, » dit-il, « de vouloir l'emmener à Paris? N'ai-je point le droit d'espérer qu'elle s'y fera un nom dans les lettres?

— Vous avez raison, mille fois raison, » cria M. de Kérouan; « ce serait un meurtre d'enfouir de semblables facultés, de ne point les produire au jour qui les mûrira et les développera; car, il faut bien en convenir, il n'y a que Paris pour rétribuer chacun selon son mérite et le placer au rang qui lui appartient. En vérité, c'est prodigieux! Les femmes seules ont du talent aujourd'hui! Ne me parlez pas de la littérature masculine! Les hommes sont absolument dépourvus de délicatesse et de bon goût; ils ne savent pas observer, analyser, peindre la nature et le cœur humain; ils ont beau étudier, ils n'apprennent jamais tout cela, et les femmes n'ont pas besoin de l'apprendre, car ces facultés sont innées chez elles.

— Oh! monsieur, vous allez trop loin; comme toujours, vous dépassez le but, » dit Pauline, embarrassée par cette avalanche d'exclamations admiratives.

« Non pas, je suis exact autant que véridique, et, lorsque vous serez à Paris, madame, vous verrez que mon appréciation, dont une modestie excessive vous fait douter, deviendra promptement un jugement général. »

Le surlendemain, pendant le déjeuner auquel assistait M. de Kérouan, on remit une lettre à Pauline; elle reconnut l'écriture de son mari, et rougit en déchirant l'enveloppe...... puis ses joues si roses blêmirent; une contraction nerveuse répandit sur son visage l'expression d'un violent ressentiment pendant qu'elle lisait les lignes suivantes:

« Ma chère Pauline

« Si tu as des devoirs envers ton oncle, il me semble que tu en as d'autres qui priment ceux-ci, c'est-à-dire tes devoirs envers ton mari; ton absence dure depuis cinq semaines et ne doit pas se prolonger. Si ton oncle se déplaît à Paris, il peut venir habiter près de nous; si la solitude lui pèse, il lui est loisible de se remarier. Quant à ce qui concerne le développement de ton intelligence, je pense qu'il est superflu de t'en occuper; si je te trouve assez intelligente, cela doit te suffire; bref, je t'engage à revenir par le chemin le plus court, et je t'attends, avec ou sans ton oncle, au choix de celui-ci.

« Ton mari affectueux, ROBERT. »

Pauline, emportée par la colère, souffrit que son oncle lui prît cette lettre; elle permit qu'il la lût avec M. de Kérouan; elle ne leur imposa pas silence lorsqu'ils se répandirent en reproches contre les instincts tyranniques et grossiers qui avaient inspiré ces lignes; en un mot, elle eut le tort de laisser voir son chagrin, et le tort plus grand encore de permettre à des étrangers de s'immiscer dans cette querelle conjugale.

EMMELINE RAYMOND.

(La suite au prochain numéro.)

RÈGLES A OBSERVER

POUR COUPER LES JUPES DES ROBES.

CONSULTATION DEMANDÉE A Mlle CASTEL, COUTURIÈRE, Rue Sainte-Anne, n° 58 *bis*.

Les jupes des robes sont aujourd'hui très-larges sur leur bord inférieur, et doivent être diminuées sur le bord supérieur; on coupe le lé en pointe (en biais) d'un côté seulement; par conséquent chaque lé est plié également, *en biais*, et coupé en biais; une jupe ayant 5 mètres de circonférence sur son bord inférieur, doit avoir seulement 2 mètres 50 centimètres de circonférence sur son bord supérieur.

Le lé de devant seul devra être coupé en biais de chaque côté, c'est-à-dire que l'on enlève une petite pointe de chaque côté vers le haut du lé; les deux lés placés de chaque côté de celui de devant sont cousus du côté qui est en droit fil; tous les autres lés sont réunis de la même façon, c'est-à-dire que l'on coud ensemble un côté en droit fil et un côté en biais; au milieu, par derrière, deux biais sont cousus ensemble. Ce dernier détail donne beaucoup de grâce à la jupe, et rejette son ampleur en arrière.

Pour monter cette jupe on laissera, par devant, 20 centimètres au moins sans plis; avec le reste de la jupe on forme des plis, en ayant soin de toujours recouvrir les coutures, en les renfermant sous un pli, et de rejeter toute l'ampleur par derrière.

Le nombre des lés varie suivant la largeur de l'étoffe; la jupe doit toujours avoir *au moins* 5 mètres de circonférence sur son bord inférieur.



J'étale par le monde une grande fierté,
Les plus grands souverains m'acceptent pour compagne;
Mes dix lettres font plus dans le cours d'un été
Qu'une armée innombrable en toute une campagne.
En dévoilant pour vous mon arsenal entier,
Je ne fais qu'obéir au désir de vous plaire.
Je vous offre d'abord un meuble nécessaire,
Héritage du pauvre ainsi que du banquier;
Je me trouve aux deux points opposés de la terre;
Un pont ne se pourrait passer de mon soutien;
Je suis également le contraire du bien;
Une île du midi, célèbre par sa guerre.
Par l'instabilité de ma légère humeur
Je fais tourner la tête à bon nombre de femmes;
Cependant je suis prête à verser dans leurs âmes
Tout ce qui peut calmer leur amère douleur.
Guidant parmi les rocs la marche d'un navire,
Je suis, du gouvernail, maître pour un moment;
Mais, si je sais le port où je dois le conduire,
Je saurai bien aussi le garantir du vent.
Des saints martyrs, jadis, je fus toute la gloire;
Je forme deux oiseaux; un coq assurément
Sous son bec me préfère au plus pur diamant;
Adorée autrefois, je fus d'or et d'ivoire.
Cependant, hâtons-nous, car il faut en finir:
Je vous présente donc la dame d'outre-Manche;
Mes pouvoirs sont plus grands que ceux d'un grand vizir;
Et je soutiens l'oiseau quand il quitte la branche.

Edmond TILLIER.



N° 41,280, Gard. On trouvera tous ces patrons sur nos dernières et sur nos prochaines planches. — *N° 21,755, Eure.* On met, dans une corbeille de mariage, un ou plusieurs cachemires, deux ou quatre étoffes de soie pour robes, des objets en dentelle, pointes, fichus, fanchons; des bijoux, un bel éventail, un paroissien, un porte-monnaie, un calepin. Tous les autres objets de toilette sont compris dans le trousseau. — *N° 7,547, Indre-et-Loire.* Mon cordonnier demeure rue du Vieux-Colombier, 7. On a reçu des indications pour les jupons à cercles d'acier. On peut demander une reliure uniforme pour tous les volumes composant la *Bibliothèque des mères de famille.* Merci à M. et Mme De..... — Mme *la comtesse G..... à Paris.* A reçu une réponse dans le n° 14. — *N° 4,180, Seine.* Chez Mme Gouguenheim, rue de Mulhouse, 2. — *N° 24,147.* Pour répondre à cette question, il faudrait me rendre chez Mme Guigné; mes occupations m'interdisent ces déplacements. S'adresser à Mme Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46. — *N° 3,965, Loiret.* Nous traiterons *peut-être* cette question. Je ne connais pas de livre fait sur ce sujet qui puisse vous satisfaire complétement. Oui, pour le jupon; mais il vaudrait mieux qu'il fût tout noir, si le deuil n'a pas six mois de date. Oui, pour le chapeau de crêpe, et même pour le chapeau rond, *à la campagne.* — *N° 13,224, Indre.* Mme Raymond ne pouvant répondre directement, il est inutile d'envoyer un timbre-poste. Les talmas sont coupés en droit fil par derrière. Le nombre et la direction des coutures dépendent de la largeur de l'étoffe; ces coutures doivent être aussi invisibles et aussi peu nombreuses que possible. — *N° 21,541, Hautes-Pyrénées.* Si l'on n'a pas reçu de réponse, c'est que l'on n'avait pas joint une bande du journal à la lettre; or je ne vois pas même les lettres non accompagnées de cette bande. On ouvre près de moi toutes les lettres qui me sont adressées, on les classe, on déchire les lettres sans bandes. Il a bien fallu prendre cette mesure dans l'intérêt même de nos abonnées, puisqu'une quantité innombrable de personnes *non abonnées* demandaient des *renseignements*, qui prenaient ainsi indûment la place appartenant à nos lectrices abonnées. On ne peut élargir une robe que sur son bord inférieur, en plaçant des pointes de la même étoffe. Je ne connais pas de procédé pour empêcher les gants de se *piquer*. Cet accident ne m'est jamais arrivé. Le meilleur procédé est de ne point faire de provisions trop considérables. — *N° 7,225, Paris.* Nous ne pouvons, en cette saison, publier des fanchons tricotées. — *N° 170, Seine-et-Marne.* Le mantelet Irène, dont le patron figure sur la planche du n° 18. — *N° 24,922, Somme.* On peut élargir une robe sous sa garniture en mettant des pointes entre quelques-uns des lés. On ne pouvait, le 11 avril, rien changer à la planche de patrons paraissant le 16 avril. — *N° 19,588, Basses-Alpes.* Le gilet et la veste *exigent* au contraire une taille mince et élancée. Pour cette circonstance exceptionnelle, il faut adopter un paletot large, court, semblable à la robe. Le n° 1 des *Patrons illustrés* contenait une veste canotière qui eût convenu; mais cette publication a été accueillie avec tant d'empressement que le premier trimestre est épuisé depuis longtemps. Il faudra par conséquent s'adresser à Mlle Florin, rue du Faubourg-Saint-Jacques, 35, pour avoir ce patron; son prix sera de 4 ou 5 francs. Chapeau rond à bords un peu roulés, rubans écossais, touffes de plumes mélangées. — *N° 13,506, Ain.* Nous ne publions pas des initiales séparées, mais un grand nombre d'alphabets. Initiales seules; mais rien ne s'oppose à ce que l'on ajoute des numéros. — *N° 39,820.* Trouvera une réponse dans *le Secret des Parisiennes*, 2me article, paraissant dans le présent numéro. — *N° 24,957, Aisne.* Nous avons publié des points de dentelle (dessins et explications) de tout genre dans le n° 29 de l'année 1861. Il ne dépend pas de moi de répondre plus vite. — *N° 33,966, Nièvre.* Je ne puis attribuer cette négligence apparente qu'à un surcroît de demandes faites à cette maison. Malheureusement mes occupations ne me laissent pas le temps d'aller éclaircir ce fait. — *Saint-Étienne,* Mme *J. B.* Fond de *pointe* composé d'entre-deux en guipure cousus ensemble; garnir cette pointe avec la guipure. Merci pour la bienveillance témoignée à la rédaction du journal. — *Montbrison.* Nous avons publié plusieurs dessins pour rideaux au filet et brodés sur du tulle. Je ne comprends pas bien la demande de *rideaux au crochet.* — Mme *J. de H. Paris.* L'approbation que vous accordez à la nouvelle actuellement publiée me touche vivement, et je vous en remercie. Je continuerai à faire paraître des romans de ce genre, puisqu'ils sont approuvés par les mères de famille. — *N° 4,158, Paris.* Le talma de piqué blanc avec garniture brodée peut être porté par la jeune fille. Quant au chapeau en paille d'Italie, on mettra un bavolet semblable aux brides. Merci pour la recette envoyée. — *N° 12,580, Moselle.* Une erreur d'impression a été commise dans l'explication des signes relatifs à l'exécution du pouff en tapisserie, publié dans le n° 8. Le tour extérieur marqué *cerise clair* doit être fait en noir, et le noir ne figure pas parmi les signes. Le cerise clair est représenté dans le dessin par les petits carrés vides. On fait des *pouffs* de toute dimension. J'ai exécuté celui avec l'hermine, il est charmant. On peut aussi employer des laines ordinaires en place des laines zéphyr. — *Rosette.* Un talma pas très-long, garni comme la robe. L'étoffe, étant un peu légère, ne conviendrait pas pour faire un vêtement à manches. Le journal se félicite d'être si utile, sa rédactrice remercie M. et Mme de V... et les deux sœurs, pour la sympathie qu'on lui accorde.

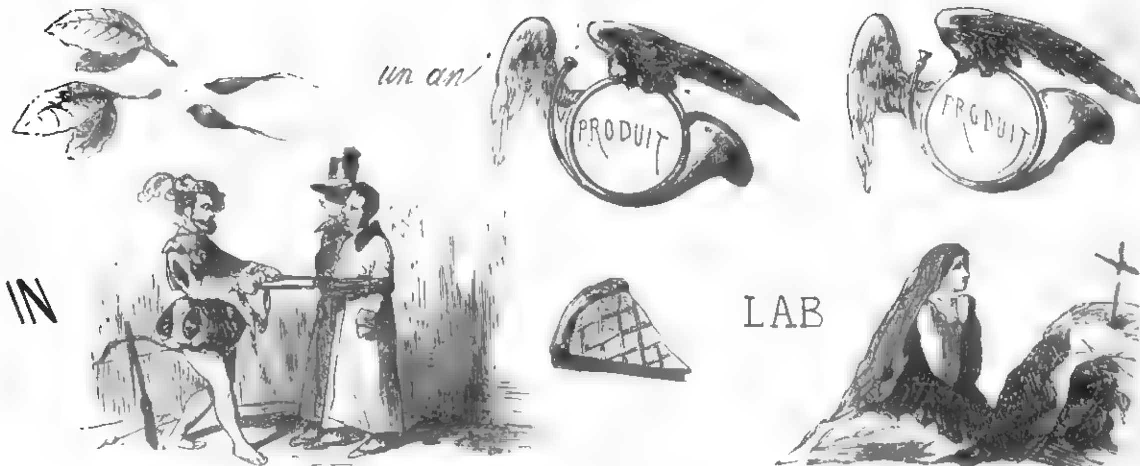
AVIS.

Les abonnées des départements et de l'étranger négligeant le plus souvent d'envoyer une bande d'adresse pour le renouvellement de leur abonnement, il en résulte que l'inscription est irrégulière, et que des numéros sont servis en double. — Nous prévenons en conséquence nos abonnées que nous ne pourrons accepter le retour des *numéros adressés en double* (faute par elles d'avoir fourni la bande de leur journal) *et leur en tenir compte.*

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

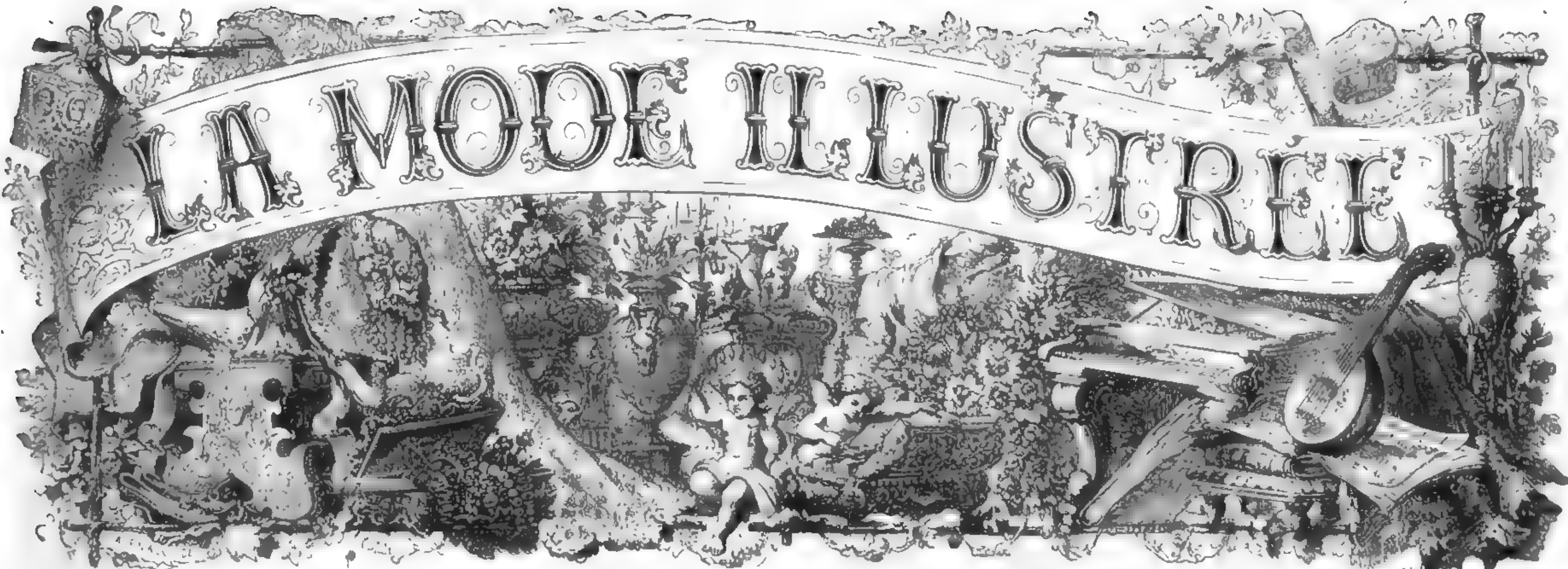


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

De trop nombreux accidents ont lieu tous les ans à la chasse.

Digitized by Google

N° 20. CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 15 mai 1864.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —



CHAPEAU N° 1.

Chapeaux d'été

de chez Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, 6.

N° 1. Chapeau rond en grosse paille d'Italie, bordé à l'intérieur avec une ruche en taffetas rouge; sur le devant plumes rouges et noires, retenues par un large nœud en ruban rouge; une écharpe en tulle noir, bordée de dentelle noire, est nouée autour du fond du chapeau, et retombe en arrière.

N° 2. Chapeau en crin, nuance paille; brides de même nuance; à l'intérieur et à l'extérieur, bluets et épis; une petite pointe garnie de dentelle retombe au milieu par devant.

N° 3. Chapeau en paille de fantaisie blanche, lustrée et satinée; garniture de plumes blanches et de plumes de paon; brides blanches.

N° 4. Chapeau en paille d'Italie; bavolet et brides en ruban blanc, bordé d'une ruche étroite; bouquet d'églantines et de feuillage de plusieurs tons, noué et fixé par une petite écharpe en dentelle noire.

N° 5. Chapeau de paille, bordé de grelots en paille; bavolet et brides en ruban de taffetas vert clair; ornements composés de branches de sureau et de dentelle noire.

N° 6. Chapeau en paille anglaise, nuance Havane, pour petit garçon. Le chapeau est garni avec du ruban de taffetas de même nuance que la paille.

N° 7. Chapeau rond (forme dite *casquette*) en paille noire, avec ruban de velours noir et plumes noires.

N° 8. Même forme que le précédent. Ce chapeau est bordé avec du taffetas à carreaux écossais verts et bleus, et entouré avec un biais de ce même taffetas; sur le devant, plumes bleues et vertes, plumes de paon et coquilles de nacre; une plume bleue est placée sur le côté droit vers l'arrière du chapeau.

N° 9. Chapeau (forme casquette) en paille brune; garniture de velours brun, plumes brunes et coquillage nacré.

Dessin de tapisserie

POUR SAC DE VOYAGE, TAPIS, ETC.

Ce dessin servira non-seulement pour sac de voyage, mais aussi pour tapis, fauteuil, chaise, coussin, etc. L'effet en est très-beau.

Ombrelles.

On trouvera sur la planche de patrons jointe au n° 18 la figure 15, qui représente l'une des huit parties composant une ombrelle. Il sera très-facile à nos lectrices de recouvrir elles-même une ombrelle, en faisant usage de ce patron. Nous publions aussi des dessins d'ombrelles.

Le n° 1 est fait en poult de soie nuance Havane clair; la garniture se compose d'un entre-deux en guipure ayant 4 centimètres de largeur, dont le dessin, médaillons ou étoiles, ou rosaces, est doublé avec des morceaux de taffetas, alternativement bleus et verts. Entre deux motifs *doublés*, on en laisse un non doublé. Sur chaque côté de l'entre-deux, placé à 4 centimètres 1/2 de distance du bord de l'ombrelle, on pose deux ruches de taffetas découpé; celle de dessous (taffetas bleu) a 3 centimètres de largeur; celle de dessus (taffetas vert) a 1 centimètre 1/2 de largeur; sur la couture des ruches, on pose un velours noir ayant à peine 1 centimètre de largeur. Cette garniture serait charmante aussi sur une robe de taffetas gris ou Havane clair.

Le n° 2 est fait en taffetas gris-lilas, avec ornements brodés au passé. Nous publions le dessin de cette broderie, qui doit être exécutée au métier; sur notre modèle, la bordure (placée à 4 centimètres de distance du bord) est faite avec plusieurs couleurs en soie plate; la branche (point de cordonnet) est brune; les arêtes, vertes. Le pavot est fait avec deux nuances ponceau, au passé, et la direction des points est indiquée sur le dessin. Les feuilles sont faites avec deux nuances vertes; la tige est brune; l'épi placé près du pavot est fait avec des brins de paille traversés avec de la soie noire très-fine; les petites étoiles semées sur le fond sont exécutées de la même façon. On



CHAPEAU N° 2.

peut substituer de la soie mais aux brins de paille.

Nous publions en outre une arabesque qui pourrait être répétée sur chacune des huit parties composant l'ombrelle; on la place à 3 centimètres de distance du bord. Cette arabesque est exécutée avec de l'entre-deux étroit en dentelle noire, cousu à plat, replié sur lui-même lorsque le dessin forme un angle aigu, froncé sur son contour intérieur lorsque le dessin forme une courbe. Sur le contour extérieur, on fait de petites épines composées chacune de deux perles noires, cousues ensemble, deux par deux. Cette arabesque peut aussi être faite pour garniture de robes ou de pardessus.

Digitized by Google

Dentelle au crochet.

On choisit du coton ou du fil plus ou moins gros, selon l'usage auquel on destine cette dentelle.

1er *tour*. — Une chaînette de 10 mailles, dont on réunit la dernière à la première, pour former un anneau; * 6 mailles en l'air, — une maille simple dans la 3e de ces mailles, en passant par-dessus 2 mailles; — 3 brides sur les 3 autres mailles, — une maille simple sur l'anneau; — ceci forme l'une des branches de la première étoile. — Pour la branche suivante, on fait aussi 6 mailles en l'air, — une maille simple dans la 3e de ces mailles, — une bride dans chacune des mailles suivantes, — une maille simple sur l'anneau. On passe à l'étoile suivante en faisant 26 mailles, dont les 10 dernières forment un anneau, et l'on recommence depuis *, jusqu'à ce que l'on ait une longueur suffisante pour l'objet que l'on se propose de garnir.

2e *tour*. — On complète les étoiles en faisant dans chaque anneau encore trois branches. La sixième branche est faite sur les 6 premières des 26 mailles, conduisant à une autre étoile; * on passe la première de ces mailles sur chacune des 3 mailles suivantes, — on fait une bride, — puis une maille simple, — une maille-chaînette, — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 5 des 26 mailles en l'air conduisant à une autre étoile; — sur les suivantes, on fait une maille-chaînette, — une maille simple, — 3 brides, une maille simple sur l'anneau de la 2e étoile, et sur cet anneau on fait encore deux branches, puis on recommence depuis *, jusqu'à la fin du tour.

On fait un deuxième rang d'étoiles semblable à celui-ci, puis on le réunit au premier en les *contrariant* de la façon suivante : une maille-chaînette dans la pointe de l'une des deux branches *libres* de la première étoile du premier rang; — 3 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la plus proche branche libre d'une étoile du second rang, — 3 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans le milieu des 5 mailles en l'air du premier rang, — 3 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la branche la plus proche de l'étoile suivante du premier rang, et ainsi de suite, ainsi que le dessin l'indique clairement.

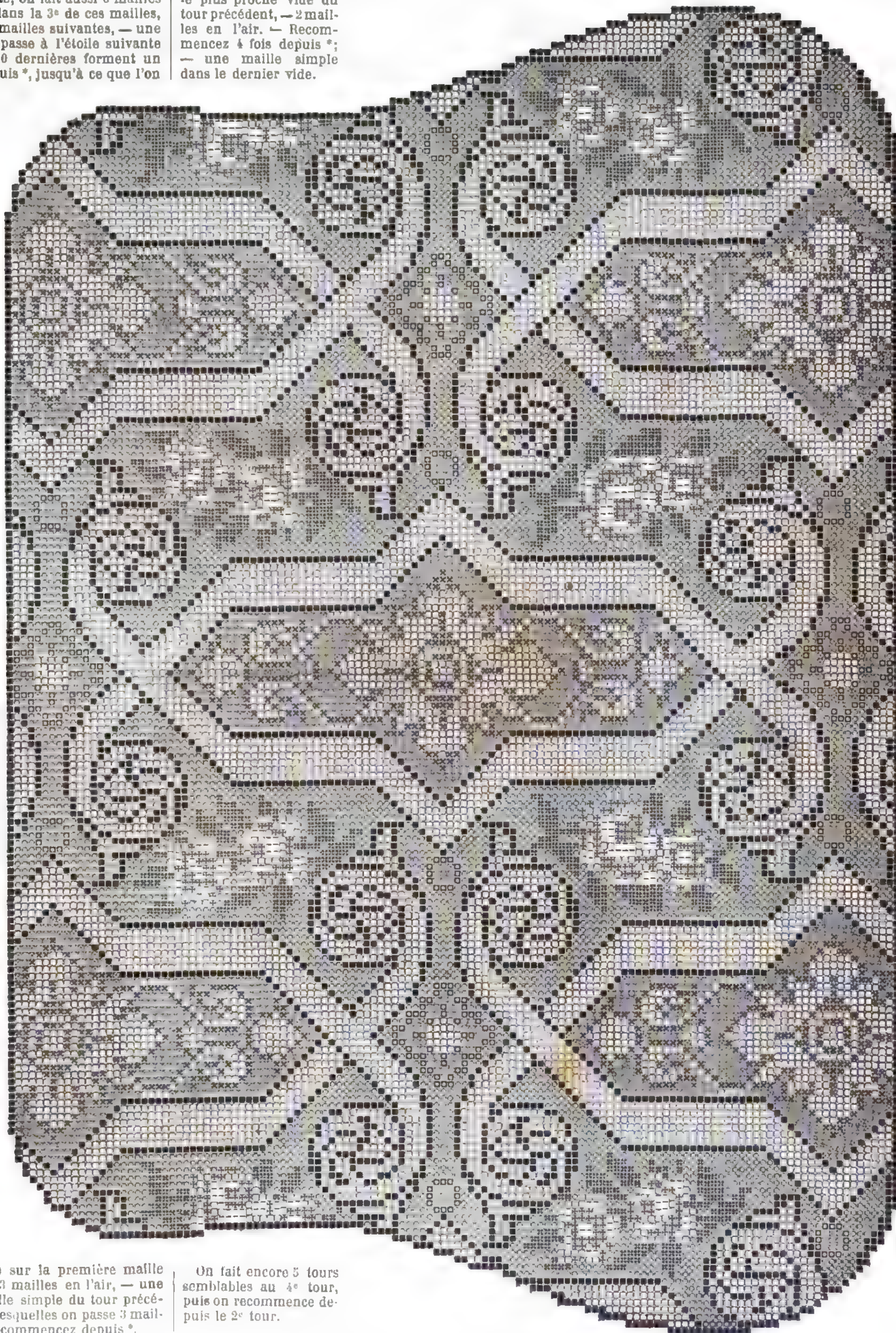
Pour le bord en *ligne droite*, on termine les étoiles de la façon suivante : * une maille-chaînette dans la première branche libre de la première étoile, — 4 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la deuxième branche, — 3 mailles en l'air, — une bride double sur les 5 mailles en l'air réunissant deux étoiles, — 3 mailles en l'air. — Recommencez toujours depuis *.

Un tour semblable à celui-ci est fait sur le côté opposé. Si l'on veut faire un entre-deux, ce tour termine le travail; si l'on veut exécuter la petite dentelle, il en représente le premier tour.

2e *tour* de la petite dentelle. — Dans le milieu de chaque petit feston du tour précédent, on fait une maille simple, puis 5 mailles en l'air, ainsi de suite, alternativement.

3e *tour*. — Une bride, — une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille, ainsi de suite alternativement.

4e *tour*. — Une maille simple sur la première maille simple du tour précédent; — * 3 mailles en l'air, — une double bride sur la même maille simple du tour précédent, — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles, — une maille simple. — Recommencez depuis *.



DESSIN DE TAPISSERIE POUR SAC DE VOYAGE, TAPIS, ETC. — Explication des signes : ■ Noir. ■ Ponceau. ■ Soie (ou laine) bleu foncé. ■ Soie (ou laine) gris-jaunâtre. ■ Gris très-foncé. ■ Gris moins foncé. ⊡ Gris clair. ' Gris très-clair. □ Blanc. ■ Soie (ou laine) jaune d'or.

Entre-deux au crochet.

MATÉRIAUX : Coton ou fil plus ou moins fin; un crochet assorti.

On fait une chaînette de 33 mailles; on travaille en allant et revenant, sans couper le brin, par conséquent.

1er *tour*. — On passe les 6 dernières mailles, on fait une maille simple dans la 7e, puis dans la 8e maille de la chaînette; — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles de la chaînette; — * 2 mailles simples, — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles. — Recommencez trois fois depuis *; — ensuite 2 mailles simples.

2e *tour*. — 5 mailles en l'air; — * 2 mailles simples sur le plus proche feston des 5 mailles en l'air appartenant au tour précédent, — 5 mailles en l'air. — Recommencez 4 fois depuis *; ensuite, une bride dans le dernier vide du tour précédent.

3e *tour*. — Comme le 2e tour.

4e *tour*. — 4 mailles en l'air; — * 4 mailles simples sur le plus proche vide du tour précédent, — 2 mailles en l'air. — Recommencez 4 fois depuis *; — une maille simple dans le dernier vide.

On fait encore 5 tours semblables au 4e tour, puis on recommence depuis le 2e tour.

Coiffure de mariée

de M. Croisat, coiffeur, rue Richelieu, 76.

Exécution de la coiffure. On noue les cheveux au bas de la tête, on les crêpe en-dessous, jusqu'à moitié de leur longueur, pour former le chignon. Quand celui-ci est fixé, on conduit le reste des cheveux divisés en deux parties, au dessus, pour former les deux petites coques. On réserve une forte mèche près de la raie du milieu de chaque côté du front, et l'on crêpe les cheveux des tempes, avant de les rejeter gracieusement en arrière. Les deux mèches supérieures sont entrelacées de façon à former une sorte de nœud, dans lequel on place deux *reines-marguerites* blanches posées l'une contre l'autre (l'une vue par devant, l'autre paraissant derrière); ces deux fleurs servent de soutien au diadème. Le reste de chaque mèche est conduit en arrière, en formant deux ou trois anneaux dans lesquels on place une marguerite. Une longue branche de fleurs d'oranger est placée sur le chignon; une branche semblable est jointe au diadème. Le voile, dont les plis sont fixés derrière le diadème, est en tulle de soie et recouvre le visage.

La robe en poult de soie blanc, très-large, et formant une queue par derrière, est sans garniture; le corsage montant est à pointe; les manches, très-étroites, sont ornées d'épaulettes en riche passementerie blanche; une petite agrafe en fleurs d'oranger est placée devant, sous la ruche de tulle qui garnit l'encolure.

Digitized by Google



Leroy Imp. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob. Paris

Costumes d'Enfants

Reproduction Interdite

Digitized by Google

Digitized by Google



CHAPEAU N° 3.

dans cette partie de la toilette féminine. Il y a d'abord les femmes économes, qui ne se soucient pas de faire table rase, et de renouveler de fond en comble cet important article de leur toilette. Cette mode mettrait à la réforme deux ou trois millions de chapeaux; il est difficile de licencier subitement une semblable armée, et l'on demandera un sursis, dont la durée permettra de rogner les chapeaux existants. Le changement qui nous occupe a été subit; il a éclaté comme un orage imprévu sur nos têtes, non préparées à la défense; mais, quoi qu'en disent quelques femmes toujours disposées à adopter toutes les exagérations, les *bibis* ne triompheront pas instantanément, et la grande majorité se bornera à porter des passes très-abaissées et dépassant peu le front.



CHAPEAU N° 4.



CHAPEAU N° 5.

Du reste, il n'y a pas, dans cette heure d'anarchie, un type unique, une forme absolue. Certains chapeaux s'écartent tout à fait du visage, s'annulent sur les côtés, et laissent voir, sinon les oreilles, tout au moins les boucles d'oreilles; d'autres, au contraire, enserrent les contours de la figure, à peu près comme ferait un béguin; viennent ensuite les chapeaux sans bavolets, garnis par derrière avec un gros nœud de ruban; puis les chapeaux moyens. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les derniers ont toutes mes sympathies. Mme Aubert, se trouvant dans l'impossibilité de concilier tous les goûts, a pris le parti de les satisfaire tous, en faisant des chapeaux appartenant à tous les genres; elle a, bien entendu, un grand nombre de casquettes pour les personnes désireuses de porter ce gracieux couvre-chef. En ce qui me concerne, je ne saurais mieux faire que de répéter l'exclamation de l'un de mes amis voyant défiler la garde nationale : « Dieu merci! » disait-il, « mon âge me préserve de porter l'uniforme! » — « Dieu merci! » dis-je à mon tour, « mon âge me dispense des casquettes! En porte qui voudra! »

Les personnes qui veulent suivre la mode, même dans ses détails un peu..... singuliers, sans cependant adopter tous les ridicules, trouveront chez Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6, des chapeaux ayant une visière comme les casquettes, mais non tout à fait plats sur les côtés et par derrière; en un mot, des chapeaux ronds qui sont longs : c'est la forme qui sera en faveur cet été, et qui constitue la *nouveauté* en fait de chapeaux de ce genre.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Petite fille de six à huit ans. Robe de taffetas vert clair; le bas de la jupe est découpé à dents peu creuses, garnies avec un étroit volant de taffetas blanc, bordé d'une petite frange vert clair; la broderie du jupon blanc dépasse la jupe de la robe; corsage carré, décolleté, à bretelles; à l'intérieur guimpe blanche.

Petite fille de dix ans. Robe de popeline gris argent, ornée avec quatre rouleaux de taffetas groseille, se croisant à chaque lé sous un *agrément* en passementerie; corselet à longue ceinture tombant derrière; guimpe de mousseline blanche avec engrelures de dentelle, traversées par des rubans en velours groseille.

Petite fille de quatre ans. Robe en cachemire rouge; le bas de la jupe est découpé à dents peu creuses, bordées avec un volant étroit, festonné en soie; corsage décolleté avec berthe. Toque rouge avec plumes blanches; bottes en cuir rouge.

Petit garçon de trois ans. Pantalon court et blouse courte, retenue à la taille par une ceinture de cuir; le costume est fait en cachemire brun et brodé en soutache noire.

Petite fille de dix ans. Robe en foulard écru, ornée d'une bande de taffetas gros bleu; veste ouverte et courte, ceinture à pointe, avec les mêmes ornements.

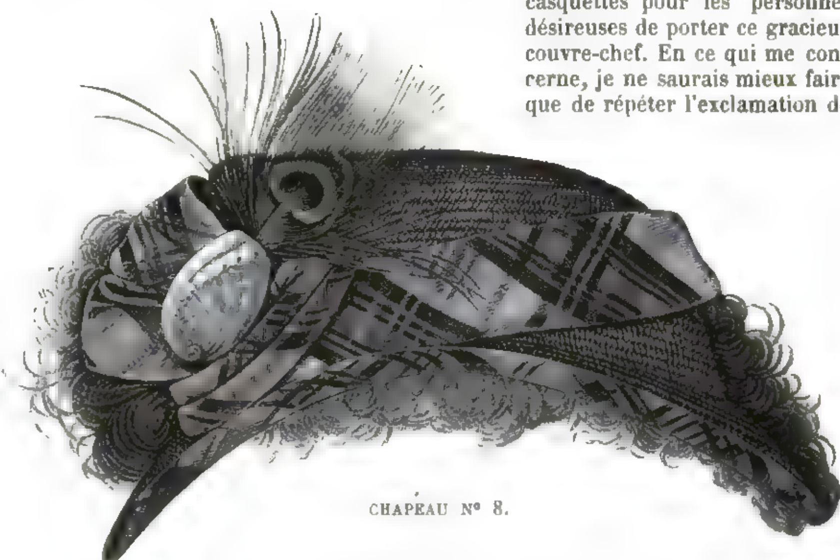
Petite fille de douze ans. Robe en linos blanc, ornée avec un volant tuyauté, doublé de florence lilas, et surmonté d'une frange en chenille lilas; talma pareil, doublé de taffetas lilas et garni de frange lilas.



CHAPEAU N° 6.



CHAPEAU N° 7.



CHAPEAU N° 8.

MODES.

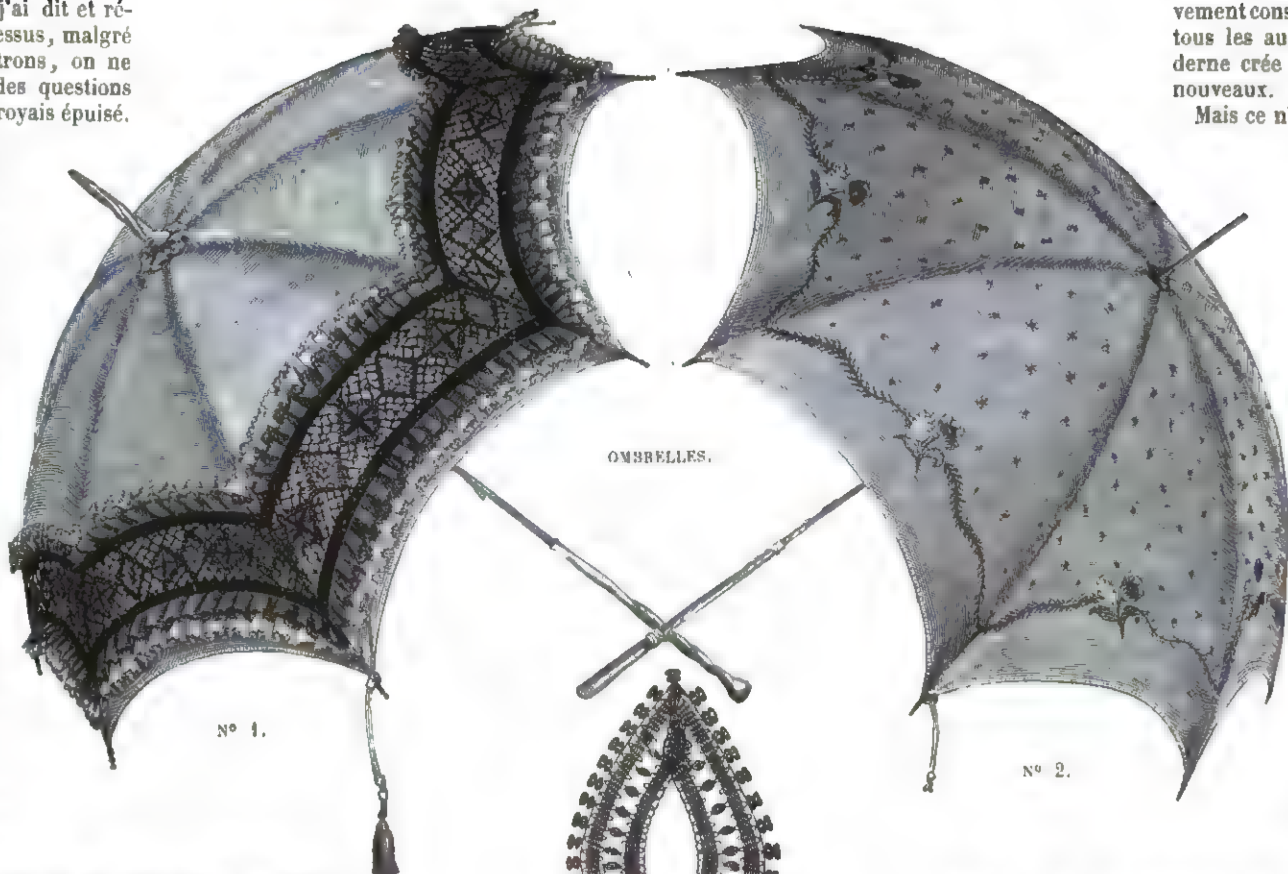
La victoire restera-t-elle aux fracs et aux casquettes? Les chapeaux *bibis* resteront-ils maîtres du terrain qu'ils disputent en ce moment, non-seulement aux chapeaux à toiture avancée, mais à leurs honnêtes et modérés successeurs? Telles sont les questions insolubles que je m'adresse depuis quelques jours. Mais je connais mes compatriotes, et je sais bien que les partis extrêmes sont toujours ceux qui leur offrent le plus d'attrait. Avoir versé dans le fossé de gauche, n'est pas une garantie du soin qu'ils mettront à suivre la route, mais bien un symptôme assuré de la hâte avec laquelle ils se jetteront dans le fossé de droite. Ainsi, les chapeaux trop grands nous conduiront fatalement aux chapeaux trop petits. En ce moment l'anarchie règne



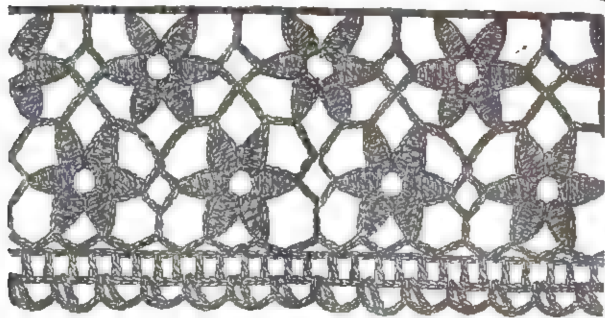
CHAPEAU N° 9.

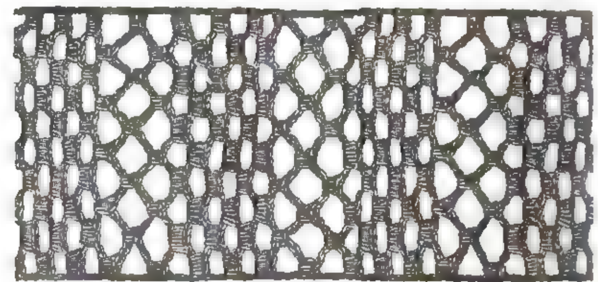
Digitized by Google

Malgré tout ce que j'ai dit et répété à propos du pardessus, malgré nos dessins et nos patrons, on ne cesse de m'adresser des questions sur ce sujet, que je croyais épuisé. Je ne puis que répéter les indications déjà données : on porte toujours des talmas, de même forme que ceux de l'année dernière; des paletots, des pelisses de taffetas noir, des sortes de bournous semblables au manteau *danois* publié dans le n° 16. On fait même cette dernière forme en mousseline de laine blanche pour les promenades en voiture et les *villes d'eaux;* on l'orne avec un galon en passementerie, dont les bords, assez larges, sont *à jours*, tandis que le milieu est formé par un imperceptible cordon écossais, semblable à des pierreries serties dans l'encadrement *à jours*, fait


OMBRELLES.

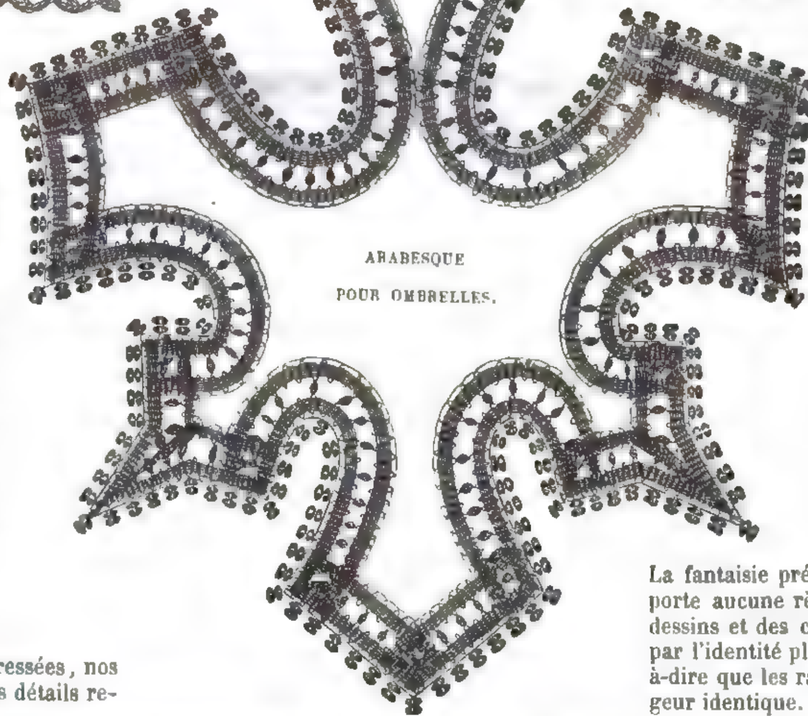
N° 1. N° 2.


DENTELLE AU CROCHET.


ENTRE-DEUX AU CROCHET.

en passementerie noire. Les pardessus pareils aux robes sont ceux qui conviennent le mieux pour demi-toilette de ville, pour toilette de voyage, de campagne, et les jeunes filles les adoptent généralement; on les fait à manches, en prévision des jours chauds, et des corsages blancs qui permettent de supprimer le corsage de la robe sous ces pardessus; leur forme est prise dans la variété des paletots. Les pointes en dentelle de Chantilly, ou bien en dentelle de laine, les mantelets-écharpes en taffetas noir, les écharpes semblables aux robes, les écharpes de mousseline blanche, encadrées avec un bouillonné traversé par un ruban de couleur, composeront les pardessus à la fois plus légers et plus parés. Toutes ces variétés (à l'exception des pointes de dentelle) conviennent aussi bien aux jeunes filles qu'aux jeunes femmes.

E. R.


ARABESQUE POUR OMBRELLES.

AMEUBLEMENT.

Si j'en juge d'après les lettres qui me sont adressées, nos lectrices sont fort curieuses de connaître tous les détails relatifs à l'ameublement, tel qu'on le dispose à Paris. Cette ville est celle où, toute proportion gardée, chacun sacrifie au luxe du mobilier des sommes relativement considérables; ce luxe prime tous les autres, et l'industrie moderne crée chaque jour des objets nouveaux.

Mais ce n'est pas dans la voie du luxe que je voudrais engager nos lectrices, et je m'applique à leur indiquer l'élégance plutôt qu'à leur offrir la nomenclature des meubles de fantaisie, mis en vente à des prix inabordables pour les fortunes moyennes. Je vais signaler aujourd'hui un travail peu coûteux, et qui convient essentiellement aux maisons de campagne, pavillons d'été, et, *à la rigueur*, aux salles à manger et antichambres des maisons de ville.

Ce travail est la tapisserie faite sur des sacs en toile ayant contenu du café. On se procure ces sacs rue Coquillère, 22, chez un marchand de café. Leur aspect est peu séduisant, je me hâte de le constater; mais le résultat que l'on obtient prouve une fois de plus qu'il ne faut pas s'attacher aux apparences.

On choisit les sacs les moins déchirés; on se borne à les faire secouer, à *repriser* les déchirures s'il y en a, puis on découd le sac, dont la longueur est suffisante pour une fenêtre ou une porte ordinaires. On ne peut nettoyer cette toile, qui s'épaissirait et s'amollirait par le nettoyage, et l'on prend pour *endroit* du travail l'intérieur du sac. Cette toile est une sorte de gros canevas jaunâtre sur lequel on brode des dessins, sans *fond* bien entendu, la toile formant ce fond. Les dispositions les plus heureuses sont les larges rayures, extrêmement bigarrées, avec dessins de tous genres, semés dans l'intérieur des rayures. La fantaisie préside absolument à ce travail, qui ne comporte aucune règle ni aucune régularité dans le choix des dessins et des couleurs; on maintient seulement l'harmonie par l'identité plus ou moins exacte de l'aspect général, c'est-à-dire que les rayures ou les grecques doivent être de largeur identique. Pour tout le reste, couleurs, dessins, etc., on emploie ce que l'on veut; on fait des arabesques ou des sujets détachés, hiéroglyphes de tout ordre, oiseaux, insectes, papillons, etc. On comprend qu'il ne


DESSIN DE BRODERIE POUR L'OMBRELLE N° 2.

Digitized by Google

s'agit pas de reproduire tous ces objets avec un grand luxe d'exactitude; on trace à l'encre un simple contour, et on le remplit à son gré. Non-seulement une certaine naïveté ne messied pas à ce genre de travail, mais elle devient obligatoire, parce que la *simplicité* du fond ne pourrait s'allier à une extrême recherche de détails. On peut utiliser pour cette tapisserie, faite à la croix ordinaire, tous les restes de laine que l'on possède; il faut employer de préférence des couleurs vives et bien *tranchées*: du rouge, du bleu Mexico, du violet, du noir, du vert, du grenat, toutes les couleurs enfin qui ressortiront vivement sur le fond jaunâtre de la toile.

J'ai vu des rideaux et des portières en toile de *sac à café;* l'effet en était très-joli et très-original. Le dessin se composait de larges rayures parsemées d'objets fantasques: un ibis levait la patte, comme pour prononcer un discours; une grosse mouche bourdonnait plus loin dans le voisinage d'un astre invisible pour les télescopes de l'Observatoire, astre inédit, et n'ayant pas été compris dans la création. Ces rideaux étaient encadrés avec une bande de velours de laine grenat, et doublés avec de la percaline grenat. On peut substituer au velours du reps de laine, mais un encadrement quelconque est indispensable pour maintenir le rideau et *relever* son fond trop primitif.

On fait également sur cette toile de petits tapis connus sous la désignation de *descente de lit;* cet ouvrage est très-vite exécuté et comporte peu de frais. Il serait préférable sans doute d'employer cette toile neuve; on pourrait peut-être se la procurer en cet état dans les ports de mer; je livre ce sujet aux recherches de nos lectrices. J'ai indiqué plus haut l'adresse de la maison dans laquelle on trouve les sacs; Mme Page, qui envoie aux abonnées de *la Mode illustrée* tous les objets qu'elles désirent acheter à Paris, pourra également se charger d'envoyer ces sacs; Mme Page habite boulevard Magenta, 129.

Outre les *pouffs* de toute forme, ronds ou carrés, entièrement capitonnés sur toutes leurs parois, garnis en étoffe ou bien en tapisserie, avec bois apparent ou invisible, on fait aussi des tabourets ronds ou carrés, montés sur quatre pieds tournés en bois doré ou bien noir. Je veux mentionner ici un meuble ingénieux exécuté chez M. Vrignonneau, rue de Saintonge, 64. Chacun connaît la forme classique, laide et incommode des tabourets de piano; j'engage les personnes qui s'apprêteraient à acquérir un tabouret de piano, à suspendre cet achat; on remplace ces tabourets par un joli *pouff*, garni de frange très-large, et contenant une vis intérieure à l'aide de laquelle on peut élever le siége à volonté et à la même hauteur qu'un tabouret de piano. Cette vis s'abaisse quand cela convient, et l'on a ainsi un siége *à deux fins*, tabouret de piano, joli et commode, ou bien *pouff* que l'on place au milieu du salon, et qui peut être roulé dans toutes les directions.

La mode (et je ne l'en féliciterai pas) semble incliner vers les siéges dont la forme se rapproche du style grec. Le premier Empire avait adopté ces formes anguleuses, roides, disgracieuses et incommodes, et l'expérience qui avait été faite aurait dû avoir pour résultat de nous faire apprécier la grâce et le *confortable* des meubles appartenant au dernier siècle et à l'époque actuelle. J'espère encore que cette tentative, née du perpétuel besoin de changement qui anime toutes les industries, ne trouvera qu'un succès très-limité. Quoi qu'il en soit de mes espérances, je dois dire ici que l'on fait des siéges à dossiers absolument droits, sur lesquels on s'assied avec cette majesté qui, dans le tableau de Guérin, caractérise Énée racontant ses malheurs à Didon. On donne aussi cette forme tout à fait droite à des chaises entièrement capitonnées, sans bois apparent; parfois ces chaises et des fauteuils assortis ont un dossier très-peu élevé, et cela n'est ni commode ni joli; mais *c'est la mode!*..... Et il faut bien que j'enregistre toutes ses créations, quitte à en improuver quelques-unes.

Outre la table principale qui figure au milieu d'un salon, outre les tables de jeu, on voit de petits guéridons composés d'un plat légèrement creusé en porcelaine de Chine ou du Japon, monté sur un pied de bronze doré, à la fois solide et d'aspect léger. Ce meuble est destiné à contenir les cartes de visite, le tricot, la broderie que l'on y dépose provisoirement lorsqu'on reçoit une visite. Ces guéridons, dont le prix dépend naturellement de la valeur plus ou moins considérable de la porcelaine, ne sont cependant pas extrêmement coûteux: pour 150 fr. on peut avoir un plat suffisamment beau, et fort bien monté. Il est vrai que ce prix m'a été indiqué dans une fabrique et non dans les maisons qui vendent au détail; mais, lorsqu'il s'agit d'un objet de ce genre, certaines fabriques consentent à les livrer même aux acheteurs qui ne sont pas des négociants.

On fait en marbre d'Afrique, marbre transparent et d'une délicate nuance blanche, se rapprochant un peu du jaune paille très-tendre, on fait, dis-je, une foule de menus objets extrêmement riches; la monture est en bronze doré, uni ou ciselé, ou bien en bronze émaillé (genre byzantin). Ce marbre est employé pour des pendules, des flambeaux, des jardinières longues, ou carrées, ou rondes, des vases de toute dimension, des coupes de toute grandeur, des garnitures de bureaux, et même des guéridons. Parmi les *inutilités* qui semblent indispensables aux personnes ayant le goût du luxe et possédant les moyens de satisfaire ce goût, il n'en est point qui soient de meilleur goût. C'est le plus joli présent que l'on puisse offrir aux personnes qui n'ont pas besoin d'objets utiles, et qui aiment le superflu lorsqu'il se présente sous une forme à la fois riche et élégante.

Les soieries à dessins *perses*, c'est-à-dire à rayures avec semé de fleurettes, ou bien à grands *ramages*, envahissent les mobiliers très-riches et se substituent aux brocatelles, aux damas de couleur unie. Ce genre, quelle que soit sa somptuosité, convient plutôt aux petits qu'aux grands salons, et ces soieries sont surtout employées pour recouvrir les meubles en bois de hêtre laqué et verni en blanc, avec moulures de couleur, ou moulures dorées. On fait aussi avec ces étoffes des meubles entièrement capitonnés. Si je mentionne ces détails, ce n'est point pour inspirer à quelques-unes de nos lectrices des goûts de luxe immodéré et peu en harmonie avec les ressources dont elles peuvent disposer; mais nous nous adressons à un public très-divers, et, tout en nous occupant plus spécialement du grand nombre, c'est-à-dire des fortunes moyennes, il faut bien esquisser les traits principaux du luxe actuel.

Les rideaux dits *rideaux de vitrage*, c'est-à-dire plaqués aux fenêtres, sont, pour les salons très-élégants, faits en filet plus ou moins fin, et brodés en *reprise;* parfois ils se composent de bandes de mousseline très-claire, perpendiculaires, ornées de broderie anglaise, réunies à des bandes de filet brodé. Ce filet, orné des points nouveaux (dont nous espérons publier des spécimens), exécutés non avec du coton plat, mais avec du fil tors, reproduit l'effet des anciennes dentelles de Venise, c'est-à-dire qu'il est d'une incomparable richesse. Ce genre de travail est aussi employé pour voile de fauteuil.

Un travail infiniment plus humble, mais non dépourvu d'utilité, consiste à faire au crochet, avec du fil écru, des housses pour les tabourets de pied; parfois ces tabourets sont recouverts avec une fine tapisserie ou bien avec une coûteuse étoffe de soie; on préserve leur fraîcheur avec ces housses composées, comme les voiles de fauteuil, de rosaces et d'étoiles.

La tapisserie exécutée sur du canevas très-fin, avec des soies, ou mieux encore avec des perles, dont les couleurs sont inaltérables, ainsi qu'on le sait, la tapisserie est fréquemment employée pour paniers à ouvrages, et pour jardinières dont la monture est faite en bambou.

La mode protége le bambou, qui se montre aujourd'hui sous toutes les formes pour les meubles de fantaisie. On voit des étagères en bambou dont les tablettes sont recouvertes en tapisserie exécutée avec des perles; des *lustres* en bambou, servant à contenir des plantes *tombantes;* des paniers à ouvrage montés sur un pied de bambou qui supporte à la fois une corbeille très-grande, et dans ses régions inférieures une corbeille plus petite, toutes deux à couvercle, et composant une table à ouvrage très-élégante et très-jolie. Enfin jamais l'industrie parisienne et étrangère n'a livré une plus grande quantité de charmantes superfluités qu'en ce temps, où le superflu est la divinité du jour, celle à laquelle on sacrifie tout, y compris le nécessaire. EMM. RAYMOND.



COIFFURE DE MARIÉE.

Google



LES RÊVES DANGEREUX.

Suite.

Elle éclata en pleurs. Une parole tendre, une plainte douce, formulée par son mari sur l'isolement dans lequel il vivait, auraient suffi pour lui faire envisager son retour avec satisfaction. Mais cette lettre fermait à Robert le cœur de Pauline. Pâle, abattue, persuadée que nulle créature humaine n'était plus malheureuse qu'elle, Pauline quitta son siége et se dirigea vers la porte.

« Où vas-tu ? » s'écria M. Besnier.

« Je vais préparer mes malles pour retourner chez moi, » répondit Pauline.

« Non pas, » dit M. Besnier, « cela ne se passera pas ainsi ; tu ne retourneras pas au logis sur cet ordre, comme une servante à laquelle on refuse une prolongation de congé ; c'est en d'autres termes que M. Levasseur doit exprimer ses vœux, et, s'il ne sait pas vivre, eh bien ! je me chargerai de lui tracer la ligne qui doit être suivie par un homme bien élevé. Tout ceci me concerne un peu, si je ne me trompe. Je suis ton plus proche parent, ton seul parent ; je remplace ton père, et c'est à moi qu'il appartient de mettre mon neveu à la raison. Je vais, pour te tranquilliser, instruire ta mère de cette inqualifiable querelle ; en même temps j'écrirai à ton mari.

— Soit, » répondit Pauline, « seulement je vous prie de ne point exciter son ressentiment.

— Tu peux être tranquille ; tout en sauvegardant notre dignité, je saurai ménager les idées exagérées que ton mari professe au sujet de son autorité. Tu peux te fier à moi ; j'éviterai de blesser ton mari, mais je lui ferai comprendre l'inconvenance de ses procédés. »

M. Besnier n'observa peut-être pas les termes de ce programme ; il est possible aussi que le ressentiment de la légèreté avec laquelle son neveu l'avait traité lui eût suggéré involontairement des dispositions peu conciliantes. Toujours est-il que la réponse de Robert ne se fit pas attendre ; sa rédaction était extrêmement laconique et ainsi conçue :

« Ma femme peut venir me rejoindre en trois jours ; ma maison lui est ouverte ; passé ce délai, elle lui sera fermée. »

Le même courrier apportait une lettre de Mme Delley. Justement effrayée de la discorde qui s'était produite dans le ménage de sa fille, Mme Delley engageait Pauline à venir immédiatement près d'elle, ajoutant qu'il serait facile d'amener Robert à reconnaître ses torts, et de rétablir ainsi la paix conjugale.

Ce parti était sans nul doute le plus sage parmi ceux auxquels on pouvait s'arrêter ; mais M. Besnier le trouva absurde, et déclara que c'était à lui, chef de la famille, qu'il appartenait de prendre une décision en cette circonstance délicate. Il n'eut pas beaucoup de peine à convaincre Pauline, dont l'orgueil se trouvait profondément offensé, et à lui persuader que le meilleur moyen à employer pour ramener son mari était de le traiter avec une froide dignité, et d'attendre, sans les provoquer, les témoignages de son repentir : « Tu viendras avec moi, » ajoutait M. Besnier ; « tu resteras sous ma protection jusqu'au moment où ton mari aura reconnu sa faute. »

Pauline consentit à suivre ces conseils ; le départ fut fixé au lendemain. Elle allait s'éloigner à la fois du coin de terre qui l'avait vue naître, de la maison maternelle, de la maison conjugale ; elle agissait comme étant sous l'empire d'un rêve, et parfois suspendait ses préparatifs de voyage pour se demander comment tous ces événements avaient pu se produire. Mais elle ne voulait pas revenir en arrière d'après l'ordre qui lui avait été intimé : elle se disait qu'un jour, lorsque ses talents lui auraient conquis une place honorable, elle retournerait vers le coupable et lui pardonnerait avec cette indulgence qui est si naturelle et si facile de supérieur à inférieur. M. de Kérouan la plaignait discrètement ; il raisonnait à perte de vue sur le malheur si fréquent des mésalliances morales, et M. Besnier lui fournissait sur ce sujet d'inépuisables répliques.

Pauline fut installée par son oncle dans le bel appartement qu'il occupait rue Louis-le-Grand ; elle eut en partage la chambre à coucher et le petit salon qui avaient appartenu à sa tante, et M. Besnier en fit gracieusement renouveler l'ameublement. Il avait un grand nombre de relations, et, dès que Pauline eut fait les emplettes nécessaires à sa toilette, il se hâta de la présenter dans quelques maisons ; des visites furent faites et rendues ; quelques invitations furent adressées à M. Besnier et à sa nièce, et, durant les premiers jours qui succédèrent à son installation, Pauline fut tout entière au ravissement de se trouver à Paris. Mais la société parisienne, sous une apparente bienveillance, cache une roideur inflexible ; elle repousse l'intimité, et réduit toute relation à l'échange de visites faites à jour fixe, à l'envoi de quelques invitations ayant pour objet de réunir le plus de monde possible ; il n'y a rien au delà, et les années qui, ailleurs, servent parfois à fonder l'amitié, ne changent rien aux rapports que l'on établit avec les Parisiens *pur sang*. Ces rapports demeurent strictement officiels, surtout entre femmes, et nulle considération ne peut faire dévier de ces habitudes. A Paris, en effet, les liaisons ne se fondent pas sur la conformité de goûts et de sentiments, sur l'égalité de l'intelligence, sur une estime mutuelle ; elles s'établissent sur l'analogie de position, sur l'égalité de ressources pécuniaires, et surtout sur les intérêts de vanité, qui peuvent être de diverse nature. Comme les industries parisiennes, la société parisienne se classe par *spécialités*. On y voit cette fraction de l'ancienne noblesse, qui ferme soigneusement ses portes à tous ceux qui ne pourraient faire leurs preuves pour entrer dans les carrosses du roi ; une autre fraction, qui pactise avec les idées modernes, à la condition de se faire reconnaître des avantages sérieux par les traités qu'elle consent à signer ; le monde officiel, qui se recrute un peu partout ; la finance, qui aspire à la compagnie, à l'alliance de la noblesse ; les enrichis, qui n'admettent parmi eux que les fortunes égales à celles qu'ils possèdent, et méprisent naïvement tous les chiffres inférieurs ; le monde des *étrangers*, c'est-à-dire de ceux des étrangers qui ne sont point patronnés par leurs ambassadeurs respectifs, et qui, venant à Paris pour y briller sous des titres d'emprunt, appuyés sur des fortunes chimériques, n'y trouvent pas d'autre compagnie que celle de leurs égaux, affublés de particules douteuses et de titres de fantaisie.

Lorsqu'on prend la peine d'étudier la conformation de la société parisienne, on voit que quelques-unes des découvertes de la géologie peuvent lui être appliquées. Chacune des fractions qui composent cette société est formée par une lente accumulation d'éléments homogènes ; il se produit parfois quelques infiltrations, mais, si on les sollicite lorsqu'elles tombent d'une couche supérieure, on y résiste lorsque, au contraire, elles veulent se faire jour de bas en haut. Il y a cependant une clef qui ouvre les portes les plus récalcitrantes ; ce n'est pas le talent, ni même le génie : c'est la célébrité. A quelque titre qu'elle soit acquise, la célébrité peut entrer partout ; un nom connu flatte la vanité de ceux qui peuvent s'en faire une parure vis-à-vis de leurs égaux moins bien partagés, et certains Parisiens recevraient avec satisfaction même un acrobate, pourvu qu'il fût célèbre dans sa *partie*.

Les diverses séparations des couches supérieures de la société parisienne se répètent dans les couches inférieures en s'amoindrissant ; mêmes classifications inflexibles entre les divers éléments qui se coudoient sans se confondre, mêmes intérêts, mêmes vanités, mêmes rapports superficiels. Pauline, ignorant ces particularités qui ne se révèlent qu'après une longue étude, fut d'abord charmée de l'accueil qui lui fut fait ; l'expérience devait lui enseigner qu'elle avait obtenu du premier coup toute la somme de sympathie qui pouvait lui être accordée, et que les années, s'ajoutant aux années, ne communiqueraient pas une parcelle de chaleur à ces rapports gracieux, mais absolument dépourvus de tout élan affectueux.

Elle comptait beaucoup sur le *monde artiste*. Elle rêvait de voir autour d'elle un cercle de littérateurs, de poëtes, d'érudits, venant causer familièrement dans son petit salon. De notables déceptions devaient atteindre cette chère espérance. Les artistes parisiens ne peuvent donner *gratis* ni leur temps, ni leur esprit : l'un et l'autre se monnayent. Ils usent volontiers du privilége particulier qu'ils possèdent, et pénètrent tour à tour dans les salons les plus divers. Mais, lorsqu'ils s'imposent cette contrainte, lorsqu'ils quittent leur cercle familier, leurs égaux en renommée, ils sont attirés par certains appâts de vanité, qu'ils ne pouvaient rencontrer chez Mme Pauline Levasseur. Les plus libéraux, les plus démocrates parmi les artistes parisiens, ne sont nullement insensibles au plaisir de frayer avec quelques noms sonores, appartenant d'une façon plus ou moins authentique à la noblesse française ou étrangère. Ils ne sont pas non plus tout à fait indifférents à certaines conditions plus positives, et il ne leur déplaît pas d'être conviés à prendre leur part du *confort* que procure une très-grande fortune. Ces deux considérations étant à peu près les seules qui puissent attirer les artistes hors de leur centre, Pauline, portant un nom bourgeois, et ne pouvant, à défaut de noblesse, s'étayer d'une grande fortune, devait rester aussi étrangère aux artistes parisiens que si elle eût habité le Kamchatka.

M. de Kérouan lui marquait un empressement extrême ; il lui *servait* hebdomadairement au moins une célébrité en herbe, ne pouvant faire mieux. C'était tantôt un jeune sculpteur, un compositeur plein d'avenir, un écrivain poursuivi par l'envie qui avait clos toutes les portes auxquelles il avait frappé, un peintre refusé à toutes les expositions, un musicien qui, faute de *libretto*, était réduit à composer des romances. Celui-ci sollicita même et obtint la collaboration de Pauline. Elle écrivit les paroles d'une mélodie qui fut imprimée, et elle eut la satisfaction de voir cette mélodie, *paroles de Mme Levasseur*, exposée chez un éditeur de la rue Vivienne. Pendant quinze jours, elle passa bien souvent devant la vitrine du marchand de musique ; chaque fois qu'elle apercevait son nom, elle éprouvait une orgueilleuse satisfaction. Mais, hélas ! au bout de ces quinze jours la mélodie avait disparu ; elle était allée où va toute chose à Paris, elle était tombée dans l'immense gouffre de l'oubli, et il est probable que la vente s'était réduite aux cinquante exemplaires généreusement achetés par M. Besnier, et dont quelques-uns avaient été envoyés par Pauline à sa mère et à ses amies.

L'hiver était venu, deux mois s'étaient écoulés depuis l'installation de Pauline à Paris, et, lorsqu'elle examinait le passé et le présent, elle était forcée de s'avouer que Paris n'avait pas tenu tout ce qu'elle en attendait ; ses relations ne s'étaient ni étendues ni fortifiées. Il n'y avait pas une seule des maisons dans lesquelles elle avait été présentée où elle eût pu aller frapper dans un moment d'ennui ou de découragement. M. Besnier avait repris ses habitudes parisiennes, il se rendait souvent à son cercle, et Pauline se trouvait plus isolée à Paris qu'elle ne l'était dans la pauvre petite ville naguère si fort méprisée. Les longues heures qui s'écoulent depuis le crépuscule jusqu'au moment où le dîner réunit les familles et les amis lui semblaient particulièrement pénibles à passer. La matinée était occupée par des promenades et des visites ; la soirée se passait au spectacle, ou bien dans quelque tranquille salon où M. Besnier trouvait à faire sa partie de whist. Mais ces heures intermédiaires, attristées par un jour sombre, par les brouillards de la saison, par la solitude et par l'impossibilité de se soustraire à son isolement, comment les employer ? Pauline pouvait travailler, mais elle n'était pas venue à Paris pour dépenser ses heures aux travaux d'aiguille ; elle aurait pu écrire..... mais, chose étrange ! depuis qu'elle se trouvait dans ce centre intelligent, qui devait, lui avait-on dit, décupler ses facultés littéraires, son cerveau était vide. Quand on est éloigné de tout point de comparaison, l'imagination passe aisément par-dessus tous les empêchements pour arriver aux résultats les plus brillants. Dans la profession d'artiste elle n'envisage que le succès sans s'arrêter au travail qui le prépare, aux obstacles qui le contrarient ; la vision s'attache complaisamment à retracer tous les détails séduisants qui composent le cortége de la réussite. Les éloges, l'admiration, la renommée, la fortune..... les jeunes têtes voient tout cela dans leurs rêves ; mais, lorsqu'il s'agit de fixer ce mirage, on s'aperçoit que les manuscrits dans lesquels on pensait avoir prouvé un talent incontestable ne peuvent soutenir de comparaison même avec ces productions frivoles qui vivent un jour et disparaissent sans laisser aucune trace.

Pauline avait passé par ces espérances, elle s'était fiée aux jugements complaisants qui avaient été portés sur elle ; mais elle possédait une dose de bon sens qui ne lui permettait pas de conserver longtemps de vaniteuses illusions. La réaction s'opérait en elle et la ramenait d'une confiance exagérée à un découragement complet. Enfin l'état de sa conscience n'était pas satisfaisant, et ne contribuait pas peu à tarir la source de son inspiration. Les lettres de sa mère témoignaient d'une constante tristesse, et, quoique Mme Delley conservât pour son frère un culte qui assimilait la désapprobation au blasphème, elle ne cessait d'engager sa fille à revenir près d'elle, pour préparer une réconciliation avec Robert. Celui-ci n'avait pas fait une seule tentative de rapprochement. Il venait d'être nommé à un poste plus important, et sa nouvelle résidence était assez éloignée de la campagne habitée par sa belle-mère.

M. Besnier, fier de la grâce et de l'intelligence de sa nièce, ne se contenta point de la conduire dans les maisons qui leur étaient ouvertes, il voulut recevoir, et fit des invitations pour des soirées hebdomadaires. Mais il est difficile à Paris d'improviser un cercle agréable, plus difficile encore de trier les personnes que l'on reçoit en se conformant à la loi des affinités ; il faut toujours suivre le courant dans lequel on est placé, et si par malheur, ainsi que cela arrive quelquefois, on se trouve en opposition de tendances avec les personnes qui suivent le même courant, il faut se résigner à leur compagnie, car toute tentative faite pour rompre le cercle dans lequel on se trouve renfermé n'aboutit guère qu'à des résultats négatifs, à des essais vainement renouvelés, à des tentatives frappées de stérilité. On ne rompt pas facilement les anciennes relations, et, lors même qu'on les trouve insuffisantes pour satisfaire les exigences du cœur et celles de l'esprit, il est à peu près impossible de les remplacer, de défaire et de réédifier promptement ce qui ne peut être que l'œuvre du temps. Rien ne peut se substituer à la force des habitudes, à la somme des souvenirs communs, fussent-ils insignifiants. L'habitude couvre les défauts d'un voile indulgent ; elle désarme la critique, elle adoucit les esprits les plus hargneux, elle diminue les oppositions de caractère, elle enseigne à éviter les chocs, elle établit enfin les relations sociales sur un terrain solide, sinon fertile et fleuri. Lorsqu'il s'agit de rompre avec elle, de chercher, vers le milieu de la vie, des caractères et des intelligences avec lesquelles il soit permis de sympathiser complétement, on est exposé à tenter un grand nombre d'essais infructueux, dont le plus clair résultat est de conduire à ce que j'appellerai volontiers une dépravation du cœur. Alors, en effet, on prête son affection, et l'on est sans cesse exposé à la reprendre pour lui trouver ailleurs un meilleur emploi. Ces fluctuations continuelles, ces tentatives avortées et renouvelées, dessèchent les âmes qui n'ont pu s'attacher à ce qu'elles possédaient, et qui n'ont point compris que l'on reste toujours étranger à ceux dont le passé nous est étranger, à ceux qui ne peuvent évoquer avec nous des souvenirs communs.

M. Besnier possédait un certain nombre de relations, qui avaient été celles de sa femme. C'était un monde qui pouvait être caractérisé par un seul mot : il était *moyen* ; fortunes moyennes, intelligences moyennes, positions moyennes. Sa froide régularité, son indifférence pour toutes les questions d'art, répondaient peu aux illusions qui avaient hanté Pauline lorsqu'elle se représentait son introduction dans le monde parisien. L'élément novateur se personnifiait, dans ce cercle, en M. de Kérouan. C'était lui qui était chargé de renouveler parfois cette compagnie, en lui infusant, ainsi qu'il le disait, du sang nouveau. En sa qualité de célibataire, il possédait le privilége de figurer en des sociétés bien diverses, et on ne l'avait jamais vu si assidu dans les salons avec lesquels M. Besnier se trouvait en rapport que depuis l'arrivée de Mme Levasseur. Ces réunions calmes, composées de femmes de tout âge, groupées autour d'une table pour travailler, tandis que les pères, les maris et les frères se tiennent aussi éloignés que possible de l'élé-

Google

ment féminin, et causent de leurs affaires lorsqu'ils ne s'asseyent pas à une table de jeu, étaient particulièrement antipathiques à M. de Kérouan. Il s'y montrait autrefois, à intervalles éloignés, uniquement pour faire acte de présence, et pour ne point rompre absolument d'anciennes relations : mais ses goûts l'appelaient ailleurs ; ses dispositions avaient subitement changé, et il s'occupait actuellement de galvaniser ces intérieurs trop *bourgeois* selon lui. Ses tentatives ne furent pas couronnées de succès. Pour un grand nombre d'intelligences parisiennes, l'art et le désordre sont synonymes; l'artiste leur apparaît comme un phénomène dangereux, un être endetté, toujours prêt à emprunter de l'argent, et qu'il faut, pour cette raison majeure, tenir soigneusement à l'écart. On n'estime l'individu et ses œuvres qu'à dater du moment où le produit de celles-ci est placé en *obligations* de chemin de fer, ou représenté par de solides immeubles. M. de Kérouan jouissait de certaines immunités, et on lui permettait volontiers d'introduire dans les cercles où il était reçu quelques musiciens ou quelques littérateurs; mais ceux-ci ne faisaient que traverser un terrain qui leur était naturellement hostile, et le travail que M. de Kérouan s'était imposé avait beaucoup d'analogie avec celui de Sisyphe. Il présenta un soir, dans l'une des réunions où Mme Levasseur était assidue, un jeune compositeur allemand récemment arrivé à Paris. Il chantait avec infiniment de goût et de sentiment ses propres œuvres, et le répertoire ancien, pour lequel il éprouvait un sincère enthousiasme. Pauline fut charmée de l'entendre, et remercia chaleureusement M. de Kérouan pour le plaisir qu'il lui avait procuré. La conversation s'engagea un peu en *aparté*, entre le musicien, son introducteur et Pauline, ce qui donna lieu à quelques chuchotements peu bienveillants dans la partie féminine de la réunion. Toujours empressé de plaire à Mme Levasseur, qui avait une prédilection particulière pour les mélodies de Schubert, M. de Kérouan engagea son jeune protégé à chanter le *Wanderer* avec les paroles allemandes, si belles, et, hélas! si mal traduites dans les éditions françaises. Cette admirable composition fut exécutée avec une perfection que Pauline seule apprécia à sa juste valeur; le salon parisien s'insurgea contre cette langue étrangère, et quelques jeunes femmes, plus ignorantes ou plus mal élevées que le reste de la compagnie, accueillirent ces consonnances inconnues par des éclats de rire. Les Parisiens pris dans un certain milieu méprisent franchement, naïvement, tout ce qu'ils ignorent..... et ils connaissent bien peu de chose. Ils sont fiers de leur ignorance lorsqu'elle s'appuie sur des écus, et ils plaignent ceux qui ont dû prendre la peine de s'instruire, car l'instruction, selon eux, ne peut être qu'un moyen de gagner de l'argent, et le moins productif de tous les moyens qui tendent vers ce but. Or, chez les natures peu élevées, la pitié s'allie toujours au dédain.

Heureux d'être compris par Mme Levasseur, le jeune étranger accorda peu d'attention à la froideur du public auquel il avait fait entendre successivement le grand air des *Noces de Figaro*, celui que Leporello chante au premier acte de *Don Juan*, et enfin le *Wanderer* de Schubert. Quelques colloques s'étaient établis dans le salon.

« Je n'aime pas la musique *savante*, » disait une jeune femme en admirant avec complaisance la demi-douzaine de bracelets dont ses bras étaient ornés, et en supputant et additionnant les sommes qui avaient payé ces bijoux. Son attitude disait clairement que l'on avait le droit d'exprimer une opinion quelle qu'elle fût, lorsqu'on portait à chaque bras des bracelets valant 1,500 francs *l'un dans l'autre*.

« Quant à moi, lorsque je ne comprends pas les paroles, je ne comprends pas la musique, » disait d'un air suffisant une dame qui devait être fort riche, si l'on en juge d'après les prévenances dont elle était l'objet; « c'est une singulière manie que celle de chanter *sur* des paroles italiennes, allemandes..... j'aimerais autant entendre de l'iroquois!

— Je comprends cela, » répondait M. de Kérouan, « ce qu'il vous faut, ce sont de bonnes petites romances, de ces jolis petits airs bien gais, comme en chante Levassor.

— Certainement, c'est bien plus amusant. »

Et M. de Kérouan exaspéré vint s'asseoir derrière Pauline.

« Qu'avez-vous donc, Monsieur? » lui dit-elle en apercevant sur son visage tous les symptômes d'une contrariété violente.

« Je n'y puis plus tenir, Madame; cette Béotie parisienne me révolte, à la fin. Voilà, voilà un échantillon de ce peuple qui s'intitule le plus spirituel de la terre! Qu'en dites-vous? M'accuserez-vous toujours d'être paradoxal?

— Qu'est-ce que le nombre de personnes réunies dans ce salon, en comparaison de la nation que vous décriez? » répondit Pauline en souriant. « Je conviens avec vous que l'on ne compte pas ici un grand nombre d'intelligences élevées, de personnes aimant et comprenant les arts; mais enfin ce salon ne représente pas tout Paris!

— Notre querelle pourrait être éternelle. Abandonnons-la pour un moment, car j'ai mieux à faire que de continuer cette discussion; j'ai à m'occuper de vous. Oui, Madame, je suis votre ami, et, le temps aidant, j'espère vous prouver que je suis digne de ce titre. J'ai vu aujourd'hui même M. D....., directeur d'une revue; je lui ai parlé de vous, mais je ne puis vous rendre compte de notre conversation en deux mots, et, si je restais trop longtemps près de vous, si je continuais à vous parler à voix basse, votre auguste vis-à-vis, cette dame qui trône sur le canapé, majestueusement coiffée d'un bonnet qui ressemble au turban du Grand-Turc, celle-là même qui professe sur la musique des doctrines si élevées, se voilerait le visage avec son éventail, pour s'épargner le spectacle d'un scandale. J'irai vous voir demain à deux heures, si vous voulez bien le permettre : il s'agit de votre avenir! »

M. de Kérouan s'éloigna sur cette parole solennelle, et ne tarda pas à quitter le salon avec son jeune protégé. Lorqu'ils furent partis, Pauline essaya de se rapprocher de la compagnie, et de prendre intérêt à la conversation générale. Mais le dernier mot de M. de Kérouan l'obligeait à faire quelques réflexions.

« Mon avenir! » se répétait Pauline, « quel sera en effet mon avenir? Ai-je assez de talent pour me créer une situation indépendante? Si j'atteignais le succès, me tiendrait-il lieu de tout? Pourrait-il remplacer la famille, les affections? Mais, hélas! tout cela n'est-il pas perdu pour moi? Robert m'a bien complètement oubliée; cela lui était facile, car il ne m'a jamais aimée. Ma mère m'attend et m'appelle..... mais elle ne peut m'offrir qu'un abri momentané, car elle-même vit dans une maison qui n'est pas la sienne. Puis-je rester toujours chez mon oncle, ne plus jamais connaître la joie d'habiter une demeure qui soit *mienne*? Non sans doute, mais que faire? Oh! il faut, avant tout, voir, entendre M. de Kérouan. »

Le lendemain, à l'heure indiquée, M. de Kérouan vint sonner rue Louis-le-Grand. Il se présenta le sourire aux lèvres, une jolie rose blanche à la boutonnière; introduit près de Pauline, il reprit la conversation au point où il l'avait laissée la veille.

« Madame, j'ai réfléchi à votre situation, et j'ai reconnu que vous faisiez fausse route. »

Ces deux mots frappèrent Pauline. « Hélas! » se dit-elle mentalement, « telle est en effet ma destinée! J'ai toujours fait fausse route.

— Il est impossible que vous continuiez à gaspiller comme vous le faites les dons que vous tenez de la nature; vous êtes enveloppée dans un monde *bourgeois*, qui étouffera, qui annulera toutes vos facultés, pour peu que vous donniez vos heures à cette compagnie anti-artistique. Pour combattre son influence, j'ai essayé, depuis votre installation à Paris, d'introduire dans le monde que vous fréquentez quelques éléments vivifiants : peine perdue! Le parti ennemi est trop fort; je me déclare vaincu sur ce terrain..... Mais la respectueuse amitié que je vous ai vouée n'abandonne pas la partie si facilement.

« J'ai vu, ainsi que je vous le disais hier, le directeur d'une revue influente. Je lui ai demandé d'accepter, d'insérer dans son recueil quelques-unes de vos compositions poétiques; sa réponse n'a pas été encourageante.

— Mon cher, » a-t-il dit, « le moment est mal choisi pour *lancer* un poëte; nous avons tant d'esprit en France qu'il ne nous est pas possible d'éprouver des sentiments naïfs, comme l'enthousiasme, l'attendrissement, causés par une belle pensée exprimée en vers. Le public actuel veut être *amusé*, rien de plus, rien de moins; il demande non pas la peinture idéalisée, mais la photographie exacte, correcte des petits sentiments, des petits événements, des petits intérêts, qui surgissent dans son existence. Le roman l'épouvante : il a fallu le réduire à l'état de *nouvelle*. Puis notre nation, qui est excessivement démocrate, se montre extrêmement curieuse des mœurs de l'aristocratie. Si la personne dont vous me parlez peut écrire une nouvelle, si ses personnages ont une particule devant leurs noms, si ceux-ci sont élégamment choisis, si quelques-uns portent des titres, peu importe le fond de la composition! Un style distingué la fera passer. Tel est le programme du moment : apportez-moi un manuscrit préparé dans ces conditions, et je m'engage à le publier. Mais, croyez-en mon expérience, cette dame doit abandonner la poésie comme moyen d'existence ou de célébrité. Les vers représentent, dans la littérature actuelle, ces menus enjolivements d'un dessert connus sous le nom de *petits-fours* : tout le monde les regarde, personne n'y touche. »

« Voilà donc ce que l'on appelle la littérature! » dit Pauline, abattue par ce langage.

« Hé! Madame, ce n'est point de ce côté-là qu'il faut envisager la conversation dont je vous rends compte. Nous perdrions notre temps et nos peines à vouloir changer la direction du courant qui emporte le goût, et il ne serait guère plus profitable de lui adresser tous les reproches qu'il mérite. L'essentiel pour nous est de vous faire connaître, de trouver pour vos heures un emploi qui profite à la fois à votre intelligence et à votre situation. Je considère l'engagement pris par D*** comme un avantage inappréciable, car je connais tous les obstacles qui hérissent les abords de la publicité. Je suis heureux d'indiquer un but à votre travail, et vous engage à ne point perdre de temps. Qui peut plus, peut moins! La prose vous semblera facile à manier, puisque vous avez rompu votre style en le pliant aux exigences de la rime. Préparez bien vite la *nouvelle* que l'on vous demande; quand vous aurez terminé votre travail, je vous demanderai la permission de vous accompagner chez D***. D'ici là il faudra que vous vouliez bien me recevoir quelquefois. Je compléterai les indications qui m'ont été données sur le genre particulier que le public affectionne aujourd'hui, et je vous ferai connaître le caractère un peu bourru, le langage brusque, très-souvent dénué d'ambages polis, qui font de D*** un être plus redouté qu'aimé.

— Il faut donc travailler *sur mesure?* » dit Pauline; « cela est-il possible?

— Tout est possible à une femme d'esprit qui est en même temps une femme intelligente, » répliqua galamment M. de Kérouan; « je ne doute pas de votre succès, Madame, et j'espère vous communiquer la conviction qui m'anime. »

Frappée par le côté pratique des instructions qui lui étaient données, Pauline, demeurée seule, résolut de se mettre immédiatement à l'œuvre. La matinée était belle, un brillant soleil inondait les boulevards couverts d'une foule animée; mais Pauline résista à la tentation d'une promenade, et s'assit devant l'élégant petit bureau qui lui avait été donné par M. Besnier. Tout y était fort bien rangé, et un observateur eût immédiatement deviné que l'on ne se servait jamais de ces jolis ustensiles. Le petit salon de Pauline, décoré du nom de cabinet, était une retraite poétique, plus charmante qu'elle n'eût jamais pu la rêver. De lourds rideaux ouatés, d'épaisses portières en damas de soie bleu, la défendaient contre le bruit et l'air extérieur; deux petits canapés capitonnés, placés près de la cheminée, invitaient à la causerie; quelques statuettes en marbre blanc, la Polymnie, la Diane de Gabie, profilaient leurs formes divines sur la tenture bleue du cabinet; une bibliothèque en marqueterie ancienne contenait quelques livres choisis revêtus de reliures fines; le bureau, du même style que la bibliothèque, présentait épars sur sa tablette de velours bleu une écritoire en bronze doré finement ciselé, et tous les menus accessoires qui l'accompagnent : plume, plioir, canif à manche de corail rose. Si ce joli réduit n'aidait point l'inspiration, il fallait désespérer du pouvoir exercé par le goût et l'élégance sur une imagination féminine.

Pauline essaya de se tracer un plan, elle se trouva aux prises avec une inexpérience radicale. Jusqu'ici elle avait écrit sous l'influence d'une impression trouvée sans être cherchée, à peu près comme les oiseaux chantent, sans tenir compte d'aucune règle, d'aucun but défini, et seulement pour exprimer, pour grandir ses sentiments, en leur prêtant une forme qui eût été désavouée par le langage familier. Ses amis, ses parents, s'étaient aisément persuadés que ces fragments de poésie et de prose contenaient en germe une vocation littéraire; Pauline n'avait pas demandé mieux que de partager cette croyance. Mise en demeure de tenir les promesses de son passé, elle abordait enfin une composition qui devait décider de son avenir, passer sous les yeux d'un critique bourru, perspicace, peu bienveillant, puis enfin arriver devant un public blasé, indifférent, moqueur! Que de raisons pour hésiter, pour trembler! Et combien Pauline regretta en ce moment de se voir à la veille de prouver enfin un talent dont elle doutait parfois!

Ce jour-là, elle écrivit quelques feuillets, les jeta au feu...... écrivit d'autres pages qui eurent le même sort, et l'heure du dîner sonna sans qu'elle eût avancé la tâche qu'elle s'était donnée. Mais un projet relatif à son avenir avait surgi dans son cerveau, et elle voulut en essayer immédiatement l'exécution. Après le dîner, qui avait lieu en tête à tête, M. Besnier avait contracté l'habitude de passer dans le cabinet de Pauline, et d'y prendre le café.

Lorsqu'il eut pris place dans un fauteuil confortable, sa nièce lui présenta sa tasse de café, et lui adressa, à brûle-pourpoint, la question suivante :

« Puisque vous ne voulez pas vivre seul, mon cher oncle, pourquoi n'avez-vous pas pensé, depuis votre veuvage, à installer chez vous ma mère? Elle eût dirigé votre ménage, et nous serions deux pour vous aimer et pour vous soigner.

— Quelle singulière idée tu as là! » répondit M. Besnier, en posant sa tasse sur la cheminée avec un sentiment d'humeur imparfaitement déguisé.

« Cette idée me semble au contraire bien naturelle; ma mère vit chez mon oncle, qui n'est pas son frère; il serait plus simple qu'elle vécût chez nous.

— D'abord, il n'est pas certain que ta mère voulût accepter un changement total d'existence; à son âge, les habitudes font partie intégrante de la vie; elle n'est jamais venue à Paris, elle a toujours vécu en province ou bien à la campagne; combien de raisons pour qu'il lui soit impossible de s'habituer ici! Crois-tu qu'elle pourrait consentir à veiller, à se lever tard, à voir du monde et à vivre renfermée dans les étroites limites d'un appartement parisien? D'un autre côté, mon amour-propre ne pourrait supporter que ta mère s'écartât de la société, et qu'elle vécût chez moi comme une femme de charge. Tu es jeune, faite pour plaire, pour occuper dans le monde une place brillante, tu pouvais être transplantée à Paris; mais ta mère n'y trouverait aucune compensation aux biens qu'elle perdrait, c'est-à-dire au calme de son existence, à la régularité de ses habitudes. »

Pauline méditait sur ces paroles, non-seulement sur ce qu'elles exprimaient, mais aussi sur le sens qu'elles cachaient imparfaitement, et elle arrivait à cette conclusion : M. Besnier ne trouvait pas que sa sœur pût lui *faire honneur* dans le monde parisien. Mécontente, affligée, elle ne répondit rien aux objections formulées par son oncle. Il jeta un coup d'œil sur la physionomie pensive et assombrie de sa nièce, et reprit la parole en ces termes :

« Il t'est peut-être arrivé de comparer la conduite tenue par tes deux oncles, par le frère de ton père et le frère de ta mère? Tu t'es dit que le premier, quoique peu riche, était venu au secours de sa famille, qu'il avait offert sa maison à sa belle-sœur, qu'il élevait ses neveux; tandis que l'autre oncle, moi, en un mot, j'étais riche, et je n'avais rien fait pour alléger le fardeau de ma sœur? »

Pauline opposa à ces questions un geste de dénégation.

« Si; tu t'es dit, ou du moins tu aurais pu te dire tout cela, et je ne pourrais en avoir du ressentiment, parce que tu ne connais pas l'état de mes affaires; apprends-donc que ma femme m'a laissé toute sa fortune; j'ai en ce moment trente-cinq mille francs de rente..... Mais je ne suis pas certain de les conserver; les héritiers de ma femme vont m'intenter un procès; ils produisent un testament antérieur à celui qui m'institue légataire universel, et attaquent celui-ci comme étant la conséquence d'une captation, et ayant été fait pendant les derniers jours de la maladie de ma femme, c'est-à-dire à un moment où la maladie qui l'a emportée avait troublé ses fa-

Digitized by Google

cultés. Le premier testament me lègue purement et simplement une somme de cent mille francs; j'ai tout droit à faire maintenir le second testament; mais sait-on jamais à l'avance quelle peut être l'issue d'un procès? C'est une loterie, mon enfant, une véritable loterie. Si je suis dépouillé, il me restera à peine des ressources suffisantes pour végéter dans quelque obscure bourgade; il faudra quitter Paris, mes relations..... Ce sera la mort pour moi. Dans cette situation pouvais-je me charger de notre famille? Je t'en fais juge; prononce toi-même.

— Vous m'attribuez des pensées et des exigences que je n'ai jamais eues, mon oncle; je me disais seulement que je ne pouvais rester toujours séparée de ma mère et de mon mari; si celui-ci ne tient pas à me voir revenir près de lui, il faut que je songe à me rapprocher de ma mère: voilà pourquoi j'avais pensé qu'il y aurait peut-être moyen de vivre avec elle et avec vous.

— Si je gagne mon procès, nous organiserons notre existence de façon à tout concilier; ton mari est un rustre.....

— Mon oncle!

— Je maintiens la qualification. Il était incapable de te comprendre, de t'apprécier; ta dignité ne te permet pas d'aller solliciter le pardon des torts qu'il a eus envers toi; ce serait absurde! Tu passeras trois ou quatre mois de l'année avec ta mère; nous vivrons pendant l'hiver à Paris, et nous ferons chaque année quelques voyages; tout marchera bien ainsi; ne te préoccupe de rien; ne serez-vous pas mes héritiers..... si je gagne mon procès? »

Ce jour-là, il ne fut plus question d'affaires sérieuses; M. Besnier et Pauline passèrent la soirée à la Comédie-Française, dans une loge qui avait été envoyée par M. de Kérouan, lequel avait sollicité et obtenu la permission de les rejoindre au spectacle.

Le lendemain, Pauline se remit avec ardeur au travail; elle avait reconnu qu'il était plus urgent que jamais de songer à se créer une ressource. Si M. Besnier se trompait dans ses espérances, s'il perdait cet important procès, que devenait Pauline? Elle ne pouvait retomber à la charge de sa mère; irait-elle retrouver Robert? Ne serait-il pas honteux de s'être éloignée de lui pour s'attacher aux vanités du luxe, et de revenir lorsque ce luxe aurait disparu?

On a toujours dit, et avec raison je crois, que l'invention faisait défaut aux femmes; elles possèdent fréquemment un style facile, élégant, et leur pénétration naturelle, l'esprit d'observation qui est inné en elles, les rendent habiles à analyser les sentiments, à saisir, à exprimer des aperçus fins et ingénieux; en un mot, elles sont plus familières avec les nuances qu'avec les couleurs, et plus capables d'exécuter des miniatures que de la grande peinture. Lorsqu'il s'agit de créer des caractères, de mettre en jeu des événements, de mêler et de démêler les *ficelles* dramatiques, la femme la plus intelligente restera au-dessous du romancier le plus vulgaire; elle remplacera l'invention par la réminiscence, et copiera des caractères au lieu de créer des types. Sur ce terrain elle n'a point de rivalité à redouter: du moment où elle puise dans ses souvenirs, elle trouve l'éloquence, le mordant, l'ironie, le sentiment, et communique la vie aux personnages qu'elle met en scène; elle les fait revivre avec leurs défauts et leurs qualités, en augmentant ou bien en diminuant les uns ou les autres, non pas selon les exigences artistiques de son œuvre, mais selon les ressentiments ou les sympathies de son âme. La force et la faiblesse de toute composition féminine se trouvent justement dans l'impossibilité que rencontre une femme à créer une œuvre entièrement personnelle. Lorsqu'elle ne peut, ou lorsqu'elle ne veut pas puiser les sujets de ses compositions dans sa propre existence, dans les caractères avec lesquels elle a vécu familièrement, dans les événements qui ont surgi des luttes auxquelles elle a été mêlée, une femme produit une œuvre défectueuse, invraisemblable, qui ne se sauve que par la grâce des détails. Tant il est vrai qu'une *femme écrivain* est une anomalie, et que la nature, d'accord avec la société, hérisse d'obstacles toutes les routes qui peuvent la faire dévier de sa véritable voie! Tant il est vrai que la réponse peu courtoise faite par Napoléon à Mme de Staël était parfaitement juste, et n'avait que le tort de ne point admettre d'exception à la règle trop absolue qu'elle établissait!

Si Pauline avait consenti à suivre l'exemple donné par un grand nombre de débutantes littéraires, elle aurait pris sa propre existence pour sujet de la *nouvelle* qu'on lui demandait; elle aurait raconté ses rêves, ses déceptions, son découragement, la disproportion qui s'était révélée entre ses aspirations et la réalité; elle se serait parée de toutes les grâces, de toutes les qualités, de toutes les vertus, de toutes les grandeurs; elle aurait répandu avec la même libéralité les défauts sur les autres personnages figurant dans son récit, et elle aurait réussi, moyennant ce procédé élémentaire, à composer sinon une œuvre remarquable, au moins une narration émouvante, grâce à la dose de vérité qui y aurait été contenue. Mais Pauline avait une âme fière, un peu farouche, qui ne se serait point accommodée de cette exhibition publique; raconter ses sentiments, battre monnaie d'argent ou de célébrité avec ses pensées les plus intimes, lui semblait une profanation dont la perspective suffisait à elle seule pour faire monter la rougeur à son visage. Elle résolut donc de se mettre absolument en dehors du travail qu'elle entreprenait, et d'inventer tout ce qu'elle écrirait.

C'était entreprendre une tâche impossible; Pauline était trop jeune pour avoir pu meubler sa mémoire d'un grand nombre de types originaux; elle était trop honnête pour parler le langage de la passion, et aurait risqué d'ailleurs de faire fausse route en décrivant ce qu'elle ne connaissait pas. Il ne lui restait que le domaine des sentiments modérés à parcourir, et les talents hors ligne peuvent seuls rencontrer, dans ces conditions, l'intérêt puissant, l'originalité attachante, les élans de sensibilité que nous offrent, entre autres, les volumes trop peu nombreux de Charlotte Brontë.

(*La suite au prochain numéro.*)

EMMELINE RAYMOND.

Explication du logogriphe.

Le mot du logogriphe inséré dans notre dernier numéro est *diplomatie*, dans lequel on trouve: *lit, pôle, pile, mal, Malte, mode, amie, pilote, môle, palme, pie, oie, mil, idole, ladie, diplomate, aile.*



N° 23,103, Haute-Vienne. Les jeunes filles ne portent point de marabouts. Chapeau à bords relevés de côté. Oui, pour l'écharpe. On ne porte pas de souliers dans la rue, par conséquent point de bas à jours. On ne fait pas de visites à Paris *avant* deux heures, ni *après* cinq heures et demie. Le chapeau rond n'est admissible pour visites, à Paris, que jusqu'à l'âge de quatorze à quinze ans. Oui, pour la robe et le chapeau de crêpe. — *C., Indre-et-Loire.* Merci pour l'approbation accordée à la nouvelle en cours de publication. *A tout âge* pour le chapeau, les robes lilas et celles de piqué. Le chapeau à rubans maïs ne peut accompagner la robe vert clair. Choisir des rubans lilas. — *N° 8,250, Indre-et-Loire.* Corsage montant plat. Pour remédier à une tache, il faudrait en connaître l'origine. Je reçois avec gratitude les témoignages de sympathie que l'on veut bien m'adresser. — *N° 1,216, Paris.* Un deuil de beau-frère dure six semaines au moins, trois mois au plus; il n'y a rien d'absolu sur ce point; après six semaines de deuil en noir, on prend le demi-deuil pour six semaines; lorsqu'on a quitté le deuil en noir, on peut aller au spectacle. Il ne dépend pas de moi de faire paraître mes réponses plus promptement. — *N° 33,415, Yonne.* Entre-deux en guipure blanche, disposés en trois rangs, traversés perpendiculairement, de distance en distance, par des entre-deux également en guipure blanche; enlever, bien entendu, la mousseline blanche sous ces entre-deux. Pour jeune fille, se borner à un large feston bordant la robe de mousseline blanche. Voir les gravures de modes et *descriptions de toilettes* pour d'autres garnitures. Écharpe en mousseline blanche. Pour la robe de mousseline, mantelet-écharpe. — *N° 37,107, Yonne.* Les bords plats ne sont pas exclus pour les chapeaux ronds, mais ils sont si réduits que les chapeaux ronds à bords roulés sont plus gracieux. Un mantelet-écharpe en taffetas noir, ou mieux encore des pardessus pareils aux robes. Robes de mohair gris-argent, ou de poil de chèvre. Pour les garnitures, voir nos gravures et descriptions. Oui, pour la robe de mousseline. Chapeau de paille blanche, plutôt que chapeau de crêpe pour l'été: je ne puis rien préciser quant aux prix; s'adresser à Mme Aubert. On peut toujours changer les nuances des objets que nous publions, tandis qu'il nous serait impossible de publier chacun de ces objets assortis au mobilier de chaque abonnée. Je ne pense pas que M. Simart fasse ses envois francs de port. On a reçu des cols et sous-manches, le reste viendra quand cela sera possible. Toutes les jeunes filles portent des bandeaux roulés. Consulter nos gravures et choisir ce qui sied le mieux. — *N° 22,417, Saône-et-Loire.* Un avis inséré dans le n° 16 donne les indications que l'on me demande. Le prix des années précédentes est semblable à celui de l'année en cours de publication. Nous avons tant d'objets à placer sur nos planches que nous ne pouvons sacrifier le huitième de chaque planche pour le sommaire. Merci pour l'approbation que l'on m'accorde. — *N° 442, Paris.* Oui, pour le vêtement non ajusté. Voir un précédent article de *Modes* pour les ombrelles. Oui, pour le mantelet blanc; l'autre mantelet ne serait pas tout à fait à la mode. On porte des mantelets de toute forme. Gants en peau de chevreau, nuance écrue plus ou moins claire. Toutes les étoffes de fantaisie conviennent pour les robes de petites filles. Oui, pour le chapeau gris et la robe rose. — *N° 18,337, Ille-et-Vilaine.* On trouvera sur le n° 16 une veste pour petit garçon; la forme dispense de la chemisette. Je ne comprends pas bien la demande relative à une camisole lacée. Il nous est *tout à fait* impossible de faire paraître aucun patron à une date fixée à l'avance, dans la demande que nous adresse une abonnée. — *N° 20,067, Hérault.* Nous remercions M. B..... pour sa communication, et nous allons la faire examiner par les dessinateurs. — *N° 18,108, Aisne.* Je préfère, pour un bal de campagne, l'écharpe de mousseline blanche. — Mlle *Lucie D... à V...* Toutes nos figurines, bustes, etc., portent les coiffures qui sont à la mode actuelle; il faut choisir entre ces coiffures celle qui sied le mieux, et cela diffère pour chaque visage. Je ne puis donner pour la chevelure d'autres conseils que ceux publiés dans le courant du dernier trimestre. Les petites filles de dix ans portent beaucoup de paletots. Des rideaux de lit, au filet ou tricot, feraient un effet très-laid s'ils n'étaient doublés de percaline de couleur. Je ne puis recommander le cosmétique en question. Quant à la poudre de charbon, j'en ai parlé, et je ne pourrais que répéter ce que j'en ai dit. Les jeunes filles ne demandent jamais des nouvelles des jeunes gens. Une jeune fille ne peut porter la chemisette russe. — *N° 31,259, Aisne.* S'adresser à Mme Page, boulevard Magenta, 129, pour toutes les commissions et achats. Plumes de couleur claire sur un chapeau de tulle blanc. Je suis heureuse de l'approbation accordée à la nouvelle que la *Mode illustrée* publie en ce moment. — *N° 31,316, Maine-et-Loire.* Après six semaines, on peut adopter le chapeau de crin noir pour deuil de grand'mère. La ceinture à très-longs pans ne convient pas à une toilette de deuil. Mantelet ou *pointe* en grenadine noire, festonnée tout autour. Les robes de soie que l'on porte sous les robes de barége ne tiennent à celles-ci que sur leur bord supérieur. Je préférerais toute autre garniture à celle que l'on me désigne. Quand on m'indiquait le n° 18 pour ma réponse, on ignorait que ce numéro s'imprimait, et qu'on avait dû laisser en arrière des renseignements assez nombreux pour remplir trois numéros; nous ne pouvons éviter ces retards à nos abonnées; le journal ne peut avoir toutes ses pages envahies par les renseignements, et ceux-ci doivent être considérés comme un accessoire occupant la place laissée vide par les autres articles, c'est-à-dire un espace plus ou moins étendu, selon la composition du journal, la dimension des gravures, etc. — *N° 33,619, Ardennes.* Toutes nos figurines sont coiffées à la mode actuelle; choisir entre ces diverses figurines. M. Croisat n'envoie pas de dessins. — *N° 15,179, Haute-Marne.* Nous ne pouvons nous engager à publier des articles que nous ne connaissons pas. — *E. S., Haute-Vienne.* Des visites faites dans ces conditions (d'une ville à une autre ville) peuvent être considérées comme étant de petits voyages, et la jeune fille peut mettre un chapeau rond. Plumes plutôt que fleurs. Je préfère la chemisette à plis. — *N° 4,377, Côtes-du-Nord.* Si cela est possible, ce patron paraîtra, mais non immédiatement. Un dégraisseur pourrait seul nettoyer convenablement un tapis. — *N° 18,291, Mlle San...* 4 mètres de dentelle ne peuvent suffire pour garnir un talma dont l'envergure est de 3 mètres au moins; cette dentelle est également insuffisante pour garnir un mantelet. On pourrait la poser autour d'une petite pointe en dentelle. J'ai déjà dit bien souvent que l'on portait des écharpes pareilles aux robes. — *N° 19,617.* Les articles *Modes* ont dit plusieurs fois que rien ne s'opposait à ce que l'on fît teindre un châle de crêpe de Chine en violet, mais ou nuance Havane. — *N° 18,348, Landes.* Garnir le paletot comme la robe, en se bornant à découper ses contours en *dents* comme ceux de la robe; on peut doubler paletot et manches avec une grosse gaze de même nuance que l'étoffe. — *N° 2,145, Batignolles.* Nous publierons probablement, dans le 22 ou 23, un patron du paletot Louis XIII. Il ne dépend pas de moi de publier tout ce que l'on me demande, et je ne puis, à mon grand regret, accéder à des *supplications* qui se contredisent vingt fois par jour. A deux ans et demi généralement les petits garçons quittent la robe à corsage pour la jupe avec veste. Je n'ai pas assez de place pour donner *ici* les autres indications; on les trouvera dans l'un des articles de la *Bonne Ménagère.* — *M. S., Paris.* Je ne connais pas *en ce moment* une ouvrière telle qu'on la désire. Mlles Marguerite et Thomas, rue Louis-le-Grand, 9, font des *confections* aussi bien que des robes, c'est-à-dire *parfaitement.* — *N° 34,093, Eure.* Toujours la même demande! Je reçois la lettre ce lundi, le n° 18 est sous presse, et l'on *compte* y trouver la réponse que l'on me demande! Pour y faire figurer cette réponse, il faudrait détruire les numéros déjà imprimés et supprimer une réponse attendue depuis trois semaines... Hélas! combien de fois devrai-je répéter ici que cela est *impossible?* J'ai déjà dit que les chapeaux ronds, en paille noire, ne pouvaient servir qu'en *négligé* et en voyage. Oui, pour la robe de toile avec soutache *noire* ou *brune;* écharpe et volants à la robe. Je ne conseille pas l'aigrette. — *N° 6,888, Charente.* Nous ne pouvons revenir sur les mantelets, manteaux et pardessus, car il y a d'autres objets qui réclament leur place. On recevra des alphabets. — *N° 8,904, Paris.* La robe dont on m'envoie un échantillon peut parfaitement être portée telle qu'elle est.



LE PAPILLON ET L'ABEILLE.

FABLE.

		ailes.	lui	ssent	sœur,	fou,	Est	plaindre	ci-		
		tri-	ma	Pauvre	a-	sage :	i-	dit	bien		
sque-	l'ét-	Et	les	meur-	sort,	l'a-	à	bas !	Le	t'aime	tout
di,	con-	ment	sait	beille,	plus	près	Ton	Tu	Par-	me	monde
prennent.	Bru-	our-	Deux	cette	Di-	dois	beille	Ton	ne	to	pas
in-	si,	stant	lage	à	est	Comme	çon	comp-	quoi	dard	sert
elles	vo-	mains	ain-	il	le-	l'a-	En	me-	craindre;	rendre	te
Le	lon	cou-	et	la	lait	na-	vue.	à	La-	mon	lon.
lantes	cru-	pa-	par-	jusqu'	[illegible]	cause,	char-	çant	gui-	fais	bas ;
pi-	leurs	bri-	din	fleurs	je	à	en-	pour-	il	venue,	ai
		de	Dont	un	et	mais	l'en-	l'a-	cor,		
		jar-	Aux	riche	fant	Dans	de	vient	suivre		

Le Cavalier du jeu des échecs fait deux pas, soit à gauche, soit à droite, en avant ou en arrière, mais toujours en se dirigeant d'une case blanche sur une case noire, ou d'une case noire sur une case blanche.

AVIS.

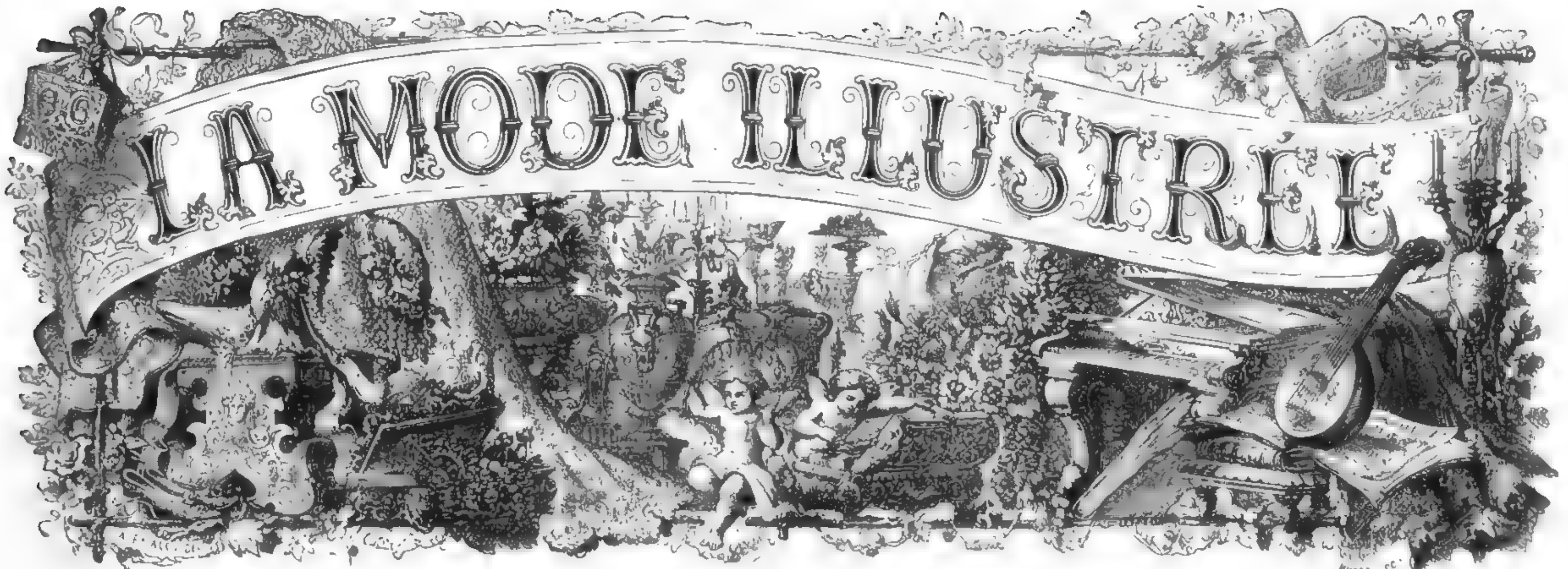
Le n° 5 des *Patrons illustrés* paraîtra avec le n° 21 de la *Mode illustrée;* il contiendra les dessins et patrons suivants: Robe marquise. — Robe pour petite fille de quatre à six ans. — Sous-manche. — Col en toile fine. — Manchette accompagnant le col. — Dessin au point russe pour cravate.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

Digitized by Google

Nº 21. CINQUIÈME ANNÉE. **Dimanche, 22 mai 1864.**



Le numéro, vendu séparément,
25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 80 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée,
50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

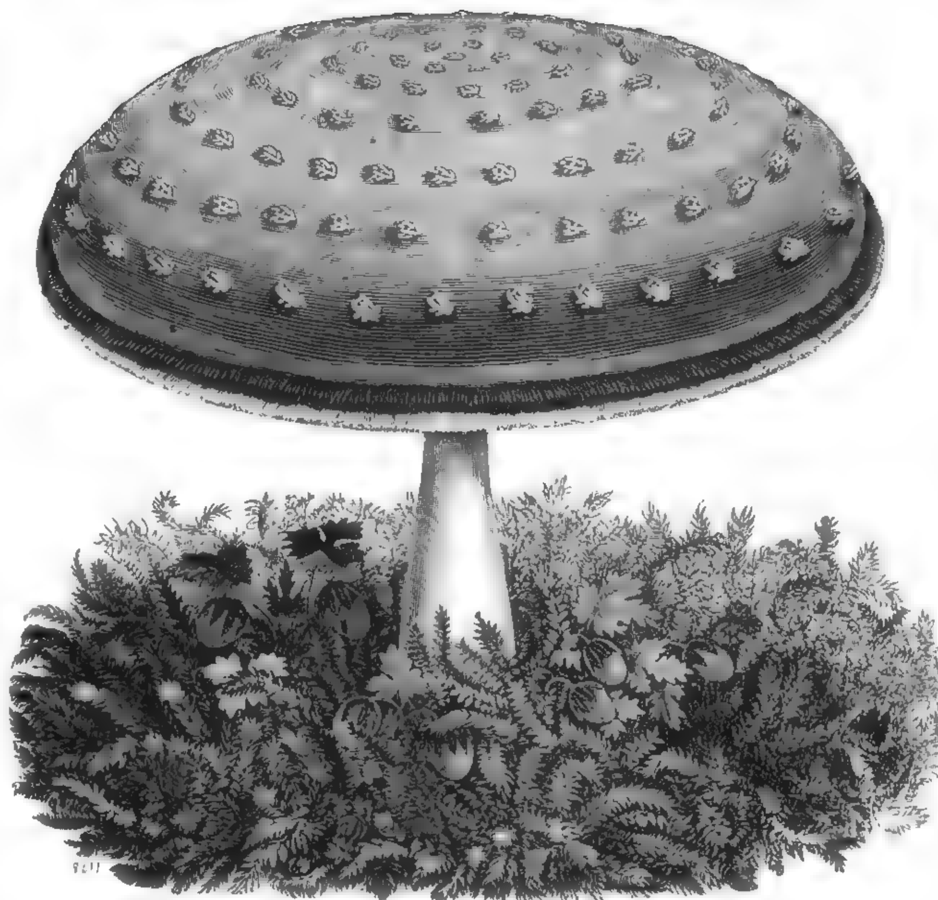
Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cº, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

Pelote en forme DE CHAMPIGNON.

MATÉRIAUX : Un moule en bois ; chemise ponceau ; soie blanche de cordonnet ; taffetas blanc ; mousse, etc.

Le moule de cette pelote se compose de deux plaques en bois, minces et rondes, réunies par un morceau de bois ayant 9 centimètres de hauteur, figurant la tige du champignon. La plaque inférieure (sur laquelle repose la tige) a 14 centimètres de diamètre; la plaque supérieure, destinée à être recouverte par la pelote, a 11 centimètres de diamètre; la dernière, dont l'épaisseur ne dépasse pas 3/4 de centimètre, est dentelée sur son contour; on la fixe sur la tige avec de la colle forte, seulement lorsque l'ouvrage est terminé. Pour recouvrir la pelote, on coupe un morceau rond en cachemire rouge, ayant 20 centimètres de diamètre; on y brode, soit au point de chaînette, soit au passé, un semé de petites mouches. Pour former le coussin de la pelote, on prend deux morceaux ronds, en percaline, ayant, l'un 14, l'autre 18 centimètres de diamètre. Le plus grand des deux morceaux est froncé tout autour (surjet lâche), et on le coud avec l'autre morceau, en distribuant également les fronces, et en laissant une petite ouverture pour remplir la pelote avec du son ou du sable. En réunissant les deux morceaux, on laissera dépasser le plus petit d'un centimètre environ. On pose le côté plat de ce coussin sur la plaque de bois; on plie le bord qui dépasse sur le bord dentelé de la plaque; on l'y fixe avec du fil très-fort. Le coussin ne doit pas être trop rempli, afin qu'il déborde un peu autour de la plaque de bois. On prend ensuite du fil d'archal un peu fort (ou bien une corde de piano), on en forme un cercle, ayant 13 centimètres de diamètre; on coupe une bande de taffetas blanc ayant 14 centimètres de largeur, et un peu plus longue que le cercle formé par le fil d'archal; on coud ensemble les deux extrémités de cette bande, on place au milieu le cercle du fil d'archal, et, prenant les deux côtés de la bande, on les fronce ensemble. Le milieu du cercle du fil d'archal est comblé, moins une petite ouverture, dans laquelle on passe la tige de la pelote. Ceci représente le dessous du champignon. On le fixe sur le côté plat du coussin, et le cachemire rouge sur le côté bombé de ce coussin, après avoir placé une feuille de ouate pour égaliser l'espace rejoignant le fil d'archal. On fixe d'abord le cachemire avec des épingles, puis on le coud sur le dessous en taffetas blanc; on entoure encore celui-ci avec de la grosse chenille blanche et de la chenille rouge.

Il ne reste plus qu'à orner le pied. On recouvre entièrement le dessus et le dessous de la plaque inférieure avec de la percaline verte, sur laquelle on colle, pour le dessus de la plaque, des brins de mousse aussi rapprochés que possible; on mêle à cette mousse quelques fraises avec leur feuillage.



PELOTE EN FORME DE CHAMPIGNON.

Coussin de canapé.

MATÉRIAUX : Drap noir très-fin ; soies de cordonnet groseille, brune verte chinée, nuance fauve chinée.

Ce coussin est fait en broderie *à la minute*. Chacune des feuilles de ces branches se compose d'une seule boucle fixée à la pointe de la feuille par un petit point transversal. Les branches sont alternativement faites avec la soie verte chinée et la soie fauve chinée. Les tiges faites au point de cordonnet, avec de la soie brune pour les branches fauves, sont exécutées au point noué, avec de la soie groseille pour les branches vertes.

Les feuilles de la bordure se rattachent à une sorte de ruban formé par deux rangs faits au point de chaînette avec de la soie groseille, traversés de distance en distance par une feuille exécutée avec de la soie brune. Les petites feuilles bordant le ruban sont faites avec de la soie verte.

On encadre ce coussin avec une ruche découpée faite en taffetas vert.

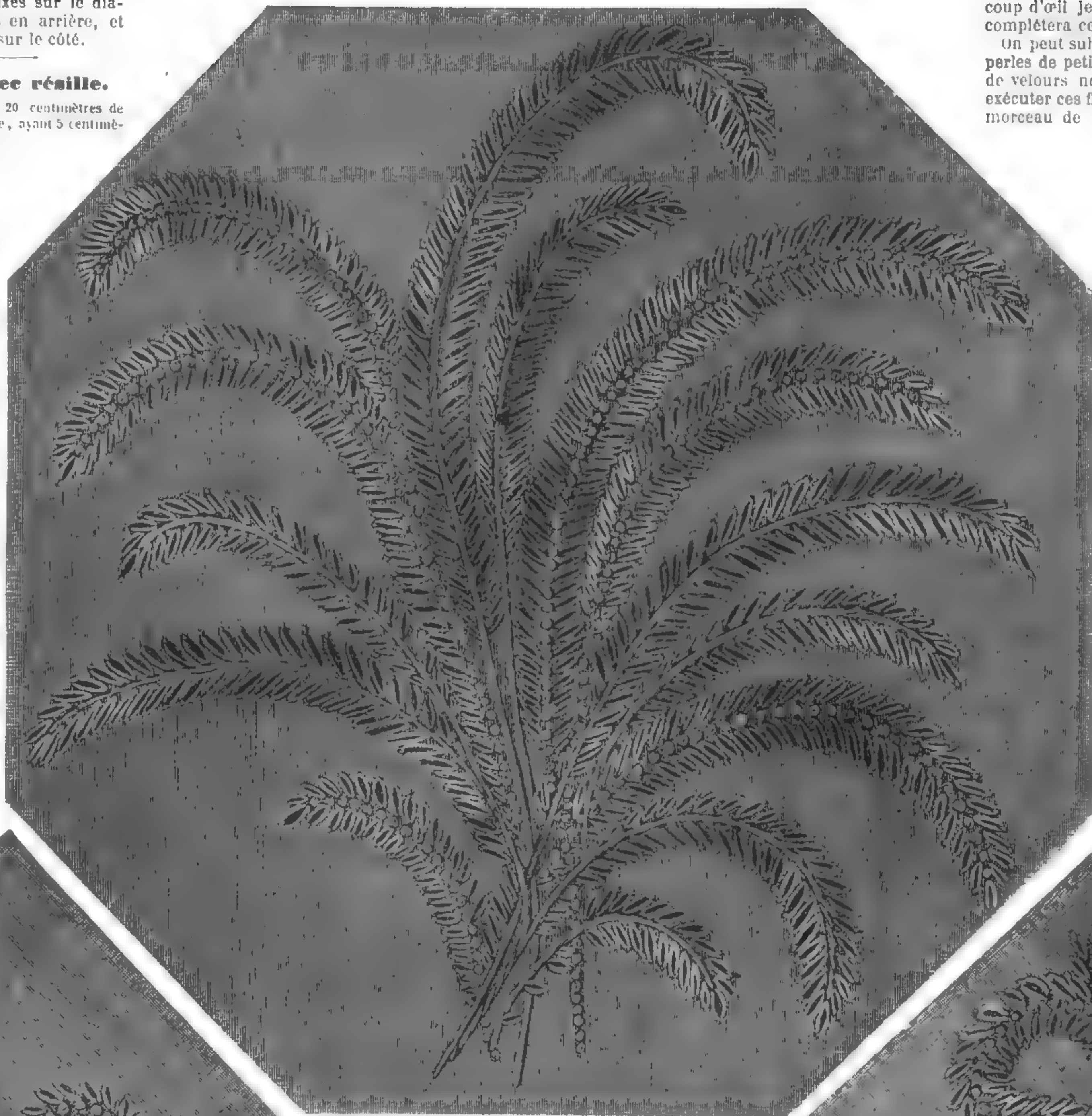
Coiffure napolitaine.

Entre le bonnet, un peu âgé, et la coiffure en cheveux, parfois trop jeune, se placent des coiffures intermédiaires, qui conviennent aux femmes arrivées à cette époque de la vie que l'on désigne par les mots : *entre deux âges*. La coiffure *napolitaine* est de ce nombre; elle est très-facile à exécuter avec l'aide de notre dessin et de nos explications.

Cette coiffure se compose d'abord d'un diadème de coques en ruban, placé sur une passe en forme de triangle, faite en tulle noir roide, et ayant 25 centimètres de longueur, 6 centimètres de largeur au milieu; ces coques de ruban sont recouvertes avec une blonde blanche ayant 2 centimètres de largeur, rehaussée par une bande de tulle ayant 3 centimètres de largeur. A ce diadème se rattache un carré long, composé de morceaux de rubans et d'entre-deux en blonde. Pour exécuter cette sorte de voile, on prend quatre morceaux de tulle noir roide, ayant 2 centimètres de largeur. Chacun de ces morceaux doit être double : les deux plus longs ont 27 centimètres de longueur; le morceau supérieur 16, le morceau inférieur 14 centimètres de longueur. Avec ces quatre morceaux on forme un cadre que l'on recouvre avec du ruban de taffetas, posé à cheval. On remplit l'intérieur de ce cadre avec deux morceaux de ruban posés dans toute leur largeur et bordés de chaque côté avec des entre-deux bordés eux-mêmes avec de la blonde étroite cousue à plat; une blonde pareille encadre le voile. Deux mor-

Digitized by Google

ceaux de ruban, fixés sur le diadème, sont dirigés en arrière, et légèrement noués sur le côté.



COUSSIN DE CANAPÉ.

BORDURE DU COUSSIN DE CANAPÉ.

Coiffure avec résille.

MATÉRIAUX : 2 mètres 20 centimètres de ruban de taffetas rose, ayant 5 centimètres de largeur ; 4 grammes de soie à coudre très-fine, noire, brune ou de nuance blonde assortie aux cheveux ; cordon élastique ; perles noires de diverses grosseurs ; tulle roide, etc.

Cette coiffure forme une sorte de couronne composée d'une ruche de ruban à plis triples, ornée par devant avec sept fleurettes exécutées en perles noires. Une résille invisible, destinée à contenir le chignon tombant, se rattache au cercle sur lequel repose la coiffure.

On fait cette résille au filet, en prenant, en guise de moule, une grosse aiguille à tricoter en acier, que l'on pourra entourer avec un brin de fil ayant *moins* d'un centimètre de longueur. On monte avec la soie ci-dessus indiquée (assortie à la nuance des cheveux) 34 mailles, sur lesquelles on fait 33 tours en maintenant le même nombre de mailles. On encadre ce carré (sans augmenter le nombre des mailles) en faisant 48 tours autour du carré. Chacun de ces tours est, bien entendu, sans interruption, et fait d'un *seul trait;* dans le dernier tour, on passe un ruban élastique ayant 34 centimètres de longueur. On prépare une bande double en tulle roide ayant 20 centimètres de longueur, que l'on recouvre avec du ruban posé *à cheval*. Entre les deux côtés du ruban on coud une partie de la résille, *à plat*. A chaque extrémité de cette bande, on attache une bande double en tulle roide, ayant 52 centimètres de longueur, dans laquelle on place un fil d'archal; on prend les 2 mètres de ruban; on forme au milieu de ce ruban des plis triples, en laissant de chaque côté 57 centimètres de ruban non plissé. On coud la ruche sur la bande de tulle, de telle sorte que cette bande dépasse la ruche, de chaque côté, de 7 centimètres environ. Sur cet espace, on pose le ruban à plat, on le fixe par un pli, à l'extrémité de la bande de tulle; ce pli doit couvrir en même temps la jonction de la bande à laquelle se rattache la résille. Un coup d'œil jeté sur notre dessin complétera cette explication.

On peut substituer aux fleurs en perles de petites *comètes* en ruban de velours noir *zéro*. Si l'on veut exécuter ces fleurs, on prendra un morceau de fil d'archal très-fin, ayant 44 centimètres de longueur, sur lequel on enfilera de petites perles noires en nombre suffisant pour couvrir un espace de 36 centimètres, en laissant à chaque extrémité un morceau de fil d'archal, pareil comme longueur au morceau opposé. Avec ces perles enfilées, on forme 18 bouclettes un peu repliées les unes sur les autres, formant un cercle: on passe dans les côtés inférieurs des bouclettes un morceau de fil d'archal pour maintenir le cercle, et l'on *tord* ensemble les quatre bouts de fil d'archal. Le deuxième cercle (intérieur) est formé de la même façon, mais il est de moitié moins long et se compose de 9 bouclettes faites avec des perles de jais dont la grosseur est indiquée sur notre dessin. Il ne reste plus qu'à réunir les deux cercles; on enfile une très-grosse perle sur du fil d'archal, on la place au milieu du dernier cercle, on dirige les extrémités du fil d'archal au travers des deux cercles, on les réunit aux précédents bouts de fil d'archal, que l'on entoure avec de la soie noire.

Application de dentelle

POUR OMBRELLE ET GARNITURE DE ROBE.

On pose la dentelle sur le taffetas, on fixe les contours supérieurs de son dessin au point de chaînette avec de la soie noire; on découpe le réseau de la dentelle entre ces contours extérieurs; on orne le taffetas avec un semé exécuté au moyen de petites perles noires que l'on supprime, si l'application est faite sur des biais de taffetas devant garnir une robe.

Bande en tapisserie.

Exécutée sur du canevas plus ou moins gros, cette bande servira pour rideaux, portières, siéges, coffre à bois, etc.

Google

Digitized by Google



LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Toilettes d'Été

Envois de la Mon de COMMISSION GÉNÉRALE Rue d'Hauteville. N°53

Reproduction Interdite

Digitized by Google

Voilette avec pince-voilette.

La voilette est faite en tulle à dessins, bordée sur le côté qui est en ligne droite, avec une *engrelure*, sur les trois autres côtés avec une dentelle noire étroite, posée à plat; sous le bord de cette dentelle on coud une étroite frange en chenille dont chaque bout est terminé par une perle noire. La longueur de cette voilette est de 51 centimètres; sa hauteur, au milieu, de 33 centimètres. On la diminue graduellement depuis le milieu, de telle sorte que chaque côté transversal a 22 centimètres de hauteur.

On la maintient sur le chapeau avec le pince-voilette, invention nouvelle et très-commode, que je désire faire connaître à nos lectrices. C'est une sorte de cordon élastique muni, au milieu et à chaque extrémité, d'un crochet; les crochets placés à chaque extrémité se joignent l'un à l'autre derrière le chapeau; le crochet du milieu se fixe dans le chapeau même. Ce pince-voilette est la propriété de M. David Meyer, rue du Treuil, 1, à Saint-Étienne.

J'ai usé du pince-voilette, et, le trouvant fort commode, je n'ai pas voulu négliger de l'indiquer à nos abonnées.

Corsage en mousseline.

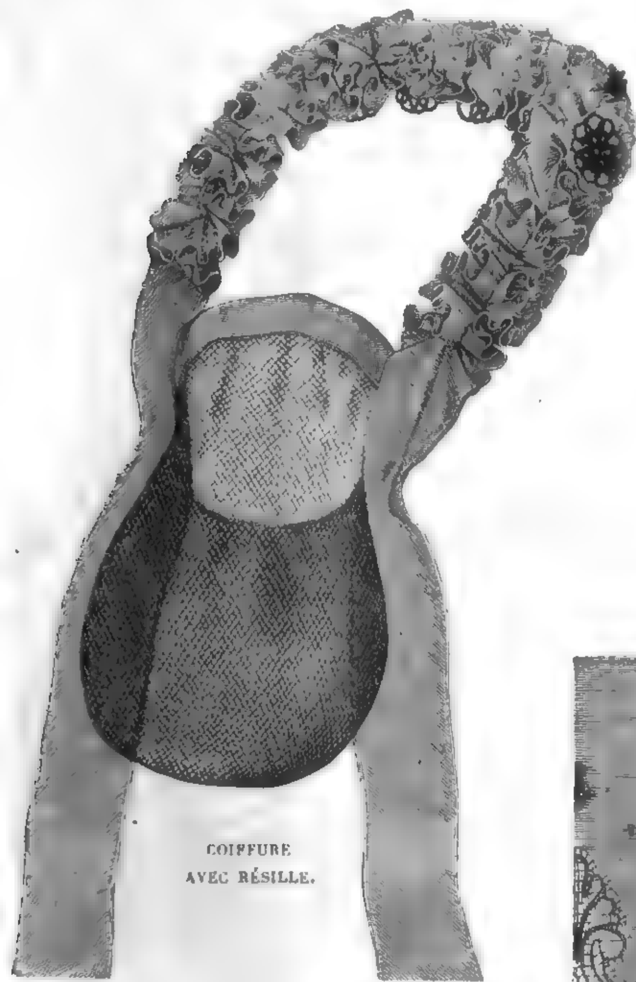
On le fait en mousseline blanche, avec *pattes* brodées et encadrées avec une ruche étroite. Les boutonnières sont ornées de broderie, ainsi que la ceinture, les poignets et les *pattes* des manches; la broderie serait supprimée si l'on exécutait ce corsage en mousseline imprimée, et l'on se bornerait à entourer les pattes, la ceinture et les poignets avec une ruche étroite, de même étoffe que la robe.



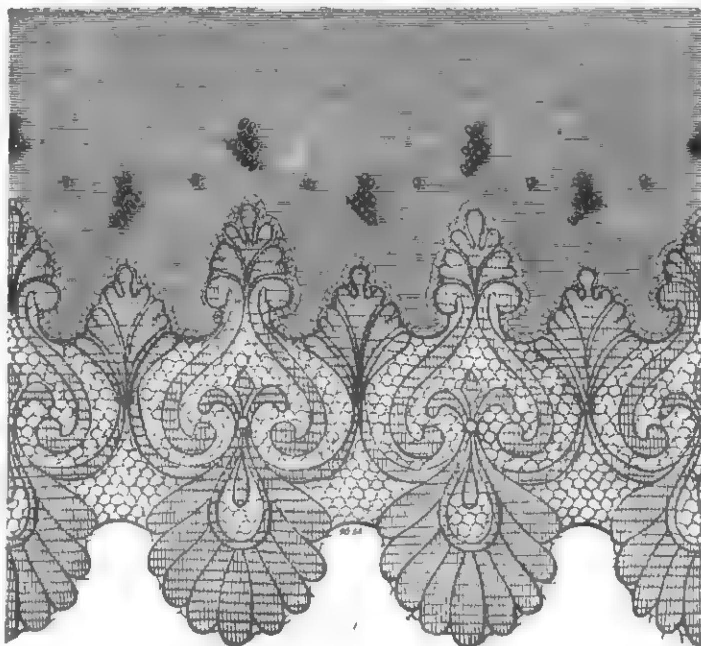
COIFFURE NAPOLITAINE.



FLEURS EN PERLES POUR LA COIFURE AVEC RÉSILLE.



COIFFURE AVEC RÉSILLE.



APPLICATION DE DENTELLE POUR OMBRELLE.



COIFFURE AVEC RÉSILLE, VUE PAR DEVANT.

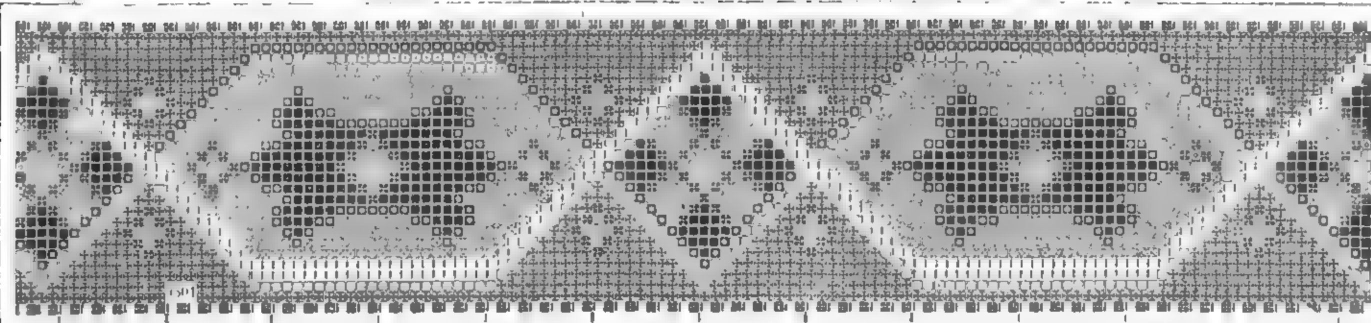
Corsage en nansouk blanc.

Les devants se composent de cinq plis, d'un bouillonné plat, encadré avec deux bandes étroites, légèrement soutenues, d'un large ourlet avec boutonnières, encadré de la même façon. Sous la ceinture se trouvent de petites basques destinées à cacher la séparation du corsage et de la jupe.

Corsage señora.

On peut faire ce corsage soit en mousseline blanche, pour accompagner toutes les jupes, soit en mousseline imprimée ou jaconas: dans le premier cas les entre-deux seront brodés; dans le deuxième cas, on leur substituera des bandes de jaconas bordées d'un passe-poil pour les rattacher aux bouillonnés intermédiaires qui, avec les entre-deux, forment une sorte de gilet sur lequel la veste est fixée, de façon que le corsage de dessous n'est point séparé, et ne se compose que de la partie apparente.

Si l'on fait ce corsage en mousseline imprimée ou jaconas, on supprimera le col.



BANDE EN TAPISSERIE. — Explication des signes : ■ Bleu vif. ▫ Blanc. ꞌ Gris clair. ▫ Orange. ■ Noir. ■ Ponceau. ■ Brun. ▫ Jaune maïs.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de foulard blanc, à fines rayures cerise. La jupe, très-longue et très-large sur son bord inférieur, est taillée en pointes; ce bord est festonné à dents ayant de 5 à 7 centimètres de profondeur; ce feston est fait en soie cerise floche, ou algérienne. Le corsage montant est rond et boutonné; à chaque boutonnière ce corsage forme une dent festonnée, plus petite que celles de la robe; les boutons sont en taffetas cerise; manches étroites à coude, avec festons sur le dessus, depuis l'entournure jusqu'au poignet. Très-large ceinture en taffetas cerise, formée par une bande ayant 30 centimètres de largeur, plissée à plat sur des baleines qui la maintiennent sous les bras et par derrière. A cette place se trouvent deux boucles de même largeur (30 centimètres), ayant 20 centimètres de longueur. Deux pans, de même largeur, tombent presque jusqu'au bord de la jupe; leur extrémité, taillée en biais, est festonnée comme la robe. Écharpe pareille à la robe, festonnée tout autour. Chapeau rond en crin blanc, doublé de taffetas cerise, avec plumes blanches et cerise. Ce chapeau a été dessiné chez Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6.

Robe en grenadine de soie gris-lilas. La garniture se compose de deux volants en dentelle noire, surmontés d'une ruche chicorée en taffetas gris-lilas. Le premier volant est posé en ligne droite, le second en ondulations. Corsage décolleté, avec fichu décolleté en dentelle noire, croisant autour de la taille; manches courtes. Mantelet en dentelle noire; bouquets de roses sur le corsage et dans les cheveux.

MODES.

De même que les chapeaux *bibis* ont succédé aux passes élevées, les garnitures compliquées se voient détrônées en ce moment par les garnitures les plus simples. Une immense majorité de robes se montrent tout unies, avec l'extrême bord *dentelé*, c'est-à-dire découpé en dents rondes ou pointues, festonnées en soie, laine ou coton, selon l'étoffe, ou bien bordées avec un gros liséré. Parfois cette garniture se répète une ou deux fois, et l'on place un

Digitized by Google

gros pois dans la courbe du feston; mais, je le répète, les bords dentelés se montrent sur toutes les étoffes, sur la soie, la laine, la mousseline blanche et les jaconas imprimés. Cela est adopté par tous les âges : petites filles, jeunes filles, jeunes femmes et vieilles femmes portent ces bords festonnés.

Les ceintures larges passent par toutes les modifications. Ce sont aujourd'hui de véritables corselets, faits en taffetas, ou bien en ruban, ayant 30 centimètres de largeur; assez évasées sur leur bord supérieur, ces ceintures ont des pinces ou des plis qui les ajustent sur le bas de la taille, et se terminent derrière par deux longues écharpes festonnées ou bordées de dentelle ou de frange. Parfois la ceinture a *seulement* 15 centimètres de largeur, et ferme par devant avec une boucle en métal ayant la même hauteur que la ceinture, c'est-à-dire 15 centimètres. On fait ces boucles plus ou moins riches, *sur commande*, chez M. Lemaire, bijoutier, rue de Richelieu, 91. On trouve dans la même maison tous les bijoux anciens et modernes, et aussi tous les objets qui appartiennent à la *fantaisie* élégante. Je recommande ces bijoux, parce qu'ils sont exécutés avec un soin parfait, et que chacun d'entre eux offre un modèle original, ingénieux, et toujours de bon goût.

Dans les longs pans des ceintures on applique parfois des étoiles ou rosaces quelconques, faites au crochet avec du fil blanc très-fin; on borde le pan avec une dentelle étroite faite également au crochet, et l'on répète ces ornements sur la cravate, dont les pans, assez larges, se rattachent à un tour de cou ayant seulement 1 centimètre 1/2 de hauteur au milieu par derrière; en cerise, bleu vif, vert anglais ou mauve, ces ceintures et cravates sont fort jolies. On trouvera dans nos précédents numéros un choix considérable de ces dentelles et étoiles faites au crochet. Ainsi, le *motif* publié dans le nº 7 (page 52) de la présente année, pourra servir pour une ceinture large; l'une des quatre figures qui le composent, pour la cravate; l'une des dentelles placées sur la même page, pour border les pans. On découpe le taffetas sous le travail fait au crochet; on replie le taffetas en dessous en faisant un ourlet très-petit et très-plat, ou bien on festonne l'application sur le taffetas pour mieux suivre les sinuosités du dessin. Nous avons publié une cravate ainsi ornée, mais faite en mousseline, dans le nº 6, page 44.

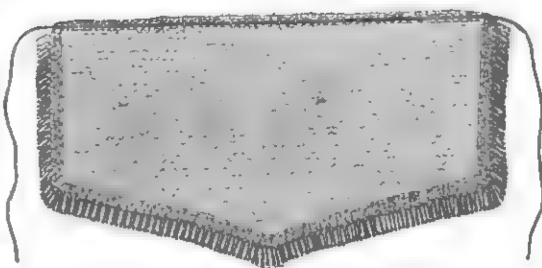
Nos abonnées à l'édition avec gravures coloriées ont reçu une planche représentant quelques-uns des pardessus publiés par les Magasins du Louvre, rue de Rivoli. Outre les manteaux de *luxe*, on trouve dans cette maison des pardessus très-simples, toujours fort élégants et très-gracieux. Quant aux étoffes en tous genres, aux châles d'été, quant à la lingerie, on sait que nulle part on ne peut trouver un choix plus varié, et s'accommodant mieux aux différentes fortunes; la richesse, l'élégance, la simplicité et la solidité rencontrent dans cet immense établissement les objets qui conviennent aux goûts les plus opposés.

La lingerie occupe une place importante dans la mode actuelle. On voit une variété infinie de corsages blancs, à garnitures circulaires formant une sorte de petite basque, à gilet *simulé*, placé sous une sorte de veste. Tout cela est orné de dentelles, de plis, d'entre-deux, de bouillonnés, et parfois tous ces ornements se trouvent rassemblés sur le même objet; cela forme un genre trop *agité*, et j'engage nos lectrices à préférer en toute circonstance, et pour tous les objets, l'unité de style, qui est inséparable du bon goût. La lingerie unie s'enjolive avec des *jours*, des applications de dentelle de Valenciennes, ou des bandes brodées imperceptibles, terminées par des festons ouverts, c'est-à-dire découpés à l'intérieur. Les sous-manches à poignets droits ou découpés sont toujours adoptées pour toutes les circonstances qui ne permettent pas de porter des sous-manches en tulle garnies de dentelles et ornées de rubans. Les petites pèlerines carrées, en mousseline bouillonnée ou plate, avec des entre-deux de guipure, se préparent en grand nombre pour accompagner pendant l'été les corsages décolletés; ceux-ci ne peuvent, en aucun cas, être adoptés pour les toilettes *de ville*, et conviennent seulement pour la campagne et les toilettes du soir.

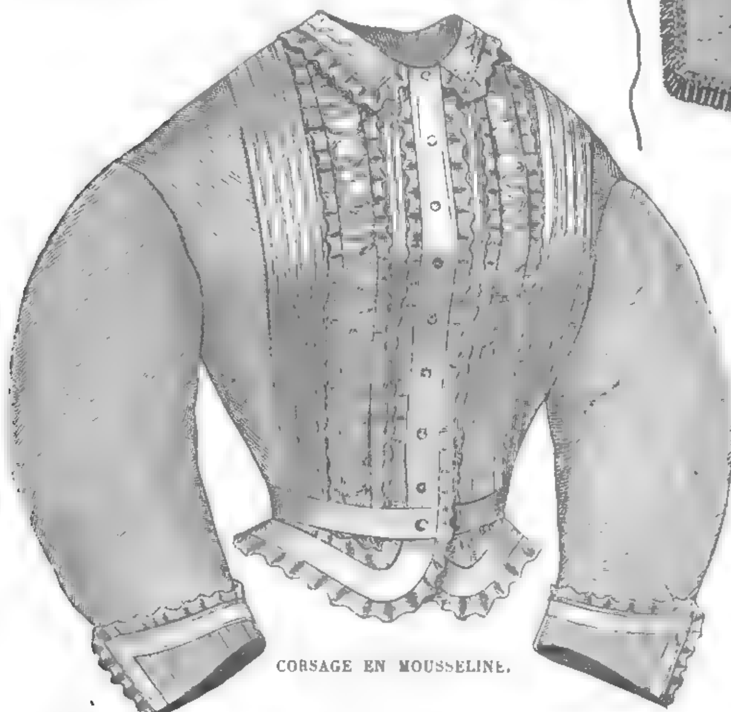
E. R.



VOILETTE AVEC PINCE-VOILETTE.



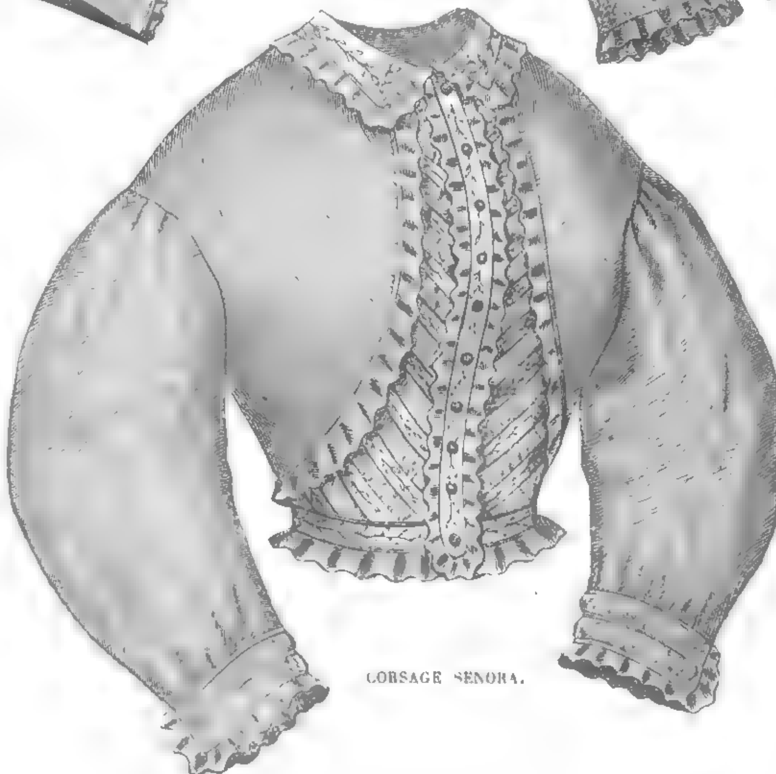
FORME DE LA VOILETTE (GRANDEUR RÉDUITE).



CORSAGE EN MOUSSELINE.



CORSAGE EN NANSOUK.



CORSAGE SENORA.

LA CIVILITÉ
NON PUÉRILE, MAIS HONNÊTE.
XVI.
RAPPORTS DES MAITRES AVEC LES DOMESTIQUES.

La politesse est obligatoire pour tous et envers tous; il n'est point d'exception aux devoirs qu'elle impose, car, lors même que ces devoirs changent de forme, selon les circonstances et les individus, ils ont une origine commune: ils procèdent d'un bon cœur, d'un esprit équitable, d'un sentiment de délicatesse, et le manque de politesse implique toujours l'absence de tous ces dons.

La hauteur, la dureté, les exigences injustes, ne doivent pas être réprimées seulement dans les rapports que l'on a avec ses égaux; ces défauts seraient même plus excusables en se manifestant vis-à-vis de ceux qui ont le droit de riposte et de défense, qu'en se produisant envers des êtres dépendants, forcés parfois d'endurer des outrages pour ne point perdre les fonctions qui leur permettent de gagner leur pain ou celui de leur famille. On doit être aussi poli envers ses inférieurs qu'envers ses égaux et ses supérieurs, quoique la politesse se manifeste, dans ces divers cas, d'une façon différente. Lorsqu'on l'analyse, on découvre que la politesse se compose d'un mélange de bonté, de bienveillance et de déférence; selon que l'on se trouve en contact avec des inférieurs, des égaux ou des supérieurs, on fait dominer l'un de ces éléments. On marque *surtout* de la bonté à ses subordonnés, de la bienveillance à ses égaux, de la déférence à ses supérieurs.

Un certain nombre de jeunes filles, et même (disons-le bien bas) de femmes, qui se croient suffisamment bien élevées, et seraient fort étonnées d'apprendre que la bonté leur fait défaut, pensent que leur dignité est intéressée à l'usage constant d'un ton de commandement aigre et revêche, de termes durs et méprisants, de formules blessantes. Ces personnes ignorent qu'on peut être fort poli avec ses domestiques, sans s'exposer à compromettre le respect qu'ils doivent témoigner à leurs maîtres, et qu'il suffit pour cela d'être bon et équitable, en évitant de se montrer familier.

Parmi les instructions données aux enfants, il faut faire figurer en première ligne celles qui concernent leurs rapports avec les domestiques. Si l'on n'est pas parfaitement logique dans les enseignements que l'on met à leur portée, les enfants, logiciens implacables s'il

Digitized by Google

en fut lorsqu'ils constatent la contradiction se révélant parfois entre les actions et les préceptes, se hâtent de conclure de cette contradiction à l'inutilité des préceptes. Si l'on veut les rendre polis pour tout le monde, en leur permettant de se montrer grossiers pour les domestiques, ils considéreront la politesse, — avec quelque raison, convenons-en, — comme un masque hypocrite qu'ils adopteront avec empressement, ou rejetteront avec indignation, selon la nature de leur caractère; et le principal résultat de l'éducation sera de développer en eux la fausseté ou bien la grossièreté. Dans toutes les circonstances qui se produisent dans la vie des enfants, l'exemple doit se joindre au précepte pour donner à celui-ci sa valeur véritable : car les meilleurs avis sont frappés de discrédit, si la personne qui les donne ne conforme pas sa propre conduite à l'esprit qui dicte ces avis. Il est certain qu'un enfant ne sera jamais poli avec les gens qui le servent, malgré toutes les recommandations qu'on pourra lui faire à ce sujet, s'il s'aperçoit que la politesse dont on lui conseille l'exercice manque à ses parents. L'éducation que l'on entreprend de donner n'est autre chose qu'un travail continuel sur soi-même, un perpétuel effort pour mettre ses actions d'accord avec ses paroles, en s'appliquant à atteindre un but élevé.

Il faut donc apprendre aux enfants, par l'exemple autant que par le précepte, que les injures et les mauvais traitements abaissent encore plus ceux qui les infligent que ceux qui les subissent; il faut leur enseigner à donner aux domestiques les ordres qui concernent leur service, non-seulement avec un ton doux, mais en employant des formules polies. La supériorité du *maître* est toute personnelle; elle n'est point constituée par le seul fait de payer des gages, d'acheter des services; c'est la patience, l'équité, la bonté et la politesse, qui placent les maîtres au-dessus de leurs domestiques. En se dispensant de ces vertus, on pourra sans doute avoir des valets bas et flatteurs, qui sauront se dédommager des caprices et des grossièretés de leurs maîtres, mais on n'aura jamais des serviteurs respectueux. On ne peut exiger le respect; il est indépendant, comme tous les sentiments : on l'inspire, mais on ne l'impose pas.

Tout pouvoir, quel qu'il soit, fût-ce celui d'un père ou d'une mère de famille, ou d'un maître vis-à-vis de ses domestiques, pour être respecté, doit se montrer infaillible; on ne doit jamais avoir tort ni vis-à-vis des enfants, ni vis-à-vis des domestiques. Il faut donc se garder soigneusement de se contredire, de formuler des accusations téméraires, de se livrer à des emportements violents et par conséquent injustes. Quel que soit le caractère d'un domestique, on agira sur lui bien plus efficacement, en se montrant rigoureusement équitable en toute circonstance, en atténuant la justice par la générosité, qu'en lui reprochant ses torts avec colère; les reproches accompagnés d'invectives ont pour résultat de déplacer les torts, et de les ramener vers la personne qui ne sait pas conserver la force que lui communique le droit, en lui donnant la modération pour compagne inséparable.

On a toujours mauvaise grâce à se plaindre de ses domestiques, car on peut toujours les modifier, ou les renvoyer s'ils ont des défauts insupportables ou bien des vices. Il est peu de défauts qu'on ne puisse corriger en agissant avec douceur et fermeté. Quant aux vices, il serait difficile d'entreprendre la tâche de les réformer, et l'on ne peut exposer les enfants à ce contact, qui pourrait être dangereux, soit pour leur sûreté, soit pour leur caractère. Renvoyez par conséquent tout domestique ivrogne ou menteur, quelle que puisse être d'ailleurs l'excellence de son service. Suppléez, par une surveillance infatigable, à la négligence, à la paresse, et, dans les ordres que vous donnerez, agissez toujours avec justice, afin de pouvoir enlever aux remontrances toute apparence d'arbitraire. Ne marquez aucune aigreur pour les fautes involontaires, et sachez supporter avec résignation la perte causée par la maladresse d'un domestique brisant quelque objet précieux; diminuez vos risques en vous chargeant de nettoyer vous-même ceux de ces objets dont la valeur intrinsèque ou relative est considérable, soit par la somme qu'ils valent, soit par le souvenir qu'ils représentent, et, quand on cassera dans votre maison un ustensile de médiocre valeur, ne vengez pas votre perte par des reproches trop amers. Excusez au contraire à leurs propres yeux les domestiques sincèrement repentants; engagez ceux qui sont négligents ou imprudents à s'acquitter de leurs fonctions avec plus d'attention. Cette modération sera plus efficace que les reproches les plus violents, et, si la générosité la commande, l'intérêt bien entendu la conseille.



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe en gaze de soie verte. La garniture se sompose de bandes en taffetas noir, traversées de distance en distance, par des entre-deux en dentelle noire, dont le réseau a été découpé de chaque côté, et qui se terminent par une rosette en taffetas vert, bordée de taffetas noir. Les mêmes entre-deux, placés perpendiculairement sur le corsage, par devant et par derrière, figurent une sorte de corselet. Manches étroites garnies avec des entre-deux.

Robe de foulard du Japon gris clair. Un volant tuyauté est placé sur le bord de la robe; il est surmonté d'un étroit ruban de velours noir, auquel se rattachent deux guipures noires, très-étroites, posées à plat. Cette même garniture (velours et guipure simule sur la jupe des bandes qui se croisent, et dont l'une remonte sur le côté gauche, jusqu'au corsage, orné par devant avec la même garniture, répétée aussi sur les manches.

Petite fille de deux à trois ans. Robe d'alpaga blanc, à tunique simulée par des rouleaux bleus, disposés en festons, qui se retrouvent sur le bord de la jupe et de la casaque à basques et à manches courtes; un rouleau bleu en taffetas, comme les précédents est posé sur l'ourlet de la jupe.

Les formules polies que l'on emploie en s'adressant aux domestiques sont du reste la monnaie des vertus que la civilité représente, et elles engagent les personnes qui en prennent l'habitude dans la voie des sentiments généreux et des actions équitables. Pour maltraiter un domestique, pour exiger de lui des services répugnants, pour interrompre son sommeil, pour retarder ses repas, pour lui mesurer sa nourriture avec parcimonie, pour ne tenir enfin aucun compte de ses peines ni de ses plaisirs, il faut avoir élevé autour de soi une barrière inaccessible à la justice, à la bienveillance, à la commisération; il faut s'être accoutumé à considérer le domestique comme une machine dont on paye les services, comme un esclave dépourvu de sentiment ou dépouillé de tout droit. La médiocrité des ressources dont on dispose n'excuse pas la parcimonie s'exerçant, ainsi que cela se voit assez souvent dans les ménages parisiens, aux dépens du bien-être du domestique. Si l'on n'est pas assez riche pour nourrir suffisamment une servante, il faut se passer de ses services. Mais il est à Paris un spectacle plus navrant que celui de l'économie rigoureuse et *forcée*, imposant de dures privations à tous les membres d'une famille : ce spectacle est celui de l'égoïsme féroce de certaines jeunes femmes, charmantes lorsqu'on les rencontre dans quelques réunions, bien élevées, en apparence du moins, vêtues avec une élégance irréprochable dont les détails révèlent des habitudes de luxe. Si quelque fée *justicière* permettait de voir soudainement ce que Mme de Sévigné appelait le *dessous des cartes*, on reculerait, saisi d'horreur. Cette jeune et charmante femme, d'apparence si douce, est un tyran implacable; dure, cruelle avec ses domestiques, elle leur dispute un morceau de pain, elle les renvoie lorsqu'ils sont malades, elle *économise* enfin sur les êtres qui sont placés sous sa dépendance, sur les objets qui leur sont de première néces-

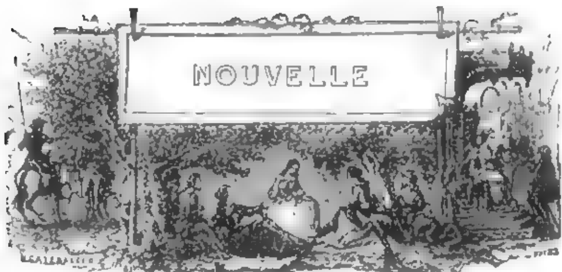
Google

sité, afin de payer un coiffeur en renom, une couturière habile. Elle n'est pas avare; ce vice affreux, ce péché mortel semblerait plus excusable encore que le sentiment auquel elle obéit: elle est égoïste sans honte, sans mesure, avec férocité, et en elle l'ostentation s'appuie sur la parcimonie, pour prendre le développement exigé par sa vanité.

Toute maîtresse de maison, capable de comprendre et de remplir ses fonctions, exercera dans sa maison une surveillance assidue et minutieuse; mais, si elle a la politesse qu'inspire le cœur, elle saura enlever à cette surveillance tout caractère blessant pour ceux qui la servent. Elle n'abandonnera pas ses clefs, mais elle évitera de fermer ses tiroirs et ses armoires devant ceux qui pourraient voir dans ce soin une marque de soupçon peut-être injuste; elle donnera ses ordres d'une façon précise, en évitant de se contredire, de surcharger ses domestiques de besogne, et de leur parler avec un ton méprisant et grossier. Quelques formules de remerciment et d'excuse n'enlèveront rien à son autorité, et ajouteront beaucoup à sa considération. Beaucoup d'indulgence pour les défauts, et autant de fermeté pour les fautes graves, sont les principaux moyens, mis à la portée de toutes les femmes, pour administrer sagement leur petit empire. Si les motifs d'humanité, si les sentiments de justice et de bonté, n'étaient pas suffisants pour engager les femmes à bien traiter leurs domestiques, l'intérêt bien entendu, l'égoïsme même, devraient leur enseigner à ménager ceux qui les servent. Les personnes impérieuses, injustes, exigeantes, ne conservent jamais de bons domestiques, et sont réduites aux services de ceux qui savent se créer des compensations aux outrages qu'ils reçoivent et aux injustices qu'ils endurent.

Toute association, quelle qu'elle soit, fût-ce celle d'un maître avec son domestique, comporte la mutualité des devoirs. J'ai été au plus pressé, en indiquant d'abord les devoirs des forts envers les faibles; je m'occuperai prochainement de ceux-ci, afin de désigner à l'attention des maîtresses de maison les formules de politesse qu'elles doivent enseigner à leurs domestiques, si ceux-ci les ignorent, et si elles veulent avoir une maison *bien tenue*.

EMMELINE RAYMOND.



LES RÊVES DANGEREUX.

Suite.

M. de Kérouan se montrait plus assidu que jamais près de Pauline. La nécessité de discuter avec elle la donnée du travail qu'elle préparait, de l'encourager, de la conseiller, l'amenait trois ou quatre fois par semaine rue Louis-le-Grand; il prit peu à peu l'habitude d'y venir chaque jour à deux heures, c'est-à-dire au moment où M. Besnier se rendait à son cercle pour y faire sa quotidienne partie d'échecs. Toujours respectueux, attentif, M. de Kérouan apportait à Pauline les nouvelles du monde parisien, le livre qui venait de paraître, un bouquet de violettes, et s'installait insensiblement dans une familiarité discrète; il *nuança* ces divers degrés d'intimité avec tant de tact et de délicatesse que l'esprit le plus ombrageux n'eût pu y trouver une cause d'inquiétude. Il prédisait à Pauline un brillant succès, lui faisait entrevoir les joies attachées à l'indépendance acquise par le travail littéraire, et ranimait son courage, qui faiblissait souvent lorsqu'elle comparait ses essais aux différentes publications dont elle prenait connaissance; elle ne choisissait pas cependant des points de comparaison trop élevés..... Elle se bornait à se rapprocher des médiocrités honnêtes, et constatait avec douleur la distance qui, selon elle, la séparait même de ces médiocrités. En ces moments-là M. de Kérouan était précieux pour elle; il se fâchait, réprimandait cette modestie excessive et injuste, affirmait-il, et réussissait presque toujours à rendre un peu de confiance à cette nature timide.

Une grande partie de l'hiver se passa ainsi; Pauline sortait plus rarement le soir, et travaillait assidûment. Ce motif n'était point le seul qui la retenait au logis. Elle avait remarqué depuis quelque temps une insaisissable nuance de froideur répandue sur les rapports qui avaient été établis avec quelques-unes des maisons dans lesquelles son oncle l'avait conduite. Les femmes se montraient toujours irréprochablement polies, mais elles usaient, vis-à-vis de Pauline, de cette politesse toute particulière qui oppose un mur de glace, une barrière infranchissable à tout développement d'intimité; on se dispensait, sous mille prétextes fort plausibles du reste, de se rendre aux réceptions hebdomadaires établies par M. Besnier, et peu à peu le mercredi soir ne vit plus arriver que des hommes, rue Louis-le-Grand.

Un jour, Pauline, sollicitée par son oncle et par M. de Kérouan, alla visiter aux Champs-Élysées une collection de bijoux antiques apportée à Paris par un artiste, habile imitateur des objets que les fouilles restituent à notre époque. On se mit en route à pied, par une de ces belles matinées que décembre accorde parfois. Pauline, moins mécontente de son travail, se montrait fort gaie; elle donnait le bras à M. de Kérouan, et, sur l'une des chaussées latérales des Champs-Élysées, elle rencontra une des dames chez laquelle M. Besnier l'avait présentée. Cette dame était accompagnée de ses deux filles. Pauline voulut s'arrêter pour échanger quelques paroles avec ces trois personnes; mais elles passèrent très-vite, en répondant d'un air un peu contraint aux saluts qui leur étaient adressés.

Sans qu'elle se rendît compte des motifs qui pouvaient causer cette froideur à peu près générale, Pauline en était douloureusement atteinte, et sa bonne humeur s'éteignit immédiatement; elle n'accorda qu'une attention distraite aux bijoux élégants, ingénieux et gracieux qui lui étaient montrés, et exprima le désir de revenir en voiture. Elle demeura fort silencieuse entre ses deux compagnons, et, lorsqu'ils furent réunis dans son petit salon, — M. de Kérouan dînait ce jour-là rue Louis-le-Grand, — elle prit brusquement la parole :

« Pourquoi donc Mme Dubellay a-t-elle évité ce matin de s'arrêter un moment avec nous?

— Elle était sans doute pressée par quelque rendez-vous, ou désireuse de rentrer chez elle, » dit M. Besnier.

« Si pressée que l'on soit, on peut bien consacrer quelques secondes à un devoir de politesse; lorsqu'on se connaît un peu intimement, il est singulier de se rencontrer sans s'adresser mutuellement au moins les classiques questions qui concernent la santé. Cette conduite me paraît être presque impertinente, et je cherche vainement le motif qui a pu la dicter.

— A Paris, ma chère enfant, » répondit M. Besnier, « il est une disposition d'esprit dont il faut absolument se défaire, parce qu'elle n'y a pas cours : on ne peut, on ne doit pas s'y montrer susceptible. Il faut prendre les gens tels qu'ils sont; ne jamais s'effaroucher des variations de leur humeur, les laisser surtout libres d'agir à leur guise, de s'éloigner, de se rapprocher selon leur bon plaisir : c'est à ce prix seulement que l'on peut posséder quelques relations.

— Il faut alors traiter tout le monde avec cette indulgence inaltérable qui est le fruit d'une complète indifférence?

— Eh! sans doute. En agissant autrement on perdrait son temps et ses peines; voudrais-tu donner une affection sincère en échange de ces jolies protestations, de ces empressements apparents dont on se montre si prodigue ici?

— Sans doute; je le voudrais en effet.

— Tu ferais un marché de dupe; tu donnerais de l'or en échange de la fausse monnaie. Tu ne sais pas encore qu'ici l'intérêt personnel est le grand, l'unique moteur de toutes les actions, depuis les plus importantes jusqu'à celles qui sont puériles. Tu ignores que l'on conserve ses relations avec les personnes que l'on voit le plus souvent, seulement jusqu'au moment où elles réussissent à se créer des relations plus brillantes, plus *avantageuses* en un mot. Ce moment peut ne pas arriver; alors, le temps aidant, on est à l'abri des fluctuations, et les simples connaissances peuvent devenir des amis; si au contraire cette possibilité se rencontre, on ne se quitte pas brutalement, car on n'agit jamais brutalement à Paris, mais *on se perd de vue*, admirable expression, peignant admirablement ce délicat *decrescendo*, ce crépuscule qui prélude à l'éclipse totale. Du reste, on est toujours plein d'indulgence pour ces procédés; on les comprend si bien! On les pratique soi-même au besoin, et l'on ne conserve aucune rancune à ceux qui ont trouvé une sphère plus appropriée à leurs goûts.

— Que fait-on de son cœur à Paris?

— C'est un organe inutile et incommode, » dit M. Besnier en riant; « mais, crois-moi, ici on s'habitue bien vite à n'en plus faire usage.

— L'or, comme vous disiez tantôt, n'y a pas cours dans les relations sociales; mais si par hasard on ne possède que de l'or, comment se tire-t-on d'affaire?

— On lui adjoint d'énormes doses d'alliage, et l'on fabrique ainsi une grande quantité de jolie monnaie bien frappée, gracieusement semée.... mais ayant une valeur intrinsèque à peu près nulle.

— Vous peignez Paris trop en laid, mon cher monsieur Besnier, » dit M. de Kérouan, en se levant et s'adossant à la cheminée; « si ce portrait était ressemblant, Madame votre nièce envisagerait Paris avec une horreur qui serait excusable, grâce à votre analyse, mais injuste cependant, parce que cette analyse est trop sceptique pour être tout à fait exacte. Oui, Madame, M. Besnier a raison sur quelques points; mais il a tort de ne pas compter avec les exceptions.

— Je ne nie pas leur existence, » reprit M. Besnier, « mais j'affirme que l'on peut vivre vingt ans et davantage ici sans rencontrer des exceptions.

— Mon cher monsieur Besnier, prenez garde, je vais me fâcher, » dit M. de Kérouan, en tendant la main à son interlocuteur.

— Pas d'application personnelle, je vous prie. Je sais bien que nos rapports mutuels ont toujours été excellents; vous m'avez un peu abandonné pendant quelque temps; mais vous m'êtes revenu, et je vous en remercie, car je pense que cette fois c'est pour tout de bon. »

Pendant cette dernière partie du discours de M. Besnier, M. de Kérouan avait légèrement rougi; cet accident, si rare chez un homme *du monde*, eût probablement éveillé la curiosité de M. Besnier, mais il tisonnait en ce moment, et ne regardait que le feu.

« Je veux ajouter quelques traits au tableau que vous avez tracé. Parmi cette énorme population de gens affairés, acharnés à un labeur de vie ou de mort pour eux, stimulés par l'ambition, par le désir immodéré de connaître les jouissances du luxe et celles de la vanité; parmi tous ces caractères dont j'ai souvent dénoncé les défaillances en termes qui m'ont attiré les remontrances de mes amis, il se trouve quelques êtres qui échappent à la loi commune. Je ne dis pas qu'ils sont meilleurs, je dis que pour eux la vie est arrangée de façon qu'ils soient meilleurs, et à leur permettre d'avoir un cœur et de l'écouter. Ils sont riches, et sont dispensés par conséquent de livrer tout leur temps à la recherche, à l'exécution d'un travail absorbant; ils ne sont pas ambitieux, et consentent à n'être rien, pourvu qu'ils soient heureux. J'ajouterai que je me range dans cette classe d'individus; je ne me vante pas, puisque j'ai confessé au préalable qu'il fallait attribuer à un certain concours de circonstances tout l'honneur des différences qui existent entre la majorité et la minorité dans laquelle je me classe.

— Oh! non! » s'écria Pauline, avec une certaine chaleur, « cela ne peut être exact; vous m'avez dit tous deux une portion de la vérité... mais cela ne peut être la vérité tout entière. Pourquoi cette ville immense, cette énorme agglomération de créatures humaines, seraitelle dénuée de tout sentiment tendre et généreux? Eh quoi! vous voulez atténuer la désolante analyse de mon oncle; vous voulez me parler de la dernière consolation qui reste à ceux-là même qui souffrent le plus de l'indifférence de leurs semblables; vous me faites entrevoir le refuge que l'on rêve toujours près des *exceptions*, et vous affirmez en même temps que, lorsqu'on est meilleur que les autres, c'est uniquement parce que l'on a été préservé, par une destinée particulière, des dangers que court le cœur dans ces luttes où le besoin, l'ambition et l'amour du luxe livrent bataille aux bons instincts? Si vous disiez vrai, Messieurs, il faudrait fuir Paris, en évitant de regarder derrière soi. »

M. de Kérouan s'aperçut que la conversation avait atteint un but diamétralement opposé à celui qu'il poursuivait; il se hâta de revenir sur ses pas.

« Nous avons seulement voulu vous aguerrir, Madame, » dit-il, « vous apprendre à ne point attribuer une valeur trop grande à certaines froideurs, à certains abandons, qui pourraient vous attrister. On possède à Paris un nombre quelconque de relations qui forment une masse un peu terne, un fond sur lequel se détachent les amis de l'esprit et ceux du cœur. Si quelque trame se brise dans le fond de nos relations, on la remplace bien vite, et tout est dit : c'est ce qu'on appelle *nouer* et *dénouer* des relations. C'est contre ces accidents si fréquents, si peu importants, que nous avons voulu vous prémunir, en vous enseignant que vous ne perdriez rien, lors même qu'il vous arriverait de perdre l'une de ces relations. Vous êtes exposée plus que tout autre à ces mécomptes, car, outre les motifs généraux qui existent pour vous comme pour tout le monde, il en est encore de particuliers, moyennant lesquels ces abandons sans cause apparente, sans motif avouable, pourront bien être plus fréquents dans votre existence que dans celle de toute autre femme: cette cause, c'est votre supériorité. »

Pauline fit un geste de dénégation; les flatteries de M. de Kérouan devenaient trop directes, et elle avait conservé assez de rectitude dans le jugement pour se méfier de leur exagération.

..... « Oui, Madame; votre modestie proteste en vain contre mes paroles : les hommes s'éloignent volontiers d'une femme supérieure; quant aux femmes, elles fuient soigneusement toute comparaison qui pourrait les amoindrir. Voilà pourquoi vous serez peu à peu condamnée à une solitude... relative.

— Je ne saurais admettre cette explication, » répliqua Pauline avec une certaine impatience; « elle est trop peu consolante. Permettez-moi de croire que vous avez exagéré certains travers des caractères parisiens, dans la louable intention de ménager mon amour-propre. Il n'est pas aussi susceptible que vous le supposez, et j'échangerais bien volontiers toutes les jouissances de vanité qui peuvent être attachées au talent..... si j'avais du talent, pour une heure de confiance et d'intimité affectueuse; mais ces sentiments ne s'improvisent pas, je m'en aperçois. Ils sont l'œuvre du temps, et ceux qui changent de sphère s'exposent à l'isolement, car ils ont rompu avec le passé, et ne peuvent se rattacher à l'avenir. »

Le lendemain de cette journée, Pauline était assise devant son bureau; les feuillets de son manuscrit étaient épars devant elle, mais elle ne songeait pas à travailler. Ses pensées allaient au loin, fuyant Paris, et s'attachant à tout ce qu'elle avait dédaigné... à la vie obscure, mais honorée qui avait été son partage..... à sa famille..... à Robert.

M. de Kérouan entra en ce moment. Il avait pris peu à peu l'habitude de faire chez M. Besnier une apparition quotidienne, et il arrivait ce jour-là avec l'espoir de jeter les bases d'un plan auquel il songeait depuis quelque temps : il entra en matière le plus rapidement possible.

« Savez-vous, Madame, que Monsieur votre oncle va être obligé, le mois prochain, de faire un voyage à Lyon? Son séjour dans cette ville peut se prolonger indéfiniment, car il y va pour soutenir le procès qui lui est intenté par les héritiers de sa femme.

— Oui, Monsieur, » répondit Pauline, « je connais ces circonstances.

— Vous ne pouvez songer à accompagner M. Besnier, à vous installer pour un temps illimité dans une auberge?

— Cela me semble impossible, en effet.

— Mais il serait imprudent de quitter Paris dans les circonstances actuelles..... au moment où vous pourrez faire publier votre roman; il faudrait prendre un parti énergique..... vous résoudre à vous affranchir de tout

Digitized by Google

esclavage; car, entre nous soit dit, vous n'avez fait que changer de chaîne. Il faut vous rendre indépendante; l'avenir de votre talent dépend de cette décision. Croyez-moi, ce n'est pas en restant dans le cercle monotone d'une vie bourgeoise que vous pouvez devenir un grand écrivain. Prenez un appartement; ne vous inquiétez pas des frais; avec un peu de science de la vie parisienne, vous pourrez vivre économiquement, en attendant le succès. »

Ce singulier conseil éveilla mille susceptibilités en Pauline.

« Je vous remercie, Monsieur, » dit-elle avec une froideur peu dissimulée, « mais je ne saurais profiter de vos avis. Je suis trop jeune encore pour vivre seule; et, dès aujourd'hui, ma résolution sera prise. Ma place n'est point ici, je m'en doute depuis quelque temps; en ce moment j'ai acquis la certitude que je cherchais. »

Quoi qu'il pût dire, M. de Kérouan ne réussit pas à ébranler la décision de Pauline, et il ne tarda pas à se retirer.

Dès qu'il fut sorti, le valet de chambre de M. Besnier frappa à la porte; il apportait à Pauline une grande lettre sur laquelle son nom était écrit en gros caractères d'une écriture un peu antique.

« Une lettre de Rosalie! » s'écria Pauline, et elle rompit avec empressement le cachet apposé par sa vieille amie. La lettre contenait les lignes suivantes :

« Ma chère enfant,

« Je ne sais si je puis encore t'appeler ainsi, mais il m'est impossible de ne pas voir en toi la petite fille qui a grandi sous mes yeux; je t'ai toujours aimée... beaucoup plus que tu n'as pu t'en douter, et mon amitié ne s'est point affaiblie. Il survient peu d'événements dans ma vie, et c'est pour cela sans doute que je ne puis rien oublier; oh! non. Je n'ai point oublié combien ton apparition apportait de joie dans notre demeure, et depuis ton départ personne ne t'a remplacée. Je ne me plains pas cependant, car la Providence m'a comblée de bienfaits, et, si j'ai eu des peines, j'ai toujours trouvé en moi la force de les supporter et de les dominer. Mais il faut que je te dise tout ce qui s'est passé, en procédant par ordre, si je veux éviter de te faire un récit embrouillé.

« Ta mère t'a sans doute écrit que j'ai perdu ma pauvre Mathilde. Mes soins et mes larmes n'ont pu la retenir ici-bas.... La vie était si triste pour elle!...

« Après la mort de ma pauvre sœur, je me suis trouvée si seule, si abandonnée, que mes larmes ne tarissaient plus; mes yeux, déjà malades, ne tardèrent pas à s'affaiblir tout à fait. Cela était désespérant, car tu sais que je puis gagner ma vie seulement en exécutant des travaux qui exigent une grande application, et je n'avais plus Mathilde pour s'occuper de tous les détails du ménage, auxquels mon infirmité me rend impropre.

« Tout cela était bien triste, n'est-ce pas? Attends un peu, tu verras qu'il ne faut jamais désespérer de la Providence.

« Une dame, qui m'avait toujours porté beaucoup d'intérêt, vint me trouver un jour; elle me demanda si je ne consentirais pas à m'installer chez un vieux pasteur protestant, qui avait perdu sa femme et marié sa fille unique loin de lui. Une honnête servante s'acquittait de tous les soins qui concernaient la maison; mais le pasteur désirait trouver une personne pieuse qui lui tînt compagnie. Tout cela semblait fait pour moi; mais je ne pouvais croire qu'on voulût bien accepter une vieille infirme quasi aveugle.

« Et cependant tout cela est arrivé.... et j'habite maintenant une maison propre, calme, dans laquelle je me trouve bien heureuse; mes yeux voient encore assez clair pour qu'il me soit possible de coudre et de soigner le linge du pasteur, de faire les comptes, d'épargner enfin au maître de la maison bien des petits tracas domestiques. Le soir, il aime à faire une lecture à haute voix... et moi, je suis si heureuse de l'écouter! Sais-tu qui est ce pasteur, mon enfant? C'est celui dont je t'ai parlé; celui que j'écoutais avec délices lorsque j'étais jeune. Dieu me réservait le bonheur de mourir sous son toit.

« Ce n'est pas uniquement pour te parler de moi que j'ai entrepris d'écrire cette longue lettre; il est bien possible que tu aies tout à fait oublié la pauvre Rosalie, et je ne t'en voudrais pas. On dit que tu vis à Paris dans la splendeur, que tu vas devenir célèbre... que sais-je?

« Je voulais te parler de ton mari, ma chère Pauline; regarde le timbre de ma lettre, tu verras que j'habite maintenant près de la ville dans laquelle M. Levasseur est placé; tu comprendras que j'ai pu avoir de ses nouvelles.

« Je n'ai jamais su pourquoi tu étais allée à Paris, et je n'ai jamais compris comment tu pouvais laisser ton mari seul pendant un temps si long. Je n'ai jamais voulu croire ce que l'on disait de côté et d'autre à propos de cette absence, et il m'a été impossible de me rendre aux explications qui m'ont été données par ta mère, laquelle veut toujours excuser son frère. Pourquoi s'est-il mêlé de tout cela? Puisqu'il a tant d'esprit, à ce que l'on dit, il aurait dû comprendre qu'il n'y avait pour toi qu'une seule place au monde, et que cette place était près de ton mari. Je n'ai ni instruction ni esprit, mais un peu de bon sens suffit pour juger tout cela. Tu ne peux être honorée, par conséquent heureuse, qu'en vivant près de M. Levasseur; il faut que tu reviennes près de lui; lors même qu'il se serait conduit un peu durement à ton égard, il ne faut pas que cela t'empêche de faire ton devoir; laisse là les ressentiments de la vanité, et reviens.

« Figure-toi que M. Levasseur m'a reconnue! Il est venu me voir deux ou trois fois; il est triste, et on dit qu'il est souffrant. Je ne l'ai pas vu depuis un mois environ, parce qu'il ne sort presque plus. Comme cela doit être triste pour lui, d'être malade... et seul! Ce n'est pas seulement son visage qui est méconnaissable; son humeur aussi a bien changé, ce qui ne sera nuisible ni pour lui ni pour toi: il est beaucoup plus sérieux et moins brusque.

« Garde-moi le secret vis-à-vis de tout le monde; si ton mari savait que je t'ai écrit, cela pourrait le froisser; il vaut mieux, pour votre bonheur à tous deux, qu'il attribue ton retour à ta propre impulsion.

« Ta vieille amie espère te revoir bientôt.

« ROSALIE. »

Cette lettre communiqua à Pauline une paix qui lui était depuis longtemps devenue étrangère; elle cherchait vainement sa route dans les ténèbres; la douce lueur qui se détachait du cœur de Rosalie lui montrait maintenant une voie droite, la seule qu'elle pût suivre. Le passé et ses discordes, le désaccord d'esprit qui l'avait éloignée de Robert, sa brusquerie, tous ses souvenirs s'effaçaient derrière une brume lointaine: elle savait qu'il était bon et loyal; elle apprenait qu'il était triste, malade, privé de soins: l'hésitation était devenue impossible.

Elle prit à peine quelques heures de repos, et employa la majeure partie de la nuit à préparer ses paquets, à ranger ses malles, à tout organiser autour d'elle pour un départ soudain.

Le lendemain matin, en effet, elle alla trouver M. Besnier; elle le remercia tendrement pour l'affection qu'il lui avait témoignée, et lui apprit qu'elle partait immédiatement pour aller rejoindre son mari.

M. Besnier, frappé de surprise, put à grand'peine formuler quelques interrogations.

« Robert t'a donc écrit?

— Non, mon oncle; mais je sais qu'il est souffrant.

— Eh bien?

— Il faut, par conséquent, que je me rende tout de suite auprès de lui.

— Quoi! sans même attendre qu'il ait reconnu ses torts?

— De ce côté-là, » dit Pauline en souriant tristement, « je crois que nous sommes à peine quittes; s'il m'a écrit une lettre un peu dure, j'avais commis la faute de prendre une décision qui le contrariait; nous nous pardonnerons mutuellement.

— S'il en est ainsi, » reprit M. Besnier avec un certain mécontentement, « je n'ai plus rien à dire; quitte-moi, abandonne Paris, les espérances que tu pouvais avoir....

— De tout cela, mon oncle, je ne regrette que vous; et j'espère que nous ne tarderons pas à nous revoir. Quant au reste, je n'emporte pas un regret; nous nous étions tous trompés en ce qui me concerne. Je ne suis qu'une humble ménagère, et j'aspire à retrouver l'ombre que j'ai dédaignée lorsque je me suis laissée entraîner par mes rêves: ils n'étaient pas en harmonie avec mes facultés; je le reconnais maintenant, et, lorsque je méprisais les devoirs et les joies modestes qui étaient à ma portée, je faisais fausse route. »

Pauline quitta Paris le soir même, et voyagea pendant toute la nuit.

Dans une jolie petite maison, entourée d'un jardin qui promettait de beaux ombrages pour la future saison d'été, se trouvait un salon fort propre, mais un peu triste, comme toutes les demeures habitées par une personne solitaire. Robert, assis dans un grand fauteuil près du feu, avait à sa portée une table éclairée par une lampe, et couverte de journaux et de livres; il s'y trouvait aussi une boîte de cigares..... Mais tous ces moyens de distraction, dans la réunion desquels on reconnaissait les anciennes préférences du maître de la maison, rapprochées des livres qu'il dédaignait naguère, semblaient délaissés; Robert contemplait tristement le feu, et se livrait à l'examen rétrospectif dont ne peuvent se détacher ceux qui ont été malheureux. La maladie apportait son contingent de douleurs physiques à l'amertume qui avait envahi son cœur, et le découragement était inscrit en caractères évidents dans ce regard éteint et indifférent, dans ces lèvres fermées au sourire, dans cette pose alanguie.

Bien des réflexions avaient surgi dans l'intelligence jadis insoucieuse de Robert. L'orgueil et l'entêtement l'avaient décidé à dicter l'*ultimatum* qui avait si profondément blessé Pauline; les mêmes sentiments lui avaient interdit toute tentative de rapprochement: mais il voulait détruire les arguments par lesquels on tentait de justifier sa femme, et il essaya de réformer ses habitudes. Il fit quelques lectures, et s'intéressa peu à peu au mouvement littéraire de son époque; il écarta graduellement les relations frivoles, et se lia avec des personnes sensées et spirituelles; à chaque victoire remportée sur ses habitudes antérieures, Robert se répétait avec une amère satisfaction : Pauline ne pourrait plus me blâmer... Elle ne trouverait plus qu'elle a fait une mésalliance morale, ainsi que son oncle me l'a écrit!

Mais les semaines et les mois s'écoulèrent; chacun des deux époux se retranchait dans son orgueil, et le découragement s'était appesanti sur Robert. En s'interrogeant scrupuleusement, il trouvait en lui des instincts de bonté et de générosité, désormais dégagés de l'alliage qui, durant ses jeunes années, avait amoindri leur valeur; seulement en élevant son intelligence, en ennoblissant son caractère, il ne pouvait se décider à avouer ses torts passés, et à mettre en pratique ce sublime conseil: *Pardonnez-moi mes offenses comme je vous pardonne les vôtres.*

Il se serait probablement endurci dans le ressentiment, s'il n'avait été visité par la maladie, qui est une rude institutrice. Ses souffrances l'éloignèrent encore du monde, et lui rendirent toute visite insupportable; il fut donc forcé de vivre avec lui-même, et de s'entretenir avec ses souvenirs. Le passé lui apparaissait, et il étudiait curieusement tous les petits événements qui en formaient la chaîne.

Il revoyait Pauline, non pas telle qu'elle était aujourd'hui, épouse oublieuse et dédaigneuse; il la voyait telle qu'elle lui était apparue lorsqu'elle lui avait donné son cœur avec tant de joie. Il se souvenait que sa vanité, caressée par cette affection si entière et si vraie, ne lui avait pas permis de songer à mériter le don qui lui était fait; puis il reprenait dans sa mémoire, un à un, tous les détails qui témoignaient du détachement progressif de Pauline: mille circonstances méconnues ou oubliées se dressaient devant lui pour témoigner contre lui; il avait froissé tous ses goûts, au lieu de les réprimer dans ce qu'ils avaient d'excessif, de les partager pour les diriger, pour les retenir dans une mesure salutaire. Il comprenait maintenant qu'entre époux tout devait être commun, et que la séparation dans le domaine de l'intelligence pouvait, tôt ou tard, avoir pour conséquence une séparation plus complète; il s'était laissé entraîner par des plaisirs vulgaires, par les distractions permises aux premières années de la jeunesse, mais essentiellement préjudiciables au bonheur conjugal, et il reconnaissait que Pauline avait dû se créer peu à peu une vie factice, pour combler le vide de sa vie réelle. N'était-elle pas seule, toujours seule? Les soirées passées au cercle, les soupers, les parties de chasse, ne prenaient-elles pas tout le temps dont il pouvait disposer en dehors des heures employées par le travail?

Tout en lui recommandant d'éviter les veilles, les repas, les réunions de tout genre, le médecin de Robert l'avait engagé à ne point se renfermer chez lui, et lui avait prescrit de prendre un peu d'exercice; chaque fois que le temps le permettait, il faisait une petite excursion dans les environs de la ville qu'il habitait.

Un jour, qu'il se sentait plus accablé que de coutume, il avait erré dans la campagne avec l'apathie qui est le partage des cœurs désolés; après avoir fait plusieurs haltes, il avait continué à marcher devant lui, car son indifférence lui enlevait même la conscience de la fatigue; il arriva ainsi à une petite ville, après avoir marché pendant près de trois heures. Dans un petit jardin, séparé de la rue par une barrière à claire-voie, il reconnut la vieille fille infirme, Rosalie, celle qui aimait Pauline depuis sa naissance.

Il s'approcha d'elle, et la connaissance fut bien vite renouée; leur conversation fut animée, attachante pour tous deux, bienfaisante pour Robert. Lorsqu'il s'agit de toucher à des blessures douloureuses, de deviner les troubles de l'âme, de les calmer et de faire entrevoir la possibilité de la consolation, l'esprit peut se tromper, mais le cœur se montre infaillible; sa lumière est la seule qui puisse conduire à la véritable appréciation des choses et des caractères. L'esprit se croit bien habile en se méfiant, et il lui arrive de commettre de lourdes bévues, soit en refusant, soit en accordant l'estime et la sympathie.

Si Rosalie avait été fort spirituelle, elle eût probablement conçu et conservé des préventions contre Robert; elle l'eût considéré comme un être vulgaire, lourd, épais, entièrement dominé par la matière, et elle se fût détournée de lui. Mais, comme elle était seulement bonne, elle n'écouta que la clairvoyante affection conservée à Pauline, et discerna bien vite la secrète tristesse de Robert; elle se fit plus ignorante qu'elle ne l'était, elle parla longuement de Pauline, de son prochain retour; car elle ne parut pas admettre un seul moment qu'il y eût une séparation entre les deux époux, et enfin elle amena peu à peu Robert à causer avec une sorte d'animation.

« C'est donc le hasard qui vous a conduit ici?

— Mon Dieu! oui! » répondit Robert; « je me promenais, je vous ai reconnue, et j'ai désiré apprendre comment vous étiez devenue ma voisine.

— Ne le saviez-vous pas? Mme Delley ne vous a-t-elle jamais écrit ce qui me concernait?

— Ma belle-mère n'aime pas à écrire..... la correspondance m'ennuie aussi un peu....., et c'est ainsi que les liens se dénouent de part et d'autre.

— Enfin, vous savez maintenant que vous avez ici une vieille amie.... Puis-je employer ce terme, monsieur Levasseur? »

Il baissa la tête en signe d'assentiment.

« J'ai toujours eu pour Pauline une si vive tendresse qu'il m'est impossible de ne pas en reporter une partie sur son mari. J'espère que l'été prochain vous viendrez quelquefois me voir ensemble; c'est une jolie promenade à faire, et, si vous la trouviez un peu longue, vous pourriez prendre la voiture qui fait le service entre les deux villes; celle-ci est l'une des stations du chemin de fer, et cela nous donne beaucoup de facilité pour les communications. »

Robert ne put surmonter sa fierté, et ne fit aucune confidence à Rosalie; mais celle-ci devinait ce qu'elle ne savait pas, et, pendant les deux ou trois visites qui succédèrent à celle-ci, elle réussit à vaincre les ressentiments déjà ébranlés qui s'agitaient encore dans l'âme de Robert; puis, lorsque le mauvais temps ou la souffrance interrompirent les rapports si heureusement renoués, Rosalie écrivit à Pauline, ainsi que nous l'avons vu.

Perdu dans ses méditations solitaires, Robert était, ainsi que nous l'avons dit, assis devant le feu; la porte du salon s'ouvrit doucement, si doucement, qu'il ne tourna pas même la tête, tant il était certain de n'être visité que par la femme de service. C'était Pauline. Durant son voyage elle s'était sans cesse représenté le moment où elle rentrerait dans la maison conjugale; comment y serait-elle accueillie? Robert ne l'humilierait-il pas par sa froideur ou par son ironie? Comment sauvegarder sa dignité sans blesser l'orgueil de son mari? Leur

Digitized by Google

avenir à tous deux dépendait de cette entrevue, des premières paroles qui seraient échangées... Mais, quelles qu'elles fussent, Pauline se sentit fermement décidée à accepter sa situation, à l'adoucir par son dévouement, si elle était trop pénible. Elle voulait expier le temps employé à des rêves frivoles, et envisageait sérieusement les devoirs de sa vie.

Mais, lorsqu'elle s'approcha de Robert, lorsque le premier regard jeté sur lui eut révélé la tristesse et la souffrance qui l'accablaient, toute appréhension disparut.

« Robert! cher Robert! » dit-elle en pleurant; « me voici! pardonne-moi! »

Il s'était levé en tremblant de joie.....

« C'est toi? c'est bien toi? C'est ta propre volonté qui te ramène? »

Il la serra dans ses bras, et ce soir-là, pour la première fois, les deux époux pleurèrent ensemble.

L'émotion produite par ce retour inespéré aggrava pendant quelque temps la maladie de Robert; tous les meilleurs instincts féminins se réveillèrent à la fois dans le cœur de Pauline. Quelle est la femme qui ne sait pas soigner un malade, adoucir et consoler ses souffrances? Et Robert était si heureux de s'abandonner comme un enfant à cette protection ingénieuse, active, infatigable, de vivre dans une atmosphère de paix et de tendresse, d'avoir échangé la solitude contre une compagnie assidue, tour à tour enjouée, sérieuse, et toujours affectueuse!.... Le temps s'écoula ainsi, guérissant peu à peu les maux physiques, les blessures morales, et dissipant la légère mésintelligence qui avait divisé les deux époux. Ils n'avaient jamais souffert ensemble..... Là était sans doute le motif de la facilité avec laquelle ils avaient donné de part et d'autre des proportions si graves aux prétextes qui les avaient séparés. Toute affection qui n'a point été cimentée par la communauté des douleurs n'a point de racines dans l'âme humaine; le caprice dénoue ses liens éphémères, la vanité l'égare, l'indifférence la dissout tôt ou tard. Mais il n'en pouvait plus être ainsi; l'état de Robert avait présenté pendant quelque temps des symptômes alarmants; Pauline avait tremblé près de lui; elle avait voué ses jours et ses nuits à la lutte engagée avec la maladie, et son mari avait lu tout au fond de son cœur ses craintes, ses remords et ses douleurs. Désormais ils étaient unis, bien unis, et une nouvelle vie commençait pour eux.

EMMELINE RAYMOND.

(*La fin au prochain numéro.*)

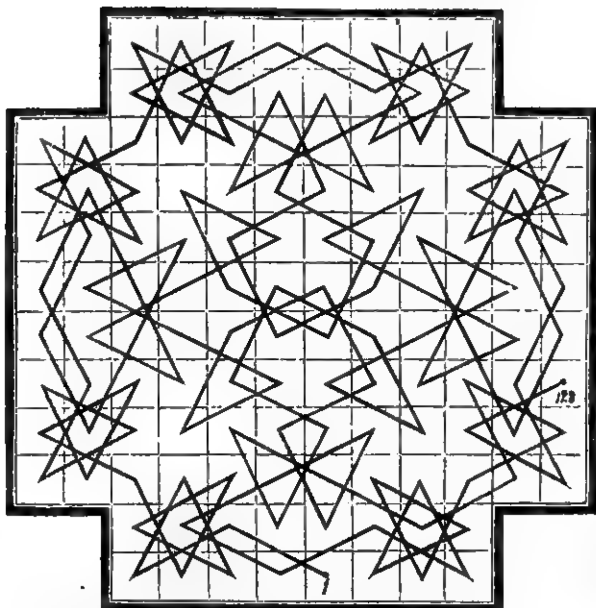
Explication du Saut du Cavalier.

LE PAPILLON ET L'ABEILLE.

FABLE.

Dans un jardin riche de fleurs
Aux brillantes couleurs,
Le papillon, inconstant et volage
Disait à l'abeille plus sage :
« Ton sort, ma sœur, ici-bas
« Est bien à plaindre;
« Le monde ne t'aime pas,
« Partout tu te fais craindre;
« Ton dard menaçant
« En est la cause, et jusqu'à l'avenue,
« Là-bas, il vient encor de poursuivre l'enfant
« Dont je charmais la vue... »
Comme il parlait ainsi,
Deux mains cruelles,
Brusquement prennent l'étourdi
Et lui meurtrissent les ailes.
« Pauvre fou, » dit l'abeille, « après cette leçon,
« Tu dois comprendre à quoi me sert mon aiguillon. »

ADRIEN MOISY.



Voir, à notre dernier numéro, l'Échiquier renfermant, disséminées dans ses cent vingt-huit cases, les syllabes contenues dans les vers qui précèdent.



On trouve tout chez moi;
L'air, la terre, le monde,
Le paysan, le roi,
Le feu, le ciel et l'onde.

Et quoique aux ignorants
Je sois souvent utile,
J'ai chez tous les savants
Élu mon domicile.

En douze pieds, mon nom
Se décompose; il donne :
L'instrument dont le son
En chasse au loin résonne.

Puis, un point cardinal;
Deux notes de musique;
Un précieux métal;
Un grand auteur tragique.

Un présent; le produit
De l'abeille; une pierre;
Un merveilleux récit;
La mitre du Saint-Père.

Ce qui sert au tanneur;
Le plus petit des hommes;
Un animal rongeur;
Ce qui nous vient des pommes.

Un cercle : un blanc métal;
D'un tableau la bordure;
Un stupide animal;
Un genre d'écriture.

Une sombre couleur;
Le revers d'une glace;
L'arme d'un artilleur;
Un petit cor de chasse.

Le nid de l'aigle; un mal;
Une grande puissance;
La robe d'un cheval;
Un refus; une danse.

Un antique savant;
Un café militaire;
Un métal; un onguent;
Une entaille; un viscère.

De nos lois un recueil;
Un accord d'harmonie;
Un mal qui vient à l'œil;
Un juge de Turquie.

Un fruit; maître baudet;
Son fils; un jeu d'adresse;
Ce qu'il faut au piquet;
Un signe de vieillesse.

Un espace de temps;
Un poëme lyrique;
Plusieurs départements;
Une ville d'Afrique.

Un poisson de la mer;
Le conducteur de barque
Qui menait à l'enfer;
Un pronom; un monarque.

Ce qu'on donne en présent
Le jour qu'on se marie;
Un port; un élément;
De l'arbre une partie.

Une ligne; un bateau;
Une ville de Chine;
Un assez grand tonneau;
Une sorte d'épine.

L'immensité des eaux;
Au milieu du feuillage
Le logis des oiseaux;
Une plante sauvage;

Un endroit où chez vous
L'hiver le feu petille;
Un coffret à bijoux;
Une même famille.

Une mouche; un festin;
Le pied de chaque plante;
La femelle du daim;
Un échange; une pente.

Un repas; un chanteur;
Des dieux le doux breuvage;
Un insecte; un pasteur;
Et l'arme d'un sauvage.

Peut-être en ce moment
Pour me trouver, lectrice,
Me fais-tu brusquement
Accomplir mon office.

ADRIEN MOISY.



Marine a reçu une réponse directe à sa première question; je n'ai pas compris la deuxième question, n'ayant jamais ouï dire que l'on soit poursuivi chez soi par des personnes que l'on ne veut pas recevoir. — *N° 41,341, Orne.* Doubler les manches avec une gaze de même nuance que la robe; ceinture à pointe devant. — Mme *Noémi A...* Je *réponds* de Mlle Houzé; elle habite rue de Provence, n° 7, et se charge de raccommoder les dentelles de tous grades, fût-ce les plus fines, comme aussi de transformer les mantelets, pointes, fichus, cols, etc., en leur donnant une forme moderne. Je garantis son habileté et sa probité. On a reçu, dans le n° 18, un costume complet pour petit garçon. — Mme *E. R. A., Paris.* Je ne puis donner aucun conseil sur ce sujet, car les connaissances médicales nécessaires pour conseiller me font défaut; j'ai employé le quinquina, et n'ai pas éprouvé les effets que l'on me signale. — *N° 19,216, Ain.* Ainsi qu'on a pu le voir dans plusieurs articles de *Modes*, les pointes en dentelle de soie et en dentelle de laine se portent toujours; on en trouve un dépôt chez Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6. Voir les gravures et les *Descriptions de toilettes*, pour les garnitures de robes. — *N° 16,785, Seine-et-Marne.* Je préférerais le corsage *Graziella*, fait en étoffe pareille à la robe; ce corsage a paru dans les *Patrons illustrés.* Les personnes non abonnées à cette publication peuvent le demander à Mlle Florin, rue du Faubourg Saint-Jacques, 35; le patron coûtera 5 à 6 francs. On porte toujours les écharpes pareilles aux robes. Certaines modes, et entre autres celle des pardessus pareils aux robes, peuvent devenir *générales*, sans courir le risque d'être *communes.* — *N° 41,013, Haute-Loire.* Je ne me porte nullement caution de l'excellence des étoffes; je puis donner mon avis quant aux dessins et couleurs, mais on peut répondre des étoffes seulement quand on les a usées soi-même. Je regrette de ne pas connaître un procédé pour remédier à cet inconvénient. Deux volants tuyautés étroits pour la robe de jeune fille, ou toute autre garniture indiquée dans les gravures et *Descriptions de toilettes.* — *N° 9,603, Paris.* Enlever tout autour une quantité égale. Rien ne s'oppose à ce qu'on fasse le fichu en mousseline. Mme *D..., Isère.* S'adresser directement à M. Croizat, rue Richelieu, n° 76. J'ignore ces détails, et n'ai pas le temps d'aller m'en informer.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

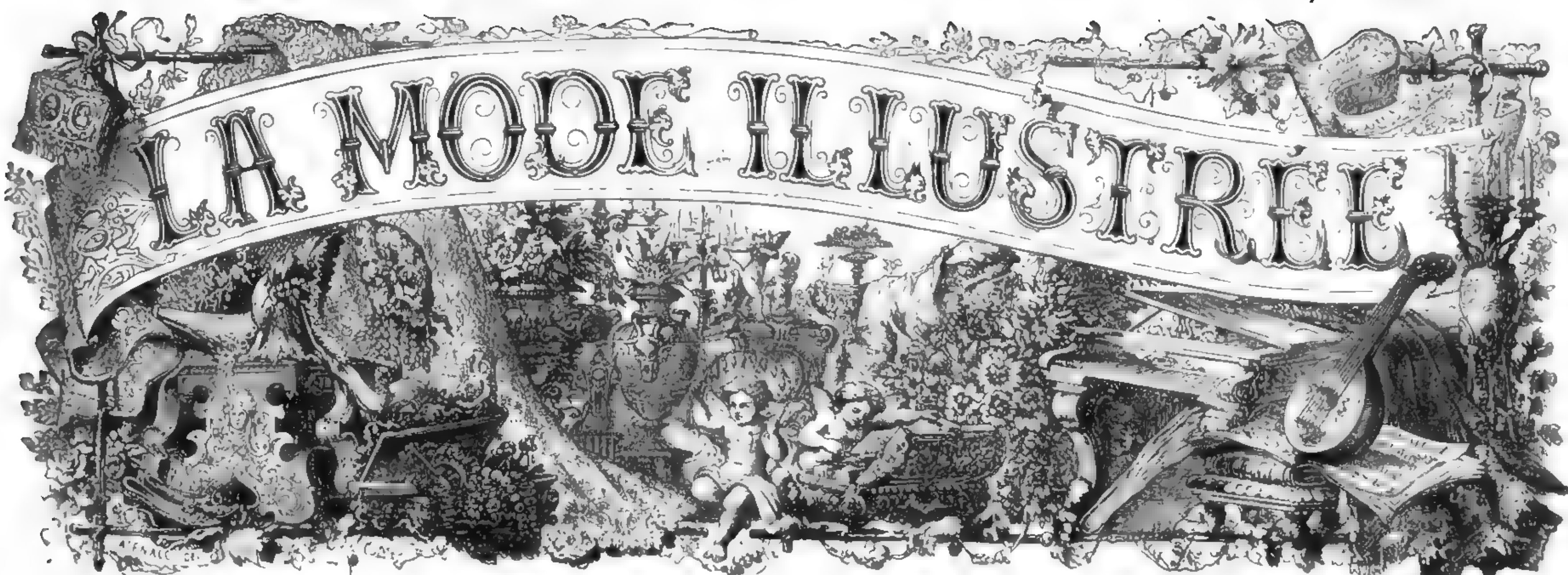


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Que de ravages produits dans les corps et les intelligences par l'absinthe !

Digitized by Google

N° 22. CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 29 mai 1864.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

Corsage montant

ORNÉ D'ENTRE-DEUX EN DENTELLE.

Les ornements de ce corsage se composent d'entre-deux en dentelle noire, dont le réseau est découpé sur chaque bord, de façon à ne laisser subsister que le dessin de l'entre-deux sur ces deux bords. L'entre-deux forme ainsi des pattes qui se terminent par un gland léger en soie crêpée. Cette garniture convient aussi à un corsage de mousseline blanche; dans ce cas, les entre-deux seront brodés, ou bien choisis en guipure blanche, encadrés avec une dentelle très-étroite peu froncée, et doublés avec un ruban de même couleur que la ceinture à longs bouts; les glands seraient supprimés.



CORSAGE MONTANT AVEC ENTRE-DEUX.

Dessin pour tapis

DE TABLE, FAUTEUIL, ETC.

MATÉRIAUX : Reps de laine grenat foncé; soutache en soie de trois nuances grenat, la première (la plus foncée) plus claire que la nuance du reps; perles noires taillées; soie de cordonnet chinée, verte, cerise, lilas, etc.

Nous consacrons à ce tapis deux dessins : l'un, en grandeur naturelle, servira pour exécuter la broderie, que l'on fait sur un tapis rond ou carré (les derniers sont plus *à la mode*); l'autre dessin reproduit les dispositions de la broderie en grandeur réduite, et sert à juger de l'effet général.

Les différentes teintes du dessin principal indiquent les trois nuances de la soutache; la plus claire (teinte blanche sur le dessin) est presque cerise. Entre les arabesques formées par les soutaches, on coud des perles noires, auxquelles on peut substituer le point *noué*, fait avec de la grosse soie noire de cordonnet. Les fleurettes sont brodées au passé, en soie cerise chinée, ou nuancée; le cœur est formé par quatre perles ou quatre nœuds; les feuilles sont faites avec un seul point en soie verte chinée ou de plusieurs nuances.

Ce dessin peut aussi servir pour un pouff; on en changera les couleurs selon le mobilier de la chambre à laquelle on destine ce travail.

Filet pour cheval.

MATÉRIAUX : Coton blanc à tricoter de grosseur moyenne; même coton rouge; une navette; un moule ayant 2 centimètres de circonférence.

Quoique nous écartions de nos colonnes les coiffures et les ajustements pour animaux; quoique j'aie dû refuser naguère de faire paraître un patron de paletot pour une levrette aussi frileuse qu'adorée, je fais une petite place à cette *résille* destinée à coiffer un cheval favori et à le garantir contre les taquineries des mouches pendant la saison d'été. Cette résille ne prend pas la place d'un patron plus utile, et son explication n'occupera pas un espace trop étendu.

La résille se compose de deux parties réunies par un troisième morceau, une sorte de pointe étroite, placée entre les deux oreilles. Pour chacune des deux premières parties, on monte 40 mailles, et l'on fait 4 tours en *allant* et *revenant*. Les tours suivants sont séparés au milieu, afin de préparer la place qui sera occupée par le cornet destiné à garantir l'oreille. On fait de chaque côté de cette séparation 14 tours, composés chacun de 20 mailles. Après ces tours, on ferme la fente, c'est-à-dire que l'on travaille de nouveau sur toute la largeur du filet; mais, à la fin de chaque tour, on réunit 2 mailles en un seul nœud. Cette diminution, maintenue pendant 38 tours, termine en pointe cette première partie, qui finit avec ce 38e tour. On fait une deuxième partie, en tout semblable à celle-ci, puis on commence la pointe du milieu, pour laquelle on monte 12 mailles, sur lesquelles on fait 53 tours, durant lesquels on diminue successivement, de telle sorte que le dernier tour se compose d'une seule maille.

Pour chaque *cornet* destiné aux oreilles, on monte 39 mailles, sur lesquelles on fait, *en rond*, 25 tours, puis on commence la diminution. Après chaque 13e maille, on diminue une maille, trois fois en tout par conséquent dans chaque tour, et toujours aux mêmes places, pour former des lignes régulières. Quand toutes les différentes parties composant cette résille sont terminées, on les assemble au crochet, avec du coton rouge, en plaçant chaque cornet dans chaque fente des deux parties principales, et la pointe entre ces deux parties; on fait une sorte de bordure en *reprises*, pour encadrer le filet, puis on le borde avec deux tours au crochet. Le premier tour est fait avec du coton blanc pris double; il se compose de mailles simples; le 2e tour, formant des dents, est fait avec du coton blanc ou rouge, à volonté, de la façon suivante : * 1 maille simple dans une maille simple du tour précédent, — 2 brides, — 2 doubles brides (pour lesquelles on jette deux fois le brin sur le crochet), — 2 brides. On recommence depuis *; les 2 brides sont toujours faites dans *une seule* maille du tour précédent.

Digitized by Google



DESSIN POUR TAPIS DE TABLE, FAUTEUIL, ETC. (GRANDEUR NATURELLE.)

Google

Digitized by Google



LA MODE ILLUSTRÉE

Reproduction Interdite

Digitized by Google

A tous les coins, ainsi qu'aux cornets des oreilles, on pose des glands de coton blanc, dont les têtes sont recouvertes de coton rouge; ces glands sont suspendus à un morceau de coton; les deux côtés de la pointe de devant sont pareillement garnis de glands.

Rien ne s'oppose à ce que l'on substitue de la grosse soie blanche ou noire de cordonnet, et de la soie rouge, au coton blanc et rouge, pour exécuter cette élégante coiffure chevaline.

Cravate et manchette

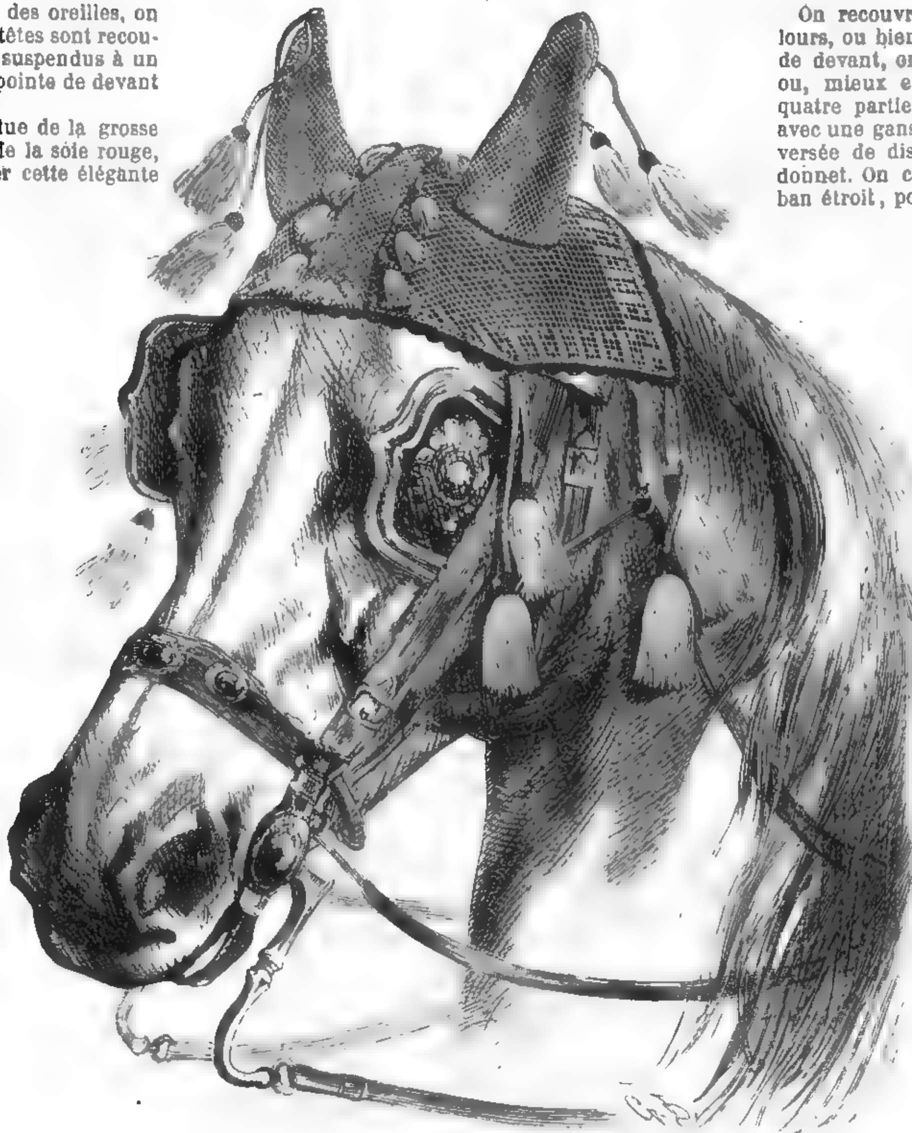
DE DEUIL.

Cravate. On prendra, pour le tour du cou, une bande en droit fil de taffetas noir, ayant 38 centimètres de longueur, 4 centimètres de largeur, que l'on coudra sur une doublure roide ayant à peine 2 centimètres de largeur, laquelle sera entièrement enveloppée dans la bande de taffetas.

Un dessin spécial reproduit un des pans en grandeur naturelle; on exécute le milieu de ce pan, au filet, avec de la soie noire de cordonnet, et l'on coud ce filet entre les deux *doubles* de l'encadrement de taffetas, dans lequel on a placé une doublure roide; on orne cet encadrement avec des perles noires, et sur le bord inférieur on pose une dentelle blanche en soie, recouverte par une dentelle noire; pour cacher les points, on pose sur l'envers une bande de même étoffe que la cravate.

La *manchette* est disposée et ornée comme la cravate; sur le devant, cette manchette a 18 centimètres de longueur, au milieu 7 centimètres de hauteur; le milieu, fait au filet, sur un moule semblable à celui employé pour la cravate, est exécuté sur 18 mailles environ; on le fait sur le côté long, et l'on diminue pour former le triangle.

La cravate peut être exécutée en taffetas de couleur, si l'on n'est pas en deuil; on pose la manchette de deuil sur une sous-manche en grenadine de soie noire.



FILET POUR CHEVAL.

Col en mousseline.

Ce col (forme dite *matelot*) se compose d'entre-deux brodés et d'entre-deux en dentelle, encadrés avec un bouillonné plat en mousseline; on peut l'exécuter sur l'un des patrons précédemment publiés, en coupant ce patron en papier, et disposant les entre-deux et les bouillonnés sur ce papier. Le bouillonné se compose d'une bande ayant 2 centimètres de largeur, une longueur double de celle du col qu'il doit encadrer; une bande très-étroite, coupée en biais, borde ce bouillonné de chaque côté; des bandes semblables séparent les entre-deux; une dentelle légèrement froncée ayant 1 centimètre de largeur, borde le col; un nœud double, en ruban assez large, est posé devant.

Sous-manche

ACCOMPAGNANT LE COL.

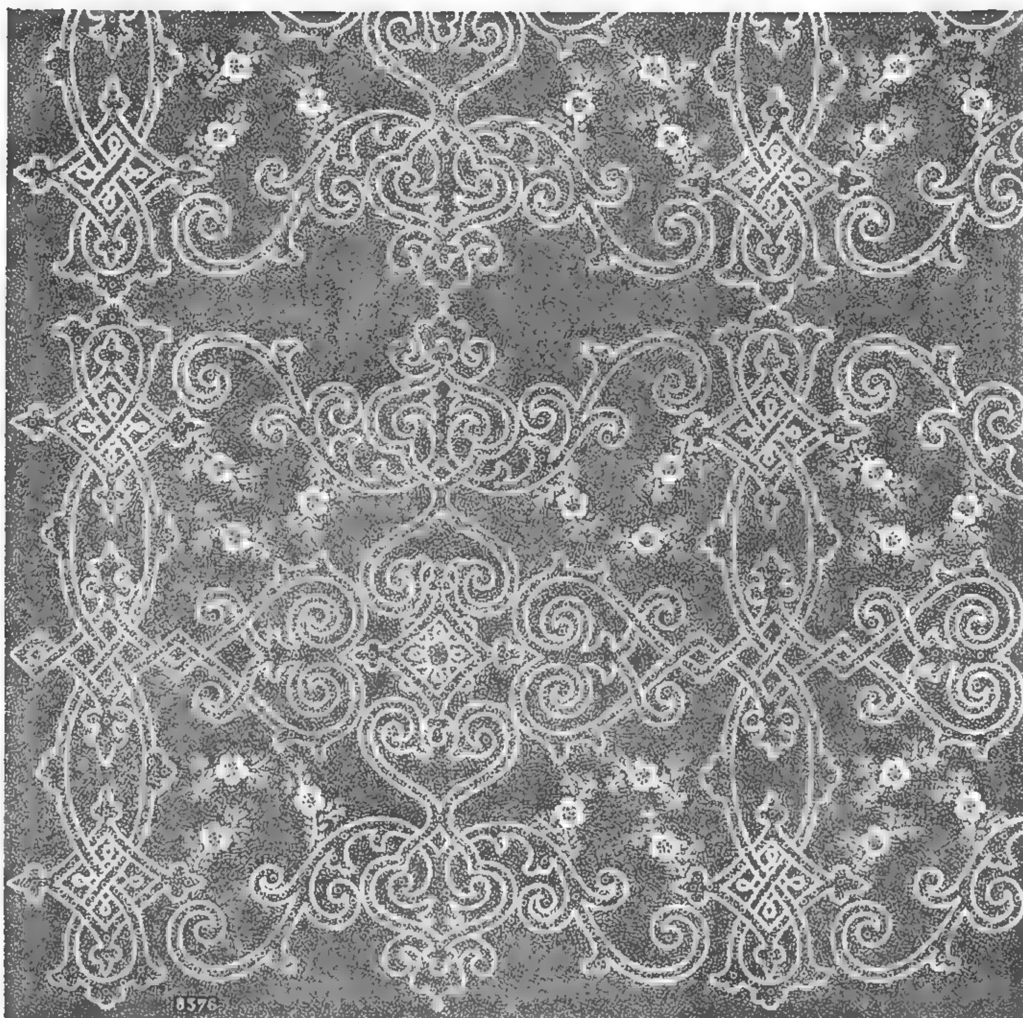
On exécute la manchette ou poignet sur l'un de nos patrons précédemment publiés (voir le n° 8). Le dessin indique la disposition des entre-deux du bouillonné, et celle des nœuds de ruban.

Sac de voyage.

Nous avons publié récemment un dessin en tapisserie qui pourra servir pour le côté de devant de ce sac. Notre modèle a 30 centimètres de hauteur, 40 centimètres de longueur. Au côté de derrière, on adapte des courroies, lesquelles servent soit à contenir un *plaid*, soit à porter le sac sur le dos, si l'on voyage en touriste. Dans ce dernier cas, il vaut mieux faire le sac entièrement en cuir, et se borner à broder des initiales sur le côté de devant.

Nécessaire de couture.

Ce nécessaire, en forme de portefeuille, est suspendu par des nœuds de rubans à un pied en ébène sculpté, ayant 20 centimètres de hauteur, 13 centimètres de largeur. Le portefeuille est coupé en carton. Le côté de derrière a 10 centimètres 1/2 de longueur, 11 centimètres de hauteur au milieu; le côté de devant a 7 centimètres de longueur, 4 centimètres de hauteur. On les réunit à droite et à gauche, en plaçant une petite pointe en carton ayant 3 centimètres sur son bord le plus large. Sur le dessus du portefeuille, on place un morceau droit, en carton, ayant 3 centimètres de largeur, qui masque l'ouverture du portefeuille, et dans lequel on pratique les ouvertures nécessaires pour les divers ustensiles de couture, tels que dé, passe-lacet, etc. Ce morceau de carton est recouvert en velours noir.



DESSIN POUR TAPIS DE TABLE, GRANDEUR RÉDUITE.

On recouvre les quatre côtés du portefeuille en velours, ou bien en moire, ou bien en taffetas. Sur le côté de devant, on brode au passé un bouquet quelconque, ou, mieux encore, des initiales. On colle ensemble les quatre parties composant le portefeuille, on les borde avec une ganse de soie, ou bien avec de la chenille, traversée de distance en distance avec de la soie de cordonnet. On coud aux quatre coins des morceaux de ruban étroit, pour fixer le portefeuille sur le pied sculpté.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de mousseline blanche. Le bas de la jupe est garni avec deux entre-deux en guipure blanche, ayant chacun 5 centimètres de largeur, séparés par un espace égal à cette largeur; le corsage de la robe est montant, entièrement plissé à plis perpendiculaires; une guipure étroite, légèrement *soutenue*, garnit l'encolure; les manches, peu larges, sont longues, presque justes au poignet, et garnies d'une manchette. Sur le corsage de la robe blanche on a mis un corselet en taffetas cerise, à pointe par devant, à pans carrés par derrière; il est entièrement garni avec deux guipures noires étroites, posées *pied* contre *pied*; les nœuds d'épaules sont faits avec un étroit ruban cerise, bordé de chaque côté avec une guipure noire. Chapeau rond en paille d'Italie, garni d'une grande plume noire et d'une petite plume rouge.

Robe de taffetas lilas. Le bord de la jupe est découpé en dents arrondies, garnies avec un passe-poil en taffetas noir, et ornées d'une broderie en soutache noire; un volant tuyauté est posé sous ce bord dentelé. La robe est de forme *Gabrielle.* Paletot en tulle noir de chenille, garni avec une large dentelle de Chantilly; les bords de ce paletot sont dentelés comme ceux de la robe. Chapeau blanc en paille de fantaisie, orné de *glycines* lilas.

MODES.

On n'a jamais vu anarchie plus complète que celle à laquelle l'empire de la mode est actuellement en proie; il n'est rien qu'on ne porte, rien par conséquent qui soit absolument commandé ou interdit par la mode. Les robes sont sans garniture, ou bien avec toutes les garnitures que nous connaissons, volants tuyautés, biais d'étoffe garnis de frange, de dentelle ou de passe-poils, ruches, bandes unies ou à carreaux. Même diversité, même liberté pour la forme des corsages: on les porte à pointe, à ceinture, plats ou plissés, unis ou bien à basques, et parfois celles-ci se prolongent de façon à atteindre la dimension des pans de fracs masculins. Les châles de tous genres, les talmas de toute dimension, les écharpes, les paletots de toute longueur, les casaques non ajustées, tout cela peut être mis indifféremment.

Certains détails qui semblent insignifiants surgissent tout à coup dans la mode, et sont adoptés avec une frénésie qui tient de l'épidémie. Tels sont les lacets, de soie ou de laine, à carreaux noirs et blancs, bruns et blancs, etc., pareils à ceux qui garnissent le costume de petit garçon publié dans le n° 18. On les voit aujourd'hui sur tous les vêtements de femmes et d'enfants. La plus jolie façon de les employer est la suivante : on garnit la robe et le talma, ou le paletot pareil à la robe, avec une bande de taffetas ayant environ 4 centimètres de hauteur, de couleur unie, assortie à la robe. Ce taffetas est bleu Mexico, lilas ou vert, sur étoffe grise, et parfois, pour femme âgée, gris sur gris. On borde cette bande de chaque côté avec ce lacet, puis on la traverse encore perpendiculairement avec ce même lacet, de façon que la bande de taffetas se trouve rayée; on laisse 4 centimètres de distance entre ces rayures. Cette garniture est aussi jolie que simple et distinguée. Le lacet de soie à carreaux coûte 30 centimes le mètre.

Pour les voyages, les courses

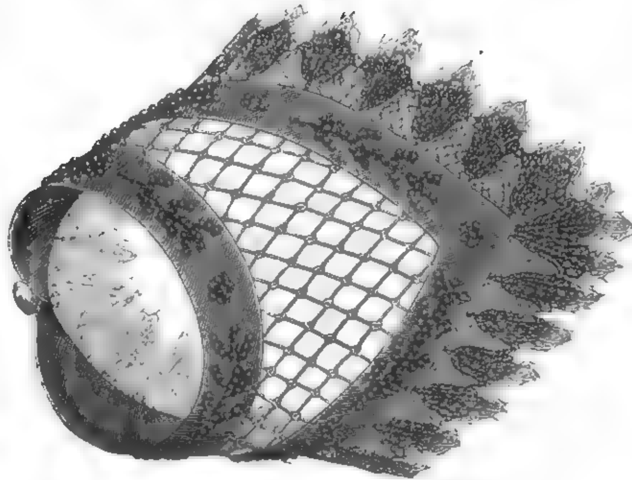
Google

à la campagne, les jours pluvieux, les jeunes filles ont adopté de petits talmas en drap léger, presque toujours de belle nuance gros bleu, sans aucune garniture. Cela se met facilement, cela s'emporte et se roule sans inconvénient. Mais ces talmas, sous peine de perdre leur *caractère*, doivent être courts; ils dépassent la taille, par derrière, de 10 centimètres environ.

Les robes de mousseline blanche, de jaconas et d'organdi imprimé, présentent quelques difficultés *pratiques* en ce qui concerne les corsages. Lorsqu'ils sont plats, c'est-à-dire montants et tendus sur une doublure décolletée, ces corsages sont immédiatement déchirés. Lorsqu'ils sont froncés, ils conviennent seulement aux personnes très-maigres, et habillent horriblement mal les femmes qui ont de l'embonpoint. Dans ce dernier cas, il faut adopter un corsage décolleté, et le porter avec une pèlerine carrée, ou bien un fichu quelconque de même étoffe que la robe. Les écharpes de même étoffe simplement festonnées tout autour, *reversibles*, c'est-à-dire se repliant, conviennent surtout pour accompagner les robes de mousseline, de jaconas, d'organdi, de grenadine de laine ou de soie, en un mot pour les étoffes transparentes, qui ne sauraient admettre la forme des paletots ni celle des talmas.

Les corsages blancs sont en grande faveur pour les petites filles, les jeunes filles et les jeunes femmes. On les porte avec toutes les jupes en ajoutant une ceinture quelconque ou bien un corselet de taffetas noir, ou de nuance assortie à celle de la jupe. Les vestes de toutes formes sont désormais acquises à la toilette féminine. Les étoffes qui s'accommodent le mieux aux promenades et aux voyages de la saison d'été sont le mohair, dans toutes les nuances grises et écrues, l'alpaga et le poil de chèvre, excellent et charmant tissu que je ne saurais trop recommander. On en a perfectionné la fabrication, et jamais l'industrie française n'a livré à la consommation de plus charmante étoffe que ces poils de chèvre fins et soyeux, d'une parfaite égalité de tissu, et offrant les nuances les plus pures et les plus vives. Cela compose une robe extrêmement solide, car on nettoie le poil de chèvre aussi facilement, aussi bien qu'un morceau de linge.

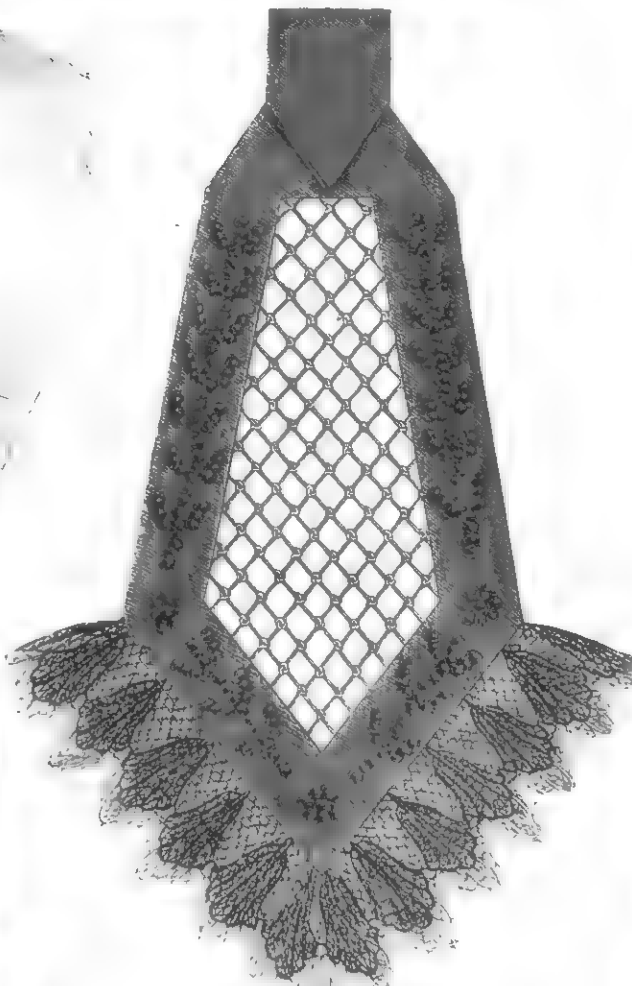
E. R.


MANCHETTE DE DEUIL, GRANDEUR RÉDUITE.

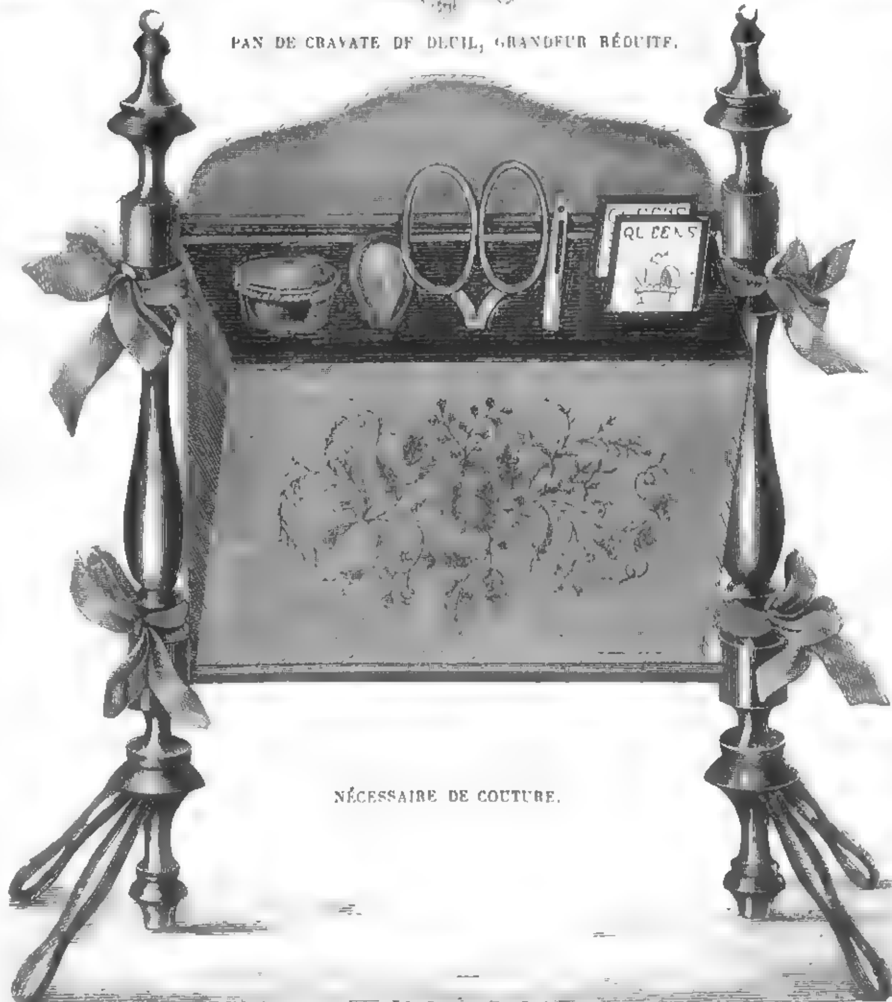

COL AVEC NŒUD DE RUBAN.


SOUS-MANCHE ACCOMPAGNANT LE COL.


SAC DE VOYAGE AVEC COURROIE.


PAN DE CRAVATE DE DEUIL, GRANDEUR RÉDUITE.


SAC DE VOYAGE VU PAR DERRIÈRE.



NÉCESSAIRE DE COUTURE.

VARIÉTÉS.

LES PETITS RIDICULES A ÉVITER.

Dans les rares circonstances qui m'offriront une colonne non envahie par les explications de nos dessins, les articles de modes, le roman, les renseignements ou les logogriphes, je signalerai quelques-uns des ridicules dont il faut se préserver. Celles de nos lectrices qui ont le bonheur de vivre en compagnie de leur mère n'ont pas besoin de nos avis; mais il y a des jeunes filles orphelines, des jeunes femmes séparées de leur famille. Les unes et les autres doivent acquérir sans guide, sans aide, l'expérience dont elles auraient pu recueillir les fruits si elles n'avaient été privées de leur protectrice naturelle. Or l'expérience ne s'improvise pas; c'est un trésor lentement constitué, et qui, lorsque nous avons été privées du secours maternel, nous arrive seulement à l'époque où ses richesses nous sont à peu près inutiles, c'est-à-dire vers la maturité de l'existence.

Je n'entreprends pas la tâche impossible de remplacer une mère; j'essayerai seulement de noter successivement ceux des ridicules contemporains qui se révèlent à moi, afin d'en préserver quelques-unes de mes lectrices. Je ne puis apporter aucun ordre, aucune méthode, dans la classification de ces ridicules qui ne se présentent pas avec des caractères bien déterminés; je me bornerai à les signaler en indiquant sommairement, lorsque cela sera possible, les motifs qui doivent nous engager à bannir de notre langage certaines expressions, à éviter de prendre certaines habitudes.

Le ridicule n'a jamais été défini d'une façon bien satisfaisante. Sous prétexte de définitions, on a fait des dissertations plus ou moins ingénieuses, mais l'on ne nous a jamais expliqué en quoi consistait le ridicule; peut-être l'a-t-on trop cherché dans ses manifestations essentielle-

Digitized by Google

ment variables, changeant avec les conditions, les lieux, les sociétés et les modes. Pour le reconnaître et s'en préserver, il est plus profitable de l'étudier dans ses origines que dans ses résultats.

Le ridicule est une infirmité naturelle ou *postiche:* dans le premier cas, il est difficile de corriger une disposition d'esprit qui n'existe qu'à la condition d'être ignorée par la personne qui en est affligée; dans le second cas, le ridicule, dont on n'a pris l'habitude que par esprit d'imitation, par défaut de jugement, peut être combattu et corrigé, parce qu'il n'est pas un produit naturel du sol sur lequel il s'étale, et qu'il y a été seulement transplanté.

Le ridicule nuit à la considération, parce qu'il a pour origine l'ignorance ou bien la prétention vaniteuse, agissant sous l'empire d'un jugement faussé. Or la considération est un bien auquel chacun peut et doit prétendre, sans lequel tous les autres biens sont insuffisants, et qui constitue un *avoir*, non-seulement personnel, mais commun à tous les membres de la famille. Si l'un de ceux qui composent la famille se rend ridicule, il en rejaillit quelque chose sur tous ses alliés. On le voit, la lutte qu'il s'agit d'engager avec le ridicule n'est point puérile, et ne s'attaque pas à des sujets frivoles.

On peut être ridicule en actions, en paroles et en écrits; mais, quelle que soit la forme sous laquelle le ridicule se manifeste, on ne peut lui assigner d'autre origine que l'ignorance ou la vanité. Ces préliminaires étant établis une fois pour toutes, venons-en à l'énumération des ridicules qu'il faut éviter.

On ne signera jamais *veuve une telle;* le mot *veuve*, précédant la signature, peut être nécessaire dans les affaires commerciales, indispensable dans les actes judiciaires, mais dans toutes les autres circonstances il prouve l'ignorance des usages établis. On n'énonce pas les actes civils à propos de la signature d'une lettre ou d'un billet, et les mots *veuve, épouse*, ou *fille*, sont tout à fait inutiles dans la correspondance.

Une femme, en terminant une lettre, n'offrira jamais ses *hommages*, ni à un homme, ni à une autre femme; ce terme est essentiellement masculin par son origine, et reste exclusivement masculin dans son emploi.

On ne dira jamais *votre dame, votre demoiselle*, à un mari ni à un père, en lui parlant de sa *femme* ou de sa *fille*. En croyant employer un langage plus élégant, on se sert ainsi de termes vulgaires, ayant le tort de rappeler ceux qui sont usités par les domestiques lorsqu'ils parlent entre eux des maîtres qu'ils servent.

On ne dira pas *partir à la campagne, partir en voyage;* ces locutions, absolument opposées aux règles de la grammaire, sont fréquemment employées aujourd'hui; leur usage prouve l'ignorance de ceux qui se servent de ces phrases essentiellement vicieuses. On part *pour* la campagne, on part *pour* faire un voyage; le voyage ne



TOILETTES DE Mlle CASTEL, RUE SAINTE-ANNE, 58 BIS.

Robe en poil de chèvre lilas. Le bord inférieur de la jupe est découpé en dents arrondies, bordées avec une ruche tuyautée en taffetas; sur le côté droit, le lé est découpé de la même façon, et remonte jusqu'à mi-hauteur de la jupe, fixé dans les courbes des *dents* par des boutons en forme d'olives; gilet de piqué blanc, à châle: corsage en forme d'habit à revers, et manches étroites.

Robe de taffetas noir. Le bord de la jupe est découpé et garni avec une ganse de soie noire; à quelque distance, se trouve une seconde ganse disposée en festons, bordés avec une guipure noire, et fixés par des boutons en passementerie noire; corsage-habit (vu de dos) garni de guipures noires.

peut être assimilé à un cabriolet, à une chaise de poste, ni à une charrette.

Une autre locution nous vient en droite ligne de l'antichambre ou de l'office; son humble origine ne l'a pas empêchée de se glisser dans les salons..... et la jeunesse *dorée* de nos jours pourrait s'écrier: *Elle a eu de la chance*, cette chance!

C'est ce mot de *chance* que je veux signaler à nos jeunes lectrices, pour les engager à le bannir de leur langage. *Avoir de la chance*, se dit aujourd'hui à propos de tout; c'est le terme favori des cuisinières et des domestiques; ils ne sont pas obligés de connaître la grammaire, de feuilleter le dictionnaire, et l'on ne saurait leur adresser des reproches sérieux lorsqu'il leur arrive de manquer *aux lois de Vaugelas*. Il ne faut point, à l'instar de Philaminte, renvoyer une bonne servante parce qu'elle commet des solécismes; mais de l'indulgence à l'imitation, il y a bien des degrés..... Et je reproche à quelques-unes de nos contemporaines de les avoir tous franchis.

Le mot *chance* signifie *hasard, probabilité;* on dit donc que l'on *a du hasard*, en disant que l'on *a de la chance;* ces mots, ainsi rapprochés, n'offrent aucun sens, et ne représentent rien... si ce n'est de l'ignorance. J'engage en général mes lectrices à se rendre un compte exact de la signification des termes qu'elles emploient, et je les prie de recourir immédiatement à un dictionnaire, lorsqu'elles ne connaîtront pas d'une façon bien positive la valeur et le sens des locutions dont on fera usage autour d'elles.

La vanité est plus habile et plus voilée chez les femmes que chez les hommes; ceux-ci sont par conséquent plus exposés que nous à confesser naïvement leurs prétentions, leur parfait contentement d'eux-mêmes, en les manifestant par quelques attitudes qui font naître un léger sourire, parce qu'elles sont ridicules, et qui sont ridicules, parce qu'elles traduisent trop clairement la bonne opinion que l'on a de soi-même. Les hommes éviteront de se poser de trois quarts, en plaçant majestueusement leur main dans l'ouverture de leur gilet; cette pose classique était, il y a quelque trente ans, l'apanage exclusif des orateurs et des hommes d'État; elle est passée de mode aujourd'hui, et dénote des prétentions *arriérées*. Mais il est un autre mouvement dont il importe de se méfier. Plus naïf encore que le précédent, il exprime sans détour le contentement de

Google

soi-même, poussé jusqu'à ses limites les plus extrêmes. En écartant son habit pour poser les pouces de ses mains dans l'entournure de son gilet, un homme dit clairement à ceux qui l'entourent : Combien vous avez de motifs pour m'admirer! Dieu ! que je suis gracieux, fin, spirituel, charmant!

La véritable supériorité s'ignore ou s'estime peu, parce qu'elle sait se juger, et qu'elle est plus frappée par ce qui lui manque que par ce qu'elle possède; et cependant, on ne saurait le nier..... le génie ne met pas toujours à l'abri du ridicule; mais, dans ce cas, il est indubitable que le génie lui-même est incomplet, sujet à des défaillances et à des lacunes. Le ridicule, c'est-à-dire la vanité, se rendant pour ainsi dire visible et palpable, est inséparable d'un jugement faussé, d'un manque absolu de mesure et de simplicité, qui ne peut exister dans l'individu sans se reproduire dans son œuvre. Pour échapper aux faiblesses puériles qui nous exposent à être raillés par nos semblables, le génie même ne suffit pas... Mais on est certain de ne jamais se montrer sous un aspect ridicule, si l'on se préserve soigneusement de prêter l'oreille aux suggestions de la vanité. Permet-on à celle-ci de dire tout bas que l'on est un être considérable par sa position ou par sa fortune, remarquable par son esprit ou par ses grâces : le ridicule s'attache alors à toutes nos paroles, à toutes nos actions, même les plus indifférentes; il nous marque de son cachet ineffaçable, il nous désigne à la pitié, aux sourires de tous les gens sensés. Toute prétention à laquelle nous permettons de se laisser deviner nous doue d'une infériorité, car elle donne prise à la causticité, qui est toujours en quête d'aliment; c'est une brèche ouverte, qui ne peut plus être défendue, et par laquelle les indifférents pénètrent en notre âme, pour la juger sévèrement. La tâche de cacher des prétentions vaniteuses est un labeur difficile, sous lequel succombent parfois les esprits même les mieux trempés; il sera plus sûr de déloger nos prétentions que de les voiler, et, comme la crainte qu'inspire le ridicule est effrayante pour tout le monde, le désir d'échapper à ce danger doit constituer un stimulant assez puissant pour nous aider à combattre en nous la vanité et ses prétentions, source de laquelle dérivent la plupart des ridicules. C'est là le but vers lequel nous devons diriger nos efforts, tout en y joignant des études suffisantes pour éviter les fautes de langage qui dénoncent une ignorance incompatible avec la situation que nous occupons, et nous exposent, par conséquent, aux apparences du ridicule. EMMELINE RAYMOND.

CHRONIQUE DU MOIS.

En cette saison, Paris passe en revue toutes les distractions dont il a joui et dont il va se séparer; il mène tous les plaisirs de front, et se fait voir à la fois dans sa promenade favorite du bois de Boulogne, aux courses, et dans toutes les salles de spectacle, sans compter un *regain* assez considérable de bals et de concerts.

Paris s'est montré assez indifférent pour les ambassadeurs japonais. Sans ajouter complétement foi aux affirmations de quelques mauvais plaisants, lesquels prétendent que le personnel de ces différentes ambassades, siamoise, annamite, cochinchinoise et japonaise, est toujours composé des mêmes individus, changeant seulement de noms et de nationalité, disparaissant pendant quelques mois pour reparaître sous un nouveau plumage, les Parisiens commencent cependant à se blaser sur la visite de ces étrangers, dont on ne peut pas même prononcer les noms. Les Japonais se sont prodigués à la population parisienne; ils ont flâné sur les boulevards, et se sont arrêtés devant les vitrines des magasins comme de simples Européens; leur passage parmi nous aura peut-être quelque influence sur la mode, qui cherche en ce moment ses inspirations surtout dans les costumes masculins. J'engage les Parisiennes à porter leur attention vers la coiffure des ambassadeurs japonais. Ils portent un couvre-chef en métal, à bords légèrement relevés, un vrai four de campagne en un mot; il n'y manque que la braise. L'originalité de ce chapeau séduira probablement les Parisiennes; il est digne de prendre place près des toquets de singes savants, près des saladiers en crêpe et en paille que les femmes d'aujourd'hui mettent sur leur tête, sous prétexte d'y placer un chapeau.

On ne saurait nier l'influence funeste, et désormais trop évidente, exercée sur la France par la rapidité des communications que nous devons à l'établissement des voies ferrées. Autrefois la France voyageait peu, et ceux qui venaient la visiter, devant disposer pour un voyage très-coûteux d'une grande somme de loisir, et de beaucoup d'autres *sommes* très-importantes, composaient une minorité peu inquiétante, car elle ne pouvait avoir, vu son chiffre minime, une action très-puissante. La France était alors la patrie de l'élégance; quelles que pussent être les erreurs ou les défaillances de ses hommes politiques, il lui restait une suprématie incontestée : celle du goût. Oserions-nous affirmer que cette suprématie existe encore? Hélas ! voyez nos promenades, nos réunions, nos salles de spectacle, et prononcez! Aujourd'hui les Françaises reçoivent l'impulsion au lieu de la donner; elles se font habiller par des hommes, qui les habillent comme des hommes, d'après le goût particulier de quelques étrangères, Anglaises, Russes ou Allemandes. La mode n'a plus de chef reconnu et révéré; la France a abdiqué son empire, elle s'est laissée envahir par les barbares; elle a, de ses propres mains, préparé les lignes de chemins de fer qui devaient verser chez elle l'invasion du mauvais goût, et lui faire perdre le sceptre de l'élégance, dont la possession ne lui fut jamais contestée, même dans les plus mauvais jours de son existence. Mais quittons ce sujet navrant: les Cassandre ont toujours été inutiles; leurs prédictions et leurs lamentations n'ont pas empêché la guerre et la prise de Troie. Allez donc, ô Françaises! allez où les destins contraires vous appellent! Mais n'oubliez pas que tout se tient ici-bas; rien ne se produit isolément en nous et autour de nous; tout est à la fois effet et cause; et, lorsque les femmes adoptent délibérément la voie du mauvais goût, on pourrait parier à coup sûr que l'excentricité ne s'arrête pas à la toilette, que le jugement vacille au hasard, que la raison est troublée, que le bon sens est en pleine déroute.

Cette année est cruelle pour les grands hommes; et, lorsque l'on compte ceux qu'elle a emportés, on ne saurait se défendre de ressentir une certaine appréhension pour ceux qui sont encore nos contemporains. Quelle nécrologie ! Delacroix, Flandrin, Troyon... ce dernier n'est pas mort, mais c'est bien pis, puisqu'il a perdu sa raison... Meyerbeer, auquel ses deux patries, la France et l'Allemagne, ont fait de si splendides funérailles... Tant d'autres, enfin, sinon illustres par le génie, du moins célèbres par le talent... La mort a su choisir, elle a emporté une compagnie d'élite, et ses coups précipités font envisager une époque bien stérile pour l'art. Ceux qui sont partis ne sont pas remplacés, et il s'écoulera un certain nombre d'années avant que la nature ait pu combiner les éléments qui forment le génie et le talent, et les conditions particulières qui président à leur éclosion.

Paris n'est plus guère susceptible d'enthousiasme pour les pianistes. Ceux qui le visitent aujourd'hui ont le tort d'*arriver trop tard dans un monde trop vieux;* il n'en est que plus glorieux d'animer sa froideur, de vaincre son indifférence, de faire renaître en lui le sentiment bien émoussé de l'admiration. Mais aussi, on a entendu tant de pianistes excellents, parfaits et prodigieux ! L'admiration est un sentiment très-fatigant; les gens soucieux de leur santé doivent s'en abstenir par une hygiène bien entendue. Nonobstant ces mauvaises conditions, un pianiste a eu la gloire de galvaniser l'enthousiasme parisien. M. Schulhof est venu, on l'a entendu, il a vaincu l'indifférence générale; mais quel talent! Ce n'est pas un interprète habile, ni un prestidigitateur éblouissant, ni une mécanique agissant avec précision : lui et le piano ne font qu'un seul être, se complétant l'un par l'autre; le piano lui fournit son clavier, qui représente un orchestre; Schulhof lui communique une âme passionnée et poétique, une grâce, une finesse qui transportent ses auditeurs. Comme *procédé* matériel, ce qu'il y a de plus remarquable dans son jeu, c'est le *legato* le plus complet, c'est un toucher velouté qui épargne à l'oreille la sécheresse des sons du piano, si rebutante lorsqu'on entend quelques-uns de ces pianistes qui pensent que le but principal de l'art musical est de faire tenir le plus de notes possible dans le plus court espace de temps; en un mot, de précipiter les mouvements, en conservant la précision, d'emporter les auditeurs haletants dans un tourbillon aride et fatigant.

C'est dans l'habitation d'une grande artiste, Mme Szarwady (Wilhelmine Clauss), que M. Schulhof s'est fait entendre récemment, et cette soirée restera dans le souvenir de ceux qui y avaient été conviés; ils n'ont emporté qu'un regret, celui de n'avoir pas entendu ce jour-là la maîtresse de cette demeure artistique, Mme Szarwady, qui occupe, sans contestation possible, l'un des premiers trônes dans le monde musical.

On admet sans cesse, on répète sans examen une foule de lieux communs qui, à l'inverse des pièces de monnaie, augmentent de valeur à force de circuler, et se voient peu à peu élevés à la dignité de préjugés. Quand ils ont acquis cette position, ils sont inattaquables, et ils se perpétuent indéfiniment; ils sont, parce qu'ils ont été! Grande raison en tous lieux, et même en France, même dans ce pays que l'on accuse de mobilité... autre préjugé!..... Ainsi nous entendons répéter très-fréquemment que le talent n'est pas héréditaire, et tous les exemples qui pourraient infirmer cette assertion sont résolument écartés, parqués dans les exceptions, sans que l'on veuille tenir compte de leur nombre, qui pourrait les faire classer parmi les règles.

Le génie ne se transmet pas sans doute en ligne directe, mais le talent se développe par les bonnes traditions, par une direction constamment éclairée, par l'émulation que donnent les grands modèles; les familles offrent surtout de nombreux exemples de cette contagion du talent à laquelle la musique semble se prêter plutôt que tout autre art. La musique, en effet, vit d'association, et ne saurait s'accommoder de l'isolement; c'est pour cela que l'on voit fréquemment des dynasties de musiciens, et que le culte de l'art se perpétue dans certaines familles. L'un des artistes les plus éminents que la France ait produits, Baillot, a laissé un gendre et un petit-fils, MM. Sauzay, qui ont recueilli pieusement son noble héritage, et qui ont consacré leur existence à l'exécution, à la propagation des œuvres les plus élevées. Il s'est formé autour d'eux un groupe composé de musiciens et d'amateurs appartenant à la même communion, partisans des formes les plus exquises de la musique. Cette société, qu'on appelle à Paris la *petite église*, a pris des proportions considérables, et l'on a dû se transporter dans une salle de concert. M. Julien Sauzay a donné, dans la salle Pleyel, plusieurs concerts suivis par un public d'élite. Musicien consommé, violoniste habile, M. Sauzay possède les qualités les plus rares, celles qui ne s'acquièrent pas, que la nature accorde à ses privilégiés, et qui constituent le véritable artiste.

Les théâtres commencent à languir en ce moment; ils ne peuvent soutenir la concurrence qui leur est faite par la campagne, la verdure, les arbres et les fleurs. De plus, une autre concurrence s'est produite; je veux parler d'un écuyer qui exécute les tours de force les plus prodigieux, avec une témérité, une agilité, un courage, qui n'ont jamais été égalés. Les Parisiennes en raffolent, et il a fait oublier le célèbre Léotard : *Ainsi passe la gloire des cirques!* On parle partout de sa grâce, de la noble indifférence avec laquelle il accueille les applaudissements fanatiques de son public. Cet écuyer quadrumane appartient à la famille des singes, famille très-nombreuse, possédant tout ce qu'il faut pour réussir, et réussissant comme on le voit.

Le Gymnase a représenté *un Mari qui lance sa femme,* comédie de MM. Labiche et Raymond, qui a assez bien réussi. Cette comédie, amusante à voir, est fort bien jouée; elle indique d'une façon plaisante quelques-uns des ridicules de notre époque, ridicules graves du reste, et qui aboutissent à beaucoup de désordres. C'est un jeune ménage qui *se lance* dans tous les plaisirs accommodés à la mode du jour; la jeune femme ne quitte les couturières et les modistes que pour se montrer *partout;* elle va dans tous les bals, sans examiner de trop près le personnel de ces salons si hospitaliers; elle se montre aux courses, elle y tient des paris; elle parle *turf* et *argot*..... Tout cela mène loin..... Et il faut avoir recours à un miracle, à l'intervention désintéressée d'un jeune et vertueux ami pour sauver du naufrage ce mari qui a trop lancé sa femme. MM. Lesueur, Berton, Kime, Mmes Mélanie, Pierson et Chaumont, ont parfaitement composé leurs rôles; Mlle Chaumont représente avec infiniment de naturel une petite pensionnaire appartenant encore à la catégorie des enfants terribles. La pièce n'a pas tenu tout ce que promettait le premier acte; mais, au total, elle procure une agréable soirée, et offre des photographies contemporaines fort ressemblantes.

EMMELINE RAYMOND.



LES RÊVES DANGEREUX.

Suite et fin.

Cette maladie isola le jeune ménage dans un moment où le retour de Pauline, succédant à une absence vivement critiquée, avait éveillé une curiosité un peu malveillante; mais, somme toute, si le monde est trop accessible aux interprétations fâcheuses, il ne refuse pas de revenir sur des jugements précipités. Le dévouement de Pauline pendant la crise dangereuse subie par son mari fut connu, apprécié, loué, et donna un éclatant démenti aux propos venimeux qui avaient circulé. Les femmes les plus respectables, qui, là comme ailleurs, étaient aussi les plus indulgentes, lui prodiguèrent des marques de sympathie, et le jour où Robert, enfin sauvé, commençait sa convalescence, le salon dans lequel il était commodément installé reçut de nombreuses visites. On trouva Pauline simple, naturelle, bonne, vivement touchée de l'intérêt qu'on lui témoignait; heureuse de reprendre la vie de province, qu'on l'accusait, — crime irrémissible, car il froissait tous les amours-propres! — de dédaigner pour la vie parisienne, et la réconciliation générale fut franchement signée.

Pauline n'avait pas toujours été seule durant la crise qui avait failli emporter Robert; le malade avait vu bien souvent près de son lit le bon visage de Rosalie, qui, grâce aux moyens de communication qu'elle lui avait naguère indiqués, était venue aider sa jeune amie, et la fortifier par les témoignages d'une sincère tendresse. Enfin, Mme Delley s'était installée près de sa fille, et c'est-

Digitized by Google

ainsi que nous retrouvons tous nos personnages réunis dans le salon; les fenêtres ouvertes montraient de grands arbres touffus et des corbeilles de fleurs, dont l'aspect et les senteurs ranimaient le convalescent. Pauline, assise près de lui sur une chaise basse, lisait à haute voix un récit de voyage; Mme Delley travaillait..... mais elle levait souvent les yeux, considérait ce tableau paisible, et alors son regard exprimait une satisfaction sans bornes.

« Dieu soit loué, mes enfants! » s'écria-t-elle dans l'un de ces moments où il semble impossible de réprimer l'effusion de certains sentiments, « vous voilà réunis!..... Mais, » ajouta-t-elle en marquant une inquiétude dont nul ne pouvait se blesser, car elle avait pour origine la plus sérieuse affection, « mais cela durera-t-il? »

Robert sourit doucement, quoique ému par cette question; il se l'était déjà posée, en s'accusant de n'avoir pas fait tout ce qui dépendait de lui pour assurer le bonheur de sa femme. Il la regarda presque timidement..... rencontra le regard de Pauline, animé d'une vaillance qui affirmait hautement qu'elle avait rompu avec les rêves dangereux, et que désormais elle comptait sur ses propres efforts pour assurer leur mutuel bonheur; il serra la main qu'elle lui tendait, en répétant à demi-voix la question posée par Mme Delley:

« Cela durera-t-il?

— Oh! oui, » répondit Pauline avec effusion; « cela durera. »

Et cela a duré; non sans doute dans une succession ininterrompue de jours marqués par une félicité sans nuage, une passion romanesque, mais dans l'exercice fortifiant du dévouement quotidien, de la générosité présidant aux plus infimes détails de la vie réelle.

Pauline s'était préparée à pardonner à Robert, même son infériorité intellectuelle; peut-être cet engagement pris avec elle-même eût-il été téméraire, car il est difficile d'aimer ce que l'on n'honore pas, difficile d'honorer celui qui nous apparaît à jamais soumis aux idées vulgaires et étroites; mais elle ne fut pas exposée à subir cette cruelle épreuve. Le malheur avait communiqué la dignité à l'esprit comme à l'âme de Robert; la solitude avait mûri ses facultés, car elle l'avait obligé à les développer pour trouver en lui-même les distractions qu'il ne voulait et ne pouvait plus demander aux gais et insoucieux compagnons de son jeune âge. Robert avait compris que l'on ne peut, sans péril, dépenser sa jeunesse en plaisirs, et que ces années durant lesquelles l'esprit est flexible, l'intelligence avide et curieuse d'instruction, doivent être employées à réunir les *provisions* destinées à l'âge mûr et à la vieillesse. L'ignorance est en effet un triste compagnon de route; le dégoût de toute occupation intellectuelle retranche les jouissances les plus nobles, les plus vives, les plus indépendantes, et nous livre pieds et poings liés à ces funestes et grossiers plaisirs gastronomiques, lesquels aboutissent forcément à l'abaissement de l'esprit et du caractère.

Robert avait donc eu recours à ces livres qui, naguère, lui inspiraient tant d'ennui; il leur avait demandé tout d'abord les éléments qu'il pouvait s'assimiler sans effort, et avait été entraîné vers les sciences exactes et vers les voyages. Ce dernier sujet avait développé en lui le goût de l'histoire naturelle; puis, de l'admiration excitée par les merveilles de la création, s'était dégagée peu à peu une aspiration plus noble, et Robert avait découvert, un certain jour, non sans surprise, que les œuvres d'imagination même excitaient son intérêt, et touchaient avec une baguette magique bien des sentiments assoupis en lui, ignorés par lui, qui, éclos tout à coup, étendaient les limites de son horizon, et le remplissaient de mille visions charmantes.

Jusqu'à ce moment Robert avait toujours pensé qu'il était plus que suffisant d'acquérir les connaissances nécessaires à la profession qu'on a embrassée; il ne savait pas que les diverses sciences humaines sont réunies entre elles par des liens intimes, et que sur ce point chaque force nouvelle acquise décuple la force que l'on possédait déjà. Rien n'est absolument inutile en fait d'instruction, car tout concourt à ce but suprême, à ce but qui devrait être unique: fortifier l'intelligence, afin d'élever sans cesse le niveau du sens moral.

La compagnie, la tendresse de Pauline, excitèrent encore l'émulation de Robert; il ressentit l'ambition de remplir dignement la mission dont il était investi, et s'attacha à donner une base solide aux inclinations de sa femme. Grâce à lui, elle délaissa les romans qui avaient été naguère les compagnons préférés et uniques de sa vie intellectuelle. Pendant les heures de fatigue ou d'insomnie, résultant de la maladie de Robert, Pauline exerça les fonctions de lectrice; elle choisit tout naturellement les sujets qu'il préférait, et elle éprouvait un plaisir indicible à recueillir les réflexions sensées, les explications nettes et précises de son mari. Tous deux avaient ainsi repris le rôle qui revient à chacun dans toute association conjugale: c'était Robert qui se montrait l'initiateur, l'*éducateur* de sa femme; c'était lui qui lui révélait les détails relatifs aux sciences modernes qui étaient de nature à intéresser son intelligence. Désormais Robert voulait que sa femme trouvât près de lui les distractions qu'elle cherchait naguère en dehors de la sphère qui leur était commune; il avait compris que leurs idées et leurs sentiments ne pouvaient se séparer sur aucun point sans mettre en péril leur bonheur à tous deux. Tous deux avaient fermement résolu, l'un de s'élever sans cesse, pour être toujours plus respecté et toujours plus aimé; l'autre, de ne plus s'écarter de son compagnon de route, et de suivre la voie frayée par lui.

Et si nous passons par-dessus quelques-unes des années consacrées à cette sage et mutuelle réforme, nous avons à esquisser sommairement plusieurs changements survenus parmi les personnages de cette histoire.

Pauline s'est vouée avec ardeur à ses devoirs de *ménagère*. Elle a découvert que la poésie qu'elle allait chercher si loin était installée tout près d'elle; elle la rencontre à chaque pas fait dans son logis, aujourd'hui gai et heureux; elle la trouve dans le dévouement, dans les occupations de tous genres que lui impose la nécessité de veiller au bien-être général. Elle sait maintenant que dans la vie d'une femme la prose et la poésie doivent se tendre une main fraternelle, et marcher vers le même but d'un pas égal. L'une de ces sœurs apprend à l'autre qu'il faut toujours élever son âme et son regard, afin de ne point déchoir; et la prose, à son tour, enseigne à la poésie qu'il faut savoir ramener son attention sur la terre, afin d'éviter les faux pas pour soi et pour les autres. Cette alliance, désormais indissoluble, se révèle à chaque pas dans la demeure de Pauline; les travaux de couture se trouvent côte à côte sur sa table à ouvrage avec les livres, sans empiéter sur leurs domaines respectifs, sans que la poésie se montre humiliée par ce voisinage. Après avoir fait ses confitures, ou préparé le gâteau favori de Robert, Pauline se met à son piano, et constate avec bonheur que les prosaïques occupations de la matinée n'ont pas affaibli le ravissement que lui causent toujours Mozart, Beethoven et Haydn.

Mais si la poésie est partout autour d'elle, il faut ajouter qu'elle a surtout élu domicile près d'un petit être qui est venu, il y a dix-huit mois, apporter à ce logis l'animation qui lui faisait défaut. Pauline a un fils, un beau garçon aux grands yeux bruns éclairant une physionomie mutine, résolue, brillante de santé. Robert est l'humble esclave de ce jeune tyran, qui s'appelle Paul: ainsi l'a voulu son père. Celui-ci ne quitte plus la maison, il y est si occupé! Tout le temps que lui laissent ses fonctions est employé à amuser, à promener Paul; le soir, quand l'enfant dort près de ses parents dans son petit lit, garni de perse rose, Robert manie les outils de menuisier; il fabrique des chariots, des soldats, des chevaux, des chiens; enfin, mille jouets reçus avec des transports de joie; et Pauline le regarde avec attendrissement, en se disant parfois tout bas: « Folle! j'étais folle! »

M. Delley, l'excellent oncle de Pauline, est mort. Il a marié sa nièce Louise, qui, élevée à la campagne, désirait continuer une existence à laquelle se rattachaient ses sympathies et ses souvenirs; elle a épousé un campagnard, et sa mère se partage entre ses deux filles. Les deux garçons ont embrassé la carrière qui convenait à leurs goûts; ils sont sortis de l'École militaire, et se trouvent en ce moment en Afrique.

M. Besnier a gagné son procès deux ans environ après le retour de Pauline près de son mari; il s'est laissé toucher par les instances de sa sœur, et il est venu passer quinze jours chez Robert. Le changement considérable opéré dans cette demeure ne lui a pas échappé; il est persuadé que cette métamorphose est due à son intervention, et se dit souvent que sans lui Pauline n'aurait jamais su imposer à son mari le respect qu'il lui devait. Pendant qu'il fait ces réflexions, il a l'habitude de se caresser le menton avec complaisance, et ajoute mentalement que « ce rustre » s'est bien dégrossi.

Robert a toujours été débonnaire; il n'a conservé aucun ressentiment contre l'imprudent qui a failli compromettre le bonheur de sa vie. L'indulgence est d'ailleurs bien facile à pratiquer lorsqu'on a le cœur satisfait.

Mme Bartelle est morte; Émilie est seule aujourd'hui, et poursuit toujours le « riche mariage » vers lequel ses efforts ont constamment tendu. Une coïncidence heureuse, ou habilement préparée, l'a amenée chez Pauline au moment où M. Besnier arrivait chez sa nièce. Toutes les ressources que demande à la toilette la jeunesse déclinante furent mises en œuvre; Émilie se montrait gaie, brillante, active, habile à connaître, à flatter les goûts de M. Besnier. Un moment on put croire que tant d'efforts ne demeureraient pas infructueux; celui qui était en butte à ces manœuvres stratégiques parut s'en émouvoir; il se plaçait volontiers près de l'aimable Émilie; il aspirait avec satisfaction l'encens qu'elle brûlait en son honneur, cet encens fût-il administré à dose trop élevée. Le projet de captation devint-il trop évident? nul ne l'a su; mais un beau jour, le capricieux vieillard se résolut subitement à fuir l'enchanteresse. Il est probable qu'il se trouva trop jeune encore pour épouser une femme qui n'était plus tout à fait jeune, et qu'il voulut s'éloigner des piéges dans lesquels il craignait de perdre son indépendance. La pauvre Émilie reprit sa vie errante, en emportant une déception de plus..... Mais, passé un certain nombre, les déceptions ne se chiffrent plus, et Émilie était intrépide; déjouées sur un point, ses batteries se dressaient aussitôt vers un autre but. En quittant Pauline, elle accepta de s'installer chez un riche vieillard, père d'une jeune fille presque idiote, *comme leur amie* à tous deux; le fait est qu'elle avait des appointements, et qu'elle dirigeait cette opulente maison. « Il faudra bien que celui-ci m'épouse, » se disait-elle en se dirigeant vers cette nouvelle demeure. Quel que soit mon désir de laisser l'esprit de mes lectrices en repos au sujet de chacun de mes personnages, la vérité m'oblige à noter ici que, jusqu'à ce moment du moins, aucune lettre de *faire part* n'a été adressée aux amies d'Émilie.

Faut-il nous occuper aussi de M. de Kérouan? Pourquoi non, après tout? M. de Kérouan n'a été coupable que de suffisance, de légèreté et d'erreurs, dues à la faiblesse de son jugement: ce sont là des péchés véniels, si on les compare à beaucoup d'autres péchés. Il agissait vis-à-vis de chacun, non d'après les lois du bon sens, non d'après les symptômes toujours visibles quand on veut prendre la peine de les étudier, et révélant les particularités de chaque caractère; il agissait, dis-je, non d'après les règles de la raison, mais en vertu de certains systèmes bâtis à l'avance de toutes pièces, et avec lesquels il prétendait faire cadrer toutes les individualités qui surgissaient sur sa route. Tous les systèmes absolus aboutissent inévitablement à des résultats absurdes. M. de Kérouan l'éprouva plus d'une fois; il se trompa souvent dans ses vues, dans ses plans, dans ses appréciations; mais il n'en convint jamais vis-à-vis de lui-même, et ne se corrigea jamais. Toutes les connaissances purement superficielles sont particulièrement propres à fausser le jugement; car on veut tout rapporter à une expérience insuffisante; de plus, on croit être à l'abri de toute erreur en portant en toute circonstance un jugement défavorable, et M. de Kérouan était, plus que tout autre, disposé à voir l'humanité par ses petits côtés. Nous pouvons bien l'avouer aujourd'hui, puisqu'il n'a pas réussi à prolonger les rêves dangereux de Pauline, il s'était fabriqué, au sujet de notre héroïne, certains aperçus qui avaient l'unique tort de ne pouvoir s'adapter à elle. Il s'était dit qu'elle devait être un bas-bleu, — un jeune bas-bleu du reste, agréable et gracieux, — et qu'elle était naturellement disposée à avoir tous les défauts inhérents à son état. Il espérait qu'elle était vaniteuse, dépourvue de bon sens, et qu'elle inclinait vers cette large façon d'envisager la vie qui appartient aux esprits supérieurs, ou, du moins, et surtout, aux esprits qui se croient supérieurs. Il lui plaisait d'être le Mécène de cette future réputation littéraire, à laquelle il crut un moment de bonne foi; car M. de Kérouan possédait cette faculté qui appartient du reste à tous les cerveaux vides, à tous les caractères légers; il pipait les dés pour jouer sa partie avec le monde, mais il était la première et parfois l'unique dupe de sa supercherie. Pour flatter la vanité de Pauline, il lui avait exagéré les facultés qu'elle possédait; mais, à mesure qu'il augmentait ses flatteries, il atteignait un double but tout à fait en opposition avec son point de départ: il ne réussissait pas à convaincre Pauline, et parvenait à se convaincre lui-même.

M. de Kérouan fut très-affairé pendant quelque temps; il avait découvert une muse inédite, et il avait entrepris de la produire au grand jour de la publicité. Moins scrupuleuse que Pauline, cette muse, qui du reste écrivait en prose, a usé du procédé commode à l'aide duquel on réussit à faire lire une nouvelle en quelques pages; elle s'est racontée elle-même au public, et une Revue a accepté sa petite histoire, considérablement embellie. Après ce premier succès, dû en grande partie aux efforts de M. de Kérouan, celui-ci avait grandi de cent coudées à ses propres yeux: il avait découvert ce talent! Tous les écrivains en renom allaient être éclipsés; et lui, lui, M. de Kérouan, était tout établi dans la confiance, dans l'amitié de cette artiste! Il l'engagea sincèrement à ne point laisser à l'attention du public le temps de s'attiédir; mais le sujet d'un nouveau roman faisait défaut.

Il fallut l'inventer, et l'on produisit une œuvre incolore, qui fut refusée par la Revue, et acceptée par un éditeur, eu égard à la petite somme de notoriété due à la précédente nouvelle. Après ce deuxième essai, la source de l'inspiration tarit; la *grande artiste* en herbe emprunta une somme d'argent à M. de Kérouan, puis elle disparut dans l'Océan parisien.

M. de Kérouan songe à se marier; il effectuera ce projet dès qu'il aura trouvé une jeune fille très-noble, très-riche, très-spirituelle, et surtout très-jeune, car elle doit compter dix-sept ans au plus si elle aspire à s'appeler Mme de Kérouan.

Et Julie? me dira-t-on peut-être, si l'on a pas perdu le souvenir de la meilleure amie de Pauline. Julie, il faut bien en convenir, n'a pas su réunir à son foyer les deux sœurs dont nous parlions tantôt, et la prose a trop complétement triomphé de la poésie. Julie est devenue une matrone douée d'un embonpoint trop précoce et trop prononcé; elle a abandonné la musique et la lecture, elle a supprimé les soins donnés à sa toilette. Elle est toujours une excellente épouse, une mère modèle; mais elle a le tort de se renfermer dans le cercle trop étroit des préoccupations uniquement matérielles. Il y a temps pour tout dans la vie des femmes, lorsqu'elles savent assigner la place à chaque chose. Les lessives et les confitures peuvent marcher de pair avec les arts et la culture de l'intelligence; les pommes de terre et les choux sont des légumes excellents et utiles, mais, tout en les cultivant dans un potager bien soigné, on place dans les plates-bandes qui entourent la demeure, de belles fleurs, des arbustes odorants, que l'on cultive avec sollicitude, quoiqu'ils soient parfaitement *inutiles*.

Inutiles! Qui donc oserait l'affirmer? Rien n'est inutile ici-bas de tout ce qui nous aide à donner à notre âme la vision consolante du beau. Nous ne devons rejeter aucune des merveilles que Dieu a mises sur notre route; et, tout en recherchant ce qui est utile à la guenille du bonhomme Chrysale, il ne faut rien négliger de ce qui est utile à la satisfaction de notre âme, au développement de notre esprit. La poésie montre le ciel à la prose; celle-ci rappelle à celle-là que nous sommes liés à la terre par les devoirs, et qu'il n'y a pas de bonheur à espérer lorsqu'on les dédaigne pour s'abandonner aux chimères.

Robert, Pauline et le petit Paul prennent souvent le cimetière d'une petite ville voisine pour but de leurs promenades d'été. Là, sous une modeste pierre grise, qui porte le nom de Rosalie, repose depuis quelque temps l'un des meilleurs cœurs qui soient sortis des mains de Dieu. Rosalie a vécu en bénissant son Créateur; dans chaque souffrance elle a trouvé un principe vivifiant qui lui communiquait la force de supporter tous les coups; elle a vécu heureuse, en dépit de tous ses malheurs, parce qu'elle n'a pas connu, qu'elle n'a pas admis le mal, parce qu'en un mot elle a *aimé*.

Son âme eût tressailli de joie si elle n'avait pas rompu ses liens avec la terre; elle eût été pénétrée de reconnaissance si elle avait pu entendre le discours pro-

noncé sur sa tombe par son ami le pasteur. Il avait pris pour texte ces paroles de l'Écriture : *Celui qui s'humilie sera relevé*, et il retraça les épreuves de cette humble existence, composée de jours dévoués à la pauvreté, au renoncement sous toutes ses formes. Qu'était-elle aux yeux des puissants de la terre, cette ouvrière infirme, déshéritée de toute consolation? Moins que rien; un atome ignoré ou méprisé. Mais Dieu a soutenu celle qui n'avait point de soutien; il lui a donné une foi inébranlable, une tendresse qui embrassait toute la création pour se rapprocher de son Créateur; et maintenant elle est là où il n'y a plus ni infirmes ni pauvres; elle est parmi les enfants bien-aimés de Dieu.

Au bon vieux temps, l'auteur se permettait parfois d'intervenir directement à la fin de son récit; il expliquait ses intentions, il indiquait le but qu'il s'était proposé, et épargnait ainsi à la critique beaucoup de labeur, et quelques erreurs. Je veux user une fois de cette méthode patriarcale, et dire à celles de mes lectrices qui ont bien voulu me suivre jusqu'à mes dernières lignes, que je les prie de ne point se méprendre sur la thèse que j'ai essayé de soutenir. Je n'ai point désiré entretenir et exciter le vieil antagonisme de la prose opposée à la poésie, tantôt triomphante, tantôt honteusement vaincue; je crois au contraire que la petite dose de bonheur que les femmes peuvent espérer ici-bas ne peut être obtenue si l'on s'obstine à entretenir cette vieille querelle, à exciter cette rivalité surannée. Sur ce terrain, comme partout ailleurs, le secret à l'aide duquel on conquiert la paix du cœur et le contentement de l'esprit, se résume en un seul mot : Réconciliation.

EMMELINE RAYMOND.

FIN.



Plusieurs de nos abonnées, ne recevant pas une réponse aussi prompte qu'elles la désirent, nous écrivent deux fois à propos du même renseignement.

Elles s'imposent ainsi une double dépense, et donnent à la rédaction un travail double, le tout inutilement.

On répond *toujours* à toutes les lettres accompagnées de la bande du journal, mais on ne peut intervertir la date des réponses au gré de celles de nos abonnées qui désirent une réponse immédiate.

Toutes les lettres accompagnées d'une bande sont classées par ordre d'ancienneté ; on y répond en suivant cet ordre, on imprime les réponses, et dans cette composition, on *taille* la quantité de renseignements qui peut figurer à la place laissée libre par les autres articles contenus dans le journal. Toutes les demandes, les prières et les *exigences*, ayant pour but de bouleverser cet ordre de choses, sont absolument inutiles, parce qu'il nous est impossible d'agir différemment.

N° 9,347, Mme L., Paris. Le châle de cachemire, nuance abricot très-clair, serait joli avec les guipures noires, mais cette alliance est un peu *Jean de Paris*, troubadour, etc.; je préférerais le blanc, ou le bleu pas trop foncé. On peut en effet poser les guipures sur le châle même, mais alors il devrait être exceptionnellement grand. Je préférerais les guipures posées à bord, comme d'habitude. On peut se rendre chez Mme Aubert, de ma part, et lui porter des plumes. Elle admet, elle comprend, elle conseille l'économie. — Mme *la baronne de B., Namur*. Depuis l'âge de douze ans, les jeunes filles ne portent plus de robes courtes; elles ne mettent pas des robes à *queue*, mais leurs robes sont assez longues pour toucher terre; leurs vestes sont ouvertes sur une chemisette plissée, plate, non bouffante surtout! — *Une nouvelle abonnée, Nord*. Gris, cendre de rose. Conserver le châle. J'ai dit bien souvent que l'on faisait des pardessus pareils aux robes. Choisir le paletot Louis XIII. — *N° 20,261, Creuse*. J'espère que l'on ne sera jamais exposé à livrer ce terrible combat ; mais ces intentions belliqueuses, si bienveillantes pour nous, m'inspirent, nonobstant, une vive gratitude. Garnir la robe de taffetas à carreaux verts et blancs avec une grosse ruche chicorée en taffetas vert, bordée (dans les découpures) avec une bande de taffetas blanc également découpée, ayant tout au plus 1 centimètre de largeur. Il est impossible de faire une robe à deux corsages, avec 16 mètres, si l'on devait prendre dans l'étoffe même pour faire une garniture. Préparer une ceinture à très-longs pans et très-large, également en taffetas vert, bordé de taffetas blanc. Des biais en taffetas mauve, garnis avec une étroite frange blanche, frisée sur la robe de grenadine mauve et blanche; vêtement pareil à la robe, ou mantelet en taffetas noir. — *N° 33,415, C. de L., Yonne*. Festonner, à dents très-larges, le bord de la robe de mousseline blanche pour jeune fille. Écharpe pareille, également festonnée; pour jeune femme, même feston, surmonté de gros pois brodés. Voir les articles *Modes*, pour les autres garnitures. — *N° 12,500, W. A.* Nous publierons, dès que cela sera possible, des patrons pour lingerie d'enfant. — *N° 15,370, Haut-Rhin*. Ces différents usages varient selon les localités, et selon les relations que l'on entretient avec les personnes qui composent la famille. Je ne saurais donner de conseil à ce sujet, si ce n'est celui de suivre les usages adoptés dans le pays que l'on habite. — *N° 19,729, Basses-Pyrénées, B. V.* J'ai déjà répondu à cette demande. La restauration des vieilles tapisseries n'est pas un travail qui soit à la portée de tout le monde; il exige l'application de procédés chimiques, qui me sont inconnus, et l'emploi de machines de tous genres existant seulement dans les ateliers d'un petit nombre de nettoyeurs, à Paris. — *N° 19,847, Basses-Pyrénées*. Porter le châle de grenadine tel qu'il est. On peut avoir une guipure noire très-présentable pour 10 à 12 francs le mètre ; il y en a un dépôt chez Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6. Il n'y a pas de comparaison à établir entre la guipure et l'autre dentelle que l'on me désigne, car cette dernière est fort laide. Combien de fois devrai-je répéter qu'il est de toute impossibilité de répondre dans le *prochain* numéro? — *N° 41,198, Loiret*. Rien ne s'oppose à ce que le dessin en question soit employé pour tabouret. Chaque tapissier a un prix différent. A mon grand regret, il m'est impossible de me charger *d'aucune commission*, ni par conséquent d'aller m'informer de ces détails, dont la recherche serait incompatible avec la rédaction d'un journal. — *N° 6,049, Montmartre*. Merci pour cette lettre si aimable. J'ai pris note de la demande; elle sera satisfaite tôt ou tard. Le bonnet serait-il pour femme ou pour enfant? c'est là ce qu'il importe de préciser.

J. F., à Marseille. Pour *amazone* d'été, cachemire ou alpaga. En envoyant aux bureaux du journal le prix d'un numéro en timbres-poste tel qu'il est indiqué en tête de chaque numéro, on recevra celui que l'on veut remplacer. — *N° 8,842, Ain*. Il ne dépend pas de moi, ainsi que je le répète sans cesse, de répondre dans le *prochain numéro*. Il vaut mieux faire *apprêter* le châle chez un nettoyeur. — *N° 17,066, Marseille*. Ces dessins sont peu connus et peu employés; si l'on peut m'en composer qui soient jolis, peut-être les publierai-je. — *N° 23,694, Seine-Inférieure*. J'ai toujours employé la pommade au quinquina pour les cheveux, et m'en suis toujours bien trouvée. Il faut diminuer la hauteur des volants anciens, et les rucher, ou les froncer, comme on le préfère. — *N° 2,458, Paris*. Ne laisser qu'un volant, celui du bord inférieur; employer l'un des autres volants à faire une ruche froncée au milieu, que l'on posera au-dessus du volant. Pour la seconde robe, laisser le volant inférieur, se servir des deux autres pour former un volant-tunique, c'est-à-dire remontant de chaque côté jusqu'à la ceinture (en diminuant de largeur) et formant sur le corsage des bretelles qui descendront par derrière jusqu'à la taille, où l'on placera un grand nœud en étoffe pareille à la robe. L'autre question sera traitée dans un article de *la Civilité*. — *N° 23,666, Loire*. Nous publions des alphabets, mais non des initiales. Je regrette de ne pouvoir répondre à la question qui m'est adressée ; je n'ai pas compris de quelle nature était l'objet à propos duquel on me consulte. — *N° 10,012, Melun*. Ce patron a été publié dans le n° 13 de l'année 1863; nous y reviendrons. — *N° 4,049, Seine-et-Marne*. Mettre une guimpe blanche en mousseline et entre-deux de guipure, avec manches longues, en conservant le corsage gris tel qu'il est; on peut cependant mettre un corsage blanc, avec un corselet bleu. Écharpe de mousseline blanche. On ne porte *jamais* de gants blancs le jour, à moins que ce ne soit pour se marier; on peut mettre des gants jaune-clair pour assister à une messe de mariage. Je n'ai rien à critiquer dans les toilettes projetées pour les jeunes filles et pour leur mère; ces toilettes conviennent parfaitement à la circonstance. — *Forêt d'Othe*. Il vaudrait mieux pour cette circonstance quitter le deuil, qui remonte à cinq ans, et mettre une robe grise, avec un chapeau blanc. Le deuil d'un enfant n'a jamais été obligatoire; depuis quelques années on le porte cependant. On ne garde jamais ses gants pour aller à l'autel, quelle que soit la circonstance pour laquelle on s'en approche. — *N° 42,690, Haut-Rhin*. Un dessin pour voile de fauteuil, en mignardise, a été publié dans le n° 2 de l'année 1862; nous ne pouvons revenir sur cet objet. Le châle en grenadine, à moins d'être blanc, ne constitue pas un vêtement *paré*. — *N° 39,960, Algérie*. Nous ne pouvons, à notre grand regret, publier *tous* les patrons de *tous* les objets figurant dans le journal. S'adresser à Mlle Florin, rue du Faubourg-Saint-Jacques, 35, si l'on désire avoir des patrons qui ne figurent pas dans le journal. — *N° 17,551, Charente-Inférieure, Mareille*. Erreur complète, quant à la parenté que l'on présume. Je préfère le bournous à rayures. Il vaut bien mieux laisser les volants de dentelle noire attachés au *fond* de dentelle. J'approuve la robe de foulard, telle qu'on la projette. Le mantelet de mousseline blanche est préférable aux autres combinaisons. — *N° 14,638, Ardèche*. Nous répétons bien souvent que l'envoi de la bande du journal est *indispensable* pour recevoir une réponse. En m'envoyant cette bande, il aurait fallu me répéter les questions que l'on m'a adressées, dont je n'ai pu prendre connaissance, faute de cette bande, et dont il m'aurait été d'ailleurs impossible de garder le souvenir, car chaque jour il me parvient une cinquantaine de lettres. — Mme *N. F., Seine-Inférieure*. Après six mois de grand deuil d'un beau-père, on peut porter de l'*orléans*, et même du taffetas noir. Châle ou écharpe en grenadine de laine noire, festonnée tout autour. — *N° 15,707, à Chau.....* Nous ne nous chargeons pas d'envoyer des écussons, dessins, etc., en dehors des dessins publiés dans le journal. — *N° 20,393, Tours*. Nous répétons bien souvent que nous ne répondons pas des abonnements qui ne sont pas faits *directement* dans nos bureaux; c'est à l'intermédiaire qui a été employé, qu'il faut adresser la réclamation relative aux *Patrons illustrés*. On trouve des vêtements pour enfants sur chacune de nos planches de patrons; le reproche d'oublier les enfants n'est donc pas motivé. Mme Raymond est fort reconnaissante de tout ce qui lui est adressé dans cette lettre. — *N° 15,508, Bas-Rhin*. Choisir la pelisse Marie-Antoinette, publiée dans le n° 18. — *N° 15 655, à Zèble*. Voir le patron de manche publié dans le n° 23. Pour garnir la robe, trois ou cinq rouleaux de taffetas vert, coupés en biais; soutache blanche au milieu de chaque rouleau; même garniture pour les manches. — *N° 33,350, Hérault*. Il n'existe pas de procédé *non dangereux* pour atteindre ce résultat; je ne saurais par conséquent recommander aucune des poudres employées en semblable occasion, car ces poudres ont toujours l'arsenic pour base. — *N° 18,328, Haut-Rhin*. On trouve des coiffures de jeunes filles sur toutes les figurines, tous les *bustes* publiés dans le journal; généralement les jeunes filles relèvent les cheveux de devant sur un crêpé. Rien ne s'oppose à ce que l'on fasse le corsage Graziella en mozambique. Il n'est pas du tout nécessaire de garnir la jupe, car on porte beaucoup de robes sans aucune garniture. Même réponse pour la robe de mousseline, Écharpe droite pour pardessus. Nous avons publié des patrons pour vêtements de petits garçons. A huit ans, un petit garçon ne peut porter autre chose que les pantalons, le gilet et la veste. — *N° 26,655, Haute-Garonne*. On ne porte pas des gants nuance paille de jour; les nuances maïs et chamois sont plus distinguées. Je suis tout à fait incompétente en ce qui concerne la toilette masculine. On a reçu des dessins et descriptions de chapeaux ronds. J'ai dit aussi bien souvent que l'on portait des écharpes pareilles aux robes. Le journal est très-heureux d'être trouvé si utile. — *N° 14,913, Gironde*. Deux rangs de galons *cachemire*, pas très-larges (environ 1 centimètre de largeur), posés autour du talma, et au-dessus de l'ourlet de la robe. Une veste-sac sera publiée, mais non immédiatement, dans les *Patrons illustrés*. — *N° 14,365, Charente-Inférieure*. Le châle de cachemire noir garni de dentelle peut servir pour toilette de deuil de beau-père, lorsque ce deuil remonte déjà à six mois. Le chapeau peut être en crin noir. Je ne connais pas de jupons qui puissent remplacer ceux dits *passe-partout*, en coûtant moins cher. Si le prix est moins élevé, on a des lames d'acier lourdes, faciles à casser, et l'économie bien entendue s'applique à ne point renouveler trop souvent des dépenses qui seraient évitées si l'on achetait, une fois pour toutes, des objets de bonne qualité. La fabrique de jupons *passe-partout* se trouve rue des Jeûneurs, 33, chez M. Ziègle; le dépôt, rue de Rivoli, 210, chez Mme Lemonnier. Oui, pour la toilette de petit garçon. La robe blanche à ceinture noire suffit pour le deuil de la petite fille; celle-ci portera des mitaines en filet de soie noire; les gants ne sont pas indispensables pour le petit garçon. Merci pour l'approbation accordée au journal. — *N° 2,255, Seine-et-Oise*. Les chapeaux de tulle sont très-légers, très-élégants, destinés principalement aux toilettes de spectacle et de concert, et se fanent assez vite. La doublure roide est préjudiciable aux étoffes de soie, car chaque pli de cette doublure se *grave* dans la robe. Mouiller la soie à l'envers, avec de l'alcool; la repasser, toujours à l'envers. — *N° 18,421, Calvados*. Corsage montant, à doublure décolletée, pour la robe de grenadine. Voir, pour les garnitures, les gravures, descriptions de toilette, etc., car il est, hélas! tout à fait impossible de placer à l'article *Renseignements* un article de modes écrit pour chacune de nos lectrices en particulier. — *N° 40,682, Haut-Rhin*. Les femmes maigres doivent adopter les corsages froncés. Je conseille donc de faire les corsages des deux robes en question, montants, froncés, avec doublure décolletée. Les *Lettres d'une marraine à sa filleule* sont envoyées *franco*, en retour d'un mandat de 3 francs sur la poste. — *N° 33,200, Eure-et-Loir*. Cravate en foulard blanc uni, ou à dessins; ou cravate en foulard mauve, vert, rouge, ou bleu. On ne porte pas à Paris des robes de mousseline blanche dans la rue; on en porte, on en portera toujours pour des dîners, et l'on voit toujours des ornements noirs sur les vêtements blancs. — Mme *la comtesse de R..., château de V...* Mlles Marguerite et Thomas, rue Louis-le-Grand, n° 9. Pour tous les corsets, s'adresser à Mme Clémençon, rue du Port-Mahon, n° 8 ; enfin, pour les manches de lingerie, Mme Gouguenheim, rue de Mulhouse, 2. Merci pour l'approbation accordée au journal. — *N° 28,758, Rhône*. Rien n'est plus précieux, à mes yeux, que l'approbation accordée par les mères de famille à nos constants efforts, et, loin de me *lasser*, les répétitions de ce genre ont droit à toute ma reconnaissance. Les manches d'une robe de piqué doivent être étroites : ainsi le veut la mode. Il n'est pas indispensable de défaire les robes de la saison dernière, pour les couper en *pointes*, mais il faut suivre, pour toutes les robes nouvelles, ces indications, qui seront complétées dans quelque temps par un bon patron, indispensable pour l'explication que l'on me demande, et qui ne pourrait être donnée *par écrit*. En ce moment on fait, soit un gros pli par derrière, soit des fronces, ce qui est même plus nouveau. Plus tard pour le patron de blouse. — *N° 11,878, Meurthe*. Les explications nécessaires pour exécuter le porte-cigares se trouvent dans le numéro qui contient le dessin de ce porte-cigares. — *N° 13,713, Morbihan*. La couturière est dans l'erreur : aujourd'hui les robes forment une *queue* très-prononcée. Il n'est pas indispensable d'avoir une crinoline touchant terre; on peut ajouter à la crinoline un très-haut volant tuyauté, à tête, de même étoffe que la crinoline, et qui sert à *soutenir* le bord des jupes. Nous avons publié des patrons de chemisettes montantes. — *N° 14,505, Var*. On porte pour les toilettes *de jour*, presque uniquement des gants en peau de Suède. La robe noire que l'on me décrit, convient parfaitement pour toilette de demi-deuil. Oui aussi pour les deux toilettes de petite fille. Merci mille fois pour l'approbation accordée par le *ménage* au journal et à sa direction.

AVIS.

Le prochain numéro contiendra les patrons et dessins des objets suivants :

Tablier pour petit garçon et petite fille. — Cols avec broderie au point russe. — Robe Giletta, pour femme. — Sac de voyage, pour femme. — Paletot Louis XIII. — Col en toile. — Sous-manche accompagnant le col en toile. — Sous-manche avec manchette Trigon. — Robe pour petite fille de trois à quatre ans. — Corsage à ceinture.

Explication du Logogriphe.

Le mot du Logogriphe inséré dans notre dernier numéro est : *Dictionnaire;* dont les lettres diversement placées forment : *cor, nord, do-ré, or, Racine, don, cire, craie, conte, tiare, tan, nain, rat, cidre, rond, étain, cadre, oie, ronde, noir, tain, canon, cornet, aire, cor, nation, crin, non, ronde, Caton, cantine, acier, cérat, cran, rate, code, triade, taie, cadi, coin, âne, anon, tir, carte, ride, an, ode, Ain, Indre, Nord, Orne, Tarn, Oran, raie, Caron, oh, roi, dot, rade, air, tronc, raie, canot, Canton, tonne, ronce, Océan, nid, ortie, âtre, écrin, race, taon, noce, racine, daine, troc, côte, dîner, ténor, nectar, ciron, diacre, arc.*



Dans les airs mon premier
Vole ainsi que mon dernier;
Mon tout, vif et charmant, aux couleurs magnifiques,
Vit au milieu des fleurs, sous le ciel des tropiques.

A. MOISY.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

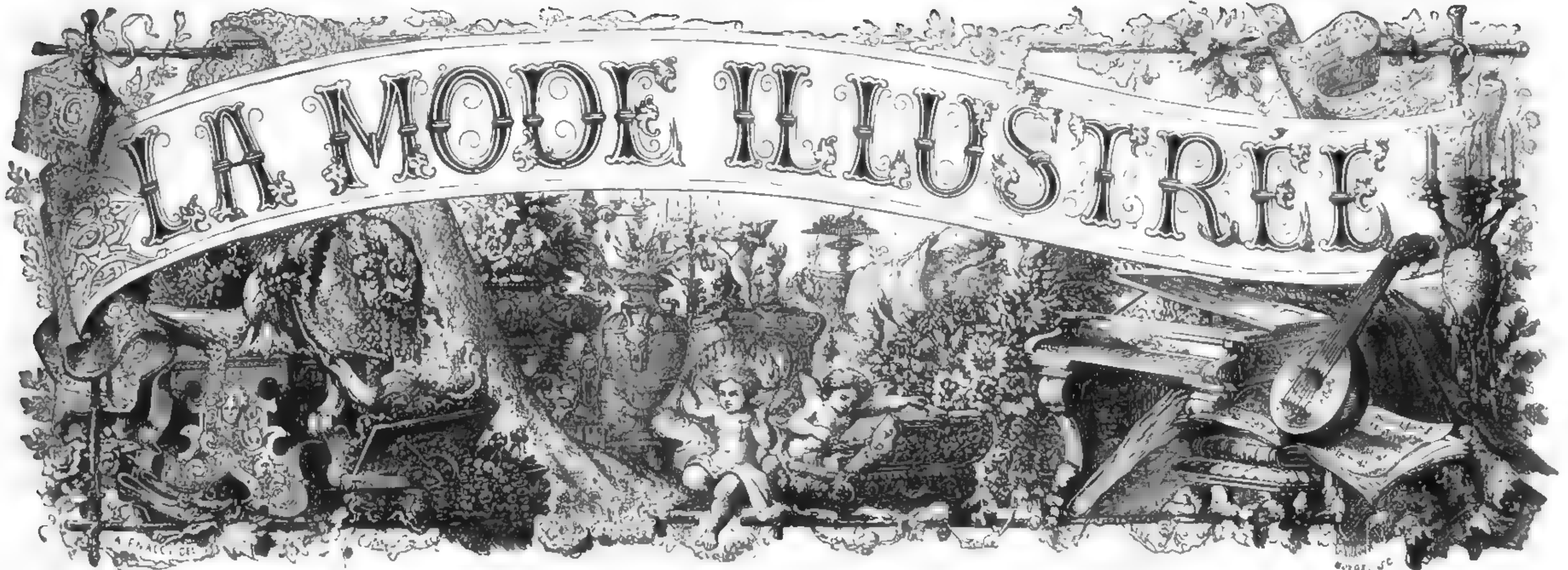


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

La chasse, la pêche, sont deux plaisirs différents; cependant on s'y livre avec la même passion.

Digitized by Google

N° 23 (avec patrons). CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 5 juin 1864.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 60 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cᵉ, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (Pour l'étranger le port en sus). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Corsage montant.

Le patron de la manche se trouve sur le verso. Les figures 31 à 33 appartiennent à cette manche.

Le corsage a la forme connue et généralement adoptée; nous publions le patron de la manche de ce corsage.

On coupe deux morceaux d'après la figure 31, et l'on échancre le côté de dessous, ainsi que le patron l'indique; on coupe également deux morceaux d'après la figure 32, un seul morceau d'après la figure 33 (jockey). On double la manche et le jockey avec une mousseline légère; le poignet doit être doublé avec du taffetas; on coud chaque morceau de la manche, depuis O jusqu'à M, entre les deux *doubles* du poignet, puis on coud la manche ensemble depuis l'N jusqu'à l'étoile, depuis L jusqu'à P. Sur le bord inférieur du poignet, on coud une ruche ayant 4 centimètres de hauteur, dont les plis ont 2 centimètres de largeur, surmontée d'une guipure (ou d'un galon) posée à plat, et se répétant sur la couture qui joint le poignet à la manche. Le jockey est garni de la même façon; on le fixe depuis N jusqu'à L, sur le bord supérieur du dessus de la manche, — depuis L jusqu'au point, depuis N jusqu'à la croix; — on fixe ce jockey sur le dessous de la manche. En posant la manche dans l'entournure, la couture de la manche doit se trouver sur l'O de la figure 1, et l'on pose ensuite sur l'entournure une guipure ou bien un galon.

Cette manche peut être faite en toute étoffe, de soie ou de laine.

Cols et manchette

AVEC BRODERIE AU POINT RUSSE.

Col n° 1. Les figures 34 et 35 (*verso*) appartiennent à l'un de ces cols.

Nos dessins représentent l'un des coins de ces cols (en grandeur naturelle) brodés en fine soie noire, ou bien en coton blanc, au point russe. On coupe le col d'après la figure 34, le tour du cou d'après la figure 35, tous deux en entier, d'un seul morceau, et avec une doublure de toile fine ou de nansouk. Sur la forme du col, on exécute le dessin au point russe, en faisant un seul point *lancé*, pour chacun des traits de notre dessin, sur lequel les traits sont séparés, pour indiquer le commencement et la fin de chaque point. La bordure doit être continuée sur toute la longueur du col. Lorsque la broderie est terminée, on coud ensemble, à points *devant*, dessus et doublure du col, sur leurs bords extérieurs; on retourne le col comme une poche, afin que les coutures soient renfermées à l'intérieur.


CORSAGE MONTANT.

Le bord inférieur (non cousu) du col est placé entre les deux doubles du tour du cou, et cousu croix avec croix, point avec point.

Le col n° 2 est semblable à celui-ci, et diffère seulement de dessin.

Manchette accompagnant le col n° 2.

La figure 36 (*verso*) appartient à ce patron.

On brodera le dessin de cette manchette (en continuant la petite bordure tout autour) sur le patron qui figure sur notre planche (voir fig. 36). Le côté où l'on voit les boutonnières horizontales est celui sur lequel on doit exécuter la broderie. On fait la manchette comme le col, en toile doublée; on l'encadre avec deux coutures *piquées*.

Robe Giletta.

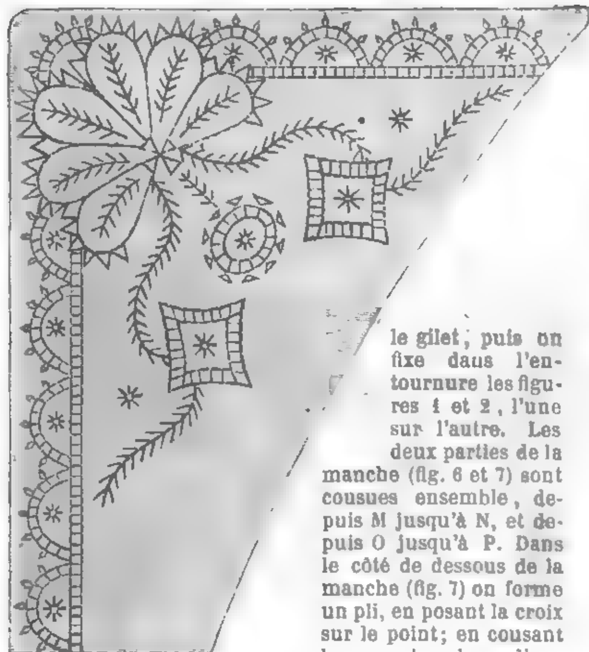
Les figures 1 à 13 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Cette robe pourra servir pour toilette de voyage, d'intérieur, et pour courses du matin. Sa forme dispense de tout pardessus, et sera par conséquent précieuse pendant l'été; le corsage *figure* un gilet à basques, et une sorte de casaque également à basques, dont les devants se rattachent à ceux du gilet.

Notre modèle, fait en alpaga gris clair, a pour garniture une frange de même nuance, se rattachant à une bande en biais, ayant 3 centimètres 1/2 de largeur, de même étoffe que la robe, et lisérée avec du taffetas violet. Les boutons du gilet sont gris, avec ornements violets. La jupe *montée*, isolément, sur une ceinture a une garniture que nous reproduisons à moitié de sa grandeur naturelle; des boutons sont posés sur un pli formé par devant et *simulent* une forme de redingote. Pour faire la casaque, on emploiera 4 mètres d'étoffe ayant 80 centimètres de largeur, et 4 mètres 40 centimètres de percaline de doublure, ayant 70 centimètres de largeur.

D'après chacune des figures 1 à 11, on coupe deux morceaux en étoffe et en doublure; on remarquera que les figures 10 et 11 représentent seulement la moitié des manches de dessous; on faufile la doublure sur l'étoffe, et l'on réunit les figures 1 et 2, depuis A jusqu'à B. A la pointe de la pince de la poitrine commence la couture de côté, depuis C jusqu'à l'A, et depuis A jusqu'à D. On laisse toujours *libre* l'un des côtés de la doublure, afin de la *rabattre* et de l'ourler sur la doublure. On assemble les figures 3 et 4, depuis E jusqu'à G, en prenant en même temps les morceaux du gilet, E avec E, — B avec B, — F avec F; on coud ensemble les figures 4 et 5, depuis H jusqu'à I, — les figures 5 et 2, depuis K jusqu'à L, et dans cette dernière couture on prend sur l'épaule aussi

Digitized by Google



N° 1. — COL BRODÉ AU POINT RUSSE.

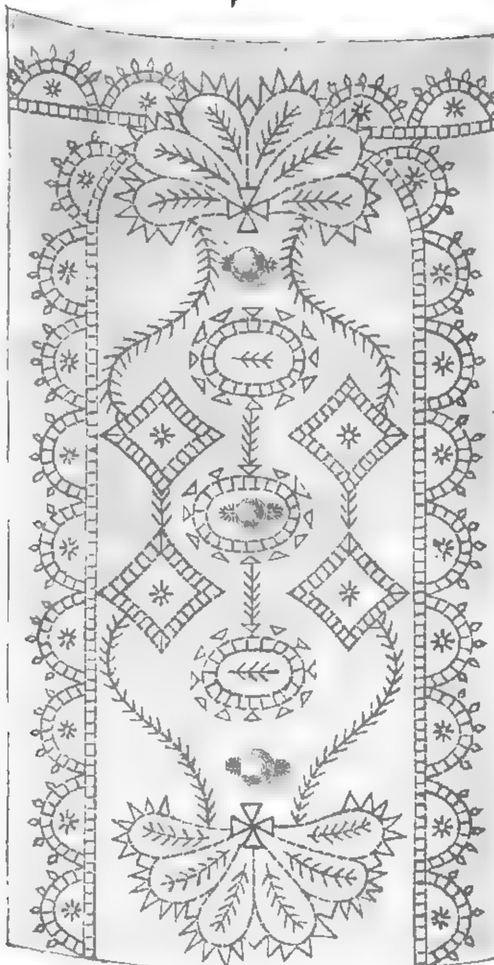
le gilet, puis on fixe dans l'entournure les figures 1 et 2, l'une sur l'autre. Les deux parties de la manche (fig. 6 et 7) sont cousues ensemble, depuis M jusqu'à N, et depuis O jusqu'à P. Dans le côté de dessous de la manche (fig. 7) on forme un pli, en posant la croix sur le point; en cousant la manche dans l'entournure, les deux lettres P doivent se trouver l'une sur l'autre.

L'épaulette (fig. 8) est aussi doublée, lisérée de chaque côté, cousue ensemble depuis la croix jusqu'au point, et bordée de frange sur son côté arrondi. On place l'épaulette de telle sorte qu'elle repose à moitié sur la manche, à moitié sur le corsage, en couvrant la couture de l'entournure. On pose des agrafes sur les devants du gilet. D'après la figure 9, on prépare deux poches entourées de lisérés; on les place sur la ligne ponctuée de la figure 1, étoile avec étoile, point avec point. La petite manche de dessous (fig. 10) est cousue ensemble depuis Q jusqu'à l'étoile; on la fronce sur son bord inférieur et on la place en réunissant les croix et les lettres Q sur le poignet liséré, coupé double en longueur, d'après la figure 11. Les deux côtés de ce poignet sont cousus ensemble, de façon à laisser passer la main. On fixe ces manches à l'envers des figures 6 et 7, sur la ligne ponctuée, point avec point, étoile avec étoile.

Le volant garnissant la jupe est plissé à plis, alternativement simples et doubles, séparés par des espaces plats. Ce volant est découpé en ondulations, et nous publions (voir la fig. 12) le patron de l'une de ces ondulations, que l'on répète sans cesse. Pour garnir un espace d'un mètre, on emploiera 2 mètres 10 centimètres de volant; ce volant sera bordé de chaque côté avec du taffetas semblable à celui employé pour les lisérés de la casaque; cette bande de taffetas a 3 centimètres de largeur. On dispose les plis du volant de la façon suivante: le double pli est formé en plaçant, sur un côté, la croix 1 sur le point 1, la croix 2 sur le point 2; sur l'autre côté, la croix 3 sur le point 3, la croix 4 sur le point 4. Le pli simple est marqué *à moitié*, à chaque extrémité du patron; on le complète en continuant les ondulations du volant, et l'on place sur un côté du pli la croix 5 sur le point 5, sur l'autre côté la croix 6 sur le point 6. Les plis sont cousus sur la ligne ponctuée, et le volant est fixé sur la jupe, dans la direction de la figure 13. La jupe a été doublée depuis son bord inférieur, sur une hauteur de 20 centimètres, avec de la gaze roide. On coupe en taffetas une bande en biais ayant au moins 4 centimètres de largeur; on la coud sur le volant en suivant la ligne fine de la figure 12, laquelle marque la place du bord supérieur de cette bande; on la *tend* pour lui faire suivre les ondulations; à chaque pli double la tête du volant est repliée et fixée par quelques points, afin de couvrir la bande de taffetas.

Tabliers de jardin pour enfants.

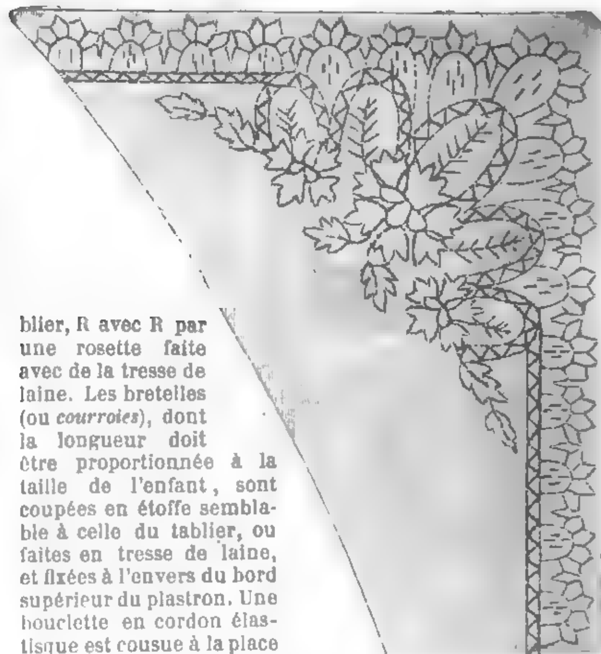
On exécute ces tabliers en toile épaisse, ou coutil, ou piqué. Le patron du tablier pour petite fille permet de le modifier selon chaque goût, et le préparer en indienne ou bien en percale. Dans ce dernier cas on bordera tablier et plastron avec une très-étroite bande festonné ou brodée.



MANCHETTE ACCOMPAGNANT LE COL N° 1.

Tablier pour petit garçon de six à huit ans. La figure 14 représente la moitié du tablier, qui est fait d'un seul morceau; les poches, bordées avec de la tresse de laine rouge (employée aussi pour border le tablier), sont ornées avec un petit bouton en métal. Les bretelles ont 2 centimètres 1/2 de largeur, 40 centimètres de longueur, et sont faites en même étoffe que le tablier. Leur place est indiquée sur le plastron par un trait, sur le tablier, par le bouton qui les fixe.

Tablier pour petite fille de cinq à sept ans. La figure 15 représente la moitié du tablier, la figure 16 la moitié du patron; ce dernier est fixé au milieu par devant, sur le tablier, R avec R par une rosette faite avec de la tresse de laine. Les bretelles (ou *courroies*), dont la longueur doit être proportionnée à la taille de l'enfant, sont coupées en étoffe semblable à celle du tablier, ou faites en tresse de laine, et fixées à l'envers du bord supérieur du plastron. Une bouclette en cordon élastique est cousue à la place marquée par une étoile sur la figure 15, et sert de boutonnière, à laquelle vient se joindre le bouton cousu à l'autre extrémité de la bretelle. On met une rosette faite en tresse de laine sur le plastron, à la place où l'on a cousu chaque bretelle (sur le bord supérieur). La poche est semblable à celle du tablier précédent.



N° 2. — COL BRODÉ AU POINT RUSSE.

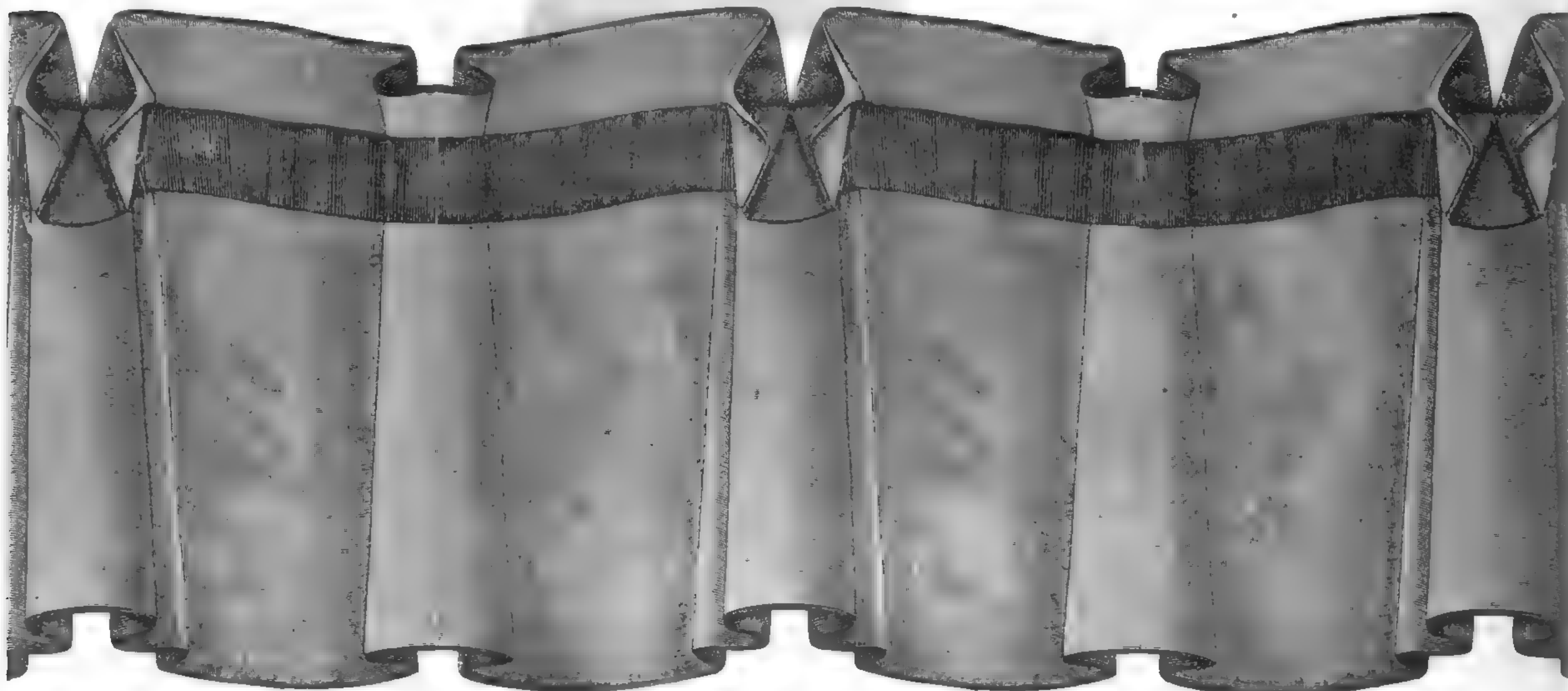
Plastron pour petite fille. La figure n° 17 représente la moitié de ce plastron, auquel on ajoutera un tablier proportionné à la taille de l'enfant.

Sac de voyage pour femme.

La figure 23 (*recto*) appartient à ce patron.

MATÉRIAUX : 2 mètres 30 centimètres d'étoffe de laine, ayant 70 centimètres de largeur; même quantité de percaline; 2 mètres 10 centimètres de frange de soie; 2 anneaux de corne ou de métal, ayant 5 centimètres de diamètre; 5 écheveaux de soie de cordonnet; cordon de soie; petits boutons en nacre.

La figure 23 représente la moitié d'un sac de voyage de forme nouvelle, ressemblant à une grande bourse, et très-commode à porter, car on le jette sur le bras, comme un châle. Notre modèle est fait en reps de laine, de nuance violette; il se compose de deux parties, pareilles à celle que l'on coupe d'un seul morceau d'après la figure 23. L'une de ces parties est brodée à l'*endroit*, l'autre à l'*envers*, de telle sorte que les deux côtés brodés soient visibles lorsqu'on porte le sac sur le bras. Cette broderie, exécutée en soie blanche, peut être faite avec toute autre soie. Sur le milieu de l'un des côtés du sac, on pratique une fente qui a le tiers de la longueur du sac; on borde cette fente avec du lacet de soie, on la ferme avec des boutons de nacre et des œillets correspondants. La doublure, coupée aussi d'après la figure 23, est réunie à l'étoffe du sac, et l'on peut ajouter à l'intérieur deux poches pour chaque extrémité. Les anneaux doivent être assez grands pour glisser facilement. Une frange ayant 6 centimètres de largeur, de même nuance que la broderie, est posée autour du sac; celui-ci peut être brodé en soutache, si l'on préfère cette broderie au *passé*.



VOLANT GARNISSANT LA JUPE DE LA ROBE GILETTA (GRANDEUR RÉDUITE).

Digitized by Google

Col avec garniture ruchée.

La forme de ce col est semblable à celle dont nous publions le patron (fig. 34 et 35) sur la planche jointe au présent numéro. Le col diffère seulement par la garniture, qui se compose d'une bande de mousseline ayant à peine 2 centimètres de hauteur, ourlée à points *arrière* avec de la soie rose, bleue, rouge ou noire, employée aussi pour *piquer* le col, qui est fait en toile. Cette bande *ruchée* doit avoir une longueur double du contour du col.

Col en toile.

La figure 18 (*recto*) appartient à ce patron.

On coupe, d'après la figure 18 (en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour les remplis), deux morceaux égaux, en toile fine; puis, toujours d'après la figure 18, un morceau plus petit; lequel, y compris le rempli *piqué*, doit atteindre seulement la ligne fine tracée sur le patron. On coud ensemble, sur leur contour extérieur, les deux premiers morceaux, on les retourne comme une poche. A un demi-centimètre de distance du contour, on fait une couture piquée sur le *grand* comme sur le petit col; la couture de ce dernier le fixe en même temps sur le précédent. Les coins du col sont repliés par devant, sur la ligne ponctuée de la figure 18. Les coutures piquées doivent être faites de telle sorte qu'elles apparaissent à l'*endroit* sur les coins rabattus, comme sur la partie qui reste droite. On joint ce col à une chemisette de nansouk.



ROBE GILETTA.

Sous-manche

ACCOMPAGNANT LE COL DE TOILE.

Les figures 19 à 20 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

Comme le col précédent, la manchette est coupée d'abord en toile double sur la fig. 19, puis encore en toile simple sur cette même figure, mais *rapetissée* jusqu'à la ligne fine qui se trouve sur la figure 19. Après avoir assemblé les deux premiers morceaux comme cela a été expliqué pour le col, on fait les coutures *piquées*, à 1/2 centimètre de distance du contour extérieur des deux parties de la manchette. La couture de la partie de dessus (la plus petite) la fixe en même temps sur l'autre partie. On a laissé partout, en plus, l'étoffe nécessaire pour les remplis. On fait les boutonnières, on pose les boutons indiqués dans la fig. 19; la sous-manche (fig. 20) est cousue ensemble, depuis S jusqu'à T, depuis U jusqu'à V; on fait un ourlet étroit au côté indiqué pour les boutons; on fronce la sous-manche sur son bord inférieur, en faisant un surjet *lâche*, roulé sous le doigt; on dirige ces fronces en les serrant, de telle sorte qu'en réunissant la manchette à la sous-manche, les lettres pareilles et les points se trouvent rapprochés; depuis V jusqu'à la croix la manchette est *piquée* sur la manche. Le bord supérieur de la sous-manche est ourlé.



TABLIERS POUR PETITS GARÇONS ET PETITES FILLES.

Sous-manche

AVEC MANCHETTE TRIGON.

Les figures 21 et 22 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

Les deux parties composant la manchette sont coupées en toile d'après la figure 21; on les coud ensemble, d'après les indications ci-dessus données, puis on *pique* la manchette deux ou trois fois, à distances égales, en plaçant une ganse fine entre chaque couture *piquée*. On fait les boutonnières, on place les boutons indiqués. La sous-manche est coupée en entier d'après la figure 22; on la coud ensemble depuis le point jusqu'à la croix, depuis X jusqu'à Y, en laissant, depuis Y jusqu'à Z, une fente ourlée de chaque côté. On réunit manchette et sous-manche, croix avec croix, Z avec Z.

Ces divers objets de lingerie proviennent de la fabrique de M. Ziègle, rue des Jeûneurs, 33.

Robe pour petite fille

DE TROIS A QUATRE ANS.

Les figures 37 à 41 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Notre modèle est fait en étoffe de fantaisie grise, à très-fines rayures, et en cachemire groseille. Cette dernière étoffe (à laquelle on peut substituer du taffetas) est employée pour le *tablier* de la jupe, pour le plastron du corsage, pour les manches courtes, les passe-poils, les ruches et les rosettes-*macarons*. Du ruban de velours noir, étroit, complète les ornements de ce joli petit costume.

La jupe, entièrement doublée avec de la gaze roide, a 36 centimètres de longueur, 2 mètres de largeur, les remplis non compris, bien entendu. Cette jupe, plissée à gros plis, *montés* sur une ceinture en percaline ayant 2 centimètres 1/2 de hauteur, se termine devant en forme de tunique, dont les coins inférieurs sont arrondis sur le tablier groseille, qui a 30 centimètres de largeur entre les coins inférieurs de la tunique, 15 centimètres de largeur sur son bord supérieur; il est coupé en biais sur ses côtés longs. La fente de la jupe se trouve à gauche, sous l'un des plis.

La garniture de la jupe se compose de deux rubans étroits en velours noir, d'un passe-poil groseille, bordant la tunique, et d'une ruche groseille ayant 1 centimètre 1/2 de hauteur. Le milieu du *tablier* est orné avec trois rosettes; on les fait avec une bande groseille ayant 3 centimètres de hauteur, bordée de velours noir, froncée et fixée sur un morceau rond de tulle noir roide. La plus large de ces rosettes a 7 centimètres de diamètre; les autres sont un peu plus petites, et l'on pose au centre un bouton recouvert en velours noir. Sur le bord inférieur de ce *tablier* on pose trois rubans de velours noir, un passe-poil et une ruche.

Le corsage *imite* une veste avec basque; il est entièrement doublé avec de la percaline; on coupe la figure 37 en entier, d'un seul morceau, en cachemire groseille. La figure 38 est coupée deux fois, la figure 39 en entier, d'un seul morceau, en étoffe semblable à celle de la jupe. On réunit les différentes parties du corsage, en assemblant les lettres pareilles; les coins de devant de la figure 38 doivent déborder sur la figure 37, à la place indiquée par la ligne ponctuée. Dans la figure 39, on fait la couture du dos et des côtés, depuis W jusqu'à X, puis on forme les plis de la basque, en posant chaque croix sur le point. La manche (fig. 40), coupée en cachemire groseille, est plissée sur ses deux côtés longs; pour former ces plis, on met chaque croix sur le point le plus proche, puis on la coud ensemble, depuis Y jusqu'à Z; on fait un pli dans cette couture, et on fixe la manche dans l'entournure, en posant l'Y sur la lettre U du devant. En cousant la manche, on a pris en même temps les deux petites épaulettes coupées d'après la figure 41, en même étoffe que la robe, ornées avec du ruban de velours, un passe-poil et une ruche. L'une de ces épaulettes doit se trouver, croix et point, sur les mêmes signes du devant; l'autre doit atteindre, avec sa pointe supérieure, l'étoile du devant, par delà la couture de l'épaule. Les ornements du corsage sont semblables à ceux de la jupe; ce corsage se ferme sur la gauche du plastron avec des agrafes et des œillets.

Paletot Louis XIII.

Les figures 24 à 30 (*verso*) appartiennent à ce patron.

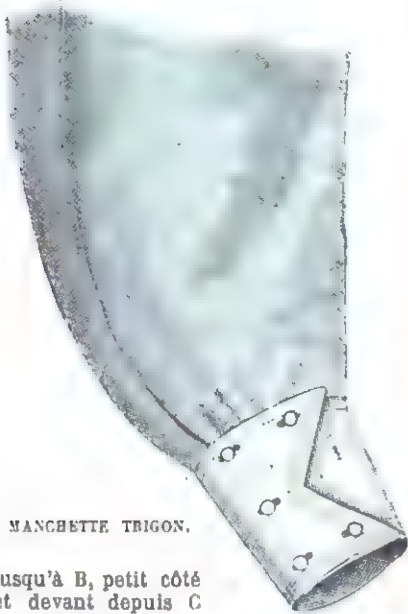
Voici un paletot qui peut être exécuté en toute étoffe, et qui convient à tous les âges; on le fera en taffetas noir ou

Digitized by Google

taffetas de couleur; en tissu pareil à la robe, c'est-à-dire en mohair, alpaga, foulard, popeline, poil de chèvre, etc. On peut, si on le préfère, supprimer les bandes de taffetas noir garnissant les revers du paletot.

On emploiera, pour faire ce paletot, 3 mètres 50 centimètres de mohair; 3 mètres 90 centimètres de taffetas ayant 60 centimètres de largeur.

Le devant, le petit côté et le dos ont dû être repliés sur le patron; nous publions en outre ces divers morceaux étendus, réduits au 16e, afin que l'on puisse se rendre aisément compte de leur forme. On coupe chaque morceau composant le paletot (fig. 24 à 30) deux fois, en étoffe. Pour le col (fig. 30), l'étoffe doit être posée en biais sur la figure indiquant la couture de derrière. On coud d'abord la pince de la poitrine, depuis le point jusqu'à la croix, puis on assemble petit côté et dos depuis A



MANCHETTE TRIGON.

jusqu'à B, petit côté et devant depuis C jusqu'à D, dos et devant sur l'épaule, depuis E jusqu'à F. La garniture des devants est placée sur un morceau d'étoffe séparé, doublé de gaze, et bordé avec une étroite bande de taffetas, pour *figurer* un revers. Cette bande étroite est indiquée en grandeur naturelle sur la figure 24, et marque le contour des revers. Les bandes transversales, coupées en taffetas (on leur substituerait du ruban de velours ou des entre-deux en dentelle, si le paletot etait fait en taffetas), ont 2 centimètres 1/2 de hauteur pour le haut du revers, et s'élargissent un peu en s'avançant sur le bord inférieur; là, elles atteignent 4 centimètres de largeur. L'espace qui les sépare est de 3 à 6 centimètres. Une garniture

SAC DE VOYAGE POUR FEMME.



COL AVEC GARNITURE RUCHÉE.

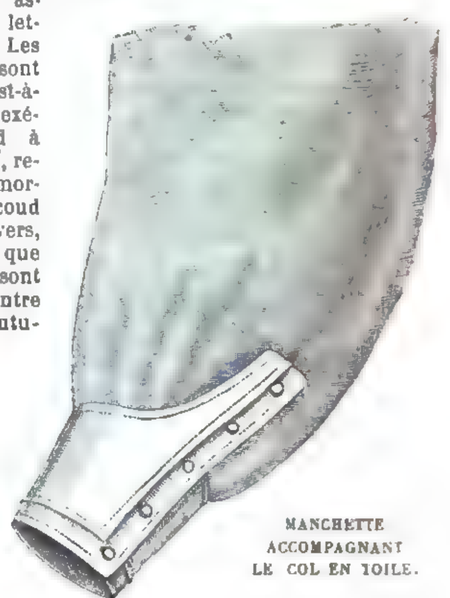
semblable, en forme de pyramide, est placée au milieu du dos, à partir du bord inférieur. Ces dernières bandes ont toutes une hauteur égale; on y fait un petit pli sur la couture du dos, afin qu'elles se dirigent en droite ligne de chaque côté de la couture. La bande inférieure est tracée sur la figure 26 jusqu'à la couture; les autres bandes se succèdent à 3 centimètres de distance; leur extrémité pointue est fixée par un bouton de métal ou de passementerie. Les deux morceaux composant la manche (fig. 28 et 29) sont cousus ensemble depuis G jusqu'à l'H, depuis I jusqu'au K. Le revers de la manche, doublé d'abord avec de la gaze, puis avec du taffetas, est garni avec deux bandes de taffetas, bordé avec du taffetas (à l'exception du bord inférieur), puis fixé sur la manche, H avec H, K avec K. Les deux bandes avec leurs boutons servent à fixer le bord supérieur du revers sur la manche. Les côtés transversaux forment une fente; ils sont réunis, par quelques points, sur leur bord supérieur. En cousant la manche dans l'entournure, on forme sur le dessous de la manche deux plis, pour lesquels on pose les deux croix sur le point. Le G de la manche doit se trouver avec le G de la fig. 24. Le col (fig. 30) est doublé avec *deux* morceaux de gaze roide, puis avec du taffetas. Après avoir bordé le col avec du taffetas, on le pose sur l'encolure, point avec point, étoile avec étoile, puis on le replie en arrière sur la ligne indiquant le pli du col.

Corsage à ceinture.

Les figures 42 à 48 (*verso*) appartiennent à ce patron.

On fait ce corsage en cachemire, ou alpaga, ou foulard blanc, bleu ou rose, pour accompagner toutes les jupes, ou bien en nansouk blanc, ou enfin de même étoffe que la robe. La broderie est faite au point de chaînette, en soie blanche sur cachemire bleu, en soie noire ou brune sur cachemire blanc.

En coupant les diverses parties du corsage, on laissera en plus l'étoffe nécessaire pour faire l'ourlet indiqué sur le devant de la figure 42, et aussi un ourlet de 3/4 de centimètre sur le bord inférieur des devants et du dos, coupé en entier d'un seul morceau d'après la figure 43. Le manque de place ne nous a pas permis d'indiquer la broderie en entier; on la complétera d'après le dessin qui représente le corsage. La broderie marquée sur l'ourlet de la figure 42 doit être exécutée seulement sur le devant de droite; l'ourlet du devant de gauche reste uni, puisqu'il est recouvert par le précédent. Si les boutons sont seulement simulés (c'est-à-dire si le corsage est fermé avec des agrafes), on les posera sur le devant de droite; dans le cas opposé, s'ils servent réellement à fermer le corsage, ils seront cousus sur le devant de gauche, et les boutonnières sont faites sur celui de droite. On forme le corsage en assemblant les lettres pareilles. Les coutures sont doubles, c'est-à-dire qu'on les exécute d'abord à l'*endroit*, puis, retournant les morceaux, on les coud encore à l'envers, de telle sorte que les remplis sont renfermés entre les deux coutures, et que celles-ci forment une sorte d'ourlet. Depuis *b*, les bords des devants et du dos qui se trouvent sous la couture de côté sont ourlés, et le devant est piqué sur la ligne ponctuée de la figure 43, sur le dos jusqu'à la croix. Le tour du cou (dont la fig. 44 représente la moitié en longueur et largeur) est orné de broderie et réuni avec une bande au corsage, *e* avec *e*, *f* avec *f*.



MANCHETTE ACCOMPAGNANT LE COL EN TOILE.

Pour chaque manche, on coupe une courte manche de dessous (fig. 45) en étoffe de doublure, une grande manche d'après la figure 46, et des poignets d'après les figures 47 et 48. Les deux derniers morceaux sont ornés de broderie, doublés de gaze roide, puis de même étoffe que celle employée pour le corsage. La manche (fig. 46) est doublée de gaze depuis son bord supérieur jusqu'à la place indiquée pour les *fronces* sur le patron; lorsque la manche est froncée, on la fixe, étoile avec étoile, sur la manche de dessous. Le bord supérieur de la grande manche est aussi froncé et réuni à la manche de dessous *g* avec *g*; on forme ensuite, sur chaque côté du bouillonné, deux plis en posant (voir la fig. 46) chaque croix sur le point; on coud les manches ensemble depuis *g* jusqu'à l'*h*; on coud ensemble les côtés transversaux des poignets, puis on fixe le poignet supérieur (fig. 47) sous le bouillonné, étoile sur étoile; la broderie du poignet est placée sur le dessus de la manche. Le bord inférieur de la manche est froncé, et l'on y pose le second poignet, *h* avec *h*, *m* avec *m*; le bord froncé est cousu entre les deux *doubles* du poignet. En posant la manche dans l'entournure, le *g* doit se trouver sur la même lettre de la figure 42.



COL EN TOILE.





ROBE POUR PETITE FILLE DE TROIS A QUATRE ANS.

DESCRIPTION

DE TOILETTES.

Jupe en poil de chèvre nuance gris-feutre. Le bord de la jupe est découpé en dents assez profondes, bor-

Digitized by Google

Digitized by Google



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 rue Jacob Paris

Toilettes d'Été.

Reproduction Interdite

Mode Illustrée 1862 N° 24

Digitized by Google

dées avec une très-étroite ruche de même étoffe que la robe; celle-ci est relevée sur un jupon en alpaga blanc, garni d'un volant tuyauté, bordé de cachemire ponceau, et surmonté d'une large bande d'un tissu de laine ponceau à carreaux blancs. Corsage blanc, montant, à plis, avec manches longues; ce corsage est orné avec des bandes de taffetas ponceau, brodées en soutache blanche; ceinture-corselet en taffetas ponceau, avec broderies en soutache blanche. Chapeau rond en paille cousue, orné de plumes grises et de plumes ponceau.

Robe en grenadine de laine vert anglais. La jupe est garnie avec un volant tuyauté, par trois plis séparés par un espace plat; au-dessus du volant se trouve une bande de taffetas ayant 10 centimètres de largeur, découpée de chaque côté, et de distance en distance, en forme de feuilles tombant sur chaque espace plat; ces feuilles sont bordées avec un galon et brodées en soutache; même bande plus étroite sur les entournures; une feuille forme l'épaulette. Manches étroites, garnies sur leur bord inférieur avec un étroit volant tuyauté, surmonté d'une bande de taffetas. Corsage montant, ceinture à longs bouts arrondis, s'élargissant vers leur bord inférieur, et reproduisant les ornements de la robe. Chapeau en paille de Fribourg, orné avec des fleurs des champs.

MODES.

Il faut bien constater une triste vérité : les chapeaux, qui étaient assez ridicules par l'élévation outrecuidante de leur passe, deviennent plus ridicules encore par leur aplatissement exagéré et subit. Ce ne sont plus que des bonnets, et la ressemblance avec cette dernière coiffure est d'autant plus complète que l'insigne du chapeau, le bavolet, l'inévitable bavolet, disparaît pour faire place à un nœud de ruban. Beaucoup de fonds mous et tombants, en taffetas, tulle ou dentelle, se rattachent à une passe imperceptible en paille de riz, paille d'Italie, ou paille de fantaisie. Tels sont les chapeaux du *bel air;* ajoutons qu'ils ne sont pas encore acceptés par toutes les femmes, ni surtout par toutes les femmes sensées, qui évitent les nouveautés à peine écloses, et par conséquent ayant tous les caractères de l'excentricité.


PALETOT LOUIS XIII.

On voit cet été, sur tous les chapeaux de paille, de beaux rubans à dessins *façonnés;* la mode a agi sagement en revenant à ce genre, qui avait été délaissé pendant quelques années. L'industrie française ne rencontre point de rivalité sur ce terrain, où la fabrication devient artistique par la grâce des dessins, par l'heureux choix et l'association harmonieuse des nuances. La supériorité de goût, qui est l'apanage exclusif des dessinateurs français, rend le monde entier tributaire de ceux des produits de notre industrie qui relèvent forcément de l'instinct artistique, et, si l'on fait partout des rubans unis, c'est en France seulement que l'on sait faire les rubans façonnés. Sur les chapeaux de paille, on assortit les ornements aux dessins des rubans : ainsi, un chapeau en paille jaune, garni de rubans à rayures imitant des feuilles de roseau, avec bords rouge vif, était orné avec des touffes de feuilles de roseau; un autre chapeau, ayant des rubans fond maïs, avec un *semé* de fleurs des champs, avait pour ornement des fleurs des champs, et ainsi de suite. On retrouve ces rubans façonnés, employés comme ceintures à longs pans, sur toutes les robes d'été. Une robe en gaze de Chambéry à rayures roses et blanches, aura une ceinture de ruban fond blanc, avec de grosses fleurs roses; il en sera de même pour toutes les autres nuances, en assortissant toujours les dispositions du ruban aux couleurs de la robe.

Comme garniture de robes et de pardessus, on fabrique une grande quantité de galons *cachemire*, reproduisant les palmes et les dessins des châles de l'Inde. Ces galons, que l'on trouve en toute largeur, sont d'un prix assez élevé, mais ils sont riches et beaux. Ils conviennent, si je ne me trompe, pour orner les robes de chambre, les sorties de bal, et les vêtements d'enfants; pour les toilettes dites *de ville*, ils sont un peu trop *éclatants* de teintes et de disposition.

Jusqu'ici la forme des boutons était passée en proverbe, et l'on disait volontiers : *rond comme un bouton*. Nous avons changé tout cela. Les boutons actuels, en nacre blanche, avec dessins noirs, sont carrés, tout ce qu'il y a de plus carré. Cela doit être fort incommode, mais *c'est la mode;* on ne peut rien opposer à cet argument.

Les chapeaux ronds, en paille de nuance brun doré, sont souvent garnis avec des plumes de faisan. Les ailes de coq sont un peu délaissées; on les remplace volontiers par une aigrette nacrée, retenue par un coquillage. Je n'empêche personne d'adopter ces ornements un peu singuliers, mais personne ne peut m'empêcher de rire un peu des bizarres enjolivements à l'aide desquels les femmes d'aujourd'hui croient embellir leur toilette et leur personne. Du reste, la variété des objets faisant partie de la toilette féminine est si grande, qu'il reste une latitude plus que suffisante, même en écartant tous les détails d'un goût douteux. Les femmes qui les adoptent sont par conséquent inexcusables, car leur choix relève de leur volonté, du défaut de rectitude de leur jugement; il ne leur est pas imposé par la mode, qui, à côté de cent extravagances, offre mille objets simples, qui n'auraient pas été désavoués par les femmes les plus élégantes, même à l'époque où le goût français était irréprochable, et méritait l'honneur d'imposer ses lois au monde entier. E. R.


CORSAGE A CEINTURE (DERRIÈRE).


CORSAGE A CEINTURE (DEVANT).

LA BONNE MENAGÈRE.

XV.

GATEAU AU PAIN. — GÉNOISE. — LIQUEUR D'ORANGE. — SOUFFLÉ DE MARRONS. — SOUFFLÉ DE FRANGIPANE. — PAIN D'ÉPICE. — NOUVEAU PROCÉDÉ POUR NETTOYER LES DENTELLES NOIRES. — NETTOYAGE DES JUPONS EN ÉTOFFE DE LAINE, A RAYURES BLANCHES ET NOIRES. — PROCÉDÉ POUR ARRÊTER LA MALADIE DE LA VIGNE ET DU RAISIN.

L'appel que j'ai adressé à nos lectrices a été entendu par quelques-unes d'entre elles; j'ai reçu diverses recettes parmi lesquelles j'ai choisi celles qui sont de nature à être utiles. Je continue la série des *entremets* sucrés, qui intéressent toutes les maîtresses de maison.

Gâteau au pain (recette envoyée d'Afrique). Prenez 125 grammes d'amandes douces, parmi lesquelles vous mélangerez trois ou quatre amandes amères; émondez et pilez bien le tout; 250 grammes de sucre pilé, — 125 grammes de pain bis ou blanc, grillé au four, puis pilé et tamisé, — 2 grammes de cannelle pilée, — 10 clous de girofle pilés, — un verre ordinaire de bon vin rouge.

Mélangez tous ces ingrédients dans une terrine, ajoutez-y dix jaunes d'œuf; remuez le tout, toujours dans

Digitized by Google

le même sens, jusqu'à ce que le mélange soit bien complet; battez les dix blancs en *neige* bien ferme que vous ajoutez au mélange; versez-le immédiatement dans un moule beurré à l'avance : faites cuire au four. Ce gâteau, qui est très-bon, a l'avantage de se conserver pendant plusieurs jours; il est même meilleur le lendemain de la cuisson. Lorsqu'on voudra le servir à dîner, on le fera la veille du jour où il devra figurer sur la table; ce détail ne sera pas jugé indifférent par les maîtresses de maison, toujours un peu *affairées* le jour où l'on prépare chez elles un dîner.

Génoise. Mettez dans une terrine 200 grammes de sucre pilé, — trois œufs entiers, — 125 grammes de beurre, que l'on fera fondre pour rendre le mélange plus facile; un grain de sel, autant de farine qu'il en faut pour faire une pâte lisse et souple; on la bat, on la pétrit, on la verse dans une tourtière beurrée très-plate, de telle sorte que la pâte n'ait guère que l'épaisseur d'une pièce de cinq francs en argent. Saupoudrez de sucre, laissez une heure environ sous un four de campagne, avec du feu dessus et dessous. Lorsque la *génoise* est cuite, on la décore avec de l'angélique, des cerises confites, des fruits confits découpés.

Liqueur d'orange. Prenez un litre d'eau-de-vie d'Armagnac à 22°; mettez-y l'écorce d'une belle orange; laissez infuser pendant huit jours; faites fondre 500 grammes de sucre dans une fort petite quantité d'eau; lorsque le sucre est entièrement fondu, ajoutez-y l'eau-de-vie passée dans une passoire qui aura retenu l'écorce d'orange; mélangez sucre et eau-de-vie avec une grande cuiller d'argent; passez la liqueur dans un filtre de papier, mettez-la en bouteilles, en plaçant dans chaque bouteille une amande pelée, qui rendra la liqueur plus onctueuse. Laissez-la vieillir (*).

Soufflé de marrons. On prend une quantité quelconque de marrons, on enlève les deux peaux qui les enveloppent, on les cuit à l'eau (on peut aussi les cuire entiers, et enlever les peaux après la cuisson); on les fait égoutter sur un linge blanc, on les pile dans un mortier de porcelaine, en ajoutant peu à peu une quantité de vanille proportionnée à la quantité de marrons. Quand le tout est bien écrasé, on le passe dans une passoire, en pressant avec le mortier de porcelaine; on remet les marrons dans le mortier (après avoir pilé à part les marrons qui n'ont pu traverser la passoire); on ajoute peu à peu, en continuant à piler, du beurre très-frais en quantité *de moitié* moins considérable que la quantité de marrons, du sucre en poudre, six jaunes d'œuf (ou davantage, selon la dimension du soufflé). On met cette pâte dans une casserole. Une demi-heure avant de servir on bat les blancs d'œuf en neige très-ferme, on les verse dans la casserole, on passe celle-ci sur de la cendre rouge; on recouvre le soufflé avec le four de campagne; on sert dès que le soufflé est *levé*.

Nota. Pour faire les soufflés on devra employer un plat creux en porcelaine pouvant aller sur le feu; on substituera l'emploi de ce plat à celui de la casserole ci-dessus indiquée, laquelle devrait être en argent pour cet usage.

Soufflé de frangipane. Mettez, dans le plat creux ci-dessus indiqué, six cuillerées d'eau, quatre jaunes d'œuf, un œuf entier, un demi-litre de crème, 125 grammes de beurre très-frais; placez le tout sur des cendres rouges, remuez le contenu du plat avec une cuiller d'argent. Après un quart d'heure de cuisson, retirez le plat du feu, laissez refroidir; ajoutez 250 grammes de sucre en poudre (ou moins si on n'aime pas les plats très-sucrés); pilez cinq macarons, dont deux amers; pilez aussi un ou deux biscuits secs. Ajoutez tout cela au précédent mélange, puis aussi de la fleur d'oranger pralinée, pulvérisée, et quatre jaunes d'œuf; fouettez en *neige* bien ferme cinq blancs d'œufs au moment de cuire le soufflé; joignez cette *neige* au mélange, remettez le plat sur des cendres rouges; couvrez le soufflé avec le four de campagne, contenant un feu pas trop vif. Servez dès que le soufflé est levé.

Pain d'épice. On clarifie 250 grammes de sucre, on le cuit avec deux litres de miel clarifié; on prend un kilogramme et demi de farine, on y mélange 125 grammes d'amandes douces pilées, — 16 grammes de clous de girofles pilés, — 16 grammes de cannelle pilée, un peu de gingembre pilé, et du zeste de citron, haché très-menu; on joint tous ces ingrédients au miel et au sucre, on remue fortement le tout. On laisse reposer la pâte pendant quatre ou cinq jours, on l'étend avec le rouleau à pâtisserie, on la place sur des tourtières beurrées, très-plates; on *dore* la pâte avec du jaune d'œuf, on la parsème d'amandes pelées, découpées en filets, on la met au four. Lorsque le pain d'épice est cuit et refroidi, on le découpe en morceaux de diverses formes.

Nouveau procédé pour nettoyer les dentelles noires. On passe un brin de soie sur chaque côté de la dentelle, comme si on voulait la froncer; on fait une boucle à chacune des extrémités de ces brins de soie, qui doivent être de moyenne grosseur; on plie la dentelle sur elle-même, de façon à former un ou plusieurs paquets, que l'on traverse à chaque extrémité avec une très-longue aiguille enfilée de fil blanc assez fin. On prépare une eau de savon, on la laisse refroidir; lorsque cette eau est encore légèrement tiède, on y met les paquets de dentelle, on les frotte doucement, on ajoute un peu d'eau chaude; on change l'eau de savon en la prenant plus chaude, et l'on répète cette opération jusqu'à ce que l'eau assez chaude, *sans savon*, ne conserve aucune trace du passage des dentelles; on laisse égoutter les dentelles sur un linge blanc, on les met dans de la bière, on les y laisse pendant quelques heures. On a préparé une planche *habillée* avec une couverture de laine; on y étend la dentelle en *tendant* autant que possible les brins de soie qui ont été passés dans les bords de la dentelle; pour cela, on place une épingle dans chaque boucle du brin de soie; on met des épingles à la pointe de chaque *dent* du bord inférieur de la dentelle, et aussi dans le brin de soie qui a été passé dans le bord supérieur, de façon que la dentelle ne forme nulle part aucun rempli. On recouvre la dentelle ainsi préparée avec un morceau de calicot, sur lequel on passe des fers brûlants; on enlève ensuite les brins de soie. Si l'on veut que la dentelle ait beaucoup d'*apprêt*, on la repasse pendant qu'elle est encore très-mouillée; son *infusion* dans la bière lui communique du *brillant*, et la dentelle nettoyée en suivant exactement ces procédés est entièrement remise *à neuf*.

Pour nettoyer un voile, il suffira de l'étendre sur la planche ci-dessus indiquée, de l'y épingler de façon qu'il ne forme aucun pli; on mouillera ensuite un morceau de calicot avec de la bière, on l'épinglera sur le voile, on le repassera avec des fers brûlants.

Si la dentelle est par trop chargée de poussière, il ne faudra pas la rouler en paquets, mais se borner (après y avoir passé des brins de soie) à la rincer dans plusieurs eaux de savon, dont on élève graduellement la température. Toutes ces indications m'ont été envoyées par l'une de nos abonnées, et j'en ai constaté l'excellence.

Nettoyage des jupons de laine. C'est surtout des procédés les plus simples que l'on s'avise le moins; en voici un qui pourra, si je ne me trompe, être utile à quelques-unes de mes lectrices; il m'a été communiqué par l'une d'entre elles. On lave ces jupons avec de l'eau et du savon ordinaire, puis on les dépose dans une eau avec un *nouet* rempli d'indigo, absolument comme s'il s'agissait de linge; on laisse le jupon pendant deux heures dans cette eau *bleue*; on le retire, on le repasse.

Procédé pour arrêter la maladie de la vigne et du raisin. On m'écrit des Ardennes : Faites dissoudre du savon de ménage dans de l'eau tiède, servez-vous-en pour asperger le cep, les feuilles et le raisin; ce dernier, fût-il très-malade, reprend bientôt son état naturel; sur le même pied, laissez une grappe malade; arrosez les autres, et vous serez convaincu de l'efficacité de ce remède.

Je ne puis, malheureusement, essayer moi-même ce procédé avant de l'indiquer à mes lectrices; mais il est si facile et si peu coûteux, qu'elles ne courent aucun risque à tenter une expérience dont il m'est impossible de leur garantir *personnellement* l'heureux résultat.

EMMELINE RAYMOND.

(*) En consultant la lettre de l'aimable abonnée qui m'a envoyé ces recettes, j'ai éprouvé une vive inquiétude; cette lettre contenait des questions auxquelles il n'a peut-être pas été répondu, la lettre ayant été précieusement serrée, aussitôt qu'elle a été reçue.



UN MARTYR INCONNU.

ESQUISSE MORALE.

J'assistais un soir, au Théâtre-Lyrique, à une représentation d'*Obéron*. Depuis une heure les adorables mélodies de Weber me tenaient sous le charme. Un sot dialogue en prose entre les deux comiques, intercalé par le traducteur français, — je l'espère du moins pour l'honneur des *librettistes* allemands, — au beau milieu de cette musique étrange et aérienne, vraiment digne du royaume des Elfes, me rappela brutalement sur la terre. Figurez-vous un illuminé, un mangeur d'opium ou de haschich, qui reçoit un coup de poing sur la nuque au moment où il rêve qu'il a des ailes : ce fut là justement la sensation que j'éprouvai tout à coup. Le public, grand enfant aux impressions mobiles, riait à ébranler la salle. Pour échapper à ce rire et à ce dialogue, j'abaissai les yeux sur l'orchestre, qui avait fait merveille, et qui se taisait pendant ces lourdes et plates calembredaines, lâchées à travers la pièce comme un troupeau d'ânes dans un parterre de roses.

Parmi les cinquante musiciens qui le composaient, je ne sais pourquoi mon œil alla se fixer tout d'abord sur un vieillard aux joues creuses et marquées de petite vérole, et ne s'en détacha plus. Il n'avait, en vérité, rien de bien particulier, ce vieillard; et pourtant, au bout de quelques secondes, il s'était emparé de moi tout entier. Le lecteur le plus assidu d'Hoffmann n'eût pu, même à travers les fumées de la pipe et de la bière, lui trouver aucun rapport avec ces personnages fantastiques dont le souvenir s'accroche à votre esprit comme une obsession. Son regard était éteint, son air souffreteux. Sa redingote de drap, très-propre, envoyait, aux reflets du lustre, des miroitements qui trahissaient la vétusté; un gilet noir hermétiquement fermé, une cravate de même couleur, roide et droite, et sur laquelle débordait un col d'une blancheur irréprochable, complétaient dans sa partie supérieure, la seule que je pusse voir, ce costume d'une sévérité monacale ou militaire. La chevelure, légèrement argentée vers les tempes, était du reste si lisse et si foncée, qu'on y reconnaissait bien vite une perruque assez maladroitement posée sur les derniers poils gris du vieillard. Un large ruban rouge brillait à sa boutonnière.

J'oubliai la pièce pour ne plus voir que lui. Il jouait du cor avec une sorte de passion intense qui éclatait dans son attitude, son regard, sa physionomie, et dans les vibrations de l'instrument sonore dont je distinguais chaque note à travers la grande harmonie de l'ensemble. On eût dit, à ses joues bouffies, à sa poitrine renversée, à sa taille amincie qui se cambrait comme celle d'un triton sonnant de la conque, à sa main qui semblait serrer le cuivre d'une étreinte caressante et victorieuse à la fois, qu'il mettait toute son âme dans son souffle. Même quand le cor se taisait, il ne quittait point sa partie des yeux, semblant l'étudier tout bas, et je remarquai que dans les entr'actes, tandis que ses compagnons se hâtaient de disparaître sous la scène, comme des écoliers en récréation, il restait seul à son poste, ne sortant de son immobilité que pour nettoyer l'embouchure de son instrument avec un soin scrupuleux et presque paternel.

A sa droite, un jeune homme, presque un enfant, jouait du violon avec une désinvolture qui formait un singulier contraste, et de temps à autre, tout en donnant un coup d'archet, adressait à son voisin une parole ou un sourire; mais, parole et sourire, le vieillard les rendait avec une gaucherie timide et triste, comme s'il en eût dès longtemps perdu l'habitude. Bref, cette figure m'attirait par une de ces fascinations irrésistibles qu'inspirent tous les mystères, et qui se dégagent de l'inconnu. Dès la fin du premier acte, j'entrevoyais une énigme; à la fin du second, je devinais un roman; à la fin de la pièce, j'en étais à un poëme. Hélas! ce n'était qu'une histoire, une histoire bien simple et bien réelle, et pourtant bien poignante.

Au sortir du spectacle, j'interrogeai l'ouvreuse:

« Ce grand maigre à perruque? » répondit-elle à ma question, « c'est le *capitaine*.

— Quel capitaine? » fis-je dressant les oreilles, et croyant déjà tenir mon récit.

« Je ne sais pas, Monsieur : voilà dix années qu'il fait partie de l'orchestre, toujours le premier arrivé et le dernier sorti. Nous l'appelons le capitaine, parce qu'il a servi et qu'il est décoré. Mais, si vous désirez en savoir davantage, adressez-vous au jeune homme qui joue du violon à côté de lui : il est son ami. »

Il y a un Dieu, dit-on, pour les ivrognes et les amoureux, — je demande pardon de cet accouplement bizarre et malséant, dont le proverbe est plus coupable que moi; il y a aussi un Dieu pour les curieux : je ne sais si c'est le même que celui des ivrognes. Quelques jours après, un billet du directeur du théâtre m'introduisait, pendant une représentation, dans l'orchestre des musiciens; j'en profitai pour essayer de me mettre en rapport avec le *capitaine*, qui répondit à mes avances avec une réserve marquée, empreinte, à ce qu'il me parut, de quelque défiance. Battu sur ce point, je fis une retraite savante, et me rejetai sur le jeune violon dont m'avait parlé l'ouvreuse. Là, ce fut tout autre chose : on satisfit avec effusion à mes premières ouvertures, bien qu'exprimées en termes vagues et avec une indifférence affectée. L'enfant ne demandait pas mieux que de s'épancher sur le compte de son vieil ami. Chaque question provoquait un flot de réponses empressées. Enfin, durant le dernier acte, où il jouait fort peu, il me raconta l'histoire que des confidences ultérieures me permirent de compléter à loisir.

I.

Auguste Walfard était un ancien soldat. Engagé volontaire en 1814, il avait gagné ses galons de sergent à Montmirail, et sa croix dans la guerre d'Espagne, en 1823. Lieutenant en 1830, après s'être battu dans les rues contre l'émeute, il quitta le service, malgré les sollicitations amicales de son colonel, qui venait de le faire porter sur le tableau d'avancement. Ce n'était pas qu'il fût légitimiste, mais il était soldat, et il lui répugnait de servir dans une armée qui lui semblait déshonorée par la victoire de l'insurrection. Homme de logique, inflexible et rigide dans sa notion du devoir, il ne pouvait comprendre qu'il fût juste de respecter et de récompenser, le 29 juillet, ceux qu'il était juste de fusiller le 28.

A cette époque, Walfard était encore presque jeune, et tout à fait vigoureux : quoiqu'il entrât dans le monde sans autre fortune qu'un capital de cinq ou six cents francs d'économies, opérées je ne sais comment sur son mince traitement de héros, il espérait, grâce à son intelligence et à sa constitution, se tirer facilement d'affaire. Il faut dire aussi, à sa décharge, qu'il n'avait jamais eu que la moitié des *vertus militaires*, c'est-à-dire l'ordre, la discipline et le courage, sans le goût pour l'absinthe, la pipe et l'écarté. Ses camarades, qui réunissaient le triple talent d'Henri IV, l'avaient toujours considéré comme un soldat incomplet.

Il alla s'établir dans une petite rue du Marais, et se mit

Digitized by Google

en quête d'une place de teneur de livres, qui n'exige ni stage ni mise de fonds, deux choses pour lesquelles il se sentait une aversion égale et parfaitement motivée. Ancien fourrier comptable, doué d'une main qu'eussent enviée Brard et Saint-Omer, expert ès arts du calcul, posé, méthodique, et décoré de la Légion d'honneur, il ne tarda pas beaucoup à trouver un emploi modeste chez un gros banquier de la Chaussée-d'Antin. Il y resta quelques années, au bout desquelles le caissier s'aperçut un soir qu'il manquait deux mille francs à la recette du jour. Walfard était le dernier venu dans la maison, il était pauvre et taciturne: le caissier crut faire preuve d'habileté en le soupçonnant de préférence à tout autre. Le patron le manda dans son cabinet, et se mit à l'interroger avec toute la délicatesse dont est capable un banquier qu'on vient de voler, et qui croit tenir son voleur. Tant de courtoisie ne désarma pas Walfard, qui avait toutes les susceptibilités d'un honnête homme pauvre. Il devina aussitôt ce qu'on lui voulait, et son sang se révolta dans ses veines:

« Je resterai chez vous, » dit-il au banquier, « jusqu'à ce qu'on ait découvert l'argent ou le coupable, — pas une minute de plus. »

Cette réponse ébranla le banquier: il lui sembla qu'elle était faite avec l'accent d'une indignation vraie. Mais le commissaire de police, homme fort qui ne se payait pas de cette monnaie, se mit à rire quand il la lui rapporta, et apprit au naïf financier qu'il n'y avait personne comme les filous pour trouver au besoin de ces beaux mouvements d'éloquence. Le banquier fut honteux de sa crédulité, et demanda une perquisition au domicile de Walfard. On y trouva trente francs, — indice grave, — et Walfard, interrogé sur la provenance directe de cette somme, ne répondit que par des explications embarrassées, — indice plus grave encore. Le commissaire triomphait. Par malheur, un agent de police, qui faisait, pour la forme, des perquisitions dans les bureaux, rencontra le lendemain les deux mille francs cousus entre les semelles d'une vieille pantoufle, dans la malle d'un domestique, lequel avait la passion des jeux de bourse.

Le banquier fit des excuses à Walfard, et poussa le repentir jusqu'à lui offrir une augmentation de traitement, en guise de réparation d'honneur; mais celui-ci était fier alors: il ne répondit qu'en prenant son chapeau. Le commissaire de police, magistrat très-perspicace, et qui se connaissait en physionomies, resta persuadé qu'il y avait quelque chose là-dessous.

Quelques jours après, Walfard entrait dans une grande maison de commerce de la rue Saint-Honoré, où il dut bientôt céder la place à un concurrent qui était venu s'offrir au rabais. Puis il passa dans une administration qui fit faillite, et le laissa sur le pavé, sans lui payer ses derniers mois de salaire.

II.

Cette série de catastrophes, sans abattre en rien son courage, le dégoûta de la tenue des livres, et il tourna son activité dans une autre direction. Il songea à donner des leçons d'écriture et de calcul, et entreprit, en conséquence, une tournée dans les pensions. Mais chaque place était prise, et ce fut à grand'peine, après avoir usé la semelle de ses bottes dans toutes les rues de Paris, qu'il parvint à trouver deux ou trois élèves, maigrement payés, qui, un beau jour, après quelques semaines de leçons, partaient pour la campagne, ou tombaient malades, ou se faisaient recevoir bacheliers, employés, commis, et le remerciaient de ses soins.

Il goûta dans toute son amertume ce dur et humiliant métier de professeur au cachet. Il connut par expérience cette servitude déguisée, cette chasse aux clients cherchés de porte en porte, l'affront des refus brutaux ou des dédains orgueilleux, l'insultante familiarité des domestiques, la morgue pleine de mépris d'un père sot, ou les boutades et les colères d'un enfant gâté. L'ex-lieutenant souffrait sans doute de se voir traité en personnage de caste inférieure par de stupides petits rentiers, qui se croient le droit et le devoir de regarder du haut en bas ceux qu'ils payent, et qui l'eussent certainement regardé de plus haut encore, si son ruban rouge ne leur eût inspiré un certain respect. Il souffrait de ces airs de protection banale et mêlée de pitié, que ceux qui ont de l'argent sans intelligence se croient obligés de prendre envers ceux qui ont de l'intelligence sans argent. Mais sa fierté avait baissé de plusieurs crans, et son épine dorsale était devenue plus souple: c'est l'inévitable effet d'une misère prolongée. Heureux ceux qu'elle n'atteint que là, et dont le cœur garde sa dignité en perdant son orgueil! Walfard n'eut pas longtemps, d'ailleurs, à faire ce pénible effort sur lui-même: il ne lui resta bientôt plus qu'un élève, à qui il apprenait concurremment l'arithmétique et l'escrime.

Il se fit inscrire dans ces agences qui se chargent de procurer des instituteurs à prix modérés, mais qui commencent par les rançonner sans modération; qui livrent en gros et en détail, expédient en province, écoulent à l'étranger les fruits secs et les marchandises avariées, et font, en un mot, la traite des professeurs. Il consulta avec assiduité ces listes des bureaux de placement, où l'on demande pêle-mêle des hommes de peine, des cuisinières et des maîtres de français. Il placarda une affiche à la vitre de son concierge, pour annoncer au public que M. Walfard, chevalier de la Légion d'honneur, donnait des leçons à un franc cinquante et deux francs le cachet. Mais rien ne put conjurer l'isolement qui se faisait de plus en plus autour de lui. Ici on s'enquérait de son grade universitaire, et on semblait le regarder comme un mystificateur en apprenant qu'il n'était pas même bachelier; là on guignait du coin de l'œil, tout en l'interrogeant, les coutures blanchies de sa redingote et son chapeau trop soigneusement brossé. Les négociants, gens pratiques, auraient voulu avoir un professeur *pour tout faire*, et s'étonnaient qu'il ne se chargeât pas d'enseigner en même temps la littérature, l'histoire, la philosophie, le grec, l'allemand et le dessin. Un dentiste trouva que c'était bien cher de payer trente francs par mois pour une heure par jour, lorsqu'il ne donnait que vingt-cinq francs à sa bonne pour la journée tout entière: ce dentiste était un homme de sens et un logicien rigoureux.

III.

Un soir que son dernier élève venait de lui donner congé, Walfard rentra dans sa petite chambre du Marais, désespéré, la tête bouillonnante, le sang allumé par la fièvre. Il tomba sur sa chaise, se demandant avec angoisse ce qu'il allait faire désormais pour gagner sa misérable vie. Question terrible, à laquelle il ne trouva point de réponse. Il avait quelques amis, surtout dans l'armée; un de ses vieux camarades, entré au service plusieurs années après lui, venait de conquérir les épaulettes de capitaine: il l'eût aidé avec joie; mais Walfard était une de ces natures qui répugnent invinciblement à l'aveu de leur pauvreté, et qui se feraient un scrupule de délicatesse d'accepter un service d'argent de la part d'un ami, comme s'ils craignaient de dénaturer, ne fût-ce qu'en apparence, la pureté et le désintéressement de leur affection, en y mêlant l'idée d'un profit personnel. Il avait cette susceptibilité ombrageuse de certaines âmes honnêtes, ingénieuses à s'inquiéter de chimères, et qui craignent tout soupçon. Ses malheurs avaient encore exagéré cette disposition quasi maladive de son esprit. Il eût jeûné deux jours pour prêter cent sous à son ami, et se fût offensé d'un refus, d'une hésitation même; mais, au risque de mourir de faim, il ne lui aurait pas emprunté un centime. Ils se voyaient tous les dimanches; le malheureux économisait pendant quinze jours pour avoir de quoi offrir à son tour au capitaine Peyraud la demi-tasse qu'ils prenaient ensemble, en causant de Montmirail et du Trocadéro. Le capitaine avait bien soupçonné quelquefois le dénûment de Walfard, et il avait essayé de le sonder à ce sujet; mais celui-ci prenait aussitôt une mine dégagée et assurait qu'il se trouvait très à l'aise. Après trois ou quatre tentatives analogues, toujours repoussées avec perte, le capitaine n'osa plus revenir à la charge, de peur de le blesser.

Walfard ouvrit son tiroir: il y avait dix-huit francs, en comptant le demi-mois que venait de lui payer son élève. C'était de quoi vivre dix-huit jours à la rigueur, avec du fromage, du pain, de l'eau, et les deux demi-tasses du dimanche suivant. Mais au bout des dix-huit jours?

Il se coucha sur ce point d'interrogation, et tâcha de dormir pour ne pas devenir fou de terreur: car il sentait le vertige lui monter par degrés à la tête, comme lorsqu'on s'obstine à regarder dans un abîme sans fond. Le sommeil arriva un peu avant l'aube, et le tint jusqu'à midi, — chance heureuse, qui lui épargna les frais du déjeuner.

En se réveillant, il s'aperçut qu'il avait faim, et ce ne fut pas sans indignation contre la misérable infirmité de la nature humaine qu'il se décida à ravir quelques sous à son trésor pour le repas du jour. Sa position ressemblait à celle du prisonnier enterré vif avec un pain et une cruche d'eau qu'on ne renouvellera pas: chaque miette de pain, chaque goutte de cette eau lui sont aussi précieuses que l'air qu'il respire et que le sang qui coule dans ses veines; il faut bien qu'il y touche pour entretenir ses jours; et pourtant il ne peut le faire sans diminuer le nombre de ceux qui lui restent à vivre.

Le lendemain et le surlendemain se passèrent de même. La brèche du mince trésor allait s'élargissant à vue d'œil, et à la fin du mois il avait son loyer à payer. Sa tête en feu ne lui fournissait plus d'idées. Il se promenait au hasard par les rues, regardant machinalement les enseignes, comme pour leur demander conseil. Le soir du quatrième jour, il sortit, suivant son habitude: c'était l'heure qu'il choisissait, par pudeur, pour ne pas étaler en plein soleil le délabrement de son costume. Ce jour-là, sa rêverie le conduisit, sans qu'il s'en rendît compte, jusqu'aux abords du Palais-Royal. En passant dans la rue Montesquieu, devant la maison d'un de ses anciens élèves, il leva instinctivement la tête, et poussa aussitôt une faible exclamation de joie. Le nom du père de cet élève venait de flamboyer à ses yeux, gravé en lettres d'or sur la devanture d'un magasin richement éclairé. M. Jeandin tenait un important commerce de nouveautés et de soieries. Dans le trouble et le désarroi de son esprit, Walfard avait oublié cette circonstance, et le nom même de M. Jeandin ne s'était pas présenté une seule fois à sa pensée. Il se souvint alors que ce négociant lui avait témoigné de la bienveillance autrefois. Peut-être avait-il besoin d'un commis. C'était le salut qui lui apparaissait dans un éclair, au moment le plus sombre de son désespoir.

L'espérance afflua tout à coup dans l'âme de Walfard, comme un grand fleuve qui rompt sa digue. Il fut obligé de s'appuyer au mur: car il suffoquait, et les battements de son cœur brisaient sa poitrine. Il avait comme un éblouissement dans les yeux. Quand il eut repris un peu de calme, il se dirigea lentement vers la porte; mais, en se voyant dans l'une des glaces extérieures du splendide magasin, il n'osa entrer, et, revenant en toute hâte à sa mansarde, il écrivit, sans reprendre haleine, une lettre qui exposait sa situation sans détour, et sollicitait comme un bienfait inestimable une place d'employé. L'ex-lieutenant était plus hardi de loin que de près, et sa lettre disait ce que sa bouche n'eût jamais avoué.

Il se trouva, par hasard, que ce gros commerçant, ancien porte-balle enrichi, ne considérait pas le cœur comme un viscère inutile, dont il ne doit jamais être question en affaires, et qu'il avait le temps de se servir quelquefois du sien. Cette lettre lui arriva un jour de belle recette, tandis qu'il se frottait vigoureusement les mains, après avoir encaissé sur une forte livraison un bénéfice net de quatre mille francs.

« Pauvre diable! » fit-il en la lisant.

Il réfléchit. « Au fait, » se dit-il, « c'est un homme instruit, un homme d'ordre, et un honnête homme. J'accepte: on ne trouve pas tous les jours l'occasion de faire une bonne action, qui soit en même temps une bonne affaire. »

Il répondit donc aussitôt à son correspondant, sur un petit ton protecteur, de le venir voir sans délai.

Walfard employa la nuit qui suivit, — dois-je le dire, et les poëtes épiques me le pardonneront-ils? — à noircir minutieusement les bords de son chapeau avec de l'encre, à faire à sa cravate des reprises urgentes, qu'il dissimula par un système de plis et de replis savants, et même à repasser tant bien que mal la plus présentable de ses trois chemises, avec un fer qu'il avait emprunté à la concierge sous le prétexte, auquel la digne femme avait fait semblant de croire, de redresser les feuillets froissés de ses livres et de ses cahiers de musique.

Le lendemain, il se présenta chez M. Jeandin dans une tenue qui n'était pas celle d'un dandy sans doute, mais qui du moins n'avait fait retourner personne dans la rue. Celui-ci ne résista pas à l'innocente tentation de lui faire faire quelque peu antichambre; mais il faut lui rendre cette justice qu'il ne prolongea pas au-delà de dix minutes cette petite satisfaction d'amour-propre. Le lieutenant, quand la porte du cabinet s'ouvrit devant lui, trouva M. Jeandin debout devant une demi-douzaine de gros registres à angles de cuivre, et courant de l'un à l'autre, armé d'une plume gigantesque qui ressemblait vaguement à l'épée de Charlemagne.

« Ah! ah! » fit le négociant, mettant sa plume derrière l'oreille, « il paraît que les leçons ne donnent pas, mon pauvre M. Walfard, et que vous voulez changer de partie. Franchement, vous avez raison: c'était un métier de gueux que le vôtre; je ne dis pas ça pour vous offenser, mais il n'y a qu'une voix là-dessus, voyez-vous. Parlez-moi du commerce! Si j'avais voulu être professeur comme vous, où en serais-je aujourd'hui? Mais il faut se rendre justice, ce n'a jamais été mon goût. Enfin, vous voulez donc en tâter aussi? Eh bien, mais..., eh bien, mais..., je ne m'y oppose pas. Je suis bon homme, moi: j'ai tiré le diable par la queue dans mon jeune temps, et je sais que c'est un exercice fatigant à la longue. Vous savez nos conditions ordinaires: une année de stage comme au barreau » (ici M. Jeandin, qui était court et replet, se mit à rire si bruyamment que sa face apoplectique devint toute cramoisie, et qu'il faillit éclater dans un accès de toux), « mille francs la deuxième année, douze cents la troisième, et après, si vous êtes bien sage, il n'y a pas de raison pour que la hausse s'arrête en si beau chemin. Par exemple, je ne puis vous promettre de vous donner ma fille en mariage: car je n'en ai pas. »

Le gros homme se mit à rire comme un tonnerre. Il se trouvait de l'esprit. Walfard était devenu pâle: il essaya de balbutier une réponse et ne put arriver qu'à un bégayement confus:

« Il ne faut pas être timide comme ça, mon cher monsieur, » reprit le commerçant, en lui tendant sa tabatière avec une familiarité majestueuse, pour le rassurer. « Vous êtes plus instruit que moi, et pourtant, voyez, j'ai l'air d'un avocat près de vous. Quand un commis n'a pas la langue bien pendue, c'est le patron qui en souffre.

— Je vous demande pardon, Monsieur, » dit Walfard, faisant un effort surhumain pour surmonter sa honte: « c'est que, la première année..., il me serait bien difficile... J'aimerais mieux, s'il était possible..., en diminuant les années suivantes...

— Bien, bien, j'entends. Vous n'êtes pas riche, et il faut vivre... Ce n'est pas l'usage, » fit M. Jeandin, sans s'apercevoir du curieux rapprochement de mots qui lui échappait. « Mais voyons, vous êtes un digne homme, et je m'intéresse à vous. Nous trouverons moyen d'arranger cela. »

Au bout d'un quart d'heure, tout était arrangé en effet. Il fut convenu que les trois premières années seraient payées à raison de huit cents francs chacune, ce qui revenait à peu près au même, et Walfard accepta cette transaction avec une reconnaissance infinie, qu'il se promit de solder en dévouement. M. Jeandin y comptait bien du reste, et il n'était pas fâché, tout en se donnant la glorieuse attitude d'un bienfaiteur, dans la mesure que lui permettaient *ses moyens*, de s'attacher un employé intelligent, actif, décoré de la Légion d'honneur, dont le zèle naturel serait doublé par la gratitude. Même au point de vue pratique, ce n'était pas un mauvais calcul, et il pouvait y mettre ce prix-là. Il expliqua ensuite à son protégé les règles de la maison, lui donna les instructions les plus minutieuses, et lui avança le premier mois pour renouveler les parties essentielles de sa garde-robe, en lui recommandant d'arborer un ruban rouge tout flambant neuf à sa boutonnière.

Le héros de Montmirail et de la guerre d'Espagne se mit donc à auner du *jaconas* et à *porter en ville*. Il s'acquitta de ses fonctions avec une conscience exemplaire. M. Jeandin, satisfait, lui tapait amicalement de temps à autre sur l'épaule, en lui promettant de l'*augmenter* avant peu. Le 1er janvier, il l'appela à sa caisse et lui remit une gratification supplémentaire de cent francs, qui disparut tout entière chez le tailleur et le chapelier. Walfard passa ainsi deux ans, n'espérant ni ne demandant rien de plus. Depuis longtemps, la réalité avait coupé les ailes à son ambition. Il se trouvait, d'ailleurs, presque dans l'opulence, grâce au souvenir toujours présent de son ancienne situation, si misérable et si précaire. Étant so-

Google

bre, et ayant mangé du cheval et des tiges de bottes dans la campagne de Russie, il pouvait affronter sans crainte les restaurants à seize sous. Il y a bien des gens en habit noir qui vivent à Paris avec neuf cents francs par an, quoi qu'en veuillent faire croire les romanciers qui ne conduisent jamais leurs héros qu'à la Maison d'or, et ne les habillent que chez Dusautoy.

IV.

La troisième année de ses fonctions venait de commencer, quand éclata la révolution de février 1848. Walfard ne voyait jamais revenir une de ces terribles émeutes, comme il y en eut tant dans les premières années du règne de Louis-Philippe, sans que sa pensée ne se reportât aussitôt vers ses anciens camarades de l'armée, et surtout vers le capitaine Peyraud, qui s'était marié en 1843, et que sa femme avait laissé veuf moins de trois ans après en mettant une petite fille au monde. En rentrant chez lui le 24 février vers le soir, il écoutait les coups de fusil qui retentissaient dans le lointain, et songeait déjà à se diriger au domicile de son ami pour achever de se rassurer. Le concierge lui remit une dépêche qu'un soldat d'ordonnance venait d'apporter à franc étrier. Le billet, tracé d'une main inconnue, le priait de se rendre en toute hâte à une ambulance qu'on lui désignait.

Walfard y courut, le cœur serré par un pressentiment sinistre. Son premier regard tomba sur un lit où était le capitaine Peyraud, le poumon traversé par une balle. Un prêtre était debout au chevet, penché sur lui, et lui présentant le crucifix. Il s'écarta de quelques pas en voyant entrer Walfard, auquel Peyraud tendit la main :

« Eh bien, mon vieux, » fit-il d'une voix sifflante, « c'est fini, quoi! j'ai mon compte. C'est un crapaud de douze ans qui m'a descendu à bout portant; je n'ai eu que le temps de lui flanquer un coup de pied dans le dos : car, ma parole d'honneur, ça ne méritait pas autre chose. Il pourra se vanter d'avoir décroché un dur à cuire, qui avait déjà avalé trois balles russes et une demi-douzaine de coups de sabre sans broncher. C'était bien la peine de revenir de la Bérésina. Tonnerre! ça me vexe. »

L'aumônier fit un mouvement.

« N'ayez pas peur, monsieur l'abbé, » reprit le capitaine : « je ne lui en veux pas, je regrette même de l'avoir frotté un peu rudement avec ma botte; mais j'espère que ça lui apprendra à se tenir tranquille et à ne plus tirer les capitaines de grenadiers à bout portant. J'ai été humilié, je l'avoue. Tué par un galopin, en tête de ma compagnie! c'est trop fort!

— Voyons, Peyraud, calme-toi, » dit Walfard, « tu n'es pas encore mort; je suis sûr que tu en reviendras.

— Oh! pour cette chanson-là, mon vieux, n-i ni, c'est fini. Mon affaire est dans le sac. Le carabin m'a dit que j'en avais pour vingt-quatre heures. Écoute, Walfard, je t'aime bien et je suis content de te revoir; mais ce n'est pas pour cela que je t'ai fait appeler. Sais-tu pourquoi?

— Ne t'inquiète de rien : je l'adopterai, elle sera ma fille.

— Compris! » dit le capitaine en retombant sur son lit. « Je te connaissais, va, et je ne te remercie pas; mais, vois-tu, je voudrais t'embrasser. »

La main du mourant chercha celle de son ami, et son regard plongea dans le vide avec une sorte de ravissement extatique.

« Si tu savais, » dit-il d'une voix qui devenait plus lente et plus basse, et que le râle étranglait par moments, « si tu savais comme elle est gentille! Elle a des petits cheveux blonds qui frisent, et des yeux bleus longs comme le doigt. Elle rit toujours, et alors ça lui fait aux joues deux petites fossettes, que je mangeais de baisers. Quand je me promenais avec elle, tout le monde se retournait. Figure-toi : elle passait des heures à me tirer par les moustaches, à me faire des niches, et à me conter avec sa petite voix des histoires où on finissait par s'embrasser à pleine bouche. Ah! les bons moments!... Pauvre gamine! J'aurais bien voulu la revoir! Mais ça lui ferait peur, à cette enfant! et à moi ça me ferait mal... Ah! que j'aurais voulu la revoir!

— Je cours la chercher, » dit Walfard.

« Non, non. Qui sait, d'ailleurs, si tu arriverais à temps? Voilà qu'il fait nuit, et il y a loin d'ici Montfermeil. Non. Tu lui diras que je suis parti, que je reviendrai bientôt, que nous nous reverrons : tout ce que tu voudras. Un enfant, ça ne comprend rien à la mort. Elle rira, et vous causerez de moi : tu verras comme elle babille! Qui sait? ce sera peut-être amusant pour elle de changer de papa; car, moi, j'étais grognon et bourru, et il y avait des fois qu'elle me trouvait l'air méchant. Pauvre vieux, toi, tu es si bon! Et dire que je ne laisse rien, mais là, rien pour t'aider à l'élever!

— Ne t'inquiète pas de cela; je suis riche aujourd'hui, j'ai une bonne place. »

Le capitaine remua lentement la tête. Son râle augmentait à chaque minute et devenait effrayant. Peu à peu, avec effort, en s'arrêtant à chaque mot, il donna à son ami les dernières instructions et les derniers renseignements; puis il l'attira à lui et l'embrassa.

« Et maintenant, » dit-il, « adieu. Retourne chez toi; je n'ai plus que le temps de préparer ma feuille de route. M. l'abbé m'a expliqué la chose, et je vois bien qu'il a raison. Ma bonne vieille femme de mère me disait comme lui autrefois : j'avais oublié tout cela; on n'en cause guère au régiment. Adieu donc, jusqu'à une meilleure rencontre, — n'est-ce pas, monsieur l'abbé? Seulement, tu tâcheras de venir à mon enterrement, et un jour qu'il y aura du soleil et des fleurs, tu l'amèneras sur ma tombe; ça me fera plaisir. »

Les deux amis s'embrassèrent une dernière fois, et Walfard, plus pâle que le moribond, se dirigea vers la porte. Tandis qu'il l'ouvrait, il sentit qu'on lui touchait légèrement l'épaule.

« Monsieur, » lui dit le prêtre, « veuillez me donner votre adresse. Je désirerais causer un moment avec vous au sujet de l'enfant.

— Donnez-moi la vôtre, monsieur l'abbé, » répondit Walfard; « j'aurai l'honneur d'aller vous voir moi-même. »

Le prêtre la lui donna, puis il retourna au chevet du mourant.

Le surlendemain, Walfard assistait à l'enterrement du capitaine Peyraud, mort en brave et en chrétien.

Le même jour, il se rendit à Montfermeil, et y trouva la petite chez la paysanne qui lui avait servi de nourrice, et qui lui servait maintenant de mère, — à vingt francs par mois. Julie Peyraud était alors une charmante enfant de deux ans et quelques mois, d'une intelligence précoce, blonde et fine, mais frêle comme un roseau, et avec des pâleurs maladives qui n'enlevaient rien à sa gaieté d'oiseau sauvage. Elle connaissait déjà un peu le lieutenant, qu'elle avait vu deux ou trois fois en compagnie de son père. On lui raconta ce qui avait été convenu; elle fit la moue et allongea la lèvre en apprenant que son père était parti pour un grand voyage, et ce fut fini. Quant à la bonne femme, elle poussa des exclamations et des gémissements interminables, lorsqu'elle sut la fatale nouvelle. Finalement, non sans s'être bien débattue, elle consentit à garder l'enfant pour quinze francs par mois, parce qu'elle aimait ce bijou comme sa propre fille, et aussi parce que ce bijou, ne vivant que de laitage et mangeant comme un moineau, elle calcula qu'elle y gagnerait encore. Il fallait bien s'y résigner, d'ailleurs : Walfard avait dressé son budget, et lui avait facilement démontré qu'il ne pouvait faire plus.

(La suite au prochain numéro.)

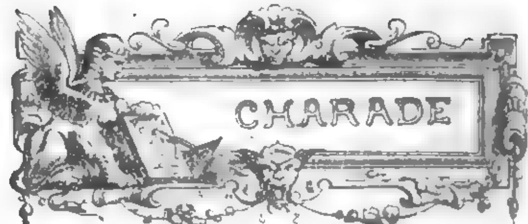


Mme *Le B..., à Eche...* Oui, Madame, vous ne vous êtes pas trompée, et je confesse ma faiblesse : l'approbation de nos abonnées est inestimable pour moi, et je désire n'en perdre aucune marque. Mme Page, boulevard Magenta, n° 129, se chargera de vous envoyer toutes les *fournitures* et dessins de passementerie. On prépare un patron de la robe de chambre Louis XV. Pour les cordons dits *tirettes*, je communiquerai la demande à notre dessinateur. Si cela est *faisable*, on le fera. Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6, se charge de toutes les restaurations de chapeaux.

Mlle *d'H..., château d'H...* Non-seulement je recommande particulièrement le talent de Mlle Houzé, pour renouveler, raccommoder et transformer les dentelles de tous genres, mais je me porte personnellement garante de son habileté et de sa probité; Mlle Houzé demeure rue de Provence, n° 7. — *N° 19,569, Saint-Germain-en-Laye.* Plus tard. Il nous est malheureusement impossible de publier tous les patrons à la fois. — *N° 13,768, Gers.* Garnir la robe de mousseline blanche avec trois entre-deux en guipure, encadrés avec une guipure étroite, légèrement froncée. La guirlande de fleurs d'oranger doit se composer d'un bouquet-pouff, que l'on pose au-dessus du front; une branche de bois naturel se rattache d'un côté à ce bouquet, et soutient le bouquet de derrière, auquel la *traîne* est suspendue. On ne garnit pas les voiles en tulle-illusion. Pour poser ce voile, voir la gravure de notre n° 20. La jeune fille fait ses présents à ses amies la veille du mariage; elle ne doit pas de présents à sa belle-mère. Les demoiselles d'honneur ne s'habillent jamais en blanc à Paris. Tout le linge de la jeune femme est marqué avec l'initiale de son prénom, et celle du nom de son mari.

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *oiseau-mouche*.



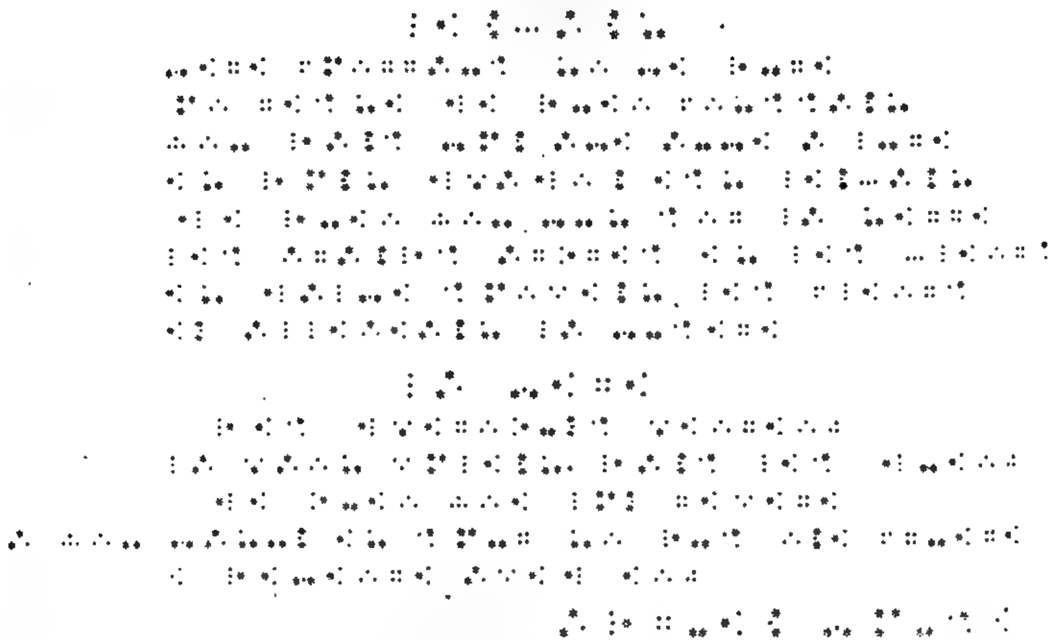
Sur mon premier, que fécondent les eaux,
Tranquillement paissent les grands troupeaux;
Le courageux Français, dédaignant la mitraille,
Présente mon dernier, au sein de la bataille;
Que dire de mon tout? l'impatient lecteur
Le saute bien souvent, en ouvrant un auteur.

A. R.

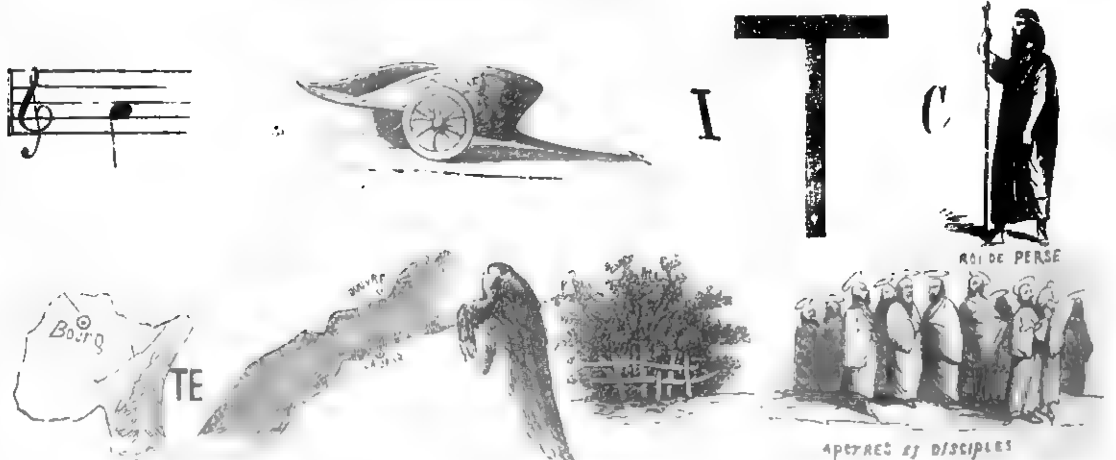
Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

CLEF DIPLOMATIQUE.



RÉBUS

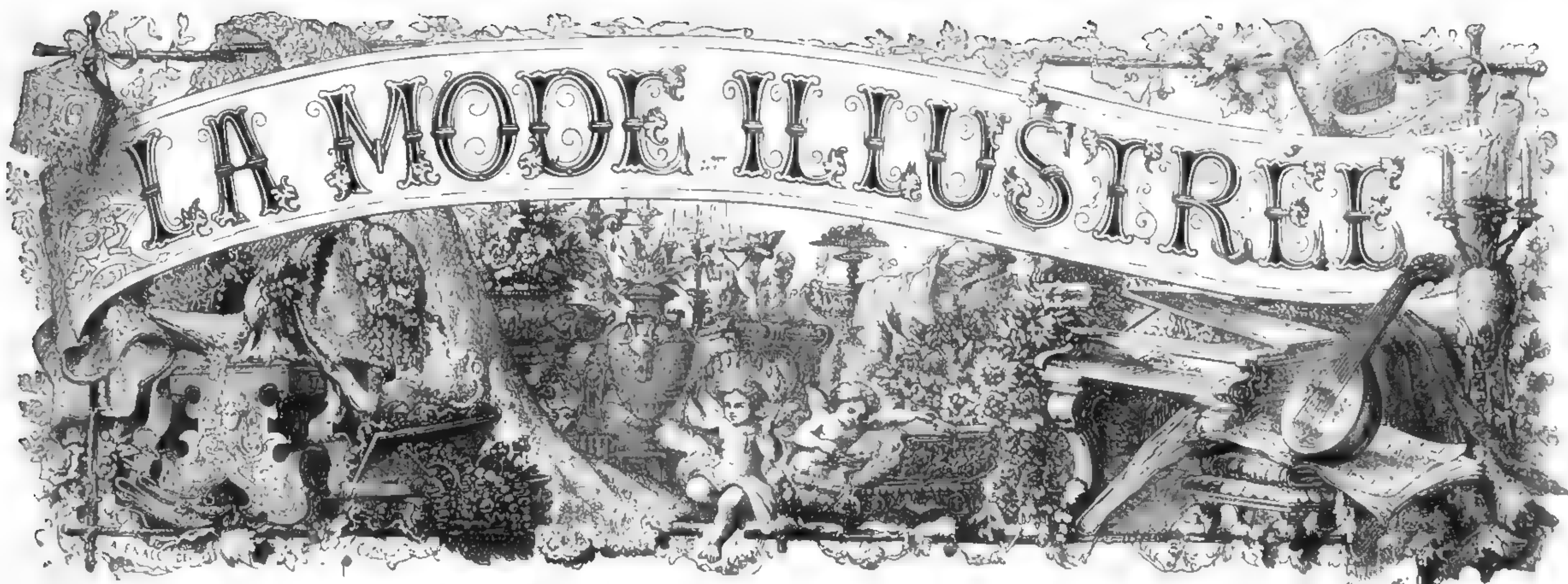


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Tout est chagrin, tromperie en ce bas monde.

Digitized by Google

N° 24. CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 12 juin 1864.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.**
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, **50 centimes.**
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

Berceau orné

DE BANDES BRODÉES.

Lorsqu'on aura pris connaissance de l'explication concernant ce berceau, on ne nous accusera pas de donner à nos lectrices des goûts de luxe ruineux. Quelle que soit l'élégance de ce joli berceau, les jeunes mères et les grand'mères pourront le préparer elles-mêmes, avec leur aiguille.

Le berceau peut être aussi simple que l'on voudra. On peut le choisir en osier, en bois léger, en grosse corde. Il est suspendu par des crochets à un *pied* plus ou moins orné, en bois plus ou moins précieux. Le berceau est *habillé* avec de la percaline rose pour une petite fille, bleue pour un petit garçon, si l'on veut suivre la coutume de Paris, laquelle consacre le rose au sexe féminin, le bleu au sexe masculin pendant leur première enfance. Les volants sont des bandes de nansouk ornées de broderie anglaise et surmontées d'entre-deux du même genre, doublés en percaline rose ou bleue. Le petit baldaquin, qui peut être rejeté en arrière comme la capote d'une voiture, est *habillé* de percaline et recouvert d'un voile de nansouk, bordé avec des entre-deux et des bandes brodées. Les ruches sont en taffetas découpé, rose ou bleu. Les petits *piliers* du baldaquin sont surmontés de boules en bois ou bien en métal. Des nœuds de ruban complètent l'élégance de ce charmant berceau.



BERCEAU ORNÉ DE BANDES BRODÉES.

Trois bournous arabes.

On porte plus que jamais, cette année, les bournous arabes en toute étoffe : le cachemire noir, gros bleu, violet, la toile de laine, les tissus à carreaux écossais ; et pour les toilettes du soir, les tissus blancs, à rayures alternativement mates et claires, sont employés pour faire ces bournous ; on les voit aussi pareils aux robes qu'ils accompagnent.

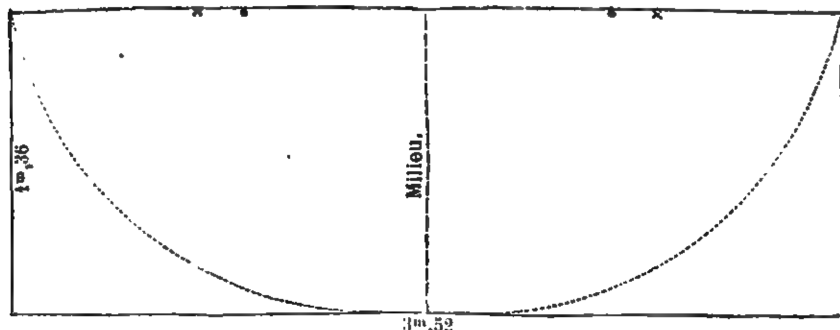
Bournous n° 1. Nous commençons nos explications par cette forme, qui est la plus simple de toutes. On prend un carré long ayant 3 mètres 52 centimètres de longueur, 1 mètre 36 centimètres de largeur. La largeur de l'étoffe représente la hauteur du bournous. On arrondit les coins inférieurs, et l'on trouvera sur le *patron* placé près des dessins de bournous une ligne ponctuée qui indique cette coupe ; celle-ci part du coin de devant, se dirige vers le milieu, et s'arrête à 24 ou 25 centimètres de distance du milieu du bournous. Le bord supérieur est bordé à l'envers avec une bande de taffetas plus ou moins large, à volonté, de même couleur que l'étoffe du bournous, qui est simplement ourlé tout autour. Pour former le capuchon, on plie l'étoffe en deux dans le sens de sa longueur, à la place marquée sur le patron par le mot *milieu ;* à 49 ou 50 centimètres de ce pli, à la place marquée par un point sur chaque côté du patron, on coud ensemble les deux bords du bournous. L'espace qui s'étend de l'étoile jusqu'au point est de 30 centimètres, et figure l'encolure. On met des agrafes sur les étoiles; on ajoute trois glands légers à ce bournous : l'un est placé à la pointe inférieure (commencement du pli formant le capuchon) ; le second au milieu de la fente du capuchon ; le troisième sur les points. Si le bournous est fait en étoffe épaisse, on pourra l'orner avec des glands plats, dont nous publions le modèle dans le présent numéro.

Bournous n° 2. Le capuchon employant un peu plus d'étoffe que celui du précédent modèle, il faut, pour ce bournous, 3 mètres 65 centimètres d'étoffe, ayant 1 mètre 32 centimètres de largeur. Après avoir ourlé le tour de l'étoffe, on mesure sur le bord supérieur, à partir du milieu, 54 centimètres de chaque côté, — puis, depuis le bord supérieur sur le milieu, en se dirigeant perpendiculairement, 10 centimètres 1/2 ; depuis cette dernière ligne on mesure de chaque côté une ligne courbe se dirigeant vers le point indiqué sur le patron, lequel indique, de chaque côté, l'extrémité des 54 centimètres mesurés, ainsi que nous l'avons dit, en commençant le bournous. Cette courbe est indiquée sur le patron par la petite ligne

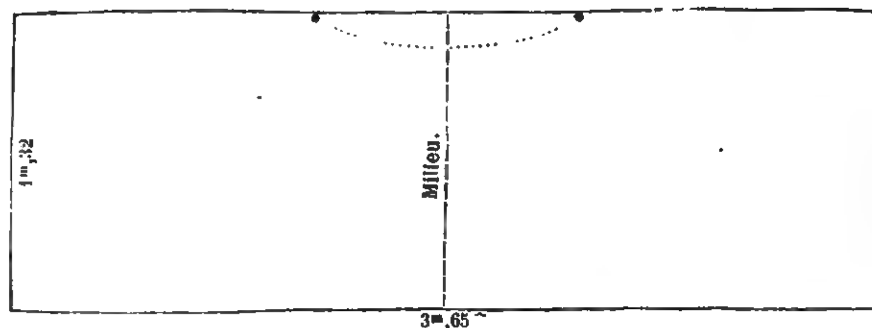
Digitized by Google

ponctuée; sur cette courbe on fait des plis dans l'étoffe, en laissant cependant de chaque côté, vers le point, un espace plat de 7 centimètres. Le pli du milieu doit être double, avec 3 centimètres de profondeur; sur chaque côté de ce pli principal il y a 4 plis simples, lesquels diminuent d'ampleur en se rapprochant du point. Le dernier pli n'a pas tout à fait 2 centimètres de profondeur; l'espace séparant les plis est semblable à l'espace occupé par chaque pli. La largeur de la courbe (après que les plis sont faits), depuis le milieu jusqu'au point, de chaque côté, n'est plus que de 32 centimètres. On place l'étoffe point sur point, on la coud à l'endroit à points arrière (les deux bords ensemble) depuis le milieu jusqu'au point de la courbe plissée. L'ourlet extérieur de la partie plissée est aplati de chaque côté, et on le fixe, çà et là, par quelques points; on place au milieu de cette partie plissée une ruche en taffetas de couleur assortie ou tranchante. On ferme le bournous avec des agrafes, ou bien avec des *brides* en ruban.

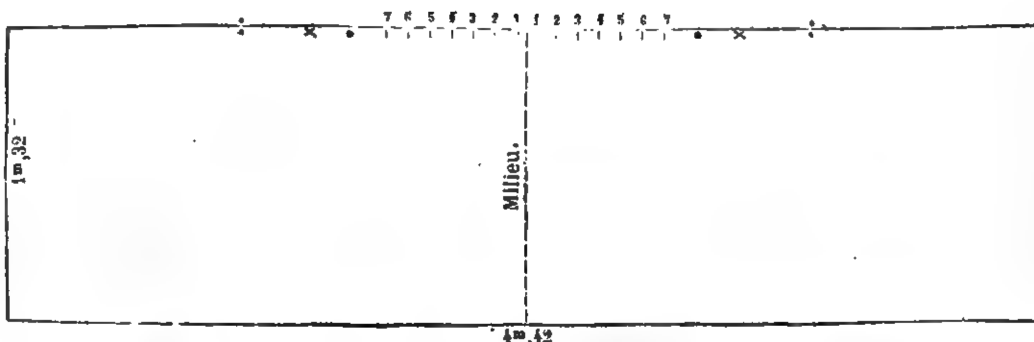
Bournous n° 3. On prend 4 mètres 42 centimètres d'étoffe, ayant 1 mètre 42 centimètres de largeur; on marque d'abord sur l'étoffe les différentes mesures indiquées sur le patron par des points, des croix, des doubles points, etc. Les premières lignes (points) s'étendent de chaque côté du milieu, à 73 centimètres; les secondes (croix) à 92; les dernières (doubles points) à 1 mètre 22 centimètres. L'espace qui se trouve entre les petits traits chiffrés est de 9 centimètres entre chaque trait; la distance entre le trait marqué par le chiffre 7 et le point qui l'avoisine est de 14 centimètres 1/2. On pose l'étoffe point sur point, croix sur croix, on coud les deux bords ensemble depuis le point jusqu'à la croix, et l'on forme, avec la partie restée ouverte depuis le point jusqu'au milieu du bournous, les plis indiqués sur le dessin sous les deux glands. Les traits chiffrés du patron indiquent les plis que l'on fait en posant le trait 1 sur le trait 2, les deux traits sur le trait 3, les trois traits sur le trait 4, ainsi de suite, jusqu'à ce que l'on ait fait 6 plis. En faisant le 7e pli, on pose en même temps la ligne du milieu sur le point, dans la même direction que la couture allant du point à la croix, et l'on fixe ainsi les deux côtés de cette partie plissée, se dirigeant en sens transversal. Il est superflu d'ajouter que l'on a plissé le second côté du bournous comme le premier. Les doubles points marquent la place des glands de devant. Les deux glands de derrière sont posés ainsi que l'indique le dessin.



PATRON DU BOURNOUS N° 1.



PATRON DU BOURNOUS N° 2.



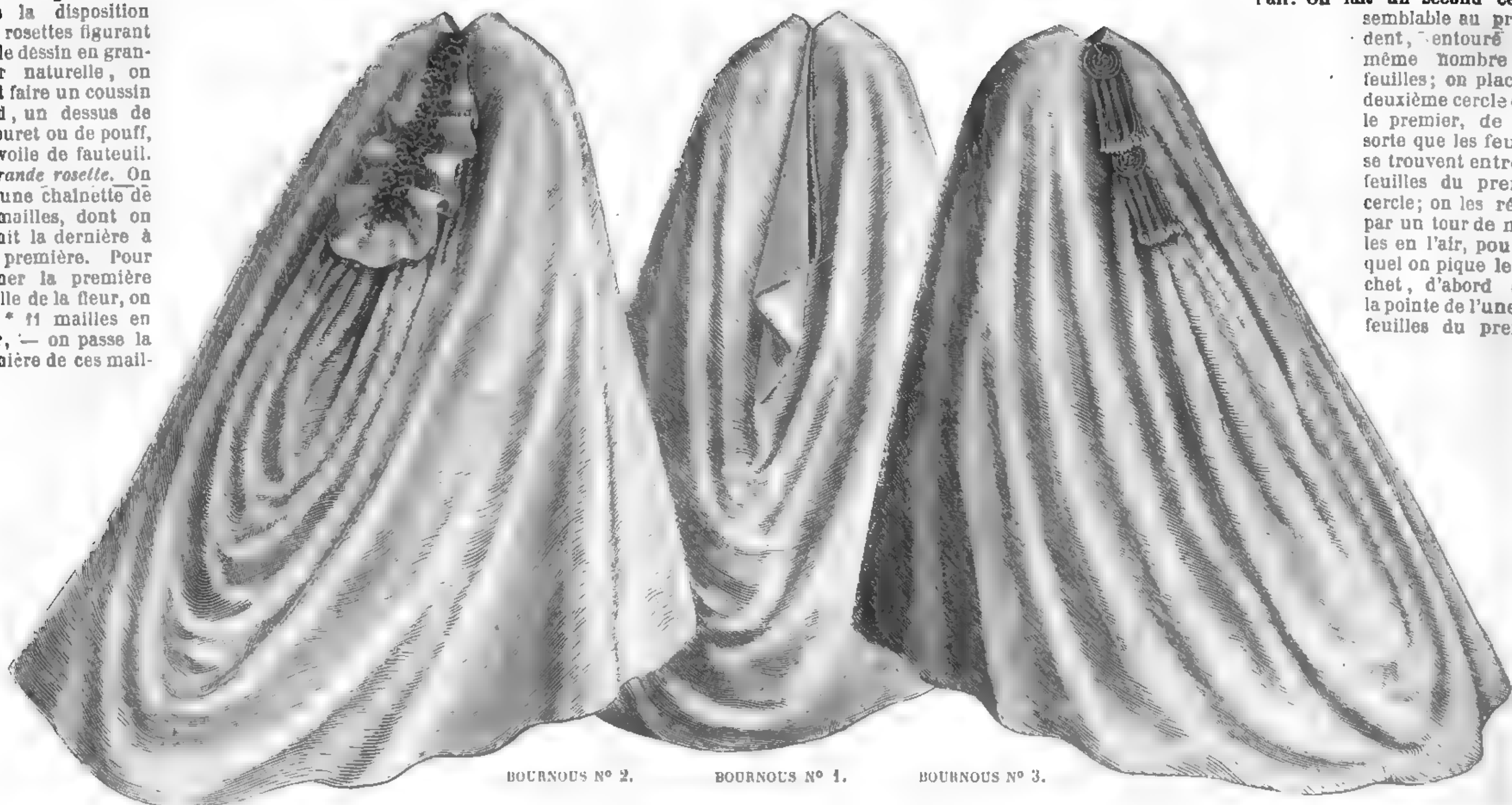
PATRON DU BOURNOUS N° 3.

Couvre-pied
AU CROCHET.

MATÉRIAUX : Coton Bresson plus ou moins gros; coton rouge (à marquer) de même grosseur que le coton blanc; un crochet assorti.

Les rosettes composant ce couvre-pied représentent un narcisse, et peuvent être assemblées soit en carré, soit en hexagone, si l'on veut en composer un coussin, ou bien un voile de fauteuil. Nous publions trois dessins pour ce travail : l'un le représente en grandeur naturelle, le second est l'hexagone, le troisième le carré en grandeur réduite. D'après la disposition des rosettes figurant sur le dessin en grandeur naturelle, on peut faire un coussin rond, un dessus de tabouret ou de pouff, un voile de fauteuil.

Grande rosette. On fait une chaînette de 16 mailles, dont on réunit la dernière à la première. Pour former la première feuille de la fleur, on fait * 11 mailles en l'air, — on passe la dernière de ces mailles; sur la suivante on fait une demi-bride, dans chacune des 9 autres mailles on fait une bride ordinaire; — vient ensuite une maille-chaînette faite dans la 2e maille de l'anneau primitif, de telle sorte qu'avec la feuille qui vient d'être faite, on a passé par-dessus une maille du cercle. On recommence sept fois depuis*. Quand les huit feuilles sont terminées, on fait tout autour, sur leur contour extérieur, un rang de mailles-chaînettes, en plaçant à la pointe de chaque feuille, dans une seule maille, 2 mailles-chaînettes séparées par une maille en l'air. On fait un second cercle semblable au précédent, entouré du même nombre de feuilles; on place ce deuxième cercle dans le premier, de telle sorte que les feuilles se trouvent entre les feuilles du premier cercle; on les réunit par un tour de mailles en l'air, pour lequel on pique le crochet, d'abord dans la pointe de l'une des feuilles du premier cercle; on y fait une maille simple, — * 7 mailles en l'air, une maille simple dans la plus proche pointe d'une feuille appartenant au deuxième cercle; — 7 mailles en l'air, — une maille simple dans la plus proche pointe d'une feuille appartenant au premier cercle. — On recommence depuis * jusqu'à la fin du tour, et l'on rattache la dernière maille à la première.


BOURNOUS N° 2. BOURNOUS N° 1. BOURNOUS N° 3.

2e *tour.* — On fait quelques mailles-chaînettes pour atteindre la maille du milieu des 7 premières mailles en l'air, dans laquelle on fait une maille simple; — * 8 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu des 7 mailles en l'air suivantes. — On recommence toujours depuis *.

3e *tour.* — Quelques mailles-chaînettes pour atteindre le milieu des mailles en l'air; on répète ce qui vient d'être indiqué pour le tour précédent, mais en faisant, au lieu de 8, 9 mailles en l'air.

4e *tour.* — Dans chaque maille une maille simple.

5e *tour.* — 4 mailles en l'air, pour former la première bride; — * 2 mailles en l'air; — on jette le brin sur le crochet, comme si l'on voulait faire une double bride; on tire les brins au travers de la 2e maille du tour précédent, on passe ce brin une fois au travers des boucles qui se trouvent sur le crochet; on a par conséquent trois boucles sur le crochet. On passe par-dessus une maille, on pique le crochet, on retire le brin au travers de la maille suivante, et une fois au travers des brins qui sont sur le crochet, et l'on termine la maille en passant le brin quatre fois au travers des boucles qui se trouvent sur le crochet; on fait encore une maille en l'air et une bride ordinaire dans la maille réunissant les deux brides inférieures, ce qui complète la croix. — On recommence sans cesse depuis *; mais, sous les 2 mailles en l'air séparant deux croix, on passe une fois une *maille*, la fois suivante 2 mailles du tour précédent. A la fin du tour on complète une croix avec la bride composée de 4 mailles en l'air, afin que le dessin ne soit nulle part interrompu.

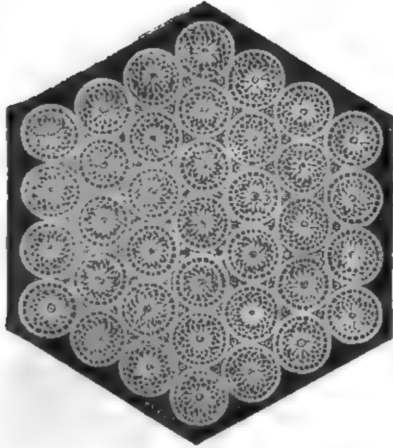
6e *tour.* — Il se compose de mailles simples, sans aucune augmentation; dans le 7e et le 8e tour, également composés de mailles simples, on augmente çà et là, afin de maintenir la rosette bien ronde.

Il reste à faire le cœur en relief. On fait une chaînette de 5 mailles, dont on joint la dernière à la première; on travaille en spirale pendant 8 tours environ, en faisant des mailles-chaînettes et augmentant çà et là, mais rarement, afin de donner à ce cœur à peu près la forme d'un dé à coudre. Le 8e tour se compose de 18 mailles; tous les tours sont faits de dedans en dehors; sur le 8e on travaille avec du coton rouge, et dans chaque maille on fait 2 mailles en l'air, — une maille simple, pour for-

Digitized by Google

mer le bord dentelé. On attache soigneusement le brin, puis on fixe le cœur au centre de chaque rosette.

Petites fleurs placées entre les rosettes. On fait une chaînette de 6 mailles, dont on joint la dernière à la première; on entoure ce cercle avec trois feuilles semblables à celles qui ont été décrites pour le commencement de la grande rosette, mais dont la nervure compte 7 mailles en l'air au lieu de 11 mailles en l'air. On passe les 2 dernières de ces 7 mailles en l'air; on fait, dans la maille suivante, une demi-bride; dans chacune des 4 autres mailles, une bride ordinaire. On rattache chaque feuille au cercle primitif, comme cela a été indiqué pour la grande rosette. Les contours extérieurs des trois feuilles sont bordés avec des mailles simples, et l'on fait un cœur plus petit que le précédent, composé de 6 tours de mailles-chaînettes; le 6e de ces tours compte 15 mailles. Sur ce 6e tour on fait un bord dentelé avec le coton rouge, et l'on fixe ce cœur au milieu de la petite fleur. On coud ensemble les grandes rosettes et les petites fleurs dans l'ordre indiqué par notre dessin.

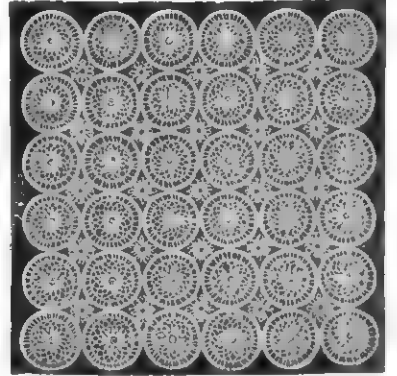


HEXAGONE FORMÉ AVEC LES ROSETTES DU COUVRE-PIED.



BERCEAU DÉGARNI.

Si l'on veut exécuter une couverture carrée, on substituera aux petites fleurs des narcisses plus petits que ceux figurant au centre des rosettes. Pour ces narcisses plus petits on fait une chaînette de 16 mailles, comme celle par laquelle on commence la rosette; on l'entoure avec le même nombre de feuilles (c'est-à-dire huit), mais chacune de ces feuilles est commencée par 8 mailles en l'air, dont on passe la dernière; on fait une demi-bride dans la maille suivante, une bride dans chacune des autres mailles. Le reste du narcisse est fait comme cela a été indiqué pour la grande rosette, mais on l'encadre avec un tour de festons faits avec des mailles en l'air qui réunissent les feuilles des deux parties du narcisse. On met au milieu un cœur pareil à celui de la petite fleur; on réunit rosettes et petits narcisses en consultant la disposition du dessin qui représente les rosettes formant un carré. On termine ce travail par une frange de coton blanc noué dans chaque maille.



ASPECT DU COUVRE-PIED CARRÉ.

Deux pans de cravate.

No 1. Cravate en taffetas groseille, faite avec une bande ayant 86 centimètres de longueur; le tour du cou a 2 centimètres 1/2 de largeur, puis la cravate s'élargit vers les pans, selon la mesure donnée par notre dessin. Pour le tour du cou, on place une doublure en tulle roide, ayant 1 centimètre de largeur, sur laquelle on coud le taffetas de telle sorte que la couture soit à l'intérieur de la cravate. Les pans sont ornés avec du

COUVRE-PIED AU CROCHET (GRANDEUR NATURELLE).

Digitized by Google

ruban noir très-étroit, cousu sur chaque côté; à chaque point formé par ces rubans on pose un grelot en perles noires.

Nº 2. Les mesures sont semblables à celles de la précédente cravate; les ornements se composent de petits morceaux de velours noir et d'arabesques, exécutées au point de chaînette en soie blanche de cordonnet. Un picot de dentelle noire garnit chaque pointe.

Gland plat, en cordon de soie.

Les glands de ce genre sont employés pour tous les manteaux et bournous d'été; le modèle que nous publions est exécuté avec du cordon de soie de deux couleurs.

On coupe un morceau de papier, et l'on forme, avec de la ganse carrée, d'abord une spirale plate ayant 3 centimètres de diamètre; on réunit tous les rangs de cette ganse carrée en les traversant çà et là avec une aiguille enfilée de soie fine. Sur ce cercle, on dispose le cordon de soie en le cousant, et l'on fixe les bouts des divers cordons, toujours à la même place, les uns sur les autres. On sépare cette rosette du papier, et sur l'envers de la rosette on forme, avec quatre cordons de soie, l'enlacement que notre dessin indique; toutes les extrémités des divers cordons sont conduites par-dessus la rosette, et attachées par derrière de façon à figurer deux rubans qui se croisent, et sous lesquels est cachée la jonction des bouts de la rosette. La frange se compose de bouts de cordons terminés par un bouton en forme d'olive.

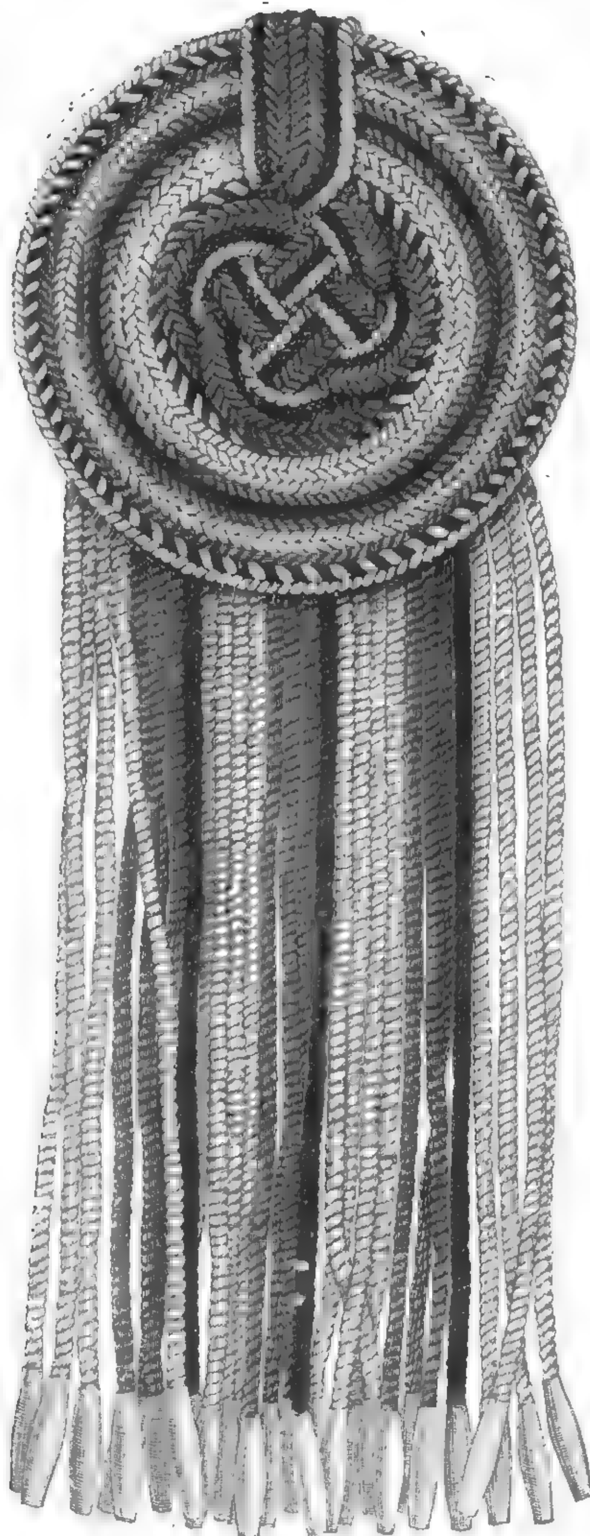


Nº 1. — PAN DE CRAVATE.

Brosse de table.

Les brosses de table servent, ainsi que chacun le sait, à nettoyer la nappe, en enlevant près de chaque convive les morceaux et les miettes de pain avant de servir le dessert.

La brosse que nous publions est montée en bois de palissandre, recouverte avec une tapisserie exécutée en perles, représentant des feuilles grises et brunes, sur un fond bleu.



GLAND PLAT.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de taffetas blanc. La jupe est découpée à dents longues et pointues, bordées de deux ruches de taffetas vert très-vif, remontant sur les coutures qui réunissent les lés. Les dents retombent sur un bas de jupe en taffetas vert bordé d'un volant plissé, ayant 5 centimètres de hauteur. Dans le creux de chaque dent se trouve un *chou* formé de biais verts doublés de blanc, plissés autour d'un gros bouton vert. Corsage décolleté très-bas, en taffetas vert, dentelé sur son bord supérieur, garni de ruches vertes et complété par des draperies de mousseline blanche. Le dos se termine par deux pattes ayant 30 centimètres de longueur, dentelées et ornées comme la robe. Manches courtes dentelées avec sous-manches courtes bouillonnées, en mousseline blanche. Coiffure formée de plantes aquatiques vertes et blanches.

Petite fille de deux à trois ans. Jupe de taffetas rose garnie avec deux bouillonnés et deux volants de mousseline blanche. Corselet rose à bretelles, avec nœuds sur les épaules Corsage blanc montant à manches longues.

Robe de mousseline blanche. Au bas de la jupe un volant festonné en noir. Dans chaque dent un pois blanc brodé au crochet entouré de noir. Au-dessus du volant, neuf rangées de pois semblables diminuant de grosseur. Corsage formé d'entre-deux brodés avec des pois et de bouillonnés. Manches longues pareilles au corsage. Les entre-deux et les bouillonnés sont perpendiculaires. Écharpe de mousseline blanche, festonnée en noir, avec un gros pois blanc entouré de noir dans chaque feston. Ombrelle blanche, recouverte de dentelle noire. Chapeau en paille jaune, brides jaunes à filets noirs et pavots rouges à cœur noir.

MODES.

Il est un sujet sur lequel on m'interroge si souvent qu'il me semble utile, pour éviter les répétitions, d'aller au-devant des questions de nos lectrices, et de leur donner les explications qui serviront, hélas! un jour ou l'autre, à chacune d'entre elles.

Le deuil, les usages adoptés pour les modes de deuil, changent un peu suivant les localités : c'est la coutume de Paris que j'exposerai ici comme type de ces usages.

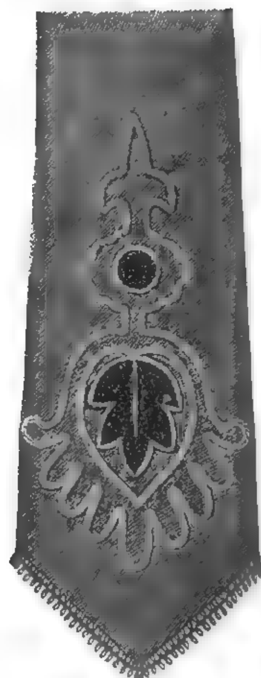
Le deuil d'une veuve est le plus sévère de tous; sa durée varie entre dix-huit mois et deux ans. Celui de père et de mère est d'un an, ou dix-huit mois. Pour un grand-père ou une grand'-mère, on porte le deuil pendant neuf mois; pour frère ou sœur, quatre mois; oncle ou tante, trois mois; cousin, cousine, belle-sœur ou beau-frère, six semaines.

Quelle que soit la durée du deuil, la première moitié du temps durant lequel on doit le porter est consacrée aux vêtements de laine noire, composant ce que l'on appelle le *grand deuil.* Pour la deuxième moitié, on peut adopter le demi-deuil, c'est-à-dire d'abord la soie noire avec de la lingerie blanche; puis le gris, le lilas et le violet pour tous les vêtements.

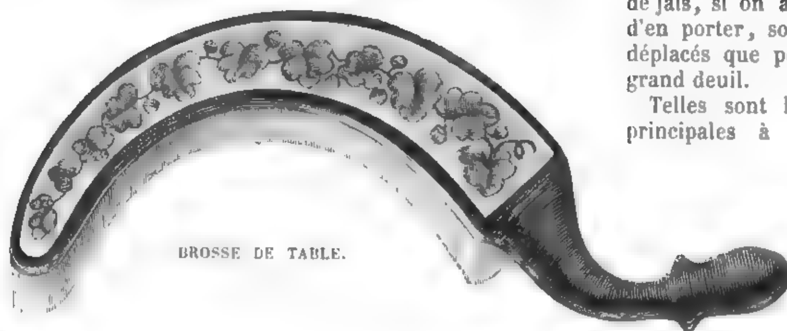
Le grand deuil se compose des robes en laine noire. Les étoffes doivent être *mates*, et non brillantes comme le serait, entre autres, l'alpaga, qui, pour cette raison, n'est point considéré comme étant une étoffe de deuil; col en crêpe noir; sous-manches en crêpe ou grenadine de laine. Pour l'hiver, la robe sera en cachemire; pour l'été, en batiste de laine; le pardessus doit être en forme de châle, long pour l'hiver, et en cachemire uni, dont les bords seront simplement *défilés*, pour former une frange étroite. Le châle d'été sera en grenadine, carré de forme, entouré d'un long ourlet; jupon noir ou blanc, brodé en noir pour l'été; bas noirs, bottines noires, gants noirs en soie; chapeau de crêpe-cachemire ou de crêpe ordinaire; grand voile pareil à l'étoffe du chapeau, et simplement bordé d'un large ourlet; point de bijoux, quels qu'ils soient, pas même en jais; point d'ornements de jais, ni de garnitures aux robes.

Pour demi-deuil tous ces détails se modifient; les chapeaux, lors même qu'on continue à les porter entièrement noirs, peuvent être en crin ou bien en tulle pour l'été, en satin pour l'hiver. La lingerie blanche remplace les cols et manches en crêpe; enfin, les ornements de jais, si on a le désir d'en porter, sont moins déplacés que pendant le grand deuil.

Telles sont les règles principales à observer



Nº 2. — PAN DE CRAVATE.



BROSSE DE TABLE.

DESSIN DE TAPISSERIE POUR LA BROSSE DE TABLE.

Explication des signes : ■ Bleu. ◘ Noir. ◘ Or. ◘ Acier bleuté. ■ Acier. ■ Nuance bronze. ⊠ Chocolat foncé. ◻ Chocolat clair. ǀ Blanc en cristal. ⊡ Blanc de craie.

Digitized by Google



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob, Paris

Toilettes de Melle CASTEL, 58, Rue S^te. Anne

Reproduction Interdite

Digitized by Google

Digitized by Google

pour porter convenablement un deuil. Il est d'autres détails que je ne veux pas passer sous silence, parce que, malgré leur apparente puérilité, ils se rattachent à un ordre de sentiments dont il faut éviter de donner au monde la preuve évidente, et que l'on ne saurait afficher sans s'exposer à un blâme sérieux.

Il est des femmes qui ont des goûts si frivoles qu'elles ne peuvent se résoudre à les modifier, même pendant quelques mois. La bienséance les oblige à se conformer à la lettre de l'étiquette du deuil; mais leur frivolité, fidèle compagne de l'insensibilité, les invite à en éluder l'esprit. Elles adoptent donc les vêtements et les étoffes consacrées à cette triste époque; mais elles y placent des garnitures, elles les surchargent de jais; elles essayent enfin de transformer le deuil en une parure. En semblable circonstance, toute recherche inutile de toilette dénote une liberté d'esprit qui est incompatible, soit avec une douleur sincère, soit avec le décorum inventé par la société pour remplacer cette douleur là où elle n'existe pas. On ne peut porter un deuil trop austère, et c'est le seul cas dans lequel l'excès ne soit pas un défaut. Les coiffures en cheveux, trop *apprêtées*, doivent être abandonnées, et, pour les deuils de parents très-proches, on devra même porter un bonnet de crêpe noir chez soi.

A moins qu'il ne s'agisse d'aller voir des parents ou des amis intimes, on ne fera aucune visite dans le courant des six premières semaines; on évitera tous les lieux de réunion et les spectacles pendant la durée du grand deuil, c'est-à-dire pendant la première moitié du deuil, quelle que doive en être la durée. Même pour les toilettes de demi-deuil, l'extrême sobriété d'ornements reste commandée par le bon goût. Les robes en grenadine de laine ou de soie, faites avec un corsage de dessous décolleté, sont considérées comme pouvant être portées pendant la durée du grand deuil; mais, comme les garnitures sont indispensables pour cette étoffe, il vaut mieux ne l'adopter qu'à l'époque où le deuil devient moins sévère.

Dans toutes les phases d'un deuil, il faut toujours se souvenir que la toilette doit être aussi simple que possible, et que l'on ne porte pas dignement un deuil en y recherchant l'occasion de montrer des éléments nouveaux de parure.



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe en poil de chèvre gris, garnie avec trois bandes de taffetas vert anglais, découpées de façon à former des festons; à chaque extrémité de ces festons se trouve un gland rond, en soie verte. Les deux premières bandes sont posées en ligne droite sur le bord de la jupe. La troisième s'élève en forme de tunique et rejoint les deux bandes pareilles, mais plus étroites, qui sont placées sur le corsage montant; l'entournure des manches et leur extrémité ont la même garniture.

Robe de foulard nuance feutre. Sur le bas de la jupe se trouve un bouillonné très-peu froncé, encadré de chaque côté avec des pattes de taffetas de nuance un peu plus foncée que le foulard, et *boutonnées* de chaque côté sur la patte suivante. La même garniture se répète sur les devants du corsage montant et sur chaque extrémité des manches, qui sont presque justes.

LA CIVILITÉ *

NON PUÉRILE, MAIS HONNÊTE.

XVII.

RAPPORTS DES DOMESTIQUES AVEC LES MAÎTRES.

Le dernier chapitre de *la Civilité* contenait quelques conseils relatifs à la politesse que les maîtres doivent avoir avec leurs domestiques. Nous allons nous occuper des marques de déférence que les maîtres doivent à leur tour obtenir de leurs domestiques.

* Droits de traduction et de reproduction réservés.

Il est rare que l'on ait à donner une éducation complète aux servantes et aux domestiques; mais enfin, il peut arriver que l'inexpérience du service leur fasse défaut, et dans ce cas il faut bien se préoccuper de modifier celles de leurs habitudes qui ne se concilient pas avec le respect qu'ils doivent témoigner à leurs maîtres. Rien n'est plus déplaisant qu'un intérieur dans lequel on entend la voix des domestiques élevée à un diapason aigu et grossier, et l'on ne peut s'empêcher de porter un jugement défavorable sur le compte de la maîtresse de maison qui tolère des réponses impertinentes de la part de ses serviteurs. On a le droit d'exiger de ceux-ci toutes les formules respectueuses du langage, et lorsqu'ils s'obstinent à les repousser, il faut leur donner leur congé, car leur impertinence n'est pas un défaut isolé, et se rattache, au contraire, non-seulement à d'autres défauts, mais encore à des vices. On ne souffrira pas qu'un domestique donne des démentis, qu'il réponde avec une intonation brusque et grossière aux ordres qu'on lui donne, ou bien aux remontrances qu'on lui adresse; de plus, on lui enseignera quelques formules réglées par l'étiquette présidant aux rapports des domestiques avec leurs maîtres. Ainsi ils parleront toujours à la troisième personne; au lieu d'employer le pronom *vous*, ils diront : *Le coiffeur de Madame est arrivé. — Selon les ordres de Monsieur, j'ai fait venir le tapis-*

Google

sier, etc. Cette habitude n'est point adoptée uniquement pour imposer aux domestiques les dehors de la servilité; elle peut être considérée comme un frein salutaire opposé aux envahissements d'une familiarité malséante; elle amoindrit forcément la grossièreté des débats qui peuvent s'élever, et enfin elle est une marque extérieure de déférence.

On s'appliquera à réformer les habitudes trop rustiques, à substituer le calme à la brusquerie. On ne permettra pas à un domestique de *jeter* sur la table les ustensiles servant au repas, ni même de les poser bruyamment; le service doit se faire en silence, avec précaution, non-seulement parce que cette façon de procéder est plus respectueuse, mais aussi parce qu'elle est plus agréable. Ainsi l'on ne permettra pas de frapper les portes, sous prétexte de les fermer, de pousser rudement les chaises ou les fauteuils pour les changer de place. Sans imiter Philaminte, sans exiger qu'une servante parle la langue académique, on peut lui enseigner l'usage de certaines formules, et on l'habituera entre autres à annoncer le dîner en disant : *Madame est servie.* On évitera ainsi d'exciter l'hilarité générale qui s'éleva un jour chez une dame de mes amies. Quelques conviés attendaient l'heure du dîner; la porte s'ouvrit brusquement, et l'on vit apparaître une servante, nouvellement engagée, encore novice, et ignorant les lois de l'étiquette. Elle s'écria d'une voix tonnante : *La soupe est sur la table!* Ces termes, qui peuvent être acceptables à la campagne lorsque les laboureurs sont avertis par leurs ménagères que « la soupe est trempée, » ne peuvent être employés *à la ville*, et l'on doit enseigner aux domestiques les expressions qui remplacent ces avertissements par trop familiers.

L'éducation des domestiques, comme toute autre éducation, ne peut porter de bons fruits si elle n'appelle à son aide la patience et la bonté, en se gardant bien de confondre la fermeté avec la rigueur. La fermeté, lorsqu'elle a pour origine une équité scrupuleuse, et pour correctif l'indulgence, donnera les meilleurs résultats en toute circonstance, qu'il s'agisse *d'élever* des domestiques ou des enfants. La rigueur fait haïr l'éducation... et détester l'éducateur. Quant à l'emportement, il n'a jamais servi qu'à transporter les torts de celui contre lequel l'emportement s'exerce sur celui qui s'abandonne à une fureur, même légitime dans son origine; il faut par conséquent l'écarter absolument de tout enseignement, quels qu'en soient la nature et le but.

Je ne voudrais pas que l'on se méprît sur le sens de quelques-unes de mes paroles, et que l'on pût trouver dans ce chapitre des assertions contredisant celles qui sont contenues dans le chapitre précédent. Je viens de parler du respect qui est *dû* au maître par le domestique, des marques de déférence auxquelles le premier *a droit*, tandis que je disais naguère, — si j'ai bonne mémoire : — *La supériorité du maître est toute personnelle, elle n'est point constituée par le seul fait de payer des gages, d'acheter des services*, etc. Si je parle aujourd'hui des *droits* du maître, c'est parce que je n'admets pas qu'il soit indigne de mériter le respect de ses domestiques, parce que j'ai le ferme espoir que mes lectrices et mes lecteurs (j'ai même des lecteurs!) ne pensent pas que les droits puissent s'exercer lorsqu'on se dispense des devoirs. Je suppose que ceux-ci sont scrupuleusement remplis, que le maître se montre en toute circonstance équitable, humain, patient et généreux; et dans cet état de choses, il est évident que le domestique ne saurait donner trop de marques de respect à son maître, car les vertus de celui-ci enlèvent à ces démonstrations ce caractère de servilité aussi humiliant pour celui qui s'y soumet que pour celui qui l'exige. D'ailleurs, l'intérêt personnel bien entendu ne devrait-il pas, — à défaut d'instincts plus élevés, — conseiller les vertus qui commandent le respect et l'affection? Avec les domestiques, comme avec tous les individus qui composent la société humaine, les qualités rapportent plus que les défauts. J'ai connu un petit nombre de maîtresses de maison, acariâtres, injustes, agressives, dures et méprisantes pour leurs domestiques; j'ai toujours vu qu'elles étaient plus mal servies que celles dont l'humeur était bienveillante et le caractère indulgent. La discorde avait élu domicile au foyer des premières, et les domestiques, les fuyant dès qu'ils les connaissaient, renouvelaient sans cesse, par leur départ, les abominables tracas qui dérivent de la nécessité de mettre un domestique au fait des fonctions dont il doit s'acquitter; chez les secondes, au contraire, la vie s'écoulait sans changements, sans secousses, sans débats, et l'on y jouissait de la paix qui appartient aux *créatures de bonne volonté*.

Une maîtresse de maison doit demander à ses serviteurs de s'acquitter des fonctions qui leur sont dévolues avec propreté, diligence et attention. Si la négligence provient de la mauvaise distribution du temps, la maîtresse de maison s'appliquera à régler le travail de la journée, en lui assignant les heures les plus convenables. La promptitude, l'exactitude, peuvent être *exigées* chez un domestique, mais à la condition de ne point le troubler par des ordres contradictoires, de ne point interrompre une besogne commencée pour faire entreprendre un autre travail; de ne point accabler le domestique par une infinité de détails inutiles qui compliquent les occupations et, ne permettant pas de les mener à bien, lui attirent des reproches qui sont injustes en réalité. Tous les ustensiles servant au ménage doivent être bien rangés et toujours prêts pour l'usage qu'on en veut faire; mais, si le maître a le droit d'adresser des remontrances à un domestique qui se serait montré négligent sur ce point, ce ne peut être qu'à la condition de ne point interrompre son travail ni bouleverser inutilement l'office et la cuisine.

Si nous devons demander et obtenir de nos domestiques toutes les marques de respect et de politesse, il ne faut pas négliger de leur imposer la même politesse en ce qui concerne les étrangers. Il y a longtemps qu'on a dit, et non sans raison : *Tel maître, tel valet.* Les domestiques, vivant près de nous, discernent bien vite nos préférences, nos faiblesses et nos antipathies; de plus, on a trop souvent le tort de parler devant eux avec malveillance des personnes que l'on reçoit. Il n'en faut pas davantage pour rendre un domestique impertinent vis-à-vis de la personne qui déplaît à son maître, sur lequel il se modèle toujours avec empressement, surtout lorsqu'il s'agit d'infliger à autrui une partie des humiliations qu'on a le tort de ne pas lui épargner. Dans notre société actuelle, si éprise de l'éclat de la fortune, les parents et les amis pauvres sont reçus et supportés avec une impatience dont on ne prend guère la peine de réprimer les manifestations; le contre-coup s'en fait immédiatement sentir chez la *gent porte-tablier*, comme le dit le spirituel H. de Lagardie, et les *Dorine* et les *Frontin* se hâtent de renchérir sur la généreuse et charitable disposition de leurs maîtres. Le proverbe a donc raison : en mal comme en bien, les domestiques copient toujours les personnes qu'ils servent, et si celles-ci marquent autant d'empressement et de considération à leurs amis pauvres qu'à leurs amis riches, les premiers n'auront pas à subir des humiliations poignantes, et se diront, non avec amertume, mais avec reconnaissance : *Tel maître, tel valet.* Mais il ne faut pas se faire d'illusion sur ce point; on doit payer de sa personne, car toutes les recommandations, et même les ordres les plus formels et les plus sévères, seront toujours éludés si l'on ne donne pas soi-même l'exemple de la politesse que l'on commande. Rien n'est plus subtil que l'impertinence; elle se révèle par les signes les plus imperceptibles en apparence pour les indifférents, les plus évidents en réalité pour les personnes qu'elle atteint : un regard la contient, une intonation la recèle, un oubli la dénote, une négligence l'affirme. Donc, si l'on veut que les domestiques se montrent polis et attentifs pour les personnes que l'on reçoit, il sera bien insuffisant de leur recommander cette politesse, si l'on se montre soi-même incivil ou dédaigneux. En cette occasion, comme toujours, il faut agir sur soi pour agir avec efficacité sur les autres; et, au lieu de se complaire à faire d'excellents et judicieux sermons, on peut se borner à prêcher d'exemple.

L'étiquette que l'on fait observer par les serviteurs varie selon la différence des fortunes. Lorsqu'il y a un grand nombre de domestiques dans une maison, cette étiquette est plus sévère. Un valet de chambre ou de pied, une femme de chambre, ne se permettent pas d'adresser la parole à leurs maîtres; automates silencieux, ils s'acquittent de leurs fonctions sans paraître écouter ce que l'on dit devant eux, sans se permettre de prendre la parole. Il n'en peut plus être de même lorsqu'on se fait servir par une seule domestique. Si elle a des qualités, elle fait pour ainsi dire partie de la famille; ce n'est plus une machine à servir, et, de même qu'elle connaît les principaux événements qui surviennent dans l'existence de ses maîtres, ceux-ci connaissent aussi ses peines et ses joies, y prennent part, et la conseillent dans les circonstances graves. Dans cet état de choses, l'observance d'une étiquette rigoureuse serait à la fois intempestive et ridicule. Voyez-vous l'unique servante d'un ménage forcée d'aller prendre un plateau d'argent pour présenter à ses maîtres une lettre, un journal, une carte de visite? Cela serait choquant, comme tout ce qui manque de proportions et d'harmonie. La dignité n'est point attachée à ces mêmes usages, et l'on peut s'en affranchir sans craindre d'amoindrir le respect des domestiques. Ce sentiment est nécessaire à la bonne administration d'une maison, et l'on doit faire tous ses efforts pour l'obtenir; c'est dans ce but qu'il faut éviter toute familiarité avec les gens qui nous servent. Si on ne les habitue pas à tenir compte des ordres qu'on leur donne, — ordres qui ne doivent jamais affecter une forme dure et méprisante, — si on ne leur inspire pas un respect suffisant, de nature à empêcher que ces ordres soient éludés ou méprisés, l'inexpérience, les erreurs, qui accompagnent une instruction insuffisante, pourraient causer des désordres ou des accidents graves. Il faut donc que les domestiques obéissent à leurs maîtres, non pas seulement par un sentiment de servilité, mais parce que ceux-ci, par la supériorité de leur éducation, ont plus de discernement et de lumières. Et maintenant, si l'on me demande quels sont les meilleurs moyens à employer pour obtenir le respect et l'obéissance des domestiques, je dirai qu'il faut toujours avoir raison avec eux, c'est-à-dire se montrer toujours équitable, ne point exiger des travaux qui dépassent les forces humaines, ni adresser des remontrances injustes; tenir compte de leurs efforts, les en récompenser, veiller à leur bien-être, ménager leur santé, et même leur amour-propre. En observant ces prescriptions, on trouvera très-certainement d'excellents domestiques; et si, nonobstant la pratique constante de la justice, de la patience, de la bonté, on était mal servi, il faudrait chercher d'autres serviteurs, afin d'écarter de soi des natures qui seraient notoirement vicieuses.

Les devoirs des domestiques sont si intimement liés aux devoirs des maîtres, qu'en voulant indiquer les uns, je me trouve toujours forcément ramenée à parler des autres. Pour que les domestiques ne soient pas envieux, il faut éviter de leur imposer des privations, qui font naître des comparaisons douloureuses pour eux; leur nourriture doit être abondante et bonne, et, si l'on n'a qu'une seule servante, ses repas doivent être semblables à ceux de ses maîtres. En cas de maladie, on fera appeler un médecin, et on soignera attentivement le malade. On exercera autour de soi une surveillance assidue, du moins jusqu'à ce que l'on ait acquis la certitude de la probité de ses serviteurs; mais, en tous cas, on évitera de rendre cette surveillance trop évidente, et de blesser une âme honnête. On n'exigera jamais un service répugnant, à moins que l'on ne soit malade, et que la nécessité n'oblige à imposer à autrui des soins de cette nature. Enfin, lorsqu'on a reconnu à un domestique quelques qualités essentielles, telles que la probité et le dévouement, il faut supporter patiemment les défauts qu'il peut avoir. Si ces défauts sont de nature à lui attirer quelques reproches, il faut formuler ceux-ci avec douceur, en évitant soigneusement d'infliger une humiliation, soit par le ton ironique employé pour la remontrance, soit en adressant cette remontrance devant des témoins. La prodigalité elle-même serait impuissante à remplacer toutes ces attentions : des domestiques comblés de présents supporteront sans doute tous les torts que leur maître pourra avoir vis-à-vis d'eux; mais la cupidité seule les attachera à lui, et tous les présents qu'il pourra faire ne le soustrairont pas à leur haine, et ne retiendront pas près de lui les cœurs honnêtes et fiers.

Pour résumer tous ces conseils, je dirai que les domestiques sont toujours polis avec leurs maîtres comme avec les étrangers, lorsqu'on leur donne soi-même l'exemple de la politesse que nous devons à tous nos semblables. EMMELINE RAYMOND.



UN MARTYR INCONNU.

ESQUISSE MORALE.

Suite.

Quand le capitaine Peyraud mourut, il s'en fallait de deux ou trois ans qu'il eût accompli les trente années de service qui donnent droit à la pension de retraite. Il ne vint pas à sa pensée, non plus qu'à celle de Walfard, que le gouvernement pût se charger de la fille d'un soldat tué à son poste. Le prêtre qui avait assisté le capitaine à ses derniers moments y songea pour eux. Il se nommait l'abbé M.... C'était un homme d'une quarantaine d'années, très-jeune encore par la physionomie, quoiqu'il eût une tête à demi chauve qui le rendait vénérable; à l'air austère et doux, — austère à lui-même et doux aux autres; — une âme ardente et loyale, quoique contenue, dévorée par le zèle de la foi, et dirigée par l'intelligence; un de ces prêtres enfin comme il les faut, surtout à Paris. A force de sollicitations et de protections, il parvint à obtenir en faveur de la fille du capitaine une petite pension de cent cinquante francs, qui fut presque suffisante pour son entretien. Mais tout d'abord, et sans attendre, il voulut s'associer à la bonne œuvre de Walfard, en prenant la moitié des frais à sa charge, et il trouva des paroles assez persuasives pour décider celui-ci, dont il avait aisément pénétré l'indigence, à ce partage de dévouement.

La première fois que la petite Julie sortit dans les rues du village en habits de deuil, tout heureuse de ce changement de costume, on lui dit que son père était mort: elle ouvrit de grands yeux étonnés sans comprendre. Le dimanche suivant, Walfard la conduisit au cimetière Montmartre, où elle s'amusa beaucoup à regarder les croix. Mais, quand il l'eut conduite sur la tombe du capitaine, et que, la faisant mettre à genoux, il lui eut expliqué que son père était couché sous la terre, cela saisit l'enfant, qui se mit à sangloter avec de grands cris. Il fallut l'emmener. Heureusement, en passant devant un magasin de jouets, le lieutenant lui acheta un magnifique

Digitized by Google

poupard de cinq sous, avec une si belle robe rouge que son désespoir en fut calmé sur-le-champ.

Chaque dimanche, Walfard allait voir la petite Julie. Il ne tarda pas à s'attacher à elle par tous les liens de la paternité. Il la gâtait avec l'expansion de ces grands-papas qui sont les favoris des enfants, parce qu'ils ne les grondent jamais. Le lieutenant se sentait tout rajeuni : un nouvel élément était entré dans sa vie. En se dirigeant à pied de la station au village, il cueillait des bluets et des coquelicots dans les prés pour en faire des bouquets à sa petite fille, et il s'essoufflait à attraper des papillons qu'il mettait dans une boîte. Dès qu'il arrivait, l'enfant lui sautait au cou, s'emparait de sa canne, qu'elle portait à pleins bras dans un coin, puis se perchait à califourchon sur ses genoux. C'était alors le moment des surprises. Il y avait une certaine poche du paletot, large et profonde comme un gouffre, où, en fouillant bien, on finissait toujours par trouver quelques friandises, une poupée en faïence, un triomphant pantin, acheté avec le prix de la demi-tasse hebdomadaire, que Walfard ne prenait plus depuis la mort de son ami. Il fallait voir les transports et les battements de mains à chaque nouvelle découverte dans la poche, la vaste poche! Pour un de ces battements de mains, toujours suivis d'une avalanche de baisers, Walfard se fût mis au pain et à l'eau pendant huit jours. Il emportait de la joie et du soleil pour toute la semaine. En revenant à Paris, il entrait dans une église, pour y satisfaire à genoux le besoin qu'il sentait d'épancher son cœur.

V.

Vers la fin de la troisième année, Walfard, dont on avait récemment changé les attributions au magasin, remarqua un jour une jeune fille qui apportait des ouvrages de tapisserie. C'était lui que regardait dorénavant le soin de la recevoir et de lui payer son travail. Sans être régulièrement belle, Mlle Berthe avait d'opulents cheveux, d'un noir mitigé, qui faisaient ressortir la blancheur de son teint; des yeux bleus très-doux, et de belles dents qui semblaient éclairer le sourire de ses lèvres mignonnes. Elle revint les jours suivants. Walfard en fut comme ébloui. Dès la seconde fois, l'émotion le fit balbutier; dès la troisième, il en était amoureux.

Une passion sérieuse et profonde envahit le cœur du pauvre commis, déjà amolli et comme préparé par sa tendresse pour l'enfant que lui avait légué le capitaine Peyraud. Cette âme, longtemps aride et sombre, ne demandait désormais qu'à s'ouvrir aux plus douces influences. Il se sentait en veine de folies, et tout disposé à dépenser d'un seul coup, comme un prodigue, les trésors d'affection si longtemps enfouis sans emploi dans son sein. Qu'une étincelle tombe sur une forêt vierge, en un clin d'œil tout est en flammes. Ainsi cet amour naissant s'étendit avec une rapidité et une vigueur incomparables dans un cœur chaste dont nul abus n'avait émoussé l'ardeur. Je l'ai déjà dit, Walfard n'avait jamais eu que la moitié des *vertus militaires*. Il lui sembla que le passé disparaissait comme une nuit qui s'efface devant le lever radieux de l'aube, et qu'il allait seulement commencer à vivre tout entier. Son isolement lui fit honte comme un égoïsme et une lâcheté. Sa pauvreté l'effrayait sans doute, elle le retint un moment au seuil de son nouvel espoir; mais il se dit qu'en doublant sa vie il doublerait aussi sa force et son courage, et qu'il donnerait une mère à son enfant d'adoption. D'ailleurs, quelle est donc la crainte capable d'arrêter un amour sincère et pur? et qui, sinon Malthus, pourrait regarder comme un luxe interdit à la misère la plus efficace, la seule peut-être des consolations humaines qui lui reste?

Walfard fit sa demande aux parents de Berthe, aussi pauvres que lui; ils l'accueillirent avec empressement. Le mariage fut fixé à quelques mois de là, c'est-à-dire à l'époque où il devait toucher quinze cents francs d'appointements. La jeune fille avait pour toute dot la bénédiction de ses parents, un trousseau qui tenait dans deux malles, et ses doigts de fée. Elle était âgée de vingt-trois ans, Walfard de cinquante-deux. Il l'aimait à la fois comme un père et comme un mari. De son côté, Berthe, une fois le mariage décidé, ne craignit plus de montrer l'affection qu'elle avait conçue pour ce commis au visage martial, dont le respect l'avait touchée, et dont la croix d'honneur flattait sa vanité naïve.

VI.

Les choses en étaient à ce point quand M. Jeandin, s'apercevant tout à coup qu'il était assez riche et qu'il aimait passionnément la campagne, vendit son fonds à un commerçant de province, qui amena ses employés avec lui et ne garda que les plus anciens de la maison. En quinze jours, avant d'avoir pu se reconnaître, Walfard se retrouva dans sa mansarde sans ressources et sans place. M. Jeandin était un excellent homme, mais il ne pensait guère à lui; en outre, il était bien déterminé à se reposer désormais et à ne plus songer à personne ni à rien, de peur de se fatiguer l'esprit.

En vérité, ceci n'est pas un roman. Il y a des gens nés sous une étoile implacable, pour parler le style des astrologues, et dont le malheur s'amuse comme le chat de la souris, ne les lâchant un moment que pour remettre plus lourdement la patte sur eux, dès qu'ils commencent à savourer les premières joies de la délivrance. Les parents de Berthe ajournèrent l'exécution de leur parole à des temps plus heureux. C'était tout simple : ils avaient promis leur fille à un homme établi, et non à un homme *sur le pavé*. Berthe pleura, mais elle se soumit en fille sage. Toutefois elle promit à son fiancé de penser toujours à lui et de l'attendre, en foi de quoi elle lui envoya une mèche de ses beaux cheveux noirs.

Avec son habitude de négoce, Walfard eût probablement pu, en temps ordinaire, reconquérir sans trop de peine une autre place du même genre. Mais les événements politiques avaient jeté le commerce dans une crise très-grave, et les magasins en étaient venus à réduire considérablement le nombre de leurs employés. Il se trouva partout qu'on n'avait à lui offrir, pour commencer, qu'une position tout à fait subalterne et à peine payée, ou qu'on l'invitait à repasser dans six semaines. Le prier d'attendre six semaines dans sa position, c'était le prier de rester six semaines sans manger. Il fallait donc se mettre immédiatement en quête d'un emploi quelconque, qui lui permît de vivre dans l'intervalle. Il consulta particulièrement les affiches qui demandaient des hommes d'intelligence et d'activité pour des *placements avantageux*. Aux premiers renseignements, l'affaire était superbe et pouvait enrichir son homme d'un seul coup : c'était le Pérou, c'était le Pactole. Dès qu'on la serrait d'un peu plus près, la mine d'or s'évanouissait à vue d'œil, et Walfard n'avait plus devant lui que des gens équivoques, qui, après lui avoir expliqué mystérieusement à l'oreille je ne sais quelles négociations dérisoires et clandestines, côtoyant de très-près la police correctionnelle, terminaient en lui réclamant le dépôt préalable de deux ou trois milliers de francs, qui, « d'après les statuts, » lui donnerait le titre et les droits d'associé.

De temps en temps, Walfard allait rappeler son souvenir dans les magasins où on lui avait donné quelque espoir. On le renvoyait toujours à six semaines. Et, plus il attendait, moins il avait de chances de succès. Son habit se râpait chaque jour, le chapeau commençait à prendre des reflets rougeâtres. Son inquiétude l'épuisait en démarches d'une activité fébrile, sans utilité et sans résultat. Enfin, que vous dirai-je? l'ancien lieutenant du 62e de ligne essaya de tout, se glissa partout, vivant au jour le jour, prêt à se contenter de la position la plus humble, qui lui eût servi de marchepied pour remonter plus haut. A chaque nouvelle chute, il se relevait sans se plaindre et cherchait d'un autre côté, soutenu par l'indomptable énergie de son amour, par le désir surhumain de reconquérir celle qu'il avait perdue. Il exerça une douzaine au moins de métiers divers, depuis celui de garçon de recettes, que lui enlevèrent les premières atteintes de la goutte, occasionnées par une ancienne blessure à la jambe, jusqu'à celui de modèle pour les têtes de *héros*, à raison de trois francs par séance, sur lesquels il mettait vingt sous de côté pour sa petite Julie. Cette dernière ressource disparut bientôt comme les autres : l'angoisse, la fièvre, les fatigues du corps et de l'esprit, qui travaillaient le malheureux depuis un an, éclatèrent en une maladie violente. Durant plus d'un mois, la petite vérole le cloua sur son lit. Grâce à l'abbé M...., qui l'apprit bien vite, et qui, sans le lui dire, avait deviné sa misère et sa fierté, il ne manqua de rien, et cette intervention fut si adroite qu'il ne l'a jamais soupçonnée.

Berthe l'aimait encore, malgré sa pauvreté persistante et qu'elle commençait à croire incurable; mais son amour ne résista pas à cette dernière épreuve. Aimer un homme pauvre, cela se peut, à la rigueur, à condition de ne l'épouser que lorsqu'il sera riche; mais aimer un homme pauvre et défiguré, il y a là un effort au-dessus des forces ordinaires de beaucoup de femmes. Or Berthe n'était pas une héroïne. La première fois qu'elle le revit, d'abord elle ne le reconnut pas; puis elle poussa un grand cri et se couvrit la figure de ses deux mains. Walfard comprit et ne revint plus. Cependant il espérait encore, et il attendait : ce fut vainement. Dans les premiers jours il se faisait peur à lui-même avec sa barbe rare, sa tête chauve qu'il dut recouvrir d'une perruque, ses joues creusées et déchirées; comment n'eût-il pas fait peur à cette charmante jeune fille? Elle était si belle qu'on ne pouvait, en conscience, lui en vouloir de ne plus aimer un homme si laid. Et puis elle en eut vraiment beaucoup de chagrin.

« Oh! bon papa, » lui dit la petite Julie la première fois qu'il alla la revoir, « que tu es laid aujourd'hui! »

Et, comme il se détournait tout troublé, elle sauta sur ses genoux :

« Ça ne fait rien, va : c'était pour rire, et je te trouve toujours beau tout de même, » fit-elle en l'embrassant.

« Elle m'aime mieux que l'autre, » pensa Walfard avec un soupir.

Il n'accusa donc que lui de ce nouveau et plus accablant malheur : mais il en perdit la plus grande partie de sa vigueur dans la lutte. Convaincu qu'il ne pourrait se relever désormais, il se replia dans sa résignation comme l'escargot dans sa coquille. Devenu indifférent à son propre sort et presque inerte, maintenant qu'il avait perdu son étoile, il ne se soutenait plus que par la pensée de sa petite fille. Il y eut même plus d'un moment où cette pensée s'obscurcit et se voila dans son esprit sous les vapeurs du découragement; mais, dès qu'il s'en aperçut, il s'indigna de cette faiblesse comme d'une lâcheté, et ressaisit son devoir avec un redoublement d'énergie, entremêlé d'amères alternatives de doute et de désespoir. Il ressemblait à ces cadavres qu'on parvient à ranimer au contact d'un autre corps, et qui, aussitôt qu'ils sont soustraits à l'action galvanique, retombent dans l'immobilité de la mort. Toute son existence était là désormais; il ne vivait plus que pour elle et par elle.

La pauvreté, cette lèpre entrée jusque dans la moelle, et dont il ne pouvait se défaire, avait éteint l'une après l'autre toutes les flammes de son cœur, sauf la flamme sacrée du devoir, qui restait vivace sous les cendres froides, au fond du foyer sombre. Mieux encore que la maladie, c'était elle qui lui avait creusé des rides avant l'âge, qui avait soufflé sur ses yeux, courbé son dos et ralenti son pas. La pauvreté peut être gaie à frais communs, quand on est jeune, plein de songes, et qu'on se nourrit d'avenir; dans l'isolement elle énerve, elle émousse la pointe et la trempe de l'âme, elle tue la force et l'élan. Je ne sais si à vingt ans on est aussi bien dans un grenier que le dit la chanson; mais on y est fort mal à cinquante. Il faut se garder de juger les greniers d'après les flonflons trop désintéressés de ceux qui y ont passé peut-être, mais qui n'y ont jamais demeuré.

L'habitude de la sujétion, le sentiment de son impuissance, ce commerce continu et prolongé avec toutes les nécessités de la condition la plus humble, avaient fini par façonner entièrement Walfard aux allures de la misère. Il avait conscience de ses bottes éculées, de son chapeau roux, de sa redingote où, chaque jour, un nouveau trou se formait sous le bras, à côté de celui qu'il avait raccommodé la veille, et cela tuait en lui son reste d'orgueil. Il se préoccupait moins dans son indigence des souffrances de la faim que de ces trahisons du costume qui dénonçaient sa pénurie à tout le monde, et l'exposaient aux railleries des passants ou à une pitié qu'il craignait davantage encore : c'était sa fierté même qui le rendait si humble.

Parfois un sentiment amer montait à son cœur et le troublait un moment. Il était tenté de croire qu'une de ces divinités malicieuses dont il est question dans les contes de fées prenait un plaisir cruel à se divertir à ses dépens, comme ces enfants taquins qui ne vous montrent un siége que pour avoir la volupté de le retirer brusquement dès que vous voulez vous y asseoir. C'est ainsi que tout se dérobait sous lui : s'il posait le pied sur un pouce de terre ferme, elle se changeait en marécage mouvant, et s'enfonçait en l'entraînant lui-même. Ou bien il lui semblait être enfermé dans un coffre étroit où il étouffait, sans pouvoir soulever le couvercle, qui retombait au premier effort en lui broyant le crâne. Vigueur, courage, intelligence, probité, rien ne lui avait servi; tout ce qu'il avait tenu dans les mains s'était évanoui tour à tour, sans qu'il pût rien garder!

Quand ces pensées prenaient trop d'empire sur lui, il courait à Montfermeil embrasser la petite Julie, et en revenait toujours rafraîchi et rasséréné. Il sentait alors qu'en somme sa vie n'était pas inutile tant qu'il pouvait veiller sur elle, et n'était point sans bonheur tant qu'il pouvait l'embrasser. Dieu avait confié cette enfant à sa garde; il devait *monter sa faction* jusqu'au bout. Même affranchi de cette tâche, qui restait sa dernière consolation, — car la Providence, pour venir en aide aux nobles âmes, a voulu qu'elles trouvassent dans le devoir toute la saveur du plaisir, — jamais cette pensée du suicide, qui est la suprême ressource des héros vulgaires de la lâcheté et de l'égoïsme, ne lui fût venue à l'esprit. Un soldat ne quitte pas son poste, parce que le temps est rude : ce n'est pas à lui à raisonner sur la discipline et à discuter les plans inconnus du général.

On raconte qu'un jour l'impératrice Catherine de Russie vit de sa fenêtre, dans le jardin de son palais, une rose si belle qu'elle en eut envie. Elle forma le projet d'aller la cueillir elle-même le lendemain, encore tout humide de rosée, et, pour que personne n'y touchât auparavant, elle fit poser une sentinelle devant le parterre où s'épanouissait la rose. Le lendemain, elle n'y pensait plus; mais la sentinelle avait été relevée par une autre, qui le fut par une autre encore. Le rosier mourut, et la sentinelle resta; le parterre et le jardin disparurent, et la sentinelle continua gravement, l'arme au bras, de mesurer les dix pas réglementaires aux lieux où la rose avait fleuri autrefois. Cent après un voyageur qui la vit se promener ainsi par deux pieds de neige pour garder le vide, s'informa, apprit l'histoire, et rit à gorge déployée de la discipline russe. Mais la nuit suivante, tandis que cet homme d'esprit consignait ce plaisant détail sur son carnet de touriste, un incendiaire, qui était parvenu à tromper la surveillance sur les autres points, fut tué par la sentinelle, au moment où il allait mettre le feu à l'habitation des czars.

C'était pour ce coup providentiel que la sentinelle avait veillé cent ans sur l'emplacement du rosier arraché. Et qui sait si ce n'était point pour que sa vie fût racontée un jour et servît d'exemple aux faibles, que Dieu ne se lassait pas d'éprouver par d'inépuisables souffrances l'inépuisable résignation de ce pauvre martyr inconnu?

VII.

Je ne sais comment Walfard vécut pendant quatre ou cinq ans. Il y a des situations de la vie réelle qu'il ne faut pas creuser, sous peine d'effaroucher de banales délicatesses, et de faire crier à l'invraisemblance, au paradoxe, à l'exagération, les bonnes gens qui vous lisent au coin du feu, en robe de chambre et les pieds dans leurs pantoufles fourrées. Puis, il est convenu que certaines infortunes sont de trop vulgaire condition pour valoir qu'on les raconte, et que toute plume *respectable* ne doit ramasser que les tortures aristocratiques, dignes de figurer en alexandrins dans une tragédie. Je me bornerai donc à dire qu'un de ses confrères du Théâtre-Lyrique assura plus tard l'avoir rencontré jouant du cor en un coin des Champs-Élysées, entre deux chandelles, avec un chapeau devant lui sur le sol, ce qui naturellement mit notre héros en fort mauvaise odeur près du chef d'orchestre et du premier violon. Ce point n'a jamais été bien éclairci. S'il est vrai, il y a là, sans doute, quelque sombre mystère de souffrances et de besoins qui dépasse encore tout ce que nous avons dit.

Walfard avait conservé de ses anciennes splendeurs un cor de chasse, dont jadis il s'amusait quelquefois à sonner dans les entr'actes de son service. Un soir qu'il s'était longuement reporté par le souvenir au bon temps de sa jeunesse, il songea tout à coup à ce vieil ami de sa prospérité, qu'il avait oublié depuis ses disgrâces. Une idée lui vint, qu'il saisit au vol comme une inspiration. Il décrocha l'instrument suspendu à son chevet sous une

Digitized by Google

triple couche de poussière, tira un cahier de musique qui dormait au fond de sa malle, et se convainquit avec joie qu'il n'avait rien ou presque rien perdu de l'habileté que ses camarades admiraient au régiment. Dès lors il fit une étude de ce qui n'avait été jusque-là qu'une distraction pour lui, et chaque jour il allait se promener hors barrières et sonnait de tous ses poumons aux échos de la banlieue.

Ce fut quelques mois plus tard que les musiciens du Théâtre-Lyrique virent entrer avec eux un homme mince et maigre, vieillot, ne payant pas de mine, qui salua humblement tout le monde. Le cor de l'orchestre était mort tout récemment de la poitrine, ce qui, pour un cor, est mourir au champ d'honneur, et Walfard avait obtenu sa place au concours. Comme il ne disait rien à personne, personne ne lui adressa la parole. On remarqua seulement qu'il *savait son affaire*.

A la longue, le cercle des remarques s'étendit. Les observateurs notèrent deux détails importants. D'abord il ne variait jamais son costume ; on le voyait tous les soirs avec la même redingote, d'une propreté irréprochable, mais d'une vétusté évidente, et le même pantalon bleu, où se trahissaient maintes reprises que ses savantes attitudes ne pouvaient dissimuler suffisamment à des yeux exercés. Sa perruque noire était fatiguée par un long usage et montrait littéralement la corde. Pourquoi, d'ailleurs, porter encore une perruque noire à son âge? On en conclut que c'était un avare. O vanité des jugements humains! Mais vous, lecteur, voulez-vous savoir la vérité sur cette perruque noire? Ce n'était pas seulement par pauvreté que Walfard ne la troquait point contre une autre, mieux appropriée à son âge et à ses rides; c'était par politique; cette nuance d'ébène lui paraissait dissimuler ingénieusement sa vieillesse, et il avait tellement peur que sa mauvaise étoile ne le fît congédier quelque jour, sous prétexte de caducité, qu'il tenait à sa perruque noire comme à un masque, à un bouclier.

La seconde observation n'était pas moins intéressante. Le nouveau confrère arrivait avant et partait après tous les autres; jamais il ne sortait dans les entr'actes, jamais même il ne quittait son pupitre des yeux. Les assemblées n'aiment point ces zèles extraordinaires qui semblent leur faire la leçon : elles s'en défient et y cherchent des arrière-pensées. On ne manqua pas de voir dans l'exactitude toute militaire de Walfard une sorte de servilité courtisanesque, dont on résolut de le punir. Son ruban rouge n'imposait guère aux sceptiques blasés de l'orchestre, qui lisaient les journaux de l'opposition et méprisaient les *vendus*. Qu'eût-ce donc été s'ils avaient pu pénétrer plus avant dans sa vie! Ce zèle et ces scrupules qui les choquaient tant le soir, ils les eussent retrouvés durant tout le jour. L'ex-lieutenant le passait en entier à étudier à fond sa partie, à la transcrire, à la répéter, à en caresser les moindres nuances. Cette place, qui lui rapportait, je crois, de mille à douze cents francs, était son dernier refuge. Il s'y donna corps et âme, avec une conscience infinie, s'accrochant des deux mains à cette dernière planche, comme le naufragé qui a saisi une épave et s'y cramponne sans regarder ailleurs, sans penser à rien autre chose, de peur de lâcher prise.

Walfard avait bien aperçu plus d'une fois les regards hostiles ou moqueurs dirigés sur lui; mais, quoiqu'il s'en affligeât, il était déterminé à n'en point tenir compte. Il mettait dans l'accomplissement de sa tâche quelque chose de la régularité sourde et aveugle d'un automate, et ne se préoccupait absolument que de ne point faire une fausse note.

Sa patience aiguillonna tout naturellement ses ennemis. Comme il était débonnaire, ils devinrent insolents. Une fois, pendant un solo, il sentit vaguement sa perruque s'agiter sur sa tête, soulevée par une ficelle invisible, comme dans les *trucs* des féeries. On abusa de sa mauvaise vue pour semer sur sa chaise, aux répétitions, des pois fulminants, dont l'explosion fournit aux loustics un texte d'intarissables plaisanteries. Une autre fois, il vit sortir de son cor, au moment où il l'approchait de ses lèvres, un hanneton qui le regardait d'un air ahuri. Pour le coup, il faillit se fâcher; la crainte d'être ridicule et de se compromettre le retint : « Courage! » se dit-il, « courage, pour l'amour de *l'enfant!* » Alors son mouvement de colère se trouva même changé en une espèce de sourire à l'adresse de ses plus proches voisins, qui ne lui répondirent qu'en le contemplant avec une imperturbable gravité.

Parmi ces mauvais plaisants de l'orchestre, le second violon, Jules Touvenel, celui-là même qui me racontait cette histoire, se distinguait par une verve particulière. C'était toujours lui qui se chargeait d'attacher le grelot, pensant avec raison que les candides apparences de sa jeunesse le protégeraient contre tout soupçon. Mais Walfard ne songeait guère à soupçonner qui que ce fût. Il se laissait tranquillement molester, à la façon de ces bons gros chiens placides que harcèlent des douzaines de roquets sans leur faire seulement détourner les yeux. Non pas qu'il fût insensible aux outrages; mais rien de ces puériles taquineries ne l'outrageait, parce que rien n'arrivait jusqu'à lui. Il avait autour de l'âme, pour le protéger et le garantir, cette triple enveloppe d'airain, dont la première enceinte s'appelait bonté, la deuxième résignation et la troisième dévouement.

(*La suite au prochain numéro.*)

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *Pré-face.*

Explication de la Clef diplomatique.

L'ENFANT.

Mère, pourrais-tu me dire
Où reste ce Dieu puissant
Qui dans mon âme aime à lire
Et dont chacun est l'enfant;
Ce Dieu qui mit sur la terre
Les grands arbres et les fleurs ;
Et calme souvent les pleurs
En allégeant la misère?

LA MÈRE.

Des chérubins heureux
Là-haut volent dans les cieux;
Ce Dieu que l'on révère,
A qui matin et soir tu dis une prière,
Y demeure avec eux.

ADRIEN MOISY.



Il est *impossible* de répondre dans le prochain numéro qui paraît immédiatement après la réception de la lettre. Il est inutile de s'adresser à Mme Raymond pour des commissions quelles qu'elles soient, ni pour l'envoi de patrons autres que ceux publiés dans le journal.

Toute lettre non accompagnée de la bande d'un numéro du journal portant le nom de l'abonnée et le numéro de son abonnement, est considérée comme non avenue.

Cette bande est également indispensable pour tous les renouvellements, changements de domicile, réclamations, etc.

Ces derniers détails ne concernent pas Mme Emmeline Raymond; ils doivent être adressés à M. W. Unger, directeur-gérant, sous peine de retard ou d'inexactitude.

N° 15,466, Vendée. Nos *Descriptions de toilettes* contiennent des descriptions de garnitures de robes, et il serait bien difficile d'en inventer toujours d'autres. Pour jeunes filles, les robes blanches sans garnitures, à bords simplement festonnés, sont les plus convenables; on les porte soit avec une ceinture à pans très-larges et très-longs, soit avec un *corselet*. Écharpe de mousseline blanche. — *N° 17,235, Charente-Inférieure.* Pour chapeau rond, en grand deuil, il vaut mieux éviter les plumes; on le garnira avec une cocarde de velours noir. — *N° 4,736, Limoges.* Pour tous les patrons qui ne sont pas publiés dans le journal ou dans les *Patrons illustrés*, s'adresser à Mlle Florin, rue du Faubourg-Saint-Jacques, 35. — *N° 19,663, Orne.* Malgré tout mon désir d'être utile à nos abonnées, je ne puis, hélas! accomplir l'impossible. Le premier trimestre de la présente année est complétement épuisé; il n'en reste pas un exemplaire complet. — *N° 40,576, Doubs.* Cette mode des corsages-habits est un peu excentrique, et je ne la conseillerais pas à une jeune fille. J'indique des industriels de Paris, *seulement* lorsqu'on me demande leur adresse; il m'est absolument impossible de garantir une satisfaction parfaite à toutes les personnes qui usent de ces indications; j'ajouterai seulement qu'il n'en est pas une dont je n'aie fait personnellement l'épreuve. — *N° 39,765, Seine-Inférieure.* Pour la campagne, on peut porter des robes de percale noire, à très-petits dessins blancs, lorsqu'on est en deuil. L'alpaga noir ne peut se mettre que dans la deuxième moitié du deuil. — *N° 24,190, Meurthe.* Découper le bord de l'écharpe en festons plus ou moins creux, découdre le volant *aplati*, le repasser en l'humectant avec un peu d'alcool, le rucher *sous* les dents de l'écharpe. — *N° 9,611, Creuse.* Tulle ordinaire. L'ampleur des jupes a été indiquée dans le n° 19. Pour les bals de cette saison, les nœuds de ruban conviennent mieux que les plumes, et l'on ne saurait mieux faire que de relever la seconde jupe sur l'un des côtés, avec deux pans de ruban partant du corsage, négligemment noués à l'extrémité de la jupe de dessus, et retombant sur celle de dessous; pouff en fleurs pour coiffure. Il est tout à fait impossible de mettre un corset à un enfant de trois mois; on l'habille, à cet âge, avec ses langes. — *N° 40,884, Cantal.* On ne porte pas de robe blanche dans la rue. On a trouvé dans nos derniers numéros, aux *Descriptions de toilettes*, des garnitures pour robe de mousseline blanche; il faut faire la vôtre avec un corsage décolleté, et la porter avec un fichu quelconque, en mousseline blanche. Écharpe de mousseline blanche, ou pointe de dentelle. Souliers gris-clair, pour le soir. — *N° 39,960, Algérie.* Cela est facultatif; je préférerais placer l'arabesque au milieu de chaque lé, puis la répéter sur chaque couture; cela n'empêcherait pas la garniture de bouclettes, qui commencerait au-dessus de l'arabesque. Chaque bouclette a 5 centimètres lorsqu'elle est faite. On pose beaucoup d'ornements dans le genre du dessin n° 2, seulement sur la couture; si on rapprochait ces dessins, ils simuleraient une bordure; cela serait moins nouveau que les dessins isolés. — *N° 23,021, Saône-et-Loire.* On fait les robes de mousseline plutôt *sans* qu'*avec* garnitures; il faut surtout, pour jeune fille, se borner à festonner le bord de la jupe en coton rose. Porter avec cette robe une ceinture de taffetas ou de mousseline rose, longue, large, festonnée tout autour, nouée derrière. Les plumes rouges ne peuvent accompagner toutes les nuances de robes; elles s'harmonisent seulement avec le feutre, le gris, le maïs. Les robes blanches conviennent parfaitement aux jeunes filles. — *N° 30,760, Calvados.* Si l'on ne possède pas un crêpe de Chine, il ne faut pas l'acheter en ce moment, car la mode a un peu abandonné ce châle; si on l'a, il faut le faire teindre en nuance feutre ou violette, et le garnir avec des guipures. — *N° 40,826, Gironde.* Merci, Monsieur, pour l'approbation donnée au journal. *La Civilité* n'est pas encore, mais *sera* publiée en volume. — *N° 9,953, Vaucluse.* Cette recette a été publiée dans le n° 31 de l'année 1863; nous ne pouvons nous répéter sans mécontenter à juste titre nos anciennes abonnées.

Les personnes distinguées n'acceptent aucune exagération au moment où elle se produit; elles ne portent plus, en ce moment, de grands chapeaux, mais ne portent pas encore des *bibis*, abandonnés, à Paris, à la classe des femmes..... *évaporées.* — *N° 2,450, Isère.* Ces conseils ont déjà été donnés. Jupon *passe-partout* de M. Ziègle, rue des Jeûneurs, 33; chapeau n° 8 du n° 20 de cette année. — *N° 39,208, Pas-de-Calais.* Robe de mousseline blanche, ou de couleur claire, ou foulard blanc à petites rayures de couleur. L'écharpe de mousseline blanche est admise pour toutes les toilettes. On peut porter cette robe dans la rue avec un petit talma pareil, ou bien une écharpe de grenadine blanche, en soie, simplement festonnée tout autour. Chapeau rond en paille blanche, avec velours et plumes du même bleu que la robe. — *N° 18,790.* Les mesures prises par une administration dans le sens d'une utilité générale ne peuvent souffrir d'exception; mais il n'est pas de trimestre, pas de mois, et presque pas de semaine, où l'on ne voie figurer à l'article *Renseignements* la recommandation de joindre une bande du journal à la lettre que l'on écrit, si l'on veut recevoir une réponse. Nous ne pouvons *tout* publier à la fois. Dans le courant de cet été, on recevra des patrons pour layette. Une veste non ajustée, fermée par devant. — *N° 17,817, Meurthe.* Il me semblerait plus convenable de s'abstenir d'aller à cette noce, puisque le deuil est si récent; si l'on ne peut s'en dispenser, il faut mettre des robes en grenadine noire, avec écharpes pareilles, et chapeaux noirs. — *N° 23,601, Lot-et-Garonne.* On fait un surjet très-fin, à l'envers, et l'on découpe la batiste ou la mousseline sous les applications de guipure ou de dentelle de Valenciennes. Rien ne s'oppose à la bande de piqué jaune, pourvu que la robe blanche soit aussi en piqué. — *N° 20,068, Autun.* On a reçu plusieurs dessins et patrons pour robes de petites filles: on fait pour ces robes des corsages décolletés, ou bien l'on remplace le corsage par une ceinture à bretelles, dont le patron a été précédemment publié. Petit paletot, ou talma, dont le modèle paraîtra dans le n° 27. — *N° 42,393, Algérie.* Envoyer les étoffes directement à la maison de teinturerie Guigné-Dussacq, rue du Bac, 46, ou bien à la personne que nous avons recommandée à nos lectrices pour toutes leurs commissions, c'est-à-dire à Mme Page, boulevard Magenta, 129. — *N° 15,899, Maine-et-Loire.* Le capuchon que l'on me décrit peut en effet être porté avec toutes les robes. Faire la veste en drap d'été gris, la border avec un ou plusieurs rangs de galon-cachemire étroit. Je répète bien souvent qu'il est *impossible* de répondre dans le *prochain* numéro, et bien rarement possible de placer cette réponse dans le second numéro. — *N° 6,471, Paris.* On ne peut faire une veste en barége. Les corsages de barége se font, soit plats avec doublure décolletée, soit froncés, soit à plis fixés. Les *Descriptions de toilettes*, dessins et articles de modes, indiquent des garnitures de robes. Chapeau rond, un peu allongé derrière et devant. Le ruban blanc peut être porté à tous les âges. — *N° 2,441, Oise.* Si tout cela existait, la *Mode illustrée* vous en aurait avertie; les courses rassemblent un monde singulièrement composé, et toutes les excentricités qu'on exhibe en ces circonstances sont loin de faire loi. — *N° 22,555, Hautes-Pyrénées.* Il n'y a absolument rien qui s'oppose à ce que le *comité* fasse ce présent. — *N° 9,851, Paris.* Il faudrait que la personne en question vînt me voir un mardi, à 3 heures 1/2, rue Jacob, 56; si elle peut offrir quelques sujets à nos dessinateurs, je la mentionnerai avec plaisir. — *N° 19,319, Charente-Inférieure.* On peut couper en pointes les lés d'une robe à rayures, mais cette étoffe me semble trop transparente pour être taillée de cette façon; lorsqu'une étoffe est très-légère et très-*molle*, les jupes taillées en pointes ne vont pas bien. Je préférerais ouvrir cette robe par devant, sur un lé de taffetas ou foulard blanc à petites rayures perpendiculaires vertes; fixer sur les bords de ce lé la robe à rayures, laquelle serait bordée avec un volant tuyauté, remontant, en diminuant de largeur sur chaque côté, jusqu'à la taille; je garantis que cette robe, ainsi *rajeunie*, serait de la *meilleure* élégance. Je laisserais le corsage tel qu'il est (on ne peut faire autrement); je le porterais avec un fichu blanc. Il faut rétrécir les manches; on n'en porte plus du tout qui soient larges. Cette toilette pourrait servir pour toutes les visites, même *parées*. La toilette blanche peut servir pour dîners, soirées ou visites, si tel est l'usage du pays. A Paris, on ne porte pas de robes blanches de jour, dans les rues. Le châle blanc est tout à fait convenable *à tout âge*. Gants chamois à deux ou trois boutons.

AVIS.

Nous publions, avec ce numéro de la *Mode illustrée*, la sixième livraison des *Patrons illustrés*, qui contient les dessins et patrons suivants : Peignoir pour femme, avec veste et talma. — Pantalon, gilet, veste, pour petit garçon de cinq à six ans. — Col. — Sous-manche assortie au col.

Nous prions *de nouveau* nos abonnées de Paris qui partent pour la campagne, de vouloir bien nous envoyer leur changement d'adresse, accompagné d'une bande du journal, *le mardi de chaque semaine au plus tard*, ainsi que 20 centimes en timbres-poste (*pour chaque mois*) devant couvrir les frais supplémentaires de port résultant de ce changement.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

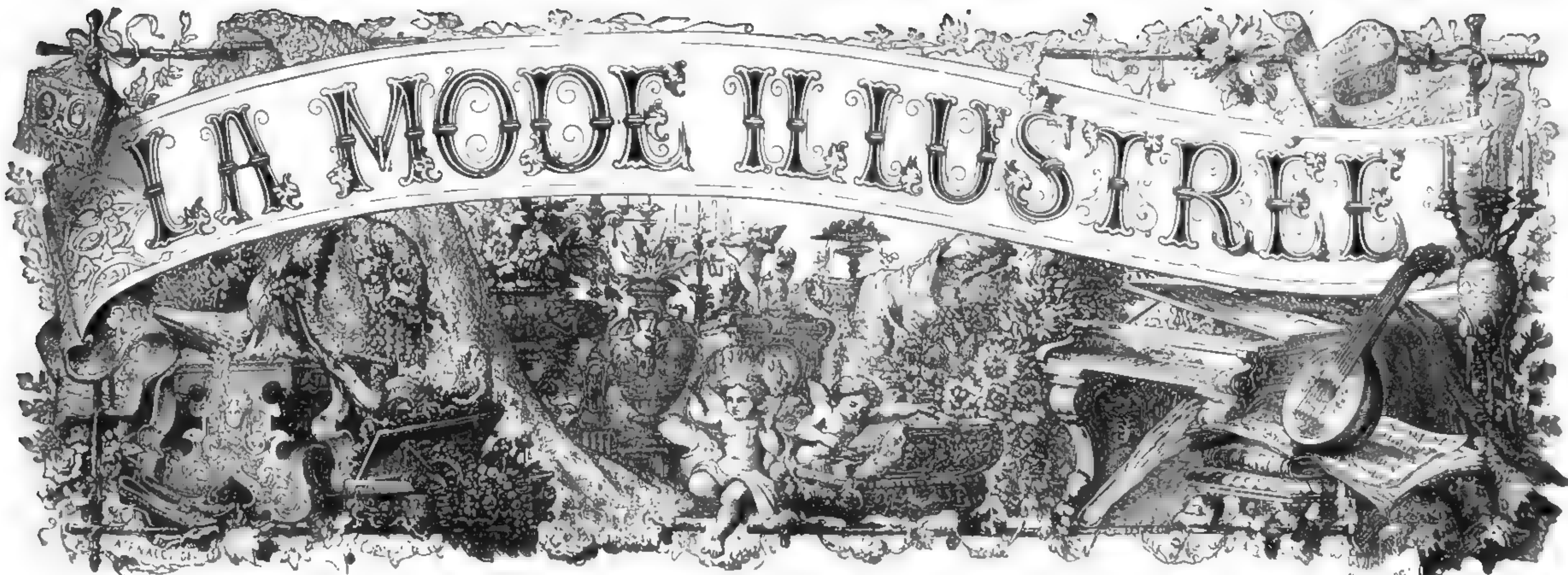


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

La charité s'exerçait saintement chez les premiers chrétiens.

Digitized by Google

N° 25. CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 19 juin 1864.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (Pour l'étranger le port en sus). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

Veste brodée.

On fait cette veste en taffetas noir; on la borde avec une ruche de taffetas découpé ou bien de dentelle. La broderie représente des branches de corail, qui sont exécutées au point de chaînette avec de la soie rouge de cordonnet. Au milieu de chaque branche se trouve une nervure faite avec des perles noires. Cette veste peut aussi être exécutée en tissu de laine semblable à la jupe, ou même en mousseline. On substitue souvent au gilet une chemisette montante en nansouk.

Fichu carré avec manche assortie.

Notre modèle est fait en tulle de Bruxelles; le fond du fichu est entièrement plissé à plis perpendiculaires. La garniture se compose d'un ruban de velours noir, ou de taffetas de couleur vive, traversé de distance en distance par des *pattes* faites en dentelle de Valenciennes. Une dentelle semblable est cousue *sous* le bord supérieur du ruban; au bord inférieur se rattache un volant de tulle *rehaussé* par une dentelle de Valenciennes. L'encolure et le devant du fichu sont ornés avec de la dentelle, du ruban de velours noir étroit, et des nœuds de ruban large en velours.

La manche laisse passer la main; le poignet, assez haut, est à plis perpendiculaires, et reproduit les ornements du fichu; fichu et manches servent à porter, pendant l'été, *de jour*, une robe à corsage décolleté, avec des manches courtes.

Corselet.

Les jeunes femmes et les jeunes filles portent ces corselets avec les jupes de tous genres. On les met sur une chemisette montante en nansouk, plissée, ou bien ornée d'entre-deux en dentelle ou de broderie. Les manches de cette chemisette sont longues et peu larges.

Notre modèle est fait en moire antique noire. On le lace par derrière. Il est garni avec une passementerie à grelots, et quelques nœuds de rubans étroits sont posés sur chaque épaule. On fait ces corselets en toutes couleurs : cerise, bleu, vert ou mauve.


VESTE BRODÉE.

Broderie pour couverture

EN FLANELLE ANGLAISE (BLANKET).

MATÉRIAUX : Laine zéphyr ou laine de Saxe un peu fine, noire et de cinq nuances ponceau.

Outre la destination que nous indiquons pour ce dessin, il pourra aussi être utilisé pour bordure de jupon en alpaga gris ou blanc.

On exécutera ce dessin, composé d'un treillage interrompu par des carreaux, à quelque distance du bord de la couverture, ou de l'ourlet du jupon. On fera cette broderie en *montant* l'étoffe, quelle qu'elle soit, sur un morceau de carton. La broderie se compose de points longs, régulièrement placés les uns près des autres, et n'ayant, pour ainsi dire, point d'envers, la couverture ne devant pas être doublée.

Les carreaux sont faits avec cinq nuances ponceau; l'effet de *perspective* est obtenu par la régularité des points et la disposition des nuances. Les lignes droites qui terminent d'un côté les rangées de points sont faites au point de cordonnet, et toujours avec la nuance qui succède immédiatement, comme teinte, à la nuance avec laquelle on a fait la rangée de points, sur l'un des bords de laquelle on exécute la ligne droite. Le ponceau le plus clair sert par conséquent seulement pour border la rangée de points faite avec la plus claire des quatre autres nuances. Le treillage est exécuté avec la laine noire; les deux petits points placés au milieu de chaque carreau du treillage sont faits avec la laine ponceau la plus claire. La petite bordure servant d'encadrement est faite au point de feston très-allongé, et l'on change régulièrement de nuance, après avoir fait 5 ou 7 centimètres de feston.

Ruche pour garniture

DE ROBES, D'ÉCHARPES, ETC.

La mode des ruches est si persistante que nous jugeons utile de publier ce dessin, représentant en grandeur naturelle une ruche faite en taffetas découpé. On l'exécute avec des plis doubles; le dessin représente quatre plis doubles terminés, et la bande de taffetas *plate*, mais disposée pour un nouveau pli. On voit dans le taffetas quatre lignes perpendiculaires, marquant les bords extérieurs des quatre plis. Les points désignent les places sur lesquelles on fixe de chaque côté les deux bords du pli double. L'espace qui se trouve au milieu, entre les deux lignes unies, est le dessus du pli; on pose par conséquent une ligne unie sur une ligne ponctuée, de chaque côté, et l'on fixe le pli sur le point, toujours de chaque côté.

Dentelle étroite au crochet.

Cette dentelle servira pour lingerie d'enfants; on l'emploiera aussi pour border les ourlets usés des jupons en percale blanche.

On exécute la dentelle en travers *en allant et revenant;* on fait une chaînette de 9 mailles.

1er *tour.* — Une maille simple dans la 4e maille de la chaînette, en passant par conséquent par-dessus 3 mailles; — une bride dans chacune des deux mailles suivantes,

Digitized by Google

— 2 mailles en l'air, — une bride dans la dernière maille de la chaînette.

2e *tour*. — 2 mailles en l'air, — 3 mailles simples sur les 2 mailles en l'air du tour précédent, — 5 mailles en l'air.

3e *tour*. — Une maille-chaînette dans la seconde des 5 mailles en l'air du tour précédent, — une maille simple dans la suivante de ces mailles, — une bride dans celle qui vient ensuite (avant-dernière des 5 mailles en l'air), une bride dans la première des 3 mailles simples du tour précédent, — 2 mailles en l'air, — une bride dans le petit vide de la fin du tour. Répétez sans cesse le 2e et le 3e tour.

Cinq dessins pour entre-deux
ET BANDES BRODÉES.

Ces dessins, qui peuvent être utilisés pour tous les objets de lingerie destinés à la toilette des femmes et des enfants, serviront aussi à la garniture du berceau publié dans le no 24.

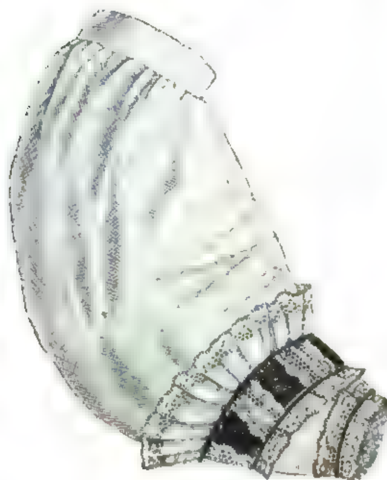
Rosette ovale en passementerie.

On emploie ces rosettes pour orner les pardessus de tous genres. On les exécute avec des cordons noirs, ou de même couleur que le vêtement, ou blancs pour un bournous en cachemire blanc. On pose une de ces rosettes sur chaque côté de l'encolure, une autre sous l'encolure, au milieu, par derrière; on peut aussi en mettre sur chaque couture de côté, en les disposant comme des médaillons séparés, au nombre de trois, l'un au-dessus de l'autre, en commençant par le bord inférieur du vêtement; dans ce cas, les rosettes devront se rapetisser en s'élevant.

Pour exécuter l'une de ces rosettes, on trace sur du papier tous les contours du dessin, on *monte* ce papier sur de la toile cirée; on dispose les cordons en suivant les contours du dessin, on fixe les cordons en les traversant en biais avec une aiguille enfilée de fine soie noire. Le côté qui pose sur le papier est l'*endroit* de la rosette.



VESTE BRODÉE, VUE DE DOS.



MANCHE ACCOMPAGNANT LE FICHU CARRÉ.



FICHU CARRÉ.



CORSELET.

Signet.

Notre modèle se compose de trois morceaux de lacet en soie cerise, ayant l'un (celui du milieu) 19 centimètres, les deux autres 18 centimètres de longueur. Deux plaques en papier-canevas, couvertes avec trois rangs de perles d'acier, sont placées sur le côté supérieur des lacets, et cousues l'une contre l'autre avec de la soie blanche, de façon à contenir et fixer les lacets; sur le bord inférieur de ceux-ci, on pose, pour chacun d'entre eux, deux petites étoiles également en papier-canevas, coupées sur notre dessin, et ornées de perles d'acier. Ces étoiles ont environ 1 centimètre 1/2 de diamètre; il en faut six en tout, deux pour chaque lacet.

Arabesque en soutache et cordon.

Cette arabesque est employée dans les mêmes circonstances que la *rosette ovale;* de plus, elle peut servir d'épaulette. On l'exécute, comme la rosette, en employant de la soutache carrée en soie ou laine, de la ganse ronde et quelques perles de jais.

Sac de voyage ou chancelière.

Ce dessin peut être exécuté, soit en genre *camaïeu* (plusieurs nuances d'une seule couleur, employées pour toutes les fleurs), soit en couleurs naturelles; dans ce dernier cas, il suffira de substituer des nuances roses, rouges ou jaunes, aux nuances cerise. Pour le dessin camaïeu, on fera un fond de couleur vive, mauve, bleu, ponceau ou vert.

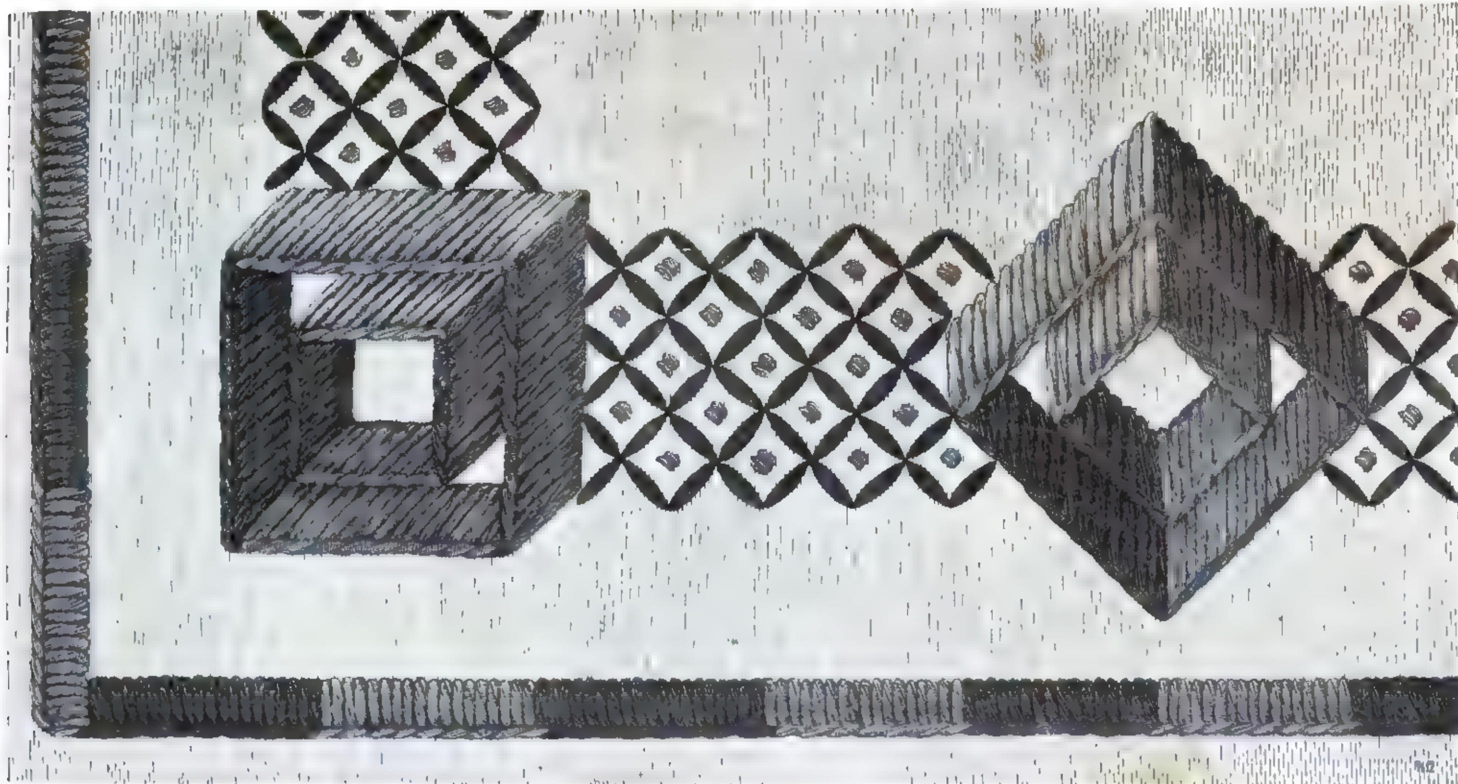
DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de taffetas violet clair. Au bas de la jupe, trois volants, dont deux violet foncé, et celui du milieu violet clair, de même nuance que la robe, disposés tous trois en ondulations, au-dessus de l'ourlet de la robe. Dans le creux de chaque ondulation, au-dessus et au-dessous se trouve un gros *chou* violet foncé. Paletot court pareil à la robe, garni comme celle-ci. Les manches, étroites, sont garnies à chaque bout avec les trois volants posés en ondulations sur le bord inférieur, en ligne droite sur le bord supérieur. Chapeau de Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, no 6. La passe de tulle blanc est entièrement bouillonnée; le bavolet est remplacé par une dentelle blanche, flottante, surmontée d'un large nœud violet clair; dessous violet avec herbes vertes.

Robe de grenadine blanche à gros pois noirs. Au bas de la jupe un volant plissé, bordé d'un biais ponceau, recouvert de guipure noire, est disposé en ondulations, surmontées de deux bandes en taffetas ponceau, se croisant pour former des losanges. Ces bandes sont recouvertes de guipure noire. Une guipure étroite est posée sur le bord de la bande supérieure et remonte sur la robe. Ceinture longue, nouée de côté, couverte et garnie de guipure. Corsage décolleté carrément, garni, ainsi que les manches courtes, avec des bandes ponceau, recouvertes de guipure noire. Guimpe montante en tulle et entre-deux, avec manches longues.

MODES.

Ce qu'il y a de moins à la mode en ce moment, c'est la ligne droite. Sans nous arrêter à examiner si le goût actuel, se prononçant si



BRODERIE POUR COUVERTURE EN FLANELLE ANGLAISE (BLANKET).

Digitized by Google



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 r. Jacob. Paris

Toilettes de Melle CASTEL, Rue Ste Anne. 58.

Reproduction Interdite

Digitized by Google

Digitized by Google

énergiquement pour la ligne tortueuse, est un symptôme qui se rattache à des questions plus hautes et plus graves, un indice des inclinations qui appartiennent à nos contemporains, une révélation involontaire de leurs habitudes intimes, nous nous bornerons à constater que les lignes droites sont considérées comme appartenant à une époque surannée, et qu'on leur substitue partout les courbes régulières ou bien irrégulières.

La coiffure a renié les bandeaux droits et plats; elle se recourbe en replis tortueux autour du visage, au-dessus du front, près des oreilles, sur la nuque; elle se gonfle outre mesure..... Gonflés et tortueux, tels sont les deux traits distinctifs des coiffures modernes; soit dit toujours sans application directe ni indirecte.

Les bords des robes, les devants des corsages, les extrémités des manches, les contours des pardessus, des talmas, des écharpes, tout cela était droit; on a changé tout cela, et aujourd'hui la sinuosité est à l'ordre du jour.

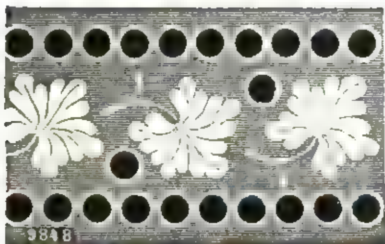
Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales.

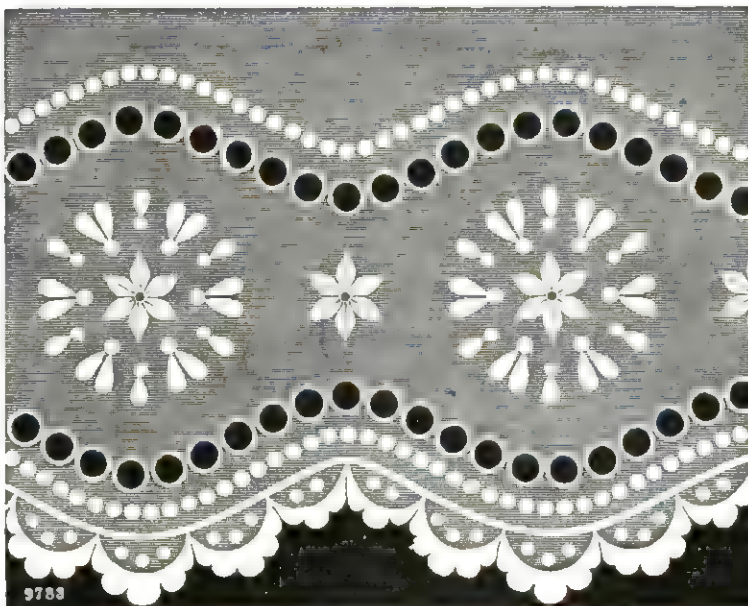

RUCHE POUR GARNITURE DE ROBES, D'ÉCHARPES, ETC.

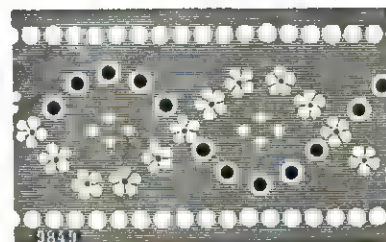

DENTELLE AU CROCHET.


ENTRE-DEUX BRODÉ.

On est prévenu. Désormais, au lieu de faire un ourlet sur le bord inférieur d'une jupe, on découpe ce bord en festons; on en fait autant pour les manteaux, mantelets, écharpes, et bien souvent cela dispense de toute autre garniture. On a déjà introduit quelque variété dans cette uniformité, et l'on fait, par exemple, des festons irréguliers (en apparence seulement) pour diversifier ce genre, qui devient trop uniforme. La règle dans l'irrégularité, ou bien (si l'on préfère une version opposée) l'uniformité sous les apparences de la fantaisie, cela n'est-il pas bien *français?* Les mauvaises langues le prétendent; il en est même qui vont jusqu'à l'affirmer.


ENTRE-DEUX.

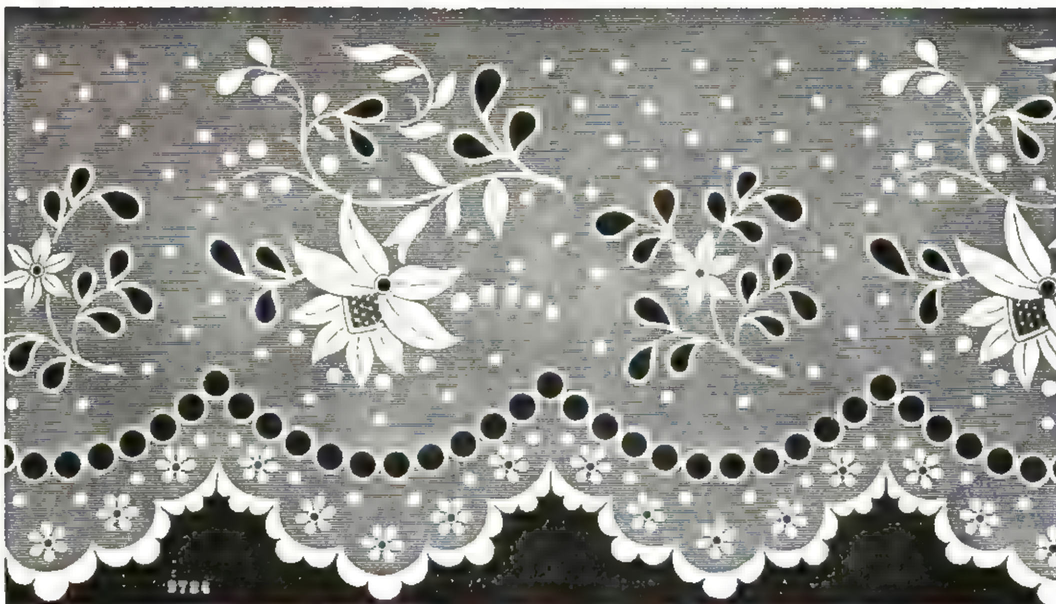

BANDE BRODÉE.


ENTRE-DEUX.

Les festons réguliers sont pointus, ou bien arrondis, plus ou moins *creux*, bordés avec un passe-poil de nuance vive, ou bien un galon quelconque. Les festons irréguliers se montrent surtout sur le bord des écharpes ou des mantelets-écharpes. Ils se composent d'un feston assez profond placé au milieu du bord inférieur, et suivi, de chaque côté, par des festons plus petits, diminuant graduellement de profondeur. On les borde tous soit avec une frange très-petite, soit avec une dentelle très-étroite, légèrement *soutenue;* cette disposition, qui se continue sur le côté transversal de l'écharpe, mais non sur son bord supérieur, suffit pour les écharpes destinées aux jeunes filles. Pour les écharpes plus ornées on pose, sous les festons, une dentelle de Chantilly, ou bien une guipure, ou bien enfin un volant pareil à l'étoffe employée pour l'écharpe; celle-ci peut être faite en taffetas noir ou de couleur pareille à celle de la robe, en mousseline blanche, et aussi en tissu de *fantaisie*, semblable à celui qui est employé pour la robe.

Parmi les couleurs adoptées cet été pour les toilettes un peu *parées*, il faut citer le jaune-paille et le blanc en tissus de *fantaisie*, tels que le mohair, la gaze de Nice (gaze de soie), la grenadine et le foulard. La première de ces couleurs peut être portée à pied, dans la rue; quant au blanc, il n'a pas encore obtenu, du moins à Paris, le droit de libre circulation; son élégance l'enchaîne au rivage, et l'on ne peut mettre une robe blanche qu'à la condition d'être à la campagne, ou de rester au logis, ou bien de sortir en voiture. Les galons cachemire conviennent pour garnir le jaune-paille comme le blanc; on en doit dire autant du velours noir et de la guipure, soit à l'état d'entre-deux, soit comme volant plus ou moins large, mais posé à plat, quelle que soit sa hauteur, et fixé sur la robe par chacun de ses bords. Quant à ces volants, on les pose généralement en sens inverse de celui adopté jusqu'ici pour tous les volants, c'est-à-dire que le côté en ligne droite compose le bord inférieur, tandis que le dessin est le bord supérieur; on coud un ruban étroit en velours, ou bien un galon, sur le côté en ligne droite, et l'on pose en dessous une ou plusieurs rangées de rubans de velours ou des galons.

L'un des raffinements élégants de cette saison est le mouchoir de poche en batiste écrue, à bords festonnés en coton blanc et brodés au plumetis, avec volant festonné et brodé de la même façon. Ces mouchoirs ne sont pas, ainsi qu'on pourrait le croire d'après leur nuance, destinés aux hommes; les femmes les adoptent comme complément de leurs toilettes de campagne et de voyage. Ajoutons cependant que personne n'est forcé de se conformer à ce caprice de la mode, et que l'on peut être et rester fort élégante en continuant à se servir de mouchoirs d'une entière blancheur. E. R.


BANDE BRODÉE.

VARIÉTÉS.

LE PREMIER CHAPEAU FÉMININ.

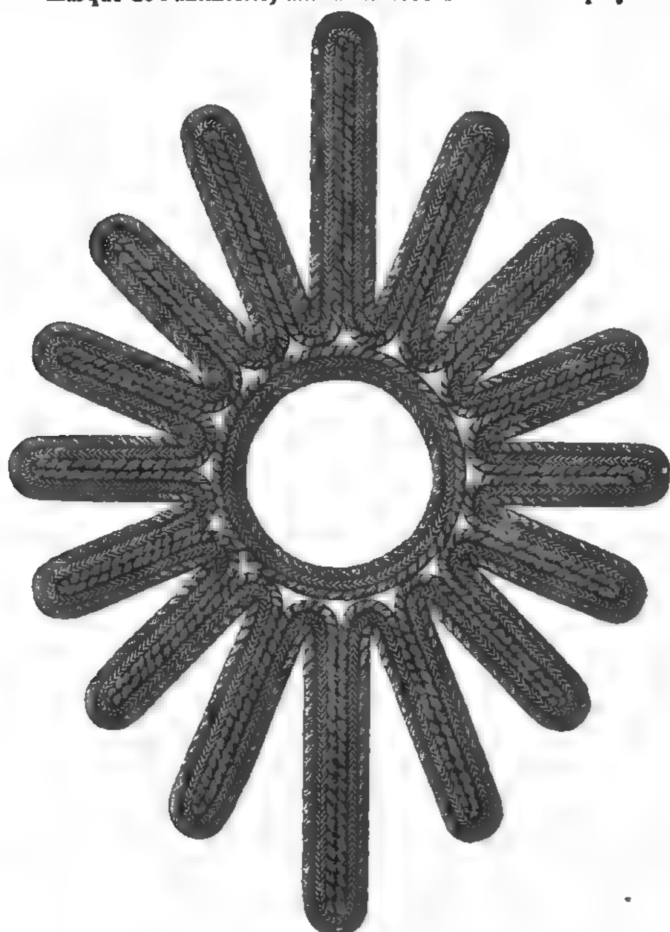
L'origine des chapeaux se perd littéralement dans la nuit des temps. Nos arrière-petits-neveux, plus heureux que nous, trouveront dans *la Mode illustrée* la reproduction exacte des costumes adoptés pour les générations qui les auront précédés ici-bas. Ce guide fidèle nous fait défaut; nous ne pouvons, à notre éternel regret, consulter un journal représentant les modes des siècles qui sont éloignés de nous, et l'on sait que l'histoire, lorsqu'elle ne s'appuie pas sur des documents authentiques, sur des témoignages se contrôlant entre eux, se transforme aisément en légende.

C'est donc à la légende que nous emprunterons le récit qui va être fait; mais, avant de le commencer, il nous sera permis de placer ici quelques mots de regret relatifs à la dégénérescence du chapeau. Jamais les femmes n'ont eu plus d'imagination qu'à notre époque; jamais elles ne l'ont employée avec plus de persévérance à s'enlaidir en se ridiculisant. Leurs couvre-chefs actuels semblent dus à la verve narquoise d'un caricaturiste, et l'on formerait un tableau très-récréatif, en se bornant à rapprocher dans un même cadre toutes les coiffures auxquelles s'adonne le *beau sexe*, las apparemment de porter ce surnom. Quelques-unes de ces coiffures sont évidemment copiées dans l'officine d'un pâtissier, car elles représentent des moules de diverses formes. Ainsi, la toque à bords relevés et plaqués rappelle le moule consacré au gâteau Savarin. La galette est revenue à son tour offrir sa plate enveloppe, le baba a suivi son exemple et le four de campagne n'a pas voulu rester en arrière. Ces formes principales on donné naissance à une foule de dérivés qui échappent à toute classification et bouleversent toute méthode. Les bords ont successivement diminué leur envergure et sont devenus imperceptibles, quelle que soit l'élévation du fond, et quelques femmes, non contentes de rétrécir ces bords, les ont même supprimés en partie en adoptant la casquette, qui est, sans contredit, la plus ridicule et la plus inconvenante des coiffures jusqu'ici connues. Le chapeau rond n'est gracieux et commode qu'à la condition de se rapprocher le plus possible de son modèle primitif, le feutre à bords larges, auquel nous allons arriver, car il joue le principal rôle dans la légende promise à nos lectrices. Nous l'avons trouvée dans une vieille chronique à moitié détruite, et la tradition orale en a comblé les lacunes.

A une époque que nous ne saurions désigner, un empereur dont nous ignorons le nom venait d'être élu, ou plutôt, — car il est douteux que le suffrage universel fût contemporain de cette chronique, — venait d'hériter de la couronne impériale. Les fêtes de son avénement avaient attiré autour de lui tous les princes feudataires, toute la noblesse des pays environnants. Pour l'aider à faire les honneurs de ces brillantes réceptions, le nouvel empereur avait appelé près de lui la veuve et la fille de l'un de ses frères,

Digitized by Google

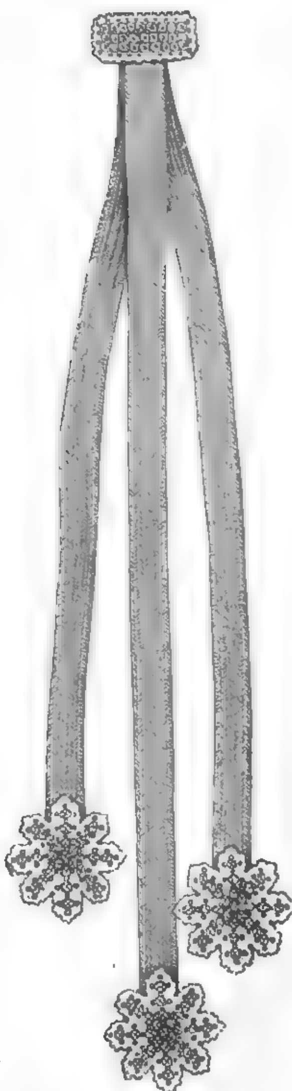
qui avaient vécu jusque-là dans une petite principauté et dans un état de fortune presque égal à celui des familles nobles de leur pays. Ce n'était pas sans dessein que l'empereur s'était hâté de mander près de lui sa belle-sœur et sa nièce Élisabeth ; celle-ci était la plus belle et la plus charmante jeune fille de son empire, et il comptait la donner en mariage à l'un des princes qui lui avaient marqué de l'animosité, afin d'éteindre des discordes préjudiciables au bien de l'État.



ROSETTE OVALE.

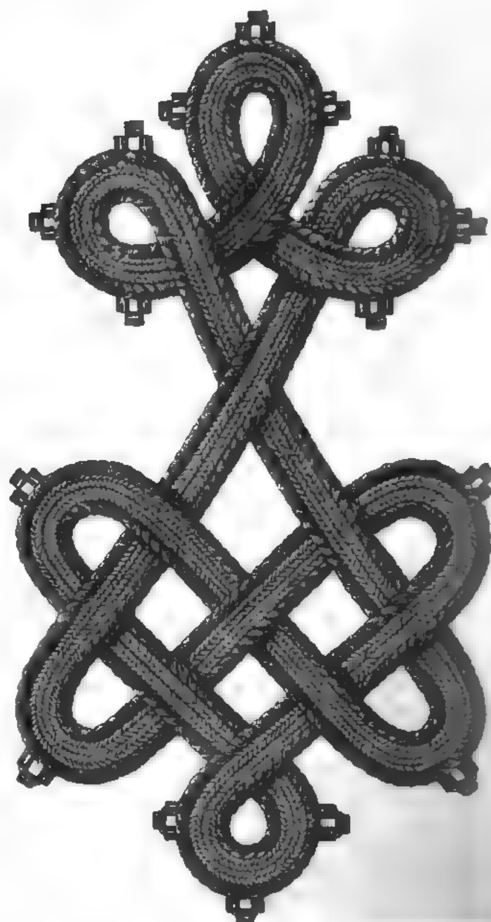
Élisabeth et sa mère n'avaient jamais ambitionné l'éclat et le pouvoir qui sont attachés aux rangs élevés, car elles savaient que l'on expie durement ces grandeurs si généralement enviées. Elles vivaient paisibles, heureuses dans leur modeste résidence, et ne souhaitaient pas autre chose que la continuation de leur obscur bonheur. Dès qu'elles se furent rendues à l'invitation de l'empereur, celui-ci instruisit sa belle-sœur de ses projets et lui commanda de les communiquer à Élisabeth, en la prévenant que la présentation de son futur époux aurait lieu prochainement.

Cet ordre consterna la princesse Clotilde, mère d'Élisabeth. Durant les jours heureux pendant lesquels les deux princesses avaient vécu loin des grandeurs, un jeune chevalier, brave, et de bonne maison, avait été admis près d'elles. La princesse Clotilde, appréciant les qualités du chevalier, avait donné son consentement à un projet d'union, qui ne semblait pas à cette époque constituer une mésalliance trop disproportionnée. Élisabeth aimait son fiancé ; il avait suivi la mère et la fille à la cour impériale, et ce fut en versant des larmes bien amères que la princesse Clotilde se prépara à désunir ces deux jeunes cœurs, à briser toutes leurs espérances de bonheur. Il fallut parler enfin! Oh! combien ils regrettèrent tous trois la paisible obscurité à l'ombre de laquelle ils avaient pu former le projet d'une heureuse union! La grandeur, qui n'avait pas été désirée, était venue, et pour s'élever il fallait se séparer de toutes ses affections.



SIGNET.

Plusieurs jours s'écoulèrent dans la douleur. On ne pouvait songer à désobéir au chef de la famille, qui joignait à cette autorité naturelle celle du chef de l'empire ; il fallait donc se soumettre, et offrir trois cœurs en holocauste aux exigences de la politique. Un matin, l'empereur manda sa belle-sœur près de lui ; il la prévint qu'une grande chasse, suivie d'un banquet, aurait lieu le jour même, et que sa nièce devait y paraître revêtue de ses plus belles parures. Cette recommandation était significative ; on ne pouvait plus douter que l'entrevue si redoutée n'eût



ARABESQUE EN SOUTACHE.

SAC DE VOYAGE. — Explication des couleurs : *feuilles :* ■ Ponceau clair. □ Ponceau foncé. ▣ Grenat clair. ▣ Grenat foncé. ▢ Noir. — *Semé :* ▢ Soie jaune d'or. — *Roses :* ' Soie blanche. ▣ Laine blanche. □ Gris très-clair. ■ Gris clair. ■ Gris moins clair. ▢ Gris plus foncé. ▣ Gris foncé. ■ Noir. ▢ Nuance bronze.

Digitized by Google

lieu immédiatement. Ce fut au milieu des sanglots, à peine réprimés par l'étiquette, qu'Élisabeth procéda à sa toilette. Elle avait obtenu de sa mère qu'avant de rejoindre le cercle impérial, il lui serait accordé d'avoir une dernière entrevue avec celui qui avait été son fiancé. La princesse Clotilde, aussi affligée que sa fille, n'avait pu lui refuser cette triste consolation d'échanger un adieu suprême avec celui qui avait été associé à tous leurs projets, à toutes leurs espérances d'avenir. Ce palais leur était odieux; ces riches bijoux, ces brocarts d'or et d'argent, ces dentelles, ces plumes, ces diadèmes, objets d'éternelle convoitise pour la plupart des femmes, représentaient à leurs yeux le triste payement de leur indépendance, de leurs joies, de leur bonheur, et la mère et la fille ne pouvaient voir ces parures sans soupirer et sans pleurer.

Ce fut dans la chambre même de la princesse Clotilde que l'entretien eut lieu; Élisabeth, couverte de pierreries, se soutenait à peine, et ses yeux gonflés par les larmes, ses traits altérés, son teint livide, témoignaient éloquemment de sa douleur. Quant au jeune chevalier, il avait, disait-il, la ressource d'aller se faire immédiatement tuer à la guerre. Élisabeth ne pouvait pas même envisager le refuge de la mort; elle était la plus malheureuse, car elle devait vivre avec un éternel souvenir et un regret éternel.

Quelques instants étaient à peine écoulés depuis que ces trois infortunés mêlaient leurs larmes et leurs soupirs, lorsqu'un coup fut frappé à la porte; une voix se fit entendre : *Ouvrez, ma sœur; il faut que je vous voie...* C'était l'empereur!

La princesse Clotilde, épouvantée, fit entrer le chevalier dans un cabinet voisin, le referma, ouvrit le verrou qui retardait l'entrée de l'empereur, et agit avec tant de précipitation, qu'elle oublia de cacher le chapeau à larges bords qui appartenait au chevalier et avait été jeté par lui sur un siége. L'empereur entra, salua les princesses; mais, avant de prononcer une parole, ses yeux se fixèrent avec étonnement sur le malencontreux chapeau, puis sur sa belle-sœur, formulant ainsi une interrogation muette. Le danger et l'amour maternel inspirèrent la princesse Clotilde, et elle eut la présence



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe en piqué maïs. Le bas de la jupe est orné avec une arabesque exécutée avec deux rangs de tresse noire en laine. Chacune des sortes de *pattes* de cette arabesque est séparée de la suivante par une distance de 12 centimètres; 3 boutons noirs en passementerie sont posés au milieu de chaque *patte*. Le corsage montant et les manches étroites ont la même garniture que la robe.

Robe en poil de chèvre lilas. Le bas de la jupe est bordé avec un volant froncé, bords dentelés, garnis d'un liséré noir; ce volant est surmonté d'un étroit ruban de velours noir. Sur chaque couture réunissant les lés se trouvent deux rubans de velours noir se croisant de distance en distance, terminés par un nœud, non pas *flottant*, mais fixé sur la robe et le volant.

d'esprit de ne point répondre immédiatement à l'interrogation de son beau-frère; elle prit la parole avec un calme apparent :

« La visite de Votre Majesté nous honore et nous surprend au milieu de nos préparatifs de toilette. Voulant me conformer à l'ordre que vous m'avez donné, celui de préparer à ma fille une toilette remarquable pour la chasse qui va avoir lieu, j'avais imaginé pour elle une coiffure d'un nouveau genre. On vient de m'apporter ce chapeau; il ne me reste plus qu'à l'orner de plumes, de quelques nœuds de ruban et d'un voile; et, comme l'heure s'avance, Votre Majesté ne trouvera pas mauvais, j'en suis certaine, que nous nous occupions en sa présence de ces derniers préparatifs.

— Faites, ma sœur, » dit l'empereur, en souriant avec une expression un peu ironique; « je suis curieux de voir comment vous vous y prendrez pour transformer ce chapeau de chevalier en coiffure de jeune fille. »

La princesse Clotilde prit en toute hâte une grande plume blanche, préparée pour figurer dans sa propre parure, elle la fixa sur le chapeau par une cocarde ornée d'une agrafe d'émeraudes, elle posa en dessous deux nœuds de ruban, noua un grand voile de dentelle autour du chapeau, et enfin plaça celui-ci sur les boucles blondes d'Élisabeth.

« Je confesse, ma chère nièce, » dit l'empereur en la regardant avec complaisance, « que vous n'avez jamais été mieux coiffée qu'en ce moment; malgré votre pâleur, vous êtes plus jolie que jamais. Combien il est regrettable que votre futur époux ne vous ait pas vue telle que vous m'apparaissez! Votre aspect eût peut-être modifié sa décision.... car, il faut bien vous l'avouer..... nous l'attendrions vainement; je l'avais convié aux fêtes de cette journée, et il a répondu à cette amicale invitation par un insolent défi. Il ne faut plus penser à cette alliance, et je venais pour vous communiquer cet incident. Mais j'ai la persuasion que nous ne manquerons pas de prétendants; et, afin de ne point vous faire maudire la grandeur de votre oncle, je vous annonce, ma chère Élisabeth, qu'il vous sera permis de diriger mon choix. Pour répondre au refus de cet insolent vassal, je veux que vous soyez fiancée aujourd'hui même. J'ai causé ce ma-

Digitized by Google

tin avec votre nourrice, et j'ai appris certaines particularités qui ont beaucoup contribué à adoucir l'amertume du refus de mon alliance. Je ne la proposerai plus à un prince puissant, disposé à me combattre, et qui repousserait peut-être ma proposition, dans la crainte d'enchaîner son ambition, qui le porte à convoiter mon trône et ma puissance, et à me les disputer dès à présent. Non, je choisirai un brave chevalier, auquel je fournirai les occasions de s'illustrer; et le chapeau que vous portez, qui ne m'est pas inconnu, et rappelle en moi quelques souvenirs, lesquels ne se concilient pas tout à fait avec l'ingénieuse explication de ma sœur, ce chapeau nous servira peut-être de guide. »

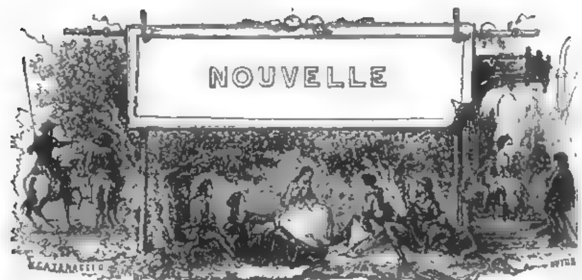
En terminant ce discours, le bon empereur entr'ouvrit la porte du cabinet voisin :

« Venez, chevalier, » dit-il au prisonnier; et le conduisant près de sa nièce : « Je crois que vous ne serez pas mécontente de ce changement; et, par conséquent, j'en suis satisfait. Mais, comme punition de votre manque de confiance envers moi, je vous condamne, ma nièce, à porter ce chapeau pendant toute la journée. Cherchez une coiffure, chevalier, et suivez-nous. »

La punition était bien légère, car jamais Élisabeth ne parut plus belle que ce jour-là, en portant le chapeau de son chevalier bien-aimé; il n'y eut pas une dame de la cour impériale qui ne se sentît mourir de dépit en admirant la gracieuse amazone. Dès le lendemain, elles prirent toutes les chapeaux de leurs maris, et ceux-ci durent expédier en toute hâte leurs valets chez les chapeliers des villes voisines. C'est depuis cette époque que les femmes portent des chapeaux ronds; seulement, comme le changement est la loi qui gouverne les esprits féminins, ces chapeaux s'exhaussent ou s'aplatissent outre mesure, et deviennent parfois incommodes, inutiles et ridicules, comme en ce moment. Nous pouvons tout attendre du changement; il fait le mal, mais il y apporte le remède, et l'on ne doit jamais prévoir avec plus de confiance le règne d'une mode *seyante* qu'au moment où se produit une mode malséante.

La chronique ne nous dit pas si Élisabeth se maria et fut heureuse; mais il y a tout lieu de le supposer: admettre un doute à cet égard, ce serait faire injure à la mémoire de cet excellent empereur, si disposé à tenir compte des préférences de sa nièce, et à leur sacrifier ses combinaisons politiques. On pourrait m'alléguer, il est vrai, que son consentement avait été préparé par le refus d'un prince discourtois; mais je persiste à présenter l'empereur de la chronique comme le modèle des oncles; car, s'il n'eût été qu'ambitieux, il eût recherché une autre alliance brillante, au lieu d'accepter le choix modeste qui avait été fait par sa belle-sœur et sa nièce. E. R.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



UN MARTYR INCONNU.

ESQUISSE MORALE.

Suite.

VIII.

Un beau jour, après avoir épuisé la série des niches vulgaires, Jules Touvenel, doué d'une imagination transcendante en pareille matière, s'avisa d'une invention prodigieuse et phénoménale. Il lui parut charmant de faire croire à ce vieux chauve, laid et morose, qu'une dame du meilleur monde s'intéressait à lui, et d'observer les effets curieux que ne pouvait manquer de produire cette mystification. Il communiqua son idée aux deux ou trois maîtres plaisants de l'orchestre, qui l'accueillirent séance tenante avec enthousiasme. L'idée fut mûrie en commun, et, après avoir bien ruminé leur plan, les quatre conjurés rédigèrent en collaboration, au café du théâtre, une sorte de billet doux, que le second violon recopia de sa plus fine écriture. Dans ce poulet, signé Julia de Florival, un beau nom d'opéra-comique, il était dit en substance qu'on s'était éprise de sa noble et martiale figure, et qu'on avait depuis longtemps deviné dans sa vie quelque roman douloureux, dont on s'offrait à le consoler. On était riche, on était jeune, on était belle, on avait lutté en vain contre cet entraînement du cœur, qu'on le suppliait de ne pas mépriser. La lettre ajoutait en *post-scriptum* qu'on serait à la représentation du lendemain dans l'avant-scène du rez-de-chaussée de gauche, avec un bouquet de fleurs rouges au corsage. Le premier violon se chargea d'obtenir un billet du secrétaire, et de camper à cette place une figurante, qui, dûment avertie de son rôle, assassinerait le pauvre cor d'œillades langoureuses et de soupirs compromettants.

Cette farce extravagante et puérile ne pouvait germer, à coup sûr, que dans des têtes très-jeunes, où la rouerie conservait encore quelque chose d'ingénu et qui avaient trop vu d'opéras-comiques.

Quand ce chef-d'œuvre épistolaire eut été scellé sous une enveloppe aristocratique, que les conjurés poussèrent la scélératesse jusqu'à parfumer d'un soupçon de musc, l'heure du spectacle était proche. Ils virent passer Walfard, qui, toujours empressé, se rendait à son poste, et se regardèrent, en se poussant le coude, avec une satisfaction voisine de l'extase.

« Voilà le moment, » fit Jules d'une voix sourde et pourtant solennelle. « Nous avons le temps de porter la lettre : il demeure tout près d'ici.

— Ne vaudrait-il pas mieux l'envoyer par la poste? » demanda la basse, que la prudence n'abandonnait jamais.

« Non, non, c'est trop long. Il faut qu'il la trouve ce soir en rentrant. Je me ferai passer près du concierge pour un domestique de bonne maison.

— C'est hasardé, » reprit la basse.

« Au contraire, c'est bien plus *nature* que la poste. Du reste, je me charge de tout, » insista Touvenel, qui avait ses raisons.

Le premier violon et le triangle ayant proclamé que c'était en effet beaucoup plus *nature*, la basse finit par en convenir aussi, et on se dirigea de compagnie vers le logis de Walfard, qui, depuis son entrée au Théâtre-Lyrique, était venu demeurer dans l'une des obscures et malsaines ruelles environnantes. Chemin faisant, la troupe se recruta de la première flûte, qui fut jugée digne d'une confidence et qui voulut absolument être de l'entreprise.

A quelques pas de la maison, le groupe des conspirateurs se blottit dans une encoignure, devisant avec une animation mystérieuse et des élans d'enthousiasme contenus à grand'peine, tandis que Touvenel s'en détachait, après avoir enfoncé sa casquette sur ses yeux, ébouriffé ses favoris naissants et fermé jusqu'au menton sa redingote à boutons jaunes. Il pénétra dans une longue allée qu'empestaient les odeurs nauséabondes de cinq ou six cuisines en travail, marcha à tâtons jusqu'à ce que son pied heurtât une marche, et monta guidé par la lumière du vitrage de la loge, soleil de ces lieux ténébreux, qui brillait à l'entre-sol.

« M. Walfard, s'il vous plaît?

— Au sixième au fond du corridor, la porte à droite. Le nom est dessus, » répondit une voix sans sexe, fortement enrhumée, qui sortait d'une bouche de femme ornée d'une paire de moustaches.

« C'est une lettre que Mme la comtesse de Florival m'a chargé d'apporter pour lui.

— Au sixième, au fond du corridor, la porte...

— Est-ce qu'il est chez lui?

— Je n'en sais rien. Vous pouvez y aller voir aussi bien que moi. Au sixième, au fond...

— Bon, bon, j'y vais. »

Et le jeune drôle, qui ne demandait pas mieux, se mit à escalader les marches avec l'agilité d'un écureuil, talonné par la voix de la concierge, qui lui criait :

« S'il n'y est pas, jetez la lettre sous sa porte. C'est l'usage de la maison. »

Au bout de cent vingt marches, le second violon, haletant de curiosité non moins que de fatigue, arriva en face d'un corridor sombre et sale. En s'orientant à l'aide des pieds et des mains, il parvint jusqu'à une porte mal jointe, sur laquelle se détachait en caractères blancs l'inscription :

WALFARD, professeur de musique.

Il regarda autour de lui : personne; toutes les portes étaient closes, on n'entendait aucun bruit. Il s'approcha doucement, et appliqua l'œil au trou de la serrure; mais on avait sans doute prévu le cas, car son rayon visuel se brisa à une bande de papier soigneusement collée à l'intérieur.

Touvenel, rudement désappointé, explora toutes les fentes. Il n'aperçut dans la pénombre du crépuscule que le bout d'un meuble, qui pouvait être aussi bien une table qu'un lit, à moins que ce ne fût une chaise : la révélation, comme on voit, n'était pas d'un intérêt bien palpitant. Il poussa un soupir de résignation, et se retournait déjà pour redescendre les six étages moins vite qu'il ne les avait montés, quand son pied, en heurtant le paillasson, lui fit rendre un son révélateur. Touvenel se baissa vivement, et mit la main sur la clef. Cette trouvaille lui donna un violent soubresaut de surprise et d'émotion. Un désir, vague encore mais puissant, le retint cloué à la même place, comme Ève devant le fruit défendu. Il promena aux alentours un dernier regard, le regard du voleur qui va forcer une caisse, et se trouva tournant avec précaution, d'une main tremblante de fièvre, la clef dans la serrure, avant d'avoir pu se rendre compte de ce qu'il faisait. Ce n'était pas qu'il ne sentît vaguement ce que cette violation de domicile avait de coupable et même d'avilissant, mais il était possédé et poussé en avant par l'âpre ivresse de la curiosité.

La clef tourna, le pêne céda, la porte s'ouvrit.

D'un bond il fut dans la chambre, où il s'enferma. Au premier pas, il se heurta rudement à la toiture, qui s'abaissait en pente rapide jusqu'à deux ou trois pieds au-dessus du sol. La chambre avait deux mètres carrés tout au plus; les murs étaient gris, le pavé inégal remuait et se déboîtait sous les pas. Quelque habitude que Touvenel eût des mansardes, celle-là dépassait de beaucoup tout ce qu'il avait rêvé. C'était un misérable grenier, dans la nudité navrante et sinistre du dénûment le plus absolu. Une demi-fenêtre, ouverte sur une cour, ou plutôt sur un puits de soixante pieds de profondeur, y apportait un air vicié et une lumière bâtarde. Une table, une fontaine, deux chaises de paille, un lit au-dessus duquel pendait au mur une croix d'honneur et que recouvraient quelques partitions éparses, une petite malle en un coin, c'était tout, absolument tout. Cela faisait froid au cœur. Pas une armoire, pas un habit pendu au mur, pas même de cheminée, et on était en février.

Touvenel commença à se trouver lâche et à avoir honte de ses persécutions, comme cet homme qui, en ayant souffleté un autre dont il venait d'être coudoyé, s'aperçut qu'il avait frappé un aveugle.

Sur la table de bois blanc s'étalait un registre déjà à moitié rempli, et qui était resté ouvert à l'endroit où Walfard avait quitté la plume. Le jeune homme s'approcha et y jeta un coup d'œil rapide. Grâce à la belle écriture de Walfard, et malgré la nuit tombante, voici ce qu'il déchiffra d'abord sur le verso :

DÉPENSES.

26 février.	Un saucisson. . . .	0,10
	Un pain.	0,20
	Fromage.	0,10
	Demi-voie d'eau. . .	0,05
Envoyé à Mme Marcel, pour ma petite Julie.		10,00

Vis-à-vis, sur le recto de l'autre feuille, il lut :

26 février. — « Toujours son image! Malgré mes efforts singuliers pour l'oublier, puisqu'il le faut, après huit années passées, je crois que je l'aime encore. Je me dis que c'est une folie, presque un crime, avec ma misère et ma laideur qui m'ôtent tout espoir. Peut-être est-elle aujourd'hui la femme d'un autre, et je dois la respecter même dans le secret le plus intime de ma pensée. Que je voudrais savoir ce qu'elle est devenue! Se souvient-elle ?.... Oh! je sens bien que je ne parviendrai pas à l'oublier, et pourtant ce n'est point ma faute. Elle n'en saura rien. Pourrait-elle m'envier, d'ailleurs, douce et bonne comme elle est, la consolation cachée de ce cher souvenir, qui me soutient et me relève à mes yeux?..... J'en ai tant besoin..... Seigneur, prolongez mon courage et ma résignation!.... »

Il n'en lut pas davantage, et s'enfuit précipitamment, le cœur battant avec force et le front brûlant de rougeur. Il remit la clef sous le paillasson et s'élança dans l'escalier au risque de se casser le cou, croyant à chaque détour se rencontrer face à face avec le visage sévère de Walfard, qu'il redoutait maintenant comme un juge.

Il passa en courant devant la loge :

« Eh bien! » lui cria la voix sans sexe, « l'avez-vous trouvé?

— Il n'y est pas, » répondit-il sans s'arrêter.

« Est-ce que vous emportez votre lettre? Laissez-la : il l'aura demain matin.

— Je reviendrai. »

Il était déjà dans la rue. Sauf la prudente basse, ses compagnons l'avaient attendu, et l'entourèrent aussitôt pour avoir des nouvelles. Ils virent bien tout d'abord, à sa physionomie, que les choses avaient mal tourné.

« Comment! » exclama le premier violon, « vous rapportez la lettre!

— Oui, je vais vous raconter...

— Et *notre* farce? » soupira la flûte.

« Notre farce est enterrée; et, si vous voulez m'en croire, nous la laisserons là. J'ai réfléchi.

— Comme c'est ennuyeux! » reprit la flûte. « Un si joli tour, que *nous* avions si bien combiné! Voilà comme vous êtes, vous! Toujours monts et merveilles en promesses, et des reculades au moment décisif. »

Le triangle fit chorus d'une voix mélancolique et découragée.

Mais Touvenel, tout en marchant fort vite pour ne point arriver en retard au théâtre, se mit à leur faire un petit récit, moitié fable et moitié vérité : il avait regardé par le trou de la serrure et les fentes de la porte, et le dénûment de la mansarde l'avait désarmé; il s'était entretenu aussi avec la portière, et celle-ci lui avait dit le plus grand bien de Walfard, qui doublait sa pauvreté pour secourir de plus malheureux que lui. Elle lui avait même donné à entendre que c'était une espèce de petit manteau bleu.

« Écoutez, » conclut-il, « nous lui en avons assez joué. Il ne nous a jamais fait de mal. C'est lâche aussi de s'acharner tous et toujours après le même. Au fond, il a l'air du meilleur homme du monde, et on voit qu'il a eu des chagrins.

— D'amour? » dit la flûte, sceptique comme Montaigne et Voltaire.

« D'amour, pourquoi pas? » répliqua le jeune homme prenant feu. « Vous croyez peut-être que ça n'est fait que pour vous? Enfin, je vous ai dit mon opinion: elle m'est venue tard, je l'avoue; mais je l'ai maintenant, et il est probable que ce n'est pas sans raison. Si vous voulez continuer pour votre compte, cela vous regarde, mais je ne m'en mêle plus. »

Ce garçon avait du cœur. Le triangle et la flûte continuèrent à se lamenter sur la ruine d'un si beau projet; mais le premier violon, peut-être dans l'espoir d'une confidence plus complète, donna raison à son jeune collègue, et se mit même à le flagorner avec une telle platitude que le triangle déclara tout bas à l'oreille de la flûte qu'il en avait mal au cœur. Il regrettait seulement le rôle que devait d'abord jouer la figurante dans l'avant-scène, et, pour ne pas perdre le fruit d'une conception si ingénieuse, il fut convenu, séance tenante, qu'on en rendrait victime le hautbois, dont la fatuité naïve, bien connue de tout l'orchestre, méritait une leçon.

IX.

Le soir même, il fut impossible à Walfard, si renfermé qu'il fût en lui-même, comme toujours, de ne pas remarquer les égards que lui témoignait son voisin, le se-

Digitized by Google

cond violon. Il en fut étonné; puis il crut à quelque raillerie nouvelle, et se prit à sourire vaguement, avec bonté d'âme, comme il faisait en pareil cas, quand il ne pouvait absolument se dispenser de s'en apercevoir. J'ai déjà dit qu'un long usage de la misère l'avait rendu humble, et qu'il en était venu à se croire un être inférieur, parce qu'il n'avait jamais réussi.

Cette méprise dura quelques jours, mais il fallait bien qu'elle prît fin.

Touvenel mit une si généreuse obstination dans ses bons procédés, que, tout en craignant encore de se tromper, le vieillard dut reconnaître enfin qu'il ne se trompait pas. Ce jour-là son cor fit des merveilles, comme celui du paladin Roland.

Une amitié étroite, favorisée par leur constant voisinage à l'orchestre, ne tarda pas à se former entre l'ex-lieutenant du 62e et le second violon. Ce fut une affection grave, respectueuse et presque filiale de la part de Touvenel, mêlée d'une sorte de paternité morale du côté de Walfard. Le jeune homme débarrassait la chaise du vieillard empêtrée dans les pupitres, tournait les feuillets de sa partition pendant les solos du cor, et lui rendait une foule de petits services analogues. Dans les entr'actes ils causaient ensemble. Depuis si longtemps Walfard n'avait causé avec personne, qu'il trouvait dans ces entretiens un soulagement infini, et comme une dilatation du cœur qui s'étendait à tout son être. Il tenait des trésors en réserve, et son esprit, tel qu'un vase hermétiquement fermé pendant des années entières, avait, si je puis ainsi dire, recueilli et concentré tous ses parfums en lui-même.

Rien de plus prompt parfois que les réactions de la foule, qu'il s'agisse d'un peuple, d'une assemblée ou d'un orchestre de théâtre. Touvenel était parvenu à savoir à peu près l'histoire du vieillard; il la raconta à ses camarades, et ce récit, joint à son exemple, changea en peu de jours leurs dispositions hostiles, qui n'étaient fondées sur rien et qui avaient fini par se lasser elles-mêmes en n'aboutissant à rien. On se repentait; on respectait désormais cet homme, usé par la lutte, qui avait déployé tant de courage et d'héroïque résignation contre la souffrance, qui s'était sans cesse relevé sous les coups et les chutes, toujours vaincu, jamais dompté, ou plutôt vainqueur dans ses défaites mêmes, comme le dit l'histoire de certains peuples dont elle veut faire le plus magnifique éloge. On se rappelait sa douceur inaltérable, sa modestie, son exactitude et son habileté, mille détails qu'on n'avait jamais remarqués, sinon pour les tourner en ridicule. Walfard devint donc par degrés le héros de l'orchestre, et on ne parla plus du *capitaine*, comme on contracta dès-lors l'habitude de l'appeler, qu'avec une considération qui passa peu à peu des musiciens au régisseur, du régisseur au directeur, du directeur au caissier, du caissier aux employés, aux machinistes, aux ouvreuses.

Dans cette nouvelle atmosphère, Walfard recommençait à se sentir vivre. Le souvenir lointain de Berthe elle-même, sans abandonner un moment son cœur, y descendait peu à peu dans ces limbes voilées où la tristesse, dépouillée de toute amertume, n'est pas sans un certain charme mélancolique. Une seule chose troublait son bonheur. Il allait toujours voir assidûment, chaque dimanche, sa petite Julie. C'était alors une ravissante jeune fille de onze ans, une créature mignonne, svelte, aérienne et presque immatérielle, qui semblait vivre sur la terre comme une vision de l'autre monde toujours prête à s'envoler. En grandissant en âge et en taille, elle était restée enfant par la gracilité des formes; on eût dit qu'elle passait à travers la vie, et ne s'y fixait pas. Elle faisait quelquefois à Walfard l'effet de ces blancs *fils de la Vierge*, qui flottent doucement dans l'air bleu, suspendus entre la terre et le ciel, jusqu'à ce qu'une branche les surprenne au passage, sans pouvoir les arrêter bien longtemps. Une pâleur légèrement teintée de rose recouvrait son visage, et par moments elle avait une petite toux sèche qui alarmait son père adoptif. C'était la croissance, au dire de Mme Marcel. L'enfant était devenue très-sérieuse; elle jouait peu, et demandait souvent au lieutenant de la conduire sur la tombe de son père : au retour, elle était presque joyeuse, et causait avec une effusion et un babil intarissables. En d'autres moments, on la surprenait dans le fond du jardin, pleurant toute seule sans motifs, comme prise d'une de ces vagues nostalgies qu'éprouvent souvent les âmes jeunes et pures, ou plongée dans une rêverie étrange, tenant baissées sur ses yeux, pendant des heures, ses paupières bordées de longs cils blonds qui donnaient à sa physionomie je ne sais quel caractère de virginale ferveur, et la firent un jour comparer, par le curé de Montfermeil, à une petite madone de Raphaël.

Tout cela inquiétait souvent Walfard. Il grondait doucement Julie, qui lui fermait la bouche en l'embrassant bien fort, et, dans les grandes circonstances, en le tirant par les moustaches. Le bonhomme ne résistait jamais à ce dernier argument; la gronderie finissait en caresse. On causait du capitaine Peyraud. L'enfant se montrait singulièrement avide de détails sur son père; elle buvait, pour ainsi dire, de l'oreille et du regard ceux que lui prodiguait Walfard, toutefois avec de nombreuses et nécessaires prétéritions, qui ne laissaient pas de le gêner quelquefois dans ses réponses aux naïves questions de Julie. Pour celle-ci, son père était un héros légendaire et surnaturel, qu'elle brûlait de revoir. — Ou bien, elle allait chercher son catéchisme, et le lieutenant lui faisait répéter sa leçon.

En revenant à Paris, Walfard se sentait si heureux qu'il en oubliait ses craintes, ou parvenait à se démontrer qu'elles étaient sans fondement. Mais elles le reprenaient dès le lendemain, et sa vie s'écoulait entre quelques heures gaies et beaucoup de jours sombres.

X.

C'est à cette époque que je l'avais remarqué pour la première fois, et là s'arrêta l'histoire qui me fut racontée par le second violon de l'orchestre du Théâtre-Lyrique. Cette vie terne et froide, comme enveloppée d'un éternel brouillard d'automne; cette existence aride, coulée dans les bas-fonds de ces misères obscures, qu'on ne plaint pas d'ordinaire, parce qu'elles sont sans éclat, tout ce tableau navrant me toucha plus qu'il n'a sans doute intéressé le lecteur.

Je croyais d'abord que cette histoire s'arrêterait là, mais l'avenir allait y ajouter de nouvelles pages.

L'année suivante, *le capitaine* tomba malade. On était en mars, à l'issue de l'hiver. Le froid, — car il était resté sans feu dans cette mansarde où la neige pleuvait à travers la fenêtre et les fentes du toit, — la fatigue, la vieillesse, les privations de tout genre avaient développé en lui les germes d'une pneumonie dont il ressentait depuis longtemps les premiers symptômes. Il lutta tant qu'il put; il s'attacha obstinément à sa tâche, et souffla encore pendant un mois, avec sa poitrine haletante, dans ce cor qui le dévorait. Ses camarades, voyant sa figure amaigrie et ses pommettes éclatantes, avaient pitié de lui. Touvenel lui dit un soir :

« Vous êtes malade; il faut vous soigner.

— Non, non, » fit-il, « je suis vieux seulement, mais je peux encore aller.

— Je vous dis que vous êtes malade : tout le monde s'en est aperçu. Nous ne souffrirons pas que vous vous abîmiez la poitrine. Il faut vous faire visiter par le médecin du théâtre : le directeur vous accordera un congé.

— Oh! » s'écria Walfard avec un geste d'effroi, « ne le dites pas au directeur.

— Je le lui dirai certainement si vous n'êtes pas plus raisonnable. Les artistes ne sont pas des chiens qu'on laisse mourir à la roue.

— Si vous le lui dites, ce sera un mensonge, et je vous en voudrai toujours. Jamais je ne me suis mieux porté. »

Touvenel eut beau revenir à la charge, le vieillard persista avec une ténacité invincible, tant il avait peur de laisser un moment le champ libre à la misère qui le traquait, et de lui ouvrir un nouveau passage jusqu'à lui.

« Je ne me suis jamais mieux porté, » répétait-il sans cesse. Il fallut absolument lui faire signifier à domicile par le chef d'orchestre un congé d'un mois.

Walfard y vit une expulsion déguisée, malgré les termes bienveillants de la lettre, et ses angoisses s'accrurent au point de redoubler son mal.

Le soir venu, il voulut se rendre à son poste, mais ses forces le trahirent dès les premiers pas. Il se jeta sur son lit, avec une fièvre ardente. La portière, ne l'ayant pas vu descendre à l'heure ordinaire, monta par compassion, ou par curiosité, et courut chercher un médecin de l'âge d'or, qui, préalablement instruit par elle, devina tout un poëme de souffrances et de misères à la vue de Walfard, et soigna ce pauvre malade comme le plus riche des clients. La fièvre s'accrut bien vite avec une effrayante intensité, et ne tarda pas à se compliquer de délire. L'imagination du vieillard, troublée par la terreur, battait la campagne, et il criait avec de grands gestes :

« On va me prendre ma place, on va me la prendre! Je ne suis pas malade. »

Quelques jours après, Touvenel vint demander des nouvelles de son ami. Il ne monta pas jusqu'à la mansarde, d'abord par respect pour la pudeur de l'indigence, la plus susceptible et l'une des plus respectables de toutes; puis, parce que le souvenir de sa mauvaise action l'éloignait de cette chambre dont il avait violé le secret. La portière s'était prise tout à coup d'un tendre intérêt pour celui qu'elle traitait jadis de *vieux loup*, parce qu'elle n'en recevait que deux francs d'étrennes, littéralement mis de côté sur son pain quotidien. Elle entra dans tous les détails de la maladie avec une si prolixe effusion et une telle abondance de cœur, que celui-ci ne reconnut pas plus la mégère d'autrefois qu'il n'en fut reconnu lui-même.

Lorsqu'il apprit cette visite, Walfard sut un gré infini à son jeune ami de n'être pas monté jusqu'à lui, quelque envie qu'il eût de le voir et de l'interroger au sujet de ses craintes. Il demanda du papier et un crayon, et, soutenu par son oreiller, écrivit sur ses genoux quelques mots, que le tremblement fiévreux de sa main changea en autant d'hiéroglyphes.

« Merci. Je vais bien; je serai tout à fait guéri d'ici à huit jours au plus tard : dites-le au chef d'orchestre. Sans le médecin qui me croit malade, je pourrais sortir. Donnez-moi des nouvelles. Qui est-ce qui me remplace? »

Le lendemain, il recevait la réponse suivante :

« Dormez donc tranquille sur les deux oreilles. Le chef d'orchestre vous a donné un mois de congé : ce qui est écrit est écrit. Vous seriez bien bon de revenir avant le terme, et, d'ailleurs, on ne vous prendrait pas. Il faut vous laisser soigner, ou le directeur se fâchera, car il tient à vous. C'est un petit brun du Conservatoire qui vous remplace : il n'est pas très-fort. Tous vos camarades me demandent des nouvelles. Je viendrai en chercher chaque jour, mais ne m'écrivez plus : c'est une imprudence. Je ne monte pas parce que cela vous dérangerait et que vous avez avant tout besoin de repos. »

Cette dernière phrase fit grand plaisir au malade. Il la relut et la savoura, afin de mieux se persuader lui-même. Cependant, par politesse et par politique, il se crut obligé de lui répondre qu'il avait eu tort; mais il le fit de façon à ce que celui-ci n'en crût rien. Tous ses billets (car, malgré la recommandation de Touvenel, il lui écrivait souvent) se terminaient ainsi :

« Je vais mieux; j'espère me lever dans quelques jours. Dites-le au chef d'orchestre. »

Il alla bientôt mieux, en effet, grâce aux soins du docteur, au repos, au bon vin et aux excellents bouillons. Walfard a toujours cru innocemment que c'était sa bourse qui payait ce vin et ces bouillons-là. Le mois écoulé, le chef d'orchestre lui écrivit pour lui offrir une prolongation d'une semaine; mais il se traîna au théâtre, impatient de reprendre sa tâche et de pouvoir payer son médecin.

XI.

Or, pendant les derniers jours de son absence, voici ce qui s'était passé à l'orchestre. Les malheurs du *capitaine* avaient ému toutes les sympathies, et sur la motion de Touvenel, on avait voté d'enthousiasme une souscription en sa faveur. La basse, que la prudence n'abandonnait jamais, s'inscrivit pour 50 centimes; le triangle et la flûte donnèrent chacun 2 francs; Touvenel, le chef d'orchestre et le régisseur, chacun 5 francs; le directeur, que sa dignité condamnait à la magnificence, accorda un louis. Bref, on était parvenu à réaliser un total de 200 fr. Il s'agissait maintenant, et c'était le plus difficile, de lui faire accepter ce secours, sans froisser cette fleur de délicatesse et de fierté que révolterait infailliblement la suprême humiliation d'une aumône.

Après de mûres délibérations où cette fois la prudence de la basse fut d'excellent conseil, on s'arrêta à ce projet, qui parut à la majorité aussi ingénieux que simple. Le caissier écrivit un billet où il priait M. Walfard, premier cor du Théâtre-Lyrique, de passer à son bureau pour y toucher la somme de 200 francs, formant sa part sur le produit d'une représentation faite au bénéfice des employés. Un garçon du théâtre fut chargé de porter ce billet à son destinataire lorsqu'il arriverait à l'orchestre. Au théâtre, Walfard trouva d'abord Touvenel qui l'attendait, et qui lui sauta au cou. Le chef d'orchestre, puis tous les musiciens vinrent lui tendre cordialement la main : ce fut, pendant cinq minutes, presque une tempête de félicitations et de bienvenues, dont le vieillard fut tout attendri. Il sentit un moment monter à son cœur quelque chose comme l'ivresse de la popularité. Il lui sembla toutefois qu'on chuchotait et que certaines figures avaient des airs mystérieux. Cependant la salle se remplissait peu à peu. Il n'y avait plus qu'un quart d'heure à peine avant le lever du rideau.

« Allons, Messieurs, » dit le chef d'orchestre, en clignant de l'œil aux conjurés.

Le *capitaine* se mit aussitôt en marche, pressé qu'il était de retrouver son pupitre, de s'asseoir sur sa chaise, de rentrer en possession de sa place, comme pour bien s'assurer qu'elle lui restait encore. On le laissa passer en feignant de le suivre. Deux ou trois musiciens seulement allèrent se disséminer à l'autre bout de l'orchestre : le reste demeura en arrière.

En ce moment, à travers les trous de la toile, les ouvertures des portes, les lucarnes des loges et des avant-scènes, une centaine d'yeux étaient braqués sur lui, épiant ce qui allait se passer. Il s'arrêta en poussant un soupir de satisfaction qu'on entendit à dix pas, déposa son instrument, débarrassa son tabouret, essuya minutieusement ses lunettes; puis il prit sa partition, qu'il ouvrit lentement sur le pupitre.

Un garçon de théâtre déboucha par la porte qui s'ouvrait sous la scène, et s'avança vers lui :

« M. Walfard, » dit-il, « une lettre du caissier.

— Pour moi?

— Pour vous. »

Walfard prit la lettre en tremblant, avec un étonnement voisin de l'anxiété. Une pensée lui vint tout de suite : « C'est mon renvoi, » se dit-il. Par un mouvement instinctif et simultané, tous les yeux qui l'espionnaient se retirèrent aussitôt brusquement, et se regardèrent les uns les autres avec des expressions inquiètes qui se recommandaient la prudence.

Walfard avait ouvert la lettre. Il la lut tout entière d'un coup d'œil. Le sang lui monta violemment au visage, et des brouillards passèrent sur sa vue. Il tomba affaissé sur son tabouret.

Je ne sais quelle voix intérieure lui avait crié aussitôt, avec l'irrésistible clarté de l'évidence, que cette lettre était un mensonge, qui déguisait une aumône. Touvenel n'eût pas manqué de lui annoncer cette représentation à bénéfice pendant sa maladie, et, si elle avait réellement eu lieu, elle ne pouvait avoir produit deux cents francs pour un simple musicien de l'orchestre. En même temps les chuchotements et les airs mystérieux de ses camarades lorsqu'il était arrivé lui revinrent brusquement à la mémoire. Il comprit tout.

Quoi! malgré tant d'efforts, sa pauvreté était connue et percée à jour! On avait deviné, à son chapeau roux et à son paletot râpé, qu'il mourait de faim! On lui faisait l'injure d'avoir pitié de lui; on se cachait pour lui tendre un secours, comme à un mendiant honteux! La fierté du soldat se réveilla tout entière.

Cette scène avait à peine duré quelques secondes.

« Pardon! » fit Walfard, s'élançant vers le garçon du théâtre, qui s'engageait déjà dans le couloir souterrain « qu'est-ce que cela signifie?

— Je ne sais pas, » répondit le garçon troublé, « informez-vous au caissier.

— Je ne demande pas l'aumône.

— Oh! M. Walfard.

— Oui, c'est une aumône, j'en suis sûr. Oserez-vous soutenir le contraire?

— Mais non, » dit le garçon éperdu et balbutiant sous le regard sévère du *capitaine*, « ce n'est pas une aumône, puisque c'est une souscription.

— Ah! » fit Walfard d'une voix sourde.

Digitized by Google

Il resta immobile l'espace d'une demi-minute. Puis, tandis que le garçon, inquiet et soupçonnant sa maladresse, s'échappait brusquement, il mit la lettre sur son pupitre, suspendit son cor à son bras, et partit.

Ses camarades le virent passer tremblant comme une feuille, et le regardèrent avec surprise, ne sachant que croire, et n'osant lui adresser la parole. L'opinion commune fut que la joie lui avait troublé momentanément la raison, et qu'il allait trouver le caissier pour toucher son trésor.

Sur le point de franchir le seuil, Walfard se retourna, comme pris tout à coup d'un remords. Son ami Jules Touvenel causait à l'écart avec le *petit brun du Conservatoire*, qui était encore revenu ce soir-là, parce qu'on ne comptait qu'à demi sur la présence du *capitaine*. La vue de ces deux jeunes gens parut le soulager beaucoup. Il hésita, fit un pas vers eux, s'arrêta quelques secondes, puis reprit lentement sa marche en secouant la tête.

A ce moment, Touvenel l'aperçut :

« Où allez-vous donc? » cria-t-il. « On va commencer sans vous.

— N'ayez pas peur, » fit machinalement le vieillard.

« Est-ce que vous êtes malade ?

— Jamais je ne me suis mieux porté. (C'était sa phrase habituelle quand il souffrait.) Je sors seulement..... un peu..... pour..... pour.....

— Dépêchez-vous. Ce serait la première fois que vous vous trouveriez en retard.

— Si je l'étais, par hasard, monsieur pourrait me remplacer : la représentation n'en souffrirait point. Mais..... n'ayez pas peur. »

Il tendit la main à Touvenel et serra longuement la sienne, avec un regard fixe, et en balbutiant quelques mots inintelligibles. Le second violon se rappela même, depuis, qu'il avait fait un mouvement comme pour l'embrasser. Il eut un pressentiment vague ; mais déjà tous les musiciens se rendaient à leur poste : on allait frapper les trois coups, et le chef d'orchestre l'appelait d'une voix impatiente.

Walfard franchit avec une détermination héroïque cette porte qui allait le séparer de sa dernière ressource, de cette place jadis tant enviée, reçue comme une bénédiction de la Providence, que la maladie la plus grave avait eu peine à lui faire quitter pour un mois et qu'il abandonnait maintenant pour toujours, parce que des amis maladroits, par excès d'affection, avaient blessé en lui les fibres délicates de ce reste de fierté qui n'était que le sentiment de la probité et de l'honneur poussé jusqu'à sa dernière limite.

Le concierge du théâtre a raconté qu'il l'avait entendu se parler à lui-même en sortant. Il murmurait des mots sans suite : « Ils ont cru bien faire... Vous les remercierez toujours... Oh ! cela m'a fait mal... »

On trouva sur le pupitre la lettre décachetée, et dès lors le pressentiment de Touvenel se changea presque en certitude. Dans le premier entr'acte, le garçon de théâtre, interrogé, raconta naïvement ce qui s'était passé. Il n'y eut plus de doute. Ce soir-là, l'orchestre alla un peu à la débandade : la flûte commit quelques *couics*, la grosse caisse manqua ses plus beaux effets, et deux ou trois fausses notes grincèrent sous l'archet du second violon. Des conversations animées s'engageaient entre voisins pendant les silences de la musique, conversations où la prudente basse triomphait, assurant qu'il l'avait bien prévu, et prenant tout le monde à témoin que c'était pour cela qu'il n'avait souscrit qu'avec répugnance.

A l'issue du spectacle, le chef d'orchestre et Touvenel coururent à la maison de Walfard. La portière, réveillée en sursaut, leur apprit qu'il était rentré d'abord entre sept et huit heures du soir, et qu'il était reparti presque aussitôt, en annonçant qu'il ne reviendrait plus.

« Où est-il allé ? » demanda Touvenel.

« Il ne m'a rien dit.

— On peut interroger le commissionnaire qui a porté ses effets, » reprit le chef d'orchestre.

« Monsieur, il logeait en garni, et pouvait sans se gêner déménager à lui seul toute sa fortune, allez. Sa croix, une douzaine de cahiers de musique, une paire de bas, une cravate, un mouchoir de poche, une chemise, voilà tout, avec le peu qu'il portait sur le corps. Il n'avait qu'une petite malle à moitié pourrie, qui lui était inutile et qu'il a voulu me laisser en partant, pour me remercier de l'avoir soigné dans sa maladie, le cher homme !

— Et son cor?

— Faites excuse, monsieur : il ne l'avait plus en rentrant ce soir, mais il m'a payé sept francs cinquante pour quinze jours de loyer. Est-ce qu'il vous devait de l'argent?

— Au contraire : c'est nous qui lui en devons.

— Comme ça tombe mal ! il en avait joliment besoin, le pauvre vieux. Voyez-vous, moi, je l'avais pris en amitié, cet homme-là. Son défaut, c'était de ne pas assez causer. Quel dommage que vous ne soyez pas arrivés seulement deux ou trois heures plus tôt ! »

Les deux visiteurs, consternés, laissèrent leurs cartes en recommandant qu'on les fît avertir à la moindre nouvelle. Mais les semaines et les mois s'écoulèrent sans résultat. Ceux qui ne le connaissaient pas bien et qui ne savaient point à quelle tâche il s'était dévoué, crurent à un suicide, et le triangle hanta assidûment la Morgue pendant quinze jours. Touvenel seul le savait absolument incapable d'une si criminelle défaillance. Il espérait du moins recevoir une lettre, un mot qui le rassurerait : son espoir fut déçu. Il fallait que la blessure du vieux soldat eût été bien profonde pour qu'il se dérobât si inexorablement à son meilleur, j'allais dire à son seul ami. Celui-ci finit par croire qu'il était allé mourir dans quelque hôpital, et il lui en resta un remords cuisant de la maladresse de sa bonne action.

XII.

Mais Walfard n'était pas allé mourir à l'hôpital. Un an environ après les événements que je viens de raconter, je passais par la barrière Montparnasse, quand je me trouvai tout à coup en face d'une vaste baraque de toile portant pour enseigne, en lettres rouges d'un pied de haut : GRAND SPECTACLE DE L'HERCULE DU NORD. Au-dessous, un tableau peint à l'huile sur une toile de vingt pieds carrés représentait, dans une série d'épisodes : l'Hercule du Nord luttant avec l'Hercule du Midi et lui cassant les reins ; l'Hercule du Nord combattant seul contre une troupe de géants, qu'il dispersait à coups de poings et effondrait à coups de pied ; l'Hercule du Nord écarquillant des deux mains, avec un geste superbe, la gueule d'un lion qui venait pour le dévorer, et le fendant en deux jusqu'à la croupe ; l'Hercule du Nord, avec deux poids de vingt kilos en guise de papillotes, portant un gendarme à la force de la mâchoire, deux carabiniers au bout de chaque bras tendu, et sur la tête une charrette contenant douze artilleurs. L'Hercule du Nord, en personne, gros, court, trapu, joufflu, ventru, massif et carré par la base comme un monument d'architecture cyclopéenne, le chef coiffé d'une calotte grecque à large toque, se tenait debout à la porte, en maillot, croisant sur sa poitrine, avec la majesté d'un Jupiter Olympien, les deux cuisses qui lui tenaient lieu de bras. La foule admirait, béante, cet homme extraordinaire. Au centre du tableau, un monsieur maigre et distingué, mis avec l'élégance assassine d'un garçon boucher qui va dans le monde, expliquait, en frappant la toile d'une baguette, les divers épisodes du spectacle et de la dramatique existence de l'Hercule, tandis qu'un singe, perché sur ses épaules, réjouissait le public par d'atroces grimaces. Lorsqu'il eut fini sa harangue, une douzaine de musiciens, habillés en hussards de fantaisie, firent entendre une symphonie effrénée en guise de péroraison.

Parmi ces musiciens, mon regard tomba tout à coup, au moment où j'allais m'éloigner, sur un vieillard qui soufflait dans une clarinette. Sa physionomie me frappa, et je m'arrêtai, cloué sur place par un ressouvenir subit. C'était lui ! Quoiqu'il fût vieilli de plus de dix ans, je le reconnus. Sa perruque noire, tout effiloquée, avait l'air d'un masque dérisoire sur sa pauvre figure de spectre. Le ruban rouge ne brillait plus à sa boutonnière.

Tandis qu'il s'épuisait à souffler dans son nouvel instrument, non moins rude et meurtrier que l'autre, on voyait les yeux lui sortir de la tête et ses pommettes s'injecter de sang. Goya eût fait une planche fantastique et terrible de ce cadavre à face morne, jouant gravement des airs bouffons au milieu des pantalonnades de ses acolytes, semblable à la Mort dans la danse macabre.

J'interrogeai le fifre : il ne connaissait son collègue que sous l'étiquette, pleine de couleur locale, de *M. Auguste*. Par une dernière pudeur, le vieillard avait renoncé à son nom comme à sa croix, pour ne pas les traîner dans l'abjection de sa nouvelle existence.

Je me mis aussitôt à la recherche de Jules Touvenel, que j'avais perdu de vue depuis les événements. Je ne le retrouvai que huit jours après : il avait émigré à l'orchestre de l'Opéra-Comique. Nous courûmes ensemble à la barrière Montparnasse. La baraque y était encore, mais le joueur de clarinette n'y était plus. Nous attendîmes la fin de la représentation, et nous pénétrâmes dans l'intérieur. L'Hercule du Nord était occupé à recoudre son maillot, en surveillant du coin de l'œil un pot qui bouillait sur le feu. Cet homme puissant, Alcide pour tout faire, maniait l'aiguille avec la même dextérité que si elle eût pesé cent kilos. Il nous fit un accueil affable, et répondit à nos questions d'une jolie voix flûtée, comme celle d'une femme :

« M. Auguste ! Vous venez trop tard... Disparu, défunt, enterré depuis trois jours. Il n'était que temps : car, vrai, il *n'allait plus*. On le gardait par égards... Ces messieurs sont des parents ?

— Des amis.

— Ah ! ah ! » fit l'Hercule, en soulevant sa calotte grecque, avec un léger salut. « Des confrères peut-être?

— Non point.

— Excusez : il n'y a pas de mal. Ce qui nous gênait encore, voyez-vous, c'est qu'on ne pouvait jamais l'avoir le dimanche, qui est le plus grand jour de recette. Le matin, il allait à la messe : je l'ai suivi deux ou trois fois, par curiosité. C'était son idée, quoi ! » ajouta l'Hercule avec condescendance. « Et puis il achetait des joujoux ou de petits livres, et, avec tout cela sous le bras, il prenait le chemin de fer à la gare de l'Est, il ne rentrait que le soir. Le patron lui a fait des représentations ; mais il a répondu tout doucement, tout doucement, qu'il s'était réservé le dimanche pour lui, et qu'il regrettait bien de ne pouvoir le satisfaire. Le patron l'a laissé tranquille, parce qu'il ne lui donnait que dix francs par mois, au fond, et puis parce que c'était un bon homme, qui ne se plaignait jamais de la besogne, ni de la soupe. Nous autres artistes, voyez-vous, nous aimons notre liberté, et on est bien aise de se promener à la campagne le dimanche, comme un bourgeois, quand on a trimé toute la semaine comme un nègre. Je connais ça, quoique je n'en use pas.

— Il n'a pas été longtemps malade?

— Trois jours, monsieur. Une bombe, une vraie bombe. Tenez, ça lui a pris le lundi au soir. Dans la matinée, il était retourné à la campagne, je ne sais pourquoi, ni comment. Il est revenu tout triste. Il n'était pas gai d'ordinaire ; mais, ce soir-là, il vous avait une figure, sauf votre respect, à porter le diable en terre. Il s'aperçoit qu'il crachait le sang : c'est bon, il ne dit rien, parce que le lundi est un jour de service et qu'il voulait se rattraper de ses absences. Il continue à souffler. A onze heures, monsieur, il avait les poumons qui le brûlaient, et un vaisseau rompu dans la poitrine. Le lendemain, il râlait dans son lit. C'est bon : je le charge sur mon épaule et je le porte jusqu'à la Charité. On est artiste, on s'entr'aide, n'est-ce pas? et je serai bien aise d'avoir un jour un camarade pour me rendre le même service. Il faut vous dire, monsieur, » ajouta l'Hercule avec un légitime orgueil, « que je soulève un gendarme de chaque main à bras tendus, avec un poids de cent kilos entre les dents, et le pauvre diable ne pesait pas seulement le quart d'un gendarme. Il avait eu des malheurs, à ce qu'il paraît, et tout le long du chemin il ne faisait que radoter d'un médecin à qui il doit de l'argent et d'une gamine qu'il allait revoir, disait-il. C'est bon : on le reçoit, on le fourre au lit, on le dorlote, même qu'il y a une brave femme de Sœur qui m'a offert un verre de vin, du cacheté, je m'en vante, pour la chose de l'avoir porté. Le jeudi à une heure, je reviens demander des nouvelles : c'était fini... Figurez-vous qu'il était décoré, le sournois : nous avons trouvé la croix avec le brevet sous son lit, dans une boîte grande comme la main. Il a eu tort de s'en cacher : l'artiste n'est pas jaloux, et son ruban rouge aurait jeté du prestige sur l'établissement. Mais il faut bien le dire : il n'avait pas l'esprit de son état. »

Touvenel m'avait saisi le bras, et deux grosses larmes roulaient lentement sur sa joue. L'Hercule du Nord ôta sa calotte grecque d'un geste solennel :

« C'est égal, » fit-il en guise d'oraison funèbre, « pour un brave homme, c'était un brave homme, et nous ne lui avons pas gardé rancune de ses cachoteries. Tous les camarades sont allés à son enterrement, le patron en tête. Seulement, si vous êtes ses héritiers, je vous conseille de ne pas vous déranger. Il n'avait qu'un petit médaillon, sur sa poitrine, qui renfermait des cheveux fins comme de la soie : on l'a enterré avec lui. Pauvre homme !... Le patron prétend que c'était un colonel en retraite... Pauvre bon homme !...

— Avez-vous encore sa croix?

— Mais, » dit l'Hercule, « je ne sais pas trop... C'est selon...

— Nous voudrions l'acheter.

— Ah ! ah ! » fit-il en dressant les oreilles.

Il appela le patron. Tous deux chuchotèrent un moment dans le coin de la baraque. Le directeur de l'établissement, je l'ai déjà dit, était un homme distingué ; il parlait bien ; il avait dû faire ses études. Il se lança dans l'éloge du défunt, loua ses vertus privées et ses connaissances musicales, assura qu'il tenait beaucoup à garder un souvenir de lui, qu'il l'aimait comme un père, qu'il avait eu des complaisances toutes particulières à son égard. Il finit par s'attendrir. Bref, il nous vendit la croix vingt francs.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

(La fin au prochain numéro.)
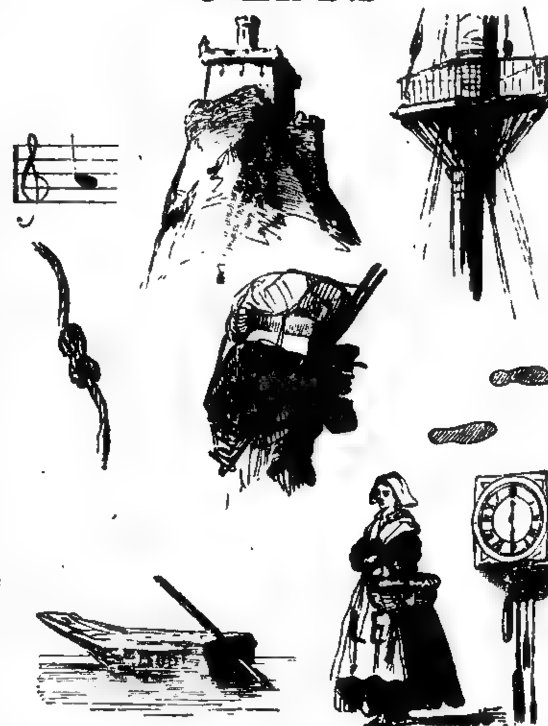
CHARADE

Une note de musique
Est mon premier ;
Un arbre mon dernier ;
Un petit animal sauvage et domestique
Vous donne mon entier. A. M.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

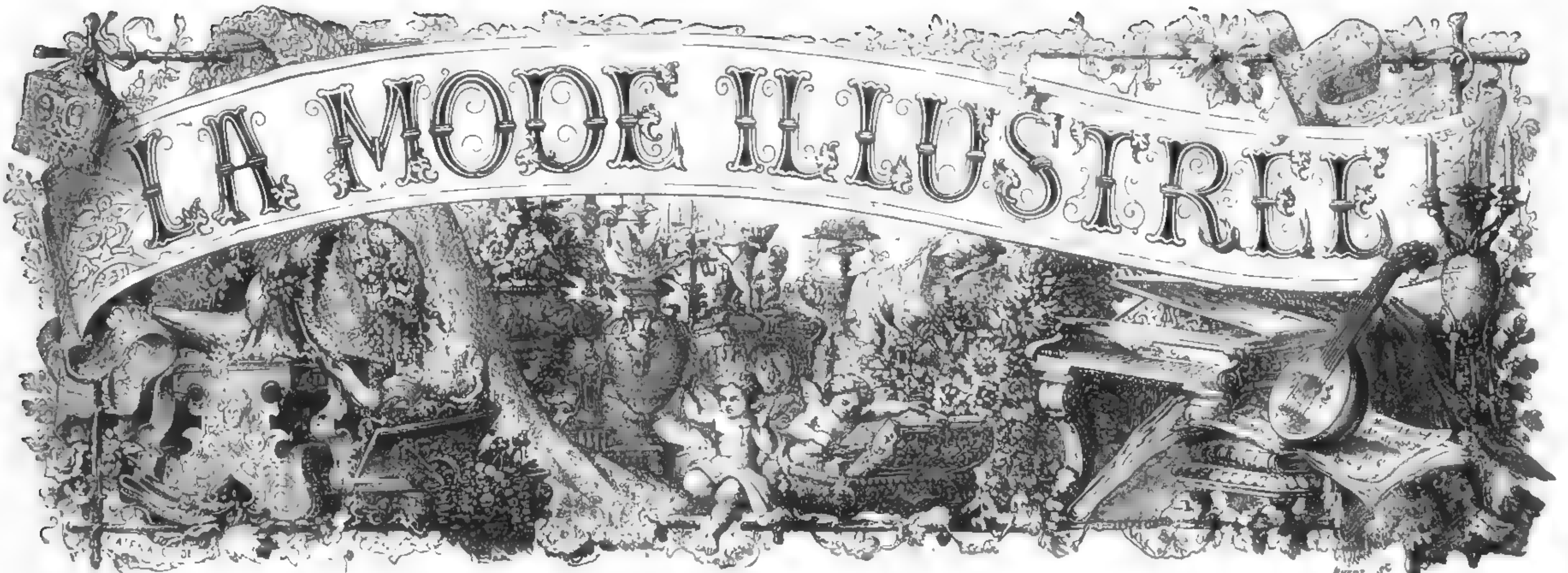
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.
L'orgueil d'une seule vertu fait plus de torts que tous les défauts.

Digitized by Google

N° 26. CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 26 juin 1864.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, **50 centimes.** AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 55 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cᵉ, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

Voile de fauteuil,

TRAVAIL AU FILET ET AU CROCHET.

MATÉRIAUX : Coton n° 70 et 90; fil de moyenne grosseur; fil plat et brillant; un crochet fin en acier.

Notre dessin représente une partie d'un voile de fauteuil, composé d'étoiles au crochet et de carreaux faits au filet; le voile est encadré avec une dentelle faite au **filet.**

Étoile. On prend du coton n° 90, un **crochet assorti au** coton, et l'on fait **une chaînette de 16 mailles, dont on joint la dernière à la première. On travaille en rond, non en spirale, mais en tours** *fermés* **et complets, c'est-à-dire que l'on rattache toujours la dernière maille du tour à la première maille de ce même tour.**

1er *tour.* — **Dans chaque maille une bride, entre chaque bride une maille en l'air.**

2e *tour.* — **Dans chaque bride du tour précédent,** on fait une double **bride,** entre chaque double bride 4 **mailles en l'air.**

3e *tour.* — Dans chaque maille du **tour précédent,** on fait une maille **simple.**

4e *tour.* — On fait alternativement **une bride,** — une maille en l'air; — sous celle-ci, on **passe une** maille du tour précédent.

5e *tour.* — Entièrement composé de mailles simples, **mais on augmente** d'une maille çà et là, de telle sorte **que ce tour** compte 96 mailles.

6e *tour.* — * **24 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 7 mailles du tour précédent; — dans chacune des 5 mailles suivantes, on fait une maille simple. Recommencez 7 fois depuis *.**

VOILE DE FAUTEUIL.

Travail au filet et au crochet, grandeur naturelle.

7e *tour.* — * Sur chacun des huit festons faits avec les mailles en l'air, on place 27 brides, non *à cheval*, mais en piquant le crochet dans chaque maille. Dans la maille du milieu, on fait 3 brides. Après la 27e bride, on fait une maille-chaînette dans le milieu des 5 mailles simples. On recommence 7 fois depuis *.

8e *tour.* — On entoure les festons avec d'autres festons, lesquels ont chacun au milieu un picot. Pour chaque feston, on fait 7 mailles en l'air, — une maille simple dans la 3e des 7 mailles qui viennent d'être faites, — 2 mailles en l'air, — une maille simple dans l'une des mailles du bord du feston épais.

Dans le milieu de chaque feston épais, on exécute une *roue* (point de dentelle précédemment expliqué).

On peut exécuter les carreaux sur du *tulle-filet.* Si l'on tient cependant à préparer soi-même le filet, on prendra du coton n° 70, et, en guise de moule, une aiguille à tricoter en acier, dont la grosseur doit être telle, que les mailles aient la dimension indiquée sur notre dessin. On commence par *une* maille, et, dans la dernière maille de chaque tour, on fait 2 mailles, jusqu'à ce que l'on ait 23 mailles, c'est-à-dire la moitié d'un carreau. On diminue alors dans la proportion observée pour augmenter, c'est-à-dire que l'on réunit les deux dernières mailles en une seule, jusqu'à ce que l'on n'ait plus qu'une maille. Tout ceci doit être exécuté avec une extrême précision. On encadre ce carreau avec des mailles simples, très-rapprochées, puis on exécute la broderie en *reprises.* On fait d'abord, avec le fil, les carreaux épais, au *point de toile*, c'est-à-dire que l'on traverse chaque petit carreau (ou maille) deux fois dans sa longueur, et deux fois dans sa largeur. Ce point de toile est très-facile, et le dessin l'indique clairement; mais il faut veiller attentivement à ce que (y compris le brin du filet) on *passe* un fil, et que l'on prenne le suivant sur l'aiguille, et cela alternativement. Au moyen de quelques points invisibles, faits sur les côtés des carreaux remplis au *point de toile*, on atteint la place où l'on continue ce travail. Le reste du dessin est fait avec du fil plat, brillant, pris simple ou double, selon sa gros-

Digitized by Google

seur. Ce fil, qui apparaît en *torsades* à quelques places du dessin, est *reconduit* en arrière pour former ces torsades, c'est-à-dire qu'après l'avoir passé dans les carreaux, on revient sur ses pas.

On coud ensemble, à l'envers, les étoiles et les carreaux. On encadre le voile avec des mailles en l'air, et l'on a soin de fixer chacun des picots, des étoiles, en faisant ces mailles en l'air.

Dentelle au filet. On prend le coton n° 70, le moule sur lequel on a exécuté les carreaux, et l'on fait cette dentelle dans le sens de la longueur. Sur le tour qui commence la dentelle, on fait un second tour, dans lequel on entoure (pour chaque maille) le moule deux fois avec le coton, ce qui produit des mailles d'une longueur double. A ce tour succèdent 5 ou 6 tours composés de mailles simples.

7e *tour.* — On prend un moule plus gros. On fait une maille, — on passe la suivante, — ainsi de suite.

8e *tour.* — Sur un moule dont la circonférence (mesurée avec un bout de fil) est de 1 centimètre 1/2, on fait 6 mailles dans une maille du tour précédent, — on passe une maille, — on fait la suivante, — on passe une maille. On recommence sans cesse depuis *.

9e *à* 12e *tour.* — Moule fin. Dans chaque maille, une maille.

13e *et dernier tour.* — On prend le moule *moyen*, sur lequel on a fait le 7e tour, et l'on fait chaque maille dans chaque maille de *l'avant-dernier* (11e tour).

On orne cette dentelle en y passant du fil brillant. En piquant l'aiguille dans le 6e tour, et serrant un peu le fil, on forme des festons. Le dessin indique la direction que l'on doit donner à ce fil. On coud la dentelle sur le bord du voile, sans la froncer, mais en la soutenant un peu.

Alphabet.

On exécute ces lettres au plumetis, mélangé de petits œillets et de points de dentelle, pour l'intérieur des plus grandes fleurs. Cet alphabet servira spécialement pour marquer des mouchoirs. On peut aussi substituer des *pois* aux œillets, et dans ce cas placer ces lettres sur tous les objets de linge.

Talma tricoté.

MATÉRIAUX : 160 grammes de laine *pensée* très-fine ; 130 grammes de même laine noire ; aiguilles à tricoter, en bois, n° 5.

Ce talma très-léger, très-facile à emporter dans toutes les promenades et tous les voyages d'été, est fait entièrement au *point de diamant* très-*lâche*, exécuté avec de la laine un peu *dure*.

On monte 420 mailles (envergure du bord inférieur), et l'on travaille en *allant* et *revenant*.

1er *tour.* — On fait à l'endroit 260 mailles, on en laisse 160 sur l'aiguille, on retourne l'ouvrage.

2e *tour.* — 100 mailles à l'envers (la 1re maille du tour est toujours *levée* sans être tricotée).

3e *tour.* — (Dessin.) Une maille *levée*, — * 1 jeté, — *diminution*, c'est-à-dire 2 mailles tricotées ensemble, à l'endroit. Recommencez depuis *, jusqu'à ce que les 100 mailles soient tricotées, puis encore 19 mailles. Retournez l'ouvrage.

4e *tour.* — Entièrement à l'endroit. A la fin du tour, on tricote 20 mailles de plus (de celles qui ont été laissées sur l'aiguille).

5e *tour.* — Entièrement à l'endroit, — et 20 mailles de plus.

6e *tour.* — Entièrement à l'envers, — et 20 mailles de plus.

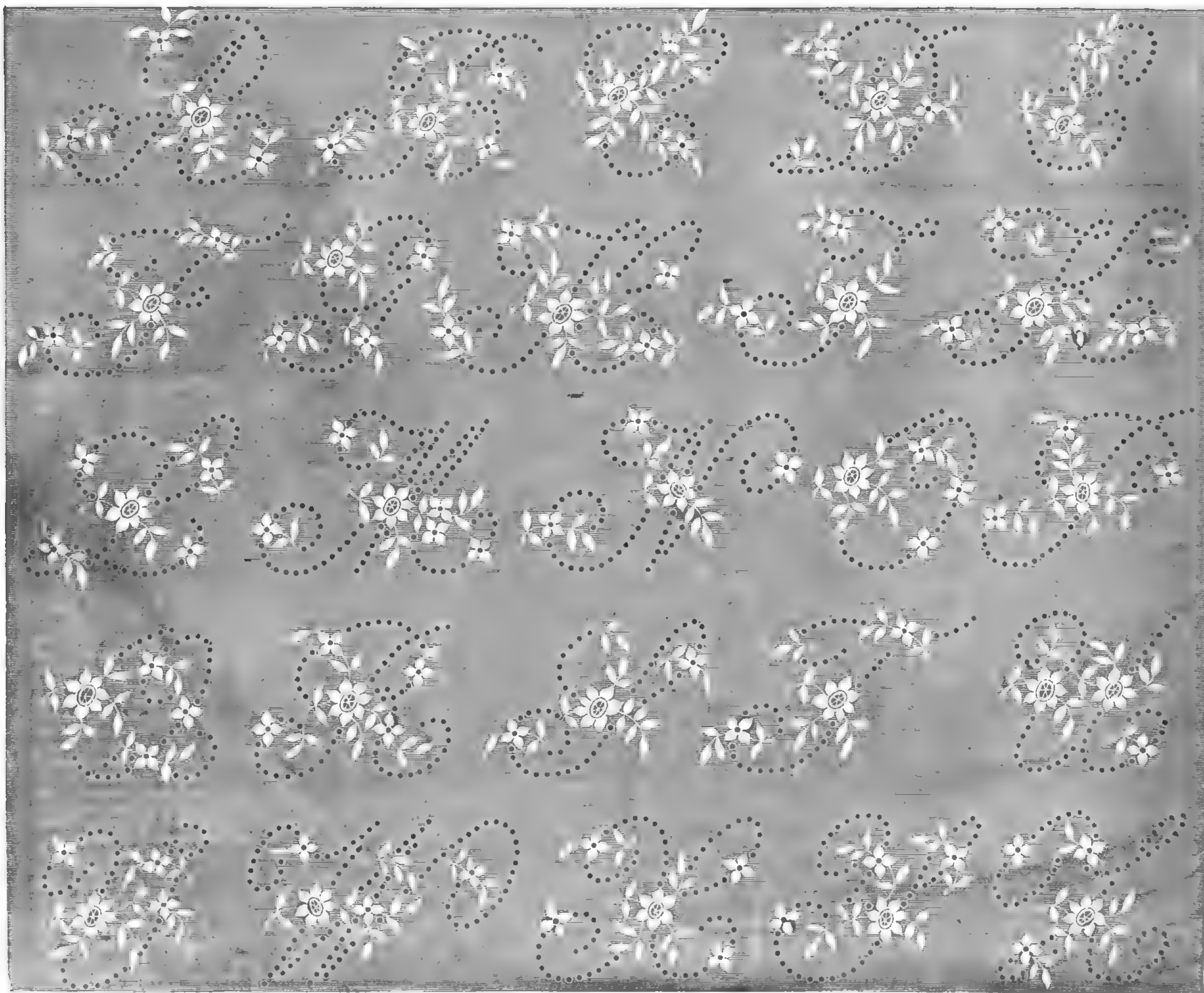
7e *tour.* — (Dessin.) Comme le 3e tour. On fait en plus le nombre de mailles faites en plus, dans ce 3e tour, en continuant le dessin.

On répète sans cesse depuis le 3e jusqu'au 6e tour, en augmentant toujours du même nombre de mailles, jusqu'à ce que toutes les mailles se trouvent réunies, et l'on travaille alors sur toute l'ampleur du talma. Après avoir fait quatre tours *à dessin* (et les tours unis qui les séparent) depuis que l'on travaille sur les 420 mailles, on commence la diminution nécessaire à la bonne grâce du talma. Dans le deuxième tour *à l'endroit*, qui succède au 4e tour *à dessin*, fait depuis que l'on travaille sur les 420 mailles, on diminue 18 fois, en mettant 18 mailles d'intervalle entre chaque diminution, et par conséquent on tricote chaque fois ensemble la 19e et la 20e maille. On fait encore 4 tours *à dessin*, et dans le 2e tour uni *à l'endroit*, qui leur succède, on répète les 18 diminutions, en mettant entre elles un intervalle de 19 mailles. On continue à diminuer après chaque 4e tour *à dessin*. Le nombre des diminutions est toujours le même. Celui des mailles intermédiaires diminue d'une maille à chaque répétition des diminutions, de telle sorte que, dans la 7e répétition, les mailles intermédiaires sont au nombre de quatorze. Désormais on diminue après chaque 3e tour *à dessin*, 18 fois dans le 8e, 9e, 10e tour *à diminution*, en mettant un intervalle de 13, puis de 12, puis de 11 mailles. Dans le 11e tour *à diminutions*, on diminue 19 fois, à intervalles de 10 mailles; dans le 12e tour *à diminutions*, on diminue 20 fois, à intervalle de 8 mailles; dans le 13e tour *à diminutions*, on diminue 23 fois, à intervalle de 6 mailles; dans le 14e tour *à diminutions*, on diminue 27 fois, à intervalle de 4 mailles. Désormais on diminue après chaque 2e tour, à intervalle de 2 mailles. Dans le 14e tour *à diminutions*, et dans le tour précédent fait à l'envers, on laisse les 12 dernières mailles sur l'aiguille sans les tricoter; on les reprend dans les tours suivants, par deux ou par trois, afin de faire un peu *biaiser* l'encolure. Après le 15e tour *à diminutions*, on fait encore un tour uni, à l'endroit, et l'on démonte très-serré. Le fond du talma est terminé.

Pour la dentelle garnissant le talma, on prend la laine noire, et l'on monte 1,015 mailles, très-*lâches*. On fait, en *allant* et *revenant*, deux tours à l'endroit, puis on commence le dessin.

1er *tour de la dentelle.* — Une maille *levée*, sans être tricotée; — * une à l'endroit (nous supprimons le mot *maille*), — 1 jeté, — une à l'endroit, — 1 jeté, — une à l'endroit, — 1 jeté, — une à l'endroit, — 1 jeté, — 8 diminutions de suite (pour chaque diminution, on tricote 2 mailles ensemble, à l'endroit), — 1 jeté, — une à l'endroit, — 1 jeté, — une à l'endroit, — 1 jeté, — une à l'endroit, — 1 jeté. — Recommencez 43 fois depuis *. Les deux dernières mailles sont tricotées à l'endroit.

2e *tour.* — Entièrement à l'envers; chaque jeté est tricoté comme une maille.



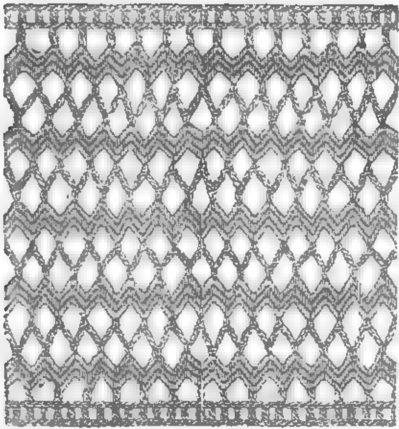
ALPHABET POUR MARQUER DES MOUCHOIRS.

Digitized by Google

On répète ces deux tours, 18 fois, selon notre modèle. Après le 18e tour *à dessin*, on fait 1 tour à l'envers, — 1 tour à l'endroit, et l'on démonte, pas trop *lâche*. Pour la dentelle supérieure, on monte seulement 785 mailles. L'encolure, ainsi que les bords des devants, sont garnis avec un ruban de soie noire, posé *à cheval*. On pose devant trois boutons, et trois boucles-boutonnières.

Dessin pour tricot.

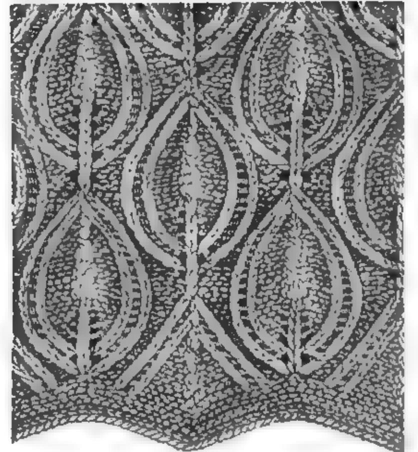
Le procédé le plus commode pour exécuter ce dessin est de le faire en *rond*, et il convient en ce cas pour bon-



ENTRE-DEUX POUR JUPON.



TALMA D'ÉTÉ, TRAVAIL AU TRICOT.

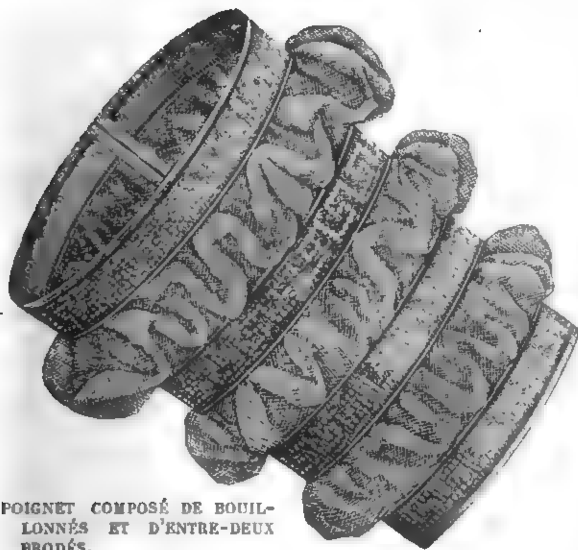


DESSIN POUR TRICOT.

net d'enfant. Si on veut le faire en *allant* et *revenant*, les mailles en biais offrent une légère difficulté, mais il peut convenir en ce cas pour couverture de berceau ou de lit et on peut l'exécuter en laine.

Nous décrirons d'abord le point exécuté en rond, et nous plaçons en tête de cette description l'indication des abréviations qui seront employées dans le cours des explications.

Le mot *maille* sera supprimé : nous dirons une à l'en-



POIGNET COMPOSÉ DE BOUILLONNÉS ET D'ENTRE-DEUX BRODÉS.

droit, une à l'envers, pour *une maille à l'endroit, une maille à l'envers*; une en biais (pour faire *une maille en biais*, on pique l'aiguille de devant en arrière, dans la direction de droite à gauche, au travers de la maille); 1 jeté signifie le brin jeté sur l'aiguille avant de tricoter une maille; — 3 ensemble représentent 3 mailles tricotées ensemble à l'endroit.

On monte un nombre quelconque de mailles, pouvant se diviser en vingt nombres égaux.

1er *tour*. — * 2 à l'envers, — 2 en biais, — 4 à l'envers, — 3 ensemble, — 4 à l'envers, — 2 en biais, — 2 à l'envers, — 1 jeté, — une à l'endroit, — 1 jeté. Recommencez depuis *.

2e *tour*. — * 2 à l'envers, — 2 en biais, — 4 à l'envers, — une à l'endroit, — 4 à l'envers, — 2 en biais, — 2 à l'envers, — 3 à l'endroit. Recommencez depuis *.

3e *tour*. — * 2 à l'envers, — 2 en biais, — 3 à l'envers, — 3 ensemble, — 3 à l'envers, — 2 en biais, — 2 à l'envers, — une en biais, — 1 jeté, — une à l'endroit, — 1 jeté, — une en biais. Recommencez depuis *. Nous ne mentionnerons plus ce dernier détail, désormais connu.

4e *tour*. — 2 à l'envers, — 2 en biais, — 3 à l'envers, — une à l'endroit, — 3 à l'envers, — 2 en biais, — 2 à l'envers, — une en biais, — 3 à l'envers, — une en biais.

5e *tour*. — 2 à l'envers, — 2 en biais, — 2 à l'envers, — 3 ensemble, — 2 à l'envers, — 2 en biais, — 2 à l'envers, — 2 en biais, — 1 jeté, — une à l'endroit, — 1 jeté, — 2 en biais.

6e *tour*. — 2 à l'envers, — 2 en biais, — 2 à l'envers, — une à l'endroit, — 2 à l'envers, — 2 en biais, — 2 à l'envers, — 2 en biais, — 3 ensemble, — 2 en biais.

7e *tour*. — 2 à l'envers, — 2 en biais, — une à l'envers, — 3 ensemble, — une à l'envers, — 2 en biais, — 2 à l'envers, — 2 en biais, — une à l'envers, — 1 jeté, — une à l'endroit, — 1 jeté, — une à l'envers, — 2 en biais.

8e *tour*. — 2 à l'envers, — 2 en biais, — une à l'envers, — une à l'endroit, — une à l'envers, — 2 en biais, — 2 à l'envers, — 2 en biais, — une à l'envers, — 3 ensemble, — une à l'envers, — 2 en biais.

9e *tour*. — 2 à l'envers, — 2 en biais, — 3 ensemble, — 2 en biais, — 2 à l'envers, — 2 en biais, — 2 à l'envers, — 1 jeté, — une à l'endroit, — 1 jeté, — 2 à l'envers, — 2 en biais.

10e *tour*. — 2 à l'envers, — 2 en biais, — une à l'endroit, — 2 en biais, — 2 à l'envers, — 2 en biais, — 2 à l'envers, — 3 à l'endroit, — 2 à l'envers, — 2 en biais.

11e *tour*. — 2 à l'envers, — une en biais, — 3 ensemble, — une en biais, — 2 à l'envers, — 2 en biais, — 3 à l'envers, — 1 jeté, — une à l'endroit, — 1 jeté, — 3 à l'envers, — 2 en biais.

12e *tour*. — 2 à l'envers, — une en biais, — une à l'endroit, — une en biais, — 2 à l'envers, — 2 en biais, — 3 à l'envers, — 3 à l'endroit, — 3 à l'envers, — 2 en biais.

13e *tour*. — 2 à l'envers, — 3 ensemble, — 2 à l'envers, — 2 en biais, — 4 à l'envers, — un jeté, — 1 à l'endroit, — 1 jeté, — 4 à l'envers, — 2 en biais.

14e *tour*. — 2 à l'envers, — une à l'endroit, — 2 à l'envers, — 2 en biais, — 4 à l'envers, — 3 à l'endroit, — 4 à l'envers, — 2 en biais.

15e *tour*. — 2 à l'envers, — 1 jeté, — une à l'endroit, — 1 jeté. On tricote ces mailles qui viennent d'être désignées comme appartenant au 15e tour, avec les dernières mailles du 14e tour, et l'on recommence depuis le 1er tour.

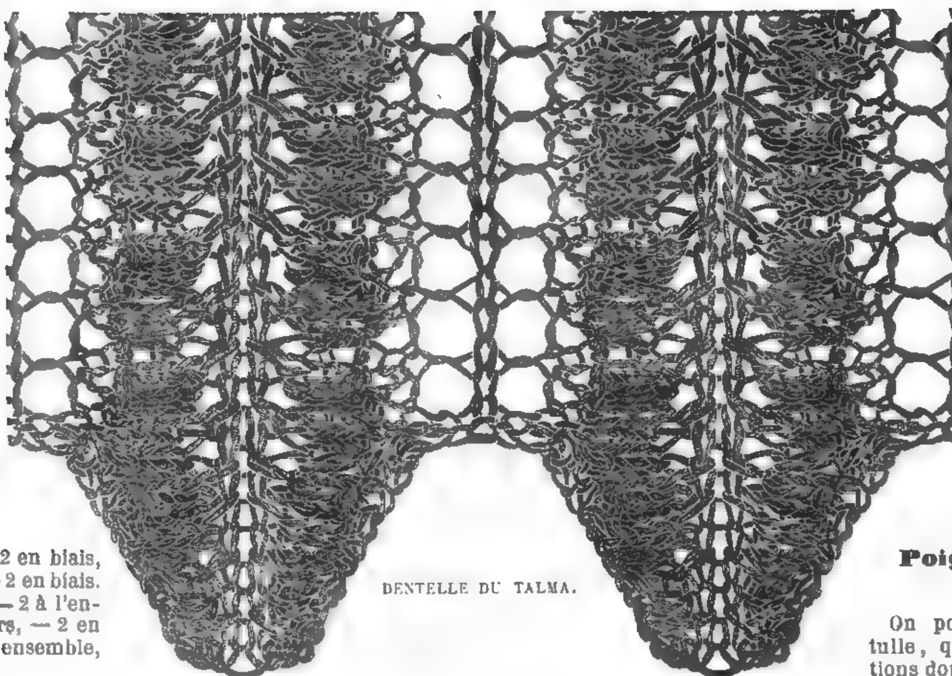
Si l'on veut faire ce dessin, non en *rond*, mais en *allant* et *revenant*, sur le côté *à l'envers* du travail, les mailles *à l'envers* seront faites *à l'endroit*, les mailles *à l'endroit* seront faites *à l'envers*. Pour les *mailles en biais*, on piquera l'aiguille de derrière en avant, dans la direction de gauche à droite, et l'on tricotera la maille à l'envers.

Entre-deux pour jupon.

MATÉRIAUX : Étroit lacet, *ondulé*, en coton; coton n° 50.

Le lacet étroit, fabriqué de façon à former des festons pointus, qui composent la principale partie de cet entre-deux, se trouve maintenant dans les principales maisons qui font le commerce de la mercerie. Les entre-deux que l'on exécute avec ce lacet sont très-vite faits, très-solides, et conviennent à la lingerie destinée aux enfants et aux femmes.

Selon la largeur que l'on veut donner à l'entre-deux, on rattache ensemble un nombre plus ou moins élevé de ces lacets, en les unissant par un travail fait au crochet. Pour ce travail, on fait une maille simple dans la pointe d'un feston, — 3 mailles en l'air, — une maille simple sur la pointe du feston le plus proche, appartenant au plus proche lacet, — 3 mailles en l'air, — une maille simple sur la pointe du second feston du premier lacet, et ainsi de suite. On encadre l'entre-deux en faisant deux tours composés de brides et de mailles en l'air. Pour le premier tour, on fait alternativement une bride sur la pointe du feston, — 3 mailles en l'air. Pour le second tour, on fait alternativement une bride, — une maille en l'air.



DENTELLE DU TALMA.



POIGNET COMPOSÉ D'ENTRE-DEUX ET DE DENTELLE DE VALENCIENNES.

Poignet composé de bouillonnés en tulle

ET D'ENTRE-DEUX BRODÉS.

La mode des manches étroites conspire, avec les chaleurs de l'été, contre l'usage des sous-manches de mousseline ou de nansouk. On leur substitue des *poignets* suffisants pour entourer la main et l'avant-bras; on *enfile* simplement ces poignets en les passant par-dessus la main.

Pour exécuter le poignet dont nous nous occupons, on emploiera quatre entre-deux brodés, ayant 2 centimètres de largeur, et trois bouillonnés de tulle. L'entre-deux inférieur (celui qui est le plus rapproché de la main) a 20 centimètres de longueur; les suivants ont chacun 2 centimètres de plus. Le bouillonné inférieur a 5 centimètres de largeur, 33 centimètres de longueur; le suivant, 5 centimètres 1/2 de largeur, 35 centimètres de longueur; le dernier, 6 centimètres de largeur, et 37 centimètres de longueur. Chaque bouillonné est froncé par une couture roulée sous le doigt (surjet *lâche*), puis cousu aux deux entre-deux. On borde chaque côté transversal du poignet avec une étroite bande de mousseline, sur laquelle on pose quatre boutons, et l'on fait quatre boutonnières.

Poignet en entre-deux brodés,

ET DENTELLE DE VALENCIENNES.

On pose les entre-deux sur une doublure de tulle, qui forme le *fond* du poignet. Les indications données pour le précédent modèle serviront

Digitized by Google

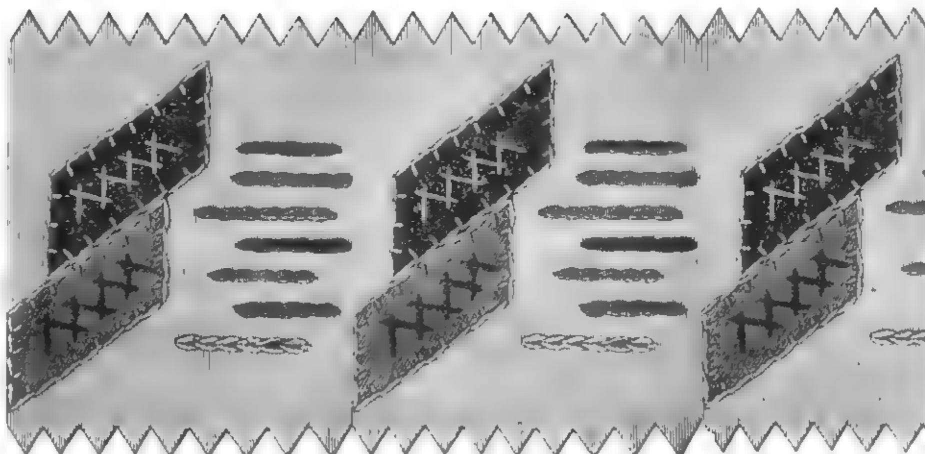
aussi pour celui-ci. La longueur des entre-deux sera semblable à celle qui a été désignée pour le deuxième et le quatrième entre-deux. La dentelle de Valenciennes a 2 centimètres de hauteur; elle est froncée et se rattache, pour le bord inférieur du poignet, à un entre-deux de dentelle de Valenciennes. Le même entre-deux est placé sur le bord inférieur du deuxième entre-deux; on ourle es côtés transversaux, on y pose quatre boutons, et l'on ly fait quatre boutonnières.

Corbeille de toilette.

Cette corbeille carrée, munie d'un couvercle, garnie d'une anse, servira à contenir le linge de nuit, les bonnets du matin, les sous-manches et les cols que l'on abandonne parfois sur les meubles d'une chambre à coucher, et qui lui communiquent une apparence de désordre fort désagréable.

La corbeille a 45 centimètres de hauteur, y compris le pied sur lequel elle repose. Elle est en forme de carré long, ayant d'un côté 35, et 24 centimètres de largeur. Elle est faite en gros osier, et ornée de bandes en drap blanc et drap pensée, disposées en biais, et se croisant, comme l'indique le dessin. Nous publions une partie de chacune de ces bandes, en grandeur naturelle. La bande pensée est ornée, au milieu, avec deux lacets de soie jaune, fixés de chaque côté par une couture en croix, exécutée avec de la soie rouge de cordonnet. Sur la bande blanche, on voit de petits carreaux longs, en drap, fixés deux par deux, et entourés d'un large point de feston, exécuté avec de la soie jaune. L'un de ces carrés est noir; la couture en croix, placée au milieu, est faite avec de la soie blanche; l'autre carré est rouge, avec couture noire. Dans l'espace qui sépare les carrés, se trouvent sept rangées faites au point de chaînette; celle du milieu est en soie noire, la suivante rouge, la troisième verte, la dernière jaune. La même disposition se répète sur l'autre côté de la rangée noire, mais avec une légère variante: la dernière ligne est bleue.


CORBEILLE DE TOILETTE.


BANDE EN DRAP BLANC POUR LA CORBEILLE DE TOILETTE, GRANDEUR NATURELLE.

ou trois fois au travers de la maille en l'air et du picot qui sont les plus proches. La première étoile est terminée; chacune des étoiles suivantes est rattachée à la précédente de la façon suivante: à la pointe de l'une des six branches, après avoir exécuté les deux premiers picots d'une branche, on fait, au lieu de *quatre*, *neuf* mailles en l'air, on passe la bouclette qui se trouve sur le crochet, dans la pointe de l'une des branches de l'autre étoile, c'est-à-dire dans le milieu des 4 mailles en l'air, séparant les picots. On fait ensuite 7 mailles en l'air, — une maille simple dans la seconde des 9 mailles en l'air en comptant depuis le dernier picot qui a été fait, puis on termine la branche ainsi: une maille en l'air, — 1 picot, — 2 mailles en l'air, — 1 picot, — 2 mailles en l'air, — une maille simple, et ainsi de suite. On exécute de cette façon trois rangées d'étoiles, pour former le col. Sur le bord inférieur, il y a 25 étoiles, sur le second rang 24, sur le troisième, de nouveau 25 étoiles. Dans le second rang, les deux étoiles placées aux deux extrémités doivent se terminer par la longue boucle composée de mailles en l'air, ainsi que le dessin l'indique. Les trois rangées d'étoiles sont rattachées entre elles par des triangles faits avec de la très-fine soie noire, au crochet *côtelé*. On place le second rang d'étoiles au-dessus du premier, on pique le crochet dans le point de jonction de deux branches, on y passe le brin de soie, on fait une petite chaînette de longueur suffisante pour atteindre l'autre point de jonction de deux branches, où l'on travaille sur cette chaînette, en *allant* et *revenant*, en faisant des mailles simples, en piquant toujours le crochet dans le côté de derrière de la maille, et laissant à la fin de chaque tour 2 à 3 mailles, de telle sorte qu'avec 5 tours on ait atteint la pointe du petit triangle; avec cette pointe, on saisit la boucle composée de mailles en l'air, on revient sur l'un des côtés du triangle, en faisant des mailles-chaînettes, afin d'atteindre la place où l'on commence un nouveau triangle, disposé en sens inverse. Pour compléter cette explication, nous renvoyons à notre dessin.

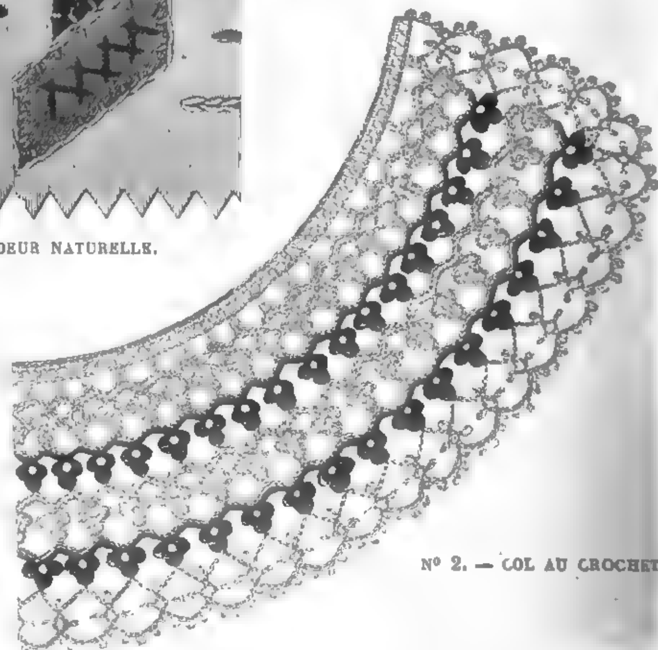
N° 1. — COL AU CROCHET.

Col au crochet n° 1.

MATÉRIAUX: Coton n° 200; très-fine soie noire.

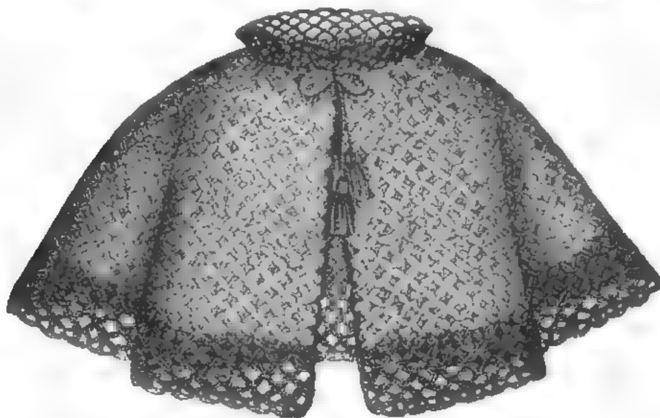
Le dessin de ce col peut aussi être exécuté avec du coton et de la soie plus grosse, et servir pour voile de fauteuil, coussin, etc. Dans ce dernier cas, on peut aussi l'exécuter entièrement en soie noire, et le doubler avec du taffetas de couleur vive. Venons-en à l'explication du col. On emploiera un crochet très-fin, afin que le travail soit aussi serré que possible. Si les mailles étaient *lâches*, le dessin perdrait son *effet*. Chacune des petites étoiles à six branches est faite isolément avec le coton blanc, mais on rattache ces étoiles les unes avec les autres, par *rangées*, et l'on commence une étoile nouvelle, à la pointe de l'une des feuilles, en faisant seulement la moitié de cette feuille, et la complétant plus tard.

On fait 7 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la 3e de ces mailles, de telle sorte que les 4 dernières mailles forment un *picot*; — ensuite 7 mailles en l'air, sur lesquelles on refait un picot; — 5 mailles en l'air, — * encore 5 mailles en l'air, et une maille-chaînette dans la première de ces mailles, pour former un picot; — 2 mailles en l'air, — 1 picot, — 4 mailles en l'air, — 1 picot, — 2 mailles en l'air, — 1 picot, — 2 mailles en l'air, — une maille simple dans l'avant-dernière des mailles faites avant les 4 derniers picots (par conséquent dans la 3e des 5 dernières mailles en l'air); — 3 mailles en l'air. Recommencez 4 fois depuis *. A la dernière répétition, après avoir fait la maille simple qui ferme la branche, on fait, au lieu de *trois*, *deux* mailles en l'air, — puis, une maille simple dans la 2e maille en l'air *avant* le 2e picot du commencement de l'étoile; — une maille en l'air, — 1 picot, — 2 mailles en l'air, — 1 picot, — 2 mailles en l'air. On assemble les deux moitiés de la feuille en enfilant sur une aiguille, d'abord le brin par lequel on a commencé, puis celui par lequel on a fini l'étoile, et on les passe deux


N° 2. — COL AU CROCHET.

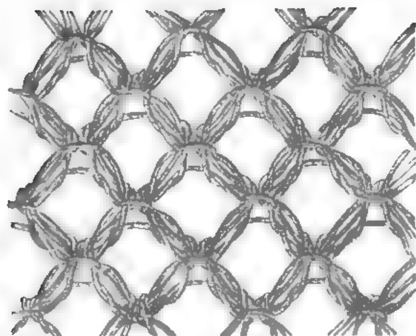
Après avoir fixé les bandes sur la corbeille et sur son couvercle, on pose des ruches faites en *tresse* de laine violette et rouge. La première ruche, plissée d'un côté, a 2 centimètres 1/2 de largeur; la deuxième (1 centimètre 1/2 de largeur) est plissée au milieu, et posée sur la couture de la première. Des ruches semblables sont posées autour du couvercle de l'anse, et garnissent les pans violets (ils ont 11 centimètres de longueur) qui sont attachés sur chaque côté du couvercle. Les nœuds sont faits avec la même tresse.

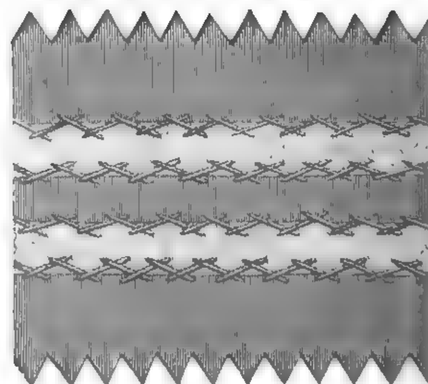
Ajoutons que ces bandes, avec les dispositions ci-dessus indiquées, pourraient servir pour encadrer des portières, des rideaux, recouvrir des coffres à bois, des siéges, remplir en un mot le rôle des bandes de tapisserie; pour ces différents usages, au lieu d'être *découpées* en festons, les bandes seraient droites de chaque côté.


VESTE TRICOTÉE POUR ENFANT.

Lorsque les trois rangées d'étoiles sont réunies, on fait la petite dentelle en commençant par l'un des côtés transversaux.

1er *tour de la dentelle*. — Sur l'une des pointes de l'une des branches on fait une maille simple, — 10 mailles en l'air, — une maille simple sur la pointe de la branche suivante, — 10 mailles en l'air, — une bride dans la boucle de la rangée du milieu, — 10 mailles en l'air, — une maille simple dans la plus proche pointe d'une branche, — 4 mailles en l'air, — 1 picot, fait de telle sorte qu'il se dirige vers les étoiles; — 4 mailles en l'air, — 1 picot, semblable au précédent, — 4 mailles en l'air, — 1 picot dans la plus proche pointe d'une branche; — * 4 mailles en l'air, — 1 picot, — 4 mailles en l'air, — 1 picot, — 4 mailles en l'air, — une maille simple dans la plus proche pointe d'une branche, — 4 mailles en l'air, — 1 pi-


TRICOT DE LA VESTE POUR ENFANT.


BANDE EN DRAP VIOLET, POUR LA CORBEILLE DE TOILETTE, GRANDEUR NATURELLE.

Digitized by Google

cot, — 4 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu de la boucle séparant deux étoiles; — 4 mailles en l'air, — 1 picot, — 4 mailles en l'air, — une maille simple dans la plus proche pointe d'une branche. — Recommencez sans cesse depuis *, et faites le 2ᵉ côté transversal semblable au premier.

2ᵉ *tour.* — Dans la première maille du tour précédent on fait une maille-chainette; — * on passe 2 mailles, on fait 6 mailles-chainettes dans la maille suivante, en piquant toujours le crochet dans le côté de derrière de la maille; on passe 2 mailles du tour précédent; dans la suivante on fait une maille simple. — Recommencez toujours depuis *. — Il ne reste plus qu'à terminer l'encolure. On exécute d'abord une chainette en faisant toujours une maille simple dans la pointe de la branche demeurée libre, — une bride dans la boucle réunissant deux étoiles; dans ce tour on *soutient* le col pour l'arrondir; on rattache la première et la dernière maille à la dentelle; enfin, on termine l'encolure par un tour composé de mailles simples.

Col au crochet nº 2.

MATÉRIAUX : Coton nº 100; très-fine soie noire de grosseur assortie à celle du coton; un crochet très-fin.

Comme le col précédent, celui-ci, quoique moins difficile, doit être exécuté avec une extrême précision, et fait avec des mailles très-serrées. Il se compose de quatre rangées de *trèfles*, alternativement blancs et noirs. L'encolure et le bord inférieur sont faits autour du *fond*, lorsque celui-ci est terminé. On fait une chainette de 550 mailles, sur lesquelles on revient de la façon suivante :

1ᵉʳ *tour.* — Dans la 7ᵉ maille on fait une maille simple, de telle sorte que les 6 dernières mailles forment une boucle; — * 2 mailles en l'air, — une bride dans la même 7ᵉ maille, — 2 mailles en l'air, — une maille simple dans la même maille, — 2 mailles en l'air, — une bride, — 2 mailles en l'air, — une maille simple, — 2 mailles en l'air, — une bride, — 2 mailles en l'air, — une maille simple, le tout dans cette même 7ᵉ maille, autour de laquelle le trèfle est ainsi formé; — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles; — une maille simple dans la maille suivante, — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles; — une maille simple; cette dernière forme la première maille du trèfle. — On recommence par conséquent depuis *. A la fin du tour on coupe le brin.

2ᵉ *tour.* — On rattache le brin pour faire une maille simple dans la bride du milieu du premier trèfle; — * 7 mailles en l'air, — une maille simple dans la bride au milieu du trèfle suivant. — Recommencez depuis *.

3ᵉ *tour.* — On prend la soie noire, on fait une maille simple dans la première maille simple du tour précédent; — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 des 7 mailles en l'air; — * dans la quatrième de ces 7 mailles en l'air on fait une maille simple, — 2 mailles en l'air, — une bride, — 2 mailles en l'air, — une maille simple, — 2 mailles en l'air, — une bride, — 2 mailles en l'air, — une maille simple, — 2 mailles en l'air, — une bride, — 2 mailles en l'air, — une maille simple; le tout dans la même quatrième maille des 7 mailles en l'air; — puis 2 mailles en l'air, — une maille simple sur la plus proche maille



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe en poult-de-soie gris, bordée d'un volant tuyauté, surmonté de deux entre-deux en dentelle noire, posé sur un transparent de taffetas bleu. Des entre-deux figurent une suite sur le corsage et se terminent par deux pans également doublés de taffetas bleu; même garniture aux manches.

Robe de mousseline blanche, ornée de volants tuyautés, surmontés d'entre-deux en dentelle noire posés sur un ruban cerise. Le corsage est en forme de *veste* décolletée carrément. Géraniums-cerises dans les cheveux.

simple du tour précédent, — 2 mailles en l'air. — Recommencez toujours depuis *.

4ᵉ *tour.* — Il est semblable au 2ᵉ tour, et fait avec du coton blanc.

5ᵉ *à* 7ᵉ *tours.* — Pareils à ceux qui se succèdent du 1ᵉʳ au 3ᵉ tour; le 7ᵉ est par conséquent fait avec la soie noire : on consultera le dessin pour placer les trèfles. On prend le coton blanc et l'on travaille sur l'encolure.

8ᵉ *tour.* — On pique le crochet sous les deux bords supérieurs de la première maille, et l'on y fait 2 brides; — 4 mailles en l'air, — 2 brides dans la 4ᵉ maille; — *4 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 6 mailles; — encore 2 brides dans la 7ᵉ maille, qui se trouve entre deux feuilles. — Recommencez toujours depuis * jusqu'à l'extrémité de l'encolure, c'est-à-dire jusqu'à la dernière maille intermédiaire, marquée sur le dessin; — puis 3 mailles en l'air sur la petite boucle qui se trouve près du premier trèfle. On continue le bord du col de la façon suivante : 10 mailles en l'air; — † une maille-chainette dans la 6ᵉ de ces mailles, de telle sorte que ces 4 dernières forment 1 picot; — 6 mailles en l'air, — une maille-chainette dans la 2ᵉ de ces mailles, en sorte que l'on a fait 2 picots séparés par une maille en l'air (pour chaque picot on fera désormais 5 mailles en l'air, — une maille-chainette dans la première de ces 5 mailles); — une maille en l'air, — 1 picot, — une maille en l'air, — une maille-chainette dans la maille d'où partent les 3 picots, — 4 mailles en l'air, — une maille-chainette dans la précédente maille-chainette, ce qui forme le 4ᵉ picot, se dirigeant vers les trèfles (voir le dessin); — 4 mailles en l'air, — une maille simple dans la première bride du plus proche trèfle, — 9 mailles en l'air. — Recommencez toujours depuis †, avec cette différence pourtant que la maille-chainette, laquelle termine un groupe de picots, se fait, pour les côtés transversaux, dans la première bride de chaque trèfle, tandis que pour les coins on fait une de ces mailles-chainettes dans la première bride, et la seconde maille-chainette, terminant les picots suivants, dans la 2ᵉ bride du même trèfle; pour le côté inférieur, on place toujours cette maille-chainette dans la bride du milieu de chaque trèfle.

9ᵉ *tour.* — Sur toute l'encolure on fait alternativement une bride, — une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille. Depuis le premier côté transversal on fait 7 mailles en l'air, et avec les 4 dernières un picot; — * une maille en l'air, — une maille-chainette sur la maille en l'air qui se trouve entre le 1ᵉʳ et le 2ᵉ picot, — 2 mailles en l'air, qui doivent se trouver derrière le second picot; — une maille-chainette dans la maille en l'air, entre le 2ᵉ et le 3ᵉ picot; — une maille en l'air, — 1 picot, — une maille en l'air, — un picot, — une maille en l'air, — 1 picot. — Recommencez depuis * jusqu'au commence-

Google

ment de l'encolure, que l'on complète en faisant un tour de mailles simples, placées chacune sur la maille en l'air qui se trouve entre deux brides.

Veste tricotée pour enfant.

MATÉRIAUX : 12 grammes de laine zéphyr (deux fils) blanche ; 12 grammes de même laine, rose ou bleue ; aiguilles à tricoter en bois n° 6.

Rien n'est plus vite exécuté que cette petite jaquette, destinée aux enfants de six mois à un an. On commence par le bord inférieur de la veste, avec la laine rose prise double, et l'on monte 160 mailles, sur lesquelles on fait un tour à l'endroit ; on commence ensuite le dessin (que nous publions en grandeur naturelle), lequel est fait avec de la laine double pour la bordure.

1er *tour.* — La première maille est *levée* sans être tricotée ; —* 1 jeté, — 3 mailles à l'endroit ; la première est *tirée* par-dessus les deux suivantes. — Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

2e *tour.* — Entièrement à l'envers. Chaque jeté est tricoté comme une maille. On répète alternativement ces deux tours, mais en veillant à ce que la maille provenant du jeté se trouve toujours la maille du milieu des 3 mailles à l'endroit pour le tour suivant, afin que le dessin soit *contrarié*. Après avoir exécuté ce dessin cinq fois, en maintenant toujours le nombre de 160 mailles, on prend la laine blanche *simple*, et l'on fait 26 tours, c'est-à-dire que l'on exécute 13 fois le dessin. On compte ensuite, à chaque extrémité de l'aiguille, 41 mailles pour chaque devant, 4 mailles pour chaque entournure ; les 70 mailles du milieu sont réservées pour le dos. On démonte les 4 mailles de l'entournure et l'on fait *isolément* 16 tours pour chaque devant, autant pour le dos ; on réunit ensuite les mailles sur les épaules, et, dans le cours des 8 tours suivants, on diminue de telle sorte que le nombre des mailles diminue de 12 sur chaque épaule. On démonte très-serré.

On commence la manche par son bord inférieur, c'est-à-dire par la bordure rose. On monte 39 mailles, sur lesquelles on fait 1 tour uni, puis 5 tours *à dessin* (10 tours par conséquent) ; on prend ensuite la laine blanche, on fait 20 tours *à dessin ;* on démonte. On coud la manche ensemble, on la place dans l'entournure ; la couture de la manche doit se trouver sous le bras. On borde l'encolure avec une garniture qui se compose de 5 tours faits au crochet avec de la laine rose. Pour chacun de ces tours on exécute des festons de 5 mailles en l'air, — une maille simple, et ainsi de suite ; pour le premier tour, les festons sont assez rapprochés ; dans les suivants ils sont *contrariés*, c'est-à-dire que la maille simple est toujours placée au milieu du feston.

On borde la veste et les manches avec une étroite dentelle au crochet faite avec la laine rose de la façon suivante : * une maille simple, — 3 mailles en l'air, — 2 brides séparées par une maille en l'air faite dans une seule maille, — 3 mailles en l'air. — Recommencez sans cesse depuis *. Sous les mailles en l'air on ne laisse qu'un très-petit espace, afin que les brides forment des *dents*. On passe dans l'encolure un cordon rose, terminé par des glands, le tout fait en laine.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de linos gris rosé. Le bord inférieur de la jupe est garni avec une ruche chicorée de taffetas bleu, remontant, en ligne droite, de distance en distance. L'espace séparant les ruches qui remontent, est de 20 centimètres ; la hauteur de ces ruches *remontantes* est également de 20 centimètres. Corsage plissé, en nansouk blanc, montant et à manches longues. Corselet pareil à la robe, garni comme celle-ci, orné sur chaque épaule avec un nœud fait en même étoffe que la robe, et encadré par une ruche bleue. Très-longue et très-large ceinture pareille au nœud, fixée derrière le corselet.

Petite fille de neuf ans. Robe en poil de chèvre blanc. Le bas de la jupe est découpé en dents assez creuses, bordées d'un ruban rouge et ornées d'un dessin en soutache rouge. Corsage décolleté avec berthe semblable au bas de la jupe. Manches courtes. Ceinture rouge nouée par derrière.

Petit garçon de six ans. Pantalon court et large en popeline (nuance cuir, orné sur les côtés d'une bordure en soutache noire. Veste semblable au pantalon, bordée de grelots, et brodée en soutache noire sur toutes les coutures. La veste, un peu courte, est mise sur une chemisette blanche, à col et poignets unis. Petites bottes en cuir, de même nuance que le costume.

MODES.

De quoi parlerais-je si ce n'est du coup d'État prédit, prévu, annoncé par mille symptômes, et qui s'est enfin produit dans le domaine des chapeaux ? Il a éclaté avec une intensité foudroyante, et ses ravages ont emporté les passes élevées, les plumages orgueilleux qui se dressaient par-dessus ces passes, et semblaient, de cette place inexpugnable, défier le firmament. Les grands chapeaux ont vécu !

Ceux d'aujourd'hui, qu'il est essentiel de ne pas confondre avec ceux d'hier, sont de diverses sortes. La nouvelle mode compte des adhérents tièdes et des sectaires fanatiques ; comme toujours les derniers suppléent au nombre par l'exagération. Les tièdes composent la majorité, et se bornent à porter des chapeaux qui sont petits ; les fanatiques en portent..... autant dire qu'elles n'en portent pas du tout ! Elles ont supprimé la passe, elles ont supprimé le bavolet, et n'ont guère gardé du chapeau que ses ornements. Ne les imitons pas pour le moment..... Mais, hélas ! ne nous dissimulons pas que nous les imiterons bientôt ; les minorités remuantes ont toujours entraîné les majorités pacifiques, et c'est toujours le petit nombre qui impose sa loi au grand nombre.

Mais, si la révolution règne dans la mode des chapeaux *de ville*, l'anarchie gouverne les chapeaux que l'on appelait jadis *ronds*, et que l'on doit renoncer à définir en ce moment ; ils sont de plus en plus usités, et on les rencontre à toute heure avec un air déterminé indiquant qu'ils ont jeté beaucoup de choses par-dessus les moulins. Quand nous les blâmerions, à quoi cela servirait-il ? Il n'y aurait dans les rues ni un toquet, ni une perle, ni une aigrette de moins.

Je dois avouer du reste que, partie de chez moi décidée à une opposition systématique, je suis revenue avec des convictions ébranlées. Il est bien certain que le ridicule se trouve surtout uni à l'étrangeté, et ce qui devient général cesse de paraître extravagant. Mais je m'aperçois que mes axiomes semblent être empruntés à la biographie et à la nécrologie de M. de la Palisse, et je me hâte d'expliquer à mes lectrices les causes de ma demi-conversion. J'ai vu chez Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6, vingt-deux variétés de chapeaux ronds, dits *casquettes*. J'ai constaté avec satisfaction qu'en disposant avec goût des dentelles, des velours, des ruches, des plumes, des franges de perles, on pouvait réussir à faire des coiffures très-seyantes avec ces *casquettes ;* mais il ne faut pas oublier que, si le bon goût réussit à sauver, à dissimuler le caractère un peu *risqué* de cette coiffure, l'exagération, l'absence de tact d'une modiste moins habile que Mme Aubert, peuvent lui communiquer un aspect déplorable, et bien près d'être inconvenant. Parmi ces *casquettes* il en est une qu'on appelle le Henri III, et qui a obtenu ma préférence. Sa forme fait souvenir en effet des chapeaux en honneur sous les Valois, et qui étaient portés par les hommes et par les femmes. J'ai pris, séance tenante, quelques notes que je vais placer ici ; elles se rapportent aux chapeaux que j'ai remarqués dans la multitude.

Une casquette en paille noire très-fine, à bords plats et inclinés, ayant 4 centimètres de largeur, bordés d'un velours pourpre et d'une frange en perles et olives de jais noir ; un velours pourpre entoure le fond ; sur le devant une cocarde de velours pourpre, composée de cinq boucles, et une plume noire demi-longue s'étendant sur le côté gauche.

Casquette en paille anglaise blanche à bords abaissés et décrivant une pointe par devant, bordés d'un velours bleu Mexico et d'une haute dentelle noire à palmes, formant une voilette ; autour du fond un velours bleu ; devant, inclinant un peu à droite, un large nœud de velours retenant une plume d'autruche, blanche, à laquelle succède une plume bleue.

Casquette en paille d'Italie, à visière devant, presque sans bords sur les côtés ; sur le contour un velours ponceau retenant une dentelle noire ; le velours est à demi recouvert par une ruche de dentelle noire étroite ; cocarde de velours sur le devant, retenant une plume d'autruche, noire, entourée de barbes en dentelle noire.

Casquette en fine paille anglaise blanche, à bords inclinés, légèrement allongés par devant ; sur le contour un velours noir et une frange en olives de jais noir ; une torsade de velours noir garnit le fond ; derrière se trouve un nœud de velours ; sur le devant, un peu à gauche, un second nœud de velours retient une longue et large plume blanche.

Casquette en paille de riz, bordée de velours mauve et de dentelle noire ruchée ; autour du fond un biais en velours mauve et une ruche de dentelle ; devant, à droite, un nœud de velours mauve à quatre coques retient deux plumes mauves couchées sur le côté de droite.

Casquette en paille de riz glacé, à bords un peu abaissés, garnis avec une frange de jais blanc, composée de perles et d'olives ; une dentelle noire entoure ces bords ; sur le devant un nœud de ruban retient un cactus entouré de feuillages de plusieurs tons, avec branches vertes et veloutées.

E. R.

VARIÉTÉS.

LES CONFIDENCES D'UN PAPILLON.

On s'obstine à reléguer dans le domaine du merveilleux *le temps où les bêtes parlaient ;* nous savons tous, cependant, que cette faculté n'a jamais été retirée aux bêtes, et que le laconisme est leur moindre défaut. En ce qui concerne mon expérience personnelle, je puis affirmer que j'ai rarement rencontré une bête silencieuse ; peut-être est-il juste d'attribuer mon opinion à l'impossibilité d'assigner une catégorie quelconque à celles des bêtes qui ont un bon sens suffisant pour se renfermer dans le silence, lequel étend un voile protecteur sur leur incapacité. Mais, dans ce cas même, peut-on sans injustice appeler *bêtes* des êtres qui ont assez de discernement pour connaître eux et leur prochain, assez de finesse pour ne point s'exposer à exciter le dédain ou l'hilarité ? Non, mille fois non, car ces prétendues *bêtes* se trouveraient, par le fait, mieux douées qu'une infinité de créatures spirituelles. Je puis donc revenir à mon point de départ, mettre une conclusion en rapport avec mon exorde, et poser l'axiome suivant : Il n'y a point de bête silencieuse.

De plus, n'avez-vous jamais été blessée, aimable lectrice (car vous êtes aimable, j'en suis certain), de cette outrecuidance humaine qui confond dans la même appellation ceux des individus de sa race qui sont dépourvus d'intelligence, et toutes les créatures dont la constitution diffère de l'homme ? Selon cette classification injuste et absurde, tout ce qui n'est pas *homme* est *bête*, et une certaine portion de l'humanité vient encore s'ajouter à la catégorie de ces êtres, que l'on croit absolument dépourvus d'intelligence.

J'ai beaucoup vécu avec les bêtes, et je dois à la vérité de formuler ici un témoignage solennel : il n'y a pas plus de bêtes parmi les animaux que parmi les hommes. Il y en a peut-être moins, car les animaux sont naturellement préservés de la plupart des sentiments qui alimentent la bêtise humaine. Voyez le cheval : il a parfois sa généalogie bien et dûment établie, beaucoup plus authentique que celle de certaines personnes, lesquelles ont pris et portent des titres qui ne leur appartiennent pas ; il n'est pas vaniteux, quoique son origine soit noble. Ce bon sens philosophique lui fait éviter un grand nombre de bêtises. Tous les hommes qui se trouvent bien pourvus du côté des généalogies ne sont pas aussi éclairés que cet animal. Les animaux n'ont point de vanité..... Méditez ce point, ô hommes, mes confrères, avant de les désigner avec mépris sous le terme de *bêtes !* Songez à toutes les bêtises que la vanité fait dire, à toutes celles qu'elle fait commettre, et vous serez forcés d'avouer que les mieux partagés ne sont pas ceux que vous pensez.

Pour ne pas être accusé d'énoncer des paradoxes, je conviendrai cependant qu'il y a bien quelques petites exceptions à la règle que je prétends établir. Oui, sans doute, parfois les animaux ont les défauts et les faiblesses que nous reprochons à l'humanité..... Mais il est permis de supposer qu'ils ont été pervertis par le mauvais exemple, et que, livrés à eux-mêmes, n'ayant pas sous les yeux le spectacle offert par la civilisation, ils auraient évité les imperfections dont je ne puis nier l'existence, mais dont j'attribue l'origine à l'instinct d'imitation.

J'étais plongé récemment dans les réflexions dont je viens de tracer le résumé ; ma fenêtre, ouverte sur mon jardin, laissait pénétrer jusqu'à moi les senteurs délicieuses des fleurs rafraîchies par la rosée, et s'épanouissant sous les premiers rayons du soleil. Je dis bien : ces rayons étaient en effet les premiers, car l'horloge de mon église n'avait pas encore sonné cinq heures. Ma fenêtre, vous l'ignorez sans doute, et je suis bien aise de vous l'apprendre, est encadrée de rosiers grimpants et de glycines, dont les larges feuilles remplissent les lacunes laissées par l'insuffisant feuillage des rosiers. J'ai une habitude qui est commune à tous les individus isolés ou détraqués, — à vous, lectrice, de me classer dans telle catégorie qu'il vous plaira, — c'est-à-dire que je me parle volontiers à moi-même. Je venais de prononcer le monologue dont je vous ai communiqué la substance, lorsqu'un beau et grand papillon appartenant à la famille des *papillons-machaons*, dits *grands-porte-queue*, vint se poser familièrement près de moi, à la hauteur de mon nez. Je le regardai attentivement, un peu surpris de cette confiance. Lui se tenait sur une tige qui lui formait une élégante escarpolette, et me permettait ainsi de l'examiner à loisir. Il avait environ 11 centimètres d'envergure ; ses ailes étaient jaunes, avec une superbe bordure de velours noir, fort large, et régulièrement marquée par des séries de six et de huit points jaunes. Quelques-uns de ces points étaient entourés d'atomes bleus ; c'était, en un mot, l'un des plus beaux individus de sa race.

Mes réflexions n'étaient nullement troublées par ce voisin ; elles se continuaient tout naturellement, et j'étais si fort occupé de mon sujet que je n'éprouvai pas un grand étonnement lorsque le papillon prit la parole.

« Vous avez raison, maître Sainfoin, » me dit-il en s'exprimant comme Pandore, moins l'accent alsacien, cependant, « nous autres animaux, nous ne sommes pas si bêtes qu'on veut bien le dire ; n'avons-nous pas le souvenir, le pressentiment ? ne sommes-nous pas capables d'aimer ? Tous les hommes n'en pourraient dire autant !

— Tu m'enchantes, » dis-je à mon interlocuteur, sans réfléchir que, par suite d'un sot préjugé de supériorité, je me permettais de tutoyer cet inconnu. Sans m'en rendre compte, la suffisance humaine s'affirmait, au moment même où j'entreprenais de la combattre. Je ne m'étais donc pas trompé dans mes appréciations. « Mais, dis-moi, ne pourrais-tu me fournir quelques documents pour établir sur des bases certaines l'égalité qui existe,

Digitized by Google



Leroy Imp. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56 rue Jacob, Paris

Toilettes de femmes et d'Enfants.

Envoi de la M.on de COMMISSION G.le rue Hauteville, 53.

Reproduction Interdite

Digitized by Google

Digitized by Google

selon moi, entre toutes les créatures qui habitent cette terre? Tu me parais intelligent, tu es jeune, tu pourrais me faire tes confidences, et j'en tirerais parti pour réfuter victorieusement tous ceux qui soutiennent une thèse opposée à la mienne.

— Jusqu'ici, » répondit le papillon en inclinant sa tête en signe d'acquiescement, « je n'ai pas de souvenirs bien intéressants. Je suis né ce matin. Avant ma naissance, j'étais une chenille verte, ornée d'anneaux noirs, veloutés, ponctués de rouge fauve. Nous formions un groupe assez nombreux, installé là-bas dans le potager, sur la plantation de carottes; cela est assez ennuyeux, de ramper, lorsqu'on se sent destiné à planer dans les airs, au gré de ses caprices. Sur ma feuille se trouvait installée une bonne petite compagne, et nous devisions ensemble de l'avenir. Nous avons fait ensemble de beaux projets pour le temps où nous aurions des ailes; nous avons échangé des promesses, et même des serments, et je compte rester fidèle à nos conventions, du moins si cela est possible.

— Ah! ah! voilà une restriction bien humaine.

— Que voulez-vous? Je suis plus avancé que cette petite chenille; j'ignore quand elle viendra me rejoindre... Faut-il employer une partie de ma jeunesse à attendre cette compagne, douée de qualités estimables, je n'en disconviens pas, mais qui n'occupera peut-être pas dans le monde un rang égal au mien? Une mésalliance est presque toujours la source de mille regrets; il s'agit d'enchaîner mon indépendance, songez-y!

— Mais, malheureux, vos préoccupations égoïstes prouvent que vous ne valez pas mieux que nous!

— Tout juste, maître; mais nous ne valons pas moins. Pourquoi donc êtes-vous resté célibataire? N'y a-t-il pas un peu d'égoïsme dans votre fait? N'avez-vous pas redouté les ennuis du ménage, les charges de la famille? Mon Dieu! je ne vous blâme pas; si aujourd'hui vous éprouvez quelques regrets en vous trouvant isolé, privé de soins et d'affections, ces peines ne retombent que sur vous... à moins cependant que vous n'ayez repoussé une tendresse sincère..... auquel cas vous seriez responsable du chagrin que vous auriez causé. Quoi qu'il en soit, convenez que vous n'avez pas qualité pour me sermonner et m'engager à enchaîner mon existence dès son début. »

Après avoir prononcé ce discours surprenant, qui m'ôta pour un moment l'usage de la parole, le papillon se balança d'un air fat, en jouissant de mon évidente confusion, puis il rouvrit ses ailes et s'envola en disant :

« A demain, maître Sainfoin; je viendrai vous faire mes confidences. »

Le lendemain, j'ouvris ma fenêtre avant cinq heures; mon papillon était en retard, et je l'attendis pendant quelque temps; il apparut enfin, et vint reprendre son poste sur une tige de glycine.

« Quelle chose enivrante que la vie! » s'écria-t-il avec enthousiasme. « Tout est à moi, depuis l'espace immense, l'éther azuré, jusqu'au zéphyr qui me berce doucement en soutenant mes ailes, jusqu'aux plus belles fleurs qui entr'ouvrent leurs calices afin que je puisse y puiser le nectar, sans même replier mes ailes; tout est joie, enchantement, délices! Comment éviter l'inconstance, lorsque de toutes parts on entend des appels séduisants qui invitent au plaisir, en imposant silence aux souvenirs et aux réflexions!

— Avez-vous revu votre petite compagne, celle qui vivait près de vous, dans la plantation de carottes? »

Le papillon remua ses antennes avec une expression dédaigneuse, équivalant à notre haussement d'épaules, et me répondit d'un ton léger :

« Je l'ai aperçue là-bas, près de ce chèvrefeuille qui grimpe sur une loge rustique. Elle m'a arrêté quelques instants pour me parler du passé, de ce temps éloigné, où, ignorant mon mérite et les plaisirs que me réservait l'existence, je me suis laissé entraîner à prendre quelques engagements. Décidément, j'étais bien fou, ou plutôt bien ignorant, et j'ai fait comprendre à mon excompagne, avec tous les ménagements dictés par le savoir-vivre, qu'il fallait renoncer à l'espoir de me retenir près d'elle. La nature ne lui réservait pas une destinée brillante; il n'y a en elle rien qui arrête l'attention, rien qui provoque l'admiration. Que dirait le monde, je vous le demande, s'il me voyait m'associer à cette humble ménagère?

— Fou, archifou! » m'écriai-je avec colère, « se peut-il que vous sacrifiiez le bonheur paisible aux jouissances éphémères de la vanité?

— Fou tant qu'il vous plaira! » répondit le papillon en se rengorgeant, « je mérite, soyez-en certain, une alliance plus honorable et plus avantageuse. A qui en avez-vous, d'ailleurs? Quelle mouche vous pique? Vous avez à cœur, si je ne me trompe, de prouver que les hommes ne valent pas mieux que nous; joindriez-vous à ce projet celui d'établir que nous valons mieux qu'eux? Je ne suis pas du tout disposé à m'imposer des sacrifices, uniquement pour vous donner le plaisir de fournir des preuves à l'appui de vos thèses; je me contente de modeler ma conduite sur les exemples que l'on me donne, et d'agir à l'instar de celui qui s'intitule le *roi de la création*. Cela suffit à mon ambition.

— Je m'en doutais bien, » dis-je avec tristesse..... « je me doutais en effet que l'exemple des hommes pervertit les animaux.

— Il n'en saurait être autrement, » reprit philosophiquement mon interlocuteur; « nous ne pouvons entreprendre d'être meilleurs et plus vertueux que vous autres. Si j'avais eu quelque incertitude sur mes projets d'avenir, toutes mes hésitations auraient été dissipées par la conversation que j'ai entendue hier au soir dans le jardin de ce bel hôtel qui est voisin de votre demeure. Une rose m'avait offert l'hospitalité; je m'étais tapi dans son cœur pour attendre le lever du soleil, lorsque j'ai entendu le sable de l'allée craquer sous les pas de deux promeneurs.

« Il m'est tout à fait impossible d'y songer, » disait d'un ton bref l'un de ces promeneurs, beau jeune homme de vingt-cinq ans, environ; « Mathilde n'a pas une fortune suffisante pour que je puisse songer à l'épouser.

— Mais toi-même, tu n'es pas très-riche.

— Raison de plus pour que je ne m'impose pas des charges trop lourdes; le luxe est passé dans nos mœurs; y renoncer, ce serait se déclasser... Non, non, je ne puis donner suite à ces projets formés durant notre enfance, lorsque ma raison n'était pas mûrie, lorsque l'expérience ne m'avait pas éclairé.

— Tu épouseras la fille de L***?

— Une mésalliance! Pour qui me prends-tu? Je resterai célibataire, mon cher, puisque je n'ai pas l'une de ces fortunes colossales qui permettent d'écarter le calcul en semblable circonstance.

— Pauvre Mathilde! » dit l'ami..... et les voix se perdirent dans l'éloignement.

« Vous voyez, cher monsieur Sainfoin, » ajouta mon papillon, « que vous ne sauriez me blâmer sans jeter l'anathème à votre race....., et peut-être à vous-même.

— Et c'est ce que je fais, » dis-je en fermant ma fenêtre avec colère. Je rouvris cependant cette fenêtre pour crier à mon interlocuteur que je l'attendais le lendemain à la même heure. « Vous aurez peut-être changé d'avis, » ajoutai-je. Le papillon partit en secouant ses ailes avec insouciance.

Le jour suivant, je fus exact au rendez-vous que j'avais donné. Le soleil baignait mon jardin d'une lumière dorée. Sur son passage il séchait la rosée, et les fleurs se redressaient en s'épanouissant; les insectes faisaient leur toilette matinale; les oiseaux échangeaient des dialogues joyeux. Je cherchai mon visiteur, et ne pus l'apercevoir. « Ce petit fat, » me dis-je, « s'amuse probablement à papillonner autour des plus belles fleurs; j'espère le convaincre de ses torts, et je veux lui adresser un sermon éloquent; attendons-le...., » et je m'accoudai sur l'appui de la fenêtre. De temps en temps je levais les yeux en clignotant, pour chercher celui que j'attendais..... Tout à coup je baissai la tête, car je venais d'entendre un faible appel : « Au secours! » disait une voix si faible qu'elle parvenait à peine jusqu'à moi... « Monsieur Sainfoin, courez au fond du jardin... dans la loge rustique, vous y trouverez ma pauvre petite compagne prise dans une toile d'araignée..... courez la délivrer..... Oh! vous arriverez trop tard! »

Je m'élançai dans mon jardin, je courus à l'endroit indiqué..... Hélas! j'arrivais en effet trop tard. La compagne dédaignée par le brillant papillon n'avait plus qu'un souffle de vie. Je la dégageai des affreux liens visqueux qui l'avaient étouffée, et comme j'essayais de la ranimer, elle me chargea de porter un dernier adieu à l'ingrat papillon. « Dites-lui que je meurs heureuse, » ajouta-t-elle, « puisque j'ai pu lui prouver mon dévouement. » Elle expira.

Je revins tristement à mon observatoire; là aussi m'attendait un spectacle digne d'une éternelle pitié. Sur le rebord de la fenêtre, une masse informe s'était traînée: son corps était enveloppé de fils grisâtres dont il ne pouvait se dégager; l'une de ses ailes était déchirée..... Le pauvre papillon, si fier de sa beauté, n'offrait plus aux regards qu'un aspect mutilé et navrant.

« Venez, » me dit-il, « je vois, à l'expression de votre visage, que vous n'avez pu secourir la généreuse créature morte pour me sauver; venez pendant que je conserve encore la force de vous faire une dernière et affreuse narration. Vous qui avez été le confident de mes erreurs, écoutez aussi mes regrets, et connaissez mes remords.

« Ce matin, plus enivré que jamais de plaisirs et de vanités, je rencontrai celle..... celle qui n'est plus. Elle me donna quelques timides conseils; je les reçus avec dédain, et je m'éloignai brusquement, pour rompre la conversation. Devant la fenêtre de votre loge rustique se trouvait une énorme toile d'araignée; je n'y fis pas attention, et j'allai m'y jeter. Je poussai des cris de détresse qui ne firent accourir aucun de mes compagnons de plaisirs, mais qui attirèrent ma petite compagne. « Si j'avais été près de toi, » me disait-elle avec angoisse, « je t'aurais averti de ce danger..... Attends, je vais me placer près de toi, notre poids rompra peut-être cet horrible filet; » et elle se jeta bravement dans le piége. Son calcul était juste, je fus dégagé, mais mutilé, comme vous le voyez..... elle..... elle, plus faible, resta dans la toile. Et elle est morte pour moi! Et je vais mourir d'une façon misérable! Oh! dites bien à tous mes semblables que les calculs égoïstes ne sont pas habiles..... Engagez tous mes pareils à fuir les exemples de vanité et de cruauté que nous trouvons dans la race humaine! »

Le papillon, qui se soutenait péniblement, tomba sur le côté; il était mort.

J'ai rempli ses dernières volontés en écrivant les confidences qu'il m'avait faites. E. R. Sainfoin.



UN MARTYR INCONNU.

ESQUISSE MORALE.

Suite et fin.

XIII.

Un quart d'heure après nous étions au cimetière Montparnasse. En approchant de l'endroit qu'on nous avait indiqué, nous aperçûmes de loin un ouvrier qui plantait une croix de bois sur une tombe fraîchement creusée, et à côté de lui un prêtre qui priait à genoux. Je reconnus l'abbé M...., que je n'avais pas vu depuis quelques années; il me reconnut aussi : nous nous serrâmes la main en silence, et nous unîmes un moment nos prières sur la fosse de Walfard. Je lui expliquai comment je l'avais connu; il me raconta lui-même l'histoire de ses relations avec lui. C'est de l'abbé M.... que je tiens les détails qu'on va lire sur la fin de cette douloureuse histoire.

Pendant de longues années, il avait perdu Walfard de vue. Il allait pourtant de loin en loin à Montfermeil visiter la petite Julie, à laquelle il s'intéressait vivement; mais Walfard n'y venait que le dimanche, et ils ne se rencontraient jamais. En grandissant, l'enfant devenait de plus en plus délicate; son teint revêtait chaque jour une pâleur plus transparente : on eût dit qu'elle se détachait par degrés de la terre et qu'elle allait s'envoler au premier souffle. Le dimanche qui précéda la mort de Walfard, elle avait demandé, malgré sa faiblesse, à être conduite sur la tombe de son père, et comme on refusait, elle se mit à pleurer. On la leva alors, car elle gardait le lit depuis huit jours; mais à peine fut-elle au grand air qu'elle eut une défaillance, et il fallut la recoucher en toute hâte. Cette imprudence accrut violemment sa maladie. Walfard la quitta à la nuit, dévoré d'inquiétudes, mais cependant à demi rassuré par le médecin, qui s'obstinait à voir dans tout cela, comme Mme Marcel elle-même, une fièvre de croissance.

A peine fut-il parti, que le mal se déclara avec une force et une rapidité foudroyantes. Le médecin et le curé restèrent sur pied presque toute la nuit près de la petite malade. On expédia aussitôt une lettre à l'abbé M.... et au lieutenant. Celui-ci demeurait à l'autre extrémité de Paris, comme on sait, et quand il arriva, l'abbé M.... était déjà installé depuis deux heures au chevet de Julie.

« Pauvre bon papa, lui dit-elle, ne pleure pas comme ça : je ne souffre pas, et je n'ai pas peur du tout, mais pas du tout! »

Elle se pencha à son oreille, comme pour lui dire un grand secret :

« Je me suis confessée, bon papa, et M. le curé m'a donné l'absolution comme à une grande personne. Il a trouvé que je savais bien mon catéchisme; je lui ai dit que c'était toi qui me le faisais réciter. Je suis bien contente, va. A propos, il faut que tu me pardonnes si je n'ai pas toujours été sage. »

Le vieillard pencha sa tête sur l'épaule de l'enfant, et l'enveloppa de ses bras tremblants, sans répondre.

« Eh bien! » dit-elle d'un ton insinuant, « est-ce que tu ne veux pas, petit père?

— Chère enfant, je n'ai rien à te pardonner.

— C'est égal : pardonne-moi toujours, comme Mme Marcel. Oh! c'est elle que j'ai souvent taquinée! Il y a des jours, vois-tu, où j'étais très-méchante. Elle m'a pardonné pourtant.

— Je te pardonne aussi, » fit Walfard, en retenant un grand sanglot qui l'étouffait.

« Que tu es gentil, bon papa! Maintenant, je peux faire ma première communion. C'est pour ce soir : M. le curé me l'a dit. Et puis j'irai voir le bon Dieu : je lui parlerai de toi, et nous serons bientôt tous ensemble, avec mon autre papa, le capitaine; je suis bien contente, et je n'ai pas peur du tout, mais pas du tout. »

Sur le tard, il fallut retourner à Paris pour la représentation du soir. Le directeur du *grand spectacle de l'Hercule du Nord* commençait à s'impatienter de toutes ces absences, et, tant qu'il lui restait un rayon d'espoir, Walfard ne voulait pas risquer de perdre son dernier gagne-pain. L'abbé M.... l'accompagna en chemin de fer : il l'interrogea, il essaya de lui arracher avec douceur le secret de sa vie; mais le vieillard avait honte, et il n'avoua rien. Il voulut le consoler; Walfard le prit par le bras et se mit à remuer lentement la tête, en le regardant avec des yeux d'une expression tellement profonde qu'il s'arrêta net. Le vieillard resta tout le long du trajet plongé dans une

Digitized by Google

rêverie silencieuse. Au sortir du wagon, il eut un mouvement comme s'il voulait parler, hésita, puis s'éloigna en disant à l'abbé : « *Au revoir!* »

Le mardi dans la matinée, comme il était au lit, un paysan pénétra jusqu'à lui, porteur d'un billet de Mme Marcel, qui lui annonçait que tout était fini.

Aussitôt il se sentit mort lui-même. La seule force qui le faisait vivre encore s'étant retirée de lui, il s'affaissa et tomba brusquement. Il sentit ces petites mains qui le tiraient après elles. Ce fut alors que l'Hercule du Nord le jugea si bas, qu'il l'emporta sur son dos à l'hôpital.

Le malheur met les esprits vulgaires en révolte contre la Providence; il la révèle aux esprits élevés, et c'est en les frappant que Dieu les épure et les rapproche de lui. L'âme de Walfard était mûre désormais. Les dernières paroles de sa petite Julie revinrent assaillir sa mémoire: « Je parlerai de toi au bon Dieu, et nous serons bientôt tous ensemble. » Il fit appeler l'abbé M...., qui accourut aussitôt. Il confessa ses fautes; il s'accusa humblement d'avoir tué lui-même sa petite fille par son orgueil et son égoïsme, en refusant les deux cents francs qui auraient pu aider à son soulagement dans sa maladie, et en quittant la place qui l'aidait à la faire vivre. Il reconnut que Dieu l'avait justement puni de son amour-propre. Il avait voulu s'en punir lui-même en abaissant sa fierté jusqu'à se faire l'auxiliaire d'une troupe de saltimbanques, et en acceptant cette nouvelle tâche comme une expiation.

Lorsque Walfard eut achevé d'ouvrir son âme sous les douces mains du prêtre, il se sentit consolé et un allégement infini pénétra en lui. Le contentement et la sérénité étendirent leurs ailes bienfaisantes sur ce pauvre cœur meurtri. Ses traits mêmes, hâves et flétris avant l'âge, reprirent tout à coup cette beauté presque surhumaine qu'on observe, comme un prélude de la transfiguration future, sur le visage du juste qui va mourir. Semblable au voyageur arrivé au sommet de la montagne, il avait oublié les fatigues et les périls de l'ascension, et la vérité depuis longtemps entrevue avait pris possession de tout son être avec la calme intensité de la lumière. Quand le prêtre s'éloigna, il pleurait: Walfard semblait sourire à une vision d'en haut.

L'abbé M.... revint trois fois. Nul ne sait et ne saura jamais ce qui s'échangea entre ces deux grandes âmes. A sa dernière visite, l'abbé M.... resta jusqu'au bout. C'était le jeudi, à dix heures du matin. En ce moment, Julie Peyraud était escortée au cimetière par les jeunes filles de Montfermeil vêtues de blanc. A dix heures et demie, le petit cercueil, recouvert d'une couronne de fleurs d'oranger, descendait dans la fosse. A la même heure, Walfard se souleva légèrement sur le coude, et parut prêter l'oreille : « J'entends les cloches, » dit-il. Puis il eut un sourire et murmura à voix basse : « Je viens. » Ses lèvres remuèrent encore doucement. Le prêtre se pencha, et n'entendit plus rien. La tête était retombée sur l'oreiller, et souriait toujours. L'abbé fit le signe de la croix et lui ferma les yeux.

« Depuis vingt-cinq ans de ministère, » conclut l'abbé M...., en nous ramenant vers la tombe, « je n'ai pas rencontré une seule âme plus noble, plus droite, plus visiblement prédestinée, qui rappelât mieux le vers du grand Corneille :

> Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne.

Dans les situations les plus équivoques, et à travers les oscillations et les pénibles abaissements d'une vie qui côtoya tous les précipices, ce vieillard nous a donné à tous, m'a donné à moi-même un exemple d'émulation et d'envie. L'homme n'était en lui que la préface et la révélation anticipée du chrétien. La miséricordieuse justice de Dieu l'a jugé digne de conquérir la vérité par la douleur. Elle l'a broyé et foulé aux pieds comme le vendangeur qui extrait du raisin la liqueur généreuse. Ne pleurez pas sa mort, c'est le commencement de sa vie. »

XIV.

Lecteur, si vous allez jamais au cimetière Montparnasse, cherchez parmi les fosses communes; vous trouverez sur le côté gauche, dans la partie qui regarde la porte d'entrée principale, une petite croix de bois avec cette inscription :

ICI GIT

AUGUSTE WALFARD,

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, EX-LIEUTENANT DU 62e,

DÉMISSIONNAIRE EN 1830.

IL VÉCUT, IL SOUFFRIT.

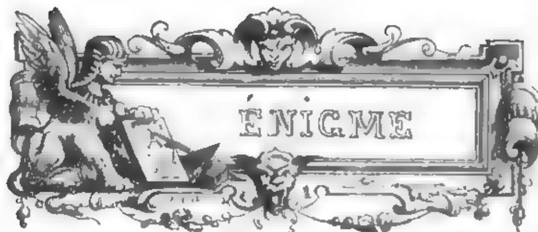
QU'IL REPOSE EN PAIX.

Credo in resurrectionem mortuorum.

Fin d'un MARTYR INCONNU, par VICTOR FOURNEL.

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *La-pin.*



On me voit une fois en mars, avril, janvier;
Deux fois en février;
Puis une fois encore en octobre et septembre,
Aussi bien qu'en novembre;
Une dernière enfin dans le mois de décembre.

A. M.



N° 19,279, Aveyron. Mme Ribes, rue des Batailles, n° 1, à Passy, fait tous les ouvrages au tricot, filet et crochet. Quant à donner plus souvent des adresses, je m'en garderais bien! J'indique les fournisseurs, lorsqu'on me le demande; mais, qu'arrive-t-il? On me rend responsable de toutes les déceptions, de tous les retards, de toutes les difficultés qui peuvent s'élever entre le marchand et l'acheteur. Si j'indique la provenance d'une étoffe qui me semble jolie, si cette étoffe offre quelque inconvénient, vrai ou chimérique, on me somme de le réparer, on me charge de surveiller les envois, de presser les retardataires, en un mot, on s'obstine à me considérer, malgré mes protestations réitérées, comme un commissionnaire et un juge de paix, à la fois. Or il m'est complétement impossible de rédiger le journal, et de vaquer à toutes les affaires de nos abonnées. Dans le cas dont il s'agit, ma vie s'écoulerait en courses, pour aller demander à chaque industriel spécial le prix que coûterait chaque objet dont nous publions le dessin..... Cela est malheureusement impossible. Mme Page, boulevard Magenta, 129, se charge de toutes les commissions de nos abonnées.

N° 9,206, M. T., Paris. Il ne peut y avoir de *procédé* autre que celui de la préservation. Il faut couvrir ces cadres, s'ils ne sont pas placés dans une chambre que l'on habite. — *N° 6,049, Paris.* Les *grands esprits* se rencontrent. Le projet dont vous me parlez est à l'étude; j'y pense depuis un an; gardez-moi le secret!..... et conservez-moi la sympathie que vous m'exprimez avec tant de grâce. — *N° 22,114, Vosges.* Une grenadine de soie gris très-clair, ou blanche, avec garnitures mélangées de noir, en taffetas ou dentelle; large et longue ceinture noire; pointe de dentelle noire; chapeau de tulle blanc avec de petites plumes noires, et ornements de jais noir. Mme Aubert fera, si l'on veut, ce chapeau, et une coiffure de deuil. Les bijoux en jais noir sont les seuls que l'on puisse porter; on les trouve partout. Gants et chaussures gris très-clair. — Mme *Charles, Sarthe.* Il n'est rien de plus difficile que de découvrir une garniture *simple* pour les robes de mousseline imprimée; les garnitures *compliquées* se comptent par milliers; mais la simplicité est toujours semblable à elle-même. Je garnirais cette robe avec deux étroits volants tuyautés, festonnés ou bordés avec une étroite dentelle blanche; je les poserais *pied* contre *pied*, en les séparant seulement par un passe-poil, et en fixant sur la robe, de distance en distance, les *tuyaux* de la garniture supérieure. Corselet de taffetas noir ou de l'une des nuances de la robe. A l'intérieur, chemisette montante. Merci pour cette excellente lettre. — *N° 17,207, Eure.* J'ai dit bien souvent qu'il m'était *absolument* impossible de répondre directement. Je regrette cette impossibilité, mais il ne dépend pas de moi de la surmonter, puisque les jours n'ont, hélas! que 12 heures. La couronne est bien plus convenable que tout autre objet. — *L'églantine.* On assiste à la messe de mariage, puis on attend la visite qui doit être faite par les mariés. — *N° 18,026, Algérie.* Le châle ou l'écharpe de mousseline blanche, ayant pour garniture un volant brodé, seront plus *à la mode* qu'un talma de mousseline. — *V. M., Tarn.* Nous ne nous chargeons jamais d'envoyer des patrons autres que ceux publiés dans le journal. S'adresser à Mlle Florin, rue du Faubourg-Saint-Jacques 35. — *N° 14,111, Finistère.* Pris note de la demande; nous publierons ce patron, mais non immédiatement. — *N° 8,080, Tarn.* Enlever deux volants à la robe blanche, et s'en servir pour garnir l'écharpe. Le chapeau convient parfaitement. Le corsage de velours noir serait trop chaud pour l'été; il conviendrait pour les promenades à cheval, pendant l'automne, à la condition de faire la jupe noire aussi en alpaga, ou reps côtelé, ou drap. La jupe à 3 mètres 50 centimètres de largeur, 2 mètres 50 centimètres de longueur. — *Van L... H., Belgique.* S'adresser à Mlle Florin, rue du Faubourg-Saint-Jacques, 35, pour avoir ce patron. Nous ne pouvons publier des corsages faits sur une mesure particulière. — *N° 19,440, Ain.* Ainsi que je l'ai déjà dit, on ne coupe pas *en pointe* les jupes des robes de grenadine, gaze, et d'aucun tissu clair et *mou.* Il faut demander le numéro indiquant l'emploi des fourches ondulatrices; mes explications demeureraient forcément obscures, sans la démonstration donnée par le dessin. Je chercherai un procédé pour enlever les taches en question; si je le trouve, il sera publié. — *N° 14,193, Alpes-Maritimes.* On a reçu, on recevra plusieurs dessins de dentelle, mais je ne puis *garantir* la largeur désirée, parce qu'elle est exceptionnelle. On peut *rehausser* nos dentelles par des entre-deux. — *En pensant à ma mère.* On trouve dans tous les magasins de mercerie des *goussets* en caoutchouc, que l'on pose dans l'entournure des manches, de façon que la moitié du gousset garantisse le corsage, et que l'autre moitié préserve la manche *sous le bras;* c'est le seul remède que je puisse indiquer contre les inconvénients de la transpiration. Il y a du poil de chèvre mauve, de nuance magnifique; mais aucune étoffe, aucune nuance, ne peut être à l'abri des inconvénients de la transpiration. Merci pour l'approbation donnée à la direction du journal. Les corsages blancs *épaississent* les femmes qui les portent.

N° 18,780, A. P. L. Six mètres de dentelle suffisent parfaitement pour garnir une pointe en taffetas noir brodé; cette quantité ne suffirait pas pour un carré en grenadine; d'ailleurs, la première combinaison vaut mieux sous tous les rapports. — *N° 30,520, Alpes-Maritimes.* Demander des échantillons de drap bleu à Mme Page, boulevard Magenta, n° 129. — *M. U.* Nous ne publions point d'initiales, elles sont remplacées par des alphabets. — *Espagne.* Une lettre non affranchie a, pour cette raison, été refusée. — *N° 23,922.* La veste et le jupon conviennent au petit garçon de deux ans et à la petite fille de six ans; on ajoutera à ce costume un talma de même étoffe. — *N° 19,199, Côtes-du-Nord.* On ne peut continuer à travailler, en recevant une visite, à moins que ce soit celle d'une amie très-intime; le cas est différent lorsqu'il s'agit des visites d'un futur gendre. Si le visiteur n'habite pas la même ville, on peut en effet lui offrir des rafraîchissements. Les promenades au sujet desquelles on me consulte sont pour le moins inutiles, et il vaut mieux, en toute circonstance, qu'une jeune fille reste près de sa mère. — *N° 32,238, Haute-Loire.* Si l'on veut avoir un bon piano, on peut s'adresser en toute confiance à la maison Pleyel, rue Rochechouart; je conseille de demander d'abord les prix courants de ses pianos; puis, si ces prix conviennent, on peut m'écrire; je me chargerai, *exceptionnellement*, d'essayer et de choisir le piano que l'on désire. Il vaudrait mieux que les rideaux fussent de même étoffe que les meubles; mais enfin on peut adopter les rideaux en reps. Oui, pour la doublure des rideaux brodés. Cette combinaison produit un charmant effet, en rose, ou bleu, ou maïs. — *N° 40,006, Nièvre.* S'adresser à la maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46, pour le châle en question; y faire mettre une bordure brodée. Plus tard pour des bonnets. — *N° 4,158, Paris.* Je regrette qu'on m'ait posé un problème insoluble. Les pièces de théâtre qui conviendraient pour ces circonstances particulières, ne seraient pas composées probablement pour le nombre d'acteurs que l'on m'indique; *la Fée* d'Octave Feuillet conviendrait peut-être.... Mais, pour donner un bon conseil, il faudrait non-seulement connaître tout le répertoire dramatique, mais encore le relire en ce moment... chose, hélas, impossible!... Je ne connais pas non plus le traité au sujet duquel on me questionne. On le voit, je suis aussi loin de mériter que d'ambitionner l'*universalité* de connaissances que l'on veut bien m'attribuer. Je regrette vivement de répondre d'une façon si peu satisfaisante à une lettre si aimable. — *N° 18,409, Yonne.* Cette erreur est le résultat d'une faute d'impression qui a déjà été signalée; dans le n° 8 de l'année 1864, les signes indiquant les diverses nuances du coussin rond ont été intervertis; le carré représentant le *cerise clair* doit être fait en bleu, tandis que le cerise clair est le carré blanc uni omis dans l'explication. — *N° 25,897, Côte-d'Or.* Jupe courte, dont le bord inférieur sera en velours noir; par dessus, jupe de taffetas rouge découpée à dents très-profondes, bordées de galon d'or; à chaque *dent* un gland d'or. Corsage décolleté rouge; corselets à bords dentelés en velours noir. — *N° 12,288, Jura.* On posera les entre-deux brodés en ligne droite, en deux ou trois rangs; entre la jupe de mousseline et l'entre-deux, on passera le ruban bleu. Il vaudrait mieux encadrer les entre-deux avec une dentelle très-étroite, car une ruche de ruban est un peu lourde, et donnerait l'ennui de devoir être enlevée chaque fois que l'on nettoierait la robe. Quant au *filet pour cheval*, voir l'explication. On diminue *successivement*, non à chaque tour par conséquent. Mme Page, boulevard Magenta, 129, se charge de toutes les commissions de nos abonnées. On a reçu, on reçoit bien souvent des bandes de tapisserie. — *Alice, Belgique.* Peut-être, pour le patron désiré; en tout cas, on l'aura pour l'été prochain.

AVIS.

Nous publierons, dans le prochain numéro, les dessins et patrons des objets suivants : Fichu carré. — Capuchon en mousseline. — Bonnet écossais pour petit garçon. — Manteau en piqué pour petite fille de six à huit ans. — Bavolet de chapeau avec ornements en passementerie. Bavolet de chapeau avec glands en paille. — Corsage décolleté. — Habillement complet pour petite fille (jupe, ceinture à bretelles, chemisette montante à manches longues). — Veste courte, en piqué ou nansouk. — Fichu à basques. — Corsage en mousseline. — Étui pour conserver la chaleur d'une boisson. — Sac-portefeuille.

La VIIe livraison des *Patrons illustrés* paraît avec le présent numéro de la *Mode illustrée.*

On y trouvera les dessins et patrons des objets suivants: Veste non ajustée. — Corsage en mousseline. — Col (avec dessin de broderie). — Sous-manche assortie au col. — Col à coins ondulés (avec dessin de broderie). — Sous-manche assortie au col à coins ondulés.

Nous nous sommes engagés à publier 14 planches de *Patrons illustrés* par an; la VIIe livraison est par conséquent la dernière du premier semestre. Les *Patrons illustrés*, livrés seulement aux abonnées de la *Mode illustrée*, coûtent quatre francs par an; aucune livraison n'est vendue isolément.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

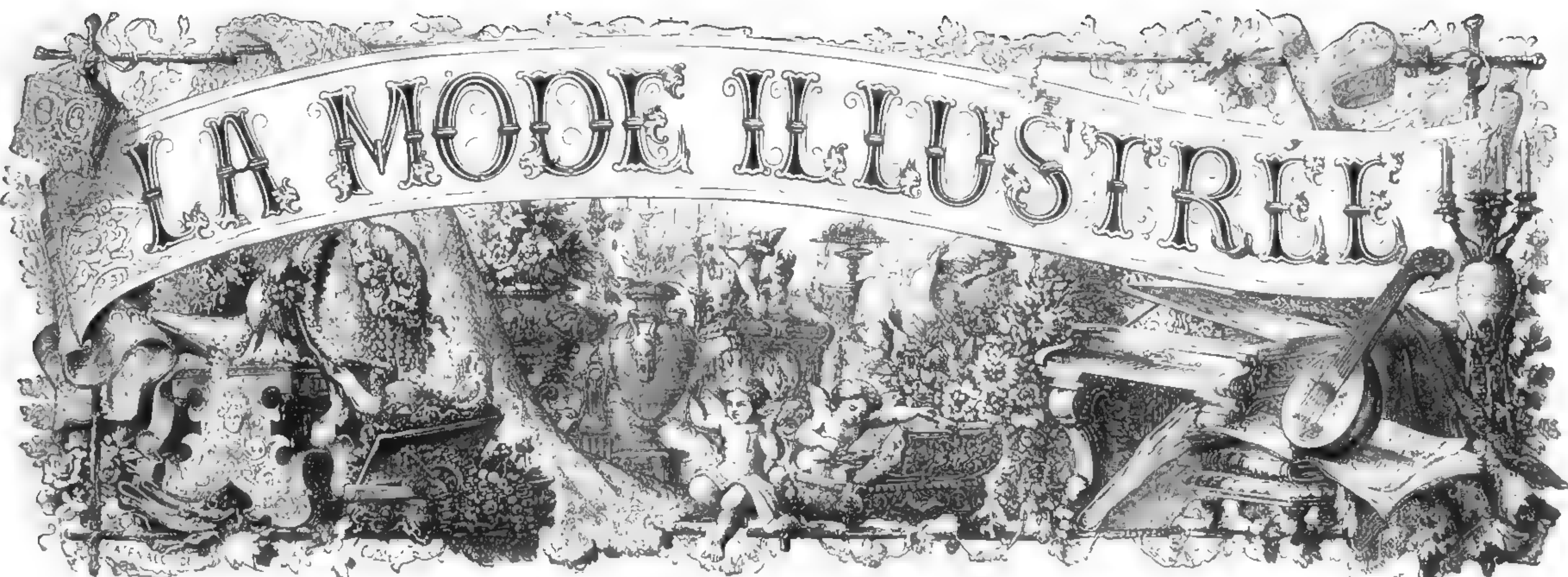


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

La fortune ne fait pas le bonheur.

Digitized by Google

N° 27 (*avec patrons*). CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 3 juillet 1864.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Fichu carré.

Les figures 12, 13 et 14 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Trois dessins sont consacrés à représenter ce fichu sous divers aspects : l'un, celui de cette première page, montre le fichu tel qu'il est par derrière ; sur la seconde page, les pans du fichu sont croisés, et enfin un dessin montre ces pans posés en ligne droite, le fichu exécuté en tulle plissé, avec ornements de taffetas bleu, simulant sur chaque épaule une sorte de patte.

La forme du dos reste la même dans tous ces dessins. Le modèle représenté sur notre première page est fait en mousseline blanche avec garnitures de guipure blanche.

On coupera le dos, d'après la figure 14, d'un seul morceau, en plaçant par conséquent la mousseline *double* sur la ligne indiquant le milieu du dos. Pour le fichu à pans croisés, on coupera les devants sur la figure 12. Le fichu est encadré avec deux ourlets séparés par un entre-deux en guipure ; le premier est formé par le *rempli* du fichu lui-même, et sur la couture de cet ourlet on pose une guipure ayant 1 centimètre de largeur. L'ourlet extérieur est *faux*, c'est-à-dire fait avec une bande *double* en mousseline prise en droit fil ; on le *soutient* un peu sur les épaules, et dans le *creux* du dos, ainsi que sur ses coins inférieurs, on forme un pli en pointe. La largeur de l'ourlet et celle de l'entre-deux sont indiquées sur les figures 12 et 14, que l'on assemble depuis W jusqu'à X. L'ourlet extérieur peut être fait d'un seul morceau ; sur le bord de cet ourlet on pose une guipure étroite sous laquelle on met un volant de mousseline garni avec une guipure. Ce volant a 3 mètres 30 centimètres, 4 centimètres de hauteur : sur l'espace compris entre la pointe de devant du fichu et la croix de la figure 12, on place 43 centimètres du volant ; — depuis la croix de la figure 12 jusqu'à la croix de la figure 14, on plisse 68 centimètres, lesquels forment une sorte d'épaulette, et, à cette place, le volant a de 5 à 6 centimètres de largeur de plus que le reste du volant, dont on échancre un peu le bord supérieur vers la pointe de devant du fichu. L'encolure et les devants sont garnis avec une ruche de mousseline ayant 2 centimètres 1/2 de largeur, y compris la guipure qui la borde. Sur la couture réunissant cette ruche au fichu, on pose une bande coupée en biais, ayant 1 centimètre de largeur, et terminée par une guipure étroite.



FICHU CARRÉ.

Nous allons décrire ce même fichu carré, exécuté en tulle avec quelques ornements. On coud d'abord, dans le tulle, tous les petits plis perpendiculaires, dont la largeur et l'écartement sont marqués sur le devant de la figure 13. Pour le dos, les plis doivent se diriger dans le même sens que la ligne du milieu. On assemble ensuite les figures 13 et 14 sur l'épaule, depuis W jusqu'à l'X, et l'on borde le fond du fichu avec un ruban ayant 2 centimètres 1/2 de largeur ; on recouvre ce ruban à l'encolure, et sur chaque devant, avec un entre-deux en dentelle de Valenciennes, ayant un centimètre de largeur, encadré avec une dentelle semblable, un peu froncée, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur. Le volant placé sous cette garniture a 2 mètres 74 centimètres de longueur, 7 centimètres de hauteur ; il est échancré vers ses extrémités de façon à n'avoir plus que 4 centimètres 1/2 de hauteur. Ce volant se compose d'une bande de tulle, dont l'ourlet a 1 centimètre de largeur, et dans laquelle on a fait trois plis très-étroits. La bande est bordée avec une dentelle de Valenciennes, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur. Le deuxième volant (celui qui forme la garniture des épaules) a 2 mètres 68 centimètres de longueur, 5 centimètres de hauteur. La bande de tulle qui le compose est plissée perpendiculairement ; ces plis, par séries de cinq, ayant la largeur d'un fétu de paille, sont séparés par un espace uni de 3 centimètres de largeur. La bande de tulle semble ainsi être rayée perpendiculairement. On la borde avec une dentelle de Valenciennes. Ce volant, qui se termine en pointe vers l'encolure, est surmonté d'une ruche en ruban ayant 2 centimètres 1/2 de largeur. Un nœud est placé sur le devant du fichu.

Deux bavolets de chapeaux.

Les figures 19 à 22 (*recto*) appartiennent à ces patrons.

D'après le vœu exprimé par quelques-unes de nos lectrices, j'ai demandé à Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, 6, ces patrons de bavolets ; on pourra les utiliser pour *rajeunir* quelques chapeaux d'arrière-saison.

Bavolet en taffetas mais et tulle blanc avec ornements en passementerie. Le tulle sert de *doublure* au bavolet, découpé et orné à chaque pointe d'un long gland en passementerie. On coupe ce bavolet d'après la figure 19, en plaçant le taffetas en biais sur la ligne indiquant le milieu. On laisse en plus l'étoffe nécessaire pour le rempli. La figure 20 est la moitié du bavolet en tulle, que l'on pose sous le précédent. Ce bavolet en tulle est coupé d'abord en tulle roide, blanc ; on le borde avec du fil d'archal et on le recouvre avec du tulle illusion. On coupe, toujours en tulle illusion, une bande ayant 1 mètre 40 centimètres de longueur, 10 centimètres de hauteur ; on la fronce, on la coud sous le bord inférieur du bavolet de tulle, on la ramène par dessus, on l'y fixe, de telle sorte que cette bande forme un bouillonné dépassant le bord inférieur du bavolet. On double le bavolet de taffetas avec du tulle illusion, puis on le pose sur le précédent, *g* avec *g*, — *h* avec *h*. Sur chaque côté, près du milieu, on forme un pli en posant chaque croix sur le point intermédiaire. La tête du bavolet est faite d'après la figure 21, avec une bande de taffetas coupée en biais, de longueur double de celle du patron ; on plie cette bande en deux, et l'on fixe la croix 1 sur la croix 2, la croix 2 sur la croix 3, la croix 3 sur le point 4, — et de l'autre coté, la croix 4 sur

Digitized by Google

la croix 5, la croix 5 et la croix 6 sur le point 5. Toutes les croix représentent les bords des plis, qui se réunissent tous sur le même point. On répète ceci sur l'autre moitié du bavolet, on plie à chaque coin le taffetas sur le *rempli* indiqué sur la figure 21, et l'on coud ensemble tête et bavolet, *g* avec *g*, — *h* avec *h* à points arrière, de telle sorte que les remplis de la couture se trouvent à l'envers. On coud le bavolet sur le chapeau en veillant à ce que ses côtés transversaux soient cousus à l'envers.

Bavolet avec grelots en paille. Notre modèle est fait en taffetas noir et taffetas blanc. On coupe le bavolet en entier d'un seul morceau d'après la figure 22, d'abord en tulle blanc roide, puis on le recouvre avec deux rubans différents, en suivant la disposition indiquée sur le patron. On laisse partout de larges remplis, afin de pouvoir replier ce bavolet par-dessus les bords de sa doublure de tulle roide, garnis avec du fil d'archal. On fait sur le bord supérieur un pli de chaque côté, en posant chaque croix sur le point. La *tête* du bavolet est préparée, comme cela a été indiqué pour le précédent, d'après la même figure 21.

On peut substituer aux grelots en paille une frange de chenille ou bien une dentelle étroite.

Capuchon en mousseline.

Les figures 15 et 16 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ce capuchon d'été, exécuté en mousseline blanche, doublée de taffetas ou de gaze rose, peut aisément se transformer en capuchon d'automne ou même d'hiver; il suffira pour cela de substituer du cachemire à la mousseline, de le doubler en foulard ou florence, ou bien enfin de prendre du velours, du satin ou du taffetas, et de placer une feuille de ouate entre le dessus et la doublure. Revenons à notre capuchon d'été, dont la forme est à la fois *seyante*, simple et commode. Il est bordé avec un bouillonné de mousseline; une rosette, garnie de dentelle de Valenciennes étroite, et mélangée de rubans en taffetas rose, forme une sorte de diadème au-dessus du front.

La figure 15 est la moitié du capuchon, — la figure 16, la moitié de la pèlerine. On place l'étoffe en biais sur la ligne indiquant le milieu, lorsqu'on veut couper chacune de ces deux figures. On coud ensemble dessus et doublure, puis on fronce la figure 15, depuis Z jusqu'à l'Y, de chaque côté. On réunit capuchon et pèlerine, à l'envers, en posant *à cheval* un ruban rose, et assemblant Y avec Y, — Z avec Z; le ruban sert en même temps de coulisse contenant deux rubans étroits. Par devant, le capuchon a, sur chaque côté, trois plis, que l'on forme en plaçant chaque croix sur le point, dans la direction du milieu supérieur. On borde ensuite tout le contour du capuchon avec un ruban de taffetas rose, ayant 2 centimètres 1/2 de largeur, et l'on recouvre ce ruban avec le bouillonné de mousseline, ayant 9 centimètres de largeur, cousu *sous* le bord extérieur, rabattu *sur* le ruban et fixé au-dessus avec une *tête*, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, et simplement ourlée. Le bouillonné est non pas froncé, mais plissé, et chaque pli a 1 centimètre de largeur. Un espace de 1 centimètre 1/2 le sépare du pli suivant.

La rosette est faite sur un *rond* de tulle double, ayant 7 à 8 centimètres de diamètre, sur lequel on dispose une bande de tulle, ayant 1 mètre 75 centimètres de longueur, 6 centimètres 1/2 de hauteur, y compris la dentelle étroite qui borde cette bande, laquelle est *ruchée*, puis disposée en spirale sur le rond de tulle. On place çà et là des boucles de ruban, ayant 3 centimètres de largeur. La *traverse* du milieu de la rosette est faite avec le même ruban, ainsi que les deux boucles de 10 centimètres de longueur et les deux pans de 30 centimètres qui sont posés un peu sur la droite de la rosette. Les brides ont 5 centimètres de largeur; on les coud sous la coulisse à 3 centimètres de distance des bords du capuchon.



BAVOLET DE CHAPEAU AVEC GRELOTS EN PAILLE.

Corsage en mousseline.

Les figures 43 et 47 (*verso*) appartiennent à ce patron.

On peut faire ce corsage en nansouk blanc, mousseline ou tulle, pour accompagner toutes les jupes de robes, — ou bien en mousseline, jaconas ou organdi à dessins, pour robes pareilles au corsage.

La garniture de notre modèle, fait en mousseline blanche, se compose de broderie, d'entre-deux et de dentelle étroite de Valenciennes, très-peu froncée. Dans le cas où l'on ferait ce corsage en jaconas de couleur, on substituerait aux entre-deux des bandes doubles *piquées* et des

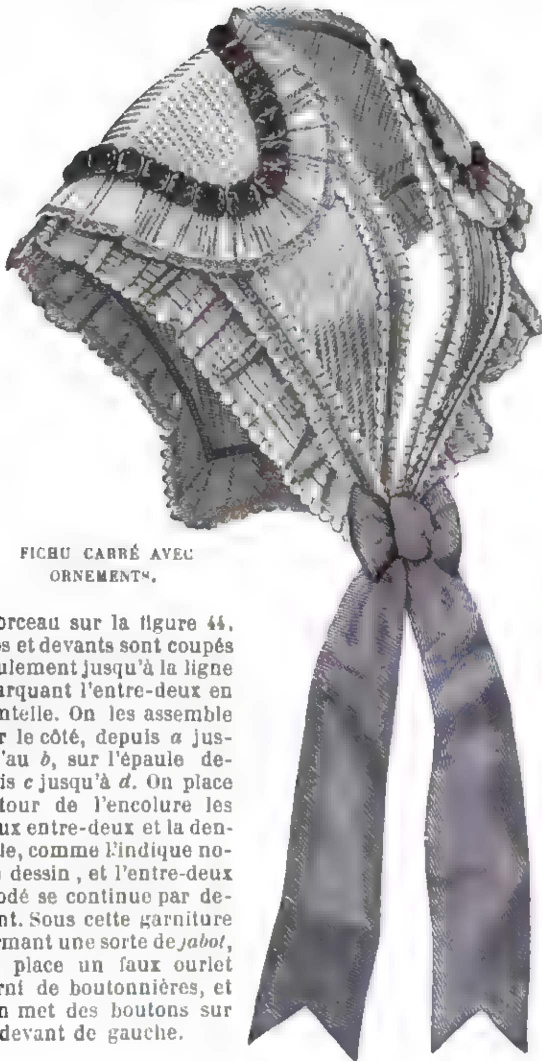


FICHU CARRÉ AVEC PANS CROISÉS.

ruches étroites faites avec ce même jaconas.

Pour faire ce corsage, on emploiera 1 mètre 68 centimètres de mousseline, ayant 1 mètre de largeur. Avant de couper les divers morceaux composant le corsage, on exécute les plis marqués sur les figures 43 et 44. Ces plis n'ont qu'une seule couture, et on la glisse au milieu en dessous.

On coupe les devants sur la figure 43, le dos d'un seul morceau sur la figure 44. Dos et devants sont coupés seulement jusqu'à la ligne marquant l'entre-deux en dentelle. On les assemble sur le côté, depuis *a* jusqu'au *b*, sur l'épaule depuis *c* jusqu'à *d*. On place autour de l'encolure les deux entre-deux et la dentelle, comme l'indique notre dessin, et l'entre-deux brodé se continue par devant. Sous cette garniture formant une sorte de *jabot*, on place un faux ourlet garni de boutonnières, et l'on met des boutons sur le devant de gauche.



FICHU CARRÉ AVEC ORNEMENTS.

La manche est coupée d'un seul morceau d'après la figure 45; on la coud ensemble depuis *g* jusqu'à *i*. On prépare la manchette d'après la figure 46, — l'épaulette d'après la figure 47, après avoir, bien entendu, exécuté les plis. Manchette et épaulette sont garnies d'entre-deux brodés, d'entre-deux en dentelle et de dentelle étroite. On coud la manchette ensemble depuis *g* jusqu'à l'*h*, on la pose sur le bord inférieur de la manche, froncé depuis *e* jusqu'à *g*. On pose dans l'entournure d'abord l'épaulette, *i* avec *i* du devant, — *d* avec *d* de la couture d'épaule, — point sur le point du dos; on place ensuite la manche, *i* avec *i* du devant. L'échancrure de cette manche doit se trouver sous le bras. Sur le bord inférieur du corsage on coud une bande de mousseline, ayant 5 centimètres de largeur, dans laquelle on fait deux coutures pour former une coulisse.

Corsage décolleté.

Les figures 4 à 11 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ce corsage, garni d'une draperie, peut être porté soit avec un fichu, soit, ainsi que le représente notre dessin, avec une guimpe montante, à manches longues, composée de bouillonnés en tulle et d'entre-deux en dentelle noire.

Les différents morceaux composant le corsage (fig. 4 à 7), ainsi que la manche plate, sont coupés en étoffe et doublure. On fait d'abord dans les figures 4 et 5 de la doublure les pinces qui y sont indiquées, puis on *tend* l'étoffe de dessus sur la doublure, en biais sur la couture de devant. On assemble les différentes parties du corsage en réunissant les lettres pareilles; on dispose le corsage, soit avec des œillets, soit avec des agrafes; on place des baleines sous toutes les coutures, enfin l'on borde entièrement le corsage avec un passe-poil. La draperie n'a point de doublure; en la coupant on laisse en plus 1 centimètre 1/2 d'étoffe sur les lignes de la figure 8 marquées R, S, comme aussi N, Q; — on en laisse autant à la figure 9 sur les lignes N, O, P, étoile. Ce surplus d'étoffe est replié en dessous. On fronce la figure 8, d'abord depuis Q jusqu'à R, ensuite depuis M jusqu'à N, enfin depuis M jusqu'à S, et l'on fixe les fronces sur les figures 4 et 5, de telle sorte que toutes les lettres pareilles se trouvent assemblées. On dispose de la même façon la draperie du dos (fig. 9), laquelle est froncée depuis l'étoile jusqu'à l'M, — depuis l'M jusqu'à l'N, — depuis O jusqu'à P. La draperie de la manche (fig. 11, cette manche est doublée), est froncée depuis T de chaque côté, jusqu'à l'U, puis placée sur la manche, T avec T, — point avec point, U avec U, et cousue de telle sorte que la draperie puisse être *rabattue* vers le bord supérieur de la manche. On fronce la figure 11 sur la ligne ponctuée, et on la coud sur la ligne ponctuée de la figure 10. Sur son bord supérieur, la figure 11 est froncée depuis l'étoile jusqu'au plus proche V, et l'on fixe la draperie sur la manche. On coud celle-ci ensemble depuis U jusqu'au V, et l'on forme un pli dans la figure 11 en posant chaque croix sur le point. En cousant la manche dans l'entournure, le V doit se trouver sur le V de la figure 5, l'étoile doit être placée, non sous le bras, mais par devant sur la figure 5.

Toque

ÉCOSSAISE POUR PETIT GARÇON.

Les figures 23 et 24 (*recto*) appartiennent à cette toque.

Cette coiffure, que toutes les mères pourront facilement exécuter elles-mêmes, est généralement adoptée en ce moment. On la fait en cachemire, en piqué, en coutil, en velours. Notre modèle est en velours noir, et la bordure en velours à carreaux écossais, parmi lesquels le ponceau domine. Pour la campagne et les costumes négligés de ces jeunes messieurs, on peut faire cette toque en coutil gris ou alpaga gris, et la border avec un tissu de fantaisie, à carreaux noirs et blancs. — Sur le devant on pose une agrafe en argent, placée sur une cocarde de velours écossais retenant trois plumes de faisan. Derrière se trouve un nœud en ruban de velours noir à longs pans.



BAVOLET DE CHAPEAU AVEC ORNEMENTS EN PASSEMENTERIE.

On coupe le fond d'après la figure 23. Le bord se compose de deux morceaux taillés d'après la figure 24, en plaçant l'étoffe en biais sur la ligne indiquant la couture de devant. Chacun des morceaux composant la toque est doublé avec du taffetas noir, et l'on pose de la percaline

Digitized by Google

roide entre le dessus et la doublure. On assemble le bord de la toque en faisant la couture de devant depuis *j* jusqu'au *k*, — puis la couture de derrière depuis *l* jusqu'à *m*. Pour toutes ces coutures on laisse toujours *libre* l'un des côtés de la doublure, afin de le *rabattre* et de l'ourler sur la couture. On réunit fond et bord de la même façon, *j* avec *j* par devant, — *l* avec *l* par derrière.

Sur le bord on pose le velours à carreaux, dont la largeur est indiquée sur la figure 24, et qui doit être rabattu à l'intérieur de la toque. Ce velours est coupé en biais de même que la cocarde. La petite fente qui forme un triangle sur le milieu de la toque, par derrière, est fixée par un étroit ruban élastique, puis recouverte avec un nœud fait en ruban de velours ou de taffetas noir, ayant 5 à 6 centimètres de largeur.

Rien n'est plus aisé que d'augmenter les proportions de cette toque. Les hommes peuvent l'adopter pour coiffure de voyage.

Manteau en piqué

POUR PETITE FILLE DE SIX A HUIT ANS.

Les figures 1 à 3 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Pour faire ce manteau, qui est en forme de talma, on emploiera 2 mètres 48 centimètres de piqué. Le dos (fig. 2) a une couture dans le milieu, par derrière. Sur le bord supérieur du dos, on fait deux plis de chaque côté de la couture du milieu, en posant chaque croix sur le point qui la suit, dans la direction de l'A. On réunit les figures 2 et 3, depuis A jusqu'à B, et depuis B jusqu'à C; on coud ensemble le devant et les figures 2 et 3, depuis D jusqu'à E; on ourle le contour du talma, puis on exécute la garniture, laquelle se compose d'une ruche en même étoffe que le talma, entourant la pièce d'épaule, en couvrant sa jonction avec le dos, passant sur l'épaule, en suivant la ligne fine de la figure 1, et se terminant sur le devant par un bouton recouvert en piqué. Cette ruche, faite avec une bande droite en piqué ayant 2 centimètres 1/2 de largeur, garnie de deux rangs de soutache noire, est à plis, ayant 1 centimètre de largeur. Elle est fixée sur le talma par un galon blanc, sur le milieu duquel on coud une soutache noire. On surmonte cette ruche avec deux galons semblables à celui qui vient d'être décrit; leur place est indiquée par les lignes fines sur les figures 1 et 3. On pose le même galon sur le contour extérieur du talma, et sur l'encolure garnie avec une ruche. On pose une agrafe près du cou, et quatre boutons pour fermer le talma.



CAPUCHON EN MOUSSELINE.



CORSAGE EN MOUSSELINE.

Sac-portefeuille.

Les figures 48 et 49 (*verso*) appartiennent à ce patron.

On peut faire ce sac, soit en toile cirée, soit en canevas écru, sur lequel on broderait un *semé* quelconque, soit en velours.

La figure 48 est la partie principale du sac. La figure 49 représente l'un des *soufflets*, que l'on borde sur leur côté supérieur avec du ruban de soie à filets de couleur. On assemble la figure 48 et les deux morceaux coupés sur la figure 49, en réunissant les lettres pareilles depuis *k* jusqu'à l'étoile, depuis l'étoile jusqu'à *l*, et l'on borde tout le sac avec le ruban de soie. Les courroies en cuir, terminées par un gland, sont préparées par un sellier, et fixées sur le sac par une *patte* également en cuir, retenue par deux boutons en acier. On peut remplacer ces courroies par une torsade de laine, également terminée par un gland, et fixée par un petit morceau de la même torsade, retenu par deux boutons recouverts également en laine. Chaque courroie a 40 centimètres de longueur; les pattes sont marquées sur la figure 47. La rosette, faite en cuir découpé, ou bien en ruban, a 4 centimètres de longueur, 3 centimètres de hauteur. On pose sous la rosette une bouclette en ruban élastique, qui se fixe à un bouton en acier.

Veste courte en nansouk

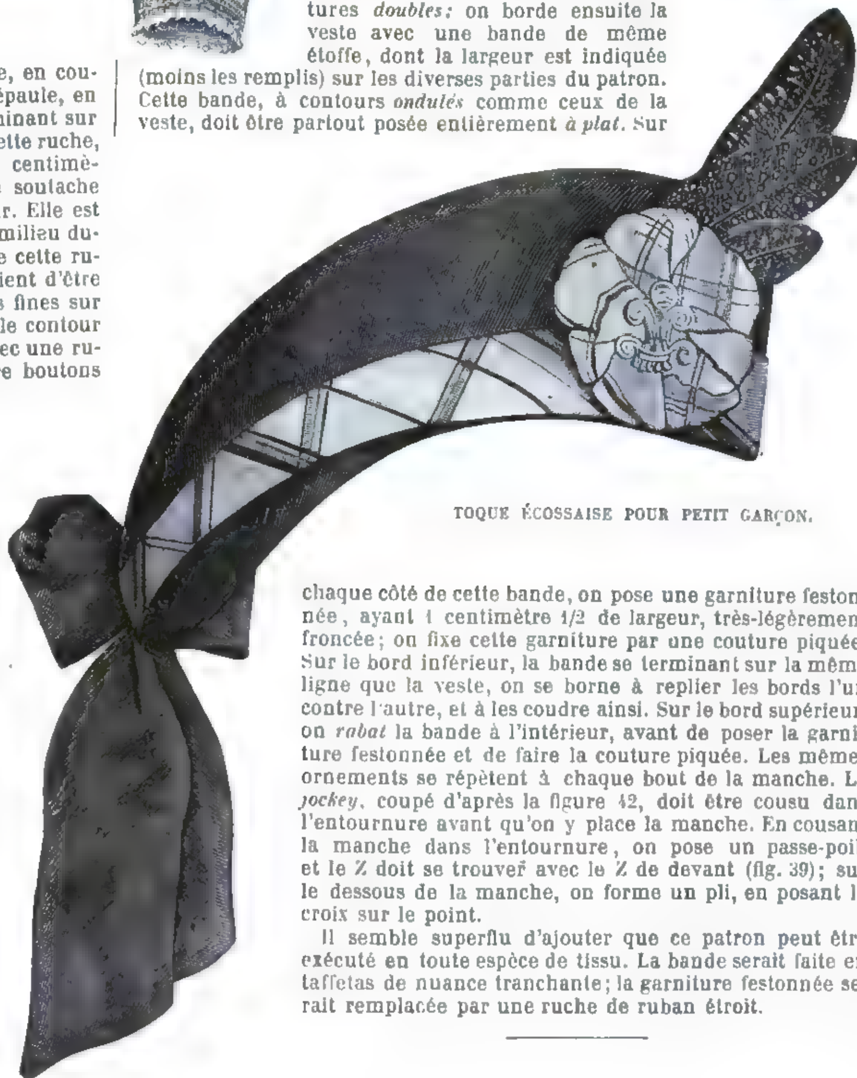
OU PIQUÉ.

Les figures 39 à 42 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

On porte cette veste sur une chemisette plissée, et avec une ceinture à pointe, faite en taffetas; elle accompagne ainsi toutes les jupes d'été en mousseline, grenadine de soie ou de laine, foulard, gaze de Chambéry, etc.

Après avoir coupé les différents morceaux composant la veste d'après les figures 39 à 42, on les assemble en réunissant les lettres pareilles, et en faisant partout des coutures *doubles*: on borde ensuite la veste avec une bande de même étoffe, dont la largeur est indiquée (moins les remplis) sur les diverses parties du patron. Cette bande, à contours *ondulés* comme ceux de la veste, doit être partout posée entièrement *à plat*. Sur chaque côté de cette bande, on pose une garniture festonnée, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, très-légèrement froncée; on fixe cette garniture par une couture piquée. Sur le bord inférieur, la bande se terminant sur la même ligne que la veste, on se borne à replier les bords l'un contre l'autre, et à les coudre ainsi. Sur le bord supérieur, on *rabat* la bande à l'intérieur, avant de poser la garniture festonnée et de faire la couture piquée. Les mêmes ornements se répètent à chaque bout de la manche. Le *jockey*, coupé d'après la figure 42, doit être cousu dans l'entournure avant qu'on y place la manche. En cousant la manche dans l'entournure, on pose un passe-poil, et le Z doit se trouver avec le Z de devant (fig. 39); sur le dessous de la manche, on forme un pli, en posant la croix sur le point.

Il semble superflu d'ajouter que ce patron peut être exécuté en toute espèce de tissu. La bande serait faite en taffetas de nuance tranchante; la garniture festonnée serait remplacée par une ruche de ruban étroit.



TOQUE ÉCOSSAISE POUR PETIT GARÇON.

Fichu à basques.

Les figures 17 et 18 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Notre modèle est fait en mousseline blanche (on peut l'exécuter en jaconas pareil à la robe), et garni avec des ruches de même mousseline, bordées d'une étroite guipure blanche. On coupe les deux devants d'après la figure 17, le dos en entier d'après la figure 18, de telle sorte qu'il se termine par trois *pattes*, ainsi que le dessin l'indique. On coud les pinces de la poitrine depuis *a* jusqu'à *b*, celles du dos depuis *c* jusqu'à *d*, et l'on assemble dos et devant sur l'épaule depuis *e* jusqu'à *f*. On plie en dehors tout le contour du fichu, sur un demi-centimètre de hauteur, et l'on coud la garniture par-dessus. A l'exception de l'espace compris entre l'étoile de la figure 17 et l'étoile de la figure 18, c'est-à-dire l'espace de l'épaulette, cette garniture a partout 2 centimètres 1/2 de hauteur, y compris la guipure étroite qui la borde. La garniture est plissée, et ses plis ont 1 centimètre de largeur; ils sont séparés par un espace de même largeur. On les coud sur le fichu en posant une petite soutache de coton blanc, sous laquelle on place en même temps une guipure étroite, semblable à celle de l'autre extrémité de la ruche. Celle-ci borde l'encolure et les revers, sans discontinuité, puis le devant et la patte de devant jusqu'au *b*; la ruche reprend ensuite à la pointe de la pince de la poitrine, continue sur la patte de côté, sur le bord du fichu, sur l'épaule, et atteint, presque sans gradation, une largeur de 4 centimètres 1/2 lorsqu'elle arrive à l'étoile de la figure 17; depuis l'étoile de la figure 18, elle reprend sa largeur primitive, continue autour de la patte jusqu'à la pointe de la pince du dos. La patte du milieu du dos est garnie isolément; on répète sur l'autre côté la garniture qui vient d'être décrite. Pour l'épaulette, on pose une seconde ruche (voir le dessin) qui a 5 centimètres 1/2 de largeur au milieu, mais se termine en diminuant de largeur.



CORSAGE DÉCOLLETÉ.

Habillement complet

POUR PETITE FILLE DE QUATRE A SIX ANS.

Les figures 25 à 38 (*verso*) appartiennent à cet habillement.

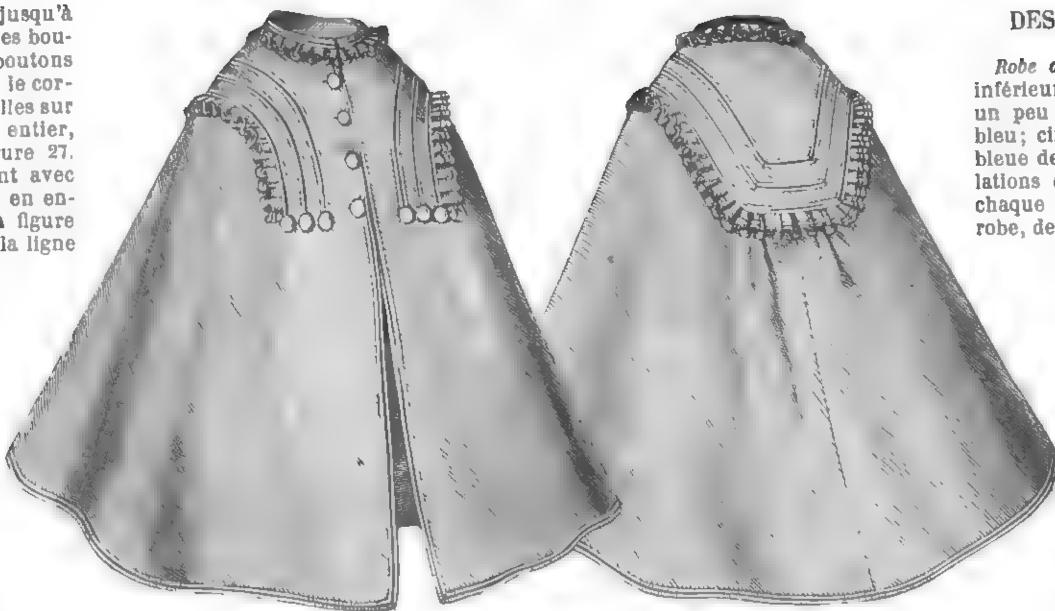
Ce costume est aujourd'hui généralement adopté pour toute la durée de la croissance des petites filles. Notre modèle se compose d'une jupe en popeline ou alpaga gris très-clair. Cette jupe a 45 centimètres de longueur, 2 mètres 62 de largeur; elle est entièrement doublée avec de la gaze roide; on la plisse sur son bord supérieur, et on la *monte* sur une ceinture. La garniture de la jupe (on la trouvera sur la fig. 38) se compose de tissu écossais en laine ou soie à carreaux bleus et verts. La ruche *chicorée* a 4 centimètres de largeur; on la fera en taffetas uni, de l'une des nuances figurant dans le tissu écossais. Le corsage est fait en nansouk blanc, plissé; on y ajoute des bretelles et une ceinture, terminée derrière par un nœud à longs pans; bretelles et ceinture sont faites en tissus à carreaux écossais.

Pour préparer le corsage blanc, on fera d'abord les plis indiqués sur les figures 25 et 26, puis on coupera le nansouk d'après ces figures, en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour l'ourlet. Le dos est coupé d'un seul morceau, en entier, d'après la figure 26. On assemble dos et devant sur le côté depuis

Digitized by Google

A jusqu'à B, sur l'épaule depuis C jusqu'à D; on fait, dans l'ourlet de droite les boutonnières indiquées; on place les boutons sur l'ourlet de gauche, puis on coud le corsage en assemblant les lettres pareilles sur la ceinture coupée double et en entier, d'un seul morceau, d'après la figure 27. Cette ceinture se ferme par devant avec un bouton. La manche est coupée en entier, d'un seul morceau, d'après la figure 28; on l'échancre sous le bras, sur la ligne qui indique cette échancrure, puis on la coud ensemble depuis J jusqu'au K. On ourle la fente depuis L jusqu'à l'étoile; on fronce la manche sur son bord inférieur, puis on la réunit, L avec K, à la manchette, coupée en étoffe double sur la fig. 29. On a fait les boutonnières et posé les boutons de cette manchette. Lorsqu'on place la manche dans l'entournure, le J doit se trouver avec le J du devant. Le petit col est coupé en étoffe double, d'un seul morceau, d'après la figure 30, puis cousu point avec point, croix avec croix, sur le tour du cou, dont la figure 31 représente la moitié. Celui-ci est fixé sur l'encolure du corsage, en réunissant les lettres pareilles. On garnit le col et les manchettes avec une dentelle étroite.

Ceinture. On coupe deux morceaux d'après chacune des figures 32, 33, 34, 35; chacun de ces morceaux est doublé en soie ou percaline. On les assemble en rapprochant les lettres pareilles. Sur le côté gauche, depuis O jusqu'à P, on pose des agrafes, et aussi une baleine flexible. Les bretelles, coupées d'après la figure 36, sont également doublées; on les pose, point sur le point de la figure 34, la lettre Q sur la même lettre de cette figure 34, point et croix sur le point et la croix des figures 32 et 33. Il reste encore à préparer les pans de la ceinture, d'après la figure 37. Sur le bord supérieur de ces pans, on pose la croix sur le point pour former un pli. Les deux pans sont placés sous un nœud. La ceinture et les bretelles sont garnies avec une ruche *chicorée* semblable à celle du jupon, mais un peu plus étroite.



MANTEAU EN PIQUÉ POUR PETITE FILLE DE SIX A HUIT ANS.



SAC-PORTEFEUILLE.

Étui à tasse

POUR CONSERVER LA CHALEUR DES BOISSONS.

La figure 50 (*verso*) appartient à ce patron.

MATÉRIAUX : Un morceau de drap noir fin, ayant 15 centimètres 1/2 de largeur, et 53 centimètres de longueur; taffetas ou ruban de taffetas bleu Mexico et deux nuances vertes; 1 mètre 30 centimètres de ruban de taffetas noir, ayant 3 centimètres de largeur; grelots, doublure, ouate, etc.

Cet étui sera surtout utile près du lit d'un malade, lorsqu'il faudra conserver une boisson chaude ou tiède. On coupera le drap noir d'après la figure 50 (qui représente la moitié de l'étui), de telle sorte que l'un des bords longs soit en ligne droite, et que l'autre bord forme sept festons. On reporte sur le drap les dessins qui figurent sur notre patron, et l'on enlève partout le drap dans l'intérieur des contours, en le découpant avec des ciseaux bien aiguisés. Lorsque le drap est *à jours*, on le double avec du taffetas de nuance vive. Sur notre modèle, les compartiments marqués par un point sont doublés avec du bleu vif; ceux qui ont une croix, avec du vert vif; ceux qui n'ont point de signe distinctif, avec du vert plus foncé. On coupe, pour les figures ponctuées, des morceaux isolés un peu plus grands que l'espace vide, on en humecte les bords avec une dissolution de gomme arabique, on les colle sous les découpures du drap. Lorsque tous les morceaux bleus sont terminés, on place le vert vif sous les feuilles marquées par des croix. Pour le vert foncé, on peut prendre le taffetas en bande. Pour les rosaces des festons, on mettra toujours du vert foncé.

Après avoir terminé ce travail facile et amusant, on prépare une doublure de gaze garnie de ouate, on recouvre cette doublure avec du taffetas vert, et l'on réunit dessus et doublure. On coud ensemble les festons depuis *m* jusqu'à *n*, puis on assemble le travail depuis le point jusqu'à l'étoile, en laissant une petite ouverture pour l'anse de la tasse. Sur la pointe, on laisse aussi une ouverture pour le bouton du couvercle en porcelaine que l'on place sur la tasse. Pour les garnitures supérieure et inférieure, on coupe d'un côté la lisière du ruban, on le *défile* sur une hauteur d'un centimètre, on le fronce sur l'autre côté en laissant une tête de 3/4 de centimètre. Outre cette ruche, on pose des grelots répétant les couleurs des *transparents*, et posés à 2 centimètres de distance les uns des autres, sur la ruche inférieure. Trois grelots réunis (un bleu et deux verts) sont placés à l'extrémité de chaque couture réunissant deux festons. Des grelots entourent aussi la rosette supérieure.

Ajoutons que ce travail de *découpures* avec *transparent* peut servir pour coussin, tabourets, pouffs, etc.



HABILLEMENT COMPLET POUR PETITE FILLE.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de foulard nuance nankin. Le bord inférieur de la jupe est découpé en dents un peu larges, bordées avec un ruban bleu; cinq rangées de pois brodés en soie bleue de cordonnet sont posées en ondulations dans l'intérieur de ces dents. Sur chaque couture réunissant les lés de la robe, deux rangées de pois remontent en se croisant. Paletot semblable à la robe, orné d'une broderie analogue. Chapeau en paille de riz blanche, glacée, garni de rubans bleus et de bluets.

Robe en gaze de soie blanche, semée *de bouquets composés de fleurs des champs*. La jupe, plus longue que de coutume, est froncée sur son bord inférieur, de façon à former des bouillonnés perpendiculaires, ayant environ 20 centimètres de hauteur, 8 centimètres de largeur, et séparés par deux étroites dentelles noires, cousues *pied* contre *pied*. Corsage plat, montant, garni devant et sur l'encolure avec un bouillonné étroit, *à tête* de chaque côté. Cette tête est bordée de dentelle noire très-étroite. Manches longues, bordées d'un bouillonné; un second bouillonné, assez large, forme un jockey. Ceinture à longs pans encadrés de dentelle noire et de bouillonnés. Chapeau en paille d'Italie, orné de fleurs des champs. Gants en peau de Suède nuance *chamois*, longs et sans boutons.

MODES.

Sous prétexte d'allonger les vestes ou de former des pans d'habit, les basques s'imposent sournoisement aux corsages féminins. Elles se cachent sous différentes dénominations, mais ce sont toujours les basques, naguère exilées de la toilette féminine, et y revenant maintenant par droit de conquête. Il ne faut pas regretter leur retour, car les basques conviennent fort bien aux robes de demi-toilette.

On me demande d'indiquer des garnitures qui ne *coûtent rien*; ce petit problème, qui a l'air fort innocent, est à peu près insoluble. Voici la combinaison qui se rapproche le mieux de sa solution : pour toutes les étoffes *fermes* et un peu roides, on coupe des biais plus ou moins larges, au nombre de trois, cinq ou sept; on coud l'un des côtés de ce biais sur la robe, et le deuxième côté tout près du premier; cela forme, sauf le respect dû à mes lectrices, une sorte de *saucisse*. Si le biais est étroit, on a cousu au milieu une soutache de laine noire ou de couleur vive; pour un biais plus large on met deux, ou même trois soutaches, ou bien un galon-cachemire. Le pardessus est orné comme la robe, et cette petite garniture, qui paraît assez insignifiante à en juger par sa description, semble jolie et de bon goût lorsqu'on la voit exécutée.

On porte toujours des talmas, mais le nombre des pardessus l'emporte sur celui des talmas. Les jeunes filles portent des pèlerines en cachemire bleu, vert ou violet, dépassant fort peu la taille, et garnies avec un simple entredeux de dentelle, posé à plat, à 3 centimètres du bord de la pèlerine. Celle-ci est commode à emporter en wagon, à la promenade, en voyage, et l'on doit attribuer son succès à l'humeur remuante qui s'empare des Parisiennes dans la saison actuelle. Mais on rencontre aussi ces pèlerines dans la rue, sur les robes de toute étoffe, et elles composent un petit pardessus *sans façon*, et tout à fait jeune.

La grenadine de laine et celle de soie sont décidément les étoffes qui ont le plus de succès cette année. Ces tissus composent des toilettes fort élégantes, mais leur prix reste toujours relativement élevé, puisqu'il faut les porter avec une jupe de taffetas assorti. On a, il est vrai, la ressource d'*assortir* la grenadine à une ancienne robe de taffetas, et d'utiliser ainsi une robe fanée : c'est le procédé dont usent toutes les Parisiennes. On porte beaucoup de robes en grenadine blanche, *semées* de pois, d'étoiles ou de croissants brodés en soie noire. On ne met point de ro-

Digitized by Google



LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Toilettes de Mme CASTEL, 58, r. Ste Anne.

Chapeaux de Mme AUBERT, r. Nve des Mathurins.

Reproduction Interdite

Digitized by Google

Digitized by Google

bes blanches dans la rue, à pied. Je dois à la vérité d'ajouter que j'en ai rencontré une hier: cette robe était en poil de chèvre blanc, avec talma pareil, garni de hautes dentelles noires; mais tout le monde se retournait pour examiner cette toilette. *Règle générale* : Quand une femme s'aperçoit que les passants se retournent pour voir sa toilette, elle doit regagner immédiatement son domicile, changer de robe et de coiffure, car il est certain qu'elle est vêtue d'une façon anomale.

Il est une mode dont j'ai signalé l'avénement depuis longtemps, et dont je constate le succès avec plaisir, parce que cette mode concilie l'élégance avec l'économie. Il s'agit des *devants* de jupe assortis à la jupe, mais différents quant aux dessins, ou même à la nuance, de ce que l'on appelait autrefois des *tabliers*, en un mot. Cela est extrêmement commode pour rélargir une robe trop étroite. Cette robe est-elle de couleur unie, on met le lé de devant en étoffe à rayures, dont l'une des nuances reproduit celle de la robe; la robe est-elle au contraire à rayures, on met le *tablier*, c'est-à-dire le lé de devant d'étoffe unie; la robe, trop étroite, est-elle en même temps trop courte, on en découpe le bord en dents arrondies, sous lesquelles on place un volant de même étoffe que le tablier. Ce volant doit être posé *plat* sous la courbe des dents; on y fait un tuyau ou pli dans le creux qui se trouve entre deux dents; dans ce dernier cas, les lés de devant, ceux qui se réunissent au tablier, sont découpés comme le bord inférieur de la robe. Lorsque celle-ci ne doit pas être allongée, on y met une garniture quelconque : ruche chicorée, — entre-deux en dentelle, — galons écossais ou galons-cachemire, et cette garniture doit toujours remonter jusqu'au corsage sur chaque lé de devant. Ce tablier a une garniture qui diffère de la robe; presque toujours cette garniture se compose d'un volant à tête déchiquetée. Le style de ces toilettes se rapproche beaucoup, ainsi qu'on le voit, des costumes Louis XV. Je ne dois pas omettre d'ajouter que, dans le cas où le bord inférieur de la jupe et les côtés des lés de devant seraient découpés en dents, on placerait un bouton de taffetas ou de passementerie dans la courbe de chaque dent, afin que la robe semble être boutonnée sur le volant inférieur et sur le tablier. Le volant serait, bien entendu, continué sur le bord inférieur du tablier; à cette place on le ferait à *tête* non déchiquetée, et les *tuyaux* ou plis ne seraient pas plus rapprochés que ceux du volant placé sous la robe dont le bord aurait été découpé en *dents*, ainsi que cela vient d'être indiqué. E. R.



VESTE COURTE EN MOUSSELINE.

CHRONIQUE DU MOIS.

Hélas! Mesdames, jamais je ne fus si embarrassée qu'en ce moment! J'ai pris et quitté ma plume dix fois déjà, en repassant dans ma mémoire tous les sujets que je devais écarter de ces pages, et tous ceux qui pouvaient y figurer. A chaque examen nouveau, le nombre des exclusions augmentait aux dépens de celui des admissions, et je déposais ma plume avec découragement.

De plus, il pleut; des nuages gris me cachent le ciel; un voile, gris aussi, formé par une pluie fine et tenace, assez semblable à certains caractères féminins qui persistent dans leurs desseins avec une inflexible douceur, enveloppe d'une brume épaisse les grands arbres que j'aperçois de ma fenêtre lorsque le soleil éclaire joyeusement l'horizon. Or je suis assez tristement organisée, c'est-à-dire fort accessible aux impressions extérieures; je ne puis écrire lorsqu'il pleut, et je suis épouvantée du sort qui m'attend cet été, si entièrement livré à l'influence de saint Médard et de saint Barnabé, qui, au lieu de se combattre, se sont coalisés pour nous infliger une suite non interrompue de jours pluvieux. Mais l'espérance est un sentiment doué d'obstination; il survit à tous les coups, et se redresse plus vivace que jamais lorsqu'on le croit éteint.

Telle est ma situation depuis le moment où j'ai appris qu'un troisième prophète de malheur, saint Mathieu... non, je me trompe, celui-ci n'est pas saint....., que M. Mathieu (de la Drôme) s'est trouvé d'accord avec ses prédécesseurs pour nous prédire une succession de mauvais jours. S'il en est ainsi, je respire; un rayon de soleil se glisse dans cet avenir brumeux, et, comptant sur le renouvellement des méprises de l'année dernière, je reprends mon courage et ma plume.

C'est bien ce qui s'appelle parler de la pluie et du beau temps: mais il est des mois malvenus, durant lesquels les théâtres n'offrent pas d'intérêt, tandis que les salons sont fermés, et les promenades chaque jour plus désertes; des mois où l'on ne trouve que des sujets qui doivent être évités, les uns parce qu'ils sont trop tristes, les autres parce qu'ils sont trop gais..... et encore, combien en est-il parmi ces derniers qui devraient changer de catégorie, et qui, à force de gaieté, prennent un aspect lugubre! On s'amuse beaucoup aux courses du bois de Boulogne, et le chemin de fer y a transporté récemment au moins cent mille personnes. Qui donc accusait notre époque de manquer d'enthousiasme et de patriotisme? Les nobles sentiments se sont produits dans tout leur éclat sur le terrain des courses; la victoire de la France sur l'Angleterre, victoire personnifiée dans le cheval de M. Delamarre, a excité dans le personnel féminin des courses un délire révélé par les manifestations les plus bruyantes; on a fait sauter dans les calèches les bouteilles de vin de Champagne, on a poussé des *hourras* formidables; plusieurs dames ont sollicité, avec des larmes dans les yeux et dans la voix, l'honneur d'être présentées au *jockey* qui était le héros du jour. Du reste, cette émotion avait une origine bien légitime: un grand nombre de ces jeunes enthousiastes avaient parié des sommes très-considérables; l'une d'entre elles, confiante en la fortune d'Albion, avait déserté la cause de son pays, et parié quatre cent mille francs sur l'agilité du cheval anglais; cette dernière dame ne figurait pas parmi celles qui ont porté des palmes au vainqueur de la journée.

Tandis que l'affreux drame dont Paris s'est exclusivement occupé depuis deux mois se terminait sur la place de la Roquette, le canon tonnait aux Invalides pour les funérailles du maréchal Pélissier, duc de Malakoff. D'une part la guillotine... de l'autre les honneurs rendus par le pays tout entier à celui qui avait augmenté la gloire nationale: tel était le saisissant rapproche-

FICHU A BASQUES, VU PAR DEVANT ET PAR DERRIÈRE.

Digitized by Google

ment présenté à quelques heures d'intervalle. Le malheureux qui a expié son crime sur la terre appartenait à cette fraction d'individus qui veulent obtenir à tout prix les jouissances que l'argent peut donner, et veulent les posséder immédiatement. Notre époque n'a pas le droit de s'indigner de ce sentiment de cupidité : elle estime tant le luxe! elle vénère si naïvement la richesse! — Le maréchal Pélissier était au contraire de ceux qui suivent la ligne inflexible du devoir à travers toutes les privations et tous les périls ; il avait atteint les plus hautes dignités de son pays : mieux que cela, il possédait l'estime générale. Ces deux destinées, rapprochées d'une façon si bizarre, peuvent donner matière à bien des réflexions.

Pendant tout le mois qui vient de s'écouler, Paris a remplacé la comédie de société, les bals et les concerts par les expériences et les démonstrations de chimie. Les chimistes ont été les vrais *lions* du moment ; on se disputait leur présence, on s'arrachait leurs paroles, et les invitations avaient subi une légère variante dans leur rédaction stéréotype; au lieu de la phrase consacrée *on dansera au piano*, on lisait les mots suivants : On fera de la chimie... au piano sans doute. Ce qu'il y a de positif, c'est que la principale récréation dans les salons à la mode a été fournie pendant quelques semaines par l'étude des toxiques végétaux, *végétaux*, entendons-nous bien ; les poisons minéraux, l'arsenic entre autres, qui fut à la mode il y a de cela un certain nombre d'années, étaient bannis des programmes fashionables. Que voulez-vous? cela est si curieux !... cela peut être si commode, ces poisons qui ne laissent point de traces ! Tous les merveilleux parlaient de strychnine et de digitaline avec les merveilleuses, qui discutaient les effets des toxiques, et citaient même le latin fraîchement recueilli dans leurs conférences avec les hommes de l'art. Malheureusement pour ceux qui seraient séduits par les avantages incontestables qu'offrent les poisons végétaux, la nature a soin de placer un frein près de chacune des forces nouvelles que l'on découvre en elle. Jusqu'ici ces poisons ne laissaient point de traces; on vient de découvrir en Allemagne un microscope à l'aide duquel on apercevra des parcelles indiquant l'emploi et la présence de ces toxiques.

Voici une chronique bien récréative !.... Mais on ne saurait se dispenser de refléter les principales préoccupations de Paris, et je ne puis m'obstiner à présenter à mes lectrices un miroir toujours voilé. Paris a toujours une marotte dont il fait sonner tous les grelots; puis il la rejette bien vite, pour passer à un autre exercice. Il consomme beaucoup de marottes dans le courant d'une année, et il en est beaucoup dont on doit se dispenser de noter le règne éphémère; il faut bien saisir au passage celles dont on peut parler; il faut bien s'occuper un peu de ce qui l'occupe beaucoup.

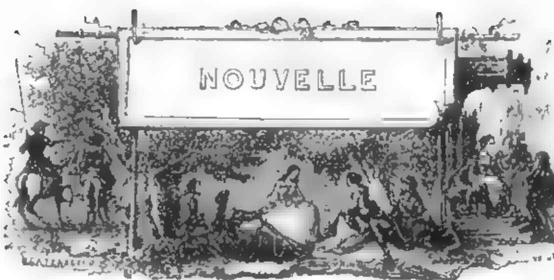
Cette fois la grande ville a été littéralement absorbée par ce drame, et a laissé passer sans y faire attention les autres drames moins émouvants qui se jouent sur ses théâtres. On lui a dit que Mlle Karoly abandonnait le cothurne, qu'elle renonçait à s'abreuver dans la coupe empoisonnée de la tragédie..... Et Paris n'a pas même écouté la nouvelle de cette désertion..... Il s'est borné à se demander si la tragédie se servait de poisons minéraux ou végétaux ; il n'a pas entendu la voix creuse de l'ex-Phèdre lui disant : La tragédie se meurt!..... la tragédie est morte!..... puisqu'elle n'avait plus que moi, puisque je l'abandonne!.... Non, il est resté indifférent à ce changement, aux *reprises* de quelques théâtres, aux premières représentations; et l'Exposition de peinture aurait pu faire sa clôture un mois plus tôt sans qu'il s'en aperçût. Il a été insensible aux nouvelles politiques; on lui a répété tous les matins que la conférence de Londres ne conférait pas; il répondait que cela lui était bien égal, et, lorsqu'on lui parlait des confédérés, il les confondait avec les fédéraux ; car Paris possède cette spécialité particulière d'apprendre avec frénésie, et d'oublier avec rapidité. Son cerveau réalise l'idéal que les buveurs rêvent pour leur verre : il n'est jamais plein ni jamais vide. Paris sait tout, il oublie tout, il s'assimile tout, il rejette tout..... et voilà pourquoi il s'est tant occupé du procès d'empoisonnement ; mais on peut être tranquille, cette fantaisie ne durera pas; la marotte est déjà usée. Le mois prochain, Paris discutera des questions de droit, et dans tous les salons les avocats remplaceront les chimistes, si, ainsi qu'on l'annonce, il s'élève un procès entre les compagnies d'assurances et les héritières de l'infortunée qui était *assurée*.

La liberté des théâtres sera inaugurée le 1er juillet. La vénérable salle de la Porte-Saint-Martin, se souvenant avec orgueil de ses destinées premières, projette de bannir le mélodrame et son bagage de masques, de manteaux couleur de muraille, de bossus et d'idiots, pour rendre à ses échos leur destination première ; on y jouera des opéras, comme au temps où Marie-Antoinette venait de Versailles applaudir les œuvres de Gluck. Espérons que sous prétexte de *liberté* (on a commis tant d'excès avec ce mot!) les *arrangeurs* n'auront pas la liberté de déranger les chefs-d'œuvre ; que les directeurs n'auront pas la liberté de représenter des compositions mutilées; que les chanteurs n'auront pas la liberté de défigurer les intentions de l'auteur ; et, si nous nous trompons dans nos espérances, si les arrangeurs, les directeurs et les chanteurs s'arrogent toutes ces libertés réunies, le public aura toujours la ressource d'user du droit qu'il aura acheté à la porte, et de prendre la liberté de siffler.

EMMELINE RAYMOND.



ÉTUI A TASSE POUR CONSERVER LA CHALEUR DES BOISSONS.



CLARA.

Imité de l'anglais

DE LADY BLESSINGTON.

I.

Dans une salle à manger modeste, dans *un parloir*, comme on dit en Angleterre, deux femmes, l'une âgée, l'autre au début de la vie, achevaient de prendre ce premier repas du matin où l'on est heureux de se retrouver en famille.

A l'âge surtout de mistress Waller les nuits sont longues, car le sommeil est plus court, et le moment où l'on se lève un des plus agréables de la journée.

« Ma chère Clara, » disait-elle à sa nièce, dont la beauté et l'air distingué auraient attiré les regards dans le plus brillant salon, « tu ne manges pas, prends donc cette tartine et cette tranche de jambon; » mais Clara avait à peine goûté son thé depuis qu'elle était descendue de sa chambre et qu'elle avait jeté les yeux sur le journal qu'on apportait chaque matin de *Newsman*, espèce de cabinet de lecture où l'on vend les journaux par milliers dans la grande ville de Londres.

Comme la politique n'intéressait guère la tante et la nièce, quel motif pouvait donc expliquer l'intérêt que la jeune fille semblait prêter à la lecture des longues colonnes du journal? A la fin, Clara mit le doigt sur quelques lignes auxquelles elle s'était arrêtée, et dit à sa tante : « Eh bien! j'ai trouvé!

— Hélas! » reprit la tante, « ce que tu cherches tous les jours, ma chère Clara!

— Il le faut bien, ma tante : écoutez : « On demande, dans une famille très-distinguée, une institutrice à laquelle on confierait l'éducation de trois enfants, l'aînée de neuf ans, la seconde de sept et la troisième de cinq. On désire que la personne qui se présentera soit d'un extérieur très-agréable, qu'elle ait les meilleures manières, et qu'elle soit excellente musicienne. Elle doit pouvoir enseigner à ses élèves le français, l'italien, l'anglais, la géographie, la musique, le dessin et la danse; il est bien entendu qu'elle doit avoir une connaissance parfaite de toutes ces branches de l'enseignement. Une grande égalité de caractère, jointe à un naturel gai et à une bonne santé, sont des conditions indispensables. Il faut aussi que l'institutrice sache tailler et faire les robes d'enfant. Honoraires, 25 guinées par an. S'adresser, n° ...., ***Brook street;*** Growenor square*, entre deux heures et quatre. »

— Vingt-cinq guinées par an,** » s'écria mistress Waller, « et tout un programme de perfections dont la réunion est à peu près impossible dans une créature humaine! Que de temps et d'argent ne faudrait-il pas pour offrir au moins une partie de ces avantages! Et quels honoraires! à peu près les gages d'une femme de chambre! Oh! ma pauvre Clara, cela ne peut te convenir.

— Et cependant, ma chère tante, cet *avis* n'est pas plus déraisonnable que la plupart de ceux dont les journaux sont remplis. Permettez-moi de me présenter demain dans cette famille, car, si je ne puis me flatter de remplir toutes les conditions qu'on exige, peut-être serai-je agréée; au moins suis-je patiente, et cela est beaucoup pour bien des gens.

— Mais 25 guinées par an, chère fille, il n'y a pas de quoi couvrir tes dépenses personnelles.

— La somme n'est pas forte assurément, » dit Clara en s'efforçant de sourire, « mais avec de l'économie je tâcherai de m'en contenter. »

Malgré le chagrin que faisait éprouver à mistress Waller le projet qu'avait formé sa nièce de la quitter pour se placer comme institutrice, elle dut céder à l'insistance de la jeune fille, qui avait résolu de ne pas lui être à charge. Jamais cette excellente femme n'avait plus regretté sa pauvreté qu'en ce moment.

Clara Mordaunt était la fille unique, maintenant orpheline, d'un négociant que de fausses spéculations avaient ruiné, et qui, dans le désespoir où l'avait jeté une catastrophe imprévue, s'était suicidé : malheur affreux, qui, depuis un an environ, n'avait laissé à Clara qu'une seule protectrice au monde, sa tante, car il y avait longtemps déjà qu'elle avait perdu sa mère.

Son père avait une fortune immense, malheureusement engagée tout entière dans ses énormes spéculations ; Clara avait donc reçu l'éducation la plus brillante, dont elle avait su profiter. Quand il mourut, il ne laissait à sa fille que cette éducation, et la tendre affection de sa tante, veuve d'un colonel, réduite elle-même, pour vivre, à la petite pension qui lui était allouée.

Il est inutile de le dire, pauvre, la riche héritière de la veille, qui déjà présidait à la table de son père, à ses somptueux dîners et à ses fêtes magnifiques, n'eut plus d'amis. Cela était vrai du temps des Romains, et l'est malheureusement encore ***.

C'est ainsi que miss Mordaunt, bien jeune encore, apprenait par l'adversité à connaître ce monde.

Il y avait longtemps que sa bonne tante allait à la même école; elle ne pouvait donc s'étonner, quoiqu'elle le regrettât, à cause de la tendre affection qu'elle portait à sa nièce, de la ferme résolution qu'avait prise Clara de se suffire à elle-même, sans compter sur aucun de ceux qui, autrefois, avaient flatté la riche héritière; et elle savait que sa nièce avait le cœur trop généreux pour rester à la charge de sa vieille tante.

Clara Mordaunt venait d'atteindre ses dix-neuf ans, quoiqu'on ne lui en eût donné que dix-sept, à la grâce juvénile de sa taille, à la délicatesse de ses traits, et à sa charmante timidité. Il y avait dans toute sa personne un charme tout particulier, quoique sa beauté ne fût pas d'une régularité parfaite, et elle avait un air de distinction qui lui était naturel.

La journée se passa tristement pour ces deux femmes, qui étaient tendrement unies.

Élevée par une mère catholique, qu'elle avait eu le malheur de perdre quelques années auparavant, catholique elle-même, Clara trouvait dans sa foi, dans les admirables secours qu'elle lui offrait au milieu des terribles épreuves que, si jeune, elle avait eu à subir, cette force extraordinaire que la religion peut seule donner; mais, quoique bien résolue à faire ce qu'elle regardait comme son devoir, dans la position où elle se trouvait, elle était un peu comme ces voyageurs qui n'ont pas encore vu la mer, et qui, tout prêts à s'embarquer sur l'océan, regardent encore le rivage avant de le quitter, non

* Personne n'ignore qu'à Londres, on désigne les quartiers par le nom de chaque place qui en forme comme le centre.

** 666 francs.

*** « Tant que vous serez heureux, » a dit le poëte latin Ovide, « vous compterez beaucoup d'amis.

« Si l'orage éclate, vous serez seul. » La leçon est bonne et reste toujours la même.

Digitized by Google

sans contempler avec un certain effroi les vagues qui les entourent, et cet horizon sans limite qui, au milieu de la brume et des nuages, semble cacher les tempêtes.

Clara allait mettre à la voile dans une mer qui lui était bien inconnue, seule sur sa frêle barque, malheureuse jeune fille orpheline, trop pauvre pour être si jolie, trop jolie pour être si pauvre, et surtout pour se trouver, à ce point, isolée!

Aussi sa tante, qui l'aimait comme une mère, ne cessa de pleurer pendant cette journée, à la pensée de la séparation du lendemain.

Une fortune, même bien modeste, et ces deux cœurs, qui s'aimaient tant, n'eussent pas eu à redouter cette séparation, si cruelle pour la vieillesse de mistress Waller, peut-être si dangereuse pour la jeunesse de Clara, au moins bien pénible pour elle, malgré sa noble détermination; mais il y a, dans les épreuves de la vie, des mystères que Dieu s'est réservés, et auxquels des cœurs comme celui de Clara savent se soumettre.

II.

Le lendemain, Clara, accompagnée de sa tante, frappait à la porte de mistress Belmont, et demandait à la voir.

Le domestique qui remplissait dans le vestibule les fonctions de portier la regarda d'un air insolent qui la fit rougir, et lui adressa la question suivante :

« Êtes-vous la personne qui doit venir se présenter comme institutrice? »

Mistress Waller eut de la peine à ne pas faire une réponse un peu vive au cerbère, mais Clara s'empressa de répondre affirmativement; le portier leur dit alors de s'asseoir tandis qu'il sonnait pour appeler un valet de pied, qu'il chargea d'aller prévenir sa maîtresse qu'une jeune personne était venue se présenter comme *institutrice*.

« Je puis vous dire, mademoiselle, que vous aurez là une place un peu rude, » dit le portier, « car *nos* enfants ont le diable au corps. Que Dieu les bénisse! Si vous saviez tout ce qu'ils ont fait supporter à la jeune personne qui vient de quitter!... »

Le valet de pied annonça en ce moment que sa maîtresse était prête à recevoir miss Mordaunt, et mistress Waller fut introduite avec sa nièce dans un boudoir où elles trouvèrent la maîtresse de la maison la tête dans une de ses mains, tandis qu'elle tenait de l'autre un flacon; elle les invita à s'asseoir, et leur dit d'un ton plaintif qu'elle avait un mal de tête qui l'empêchait presque de parler.

« Madame, » répondit Clara, « je suis prête à revenir un autre jour.

— Non, » reprit mistress Belmont, « puisque l'effort est fait, autant en finir aujourd'hui. »

Ce ton n'avait rien qui séduisît la bonne tante; mais un regard suppliant de sa nièce l'empêcha d'intervenir.

« Je conclus de la visite que vous me faites en ce moment, » dit mistress Belmont, « que vous remplissez toutes les conditions indiquées dans l'*avis;* je suis donc disposée à vous prendre chez moi, quoique je vous trouve plus jeune que je n'aurais voulu.

— Madame, » dit alors mistress Waller, « si vous avez des renseignements à demander sur la capacité de miss Mordaunt, vous pouvez vous adresser à moi : je suis sa tante.

— Mais n'y a-t-il pas d'autres personnes que je pourrais consulter, je veux dire quelque dame qui ne serait point la parente de la jeune personne? » reprit mistress Belmont avec non moins d'aplomb que de dureté; « car il est rare que l'on se borne, *lorsqu'on prend les gens chez soi,* » elle allait dire à son service, « à la seule recommandation de leurs proches parents.

— Je vous donnerai, si vous le voulez, » reprit mistress Waller, tandis que le sang lui montait au visage, « les noms de plusieurs dames auprès desquelles vous pourrez aller aux renseignements; mais, comme ma nièce n'a jamais quitté sa famille, l'épreuve qu'elle subira chez vous, Madame, fera peut-être mieux juger de sa capacité.

— Demeurez-vous à Londres? » dit mistress Belmont, « et dans quelle partie de la ville?

— Madame, » répondit mistress Waller, « je demeure à Kensington *.

— Je ne vous ai fait cette question, » reprit mistress Belmont d'un ton important, « que pour un motif bien naturel, c'est que je ne veux pas que *mon* institutrice reçoive ses parents ou ses amis pendant qu'elle est chez moi. La famille de *ma dernière* institutrice était vraiment insupportable, elle venait sans cesse la voir, et, quoique je ne permisse pas les visites, c'était, je dois le dire, un véritable inconvénient, que des gens de cette espèce vinssent frapper à ma porte, tandis que les voitures de mes amis étaient peut-être arrêtées.....

— Me donnez-vous à entendre, Madame, que je ne verrai jamais ma nièce? » reprit mistress Waller.

« Oh! non, » répondit mistress Belmont, « je veux dire seulement qu'elle ne devrait pas vous attendre plus d'une fois par mois; et quand vous viendrez, je voudrais que vous fissiez votre visite avant l'heure où je me lève, parce que je demanderai souvent à Mademoiselle de me faire la lecture. »

Mistres Waller regarda plusieurs fois sa nièce pendant cette entrevue, pour lui exprimer le désir qu'elle refusât une telle position; mais Clara la regarda d'un air si suppliant qu'elle donna à mistress Belmont l'adresse de lady Walsingham, pour les renseignements qu'elle désirait prendre; puis la tante et la nièce se retirèrent sous une impression peu favorable à mistress Belmont.

Au moment où elles traversèrent le vestibule, le portier bavard se montra encore tout disposé à leur énumérer les inconvénients de la position; mais elles s'empressèrent de sortir, tandis qu'il murmurait entre ses dents que la plupart de ces institutrices étaient aussi fières que les dames elles-mêmes, quoique, malgré tous les airs qu'elles se donnaient, elles ne fussent après tout que des domestiques.

« Ma chère enfant, » dit mistress Waller à sa nièce, « je ne puis supporter l'idée de te voir entrer dans une maison dont la maîtresse nous a fait un tel accueil.

— Il ne faut pas, ma chère tante, nous laisser effrayer par les apparences; je ferai une épreuve d'un mois, et, si la position n'est pas tenable, j'y renoncerai. Vous êtes toujours là, prête à me recevoir, et c'est pour moi un si grand bonheur, que je trouve le courage d'entreprendre ce qui, autrement peut-être, me paraîtrait impossible.

— Mais ne pouvons-nous pas attendre quelque meilleure occasion?

— Hélas! chère tante, vous oubliez combien de mois j'ai déjà attendu, à combien de portes j'ai déjà frappé, et combien j'ai déjà eu de refus à essuyer. Ne vous souvenez-vous pas combien on m'a reproché ma jeunesse, et, » ajouta-t-elle en souriant, « mon *manque de laideur;* comme si la jeunesse et une figure un peu passable étaient des crimes. Croyez-m'en, nous pourrions attendre longtemps encore, peut-être, avant de trouver ce que votre bon cœur regarderait comme une position sortable; il est plus sage de profiter de l'occasion qui se présente. »

Trois jours après, un mot de mistress Belmont vint apprendre à mistress Waller que les renseignements donnés par lady Walsingham étaient favorables, et qu'elle attendait miss Mordaunt.

Pendant la journée la tante et la nièce échangèrent à peine quelques paroles, tant elles avaient le cœur triste et serré.

Quand elles se séparèrent ce soir-là, et que les lèvres tremblantes de mistress Waller déposèrent presque un baiser d'adieu sur le front de sa Clara, les larmes leur vinrent aux yeux à la pensée que c'était la dernière nuit qu'elles allaient passer sous le même toit.

« Ton petit lit sera toujours prêt, ma Clara, » lui dit en sanglotant mistress Waller; « ce portrait, » ajouta-t-elle en regardant une miniature de sa nièce suspendue au-dessus de la cheminée, « ne peut me plaire comme autrefois. Il a ton doux air pensif, mais ces magnifiques perles qui ornent ta coiffure me rappellent trop le passé : c'est le portrait de la riche héritière, et non de la pauvre institutrice! » Les sanglots coupèrent la voix de mistress Waller, tandis qu'elle pressait Clara sur son cœur.

Il était vrai, Clara, je l'ai déjà dit, s'était bientôt vue, bien jeune encore, maîtresse de la maison de son père; ce père, qui la chérissait, fier de sa fortune comme de sa fille, avait voulu qu'un riche bandeau de perles, où brillaient les plus belles turquoises, ornâtle front de Clara lorsqu'on avait fait ce portrait.

Ce père, un des princes du commerce de Londres, entourait sa fille de luxe comme d'un cadre qui ne devait jamais lui manquer, et il voulait que ce luxe parût dans le portrait même de Clara, et parlât de la fortune du père à ceux qui admireraient la beauté de la fille.

Ce bandeau de perles, avec tant de riches bijoux qu'elle possédait, Clara l'avait vendu pour payer, autant qu'elle le pouvait, les créanciers de son père.

Un beau soleil éclairait la petite chambre de miss Mordaunt quand elle se leva le lendemain matin pour quitter l'humble demeure de sa tante. Les fleurs de son petit balcon ne lui avaient jamais paru si fraîches que lorsqu'elle leur dit adieu, et le chant des oiseaux auxquels, à déjeuner, elle jetait les miettes de son pain, n'avait jamais été aussi gai qu'en ce moment. « Que je serais heureuse, » se dit Clara, « même dans cette humble demeure, si je pouvais y rester sans être à charge à ma tante! » Et ses regards ne pouvaient se détacher de la petite chambre si simple, mais si commode, qu'elle allait quitter.

Sa tante la mena en fiacre chez mistress Belmont; mais, lorsque la voiture s'arrêta devant la maison de cette dame, les coups nombreux et retentissants que le cocher frappa à la porte provoquèrent de la part du concierge des observations comme celles-ci, par exemple : « Est-ce qu'un seul coup, ou bien même un coup de sonnette, n'aurait pas suffi pour des gens de cette espèce *? » Cette nouvelle impertinence excita l'indignation de mistress Waller, qui les entendit en entrant; mais Clara réussit à la calmer.

Quand elles étaient descendues de voiture, Clara avait fait apporter sa malle dans le vestibule, et avait demandé qu'on la portât dans sa chambre. Le cocher de fiacre la déposa dans le vestibule, et une fois payé, se disposa à se retirer, quand le portier, jetant un regard superbe sur la malle, dit d'un ton de mépris :

« Qui portera cela en haut?

— Je suis tout prêt à m'en charger, » dit le cocher, qui avait reçu un pourboire d'un shilling.

« Vous monteriez par le bel escalier, » reprit le concierge, « avec vos souliers sales! Il faudrait voir ce que dirait Madame, si je vous laissais faire!

— Alors, portez-la vous-même, » dit le cocher; « ce n'est pas si lourd, après tout; et vous ne vous attendez pas sans doute à ce que Mademoiselle ou la vieille dame s'en charge? »

Mistress Waller mit une demi-couronne dans la main du cerbère, qui changea bien vite de ton, et dit qu'il ferait monter la malle en un clin d'œil. Il sonna un valet de pied, et le chargea de conduire *miss* à sa chambre.

Au quatrième étage, où elles arrivèrent hors d'haleine, elles furent introduites dans une grande chambre sur le derrière de la maison, dont les fenêtres s'étendaient sur les toits et les cheminées des habitations voisines et la noire fumée du charbon de terre, brume toujours suspendue au-dessus de Londres. La chambre était pauvrement meublée; quatre chaises de paille entouraient une grande table couverte d'un tapis vert, où bien des taches d'encre témoignaient de la négligence, sinon du peu de propreté des jeunes élèves. Sur une autre table placée contre le mur étaient entassés des livres, du papier à dessin, des crayons, des boîtes à couleurs; et, de l'autre côté de la chambre, un piano formait le pendant de cette table.

De grandes cartes de géographie, toutes couvertes d'encre ou de coups de crayons, étaient suspendues au mur, et dans un coin se trouvait une armoire remplie de vaisselle très-commune. Le tapis était tout taché, et les rideaux avaient perdu leur couleur primitive; enfin cette chambre offrait l'aspect le plus triste, sinon le plus repoussant, et, comme elle était exposée au nord, pas un rayon de soleil n'y pénétrait.

A la vue d'une telle chambre, le cœur fut près de manquer à mistress Waller; elle pensa au luxe dans lequel sa nièce avait été élevée et à cette vie élégante qui était devenue pour elle une seconde nature. Il est vrai que la ruine de son père l'avait privée des jouissances d'une grande fortune, mais au moins, même dans la petite maison de mistress Waller, elle avait trouvé ce confort, cette propreté, qui donnent encore du charme à la plus modeste existence. Clara devina ce qui se passait dans l'esprit de sa tante et lui dit :

« Chère tante, avec mes trois élèves, je n'aurai même pas le temps de faire attention à cette chambre; je vous assure que je n'y songerai pas un instant. »

A côté de la salle destinée à la classe, se trouvait une grande chambre à coucher à quatre lits; Clara vit qu'elle n'aurait pas même une chambre à elle seule. Mistress Waller pensa en ce moment à la chambre si élégante que sa nièce avait occupée dans Berkley square *.

« Je n'entrerai pas, je n'entrerai pas! » Ces paroles frappèrent les oreilles de la tante et de la nièce; elles étaient accompagnées d'une résistance opiniâtre, espèce d'émeute qui venait d'éclater à la porte de la chambre.

C'était une émeute de petites filles à l'approche d'une nouvelle institutrice.

« Fi donc! miss Arabella, que vous êtes méchante de refuser ainsi de venir voir la nouvelle institutrice!

— Je déteste les institutrices, et je n'irai pas la voir, » cria la petite fille; tandis que sa bonne s'efforçait de la faire entrer.

En cet instant, deux petits démons en robes se précipitèrent dans la chambre, et, s'approchant de mistress Waller, la regardèrent d'un air curieux en lui demandant si elle était la nouvelle institutrice.

« Non, mesdemoiselles, » dit Clara; « c'est moi qui suis votre institutrice.

— Oh! j'en suis charmée, » reprit miss Laura, « car je déteste les vieilles femmes laides! »

Mistress Waller avait été une véritable beauté dans sa jeunesse, et, si elle avait une faiblesse, c'était de croire qu'elle avait gardé quelques restes du passé. Elle rougit quand elle entendit ces paroles de la petite fille, et Clara en souffrit pour sa tante, qu'elle aimait tendrement.

On eût dit qu'on ne pouvait faire un pas dans cette maison sans se heurter contre l'impertinence des domestiques ou des enfants, et que la morgue de la maîtresse et de la mère se retrouvait dans tous ceux qui lui appartenaient.

Un mot expliquait peut-être l'histoire de mistress Belmont, celui de parvenue.

Sans fortune, et presque sans éducation, fille d'un très-petit commerçant, elle avait fixé par sa beauté l'attention de M. Belmont, riche négociant, qui, depuis peu, s'était retiré du commerce; et tout l'orgueil de mistress Belmont visait maintenant à imiter l'aristocratie, qu'elle ne connaissait pas, quoiqu'elle attirât chez elle, par ses grandes fêtes, quelques jeunes gens du grand monde qui vont où l'on s'amuse, et quelques pauvres *gentlemen* qui, plus ou moins titrés, comme il y en a en Écosse et en Irlande, ne refusaient pas ses beaux dîners.

Cependant la fille aînée de Mme Belmont, qui n'était pas fâchée de montrer son importance, elle avait neuf ans, crut devoir gronder sa sœur, et lui dit :

« Laura, tu es vraiment bien mal élevée; tu sais ce que nous disait miss Forster, que nous ne devions jamais parler aux gens de leur laideur.

— Mais ne disait-elle pas qu'il fallait toujours dire la vérité? or cette vieille femme est laide, par conséquent...

— Taisez-vous, miss Laura, » dit Clara d'un ton d'autorité qui excita les murmures mal comprimés de la petite fille.

Tandis que cette scène avait lieu, miss Arabella continuait à crier à la porte, malgré tous les efforts de sa bonne pour la faire entrer.

La femme de chambre de mistress Belmont parut en ce moment, et d'un air aigre-doux qui lui était naturel :

« Miss, » dit-elle, « Madame est fort surprise du bruit que vous laissez faire aux jeunes demoiselles, et vous invite à le faire cesser immédiatement. »

Clara, d'un regard, fit comprendre à sa tante qu'il valait mieux la laisser seule avec ces enfants indisciplinés, et lui dit en français qu'elle lui écrirait le lendemain. Elle l'embrassa au milieu d'une scène à laquelle la tante et la nièce n'avaient jamais assisté, les trois petites filles, la femme de chambre et la bonne parlant à la fois.

Clara s'approcha alors d'Arabella, qui s'obstinait toujours à ne pas entrer, et, se baissant pour lui prendre la main, elle lui dit avec douceur, mais aussi avec fermeté,

* A 3 kilomètres de Londres, environ.

* On sait qu'en Angleterre plusieurs coups frappés à la porte indiquent le rang de la personne; les domestiques ne frappent qu'une seule fois ou sonnent.

* Une des plus belles places de Londres.

Digitized by Google

qu'il fallait obéir. Un soufflet, qui lui fit monter le sang au visage, fut toute la réponse d'Arabella, et un éclat de rire de ses sœurs, comme des domestiques qui se trouvaient dans la chambre, accompagna l'acte brutal de la méchante enfant.

« J'exige que vous vous retiriez, » dit Clara avec sang-froid à la femme de chambre et à la bonne. « Vous êtes plus coupables que cette petite, qui sera punie sévèrement.

— Allons donc! » dit la femme de chambre, mistress Popkines. « Voilà qui est drôle! me retirer, vraiment! Sachez que j'ai été dans la maison avant vous, et même que j'y serai après. Je ne vous conseille donc pas de vous donner des airs avec moi, car je ne les supporterai de personne, pas même de mistress Belmont. » Et elle sortit de la chambre en faisant battre la porte avec une violence qui est une des grossièretés des gens communs.

Clara fut confondue de l'insolence de la soubrette, tandis que les trois petites filles riaient entre elles, évidemment très-satisfaites de ce que la nouvelle institutrice avait reçu une leçon de mistress Popkines.

La bonne des enfants s'avança alors avec un sale agenda à la main, et, ouvrant l'armoire, elle demanda à Clara de venir compter la vaisselle. Clara ne s'attendait à rien de pareil, et le ton surtout dont cela était dit ressemblait plutôt à un ordre qu'à une prière; mais, avant qu'elle eût eu le temps de satisfaire à cette demande, un ordre de mistress Belmont l'appela auprès de cette dame. Elle se prépara donc à descendre, tandis que la bonne se hâtait de déclarer qu'elle ne serait plus responsable de la vaisselle, puisque miss était arrivée, et qu'elle ne voulait pas la compter. Elle ne manqua pas d'ajouter que *miss* aurait à payer ce qu'il y aurait de cassé quand elle partirait, ce qui ne manquerait pas de lui arriver au bout du mois comme à toutes les autres institutrices.

« Je vous ai envoyé chercher, miss Mordaunt, » dit mistress Belmont, répondant à peine par une légère inclination de tête à la gracieuse révérence de Clara, « pour que vous me fassiez la lecture pendant que ma femme de chambre me coiffe. Mais dites-moi donc d'abord comment vous avez pu permettre aux enfants de faire tant de bruit. Cela m'est tombé horriblement sur les nerfs; le repos m'est absolument nécessaire avec une constitution aussi délicate que la mienne, et il faut que les choses se passent d'une tout autre manière, pour que vous puissiez me convenir. »

Un regard insolent de la femme de chambre accentua les paroles de Mme Belmont, auxquelles miss Mordaunt s'abstint de répondre, et fit rougir la pauvre Clara.

Elle s'apprêtait à commencer la lecture, lorsqu'un grand bruit, comme de meubles renversés, vint encore ébranler les nerfs de mistress Belmont, qui se jeta sur son sofa, en demandant son flacon de sels, ce qu'elle croyait du meilleur ton, et en donnant l'ordre à Clara d'aller voir aussitôt ce qui venait de se passer.

Clara trouva les trois petites filles, qui étaient restées seules, les robes déchirées, les cheveux épars, poussant les cris les plus perçants, et se faisant des reproches mutuels.

Pendant l'absence de miss Mordaunt, on avait apporté son dîner et celui des enfants; les plats étaient restés couverts en attendant qu'elle remontât. Les petites filles, dans leur impatience, avaient entrepris de découper un gigot de mouton. Les deux plus jeunes étaient montées sur la table qui, étant vieille, s'était brisée. Les plats, viandes et légumes, étaient tombés sur l'aînée, et les deux plus jeunes avaient roulé sur le plancher dans une avalanche de jus de viande et de débris de légumes, sans parler des égratignures et des contusions qui avaient accompagné leur chute.

« C'est Arabella qui est la cause de tout, » dit l'aînée des petites filles.

« Non, non, » s'écriait Arabella, déjà coupable du soufflet, « c'est la faute de mes sœurs; elles ont voulu s'emparer du gigot, et tremper leur pain dans le jus, et n'ont pas voulu m'en donner jusqu'à ce que j'aie grimpé sur la table; et puis cette méchante Laura y a grimpé aussi, elle m'a poussée et je l'ai poussée; tenez, voyez ma main, ma pauvre main; » et elle montrait ses petits doigts d'où le sang coulait avec un mélange de jus et de choufleurs.

Tandis que miss Mordaunt aidait les petites filles à se relever et à se débarrasser de leurs robes ruisselantes de graisse, la femme de chambre vint encore, de la part de sa maîtresse, lui dire combien Madame était surprise qu'elle permît aux jeunes demoiselles de faire un bruit dont ses nerfs avaient eu tant à souffrir qu'elle n'avait pu quitter sa chambre.

Un sourire méchant se montra sur la figure de mistress Popkines, la femme de chambre, tandis que Clara exhortait ses élèves à se tenir tranquilles, et que, malgré tout ce qu'elle pouvait leur dire, elles continuaient à sangloter et à échanger des reproches, en se plaignant de la faim qu'elles éprouvaient. La femme de chambre restait immobile et indifférente pendant que miss Mordaunt essuyait les figures, les cols et les mains de ses élèves désolées, en même temps que la bonne était occupée à ramasser les plats et les verres cassés, ainsi qu'à éponger le tapis couvert de jus.

« Mon dîner, mon dîner! Oh! ma pauvre main; mon dîner! » disait Arabella.

« Mais, miss, » dit Betsy, « vous ne mangerez pas au milieu d'un tel gâchis? Je vais descendre tout cela à la cuisinière, qui lavera un peu ce gigot, et vous aurez votre dîner en un instant.

— Que j'ai pitié, » dit la femme de chambre en sortant, « des gens qui ont à s'occuper des enfants!

— Oui, vous pouvez en avoir pitié, » dit Betsy, après s'être bien assurée qu'on ne pouvait l'entendre, « mais vous ne les aidez jamais. »

La douceur et la bonté avec lesquelles miss Mordaunt avait donné à ses élèves les soins qui leur étaient nécessaires en ce moment, produisirent de l'effet même sur des caractères aussi gâtés, et Betsy fut touchée de la grâce qu'elle y avait mise.

Clara, voyant les petites filles un peu honteuses de leur conduite et touchées des soins qu'elle leur avait donnés, profita de ce moment pour accorder à Arabella une amnistie qui produisit le meilleur effet: la petite fille mutine lui sauta au cou et l'embrassa.

La robe de Clara avait reçu plus d'une tache dans le contact où elle s'était trouvée avec les robes de ses élèves, et elle fut forcée d'en changer. Lorsqu'elle vit à quel point la robe de soie si propre qu'elle portait quelques instants auparavant était abîmée, elle en éprouva quelque chagrin: c'était la plus belle de sa garde-robe; mais déjà ne s'attendait-elle pas à bien d'autres épreuves?

« *J'aime* la nouvelle institutrice, » dit Arabella entre un sanglot et un sourire.

« Je l'aime aussi, » dit miss Laura, « car elle n'a pas l'air de nous gronder quand elle nous parle.

— Et je crois, » dit l'aînée des trois sœurs, « qu'elle est très-bonne. »

Quand le dîner reparut sur la table, les trois petites sœurs se précipitèrent à l'assaut des plats, et demandèrent toutes à la fois à être servies.

« C'est moi qui dois être servie la première, » dit Mathilde, « ne suis-je pas l'aînée?

— Non, non, » dit Arabella, « c'est moi, parce que je suis la plus jeune.

— Eh bien! moi, qui ne suis ni la plus âgée ni la plus jeune, je devrais être servie avant les autres, » dit miss Laura d'un ton hardi.

« N'est-ce pas vrai, miss Mordaunt, n'est-ce pas vrai? » crièrent en même temps les trois petites filles.

Cependant la douce fermeté de Clara triompha de la gourmandise et de l'égoïsme de ces trois enfants mal élevées, et elle parvint à établir quelque chose qui ressemblait à de l'ordre pendant le dîner, quoiqu'elle ne pût prendre sur elle de toucher au gigot de mouton lavé et aux débris de légumes qu'on avait resservis. Ses élèves n'en mangèrent pas moins.

Après avoir pris un peu de pudding au riz qui avait échappé aux avaries du premier service, Clara demanda un verre d'eau.

« Comment, » dit Mathilde, « vous n'aimez pas la bière? J'aime bien la bière, moi, *mais pas autant que le vin.*

— J'aime la bière, » dit la petite Arabella, « c'est si bon!

— C'est ce que j'aime le mieux, » dit miss Laura.

Betsy, la bonne des petites filles, rentra en ce moment apportant une petite cruche d'eau; elle en versa dans un verre un liquide décoloré si épais que Clara n'avait jamais rien bu de semblable. On ne pouvait en être surpris, puisque cette eau était dans la chambre depuis le matin de bonne heure, et qu'on était au mois d'août.

« Ne pourriez-vous pas me procurer un verre d'eau fraîche? » dit Clara.

« J'irai voir, miss, » répondit Betsy poliment; « mais j'ai peur de ne pas trouver de meilleure eau que celle-là, parce que le sommelier a la clef de la citerne où est l'eau filtrée, et il se fâcherait si je le dérangeais.

— Miss Mordaunt, » dit Laura, « est-ce que vous ne pouvez pas boire *ç'te* eau-là, ou *ç'te* bière-là?

— Miss Laura, » reprit miss Mordaunt, « il ne faut point parler ainsi: *ç'te* eau-là, *ç'te* bière-là.

— Et pourquoi pas? » reprit hardiment la petite fille; « Betsy parle toujours comme ça, et vous ne la reprenez pas.

— Je ne suis pas l'institutrice de Betsy, » répondit Clara, « et l'on n'attend pas des domestiques qu'elles parlent aussi bien que les jeunes demoiselles qui reçoivent de l'éducation. »

Betsy entra apportant un verre d'eau toute claire.

« Voilà, mademoiselle, » dit-elle, « de l'eau bien fraîche; heureusement que Thomas, le sommelier en second, avait la clef; et, comme il est toujours très-poli, il m'a donné l'eau dès que je la lui ai demandée. Voyez comme elle est différente de celle qui est restée dans la chambre!

— Betsy, » dit Laura d'un ton magistral, « il ne faut pas dire *ç'te* maison ou *ç't* homme, parce que miss Mordaunt dit que c'est très-mal, et qu'il n'y a que les domestiques qui parlent ainsi. »

Betsy devint toute rouge.

« Je suis fâchée, » reprit-elle avec humeur, « de ne pouvoir parler d'une manière qui plaise à miss Mordaunt. Bien parler est son affaire; la mienne est de bien travailler; mais je ne croyais pas qu'elle dirait du mal de moi, derrière mon dos, surtout quand j'étais allée lui chercher un verre d'eau.

— Mais, » reprit Clara doucement, « je n'ai point dit de mal de vous.

— Est-ce que vous n'avez pas dit, » interrompit Mathilde, « qu'on ne s'attendait pas à ce que les domestiques parlassent correctement, et que vous n'étiez pas venue pour être l'institutrice de Betsy?

— Eh bien! » dit Betsy du même ton bourru, « je n'ai pas besoin d'institutrice, et mademoiselle pourra bien me refuser ses leçons quand je les lui demanderai.

— Mademoiselle aura beau dire, » reprit Mathilde, « Betsy fera toujours les mêmes fautes; elle ne veut jamais m'écouter.....

— Si vous m'enseigniez l'anglais, miss, je pourrais, moi, vous apprendre les bonnes manières; car vous n'êtes pas trop polie, et c'est ce que Thomas, le sommelier en second, me dit souvent.

— Betsy, veuillez bien vous taire, » dit Clara; « et vous, Mathilde, ce n'est pas à vous de corriger Betsy.

— Il me semble, » répliqua Mathilde, devenue toute rouge de colère, « que j'ai autant de droit de la corriger que vous en avez de me corriger moi-même.

— Et moi, » reprit Betsy toute furieuse, « je suis bien sûre que votre nouvelle institutrice ne vous corrigera guère, et ne vous laissera pas corriger par d'autres, puisqu'elle me dit de me taire quand je ne vous parle que pour votre bien, car Thomas dit que vous êtes la jeune demoiselle la plus impolie de Londres. » Et, ainsi disant, Betsy sortit de la chambre, toujours furieuse de se voir, comme elle s'imaginait, si mal traitée par miss Mordaunt, et murmurant contre ceux qui parlaient mal des gens dès qu'ils avaient le dos tourné. Mathilde fut de mauvaise humeur toute la journée, et ne récita sa leçon que d'une voix si étouffée et si mal articulée que miss Mordaunt put à peine l'entendre. Quant à ses jeunes sœurs, malgré le premier bon mouvement qu'elles avaient montré, il fut impossible d'obtenir d'elles la moindre soumission et la moindre discipline.

Jamais Clara, de sa vie, n'avait passé une pareille journée, et il fallut tout son courage, toute sa patience, pour ne pas reculer tout d'abord devant un tel début dans la carrière difficile où elle avait voulu entrer.

NETTEMENT.

(*La suite au prochain numéro.*)

Explication de l'Énigme.

Le mot de l'Énigme insérée dans notre dernier numéro est: *La lettre R.*



Pour les peuples anciens, un dieu fut mon premier;
A tes pieds, cher lecteur, se trouve mon dernier,
L'un de nos vêtements te donne mon entier.

A. M.



N° 59,393, Charente-Inférieure. Pris note de la demande de *consultation.* En aucun cas on ne coupe en *pointes* les lés des étoffes claires et légères, telles que le barége, la grenadine, etc. — *N° 20,609, Calvados.* L'écharpe se fait toute droite. Le mantelet *exigerait* d'ailleurs une plus grande quantité d'étoffe. Si les *chevrons* de la robe sont faits en ganse de soie, poser une ganse pareille sur l'ourlet de l'écharpe. Pour rélargir une veste ajustée, il faut faire un gilet, ou plutôt les devants d'un gilet, en soie, ou moire noire, ou de couleur; on coudrait ces devants sous ceux de la veste. — *N° 628, Nord.* Le dessin de cette robe est toujours à la mode: on peut l'employer sans aucun inconvénient.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

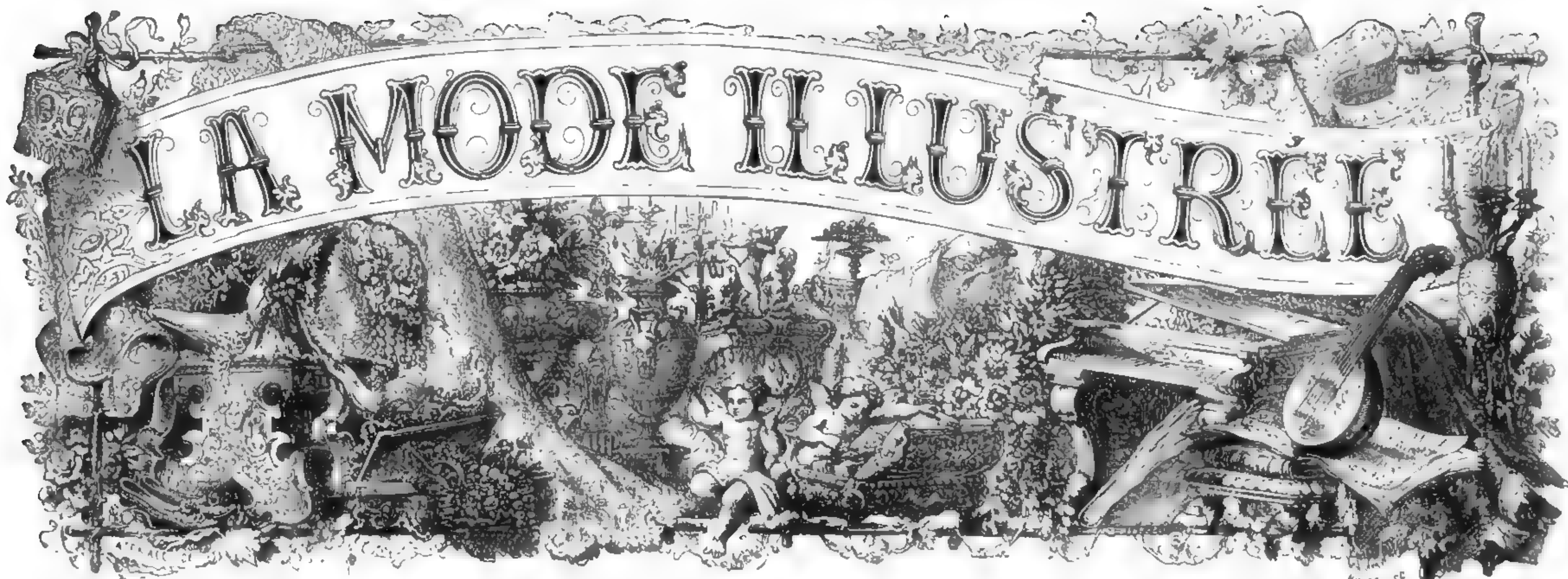


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Nécessité n'a pas de loi.

Digitized by Google

N° 28. CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 10 juillet 1864.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 28 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

Capulet pyrénéen.

Ce capulet rendra de nombreux services en voyage et à la campagne, pour les soirées fraîches de l'été et de l'automne; on pourra aussi l'utiliser comme *sortie de bal*, pour les réunions d'été. Notre modèle, fait en cachemire blanc, est bordé avec du ruban de velours noir, ayant 5 centimètres de largeur, et orné de nœuds en ruban de velours de même largeur.

On fait ce capulet avec un morceau d'étoffe ayant 1 mètre 53 centimètres de longueur et 78 centimètres de largeur. Un dessin reproduit ce patron très-aisé à exécuter, et ce dessin viendra en aide à notre explication; il représente le carré long étendu. On plie l'étoffe (coupée en carré long, d'après les mesures ci-dessus indiquées), *a* sur *a*, et on coud cette étoffe ensemble depuis *a* jusqu'à *b*, ce qui réduit de moitié la longueur du carré. Dans le milieu de cette couture on pose chaque croix sur chaque point (voir le patron) de façon à former un pli simple et un pli double, lesquels plis occupent un espace de 5 centimètres; ensuite on replie à l'*endroit* les côtés transversaux de notre carré long (qui sont en réalité le devant du capuchon); on replie, disons-nous ces côtés sur les lignes ponctuées; ce *revers* a 23 centimètres de largeur, et on le fixe au milieu par quelques points. On peut placer avant cette dernière opération la garniture de velours noir; sur le revers, cette garniture est posée à *cheval*, et n'a par conséquent que 2 centimètres 1/2 de largeur. Partout ailleurs on la pose *à plat*, et dans toute sa largeur. Sur le milieu du revers, par conséquent sur le sommet de la tête, on place un nœud de velours noir composé de quatre coques réunies par une *traverse*, et de deux pans, ayant chacun 38 centimètres de longueur.

On peut exécuter ce capulet en étoffe épaisse, pour l'hiver prochain.

Ornements en perles.

Il n'est rien de plus répandu en ce moment que les ornements en perles; on les voit sur les robes, sur les mantelets, au bord des voilettes, des chapeaux ronds, mêlés à toutes les coiffures; en un mot, c'est une mode avec laquelle il faut compter, et nous remplirions mal notre rôle si nous négligions de présenter à nos lectrices l'image de ces franges, de ces grelots, de ces pendeloques.

Galon avec grelots en perles. Pour faire ce galon, on enfile deux rangées, d'égale longueur, de perles, en jais blanc ou noir ou de cristal blanc. On prend un brin sans perles, on le passe d'un rang à l'autre rang pour les unir, et l'on fait un point de feston entre chaque deux perles appartenant chacune à chaque rang. On serre le brin autant que possible pour rapprocher les perles; puis, après chaque quatrième perle, on enfile quatre petites perles, — une grande perle, — encore une petite perle, et l'on repasse le brin au travers de toutes les perles qui viennent d'être enfilées pour le ramener au point de départ, c'est-à-dire à la place où l'on a commencé le grelot, et ainsi de suite.

Les grelots en perles de cristal et les deux franges, *perles en jais blanc et perles de cristal*, sont fixées sur une soutache de soie blanche. La parfaite exactitude du dessin nous dispense de toute explication. La *frange en perles noires avec grelots de paille* est fixée sur une *mignardise* jaune paille.


CAPULET PYRÉNÉEN.

Dentelle au crochet

MATÉRIAUX : Coton n° 15 ou 20, ou grosse soie noire; un crochet assorti.

On exécutera cette dentelle en coton ou bien en soie, selon l'usage auquel on la destine. Dans ce dernier cas, on pourra l'utiliser pour garniture de robes ou de vêtements quelconques.

Chacune des *rosettes* composant cette dentelle est faite isolément. On commence la rosette par le milieu. On fait une chaînette de 6 à 7 mailles, dont on réunit la dernière à la première.

1er *tour.* On fait 16 mailles simples posées *à cheval* sur le cercle. Les tours suivants sont faits non en spirale, mais *fermés* et complets, c'est-à-dire que l'on rattache toujours la dernière maille de chaque tour à la première maille de ce même tour.

2e *tour.* 3 mailles en l'air pour former la première bride. Dans chaque maille du tour précédent, on fait une bride; entre chaque bride on fait une maille en l'air. Il y a dans ce tour seize brides séparées l'une de l'autre par une maille en l'air.

3e *tour.* Sur chaque maille en l'air, une maille simple; — Entre chaque maille simple, une maille en l'air.

4e *tour.* Sur chaque maille en l'air, une bride; entre chaque bride, 3 mailles en l'air.

5e *tour.* Sur les plus proches trois mailles en l'air, on fait * 6 brides, — une maille chaînette dans la première de ces brides, ce qui compose une sorte de petite *coquille* en relief; 3 mailles en l'air. Recommencez 15 fois depuis *.

6e *tour.* * Sur les plus proches trois mailles en l'air, on fait 2 brides séparées par 2 mailles en l'air, — ensuite 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe une *coquille*. Recommencez toujours depuis *.

Digitized by Google

Après avoir fait un nombre de rosettes suffisant pour la longueur de la dentelle, on les assemble en ligne droite en cousant ensemble trois brides de deux étoiles et les mailles en l'air séparant les brides. On exécute ensuite le bord supérieur de la dentelle, non en *allant et revenant*, mais en tours *complets*, c'est-à-dire que l'on coupe le brin à la fin de chaque tour, pour le rattacher au commencement.

1er *tour*. * On fait toujours une maille simple sur les deux mailles en l'air qui se trouvent entre les brides extérieures des rosettes. Après chaque maille simple on fait une maille en l'air. On travaille d'abord sur la courbe d'une rosette, et après la première maille simple on ne fait pas de maille en l'air, mais une maille simple sur les deux mailles en l'air de la rosette voisine. On recommence ensuite depuis *.

2e *tour*. Sur chaque maille en l'air du tour précédent on fait une maille simple; après chaque maille simple, une maille en l'air. On passe toujours par-dessus les deux mailles simples qui sont rapprochées dans le creux de deux rosettes.

3e et 4e *tours*. Comme le 2e tour, mais dans le creux de deux rosettes, pour passer de l'une à l'autre, on fait une maille simple, de telle sorte que l'on fait, sans interruption, une maille simple, — une maille en l'air, alternativement :

5e *tour*. Dans chaque maille en l'air une bride, — après chaque bride une maille en l'air.

6e *tour*. Dans chaque maille on fait une bride.

7e *tour*. Alternativement, une bride, — une maille en l'air; sous celle-ci on passe une bride du tour précédent.

8e *tour*. Comme le 6e tour.

9e *tour*. Comme le 7e tour.

FRANGE EN JAIS BLANC.

RANGE EN PERLES NOIRES AVEC GRELOTS EN PAILLE.

Sur l'autre côté des rosettes, pour lequel nous conseillons de consulter notre dessin, on commence le travail suivant :

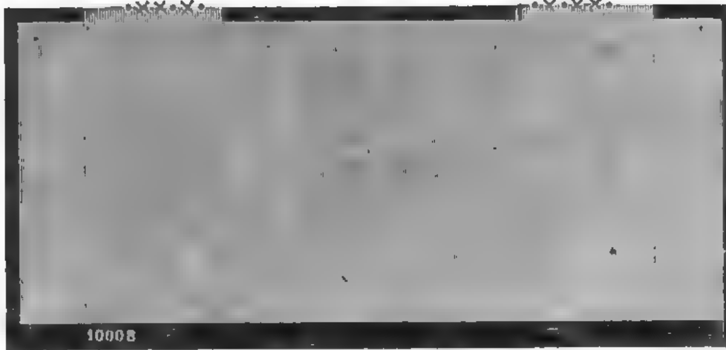
1er *tour du bord inférieur*. Dans le creux entre les deux premières brides de la première rosette, on fait * 2 brides séparées par 2 mailles en l'air, — puis 3 mailles en l'air. — Recommencez 6 fois depuis *. On est arrivé au point de jonction de deux rosettes, on y fait une maille en l'air, et l'on recommence ce qui vient d'être décrit.

2e *tour*. * On fait 2 brides séparées par 3 mailles en l'air, dans le vide qui se trouve entre les *deuxièmes*, deux brides rapprochées du tour précédent, — 3 mailles en l'air; — recommencez quatre fois depuis *. Sous les dernières 3 mailles en l'air, on passe les 7 plus proches mailles du tour précédent, puis, dans la maille simple placée dans le creux, on fait 2 doubles brides séparées par 2 mailles en l'air. Pour chaque double bride, on jette deux fois le brin sur le crochet. — Viennent ensuite 3 mailles en l'air; puis on répète depuis le commencement du tour.

3e *tour*. Pour chaque *dent* de la dentelle on fait 2 brides séparées par 3 mailles en l'air, dans le creux entre deux brides rapprochées appartenant au tour précédent; — 4 mailles en l'air. — Recommencez 4 fois depuis *. On fait ensuite une maille en l'air, — 2 doubles brides séparées par 2 mailles en l'air, sur les 2 mailles en l'air qui se trouvent entre les deux doubles brides du tour précédent, — encore une maille en l'air. — Répétez depuis le commencement du tour.

4e *tour*. Comme le précédent, mais on fait partout des brides simples, au lieu de *quatre*, 5 mailles en l'air, et dans le creux 3 mailles en l'air au lieu de deux.

5e *tour*. Dans ce dernier tour on fait uniquement des festons; on place une maille simple entre chacune des deux brides rapprochées appartenant au tour précédent, et après chaque maille simple, 8 mailles en l'air; dans le creux, on fait deux fois de suite 3 mailles en l'air.



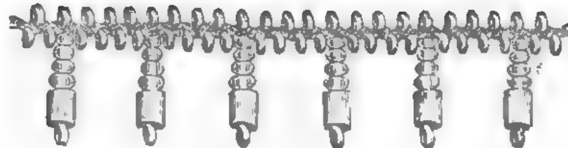
PATRON DU CAPULET PYRÉNÉEN.

Fanchon tricotée.

MATÉRIAUX : 16 grammes de laine zéphyr 2 fils; 2 grammes de laine andalouse (*très-torse*) ponceau.

Le fond de cette fanchon est ponceau; la dentelle qui l'entoure est faite en laine blanche. On peut faire ce fond groseille, bleu, rose, vert ou lilas, la dentelle blanche ou noire, indifféremment.

Nous décrirons d'abord le dessin du fond, que l'on fait en *allant* et *revenant*. Un dessin spécial reproduit ce tricot en grandeur naturelle.



GALON AVEC GRELOTS EN PERLES.

On monte un nombre de mailles pouvant se diviser en quatre nombres égaux.

1er *tour*. — * 1 jeté, — diminution (c'est-à-dire 2 mailles tricotées *ensemble* à l'endroit), 2 mailles à l'endroit. Recommencez depuis *.

2e, 3e *et* 4e *tours*. — Comme le premier tour.

5e *tour*. — * Diminution, — 1 jeté, — 2 à l'endroit. Recommencez depuis *.

6e, 7e, 8e *tours*. — Comme le 5e tour.

On répète sans cesse ces 8 tours qui composent le dessin. Pour faire la fanchon, on prend de grosses aiguilles d'acier, on monte 20 mailles, par-dessus lesquelles on fait un tour uni, puis on exécute le dessin qui vient d'être décrit. A la fin de chaque tour, on augmente d'une maille, en veillant à ce que le dessin ne soit pas changé par cette augmentation. On fait 120 tours à dessin, en augmentant, puis 16 tours unis, en maintenant l'augmentation. On démonte très-*lâche*.

La dentelle, reproduite en grandeur naturelle par un dessin spécial, se fait en travers en *allant* et *revenant*. Sur les aiguilles employées pour le fond on monte 15 mailles.

1er *tour de la dentelle*. — 8 mailles à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — 2 à l'endroit.

2e *tour*. — Une maille *levée* (sans être tricotée), une à l'endroit, — 1 jeté, — 5 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 7 à l'endroit.

3e *tour*. — 6 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — une à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — une à l'endroit, — 1 jeté, — une maille *levée*, la suivante tricotée, la maille *levée* tirée par-dessus la dernière (nous désignerons ces 2 mailles par le mot *tirée*), une à l'endroit, — 1 jeté, — 2 à l'endroit.

4e *tour*. — Une levée, — une à l'endroit, — 1 jeté, — une à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — une tirée, — une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 5 à l'endroit.

5e *tour*. — 4 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — une à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 5 à l'endroit, — 1 jeté, — une tirée, — une à l'endroit, — 1 jeté, — 2 à l'endroit.

6e *tour*. — Une *levée*, — une à l'endroit, — 1 jeté, — une à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — une *tirée*, — une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 3 à l'endroit.

7e *tour*. — 5 à l'endroit, — 1 jeté, — une tirée, — une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 3 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — une à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — une à l'endroit, — diminution.

GRELOTS EN PERLES DE CRISTAL.

8e *tour*. — Une *tirée*, — une à l'endroit, — 1 jeté, — une tirée, — une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — une à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 6 à l'endroit.

9e *tour*. — 7 à l'endroit, — 1 jeté, — une *tirée*, — une à l'endroit, — 1 jeté, — une maille *levée*, les deux suivantes tricotées ensemble, la *levée* tirée par-dessus les deux dernières, — 1 jeté, — une à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — une à l'endroit, — diminution.

FRANGE EN JAIS BLANC.

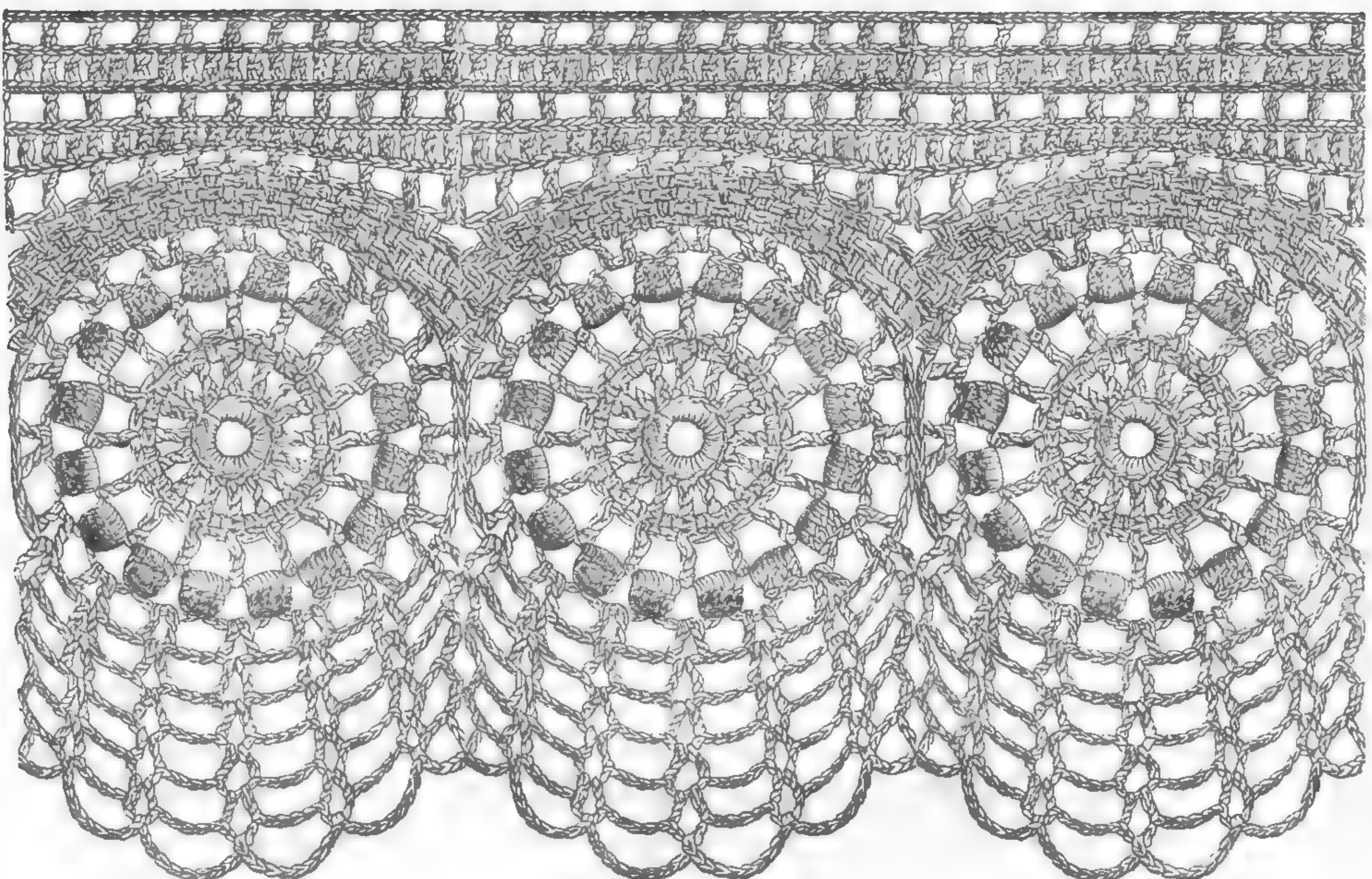
10e *tour*. — Une *tirée*, — une à l'endroit, — 1 jeté, — une tirée, — 3 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 8 à l'endroit.

11e *tour*. — 9 à l'endroit, — 1 jeté, — une tirée, — une à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — une à l'endroit, diminution.

12e *tour*. — Une tirée, — une à l'endroit, — 1 jeté, — une maille *levée*, les deux suivantes tricotées ensemble, la *levée* tirée par-dessus les 2 dernières — 1 jeté, — 10 à l'endroit.

On répète sans cesse depuis le 1er jusqu'au 12e tour, inclusivement, jusqu'à ce que la dentelle ait une longueur suffisante pour encadrer le fond. Sur notre modèle, la dentelle a 74 dents.

On étend le fond et la dentelle sur une planche à repasser recouverte d'un linge blanc; on les fixe avec des épingles, on mouille avec de l'eau le fond et la dentelle, on les laisse sécher pendant 24 heures. On coud alors la dentelle autour du fond, en la fronçant



DENTELLE AU CROCHET.

Digitized by Google

Digitized by Google



Leroy Imp. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Jupons de Mme Vve LEMONNIER, 210, Rue de Rivoli.

Envois de la Mon de COMMISSION GÉNÉRALE, r. d'Hauteville, 53

Reproduction Interdite

Digitized by Google

un peu à chaque coin du fond.

FANCHON TRICOTÉE.

Robe en piqué

BLANC POUR ENFANT D'UN A DEUX ANS.

La robe est faite en piqué blanc, côtelé. Les garnitures, de diverses largeurs, sont en nansouk blanc, festonné; ces garnitures sont fixées par des soutaches *ondulées*, en coton blanc. La jupe de cette robe a 40 centimètres de longueur, 2 mètres de largeur; l'ourlet inférieur a 5 centimètres de largeur; il est recouvert avec le volant, dont la hauteur est de 6 centimètres 1/2. Le bord inférieur de ce volant est festonné; il est posé avec une *tête*, et ses plis, d'un centimètre, sont séparés par un espace dont la largeur est semblable à celle des plis. Deux rangs de soutache *ondulée* sont cousus sur ce volant, qui ne dépasse pas le bord inférieur de la jupe; celle-ci est plissée sur son bord supérieur, et *montée* sur une ceinture qui a 2 centimètres de hauteur. La ceinture large, à revers, qui couvre cette première ceinture, peut dispenser de faire un corsage de piqué; dans ce cas, on compléterait



ROBE EN PIQUÉ BLANC POUR ENFANT D'UN AN A DEUX ANS.

le costume par une chemisette montante ou demi-décolletée, faite en nansouk blanc.

La pèlerine est pareille à la robe; on la fait sans couture, on la garnit avec un volant en nansouk festonné, ayant 4 centimètres de hauteur.

Corsages nouveaux

De chez Mlle Castel, rue Sainte-Anne, 56 bis.

Nous avons réuni sur la même page quelques-uns des corsages nouveaux qui conviennent aux jeunes femmes et aux jeunes filles.

N° 1. Corsage pareil à la robe, décolleté carrément, à manches courtes et à basques tailladées. Le corsage est bordé avec un lacet, ou bien une étroite bande en biais, et garni avec une dentelle noire très-étroite, posée *à plat*. On porte ce corsage avec une guimpe montante, en mousseline ou nansouk, à manches longues. Des boutons ferment le corsage par devant.

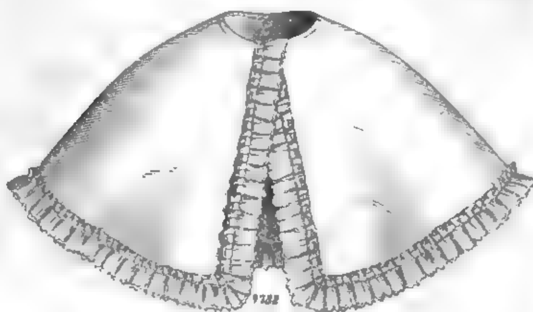
Nos 2 et 3. Corselet à contours festonnés, avec grelots de passementerie. On fait ce corselet soit en taffetas noir, pour accompagner toutes les robes, soit en taffetas cerise, rose, bleu, mauve ou vert, pour être porté avec des robes blanches, soit enfin en taffetas de même nuance que les garnitures d'une robe grise, feutre, ou Havane. Les contours *dentelés* sont festonnés en soie de cordonnet, ou simplement bordés avec une bande en biais ou bien un passe-poil. On met sous ce corselet, d'abord un corsage décolleté en percale blanche, ensuite une chemisette montante en nansouk, avec manches longues.

Nos 4 et 5. Ce corsage montant, à basques assez longues devant et derrière, convient à tous les âges; on le fait en tissu pareil à la robe, offrant une certaine consistance, c'est-à-dire en alpaga, poil de chèvre, popeline d'été, foulard ou piqué. Les contours sont bordés avec une ruche étroite, en taffetas découpé à l'emporte-pièce, surmontée d'une seconde ruche en dentelle noire, ayant 3 centimètres de largeur, légèrement froncée.

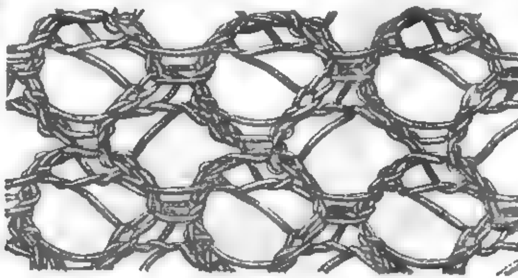
DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en linos nuance gris-lilas, très-pâle. Le bas de la jupe est découpé en dents arrondies, bordées avec une étroite ruche tuyautée, en taffetas noir. A distances assez rapprochées, se trouvent des arabesques plus larges que longues, exécutées avec deux grosses ganses noires, et terminées par des glands-grelots. Sur la tête, un capulet pyrénéen, en léger cachemire blanc, bordé de ruban en velours noir.

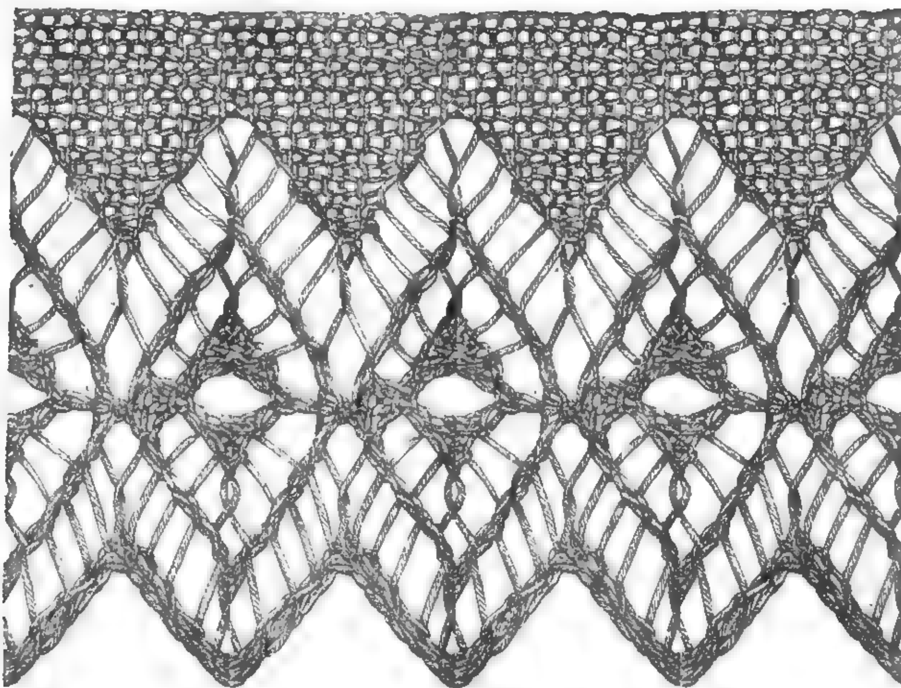
Robe en mohair, nuance nankin. Le bas de la jupe est garni avec deux larges bandes de taffetas noir, surmontées chacune d'une même bande très-étroite, et bordées toutes deux avec un galon à grelots, en passementerie noire. La jupe est montée sur une ceinture terminée en pointe sur son bord supérieur. Chemise en alpaga blanc, brodée en laine rouge. Veste courte et ouverte, et grand talma, garnis comme la robe, mais avec une seule bande de taffetas noir; cette bande se répète sur le haut de la ceinture, sur l'entournure et sur le bord des manches, qui sont assez étroites. Des boutons en corail rouge ferment la chemise et ses manches. Chapeau rond en paille noire, garni avec une plume blanche et une plume noire.



PÈLERINE EN PIQUÉ BLANC.



TRICOT DE LA FANCHON, EN GRANDEUR NATURELLE.



DENTELLE DE LA FANCHON.

MODES.

La mode des jupons pareils aux robes a pris plus d'extension que jamais, en cette saison de voyages, de villégiature et de bains de mer. Il est difficile de conduire en wagon, de promener dans les allées sablées d'un jardin, sur les galets et les falaises, les longues *queues* des robes actuelles, d'un autre côté, on ne saurait renoncer à avoir dans les salons l'air majestueux que communique une robe très-longue. On relève ces robes, il est vrai, par une foule de systèmes ingénieux, mais le jupon de dessous, apparaissant à la clarté du jour, donne à la toilette un aspect bigarré, que l'on évite en adoptant pour ce jupon un tissu pareil à celui de la robe, pareil, tout au moins, quant à la nuance. Pour la plupart des costumes partant en ce moment pour les bords de la mer, on a adopté la combinaison indiquée sur l'une de nos gravures (voir la première page du



ROBE EN PIQUÉ, VUE PAR DERRIÈRE.

n° 32 de l'année 1863), c'est-à-dire les *pattes* relevant la robe. Nous avons publié, dans le n° 36 de la même année 1863, l'une de ces pattes en grandeur naturelle, et nous recommandons ce *système* à toutes celles de nos lectrices qui veulent se conformer à la mode, surtout en ce qu'elle offre de rationnel et de commode. Donc, jupon, pattes et robes du même tissu, tel est l'uniforme adopté par les femmes élégantes pour costume de voyage et de promenades champêtres.

On fait un grand nombre de peignoirs en mousseline blanche avec semé de pois brodés au plumetis ou bien tissés à la mécanique. On garnit ces peignoirs avec un volant assez large, ayant 20 centimètres de largeur environ, surmonté d'un bouillonné plat, non pas froncé, mais plissé perpendiculairement. L'espace qui sépare les plis faits dans le bouillonné (ceux-ci peuvent être plus ou moins larges), est toujours double, au moins, de la largeur du pli. Sous le bouillonné qui a une *tête*, bordée avec une dentelle étroite, on pose un ruban rose, bleu, mauve, citron, ou vert clair. Pour orner un peu le dos plat du peignoir, on pose une bande de mousseline également plissée et à *tête*, dont la disposition simule la pointe d'un fichu; cette bande s'arrête de chaque côté à la couture des épaules. On porte, avec ce peignoir, une longue et large ceinture de ruban pareil à celui qui traverse le bouillonné.

Traitons un peu la grande question des chapeaux sans bavolets; ils ne peuvent convenir qu'aux jeunes femmes, et uniquement à celles qui ont adopté pour coiffure habituelle le chignon très-volumineux retombant sur le cou, soit en forme de nœuds, soit en grosse *coque* isolée. Avec toute autre coiffure, les chapeaux sans bavolets sont... Vais-je leur dire leur fait?... Oui, car il faut avoir le courage de son opinion. Eh bien! ces chapeaux sont hideux. Le chignon dont je parlais tantôt comble le vide produit par l'absence du bavolet. Ce chignon trouve à se caser, tandis qu'il relevait ridiculement les chapeaux munis de bavolets. Mais, si l'on a peu de cheveux, si l'on

Digitized by Google

ne porte pas à toute heure la toison acquise, si en un mot on n'adopte pas à tout jamais les coiffures volumineuses et compliquées, il faut se garer des chapeaux sans bavolets, et, en tous cas, les femmes qui ne sont plus assez jeunes pour se coiffer en cheveux doivent éviter ces chapeaux.

Les pardessus pareils aux robes, lorsque celles-ci sont faites en tissus clairs et légers, ont généralement la forme des écharpes droites et des châles. On n'en voit pas qui soient en forme de talmas ou de paletots à manches. En revanche, ce dernier vêtement, assez court, est universellement adopté pour les tissus compactes, quoique légers, pour les *linos*, mohairs, poil-de-chèvre, foulard, etc.

Les rubans brochés à grandes fleurs, à bouquets détachés, ont en ce moment un grand succès; on les emploie pour les longues ceintures, on les *ruche* pour former des garnitures de robes, sur les tissus blancs en soie ou laine fine, enfin on s'en sert pour orner les chapeaux. J'ai vu récemment chez Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, nº 6, un certain chapeau en tulle blanc, que l'on appelle chapeau Pompadour, garni avec des rubans blancs semés de fleurs; c'est bien la coiffure la plus jeune, la plus fraîche, la plus *seyante*, que l'on puisse désirer. Il est fait sans bavolet; celui-ci est remplacé par une petite voilette pointue qui retombe sur le chignon et le recouvre sans le cacher; des fleurs assorties à celles qui figurent sur le ruban sont posées en bouquets détachés au-dessus du chignon, sous le chapeau, et se cachent sous des *flots* de tulle blanc qui atténuent leur éclat sans le voiler.

E. R.

VARIÉTÉS.

LES PETITS RIDICULES A ÉVITER *.

II.

Depuis la publication d'un article assez court portant le titre inscrit en tête de ces lignes, j'ai reçu un grand nombre de lettres écrites par des personnes qui sont animées du louable désir d'éviter tous les ridicules, et demandent une suite de consultations propres à combattre cette infirmité.

Que ces personnes se rassurent! Le ridicule est en raison inverse de certaines épidémies dont on est à peu près sûr d'être atteint du moment où on les redoute; lorsqu'on craint le ridicule, on est certain de l'éviter. J'ajouterai, pour continuer la métaphore, que le traitement externe n'est pas suffisant pour obtenir la guérison, car c'est surtout à l'intérieur qu'il faut agir, afin de combattre les progrès et les effets de la maladie.

Ce n'est pas en étudiant assidûment un code de politesse, et en apprenant par cœur un certain nombre de formules que l'on évitera de donner prise au ridicule; cette étude doit être faite sans doute, car il est nécessaire de se conformer aux usages établis, mais elle serait insuffisante si on négligeait de la compléter en veillant sérieusement sur les sentiments dont on est animé, afin d'écarter ceux dont la manifestation extérieure nous donnerait quelques traits appartenant au ridicule.

Il ne faut pas essayer de conserver ces sentiments en se fiant à son habileté pour les dissimuler, ou bien en se répétant que nos semblables ne sauront pas les deviner en nous. Quelle que soit l'habileté que nous nous accordons complaisamment, quelle que soit la cécité morale que nous supposons chez autrui, il faut renoncer à l'espoir de cacher ces sentiments; il se forme en nous, à notre insu, en dépit de nos efforts, une exsudation qui révèle nos prétentions et nos faiblesses, et les offre à la malignité toujours clairvoyante par profession, puis à la gaieté, qui s'en empare pour rire, sinon des personnes, tout au moins des vanités humaines.

Toute personne qui a une prétention... une seule! sera ridicule à un moment donné : jugez combien souvent sera ridicule la personne qui donne en son âme l'hospitalité à plusieurs prétentions se relayant pour fournir chacune à leur tour une suite ininterrompue de ridicules.



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe de mohair gris. Le bord inférieur de la jupe est garni avec des carrés longs posés en biais, formés avec des bandes étroites en taffetas noir. Dans l'intérieur de chaque carré se trouve une ligne de *zigzags*, exécutée en grosse ganse noire. Paletot en gros grain noir avec pèlerine carrée par devant, pointue par derrière, relevée sur l'épaule gauche par un nœud fait en ruban de taffetas noir à aiguillettes de passementerie mélangée de jais; sur les coutures du paletot se trouvent des pattes fixées par de gros boutons en passementerie ornés de jais noir. Deux pattes, terminées par des aiguillettes en jais, sont placées sur l'encolure, par devant. Pour faire ce paletot on emploie 6 mètres d'étoffe, ayant 59 centimètres de largeur.

Robe en poil-de-chèvre lilas. Le bas de la jupe est orné d'arabesques exécutées avec des bandes étroites de taffetas noir coupées en biais et encadrées par un dessin fait en soutache noire. Paletot semblable au précédent, vu par derrière.

La *prétention* n'est pas seulement la route qui aboutit au ridicule, elle est encore la source de mille déceptions, et par conséquent l'ennemie mortelle du calme moral, qui est ici-bas la principale condition du bonheur. Elle a pour origine un défaut d'équilibre entre nos facultés et notre jugement; celui-ci, inspiré par la vanité, découvre en nous mille supériorités chimériques, et nous incite à exiger d'autrui toutes les marques d'une considération exceptionnelle qui sont dues à un mérite transcendant. Ces symptômes appartiennent à la prétention qui est de bonne foi. Il en existe une autre variété, qui vient immanquablement se souder à la première, et qui, plus encore que celle-ci, est digne de pitié : c'est la prétention qui n'a pas même la bonne foi pour excuse, celle qui, sans avoir la conviction d'un mérite particulier, essaye de faire accepter cette conviction par quelques affectations de langage et de conduite. Dans ce dernier cas, le pastiche, si habilement fait qu'on le suppose, est toujours évident, même pour les moins clairvoyants. Au ridicule qui s'attache aux prétentions vient encore se joindre la déconsidération qui est inséparable du mensonge, et marche immanquablement sur ses traces pour lui infliger le châtiment auquel il ne peut se soustraire.

Le ridicule fait justice même des prétentions qui sont inoffensives..... toute la société se ligue contre les prétentions offensives pour exercer un droit de légitime défense. Ainsi la prétention la plus répandue parmi les femmes est celle d'être ou du moins de paraître toujours jeunes. Assurément cela ne fait de mal à personne; cependant tous les mensonges, tous les petits artifices, tous les costumes enfantins, qui sont mis en œuvre pour soutenir cette prétention inoffensive, la désignent à la malignité générale, qui y voit, avec raison du reste, des symptômes prouvant que l'esprit manque de solidité, que le jugement est dépourvu de clarté, que le cœur n'a pas su se créer les solides affections qui embellissent la maturité de la vie, que la frivolité, en un mot, a gouverné entièrement la femme. Or, du moment où il en est ainsi, on ne saurait accorder une estime sérieuse et complète à la femme qui ne sait pas vieillir, et le ridicule la suit pas à pas.

D'autres ont la prétention d'attirer invinciblement à elles, par l'attraction d'un mérite particulier, les personnes placées sur un échelon de la société supérieur à celui qu'elles occupent elles-mêmes. Elles ne sauront pas

* Reproduction et traduction interdites. — Voir le nº 22 de la présente année.

Digitized by Google

dire cinq ou six paroles sans faire intervenir dans leurs discours les brillantes relations qui se disputent leur compagnie; en quelque lieu qu'elles se soient montrées, elles auront été l'objet de distinctions aussi exceptionnelles que flatteuses; tous les yeux étaient fixés sur elles pour les remarquer et les admirer, et elles ne peuvent faire un pas sans soulever sur leurs traces un murmure confus d'approbations tout à fait particulières. L'existence de ces personnes est assez semblable à la fabrication de cette argenterie de parade qui est destinée à jeter de la *poudre aux yeux*, et qui se compose d'une mince, très-mince feuille d'argent, recouvrant un grossier métal fort peu précieux. Or la sagacité publique s'aperçoit bien vite que tout ce brillant est seulement *plaqué*, laborieusement *rapporté*, pour éblouir des gens crédules; et, comme personne ne veut compter parmi ceux-ci, chacun remarque avec empressement et fait ressortir malicieusement tous les défauts de soudure qui sont inséparables de ce genre de travail, très-fragile d'ailleurs, et qui ne saurait tromper long-temps. Le ridicule s'y attache comme une rouille, et l'on se trouve classé sans s'en douter parmi les personnes dont les prétentions excitent les sourires de chacun.

Quelques femmes (et, quand je parle des femmes, je n'excepte pas les hommes) ont la prétention de paraître riches. Au lieu de régler leurs dépenses d'après leurs ressources, en les équilibrant de façon à posséder d'abord le nécessaire, elles n'ont de préoccupations que pour le superflu; elles imposent, non-seulement à elles, mais encore à tous ceux qui les entourent, mille privations réelles, pour acquérir des objets inutiles; elles pensent qu'en se montrant simplement vêtues, en établissant sans détour que l'état de leur fortune leur interdit absolument certaines dépenses, elles se trouveront en butte à des humiliations, et seront considérées comme des êtres inférieurs par les personnes qui n'estiment que la richesse. Hélas! elles n'atteignent pas même le résultat puéril qu'elles poursuivent; le ridicule les attend sur leur route, et désigne aux passants les durs efforts qu'elles s'imposent pour arriver à un



CORSAGES NOUVEAUX,
De chez Mlle Castel, rue Sainte-Anne, 58 *bis*.

Digitized by Google

but digne du dédain de toute intelligence droite et sérieuse. Qu'importe, en effet, la considération attachée *seulement* aux écus? Ceux qui songent à la briguer ont une valeur morale négative, comme celle qui forme l'apanage des individus dispensant cette considération.

Parmi les femmes riches il en est quelques-unes, peu nombreuses, il faut l'espérer, qui, elles aussi, sont justiciables du ridicule; ce sont précisément celles qui excitent l'émulation des précédentes. Elles font des visites uniquement pour montrer leurs robes et leurs cachemires; elles parlent uniquement pour amener dans la conversation des détails relatifs à leurs nombreux domestiques, à leurs chevaux, à leurs voitures; si ce sujet vient jamais à tarir, et ce résultat ne se produit jamais par leur faute, elles deviennent subitement muettes; leur visage se contracte sous l'influence d'un sentiment de dépit, de malaise, de mépris même, pour les autres sujets effleurés par la conversation, et elles ne tardent pas à se soustraire, par une prompte retraite, à la compagnie des individus assez vulgairement doués pour ne point estimer par-dessus toute chose la richesse avec ses tenants et aboutissants.

Les hommes ne seront pas exclus de cette étude; il serait injuste de leur laisser supposer qu'ils sont à l'abri des atteintes du ridicule. Quelques-uns aussi parmi eux ont leurs prétentions, leurs faiblesses et leurs vanités; ils ne sont pas non plus dénués d'affectation, et ce sont là les sources qui alimentent les ridicules grands et petits. Tout individu qui *pose* pour une qualité, une supériorité, un genre quelconque, est par cela même... ridicule. Celui-ci cache sa vieillesse sous un masque juvénile; — celui-là met à sa jeunesse une empreinte de scepticisme, ou de tristesse *fatale*, — ou de dispositions moroses et concentrées, destinées à prouver à tout venant que nul n'est digne d'être associé aux grandes pensées renfermées sous son large front..... Pendant que l'on s'occupe laborieusement à se créer une nature factice, absolument différente de celle qui nous a été attribuée, le ridicule, invisible pour la personne intéressée à s'en défendre, enlève pièce à pièce les plumes dont elle se couvre, et montre à chacun le geai qui espère convaincre qu'il est un paon. Rien ne demeure impuni ici-bas; aucune supercherie ne peut se prolonger sans être signalée, sans que justice en soit faite.

En résumant ces observations, on arrive à ce résultat rigoureux : pour être à l'abri du ridicule, il faut être dépourvu de vanités et de prétentions; il faut rester tels que la nature nous a faits, et désirer plutôt la sympathie de nos semblables que leur admiration. L'une est toujours à notre portée, puisqu'elle dépend des efforts que nous pouvons faire en vue de notre perfectionnement; l'autre se conquiert difficilement, et ne s'accorde jamais à ceux qui ont recours au mensonge pour l'obtenir. A ceux qui la possèdent, elle a été donnée par surcroît, parce qu'ils ne l'ont jamais poursuivie, parce que leur caractère, leurs mérites, leurs travaux, ont entrevu un but plus noble et plus élevé que celui d'éblouir leurs semblables, et de faire proclamer leur supériorité; parce que, en un mot, ils ont essayé d'être bons et utiles; et par *utiles*, je n'entends pas seulement ceux qui ont conquis pour l'humanité une part plus grande de bien-être. L'âme a ses besoins, ses défaillances et ses douleurs, comme le corps, et c'est l'art qui lui vient en aide, en indiquant à la pensée un refuge et une consolation. Si le savant ou l'artiste n'avaient en vue que la puérile jouissance de se signaler à l'admiration, leur œuvre serait frappée de stérilité, et ils ne pourraient pas même obtenir la satisfaction de vanité qui serait le but principal de leurs efforts.

A toute heure de notre vie, à tout âge de notre existence, dans toutes les situations où nous place la destinée, si nous voulons échapper au ridicule, il faut invoquer la patronne dont le nom seul suffit pour le mettre en déroute : *sancta simplicitas!* C'est la simplicité de cœur et la simplicité d'esprit qui nous préservent du désir de jouer un rôle quelconque, par notre esprit, nos grâces ou nos richesses, et qui nous protègent par conséquent dans les embûches tendues par le ridicule.

Du moment que l'on ne suppose pas que l'on est, ou bien que l'on pourrait être le point de mire de tous les regards, l'objet principal de l'attention universelle, on est certain d'éviter toute action, tout discours ridicules. On salue simplement, on s'exprime sans avoir recours aux superlatifs, on renonce à se créer un caractère et des goûts factices, toujours maladroitement agencés, même par ceux qui pensent être fort habiles dans la disposition de leur déguisement. Quoi que l'on fasse, le mensonge est toujours évident, il n'échappe à aucun regard, il se signale toujours à la pitié ou bien au dédain. Voyez cet individu qui essaye de se faire remarquer en dénigrant toutes choses, en abaissant tous les caractères, en amoindrissant tous les talents; il n'est pas méchant cependant...... mais il espère se faire remarquer, et donner à chacun une haute opinion de la délicatesse de ses goûts et de l'infaillibilité de sa pénétration. Il veut prouver à la fois la sagacité de son jugement et l'insuffisance du jugement d'autrui; il réussit seulement..... à se rendre ridicule.

Ainsi donc, chaque fois que nous essayons d'abaisser nos semblables pour nous élever à leurs dépens, nous sommes certains de nous montrer *ridicules*. Chaque fois que nous prétendons fixer l'attention universelle par notre mérite extraordinaire, nous sommes *ridicules*; chaque fois que nous tentons de refaire l'œuvre de Dieu, en nous donnant un caractère artificiel, à l'aide duquel nous espérons obtenir l'admiration universelle, nous ne pouvons éviter d'être *ridicules*. Vanités, prétentions, faiblesses, tout cela mène droit au ridicule. Il y a là une leçon qu'il est bon de comprendre. Le résultat que nous poursuivons, considération, estime, respect, accordés par nos semblables, tout cela ne peut s'acquérir par la supercherie, tout cela ne nous est pas donné lorsque nous le désirons sans le mériter; nos actions sont toujours rémunérées selon leur véritable valeur, et, lorsque le mal échappe, par sa puérilité, au blâme et à la répression de la société, il tombe sous la juridiction de la moquerie. Le ridicule est le châtiment infligé par le bon sens à la vanité.

EMMELINE RAYMOND.



CLARA.

Imité de l'anglais

DE LADY BLESSINGTON.

Suite.

III.

A huit heures, un domestique vint prévenir Clara qu'elle était invitée à descendre avec Mathilde à la salle à manger pour le dessert.

Elle ne s'attendait pas à cette nouvelle corvée, mais elle dut la subir. Elle arrangea donc les cheveux et la toilette de l'aînée de ses élèves, tandis que la cadette pleurait parce qu'elle ne l'accompagnait pas, comme sa sœur, et elle descendit.

Tout un mélange d'odeurs de soupe, de poisson, de viande, d'ananas, de melon, vint attaquer son odorat, en même temps que la lumière de plusieurs lampes l'aveuglait, au moment où elle entra.

Tous les yeux se tournèrent vers elle avec une expression de curiosité qui la fit rougir. Aucun des *gentlemen* ne se leva, comme il arrive ordinairement, pour lui offrir une chaise, et les domestiques attendirent l'ordre de leur maîtresse pour lui en donner une.

« Vous pouvez vous asseoir, miss Mordaunt, » dit mistress Belmont.

« Vous offrirai-je un verre de vin? » dit un gros homme à figure rubiconde, dont la santé paraissait florissante, et qui ressemblait beaucoup au sommelier qui se tenait derrière lui.

« Non Monsieur, je vous remercie, » répondit Clara.

« Vous feriez mieux de ne pas refuser, » reprit-il d'un ton bienveillant; « un verre de ce vieux vin de Madère vous fera du bien; vous semblez un peu pâle, et c'est là un excellent stomachique.

— Si miss Mordaunt n'aime pas le vin, pourquoi la forcer? » interrompit mistress Belmont d'un ton qui était peu fait pour encourager de telles attentions de la part de *son seigneur*, mais non pas de *son maître*.

« Je n'ai pas voulu assurément forcer miss Mordaunt à prendre ce verre de vin, » répliqua M. Belmont; « mais, la trouvant un peu pâle, j'ai cru qu'un peu de vin généreux et un biscuit ne lui feraient pas de mal.

— Miss Mordaunt n'a pas dîné, » dit son élève, « et savez-vous, maman, qu'elle n'aime pas la bière?

— Nous n'avons pas besoin de savoir ce qu'aiment ou n'aiment pas les personnes qui sont chargées de nos enfants, » dit d'un ton superbe mistress Belmont.

« Eh bien! puisque Mademoiselle n'a pas dîné, et n'a bu que de l'eau, » reprit M. Belmont avec le même air de bonté, « il faut qu'elle prenne un verre de vin et un biscuit, » et il s'empressa d'offrir l'un et l'autre à Clara.

C'était le tour de Clara d'étudier les personnes qui étaient assises autour de la table. La maîtresse de la maison y présidait, revêtue d'une robe de satin rose qui était loin d'être pâle, garnie d'une grande profusion de blonde. Une parure d'émeraude, montée en diamants, ornait son cou et ses bras, dont la teinte rougeâtre n'avait rien de très-poétique. Elle avait des roses artificielles dans les cheveux, et, de peur que les fleurs ne parussent trop simples, une grande émeraude, montée en diamants, formait le milieu de chaque rose. Un baron irlandais, dont la généalogie valait mieux que les revenus, occupait la place d'honneur, près de la maîtresse de la maison, et à sa gauche se trouvait un baron écossais, qui faisait, en bien mangeant, l'éloge de toutes les bonnes choses qu'on lui servait. Une dame, qui portait une robe de satin jonquille, et une parure d'améthystes du Brésil, avec un béret lilas, qui recouvrait ses cheveux d'un blond ardent, était assise près du noble irlandais; une autre dame, vêtue de satin bleu Marie-Louise, la tête, le cou et les bras couverts de topazes qui n'avaient jamais brillé aux rayons d'un soleil d'Orient, se trouvait placée près du chef écossais. Deux *gentlemen*, très-simplement, qui parlaient sans cesse de la chambre des communes, venaient ensuite, et un jeune homme, d'un embonpoint remarquable, aux cheveux luisants et aux boutons de diamants à sa chemise, était assis en face de Clara, placée entre le maître de la maison et un homme âgé, de la physionomie la plus bienveillante, qui lui offrit poliment du fruit qui était devant lui.

« Je crois, milady Thompson, » dit le baronnet écossais, en regardant avec admiration les topazes de cette dame, « que je reconnais les produits de mon pays dans les bijoux que vous portez.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, » répliqua brusquement la dame.

« Je veux dire, Madame, que ces pierres sont d'origine écossaise, et que je suis fier de les voir porter par une si belle dame. »

Malheureusement, lady Thompson, veuve d'un échevin anobli de la cité, ce qu'on appelle, en Angleterre, un chevalier de la cité *, avec son orgueil de coffre-fort, ne pouvait agréer un tel compliment.

« Vous vous trompez, Monsieur, » répondit-elle assez aigrement; « mes topazes sont de vraies topazes, une seule des miennes vaut cinquante de vos topazes écossaises, qui ne sont bonnes qu'à faire des cachets.

— Je me trouve forcé de ne point partager tout à fait votre avis à cet égard, » dit le baron écossais, piqué naturellement par le mépris avec lequel lady Thompson avait parlé d'un produit indigène de sa terre natale, « mais sa Grâce la duchesse de Buccleuch, sa Grâce la duchesse de Gondon, et sa Grâce la duchesse de Richmond, avec beaucoup d'autres que je pourrais nommer, portent des topazes d'Écosse, non-seulement à nos bals de province, mais même à la cour, Milady, en présence de Leurs Majestés.

— Eh bien, je ne puis dire que j'admire leur goût, » répliqua lady Thompson en relevant la tête, et, pour ma part, je préfère les vrais bijoux, les vrais diamants, les perles, les émeraudes, les rubis et les topazes, à tous ces faux bijoux qui n'ont que le mérite du bon marché. »

Lady Thompson, dans son orgueil marchand, avait dit! Elle était fière d'avoir ainsi affirmé sa noblesse de fraîche date, mais *à bons écus bien trébuchants!*

« J'espère, Milady, » dit lord Castledermot, le noble irlandais, « que vous ne comprenez pas les diamants d'Irlande dans le même arrêt de proscription, et que vous ne prétendez pas dire que les diamants d'Irlande soient des pierres fausses!

— S'ils n'en étaient pas, » reprit lady Thompson, « ils auraient un autre prix... Le prix, le prix en argent, voilà le grand moyen de juger entre le vrai et le faux.

— Oh! c'est là une manière de juger, » reprit le baron, rouge de colère, « qui appartient à la cité, et je demanderai à la société ici présente si les diamants d'Irlande ne sont pas des pierres vraies.

— Jamais je ne porte du stras, et par conséquent je ne suis pas juge en cette matière, » dit la dame à la robe jaune en relevant la tête.

« Je crois, » reprit mistress Belmont, « que les diamants d'Irlande ne sont pas du stras.

— Alors, que sont-ils, Madame? » reprit la dame en jaune.

« C'est un produit naturel, c'est du cristal, Madame, comme les carafes et les verres qui sont sur la table, » reprit mistress Belmont d'un ton de supériorité.

« C'est impossible, » dit la dame en jaune, « car j'ai vu faire des carafes et des verres, et ils ne sont pas certes un produit de la nature.

— Vous les avez vu travailler quand on leur donnait leur forme présente, » reprit aigrement mistress Belmont; « mais le cristal, et vous ne nierez pas sans doute que ces verres et ces carafes soient du cristal taillé en diamant, est un produit naturel. »

La discussion devint de plus en plus vive. La dame à la robe jonquille déclara qu'elle avait un vase de cristal orné de pierres précieuses, qui avait coûté cent guinées: « Or, » dit-elle, « si le cristal n'était que du verre, on n'en donnerait pas un tel prix.

— Et j'ai une bonbonnière qui est d'améthyste comme votre collier, » répliqua mistress Belmont, « seulement, on remarque plus de raies blanches.

— Je crois que votre boîte n'est que du *spath* du Derbyshire.

— Du spath du Derbyshire! » répéta mistress Belmont, rouge de colère; « je serais bien fâchée de porter quelque chose d'aussi commun. Non, Madame, ma bonbonnière est d'améthyste, d'améthyste vraie, et a coûté 70 guinées, n'est-ce pas, Monsieur Belmont?

— Sans doute, » reprit M. Belmont.

La pendule, qui sonna en ce moment, rappela aux dames qu'il était temps de suivre l'antique coutume anglaise, et de se lever de table, ce qui mit fin à la discussion.

« Vous pouvez vous retirer dans votre appartement, miss Mordaunt, » dit mistress Belmont avec hauteur, au moment où elle sortait de la salle à manger avec les autres dames, tandis que la révérence de Clara ne faisait qu'attirer sur elle les regards curieux de ces dames.

Rien, dans sa nouvelle position, n'était plus humiliant que cette absence d'égards.

« Quelle jolie institutrice vous avez là, mistress Belmont! » dit lady Thompson : « c'est vraiment une beauté, une de ces figures que l'on entoure à l'exposition de Somerset-House **, ou que l'on voit dans les *keepsakes*.

— Croyez-vous donc prudent, » dit une autre dame, « d'avoir une si belle personne sous votre toit?

— Vraiment, je ne la trouve pas si belle, » dit mistress Belmont.

* A city knight.

** Musée de tableaux.

Digitized by Google

« Il est toujours préférable de prendre à son service une femme laide, mais ces femmes sont assez rares maintenant, » dit lady Thompson en soupirant, « car, depuis que la vaccine est devenue si générale, on ne voit plus de femmes marquées de la petite vérole, à moins qu'elles ne soient d'un certain âge.

— Hélas! oui, Madame, » reprit une des amies de mistress Belmont, « et l'on a découvert de telles pommades pour les cheveux, de telles dentifrices pour les dents, que les laides mêmes en sont devenues séduisantes.

— Une de mes amies, » reprit lady Thompson, « a été forcée d'exiger que sa femme de chambre portât un bonnet; celle-ci, qui est Française, ne le voulait pas; mais il était intolérable de la voir coiffée en cheveux, avec des boucles noires qui lui donnaient quelque chose de piquant, et d'entendre les exclamations de ces Messieurs, lorsque sa maîtresse la sonnait.

« Et une de mes amies, » dit lady Thompson, » s'est vue contrainte de défendre à son institutrice de sourire, parce qu'elle montrait toujours ses dents.

— Cela ne sera pas nécessaire avec miss Mordaunt, » fit observer mistress Belmont, « car je ne l'ai pas vue sourire une seule fois depuis qu'elle est à la maison.

— Mais n'avez-vous pas observé, » dit une dame, « que les jeunes demoiselles sentimentales et sérieuses excitent souvent plus d'attention par leur air mélancolique?

— Ce n'est que trop vrai! » répondit lady Thompson en secouant la tête; « les hommes sont si faibles que, lorsqu'ils voient une jeune fille pensive, ils s'imaginent sur-le-champ qu'elle mérite beaucoup d'intérêt, et ils la pressent d'accepter *ceci* ou *cela*, quand elle vient au dessert, absolument comme si elle était de la société. »

Mistress Belmont rougit de colère, car c'était précisément ce que son mari avait fait quand il avait pressé miss Mordaunt de prendre un biscuit et un verre de vin. Or mistress Belmont était en même temps la maîtresse et le maître de la maison, et elle était bien décidée à ne plus souffrir de telles attentions de la part de son mari envers Clara.

Est-il besoin de dire que miss Mordaunt se coucha tristement, ce premier jour où déjà elle avait fait l'épreuve et de l'indiscipline des enfants qu'elle avait à élever, et de l'insolence des domestiques, comme de la morgue de la maîtresse de la maison et de ses amies?

« Mais, » dit-elle en s'agenouillant dans sa chambre, « ce n'est que le commencement de l'épreuve, et il faut la subir. »

IV.

Le lendemain matin, de bonne heure, un coup très-fort que l'on frappa à sa porte vint la réveiller en sursaut. Elle éprouva cette sensation pénible d'une personne qui est arrachée tout à coup au sommeil, et qui se trouve dans un lit où elle a reposé pour la première fois. Elle mit à la hâte sa robe de chambre et ouvrit la porte à Betsy, qui lui dit d'un ton insolent que *Madame défendait à tous les domestiques* de s'enfermer, la nuit, dans leurs chambres.

On comprend à quel point l'impertinence de Betsy blessa miss Mordaunt; mais, lorsqu'elle vit que c'était un parti pris chez cette fille, qui lui parlait à peu près sous le nez, elle résolut de ne pas lui dire un mot. Cependant Mathilde, qui était mécontente de Betsy, et qui lui en voulait d'avoir été réveillée trop bruyamment, reprit avec vivacité :

« Miss Mordaunt n'est pas une domestique, mais une dame.

— Ah! bien oui, une dame! » reprit Betsy; « je n'ai jamais vu des dames se faire institutrices et recevoir des gages comme les domestiques.

— Voulez-vous avoir la bonté de vous taire? » dit Clara avec une dignité calme.

« J'ai autant le droit de parler qu'une autre, » murmura Betsy.

« Alors, s'il faut que vous parliez, je vous demanderai de sortir.

— De tout mon cœur; alors faites vous-même la toilette des jeunes demoiselles et les chambres, car souvenez-vous que vous m'avez dit de sortir; » et, ainsi disant, elle lança un torchon tout près de Clara, et quitta l'appartement en fermant la porte avec violence.

Miss Mordaunt leva alors les enfants : on a vu à quels enfants elle avait affaire. Malgré la douceur extrême de Clara, les petites filles, pendant leur toilette, pleurèrent, crièrent, comme si on les avait écorchées. Cependant la patience extraordinaire et la fermeté de Clara triomphèrent de leur mauvaise humeur, et Clara, après avoir fait leur toilette, pria Mathilde de s'occuper de ses sœurs pendant qu'elle faisait la sienne; mais les cris, les disputes des petites filles, ne cessèrent pas pendant qu'elle s'habillait.

« Dites à ma sœur de me laisser tranquille, miss Mordaunt.

— Non, c'est la faute d'Arabella, elle ne veut pas me laisser tranquille.

— Laura m'a battue, miss Mordaunt.

— Cette méchante de Mathilde m'a pincée, » s'écria la plus jeune des petites filles, tandis que l'aînée des sœurs, fière de sa courte puissance, grondait, secouait et frappait ses sœurs, qui s'efforçaient de lui rendre la pareille.

Lorsqu'elle eut achevé sa toilette, et consacré une heure aux leçons, miss Mordaunt sonna, mais personne ne vint. Elle en conclut que Betsy persévérait dans sa menace de ne plus remonter, et, comme les petites filles demandaient à grands cris leur déjeuner, miss Mordaunt n'eut plus qu'à se mettre à la recherche de quelque domestique qui lui servît ce repas. Dans l'escalier de service, elle rencontra la seconde fille de chambre, qui tenait son balai à la main, et qui, sur la demande que lui adressa miss Mordaunt de servir le déjeuner, lui répondit, au milieu de flots de poussière, qu'elle n'était pas la bonne d'enfants. Dans le vestibule, le portier était enfoncé dans son fauteuil de cuir, lisant le journal de la veille, et deux valets de pied, en manches de chemise, tenaient une conversation très-vive, qui ne brillait pas par la pureté de la diction. Cependant l'air de réserve et de dignité avec lequel miss Mordaunt s'exprima mit un terme à cette conversation. Le portier, se souvenant d'une *certaine douceur* qu'il avait reçue de la tante de la jeune personne, mit de côté son journal, et même, portant la main à son bonnet de fourrure, il dit à l'un des domestiques :

« John, va donc demander à la femme de charge le déjeuner de Mademoiselle.

— Ce n'est pas à moi de faire cela, » dit John.

« Alors, Thomas, vas-y, » dit le concierge.

« Je ne peux, car j'ai à brosser les habits de mon maître; » et Thomas commença à brosser avec une vigueur extraordinaire, sur la table du vestibule, les vêtements de son maître.

« Si vous voulez m'indiquer la chambre de la femme de charge, » dit Clara, « je vous serai obligée.

— Eh bien, si Mademoiselle veut me suivre, » dit le sommelier en second, lorsque le portier lui eut demandé de mener Clara chez la femme de charge, « je montrerai la porte à Mademoiselle; mais il ne faut pas que le sommelier en chef me voie, car le sommelier est de très-mauvaise humeur ce matin, et il y a quelques minutes à peine qu'il jurait contre moi. »

Il conduisit Clara par un passage obscur sur lequel donnaient des deux côtés plusieurs portes, et, après en avoir indiqué une à Clara, il s'éloigna, tandis qu'elle y frappait timidement.

« Entrez, entrez, vous dis-je, » cria une voix perçante, et Clara, ayant ouvert la porte, se trouva en présence d'un groupe formé par la haute domesticité de la maison, où se trouvaient la femme de chambre, la femme de charge, le valet de chambre de Monsieur et le sommelier, entourant une table couverte de mets délicats, auxquels les convives faisaient honneur, tandis qu'à une petite distance de cette table était Betsy, qui, les joues enflammées et les yeux étincelants, racontait évidemment sa querelle avec la nouvelle institutrice.

Tout ce personnel aristocratique de la domesticité resta assis, et la femme de chambre continua à savourer une côtelette d'agneau, tandis que le beau M. Simpson, le sommelier, lui versait d'excellente crème dans son café.

« Que voulez-vous, miss? » dit l'imposante femme de charge d'un ton qui montrait bien qu'elle n'était pas satisfaite de voir Clara pénétrer ainsi dans ses appartements *.

« Je désire qu'on me serve à déjeuner, ainsi qu'à ces demoiselles, » dit Clara.

« Eh bien! miss, je ne sais vraiment que dire, » répliqua la femme de charge, « car puisque vous avez ordonné à Betsy de sortir de la chambre, et que c'est son ouvrage, comment puis-je en charger une autre personne?

— Il faut donc que j'informe mistress Belmont d'une conduite aussi étrange?

— Ah! quant à cela, miss, ma maîtresse n'est pas une personne qui écoute les histoires; et quiconque va lui en faire ne reste pas longtemps ici pour troubler la paix de la famille. »

Clara n'avait jamais été exposée jusqu'alors à l'impertinence des domestiques, une des *petites* ou des *grandes misères* de la vie qu'il est peut-être le plus dur d'avoir à supporter. Sa douceur et l'égalité de son caractère auraient dû la mettre à l'abri de leur grossièreté; mais la colère de Betsy avait réagi sur les autres domestiques, et les effets en étaient assez visibles. La susceptible Betsy s'était plainte de la nouvelle institutrice, qui l'avait, disait-elle, humiliée, et la haute domesticité de mistress Belmont lui avait conseillé, à l'unanimité, de ne pas subir un tel traitement.

Mais Clara, quand elle avait résolu de suivre la carrière d'institutrice, avait pris aussi la détermination de ne jamais céder à l'irritation ni à la colère, de supporter courageusement la destinée qui lui était faite, et la volonté de la Providence.

Elle se tourna donc tranquillement vers la femme de charge qui venait de lui parler avec tant d'inconvenance, et lui dit avec beaucoup de calme :

« Plutôt que de priver ces demoiselles de leur déjeuner, je porterai le plateau moi-même. »

En ce moment la porte s'ouvrit, et l'on vit entrer un homme d'un extérieur respectable, dont les yeux ne se furent pas plutôt arrêtés sur Clara, qu'il ôta son chapeau et la salua profondément, avec cette déférence que montrent les domestiques à ceux de leurs supérieurs qu'ils respectent le plus.

« J'espère, » dit-il, « que miss Mordaunt se porte bien, et que mistress Waller jouit aussi d'une bonne santé? »

Cet homme avait servi chez son père, où il était sommelier. Quels souvenirs de temps plus heureux n'étaient pas entrés avec lui dans cette chambre! Sa conduite si respectueuse formait un tel contraste avec l'insolence qu'elle venait d'avoir à supporter, que les larmes lui vinrent aux yeux.

En voyant l'émotion de miss Mordaunt, Betsy, qui était susceptible, mais non pas implacable, prit le plateau et dit « que miss et les jeunes demoiselles auraient leur déjeuner à l'instant. »

Au moment où Clara s'apprêtait à sortir de la chambre, l'ancien domestique de son père, qui s'appelait Walker, la remercia de l'excellente place qu'il avait obtenue à sa recommandation, et il exprima tout le désir qu'il éprouvait de lui être bon à quelque chose, ainsi qu'à sa digne tante, dont il n'oublierait jamais les bontés.

Clara se hâta de remonter à sa chambre; mais, avec toute la philosophie dont elle voulut s'armer, elle ne put retenir les larmes qui remplirent ses yeux, ni refouler tous les souvenirs qui avaient assailli son cœur quand elle s'était trouvée en présence de celui qui l'avait servie dans sa prospérité.

Le Dante a bien raison de dire :

Nessun maggior dolore,
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria.

Et quand miss Mordaunt se retrouva quelques instants après avec ses élèves, il ne lui fallut pas un médiocre empire sur elle-même pour répondre aux questions des petites filles qui lui demandaient pourquoi elle avait pleuré, et quand elles auraient leur déjeuner.

Quand Betsy entra quelques minutes après avec le plateau, elle se conduisit d'une manière toute nouvelle, et, avec une aimable humilité, qui aurait désarmé une nature bien plus sévère que celle de Clara, elle lui demanda pardon.

« M. Walker, miss, » lui dit-elle, « vient de nous apprendre quelle grande dame vous aviez été; et vous nous avez montré, par votre patience, combien vous étiez bonne! En vérité, miss, quand je vous ai entendu parler de porter le plateau, j'ai été honteuse de moi-même; mais quand M. Walker nous a dit quelle indulgente et douce maîtresse vous étiez dans la *belle* maison de votre père, nous avons tous été émus, et nous nous sommes repentis de notre conduite envers vous.

— N'en dites pas davantage, ma bonne Betsy, » répondit Clara; « mais souvenez-vous qu'une institutrice a besoin des égards des domestiques comme de la bonté de ceux dont elle élève les enfants, pour remplir les devoirs si difficiles de la carrière qu'elle a embrassée; et que, lors même qu'elle n'aurait pas connu une position meilleure, elle a encore des droits à la politesse.

— Vraiment, miss, vous avez bien raison, et je ne l'oublierai jamais; » et une larme brilla dans les yeux de Betsy au moment où elle mettait avec soin le couvert du déjeuner.

« Et ainsi, miss Mordaunt, vous êtes une dame après tout, » dit Mathilde en regardant Clara. « Qui l'aurait pensé? Car, bien que je l'aie dit à Betsy, ce n'était que pour la vexer, et je ne le croyais pas. »

La naïveté de cette remarque fit sourire Clara.

« Cela prouve que maman, » ajouta Mathilde, « n'a pas toujours raison; car elle disait que les institutrices n'étaient jamais des dames, et n'étaient bonnes qu'à montrer aux jeunes filles à se conduire comme des dames.

— Il ne faut jamais répéter ce que dit votre maman, » reprit Clara.

Cette observation fut loin de plaire à Mathilde; mais l'aspect seul du déjeuner, qui était tout différent de celui qu'on servait d'ordinaire, avait ravi la petite gourmande, qui s'écria :

« Oh! quel délicieux déjeuner! Quel bon pain frais, au lieu de ce mauvais pain rassis qu'on nous sert toujours; et du beurre frais, et de la crème aussi! Quel bon déjeuner, et nous le devons à miss Mordaunt qui est allée se *chamailler* avec cette mauvaise femme de charge.

— Ne dites point cela, » reprit miss Mordaunt, « je n'ai point eu à me *chamailler*, pour me servir de votre expression, avec la femme de charge, ainsi que vous le supposez à tort.

— Alors, pourquoi nous donne-t-on un déjeuner tout différent? » dit son élève, tandis qu'elle mangeait avec un appétit vorace.

« Betsy, » dit miss Mordaunt, « si mistress Belmont ne veut pas qu'on serve du pain frais, ou quoi que ce soit sur cette table, je demande qu'on ne fasse aucune différence pour moi.

— Eh! miss, madame n'y songe même pas, et ne s'occupe pas de ces choses-là; mais, comme la femme de charge et la femme de chambre ont été mal avec les institutrices qui sont venues ici avant vous, miss, on a pris l'habitude d'envoyer ici du pain rassis, du beurre salé, du lait écrémé et du mauvais thé, pour les vexer; et, quand elles se plaignaient, on disait à Madame qu'on les servait parfaitement, mais qu'il n'y avait pas moyen de les satisfaire; et Madame, qui était mécontente, les renvoyait les unes après les autres. Mais maintenant, miss, tout va changer; M. Walker, qui est le frère de notre femme de charge, lui a fait promettre de ne pas vous faire donner de mauvais déjeuners et de mauvais dîners, car il lui a dit que vous étiez accoutumée chez vous à tout ce qu'il y avait de meilleur.

— Oh! » s'écria Mathilde en frappant des mains avec joie, « quelle excellente nouvelle! nous aurons tous les jours de bons déjeuners et de bons dîners! » Et les deux autres petites filles répétaient à l'envi les joyeuses exclamations de Mathilde. Parmi les nombreux défauts de ces enfants, la gourmandise était en première ligne.

Les domestiques parlèrent pendant plusieurs jours de l'ancienne prospérité de Clara et de la fortune de son père, qui recevait chez lui les plus grands seigneurs, que sa noble hospitalité et sa richesse princière attiraient dans son salon, et Betsy était fière de la jeune institutrice qu'elle avait à servir. Quant à Clara, elle se félicitait intérieurement de n'avoir reçu depuis une semaine aucune invitation de descendre au dessert avec son élève, et de ne s'être plus trouvée en face de mistress Belmont, lorsque, pour la seconde fois, elle eut à paraître devant cette dame et ses convives.

En entrant dans la salle à manger, elle remarqua une femme âgée et un jeune homme dont le teint fort brun

* Toute cette peinture de la haute domesticité anglaise et de ses mœurs est très-fidèle. (*Note du Rédacteur.*)

Digitized by Google

accusait l'origine plus que méridionale. L'un et l'autre, d'ailleurs, parlaient sans cesse de la Jamaïque.

Ils faisaient partie, sans doute à cause de leur fortune, de la société très-hétérogène de mistress Belmont, où les gens riches étaient plus ou moins communs, et les gens comme il faut plus ou moins pauvres.

La dame était de petite stature, mais elle avait un extrême *embonpoint*, et le blanc de ses yeux, au lieu d'avoir la transparence ordinaire, offrait dans sa teinte quelque chose de mat et d'opaque qui formait un singulier contraste avec les boucles d'un noir de jais qui retombaient sur ses joues. Sa mise était bizarre; elle portait, sur son col et sur ses bras, des diamants à profusion, montés de la manière la plus commune, et dont une carnation bronzée faisait encore ressortir l'éclat.

Il lui échappait beaucoup de solécismes et même de barbarismes dans le savoir-vivre, encore plus dans la grammaire; mais elle ne semblait pas s'en apercevoir. Son fils, auquel, dans la conversation, elle s'en référait sans cesse, était beaucoup moins basané qu'elle, mais assez pour qu'on vit qu'il était de sang mêlé. Ses cheveux avaient aussi la couleur et l'espèce de frisure qui n'appartiennent qu'à cette race; si ses yeux n'étaient pas animés du feu de l'intelligence, on y remarquait l'ardeur du tempérament. Il les fixa sur Clara au moment où elle entra dans la salle à manger, sans chercher à dissimuler une admiration qui embarrassa beaucoup miss Mordaunt, tandis que sa mère mêlait les louanges de Mathilde à la satire des ananas de serre chaude, qu'elle compara aux navets à côté de ceux de la Jamaïque.

Cependant M. Belmont, dont la bonhomie craintive hésitait toujours à se prononcer devant sa femme, se hasarda, mais en tremblant, à offrir du fruit et du vin à Clara. Celle-ci le vit plus d'une fois la regarder avec une expression d'intérêt et de pitié, et il alla même jusqu'à lui adresser quelques éloges sur le changement qu'il remarquait dans les manières de sa fille.

« Eh bien! » dit la mère, « j'avoue que je ne m'aperçois d'aucun changement dans les manières de Mathilde; elle a toujours été aussi bien élevée que les autres enfants de son âge; mais vous, M. Belmont, vous êtes toujours disposé à croire que « les balais neufs sont les meilleurs. »

Clara parut tout à fait déconcertée de l'application qu'avait faite la parvenue d'un proverbe bien vulgaire; mais M. Belmont connaissait assez le caractère de sa femme pour ne point insister.

« Combien payez-vous miss pour s'occuper de vos petites? » dit mistress Marsden, car c'était là le nom de la dame.

« Je lui donne vingt-cinq guinées par an, » répondit mistress Belmont.

« Juste ce que je donne à ma femme de chambre, » dit mistress Marsden.

— Et ce que je me suis engagé à donner à mon tigre, » dit son digne fils.

— Mon fils est très-drôle, dit mistress Marsden en riant de cet aimable rapprochement; « on le regardait comme le garçon le plus original à la Jamaïque; il fallait le voir au bal des *quarterons*, comme il les faisait tous rire. »

Son fils la regarda de l'air le plus mécontent, et elle rougit.

« De quels bals parlez-vous? » dit mistress Belmont.

« Des bals fashionables de la Jamaïque, » dit son fils, craignant que sa mère ne pût sortir d'embarras.

« Ah! les bals du grand monde à la Jamaïque, où ne sont admis que les personnes d'une certaine caste? » dit mistress Belmont.

« Justement, » dit mistress Marsden; « mais je ne m'imaginais pas que vous eussiez de pareilles distinctions en Angleterre, où il n'y a pas de races différentes comme en Amérique. »

Les yeux noirs de son fils s'enflammèrent encore, et mistress Marsden s'aperçut qu'elle l'avait encore blessé. Évidemment il avait la prétention, malgré le teint de sa mère et le sien, de passer pour un blanc, et la franchise de mistress Marsden, racontant les succès de son fils au bal des quarterons, était à charge au jeune homme qui ne tenait aucunement à revendiquer son origine.

« Nous avons bien des distinctions dans la société en Angleterre, » dit M. Belmont, ayant pitié de mistress Marsden, et cherchant à lui ménager une retraite; « et il y en a d'aussi injustes que dans votre pays. La différence est qu'ici la richesse dispose d'une clef d'or qui ouvre tous les salons, depuis la cour jusqu'aux réunions les plus aristocratiques.

— Quoi! même à des sangs mêlés? » dit mistress Marsden.

« Elle veut dire à des personnes d'un rang moins élevé que d'autres, » reprit son fils avec une expression de rage qu'il avait de la peine à cacher, et qui effraya miss Mordaunt.

Le lendemain, Clara reçut une lettre assez grossière, écrite par mistress Marsden. Celle-ci lui disait qu'elle avait fait la conquête de la mère et du fils, et que tous deux venaient lui offrir un traitement double de celui qu'elle recevait actuellement. Clara, blessée de cette proposition, en instruisit immédiatement mistress Belmont.

« Ce procédé de mistress Marsden, » dit celle-ci, « n'a rien de très-délicat; mais enfin, vous êtes libre, miss, de choisir.

— Je n'ai pas fait la moindre attention à cette proposition tout à fait inattendue, » reprit Clara, « et si vous êtes contente de moi, Madame, je ne désire pas changer. »

« Oh! je suis contente, » dit mistress Belmont avec son aigreur ordinaire; « je ne m'attends pas à des merveilles de perfection chez ceux dont j'accepte les services; donc je ne me fâche pas facilement.

— J'espère, Madame, que vous ne m'avez pas trouvée dépourvue de zèle dans la tâche difficile que j'ai entreprise?

— Difficile! difficile! » répéta mistress Belmont avec un rire plein d'ironie; « vraiment, je ne vous comprends pas. Que voulez-vous dire en parlant d'une tâche difficile? Vous êtes ici bien logée, bien nourrie; vous n'avez qu'à enseigner les enfants, à faire et à raccommoder leurs robes; vous êtes *bien payée*, et cependant vous parlez d'une tâche difficile. »

Clara comprit qu'il était inutile de discuter avec une telle femme, et ne lui répondit pas un mot.

« Et maintenant, puisque nous en sommes sur ce chapitre, » reprit mistress Belmont, « je vous dirai que, sur un point, je ne suis pas tout à fait satisfaite; vous avez mis de singulières idées dans la tête de mes enfants; il paraît que vous leur avez donné à penser que vous étiez une dame, une véritable dame. Je n'aime point tout cela, et j'espère qu'il n'en sera plus question.

— Je vous assure, Madame.....

— Je n'ai pas besoin d'assurances; je vous préviens seulement qu'il me faut une institutrice pour mes enfants, et non pas une belle dame qui leur parle de sa grandeur passée, et qui leur mette un tas de folles idées dans la tête. »

Ainsi disant, elle quitta brusquement la chambre, pour ne pas entendre la justification de Clara; procédé brutal, auquel ont eu plus d'une fois recours les puissants pour opprimer les faibles qu'ils accusent et qu'ils refusent d'écouter.

Lorsque miss Mordaunt, quelques jours après, eut le bonheur de revoir sa tante un petit nombre d'instants, elle lui cacha ses épreuves, et ne lui parla que des *agréments* de sa position. Mistress Waller fut surprise elle-même du respect que lui montrèrent les domestiques, et de la docilité comme des bonnes manières des élèves de Clara; elle remarqua aussi la pâleur de sa nièce, et la fatigue dont l'empreinte était marquée sur sa jolie figure.

« Chère enfant! combien tu m'as manqué! » dit mistress Waller, émue jusqu'aux larmes. « Oh! tu ne sais pas, Clara, tu ne sais pas, et puisses-tu ne jamais le savoir, ce que c'est que d'être seule dans la vieillesse, sans une main amie qui vous serve la nourriture à laquelle vous ne trouvez plus de goût, et qui arrange l'oreiller que fuit le sommeil; sans une douce voix qui vous fasse la lecture, et dont la conversation vous relève le cœur, qui vous parle du passé et qui vous console du présent! Mais j'ai tort, c'est de l'égoïsme de ma part; mes murmures gâtent le bonheur de ces courts instants que nous avons à passer ensemble.

— Chère tante, » reprit Clara, « vous ne pouvez vous imaginer toutes les attentions qu'on a ici pour moi; » et elle lui dit la rencontre qu'elle avait faite de Walker, lorsqu'elle était allée chez la femme de charge, et, dans tous les détails qu'elle donnait à sa tante, elle avait soin de lui épargner ceux qui auraient pu l'affliger; de sorte que la bonne tante ignora et la dureté de l'impérieuse mistress Belmont, et toutes les épreuves que la jeune fille venait de traverser. Elle s'en retourna sous l'agréable impression que sa nièce chérie était aussi heureuse qu'elle pouvait l'être.

NETTEMENT.

(La suite au prochain numéro.)

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *Pan-talon.*



N° 61,062, Somme. La formule des lettres de *faire part* est stéréotypée; tous les imprimeurs la connaissent. On emploie, pour les lettres annonçant la naissance d'un enfant, du papier dit *petit format*. On ne met pas ces lettres sous enveloppe. On fait part de cet événement quelques jours après la naissance. Aux parents et amis très-intimes, on écrit soi-même. — *N° 403, Paris.* Je prie notre lectrice de vouloir bien relire l'article de *Modes* concernant le deuil. Je n'ai pas dit que la grenadine seule était admissible, puisque j'ai indiqué pour l'été la batiste de laine. Rien ne s'oppose à ce qu'une jeune fille porte une robe en grenadine. Quant à l'alpaga, ainsi qu'on le verra dans le même article, ce n'est point une étoffe de deuil; si le deuil est récent, et qu'il s'agisse d'un proche parent, il vaut mieux ne point se hâter d'adopter le jais, ni aucun ornemen de ce genre. — *N° 14,059, Cher.* Jusqu'ici, on n'a point fait de tapis de ce genre, et je crois que cela ne serait pas joli. La dépense occasionnée par ce tapis ne serait pas en rapport avec l'effet qu'il produirait; j'emploie à dessein des formules dubitatives, parce que je compte faire *étudier* cette question. J'ignore le prix des *pince-voilettes*; en tous cas, ce prix est fort peu élevé. — *N° 25,860.* On peut se procurer les nos 22 à 29 inclus, et 31 à 37 (le n° 30 de l'année 1861 est épuisé), en envoyant en timbres la somme de 6 francs, port compris, pour ces vingt numéros. Les pince-voilettes se fabriquent à Saint-Étienne, près Lyon. Merci pour la recette. — *N° 20,901, Ariége.* A cinq ans, un petit garçon ne peut plus être habillé avec une robe; il porte des pantalons, avec une blouse, ou bien une veste. — *Rosalba, Tarn.* Ne m'accusez pas: Je ne pouvais répondre à la lettre que vous m'avez adressée, dites-vous, puisque vous avouez que cette lettre n'était pas accompagnée de la bande de votre journal; or je ne vois pas même les lettres ainsi envoyées; on ouvre la correspondance près de moi, on classe les lettres *avec bande*, on détruit les autres. Je prends toujours ma chaussure chez Wolf, rue du Vieux-Colombier, n° 7; c'est un cordonnier *modèle*, à tous égards, comme habileté et probité. *Les Rêves dangereux* paraîtront prochainement en volume; leur publication sera annoncée. J'opine pour la forme paletot demi-ajustée; ce vêtement est plus généralement adopté que le talma. — *N° 8,387, Finistère.* Le reps uni convient mieux que le reps à dessins, pour mobilier de salon. Les rideaux se font toujours de la même façon, montés sur un bâton ou sous une galerie, et parfois surmontés de lambrequins. Une table de salon ne peut être recouverte en marbre; on recouvre le marbre des cheminées avec des tablettes et des lambrequins en velours ou tapisserie. Nous publions souvent des coiffures, et souvent aussi des articles sur l'ameublement. — *N° 9,490, Paris.* Je regrette de ne pouvoir accéder à la demande d'une si aimable et si *raisonnable* abonnée. Nous ne pouvons publier ce patron pour le moment, et, en général, nous ne pouvons revenir en arrière pour donner le patron d'objets dont nous avons publié le dessin. Ce numéro, ou les suivants, répondront aux autres demandes relatives à la voilette et à la coiffure. On cachette toujours toutes les lettres. — *N° 2,380, Haute-Garonne.* Je ne comprends pas bien l'explication relative au châle; si la bordure en est très-étroite, s'il est en forme de châle long, il est certain qu'il n'est plus à la mode; il faut le convertir en châle carré; mais on ne peut faire soi-même ce travail, qui exige des connaissances spéciales. On peut s'adresser, pour tout ce qui concerne les châles, à la maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46. Pour la robe, choisir parmi les garnitures en grandeur naturelle qui seront publiées dans le n° 30. Faites teindre chez Mme Guigné le châle en crêpe de Chine, d'une belle nuance bleue, violette ou verte, assortie à la garniture que vous adopterez pour la robe.

AVIS.

Nous prévenons nos abonnées que nous tenons à leur disposition une feuille grand format, contenant vingt *alphabets* de tous genres, gothiques et modernes, majuscules et miniscules, de différentes grandeurs, très-riches et très-simples, pouvant servir pour le linge et la lingerie, accompagnés de plusieurs vignettes de mouchoir. L'envoi en sera adressé *franco* à toute personne qui nous enverra 60 centimes en timbres-poste, sous enveloppe affranchie. *Écrire bien lisiblement le nom, l'adresse, et l'indication du département.*

Avec le présent *numéro 28* du *journal*, nous donnons le *numéro 7* des *Patrons illustrés* (qui devait paraître avec le n° 26) comme nous l'avions annoncé dernièrement. C'est le dernier numéro de la série des *Patrons illustrés* du *deuxième* trimestre. Nous insérons cet avis surtout pour nos abonnées de *l'étranger*, nos abonnées pour la France ayant été prévenues par une *bande* encartée dans le n° 26 du journal. Tout *encartage* nous est interdit à *l'étranger*.



On brûle mon premier,
On entend mon dernier
Et l'on boit mon entier.

A. M.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

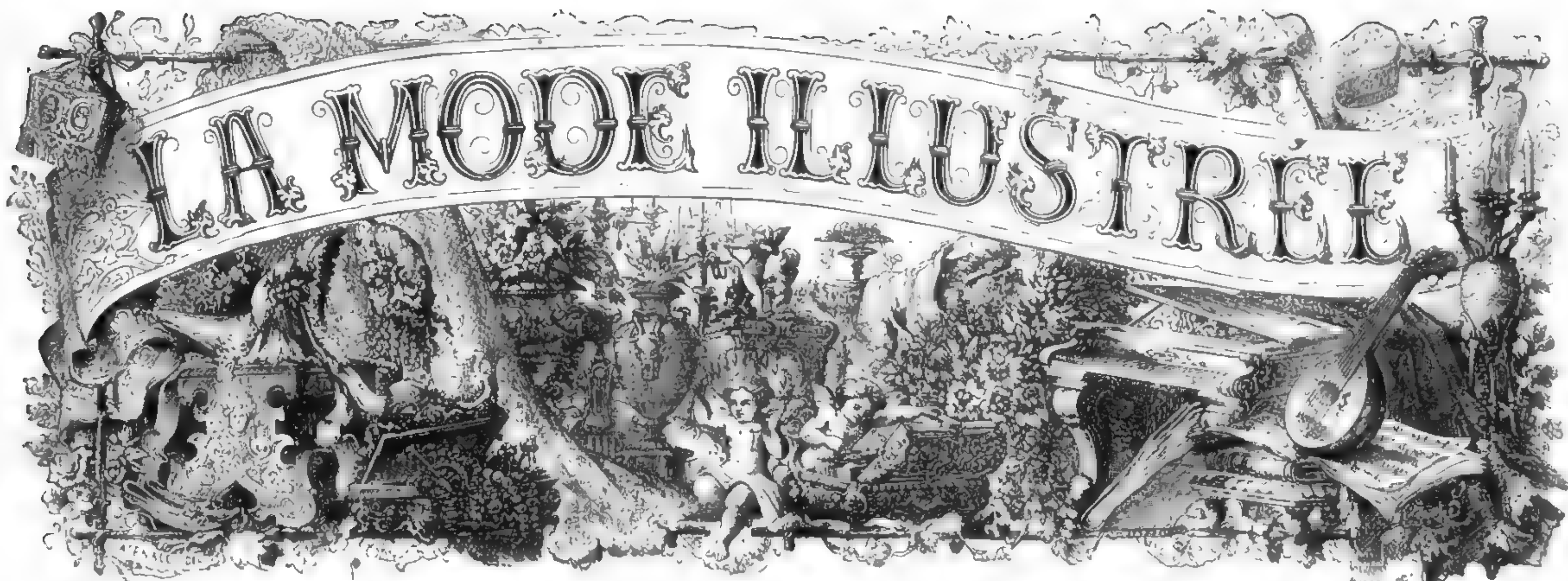


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Qu'est-ce que cent ans auprès de l'éternité?

Digitized by Google

N° 29. CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 17 juillet 1864.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (Pour l'étranger le port en sus). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

Toque pour petit garçon.

Toutes les mères pourront préparer elles-mêmes cette gracieuse coiffure, et, qui mieux est, l'adapter très-aisément aux différents âges des petits garçons. On fera cette toque en coutil ou alpaga pour l'été, en cachemire pour l'automne, en velours ou bien en drap pour l'hiver.

Le dessin n° 1 représente le bord de la toque. Selon la grosseur de la tête de l'enfant, on fera à ce bord six, sept, ou huit *créneaux*. Le dessin n° 2 est le fond de la toque; on le coupe plus ou moins grand, de forme absolument ronde.

On exécute la broderie avec de la soutache marquant les contours extérieurs du dessin; on remplira l'intérieur de ces contours avec de la fine soie noire de cordonnet, au point russe, formant un réseau ou *treillage*. A chaque jonction de quatre points composant un carré, on placera une perle noire, ou bien l'on fera une croix avec la soie de cordonnet. On peut aussi supprimer ce remplissage, et substituer à la soutache le point de chaînette.

Nous conseillons de couper d'abord la toque en grosse mousseline, pour l'adapter à la tête de l'enfant, puis de couper ensuite l'étoffe de la toque sur ce patron. Sur le bord on pose, *à cheval*, un ruban ayant 3 centimètres de largeur, et l'on prend en même temps le fond de la toque, dans lequel on fera quelques petits plis çà et là. Le bord supérieur des *créneaux* est garni d'un passe-poil.

Sur notre modèle, le fond de la toque, entièrement rond, a 23 centimètres de diamètre. On répète toujours les *créneaux*, en maintenant la forme arrondie du bord inférieur, et l'on coud ensemble les bords transversaux, en ayant soin d'opérer cette jonction dans le milieu de l'espace qui sépare deux créneaux.

Frange composée de grelots en paille.

Cette frange, composée de *muguets* en paille, enfilés, séparés par une perle noire, et terminés par une perle en forme d'*olive*, également noire, est employée pour garnir le devant des passes des chapeaux et le bord des voilettes. Une mignardise noire sert de base à cette frange.

Deux pans de cravate

EN MOUSSELINE BLANCHE.

On exécute ces dessins, au plumetis, sur de la mousseline blanche. Les bords des pans sont festonnés. Les bouquets peuvent aussi être utilisés pour coin de mouchoir.



TOQUE POUR PETIT GARÇON.

Aumônière.

MATÉRIAUX : Soie noire de cordonnet; perles noires; tissu de soie violet et même tissu noir; grelots violets.

Cette petite aumônière se compose d'un *fond* que l'on fait au filet, avec de la soie de cordonnet. Ce fond est entouré d'un cadre en taffetas violet, orné de triangles brodés en perles noires, et bordé de grelots violets. On fait le filet sur un moule ayant 1 centimètre de circonférence; ce fond se compose d'un carré ayant 12 centimètres en longueur, comme en largeur. Pour le revers on fait, également au filet, un carré long ayant 9 centimètres de longueur, 5 à 6 centimètres de largeur. On pose le filet sur la doublure de soie noire, on l'encadre avec la bande de taffetas violet ayant 2 centimètres de largeur; cette largeur est de 3 centimètres pour le bord inférieur. On exécute les triangles en perles, et l'on double le taffetas avec de la gaze roide. L'envers de l'aumônière est fait en taffetas violet, et doublé de taffetas noir. La couture réunissant les deux côtés de l'aumônière est ornée, ainsi que le revers, de petits festons composés de 5 ou 6 perles noires. Des festons plus longs sont posés sur la courbe inférieure; chacun d'eux retient un grelot violet. Les deux rubans violets qui soutiennent l'aumônière sont brodés en perles, et fixés sous un bouton plat en taffetas violet orné de perles.

Costume de natation.

Notre modèle est fait en flanelle bleue, et simplement bordé avec un galon blanc, en laine. Le costume se compose d'un bonnet-capuchon, de la veste et du pantalon, le tout fait en même étoffe.

Bordure en application.

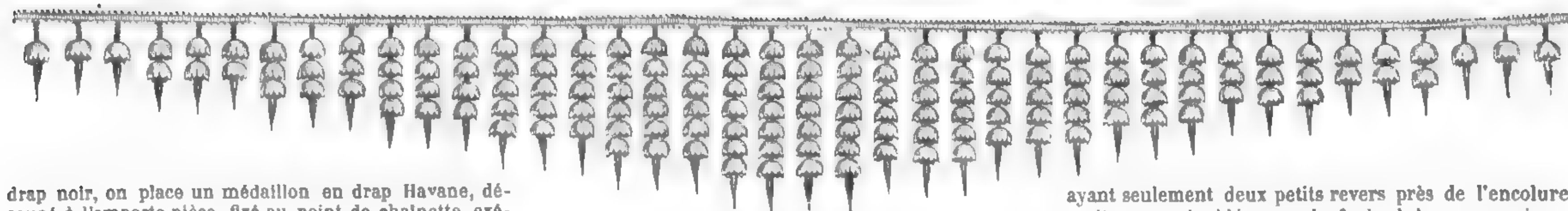
MATÉRIAUX : Drap brun pour le fond de la bande; drap nuance Havane et drap noir; lacet maïs en soie; même lacet noir; soie de cordonnet maïs; même soie noire; même soie Havane.

Ce dessin servira pour portière, rideaux, siéges, coffre à bois. On l'emploiera pour exécuter des bandes qui seront placées entre d'autres bandes unies en velours de laine ou reps de laine rouge, vert, ou gros bleu.

Les petites bandes découpées formant des carreaux enlacés sont en drap nuance Havane; elles sont fixées par le lacet noir, retenu sur les côtés par des points isolés faits en soie maïs, au milieu par une couture en croix, faite avec de la soie Havane. A chaque pointe des carreaux, le lacet est replié sur lui-même, et fixé par quelques longs points faits en soie noire.

Les autres bandes étroites sont en drap noir; elles sont ornées d'*œillets*, et, le drap noir étant enlevé dans l'intérieur de ces œillets, on aperçoit le lacet maïs posé sous la bande. Les petites bandes de drap noir sont fixées de chaque côté par des points *arrière*, faits avec de la soie maïs. Au milieu des carrés formés par les bandes de

Digitized by Google



FRANGE COMPOSÉE DE GRELOTS EN PAILLE.

drap noir, on place un médaillon en drap Havane, découpé à l'emporte-pièce, fixé au point de chaînette, exécuté en soie noire, et orné de points mais et noirs.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Toilette de demi-deuil. Robe en tissu de soie noir mat, taillée en forme *princesse*. Une très-grosse ganse en soie noire est placée sur le bord inférieur de la jupe en y décrivant des ondulations qui reviennent sur elles-mêmes, formant ainsi une *boucle* à chaque dent; cet ornement remonte par-devant jusqu'au col, sur chaque côté des gros boutons qui ferment la robe, depuis le col jusqu'aux pieds. Manches étroites avec épaulettes et aiguillettes, col blanc, sous-manches à poignet blanc. Gants gris. Ombrelle grise à bords noirs. Chapeau rond en crin noir, avec plumes noires et voilette de tulle noir.

Robe en gaze de soie gris-vert, très-clair à gros pois. Sur le bas de la jupe se trouve une bande de taffetas de même nuance, ayant 10 centimètres de hauteur, découpée en ondulations peu creuses. Sur cette première robe retombe une tunique dentelée bordée d'une torsade, et relevée sur le côté gauche par une écharpe en taffetas entourée d'une étroite dentelle noire. La tunique est entièrement garnie avec une haute frange lama de même nuance que la robe. Corsage montant à basque par derrière. Châle en dentelle noire. Chapeau en tulle blanc, garni de rubans violets et de plumes violettes. Ombrelle grise doublée de blanc. Col et poignets en toile, simplement ornés de *jours*.

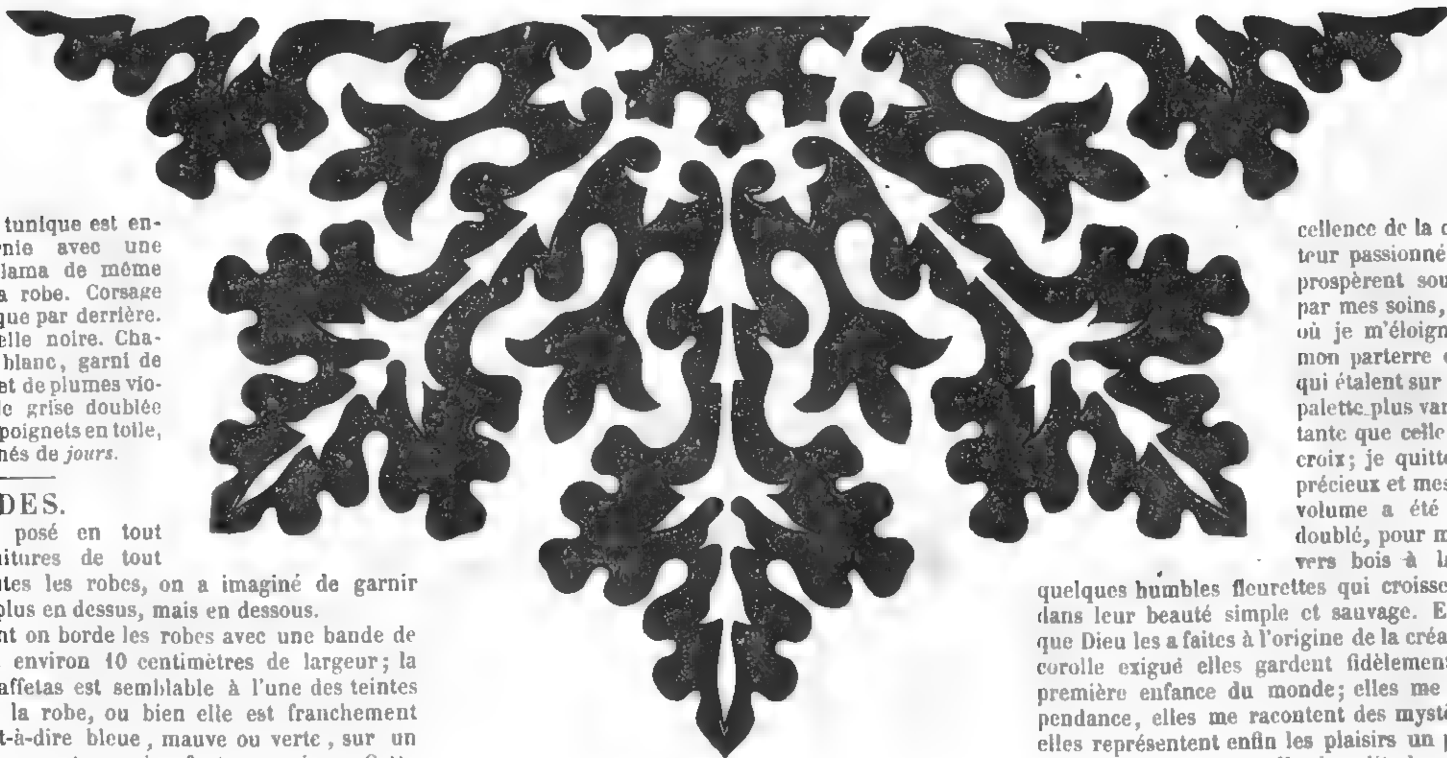
MODES.

Après avoir posé en tout sens des garnitures de tout genre, sur toutes les robes, on a imaginé de garnir celles-ci, non plus en dessus, mais en dessous.

En ce moment on borde les robes avec une bande de taffetas, ayant environ 10 centimètres de largeur; la nuance de ce taffetas est semblable à l'une des teintes dominantes de la robe, ou bien elle est franchement *tranchante*, c'est-à-dire bleue, mauve ou verte, sur un tissu de couleur neutre, gris, feutre ou écru. Cette bande est posée de façon à paraître à l'*endroit* de la robe, sur une hauteur de 2 centimètres seulement. Le reste de la largeur de cette bande est replié en dessous, et forme ainsi un faux ourlet fort élégant. La partie de dessus est ornée de dessins cabalistiques, brodés ou exécutés en soutache blanche ou noire. La robe que j'ai vue était faite en taffetas gris, avec dessins et rayures bleues. La bande était en taffetas bleu uni, les ornements exécutés en soutache blanche.

Comme costume de campagne et de voyage, les petits garçons et les petites filles portent beaucoup de vêtements en toile écrue, d'un tissu assez épais, bordé avec des bandes de cachemire rouge ou bleu et ornés de dessins en soutache de laine, de même nuance que le cachemire; celui-ci est souvent remplacé par des *tresses* de laine posées à plat ou ruchées. Cette toile écrue est employée sous toutes les formes : robe, pantalons, veste, talma, etc. On associe souvent à ces robes, lorsqu'il s'agit de petites filles, un châle en mousseline de laine unie de même nuance que les ornements du costume de toile. Ce châle, à bords simplement frangés, — c'est-à-dire défilés, — se noue derrière la taille. L'harmonie et la similitude des nuances donnent à ces toilettes, très-simples et peu coûteuse un aspect *soigné* et même élégant.

On me demande comment on se coiffe sous les chapeaux actuels. La révolution accomplie dans la forme des chapeaux doit nécessairement avoir pour conséquence une réforme dans la coiffure. La passe des chapeaux s'était élevée pour donner place à ces jolies *cornes* qui avaient poussé sur tous les fronts féminins. On en voit bien moins en effet. M. Croisat conseille à nos lectrices le bandeau unique, roulé en arrière, lorsqu'il s'agit de mettre un chapeau. Pour faire ce bandeau, on sépare les cheveux en en laissant par devant une quantité moindre que lorsqu'il s'agit d'édifier deux ou trois bandeaux. La raie de côté s'arrête au-dessus de l'oreille. On peigne les cheveux en avant, et, en les tenant bien fortement tendus, on place un crêpé assez gros, mais très-doux, très-moelleux, monté sur un peigne fort long. On peigne les cheveux en arrière, pour couvrir ce *crêpé*, on les roule, on les fixe autour du chignon. On peut s'adresser directement à M. Croisat, rue Richelieu, 76, pour ces crêpés, en lui envoyant un échantillon de la nuance des cheveux. Ce bandeau unique compose sous les chapeaux actuels une coiffure simple, élégante et modeste, qui convient à tous les âges, et qui est jolie même avec des cheveux blancs, pourvu que ceux-ci soient abondants. On y ajoute parfois une longue boucle, surtout lorsqu'il est nécessaire de quitter son chapeau, et de se montrer cependant soigneusement coiffée. En cette saison de visites un peu lointaines et de dîners à la campagne, j'ai pensé que ce dernier détail semblerait intéressant à quelques-unes de nos lectrices.



MOITIÉ DU FOND DE LA TOQUE.

On voit un grand nombre de paletots courts, fermés, ayant seulement deux petits revers près de l'encolure, entièrement doublés avec du foulard de nuance vive et unie. Cette doublure est *rabattue* sur le dessus du paletot, et y occupe un espace de 2 centimètres seulement. Elle est repliée et *piquée* à 1/3 de centimètre de son bord, avec de la soie de cordonnet de même nuance que l'étoffe du paletot. Cette doublure exclut toute autre garniture et constitue une simplicité du meilleur goût pour toilettes du matin et costumes de voyage. Le paletot accompagne toujours une jupe de même étoffe, garnie de la même façon, c'est-à-dire avec la bande décrite en tête de cet article. On porte cette bande ornée de soutache comme je l'ai dit, ou simplement *piquée*, comme je viens de le dire.

On porte des gants à petite manchette pointue, *plaquée* sur le poignet, et boutonnée. Cette forme est très-gracieuse et deviendra à peu près universelle, si je ne me trompe.

E. R.

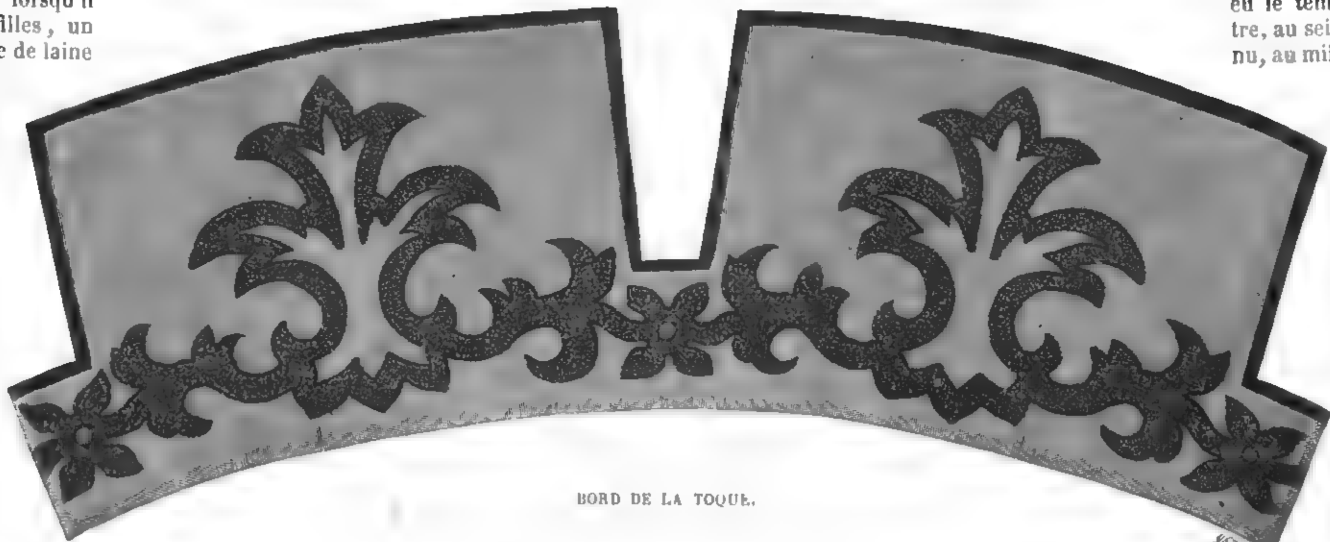
VARIÉTÉS.

L'ÉTÉ *.

Quoique je sois jardinier, et par conséquent très-épris de l'excellence de la culture, admirateur passionné des fleurs qui prospèrent sous mes yeux et par mes soins, il est des jours où je m'éloigne volontiers de mon parterre et des corbeilles qui étalent sur mes gazons une palette plus variée et plus éclatante que celle d'Eugène Delacroix; je quitte mes arbustes précieux et mes plantes dont le volume a été artificiellement doublé, pour m'enfoncer à travers bois à la recherche de quelques humbles fleurettes qui croissent à leur guise dans leur beauté simple et sauvage. Elles sont telles que Dieu les a faites à l'origine de la création ; dans leur corolle exiguë elles gardent fidèlement l'image de la première enfance du monde; elles me parlent d'indépendance, elles me racontent des mystères poétiques; elles représentent enfin les plaisirs un peu âpres, mais séduisants, que nous offre la solitude, tandis que mes arbustes étrangers et mes fleurs perfectionnées personnifient la civilisation avec son cortége de conquêtes plus ou moins pacifiques, avec ses besoins de luxe, avec ses beautés de convention. J'apprécie ces conquêtes et ces beautés, mais je dépérirais si je ne pouvais parfois échapper à leur aspect trop réglementé, pour aller passer quelques heures dans la compagnie folle et indisciplinée que je trouve au sein des grands bois.

C'est pour satisfaire cette inclination que j'ai pris le chemin de fer; il m'a déposé, au bout de quelques heures, en pleine forêt. Admirable moyen de locomotion ! Il supprime les transitions par lesquelles nos impressions sont passées à l'étamine, et se transforment sans que nous ayons connaissance du changement qui se produit graduellement en nous; il nous prend en pleine civilisation, nous emporte dans un tourbillon de feu, de fumée, de grincements, de sifflements, et nous jette ahuris, avant que nous ayons eu le temps de nous reconnaître, au sein d'un paysage inconnu, au milieu d'une vie nouvelle qui se révèle avec la rapidité d'un changement à vue opéré sur un théâtre bien pourvu de *trucs*.

J'étais parti sans avoir de but bien déterminé; c'est une méthode que je recommande à tous ceux qui veulent se promener. La station du chemin de fer était peu éloignée d'un grand bois vers lequel je me dirigeai en toute hâte, tant



BORD DE LA TOQUE.

* Reproduction ou traduction interdites.

Digitized by Google



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Robes de deuil et demi-deuil de Mlle CASTEL 58, Rue Ste Anne.

Reproduction Interdite

Digitized by Google

Digitized by Google

droite, infinie, étroite; c'est dans une allée en tout semblable à celle-ci que je marchais jadis en compagnie d'un ami bien cher; nous parlions de nous et de toutes choses, nous rêvions de vieillir ensemble, nous appuyant l'un sur l'autre..... Je suis seul aujourd'hui, car un souffle de la destinée a balayé ces beaux projets, et en a dispersé les débris aux quatre points cardinaux. Qu'importe? en ce moment, son image est près de moi; je repasse dans les sentiers pareils à ceux que nous avons parcourus ensemble; je prête l'oreille, et j'entends sa voix..... Tout n'est pas perdu, tant qu'il nous reste le souvenir.

Je m'aperçois que, me conformant involontairement à la méthode de ceux qui s'écrient : *Je ne vous dirai pas, Messieurs, que*... etc., et nonobstant cette rassurante entrée en matière, vous en disent plus long



PAN DE CRAVATE.



PAN DE CRAVATE.



AUMÔNIÈRE AUX 3/4 DE SA GRANDEUR NATURELLE.

qu'ils n'ont promis d'en taire; je m'aperçois, dis-je, que je me laisse aller à répéter une partie des rêveries que je m'étais engagé à garder pour moi seul. Revenons à ma promenade.

j'avais à cœur de ne pas laisser évaporer la disposition dans laquelle je me trouvais; j'étais affamé de solitude, et je me jetai sur la forêt comme sur une proie.

De vous dire toutes les pensées que j'ai ruminées en marchant au hasard, cela serait long et peu divertissant pour vous, mes chères lectrices; il est peut-être même ambitieux d'élever au rang de pensées les souvenirs confus, les sensations contradictoires, les impressions diverses, qui prennent leur revanche pour tout le temps où elles ont été rudement gouvernées par la raison, et réduites au silence par la volonté. Tout cela s'éveille à la fois, tout cela parle en même temps, tout cela frappe le cœur et la mémoire. Les fantômes du passé se dressent l'un et l'autre dans ce grand et solennel silence; la solitude les évoque, l'esprit les interroge, l'âme leur dit ses regrets. Je ne conseillerais pas ces promenades à ceux qui auraient à se reprocher quelques-unes de ces lâchetés que l'égoïsme permet et l'intérêt conseille. Lorsqu'on se trouve en tête à tête avec la nature, il se produit un revirement dans nos appréciations; les doctrines fondées sur les satisfactions égoïstes nous apparaissent hideuses; les faux-fuyants par lesquels nous imposons silence à notre conscience s'évanouissent soudainement, et nous restons dépouillés de tous les prétextes à l'aide desquels nous nous étions excusés à nos propres yeux. C'est dans un bois que le premier meurtrier a dû entendre la voix s'élever pour lui demander ce qu'il avait fait de son frère; c'est dans un bois sans doute que Judas, voyant en face son crime à jamais exécrable, a essayé d'échapper au remords par le suicide et s'est pendu à un arbre.

En revanche, pour ceux qui n'ont aucune faute capitale à se reprocher, la forêt est une belle amie, un peu sérieuse sans doute, mais prenant avec complaisance le caractère que nous préférons. Par elle nous repassons en un moment sur toutes les années qui se sont écoulées depuis notre naissance; nos joies, nos plaisirs, nos chagrins et nos douleurs revivent à nos yeux, et leur image passe à l'horizon en nous faisant un signe de connaissance. Voici une allée

L'été était dans toute sa splendeur; les branches, tour à tour interceptant et laissant passer les rayons du soleil qui s'en allaient danser joyeusement sur la mousse, en la piquant de mille étincelles, formaient au-dessus, bien au-dessus de ma tête, un toit mouvant qui se dessinait sur le sol en arabesques mobiles. L'églantier sauvage faisait brusquement irruption en travers du sentier, s'inquiétant peu de faire sentir ses épines au passant; il m'a fait souvenir de quelques individus aussi hérissés que lui, mais sur lesquels il conserve un avantage incontestable; il ne va pas vous chercher à domicile pour vous enfoncer ses épines; il reste chez lui, et l'on peut par conséquent l'éviter tant qu'on veut. Partout sous mes pas croissaient en paix et en liesse toutes les plantes que la science emploie pour rétablir la santé ou pour détruire la vie; les mouches bourdonnaient en cherchant d'un air affairé les sucs qu'elles s'assimilent; les insectes bruissaient en lissant leur petite carapace, les papillons voltigeaient en véritables étourdis, sans but apparent, se laissant aller au bonheur de vivre et de se baigner dans un rayon de soleil.

O que ma forêt est belle! m'écriai-je mentalement; et comme il est heureux que tout le monde n'apprécie pas le bonheur que j'éprouve en ce moment! Il n'y aurait plus de solitude que dans les villes.

En m'adressant ainsi de muettes félicitations, je m'assis sur la mousse pour me reposer un moment. Comme pour donner un démenti à la joie que j'éprouvais en me sentant absolument seul, j'entendis une voix argentine.

« C'est bien mal, et tu es bien méchant, Paul; pauvre papillon! il était gai, et tu l'as pris, tu lui as passé une grande épingle au travers du corps..» Et la voix, étranglée par l'émotion, se perdit dans les pleurs.

Digitized by Google

J'écartai doucement le feuillage, et vis un tableau charmant : dans un sentier creux, bordé de talus richement tapissés de mousse et de fleurs, était assise une jeune mère entourée de trois enfants. L'aînée des fillettes était occupée à puiser dans l'ample récolte contenue dans son chapeau, pour fabriquer des bouquets qu'elle essayait de fixer sur le devant de son corsage, comme elle l'avait vu faire à sa mère lorsque celle-ci s'apprêtait à aller au bal. Sa sœur, qui avait quatre ans environ, se tenait immobile, car les mains maternelles lui posaient sur la tête une guirlande qui lui donnait l'apparence d'une reine des Elfes; ses longs cheveux blonds flottaient en arrière, voilant et dévoilant un dos potelé; elle s'appuyait de la main droite sur le talus, afin d'assurer par son immobilité le succès de la parure entreprise par sa mère. Mais son frère, jeune naturaliste de six à sept ans, armé d'un filet, s'était assis vis-à-vis d'elle, et lui montrait, avec la cruauté qui est l'apanage de cet âge sans pitié, un beau papillon fixé dans sa boîte en compagnie d'insectes de tous genres.

L'aspect de ces victimes avait douloureusement attendri ce jeune cœur, et la petite fille avait exhalé son indignation en reproches parvenus jusqu'à moi.

« N'est-ce pas, maman, » reprit l'enfant, « que Paul a tort d'être méchant pour ces pauvres papillons? »



COSTUME DE NATATION.

Avant que la mère eût pu répondre, le jeune naturaliste prit la parole pour se défendre d'un air important :

« Je ne tue pas ces papillons parce que je suis méchant, mais pour en faire une collection.

— Qu'est-ce que ça fait aux papillons que tu les tues parce que tu es méchant ou pour faire une collection? »

Ce raisonnement parut embarrasser le petit Paul.

« Mais pourtant, » reprit-il après quelques instants accordés à la réflexion, « beaucoup de grandes personnes font des collections; diras-tu aussi qu'elles sont méchantes?

— Oui, je le dirai, » répondit résolûment la petite fille.

« Alors, papa est méchant? mon oncle Philippe, qui nous raconte de si belles choses sur les plantes et les animaux, est méchant aussi? » s'écria Paul sur un ton de triomphante interrogation : « eux aussi, ils prennent des papillons et des insectes, et les piquent tout comme je viens de le faire. »

La petite fille leva la tête en regardant sa mère comme pour faire appel à cette raison supérieure, qui résolvait tous les problèmes trop compliqués pour sa jeune intelligence. Ce mouvement dérangea l'œuvre de la coiffure; mais la jeune mère ne s'en plaignit pas, et, gardant dans sa main la dernière branche qui devait lui servir à couronner sa fille, elle répondit avec un son de voix si doux et si harmonieux que la forêt en tressaillit d'aise, — et je fis comme la forêt.

« Enfants, » leur dit-elle, « vous avez tous deux tort et tous deux raison. Dieu, en nous mettant sur cette terre, nous a permis d'user de tout ce qu'elle produit pour les besoins de notre corps et pour ceux de notre esprit; il nous a donné le droit de vie et de mort sur toutes les créatures inférieures, c'est-à-dire sur celles qui ne sont pas de la même race que nous; mais notre besoin limite notre droit; nous ne devons faire *inutilement* du mal à aucune créature vivante, non pas même à un insecte. Si ton père et ton oncle mettent à mort des papillons, des scarabées, des mouches, ils n'agissent pas comme toi, Paul, uniquement pour s'amuser, ils font des recherches qui les instruisent, et qui instruiront encore d'autres hommes après eux. Toi, mon fils, tu as voulu jouer au *naturaliste* comme tes sœurs jouent *à la maman* avec leurs poupées, en les habillant et les soignant comme je les habille et les soigne; mais ton jouet était vivant..... et tu l'as tué pour t'amuser; tu l'as tué,

BORDURE EN APPLICATION.

Digitized by Google

sans que sa mort puisse être d'aucune utilité pour toi ni pour tes semblables; tu as agi ainsi, non par *méchanceté*, ainsi que Marthe te le reproche à tort, mais par irréflexion et par ignorance. Laisse donc ton filet, mon enfant; amuse-toi à faire des *collections* de plantes si cela t'intéresse, mais ne fais de mal à aucune créature, tant que tu ne sauras pas te faire pardonner ce mal par un service rendu à la science, qui est la propriété commune de tous les hommes. »

La jeune mère, ayant ainsi parlé, conclut son discours en embrassant tendrement ses enfants; elle compléta la guirlande qui formait sur la tête de Marthe un diadème pittoresque et charmant; puis toute la famille se remit en route dans la direction d'une maison riante, dont le parc communiquait avec la forêt.

Après, ou même avant le spectacle chéri que me donne la nature, je place cet autre spectacle auquel je venais d'assister: une mère entourée de ses enfants, qu'elle soigne et qu'elle instruit sans vouloir se décharger de ces soins incessants, sans consentir à les confier *pour de l'argent* à des persones étrangères, afin d'avoir le temps de s'attifer et de courir les bals d'hiver et d'été. En vérité, quand je songe à tant de pauvres femmes qui fuient la vie de famille pour mener cette existence de *galérien* à laquelle on donne le nom de *vie du monde;* qui lâchent la proie qu'elles tiennent pour courir après l'ombre du plaisir, lequel leur échappe toujours, je ne

TOILETTES DE Mlle CASTEL, RUE SAINTE-ANNE, 58 BIS.

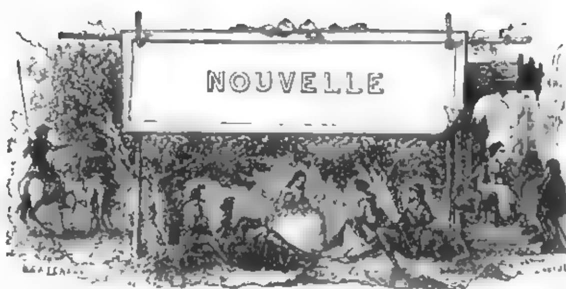
Robe en mohair gris de fer, ornée de frange à boules de même nuance. Corsage-basquine avec gilet simulé et manches demi-longues. Chemisette montante en nansouk avec manches longues.

Robe de taffetas groseille, ornée d'une broderie-treillage en chenille noire, encadrée de frange noire à boules. Corsage à basques ouvert par devant, avec broderie semblable à celle de la jupe; même broderie sur les manches.

puis m'empêcher de les blâmer en les plaignant. N'ont-elles jamais vu un tableau semblable à celui qui m'est apparu dans la forêt? N'ont-elles jamais éprouvé l'influence bienfaisante qui émane de la compagnie des enfants, devant lesquels nous sommes obligés de voiler et d'étouffer nos imperfections, de nous montrer à la fois justes, bons et miséricordieux? Ne savent-elles pas que l'habitude est une seconde nature, que la nécessité de combattre les défauts que l'on peut avoir, pour en épargner l'exemple aux enfants, élève toujours plus haut l'âme des mères?

C'est en réfléchissant à toutes ces questions que j'ai continué ma promenade, et plus d'une fois l'image de la jeune mère et celle des trois enfants m'est apparue en compagnie d'autres images plus anciennes et parfois moins agréables.

E. R. Sainfoin.



CLARA.

Imité de l'anglais
DE LADY BLESSINGTON.
Suite.

V.

Le soir même mistress Belmont donnait un thé, et elle avait voulu que Mathilde y assistât avec son institutrice.

A peine Clara était-elle descendue au salon qu'elle entrer M. Marsden, sa mère, et un étranger dont les traits cependant ne lui étaient pas tout à fait inconnus.

Dans les brillantes réunions de son père, dans ces *raouts* où tout ce qu'il y avait de grands noms en Angleterre avait paru, Clara avait pu voir et oublier bien des visages; mais celui du nouveau venu ne s'était pas effacé de sa mémoire.

Depuis qu'il était entré, elle était comme absorbée dans ses souvenirs. « Oui, » se disait-elle, « c'est lui!... c'est bien lui!... » Et une larme attestait qu'elle n'avait rien oublié. L'étranger avait assisté au dernier grand dîner, à la dernière soirée, qu'avait donnés le père de Clara. Quelques jours après il se présentait au magnifique hôtel pour y faire sa visite : c'était le lendemain du jour où le père de Clara, dans un désespoir qui était presque de la folie, n'avait pas voulu survivre à sa ruine. Au lieu des préparatifs de fête qui avaient tant de fois rempli le riche hôtel de M. Mordaunt, Alfred Seymour n'avait trouvé qu'une maison en deuil.

Deux jours après, avec un bien petit nombre d'amis

restés fidèles, il suivait au cimetière les restes de celui qui, vivant et riche, avait tant d'amis! Clara l'avait su, et elle n'avait pu l'oublier. Walker, qui était à l'enterrement de son maître, lui avait dit qu'un jeune homme distingué, un des derniers visiteurs de la maison, M. Alfred Seymour, ému par cette affreuse catastrophe, presque au sortir d'une fête, avait voulu rendre les devoirs suprêmes au père de Clara.

En revoyant ce jeune homme, comme lorsqu'elle avait rencontré Walker, Clara avait retrouvé tout son passé. Elle n'était plus dans ce salon où, soumise au despotisme d'une parvenue vulgaire, elle n'avait pas une volonté à elle, pas un sentiment qu'elle fût libre d'exprimer; elle se crut un instant chez elle, chez son père, *at home*, comme on dit en anglais; et puis, c'était le triste, l'horrible événement de la mort de son père; et puis ce jeune homme, qui avait dîné à côté d'elle, dont elle avait remarqué le maintien distingué et la conversation aimable, était revenu; son père était mort! Walker lui avait apporté la carte de M. Alfred Seymour, et lui, qui n'avait eu d'autres rapports avec M. Mordaunt que de souscrire comme lui à une école de charité, avait voulu, malgré un funeste événement, donner à sa mémoire un témoignage de respect, et à son malheur une dernière marque de sympathie!

Le salon était vaste; Clara, avec son élève, se trouvait cachée dans la pénombre loin de la table où le thé était déjà préparé, et où une provision de rafraîchissements attendaient les invités de la soirée.

On ne s'attend pas à ce que nous expliquions ici comment s'était formé le personnel d'amis ou de connaissances que M. Belmont recevait chez lui. Une fortune considérable, dont les affaires de commerce et de banque étaient l'origine, les rapports qu'elle avait pu lui donner avec des personnes de rangs divers, les rencontres aux eaux et aux courses, les paris, les souscriptions publiques, quelquefois des affaires avec des personnes dont les intérêts lui avaient été confiés, comme ceux de M. Seymour par exemple, héritier d'une riche plantation à la Jamaïque, où le père de M. Marsden était autrefois le correspondant de M. Belmont: voilà, sans en dire davantage, comment M. Alfred Seymour faisait accidentellement partie de la mosaïque qu'on appelait la société de mistress Belmont, où il allait quelquefois, non pas certes pour la femme, mais pour le mari, dont il avait pu apprécier la bienveillance et l'honorable probité commerciale.

C'était un grand honneur que de recevoir un homme du nom de M. Alfred Seymour, quoiqu'il n'appartînt pas à la branche aînée de sa famille, et mistress Belmont avait usé de toute son influence sur son mari pour qu'il lui fît accepter quelques invitations, que ce dernier n'avait pas voulu refuser; mais, hélas! pour une des premières fois qu'il s'y rendait, il se rencontrait avec ce M. Marsden et sa mère.

Après avoir salué mistress Belmont, M. Seymour causa avec le maître de la maison. C'était un jeune homme à l'esprit élevé et aux manières parfaites, dont le goût aristocratique ne pouvait se tromper un instant au ton de ceux avec lesquels il se trouvait; au bout de quelques minutes, il avait jugé mistress Belmont, la vulgarité en même temps que l'orgueil de la parvenue.

Alfred Seymour s'était donc promis d'avoir peu de rapports de conversation avec elle et avec le personnel du salon qu'elle s'était formé.

Mais à peine s'était-il assis près de M. Belmont, qu'un incident fort étrange vint le surprendre: M. Marsden, oubliant qu'il n'était pas le maître de la maison, s'empara d'une assiette de gâteaux qu'il alla offrir à mis Mordaunt au fond même du salon.

L'attention de toute la société présente fut attirée sur Clara, et M. Seymour la reconnut aussitôt.

Il savait bien qu'elle était ruinée par la catastrophe qui avait emporté la fortune de son père; mais il ignorait pourquoi elle se trouvait là seule chez M. Belmont: peut-être celui-ci lui avait-il offert un asile? L'idée ne venait pas au jeune homme que cette belle et charmante personne, si distinguée de ton et de manières, que l'on avait vue présider à la maison de son père, un des premiers banquiers de Londres, qui aurait pu, comme plus d'un de ses collègues, arriver un jour à la chambre des lords, fût institutrice chez mistress Belmont.

Il ne comprenait pas davantage l'émotion qu'avait produite chez cette dame l'empressement avec lequel M. Marsden avait présenté une assiette de gâteaux à miss Mordaunt. Qu'était ce jeune homme? Un neveu sans doute, quelque parent très-proche de M. Belmont, un habitué de son salon, qui connaissait beaucoup miss Mordaunt?

La curiosité, disons mieux, l'intérêt de M. Seymour, que la présence seule de la charmante orpheline chez M. Belmont aurait excité, eut quelque chose de tout particulier, qui ressemblait presque à de la jalousie, quand il vit la familiarité avec laquelle M. Marsden prenait sur lui de la servir, et les regards hardis qu'il avait fixés sur elle. C'est là un sentiment naturel chez tous les hommes, chez les jeunes gens surtout, quand ils voient l'un d'entre eux trop empressé auprès d'une belle jeune fille, surtout si elle leur paraît dans l'isolement et abandonnée. Alfred Seymour avait le cœur noble et chevaleresque, et l'idée de la faiblesse chez la femme s'alliait toujours pour lui à celle de la protection que l'homme lui devait.

Mais quelle ne fut pas la surprise d'Alfred Seymour quand il vit Clara repousser les offres de M. Marsden avec autant de fermeté polie qu'il mettait d'insistance à les lui imposer!

Il saisit l'instant où M. Marsden, irrité des refus de Clara, était forcé de retourner à sa place, pour faire quelques pas, et s'inclina devant Clara, qui, on l'a vu, l'avait reconnu au moment où il était entré, et qui fut sensible à cette marque d'égards, surtout dans un tel moment.

La petite scène où M. Marsden avait joué un si triste rôle avait déplu, pour des motifs bien différents, à M. Belmont et à sa femme: à l'un, parce qu'il jugeait la conduite de M. Marsden comme elle devait être jugée; à l'autre, parce qu'elle en voulait à M. Marsden des attentions, quelles qu'elles fussent, qu'il avait pour une institutrice.

En ce moment, mistrses Marsden, dont la faiblesse pour son fils était extrême, crut devoir prendre sa défense contre M. et Mme Belmont, dont le mécontentement était visible.

« Ce pauvre Hercule, » dit-elle, « est le meilleur garçon du monde; il n'a pas de malice, car certainement miss Mordaunt n'a pas été trop polie en refusant de répondre à la lettre qu'il lui a écrite. »

De quoi s'agissait-il donc? pensa aussitôt M. Seymour, et pourquoi ce jeune homme avait-il écrit à miss Mordaunt une lettre dont on parlait en plein salon, non sans faire beaucoup rougir Clara, tandis que son persécuteur éclatait de rire, acte énorme de brutalité devant lequel M. Seymour resta muet et confondu? Comment était-il possible que cette belle jeune fille, à la physionomie si noble, si pure, si chastement fière, fût insultée de cette manière, sans que M. ni Mme Belmont, sans que personne dans ce salon prît sa défense? Ce mystère paraissait si étrange à M. Seymour que, ne pouvant rester dans le doute à cet égard, il allait s'approcher de M. Belmont pour lui poser la question qu'il agitait en lui-même, lorsque M. Marsden, furieux du regard de profond mépris par lequel Clara avait répondu à son brutal éclat de rire, dit en s'adressant à sa mère:

« Voyez comment la charmante *petite* me regarde.

— Et elle a raison, » reprit mistress Marsden; « aucune de nous autres femmes, jeunes ou vieilles, n'aime que l'on se moque d'elle; et c'est ce que je te dis, Hercule, tous les jours, quand tu passes ton temps à me faire de mauvaises plaisanteries et à me rire au nez. »

Clara se tourna involontairement du côté de mistress Marsden quand elle fit cette observation; mais, au moment où elle cherchait à lire dans les traits de mistress Marsden, elle rencontra un regard très-expressif et plein d'intérêt qui était fixé sur elle, celui d'Alfred Seymour. Elle baissa aussitôt les yeux, mais sous ses longues paupières elle *sentit* encore le regard du jeune homme.

L'intérêt témoigné à Clara par M. Alfred Seymour avait quelque chose de triste et de mélancolique en même temps que d'inquiet et d'étonné, car il n'avait pu se rendre compte encore de la position de la jeune fille, et n'osait s'adresser à M. Belmont, qui, en ce moment, causait avec plusieurs de ses amis. Il prit le parti d'attendre le plus patiemment possible la fin de la scène extraordinaire à laquelle il assistait, presque depuis qu'il était entré dans ce salon.

Cependant mistress Marsden avait repris tranquillement la conversation, *comme si de rien n'était.*

« Ainsi, » dit-elle, « c'est demain positivement que vous partez pour la campagne? Est-ce que nous ne vous dérangerons pas en allant chez vous le jour même de votre arrivée? Car, voyez-vous, *moi*, je suis pas comme ça, *moi*, je n'aime pas à déranger. Il est vrai que j'ai fait le projet de passer demain la soirée avec vous; mais nous sommes riches, vous le savez, et les doublons de la Jamaïque ne nous manquent pas. Eh bien! nous pourrions aller au spectacle, Hercule et moi, et nous vous arriverions après-demain. »

M. Seymour avait compris depuis quelques minutes que M. Marsden était le fils de cette femme si commune, qui lui semblait presque mulâtresse; mais quel rapport pouvait exister entre son fils et Clara? Comment expliquer l'insolence inqualifiable que celui-ci avait montrée à Clara? Alfred Seymour se promettait bien de ne plus remettre les pieds dans un tel salon, malgré la sympathie que lui avait inspirée la position, pour lui mystérieuse, mais évidemment triste et malheureuse de Clara, qui semblait délaissée de tous dans le monde où elle se trouvait.

De son côté, Clara avait appris avec beaucoup de peine que les Marsden fussent au nombre des invités à la campagne.

« Avec une maison comme la mienne, » reprit mistress Belmont, « nous ne pourrons jamais être gênés.

— Et comment allez-vous tous à la campagne? » reprit la curieuse mistress Marsden.

« J'emmène mes trois filles avec moi dans la voiture, » reprit mistress Belmont, et M. Belmont nous suivra plus tard.

— Et miss? » ajouta mistress Marsden, en montrant Clara d'un signe de tête, avec sa familiarité ordinaire, « comment viendra-t-elle? »

Il n'y avait plus à douter; Clara appartenait à mistress Belmont comme dame de compagnie ou institutrice! Le mystère était expliqué à Alfred Seymour; le délaissement, l'abandon de Clara! Celle qu'il avait vue si riche était pauvre, et tous ces parvenus se retournaient contre elle comme pour lui lancer l'anathème. Elle était bien plus coupable qu'une autre, car son père, après avoir eu une des plus belles fortunes de Londres, s'était ruiné! Au moins Alfred Seymour s'expliqua aussi l'acharnement avec lequel M. Hercule Marsden avait blessé les règles les plus vulgaires de la politesse en poursuivant miss Mordaunt de ses insolentes attentions.

Cependant mistress Belmont avait répondu à mistress Marsden, quand elle lui avait demandé par quelle voiture irait Clara:

« Miss va par la voiture publique. »

Cela fut dit d'un ton sec, impérieux, qui ne souffrait pas de réplique.

A peine mistress Belmont s'était-elle ainsi prononcée, que M. Marsden s'écria:

« J'irai par la même voiture!

— Comment! » reprit sa mère, « et tu me laisseras voyager toute seule! Tu n'auras pas cette dureté; tu sais combien je suis peureuse.

— Qu'est-ce qui peut t'effrayer? » lui dit grossièrement son fils; « en Angleterre, il n'y a pas *d'esprits.*

— Qu'en sais-tu? » dit la mère avec un regard de terreur qui fit éclater son fils de rire. « N'en parle plus, je t'en prie, ajouta-t-elle, car je ne fermerais pas les yeux de la nuit. »

Alfred Seymour, qui avait à peine écouté le dialogue si étrange du fils et de la mère, en était resté à ces paroles de M. Hercule Marsden: « J'irai par la même voiture! »

Mais, au bout de quelques instants, mistress Belmont dit à M. Seymour:

« J'espère, Monsieur, que demain vous serez des nôtres.

— Certainement j'aurai ce plaisir, » dit-il; et sa voix sembla en ce moment à Clara celle d'un ami qu'elle aurait retrouvé.

Cette voix qu'elle avait entendue dans le salon de son père, elle était heureuse de l'entendre encore, surtout dans un tel moment: d'autres temps, d'autres impressions, vibraient, pour ainsi dire, dans cette voix.

A la fin de la soirée, quand les visiteurs de Mme Belmont se retirèrent, Clara vit le regard de M. Seymour se fixer sur elle avec une expression d'intérêt sur laquelle il était impossible de se méprendre. Il avait compris tout ce qu'il y avait eu en elle de modestie blessée lorsque M. Marsden avait annoncé l'insolente résolution de l'accompagner en voiture publique.

VI.

Le lendemain matin, de bonne heure, Clara, accompagnée de Betsy, partit dans un fiacre pour aller prendre la diligence, le *stage*, qui devait la conduire au château de M. Belmont.

Betsy allait aider Clara à y monter, quand M. Seymour, sortant du groupe qui entourait la voiture, et saluant avec respect, offrit son bras à miss Mordaunt pour monter dans la voiture.

A peine y avait-elle pris place avec Betsy, qu'on entendit la voix retentissante d'Hercule Marsden, demandant dans quelle voiture était miss Mordaunt. Comme personne ne faisait une réponse satisfaisante à cette question:

« C'est, » ajouta-t-il, « une fille diablement jolie, quoique assez pâle, avec une paire d'yeux si pleins de feu que je pourrais y allumer mon cigare! »

Ce compliment provoqua les éclats de rire des cochers qui se trouvaient là réunis; et Clara, dès qu'elle entendit la voix de M. Marsden, s'enfonça instinctivement dans un coin de la voiture. Cependant M. Hercule Marsden, après avoir regardé inutilement dans la plupart des *stages*, se trouva enfin devant celui où notre héroïne était assise, et dès qu'il l'aperçut, il poussa un cri de joie:

« Ah! enfin je vous ai trouvée, » dit-il, « et à en juger par vos regards, vous ne semblez pas charmée de me voir! J'ai pensé que vous n'étiez pas bien loin quand j'ai aperçu ce monsieur..... »

En ce moment M. Marsden se tenait sur le marchepied de la voiture; le cocher vint lui demander s'il désirait une place.

« Certainement, » reprit-il, « et combien la place?

— Une livre huit shellings, Monsieur.

— Voilà deux *souverains* *; payez-vous, et gardez la monnaie; mais que je n'entende plus parler de rien, entendez-vous? »

Le cocher fit un grand salut, voulut sourire le plus gracieusement possible, montra une rangée de dents jaunes et se retira en murmurant à ceux qui l'entouraient:

« Voilà un gaillard! Ne m'a-t-il pas donné sept shellings six sous ** pour moi, sans que je sache pourquoi, vraiment? Est-il drôle! Il y a des années que je n'ai vu son pareil!

— Je vous en prie, mamselle, voulez-vous changer de place avec moi? » dit M. Marsden à Betsy.

« N'en faites rien, » murmura miss Mordaunt à l'oreille de Betsy.

« Allons, allons, » reprit M. Marsden, « ce n'est pas bien de parler tout bas; je me suis promis de m'asseoir auprès de miss Mordaunt, et, plutôt que d'être privé de ce plaisir, je vous donnerai cinq shellings, » dit-il, en ouvrant sa bourse bien remplie, et en la faisant sonner.

« Non pas, si vous m'en donniez cinquante, » répliqua Betsy; « ferais-je rien qui pût être désagréable à miss Mordaunt?

— Désagréable! » reprit-il avec emphase, « en voilà *une bonne!* Qui veut l'offenser? Il n'y a rien que je ne fasse pour plaire à la jeune demoiselle; mais elle me tourne le dos, comme si je n'étais pas digne de son attention. »

Pendant que M. Marsden parlait ainsi, M. Seymour, qui ne paraissait point l'entendre, avait pour miss Mordaunt toutes les politesses que les hommes bien élevés ont pour les femmes en voiture publique; il lui demanda « si elle aimait mieux que la vitre fût ouverte ou fermée; il dit qu'il était heureux de se trouver dans la même voiture qu'une dame qui allait au même château que lui, et il la pria, s'il pouvait lui être bon à quelque chose en route, de ne pas l'épargner. »

Ces attentions, banales sans doute, avaient, de la part de M. Seymour, un caractère si respectueux que miss Mordaunt en était touchée et reconnaissante.

« Eh bien! miss Mordaunt, pourquoi n'êtes-vous pas aussi polie envers moi qu'avec M. Seymour? » dit Marsden.

« Tant que vos politesses, comme celles de monsieur, ne s'écarteront pas du décorum, je n'aurai pas le droit, » répondit Clara, « de les repousser.

* Deux pièces d'or, chacune de 20 francs.

** Environ 10 francs.

Digitized by Google

— Au diable le décorum! s'écria M. Marsden; à vous entendre, vous autres Anglais, on dirait que c'est un crime que de chercher un peu à s'amuser. Je suis Américain, et moi, j'ai des piments dans le sang, tandis que votre sang, à vous, est comme le fruit qui ne peut mûrir dans votre climat. Allons, Betsy, soyez bonne fille, changez de place avec moi, » continua-t-il, « et, au lieu de cinq shellings, le diable si je ne vous en donne pas dix, » et il tira encore sa bourse de sa poche.

« Voyez-vous, Monsieur, » répliqua Betsy avec une dignité qui ne lui était pas habituelle, « ce n'est pas l'amour du lucre qui a de l'influence sur moi, et je ne vous donnerais pas ma place quand même vous me donneriez dix fois la somme que vous m'offrez.

— Diable! ma chère, vous avez l'air d'une reine de théâtre, à vous voir jeter ainsi la tête en arrière, » dit M. Marsden avec un mélange d'impertinence et de gaieté qui excita la colère de Betsy.

« Ma chère! » s'écria t-elle, « je n'ai pas besoin de vos chères, monsieur! »

Un éclat de rire de M. Marsden vint ajouter à l'irritation de Betsy.

« Le proverbe dit, » continua-t-elle : « Ceux-là peuvent rire qui gagnent; mais il y a des gens, je crois, qui n'ont pas grande chance de gagner; car d'autres personnes, » et elle jeta un coup d'œil sur miss Mordaunt, « ne paraissent guère disposées à les admirer plus que je ne fais. Et dire que les cœurs en Angleterre sont comme les fruits qui ne sont pas mûrs, c'est une honte, une vraie honte! car il n'y a pas de plus belles pommes que dans le comté de Hereford, mon pays; et, quant aux cœurs, je voudrais savoir qui en a un meilleur que notre sommelier en second? »

Les éclats de rire de M. Marsden furent sa seule réponse à cette défense des fruits et des cœurs anglais; mais Betsy se consola de la grossièreté de M. Marsden, parce que miss Mordaunt et M. Seymour, non sans quelque effort, réussirent à garder leur sérieux.

Miss Mordaunt chercha à mettre la conversation sur un autre sujet, en parlant du temps.

« Oui, » reprit M. Marsden, « il fait diablement froid. Quelle différence avec notre climat! On peut dire ce qu'on voudra, mais je préfère celui des tropiques, avec tous ses inconvénients, au climat de l'Angleterre, où le sang vous *croupit* dans les veines faute de chaleur. J'espère que M. Belmont a beaucoup de poêles dans sa maison de campagne, sinon ma pauvre vieille mère mourra de froid. A propos, miss Mordaunt, c'est pour vous que je l'ai laissée là ce matin, pour votre jolie figure; et m'en a-t-elle dit pour me faire rester avec elle! il fallait la voir avec son nègre Cupidon et sa négresse Vénus, toute tremblante à l'idée des esprits et des fétiches qu'elle craint de rencontrer en Angleterre! Ah! si vous aviez entendu les deux nègres, essayant de la rassurer!

« Eh! Maîtresse, il n'y a pas d'esprits en Angleterre, pas d'esprits, Maîtresse, les esprits *rester* à la Jamaïque, » disait tout bas Vénus en montrant ses dents blanches, tandis que Cupidon ajoutait : « Les Anglais pas croire aux esprits, se moquer des fétiches, se moquer du diable, rire de tout. »

Betsy écoutait M. Marsden avec étonnement et curiosité, et cette imitation du langage nègre l'amusait fort; mais elle ne disait rien, craignant d'encourager son impertinence.

« Ah çà, jeune fille, n'allez pas donner votre cœur à Cupidon, » dit ce dernier en s'adressant à Betsy.

— Je ne connais personne de ce monde-là, » répondit Betsy avec un sérieux comique; « et je n'ai jamais vu Cupidon, excepté en peinture : un gros garçon, avec des ailes, un arc et un carquois sur le dos.

— Eh bien! je vous conseille de prendre garde au Cupidon de ma mère; car, bien qu'il n'ait pas d'ailes, il est très-volage. Cupidon n'a vraiment pas mauvaise mine; noir comme l'ébène, avec des cheveux qui ressemblent à de la laine noire. Vous l'aimerez comme Desdémone aimait Othello; vous deviendrez Mme Cupidon.

— Moi, épouser un nègre! » s'écria Betsy indignée. « Je vous prie de croire que je suis incapable d'une telle indignité. » Pour mettre un terme à une conversation qui ne pouvait qu'inspirer à M. Marsden quelque impertinence nouvelle, Clara fit quelques questions à sa compagne de voyage sur la distance où l'on était de *Mary Park*, résidence de M. Belmont.

« Stratton Park est à environ vingt-sept milles d'ici, miss, » répliqua Betsy : « Stratton Park est le véritable nom de la propriété qui appartenait autrefois à sir Thomas Stratton; mais ma maîtresse a voulu l'appeler Marie Park, parce qu'elle s'appelle Marie; et les lettres comme les paquets s'égarent continuellement à cause du changement de nom.....

— C'est bien, » reprit en riant M. Marsden, « je lui dirai ce que je pense à ce sujet; une femme qui est toujours de mauvaise humeur, dont la mine est toujours renfrognée!

— Monsieur, » répliqua Betsy, « n'allez pas lui répéter ce que je vous ai dit; non pas que je tienne beaucoup à ma place; mais, comme dit le sommelier en second, « pierre qui roule n'amasse pas mousse. »

— Vous n'êtes point allée encore à la résidence de M. Belmont? » dit M. Seymour à miss Mordaunt. « On dit qu'elle est fort belle. »

Clara répondit négativement, et ils échangèrent sur les plaisirs de la campagne quelques paroles où M. Seymour s'exprima avec cette politesse qui est le meilleur témoignage du respect.

« Diable! » s'écria M. Marsden, « à les voir tous deux avec leurs cérémonies, ne dirait-on pas qu'ils se rencontrent pour la première fois?

— Eh! que vous importe, Monsieur, » répondit M. Seymour, « que j'aie aujourd'hui, pour la première, la seconde ou la troisième fois, l'honneur de voir miss Mordaunt?

— Monsieur! » reprit M. Marsden; et il allait continuer, à la grande terreur de Clara, qui redoutait une querelle, surtout de la part d'un homme comme M. Marsden, quand la voiture s'arrêta devant Stratton Park.

Miss Mordaunt s'empressa de descendre du *stage* avec Betsy; elle fit une gracieuse inclination de tête à M. Seymour, et salua avec une froide dignité M. Marsden.

A la vue du beau parc qu'il lui fallait traverser pour arriver à la résidence de M. Belmont, elle se souvint de celui qui appartenait à son pauvre père, et où tant de fois elle s'était promenée à son bras. Elle se trouva bien seule et bien triste quand elle fut dans la chambre sans vue donnant sur des écuries, qui lui était réservée.

L'idée de ce jeune homme, qui venait de lui montrer tant d'égards, traversa un instant sa pensée, il est vrai; mais elle la repoussa bien loin; sa mauvaise fortune ne lui fermait-elle pas tout autre avenir que celui de la carrière où elle était entrée, et qu'elle devait suivre sans pouvoir s'attendre à inspirer d'autre sentiment que celui peut-être d'une généreuse pitié?

VII.

Au dîner, mistress Marsden n'était pas encore arrivée. M. Belmont, qui était venu de Londres à cheval, s'en étonna.

« A moins, » dit-il, « qu'elle ne veuille pas venir aujourd'hui, ou qu'elle se soit trompée de route : elle devrait être arrivée depuis longtemps.

— Sans doute, » dit Mme Belmont, de ce ton aigre qui lui était habituel, et en jetant un regard à Clara, « elle n'a pas voulu voyager sans son fils; et vraiment il n'est pas compréhensible qu'on ait pu mettre dans la tête de M. Marsden d'abandonner ainsi sa mère dans un pays qui lui est étranger.

— Et qui a pu lui en donner l'idée? » dit M. Belmont avec tant de simplicité que miss Mordaunt vit bien l'ignorance où il était du voyage que M. Marsden venait de faire avec elle et M. Seymour. Il était évident que M. Belmont avait oublié le projet que M. Marsden en avait annoncé la veille.

« Si vous avez des renseignements à demander sur ce sujet, » répliqua mistress Belmont, « vous pouvez vous en rapporter à miss Mordaunt; elle est à même de vous donner l'itinéraire de M. Marsden. »

Le bon M. Belmont la regarda d'un air de parfait étonnement, tandis que, prise ainsi à partie par la maîtresse de la maison, Clara, blessée dans sa délicatesse de femme, rougit, pleura presque, sous la fausse imputation



L'ÉTÉ. — Voyez l'article *Variétés* du présent numéro, page 226.

Digitized by Google

que la mère de ses élèves lui lançait en plein visage.

On nous demandera peut-être pourquoi il en était ainsi. N'avons-nous pas déjà dit que mistress Belmont était une parvenue? Pauvre et orgueilleuse avant son mariage, et, on l'assurait, quelque temps dame de compagnie chez une tante de M. Belmont, elle faisait maintenant souffrir aux autres tout ce qu'elle avait souffert elle-même : c'était sa manière de regagner le temps perdu par l'un des caractères les plus impérieux qu'une femme ait jamais eu ; elle avait courbé, elle voulait faire courber impitoyablement tout ce qui l'entourait, à commencer par son mari. Elle avait à exercer d'immenses reprises d'orgueil.

Il est probable que M. Seymour aurait voulu répondre à mistress Belmont, mais il craignit sans doute de provoquer de la part de M. Marsden quelque nouvelle impertinence; il se tut, et Clara se remettait à peine de son trouble quand on entendit le bruit d'une voiture qui s'arrêtait devant la maison. Au bout de quelques minutes mistress Marsden se précipita dans la salle à manger, et, sans faire la moindre attention aux personnages qui s'y trouvaient, se jeta au cou de son fils :

« Méchant! » lui dit-elle, « que je suis heureuse de t'embrasser! Comment as-tu pu m'abandonner ainsi dans une contrée étrangère? Et vous, miss, j'oublie votre nom, vous auriez bien mieux fait d'accepter mon offre de venir demeurer avec moi; vous auriez voyagé avec mon fils et moi dans ma voiture, au lieu de me l'emmener ainsi avec vous dans une voiture publique.

— Vous voyez, M. Belmont, » dit sa femme d'un air de méchanceté satisfaite, « que je ne m'étais pas trompée.

— Eh! si! » interrompit mistress Marsden, ne sachant pas de quoi il s'agissait, « car vous m'avez dit que le nom de votre résidence était Mary Park; et quand je suis arrivée à la poste qui précède celle-ci, il y a quelques heures, lorsque mon nègre a dit aux postillons de nous conduire à Mary Park, les gens de l'auberge ont répondu qu'ils ne connaissaient personne de ce nom. J'ai dit que c'était un nom d'endroit, non de personne, et que je me rendais chez mistress Belmont: on n'a rien pu me répondre. « Comment cela est-il possible? » ai-je alors repris; « est-ce que la maîtresse de la maison ne sait pas le nom de sa propriété? Et puisqu'elle m'a dit Mary Park, c'est à Mary Park que je veux aller. » Ah! bien oui, nous sommes allés si loin, si loin, qu'à la fin j'ai réfléchi que la résidence de mistress Belmont étant à vingt-sept milles de Londres, nous devions l'avoir laissée en arrière. Il a donc fallu revenir sur ses pas, et il s'est trouvé que, ne sachant plus où aller, je me suis fait conduire à Stratton Park; après avoir fait à peu près le double du chemin, me voilà : il paraît que j'ai bien fait; mais pourquoi m'avez-vous donné une fausse adresse?

— Je vous avais bien dit, ma chère, » dit M. Belmont, « tout l'inconvénient qu'il y avait à changer le nom de cette résidence.

— Et je répète que ces malentendus n'arriveraient pas si l'on voulait se donner la peine de regarder le nom que j'ai fait peindre en grosses lettres sur la porte même du parc, » répondit sa femme du ton qui lui était habituel.

« Quant à lire les noms des résidences sur les portes, » reprit mistress Marsden, « elles ont toutes l'air d'avoir le même nom. Dans les comtés que nous avons traversés, on ne rencontre que celui-ci à chaque maison de campagne : « Piéges de fer*. »

Cette observation naïve excita un éclat de rire général.

« Êtes-vous tous drôles, en Angleterre! » reprit mistress Marsden, que rien ne démontait, et qui, trônant sur ses écus, croyait ne pouvoir jamais se tromper; « est-ce qu'à chaque auberge devant laquelle nous avons passé pour changer de chevaux, on ne nous a pas ri au nez dès qu'on a vu Cupidon et Vénus, comme si jamais, dans ce pays-ci, on n'avait vu des nègres? Mes pauvres domestiques en étaient si humiliés que ça faisait pitié.

— Ce n'est pas bien extraordinaire, » reprit son fils, « quand on pense à la manière dont vous avez attifé vos deux nègres, » et M. Marsden éclata de rire.

« Hercule, vous devriez être honteux de rire ainsi au nez de votre mère. Quant aux costumes que je leur ai fait prendre, quoi de plus comme il faut?

— Voyons; est-ce que je ne vous avais pas dit que la figure noire de Cupidon, se montrant sous une perruque blonde, ferait rire tout le monde?

— Et n'ai-je pas vu de mes propres yeux les plus belles voitures de Londres conduites par des cochers à perruque blonde? Or, Cupidon devant monter sur le siége, pourquoi n'aurait-il pas été comme les autres?

— Mère, vous serez cause de ma mort, » interrompit M. Marsden, continuant à rire aux éclats. « Pensez donc, M. Seymour, un nègre avec une perruque blonde, un chapeau à ganse d'argent, un habit bleu de ciel, doublé en écarlate, un habit et des *inexprimables* écarlates, des bas blancs et des souliers à boucle d'argent, avec une canne à pomme d'or à la main, pour compléter le tableau.

— Et que pouvait-il y avoir de plus comme il faut? je voudrais le savoir, » dit mistress Marsden; « c'est absolument la livrée que j'ai vue au cocher d'un lord; cette livrée m'a tellement plu que j'en ai commandé une exactement pareille pour Cupidon. »

M. Belmont lui-même, quoique d'un naturel sérieux, ne put s'empêcher de rire lorsque mistress Marsden fit cet aveu naïf, et surtout quand son fils raconta que sa mère ne s'était pas contentée de copier la livrée d'un lord, mais avait exigé qu'on peignît sur sa voiture la couronne et les armes que ce lord avait sur la sienne.

« Et pourquoi pas, si cela me convenait? » dit-elle. « Est-ce que mon argent ne valait pas le sien? c'est ce que j'ai dit à cet imbécile de carrossier. Que m'importe toute cette aristocratie, comme on l'appelle, qui se croit seule le droit d'avoir des armes sur ses voitures? Quant à moi, je pense qu'on a le droit d'en avoir, pour peu qu'on puisse les payer.

— Eh bien! » lui dit son fils qui voulait la faire parler, « vous avez donc fait entendre raison au carrossier?

— Certainement, » répliqua la dame d'un ton triomphant. « Et quand il m'a dit qu'il n'y avait que les dames d'un certain rang qui avaient des armes, je lui ai répondu que peu m'importait, et qu'à tort ou à raison j'en aurais.

— Mais, ma mère, vous ne nous avez pas encore dit comment Vénus était mise pour monter sur le siége, » dit M. Marsden, en lançant un coup d'œil à M. Seymour, qui, choqué de l'insistance que mettait un fils à rendre sa mère ridicule, resta froid et silencieux.

« Elle était tout à fait bien mise; elle avait un chapeau de paille avec des roses rouges, une robe de soie verte, un châle de crêpe de Chine cramoisi, et un parasol vert avec un sac jaune à la main.

— Grands dieux! » s'écria M. Marsden; « écoutez ceci : un chapeau de paille avec des roses rouges sur la tête d'une négresse, une robe de soie verte, un parasol vert, pour mieux faire ressortir ses attraits; et figurez-vous Cupidon avec sa perruque blonde à côté d'elle! Et ma mère qui s'étonne qu'on en ait ri à toutes les postes et dans tous les villages où elle s'est arrêtée en route! » M. Marsden lui-même, en disant ces mots, se livra à un nouvel accès de gaieté.

« Que tu es cruel, » reprit mistress Marsden, « de te moquer ainsi de ces pauvres gens, et du chagrin qu'on leur a fait éprouver! Je t'assure que je n'ai pu m'empêcher d'être toute peinée quand ils sont venus me dire, à l'auberge où nous nous sommes arrêtés pour dîner, que tout le monde se moquait d'eux.

— Admirable! » dit M. Marsden.

Cet épisode ne put préserver Clara des reproches que mistress Belmont s'était promis de lui adresser en particulier; et quoique miss Mordaunt lui affirmât qu'elle n'avait absolument rien fait pour être accompagnée dans le *stage* par M. Marsden, elle n'en persista pas moins à lui soutenir qu'il y avait eu là, de sa part, acte de coquetterie au premier chef, et qu'assurément M. Marsden n'aurait pas songé à la suivre si elle n'avait rien fait pour attirer son attention.

La pauvre Clara répondit à ces injustes accusations comme elle le devait; mais elle avait déjà eu le temps de s'apercevoir que mistress Belmont était une de ces femmes qui s'opiniâtrent d'autant plus dans une idée qu'elle est injuste, et qui veulent d'autant plus avoir raison qu'elles ont plus tort. Qu'y avait-il à faire? Quitter une femme qui abusait ainsi de sa position pour accabler une autre femme sans défense. Mais Clara ne retomberait-elle pas ainsi à la charge de sa tante, après une bien courte épreuve de la vie nouvelle où elle ne faisait que d'entrer? Et puis, se dit-on tout à soi-même? Clara s'avouait-elle qu'il y avait un intérêt peut-être nouveau dans sa vie depuis qu'elle avait rencontré M. Alfred Seymour dans cette maison, où elle était aux ordres de la plus dure des femmes. Le contraste même qui existait, les égards que lui témoignait M. Seymour, et l'insolence de mistress Belmont, lui donnaient une force qu'elle n'aurait pas eue autrement peut-être pour supporter une si rude épreuve.

NETTEMENT.

(La suite au prochain numéro.)

* Cette inscription a pour but de prévenir qu'il y a des piéges dans les fossés qui entourent les parcs, afin qu'on ne se hasarde pas à les traverser.



Il est *impossible* de répondre dans le prochain numéro qui paraît immédiatement après la réception de la lettre. Il est inutile de s'adresser à Mme Raymond pour des commissions quelles qu'elles soient, ni pour l'envoi des patrons autres que ceux publiés dans le journal.

N° 14,837, Mlle F....., à Nyon. Merci pour les recettes envoyées, je les utiliserai. Faire teindre le châle en bleu ni clair, ni foncé; supprimer les franges; le garnir avec une guipure large ou étroite, surmontée d'une guipure étroite, celle-ci posée *à plat*. — 26,666, *Indre-et-Loire.* Ce patron a paru dans les années 1862 et 1863: nous y reviendrons. — *N° 11,629, Rhône.* Il est difficile de conseiller le choix d'un présent, lorsqu'on ne connaît pas les goûts du destinataire. On trouvera une belle corbeille à papiers dans le n° 31. — *N° 471, Montmartre.* On trouve sur chaque planche des patrons pour robes de petites filles. Nous avons déjà publié cette année des patrons de bonnets de nuit; nous y reviendrons quand cela sera possible. — *N° 20,935, Vichy.* On ne peut séparer les patrons des numéros déjà parus. Les nos 2, 3, 5, de la présente année manquent à la collection. Merci pour la sympathie que l'on veut bien me témoigner. — *N° 18,915, Finistère.* Je ne saurais m'expliquer différemment; s'il s'agit d'un patron, le *côté replié* est cette partie qu'il faut couper à part, en papier, pour la joindre au reste du patron, avant de couper l'étoffe; s'il s'agit d'une étoffe, le *côté replié* est celui que l'on replie pour faire une couture quelconque. — *Mme A... A...* On salue aussi simplement que possible, en faisant *un peu* la révérence en même temps que l'on s'incline. — *N° 40,778, Savoie.* Mes occupations ne me laissent malheureusement pas le temps de m'occuper de ces détails: si je vois l'un de ces jours M. Croisat, je lui remettrai cette lettre; c'est tout ce qu'il m'est possible de faire. — *N° 39,795, Marne.* On ne peut porter les robes de moire avant le mois de septembre, et l'on ne peut mettre, pour assister à une noce, une robe noire; une coiffure n'est pas indispensable, si l'on a de beaux cheveux. Tous les fichus peuvent être portés sur les corsages décolletés. — *N° 6,400*, Paris. J'ai déjà répondu à cette question. On assiste à la messe de mariage, puis on attend la visite des mariés. On n'entre pas dans une église, pas plus que dans un salon, avec une robe relevée. — *N° 12,175, Indre-et-Loire.* Recevra dans le n° 31 des dessins qui pourront lui être utiles pour la tapisserie faite sur les sacs à café. — *N° 833, Francfort-sur-le-Mein.* Brosser la robe de taffetas noir avec une brosse pas trop dure, légèrement humectée d'alcool. — *N° 2,361, Seine-et-Oise.* Voir les gravures noires et coloriées, et les descriptions de toilettes de mariées publiées au commencement de cet été; il nous serait impossible, en ce moment, de faire exécuter des gravures de ce genre. — *N° 340, Vienne.* Nos numéros contiennent tous des *Descriptions de toilettes;* il est bien difficile d'en placer d'autres encore à l'article *Renseignements*, pour lequel l'espace nous fait déjà défaut. Taffetas ou foulard blanc, à rayures ou filets formant carreaux, bleus, comme les ornements du chapeau. Je ne saurais (si l'on veut avoir mon avis personnel) conseiller le chapeau rond à plumes, pour l'église, du moment où l'on n'a plus quinze ans. La marque des camisoles est imperceptible, on la place sous le bras. — *N° 26,455, Soissons.* Merci pour cette lettre, Monsieur, et pour tout ce qu'elle contient de flatteur. Vous avez raison en ce qui concerne l'indication des morceaux de musique, et je m'occuperai de donner ces indications de temps en temps. Malheureusement, je suis une *classique enragée;* après avoir lu une ou deux pages d'une composition moderne, je l'abandonne bien vite pour me réfugier dans la musique de Mozart, de Haydn ou de Beethoven, et je crains de n'être pas un critique impartial. Quant à l'autre observation, j'y avais songé à l'origine de la publication; la pratique m'a convaincue que cela n'était possible qu'en théorie. Il faudrait suivre une méthode, donner quelque chose de complet..... changer de spécialité..... et par conséquent nuire à l'entreprise, commercialement parlant. — *N° 15,581, Aube.* Les jupes des étoffes légères, organdi, etc., ne peuvent être taillées en pointes. On supprime l'ourlet pour les bords dentelés, on borde ceux-ci avec un passe-poil, pour la mousseline et l'organdi. Les corselets ne vont pas bien aux femmes un peu grasses. — *T. A., Var.* Impossible, ma jeune et aimable lectrice, parce que l'utile doit passer avant l'agréable, et que la majorité consultée n'est pas de votre avis. Un manteau pour enfant nouveau-né a été publié sur la planche de patrons du n° 8 de la présente année. Offrez à la mère des jeunes filles un objet fait par vous-même, en tapisserie, ou broderie, ou crochet, etc. — *Th. sous D.* La toilette projetée est fort convenable; mais je ne saurais conseiller l'emploi des roses naturelles pour coiffure : une heure après avoir fait son entrée dans un bal, on se trouve coiffée avec une salade macérée, lorsqu'on a pris cette coiffure, plus poétique que jolie. — *V. M.*, 100. Il *n'existe point de substances* ni de combinaisons de substances qui puissent arrêter l'inconvénient en question; tous les médecins (j'entends ceux qui ont une autorité reconnue dans la science) sont d'accord sur ce point; de plus, je ne connais pas l'eau en question, je ne puis la faire décomposer, ni en garantir par conséquent l'innocuité ou l'efficacité. — *Mme A. D....., Loire.* Je ne connais pas les poésies de M. Reboul. Il nous est tout à fait impossible de *faire supprimer* quoi que ce soit dans le journal, sur la demande d'*une* abonnée, et je ne saurais consacrer une grande partie de l'espace réservé aux renseignements, pour donner l'explication d'un sujet de fantaisie. — *Ecila et Anita.* Pour assister à un mariage, une jeune fille met une toilette de ville, en taffetas ou grenadine de nuance claire. Pas de chapeau rond, à l'église, passé quinze ans. Il n'est pas du tout indispensable de mettre une coiffure quelconque pour assister au déjeuner. Les chaussures de couleur sont plus à la mode que jamais, puisque les personnes très-élégantes portent des bottines de même nuance que leurs robes. Rien ne peut s'opposer à ce que deux sœurs soient vêtues de la même façon. — *N° 607, Paris.* Les excuses sont bien inutiles : quoique écrite par une étrangère, cette lettre est excellente comme forme et comme fond. La robe en piqué que l'on me décrit est toujours à la mode. Merci pour l'approbation qui m'est accordée *par la femme et par le mari*. — *N° 8,203, Maine-et-Loire.* Merci pour la proposition relative au chausson de *baby;* je l'accepte avec reconnaissance. Merci aussi pour la sympathie qui m'est témoignée.

Reliure Marie.

Au commencement de la nouvelle année, l'Administration de la *Mode illustrée* a eu l'honneur d'informer ses abonnés que, par suite d'un traité particulier passé avec la maison Gaget, elle peut livrer une *reliure mobile*, dite *reliure Marie*, qui leur permettra de réunir en volume, au fur et à mesure de leur publication, les numéros du Journal, et de les mettre ainsi à l'abri de tout froissement et des maculatures.

D'un système simple et commode, la reliure Marie fixe les feuilles ou cahiers sans les percer, les piquer ni les altérer en quoi que soit, et on peut en mettre ou en retirer un isolément ou plusieurs sans déranger les autres.

L'Administration cède ces *reliures mobiles*, disposées pour y mettre *six mois* du Journal, aux prix réduits de :

Couverture en percaline chagrinée, 5 francs.

Cartonnage de couleur, 3 fr. 75 c.

Établies pour y réunir l'*année entière*, au prix de :

Couverture percaline, 6 fr. 50 c.

Cartonnage, 5 fr.

Celles de nos abonnées qui désireraient avoir ces reliures mobiles doivent les faire prendre dans nos bureaux. Dans le cas où l'envoi serait fait sur demande, les frais de transport seraient à la charge de l'acquéreur, l'Administration livrant ses reliures au prix coûtant.

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *Bois-son.*

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS



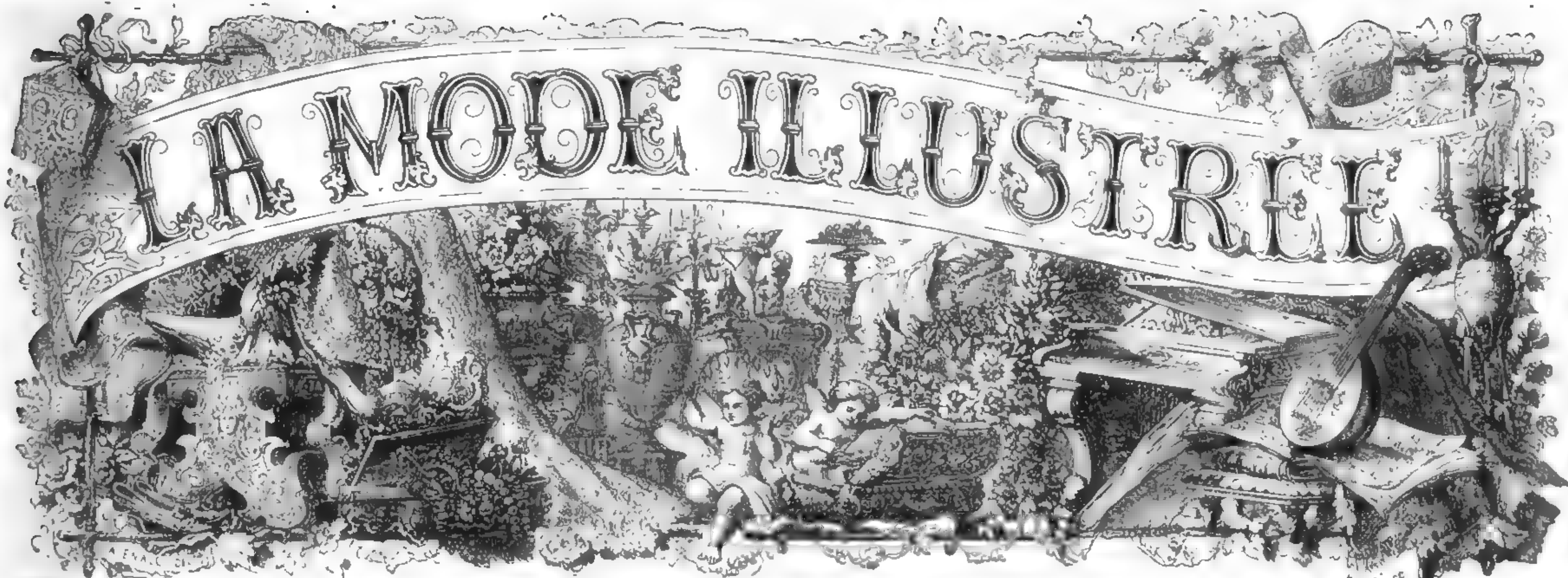
même

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Qui a bu boira.

Digitized by Google

N° 30. CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 24 juillet 1864.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (Pour l'étranger le port en sus). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

Blague au tricot

EN FORME D'ANANAS.

MATÉRIAUX : 16 grammes de soie de cordonnet orange pâle. — 3 nuances de même soie vert anglais (le vert anglais est un vert *bleuâtre*) par 8 grammes de chaque nuance; cordon et glands en soie du même vert; un peu de même soie noire.

Notre dessin indique bien exactement la forme de l'ananas, mais sans pouvoir reproduire fidèlement l'aspect de ce fruit environné de feuilles vertes et surmonté de son panache vert. La couleur nous fait défaut pour représenter exactement cette blague d'un genre nouveau.

On la commence par le bord supérieur, avec des aiguilles assez fines, sur lesquelles on monte, en employant la soie noire, 180 mailles divisées sur quatre aiguilles. On prend le vert le plus foncé. On tricote en rond sur les quatre aiguilles.

1er *tour*. * 2 mailles tricotées ensemble à l'envers, — 5 mailles à l'endroit, — 1 jeté, — une maille à l'endroit, — 1 jeté, — 5 à l'endroit, — diminution à l'envers (c'est-à-dire deux mailles tricotées ensemble à l'envers). — Recommencez onze fois depuis *.

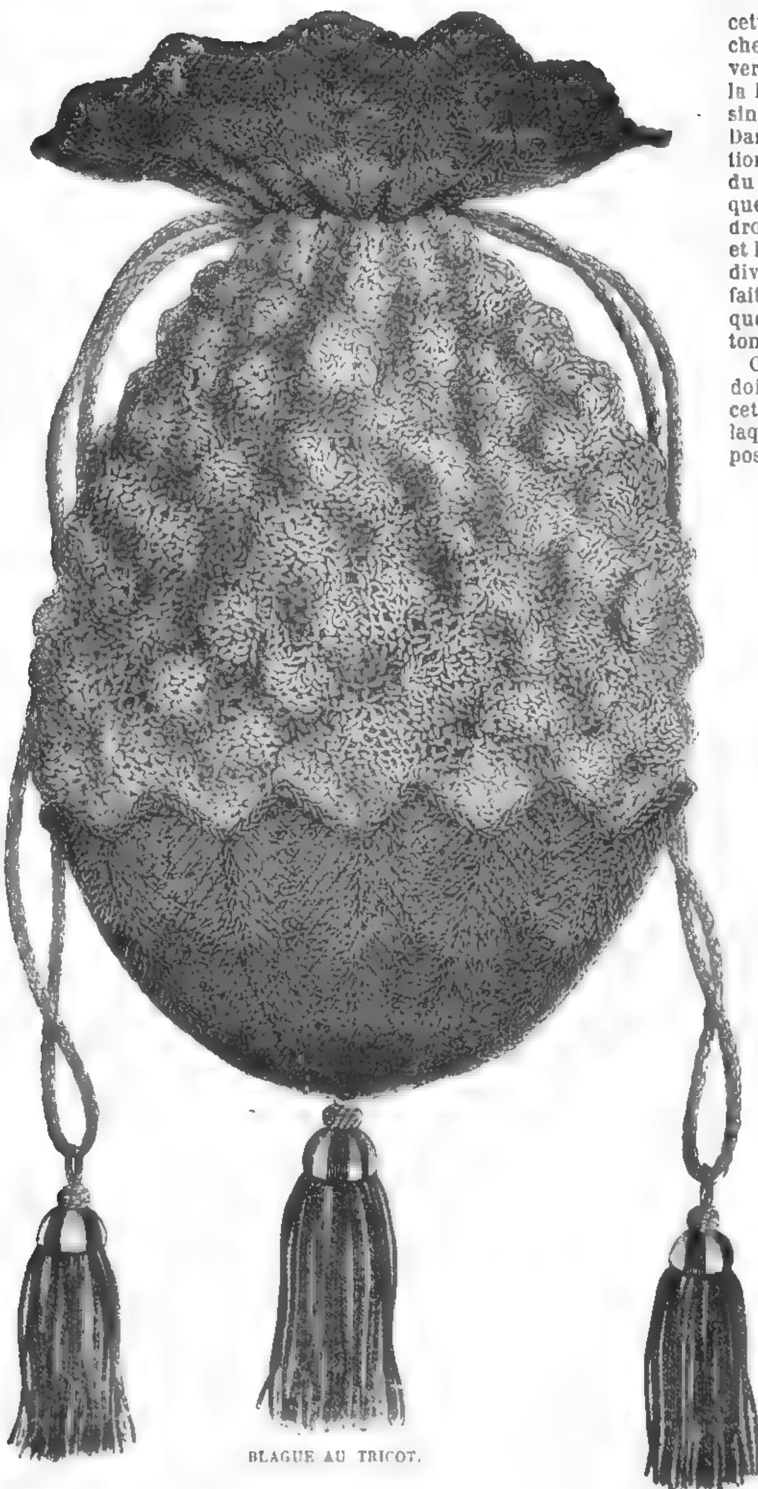
2e *tour*, uni à l'endroit.

On recommence sans cesse ces deux tours. Avec chacune des trois nuances vertes on fait 10 tours. Dans la nuance la plus claire, en faisant le *premier* tour uni à l'endroit, à la place où dans le tour précédent on a diminué deux fois *à l'envers* dans chacune des douze rayures, on diminuera deux fois à l'endroit dans chaque rayure, de telle sorte que, dans le tour *à dessin*, on n'aura à faire que *quatre* mailles à l'endroit, au lieu de *cinq* mailles à l'endroit. Après le 5e tour *à dessin*, fait avec la nuance la plus claire (par conséquent après le 10e tour fait avec cette nuance), on tricote encore deux tours unis à l'endroit, puis on prend la soie orange. On fait deux tours unis à l'endroit, et l'on retourne l'ouvrage pour commencer le dessin de l'ananas fait de l'*envers* à l'*endroit*, puisque l'envers doit devenir l'*endroit*.

1er *tour*. * 4 à l'endroit, — 3 tricotées ensemble à l'endroit, — 4 à l'endroit, — 1 jeté, — une à l'endroit, — 1 jeté. — Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

2e *tour*, entièrement uni à l'endroit.

On répète encore deux fois ces deux tours, puis on *contrarie* le dessin, de telle sorte que la maille isolée, tricotée à l'endroit, devienne la maille du milieu des trois mailles tricotées ensemble. Après avoir fait six tours, on *contrarie* toujours le dessin de


BLAGUE AU TRICOT.

cette façon. Après avoir fait, en suivant cette marche, 72 tours, on démonte; on prend la nuance verte la plus claire, et, pour la partie inférieure de la blague, on monte 156 mailles; on tricote le dessin de l'ananas pendant 12 tours sans le contrarier. Dans le courant de ces 12 tours, outre les diminutions habituelles, on diminue dans chaque division du dessin, de telle sorte qu'en dernier lieu on n'a que *trois* mailles à l'endroit, au lieu de 4 mailles à l'endroit. Avec la nuance verte moyenne on fait 10 tours, et l'on diminue graduellement 4 mailles dans chaque division du dessin. Avec la nuance la plus foncée on fait 10 tours, et l'on termine la partie inférieure, que l'on réunit à l'autre, dont les *dents* doivent retomber sur cette partie inférieure.

On double la blague avec de la peau blanche qui doit atteindre le bord inférieur du *panache* vert. A cette place on coud à l'intérieur une coulisse dans laquelle on passe le cordon vert orné de glands. On pose un gland à la pointe de la blague.

Garnitures de robes.

Toutes les garnitures dont nous publions le dessin et l'explication peuvent être faites sur les robes de taffetas, d'alpaga, de mohair, en un mot sur tous les tissus d'été, d'automne et d'hiver. En diminuant un peu leurs proportions, on les répète sur les manches, corsages, et sur les paletots, écharpes ou talmas pareils à ces robes.

N° 1. Bande dentelée de même étoffe que la robe. Les dents (placées comme celles de notre dessin) sont bordées avec un passe-poil en taffetas de couleur tranchante, et une ruche faite en étoffe semblable à celle de la robe.

N° 2. Cette garniture est faite en même étoffe que la robe; seul, le petit volant dentelé, posé sur le volant large, est bordé avec un passe-poil en taffetas de nuance vive; les grelots sont de même nuance que ce passe-poil. Le volant inférieur est doublé avec de la gaze roide. La petite ruche supérieure est faite en étoffe prise *double;* il en est de même de la bande étroite qui traverse la garniture et soutient les grelots.

N° 3. Garniture composée de ruches et de *pattes* en dentelle noire, convenant aux robes de gaze de grenadine et de taffetas. Les deux ruches inférieures ont 4 centimètres de hauteur; la troisième, ayant une tête, a 5 centimètres de hauteur; toutes trois sont faites en même étoffe que la robe, mais cette étoffe est prise *double*. Les pattes qui interrompent les ruches à intervalle régulier sont faites avec un morceau d'entre-deux en dentelle noire, posé sur du ruban de nuance vive, plié à chaque extrémité en *boucle*.

N° 4. Le volant tuyauté inférieur est de même étoffe que la robe, et doublé avec de

Digitized by Google

la gaze roide. Il se termine exactement sur la même ligne que le bord inférieur de la robe, sur laquelle il est posé. L'entre-deux en dentelle, posé sur la robe, est encadré de chaque côté avec une ruche de même étoffe que la robe; sous cette première ruche on en place une deuxième faite en taffetas de nuance tranchante, ou seulement plus foncée que celle de la robe.

N° 5. Le volant inférieur est aussi doublé en gaze roide, afin que les trois tuyaux, groupés ensemble, soient bien arrondis. La ruche *remontante* est faite en taffetas de nuance tranchante. Les trois *pattes* placées entre les tuyaux et la bande en biais qui ondule au-dessus du volant sont de même étoffe que la robe, et encadrées avec un passe-poil de même nuance que la ruche de taffetas.

Le brun sur le gris convient aux femmes âgées, ainsi que le violet, lequel, du reste, peut être employé à tout âge; les couleurs plus jeunes et plus gaies sont le bleu, le vert, et même le cerise et le ponceau, sur toutes les teintes grises, écrues, havane, feutre et cuir.

Voile-masque.

Les voiles plus ou moins petits, plaqués sur le visage, se portent maintenant sur tous les chapeaux de ville, de campagne et de voyage; on les garnit avec des franges de jais, de perles, de paille, de chenille, avec des dentelles ornées de jais, de perles, de paille et de chenille, et nous publions aujourd'hui, près de l'un de ces voiles, les dessins de deux dentelles garnies avec des grelots.

Notre modèle a 36 centimètres de hauteur au milieu, y compris l'entre-deux et la dentelle; 56 centimètres de largeur horizontale; il est arrondi sur son bord inférieur, et la hauteur de ses bords transversaux est de 25 centimètres pour chaque bord; mais celui-ci est coupé en biais de façon à former une pointe (voir le dessin).

Les dentelles sont ornées, l'une avec des perles de jais noir employées aussi pour les grelots, l'autre avec des perles blanches en cristal, et des perles nacrées ou *satinées*. On fait le voile en tulle de dentelle, à pois noirs, blancs ou jaunes; on le fixe sur le bord du chapeau en employant le pince-voilette de M. Meyer, à Saint-Étienne, près Lyon.

Corbeille à papiers.

Si nous ne nous trompons, cette corbeille figurera près du bureau de tous les pères, frères et maris de nos abonnées; le modèle en est charmant, le travail, riche, élégant et facile à exécuter. Combien de raisons pour que ce petit meuble soit bien vite propagé!

Trois dessins sont consacrés à cet objet: l'un représente la corbeille terminée, en grandeur réduite; — un autre est le lambrequin en grandeur naturelle posé autour de la corbeille; un troisième dessin est placé dans le haut de la page suivante: il représente la *charpente* de la corbeille faite en bois sculpté imitant le vieux chêne; la hauteur de cette charpente est de 80 centimètres; elle se compose de trois branches ayant chacune 10 centimètres de circonférence, se rattachant à un cercle dont l'épaisseur est de 4 centimètres, l'envergure de 46 centimètres. Moyennant ces indications, tous les ébénistes pourront exécuter cette *charpente*, qui, si l'on veut procéder avec économie, pourra être faite en bois uni. On peut commander ces charpentes chez MM. Allard et Chopin, rue du Faubourg-du-Temple, n° 50.

Le sac composant en réalité la corbeille à papiers, a 1 mètre 50 centimètres de largeur, 47 centimètres de longueur. On le fait en cachemire. Le bord supérieur est cloué sous le cercle de la charpente. Le bord inférieur est froncé de façon à former à l'intérieur une sorte de rosette qui est clouée sur le point de jonction des trois branches. Pour cacher les clous, on pose à l'intérieur du cercle une ruche faite en tresse de laine, ayant 2 centimètres de largeur. Ce sac est fait en cachemire pensée, sur notre modèle.

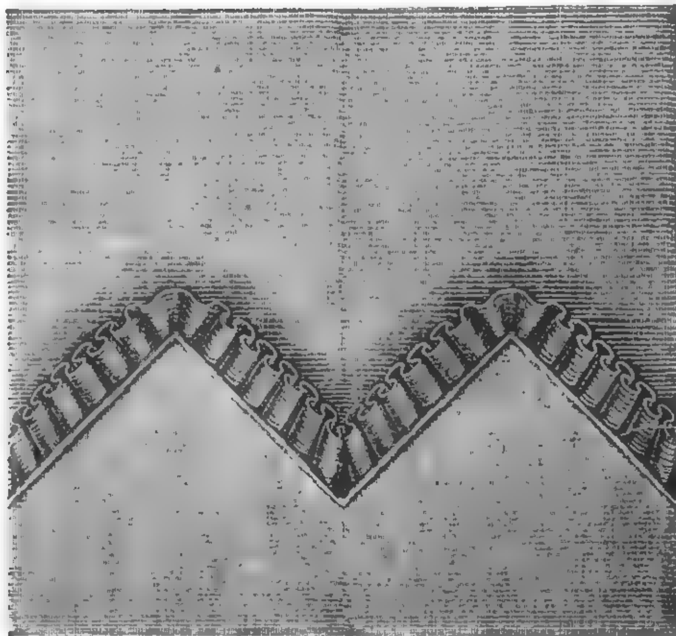
Chaque *dent* du lambrequin est faite isolément; on en pose deux entre chaque branche, en les séparant par un intervalle égal à celui qui les sépare des branches. Dans chacun de ces intervalles on pose une rosette faite en ruban de taffetas de même nuance que le sac. Un bouton est placé au milieu de chaque rosette; un gland est posé sous chaque rosette. Avant d'entreprendre la description du lambrequin, nous dirons aux personnes peu familiarisées avec ce genre de travail (application sur drap ou reps) qu'on peut substituer au présent dessin un lambrequin exécuté en tapisserie.

Lambrequin de la corbeille à papiers. On l'exécute sur du reps de laine gris, avec du lacet de soie pensée, de la soie de cordonnet blanche et lilas, du lacet et de la ganse d'argent, de la soutache noire en soie, du velours noir.

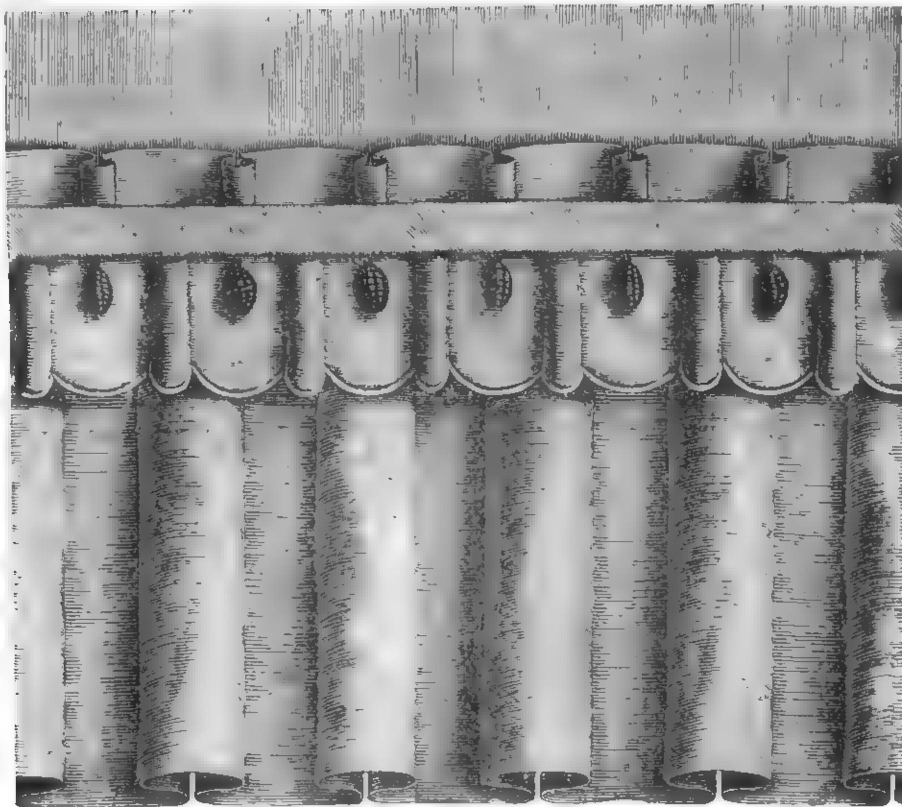
Notre dessin reproduit le lambrequin *ininterrompu*, parce qu'il peut être utilisé pour cheminée, portières et rideaux. Pour la corbeille à papiers, on fera chaque *dent* isolément, c'est-à-dire que l'on arrêtera le dessin au milieu de la bouclette placée au-dessus de l'intervalle qui sépare deux *dents*.

L'encadrement du médaillon est fait en velours noir, bordé de chaque côté avec une tresse d'argent, traversée par des points en soie noire. Tout près de cette tresse ou *lacet*, on pose une ganse ou *cordonnet*, également en argent. Ce dernier cordonnet sert aussi pour exécuter les ornements qui figurent sur le velours noir. Autour de ce médaillon on fait au passé, avec la soie noire, une rangée de pois. L'espèce de *dentelle* qui entoure le médaillon est faite au point de cordonnet avec de la soie lilas et de la ganse d'argent, traversée par des points noirs. Les croix noires sont faites en soie.

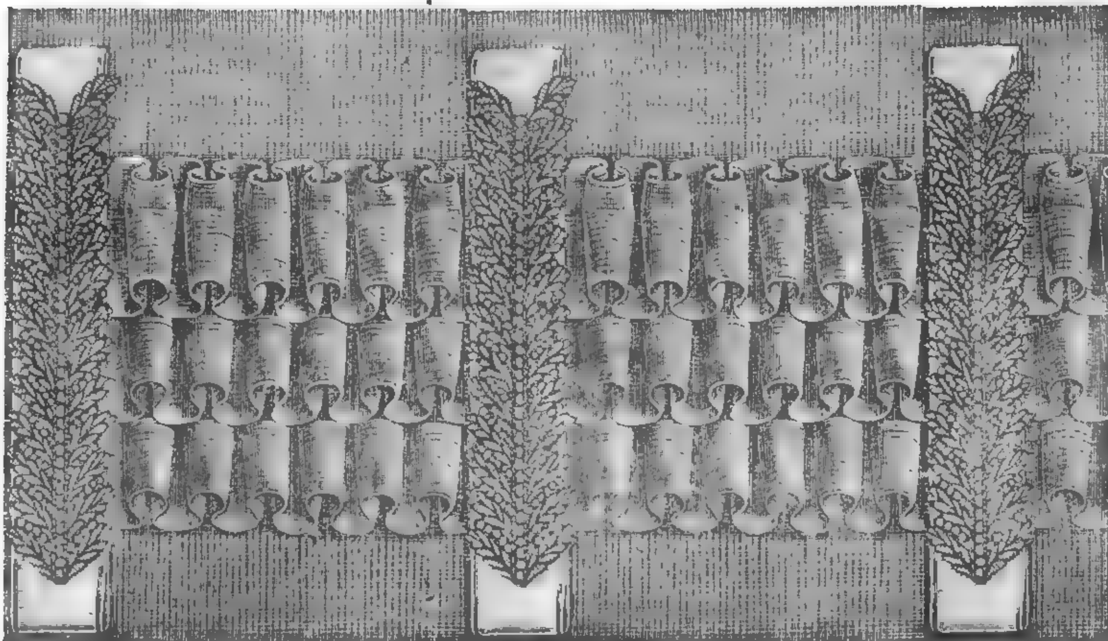
Le bouquet du milieu est fait au passé; la fleur est exécutée avec de la soie blanche entourée au point de cordonnet avec de la soie lilas. Les feuilles en soie noire sont entourées avec de la ganse d'argent; elles sont remplies avec de petits points noirs parsemés dans le vide. Le reste du feuillage est fait au point d'arêtes avec la soie noire. La bordure inférieure et supérieure du lambrequin se compose d'une tresse (ou lacet) en soie pensée, fixée par des points de feston très-écartés faits en soie lilas, ornée au milieu avec des points croisés faits en soie noire. La tresse violette est surmontée de bouclettes exécutées en soutache noire et bordées de ganse d'argent traversée par des points noirs.



GARNITURE DE ROBE N° 1.



GARNITURE DE ROBE N° 2.



GARNITURE DE ROBE N° 3.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de tissu gris argent. Sur l'ourlet se trouve un ruban bleu ayant 1 centimètre 1/2 de largeur; sur ce ruban, une bande de taffetas ayant 7 centimètres de hauteur, bordée de chaque côté avec une étroite guipure noire, est posée *à plat* sur un espace de 4 à 5 centimètres, puis plissée de façon à former une coquille, dont le bord inférieur est relevé et fixé sur le bord supérieur de la bande. Après la *coquille*, la bande est plate sur un espace de 4 à 5 centimètres; vient ensuite une *coquille*, et ainsi de suite. Corsage montant, à basques-habits, à manches étroites, avec une garniture semblable à celle de la jupe, mais ayant seulement 3 centimètres de hauteur.

Jupe de tulle blanc, bordée d'un volant tuyauté, surmontée d'une frange à grelots, en paille, et d'une bordure grecque, également en paille. Tunique décolletée, de forme *princesse*, en taffetas blanc, à bord découpé en *dents*, garnies de frange et de *grecque* de paille. Dans chaque dent se trouve un nœud en paille avec glands. Le corsage décolleté de la tunique est complété par une draperie en tulle blanc, formant berthe, et placée *sous* le corsage de la tunique. Manches très-courtes en tulle, avec nœuds de paille. Corsage en épis, avec un large papillon au-dessus du front, et une *demoiselle* sur le chignon.

MODES.

Avez-vous jamais essayé, Mesdames, de regarder un bal en vous bouchant les oreilles? Du moment où les sons de l'orchestre n'arrivent plus jusqu'à vous, où le rhythme des danses que ses instruments exécutent ne règle plus la cadence des mouvements, ceux-ci vous apparaissent comme étant tout-à-fait dénués de sens, et le bal le plus brillant ressemble à une réunion d'aliénés.

On éprouve aujourd'hui une impression analogue à la précédente, lorsqu'on assiste au défilé des modes actuelles quotidiennement renouvelées. Cette impression se produit seulement chez les femmes bien décidées à ne point imiter aveuglément tout ce qu'elles voient, à choisir, parmi les innovations qui se produisent, à modifier celles dont leur bon goût ne saurait s'accommoder, et, lorsqu'on se trouve

Digitized by Google



Leroy Imp. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris.

Toilettes de Mᴱᴸᴸᴱ CASTEL 58bis r. Sᵗᵉ Anne.

Coiffures de Mᴿ CROISAT, r. de Richelieu, 76.

Reproduction Interdite

Digitized by Google

Digitized by Google

dans cette disposition d'esprit, on assiste à des panoramas bien divertissants.

Voici une robe garnie avec des volants de dentelle noire, accompagnée d'un mantelet en dentelle noire; volants et mantelet sont ornés avec de grosses perles blanches. Je cite...., je n'approuve pas! Mais enfin ma conscience m'oblige à vous indiquer tout ce que l'on porte.

Préférez-vous ce paletot à manches courtes, de même étoffe que la robe? La manche courte se compose d'une simple draperie, et les manches de la robe complètent le paletot. Je ne l'ai pas trop bien accueilli; mais enfin je ne lui déclare pas la guerre. Pendant les jours caniculaires, il pourra être agréable de ne point porter des manches doubles et même triples, en comptant la sous-manche blanche, et je n'ai pas blâmé Mlle Castel, qui a exécuté ce vêtement.

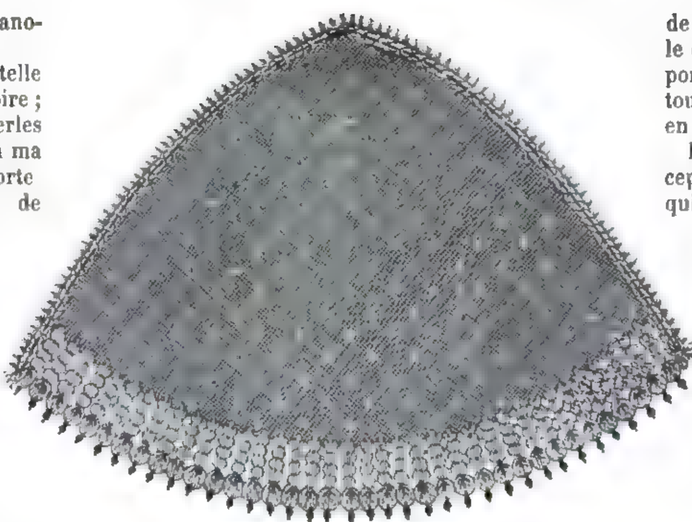
Aimez-vous le rouge? on en met partout, sans oublier les joues et les lèvres. On brode des chemisettes de foulard ou d'alpaga blanc en soie ou laine rouge. Une robe de couleur modeste se relève : on voit un jupon rouge, recouvrant des bas à coins brodés en rouge. Sur la plupart des chapeaux ronds flotte un panache rouge; enfin, un grand nombre des costumes féminins qui défilent en ce moment sous nos yeux semblent copiés sur l'uniforme des *Vésuviennes*, qui excitèrent tant d'hilarité, il y a de cela seize ans.

Quoique j'aie formé la résolution de rester impassible et impartiale dans ce compte-rendu de la mode parisienne, je ne saurais m'empêcher de prévenir plusieurs *promeneuses* qu'elles empiètent sur le costume réservé aux vivandières : les bottes, les jupons rouges, la veste à petits pans, le chapeau rond, tout y est, rien n'y manque, excepté le tonnelet passé en sautoir. Nous y viendrons.

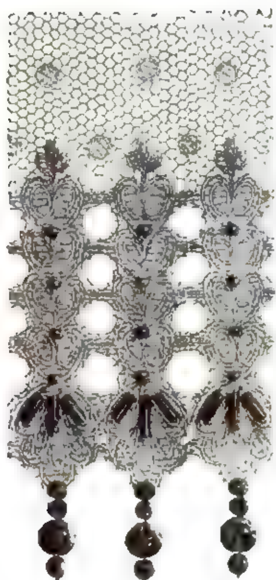
Parmi toutes les extravagances du jour, il se produit cependant quelques objets utiles ou jolis, d'autres aussi qui sont utiles *et* jolis. Citons d'abord les casaques courtes, en mousseline blanche, avec semé d'étoiles ou de pois; on les porte avec des robes de taffetas ou de foulard de nuances très-claires, avec les robes de gaze ou de grenadine, qui ont des corsages décolletés et des manches courtes. Ces casaques sont à peu près ajustées; celles qui sont destinées aux jeunes filles ont pour toute garniture un volant tuyauté à petite *tête*, de même mousseline que la casaque. Les jeunes femmes garnissent leurs casaques avec de la dentelle blanche, de la guipure blanche ou des volants de mousseline, bordés avec une étroite dentelle blanche.

La passementerie joue toujours un rôle très-important dans la toilette féminine; il est égal à celui des entre-deux, des feuilles et des fleurs en dentelle noire, qui se mêlent à la plupart des garnitures de robes. Nos lectrices trouveront ces objets chez Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6; elle les cède à un prix qui est inférieur à celui des magasins vendant *au détail*.

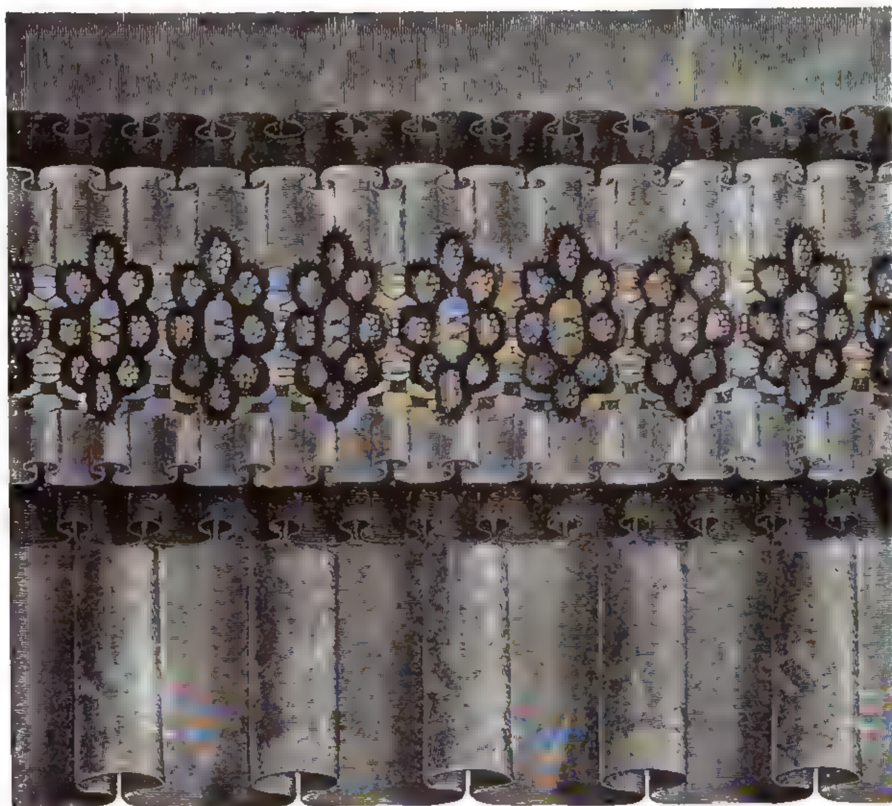
Il y a plusieurs nouveautés dignes d'être signalées dans le domaine des éventails. On en fait en bois, on en fait en



VOILE-MASQUE.



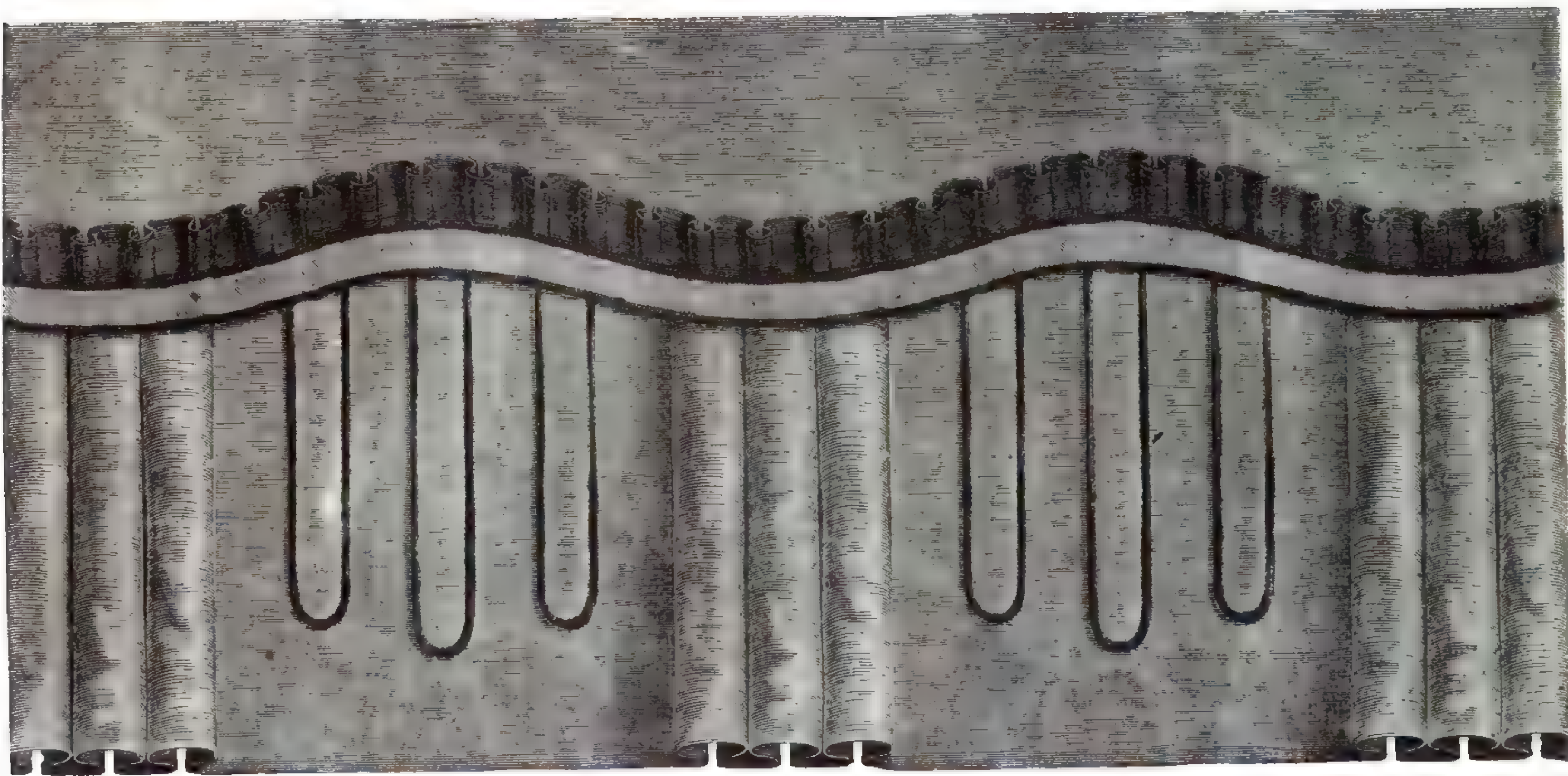
DENTELLE POUR GARNIR LES VOILES.



GARNITURE DE ROBE N° 4.



DENTELLE POUR GARNIR LES VOILES.



GARNITURE DE ROBE N° 5.

Digitized by Google

LAMBREQUIN POUR LA CORBEILE A PAPIERS.

mousseline ; mais ceci exige de plus amples explications.

Les éventails en bois se composent de lames de bois de cèdre ou d'autres bois très-légers, retenues par un mince ruban de même nuance que le bois ; celui-ci est, à volonté, gris de souris *effrayée* (on suppose que l'effroi fait pâlir la souris), ou maïs, ou paille, ou brun clair. Sur cet éventail, l'élégance suprême exige que l'on fasse peindre un grand chiffre enlacé, ou des armoiries, ou bien un chiffre et une couronne.

Les éventails de mousseline, ou plutôt d'organdi, doivent être assortis aux robes d'organdi imprimé. Mme Rebours, rue Richepance, n° 10, chez laquelle j'ai vu une admirable collection d'éventails de tous genres, a pris un brevet pour ses éventails d'organdi. Mme Rebours a été chargée de peindre et de faire monter les éventails qui figurent dans les corbeilles de mariage des filles du riche banquier S..., de Vienne. Plusieurs de ces éventails coûtent 1,200 francs ; la monture est en nacre, magnifiquement sculptée, de façon à offrir en un riche relief les armoiries et les chiffres des destinataires. Mais, à côté de ces magnificences, on trouve chez Mme Rebours des éventails en bois à 4 francs, et toutes les variétés intermédiaires.

E. R.

VARIÉTÉS.

CE QUE LA MODE POURRAIT ÊTRE *.

Il arrive parfois que la répétition fréquente de certaines formules fait naître un ordre de pensées tout à fait étrangères aux idées que représentent ces formules. En rencontrant partout ces mots : *La liberté des théâtres*, cités si souvent depuis la date du 1er juillet qui inaugure cette liberté, on en vient à songer à d'autres libertés qui germent autour de nous, sans que nous nous en doutions, et qui se trouveront établies avant d'être décrétées.

En vertu de la liberté qui leur a été accordée, les théâtres ont le droit de composer leurs représentations selon leur bon plaisir. Les genres les plus divers figurent côte à côte sur les programmes : l'opéra *seria* ou *buffa*, la comédie, le vaudeville et le drame, se donnent fraternellement la main, pour le plus grand agrément du public, et la tragédie elle-même n'est pas exclue du concours. On peut conclure de cette association de genres opposés que l'uniformité a perdu son prestige, que les individualités, si longtemps soumises à une règle générale, prétendent s'affirmer, au lieu de continuer à s'effacer ; qu'en un mot, au lieu d'imposer à tous le goût particulier de quelques individus, on permettra peu à peu à chaque individu d'avoir son propre goût et de chercher à le satisfaire.

Cette liberté, qui se révèle et vient d'être décrétée dans le domaine des arts, se développe simultanément dans une autre sphère, et celle-ci nous concerne plus particulièrement. Il n'y a pas encore de décret qui consacre la liberté de la mode, mais elle existe de fait, nul ne saurait le nier en examinant les écarts et les essais auquel elle se livre. Nous voudrions seulement que toutes les femmes se reconnussent le droit d'en user, au lieu de se tenir servilement à la remorque de quelques caractères audacieux, et de se croire obligées à imiter ce qu'elles condamnent, ce qui leur semble ridicule, ce qui leur paraît inconvenant. Les femmes ne connaissent pas encore les avantages qu'elles pourront trouver dans la liberté de la mode ; elles ne savent pas encore, ou du moins toutes ne savent pas encore que, s'il y a des femmes qui osent tout, rien n'oblige les autres femmes à ne pas oser s'affranchir d'une imitation servile. Nous arriverons immanquablement à ce résultat désirable ; nous voyons poindre l'aube du jour où il sera permis à chaque femme de s'habiller à sa guise, de choisir, parmi les ajustements mis en circulation, les combinaisons qui conviennent le mieux à sa physionomie, à ses goûts, à son âge. En attendant le moment où l'on aura compris la liberté de la mode, où l'on saura lui demander tous les bienfaits qu'elle comporte, il est peut-être utile d'indiquer les symptômes auxquels on peut dès à présent reconnaître son existence.

Autrefois, une forme invariable était attribuée à chaque objet de la toilette ; elle était détrônée à un moment donné, et remplacée par une autre forme déterminée, à laquelle toutes les femmes, jeunes et vieilles, belles et laides, étaient tenues de se soumettre passivement. Il n'en est plus de même ; il n'y a plus de règle absolue, partant plus d'exclusion forcée ; on s'habille déjà à peu près à sa guise, on consulte ses inclinations, on les confesse même, sans s'en douter, soit que l'on se renferme dans la simplicité, soit que l'on adopte avec empressement les oripeaux, le clinquant, les formes extravagantes, cavalières ou inconvenantes, qui exercent une séduction irrésistible sur les caractères frivoles, sur les intelligences incapables de contenir une idée sérieuse. En vertu de cette



CORBEILLE A PAPIERS.

* Reproduction autorisée, en indiquant la provenance.

Digitized by Google

liberté, non encore proclamée, mais déjà pratiquée, on voit circuler les costumes les plus divers, les formes de vêtements les plus opposées. Les grands chapeaux ont un parti; les chapeaux aplatis comptent des sectaires; les fracs sont soutenus par un petit nombre de fanatiques; les corsages à basques se montrent bravement près des corsages à ceinture et à pointes; enfin la fusion se caractérise chaque jour davantage; l'empire de la mode, empire absolu jusqu'ici, apanagé d'une puissante centralisation, se transforme peu à peu en une immense fédération, dans laquelle tous les pays se trouvent représentés, et qui donne même place à toutes les individualités.

Une longue servitude façonne si bien les âmes à l'obéissance que le don subit de l'indépendance les effraye bien plutôt qu'il ne les charme; l'apathie trouve que la règle est commode, puisqu'elle dispense de toute initiative, et supprime tout effort. Un grand nombre de femmes seront épouvantées de voir surgir la liberté de la mode.



CHARPENTE DE LA CORBEILLE A PAPIERS.

Rassurons les esprits timides, pour les rallier à la cause que nous plaidons; disons-leur bien vite que l'on aura toujours la liberté d'imiter, et que nous acclamons seulement la liberté qui permettra de ne pas imiter.

Parmi les réformes qui seront la déduction logique de cette liberté, il en est une, désirable entre toutes, et dont on saluera l'avénement avec reconnaissance; le costume féminin n'étant plus un uniforme, on ne verra plus les vieilles femmes habillées comme les femmes jeunes. En examinant le triste effet produit par le contraste qui existe entre les fleurs, les pierreries, les étoffes brillantes, les couleurs éclatantes, et l'aspect terne des visages fanés qui s'entourent de tous ces objets, on ne peut douter qu'un joug bien tyrannique impose à la décrépitude tout ce qui l'accuse davantage encore, tout ce qui la signale à l'attention et la désigne aux risées malveillantes. On ne peut admettre qu'une femme libre de choisir son costume adopterait

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe de grenadine lilas. La robe de dessous est faite en taffetas de même nuance. La robe de grenadine, plus courte que la précédente, est découpée en dents très-larges, bordées de trois volants, et fixées, à chaque courbe, par une *patte* de taffetas lilas, ornée de boutons en nacre. Corsage montant, à basque carrée par derrière.

Robe de mousseline de soie vert clair. Le bas de la jupe est garni avec un volant surmonté d'un bouillonné à plis contrariés, encadré par deux ruches bordées de dentelle noire. Corsage montant. Manches avec bouillonné sur le coude.

justement le cadre qui lui est le plus désavantageux, et s'affublerait de tous les objets qui sont les plus propres à mettre en relief les outrages du temps. Lorsque la liberté de la mode sera reconnue et pratiquée par toutes les femmes, celles-ci sauront sans nul doute adopter le vêtement qui convient le mieux à chaque phase de leur existence; nous ne les verrons plus, dans la maturité de l'âge, se montrer avec un visage enfariné et prendre les costumes réservés aux petites pensionnaires. Lorsque l'heure de la vieillesse aura sonné, elles ne se croiront plus obligées de couvrir leurs rides avec du fard, de montrer un cou déformé, de révéler des épaules quinquagénaires, de teindre des cheveux blanchis, pour les orner de panaches et les couronner de roses; la vieillesse se montrera alors telle qu'elle est, auguste, respectable, belle d'une beauté qui lui est particulière, et qu'elle atteint tout naturellement du moment où elle ne prétend plus retenir la beauté de la jeunesse qui lui échappe, quoi qu'elle fasse. Le costume exerce sur les attitudes, sur les manières, une influence considérable. Une femme vieille, ou même une femme de quarante ans, se montrant avec des coiffures jeunes et enfantines, avec des vêtements coupés d'une façon prétentieuse, adopteront des manières folâtres, et s'enlèveront ainsi le bénéfice de la considération et du respect qui s'attachent tout naturellement à la maturité de l'âge, à la vieillesse, lorsque l'une et l'autre savent être sérieuses et dignes. Oh! si les femmes qui essayent de se rajeunir pouvaient prêter l'oreille un seul moment aux sévères appréciations dont elles sont l'objet, elles s'épargneraient bien vite des efforts inutiles qui ne trompent, qui ne peuvent tromper personne!

Pour changer ce triste état de choses, il suffira que la raison prenne l'initiative que l'on abandonne aujourd'hui à l'extravagance; jusqu'ici, celle-ci seule a bénéficié de la liberté de la mode, seule elle a osé innover

Digitized by Google

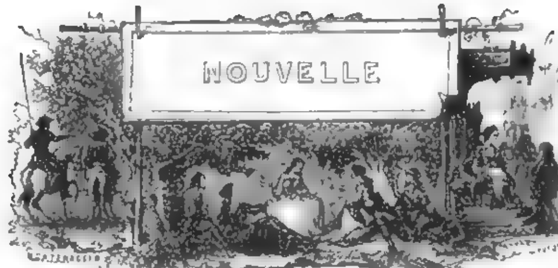
tenter mille essais, faire de nombreux emprunts aux costumes de tous les pays, de tous les siècles, et même aux costumes masculins. La route est frayée, l'opinion publique a dû se familiariser, bon gré, mal gré, avec une foule d'excentricités; les vieilles femmes, et les femmes d'un *certain âge*, expression vague qui désigne avec courtoisie les dix années qui séparent la femme de quarante ans de la femme de cinquante ans, peuvent, sans craindre d'attirer sur elles une attention malveillante, adopter aujourd'hui les costumes qui conviennent le mieux au caractère que l'âge imprime à leur physionomie; il s'agirait seulement d'encourager quelques vieilles femmes raisonnables à donner l'exemple de l'austérité et de la simplicité, lesquelles peuvent s'allier même à la richesse. De belles étoffes de nuances unies, sombres, ou seulement *neutres*, noires, brunes ou grises, accompagnées de dentelles, ornement qui convient à tous les âges; des coiffures encadrant bien le visage, au lieu de le découvrir pour en accuser tous les angles et toutes les flétrissures; un voile attaché à la coiffure dans les circonstances où l'on ne porte pas un chapeau : tel serait l'ajustement qui conviendrait aux femmes, et dont nous voyons tant de beaux modèles dans les vieux portraits de matrones flamandes. Grâce à cette coquetterie bien entendue, on verrait de belles vieilles femmes, et l'on ne serait plus quotidiennement obligé de détourner la tête avec confusion ou colère, selon l'humeur dont on est dominé, lorsqu'on se trouverait en face de la vieillesse fardée, écartant de ses tempes des cheveux teints et reteints, comme si elle se proposait pour but de nous faire compter toutes les rides que les années ont imprimées sur son visage.

Est-ce à dire que toutes les femmes deviendront subitement raisonnables, et consentiront à accepter sans luttes inutiles, sans combats, dans lesquels elles trouvent toujours la défaite, la douce paix qui est le partage de la vieillesse franchement acceptée? Hélas! non! Quelques-unes s'obstineront sans nul doute; on les verra porter des toilettes de bal semblables à celles que mettent leurs filles; elles ne pourront s'empêcher de sautiller les polkas, les rédovas, les schottisches, de folâtrer dans les cotillons, sans se décider à comprendre qu'une mère ne doit plus se livrer à ces exercices dansants, du moment qu'elle peut s'y faire représenter par sa fille. Mais, tout en reconnaissant qu'un certain nombre de femmes auront toujours le droit de se montrer ridicules, nous voulons établir que les autres femmes pourront user d'un droit analogue, et rester raisonnables; que la liberté de la mode, permettant aux premières tous les écarts, autorisera les secondes à se dispenser de les imiter; qu'en un mot, chaque femme sera libre de se vêtir selon son goût, et conformément à son âge.

Et voyez combien de résultats sérieux seraient la conséquence de cette réforme, frivole en apparence! Tant que l'on conserve l'ajustement de la jeunesse, on garde, même à son insu, même malgré soi, de secrètes illusions qui, n'étant fondées que sur le mensonge, sont la source des plus douloureuses déceptions; l'humeur s'en aigrit; l'injustice, l'envie même, ce hideux sentiment qui germe dans toutes les prétentions injustifiables, se produisent et s'établissent peu à peu dans les âmes féminines; on voudrait garder la jeunesse pour soi, on la hait chez les autres..... et parfois on la calomnie, pour se venger de son éclat et de ses grâces. Si au contraire elle était enveloppée à temps dans l'habillement qui la classerait parmi les matrones, la femme, en perdant toute prétention, se dépouillerait de toute acrimonie; elle exercerait dans le monde la juste influence qui appartient à l'expérience lorsqu'elle s'unit à la bonté; nous la verrions appliquer son intelligence, l'activité, le tact, la délicatesse, qui appartiennent à sa nature privilégiée, non plus à chercher les ajustements par lesquels elle espère vainement se rajeunir, mais à se rendre utile à tous ceux qui l'entourent. Elle abdiquerait à temps, en un mot, et ne s'exposerait pas, comme certaines cantatrices en renom à se voir siffler sur la scène même où elles ont recueilli des applaudissements enthousiastes. L'artiste et le moraliste seraient également satisfaits, l'un en ne rencontrant plus la vieillesse sous les parures qui lui communiquent un aspect fantastique; l'autre en constatant les heureux effets que peut produire sur le caractère un changement de costume fait en temps opportun.

Sans doute ces vœux ont dû être relégués dans le domaine de l'utopie tant que la mode imposait un ajustement uniforme à toutes les femmes et à tous les âges; mais il n'en est plus ainsi, chacun est libre de choisir, d'adopter certains détails, d'en rejeter d'autres, de modifier selon sa physionomie les genres divers qui se produisent, de relever en un mot de son propre goût, au lieu de subir le goût d'autrui.

Quelques lectrices, qui ne voudront pas prendre la peine d'approfondir ces questions, me demanderont peut-être ce que deviendront, avec la liberté de la mode, les publications qui ont pour mission spéciale d'enregistrer les décrets de cette souveraine jusqu'ici absolue? Elles me diront que l'importance de ces publications diminuera peut-être lorsque l'initiation personnelle se trouvera substituée à l'autocratie, décidant toutes les questions qui concernent l'habillement. Oh! que non! En ce temps-là, *la Mode illustrée* comptera 200,000 abonnées pour le moins, parce qu'elle se trouvera d'accord avec le sentiment public, parce qu'elle n'a jamais accepté de plaider dans l'intérêt de quelques industries contre l'intérêt général; elle n'a jamais conseillé les cosmétiques, les teintures et les fards qui flétrissent les jeunes visages, et qui rendent la vieillesse hideuse; elle n'a jamais préconisé les vêtements inconvenants, les ajustements extravagants, les oripeaux, le clinquant; et, lorsqu'elle a dû citer tout cela, elle a toujours prémuni ses lectrices contre l'adoption de ces singuliers ornements, ou bien elle leur a indiqué les modifications qui pouvaient atténuer leurs *effets* trop accusés; en un mot, *la Mode illustrée* sera toujours consultée, parce que ses conseils sont, sinon bons pour tout le monde, du moins donnés avec bonne foi. EMMELINE RAYMOND.



CLARA.

Imité de l'anglais

DE LADY BLESSINGTON.

Suite.

VIII.

Le lendemain matin, au moment où Clara venait de déjeuner avec ses élèves:

« Le beau temps qu'il fait, miss! » lui dit Betsy. « Une promenade dans le parc vous ferait le plus grand bien. »

La pauvre Clara aurait bien désiré y prendre l'air; mais était-ce bien l'heure de sortir? et avec une femme comme mistress Belmont, n'eût-il pas été sage de demander un règlement, qu'on aurait pu suspendre, encadré, dans la chambre où miss Mordaunt faisait la classe?

« Allons, miss, allons, » dit Betsy, « est-ce que vous resterez ici comme une prisonnière? Ah bien! moi, qui ne suis qu'une domestique, si je croyais qu'on ne voulût pas me laisser bouger, je serais bien vite partie. »

Les petites filles, qui ne demandaient qu'à courir dans le parc, à revoir le théâtre de leurs jeux, eurent bien vite entouré miss Mordaunt.

« Miss, miss, je vous en prie, allons nous promener! » Mathilde la prenait par une main, Laura par l'autre, et Arabella la tirait par sa robe. Elle céda. Elle-même n'aimait-elle pas, la pauvre enfant, cette belle campagne, et au milieu des grands arbres, des pelouses vertes dont les ondulations semblaient attirer les pas, ne se sentirait-elle pas plus libre que dans cette maison où elle savait que chacune de ses paroles, chacun de ses gestes, étaient surveillés?

Car ce matin même, Mathilde, qui commençait à beaucoup aimer miss Mordaunt, lui avait qu'il n'y avait pas de questions que sa mère ne lui fit sur le compte de son institutrice. Clara, avec une dignité qui lui était naturelle, avait vivement exhorté la petite fille à ne jamais lui répéter ce que disait sa mère, et, fidèle aux prescriptions de sa foi, elle ne manquait pas, dans ses prières, d'invoquer Dieu pour celle qui lui rendait une existence presque toujours pénible, celle d'institutrice, plus dure encore.

Mais Clara et les petites filles étaient déjà dans le parc. Mathilde et Laura l'eurent bientôt devancée, et quoiqu'elle voulût les retenir auprès d'elle, elles disparurent en un instant derrière les bosquets assez lointains où elles allaient reprendre leurs jeux de l'année précédente.

Elle ne réussit à attraper que la petite Arabella.

Toute rouge et fatiguée de la course à laquelle elle venait de se livrer, Clara s'assit sur un banc dans la serre; elle retenait encore la petite Arabella, qui voulait suivre ses sœurs, lorsque tout à coup M. Seymour se dirigea vers elle du côté où avaient couru les deux sœurs. Il la salua avec ce respect auquel il l'avait déjà accoutumée, et dès qu'elle lui eut expliqué la cause de son anxiété, il eut bientôt rattrapé et ramené les petites fugitives.

Clara continua sa promenade avec ses élèves, et M. Seymour resta à ses côtés. Il parla de la beauté du parc qu'il venait de parcourir avant d'avoir rencontré Clara, des choses qu'il aimait comme elle, et il se trouva que leurs goûts étaient les mêmes dans ces choses de l'esprit qui ont souvent tant d'empire pour rapprocher les cœurs.

Près d'une heure s'était rapidement passée dans une des conversations les plus intéressantes, sans que miss Mordaunt eût bien la conscience du temps qui s'était écoulé, lorsqu'en revenant du côté de la maison, ils rencontrèrent M. Marsden.

« Ah! vous voilà, miss Mordaunt, et avec M. Seymour! J'étais bien sûr de vous trouver ensemble, et..... »

M. Seymour vint aussitôt au secours de Clara, qui, perdant contenance en face de son persécuteur, était trop troublée pour lui répondre.

« Quoique votre opinion, Monsieur, » lui dit-il, « ait sans doute aussi peu d'importance pour miss Mordaunt que pour moi, je ne souffrirai pas que vous vous mépreniez sur notre rencontre de ce matin, qui a été tout à fait accidentelle.

— Allons, allons, je ne suis pas aussi crédule que vous le supposez, M. Seymour.

— Monsieur, je ne suis point accoutumé à voir révoquer en doute mes assertions, et je ne le supporterai pas......

— Je vous prierai, M. Seymour, de n'entrer dans aucune discussion à mon sujet, » interrompit Clara, effrayée des suites probables d'une querelle qui semblait tout près d'éclater. « Permettez que je retourne à la maison avec mes élèves, » et, saluant M. Seymour, elle se dirigea en effet vers la maison.

« Le diable m'emporte, » reprit M. Marsden, « si vous m'échappez, maintenant que je vous ai trouvée! »

Et il se mit à la poursuivre; mais M. Seymour l'arrêta tout court, et d'un ton qui ne souffrait pas de réplique, en demandant à lui parler en particulier.

« Pas maintenant, » répondit M. Marsden. « Attendez, Monsieur, que j'aie moi-même parlé à miss Mordaunt, » et il lui échappa.

La position de M. Seymour était des plus embarrassantes. Il n'avait aucun titre pour défendre et protéger Clara. Il savait d'ailleurs que, s'il entreprenait de le faire, il l'exposerait aux soupçons injurieux de la maîtresse même de la maison.

Et puis il y avait un triste souvenir dans la vie de M. Seymour, quoiqu'il fût bien jeune, qu'il eût vingt-cinq ans à peine; il avait été marié un an, et celle qui était devenue sa femme, après ne l'avoir épousé que par ambition, d'après les conseils de ses parents (elle aimait un de ses cousins, bien inférieur, sous tous les rapports, à son mari), lui avait montré cette cruelle indifférence par laquelle une femme sait trop bien torturer le cœur de celui qu'elle devrait aimer. Le cousin préféré, parti pour un long voyage, avait péri dans la traversée de l'Angleterre aux Grandes-Indes, et Charlotte, au bout de quelques mois, en était morte de chagrin. Ainsi, Alfred Seymour avait eu déjà à subir cette triste épreuve, n'être point aimé dans le mariage.

Et cependant il possédait tous les avantages qui auraient dû lui mériter l'affection d'une femme : noblesse de cœur, distinction de manières, charme de conversation, jeunesse; Alfred Seymour était ce qu'on pouvait appeler, sous tous les rapports, un homme accompli; brillant dans un salon, excellent dans la vie intérieure; mais il lui était resté du malheur qu'il avait éprouvé, de cette affection méconnue dont il avait tant souffert, une grande défiance de lui-même et des femmes. Il ne pouvait se cacher que miss Mordaunt avait produit une grande impression sur lui, mais quoique la générosité même de son caractère le portât à lui montrer l'intérêt qu'elle lui paraissait tant mériter, il était disposé lui-même à reculer devant ses propres sentiments, surtout devant une décision comme celle qui livrerait encore son bonheur à la volonté, peut-être au caprice d'une femme.

Cependant M. Marsden, un instant arrêté par M. Seymour, poursuivait toujours miss Mordaunt, qui se hâtait de retourner à la maison.

Plus il la priait de ne pas marcher si vite, plus naturellement elle s'empressait de le fuir; car, surtout après les réprimandes de mistress Belmont, il lui eût été fort pénible d'être vue dans le parc avec M. Marsden. Mais ce fut en vain qu'elle s'efforça de lui échapper; il saisit son manteau avec sa grossièreté ordinaire, au moment où la petite Arabella, qu'elle tenait par la main, tombait sur le sable tout près de la serre, contre laquelle, en courant, elle s'était heurtée. La petite fille poussait des cris perçants, et ceux de ses sœurs augmentaient la frayeur dont elle était saisie.

Tandis que miss Mordaunt avec son mouchoir retirait le sable de la figure meurtrie de l'enfant, M. Marsden ne manqua pas de lui dire qu'il fallait attribuer cet accident à l'opiniâtreté qu'elle avait mise à fuir sa présence.

« Avez-vous donc peur, » lui dit-il, « que je ne vous morde? »

Question qui fit éclater de rire Mathilde et Laura; mais la petite Arabella n'en fit que pleurer davantage, et se mit à crier :

« Ce méchant homme veut mordre la pauvre miss Mordaunt! Mon Dieu! mon Dieu!...

— Eh! Monsieur, » disait Clara à M. Marsden, « je vous en prie, ne vous occupez ni de moi ni de mes élèves, et veuillez vous souvenir que je ne vous connais pas le moins du monde..... »

M. Belmont survint en ce moment. A la vue de la figure toute meurtrie de sa petite fille, il demanda aussitôt des explications à miss Mordaunt.

« O papa! nous nous sommes si amusées! » dit Mathilde en interrompant la réponse commencée par Clara. « Miss Mordaunt n'aime à se promener qu'avec M. Seymour, et M. Marsden voulait qu'elle se promenât avec lui, et elle ne le voulait pas, et elle s'est sauvée, et il a couru après nous. Oh! c'était si amusant! et au moment où M. Marsden attrapait miss Mordaunt, la pauvre Arabella est tombée, et s'est fait mal, et.....

— C'est vraiment très-mal, miss Mordaunt, de courir en étourdie avec les enfants, » dit gravement M. Belmont, dont l'extrême affection pour sa petite fille rendait le langage plus sévère.

« Et ce méchant homme, » interrompit la petite Arabella, qui pleurait encore, « a dit qu'il mordrait miss Mordaunt. Ne lui permettez pas de la mordre, papa! »

Ces paroles provoquèrent un nouvel accès de gaieté bruyante de la part des deux sœurs aînées, et M. Marsden se mit de la partie. M. Seymour se rapprocha en ce moment du petit groupe qui s'était formé près de la maison.

« Miss Mordaunt, » dit M. Belmont, « j'aurais à vous demander de ne plus jamais courir ainsi avec mes en-

Digitized by Google

fants; et il faut que je prie ces messieurs de ne plus vous accompagner dans vos promenades.

— Parfait, parfait, excellent, mon vieux! » dit M. Marsden, en lui frappant sur l'épaule; « vous voulez être seul à accompagner Mademoiselle, et le diable si je puis vous en blâmer! je pense absolument comme vous. »

M. Belmont rougit de colère, et M. Marsden, s'apercevant de l'effet produit par son insolente insinuation, se frotta les mains et éclata de rire encore plus fort, en disant:

« C'est bien, mon vieux; ne réservez qu'à vous seul la société de miss Mordaunt!

— Ah! comme c'est drôle! il appelle notre papa mon vieux, » dit Mathilde à sa sœur; « n'est-ce pas bien amusant? »

Clara, affligée plus qu'on ne saurait dire de la scène qui venait d'avoir lieu, reprit le chemin de la maison avec ses élèves. Elle était à peine rentrée, et les petites filles n'avaient été qu'un instant dans le boudoir de leur mère, lorsque la femme de chambre de Mme Belmont entra brusquement dans la chambre de Clara, et lui annonça que mistress Belmont la demandait à l'instant.

« Vous ferez bien de vous dépêcher, » lui dit la femme de chambre, dont le ton toujours aigre était comme un écho de celui de sa maîtresse, « car Madame est peu disposée à vous attendre patiemment. »

Lorsque miss Mordaunt entra dans le boudoir de mistress Belmont:

« Miss, » lui dit celle-ci, « votre conduite me surprend beaucoup. Je n'aurais jamais pensé qu'une jeune personne, avec des prétentions à la modestie et aux bonnes manières, se fût comportée ainsi!

— Je ne sais, Madame, ce que vous voulez dire.

— N'essayez pas de me tromper, miss.

— Vous me permettrez de vous dire, Madame, que je suis incapable de tromper qui que ce soit. »

Et la dignité naturelle qu'elle mit à repousser les insinuations de mistress Belmont imposa un peu à cette dernière.

Cependant, au bout de quelques minutes de silence:

« Prétendez-vous, » reprit-elle, « que vous n'avez point permis à M. Seymour de se promener avec vous?

— Il est vrai, Madame, » dit Clara, « que M. Seymour est venu nous rejoindre; mais cette rencontre a été purement accidentelle.

— Oh! sans doute; je m'attendais bien à ce que vous le diriez; mais pourquoi n'avez-vous pas dit à M. Seymour que vous ne vouliez pas vous promener avec lui? »

La question embarrassa miss Mordaunt, et elle devint très-rouge.

« Oui, » reprit mistress Belmont, « vous avez raison de rougir; vous avez voulu faire la belle dame, vous promener avec un jeune homme riche toute la matinée, comme ferait par exemple miss Werster ou miss Preston, des héritières *. Les jeunes demoiselles que je viens de nommer savent qu'elles se rencontreront avec des hommes qui peuvent devenir leurs maris; mais en est-il de même pour vous? »

Ces dures paroles allèrent au cœur de Clara. Si elle n'avait cédé qu'au sentiment de sa dignité blessée, elle aurait quitté immédiatement mistress Belmont; mais sous les tristes pensées qui l'accablaient, sa pensée se reportait vers le passé, qui avait été si différent pour elle, vers l'image de son père; lorsqu'elle-même, entre ce bon père et sa tante, entourée d'hommages, n'avait pas même rêvé le sort qui lui était réservé.

Mistress Belmont prit le silence et l'espèce de rêverie où Clara était tombée pour l'aveu même des torts qu'elle lui reprochait.

« Eh bien! miss Mordaunt, » lui dit-elle, « vous rougissez vous-même de votre légèreté et de l'inconvenance de votre conduite. Puisque vous semblez reconnaître vos fautes, je vous pardonnerai cette fois; mais souvenez-vous que je n'autoriserai plus rien de pareil.

— Si je n'ai pas encore exprimé toute mon indignation des imputations dont j'ai été l'objet, » dit alors miss Mordaunt, « c'est que mon étonnement en a été la cause.

— Allons, allons, miss Mordaunt, pas de vos grands airs: je répète que si vous continuez à vous conduire ainsi, je ne serai plus aussi indulgente. »

Au fond, mistress Belmont se félicitait d'avoir une institutrice aussi distinguée sous tous les rapports que miss Mordaunt; elle ne voulait donc pas pousser les choses trop loin. Il y avait un point seulement sur lequel elle était intraitable; elle ne pouvait souffrir que son mari eût la moindre attention pour Clara, et elle n'était pas fâchée, après tout, de la scène du matin, parce qu'elle avait appris de Mathilde que M. Belmont avait grondé Clara. Seulement, l'occasion était trop belle pour qu'elle n'en profitât point, qu'elle ne fît pas sentir son autorité à la jeune fille que le malheur et la pauvreté lui avaient livrée. Ces mots mêmes étaient plusieurs fois échappés à mistress Belmont:

« Je vous paye! »

Tout était là pour elle.

IX.

Il y avait dans l'attachement de mistress Belmont pour son mari quelque chose d'impérieux et de violent dont il était impossible de se rendre compte, quand l'on ne savait pas tout ce qu'il lui avait fallu d'art pour s'emparer de l'esprit du riche négociant et devenir sa femme. Elle tenait à son influence sur lui, non pas seulement comme il était naturel qu'elle y *tînt*, mais comme à une conquête qui lui avait coûté, et qu'elle ne voulait pas laisser échapper.

Cette fois, il est vrai, M. Belmont n'avait paru dans la scène qui venait d'avoir lieu que pour gronder miss Mordaunt, et c'était pour cela, on l'avait vu, que mistress Belmont s'était montrée, comme elle disait, plus indulgente.

A peine, ce jour-là, Clara était-elle descendue avec l'aînée de ses élèves pour le dessert, que la conversation suivante s'engagea:

« Eh bien! mon vieux, » dit M. Marsden de son ton débraillé, « il ne faut pas en vouloir à miss Mordaunt. »

Et M. Belmont devint encore tout rouge, tant il craignait sa femme.

« Et pourquoi lui en voudrait-il? » dit mistress Belmont.

« Ah! je ne fais jamais de rapports, » dit M. Marsden en jetant un regard taquin à M. Belmont, et ensuite à Clara. « Non, je suis incapable du moindre bavardage.

— Que signifie tout ce mystère, M. Belmont? Miss Mordaunt, je veux savoir absolument à qui M. Marsden fait allusion, » ajouta-t-elle avec aigreur.

« Ne faites jamais de questions, ma chère mistress Belmont, cela ne sert jamais à rien, » dit mistress Marsden. Ah! si vous aviez eu à souffrir tout ce que j'ai souffert avec le père d'Hercule! C'étaient des mystères, des intrigues!.... Allez, ne faites pas de questions, cela vaut toujours mieux, » ajouta-t-elle en soupirant.

Ce conseil pacifique, loin de produire l'effet désiré, ne servit qu'à augmenter la colère et la curiosité de mistress Belmont.

« Pourquoi, je le répète, » dit mistress Belmont, « mon mari en voudrait-il à miss Mordaunt?

— Je crois, maman, » dit Mathilde, « que c'est parce qu'elle s'est promenée avec M. Seymour, car M. Marsden a dit, et il a appelé papa *mon vieux*, que papa ne pouvait souffrir que personne, excepté lui, se promenât avec miss Mordaunt. »

A ces mots, Clara perdit toute contenance, rougit beaucoup, et puis devint entièrement pâle. Quant à M. Belmont, qui connaissait mieux que personne le caractère de sa femme, l'excès de son embarras produisait la plus pénible impression; mais les traits de mistress Belmont, contractés par la plus violente jalousie, n'indiquaient que trop la passion dont elle était animée.

« Vous devriez avoir honte de vous-même! » dit-elle à son mari.

— Je demande la permission de me retirer, » dit miss Mordaunt; « venez, Mathilde.

— Elle n'ira pas avec vous, ingrate, misérable! » et les larmes, les sanglots, empêchèrent mistress Belmont de finir sa phrase.

Clara se leva pour quitter la chambre; mais, avant qu'elle fût sortie, M. Seymour entreprit d'expliquer à mistress Belmont ce qui s'était passé. Il fit de vains efforts pour apaiser la femme jalouse, qui persista à accuser son mari et Clara; et les exhortations nouvelles que lui adressa mistress Marsden pour lui inspirer une sage résignation n'eurent pas plus de succès que les premières.

Cependant, après le dessert, Mathilde s'était échappée pour aller retrouver miss Mordaunt.

« Chère miss Mordaunt, lui dit-elle, combien je suis fâchée que maman se soit mise en colère contre vous! Si j'avais cru qu'elle vous en voudrait tant, jamais je n'aurais dit que ce vilain M. Marsden avait appelé papa « mon vieux », et soutenu qu'il voulait être seul à se promener avec vous. Mais vous savez, ma chère miss Mordaunt, que vous nous avez conseillé de toujours dire la vérité, et vous voyez après ce qui arrive. Pour moi, j'ai envie de ne plus jamais la dire.

— Si, mon enfant, si, » répliqua miss Mordaunt, « dites toujours la vérité; mais, comme un enfant peut se tromper sur ce qu'il croit la vérité, ne répétez pas tout ce que vous entendez dire, et ne répétez pas tout ce que vous croyez entendre. » Puis Clara, souriant tristement, embrassa la petite fille.

Quand elle était montée, son parti était pris, elle avait commencé à refaire sa petite malle et à tout préparer pour son départ.

Déjà Betsy avait porté un petit mot de sa part à mistress Belmont, où elle lui annonçait avec politesse, mais avec dignité, sa détermination de retourner auprès de sa tante.

Betsy était revenue lui dire que mistress Belmont était sortie en ce moment, et faisait une promenade en voiture, diversion qu'avait proposée son mari, pour mettre fin sans doute à la scène qui venait d'avoir lieu; mais le billet était sur la toilette de mistress Belmont, et elle le trouverait en rentrant.

Le lendemain matin de bonne heure, Betsy entra dans la chambre de miss Mordaunt, et lui remit une lettre.

« Une lettre de mistress Belmont? » lui dit Clara.

« Non, miss.

— De qui donc? J'espère qu'elle n'est pas de M. Marsden.

— Oh! miss, me croiriez-vous capable de vous la remettre? En voilà deux depuis hier que je lui refuse de vous porter.

— Pas de M. Seymour? » dit Clara plus timidement. « Vous savez, Betsy, que je ne veux recevoir aucune lettre d'homme.

— Non, pas de M. Seymour, » reprit Betsy; « mais le pauvre jeune homme! A peine avais-je refusé la seconde lettre de M. Marsden, que voilà M. Seymour qui sort de sa chambre, et m'apercevant près du grand escalier:

« Betsy, » me dit-il, « voulez-vous me rendre le service de porter cette lettre à miss Mordaunt? » et il avait l'air si doux, si modeste, si triste en même temps, que j'ai pu à peine prendre sur moi de le lui refuser. « J'en suis bien fâchée, Monsieur, » lui ai-je dit, « mais miss m'a défendu de jamais lui remettre les lettres d'aucun homme, et elle serait très-mécontente si je lui désobéissais. » Il a semblé très-peiné de mon refus; mais, au lieu de s'emporter contre moi, il m'a donné un souverain dans la main, en me disant: « Vous faites bien de ne pas désobéir aux ordres de miss Mordaunt. » Ah! miss, c'est un vrai *gentleman!* A peine était-il parti, que voilà mon maître qui arrive, enveloppé dans sa robe de chambre de flanelle, et qui, après avoir bien regardé autour de lui, me dit: « Remettez vite cette lettre à miss Mordaunt, en mains propres, et ayez soin que personne ne vous aperçoive. »

Clara prit la lettre et l'ouvrit aussitôt, sans penser que Betsy la regardait avec une certaine curiosité; mais une exclamation de Betsy l'avertit de sa distraction au moment où un billet de banque *tombait* de la lettre sur le tapis.

« Eh bien! qui l'aurait pensé? Que Dieu nous bénisse! Un homme d'un âge mûr qui envoie des billets doux à une belle jeune personne, et avec de l'argent! Il devrait être honteux de lui-même!

— Betsy, vous avez tort d'avoir mauvaise opinion de votre maître, » dit Clara, qui rougissait à l'idée que Betsy pût la soupçonner elle-même.

« Eh! miss, que voulez-vous que l'on pense? La femme de chambre n'a-t-elle pas dit à tout le monde chez la femme de charge que Madame était jalouse de vous, et qu'elle avait pleuré toute la nuit, qu'elle était décidée à vous remercier?....

— Vous savez, Betsy, que je lui ai écrit pour lui dire que je ne resterai pas ici.

— Et quoique je vous aime beaucoup, miss, je vous dirai franchement, vous avez bien fait. Enfin, Monsieur a dit tout ce qu'il a pu pour convaincre Madame de son innocence; puis, après cela, il me donne une lettre pour vous, et il en tombe de l'argent! Cela n'est-il pas drôle? »

Un signe de Clara fit taire Betsy.

« Betsy, » lui dit-elle, « comme je vais quitter cette maison, et que mistress Belmont ne désire que mon départ, son mari voudrait m'offrir une indemnité, parce qu'il sait que je n'ai rien fait pour mériter la haine de sa femme, mais je n'accepterai rien. » Puis Clara écrivit à la hâte un mot où elle renferma le billet de vingt livres sterling que lui avait envoyé M. Belmont, et elle la chargea de le remettre le plus tôt possible à ce dernier.

Nous ne parlerons pas d'une scène que la femme de chambre voulut faire à Clara en lui apportant, de la part de mistress Belmont, ce qu'elle appelait les gages de l'institutrice. Clara, qui était trop heureuse de quitter une telle maison, quoiqu'elle éprouvât un seul regret, celui de ne pouvoir faire ses adieux à M. Seymour, n'écouta même point les insolences de la femme de chambre, et la congédia, en lui disant qu'elle avait sa malle à faire.

Restée seule avec la bonne Betsy, qui était revenue auprès d'elle après avoir remis sa lettre à M. Belmont, elle voulut lui offrir, pour tous les soins qu'elle avait eus d'elle, quelque chose de l'argent qu'elle venait de recevoir.

« Acceptez, ma chère Betsy, acceptez; c'est un véritable plaisir que vous me ferez.

— Vous pourrez en avoir besoin vous-même, miss Mordaunt, » reprit la bonne fille, « et j'ai mis de côté, sur mes gages, une assez forte somme qui me servira si je ne reste pas ici; d'ailleurs, la maison de mon père m'est ouverte si je perds ma place. Mais, si vous voulez, miss, me laisser quelque souvenir de vous, j'y serai bien sensible, et il me sera plus précieux que de l'or. »

Tout était prêt pour le départ de Clara. Elle ne vit personne de la maison, ni mistress Belmont ni son mari.

Après avoir donné une bague à Betsy, elle l'avait envoyée demander à quelle heure passait la voiture publique qu'elle allait reprendre. Sa seule amie en ce moment était une pauvre domestique; mais n'allait-elle pas revoir sa bonne tante?

« La voiture! miss, la voiture! » vint lui dire Betsy tout en courant.

Un domestique porta sa malle à la grille, devant laquelle la voiture qui partait pour Londres était arrêtée. Au moment où elle arriva à la loge du portier, il lui remit une lettre, et tandis qu'elle lui demandait qui la lui avait donnée pour elle, le conducteur la pria de se hâter.

La malle de Clara fut placée sur la voiture, où elle monta aussitôt. Elle tenait encore la main de Betsy, et elle pleurait avec la pauvre fille, qui, jusqu'à la dernière minute, lui montrait le même attachement, lorsqu'elle entendit M. Marsden crier de très-loin au cocher de l'attendre.

« Partez! partez! » s'écria miss Mordaunt, « et je vous donnerai le double de la personne qui me poursuit.

— Oui, partez! cocher, partez! » dit Betsy, et la voiture en effet partit, à la grande satisfaction en ce moment de Clara, qui vit M. Belmont et M. Seymour traverser le parc au galop de leurs chevaux pour rejoindre M. Marsden, dont la pantomime, beaucoup trop expressive, montrait une véritable fureur à la vue de la voiture qui emportait miss Mordaunt. Elle regarda encore au tournant de la route, d'où la vue s'étendait sur le parc, et elle aperçut M. Seymour et M. Belmont, qui revenaient sans doute d'une promenade, conduisant leurs chevaux par la bride, tous deux marchant à côté de M. Marsden, qu'ils s'efforçaient de calmer. Elle suivit des yeux M. Seymour tant qu'elle put l'apercevoir, surprise elle-même de l'impression qu'il avait faite sur son esprit. Malgré les qualités solides et brillantes qu'il était assurément impossible de ne pas lui reconnaître, le reverrait-elle jamais? Et dans la carrière que la nécessité lui avait imposée, la délicatesse même ne lui faisait-elle pas une loi d'éviter M. Seymour, qui était riche, d'un rang élevé, et dont la position, en un mot, était si différente de la sienne?

X.

Il n'y avait avec elle dans la voiture qu'un homme d'un âge mûr, portant le costume des quakers, avec une toute

* On sait que les jeunes demoiselles anglaises jouissent d'une grande liberté.

Digitized by Google

jeune fille de quinze à seize ans, qui l'appelait « père. » L'homme regarda Clara avec une gravité mêlée de tant de douceur qu'elle n'en fut point embarrassée. La jeune fille tourna aussi vers elle de beaux yeux bleus pleins de bonté, et l'expression de ses traits avait quelque chose de si aimable que Clara lui rendit son regard avec un sourire.

« Tu es jeune et belle, *amie* *, » dit le quaker, « pour voyager ainsi sans protection.

— Je me trouve heureuse, » reprit Clara, « d'avoir, dans une telle circonstance, des compagnons de voyage comme vous.

— N'as-tu ni père ni frère? » lui dit le quaker d'un ton de bonté.

Sa question fit venir les larmes aux yeux de Clara, qui répondit :

« Je suis orpheline. »

La main de la jeune fille serra la sienne, et avec ce naturel, cette facilité d'aimer et de s'intéresser à première vue, pour ainsi dire, qui appartiennent à l'extrême jeunesse comme à l'enfance, elle se retourna vers son père, en disant :

« Combien notre pauvre *amie* est plus malheureuse que moi, qui t'ai, cher père, pour me protéger et me défendre! »

Le contraste, en effet, était frappant.

Seule, presque abandonnée en ce moment, la pauvre Clara quittait la demeure inhospitalière de mistress Belmont. Sa tante lui restait, il est vrai; mais depuis quelque temps elle n'avait pas eu de ses nouvelles, et deux lettres qu'elle lui avait écrites étaient restées sans réponse. Elle éprouvait à son égard une inquiétude qui ajoutait à sa tristesse en ce moment même. Aussi fut-elle émue jusqu'aux larmes quand la jeune quakeresse compara son bonheur à la triste situation d'une orpheline comme Clara.

« Je ne voulais pas te faire de chagrin, amie, » dit la jeune fille; « mais en te voyant ainsi seule au monde, j'ai pensé au bonheur que Dieu m'a donné, et que je voudrais te voir partager. Ne pleure pas, je t'en prie. Père, parle à la jeune fille, et tâche de la consoler.

— Ne crois pas, » dit celui-ci à miss Mordaunt, « que je te parle sous l'influence d'une vaine curiosité, amie, si je t'interroge **; à dire vrai, ta physionomie m'a intéressé, et a calmé les soupçons que ta fuite et la poursuite de ce jeune homme auraient pu m'inspirer. Pourquoi t'es-tu si hâtée de monter en voiture, et quel droit ce jeune homme avait-il donc de te poursuivre?

— Réponds à mon père, » dit la jeune quakeresse, « car il a de la sagesse et de la pitié aussi, et il pourra te consoler. Parle-lui librement comme à un ami, car il fait du bien à tous ceux qui lui demandent des conseils.

— J'ai quitté la maison devant laquelle j'ai pris la voiture, » répondit Clara sous une impression toute spontanée, « parce que j'étais devenue l'objet d'injustes soupçons, et l'homme qui me poursuivait m'avait persécutée et insultée sans que je lui en donnasse aucun motif.

— N'aurait-il pas été plus sage de rester dans la maison où tu te trouvais, jusqu'à ce que l'injustice des soupçons auxquels tu étais en butte devînt manifeste?

— Hélas! cela n'était pas en mon pouvoir, car je ne pouvais douter qu'on me remercierait, et mon départ était forcé.

— Tu allais être renvoyée. Il fallait me dire cela, amie, » dit le quaker du même ton grave qu'il avait toujours; « si j'avais su que tu allais être renvoyée, je ne t'aurais pas demandé pourquoi tu avais quitté cette maison. Ne cache jamais aucune circonstance de ta position à ceux qui peuvent te conseiller; ton orgueil, amie, est une faiblesse, et cet orgueil t'a empêchée d'avouer que tu étais renvoyée. »

Miss Mordaunt rougit; mais, après avoir hésité quelques instants, elle répondit :

« Vous avez raison; j'aurais dû vous dire d'abord qu'il n'avait pas dépendu de moi de ne pas quitter cette maison; mais il est pénible et humiliant de reconnaître, surtout devant des étrangers qu'on n'a jamais vus, qu'on a été renvoyée d'une maison. »

La jeune fille serra la main de Clara affectueusement, et le père parut moins grave.

« Et le jeune homme qui te poursuivait cherchait-il à te faire partager une passion coupable? et n'avais-tu pas d'ami pour te protéger contre lui? et n'y avait-il pas de maître dans cette famille, dont le devoir était de te mettre à l'abri de toute insulte?

— Le jeune homme, » répondit Clara, « est un étranger, un Américain, qui ne connaît ni nos usages ni nos mœurs, et qui ne sait mettre aucun frein à ses passions.

— Mais le maître de la maison aurait dû te protéger.

— Les injustes soupçons de sa femme l'ont empêché de le faire, dans la crainte d'augmenter ces soupçons.

— Dois-je entendre par là, amie, qu'elle était jalouse de toi et de son mari?

— Oui, » dit Clara, qui rougit en faisant cet aveu.

« Hélas! hélas! » s'écria le quaker, « qu'il est malheureux, le sort de la jeune fille qui, forcée de gagner son pain chez les étrangers, est exposée aux tentations et aux soupçons, et à laquelle on demande ce qui est impossible, d'être sans défauts! »

La jeune et jolie quakeresse, au moment où son père achevait ces mots, prit la main de Clara et la serra plus affectueusement encore.

« Je voudrais, » dit-elle, « avoir une sœur comme toi, car tu es douce et tranquille comme ceux de notre croyance, et tu ne ressembles pas à ces jeunes filles légères que je rencontre souvent.

— Je t'ai dit, Rachel, que tu ne devais pas critiquer les autres, » lui dit son père; et la jeune fille baissa la tête devant la réprimande paternelle.

« Et où vas-tu, amie? » lui demanda-t-il.

« Chez une tante qui a été comme une mère pour moi.

— Pourquoi l'as-tu quittée?

— Parce que je ne voulais pas vivre à sa charge, et qu'elle n'est pas riche.

— Tu es une bonne jeune fille digne de louange; » et Rachel, encouragée par les paroles de son père, jeta un doux regard à Clara.

« Mon nom est Abraham Jacob, et si tu as besoin d'un conseil d'ami, d'un service, tu me trouveras prêt à t'assister, jeune fille. Ma maison de commerce est n° 14, Austin Friars, dans la cité, et je demeure à Clapham Common *. Après t'avoir ainsi parlé, je désire savoir comment tu t'appelles.

— Mon nom est Clara Mordaunt.

— Mordaunt! » répéta Abraham Jacob; « j'ai connu un négociant de ce nom. Es-tu de sa famille?

— Hélas! c'était mon père

— Pauvre enfant! pauvre enfant! » et il serra la main de Clara avec non moins d'affection que Rachel venait de le faire quelques minutes auparavant.

La sympathie de cet homme, d'un âge déjà mûr, produisit sur Clara plus d'effet que l'intérêt même dont elle avait été l'objet de la part de sa fille.

« J'ai beaucoup connu ton père, pauvre jeune fille, » reprit le quaker; « il avait beaucoup de bonnes qualités; son seul défaut était l'ostentation, et l'excès de son luxe a eu quelque part à sa ruine. Mais console-toi, Clara, tu as retrouvé en moi un vieil ami de ton pauvre père. »

Le bruit des roues sur le pavé avertit bientôt les voyageurs qu'ils étaient à Londres, et qu'ils devaient bientôt se séparer.

En arrivant à l'auberge devant laquelle la voiture devait s'arrêter, Abraham Jacob en descendit le premier de voiture, et après avoir aidé Clara à en descendre elle-même, il eut d'elle tous les soins qu'il aurait pu avoir d'une ancienne connaissance. Rachel l'embrassa et lui renouvela son invitation de venir la voir à Clapham Common.

« Adieu, amie Clara, » dit le quaker; « souviens-toi que tu as un ami. La voiture est payée, » ajouta-t-il au moment où le fiacre qu'il avait appelé emportait Clara et sa malle.

« Que Dieu est bon! » dit Clara, touchée de toutes ces marques d'intérêt de la part d'un homme qu'elle ne connaissait pas quelques heures auparavant, mais qui avait connu son père; « je suis entrée dans cette voiture le cœur serré, il y a quelques heures à peine, et j'y ai trouvé des amis dans des personnes qui, auparavant, m'étaient tout à fait étrangères. »

F. NETTEMENT.

(*La suite au prochain numéro.*)

* Expression dont se servent les quakers avec tout le monde.

** On sait que les quakers tutoient tout le monde.

* A la porte de Londres.



Toute lettre non accompagnée d'une bande du journal portant le numéro d'abonnement et le nom de l'abonnée, est considérée comme non avenue et ne reçoit pas de réponse.

N° 9,571. *Seine-et-Oise.* Rien ne s'oppose au corsage blanc, porté par une personne qui n'a pas encore quarante ans, et dont l'apparence est demeurée jeune. — *N°* 20,148, *Lot-et-Garonne.* J'ignore si l'eau-de-vie colorée produirait, dans ce cas, le même résultat que l'eau-de-vie blanche: on peut essayer sans aucun inconvénient. Pour se consoler du mal qui nous est fait, il faut se souvenir que les méchants sont plus à plaindre encore que leurs victimes, que notre religion condamne la haine, qu'il n'y a pas de longue injustice, même ici-bas, car la vérité se fait jour tôt ou tard, pour la confusion de ceux qui l'ont méconnue ou dénaturée.

N° 4,390. Je partage complétement l'opinion que l'on m'exprime, mais je ne puis modifier l'organisation actuelle. L'espace ne nous suffit pas toujours pour tout ce que nous voudrions publier; nous ne pouvons supprimer les rébus et charades, qui conviennent à la grande majorité de nos abonnées, et la place nous fait défaut pour entreprendre un enseignement de ce genre, qui d'ailleurs n'est pas compatible avec notre spécialité. Merci mille fois pour cette lettre. — *N°* 39,960, *Algérie.* Pour tout patron qui n'est point publié par nous, s'adresser à Mlle Florin, rue du Faubourg-Saint-Jacques, 35. — *A. D., Compiègne.* Cette publication prendrait la place d'objets plus généralement utiles. Je prie la fillette de m'excuser, et j'adresse à sa mère tous mes remercîments pour la bienveillance qu'elle témoigne au journal. — *N°* 8,387, *Paris.* J'emploie toujours Mme Renouard, couturière, rue de Grenelle-Saint-Germain, 63, et je suis fort contente de son travail et de sa probité; elle travaille indifféremment chez elle ou chez les personnes qui l'appellent. L'alpaga est toujours l'étoffe qui convient le mieux pour les jours pluvieux de l'été, et pour l'hiver. Je prends mes gants rue du Cloître-Saint-Jacques-l'Hôpital, n° 10. Je ne saurais compléter les indications que l'on demande; mais, puisque l'on a bien réussi *une fois*, les insuccès suivants ne peuvent être attribués à l'insuffisance de la recette. — *A. C., Aisne.* Six mètres de dentelle suffisent grandement pour garnir une pointe avec *un seul*, mais non avec deux rangs; s'adresser, pour cette pointe de dentelle, à Mme Page, boulevard Magenta, 129. — *N°* 8,282, *Passy.* Nous avons publié cette année un jupon tricoté en laine. Nous préparons la plupart des objets que l'on me désigne dans cette bonne lettre; ils paraîtront en automne. — *N°* 42,534, *Isère.* La neuvième livraison des *Patrons illustrés* sera consacrée à des objets de layette. — *N°* 2,080. Il y a un patron de corsage montant dans le n° 2; un patron de gilet à pointes, qui n'est autre chose qu'un corsage montant, dans le n° 8; un patron de corsage à ceinture dans le n° 23; un patron de corsage en mousseline dans le n° 27, pour ne parler que de l'année 1864, qui n'en est encore qu'à sa moitié, et notre abonnée nous accuse de n'avoir pas publié un seul patron de corsage depuis deux ans? Oh! oh! Je l'engage à feuilleter sa collection. — *N°* 9,924, *Hérault.* Rien ne s'oppse à ce que l'on porte une chemisette-corsage en foulard blanc, avec un corselet; cette chemisette doit être droite, *tendue*, et non *bouffante.* Un corsage décolleté convient mieux pour une soirée dansante qu'un corsage carré. — *N°* 17,342, *Italie.* Un travail fait sur du drap, avec des applications de drap, de velours, et de la soutache, ne serait ni assez solide, ni assez moelleux, pour un tapis destiné à couvrir le parquet, devant un canapé; ce genre de travail ne peut convenir que pour tapis de table, lambrequins, bandes, etc. — *N°* 9,444, *Portugal.* Nous ne comprenons pas le mot de têtière; s'agit-il du grand oreiller brodé sur lequel on place l'enfant pour le baptême? Il paraîtra un de ces oreillers dans la neuvième livraison des *Patrons illustrés.* On ne fait pas de *patrons* de chapeaux; on recevra très-prochainement des dessins de chapeaux nouveaux; plus tard, une robe de chambre. On a reçu un patron de veste large dans la première livraison des *Patrons illustrés.* — *N°* 16,576, *Ardèche.* Impossible! On répond toujours à toutes les lettres accompagnées de la bande du journal. On n'envoie évidemment qu'une carte, lorsqu'on s'adresse à une seule personne. C'est aux nouveaux mariés qu'il appartient de faire des visites, ou d'envoyer des cartes; on fait une visite *seulement* aux personnes qui ont envoyé la lettre de faire part, c'est-à-dire à ceux des parents que l'on connaît, soit du côté de la mariée, soit du côté du marié. J'avoue ne pas comprendre les questions relatives aux lés. Oui, on coupe les lés en deux, et l'on met chaque biais avec chaque droit fil, en retournant le lé de façon que les pointes soient sur le bord supérieur de la robe; ce procédé ne peut convenir qu'aux étoffes unies: pour les étoffes à dessins, on coupe d'abord un lé en biais, on prend l'une de ces deux pointes, on la pose sur un autre lé, *endroit* sur *endroit*, et on le coupe de la même façon.

AVIS.

Nous publions avec ce numéro la 8e livraison des *Patrons illustrés* contenant les objets suivants :

Robe de piqué pour petite fille de trois à quatre ans. — Dessin représentant des branches de corail pour broder une robe et un talma. — Corsage. — Habit brodé. — Dessin nouveau en soutache et point-réseau pour broder le corsage-habit.

On ne pourra réclamer le *Patron illustré* si l'on n'est pas abonné à cette édition.



C'OAXYICNSI.

Ruso cu sindi, bsi ishusv lyivnti, u rifn sbi
Bs qeba ri haenr yntia nfxceaunv cio xuoousvo :
« Xnvni ! » ciba lanunv-icci. Iv r'bsi tenz ifbi :
« Fu xubtai fiai, yicuo ! si f'u gufuno lessbi
« Ynia fes xiai iov feav : qi s'un xcbo ri xuaisvo.

« Q'un hunf ! fes rnib ! q'un haenr ! fv qi obno oibci ub fesri !
« F'umusressiaip tebo ouso uonci iv ouso xuns?
« U fio levio xebavusv lyulbs anv, c'ea umesri,
« Ci anlyi xuooi yibaibz, c'nffisoi hebci daesri,
« Iv xibv-ivai xeba fen cu feav tnisrau rifuns. »

« Is xuoousv, bsi hiffi isvisrnv ou xaniai,
Icci o'is uxxaelyu; xbno, cbn xuacusv vebv muo :
« Ishusv, tniso util fen, tniso qi oiaun vu fiai.
« Funsvisusv, vb s'uo xcbo u launsrai cu fnoiai. »
Cu xubtai ishusv oebanv iv cbn visrnv cio mauo.

Uranis Fenow.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

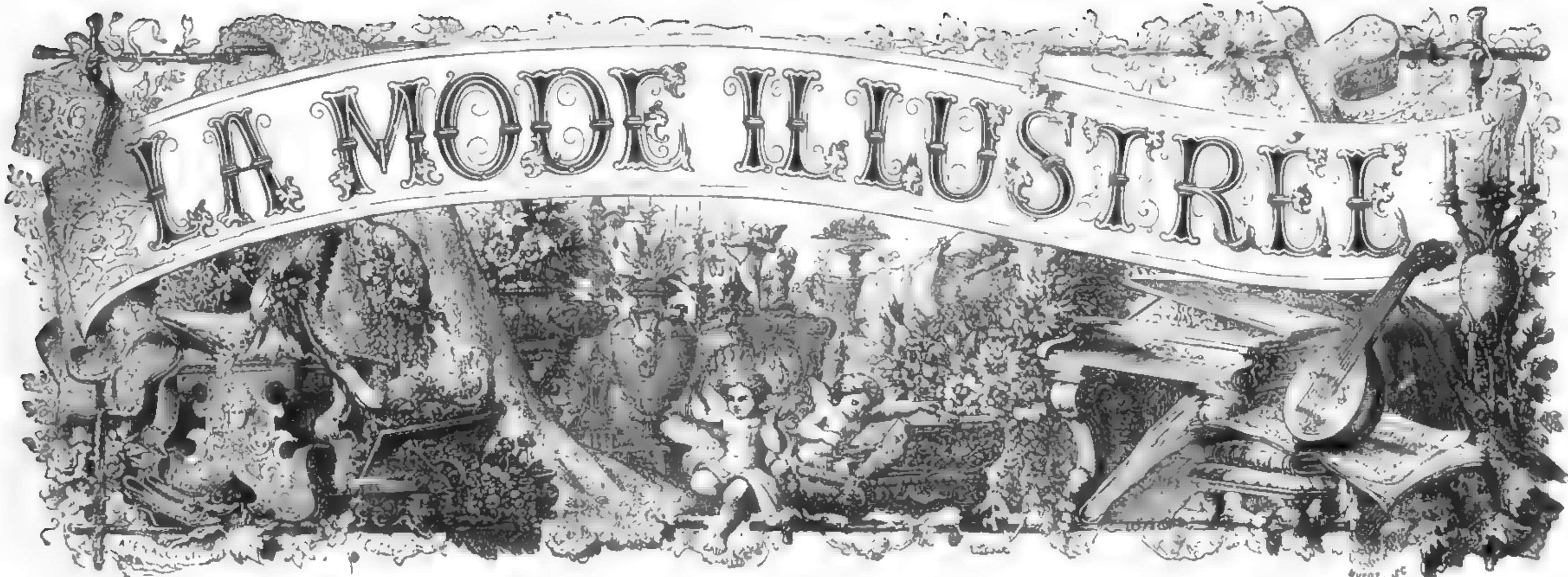


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Connais-toi toi-même.

Digitized by Google

N° 31. CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 31 juillet 1864.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (Pour l'étranger le port en sus). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

Veste Mariquita.

Parmi les variations que la mode exécute sur le thème si connu des vestes, il nous a semblé que la veste Mariquita méritait une mention. Plusieurs des patrons publiés dans nos numéros pourront servir pour l'exécution de cette veste, dont le bord seul exige une description détaillée.

La veste est faite en alpaga gris argent, doublée en taffetas blanc ou percale blanche lustrée. Le bord est découpé en festons ornés de pattes faites en taffetas gris de nuance plus foncée que celle de l'alpaga, et se rattachant à une bande de même taffetas et de même nuance. Deux boutons en passementerie, avec deux boucles-boutonnières en cordon de soie, retiennent la veste à l'encolure.

La chemisette que l'on voit sous la veste est l'une de ces chemisettes-corsages que l'on fabrique chez M. Ziègle, rue des Jeûneurs, 33, et que les besoins de la saison actuelle, et les exigences de la mode, font *enlever* par douzaines. Ces chemisettes-corsages sont à proprement parler des sortes de *camisoles*. Le dos de la chemisette, au lieu d'être séparé des devants, est rattaché à ceux-ci, de façon à voiler entièrement le corset. Donc, si l'on est seule, si l'on a trop chaud, on quitte la veste; s'il survient une visite, on l'endosse bien vite. Le dépôt de la fabrique de lingerie de M. Ziègle est situé rue de Rivoli, n° 210, chez Mme Lemonnier. Tous les objets qui sortent de cette fabrique se recommandent par une forme excellente, et sont livrés à des prix très-abordables.



VESTE MARIQUITA.

Papillons, scarabées et mouches

EN TAPISSERIE.

Ces dessins seront employés en une foule de circonstances. Dans un grand bouquet de fleurs, exécuté en tapisserie, on placera sur une fleur ou sur une feuille un ou plusieurs papillons, une ou plusieurs mouches, des scarabées, etc. On fera de ces insectes une sorte de *semé* dans les carreaux ou rayures des couvertes exécutées au crochet tunisien; enfin on les brodera sur les rideaux ou tapis d'été, faits sur la toile de sacs à café.

Cols et sous-manches.

Col en mousseline avec application. La forme de ce col est semblable à celle des cols que nous avons publiés; on le coupe en mousseline. Les feuilles appliquées sont découpées en nansouk fin ou batiste, et posées *sous* la mousseline; on les fixe en piquant tous les contours *sur* la mousseline. Les tiges sont faites avec des bandes étroites, coupées en biais, et *piquées;* une bande pareille borde le col; on y rattache de plus une dentelle étroite, légèrement froncée.

Sous-manche. Le travail d'application est semblable à celui qui vient d'être expliqué. La manche est coupée d'un seul morceau, le revers fixé sur le côté transversal de la manche, de façon à laisser la place nécessaire pour passer la main, puis fixé encore plus loin par le bouton de linge qui est cousu à la pointe de ce revers.

Col en toile, orné de dentelle. Pour ce col, de même que pour le précédent, on pourra utiliser les patrons publiés récemment, en découpant en *dents* le contour extérieur. On taille une doublure, en tout semblable au col, on coud ensemble col et doublure, en faisant, à un demi-centimètre de distance du bord extérieur, deux coutures piquées, entre lesquelles on place une ganse fine. Les bords du col et de la doublure sont repliés l'un contre l'autre, et cousus ensemble, à petits points. La dentelle de Valenciennes a 1 centimètre de largeur; on la fronce légèrement, on la coud à petits points sur les contours extérieurs du col.

Sous-manche accompagnant le col en toile. Les indications relatives au col serviront aussi pour ce poignet. La sous-manche, à laquelle il se rattache, a 46 centimètres de largeur, 36 centimètres de hauteur, sur le milieu, par derrière. On l'échancre en biaisant, de façon à lui enlever 9 centimètres sur le bord inférieur, 6 à 7 centimètres sur le bord supérieur, de telle sorte que sur sa couture la manche n'a plus que 30 à 31 centimètres de hauteur. Le bord supérieur est froncé et cousu sur un poignet droit, coupé en étoffe double ayant 5 à 6 centimètres de hauteur, et 35 centimètres de longueur.

Dessin de tapisserie

POUR BANDES OU CORDON DE SONNETTE.

Ce dessin représente des grappes de raisin avec leur feuillage. Les grappes sont faites avec des nuances grises aboutissant au blanc; le feuillage est brun rouge, avec contours noirs; les nervures, tiges et vrilles sont noires, or, et gris acier. Le fond est fait en soie de Chine, ou laine rouge vif.

On *répétera* le dessin, en rejoignant d'abord les côtés les plus étroits, puis les côtés les plus larges, de telle sorte qu'une *répétition* sera composée de deux branches se *regardant;* puis le dessin recommencera par son côté large, dont le fond sera complété en ligne droite, au lieu d'être *creusé.*

Ces bandes, d'inégale largeur, deviennent à la mode pour siéges, coffres à bois, rideaux et portières; on les joint à des bandes de reps, ou de velours de laine, coupées de façon à combler les vides inégaux qui se trouvent entre deux bandes brodées.

Boutons de forme nouvelle.

Les boutons dont nous publions le *portrait* sont employés sur les robes, les vestes, les paletots, etc. Nous allons les décrire.

Nos 1 et 2. Le n° 1 est carré; il est fait en nacre de perle blanche, taillée à facettes. Le n° 2, carré aussi, est en nacre de perle jaspée de vert. L'un et l'autre se posent la pointe en l'air, tels qu'on les voit sur notre page.

Nos 3 à 6. Boutons bombés, de diverses grosseurs. On les fait blancs, noirs, dorés, argentés, en acier, en os, en ivoire, en nacre, en diverses compositions imitant toutes les nuances du marbre.

Digitized by Google

Nos 7 à 10. Boutons plats, et aussi à bords relevés, en nacre, corne, os ou ivoire. Les points noirs du n° 9 représentent de petites plaques en acier.

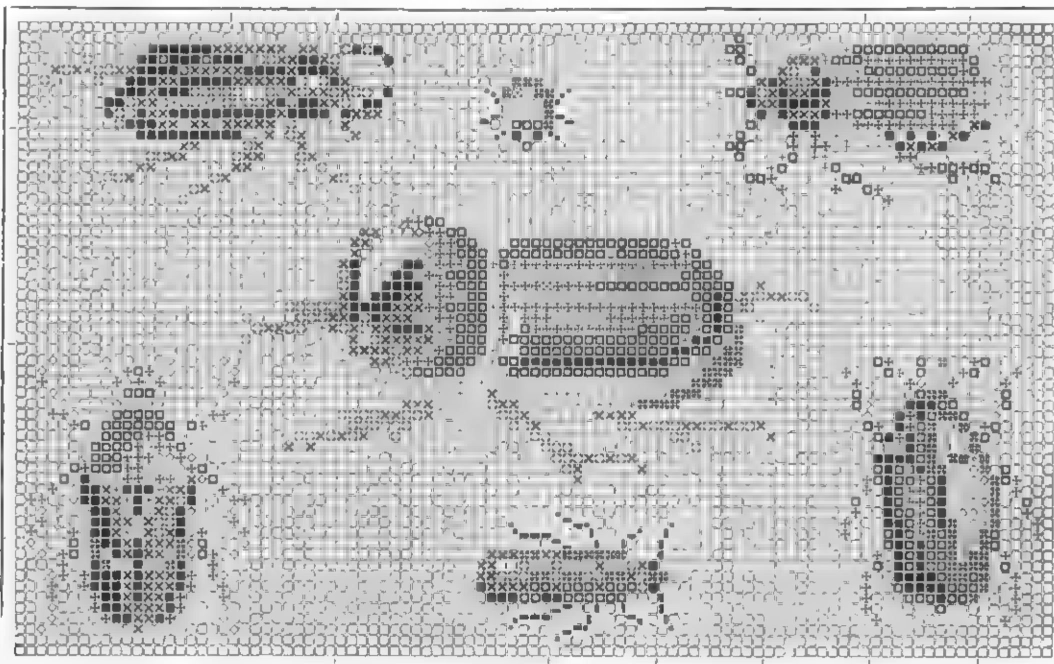
Broderie orientale.

Voici un dessin qui initiera nos lectrices à un travail de genre nouveau, très-facile à exécuter, très-vite fait, et dont l'effet est extrêmement riche.

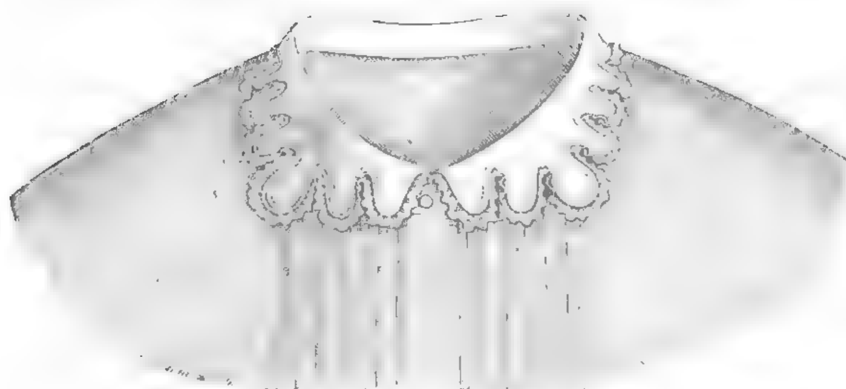
On exécute la broderie orientale sur mousseline et tissus de laine, pour vestes de femme, costumes d'enfants, bournous, sortie de bal, etc.; on la fait aussi sur cachemire, pour border les châles de cachemire qui n'ont pas de bordure brodée. On sait que les franges simples ne sont plus admises sur les châles de cachemire des Indes ou de France.

On exécute la broderie orientale en soie plate, ou bien en laine très-fine. Pour les bordures de cachemire, la laine seule est admissible. On monte le tissu sur une toile cirée, comme pour la broderie au plumetis; on commence le dessin par sa bordure inférieure, faite au point de cordonnet très-allongé, avec de la laine blanche. Les pois placés dans les compartiments sont rouges, et bordés de jaune. Le feston séparant les étoiles est grenat; on le fait également au point de cordonnet allongé. La petite feuille du feston est remplie en blanc, avec des points aussi rapprochés que possible; les trois étoiles sont, l'une rose de Chine, la suivante bleu de Chine, la troisième ponceau de nuance moyenne; les étoiles roses et ponceau sont encadrées avec une même nuance beaucoup plus foncée; la bleue est encadrée avec du blanc. Le milieu de chaque étoile est jaune. Le trèfle surmontant les étoiles est encadré de jaune; sa feuille supérieure est bleue; ses deux autres feuilles sont vertes. On répète sans cesse ce dessin, en se conformant, pour les couleurs, aux explications ci-dessus données.

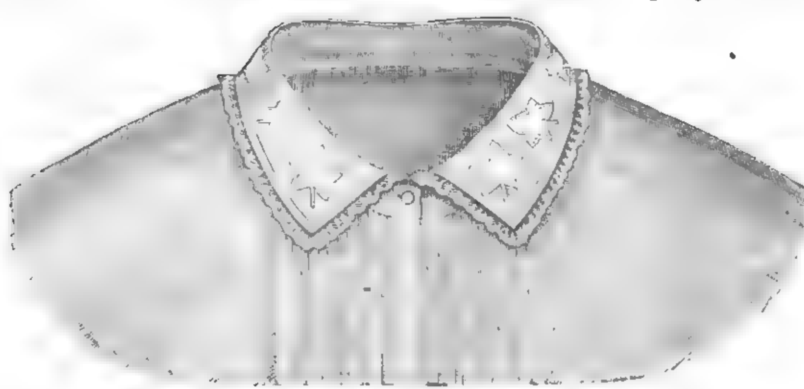
Pour le faire dessiner sur étoffe, s'adresser à Mme Page, boulevard Magenta, n° 129.



MOUCHES ET SCARABÉES. — Explication des signes : ▪ Noir. ▪ Gris foncé. ▪ Gris clair. ▪ Blanc. ▫ Chocolat clair. ▪ Même nuance moyenne. ▫ Même nuance foncée. ▪ Bleu lapis. ▪ Vert clair. ▪ Vert moyen. ▫ Vert foncé. ▫ Nuance sable clair. ▪ Même nuance moyenne. ▪ Même nuance foncée.



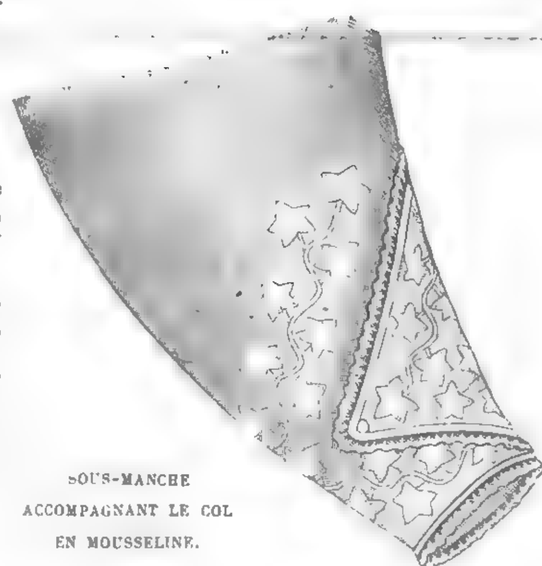
COL EN TOILE, ORNÉ DE DENTELLE.



COL EN MOUSSELINE AVEC APPLICATION.



SOUS-MANCHE ACCOMPAGNANT LE COL EN TOILE.

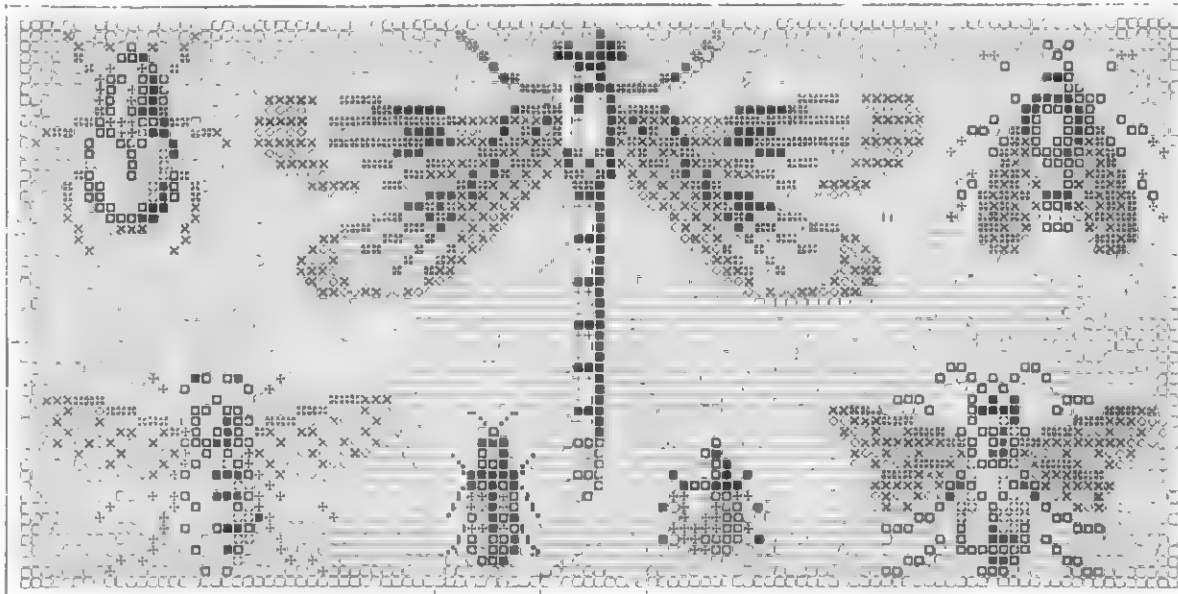


SOUS-MANCHE ACCOMPAGNANT LE COL EN MOUSSELINE.

Serviette pour écrevisses.

Lorsqu'on sert un buisson d'écrevisses, on place près de chaque convive une serviette de genre spécial, destinée à essuyer les mains, en épargnant à la serviette principale les taches rouges qui la rendraient indigne de continuer son office.

Ces serviettes pour écrevisses sont carrées; elles ont la dimension d'une serviette ordinaire, lorsque celle-ci est pliée en quatre; par conséquent cette dimension est celle du *quart* d'une serviette ordinaire, ou même d'une serviette à thé, car on les fait parfois assez petites. On les coupe en fort grosse toile écrue, dite toile à torchons, en laissant tout autour un espace suffisant pour former des franges dans la toile *défilée*. On brode l'écrevisse au milieu, en employant du coton rouge. On encadre la serviette avec une bordure *grecque* quelconque, ou bien une bordure droite, semblable à celle du dessin représentant, dans ce numéro, la broderie orientale; cette bordure est également faite avec du coton rouge.



PAPILLONS ET SCARABÉES. — ▪ Noir. ▫ Nuance sépia clair. ▪ Même nuance moyenne. ▪ Même nuance foncée. ▫ Jaune clair. ▪ Olive clair. ▫ Olive foncé. ▫ Rouge brique clair. ▪ Même nuance moyenne. ▫ Même nuance foncée. – Gris clair. ▪ Gris moyen. ▫ Gris foncé. ▪ Blanc. ▪ Bleu clair. ▪ Bleu moyen.

DESCRIPTION

DE TOILETTES.

Négligé pour bains de mer. Jupe très-longue, en alpaga, couleur nankin; une bande de taffetas groseille, coupée en biais, forme sur le bord inférieur de la jupe dix dents très-pointues. Dans l'intérieur de ces dents se trouvent onze rangées de ruban groseille très-étroit posées perpendiculairement. Le biais est bordé avec une soutache noire. A la pointe supérieure de chaque dent se trouve un gros bouton groseille, sous lequel on fixera les ganses destinées à relever la jupe sur un jupon de même étoffe garni d'un volant tuyauté, festonné en soie groseille. Chemisette montante avec ceinture groseille. Paletot court, flottant, bordé d'un biais groseille. Cravate noire. Chapeau Henri III, de chez Mme Aubert, avec plumes noires et cocarde groseille.

Robe en gaze de soie blanche, ornée d'une double grecque en taffetas bleu, recouvert de guipure noire. La grecque remonte sur le côté gauche et se termine par un nœud bleu, garni de guipure noire. Corselet décolleté, complété par une chemisette froncée et décolletée, en batiste. Manches courtes avec nœuds d'épaule. Le corsage est traversé devant et derrière par une écharpe en large ruban de taffetas bleu, nouée sous le bras droit au-dessous du corsage. Les longs pans de cette écharpe sont bordés de guipure noire. Le corselet de la robe, taillé en pointe sur le bord supérieur, est orné de deux rubans de taffetas bleu, recouverts de guipure noire. Un étroit ruban en velours bleu sert de coulisse à la chemisette de batiste; il est passé dans une *engrelure* de guipure blanche, cousue sur le bord de la chemisette.

Digitized by Google

Digitized by Google



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Reproduction Interdite

Digitized by Google

MODES.

Ce qu'il y a de plus à la mode en ce mois de juillet de l'an de grâce 1864, c'est la flanelle; ne vous récriez pas, cela est tout à fait exact. La flanelle anglaise et la flanelle française se produisent sous toutes les formes: vestes longues ou courtes, talmas, manteaux d'enfants, paletots, tout est en flanelle; tout cela se prépare et s'emporte, pour être porté au bord de la mer, sur les montagnes, partout enfin où l'on va chercher la fraîcheur, en courant le risque de trouver le froid. La flanelle, bien avisée, a pris d'ailleurs des allures légères, pour se faire accepter en cette saison : elle est fond blanc, avec des *mouches* ou des filets quadrillés, bleus, rouges ou noirs : de loin, cela imite à s'y méprendre un tissu vaporeux; de près, c'est autre chose. La plus jolie disposition est sans contredit la flanelle blanche avec filets noirs. On en fait des confections un peu rustiques, qui n'ont pour toute garniture qu'une ruche en ruban de laine rouge vif; on pose sur ces ruches, de distance en distance, une bouclette de ruban de velours, placée *à cheval*, c'est-à-dire attachée sur la tête de la ruche, et traversant celle-ci perpendiculairement, pour être fixée à l'envers du manteau. Tout en approuvant ces *confections*, qui sont certainement commodes, peu coûteuses, et, pour ces raisons, dignes d'être adoptées dans cette saison de voyages, je dois faire quelques réserves. Il m'est impossible de préconiser les camisoles en flanelle rouge, que l'on décore du nom de paletots courts, et que l'on se propose d'exhiber à Dieppe et en d'autres villes maritimes. Ces singuliers vêtements ont le tort de copier trop fidèlement la tenue d'écurie, adoptée par les cochers lorsqu'ils vaquent à la toilette des quadrupèdes qui leur sont confiés. Que l'on se déguise en homme..... hélas! il faut bien y consentir, puisque la mode le veut. Mais que l'on se travestisse en cocher! non, mille fois non! Je ne puis y engager nos lectrices, et je déposerais mes pouvoirs plutôt que de mettre le mot : *Approuvé*, au bas de la camisole rouge.

Après avoir oscillé entre plusieurs essais, les chapeaux se calment un peu, et prennent des allures moins fantasques; il se forme une réaction contre la réaction trop passionnée qui s'était produite il y a quelques semaines. Les chapeaux ne s'élèvent plus en dôme conique, mais ils ne sont pas non plus tout à fait aplatis. La question



TOILETTES DE Mlle CASTEL, RUE SAINTE-ANNE, 58 BIS.

Robe en toile écrue à bords découpés, bordés d'un galon noir. Dans chaque *feston*, se trouve une patte longue, bordée avec du galon noir, et ornée de boutons noirs. Corsage en forme de *petit habit*, avec gilet, le tout pareil à la jupe.

Costume de petite fille en toile grise, avec bords découpés, garnis de galon de laine rouge.

Robe de mohair écru. Les lés dentelés sont bordés avec un gros liséré gros-bleu, et ornés de boutons de même nuance que le liséré. Le corsage par derrière est semblable au précédent.

du bavolet est toujours controversée; aucun jugement définitif n'a été prononcé sur ce point. On divise les chapeaux en trois catégories : ceux qui ont un bavolet, ceux qui n'en ont point, et, entre les deux extrémités, on voit surgir la conciliation, sous la forme des chapeaux qui ont un bavolet sans en avoir; c'est le juste milieu de l'affaire. On verra s'y ranger les personnes timides, qui n'osent pas tout approuver et ne veulent pas tout désapprouver, et qui voudraient bien suivre la mode, sans adopter toutes ses excentricités. Ce genre intermédiaire supprime le bavolet..... mais il le remplace par quatre coques de ruban très-large; deux de ces coques retombent sur le cou, côte à côte; de chaque côté il se trouve encore une coque, qui va rejoindre horizontalement les bords dénudés du chapeau. Ce genre est celui que j'adopterai le plus volontiers, si j'y suis définitivement obligée. C'est que (il faut bien l'avouer) ces pauvres chapeaux, qui marchent depuis si longtemps en compagnie de leurs bavolets, ont une physionomie étrange depuis qu'on les a violemment séparés de cet appendice reconnu naturel; ils semblent avoir subi une opération chirurgicale, une amputation douloureuse, qui leur donne un air plaintif, et les coques de ruban qui viennent d'être décrites modifient en partie leur aspect désolé.

Les garnitures de couleur tranchante sont plus en faveur que jamais sur toutes les robes et les pardessus pareils. Pour les enfants, et aussi pour les robes de campagne et celles destinées aux toilettes du matin, on exécute ces garnitures d'une façon peu coûteuse et tout à fait suffisante. Ce sont des ruches de rubans en laine, bleus, noirs, gros bleu, ou rouges, posées en deux ou trois rangs, parfois séparés par un ruban semblable, mais plus étroit, cousu à plat. Les galons de soie, à carreaux écossais, sont employés de la même façon, mais ils n'ont pas le caractère *sans façon* qui appartient aux précédents. Les robes brodées seront fort à la mode pour l'automne et l'hiver prochain; les dessins imitant une dentelle posée *à plat* seront préférés entre tous. J'engage nos lectrices à utiliser le beau dessin qui se trouve dans la huitième livraison des *Patrons illustrés*. Il est riche et simple, d'une prompte exécution, et fera un effet superbe sur des tissus de soie ou de laine de teinte un peu vive, violette, ou verte, ou groseille, car on prétend que l'on portera des robes *groseille*. E. R.

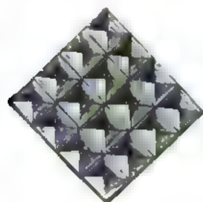
VARIÉTÉS.

CONSEILS D'UNE EX-MUSICIENNE.

AVANT-PROPOS.

Notre journal, qui semblait devoir être un recueil destiné à un public exclusivement féminin, compte

Digitized by Google



N° 1.

cependant un certain nombre de lecteurs masculins; les pères, les frères et les maris m'écrivent souvent pour m'encourager dans la tâche que j'ai entreprise, et quelquefois aussi pour me signaler les lacunes qu'il serait avantageux de combler. Ainsi, l'on m'a demandé récemment de publier, de temps en temps, quelques conseils concernant la musique. Tout en maintenant rigoureusement les droits de la majorité, qui, si je ne me trompe, ne partage pas le désir qui m'a été exprimé, je conviens qu'il serait injuste de sacrifier totalement la minorité à sa rivale trop absorbante; nous nous occuperons donc de la musique, mais en prenant l'engagement de ne pas l'amener fréquemment sur une scène qui, jusqu'ici, n'a pas eu besoin de son concours.

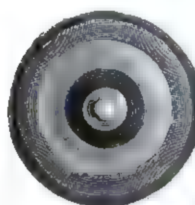


N° 3.

Est-ce à dire que cette exclusion était due à mon inclination particulière, et que j'écartais volontairement un sujet pour lequel je n'éprouvais aucune sympathie? Ceux qui porteraient ce jugement courraient grand risque de faire fausse route. Si je me suis abstenue jusqu'ici de parler à nos lectrices du plus divin de tous les arts, de celui qui, mieux que tous les autres, semble fait pour charmer les femmes, et pour trouver parmi elles de bons interprètes, c'est uniquement, ainsi que je le faisais pressentir plus haut, parce que je comprenais que la minorité de nos lectrices pouvait seule trouver quelque intérêt à ce sujet. Toutes les femmes, ou du moins presque toutes les femmes, sont pianistes aujourd'hui; combien y en a-t-il qui soient musiciennes?



N° 5.



N° 7.

Le but que nous devrions poursuivre à tout âge de la vie, dans toutes les conditions de l'existence, serait d'étendre sans cesse le cercle de nos connaissances, afin d'augmenter indéfiniment la somme de ceux de nos plaisirs qui sont toujours à notre portée, et demeurent indépendants de toutes les vicissitudes humaines. Malheureusement, sur ce point comme sur une infinité d'autres sujets, notre époque préfère l'apparence à la réalité, et se contente d'essais imparfaits, de tentatives menées au hasard, sans but déterminé, et par conséquent dépourvues de tout résultat efficace. Je sais qu'un grand nombre d'éducations musicales sont intelligemment dirigées, mais elles ne composent jusqu'ici que des exceptions; tous les efforts devraient se réunir pour transformer

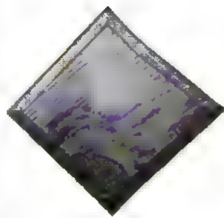
N° 9.



SERVIETTE POUR ÉCREVISSE.

DESSIN DE TAPISSERIE POUR BANDES OU CORDON DE SONNETTE.

Explication des signes : ▫ Ponceau. ■ Ponceau foncé. ⊞ Grenat. ▫ Noir. ⊞ Perles noire. ⊡ Perles d'acier. ▫ Perles d'or. ꜝ Perles crayeuses. ⊙ Perles blanc de lait. ⍒ Perles de cristal. ● Perles grises. ■ Perles grise plus foncées.



N° 2.

ces exceptions en règle. Toutes les jeunes filles apprennent aujourd'hui la musique: mais, parmi les parents qui font enseigner cet art, parmi les maîtres qui le démontrent, parmi les élèves qui l'étudient, combien y a-t-il de personnes qui aiment la musique? Bien peu, cela est certain. Tout le monde cependant doit et peut aimer la musique, et, lorsqu'on rencontre un sentiment opposé, on doit l'attribuer à l'insuffisance d'un enseignement donné et pris à rebours.

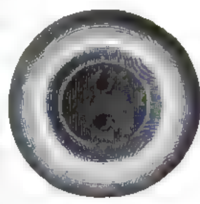


N° 4.

Au lieu de faire d'abord comprendre, c'est-à-dire, aimer la musique à un enfant, on entreprend de l'en dégoûter par des études arides, qui lui deviennent insupportables, parce qu'elles ne s'adressent ni au sentiment ni à l'intelligence; on cherche uniquement à assouplir ses doigts, au lieu de conduire de front le perfectionnement purement mécanique et la révélation artistique. Les parents, auditeurs forcés de ces études déplaisantes, les supportent par abnégation; mais ils maudissent tout bas la mode qui impose de nos jours l'enseignement musical comme partie intégrante de toute éducation complète. Et cependant cet enseignement aride pourrait être intéressant pour tout le monde dès ses premiers débuts! Il s'agirait uniquement de chercher dans la musique la musique ellemême, au lieu de lui demander des succès de salon, arrachés à la politesse, démentis par l'ennui général, obtenus..... à ce que l'on croit!..... à grand renfort de passages brillants, d'octaves *glissées* ou frappées, de morceaux si difficiles qu'ils font émettre à l'auditoire excédé ce souhait ironique : « Difficile! j'aurais voulu que ce morceau fût impossible. »

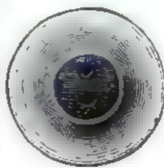


N° 6.

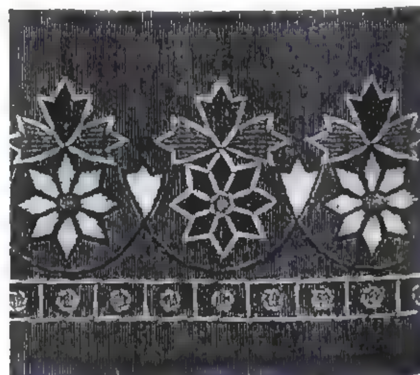


N° 8.

La défaveur qui pèse aujourd'hui sur la musique est la conséquence des errements de quelques pianistes appartenant à l'époque où l'on prétendait substituer l'individu à l'art, et faire descendre celui-ci au rôle infime du procédé mécanique. Avec trois ou quatre *fantaisies* de sa composition, hélas!..... un pianiste faisait le tour du monde, et voyait les populations des salles de concert se pâmer d'enthousiasme devant ses arpéges périlleux, devant ses trilles à perte d'haleine, devant ses galops fantastiques, qui semblaient devoir conduire au sabbat la danse des sorcières chevauchant sur leur balai magique. La vanité des pianistes a été durement châtiée, et leur sort a prouvé une fois de plus que la roche Tarpéienne est bien près du Capitole. La musique, méconnue par eux, s'est retour-



N° 10.



BRODERIE ORIENTALE.

Digitized by Google

née contre eux pour les condamner et les renier. Aujourd'hui la personnalité trop absorbante de l'artiste est reléguée au second plan : l'art l'a remplacée, et nous voyons l'horizon éclairé par la lumière franche et suave des grands génies qui se sont appelés Haydn, Beethoven et Mozart.

Mais cette clarté vers laquelle se tourne tout le peuple musicien de Paris n'a pas encore pénétré dans toutes les familles; elles ont conservé les souvenirs du passé; la mémoire des succès, qui semblent aujourd'hui si burlesques, obtenus il y a vingt-cinq ou trente ans par les pianistes substituant la difficulté à la musique, pèse encore sur leur jugement et le trouble ; elles croient de bonne foi que le but de la musique doit être d'éblouir et de surprendre ; elles confondent le talent de l'acrobate avec celui du pianiste ; elles poursuivent, au prix du plus écrasant ennui, la perfection mécanique, sans se douter que la musique est destinée à charmer, qu'elle doit nous tenir un langage élevé, intelligible, tour à tour attendri ou pathétique, qui commence, ainsi que l'a dit Gœthe, là où la parole finit.

Je ne prétends pas affirmer que l'on doive absolument négliger les exercices destinés à donner aux doigts la force et la souplesse qui leur sont nécessaires pour exécuter même le morceau le plus simple ; mais j'espère prouver que l'on fait fausse route, soit en n'attachant d'importance qu'à l'enveloppe purement matérielle de la musique, soit en séparant la musique des exercices consacrés au mécanisme. Celui-ci se retrouve partout : pour la musicienne novice, il sera dans les plus simples sonates de Haydn, de Mozart, dans les sonatines de Beethoven ; pour l'élève déjà habile il figurera à chaque page des sonates de Beethoven. Si l'une et l'autre s'appliquent à jouer purement les compositions qui sont à leur portée, si elles ne se permettent d'escamoter aucune double ou triple croche, si elles observent scrupuleusement la mesure, qui doit être toujours présente et toujours invisible, qui doit régler la valeur de chaque note, sans jamais être scandée à la façon des écoliers récitant des vers et marquant la rime, sans se soucier d'interrompre ou de tronquer le sens, croit-on que le mécanisme ne se perfectionnera pas, sans que l'on en fasse l'objet d'une étude spéciale ? En étudiant consciencieusement le plus simple morceau, en le jouant lentement d'abord, afin de faciliter l'exécution des passages difficiles, et de conserver cependant l'égalité du mouvement pour toutes les phrases de la composition, on arrivera insensiblement à aborder sans peine des œuvres plus compliquées, appartenant, bien entendu, au même ordre ; car je n'ai aucunement le dessein de proposer à l'ambition de nos lectrices, comme but suprême de leurs efforts, l'étude et l'exécution de certaines compositions modernes, aussi dépourvues de sens que pourvues de dièses, de tierces chromatiques et d'arpéges fulminants. Le résultat que l'on atteint en se vouant à l'étude de ces morceaux n'est nullement proportionné au labeur que l'on s'impose pour arriver à les jouer un peu nettement, car, d'une part, cette étude ne fait pas aimer la musique à ceux qui s'y livrent, et la fait détester à ceux qui l'entendent.



CORSAGE A PANS.

Nous publions aujourd'hui la gravure d'un corsage à pans convenant particulièrement aux jeunes filles. Ce corsage est fait en taffetas noir ; il se compose d'un *corselet* à ceinture très-large, de bandes formant bretelles et encolure, de deux pans devant et deux pans derrière; l'intérieur du corsage est rempli par un treillage exécuté en rubans étroits de velours noir ; une guipure noire posée à plat sert d'encadrement complété par une frange à boules en passementerie noire. Devant, le corsage est fermé avec des boutons bombés également faits en passementerie noire.

Digitized by Google

Sous le titre d'*Études*, on a écrit un grand nombre de courtes compositions, les unes vides d'idées, et n'atteignant ni le but d'être utiles, ni celui de révéler une inspiration originale. D'autres études sont utiles, d'autres encore belles et utiles, et enfin il en est qui, sans être précisément utiles au point de vue du mécanisme, offrent dans leur cadre restreint un court poëme et parfois un poëme délicieux.

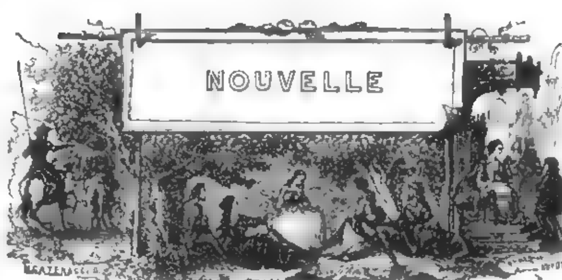
Parmi les études qui sont seulement *utiles*, il faut ranger les cent *Exercices journaliers*, de Charles Czerny. Il faut en jouer un par jour pendant vingt minutes, ou une demi-heure au plus; quand on les a finis, il faut les recommencer. Rien ne sera plus propre que ces exercices journaliers pour entretenir l'agilité des doigts, et beaucoup d'excellents pianistes en font leur pain quotidien. Mais, pour que ces exercices produisent le résultat qu'on leur demande, on doit s'appliquer à les jouer avec la plus scrupuleuse netteté et la plus parfaite mesure. Toute négligence apportée à l'un ou à l'autre de ces points essentiels détruirait tout le fruit de cette étude, qui, pour être profitable, doit de plus être quotidiennement renouvelée, et précéder les morceaux dont on s'occupe, parce que cet exercice facilitera l'exécution des passages difficiles, que l'on devra répéter isolément jusqu'à ce que l'on puisse les jouer purement, dans la vraie mesure indiquée par l'auteur.

Simultanément avec ces exercices, on jouera les études de Cramer. Ces vingt-quatre études figurent parmi celles qui sont utiles pour le mécanisme, belles pour l'oreille, excellentes pour le style; elles font partie de la collection des Classiques du piano, qui contient les œuvres choisies des grands maîtres anciens et modernes, classées par ordre de difficulté, par M. Lecoupey, professeur au Conservatoire. Cette collection est éditée par M. Maho, rue du Faubourg-Saint-Honoré, n° 25; elle mérite que nous nous y arrêtions pour l'examiner.

Les Classiques du piano composent une bibliothèque musicale très-complète. Dans les 120 morceaux qu'elle offre aux pianistes, ceux-ci trouvent la réunion des meilleures compositions écrites pour le piano, depuis Clementi, Couperin, Rameau, jusqu'à Weber, Mendelssohn et Chopin, en passant par Haydn, Mozart, et Beethoven, trinité auguste, à laquelle on a fait, à juste titre, les honneurs de la collection, enrichie de leurs plus belles compositions pour le piano. Ces morceaux, d'époques diverses et de genres opposés, sont classés, non par ordre d'ancienneté, mais par succession de difficultés. La première série, intitulée *très-facile*, peut être abordée par les commençants, tout en offrant un vif intérêt même aux pianistes habiles. Viennent ensuite les morceaux faciles, ceux qui sont de moyenne difficulté, — assez difficiles, — difficiles, — très-difficiles, et enfin les grandes difficultés. Ce n'est pas le dernier degré qu'il faut envisager en commençant: il rebuterait par son éloignement. Mais, en étudiant patiemment depuis la première série, on monte sans s'en apercevoir, par une pente douce très-habilement ménagée; on se perfectionne sans effort, sans lassitude, on arrive enfin au but que l'on a dû se proposer, c'est-à-dire à la possession d'un mécanisme suffisant, à la connaissance des œuvres qui seront éternellement belles, et dont le souvenir, en formant le goût et le style du pianiste, le préservera à jamais des méprises de l'ignorance, des erreurs du jugement, de l'ennui, enfin, et de l'impatience qui ne peuvent manquer d'accompagner les études mal dirigées, qui s'attachent à la lettre, non à l'esprit et à l'âme de la musique. En suivant la marche qui vient d'être indiquée, on aimera la musique tout en l'étudiant, et, comme on la comprendra, on la fera aimer et comprendre à autrui. Quant aux organisations qui demeureraient, en dépit de tout, absolument récalcitrantes au charme de la musique, il faut les plaindre: elles sont évidemment dépourvues d'une certaine faculté qui nous élève, à un moment donné, au-dessus des préoccupations purement matérielles. Le sens généreux, le sens poétique, le sens religieux, leur font défaut : ce sont des aveugles, qui ne peuvent percevoir les horizons immenses qui se déroulent devant eux; des cœurs incomplétement doués, qui n'éprouvent jamais le délicieux attendrissement provoqué par un adagio de Beethoven ou de Mozart; des âmes qui ne peuvent se laisser entraîner à la suite de la mélodie divine, nous conduisant vers tout ce qui est divin, vers le beau et vers le bien!

EMMELINE RAYMOND.

La collection des *Classiques du piano* servira de base aux articles qui seront consacrés à la musique. Nous examinerons successivement les divers morceaux qui composent chacune de ces séries, en indiquant le caractère de chacun de ces morceaux, et accompagnant ces courtes appréciations des réflexions qui pourront faciliter leur étude et leur exécution. Nous essayerons ainsi de faire aimer la musique à nos lectrices, et, lors même que le résultat poursuivi ne serait que partiellement atteint, nous penserons leur avoir rendu un service considérable.



CLARA.

Imité de l'anglais

DE LADY BLESSINGTON.

Suite.

Quand elle fut près de la maison de sa tante, elle crut prudent de ne pas la surprendre, à cause de la délicatesse de sa santé. Elle dit donc au cocher de s'arrêter un peu avant l'humble demeure de mistress Waller, et, descendant de voiture, elle alla sonner. Mais, avant qu'on lui eût ouvert, en jetant les yeux sur le petit jardin qui séparait la maison du boulevard où demeurait mistress Waller, Clara fut surprise et alarmée du changement extraordinaire qui s'offrit à ses yeux. On ne voyait plus de fleurs dans ce petit jardin qui, auparavant, était un parterre. La fenêtre de la salle à manger était aussi fermée, et les vitres, ordinairement si propres, en étaient poudreuses. Une domestique, dont la figure lui était inconnue, et d'un extérieur plus que négligé, ouvrit la porte à Clara, et aux questions que miss Mordaunt lui adressa aussitôt sur la santé de sa tante, elle répondit que sa maîtresse était très-malade, et gardait le lit depuis dix jours.

« Laissez-moi entrer, » dit Clara à cette domestique qui se tenait devant elle, « et que je la voie!

— Oh! vous êtes donc la nièce qu'elle ne cesse de demander? » dit cette femme au moment où elle ouvrait la petite grille du jardin, d'un air qui était loin d'exprimer la satisfaction.

Que tout était changé dans cette maison, humble sans doute, mais bien tenue peu de temps auparavant! Les rideaux blancs de la salle à manger étaient couverts de graisse; le tapis était rempli de taches, et tous les meubles portaient comme l'empreinte de personnes plus que négligentes, aux habitudes malpropres. La salle à manger et la petite entrée exhalaient l'odeur de la pipe et du genièvre. La servante, à la vue de la surprise et du dégoût qu'inspirait à Clara le changement extraordinaire qui s'était opéré dans la maison, s'efforça de parler de la fatigue qu'elle avait éprouvée à veiller sa maîtresse et à la soigner.

« Faites apporter ma malle de la voiture qui est là près de la grille, » dit Clara.

« Mais qui ouvrira la grille à ma place? Il n'y a personne dans la maison, excepté la pauvre dame malade et moi qui suis responsable de tout. »

Comme pour donner un démenti à ces paroles, la voix forte, mais non sans harmonie, d'un homme se fit entendre en ce moment avec un accent irlandais très-prononcé *. Il chantait des paroles que l'on peut rendre ainsi :

> Je suis un franc gaillard,
> Et le whiskey est ce que j'aime
> Pourvu que j'en aie assez,
> Que m'importe le reste?

La colère et la honte se montraient sur la figure de cette femme lorsqu'elle se retourna vers cet homme, qui était évidemment sous l'influence de l'ivresse, car il était tout rouge, et ses regards avaient la gaieté particulière aux ivrognes.

« C'est mon mari, miss, qui travaille dans le voisinage, et qui est venu me voir un instant, » dit-elle en jetant à l'homme un regard courroucé.

La femme alla chercher la malle, et Clara monta dans la chambre de sa tante, laissant l'Irlandais ivre chanter le second couplet de sa chanson. Elle ouvrit doucement la porte, et la voix languissante de sa tante frappa son oreille.

« J'ai sonné plusieurs fois, Fanny, » dit-elle, « comment pouvez-vous être aussi négligente? Il est extraordinaire que je n'aie pas reçu de réponse de ma nièce; comment n'est-elle pas encore ici?

— Ma chère tante, me voici! » s'écria la jeune fille, et mistress Waller la serra en un instant dans ses bras. Cette agréable surprise sembla ranimer la malade, et sa nièce apprit que deux lettres lui avaient été adressées pour l'informer de la maladie de mistress Waller, mais Fanny avait brûlé les deux lettres.

Un jour ou deux après que Clara avait quitté sa tante, la domestique de cette dernière s'était mariée, et avait été remplacée par Fanny. Mistress Waller s'était bientôt trouvée souffrante, et n'avait pas voulu en prévenir Clara, pour ne pas l'inquiéter; et ce n'avait été que lorsqu'elle s'était crue sérieusement malade qu'elle lui avait écrit pour l'en instruire. Fanny, pensant que la guérison de sa maîtresse était douteuse, sinon impossible, n'avait pas fait venir de médecin, malgré l'ordre que mistress Waller lui en avait donné, et elle n'avait pas envoyé les lettres adressées à Clara. Il était évident que la pauvre mistress Waller était tombée entre les mains d'une misérable créature qui spéculait sur sa mort, et n'aspirait qu'à s'emparer de tout ce qu'elle pourrait dérober dans la maison.

Clara était toute en larmes à la pensée de l'abandon où avait été sa pauvre tante en son absence, et elle serrait tendrement sa main amaigrie, lorsqu'elles entendirent la voix sonore de Denis O'Leary chantant son second couplet en l'honneur du wiskey.

« Comment renvoyer cet horrible homme, ma chère enfant? » dit mistress Waller. « Je n'ai cessé de l'entendre, même pendant la nuit, et, malgré toutes les questions que j'ai adressées à cette malheureuse domestique sur les chants nocturnes que j'entendais, elle a soutenu que cette voix était celle d'un homme qui passait dans la rue.

— J'irai le renvoyer, » dit Clara, quoiqu'elle reculât à l'idée seule de se trouver en présence de cet homme.

Elle entendit de l'escalier une vive discussion engagée entre Fanny et son mari l'Irlandais.

« Je vous dis, O'Leary, qu'il ne faut pas rester ici à fumer, maintenant que la jeune demoiselle est arrivée.

— Et pourquoi pas? Et c'est précisément pour cela que je dois rester pour lui tenir compagnie, à la pauvre jeune fille, et lui raconter des histoires du pays ou lui chanter des chansons irlandaises.

— Si vous n'êtes pas l'homme le plus insupportable que je connaisse, » dit Fanny, « je ne m'appelle pas Fanny!

— Ne m'insultez pas.

— Mais, méchant Irlandais, ne voulez-vous pas entendre raison? »

L'entrée de Clara mit un terme à la querelle, et fit lever Denis O'Leary de la chaise où il était assis, tandis que Fanny paraissait encore plus déconcertée que lui.

« J'espère que vous allez bien, miss? » dit Denis; « je suis heureux de vous voir, et je n'ai jamais vu, ça, je puis le dire, une plus jolie demoiselle que vous!

— Ma tante désire que vous quittiez la maison, » dit timidement Clara.

— Moi-même? Vraiment, ce sera aussitôt fait que dit. On ne verra jamais la figure de Denis O'Leary dans une maison, une minute de plus qu'il n'y sera le bienvenu. » En disant ces mots, il secoua les cendres de sa pipe, la mit dans sa poche, et, prenant son chapeau, il fit son sourire le plus gracieux à Clara :

« Bonjour, miss, » dit-il; « car, bien que vous m'ayez donné ma feuille de route, il m'est impossible de chercher querelle à une aussi jolie figure. »

Et il s'en alla chantant ce couplet :

> En partant ne pleurez jamais,
> Car le chagrin sèche la gorge,
> Et, en Angleterre, il n'y a pas de whiskey
> Pour se remonter l'esprit.

— O Denis! est-ce ainsi que vous me quittez? Vous êtes bien l'homme le plus ingrat!.....

— De la décence, Fanny, de la décence! Je ne suis pas du tout ingrat. Vous m'avez dit qu'il y avait ici une dame malade, et qu'il fallait un homme dans la maison, surtout un Irlandais, jusqu'à ce que l'âme fût sortie de son corps. Je suis donc venu, et je n'ai quitté la maison ni de jour ni de nuit. Qu'ai-je fait autre chose que de fumer ma pipe, prendre un peu de soupe quand vous m'en avez donné, et chanter une chanson pour m'égayer? En quoi donc suis-je ingrat envers vous, Fanny, quand c'est chez la vieille dame que je suis, si je m'en vais quand elle me fait dire de me retirer? Voudriez-vous que j'eusse l'âme assez basse pour rester lorsqu'on me donne mon congé? »

Et Denis O'Leary, en sortant de la maison, reprit ses couplets favoris en l'honneur du wiskey.

« Je ne resterai pas une heure de plus dans la maison, » dit Fanny en pleurant; puis, jetant un regard irrité sur miss Mordaunt, elle quitta la chambre. Elle revint une minute après, et demanda ses gages, en déclarant qu'elle voulait être payée.

Intimidée par la violence de cette fille, Clara chercha sa bourse; mais elle éprouva un moment de désespoir quand elle vit qu'elle l'avait perdue. Elle se souvenait très-bien, en mettant dans son sac la lettre que lui avait donnée le concierge de M. Belmont à la campagne, d'avoir senti sa bourse; mais maintenant elle ne pouvait retrouver ni bourse ni lettre. Fanny s'aperçut aussitôt de la vive anxiété de miss Mordaunt, elle en profita pour se montrer encore plus insolente.

« Mes gages, » dit-elle, « il me les faut, et je ne me contenterai pas de paroles, voyez-vous? »

La sonnette de mistress Weller, qui retentit en ce moment, fit monter Clara.

« Où trouverai-je votre argent, chère tante? » dit Clara, « car Fanny ne veut pas rester, et demande ses gages. »

Mistress Waller montra son nécessaire, dont la clef était dans le tiroir de la table placée à côté du lit. Clara ouvrit le nécessaire où mistress Waller avait l'habitude de mettre son argent; elle n'y trouva pas une seule pièce de monnaie, et la pensée qu'elle et sa tante étaient tout à fait sans argent l'accabla. Elle s'approcha du lit, et, voyant que sa tante s'était évanouie, elle demanda à Fanny de l'eau de Cologne ou de l'eau de Hongrie pour la ranimer.

« Il n'y a rien de pareil dans la maison, » répliqua celle-ci.

« Par pitié, allez au moins chercher le médecin ou l'apothicaire voisin, » dit Clara; et, se souvenant que dans son petit nécessaire de toilette elle avait de l'eau de Cologne et de l'eau de Hongrie, elle s'empressa d'en aller chercher.

Elle en baigna le front pâle et les tempes de sa tante, frotta ses mains amaigries et blanches comme le marbre; mais, hélas! elle ne put réussir à la ranimer : sa pauvre tante s'était éteinte en un instant! Au bout de quelques minutes il fut impossible à Clara de douter de la triste vérité. Elle était donc venue recevoir le dernier soupir de sa meilleure amie! Désespérée, elle se jeta sur son corps,

* Quand il s'agit de mettre en scène un ivrogne, les auteurs, en Angleterre, ne manquent guère de choisir un Irlandais.

Digitized by Google

pressa de ses lèvres les froides joues de la morte, et perdit dans un long évanouissement la conscience même de sa vive douleur.

XI.

Au moment où Clara revint à elle-même, elle se trouva dans une chambre dont une partie seulement était éclairée, mais elle s'aperçut bientôt que le lit où elle avait reposé, et les rideaux qui l'entouraient, offraient aux regards cette propreté exacte et scrupuleuse qu'on ne rencontre pas toujours, même dans les plus riches maisons. Elle porta la main à son front, et elle s'efforça de se rappeler le passé; mais ce passé d'abord lui sembla un rêve, jusqu'à ce que le souvenir de la mort de sa tante lui revînt à la pensée, et la fit éclater en sanglots, qu'elle ne put retenir.

« Ne pleure pas, chère amie, ne pleure pas, » lui dit en ce moment la douce voix de Rachel, qu'elle eut bientôt reconnue. « Souviens-toi, chère Clara, que, si tu as perdu une amie, il te reste deux cœurs qui te sont dévoués; car Abraham Jacob et sa fille ne t'abandonneront pas. Oui, en vérité, mon père sera ton père; et moi, Clara, je serai ta sœur! »

Rachel serra dans ses mains la main fiévreuse de Clara, et elle lui donna mille fois le conseil de ne pas se livrer à la douleur quand elle venait d'être si malade; mais Clara, avec cette ardeur de la fièvre que rien ne peut calmer, se reprochait maintenant d'avoir quitté sa pauvre tante, de l'avoir *abandonnée*, quoiqu'elle ne se fût réellement séparée d'elle que par dévouement, et pour ne pas lui être à charge.

Quand la fièvre cessa, la jeune fille tomba dans un état de prostration qui inspira de sérieuses inquiétudes, et il fallut la force de sa constitution, les soins assidus de Rachel, pour qu'elle en triomphât.

Lorsqu'elle put se lever et descendre au parloir *, Abraham Jacob l'y reçut avec cette franche cordialité qui était dans sa nature même. Il lui dit en peu de mots qu'en donnant la main à sa fille pour l'aider à descendre de voiture, il avait trouvé sa bourse et une lettre cachetée à son adresse.

« Je ne pouvais te les porter, » ajouta-t-il, « avant d'avoir ramené Rachel à la maison; mais je ne l'eus pas plutôt reconduite ici, dans notre paisible demeure, que je me suis rendu, aussi vite que j'ai pu, à Kensington, et assez à temps, ma jeune amie, pour arracher à des mains criminelles et ton bien, et celui de ta parente. Remarque bien, jeune fille, dans tout ceci la divine intervention de la Providence! Quand tu t'es aperçue de la perte de ta bourse, tu l'as regardée sans doute comme un nouveau malheur : car c'est ainsi, pauvres mortels, que nous jugeons les choses de cette vie! Eh bien! c'est la perte de ta bourse qui m'a conduit chez toi, où je t'ai trouvée presque aussi froide et aussi insensible que ta tante, sur le lit de laquelle tu étais tombée, tandis que la misérable fille qui t'avait servie n'était occupée qu'à vider les tiroirs et à s'emparer de tout ce qu'elle pourrait emporter, sans songer à la morte et à celle qui semblait si près de la suivre. Je vins aussitôt à ton secours, j'appelai deux agents de police : à l'un je remis la coupable domestique, et, me rappelant deux amis que j'avais dans le voisinage, j'envoyai l'autre agent chez eux, pour requérir de leur part les secours dont tu pouvais avoir besoin dans ton état de faiblesse. Nous rendîmes à la morte les derniers devoirs, et nous primes soin de la malade. Tu fus transportée dans la voiture de mon ami, accompagnée par sa femme, et tu arrivas ainsi dans cette maison où tu reçus les soins de Rachel et de ma digne femme de charge, Fabitha. »

Clara versa d'abondantes larmes pendant ce simple récit, et Abraham Jacob ne fit d'autre effort pour la consoler que de lui serrer doucement la main et de l'assurer qu'elle aurait toujours un ami dans ce monde, tant qu'il vivrait, pendant que la douce Rachel, qui l'entourait de ses bras, lui murmurait à l'oreille qu'elle serait toujours sa sœur.

« Tu n'es pas dépourvue de toute ressource, jeune fille, » ajouta le père de Rachel, « et, pour une âme généreuse qui ne veut pas dépendre absolument d'autrui, c'est une consolation. J'ai fait vendre les meubles de ta tante, et j'en ai placé le produit en trois pour cent. Je t'en présenterai le compte quand ta santé sera rétablie.

— Oh! je n'ai pas besoin de voir de compte, » dit Clara en pleurant, « tout ce qu'un ami comme vous a fait est bien fait.

— Sans doute, jeune fille, mais ce n'est pas comme cela qu'on procède en affaires. Si ton pauvre père a été malheureux, c'est précisément son excès de confiance qu'il faut en accuser. Ceux dont il se croyait le plus sûr l'ont trompé, et c'est ainsi qu'il a été perdu! Sais-tu que ma fille Rachel, elle-même, me rend compte de toutes les dépenses dont elle peut être chargée dans la maison? »

Pendant ce petit discours, faut-il l'avouer? Clara se demandait ce qu'avait pu devenir la lettre qui avait été trouvée dans la voiture avec sa bourse. Quand on la lui avait remise chez le concierge de M. Belmont, il lui avait suffi d'un regard jeté sur l'adresse, pour voir qu'elle n'était pas de M. Marsden. De qui était-elle donc? « De M. Seymour, » murmurait son cœur; et, si elle ne s'était promis de ne la lire que dans sa petite chambre, chez sa tante, c'est qu'une telle lettre avait pour elle un intérêt d'une nature toute particulière.

Le malheur qu'elle avait éprouvé à Kensington, la longue maladie qui venait d'en être le résultat, avaient pu effacer un peu dans son esprit le souvenir de cette lettre; mais, maintenant qu'on venait de la lui rappeler, elle désirait vivement en prendre connaissance. Comment le dire? Elle n'osait; elle se sentait saisie d'une timidité excessive, dès qu'il s'agissait de cette lettre.

Tandis qu'elle cherchait à en parler, Abraham Jacob lui dit qu'il regrettait beaucoup de lui dire qu'il ne savait ce qu'il avait fait de la lettre en question.

Éprouvée comme elle l'avait déjà été, Clara eut de la peine à supporter ce dernier coup : elle devint tout à coup très-rouge, puis très-pâle. Que ne pouvait pas contenir cette lettre! Quel témoignage d'amitié, de dévouement, peut-être d'un sentiment plus tendre, mais toujours respectueux, ne s'y trouvait pas renfermé!

Son hôte remarqua l'émotion qu'elle ne pouvait cacher. « Je crains, amie Clara, » lui dit-il, « que la lettre dont il s'agit n'ait de l'importance pour ton bonheur. S'il en est ainsi, et que tu puisses me dire qui l'a écrite, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour réparer ma négligence, en allant trouver la personne, ou bien en lui écrivant.

— Cela n'a que peu d'importance, mon excellent ami, » dit Clara.

« Mais pourquoi, jeune fille, es-tu devenue si pâle et si rouge, quand j'ai parlé de cette lettre?

— Je suis si faible! » dit Clara, tandis que ses yeux baissés se voilaient sous leurs longs cils.

« Sais-tu qui est l'auteur de la lettre? » dit Abraham.

« Je n'en suis pas sûre, c'est-à-dire je suppose... j'ai cru que ça pourrait être... c'était la première fois que je voyais cette écriture.

— Alors la lettre ne peut avoir d'importance pour toi, » dit Abraham Jacob en regardant Clara avec plus de malice qu'il ne lui en avait encore montrée.

« Non, » reprit Clara, « cela n'a pas d'importance, » tandis que sa physionomie exprimait involontairement un dépit qu'elle ne pouvait réussir à dissimuler.

Abraham ne dit plus rien et se retira près de la fenêtre en secouant la tête.

La Belle Pelouse était le nom de la résidence d'Abraham Jacob. On y menait la vie la plus douce et la plus paisible en même temps que la plus simple. Quoique les échos n'en fussent pas réveillés par les sons mélodieux de la musique, la douce voix de Rachel était l'harmonie de ce séjour, et l'on n'en demandait pas d'autre *. Lorsqu'on ouvrait les fenêtres qui donnaient sur le jardin, rempli des plus belles fleurs, les chants de milliers d'oiseaux venaient égayer la tranquillité de la maison, et Clara pensait qu'elle ne s'était jamais trouvée dans un plus délicieux séjour, ni avec de meilleurs amis; mais, une fois rétablie, elle était bien déterminée à ne pas manger davantage le pain de ses excellents hôtes. Elle consulta donc son ami Abraham Jacob sur le meilleur moyen de trouver une position nouvelle.

« Eh quoi! » lui dit-il, « jeune fille, tu veux nous quitter? Nous t'aimons beaucoup; oui, en vérité, tu nous es devenue très-chère! »

Reconnaissante de la bonté qu'on lui montrait, Clara dit franchement à son hôte qu'elle ne voulait pas en abuser, quelle que fût la délicatesse de ceux qui l'avaient reçue. »

Quoique fort triste de cette séparation, Abraham Jacob ne put blâmer Clara de la résolution qu'elle avait prise et de la dignité qu'elle lui montrait. Seulement, il lui fit promettre d'avoir recours à lui dans toutes les épreuves qu'elle pourrait avoir à subir, et de considérer la Belle Pelouse comme un asile qui lui serait toujours ouvert.

Abraham se disposa ensuite à chercher une position qui pût convenir à Clara.

Une larme mouilla la paupière de Rachel, quand elle apprit la résolution de Clara.

« Eh quoi! chère amie, tu ne veux pas rester avec nous? » lui dit-elle. « Ta présence m'est aussi agréable que celle de la belle fleur qui allait pâlir et se faner, mais que des soins ont rendue à la vie. Toi aussi, Clara, tu t'inclinais vers la terre et tu étais mourante quand tu es venue ici, et je t'ai soignée comme si tu avais été ma fleur favorite, et, comme elle, tu t'es épanouie. Et toi, que j'aime mille fois mieux, tu veux nous quitter! Ta douce main blanche ne me rendra donc plus la pression de la mienne? » Et Rachel, appuyant sa tête sur l'épaule de Clara, se prit à pleurer.

Quelques jours après, Abraham Jacob dit à Clara qu'il avait appris que lady Axminster avait besoin d'une institutrice. C'est la femme de l'*ami* Axminster, » dit-il, « ordinairement appelé marquis d'Axminster; on dit que c'est une bonne et aimable jeune femme. Son mari est aussi regardé comme un homme recommandable. On ne m'a pas demandé cependant si tu étais modeste, bonne, si tu avais d'honorables principes et un caractère doux, mais si tu savais faire de la musique, chanter, si tu pouvais imiter sur le papier ou sur la toile les merveilles de l'inimitable nature, ce que je regarde comme un péché; si tu pouvais parler les langues étrangères et broder. Sur tout cela, on m'a fait beaucoup de questions. Oui, amie Clara, et, vraiment, cela a presque excité ma colère, de voir qu'on regardait une douce et modeste jeune fille comme destinée à distraire dans un salon la légèreté des hommes de plaisir; mais voilà ce que l'on exige maintenant d'une institutrice. Sais-tu donc toutes ces futilités que demande l'*ami* Axminster? »

Clara fit un signe affirmatif, et pour la première fois de sa vie, se sentit presque honteuse de talents dont un homme qu'elle estimait autant parlait avec un tel mépris.

« En vérité, amie Clara, tu as caché tes talents sous le boisseau, » dit Abraham Jacob, « car tu nous as montré tant de modestie, tant de calme, si peu de prétention, que je te croyais étrangère à tous ces vains avantages; et cependant j'aurais dû me souvenir qu'élevée comme tu l'avais été, on n'avait dû épargner aucune dépense pour te donner ce qu'on appelle une éducation brillante.

« Désormais même j'aurai meilleure opinion des personnes qui ont ce genre de talent, puisque je m'aperçois que leur cœur et leur bon sens peuvent n'en pas souffrir. »

A midi, le lendemain, Clara, accompagnée d'Abraham Jacob, se rendait, dans une voiture simple mais convenable, chez le marquis d'Axminster, dans Grosvenor square. Dès que leurs noms furent annoncés, on les introduisit dans une bibliothèque meublée avec une somptuosité qui excita de la part d'Abraham un certain *hum* de désapprobation, qui ressemblait beaucoup à un grognement. La riche reliure des livres, les corniches dorées, les draperies qui ornaient la bibliothèque, les magnifiques bustes, les globes et les vases qui la complétaient, pour ainsi dire, blessèrent les yeux d'Abraham.

« Je n'aime pas tout ce luxe, » dit-il; « amie Clara, je trouve qu'il menace ton repos dans cette maison, car j'ai observé que là où l'on flatte le plus les caprices de la vanité, le cœur a le plus à souffrir. »

Clara allait peut-être blâmer un peu la sévérité de son ami, lorsque le son de la musique se fit entendre.

Abraham prêtait l'oreille au duo qui venait de commencer, comme s'il avait été en pénitence; et tandis qu'une voix d'homme, sonore, mais dont les accents passionnés avaient quelque chose de comprimé, frappaient son oreille, se mêlant à la voix timide, mais douce et mélodieuse d'une femme, il se tourna vers Clara comme pour lui demander ce que c'était que cette musique.

« Connais-tu la langue que chantent ces musiciens?

— Oui, c'est de l'italien, » répondit Clara.

— Oui; en vérité, amie, les sons en sont doux, mais ils ont aussi quelque chose de mou et d'énervant; je craindrais d'y trouver du plaisir. Veux-tu me traduire les paroles, pour que je voie si elles sont aussi énervantes que la musique à laquelle elles se trouvent unies? »

Clara eut de la peine à ne pas sourire, tandis qu'elle traduisait ces paroles de la chanson italienne :

« Oh! ma belle, que serait la vie sans toi? Un désert, où le soleil ne montre jamais sa lumière.

« Une prison fermée à toute espérance, et où habite le malheur.

« Ne me tue pas par tes rigueurs.

— O toi! qui m'es trop cher, ne sais-tu pas que tu es aimé? Hélas! les rigueurs dont tu te plains ne sont que des nuages qui passent un instant devant le soleil pour en dérober la clarté; mais je ne les appelle à mon aide que pour te cacher mon affection. »

« Assez, amie Clara; ne répète pas ces paroles criminelles, elles ne sont pas faites pour être prononcées par une modeste jeune fille, pour frapper les oreilles d'un homme sensé. En vérité, je m'étonne..... »

Il allait achever sa phrase, lorsque le marquis d'Axminster entra. Il était d'une taille noble et élevée, et pouvait avoir environ cinquante ans.

Il salua froidement Clara, et regarda avec beaucoup d'étonnement Abraham Jacob, qui, suivant la coutume des quakers, gardait son chapeau, quoiqu'il fût assis dans une chambre.

« Nous sommes ici, ami Axminster, pour attendre ta femme, » dit Abraham Jacob.

Le marquis sourit; les paroles d'Abraham lui avaient expliqué ce que son costume aurait dû d'abord lui faire comprendre, c'est qu'il appartenait à la secte des *amis*. Le marquis sonna, et demanda au domestique, qui entra bientôt après, si la marquise savait qu'on l'attendait dans la bibliothèque.

« Milady chante avec lord Francis Carysfort, » répondit le domestique.

Un observateur aurait vu que le marquis fronça en ce moment le sourcil, et le domestique s'en aperçut, quoique miss Mordaunt et Abraham Jacob n'y eussent point fait attention.

« Dites à milady qu'elle est attendue ici, » reprit le marquis d'un ton plus roide qu'à l'ordinaire, et, saluant Clara ainsi que son protecteur, il quitta la chambre.

On entendit un bruit de voix dans l'antichambre : l'une d'elles était celle du marquis, qui semblait parler avec une certaine vivacité; l'autre, celle d'une femme, douce et suppliante. Un instant après la porte s'ouvrit, et l'une des plus charmantes femmes que Clara eût jamais vues entra dans la chambre, les joues toutes rouges, et encore si tremblante qu'il était impossible de ne pas le remarquer. Abraham Jacob, quoique peu habitué à montrer de la surprise ou de l'admiration, ne put s'empêcher d'en laisser échapper quelques signes à la vue de cette gracieuse femme, lorsque lady Axminster s'approcha de Clara, et, du ton le plus aimable, avec une affabilité qui lui était particulière, s'excusa de l'avoir fait attendre.

Il y avait dans la marquise d'Axminster une séduction dont l'influence était grande sur tous ceux qui approchaient d'elle. Les plus envieux lui pardonnaient sa beauté, sa fortune et son rang, tandis qu'elle ne paraissait pas y songer elle-même. En dix minutes il sembla à Clara qu'elle la connaissait et qu'elle l'aimait depuis des années; et Abraham Jacob lui-même oublia qu'elle venait de chanter des paroles dont il avait sévèrement blâmé la mollesse. L'agréable impression faite sur Clara par la marquise fut réciproque; car, après l'avoir un peu questionnée, elle lui exprima toute sa satisfaction, et le désir d'avoir miss Mordaunt le plus tôt possible. Elle ajouta que la recommandation de M. Jacob était suffisante. Un gracieux sourire et un salut non moins gracieux firent passer de la tête à celui-ci l'idée de demander que « l'amie » Clara ne joignît pas sa voix aux chansons profanes comme celles qu'il avait entendues en entrant dans la maison. Clara promit de venir le lendemain, et prit congé de la marquise sous une impression si favorable qu'elle espéra cette fois trouver auprès d'elle

* La salle à manger, qui sert de salon de famille en Angleterre.

* Les quakers s'interdisent la musique.

Digitized by Google

la paix et tout le bonheur qu'elle pouvait attendre dans une position comme la sienne.

Lorsqu'elle se retrouva avec Abraham Jacob dans la voiture qui les avait amenés:

« Vraiment, tu as raison, » dit-il, « l'amie Arminster est une personne belle et aimable; mais maintenant que je ne suis plus en face de sa jolie figure, et que je n'écoute plus sa douce voix, je me souviens de choses que j'aurais voulu lui dire, et je me reproche de ne l'avoir pas fait. Oui, en vérité, j'aurais dû lui parler du péché qu'elle commettait en faisant de la musique, et surtout de la musique comme celle que j'ai entendue. Oui, amie Clara, je te le dis, cette femme est dangereuse, puisqu'elle a pu ainsi faire oublier à Abraham Jacob ton véritable intérêt; cela est extraordinaire; car maintenant que je me rappelle tout ce qu'elle a dit et fait, je ne vois rien qui ait pu ainsi troubler mon intelligence, excepté sa grande beauté, son gracieux sourire et la douceur extrême de ses manières. »

Clara fut frappée de la vérité de ces observations, car elle se rappelait maintenant qu'on n'avait rien dit de l'élève ou des élèves dont elle devait entreprendre l'éducation, et qu'oubliant les questions qu'elle s'était proposée de faire elle-même, elle n'avait songé qu'à regarder et qu'à écouter la marquise.

La description que le père de Rachel et Clara lui firent de lady Axminster rassura l'aimable fille sous un rapport; mais elle exprima la crainte que miss Mordaunt n'aimât trop lady Axminster, et ne l'oubliât elle-même.

Il est bien rare que des membres de la secte des quakers montrent l'émotion que Rachel ne chercha point à cacher quand elle vit entrer Clara dans la voiture qui devait la conduire à Grosvenor square, et certes Clara répondit vivement à la sympathie dont elle était l'objet de la part de Rachel.

Abraham Jacob, tandis que la voiture roulait vers Londres, rappelait à Clara qu'elle devait s'adresser à lui dans toute circonstance grave, et, en la quittant, il lui remit un billet de dix livres sterling *.

« C'est, » lui dit-il, « une partie de ta petite fortune; il faut bien, quoi qu'il arrive, que tu aies un peu d'argent à ta disposition; écris-nous, chère amie, car je serais bien désireux de savoir comment tu te trouveras dans cette nouvelle maison. »

Clara, lorsqu'elle vit la voiture repartir avec Abraham Jacob, éprouva une tristesse qu'elle eut bien de la peine à maîtriser, tant elle éprouvait de reconnaissance pour les amis que la Providence lui avait envoyés au moment où elle en avait le plus besoin.

Lorsqu'elle fut introduite dans les appartements qu'elle devait occuper, Clara fut frappée de la différence qui existait entre ces appartements et ceux qu'elle avait habités chez mistress Belmont. Ici une élégance pleine de goût se faisait remarquer dans tous les arrangements du petit salon de compagnie et de la chambre à coucher comme des autres pièces qu'elle devait occuper. Quelques instants après son arrivée, la marquise d'Axminster entra dans le petit salon, conduisant par la main une charmante petite fille de cinq ans environ qu'elle présenta à Clara comme son élève.

« Je crains, miss Mordaunt, » dit-elle, « que vous ne trouviez mon Isabelle un peu gâtée; mais j'espère que vous pourrez en faire quelque chose. Allons, ma chérie, donne la main à miss Mordaunt. »

La petite fille s'approcha, regarda fixement Clara, et puis l'embrassa:

« Ah! maman, » dit-elle tout bas, « je suis sûre que j'aimerai beaucoup cette dame, car elle est presque aussi jolie que vous; et j'aime les jolies personnes. »

La marquise sourit, et se leva pour se retirer.

« Vous resterez avec cette dame, Isabelle, » dit la marquise en ouvrant la porte.

« J'aimerais rester avec elle et avec vous, chère maman, » répondit la petite fille.

« A quatre heures je vous emmènerai, avec miss Mordaunt, dans la voiture; et, si vous êtes très-sage, nous nous promènerons dans les jardins de Kensington. Vous n'aurez qu'à sonner, miss Mordaunt, et un domestique viendra recevoir vos ordres. Faites absolument comme si vous étiez chez vous, et demandez tout ce qui pourra vous être commode ou agréable. »

Ainsi disant, lady Axminster sortit après avoir tendrement embrassé Isabelle et fait un salut gracieux à Clara. Lorsque celle-ci se retourna vers l'enfant, elle vit les jolis yeux de la petite tout baignés de larmes; mais elle se hâta de les essuyer, regarda Clara avec une douce naïveté, et lui dit:

« Je n'ai pas pleuré parce que je restais seule avec vous, mais parce que j'aime à être toujours avec maman. »

Isabelle reçut les premières leçons de miss Mordaunt avec une docilité qui charma son institutrice, et une aptitude qui annonçait les meilleurs résultats. Clara ne s'étonna pas de toute l'affection que pouvait inspirer à une mère une nature aussi affectueuse et aussi intelligente.

A deux heures de l'après-midi, un dîner, aussi bon que bien servi par un domestique en livrée, dans une jolie salle à manger, fut suivi d'un délicieux dessert, avec des vins de deux ou trois espèces: en un mot, Clara se trouva entourée de toutes les attentions qui pouvaient lui prouver la considération que l'on avait pour elle chez la marquise d'Axminster. Elle fut charmée de voir que la petite Isabelle n'avait rien de cette aridité qu'on pouvait reprocher aux filles de mistress Belmont, et qu'après avoir elle-même mangé très-modérément, elle pressait Clara de se servir elle-même d'une manière si aimable et si caressante, que, de la part d'une si jeune enfant, tant de grâce avait un charme irrésistible, surtout si on la comparait à la grossièreté qu'avaient d'abord montrée les premières élèves de Clara.

* 250 francs.

A quatre heures on annonça que la voiture attendait, et une femme de chambre vint offrir à miss Mordaunt de l'aider à mettre son manteau et son chapeau; Clara lui fit un refus poli, et la femme de chambre habilla *lady* * Isabelle.

Clara trouva la marquise prête à monter en voiture; cette dernière lui demanda si elle avait été contente de son dîner, et lui exprima de nouveau le désir qu'elle demandât tout ce qui pourrait lui être nécessaire ou agréable.

Après une course dans Hyde Park, la voiture s'arrêta à l'entrée des jardins de Kensington, près la porte de Victoria; ce fut là que la marquise, lady Isabelle et Clara descendirent. Tandis qu'elles se dirigeaient vers la porte de Bayswater:

« Maman, » dit la petite fille, « j'espère que lord Francis viendra ici à notre rencontre; je désire tant le voir! »

La marquise ne dit pas un mot, mais elle baissa son voile, quoiqu'un instant auparavant elle l'eût relevé.

« J'espère qu'il viendra, n'est-ce pas, maman? » reprit l'innocente enfant. « Ah! voici la porte par laquelle il a l'habitude de venir..... Oh! mon Dieu, que je suis contente! le voici!..... »

Pendant qu'Isabelle parlait ainsi, un jeune homme, grand, aux formes les plus élégantes, et remarquablement beau, était entré dans les jardins de Kensington par la porte de Bayswater, et s'approchait de la marquise.

« C'est vraiment une délicieuse surprise, » dit-il, « je ne m'attendais pas à vous rencontrer ici, Madame. »

La marquise dit un mot de la beauté du temps qui l'avait décidée à sortir; mais il y avait dans ses manières un embarras et une timidité qui semblèrent frapper lord Francis Carysfort, et qui étonnèrent miss Mordaunt.

« J'étais sûre que vous viendriez, » s'écria Isabelle, lui prenant la main affectueusement; « j'étais sûre que vous viendriez par cette porte, parce que vous venez plus souvent de ce côté que d'aucun autre. »

Cette remarque naïve fit rougir lord Francis, et il mordit sa lèvre inférieure avec une sorte de dépit.

« Miss Mordaunt, je vous présente lord Francis Carysfort, » dit la marquise avec le même air de considération que si Clara eût été une très-grande dame, et il se conforma lui-même à l'étiquette usitée en pareil cas, ôta son chapeau et salua avec la politesse la plus parfaite, comme si l'humble institutrice avait été une personne de la plus haute distinction.

« Vous ne m'aimez pas aujourd'hui autant qu'hier, lord Francis, » dit Isabelle, « et aussi je vous appellerai lord Francis, et non pas *cher* Francis, comme je le fais quand vous êtes sage. »

Lord Francis rougit encore, et il s'efforça en vain de cacher son embarras.

« Mais pourquoi êtes-vous si changé, si différent? » dit la charmante enfant toute en larmes.

« Je suis fatiguée, » dit la marquise en s'asseyant sur un de ces bancs qui se trouvent dans les espèces de cabanes ouvertes au public dans les jardins de Kensington, « et je m'arrêterai ici, miss Mordaunt, pendant que vous vous promènerez avec Isabelle.

— Je suis bien étonnée, » dit la petite fille à Clara lorsqu'elle fut seule avec elle, « de trouver lord Francis si étrange aujourd'hui! Il est si bon ordinairement, quand il vient chaque jour au-devant de maman et de moi; et maman aussi est bien changée, car elle a toujours l'air d'être si contente quand elle rencontre lord Francis, et aujourd'hui elle ne lui a pas donné la main ni paru contente comme à l'ordinaire.

— Lady Isabelle, » dit Clara, « il ne faut pas faire de remarques sur les personnes que vous voyez, car il y a des jours où des amis, suivant la disposition d'esprit où ils se trouvent, paraissent moins gais qu'à l'ordinaire; et toutes les remarques qu'on leur fait en pareil cas les rendent encore plus silencieux.

— Mais ne dois-je pas dire toujours la vérité et ce que je pense?

— Il faut toujours dire la vérité, » répondit Clara, « mais il n'est pas nécessaire d'exprimer en toute occasion ce que l'on pense, car cela peut faire quelquefois de la peine.

— Alors, je ne dirai plus à lord Francis qu'il est changé et qu'il ne m'aime pas, » reprit l'enfant avec une naïveté charmante, « puisque je lui ferais du chagrin, et il nous aime tant, maman et moi! »

F. NETTEMENT.

(La suite au prochain numéro.)

* C'est ainsi qu'en Angleterre on appelle les filles de lord.



N° 1,212, Paris. Nous publierons des modèles de différents genres, en filet brodé; le dessin du 26 juin peut d'ailleurs servir pour pelote; il s'agit seulement de l'exécuter avec du fil aussi fin que possible. — *N° 4,665 bis, Montmartre.* On trouvera la soie de la jupe grise chez M. Simart, rue Rambuteau, 65. — *Adolphe et Maria, Belgique.* Toilette de mariée: robe en poult de soie blanc, à demi-queue, garnie au-dessus de l'ourlet avec une grosse ruche chicorée; corsage demi-montant, manches courtes et plates. Par-dessus cette première robe, une seconde robe tout à fait montante, coupée en forme Princesse (c'est-à-dire corsage non séparé de la jupe), à manches longues; cette robe, faite en gaze de soie blanche, sera plus courte que la précédente; le bord inférieur sera découpé *à dents*, sous lesquelles on posera une dentelle blanche plus ou moins large, légèrement froncée. La longueur de cette seconde robe dépendra de la largeur de la dentelle, laquelle doit atteindre le bord supérieur de la ruche chicorée, posée sur la robe de dessous. Manches demi-ajustées, à bords dentelés, sous lesquels on pose une dentelle; voile de tulle blanc, *illusion*, couvrant le visage, et retombant jusqu'à moitié du corsage. Le patron de la robe Princesse, ou Isabeau, a été publié dans le n° 5 de l'année 1863. Cette robe sera boutonnée par devant, depuis le col jusqu'à son bord inférieur. Autour du cou, ruche de tulle ou de dentelle étroite. — *Mlle de P....., grand-duché de Luxembourg.* Commission a été donnée de chercher un joli objet du genre désiré. Merci mille fois pour cette aimable et charmante lettre. — *Mme de P... à Vau...* A dû recevoir le paquet réclamé. La nécessité m'oblige à me récuser; mon temps est si complétement employé, qu'il me serait tout à fait impossible de me charger d'un travail étranger à mes occupations. Je le regrette, mais il ne dépend pas de moi de négliger les soins bien multipliés que m'impose la rédaction du journal. — *A. B.* Il n'y a point d'étiquette à suivre dans le choix du bouquet de fleurs que l'on porte chaque jour à sa fiancée, depuis le moment où le mariage est décidé jusqu'à sa célébration; on offre les plus belles fleurs parmi celles que l'on peut se procurer. Le deuil d'un beau-père (second mari d'une mère) se porte six mois; s'il s'agit du père d'un mari, ce deuil dure un an, car une femme ne peut quitter le deuil tant que son mari le porte. Après les vêtements noirs, on adopte successivement les couleurs grises, violettes et lilas. Je n'ai pas compris la dernière question, relative aux mères de famille qui ont des garçons, et à celles qui ont des filles. — *N° 12,263, Ariége.* Les conseils seraient insuffisants; il faudrait y joindre des patrons que nous ne pouvons publier en ce moment. Le marié met une cravate de mousseline blanche, sans aucun ornement ni broderie d'aucun genre.

Explication de la Clef diplomatique.

L'ORPHELINE.

Dans la neige, une enfant chétive, à demi nue,
Un jour de froid hiver implorait les passants:
« Pitié! » leur criait-elle. Et d'une voix émue:
« Ma pauvre mère, hélas! ne m'a jamais connue;
« Hier mon père est mort: je n'ai plus de parents.

« J'ai faim! mon Dieu! j'ai froid! et je suis seule au monde!
« M'abandonnerez-vous sans asile et sans pain?
« A mes côtés pourtant chacun rit, l'or abonde,
« Le riche passe heureux, l'immense foule gronde,
« Et peut-être pour moi la mort viendra demain. »

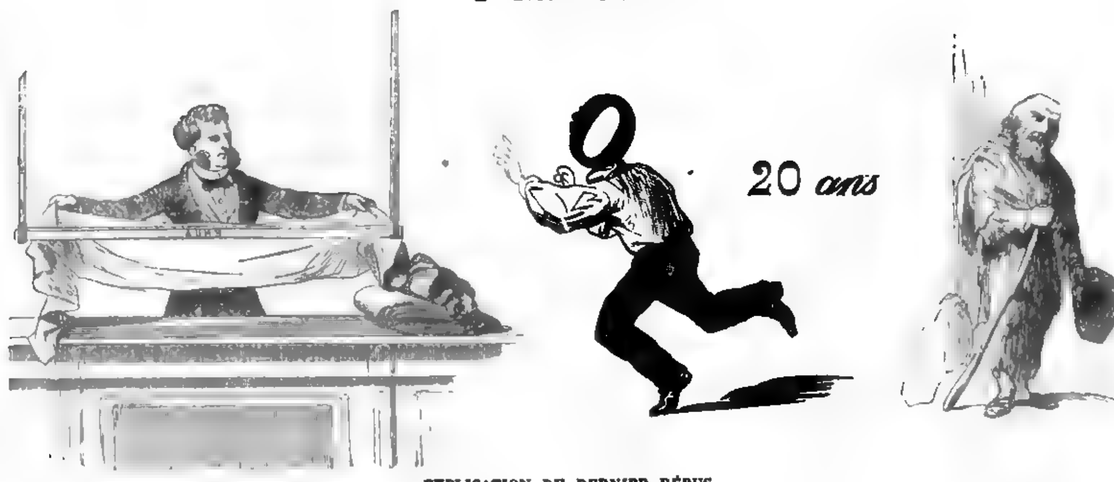
En passant, une femme entendit sa prière,
Elle s'en approcha, puis lui parlant tout bas:
« Enfant, viens avec moi; viens, je serai ta mère.
« Maintenant, tu n'as plus à craindre la misère. »
La pauvre enfant sourit et lui tendit les bras.

Adrien MOISY.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

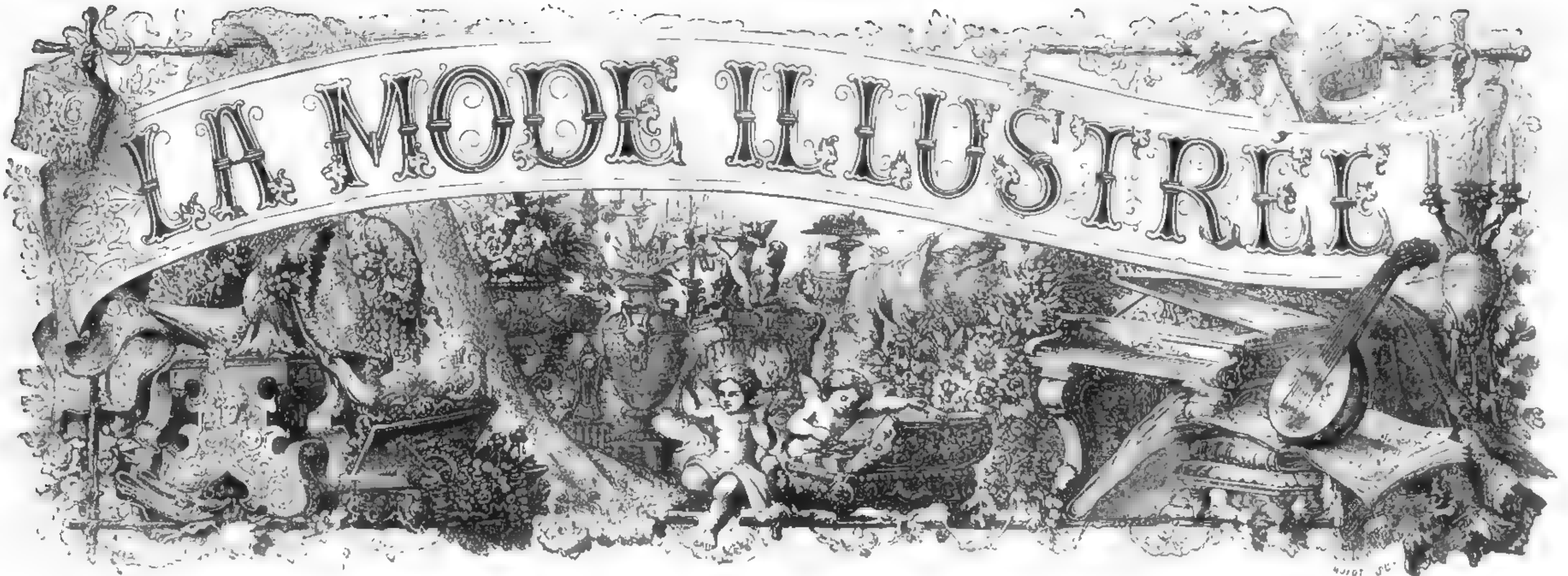


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Le faux mérite se plaint d'être méconnu.

Digitized by Google

N° 32. CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 7 août 1864.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

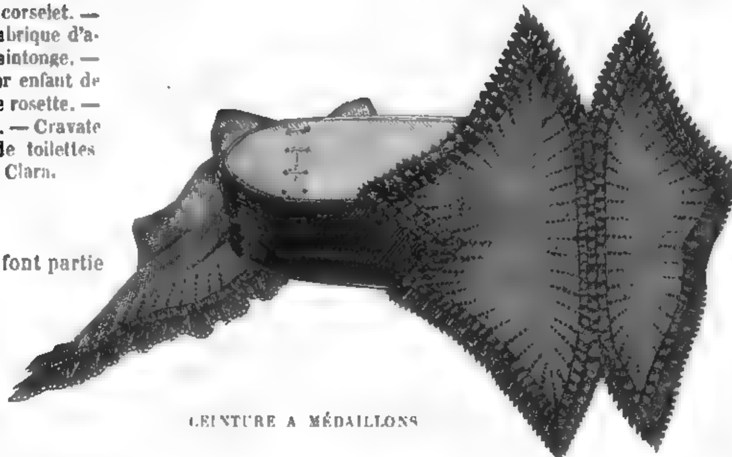
PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

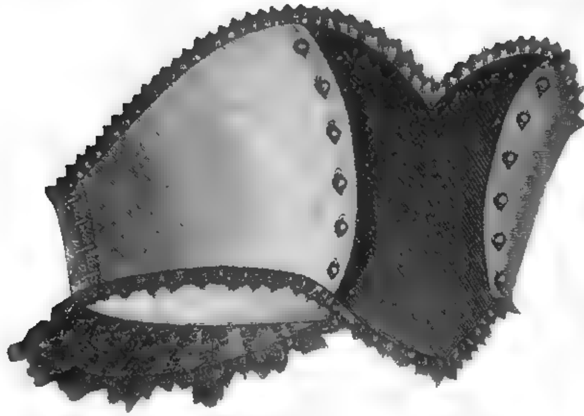
Ceinture à médaillons.

Le nombre et la variété des ceintures qui font partie de la toilette féminine défient toute classification. Nous publions aujourd'hui deux dessins représentant des ceintures nouvelles.

La ceinture à médaillons est faite en taffetas noir et taffetas violet. Les deux médaillons qui se rejoignent par devant sont, ainsi que les basques, bordés de dentelle noire, et ornés d'une broderie exécutée en perles noires taillées; médaillons et basques sont coupés en taffetas violet; la ceinture, proprement dite, est faite en taffetas noir. Nous allons joindre à cette description quelques explications qui permettront d'exécuter la ceinture.



CEINTURE A MÉDAILLONS



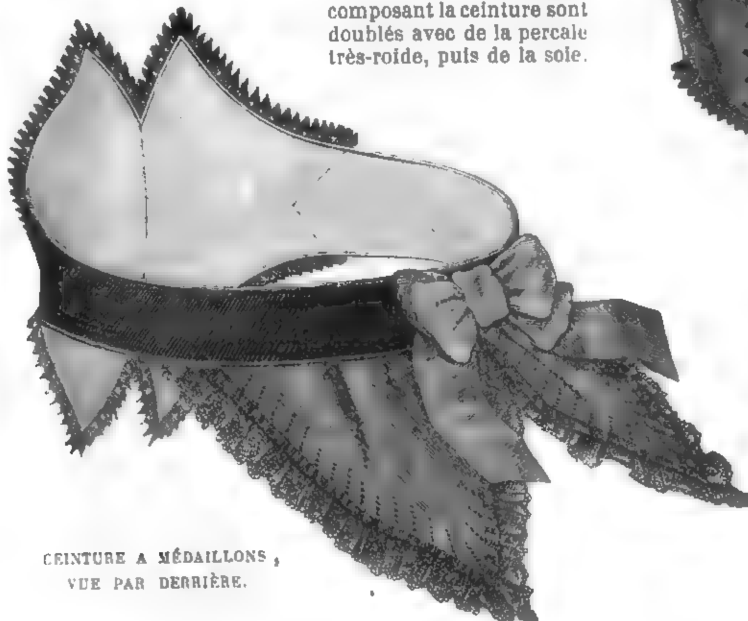
CEINTURE-CORSELET.

Chaque médaillon a 18 centimètres de hauteur, en le mesurant de la pointe inférieure à la pointe supérieure, 11 centimètres de largeur, depuis le milieu du devant jusqu'au milieu de l'une des deux pointes de côté; 8 centimètres de largeur depuis le milieu du devant jusqu'à la pointe; de nouveau 11 centimètres de largeur depuis le milieu du devant jusqu'au milieu de la seconde pointe. A partir de celle-ci, le médaillon se creuse jusqu'à la pointe inférieure; il biaise, sans se creuser autant, jusqu'à la pointe supérieure. Chacun des traits visibles sur l'intérieur du médaillon, en dedans de la dentelle, se compose d'une grosse perle, d'une perle moyenne, de quatre perles diminuant graduellement de grosseur.

Chacun des deux morceaux qui forment la ceinture a 28 centimètres de longueur (plus ou moins selon la taille) 4 centimètres 1/2 de hauteur. L'une des extrémités de chaque morceau reste en ligne droite; on y fait des œillets pour lacer la ceinture, ou bien on y pose des agrafes. L'autre extrémité est taillée en pointe de façon à cadrer avec la fente qui se trouve entre les deux pointes de côté. A cette place la ceinture a 5 centimètres 1/2 de hauteur; on la diminue insensiblement d'un centimètre. Cette partie de la ceinture est coupée en taffetas noir.

Chaque basque a 20 centimètres 1/3 de longueur, 14 centimètres de hauteur. Cette ligne (celle de la hauteur) biaise un peu. A partir de l'extrémité inférieure de cette ligne, on biaise tout à fait, pour rejoindre le bord supérieur en pointe.

Les divers morceaux composant la ceinture sont doublés avec de la percale très-roide, puis de la soie.



CEINTURE A MÉDAILLONS, VUE PAR DERRIÈRE.

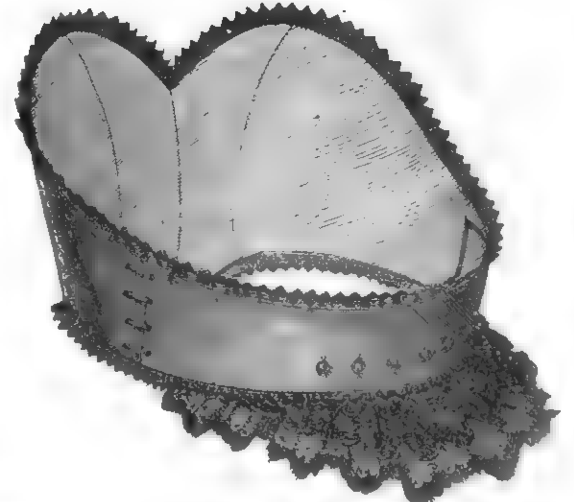
Une baleine traverse chaque médaillon, de la pointe supérieure à la pointe inférieure. L'encadrement se compose de deux rangs de guipure noire, légèrement froncée, ayant 1 centimètre de largeur. On pose un passepoil violet autour de la ceinture noire.

La guipure garnissant les basques a 3 centimètres de largeur; on la surmonte avec une seconde guipure ayant 1 centimètre de largeur. Après avoir exécuté la broderie en perles, on double les basques, et sur la ligne supérieure, qui est droite, on forme un pli. On coud chaque basque sous la ceinture, à partir de l'extrémité de celle-ci; pour cacher le point de jonction de la ceinture, on pose derrière un nœud fait avec du ruban violet, ayant 4 centimètres 1/2 de largeur.

Ceinture corselet.

Cette ceinture, lacée de côté, est faite en taffetas bleu, avec plastron de taffetas noir, coupé en *cœur*, sur son bord supérieur.

Le plastron a 12 centimètres de hauteur, lorsqu'on le mesure depuis le point le plus élevé du bord supérieur, jusqu'au bord inférieur; il a 8 centimètres de largeur au milieu. Le bord inférieur forme une pointe. On le creuse



CEINTURE CORSELET, VUE PAR DERRIÈRE.

aussi sur chaque côté (voir le dessin), puis sur son bord supérieur. Le tour de taille, coupé en taffetas bleu, a la même largeur que le plastron, à la place où il se joint à celui-ci; cette largeur diminue assez brusquement et se réduit à 6 centimètres 1/2, à la place où la ceinture se lace, et sur le même côté, opposé. On double cette ceinture comme la précédente, on la borde avec une dentelle noire, légèrement froncée, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, on met une baleine dans le milieu, par devant, et autant sous chaque bras.

Digitized by Google

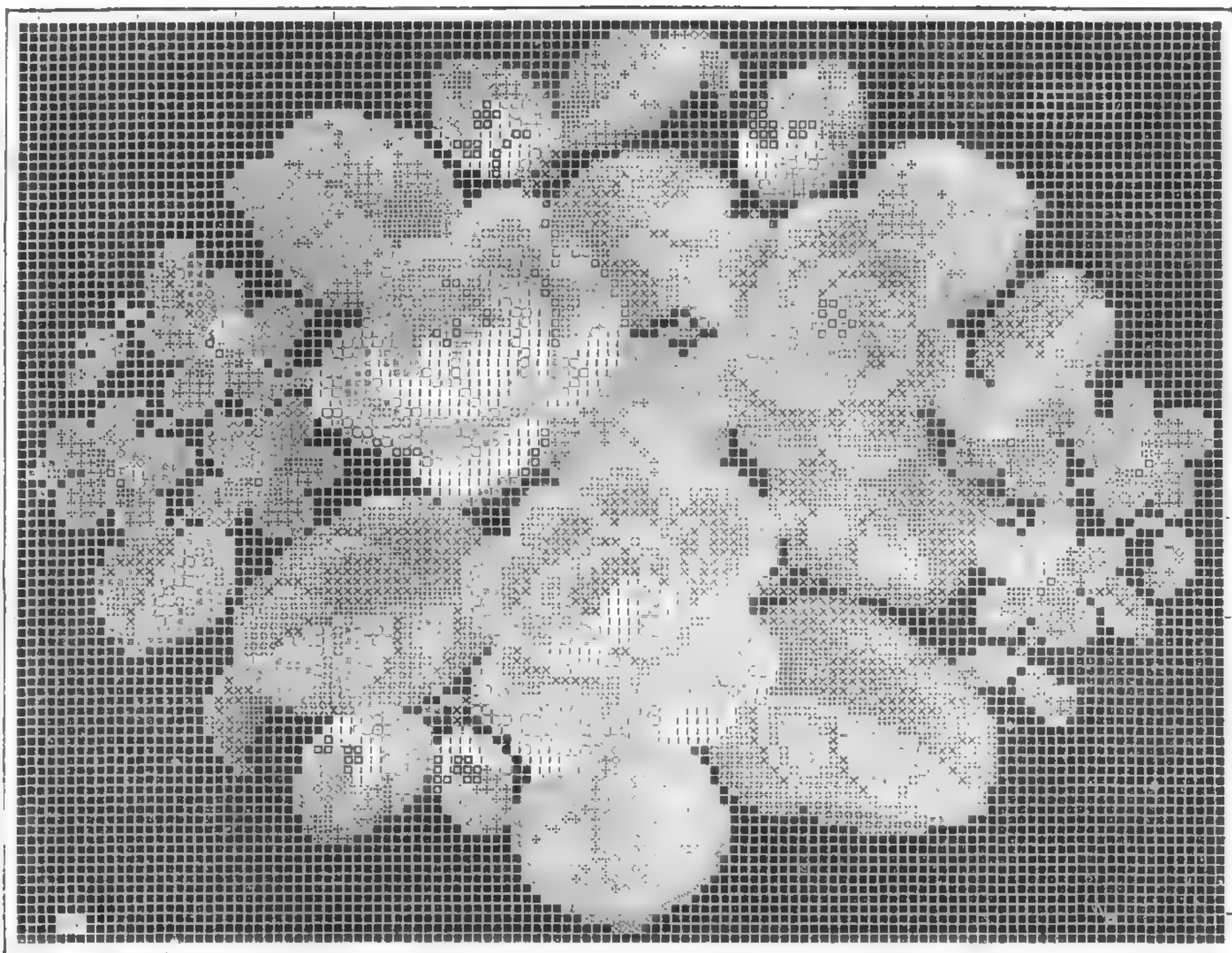
La basque est coupée en tulle noir roide ; on l'arrondit, puis on la recouvre avec trois rangs de dentelle ayant 3 centimètres de largeur. Pour le premier de ces rangs, on emploie 57 centimètres ; pour le deuxième, 53 centimètres ; pour le troisième et dernier, cousu près de la ceinture, 38 centimètres de dentelle noire.

L'une et l'autre de ces ceintures peuvent être portées avec des robes blanches, ou bien avec des robes garnies avec du taffetas, à la condition d'assortir la nuance de la ceinture à celle de la garniture.

DESSIN DE

tapisserie.

Matériaux : Canevas fin n° 24 ou 26 ; perles, soies et laines.

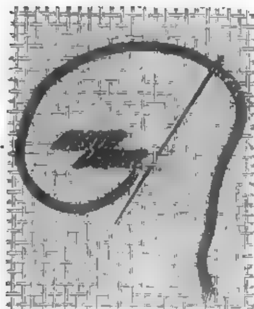


DESSIN DE TAPISSERIE. — Explication des signes indiquant les couleurs : ▪ Noir. ▪ Bleu foncé. ▪ Bleu moyen. ▫ Bleu clair. ▪ Brun foncé. ▫ Brun moins foncé. ▪ Brun moyen. ▫ Brun clair. ▫ Blanc de lait. ' Blanc crayeux. ▪ Or. ▪ Perles d'acier. ▫ Rose foncé. ▫ Rose clair. ▪ Fond.

On peut exécuter ce dessin sur des canevas de toute grosseur, suivant l'usage auquel on le destine. Sur du canevas tel que nous l'indiquons, on pourra l'utiliser pour portefeuille, et autres menus objets du même genre.

On sait que les tapisseries au *petit point* sont plus à la mode que jamais. On en fait aussi un grand nombre au point Gobelin en biais, pour lequel nous publions un dessin spécial. Pour ce dernier point comme pour le petit point, on emploie du canevas dont les fils ne sont pas disposés comme ceux dont la fabrication est faite afin de faciliter l'exécution de la croix, c'est-à-dire que les fils des canevas destinés au *petit point* sont séparés par des intervalles réguliers, tandis que ces intervalles sont irréguliers dans les canevas préparés pour faire la croix.

On trouvera sur le dessin qui reproduit le point *Gobelin en biais*, une aiguille piquée dans la direction qui doit lui être donnée. Près de l'aiguille une *croix* indique la place dans laquelle on piquera l'aiguille pour le point suivant, tandis qu'un *point* marque la place par laquelle on fera sortir cette aiguille. Pour chaque carreau d'un dessin quelconque, on fait deux points Gobelin. Nous ajouterons un dernier conseil : pour toute tapisserie exécutée au point Gobelin, il faut se garder de prendre les nuances d'une même couleur trop différentes les unes des autres. Grâce au point Gobelin la tapisserie prend une teinte générale, plus douce, plus *fondue*, plus harmonieuse en un mot, et, si les nuances étaient trop tranchées, cet effet serait détruit.



POINT GOBELIN EN BIAIS.

Le fond du dessin que nous publions est exécuté en soie blanche. Les feuilles, les boutons et les petites fleurs au point Gobelin, sont faites mi-partie en bleu-bluet et en brun sépia, dont les nuances sont choisies en laine zéphyr. La nuance la plus claire est de la soie. Les trois grandes fleurs sont de nuances rougeâtres, participant un peu du chocolat, complétées par trois tons de perles blanches : perles de cristal, — perles laiteuses, — perles crayeuses, comme ton le plus clair. Deux nuances de soie roses sont employées dans la rose placée à la gauche du bouquet.

On trouve des perles de toutes grosseurs et de toutes nuances rue de Tracy, n° 9, chez M. Tricot.

Ajoutons que l'on peut exécuter ce dessin en toutes couleurs, et substituer des soies aux perles.

Poufs et tabouret

DE LA FABRIQUE D'AMEUBLEMENTS DE M. A. VRIGNONEAU, 64, rue de Saintonge.



N° 1. — POUF-TABOURET DE PIANO.

N° 1. *Pouf-tabouret de piano.* Rien n'est plus commode ni plus rationnel que ce nouveau siége ; il sert alternativement de tabouret de piano et de pouf. Une très-forte vis en fer est disposée au milieu du siége, et sert à l'exhausser jusqu'à la hauteur voulue pour un tabouret de piano. L'épaisse frange qui l'entoure cache absolument cette vis intérieure ; on baisse cette vis, et l'on roule à volonté le tabouret subitement métamorphosé en pouf. Cette invention nouvelle détrône les anciens tabourets de piano, étroits, chancelants, incommodes, et presque ridicules depuis la mode qui a décrété l'ampleur immense des jupes de robes. Je n'engage nullement nos lectrices à faire un auto-da-fé de leurs anciens tabourets de piano, mais je conseille à celles qui veulent acheter l'un de ces tabourets, d'accorder la préférence à ce pouf. Son prix est de 60 francs, non compris l'étoffe qui le recouvre, et la frange qui l'entoure.

N° 2. *Tabouret carré.* Ce siége est du nombre de ceux que l'on appelle *volants*, c'est-à-dire qu'il figure, ainsi que les petites chaises dorées et les pliants, dans la série des siéges qui sont considérés comme des hors-d'œuvre, et que l'on peut recouvrir avec une étoffe de soie quelconque, avec une ancienne robe à dessins ou ramages, avec de la tapisserie. Dans ce dernier cas, le coussin ne sera pas capitonné ; les pieds sont dorés ; une frange entoure le tabouret, orné à chaque coin avec un gland plat.



N° 2. — TABOURET CARRÉ.

N° 3. *Pouf à coussin.* Les pieds sont en bois noir sculpté, et se terminent par de fortes roulettes. Le siége, garni de ressorts et de crin, est capitonné. On peut recouvrir ce *pouf*, soit en étoffe semblable à celle qui a été adoptée pour meubler la chambre, soit en tissu de soie à dessins brochés. La frange, très-haute, est ornée de *chapelets de boules*. Le prix de ce pouf, non compris l'étoffe qui le recouvre et la passementerie, est de 30 francs.



N° 3. — POUF A COUSSIN.

Mitaine en batiste écrue.

Celles de nos abonnées qui s'occupent de jardinage, ou qui ont, en cette saison, l'habitude de rester en plein air, accueilleront volontiers cette mitaine, qui, tout en laissant les doigts libres de vaquer à un travail quelconque, préservera la main et l'avant-bras contre les atteintes du hâle.

La partie entourant la main est une sorte de carré long, ayant d'un côté 18 centimètres, et sur le côté opposé 18 centimètres 1/2 de longueur. Sa hauteur est de 12 centimètres ; dans ces mesures nous ne comprenons ni les remplis, ni l'ourlet du bord supérieur qui doit avoir 1/2 centimètre de largeur. Sur le bord inférieur (celui qui a 18 centimètres de longueur), à 3 centimètres 1/2 de distance du côté transversal, on fait une fente perpendiculaire ayant 5 centimètres de hauteur. Cette partie de la mitaine est coupée en biais, ainsi que le pouce.

Le pouce a 10 centimètres 1/2 de largeur. Il se creuse un peu de chaque côté sur une hauteur de 3 centimètres, puis la courbe s'élargit presque immédiatement, et à cette place le pouce a 9 centimètres de largeur ; il va toujours se rétrécissant, et se termine en pointe. On le coud ensemble, d'abord depuis le bord supérieur jusqu'au point où il se *renfle*, puis on découpe dans la partie principale de la mitaine une ouverture en forme de cœur, ayant

Digitized by Google

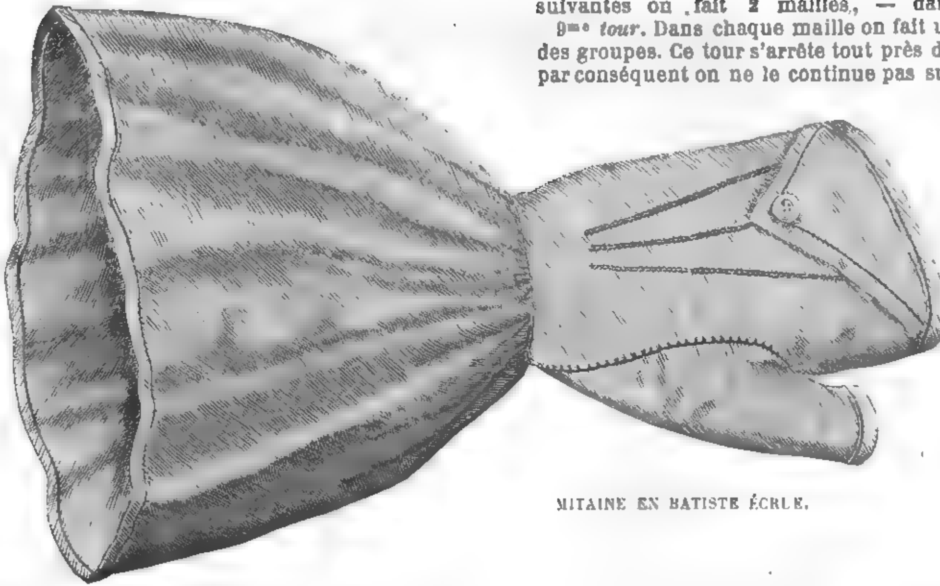
7 à 8 centimètres de hauteur, et l'on y coud le pouce.

Le petit revers est en forme de triangle parfait, ayant 5 centimètres 1/2 de hauteur, 9 centimètres 1/2 de largeur sur son bord supérieur, et se terminant en pointe sur le bord inférieur.

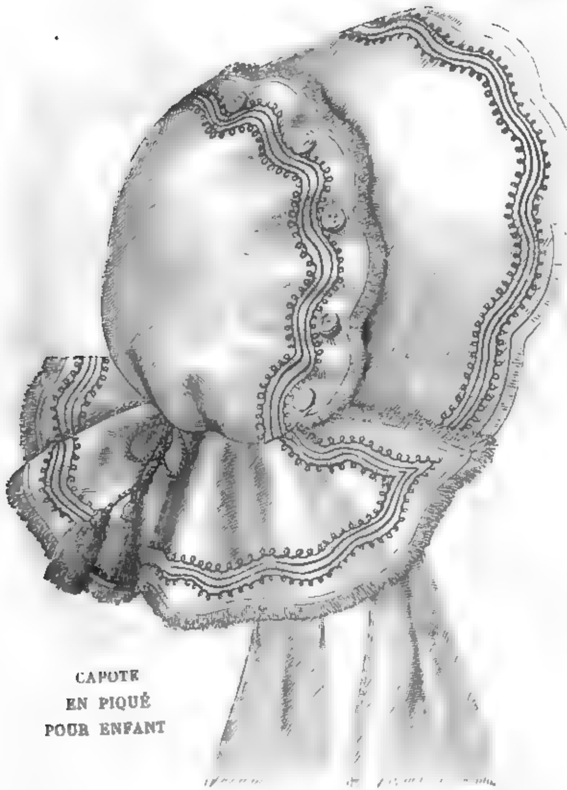
Toutes les coutures sont *piquées;* on les fait avec de la soie noire. Sur le dessus de la main on exécute trois coutures au point de chaînette. Tous les ourlets sont *piqués* à *l'endroit* ainsi que la fente, que l'on arrête à son extrémité supérieure par un point de feston. Le petit revers est *piqué* sous l'ourlet de la mitaine, arrêté à sa pointe par un bouton de porcelaine. La couture réunissant le pouce à la mitaine est faite au point de feston.

La manchette se compose d'une bande ayant 40 centimètres de longueur, 13 à 15 centimètres de hauteur. On y fait d'un côté un ourlet piqué, on la coud ensemble en y laissant une petite fente sur le bord supérieur; on fronce ce bord, on le coud sur la mitaine en plaçant les fentes ensemble, et laissant de chaque côté de la fente de la manchette un espace plat de 2 centimètres 1/2 environ; on met un bouton et une boutonnière à la mitaine.

Avec un crayon et un morceau de papier, on exécutera aisément ce patron qui est fort simple, si l'on veut bien suivre exactement les mesures ci-dessus indiquées.



MITAINE EN BATISTE ÉCRUE.



CAPOTE EN PIQUÉ POUR ENFANT

Capote en piqué pour enfant

DE TROIS MOIS A UN AN.

On peut reproduire ce modèle, en cachemire ouaté ou satin ouaté pour l'automne et l'hiver. Le fond et le bavolet sont coupés d'un seul morceau, et séparés seulement par une coulisse, à l'aide de laquelle la capote peut être plus ou moins serrée. La passe est d'un seul morceau; on la borde avec un galon *façonné* en coton; on y pose des boutons, pour lesquels on exécute des boutonnières dans le fond. Ces derniers détails sont importants si la capote est faite en piqué, parce qu'ils permettent de séparer les deux morceaux qui la composent, pour la blanchir et la repasser facilement. Le fond est orné avec une frange blanche en coton; la broderie est faite en soutache blanche. On met à l'intérieur une ruche en tulle.



BANDE POUR BRETELLES.

Résille faite au filet, en soie rosette.

MATÉRIAUX : 24 grammes de soie *rosette* noire, ou brune, ou blonde; ruban de taffetas de même nuance que la soie, ayant 3 centimètres de largeur.

Nous avons indiqué une fois déjà à nos lectrices la soie *rosette*, que l'on trouve chez M. Simart, rue Rambuteau, 64. Cette soie est fortement gommée, par un procédé particulier, qui n'en ternit pas la nuance.

La mode des couronnes de *frisure* entourant le front a fait naître cette résille, dont la garniture imite parfaitement des cheveux frisés. On choisira la soie de même nuance que les cheveux destinés à être recouverts avec la résille.

Pour faire le fond, on prend un moule dont le contour (mesuré avec un bout de fil) est de 1 centimètre 3/4. On monte 17 mailles, et l'on travaille en *allant et revenant*, en augmentant de 2 mailles dans la première maille de chaque tour. Après 8 tours, on en fait 16 sans augmentation, en maintenant le même nombre de mailles; — puis 12 tours dans lesquels on réunit toujours les 2 premières mailles en une seule, diminuant ainsi une maille dans chaque tour. On coupe le brin, on le rattache au brin par lequel on a commencé, et l'on exécute une sorte de passe autour du fond, en commençant par l'un des côtés du fond. Le premier tour se compose de 64 mailles dont les 16 dernières se trouvent sur les mailles par lesquelles on a commencé le travail.

2me *tour*. Dans chacune des 19 premières mailles du tour précédent, on fait une maille, — dans chacune des 13 mailles suivantes, on fait 3 mailles; — pour le reste du tour, une maille dans chaque maille.

3me *tour*. Jusqu'aux mailles contenant des groupes de 3 mailles, on fait une maille dans chaque maille. On passe les 2 premières mailles de chaque groupe, on fait une maille dans la 3me et dernière maille. Depuis le dernier groupe (en comptant sa dernière maille) on fait une maille dans chacune des 17 mailles suivantes; les 18 mailles qui succèdent aux précédentes sont faites sur un moule dont le contour est de 3 centimètres 1/2 et servent à passer le ruban qui repose sur la nuque. C'est depuis ces dernières mailles que nous comptons le :

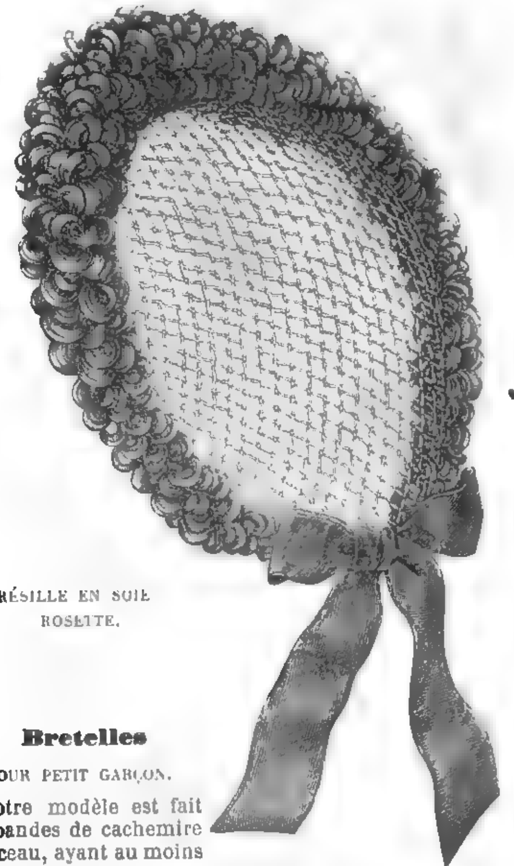
4me *tour*. Moule fin. Dans chacune des 12 premières mailles, on fait une maille; dans chacune des 24 mailles suivantes, on fait 3 mailles (les mailles passées dans les groupes du tour précédent restent libres). On fait ensuite une maille dans chaque maille, jusqu'aux mailles longues. Lorsqu'on est arrivé à cette place, on retourne l'ouvrage pour faire le 5me tour, lequel est semblable au 3me tour, et l'on passe comme dans celui-ci deux mailles de chaque groupe. Lorsqu'on est arrivé aux mailles longues, on retourne l'ouvrage.

6me *tour*. Dans chacune des 4 premières mailles, on fait une maille, — puis 3 mailles dans chaque maille; dans chacune des quatre dernières mailles, précédant les mailles longues, on fait 2 mailles. On continue le tour en faisant une maille dans chaque maille longue, et l'on travaille désormais sur tout le tour de la résille.

7me *tour*. Dans chaque maille on fait une maille. On passe toujours 2 mailles de chaque groupe.

8me *tour*. Dans chacune des 5 premières mailles, on fait une maille, — dans chacune des 38 mailles suivantes on fait 2 mailles, — dans chaque autre maille une maille.

9me *tour*. Dans chaque maille on fait une maille, et l'on ne passe aucune maille des groupes. Ce tour s'arrête tout près des mailles faites dans les mailles longues; par conséquent on ne le continue pas sur la courbe de derrière. La résille est terminée moins la garniture; pour celle-ci on fait sur le moule fin une maille dans chaque maille abandonnée dans les groupes, quand on fait ce tour dans chaque tour où se trouvent les groupes; on fait par-dessus chacun de ces tours deux mailles dans chaque maille, en employant sept brins de soie à la fois, et un moule dont le contour est de 4 centimètres. On fait ensuite un pareil tour sur le même moule, toujours avec 7 brins de soie, dans toutes les mailles extérieures du filet. Au travers des 18 mailles longues, on passe, en commençant par le milieu, deux rubans de taffetas dont on fixe chaque extrémité près de la garniture. Avec les bouts de ce ruban, on fait un nœud (voir le dessin), en serrant un peu la résille.



RÉSILLE EN SOIE ROSETTE.



BRETELLES POUR PETIT GARÇON.

Bretelles

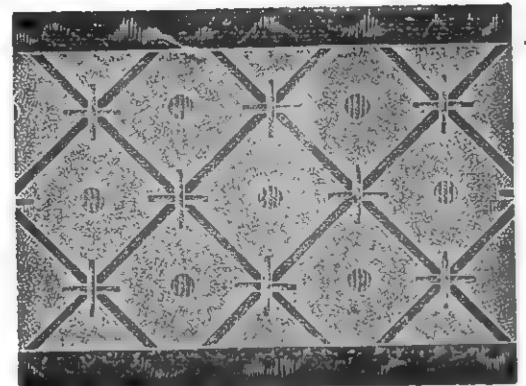
POUR PETIT GARÇON.

Notre modèle est fait en bandes de cachemire ponceau, ayant au moins 5 centimètres de largeur, coupées en droit fil. On prépare deux bandes d'égale longueur passant par-dessus les épaules, plus une bande courte traversant la poitrine.

Pour exécuter sur ces bandes le premier des deux dessins dont nous offrons le choix, on prendra un ruban de velours noir, on le pliera par le milieu, on le découpera à cette place en *dents*, et l'on posera ces deux bandes découpées sur chaque côté de la bande de cachemire, en laissant un peu dépasser celle-ci. On borde les dents avec de la soutache noire, que l'on emploie aussi pour le petit ornement qui surmonte la bande dentelée. Les étoiles se font noires sur le cachemire, — rouges sur le velours; les côtés en ligne droite du velours sont festonnés sur le cachemire avec de la soie noire.

Le deuxième dessin est bordé de chaque côté avec une étroite bande de velours noir. Les carreaux sont formés avec de la soutache noire; à chaque point de jonction de ces carreaux, on fait une croix avec de la grosse soie noire de cordonnet; dans le milieu de chaque carreau, on brode un pois avec la même soie.

On peut aussi utiliser ces deux dessins pour robes d'enfants et pour jupons.



BANDE POUR BRETELLES.

Digitized by Google

Cravate papillon.

Notre modèle est fait en taffetas nuance Havane; le tour de cou est taillé en biais. Les pans de la cravate sont coupés en même étoffe, mais on place à leur extrémité une *application* en taffetas de nuance beaucoup plus foncée, dont on cache la couture sous un galon de passementerie mélangé de perles de jais. Un bouton grelot est posé sur chaque pan.

La manchette, pareille à la cravate, servira seulement pour toilette de voyage.

Cravate écossaise.

Même nuance que la précédente, avec *application* de taffetas écossais à carreaux bleus et verts. La manchette est assortie à la cravate.

Toutes les cravates et manchettes de ce genre sont doublées de gaze roide, puis de soie.

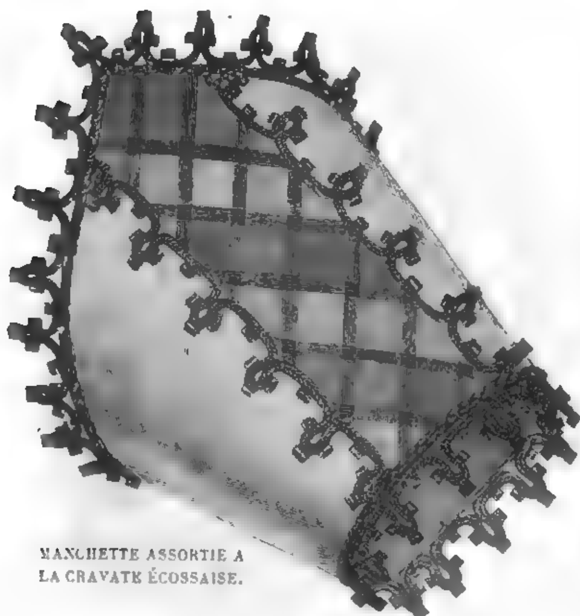


CRAVATE PAPILLON.

MODES.

En cette saison de robes légères, dont l'envergure semble devoir s'étendre toujours davantage, il ne sera peut-être pas inutile de décrire un jupon que Mlle Castel, couturière, rue Sainte-Anne, 58 *bis*, a soumis à mon appréciation. Ce jupon se porte sur la crinoline, dont il voile complétement tous les cercles; il sert non-seulement pour les toilettes d'été, mais aussi pour les robes de bal.

On fait ce jupon en grosse mousseline, ou bien en organdi; tous les lés sont coupés en pointe très-accusée, de façon que l'ampleur considérable de son bord inférieur se réduise extrêmement vers les hanches et la taille. Il est garni avec sept volants; deux de ces volants sont posés sur le bord inférieur du jupon; les cinq autres volants s'arrêtent à la hauteur des hanches, mais en procédant graduellement, c'est-à-dire que le premier de ces cinq volants s'avance plus loin que le deuxième vers le devant du jupon; le troisième s'avance moins encore que le deuxième, et ainsi de suite. La ceinture du jupon soutient en même temps un autre jupon uni, qui voile et contient tous les volants. Le jupon ainsi disposé remplace les jupons empesés, dont les plis sont toujours un peu roides, les *tournures* et aussi le jupon *habillé*. En grosse mousseline, son prix est de 22 francs; en organdi il coûte 30 francs. Il sera plus accessible pour les provinciales que pour les Parisiennes, dont un petit nombre seulement pourra accepter les énormes frais de blanchissage qui l'accompagneront.



MANCHETTE ASSORTIE A LA CRAVATE ÉCOSSAISE.



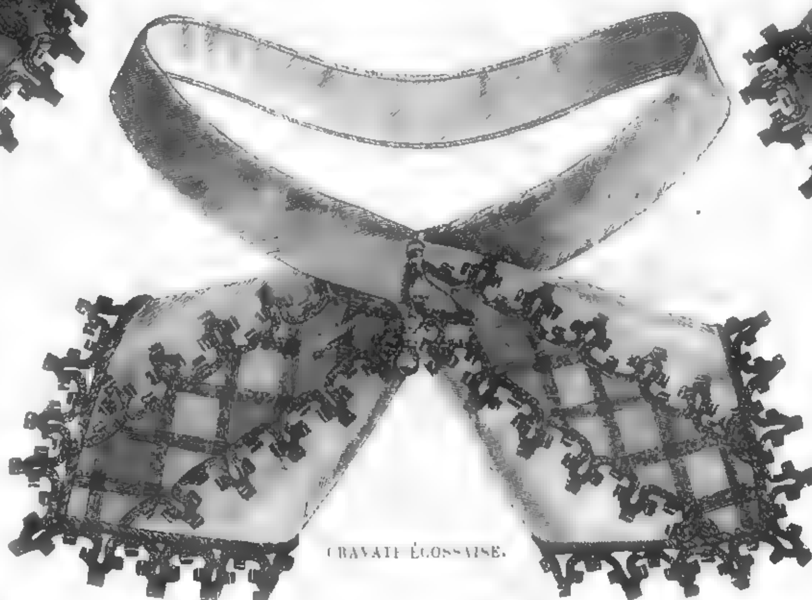
MANCHETTE ASSORTIE A LA CRAVATE PAPILLON.

Veste Marguerite.

Cette veste est faite en gros-grain noir, doublée de taffetas noir, et ornée d'une broderie orientale, exécutée d'après les indications qui ont été données dans l'un de nos plus récents numéros, sur cette *broderie orientale*. Le dessin publié avec ces indications servira pour cette veste, qui est arrondie par devant, à basques par derrière; on la borde avec un galon à grelots.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en gaze de soie blanche, crêpée, à deux jupes. La jupe inférieure est bordée avec un étroit volant tuyauté, surmonté d'un bouillonné traversé par un ruban mauve. Au-dessus du bouillonné se trouve une dentelle noire, posée *droite*, ayant 2 centimètres de hauteur. La seconde jupe, garnie comme la précédente, mais bordée, au lieu du volant tuyauté, avec une dentelle noire ayant 5 centimètres de hauteur; est un peu plus plus courte, et relevée à chaque couture des lés, avec un très-large et très-long nœud en gaze blanche, encadré de dentelle noire, et *traversé* par un ruban mauve. Corsage décolleté, avec berthe garnie d'un bouillonné traversé par un ruban mauve. Ceinture en gaze blanche bordée de ruban mauve, avec très-long et très-large nœud de gaze, dont les pans sont encadrés avec un bouillonné et une dentelle. Mantelet de dentelle noire. Coiffure de convolvulus, nuance mauve.



CRAVATE ÉCOSSAISE.

Costume de piqué jaune. Jupe à larges dents bordées de velours noir. Corsage-habit *Lauzun*, entièrement doublé de foulard blanc, et bordé de velours noir; l'extrémité inférieure des pans est repliée de chaque côté et fixée (la doublure en dessus) par un bouton en velours noir. Les revers du corsage et ceux des manches étroites sont repliés et fixés de la même façon. Gilet en piqué blanc, à boutons de velours maïs. Cravate de batiste blanche, à longs bouts carrés, flottants, garnis d'une dentelle blanche. Manchettes assorties. Souliers à talons, avec guêtres blanches, à boutons de velours noir. Chapeau rond en paille d'Italie, orné et bordé de ruban de velours noir. Une très-large bande en jais noir retient, sur le devant, une plume noire et une plume blanche, posées presque droites. Gants très-longs, à quatre boutons, en peau de Suède, nuance nankin.





VESTE MARGUERITE.

Digitized by Google



LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal 56 rue Jacob Paris.

Coiffures de Mr CROISAT, 76 rue Richelieu

Envois de la Mon de COMMISSION GÉNÉRALE 53, r. d'Hauteville

Reproduction Interdite

Digitized by Google

Digitized by Google

On porte beaucoup d'écharpes en ce moment, où l'on fait tous les pardessus montants et à longues manches; on voit des écharpes pareilles aux robes, de jaconas ou d'organdi, et aussi un grand nombre d'écharpes en mousseline blanche, simplement ourlées et bordées avec une dentelle blanche très-étroite, posée *à plat*, et froncée seulement aux quatre coins. Ces écharpes conviennent particulièrement aux toilettes des jeunes filles; pour les femmes, jeunes ou âgées, on garnit les écharpes avec des volants ourlés et festonnés, ou bien avec des dentelles un peu larges.

Les robes blanches, qui ne peuvent s'acclimater à Paris, sont en grande faveur dans toutes les villes où le plaisir se réfugie pendant l'été. La classique robe de mousseline brodée est entourée d'une foule de rivales : robes de foulard blanc, de taffetas blanc, de gaze de soie blanche, de *sultane* blanche, tissu plus épais, mais léger cependant, à reflets soyeux et laiteux, et l'on voit même des robes d'alpaga blanc, pour costume du matin, avec le paletot-vareuse pareil. Tous ces tissus blancs sont garnis avec des ruches découpées, des pattes, des arabesques, en taffetas de nuance vive, car les garnitures de couleur, différant de la teinte de la robe, s'enracinent chaque jour davantage dans les modes parisiennes. Ces garnitures se sont habilement conduites; elles ont paru d'abord sous l'aspect modeste d'imperceptibles lisérés; quand elles se sont fait accepter sous cette forme, elles ont agi comme la calomnie, si bien décrite dans le monologue de Basile : elles ont grandi, elles se sont gonflées, elles se sont transformées en ruches, et, puisant encore un exemple dans la comédie, elles disent aujourd'hui aux volants légitimes, à ceux qui sont pareils à la robe, à ceux-là même qui leur avaient donné l'hospitalité en leur permettant de se fixer à leur extrémité :

La maison m'appartient ; c'est à vous d'en sortir !

Je voulais dévoiler ce procédé à mes lectrices, mais, ce devoir une fois accompli, j'ajouterai que ces garnitures sont vraiment jolies, gaies, et donnent à une toilette un aspect plus *paré* que les volants pareils, que l'on rebute comme étant un peu monotones; ils sont commodes aussi, car, pourvu que l'on s'occupe d'harmoniser les couleurs, on peut faire une toilette neuve avec deux robes anciennes. Le noir, employé comme garniture, peut figurer sur toutes les nuances ; le brun, le violet, le vert, le bleu, l'écossais, peuvent se fixer sur toutes les teintes grises et écrues; on y voit aussi du groseille et même du rouge, et je n'empêche personne d'adopter ces nuances éclatantes. Si l'on ne me demande pas mon avis, je garderai le silence; mais si l'on veut au contraire connaître mon opinion sur ce point, je dirai franchement que les ornements trop rouges doivent être réservés pour les toilettes d'enfants, ou tout au plus exhibées dans les salons et en voiture; dans la rue ils attirent une attention qui est loin d'être bienveillante, et j'ai entendu plus d'une fois d'amères plaisanteries adressées aux femmes qui, trop pressées d'adopter toutes les exagérations de la mode, exhibaient des jupons, des robes, des pardessus et des chapeaux garnis d'un trop grand nombre d'*agréments* ponceau.

E. R.



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe de foulard gris. La garniture se compose de bandes de taffetas gros bleu, encadrées de dentelle noire. La bande principale est posée au-dessus de l'ourlet, en ligne droite. Les autres bandes remontent en biaisant un peu sur une hauteur de 12 à 15 centimètres. De petits *éventails* en taffetas pareil sont posés sur chaque côté de chaque bande. Casaque à revers et gilet, dispensant de tout autre pardessus.

Robe de taffetas, nuance café clair. Les ornements se composent de bandes en taffetas noir et d'entre-deux en dentelle, à réseau découpé, de façon à composer des applications de fleurs et de feuilles. Corsage-casaque semblable au précédent, vu par derrière.

CHRONIQUE DU MOIS.

Autrefois Paris comptait, dans les douze mois de l'année, au moins trois mois que les spéculateurs de tout grade désignaient par les mots de *morte-saison*. Cette saison, étant supprimée dans les mœurs parisiennes, ne peut plus figurer dans le vocabulaire : où est la morte-saison aujourd'hui? On quitte Paris bien tard, et l'on y revient sans cesse, tout en affirmant que l'on n'y est pas. Il n'y avait jadis que des plaisirs d'hiver; il y a maintenant des plaisirs de toute saison, et, si l'on voit pendant la gelée des *patineuses* pittoresques sur les glaces éphémères du bois de Boulogne, l'été, en revanche, nous offre les mêmes patineuses transformées en canotières, avec chemises Garibaldi et chapeau marin. Les divertissements se bornent à changer de costume et de caractère, mais ils ne rencontrent plus ce temps d'arrêt employé jadis à prendre un repos que l'on croyait nécessaire et salutaire pour la santé. Nous avons changé tout cela : les femmes ne sont pas ce qu'un vain peuple pense; leur faiblesse s'est transformée en force; leur timidité a fait place à la témérité, et, avec les goûts et les exercices masculins, elles ont adopté l'habit masculin. Un grand nombre de belles châtelaines portent cet habit en *déshabillé* du matin, pour monter à cheval, conduire les poneys attelés à leurs *paniers* (ne pas confondre lesdits *paniers* avec ceux qui ont été les ancêtres de la crinoline) et faire une partie de chasse. Vers deux heures on met un habit de canotière pour les promenades sur l'eau ; pour dîner on prend un costume de Suissesse, composé de jupons courts et rouges, sur lesquels on relève, à l'aide de rubans en velours noir, une robe de percale blanche. Cette extrême variété d'ajustements offre de grandes facilités à la comédie de société, qui demeure toujours la récréation dans la vie de château. Chaque femme trouve dans sa collection de robes tous les travestissements nécessaires pour jouer le vaudeville ou l'opéra-comique.

Paris s'est passionné pour l'Hippodrome, pour Blondin, pour l'écuyer quadrumane; mais, comme la race

Google

des incrédules est considérable, il se trouve bon nombre de personnes qui veulent enlever à ces spectacles attrayants la foi, qui constitue leur principal charme; les mauvais plaisants affirment que le véritable Blondin, ayant commis une peccadille, éprouverait quelque répugnance à se montrer en France, surtout à s'y trouver en contact avec une corde quelconque. Cette affirmation est évidemment controuvée; la pendaison est abolie, même pour les bigames, en supposant que le vrai Blondin se trouve dans la catégorie de ces aimables criminels, et, en outre, la corde sur laquelle s'exécutent ces ascensions merveilleuses est un fil de fer, et ne peut par conséquent évoquer aucune appréhension par sa ressemblance avec un instrument de supplice légal; les mauvais plaisants sont donc doublement confondus. Qu'importe d'ailleurs l'authenticité du héros des spectacles de l'Hippodrome? Son habileté est authentique, ses fourneaux et l'omelette qu'il exécute à une élévation prodigieuse sont authentiques aussi, de même que les paniers attachés à ses pieds pour augmenter les difficultés de son entreprise; il devient par conséquent tout à fait indifférent de rechercher si le Blondin de Paris est bien celui du Niagara. On peut en dire autant de l'écuyer quadrumane: l'envie qui s'attache toujours au mérite éclatant cherche à amoindrir le succès de cet écuyer, en disant tout bas qu'il n'est pas un singe, mais un homme; ce serait déjà bien joli pour un homme de savoir grimacer et gambader de façon à se faire passer pour un singe; on dit que le singe en général est un homme à l'état de nature..... Tout ce que l'on peut inférer de la politesse, de l'habileté, de la grâce, déployées par l'écuyer quadrumane, c'est qu'il est un singe civilisé, et élevé par conséquent à la dignité d'homme: on voit que les fanatiques et les dissidents sont séparés sur un point bien peu important. A quoi sert la controverse? Paris n'a-t-il pas dansé, et bien dansé sous l'archet d'un *Strauss*, et dans la ferme persuasion que cet habile chef d'orchestre était le *Johann Strauss* de Vienne en Autriche, le Mozart de la valse, le Beethoven du galop et du cotillon, l'idole des Viennois, lorsqu'il trônait au Volks-Garten? Qu'il s'agisse de Blondin, de Strauss ou de l'écuyer quadrumane, méfions-nous des résultats de l'analyse; défendons nos illusions contre l'examen qui nous enlève la certitude, et ne peut nous donner que le doute en échange.

Paris, qui est, dit-on, déserté par ses habitants (c'est un faux bruit que ceux-ci font courir), est en proie en ce moment aux invasions des étrangers déversés par les trains de plaisir. Outre les Parisiens, qui ne sont chez eux qu'en *passant*, mais qui, sous prétexte de se préparer à de nouveaux voyages, reparaissent sans cesse dans leur ville, on rencontre les étrangers qui y viennent, augmentés de tous ceux qui y reviennent; ceux-ci servent de guides à ceux-là. *Cicerone* plus complaisants qu'érudits, ils mettent toutes leurs erreurs à la charge de la prodigieuse activité qui est déployée par l'édilité parisienne; ils veulent conduire leurs compagnons à une place..... ils la trouvent couverte de maisons et divisée en rues; ils pensent arriver à un théâtre, et se trouvent en face d'un boulevard; ils veulent visiter une maison, et découvrent avec stupeur qu'un jardin, semé de rochers, embelli de grottes et de lacs, a surgi tout à coup du sol, planté d'arbres improvisés, presque aussi élevés que les maisons auxquelles ils succèdent. Il serait injuste de nous égayer aux dépens de ces erreurs; les Parisiens eux-mêmes sont parfois obligés de recourir aux lumières de l'autorité pour se guider dans les quartiers même les plus familiers. N'ai-je pas eu l'humiliation d'appeler à mon secours un sergent de ville dans la rue du Faubourg-Montmartre, afin de me faire indiquer la rue de Provence, perdue dans le dédale des voies nouvelles?

On fait *queue* partout, et il ne faut pas croire que les étrangers seuls assiégent les spectacles en cette saison caniculaire; les Parisiens s'y transportent aussi. On joue donc partout des pièces nouvelles? Mon Dieu! non! Mais il s'est produit, depuis l'inauguration de la liberté des théâtres, un *chassez-croisez* assez original; d'un bout à l'autre des collections d'affiches on voit une sorte de carnaval ininterrompu; les théâtres du boulevard se sont jetés sur le répertoire classique, qui attirait peu de monde quand il était joué par les admirables acteurs du Théâtre-Français, et ce travestissement éveille la curiosité; on ne se dérange pas pour voir *Tartuffe*, mais on se transporte sur les points les plus éloignés pour voir *Dumaine* en *Tartuffe*. Si l'Hippodrome annonçait *Tartuffe* joué par l'écuyer quadrumane, son administration serait forcée de refuser des spectateurs, et les places seraient prises d'assaut.

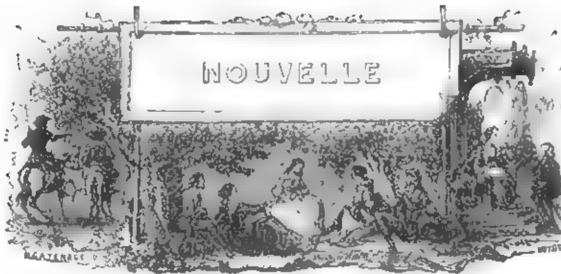
On fait queue aussi, rue de la Paix, devant une exposition de bijoux. Ces colliers composés de perles monstrueuses, ces pendeloques gigantesques, ces diadèmes, ces épingles, ces bouquets de corsage, jettent des torrents de lumière, des feux rouges, verts, bleus ou blancs, et chacun veut voir ou avoir vu le nouveau magasin de bijouterie qui expose dix millions derrière ses vitrines. *Expose* est bien dit. C'est un essai quelque peu périlleux, d'offrir aux convoitises de certains chevaliers errants qui ne sont pas, hélas! soumis aux nobles scrupules du délicat chevalier de la Manche, une si belle collection de pierreries, séparées de la voie publique par une simple glace. Il est vrai que ces négociants ont fait preuve de prévoyance en se postant dans le voisinage des pompiers. Ces braves, qui mettent un frein à la fureur des flammes, sauraient aussi des méchants arrêter les complots. Cependant il est naturel d'éprouver quelque inquiétude même dans ce voisinage. Tout a marché avec la civilisation, tout s'est perfectionné aujourd'hui, et les *pick-pockets* exportés d'Angleterre ont communiqué à leurs confrères parisiens quelques-uns des merveilleux procédés qui ont établi leur supériorité sur les filous de tous les pays.

Chacun se livre à quelques réflexions devant cette prodigieuse exhibition. Quelques personnes expriment à haute voix une vertueuse indignation contre cette immorale excitation au luxe; elles pensent que ces diamants, ces émeraudes, ces opales, ces saphirs, qui semblent être fraîchement cueillis dans le jardin d'Aladin, vont faire perdre la raison à toutes les femmes, ce qui aurait pour conséquence logique de faire perdre la tête à tous les hommes. Je crois que ces craintes sont erronées, et que le résultat pourrait bien être tout à fait opposé à celui que l'on redoute: le luxe seul peut faire perdre le goût du luxe, et en le portant instantanément à ses plus extrêmes limites, à celles qui sont décidément inabordables, on évite les stations intermédiaires. Si insensée que soit une femme, elle ne peut demander à son mari un collier plus coûteux que celui qui eut une si désastreuse influence sur l'existence de l'infortunée Marie-Antoinette. En se familiarisant par la vue avec ces pierreries qu'elles ne peuvent souhaiter, puisqu'il est impossible qu'elles les possèdent, les femmes mépriseront les joyaux qui, étant à leur portée, excitaient plus aisément leur convoitise. Qu'est-ce que des diamants gros comme des pois, mis en regard de ces diamants qui sont gros comme des noisettes? Comparés aux bijoux exposés rue de la Paix, tous les joyaux connus paraissent mesquins, et le plus sûr résultat de cette magnifique exhibition sera de porter un coup funeste au désir de posséder des bijoux.

Les théâtres, menacés dans la tranquille possession de leurs *spécialités*, se hâtent de dépouiller leurs voisins, en attendant que leurs voisins les dépouillent. Tous les genres sont confondus, et, pendant que l'on joue la comédie à la Porte-Saint-Martin, et *in altri siti*, la musique s'introduit au Théâtre-Français. Fidèle à ses traditions, ce théâtre n'accueille le chant que sous l'égide de Racine: il a repris *Esther* avec ses chœurs, il a offert au public des décors si somptueux, si différents des vieilles toiles usées au service de toutes les tragédies, que les critiques stupéfaits ont dû faire volte-face, et, pris au dépourvu par cette magnificence imprévue, ils ont dû apporter quelques changements à leurs feuilletons stéréotypés depuis vingt ans et plus. Au lieu de s'écrier: « Est-il permis à la première scène française d'exhiber ces décors dont la vétusté est honteuse, ces costumes fanés, ces mobiliers qui n'obtiendraient pas à la salle des ventes une hospitalité même temporaire, etc.? » ils ont composé des feuilletons élégiaques qui pleurent sur la noble simplicité jadis en honneur au Théâtre-Français; ils déplorent les sacrifices faits aux goûts du jour; ils gémissent de voir, sur le manteau d'Assuérus, tant d'or se relever en bosse; mais ils s'accordent tous pour décerner à Mlle Favart, à cette noble Esther, si dramatique, si tendre et si digne, tous les éloges que mérite son talent.

Don Quichotte a été représenté au Gymnase avec un grand luxe de décors et de ballets. Tout le monde parle des noces de Gamache; Cervantes ne compte plus, car on ne parle plus que du *Don Quichotte* de M. Sardou, et une certaine fraction du monde parisien confondra éternellement ces deux auteurs, tout comme il confondait, il y a quelque temps, l'*Orphée* de Gluck avec celui de M. Offenbach.

EMMELINE RAYMOND.



CLARA.

Imité de l'anglais

DE LADY BLESSINGTON.

Suite.

Quand miss Mordaunt et son élève rejoignirent la marquise et lord Carysfort, qui était venu lui-même les chercher, Isabelle courut à sa mère et l'embrassa, après avoir relevé son voile.

« Oh! chère maman! » lui dit-elle, « vous avez pleuré, il faut que je vous embrasse encore, et puis encore; je croyais qu'il n'y avait que papa qui vous fît pleurer.... »

Il serait difficile de dire laquelle des trois personnes qui étaient là, la marquise, lord Francis Carysfort ou Clara, fut le plus embarrassée en ce moment de l'innocente remarque de la petite fille. Lady Axminster surtout était rouge et baissait les yeux, tandis que lord Francis, pâle et sombre, n'osait la regarder. Quant à Clara, sa position était tout ce qu'il y avait de plus pénible et de plus faux dans de telles circonstances. Pour la petite Isabelle, remarquant l'agitation des trois grandes personnes qui se trouvaient devant elle sans pouvoir la comprendre, elle fondit en larmes, et s'écria:

« Personne ne m'aime aujourd'hui! »

Lord Francis Carysfort la prit dans ses bras et l'embrassa tendrement; et puis, comme s'il sentait qu'il avait commis quelque imprudence, il regarda timidement la marquise, et mit l'enfant à terre.

« Il est temps de nous en retourner, » dit celle-ci d'une voix tremblante. Nous ne voulons pas vous retarder davantage, » ajouta-t-elle comme lord Francis se disposait à lui offrir son bras pour la reconduire à sa voiture qui attendait à la porte du jardin.

« Permettez-moi au moins de vous accompagner une partie du chemin, » dit-il d'un ton suppliant.

« Je vous en prie, chère maman! » s'écria Isabelle.

« Non, vraiment, » répliqua lady Axminster, en jetant un regard triste et grave sur lord Francis; « permettez-nous de nous retirer seules. »

Il ôta son chapeau, salua profondément la marquise, et poliment Clara, embrassa Isabelle encore une fois, et se dirigea du côté de la porte de Bayswater.

Dans la voiture, lady Axminster parut très-pensive, et, quoiqu'elle détournât la tête, Clara s'aperçut qu'elle mit plus d'une fois son mouchoir sur ses yeux.

Clara était fort chagrine de l'émotion qu'elle remarquait en elle, et elle craignait que la cause n'en fût très-grave. Les naïves indiscrétions d'Isabelle, l'embarras évident de lord Francis, et l'agitation, l'émotion de la marquise, même pour l'âme pure de Clara, étaient des indices dont il était impossible de ne pas s'inquiéter. Cependant, malgré ses appréhensions, elle n'en éprouvait pas moins une grande pitié pour cette belle créature, qui, mère d'un enfant qu'elle adorait, montrait par ses soupirs et par ses larmes qu'elle ne savait pas trouver le bonheur dans le sentiment seul du devoir.

La pureté de l'âme de Clara l'empêchait assurément d'attacher à la conduite de la marquise aucune idée mauvaise; le caractère aussi de sa beauté, où la modestie se mêlait à la douceur, pour une personne comme Clara, était encore un témoignage de son innocence; mais le duo qu'elle avait entendu le premier jour de son arrivée chez lady Axminster, rapproché de la scène du jardin de Kensington, lui revenait douloureusement à l'esprit.

Par pitié pour la marquise Clara occupa autant qu'elle put l'attention de l'enfant, de peur qu'elle ne vît les larmes de sa mère, et que ses remarques naïves n'ajoutassent encore à la peine de lady Axminster. Quand la voiture s'arrêta devant la porte de l'hôtel, le marquis allait entrer. Il donna la main à la marquise, salua Clara avec roideur, fit un petit signe de tête à Isabelle, et, passant le bras de sa femme dans le sien, il s'en remit au valet de pied du soin de les aider à descendre de voiture. Il attendit dans le vestibule Clara et son élève, quoique lady Axminster tentât plus d'une fois de l'emmener.

« J'espère, miss Mordaunt, » dit-il, « que vous ne trouvez pas Isabelle incorrigible, quoiqu'il faille avouer qu'elle a été horriblement gâtée. »

En disant ces mots, il se baissait et baisait le front de l'enfant, qui semblait si intimidée devant lui qu'elle en perdit toute sa gaieté.

« Où avez-vous été, Isabelle? » lui dit le marquis.

La petite fille jeta un regard timide sur sa mère, qui répondit:

« Aux jardins de Kensington.

— Pourquoi ne pas laisser Isabelle répondre quand je lui parle? » reprit le marquis avec impatience.

« Je suis sûre qu'elle a besoin de prendre son thé, » dit lady Axminster en se tournant vers Clara, et elle regarda à l'horloge du vestibule, « car c'est l'heure de *son thé*. »

Clara prit la main de son élève, et, après avoir salué lord et lady Axminster, elle allait se retirer, lorsque le marquis dit à Isabelle, en lui jetant un regard sévère:

« Souvenez-vous que, lorsque je vous parle, il faut me répondre à l'instant, » et il sortit.

XII.

Il eût été impossible de ne pas s'apercevoir du trouble de la marquise pendant que son mari parlait à Isabelle.

Elle semblait avoir un motif pour mettre obstacle à toute conversation entre le père et la fille, et Clara ne put s'empêcher de penser que ce motif était la crainte d'entendre Isabelle parler de la promenade de Kensington et de celui que lady Axminster y avait rencontré.

Ce soupçon lui était pénible et lui faisait éprouver une grande tristesse; Isabelle vint y ajouter encore en lui disant d'un ton douloureux:

« Chère miss Mordaunt, enseignez-moi à plaire à maman sans déplaire à papa, car je ne sais que faire. Lorsque papa me demande quelque chose, et que je lui réponds, il se fâche et fait pleurer ma pauvre chère maman; aussi j'ai peur de lui répondre maintenant, et alors il dit que je suis méchante et gâtée. Dites-moi donc ce qu'il faut que je fasse pour plaire en même temps à maman et à papa, car je l'aimerais aussi s'il le voulait. »

Cet appel au cœur sensible de Clara ne fit qu'augmenter les soupçons qui étaient entrés dans son esprit.

Elle se sentait attendrie à la vue de cette aimable en-

Digitized by Google

fant, dont l'innocence ne pouvait trouver grâce devant le marquis quand elle cherchait à épargner un chagrin à sa mère, ne sachant pas que son hésitation et son silence pouvaient devenir de la dissimulation. Cette aimable petite fille, qui avait reçu tous les dons de la nature, se trouvait ainsi exposée à perdre la plus noble des qualités, la franchise, à prendre l'habitude honteuse du mensonge; car, mentir par son silence, n'est-ce point mentir? Et qui l'exposait à un tel péril? Sa mère! celle-là même qui aurait dû l'en préserver! Et cette mère l'adorait, et quelques mois auparavant elle aurait frémi à l'idée seule que son enfant pût se trouver à une école de dissimulation, et c'était elle maintenant qui semblait l'y conduire!

Le lendemain la marquise d'Axminster vint à l'heure de la classe, et assista à la leçon donnée par miss Mordaunt.

Elle fut non moins charmée de l'intelligence remarquable et de la grande douceur de Clara que de la docilité et des dispositions de son enfant. Cependant, malgré la satisfaction qu'elle éprouvait, on pouvait s'apercevoir que dans certains moments elle était distraite et préoccupée; et, lorsqu'elle se trouvait arrachée à sa rêverie par quelque caresse d'Isabelle, elle contemplait son enfant avec un mélange d'amour et de tristesse qui ne montrait que trop l'état de son esprit.

Elle se leva pour sortir de la chambre, et puis elle s'arrêta près de la porte sans l'ouvrir. Elle semblait prête à parler, et paraissait ne pouvoir rompre un silence pénible; elle était embarrassée et visiblement troublée. Enfin, elle se tourna du côté de Clara, et lui demanda si elle parlait italien. Sur la réponse affirmative de Clara, elle dit que des lettres lui seraient adressées sous le couvert de miss Mordaunt, et qu'elle viendrait les lui demander, parce qu'elle ne désirait pas les recevoir elle-même. Sa rougeur, son hésitation, tandis qu'elle parlait ainsi, produisirent le plus douloureux effet sur Clara; mais, avant qu'elle eût pu lui répondre, lady Axminster quitta la chambre, laissant miss Mordaunt non moins surprise qu'affligée.

Devenir l'intermédiaire d'une correspondance secrète, et par cela même coupable, était aussi contraire à sa loyauté qu'à sa délicatesse, en même temps qu'elle déplorait chez une femme comme lady Axminster une faiblesse dont elle ne pouvait se rendre compte. Cependant, comment le lui dire sans la blesser, sans lui montrer des soupçons humiliants pour elle? Que faire? Comment refuser de recevoir ces lettres? Puis elle se rappelait la douceur, la tristesse de lady Axminster, la roideur et la sévérité du marquis. Ces lettres ne pouvaient-elles pas venir de quelque femme, de quelque parente avec laquelle il ne voulait pas qu'elle eût des rapports? Mais alors Clara se disait que la marquise aurait dû respecter la volonté de son mari, même lorsqu'elle était en contradiction avec ses propres sentiments, et qu'elle-même, se trouvant sous le toit de lord Axminster, ne devait pas aider sa femme à lui désobéir. Mais l'idée que ces lettres venaient d'une parente de la marquise s'effaça bientôt de l'esprit de Clara; car la pensée de lord Francis lui revint naturellement, et Clara ne put s'empêcher de craindre qu'il ne fût le mystérieux correspondant de la marquise. Ce soupçon la faisait rougir, et elle était bien résolue, tant sa délicatesse était blessée, à refuser, quelque peine qu'elle pût causer à lady Axminster. Tandis que ces pensées préoccupaient Clara, Isabelle avait les yeux fixés sur la mobile physionomie de son institutrice.

« Oh! miss Mordaunt! » lui dit-elle, « que vous êtes jolie quand vous devenez ainsi rouge tout d'un coup! Est-ce que cela fait rougir de parler italien?

— L'italien n'y fait rien, ma chère enfant, » répondit Clara gravement, quoique dans un autre moment une pareille question l'eût fait sourire.

« Eh bien! je le crois, » reprit l'aimable enfant avec sa charmante naïveté, « car maman devient rouge comme une rose quand lord Francis Carysfort lui parle italien; et il le parle presque toujours quand il n'y a que maman et moi qui soyons avec lui; et il devient rouge aussi en le parlant. Vous étiez pâle jusqu'à ce que maman vous eût parlé italien, et elle était devenue toute rouge en vous parlant : c'est ce qui m'a fait penser que c'était l'italien qui donnait ces belles couleurs. »

Ces remarques naïves d'Isabelle, toutes puériles qu'elles peuvent paraître, ne servirent qu'à confirmer les soupçons de Clara, et la ferme résolution qu'elle avait prise de ne pas servir d'intermédiaire à une correspondance secrète, quel qu'en fût l'auteur, et quand même elle devrait quitter une maison où elle croyait avoir trouvé un asile et tout le bonheur auquel, dans sa position, elle pouvait aspirer, quoique souvent le souvenir d'Alfred Seymour vînt traverser son esprit et lui apporter un trouble involontaire.

Il ne faut pas peu d'énergie pour ne se laisser guider en toute circonstance que par les vrais principes; mais ce sont les obstacles même contre lesquels nous avons à lutter qui font le mérite de la vertu. Clara le sentait bien lorsqu'elle songeait à la manière la moins pénible d'exprimer son refus à lady Axminster.

Elle soupirait à la pensée de tout ce qu'elle allait sacrifier au devoir; mais elle n'hésita point. Elle prit la plume pour écrire à lady Axminster, et ne put parvenir à dire sa pensée comme elle l'aurait voulu; une lettre était trop froide, l'autre était trop dure; mécontente de ce qu'elle avait écrit, elle résolut de parler à la marquise la première fois qu'elle la verrait.

A quatre heures, comme la veille, on vint annoncer à Clara que la voiture attendait; Clara et son élève y montèrent avec la marquise; celle-ci, d'une voix tremblante, donna encore l'ordre d'aller au jardin de Kensington.

La voiture était déjà partie, lorsque le marquis arriva à cheval, ordonna au cocher de s'arrêter, et, donnant son cheval à son domestique, monta dans la voiture. La physionomie de sa jeune et charmante femme s'assombrit lorsqu'il annonça l'intention de l'accompagner, quoiqu'elle dissimulât son mécontentement ou ses craintes sous les dehors les plus aimables.

« Où avez-vous donné l'ordre au cocher d'aller? » dit-il.

« Au parc, » répliqua lady Axminster, et elle devint toute rouge quand ses regards rencontrèrent ceux de Clara.

« Et au jardin de Kensington aussi, papa, » dit la petite Isabelle. « Nous allons nous y promener avec... » Ici l'enfant s'arrêta tout à coup; un regard de sa mère l'empêcha d'en dire davantage. Le marquis parut sur le point d'interroger l'enfant, qui, timide, effrayée, se serrait contre Clara, lorsque le duc de Willingborough passa à cheval près du landau, et se mit à causer avec le marquis.

Le cocher conduisit la voiture vers l'entrée du jardin de Kensington, tandis que le duc continuait à suivre la voiture et à parler au marquis.

Lady Axminster devint pâle comme le marbre quand le valet de pied ouvrit la portière, et Clara pensa, quoique ce fût peut-être une supposition, que le marquis semblait plus sévère que d'habitude. En entrant dans le jardin, lady Axminster tourna aussitôt à gauche, et voulait prendre la grande allée qui conduit à la Serpentine*, lorsque lady Isabelle s'écria :

« Chère maman! prenons donc l'autre allée, où nous allons tous les jours à la rencontre de..... »

Mais, avant qu'elle eût fini sa phrase, deux dames, amies de lady Axminster, les rejoignirent.

Jamais, jusqu'à ce jour, elle ne les avait si gracieusement accueillies. Heureuse du répit que cette rencontre lui donnait, elle parut si contente de voir les deux dames, qu'elles continuèrent à se promener avec elle, malgré la froide politesse de lord Axminster.

« Je satisferai le désir d'Isabelle, » dit le marquis en prenant la main de l'enfant, qu'il s'apprêtait à conduire du côté de la porte de Bayswater.

« Et je vous accompagnerai, » lui dit sa femme, évidemment alarmée. « Miss Mordaunt, prenez l'autre main d'Isabelle, » ajouta la marquise.

« Ne puis-je pas m'occuper d'elle? » reprit le marquis, et il jeta un regard sévère sur sa femme, en faisant un signe de la main à Clara, qui s'approchait pour obéir à l'ordre de lady Axminster. Clara, devant ce geste impératif, recula aussitôt et se trouva derrière lord Axminster, qui donnait la main à sa fille, et la marquise qui la suivait avec les deux *ladies* Meredith.

« Est-ce là l'institutrice de lady Isabelle? » dit une des deux dames.

« Oui, » répliqua lady Axminster; et, quoiqu'elle parlât très-bas, les mots de femme *supérieure, aimable*, frappèrent les oreilles de Clara.

« N'est-elle pas trop jolie pour une institutrice? » dit lady Elisabeth Meredith. « Je conseille toujours à mes amies d'y prendre garde, tant il y a de danger à courir avec les jolies personnes.

— Mon Dieu! l'été dernier, » interrompit lady Arabelle Meredith, l'une des deux vieilles filles, « si vous saviez ce qui est arrivé à notre pauvre amie mistress Milner Hampden! Vous avez dû en entendre parler? Une affreuse aventure! On a trouvé son mari se promenant dans Hyde Park avec l'institutrice avant le déjeuner! et elle a eu l'impudence de dire que M. Hampden, qui était à cheval dans le parc, avait rejoint ses enfants, auxquels il donnait la main. Comme de raison, il a raconté la même histoire, car les hommes sont capables de tout dans de telles occasions; et, le croiriez-vous? la pauvre mistress Milner Hampden était si faible et si crédule, qu'elle y aurait ajouté foi, et qu'elle n'eût pas renvoyé l'abominable jeune personne, si Elisabeth et moi nous ne lui en avions donné le conseil!......

— Mais, maintenant, » reprit lady Elisabeth, « nous lui avons ouvert les yeux, et son mari, quoi qu'il fasse, ne peut plus la tromper; ils sont donc très-mal ensemble. Avez-vous entendu raconter l'histoire de la femme de chambre de lady Elton? Oh! c'est une horrible affaire, je vous assure; mais, quand on a *des beautés* chez soi, il faut s'attendre aux *inconvénients* qui en résultent. Toutes les femmes n'ont pas des maris comme lord Axminster. Arabella, avez-vous remarqué l'air de dignité qu'il a pris lorsqu'il a défendu à cette jeune personne de se promener avec lui et lady Isabelle? »

Clara, qui entendait toute cette étrange conversation, en était profondément blessée, comme on peut le croire; son juste orgueil, sa délicatesse, en souffraient également. Ces dames se gênaient si peu, d'ailleurs, qu'elles parlaient tout haut, comme si elles n'avaient pas été derrière elle. La marquise fit de vains efforts pour mettre fin à cette conversation; mais c'étaient des commères du grand monde, et, dès qu'elles avaient abordé un sujet, il était impossible de leur imposer silence.

« Et quelle est cette jeune personne? » dit lady Arabella. « Quels sont ses amis, ses parents? avec qui a-t-elle été jusqu'à présent?..... »

Avant que lady Axminster eût pu répondre à toutes ces questions, on entendit un bruyant éclat de rire, et comme un cri de triomphe. Au même instant, un jeune homme, mis à la dernière mode, s'élança au-devant de Clara, et voulut lui prendre la main, qu'elle retira vivement.

« Monsieur! » lui dit-elle.

« Miss Mordaunt! quel bonheur! » s'écria-t-il. « Maintenant, je ne veux plus vous perdre de vue. »

Clara, tremblante et toute en larmes, malgré ses efforts pour triompher de son émotion, voulut continuer à marcher; mais M. Marsden, car c'était lui, s'obstinait à lui barrer le chemin, et la pauvre orpheline sentait plus que jamais combien elle était seule au monde! Où était son ami Abraham Jacob? Et s'il avait assisté à une telle scène, n'aurait-il pas, peut-être, lui-même conçu à son égard d'injustes soupçons?

« O chère lady Axminster, quelle horrible aventure! » dit lady Elisabeth. « Maintenant, reconnaîtrez-vous combien il est dangereux d'avoir de jolies personnes dans une famille?

— Je n'en suis pas surprise, je l'avoue, » dit lady Arabella.

En ce moment lord Axminster, qui était allé avec Isabelle jusqu'à la porte de Bayswater, revenait sur ses pas; et bien qu'il lui fût pénible de l'avoir pour témoin de l'insulte qui lui était faite, Clara se réjouit de se trouver sous sa protection.

« De quel droit osez-vous m'arrêter ou me parler? » dit Clara d'un ton qui fit hésiter un instant M. Marsden lui-même; mais, se remettant bientôt, il répondit:

« Du droit que j'ai de faire ce qui me plaît. Vous n'auriez pas été si fière, j'en suis sûr, si vous aviez rencontré votre soupirant M. Seymour. Ah! vous rougissez à ce nom-là!

— Écoutez, écoutez, lady Axminster, n'est-ce pas horrible? » s'écria lady Arabella. « Voilà ce que c'est que d'avoir une jolie institutrice!

— Vous n'aimez donc pas la beauté? » dit M. Hercule Marsden en se tournant vers les deux vieilles filles; « cela n'est pas extraordinaire, car vous avez bien l'air toutes les deux des plus affreuses sorcières que j'aie jamais vues; et cette belle créature qui est entre vous (montrant lady Axminster) peut bien avoir peur de se trouver entre deux hyènes de votre espèce! »

Au moment où les deux ladies, pâles de colère, cherchaient si un *policeman* ne passait pas pour l'appeler à leur secours, le marquis d'Axminster s'approchait, et, avec une hauteur qui aurait glacé une autre hardiesse que celle de M. Marsden, il lui demanda comment il osait arrêter ainsi une dame qui était sous sa protection.

« Sous votre protection, mon vieux? » s'écria M. Marsden. « Vous devriez en être honteux. Comment! un vieux gaillard comme vous ose avouer qu'il est le protecteur d'une jeune fille? Pour des jeunes gens comme moi, c'est une autre affaire; mais, de votre part, mon vieux, c'est trop fort!

— De quel droit, miss..... j'oublie votre nom, cette personne se permet-elle de vous parler et de vous retenir ainsi? Lady Axminster, vous ferez mieux d'aller retrouver la voiture, car il n'est pas convenable que vous assistiez à une pareille scène. Isabelle, allez avec votre mère.

— O papa, cher papa! » dit la sensible enfant, « laissez-moi rester avec ma chère miss Mordaunt, elle a l'air si malheureux!

— Allez avec votre mère, » continua le marquis, et il lança un tel regard, que l'enfant courut auprès de sa mère, et se réfugia à ses côtés.

« Lord Axminster, » dit Clara, « je ne connais cette personne que pour l'avoir rencontrée par hasard à la table de M. Belmont, dans la famille duquel j'ai été avant d'être dans la vôtre.

« Votre conduite, Monsieur, » lui dit-il, est telle qu'on ne peut l'attribuer à un homme comme il faut. Cette jeune dame est l'institutrice de ma fille, et comme telle elle a droit à ma protection. Qu'elle ait jamais pu se rencontrer avec des personnes comme vous, c'est ce qui me blesse et m'étonne, et le marquis jeta un regard de mépris glacial sur M. Marsden. Mon nom est Axminster, » et le pair d'Angleterre se redressa dans toute sa dignité aristocratique.

« Eh bien! Monsieur Axminster, tout ce que je puis dire, » réplique M. Marsden, « c'est que si cette charmante personne vous préfère maintenant, comme autrefois elle préférait M. Seymour, je la laisserai tranquille, quoique je ne la félicite pas de son goût, » et il s'en alla.

Le marquis marcha d'un pas solennel à côté de miss Mordaunt, sans daigner la soutenir un instant, quoiqu'elle fût près de se trouver mal.

« Après ce qui est arrivé, Madame, » lui dit-il au bout de quelques instants de silence, « vous ne serez pas surprise si je vous exprime le désir que votre séjour chez moi se prolonge le moins possible.

— Vos désirs seront satisfaits, milord, » reprit Clara d'une voix tremblante d'émotion; « mais permettez-moi d'ajouter que l'insulte non méritée à laquelle j'ai été exposée aurait dû me donner des droits à l'intérêt de Votre Seigneurie et à sa protection, plutôt que de me les faire perdre.

— Sur ce point, Madame, vous me permettrez de ne prendre conseil que de moi-même, » dit le marquis; et ils n'échangèrent pas un mot de plus jusqu'à ce qu'ils eussent rejoint la marquise et les deux dames qui s'étaient arrêtées près de l'endroit où la voiture attendait.

Lady Axminster jeta sur Clara un regard de commisération, et la petite fille courut au-devant d'elle, tandis que les deux vieilles demoiselles se redressaient avec un air de mépris superbe, et, se tournant vers le marquis, lui exprimaient l'espoir que ce sauvage ne l'eût pas insulté d'une manière plus grossière.

« Quelles horribles choses il a dites! » fit observer lady Elisabeth.

« Quand on pense qu'il a appelé lord Axminster « mon vieux! » reprit lady Arabella. « Vraiment, on devrait y regarder de bien près quand on prend à son service des institutrices et des femmes de chambre! »

Le marquis était fort irrité de la seconde édition que lui donnaient ces vieilles filles de l'impertinence de M. Marsden; comme toutes les personnes qui les recevaient, il connaissait leur méchanceté; mais sa colère retomba sur la marquise qui les avait encouragées à se

* Rivière qui se trouve entre Hyde-Park et le jardin de Kensington.

Digitized by Google

promener avec elle, et sur Clara, qui avait été la cause innocente de l'insulte qu'il avait reçue.

On revint en silence du jardin de Kensington à Grosvenor square.

Il était évident que la marquise craignait quelque triste résultat du tête-à-tête que le marquis avait eu avec sa fille : il avait dû naturellement lui demander pourquoi elle préférait une promenade à une autre. Quoique toujours d'une physionomie sévère, le marquis se montrait pour son enfant bien plus affectueux qu'à l'habitude ; et ce qui, dans d'autres circonstances, aurait plu au cœur de la mère, ne faisait maintenant que lui inspirer des craintes nouvelles. La naïveté même d'Isabelle n'avait-elle pas justifié les soupçons de lord Axminster en même temps qu'elle montrait la candeur de son enfant?

Au moment où il entrait dans le vestibule de l'hôtel, le marquis vit la table du concierge * couverte de lettres et de cartes; la marquise laissa tomber sur cette table un regard, un seul; elle ne put le retenir. Clara traversa rapidement le vestibule et montait, lorsque lord Axminster l'appela, et il l'invita à entrer dans la bibliothèque.

« Connaissez-vous cette écriture, Madame? » lui dit-il d'une voix terrible, en lui montrant une lettre qui était à son adresse.

Elle hésita, frissonna à l'idée qui lui traversa l'esprit, et au bout de quelques minutes qu'elle mit à réfléchir, elle répondit :

« Non.

— L'enveloppe renferme une lettre cachetée, » dit lord Axminster. « Ouvrez-la, et que je voie à qui elle est adressée. »

D'une main tremblante, Clara ouvrit l'enveloppe, lut quelques lignes écrites sur un papier qui s'y trouvait inclus, et elle reconnut avec joie qu'il n'y avait pas d'adresse sur la lettre. Elle présenta cette lettre à lord Axminster, qui, voyant qu'elle était sans adresse, parut d'abord confus et embarrassé, et quitta la chambre en murmurant quelques paroles mal articulées.

A dix heures du soir Clara fut surprise de voir entrer la marquise dans sa chambre. Elle semblait vivement agitée, et, jetant un regard autour d'elle, comme pour s'assurer que personne ne l'entendait, elle dit d'une voix basse et saccadée :

« Avez-vous une lettre pour moi, miss Mordaunt? Donnez-la-moi, je vous en prie.

— En vous la donnant, il faut que je dise à Votre Seigneurie, » reprit Clara, qui était décidée à dire toute sa pensée, à remplir tout son devoir, « que je me regarderais comme très-coupable d'être ainsi l'intermédiaire d'une correspondance secrète, » et Clara déchira la lettre en morceaux, qu'elle brûla, sans vouloir même la regarder, tandis que la marquise était toute tremblante. « O lady Axminster! permettez-moi de vous en prier, de vous en conjurer; réfléchissez aux terribles conséquences de la ligne de conduite que vous suivez à cette heure, » poursuivit-elle; « pensez à votre enfant, à votre pure et innocente enfant! Faut-il l'exposer à tromper son père? Les soupçons du marquis sont éveillés; tremblez qu'ils ne se confirment, et vous, chère dame, que vous ne soyez séparée de votre fille, de l'enfant que vous adorez! »

Il serait impossible de peindre l'émotion de lady Axminster lorsqu'elle entendit ces paroles. Rouge, pâle comme la mort, ses lèvres tremblèrent, et son front se contracta.

Clara elle-même, émue d'une profonde pitié à la vue du désespoir que lady Axminster ne cherchait pas à cacher, fondit en larmes, et lui dit :

« Pardonnez-moi, chère lady Axminster, de vous causer tant de chagrin ; vous ne savez pas combien il m'en a coûté; mais le sentiment de mon devoir envers vous, envers moi-même, m'a seul déterminée à vous parler ainsi et à déchirer cette lettre. »

Sous l'impression de cet aveu, et encore plus des larmes que versait Clara, la marquise se laissa tomber sur une chaise, et y sanglota longtemps.

« Je suis innocente, miss Mordaunt! » lui dit-elle enfin; « je suis innocente!

— Pardonnez-moi, » reprit Clara, « si je vous parle aussi hardiment; mais comment une femme peut-elle être innocente lorsqu'elle est l'objet d'attentions constantes de la part d'un homme, qu'elle accepte ses vœux et qu'elle l'autorise à lui écrire en secret? Hélas! chère dame, la femme qui se croit innocente lorsqu'elle se conduit ainsi, se trompe elle-même, et risque son repos et son honneur, comme l'honneur et le repos de ceux qui lui sont chers. Son âme cesse d'être pure, et elle manque à son mari dès qu'elle écoute, de la part d'un autre, l'aveu d'un attachement que même elle ne partage pas!

— Je croyais, » reprit la marquise au milieu de ses larmes, « que je pouvais, sans être coupable, en avoir pitié; mais vous m'avez ouvert les yeux, je vous en remercie.

— Promettez-moi, chère lady Axminster, » dit Clara en lui prenant la main, « que vous mettrez un terme à tout rendez-vous et à toute correspondance avec lord Francis Carysfort, que vous ne le recevrez jamais, excepté devant témoins, et que vous ne donnerez jamais d'encouragement à une passion coupable, qui ne peut que vous perdre. Pensez à votre mari, à votre enfant, et tremblez que votre conduite ne les déshonore; tremblez qu'elle ne vous sépare d'eux! Voyez! » Et Clara l'amena dans la chambre voisine, où Isabelle dormait du sommeil le plus calme : « Pourriez-vous jeter la honte à cette douce et innocente créature? »

La mère se jeta à genoux en pleurant près du petit lit de sa fille, et, se voilant le visage avec les rideaux blancs d'Isabelle, elle pria, tandis que, les joues inondées de larmes, elle demandait à Dieu la force dont elle avait besoin. La physionomie de la petite fille changea tout à coup au milieu de son sommeil, comme si elle avait été sous l'influence d'un songe pénible; elle soupira profondément, et murmura : « Maman, ma chère maman! » La mère allait serrer l'enfant contre son cœur, mais Clara parvint à la calmer, la ramena dans l'autre chambre, et obtint d'elle la promesse solennelle qu'elle suivrait son conseil.

La voix de la femme de chambre de la marquise, qui annonçait que le café était servi dans le salon, mit fin à la scène qui venait d'avoir lieu entre lady Axminster et Clara; et, tandis que la première se hâtait de passer dans son appartement pour s'y baigner les yeux et effacer les traces de ses larmes, la dernière remerciait Dieu d'avoir permis qu'elle fût l'humble instrument de sa bonté, et qu'elle eût servi à sauver une mère.

La joie qu'éprouvait Clara en cette circonstance l'empêcha de penser à sa propre position. Elle oubliait presque la désagréable rencontre de M. Marsden et les conséquences qu'elle avait eues; mais une lettre de lord Axminster vint bientôt lui rappeler et la fausse opinion qu'il s'était faite sur son compte, et la nécessité où elle allait se trouver, après deux épreuves si malheureuses, de chercher encore une position.

Dans la lettre de lord Axminster était renfermée une somme qui répondait à trois mois de salaire qu'elle devait recevoir. La lettre était froide, blessante, malgré la politesse affectée des expressions; il y avait un mot dur sur *la lettre mystérieuse* qui, *sans doute, était pour Clara;* on y retrouvait toute la hauteur de celui qui l'avait écrite, et qui se montrait d'autant plus impitoyable en cette circonstance, qu'elle avait été la cause innocente de l'impertinente conduite de M. Marsden envers le marquis.

La dignité de Clara fut profondément blessée par cette lettre, et elle renvoya aussitôt l'argent sous enveloppe, avec quelques mots d'explication où elle indiquait les circonstances qui lui avaient fait connaître M. Marsden, et où elle repoussait toutes les fausses interprétations de Sa Seigneurie, sans donner cependant aucune explication sur la lettre qu'elle avait reçue.

Lord Axminster fut frappé du peu de mots que lui avait adressés Clara, et de la dignité qui s'y faisait remarquer; il commença à avoir meilleure opinion d'elle, et il alla même jusqu'à lui écrire pour la presser d'accepter l'argent qu'il lui avait envoyé; mais elle refusa avec fermeté. Elle ne montra pas la même constance à repousser un cadeau que lui offrit lady Axminster : c'était une bague de prix où se trouvaient renfermée une mèche de ses cheveux et une autre de lady Isabelle. Dans la lettre touchante qui accompagnait cet envoi, lady Axminster exprimait toute sa reconnaissance *du service inappréciable* que lui avait rendu Clara.

Celle-ci ne put quitter sans une vive émotion la charmante enfant qui lui avait été confiée, et Isabelle, autant que son âge le permettait, partagea toute sa peine.

« Revenez bien vite, chère miss Mordaunt, » lui dit-elle, « et je serai si sage, et j'apprendrai si bien mes leçons! »

F. NETTEMENT.

(La suite au prochain numéro.)

* Dans les grandes maisons, à Londres, il y a toujours un vestibule où se tient assis le domestique qui remplit les fonctions de concierge : c'est lui qui reçoit les lettres et les cartes.



Camille Ser....., Paris. Je puis lui recommander tout particulièrement Mlle Restout, qui demeure rue Marcadet, 96, chaussée Clignancourt; c'est un excellent professeur de dessin, d'aquarelle, de peinture sur porcelaine. Les portraits qu'elle exécute sur porcelaine sont magnifiques; ils sont faits d'après nature ou d'après une photographie. Mlle Restout enseigne aussi à peindre les fleurs. Quant à la musique, je ne saurais trop engager Mlle Camille S... à prendre un maître d'accompagnement.

N° 12,023, Pas-de-Calais. Nous recevons avec reconnaissance la communication qui nous a été faite, parce qu'elle est une marque d'intérêt donnée au journal et à la voie qu'il a choisie; mais, en discutant cette communication au point de vue pratique, nous devons dire qu'elle offre, *commercialement* parlant, peu d'avantages pour nous. En effet, le journal, tel qu'il est, ne s'adresse-t-il pas même aux bourses les plus modestes? Il contient assez d'objets de tous genres, pour que l'on puisse laisser de côté ceux qui sont riches et adopter ceux qui sont simples. — *N° 11,408, Finistère.* S'adresser à M. Croisat, coiffeur, rue Richelieu, 76, pour les crêpés en question ; lui seul peut en indiquer le prix, et je n'ai pas malheureusement le temps d'aller le lui demander. Les châles de cachemire noir ne peuvent remplacer un manteau d'hiver, parce qu'ils seraient insuffisants lorsque la température est froide. — *N° 28,708, Paris.* On pourra porter la robe de moire noire *après* six mois de deuil. Ceinture à pointe devant, à nœud et longs pans retombant par derrière. — *N° 20,825, Gers.* Ce sont les nouveaux mariés qui font des visites avant d'en recevoir, du moins selon la coutume de Paris. Sur tous ces points, il faut se conformer aux habitudes de la localité que l'on habite, car ce qui serait politesse en deçà d'une ligne serait impolitesse au delà. Cachemires, éventail, voilette de dentelle, porte-monnaie, carnet, tels sont les objets, plus ou moins chers et nombreux, qui figurent dans la corbeille de mariage, ainsi que les bijoux, si l'on en donne; on offre la corbeille deux ou trois jours avant le mariage. Quant aux présents que l'on fait ou ne fait pas aux divers membres de la famille, cela dépend encore des habitudes locales. On ne *glace* pas le gâteau que l'on nomme *Madeleine.* — *N° 35, Edimbourg.* On ne peut faire un corsage *Garibaldi*, autrement dit *chemise russe*, en velours noir, et, du reste, on n'en fait plus du tout de cette forme, par trop *négligée.* Mille regrets de ne pouvoir publier ce patron, qui est abandonné par la mode. — *N° 18,223, Meuse.* Hélas! combien de fois ai-je répété à cette place *que je ne puis répondre dans le prochain numéro!* Je n'indiquerai et ne recommanderai aucune eau pour teindre les cheveux, parce qu'il n'y en a point dont je puisse *connaître* et par conséquent *garantir* la composition comme étant inoffensive pour la santé. S'adresser, si l'on veut, à M. Croisat, coiffeur, rue de Richelieu, 76. — *N° 11,993.* A onze ans, les petits garçons sont généralement habillés, non plus par leurs mères, mais par des tailleurs, et cela explique pourquoi l'on ne trouve pas, sur nos planches, des patrons pour cet âge. La guipure peut parfaitement être utilisée pour garnir un talma en soie noire. — *N° 32,455, Charente-Inférieure.* On reconduit une visite jusqu'à la porte de l'antichambre seulement, on ne descend jamais un escalier pour *reconduire.* La recette du sirop de groseille a été publiée ; voir nos précédentes années. Il m'est impossible de répondre directement, et également impossible, hélas! de faire arrêter nos presses pour changer la composition du journal, et introduire une réponse, si pressée qu'elle puisse être; je le regrette vivement, surtout lorsqu'il s'agit d'une aimable et fidèle abonnée. — *N° 15,200, Algérie.* Mettre à la place du lé de devant un lé en taffetas noir, et poser au milieu de cette ruche une autre ruche en taffetas bleu de même nuance que la robe; il serait impossible, dans l'état actuel de la mode, de trouver un autre procédé pour rélargir une robe. La dentelle ne serait nullement *mesquine.* Demander à M. Croisat, rue Richelieu, 76, ses nouvelles fourches en étain pour onduler les cheveux; chercher le n° de l'année 1862 qui contient la gravure représentant l'emploi de ces fourches. Il est impossible de revenir en *arrière;* la place réservée aux *Renseignements* ne peut contenir des explications de travaux, qui sont toujours fort longues. — *N° 40,574, Lot-et-Garonne.* Merci à ma lointaine amie pour l'amitié qu'elle me témoigne. Il ne dépend malheureusement pas de moi de hâter la publication d'un patron quelconque au détriment des objets appelés à former une planche; il serait impossible de faire une substitution, et un coup d'œil jeté sur ces planches, si ingénieusement remplies, fera comprendre l'impossibilité d'un changement. Dès que cela sera possible, l'objet paraîtra. — *N° 8,916, Maine-et-Loire.* Ce n'est pas de la grenadine proprement dite, ce sont des échantillons d'une sorte de *linos*, que l'on m'adresse. Choisir la violette pour la jeune fille. Quant aux indications de garnitures, je suis forcée de renvoyer nos abonnées aux articles descriptions et gravures de modes, parce que la place nous manque absolument pour indiquer des garnitures dans la colonne réservée aux renseignements. Sur le piqué fond blanc, il faut mettre une broderie en lacets blancs; sur la robe à carreaux, une garniture en taffetas, de même nuance que les carreaux foncés. J'ai toujours été satisfaite des emplettes que j'ai faites au magasin des Deux Magots, au coin de la rue de Buci et de la rue de Seine; on y trouve surtout d'excellentes et jolies robes en tissus de fantaisie; mais j'ignore si ce magasin envoie des échantillons. Il n'y a pas, il ne peut y avoir de panacée universelle pour l'entretien de la chevelure et des dents; j'ai indiqué depuis longtemps les *seuls* cosmétiques dont j'aie jamais fait usage : poudre de magnésie mêlée de quinquina, pour les dents; axonge mêlée de poudre de quinquina, pour les cheveux; mais ce qui m'est salutaire peut être absolument inutile pour d'autres personnes. Chapeau Henri III, en paille cousue, avec velours noir. La *Civilité* n'est pas encore imprimée en volume. — *N° 41,189, Saône-et-Loire.* Je ne puis, à mon grand regret, faire paraître immédiatement les objets demandés. Nous avons déjà publié des chemises de jour pour petit garçon; nous y reviendrons, et probablement aussi aux tabliers. — *N° 25.* Nous avons publié un patron de petit talma dans la 6e ou 7e livraison des *Patrons illustrés;* nous ne pouvons, en cette saison, revenir à cet objet. Il faut faire la robe sans garniture, et border le talma avec une ruche de ruban noir à filets blancs; mais le foulard noir à pois blancs ne peut servir pour *grand deuil :* celui-ci n'admet que la laine toute noire. — *N° 2,091, Seine-et-Oise.* Il ne dépend pas de moi de hâter la publication des réponses, lesquelles paraissent par ordre d'ancienneté. Nous avons publié plusieurs modèles de ceintures; pour l'âge de quatorze ans, je préférerais à tous ces modèles une large ceinture nouée par derrière, et retombant en deux longs pans frangés. La robe, sans garnitures, avec un très-large ourlet.

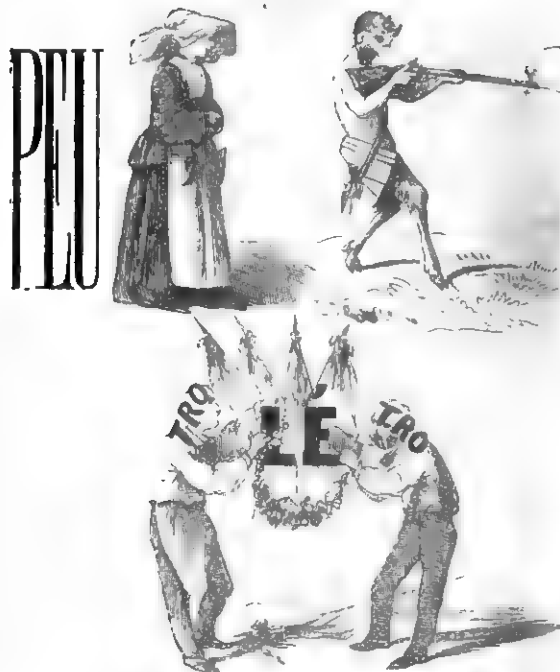
AVIS.

La 9e livraison des *Patrons illustrés*, que nous publierons avec le n° 33, contiendra les objets suivants avec leurs dessins : Oreiller pour enfant nouveau-né. — Camisole pour enfant nouveau-né. — Bonnet plissé pour enfant. — Bonnet brodé pour enfant. — Jupon long pour enfant. — Robe de piqué pour enfant d'un à deux ans. — Corset pour enfant de trois à quinze mois. — Corset pour petite fille de huit à dix ans. — Corset pour jeune fille de douze à quinze ans. — Dessin avec coin pour châle de cachemire.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

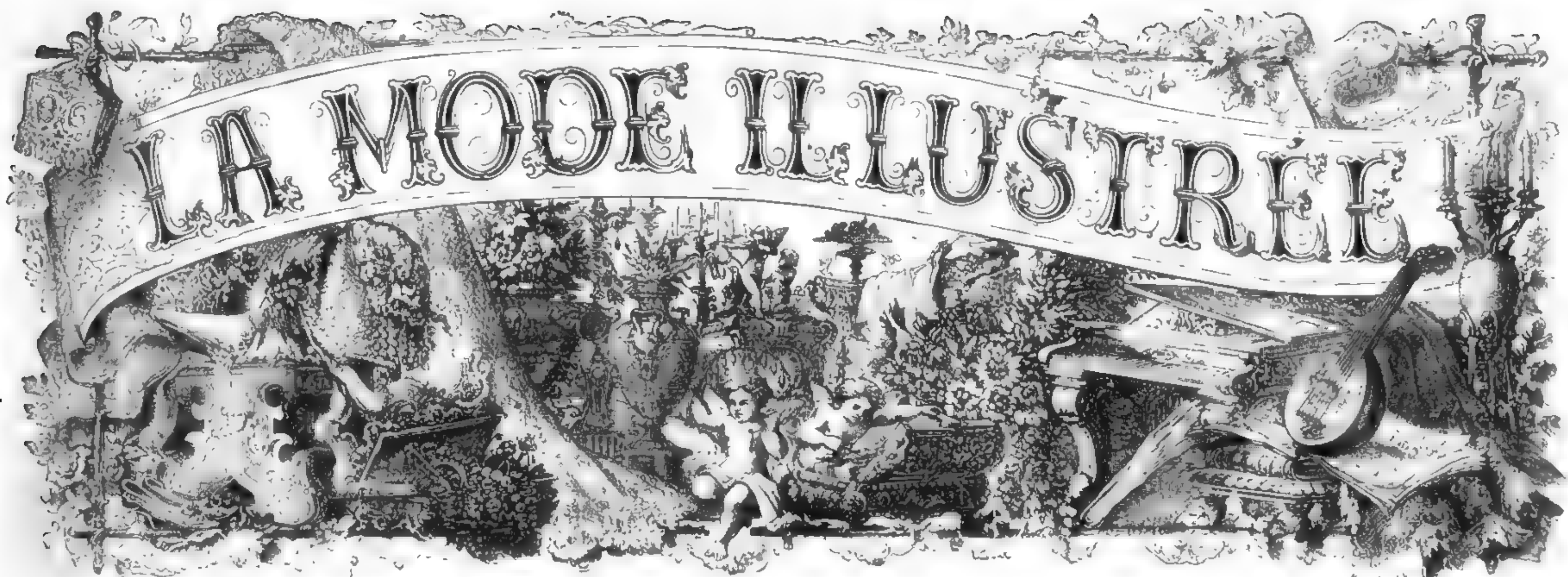
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.
Honneur au courage malheureux.

Digitized by Google

N° 33. CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 14 août 1864.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —



CHAPEAUX NOUVEAUX DE CHEZ Mme AUBERT, RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 6.

Chapeaux nouveaux

DE CHEZ Mme AUBERT, RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 6.

Voici les formes nouvelles qui disputent l'empire de la mode aux chapeaux que l'on a portés jusqu'ici. En ce moment, les modistes sont obligées d'adopter le système éclectique, et de se conformer aux goûts les plus divers, car les chapeaux dont nous publions le dessin ne sont pas encore universellement acceptés.

N° 1. Chapeau en tulle blanc, composé de bouillonnés transversaux séparés par de grosses perles noires. La garniture se compose de rubans en taffetas noir, et d'épis de maïs entourés de leurs feuilles. Une dentelle noire est posée à la place naguère occupée par le bavolet. A l'intérieur bouillonnés de tulle, et petits épis de maïs.

N° 2. Chapeau en tulle gris-brouillard, orné de têtes de plumes de même nuance que le tulle; sur le côté gauche, se trouve une belle rose de nuance très-vive. Deux écharpes de tulle gris remplacent les ruches qui encadrent habituellement les joues; on les noue négligemment sous le menton, par-dessus les brides en large ruban gris; un nœud de même ruban remplace le bavolet.

N° 3. Chapeau en tulle blanc, semé de toutes petites perles en cristal blanc. Ce chapeau est entièrement bouillonné dessus et dessous; un large ruban blanc borde la place du bavolet, et forme un nœud au-dessus de la nuque. Des pâquerettes avec gouttes de rosée, entourées de brins d'herbe et de feuillage mélangé, ornent le dessus et le dessous du chapeau; les brides sont en large ruban de taffetas blanc.

Ces chapeaux, aussi légers, aussi gracieux que des coiffures, remplacent celles-ci dans toutes les circonstances où l'on ne veut pas s'imposer le labeur d'élever les édifices compliqués qui constituent les coiffures mo-

Digitized by Google

dernes. On les porte au théâtre comme *à la ville*, à la promenade comme aux réunions du soir qui ont lieu dans les villes d'*eaux*. Mme Aubert fait en ce moment beaucoup de chapeaux en tulle noir, brodés en perles noires, et garnis de fleurs de diverses couleurs. Comme solidité, élégance et emploi, ils remplacent les chapeaux de dentelle noire, qui eurent tant de succès il y a de cela dix ou douze ans.

Dessin de tapisserie

POUR CHAISE, FAUTEUIL, TAPIS, ETC.

Si l'on emploie ce dessin pour faire un tapis, on pourra le terminer en ligne droite, ou bien le laisser *dentelé* sur ses deux côtés transversaux, tel enfin qu'on le voit sur notre gravure; dans ce dernier cas, on attachera à chaque pointe une houppe composée de cinq à six brins de laine ayant 10 centimètres de longueur; ces pointes seront bordées avec une tresse de laine posée *à cheval*. Sur les autres côtés, on placera une frange de laine.

Couverture tricotée en laine.

MATÉRIAUX : Laine zéphyr noire; même laine blanche; deux ou trois nuances de même laine, de couleurs vives; grosses aiguilles en acier.

Deux dessins reproduisent cette couverture composée de carreaux séparés par des rayures côtelées noires et blanches; l'un est le coin de la couverture (grandeur réduite) entourée de frange; l'autre représente l'un des carreaux en grandeur naturelle, et encadré par les rayures. On peut faire ces carreaux d'une seule et même couleur, — ou de deux nuances de la même couleur, — ou enfin de deux teintes différentes, en les disposant en damier; dans le dernier cas, ces carreaux seraient bleus et verts, — ou Havane et rouge, — ou écru et bleu, etc.

Pour faire une couverture ayant un mètre carré, on emploiera environ 400 grammes de laine. On monte, pour un carreau, 25 mailles, et l'on maintient toujours ce chiffre en tricotant, *en allant et revenant;* dans le 3e tour, puis à intervalles réguliers de 7 tours unis, on forme les bouclettes visibles sur le dessin. Pour ces bouclettes, on



DESSIN DE TAPISSERIE POUR CHAISE OU TAPIS. — Explication des signes représentant les couleurs : ■ Noir. ▣ Ponceau. ⧅ Grenat clair. ▢ Grenat foncé. ■ Bleu clair. ▣ Bleu moyen. ■ Bleu foncé. ▢ Vert anglais de nuance moyenne. ■ Même vert foncé. □ Blanc. ꜝ Maïs. ⊡ Fauve clair. ⊠ Même nuance moyenne. ⊞ Même nuance foncée. ■ Bois foncé.

tricote dans le 3e tour la première maille à l'endroit, la 2e encore à l'endroit, et dans cette deuxième maille on fait encore une maille en biais; de cette dernière maille on fait partir une *chaîne*, composée de 8 mailles. Pour faire chacune de ces mailles, on en tricote une nouvelle dans la dernière faite, et ainsi de suite, sans retenir la maille précédente sur l'aiguille. La dernière maille de cette chaîne est tricotée *ensemble* avec la plus proche maille de l'aiguille gauche; on fait ensuite 3 mailles unies après la troisième, et *dans* cette troisième on fait encore une maille en biais, et après celle-ci on recommence une chaîne de 8 mailles. On répète ces *chaînes* de 4 en 4 mailles, en veillant à ce qu'elles soient contrariées dans les rangs suivants. Dès que le tricot forme un carré parfait, on démonte ou l'on recommence un autre carreau.

Pour chaque rayure, on monte 7 mailles, et l'on tricote, toujours *à l'endroit*, 2 aiguilles avec la laine blanche, 2 aiguilles avec la laine noire, et ainsi de suite alternativement. On réunit d'abord les carreaux en faisant les rayures courtes, puis on exécute les rayures longues qui traversent la couverture. La rayure qui sert d'encadrement est faite d'un seul morceau, c'est-à-dire qu'à chaque coin on diminue pour terminer en pointe, puis on reprend toutes les mailles diminuées, jusqu'à ce que l'on ait *reconquis* le nombre de mailles voulues pour la rayure.

On termine en nouant des houppes de laine composées de trois brins; entre chaque houppe on passe toujours deux *côtes* de la rayure extérieure. Cette frange est faite d'une seule nuance, si les carreaux sont d'une seule teinte; de deux couleurs, si l'on a choisi deux couleurs pour la couverture.

Lambrequin avec broderie dite Gobelin.

Ce genre de broderie est appelé à étendre le domaine de la tapisserie. Il sert à exécuter des ameublements magnifiques; on le fait sur du reps de laine *côtelé* de nuance unie, gris de lin, vert-pomme, Havane ou écru.

Digitized by Google

Digitized by Google



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Toilettes de Mme CASTEL, 58 bis rue Ste Anne.

Reproduction interdite

Digitized by Google

Tous les dessins de tapisserie peuvent être employés pour cette broderie. Pour les siéges, on brodera des bouquets; pour les rideaux et portières, des guirlandes; quant aux lambrequins, nous allons nous en occuper plus spécialement. On sait que les lambrequins servent à décorer non-seulement les cheminées, mais aussi les rideaux et les portières; dans ce bienheureux travail on est dispensé de faire le *fond*; c'est le reps lui-même que le remplace. On exécute cette broderie, dite Gobelin, au point compté, comme la tapisserie ordinaire, c'est-à-dire que, pour chaque carreau du dessin, on fera deux points en biais, l'un au-dessus de l'autre, exécutés chacun sur deux *côtes* du reps. Nous avons publié, dans le dernier numéro, un dessin représentant le point Gobelin fait sur canevas; ce point est le même que celui de notre lambrequin.

Nous plaçons dans le numéro d'aujourd'hui deux dessins *détachés*, entre lesquels on pourra choisir pour ce lambrequin. Les boutons de roses figurent sur notre lambrequin, qui est fait en reps gris de lin, et garni avec une frange en chenille de laine de même nuance que le reps.

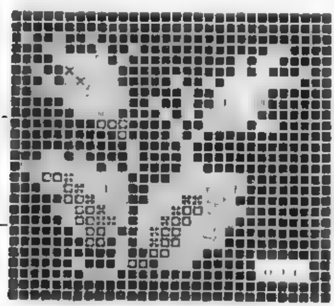
Fichu

EN FORME D'HABIT.

Voici l'une des variétés de cette mode, qui se dissimule pour se faire excuser et adopter. Celle-ci, du moins, n'a rien de trop masculin, et peut à la rigueur se faire accepter comme un fichu honnête.

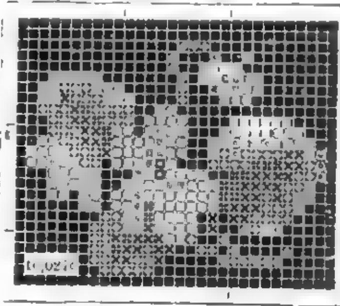
Si on veut le reproduire tel que la gravure le représente, on le fera de même étoffe que la robe. Si au contraire on veut le porter en tulle ou bien en mousseline, on le portera sur un corsage demi-décolleté, ou tout à fait décolleté. Rien ne s'oppose même à ce qu'on mette ce fichu sur un corsage montant.

Le fichu est garni avec un volant de même étoffe, partout surmonté d'un liséré. La moindre largeur du volant est de 2 centimètres, sa plus grande hauteur de 6 à 7 centimètres. Des pattes boutonnées réunissent par derrière les pans du fichu, et le ferment par devant.



N° 1. — DESSIN POUR LE LAMBREQUIN. Explication des couleurs : ■ Noir. ▣ Vert foncé. ■ Moins foncé. ▣ Vert moyen. ▣ Vert clair. ■ Rose foncé. ■ Moins foncé. □ Rose moyen. ● Gris (pour le fond).

COUVERTURE TRICOTÉE EN LAINE.



N° 2. DESSIN DE LAMBREQUIN. Explication des couleurs : ■ Noir. ● Vert foncé. ▣ Moins foncé. ▣ Vert moyen. ' Vert clair. ▣ Jaune. ■ Violet foncé. ▣ Violet moins foncé. □ Violet clair. ● Gris (pour le fond).

DESCRIPTION

DE TOILETTES.

Petite fille de cinq ans. Robe en foulard blanc, à pois cerise. Le bord de la jupe est découpé en dents, bordées de taffetas cerise. Au-dessus de ces dents se trouve une bordure de feuilles de vigne exécutée en soutache cerise. Corsage décolleté et manches courtes à bords dentelés. Touffes de rubans cerise sur les épaules. Longue ceinture en ruban cerise, nouée par derrière.

Petite fille de huit ans. Robe en alpaga blanc. La jupe est ornée d'un entre-deux en dentelle noire, traversé par des lacets-cachemire. Corsage demi-décolleté, froncé par devant, plat sur les côtés, et derrière simulant une veste ouverte.

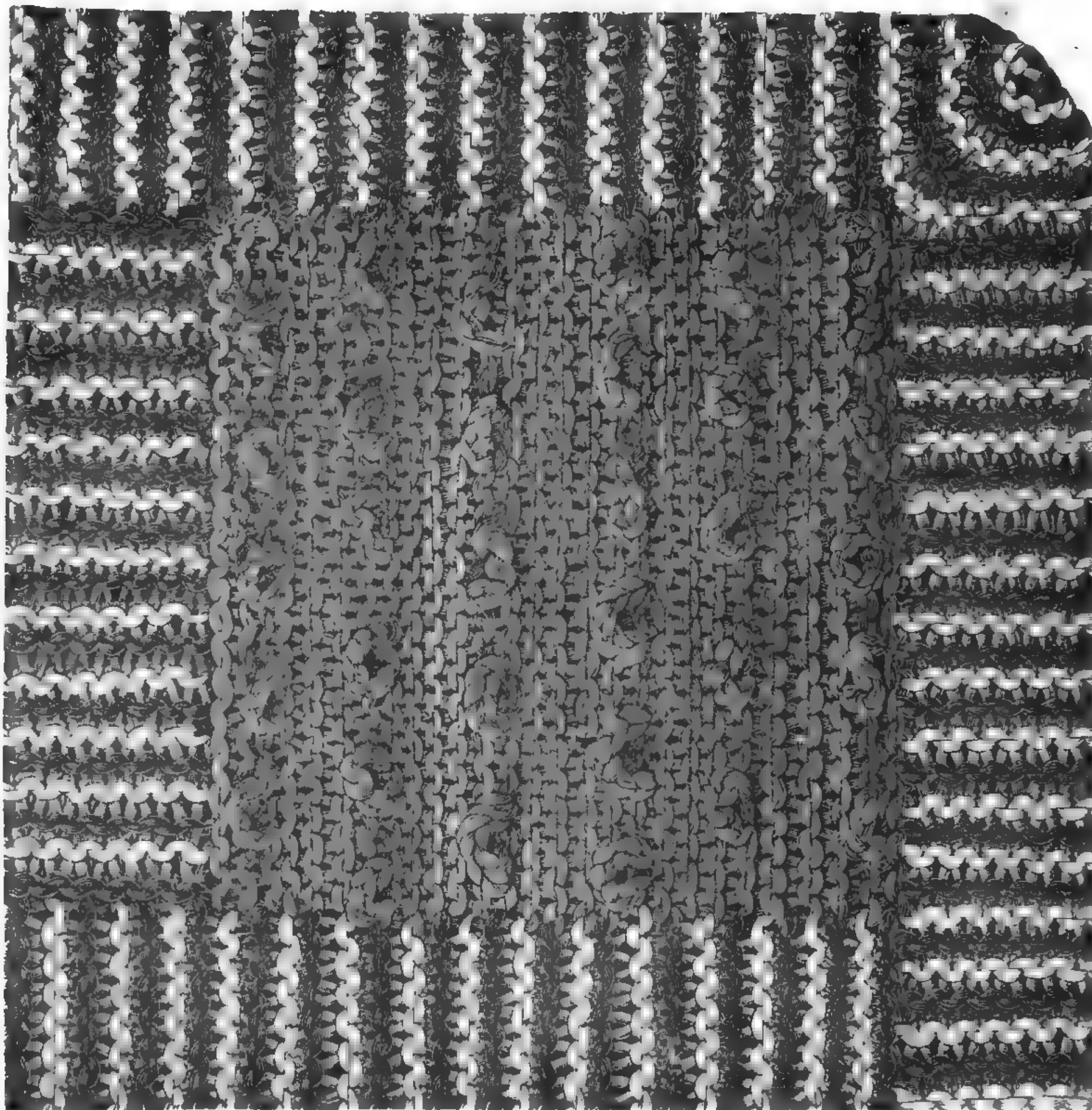
Toilette de jeune femme. Robe en foulard vert d'eau. La jupe est bordée avec une large bande de taffetas vert, de nuance plus foncée, plissée de distance en distance, relevée sur le bord supérieur et fixée en forme d'éventail rond. Ces sortes de *coquilles*, au nombre de trois, se répètent sur chaque couture de la jupe en diminuant de largeur. Corsage décolleté, manches courtes. Sur le corsage, une garniture semblable à celle de la jupe simule une veste. Mantille en dentelle noire, garnie d'une ruche coquillée en dentelle noire. Cette mantille couvre la tête et voile à demi les épaules et les bras. Au bas du corsage, par derrière, se trouve un large nœud en ruban, de même nuance que la garniture. Deux pans très-longs, frangés à leur extrémité, retombent sur la robe.

MODES.

La saison actuelle délaisse les toilettes *de ville*, et se voue complétement aux toilettes de voyage, de campagne et d'*eaux*, et de bains de mer.

La toilette de voyage, commodément et simplement composée, n'est autre chose que la toilette du matin pour les bains de mer; pour les villes d'eaux, la forme des vêtements reste la même, mais les étoffes et les garnitures sont plus élégantes. Ainsi il n'est plus d'autre toilette de voyage que la jupe, la ceinture large, le paletot et le jupon de même tissu. On choisit du mohair ou du poil de chèvre, ou toute autre étoffe de même nature, de couleur unie. La garniture se compose d'une broderie en lacets de soie ou de laine, ou de galons écossais, le tout posé à plat; car il faut éviter les ruches, les volants, les grelots, tout ce qui attire et retient la poussière, tout ce qui s'accroche, tout ce qui peut être endommagé par la locomotion. On pose un volant tuyauté seulement au bord du jupon sur lequel la robe est relevée, et on surmonte ce volant d'un ou plusieurs galons en droite ligne, pareils à ceux que l'on emploie pour la garniture du costume. La chemisette blanche, en nansouk plissé, montante, avec col et poignets en toile unie, remplace le corsage sous le paletot flottant. Rien ne s'oppose cependant à ce que l'on ait un corsage semblable à la jupe. Le chapeau rond est universellement adopté pour les toilettes de voyage, et l'on voit même certaines vieilles femmes intrépides, absolument dépourvues de prétentions, qui ne s'abstiennent pas de porter ce couvre-chef jusqu'ici réservé à la jeunesse; mais, dans ce cas, elles ont le bon goût de le choisir dépourvu de toute espèce de panache de couleurs gaies et voyantes, et se bornent aux chapeaux en paille brune ou noire, garnis de rubans de même couleur que la paille.

La toilette de promena-



CARREAU DE LA COUVERTURE EN GRANDEUR NATURELLE.

Google

LAMBREQUIN AVEC BRODERIE DITE GOBELIN.

de, pour les villes d'eaux, est semblable aux toilettes de voyage; mais, au lieu d'être vouée, comme celles-ci, aux teintes grises, on la fait en étoffes maïs ou nankin, blanches, ou bien à fines rayures de couleurs vives, avec bandes ou ruches de taffetas, de même nuance que les rayures. Les toilettes du soir sont en organdi imprimé, en mousseline blanche, en gaze de soie de couleur claire, avec pointe ou châle carré de dentelle, ou burnous en dentelle de laine noire ou blanche. Les corselets, les ceintures de tous genres, figurent dans ces toilettes, et l'on en assortit généralement la nuance à celle de la garniture ou des dessins de la robe. Les taffetas fond blanc, ou gris tendre, à bouquets Pompadour, sont aussi placés au rang des étoffes qui conviennent pour les réunions du soir. Les robes en mousseline blanche à pois ou petits dessins brochés sont celles qui conviennent le mieux aux jeunes filles pour les toilettes du soir. On *relève* cette simplicité par une large ceinture, à bouquets ou dessins brochés, frangée à chaque pan, ou par un corselet en taffetas de nuance vive.

Quant aux robes de campagne, — j'entends de *vraie* campagne, — il n'est rien de plus joli et de plus frais que le coutil blanc, à rayures noires ou de couleur, sans aucune garniture; on pose seulement une soutache noire ou de même couleur que les rayures sur les ourlets de la robe et du pardessus : celui-ci est flottant, à manches, et se porte sur une chemisette-corsage en nansouk blanc, avec une large ceinture pareille à la robe.

On voit beaucoup moins de robes et de manteaux à car-

FICHU EN FORME D'HABIT.

Digitized by Google

reaux écossais; mais cette disposition est toujours en faveur, à l'état d'accessoire, pour les garnitures, les cravates, les rubans, et, limitée à cet emploi, la *disposition écossaise* restera longtemps encore acquise à la toilette féminine. Les damiers de deux couleurs opposées, ou de deux teintes de la même nuance, ont remplacé les carreaux écossais pour les robes de soie et de tissus de *fantaisie*. Le blanc et le noir maintiennent leur glorieuse alliance, fondée sans nul doute sur la loi de l'harmonie, qui est, dit-on, appuyée sur le rapprochement des contrastes; les damiers blancs et noirs, de toute taille, sont exposés derrière toutes les vitrines.

On voit beaucoup de pointes et de châles carrés en grenadine blanche ou de couleur claire, garnis de dentelle de Chantilly, ou de guipure noire. Cette enveloppe tient la place des châles en cachemire brodé, mis à l'index pendant les jours caniculaires. Cela compose un vêtement qui a toutes les qualités du châle de cachemire; il est simple, il est commode et élégant, modeste et économique, en ce sens qu'il ne peut être subitement disgracié par la mode, et que, se tenant en dehors des nouveautés excentriques, il est à l'abri des caprices et des changements. Il est superflu d'ajouter que, pour toutes ces raisons réunies, il possède toutes mes sympathies; on le porte indifféremment uni, ou brodé en soie de cordonnet, noire ou de même teinte que la grenadine. La neuvième livraison des *Patrons illustrés* contient un superbe dessin qui peut être utilisé pour la broderie de l'un de ces châles de grenadine. On peut entreprendre ce travail sans redouter qu'il devienne subitement inutile : les châles de grenadine vivront plus d'une saison. E. R.

LA CIVILITÉ,

NON PUÉRILE, MAIS HONNÊTE.

XVIII.

FORMULES TERMINATIVES DES LETTRES. — PAPIER. — CACHET.

Il est certain que le *savoir-vivre* révèle sa présence ou son absence dans les détails les plus futiles, et que sur la simple inspection d'une lettre, en examinant seulement la façon adoptée pour la plier, la cacheter, la formule précédant la signature, on peut porter un juge-



TOILETTES DE CHEZ Mlle CASTEL, RUE SAINTE-ANNE, 38 BIS.

Robe en linon blanc. La jupe est garnie avec deux volants ayant chacun 6 centimètres de hauteur, se composant de troix tuyaux séparés par un espace plat, sur lequel se trouvent quatre rubans en velours noir; corsage-jaquette; manches étroites.

Robe en mohair gris, bordée avec un volant très-légèrement froncé, surmonté d'un treillage en rubans étroits de velours noir et de velours bleu, terminés par des houppes noires et bleues; cette même garniture forme une berthe et des basques sur le corsage montant; manches étroites.

ment exempt d'erreurs sur l'éducation, l'instruction, le tact, et même le caractère de la personne qui a écrit cette lettre.

Dans le nº 24 de l'année 1863 se trouve un chapitre de la *Civilité*, traitant de la partie matérielle de la correspondance. J'en suis bien fâchée pour les nouvelles abonnées qui m'interrogent à ce sujet; mais je ne puis répéter ici ce qui a déjà été dit, et me bornerai à compléter les précédentes indications.

On ne cachète pas l'enveloppe (elle est obligatoire) d'une lettre avec un gros pain à cacheter, ni avec un petit morceau du papier gommé qui encadre les timbres d'affranchissement; ce dernier procédé est tout à fait irrégulier : il doit être condamné au point de vue de l'étiquette qui préside à la correspondance, parce qu'il implique, soit des habitudes de désordre, soit des habitudes de parcimonie exagérée; car, pour employer ce papier gommé, il faut se trouver dépourvu de cire à cacheter, ou d'enveloppes à extrémité gommée, ou bien enfin s'imposer des économies parfaitement inutiles; les enveloppes à extrémité gommée ne coûtent pas plus cher que les autres.

On place le mot *Madame* ou *Monsieur* en vedette, c'est-à-dire à gauche, vers le bord supérieur de la page, lorsqu'on écrit à une personne avec laquelle on n'a point de relations familières; on observera la même étiquette pour les personnes âgées, pour celles qui occupent une position supérieure, pour les ecclésiastiques et les religieuses, et, dans les trois derniers cas, on joindra au mot *Monsieur* le titre ou la désignation de la fonction; ainsi l'on écrira en vedette : *Monsieur le maire*, — *Monsieur le sous-préfet*, etc., si l'on s'adresse aux fonctionnaires pour une affaire qui les concerne; si au contraire la lettre est purement privée, on ne mettra le titre que sur l'adresse; mais on écrira toujours en vedette : *Monsieur le curé*, — *Monsieur l'abbé*, — *Madame la supérieure*, et l'on répétera les mêmes mots dans la formule terminative, pour la rendre aussi respectueuse que possible.

C'est principalement au sujet de ces formules que l'on

Digitized by Google

m'interroge; il est difficile d'indiquer, non pas la formule en elle-même, mais tous les cas particuliers qui peuvent en modifier le sens plus ou moins révérencieux, plus ou moins familier; les combinaisons qui se présentent sont innombrables, et le savoir-vivre ne peut se démontrer par des règles positives comme l'arithmétique ou la grammaire. Mais, avec le secours de la réflexion, on peut s'apprendre à soi-même ce qui ne peut être enseigné par un autre.

Il n'est pas de cas, il n'en peut exister, quelle que soit la position de la personne qui écrit, ou celle de la personne à laquelle on écrit, où il soit permis de méconnaître les formules de politesse; lors même que l'on se trouverait dans la dure nécessité d'écrire à une personne que l'on n'estime pas, on peut rester scrupuleusement poli, en s'entourant de froideur.

L'étiquette qui préside à la correspondance impose des formules plus superlatives pour l'écriture que celles ayant dans la conversation un cours de convention; ainsi, en prenant congé d'une personne, on ne l'assurera pas que l'on éprouve pour elle une *considération respectueuse*, mais on le lui écrira en terminant une lettre, sans avoir à redouter d'être accusé d'exagération ou de servilité. Personne n'attache une très-grande importance à ces formules, et de là vient le conseil de *ne rien prendre au pied de la lettre.* C'est justement en raison de l'adoption universelle de ces termes, de leur signification annulée, ou tout au moins amoindrie par l'usage constant qui en est fait, c'est précisément parce que nul ne s'en dispense, qu'il est fort incivil de les supprimer; ainsi, toute terminaison trop brève sera peu polie.

Je vous salue est protecteur, sec, inadmissible par conséquent; toute personne bien élevée évitera cette formule, et lui substituera celle-ci, dans tous les cas identiques, s'agit-il d'écrire à son cordonnier: *Veuillez recevoir mes compliments.* Cela ne lui fera pas perdre son rang; au contraire, car l'emploi de ces mots prouvera de l'urbanité, et, par conséquent, une bonne éducation.

Parfois les ormules employées ne représentent rien du tout, ou même représentent une idée opposée à celle que l'on veut exprimer; la phrase suivante est de ce nombre: *Recevez l'assurance de mes sentiments distingués;* cela signifie que la personne qui a écrit a des *sentiments distingués*, et qu'elle nous en *assure.* Tant mieux pour elle. Mais que nous importe à nous, à qui elle écrit? Cela ne peut être accepté comme une formule courtoise pour la personne à laquelle on écrit. Il faut donc éviter cette phrase, et la remplacer, suivant l'occurrence, par l'une des phrases suivantes:

Veuillez agréer ou *recevoir* (le premier verbe est plus poli) *l'assurance de ma considération.*

Veuillez accepter les témoignages de mon respect; cette formule est surtout convenable envers les personnes âgées, ou très-supérieures, vis-à-vis des religieuses et des ecclésiastiques, et, dans ces deux derniers cas, on écrira même: *de mon profond respect.*

Veuillez recevoir l'assurance des sentiments d'estime que je vous porte; cette dernière rédaction est un peu surannée; elle a de plus le tort d'impliquer un doute sur un sujet que l'on affirme trop, et qui ne saurait être mis en suspicion.

Recevez l'assurance des sentiments que je vous dois; rédaction un peu ironique, pouvant servir pour l'un des cas où l'on veut conserver l'apparence de la politesse vis-à-vis d'une personne que l'on n'estime pas. Toute équivoque disparaît si l'on substitue le mot *agréez* au mot *recevez;* le verbe *agréer* suppose une déférence qui exclut tout sens ironique.

Lorsqu'une lettre adressée à une femme est écrite par un homme, celui-ci ne peut se dispenser d'insérer le mot *respect* dans la formule terminative; il ne saurait y avoir d'exception à cette règle que dans le cas où l'homme qui écrit serait infiniment plus âgé que la femme à laquelle s'adresse la lettre; dans cette circonstance il peut adopter une formule plus familière, et quasi paternelle. Un jeune homme, un homme encore jeune, présentera au bas de sa lettre les *témoignages* ou *l'assurance de son respect* ou de *ses sentiments respectueux* à toutes les femmes jeunes ou vieilles auxquelles il écrira.

Il ne saurait être question d'indiquer ici des formules autres que celles employées entre personnes étrangères; les liens de parenté, d'amitié, de familiarité, ou même les simples relations qui se créent par quelques rapports plus ou moins fréquents, impliquent l'usage de termes moins cérémonieux; mais ces différentes subdivisions se fractionnent encore à l'infini, et il me serait impossible de prévoir et d'indiquer toutes les circonstances dans lesquelles la familiarité, l'affection, la bienveillance, doivent se combiner à doses égales ou inégales pour inspirer une lettre et sa formule finale. Je ne tenterai pas même de m'occuper des phrases qui doivent être adressées à des parents ou bien à de *vrais* amis. Chacune des personnes qui lit ces lignes doit aisément trouver en elle-même les sentiments qu'elle veut exprimer, et pourvu que la forme employée soit simple, naturelle et conforme aux sentiments affectueux que l'on éprouve, il n'y a pas à redouter un manque de savoir-vivre. Lorsqu'il s'agit des personnes avec lesquelles on entretient des rapports un peu superficiels, il faut choisir et adopter des phrases qui représentent aussi exactement que possible la sympathie plus ou moins tempérée qui nous lie à elles; il y aurait un manque de savoir-vivre dans l'emploi de termes trop familiers ou trop cérémonieux.

Veuillez recevoir mes compliments les plus empressés, ou *mes compliments les plus affectueux;* la première rédaction est plus cérémonieuse, et convient aux relations trop récentes pour avoir le caractère d'une amitié même *mondaine*, c'est-à-dire ayant plus de superficie que de profondeur. Les *compliments affectueux* ne peuvent s'offrir et s'échanger que dans le cas où une certaine similitude d'âge et une certaine fréquence dans les rapports ont banni toute étiquette trop rigoureuse. Par ces deux exemples on peut juger aisément des différences qui doivent être observées selon chaque degré d'intimité. Ainsi les *compliments affectueux* seraient déplacés vis-à-vis d'une personne compassée, maintenant obstinément une réserve qui résiste même à l'intimité; ils seraient déplacés aussi si on les adressait à une personne que l'on connaît peu, que l'on rencontre depuis peu de temps, parce que l'on n'est pas certain, dans ces deux cas, soit qu'elle mérite l'affection, soit qu'elle attache du prix à l'affection qu'on lui témoignerait. Les *compliments empressés*, au contraire, malgré leur adjectif, qui ne saurait se prendre au pied de la lettre, sembleraient un peu froids vis-à-vis d'une quasi-amie, d'une personne que l'on voit souvent, et qui inspire par conséquent et éprouve un intérêt plus caractérisé que celui d'une simple connaissance.

La *physionomie* des lettres a aussi sa signification particulière; elle indique dans ses divers détails plus ou moins de soins, d'ordre, de netteté, de réflexion, et mérite par conséquent qu'on lui accorde quelque attention.

Une lettre très-familière peut seule être écrite en *tous sens*, c'est-à-dire sur les marges, en travers des lignes déjà tracées, en dessous de la signature; une écriture ainsi surchargée devient fort difficile à déchiffrer, et, dans la correspondance comme en toute autre circonstance, la politesse exige que l'on ait plus de souci des autres que de soi-même, et que l'on évite à autrui tous les ennuis petits ou grands; c'est pour la même raison que l'on n'emploie plus dans la correspondance le papier transparent, plus léger à transporter sans doute, mais beaucoup plus désagréable que le papier opaque, lorsqu'il s'agit de lire les lignes tracées sur ces feuilles transparentes. L'affranchissement des lettres étant désormais commandé par la civilité et l'équité, il est évident que toutes les mesures tendant à diminuer les frais d'affranchissement, que le papier *pelure*, les lignes croisées et rapprochées représentent une économie extrêmement modique du reste, dont on fait peser l'ennui sur la personne à laquelle on adresse une lettre indéchiffrable. On n'écrit plus aujourd'hui sur du papier ayant le grand format dit *coquille*, car il faut le partager pour lui donner les proportions voulues, et ces divisions ne sont pas toujours nettement faites; on n'écrit pas non plus sur le papier qui est trop mince, trop mou, et pour toutes ces raisons les caractères qui y sont tracés prennent une forme irrégulière et incorrecte. On emploie du papier ayant le format de la lettre ou du billet que l'on veut écrire, et on l'enferme dans une enveloppe carrée, proportionnée à la lettre que l'on plie *en quatre.*

On cachette, avec la cire, toute lettre un peu cérémonieuse, mais en ayant soin de mettre cette cire en contact avec l'enveloppe seulement, non avec la lettre qui y est contenue, et qui, si l'on n'observait ce soin, ne pourrait en être extraite qu'en abandonnant un lambeau adhérant au cachet. Les enveloppes longues sont passées de mode.

Le papier le plus élégant en ce moment est le papier très-épais, peu *collé*, pas glacé, avec les enveloppes assorties. Mais si je note ce détail, c'est afin de n'omettre aucun des caractères de la physionomie des lettres, car il n'est nullement obligatoire.

Il ne faut pas croire que tout ce qui vient d'être indiqué soit tout à fait puéril et indigne d'attention. Si le savoir-vivre proscrit le papier mince et mou, c'est parce que celui-ci se froisse sous la main et devient incommode pour le destinataire de la lettre; si la politesse condamne les pages surchargées d'écriture, c'est parce que l'on peut éprouver quelque fatigue en les lisant. Si la civilité exige qu'un cachet soit soigneusement appliqué, c'est afin d'éviter les lacunes qui se produisent dans la lettre lorsqu'une partie de celle-ci adhère à la cire et se déchire lorsqu'on la déplie. Enfin, il n'est point de prescription du savoir-vivre, même la plus futile en apparence, qui n'émane du désir d'éviter à autrui une contrariété quelconque. Ces détails feront peut-être naître quelques sourires; on y trouvera des minuties puériles... on dira peut-être que tout cela ne mérite pas d'arrêter la pensée..... Je crois que l'on se trompe toujours lorsqu'on veut choisir dans la science du savoir-vivre quelques lois auxquelles on consent à se soumettre, et que l'on rejette certaines autres lois, en les taxant d'inutiles. En agissant de la sorte, il est hors de doute que l'on s'affranchit surtout des obligations qui coûtent le plus, et l'on fait par conséquent tort à son prochain d'une foule de soins et d'attentions qui ont leur prix, malgré leur puérilité. Je suis et demeurerai toujours fort incrédule au sujet du savoir-vivre et de la générosité de ceux qui s'affranchissent même d'un petit nombre des devoirs que la politesse nous impose. La politesse n'admet ni intermittence, ni choix dans l'application de ses prescriptions; elle veut être révélée dans toutes les circonstances, et ne saurait être abandonnée ou reprise selon que le commande le caprice ou l'intérêt personnel; et, comme tout se tient ici-bas, comme on remonte rapidement des effets aux causes lorsqu'on a quelque expérience, on peut dire, en recevant une lettre tracée en caractères incohérents, sans souci de la netteté, sans aucun des signes extérieurs auxquels on reconnaît l'ordre et le soin, que la personne dont cette lettre émane est étrangère au savoir-vivre. Celui-ci peut se résumer en quelques mots dans toutes les circonstances de la vie: il nous enseigne à nous imposer des peines et des sacrifices, afin de les épargner à autrui.

EMMELINE RAYMOND.



CLARA.

Imité de l'anglais

DE LADY BLESSINGTON.

Suite et fin.

XIII.

Quoique sûre d'être bien reçue chez les seuls amis qu'elle eût au monde, Clara éprouvait un véritable chagrin de ne pouvoir leur expliquer les circonstances qui lui faisaient quitter la maison de lord Axminster; car jamais elle n'aurait eu la pensée de révéler à personne le drame intérieur qui s'y était agité.

Clara quitta l'hôtel de lord Axminster et Grosvenor square dans la matinée.

Tandis que l'humble fiacre qu'elle avait pris la ramenait à Clapham Common, elle pensait à cette vie errante que lui faisait la volonté de la Providence, et elle s'y soumettait. Au moins pouvait-elle dire qu'elle y avait fait quelque bien, et qu'elle laissait derrière elle une mère de famille réconciliée avec son devoir, préservée du péril où la jetaient sa faiblesse et son imprudence. Quoi qu'il pût arriver à Clara, c'était pour elle une grande consolation.

Au moment où elle descendit de voiture devant la résidence d'Abraham Jacob, elle ne put le voir à l'instant, non plus que Rachel; on lui dit qu'un étranger déjeunait avec eux. Clara ne voulut point qu'on les dérangeât, et monta au salon pour les attendre, tandis que l'on portait sa malle dans la chambre qu'Abraham Jacob lui avait donnée, et que depuis on avait appelée la chambre de miss Mordaunt.

Les fenêtres du salon, qui étaient ouvertes, offraient en perspective un très-beau jardin, et la belle pelouse qui donnait son nom à la maison. Quelques marches conduisaient de la salle à manger au jardin et aux buissons de roses qui l'ornaient des deux côtés de la pelouse.

Clara n'avait pas voulu qu'on prévînt Abraham Jacob de son arrivée, et elle avait dit qu'elle attendrait la fin de son déjeuner.

Au bout d'un quart d'heure, elle le vit descendre au jardin avec Rachel et un étranger dont elle ne put pas d'abord apercevoir la figure.

Près de la pelouse et d'un des buissons de roses, il y avait un banc vert où ils allèrent tous trois s'asseoir.

Quelle ne fut pas en ce moment la surprise de Clara, quand, l'étranger qui venait de déjeuner avec Abraham Jacob et sa fille s'étant retourné, elle reconnut M. Seymour!

L'idée que la lettre perdue était de lui, le souvenir de tout l'intérêt qu'il lui avait montré, des efforts qu'il avait faits pour la protéger contre les persécutions de M. Marsden, le vide que son absence avait fait dans son esprit, tout lui revint alors à la pensée...... Mais pourquoi désirait-elle le revoir? M. Seymour, elle le savait, était riche; il appartenait à une grande famille. N'y aurait-il pas, de sa part, une véritable absence de dignité à concevoir la plus légère espérance de lui apporter en dot sa misère et son isolement?

Le connaissait-elle assez bien, après l'avoir rencontré quelques jours chez M. Belmont, pour lui croire ce dévouement extraordinaire qui, dans une femme, ne laisse plus voir à un homme que celle qu'il aime? Et puis, ne l'avait-il pas vue institutrice, soumise aux ordres impérieux de mistress Belmont, renvoyée de chez elle? N'allait-il pas apprendre qu'elle était congédiée encore, et cette fois par lord Axminster? Elle n'avait pu rester ni chez le bourgeois parvenu, ni chez le noble lord! Et quelle raison pourrait-elle donner de cette mésaventure nouvelle? Il lui était impossible de l'expliquer à son hôte

Digitized by Google

lui-même, le plus bienveillant des amis..... Mais cette lettre perdue, en quittant la famille Belmont, n'était-elle pas de M. Seymour? Elle l'avait cru..... Cependant en était-elle sûre?..... Et quand même il lui aurait écrit *alors*, n'y aurait-il pas beaucoup de présomption de sa part à penser que son souvenir ne s'était pas effacé de l'esprit d'un jeune homme du monde dans une position où *il lui* était facile de contracter une alliance riche et aristocratique, et où il pourrait satisfaire toutes les aspirations d'une nature d'élite?

Clara avait les défiances de la modestie, elle avait aussi celles du malheur et de l'isolement; et celles-là sont bien *grandes*! N'est-ce pas une grande faiblesse que de se sentir malheureuse et seule, surtout pour une femme à qui toute cette initiative qui appartient à un homme est interdite?

Cependant une conversation assez vive était engagée sur le banc du jardin.

« Et pourquoi, ami, » disait Abraham Jacob à M. Seymour, « vouloir partir en ce moment, et faire ce voyage d'Italie? Tu sais que le chef de ta famille, lord Seymourville, est très-malade, et que tu succèdes à son rang comme à sa fortune. Depuis que ton vénéré père, avec lequel j'étais au collége d'Eaton *, a voulu que je fusse son exécuteur testamentaire, et que j'ai présidé moi-même à ton éducation, quoique dans une autre classe de cette société, tu sais l'affection que je t'ai toujours portée, et j'étais surpris, affligé, depuis quelque temps, de ne plus te voir ici, où j'ai toujours été si heureux de te recevoir. Te voilà maintenant revenu, et c'est pour faire un voyage lointain! Tu m'étonnes, mon jeune ami!.....

— Je ne sais pourquoi l'Angleterre m'est à charge. Il me semble que j'aimerais à voir des pays nouveaux; ce continent que je n'ai fait qu'apercevoir en sortant d'Oxford..... »

En ce moment la femme de charge d'Abraham Jacob, qui aimait beaucoup Clara, commença à s'impatienter un peu de ce que son maître n'était pas encore averti de l'arrivée de miss Mordaunt. C'était Clara elle-même qui avait dit au domestique, lorsqu'il lui avait ouvert, qu'elle attendrait au salon. Mais Tabitha ne tint pas compte de ce qu'elle appelait les cérémonies de Clara, et elle intervint en vertu de ce droit qu'a toute femme d'intervenir quand elle a une idée en tête. Elle courut donc au jardin aussi vite que pouvait le lui permettre un respectable embonpoint, et elle dit à son maître:

« Miss Clara est au salon depuis près d'une demi-heure!

— Miss Clara! » ne put s'empêcher de répéter M. Seymour.

« Oui, » reprit la femme de charge, « miss Clara Mordaunt. »

Abraham Jacob s'était levé aussitôt, sans faire grande attention à l'émotion qu'avait montrée M. Seymour. Rachel avait couru au salon.

XIV.

Quoique miss Mordaunt pût penser qu'elle allait se trouver en présence de M. Seymour, quand il entra dans le salon elle ne put s'empêcher de rougir, et lui-même eut quelque peine à ne pas montrer son émotion.

« Vous vous êtes déjà rencontrés, je le vois, » dit Abraham Jacob, « quoique tu ne m'eusses point parlé, Clara, de l'ami Seymour; et que toi non plus, ami, tu ne m'eusses rien dit de Clara. »

M. Seymour parut presque aussi embarrassé de cette observation que Clara elle-même. Chacun d'eux balbutia quelques mots sans suite, dont Abraham Jacob parut se contenter.

Jamais Clara ne s'était trouvée aussi gênée au foyer hospitalier de son ami. Quant au jeune homme, une politesse froide, une grande réserve, avaient succédé à la première impression que la surprise lui avait fait éprouver. Il restait silencieux, ne répondant aux questions de son hôte que par monosyllabes. Clara, cependant, s'aperçut qu'il avait les regards souvent fixés sur elle; mais que, lorsqu'elle levait les yeux, il les détournait aussitôt.

Quand miss Mordaunt et Rachel se trouvèrent seules, après le dessert:

« Ce jeune homme est bon et aimable, » dit cette dernière à Clara; « y a-t-il longtemps que tu le connais? Et pourquoi, s'il n'y a pas d'indiscrétion à te faire cette question, l'as-tu traité si cérémonieusement? Lui aussi, son air avait quelque chose de froid et d'embarrassé, et j'ai vu ses yeux fixés sur toi quand tu ne le regardais pas. »

Clara répondit d'une manière évasive à ces questions de Rachel, et celle-ci, s'apercevant qu'elle semblait préoccupée, cessa de les lui adresser.

Abraham Jacob et Alfred Seymour rejoignirent bientôt Rachel et Clara dans le salon; et, comme il faisait chaud, on prit le thé dans la véranda qui s'étendait sur tout le devant de la maison.

Tandis qu'Abraham Jacob s'était retiré avec Rachel à l'autre extrémité de cette galerie pour s'entretenir de quelques arrangements domestiques, Clara et Alfred Seymour se trouvèrent seuls à l'autre extrémité du balcon. L'un et l'autre étaient sous la même impression de réserve, d'embarras, dont ils ne pouvaient sortir.

A la fin, M. Seymour prit la parole, et demanda à Clara si elle comptait passer quelque temps chez Abraham Jacob.

Cette question, toute simple qu'elle pût paraître, avait quelque chose d'inattendu qui devait la surprendre; mais l'agitation que M. Seymour ne sut pas entièrement dissimuler montrait assez une préoccupation qu'une vaine curiosité n'aurait pas inspirée.

« Vous savez, Monsieur, » répondit Clara avec une réserve pleine de modestie, qui pouvait sembler de la froideur, « que je ne suis arrivée ici que de ce matin. »

Cette réserve même, par une raison qu'il était alors difficile d'expliquer, sembla glacer le jeune homme; sa physionomie, ses manières, ne furent plus les mêmes. Il s'éloigna d'elle, et se retira à l'autre extrémité de la véranda, où Abraham Jacob le rejoignit, et, passant familièrement son bras sous celui d'Alfred Seymour, il le reconduisit à l'endroit où Clara était restée.

« Que les choses de ce monde sont étranges! » dit-il, « vous voici, amie Clara et Alfred, sous le même toit, quoique aucun de vous ne sût que l'autre était connu de moi. Pendant cette journée, en allant à la cité avec moi, Alfred t'a rendu pleine justice à l'égard des faux soupçons que mistress Belmont avait conçus; je n'avais pas besoin qu'on te justifiât devant moi; mais enfin, si tu avais voulu le moins du monde me cacher la vérité, combien n'aurais-tu pas éprouvé de chagrin à rencontrer une personne qui eût pu contredire tes paroles? »

Le lendemain, Alfred Seymour, dont le voyage d'Italie semblait toujours arrêté, accompagna encore Abraham Jacob à la cité. Il revint dîner le soir.

Ses manières semblèrent encore plus réservées que la veille, et naturellement celles de Clara furent plus froides encore.

Le séjour qu'elle faisait chez ses amis, où elle avait déjà reçu deux fois un si bon et si doux accueil, lui devenait cette fois pénible; elle ne pouvait s'expliquer la conduite d'une personne à laquelle elle n'avait fait volontairement aucune peine, et dont l'éloignement pour elle lui semblait une énigme.

Cependant, lorsqu'elle se retrouvait avec Alfred Seymour le lendemain d'une journée où il s'était montré plus glacial peut-être qu'à l'ordinaire, quelque marque inattendue d'intérêt de sa part venait troubler tout à coup le calme dont elle croyait jouir.

Les conseils d'Abraham Jacob, au moins ce dernier le pensait, avaient obtenu de M. Seymour qu'il retardât de quinze jours son voyage d'Italie, l'état de santé de lord Seymourville paraissant de plus en plus critique; mais il avait déclaré qu'après ce terme il ne remettrait plus son départ. Ce jour-là miss Mordaunt avait paru plus triste et plus froide qu'à l'ordinaire, et elle avait pressé Abraham Jacob de lui trouver une nouvelle position comme institutrice ou dame de compagnie.

Le soir, tandis que, réunis sur le balcon, Abraham Jacob, Rachel, Clara et Alfred Seymour respiraient un air embaumé par les fleurs les plus variées, Rachel se tourna vers Clara, et lui dit:

« Persistes-tu donc à nous quitter, chère amie? »

Alfred Seymour sortit alors d'une rêverie profonde, et, oubliant sa réserve, dit tout à coup:

« Où va donc miss Mordaunt?

— Je ne le sais pas bien encore, » dit Rachel, « mais demain elle doit voir une personne qui a besoin d'une institutrice, et il n'est pas probable qu'on refuse Clara dès qu'on l'a vue et entendue. »

Clara serra la main de Rachel.

Alfred Seymour resta silencieux et pensif pendant quelques minutes.

Abraham Jacob proposa en ce moment une promenade dans le jardin.

Cependant Alfred Seymour se tint à côté de Clara, évidemment avec l'intention de lui parler, s'il trouvait une occasion favorable de le faire. Il crut l'avoir trouvée. Abraham Jacob aimait beaucoup son jardin; c'était son seul luxe et son seul plaisir. Il venait d'appeler Rachel pour lui parler d'un embellissement auquel il songeait, lorsque Seymour se détermina à lui parler:

« Puis-je vous demander, Mademoiselle, » lui dit-il, « pourquoi vous n'avez pas répondu à la lettre que j'ai pris la liberté de vous adresser le jour de votre départ de chez M. Belmont? Je sais, miss Mordaunt, » ajouta-t-il, « que vous avez reçu cette lettre, car le concierge m'a assuré qu'il vous l'avait remise au moment où vous montiez en voiture. Je n'ai pas besoin de dire qu'elle était digne de vous et de moi. »

— Cette lettre était-elle de vous, Monsieur? » lui répondit Clara en rougissant. « Pardonnez-moi une telle question au moment où vous venez de me l'assurer. Cette lettre, je.....

— Regardez-donc, chère amie, » s'écria Rachel, « avez-vous jamais vu une aussi belle rose? »

Alfred Seymour, en ce moment, aurait voulu voir la belle quakeresse à cent lieues; et Clara aussi eût bien désiré prolonger cette conversation de quelques minutes.

Peut-être était-ce parce qu'elle n'avait pas répondu à sa lettre qu'il s'était montré si réservé et si froid envers elle? Cette supposition était agréable à Clara, quoique son parti fût bien pris de quitter le plus tôt possible la maison où elle l'avait rencontré.

Alfred, cependant, pendant tout le reste de la promenade, ne put adresser une autre question à Clara, malgré le vif désir qu'il en éprouvait. Abraham Jacob et Rachel ne les quittèrent pas un instant.

Quand miss Mordaunt ouvrit la porte de sa chambre le lendemain matin, elle trouva une lettre que l'on y avait glissée.

Elle fut quelques minutes avant de se décider à l'ouvrir. Il lui semblait que sa destinée y était attachée, et c'est ce qui lui fit prendre enfin ce parti.

Il est vrai, tout ce qu'elle avait dit à lady Axminster lui revint alors à la mémoire; mais Clara était libre, elle était résolue à s'éloigner peut-être pour toujours de celui qui lui écrivait; au moins emporterait-elle de lui un bon souvenir: elle l'espérait du moins.

Clara s'était enfermée pour n'être point dérangée dans cette lecture.

« Je viens, » disait Alfred Seymour, « faire deux questions à miss Mordaunt, et elle me pardonnera si j'attache la plus grande importance aux réponses qu'elle voudra bien me faire. Miss Mordaunt a reconnu qu'elle avait reçu ma lettre; cependant, il semble qu'elle n'a pas eu connaissance du contenu de cette lettre?

« Je ne veux pas blesser la délicatesse de miss Mordaunt en faisant aucune allusion au récit que m'a fait M. Marsden d'une rencontre qu'il avait eue avec elle dans le jardin de Kensington.

« Cependant je dois prier miss Mordaunt de répondre à une autre question, qui n'a pas pour mobile une vaine curiosité, mais un intérêt véritable: miss Mordaunt a-t-elle reçu d'honorables propositions de lord Francis Carysfort; et s'il n'en est pas ainsi, comment a-t-elle permis à un homme dont la réputation est faite en matière de galanterie, de lui écrire? Je l'ai vu avec douleur cacheter une lettre à l'adresse de miss Mordaunt. Cette lettre est restée sur la table d'un club où d'autres personnes l'ont vue, quoique ce ne fût pas avec les mêmes sentiments que moi. Je l'ai entendu plaisanter sur quelque nouvelle conquête, comme on dit dans ce monde-là, quoique j'espérasse que ce n'était pas la miss Mordaunt que je connaissais, dont le nom se trouvait ainsi livré aux compagnons de lord Francis Carysfort. Deux jours après, j'apprenais de M. Hercule Marsden que miss Mordaunt demeurait dans la maison où cette lettre avait été adressée, car il avait suivi la voiture où miss Mordaunt était montée jusqu'à la demeure du marquis d'Axminster dans Grosvenor Square.

« Du premier moment que j'ai vu miss Morsdaunt, elle a excité dans mon cœur un intérêt qui est toujours resté le même; car si j'ai éprouvé un très-vif chagrin de ce qu'elle n'avait pas répondu à ma lettre, et de ce que son nom avait été livré par lord Francis Carysfort aux insolents commentaires de ses amis, il m'a été impossible de la rencontrer encore sans éprouver les sentiments profonds qu'elle m'avait déjà inspirés. »

En lisant cette lettre, le cœur de Clara se trouva sous des impressions bien diverses; mais celle qui domina toutes les autres, fut qu'elle était vraiment aimée.

Pour une femme dont l'âme est délicate, il n'est pas de sentiment plus pénible que la conscience d'éprouver une affection qui n'est point partagée. Clara n'avait plus maintenant d'inquiétude à cet égard, et son juste orgueil de femme était rassuré. C'était à l'intérêt même qu'Alfred lui avait montré, que son propre cœur avait répondu en secret.

Mais elle se souvint bientôt de l'explication qu'il lui demandait: explication dont il faisait dépendre son bonheur. Comment pouvait-elle, sans sacrifier la réputation de lady Axminster, dire que la lettre qu'il avait vue était adressée à cette dame? Elle ne voulait ni ne pouvait le faire. Non! jamais elle ne révélerait ce mystère, et quand elle rappelait à sa mémoire la pauvre jeune femme qui avait écouté si patiemment ses reproches, et qui s'était soumise à ses conseils, elle se promit intérieurement de ne jamais la trahir, dût-elle sacrifier son propre bonheur!

La joie que lui avait fait éprouver d'abord la lettre d'Alfred Seymour n'avait pas été de longue durée; elle sentait que sans l'explication qu'il lui demandait, bien que le cœur de celui qui l'avait écrite lui appartînt, sa raison se prononcerait contre elle.

Elle se détermina cependant à lui écrire, et sans dire un mot qui pût trahir lady Axminster. Elle se contentait de remercier M. Alfred Seymour de l'intérêt qu'il lui avait montré, et de lui exprimer sa reconnaissance des marques qu'il lui en avait données; mais elle évita de donner à sa lettre aucune tournure romanesque, et sa délicatesse même l'empêcha de lui laisser voir un attachement qu'elle devait lui cacher, puisqu'elle ne pouvait répondre à la question qu'il lui avait posée. Mécontente de sa lettre, elle allait la recommencer, quand la cloche du déjeuner vint à sonner. Elle fut forcée de descendre, après s'être hâtée de cacheter sa lettre, qu'elle jeta en passant sur la table du vestibule, où il était d'usage de mettre chaque matin toutes les lettres qui arrivaient.

Déjà l'on était réuni dans la salle à manger, lorsque miss Mordaunt entra. Elle rougit quand elle vit le regard inquiet d'Alfred Seymour se fixer sur elle.

Clara baissa les yeux devant ce regard, et le son même de la voix du jeune homme lui causa une émotion dont elle n'était pas maîtresse; car cette voix, toujours sympathique et musicale, était descendue aux tons les plus bas et les plus doux qui eussent jamais frappé son oreille. Elle sentait qu'elle l'aimait plus qu'elle n'avait jamais cru l'aimer; mais il allait lire sa lettre; et que penserait-il d'elle? « Il m'aime en ce moment, » se disait Clara; « mais, hélas! quels seront bientôt ses sentiments à mon égard, quand il saura que je ne puis lui donner l'explication qu'il me demande? Que pensera-t-il de moi quand il lira une lettre aussi évasive? »

Entre le devoir, et son bonheur peut-être, Clara n'avait pas hésité cependant!

XV.

Tandis que l'avenir de Clara allait se décider, une autre scène avait lieu dans l'hôtel Grosvenor Square.

Après bien des larmes, bien des angoisses, la belle lady Axminster s'était arrêtée à une grande et héroïque résolution, celle de prendre des sûretés contre elle-même, en avouant à son mari le roman qu'elle avait commencé, que Clara avait interrompu, et auquel elle voulait mettre fin.

Elle vint frapper à la porte de la bibliothèque où lord Axminster était en ce moment renfermé, plongé dans les plus tristes réflexions.

Il fut d'abord surpris de la voir, mais elle lui prit la main, lui avoua noblement la faiblesse qui l'avait un instant entraînée, et lui en demanda pardon au nom d'Isabelle, leur fille chérie.

Rien ne forçait lady Axminster à cet aveu; il était tout à fait libre et spontané; son mari n'eut pas de peine à le

* Prononcez: *Itone*.

Digitized by Google

comprendre. Cette nature si fière fut touchée, il sentit qu'une telle démarche était inspirée par le cœur, et, ce qui peut-être ne lui était jamais arrivé, il pleura.

Lady Axminster avait à jamais regagné un noble cœur qu'elle allait perdre.

Elle n'avait rien oublié, ni la noble conduite de Clara, ni ses conseils.

Au bout de quelques instants, le marquis d'Axminster, qui ne faisait rien à demi, dit à la marquise :

« J'ai un devoir à remplir, celui d'adresser des excuses à miss Mordaunt, et de lui proposer de venir ici comme notre amie. Voulez-vous faire cette visite avec moi? »

Lady Axminster répondit par un doux sourire. Le marquis sonna, et donna l'ordre d'atteler.

Un quart d'heure après, la marquise, avec Isabelle et son mari, montait en voiture.

XVI.

Les craintes de Clara ne s'étaient que trop réalisées.

Ce matin même elle devait sortir avec Abraham Jacob pour se présenter chez un riche négociant retiré, où l'on demandait une institutrice, et M. Seymour devait les accompagner dans la voiture d'Abraham; mais on s'aperçut qu'un des chevaux avait besoin d'être ferré, puis des lettres qui arrivèrent après le déjeuner, et auxquelles il fallait répondre immédiatement, vinrent encore retenir l'excellent ami de Clara.

Cependant Alfred Seymour avait trouvé sur la table du vestibule la réponse que lui avait faite miss Mordaunt.

A la vue d'une écriture de femme qui lui était inconnue, et d'une enveloppe qui ne portait aucun timbre de la poste, il pensa bien que cette lettre ne pouvait être que de Clara. Il courut donc se renfermer dans sa chambre pour la lire; mais quelle ne fut pas sa pénible surprise! Pas un mot qui éclaircît le point qui lui tenait le plus au cœur; rien sur lord Francis Carysfort!

Alfred Seymour fut en proie à un véritable désespoir.

Quelques minutes après, un mot de lui était remis à son ami Abraham Jacob, où il le prévenait qu'il ne sortirait point avec lui et miss Mordaunt, et qu'*une lettre qu'il venait de recevoir* le déterminait à partir immédiatement pour l'Italie.

Comme M. Seymour avait donné presque en même temps l'ordre à son domestique d'aller lui chercher une chaise de poste, et que la nouvelle de son brusque départ s'était aussitôt répandue dans toute la maison, elle arriva promptement aux oreilles de Clara. Ce fut Rachel qui vint lui en exprimer toute sa surprise :

« Mais, hier encore, » lui dit-elle, « notre ami ne parlait point du tout de nous quitter! Et puis, voilà que tout à coup il demande des chevaux de poste! T'imagines-tu, Clara, ce qui a pu le décider si vite?

— Ne semblait-il pas inquiet, agité, depuis quelques jours? » reprit Clara, qui elle-même frappée d'une résolution aussi prompte, émue jusqu'aux larmes, se trouva forcée de prétexter une violente migraine, et de se retirer dans sa chambre, où elle pleura longtemps.

De son côté, Alfred Seymour avait voulu faire ses adieux à miss Mordaunt, mais par lettre : il était décidé à ne pas la revoir.

Cependant il trouvait encore un triste et dernier plaisir à lui répéter, sous mille formes, combien il l'avait aimée; il lui disait combien, chez son père, lorsqu'elle était une riche héritière, il l'avait trouvée belle et charmante, plus belle et plus charmante encore dans cette dignité du malheur qui ne lui avait jamais manqué; mais elle était insensible à l'attachement si profond qu'il lui portait, il en avait la certitude, puisqu'elle lui refusait toute confiance. Il ne lui demandait plus rien, il allait partir, et... Au moment où Alfred Seymour allait terminer cette lettre, qu'il n'avait pu s'empêcher de rendre fort longue, on sonna bruyamment à la grille du jardin, devant laquelle une élégante voiture s'était arrêtée. Au même instant, la chaise de poste demandée par M. Seymour était aussi arrivée, et son domestique s'occupait de faire la malle de son maître. Alfred descendit en ce moment pour aller prendre congé d'Abraham Jacob, dont le cabinet était au rez-de-chaussée.

XVII.

Il rencontra dans l'escalier lord et lady Axminster, qui descendaient de voiture.

« Bonjour, Alfred, » lui dit le lord, qui l'avait connu tout enfant. « J'ai un compliment de condoléance à vous faire, et en même temps des félicitations à vous adresser, milord Seymourville!..... »

En même temps, Abraham Jacob sortait de son cabinet, un journal à la main, et, saluant lord et lady Axminster : « Ami Seymour, » dit-il à ce dernier, « ton parent, qui n'avait pas pour toi l'affection que tu méritais, a succombé à sa longue maladie; te voilà maintenant un de ceux qu'on appelle lords, et de nouveaux devoirs commencent pour toi.... Mais, ami Axminster, et toi, » ajouta-t-il en s'inclinant devant la marquise, « entrez donc ici, » et il leur ouvrit la porte du salon, où Alfred Seymour les suivit.

Après quelques phrases polies pour Abraham Jacob : « Nous aurions désiré voir miss Mordaunt, » dit lord Axminster d'un ton ému.

Alfred Seymour voulut se retirer aussitôt; mais Abraham Jacob le retint.

« Et pourquoi t'en aller, Alfred? » lui dit-il; « je ne sais, mais il me semble, au ton même de l'ami Axminster, que cette visite ne peut être qu'honorable pour notre Clara, qui ne m'a point expliqué pourquoi elle a quitté Grosvenor Square. »

Alfred regretta en ce moment de n'avoir pas déjà envoyé sa lettre, pour mettre un terme à la position pénible où il se trouvait à l'égard de Clara.

« Notre Clara! » avait dit Abraham Jacob dans la simplicité de son langage. Il ne savait pas quel déchirement de cœur Alfred avait senti lorsqu'il lui avait entendu prononcer ces deux mots!

Quelques instants après, avertie par une domestique, elle entra dans le salon avec Rachel.

Elle devint excessivement pâle quand elle vit Alfred Seymour; elle avait cru qu'elle ne le reverrait jamais, et elle croyait avoir fait son sacrifice.

Elle éprouva cependant quelque satisfaction à trouver dans le salon d'Abraham Jacob des visiteurs peut-être moins attendus, lord et lady Axminster.

Lord Axminster s'avança vers elle, et, lui prenant la main :

« Miss Mordaunt, » lui dit-il, « lady Axminster et moi nous avons voulu venir vous témoigner tous nos regrets d'une séparation qui nous est trop pénible pour qu'elle dure. Vous nous avez inspiré trop d'estime, nous sommes heureux de vous le dire devant d'honorables témoins, pour ne pas vous demander de revenir avec nous auprès de la marquise et d'Isabelle, comme une amie.....

— Et une seconde mère, » ajouta la marquise attendrie, tandis qu'Isabelle embrassait Clara en pleurant.

« Mais cette lettre, milord, » reprit vivement Clara, dont la dignité blessée ne pouvait supporter aucun compromis, et qui oubliait en ce moment qu'on l'écoutait.

« Cette lettre, » reprit noblement lady Axminster, « nous avons acquis la conviction qu'elle n'était point pour vous; et vous vous êtes laissée accuser plutôt que d'accuser personne! »

Ce fut le tour d'Alfred Seymour d'être bien vivement ému; il connaissait maintenant Clara tout entière! Quel que fût le mystère de cette lettre, elle était innocente, et sa générosité seule s'était laissée faussement accuser.

Abraham Jacob, qui, depuis quelques jours, étudiait avec une certaine anxiété les impressions dont la physionomie du jeune homme et celle de Clara portaient alternativement l'empreinte, les considérait attentivement, et les enveloppait tous deux d'un même regard. Tous deux étaient fort pâles et profondément émus.

« C'est beau! » dit Abraham Jacob, qui avait tout deviné, et qui se souvenait du duo, « c'est beau; » et il n'ajouta pas d'abord un mot de plus.

En ce moment, le domestique d'Alfred frappa à la porte du salon, et dès qu'Abraham Jabob lui eut dit d'entrer, il l'ouvrit, et annonça à son maître que la chaise de poste l'attendait.

« Il ne partira pas! » dit très-haut Abraham Jacob.

Tous les yeux se portèrent à l'instant sur ce dernier et sur Alfred Seymour.

« Non, » dit celui-ci, « je ne partirai pas si miss Mordaunt ne le veut; » et, comme à l'époque de la chevalerie, l'enthousiaste jeune homme fléchit le genou devant elle.

Tout fut expliqué devant des amis dignes de comprendre l'hommage d'un tel cœur, et qui étaient heureux du bonheur de Clara. Quant à elle, ne pouvant plus résister aux prières d'Alfred, à celles de tous les amis qui l'entouraient, elle lui répondit enfin :

« Restez! »

L'excellent Abraham Jacob et la douce Rachel, ravis d'un tel dénoûment, prirent par la main leur chère Clara, et, pour ce jour-là seulement, faisant exception dans leur joie aux formules de leur secte, dirent au marquis et à la marquise d'Axminster :

« Milord et milady, nous vous présentons lady Seymourville! »

FIN.

F. NETTEMENT.



Nº 10,034, *Paris*. Les tableaux représentant des fruits et des fleurs se placent ordinairement dans les salles à manger, les portraits dans les chambres à coucher, les autres tableaux dans les salons. Le prochain article de *la Civilité* répondra à la deuxième question. Je ne crois aucunement à l'efficacité du cosmétique en question, et je ne puis, par conséquent, le recommander. Merci pour cette lettre. L'approbation du *mari* m'est très-précieuse. — *Nº 21,272, Puy-de-Dôme*. Je ne connais pas de magasin spécial pour la vente de ces objets; Mme Page, boulevard Magenta, 129, se charge de tous les achats désirés par nos abonnées. S'adresser à M. Croisat, pour les prix courants. — *Nº 1,245, Paris*. La toilette que l'on projette peut convenir pour bal d'été. On salue d'abord la maîtresse de la maison, puis les personnes que l'on connaît dans la réunion. On emploie, pour nettoyer les dents, une brosse ni trop dure ni trop molle. Je ne connais aucun des usages observés dans les réceptions franc-maçonniques. — *Nº 21,263, Bas-Rhin*. Nous publierons, l'automne prochain, des modèles de coiffure; en ce moment, nous n'avons pas l'intention de faire cette publication. — *Nº 31,892, Gard*. Si le service est très-beau, et destiné par conséquent à des repas de cérémonie, on brode les initiales au milieu de la nappe, si le dessin le permet; les serviettes se marquent sur l'un des coins, en biais, comme les mouchoirs. Il vaut toujours mieux broder les initiales en blanc, et les entourer avec un filet de couleur. On recevra, très-probablement. — *Nº 2,049, Paris*. Le tapis peut parfaitement être fait comme on l'indique. — *Nº 213, Var*. On peut faire une veste et un paletot avec cette étoffe. Si le climat de la Provence n'exige pas la ouate, pourquoi en porter? Pourquoi ne pas mettre le châle de cachemire tel qu'il est? Si on tient à le rendre plus chaud, il faut ouater seulement la pointe de dessous. — *A. D., Nord*. Cela est malheureusement impossible, car on ne peut, au moment de mettre sous presse, suspendre l'impression, et par conséquent retarder la publication du journal, pour aller demander à chacun des vingt ou trente fabricants qui, par leur industrie, se rattachent aux travaux publiés, le prix de chacun des objets paraissant dans le journal. *A l'impossible nul n'est tenu*. Le personnage en question est l'un des plus *modestes* de Paris; jugez des autres. Les travaux dits *de fantaisie* reviennent toujours ici, et chez *tous* les négociants, à un prix élevé. — *Nº 18,205, Seine-Inférieure*. Pour réussir à *refriser* convenablement les plumes, il faut disposer d'ateliers préparés et chauffés d'une façon spéciale, de machines, enfin d'outils qui ne se trouvent que chez les nettoyeurs et teinturiers. — *Nº 20,801, Indre*. On fait toujours un corsage montant pour une robe de mariée; une ruche *chicorée* sur l'ourlet de cette robe. Le voile se pose *sur* la couronne. Quant aux autres demandes, voir les articles de *Modes* et *Descriptions de toilettes;* nous n'avons pas assez de place dans la colonne consacrée aux *Renseignements*, pour y publier des descriptions de garnitures. Il n'y a pas de cosmétique *inoffensif* pour faire disparaître cet inconvénient. Pour les corbeilles en question, s'adresser à Mme Michaud-Joly, boulevard Sébastopol, nº 14. — *Nº 5,268, Haut-Rhin*. On trouvera, dans la 9e livraison des *Patrons illustrés*, des objets de layette. Plus tard, les bonnets. — *Nº 19,771*. La garniture complète que l'on nous demande a paru dans le nº 46 de l'année 1864; on peut demander ce numéro dans nos bureaux : son prix est de 25 centimes. — *Nº 21,478, O. S.* S'adresser, pour la corbeille, à Mme Michaud-Joly, boulevard Sébastopol, 14; lui indiquer le numéro du journal qui contient ce modèle. — *Nº 42,687, Nord*. On ne peut faire cela soi-même, parce qu'on ne dispose, ni des ateliers, ni des outils nécessaires. — *Nº 10,633, Seine*. Le pince-voilette m'a été envoyé de Saint-Étienne, mais je suppose que l'on peut se le procurer à Paris. Nous publierons, pour les robes d'automne, des patrons de corsage; en ce moment cela serait prématuré. Peut-être, pour le corset; mais on a eu le patron indiqué dans le nº 44 de l'année 1863, car il est bien facile de faire la basque carrée, au lieu de la couper en pointe. — *Nº 4,465*. A reçu la réponse : il m'est impossible de répondre plus tôt, parce que je ne puis laisser en arrière les demandes antérieures. On trouve aussi la *soie de lapin* chez Mme Ribes, rue des Batailles, 1, à Passy; cette soie coûte 50 à 60 francs le kilo. — *Nº 23,633, Savoie*. Il y a longtemps que nous avons eu l'idée qu'on nous suggère; depuis sa création, la *Mode illustrée* a toujours publié des coiffures avec notes explicatives pour les exécuter. J'engage notre abonnée à feuilleter sa collection. — Mme *I. H., à Cholet*, se trompe; notre intérêt bien entendu nous conseille de donner à nos abonnées ce qu'elles préfèrent, et nulle d'entre elles ne nous a reproché jusqu'ici de publier trop de patrons, en nous engageant à nous vouer aux *patrons de dentelle* et d'autres ouvrages; ces derniers ne manquent pas. Je n'ai pas bien compris ce que l'on désigne par les mots *patrons de dentelle;* quant à ce qu'on appelle *application d'Angleterre*, ce genre est complétement passé de mode. Mme I. H. nous donne des conseils qui sont malheureusement en opposition avec nos intérêts, et le nombre toujours croissant de nos abonnées prouve que nous ne nous trompons pas dans le choix des objets que nous publions. — *Miss Manoah*. Cette *frisure* ne peut être faite que par un teinturier, c'est-à-dire dans une maison s'occupant spécialement de friser des plumes. — *Nº 39,269, Eure-et-Loir*. On porte des boucles d'oreilles avec *pendants* de toute taille et de toute forme. — *Nº 18,409, Yonne*. On peut, en tout cas, faire demander à la dame si elle est disposée à recevoir une visite; en cas d'acceptation, on lui dit que l'on était venu voir son mari; en cas de refus, on laisse deux cartes. — *Nº 26,386, Drôme*. Je ne puis indiquer de faux numéros, puisque ces numéros appartiennent en réalité à des abonnées qui seraient à bon droit surprises de recevoir des réponses qu'elles n'ont pas demandées. Rien ne s'oppose à ce que l'on aille visiter une jeune fille qui se marie; rien non plus au chapeau rond. — *Nº 15,568, Maine-et-Loire*. Avec la mode des cols unis et des poignets droits, la broderie a beaucoup perdu de son importance. On brodera le mouchoir, au plumetis, comme toujours; on le garnira avec une dentelle de Valenciennes plus ou moins large, selon le prix que l'on veut y mettre. Il est absolument impossible de répondre d'une façon satisfaisante sur la question des présents, lorsqu'on ne connaît ni la fortune ni les goûts du donataire et du destinataire. — *Nº 16,188, Charente-Inférieure*. Enlever deux volants, laisser seulement celui du bord inférieur, mettre sous la robe de mousseline un jupon de tarlatane blanche. Employer les deux autres volants à garnir une écharpe de mousseline blanche. *Nº 22,417, Saône-et-Loire*. L'année 1860 est complétement épuisée; les numéros désirés existent : leur prix sera de 1 franc 90 centimes. Merci pour l'approbation donnée au journal. — *Nº 25,948, Savoie*. Rien ne s'oppose à ce que l'on fasse de la musique, ou que l'on chante dans cette circonstance. — *Nº 42,475, Dordogne*. S'adresser, soit pour le talma, soit pour la pointe (je conseille plutôt celle-ci) à Mme Page, boulevard Magenta, 120. Il me serait impossible d'indiquer le prix de ces objets, qui varie suivant leur finesse. — *Nº 7,494, Paris*. Ce sont là des *réparations* que l'on ne peut faire soi-même; il faut s'adresser à un nettoyeur qui dispose de *rouleaux* spéciaux, de machines, que nous n'avons pas à notre disposition. On ne se lève pas pour répondre à un homme, et, lorsqu'on est dans une maison autre que la sienne, on ne se lève jamais pour saluer un homme. — *Nº 40,792, Yonne*. Soutacher en blanc les deux costumes auxquels il n'y a rien à changer. Faire deux toques en piqué blanc, d'après le modèle publié dans le nº 29; quant aux dessins, ils ne peuvent malheureusement s'improviser, et je me vois forcée d'engager notre abonnée à feuilleter notre collection; elle y trouvera très-certainement ce qu'elle nous demande.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

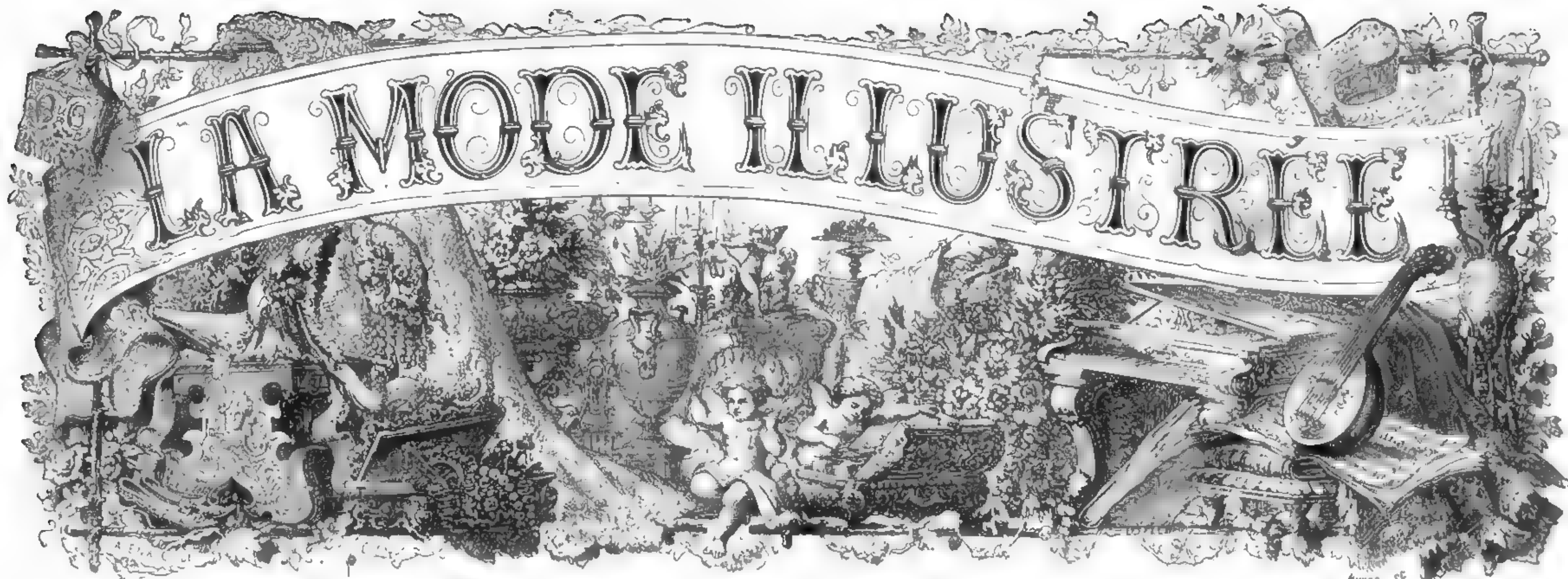


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

L'on peut se repentir de trop parler.

Digitized by Google

N° 34. CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 21 août 1864.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.**
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, **50 centimes.**
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cᵉ, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

COSTUME POUR PROMENADE A CHEVAL, DE CHEZ DELAVIGNE, RUE DE ROHAN, 3.

Digitized by Google

Costumes pour promenades à cheval

DE CHEZ DELAVIGNE, RUE DE ROHAN, 3.

Nous reproduisons, en un groupe, les principaux costumes adoptés pour les promenades à cheval; ils sont presque toujours faits en drap-cachemire, drap fin ou alpaga noir, parfois gros bleu, marron ou vert-guide.

Les corsages sont presque toujours séparés des longues jupes; celles-ci ont communément 1 mètre 70 à 1 mètre 80 centimètres de longueur, et 3 mètres 50 centimètres de largeur. En réponse à une question qui m'a été adressée, je dirai ici que l'on ne porte pas de jupons à cercles d'acier pour monter à cheval; cela serait incommode pour l'amazone, et plus encore pour son cheval.

La lingerie doit être absolument unie et *plate*, en toile fine; les cols droits et les larges poignets composent la lingerie la plus convenable pour monter à cheval.

N° 1. Corsage à longues basques et revers; manches presque justes, également à revers; cravate bleue; chapeau masculin, avec un long voile bleu.

N°s 2 et 3. Corsage avec basque *postillon*, vu de dos et de face; la coiffure du n° 2 est un chapeau de paille noire, garni de velours noir et de plumes noires; le n° 3 porte un chapeau masculin.

N° 4. Costume d'automne et d'hiver; le corsage est remplacé par une veste non ajustée, brodée en soutache, et garnie de fourrure d'astrakan. Chapeau en velours gris; plumes grises, retenues par un nœud de velours gris.

N° 5. Corsage plat, à basques courtes et pointe séparée; chapeau Tudor en paille brune, orné de velours brun et de plumes brunes.

Les pantalons se font en percale blanche ou nansouk; ils doivent être très-longs, froncés sur leur bord inférieur, et *montés* sur une bande que l'on boutonne au-dessous de la cheville; cette bande a une garniture froncée de 4 à 5 centimètres, festonnée et brodée, si l'on veut.

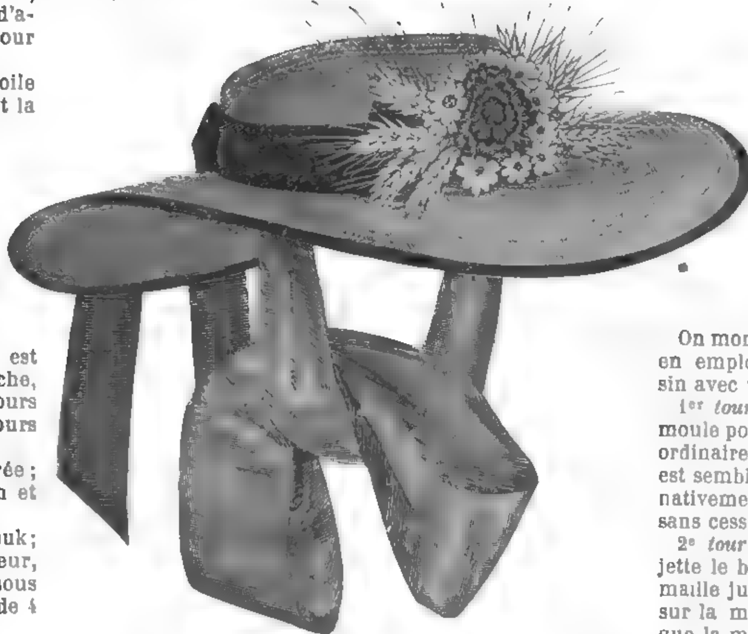
Chapeau Watteau.

N'en déplaise à toutes les formes nouvelles sous lesquelles se présentent les chapeaux ronds, le véritable chapeau de jardin et de campagne, aussi gracieux que commode, conserve et conservera la forme illustrée par Watteau, qui l'a donné pour coiffure à toutes ses jolies bergères poudrées, gardant dans la prairie leurs moutons fraîchement baignés, peignés et enrubannés. Aussi cette forme n'est-elle jamais abandonnée; elle reste préférée entre toutes par les *campagnardes* qui ont le bon sens de penser que la principale mission d'un chapeau rond est de préserver le visage, en le garantissant contre un soleil trop vif. Notre chapeau Watteau est fait en grosse paille d'Italie; le fond est peu élevé; la passe, de même largeur en tous sens, est bordée avec un étroit ruban en velours noir. Un ruban semblable, mais ayant 6 à 7 centimètres de largeur, entoure le fond, et forme derrière un nœud à longs bouts; devant se trouve un bouquet d'épis et de fleurs des champs. Outre le ruban élastique qui sert à fixer le chapeau, celui-ci a une bride non séparée dont la largeur est de 10 centimètres, la longueur d'un mètre 50 centimètres.

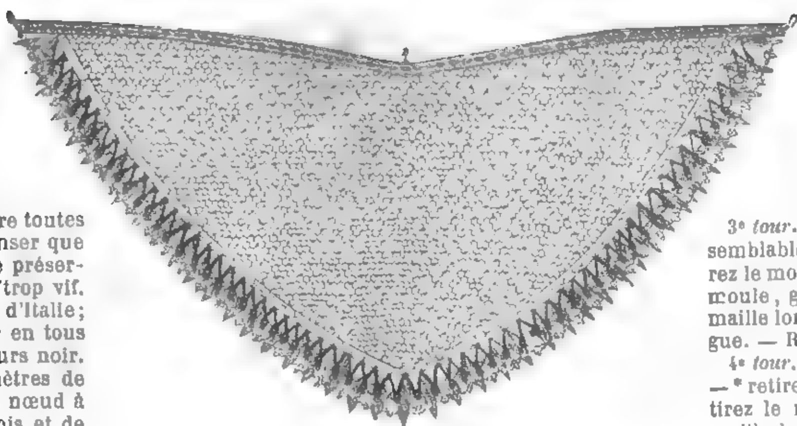
Voilette pour chapeau rond.

Le fond de cette voilette est en tulle noir à dessins; il est encadré avec une dentelle noire posée à plat, surmontée de bouclettes en perles alternativement blanches et noires, dont le poids sert à *plaquer* la voilette sur le visage, ainsi que l'exige la mode actuelle. Les bouclettes se composent chacune de 9 perles d'égale grosseur (on enfile alternativement une perle noire, — une perle blanche, — puis vient une plus grosse perle noire, — 3 perles blanches semblables aux précédentes; on repasse le brin dans la grosse perle noire, puis on enfile 9 perles alternativement blanches et noires comme les premières. On attache le brin sur le fond de la voilette, de telle sorte que le commencement et la fin de la bouclette soient séparés par un espace d'un centimètre.

La voilette a 54 centimètres de longueur sur son bord supérieur, 22 centimètres de hauteur au milieu, 78 centimètres de longueur sur son bord inférieur, coupé en pointe, ainsi que l'indique le dessin.



CHAPEAU WATTEAU.



VOILETTE POUR CHAPEAU ROND.

Entre-deux en toile.

Cet entre-deux servira pour orner des taies d'oreiller et les draps de la couverture, si l'oreiller et la couverture sont en soie de nuance vive; on peut aussi l'intercaler au-dessus de l'ourlet des jupons et des pantalons.

On choisira de la toile pas trop *serrée*, et on la préparera en tirant régulièrement les fils de la chaîne et ceux de la trame. En examinant le dessin vers la place où se dirige l'aiguille, on verra que l'on enlève trois fils, qu'on en laisse trois au-dessus, qu'on en enlève encore trois; on en fait autant dans l'autre sens, de façon à former des carreaux réguliers. Sur chaque côté de ce travail on laisse un espace suffisant pour faire un ourlet.

On travaille d'abord dans le sens de la longueur; on prend du fil fin avec lequel on entoure et on serre les trois fils de la toile (deux fois pour chaque carreau) ainsi que l'indique le dessin, à la place où se trouve l'aiguille. On en fait autant dans l'autre sens. Ce travail préparatoire forme une sorte de filet solide, sur lequel on exécute notre dessin au point de *reprises* ou *de toile*.

Dessin au filet

POUR RIDEAUX, COUVRE-PIEDS, VOILES DE FAUTEUIL, ETC.

Ce dessin représente un nouveau genre de filet exécuté à volonté avec du coton plus ou moins gros. Nous engageons nos lectrices à l'essayer avant de commencer un travail un peu considérable; elles se rendront ainsi plus facilement compte de la grosseur du coton, de celle des moules qu'il leur conviendra d'employer, et du nombre de mailles nécessaire pour la dimension de l'ouvrage que l'on désire entreprendre.

On monte les mailles et l'on fait par-dessus un tour uni, en employant un très-gros moule; on commence le dessin avec un moule plus fin.

1er *tour du dessin*. — * On jette le brin trois fois sur le moule pour la première maille; on fait ensuite 6 mailles ordinaires. — Recommencez depuis *. La dernière maille est semblable à la première. Ce tour se compose alternativement d'une maille longue et de 6 mailles courtes, sans cesse répétées.

2e *tour*. — ** Une maille longue, sur laquelle on ne jette le brin qu'une fois sur le moule, mais en tirant la maille jusqu'à ce que l'on place le moule en ligne droite sur la maille longue du tour précédent, de telle sorte que la maille nouvelle dépasse la précédente maille longue seulement de l'épaisseur du moule; la maille que l'on fait ensuite doit être de même longueur que la précédente, et l'on fait le nœud qui la forme à la distance voulue du moule, qui doit être tenu droit et bien tendu. On retire le moule, on fait une maille ordinaire dans chacune des 5 mailles suivantes, on retire le moule, on le glisse dans la maille qui précède les 5 mailles qui viennent d'être terminées. — On recommence depuis *; c'est-à-dire que l'on fait 2 mailles longues, puis 5 mailles ordinaires, et ainsi de suite.

3e *tour*. — Une maille ordinaire, — une maille longue semblable aux mailles longues du tour précédent; * retirez le moule, — faites 4 mailles ordinaires; — retirez le moule, glissez-le dans la dernière maille longue; — une maille longue, — une maille ordinaire, — une maille longue. — Recommencez depuis *.

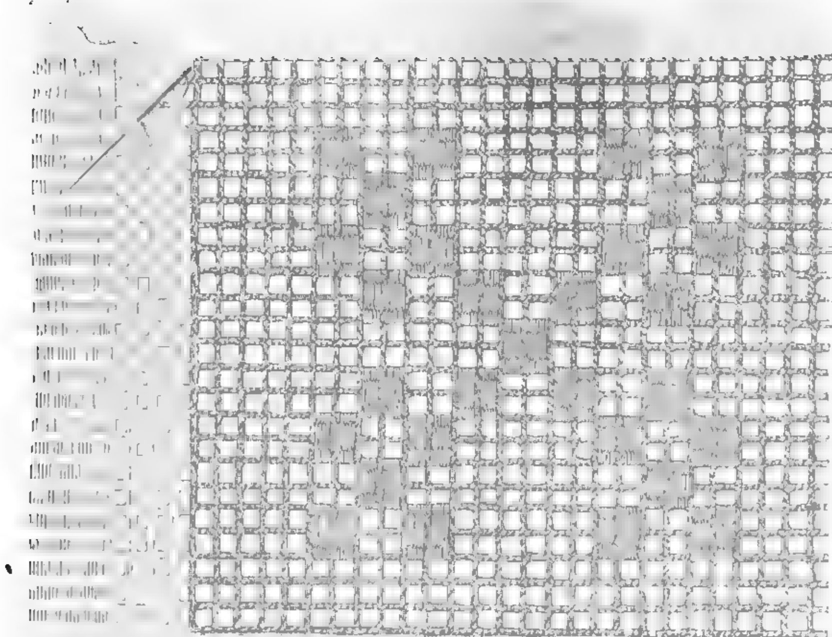
4e *tour*. — 2 mailles ordinaires, — une maille longue; — * retirez le moule, — faites 3 mailles ordinaires; — retirez le moule, placez-le dans la maille longue; — une maille longue, — 3 mailles ordinaires, — une maille longue. — Recommencez depuis *.

5e *tour*. — 2 mailles ordinaires, — une maille longue, — * retirez le moule, — 2 mailles ordinaires; — retirez le moule, placez-le dans la maille longue; — une maille longue, — 3 mailles ordinaires, — une maille longue. — Recommencez depuis *.

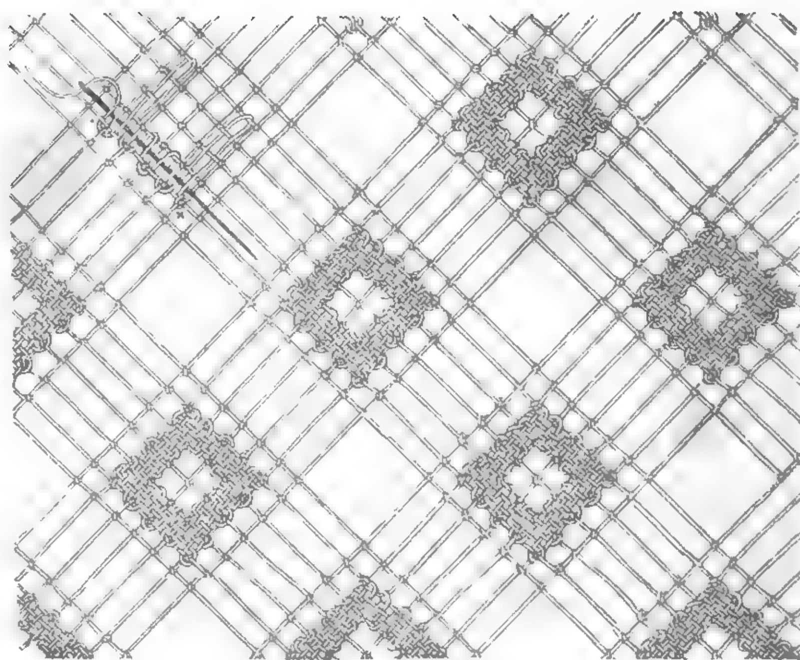
6e *tour*. — 3 mailles ordinaires, — une maille longue; * une maille ordinaire, — une maille longue, — 4 mailles ordinaires, — une maille longue. — Recommencez depuis *.

7e *tour*. — 3 mailles ordinaires; — * 2 mailles longues, 5 mailles ordinaires. — Recommencez depuis *. Pendant ce tour le moule ne doit pas être retiré.

On recommence toujours depuis le premier tour, mais en débutant par 4 mailles ordinaires, puis on fait: * une

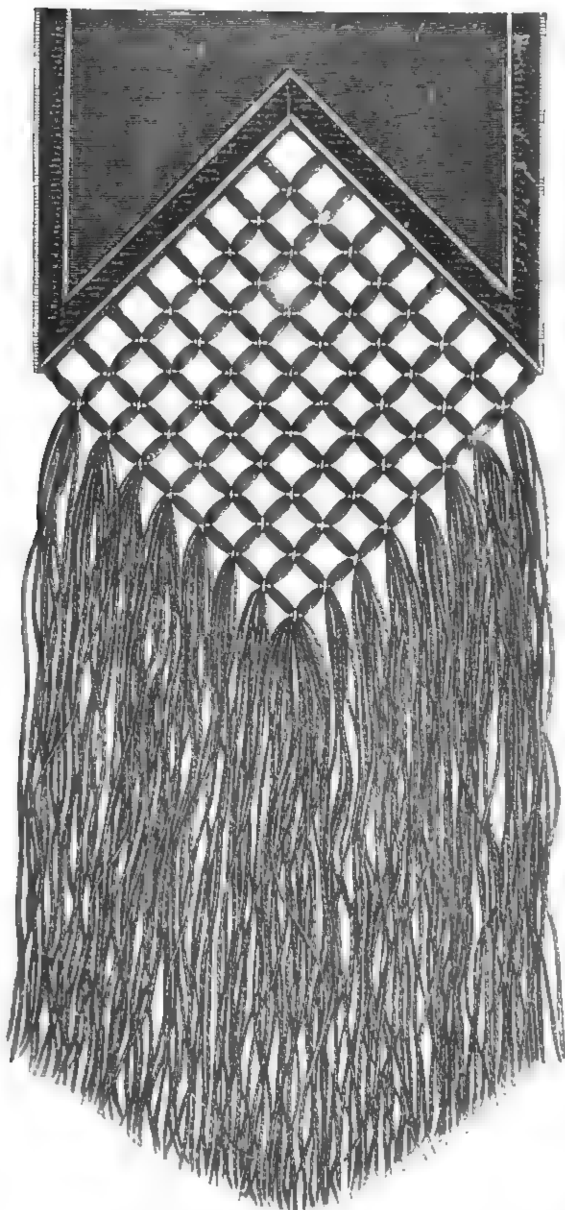


ENTRE-DEUX EN TOILE.



DESSIN AU FILET POUR RIDEAUX, COUVRE-PIEDS, VOILES DE FAUTEUIL, ETC.

Digitized by Google



FRANGE TREILLAGÉE.

Pan de cravate.

La cravate qui nous sert de modèle est faite en reps noir de soie, sans doublure roide; on la replie en dessous pour coudre les deux côtés longs ensemble dans le milieu de la cravate, qui a 1 mètre de longueur, 2 centimètres 1/2 de largeur autour du cou, et s'élargit graduellement, pour prendre à chaque extrémité la dimension indiquée par notre dessin.

La broderie imitant un nœud est exécutée en soie plate avec plusieurs teintes d'une seule couleur. La teinte la plus claire du dessin est faite en soie blanche; les petits glands sont faits avec des nuances analogues à celles employées pour la broderie; la frange est nuancée depuis le noir jusqu'au blanc (milieu du pan).

Bordure grecque.

Les lignes extérieures sont faites au point de chaînette, ou bien en soutache noire; les losanges du milieu sont en soutache rouge, les pois noirs, rouges et jaunes.

Bordure à losanges.

On peut exécuter ce travail en soie plate, ou bien en soie de cordonnet de grosseur moyenne.

Les gros points en ligne droite de la bordure à losanges sont verts pour l'une des lignes en biais, — bleus pour la ligne suivante, — rouges pour la troisième; puis on répète ces couleurs dans le même ordre; les points croisés formant des lignes qui traversent les précédentes sont brun clair; les losanges noires sont faites en soie noire.

Si l'on exécutait cette bordure au-dessus de l'ourlet d'une robe de laine pour petite fille, ou d'un jupon en étoffe de laine, on substituerait des laines aux soies ci-dessus indiquées.

Broderie orientale.

Ce dessin se compose de feuilles et d'étoiles encadrées par deux bordures noires ou de couleur foncée. Les petites feuilles carrées placées dans cette bordure sont rouge clair, entourées de blanc, et séparées les unes des autres par un long point vert; les étoiles sont bleues, avec entourage jaune; les feuilles vertes, de plusieurs teintes. Les trois feuilles placées à chaque extrémité du carré long du milieu sont blanches, l'étoile de ce carré rose de Chine, avec entourage blanc; les lignes du carré sont brunes.

On fait cette broderie en soie plate ou laine fine; elle est employée pour les robes d'enfants et les vestes de tous genres.



PAN DE CRAVATE.

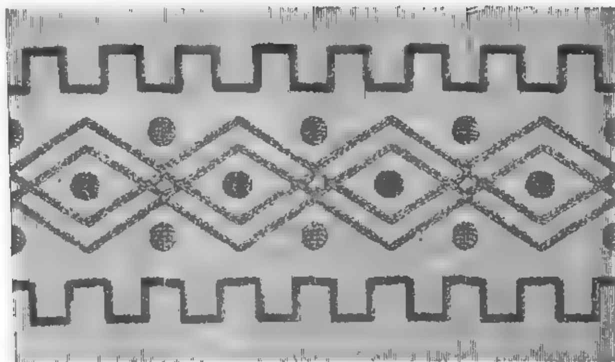
maille pour laquelle on jette trois fois le brin sur le moule, — 6 mailles ordinaires. — Répétez depuis *. De cette façon le dessin se fait *contrarié*, et on le continue sans autre changement.

Les parties *mates* du dessin sont faites au *point de toile*, pour lequel on emploie le coton avec lequel on a fait le filet. On fait le point de toile en traversant les carreaux, qu'il faut remplir d'abord deux fois dans le même sens, puis deux fois dans le sens opposé; comme pour le point de *reprises*, on prend un brin *sur* l'aiguille, on laisse le brin suivant *sous* l'aiguille, y compris les brins appartenant aux mailles du filet. On trouvera, sur la gauche du dessin, l'indication du procédé à suivre pour ce point de toile. La place marquée par une croix est celle où l'on attache solidement le coton pour commencer le *point de toile*, et l'on y voit que le premier brin traverse d'abord trois côtés du carreau qu'il faut former, et arrive à la place désignée par un point; de là il se dirige dans l'autre sens, celui que traverse l'aiguille; il revient sur ses pas, puis on le conduit sur les autres côtés, et l'on complète le carreau.

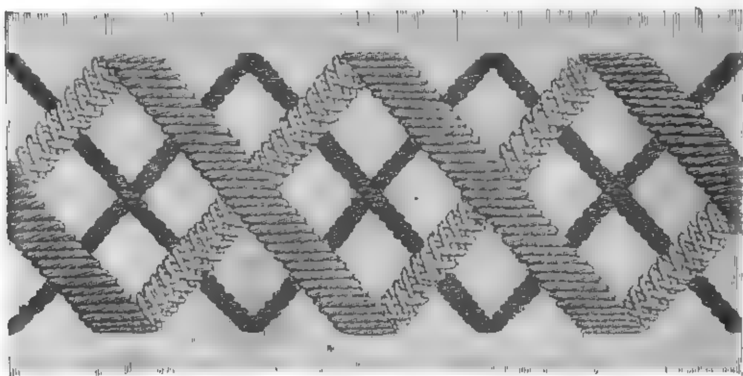
Frange treillagée.

Ces franges de cordonnet se font en toutes dimensions; on les voit ornant les pans des cravates les plus étroites comme des ceintures les plus larges; de même nuance que le ruban, ou de teinte différente, ou même de couleurs mélangées, de façon à reproduire les carreaux écossais; mais, dans ce cas, les petites croix qui fixent le treillage sont d'une seule et même couleur, mais, — ou blanche, — ou noire.

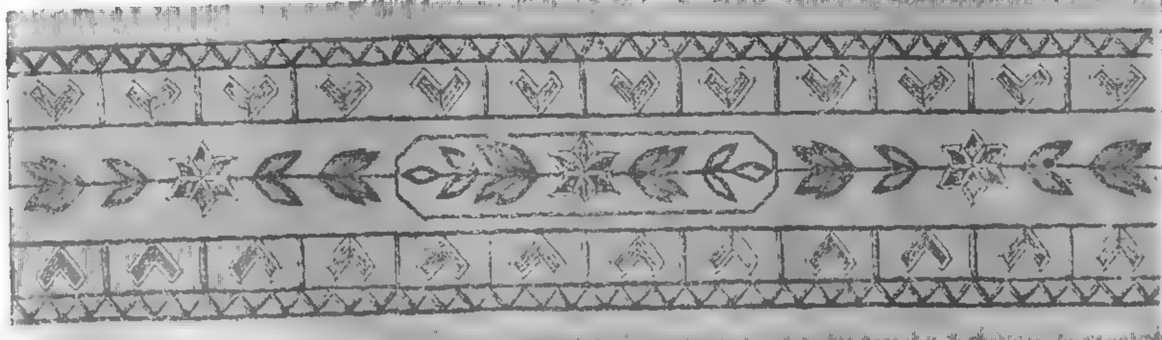
Le ruban ou le taffetas sont coupés comme l'indique notre dessin; les bords sont repliés; on perce ces bords à distance régulière en employant un poinçon, et l'on y passe des houppes de huit à dix brins de soie de cordonnet; on coud les houppes tout près du bord, on les dispose en *treillage* en les réunissant par de petites croix pour lesquelles on évite de couper souvent le brin; on le dirige en dessous des *houppes*, en le rendant aussi invisible que possible.



BORDURE GRECQUE.



BORDURE A LOSANGES.



BRODERIE ORIENTALE.

Ménagère pour aiguilles.

Deux dessins sont consacrés à ce petit travail : l'un représente la ménagère en grandeur naturelle, repliée sur elle-même; l'autre en reproduit l'intérieur (grandeur réduite). Notre modèle est fait sur du canevas dit *javanais*, ou brésilien, dont le tissu serré dispense de tout fond. Les ornements sont exécutés avec de la soie bleue de cordonnet, de la soutache d'or et de la soutache noire; il est entièrement doublé avec de la fine flanelle blanche, et bordé avec un ruban bleu posé *à cheval*.

La partie principale a 29 centimètres de longueur, 7 centimètres 1/3 de largeur; l'une de ces extrémités est coupée en pointe (voir le dessin représentant l'intérieur de la ménagère), l'autre est en ligne droite. Près du ruban qui borde le contour extérieur on exécute une bordure à points croisés (voir le dessin représentant la ménagère repliée) avec de la soie bleue; les deux lignes parallèles qui succèdent à cette bordure sont faites, l'une avec de la soutache noire, la deuxième avec de la soutache d'or; celle-ci est traversée à intervalles réguliers avec de la soie noire de cordonnet.

Notre dessin reproduit l'*une* des cinq étoiles que l'on fait avec de la soie noire ou bleue, en les séparant par un espace égal. Quand la broderie est terminée, on double le canevas avec de la flanelle. On pose le ruban bleu *à cheval*, en commençant à une distance de 12 centimètres du côté en ligne droite; on borde le côté en pointe, et aussi l'autre côté transversal, en s'arrêtant à la hauteur où, sur l'autre côté, commence le ruban. Avec le côté en ligne droite, on forme la petite poche destinée à contenir le dé et le fil. Pour cela, on plie en deux parties égales l'espace non bordé, et l'on coud de chaque côté

Digitized by Google

un petit *soufflet* coupé en même étoffe que la ménagère, ayant 5 centimètres 1/2 de longueur, 2 centimètres de largeur, doublé de flanelle, et bordé, sur son bord supérieur, avec du ruban que l'on pose aussi sur le bord supérieur de la poche. A la pointe on coud une petite agrafe, pour laquelle on ménage une ouverture au-dessus de la première étoile.

On peut exécuter cette ménagère avec du drap ou du cachemire.

Corselet à bandoulière.

Encore une variété de corselet ou de haute ceinture. Celui-ci est fait en taffetas noir, à une pointe sur son bord supérieur, à deux pointes sur son bord inférieur; on le lace par derrière, et à cette place il est orné de deux pans, ayant chacun 70 centimètres de longueur, 8 centimètres de largeur en commençant, 14 centimètres de largeur en finissant, c'est-à-dire sur son bord inférieur. Les ornements du corselet se composent de rubans de velours noir lisérés de blanc; la bandoulière, qui passe sur l'épaule gauche, est garnie de dentelle; le nœud de l'épaule droite est frangé comme l'extrémité des pans de derrière. On trouvera dans le présent numéro le dessin et l'explication de ces franges treillagées, que l'on voit aujourd'hui sur la plupart des ceintures longues; pour former le nœud placé sur l'épaule droite on emploiera une bande de taffetas ayant 46 centimètres de longueur, 6 à 7 centimètres de largeur. En posant les pans sous le corselet, par derrière, on formera un pli profond dans chaque pan.

CORSELET À BANDOULIÈRE.

Bordure de fleurs
EN RUBANS.

C'est avec des ruches de ruban *en miniature* que l'on exécute ces fleurs employées pour orner les ombrelles, les pelotes, les sacs destinés à contenir les mouchoirs, les écrans, etc.

Pour exécuter la bordure dont nous publions le dessin, on emploiera du ruban blanc, — jaune, — ponceau, ayant 2/3 de centimètre de largeur; les feuilles et les tiges se font avec de la soie plate, brune, et de deux nuances vertes; on exécute ce travail au métier. On fait d'abord les tiges au passé avec la soie brune, les feuilles avec la soie verte; on marque le cœur de chaque fleur avec cinq ou six nœuds très-rapprochés, exécutés avec de la soie jaune, et on entoure ces nœuds avec la ruche de ruban. Un dessin spécial la reproduit sur des proportions plus fortes que nature. Dans le ruban choisi pour la ruche on fait d'abord, à droite, un pli simple, désigné sur notre dessin par une étoile et un point; la place marquée par une croix est ensuite repliée à gauche, de telle sorte que la croix se trouve sur le point, et que la largeur du ruban est réduite de moitié. Sur ce ruban ainsi replié on fixe transversalement le pli, et l'on exécute le suivant en le séparant du pli qui vient d'être exécuté par un espace indiqué sur le dessin; la ruche doit être bien serrée, et *fournie*. Lorsqu'elle est terminée, on la coud autour du *cœur* de la fleur.

BORDURE DE FLEURS EN RUBANS.

DESCRIPTION
DE TOILETTES.

Robe de mousseline blanche. Le bas de la jupe est garni avec un volant légèrement froncé, dont le bord est orné de marguerites brodées à contours noirs; les feuilles des marguerites formant le bord inférieur du volant sont festonnées et découpées. Au-dessus du volant, sur la robe, se trouvent trois rangées de marguerites plus petites, à cœur, formées d'un bouton en paille, comme les précédentes. Une seconde jupe, à bord orné de marguerites, est relevée par un large ruban paille, à bords noirs, qui passe sur, puis sous la robe après avoir figuré des bretelles sur le corsage décolleté à manches courtes. Ces bretelles, ornées sur les épaules de dentelle noire, se croisent derrière et devant, et retombent derrière, en deux longs pans. Coiffure de marguerites blanches et d'épis.

Robe de foulard gris, ornée d'une large bande en foulard cerise, découpée de chaque côté en dents pointues. Sur le milieu de cette bande, se trouve un large entre-deux en guipure noire. Gilet et corsage-habit en foulard gris; le gilet se ferme avec des boutons cerise; le corsage, dont les pans sont à retroussis, est doublé de foulard cerise; le même foulard, découpé en bandes étroites dentelées, et couvertes d'entre-deux en guipure noire, borde l'habit sur le devant, sur le bord transversal des pans, et remonte jusqu'à leur séparation


MÉNAGÈRE POUR AIGUILLES EN GRANDEUR NATURELLE.

MODES.

Il y a peu de chose à dire sur le compte de la mode en cette saison. Ce n'est pas parce qu'elle ne fait plus parler d'elle, loin de là..... Mais il me semble qu'une convention tacite est passée entre mes lectrices et moi, et qu'il est à peu près arrêté, de part et d'autre, que nous ne nous occuperons pas, avec un enthousiasme voisin du délire, de certaines excentricités qui vivent à peine l'espace d'une matinée. Ce qui doit fixer notre attention, c'est la mode de bon goût et de bon aloi, qui ne va pas chercher ses modèles au Cirque, et que les femmes peuvent copier sans craindre d'être confondues dans la rue avec quelques écuyères foraines. Ce domaine, qui est celui de la raison, est nécessairement limité; l'extravagance seule parcourt un espace illimité.


EXÉCUTION DE LA RUCHE PLUS QUE GRANDEUR NATURELLE.

Veut-on cependant avoir la description de l'une de ces inqualifiables toilettes? Soit, je vais en faire la narration. Le sujet est une robe appartenant à une femme fort riche... un peu sur le retour, c'est-à-dire atteignant ce chiffre d'années poliment indiqué en Angleterre par les mots : *le mauvais côté de quarante ans;* ce mauvais côté commence au-delà de la moitié de la dizaine séparant le chiffre de quarante de celui de cinquante.

Cela se composait de trois robes: la première en cachemire rouge; la deuxième, plus courte, en percale blanche; la troisième, encore plus courte, en cachemire rouge; corsage en cachemire rouge, demi-décolleté, avec gorgerette blanche; des bretelles en velours noir se prolongeaient sur la troisième jupe, de façon à la relever sur la jupe de percale blanche. Cela pourrait avoir une authenticité de convention s'il s'agissait de jouer un rôle de bergère des Alpes.....; mais cela est bien burlesque pour les jours qui ne sont pas le mardi gras.

Laissons ces extravagances, et parlons sérieusement. La percale blanche redevient à la mode pour robes d'été. Il faut éviter ce ton mat, et l'épaisseur dangereuse de cette étoffe, si l'on n'a pas un teint de lis et de roses; mais il faut bien constater l'avénement de la percale, subitement enlevée à son rôle secondaire, et élevée au rôle principal de robe. C'est sans doute depuis que l'on a quasi renoncé à faire des jupons de percale blanche, que l'on s'est décidé à utiliser ce tissu, en l'appelant à remplir les premières dignités dans l'empire de la mode. Les plus élégantes parmi les robes de percale blanche sont brodées au-dessus d'un long ourlet; on les porte avec un corsage montant et plissé, en nansouk blanc, avec une large ceinture en ruban uni ou broché, avec un paletot court pareil à la robe, et orné de même broderie.

J'ai obtenu de Mlle Castel, couturière, rue Sainte-Anne, 58 *bis*, la consultation demandée par quelques-unes de nos lectrices. Voici ce que son expérience leur enseigne : les robes de grenadine et d'autres étoffes légères *ne se coupent pas en pointe;* on diminue leur ampleur sur le bord supérieur en coupant le lé de chaque côté *en biais*, sur une hauteur de 7 centimètres pour les lés de devant, de 10 centimètres pour les lés de derrière.

Pour toutes les étoffes plus épaisses on coupe toujours les lés en pointe, en commençant le biais à 5 centimètres de distance du bord inférieur de la jupe.

Celle-ci doit avoir (en toute étoffe) neuf plis creux; celui de devant, formant *tablier*, a 18 centimètres de largeur; chacun des huit autres plis est de 10 centimètres. Chaque pli vient d'arrière en avant, et croise sur le suivant sur un espace de 4 centimètres environ. Le pli de devant a un espace *uni* de 10 centimètres; les autres, lorsqu'ils sont fixés, ont 5 centimètres de largeur; par derrière on trouve toute la partie de la jupe qui se trouve entre les deux derniers plis; ces fronces, très-serrées, doivent avoir *au moins* 1 centimètre 1/2 de hauteur.


INTÉRIEUR DE LA MÉNAGÈRE A AIGUILLES EN GRANDEUR RÉDUITE.

Les plis sont plus profonds à mesure qu'ils se rapprochent des fronces, afin de rejeter par derrière toute l'ampleur de la robe.

Pour bien arrondir une jupe, on devra d'abord l'attacher *double* (la plier en deux), y appliquer les mesures voulues; si la robe est destinée à une taille moyenne, elle aura 1 mètre 8 centimètres de longueur par devant; 1 mètre 35 centimètres de longueur par derrière; les

Digitized by Google



Leroy Imp. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal, 56, rue Jacob Paris

Reproduction Interdite

Digitized by Google

coutures du premier lé (devant) 1 mètre 13 centimètres; les suivantes (sur les hanches) 1 mètre 24 centimètres; *celles* qui succèdent 1 mètre 28 centimètres de longueur, de façon à arriver graduellement à la longueur du lé de derrière.

C'est toujours sur le bord inférieur qu'il faut arrondir une jupe; si le bord supérieur était coupé en biais, les *plis* seraient inégaux et disgracieux. E. R.

LIVRES.

En dépit du préjugé qui s'attache aux longues lectures faites durant les veillées d'hiver, je crois qu'à tout prendre l'été est encore la saison la plus favorable pour *lire* : on lit en voyage, au jardin, au bord de la mer; on lit surtout pendant ces interminables journées où la chaleur interdit tout travail, tout exercice; on lit toujours et partout, si j'en juge par moi-même.

Aussi, en examinant mon étagère chargée de volumes appartenant à des genres bien divers, je me suis dit que le moment était peut-être opportun pour indiquer ceux de ces livres qui me semblent devoir être particulièrement utiles ou agréables.

A la place d'honneur, je trouve sur mes tablettes la *treizième* édition de l'*Histoire de France*, par M. E. de Bonnechose (*). Certes le chiffre de cette nouvelle édition est assez éloquent par lui-même, et me dispenserait, si je le voulais, de faire l'éloge d'un livre adopté par le public avec une faveur si exceptionnelle; mais je tiens à faire connaître ici les qualités qui lui ont valu son succès. L'impartialité, sans la sécheresse, l'élévation du style, sans la boursouflure des mots, l'indulgence pour les individus, émanant non pas de l'esprit de parti, qui déplace à son gré la morale et la justice, mais inspirée par une bonté sereine, qui voit de haut et pardonne beaucoup, parce qu'elle comprend presque tout, un plan habile et heureux, qui résume tous les événements, en éclairant d'une lumière plus intense les détails les plus considérables, telles sont les raisons qui ont rendu cette histoire si populaire. La nouvelle édition est prolongée jusqu'à la révolution de 1848, et touche avec un tact exquis à l'histoire contemporaine, ce terrain brûlant que chacun évite d'un commun accord. La délicatesse avec laquelle est faite la relation des événements de cette époque, prouve surabondamment que M. E. de Bonnechose est doué nonseulement d'un grand esprit, mais d'un grand cœur.

(*) Deux volumes, chez Firmin Didot, prix : 12 francs.

Parmi toutes les lectures qui se partagent cette partie de mon existence consacrée à mon plus cher plaisir, le *Magasin pittoresque* figure au premier rang depuis un nombre d'années..... dont il est inutile d'indiquer le chiffre. Cette publication si intéressante, si admirablement rédigée, possède le rare privilége de charmer l'enfance, l'âge mûr et la vieillesse, et il manquera toujours beaucoup d'instruction, d'idées saines et élevées aux familles qui ne reçoivent pas le *Magasin pittoresque* (*).

Près de la dernière livraison du *Magasin pittoresque*, je trouve la dernière livraison du *Magasin d'éducation et de récréation*, publié sous la direction de MM. Macé et Stahl, chez Hetzel, éditeur. Je suis bien certaine que la plupart de nos lectrices reçoivent cette publication déjà recommandée à leur attention. Elles apprécient à leur juste valeur les attrayantes leçons de M. Macé, les voyages, les contes, les historiettes, dont la rédaction, si parfaite déjà par elle-même, appelle cependant à son aide les vignettes et les dessins exécutés par les meilleurs artistes. Je signalerai, dans la livraison du 1er juillet, l'anniversaire de Waterloo, courte composition de M. Macé. Il y a plus de sentiment, de morale *vraie*, de justice et d'élévation, dans ces cinq pages, que dans beaucoup de gros livres traitant de l'histoire et de la morale.

(*) C'est à ce recueil que nous avons emprunté la gravure de l'*Été* publiée dans le n° 29.



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe en taffetas bleu. La jupe est garnie avec un volant froncé en gaze de soie bleue, surmonté d'un bouillonné et bordé d'un large ourlet; sur cette robe retombent des lés séparés également en gaze bleue, encadrés par un large ourlet et garnis avec une étroite guipure noire. Le corsage de la robe de taffetas est décolleté à manches longues et étroites; les épaules sont couvertes avec un fichu en gaze blanc à revers et manches courtes.

Robe en linos blanc à filets noirs formant des carreaux. Trois volants garnissent le bas de la jupe; ils sont surmontés de bandes en taffetas noir, bordées de dentelle noire, entrelacées de façon à former un double médaillon. Trois médaillons simples diminuant de proportion sont placés sur le côté gauche, et joints par de petites écharpes de même étoffe que la robe, bordées de dentelle noire étroite. Gilet en taffetas blanc. Veste très-courte, dégageant tout à fait la taille, faite en même étoffe que la robe.

Je me reprocherais de ne pas indiquer les œuvres de M. ou plutôt de *messieurs* Erckmann-Chatrian, car j'ai passé des moments délicieux en lisant ces volumes si remarquables. La fusion entre deux esprits de nature opposée a été si complète que l'on a longtemps douté de la dualité. Quelle simplicité de style et de composition! quelle vérité dans tous les types créés par ces deux auteurs! On reconnaît ces personnages, lors même qu'on ne les a pas connus; ils sont si vivants qu'ils font à coup sûr partie de la grande famille humaine. Les deux volumes qui sont les chefs-d'œuvre de MM. Erckmann-Chatrian s'appellent *Madame Thérèse* et *le Conscrit de 1813* (*). Parmi tous ces détails charmants et familiers, dans ces humbles cœurs, dont on nous découvre les luttes, les souffrances, les sentiments naïfs, sur ces scènes modestes, où l'on fixe notre intérêt et notre attention, de grands problèmes moraux sont agités. *Madame Thérèse* nous parle de la guerre sainte, et nous enflamme de l'enthousiasme qui éclate lorsqu'il s'agit de défendre le sol de la patrie. Le *Conscrit de 1813* présente le tableau des cœurs brisés par la séparation, des projets de bonheur traversés par de cruels devoirs, des souffrances et des misères endurées pendant une campagne même glorieuse, des horreurs du carnage. La narration est d'autant plus émouvante qu'elle demeure toujours simple, et que l'on ne découvre nulle part la personnalité de l'auteur, se vouant à soutenir une thèse particulière; c'est au lecteur qu'il appartient de tirer des conclusions après une lecture poursuivie au milieu du rire et des larmes. Tout le monde a lu ou lira ces deux volumes; ils ne sont pas même interdits aux jeunes filles. *Le Docteur Mathéus*, des mêmes auteurs, offre quelques-unes des qualités qui leur sont propres, mais non toutes ces qualités : c'est

(*) Chez Hetzel, rue Jacob, 18.

Digitized by Google

une sorte de Don Quichotte alsacien, partant pour prêcher la vérité, et récoltant force horions; il voyage en compagnie d'un Sancho Pança un peu trop sensuel.

Et les *Émotions de Polydore Marasquin*, de M. Léon Gozlan (*), vais-je les oublier? Oh! non, certes, car je leur dois quelques heures de franche hilarité. Le héros est jeté par un naufrage dans une île qui est habitée et *gouvernée* par des singes. Les enfants et les jeunes gens se contenteront de prendre au sérieux ce joli royaume, et s'amuseront franchement des mésaventures du pauvre naturaliste; les *grandes personnes* trouveront dans ce livre la plus spirituelle caricature de la civilisation, et jouiront à la fois de l'apparence et de l'allusion, de la verve fine et railleuse cachée sous une bonhomie imperturbable, du style et de l'esprit de M. Gozlan. E. R

(*) Chez Hetzel, rue Jacob, 18.



LES HOTES DE Mme DE CERLÉ.

Mme DE CERLÉ.
MARIE, SA NIÈCE, — dix-sept ans.
LE BARON DE BREUIL, — soixante ans.
MAX DE FAGEL.
ANTONIN DESPREZ
LE COLONEL DUVEYRIER.

La scène se passe au château de Mme de Cerlé; salon élégant, fenêtres ouvertes sur le parc; Marie, à une table, arrange des fleurs dans une corbeille.

Le baron entre, une caisse de fer-blanc à la main, filet de gaze verte.

LE BARON.

Matinale comme l'aurore, mademoiselle Marie! Vous voilà déjà à votre charmant ouvrage!

MARIE.

Léger comme le zéphyr, vous voilà, baron, prêt à commencer votre chasse aux fleurs et aux papillons! Vous allez donc encore nous abandonner, ma tante et moi, pour tout ce qui porte aile ou pétale, feuille ou patte digne de figurer dans votre collection! Mais que je ne vous retienne pas! Vous brûlez d'impatience de prendre dans votre piége de gaze quelque LÉPIDOPTÈRE, plus digne d'attirer votre attention qu'une pauvre petite fille comme moi.

LE BARON.

Mademoiselle, pouvez-vous croire.....?

MARIE.

Que vous me préfériez un *sphinx atropos* ou un *ptérophore?* certes oui, je le crois, et je n'ai pas la prétention de lutter avec ces noms charmants. Je vous laisse donc votre liberté; partez, heureuse chasse! Mais n'oubliez pas trop le cours du temps. Consultez au moins l'horloge des fleurs, puisque celle du château ne peut vous avertir; je ne vous fais pas l'injure de croire que vous regardiez à votre montre en poursuivant les papillons! Revenez-nous quand vous verrez s'ouvrir les *belles de nuit*.

LE BARON.

MIRABILIS JALUPPA! Ah! mademoiselle Marie, si vous aviez voulu étudier!... Avec votre merveilleuse mémoire, quels progrès vous eussiez faits, si vous aviez voulu!... Mais vous préférez votre piano, votre aiguille!... Ah! vous ne savez pas ce que c'est qu'*herboriser!* Vous ne comprenez pas le charme de ces voyages de découverte à la recherche d'une herbe microscopique, d'un papillon rare! Vous n'avez pas voulu être heureuse... Mais je vous quitte, puisque vous le permettez. Cette matinée est si belle qu'elle doit engager toutes les fleurs et tous les insectes de la création à s'épanouir et à s'ébattre dans les prés et dans les bois; je vais récolter une riche moisson.

MARIE seule.

Pauvre baron! il place singulièrement son bonheur! Un homme excellent, instruit, trop instruit! qui emploie ses 20,000 livres de rentes à acheter des filets de gaze et des boîtes de fer-blanc, et son temps à suivre la trace de tous les insectes et à ramasser d'affreuses petites plantes rares dont pas une ne vaut une rose comme celle-ci! Le baron a sans doute un fort bon cœur; mais l'amour de la science le rend féroce, et ce n'est pas de lui qu'on pourrait dire qu'il ne ferait pas souffrir une mouche. Quels éclats de rire nous avons jetés hier, ma tante et moi, en apercevant dans le billard un papillon fixé sur un bouchon, avec une épingle de diamant que le baron, dans un élan d'enthousiasme, avait détachée de sa cravate, qu'il laissa flotter au vent toute la soirée sans s'en inquiéter pas plus que de son diamant, si étrangement utilisé. (Elle regarde à la fenêtre.) Mais voilà nos deux autres hôtes qui partent aussi pour leur excursion de chaque jour : M. de Fagel porte sa boîte à couleurs et son pliant; M. Antonin Desprez ne porte rien, ou plutôt il porte tout avec lui, comme un sage antique ou un poëte moderne. Ces messieurs prennent l'allée du fond, ils sortent par la porte qui donne sur la campagne, et M. Antonin va quitter au plus vite son ami, et s'enfoncer sous les « voûtes de verdure, » pour voir s'il tombera des rimes des arbres..... Mais je n'aurai pas fini mes bouquets avant que ma tante soit levée : elle aime tant à trouver son salon rempli de fleurs!...

Mme DE CERLÉ en élégant négligé.

Bonjour, chère enfant; tu as l'air d'une reine de mai, au milieu de toutes ces fleurs, moins fraîches et moins jolies que toi.

MARIE.

Ah! ma tante, vous me gâteriez par vos trop douces flatteries, si je ne savais que ceux qu'on aime sont charmants... Vous me trouvez jolie, donc vous m'aimez!... Mais nous avons raison, d'ailleurs, de nous faire mutuellement quelques compliments, car, excepté le baron, qui est le plus galant, puisqu'il est le plus âgé, nous ne pouvons accuser nos hôtes de nous combler de madrigaux.

Mme DE CERLÉ.

Il est difficile, en effet, d'avoir une société qui vous tienne moins compagnie : ma pauvre vieille amie, Mme de Fagel, est si souffrante qu'elle passe toute la journée dans sa chambre; son M. Max passe la sienne, je ne dirai pas à courir les champs, mais à s'installer dans les champs avec son pliant et son parasol, en face de quelque pittoresque point de vue, et il peint, il peint, depuis le soleil levant jusqu'au soleil couchant. Quand j'ai cédé au désir de M. Max, qui me priait d'engager son ami, M. Antonin Desprez, à venir se reposer à la campagne de ses travaux littéraires, je croyais nous assurer un hôte plus fidèle au logis que notre paysagiste passionné; mais le poëte est plus errant encore que le peintre. M. de Fagel, au moins, s'assied dans le vallon, tandis que M. Antonin se plonge dans les bois et compose en marchant toujours. Il appelle cela se reposer! En vérité, ces deux jeunes gens ne sont pas plus gênants que des absents : excepté un petit bout de soirée où ces Messieurs, après une journée passée en plein air, appellent à leur aide toute la galanterie française pour ne pas s'endormir en face de nous, on ne se douterait pas que le château de Valfleuri compte deux hôtes de plus.

MARIE.

Trois, ma tante, trois! Vous oubliez le baron!...

Mme DE CERLÉ.

Oh! je ne le compte même pas, le baron! Un homme levé avant le soleil, qui marche douze heures de suite sans boire ni manger, qui ne rentre que lorsque les ténèbres l'empêchent de distinguer la couleur d'une aile de mouche ou la nuance d'une feuille, et qui ne songe, en rentrant, qu'à placer dans ses casiers et dans ses herbiers les plantes et les insectes qu'il fait sécher avec les plus tendres soins! Je préfère encore Mme de Fagel avec ses lamentables migraines, dont elle ne sort que pour entrer dans ses rhumatismes.

MARIE.

Ma tante, M. Max de Fagel cause bien.

Mme DE CERLÉ.

Oui, sans doute; c'est un homme d'esprit, de talent, tout à fait artiste, tellement artiste même que l'univers, pour lui, n'est plus qu'un grand paysage, et la nature humaine *des bonshommes* qui animent le premier plan.

MARIE.

Parlons de M. Antonin Desprez. Voilà un pauvre jeune homme qui a positivement le cerveau un peu troublé; un être qui rêve toujours, qui vous regarde avec des yeux de somnambule, tandis qu'on lui parle de toutes sortes de choses vraiment intéressantes, de bal, de promenade, de fête de village, et qui ne répond que d'un air distrait, comme s'il tombait de la lune, et parfois même se contente d'un vague sourire sans répondre! Ce jeune homme ne serait pas mal, s'il le voulait, mais il se garde bien de le vouloir! et s'il ne met pas absolument, comme le bon la Fontaine, ses bas à l'envers, hélas! ma tante, hélas! il les porte quelquefois déchirés, comme je vous l'ai fait remarquer le jour où, debout sous un « marronnier séculaire, » il récitait son *Élégie sur les dernières nuits d'automne*, une des mille et une nuits étoilées que nous sommes menacées d'entendre.

Mme DE CERLÉ.

Ah! ce pauvre M. Antonin n'a personne qui s'occupe des détails de sa toilette!

MARIE.

Il ferait bien de se marier.

Mme DE CERLÉ.

Tu railles, ma petite amie? Mais M. Antonin est un poëte, un poëte dans toute l'acception du mot, avec toutes les qualités et les défauts de l'artiste. Il rêve toujours, dis-tu; mais, son rêve, il l'écrit! il nous dépeint, en vers harmonieux comme une musique vibrante, les visions qui traversent son esprit. Tu es positive, toi, ma chère Marie, tu aimes l'ordre dans les idées comme dans les choses; tu es charmante ainsi. Cette raison, cette simplicité, sont dans ta nature; mais parce qu'une violette au doux parfum nous plaît et nous pénètre, faut-il que dans le monde, dans le vaste monde, il n'y ait plus de ces plantes capricieuses qui jettent leurs branches échevelées au hasard, et dont nous admirons dans les forêts l'élan désordonné, mais grandiose? Les mêmes différences existent dans les caractères des hommes : les uns destinés aux sentiments doux et paisibles, à la vie de famille active et calme tout à la fois; les autres affrontant les orages du destin ou de la pensée, natures impétueuses, âmes ardentes, qui font les héros ou les poëtes. Je ne le nie pas, j'aime la gloire, celle du guerrier ou celle de l'artiste, et je n'hésiterais pas à partager ma fortune, trop brillante pour la simplicité de mes goûts, avec un homme qui eût illustré son nom par son courage ou par son talent; mais je voudrais être sincèrement aimée... et avant de me laisser aller à une préférence, m'assurer....

On sonne à la grille de la cour... les chiens aboient; c'est quelque visiteur imprévu.

MARIE à la fenêtre.

Ah! ma tante, c'est un visiteur imprévu, mais non inconnu; c'est notre cousin Louis Duveyrier.

M. Duveyrier entre en costume de voyage, ruban rouge à la boutonnière.

Mme de Cerlé et Marie vont à sa rencontre.

Mme DE CERLÉ.

Louis! de retour d'Afrique! Ah! mon cousin, c'est un heureux jour que celui où nous vous revoyons au milieu de nous! Mais vous n'êtes pas encore complétement remis de cette grave blessure qui, si elle a failli vous faire perdre un bras, vous a fait gagner le grade de colonel! Avec quelle joie j'ai lu dans le *Moniteur*, que certes je ne lisais que pour vous, le nom du colonel Duveyrier!.....

LE COLONEL.

Oui, ma cousine, un coup de feu dans le bras, la croix d'officier, le grade de colonel, je dois tout cela à mes bons amis les Kabyles. Me voilà donc le bras encore en écharpe; mais, si vous m'en brodez une à vos couleurs, je ne me plaindrai plus de mon sort.

Mme DE CERLÉ.

Ah! que vous êtes devenu galant, mon cousin! Est-ce encore aux Kabyles que vous devez ce talent-là?

LE COLONEL.

Ma foi! ma cousine, pour couper court au madrigal, terrain sur lequel je m'engagerais plus difficilement que sur le terrain ennemi, je vous avouerai qu'il y a une chose qui me plairait peut-être plus encore en ce moment qu'une écharpe brodée par votre blanche main..... ce serait..... oserai-je le dire?..... un déjeuner.

Mme DE CERLÉ.

Tout de suite, mon cousin. Marie, dis qu'on serve le colonel.

MARIE.

Comment! mais je le servirai moi-même! Un héros d'Afrique! (Elle sort.)

Mme DE CERLÉ.

Ah! mon cousin, vous êtes arrivé à temps! Voilà une pluie d'orage qui rendra les chemins impraticables, d'ici à une heure! Cette pluie va ramener au château mes hôtes dispersés dans les vallons, les bois et les montagnes. J'ai à vous présenter deux nouvelles connaissances et un ancien ami. Mais voici le baron.

LE BARON essoufflé, sa boîte de fer-blanc sous son paletot, son filet de gaze transpercé.

Ah! Madame, quel temps! mes papillons sont perdus! l'orage a gâté leurs ailes.

Mme DE CERLÉ.

Baron, je vous prie de m'excuser si j'ai peu de pitié pour vos papillons... Voilà mon cousin, le colonel Duveyrier.

LE BARON.

Ah! colonel, que je suis aise de vous revoir! Vous avez donc tenu tout ce que promettiez! Vous voilà arrivé, bien jeune encore, à un beau grade! Pour moi, je continue à ne faire la guerre qu'à des êtres beaucoup plus inoffensifs que vos Bédouins! Et quel pays que celui-ci! Que de trésors! et combien je bénis Mme de Cerlé de m'avoir procuré, par son invitation, de si vives jouissances!

Mme DE CERLÉ.

A commencer par les papillons, pour finir par moi, n'est-ce pas, baron?... Entrez, entrez, Messieurs! Quelles mines désespérées! parlez! qu'est-il advenu? Mais, avant le récit de vos infortunes, permettez-moi de vous présenter à mon cousin, le colonel Duveyrier, arrivé d'Afrique récemment, et que je suis bien heureuse de recevoir aujourd'hui dans mon petit castel : mon cousin, M. Max de Fagel, fils de mon excellente vieille amie, et M. Antonin Desprez, dont vous avez lu les remarquables poésies dans la *Revue des Deux-Mondes*.

Digitized by Google

ANTONIN.

Colonel, nous vous connaissions déjà par les glorieux bulletins de nos campagnes d'Afrique : quel bonheur je me promets de vous entendre parler de ce pays si intéressant! Quelle poésie que cette vie au désert! J'ai ébauché le plan de scènes pastorales et guerrières; quel intérêt pour moi d'en causer avec vous et de vous soumettre mes projets de campagnes poétiques!

LE COLONEL.

Tout le charme sera pour moi, monsieur Desprez, dans ces entretiens où mes simples impressions de soldat auront tant à gagner à se trouver revêtues de la poésie que vous leur prêterez. Mais vous aussi, monsieur de Fagel, vous puiseriez dans nos splendides paysages d'Algérie de beaux sujets de tableaux.

MAX DE FAGEL.

Ah! je sens, colonel, que ce serait ouvrir à mon talent une voie nouvelle! Le bleu profond du ciel d'Afrique et l'immensité du désert, voilà mon idéal! Plus de ces maussades jours gris et pluvieux que je voudrais rayer de mon existence comme des jours perdus!

Mme DE CERLÉ.

Voilà qui est galant, monsieur Max! Comment! près de dames telles que ma nièce et moi, dans un salon plein de fleurs, de livres, de musique, un jour de pluie ne peut-il avoir son charme?

M. DE FAGEL.

Ah! sans doute, Madame, sans doute... Mais voir son élan arrêté au moment où l'on touchait au succès, voir une maudite pluie noyer toutes vos espérances en même temps que le paysage : comment prendre son parti de pareille chose? Je sentais aujourd'hui, Madame, que j'en étais à cet instant décisif où l'on atteint la nature, où l'on est vrai comme elle : un nuage passe dans mon ciel, la pluie tombe; et ma mémoire infidèle ne me rappelle plus que vaguement l'effet, l'effet de soleil que je cherchais depuis bien des jours. Quand le retrouverai-je? hélas!

Mme DE CERLÉ.

Le ciel vous le rende, monsieur de Fagel! En attendant ce beau jour, allez sécher vos pleurs et vos ailes, comme le baron va tâcher de sécher celles de ses papillons. Je vous donne un quart d'heure pour réparer les désastres causés par l'orage. Le colonel a un appétit de voyageur. Vous serez exacts, n'est-ce pas?

Mme DE CERLÉ.

Eh bien! mon cousin, que dites-vous de mes hôtes? ils sont originaux, n'est-ce pas?

LE COLONEL.

Je dis, ma belle cousine, bien que je ne me pique pas d'être un des chevaliers de la Table ronde, que je ne puis comprendre comment trois hommes qui devraient avoir des yeux et des oreilles pour vous voir et vous entendre, ne rêvent que d'insectes, de rimes et de paysages, là où tant d'esprit et de grâce se trouvent réunis.

Mme DE CERLÉ.

Ne soyez pas si sévère pour mes hôtes, mon cousin. M. de Fagel, bien qu'homme du monde par son nom et sa fortune, est, par son grand talent, tout à fait artiste. M. Antonin Desprez est un poëte! Ils aiment tous deux passionnément leur art, et je suis pleine d'indulgence pour les défauts qui découlent de cette qualité-là. D'ailleurs, causez avec eux pour vous former une idée juste de leurs sentiments et de leurs caractères. J'ai la plus haute idée de votre jugement rapide et sûr, mon cousin. Vous êtes mon ami d'enfance; nul mieux que vous ne pourrait, à l'occasion, me donner un sage et affectueux conseil. Causez avec mes hôtes avant le déjeuner.

LE COLONEL.

Après le déjeuner, après, si vous le permettez, ma cousine : je n'ai aucune espèce de perspicacité à jeun.

MARIE, prenant un plateau des mains du domestique.

Tenez, mon cousin; pour un héros d'Afrique de retour au foyer de famille, on peut rompre le cérémonial habituel : je vous apporte donc tout simplement dans cette embrasure de fenêtre cette petite collation en attendant l'heure solennelle du déjeuner que rien au monde, pas même vos lauriers, colonel, n'a pu décider le vieux cuisinier de ma tante à avancer d'un quart d'heure. « On fera comme d'habitude, » a-t-il répondu à mes pressantes instances.

LE COLONEL.

Elle est adorable, cette petite cousine! Je n'oublierai jamais, je vous le jure, cette attention-là.

Mme DE CERLÉ.

Nous vous laissons, mon cousin, pour nous habiller un peu. A bientôt! (Elles sortent.)

LE COLONEL.

Ah! que ce serait bon et doux, un intérieur comme celui-ci, après cette vie de fatigues et de dangers, cette vie de soldat, qui a de si beaux et de si nobles côtés, mais de si tristes aussi! Si on pouvait se battre toujours, on chanterait avec élan l'air de la *Dame blanche!* Mais les intervalles des combats, qu'ils sont longs et monotones! que d'heures solitaires et vides de toute jouissance du cœur! Que de fois, étendu sous ma tente, dans le désert, j'ai évoqué, comme de douces visions, les souvenirs de ma jeunesse! Que de fois j'ai revu ce petit château caché dans les grands bois! Je faisais revivre les jours qui ne sont plus! je recommençais, avec ma cousine, nos courses vagabondes et nos jeux d'enfant dans ce domaine de son père, frère du mien. Quand je la quittai, il y a de cela dix ans, j'étais lieutenant, et ne pouvais songer à associer la destinée de cette belle et charmante jeune fille à ma vie errante d'officier de fortune. Elle se maria à un homme distingué, mais tellement absorbé par la diplomatie qu'il lui eût semblé faire un vol à son devoir en s'occupant de son bonheur. Un homme d'État! c'est du luxe pour lui, que les joies intimes du foyer! Quand on est chargé des affaires d'un pays, comment trouver le temps de s'occuper des siennes? Aussi M. de Cerlé ne s'est-il aperçu qu'en mourant qu'il aurait pu vivre plus heureux près d'une femme douée de toutes les vertus et de tous les charmes, qu'en livrant son existence aux agitations de la politique. Mme de Cerlé l'a soigné avec dévouement, l'a sincèrement regretté, n'attribuant la froideur de ce caractère qu'aux occupations de l'homme d'État. Mais, à ce que m'écrivait sa famille, ma cousine est décidée, si elle se remarie, à épouser un homme dont l'état soit surtout de s'occuper d'elle et de lui donner le bonheur intérieur qu'elle n'a pas goûté. Et elle aime, me disait-elle tout à l'heure, qu'on ait la passion de son art! Pauvre femme! elle ne gagne rien au change! Cette passion-là est encore plus envahissante, plus absolue, que la politique! « Causez avec mes hôtes... votre jugement rapide et sûr... un sage conseil à l'occasion... » Ces paroles, dites d'un air dégagé par ma belle cousine, cachaient une idée profonde. Ah çà! serais-je revenu de la Kabylie pour une mission tant soit peu désagréable? Oui, oui, je ne me le dissimule pas, elle veut, comme nous disons militairement, me faire *reconnaître la situation!* Ma foi, je le ferai en soldat, avec courage! C'est dur, pourtant, d'avoir peut-être à lui dire du bien de ces jeunes gens, et de la décider ainsi à un choix qui anéantirait mes plus chères espérances! Allons! s'il faut renoncer à ma cousine, les Kabyles sont toujours là! c'est une ressource, de pouvoir se faire tuer noblement. Mais nous n'en sommes pas encore à toute extrémité.

Max de Fagel entre.

LE COLONEL.

Ah! Monsieur, vous voilà exact au rendez-vous donné par Mme de Cerlé; un quart d'heure s'est à peine écoulé. J'admire dans un artiste cette exactitude militaire; mais, lorsqu'une jolie femme commande, l'obéissance est facile.

MAX DE FAGEL.

Colonel, ne faites pas honneur à la courtoisie de mon exactitude, mais bien plutôt à la pluie qui a renversé tous mes projets de travail dans la campagne. Ces environs sont si pittoresques! ce petit château entouré de bois, cette rivière aux eaux transparentes, ces rochers sombres avec leurs ruines féodales, ces collines abritant dans un nid de verdure de riants et coquets villages; tout ce qui peut faire rêver un poëte ou un peintre! En vérité, Mme de Cerlé m'a comblé de joie par son invitation! La pluie seule, la pluie peut gâter mon bonheur.

LE COLONEL.

Mais la pluie vous rapproche de deux femmes charmantes. Votre vive imagination ne comprend-elle donc que les beautés du paysage, et n'avez-vous, avec votre talent, votre nom, et, permettez-moi de vous le dire, tous vos avantages personnels, n'avez-vous jamais pensé à un établissement qui vous offrirait toutes les chances de bonheur?

MAX.

Ah! colonel, un *établissement!* ce mot seul me fait peur : ce serait renoncer à l'indépendance de ma vie, me priver de mes voyages d'artiste, qu'a seule interrompus ma santé altérée par trop de travail; ce serait couper les ailes à mes rêves! Je veux voir l'Afrique, l'Asie, je veux...

LE COLONEL, gaiement.

Calmez-vous, Monsieur, calmez-vous, je ne veux pas vous charger de chaînes, fût-ce même les plus douces! J'avais cru, et je vous l'avoue avec ma franchise militaire, j'avais cru que vous étiez peut-être attiré au château de Mme de Cerlé par un autre but que celui de peindre les sites qui l'environnent.

MAX DE FAGEL.

Bien que Mme de Cerlé soit à mes yeux la femme la plus accomplie qu'on puisse imaginer, je ne suis ici que pour les vallons et les bois. Je ne dirai pas autant de mon ami, Antonin Desprez : je soupçonne ce garçon-là (un poëte est capable de tout, même d'être amoureux dans ce siècle-ci!), je soupçonne, dis-je, mon pauvre ami de ne plus adresser ses soupirs uniquement aux étoiles, comme il avait la sage habitude de le faire. Mais le voilà, je vous laisse avec lui. (Il sort.)

ANTONIN DESPREZ.

Colonel, que je suis heureux de vous trouver seul! A première vue, vous m'avez inspiré une sympathie qui m'encourage à vous parler, à vous que je connais à peine, des choses les plus intimes, de ces choses du cœur, qu'on ne confie dans le monde, qu'à ses amis; mais je ne suis pas un homme du monde, moi, je suis un poëte! je franchis donc ce cérémonial odieux qui met une barrière de glace entre les cœurs, et je vous parle comme si nous étions au désert, sous la tente, et que notre qualité de compatriotes ait fait de nous, dès la première lune, de vieux amis.

LE COLONEL.

Parlez, monsieur Antonin, parlez; croyez bien que votre sympathie m'honore et me touche. (Allons! j'irai revoir mes Kabyles!) Je veux même vous éviter un aveu toujours embarrassant : vous aimez, et vous aimez Mme de Cerlé.

ANTONIN.

Oui colonel, j'aime, mais non pas Mme de Cerlé.

LE COLONEL, avec joie.

Comment!

ANTONIN.

Non, ce n'est pas à la brillante Mme de Cerlé que je demanderais d'associer sa destinée à celle d'un pauvre rêveur tel que moi. Un bel enthousiasme pour la poésie l'entraînât-elle jusqu'à épouser un poëte, elle regretterait bientôt la vie mondaine à laquelle mes goûts et mes travaux ne me permettraient pas de me livrer. Puis Mme de Cerlé s'occupe elle-même d'art, elle fait des vers, charmants, sans doute : eh bien! dussé-je vous faire sourire, je vous avoue que cela ne me plaît pas. Que deviendrais-je, colonel, dites-le moi, si, lorsque je dépose ma plume, je trouve ma femme prenant la sienne? Pour vous, homme d'action, une femme un peu rêveuse n'aurait qu'un charme de plus; mais, pour un éternel rêveur comme moi, une femme active, s'occupant de l'ordre et du bonheur intérieur, serait la compagne la plus souhaitable, une femme comme était ma mère, ma pauvre mère tant aimée, tant regrettée! J'ai dans ma modeste chambre, vrai nid de poëte, bien près du ciel, et d'où la vue plonge sur de vastes jardins, j'ai un petit tableau sans valeur, qu'on ne coterait pas 20 francs à l'hôtel Drouot, et que je ne céderais pas pour une liasse de billets de banque : ce tableau représente une jeune femme travaillant à l'aiguille près d'une fenêtre ouverte où s'épanouit un rosier; deux enfants jouent à ses pieds. Ce n'est pas une tapisserie de soie et d'or que tient à la main cette jeune femme; mon Dieu! non! c'est un morceau de toile dont elle fait une chemise pour un des blonds enfants. Tout est simple autour d'elle, comme sa robe; mais que de sérénité sur ce front pur! que d'ordre, de paix, de douce joie, dans cet intérieur! Je ne regarde pas ce petit tableau sans que des larmes roulent dans mes yeux : cette jeune femme était ma mère. Eh bien, en voyant Mlle Marie coudre, l'autre soir, une petite layette pour le dernier enfant de la pauvre fermière, j'ai trouvé, est-ce un rêve? que cette jeune fille simple et fraîche comme une fleur des champs ressemblait à ce portrait que j'aime tant!

LE COLONEL.

Monsieur Antonin, je suis touché de votre confiance, de votre aveu. Je vous promets de parler pour vous. En vérité, je n'aurais jamais cru qu'un poëte (excusez-moi) eut un tel bon sens!

ANTONIN.

Colonel, on calomnie beaucoup les poëtes : ils voient clair, plus clair que les autres, de temps en temps : ce sont des lueurs, il faut en profiter pour les occasions sérieuses. Ces dames rentrent, je me sauve... jusqu'à ce que vous me rappeliez. (Il sort.)

LE COLONEL.

Venez, Mesdames, venez, j'ai une moisson de nouvelles à vous offrir. J'ai causé avec vos hôtes, qui m'ont fait toutes leurs confidences! Ah! ma belle cousine, si vous croyez que c'est pour vous qu'on vient dans votre castel, quelle désillusion je vais vous causer! Pas un de vos hôtes n'a été attiré et retenu ici par le charme de vos yeux. Non, ni M. de Fagel, ni M. Desprez, ni.....

Mme DE CERLÉ.

Voyons, ne nous faites pas languir : c'est de la férocité que ce préambule!

LE COLONEL.

Je n'ai même pas perdu mon temps à causer avec le baron. Vous ne pouvez avoir la prétention de lutter dans son cœur avec les êtres légers ou rampants qu'il poursuit sans relâche! Il n'est donc pas besoin de vous dire que l'amour de l'herborisation, la passion de l'entomologie l'ont poussé à se rendre à votre gracieuse invitation. M. de Fagel professe pour vous, ma belle cousine, un culte d'admiration et de reconnaissance, car il vous doit des effets de soleil couchant dans vos montagnes et vos vallons, et, grâces à votre aimable hospitalité, il aura un succès de plus au salon; ce fervent paysagiste est amoureux de vos environs. Pour M. Antonin Desprez, le poëte, ah! c'est différent. Il y a ici des yeux qui lui plaisent... Pourquoi baissez-vous les vôtres, mademoiselle Marie? Mais, ce que vous ne devineriez jamais, Mademoiselle, c'est que ni votre jolie voix, ni vos doigts de pianiste, ni les délicates broderies exécutées par votre aiguille fée, ne vous ont valu la conquête de ce poétique jeune homme : il a vu que vous saviez..... coudre! que vous pouviez, à l'occasion, couper, ourler et piquer de la toile; ceci a complétement tourné la tête à l'auteur des *Nuits étoilées.*

Digitized by Google

MARIE.

Ah! le brave jeune homme! Mais, ma tante, il n'est pas fou le moins du monde! il s'aperçoit de mes petits talents! Eh bien! si vous n'y mettez pas d'obstacles, j'accepte de grand cœur M. Antonin; c'est un grand poëte, disiez-vous, le grand poëte ne sera plus déchiré, je vous en réponds. (*Elle se place dans l'embrasure de la fenêtre, et sort d'une grande corbeille une petite chemise qu'elle se met à coudre.*)

ANTONIN *entre, regarde Marie, puis le colonel, et s'écrie :*

Colonel, n'est-ce pas le tableau dont je vous avais parlé?

Mme DE CERLÉ.

C'est à moi, monsieur Desprez, qu'il appartient de décider du sort de ma nièce et filleule; sa mère me l'a léguée en mourant, cette chère enfant que j'ai élevée et aimée comme mon enfant; je continuerai à la traiter comme telle, et je vous la donne avec une dot... mais c'est à elle que je parlerai de cela, car, vous, vous n'y connaissez rien.

ANTONIN.

Ah! Madame, que de bontés! Est-ce bien vrai, mademoiselle Marie, que vous consentiez à devenir la femme d'un pauvre rêveur?

MARIE.

Oui, puisque ce rêveur a reconnu mon principal mérite, et qu'il veut bien me confier son bonheur, et le linge de la maison!

LE COLONEL.

Je reprends mon discours interrompu tout à l'heure. Je disais donc qu'il est bien rare qu'on fasse quelque chose pour les autres! Une femme jeune et belle croit, en invitant des hôtes à la campagne, s'assurer la compagnie aimable de gens disposés à lui sacrifier momentanément leurs goûts, leurs habitudes, leurs manies... Est-ce bien pour elle que ses hôtes sont venus? L'un veut ajouter à sa collection de coléoptères, l'autre à sa collection de soleils couchants, et le troisième, errant sous les sombres allées du bois, augmente son recueil de soupirs rhythmés; mais, celui-là, je lui pardonne, car toutes les étoiles de la voûte azurée ne l'ont pas empêché d'entrevoir une autre petite étoile, moins haut placée, mais non moins céleste, je n'en doute pas, mademoiselle Marie! Enfin, moi-même, ma belle cousine, pour qui croyez-vous que je sois venu ici?

Mme DE CERLÉ.

Vous avez assez parlé, mon cousin, pour avoir le droit de vous reposer de toutes les impertinences que vous me débitez depuis une heure.

LE COLONEL.

Non, non, vous ne trouvez pas que j'aie assez parlé. Vous voudriez bien que je vous disse que c'est pour vous que j'ai quitté la Kabylie, mes armes, mes coursiers, mon désert! Eh bien, Madame, c'est pour moi, pour mon bonheur à moi que je suis venu ici.

Mme DE CERLÉ.

Comment cela?

LE COLONEL.

Hélas! suis-je sûr d'être trouvé digne de faire le vôtre? tandis que, si vous le vouliez, je serais le plus heureux des hommes; si vous le vouliez, je passerais ma vie près de vous, dans ce vieux et charmant manoir où nous avons joué sous les yeux de nos mères. Ces meubles, ces tapisseries, ces tableaux, tout me parle de notre heureuse enfance; chaque arbre du parc me rappelle nos joies d'autrefois. Dites un mot, et toutes ces joies, je les retrouve plus vives encore. Vous voyez bien que c'est pour mon bonheur, à moi, que je suis venu ici.

Mme DE CERLÉ.

Ah! mon cousin, vous ne voulez donc pas me laisser la moindre illusion! moi qui croyais au dévouement!...

LE COLONEL.

Il est bien question de dévouement! Il serait difficile à placer quand il s'agit d'unir sa destinée à la vôtre, ma bien chère cousine; mais, s'il vous faut absolument du dévouement, voyons! J'aimais la guerre, je vous la sacrifie, vous l'emportez sur les Kabyles: êtes-vous contente de moi? Acceptez-vous ce dévouement-là?

Mme DE CERLÉ.

Je l'accepte, pour qu'il soit dit au moins qu'on m'a fait un sacrifice. Vous savez que j'ai toujours été un peu romanesque, malgré toutes les leçons que m'a déjà données le destin.

LE COLONEL.

Maintenant pardonnez-moi toutes mes taquineries, d'ailleurs fort innocentes; vous le reconnaîtrez en apprenant qu'elles avaient surtout pour but de vous amener à reconnaître la vérité philosophique du vieux proverbe : *Chacun pour soi et...*

Mme DE CERLÉ.

Et Dieu..... *pour tous!* n'est-ce pas, Marie?

E. DE VILLERS.



N° 16,989, *Yonne.* Oui pour la robe Princesse ou Isabeau. Nous en avons publié le patron dans le n° 5 de l'année 1863, et ne pouvons nous répéter. Voir les articles de modes pour les bavolets. Le châle long est plus distingué que le châle carré. A moins de mille francs (prix déjà peu élevé) le châle de l'Inde est trop grossier de tissu, roide et disgracieux par conséquent.

N° 10,532, *Paris.* Tous les dessins *courants* de tapisserie parus et à paraître peuvent servir pour utiliser des restes de laine; voir dans l'un des derniers numéros les insectes et papillons. — *N°* 18,722, *Lot.* La guipure suffirait pour garnir l'un des côtés d'une écharpe. Pour tous les travaux qui se rattachent aux dentelles, je ne puis mieux faire que d'indiquer Mlle Houzé, rue de Provence, n° 7. Les jupons festonnés sur leur bord inférieur ne sont plus guère à la mode. On peut poser, sous les dents des festons, un volant tuyauté, festonné à *petites dents.* Pour assister à un mariage, la toilette de ville (c'est-à-dire le corsage montant) est toujours la seule convenable. — *N°* 10,604, *Morbihan.* L'ornement en question (berthe *treillagée*) est toujours à la mode. Rien ne s'oppose à ce que l'on exécute la broderie russe, même en laines de couleur, sur tous les objets de lingerie; je dois ajouter cependant que, pour les cols et manchettes, cette broderie en couleur doit être considérée comme un *caprice* et reste reléguée dans le domaine des détails irréguliers, permis seulement à la campagne et en voyage. — *N°* 24,147, *Ardèche.* Il vaudrait mieux garnir un jupon gros bleu avec des ornements noirs, que de placer des garnitures gros bleu sur un jupon noir; à la rigueur, cependant, cela est possible. — *N°* 14,964, *Hérault.* On brode les initiales sur les mouchoirs; quant au nom de baptême brodé tout entier, cela n'est plus usité que pour les pensionnaires, et encore! On marque son linge avec la lettre initiale de son prénom et la lettre initiale du nom du mari.

N° 18,480, *Haute-Garonne.* On marque les mouchoirs d'homme au coin et en biais, comme les mouchoirs de femme. Merci pour cette lettre et pour la promesse de venir me voir. — *Salernes.* S'adresser à M. Croisat, rue Richelieu, pour le prix des *crêpés*, car il y en a de diverses grosseurs, et par conséquent de divers prix. La combinaison ne serait pas économique; ce qu'il y a de plus cher à Paris, c'est le temps. Dans les objets qui forment la spécialité de M. Croisat, le travail est infiniment plus cher que la matière première. — *N°* 2,097, *Paris.* La poudre de pyrèthre, dite *insecticide!...* dans le commerce parisien, se vend chez les principaux herboristes; j'en ai toujours pris à Auteuil, chez le pharmacien de la rue Boileau. — *N°* 12,549, *Alpes-Maritimes.* Mille regrets; l'objet en question occuperait une place trop étendue eu égard à son utilité, qui ne peut être que fort limitée. Les *cache-nez* les plus élégants sont les plus simples : laine grise ou havane, laine blanche. Nous ne pouvons malheureusement promettre une plus grande quantité d'objets masculins; cela bouleverserait notre cadre. — *N°* 39,474, *Gard.* Nous avons publié chaque année des patrons de *talmas;* la 6e livraison des *Patrons illustrés* contient encore un patron de talma. En cette circonstance, comme toujours, l'examen doit précéder l'accusation, et notre abonnée verra que nous ne méritons pas ses reproches. Cette aimable lettre m'inspire une vive reconnaissance. — *N°* 20,357, *Dordogne.* Nous publierons des dessins (non des patrons) de chaussures. — *N°* 751, *Eure.* Je regrette de ne pouvoir rien ajouter aux détails donnés par une personne qui exerce la profession de couturière. — *N°* 13,895, *Manche.* Il faut entourer le cou, dans ce cas particulier, avec une écharpe de tulle blanc. Il ne dépend pas de moi de presser la publication des réponses : elles ne peuvent paraître que d'après leur ordre d'ancienneté. — *N°* 15,813, *Noémi.* Passé quinze ans, la toque de velours noir, à plumes, ne peut être conseillée par *moi* pour être portée dans la rue. Les chemisettes en foulard ou cachemire se trouvent dans tous les magasins de nouveautés de la Chaussée d'Antin, entre autres, ou bien chez les lingères, chez Mme Gouguenheim, rue de Mulhouse, 2. — *N°* 42,825, *Allier.* Il ne peut y avoir de système absolu pour élever les enfants, et je n'ai pas les capacités nécessaires pour donner, à ce sujet, des conseils bons pour tous les caractères. On trouve au magasin des *Deux Magots*, rue de Tournon, de charmantes robes pour la saison actuelle, entre autres les linos noirs, mauves, ou bruns, à filets blancs, coûtant 1 fr. 45 centimes le mètre, et composant des toilettes fort convenables. On peut allonger la jupe d'alpaga en posant une bande à bord, décousant le volant et le reportant sur cette bande, pour la cacher; on mettra avec cette jupe un corsage blanc en nansouk, et une large ceinture. — *N°* 6,598, *Vosges.* Rien ne s'oppose à ce que l'on brode l'écrevisse au point de marque; si le dessin était trop petit, on ferait ce dessin au point double croix (4 fils en largeur et en hauteur). Les contours de la broderie orientale se font toujours au point russe; le coton rouge se vend chez tous les merciers. — *N°* 40,659, *Tarn.* Un tapis de table au crochet tunisien ne serait pas joli; en tous cas, il vaudrait mieux le faire avec de la laine fine; la doublure serait indispensable. Merci pour la sympathie qui m'est accordée; c'est la plus précieuse récompense de mes efforts. — *N°* 6,095, *Savoie.* Les pardessus à manches ne sont pas très-gracieux lorsqu'on les garnit avec une dentelle posée à bord; mieux vaut mettre la dentelle *à plat*, le pied de la dentelle placé sur le bord inférieur du paletot, et caché par une ruche de ruban ou bien un galon de passementerie; la dentelle de laine convient pour cet usage. Nous ne pouvons publier un dessin tel qu'on nous le demande; sa dimension ne lui permettrait pas de figurer sur une page du journal. *N°* 112, *Paris.* Je regrette bien vivement de ne pouvoir m'occuper de cette affaire; mon travail occupe toute ma vie, et, parmi les personnes qui composent mon cercle intime, il n'en est point qui puisse accueillir une proposition de cette nature. — *N°* 16,547, *Finistère.* Peut-être, mais plus tard, pour le dessin désiré. La soie d'Alger dédoublée convient pour la broderie orientale. Les vestes en général ne sont pas fort *seyantes* pour les personnes qui ont de l'embonpoint. — *E. de V..., Bugatz.* Corsage plat avec doublure décolletée. Couper le ruban en deux, se servir de l'une de ces moitiés pour border tout le contour du corsage, en place d'un liséré. — *N°* 21,778, *England.* Nous avons déjà publié plusieurs recettes pour nettoyer les bijoux; voir nos précédentes années. La pommade pour les cheveux se compose de graisse de porc que l'on fait fondre au bain-marie; on la laisse refroidir, on y met de la poudre de quinquina, en l'incorporant par petites cuillerées, jusqu'à ce que la pommade ait la couleur de la cannelle. — *N°* 41,238, *Meuse.* S'adresser, pour teindre et *relever* la pointe en velours noir, à la maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46; cette pointe, ainsi renouvelée, pourra encore fort bien remplir son emploi. — *N°* 21,791, *Loiret.* Plus tard; il nous serait impossible de faire paraître ces objets immédiatement. — N° 14,633, *Ardèche.* A l'impossible nul n'est tenu! Si le lé de devant était seul endommagé, je conseillerais de le remplacer par un lé de taffetas à rayures bleues et blanches; mais deux lés! il n'y faut pas songer. Peut-être pourra-t-on nettoyer la robe à Paris; j'en doute cependant, car la principale condition exigée par les nettoyeurs ne serait pas remplie : ils n'acceptent pas les étoffes sur lesquelles on a essayé d'enlever les taches avant de les leur confier. Les personnes qui ont le goût distingué ne portent pas de bijoux avec les toilettes de ville, excepté des broches, et maintenant des boucles d'oreilles. On ne met rien du tout au cou avec les chemisettes montantes en mousseline. Je compte sur la promesse de venir me voir. — *N°* 140, *Grenelle.* Les *boléros* sont des casaques sans manches; ce vêtement, commode pour l'été, ne peut être fait que pareil à la robe; se figure-t-on des manches différentes sortant par les entournures du *boléro?* La robe projetée est tout à fait convenable. — *M. G., Paris.* D'autres articles sur la musique seront successivement publiés. — *N°* 323, *Rhône.* Je conseille le châle plutôt que le talma; les neuf mètres de guipure suffiront parfaitement pour la garniture du châle. — *N°* 41,214, *Saône-et-Loire.* Les règles du deuil ont été indiquées plusieurs fois, et l'espace me fait défaut pour les répéter à cette place; on ne porte guère le deuil des parents très-éloignés; cependant tout dépend du degré d'intimité qui lie les familles, et des usages locaux, qui diffèrent suivant les provinces. Cela n'est pas écrit pour les petites filles de dix ans, et ne les intéresserait guère; les enfants ne sauraient avoir de meilleure lecture que celle offerte par le *Magasin pittoresque* et par le *Magasin d'éducation et de récréation*, publié à Paris, chez Hetzel, rue Jacob, 18. Merci pour cette si aimable lettre.

AVIS.

Nous publierons, avec le n° 35, les vingt-cinq patrons dont la liste se trouve ci-après :

Oreiller pour enfant nouveau-né. — Brassière pour enfant nouveau-né. — Robe de baptême. — Robe de nuit. — Brassière pour enfant nouveau-né. — Chemise pour enfant nouveau-né. — Chemise pour enfant de trois à neuf mois. — Jupon de flanelle pour enfant. — Manteau de bain pour enfant. — Chapeau pour petit enfant. — Chausson pour enfant. — Petit bonnet brodé. — Bonnet tricoté pour enfant. — Manteau long pour enfant. — Casaque campagnarde pour jeune fille de 12 à 14 ans. — Corsage *villageois* pour jeune fille de quinze à dix-sept ans. — Pantalon pour garçon de trois à cinq ans. — Pantalon pour enfant de deux à trois ans. — Sac à ouvrage. — Col *West-End* pour homme. — Col *Albert* pour homme. — Col *Hythe* pour homme. — Col *Liberator* pour homme. — Col Mexico pour homme. — Col Oxonian pour homme.



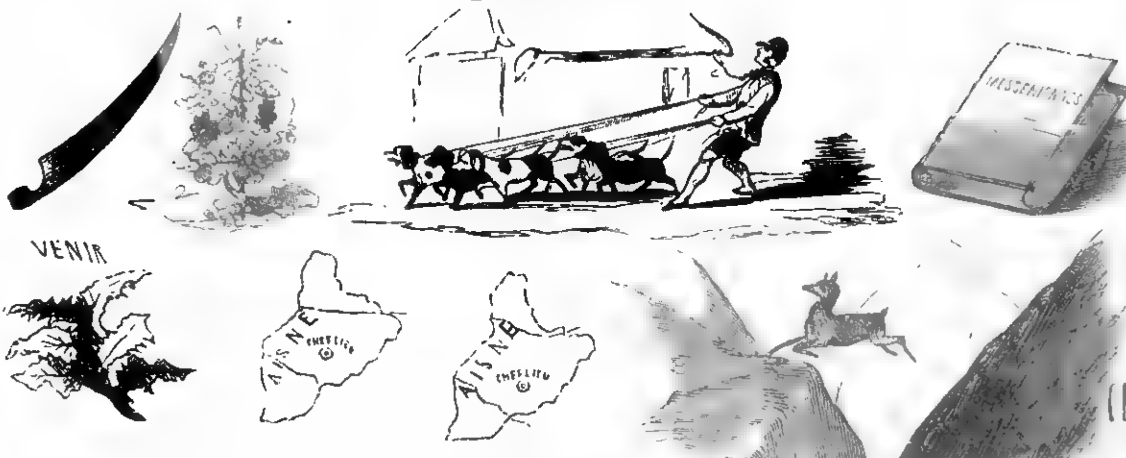
La terre produit mon premier,
Le blé mon dernier,
L'eau fournit mon entier.

A. M.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

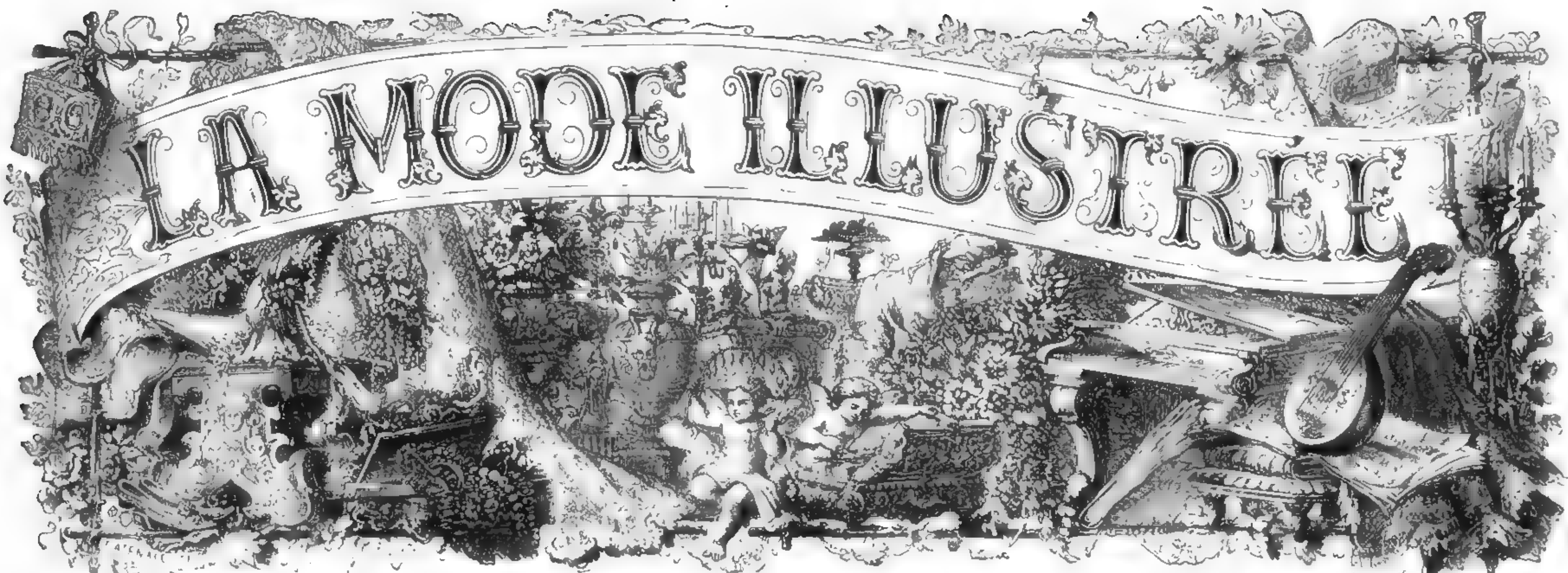


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

L'on a souvent besoin d'un plus petit que soi.

Digitized by Google

N° 35 (avec patrons). CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 28 août 1864.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cᵉ, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

EXPLICATION
DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Corsage villageois
POUR JEUNE FILLE DE QUINZE A DIX-SEPT ANS.

Les figures 50 à 54 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Ce corsage peut être fait en toute étoffe d'été, d'automne ou d'hiver, pareille à la robe, ou bien en piqué blanc, taffetas ou drap noir, pour accompagner des jupes abandonnées par leur corsage légitime.

Notre modèle se compose d'une jupe unie et du corsage dont nous publions le patron, le tout fait en toile écrue; le corsage est orné avec une ruche étroite de même étoffe et des rubans de velours à filets blancs, auxquels on peut substituer, surtout pour le costume d'été, des lacets en laine noire. Sur le devant se trouve une sorte de plastron sur lequel les boutons du milieu servent seulement d'ornement, le corsage étant fermé avec des agrafes.

On coupe le dos d'un seul morceau, d'après la figure 52; d'après chacune des figures 50 et 51, on taille deux morceaux et leur doublure; le dos et les autres parties du corsage ont également une doublure. Dans les devants (fig. 50) on fait les deux pinces de la poitrine en les cousant croix avec croix jusqu'au point, — double point, — et double point jusqu'à l'étoile; on assemble ensuite le dos et le petit côté depuis P jusqu'à Q, l'épaule depuis R jusqu'à S, petits côtés et devants depuis T jusqu'à U avec des points *arrière*; on prend dans ces coutures l'un des morceaux de la doublure; on laisse *libre* la doublure de l'autre morceau, afin de la rabattre et de l'ourler sur la couture pour la dissimuler.

On pose un passe-poil sur le bord un peu *croisé* du devant de droite, sur le devant de celui de gauche, sur le contour des basques; on pose des agrafes sur les deux devants. Sous les coutures de la taille on place des baleines un peu fortes, qui se prolongent environ jusqu'à la moitié de la hauteur des basques.


CORSAGE VILLAGEOIS.

Pour chaque manche on coupe deux morceaux d'après la figure 53; le bord supérieur du dessous de la manche est échancré sur la ligne fine qui se trouve sur la figure 53; on coud la manche ensemble depuis V jusqu'au W, — depuis X jusqu'à Y; le parement est coupé d'un seul morceau d'après la figure 54, puis réuni à la manche, W avec W, — X avec X, — Y avec Y, — croix avec croix: lorsqu'on pose la manche dans l'entournure, les deux Y doivent se trouver ensemble; ce parement, garni de velours et d'une ruche, est fixé sur la manche par quelques points faits dans les deux coins. On trouvera, sur le dessin et le patron, les indications nécessaires pour poser les rubans de velours. La ruche a tout au plus 2 centimètres de largeur; on la fronce légèrement, ou bien on fait des plis.

Chausson d'enfant.

Les figures 36 à 38 (*recto*) appartiennent à ce patron.

On fera ce chausson en percale blanche, ou piqué, ou cachemire blanc ou de couleur, ou tissu de soie; si on l'exécute en percale, on devra y mettre de la ouate, une doublure, et le *piquer* en carreaux réguliers; sur du cachemire ou tissu de soie on exécutera la broderie au passé ou bien en soutache; la soutache s'emploiera aussi sur le piqué.

Notre modèle est fait en cachemire blanc; la broderie et la frange sont en soie cerise; les boutons en acier. On trace les contours des figures 36 et 37, puis on y exécute, au métier, la broderie figurant sur le patron. L'ovale du milieu de la grande fleur est rempli au point noué. Lorsque la broderie est terminée, on coupe les différents morceaux en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour les remplis; on les double et l'on y met une légère couche de ouate. On *pique* la figure 37 sur la figure 36, depuis *e* jusqu'à *f*, — depuis *g* jusqu'à *f*, mais en *prenant* seulement l'étoffe de dessus; la doublure doit être, plus tard, repliée et ourlée sur les coutures. La semelle est cousue à points *arrière*, croix avec croix, — point avec point, — *h* avec *h*, mais en laissant la doublure, afin de pouvoir l'ourler. Sur le bord supérieur et sur la fente on replie dessus et doublure l'un contre l'autre, on les coud ensemble, et on garnit avec de la frange le bord supérieur, ainsi que le revers sur lequel on pose trois boutons, et sous lequel on coud deux crochets d'agrafes; on fait deux petits œillets sur le côté opposé.

Digitized by Google

Manteau de bain

POUR ENFANT JUSQU'À L'AGE DE QUATRE ANS.

Les figures 31 et 32 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

On fait ce manteau en flanelle blanche; on le garnit avec une soutache en laine rouge ou bleue; il sert à envelopper l'enfant dès qu'on le sort du bain, et dispense de l'habiller lorsqu'il est encore mouillé.

La figure 31 est la moitié de la pièce; la figure 32, la moitié du capuchon; pièce et capuchon doivent être coupés d'un seul morceau. Le manteau, proprement dit, est tout droit; il a 70 centimètres de longueur, 1 mètre 23 centimètres de largeur; on l'ourle tout autour en repliant l'ourlet *à l'endroit*, et l'on pose une soutache de couleur sur cet ourlet. Le bord supérieur est froncé ou plissé, et on le coud à points *arrière* autour de la pièce, en distribuant les fronces également. Après avoir recouvert l'envers des coutures avec une étroite bande de même étoffe ou bien avec du cordon de fil, on replie *à l'endroit* le contour de la pièce, et on l'ourle comme le manteau; on pose sur cette pièce les soutaches indiquées sur le dessin du manteau. On coud la figure 32 depuis Tª jusqu'à Uª; cela forme le capuchon dont on ourle le bord en ligne droite; on met une soutache sur cet ourlet, qui est semblable aux précédents ourlets. On fronce l'encolure et l'on coud le capuchon Uª avec Uª, — Vª avec Vª; on borde l'encolure avec une bande de flanelle, ornée de soutache; sur cette bande on pose des agrafes.



BONNET TRICOTÉ POUR ENFANT.

Faute de place, nous renvoyons au prochain numéro pour l'explication du travail au crochet du *bonnet tricoté*.

Jupon de flanelle

POUR ENFANT DE TROIS MOIS A UN AN.

Les figures 27 à 30 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Les robes longues avec lesquelles on habille les petits enfants avant qu'ils puissent marcher, nécessitent l'emploi de jupons longs. Celui que nous publions est fait en flanelle fine; il a 65 centimètres de longueur, 1 mètre 50 centimètres de largeur; les bords du jupon, des manches courtes et du plastron du corsage sont festonnés avec de la soie blanche ou de la soie de couleur; on peut exécuter ces festons en laine; le plastron est *piqué* en carreaux avec de la soie de même nuance que les festons; on fronce, ou bien l'on plisse le bord supérieur du jupon, et on le coud autour du corsage; la figure 27 est la moitié du devant de ce corsage, la figure 8 l'une des deux parties du dos; le côté droit doit être coupé pareil au patron; le côté gauche est cousu seulement jusqu'à la ligne fine marquée sur le patron, et indiquant le milieu du corsage par derrière; on laisse seulement en plus l'étoffe nécessaire pour un rempli. Manches et plastron sont taillés d'après les figures 29 et 30, et festonnés. On coud ensemble les figures 27 et 28 depuis Oª jusqu'à Pª; — la figure 29 est cousue ensemble depuis Oª jusqu'à Rª, puis on réunit au corsage la manche (qui forme en même temps l'épaule) depuis Oª jusqu'à Qª pour le devant, — depuis Oª jusqu'à Sª pour le dos. Sous chaque morceau du dos on pose un ruban de fil ayant 2 centimètres de largeur. Le plastron est fixé avec le corsage, étoile sur étoile, — point sur point, puis piqué en losanges; le bord supérieur du corsage est garni avec un ruban de fil ou de soie posé *à cheval;* on coud le jupon au corsage à points



CHAUSSON POUR ENFANT.

arrière, et l'on couvre cette couture avec un ruban de fil ayant 2 centimètres de largeur, qui remplace la ceinture. Sous le côté gauche du dos on coud, tout près du bord, trois rubans de fil; le même nombre de rubans est cousu sur le côté droit, à 2 deux centimètres du bord, pour fermer le corsage.

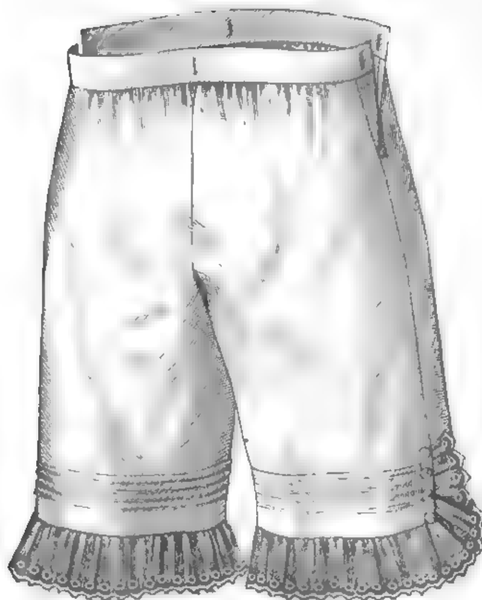
Le patron peut servir pour toutes les robes longues destinées aux enfants nouveau-nés.

Pantalon pour garçon

DE TROIS A CINQ ANS.

Les figures 55 et 56 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Ce pantalon, qui se ferme sur le côté, est fait en percale blanche; il est orné de plusieurs plis et d'une bande



PANTALON POUR GARÇON DE TROIS A CINQ ANS.

brodée, légèrement froncée, qui remonte un peu sur le côté où elle se trouve fixée par une bande en biais, piquée et garnie de quatre boutons de linge.

La figure 55 est la moitié du pantalon; on la coupe deux fois, en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour les plis inférieurs. D'après la figure 56 on coupe les deux morceaux de la ceinture, en donnant à chacun une largeur double de celle du patron. On coud ensemble les deux morceaux du pantalon, depuis Aª jusqu'à Bª, et l'on réunit les morceaux du pantalon par devant, depuis Cª



CAMISOLE POUR ENFANT NOUVEAU-NÉ.

jusqu'à Dª, — derrière, depuis Eª jusqu'à Fª; la fente qu'on laisse par devant est ourlée en dedans sur le côté droit; sous le côté gauche de cette fente on pose une *patte* ayant 3 centimètres de largeur; sur chaque côté du bord supérieur on fait la fente tracée sur le patron; sous le côté de derrière de cette fente on pose une bande ayant 3/4 de centimètre de largeur; sur le côté de devant on met la bande indiquée sur le patron; sur le bord inférieur de la fente on *pique* la moitié de devant sur celle de derrière en travers. Le bord supérieur de chaque moitié du pantalon est froncé et monté entre chacun des morceaux de la ceinture, qui sont *doubles* l'un et l'autre. La ceinture doit se trouver sur la fente par devant, croix avec croix; le côté de derrière de la ceinture Gª avec Gª; — le Dª du devant de la ceinture avec le Dª du pantalon, — le Dª du derrière de la ceinture sur la couture de derrière du pantalon, dont les fronces doivent être également distribuées. On fait, sur chaque moitié de la ceinture, les trois boutonnières indiquées, lesquelles s'adaptent aux boutons placés sur un corsage de dessous.

Camisole pour enfant nouveau-né.

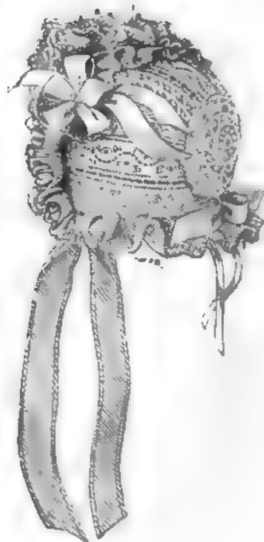
On fait cette camisole ou brassière en piqué ou molleton; le corps est coupé d'après le patron de la première brassière, la manche d'après la manche de la deuxième brassière, figurant l'une et l'autre sur la planche de patrons jointe au présent numéro.

Bonnet brodé pour enfant.

Les figures 39 et 40 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

On pourra faire, avec ce patron, des bonnets plus ou moins élégants, semblables à notre modèle, ou simplement faits en mousseline ou tulle uni.

La figure 39 est la moitié de la passe, qui se compose d'entre-deux brodés et d'entre-deux en dentelle; on y trouve le dessin de broderie pour les trois entre-deux. Suivant la largeur de l'entre-deux de dentelle, on en coud ensemble deux ou trois rangs, pour combler l'espace qui se trouve entre les entre-deux brodés, et compléter la longueur de la passe; le fond (fig. 40) est brodé au milieu; ce milieu est entouré d'un entre-deux en dentelle, auquel se rattache une bande en mousseline unie. On coud la passe ensemble derrière, depuis *i* jusqu'à *k*, et l'on y attache le fond, garni avec deux dentelles étroites, dont la première couvre la bande de mousseline unie, tandis que l'autre borde le fond. Sous le bord extérieur de la passe on pose une étroite bande en biais, puis on garnit cette passe avec des bandes de tulle rehaussées de dentelle, disposées en double ruche; entre les deux rangs de la ruche on place des touffes de rubans étroits. Un ruban un peu plus large est employé pour le nœud posé sur le côté et sous le fond, par derrière. Des brides et une coulisse, traversée par un ruban étroit, complètent le bonnet.



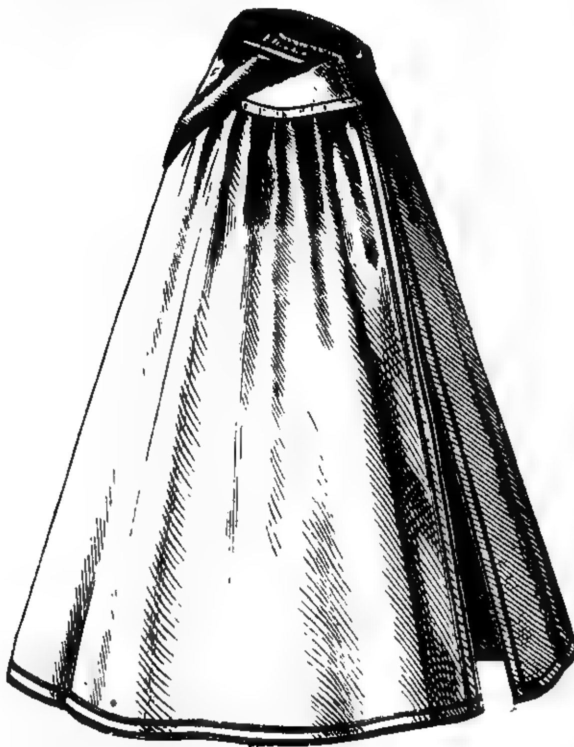
BONNET BRODÉ POUR ENFANT.

Oreiller pour enfant nouveau-né.

La figure 1 (*recto*) appartient à ce modèle.

Nous publions le patron de l'enveloppe de cet *oreiller*, ou plutôt de ce lit portatif pour enfant nouveau-né. Vu sa dimension, l'enveloppe a dû être repliée sur elle-même; mais, outre le patron en grandeur naturelle de la moitié de l'enveloppe, nous plaçons sur notre planche le patron *entier*, réduit au 16ᵉ, afin de rendre nos démonstrations aussi claires que possible.

On coupe l'enveloppe en piqué à dessins dont l'épaisseur dispense de toute doublure; si l'on employait un tissu plus mince, il faudrait doubler entièrement l'enveloppe. La garniture se compose d'une bande brodée ayant 6 centimètres de largeur, légèrement froncée, cousue avec un passe-poil; pour cacher l'envers de cette couture on pose une étroite bande de percale. Sur la courbe supé-

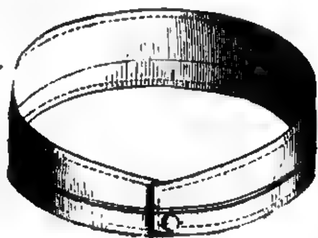


MANTEAU DE BAIN POUR ENFANT JUSQU'À L'AGE DE QUATRE ANS.



JUPON DE FLANELLE POUR ENFANT DE TROIS MOIS A UN AN.

Digitized by Google


COL OXONIAN.

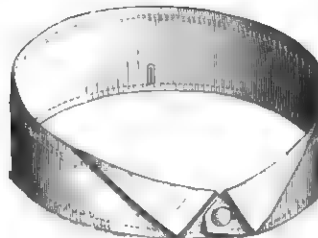
rieure on place un morceau de piqué de même forme que cette courbe, lequel se termine sur la ligne ponctuée portant ces mots : « Ici se termine l'oreiller. » Sur cette ligne le morceau reste séparé du dessous, afin de former une sorte de poche dans laquelle on introduit un oreiller arrondi comme l'enveloppe. Sur la partie principale de l'enveloppe on pose les boutons indiqués sur le patron ; on fait des boutonnières dans le dessus de la poche pour la boutonner pardessus l'oreiller. Pour l'espace carré du milieu réservé au petit matelas, on taille un morceau de percale ayant 40 centimètres de longueur, 35 centimètres de largeur ; on le coud sur l'enveloppe, en laissant *libre* seulement le bord inférieur (comme on l'a fait pour l'oreiller) afin d'y introduire le matelas, et l'on y pose les boutons indiqués sur l'enveloppe ; on fait les boutonnières dans la percale. Les côtés de l'enveloppe se croisent sur l'enfant, et sont fixés par des brides de rubans que l'on noue ; leur place est indiquée sur le patron ; chacune de ces six brides a 1 centimètre 1/2 de largeur, 22 centimètres de longueur ; on peut les faire en cordon blanc.

Robe de nuit

POUR ENFANT DE SIX A DIX-HUIT MOIS.

Les figures 14 à 17 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Notre modèle est fait en basin, à dessins ; la pièce est doublée en percale. On coupe d'après la figure 14, mais d'un seul morceau, le *corps* de devant, et on lui donne la longueur voulue, en continuant dans la direction indiquée par la flèche. Sur notre modèle la longueur est de 53 centimètres, en mesurant depuis le dessous du bras ; la largeur est d'un mètre 40 centimètres ; l'ourlet inférieur est de 2 centimètres. Le *corps* de derrière est coupé aussi sur la figure 14, mais en droite ligne sur le bord supérieur depuis le point marqué V, car la pièce n'est pas à pointe derrière comme devant, mais, au contraire, coupée droite. On coud ensemble devant et dos sous le bras jusqu'au bord inférieur sur la ligne portant les mots *couture de côté;* au milieu du dos on fait une fente à partir du bord supérieur, et on la borde à l'envers avec du cordon ; on fronce tout le bord supérieur de la robe, on la coud sous la pièce (coupée d'après la figure 15), devant, depuis U, de chaque côté, jusqu'à V, — derrière, depuis W jusqu'à X. La pièce est bordée avec un passe-poil et une garniture brodée, ayant 2 centimètres de largeur, légèrement froncée. On ourle la doublure de la pièce sur toutes ces coutures, afin de les cacher. L'encolure est garnie avec une bande brodée semblable à la précédente, posée entre le dessus et la doublure de la pièce ; en dessous de cette garniture on coud la pièce pour y former une coulisse traversée par des cordons ressortant derrière par des œillets faits de telle sorte que le côté gauche croise un peu sous le côté droit. La manche (fig. 16) est cousue ensemble depuis Y jusqu'à Z ; on la fronce un peu sur son bord inférieur, on la réunit au poignet, orné de chaque côté avec une garniture brodée ; on couvre ces coutures avec une doublure de percale ; en posant la manche (non froncée) dans l'entournure, la croix de la figure 16 doit se trouver sur la croix de la figure 15.


COL HYTHE.

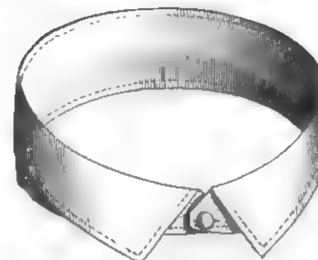
Pantalon pour enfant

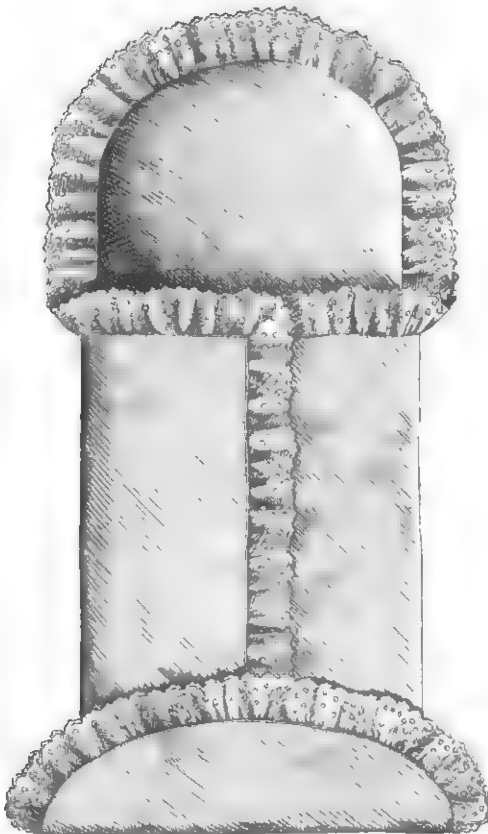
DE DEUX A TROIS ANS.

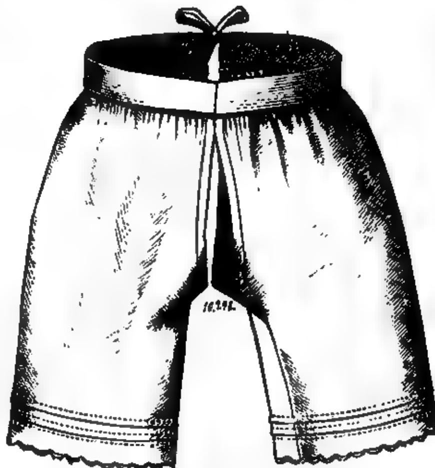
Les figures 57 et 58 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

On fait ce pantalon en percale, on festonne le bord inférieur, ou bien on l'orne avec un entre-deux brodé ; pour soutenir le pantalon, on garnit la ceinture avec des bretelles en cordon, ou bien avec des boutonnières qui se rattachent aux boutons posés sur un corsage de dessous.

La figure 57 représente l'une des *jambes* du pantalon repliée à moitié, c'est-à-dire telle qu'elle est lorsque le pantalon est cousu ensemble. On pose l'étoffe double et en droit fil sur la ligne portant les mots : *Pli de côté,* et l'on coupe l'une des parties de l'étoffe double d'après le contour extérieur de la figure 57, l'autre partie d'après le contour extérieur marqué H^a sur cette même figure 57. Pour les plis inférieurs et l'ourlet festonné, il faut laisser en plus l'étoffe nécessaire. On coud ensemble chaque *jambe,* coupée d'après la figure 57, depuis H^a jusqu'à J^a ; on fait les plis et les festons, et l'on garnit chaque jambe à l'envers depuis H^a jusqu'à L^a, et depuis H^a jusqu'à M^a, avec un cordon de fil, ou bien une bande d'étoffe. On coud ensemble les deux *jambes* devant, depuis K^a jusqu'à L^a, et l'on fronce le bord supérieur. Pour la ceinture, on coupe deux morceaux *doubles* d'après la figure 58, de telle sorte que le pli du morceau double forme le côté supérieur de la ceinture. On coud ensemble les deux morceaux sur la ligne indiquant le milieu par devant, et l'on forme une coulisse en faisant une couture à points *devant* à chaque extrémité de la ligne fine. On coud la ceinture avec un passe-poil *à l'endroit*, L^a sur L^a, — M^a avec M^a, et on ourle cette ceinture à l'envers ; on passe des cordons dans les coulisses.


COL WEST-END.


OREILLER POUR ENFANT NOUVEAU-NÉ.

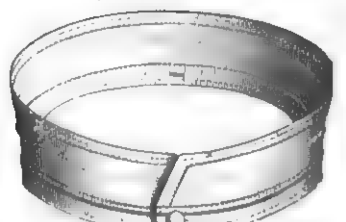

PANTALON POUR ENFANT DE DEUX A TROIS ANS.

Col Oxonian pour homme.

Les figures 69 et 70 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce modèle se compose d'un tour de cou et du col droit ; celui-ci est triple, le tour est double ; le dessus seulement est fait en toile ; les doublures sont en percale. Col et tour de cou sont coupés d'un seul morceau, d'après les figures 69 et 70 ; on coud d'abord ensemble, sur leur contour extérieur, les trois parties du col, on les retourne de façon à renfermer les coutures à l'intérieur ; on fait une couture piquée à un demi-centimètre de distance du bord ; le col, terminé, est cousu point avec point, — croix avec croix entre le dessus et la doublure du tour du cou, lequel a été cousu et piqué comme le col ; on y fait, devant et derrière, les boutonnières indiquées sur le patron.


ROBE DE NUIT POUR ENFANT DE SIX A DIX-HUIT MOIS.


COL LIBERATOR.

Col Liberator pour homme.

Les figures 65 et 66 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Il diffère du précédent par sa forme plus arrondie ; les trois morceaux dont il se compose (dessus et deux doublures) sont bordés avec une bande en biais, ayant 1 centimètre de largeur, que l'on pique deux fois. Outre ces coutures piquées on pose encore deux cordons entre lesquels on fait encore des coutures piquées.

Col Hythe pour homme.

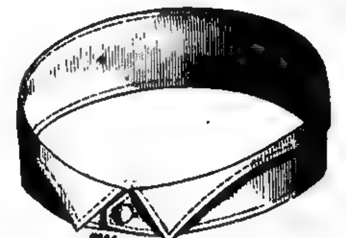
Les figures 63 et 64 (*verso*) appartiennent à ce patron.

On coupe le col en entier, trois fois d'après la figure 63 (dessus et deux doublures) ; les deux petits revers sont coupés en étoffe double (dessus et une doublure) d'après la figure 64 ; mais on laissera en plus sur les deux côtés, en ligne droite, l'étoffe nécessaire pour un rempli d'un centimètre, derrière lequel, après avoir cousu le contour extérieur et avoir retourné le col, on fait une couture piquée ; on pique deux cordons ronds et minces sous la couture du bord supérieur, lesquels s'arrêtent aux revers ; l'assemblage a lieu par le rapprochement des signes identiques. Les boutonnières sont indiquées sur le patron.

Col Albert

POUR HOMME.

La figure 62 (*verso*) appartient à ce patron.


COL ALBERT.

On fait ce col en entier d'un seul morceau avec doublure ; on coud dessus et doublure ensemble sur leur contour ; on les retourne, on *pique*, non-seulement près des remplis, mais encore sur la ligne ponctuée marquée sur le patron. Avant d'exécuter cette dernière piqûre, on glisse un morceau d'étoffe entre le dessus et la doublure, et on le fixe dans cette couture piquée, qu'il dépasse de peu, devant servir seulement à rendre le tour du cou plus roide. Après avoir aussi cousu le bord, jusqu'ici non encore fermé, et l'avoir *piqué*, on exécute les boutonnières indiquées sur le patron.

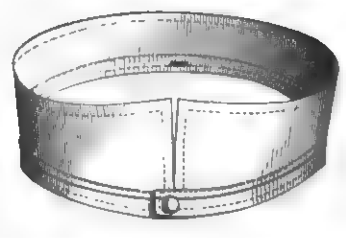
Première brassière

POUR ENFANT NOUVEAU-NÉ.

Les figures 2 à 5 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Sur le devant de cette brassière, qui est faite en nansouk, on pose une sorte de plastron composé d'entre-deux brodés et de bouillonnés en nansouk, que l'on dispose d'après la figure 2, et que l'on joint aux devants, de chaque côté, depuis A jusqu'à B, en mettant un passe-poil fin dans ces coutures. Les deux parties du dos, coupées d'après la figure 4, sont réunies aux devants par des coutures piquées depuis C jusqu'à D, — depuis E jusqu'à F. Sur le bord inférieur de la brassière on fait un ourlet d'un centimètre ; sur l'encolure on pose une garniture brodée, froncée, ayant 3 centimètres de largeur, pour laquelle on trouvera un dessin sur la figure 4 ; la couture fixant cette garniture est couverte avec une bande en biais, ayant 1 centimètre de largeur, formant en même temps une coulisse.

Le bord inférieur de la manche (fig. 5) est froncé par un surjet lâche ; on serre les fronces dans l'espace qui se trouve entre les deux étoiles, de telle sorte que la largeur du bord inférieur soit en tout de 16 centimètres. Le poignet se compose d'un entre-deux ayant 16 centimètres de longueur, brodé de façon que l'on puisse y passer un ruban étroit pour le serrer ; ce poignet est ourlé de chaque côté, et garni, d'un côté, avec une bande brodée, ayant 2 centimètres de largeur, et légèrement froncée. On coud la manche en-


COL MEXICO.

Digitized by Google

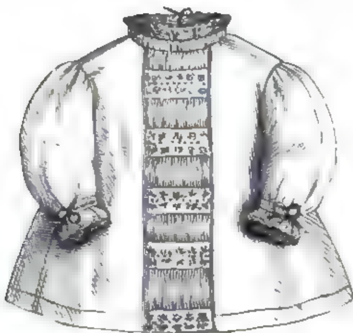
semble sur toute sa hauteur, y compris le poignet et la garniture; on fronce, sur le bord supérieur, l'espace compris entre les deux points; en cousant la manche dans l'entournure avec un passe-poil, les deux lettres H doivent se trouver ensemble.

Deuxième brassière

POUR ENFANT NOUVEAU-NÉ.

Les figures 18 à 21 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

On fera cette brassière en piqué ou molleton; le corps est taillé d'un seul morceau, d'après la figure 18, en posant l'étoffe double en droit fil sur la ligne indiquant le milieu. La pièce, coupée d'un seul morceau sur la figure 19, est doublée de percale; le bord inférieur de la figure 18 est ourlé, le bord supérieur est froncé, puis réuni à la pièce, Aª avec Aª, — Bª avec Bª, — Cª avec Cª, — Dª avec Dª. On *prend* les bords de la brassière entre le dessus et la doublure de la pièce; on garnit l'encolure avec une bande brodée, froncée, ayant 4 à 5 centimètres de largeur, et l'on couvre sa couture avec une bande en biais qui sert de coulisse. Devant, on pose sous la brassière une bande d'étoffe, ainsi que l'indique la figure 18; et dans cette bande on dispose quatre coulisses, dans lesquelles on passe des cordons; deux de ces cordons ressortent de chaque côté à l'envers de la brassière, et ils sont assez longs pour être noués par derrière. La manche qui laisse passer la main est coupée d'après la figure 20, cousue ensemble depuis Eª jusqu'à Fª, et bordée d'un petit revers coupé sur la figure 21; on garnit ce revers avec une bande brodée, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, à peine *soutenue;* on le coud ensemble sur le côté transversal, depuis le point jusqu'à l'Eª, on assemble les signes pareils pour les réunir à la manche; lorsqu'on place celle-ci dans l'entournure, les deux lettres Fª doivent se trouver ensemble.



1re BRASSIÈRE POUR ENFANT NOUVEAU-NÉ.



CHAPEAU ET MANTEAU LONG POUR ENFANT.



2e BRASSIÈRE POUR ENFANT NOUVEAU-NÉ.

Chapeau et manteau long

POUR ENFANT DE TROIS MOIS A UN AN.

Les figures 33 à 35 (*recto*) appartiennent au chapeau.

On fait ce chapeau en piqué, — en cachemire, — en taffetas blanc ou de couleur. Chacun des morceaux composant le chapeau doit être coupé d'un seul morceau; la passe (fig. 33) doit être double, c'est-à-dire que l'on coupe deux morceaux entiers, exactement pareils; pour la passe, on pose l'étoffe *double* en droit fil sur la ligne indiquant le milieu. Pour les figures 34 et 35 l'étoffe est posée double en biais sur la ligne indiquant le milieu. On exécute le dessin en soutache indiqué sur les figures 34 et 35, puis on coud dans la passe les coulisses indiquées par les lignes ponctuées, entre lesquelles on passe le fil d'archal ou des baleines très-flexibles; on borde, avec une étroite bande en biais, le dessus et le dessous de la passe sur la courbe intérieure, après avoir fait tout autour du fond les *pinces* ou plis indiqués sur la figure 34, en posant chaque croix sur le point. Le bavolet est ainsi plissé de la façon suivante: on pose la croix 1 et l'étoile 1 sur le point 1, — la croix 2 et l'étoile 2 sur le point 2, — la croix 3 sur le point 3; et l'on a ainsi formé un pli double et un pli simple. On serre la passe sur les fils d'archal, de façon à donner à chaque coulisse la longueur indiquée sur le patron. Le devant de la passe et les deux côtés depuis *b* jusqu'à la croix doivent rester unis et tendus. On fixe la figure 33 sur la figure 34, depuis *a* jusqu'à *b;* cette couture est cachée par une bande d'étoffe ornée de soutache au milieu, bordée de chaque côté avec un galon *à jours*. Le bavolet est orné de la même façon; on le coud sur le fond et sur la passe depuis *c* jusqu'à *d*, et l'on couvre les remplis de cette couture et les côtés transversaux de la passe avec une bande en biais, posée *à cheval;* on pose deux brides, et sur la passe une rosette faite avec une bande d'étoffe ayant 2 centimètres de largeur, garnie avec du galon à jours.

Manteau long.

Les figures 52 à 45 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

On fait ce manteau en piqué, ou bien en cachemire blanc, bleu ou rose; la broderie est en soutache, couleur sur couleur, ou blanche, sur bleu, ou rose.

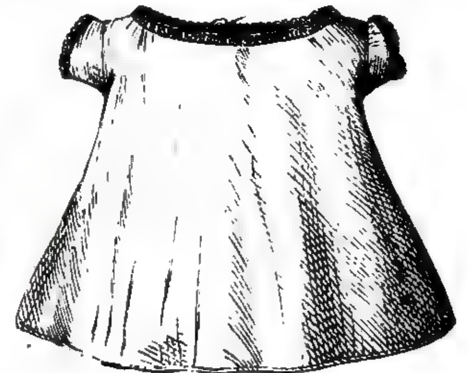
On emploiera pour faire ce manteau 4 mètres 25 centimètres d'étoffe, ayant 74 centimètres de largeur; dans cette mesure il reste des morceaux suffisants pour exécuter le chapeau qui vient d'être décrit. Le manteau proprement dit a 94 centimètres de longueur, 1 mètre 79 centimètres de largeur; il est brodé en soutache, bordé de galons à jours, froncé ou plissé sur son bord supérieur, et cousu à la pièce dont la figure 42 représente la moitié. A 32 centimètres de distance du devant du manteau, à 6 centimètres de distance de son bord supérieur, on fait, pour l'entournure des manches, une fente en ligne droite, et l'on y coud la petite manche coupée sur la figure 43, après l'avoir, bien entendu, cousue ensemble depuis A jusqu'à B, et ornée comme le manteau. Sur le côté de droite, à 54 centimètres de distance du devant du manteau et dans le milieu de sa longueur, on fera une fente dont la hauteur sera de 20 centimètres, afin de permettre au bras de la nourrice de porter l'enfant avec plus de sécurité et de facilité; cette fente est bordée d'un passe-poil. Après avoir coupé la pèlerine sur la figure 44, qui en représente la moitié, on coud les pinces de l'épaule depuis C jusqu'à D; on exécute la broderie et l'on pose le galon, non-seulement sur la pèlerine, mais encore sur le col, taillé d'après la figure 45. On pose le col sur la pèlerine en réunissant les croix et les points, puis on les coud sur l'encolure du manteau. Pour l'hiver, on ouate le manteau et on le double avec du taffetas léger, *piqué* en carreaux.



CHEMISE POUR ENFANT DE TROIS A NEUF ANS.



ROBE ET OREILLER DE BAPTÊME.



CHEMISE POUR ENFANT NOUVEAU-NÉ.



BORDURE EN TAPISSERIE POUR LE SAC A OUVRAGE. — Explication des signes: ■ Noir. ▫ Bleu Mexico. ▣ Soie de nuance fauve clair. ▩ Fauve de nuance moyenne. ■ Fauve foncé. ▨ Soie jaune. ▫ Fond du canevas.

Chemise

POUR ENFANT DE TROIS A NEUF MOIS.

Les figures 24 à 26 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

L'encolure et l'entournure sont suffisamment larges pour servir à un enfant jusqu'à l'âge de neuf mois; la longueur de la chemise est facultative; on la fait en percale ou toile fine; on coupe le *corps* de devant et celui de derrière chacun d'un seul morceau, d'après la figure 24,

Digitized by Google

et on les coud ensemble sur le côté, depuis M jusqu'au bord inférieur; sur l'épaule, depuis Lª jusqu'au Kª, en faisant une double couture à points *arrière*. Dans le milieu du devant on fait, à partir du bord supérieur, une fente qui a 9 centimètres 1/2 de longueur, garnie, d'un côté, avec un faux ourlet ayant 3/4 de centimètre de largeur, de l'autre côté, avec une bande de 2 centimètres de largeur, festonnée tout autour, que l'on pique sur le bord supérieur, en la faisant *déborder* à moitié sur la fente pour la cacher. Sur le bord inférieur on la fixe en employant une petite bande; jusqu'à la ligne ponctuée de la figure 24, la bande festonnée demeure non fixée. La figure 25 est le quart du tour du cou; on le taille par conséquent quatre fois aussi long que la figure 25, en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour les remplis et pour les festons que l'on fait sur le bord supérieur. On double le tour du cou jusqu'à la ligne du patron; on fronce la chemise devant depuis le point jusqu'au point, derrière, à la même distance des épaules, et l'on coud cette chemise entre le dessus et la doublure du tour du cou, lequel doit se trouver devant, croix avec croix, sur l'épaule Lª avec Lª; devant on pose un bouton, et l'on fait une boutonnière. On coupe la manche d'un seul morceau, d'après la figure 26; on la garnit avec une bande festonnée, qui forme en même temps un ourlet piqué sur les deux lignes fines; on coud ensuite la manche ensemble depuis Mª jusqu'à Nª, on la fixe dans l'entournure, Kª avec Kª, — Mª avec Mª.

Chemise pour enfant nouveau-né.

Les figures 22 et 23 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Le *corps* de la chemise, qui reste ouverte par derrière, est coupé en entier d'après la figure 22. Sur les côtés et sur le bord inférieur on fait un ourlet étroit; on pratique une ouverture pour l'entournure, puis on la coud sur l'épaule depuis Gª jusqu'à Hª, en faisant une couture piquée double. Près du commencement de cette couture on fait, de chaque côté de l'encolure, les petites entailles marquées sur le patron, puis on pique le bord supérieur de la chemise en le pliant à l'*endroit* sur un espace de 3/4 de centimètre; dans cet ourlet on passe un cordon, et on garnit la chemise avec une dentelle ayant 1 centimètre de hauteur, posée à plat; on peut substituer à la dentelle une bande de même largeur, festonnée à petites dents. La manche ouverte est coupée d'après la figure 23; on y fait un ourlet piqué, on la garnit, comme l'encolure, avec de la dentelle, ou bien avec une bande, puis on la fronce de chaque côté dans l'espace compris entre deux croix, puis on la pose dans l'entournure, de telle sorte que, dans le milieu inférieur, Jª se trouve avec Jª, les deux pointes de la manche Hª avec la même lettre de la figure 22; on serre les fronces de façon à faire cadrer la manche dans l'entournure. Sur tout l'espace où la manche est plate, on la *pique* dans l'entournure; sous la partie froncée on pose une bande.

Robe de baptême

AVEC COUSSIN DE BAPTÊME.

Les figures 6 à 13 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

Ce costume de baptême est en mousseline blanche, doublée de taffetas rose, ornée de broderies et de nœuds en ruban rose.

On emploiera en tout 3 mètres 30 centimètres de mousseline ayant 96 centimètres de largeur, — 6 mètres 60 centimètres de taffetas, ayant 48 centimètres de largeur, — 8 mètres d'entre-deux, ayant 3 centimètres de largeur, — 6 mètres de bandes brodées, ayant 6 centimètres 1/2 de largeur, — 5 mètres 40 centimètres de ruban de taffetas, ayant 7 centimètres de largeur.

Le coussin a 63 centimètres de longueur, 46 centimètres de largeur; il est recouvert en mousseline, et encadré d'un entre-deux auquel se rattache une garniture brodée, ayant 6 centimètres 1/2 de largeur. On pose un nœud de ruban à chaque coin. Le devant de la robe de mousseline figure un tablier se composant de bouillonnés et d'entre-deux; ce tablier a 35 centimètres de largeur sur son bord inférieur, 14 centimètres de largeur sur son bord supérieur; pour chaque bouillonné on coupe des bandes de mousseline, ayant 4 centimètres 1/2 de hauteur, que l'on fronce très-peu, et que l'on joint aux entre-deux, soit par une couture roulée sous le doigt, soit par une bande de nansouk en biais, piquée, ayant un demi-centimètre de largeur. Sur chaque côté de ce tablier on pose un entre-deux, puis on encadre le tout avec une bande brodée, posée à plat, coupée en biais pour les coins. La largeur de cette garniture (6 centimètres 1/2) est graduellement diminuée vers le haut, de façon à n'avoir plus que 3 centimètres. Sous cette garniture on attache les lés de la robe, c'est-à-dire deux lés de mousseline; sur leur bord inférieur on fait un ourlet de 3 à 4 centimètres. La robe de dessous, faite en taffetas rose, est semblable à celle de dessus quant à la longueur et à la largeur; on la fronce séparément sous le tablier; partout ailleurs elle est froncée en même temps que la robe de dessus.



SAC A OUVRAGE.

Venons-en au corsage dont nous publions le patron. On dispose le devant (plastron) d'après la figure 6, qui se compose d'entre-deux et de bouillonnés; le dernier entre-deux brodé est laissé assez long de chaque côté pour former la ceinture représentée par la figure 10. En assemblant le plastron avec les petits côtés du corsage depuis J jusqu'au K, on prend en même temps les entre-deux formant bretelles, lesquels doivent se trouver J avec J, — croix avec croix. Les deux morceaux du dos (fig. 9), garnis d'un large ourlet aux places marquées N et S, sont cousus avec la figure 7 sous le bras depuis L jusqu'à M; le corsage est doublé de taffetas rose; le dos est froncé, puis on coud le corsage sur la ceinture en assemblant les lettres pareilles. Le bord supérieur du corsage est garni avec une bande brodée, qui forme la réunion du dos et du devant, et que l'on coud de façon à former une coulisse; on prend en même temps la garniture brodée du dos, coupée sur la figure 11, et on la fixe croix sur croix, — point sur point sur le dos. La petite manche courte est coupée en mousseline d'après la figure 12, on la borde avec un entre-deux depuis P jusqu'à Q; la figure 13 est la moitié de la manche de dessus, que l'on coupe dans une bande brodée; on la fronce, depuis P de chaque côté, jusqu'à R, et on la coud dans l'entournure en même temps que la manche de dessous; toutes deux doivent se trouver P avec P, — R avec R, et sur le corsage P avec S. Après que la robe est cousue au corsage, on passe des cordons à la taille et dans l'encolure, et l'on orne la robe avec les nœuds indiqués sur le dessin.

Sac à ouvrage.

Les figures 59 et 60 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Ce sac est fait en forme de cornet. La charpente se compose d'une sorte de *poteau* reposant sur trois pieds ayant en tout (y compris ces pieds, et la *tête*, qui sert de poignée) 54 centimètres de hauteur. Ce poteau est entouré d'un cornet de carton que l'on peut faire d'un seul morceau, ou bien en six morceaux séparés, que l'on coud ensemble. A l'extérieur, on orne ce cornet, partie avec un travail en tapisserie, partie avec une application. A l'intérieur, on double le cornet avec de la mousseline de laine gros bleu; cette doublure dépasse le cornet de 13 centimètres; on la borde avec un ourlet, dans lequel on passe un cordon pour serrer cette sorte de sac autour de la tête du poteau. On trace les contours de la figure 59 sur du canevas nº 24, et l'on marque en même temps la division de la bordure et les six parties destinées à être recouvertes avec un travail d'application. On peut se rendre compte de ces divisions en examinant la figure 59 réduite au 16ᵉ, qui se trouve sur le verso de la planche, et que nous publions en plus de la figure 59, en grandeur naturelle, afin de faciliter l'exécution de ce travail.

Sur ce canevas, on exécute la bordure en tapisserie à laquelle se rattachent les lignes noires qui séparent les feuilles appliquées; sur ces lignes noires, on fait, avec de la soie mais, la légère arabesque indiquée sur notre dessin, et ornée de perles d'acier. Pour les triangles allongés, qui demeurent vides sur le canevas, on coupe, d'après la figure 60, trois feuilles en drap blanc et trois feuilles en drap rouge, que l'on découpe tout autour en dents, et que l'on brode avec le dessin de la figure 60. Les lignes unies sont en soie de cordonnet rouge sur le drap blanc, bleues sur le drap rouge. Les petites croix et les nœuds extérieurs sont en soie verte, les nœuds intérieurs en soie noire, les croix longues, dans les petits médaillons, en soie jaune; les nœuds qui encadrent l'ovale du milieu sont bleus sur le drap blanc, blancs sur le drap rouge. Chaque feuille est collée à la place réservée sur le canevas; celui-ci est, à son tour, collé sur le cornet, et le tout est fixé par de petites pointes sur le pied du poteau. On pose à l'extrémité de la doublure un petit fond en carton ayant au milieu une ouverture suffisante pour laisser passer le poteau. Ce fond est recouvert en même étoffe que la doublure. Sur son contour supérieur et à son extrémité inférieure, le cornet est garni avec une ruche double en ruban de laine noire, festonnée d'un côté avec de la laine rouge, de l'autre côté avec de la laine jaune.

Au-dessus de chaque séparation des feuilles appliquées, on pose un gland fait en laine, ou soie rouge



CASAQUE CAMPAGNARDE.

Digitized by Google

et blanche, ou bien en drap découpé, rouge et blanc.

Pour la charpente de ce sac, on peut s'adresser, à la fabrique de meubles de M. Allard, rue du Faubourg-du-Temple, nº 50.

Casaque campagnarde

POUR JEUNE FILLE DE DOUZE ANS.

Les figures 46 à 49 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Cette longue casaque, semblable à la jupe, pour les costumes d'été, peut aussi être faite en drap, pour l'hiver.

Le costume dont nous publions le dessin est en mohair nuance *sable mouillé;* il se compose d'un jupon et de la casaque, ornés l'un et l'autre de rubans en velours noir et de boutons de nacre, en forme de boules. A chaque pan du nœud se trouve un bouton semblable.

Pour faire cette casaque, on emploiera 2 mètres 40 centimètres d'étoffe ayant 74 centimètres de largeur.

Les devants et le dos ont dû être repliés, vu leur dimension. Outre leurs patrons en grandeur naturelle, nous les publions réduits au 16e, pour faciliter leur exécution. Le dos (fig. 48) est coupé d'un seul morceau. Le devant et le petit côté (fig. 46 et 47) sont coupés chacun deux fois. Pour chaque manche, on coupe deux morceaux d'après la figure 49, et l'on échancre le côté de dessous sur la ligne fine tracée sur cette figure 49. Tous les morceaux sont doublés avec de la percaline légère. On fait d'abord dans la figure 46 les pinces indiquées par des lignes ponctuées, en cousant ces deux lignes ensemble, depuis le point jusqu'au double point. On assemble les figures 47 et 48 depuis E jusqu'à F, les figures 48 et 46, sur l'épaule, depuis G jusqu'à l'H, les figures 46 et 47 sur les côtés, depuis J jusqu'au K; depuis cette dernière lettre, on plie l'étoffe des deux morceaux, à l'intérieur, sur la ligne marquée par le mot *fente*, qui se trouve sur les figures 46 et 47. Si l'on veut supprimer cette fente, on continuera la couture jusqu'au bord inférieur, en maintenant la disposition des rubans de velours telle qu'elle est indiquée pour la fente. Sous les devants, on pose une bande de même étoffe que la casaque; on replie l'un contre l'autre les bords de la bande et de la casaque, et on les coud ensemble; on pose les rubans de velours comme le dessin l'indique; on fait les boutonnières dans le devant de droite, on pose les boutons sur le devant de gauche. Les rubans de velours formant *brandebourgs* se terminent par une bouclette fixée par un bouton. La manche, coupée d'après la figure 43, est cousue ensemble, depuis L jusqu'à M, depuis N jusqu'à O. On pose deux rubans de velours sur le bord inférieur. En posant la manche dans l'entournure, les deux lettres O doivent être réunies, et sur le dessous du bras on place les deux croix sur le point intermédiaire, et l'on forme ainsi deux plis.

On pourrait prolonger la casaque de façon à supprimer le jupon; cela formerait une robe *Princesse* ou *Isabeau*.

Col West-end pour homme.

La figure 61 (*verso*) appartient à ce patron.

Le tour du cou et le col sont, comme le précédent, coupés d'un seul morceau. On fait ce col comme le col *Albert*.

Col Mexico pour homme.

Les figures 67 et 68 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce modèle convient surtout aux hommes âgés. On fait ce col d'après les indications données pour le col Oxonian.

AVIS.

Il ne nous reste pas assez de place pour publier l'explication du *bonnet tricoté*, dont le dessin et le patron figurent dans le présent numéro; cette explication paraîtra dans le prochain numéro.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en mohair écru, de forme Princesse. Le bas de la jupe est dentelé et bordé de taffetas vert; sous les dents de la jupe se trouve une bande de même étoffe, également dentelée, mais posée de façon que les *dents* soient *contrariées;* la couture de chaque lé est dentelée, et celles des lés de côté remonte sur chaque épaule, tourne par derrière, et va rejoindre la couture sur l'autre côté du lé. La robe est boutonnée depuis le col jusqu'aux pieds; chapeau en tulle blanc, garni de plumes vertes; châle en grenadine blanche, garni de dentelles noires; ombrelle blanche, dentelée de vert, garnie de dentelle noire.

Robe en organdi blanc, à pois mauves. Un bouillonné, traversé par un ruban mauve, figure une seconde jupe par devant et remonte jusqu'à la taille, sur chaque couture des lés, en diminuant de largeur; corsage froncé, montant, en forme de peignoir; ceinture mauve, à longs pans, nouée par devant; manches demi-larges, garnies d'un bouillonné à l'entournure, de deux bouillonnés à l'autre extrémité.

Petite fille de neuf ans. Robe en mohair gris à bords dentelés; une ruche en taffetas rose borde les dents de la jupe et remonte sur toutes les coutures de la jupe et du corsage décolleté, dont les bords sont dentelés comme ceux de l'épaulette qui remplace la manche. Chemisette en nansouk plissé; large ceinture rose, nouée derrière.

MODES.

J'étais si persuadée de recevoir certaines demandes, après la publication du dernier numéro, qu'imitant la prévoyance d'Arlequin, lequel répondait aux lettres avant de les recevoir, j'ai fait préparer la *consultation* que l'on sollicite depuis huit jours.

Voici les instructions de Mlle Castel, relatives à la préparation des corsages.

Pour *apprêter* un corsage, bien, et économiquement, on devra, si l'étoffe est suffisamment large, poser le patron du dos sur le milieu du pli de l'étoffe, puis le devant du côté de l'épaule dans l'échancrure du dos, près du *petit côté* de devant et du *petit côté* de derrière.

Si l'étoffe est étroite, il sera plus avantageux de couper chaque morceau séparément, en utilisant, autant que possible, toutes les échancrures.

Avant de séparer le patron de l'étoffe, qui ne doit jamais être taillée tout à fait juste, mais au contraire dépasser le patron d'un centimètre environ, on tracera à longs points les contours précis du patron; ceci s'appelle *faufiler*. Si le corsage est doublé, on coupera une doublure tout à fait de même forme que l'étoffe avant de *faufiler*, par conséquent avant de détacher le patron, et l'on *faufilera* étoffe et doublure en même temps; dessus et doublure doivent être coupés dans le même *sens* d'étoffe.

On *faufile* tout d'abord le contour des pinces, et on les coud ensemble avec du fil assez fort (mais à grands points), de façon à pouvoir essayer le corsage avant de coudre définitivement les pinces à petits points *arrière*. En *bâtissant* le corsage, c'est-à-dire en cousant ensemble les divers morceaux dont il se compose, à grands points afin de l'essayer, on doit toujours *soutenir* le dos sur le petit côté, et l'épaule sur le dos.

On fait sur chaque devant des remplis assez larges pour suffire à la longueur des boutonnières et à la solidité des boutons.

Lorsque le corsage est entièrement *bâti*, on l'essaye: il faut toujours laisser sous le bras un *rempli* beaucoup plus large que partout ailleurs, parce que l'augmentation ou la diminution des proportions d'un corsage doit *toujours* avoir lieu sur la couture qui se trouve sous les bras. Si l'on tentait de le rélargir ou de le rétrécir sur les devants, le corsage serait mal fait et disgracieux; si l'on essayait de le relever ou de l'allonger par les épaules, on formerait des plis fort disgracieux.

Les coutures du dos et celles des épaules sont piquées à *l'endroit* même de l'étoffe; les autres coutures sont faites à points *arrière;* le bord inférieur du corsage est garni d'un passe-poil; on en met un aussi sur l'encolure, et parfois dans l'entournure des manches.

Voilà l'enseignement demandé. Il nous sera peut-être permis de nous occuper de ce que fait la mode; mais ce compte rendu sera bien sommaire, car elle ne fait rien, ou du moins rien de nouveau.

Le désordre est au camp, non d'Agramant, mais des chapeaux. Voulant sortir à tout prix, pour mon compte et pour celui de nos lectrices, de la funeste incertitude qui règne sur cette question, laquelle, pour ses contradictions et ses ténèbres, peut être comparée à la plus embrouillée de toutes les questions..... même à celle du Schleswig!... voulant remplir ma mission en conscience, j'ai été prendre des nouvelles de l'état des chapeaux chez Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, nº 6.

« Je ne puis rien affirmer, rien préciser, rien prophétiser, » m'a-t-elle répondu; « les grandes dames portent encore leurs chapeaux assez grands......; la finance élégante les porte petits....; les femmes qui sont affamées de *nouveauté* les portent encore plus petits; et j'en fais pour tous les goûts; venez les voir. »

C'était en effet le seul parti que je pouvais prendre. J'ai examiné les chapeaux d'automne, et vais essayer d'en décrire quelques-uns.

Une très-petite capote, en crêpe pervenche, avait un bavolet en velours de même nuance; la capote était bouillonnée en travers avec un fond souple; une longue branche de pervenches ombrées traversait la capote; dessous, pervenches et feuillage; brides en velours de même nuance que le bavolet.

Chapeau en tulle gris brouillard, bavolet *invisible*, en velours de même nuance (ledit bavolet a 2 centimètres de largeur environ); il est orné d'un bouquet long de *cinéraire* pourpre; dessous, mêmes fleurs; brides en velours gris.

Chapeau en crêpe *saphir*, bavolet *invisible*, en velours de même nuance; fleurs de nuance saphir placées sur la calotte, et retenues par un nœud de dentelle noire; dessous composé de fleurs avec diadème ruché en tulle de Malines; brides en velours bleu saphir. E. R.

LA BONNE MÉNAGÈRE.

XVI.

SERVIETTES TRICOTÉES. — ENTREMETS SUCRÉS : MERINGUES, GATEAU DE BLANCS D'ŒUFS. — POUDING AU CHOCOLAT. — GATEAU D'AMANDES. — BEIGNETS SOUFFLÉS. — CONSERVATION DU VEAU CRU PENDANT L'ÉTÉ. — CONSERVATION DES SAUCISSONS. — NOUVELLE VARIÉTÉ DU SIROP DE VINAIGRE FRAMBOISÉ. — ÉLIXIR ANTICHOLÉRIQUE. — FRUITIER. — CONSERVATION DU RAISIN. — RAISIN A L'EAU-DE-VIE.

Il n'est pas un détail appartenant à la vie domestique qui puisse être dédaigné par une bonne ménagère, et sa sollicitude doit embrasser à la fois tous les résultats et tous les moyens qui concourent à les atteindre. Le nettoyage quotidien des meubles, des bronzes, des menus objets qui figurent sur les cheminées et les étagères, se fait plus promptement et plus parfaitement lorsqu'on emploie pour essuyer tous ces objets des *serviettes tricotées*. Pour faire ces serviettes, on prend du coton plat, très-peu *tors*, deux aiguilles de bois, et l'on monte 80 à 100 mailles; on tricote toujours à l'endroit jusqu'à ce que l'on ait fait un nombre de tours égal à celui des mailles montées, afin d'exécuter un petit carré régulier. On démonte, et l'on encadre cette serviette avec un tour de mailles simples, et un second tour, composé de brides, faits l'un et l'autre au crochet avec de la laine rouge, bleue ou verte. Ce travail, si facile, peut être exécuté par les petites filles, et les grand'mères seront peut-être bien aises detricoter ces serviettes, qui ne fatigueront pas leur vue affaiblie. Le coton mou employé pour ce tricot *pompe*, pour ainsi dire, la poussière, ou nettoie parfaitement les marqueteries, les dorures et la verrerie sans les rayer; il s'insinue dans tous les interstices des sculptures, et pénètre partout pour absorber la poussière qui se colle à ses mailles flexibles. De plus, ces serviettes, ainsi encadrées, sont fort *présentables*, et l'on peut toujours en avoir une à portée de la main, soit dans un tiroir, soit dans une corbeille quelconque. Il sera bon de ne pas employer d'autres serviettes pour essuyer les pianos à l'intérieur et à l'extérieur; leurs qualités solides m'ont charmée, et je me suis promis de les faire connaître à nos lectrices.

J'ai reçu des indications concernant les entremets sucrés, et, comme nos abonnées semblent être insatiables de recettes appartenant à cette branche de la science culinaire, je me hâte de leur faire part de ces connaissances nouvellement acquises.

Meringues. On prend dix blancs d'œufs, on les bat en neige jusqu'à ce qu'ils aient acquis une certaine fermeté; à dater de ce moment, on y incorpore peu à peu vingt cuillerées à bouche de sucre pilé et tamisé; on prend une plaque de tôle, on la recouvre d'une ou plusieurs feuilles de papier, on y place les blancs d'œufs par cuillerées, en séparant un peu ces petits *tas;* chaque cuillerée représente une meringue; on met immédiatement le tout dans un four qui vient de servir à la cuisson du pain; après quatre ou cinq minutes, on entr'ouvre le four, afin de s'assurer que les meringues n'ont pas pris une couleur trop foncée; si l'on voit que leur cuisson est trop rapide, on laisse le four ouvert; la bonne couleur des meringues dépend absolument de la lenteur de leur cuisson. Lorsqu'on les retire, on les laisse refroidir sur le papier; quand elles ont acquis une fermeté suffisante, on les détache très-facilement.

On peut les conserver plusieurs jours en les plaçant dans un lieu très-sec. Si, au moment de s'en servir, on s'aperçoit qu'elles sont un peu humides, on les met pendant quelques minutes dans un four de fourneau, pour absorber l'humidité qui ressort presque toujours des blancs d'œufs.

Au moment de servir les meringues, on place une cuillerée de crème fouettée dans le creux de l'une des meringues, on la recouvre avec une seconde meringue.

Pour préparer cette crème, il faut, en été, se placer dans une cave fraîche, ou poser le vase sur de la glace; on bat un ou deux verres de bonne crème, en employant un balai d'osier ou d'étain. Lorsque la crème a bien gonflé, on ajoute du sucre pilé et tamisé, et de l'essence de vanille; si l'on ne pouvait se procurer aisément cette essence, on ferait bouillir d'avance un bâton de vanille dans une petite quantité de lait; on laisserait refroidir avant de joindre ce lait *vanillé* à la crème.

Gâteau de blancs d'œufs. Lorsqu'on a fait une crème, on réserve les blancs, on les bat en neige jusqu'à ce qu'ils soient bien montés, et l'on y ajoute du sucre pilé et tamisé; pendant ce temps on garnit de caramel un moule à gâteau, on y place les blancs d'œufs, on fait cuire le tout au bain-marie; quand cela est suffisamment dur (ce dont on s'assure en piquant un brin de paille dans le gâteau; lorsqu'on retire ce brin bien sec, le gâteau est cuit), on enlève le moule, on le laisse refroidir, on renverse le gâteau sur la crème, on l'arrose avec du rhum ou du *kirch*. Tout cela peut être préparé la veille du jour où l'on veut servir; mais le rhum ou le kirch ne doivent être ajoutés qu'au dernier moment.

Pouding au chocolat (*). On prend un quart de kilogr. de chocolat non sucré, on le fait fondre sur du feu avec un peu de lait et du sucre ajouté peu à peu, jusqu'à ce que la crème soit bien douce. On fait fondre 45 grammes

(*) Je crains de n'avoir pas répondu à l'aimable lettre qui contenait cette recette. Tous les envois de *recettes* sont soigneusement rangés dans un tiroir spécial, et, lorsqu'ils ne sont pas séparés de la lettre, celle-ci court le danger de demeurer sans réponse.

Digitized by Google



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56, rue Jacob Paris

Chapeaux de Mme AUBERT, r. Nve des Mathurins, 6.

Robes de Mme BREANT CASTEL, 58 bis r. Ste Anne.

Reproduction Interdite

Digitized by Google

Digitized by Google

de gélatine dans une très-petite quantité d'eau, et on l'ajoute au chocolat pendant qu'il est encore sur le feu; on retire, on passe le tout au tamis, jusqu'à ce que la crème se soit attiédie; on prend les deux tiers d'un litre de bonne crème, on la bat jusqu'à ce qu'elle soit bien épaisse, et l'on y ajoute le chocolat, en mélangeant le tout, que l'on verse dans un moule entouré de glace jusqu'au moment où l'on sert le pouding.

Gâteau d'amandes. On prend un quart de kilogramme d'amandes douces, sept ou huit amandes amères; après les avoir émondées et séchées, on les pile dans un mortier de marbre ou de porcelaine, en ajoutant de temps en temps une petite cuillerée de sucre pilé, pour qu'elles ne se forment pas en huile. Lorsque la pâte est bien fine et bien homogène, on y ajoute le zeste d'un citron découpé très-mince et très-menu, 250 grammes de sucre pilé et tamisé, 6 jaunes d'œufs; on mélange soigneusement le tout en le *travaillant* pendant une demi-heure; on bat en neige très-ferme les six blancs d'œufs, on les ajoute au moment où l'on a placé le gâteau dans un moule pour le mettre dans un four modérément chaud.

Beignets soufflés. Mettez sur le feu une casserole contenant un demi-litre d'eau, un peu de sucre, de sel et de zeste de citron; laissez bouillir; enlevez le citron; jetez, par petites quantités, de la farine dans cette casserole, qui ne doit pas avoir quitté le feu; tournez vivement avec une grande cuiller, afin que la pâte ne s'attache pas, et pour qu'elle soit bien cuite, partant fort légère; on doit la tourner sur le feu pendant 36 minutes; enlevez la casserole du feu, cassez-y un œuf, en continuant à tourner; cassez encore un autre œuf, puis successivement encore deux œufs, sans cesser de tourner la pâte et de la battre vivement; enlevez-la, déposez-la dans un plat, afin de la laisser reposer pendant quelques heures. Au moment de servir, préparez une friture composée de graisse, ou bien d'un mélange à dose égale de graisse ou de beurre. Lorsque la friture est arrivée à sa plus extrême ébullition, prenez un tout petit morceau de pâte, jetez-le dans la friture, et continuez ainsi tant que la poêle pourra contenir ces morceaux de pâte; on les retourne avec l'écumoire, et, lorsque les beignets sont bien gonflés et dorés, on les retire, en ayant soin de faire égoutter la friture; on les place sur un plat, en les saupoudrant d'une forte couche de sucre, pendant qu'ils sont encore chauds.

Conservation du veau cru pendant l'été. Il suffit de le faire tremper dans du lait pendant quelques jours; lorsqu'on veut le faire cuire, on y joint une pincée de thym; après sa cuisson on détache le jus de la lèchefrite avec une cuillerée de crème ou de bon lait.

Conservation du saucisson. On remplit un vase à couvercle avec de la cendre, et l'on y enterre les saucissons, qui, moyennant ce procédé, ne peuvent ni se dessécher, ni se *rancir*.

Nouvelle variété de sirop de vinaigre framboisé. Après avoir nettoyé les framboises, on les place dans une cruche en grès qu'elles doivent remplir; on verse dans cette cruche un liquide composé moitié de vinaigre, moitié de vin blanc; on laisse macérer pendant vingt à trente jours; si une sorte de peau s'est formée sur la cruche, on l'enlève soigneusement au moment de passer le tout dans un tamis, sans presser les framboises. On casse du sucre en petits morceaux, on le met dans une bassine, on y ajoute le jus; on emploie 2 kilogrammes de sucre pour un kilogramme de jus; on laisse faire deux ou trois bouillons; après que le sucre a fondu on retire, on met en bouteilles.

Élixir anticholérique. On prépare cet élixir à l'avance, de façon à pouvoir en disposer dans les cas de choléra, de cholérine, de dysenterie, de maux d'estomac et de migraine. Cette recette nous a été envoyée par Mme la Vsse de P..., sœur de Monseigneur l'archevêque de S..., qui veut bien nous en garantir l'efficacité, en nous engageant à propager, dans l'intérêt général, l'usage de cet élixir.

Les doses varient suivant l'âge et l'intensité du mal; six à huit gouttes sur un morceau de sucre ou dans un demi-verre d'eau suffisent pour les enfants de quatre à huit ans; il en faut moins pour les enfants plus jeunes; la moitié d'un verre à liqueur pour les personnes qui ont atteint leur croissance; un verre à liqueur en cas d'attaque violente de choléra ou de dysenterie.

On fait macérer pendant trois jours 5 grammes de genièvre dans 1000 grammes d'alcool; on passe et l'on ajoute :

16 grammes de semence d'angélique;
16 grammes de semence d'anis;
16 grammes de calamus aromaticus;
16 grammes de racine de gentiane.

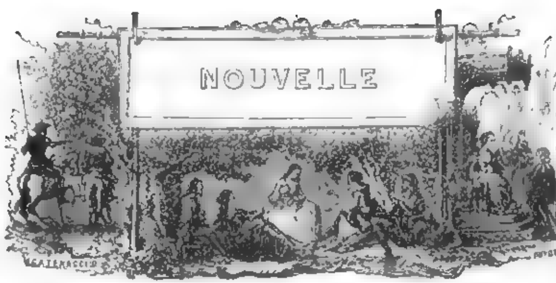
On laisse macérer pendant trois jours; on filtre au papier non *collé*, on conserve en flacon bien bouché.

Fruitier. Lorsqu'on ne dispose pas d'un local spécialement consacré à la conservation des fruits, on doit se contenter d'adopter la combinaison connue sous le nom de *fruitier Dombasle;* elle se compose de boîtes en bois blanc, plus ou moins longues, plus ou moins larges, selon la place dont on peut disposer, ayant la profondeur nécessaire pour contenir les poires et les pommes d'hiver, sans les presser. Les bords de ces boîtes doivent être parfaitement unis, de telle sorte que la deuxième boîte serve de couvercle à la première, sur laquelle on la pose, et ainsi de suite pour toute la pile, en mettant un couvercle seulement à la dernière boîte; sur le devant de chaque boîte on colle une étiquette portant la désignation de l'espèce du fruit qui y est renfermé. On pose le fruit *à nu* dans le fond de la boîte; la paille employée par plusieurs personnes a pour résultat d'*échauffer* les fruits, et de hâter par conséquent leur maturité et leur décomposition. La pièce dans laquelle on place les boîtes de fruits ne doit pas être chauffée ni exposée à un froid trop intense; la principale condition pour conserver des fruits est de les préserver soigneusement du contact de l'air, et l'expérience a prouvé que le *fruitier Dombasle* est celui qui donne les meilleurs résultats. Avant de ranger les fruits dans les boîtes, on fera un peu *sécher* ces fruits, c'est-à-dire qu'on les placera dans une chambre pourvue de plusieurs courants d'air, pour les y laisser pendant trois jours; l'humidité que dégagent toujours les fruits récemment cueillis, et qui est pour eux une cause de décomposition prématurée lorsqu'on les enferme trop tôt, a, moyennant cette précaution, le temps de s'évaporer.

Conservation du raisin. On se borne généralement, soit à suspendre les grappes de raisin en les renversant, c'est-à-dire en attachant un morceau de fil à leur pointe inférieure, soit en les posant sur des tablettes de bois. En Russie et en Orient on défonce l'un des côtés d'un tonneau ou d'un baril, on y met un lit de graine de millet, un lit de grappes de raisin, espacées de façon à ne se point toucher, et ainsi de suite; on replace le fond du tonneau, et l'on conserve ainsi le raisin assez longtemps. On emploie de la même façon plusieurs sortes de graines, du son, de la sciure de bois, etc.; l'essentiel est de préserver les grappes de raisin du contact de l'air aussi complétement que possible.

Raisin à l'eau-de-vie. On prend des grappes de raisin blanc à grains fermes et gros; on coupe tous les grains avec des ciseaux fins; on réserve les plus gros, on les jette dans de l'eau fraîche, on écrase les autres grains, on passe leur jus dans un morceau de mousseline, on le mélange avec deux tiers de bonne eau-de-vie, dans laquelle on met du sucre en quantité facultative; on prend une aiguille très-fine, on pique chaque grain réservé en deux ou trois endroits; on met ces grains dans un bocal, on y verse de l'eau-de-vie préparée comme cela vient d'être indiqué; on bouche le bocal.

EMMELINE RAYMOND.



AIDE-TOI, LE CIEL T'AIDERA.

Madame V*** reçoit tous les mercredis un nombre assez considérable d'amis, qui viennent passer près d'elle une soirée agréable. Les motifs qui attirent ces visiteurs assidus ont des origines diverses, et ainsi se trouve expliquée une fidélité, égale dans ses résultats, mais dissemblable dans ses causes. D'abord son salon est assez vaste pour que l'on puisse se mouvoir à son aise, sans avoir à redouter d'être bloqué par l'accumulation des crinolines et des flots d'étoffe que les femmes traînent en ce moment à leur suite. Tous les hommes ont le droit et, qui mieux est, la faculté de s'asseoir, et nul d'entre eux ne se voit condamné à s'adosser à une porte pour prendre quelques moments de repos. Les amateurs du noble jeu de whist trouvent des tables commodément placées, pas trop éloignées de la cheminée, ni trop rapprochées des fenêtres, lesquelles sont, du reste, parfaitement closes. Il existe un fort grand nombre de maîtresses de maison qui sont infiniment plus riches que Mme V***, il y en a peu qui entendent aussi bien la science du confortable, et s'appliquent avec un soin plus jaloux à contribuer, par une foule d'attentions ingénieuses, au bonheur des hôtes qui se réunissent autour d'elle. Enfin, dernier détail, dont chacun appréciera l'importance : les femmes sont libres de se montrer avec des toilettes fort élégantes, tandis que les hommes sont dispensés de la cravate blanche, et même du frac. On le voit : Mme V*** se préoccupe de l'agrément de ses conviés, plus que du décorum de son salon. Les maîtresses de maison un peu rigoristes en fait d'étiquette la blâmeront sans doute..... mais ses hôtes la bénissent, et elle est plus sensible à la reconnaissance de ceux-ci qu'à la désapprobation de celles-là.

Il arriva pourtant que nous fûmes peu nombreux un certain mercredi, vers la fin de l'hiver dernier. Plusieurs circonstances avaient contribué à diminuer notre cercle. Il y avait ce soir-là, à la Comédie française, une première représentation qui nous avait enlevé plusieurs fidèles; des bals, des maladies, des deuils récents, éloignaient quelques personnes : bref, vers minuit, nous formions autour de la table, sur laquelle on avait servi le thé, un groupe de sept ou huit personnes, tout au plus; je ne compte pas quatre joueurs de whist, qui élevaient la voix seulement pour échanger avec courtoisie les aigres reproches qui semblent être inséparables de ce divertissement, et rappellent, pour la forme et le fond, les dialogues s'établissant entre les membres d'une assemblée quelconque, lorqu'ils s'adressent mutuellement les interpellations consacrées par l'usage : *Mon honorable collègue est un niais, l'honorable M. *** dit le contraire de la vérité.* Telles, et pire encore, étaient les accusations que se renvoyaient les quatre partenaires de la table de whist, et l'on était si accoutumé à cet échange d'aménités que l'on n'accordait plus d'attention aux querelles hebdomadaires s'élevant dans cette partie du salon réservée à la table de whist.

On causait autour de la table, comme on cause à Paris, de tout à la fois, mélangeant les décès et les mariages, les premières représentations et les procès en cour d'assises, mettant à la causerie la *bride sur le cou*, sans jamais prétendre l'astreindre à une règle déterminée, ni la conduire vers un but défini. Chacun avait exprimé son opinion à propos de chaque sujet; la conversation languissait. Une jeune femme prit la parole :

« Lorsqu'un écrivain est un peu embarrassé pour commencer un récit quelconque, » dit-elle, « il a pour habitude d'user d'un procédé qui est désormais tombé dans le domaine public. Il suppose un tête-à-tête avec un ami, ou bien une réunion peu nombreuse, comme celle-ci, et il se fait raconter la *Nouvelle*, qu'il a ensuite la complaisance de redire au public. Ce début, qui paraît toujours assez vraisemblable, a le tort impardonnable de n'être pas vrai. Y a-t-il parmi vous quelqu'un à qui l'on ait jamais fait une narration de ce genre? Quelqu'un voudrait-il se charger de nous conter une *Nouvelle* tout entière? mais là, une nouvelle complète, un drame, ou bien une comédie, une exposition, action, et dénouement? Non, sans doute, et j'ai le droit d'affirmer que le drame et la comédie, malgré les apparences vraisemblables dont on essaye de les revêtir, n'existent que dans l'imagination des écrivains. Chacun de nous a connu, connaît, ou connaîtra quelques faits isolés, quelques caractères pouvant figurer dans un récit dramatique ou comique, mais nul ne peut trouver dans ses souvenirs une histoire propre à faire une nouvelle ou bien un roman, sans qu'on la retouche, la corrige, et surtout l'augmente considérablement.

— Vous pourriez vous tromper, » répondit Mme V*** qui depuis quelques instants parcourait un journal du soir, et était restée assez longtemps pensive, les yeux fixés sur la colonne contenant les publications de mariage, « lisez cette ligne, » et elle indique à sa voisine les mots suivants :

Mlle de Mervan, place de la Madeleine n° ***, et M. de Vaucigny, rue Rambuteau, n° ***.

« Eh bien? cela ne m'apprend rien; place de la Madeleine n° ***..... Ma couturière habite cette maison.

— Mme Rambert?

— Oui, justement. C'est vous, d'ailleurs, qui me l'avez recommandée, et je vous ai remerciée bien souvent de m'avoir fait connaître une femme à la fois habile dans sa profession, scrupuleusement honnête, quant à la rétribution de son travail, parfaitement distinguée d'extérieur et de manière; Mme Rambert est jeune, extrêmement jolie, et... je ne saurais vous expliquer l'origine de mes soupçons..... j'ai souvent supposé qu'il y avait en elle quelque mystère..... Vous souriez?... J'irai même jusqu'à vous dire que je vous soupçonnais de connaître ce mystère.

— Vous ne vous trompiez dans aucune de vos conjectures; noble mystère, du reste! Et si j'en ai fidèlement gardé le secret, c'était pour me conformer aux désirs de la personne qui y était principalement intéressée.

— Mais nous faisons fausse route, si je ne me trompe; vous me parlez d'un roman *vrai*, puis vous me donnez la réplique à propos de ma couturière. Parlons de cette publication de mariage, s'il vous plaît, de Mlle de Mervan, épousant M. de Vaucigny, de ce nouveau ménage à propos duquel vous donniez un démenti au doute que j'exprimais, doute relatif à la possibilité de rencontrer le roman dans la vie réelle.

— Mme Rambert et Mlle de Mervan ne sont qu'une seule et même personne.

— Quoi! vraiment? Il y a donc une histoire, et vous la connaissez? Oh! racontez-la, je vous en prie!

— J'y consens.

— Quel bonheur! C'est ainsi que commencent un grand nombre de romans. Il me semble que je figure, dans une *Revue*, dans les pages par lesquelles débutent quelques nouvelles. Voyons l'exposition.

« Il y a treize ans environ, ma mère, qui habite la province, se décida à mettre en pension à Paris ma sœur, infiniment plus jeune que moi; je devais tout naturellement lui tenir lieu de mère, veiller sur elle, et lui faire passer dans ma maison les jours de congé que l'on accorde aux pensionnaires. Je n'avais point d'enfants, et mon mari, loin de se montrer contrarié par la présence, souvent très-bruyante, de sa petite belle-sœur, attendait impatiemment les *jours de sortie* qui nous permettaient de voir notre demeure animée par la présence d'une enfant turbulente, mais spirituelle, amusante, et d'un excellent naturel. Il se chargeait souvent d'aller chercher notre pensionnaire, et je ne lui disputais pas cette fonction, qui constituait pour lui un véritable plaisir.

« Laure (ma sœur) avait onze ans à cette époque, et, quoique gaie et d'humeur enfantine, elle avait voué une amitié passionnée à une jeune fille de deux ans plus âgée qu'elle, grave, un peu mélancolique, mais douce, studieuse, et remplissant tous ses devoirs avec un zèle qui la rendait l'idole de ses maîtres. Marie de Mervan

Digitized by Google

était toujours citée comme modèle à toutes ses compagnes; et, chose bien rare!..... cette ingrate et périlleuse dignité de type parfait n'avait pas excité l'envie des autres pensionnaires. Mais aussi Marie était si bonne! Son cœur compatissait à tous les grands et petits chagrins qui survenaient aux personnes près desquelles son existence s'écoulait; elle avait toujours un conseil ingénieux, un secours efficace à offrir à chacune de ses compagnes. Lorsqu'elle n'avait pu prévenir la faute, elle en faisait naître le repentir, elle plaidait l'acquittement de la *coupable*. Bref, Marie inspirait, non pas de l'amitié, mais du fanatisme à toutes les pensionnaires, et ma sœur renchérissait encore, s'il est possible, sur ce sentiment universellement répandu.

« La mélancolie de Marie n'était que trop justifiée par la situation de sa famille. M. de Mervan avait une fortune extrêmement médiocre, et prétendait augmenter ses ressources et assurer l'avenir de ses enfants en se livrant aux jeux de la Bourse. A cette époque le désir de faire fortune immédiatement s'était emparé de tous les esprits, et les plus timides, faisant la part de la prudence en même temps que celle de l'agiotage, risquaient tout au moins une partie de leur avoir; il y avait tant d'exemples de fortunes rapidement acquises! Tel qui vendait des journaux sur la place publique, cinq ou six ans auparavant, se voyait aujourd'hui logé dans un somptueux hôtel. A la Bourse comme à la guerre, on est encouragé par le succès de cinq ou six individus, et l'on ferme volontairement les yeux sur le sort des infortunés qui succombent dans l'ardente poursuite de leur but. Malgré les exemples sans cesse renouvelés du néant de ces fortunes dont la durée éphémère semble se conformer aux conditions d'une trop rapide éclosion, chacun espérait être plus heureux ou plus sage que ses devanciers. Quand les suggestions de l'amour-propre viennent se joindre aux convoitises de la vanité, au besoin des jouissances matérielles, la nature humaine est emportée dans un tourbillon fiévreux, et les sentiments les plus forts, les plus sacrés, sont impuissants à combattre le désir du gain.

« M. de Mervan n'avait pas cependant la passion du jeu, et, s'il risqua les modiques ressources de sa famille, c'était uniquement dans l'espérance de les augmenter: il ne connaissait pas la noble loi du travail; il ignorait que cette loi était le refuge assuré qui contenait un remède pour tous les maux, et une consolation pour toutes les peines; il ne savait pas qu'ici-bas ceux qui ne travaillent pas sont les véritables malheureux, et qu'il existe pour eux mille infirmités morales et bien des périls de toute nature, inconnus à ceux qui comprennent et qui suivent l'obligation du travail imposé à toutes les créatures humaines. Il lui semblait impossible qu'un gentilhomme pût s'astreindre à un travail quelconque, et surtout à en recevoir la rétribution. Mais, d'un autre côté, il comprenait la nécessité de créer quelques ressources à sa famille.... et il se décida à tenter la fortune.

« Mme de Mervan commençait, à cette époque, à être atteinte d'une paralysie qui, aujourd'hui, est à peu près complète. Outre Marie, elle avait un enfant, un fils, qui était né aveugle; la tristesse qui voilait toujours le regard et le sourire de Mlle de Mervan n'était que trop cruellement justifiée.

« Pendant quelques années les spéculations de M. de Mervan furent assez heureuses; on mit alors Marie en pension, pour lui donner l'instruction et les talents nécessaires à une *femme du monde;* car son père était fermement persuadé qu'il parviendrait à replacer sa famille dans la situation que la pauvreté lui avait fait perdre.

« Nous connaissions Marie, d'abord par l'amitié que ma sœur lui avait vouée, puis parce que nous avions pris insensiblement l'habitude de l'associer aux soins que nous donnions à Laure. Nous aurions désiré ne pas séparer les deux jeunes filles pendant leurs jours de congé; mais nous n'obtenions du consentement de Marie que des visites assez rares. Elle appréciait vivement l'affection toujours croissante que nous lui témoignions; mais elle voulait consacrer à sa mère tous les moments dérobés à ses études. Tout en regrettant ses refus, nous ne pouvions que les approuver.

« Mais nous nous dédommagions au moins en la visitant chaque fois qu'elle se rendait dans sa famille. Cet intérieur me sera toujours présent; je vois toujours Mme de Mervan, immobile dans son fauteuil, le pauvre enfant aveugle assis près de sa mère, et Marie entre eux, se multipliant pour soigner la paralytique et pour instruire son frère. M. de Mervan était presque toujours absent; lorsqu'il n'était pas à la Bourse, il errait de tous côtés pour se mettre à l'affût des nouvelles qui pouvaient exercer une influence quelconque sur ses spéculations.

« Les années se passèrent, les enfants se transformèrent en jeunes filles, et notre amitié pour Marie avait désormais des racines si profondes que nous considérions l'amie de notre sœur comme une autre sœur. Marie quitta la pension à dix-sept ans; Laure y resta un an de plus, puis il fallut bien la renvoyer à ma mère qui la réclamait. Avant de partir, au milieu des sanglots causés par la séparation, ma sœur me fit promettre solennellement de veiller toujours sur son amie. A cette époque mon mari était gravement malade.... je l'ai perdu un an plus tard, et je suis restée seule dans cette maison, naguère animée par la présence et l'amitié des deux jeunes filles.

« Le malheur m'attacha plus encore à Marie: il n'est rien de tel que les personnes habituées à souffrir, pour bercer doucement la douleur d'autrui. Lorsque cette douleur ne peut être facilement consolée, elles savent au moins en comprendre l'intensité, et les paroles qu'elles prononcent prouvent que la tristesse leur est familière. Avec elles il n'y a jamais de discordance à redouter; elles vibrent à l'unisson de toutes les âmes souffrantes, et leur épargnent à la fois et les banalités usitées et l'indifférence si cruelle qui semble augmenter l'horrible sensation d'isolement s'emparant du cœur après la perte d'un être qu'on a aimé.

« La situation de la famille de Mervan n'offrait aucun de ces contrastes de luxe et de misère, de prodigalité et d'économie sordide qui reflètent les oscillations du hasard dans l'intérieur des hommes voués à la poursuite de la fortune, et qui la cherchent, non dans les modestes et sûrs sentiers du travail, mais dans les routes semées de précipices qu'on désigne par un mot aussi vague que la chose qu'il représente: *les affaires!* Dans ces intérieurs, en effet, on voit côte à côte les objets les plus disparates représentant les sourires et les rigueurs de la fortune. Les femmes ont des dentelles, et manquent de linge; on va au spectacle, mais l'on a quelque peine à payer son loyer, et il arrive souvent que le dîner se compose d'un ignoble morceau de charcuterie servi dans un beau plat de porcelaine. Mais, ainsi que je l'ai déjà indiqué, M. de Mervan n'était pas un joueur proprement dit; il ne poursuivait pas le gain pour l'âpre plaisir qu'offre la lutte avec le sort, ni dans l'égoïste désir d'acquérir du luxe; il voulait mettre sa famille, non-seulement à l'abri de la misère, mais encore en situation de jouir d'un peu de bien-être; ses visées s'élevaient même plus haut, et, lorsqu'il avait fait *une bonne affaire*, il rêvait la richesse qui permettrait d'adoucir les souffrances de ses pauvres malades, et peut-être de marier sa fille à l'un de ses égaux, — à un gentilhomme. Dieu, qui pèse les intentions, n'aura pas condamné ce pauvre père; il lui aura été tenu compte des mobiles qui le faisaient agir, du manque de jugement qui lui fit faire fausse route.

« Cette famille habitait, dans la rue Boursault, un appartement dont les fenêtres s'ouvraient sur un jardin; la paralytique, levée et habillée tous les matins par sa fille, était placée dans un grand fauteuil tout près d'une fenêtre dont le rebord était garni de fleurs; une cage remplie d'oiseaux était suspendue au milieu de la verdure, et les deux infirmes, la mère paralysée et l'enfant aveugle, avaient du moins la vue, le parfum des fleurs, le gazouillement des oiseaux pour les distraire de leur tristesse. Une unique servante s'occupait avec Marie des soins du ménage; mais parfois un surcroît de besogne exigeait l'addition d'une jeune ouvrière qui habitait la même maison. Rien n'était plus gai que le visage rose de cette pauvre orpheline, qui n'avait pas d'autre ressource que son aiguille. Lorsqu'elle voyait le beau front de Marie plus sombre que de coutume, elle s'appliquait à la distraire, et parvenait parfois à lui rendre un peu de sérénité; elle lui racontait sa propre enfance; elle lui disait qu'elle avait été élevée par la charité d'une rempailleuse de chaises; elle parlait de leurs privations courageusement endurées;.... elle insistait surtout sur la douleur causée par la mort de sa mère adoptive, sur les souffrances qui accompagnent l'isolement du cœur.... Et alors Marie, jetant un coup d'œil autour d'elle, voyant qu'elle était entourée d'êtres auxquels sa tendresse et ses soins étaient indispensables, faisait un retour sur elle-même, elle comprenait que l'on n'a pas le droit de se plaindre tant que l'on est utile à quelqu'un; elle allait plus loin, et entrevoyait chaque jour plus clairement que le seul bonheur qui puisse être espéré ici-bas est celui de se dévouer à autrui. Enfin, en constatant l'action bienfaisante exercée sur elle par la présence et la bonne humeur de Claudine, insouciante comme les oiseaux qui chantent entre deux orages, elle acquérait une conviction consolante, et se disait que nul d'entre nous n'est absolument inutile ici-bas, et qu'à un moment donné chacun de nous peut aider et soulager son semblable.

« Marie était fort adroite, et elle possédait un instinct d'élégance simple et gracieuse qui se révélait dans chacun des petits ouvrages qu'elle exécutait. Elle s'habitua peu à peu à préparer les vêtements de sa mère, les siens, et même ceux de son petit frère; d'abord elle travailla pour diminuer les dépenses de la famille, puis je vis peu à peu sur sa grande table ronde des gazes et des rubans qui ne lui étaient certainement pas destinés. Elle avait reçu de Claudine les leçons élémentaires qui composent ce que l'on pourrait appeler la partie *matérielle* du métier; elle lui communiquait en échange quelques-uns de ses instincts artistiques, et, lorsque la jeune ouvrière devait imaginer et exécuter quelque garniture inédite et compliquée, elle avait recours au goût et aux conseils de Marie.

« Je n'ai pas besoin de dire que M. de Mervan ignorait ces détails. Lorsque l'heure de son retour quotidien s'approchait, Marie quittait la couture, et prenait un ouvrage de tapisserie; Claudine restait seule près de la grande table ronde, dans l'attitude d'une ouvrière payée pour travailler. Qu'eût dit le fier gentilhomme s'il avait pu soupçonner que sa fille avait fait quelques points aux parures destinées à quelques roturières? Cette humiliation lui fut épargnée, et il ignora toujours l'échange de bons services qui existait entre Mlle de Mervan et Claudine la couturière.

« La présence de cette dernière au milieu de la famille de Mervan me permit d'emmener quelquefois Marie, afin de lui donner le plaisir d'une promenade, d'une soirée passée au spectacle. Claudine éprouvait pour Mlle de Mervan l'affection enthousiaste qu'elle inspirait à tous ceux qui la connaissaient. Elle la remplaçait près de ses malades avec un dévouement infatigable, et Marie put ainsi prendre quelques distractions indispensables à sa santé physique et morale. »

EMMELINE RAYMOND.

(*La suite au prochain numéro.*)



N° 10,117, Paris. Il est tout à fait impossible de répondre dans le *prochain* numéro, car, pour être prêt à temps, ce numéro s'imprime depuis deux jours et l'on prépare celui qui lui succédera. Après dix mois de deuil on peut, en effet, joindre le blanc au noir, et porter une casaque en soie. — *N° 52,084, Nice.* Nous ne pouvons nous charger d'aucune commission ni achat d'aucun genre; s'adresser, pour tous achats et commissions, à Mme Page, boulevard Magenta, 129. — *N° 21,000, Yonne.* Sans remonter plus loin que cette année et l'année 1865, on trouvera tous les éléments du costume que l'on désire, sinon réunis, du moins épars, car les pantalons et vestes, pour l'âge de quatre ans, se rapprochent beaucoup des mêmes objets destinés à l'âge de trois ans. Je regrette de ne pouvoir multiplier indéfiniment les planches de patrons; mais chaque planche constitue une dépense considérable, et si nous en doublions le nombre, nos abonnées consentiraient-elles à augmenter le prix de l'abonnement? J'en doute. Je n'ai pas bien compris la question relative à la petite fille; les pantalons sont toujours fermés. Le filet ne peut s'enseigner *par écrit*, il doit se démontrer par l'exemple. — *N° 16,488, Seine-Inférieure.* Nous ne nous chargeons de faire préparer aucun dessin en dehors de ceux publiés dans le journal; s'adresser pour les deux dessins en question, qui ne peuvent figurer dans nos colonnes, à Mme Page, boulevard Magenta, 129. — *N° 9,387, Indre-et-Loire.* Le meilleur procédé et le plus expéditif, pour exécuter la broderie orientale, est de calquer tout le dessin sur du papier, de poser ce papier sur le cachemire, de broder en piquant l'aiguille au travers du papier et du cachemire; d'enlever le papier en le déchirant, à mesure que la broderie est terminée. Si l'on ne veut pas user de ce moyen, il faut, comme pour toutes les autres broderies, piquer les contours du dessin avec une épingle, poser le dessin ainsi préparé sur l'étoffe, passer sur tous les contours de la craie pilée, enlever le papier, fixer les contours avec un crayon blanc. Si l'on veut éviter ces préparatifs, assez ennuyeux, s'adresser à Mme Page, boulevard Magenta, 129, en lui envoyant l'étoffe pour la faire dessiner. Pris note de la demande; merci pour la bienveillance témoignée à la rédaction du journal.

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est: *Pois-son.*



On descend mon premier,
On gravit mon dernier,
Une fête est mon entier.
A. M.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

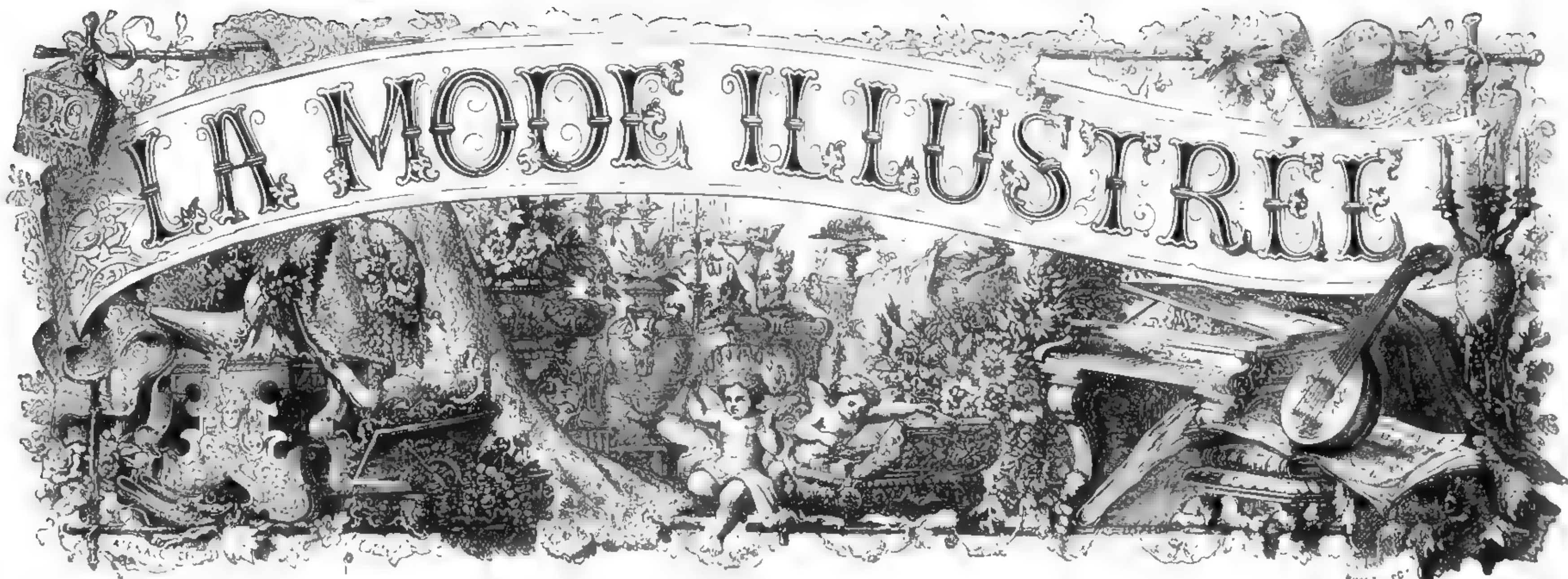
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.
L'âme s'émeut aux doux souvenirs de l'enfance.

Digitized by Google

N° 36. CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 4 septembre 1864.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 13 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (Pour l'étranger le port en sus). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

Bonnet tricoté.

Le dessin et le patron de ce bonnet se trouvent dans le n° 35. La figure 41 (verso de la planche de patrons) appartient à ce modèle.

Outre l'explication de ce travail, nous avons publié, sur la planche jointe au dernier numéro, le patron de la moitié du fond du bonnet; il sera aisé, par conséquent, en consultant ce guide, d'employer pour le tricot du coton plus ou moins fin, à volonté.

Notre modèle est fait avec du coton à crochet, c'est-à-dire extrêmement tors, portant le n° 150. Les aiguilles doivent être fines.

On commence par le milieu du fond, en montant 8 mailles; on les réunit en rond en les partageant sur quatre aiguilles.

1er *tour*. * 2 jetés, — une maille à l'endroit; — recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

On fait ensuite quatre tours unis à l'endroit (les deux jetés sont toujours tricotés ensemble comme une seule maille). — On répète ensuite le 1er tour, — 4 tours à l'endroit, — encore le 1er tour, — encore 4 tours à l'endroit, — de nouveau le 1er tour, — puis 4 tours à l'endroit. Si l'on a pris du gros coton, on aura soin, dans le dernier tour *à dessin*, de tricoter après les deux jetés, au lieu d'*une*, deux mailles à l'endroit. On continue le dessin de la façon suivante :

* Diminution (c'est-à-dire 2 mailles tricotées ensemble, — 2 mailles à l'endroit, — 2 jetés). — Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

On fait encore avec ce dessin 7 ou 14 tours (selon la grosseur du coton), et l'on supprime la diminution dans l'un de ces tours (le 4e ou le 6e); dans la suite, après chaque diminution, au lieu de *deux* mailles à l'endroit, on en tricote *trois*.

Après ces tours, on en fait un *sans* diminution, se composant alternativement de 5 mailles à l'endroit et de 2 jetés; — vient ensuite un tour *avec* diminution, c'est-à-dire fait ainsi : diminution, — 4 mailles à l'endroit, — 2 jetés; — répétez sans cesse dans le même ordre. Après ce tour commence le dessin proprement dit du fond.

1er *tour*. Uni, à l'endroit.

2e *tour*. * Diminution, — 4 à l'endroit, — 2 jetés. Recommencez depuis *.

3e *tour*. * Diminution, — une à l'endroit, — diminution, — 2 jetés, — une à l'endroit (cette dernière se compose des deux jetés du tour précédent, tricotés ensemble), — 2 jetés. — Recommencez depuis *.

4e *tour*. * 3 mailles tricotées ensemble (celle du milieu est la maille qui se trouve entre les jetés du tour précédent), — 2 jetés, — 3 à l'endroit, — 2 jetés. — Recommencez depuis *.

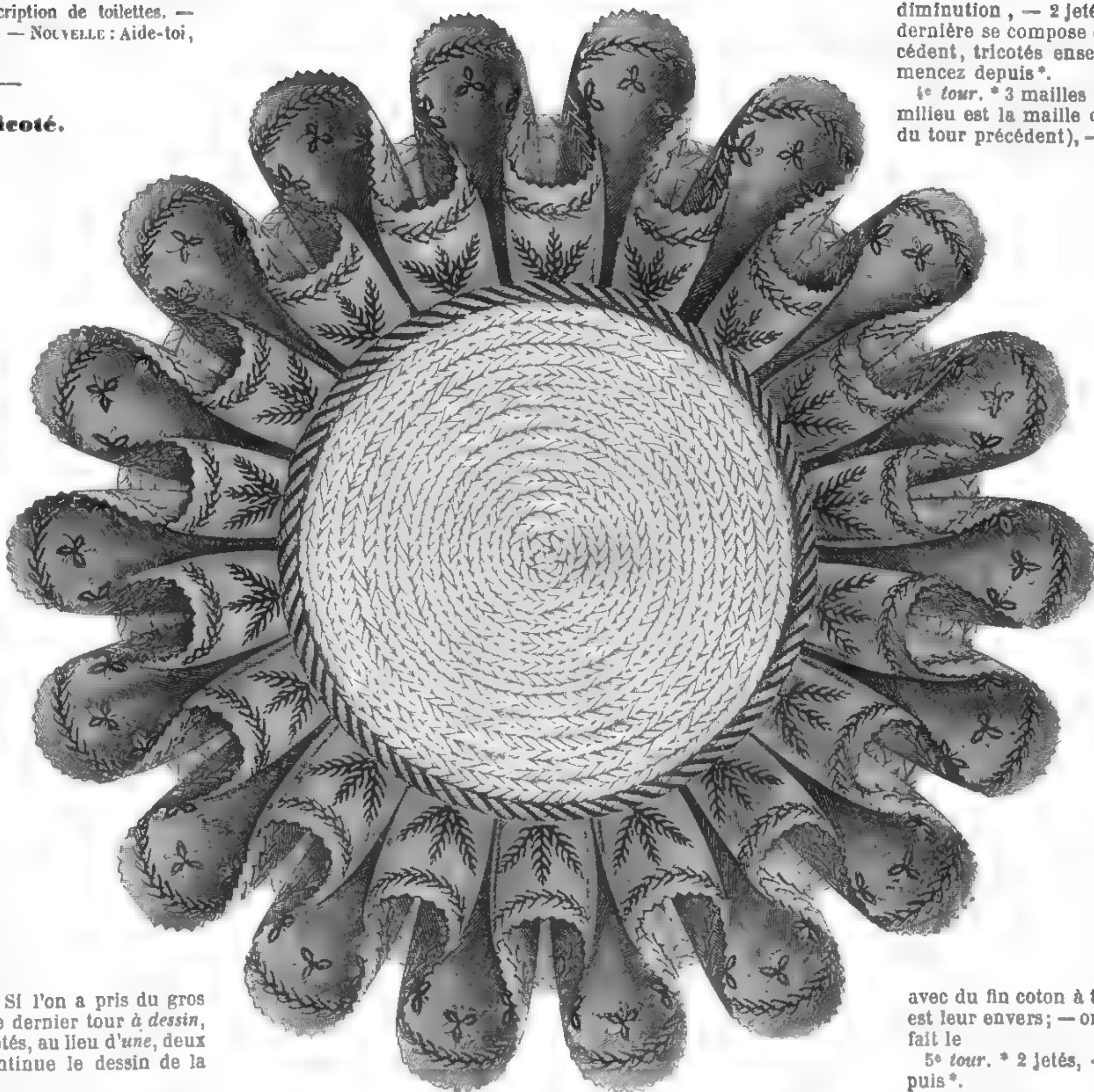
On recommence depuis le 1er tour, d'abord plusieurs fois encore en rond, jusqu'à ce que le tricot ait 7 centimètres depuis le milieu jusqu'au contour extérieur, c'est-à-dire la mesure qui s'étend de l'étoile jusqu'au point (voir la figure 41); ensuite on démonte le nombre de mailles nécessaires pour l'entaille de la nuque, c'est-à-dire pour le double de l'espace qui se trouve entre le point et la croix de la figure 41, et l'on abandonne, dans la dernière répétition du dessin, la diminution et les jetés du 4e tour, afin de former un bord en ligne droite. Avec les mailles conservées on continue à répéter le dessin jusqu'à ce que le fond ait atteint la dimension du patron. Il faut veiller en même temps à ce que le travail sur ses côtés soit en ligne droite en s'élevant. On prend ensuite les mailles de lisière de chaque côté, et aussi les mailles démontées de la nuque, en plaçant des augmentations régulières sur les coins de devant, et l'on fait d'abord 4 tours avec du fin coton à tricoter; l'*endroit* de ces tours est leur envers; — on reprend le coton tors et l'on fait le

5e *tour*. * 2 jetés, — diminution. — Répétez depuis *.

6e à 8e *tours*. Entièrement à l'endroit.

9e *tour*. * 2 jetés, — 2 diminutions, se suivant. — Recommencez depuis *.

10e *tour*. De chacun des deux jetés du 9e tour, on tricote une maille à l'endroit, — une maille à l'envers, — le reste à l'endroit.



PLATEAU DE LAMPE.

Digitized by Google



GARNITURE DU PLATEAU DE LAMPE.

On répète encore trois fois, alternativement, le 9e et le 10e tour, mais en contrariant le dessin; on fait ensuite 2 tours à l'endroit; — on répète le 5e tour, ensuite du premier au quatrième, avec le plus gros coton, et l'on démonte.

La garniture du bonnet se compose d'une ruche en tulle ou dentelle, avec comètes de ruban.

Plateau de lampe.

MATÉRIAUX : Un plateau rond en fil d'aloès ou paille fine; drap rouge soie de cordonnet noire; même soie blanche.

Le fond se compose d'un plateau ayant 23 centimètres de diamètre, fait, soit en fil d'aloès, soit au crochet, en laine, sur de la ficelle; dans ce dernier cas, on commence par le milieu, en faisant des mailles simples posées *à cheval* sur une ficelle, aussi serrées que possible, et dont le nombre augmente graduellement, de façon à maintenir le fond tout à fait plat; on peut aussi faire ce fond en velours, — en tapisserie, — en drap. On le double, dans ce cas, avec du carton, et le carton est recouvert de percaline ou de soie.

Le plateau est entouré d'une garniture en drap découpé et plissé à doubles tuyaux; on la fait en drap rouge, brodé en soie blanche et soie noire. Nous publions une partie de cette garniture en grandeur naturelle. Pour la mesure du fond, ci-dessus indiquée (23 centimètres de diamètre), on emploie une bande de drap ayant 2 mètres 20 centimètres de longueur. Sa largeur et la forme du *découpage* extérieur sont indiquées sur notre dessin. La bordure en points d'*arêtes* qui suit les contours se fait avec un fil de soie blanc et un fil de soie noire enfilés dans une seule aiguille; les branches sont brodées en soie noire; les étoiles sont mi-partie blanches et mi-partie noires, en broderie *à la minute*.

Quand la bande est terminée, on la coud ensemble sur ses côtés transversaux, puis on la plisse de la façon suivante: chaque étoile représente le pli de *dessus*, chaque croix le pli de *dessous* de chaque double tuyau, qui occupe la largeur de l'une des dents; par conséquent l'espace qui s'étend entre deux étoiles est le *dessus* d'un double tuyau. On pose chacune des deux étoiles sur chaque point, puis on fixe l'étoile et la croix sur le point le plus proche; étoiles et croix se trouvent ainsi partout réunies sur les points.

La garniture plissée est cousue sur le fond, et repose sur celui-ci, jusqu'au creux de chaque dent (voir le dessin); on couvre la couture de la garniture avec un cordon tors en laine ou soie.

Quart de mouchoir.

La broderie de ce mouchoir est un mélange de feston, de plumetis, de point d'armes, et d'œillets. On découpe la batiste sur les contours extérieurs du mouchoir, et l'on coud sous les festons une dentelle de Valenciennes ou de Malines, peu froncée, plus ou moins large. On pourra supprimer le semé de feuilles dans l'un des coins, et y placer un chiffre composé de deux initiales.

Vignette de mouchoir.

On brode ce bouquet dans les coins d'un mouchoir, ou bien sur les pans d'une cravate; les *pois* servent seulement dans ce dernier cas.

Coin de mouchoir.

Ce coin de mouchoir se fait au point d'armes et plumetis.

QUART DE MOUCHOIR.

Digitized by Google

Semé.

Ce semé servira pour fond de bonnet, pour robe de baptême, etc.

Tabouret-pliant.

MATÉRIAUX : Un tabouret en bois ; drap blanc ; drap violet ; petits morceaux de drap ou de velours, de diverses couleurs vives ; soie de cordonnet chinée, vert-jaune et vert anglais ; quelques brins ponceau, jaunes, bleus ; perles blanches ; perles d'acier.

C'est à plusieurs titres que ce tabouret mérite d'attirer l'attention de nos lectrices. Nous leur ferons remarquer d'abord le joli travail qui le recouvre, puis l'extrême facilité de transport qui caractérise ce tabouret-pliant. En ce temps de locomotion ininterrompue, lorsque le goût des voyages n'est pas même combattu par les infirmités que l'âge amène, on trouvera sans doute qu'il est commode d'emporter son tabouret en voyage, à la promenade, en le mettant dans son sac ou même dans sa poche, pour peu que celle-ci ait des proportions suffisantes.

POIGNET ASSORTI AU COL EN MOUSSELINE.

COL AVEC ENTRE-DEUX EN APPLICATION.

COL EN MOUSSELINE AVEC APPLICATION.

Ce tabouret a 25 centimètres de longueur, 11 centimètres de largeur, et 11 centimètres de hauteur, le coussin non compris. Trois dessins sont consacrés à reproduire ce petit meuble sous ses divers aspects. Les côtés (pieds du tabouret) sont fixés par une charnière et *tendus* au moyen d'une barre de bois, également retenue par des charnières. Lorsqu'on vient de relever les côtés, la barre trouve un point d'appui et de fixité dans un petit morceau de métal placé sur l'un des pieds. Pour replier ceux-ci on baisse la barre de bois, qui rentre dans une entaille ménagée pour cet usage, et les côtés se replient contre le tabouret. Un petit bouton de cuivre est placé au milieu de la barre, et l'on s'en sert pour la relever.

Le dessus se compose d'un médaillon ovale en drap blanc, orné d'un travail en application que nous reproduisons en grandeur naturelle. Les fleurs sont découpées en drap, les branches exécutées au point d'*arêtes*, avec plusieurs nuances de soie verte. On peut remplacer le drap par de petits morceaux de velours ou de cachemire épais et serré. Six petits dessins ou *patrons* reproduisent les diverses fleurs ; on tracera leurs contours sur du papier, on les découpera, on les collera avec une dissolution de gomme arabique, à l'envers du velours ou des étoffes dans lesquelles on se propose de tailler les fleurs. La fleur du milieu est entourée de 8 feuilles découpées en drap vert de diverses nuances. Le dessin nº 1 donne le patron des feuilles longues, le nº 2 est celui des feuilles arrondies. On pose ces découpures à la place qu'elles doivent occuper (on a tracé sur le drap blanc le dessin du bouquet), et on les fixe avec de la soie vert clair formant les nervures. Pour la fleur, on découpe en drap violet clair et foncé deux morceaux d'après le patron nº 3. On pose d'abord le violet foncé, puis le violet clair, en dirigeant les secondes

VIGNETTE DE MOUCHOIR.

COIN DE MOUCHOIR.

SEMÉ.

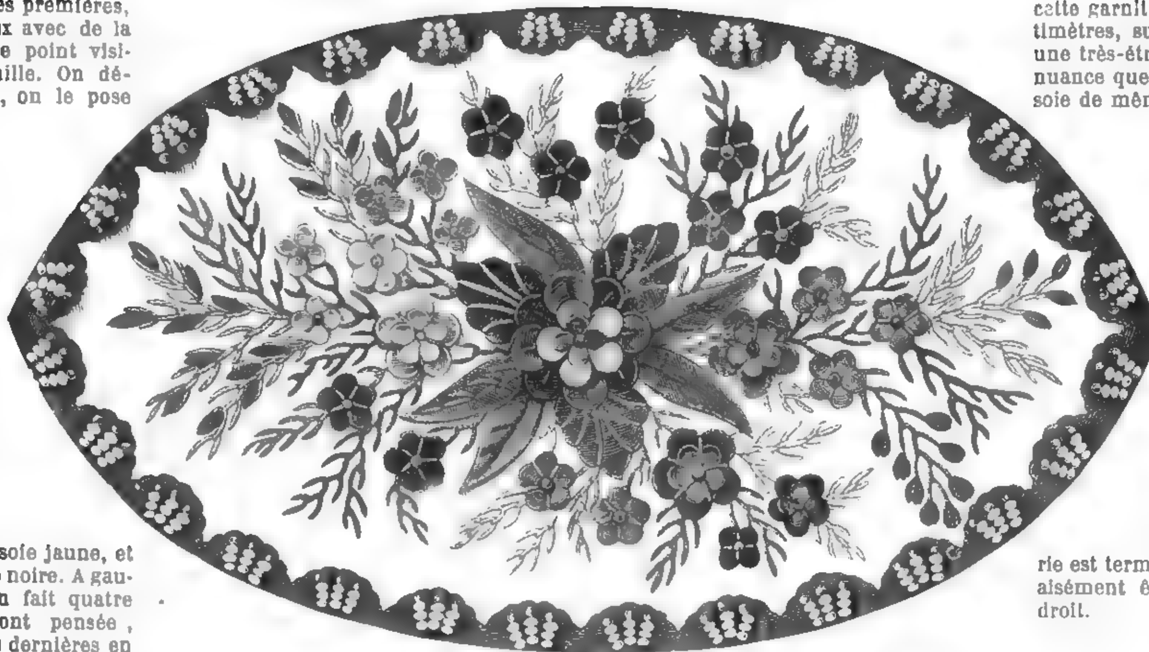
Digitized by Google

feuilles entre les interstices des premières, et cousant ces deux morceaux avec de la soie violet clair, qui forme le point visible au milieu de chaque feuille. On découpe le nº 4 en drap blanc, on le pose sur le violet clair, en faisant, entre chaque feuille, un point en soie violet clair; enfin on coupe le nº 6 en drap vert, et on le fixe dans le milieu de la fleur avec une perle d'or.

On fait ensuite toutes les branches et leurs boutons avec des soies vertes, lilas, ponceau, bleues; les autres fleurs sont exécutées comme celle qui vient d'être décrite, mais elles se composent d'un seul ou de deux morceaux superposés. A droite de la grande fleur, il s'en trouve quatre petites en drap jaune, coupées d'après les patrons nºs 4 et 5, cousues avec de la soie jaune, et fixées au milieu par une perle noire. A gauche de la fleur principale, on fait quatre fleurs rouges; les autres sont pensée, bleues, brunes, groseille (ces dernières en velours).

On entoure ce médaillon avec un morceau de drap violet, découpé à l'extérieur et autour du médaillon en dents arrondies, indiquées sur le médaillon, et fixées à cette place par des groupes de douze perles, dont neuf blanches, surmontées d'une perle d'acier. Les dents extérieures ont dans leur creux un point de feston en soie blanche, et un bouton en métal est cousu dans chaque courbe. Une sorte de nœud est figuré sur le drap violet; on le fait en galon jaune, fixé par une couture en croix exécutée en soie noire, ainsi que le feston très-écarté qui s'y rattache.

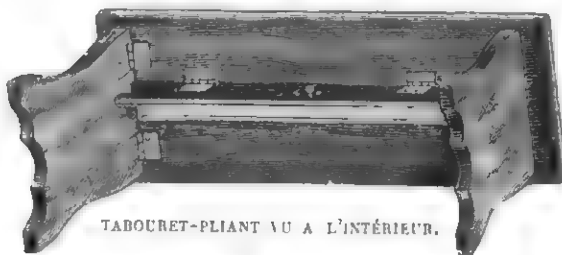
Le médaillon, tel que nous en publions le dessin, pourra aussi servir pour porte-cigares. Dans ce cas le fond serait en maroquin gris ou Havane, les fleurs en velours.



MÉDAILLON POUR LE TABOURET PLIANT.



Nº 1.



TABOURET-PLIANT VU A L'INTÉRIEUR.



Nº 4.



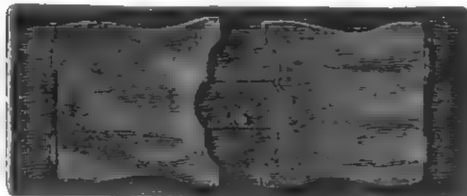
Nº 2.



Nº 5.



Nº 3.



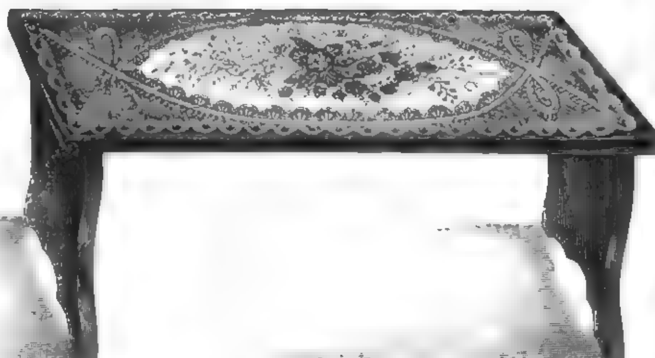
TABOURET REPLIÉ.



Nº 6.



BOUQUET POUR LA GARNITURE DE ROBE.



TABOURET-PLIANT.

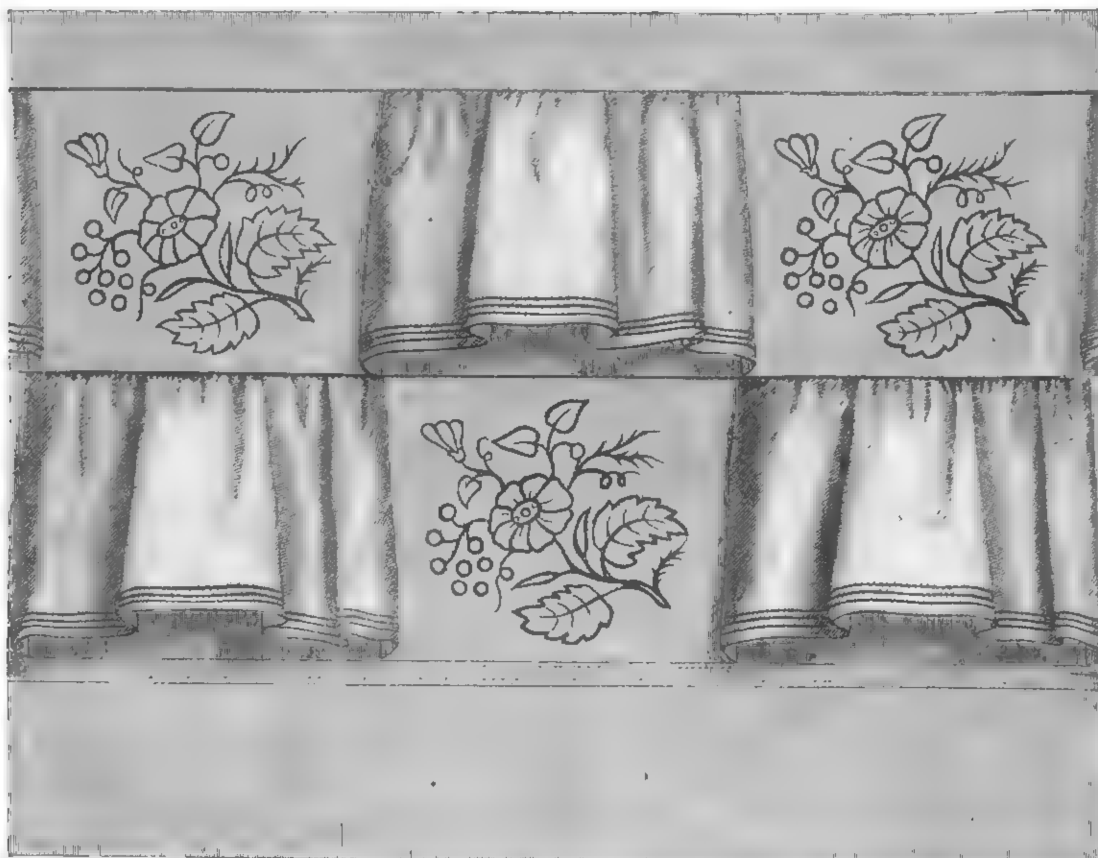


BOUQUET POUR LA GARNITURE DE ROBE.

Garniture de robe.

On exécutera cette garniture sur une robe d'automne ou d'hiver, en tissu de laine ou de soie; elle se compose de carrés longs occupés alternativement par un bouquet brodé et par un volant.

Les carrés ont chacun 7 centimètres 1/2 de hauteur, 9 centimètres 1/2 de longueur. Sur une robe violette, gros bleu, grise ou brune, on exécutera la broderie en soie ou bien en soutache de soie noire. Le petit volant placé entre deux bouquets a 20 centimètres de longueur. Il est bordé avec trois rangs de soutache noire, ou, si on le préfère, découpé et festonné avec de la soie de même nuance que la broderie. On fronce le volant pour le coudre à la place qu'il doit occuper. Les carrés destinés aux bouquets sont encadrés avec une soutache de même couleur que la broderie; sous cette garniture on fait un ourlet de 2 centimètres, sur la couture duquel on pose une très-étroite bande de taffetas de même nuance que la broderie, *piquée* avec de la soie de même nuance que la robe.



GARNITURE DE ROBE.

Outre le dessin de la garniture, nous publions deux bouquets en grandeur naturelle, entre lesquels on pourra choisir celui que l'on voudra broder sur cette garniture.

Sur des tissus gris ou Havane, les bouquets peuvent être violets, gros bleu ou verts.

Col avec entre-deux

DE DENTELLE.

On exécute ce col sur de la mousseline, en *appliquant* de petits morceaux d'entre-deux, sous lesquels on coupe la mousseline lorsque la broderie est terminée. Ce dessin très-simple peut aisément être transporté sur un poignet droit.

Col en mousseline

AVEC APPLICATION.

Le dessin représente un peu plus que la moitié du col; on le calquera à la plume, puis on tracera encore les mêmes contours à l'envers du papier sur lequel on a calqué la première moitié du dessin, et l'on aura ainsi les deux moitiés du col. Pour exécuter le dessin, on pose de la mousseline sur le col de mousseline, on trace au cordonnet les contours des feuilles, leurs nervures, les tiges, puis on découpe la mousseline en dehors des contours.

Poignet

ASSORTI AU COL PRÉCÉDENT.

Ce poignet droit se fait comme le col précédent; le coin doit être brodé seulement sur le côté des boutonnières, par conséquent sur le dessus du poignet.

DESCRIPTION

DE TOILETTES.

Robe en poult de soie gris mode. Le bas de la jupe est garni avec une ruche découpée en taffetas violet, disposée en feston, plus large sur le sommet de la courbe, et se rétrécissant sur la courbe inférieure. Dans chaque courbe, se trouve un bouquet brodé en soie violette. Corsage montant, à basques. Une ruche découpée dessine sur le corsage une veste entr'ouverte, et borde les basques. Le corsage est fermé par des boutons violets. Manches étroites, garnies à chaque extrémité avec des ruches découpées. Châle en dentelle noire.

Robe en cachemire brun très-clair. Le bas de la jupe est garni avec cinq rouleaux de velours brun. Deux de ces rou-

Digitized by Google

Digitized by Google



Leroy, Imp. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob Paris

Toilettes de Mme BRÉANT CASTEL, 58 bis rue Ste Anne.

Chapeaux de Mme AUBERT, r. Neuve des Mathurins, 6.

Deposé

Mode Illustrée 1864 N° 30

Digitized by Google

leaux remontent de chaque côté, sur le devant de la robe et du corsage, jusqu'au cou. Manches étroites, garnies des mêmes rouleaux. Entre les rouleaux de la jupe et du corsage, se trouvent de gros boutons en velours, entourés de bouclettes en chenille brune formant des rosettes de dimensions graduées. Grand bournous en épais cachemire blanc, bordé d'une large bande en velours noir, et terminé par des glands en frange lama. Chapeau rond, en paille, garni de velours brun, orné de plumes de paon et de plumes de faisan placées sur l'un côtés du chapeau.

MODES.

Il y a déjà, par-ci, par-là, dans certains magasins jaloux d'offrir la primeur de la mode, quelques étoffes et quelques vêtements qui font pressentir la physionomie de la mode automnale. On voit aux *Trois-Quartiers* des robes en moire antique de nuance unie, maïs, blanche ou grise, ayant sur chaque lé une gerbe de fleurs dont le coloris est riche et délicat. Ces étoffes composeront de riches toilettes de soirées..... Mais ce dessin, très-beau du reste, aura pour les femmes économes le tort d'être trop remarqué et d'offrir ainsi une date qui peut devenir gênante. Parmi les autres étoffes du même genre à rayures Pompadour, à plumes de paon, à libellules, exposées chez Gagelin, le maïs semble devoir être la nuance dominante de la saison prochaine. La robe parsemée de *demoiselles*, de mouches flamboyantes, d'insectes magnifiquement coloriés, est l'une des plus originales qui se puisse voir; mais cette robe n'est point destinée à passer inaperçue, et convient spécialement aux femmes qui sont toujours à la recherche des toilettes remarquables, sans cesse renouvelées.



COSTUMES POUR BAINS DE MER.

Blouse et pantalon en mérinos blanc. Les ornements se composent de lacets en laine noire et de boutons en os. Ceinture-écharpe en mérinos bleu. Résille en taffetas ciré.

Pantalon zouave et blouse en mérinos bleu. La *pièce* de la blouse et le bord des manches courtes ont pour garniture une frange à *boules* en laine bleue. Ceinture lacée par devant, faite en mérinos noir, et bordée avec du mérinos blanc. Bonnet résille en mérinos bleu.

Blouse et pantalon en mérinos rouge, avec bordure et *pattes* en mérinos blanc. Bonnet-toque en mérinos rouge. Ceinture en mérinos blanc.

On voit depuis quelques jours certains pardessus qui me semblent difficiles à qualifier; ils étalent derrière les vitrines leur gros tissu qui ressemble à un tricot épais, et portent en guise d'ornements de petits plateaux noirs en forme de carré allongé qui imitent, à s'y méprendre, les morceaux d'ardoise qu'une tempête enlève aux toits parisiens pour les semer sur le pavé. Ces plateaux représentent des boutons; ils seront utiles en voyage, car ils peuvent servir de soucoupe.

Les basques regagnent tout le terrain qu'elles avaient perdu depuis quelques années; on les porte courtes, moyennes et longues; la dernière forme est adoptée par les femmes qui tiennent à se conformer à la mode sans pouvoir se décider à sacrifier au dieu *Habit*. L'hiver prochain, les basques seront généralement adoptées.

En jugeant par induction, il est à peu près certain, dès à présent, que la forme des manteaux procédera presque exclusivement des formes de paletots; ils seront plus ou moins courts, plus ou moins ajustés, mais ils seront presque tous des pardessus à manches. On projette, il est vrai, de faire renaître les antiques manteaux à longue pèlerine, mais ce n'est encore qu'un projet. Les pardessus courts, et à manches, auront très-souvent un capuchon. Du reste le capuchon manifeste quelques velléités envahissantes: on le placera sur des pèlerines courtes et même sur des écharpes

De sinistres pronostics se formulent au sujet de la crinoline: on affirme que son règne touche à sa fin, et que sur toutes les murailles des salons parisiens on voit flamboyer la terrible inscription: *Mané-Thecel-Pharès*, qui épouvanta, à si juste titre, le monarque babylonien surpris dans ses orgueilleux triomphes par la mystérieuse prophétie. Que faut-il croire, craindre ou espé-

Digitized by Google

rer? Je l'ignore encore, et ne puis faire autre chose que d'enregistrer ici ces rumeurs inquiétantes. Hélas! la crinoline passera sans nul doute; elle ira où va toute chose, et la principale raison qui fera cesser son existence sera justement d'avoir trop *largement* vécu. Mais puisqu'on parle de l'avenir, levons le voile qui le recouvre et jouons une fois encore le rôle de l'inutile Cassandre.

Les femmes qui souhaitent la ruine de la crinoline sont imbues des habitudes parisiennes : elles appellent le changement, quitte à regretter de l'avoir souhaité et à le maudire lorsqu'il est arrivé. Savent-elles que la crinoline est le dernier rempart qui les protége contre l'invasion des modes de l'an 1800? Ont-elles le désir de se voir emprisonnées dans les horribles gaînes qui, à cette époque, tenaient lieu de robes? Veulent-elles placer leur ceinture à la hauteur de leur estomac, et sont-elles séduites par la *grâce* des tailles courtes? Non sans doute; eh bien tout cela les menace, tout cela leur sera infligé dès que la crinoline aura disparu; je les ai averties, il ne me reste plus qu'à imiter Ponce-Pilate.

P. S. Je veux signaler à nos lectrices une invention nouvelle : ce sont les *agrafes américaines* à ressorts, pour robes et vêtements. Tout le monde a connu, tout le monde a maudit la facilité avec laquelle les agrafes ordinaires se séparent; celles dont je parle ne peuvent se défaire accidentellement. On les coud, du reste, comme les agrafes ordinaires, et leur prix est à peu de chose près le même Pour les défaire, il suffit de les tirer avec un effort très-léger. On trouve ces agrafes dans tous les magasins de mercerie bien approvisionnés et sachant suivre tous les progrès de l'industrie. E. R.

CHRONIQUE DU MOIS.

Lorsqu'on a rencontré dans les rues de Paris les invasions pacifiques que les départements et les pays étrangers font affluer sur la capitale en les expédiant par les trains de plaisir, on juge qu'il est bien inutile de raconter les divertissements parisiens aux étrangers, qui les connaissent sans nul doute mieux que les indigènes eux-mêmes. Il n'est pas un voyageur qui ait négligé d'admirer le palais mexicain construit au milieu des fleurs sur la place de la Concorde, autour de l'obélisque du Louqsor. Ce pauvre obélisque n'avait jamais offert une utilité quelconque; comme œuvre d'art, il laisse aussi quelque chose à désirer, car il rappelle, ni plus ni moins, une cheminée d'usine ne fonctionnant plus; et depuis bien longtemps on ne s'occupait plus de lui. Les fêtes du 15 août l'ont remis à la mode, et pendant deux jours on a beaucoup parlé de l'obélisque à Paris. Les spectacles en plein air, les représentations gratuites, les joutes nautiques, ont été les principaux éléments de la fête pendant le jour; à neuf heures la population parisienne, qui avait presque doublé, se portait vers la place de la Concorde et le jardin des Tuileries, unis par des guirlandes de feu. On avait improvisé autour de l'obélisque un jardin magique; vingt-cinq mille vases de fleurs composaient des plates-bandes somptueuses, créées à force de sable et de gazon. L'obélisque était entouré d'un palais construit en pierreries; les fontaines versaient des nappes de feu colorées des teintes les plus vives; le dessin du jardin des Tuileries, celui des Champs-Élysées, étaient tracés par des festons lumineux, dans lesquels semblaient enchâssées des pierreries gigantesques; les bosquets étaient éclairés par les lueurs fantastiques des feux de Bengale, jetés dans tous les massifs d'arbres. Quant au feu d'artifice, il a dépassé tout ce que la pyrotechnie avait créé jusqu'à ce jour. Ces brefs détails sont placés ici uniquement pour les Parisiens; le monde entier a vu ces merveilles, et des abstentions se sont produites seulement parmi quelques habitants de Paris, blasés, paresseux, ou craintifs, ou absents par *ton*.

Les peuples et les rois se rencontrent ici; s'il existe encore de par le monde quelque individu qui n'ait point visité Paris, il n'oserait en convenir; les trains de plaisir et les trains royaux se relayent pour amener des visiteurs de tous grades. Le roi d'Espagne a fait ici un séjour que l'on a rendu aussi brillant que possible : représentation de *gala* à l'Opéra, revue, un peu contrariée par la pluie, repas champêtres, dîners officiels; tout cela a été couronné par la résurrection de Versailles, arraché pour quelques heures à sa pompeuse immobilité; déjeuner à Trianon, visite aux Musées historiques, grandes eaux, dîner dans la grande galerie, et représentation de *Psyché* sur le théâtre du château de Versailles par les comédiens du Théâtre-Français. Tel a été le programme de la fête donnée au roi d'Espagne dans le palais où l'Espagne est venue demander à Louis XIV un prince français, pour lui donner un trône.

Mais la fête de Versailles mérite mieux qu'une mention. Pendant deux heures environ, de cinq à sept heures du soir, les voitures de la cour ont promené le roi d'Espagne dans les allées du parc, tandis que les grandes eaux jouaient dans les divers bassins. Le cortége est descendu au palais devant la principale porte du Musée, connue sous le nom de *porte de la chapelle*; à sept heures le parc était entièrement vide et livré aux nombreux artificiers qui s'occupaient des préparatifs de l'illumination et du feu d'artifice. Armés de longues perches à crochet, ces artificiers suspendirent dans tous les arbres des milliers de lanternes rouges; les haies, les charmilles, les contours de tous les bassins, de tous les bosquets, étaient reproduits par une double bordure de pierreries blanches.

Ces préparatifs se continuèrent pendant la durée du dîner et du spectacle. On avait disposé une loge impériale aussi étendue que l'amphithéâtre de l'Opéra de Paris. Le roi d'Espagne, placé entre l'Empereur et l'Impératrice, a suivi la représentation avec un extrême intérêt; à la droite de l'Empereur se trouvaient le prince impérial et la princesse Mathilde; la salle était remplie d'uniformes brillants, qui scintillaient sous un éclairage magique.

A onze heures, tout le monde s'est dirigé vers les deux pièces d'eau de la terrasse, sous le balcon des Glaces, et deux fusées ont donné le signal du feu d'artifice, attendu par des milliers de curieux, car les grilles du parc avaient été ouvertes, et chacun était libre de venir prendre part à la fête.

Toutes les pièces d'eau ont été subitement éclairées par des lumières électriques, auxquelles venaient se joindre les flammes de Bengale, dont les couleurs variaient incessamment. Le feu d'artifice était préparé près du bassin d'Apollon; un gigantesque écusson, portant les armes d'Espagne, prit feu d'abord : l'effet en fut malheureusement perdu pour les spectateurs placés près du château, car un vent assez violent s'était élevé, et chassait la fumée de façon à voiler cette pièce principale.

Le bouquet du feu d'artifice a simulé l'embrasement général du parc, et cet effet, augmenté par les flammes de Bengale qui éclataient de toutes parts, a duré assez longtemps. Les invités ont regagné le château, et, montant le grand escalier couvert de fleurs et occupé par les cent-gardes, ils ont traversé l'Œil-de-bœuf pour atteindre la salle des Glaces, dans laquelle se trouvaient disposées une multitude de tables rondes entourant la table d'honneur, et garnies d'une collation légère.

C'est à une heure du matin seulement que l'on a quitté le palais de Versailles, enlevé pour une journée à son engourdissement séculaire. Les feux d'artifice s'étaient éteints, les illuminations s'achevaient, le château et la ville rentraient dans leur immobilité.

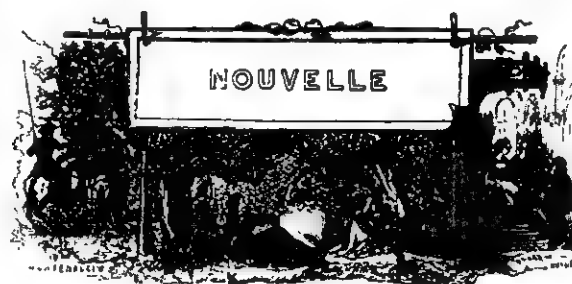
Toutes les absences, tous les voyages, n'ont été jusqu'ici que les préludes d'absences plus prolongées; c'est seulement à dater de ce mois de septembre que Paris va perdre pour plusieurs semaines consécutives ceux et celles qui mènent le branle des divertissements de toute sorte; on emploiera l'attente à préparer et à fêter le retour. Les théâtres s'occupent de leurs études et de leurs répétitions; quelques-uns, devançant même l'époque fixée habituellement pour ces solennités, annoncent même plusieurs représentations nouvelles pour ce mois de septembre. Les absents ont toujours tort, et Paris, tout en s'appliquant à bien recevoir ses prodigues, voudrait bien leur persuader la vérité de ce proverbe.

En attendant *la Volonté*, comédie en quatre actes et en vers de M. du Boys, le Théâtre-Français se consacre à l'ancien répertoire; il offre au public presque chaque soir *les Fourberies de Scapin*, jouées par M. Coquelin, et *l'École des femmes*, dans laquelle Mme Victoria Lafontaine a fait connaissance avec Molière. M. Coquelin possède un talent si varié et si souple, une diction si spirituelle, un jeu de physionomie si expressif et si naturel à la fois, que chaque rôle nouveau marque pour lui un nouveau triomphe. Le talent de Mme Victoria est l'opposé de celui que chacun reconnaît en M. Coquelin; ce talent est charmant, sans doute, mais toujours semblable à lui-même; et chacun des nouveaux rôles qu'elle aborde prouve qu'il ne faut pas espérer trouver en elle cette variété dans la composition qui fait revêtir à un artiste dramatique autant de caractères que de rôles. Mme Victoria est toujours Mme Victoria dans *Il ne faut jurer de rien* comme dans *l'École des femmes*; c'est toujours une jeune fille qui joue l'étonnement à merveille, et qui rend parfaitement deux ou trois autres effets effarouchés, puis résolus; mais, comme elle est bien jeune, et que la Comédie-Française est une bonne école, Mme Victoria dépouillera peut-être la petite fille, et ne se bornera pas à parcourir un cercle trop restreint, et qui semblait tel, même sur la scène du Gymnase.

On annonce plusieurs représentations nouvelles au théâtre du Vaudeville, et entre autres *le Devin du village*, de Rousseau, tout à fait inconnu à la génération actuelle. Trois élèves du Conservatoire, nouvellement couronnés, sont chargés des rôles de ce petit opéra. Le même théâtre laisse entrevoir, dans un avenir assez rapproché, plusieurs comédies importantes de M. Aylic Langlé, — de Mme Sand, — de M. Émile Augier, — de M. Octave Feuillet.

La Gaieté vient de représenter le nouveau drame de M. Alexandre Dumas, *les Mohicans de Paris*; le prologue fait tort à l'action, en ce sens qu'il excite l'intérêt, et le porte à un degré qui ne peut être dépassé, ni même égalé par la pièce proprement dite. Ce drame, en onze actes, dure pendant six heures. Le public de la première représentation a chaleureusement acclamé le nom de l'auteur, proclamé par M. Dumaine. Somme toute, on peut prédire une longue vie aux *Mohicans de Paris*.

EMMELINE RAYMOND.



AIDE-TOI LE CIEL T'AIDERA.

Suite.

« C'était une âme singulière que celle de Marie; une âme de feu sous une enveloppe de glace; les trésors de bonté, de générosité, de noblesse qui existaient en elle, se révélaient seulement à ceux qui n'avaient pas été rebutés par une réserve que les observateurs superficiels auraient pu taxer de hauteur. Rien n'est plus pénible pour les cœurs vraiment tendres que de se heurter à l'hostilité ou même à l'indifférence; pour éviter les chocs qui leur sont si douloureux, ils se couvrent d'un bouclier, et la réserve leur permet de passer au milieu de la foule sans être trop fréquemment blessés par elle. C'est ainsi que ces cœurs restent non-seulement inconnus, mais bien souvent méconnus; les sympathies banales leur sont refusées, leur délicatesse les expose à être l'objet de jugements téméraires; on les accuse d'orgueil..... Heureux encore lorsque ce sentiment instinctif qui les porte à se replier sur eux-mêmes n'est pas attribué à des causes peu avouables; les caractères vulgaires, les esprits grossiers qui prennent les premiers venus pour confidents des pensées et des événements les plus intimes de leur existence, sont fréquemment disposés à considérer la réserve comme étant commandée par une prudence nécessaire; ne comprenant pas le sentiment pudique qui s'oppose à ce que l'on mette son âme à nu devant tout le monde, ils soupçonnent volontiers une faute dans chaque réticence, un tort dans chaque silence.

« Ma pauvre Marie était du nombre de ces êtres prédestinés à éveiller l'animosité des gens vulgaires ou de ceux qui essayeraient de la juger à première vue. En revanche, ceux qui la connaissaient, ceux qui savaient à quel point on pouvait compter sur cette âme qui ne se dépensait pas en protestations, ceux-là l'aimaient avec fanatisme.

« Elle était de taille moyenne, mais paraissait très-grande, grâce à une singulière majesté qui émanait de tous ses mouvements; des cheveux bruns, très-abondants, entouraient un visage un peu pâle, dans lequel tranchaient vigoureusement des sourcils très-noirs et de grands yeux d'un brun très-foncé; ses mains et ses pieds révélaient sa race par leur petitesse; l'ensemble de sa personne eût paru beau, et même remarquable, n'eût été une superbe indifférence pour les grâces mignardes et les artifices de coquetterie. Marie méprisait le mensonge, et par conséquent la coquetterie, qui est le mensonge en permanence; peu lui importait de paraître belle aux yeux de tous : elle était de celles qui aiment une fois, ou n'aiment jamais. Toutes les affectations plus ou moins habiles, toutes les grâces d'emprunt par lesquelles un grand nombre de femmes essayent d'attirer et de fixer l'attention lui étaient inconnues en ce qui la concernait, antipathiques lorsqu'il lui arrivait de les rencontrer chez les autres. En un mot, et c'est là peut-être ce qui voilait en elle une partie de sa beauté, elle avait le caractère plus vieux que ne le comportait son âge; la souffrance hâte la maturité; et, pour Marie, le présent était triste, l'avenir bien incertain.

« Je connaissais à cette époque une excellente femme, un peu extravagante, dont on aurait pu caractériser l'humeur par un seul mot : elle était intermittente. L'intermittence en effet présidait à toutes ses actions, et même à toutes ses pensées; elle venait me visiter tous les jours, puis il s'écoulait parfois des mois entiers sans qu'on l'aperçût; elle s'éprenait de toutes les inventions nouvelles, successivement bien entendu, car son cerveau semblait construit d'une façon particulière; il ne pouvait contenir qu'un objet à la fois, et lorsque son *dada* était renouvelé, elle ne gardait pas le plus faible souvenir de l'idée fixe qui avait précédé celle dont elle était présentement hantée; elle était intermittente pour les gens comme pour les choses, et c'est là ce qu'il y avait de plus désagréable. Il lui arrivait parfois d'accabler d'attentions, de protestations, d'invitations une personne dont elle demandait le nom quinze jours plus tard, ne se souvenant plus de l'avoir jamais rencontrée. Ses sympathies et ses sentiments semblaient tourner sans cesse sur un axe, de façon à être successivement inondés de lumière ou plongés dans les ténèbres les plus profondes, et en elle l'éclipse succédait invariablement à la clarté. Telle était Mme de Varanges, et je la connaissais assez pour l'aimer avec une sorte de pitié, et pour redouter qu'elle rencontrât chez moi Marie de Mervan. Malgré la prudence que je déployai, je ne pus cependant éviter cette ren-

Digitized by Google

contre, et un jour que j'avais été chercher Marie, et que nous nous apprêtions à dîner en tête à tête, pour aller ensuite passer la soirée au Théâtre-Français, la porte s'ouvrit avec fracas, une avalanche se précipita sur moi et m'enveloppa dans un flot de soie et de dentelles, qui me fit disparaître aux regards étonnés et inquiets de Marie : c'était Mme de Varanges qui reparaissait; l'éclipse qui m'avait momentanément cachée à sa mémoire s'était dissipée, et elle m'embrassait avec effusion; mais, comme son rayon visuel ne pouvait pas plus que son cerveau embrasser plus d'un objet à la fois, elle n'avait pas regardé ou plutôt n'avait pas vu Marie. Après s'être levée pour saluer avec politesse la nouvelle venue, après avoir constaté que son mouvement n'avait pas même été remarqué, Marie, s'éloignant de quelques pas par discrétion, s'était assise en silence près d'une table, et s'était mise à feuilleter quelques livres.

« Figurez-vous, ma chère, » dit Mme de Varanges, en s'exprimant avec sa volubilité habituelle, laquelle ne lui permettait pas d'articuler les mots en entier, « figurez-vous que j'ai été bien occupée depuis trois semaines. On me répète sur tous les tons, depuis quelques mois, que tout le monde fait fortune à la Bourse. » (Ici, Marie eut un léger tressaillement). « Je ne sais pas comment, par exemple, » continua Mme de Varanges; « je n'ai jamais cherché à le comprendre; les chiffres sont si ennuyeux! Mais enfin, d'après toutes les narrations dont on venait me remplir la cervelle, chacun pouvait gagner de l'argent, et il y avait de certaines façons de s'y prendre, moyennant lesquelles on n'était jamais exposé à en perdre; on gagnait moins, sans doute, en ne voulant pas risquer de perdre quelque chose; mais enfin, on était sûr de gagner. Vous comprenez, n'est-ce pas? »

« Je ne pus répondre que par un signe de tête négatif, car mon interlocutrice reprit la parole, sans me permettre de placer un mot.

« Vous ne comprenez pas? Eh bien, j'ai été comme vous; je ne comprenais pas que tout le monde pût gagner, sans que personne fût exposé à perdre. Cependant des personnes que je ne connaissais pas, mais qui étaient très-dignes de foi, me l'affirmaient, en m'expliquant que tout le monde n'était pas si avisé que les gens d'*affaires*; que ceux-ci connaissaient les événements à l'avance, qu'ils savaient s'abstenir ou agir à propos..... Bref, tout cela m'a décidée; j'ai confié quarante mille francs à un agent de change, en le prévenant que je voulais gagner de l'argent, sans être jamais exposée à en perdre, et il a commencé ses opérations. De temps en temps, et même très-souvent, je m'en souviens maintenant, je recevais des lettres de mon agent de change par lesquelles il me soumettait ses projets et me demandait si j'autorisais dans ce sens l'emploi de mes fonds. Vous concevez qu'après lui avoir bien positivement exprimé mes intentions, je devais considérer ces communications comme de pures formalités. Tous ces gens d'affaires ont la coutume de barbouiller inutilement une quantité de papier, et comme cette éternelle répétition des mêmes termes barbares m'ennuyait prodigieusement, j'avais fini par ne plus lire ses lettres : je m'étais fabriqué un petit modèle de réponse, d'après lequel je n'avais plus qu'à remplir une date laissée en blanc, et je lui répondais invariablement dans le style de ses grimoires (car il avait par-dessus le marché une écriture illisible, une espèce de collection d'hiéroglyphes sténographiques) : « Monsieur, d'après votre honorée, en date du.... » Vous voyez que je parle proprement la langue des affaires, et je tenais à faire voir à cet homme que je n'étais pas absolument dénuée d'expérience en ce qui concerne les spéculations. « *Monsieur, d'après votre honorée en date du...., je vous autorise à faire de mes fonds l'emploi que vous projetez.* » Voilà tout; c'était concis, cela était très-vite écrit, et enfin, je supputais, d'après tout ce que l'on me disait, que dans le courant du premier semestre j'aurais gagné au moins vingt mille francs. Au lieu de dépenser en futilités cet excédant de mes revenus, j'ai fait changer le mobilier de mon salon, qui était encore très-frais, c'est vrai, mais qu'il aurait bien fallu renouveler un peu plus tard. Je faisais ainsi un acte de prévoyance. Enfin, au bout de six mois, j'écris à l'agent de change pour lui demander mon *bénéfice*, comme disent ces gens-là..... Il faut bien hurler avec les loups, et parler comme ses contemporains! Il me répond une longue lettre à laquelle je n'ai rien compris du tout, sinon que je n'avais rien gagné: ce n'était pas possible. Dès ce moment, j'ai été fixée sur le compte de ce voleur-là; alors, exaspérée, comme vous pouvez le penser, je lui fais demander de me rendre mes fonds tout de suite. Il me répond qu'il tient à ma disposition une somme de treize mille francs, comme solde des affaires que j'avais faites. Ma chère, j'avais perdu vingt-sept mille francs sans m'en douter! N'est-ce pas une infamie? N'avais-je pas déclaré que je ne voulais pas faire d'affaires, que je ne voulais rien risquer, mais seulement gagner tranquillement quelques sommes plus ou moins considérables? J'avais encore des illusions à ce moment-là! Je croyais encore qu'il y avait des tribunaux pour juger les fripons, une justice pour les punir. Pas du tout : j'ai voulu faire un procès; on m'a répondu en me montrant mes billets écrits en forme de *circulaires*, et en me disant que j'avais pleinement autorisé les opérations qui avaient eu un si joli résultat. Vous ne pourriez jamais imaginer ce qu'il y avait dans les comptes généraux qu'on m'a soumis; en essayant de me retrouver dans ce labyrinthe, j'ai vu, entre autres, des *reports*. Bon, me dis-je, ceci doit au moins avoir rapporté quelque chose; tout le monde dit que l'on fait de très-bonnes affaires avec les *reports*. Ah bien oui! Figurez-vous que l'on paye à un agent de change un *loyer* pour qu'il donne l'hospitalité à votre argent, et qu'il le fasse fructifier à son profit! véritable coupe-gorge, comme vous voyez; m'en voilà revenue un peu déplumée, jurant.....

— Mais un peu tard.....

— Qu'on ne m'y prendra plus. J'ai fait héroïquement le sacrifice que je ne pouvais malheureusement pas éviter; et, pour oublier un peu les abominables tracas dans lesquels j'ai dépensé mes jours, je suis venue vous voir.

— C'est une bonne pensée; mais laissez-moi vous dire que vous auriez dû examiner un peu......

— Mais vous n'êtes pas seule, » dit Mme de Varanges, sans écouter mes reproches, bien inutiles en effet.... « Je n'avais pas vu tout d'abord......

— Mademoiselle de Mervan, » dis-je en présentant ma jeune amie.

« Excusez-moi, Mademoiselle, » reprit Mme de Varanges en examinant avec intérêt le visage sérieux et intelligent de Marie. « Excusez-moi de vous avoir ennuyée par ma trop longue narration; ces détails doivent sembler bien arides à une jeune fille.

— A notre époque, Madame, » répondit Marie avec une nuance de tristesse qui ne put m'échapper, « à notre époque ces détails ne sont inconnus ni aux femmes, ni même aux jeunes filles.

— C'est vrai, cela! De tous côtés on ne parle que d'affaires de Bourse..... Mais qu'on vienne désormais m'en vanter les agréments, on trouvera à qui parler, et je leur dirai leur fait à tous. On vante la civilisation qui a créé une bonne gendarmerie pour faire la chasse aux voleurs; on nous dit que nos campagnes n'en sont plus infestées; je le crois bien! On leur a bâti des palais dans les villes, et là, sous la protection des lois, ils peuvent nous dévaliser à coup sûr.

— Permettez-moi de vous faire remarquer que vous êtes un peu injuste.

— Moi? Allons, vous allez parler comme mon avoué. Vous verrez que j'ai eu tort de perdre mon argent....

— Certainement.

— C'est cela, c'est toujours ainsi; les battus payent l'amende.

— Mais encore une fois, » dis-je, un peu irritée contre cette déraison si prolixe; « vous auriez dû savoir ce que vous faisiez, examiner les propositions de votre agent de change; il ne pouvait vous garantir des bénéfices ininterrompus; et ce n'est pas sa faute si les opérations ont mal tourné.

— C'est bon; ne parlons plus de cela, nous ne pouvons nous entendre; seulement, je garde mon opinion, je vous en préviens. Que faites-vous aujourd'hui?

— Je dîne chez moi, et je vais au spectacle avec Marie.

— Qui ça, Marie?

— Mademoiselle de Mervan.

— Ah! très-bien! Alors, il n'y a pas d'inconvénient à ce que je m'attache à vos pas? J'ai bien besoin de prendre un peu de distraction, et vous n'auriez pas l'inhumanité de me mettre à la porte?

— Non, certes.

— Eh bien! c'est convenu. » Et Mme de Varanges, tirant de sa poche un tricot, dont le dessin offrait les irrégularités les plus bizarres, se mit à relever ses mailles pour la vingtième fois au moins. Elle travailla avec beaucoup d'ardeur pendant quinze ou vingt minutes, et, voyant qu'il lui était impossible de faire de l'ordre avec du désordre, jeta avec impatience son travail sur la table près de laquelle Marie était assise. La jeune fille prit ce tricot, dont l'aspect eût fait tomber en pâmoison une Allemande; elle démonta patiemment quelques tours, *repêcha* les mailles qui s'étaient échappées, remplaça celles qui avaient été diminuées, diminua celles que l'on avait intempestivement augmentées, et, après une demi-heure de travail patient, elle remit le tricot réparé à Mme de Varanges; celle-ci embrassa Marie avec effusion, en lui déclarant qu'elle était *un ange*; et depuis ce moment jusqu'à la fin de la journée son enthousiasme alla toujours croissant; elle accabla Marie de caresses et de marques d'amitié; elle m'adressa sur la famille de Mervan toutes les questions qui pouvaient se concilier avec la pratique du savoir-vivre. En un mot, il ne fut plus question de la Bourse ni des agents de change; l'idée fixe délogée faisait place à une nouvelle préoccupation intense et unique, comme toujours.

« Marie, si froide, si réservée avec les gens qui lui témoignaient une indifférence polie, était extrêmement sensible aux marques d'amitié. L'extravagance de Mme de Varanges ne pouvait lui échapper; mais, sous ses divagations, on apercevait un fond de bonté, et ses injustices ne masquaient pas totalement une générosité spontanée, irréfléchie sans doute, sujette aux intermittences qui constituaient l'infirmité de cette organisation, mais réelle après tout, innée, dépourvue de calcul, et par conséquent de bon aloi. Mlle de Mervan répondit dans une mesure pleine de tact aux avances qui lui étaient prodiguées par Mme de Varanges; ses saillies, presque toujours déraisonnables, mais parfois originales, amenèrent quelques sourires sur le visage austère de ma jeune compagne, et, après le spectacle, nous reconduisîmes Marie chez ses parents. Je laissai Mme de Varanges dans la voiture pour accompagner Marie jusqu'auprès du lit de sa mère, et, lorsque j'eus rejoint mon autre compagne, je fus assaillie par un déluge de questions qui, du reste, était bien prévues par moi.

« Savez-vous qu'elle est charmante, cette jeune fille?

— Oui, je le sais, puisque je la connais depuis son enfance.

— Et sa mère est presque entièrement paralysée, son jeune frère aveugle? Cette famille n'a point de fortune?

— Ils sont tous très-dignes, très-fiers; et il n'est pas aisé de savoir si les ressources dont ils peuvent disposer sont suffisantes ou insuffisantes; il n'y a pas de luxe dans son intérieur, mais l'aisance ne paraît pas en être totalement bannie.

— Je veux revoir Mlle de Mervan; je ne puis entrer chez elle comme dans un moulin, et je viendrai vous prendre un de ces jours pour que vous me présentiez à sa mère.

— L'état de la santé de Mme de Mervan ne lui permet guère de voir du monde.

— Est-ce que vous croyez que je vais lui proposer de venir danser chez moi? En vérité, je ne sais pourquoi vous voulez m'empêcher de revoir cette jeune fille; elle m'a beaucoup plu; je suis toute disposée à lui témoigner de l'amitié, et l'on n'a jamais trop d'amis en ce monde. Ainsi, c'est convenu; j'irai vous chercher après-demain à trois heures, et nous viendrons ensemble chez ces Mervan. Nous voilà arrivées chez moi; au revoir, et merci, ma chère amie. »

« C'est toujours de cette façon que se terminaient les escarmouches engagées par Mme de Varanges contre les personnes qui essayaient d'opposer quelques obstacles à la satisfaction de ses caprices; elle passait par-dessus les arguments, sans prendre la peine de les réfuter, ni même de les discuter, et se retrouvait de l'autre côté de la barrière qu'on avait essayé de lui opposer, sans avoir égaré dans le trajet une seule des décisions que l'on avait essayé de combattre ou d'ajourner. Ce qu'elle voulait faire devait s'effectuer, et sans retard, et elle allait toujours tout droit devant elle comme un boulet de canon.

« Quelques réflexions rapides avaient d'ailleurs fait taire en moi la prudence qui m'avait tout d'abord conseillé de défendre Marie contre l'envahissante amitié de Mme de Varanges. Celle-ci n'avait que trop raison sur un certain point : on n'a jamais trop d'amis. J'entrevoyais confusément qu'un peu d'aide serait tôt ou tard nécessaire à ma jeune amie; je m'étais dit que Mme de Varanges voyait beaucoup de monde; que ma maison était devenue bien solitaire depuis la mort de mon pauvre mari; que Marie pouvait rencontrer un honnête homme, lui plaire, être aimée, se marier..... que sais-je, enfin? car mille châteaux en Espagne s'élevèrent immédiatement dans mon imagination, et je me décidai à ne point contrecarrer l'inclination de Mme de Varanges; je me répétai que je n'avais pas le droit d'enlever cette sympathie à Marie, que je serais toujours là d'ailleurs pour préserver la jeune fille contre des illusions trop complètes et pour alléger les déceptions forcément attachées à ces affections, trop soudaines pour n'être pas très-éphémères.

« Je ne prévoyais pas toutes les difficultés qui m'étaient réservées dans cette tâche délicate. Donner aux jeunes cœurs l'expérience prématurée des faiblesses humaines, en leur révélant le néant de certaines amitiés et l'insignifiance de la plupart des protestations, cela me semblait à bon droit constituer une action cruelle. Peut-on se résoudre à détruire cette noble confiance avec laquelle ils accueillent les marques de sympathie? Faut-il éteindre cette lumière magique qui, pour eux, fait resplendir toutes choses? à moins qu'il ne s'agisse de circonstances graves, suprêmes, de nature à influer sur l'existence entière, je ne crois pas que l'expérience ait le droit de dire à la jeunesse : Tu aimes, tu crois, tu admires?..... Eh bien! tu te trompes; il faut douter et se méfier.

« Fidèle à sa promesse, Mme de Varanges vint me chercher à l'heure indiquée. Lorsque je montai dans sa calèche, je me trouvai au milieu d'un parterre embaumé. Il y avait des fleurs partout, sur le siége de devant, sur celui du cocher, et le valet de pied embrassait à grand'peine de ses deux bras, une caisse contenant un superbe oranger. Je ne pus retenir une exclamation de surprise.

« N'est-ce pas que c'est joli? » s'écria Mme de Varanges. « Je passais devant le marché aux fleurs de la Madeleine, je me suis souvenue que Mlle de Mervan aimait beaucoup toutes ces jolies plantes, et j'en ai fait remplir ma voiture. Comme je ne suis pas encore intime avec elle (mais cela viendra), nous ferons porter tout cela sur ses fenêtres comme venant de votre part. Nous avons l'aspect d'un reposoir de la Fête-Dieu.

— Un *reposoir* ambulant?

— Ah! c'est vrai! N'importe, c'est charmant. C'est à des goûts de ce genre que l'on reconnait les natures poétiques, et Mlle de Mervan est bien distinguée sous tous les rapports. Je veux absolument que cette jeune fille m'aime, cela me reposera de mes relations avec toutes les poupées prétentieuses, pédantes ou évaporées que l'on voit aujourd'hui.

— Allons, voilà que pour faire l'éloge de Marie, vous dressez un réquisitoire contre toutes ses contemporaines; ne pourrez-vous jamais être bienveillante avec modération?

— Ce n'est pas ma faute, si je sens plus vivement que vous le mal et le bien. »

« En dialoguant ainsi, nous atteignîmes la maison dans laquelle habitait la famille de Mervan. En me voyant entreprendre l'ascension d'un troisième étage, Mme de Varanges me demanda grâce, et désira s'arrêter un moment.

« Comment! ils ne demeurent pas même au deuxième étage? »

— Rassurez-vous, nous n'avons plus qu'un seul étage à monter pour nous trouver à leur porte.

— Ils habitent le troisième alors? C'est comme vous disiez, ni trop haut ni trop bas; une honnête médiocrité. »

« Claudine vint ouvrir la porte à notre coup de sonnette; je la saluai amicalement, et, précédant Mme de Varanges, je l'introduisis au salon que la famille de Mervan habitait ordinairement. Marie se montra fort touchée de notre visite, et très-reconnaissante de la sympathie chaleureuse que lui témoignait Mme de Varanges; elle mit, du reste, infiniment de grâce dans ses protestations, et témoigna le plus vif intérêt à Mme de Mervan et à son jeune fils. M. de Mervan était absent, selon sa coutume; dans des visites, assez fréquentes cependant, que je rendais à sa famille, il ne m'arrivait presque jamais de le rencontrer chez lui.

« Devinez ce que j'ai fait depuis hier! » nous dit gaie-

Digitized by Google

ment Mme de Varanges. — Et, comme nous déclarions que notre perspicacité était tout à fait en défaut, elle reprit la parole :

« J'ai passé ma matinée et ma soirée à compulser de vieux papiers qui concernent la famille de feu M. de Varanges. Lorsqu'on a prononcé votre nom pour la première fois devant moi, il m'a semblé que ce nom de Mervan était loin de m'être inconnu ; je ne me trompais pas, j'en ai la preuve maintenant, et je l'ai soigneusement serrée pour vous la communiquer. M. votre mari est Breton ? » ajouta Mme de Varanges, en s'adressant à Mme de Mervan.

« Oui, Madame.

— C'est cela, c'est bien cela ! » s'écria Mme de Varanges, d'un air triomphant. « Eh bien, au seizième siècle, en l'an 1567, une demoiselle de Mervan a épousé le sire de Varanges ; nous sommes parentes, comme vous le voyez, presque cousines, j'en suis sûre, cousines tout à fait, si vous le voulez, » dit-elle, en tendant amicalement la main à Mme de Mervan, qui répondit à son mouvement. « Cela est bien entendu ; désormais je ne serai plus une étrangère pour Mlle Marie, et il me sera permis de venir quelquefois la chercher pour lui faire faire des promenades.

— Votre bonté est si grande, » répondit Marie, « que je ne saurais trouver des termes suffisants pour vous en remercier. Mais, Madame, je sors bien rarement ; mes goûts me retiennent ici près de ma mère et de mon frère ; je m'occupe aussi de l'administration de notre ménage.....

— Je sais tout cela, » reprit Mme de Varanges, « et je n'ai point le projet de vous enlever à tous ces devoirs. Vous allez quelquefois chez notre amie, et je vous demande seulement de vous partager entre elle et moi.

— Permettez, dis-je en riant, il n'est pas certain que je consente à cette proposition.

— Oh ! vous serez en tiers ; rassurez-vous, égoïste ! D'abord, ne faut-il pas que je vous rende le dîner que j'ai sollicité chez vous avant-hier ? »

« Moitié par plaisanterie, moitié par ténacité, Mme de Varanges obtint le consentement de tout le monde, et depuis ce moment elle vint voir Marie assez souvent. Les fleurs qu'elle avait apportées furent souvent renouvelées par elle, et ce nouveau caprice m'étonna par sa durée, que j'attribuai à l'impossibilité de voir sans cesse Mlle de Mervan ; non que celle-ci ne pût mériter un attachement sérieux, ni soutenir victorieusement la difficile épreuve de l'intimité, mais uniquement parce que Mme de Varanges, qui était incapable de fixité dans ses goûts et ses affections, ne put réussir à se lasser de Marie, parce que celle-ci refusa la plupart de ses invitations, et continua à se renfermer près de sa famille.

« A cette époque je dus quitter Paris pour quelques semaines ; ma sœur se mariait, et je me rendis chez ma mère. Laure aurait bien vivement souhaité de me voir arriver en compagnie de son amie, pour laquelle elle avait conservé la plus vive tendresse. Je prévoyais qu'il serait impossible de décider Marie à faire ce voyage ; je lui en dis quelques mots cependant..... mais elle secoua négativement la tête, et ses yeux se remplirent de larmes. Rien n'est plus saisissant que les marques d'émotion données par une personne qui sait demeurer toujours maîtresse d'elle-même. Je pris les mains de Marie, je l'attirai près de moi, et, en l'embrassant tendrement, je la conjurai de me confier les motifs du redoublement de tristesse que je remarquais en elle.

« Elle pleura longtemps dans mes bras, en m'affirmant qu'elle n'avait aucun nouveau motif d'inquiétude : « Seulement, » ajouta-t-elle, « l'humeur de mon père est plus sombre que de coutume ; les années, en s'écoulant, affermissent ma raison, et je ne puis m'empêcher de songer à l'avenir..... non pour moi, mais pour ma famille. Je ne connais pas les ressources de mon père ; mais, d'après quelques indices, je puis supposer qu'elles sont faibles et incertaines ; que deviendrions-nous si..... s'il perdait ce qu'il possède ? et je crois qu'il court souvent ce risque. Les femmes sont bien malheureuses dans notre société ! A un moment donné elles peuvent se trouver obligées de gagner le pain de leur famille, et on ne leur enseigne pas même une profession ; bien plus, une femme *se déclasse* (à ce que dit mon père) lorsqu'elle travaille pour vivre ou pour faire vivre ceux qui l'entourent ; esclaves impuissantes, liées au sort de leur père ou de leur mari, elles ne peuvent rien pour améliorer ce sort ; et lorsque ces appuis leur font défaut, lorsqu'elles-mêmes doivent servir d'appui à ceux qui sont plus faibles encore qu'elles-mêmes, il faut lutter, non-seulement avec tous les obstacles que l'on rencontre lorsqu'il s'agit de se frayer une route, mais encore avec les répulsions de ceux que l'on voudrait aider.... de ceux qu'il faudra soutenir. Triste époque pour ceux qui n'ont pu encore accepter les lois nouvelles de la société renouvelée ! Nous avons des ancêtres..... ainsi que le répète souvent mon père, et, par respect pour eux, nous ne pouvons, comme des roturiers, gagner notre vie en travaillant. Aujourd'hui tout le monde est égal devant les difficultés de l'existence.... devant la misère..... mais, en nous privant volontairement des ressources que nous pourrions nous créer par une industrie quelconque, nous seuls restons inégaux devant la grande loi du travail, plus faibles, mille fois plus infortunés que ceux dont le courage n'est point entravé par les inutiles grandeurs de leur passé. Nous avons été alliés aux Duguesclin, notre bisaïeule était issue de la famille des Clisson, me répond mon père lorsque je lui parle timidement de la nécessité toujours plus évidente de me créer une profession..... Hélas ! que ne suis-je l'égale de Claudine ! Je travaillerais pour ma famille, et la paix habiterait mon cœur. »

« Cette confidence m'affligea profondément ; je reconnaissais combien les craintes de Marie étaient fondées ; mais je ne pensais pas avoir le droit de blâmer un père devant sa fille. Les préjugés de M. de Mervan, l'anachronisme qu'il commettait en essayant de maintenir à l'époque actuelle l'anathème qui s'attachait autrefois à tout gentilhomme qui travaillait pour assurer son existence, me semblaient être puérils, et dus à un jugement absolument faux..... Mais il se trompait de bonne foi ; et, encore une fois, il ne m'appartenait pas d'ébranler dans l'âme de Marie le respect qu'elle devait à son père. J'essayai de la calmer, sans effleurer ce qui la concernait particulièrement dans la question qu'elle avait abordée.

— Vos craintes, vos angoisses, ne proviennent pas uniquement, ma chère enfant, de l'antagonisme qui existe entre les sentiments de votre père et la constitution actuelle de la société ; si vos prévisions sont exactes, — et j'espère que vous vous trompez, — votre situation n'est autre que celle de toutes les femmes qui n'ont point de fortune ; elles subissent toutes cette dure loi qui les met en face de la lutte, et les place désormais sur le terrain du combat ; mais n'oubliez jamais, dans vos heures d'inquiétude, que vous avez des amis dévoués, et qu'un jour ou l'autre vous trouverez la main d'un honnête homme pour vous soutenir et vous aider.

— Des amis ? un mari ?..... Non, non, je ne dois pas me faire d'illusions ; il faut que je puisse compter sur moi-même. Oh ! ne me croyez pas ingrate ni orgueilleuse ! Je jure que, lorsqu'il le faudra, je viendrai à vous, je m'adresserai à vous comme à une seconde mère ! Mais, puisque j'ai été assez faible pour aborder cette douloureuse question, je veux la discuter avec vous ; il faut que vous sachiez que, si je suis désolée, je suis en même temps forte et résolue.

« Mon père a toujours dit que le travail constituait une déchéance pour un gentilhomme ; il avait un faible capital, qu'il fait valoir à son gré ; ce capital n'a-t-il pas été diminué par les frais de mon éducation, par des spéculations malheureuses ? je l'ignore ; mais nous pouvons admettre pour un moment la réalité de ces craintes.

« On m'a élevée comme une jeune fille riche, c'est-à-dire que, sachant un peu de musique, un peu de dessin, la grammaire française, l'histoire, et ayant traduit quelques thèmes anglais, je suis incapable de demander des ressources sérieuses à l'éducation qui m'a été donnée. Avec quelques protections, et moyennant le dévouement actif de quelques amis, je pourrais réussir cependant à donner quelques leçons ; mais le salaire que je pourrais espérer serait insuffisant pour aider ma famille ; de plus, il faudrait m'éloigner chaque jour de mes chers malades auxquels ma présence est indispensable ; c'est vous dire que la carrière de l'enseignement m'est absolument fermée, et qu'il m'est impossible soit de donner des leçons, soit de me placer comme institutrice..... en admettant que je possède les capacités nécessaires à cette profession, ce dont je doute. Mais enfin, si j'avais eu de ce côté quelque lueur d'espoir, j'aurais pu travailler, étudier, me rendre digne de m'acquitter consciencieusement de cette tâche. Je ne puis non plus admettre au nombre de mes espérances celle que vous me faites entrevoir..... Je ne me marierai jamais, car ma destinée est irrévocablement liée à celle de ma mère, de mon frère, qui ne vivent pour ainsi dire que par moi, par ma compagnie assidue. Le problème posé pour moi, et que je dois résoudre, est celui-ci : il faut que je gagne de l'argent sans quitter notre intérieur.

— Mais, ma chère enfant, vos craintes ne sont-elles pas prématurées, et à peu près vaines ? N'avez-vous pas des parents qui peuvent venir à votre aide ?

— Nous n'avons que des parents éloignés, peu riches eux-mêmes, et auxquels nous ne pourrions certes pas demander un revenu suffisant pour vivre tous les quatre dans l'oisiveté. Si même ils étaient disposés à nous l'accorder, pensez-vous que nous pourrions l'accepter ? Quoi ! recevoir l'aumône lorsqu'on peut travailler ! Ah ! c'est là que serait la véritable déchéance ! Si mon père y consentait, cependant, je réussirais, j'en suis certaine, à appuyer notre existence sur la seule base solide ici-bas, sur la rémunération du travail.

— Que feriez-vous ? Pouvez-vous me le dire ?

— Oui ; j'ai une vocation dont vous ne vous doutez peut-être pas, et que je vais vous confier : la descendante des Duguesclin, l'arrière-petite-fille des Clisson, » dit Marie avec un sourire jeune et franc qui dissipa pour un moment les ombres répandues sur son visage, « Mademoiselle de Mervan, dont les ancêtres ont figuré à tous les grands combats de notre histoire, est née...... couturière ! J'ai beaucoup d'imagination..... en fait de garnitures, et mon coup de ciseau est à la fois juste et gracieux, à ce que me dit Claudine. On aurait pu ménager la susceptibilité de mon père, tout en utilisant ma *vocation*, que je considère comme étant notre principale ressource. J'aurais loué, sur le palier de notre appartement, et sous le nom de Claudine, deux grandes pièces qui sont vides en ce moment ; nous aurions pris des ouvrières..... vous m'auriez accordé votre pratique..... Oh ! soyez tranquille, je vous affirme que je suis très-habile. Mme de Varanges m'aurait accordé la même confiance ; à vous deux vous m'auriez peu à peu formé une clientèle..... Et mon problème eût été résolu, car j'aurais travaillé sans quitter ma mère ; voilà mon château en Espagne... Hélas ! on peut dire qu'il reposait sur une pointe d'aiguille. J'ai essayé de persuader ma mère et de la mettre de mon parti ; j'y aurais aisément réussi, mais elle m'a affirmé qu'il serait complétement impossible d'obtenir le consentement de mon père. Voilà ma situation ; je connais le danger, je souffre par avance des maux que nous subirons tous..... le remède est à ma portée, mais je suis enchaînée et ne puis étendre la main pour le saisir. »

(La suite au prochain numéro.)

EMMELINE RAYMOND.

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *Pente-côte.*



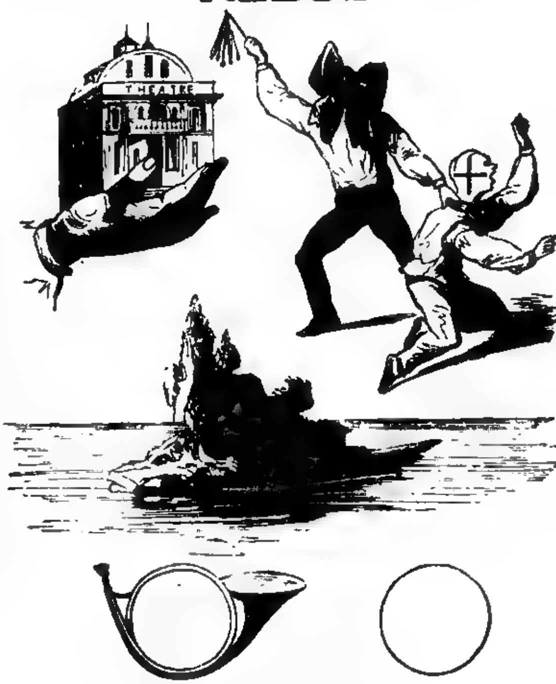
N° 9,932, Loir-et-Cher. Enlever deux volants de la robe de mousseline brodée, laisser seulement le dernier volant, le surmonter d'un bouillonné en mousseline dans lequel on passera un ruban de même nuance que la robe de dessous. La doublure du pardessus est facultative ; on peut le faire *avec* ou *sans* doublure. Nous avons publié, l'année passée, dans le numéro 26, la petite casaque désirée. Le corsage de la robe de mousseline doit être fait à plis perpendiculaires et fixés, semblables à ceux des chemisettes. — *N° 14,132, Afrique.* A reçu des gravures et conseils, pour costumes d'amazones. — *N° 25,737, Seine-Inférieure.* Le deuil ne peut être mis de côté, même dans cette circonstance ; il faudra donc maintenir le grand deuil pour les visites de noce, et les faire dans les derniers jours du mois d'août, ou les premiers jours du mois de septembre.

N° 24,434, Rhône. Il n'y a ni forme ni dimensions exclusives pour les lettres employées à marquer des chemises. On choisit ces lettres, plus ou moins ornées, selon qu'on le préfère. Nous ne publions pas d'initiales ; elles sont remplacées par des alphabets. Plusieurs moyens pour élargir les jupes ont été indiqués dans les articles *Modes.* Rien ne s'oppose à ce que l'on porte une robe en taffetas de couleur changeante. Nous ne nous chargeons d'aucune expédition. S'adresser à Mme Page, boulevard Magenta, 129, pour tous les achats. — *Hermance D...* S'adresser, pour toute espèce de lingerie de trousseaux et layettes, à Mme Corroyer, rue de Rivoli, 66 ; on sera satisfait de la modération des prix, et de la bonne qualité des objets. — *Une nouvelle abonnée.* En envoyant 1 franc 50 centimes, recevra les numéros qu'elle désire, antérieurs à celui du 7 août. Les autres renseignements qu'elle demande sont inscrits en tête de chaque numéro du journal ; elle y verra que l'abonnement à 3 francs 50 centimes par trimestre ne donne pas droit aux gravures coloriées, autrement dites *album colorié.* — *N° 40,420, Saône-et-Loire.* Comme on le prévoyait, il est absolument impossible de prendre aucune décision avant d'avoir pris connaissance des manuscrits ; nous les lirons quand on nous les aura envoyés. — *Russie.* Nous avons publié des patrons de corset et de corset-ceinture ; voir la collection depuis l'année 1860 ; nous reviendrons à cet objet. — *Auvernier, Suisse.* Les raies du couvre-pied doivent se trouver dans le sens de la longueur ; il faut mettre des franges tout autour, séparer les rouges des noires par deux brins jaunes, et sur les côtés (raies noires) mettre aussi deux brins jaunes, de distance en distance, en les séparant par un intervalle égal à celui occupé par la raie noire lorsqu'elle alterne avec la raie rouge. Le journal est très-fier et très-heureux des services qu'il rend. La broderie orientale convient parfaitement pour petits châles en cachemires, pour femmes et petites filles ; choisir, dans le premier cas, du cachemire noir ; on en trouve qui est bien suffisamment large. Les franges *défilées* ont 3 centimètres de hauteur ; on placerait la broderie à 2 centimètres de la frange. Quant au procédé pour imprimer le dessin, je n'en connais pas d'autre que celui indiqué bien souvent : piquer les contours avec une aiguille, placer le dessin piqué sur l'étoffe, suivre tous les contours avec de la craie pilée, enlever le papier, fixer avec un crayon blanc les contours tracés par la craie. Le *bleu de Chine*, le *rose de Chine*, sont des nuances très-vives. Ce châle conviendrait à tous les âges. Dès que cela nous sera possible, nous reviendrons à cette broderie. Rien ne s'oppose à ce que l'on exécute nos patrons de sous-manches, en taffetas ou grenadine noire, pour toilette de deuil et de voyage. Mille remercîments pour la sympathie qui m'est exprimée et l'approbation accordée au journal. — *N° 39,026, Havre.* Rien ne s'oppose à ce que les ourlets des nappes et serviettes soient cousus à la mécanique ; ces ourlets ont un centimètre, ceux des draps 2 centimètres sur le bord supérieur, 1 centimètre sur le bord inférieur. Les chemises décolletées se marquent devant, au milieu, sous la coulisse ou l'ourlet. Du moment où l'on écarte la dentelle, il ne peut y avoir, sur une robe de mousseline blanche, d'autre garniture que des volants pareils. — *N° 10,994, Ille-et-Vilaine.* Si je connaissais un moyen efficace pour arrêter la chute des cheveux, je me hâterais de le publier ; malheureusement ce moyen n'existe pas, car le remède efficace pour un cas peut être inutile ou nuisible dans un autre cas.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

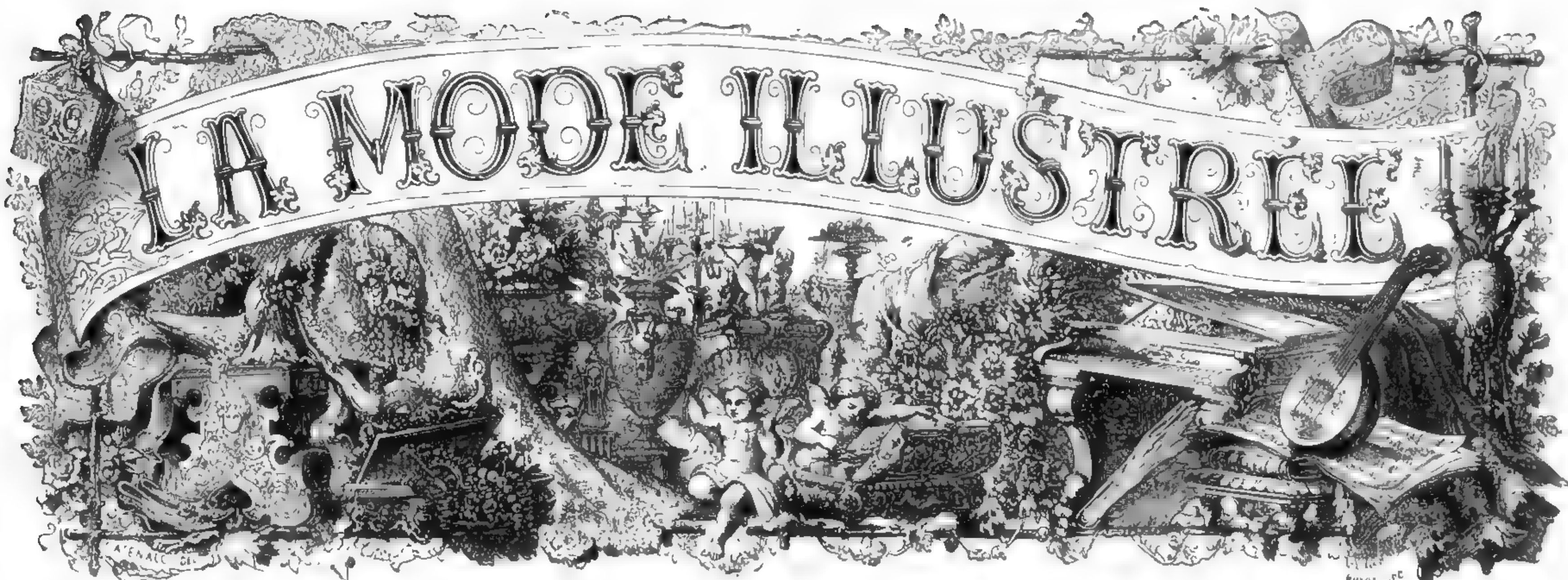


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Il est indigne d'abuser de sa force.

Digitized by Google

N° 37. CINQUIÈME ANNÉE Dimanche, 11 septembre 1864.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes**. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, **50 centimes**. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

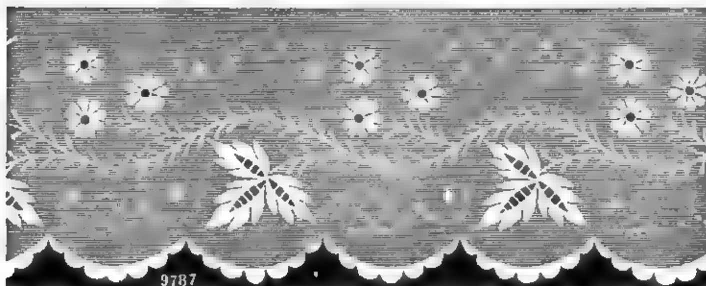
CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 20 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND;
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cᵉ, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —



BANDE BRODÉE.

Écran.

On exécutera cet écran très-original sur du maroquin bleu, ou de la moire noire, ou blanche, ou rose, ou vert pomme. Les mouches sont brodées en soie plate, à points plus ou moins longs, pris les uns dans les autres, ainsi que le dessin l'indique. Les corselets des mouches sont faits avec plusieurs nuances grises et divisés en plusieurs cercles, lesquels sont exécutés au point de cordonnet avec de la soie noire. Les ailes sont faites avec plusieurs nuances brun-jaune, ou brun-rouge, ou grises. Sur la broderie de chaque aile on fait encore trois points longs en soie noire. Pour la grande mouche du milieu, la nuance brun-rouge est dominante, tandis que pour ses compagnes on choisira plutôt les nuances grises, gris-bleu, etc. Les yeux sont figurés par deux perles noires.

L'écran terminé est entouré d'une ganse de soie, d'une frange de soie, et monté sur un manche en bois sculpté, os, ivoire, ou métal.

Bande brodée.

Le bord est festonné. Les branches sont faites au point *lancé* ou *point russe;* l'intérieur des feuilles est orné d'un point *d'échelle;* les vrilles sont faites à points *arrière* ou piqués.

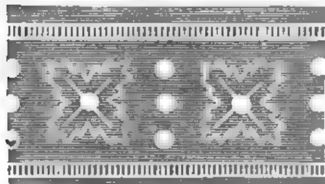
Coin de mouchoir.

La bordure est à fils tirés; on festonne les carrés intérieurs et les bords de ces jours, ou bien l'on y fait un point d'échelle. Les petits carrés qui alternent avec le petit bouquet sont faits au plumetis et point d'armes; le cadre contenant la lettre initiale est en *application*, c'est-à-dire que l'on pose un morceau de batiste *sur* ou *sous* le mouchoir, qu'on festonne les contours du cadre, et que l'on découpe la batiste en dehors du feston. Pour les autres coins, on continue la bordure en supprimant le petit cadre.

COIN DE MOUCHOIR.

Entre-deux.

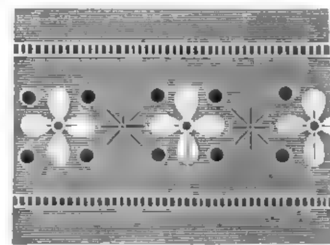
On les fait au plumetis et au point russe; ils sont encadrés de points d'échelle.



ENTRE-DEUX.

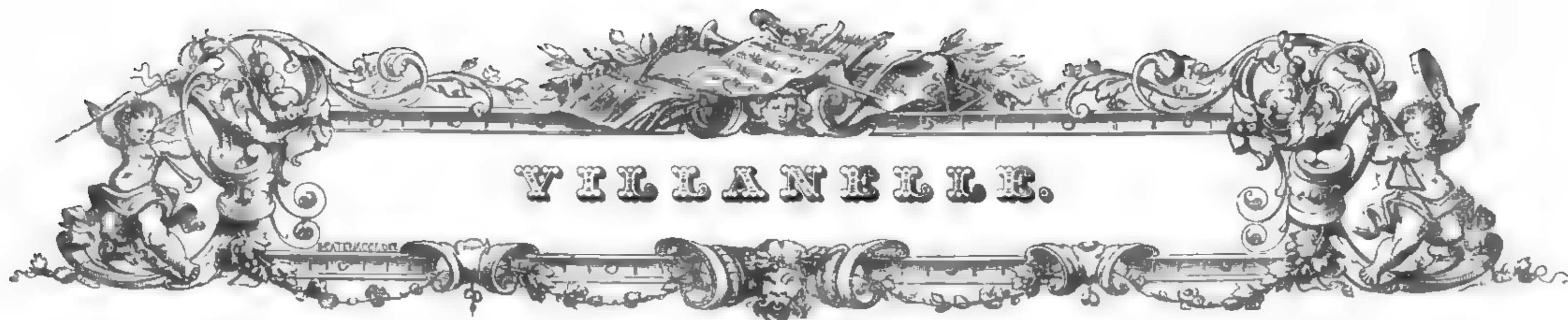
Garniture de jupon.

On peut exécuter cette garniture sur des jupons de percale, comme sur des jupons d'alpaga. Les trois rangées *ondulées* se composent de deux bandes de même étoffe que le jupon, ayant chacune 2 centimètres de largeur, festonnées en noir, très-légèrement *soutenues* et fixées par une bande en biais piquée de chaque côté. Ces trois rangées sont séparées par un espace de 2 centimètres. Sous cette garniture se trouve un ourlet ayant 4 centimètres de largeur; il est replié *à l'endroit*, et son bord supérieur est fes-



ENTRE-DEUX.

Digitized by Google



MUSIQUE DE J. ROSENHAIN. Reproduction interdite. PAROLES DE M. ÉMILE DESCHAMPS.

Nous empruntons cette villanelle à la collection de mélodies de M. J. Rosenhain, qui a bien voulu autoriser cet emprunt. M. Rosenhain est l'un des plus éminents compositeurs de notre époque, et nous lui exprimons ici tous les remerciments que nous lui devons. Nous considérons à juste titre comme un honneur pour nous de voir figurer parmi nos collaborateurs le nom de l'auteur des trios pour violon et violoncelle, des duos pour piano et violon, et de tant d'œuvres charmantes, classiques, quoique modernes, qui contiennent la glorieuse tradition du siècle dernier, et qui possèdent, avec le respect de cette tradition, une originalité et une distinction exquises. E. R.

Allegro giocoso.

1res SOPRANES. ou TENORS.

1. Dans le grand bois, tout plein de fleurs, Plein de bour-geons sans nom-bre, J'aime
2. Et d'heure en heure, en ces beaux lieux La voix s'é-tend plus for-te, L'é

2mes SOPRANES. ou CONTRALTES.

1. Dans le grand bois, tout plein de fleurs, Plein de bour-geons sans nom-bre, J'aime
2. Et d'heure en heure, en ces beaux lieux La voix s'é-tend plus for-te, L'é-

PIANO.

f p

p mf

à chan-ter, dans les cha-leurs Sous l'om-bre. Ce que je sens la nuit, le jour, Ou
-cho s'é-veille- et sous les cieux L'em-por-te. Ah! c'est a-lors que l'âme en feu A

p mf

à chan-ter, dans les cha-leurs Sous l'om-bre. Ce que je sens la nuit, le jour, Ou
-cho s'é-veille et sous les cieux L'em-por-te. Ah! c'est a-lors que l'âme en feu A

p

Molto Rit. A tempo.

de joie, ou de pei —— nes, Ah! je le chante a-vec a-mour Aux chê ——
-vec le chant s'é-lè —— ve, Et qu'elle ex-ha-le jus-qu'à Dieu Son rê ——

Molto Rit. A tempo.

de joie, ou de pei —— nes, Ah! je le chante a-vec a-mour Aux chê ——
-vec le chant s'é-lè —— ve, Et qu'elle ex-ha-le jus-qu'à Dieu Son rê ——

fz

Molto Rit. A tempo Leggiero.

pp

Digitized by Google

tonné comme les garnitures. On peut exécuter cette disposition en noir, sur jupon de couleur, ou bien en violet, rouge, gros bleu ou groseille, sur fond gris.

Col au crochet.

Pour faire ce col, dont notre dessin reproduit une partie en grandeur naturelle, on emploiera du coton de deux grosseurs différentes; les feuilles de trèfles sont exécutées avec du coton nº 40; le réseau qui les entoure et les petites *roues* ou *points de dentelle* sont faits avec du coton nº 120.

On fait d'abord les feuilles de trèfle; pour la première des deux feuilles supérieures on fait une chaînette de 11 mailles, dont on réunit la dernière à la première; on recouvre ce cercle avec des mailles simples aussi serrées que possible, posées *à cheval;* tout près de cette première boucle ou *feuille* on en fait encore deux pareilles que l'on réunit fortement au milieu par un ou deux points.

On prend le coton fin et l'on entoure le trèfle avec de petits festons composés de 5 mailles en l'air, — une maille simple, — séparés presque partout, seulement par *une* maille simple, du bord du trèfle. Dans le creux séparant deux feuilles on ne fait pas de mailles en l'air, et la maille simple du feston qui va être fait succède immédiatement à la maille simple du feston qui vient d'être terminé.

Dans le tour suivant les festons se composent de 7 au lieu de 5 mailles en l'air; on supprime, comme précédemment, les mailles en l'air dans le creux qui sépare deux feuilles.

Après avoir fait et entouré de cette façon un nombre de trèfles suffisants pour le tour du cou (et le meilleur procédé sera de couper un patron de col en papier et de poser le travail sur ce patron), on préparera les trèfles inférieurs pareils aux précédents, mais dont chaque feuille se compose de 13 mailles au lieu de 12 mailles en l'air, et l'on entoure le trèfle avec trois tours de festons; les premiers de ces festons sont faits chacun avec 5 mailles en l'air; les deux autres de ces tours se composent de festons de 7 mailles en l'air.

On pose les deux rangs de trèfles sur le patron du col, on les assemble en cousant quelques festons ensemble; suivant la disposition indiquée par notre dessin, et l'on emploie pour cet assemblage du fil très-fin. Dans l'espace vide qui se trouve entre trois trèfles on exécute une *roue*, très-simple et très-élémentaire, point de dentelle, fidèlement reproduit par notre dessin. On sépare le col de son patron de papier, et l'on reprend le crochet en se servant du coton fin pour former l'encolure.

On commence par le côté droit de l'encolure, et, sur chaque feston, on fait une maille simple séparée par 2 mailles en l'air; puis, dans le vide qui sépare deux trèfles sur chacun des deux premiers festons de la courbe, on fait une bride sur le feston tout à fait inférieur, — une bride double, les unes et les autres toujours séparées par 2 mailles en l'air; on régularise ainsi le bord qui forme l'encolure.

Sur les deux côtés transversaux et sur le bord inférieur du col on fait: une maille simple dans le milieu du premier feston extérieur, — puis * une maille en l'air, — 1 picot (pour chaque picot on fait 6 mailles en l'air, et dans la première de ces 6 mailles une maille simple). Après le picot une maille en l'air, — une maille simple dans le milieu du plus proche feston. — Recommencez depuis * jusqu'au commencement de l'encolure, que l'on complète par un tour de mailles simples.

Col tricoté.

MATÉRIAUX : Coton nº 100 semblable à celui que l'on emploie pour les travaux au crochet.

On prend des aiguilles très-fines en acier, et l'on commence par la dentelle de l'un des côtés transversaux; cette dentelle fait d'ailleurs partie intégrante du col.

On monte 12 mailles.

1er tour. — Une maille levée sans être tricotée (nous supprimerons le mot maille), une à l'endroit, — 1 jeté, — encore 1 jeté (nous indiquerons ceci pour les mots *double jeté;* dans le tour suivant, avec chaque double jeté on tricote *une* maille), — diminution à l'envers (c'est-à-dire 2 mailles tricotées ensemble à l'envers), — 1 double jeté, — diminution à l'envers, — 1 double jeté, — diminution à l'envers, — 1 double jeté, — diminution à l'envers, — 1 double jeté, — 2 à l'envers.

2e tour. — Une maille levée, les autres mailles tricotées à l'endroit. Tous les tours portant un chiffre pair sont semblables à ce 2e tour; nous décrirons par conséquent seulement les tours impairs.

Les 3e, 5e, 7e, 9e *tours* sont pareils au premier tour, avec cette différence qu'après la première maille qui est levée, on tricote, dans le 3e tour, au lieu d'*une, deux* mailles à l'endroit, — dans la 5e *trois*, — dans la 7e 4, dans la 9e 5 à l'endroit.

11e tour. — Une levée, — 3 à l'endroit, — diminution (les diminutions se composent toujours de 2 mailles tricotées ensemble à l'envers), — double jeté, — diminution, — double jeté, — diminution, — double jeté, — diminution, — double jeté, — diminution, — double jeté, — diminution, — une à l'envers.

Les 13e, 15e, 17e, 19e *tours* sont semblables au 11e tour, avec cette différence qu'avant la première diminution on fait, dans le 13e tour seulement, *deux*, dans le 15e seulement *une* maille à l'endroit. Dans le 17e tour, la diminution a lieu immédiatement après avoir levé la première maille, tandis que dans le 19e la diminution se fait avec les 2 premières mailles du tour. Après le 19e tour on fait un tour uni à l'endroit, puis on répète ces 20 tours encore une fois, ce qui forme trois *dents* ou festons.

Après le 20e tour de la troisième dent on ajoute 6 mailles, et sur ce nombre ainsi augmenté on fait, depuis le 1er jusqu'au 10e tour, tels qu'ils ont été décrits, mais *en augmentant de six mailles*, le nombre des mailles à l'endroit qui sont faites *après* la première maille levée. — Dans le 10e tour on laisse, sans les tricoter, les 5 dernières mailles sur l'aiguille gauche; on retourne l'ouvrage, on jette le brin une fois sur l'aiguille, et l'on reprend le 11e tour pour continuer le dessin.

On tricote le 12e tour uni à l'endroit jusqu'aux 5 mailles laissées sur l'aiguille dans le tour précédent; la première de ces 5 mailles est tricotée avec le jeté fait en dernier lieu dans le 11e tour, puis on fait comme dans ce tour, c'est-à-dire un jeté, et l'on retourne l'ouvrage; la diminution des tours faits à l'endroit se règle sur la courbe de l'encolure

On termine la dent en tricotant, dans chacun des *quatre* tours *unis* qui succèdent au 12e, l'une des mailles laissées sur l'aiguille, en tricotant, disons-nous, cette maille avec le jeté. Ces tours unis alternent, bien entendu, avec les tours *à dessins.* Après le 20e tour, dans lequel on tricote la dernière des mailles laissées sur l'aiguille, on recommence un nouveau feston (ou *dent*) pareil à celui qui vient d'être décrit; lorsqu'on a fait environ 24 de ces festons (plus ou moins selon l'encolure) on démonte les 6 mailles ajoutées, et l'on fait encore trois festons semblables aux premiers pour le second côté transversal. Les parties les plus étroites de la dentelle sont froncées et rattachées au bord de la dentelle large, puis on encadre le col avec le tour suivant fait au crochet. Sur l'encolure on fait des mailles simples très-rapprochées; sur les festons on pique toujours le crochet dans les premiers trous, de façon à couvrir les mailles de lisière avec les mailles du crochet. Dans le premier vide on fait : * 2 mailles simples, — 3 mailles en l'air, sur lesquelles on revient pour faire 2 mailles simples, — encore 2 mailles simples dans le vide où l'on a déjà placé 2 mailles simples. — Recommencez depuis *, de façon à placer une sorte de petit feston au-dessus de chaque vide. Dans le creux séparant deux festons on fait seulement une maille simple dans les vides qui se trouvent de chaque côté de ce creux; on fait seulement 2 mailles simples, sans feston. Un coup d'œil jeté sur le dessin complétera cette explication.

Bande pour emmailloter les enfants.

Ce travail se fait au tricot. On monte un nombre de mailles (dépendant de la grosseur du coton) suffisant pour former une largeur de 10 à 11 centimètres. La longueur de la bande est de 1 mètre 70 centimètres. Le tricot est très-épais, et très-élastique cependant. On prend du coton assez fin, et l'on travaille de la façon suivante :

1er tour (envers du tricot). On lève une maille sans la tricoter, * une maille à l'endroit. La maille suivante est levée comme si on voulait la tricoter à l'envers, et l'on prend en même temps le brin par derrière autour de la maille, de telle sorte que ce brin se trouve *à l'endroit* du tricot. — Recommencez toujours depuis *.

pp Sotto voce et détaché. sfz Espressivo.

- nes! - ve! Et les feuil - les vers ma chan - son Se pen - chent pour l'en - ten - dre, Mê - lant à ma voix

pp Sotto voce et détaché. sfz

- nes! - ve! Et les feuil - les vers ma chan - son Se pen - chent pour l'en - ten - dre, Mê - lant à ma voix

pp

1a Dolce 2a

leur fris-son Si ten-dre! Si ten - dre! Si ten - dre!

leur fris-son Si tendre! Si ten - dre! Si ten - dre!

1a 2a

Digitized by Google

2e *tour*. Entièrement à l'endroit. Les brins restent sans être touchés à l'endroit du tricot.

3e *tour*, comme le premier tour. — 4e tour, comme le deuxième tour. — 5e tour, comme le premier tour. — 6e tour, comme le deuxième tour.

On fait ensuite 1 tour à l'envers, — 1 tour à l'endroit; puis on recommence depuis le premier tour, et ainsi de suite.

Lorsque la bande est suffisamment longue, on la termine en pointe en faisant des diminutions de chaque côté; à cette pointe on coud un cordon de fil dont un côté est plus long que l'autre.

Tricot pour bandes de maillot,

JUPONS, BRASSIÈRES D'ENFANTS, ETC.

Pour les bandes de maillot on emploiera du coton plus ou moins fin. Pour les jupons ou brassières on prendra de la laine. On monte le nombre voulu de mailles.

1er *tour*, à l'endroit.

2e *tour*. Une maille levée sans être tricotée. — * 1 jeté, — 2 mailles à l'endroit, — le jeté est tiré par-dessus ces deux dernières mailles. — Recommencez depuis *.

3e *tour*, à l'endroit comme le 1er tour.

4e *tour*, comme le 2e tour, mais en contrariant le dessin. On répète sans cesse ces quatre tours.



BAVETTE AU CROCHET.

dans chaque maille, — 1 tour composé alternativement d'une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille, — une bride, — puis 1 tour de mailles simples, — un tour de brides *à jour* comme le précédent, — 1 tour de mailles simples, — 1 tour de festons pour lesquels on fait dans chaque 3e maille une

pas *tendue*. En dernier lieu on exécute sur la raie épaisse de la bordure une sorte de broderie composée de points en biais (voir le dessin) faits avec du coton turc (coton rouge à marquer).

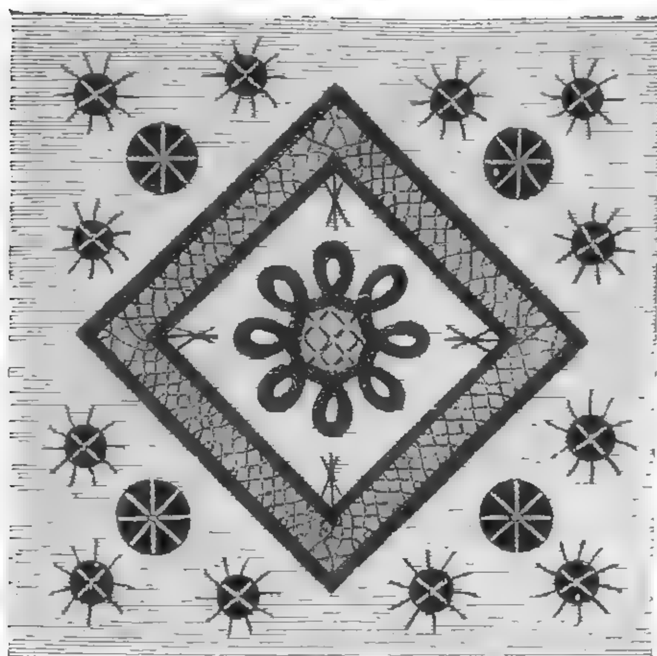
Pour fixer la bavette on coud derrière près des entournures deux cordons que l'on boutonne sur le dos.

Tapis de table.

MATÉRIAUX : Reps de laine rose vif; toile écrue pour les applications; drap noir; drap blanc; soutache en soie noire; soies de cordonnet maïs, rouge, noire, jaune d'or, et blanche. Pour les glands : moules en bois; laine zéphyr noire; même laine rouge.

Le tapis se compose de carreaux isolés disposés en damier, ornés d'*applications* et de broderie; les carreaux sont faits en reps de laine rose vif et en fine toile écrue. Nous publions deux de ces carreaux en grandeur naturelle, reproduisant les divers ornements qui y figurent; à ces carreaux nous joignons le tapis entier en grandeur réduite, pour indiquer l'assemblage des carreaux.

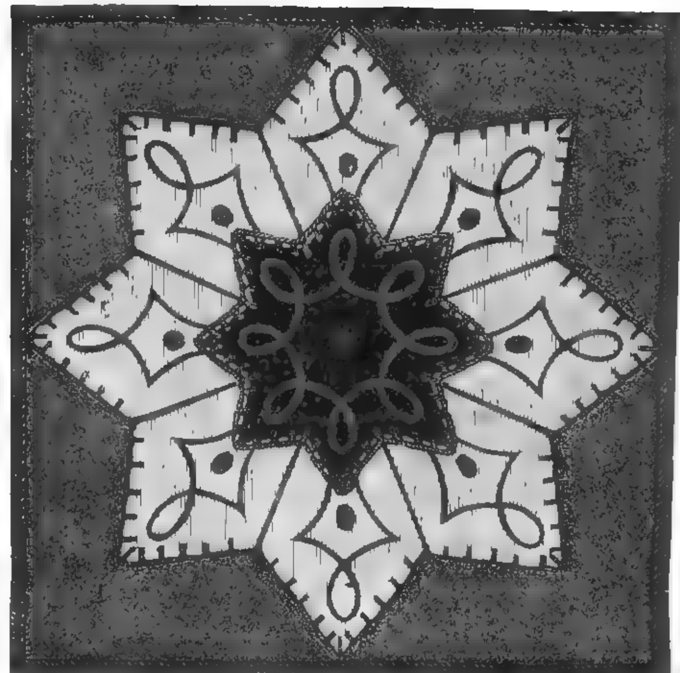
Chaque carreau doit avoir, en plus de la dimension indiquée par nos dessins, l'étoffe nécessaire pour les coutures. Sur les carreaux de toile on exécute un petit carré formé par deux soutaches noires; l'espace qui se trouve entre les deux soutaches est rempli par une *double* couture en croix; les points superposés sont, les premiers



CARREAU EN TOILE (GRANDEUR NATURELLE) DU TAPIS DE TABLE.



GLAND DU TAPIS DE TABLE.



CARREAU EN REPS (GRANDEUR NATURELLE) DU TAPIS DE TABLE.

Bavette pour enfant.

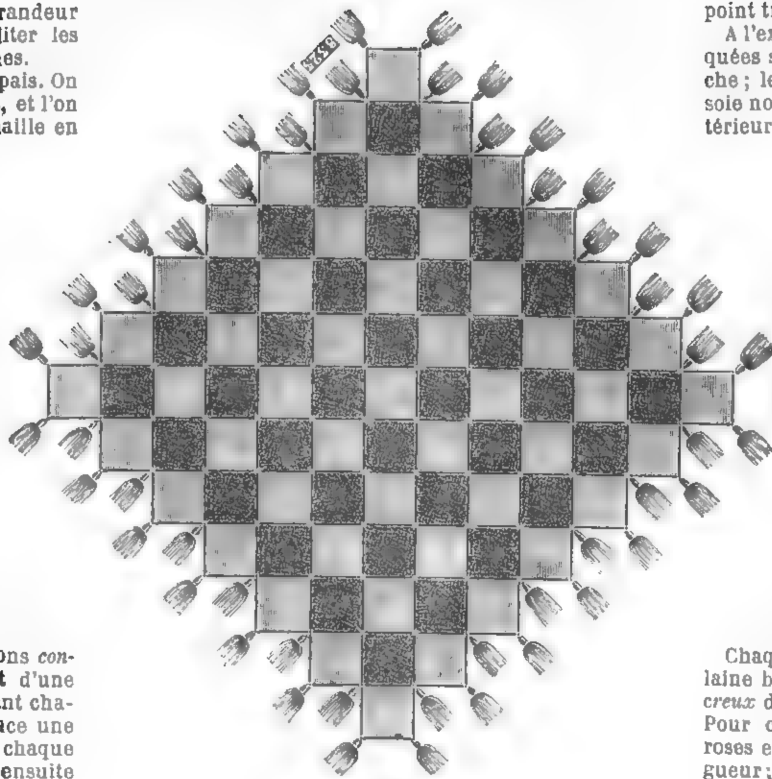
TRAVAIL AU CROCHET.

MATÉRIAUX : Coton à crochet nº 40; un peu de fil turc de même grosseur.

Le dessin reproduit la bavette à moitié de sa grandeur naturelle, et vue par derrière, de façon à faciliter les explications relatives aux entournures des manches.

On commence par le bord inférieur, du fond épais. On exécute une chaînette de soixante et une mailles, et l'on fait *en allant et revenant* une bride dans chaque maille en piquant toujours le crochet dans le côté de derrière de chaque maille. A la fin de chaque tour on fait deux brides dans la dernière maille. Au commencement de chaque tour on fait 3 mailles en l'air pour former la 1re bride, puis une bride dans la dernière bride du tour précédent. On fait ainsi 28 tours, et le nombre des mailles augmente de 2 mailles par tour. Dans le 29e tour on fait des mailles-chaînettes sur les 5 premières mailles, et l'on commence les brides seulement sur la 6e maille. On ne fait pas de brides sur les 5 dernières mailles. On retourne l'ouvrage et l'on fait 3 tours en augmentant, comme précédemment, d'une maille au commencement et d'une maille à la fin. Après ces derniers tours, on fait d'abord sur un côté, puis sur l'autre, 31 tours de brides sur les 6 premières, — et autant sur les 6 dernières brides du 32e tour; cela forme les entournures, et le 31e de ces petits tours est rattaché au bord extérieur du 27e et du 28e tour de la bavette. On borde l'entournure, d'abord avec un tour de mailles simples, puis on fait la manche, laquelle se compose de festons *contrariés*, formés chacun de 5 mailles en l'air et d'une maille simple. On fait de cette façon 12 tours, ayant chacun 33 festons, puis un tour dans lequel on place une maille simple *à cheval* sur chaque feston. Entre chaque maille simple on fait 2 mailles en l'air. Viennent ensuite un tour de mailles simples pour lequel on fait une maille

maille simple, — entre chaque maille simple, 5 mailles en l'air. La manche est terminée. On exécute les six derniers tours qui viennent d'être expliqués tout autour de la bavette, en prenant aussi l'épaule. Sur les coins inférieurs on augmente un peu, afin que la bordure ne soit



TAPIS DE TABLE.

en soie noire, les seconds en soie blanche; la rosette figurant au centre est faite en soutache; son *treillage* est en soie noire fixée à chaque point de jonction par une petite croix en soie blanche. A l'intérieur de chaque croix se trouvent trois points longs retenus au milieu par un point transversal.

A l'extérieur, seize plaques faites en drap noir, appliquées sur le fond de toile et fixées avec de la soie blanche; les petites plaques sont entourées de points faits en soie noire. Ces carreaux de toile forment le contour extérieur du tapis; on les orne avec de petits glands dont nous publions le modèle en grandeur naturelle.

Les carreaux en reps rose vif sont ornés avec une étoile découpée en drap blanc, fixée sur le fond, au point de feston un peu *écarté*, exécuté avec de la soie noire. Dans le centre de l'étoile blanche on fixe une étoile découpée en velours noir, dont le contour est festonné avec de la soie jaune d'or. L'étoile blanche est divisée en huit parties marquées par de la soie noire; la même soie est employée pour exécuter au point de cordonnet la petite arabesque qui se trouve dans chaque division de l'étoile blanche. Les pois sont faits en soie rose vif; un pois semblable marque le milieu de l'étoile noire ornée de plus avec un *enlacement* fait en soie maïs.

On peut faire ce tapis plus ou moins grand. Notre modèle se compose de 49 carreaux de toile et de 36 carreaux de reps; une soutache de soie noire couvre toutes les coutures qui réunissent les carreaux, et borde aussi les contours extérieurs du tapis, de façon que chaque carreau se trouve encadré avec cette soutache.

Chaque gland placé à une pointe de carreau est fait en laine blanche et laine noire; chaque gland placé dans le *creux* des carreaux est fait en laine rose vif et laine noire. Pour chaque gland on coupe 25 à 30 brins blancs ou roses et 4 brins noirs, ayant chacun 8 centimètres de longueur; on les noue fortement au milieu avec du fil noir, et on les entoure encore avec le même fil sous le pre-

Digitized by Google

Digitized by Google

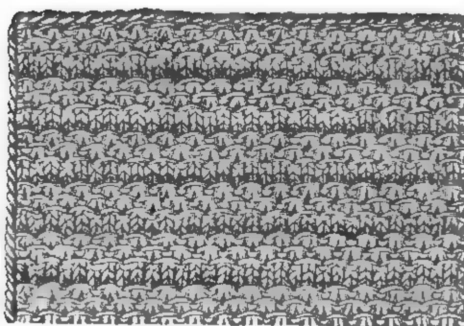


LA MODE ILLUSTRÉE

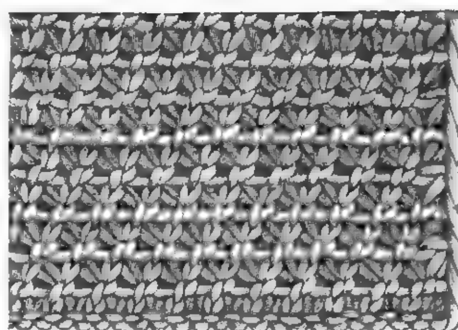
Toilettes de Mme BREANT-CASTEL, 58bis rue Ste Anne.

Ameublements et Bronzes de la Mon DE COMMISSION Gle 53, Rue d'Hauteville.

Digitized by Google



BANDE POUR EMMAILLOTTER LES ENFANTS.



TRICOT POUR BANDE DE MAILLOT, JUPON, ETC.

mier nœud, pour rapprocher tous les brins. Les 4 brins noirs qui, en étant doublés, en ont produit 8, doivent tomber sur le dessus du gland, à distance à peu près régulière. On attache un brin de laine noire au nœud du gland et on le fixe sous un moule recouvert en soie rose ou soie noire.

On peut substituer du reps de laine écrue à la toile écrue dans l'exécution de ce tapis.

DESCRIPTION

DE TOILETTES.

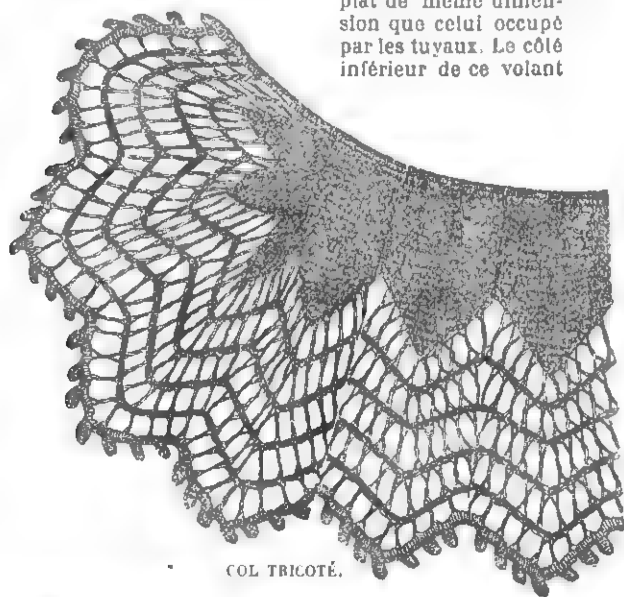
Robe en poult de soie moiré, violet, moucheté de noir. Le bas de la jupe est découpé en festons bordés d'une assez large bande en moire antique noire; entre chaque feston déborde une très-courte patte en moire antique noire. Dans chaque feston se trouve un bouquet de fleurs brodé en soie noire de cordonnet. Le corsage est fait en forme de casaque courte, ajustée, à bords dentelés et ornés comme le bord de la robe. Manches étroites, garnies comme la robe sur l'extrémité inférieure, sur le côté et autour de l'entournure. Chapeau en poult de soie maïs, recouvert de dentelle blanche et orné d'épis de maïs. Col et sous-manches en toile, garnis de dentelle de Valenciennes. Gants maïs, longs, en peau de Suède.

Jupe en cachemire vert anglais. Le bord inférieur est garni avec un volant disposé alternativement en trois tuyaux, — un espace plat de même dimension que celui occupé par les tuyaux. Le côté inférieur de ce volant **est bordé avec une** bande de taffetas noir posée à cheval. Une légère passementerie noire est placée sur l'autre côté. Une frange étroite, en soie noire, est disposée en *grecque*. Un gland tombe au milieu de chaque partie *plate*. Chemisette en nansouk. Veste courte en velours noir. Ceinture de velours noir à large boucle.

MODES.

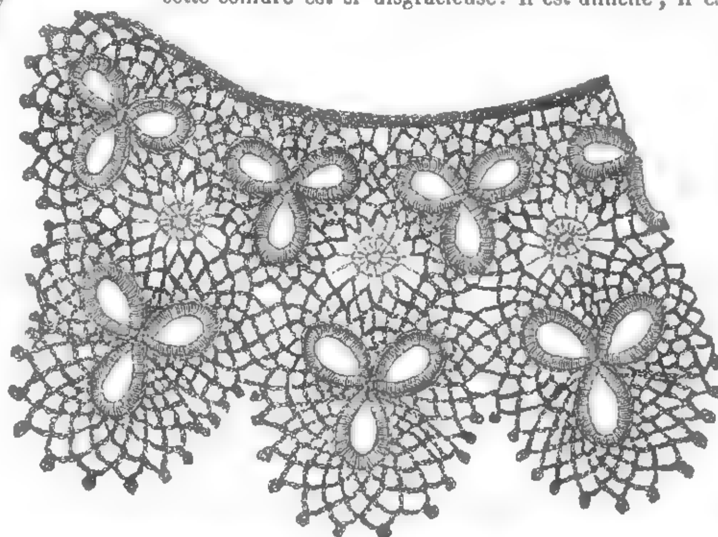
Pendant que Paris et les départements se visitent mutuellement ou se reposent pendant cette saison que l'on appelle la saison morte, l'industrie parisienne, qui ne se repose jamais, s'occupe de préparer tous les détails de la toilette féminine pour l'hiver prochain. On perfectionne ce qui est connu, on renouvelle ce qui est ancien, on invente ce qui sera nouveau. M. Croisat prépare une foule d'objets relatifs à la coiffure féminine; nous les ferons connaître en temps et lieu; disons seulement quelques mots à propos de détails qui sont intéressants en toute saison.

La coiffure actuelle est si accidentée, si capricieuse et si volumineuse, qu'elle impose l'emploi d'une foule d'ornements *postiches*, parmi lesquels il en est un qui pourra rendre de nombreux services. On sait que rien n'est plus salutaire pour les cheveux que de les laisser reposer sans les diviser par des raies qui les rongent tôt ou tard. La coiffure à la chinoise serait par conséquent celle qui conviendrait le mieux à la santé de la chevelure; mais cette coiffure est si disgracieuse! Il est difficile, il est

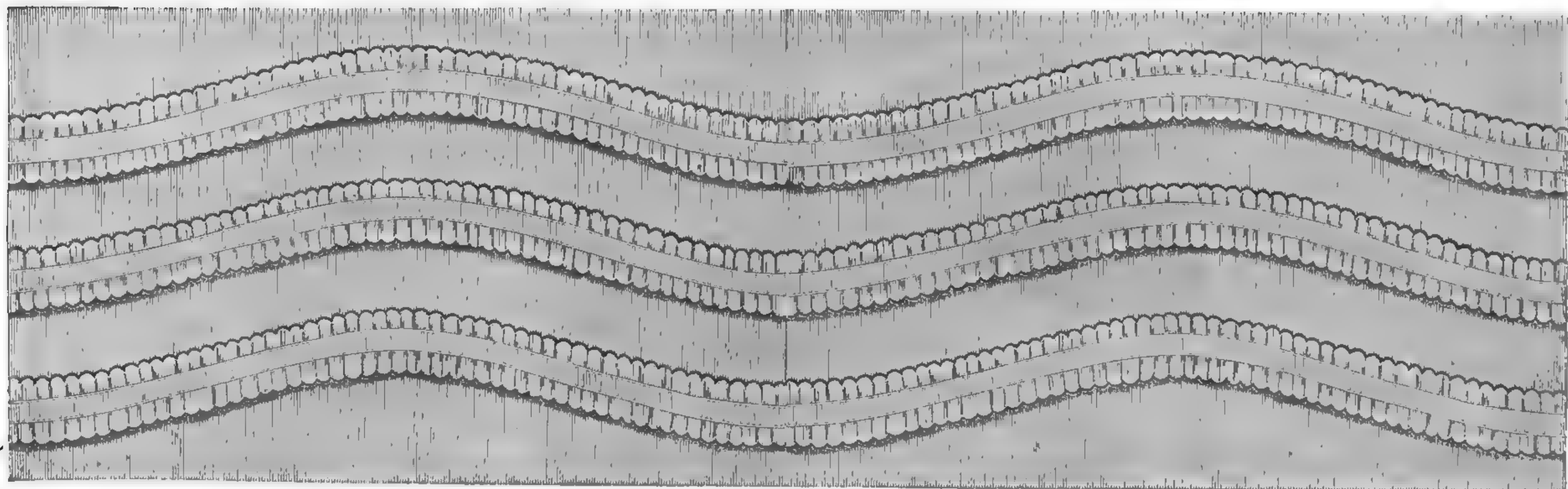


COL TRICOTÉ.

ÉCRAN.



COL AU CROCHET.



GARNITURE DE JUPON.

Digitized by Google

impossible de s'y condamner, surtout à l'époque actuelle, vouée aux bandeaux multiples, aux enroulements de toute nature. M. Croisat a trouvé le moyen de concilier la mode avec la prospérité des cheveux ; il a inventé un postiche qui, posé sur une tête coiffée à la chinoise entièrement, ou bien à moitié (c'est-à dire que dans ce dernier cas on peigne en arrière les cheveux seulement jusqu'à la hauteur des tempes), donne immédiatement à une tête le caractère de la coiffure moderne ; ce sont des crêpés garnis de mèches ondulées et de toutes petites boucles qui s'étagent au-dessus du front. Pour onduler ces mèches, et aussi les cheveux naturels, M. Croisat fabrique, ainsi que nos lectrices le savent, des fourches ondulatrices ; mais elles ne savent pas encore que ces fourches perfectionnées se vendent maintenant à un prix bien inférieur au prix des premières fourches. On les fait actuellement en étain très-flexible, prenant la forme de la tête, munies d'un cordon à ferret qui passe dans les trous ménagés à l'extrémité des fourches, et fixe ainsi les cheveux qui ont été tournés autour des branches. Le prix de la paire de fourches en étain est d'un franc ; il en faut deux paires, — trois si la chevelure est très-volumineuse, pour onduler les deux côtés de la tête.

Je viens d'entrevoir une robe nouvelle, dont j'ai noté la composition, parce qu'elle se prête au renouvellement des robes trop étroites, ou des robes affligées de taches sur un ou deux lés. La robe dont il s'agit était faite en poult de soie blanc ; il y avait, par devant, un demi-lé en taffetas blanc à rayures cerise, bordé de chaque côté avec une ruche de taffetas découpé cerise, contenant une seconde ruche plus étroite en taffetas blanc ; de chaque côté du demi-lé à rayures se trouvait un demi-lé en poult de soie blanc, puis venait encore de chaque côté un demi-lé à rayures cerise. Le tout était encadré, bien entendu, avec les mêmes ruches, lesquelles se retrouvaient sur toutes les coutures des autres lés, qui étaient en poult de soie blanc uni ; corsage décolleté ; ceinture-corselet à basques en taffetas cerise ; manches courtes en poult de soie blanc, relevées par des *pattes* en taffetas cerise.

Supposons une robe trop étroite, ou bien une robe ayant un ou deux lés endommagés ; on lui appliquera la combinaison qui vient d'être indiquée, en choisissant toujours du taffetas à rayures pour l'étoffe qui vient s'ajouter à l'étoffe primitive. Si celle-ci est de nuance claire, on choisira du taffetas à rayures blanches et rayures de même nuance que l'étoffe de la robe ; si au contraire la robe est de teinte foncée, on prendra du taffetas à rayures noires et rayures de même nuance que la robe. Cette combinaison permet de faire, avec une toilette abandonnée, une robe fort élégante et tout à fait moderne ; il est bien entendu que les lés ajoutés seront coupés en pointe vers la taille, comme les lés de toutes les robes.

On porte toujours une grande quantité de ceintures larges de toutes les formes, ornées de dentelle ou de passementerie, et parfois serrées par la haute boucle de métal, qui a près de 15 centimètres de longueur. Hélas ! tout cela se rapproche beaucoup des modes qui florissaient il y a plus de soixante ans. La ceinture très-large raccourcit le corsage, ou du moins familiarise la vue avec les tailles courtes ; et, quant aux longues boucles de métal, elles sont copiées sur celles de nos mères. E. R.

CONSEILS D'UNE EX-MUSICIENNE.

II*.

Avant d'examiner la première série (très-facile) des *Classiques du piano*, disons quelques mots d'une importante publication faite par le même éditeur, M. Maho, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 25.

Il s'agit du Cours de piano composé par M. Le Couppey. Ce Cours a été adopté au Conservatoire, approuvé par l'Institut, et constitue la plus simple et la plus rationnelle des méthodes pour apprendre à jouer du piano. Une mère, un peu persévérante, pourrait, même avec des connaissances musicales très-superficielles, donner à ses enfants des leçons excellentes en s'aidant du Cours de M. Le Couppey, et, sans s'en douter, elle apprendrait en enseignant.

Divisé en sept séries, ce Cours comence par l'*a*, *b*, *c* du piano, et s'arrête à l'*école du mécanisme*. Cette dernière série, et les 25 études portant le titre d'*agilité*, seront extrêmement utiles pour les pianistes de tout âge et de tout grade ; soumis à ce traitement efficace, les doigts restés ou devenus paresseux et roides acquièrent la souplesse et la vélocité indispensables pour une bonne exécution.

Simultanément avec ce Cours, on pourra faire jouer aux enfants les six sonatines à quatre mains de F. Spindler (éditées par M. Maho). Rien n'est plus salutaire que l'exécution des morceaux à quatre mains, pour donner aux enfants le sens et le respect de la mesure, par conséquent la clarté du rhythme et l'aplomb. On leur fait jouer, bien entendu, les premières parties ; la deuxième partie, ou *basse*, doit être confiée à la personne *dirigeante*, qui accepte les fonctions modestes, quant à l'effet, mais importantes en réalité, de *maître de chapelle*, c'est-à-dire de régulateur de la mesure.

* Voir le n° 31 de cette année.

Dans les morceaux à deux mains, c'est à la main gauche qu'incombe ce rôle de gardienne fidèle de la mesure. « Votre main gauche doit être votre maître de chapelle, » me répétait mon vieux maître de musique, qui était Allemand ; « elle ne doit jamais avoir de lâche complaisance pour sa compagne, destinée à briller sur le clavier ; elle ne doit pas retarder le mouvement pour permettre à la main droite d'exécuter à l'aise ses traits, ses trilles et ses cadences ; la main gauche doit être inflexible, exécuter ses batteries, ses accompagnements, avec une régularité invariable, qui rappelle sans cesse à la main droite la nécessité de se conformer au mouvement indiqué par le compositeur : tant pis pour la main droite si ce mouvement l'incommode ! Elle doit répéter ses *traits* jusqu'à ce qu'ils puissent tenir dans les *temps* donnés par la main gauche. Si la main droite règne, c'est la main gauche qui gouverne ; et du moment où cet ordre cesse d'être rigoureusement observé, il n'y a plus de mesure, il n'y a plus de musique, il ne reste qu'un chaos informe, épouvantable ! »

Mon vieux maître avait raison ; la loi qu'il me faisait connaître est la première qui doive être enseignée aux pianistes ; ils ne la connaissent pas tous... ou du moins ils se permettent parfois de l'éluder ; et, sous prétexte d'*expression*, nous les entendons quelquefois ralentir ou presser la mesure, dénaturer, en un mot, les œuvres des grands maîtres pour y introduire leur afféterie personnelle, ou pour mettre en lumière le *brio* de leurs doigts. Ces procédés ont donné naissance à la plupart des préjugés qui obscurcissent l'intelligence de certaines personnes, lesquelles professent pour la musique une aversion déclarée ou dissimulée. Les pianistes leur ont gâté la musique, et, lorsqu'on entend quelques-uns des *artistes* qui ont prétendu substituer leur personnalité à celle des compositeurs dont ils exécutent les œuvres, on comprend ces préjugés, lors même qu'on ne les partage pas. La musique n'est ennuyeuse que du moment où elle cesse d'être la musique pour devenir une occasion, un moyen, propre à faire briller le virtuose. Du moment où l'on respecte scrupuleusement la valeur donnée à chaque note, où l'on s'applique à rendre aussi consciencieusement, aussi purement que possible la pensée du compositeur, il n'y a plus d'ennui à craindre, ni pour l'exécutant, ni pour l'auditeur, et la plus simple *sonatine* révèle la grâce et la mélodie.

La première série (très-facile) des *Classiques du piano* se compose de cinq morceaux : le n° 1 est une sonatine de Steibelt, très-courte, très-complète cependant, et d'une compréhension facile ; il y a beaucoup de grâce dans cette composition enfantine, un rhythme clair, une mélodie limpide ; elle a même un final marqué *allegro* qui peut être joué brillamment si l'enfant l'a étudié lentement, de façon à ne passer aucune note, et à l'exécuter avec netteté. On prendra plus de plaisir à écouter cette sonatine lorsqu'elle aura été bien étudiée, qu'à entendre une *brillante* fantaisie, jouée par une jeune fille plus intrépide que consciencieuse, usant et abusant de la grosse pédale pour confondre les sons, afin de masquer du même coup les notes *escamotées*, et de noyer dans le bruit les notes ajoutées et les notes retranchées au texte primitif.

Le n° 2 (six sonates progressives de Clementi) offre les mêmes avantages que la sonatine de Steibelt ; elles sont moins gracieuses, mais elles ont plus de grandeur, un caractère plus sérieux, et contribueront à fixer dans la mémoire, dans l'oreille de l'exécutant, les lignes de la mesure et le caractère du rhythme.

Le n° 3 est un rondo de Dussek. La terminaison de son nom semble avoir porté malheur à ce musicien ; il est un peu *sec* en effet, et ses œuvres, parfaitement correctes, ne savent jamais émouvoir par un accent naturellement attendri. Mais n'oublions pas qu'avant de demander l'*expression* aux pianistes, il faut les mettre à même de la diriger, de la contenir dans les limites en dehors desquelles l'expression n'est plus qu'une affectation insupportable, et, pour atteindre ce but, les compositions semblables à celles de Dussek sont utiles, et même indispensables : la connaissance de l'anatomie n'est-elle point nécessaire à ceux qui veulent savoir dessiner ?

Le n° 4 (rondeau de Hummel) a quelques-uns des défauts ou des qualités, comme l'on voudra, qui appartiennent à Dussek ; mais Hummel recouvre le fond de sécheresse qui lui est propre d'une grâce, un peu compassée sans doute, mais incontestable. Hummel représente assez bien un seigneur formaliste, rigoureux observateur de l'étiquette des cours, et s'interdisant soigneusement tout élan, de peur d'endommager l'édifice majestueux de sa perruque.

Avec le n° 5 nous abordons déjà Beethoven ; c'est une autre atmosphère, quoique ces deux sonatines portent l'empreinte d'une douceur et d'une simplicité naïves qui appartiennent plutôt à Haydn et à Mozart qu'au grand et sombre génie de Beethoven.

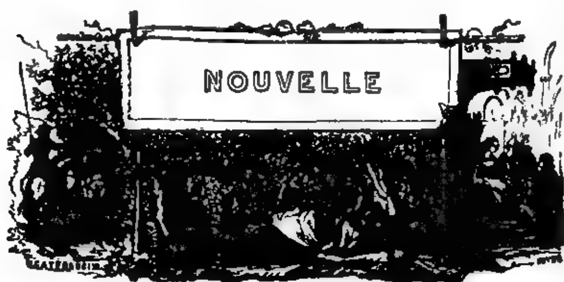
L'habile professeur du Conservatoire, M. Le Couppey, a voulu, dans le choix de la collection qui compose les *Classiques du piano*, agir sans parti pris pour aucune école. Il a compris que la musique *classique* n'est point le partage exclusif d'une époque antérieure, et que les modernes, pour peu qu'ils aient du génie, peuvent composer de la musique digne d'être appelée *classique*, c'est-à-dire portant en elle-même une valeur intrinsèque qui reste à l'abri des transformations de la mode, des fluctuations du goût, et qui traverse, sans être amoindrie, les changements que le temps apporte à toutes choses. De plus, on ne saurait se vouer sans péril à un culte exclusif dans le domaine de l'art. Le beau a diverses formes et des aspects d'une multiplicité infinie ; si l'on s'obstinait à ne connaître, à n'admirer qu'une école, on condamnerait à l'inaction, à la paralysie, une partie de soi-même. La connaissance de tous les genres n'exclut pas la préférence..... au contraire ! Cette connaissance seule peut, d'une part, développer l'habileté mécanique, et, pour envisager la question d'un point de vue plus élevé, former le goût et le jugement musical. Toute préférence suppose en effet la comparaison, et ne peut s'établir sur des bases certaines qu'à l'aide de l'examen, par conséquent de l'étude des genres qui lui sont opposés ; il faut donc, pour former le goût de l'enfant, et même pour perfectionner graduellement l'habileté de ses doigts, lui faire jouer les meilleures compositions des plus grands maîtres anciens et contemporains.

Malheureusement, parmi les derniers, il ne s'est pas trouvé un grand nombre de compositeurs qui aient bien voulu laisser le piano dans la sphère qui lui est propre. Il perd tout en la quittant ; semblable par plus d'un point aux femmes dont il est l'instrument préféré, et pour ainsi dire unique, le piano se dépouille de son charme le plus grand et le plus réel lorsqu'il quitte le foyer domestique, lorsqu'il renonce à son rôle d'orchestre de la famille pour essayer d'occuper la première place dans le monde..... des concerts. Certes, les *soli* de piano sont fastidieux, et les critiques, doués du véritable sens musical, ont bien raison de les condamner ; tant qu'ils resteront sur ce terrain, tant qu'ils se borneront à blâmer les compositeurs et les interprètes des fantaisies échevelées exécutées à tours de bras, des rêveries creuses et vides, et de tous les morceaux composés, non en vue de la musique, mais uniquement dans le but de mettre en lumière la vigueur surhumaine d'un pianiste, ils auront bien raison. Ah ! qui nous délivrera des Hercules du piano ? Qui les renverra à l'Hippodrome, leur véritable patrie ? Mais, en condamnant absolument les pianos, en engageant même les femmes à étudier d'autres instruments, le violon par exemple, on fait fausse route, et M. Azévédo, qui donne ce conseil, me permettra de lui dire, avec tout le respect que j'éprouve et que je professe pour l'esprit qu'il met au service de son bon sens, pour les services qu'il rend à la cause de la bonne musique, il me permettra, dis-je, de lui faire remarquer que ce conseil serait nuisible pour les femmes et pour la musique. M. Azévédo trouve que le piano a la forme disgracieuse d'une commode dont on aurait ouvert un tiroir ; cela est vrai, mais ce reproche doit être adressé, non aux pianistes, non pas même aux facteurs de piano, mais aux architectes qui construisent des demeures si resserrées que l'on se trouve forcé de replier les cordes d'un piano, et de les emprisonner dans une boîte droite, au lieu de leur laisser la direction qui leur serait naturelle, et par conséquent la forme d'une harpe posée à plat.

Mais la femme qui aurait suivi ce conseil, et se serait vouée à l'étude du violon, ne saurait se passer de l'aide du piano, de cet *affreux* piano en forme de *commode !* De tous les instruments connus, le piano est le seul qui puisse se suffire à lui-même ; seul il offre, dans ses divers registres, toutes les voix de l'orchestre, toujours prêtes à résonner sous deux mains sans préparatifs, sans accord préalable. Avec le piano, on peut connaître, on peut exécuter toutes les œuvres créées par tous les compositeurs ; en dehors du piano il n'y a plus que des *soli* ; est-ce bien là la musique qui convient aux femmes ? Le *solo*, avec ses difficultés brillantes, dont l'exécution ne peut donner qu'un plaisir purement vaniteux, suppose, exige même un auditoire, une mise en scène ; on ne se joue pas un *solo* à soi-même, pas plus qu'un équilibriste ne répète ses tours pour son propre plaisir ; on ne s'impose pas la fatigue d'exécuter un *solo* pour un petit cercle de famille ou d'amis ; les solistes aspirent à l'admiration, aux applaudissements d'un auditoire aussi nombreux que possible, et par conséquent se soucient fort peu de la musique en elle-même. Laissons le piano aux femmes, car il représente la musique en permanence, l'orchestre renfermé dans une boîte, et toujours prêt à faire entendre ses voix diverses ; c'est pour le piano que Haydn, Mozart et Beethoven ont écrit leurs compositions les plus gracieuses et les plus dramatiques ; c'est grâce au piano que l'on organise la *musique de chambre*, si justement aimée et honorée. Le piano mérite la critique dans un seul cas : lorsqu'il méconnait sa véritable mission, lorsqu'il se dresse sur une estrade de concert, lorsqu'il aspire à jouer le premier rôle, lorsqu'il ne comprend pas enfin qu'il perd toutes forces et tout son mérite en délaissant l'intimité pour la salle de concert, en abdiquant son rôle d'orchestre pour n'être plus qu'un instrument destiné à faire entendre des *soli*.

EMMELINE RAYMOND.

Digitized by Google



AIDE-TOI, LE CIEL T'AIDERA.

Suite.

« Je ne pouvais qu'admirer la maturité de cette jeune raison, la vaillance de cette âme, torturée seulement par le regret de ne pouvoir se dévouer complétement à ceux qu'elle chérissait; mais, tout en convenant que la réalisation de ses projets, que le succès qu'elle en espérait, pourraient s'effectuer, il m'était impossible de conseiller à Marie une rébellion ouverte ou cachée contre l'autorité de son père. Je la conjurai de se calmer; je lui répétai bien des fois que, si la nécessité l'obligeait jamais à embrasser la profession à laquelle elle comptait demander l'indépendance, mon amitié et mon appui ne lui feraient jamais défaut; je lui conseillai enfin d'attendre avec courage des jours meilleurs.... ou pires, qui dissiperaient les craintes actuelles, soit en les rendant vaines, soit en brisant l'opposition de M. de Mervan, et en lui permettant d'accomplir ses projets.

« Deux jours après cette conversation je partis pour me rendre près de ma mère et de ma sœur. Mon absence dura six semaines, pendant lesquelles je reçus deux lettres de Marie; elle s'était soumise à la nécessité présente, mais se tenait prête, me disait-elle, pour le jour où il faudrait venir au secours de sa famille. Le mariage de ma sœur eut lieu, et je revins à Paris, chargée de quelques présents et des tendresses que Laure adressait à son ancienne amie de pension.

« Les craintes de Marie semblaient être pour le moins prématurées; deux ou trois années s'écoulèrent sans qu'il survînt (du moins en apparence) aucun changement dans la situation de la famille de Mervan. J'avais..... inutilement, hélas!... essayé, de concert avec Mme de Varanges, de trouver, pour notre jeune amie, un homme assez *généreux* pour consentir à épouser une jeune fille charmante, intelligente, ayant au plus haut degré le culte de tous ses devoirs, les instincts, les sentiments les plus élevés, *sans dot!* Ces deux mots, qu'il fallait bien prononcer, ruinaient en un moment l'édifice que nous avions laborieusement élevé. Nous y travaillions du reste à l'insu de Marie, espérant vaincre sa résolution de consacrer sa vie entière aux soins que réclamait l'infirmité de sa mère et celle de son frère. Je me proposais de lui représenter, le cas échéant, que l'intérêt même de sa famille lui commandait d'accepter un appui..... Mais je n'eus point de lutte à soutenir pour faire passer cette conviction dans l'esprit de ma jeune amie: nos tentatives demeurèrent sans résultat; aucun homme ne voulut *s'exposer* à installer à son foyer une femme qui en eût été l'honneur, et lui eût apporté le bonheur.

« A chaque insuccès que nous subissions, Mme de Varanges avait des accès de fureur parfois assez comiques; et, grâce à ses dispositions pour l'exagération, elle ne manquait jamais de généraliser son mépris, et d'étendre à la race entière l'égoïsme mal entendu et l'absence de discernement qu'elle reprochait à quelques individus:

« Sont-ils assez sots! » s'écriait-elle en frappant les bras de son fauteuil; « voyez-les, ces hommes qui se croient bien habiles parce qu'ils refusent d'épouser une femme qui ne leur apporte point de fortune; ils s'en vont fiers et glorieux de la prudence qui leur conseille de ne pas consentir à voir, à connaître la femme que nous leur faisons l'honneur de leur proposer; cette prudence en effet leur dit tout bas qu'en voyant Marie leur sage résolution pourrait chanceler..... Hé bien! ces hommes, qui ont la prétention d'être bons calculateurs, épouseront quelque sotte et frivole personne, laquelle mangera sa dot, cette dot à laquelle ils tiennent tant, et leur propre fortune, et ce sera bien fait... et je m'en réjouirai, car, en vérité, ils n'ont tous que ce qu'ils méritent. Tout cela est-il assez inconcevable! Les hommes n'ont de désintéressement que dans un seul cas: lorsqu'il s'agit d'épouser une créature scandaleuse et de désespérer leur famille par une alliance honteuse. Hors de là, ils font la sourde oreille et repoussent obstinément ce qu'ils devraient solliciter à genoux. Ça s'intitule les rois de la création! O monarques obtus! que vos prétentions sont ridicules! Que dites-vous de celui qui nous quitte en ce moment? il a quarante-cinq ans, une fortune très-médiocre, et c'est justement parce que sa fortune est médiocre, à ce qu'il dit, qu'il lui est absolument nécessaire d'épouser une femme riche; de plus, il la lui faut jeune, belle, spirituelle, bonne et bien née: rien que cela! Je dois ajouter que si son refus m'a fait rire à ses dépens, j'ai été charmée de notre insuccès; il m'eût semblé bien cruel de conseiller cette alliance à Marie.

— Je partage votre avis, et cette conformité d'opinion vous explique la tiédeur avec laquelle j'ai fait l'éloge de Mlle de Mervan. Laissons aller le cours des événements, puisque nous ne pouvons le diriger à notre gré, » ajoutai-je avec un soupir; « Marie a vingt et un ans à peine; l'avenir est long devant elle; attendons! »

« Depuis quelque temps nous obtenions moins souvent que Marie vînt passer quelques heures avec nous; quelque devoir domestique, quelque travail, la retenaient toujours au logis; son humeur paraissait plus sereine, son maintien plus assuré. Un jour que je m'étais rendue chez Mme de Mervan, je ne trouvai pas Marie près de sa mère; celle-ci m'engagea à attendre sa fille, qui était sortie avec Claudine pour faire quelques emplettes de toilette.

« Mais à propos de Claudine, que devient-elle? » demandai-je à Mme de Mervan; « il me semble que je ne la vois plus ici aussi souvent qu'autrefois.

— Claudine prospère, » répondit Mme de Mervan, « elle ne nous néglige pas, mais elle est fort occupée; elle s'est formé une petite clientèle qui augmente chaque jour, et elle a dû quitter sa mansarde: elle s'est logée vis-à-vis de notre appartement.

— Ah!

— Et elle a aujourd'hui plusieurs ouvrières sous ses ordres. Sa prospérité n'a point changé son cœur; elle nous est toujours dévouée, et prend sans cesse conseil de Marie pour tous ses projets et toutes ses affaires. »

« Marie ne tarda pas à rentrer; je prolongeai ma visite, et, en prenant congé de Mme de Mervan, je demandai à voir la nouvelle installation de Claudine.

« Eh bien! Marie, » dis-je en arrêtant la jeune fille dans l'antichambre, « vous avez donc réalisé votre projet?

— Oui et non; dans la prévision de voir s'écrouler notre abri actuel, j'ai dû songer à en élever un autre qui fût prêt à nous recevoir en cas de malheur. Mais je n'ai pas voulu désobéir à mon père, dût cette désobéissance être avantageuse pour lui-même et pour nous. Ma *collaboration* aux travaux de Claudine lui a valu un notable surcroît de besogne; je lui ai conseillé de s'adjoindre quelques ouvrières. Le soir, lorsque tout le monde repose, je lui donne une *consultation;* je taille, j'ébauche les garnitures; mais nous conservons religieusement le secret de cette association. Je ne *gagne* point d'argent, par conséquent je n'ai pas le remords d'agir d'une façon opposée aux volontés de mon père; mais je me familiarise avec les détails d'une profession qui deviendra la mienne si la nécessité l'exige. Claudine est heureuse; et, comme maintenant j'ai la certitude d'assurer l'existence de ma famille, si jamais cela devient nécessaire, je suis tranquille, par conséquent heureuse, plus encore que Claudine. »

« En terminant ces explications, Mlle de Mervan ouvrit la porte de l'appartement dans lequel Claudine s'était installée. Tous les détails de ce modeste logis me sont présents; ils révélaient tous l'ordre, la propreté, un goût élégant, une simplicité touchante. Dans l'antichambre, qui avait à peine quelques pieds carrés, une banquette en bois poli. Le *salon* destiné à recevoir la *clientèle* était tendu en toile de Perse bleue et blanche, à 75 centimes le mètre; les glaces n'avaient point de cadres dorés..... elles étaient *encaissées* dans les draperies de la perse. On n'avait pu acheter une pendule de bon goût; et l'on avait évité ces affreux modèles en zinc verni et soi-disant doré...... La cheminée était garnie d'une statuette en plâtre représentant la Polymnie, et de deux vases en faïence bleue et blanche, remplis de fleurs; sur les fenêtres, des caisses de fleurs; une causeuse, quelques petits fauteuils également recouverts en perse, et sur la grande table ronde des étoffes, des rubans, des corsages ébauchés; les armoires à glace étaient remplacées par les glaces dont j'ai parlé, qui descendaient jusqu'au plancher. Je voulus tout visiter, et j'entrai dans l'atelier; des tables en bois verni, des chaises de canne, meublaient simplement cette pièce; mais, là encore, il y avait des fleurs sur les fenêtres, et des oiseaux gazouillaient gaiement; plus loin était la chambre de Claudine. Je revins au salon, et là, au milieu de ce petit temple élevé au travail par deux jeunes filles courageuses, Marie me donna tous les détails que je réclamais.

« J'avais fait quelques petites économies, » me dit-elle, « et le jour où je devins majeure, il y a trois mois environ, mon père m'a remis une somme de deux mille francs, qui m'avait été léguée par ma grand'mère. En réunissant tout ce que nous possédions, Claudine et moi, nous sommes arrivées au chiffre de trois mille francs. Cet appartement a été loué en mon nom, avec l'aveu de mon père, qui ne s'est pas opposé à ce que j'aide Claudine, en donnant au propriétaire de la maison ma garantie qui lui semblait plus considérable que celle de l'ouvrière logée dans une mansarde de sa maison. Nous avons acheté ce mobilier, qui n'a pas absorbé toutes nos ressources, et nous avons fondé cet établissement, dont la prospérité ouvre déjà une carrière plus vaste à notre ambition; mais je vous l'ai dit, et vous le répète, ceci sera un refuge en cas de malheur..... Pour le moment, tout ici appartient à Claudine, qui m'a déjà rendu une petite partie de la somme que je lui ai prêtée, et me rendra peu à peu le reste. Je travaille en amateur; Mlle de Mervan n'infligera pas inutilement à sa race l'affreuse humiliation de revivre dans une couturière.... Mais, si les mauvais jours venaient, je serais prête à lutter contre le malheur. Depuis que j'ai la certitude de pouvoir être utile et de rester indépendante, j'éprouve un calme qui est presque du bonheur. Ce n'est pas la pauvreté, ce n'est pas le travail qui causaient mon épouvante... Je redoutais surtout les humiliations qui révoltent d'abord la dignité... puis la détruisent peu à peu, et placent les infortunés auxquels ont manqué l'ordre, la prévoyance ou le goût du travail, sur une pente qui conduit inévitablement à des actes indélicats. Je pensais jour et nuit à ces conséquences de la détresse..... et j'ai voulu nous assurer un port dans lequel nous pourrons tous nous abriter si l'orage venait à fondre sur nous.

« On m'a souvent reproché, et vous-même, Madame, m'avez parfois donné quelques avis à ce sujet; on m'a souvent reproché ma froideur, et la réserve avec laquelle j'accueillais les relations qui voulaient bien s'offrir à moi, » poursuivit Marie en s'animant un peu; « les visites, les concerts, les distractions mondaines, ne pouvaient s'allier ni avec mes devoirs actuels, ni avec l'existence qui sera probablement mon partage; c'est par délicatesse que je repoussais toute relation nouvelle, et que je n'ai gardé de mes amies de pension que ma chère Laure. Pouvais-je exposer des personnes frivoles à l'ennui de me renier un jour, ou bien à l'embarras d'avoir avec une couturière des relations autres que celles qui concernent sa profession? Vous.... c'est différent.... vous ne me renierez pas, n'est-il pas vrai? Vous ne me mépriserez pas, parce que je gagnerai par mon travail l'existence de ma famille. Enfin, j'en suis certaine, vous m'aimerez toujours un peu, même si je ne puis vous voir que bien rarement. »

« Je répondis à ces confidences en embrassant Marie avec une sorte de respect. Nous nous étions attendries l'une et l'autre, et, pour changer le cours de nos idées, je lui demandai, en essuyant mes yeux, s'il était temps de lui donner ma *pratique* et de lui recruter une clientèle. Elle se mit à rire, car elle était devenue presque gaie, et me répondit qu'elle voulait bien m'accepter, mais que le moment n'était pas encore venu de rechercher une clientèle très-riche et très-élégante. « Notre installation, » ajouta-t-elle, « n'est pas assez somptueuse pour inspirer à certaines dames une confiance suffisante en notre savoir-faire. Si jamais la nécessité nous oblige à donner plus d'extension à notre industrie, je ne vous ménagerai pas, soyez-en certaine. Mais, pour le moment, nous ne pouvons être très-ambitieuses; pour recevoir des *clientes* très-riches, nous devrions faire des dépenses considérables, et cela serait plus onéreux qu'avantageux. »

« Pendant quelques mois encore la famille de Mervan parut vivre de la même façon; M. de Mervan continuait à donner tout son temps à ses mystérieuses affaires de Bourse, et jamais l'on ne connaissait chez lui le résultat heureux ou malheureux de ses opérations. Un peu de gaieté fébrile ou de morne abattement étaient les seuls indices à l'aide desquels on pouvait reconnaître ses succès, ses inquiétudes ou ses pertes. Sa fierté ombrageuse l'avait éloigné peu à peu de toute relation avec ses égaux; ne pouvant figurer parmi eux avec les apparences du luxe, redoutant toujours qu'on n'attribuât à la médiocrité de sa situation des arrière-pensées de sollicitations, M. de Mervan se réfugiait dans l'isolement pour y cacher les blessures que l'insuffisance de sa fortune infligeait à son orgueil. Sa présence comme son absence communiquaient une contrainte évidente à cet intérieur, qui eût pu connaître de douces satisfactions si le chef de la famille avait eu des notions plus exactes et plus éclairées des devoirs qui lui incombaient, et s'il avait trouvé en lui la force nécessaire pour faire céder ses préjugés à ses devoirs. Mais la voie qu'il avait choisie était incompatible avec la sérénité, la franchise, la confiance mutuelle; et, si Marie n'avait possédé des trésors de tendresse et de dévouement, chaque membre de cette famille eût vécu isolé dans sa propre souffrance. Mais la jeune fille prenait une part du fardeau de chacun, et regrettait seulement de ne pouvoir alléger la charge de son père. Celui-ci, taciturne, fuyant toutes les circonstances où les cœurs, en s'épanchant, cherchent et trouvent la sympathie, passait au milieu de sa famille comme une ombre silencieuse. Il était chargé de veiller sur le bonheur de tous ceux qui vivaient autour de lui; mais, en sollicitant du hasard les ressources qu'il aurait dû demander au travail, à son intelligence, à son activité, il comprenait qu'il avait subi une déchéance morale, et se la reprochait, tout en la préférant à ce qu'il considérait comme une déchéance sociale.

« Il y avait trois jours environ que je n'avais vu Marie, et je me proposais de me rendre chez elle le lendemain, lorsque, vers huit heures du soir, un commissionnaire vint remettre chez moi un billet dont l'écriture irrégulière témoignait d'une violente agitation; il ne contenait que deux lignes:

« Venez, je vous en conjure; je crois que mon père se meurt! »

« C'était Marie qui réclamait ma présence; je me rendis immédiatement à son appel, et me trouvai au milieu de cette famille dans l'un de ces moments suprêmes que chacun de nous connaît ou connaîtra. M. de Mervan était étendu sur son lit; le corps respirait encore, mais l'intelligence avait été frappée par un coup de foudre, et son cerveau embarrassé ne lui permettait pas de percevoir les angoisses qui accompagnent les derniers moments. Sur la volonté expresse de Mme de Mervan, on avait roulé son fauteuil près du lit de son mari; son jeune fils pleurait, la tête appuyée sur les genoux de sa mère. Le médecin avait inutilement tenté de rétablir l'équilibre des organes; un prêtre était venu remplir sa mission de miséricorde et absoudre cette âme des fautes qu'elle avait pu commettre. Marie, assistée par Claudine, veillait à tout, et son énergie semblait grandir avec le malheur, afin de protéger les existences qui dépendaient d'elle. Deux heures après mon arrivée, M. de Mervan expirait sans avoir repris connaissance.

« Qu'ils sont affreux, ces moments où la mort vient retrancher du cercle de la famille une personne aimée! La place qu'elle occupe dans nos cœurs, si considérable qu'elle soit, semble moins considérable que le vide causé par sa disparition. Les existences unies par les mille liens de la tendresse, de la communauté d'intérêt, de l'identité des habitudes, sont atteintes sur tous les points à la fois; et l'être qui n'existe plus emporte, en partant, une partie de chacune des existences qui étaient soudées à sa propre existence. Il n'est pas jusqu'aux objets inanimés qui ne semblent participer à la consternation générale; tout revêt un aspect désolé et abandonné, inaccoutumé, et d'une étrangeté qui brise le cœur; la vie générale semble suspendue, frappée d'immobilité près de ce corps à jamais immobile. On parle bas près de celui qui n'entend plus; on agit selon l'étiquette qu'impose à l'instinct la majesté de ce moment redoutable. Puis viennent tous

Google

ces horribles apprêts, ces derniers soins dont on ne peut se dispenser, tout le cortége de formalités que la loi et la civilisation imposent à la douleur.

« Je me promis de laisser à Marie au moins la liberté de pleurer en paix, et j'envoyai chercher l'un de mes vieux amis pour le charger de l'accomplissement des derniers devoirs qu'il fallait rendre à M. de Mervan. Sa fille voulut passer la nuit dans la chambre mortuaire, après avoir obtenu de Mme de Mervan qu'elle se retirât dans sa chambre en compagnie de Claudine, qui réussit à endormir le petit aveugle. Marie vint me supplier de retourner chez moi pour y prendre un peu de repos. Je refusai de m'éloigner, et je passai la nuit dans le salon, c'est-à-dire près de la jeune fille courageuse qui veillait dans la chambre voisine, au pied du lit de mort de son père.

« Lorsqu'il fallut enfin prendre connaissance des ressources de la famille de Mervan, on découvrit la triste vérité depuis longtemps pressentie. M. de Mervan avait diminué, par plusieurs spéculations malheureuses, le modeste capital qui lui appartenait, et, dans l'espoir de récupérer immédiatement les pertes qu'il avait faites, familiarisé d'ailleurs avec les hasards du jeu, il avait risqué tout ce qu'il possédait..... et l'avait perdu; la connaissance de son malheur avait déterminé une congestion cérébrale, et sa famille restait dans un dénûment qui eût été complet si Marie n'avait eu l'énergie nécessaire pour devenir l'appui de sa mère et de son frère.

« Elle donna immédiatement congé de l'appartement occupé par sa famille, et installa celle-ci dans le local loué au nom de Claudine, qui retourna dans sa mansarde. Mme de Mervan et son fils habitèrent la chambre à coucher, Marie se fit dresser un lit dans le salon tous les soirs, et décida que rien ne serait changé à cette installation provisoire, tant que son industrie ne couvrirait pas des frais plus considérables.

« Je dois à Mme de Varanges cette justice de noter qu'elle accourut près de Marie dès qu'elle apprit son malheur; instruite par moi de la cruelle situation dans laquelle cette famille était subitement tombée, elle fit quelques offres de service..... Marie l'en remercia avec effusion, mais refusa obstinément toute avance d'argent. « Nous pouvons nous suffire, » répondait-elle invariablement à toutes les instances, « et j'espère que nous ne devrons jamais d'argent à personne. J'accepte..... que dis-je! je sollicite sans fausse honte, avec une vive reconnaissance, votre aide pour l'établissement dont va dépendre l'existence de ma mère et celle de mon frère, mais je n'ai pas besoin d'argent, je vous l'assure. »

« Mme de Varanges ne pouvait comprendre la logique du caractère de Marie, et sa fierté ombrageuse, s'unissant à l'humble condition qu'elle avait choisie, constituait à ses yeux une contradiction flagrante.

« Concevez-vous cela? » me disait-elle en me ramenant chez moi; « concevez-vous que la fille d'un gentilhomme devienne une ouvrière?

— Je le conçois fort bien; cette famille est sans ressources; il faut tout d'abord trouver des moyens de subsistance.

— Mais puisque nous lui en offrons?

— Nous offrons amicalement de subvenir aux dépenses les plus immédiates; mais après?

— Après, après..... on aurait pu chercher des leçons, que sais-je?.... une place de dame de compagnie ou d'institutrice..... nous aurions pu trouver à la marier.

— Les leçons n'auraient pas produit une somme suffisante pour subvenir à l'entretien de trois personnes. On en peut dire autant de la triste condition d'institutrice ou de dame de compagnie, et il aurait fallu quitter sa famille, à laquelle sa présence est indispensable. Quant à un mariage..... » ajoutai-je avec un soupir.

« Oui, oui, je sais bien, nous n'avons guère réussi dans nos tentatives jusqu'à présent. Autrefois Marie aurait pu se retirer dans un couvent.....

— Le couvent, comme le mari, demande une dot..... D'ailleurs, pensez-vous que Marie dût quitter les deux infirmes qu'elle peut soutenir, consoler et aimer, les abandonner sans ressources à la charité publique, pour se renfermer loin d'eux? Son dévouement à sa famille ne sera-t-il pas plus précieux devant Dieu qu'une retraite égoïste?

— Oh! sans doute! Mais il est bien pénible de penser qu'une jeune fille bien née soit réduite à devenir couturière.

— Il est toujours pénible de voir une femme aux prises avec les difficultés de l'existence, et réduite à défendre sa famille contre le dénûment, sans avoir d'autre aide que son travail.

— Ne trouvez-vous pas, » interrompit Mme de Varanges en m'écoutant à peine, et en se jetant, selon sa coutume, dans un ordre d'idées autre que celui dont on s'occupait, « ne trouvez-vous pas que Marie devrait changer de nom? Elle n'a que des parents éloignés, cela est vrai, qui ne se soucient pas du tout d'elle, mais enfin ils pourraient se trouver humiliés.....

— Sans doute, » répondis-je avec un peu d'amertume, « cela pourrait sembler fort pénible à ces familles d'avoir une parente courageuse, dévouée, fière... Mais on peut se rassurer. Par respect pour les répugnances de son père, Marie ne placera pas son nom sur ses factures de couturière. »

« Ce détail parut soulager Mme de Varanges d'un poids qui oppressait sa poitrine, et moyennant cette concession, faite à certaines opinions dont elle ne pouvait secouer le joug, elle envisagea avec plus de faveur la décision prise par Marie.

« J'instruisis ma sœur de tous les événements survenus dans la famille de Mervan; sa réponse contenait une longue lettre adressée à son ancienne amie de pension. Laure la félicitait de son courage, lui affirmait qu'elle était fière d'avoir eu, dès leur enfance, la révélation des trésors de dévouement contenus dans l'âme de son amie. Elle allait s'occuper activement de lui trouver une clientèle dans la ville qu'elle habitait, et terminait ce chapitre en lui disant que sa tendresse lui ferait commettre des folies, en l'engageant à renouveler sans cesse tous ses vêtements.

« De notre côté, Mme de Varanges et moi nous unîmes nos efforts pour faire connaître la nouvelle couturière. Hélas! ces efforts ne furent pas toujours couronnés de succès. Mais enfin Marie parvint à conquérir, pour sa famille, un modeste bien-être, qui semblait combler tous les vœux de ces trois personnes. Malgré la lourde responsabilité qui pesait sur elle, malgré un travail incessant, la sérénité illuminait le front de la jeune fille; sa santé était excellente, ses forces semblaient se décupler par l'habitude d'un labeur quotidien. Sa mère et son frère ne subissaient jamais la dure épreuve de la solitude, si pénible pour les infirmes, et, bien souvent, Mme de Mervan et son fils venaient s'installer dans l'atelier de couture, au milieu des jeunes ouvrières placées sous la direction de Claudine et de Marie.

« Je n'avais pas renoncé à mes anciens priviléges; je venais souvent solliciter la compagnie de Marie, et je l'obtenais parfois. Sa mère me savait un gré infini d'*imposer* quelques distractions à la courageuse enfant, qui ne voulait jamais tenir compte de ses forces et de sa santé, et ne connaissait pas d'autre plaisir que celui de s'occuper d'autrui.

« Un jour, c'était la veille d'une fête populaire donnée à Paris, je me rendis chez les dames de Mervan, et je proposai à Marie d'employer la journée du lendemain à faire une excursion dans les environs de Paris. Nous irons en sens opposé à celui de la foule, ajoutai-je; nous partirons lorsqu'elle arrivera, notre retour aura lieu en même temps que son départ, et nous serons ainsi certaines de trouver partout la solitude.

— Oh! oui! Madame, » dit Mme de Mervan, « emmenez-la, je vous en prie! Depuis quinze jours, elle n'a pas quitté la maison; elle travaille jusqu'à deux heures du matin..... Pauvre enfant! Tu tomberas malade, et que deviendrions-nous? Je ne pourrais pas même te soigner.

« Marie se pencha vers sa mère et l'embrassa tendrement. « Sois tranquille, » lui dit-elle, « je n'ai jamais été aussi forte que maintenant. Sais-tu bien que l'on peut supporter une forte dose de fatigue, lorsqu'on porte ce fardeau pour l'amour de quelqu'un, lorsqu'il s'agit d'être utile à ceux que l'on aime? La fatigue causée par le travail est d'ailleurs fortifiante. Quelques heures d'un sommeil qui ne fait jamais défaut suffisent pour retrouver toute l'activité que l'on a dépensée, et l'on peut sans danger augmenter graduellement le poids qui t'effraye, car le travail a ce merveilleux résultat de décupler les forces physiques et morales.....

— A la condition, cependant, de maintenir un équilibre salutaire, » dis-je en interrompant Marie; « à la condition de déposer parfois le fardeau, de donner satisfaction au besoin de prendre quelques saines et simples distractions. Vous viendrez faire une longue promenade avec moi; cela est bien convenu, n'est-il pas vrai?

— Si cette proposition m'avait été faite hier, je n'aurais pu l'accepter, » répondit Marie; « Claudine a besoin aussi d'avoir quelques distractions, et elle comptait prendre sa part de la fête qui se donne demain. Elle se promettait un grand plaisir d'assister aux représentations en plein air, au feu d'artifice..... Malheureusement, elle a cru entendre ma voix à sa porte, la nuit dernière; elle s'est éveillée en sursaut, elle a quitté son lit pieds nus, s'est assurée qu'elle avait rêvé... Mais une écharde avait pénétré dans son pied, et, malgré les compresses d'arnica que j'ai posées sur sa petite blessure, ma pauvre Claudine boite un peu, et ne peut entreprendre une longue course à pied. La voilà donc prisonnière..... et je suis libre d'accepter votre proposition, puisque vous voulez bien insister toutes deux par affection pour moi, » ajouta-t-elle en prenant tendrement ma main, tandis qu'elle tenait encore celle de sa mère; elle baisa tendrement celle-ci: « Va, » lui dit-elle, « ne t'inquiète pas de ma santé; elle nous est trop nécessaire pour nous être retirée. N'avons-nous pas Dieu là-haut?..... et d'excellents amis ici-bas? Où irons-nous? » reprit-elle avec enjouement, « avez-vous arrêté un plan?

— Vous me disiez, il y a quelques semaines, que vous ne connaissiez pas Pierrefonds; voulez-vous y venir?

— Oh! oui!..... Mais n'est-ce pas une promenade un peu lointaine?

— Du tout; demain, à sept heures du matin, ma femme de chambre, personne âgée et respectable, comme vous le savez, viendra vous chercher en voiture; je me lèverai pendant ce temps-là, vous viendrez déjeûner avec moi, nous garderons la voiture, et en moins d'une demi-heure nous serons installées dans notre wagon. Vous serez de retour à onze heures du soir. Je vous ramènerai moi-même près de Mme de Mervan. »

(*La suite au prochain numéro.*) EMMELINE RAYMOND.



BONHEUR DE MÈRE.

		d'un	trem-	est	une	mue!	ère,	le	et		
		elle	dans	près	Elle	nom	fi-	Quel	mur-		
cou-	che,	reuse	ber-	ble:	é-	pri-	mure	euse	ère!	ravis-	ray-
Heu-	se	ches	y	deau.	ceau;	joy-	de	E-	on,	gards	Loin
bou-	leurs,	che,	elle	est	sa	ri-	Dou-	ja-	des	un	sant
pen-	me	ré-	frai-	Elle	et	telle	carte	de	blan-che	loux,	re-
son	Sa	sur	Qu'elle	den-	le	mère.	rose	ce-	claire	tab-	fre
com-	pond	me	meil;	plus	et	de	so-	leau	donc	main	Que
ni-	som-	bas.	la	blon-	leil.	les	les	Qu'é-	ment	S'of-	à
tout	ez	a-	Un	pose	re	mé	fils	mi	sa	son	sa
		doux.	Voy-	ge.	tête	fleurs,	vue?	sou-	bien-		
		son-	Sa	est	re-	ri-	ai-	son	Par-		

Le Cavalier du jeu des échecs fait deux pas, soit à gauche, soit à droite, en avant ou en arrière, mais toujours en se dirigeant d'une case blanche sur une case noire, ou d'une case noire sur une case blanche.

RENSEIGNEMENTS

J. G., Turenne. S'adresser, pour le patron, à Mlle Florin, rue du Faubourg-Saint-Jacques; elle peut en indiquer le prix. En essayant de modifier les dispositions prises par une maîtresse de maison, on s'exposerait à être incivile, car on semblerait vouloir donner une leçon à la maîtresse de maison; on accepte ce qu'elle offre, et quand elle l'offre, sans réclamations. — *N° 11,061, Paris.* L'approbation que l'on veut bien accorder à la direction du journal mérite toute ma reconnaissance. Je partage complétement l'opinion de notre abonnée; porter le deuil en se couvrant d'ornements me fait souvenir de ceux qui considèrent en toute chose, non l'esprit, mais la lettre, et qui font maigre avec des pâtés de saumons aux truffes. Je n'ose promettre le dessin demandé, mais, si l'on en trouve un de ce genre qui soit joli, il paraîtra. Les insectes peuvent servir de *semé;* mais celui-ci!..... — *N° 2,639, Yonne.* On garnit les petits rideaux en mousseline, soit avec une bande festonnée très-légèrement soutenue, soit avec une guipure blanche (imitation). Les petits garçons de deux ans portent une jupe et une veste. — *N° 39,633, Cantal.* Il aurait mieux valu adresser ces questions aux personnes qu'elles concernent, car je ne connais pas leurs habitudes commerciales; je suppose qu'elles *font suivre en remboursement,* c'est-à-dire que l'on paye en cevant l'objet demandé. Si la pèlerine en question est assez grande, on peut la transformer en veste. Une jeune fille ne se lève pas pour saluer un jeune homme, et ne s'occupe jamais de le reconduire. — *N° 8,988, Finistère.* Il faut assortir tout le mobilier à la boiserie, et employer, pour les rideaux et les portières, du reps de laine grenat encadré de tapisserie de même époque que celle de la chambre. — *N° 10,815, Paris.* Il ne dépend pas de moi de presser la publication d'une réponse. Robe de mousseline à petits pois brochés; trois volants étroits, le dernier à tête. Les dessins et explications du point d'arêtes ont paru dans le n° 11 de l'année 1862; nous ne pouvons les répéter. Le *passé* est connu de tout le monde; ce point ne peut se démontrer par écrit.

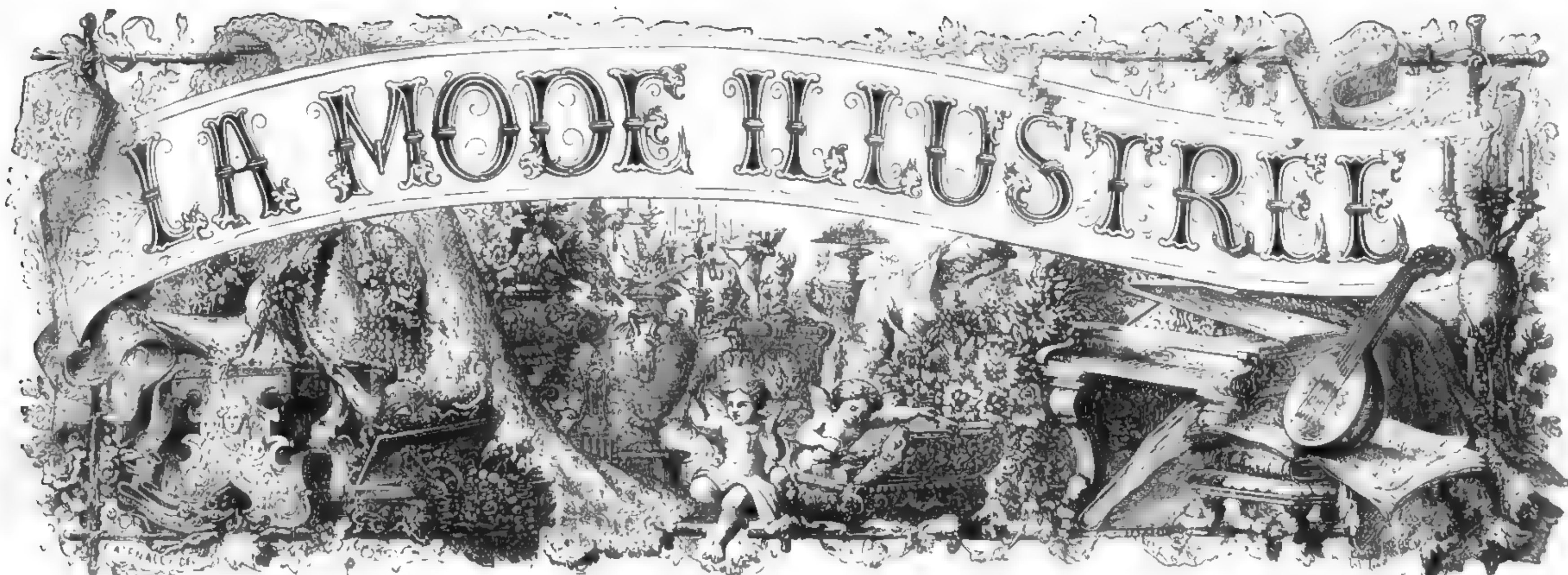
N° 50, Gironde. La tarlatane plutôt que le tulle, pour la robe de mariée. Il n'y a rien à changer à la combinaison projetée. Les manches doivent être longues, demi-larges, avec sous-manches courtes et plates; le bord inférieur des manches serait *dentelé*, comme celui de la jupe; ruches découpées. 2 mètres 50 centimètres de dentelle noire ayant 30 centimètres de hauteur ne peuvent être utilisés que pour orner une robe de bal ou de soirée; cette quantité n'est suffisante pour aucun *pardessus.* — *N° 31,999.* Les services damassés doivent être passés au cylindre chaque fois qu'on les blanchit. Les détails relatifs aux *thés* ont paru dans le n° 5 de l'année 1863 (*la Bonne Ménagère*); leur étendue ne nous permet pas de les reproduire : on peut demander ce numéro dans nos bureaux. — *N° 19,764, Constantine.* Ce procédé m'est inconnu; je le chercherai; s'il est de nature à pouvoir être appliqué sans machines et ustensiles spéciaux appartenant à l'industrie des nettoyeurs, je le publierai. — *Mme M..., Puy-de-Dôme.* Il me serait absolument impossible d'indiquer ces diverses qualités, et, si nous ne faisons pas ce *calcul*, c'est parce qu'il n'est pas praticable; il faut pour cela s'adresser à une maison spéciale, chez M. Sajou, rue de Rambuteau, 52, et lui demander l'envoi des divers matériaux, en indiquant l'objet, et le numéro du journal qui le contient. Demander aussi chez M. Sajou la frange en question. S'adresser, pour la leçon de coiffures, à M. Croisat, rue Richelieu, 76. Nous ferons paraître des modèles de crêpés et autres accessoires de coiffures. Il m'est tout à fait impossible de me charger d'aucune commission, et j'ignore complétement s'il est des magasins qui achètent des objets aux particuliers. On ne peut porter une ceinture avec un corsage à pointe.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

Digitized by Google

N° 38. CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 18 septembre 1864.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

Pan de cravate.

On fait cette cravate sur mousseline, au plumetis, ou sur taffetas. Dans ce cas, on exécute la broderie en soie de cordonnet de même couleur, mais de nuance plus claire ou plus foncée que le taffetas.

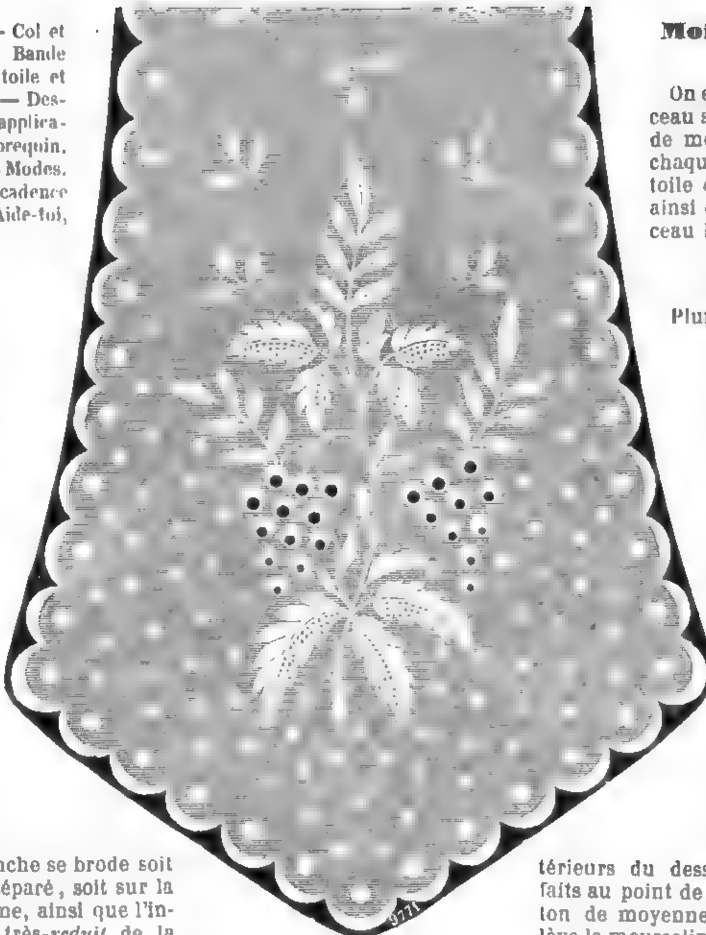
Col et manche

AVEC APPLICATION.

L'arabesque du milieu est exécutée sur mousseline *double*, c'est-à-dire que l'on ajoute un morceau de mousseline *sur* ou *sous* le col, que l'on en festonne les contours, et que l'on découpe ce morceau en dehors des contours. Le dessin de la manche se brode soit sur un poignet séparé, soit sur la manche elle-même, ainsi que l'indique le dessin très-*réduit* de la manche entière.

Bande brodée.

Plumetis ; des points *arrière* forment les contours des grandes feuilles.



PAN DE CRAVATE.

Moitié d'un col en toile

ET NANSOUK.

On exécute la broderie sur un morceau séparé de nansouk très-fin, ou de mousseline; on l'intercale dans chaque coin du col, qui est fait en toile double, et *piqué* tout autour, ainsi que sur les contours du morceau brodé.

Deux entre-deux.

Plumetis et broderie anglaise.

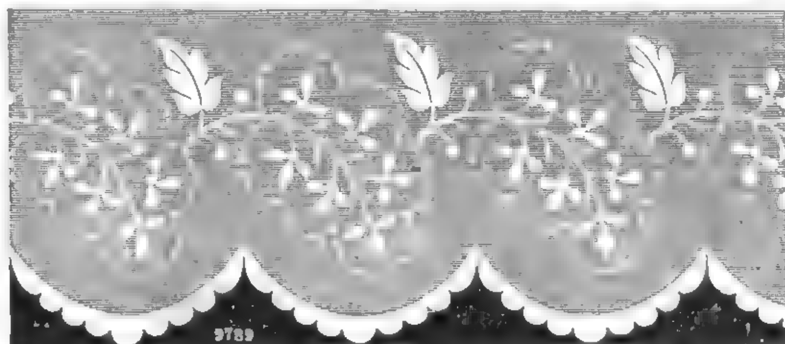
Dessin pour rideaux.

TRAVAIL EN APPLICATION.

On exécute ce travail sur du tulle à grosses mailles; les applications sont faites en mousseline ou nansouk. Avant d'entreprendre le travail, il faut passer à l'eau le tulle et l'étoffe choisie pour les applications, afin d'éviter les irrégularités qui pourraient se produire plus tard, soit par l'extension, soit par le rétrécissement des étoffes soumises au blanchissage après que le travail est terminé.

Les contours intérieurs du dessin et les œillets sont faits au point de cordonnet avec du coton de moyenne grosseur, et l'on enlève la mousseline en la coupant partout où le tulle paraît. L'intérieur des feuilles est orné avec des points d'*échelle*. Les contours extérieurs, teintés en blanc, sont festonnés avec du gros coton, et découpés sous le feston.

En répétant le dessin, on peut rapprocher ou éloigner à volonté le grand bouquet inférieur, en tenant toujours compte, bien entendu, de la disposition des festons.



MOITIÉ D'UN COL AVEC APPLICATION.

BANDE BRODÉE.

MOITIÉ D'UN COL EN TOILE ET NANSOUK.

Digitized by Google

Embrasse de rideau.

Le dessin représente un peu plus que la moitié d'une embrasse de rideau assortie au dessin du rideau; le groupe des quatre rosaces marque le milieu de l'embrasse, on fixe celle-ci par un bouton et une boutonnière terminant ses extrémités; ce bouton et cette boutonnière doivent se trouver *sous* le feston extérieur.

Six bordures.

La mode des ornements envahit tous les objets qui appartiennent à la toilette des femmes et des enfants, et les ourlets eux-mêmes abdiquent leur simplicité traditionnelle. Nous publions six bordures étroites qui conviennent pour les ourlets des fichus, des chemisettes, des corsages de mousseline, des vestes, etc. Parfois on place ces bordures dans l'espace qui se trouve entre plusieurs plis; enfin, on utilisera, pour tous les vêtements d'enfants, ces dessins si commodes à exécuter, si vite faits, si peu coûteux à faire.

On exécutera ces bordures avec de la laine fine, ou de gross. soie de cordonnet; les unes sont faites au point *russe*, les autres au point de feston; la correction et l'exactitude des divers dessins nous dispensent d'en donner une explication plus détaillée.

Lambrequin.

MATÉRIAUX : Reps de laine brun, de nuance moyenne; drap blanc; velours noir; lacet de soie de deux nuances; soie de cordonnet de plusieurs nuances.

Ce lambrequin servira pour garnir des corbeilles à papier, — des jardinières, — des étagères, etc. Notre modèle est exécuté sur du reps de laine de nuance Havane moyenne; un lacet de même couleur, mais de nuance plus foncée que le reps, borde les contours du lambrequin; il est surmonté d'un lacet de nuance plus claire que le fond; chaque lacet est festonné sur le reps, de chaque côté, avec de la soie de même nuance. Le milieu de chaque lacet est orné avec une couture en croix exé-



DESSIN POUR RIDEAUX TRAVAIL EN APPLICATION.

Digitized by Google



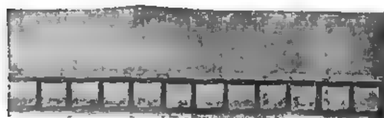
LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56 r. Jacob Paris

Robes de ville de Melle RABOIS, r. Nve des Pts Champs, 67

Reproduction Interdite

Digitized by Google



BORDURE.

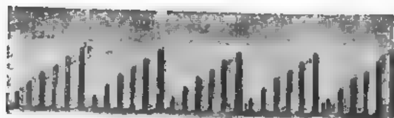
cutée en laine noire de cordonnet. Le dessin indique la disposition des points qui forment la couture en croix ; une couture semblable, mais exécutée avec de la soie plus grosse, ou prise double, est faite sur l'espace qui sépare les deux lacets.

Les médaillons sont alternativement, l'un en drap blanc, le suivant en velours noir, appliqués sur le fond, fixés par un feston très-écarté en soie brune; ce feston est de plus entouré au point de cordonnet avec la soie brune la plus noire. Le contour dentelé est fait au point de chaînette avec de la soie noire; les *pois* sont exécutés au point noué, avec la même soie noire. Le bouquet de bluets est fait au passé; le dessin indique la direction, et presque le nombre des points; les fleurs sont nuancées en bleu, les feuilles en vert, le tout en soie de cordonnet; les boutons et les calices, exécutés en soie verte, ont encore un petit treillage fait en soie brune sur la broderie au passé, lorsque celle-ci est terminée. Les bluets placés en dehors des médaillons sont semblables à ceux qui viennent d'être décrits.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en reps de soie côtelé, de nuance gris-feutre, faite en forme de robe *Princesse* ou *Isabeau de Bavière*. Le bord inférieur de la jupe est garni avec une bande en velours de même nuance que la robe, ayant 3 centimètres de largeur. Au-dessus de cette bande, se trouve une assez large guirlande de feuilles de chêne et de glands, exécutée en chenille de même nuance que la robe; cette guirlande remonte sur chaque côté, par devant, jusqu'au cou, en diminuant de proportions; elle remonte aussi sur chaque couture réunissant les lés. Devant, cette dernière guirlande remonte sur un espace de 50 centimètres; de côté, sur un espace de 40 centimètres; derrière, sur un espace de 30 centimètres. Manches étroites, ornées de la même guirlande, qui remonte vers le coude.

Robe en taffetas bleu vif, moucheté de noir. Sur le bord inférieur de la jupe, les lés sont séparés sur une hauteur de 30 centimètres, repliés de chaque côté, et ces sortes de revers sont garnis avec une dentelle noire. L'espace vide qui se trouve entre les revers est rempli par une pointe de même étoffe que la robe, couverte d'un treillage en rubans de velours noir. Corsage plat, montant, à pointe, orné par devant avec un treillage de velours noir. Manches étroites, garnies comme la robe. Chapeau de tulle bleu, mélangé de dentelle noire.



BORDURE.

MODES.

Il se produit plusieurs innovations insignifiantes, véritables ballons d'essai, qui ne paraissent que pour disparaître, et l'on fait circuler beaucoup de versions contradictoires sur le sort réservé à la mode pour la saison prochaine. En s'aidant de prévoyance et de mémoire, en tenant compte de certains symptômes, on peut, dès à présent, se faire une opinion sur ce sujet controversé.

Le changement le plus considérable est dans les basques; on les porte de toutes formes, de toutes longueurs, et ce sont les *queues d'habit* qui ont remplacé les basques sur toutes les toilettes féminines. Un grand nombre de femmes très-élégantes n'ont point voulu se soumettre aux *fracs*, tout en voulant trouver des formes nouvelles qui se rapprochassent de celles qui ne leur semblaient pas gracieuses; nous avons vu apparaître, en conséquence, les basques aussi longues que les longs pans de ceinture, et les robes de l'hiver prochain, quel que soit leur tissu, adopteront généralement les basques plus ou moins longues.

Quant aux manteaux, ils semblent devoir conserver longtemps encore la forme *paletot*. Deux bonnes raisons limitent en faveur de leur longévité : ils sont chauds en hiver, — et frais en été, puisque leur forme permet de supprimer le corsage de la robe.

Les bottes n'ont été adoptées que par un nombre très-restreint de femmes, les mêmes probablement qui portent des *fracs;* mais cette chaussure est très en faveur pour les petites filles et les petits garçons. Ceux-ci ont adopté, dans les jours caniculaires que nous avons traversés au mois d'août, un costume très-élémentaire sans doute, mais commode, élégant et peu coûteux : on rencontrait les petits garçons de quatre à huit ans vêtus seulement d'un pantalon en coutil rayé et d'une simple chemise de percale, à dessins de même couleur que les rayures du coutil; point de gilet, de veste, de pardessus d'aucun genre : tout cela était remplacé par une forte, large et longue ceinture noire nouée par derrière, assez semblable à celle qui retient la soutane des curés. Ce costume si léger et si commode deviendra, l'été prochain, l'uniforme des petits garçons de cet âge, car, à tous les avantages ci-dessus énumérés, il en faut ajouter un autre qui ne sera pas le moins apprécié par les mères : ce costume s'accommode à la croissance, et dispense des changements incessamment renouvelés.

BORDURE.

On portera toujours une grande quantité de passementeries en soie et en laine; les franges à boules, à grelots, les boules isolées employées comme *glands*, les galons de tous genres, les épaulettes, les aiguillettes, continueront à être à la mode. Les franges *lama* ou *Thibet* garniront un grand nombre de sorties de bal. On est souvent fort embarrassé lorsqu'il s'agit de désigner un objet, car sa désignation varie suivant les négociants qui le vendent, et des noms différents représentent parfois le même objet : ainsi la frange *lama* et la frange *Thibet* sont un seul et même produit. Le cachemire rouge sera plus employé que jamais; garni de franges *lama*, il composera la plus grande partie des *sorties* de bal et de théâtres; il se montrera en forme d'écharpes, de pèlerine, de vestes pour les jeunes filles et les petites filles, et c'est aussi dans le cachemire rouge que l'on taillera des capuchons, doublés et ouatés, en prévision des rigueurs de l'hiver. La forme de ces capuchons n'est pas encore définitivement fixée, mais on paraît décidé à faire quelque chose de nouveau; pour parvenir à ce but, on met à contribution toutes les coiffures *paysannes* de toutes les contrées et de tous les âges, et l'on nous prépare des *béguins* peu seyants et des coiffures italiennes fort gracieuses.

Mme Castel-Bréant, couturière, rue Sainte-Anne, 58 *bis*, me prie de placer ici une petite rectification. Le jupon (dit *duchesse*) en mousseline, que j'ai signalé à l'attention de nos lectrices dans le n° 32 de cette année, n'a pas *sept* volants, ainsi qu'on me l'a fait dire par erreur, mais *cinq* volants; son prix est de 30 francs. Le couvre-jupe qui voile tous les volants n'est pas indispensable pour les robes de soie; on le met surtout avec les toilettes de bals et de soirées dansantes, et son prix varie suivant la finesse de la mousseline et ses ornements. Ce genre de jupon permettra d'adopter des crinolines d'envergure peu étendue; son effet est en harmonie avec la mode actuelle, c'est-à-dire qu'il est plat par devant sur les hanches, et qu'il rejette toute son ampleur en arrière, sans former dans la robe des plis disgracieux. Mme Castel-Bréant a songé à écarter le petit reproche que j'adressais à cet excellent jupon : elle connaît une blanchisseuse qui le blanchit pour 4 francs. E. R.

BORDURE.

VARIÉTÉS.

LE SALUT.

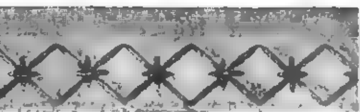
Certaines formes et certaines formules, accomplies et prononcées mécaniquement par la majeure partie de l'humanité, apparaissent vides et insignifiantes aux observateurs superficiels; mais, lorsque ces formes et ces formules sont adoptées dans toutes les régions de la terre, et se retrouvent à tous les âges de la civilisation, il faut bien en conclure qu'elles ne sont pas aussi vides qu'on veut bien le dire, et qu'elles représentent sans nul doute des sentiments soudés à l'âme humaine sous toutes les latitudes et dans tous les siècles.

Qu'est-ce que le salut? Selon les uns, ce n'est autre chose qu'une convention dépourvue de toute signification, mais dont on ne peut cependant s'affranchir sans blesser le savoir-vivre. Si nous refusons à bon droit de nous contenter de cette définition insuffisante, si nous entreprenons d'étudier et d'analyser le sens du salut, nous découvrirons qu'il n'est autre chose que le symbole de l'un des plus nobles sentiments humains, et nous comprendrons en même temps les causes de sa persistante universalité.

Le salut est l'expression de l'estime et de la bienveillance, le témoignage du sentiment de solidarité qui unit ou doit unir tous les hommes; son essence même nous explique les causes pour lesquelles il est antérieur à toutes les civilisations, usité dans toutes les



BORDURE.



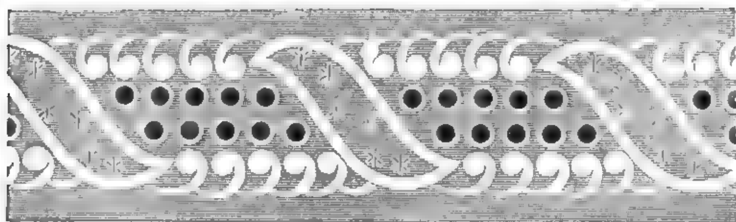
BORDURE.

EMBRASSE DE RIDEAU.

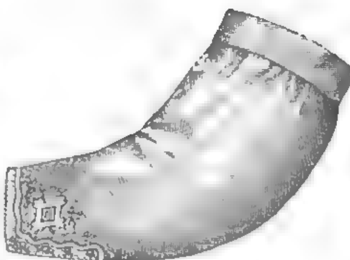
Digitized by Google

LAMBREQUIN.

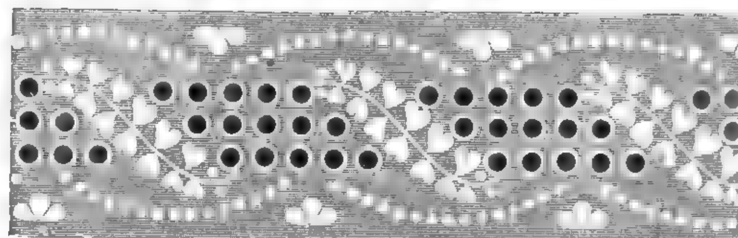
contrées. La civilisation ne l'a point créé; elle en a seulement réglé et modifié la manifestation. Le salut en lui-même semble obligatoire partout et pour tous, comme les cérémonies d'un culte quelconque; les formes extérieures sont toujours identiques au caractère particulier d'un peuple, à ses habitudes, à ses penchants, et portent fortement l'empreinte de ses inclinations dominantes, et du degré de civilisation auquel il est parvenu. Ces formes varient, par conséquent, selon les natures dont elles sont l'expression. L'étude des *saluts* tels qu'ils ont été, tels qu'ils sont usités par les races anciennes et modernes, apporterait peut-être un contingent de lumières à l'histoire de la civilisation; mais il ne nous appartient pas d'embrasser un plan aussi vaste,



ENTRE-DEUX.



MANCHE EN APPLICATION.



ENTRE-DEUX.

et nous nous bornerons à enregistrer ici les principales formes de salut, en les commentant sommairement à l'aide des habitudes et du caractère des différents peuples qui les ont adoptées.

Les Grecs, qui aimaient le plaisir par-dessus tout, et le recherchaient avec une avidité infatigable, ne connaissaient qu'une formule pour l'arrivée, le départ et la rencontre. Tous échangeaient ces paroles : *Réjouis-toi!...* Et, lorsqu'on rassemble ses souvenirs, on trouve que ces paroles caractéristiques devaient bien être l'expression de cette race enivrée par le culte de la beauté matérielle, et insatiable de divertissements.

Ave (sois béni), *vale* (vis heureux), disaient les Romains en se rencontrant et en se quittant. Ces termes indiquent une race plus forte, un esprit plus austère que les précédents, et conviennent mieux, par conséquent, aux maîtres et aux dominateurs du monde.

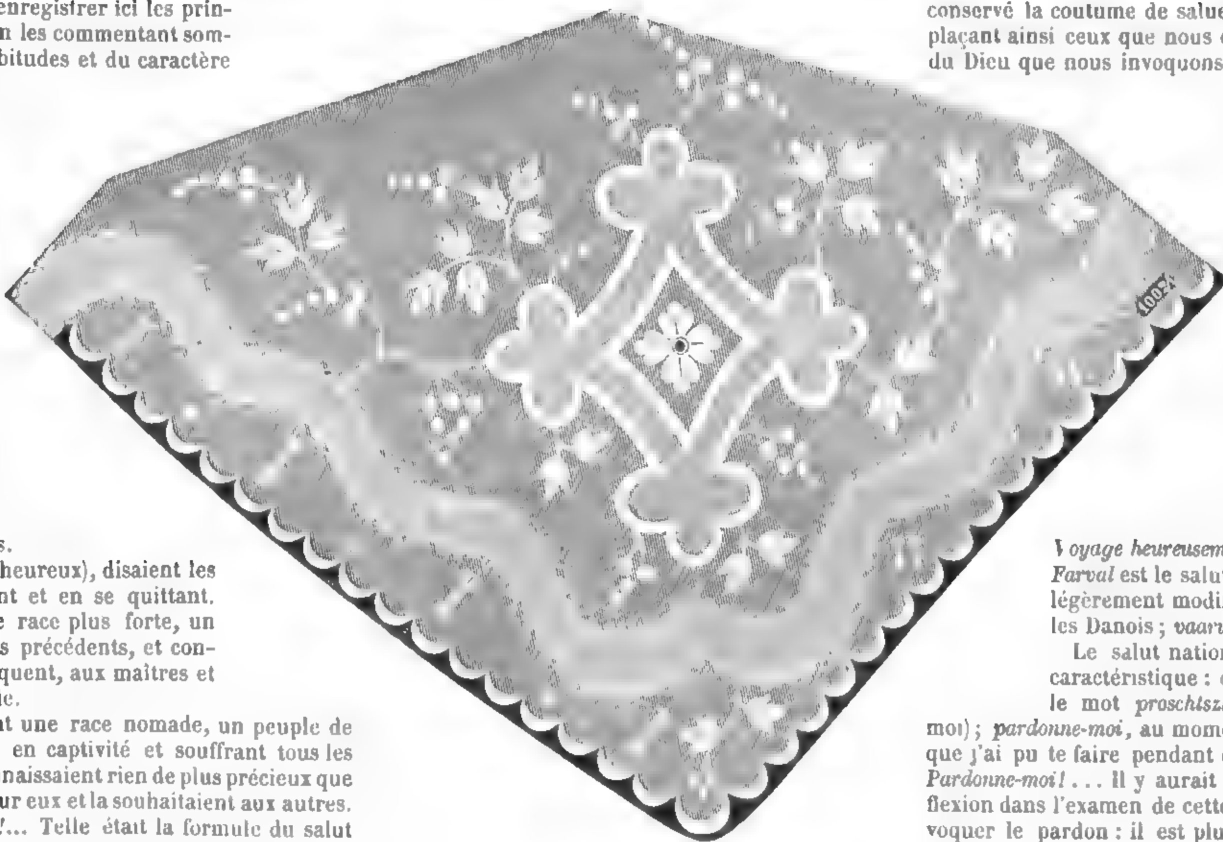
Les Israélites, qui étaient une race nomade, un peuple de bergers, souvent emmené en captivité et souffrant tous les maux de l'esclavage, ne connaissaient rien de plus précieux que la paix; ils l'invoquaient pour eux et la souhaitaient aux autres. *Que la paix soit avec vous!...* Telle était la formule du salut chez les Hébreux. Que la paix soit avec vous! Ces paroles, prononcées à voix basse, étaient leur consolation dans la captivité, un signe de reconnaissance lorsque Sion fut détruite et eux dispersés, et à jamais étrangers parmi toutes les races de la terre.

Le christianisme vint éclairer la terre, élever les âmes et les caractères, ennoblir les mobiles humains en élargissant les horizons. Le nom de Dieu, celui du Sauveur, furent invoqués dans le salut échangé par les chrétiens des le premier siècle qui suivit la rédemption. *Loué soit Jésus-Christ!* disaient les premiers chrétiens lorsqu'ils se rencontraient. *Qu'il soit loué dans l'éternité*, répondaient joyeusement ceux qui recevaient ce salut plein d'espérance. Et ce salut s'est perpétué jusqu'à nos jours. Et aujourd'hui, lorsqu'une séparation a lieu, nous avons conservé la coutume de saluer par ce mot : *Adieu!*..., plaçant ainsi ceux que nous quittons sous la protection du Dieu que nous invoquons en leur faveur.

Bonjour, bonsoir! disent tous les peuples civilisés, car la civilization semble avoir pour conséquence de ses progres et de son universalité l'effacement des types trop caractérisés. *Adieu* en France, *Addio* en Italie, ont la même signification, et sont employés dans les mêmes circonstances, c'est-à-dire en cas de séparation.

Les races voisines de la mer, et d'humeur voyageuse par conséquent, se saluent par les mots : *Voyage heureusement! Farewell,* dit l'Anglais. *Farval* est le salut suédois, et le même mot, légèrement modifié, *faruel,* est employé par les Danois; *vaaruel* par les Hollandais.

Le salut national russe est extrêmement caractéristique : en se quittant on échange le mot *proschtszhai* ou *prosti* (pardonne-moi); *pardonne-moi*, au moment de nous séparer, le mal que j'ai pu te faire pendant que nous étions ensemble. *Pardonne-moi!...* Il y aurait beaucoup de sujets de réflexion dans l'examen de cette formule; il est beau d'invoquer le pardon : il est plus beau encore de n'avoir pas à l'invoquer en ne faisant aucun mal à nos semblables.



MANCHE EN APPLICATION accompagnant le col qui figure sur la première page.

Digitized by Google

Les Serbes, peuple de bergers, ont un salut naïf entre tous. Quand ils se rencontrent, ils s'adressent la question suivante : *Y a-t-il beaucoup de glands?*

Les souhaits concernant la santé physique sont usités chez la plupart des Européens, mais principalement chez les Slaves.

En dehors des diverses formules de salut, il y a encore la pantomime du salut. Chez toutes les races civilisées elle consiste en grande partie à découvrir la tête; mais cette pantomime ne se rencontre guère au-delà du dix-septième siècle, ou du moins n'est devenue générale qu'à partir de cette époque. L'usage de tendre la main est d'origine allemande. Répandu d'abord parmi toutes les races germaniques, il a peu à peu pris racine chez tous les peuples civilisés : c'est un symbole d'alliance, de fraternité, une sorte d'engagement loyal pour une aide réciproque, et surtout un signe d'égalité. Le baise-main demeure un signe de vasselage forcé ou volontaire. Chez les Russes on baise, non la main, mais le front des dames; les Polonais, plus démonstratifs, plus exagérés, embrassent les genoux et baisent l'épaule.

Si nous quittons l'Europe pour examiner les autres parties du monde, nous trouvons des différences plus caractérisées, des usages qui s'écartent d'une façon absolue de nos coutumes européennes. Le Turc, qui n'est que campé en Europe, quoique son séjour ait déjà plusieurs siècles de durée, est resté fidèle aux habitudes graves et majestueuses de l'Orient. Pour saluer il croise ses bras sur la poitrine, et incline la tête. L'Arabe, proche parent de l'Israélite par son ancêtre Ismaël, a conservé le salut hébreu : *La paix soit avec vous!* Il y joint l'usage qui appartient au nord de l'Afrique, et qui consiste à poser la main sur son cœur, comme pour l'appeler en témoignage de la sincérité de ses paroles; de plus, il baise la joue de la personne qu'il salue. Sauvage et indiscipliné, le Bédouin révèle aussi son caractère par son salut, qui consiste à décharger ses armes devant l'individu auquel il veut faire honneur; cet usage a encore une autre signification probable : il garantit la sécurité réciproque de ceux qui ne peuvent plus tuer sans préparatifs.

Le salut chinois est compliqué comme leur civilisation, et témoigne de son antiquité. Le Chinois baisse la tête, joint les mains et prononce des formules dont l'exagération indique l'hypocrisie. Si l'on pénètre plus avant dans l'Asie, on trouve qu'une importance extrême est attribuée au salut, et que la moindre infraction à ces règles est considérée comme une injure mortelle, impliquant une vengeance éclatante; le salut est d'ailleurs réglé selon la différence des rangs, et porte, à ses divers degrés, l'empreinte des habitudes de servilité inhérentes à l'état d'esclavage. Dans l'Hindoustan, entre autres, on touche la terre avec le front; à Sumatra et dans quelques îles indiennes, celui qui salue pose sur sa tête le pied de la personne saluée. Asservissement, servilité, dépendance, respect de la force brutale, ignorance du droit humain, de l'égalité proclamée par le christianisme, tous les caractères de la dégradation morale, en un mot, sont visibles, incontestables dans les saluts asiatiques.



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe en poult-de-soie maïs. La jupe est garnie avec deux larges bouillonnés disposés à plis contrariés, et séparés par des rosettes à bords découpés, encadrées par une étroite dentelle blanche, qui surmonte aussi le bouillonné supérieur; corsage demi-décolleté, manches longues; le corsage et les manches ont pour garniture des rosettes semblables à celles de la jupe, mais plus petites; un bouillonné garnit le bord supérieur de la manche; longue et large ceinture en ruban de même nuance que la robe coiffure composée de marguerites nuance pourpre.

Robe en taffetas blanc, de chez Mme Castel-Bréant, rue Sainte-Anne, nº 58 bis. La jupe est garnie avec trois bouillonnés en gaze de soie blanche, surmontés d'une ruche en taffetas blanc, disposée en ondulation, ornée à chaque pointe par une rosette de ruban dans le milieu de laquelle se trouve une très-grosse perle blanche. Corsage décolleté en taffetas cerise, se terminant par sept pans arrondis, plus longs derrière que devant, et garnis avec une frange à *boules* en passementerie noire; la manche courte, en taffetas blanc, est recouverte avec trois *pattes* arrondies, en taffetas cerise, garnies de frange à *boules*; la coiffure se compose d'un dahlia blanc et de fuchsias cerise.

Les Lapons et les habitants d'Otaïti se saluent en rapprochant la pointe de leurs nez. Les Nègres de la côte de Guinée s'abordent en faisant craquer leurs doigts, tandis que plusieurs peuplades indiennes de l'Amérique septentrionale poussent, en guise de salut, un cri formidable. S'il nous était donné de connaître toutes les habitudes, toutes les croyances de ces peuplades, les usages qui nous semblent risibles se révéleraient, sans nul doute, comme étant issus d'une logique particulière à ces êtres primitifs.

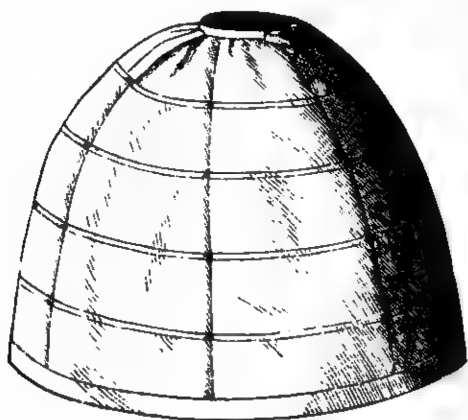
Tout ce qui vient d'être dit concerne seulement *la lettre*, non *l'esprit* du salut. Quel que soit son caractère extérieur, le salut, par tous pays, a la même signification. Il représente un hommage, un témoignage de bienveillance; il est une manifestation de la fraternité humaine. Ceux qui ne comprennent pas le sens qui y est attaché, ceux qui s'acquittent à contre-cœur des formalités qu'il impose, ceux qui, en un mot, méconnaissent l'esprit pour s'attacher à la lettre, reçoivent un châtiment proportionné à leur faute, assez léger par conséquent, mais réel cependant : ils sont disgracieux en saluant... et parfois même ils sont ridicules.

Il n'y a, en apparence, qu'une seule et même manière de saluer chez tous les peuples civilisés. Les hommes ôtent leur coiffure, les femmes inclinent la tête; mais en réalité combien de nuances se révèlent à l'observa-

Google

teur dans ce simple acte de politesse! Il en est du salut comme de l'écriture qui diffère pour chaque individu, et révèle, quoi qu'il fasse, quelques-uns de ses défauts et quelques-unes de ses qualités.

Le temps n'est plus, sans doute, où les hommes, proches héritiers des chevaliers de la Table-Ronde, serviteurs enthousiastes des femmes, ne se seraient jamais permis de demeurer devant elles la tête couverte. Louis XIV, on s'en souvient, n'aurait jamais mis son chapeau, je ne dis pas devant une duchesse, une dame de la cour, une bourgeoise, mais même devant une camériste. Les hommes bien élevés se reconnaissent cependant, même dans notre siècle sans façon; ils ne restent pas la tête nue, sans doute, dans une gare de chemin de fer, parce qu'ils y rencontrent des femmes, mais ils ont du moins le soin, en entrant dans une salle d'attente, de porter la main à leur chapeau et de le lever à moitié, sans adresser de salut particulier; ils en feront autant en entrant dans un wagon déjà occupé par des femmes, parce qu'ils ne



1858.

partagent pas l'erreur qui est possédée en commun par les parvenus vaniteux et les gens dépourvus de savoir-vivre. Ils ne croient pas qu'il existe un seul cas où la grossièreté soit permise, et ils sont persuadés que l'incivilité implique toujours une déchéance, non pour celui qui la subit, mais pour celui qui la commet.

Nos usages ne permettent pas à un homme de rester dans la rue la tête découverte: cependant un homme bien élevé ne gardera pas son chapeau lorsqu'il rencontre une dame qu'il connaît; il l'abordera le chapeau à la main, et ne le remettra sur sa tête que du moment où elle l'y aura engagé, ce à quoi elle ne manquera pas de veiller immédiatement.

Dans le salut en lui-même, dans la façon de soulever le chapeau et de l'éloigner de la tête avant de le remettre à sa place, combien il y a de nuances diverses! Un homme riche, infatué de sa richesse, aura un salut particulier pour ceux qui sont moins riches que lui; s'en tenant à la lettre, non à l'esprit du salut, il adoptera le genre hautain, sec..., et sera par conséquent éminemment disgracieux, ou bien il voudra révéler sa supério-



1862.

rité par une affectation protectrice et se montrera simplement ridicule; dans le premier cas, il soulèvera à peine son chapeau; dans le second, il saluera de la tête et du geste plus que de la coiffure. Le salut à la fois empressé et digne, bienveillant sans intention protectrice, poli sans caractère servile, est le salut que l'on doit à tout le monde, et dont il n'est permis de faire banqueroute à personne; combattre en soi les suggestions de la vanité, les entraînements de l'orgueil, se souvenir des préceptes du christianisme, non pas seulement de la lettre de ces préceptes, mais de leur esprit, ne jamais oublier par conséquent que le christianisme est venu proclamer l'égalité des hommes, avoir la bienveillance pour guide, tout cela est nécessaire dans toutes les circonstances de la vie, oui, même lorsqu'il s'agit uniquement de saluer. Et, lorsqu'on méconnaît le véritable sens de cette convention sociale, lorsqu'on veut au contraire l'employer à affirmer la supériorité de rang ou de fortune, on est puni en devenant insupportable à son prochain, en revêtant l'apparence de la sottise, en se rendant ridicule. C'est lorsqu'ils sont dirigés par ce mauvais sentiment que les hommes acquièrent la roideur risible des automates, que les femmes saluent par une brève inclinaison, de tête, en adoptant une expression renfrognée, hautaine, tout à fait en désaccord avec le véritable sens du salut. Pour saluer convenablement et gracieusement à la fois, on ne saurait se dispenser d'éprouver un sentiment de bienveillance pour la personne que l'on salue; écartez ce sentiment, il ne reste plus qu'un usage vide et vain, accompli d'une façon disgracieuse ou ridicule. En un mot, quel que soit le sujet dont on s'occupe, la convention sociale que l'on analyse, on se trouve toujours conduit à appeler la réalité au secours de l'apparence, pour préserver celle-ci des erreurs et des interprétations fautives, qui ne tendraient à rien moins qu'à ruiner peu à peu la forme après avoir dégradé le fond.

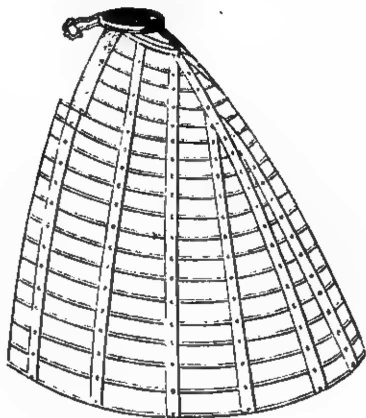
EMMELINE RAYMOND.

GRANDEUR ET DÉCADENCE

DE LA CRINOLINE.

> Je vais où va toute chose,
> Où va la feuille de rose
> Et la feuille de laurier.
>
> Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
> Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
> Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
> Jeter l'ancre un seul jour?

Ces mélancoliques citations sont dues à l'examen des cinq dessins qui figurent sur cette page. Tout change, tout passe, tout est périssable; il suffit d'être, pour devoir se préparer à n'être plus, et rien ne peut prévaloir contre la loi d'instabilité qui domine ici-bas toutes les destinées. Avoir établi, en dépit des oppositions les plus énergiques, les plus obstinées, un empire plus étendu que celui des Romains; — avoir régné sur tous les continents, sur toutes les îles, en franchissant toutes les



1864-1865.

mers; — avoir courbé sous sa loi les femmes d'Europe, d'Asie, d'Afrique, d'Amérique, d'Océanie, la civilisation et la barbarie; — avoir servi de vêtement même aux races féminines les plus rebelles à l'habillement; — avoir enserré le monde entier dans ses cercles de fer, et se voir menacée d'une décadence!..... Ah! crinoline, qui l'eût cru?

On l'annonce, on le redoute, on s'en réjouit, on le déplore, on en triomphe, on en gémit, on en parle tout haut, on le nie encore plus haut, tout en en convenant tout bas..... Enfin, on parle partout d'un changement radical, d'une réforme qui supprimerait la crinoline.

Hélas! à quoi servirait de le nier? Un coup d'œil jeté sur les diverses phases parcourues par la crinoline détruit la croyance que l'on pourrait avoir en son immutabilité. Elle n'est plus ce qu'elle était!..... Bientôt, peut-être, elle ne sera plus du tout.

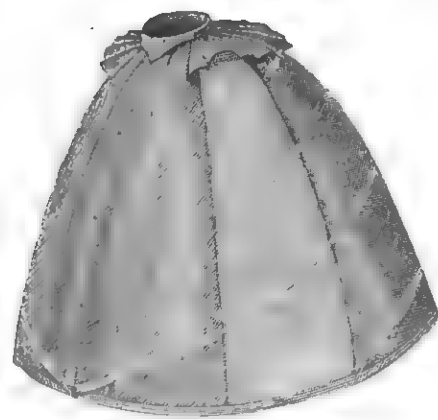
N'y a-t-il pas, d'ailleurs, sept ans qu'elle dure? Sept ans! Presque deux olympiades, beaucoup plus qu'un lustre! Et, s'il est vrai que ce chiffre de sept soit fatidique; s'il est vrai que, lorsque sa marche est accomplie, lorsque sa dernière heure a sonné, tout se renouvelle dans l'homme et autour de lui; s'il est vrai que *rien* ne peut durer au-delà de sept ans sans modification radicale ou partielle; si certains médecins de l'antiquité ont eu raison d'affirmer que dans l'espace de sept ans l'épiderme humain lui-même se renouvelle (ils n'ont pas dit qu'il se perfectionnait), comment espérer que la crinoline seule puisse démentir cette loi générale à laquelle rien ne peut se soustraire, ni les visages, ni les cœurs, ni les habitudes, ni les sentiments?

Mais si nous ne pouvons maintenir ce qui doit nécessairement passer, nous voulons du moins en fixer l'image, et nous reproduisons la physionomie de la crinoline dans les diverses phases de son existence.

En 1858, année de sa naissance, elle a atteint son apogée; elle est gonflée, comme tout ce qui est parvenu; elle s'impose avec insolence, avec dureté; rien ne plie en elle, tout est inflexible; elle est roide comme le succès né d'hier, importante comme le parvenu de fraîche date, incommode comme ceux qui se font leur place, sans craindre de molester tout ce qui se trouve sur leur route. Ces allures tyranniques soulevèrent une tempête de réclamations; la crinoline, sans mot dire, fit son profit des critiques qui lui étaient adressées.

En 1860, elle apparaît sous une nouvelle forme; elle n'a plus cet aspect trapu, insouciant du *qu'en dira-t-on*, qui caractérisait celle qui l'avait précédée. On voit qu'elle a fait des réflexions, et qu'elle a jugé prudent d'offrir moins de prise à la critique: dans ce but, elle a diminué son envergure; puis, cédant à quelques conseils, reconnaissant la nécessité de ménager l'opinion publique, elle a suivi l'exemple donné par tous les courtisans, elle a exercé ses jointures, elle s'est habituée à plier, elle est devenue plate, — par devant, quitte à se gonfler par derrière.

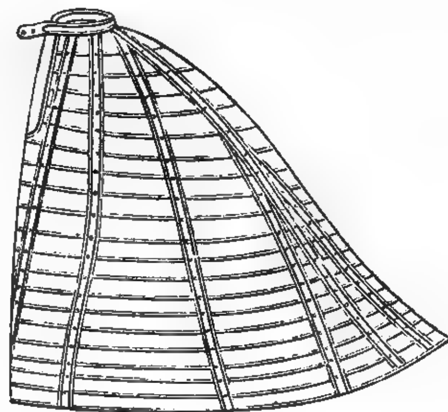
Avec l'année 1862 d'autres systèmes se révèlent; la



1860.

situation s'est aggravée, on n'en saurait douter en examinant les nouvelles modifications que la crinoline s'est imposées. Elle s'est mise à la recherche de mille procédés ingénieux, qui lui permettront de rentrer en elle-même pour offrir peu de prise à l'orage qui ne cesse de gronder sur elle. Elle s'est faite plus petite encore; elle se déguise sous les étoffes qui sont à la mode, elle se garnit de ruches, elle essaye de passer inaperçue, pour obtenir de continuer à vivre; elle a une attitude modeste, un peu inclinée, bien différente de la superbe assurance qui était son partage en l'année 1858; elle est plus souple encore qu'en 1860; elle a allégé ses cercles de fer, elle a occupé des centaines de fabriques, des milliers d'ouvriers à perfectionner la matière dont elle est faite, à la polir, à l'amincir, à lui donner enfin tous les caractères qui attirent et fixent la faveur, en la rendant brillante, souple et dure.

Peine perdue! En 1863 et 1864 elle n'est plus qu'un squelette, l'ombre d'elle-même, un fantôme décharné, rogné, rappelant la silhouette efflanquée et désolée de la célèbre monture sur laquelle chevauchait le chevalier



1863.

de la Triste-Figure. Elle a perdu cet orgueilleux abdomen qui, naguère, proclamait à tous les yeux son importance et son succès. Flasque désormais, elle n'est pas seulement plate, elle est encore aplatie; elle a essayé, il est vrai, de conquérir en longueur ce qu'elle a perdu en largeur; mais chacun sait que pour imposer ici-bas il n'est rien de tel que la circonférence, et que l'étendue n'y saurait suppléer.

Rendons-lui cette justice: pour prolonger son règne, la crinoline a fait tout ce qui dépendait d'elle; loin de s'obstiner à parcourir une voie généralement blâmée, elle a essayé de toutes les routes, même de tous les sentiers qu'on lui indiquait; elle a diminué ses prétentions, elle a renoncé à son inflexibilité, elle a tenu compte de tous les avertissements.... Et, malgré tout, on prédit la fin de sa domination. Que faire donc? à quoi se résoudre? Les concessions aboutissent au même résultat que la résistance; on abuse des unes, on

Digitized by Google

brise l'autre. Ah! femmes, deviez-vous donner les mêmes exemples d'inconséquence et d'ingratitude que les hommes? La crinoline si vantée, la crinoline que vous avez acclamée d'un bout à l'autre de l'univers, va-t-elle être abandonnée par vous?

Écartons cette pensée; et, si cela est possible, retardons au moins ce douloureux moment!

EMMELINE RAYMOND.



AIDE-TOI, LE CIEL T'AIDERA.

Suite.

« Le lendemain le soleil se leva pur et radieux, et Marie m'apparut aussi fraîche, aussi gracieuse, que ce beau jour. Elle portait une toilette grise en léger tissu de laine, qui l'habillait à ravir; son chapeau de paille, garni de rubans bleus, encadrait son visage, qui ne m'avait jamais paru si beau. Les lourdes tresses de ses cheveux bruns tranchaient vigoureusement sur ses joues, d'un blanc mat et satiné comme la fleur du camélia, mais un peu rosées en ce moment, car elle craignait d'être en retard, et avait monté rapidement mon escalier.

« Il faudra que je veille de près sur vous, mon enfant, » lui dis-je en l'embrassant; « on essayera de vous enlever aujourd'hui, cela est certain.

— Oh! je me défendrai, » répondit-elle en riant, « et, à nous deux, nous n'avons rien à craindre. »

« Quelques instants plus tard, nous nous trouvions à la gare du chemin de fer du Nord. La galerie intérieure était envahie par une foule compacte, qui nous opposait un obstacle invincible; nous ne pouvions aborder le guichet où l'on faisait la distribution des billets, et l'heure s'avançait..... Au lieu de se prêter à nous laisser passer, le public, ou du moins une partie du public, par une sorte de taquinerie dont il est assez coutumier, nous barrait le chemin, et j'avais inutilement adressé une prière à un colosse vêtu d'une blouse et coiffé d'un chapeau de paille; il s'obstinait à ne point nous faire place..... J'entendis tout à coup derrière moi une voix dont le timbre me parut être particulièrement agréable :

« Monsieur, veuillez laisser passer ces dames.

— Je ne suis pas un monsieur, » répondit le colosse d'un ton fort peu engageant.

« Ce n'est pas une raison pour barrer le passage, » répondit notre protecteur inconnu.

« De quoi vous mêlez-vous? » reprit le colosse en jetant un regard de pitié sur son interlocuteur; « vous n'avez à me donner ni ordres, ni conseils, que je sache. Nous n'avons rien gardé ensemble. Est-ce parce que ces dames ont des chapeaux que je suis forcé de me déranger pour elles? J'ai payé ma place, entendez-vous? Je suis ici pour mon argent, tout comme elles; je suis leur égal, et je ne vois pas pourquoi je me gênerais. »

« Pendant ce discours, débité avec une extrême insolence, j'avais jeté un coup d'œil sur le personnage qui était intervenu en notre faveur. C'était un jeune homme qui pouvait avoir trente ans; son apparence était *terne*, à la première inspection. Il était plutôt petit que grand, fort maigre, et paraissait assez débile; ses cheveux n'étaient ni blonds ni bruns; ses yeux, un peu longs, n'étaient ni bleus ni gris; sa bouche, un peu grande, était singulièrement mobile et gracieuse; mais cette physionomie appelait invinciblement un second regard; elle semblait dire à l'observateur distrait : « Vous vous trompez : je suis autre que vous ne pensez. »

« Et en effet, si l'on prenait la peine de l'examiner plus soigneusement, on découvrait un front admirablement proportionné, blanc, pur, un peu hautain, peut-être; les yeux sans couleur, et pour ainsi dire sans regard quelquefois, se transformaient sous l'empire d'une émotion quelconque, et jetaient des flammes; la bouche prenait un caractère d'ironie écrasante; l'individu subissait une métamorphose instantanée au moment où il dépouillait son enveloppe d'indifférence, et j'assistai avec intérêt à cette transformation qui s'opéra pendant le discours de l'homme qui nous barrait le passage.

« L'indignation colora un moment ce pâle visage, puis la réflexion, souveraine absolue de cette intelligence, vint calmer le courroux qui était prêt à éclater. Notre défenseur prit la parole avec un calme parfait.

« Toutes les jolies choses que vous venez de me dire ne prouvent pas que vous ayez le droit d'empêcher la circulation. Votre droit, quel qu'il soit, s'arrête à la limite où il empiète sur le droit d'autrui. Où vous rendez-vous, Mesdames? » dit-il en ôtant son chapeau.

« A Compiègne, Monsieur; mais, de grâce, pas un mot de plus; dussions-nous voir notre départ retardé d'une heure...

— Cela ne serait pas juste; » puis, s'adressant encore à l'obstiné colosse, il lui dit : « Vous avez payé votre place pour arriver ici, non pour y rester; voulez-vous vous écarter?

— J'attends ma femme ici, » répondit celui-ci, « et je ne reculerai pas d'une semelle.

— C'est ce que nous allons voir. » Une main fine et frêle en apparence se leva, saisit le bras du colosse, le fit pirouetter sur lui-même, avant qu'il eût pu prévoir cette tentative; le jeune homme se glissa devant le guichet, et y prit trois places pour Compiègne.

« Pressé par la foule, entouré de tous côtés, l'individu qui venait d'être écarté faisait d'inutiles efforts pour rejoindre son vainqueur; celui-ci nous remit nos billets; j'eus à peine le temps de le remercier, en lui remettant l'argent qu'il avait avancé pour moi; il fallut nous précipiter dans la salle d'attente, dont les portes extérieures étaient déjà ouvertes, la traverser en courant, et monter bien vite dans un wagon.

« Nous y étions à peine installées, tout essoufflées, sans avoir encore pu échanger une parole, que la voix de l'un des conducteurs du train se fit entendre :

« Allons, Monsieur, allons, voulez-vous partir ou rester? Vous n'avez pas le temps de choisir une place, ni même d'ouvrir une portière. Voici un compartiment qui est ouvert; montez, ou restez; le train part. »

« Et le conducteur fit entrer dans notre wagon le jeune homme qui était intervenu en notre faveur d'une façon si efficace. La portière se referma violemment au moment où la locomotive se mettait en marche.

« Dès qu'il nous eut reconnues, le jeune homme se rapprocha un peu de moi, et m'adressa la parole :

« J'espère, Madame, que vous ne m'accuserez pas d'indiscrétion; si je suis ici, c'est par la volonté du conducteur, et, si j'avais été certain que vous ayez choisi ce wagon, je n'aurais pas consenti à m'y placer. Il peut vous sembler désagréable de n'être pas seules, et, à la première station, je chercherai à me caser ailleurs. Malheureusement ce train est direct, et ne s'arrêtera pas de si tôt.

— Eh! Monsieur, » répondis-je, charmée de la bonne façon et de la discrétion dont notre compagnon faisait preuve, « je rends grâce au hasard, qui est si heureusement intervenu en la personne du conducteur; nous n'avions pas même eu le loisir de vous remercier pour le bienveillant appui que vous nous avez prêté, et je regrettais de ne pouvoir vous dire combien nous en sommes reconnaissantes; restez donc, je vous en prie, à moins que vous ne préfériez vous-même la solitude, dont vous nous supposez le goût. »

« Après avoir échangé à ce sujet quelques autres phrases de politesse, je dis à notre compagnon toutes les craintes que nous avions éprouvées au sujet de la discussion qu'il avait soutenue pour nous. Nous avions redouté, ajoutai-je, que cette discussion ne dégénérât en rixe, et, tout en le remerciant, j'usai des privilèges de mon âge pour lui reprocher de s'être exposé à soutenir une lutte.

« Ce péril n'était pas à craindre, » répondit le jeune homme; « le public serait certainement intervenu pour retenir ce forcené. Mais vous avez peut-être raison, Madame, en ce qui concerne le mouvement de vivacité que je n'ai pas su réprimer. Quelle que soit mon expérience, je ne saurais accepter de sang froid certains incidents; l'abus de la force a toujours pour résultat de me causer une irritation que je ne puis maîtriser suffisamment; il n'y a pas de petite injustice, à mes yeux, et, quelle que soit la forme sous laquelle une iniquité se produit, elle doit être réprimée, par respect pour le droit. »

« A ces paroles, je vis une légère rougeur monter aux joues de Marie, et dès ce moment elle prit part à la conversation qui s'était engagée.

« Cependant, Monsieur, il n'est pas donné à tout le monde de maintenir son droit, et, sans votre intervention, la justice eût été outragée..... et notre départ retardé, » ajouta-t-elle en souriant.

« Je ne le crois pas, Mademoiselle; si je ne m'étais trouvé à portée de faire entendre raison à cet individu si obstiné, un autre aurait agi à ma place. Vous auriez trouvé des appuis, même parmi les camarades de cet individu, car, il ne faut pas s'y tromper, l'instinct de la justice anime tous les cœurs, même ceux qui le font taire, lorsque leurs passions ou leurs caprices les poussent dans cette voie. Il y a plus; ce n'est pas seulement le sentiment de l'équité, c'est encore celui de la générosité, qui se manifeste parmi ces individus si grossiers en apparence. Si vous aviez été exposée à un péril sérieux, ils vous auraient secourue en exposant leur vie, et celui-là même qui se montrait si agressif se serait probablement jeté à l'eau pour vous sauver. Les défauts de cette race énergique sont l'envers de ses qualités. Tous ces hommes sont ardents pour le mal comme pour le bien, et, lorsqu'on les voit susceptibles, irritables, aisément disposés à soupçonner des sentiments dédaigneux et des intentions méprisantes, il faut se souvenir que ces défauts sont toujours la conséquence d'une souffrance prolongée. Si aujourd'hui tous les hommes sont égaux devant la loi, ils ne le sont pas encore devant la politesse. Un *dandy* se montrera volontiers impertinent pour un homme qui ne sera pas aussi bien vêtu que lui; de là, chez celui-ci, le désir de prendre l'initiative dans cette lutte discourtoise, et d'appeler à son aide même l'injustice, c'est-à-dire l'abus de la force. On ne peut s'empêcher de réagir contre les prétentions iniques, mais, en analysant leur origine et leurs mobiles, on les excuse et on les pardonne, car ces intelligences, nées d'hier à la connaissance et à l'exercice du droit, ne comprennent pas encore d'une façon bien nette que le droit est respectable seulement lorsqu'il sait se contenir dans les limites du devoir, c'est-à-dire lorsqu'il s'arrête devant le respect dû au droit d'autrui. »

« La conversation continua, et nous y prenions tous trois un plaisir égal et très-vif. Nous ne pouvions parler que de généralités, car notre compagnon était trop bien élevé pour ne pas se montrer scrupuleusement discret; mais nous éprouvions ce rare bien-être qui résulte d'une parfaite concordance de goûts et d'opinions. De part et d'autre, nous comprenions que nous pouvions parler de nos goûts et de nos sentiments, sans ambiguïté, sans aucune des réticences forcément imposées dans les rapports sociaux, par la crainte de heurter des opinions opposées, de provoquer un antagonisme quelconque, de fournir à l'injustice, à l'égoïsme, l'occasion de se révéler, en arborant un drapeau odieux. Chacun a éprouvé comme moi combien il semble pénible de se replier toujours sur soi-même, de conserver pour soi seul ce que notre être moral contient de meilleur, afin d'éviter les railleries..... ou les hostilités. Par amour pour la paix, on se *façonne* jusqu'à un certain point, à l'image de ceux qui vivent dans le même courant que nous..... Mais, vienne le moment où l'on rencontre un être doué des qualités et des défauts que l'on possède soi-même, conduit par la réflexion, par l'identité des sentiments, au point que l'on a atteint en voyageant à travers la vie, il semble que cet inconnu nous soit moins étranger que tous ceux avec lesquels nous vivons depuis bien longtemps..... mais auxquels nous n'avons jamais pu donner qu'une part de notre âme et de notre confiance.

« C'est là ce qui nous arrivait avec notre compagnon de voyage. Les incidents les plus puérils nous conduisaient à des découvertes qui affirmaient toujours davantage la communauté de nos goûts. Pendant un moment de silence, il était resté pensif; sa main tenait un petit lorgnon indispensable à une myopie extrêmement prononcée... et, sans qu'il s'en aperçût, il frappait avec ce lorgnon la pomme de sa canne. Un coup... séparé par un silence assez long, de deux coups assez rapprochés... et ainsi de suite, reproduisait le rhythme de l'allegretto faisant partie de la symphonie en la de Beethoven. La mesure était fort bien observée, l'allegretto très-reconnaissable.

« Vous êtes musicien, Monsieur? » dis-je à cet exécutant d'un nouveau genre.

« Nullement, Madame, » répondit-il en riant de sa distraction; « je jouis paresseusement de la musique, sans savoir m'en faire à moi-même, et la vue de la campagne évoquait en moi les souvenirs des derniers concerts du Conservatoire. La musique s'enchaîne à un monde de sensations et d'idées. De même qu'elle nous transporte en un instant hors du cercle dans lequel nous nous trouvons, en faisant naître mille sensations étrangères à ce cercle, si au contraire les rôles sont intervertis, si nous sommes conduits dans le milieu qu'elle nous a dévoilé, nos souvenirs reviennent à elle; ils nous la font retrouver là où elle n'est pas, parce qu'elle nous a révélé, par sa seule puissance, les tableaux qui se déroulent devant nous. Beethoven m'a bien souvent conduit dans la campagne, tantôt au sein d'une nature riche et paisible, tantôt au milieu des paysages bouleversés, austères et désolés, que Salvator Rosa aimait à retracer. Il est juste qu'à mon tour j'évoque Beethoven, puisque je vois autour de moi l'espace infini, les champs, les paysages, dont il m'a si fréquemment donné la vision.

— Cela est bien vrai, » dit Marie. « La faculté de nous enlever au moment présent, de nous soustraire à l'influence des objets qui nous environnent, de nous entraîner à sa suite dans mille sentiers mystérieux, en nous ouvrant tout à coup un horizon immense, appartient en effet à Beethoven. Nulle part, du reste, cette faculté ne me semble être mieux caractérisée que dans l'adagio de la symphonie en *ré*.

— C'est l'une de celles que je préfère, » répondit notre compagnon, « si tant est que l'on puisse établir une différence entre des œuvres que l'on aime également, mais qui répondent à des sentiments divers.

— En ce cas, » reprit Marie, « la préférence s'établit justement en raison de la différence qui existe dans l'intensité de nos divers sentiments. L'œuvre que nous préférons est toujours celle qui répond à notre plus chère inclination.

— Vous l'avez deviné, Mademoiselle; j'aime en effet la campagne, et Beethoven me la retrace mille fois plus belle encore que je ne puis la voir moi-même; il me donne la réalité, mais il me la donne embellie par mille charmes nouveaux, non pas inventés à plaisir, mais bien réels aussi; seulement, pour les deviner, pour les apercevoir, pour les formuler et nous les rendre perceptibles, il faut l'intervention d'un artiste de génie tel que Beethoven. »

« La chaleur était devenue assez forte, et je gémissais en moi-même de n'avoir pas emporté un éventail dans mon bagage de promenade. Tout en parlant, notre compagnon, qui semblait avoir le don de seconde vue, prit dans sa poche un journal, c'était celui que je recevais, nouvel indice de la conformité de nos opinions, et il se mit à le ployer en tout sens avec une adresse remarquable; en un mot, il fabriqua un éventail très-suffisant, et me l'offrit respectueusement. Nous autres, vieilles femmes, nous ne sommes pas habituées à mériter l'attention, et à recevoir les soins des jeunes gens d'aujourd'hui. Ils sont bien trop positifs pour perdre leur temps à s'occuper de nous, lorsque nous ne pouvons les aider dans leur *carrière*. Quand une vieille femme rencontre un jeune homme poli, elle peut se dire à première vue qu'il est exceptionnellement bien élevé; elle peut presque toujours ajouter qu'il est doué de bonté, et qu'il a eu une mère bonne et respectable.

« L'éventail m'alla droit au cœur. J'étais du reste fort bien disposée pour notre compagnon, qui nous marquait un empressement du meilleur goût, absolument étranger aux fadeurs que certains hommes se croient obligés de servir à toutes les femmes. Ce jeune homme nous entourait d'une protection affectueuse et respectueuse à la fois, telle qu'il aurait pu l'exercer vis-à-vis de sa mère et de sa sœur. Le jeune et joli visage de Marie ne semblait causer aucune impression sur lui, ou du moins on comprenait qu'eussions-nous été vieilles toutes deux, il ne se fût pas montré moins serviable et moins prévenant. Il

Digitized by Google

était dénué de toute affectation, et justement je déteste et je méprise l'affectation, qui n'est autre chose qu'un piége permanent tendu à la bonne foi. Il causait avec simplicité, avec abandon, sans *poser* pour l'esprit, sans prétendre nous persuader que ses goûts étaient exceptionnellement élevés et délicats, sans songer enfin à nous inspirer un sentiment d'admiration qui, du reste, demeure rebelle à tous ces manéges, et s'obstine à ne point se produire lorsqu'on prétend en forcer l'éclosion. Il semblait avoir une humeur gaie, et le tour qu'il donnait à ses pensées était pittoresque et énergique. Les seuls détails qui m'inquiétaient, dans cette physionomie mobile et expressive, étaient un regard singulièrement aigu, qui semblait toujours voir au travers des pensées d'autrui, et les deviner avant qu'elles eussent été formulées ou pendant qu'on les déguisait; puis, aussi, un pli hautain et ironique, bien nettement marqué dans la bouche, qui était grande. En l'étudiant, j'arrivais à cette conviction : notre compagnon était absolument dénué de vanité, sentiment qui appartient aux petits esprits et aux âmes vulgaires, mais il avait un orgueil ombrageux. Il devait être facilement accessible à la colère; mais, comme le sens de la justice était fortement empreint dans son âme, il pouvait sans doute modérer ses emportements, ou ne les laisser éclater qu'à bon escient. Quant à ceux qui se seraient permis de sottes agressions contre lui, malheur à eux! il devait tomber de cette bouche des sarcasmes bien amers, des paroles froidement ironiques, des réponses bien écrasantes, revêtues de ces formules habilement polies, qui sont mille fois plus outrageantes que les injures directes. En un mot, plus d'équité que de miséricorde, plus de force que de bienveillance, plus de raison que de tendresse : tel m'apparaissait le fond de ce caractère, si j'en croyais mes instincts d'observation.

« On a beau devenir vieille, on reste toujours femme; j'avouerai donc sans détour que ce caractère me plaisait, non-seulement à cause des qualités solides que je croyais y reconnaître, mais surtout, hélas!... à cause de ses défauts. L'amour-propre se glisse toujours à notre insu près de tous nos sentiments, pour les combattre ou les fortifier. Toutes les femmes seront toujours de l'avis du Misanthrope; et je viens d'avouer que j'étais toujours femme, quoique je fusse vieille; je suis comme Alceste :

Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
Qui ne fait du mérite aucune différence;
Je veux qu'on me distingue, et, pour le trancher net,
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

Je veux que mes amis aient l'âme grande et généreuse, qu'ils soient toujours prêts à soutenir la faiblesse, à secourir les misères morales ou physiques... Mais je veux, mais j'exige, qu'ils m'aiment autrement qu'ils n'aiment le premier venu..... et je ne saurais accepter cette impartialité, non-seulement peu flatteuse, mais encore fort inique, à l'instigation de laquelle on établit une parfaite similitude entre les cœurs lâches et corrompus et mon propre cœur. Non, non, l'ami du genre humain n'est point du tout mon fait, et voilà pourquoi le jeune homme qui voyageait avec nous m'inspirait un si vif intérêt. On comprenait aisément qu'il n'accordait pas indifféremment son estime, et que son amitié ne devait pas être banale. C'est justement parce que son affection ne semblait pas devoir se prodiguer à tout venant, que l'on souhaitait en obtenir une part. De plus, ce caractère était original.... je le rencontrais au milieu des types effacés et similaires que la civilisation nous prodigue, et l'on comprend que cette rencontre me semblait intéressante et précieuse.

« Il était adroit comme une femme, et devait toujours avoir à sa disposition un moyen destiné à prévenir, ou bien à réparer les accidents. Marie avait ôté son gant pour rattacher la broche qui fixait sa cravate; l'épingle de cette broche était fort acérée, elle glissa, et lui entama le doigt. Pendant que Marie étanchait avec son mouchoir quelques gouttes de sang, notre compagnon tira un portefeuille de sa poche, qui avait contenu le journal converti en éventail; il prit dans ce portefeuille une fine paire de ciseaux microscopiques, un morceau de taffetas d'Angleterre, y découpa une mince lanière, et, pour la présenter à Marie, il la posa sur une enveloppe de lettre, prise également dans cette poche si bien garnie. Ce dernier détail me charma, car il indiquait une extrême délicatesse. Marie n'avait point de gant, et notre compagnon, qui s'était aussi déganté pour faire sa petite opération, ne voulut pas qu'elle fût obligée de toucher la main d'un inconnu. Enfin, l'adresse dont il faisait preuve me donna bonne opinion de son tact et de sa finesse. Il est rare en effet que les personnes maladroites au physique ne soient pas maladroites au moral; elles parlent quand il faudrait se taire, et se taisent quand il faudrait parler; elles interviennent mal à propos, elles ignorent les expédients conciliateurs, les ménagements commandés par certaines complications; enfin elles commettent mille erreurs, dont les conséquences, burlesques ou désagréables, sont dues à une maladresse innée.

« Nous étions arrivés à Compiègne; notre compagnon descendit le premier; il donna la main à Marie pour l'aider à franchir le marche-pied. En traversant le wagon pour descendre à mon tour, j'aperçus sur la banquette l'enveloppe qui avait été employée en guise de plateau; je la pris, et j'y jetai machinalement les yeux : elle ne portait pas d'adresse, mais j'y lus le nom suivant :

Monsieur Étienne de Vaucigny.

(La suite au prochain numéro.)

EMMELINE RAYMOND.

Explication du dernier Rébus.

Maintenant le théâtre ne corrige plus, il corrompt.



AVIS. — S'adresser, pour tous les travaux et fournitures des travaux qui figurent dans la *Mode illustrée*, à la maison Sajou, rue Rambuteau, 52.

S. J. Gard. Les pianos de Pleyel sont ceux que je préfère. — *N° 10,088, Seine.* Cette dimension est facultative; généralement elle a le tiers d'une serviette ordinaire, laquelle est bien préférable (à mon avis) pour servir les marrons. On recevra des patrons de paletots dans la *Mode* et dans les *Patrons illustrés.* — *N° 16,373, Gard.* S'adresser à Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6, en lui expliquant ce que l'on désire. Nous avons publié un patron de paletot dans le n° 23. Le patron d'une chemisette *cache-corset* a paru dans le n° 15 de l'année 1863. — *N° 14,166, Seine-Inférieure.* Ce gros drap à longs poils ne peut convenir pour une casaque demi-ajustée; on peut l'employer pour un grand manteau large. Oui pour drap-velours; il est tout à fait indifférent d'y faire *une* ou *trois* coutures. — *N° 12,514, Creuse.* Nous publions sans cesse des dentelles au crochet; il s'en trouve entre autres dans le n° 7 de cette année, et dans plusieurs numéros plus récents; nous y reviendrons. — *Belgique.* Puisque l'eau-de-vie mêlée de quinquina en poudre, indiquée par le journal, a réussi à arrêter la chute des cheveux, il serait imprudent de rien changer à ce traitement; l'inconvénient est léger, lorsqu'on le compare au résultat. — *Spa.* Je ne conseillerai jamais aucune teinture; ne connaissant pas les ingrédients dont elle se compose, je ne puis en vanter les vertus, ni en garantir l'innocuité. Dans son traité d'hygiène, M. Becquerel détruit beaucoup d'illusions et de préjugés relatifs à l'emploi des cosmétiques; il préconise comme parfaitement innocent (page 474) le procédé de teinture dont voici la recette : Faire dissoudre de l'encre de Chine *véritable* dans une petite quantité d'eau; étendre cette solution avec une brosse sur les cheveux que l'on veut teindre; renouveler tous les quatre ou cinq jours. Je n'ajouterai qu'un mot : je ne conseillerai jamais à une femme de teindre ses cheveux. Quant à la recette que je viens de citer, je n'en prends pas la responsabilité : l'encre de Chine vendue communément n'est peut-être pas authentique; le fait est qu'elle paraît contenir un caustique assez violent. — *N° 41,341, Orne.* Je ne connais pas ce procédé de nettoyage; si je le trouve, je l'indiquerai. — *N° 22,664, Charente.* On n'assortit pas les bandes de tapisserie; si l'on veut les varier, on change les couleurs. — *N° 364, Seine.* On met toujours des robes aux enfants; dans nos précédentes années, nous avons publié le patron de corset pour enfant nouveau-né, et de *couches-pantalons;* nous ne pouvons revenir maintenant sur ces objets. Quant aux robes demi-longues, elles ne diffèrent des robes longues que par la longueur du jupon. Le journal est heureux d'être si bien apprécié. — *N° 16,002, Madame la vicomtesse de F., Indre-et-Loire.* Je cherche depuis longtemps à introduire cette *innovation.* Les dessinateurs, coiffeurs, modistes, etc., ne se sont jamais montrés fort disposés à me seconder; j'espère cependant atteindre mon but l'hiver prochain. On m'objecte *qu'il n'y a pas de vieille femme qui consente à paraître vieille;* je soutiens la thèse opposée; la résille, qui laisse voir la racine des cheveux, ne saurait convenir lorsque ces cheveux sont clair-semés. Nous publierons des coiffures pour les femmes qui ne sont plus jeunes; la description ne saurait suppléer au dessin, et je prie notre abonnée de vouloir bien attendre quelques semaines. Je la remercie mille fois pour l'intérêt et l'approbation qu'elle veut bien m'accorder. — *N° 10,109, Loire.* Mille remercîments pour les bonnes paroles que l'on m'adresse; mille regrets de ne pouvoir accéder à cette demande. Ce que l'on fait pour *une* abonnée doit être fait pour *toutes* les abonnées. — *M. G. Haute-Saône. La Civilité, non puérile, mais honnête,* n'a pas encore été publiée en volume; on peut demander tous les articles parus aux bureaux du journal, mais non *isolément.* Ces articles figurent dans seize ou dix sept numéros.

N° 17,803. Je n'ai aucune relation commerciale, et j'ignore absolument si les fabricants de Paris consentent à faire préparer loin d'eux ces objets; je regrette de ne pouvoir disposer du temps qui serait nécessaire pour s'occuper de ces négociations. Faire, si l'on veut, cette proposition à la maison Sajou, rue Rambuteau, 52. — *N° 18,602, Rhône.* Un patron n'est pas nécessaire pour couper une simple pointe, qui n'est autre chose que la moitié d'un châle carré, avec une ou bien deux pinces sur chaque côté de l'encolure. Le prie Dieu sera bientôt prêt; il paraîtra incessamment. — *Vieux manoir.* Si les cheveux de l'enfant ont déjà été coupés deux fois, il vaut mieux ne pas recommencer cette opération, et se borner à couper leur extrémité tous les huit jours, bien régulièrement. Il est tout à fait impossible, je le répète bien souvent, de répondre dans le *prochain numéro.* — *N° 25,199, Isère.* Les châles de cachemire noir brodé sont devenus classiques, comme les cachemires de l'Inde; ils ne peuvent plus passer de mode; ils coûtent (non garnis) de 25 à 35 fr.; les cachemires de l'Inde rayés sont fort convenables à tout âge; pour qu'ils ne soient pas trop gros, par conséquent roides et lourds, il faut les payer 350 à 400 francs. Malgré ce prix, cette acquisition est l'une des plus économiques parmi celles que l'on peut faire, car elle dispense de manteaux et mantelets, qui changent sans cesse de forme, et peut durer pendant toute une vie. — *N° 8,095, Calvados.* La longueur d'une jupe d'amazone est égale pour tous les lés. Quant à sa largeur, on la trouvera indiquée dans le n° 34. Plus tard, pour un vide-poche. — *N° 22,862, Nord.* Nous publierons prochainement un prie-Dieu. La recette que l'on me demande, et qui ne pourrait d'ailleurs figurer à cette place, se trouve dans le n° 26 de l'année 1863. On ne peut nettoyer convenablement soi-même les châles en crêpe de Chine; il faut les confier à un nettoyeur. Lorsqu'on envoie en présent une volaille destinée à être mangée, on ne l'expédie pas vivante. Le journal est très-heureux des services qu'il rend, et de la bonne promesse qui lui est faite. — *N° 17,313, Arcachon.* Parmi les motifs qui ont causé le silence, deux sont valables, le troisième est inadmissible. Le n° 50 est absolument épuisé; je n'en possède qu'un seul exemplaire, indispensable à mes travaux; n'eût été cet obstacle, je l'aurais envoyé à Barrière. Je n'oublierai pas ma promesse, mais le temps me fait toujours défaut. J'espère voir M. de L..... — *N° 4,298, Indre-et-Loire.* Rien ne peut être plus précieux, à mes yeux, que l'approbation exprimée par un père ou par une mère. J'adresse à M. R..... tous mes remercîments les plus vifs pour la belle et bonne lettre qu'il a bien voulu m'envoyer.

AVIS.

Nous publions, avec le présent numéro, la 10e livraison des *Patrons illustrés*, contenant les objets suivants : Paletot d'automne. — Col Simplicitas. — Sous-manche assortie au col. — Robe et veste pour petite fille de quatre à six ans. — Veste à pans pour petite fille de dix à douze ans.

Nous publierons, dans le prochain numéro, une planche de patrons contenant les objets suivants :

Fichu *Estelle*, pour petite fille de neuf à onze ans. — Fichu *Margot*. — Fichu *Minette*, pour petite fille de huit à dix ans. — Corsage blanc, décolleté, pour petite fille de huit à dix ans. — Bonnet en tulle uni. — Bonnet en tulle brodé. — Bonnet en mousseline, garni de guipure. — Bonnet de deuil. — Bonnet pour toilette négligée. — Fanchon *Fidès*. — Coiffure catalane. — Robe *Alice*, avec talma, pour petite fille de cinq à sept ans. — Veste et gilet pour petite fille de neuf à onze ans. — Corsage à basques, pour petite fille de sept à neuf ans. — Corselet *Daisy* pour petite fille de dix à douze ans. — Sacoche à ouvrage. — Tablier pour femme de chambre.

L'Administration de la *Mode illustrée* a l'honneur d'informer ses abonnés que, par suite d'un traité particulier passé avec la maison Gaget, elle peut livrer une *reliure mobile*, dite *reliure Marie*, qui leur permettra de réunir en volume, au fur et à mesure de leur publication, les numéros du Journal, et de les mettre ainsi à l'abri de tout froissement et des maculatures.

D'un système simple et commode, la reliure Marie fixe les feuilles ou cahiers sans les percer, les piquer ni les altérer en quoi que ce soit, et on peut en mettre ou en retirer un isolément ou plusieurs sans déranger les autres.

L'Administration cède ces *reliures mobiles*, disposées pour y réunir l'*année entière*, aux prix réduits de :

Couverture percaline, 6 fr. 50 c.;

Cartonnage, 5 fr.

Celles de nos abonnées qui désireraient avoir ces reliures mobiles doivent les faire prendre dans nos bureaux. Dans le cas où l'envoi serait fait sur demande, les frais de transport seraient à la charge de l'acquéreur, l'Administration livrant ses reliures au prix coûtant.

AVIS.

L'Administration ne répond que des abonnements directement faits chez elle.

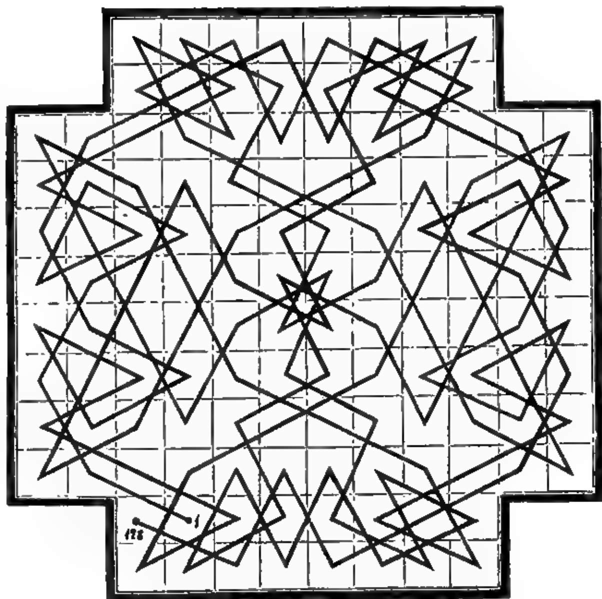
Lorsqu'il y a lieu à une réclamation, soit pour des numéros non reçus, soit pour un abonnement non servi, elle doit toujours être adressée *là où l'abonnement a été fait.*

Le délai accordé pour les réclamations est de 15 jours pour Paris et les départements, et d'un mois pour l'étranger.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

EXPLICATION DU SAUT DU CAVALIER.



Voir, à notre dernier numéro, l'Échiquier renfermant, disséminées dans ses cent-vingt-huit cases, les syllabes contenues dans les vers qui précèdent.

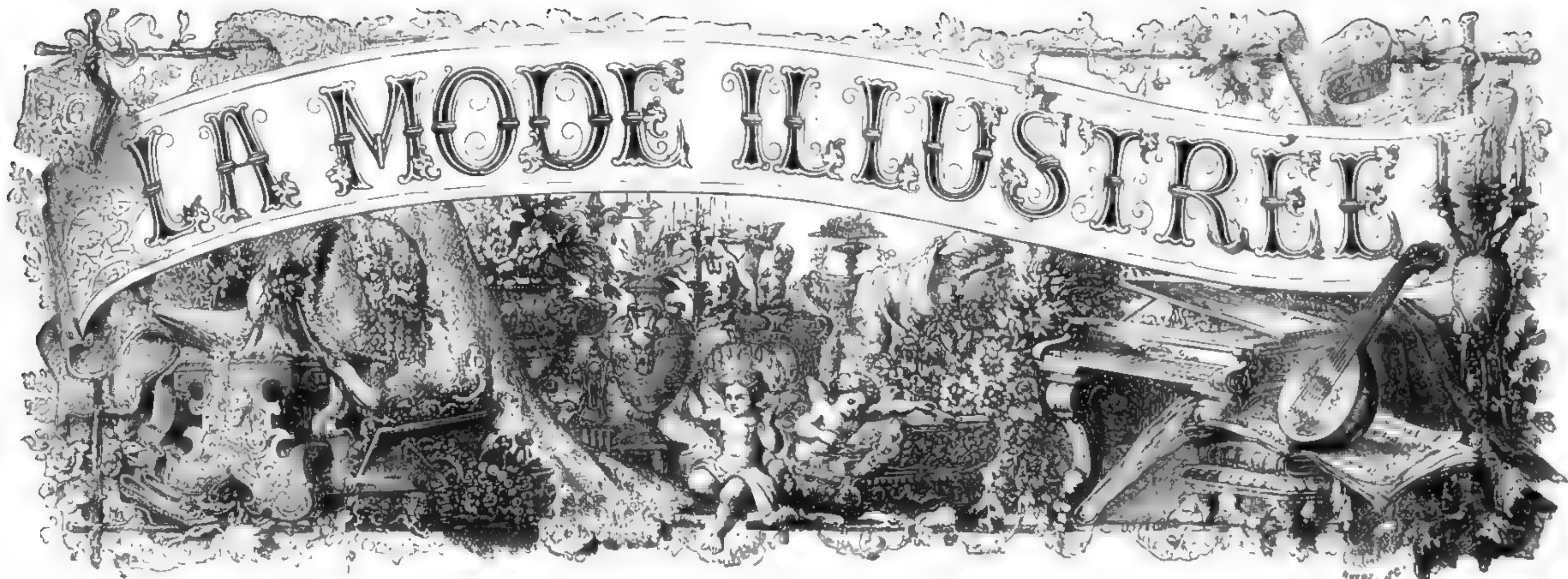
BONHEUR DE MÈRE!

Voyez comme elle se penche,
Heureuse près d'un berceau;
Doucement sa main blanche
Écarte le rideau.
Elle tremble; elle est émue!
Quel ravissant tableau
S'offre donc à sa vue?
Parmi les plus fraîches couleurs,
Sur la dentelle et les fleurs,
Son fils bien-aimé repose
Sa tête blonde et rose,
Qu'éclaire un rayon de soleil.
Un songe anime son sommeil;
Sa bouche, dans une prière,
Murmure le nom de sa mère.
Elle y répond tout bas... Qu'elle est joyeuse et fière!
Loin des regards jaloux,
Que son sourire est doux!

Adrien MOISY.

Digitized by Google

N° 39 (avec patrons). CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 25 septembre 1864.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 29 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (Pour l'étranger le port en sus). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —



BONNET DE MOUSSELINE GARNI DE GUIPURE.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Bonnet de mousseline

GARNI DE GUIPURE.

Les figures 17 à 20 (*recto*) appartiennent à ce patron.

La forme et les ornements de ce bonnet en indiquent l'emploi : il est destiné à un *négligé* élégant.

On coupe la passe (fig. 17) en mousseline unie d'un seul morceau; la figure 18 se compose d'entre-deux en guipure, et de bandes froncées en mousseline, dont la place se trouve indiquée sur le patron par des lignes fines. Il y a d'abord trois entre-deux, séparés par deux bandes de mousseline froncées, taillées en pointe et placées de chaque côté; tout cela est ensuite encadré avec un entre-deux placé sur chaque côté long et sur les côtés transversaux; la mousseline doit avoir une longueur presque double de celle de l'espace qu'elle doit occuper lorsqu'elle sera froncée : cet espace est indiqué sur la figure 18 par le mot *bouillonné*. A cet entre-deux *extérieur* se rattache une guipure ayant 4 centimètres de largeur, froncée seulement sur le coin supérieur. La figure 18, ainsi composée, forme une sorte de demi-voilette que l'on réunit à la passe de la façon suivante : on pose la figure sur la passe, R avec R, — point avec point, — croix avec croix, et on coud ensemble à l'envers ces deux morceaux sur la ligne fine de la figure 19. Cette couture doit être très-serrée et très-solide, afin que l'on puisse couper l'étoffe de la passe dans le milieu tout près de la couture. De cette façon, la demi-voilette n'a point de *doublure* jusqu'à l'entre-deux extérieur. On coupe la figure 20 d'abord en mousseline unie; sur ce fond on dispose les entre-deux et les bouillonnés, puis on coupe en dessous le fond primitif de mousseline. La coulisse indiquée sur la figure 20 est formée par une bande en biais ajoutée à l'envers; on y introduit deux petites brides en mousseline, ourlées et cousues aux places marquées U; ces petites brides ressortent par deux œillets faits au milieu de la coulisse. Le fond est froncé de chaque côté, depuis l'étoile jusqu'à l'U, puis réuni à la figure 19, T avec T, — U avec U. Cette figure 19 (bande), coupée en longueur double de celle indiquée par le patron, est brodée et garnie sur toute sa longueur aux places marquées T et U, avec une guipure posée à plat, semblable à celle de la voilette. De l'autre côté, on coud cette bande brodée avec la passe et la demi-voilette, S sur S, — point sur point, — R sur R. On borde le devant de la passe avec une garniture très-froncée, se composant de 3 mètres 40 centimètres de bandes de mousline, rehaussées d'une guipure étroite. Cette garniture a 2 centimètres de largeur aux extrémités de la passe, et s'élargit graduellement jusqu'à 5 centimètres. A chaque extrémité, les plis de cette garniture sont simples; ils deviennent doubles, puis triples, puis sextuples, de façon à former sur chaque côté de la passe une grosse *touffe* très-*fournie*. Sur le milieu de la passe, d'un coin à l'autre coin, la garniture, qui, à cette place, a 3 centimètres 1/2 de largeur, est plissée à plis triples. A l'intérieur on borde la passe avec une bande étroite qui cache en même temps les remplis de la garniture. Les plis de cette garniture, renversés en arrière, sont fixés chacun par un point sur la passe, à 1 centimètre de distance du bord extérieur. On ne fixe pas la garniture sur le court espace qui s'étend entre les deux coins de la passe; les brides cousues aux extrémités de la passe sont en mousseline unie; leur longueur est de 52 centimètres, leur largeur de 11 centimètres.

Bonnet de deuil.

Les figures 21 à 23 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

Le patron de ce bonnet, exécuté en crêpe noir pour toilette de deuil, peut être aussi reproduit en mousseline brodée, en tulle, ou bien en mousseline unie, doublée de crêpe ou de tarlatane bleue, rose, verte ou mauve.

La figure 21 est la moitié du fond fait en forme de fanchon flottante; la figure 22 représente la moitié de la passe sur laquelle on place la garniture de devant; la figure 23 est la bande de la nuque. On coupe le fond d'un seul morceau, d'après la figure 21, en crêpe double; la passe et la bande de la nuque sont coupées en tulle noir roide, chacune d'un seul morceau. On garnit le fond (à partir de la pointe inférieure marquée par une étoile) de chaque côté avec deux bandes ruchées, en crêpe, ayant chacune 5 centimètres de largeur, 1 mètre 1/2 de longueur : l'une est posée *à bord* du fond; la deuxième doit être fixée sur le fond même, de telle sorte que son extrémité inférieure cache la couture de la première ruche.



BONNET DE DEUIL EN CRÊPE NOIR.

Digitized by Google

On assemble le fond et la passe, depuis V jusqu'à W, et sur cette passe on pose une ruche touffue, faite avec deux bandes de crêpe, ayant chacune 5 centimètres de largeur; la bande inférieure a 3 mètres 70 centimètres de longueur; elle est ruchée à plis doubles; la deuxième, placée sur la précédente, a 2 mètres 2 centimètres de longueur; elle est ruchée à plis simples. Pour cacher la couture réunissant le fond à la passe, on coud sur cette couture une bande de crêpe ayant 4 centimètres 1/2 de largeur, repliée sur elle-même de chaque côté, de façon à n'avoir plus qu'un centimètre 1/2 de largeur; on forme, avec une bande de crêpe ayant 4 centimètres 1/2 de largeur et 90 centimètres de longueur, un nœud double, dont chaque pan a 15 centimètres de longueur. On pose ce nœud derrière les ruches de la passe, sur le sommet du bonnet; à chaque coin inférieur de la passe on coud une bride ayant 52 centimètres de longueur, 15 centimètres de largeur, ourlée tout autour.


TABLIER POUR PETITE FILLE DE CINQ A SEPT ANS.

Tablier pour petite fille

DE CINQ A SEPT ANS.

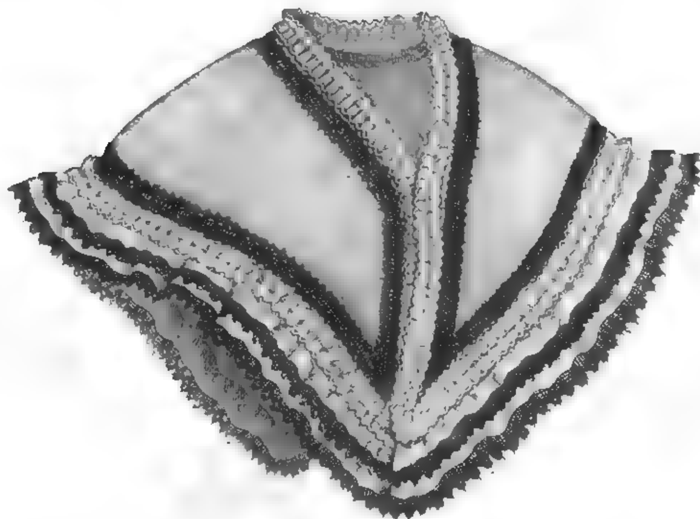
On fait ce tablier en mousseline ou bien en nansouk; le bord inférieur est arrondi, et bordé avec un bouillonné terminé par une étroite garniture festonnée; le bord supérieur est froncé et *monté* sur une ceinture ornée comme le tablier, avec un bouillonné, et se terminant derrière par un nœud à longs pans. Les bretelles, formées par un bouillonné, sont *montées* sur une doublure plate, et garnies à l'intérieur avec une étroite garniture festonnée; à l'extérieur, avec une garniture pareille, mais plus large; devant, ces bretelles sont réunies par deux bandes unies recouvertes de bouillonnés.

Fichu Margot

POUR PETITE FILLE DE HUIT A DIX ANS.

La figure 2 (*recto*) appartient à ce modèle.

Ce fichu est fait en mousseline unie, ou bien en nansouk ou tulle brodé; le patron servira aussi pour le fichu *Minette*. Pour celui dont nous nous occupons en ce moment, on suivra les contours extérieurs de la figure 2. La garniture se compose d'un volant (de même étoffe que le fichu) ayant 5 centimètres de largeur, dans lequel on fait deux ourlets d'un centimètre de largeur, bordés avec une dentelle noire ayant 1 centimètre de largeur. Ce volant est surmonté d'une ruche ayant 3 centimètres de largeur, plissée au milieu, surmontée d'un entre-deux en dentelle noire ayant 1 centimètre 1/2 de largeur. On peut doubler cet entre-deux avec un ruban de couleur vive.

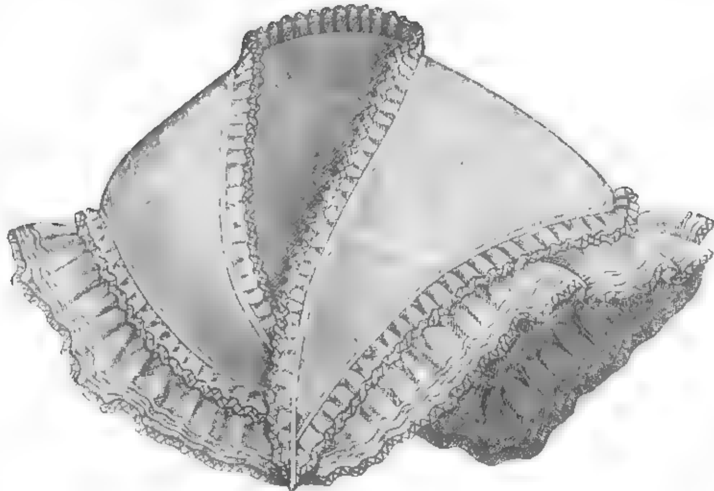

FICHU MARGOT POUR PETITE FILLE DE HUIT A DIX ANS.

Fichu Minette

POUR PETITE FILLE DE HUIT A DIX ANS.

La figure 2 (*recto*) appartient à ce modèle.

On fera ce fichu en mousseline, en le coupant sur la figure 2, mais en suivant, pour ce fichu, les lignes fines indiquées comme appartenant au fichu *Minette*. La garniture se compose de deux bandes froncées, l'une étroite, ayant 2 centimètres de largeur, fixée sur tout le contour du fichu par une bande piquée coupée en biais, indiquée sur le patron; l'autre large, ayant 6 centimètres de largeur, cousue sur le bord inférieur du fichu; chacune de ces bandes a un large ourlet orné d'un petit dessin exécuté en soie ou laine noire. Le précédent numéro contient six petites bordures qui pourront servir à cet usage. Au-dessus de la bordure on fait encore deux plis très-étroits.


FICHU MINETTE POUR PETITE FILLE DE HUIT A DIX ANS.

Corsage décolleté

POUR PETITE FILLE DE HUIT A DIX ANS.

Les figures 3 à 8 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Les petites filles, et même les jeunes filles, ont généralement adopté les corsages blancs; en été, et même en hiver, les petites filles portent ces corsages à toute heure; en hiver, les jeunes filles les réservent pour les toilettes du soir, lorsque la réunion n'impose pas l'obligation de mettre un corsage tout à fait décolleté. On porte ces corsages blancs avec toutes les jupes de tous les tissus, en leur adjoignant une ceinture quelconque, ou bien un corselet.

Notre patron est si simple que l'on peut aisément augmenter ses proportions; il est fait en mousseline blanche; dos et devant ont des plis perpendiculaires, séparés à distances régulières par un entre-deux, ou plutôt une *engreture* de dentelle, traversée par un ruban de velours noir; la même engrelure est placée sur le tour des épaules et sur le bord des manches; l'engrelure est partout cousue sur la mousseline même; on trouvera sur le patron la disposition des plis et celle de l'engrelure. Le devant est préparé d'un seul morceau sur la figure 3; le dos (fig. 5) doit avoir un ourlet, sur lequel on place des boutons (côté gauche), et dans lequel on fait des boutonnières (côté droit). Toutes les bandes sont coupées en étoffe double; la figure 4 a une longueur double de celle indiquée par le patron; on garnit cette bande avec l'engrelure indiquée par notre dessin. On coud la bande de devant, A sur A du devant, jusqu'à B avec B; la bande de derrière (fig. 6) est cousue avec le dos, depuis C jusqu'à D, et l'on met un passe-poil dans cette couture. Après avoir garni chaque bande et aussi les épaulettes (fig. 7) avec de l'engrelure, on assemble les parties du dos avec le devant, selon les indications du patron, et l'on coud ensemble dos et devant sous le bras depuis E jusqu'à F. Sur le bord inférieur du corsage on place une ceinture ayant 3 à 4 centimètres de largeur, sur laquelle on pose des boutons et des boutonnières; autour des épaules on place une dentelle légèrement froncée. La figure 8 représente la moitié de la manche, que l'on coupe d'un seul morceau; on la fronce sur son bord inférieur, qui est en ligne droite, et l'on y place une bande ornée d'engrelure, en cousant la manche ensemble depuis G jusqu'à l'H; on fait, dans la couture, deux plis qui se forment en posant de chaque côté les croix de la figure 8 sur le point intermédiaire. On fronce aussi le bord supérieur de la manche, on la garnit avec un passe-poil; en posant la manche dans l'entournure, le G doit se trouver avec le G de la figure 3 (devant).


CORSAGE BLANC DÉCOLLETÉ POUR PETITE FILLE.

Veste et gilet

POUR PETITE FILLE DE NEUF A ONZE ANS.

Les figures 37 à 42 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Grâce à ce patron, les petites filles pourront user en automne, et pendant l'hiver, toutes les jupes privées de leur corsage. On pourra exécuter la veste et le gilet, soit d'une seule couleur, et de même étoffe, cachemire, — drap, — velours; soit utiliser pour le gilet quelque morceau de soie de nuance unie, différant de la couleur adoptée pour la veste.

Notre modèle est fait en drap gros bleu, doublé de percaline noire (on peut supprimer la doublure lorsqu'on fait le vêtement en drap) et garni avec une frange à grelots; le dos du gilet est coupé seulement en percaline; le gilet se ferme avec des boutons en forme de boules.

On coupe les deux devants du gilet d'après la figure 37; le dos d'un seul morceau, d'après la figure 38, et en percaline *double;* on forme les pinces en cousant croix avec croix jusqu'au point; on fait, sur le devant de droite, les boutonnières indiquées, on place les boutons sur le devant de gauche. On coud ensemble dos et devants sur le côté depuis N jusqu'à l'O, sur l'épaule depuis P jusqu'à Q; dans toutes ces coutures on prend seulement l'un des morceaux de la doublure, on laisse l'autre, afin de le rabattre et de l'ourler sur la couture terminée; sur la fente qui va depuis l'O jusqu'au bord inférieur, on rabat dessus et doublure l'un contre l'autre, et on les coud ensemble à petits points. Les coutures du gilet et l'entournure sont bordés avec un passe-poil. Dans la figure 38 (dos) on forme la coulisse indiquée, et l'on y place deux cordons pour la serrer.

Veste. On coupe les devants d'après la figure 39, deux morceaux d'après la figure 40, le dos entier d'après la figure 41; pour chaque manche on coupe, sur la figure 42, deux morceaux; celui de dessous est échancré sur la ligne du patron. On coud ensemble dos et côtés depuis R jusqu'à S, — côtés et devant depuis T jusqu'à U; la couture de l'épaule se fait depuis V jusqu'à W. On coud ensemble la manche depuis X jusqu'à Y, — depuis Z jusqu'à l'étoile; en la plaçant dans l'entournure, les deux Z doivent se rencontrer. On borde la veste avec une frange à grelots.

Tablier pour femme de chambre.

Les figures 55 à 59 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

On fait ce tablier en percale blanche, on le borde avec une garniture ayant 2 centimètres de largeur, dont la couture est couverte, à l'envers, avec un ruban de coton. On emploiera, pour le tablier, un morceau de percale ayant 84 centimètres de longueur, 1 mètre 20 centimètres de largeur. Le plastron, la pièce et la ceinture sont coupés d'après les figures 55, 56, 58; les bretelles d'après la figure 57; on coud ces dernières sur la pièce depuis *c* jusqu'à *d;* on pose la garniture sur les bretelles, sur la pièce, sur le plastron, et on coud la pièce avec le plastron en réunissant *a*, *b*, *c*. Après avoir froncé le bord supérieur du tablier de telle sorte qu'il n'ait plus que 36 centimètres de largeur, on le monte sur la ceinture, et l'on réunit cette dernière au plastron en assemblant les lettres *f*, *g*, les croix et les points. La poche est coupée, sur la figure 59, en percale double; après l'avoir cousue et garnie, on la réunit à la ceinture, R avec R; à chaque extrémité de la ceinture on coud une bande de percale, ayant 2 centimètres de largeur, servant à nouer le tablier derrière ou devant.

Fichu Estelle,

POUR PETITE FILLE DE NEUF A ONZE ANS.

La figure 1 (*recto*) appartient à ce modèle.

Ce fichu est fait en mousseline blanche, et garni d'entre-deux et de guipure; la figure 1 représente la moitié du fichu, qui a dû être repliée sur notre planche; nous

Digitized by Google

publions de plus cette figure entière réduite au 16e, pour faciliter l'exécution du patron.

On coupe le fichu, d'un seul morceau, en mousseline unie, en plaçant l'étoffe double en droit fil sur la ligne indiquant le milieu. Sur ce fond uni on dispose les bouillonnés marqués sur le patron; pour ce bouillonné on emploie une bande de mousseline ayant environ 3 mètres de longueur; on place sur chaque côté du bouillonné un entre-deux en guipure, ayant 2 centimètres de largeur, qui se continue par devant. Sous le bouillonné et sous l'entre-deux on coupe la mousseline du fichu; on garnit celui-ci avec un volant, ayant 4 centimètres de largeur, se terminant en pointe, orné de deux plis étroits, d'un ourlet et d'une guipure étroite; la même guipure garnit le tour intérieur du fichu; on peut substituer du tulle brodé à la mousseline, et doubler les entre-deux avec du ruban de couleur vive.

Les pans sont formés par une bande bouillonnée.

Sacoche à ouvrage.

Les figures 52 à 54 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

MATÉRIAUX : Tissu de laine de nuance foncée, ou canevas; petits morceaux de drap ou de soie de diverses couleurs; soie de cordonnet de couleurs vives; petits boutons en métal, etc.

On pourra exécuter cette *sacoche* sur du canevas, avec un dessin quelconque de tapisserie, en plaçant sur l'un des côtés les initiales de la destinataire; on peut aussi découper en drap ou soie des arabesques que l'on fixera sur un fond en laine par un point de feston écarté, exécuté avec de la soie de cordonnet de nuance tranchante; les autres ornements se composent de soutache. Cette sacoche peut aussi être faite en canevas de *Java* ou canevas *brésilien*, car on n'est pas encore d'accord sur la désignation du canevas de *bois*, dont la nuance et le rapprochement des fils qui le composent permettent de supprimer le fond d'un travail en tapisserie.

La figure 52 est le patron de l'une des parties principales; la figure 53 représente l'un des côtés; la figure 54 est le fond de la sacoche. Lorsque la broderie de tous ces morceaux est terminée, on les assemble après les avoir garnis d'une doublure, et on les borde avec un lacet de soie. Outre la doublure, on place à l'intérieur, sur chaque partie principale, une poche de même largeur, et dont la hauteur s'arrête à moitié de chaque partie principale. Le fond est doublé de carton et garni avec une bande cousue de distance en distance, de façon à donner l'hospitalité aux divers ustensiles de couture. On réunit les lettres pareilles pour coudre ensemble, à l'envers, les diverses parties de la sacoche. L'une des parties principales est cousue seulement depuis X jusqu'à W; à partir du W jusqu'à l'étoile, cette partie reste séparée; on la dispose pour être boutonnée, ainsi que l'indique clairement notre dessin. Deux poignées en cuir complètent ce joli nécessaire de couture.



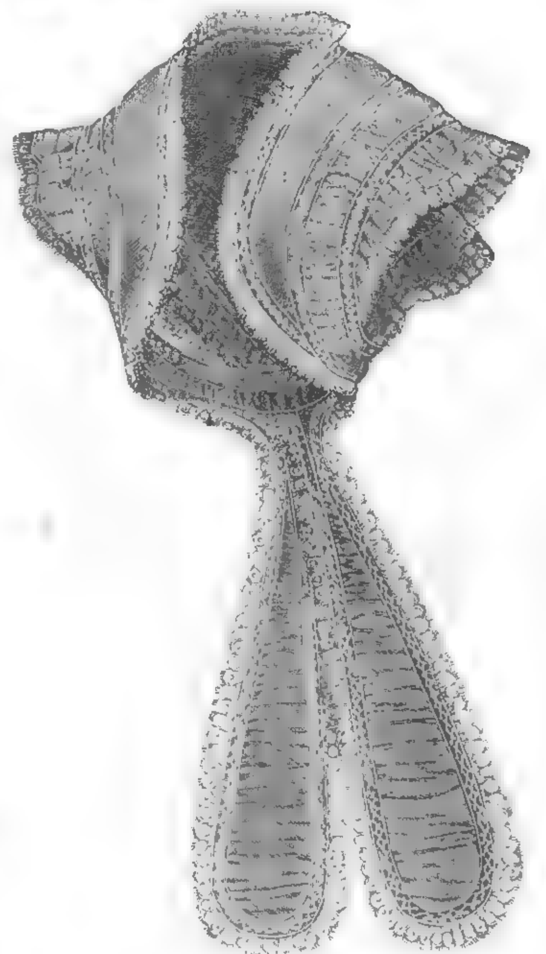
VESTE ET GILET POUR PETITE FILLE DE NEUF A ONZE ANS.



TABLIER POUR FEMME DE CHAMBRE.



SACOCHE A OUVRAGE.



FICHU ESTELLE POUR PETITE FILLE DE NEUF A ONZE ANS.

Robe Alice avec talma,

POUR PETITE FILLE DE CINQ A SEPT ANS.

Les figures 29 à 36 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

A gauche de la gravure, on voit une petite fille curieuse, s'avançant avec un empressement si vif que son mouvement rejette en arrière son talma; cela est fort heureux, car ce mouvement nous permet de voir le corsage, dont nous allons expliquer le patron.

Le costume est fait en toile de laine gros bleu; les ornements sont en taffetas noir, avec broderie en soutache blanche; le même taffetas est employé pour border les contours dentelés de la jupe, du corsage et du talma; le corsage se ferme par devant avec des boutons en passementerie noire et blanche. Les manches, courtes, se composent de deux bouillonnés terminés par un revers dentelé. La chemisette, à manches longues, est faite en nansouk plissé.

On coupe le corsage d'après les figures 29 à 32, avec une doublure en percaline grise (la percaline noire déteint toujours un peu sur la lingerie); le dos est coupé entier, d'un seul morceau. Après avoir réuni dessus et doublure, on ajoute au devant de droite une bande d'étoffe ayant 3 centimètres de largeur, et l'on fait les boutonnières indiquées sur le patron; on pose les boutons sur le devant de gauche. On coud ensemble les figures 29 et 30, depuis A jusqu'à B, — 31 et 32, depuis C jusqu'à D, — 30 et 31, depuis E jusqu'à F, — 29 et 32, depuis G jusqu'à l'H. On borde le corsage, en haut et en bas, avec une bande de taffetas coupée en biais, ayant 3/4 de centimètre de largeur. On coupe la figure 33 (sous-manche) en percaline; le bouillonné, en même étoffe que la robe, d'après la figure 34; le revers (étoffe et doublure) d'après la figure 35, le tout d'un seul morceau pour chaque figure. On fronce la figure 34 de chaque côté long, et aussi sur la ligne ponctuée qui va jusqu'à l'étoile; on serre les fronces de telle sorte que le bouillonné s'adapte à la figure 33, et on les réunit en assemblant les lettres pareilles. La figure 35 (revers) est bordée avec du taffetas, puis cousue sur la manche, J avec J, — K avec K, de telle sorte qu'étant relevé sur la manche, il cache sa couture.

En cousant la manche ensemble, depuis K jusqu'à L, on prend en même temps le côté transversal du revers, et l'on fait deux plis dans le bouillonné. En cousant la manche dans l'entournure, sa couture doit se trouver sur la couture de côté (E) du corsage. La jupe a 40 centimètres de longueur, 2 mètres 20 centimètres de largeur; elle est doublée (si l'on veut) avec de la percaline. Le bord inférieur est découpé en *dents* tout à fait pareilles à celles du corsage; le bord supérieur a sept plis, et il est monté sur une ceinture qui a 3 centimètres de largeur. Les deux plis qui avoisinent la fente sont doubles; les autres sont simples. Les feuilles en taffetas noir sont au nombre de trois pour chaque groupe : un espace de 16 centimètres sépare ces groupes; chaque feuille a 7 centimètres 1/2 de longueur, 3 centimètres de largeur d'un coin de côté à l'autre coin; on la double avec de la gaze roide, pardessus laquelle on rabat le taffetas tout autour;

Digitized by Google

on fixe chaque feuille sur la robe, et l'on exécute au milieu les bouclettes en soutache blanche.

On fait le talma entier d'un seul morceau, d'après la figure 36; on le double avec du taffetas noir, en y mettant, en prévision de l'hiver, une demi-feuille de ouate. L'étoffe du talma est prise en droit fil sur le milieu, par derrière. On fait une pince sur l'épaule; on borde les *dents* qui se répètent aussi sur l'encolure. Les feuilles de taffetas sont pareilles à celles de la robe; on pose un bouton à l'encolure, et l'on y fait une boutonnière pour fermer le talma.

Corselet Daisy,

POUR PETITE FILLE DE DIX A DOUZE ANS.

Les figures 48 à 51 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Ce costume est fait en cachemire blanc; les ornements se composent de galons-cachemire et d'entre-deux en dentelle noire (imitation). La jupe est plus ou moins longue, selon la taille de la petite fille; sa largeur est de 3 mètres à 3 mètres 50 centimètres. Cette jupe est doublée de percaline plissée, et montée sur une ceinture fermant par derrière avec des agrafes. L'entre-deux a 4 centimètres de largeur; il est cousu à 6 centimètres de distance du bord inférieur. La disposition des galons est indiquée par le dessin; les espèces d'arabesques formées par ces galons sont séparées par un espace de 10 centimètres; chaque arabesque se compose de trois morceaux de galon repliés en bouclette à chaque extrémité. Les deux morceaux les plus longs ont chacun 9 centimètres de longueur; le morceau qui les traverse a 6 centimètres de longueur.

Corselet. On le porte indifféremment avec un corsage blanc décolleté ou montant. On coupe le devant d'après la figure 48, le dos d'un seul morceau, d'après la figure 49, et la figure 50 est coupée deux fois, le tout en cachemire et doublure. On réunit les petits côtés au dos, en assemblant les lettres pareilles, puis on pose partout le galon indiqué sur le patron. Quant au devant (fig. 48), on peut, à volonté, poser les trois galons sur le cachemire, ou couper le cachemire entre les galons. Le devant est cousu sur le côté gauche, depuis Uª jusqu'à Vª avec le petit côté de devant (fig. 49). Cette couture se fait sous le galon. Sur le côté de droite, on pose des agrafes pour y fixer le devant, qui ouvre à cette place. On complète cette toilette par un talma pareil à la robe et garni comme la robe, pour lequel on emploiera le patron qui figure dans le costume *Alice*, en le coupant plus long de 15 à 20 centimètres.

Il est superflu d'ajouter que ce costume peut être exécuté en toute étoffe de toute nuance, et que l'on peut en simplifier la garniture, en substituant à l'entre-deux une bande de taffetas, et en choisissant des galons unis en place de galons cachemire.

Corsage à basques,

POUR PETITE FILLE DE SEPT A NEUF ANS.

Ce costume est fait en alpaga gris, de nuance pas trop claire; les ornements se composent de lacets et de soutache en soie ou laine, groseille ou gros bleu, ou ponceau ou verte. La jupe a 3 mètres de largeur; sa longueur est proportionnée à la taille de l'enfant. La garniture est placée à 6 centimètres de distance du bord inférieur; elle se compose d'une ruche ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, ourlée, ornée d'une soutache, et plissée en tuyaux. La couture de la garniture est cachée par un lacet ayant 1 centimètre de largeur, surmonté d'une très-simple bordure exécutée en soutache, indiquée en partie sur le patron. La jupe plissée est *montée* sur une ceinture que l'on fixe plus tard sous le corsage. Ce corsage, à manches courtes, se ferme par devant; on le met avec un corsage blanc montant; une patte retombe sur la manche courte.

Les manches et le corsage à trois pans (ou basques) sont coupés d'après les figures 43 à 47, en alpaga et doublure. On assemble les divers morceaux en réunissant les lettres pareilles; on borde le tout avec du lacet; on dis-



ROBE ALICE AVEC TALMA. CORSELET DAISY. CORSAGE A BASQUES.

pose des agrafes pour fermer le corsage, et l'on exécute la broderie en soutache. La ruche, semblable à celle de la jupe, est posée sur les contours extérieurs, c'est-à-dire sous le lacet employé pour border. On plisse la manche (fig. 46) en posant chaque croix de chaque côté sur le point, de telle sorte que deux croix se réunissent sur un seul point. Après avoir cousu la manche ensemble depuis Jª jusqu'au Kª, on la borde avec du lacet. La patte (fig. 47) est également bordée avec du lacet et ornée de soutache; on fait un pli sur son bord inférieur, en posant la croix sur le point; ensuite on fixe la patte sur la manche, Lª avec Lª, — Mª avec Mª, et sur sa pointe inférieure, Nª avec Nª. En posant la manche dans l'entournure, le Jª doit se trouver avec la même lettre du devant (fig. 43).

Coiffure catalane.

Les figures 27 et 28 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

Cette coiffure qui, encadrant bien le visage, convient même aux femmes ayant dépassé la jeunesse, se compose d'une garniture formant diadème, et d'un voile qui cache la tête par derrière; on la fait en tulle à dessins, doublé de gaze ou de crêpe mauve, bleu ou vert, rose ou cerise.

Notre modèle est fait sans doublure, en mousseline à dessins; la garniture est une guipure ayant 5 centimètres de largeur, surmontée d'une ruche en ruban de taffetas bleu ayant 3 centimètres de largeur; cette ruche est recouverte avec un bouillonné de mousseline très-légèrement froncé. Le diadème, formant un peu la pointe, est fait avec une bande de mousseline plissée en éventail à laquelle se rattache, sur le côté droit, une touffe ovale de ruban bleu ayant 3 centimètres de largeur. Les barbes se composent d'un bouillonné en mousseline encadré de ruban bleu et de guipure blanche. Si la coiffure est destinée à une personne qui n'est plus jeune, on y ajoutera des brides du même ruban, qui seront nouées sous le menton.

La figure 27 représente la moitié du fond en forme de voile; on le coupe entier, d'un seul morceau, en posant la mousseline en *biais* sur la ligne indiquant le milieu du voile. La fente de la pointe du devant est cousue ensemble depuis l'étoile jusqu'au point, puis, suivant les indications du patron, fixée sur la passe, laquelle est formée de deux morceaux de mousseline coupés sur la figure 28. On garnit le fond avec une guipure légèrement froncée, un bouillonné et le ruban indiqué. Pour faire le bouillonné, on emploiera une bande ayant 3 centimètres 1/2 de largeur, 2 mètres de longueur. Si la mousseline n'est point très-souple, il faudra placer sur le fond la petite coulisse indiquée par deux lignes fines; on la serrera plus ou moins, selon le volume du chignon de derrière; à chaque extrémité de la coulisse, on placera un morceau de ruban ayant 30 à 40 centimètres de longueur, 2 centimètres 1/2 de largeur; on nouera ces rubans qui cacheront ainsi la coulisse.

Pour faire le diadème, on emploiera une bande de mousseline ayant 5 centimètres de largeur, 2 mètres 50 centimètres de longueur, rehaussée d'un côté avec une guipure étroite, froncée sur l'autre côté par un surjet lâche roulé sous le doigt. On trouvera sur la passe (fig. 28) des lignes qui ondulent et marquent la direction dans laquelle il faut coudre la garniture sur la passe, pour donner à cette garniture la forme d'un éventail. La touffe se compose d'un morceau ovale en tulle roide, ayant 9 centimètres de longueur, 5 centimètres de largeur, recouvert de bouclettes de ruban ayant 5 centimètres de longueur, 3 centimètres de largeur; on fait un pli dans chaque bouclette; on en dispose d'abord 15 à 16 *debout* sur le contour extérieur du morceau de tulle, puis on place les cercles intérieurs très-pressés, de façon à former une touffe épaisse. Chaque barbe a 40 centimètres de longueur; on coud les deux barbes aux extrémités de la passe. On peut aussi ajouter un fond sous le voile, si la coiffure est destinée à une personne âgée.

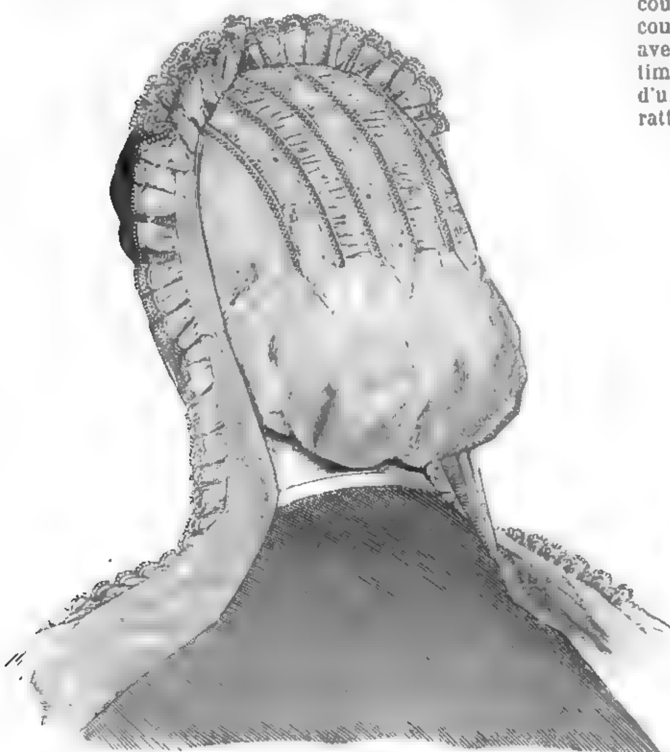
Digitized by Google



BONNET DE JARDIN (FORME PAYSANNE).

Bonnet de jardin, forme paysanne.

On fait ce bonnet en jaconas fond blanc, à dessins de couleur; le fond sera coupé d'après la figure 9 (*voir le bonnet en tulle uni*), la passe d'après la figure 10, ou bien on la formera avec une bande droite; on la garnit par devant avec deux garnitures ayant au moins 6 centimètres de largeur, placées, l'une en arrière sur le fond, l'autre par devant au bord de la passe; la dernière, réduite à 2 centimètres de largeur, se continue autour des barbes, qui ont 8 à 10 centimètres de largeur, et qui, réunies par devant, et boutonnées sur la poitrine, garantissent le cou. Les coutures de ces garnitures sur la passe sont cachées par une bande en biais ayant 6 centimètres de lar-



BONNET POUR TOILETTE NÉGLIGÉE.

geur, dont les extrémités, entourées d'une garniture ayant 2 centimètres de largeur, se réunissent pour former un nœud par derrière; une bande semblable compose le nœud placé devant.

Ce bonnet est très-*seyant* pour tous les visages.

Bonnet en tulle brodé.

Les figures 12 à 16 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

Ce bonnet très-simple conviendra aux femmes qui ne sont plus jeunes. Il est fait en tulle à pois brodés, bandes pareilles, et *engrelure* (ou entre-deux) de dentelle, traversée par des rubans de velours noir. On dispose, d'après la figure 12, la partie de devant du fond, qui se compose de trois entre-deux et de deux bandes en tulle brodé. En même temps que l'entre-deux, on coud une bande très-étroite de tulle légèrement soutenue, ou bien une dentelle étroite. Sur la ligne marquée M et N, on supprime cette garniture. La figure 13 est la moitié du fond de derrière; on y met au milieu trois entre-deux cousus ensemble, formant ainsi une bande encadrée, de chaque côté, avec une garniture semblable à celle qui a été choisie pour le fond de devant. D'après la figure 14, on coupe deux *pattes* en tulle, encadrées avec de l'entre-deux et placées l'une contre l'autre dans la disposition indiquée par le dessin. Chaque patte est entourée d'une petite garniture en tulle ou dentelle, et fixée sur le fond (fig. 13), point sur point, — M sur M, — croisées l'une sur l'autre au milieu; on coud ensuite ensemble les figures 12 et 13. La passe étroite est coupée en tulle *double* d'après la



COIFFURE CATALANE.

figure 15; la couture de devant est placée sur le milieu. On fronce la figure 13 depuis N jusqu'au P, et l'on coud ensemble le fond et la passe, O sur O, — P sur P. La courbe inférieure du fond est pareillement froncée et cousue sur la bande de la nuque (fig. 16), Q avec Q, — P avec P. Sur cette couture, on pose un bavolet ayant 4 centimètres 1/2 de largeur, 52 centimètres de longueur, bordé d'une petite garniture, et dont les côtés transversaux se rattachent aux extrémités de la passe. Celle-ci est garnie



FANCHON FIDÈS.



BONNET EN TULLE UNI.

avec deux bandes de tulle disposées comme le bavolet; l'une a 1 mètre 20 centimètres de longueur, et, y compris le tulle froncé ou la dentelle qui la rehausse, 5 centimètres de largeur; elle est froncée et fixée sur la place où le fond se rattache à la passe. La deuxième garniture a 2 mètres 50 centimètres de longueur; elle entoure les côtés transversaux inférieurs et le bord de devant de la passe. De chaque côté, jusqu'au quart de la passe, cette garniture est froncée; sur le dessus, elle est plissée, en commençant par un pli simple, auquel succèdent des plis doubles, puis triples, dans le milieu des plis quadruples. La largeur de cette garniture est de



BONNET EN TULLE BRODÉ.

5 centimètres au milieu, de 4 centimètres sur les côtés. Les brides, de même tulle que le bonnet, ont chacune 60 centimètres de longueur, 14 centimètres de largeur sur leur bord supérieur; 16 centimètres de largeur sur leur bord inférieur; elles sont encadrées avec de l'entre-deux et une garniture de tulle froncé ou de dentelle.

Bonnet pour toilette négligée.

Les figures 24 et 25 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

On coupe le fond de ce bonnet (fait en nansouk ou mousseline) d'après la figure 24, en posant l'étoffe double en biais sur la ligne indiquant le mi-

Digitized by Google

lieu du fond. A la place marquée pour les entre-deux, on enlève une étroite bande d'étoffe jusqu'à la pointe inférieure de l'entre-deux, en laissant seulement entre deux entre-deux la place nécessaire pour le bouillonné que l'on y pose.

La bande destinée à former le bouillonné doit avoir une longueur double de l'espace que ce bouillonné doit recouvrir; on coupe le fond en *travers*, à la place où le bouillonné se termine sur le patron, et l'on y ajoute la bande d'étoffe nécessaire pour le bouillonné dont les fronces cachent la couture de jonction. On trouvera sur le patron le dessin de broderie des entre-deux, que l'on fixe à leurs places respectives. On fronce le fond par un surjet lâche, roulé sous le doigt. Depuis X (milieu par devant) jusqu'à la croix de chaque côté, le fond n'est que légèrement soutenu; les fronces se rapprochent par derrière. La bande est coupée dans toute sa longueur, et double, d'après la figure 25 qui entoure la tête; on la coud ensemble, depuis X jusqu'au point, et l'on y place le fond, X sur X, — croix sur croix, — Y sur Y. La partie de devant de cette bande est couverte avec trois garnitures, placées l'une à bord, l'autre au milieu, la troisième sur la couture réunissant le fond à la bande. Chacune de ces garnitures, qui a 88 centimètres de longueur, est rehaussée d'une dentelle de Valenciennes ayant 1 centimètre de largeur; y compris cette dentelle, la largeur de chaque garniture est de 4 centimètres, réduite, à chaque extrémité, à 2 centimètres 1/2; on les fronce par un surjet *lâche* roulé sous le doigt. Chaque bride a 50 centimètres de longueur, 8 centimètres de largeur; on coupe l'une des extrémités en biais, on garnit l'un des côtés longs de la bride avec une bande froncée ayant 3 centimètres de largeur, rehaussée d'une dentelle, et dont la longueur est d'un mètre. On fronce le bord supérieur de cette bride, on le coud sur la ligne fine de la bande, de telle sorte que la bande brodée forme la garniture des côtés du bonnet et couvre en même temps la couture du diadème. On forme deux plis dans la bride, de façon que sa largeur ne soit plus que de 2 centimètres; puis, posant la bride *à plat*, on la fixe sur la ligne ponctuée de la bande (fig 25). On met une coulisse étroite sous la bande par derrière, pour donner au fond du bonnet la forme d'une résille.

Fanchon Fidès.

La figure 26 (*recto*) appartient à ce modèle.

Cette fanchon est traversée par un ourlet dans lequel on passe un ruban de couleur vive; la garniture se compose d'une ruche en tulle et dentelle, ornée de bouclettes faites en étroit ruban de velours rose vif. La figure 26 représente la moitié de la fanchon, que l'on coupe d'un seul morceau. On coud ensemble, dans la fanchon, les deux lignes fines qui portent le mot *pli*, en soutenant un peu la ligne la plus courbée. Dans le milieu supérieur de la fanchon, et par conséquent de l'ourlet qui vient d'être indiqué, on fait deux œillets longs, qui donnent passage au ruban ayant 3 centimètres de largeur, plié en deux, que l'on noue pour former le nœud du sommet de la fanchon. Pour faire la ruche, on emploiera 9 mètres de bande de tulle ayant 3 centimètres de largeur, rehaussée de chaque côté avec une guipure noire ayant 1 centimètre de largeur. Les plis de cette ruche sont doubles pour la fanchon proprement dite, simples pour ses pans; on coud la ruche *à bord* de la fanchon; entre chaque pli double on met *trois*, — entre chaque pli simple *deux* bouclettes de ruban étroit; au-dessus du front, on pose un nœud en ruban de taffetas.

Bonnet en tulle uni.

Les figures 9 à 11 (*recto*) appartiennent à ce patron.

On coupe le fond de ce bonnet d'un seul morceau, d'après la figure 9; il est orné de deux bandes également en tulle, festonnées de chaque côté, ayant 4 centimètres de largeur, ornées au milieu avec une légère broderie. On double ces bandes avec de la mousseline, on les pose sur le fond qu'elles traversent de devant en arrière, en les séparant par un espace de 7 à 8 centimètres, et, prenant les trois tissus à la fois, on fait de chaque côté du dessin du milieu une sorte d'échelle au feston (deux lignes de feston, entre lesquelles on jette une barrette de distance en distance), et l'on coupe la mousseline employée comme doublure, ainsi que le tulle du fond, de façon à ne laisser à ces places que les bandes brodées dont les festons reposent sur le fond du bonnet, que l'on réunit à la passe (fig. 10) qui se compose de deux parties; J doit se trouver avec J, — K avec K, et le fond, depuis J jusqu'à la croix, ne doit être que légèrement soutenu; on le fronce depuis la croix jusqu'au K; on réunit la courbe de derrière (qui est froncée) à la bande de la nuque, dont la figure 11 représente la moitié de la longueur, et que l'on joint à la passe depuis K jusqu'au point. La garniture de devant se compose de bandes en tulle festonnées ayant un gros pois brodé dans chaque feston. Sur le bord extérieur de la passe, depuis la bande de la nuque jusqu'à l'étoile de la figure 10, on pose de chaque côté une bande froncée ayant 4 centimètres 1/2 de largeur, 82 centimètres de longueur. L'espace non encore couvert est rempli par une bande plissée à larges plis doubles; elle a 1 mètre 80 centimètres de longueur, un peu plus de 5 centimètres de largeur. Lorsque cette bande est plissée, on la plie en deux dans le sens de sa longueur, et elle occupe un espace de 15 centimètres en diminuant à ses extrémités, de façon à n'avoir plus que 3 centimètres 1/2 de largeur. A 1 centimètre de distance, on pose une seconde garniture d'un bout à l'autre de la passe; cette garniture a 2 mètres 42 centimètres de longueur; à chaque bout, sur une longueur de 77 centimètres, sa largeur est de 4 centimètres 1/2; au milieu, cette largeur est de 6 centimètres. Les parties étroites sont froncées; le milieu est plissé, puis posé sur la passe, de telle sorte que la partie plissée occupe un espace pareil à celui occupé par la première garniture; on ajoute encore par devant une bande de 3 centimètres de largeur, et, retombant en arrière, une bande ayant 6 centimètres de largeur; l'une et l'autre se terminent en pointe et sont placées sur le milieu du bonnet; la plus étroite a 28 centimètres de longueur, et occupe, tout près de la deuxième garniture, un espace de 17 centimètres; la bande plus large a 45 centimètres de longueur, et remplit un espace de 19 centimètres. Entre ces deux dernières garnitures, on pose une bande en tulle festonnée d'un côté, pliée en deux, et couvrant la passe et la bande de la nuque s'étendant jusqu'au milieu par derrière, et s'arrêtant sous un nœud fait avec une bande de tulle ayant 62 centimètres de longueur, 7 centimètres de largeur, festonnée tout autour, arrondie à chaque extrémité, et ornée, à chaque bout, avec un semé de pois brodés. La même broderie orne les brides, qui ont 14 centimètres de largeur sur leur bord inférieur, 8 centimètres de largeur sur leur bord supérieur.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en moire antique bleu lapis à fines rayures blanches. Le bas de la jupe est garni avec un volant à très-gros tuyaux, arrondis sur leur courbe supérieure, creusés sur l'espace plat qui les sépare, et bordés avec une bande de moire unie bleu lapis, fixée par un gros bouton entre chaque tuyau. Sur le bord inférieur, la bande de moire est posée en ligne droite. Une dentelle blanche est placée *debout* sur le bord supérieur du volant. Corsage décolleté; berthe plate formée par une bande de moire unie bleu lapis, pointue par derrière, étroite sur les épaules, garnie d'une dentelle blanche croisée par devant, et se terminant derrière par un nœud à très-longues boucles et longs pans treillagés. Manches courtes, garnies comme le volant.

Robe en taffetas blanc, garnie avec cinq bouillonnés en gaze blanche de soie, séparés par des ruches chicorées en taffetas rose. Jupe en gaze blanche garnie avec deux volants tuyautés, relevée de chaque côté par des guirlandes de volubilis roses. Corselet en taffetas rose, bordé de chaque côté avec une ruche chicorée; corsage décolleté, en gaze blanche, entièrement plissé. Manches courtes bouillonnées, ornées d'une agrafe de volubilis roses. Coiffure assortie. Grand bournous en dentelle de laine noire.

MODES.

Cette saison est ingrate, entre toutes, pour parler de *modes;* les toilettes *de ville* n'offrent encore aucun détail nouveau, car on se borne à ajouter un châle ou bien un pardessus ouaté aux robes de linos et de foulard, avec lesquelles on *finit* la saison. Les chapeaux de crin noir et de crin gris, garnis en velours rouge ou bleu, vert ou mauve, servent de transition et préludent aux chapeaux d'hiver; en un mot on vit d'expédients, on ne porte rien qui ait un caractère déterminé, on se voue aux robes, aux pardessus, aux chapeaux, qui appartiennent au genre neutre.

Le soin de la toilette subit ainsi un temps d'arrêt chez les femmes qui n'ont pas de cinquante à deux cent mille livres de rente. Quant à celles-ci, elles ne connaissent pas les vacances de la mode, et le prétexte à toilettes est représenté en ce moment par les réunions de château, les bals de chasse et autres plaisirs de l'arrière-saison.

On a pour ces circonstances des toilettes fort élégantes sans doute, mais marquées d'un cachet particulier, et dont la composition révèle toujours, par quelque détail perceptible ou imperceptible, certaines préoccupations de simplicité campagnarde: ainsi l'on ne porte pas de tulle à ces bals de château... Le tulle est tout ce qu'il y a de plus *hiver!* On n'exhibe pas ses diamants. Les diamants sont déposés à la Banque, car il n'y a que les héroïnes des romans du siècle dernier qui mettent leurs écrins dans leurs malles pour voyager. Le satin n'est pas encore adopté, le velours n'a pas encore quitté les profondeurs des armoires dans lesquelles il est enseveli depuis six mois; les mères sont vouées à la moire antique à dessins, aux taffetas façonnés, aux poult-de-soie glacés. Les jeunes femmes et les jeunes filles portent en cette saison, et presque exclusivement, pour les dîners et les bals de châteaux, des tissus de laine extrêmement légers et des gazes de soie posées sur des robes de dessous en soie de couleurs vives. Les robes blanches se portent ainsi sur des robes de taffetas rose vif, ou cerise, ou bleu; parfois la robe blanche est plus courte que la robe de dessous, ouverte sur celle-ci, de côté, et garnie de biais ou de ruches de taffetas semblable à celui de la robe de dessous. Les nuances *jonquille*, bouton d'or, maïs, sont et même *seront* extrêmement à la mode, comme principal et accessoire dans les toilettes de soirées et de dîners parés.

Les garnitures de robes sont toujours aussi diverses; il n'est rien qu'on ne porte, aucune combinaison qui soit absolument rejetée. Les volants n'ont pas passé de mode, seulement on varie leurs dispositions: aux petits volants que nous connaissons depuis si longtemps, viennent s'ajouter les volants larges, légèrement froncés, surmontés d'une ruche ou d'un bouillonné, et posés de telle sorte que l'extrême bord de ce volant (généralement découpé) effleure l'ourlet de la robe; il est donc posé, non à bord, mais au-dessus de l'ourlet. Parfois on place sur cet ourlet une bande d'étoffe légèrement froncée, formant un bouillonné; cette combinaison est presque indispensable pour accompagner les grands volants (ils ont de 15 à 20 centimètres de hauteur) lorsque ceux-ci sont posés au-dessus de l'ourlet, parce que l'ourlet plat *rentrerait* ou semblerait *rentrer* sous le volant froncé qui le surmonte.

Tous les bonnets, sans exception, jeunes et *vieux*, négligés et parés, se font à fond tombant; ce fond est plus ou moins orné de rubans ou de velours, de *pattes*, de ruches de dentelle ou de tulle, mais il est toujours *tombant* pour contenir le chignon volumineux qui est généralement adopté. En dehors des bonnets à fond *tombant* il n'y a guère que les fanchons et les coiffures *catalanes* pour lesquelles le fond est remplacé par un voile carré.

Les bonnets de *vieilles femmes* ont les brides nouées sous le menton, au lieu de rester flottantes et d'écarter ainsi la coiffure en s'éloignant du visage. Quant au caractère général du bonnet, il est et peut sans inconvénient être semblable à celui de tous les bonnets; les ornements se rassemblent toujours au-dessus du visage, les côtés ne sont occupés que par des garnitures de tulle, de mousseline ou de dentelle; on ne voit pas un seul bonnet orné sur chaque côté: fleurs ou rubans, tout se pose sur le sommet de la tête.

La broderie *orientale*, reproduisant les dessins et les couleurs des cachemires, a pris une extension avec laquelle il faut compter. On la trouve sur tous les objets de toilette: jupons, vestes, châles de femmes et d'enfants, écharpes, pèlerines, sorties de bal. Sur les jupons, cette broderie s'exécute en laine, de grosseur moyenne. Pour tous les autres objets, on choisit des laines extrêmement fines, ou des soies plates. La maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46, est la plus habile dans l'exécution et la composition de la broderie orientale: les couleurs, habilement heurtées et fondues cependant dans un ensemble harmonieux; les dessins, d'une originalité indienne; les soins donnés à l'exécution du travail, tout enfin place cette maison à la tête de la mode qui patronne la broderie orientale. E. R.

VARIÉTÉS.

LES MAUVAISES LANGUES.

Le langage familier emploie souvent des termes dont l'énergie laisse bien loin derrière elle la pureté grammaticale et compassée de la langue académique. Ces termes évoquent dans leur concision un tableau complet, une ressemblance saisissante, et, si l'on voulait exprimer d'une façon plus littéraire les faits qu'ils représentent, il faudrait avoir recours à des définitions prolixes, qui n'atteindraient jamais l'expression nette et exacte fournie par le langage familier.

Les mauvaises langues! Ces trois mots peignent à la fois la cause et l'effet; ils indiquent avec concision le mal et son origine, le venin contenu dans la mauvaise langue et répandu par elle. Ce défaut ou ce vice, car il existe plusieurs variétés de mauvaises langues, est l'un des plus condamnables et des plus répandus. Par suite d'un préjugé fort bien établi, on le considère comme un attribut particulier au sexe féminin... mais ce sont les mauvaises langues qui ont fait courir ce bruit. Je ne prétends pas nier qu'il y ait quelque vérité dans cette affirmation, mais seulement protester contre l'erreur qui attribue ce défaut seulement aux femmes. Les mauvaises langues n'ont point de sexe, on en trouve autant de masculines que de féminines.

Lorsqu'on veut entreprendre de combattre un défaut, il est, je crois, insuffisant de déclamer contre ses résultats, et de lui prodiguer des expressions méprisantes. Il vaut mieux remonter jusqu'à ses causes, les définir, les analyser, les dépouiller des prétextes dont notre vanité les affuble pour les déguiser à nos propres yeux, les évoquer dans toute leur laideur, et combattre le mal à sa source en indiquant les habitudes qui l'alimentent à notre insu.

L'habitude de blâmer son prochain est un défaut ou bien un vice, selon les mobiles qui donnent naissance à cette habitude. Considérons d'abord le défaut.

Il se développe principalement dans les cerveaux vides, dans les intelligences frivoles, incapables de réflexion, dépourvues d'instruction, hantées par la vanité qui leur persuade que l'on s'élève en essayant d'abaisser tout ce que l'on atteint. L'oisiveté et l'ignorance sont les principales sources de ce défaut. S'il vient s'y joindre une disposition naturelle à la malveillance, il devient incurable. Malgré l'oisiveté, malgré l'ignorance, on peut en effet le combattre et le détruire en soi. Pour obtenir ce résultat désirable, il suffit en effet de posséder un peu d'équité, un peu de bonté: le contre-poids devient suffisant, et, moyennant une petite dose de persévérance, on peut se défaire de l'habitude de médire... si cette habitude vient, non du cœur, mais de l'esprit. Lorsque, au contraire, la malveillance l'a fait naître, lorsqu'on est doué de cette

Digitized by Google



LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal 56 rue Jacob Paris

Toilettes de Melle RABOIN, 67, r. Nve des Petits Champs.
Envois de la Mon DE COMMISSION Gle 53, rue d'Hauteville

Reproduction Interdite

Digitized by Google

Digitized by Google

fatale disposition qui fait éprouver une jouissance dans toutes les circonstances où l'on peut constater chez son prochain une action ou bien un sentiment blâmables, on n'a pas seulement une mauvaise langue, on a un méchant cœur.

Il arrive fréquemment que ce défaut n'a pas d'autre origine qu'une certaine tendance de l'esprit à saisir le mal..., à le supposer..., et enfin à le signaler. Comme on ne saurait entreprendre de guérir les incurables, ce sont surtout les personnes plus malveillantes en paroles qu'en intention, que l'on peut espérer convaincre et corriger; c'est donc à celles-ci qu'il faut s'adresser plus particulièrement.

La médisance n'est pas autre chose que l'un des relais de la calomnie. On part d'un défaut, on arrive à un vice sans s'en douter, sans pouvoir l'éviter, par la seule force de l'impulsion, de la logique qui mène nos sentiments et en tire les conséquences qui y sont contenues. Lorsqu'un défaut n'est point combattu à son origine, il s'exagère immanquablement et aboutit à des résultats honteux. On a essayé de ce facile esprit qui consiste à blâmer... On veut redoubler, accentuer l'effet que l'on croit avoir produit, on enjolive les circonstances, on orne les faits..., on met l'imagination à la place de la mémoire, en un mot on dénature la vérité, qui elle-même n'est pas toujours bonne à dire, et l'on arrive sans s'en douter au mensonge nuisible. C'en est fait; on s'est imposé la lourde tâche de formuler des réquisitoires. Là où le mal n'existe pas, on le suppose ou même on l'invente sciemment pour alimenter le seul genre de conversation que l'on soit capable de soutenir, et l'on passe au crible les paroles les plus insignifiantes, les actions les plus puériles pour essayer d'y rencontrer une parcelle de mal. Si cependant l'on n'en trouve pas?... Hé bien, on triche! On introduit cet élément nécessaire... On médisait... maintenant on calomnie, et la pente a été si insensible que l'on est arrivé à ce résultat sans s'en douter, et que l'on crierait volontiers à l'injustice, à l'injure, si l'on s'entendait appliquer la qualification que l'on mérite.

Lorsqu'on a quelque inclination à prendre la mauvaise habitude de médire, il faudrait envisager non le moment présent, qui cependant est déjà condamnable, mais l'avenir auquel il conduit; il faudrait se représenter que l'on s'enlève à soi-même toute autorité, toute considération, en adoptant le rôle qui consiste à nuire, et si enfin tous ces freins étaient impuissants, il faudrait se souvenir que rien n'est de plus mauvais goût, plus vulgaire, que *les mauvaises langues*, car elles sont la marque indélébile d'une mauvaise éducation, d'une instruction nulle ou superficielle, d'une frivolité méprisable. Une personne bien élevée n'adoptera jamais le rôle d'une mauvaise langue. A défaut de bonté, à défaut de conscience, elle sera au moins retenue par les lois du savoir-vivre, toujours identiques aux lois de la morale.

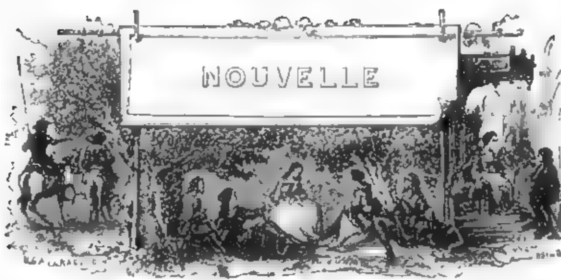
Mais n'y aurait-il pas une autre considération à faire valoir près des femmes? Toutes sont chrétiennes, toutes sont religieuses; comment n'appliquent-elles pas les préceptes du Christ à leur conduite envers leur prochain? Ne savent-elles pas qu'il faut l'aimer comme soi-même? Ignorent-elles qu'il ne faut pas faire à autrui ce qu'elles ne voudraient pas qu'on leur fît à elles-mêmes? Y a-t-il plusieurs façons d'interpréter ces paroles divines qui imposent non-seulement l'équité, mais aussi la bienveillance? Une femme chrétienne intolérante... cela peut-il se concilier? Peuvent-elles croire qu'il leur soit permis de choisir les circonstances où elles appliquent ou écartent les préceptes chrétiens?

On rencontre pourtant des femmes qui croient être parfaitement religieuses, et ne s'abstiennent jamais d'attaquer et de blâmer ceux qu'elles n'ont pas charge de juger. Il y a là une contradiction flagrante qui mérite de devenir l'objet d'une méditation.

Je ne prétends pas engager les femmes à approuver indifféremment le bien et le mal. J'essaye seulement de les prémunir contre une habitude funeste, non-seulement au repos de ceux qu'elle blesse, mais encore à la paix de ceux qui l'ont contractée. Est-il si difficile de se taire? Les mauvais plaisants répondront d'une façon affirmative, mais nous les laisserons dire, car une plaisanterie n'est point un argument. Si même l'on ne voulait pas envisager les avantages du silence substitué à la médisance, au point de vue de la bonté et de la charité chrétienne, on devrait au moins l'apprécier eu égard aux bénéfices sociaux qu'il procure. Une *mauvaise langue* est suspecte à tout le monde, et ne peut jamais obtenir ni l'estime, ni l'amitié, ni la confiance. Ceux-là même avec lesquels elle procède à son œuvre médisante se disent qu'eux aussi ont été ou vont être en butte à ces âpres critiques, à ces suppositions malveillantes, à ces discours pleins de fiel. Le silence, au contraire, est à la fois digne, charitable et habile; il préserve contre le ressentiment, contre la haine, contre le mépris, qui tôt ou tard retombent sur les mauvaises langues. Grâce au silence, on évite de se poser en juge, en accusateur, et chacun conviendra que de tous les rôles qu'elles peuvent jouer sur la scène du monde, le rôle d'accusateur est celui qui convient le moins à la nature et à la mission des femmes. Enfin, pour écarter ce défaut, j'invoquerai même un motif de coquetterie bien entendue. Les femmes médisantes ont un visage tout particulier, marqué de l'empreinte de leur défaut capital: la malveillance, qui leur est habituelle, contracte leurs traits, aiguise leurs regards et leur donne une expression d'énergumène; il n'est pas de plus sûr moyen pour s'enlaidir que la pratique de la méchanceté. Sans que l'on se rende compte des causes de l'effet produit, avant même de connaître aucun fait de nature à éclairer le caractère d'une femme qui a une mauvaise langue, il est certain que l'on éprouve à son aspect une répulsion instinctive, mystérieux avertissement que nous donne la faculté de l'observation, pour nous mettre en garde contre les périls attachés à de semblables relations. Point de sécurité, en effet, à espérer avec une mauvaise langue. Le besoin d'un babillage oiseux, l'habitude du dénigrement, seront plus forts chez cette femme que la conscience, que l'équité, et même que les conseils donnés par la prudence. Si vous lui marquez de la confiance, elle complétera vos paroles à sa façon, et supposera les faits qui, à son point de vue, sont nécessaires à la vraisemblance. Si vous avez des habitudes de réserve, elle en conclura que vous avez de bonnes raisons pour vous taire. Tout est péril près d'elle, le silence et la parole, la confiance et la réserve, et il n'est qu'un moyen d'écarter de soi les funestes conséquences attachées aux relations établies avec une mauvaise langue, c'est de l'éviter, de la fuir, d'établir autour de cette peste social un bon cordon sanitaire.

Lorsque la médisance est un vice, c'est-à-dire lorsqu'elle provient du désir bien caractérisé de nuire à son prochain, elle est à peu près incurable; je dis *à peu près*, parce que nul ne peut répondre qu'il se produise, à un moment donné, un événement de nature à ramener au bien même les âmes les plus perverses. Lorsqu'elle est, au contraire, seulement un défaut, une mauvaise habitude contractée par légèreté ou par défaut de jugement, des conseils sages et bienveillants, quelques réflexions peuvent en diminuer les manifestations et même la faire disparaître. Mais, comme il vaut mieux encore prévenir les défauts que les corriger, il suffira de remonter aux origines de la médisance pour la combattre avec efficacité. Elle provient en droite ligne de l'ignorance, cette mère commune de la plupart des défauts et des vices qui affligent l'humanité. Pour sauver vos filles du malheur d'être un jour des *mauvaises langues*, mères, instruisez-les, donnez-leur le goût de la lecture, faites-leur connaître les arts, placez enfin, dans leur intelligence, des sources d'occupations, des intérêts qui les empêchent de recourir aux basses distractions du bavardage. Les actions, les paroles d'autrui, la critique de ces actions et de ces paroles, ne leur offriront plus qu'un attrait bien médiocre lorsqu'elles trouveront dans leur mémoire, dans leur intelligence, des occupations plus nobles et plus belles. En diminuant l'ignorance on affaiblit du même coup la vanité, qui fait commettre tant de sottises, et qui peut même conduire à la perte de tout repos. En instruisant on améliore; en améliorant le cœur on travaille pour le bonheur de l'avenir, du moins pour cette partie de notre bonheur, très-considérable assurément, qui dépend de nous-mêmes, de nos sentiments, de notre caractère, lesquels influent, nul ne le niera, sur tous les événements de notre existence; enfin, en combattant ce défaut funeste au repos de ceux qui en sont atteints, funeste à la paix générale de la société, on aura travaillé non-seulement pour le bonheur de celle qui sera préservée d'être une *mauvaise langue*, mais encore pour le bonheur de tous ceux qui, de près ou de loin, seront mêlés aux événements de sa vie.

EMMELINE RAYMOND.



AIDE-TOI, LE CIEL T'AIDERA.

Suite.

« Je restituai l'enveloppe à son propriétaire, et M. de Vaucigny nous quitta en nous saluant respectueusement. Nous nous retrouvâmes donc seules, et regrettant sincèrement la compagnie que nous avions perdue. Compiègne n'était pas le but de notre excursion; il fallait trouver une voiture se rendant à Pierrefonds. Plusieurs de ces omnibus étaient déjà envahis par les voyageurs, et je me dirigeai vers une voiture qui paraissait vide. Mon appréciation n'était pas tout à fait exacte, car, au moment où j'accomplissais péniblement l'ascension de ce véhicule, une main se tendit vers moi..... M. de Vaucigny était installé dans la voiture, et nous aidait à y entrer. Quand je fus assise, je déclarai sans détour à notre compagnon retrouvé que j'étais fort aise de le revoir.

« Ce n'est pas ma faute, Madame, » me dit-il fort sérieusement; « quoique mon voyage de Paris à Compiègne m'ait semblé fort agréable, je ne me serais pas permis de vous imposer ma présence, car je redoute par-dessus tout de vous paraître indiscret et importun. Le hasard est intervenu une première fois à Paris par l'entremise du conducteur qui m'a installé de force dans le wagon que vous occupiez; cette fois, j'ignorais que vous vous rendiez à Pierrefonds; vous m'avez trouvé dans cette voiture, mais, lorsque j'y ai pris place, je ne pouvais prévoir que vous la choisiriez.

— Soyez tranquille, Monsieur, » lui répondis-je en riant, « je ne vous confonds nullement avec ces individus malappris qui, pour satisfaire un frivole besoin de babillage, s'attachent aux pas des personnes avec lesquelles ils ont échangé quelques mots. Nous avons mille remercîments à vous adresser pour tous les soins que vous nous avez accordés; grâce à vous, nous avons fait un voyage agréable, et nous sommes fort aises de vous retrouver. Nous nous promenons, vous vous promenez en suivant la route que nous avons choisie; rien ne s'oppose à ce que notre promenade se fasse en votre compagnie, qui nous a été profitable et agréable. Pierrefonds est d'ailleurs une *ville d'eaux;* vous connaissez les priviléges attachés à ces lieux de plaisir? Il est permis d'y abréger les préliminaires des relations, et l'on y fait trêve aux méfiances et aux précautions qui président aux rapports sociaux.

— Sans doute, on accepte aisément des relations qui doivent être forcément rompues, » dit M. de Vaucigny en mettant dans son accent une nuance d'amertume. « Convenez qu'un bien petit nombre de ces relations nées du hasard pourraient supporter un examen sérieux, et prendre place au milieu de notre cercle. Mais il est des exceptions précieuses..... Laissez-moi le temps de les reconnaître. »

« Cet engagement tacite parut calmer un peu un certain levain amer qui fermentait dans l'âme de notre compagnon, et il se montra bientôt tel que nous l'avions vu durant la première partie de la matinée. Il connaissait la contrée que nous parcourions, et, lorsque nous eûmes quitté la voiture, il devint un guide excellent; il nous conduisit dans les plus belles parties de la forêt, en discourant avec facilité et agrément sur toutes choses. La botanique, l'histoire naturelle, lui étaient familières, et, à propos d'un bouquet de fleurs sauvages, d'un insecte, d'un papillon, il nous donnait, sans pédantisme aucun, les détails les plus intéressants. Quand je manifestais le désir de me reposer pendant quelques instants, il nous conduisait à des places tapissées de mousse, et, s'asseyant à quelque distance, il tirait de sa poche, qui semblait contenir un attirail aussi considérable que varié, un carnet sur lequel il dessinait des fragments de paysage. Je demandai à voir ces croquis; leur exécution était remarquable, et tout à fait supérieure à la *manière* d'un simple amateur. Pendant qu'il dessinait, Marie, placée auprès de moi, se leva vivement en poussant un léger cri. Il fut debout en même temps qu'elle....

« J'ai cru voir une vipère, » dit Marie en s'excusant, « et je ne suis pas brave devant les animaux rampants. »

« M. de Vaucigny inspecta soigneusement les alentours de la place que nous occupions, et nous assura que nous n'avions pas à redouter ce dangereux voisinage.

« D'ailleurs, » ajouta-t-il, « je porte sur moi un flacon d'alcali, et j'ai l'expérience des soins qu'il faut donner aux malades. »

« Et c'était toujours ainsi; il prévoyait tout, il savait tout, et près de ce jeune homme on éprouvait une sécurité complète, car on reconnaissait en lui un protecteur vigilant et intelligent.

« J'avoue que, lorsque nous reprîmes la route de Pierrefonds, vers la fin de la matinée, je m'adressai mentalement quelques reproches; le charme que je subissais pouvait être ressenti par ma jeune compagne. Avant d'admettre M. de Vaucigny chez moi, je me réservai de prendre quelques renseignements, et, changeant d'avis, je résolus de dîner, non à table d'hôte, mais dans une chambre en tête à tête avec ma jeune amie. J'allais quitter la campagne pour me diriger vers Paris..... Il était naturel que la défiance se réveillât..... Il n'y avait rien dans les façons de notre compagnon qui pût me faire repentir d'avoir accepté cette *camaraderie* éphémère; il eut plus d'attentions pour moi que pour Marie; il ne lui adressa pas l'ombre d'un compliment... Mais ce caractère, sérieux parfois jusqu'à la rudesse, allié à une humeur enjouée, ces goûts élevés, ces talents, cette instruction variée, tout cela me semblait plus dangereux pour ma jeune amie que l'admiration grasseyante d'un *merveilleux*.

« En arrivant à Pierrefonds je me plaignis de ressentir un peu de lassitude, et je demandai une chambre pour m'y retirer et pour y dîner. La physionomie de M. de Vaucigny prit immédiatement une expression de réserve hautaine..... Mais, au moment où je prenais congé de lui, en lui réitérant nos remercîments, il prit la parole:

« Permettez-moi, Madame, de ne pas accepter vos adieux, de ne pas vous faire les miens dès à présent. Si vous repartez ce soir pour Paris, vous voyagerez à une heure où l'on est exposé à rencontrer des individus un peu..... *gais*. Laissez-moi espérer que vous ne me refuserez pas l'honneur de vous accompagner, et que vous voudrez bien retarder jusqu'à la gare de Paris nos adieux... définitifs, » ajouta-t-il en appuyant légèrement sur ce dernier mot.

« Je ne pouvais refuser sans me rendre coupable d'ingratitude, ou sans paraître inconséquente; j'acceptai donc, avec un peu de regret... mais j'acceptai, et nous convînmes de l'heure du départ.

« Le dîner nous fut servi dans la chambre où nous nous étions retirées. Nous avions fait une promenade fort longue, nous avions soutenu une conversation très-animée, et la lassitude produisit une réaction, fort naturelle assurément, mais qui m'inquiéta un peu. Était-ce

Digitized by Google

bien la lassitude qui rendait ma jeune compagne si silencieuse? Pour la première fois, depuis que je la connaissais, je l'avais vue pendant une journée entière animée et embellie par la gaieté qui appartient à la jeunesse; elle avait pleinement joui de la campagne, elle avait chassé de son esprit les cruels soucis qui l'encombraient, elle avait déposé le lourd fardeau de la responsabilité qui pesait sur elle; en un mot, elle m'était apparue sous un jour nouveau, gardant toutes les grâces sérieuses, tous les sentiments délicats qui la faisaient aimer et respecter, mais y ajoutant, à son insu, l'animation qui lui faisait habituellement défaut, qu'elle concentrait ou voilait en elle, parce que le malheur lui avait communiqué une maturité trop prématurée.

« Il était difficile d'écarter de notre conversation toute allusion à notre compagnon de promenade. Marie parla de lui avec l'excellente mesure qu'elle apportait à toute chose, lui accordant les éloges qu'on n'eût pu lui refuser sans injustice, mais sans paraître attacher aucune importance à cette rencontre. Puis la conversation, faiblement soutenue de part et d'autre, se perdait en des pauses assez longues, car j'étais assez songeuse de mon côté, et même un peu soucieuse.

« L'heure du départ s'approchait; il fallut se hâter de faire le court trajet qui nous séparait de la gare. En arrivant dans la salle d'attente, nous y trouvâmes M. de Vaucigny. Lui aussi semblait avoir fait des réflexions, car, tout en se montrant aussi attentif, il était infiniment plus sérieux. Notre retour fut loin d'être aussi gai que l'avait été notre trajet de Paris à Compiègne. A mesure que nous nous rapprochions de notre point de départ, la réalité reprenait son empire, auquel nous avions échappé pendant une journée. Après ces heures charmantes, durant lesquelles nous avions vécu tous trois dans une parfaite conformité de goûts, dans une complète identité de sentiments, chacun de nous reprenait le joug qu'il s'était façonné à sa guise, ou qui lui avait été imposé par la destinée; nous nous sentions redevenir étrangers..... et la pensée de ce dénouement, auquel nous ne pouvions nous soustraire, pesait tristement sur nous.

« La raison a toujours été mon guide; je me suis toujours soumise, en ce qui concernait mes actions, à cette souveraine absolue..... Mais j'ai toujours conservé en un coin de mon âme un brin d'enthousiasme, qui a survécu, Dieu merci! non-seulement à la jeunesse, mais encore aux mécomptes contre lesquels j'ai eu à défendre ce reste de foi candide. J'ai toujours cru qu'il y avait quelque part des caractères et des intelligences qui satisferaient mes goûts et m'inspireraient une sympathie sans réserve; j'ai toujours espéré que ces amis inconnus seraient attirés vers moi, comme je me sentais attirée vers eux; j'ai toujours espéré en une attraction magnétique plus forte que tous les obstacles. J'étais à peu près certaine que je reverrais ce jeune homme, vers lequel je me sentais entraînée par une sorte d'amitié maternelle; de plus, je savais son nom..... J'étais par conséquent moins triste que mes compagnons de voyage; mais je ne pouvais dissiper la mélancolie qui s'étendait sur l'humeur de M. de Vaucigny, quoiqu'il fît des efforts évidents pour se montrer impassible; je ne pouvais engager cet inconnu à venir me voir..... Inconnu! il ne l'était pas pour moi; cette journée avait fait naître mille circonstances dans lesquelles j'avais vu plus avant dans son âme qu'on ne saurait le faire en plusieurs années de visites officielles et de conversations banales; mais, enfin, je ne pouvais me fier aveuglément à mes impressions, ni attribuer mes observations à une sagacité infaillible. Selon le monde dont je fais partie, il était bien réellement un inconnu pour moi, et je ne pouvais lui ouvrir ma maison sans m'être assurée que le regain d'enthousiasme dont j'ai parlé tantôt n'avait pas follement abusé ma raison.

« Il nous aida à traverser la gare encombrée par la foule, dont le courant avait suivi une marche inverse à la nôtre, et qui regagnait la campagne que nous quittions; il fit avancer une voiture, nous donna la main pour y monter, puis nous quitta après avoir reçu tous nos remerciments. Je baissai alors la glace de devant, et donnai au cocher l'adresse de la maison habitée par les dames de Morvan.

« Peu de jours après cette promenade, on m'annonça Mme de Varanges. Elle avait si souvent changé de relations, elle avait eu un si grand nombre d'amies et d'amis, qu'il me semblait possible d'arriver par elle à recueillir quelques renseignements. Je laissai passer le torrent qui charriait, avec son plus récent engouement, les ruines des engouements antérieurs, et, après avoir écouté patiemment quelques-unes de ses divagations, je jetai négligemment dans la conversation le nom de Vaucigny, en lui demandant si elle ne connaissait pas quelqu'un portant ce nom.

« Vaucigny?... Non..... Attendez donc!... Mais, qu'est-ce que je dis! j'ai certainement connu ce nom-là..... Ah! j'y suis! J'ai même dansé avec M. de Vaucigny; il était dans la garde royale. Bon gentilhomme, pas très-riche, un peu fou, mais charmant. Il doit avoir quelque chose comme soixante-cinq ans. Au surplus, il est mort.

— En êtes-vous bien certaine?

— Comment donc! je sais très-bien ce que je dis; il est même mort complétement ruiné. Il a laissé un fils qui est venu chez moi, lorsqu'il était tout petit; il s'appelait..... je ne me souviens pas très-bien..... Ah! si! Il s'appelait comme la cathédrale de Vienne en Autriche; c'est cela même! Il s'appelait Étienne.

— Qu'est-il devenu?

— Cela, je l'ignore; mais, qu'est-ce que cela vous fait?

— Oh! mon Dieu, c'est purement un peu de curiosité de ma part; on m'a demandé si je voulais recevoir M. de Vaucigny, et j'étais bien aise de connaître ses *antécédents*, comme on dit en matière criminelle.

— Quant à ça, je vous garantis que ce ne peut être *mon* M. de Vaucigny.

— Pourquoi donc?

— Parce qu'il n'est sans doute plus de ce monde. Après la mort de son père, Étienne de Vaucigny a essayé de se faire militaire. Mais il était outrageusement myope; cela ne l'aurait pas empêché de devenir un brillant officier, à la condition de ne pas approcher d'un champ de bataille. Mais tel n'était pas son plan; il a employé les amis de son père à se faire envoyer en Afrique; là, dans un guet-apens, un combat, je ne sais quoi enfin, il s'est jeté sur un Arabe, croyant que c'était son cheval blanc; il paraît qu'il avait un cheval blanc, comme la Fayette; le bournous ennemi l'avait trompé; il a failli être écharpé; et ce qu'il y a de pis, c'est qu'on a tant ri de sa méprise qu'il a eu deux ou trois duels dans son régiment. Enfin, il a quitté la carrière militaire, dans laquelle il courait risque d'être tué d'une façon ridicule, puis il a totalement disparu. Ce garçon était un peu braque; il n'entendait raillerie sur aucun point, et, lorsqu'il supposait qu'on prenait avec lui quelque air de supériorité, il avait une certaine façon froidement polie de se moquer de cet air-là, qui lui faisait des ennemis irréconciliables.

— Il avait tort de se faire des ennemis, mais il avait raison de ne point supporter les dédains.

— Mais, ma belle, quand on a besoin de tout le monde, il faut bien être patient, et s'habituer à ne pas toujours voir clair dans le jeu d'autrui.

— Pourquoi supposez-vous qu'il soit mort?

— Après avoir quitté l'armée, Étienne de Vaucigny, qui avait toujours le nez fourré dans les livres, et qui avait étudié toutes sortes de sciences, voulut entreprendre un voyage d'exploration dans les parties les plus inexplorées du monde; il avait la fureur de dessiner, la rage d'herboriser, et la manie de collectionner toutes sortes de brins d'herbes, de pattes de mouches, d'ailes de papillons, de fragments de coquillages. On ne l'a jamais revu. Pauvre garçon! Il a peut-être été mangé par les sauvages. »

« Et Mme de Varanges me quitta sur cette laconique oraison funèbre.

« Je restai assez songeuse après son départ. Le jeune homme avec lequel nous avions fait notre promenade à Compiègne était bien M. de Vaucigny; plusieurs des particularités mentionnées par Mme de Varanges ne me laissaient aucun doute à cet égard. Mais il me semblait difficile de l'engager à venir me voir; son humeur un peu farouche devait l'éloigner du monde, et il ne m'était nullement prouvé que mon invitation serait bien accueillie. Je résolus de m'en tenir à la ligne de conduite adoptée pour les individus dont on admire l'habileté, c'est-à-dire de laisser *aller les choses* sans m'en mêler, de charger le temps et la Providence, que les incrédules appellent le hasard, de la direction de cette affaire.

« Trois semaines s'écoulèrent. En enlevant un matin la bande de mon journal, j'y jetai machinalement les yeux...... Décidément la Providence avait agi,.... Cette bande ne portait pas mon nom, mais bien celui de M. Étienne de Vaucigny, rue de Rambuteau, n° .... Je considérai cette erreur comme un premier avertissement, et fus, dès ce moment, à peu près décidée à faire usage de cette adresse qui me parvenait d'une façon si naturelle et si bizarre à la fois; mais je n'eus pas le temps de prendre l'initiative en cette circonstance, car, dès le lendemain, je recevais un billet ainsi conçu :

(*La suite au prochain numéro.*) EMMELINE RAYMOND.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

A TOUTES NOS ABONNÉES.

LES PATRONS ILLUSTRÉS

ANNEXE A *LA MODE ILLUSTRÉE*.

14 feuilles de Patrons, plus grands que les 12 Patrons de la *Mode illustrée*.

Prix : 4 fr. par an (1 fr. par trimestre).

Nous nous sommes décidés à annexer à *la Mode illustrée*, à partir du 1er janvier 1864, une seconde série de patrons portant ce titre : *les Patrons illustrés*. Nous ferons paraître *un* de ces patrons dans le courant de chaque mois.

Les personnes qui s'abonneront à cette nouvelle publication recevront donc *en plus* 14 feuilles de patrons EN GRANDEUR NATURELLE, portant le titre de *Patrons illustrés*, attendu que *ces feuilles contiendront un texte et des dessins explicatifs*. Les *Patrons illustrés* ne coûteront que 4 francs de plus par an, 1 franc de plus par trimestre.

Les *Patrons illustrés* contiendront *au moins* quatre-vingts objets par an.

En fondant cette publication nous avons eu surtout en vue les intérêts de nos abonnées, et, par conséquent, ceux de *la Mode illustrée*. La modicité du prix de cette publication supplémentaire ne saurait nous donner aucun bénéfice : on ne pourra, pour cette cause, s'abonner aux *Patrons illustrés* sans s'abonner à *la Mode illustrée;* mais on pourra toujours, comme par le passé, s'abonner à la *Mode illustrée* sans s'abonner aux *Patrons illustrés*.

Les personnes qui désirent s'abonner aux *Patrons illustrés* devront les prendre *pour le temps que leur abonnement à la Mode illustrée aura encore à courir*, afin de confondre ces *deux* abonnements en un *seul;* elles recevront ces patrons sous la même enveloppe *jusqu'à l'expiration de l'abonnement* à leur journal.

Celles de nos abonnées qui prendront en même temps *la Mode illustrée* et les *Patrons illustrés devront le faire pour le même laps de temps quant à l'une et à l'autre publication;* elles recevront, ainsi que nous l'avons déjà dit, les deux publications sous la même bande.

Il est indispensable, pour effectuer le réabonnement, que la *dernière* bande ou le *numéro d'ordre* se trouvant sur l'enveloppe du journal soit renvoyé avec la demande de l'abonnement.

Le présent numéro contient un tableau présentant le prix de l'abonnement aux *Patrons illustrés*, d'un à *douze* mois, afin que les personnes qui désirent s'abonner puissent connaître immédiatement la somme qui devra nous être envoyée, pour atteindre la date à laquelle les deux abonnements, *la Mode illustrée* et *les Patrons illustrés*, pourront se fusionner en une seule et même échéance.

Les *numéros* de la MODE ILLUSTRÉE avec *patrons* ne se vendent pas séparément. Pour les avoir, il est de toute nécessité d'être abonné au journal : donc, on ne peut pas s'abonner aux 14 *Patrons illustrés* seuls, *qui seront d'un plus grand format que les 12 Patrons ordinaires*.

L'envoi des *Patrons illustrés* aux personnes déjà abonnées exigeant un service à part et par conséquent minutieux, nous prévenons les abonnées de cette série qu'il est indispensable de *régulariser* leur situation d'ici *au 31 décembre 1864*, de telle sorte qu'*au 1er janvier 1865*, les abonnements à la *Mode illustrée* et aux *Patrons illustrés* ne fassent plus qu'un seul et même abonnement, n'exigeant plus qu'un seul et même service.

Il faudra donc de toute nécessité qu'à cette époque on prenne, ou l'abonnement aux deux publications *et pour le même laps de temps* (*Mode et Patrons illustrés*), ou l'abonnement à la *Mode illustrée* seulement.

Les personnes qui ont pris leur abonnement à la MODE ILLUSTRÉE, chez un libraire, à un bureau de poste ou aux Messageries, doivent s'adresser pour recevoir les PATRONS ILLUSTRÉS également là où l'abonnement à la MODE ILLUSTRÉE a été pris. *L'Administration de la* MODE ILLUSTRÉE.

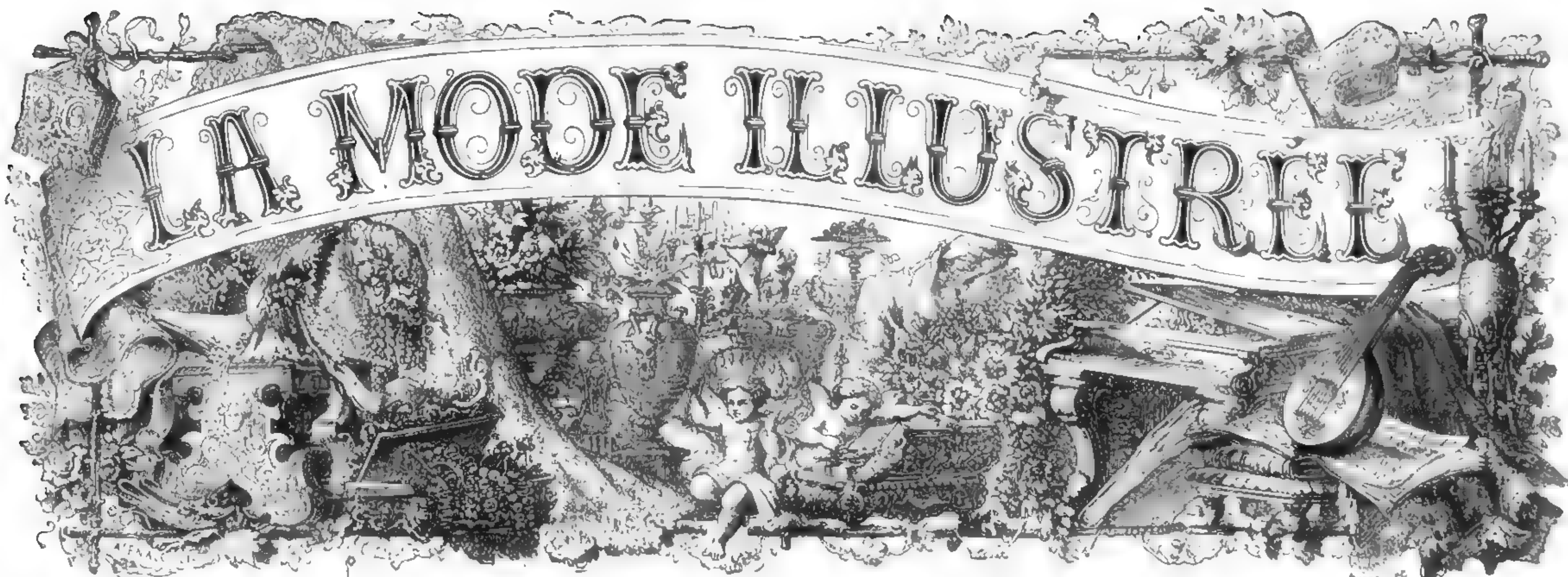
PRIX, par mois, des Patrons illustrés, à Paris et dans les départements, pour les personnes dont l'abonnement ne sera pas expiré au 1er janvier 1864.

1 mois.	2 mois.	3 mois.	4 mois.	5 mois.	6 mois.	7 mois.	8 mois.	9 mois.	10 mois.	11 mois.	12 mois.
0 fr. 35	0 fr. 70	1 fr.	1 fr. 35	1 fr. 70	2 fr.	2 fr. 35	2 fr. 70	3 fr.	3 fr. 35	3 fr. 70	4 fr.

Il est expressément recommandé d'envoyer, en même temps que la demande d'abonnement, la dernière bande d'adresse ou le numéro d'ordre se trouvant sur l'enveloppe du journal; autrement toute inscription devient impossible.

Digitized by Google

N° 40. CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 2 octobre 1864.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue. — On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (Pour l'étranger le port en sus). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

Blague pour tabac à cigarettes.

MATÉRIAUX : 16 grammes de soie verte de cordonnet, de nuance moyenne; 8 grammes de même soie bleue, de nuance moyenne (bleu Mexico) ; 8 grammes de même soie noire ; un petit écheveau de même soie maïs ; cordon ; boules en bois recouvertes de soie ; un crochet assorti aux soies.

Nota. Les soies doivent être fines.

Si l'on destine cette blague à un fumeur qui dédaigne la cigarette, il suffira de choisir des soies plus grosses, qui donneront au travail des proportions plus considérables.

A l'exception du bord supérieur, fait en dernier lieu, et composé de brides, on exécutera cette blague avec des mailles simples, en piquant toujours le crochet dans le côté de derrière des mailles du tour précédent.

On prend la soie verte, on fait une chaînette de 192 mailles, dont on réunit la dernière à la première, et sur ce cercle on fait d'abord deux tours en spirale; pour le 3e tour, on prend la soie maïs, et l'on commence le dessin, facile à suivre, d'après la blague elle-même; mais, pour plus de facilité, nous publions outre la blague un petit dessin dont chaque carreau représente une maille du crochet.

A ce *damier* succèdent trois tours semblables aux tours qui l'ont précédé et qui sont indiqués sur le dessin; viennent ensuite 3 tours verts; puis on commence les diminutions du fond. Ces diminutions ont lieu simplement en passant, aux places désignées, une maille du tour précédent. Dans les deux premiers tours *à diminution*, on diminue, à intervalles réguliers, de 6 mailles. Ces deux tours sont faits également avec de la soie verte, mais on *contrarie* les diminutions, de façon qu'elles ne soient jamais les unes au-dessus des autres. Vient ensuite le

1er *tour de l'étoile.* — On prend la soie maïs; on fait * 2 mailles, — puis 12 mailles avec la soie verte, en passant, immédiatement après la seconde maille maïs, une maille du tour précédent. — On recommence onze fois depuis *.

2e *tour.* — Avant les 2 mailles maïs, on fait *une* maille maïs, puis, sur les 2 mailles maïs, encore *deux* mailles maïs ; — après ces deux dernières, encore une maille maïs, quatre en tout par conséquent, — 10 mailles vertes, — 4 mailles maïs, — et ainsi de suite pour tout le tour, sans diminution.

3e *tour.* — En commençant une maille avant les 4 mailles maïs, on fait * 2 mailles maïs, — on prend la soie bleue, on fait 2 mailles, — encore 2 mailles maïs, — 7 mailles vertes, en passant une maille du tour précédent immédiatement après la dernière maille maïs. Recommencez onze fois depuis *.

4e *tour.* — * 2 mailles maïs, — 4 mailles bleues, — 2 maïs, — 5 vertes, sans diminution. — Recommencez onze fois depuis *.

5e *tour.* — * 2 mailles maïs, — 6 bleues, — 2 maïs, — 2 vertes en passant une maille du tour précédent, immédiatement après la dernière maille maïs. — Recommencez onze fois depuis *.

6e *tour.* — 2 mailles maïs, — puis * 3 bleues; — on prend la soie noire, on fait 2 mailles noires, — 3 bleues, — *trois* maïs, en faisant la première et la dernière dans 2 mailles maïs du tour précédent, et celle du milieu dans l'une des deux mailles vertes qui séparent les mailles maïs; par conséquent on passe l'une de ces mailles vertes. — Recommencez onze fois depuis *.



BLAGUE POUR TABAC A CIGARETTES.

7e *tour.* — Sans diminution; * 3 mailles bleues, — 4 noires, — 3 bleues, — une maïs, qui doit se trouver sur la maille du milieu des 3 mailles maïs du tour précédent. — Recommencez onze fois depuis *.

8e *tour.* — 3 mailles bleues; — * 6 noires, — 4 bleues, — en passant entre la 2e et la 3e, l'unique maille maïs du tour précédent. — Recommencez depuis *.

9e *tour.* — * 3 mailles noires, — 2 vertes, — 3 noires; — on passe la 2e des 4 mailles bleues, et dans la 3e on fait une maille bleue. — Recommencez onze fois depuis *.

10e *tour.* — 3 mailles noires, — * 4 vertes, — 4 noires, en passant entre la 2e et la 3e l'unique maille bleue du tour précédent. — Recommencez onze fois depuis *.

11e *tour.* — Sans diminution; * 6 mailles vertes, — 2 noires. — Recommencez onze fois depuis *.

12e *tour.* — 3 mailles vertes; — * 2 maïs, — 5 vertes, en passant entre la 2e et la 3e la première des 2 mailles noires du tour précédent. — Recommencez onze fois depuis *.

13e *tour.* — * 4 mailles maïs, puis on passe la 2e des 5 mailles vertes du tour précédent; on fait des mailles vertes sur les 2 mailles suivantes. — Recommencez depuis *.

14e *tour.* — Sans diminution; 2 mailles maïs; — * 2 mailles bleues dans les 2 mailles du milieu des 4 mailles maïs appartenant au tour précédent, — 4 mailles maïs. — Recommencez onze fois depuis *.

15e *tour.* — * 4 mailles bleues, — une maille maïs, en passant la 2e des mailles maïs du tour précédent. — Recommencez onze fois depuis *.

16e *tour.* — Entièrement avec la soie bleue, en passant toutes les mailles maïs du tour précédent; on fait par conséquent 48 mailles en tout.

17e *tour.* — Une maille bleue; — * 2 mailles noires, — 5 mailles bleues, dans lesquelles on passe une maille du tour précédent. — Recommencez cinq fois depuis *. Dans la dernière répétition, au lieu de 5 mailles bleues on n'en fait que 4, de telle sorte qu'il reste l'une des 2 mailles noires du tour précédent.

18e *tour.* — * 4 mailles noires, dont les deux du milieu se trouvent sur les deux mailles noires du tour précédent; — 2 mailles bleues, entre lesquelles on passe une maille du tour précédent. — Recommencez cinq fois depuis *. A la dernière répétition, on fait seulement une maille bleue, et l'on comble le petit vide du fond par trois à quatre tours faits avec la soie noire.

On attache la soie verte à l'autre côté de la bourse pour exécuter son bord supérieur, lequel se compose de six tours de brides à jours; après chaque bride, on fait une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille du tour précédent. Après le premier tour et pour tous les tours suivants, on fait toujours les brides sur les mailles en l'air. On prend, après ces six tours, la soie bleue, et l'on fait : * une maille simple dans la plus proche bride du tour précédent, — 5 brides dans la deuxième des mailles en l'air suivantes, — une maille simple dans la deuxième des brides suivantes. — Recommencez toujours depuis *. Le dernier tour se fait avec la soie maïs; il se compose d'une maille simple dans chaque maille, et chaque fois que l'on arrive à une maille simple du tour précédent on passe par dessus, et l'on pique le crochet dans la bride du dernier tour composé de brides.

Le travail au crochet est terminé; on le double avec de la fine peau blanche jusqu'au bord formé de brides *à jours*. Cette doublure est composée de deux morceaux : le fond, qui est posé isolément, et les parois de la blague. Dans les 3e et 4e tours de brides *à jours*, on passe deux cordons en soie noire, ayant chacun 40 centimètres de longueur, dont les extrémités se terminent par une boule en bois, recouverte en soie verte et jaune. Au milieu du fond on pose trois glands, — l'un vert, l'autre bleu, le

Digitized by Google

troisième noir, ayant chacun 6 centimètres de longueur; chaque gland est rattaché à une boule (recouverte de noir et de jaune) par un cordon noir ayant 3 centimètres de longueur. Les trois glands ainsi disposés sont réunis dans une quatrième boule, ainsi que l'indique le dessin de cette petite blague.

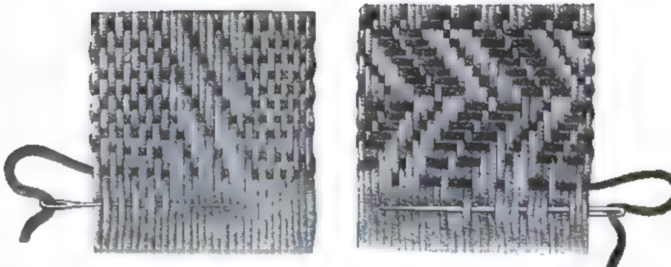
Nouveaux points de reprises.

Il arrive parfois que le linge de table damassé présente quelque déchirure isolée, qui obligerait à réformer des nappes ou des serviettes, lesquelles, convenablement restaurées, pourraient rendre encore de nombreux services.

La série de dessins que nous publions aujourd'hui est destinée à familiariser nos lectrices avec ce genre de travail; outre que ces dessins reproduisent les principales dispositions du linge damassé, ils offrent encore cet avantage de communiquer l'expérience nécessaire pour les modifier dans les cas spéciaux, c'est-à-dire lorsque le dessin du linge damassé est exceptionnel.

L'endroit endommagé est *monté* sur un morceau de papier ciré; pour faire les reprises, on choisit du fil se rapprochant autant que possible, comme grosseur et teinte, de celui employé dans la fabrication du linge que l'on veut réparer; s'il y a une différence, elle doit être en *moins*, c'est-à-dire que le fil doit être plutôt plus fin que plus gros. On complète d'abord les fils qui manquent en les rapprochant autant que possible, en longueur ou bien en travers, selon le sens du dessin. On commencera ce travail à un centimètre de distance, en tous sens, du vide qu'il s'agit de combler; on ne tendra jamais ces fils trop fort, afin de leur laisser le *jeu* nécessaire pour donner place aux autres fils qui viendront les croiser, selon les exigences du dessin; enfin on conduira les fils plus ou moins loin dans l'étoffe, mais inégalement en tous cas, afin d'éviter à la fois, et de marquer d'une façon trop évidente la place réparée, et de donner lieu à un nouveau dommage.

Sur tous nos dessins, afin d'en faciliter la compréhension et l'exécution, les fils du fond sont marqués par une teinte claire, tandis que les fils du dessin damassé sont noirs; de plus l'aiguille est partout dirigée de façon à indiquer le cours du dessin damassé. Sur les côtés on voit quelques irrégularités, lesquelles, dans l'exécution des points de reprises, doivent se perdre dans le fond même. Les dessins 1 à 6 se terminent régulièrement sur les côtés; les dessins 7ᵃ jusqu'à 9ᵇ reproduisent trois points dont l'envers est différent de l'endroit; l'endroit porte avec son chiffre la lettre ᵃ, — l'envers, marqué du même chiffre, porte la lettre ᵇ.



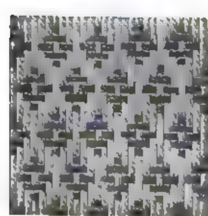
1. 2.

8ᵃ. 4. 7ᵃ.

3. 9ᵇ. 5.



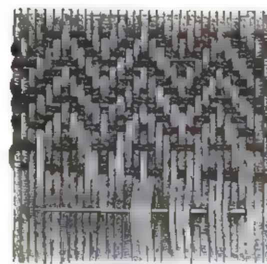
EXÉCUTION DU DESSIN DE TAPISSERIE.



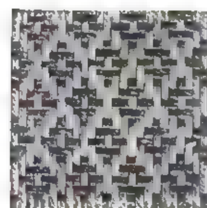
8ᵇ.



9ᵃ.



6.



7ᵇ.

Dessin de tapisserie

POUR TABOURET DE PIANO OU COUSSIN ROND.

MATÉRIAUX : Canevas nº 24; laines de diverses couleurs; soie d'Alger, nuance maïs.

Nos lectrices se souviennent sans doute du point *double-croix* que nous leur avons révélé lorsqu'il était encore inconnu à la France! Nous publions encore aujourd'hui une variante et un nouvel emploi de ce point.

Le dessin est fait au grand point, lequel, en cette circonstance, couvre un espace de neuf croix ordinaires (trois en tous sens), ainsi qu'on le verra sur le petit dessin qui indique le travail de grandeur naturelle en cours d'exécution; le fond est fait à la croix ordinaire. Par la combinaison de ces deux procédés, on obtient une sorte de travail en relief dont l'effet est extrêmement beau; un second dessin représente le quart du tabouret.

Chaque grand point est fait sur six fils de canevas en hauteur et en largeur; on fait d'abord d'un angle à l'autre, et cela sur les quatre côtés, une croix ordinaire, mais occupant, ainsi que nous l'avons dit, six fils de chaque côté; cette croix est indiquée près de l'aiguille sur le dessin représentant le travail en cours d'exécution. Sur le milieu de cette première croix, on en fait encore deux, l'une perpendiculaire, l'autre horizontale, occupant seulement les deux fils du milieu en largeur, les six fils de la grande croix en longueur. L'aiguille est placée de façon à rendre cette explication aussi claire que possible; la grande croix (ou *grand point*) est faite avec de la laine noire; les deux croix longues qui la complètent sont exécutées avec de la soie d'Alger nuance maïs. La bordure qui encadre le dessin et qui est marquée en noir est faite de la même façon, c'est-à-dire au grand point, complété par les deux croix longues en soie maïs.

Tous les autres grands points sont faits chacun d'une seule couleur indiquée dans l'explication du dessin. Dans le dessin de tapisserie représentant le quart du tabouret, les points sont indiqués par des types ordinaires. Si l'on veut exécuter ce dessin à la croix ordinaire, on peut le suivre ponctuellement; mais si l'on veut bien essayer la combinaison que nous indiquons et recommandons avec instance, on comptera *neuf types* ou carreaux ordinaires du dessin pour faire *un* grand point.

On doit employer, pour l'exécution de ce travail, des nuances très-vives, mais non par trop *tranchées* entre elles; les nuances moyennes sont celles qui conviennent le mieux, les ombres et les clairs étant représentés par la laine noire et la soie maïs.

TAPISSERIE POUR TABOURET.

Explication des signes : ■ Noir. ▪ Ponceau foncé. ⊔ Ponceau moyen. ◘ Vert anglais foncé. ▣ Même vert moyen. ◙ Gris foncé. ◘ Gris clair. ▩ Pensee. ⊥ Bleu bluet. ⊡ Brun foncé. ◦ Brun clair. ⊠ Maïs. ▢ Blanc.

Broderie en relief.

Le fond sur lequel on exécute cette broderie peut être indifféremment du drap, du reps de laine, du velours, du canevas brésilien nuance *café au lait*, etc. La broderie en relief se compose de fleurs en taffetas fixées au milieu par une croix faite avec du ruban de velours noir *zéro*, ou de la chenille noire. Ces fleurs sont placées à chaque angle d'un carreau formé par le même ruban de velours noir. Pour chaque fleur en taffetas on emploiera une bande coupée en biais ayant 12 centimètres de longueur, 2 centimètres de largeur; cette bande est pliée en deux dans le sens de sa largeur, et froncée de façon à former successivement les quatre feuilles de la fleur (voir le dessin spécial consacré à l'exécution de cette fleur); on en réunit les deux extrémités, et on la coud sur le fond qui lui est destiné, en ayant soin de prendre à l'envers seulement le côté de dessous de la bande qui a été repliée. Le ruban de velours employé pour les carreaux est retenu par des croix exécutées avec de la soie maïs; les étoiles et les croix placées au milieu des fleurs sont exécutées avec des perles d'or, d'acier et d'acier bleuté.

Cette broderie pourra servir pour coussins, paniers à ouvrage, paniers à bonnets, sacoche à ouvrage, etc.

S'adresser, pour tous les matériaux nécessaires à l'exécution des travaux que nous publions, à la maison Sajou, rue Rambuteau, nº 52.

Jupon d'hiver.

Les jupons que l'on prépare pour cet hiver sont tous coupés en pointe, afin de diminuer le volume des hanches, et celui de cette pauvre crinoline si décriée.

Au dessin que nous publions aujourd'hui, nous allons joindre quel-

Digitized by Google

ques explications qui faciliteront à nos lectrices l'exécution de ces jupons, lesquels n'ont presque pas de plis.

On coupe deux lés ayant chacun 95 centimètres de longueur, 15 centimètres de largeur sur leur bord supérieur, 50 centimètres de largeur sur leur bord inférieur; puis deux lés ayant 1 mètre 6 centimètres de longueur, 12 centimètres de largeur sur leur bord supérieur, 46 centimètres de largeur sur leur bord inférieur. Les deux premiers lés sont ceux de devant; les deux derniers sont ceux de derrière; on coud les deux premiers ensemble, en mettant sur la couture un assez gros passe-poil en taffetas de couleur; ce passe-poil se répète sur chaque couture; on coud ensemble les deux lés de derrière. Restent ceux des côtés: on coupe deux lés ayant 95 centimètres de longueur, 12 centimètres 1/2 de largeur sur leur bord supérieur, 46 centimètres de largeur sur leur bord inférieur; on coud l'un de ces lés sur chaque côté des deux lés de devant; on coupe encore deux lés ayant chacun 97 centimètres de longueur, 10 centimètres de largeur sur leur bord supérieur, 48 centimètres de largeur sur leur bord inférieur; ils complètent le jupon lorsqu'on les a cousus sur chaque côté des lés de derrière. On laisse une fente sur la couture du milieu par derrière; on coud le passe-poil sur l'un des lés, seulement, le long de cette fente; on borde l'autre côté de la fente avec une bande étroite de même étoffe que le jupon.

Les plis se font de la façon suivante : pour chaque lé de devant on fait, à partir de la couture du milieu, un pli ayant 7 centimètres de profondeur, dirigé en avant; on laisse un espace de 4 centimètres; on fait un second pli ayant 10 centimètres de profondeur, empiétant par conséquent sur le lé suivant; — un espace de 3 centimètres, — un pli de 10 centimètres, empiétant sur le lé suivant; — un espace de 3 centimètres, un pli de 9 centimètres, empiétant sur le lé suivant; — un espace de 3 centimètres, — un pli de 9 centimètres, empiétant sur le lé suivant. — Répétez ce qui vient d'être expliqué pour l'autre côté du jupon.

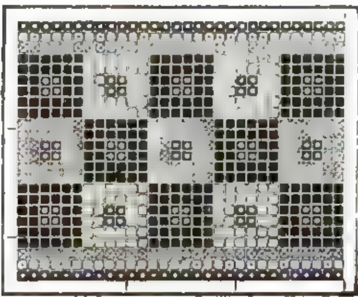
On coud partout ensemble le côté en droit fil d'un lé avec le côté en biais du lé suivant; au milieu, par derrière, on coud ensemble deux côtés en biais. Les lés sont égalisés sur le bord inférieur.

On trouvera, sur la 2me livraison des *Patrons illustrés*, le patron de la ceinture du jupon.

Mme Castel-Bréan, rue Sainte-Anne, 58 *bis*, se charge de faire exécuter ces jupons en toute étoffe, avec ou sans garnitures.



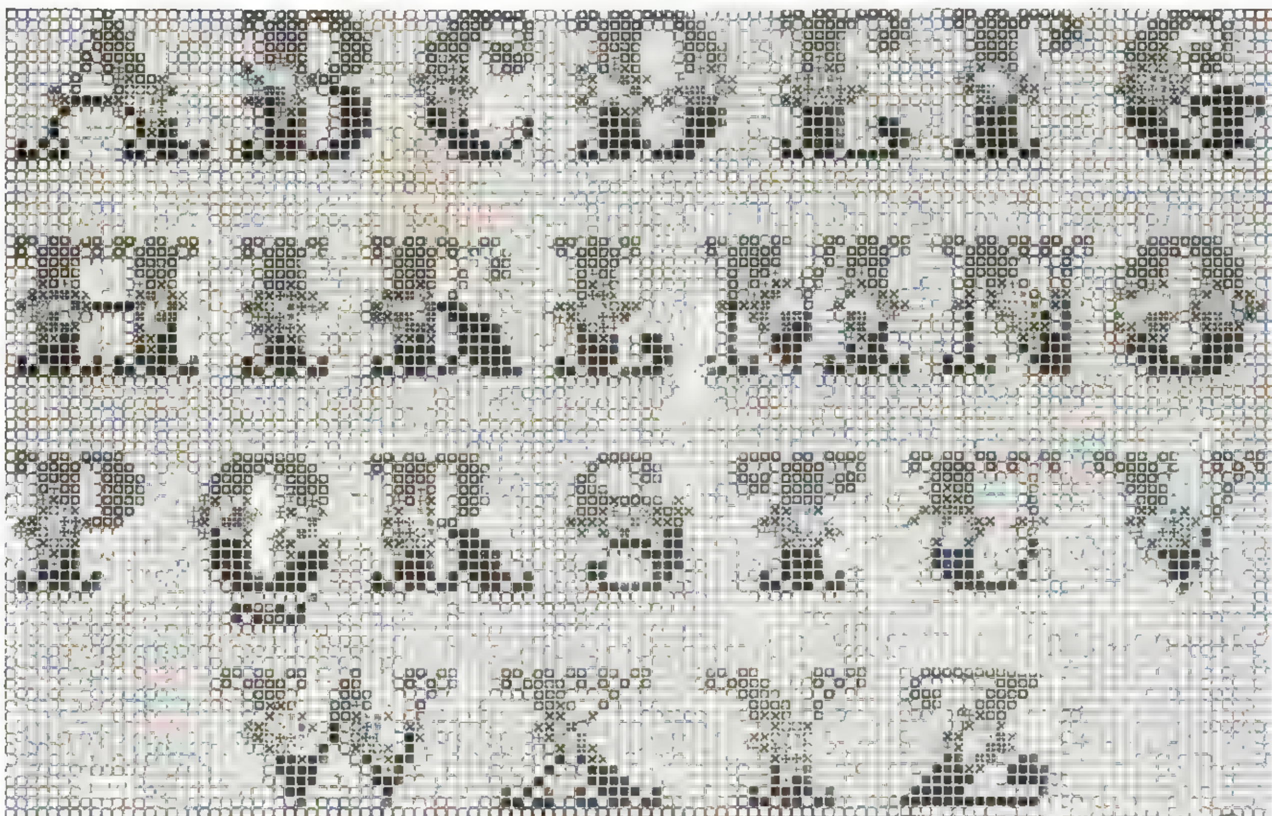
BRODERIE EN RELIEF.



DESSIN POUR EXÉCUTER LA BLAGUE A TABAC.
Explication des signes : ■ Noir. ■ Vert. ◘ Bleu. ◘ Jaune.



JUPON D'HIVER.



ALPHABET EN TAPISSERIE. — Explication des signes : ■ Noir. ◘ Jaune d'or. ■ Vert foncé. ■ Vert clair. ■ Ponceau clair. ◘ Ponceau moyen. ■ Ponceau foncé. ◘ Rose très-clair. Rose clair. ■ Rose moyen. ◘ Rose foncé.

Alphabet en tapisserie.

On emploiera ces lettres, soit comme initiales brodées sur les objets destinés à être donnés en présent, soit pour composer des mots tels que *mouchoir*, *buvard*, *album*, etc. qui peuvent figurer sur ces objets pour en indiquer la destination. On sait que l'on peut exécuter ces lettres sur toute étoffe; il suffit de les broder sur un petit morceau de canevas, dont on tire les fils lorsque les lettres sont terminées. On peut exécuter ces lettres en laine, en soie ou bien en perles. Dans ce dernier cas, on ferait la partie supérieure avec des perles d'or, la partie inférieure avec des perles noires, le milieu avec des soies.

Chemisette

POUR CORSAGE OUVERT.

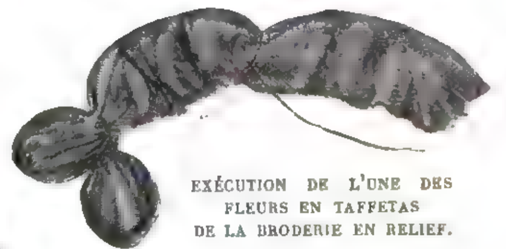
Les corsages pour les réunions du soir, qui n'admettent pas les toilettes décolletées, tout en imposant une toilette un peu parée, sont fréquemment ouverts *en cœur* par devant. On sait que l'on peut donner cette forme à tous les corsages montants, en repliant chaque devant, en dessous, depuis le cinquième bouton, à partir du cou.

Pour accompagner ces corsages on met des chemisettes semblables à celle dont nous publions le dessin. On les fait en mousseline. L'encolure est festonnée. Le dessin est brodé au plumetis.

Cravate à trois pans.

Cette cravate se compose d'une bande droite entourant le cou, et d'un nœud à trois pans; le tour du cou a 42 centimètres de longueur, 2 centimètres 1/2 de largeur; il est en taffetas, doublé de gaze roide, recouverte de taffetas blanc. Pour faire le nœud, on emploiera deux morceaux de taffetas ayant chacun 13 centimètres de longueur, 4 centimètres 1/2 de largeur; la *traverse* a 10 centimètres de longueur, 4 centimètres de largeur; le pan du milieu a 16 centimètres de longueur, — 5 centimètres de largeur à son extrémité supérieure, — 7 centimètres de largeur au milieu; il est taillé en pointe à son extrémité inférieure. Les deux autres pans ont la même longueur; leur largeur est de 4 centimètres sur leur bord supérieur, de 7 centimètres au milieu; ils sont également coupés en pointe sur leur bord inférieur.

On exécute sur tous les morceaux composant la cravate un léger dessin au *point russe*, en soie noire, et on les entoure avec une guipure noire ayant un centimètre de largeur; on forme deux plis sur le bord inférieur de chaque pan, on les coud tous trois sur un ruban étroit que l'on fixe sous le nœud; on ferme la cravate avec des agrafes, ou des boutons et des boutonnières.



EXÉCUTION DE L'UNE DES FLEURS EN TAFFETAS DE LA BRODERIE EN RELIEF.

Bordure pour

VESTES, TALMAS, ETC.

On exécute cette bordure sur des bandes de cachemire qui devront être (dans le cas où il s'agit de garnir une veste) plus étroites pour les man-

Digitized by Google

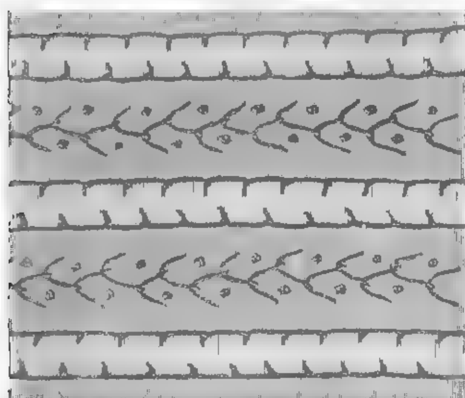
ches et pour les entournures que pour la veste même. Nous recommandons cette bordure pour les *sorties de bal* en cachemire blanc pour femmes et jeunes filles.

La bande sera en cachemire rouge, — bleu, — ou rose de Chine. On dessine les carreaux sur une seconde bande en cachemire noir, on place celle-ci sur la précédente, et sur tous les contours des carreaux on exécute un point de chaînette avec de la soie noire. On peut substituer de la soutache au point de chaînette. On découpe ensuite le cachemire noir dans l'intérieur des carreaux dont la teinte est claire, et dans ces carreaux on exécute une grande croix noire, retenue au milieu par un petit point. La croix des carreaux noirs est faite avec de la soie rouge.

L'effet produit par cette bordure si simple en apparence est remarquablement joli. On peut aussi l'employer pour robes et jupons.

Bordure pour corsages blancs.

Cette bordure se compose de cordons en coton blanc (tresse) posés *sous* le nansouk. Ces cordons sont indiqués sur notre dessin par une teinte claire. Ils sont fixés par des points de festons très-écartés, exécutés en soie ou laine fine, noire. Entre les cordons se trouvent des points d'*arêtes* et des points *noués*.



BORDURE POUR CORSAGES BLANCS.



CRAVATE A TROIS PANS.

CHEMISETTE POUR CORSAGE OUVERT.

DESCRIPTION de TOILETTES.

Robe en taffetas noir, garnie d'un volant plissé à très-larges tuyaux, ayant environ 20 centimètres de hauteur. Ce volant est bordé d'un ruban en taffetas vert, de nuance moyenne, et surmonté d'une ruche *chicorée* en même taffetas vert. Corsage montant, plat, boutonné, à pointe. Très-petite pèlerine courte, ouverte par devant, garnie comme la robe. Manches étroites ornées d'une ruche *chicorée* en taffetas vert.

Petite fille de huit ans. Robe en reps de laine blanc, à côtes très-fines. La jupe est bordée avec une ruche en taffetas bleu de France, surmontée de sept rubans du même bleu. Corsage montant blanc en nansouk. Ceinture à bretelles en taffetas bleu de France. Bottines en drap du même bleu.

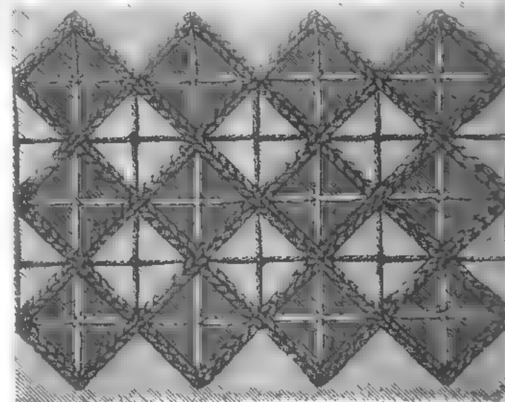
Robe en popeline unie gris feutre. Le bas de la jupe est découpé en dents bordées avec une ruche en très-étroit ruban violet. Grand paletot en poult-de-soie violet, de même nuance que la ruche garnissant la robe. Chapeau à fond souple en velours violet; passe bouillonnée horizontalement, en satin gris feutre bordée de velours violet et garnie de grelots violets. Deux petites plumes, l'une noire, l'autre violette, sont couchées sur le fond; brides en velours violet.

MODES.

L'incertitude qui règne encore au sujet des modes qui seront adoptées pour l'hiver prochain se dissipe cependant sur quelques points, et laisse poindre des lueurs dont nous nous empressons de profiter.

La crinoline se rétrécit, mais l'envergure des robes reste au moins aussi large, les *cages* étant recouvertes par des jupons de mousseline roide garnis de volants multipliés. Pour les toilettes ordinaires, le volume est moins considérable, et l'on se borne à mettre sur la crinoline un jupon de percale empesé, recouvert avec un jupon en tissu de laine ou de soie.

Les manteaux ne seront pas très-longs; la plupart seront faits à manches, quelques-uns à ceinture, beaucoup en forme de paletots. On porte toujours des talmas, mais on ne saurait nier qu'ils perdent du terrain devant les paletots.



BORDURE POUR VESTE, ETC.

Digitized by Google



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56 Rue Jacob Paris

Toilettes de Mme BREANT CASTEL, 58 bis Rue Ste Anne.

Envois de la Mon DE COMMISSION GÉNÉRALE, r. d'Hauteville, 53.

Digitized by Google

Digitized by Google

Les carreaux écossais se voient encore à l'état d'*accessoires*, tels que garnitures de robes, ceintures, cravates, etc., mais ils sont délaissés comme *principal*.

Les vestes de tous genres, de toutes formes, se multiplient comme les polypes, par ramification. Une forme en fait naître une autre un peu différente, et ainsi de suite. On en fait un grand nombre en cachemire de nuance vive, bleu ou rose de Chine, avec ornements en soutaches, ou bien en dentelle noire; dans ce dernier cas, ces ornements se composent d'entre-deux et de feuilles, ou de palmes également en dentelle (imitation), que l'on pose dans les coins par devant, au milieu de l'encolure et du bord inférieur par derrière; on orne de la même façon le dessus des manches et leur bord supérieur. Nos lectrices savent que l'on trouve chez Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, nº 6, un dépôt de ces entre-deux, des feuilles et des palmes, qui se vendent à un prix peu élevé. Ces vestes sont commodes; elles conviennent à tous les âges, car la grand'mère peut les porter tout comme sa petite-fille, et de plus elles aident puissamment à l'économie du budget de la toilette, car elles permettent d'user toutes les jupes de robes.

On soupçonne que le bleu vif sera la couleur préférée pendant l'hiver prochain; il se montre déjà sous toutes les formes, et semble vouloir disputer le terrain aux teintes neutres, le noir, le gris, le brun, qui occupent depuis plusieurs années le haut du pavé.

Parlerai-je des gros boutons en filigrane et des grosses chaînes massives, en apparence seulement, que l'on voit sur quelques confections? Il semble qu'il y ait quelque part une coterie féminine décidée à adopter successivement ou simultanément tous les insignes qui appartiennent aux diverses professions masculines. On a vu des cols marins, des cols juges, des cols rabats, des vareuses de jardinier, des fracs de fashionable, des gilets rouges empruntés aux cochers; voici que l'on exhibe les chaînes d'huissier. Quoique cette mode ne soit pas destinée à devenir générale, il a bien fallu la noter en passant. On en fera ce que l'on voudra.



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe en foulard bleu vif. Le bord inférieur de la jupe est formé par un volant très-légèrement froncé, surmonté d'un ruban en velours noir et d'une ruche tuyautée. Ce volant atteint par derrière une hauteur de 22 centimètres; il s'élève par devant, de façon à avoir 40 centimètres de hauteur à sa pointe. Le corsage est remplacé par une casaque courte, ajustée, garnie d'une double ruche et d'un volant de dentelle noire ornée de nœuds en ruban de velours noir, placés aussi sur les manches. Chapeau en paille garni d'une plume blanche et de velours bleu.

Robe en cachemire gris avec jupon pareil La garniture du jupon se compose d'un volant composé alternativement de trois tuyaux et d'un espace plat sur lequel se trouvent trois *pattes* en ruban gros bleu terminées par une *boule* de même nuance. La robe est courte, de façon à atteindre seulement le bord supérieur de la garniture du jupon. Elle est bordée avec un large ourlet replié à *l'endroit* de la robe *piqué* en soie gros bleu et orné de pattes en ruban; sur le côté gauche, cette robe est relevée par des coques de ruban gros bleu. Corsage montant, manches étroites, ceinture large en *gros-grain* gros bleu.

Petit garçon de huit ans. Pantalon et veste longue en popeline brune. Gilet long en piqué blanc. Large ceinture en ruban noir moiré.

La mode des chapeaux sans bavolets s'établit décidément, et favorise l'exhibition des grandes épingles italiennes qui fixent le gros chignon, et arrêtent le chapeau; on en voit de tous genres et de toute dimension, dorées, argentées, unies, ciselées, en jais, en acier. Les boucles d'oreilles, cet enjolivement quelque peu sauvage, sont généralement adoptées et portées, même *à la ville*.

Les chapeaux d'hiver que j'ai vu préparer chez Mme Aubert sont charmants, *élégants*, légers, vaporeux même, car c'est là le trait distinctif de la mode actuelle. On emploie, en guise d'ornements, de la peluche, mais non cette lourde peluche que nous connaissons; celle dont je parle est bouclée, et paraît aussi *vaporeuse* que du tulle.

Digitized by Google

J'ai vu dans plusieurs magasins, entre autres *aux Villes de France*, une étoffe de soie que l'on nomme *granité*, et dont j'ai retenu le nom pour le redire à nos lectrices. Ce tissu est épais, extrêmement souple, de belle teinte grise mélangée de noir et de blanc, et composera des robes de demi-toilette extrêmement distinguées, solides et sérieuses; ce sera le foulard de l'hiver: ce surnom est mérité par la gracieuse souplesse de ce tissu, qui tombe en plis moelleux, mais non pas *flasques*, soit dit sans reproche à l'égard du foulard. Une robe en *granité*, un pardessus en drap-velours, du même gris, un chapeau en satin bleu atténué par quelques dentelles noires, composeront cet hiver une élégante toilette du matin. ÉMELINE RAYMOND.

CHRONIQUE DU MOIS.

Les portes, obstinément fermées depuis trois mois, s'entr'ouvrent une à une. Paris, dont aucun chroniqueur n'a manqué de flatter la passion dominante, en lui répétant dans les revues hebdomadaires, dans les *courriers* mensuels, sur tous les tons et avec tous les caractères d'imprimerie :

Rome n'est plus dans Rome,

Paris consent à avouer qu'il regagne son domicile légal. Les domestiques sont encore aux eaux, il est vrai; les concierges ne sont pas encore revenus de leurs villégiatures, et les locataires assez mal appris pour se trouver à Paris en cette saison se voient obligés de se tirer mutuellement le cordon : mais la science, mais la finance, mais les arts, comptent déjà un certain nombre de représentants sur le pavé parisien. La justice seule nous manque encore: elle ne reprend possession de son palais que le jour consacré à la commémoration des morts. En dépit des retardataires qui prolongent leur absence pour faire accroire à leurs confrères parisiens qu'ils sont retenus par le plaisir de la chasse, de cette chasse où l'on tue, hélas !.... plus de chasseurs que de gibier, la saison morte ressuscite; la Bourse n'est plus un temple consacré au culte de la solitude; le bois de Boulogne compte de nombreux promeneurs, et, s'il n'y a pas encore de soirées, il y a déjà quelques dîners et plusieurs premières représentations.

L'Odéon a inauguré la nouvelle saison par un succès; sa réouverture s'est opérée avec une comédie de M. Leroy, *les Plumes du paon*. A l'inverse des faits qui s'y produisent ordinairement, le public a paru plus charmé que les critiques; ceux-ci assistaient cependant, au grand complet, à cette première représentation, et plus d'un spectateur tournait des regards interrogateurs vers son chef de file, je veux dire vers le critique dont il subit chaque semaine la pression, et sans l'aveu duquel il n'oserait formuler son opinion. Mais les oracles avaient couvert leur physionomie de ce voile impénétrable dont M. de Talleyrand avait indiqué l'épaisseur en usant d'un apologue aussi expressif que connu. Aucune lorgnette, si parfaite qu'elle fût, ne pouvait suivre sur le visage de ces diplomates du feuilleton la trace des impressions qui se condensaient en eux pour retomber sur le public; celui-ci, voyant qu'il interrogeait vainement les quatre points cardinaux de la salle, et cette baignoire, et cette première loge, et cette stalle de balcon, et ce fauteuil d'orchestre, a subitement pris son parti de cette situation difficile. Sans plus attendre son mouton en chef pour sauter après lui, chaque fraction de l'auditoire s'est laissé divertir par la spirituelle comédie de M. Leroy, et l'a franchement applaudie.

La pièce est jolie, les caractères vrais, l'action marche bien, le dialogue est spirituel, animé par une verve intarissable; les personnages intéressent toujours et ne révoltent jamais.... Voilà bien des motifs de succès; et en vérité, je le dis en vérité, la critique aurait dû cette fois se laisser conduire par le public qu'elle mène, et reconnaître avec lui les qualités de la pièce, au lieu de donner le pas sur elle à des flibustiers, à des Mohicans, et de lui retarder indéfiniment un *compte rendu* outrageusement rogné. Mais que voulez-vous! M. Leroy a trop d'esprit! On le lui reproche sérieusement, et l'on n'accorde aux *Plumes du Paon* que quelques lignes écourtées et renfrognées.

Les personnages de cette comédie se composent d'un honnête commerçant enrichi, visant à la notoriété littéraire, et se résignant à la posséder par reflet, au moyen d'un gendre célèbre; de sa fille, charmante et sympathique caractère; d'un jeune aspirant à l'Académie, faisant la roue dans plusieurs revues et sur plusieurs théâtres; d'un jeune et pauvre écrivain de talent, forcé de donner des leçons d'italien à la jeune fille riche; du rédacteur en chef d'un journal *intermittent;* d'une sorte de courtier universel, trafiquant de toutes choses, agent ordinaire de l'aspirant académicien, et de plusieurs caractères épisodiques très-vrais et très-amusants. On y voit entre autres une baronne de lettres qui traverse la pièce avec des toilettes frelatées, étalant un luxe de faux aloi, de même provenance que son titre, toujours armée d'un manuscrit noué avec un ruban rose, dévorée du désir de *paraître* jouer un rôle quelconque n'importe où.

Le jeune professeur d'italien aime son élève, mais elle est riche, et il est pauvre, inconnu, qui pis est, et comme tel, refusé par tous les directeurs de théâtre et de revues. Encore s'il réussissait à se faire un nom! Tous les obstacles tomberaient d'eux-mêmes, car M. Guerbois, père de la jeune fille qu'il aime, le lui fait entendre clairement : il accepterait un gendre pauvre, pourvu qu'il fût assuré de le voir un jour célèbre. Pour comble d'infortune, Paul Gérard apprend que l'on va conduire à l'hospice un vieillard qui a été pour lui un second père, s'il ne peut payer une somme de 1,200 francs dans une maison de santé. C'est à ce moment qu'il est tenté par le courtier; il lui vend une comédie, et s'engage sur l'honneur à ne jamais revendiquer la propriété littéraire qu'il vient d'aliéner.

La pièce est représentée sous le nom de Delahaye, le postulant à l'Académie, avec un succès enthousiaste. Le malheureux auteur perd en même temps l'avenir glorieux que lui ouvrait un semblable succès, et l'espoir d'obtenir la main de Mlle Guerbois. L'heureux Delahaye s'est mis sur les rangs; il réalise de tous points l'idéal de M. Guerbois, et le mariage serait déjà décidé sans la sourde opposition de la jeune fille. Malgré les tortures qu'il endure, Paul Gérard reste fidèle à l'engagement qu'il a pris; il assiste avec un désespoir silencieux au triomphe de son rival; mais, au moment où l'on proclame au milieu des applaudissements le nom de Delahaye, Champagnac, le directeur du journal *le Perroquet*, l'ami de Paul Gérard, qui, à l'insu de celui-ci, a lu sa pièce, Champagnac, qui a encore triplé sa verve ordinaire par un nouveau baptême opéré dans le vin dont il porte le nom, Champagnac qui n'est pas ivre, mais qui est *gris*, ce qui est bien pis, jette au public le nom de Paul Gérard, comme étant l'auteur de la pièce qui vient d'être jouée.

Scandale, réclamations, enquête contradictoire; l'infortuné M. Guerbois ne sait plus à quel gendre se vouer. En dépit des affirmations de l'honnête Champagnac, le geai, appuyé par le consciencieux Gérard, garderait ses plumes, s'il n'avait commis la maladresse de faire enfermer à Clichy son agent trop exigeant, qui livrait chaque jour un assaut à son portefeuille. Accompagné de ses recors, l'agent obtient de faire une station chez M. Guerbois, et là il réduit à néant les affirmations de Delahaye et les dénégations de Gérard, en produisant le reçu motivé, signé par celui-ci, en échange des 1,200 francs pour lesquels il renonçait à la propriété de sa pièce. Conspué, déplumé, le geai disparaît, et M. Guerbois ouvre ses bras au gendre qui lui apporte la célébrité en dot.

On trouve à l'Odéon plusieurs acteurs excellents, et la comédie de M. Leroy est jouée d'une façon tout à fait remarquable; le rôle de Champagnac est dévolu à M. Thiron, qui suffirait à lui seul pour assurer un succès; il n'y a pas à Paris un acteur plus finement comique, plus spirituel que M. Thiron. Le débutant, M. Villeray, deviendra un excellent *jeune premier*, dès qu'il aura perdu l'habitude de certains mouvements de physionomie un peu trop exagérés. Mlle Mosé est une ravissante comédienne, belle, tendre, digne, et donnant toujours une note vraie. Enfin il n'est pas jusqu'au rôle de la baronne de lettres, Mme de Benneville, qui ne soit rendu avec infiniment de talent par Mme Masson.

On vit, en ce moment, dans la saison charmante qui pourrait s'appeler le printemps de l'hiver. Tout est promesses, et l'espérance agite son voile vert au seuil de tous les théâtres. Tous ces boutons ne s'épanouiront peut-être pas, toutes les fleurs ne se transformeront pas en fruits exquis; mais on possède le plaisir de l'attente, qui est peut-être le plus certain de tous, grâce à l'incertitude qui l'accompagne. *L'Africaine* est en répétition; quelques vagues rumeurs avaient circulé, et le public s'en était ému; heureux public! Il n'a pas de plus grave sujet de tourment que la destinée de l'*Africaine*. On lui avait dit, à ce crédule public parisien, que Mlle Sax et M. Faure refusaient de donner à leurs visages la nuance africaine exigée par les *exécutants* testamentaires de Meyerbeer; tout le monde est heureusement rassuré : on sait maintenant que d'une part on n'aura pas une Africaine blanche, que, d'une autre, on ne poussera pas la couleur locale jusqu'au noir.

Le programme lyrique de l'hiver prochain est une page détachée de l'almanach de Gotha : on annonce un opéra du duc de Saxe-Cobourg, un autre du prince Poniatowski, un autre du comte Gabrielli. On ne regardera pas aux armoiries, si l'on a des chefs-d'œuvre; mais, en cas d'insuffisance, on sera d'autant plus sévère que rien n'obligeait ces illustres combattants à descendre dans la lice. A notre époque, on veut cueillir toutes les palmes; on ne se contente plus d'être comte, ni même prince, ni même duc, et l'on trouve qu'il y a quelques fadeurs dans les grandeurs, si l'on ne peut y joindre la notoriété littéraire ou musicale. Le symptôme n'est pas mauvais, du reste; il prouve que le mérite personnel tend chaque jour davantage à devenir l'unique mesure qui servira à peser les individus.

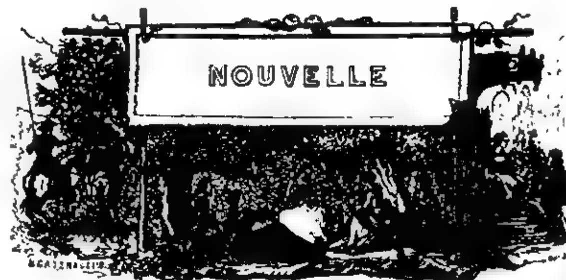
Le Théâtre-Italien vient d'ouvrir ses portes à un public choisi; car il ne suffit plus à un directeur de théâtre de savoir choisir ses artistes, il faut encore qu'il prenne des mesures efficaces pour épurer l'auditoire, et la saison dernière avait donné lieu à quelques petits scandales que l'on veut éviter cette année. Les mesures que l'on a prises sont énergiques, mais elles seront insuffisantes. Toutes les réclamations portaient sur ce point : plusieurs dames, sachant qu'il faut s'habiller pour aller à l'Opéra italien, avaient conclu de cette obligation la permission de se déshabiller. Un soir on a vu en première loge une de ces dames en costume primitif; elle avait remplacé ses manches et ses épaulettes par un léger lacet d'or soutenant un corsage qui n'avait pas même la dimension d'une ceinture.

On a voulu porter remède à cette situation, et l'on n'a accordé que des abonnements *personnels*, c'est-à-dire qu'aucun abonné ne pourra désormais céder ou donner sa loge, sans s'être fait représenter la toilette qui devra être exhibée dans cette loge, et sans y avoir apposé un cachet, ou bien un certificat de garantie.

Eh bien, cette mesure, qui semble très-radicale, ne portera pas tous les fruits que l'on en attend. D'abord, la direction est-elle bien sûre de ses abonnées? A-t-elle eu des conférences avec les couturières des susdites abonnées? Leur a-t-elle imposé une mesure générale? A-t-on fixé le nombre de centimètres que l'on exige de chaque corsage? Si cela n'a pas été fait, tout est à refaire.

Le directeur du Théâtre-Italien aurait dû nommer un comité de dames siégeant dans un salon-vestiaire, pendant toute la durée des représentations, chargé d'inspecter toutes les toilettes, et de refuser celles qui ne seraient pas conformes aux règlements.

Il y aurait encore un autre moyen d'arriver au résultat poursuivi; ce serait de faire comprendre à toutes les femmes que l'inconvenance ne mérite que le dégoût et n'inspire que le mépris, qu'il y a non-seulement de l'effronterie, mais encore beaucoup de niaiserie dans toutes ces inconvenances, et que l'on peut affirmer à coup sûr que la toilette la plus révoltante est toujours portée par la femme la plus inepte. EMMELINE RAYMOND.



AIDE-TOI, LE CIEL T'AIDERA.

Suite.

« Madame,

« Une erreur commise par le porteur de mon journal « me fait connaître l'adresse de la maison que vous habi« tez; je n'avais pu perdre le souvenir de la journée pas« sée en votre compagnie, et depuis quelques jours je « connaissais votre nom. Voulez-vous me permettre d'al« ler vous voir?

« S'il ne vous convenait pas de me recevoir, ne me « traitez pas comme un importun dont on se défait avec « quelques formules polies. Faites-moi l'honneur d'agir « franchement, et de me dire sans détour que vous ne « désirez pas revoir celui qui a fait avec vous le voyage « de Compiègne. Je me soumettrai à votre décision sans « la discuter, sans chercher à l'ébranler. Je ne cache pas « que ma demande est en contravention avec les us et « coutumes de la société, que vous pourriez bien la trou« ver indiscrète, et la repousser sans appel. Mais le bon« heur de rencontrer sur sa route un esprit animé des « sympathies qui sont les nôtres est si précieux et si rare, « qu'il vaut bien le risque auquel je m'expose en ce mo« ment. Oui, ce bonheur peut être recherché, même au « prix d'une humiliation.

« Daignez agréer, Madame, l'assurance de mon profond « respect,

« Etienne DE VAUCIGNY. »

« Ma réponse ne se fit pas attendre; je l'envoyai le jour même, en indiquant l'heure à laquelle on me trouverait le lendemain.

« M. de Vaucigny arriva à l'heure indiquée, et, usant des privilèges de mon âge, je lui adressai quelques reproches sur la défiance qu'il m'avait marquée; puis, la curiosité féminine reprenant ses droits, je voulus savoir comment il avait appris mon nom.

« Je suis venu près de vous pour vous faire une confession complète, » me répondit-il, « daignerez-vous m'écouter? Cela sera un peu long, car tous les motifs qui m'ont fait agir se relient étroitement entre eux, et tiennent à mon caractère en même temps qu'aux événements qui se sont produits dans mon existence.

— Je connais une partie de ces événements; l'une de mes amies m'a parlé de monsieur votre père et de vous-même. Je sais que vous avez été en Afrique, que vous avez abandonné la carrière militaire, que vous avez rompu

Digitized by Google

vos anciennes relations si complétement que l'on ignorait si vous étiez encore vivant.

— Tout cela est vrai, Madame, et vous allez juger les motifs qui ont dicté mes résolutions. Lorsque mon père est mort, il me laissait pour toutes ressources une somme de vingt-cinq mille francs, et la protection de quelques-uns de ses anciens camarades. On peut bien recevoir de ses semblables une aide que l'on prêtera soi-même tôt ou tard à un autre, acquittant ainsi la dette que l'on a contractée envers l'humanité; mais..... ne me jugez pas trop orgueilleux, je vous en supplie..... mais il y a bien peu d'individus qui aient l'âme assez élevée pour remplir dignement le rôle de *protecteur*. Agir sans froisser la délicatesse de celui que l'on protége, se souvenir du service que l'on a rendu, seulement pour se féliciter d'avoir été utile, n'avoir aucune prétention usuraire sur l'âme, les sentiments, les opinions, en un mot sur l'indépendance morale de l'individu protégé; ne s'attribuer en aucune circonstance une supériorité qui blesserait la dignité en ébranlant la reconnaissance; se dire que l'on a soi-même reçu quelque part des services dont on paye l'équivalent en se faisant l'appui d'individus qui sont plus faibles que soi; en un mot, permettre à la reconnaissance de se produire sans lui imposer une forme déterminée, qui, en étant d'accord avec les goûts du protecteur, pourrait se trouver en opposition avec les inclinations du protégé: telle devrait être la ligne de conduite observée pour rendre la protection acceptable, sans s'exposer à abaisser l'âme de ceux que l'on protége, en exigeant de lâches complaisances, et sans vicier cette âme en lui rendant la reconnaissance impossible, en y développant le hideux sentiment de l'ingratitude. Les êtres qui comprennent ainsi la solidarité humaine, et qui respectent ainsi la dignité de leurs semblables, existent, sans nul doute; mais je ne les ai pas rencontrés. Lorsqu'il m'arrivait de retrouver un de mes anciens camarades, il semblait toujours redouter un appel à sa bourse, ou bien à son crédit..... Je me suis hâté de calmer toutes ces appréhensions, en m'éloignant de tous ceux que j'avais connus. J'ai essayé de la vie militaire; par quelques-uns de ses côtés elle s'accordait avec mes goûts,... d'autres détails m'étaient essentiellement antipathiques. Entraîné par les séductions de la science, j'ai voyagé, entamant le mince capital qui composait mon unique avoir; puis je me suis souvenu que je n'avais point de fortune, point de carrière, et qu'il fallait prendre le joug d'une profession quelconque, si je voulais conserver l'indépendance de mon caractère.

« J'étais fermement résolu à travailler, mais je m'interrogeais vainement; il m'était impossible de découvrir en moi une *spécialité* assez prononcée pour devenir une ressource. J'avais flâné en amateur parmi les immenses richesses qui composent les connaissances humaines, allant où la curiosité m'attirait, cherchant dans la géologie les antécédents de l'histoire naturelle, poursuivant dans la chimie l'origine et les conséquences infiniment variées de toutes les agglomérations qui composent les corps animés et inanimés; j'avais dessiné, parce que mes recherches exigeaient souvent que j'appelasse le dessin à mon aide. Mais rien de tout cela ne pouvait constituer une profession. Je n'étais pas assez sûr de moi-même pour entreprendre de professer; je ne me reconnaissais pas les facultés qui appartiennent aux artistes. J'avais près de trente ans, d'ailleurs! Si à cet âge l'artiste n'a pas trouvé l'occasion d'affirmer son talent, il est à peu près certain qu'il n'a rien de bon, rien de beau à indiquer. Le manque d'activité de l'esprit ne tient pas uniquement à une paresse endémique. Je ne crois pas aux vocations contrariées, aux circonstances dressant des obstacles infranchissables entre l'intelligence et le but qu'il lui est donné d'atteindre; lorsque ce but est clairement défini, lorsqu'il se dessine nettement dans nos visions intérieures, tout ce qui faisait obstacle devient moyen; on soumet les oppositions, on triomphe des impossibilités, car le talent se fait invinciblement sa place, grande ou petite, quelle qu'elle soit. D'ailleurs, l'orgueil qui est en moi me disait qu'il vaut mieux être au-dessus qu'au-dessous de sa tâche; il m'engageait à remplir du mieux qu'il me serait possible celle qui deviendrait mienne, fût-elle humble, selon le jugement des hommes. Pour dissiper la fatigue, pour sentir palpiter en moi l'amour du beau et du bien, n'avais-je pas d'ailleurs les ressources acquises dans mes études? Je savais dessiner, j'aimais la musique.....; avec ces goûts et des livres on n'est jamais malheureux, car on peut exercer en tous sens les forces que Dieu nous a données pour comprendre, pour admirer, pour aimer.

« C'est au moment où j'étais décidé à revenir en France, à y chercher un emploi quel qu'il fût, dans un bureau de télégraphe ou de chemins de fer, que je rencontrai à Constantinople un ancien camarade de collége, pour lequel j'avais conservé une sincère amitié. Félix Tribert était fils unique d'un fabricant de châles, qui, par son intelligence, son activité et sa droiture, était arrivé à la possession d'une fortune considérable. Mais la fortune n'était pas le but unique que M. Tribert s'était proposé; à ses yeux le travail était le grand régulateur de l'intelligence humaine, et l'ignorance de cette loi avait pour résultat inévitable de rendre les hommes fous, méchants, ou idiots. Il avait travaillé toute sa vie, et jurait que la mort seule arrêterait son activité, ne permettant pas même à la maladie de le retenir loin de ses occupations. Il envoyait son fils étudier à Lahore quelques-uns des procédés relatifs à la fabrication des tissus indiens; mais, comme il n'avait rien de mesquin dans les idées ni dans les habitudes, il permettait à Félix de prendre le chemin des écoliers, et subvenait largement aux frais de son école buissonnière.

« La nature de Félix n'était pas aussi compliquée que le sont la plupart des caractères appartenant à notre époque si tourmentée; son cœur était simple et bon, son intelligence droite et saine. Après les premières effusions causées par notre rencontre inespérée, il me fit les questions que je m'adressais à moi-même depuis quelque temps:

« Que fais-tu? Que penses-tu faire? »

« Je lui exposai ma situation; je lui dis que je n'avais pas de vocation, partant pas de répugnance, et que j'allais rentrer en France pour chercher à me créer quelques ressources.

« Tu ne chercheras pas longtemps, » me répondit Félix, dont le visage s'éclaira d'un bon sourire; « va trouver mon père; nul n'est plus habile que lui à découvrir les aptitudes particulières; nul ne s'entend mieux que lui à leur faire rendre tout ce qu'elles peuvent donner. D'après ce que tu viens de me dire, tu as conservé et développé tous les goûts que tu avais au collége: dessinateur et chimiste! Mais tu pourras rendre de grands services à mon père! Tu lui porteras une lettre de moi..... pas avant que nous ayons passé ici quinze jours ensemble; je ne puis me décider à te perdre si tôt, après t'avoir si miraculeusement retrouvé chez les Osmanlis. Dans quinze jours je quitterai Constantinople; tu prendras la route de France, je t'y rejoindrai dans huit mois. »

« Tout se passa comme Félix l'avait réglé. Je revins à Paris, je me rendis chez M. Tribert; je m'étais muni, à tout hasard, d'un carton contenant un grand nombre d'arabesques, dessinées et coloriées par moi. M. Tribert lut attentivement la lettre de son fils, examina plus attentivement encore mes dessins, puis, me regardant pardessus ses lunettes, il me dit d'un ton bref:

« Trois mille six cents francs par an pour commencer; huit mille francs dans deux ans, si nous nous convenons.

— Permettez, Monsieur, » dis-je un peu étonné du chiffre de ces appointements qui me semblait trop considérable, « il me semble que vous ne savez pas encore si je pourrai m'acquitter de ma tâche.....

— Croyez-vous, Monsieur, que vous connaissez mon industrie mieux que moi-même? Je sais ce que je dis et ce que je fais; vous pouvez devenir mon bras droit; à demain, Monsieur. »

« Ce fut ainsi que je devins..... dessinateur en châles. Je n'ai jamais rencontré une âme plus droite que celle de M. Tribert; il n'évapore pas son bon vouloir en discours séduisants, mais sa brève parole est d'or, comme son cœur.

« Ma situation s'améliora plus vite encore qu'il ne me l'avait annoncé. Je lui rendis quelques services, en lui indiquant certaines combinaisons de couleurs, et il m'en remercia en s'occupant de mon *avenir*, comme il disait. Aujourd'hui je gagne, avec mon travail, dix mille francs par an, et M. Tribert m'a obligé à recevoir une petite part dans ses bénéfices.

« Voilà, Madame, ma *position sociale*, bien exactement définie; il me reste à vous faire connaître les raisons qui m'ont dicté ce long récit:

« Je suis indépendant, puisque je ne dépends que de mon travail; je suis riche, puisque mes ressources dépassent mes besoins; je devrais être heureux, puisque mes occupations ne m'ont pas obligé à faire le sacrifice d'un seul de mes goûts..... Et cependant j'ai éprouvé bien souvent les effets d'une tristesse sans cause apparente, d'un abattement moral dont je secouais difficilement le poids. J'étais seul..... Je n'étais la principale affection d'aucune créature humaine; je n'avais point de famille, je ne pouvais songer qu'à moi..... toujours à moi..... Les égoïstes sont plus à plaindre qu'ils ne le croient.

« De temps en temps M. Tribert me dit: « Mariez-vous donc, Monsieur; quand vous aurez une femme, une famille, vous voudrez augmenter le bien-être de tout ce monde; vous verrez qu'alors il vous poussera plus d'idées; vous chercherez, vous trouverez; nous arriverons à de beaux résultats.

— Marie-toi, » me répète à son tour Félix, qui, du reste, joint l'exemple au précepte, car il épouse dans quelques jours une jeune fille qu'il aime.

« Tous ces conseils sont plus faciles à donner qu'à suivre. Je n'ai point de famille, je n'ai plus de relations, je suis un peu sauvage... et je ne vois pas comment je m'y prendrais pour aller demander à une inconnue si elle veut consentir à m'épouser. Enfin, oserai-je vous le dire? je n'ai jamais rencontré une jeune fille qui m'inspirât tous les sentiments que je veux éprouver pour celle qui sera ma femme. Les unes convoitaient uniquement la particule qui est placée devant mon nom; les autres étaient frivoles et ignorantes; d'autres passaient devant moi comme des énigmes indéchiffrables. Il y a trois semaines, fuyant la grosse joie d'une fête publique, je voulus aller trouver la campagne; je vous rencontrai, Madame, je passai près de vous, près de la jeune fille qui vous accompagnait, une journée qui devait rester dans ma vie en y fixant un souvenir lumineux. Avec vous..... avec elle, j'avais pu être *moi*, j'avais pu me montrer tel que je suis, dire *ma* pensée sans réticence, exprimer mes sympathies, mes admirations, sans atténuation comme sans affectation. Oh! la belle journée! Et comme chacun des sentiers parcourus par nous me semblait conduire au bonheur, le révélant dans sa plénitude!

« Entre autres croyances solidement établies en moi, je possède celle-ci: j'ai la ferme persuasion que la Providence, à un moment donné, offre à chacun de nous la part de félicité à laquelle il nous est permis d'espérer; elle nous la montre sans nous la donner..... à nous de la mériter, de la conquérir par nos efforts. Mais cette vision est unique dans notre vie; tant pis pour les malhabiles, et surtout pour les *habiles*, qui, prenant dans cette circonstance conseil de leurs habitudes de calcul étroit et mesquin, imposent silence à l'enthousiasme pour écouter les séniles exhortations de leur raison aveugle; la raison, telle qu'elle nous a été donnée par Dieu, n'est pas tout entière contenue dans la méfiance; la raison ne nous dit pas toujours: Défie-toi! Bien souvent le fou est celui qui doute, celui qui ne comprend pas qu'il peut croire avec sécurité.

« En vous quittant, Madame, j'étais pénétré de respect... de tendresse pour vous deux; j'étais décidé à ne point perdre la vision entrevue; je me jetai dans une voiture, et vous suivis. Si Mlle de Mervan avait été riche, tout était dit pour moi, vous ne m'auriez jamais revu; mais la Providence n'a point trompé mes espérances.

« Je notai soigneusement le numéro de la maison devant laquelle votre voiture s'arrêta; je vous vis revenir, je vous suivis jusque chez vous; et désormais certain de vous retrouver, je voulus avant tout savoir si je pourrais jamais donner suite aux projets désormais arrêtés en moi.

« Je mis en campagne l'un de mes amis, répartiteur des contributions mobilières; il se trouvait lié par hasard, — mais non, je suis impie en faisant intervenir le hasard dans tout ceci, car c'est la Providence qui a tout conduit; — cet ami, donc, connaissait le propriétaire de la maison occupée par Mmes de Mervan. J'ai tout su par lui, jusqu'à votre nom; je fus bien heureux..... Je sus qu'elle était aussi courageuse que pauvre, aussi dévouée, aussi généreuse que belle. Dès lors, le jour se fit dans mon âme; je pus m'avouer que je l'aimais, du moment où j'avais la certitude que la richesse ne serait pas un obstacle entre elle et moi.

« Mais il faut qu'elle me connaisse, pour être certaine de trouver en moi un ami, qui sera trop heureux de lui servir d'appui, et de porter la plus lourde part de son fardeau; il faut qu'elle sache que sa mère sera ma mère, que son frère sera mon enfant..... Dites, Madame, vous qui avez été pour elle une amie si tendre, voulez-vous me prêter votre secours? Ne me refusez pas, je vous en supplie; je vous affirme qu'il y va du bonheur de deux êtres; je vous affirme que je ne serais pas seul heureux! »

« Je dois dire que toutes mes habitudes étaient en pleine déroute; je ne sus pas faire appel à la défiance mondaine; je ne pus retrouver le calme majestueux, la froideur compassée avec lesquels il est d'usage d'accueillir toute proposition matrimoniale; je ne pus que tendre la main à M. de Vaucigny, et essuyer une larme, en essayant un sourire.

« Je ne lui cachai pas les difficultés de la tâche qu'il entreprenait; je lui appris que Marie avait résolu de ne pas se marier.....

« Cela ne fait rien, » me répondit-il avec calme; « j'avais pris la même résolution.

— Mmes de Mervan ne reçoivent jamais personne.

— Elles me recevront. Dites-leur tout ce que je viens de vous dire; mais, comme il ne faut pas que Mlle de Mervan attribue à mon admission près d'elle des conséquences qu'il ne lui conviendrait pas sans doute d'accepter dès à présent, demandez-lui pour moi la permission d'aller une ou deux fois par semaine donner à son jeune frère, sous ses yeux, pendant la soirée, quelques leçons d'histoire et d'écriture. Dites-lui que je connais un système fort ingénieux pour faciliter l'instruction des aveugles; j'étudie depuis quinze jours tout ce qui se rattache à ce système, et je suis, dès à présent, en situation de l'essayer.

— Mais si ces dames refusent leur consentement à ce projet?

— Cela serait injuste et cruel à la fois: je leur demande seulement la permission de les voir, afin qu'elles puissent acquérir une conviction quelconque sur mon compte. Je suis laid, » ajouta-t-il après une courte pause; « je leur semblerai peut-être désagréable à première vue; mais je demande à plaider ma cause. Le succès n'est pas assuré... ni même probable.... Hélas! je le sais bien!.... Mais, enfin, j'aurais moins d'espoir encore si l'on n'essayait pas de s'habituer à moi; je veux pouvoir m'accorder tout au moins une consolation dans le cas où j'échouerais; je veux pouvoir me dire que, si la Providence a mis le bonheur à ma portée, je ne l'ai pas méconnu ou dédaigné, et qu'enfin j'ai appliqué tous mes efforts à le poursuivre et à l'atteindre. Vous, Madame, vous agirez conformément à une prudence éclairée, en contrôlant la véracité de ma narration; ne croyez pas que votre défiance puisse me blesser! Lorsque je subis la méfiance, ma première impression est amère sans doute.... mais le raisonnement me démontre que cette méfiance, imméritée par moi, n'est que trop méritée par d'autres avec lesquels on a le droit de me confondre, tant que l'on ne me connaît pas. Interrogez, ou faites interroger M. Tribert, puis aussi le colonel du régiment dont j'ai fait partie..... Enfin, je ne saurais vous donner une plus éclatante preuve de la ténacité de ma résolution, de l'étendue de la tendresse mêlée de vénération que m'inspire Mlle de Mervan, qu'en venant solliciter de vous, sur mon compte, une enquête dont la seule pensée m'eût enflammé d'indignation il y a un mois à peine. Puis, comme la voie droite est toujours la plus directe, soyez assez bonne pour répéter à Mmes de Mervan tout ce que je viens de vous dire. Mon plus cher espoir est d'épouser Mlle de Mervan; ne le lui cachez pas; mais dites-lui bien que ma présence chez elle ne l'engagera aucunement; obtenez seulement pour moi la permission de la voir..... C'est à moi seul qu'il appartient de la décider à m'accepter pour compagnon de sa vie. »

« Tous ces projets me semblaient sensés et honorables; je ne pouvais refuser de m'y associer, et j'étais d'ailleurs entraînée à marcher d'un pas..... militaire dans la voie qui m'était tracée. M. de Vaucigny est doué de l'une de ces volontés énergiques qui soumettent tous les obstacles, et marchent droit à leur but. Il avait pensé à tout, il avait tout réglé avec précision; il m'assignait mon rôle, en le conformant, par une intuition merveilleuse, à mon vrai

Digitized by Google

caractère. Ne conciliait-il pas la prudence avec un peu d'enthousiasme? Ne tenait-il pas la balance égale entre les conseils de la raison et la sympathie que j'avais ressentie pour notre compagnon de voyage?

« Je lui dis que j'étais en possession de son adresse depuis la veille; il leva la tête avec curiosité; je pris dans un tiroir la bande du journal, et la lui montrai. Son visage s'éclaira.

« Maintenant, » répondit-il, « j'ai bon espoir; tandis que vous receviez mon journal, je recevais le vôtre. Oh! il y a quelque chose de providentiel dans tout ceci. »

« Il me quitta enfin, et je lui promis de l'appeler près de moi dans huit jours.

« Ce laps de temps fut employé à prendre les renseignements les plus minutieux sur tout ce qui le concernait: ils furent tels que je les souhaitais, tels que j'étais certaine de les obtenir, car je n'avais pas, quant à moi, douté un seul instant de la véracité et de l'honorabilité de M. de Vaucigny.

« Je m'adressai d'abord à Mme de Mervan; je lui fis le récit exact de notre promenade à Pierrefonds, puis de l'entrevue que j'avais eue avec notre compagnon de voyage; je lui fis connaître le résultat de mes investigations, je lui demandai enfin de m'appuyer près de Marie lorsque je lui ferais part des projets qui m'avaient été confiés. La pauvre mère essaya... vainement... de joindre ses mains dans une muette supplication; deux larmes coulèrent sur ses joues.

« Oh! Madame! » dit-elle enfin, « fasse le ciel que vous réussissiez! Il n'est pas d'heure, il n'est pas de minute où je ne me sente le cœur traversé par une lame aiguë, en songeant que cette digne et courageuse enfant ne connaîtra jamais d'autre bonheur ici-bas que celui de se dévouer à sa mère et à son frère. Nous sommes pour elle un fardeau qu'elle porte avec amour, mais qui l'écrasera peut-être un jour. Si jamais je la voyais appuyée sur un honnête homme, digne de la comprendre et de l'aimer, tel enfin que M. de Vaucigny, de quel poids je serais délivrée! Je pourrais vivre ou mourir tranquille. »

« Restait Marie; mais, je ne sais pourquoi, j'imaginais que de ce côté-là je ne rencontrerais pas d'obstacles invincibles. Le caractère fier, résolu, juste et tendre cependant de mon client me semblait avoir fait quelque impression sur ma jeune amie. Je la connaissais; je savais qu'elle repousserait avec obstination tout individu frivole ou inférieur à elle, comme caractère et comme intelligence; je savais qu'elle préférerait un isolement éternel à une association qui eût été une mésalliance morale...... Mais je savais aussi qu'elle accepterait avec joie l'appui d'un homme assez bien doué pour être *son maître*.

« Oui, son maître. Parmi les femmes, ce sont justement les caractères les plus fiers qui désirent être dominés; ce sont eux qui veulent éprouver à toute heure la supériorité morale et intellectuelle de l'homme dont elles portent le nom. Chez ces femmes, la tendresse ne peut exister que lorsqu'elle s'appuie sur l'estime; elles aspirent à la fois à être les amies, c'est-à-dire les égales de leur époux, et aussi à reconnaître en toute circonstance la suprématie de ceux qui ne pourraient se montrer faibles, incapables ou injustes, sans leur infliger une cruelle humiliation, sans les abaisser à leurs propres yeux.

« Le délai fixé par M. de Vaucigny expirait dans deux jours; je ne voulais pas, en le dépassant, infliger à mon protégé les tortures de l'attente et celles de l'incertitude. J'allai chercher Marie pour faire une promenade solitaire, puis je la ramenai chez moi, en la prévenant que j'allais lui faire, avec l'autorisation de sa mère, une communication importante.

« Je la fis asseoir en face de moi dans le fauteuil occupé quelques jours auparavant par M. de Vaucigny. Suivant le conseil de celui-ci, je lui dis tout; je représentai que l'orgueil, excessif peut-être, qui pouvait être considéré comme le défaut capital de mon protégé, n'était probablement qu'un bouclier dont se couvrait une âme trop tendre afin d'éviter les chocs et les blessures; je mis en lumière les qualités de cœur, les grâces d'un esprit heureusement équilibré, la force de volonté, la droiture de jugement que chacun reconnaissait à M. de Vaucigny; enfin, je fus éloquente; je trouvai sans doute des arguments irrésistibles..... Toujours est-il que je réussis à ébranler, puis à convaincre Marie. Il est possible après tout que ma dépense d'éloquence et de logique ait été superflue..... Je l'ai toujours soupçonné; j'ai toujours supposé que M. de Vaucigny avait, dans le cœur même de Marie, un avocat qui était encore plus persuasif que moi.

Emmeline RAYMOND.

(*La suite au prochain numéro.*)

UNE CORRESPONDANCE

A PROPOS DE LA CRINOLINE *.

Paris, septembre 1864.

« Madame,

« L'année dernière, un jeune artiste s'est permis de vous adresser ses doléances et ses souhaits à propos de *crinolines;* c'était, de votre aveu même, Madame, c'était quelque chose comme un criminel allant prendre pour confident... un juge d'instruction. Vous avez terrassé l'audacieux, comme en vous jouant, d'un revers de votre plume spirituelle.

« Honneur au courage malheureux! C'est là, vous le savez, Madame, une devise éminemment française; je n'ai pas manqué de me l'appliquer dans cette occurrence.

« Mais, hélas! sur le terrain où je m'étais placé, terrain de bascule par excellence, le vaincu de la veille se trouve, par un revirement inespéré, n'être plus le vaincu du lendemain!

« Si, de par l'esprit et le talent, vous avez remporté une victoire facile, aujourd'hui, Madame, le caprice, le hasard, la mode enfin, est toute prête à déserter le camp de ses plus zélés défenseurs, pour donner satisfaction aux ennemis de la crinoline.

« Permettez-moi, Madame, d'être plus constant qu'elle, et de rester fidèle à mes principes. J'ai tant blasphémé contre la Mode, que je regarderais comme un cas de conscience de ne pas lui faire amende honorable.

« O Mode, divinité aveugle, souveraine ingrate, je puis donc à présent, dans un élan de reconnaissance, je puis donc te dire merci! Un de tes oracles a prononcé le mot fatal: la crinoline se meurt... la crinoline est morte! Béni sois-tu pour cette faveur insigne!

Et toi, perfide objet de mon ressentiment

(c'est à la crinoline que ce discours s'adresse), tu n'auras pas même l'amère consolation *d'aller où va toute chose*, tu iras expier tes méfaits dans la fournaise du fondeur, tu iras gémir sous le lourd marteau du forgeron, et, revivifiée par ce baptême de feu, tu seras un jour *moteur-Lenoir* ou machine à coudre!

« Ne me dites pas, Madame, que je me hâte un peu trop de crier victoire; quand j'appris que vous souteniez la crinoline, je compris que ma cause était perdue... j'avais affaire à trop forte partie. Aujourd'hui, vous semblez l'abandonner à son triste sort, en jetant sur elle seulement quelques paroles d'adieu... la cause est gagnée!

« Je m'étais posé en Cassandre. Hélas! n'était ma petite vanité, je serais obligé d'avouer que j'ai joué plutôt le rôle de la mouche du coche.

« J'aurai du moins été honoré d'une réponse dans votre charmant journal; veuillez en recevoir mes remercîments, et croyez bien, Madame, que je mets cette faveur au-dessus de toutes mes victoires, si victoires il y a.

« Je suis, avec un profond respect, Madame,

« Votre très-humble serviteur,

« E. L.,
« statuaire. »

Réponse à un statuaire parisien.

Doucement, doucement, Monsieur; l'espoir vous enivre, le ressentiment vous aveugle, la joie du triomphe vous entraîne trop vite et trop loin. La crinoline n'est point morte, et, si j'en crois l'envergure des toilettes actuelles,

Les gens que vous tuez se portent assez bien,

il y a transformation, je ne le nie pas, mais il n'y a pas encore disparition. Dans un article récemment consacré à cette importante question, j'ai examiné le passé, le présent, l'avenir de la crinoline; elle décroît, j'en conviens, mais on ne songe pas encore à l'envoyer à la fonderie.

Vous êtes bien Français, Monsieur. Votre nationalité se révèle dans tous les sentiments qui vous animent. Vous applaudissez à la ruine de la crinoline, sans songer un seul moment que l'avenir pourrait bien vous faire regretter le passé. Plus prévoyante que vous, Monsieur, je me demande avec inquiétude si la crinoline n'est pas le seul rempart qui nous protége contre les modes de l'an 1804; je ne saurais envisager cette perspective sans angoisse et sans terreur. Quoi!.... nous serons peut-être condamnées aux tailles courtes!... Nous nous verrons emprisonnées dans les burlesques étuis, rognés, étriqués, lesquels renfermaient (parfois à grand'peine!) les femmes de ce temps-là! L'art y aura-t-il beaucoup gagné? De grâce, Monsieur, jetez un coup d'œil sur les gravures de modes publiées à l'époque dont nous redoutons le retour; avec un peu de bonne foi, vous ne tarderez pas à comprendre, et même à approuver les femmes d'aujourd'hui, qui ont essayé d'élever des barrières de fer entre elles et les modes du premier empire.

Vos vœux n'ont pu hâter la ruine de la crinoline; les miens seraient impuissants à retarder son dernier jour, s'il doit se lever sur notre génération. A propos de crinoline, comme de toute autre chose, la sagesse est représentée par la soumission; soit, subissons, puisque nous ne pouvons faire différemment, les ridicules imitations de modes antiques auxquelles on s'appliquait il y a soixante ans. Quand vous verrez autour de vous toutes les femmes enlaidies, contenues dans des étuis de parapluies; quand les tailles sveltes et élégantes n'existeront plus, transportées qu'elles seront à la région de l'estomac, alors la crinoline sera vengée.... et moi aussi.... car vous serez forcé de vous dire à vous-même: La crinoline avait du bon.

Mais nous n'en sommes pas encore là, Dieu merci!

Si quelques femmes, affolées par la rage du changement, projettent de passer à l'ennemi, le gros de l'armée tient bon. Un jour viendra sans doute où vous pourrez triompher à l'aise, où la crinoline sera tombée.... Qu'est-ce qui ne tombe pas, ici-bas? Le grand fleuve qui a emporté tant de choses, dont je vous épargne l'énumération, ne respectera pas éternellement la crinoline; mais croyez-en les lueurs prophétiques qui en ce moment me permettent de voir, même par-delà l'avenir: la crinoline reparaîtra; elle a trop profondément pénétré dans nos mœurs pour être écartée sans retour; elle reviendra dès que les femmes seront lasses de porter leur ceinture sous le bras, et de ne pouvoir, vu l'envergure de leurs robes, gravir les marches d'un escalier; le passé nous répond de l'avenir. La crinoline s'est appelée *panier* il y a un siècle, et, en cette qualité, a collaboré aux jolies toilettes du règne de Louis XV. Le nom pourra changer, mais la chose reviendra.

C'est avec cette conviction que je termine, Monsieur, la réponse due à votre lettre trop aimable..... si aimable, que j'ai un moment hésité à la produire au grand jour de la publicité; j'ai redouté de m'assimiler à ces *délicieuses* productions qui apparaissent à la quatrième page des journaux, entourées de certificats enthousiastes..... Mais nos lectrices auraient trop perdu si j'avais gardé votre lettre pour moi seule, et cette considération m'a déterminée à prendre notre public féminin pour juge de notre discussion.

Emmeline RAYMOND.

* Voir le n° 15 de l'année 1863.



V. A. Poser simplement une ruche de ruban bleu étroit sur l'ourlet de la robe destinée au petit garçon d'un an; cet âge n'admet pas les garnitures compliquées. Un talma ouaté pour vêtement de dessus. — *N° 12,001, Haut-Rhin.* Jupon en cachemire gris, de nuance moyenne; poser *à bord* (pas au-dessus de l'ourlet, mais depuis l'extrême bord du jupon) des morceaux de large galon de laine, à carreaux noirs et blancs, ayant chacun 12 centimètres de hauteur, placés en biais, et séparés par un espace de 15 centimètres; encadrer ces galons avec une ruche étroite faite avec de la tresse de laine noire; le problème est-il résolu? Tout cela compose un jupon *soigné, simple, distingué, solide,* car on peut le brosser quotidiennement. Quant aux manteaux, il faut attendre nos dessins et patrons, qui suggéreront sans doute quelque bonne inspiration. — *Mme de W... des D..., Calvados.* S'il s'agit d'élégance, je conseillerai la casaque campagnarde montante, légèrement ouatée. S'il faut pencher vers l'économie, j'engagerai à border le talma avec une étroite ruche en ruban de satin ou de velours noir. Le costume avec la casaque et les ornements projetés serait très-élégant, tout en étant simple. — *N° 6,000, Paris.* Le lierre est un ornement trop *sérieux* pour des jeunes filles; les chapeaux de tulle ne peuvent convenir, pendant l'hiver, que pour le spectacle. Du moment où une jeune fille a quatorze ans, elle porte des robes aussi longues que celles de sa mère. Rien ne s'oppose à ce qu'une jeune fille mette pour le bal une robe de mousseline blanche; ce costume est même classique. — *N° 10,770, Batignolles.* Voir l'article de la *Bonne Ménagère*, du n° 18 de l'année 1863. Je ne conseille pas d'essayer d'enlever soi-même des taches sur une robe de soie dont la nuance est claire; ces essais ont pour résultat (lorsqu'ils ne réussissent pas) de rendre une tache indélébile, car aucun nettoyeur ne peut restituer la couleur endommagée non-seulement par la tache, mais encore par les essais de nettoyage: employer de la benzine, cela réussira peut-être.

E. C., Mayenne. Toutes les bandes de tapisserie à dessins *genre turc* s'accommodent de toutes les associations, et l'on en trouve un grand nombre dans notre collection. Je ne pourrais m'engager, à mon grand regret, à faire paraître l'une de ces bandes dans le délai déterminé. Oui certes, pour les vêtements pareils aux robes, surtout pour les jeunes filles, et mille fois merci pour ces encouragements adressés par une mère.

AVIS.

Pour que les changements d'adresse puissent être exécutés en temps utile, nous prions nos abonnées de nous les faire parvenir le **lundi** de chaque semaine au plus tard. *Il est indispensable d'envoyer en même temps la dernière bande du journal.*

Les changements qui seront remis après le jour indiqué ne pourront être faits que la semaine suivante, et le journal sera provisoirement envoyé à l'adresse précédente.

Nos abonnées de Paris sont priées d'envoyer leur changement d'adresse directement au bureau, au lieu de le remettre au porteur du journal.

Nous publierons, avec le n° 41, la onzième livraison des *Patrons illustrés* contenant les objets suivants: Chemise de nuit pour femme. — Chemise de nuit pour homme. — Chemise pour homme. — Col pour homme. — Chemise pour garçon de huit à dix ans.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

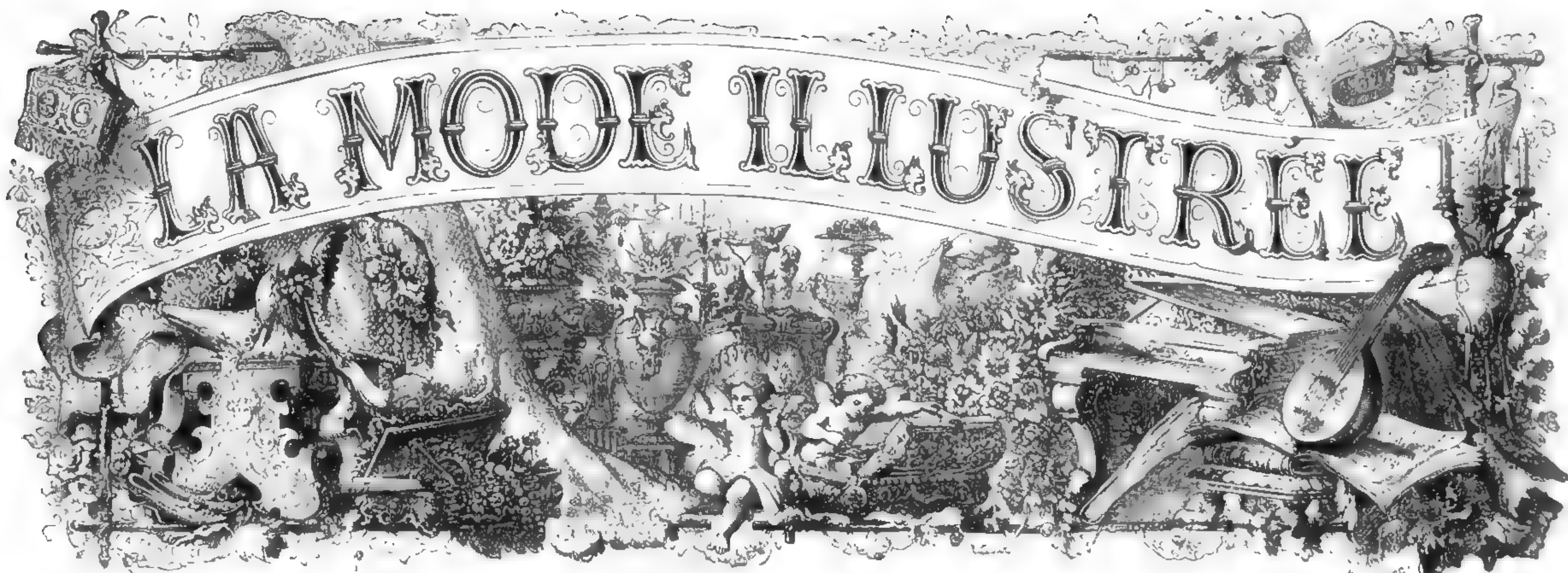
Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS



Digitized by Google

N° 41 CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 9 octobre 1864.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.**
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, **50 centimes.**
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 25 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

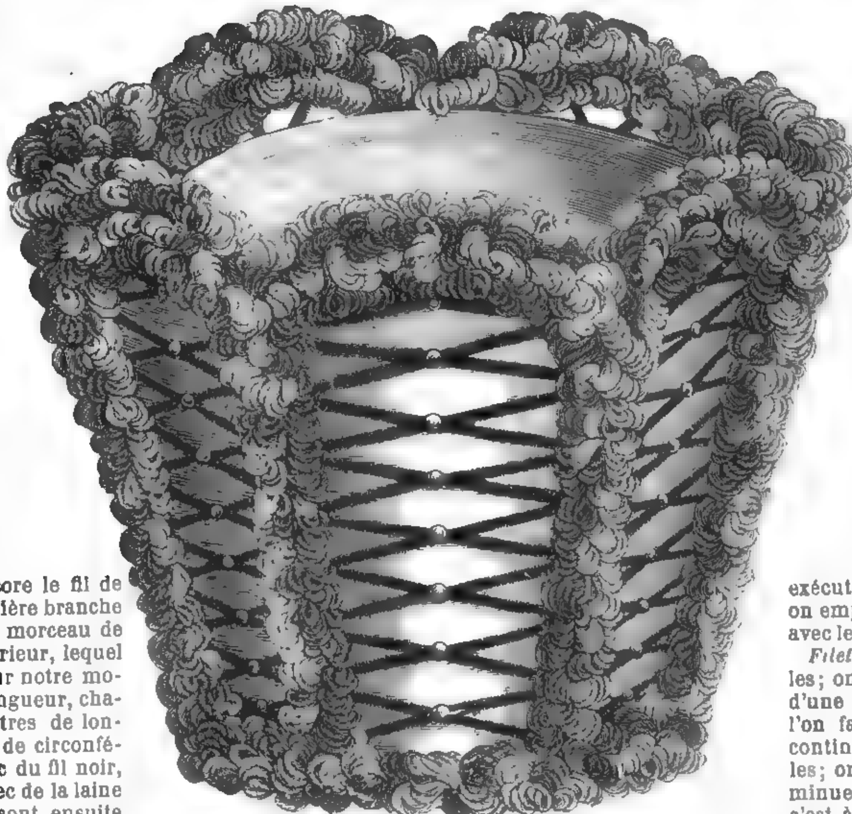
PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

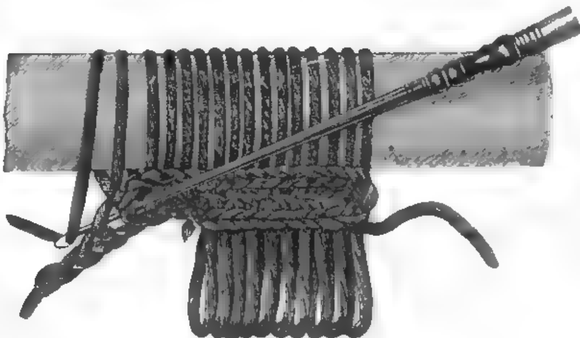
Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

Cache-pot.

MATÉRIAUX : Laine zéphyr de deux nuances brunes ou vertes (16 grammes de chaque nuance); 8 mètres 50 centimètres de chenille brun foncé ou verte; 70 grosses perles d'or; 4 mètres de gros fil de fer.

Ce cache-pot peut aisément être fait en toute dimension; il se compose d'abord d'une très-simple *charpente* en fil de fer, dont nous publions le dessin en grandeur réduite. Pour faire cette charpente, on forme sept branches et le bord supérieur, en pliant le fil de fer à 17 centimètres de distance du milieu du morceau de 4 mètres; on tord ce morceau replié sur le fil de fer, puis, à distance semblable, on plie et on tord encore le fil de fer pour former la branche suivante; la dernière branche doit se rattacher à la première, et il reste un morceau de fil de fer suffisant pour former le cercle inférieur, lequel est double et tordu comme les branches. Sur notre modèle, chaque branche a 13 centimètres de longueur, chaque courbe du bord supérieur 10 centimètres de longueur; le cercle inférieur a 34 centimètres de circonférence. On enveloppe toute la charpente avec du fil noir, puis on fait encore par dessus, au crochet, avec de la laine noire, des mailles très-serrées. Les vides sont ensuite remplis avec une sorte de treillage exécuté en chenille (voir le dessin représentant le cache-pot). On prend un morceau de chenille ayant 1 mètre 22 centimètres de longueur, on l'attache par le milieu à l'une des branches, de telle sorte que l'on ait *deux* bouts de chenille d'égale longueur; on pose ces morceaux de chaque côté sur la branche voisine, et on les croise au milieu du vide en les passant au milieu d'une perle d'or; on continue de cette façon en croisant la chenille sept à huit fois dans le vide, et l'on fixe à l'une des branches les extrémités des bouts de chenille. Après avoir exécuté ce treillage sur toute la charpente, on prépare la frange; un dessin spécial en représente l'exécution en grandeur naturelle; on prend la nuance la plus claire et l'on fait une chaînette ayant au moins 2 mètres de longueur. Sur l'un des côtés de cette chaînette on fait la frange avec la nuance claire, sur l'autre côté on la fait avec la nuance foncée. Pour exécuter cette frange on attache le brin à l'une des mailles de la chaînette, derrière laquelle on place un moule plat dont notre dessin indique la largeur; on jette le brin autour du moule, et dans la maille suivante on fait une maille simple; — on jette le brin autour du moule, on fait encore une maille simple dans la même maille, — ainsi de suite, de telle sorte que, dans chaque maille, on fait deux boucles de frange. Ce travail s'exécute d'abord sur l'un des côtés de la chaînette, puis sur l'autre côté, ainsi que notre dessin l'indique.


CACHE-POT.


EXÉCUTION DE LA FRANGE ORNANT LE CACHE-POT.

On coud cette frange d'abord sur chaque branche, de façon à les couvrir séparément, ainsi que chaque courbe supérieure, puis autour du bord inférieur, et enfin une seconde fois autour des courbes supérieures dont la garniture est double, ainsi qu'on peut le voir en examinant le dessin qui représente le cache-pot. Les deux nuances doivent être placées de façon à se trouver séparées, c'est-à-dire la teinte claire près de la teinte foncée.

Carré en guipure.

Nous commençons aujourd'hui une série de dessins de guipure, pris dans la maison Lévêque-Auteiserre, passage Choiseul, n° 60; on trouve dans cette maison, outre une grande variété de ces dessins de guipure, tous les matériaux nécessaires à leur exécution; on peut y prendre des leçons pour ce genre de travail, ou bien le demander *échantillonné*, si l'on habite loin de Paris.

On sait que ce genre de travail s'emploie pour des nappes d'autel, aubes, etc.; que l'on en compose des voiles de fauteuil, de canapés, des rideaux, des couvre-pieds d'une richesse incomparable. La meilleure association que l'on puisse conseiller à ces carrés de guipure est celle des carrés de nansouk, ornés de broderie anglaise : guipure et nansouk sont disposés en damier.

Nous commençons par l'un des carrés les plus faciles, exécutés sur du gros filet. Pour exécuter les dessins qui figurent sur le fond de filet, on emploiera du fil de lin *de même grosseur* que celui avec lequel le filet a été préparé.

Filet. — On commence le carré de filet par 2 mailles; on travaille *en allant et revenant*, augmentant d'une maille à la fin de chaque tour, c'est-à-dire que l'on fait *deux* mailles dans la dernière maille. On continue de la sorte jusqu'à ce que l'on ait 17 mailles; on fait un tour sans augmentation, puis on diminue dans la proportion observée pour augmenter, c'est-à-dire que l'on fait *une* seule maille avec les *deux* dernières mailles. Lorsqu'on n'a plus que deux mailles, on les réunit ensemble par un nœud, mais sans former une maille, et en conduisant seulement le fil jusqu'au nœud qui réunit les deux mailles.

On a ainsi formé un carré régulier composé de *seize* carreaux de filet en largeur et en longueur; on le *monte* très-tendu, soit sur un morceau de toile cirée, doublé de papier roide, soit sur un petit carré en fil de fer, en guise de métier; on *habille* ce métier avec une bande d'étoffe, et, comme il est un peu plus grand que le carré de guipure, on *tend* le fil très-soigneusement et très-régulièrement sur les quatre côtés, en employant une grosse aiguille et du gros fil. Moyennant ce dernier procédé, le travail est d'une exécution beaucoup plus facile et plus régulière que si on l'entreprenait sur la toile cirée.

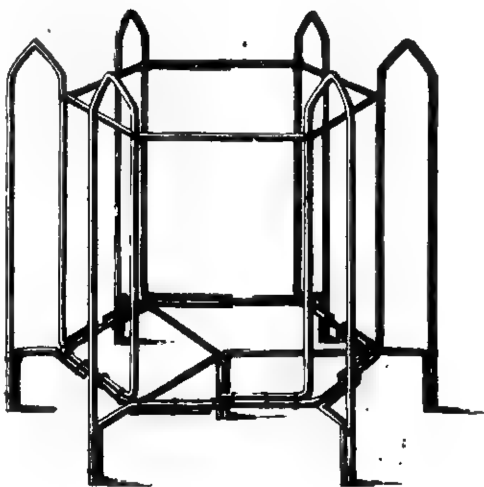
La petite bordure qui sert d'encadrement est désignée par les mots *point d'esprit;* elle se compose de deux rangées de points de *festons*, et nous en publions le dessin spécial. Sur ce dessin, quelques-uns des points de la première rangée (dont le point de départ est indiqué par une croix) sont encore séparés de ceux de la deuxième rangée, mais la direction du brin indique la continuation des points composant la dernière rangée.

Après cet encadrement, on laisse une rangée de carreaux vides; viennent ensuite (aux coins) quatre carreaux remplis au *point de toile*, et alternant avec des *roues*.

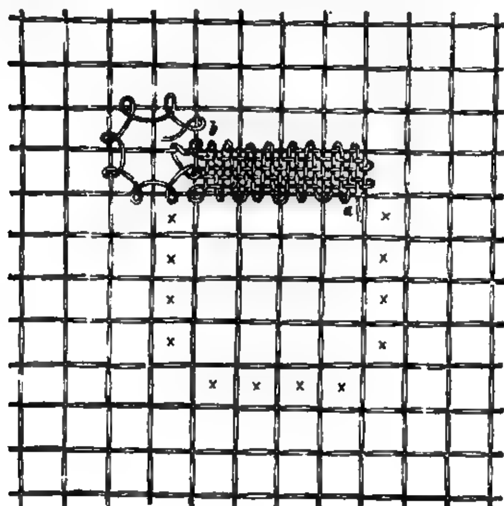
Nous consacrons un dessin spécial au *point de toile* plus

Digitized by Google

grand que nature, afin de faciliter son exécution. Le brin, dont le point de départ est marqué *a*, traverse les carreaux deux fois, en *allant et revenant*, d'abord dans une même direction, — puis deux fois encore dans la direction opposée; on prend toujours un brin *sur*, — le suivant *sous* l'aiguille, comme si l'on faisait une reprise, et l'on forme ainsi un tissu pas trop serré. La place marquée *b* indique le passage d'une direction à la direction opposée, et, lorsqu'on a atteint le coin *c*, on exécute la *roue*, sur deux carreaux en hauteur, et autant en largeur. Pour cela, on dirige le fil en biais (depuis le nœud *c*) sur deux carreaux, et l'on attache ce fil au nœud *d;* puis, en tournant plusieurs fois sur lui-même (voir le dessin), on le ramène au nœud *c;* on a soin de passer le second fil en dessous, afin que le nœud du milieu repose entre les deux brins. Après avoir encore tourné autour du nœud *c*, on tourne encore le brin de façon à revenir au nœud du milieu; de là, on va au nœud *b*, puis au nœud *e*, puis on revient au nœud du milieu, mais toujours en tournant le brin autour des brins précédents. Depuis ce point, on entrelace les huit branches, en passant l'aiguille alternativement *sur* et *sous*



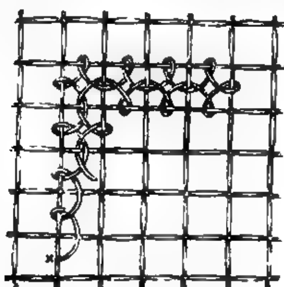
CHARPENTE DU CACHE-POT.



Nº 6.

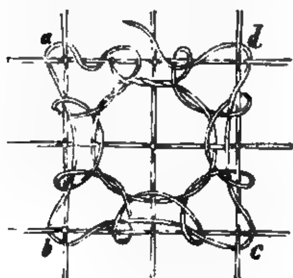
chaque branche (voir la petite roue). Lorsque la roue a un diamètre de 3/4 de centimètre environ, on la fixe par un point, afin que le dernier tour ne se sépare pas de ses compagnons, puis on conduit le fil, en le tournant deux fois, jusqu'au nœud *e* ou *d*, puis vers les deux carreaux marqués par une croix, lesquels doivent être remplis au *point de toile*. Le travail se continue de la même façon, en copiant la disposition du dessin qui représente le carré.

Les petits dessins, nºˢ 4 et 5, servent à faciliter l'explication de la *rosette* placée aux quatre coins du dessin du milieu (voir le carré en guipure); chacune de ces rosettes occupe 4 carreaux du filet, que l'on encadre d'abord avec des points de feston indiqués ci-dessus pour le *point d'esprit;* le commencement (c'est-à-dire la place où l'on attache d'abord le fil) est marqué par un point; après

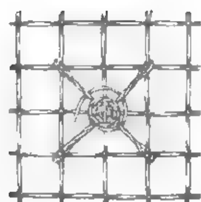


Nº 1. — POINT D'ESPRIT.

avoir fait un feston *lâche*, on revient avec le brin en le tournant, et l'on forme un cercle intérieur (voir le dessin nº 4) en reconduisant le brin à son point de départ pour le conduire plusieurs fois autour de cette rosette afin d'en former le bord *mat*. A ce dernier sujet, on consultera le dessin nº 5. On passe le fil dans les bouclettes du feston, et on le fixe en même temps dans les quatre nœuds *a*, *b*, *c*, *d;* on répète ceci trois fois, en ayant soin de *contrarier* les fils, c'est-à-dire de prendre dans le 2ᵐᵉ tour, *sur* l'aiguille, tous les fils laissés *sous* l'aiguille dans le tour

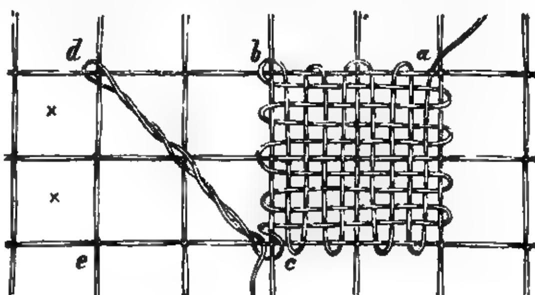


Nº 4.

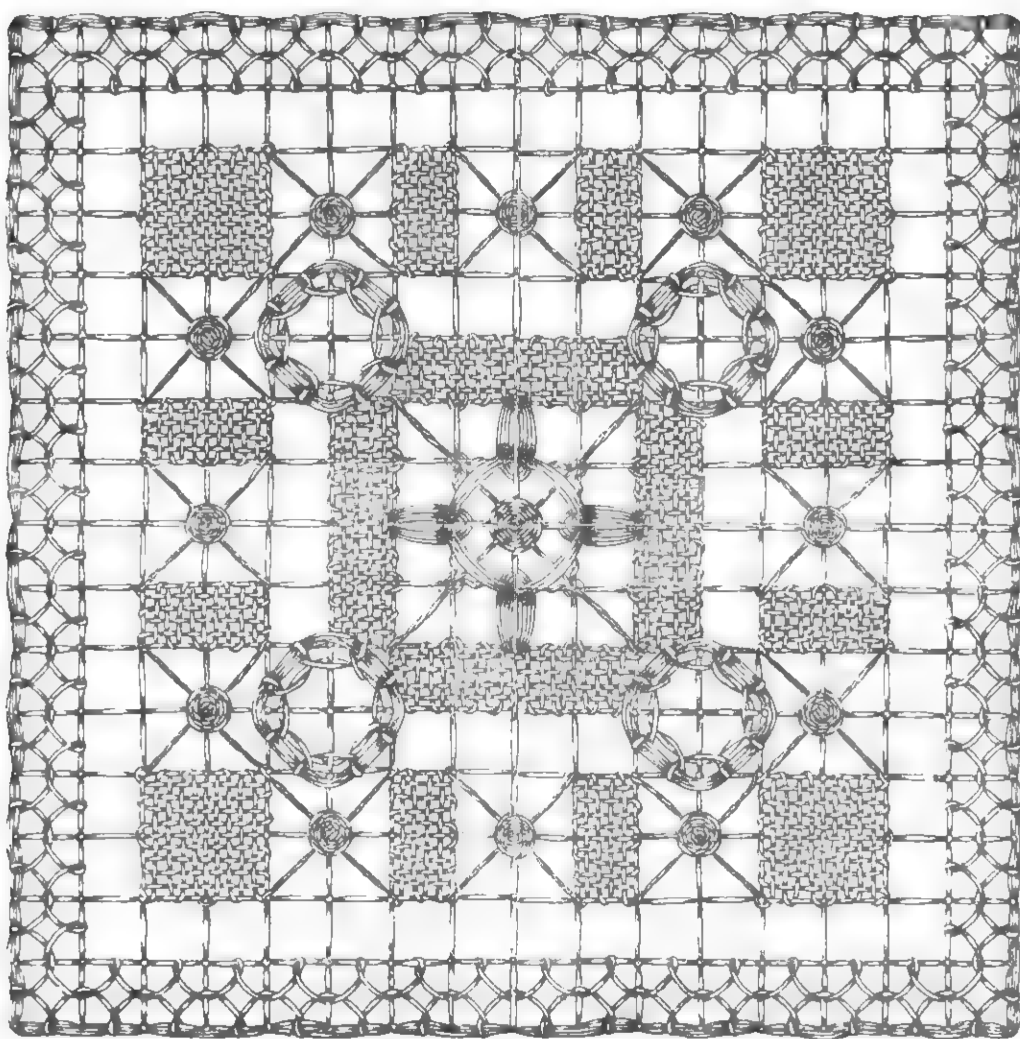


Nº 3. — PETITE ROUE.

suivant, — et ainsi de suite, de façon à former une sorte de *natte* solide; on en fait autant pour les nœuds du filet, qu'on laisse une fois *sous*, une fois *sur* le brin avec lequel on travaille. En même temps que ces *rosettes*, on fait le cadre carré, en *point de toile*, qui entoure l'étoile du milieu. Le dessin nº 6 est un guide sûr; on y voit terminé l'un des côtés du cadre en *point de toile*. La place où l'on attache le fil est marquée *a;* la place où ce fil doit se retrouver, après que le côté du cadre est terminé, porte la lettre *b;* depuis le *b* on peut suivre la direction du brin jusqu'au commencement de la rosette du coin. Lorsque celle-ci est terminée, on entoure d'une façon très-serrée le fil du filet, et l'on rejoint ainsi la place où commence le second côté du cadre en point de toile, marqué, comme les deux autres côtés, par une succession de petites croix. L'étoile du milieu est faite avec le secours des dessins nºˢ 7 et 8; on fait d'abord la grande roue du milieu, en commençant soit par le milieu, soit



Nº 2. — POINT DE TOILE.

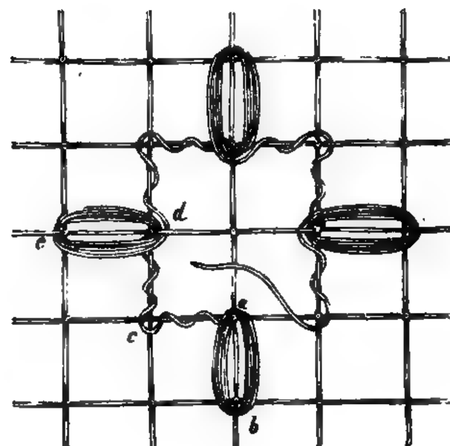


CARRÉ EN GUIPURE.

à la fin du dernier côté du cadre, en point de toile; dans ce dernier cas, on fait d'abord l'une des branches de la croix, telle qu'elle se trouve indiquée sur le dessin nº 2, près du *point de toile*. Cette branche s'exécute en trois fois, c'est-à-dire que l'on revient deux fois sur le premier brin qui la forme; sur cette grande roue on exécute le dessin nº 8; la place d'où part le fil est marquée *a :* on passe le fil trois fois dans l'espace qui se trouve entre *a* et *b*, de façon à former un ovale; on dirige ensuite le fil depuis *a* vers *c*, — depuis *c* vers *d*, — on forme l'ovale entre *d* et *e*, et l'on continue de la même façon pour les deux autres ovales. Lorsqu'on dirige le fil d'un ovale à l'ovale suivant, il doit être fort serré autour du filet. Si notre dessin le représente au contraire un peu *lâche*, c'est uniquement afin de rendre la démonstration plus claire; il ne reste plus qu'à tourner le brin trois fois dans l'extrémité des ovales qui avoisine la grande roue du milieu. Ce dernier détail est fort clairement indiqué sur le dessin qui représente le *carré en guipure;* ajoutons enfin que, lorsqu'il faut attacher un nouveau brin, on le noue au précédent en dessous de l'ouvrage.

Ceinture Empire à large boucle.

Le modèle que nous avons sous les yeux est fait en ve-

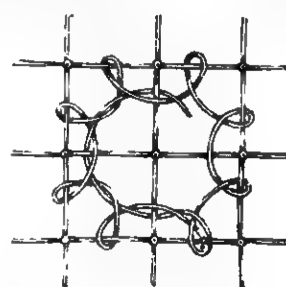


Nº 8.

lours, brodé en perles de jais, et retenu par une boucle en jais.

La hauteur de la ceinture est de 13 centimètres; sa longueur, sur le bord supérieur légèrement creusé, est de 74 centimètres (y compris le bout qui dépasse la boucle); sur le bord inférieur, cette ceinture, qui, vu sa hauteur, est destinée à entourer non plus la taille, mais le corps, a 90 centimètres de longueur. Quoique la ceinture soit, ainsi que nous l'avons dit, un peu creusée sur son bord inférieur, sa largeur est *partout* de 13 centimètres; il est donc indispensable de couper le bord supérieur un peu en courbe.

On double cette ceinture, et l'on y place des baleines devant, derrière et sous les bras; on la borde avec un passe-poil; la broderie se compose d'une soutache fort



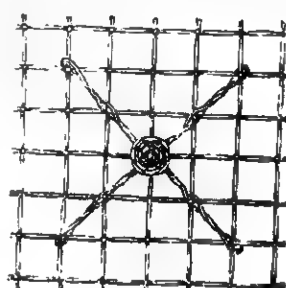
Nº 5.

étroite et de perles de jais noir de diverses formes.

Ceinture Empire

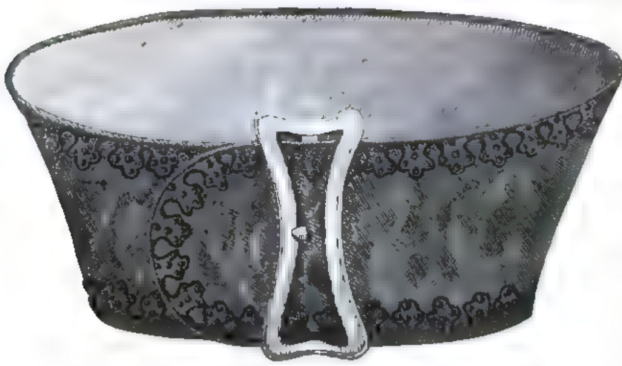
AVEC FERMOIR.

La forme de cette ceinture est la même que celle de la précédente; elle est faite en moire antique violette, avec treillage de ruban de velours noir très-étroit, et application de velours noir par devant. L'application et la ceinture entière sont encadrées avec une *corde* en soie violette employée aussi pour



Nº 7. — GRANDE ROUE.

Digitized by Google



CEINTURE EMPIRE A LARGE BOUCLE.

ormer les nœuds de devant, terminés par des glands; le fermoir est en métal doré et ciselé.

Bordure

POUR ORNEMENT DE CEINTURE, JUPON, VESTE OU VÊTEMENTS D'ENFANT.

Cette bordure se compose d'un lacet noir et d'un lacet blanc (en laine ou soie) posés l'un au-dessus de l'autre. Les étoiles sont des bouclettes en laine rouge et laine noire; chaque bouclette est fixée à son extrémité par un petit point sur lequel est enfilée une perle que l'on peut du reste supprimer. Les huit *rayons* sont faits avec de la laine blanche. Les petites feuilles *semées* sur les lacets sont rouges.

Il est superflu d'ajouter que si l'on utilise ce dessin pour ceintures ou vestes, la broderie sera faite en soie torse ou soie d'Alger.

Broderie orientale.

La broderie orientale est destinée à figurer cet hiver et cet automne sur la plupart des vêtements de femmes et d'enfants; jupons, robes, sorties de bal, vestes, pardessus, écharpes et talmas, elle envahit tout; il faut se hâter de fournir à nos lectrices les dessins nécessaires pour exécuter cette broderie.

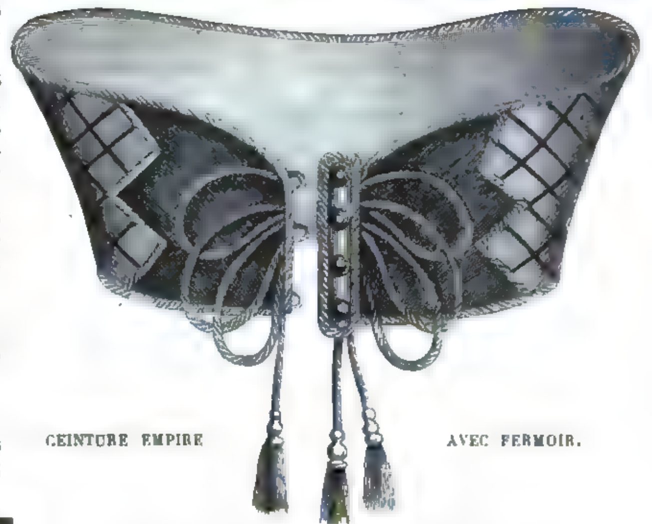
Le meilleur procédé sera de calquer le dessin sur une bande de papier *de même longueur* que l'espace qui devra être occupé par cette broderie; on fixera la bande de papier sur l'étoffe tendue au métier, et l'on brodera *sur le papier et l'étoffe* à la fois. Lorsque les contours seront tracés, et qu'il ne restera plus que les *pleins* à exécuter, on déchirera le papier, et l'on terminera la broderie en suivant les indications que nous allons donner.

On peut exécuter cette broderie au point de chaînette (avec un crochet) en employant de la soie de cordonnet ou bien de la laine très-fine; les *pleins* sont faits également au point de chaînette ou bien au *passé*. Ce dernier point, le plus simple, le plus connu, le plus ancien de tous, a cependant été l'objet de quelques questions adressées par quelques-unes de nos lectrices : il consiste simplement à tirer le brin de dessous en dessus de l'étoffe, à piquer l'aiguille à l'autre extrémité du dessin de dessus en dessous.

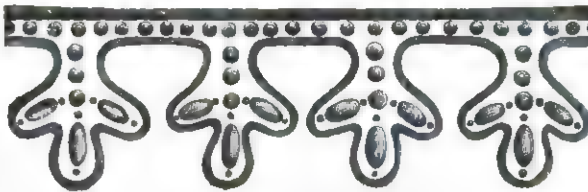
Le dessin n° 1 est une bordure légère, mais produisant beaucoup d'effet et particulièrement convenable pour un jupon : les lignes droites, les contours, les arabesques, portant une teinte noire, se font avec de la soie ou de la laine noire, ainsi que les petits cercles; les grands anneaux entourant ces derniers sont blancs; — les pois semés dans les contours de la grande *figure* sont noirs et blancs; les trois gros pois sont rouges, — bleus — et jaunes; — l'étoile du milieu a deux branches brunes, — deux branches vertes, — deux branches rose de Chine.

Le dessin n° 2 convient à une robe de chambre, — un bournous, — un talma; les lignes et les contours sont faits en soie ou laine noire; le treillage est blanc; — les étoiles qui l'entourent sont rouges, — bleues, — jaunes, — brunes, — vertes, — violettes; le trèfle est rempli avec du bleu, — du jaune, — du rose de Chine.

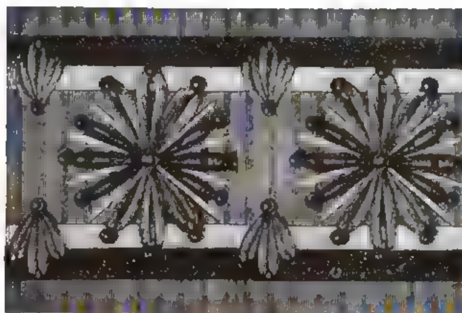
Le dessin n° 3 peut servir pour tous les objets ci-dessus indiqués, et aussi pour des vestes, petits pardessus, etc.; les contours sont grenat; — la ligne droite qui leur succède est verte; les arabesques sont noires; les arabesques *pleines* sont vertes (pour les deux grandes feuilles horizontales), rouges pour les quatre feuilles formant une croix, *rose de Chine* pour les deux feuilles du milieu traversant perpendiculairement la croix.



CEINTURE EMPIRE AVEC FERMOIR.



BRODERIE DE LA CEINTURE EMPIRE.



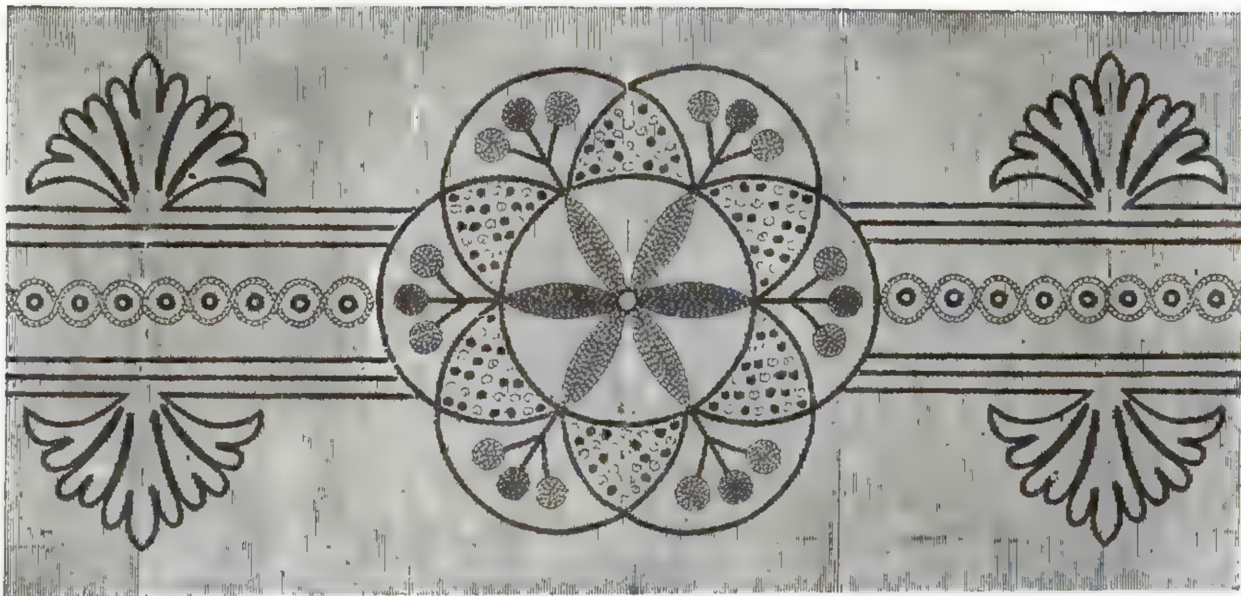
BRODERIE POUR ORNEMENTS DE CEINTURE, ETC.

Corbeille à ouvrage

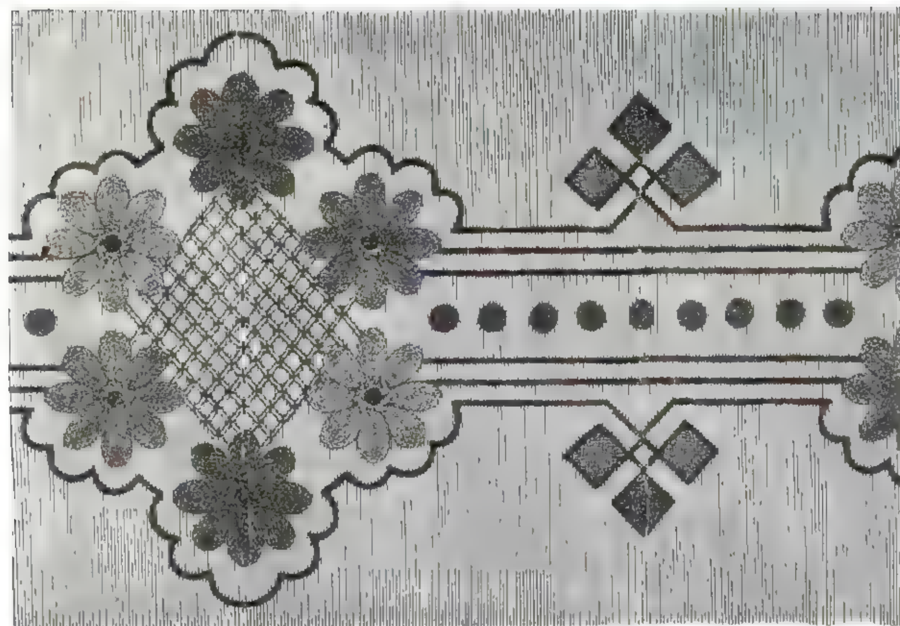
OU PORTEFEUILLE.

MATÉRIAUX : Un peu de carton; étoffe pour doublure; reps de laine nuance Havane; taffetas de même nuance; 3 mètres de ruban de taffetas de même nuance ayant 2 centimètres de largeur; drap blanc, fine soie de cordonnet pensée, — cerise, — verte, — noire, — brun foncé, — maïs; — cordonnet d'or; perles d'or.

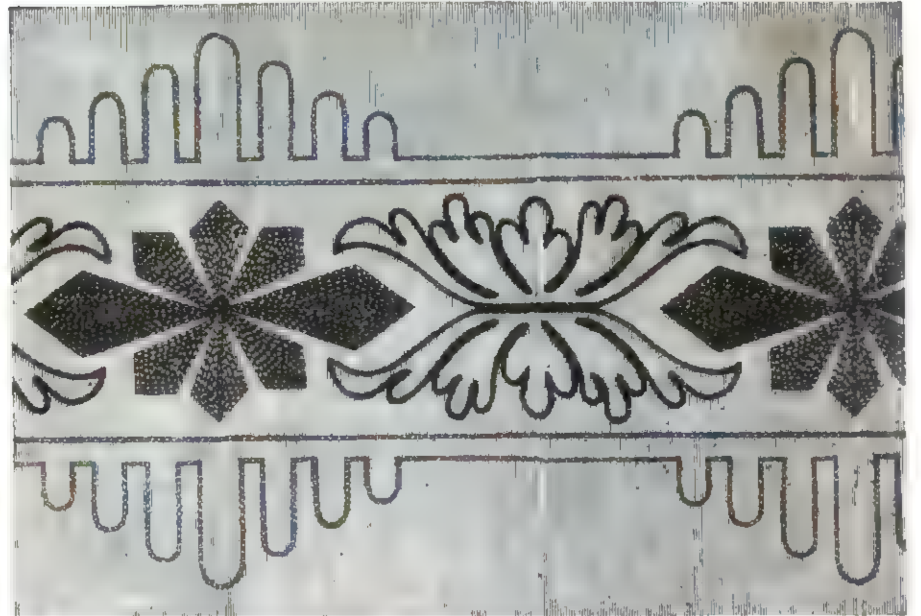
Ce dessin peut avoir deux destinations différentes également utiles : on peut en faire une corbeille à ouvrage ou bien un portefeuille-ménagère. Pour faire la corbeille, on coupe d'abord en percaline quelconque un morceau ayant 33 centimètres de longueur, 30 centimètres de largeur; à 8 centimètres de distance du bord (côté le plus long) on fait une fente perpendiculaire ayant 8 centimètres de hauteur; on continue cette fente, mais en sens horizontal, jusqu'à l'extrémité du morceau, et l'on enlève ainsi un carré; on en fait autant sur les trois autres coins. Sur ce morceau, on en coupe un second tout pareil, puis on prépare, pour les parois relevées (voir le dessin), deux morceaux de carton ayant chacun 16 centimètres de longueur, 7 centimètres de hauteur; et deux autres morceaux destinés aux parois les plus longues, ayant chacun 24 centimètres de longueur et la même hauteur que les précédents; un cinquième morceau, destiné au fond de la corbeille, a 23 centimètres de longueur, 15 de hauteur. On pose chaque morceau de carton à sa place, entre les deux morceaux d'étoffe, et l'on fixe les morceaux de carton en cousant les deux côtés de l'étoffe tout autour, ensemble, en laissant autour du fond un es-



BRODERIE ORIENTALE. — DESSIN N° 1.



BRODERIE ORIENTALE. — DESSIN N° 2.



BRODERIE ORIENTALE. — DESSIN N° 3.

Digitized by Google

pace vide d'un centimètre 1/2 qui sert de *charnière*. Sur la corbeille ainsi préparée on coupe l'étoffe destinée à la recouvrir. — Notre modèle est en reps de laine, nuance *Havane* claire, — et l'on y exécute le travail d'application dont nous publions le dessin en grandeur naturelle; il se compose de médaillons ovales en drap blanc, ornés d'une broderie exécutée au feston, et fixés sur le fond de reps par un point de feston exécuté avec de la soie brun foncé; ce point de feston (très-*lâche*) est encadré au point de cordonnet avec de la soie maïs.

Le bouquet du milieu est exécuté au feston en points longs, dont la direction et presque le nombre sont marqués sur notre dessin; les feuilles sont nuancées en vert, et les différentes teintes adoptées sur notre dessin indiquent les couleurs foncées et les couleurs claires, pour les feuilles comme pour les pensées, et les boutons de rose qui sont de nuance cerise.

L'arabesque qui entoure le médaillon est faite avec du gros cordonnet d'or, traversé de distance en distance par de la soie noire de cordonnet; pour les côtés les plus longs, on prolonge un peu l'arabesque, ainsi qu'on peut le voir sur le dessin consacré au portefeuille-ménagère.

Lorsque la broderie est terminée, on la coud sur la doublure garnie de carton, et on double celle-ci à l'intérieur avec du taffetas nuance *Havane*, *piqué* sur tous les contours des morceaux de carton. On borde entièrement la corbeille avec un ruban posé *à cheval*, sur lequel on coud, de distance en distance, une grosse perle d'or. Dans le milieu des côtés longs, on pose une anse ayant 38 centimètres de longueur, 3 centimètres 1/2 de largeur, se composant, comme la corbeille, d'un morceau de carton recouvert de chaque côté avec de la percaline, puis avec du taffetas à l'intérieur et du reps à l'extérieur. La broderie est faite en gros cordonnet d'or; l'anse est bordée de ruban et ornée de perles d'or, comme les contours de la corbeille. D'un côté, cette anse est cousue sur l'une des parois longues; sur le côté opposé, on fait deux boutonnières qui viennent se fixer à deux petits boutons dorés cousus sur l'autre paroi longue. De cette façon, la corbeille peut aisément se transformer en portefeuille-ménagère, si on veut l'emporter pour travailler *dans le monde*, et l'anse peut envelopper le portefeuille. Le dessin qui représente ce dernier montre cette anse cachée à l'intérieur, afin de ne point cacher la disposition du portefeuille et la broderie. Dans le cas où l'on voudrait employer cette corbeille à *deux fins*, tantôt comme corbeille, tantôt comme portefeuille, on supprimera le carton de l'anse, et on le remplacera par une doublure très-roide.

A chaque coin de la corbeille, on coud un bout de ruban Havane ayant 20 centimètres de longueur; c'est en nouant ces rubans ensemble que l'on forme à volonté la corbeille ou le portefeuille-ménagère.

Ajoutons enfin que le dessin du médaillon peut aussi servir pour porte-cigares ou carnet.

Porte-manteaux.

Les porte-manteaux ne sont plus aujourd'hui de simples objets d'utilité; on les orne de façon à leur communiquer une véritable élégance; les ébénistes, les tourneurs, vendent le porte-manteau, c'est-à-dire le cadre en bois que notre dessin représente en grandeur réduite; c'est à nos lectrices qu'il appartient d'orner ce cadre; il a 46 centimètres en tous sens; les deux branches des côtés et les quatre porte-manteaux inférieurs sont mobiles. Dans le milieu on place un fond en drap brun ayant 34 centimètres de longueur, 30 centimètres de hauteur. Dans le milieu de ce fond, on pose un carré brodé d'après le dessin de tapisserie que nous publions à cet effet; on entoure (si l'on veut) ce carré brodé avec des ornements en cuir découpé, ou *papier mâché;* une bande en cuir découpé est collée autour de la tapisserie, laquelle est, elle-même, collée sur du carton recouvert du côté opposé avec du papier noir glacé.

Le dessin de tapisserie peut servir à une foule d'usages: chaises, tabourets, fauteuils, coffres à bois, etc.; on peut aussi l'utiliser pour une table-échiquier montée sur quatre pieds sculptés; de chaque côté, à droite, on fera poser un tiroir pour recevoir les pièces du jeu d'échec; on pourra aussi adapter à cette table deux flambeaux à deux branches en bronze doré. Nous conseillons de broder le dessin en perles pour la table d'échiquier.

S'adresser, pour cette table et pour tous les objets d'ameublement, à la maison Allard, rue du Faubourg-du-Temple, n° 50.

DESCRIPTION

DE TOILETTES.

Robe en popeline de soie grise unie. Deux bandes de taffetas bleu mexicain, bordées de chaque côté de velours de même couleur, mais un peu plus foncé, s'entrelacent sur le bord inférieur de la jupe et sont recouvertes avec un entre-deux en dentelle noire. Dans le creux des bandes (qui forment des ovales) se trouvent des bouclettes de velours bleu. Ces bandes remontent en se rétrécissant sur le côté gauche jusqu'à la taille. Corsage montant à basques tailladées, garni comme la jupe. Manches étroites à épaulettes formées par des bouclettes de velours bleu. Chapeau bouillonné en satin blanc.



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe en cachemire vert guide, vue par devant et par derrière. Jupe bordée avec une ruche de taffetas de même nuance, surmontée de deux soutaches noires marquant l'ourlet; corsage-veste à basque, avec pattes marquées par des soutaches noires, des coutures noires *piquées*, et des boutons en taffetas noir; gilet de taffetas noir; ceinture de gros grains vert guide; rosette à pans en taffetas noir : les pans sont terminés par de longs glands en soie noire.

Toilette de dîner et de soirée. Robe de dessous en poult-de-soie blanc, garnie avec cinq bouillonnés en gaze lisse blanche. Robe de dessus en poult-de-soie rouge vif. Le bord inférieur de cette robe est découpé en dents pointues très-profondes, garnies de dentelle noire et fixées sur la robe de dessous par des nœuds de ruban rouge, à pans assez courts, posés à l'extrémité de chaque dent. Un même nœud, mais sans pans, est posé entre chaque dent sur la robe rouge et au-dessus des bouillonnés blancs. Corselet rouge très-bas, découpé en dents garnies de dentelle noire, avec bretelles assorties. A l'intérieur du corselet, large draperie blanche en gaze de soie. Chemisette décolletée, plissée, traversée par un étroit velours rouge.

MODES.

Les questions demeurées en suspens commencent à se résoudre, et, si l'on ne crée pas encore beaucoup de nouveaux objets, on songe du moins à confirmer l'existence de quelques-unes des *nouveautés* émises par la dernière saison.

Ainsi, en rejetant l'habit en *queue de morue*, que l'on avait essayé d'imposer aux femmes, la mode maintient le corsage à basques carrées, qui rappelle quelques habits *mousquetaires;* les basques de toute forme, de toute grandeur, sont du reste adoptées pour cet hiver; cette mode, quelle que soit son extension, n'est point exclusive cependant, et permet aux corsages à ceinture, aux corsages à pointes, de vivre côte à côte avec elle.

Les larges ceintures de *gros-grain*, serrées par une haute boucle, gagnent du terrain, sans cependant remplacer complétement les ceintures étroites. Jusqu'ici la mode ne se montre pas trop tyrannique, et l'on reste libre d'être fidèle à ses *anciennetés*, comme d'accepter ses *nouveautés*. Il est un point pourtant sur lequel la réforme a été radicale : je veux parler des chapeaux. Mise en question pendant quelques mois, la forme des chapeaux a décidément subi un changement complet; les dômes ont disparu, les auvents se sont rognés, aplatis, et en ce moment le différend est jugé : les petits chapeaux l'ont emporté; jamais ils n'ont été aussi indéfinissables qu'en cette saison, ils échappent à toute description; ils défient toute analyse, ils présentent, pour la plupart, une surface plate en guise de passe, s'étendant depuis la nuque jusqu'au front. Autrefois le chapeau se divisait en plusieurs zones parfaitement distinctes; il se composait de la passe, du fond, du bavolet; le bavolet est supprimé, le fond a disparu; reste la passe, plus ou moins accidentée, de façon à entourer la tête et à contenir la coiffure. En dépit de leurs excentricités, les chapeaux sont charmants cet hiver; leurs prédécesseurs étaient si laids que le changement, par cela seul qu'il est le changement, est accueilli comme un perfectionnement; mais, en raison même de

Google



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Toilettes de Mme BREANT CASTEL, 58bis r. Ste Anne

Coiffures de Mr CROISAT 76. r. de Richelieu

Reproduction Interdite

Digitized by Google

Digitized by Google

la fantaisie qui préside à la distribution de leurs ornements, à la disposition de leur forme, il faut s'adresser à une modiste dont le goût ne soit ni trop arriéré, ni trop exagéré, et qui sache tenir le gouvernail d'une main assurée. Nos lectrices trouveront dès à présent chez Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6, un immense choix de chapeaux d'hiver, très-élégants, même lorsqu'ils sont très-simples, et de prix fort accessibles; les capotes de satin noir, bouillonnées, semblent destinées à disputer aux chapeaux de velours de nuance foncée le domaine des toilettes du matin.

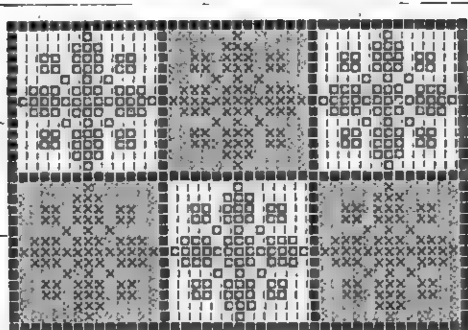
Les *sorties* de bal et de spectacle, en cachemire rouge, blanc ou bleu, se garnissent généralement avec des franges *lama*, épaisses et soyeuses; leurs ornements se composent toujours de soutache, de galons unis et de galons cachemire.

On fabrique une grosse étoffe, qui n'est autre chose que de la flanelle, quoiqu'on l'appelle du cachemire, et que l'on emploie pour robes de chambre, pardessus d'enfant, et même paletots de femme. Parfaitement convenable dans les deux premiers cas, cette étoffe est trop ambitieuse lorsqu'elle veut se hausser jusqu'à la *confection;* son gros tissu rappelle, quant à sa fabrication et à ses dispositions, les étoffes employées pour manteaux de laitiers et de laitières; ce sont des rayures brunes, bleues ou rouges sur fond blanc ou gris.

Les garnitures de robes sont toujours aussi diverses, et les couleurs tranchantes toujours plus fréquemment employées pour ces garnitures. L'unité de couleur dans la composition d'une robe forme maintenant l'exception; on s'autorise du moindre dessin, de la plus imperceptible rayure, pour tailler des rouleaux, des bordures, des pattes, des ruches de taffetas de couleur différant du fond de la robe. Les manches demeurent semblables aux manches masculines, c'est-à-dire presque étroites; on les garnit sobrement à chaque extrémité, et très-souvent on ne les garnit pas du tout, se bornant à placer sur l'extrémité inférieure, à l'intérieur de la manche, une étroite ruche en ruban, dépassant de fort peu le bord de la manche. L'envergure des robes est toujours aussi considérable; la crinoline a un peu diminué d'ampleur; mais son effet est complété par des jupons empesés, à volants empesés; pour les toilettes du soir ces jupons se font en mousseline roide, avec des volants ingénieusement disposés pour *soutenir* et arrondir la queue de la robe. J'ai déjà indiqué ces jupons, dont l'usage se généralise; nos lectrices savent qu'on les trouve chez Mme Castel-Bréant, rue Sainte-Anne, n° 58 *bis*.   E. R.



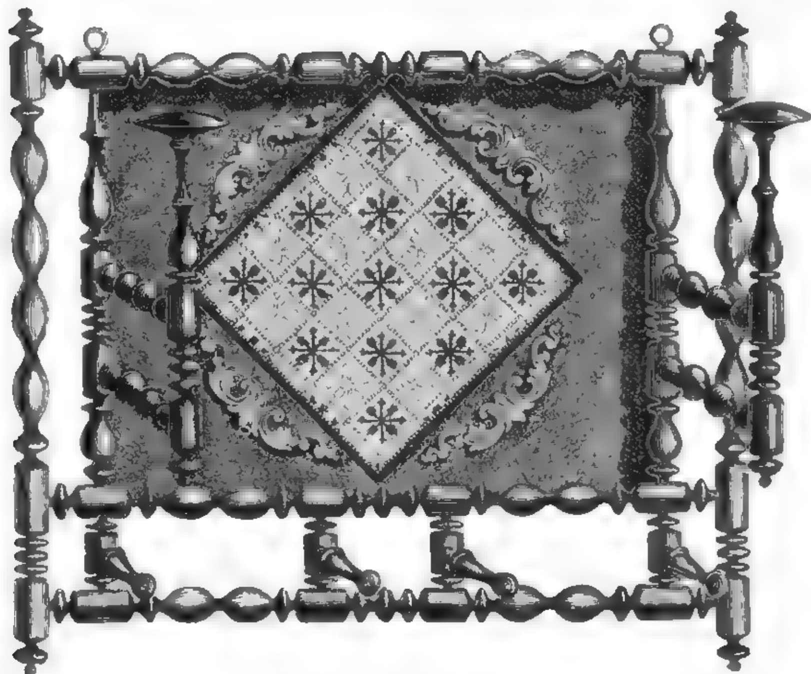
CORBEILLE A OUVRAGE.



DESSIN DE TAPISSERIE POUR LE PORTE-MANTEAU.

Explication des signes : ■ Laine jaune. ■ Noire. ▫ Blanche. ᑊ Gris clair. ⊠ Laine verte.

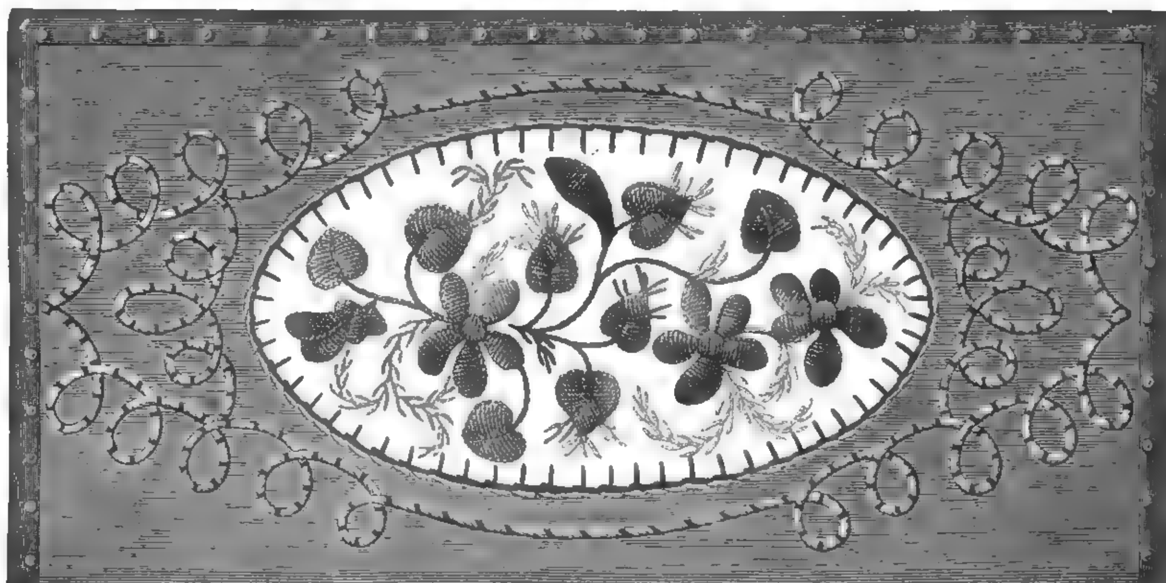
Pour table-échiquier : ■ Perles d'or. ■ Perles-rubis. ▫ Perles vertes. ᑊ Perles blanches. ⊠ Perles noires.



PORTE-MANTEAU.



PORTEFEUILLE-MÉNAGÈRE.



DESSIN DE L'UN DES CÔTÉS TRANSVERSAUX DE LA CORBEILLE A OUVRAGE, GRANDEUR NATURELLE.

LE SECRET DES PARISIENNES *.

III.

Voici la saison consacrée en tous pays, et par toutes les femmes, aux projets de toilette, aux emplettes de tout genre, aux combinaisons de toute nature. Comme de coutume, les Parisiennes sont, de toutes les femmes de l'univers, les moins empressées à grever leur budget; accommodant à leur usage le célèbre proverbe normand qui s'applique aux dettes, elles se disent, non pas: *Paye le plus tard que tu pourras*, mais: *Achète le plus tard que tu pourras, peut-être bien que tu n'achèteras pas.*

En hiver, la toilette féminine se divise en plusieurs genres appliqués aux diverses circonstances qui exigent une toilette particulière.

La *toilette du matin*, qui se compose de tissus simples, solides, de couleurs modestes, destinés à passer inaperçus et à braver impunément les intempéries.

La *toilette de visite*, dont le degré d'élégance est variable selon les ressources dont on dispose. La *toilette de visite* qui circule à pied n'est pas, ne peut pas être semblable à la *toilette de visites* que l'on transporte en voiture; dans le premier cas, l'élégance demeure toujours simple et sobre, quelle que soit la richesse des soieries et des dentelles que l'on porte; des couleurs unies, ou tout au moins des tissus de nuance foncée, sont adoptés pour les visites faites à pied. Le chapeau se conformera au même programme; les gants resteront dans les teintes demi-claires; les bottines seront en peau de chevreau, et l'on aura soin de se munir d'un parapluie qui n'aura aucune déchirure, et ne donnera issue, par ses bords éplorés, à aucune des baleines qui forment la charpente de son dôme protecteur. C'est en veillant soigneusement sur les détails de cette nature que les Parisiennes parviennent à communiquer à la plus simple de leurs toilettes un ensemble irréprochable et un aspect élégant. L'oubli, la négligence d'un seul de ces détails suffit au contraire pour compromettre la plus riche toilette, et pour la marquer d'un impardonnable cachet de désordre.

Quant aux *toilettes de visite* circulant en voiture, elles atteignent en ce moment des limites d'excentricité qu'il sera difficile de dépasser; ce sont des costumes empruntés à tous les siècles, à tous les pays, surchargés de verroteries, de couleurs tranchantes, ouverts et relevés par devant sur des jupons de soie, de nuance vive, garnis de volants de dentelle, ornés de glands de perles, enfin défiant toute analyse. Je n'ai pas besoin d'ajouter que la véritable Parisienne, j'entends celle qui n'aime pas à faire concurrence aux dames qui composent, le jour du mardi-gras, la suite du bœuf couronné, se préserve soigneusement de ces toilettes trop caractéristiques, et ne pense pas que sa voiture soit l'asile inviolable de

* Voir les nos 15 et 19.

Digitized by Google

toutes les excentricités; seulement elle porte des étoffes plus riches, des chapeaux plus légers et plus ornés lorsqu'elle va en voiture au lieu de faire ses visites à pied.

Les *toilettes de dîner* se composent de tissus de nuance claire ou demi-claire; les corsages sont montants pour les vieilles femmes, décolletés et accompagnés d'un fichu ou d'une veste-fichu à manches demi-longues en tulle et dentelles pour les jeunes femmes. Les jeunes filles mettent en cette circonstance des corsages blancs, montants ou demi-décolletés, avec des ceintures ou des corselets; quant à la robe, les nuances grises, *abricot*, bleu clair, mauve, vert clair, sont indifféremment admises. En hiver, la nuance d'une robe règle son degré d'élégance : on sera moins *parée* avec une robe d'étoffe magnifique, dont la teinte sera foncée, qu'avec un taffetas léger, ou même un tissu *de fantaisie* de teinte claire.

Les *toilettes de soirée* sont à peu près semblables aux précédentes, mais les corsages sont décolletés et se portent sans fichu.

Les *toilettes de spectacle* n'ont pas de genre déterminé, et varient suivant le théâtre et la place qu'on y occupe. L'Opéra français et le Théâtre-Italien imposent les toilettes de bal pour les premières loges; aux deuxièmes loges la toilette de bal n'est plus obligatoire, mais seulement facultative; on en peut dire autant des baignoires, car nul regard n'aperçoit les femmes qui y sont plongées. Quant aux places d'amphithéâtre (Opéra français), non-seulement la toilette de bal n'y est pas obligatoire, mais elle y serait fort déplacée; à ces places, de même qu'aux places équivalentes du Théâtre-Italien, on porte d'élégantes toilettes de ville, et un chapeau en tulle blanc ou tulle de couleur; on ne va pas au spectacle avec un lourd et chaud chapeau de velours, ni avec un chapeau de teinte foncée.

Les premières loges des autres principaux théâtres (Opéra-Comique, Théâtre-Français, Odéon) permettent les toilettes à corsage décolleté, mais non les toilettes de bal, à l'exception de l'Opéra-Comique, théâtre pour lequel on s'habille à peu près comme pour le grand Opéra. Dans tous les autres théâtres (Gymnase, Vaudeville, Variétés, etc.), il est absolument impossible d'exhiber des corsages décolletés, fût-ce dans les premières loges. A toutes les places de tous ces théâtres on porte la toilette de ville, robe de soie plus ou moins belle, châle ou mantelet, chapeau de tulle.

Avant de songer à préparer les diverses toilettes qui seront portées dans ces diverses circonstances, une Parisienne soumettra tous les objets qu'elle possède à une inspection minutieuse, afin d'éviter les emplettes inutiles.

Elle examinera la *toilette du matin;* si la robe destinée à cet usage ne peut plus affronter le grand jour, on la remplacera par un tissu solide, une popeline de laine et soie, ou bien une toile de laine. Un bon marché extrême ne constitue pas une économie bien entendue pour ces robes destinées à un service actif; il faut payer cette robe, choisie parmi les plus solides tissus de fantaisie, quarante ou quarante-cinq francs; à ce prix la robe pourra remplir les fonctions fatigantes qui lui sont assignées, pendant trois hivers au moins, tandis que si le tissu était d'un prix moins élevé, moins solide par conséquent, il faudrait renouveler plus souvent cette robe, répéter les frais de façon et de garnitures, et, de plus, avoir un aspect mesquin et une toilette fripée, même lorsque cette toilette serait neuve. Mais, lors même que l'on achèterait une nouvelle toilette du matin, on ne mettrait pas à la réforme l'ancienne toilette de même ordre. *Lorsqu'on n'a que du neuf, on n'a que du vieux;* ce proverbe est parisien, il mérite d'être médité. L'hiver tient en réserve des jours affreux, des matinées couvertes de brouillards, des pavés revêtus d'une couche de boue grasse, des pluies persistantes; dans ces jours exceptionnellement mauvais, si l'on est forcée de sortir, on revêt l'ancienne toilette du matin, pour ménager la fraîcheur de celle qui lui a succédé.

Si l'on trouve parmi les *toilettes de visite* une robe méritant d'être déchue de son grade, on pourra peut-être éviter l'emplette d'une *toilette du matin*, en enlevant les garnitures trop ambitieuses, trop compliquées, en lui donnant l'aspect simple et modeste qui est indispensable pour les nouvelles fonctions qu'on l'appelle à remplir.

Les *toilettes de visite* se composent de robes en taffetas noir, ou de couleur foncée, ou bien de soieries brochées; on choisit parmi ces robes celles qui ont perdu leur fraîcheur pour les transformer en *toilettes de spectacle.* Une Parisienne ne mettra pas une robe neuve pour aller au théâtre; elle n'exposera pas cette robe à être froissée dans les places toujours trop exiguës que l'on accorde aux spectateurs; mais elle saura embellir sa toilette par un joli chapeau, un châle, ou bien un mantelet et des gants de couleur claire.

Une Parisienne prépare rarement des toilettes d'*intérieur;* la mode des vestes lui permet d'user chez elle les jupes des *robes du matin*, ou des *robes de visites* qui ne peuvent plus affronter le grand jour; une veste de drap ou de cachemire dure fort longtemps, et compose, avec une jupe quelconque, un costume d'intérieur parfaitement convenable.

Les *toilettes de dîner* et de *soirée* peuvent être composées avec des éléments empruntés aux toilettes d'été. Du taffetas léger, pourvu qu'il soit de nuance claire, de la grenadine de soie, ou même de laine pour les jeunes filles, suffisent pour ces circonstances, toujours à la condition expresse, surtout pour les deux derniers tissus, d'offrir une teinte claire. Les jeunes filles, et même les *très*-jeunes femmes, porteront avec des jupes claires les corsages blancs, la ceinture large à haute boucle, ou bien une ceinture à basques ou à pans. Quant aux femmes moins jeunes, il vaudra mieux adopter les fichus à manches demi-longues; cela est à la fois plus élégant et moins *pensionnaire* que le corsage blanc; mais, comme on exige toujours des indications précises, on trouvera peut-être que ces renseignements sont trop vagues... Disons donc que les corsages blancs peuvent, à la rigueur, être portés jusqu'à l'âge de trente-cinq ans, si la taille n'a pas un embonpoint trop volumineux..... jusqu'à quarante ans si l'on est restée très-mince; passé cette dernière limite, il n'y faut plus songer, et l'on adoptera les fichus ou pèlerines carrées pour accompagner un corsage décolleté, lorsque la circonstance imposera ce qu'on appelle à Paris une *demi-toilette.*

Grâce à la mode, qui favorise l'usage des garnitures de couleurs tranchantes, on peut atteindre à bon marché un certain degré d'élégance. Ainsi l'on pourra porter comme toilette de dîner et de soirée (non tout à fait dansante) des tissus de *fantaisie* blancs, dont l'achat n'est pas très-coûteux. Une jeune femme fera garnir ces étoffes, légères sans être transparentes, avec des ornements en taffetas bleu, cerise, bouton d'or, rose ou rouge, dont la teinte sera atténuée par des entre-deux noirs *en imitation.* Une jeune fille pourra adopter la même combinaison, moins les entre-deux; cela compose des toilettes fraîches, riantes, élégantes, solides, qui se prêtent à des métamorphoses très-commodes, qui peuvent même reparaître pendant l'été avec quelques modifications, et dont le prix reste fort modeste. Avec ces robes on mettra soit un corsage blanc en mousseline, montant ou décolleté carrément, soit un corsage décolleté à manches courtes, de même étoffe que la robe, avec un fichu de tulle à manches longues.

Les Parisiennes économes portent beaucoup de châles, gros châle long rayé, de l'Inde, pour toilette du matin; — cachemire de l'Inde plus ou moins fin pour toilettes de visites et pour certaines toilettes de spectacle; — châle de cachemire noir, carré, brodé, garni de dentelles, pour l'automne et le printemps; cela *habille* bien, et demeure à l'abri des caprices de la mode, qui renouvelle sans cesse les formes des pardessus en drap, velours ou soie. Le châle long rayé, porté *en négligé* par les femmes élégantes, peut aussi être mis avec des toilettes de visite; on n'en saurait dire autant du simple pardessus en drap, réservé aussi aux toilettes du matin, mais ne pouvant dépasser cette attribution.

Quoique la forme des chapeaux ait totalement changé, aucune Parisienne ne se croira obligée de faire un auto-da-fé avec ses coiffures de l'hiver dernier; on recoupe parfaitement un chapeau de velours noir ou de nuance sombre, et, ainsi accommodé au goût du jour, il continue à remplir les laborieuses fonctions de chapeau du *matin.* C'est parfois le chapeau de visites de l'hiver précédent qui se trouve appelé à ce service actif, et dans ce cas on le dépouille de tout plumage ambitieux. Le chapeau de *visite*, proprement dit, est généralement d'ordre composite; il offre un mélange de tulle et de velours qui permettra de le porter en guise de chapeau de printemps, lorsque la belle saison s'apprêtera à revenir. En hiver, il s'autorise du velours pour faire accepter le tulle; au printemps, il offre le tulle en guise de passe-port, et présente le velours comme un simple ornement.

Personne n'ignore l'importance acquise par le jupon, depuis la longueur attribuée aux robes; celles-ci devant être relevées *à la ville*, le jupon s'est trouvé subitement investi d'une dignité inespérée. Sur ce point encore les Parisiennes savent faire preuve du tact qu'elles possèdent en matière de toilette; elles auront au moins deux jupons, l'un très-simple, pour accompagner les toilettes du matin et braver les jours pluvieux; l'autre, plus élégant et plus *neuf*, pour les jours clairs et secs, et pour les toilettes de visite. Le premier sera blanc et noir, à rayures ou bien à carreaux, avec une modeste garniture en velours ou bien en galons de laine; ce sera, en un mot, le jupon de tout le monde. L'autre sera fait en cachemire gris, noir ou blanc; il sera orné de galons-cachemire, ou de galons écossais, ou de broderie orientale, ou même d'entre-deux en imitation de dentelle noire. On le voit, il serait déplacé sous une simple robe d'alpaga, de même que le premier jupon ne pourrait accompagner une toilette très-élégante, sans manquer aux lois de l'harmonie.

Le soin minutieux que les Parisiennes accordent à leurs chaussures et à leurs gants, fait partie du *secret* à l'aide duquel elles savent se montrer en toute circonstance convenablement équipées. La toilette la plus riche et la plus belle, accompagnée de chaussures mal faites ou déformées, de gants décousus, déchirés ou privés de leurs boutons, prendra immédiatement un aspect délabré; des gants de nuance trop claire dénotent l'ignorance des usages parisiens; les gants blancs et les gants jaune-paille ne se portent *jamais* pendant le jour. Les Parisiennes font nettoyer leurs gants; de plus, lorsqu'elles vont au spectacle, à quelque dîner, ou bien à quelque soirée, elles mettent, par-dessus leurs gants blancs ou jaunes, de gros gants en cachemire, lesquels, en garantissant leurs mains contre le froid, préservent en même temps la fraîcheur de leurs gants, et permettent à ceux-ci de se montrer parfaitement intacts.

EMMELINE RAYMOND.



AIDE-TOI, LE CIEL T'AIDERA.

Suite.

« Je pus donc écrire à mon protégé que je l'engageais à venir me chercher pour le présenter à Mme de Mervan. Cette visite eut lieu le soir, et l'on fixa un jour assez prochain pour commencer les leçons que M. de Vaucigny voulait donner au jeune aveugle. Une première entrevue est toujours contrainte et froide; on s'étudie avec méfiance, on essaye de se parer d'un caractère d'emprunt; en un mot, on évite par-dessus tout de se montrer naturel, parce qu'il est peu de caractères qui puissent, sans inconvénient, se faire voir tels qu'ils sont. Rien de tout cela ne se produisit : de part et d'autre l'aisance fut parfaite, presque affectueuse; on eût dit qu'au lieu de faire connaissance avec un nouveau venu, on retrouvait un ancien ami. Sans montrer à Mme de Mervan ni à son fils un empressement exagéré, par conséquent empreint d'affectation, M. de Vaucigny sut les entourer de mille marques de sympathie; sans adresser à Marie une parole complimenteuse, il sut lui exprimer, avec un tact dont la délicatesse était féminine, que toutes ses espérances d'avenir reposaient sur elle; il sut rester franc sans se montrer explicite, et faire allusion à ses projets sans fatuité comme sans humilité. Son cœur, un peu exclusif peut-être et peu disposé à une confiance universelle, était de pur cristal pour ceux qu'il aimait, et ceux-ci pouvaient à toute heure y voir ses sentiments et les mobiles de ses actions, en applaudissant aux uns et aux autres.

« J'assistais à presque toutes ces réunions, et je ne me souviens pas d'avoir passé des soirées plus douces que celles employées à l'instruction d'un jeune homme aveugle par... un dessinateur en châles. Il lui apportait les connaissances toutes préparées, calculées de façon que le pauvre infirme pût se les assimiler aisément. Quel intérêt, quelle variété dans ces connaissances! Et comme nous écoutions le professeur avec une attention décuplée par les sentiments affectueux qu'il nous inspirait! Son disciple semblait renaître à une nouvelle vie; le cœur et l'intelligence se développaient rapidement en lui, et il éprouvait du fanatisme pour celui qui l'initiait à la vie de l'esprit. Il arrivait parfois.... bien rarement..... que M. de Vaucigny, retenu par un travail pressant, fût en retard d'une demi-heure, d'une heure au plus; Paul l'attendait avec angoisse, se taisait pour mieux écouter, puis nous demandait à chaque cinq minutes :

« Croyez-vous qu'il vienne? »

« Il reconnaissait par instinct son coup de sonnette à la porte d'entrée de la maison, et courait l'attendre sur le palier; ils rentraient ensemble en se donnant la main, et tous les visages devenaient radieux; le visiteur apportait avec lui une atmosphère dans laquelle les cœurs et les esprits se détendaient et prenaient leur niveau naturel. Quel que fût le point effleuré par les caprices de la conversation, notre interlocuteur nous donnait toujours le *ton* vrai, précis, soit qu'il se trouvât d'accord avec nous, soit qu'il nous prouvât notre erreur, et nous ramenât à son opinion.

« Si sa conduite lui avait été inspirée par un calcul profond, M. de Vaucigny n'aurait pu se montrer plus habile qu'en suivant la route qui lui avait été indiquée par son affection et sa sagacité; c'était seulement en aimant sa mère et son frère que l'on pouvait espérer d'être aimé par Marie; les progrès que son *prétendant* fit dans sa confiance furent mesurés, mais solides et décisifs. Six mois après notre promenade à Pierrefonds, un soir que la veillée s'était prolongée plus tard que de coutume, que Paul un peu souffrant nous avait quittés pour se coucher, M. de Vaucigny prit la parole :

« Marie, » dit-il, « je ne vous apprends rien en vous disant que je vous aime; il n'y a, il ne peut y avoir qu'une femme au monde pour moi, et vous savez que vous êtes cette femme; votre mère m'autorise à vous demander si vous voulez consentir à m'épouser; votre amie approuve et seconde ce projet. Vous me connaissez maintenant; vous savez que votre mère sera ma mère, que votre frère sera mon frère et mon enfant..... Voulez-vous m'accorder votre consentement? » ajouta-t-il en lui tendant la main.

« Marie mit sa main dans la main loyale qui lui était offerte, et répondit seulement ces quelques mots :

Digitized by Google

« Je consens de tout mon cœur. »

« Telles furent leurs fiançailles.

« Mais nous ne pouvions nous séparer sur cette promesse échangée ; deux heures au moins furent employées à parler de l'avenir, à discuter mille détails. Marie déclara qu'elle ne voulait pas renoncer à sa profession, et M. de Vaucigny ne s'opposa pas à ce qu'elle la continuât.

« Du moins pour le moment, » ajouta-t-il, « car j'étudie un procédé qui amènerait une notable économie dans la fabrication des châles, et, si je réussis, M. Tribert me fera une part équitable dans les bénéfices qu'il réalisera. »

« L'appartement naguère occupé par la famille Mervan n'avait pas encore été loué ; le propriétaire de la maison avait d'abord songé à se le réserver, puis il avait récemment changé d'avis. M. de Vaucigny annonça qu'il allait arrêter cet appartement, et le mariage fut fixé à six semaines. On m'autorisa à communiquer cette nouvelle à Mme de Varanges, qui se trouvait depuis quelque temps dans l'une de ses périodes d'éclipse; elle venait de s'enthousiasmer pour une jeune fille qui promettait de devenir poëte, et ce nouvel intérêt lui faisait négliger et moi et Marie.

« Je fus ramenée à deux heures du matin par M. de Vaucigny, qui aurait bien désiré ne pas me quitter encore, et me demandait si je ne voulais pas consentir à lui donner une tasse de thé. Je fus forcée de l'avertir que sa demande était insensée, et de le renvoyer bien vite : avant de me quitter il m'embrassa sur les deux joues.

« Mais, mon ami, » lui dis-je en riant, « vous perdez le respect!

— Oh ! non ! C'est que l'affection est plus forte encore que le respect ; n'est-ce pas à vous que je dois mon bonheur ? »

« Dès le lendemain j'allai chez Mme de Varanges; je la trouvai entourée de manuscrits et de volumes de poésies, comparant les œuvres de sa protégée à celles des autres poëtes, et trouvant tout naturellement que rien ne pouvait égaler l'astre nouveau qui allait éclairer l'horizon littéraire. Il me fut très-difficile de déblayer son intelligence des préoccupations nouvelles qui l'encombraient, et de ramener sa pensée vers le passé. Elle m'écoutait d'un air distrait, et revenait toujours à sa plus récente marotte. Je réussis enfin à fixer cette intelligence errante, et à lui annoncer, de la part de Mme de Mervan, que Marie épousait M. de Vaucigny.

« Comment ça? » s'écria-t-elle; « le vrai, le mien?

— Oui; celui-là même que vous avez connu lorsqu'il était enfant.

— Pas possible ! Il n'est donc pas mort?

— Apparemment.

— Comme c'est extraordinaire! Mais il n'avait rien, ce petit Étienne.

— Il n'a point de fortune, cela est vrai; mais son travail lui procure une aisance suffisante.

— Qu'est-ce qu'il fait donc?

— Il est employé par un fabricant de châles.

— Pouah! Mon Dieu! comme tout cela est triste! Comme cette pauvre noblesse est tombée!

— Je crois au contraire qu'elle se relève, puisque ses représentants comprennent que l'oisiveté est mauvaise pour tout le monde.

— Mais alors cette pauvre Marie va continuer à travailler?

— Oui, pour le moment du moins.

— J'ai justement pour elle une cliente extrêmement riche; une princesse de l'Illyrie, de la Bosnie, de la Servie ou de la Dalmatie, je ne sais pas au juste, car les noms de tous ces pays-là ont une terminaison identique, et cela est très-incommode pour les reconnaître entre eux. Bref, elle vient de par là-bas, et c'est une princesse Michael ou Daniel; après tout, elle n'est peut-être pas plus princesse que vous et moi : a beau être prince qui vient de loin; mais cela nous est bien égal; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle est immensément riche, et qu'elle va dans le meilleur monde. Je lui ai vanté le talent de Marie, et elle m'a priée de l'accompagner chez elle. Elle part prochainement, et veut se faire faire trente robes; comprend-on cela, ma chère? Faut-il être Bosnienne pour avoir de ces idées-là? Enfin elle veut dépenser vingt mille francs pour ses robes, les faire garnir de dentelles magnifiques; et j'ai pensé que cela ferait une bonne affaire pour Marie; je lui amènerai cette princesse dans deux ou trois jours, et lui ferai en même temps mes adieux, car je pars pour l'Italie. »

« Quand je revins chez moi, j'y trouvai une lettre de ma sœur; elle m'annonçait que notre mère était sérieusement malade, et réclamait ma présence. Pendant que l'on me préparait une malle, j'allai embrasser Marie, et lui appris la prochaine visite de Mme de Varanges et de la princesse étrangère.

« Tous les bonheurs arrivent à la fois, » répondit Marie en riant. « Claudine me faisait remarquer il y a quelques jours que le travail se ralentissait, et, d'un autre côté, je voudrais bien contribuer, au moins pour une petite part, aux frais que M. de Vaucigny va s'imposer pour notre nouvelle installation. Mais je me reproche de vous parler de mes joies; il est donc bien vrai que le bonheur rend égoïste! Quoi! vous allez partir; vous allez trouver madame votre mère malade, et je ne vous entretiens que de moi! Et ma chère Laure, c'est tout au plus si je vous ai demandé de ses nouvelles. »

« Je me mis en route immédiatement. Ce n'est pas mon histoire que je vous raconte, je n'ai donc pas à vous dire les inquiétudes, les espérances combattues par les découragements, que nous avons ressenties pendant un mois près du lit de notre mère dangereusement malade. Je lisais, avec distraction je l'avoue, les lettres qui m'étaient fréquemment adressées par Marie. Je lui répondais par quelques lignes assez brèves, contenant le bulletin de la situation de ma mère. Les lettres de Marie furent d'abord telles que je devais les attendre; elle s'abandonnait à un bonheur dont l'intensité était de nature à effrayer ceux qui ont quelque expérience de la vie, ceux qui savent combien une joie inespérée recèle de périls, et qui ont vu mille fois le bonheur foudroyé dans son épanouissement; puis ces lettres devinrent plus courtes, et témoignaient d'une anxiété déguisée, mais cependant évidente. Un jour, Marie m'écrivit que son mariage était retardé; enfin, elle ne m'écrivit plus.

« Notre correspondance fut suspendue justement pendant les vingt jours durant lesquels Laure et moi, retenues près du lit de notre mère par une recrudescence de sa maladie, avions forcément banni de notre cœur et de notre mémoire tout ce qui ne se rattachait pas à nos anxiétés présentes. Enfin, nous pûmes respirer; la maladie entra dans une période meilleure, et la convalescence se déclara.

« Je pus alors admettre dans mon âme d'autres préoccupations, et je voulus prendre connaissance des lettres qui m'avaient été adressées. Quelques billets *parisiens*, c'est-à-dire très-chaleureux de forme, très-secs et très-froids dans le fond, une lettre de Mme de Varanges, qui m'écrivait de Naples, et me parlait du beau ciel d'Italie, si connu, si vanté; tel était à peu près le relevé de ma correspondance. Marie ne m'avait pas écrit; en revanche j'ouvris une longue lettre de M. de Vaucigny; cette lettre contenait l'expression d'un profond désespoir.

« Je sais, » me disait-il, « qu'il est bien égoïste de vous entretenir de mes peines; je sais ce que vous souffrez vous-même en ce moment, mais je ne puis m'empêcher de vous instruire de mon malheur, lors même que vous ne pouvez m'écouter. La douleur crie, même dans la solitude; elle ne prétend pas se faire entendre, elle n'espère pas attirer du secours auprès d'elle; elle crie pour témoigner son existence, peut-être pour se soulager. En ce moment j'erre au travers de la vie, comme un somnambule qui n'a pas conscience de ses mouvements, comme un automate bien monté, qui obéit à une impulsion étrangère. Tout est ténèbres autour de moi; je suis tombé du ciel sur la terre, et je regrette à chaque heure que cette chute ne m'ait pas tué.

« Marie a rompu notre mariage!

« Pourquoi? Je me le demande sans cesse; je me pose cette question à toutes les minutes, et rien ne peut m'aider à la résoudre.

« Que s'est-il passé? Pourquoi ces doux projets ont-ils été tout à coup repoussés par elle? Quel motif a pu lui inspirer cette cruelle résolution? Je ne sais rien, je ne puis rien apprendre, rien deviner, et vous le voyez, je crie vers vous, qui avez été pour moi une amie généreuse; vers vous, qui m'avez accordé votre intérêt, qui m'avez fait don de votre amitié, au lieu de me les faire acheter au prix de mille méfiances, ainsi que cela se fait habituellement.

« Mais je voudrais bien essayer de vous raconter tous ces événements dans leur ordre de succession; je ne sais si j'y réussirai; chaque mot touche à une plaie vive, et rend mes blessures toujours plus profondes.

« Après votre départ tout alla comme de coutume pendant quinze jours encore; nous nous entretenions chaque soir de nos projets, des arrangements que nous allions prendre; les ouvriers s'occupaient à préparer l'appartement que j'avais arrêté. J'avais découvert une honnête femme, veuve et sans ressources, qui se trouvait fort heureuse de prendre la direction de notre maison, et de soigner nos deux infirmes, lorsque nos occupations nous retiendraient loin d'eux. Marie paraissait gaie et contente, sa mère et son frère me témoignaient une affection sincère.

« Quinze jours environ après votre départ, je crus apercevoir chez Marie des symptômes d'inquiétude, contenus par l'énergie de sa volonté, mais qui ne pouvaient échapper à la divination de la tendresse que je lui porte. Elle continuait à m'écouter avec son doux sourire; mais elle faisait des efforts visibles et même pénibles pour se maintenir dans le ton habituel de nos conversations pleines de gaieté. Une anxiété, dont je ne pouvais découvrir l'origine, oppressait son cœur et troublait son esprit. Je ne pus supporter longtemps les craintes que m'inspirait l'état de son humeur; je l'interrogeai tendrement; elle me répondit toujours que je me trompais, qu'elle n'avait pas du reste le *bonheur gai*, et qu'elle ne pouvait pas toujours réussir à écarter quelques appréhensions relatives à notre avenir. Tout cela était formulé très-vaguement, et ne pouvait calmer mes inquiétudes.

« Un soir, j'étais venu plus tôt que de coutume; Mme de Mervan était assoupie dans son fauteuil; je causais à voix basse avec Marie et son frère; un coup de sonnette, non-seulement violent, mais brutal, retentit tout à coup. Mme de Mervan s'éveilla, et j'entendis dans l'antichambre la voix de Claudine, qui semblait parlementer avec un interlocuteur dont le ton s'élevait toujours davantage avec un accent de résistance et d'opposition. Après quelques secondes, la porte du salon fut vivement ouverte par Claudine, qui prononça ce nom : *Monsieur Cagourdin*, et s'effaça pour laisser entrer l'individu ainsi annoncé.

« Marie rougit, puis se leva pour aller au-devant du nouveau venu.

« Tiens, tiens, » dit celui-ci avec un ton de grossière raillerie : « pourquoi donc *que* mademoiselle Claudine prétendait que vous ne pouviez pas me recevoir? Vous *faites salon*, à ce que je vois, et vous n'êtes pas du tout malade, comme le disait mademoiselle Claudine. »

« Et le grossier personnage s'assit en s'étalant et s'épanouissant dans le fauteuil même que Marie venait de quitter. Elle était en proie à un malaise visible; mais elle affermit pourtant sa voix, et répondit que Claudine s'était trompée.

« Quant à moi, je regardais cet individu avec une sourde colère, à grand'peine réprimée. C'était un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, petit, trapu, lourd dans sa personne comme dans ses propos; il était très-robuste; la vulgarité la moins déguisée perçait dans sa physionomie, dans ses mouvements les plus indifférents; il avait cet aplomb béat et imperturbable que l'argent communique à la sottise; chacune de ses paroles, chacune de ses attitudes semblait dire : Écoutez-moi, car je suis riche! Regardez-moi, car je suis riche !

« A peine assis, il m'examina curieusement, et s'adressant à Marie :

« Qui est ce monsieur? » demanda-t-il d'un air d'autorité.

« Je ne suis pas patient, et l'insolence, entre autres, a le don de me faire perdre instantanément la petite dose de calme qui m'a été dévolue par la nature. Je relevai la tête, et m'apprêtais à répondre moi-même à cette question par une question identique, lorsque Marie, placée entre moi et le nouveau venu, se pencha rapidement, en me disant à demi-voix :

« De grâce, pas un mot! » puis, se tournant vers l'interrogateur, elle répondit froidement :

« Monsieur veut bien donner des leçons à mon frère.

— Bien sûr? Alors, monsieur est professeur? » dit M. Cagourdin, en me toisant avec la suffisance et le dédain qu'inspire toujours à la sottise ignorante le savoir pauvre.

« Je n'ai pas cet honneur, Monsieur, » dis-je, en prenant la parole à mon tour; « je possède seulement quelques connaissances que je communique à mon jeune ami.

— Alors, vous donnez des leçons pour votre plaisir? Bien obligé !

— Comme vous dites, Monsieur, » repris-je en me contenant à grand' peine, « pour mon plaisir et pour celui d'autrui.

— Ma chère demoiselle, » dit M. Cagourdin, « je suis venu pour la petite affaire que vous savez; comme vous avez *de la société*, je vous prie de me conduire dans votre atelier, afin que nous puissions causer entre quatre-z-yeux. »

« Et Marie se leva. Elle quitta le salon avec M. Cagourdin, et me laissa stupéfait et furieux.

« Je m'approchai de Mme de Mervan :

« Qui donc est ce monsieur? » lui demandai-je d'une voix tremblante.

« M. Cagourdin? C'est un très-riche négociant qui vend des étoffes de soie, des dentelles, toutes sortes d'objets dont Marie a journellement besoin; il est très-complaisant, et cela compense un peu ses manières peu polies. Il vient sans doute lui proposer des soieries, ou peut-être régler quelques comptes avec elle. »

« Je respirai un peu, mais non tout à fait; cette explication était plausible en effet..... Mais pourquoi Marie s'était-elle montrée si troublée?.... Un instant plus tard j'entendis sa voix qui me parut fort altérée :

« Claudine, » disait-elle dans la chambre voisine, « donnez-moi, je vous prie, mon écritoire. »

« Dix minutes se passèrent à attendre son retour; elle reparut enfin; mais, grand Dieu! quel changement s'était produit en elle! Son visage avait une pâleur livide, sur laquelle étincelaient ses yeux, qui semblaient encore agrandis par l'épouvante. M. Cagourdin la suivait avec un air satisfait et une physionomie plus bêtement suffisante que jamais; il reprit un moment sa place, parla de ses affaires qui étaient chaque jour plus considérables, nous apprit que ses revenus s'élevaient dès à présent à cent cinquante mille francs par an.

« Vous voyez, » ajouta-t-il avec un rire épais, « que cela suffit pour mener une belle existence; et, ma foi! je songe sérieusement à quitter les affaires. On est jeune encore, on peut laisser là le travail pour s'amuser un peu, aller à l'Opéra-Comique, au théâtre du Palais-Royal, à Dieppe, à Bade..... Eh! eh! il y a bien des façons d'employer ces coquines de pièces de cinq francs qu'on a eu tant de peine à amasser. »

« Je gardais un morne silence, que M. Cagourdin attribua sans doute à l'abattement causé par la vision des jouissances qu'il avait évoquées. Satisfait de l'impression qu'il avait produite, il se leva pour nous quitter, salua familièrement Marie, qu'il appela encore *ma chère demoiselle*, s'inclina légèrement devant Mme de Mervan, moins encore devant moi, en me décochant un regard narquois, puis s'éloigna enfin.

« Comment se peut-il, ma chère Marie, » dis-je en m'adressant à ma fiancée, « que vous enduriez les façons de ce grossier personnage?

— J'ai dû avoir de fréquentes relations commerciales avec M. Cagourdin, et n'ai jamais songé à m'occuper de son manque de savoir-vivre. Les affaires sont les affaires! » ajouta Marie, en essayant de plaisanter. Mais le sourire qu'elle avait appelé sur son visage ne lui obéit pas, et ses traits prirent une expression navrante.

« Tous les collègues de M. Cagourdin sont loin de lui ressembler; et vous, si délicate et si fière, vous devez souffrir de vos rapports avec un individu qui est totalement dépourvu de savoir-vivre, parce qu'il est absolument dénué de bonté et de générosité.

— Les affaires sont les affaires! » répéta Marie avec un accent mélancolique; « mais vous m'excuserez ce soir, mon ami; Claudine n'avait pas menti en affirmant à ce visiteur que j'étais souffrante; je lutte depuis ce matin avec une migraine qui l'emporte décidément, et je vais être forcée de me retirer de bonne heure.

— Reposez-vous, » lui dis-je en me levant; « à demain.

— Bonsoir, mon ami, » répondit-elle, en évitant, ainsi que je m'en suis souvenu plus tard, de répéter après moi les mots *à demain*, que nous échangions chaque jour en nous quittant.

Digitized by Google

« Le lendemain, à dix heures du matin, on me remit une lettre; je l'ouvris en tremblant, car c'était Marie qui m'écrivait. Cette lettre est assez courte pour être transcrite ici :

« Ainsi que je le prévoyais depuis quelque temps, il faut « renoncer à nos projets; je viens vous dire adieu, mon « ami. Quoiqu'il arrive, quoi que l'on vous dise, ne m'accusez pas, ne me condamnez pas; n'attribuez pas ma « résolution à un caprice insensé; j'ai envisagé dans toute « sa plénitude le bonheur de vivre sous votre protection, et n'ai point changé d'avis sur la réalité de ce « bonheur. Un terrible enchaînement de circonstances « m'oblige à y renoncer; pardonnez-moi de vous faire « souffrir... Oh! vous me pardonnerez en songeant que je « vais souffrir plus, beaucoup plus que vous. Vous restez « maître de disposer de votre destinée, et j'ose espérer « que le temps calmera la peine que je vous cause, et me « restituera un jour votre amitié et votre estime, que je « perds sans doute en ce moment. Adieu, Étienne; mon « cœur se donne difficilement, mais il ne se reprend ja- « mais. Adieu; pensez à moi, comme à la plus dévouée « de vos amies. N'essayez pas de me voir.... par pitié, ne « m'écrivez pas; n'ébranlez pas le courage qui m'est si « nécessaire, et que j'ai tant de peine à conserver. »

« Vous pensez bien, Madame, que je ne me suis pas laissé condamner sans lutter contre la force inconnue qui écrasait subitement toutes mes espérances. Je me suis rendu chez Mme de Mervan dix fois depuis que ce billet m'avait été adressé; la servante ne m'a jamais permis d'entrer; j'ai écrit chaque jour, je n'ai jamais reçu de réponse.

« M. Tribert, interrogé par moi sur le compte de ce confrère qui lui ressemblait si peu, m'a confirmé ce que je connaissais déjà : la richesse de M. Cagourdin et la vulgarité de ses sentiments et de son esprit.

« Mais aujourd'hui, savez-vous bien ce qui m'a été dit? On m'a appris que M. Cagourdin allait faire un mariage d'inclination; on m'a indiqué la demeure de la jeune fille qu'il va épouser..... C'est Marie!

« Non, cela n'est pas possible; on me l'affirme; mais je ne le crois pas; je le verrais, que je ne le croirais pas. Marie associer son existence à celle de cet être qui n'a d'humain que le visage, et encore! Marie subissant pendant toute sa vie l'ineptie, la sottise, la vulgarité morale et intellectuelle de cet individu dont les sentiments grossiers et les propos stupides lui feront à toute heure des blessures cruelles!.... Marie mentant à ses promesses, me rejetant loin d'elle, pour épouser cent cinquante mille francs de rentes!..... Cela ne se peut, je nie ces possibilités.

« Et cependant on a vu, on voit chaque jour des actions aussi odieuses que le serait celle-ci....Je me trompe peut-être.... ou plutôt je me suis peut-être trompé en attribuant à cette jeune fille toutes les qualités que j'adorais : le désintéressement, la simplicité, la fierté tempérée par la bienveillance, l'absence de vanité.... qui sait?

« Mais je saurai, moi; je parviendrai jusqu'à elle, quoi qu'elle fasse, dussé-je engager une lutte avec ses gardiennes. Je veux entendre prononcer par elle-même la confirmation de ce méprisable mariage, je le veux; car j'espère alors être subitement guéri de mon désespoir; elle tombera si bas à mes yeux que sa déchéance effacera jusqu'au souvenir de la tendresse que je lui avais vouée.

« Répondez-moi, je vous en supplie; dites-moi votre sentiment sur tous ces événements; songez que je m'agite jour et nuit au sein d'un épouvantable cauchemar. En tous cas, je me donnerai la satisfaction de jeter le sieur Cagourdin par la fenêtre; je me rendrai chez lui tout exprès pour cela, car nous avons un compte à régler ensemble. Du moment où Marie m'aura confirmé son mariage, elle n'existera plus pour moi; ce n'est donc pas à cause d'elle que je me propose d'aller faire une visite à cet individu; mais il a été grossier envers moi, et je ne souffrirai pas que nous en restions là; un homme de cette trempe ne doit pas se battre...... Il faudra donc que je lui administre une autre leçon de politesse; cela rendra service à sa fiancée, car il en a grand besoin.

« Sa fiancée! Mais non, je rêve; cela n'est pas possible.

« Étienne de Vaucigny. »

(La suite au prochain numéro.)

Emmeline RAYMOND.



Toute lettre non accompagnée de la bande d'un numéro du journal portant le nom de l'abonnée et le numéro de son abonnement est considérée comme non avenue et ne reçoit pas de réponse.

L. G., Jussy. Il nous est tout à fait impossible de composer différemment chaque exemplaire du journal; tous les numéros doivent être identiques. On ne peut enseigner ces travaux *par écrit;* il faut les démontrer par l'exemple. — *N° 20,551, Gironde.* Petit chapeau en feutre gris. Mille regrets de ne pouvoir (ainsi qu'on le prévoyait) donner une semblable explication à cette place; nous avons publié un grand nombre de ces travaux d'*applications* de drap sur drap : prière de consulter la collection du journal, et mille remercîments pour la sympathie qui m'est témoignée. — *N° 57,847, Morbihan.* On a reçu dans l'un des derniers numéros (article *Modes*) des renseignements sur les fourches ondulatrices de M. Croisat. — *N° 10,599, Paris.* La garniture du corsage doit être assortie à celle de la jupe; il faut donc maintenir les ruches; mais leur aspect sera plus gracieux si on les pose sur une berthe plate. Il n'est nullement nécessaire qu'une jeune fille demande à un jeune homme des nouvelles de sa santé, ni même de celle de ses parents; ce soin appartient à la mère, ou bien au père, ou bien au *chaperon* de la jeune fille. — *N° 32,455, Charente-Inférieure.* Notre abonnée, depuis cinq ans, a dû voir que nous ne publions *aucune initiale;* nous les remplaçons par des alphabets, qui, dans leurs vingt-cinq lettres, offrent toutes les combinaisons que l'on peut désirer. — *N° 57, 595, Marne.* La chemisette de cachemire bleu ou de toute autre couleur peut être portée en hiver sous une veste, mais seulement en toilette tout à fait négligée de coin du feu. On coupe, sur un papier épais, deux ou trois *dents* de feston plus ou moins creuses, à volonté, et l'on pose ce papier sur le bord de la robe que l'on veut découper. Il est tout à fait impossible d'indiquer la quantité de laine qui devra être employée pour exécuter un tapis. Nous avons déjà publié le procédé à employer pour faire friser la *mousse* en laine (voir nos collections); on trempe la bande tricotée, avant de la découper, dans une marmite remplie d'eau bouillante. — *N° 21,404, Corse.* Les dentelles du Puy sont belles et bonnes. La robe bleue garnie de crêpe bleu ne pourrait être portée que le soir. — *N° 40,823, Marne.* La martre zibeline est la plus belle de toutes les fourrures; vient ensuite la martre du Canada et le vison. Un manchon *passable* coûte de 150 à 200 fr. La jumelle en écaille me semblerait préférable; son prix dépend de sa forme et de sa dimension, et je ne puis par conséquent l'indiquer. Les neuf premiers mois de l'année 1863 sont complets; on peut les demander dans nos bureaux : le prix est semblable à celui de l'abonnement inscrit en tête de tous les numéros. Une *très*-jeune fille ne portera pas un châle long, même en toilette de deuil; ce châle sera carré : il pourra être long si elle a dépassé sa majorité. Je prends mon papier à lettres chez Marion, cité Bergère. Merci pour cette aimable lettre. — *E. F. C., Clermont-Ferrand.* Il vaudrait mieux que la veste portée après six mois de deuil fût noire avec broderie violette. Le deuil est bien récent pour mettre à la petite fille une robe bleue..... encore si cette robe était violette..... En tous cas, il faut suivre les usages adoptés dans la localité que l'on habite. — *N° 16,202, Haut-Rhin.* — Toute demande de patron (non publié dans le journal) doit être adressée à Mlle Florin, rue du Faubourg-Saint-Jacques, n° 35. Pour les commissions s'adresser à Mme Page. — *N° 4,711, Aisne.* Les jeunes filles se servent de parapluies de moyenne grandeur et de couleur foncée, verte ou brune. Les boucles à la mode sont semblables à celle de la ceinture Empire, publiée dans ce n°. On porte des colliers de corail si l'on veut, plus ou moins longs, plus ou moins gros, car il n'y a aucune règle à ce sujet. — *N° 33,415, C. de L., Seine-Inférieure.* Une robe noire ne peut servir pour toilette très-parée; il est donc inutile de lui faire faire un corsage décolleté. Le corsage montant doit être à basques très-longues par derrière. A neuf mois un petit garçon ne peut porter qu'une robe à *pièce* ou décolletée, en piqué blanc, ou cachemire, ou popeline, ou tissu de laine. — *N° 20,270, Lyon.* Les chaises *fumeuses*, faites avec un dessin *courant*, sont plus jolies et plus distinguées que celles représentant les attributs peu gracieux des fumeurs. On trouvera dans nos numéros un grand nombre de dessins *courants*. — *N° 9,924, Hérault.* Il vaut mieux attendre les modèles de manteaux que nous publierons prochainement. On porte les talmas que l'on possède; mais, avant d'en faire de nouveaux, il serait plus prudent d'attendre les formes de pardessus que l'on prépare pour l'hiver prochain. — *La fontaine.* Employer, pour les robes destinées à finir le deuil, des ornements en taffetas violet. Le bournous *arabe* drapé, à longs plis, ne serait pas gracieux avec la robe courte et le pantalon porté par une petite fille de neuf ans. La flanelle blanche ne conviendrait pas pour l'hiver; il faudrait la choisir à rayures de couleur, ou bien à filets formant carreaux; la garniture se composerait d'une double ruche en cachemire noir ou violet (vu le deuil), rouge, en dehors du deuil; quant à la quantité d'étoffe, cela dépend et de la forme du patron, et de la largeur de l'étoffe. — Mme *la comtesse de L...., Belgique.* On a reçu plusieurs dessins de *broderie orientale* et de *bordures*, qui serviront pour le travail désiré. — *N° 40,367, Iréna.* On me demande mon avis, mais en m'indiquant par avance une préférence; je voterais pour l'astrakan noir : mais on n'en veut pas; il ne reste dès-lors que l'astrakan gris, car il n'existe que dans ces deux nuances. Comme je ne puis garantir que l'on sera satisfait des relations que l'on aurait avec une infinité de maisons de commerce, je dois me borner à donner l'adresse de Mme Page, boulevard Magenta, n° 129, qui se charge de toutes les commissions de nos abonnées. — *N° 4,017, Batignolles.* On recevra prochainement le dessin pour *calotte* simple et solide. Quant aux dessins de tapisserie de genre dit *turc* ou *oriental*, on en trouvera un grand nombre dans notre collection; le n° 4 en contient un pour *chancelière;* il y en a six dans le n° 5, deux dans le n° 15, un, remarquablement beau, dans le n° 20 (sac de voyage), un dans le n° 33, pour ne parler que de cette année, qui n'est point finie, et sans compter un certain nombre de bandes de genre également *turc*. Je remercie notre abonnée pour son aimable appréciation de nos efforts. — *N° 31,474, Nantes.* S'adresser à Mme Page, boulevard Magenta, n° 129. Je suis fort reconnaissante des encouragements que l'on veut bien m'adresser. — *N° 42,662, Allier.* Le chapeau vert s'alliera parfaitement à la robe violette; ce même vert pourrait être employé comme garniture d'une robe noire, à la condition d'être atténué par un entre-deux en imitation de dentelle noire. Ces entre-deux, que l'on trouve chez Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6, ne sont pas chers; ils sont indispensables pour *éteindre* certaines nuances trop *crues*, lorsqu'on veut employer celles-ci pour garnir des robes noires. Le chapeau vert peut, sans aucun doute, être porté en hiver. La passementerie est toujours à la mode. Je dois ajouter que cela composera une garniture d'un prix élevé, peu en rapport par conséquent avec le degré d'élégance de la robe violette; il vaudrait mieux garnir celle-ci avec de larges lacets en soie ou laine noire. — *N° 34,173, Loiret.* Je ne me plains jamais d'être *importunée* par nos abonnées; elles se montrent toutes si aimables pour moi que je m'estime fort heureuse de pouvoir leur être utile. La nuance violette ne sied pas aux teints bruns; mieux vaudrait un beau bleu. S'adresser, pour la teinture, à la maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46; je ne puis indiquer le prix de cette teinture, ne le connaissant pas. S'adresser, pour albums de photographies, chez Lenègre, rue Bonaparte, 35. M. Croisat seul peut répondre relativement à la question qui le concerne.

M. B., à Corméry. Ah! quelle aimable lettre, et quelle douce critique! Mais, si douce qu'elle soit, mon amour-propre (excité par nos abonnées, qui répondront de ce péché-là) ne me permet pas de l'accepter, et de *me taire sans murmurer.* Voici mes arguments de défense. 1° Deux motifs également valables s'opposent à ce que j'indique dans chaque réponse la nature des questions qui m'ont été adressées. Le premier est le manque d'espace, le deuxième la discrétion : le numéro d'abonnement, même isolé du nom, peut parfois être reconnu. On veut bien m'avouer que l'on a quarante ans, entre autres, mais on ne serait pas charmée de faire imprimer cet aveu, et de le faire passer sous les yeux de lecteurs inconnus ou connus, ce qui serait encore pis. 2° La prudence s'oppose à ce que je désigne plus clairement l'eau dont il s'agissait, car ses fabricants ou détaillants auraient eu le droit de nous faire un procès. Ces motifs sont-ils valables? Je l'espère, et j'arrive aux questions. Mme Page prélève sur les abonnées un très modique droit de commission. Comme on ne porte dans la rue que des bottines, les bas à jours y deviennent nutiles. — *N° 34,237, Seine-et-Oise.* Je conseille d'avoir recours, pour les beaux rideaux de tulle, à un nettoyeur plutôt qu'à une blanchisseuse; il doit s'en trouver dans la ville que l'on habite d'aussi habiles que ceux de Paris. Si cependant l'on tient à ceux-ci, s'adresser à la maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46. On recevra des modèles de châles nouveaux en laine, et beaucoup d'objets également en laine, faits au crochet et au tricot.



Qui pourrait, chère lectrice,
Me connaître mieux que toi?
Depuis longtemps je suis à ton service;
Avec regret tu sortirais sans moi.
En neuf lettres mon nom te donne:
Un maître ceint d'une couronne;
Un lieu qu'entourent les eaux;
Le plus fier des animaux;
Une ancienne mesure;
Un perroquet; une sombre couleur;
Deux fleuves; d'un bélier l'armure;
Ce qu'apprend un acteur;
Le frère de ta mère;
Un instrument de chasse; un rocher; un prénom;
Une espèce de papillon;
Un bipède stupide et pourtant nécessaire;
Un empereur cité
Pour sa férocité;
Une province d'Amérique;
Une note de musique;
Une émouvante clameur;
Dans nos jardins un animal rongeur;
Quelques départements; une grande rivière;
L'ambassadeur du Saint-Père;
Le jour d'un mariage un superbe festin;
Dans le fond d'un tonneau ce que laisse le vin;
Pour les tissus un végétal utile;
Un coffret à bijoux; la règle de l'État;
Une muse; en France une ville
Célèbre par son climat;
De ton habillement une mince partie;
Un terme de refus; ce qui fait la bougie;
Le précieux métal qu'on recherche en tout lieu;
Un fort petit insecte; une branche épineuse;
Une attache; une plante huileuse;
Et, pour finir enfin, le royaume de Dieu!

A. Moisy.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

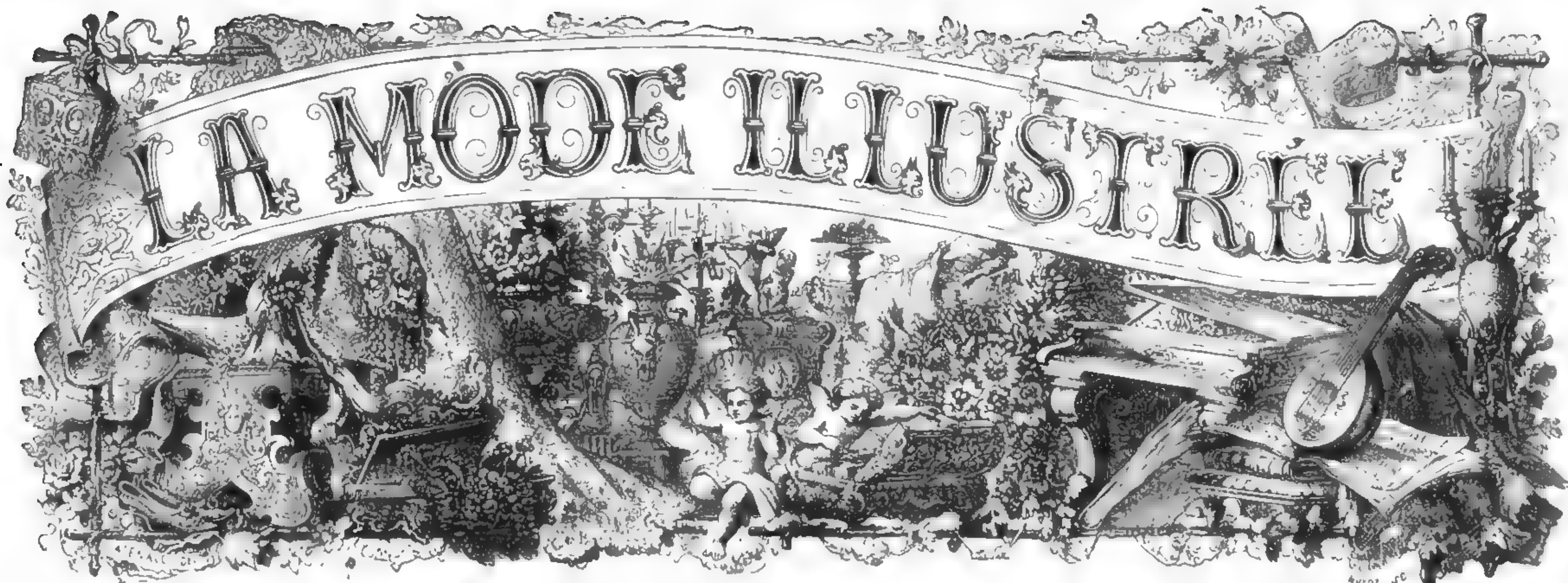


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Si nous sommes bons pour les autres, on le sera aussi avec nous.

Digitized by Google

N° 42. CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 16 octobre 1864.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

Fanchon. (Travail au filet.)

De chez Mme Ribes, rue des Batailles, n° 1, à Chaillot-Paris.

MATÉRIAUX : 45 grammes de laine zéphyr ; 2 moules à filet de grosseurs différentes.

Cette fanchon convient aux toilettes d'intérieur pendant l'hiver ; les dames âgées la porteront sur leurs bonnets. La fanchon est faite en laine ponceau ou bien de toute autre couleur.

On exécute le fond avec un moule dont le contour sera de 2 centimètres, et, commençant par le côté long de derrière qui a 76 centimètres de longueur, on monte 74 mailles; on travaille en *allant* et *revenant;* le premier tour se fait sur le même nombre de mailles; dans les tours suivants on diminue une maille à la fin de chaque tour, et, pour former cette diminution, on prend *ensemble* les deux dernières mailles de chaque tour. Lorsqu'on a terminé le 66e tour (y compris le premier tour), la fanchon est finie.

La frange qui la garnit est faite avec de la laine dévidée triple, sur un moule dont le contour est de 3 centimètres. On fait d'abord un tour dans le bord extérieur de la fanchon, et, pour ce tour, on exécute 4 mailles dans chaque maille. Le second rang est fait sur le devant de la fanchon ; il s'étend jusqu'au tour qui compte 19 mailles; on laisse un tour du fond entre le premier et le second rang de la frange. On prend d'abord la laine simple, le moule fin, et l'on fait une maille dans chaque maille; dans le tour qui vient d'être fait on exécute la frange (4 mailles dans chaque maille) avec la laine *triple* et le plus grand moule. Le troisième rang de la frange complète le diadème; il est fait comme le second rang, et commence et finit sur le tour de la fanchon, qui se compose de 39 mailles. Un rang de carreaux, autrement dit *tour*, sépare chaque rang de frange: on recule par conséquent la 3e frange d'un carreau à la place où commence le second rang de la frange.

Bavette brodée.

On fait cette bavette en batiste, toile fine, nansouk, percale ou piqué; on la double avec de la percale blanche très-légère; la doublure atteint les lignes tracées par des pois blancs, et par conséquent la bordure festonnée n'est point brodée. Sur l'encolure, les petits œillets de broderie anglaise placés dans chaque courbe de festons sont remplacés par de grands œillets ovales, au travers desquels on passe un ruban étroit de couleur vive, servant à fixer la bavette; on pose aussi un bouton, et l'on fait une boutonnière à l'encolure, par derrière.

Entre-deux et garnitures.

Ces dessins serviront pour orner tous les objets de lingerie destinés aux femmes et aux enfants. La *grecque* du n° 1 se compose de petits points *lancés*, exécutés avec du coton blanc ou de la soie noire très-fine; les branches



FANCHON.

sont brodées au plumetis avec du coton blanc. L'encadrement au point d'*échelle* peut être remplacé par un ourlet à jour, ou bien une rangée de petits œillets. Les dessins nos 2, 5 et 6 se prêtent aussi au mélange du noir et du blanc ; dans ce cas on ferait alternativement un pois noir, un pois blanc.

Deux dessins pour filet ou crochet.

On emploiera ces dessins pour couvre-pieds, voiles de fauteuil, petits rideaux, etc.; on les exécute soit en reprises sur fond de filet ou de tulle-filet, soit au crochet, en faisant des brides *à jours* pour le fond, des brides mates pour le dessin. On sait que dans ce dernier cas trois brides représentent un carré du dessin; — pour le fond de brides *à jours* on fait une bride, — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles du tour précédent, — une bride; ceci représente l'un des carrés du dessin, et la seconde bride commence le carré suivant.

Deux bordures pour filet ou crochet.

Ces bordures serviront non-seulement d'encadrement pour les divers objets exécutés au filet ou crochet, mais aussi pour rideaux. Nous avons déjà indiqué à nos lectrices les rideaux blancs composés alternativement de bandes perpendiculaires de mousseline unie et de bandes exécutées au crochet ou bien au filet; c'est l'une de ces dernières qui doit terminer le rideau de chaque côté; on le garnit, par devant et sur le bord inférieur, avec une dentelle étroite exécutée au crochet, ou bien au filet, et posée *à plat.*

Les carrés blancs s'exécutent soit au *point de reprises* ordinaire, avec du gros coton non tordu, soit au *point de toile* indiqué dans le n° 41 (voir *carré de guipure*); dans ce dernier cas on emploie du fil de même grosseur que le brin du fond de filet.

Essuie-plumes en forme de gland.

MATÉRIAUX : Soie de cordonnet rouge clair ; perles noires taillées ; perles d'or ; drap noir ; drap rouge ; un crochet assorti à la grosseur de la soie ; ganse noire.

Cet essuie-plumes a 6 centimètres 1/2 de hauteur, non compris la poignée supérieure; 19 centimètres de circonférence sur son bord inférieur; l'enveloppe est faite au crochet avec de la soie rouge de cordonnet; les ornements se composent de six rangs de festons en perles.

On prend un anneau de cuivre assez épais, dont le diamètre intérieur est de 2 centimètres au moins ; on le recouvre, au crochet, avec des mailles simples aussi rapprochées que possible; on prend ensuite une ganse noire sur laquelle on fait, *en rond*, 24 tours de mailles simples. Durant les 6 à 7 premiers tours on serre la ganse, puis, graduellement, on la laisse plus lâche, et l'on augmente fréquemment le nombre des mailles, afin de donner à l'essuie-plumes la forme d'une cloche. Dans le dernier tour on ajoute à la ganse un fil de fer, afin de mieux caractériser la forme de ce petit travail.

On retourne l'ouvrage de façon que l'envers devienne l'endroit, et l'on y fixe les festons de perles pour chacun desquels on enfile toujours 9 perles noires, — une perle d'or, — 9 perles noires. En se dirigeant de droite à gauche on attache chaque feston à l'une des mailles du premier tour fait sur l'anneau de cuivre ; dans ce tour on passe 2 mailles entre chaque feston, — dans le 2e et le 3e tours on en passe 3; — dans chacun des tours suivants

Digitized by Google

on en passe 4; chacun de ces rangs de festons couvre en hauteur 4 des tours faits au crochet.

Pour l'intérieur de l'essuie-plumes on taille trois morceaux ronds en drap, l'un rouge, les autres noirs, ayant chacun 15 centimètres de diamètre, découpés tout autour; on place le morceau rouge entre les deux morceaux noirs et on les fixe tous trois par le milieu en traversant plusieurs fois l'anneau pour les rattacher aux mailles qui couvrent cet anneau. Enfin, on surmonte l'essuie-plumes avec les moules en bois recouverts de soie rouge, dont notre dessin indique la forme. En dernier lieu, on pose la bouclette de ganse qui forme la partie supérieure de la poignée.

Deux écussons

DE MOUCHOIR.

On les brode au plumetis, mélangé de point d'armes et de petits œillets. Un seul écusson, placé à l'un des coins du mouchoir, suffit comme ornement de mouchoir de visites. Les mouchoirs richement brodés et garnis de dentelles conviennent seulement pour les toilettes du soir.

Ménagère avec aiguilles enfilées.

Matériaux : 30 centimètres de ruban de taffetas, ayant 5 centimètres 1/2 de largeur; 40 centimètres de ruban de taffetas très-étroit, un peu de flanelle blanche; 2 boutons ronds et plats en bois; une bobine de fil.

Grâce à cette ménagère, si facile à exécuter, il ne se perdra plus d'aiguilles; de plus, les mères et les grand'mères, dont la vue est affaiblie, nous sauront gré d'enseigner à leurs filles le moyen de préparer cette ménagère, qui les dispensera de la peine d'enfiler leurs aiguilles.

Notre modèle se compose d'un morceau de ruban ayant 30 centimètres de longueur, 5 centimètres 1/2 de largeur, dans le milieu duquel on pose une bande en flanelle blanche ayant 14 centimetres de longueur, 4 centimètres de largeur, fixée sur le ruban par une couture en croix, exécutée avec de la soie de même nuance que le ruban, et repliée et cousue de façon à former une pointe, sur laquelle on exécute une boutonnière; l'autre extrémité est destinée à contenir la bobine, qui n'occupe pas toute la largeur du ruban. On prend deux boutons plats en bois, de même circonférence que les côtés de la bobine, percés au milieu, et on les recouvre avec du ruban semblable à celui qui a été employé pour la ménagère. On pose ces boutons sur chaque côté de la bobine, on passe au travers de celle-ci et des boutons un morceau de ruban très-étroit dépassant la bobine de chaque côté de 7 centimètres environ. On coud les bords du ruban large sur le tour des boutons, de façon à envelopper presque entièrement la bobine, laquelle tourne sur le ruban étroit comme sur un axe. Le côté transversal du ruban large est ourlé, et l'on y coud un bout du ruban étroit dont les extrémités se nouent de chaque côté au ruban qui traverse la bobine. Sur le dessus du ruban large, à 8 centimètres de distance de la boutonnière, on coud un petit bouton qui sert à fermer la ménagère lorsqu'elle est roulée.

Le fil de la bobine est passé dans toutes les aiguilles; on le tire à volonté lorsqu'on détache pour s'en servir l'une de ces aiguilles, qui se trouve ainsi tout enfilée.

BAVETTE POUR ENFANT.

Prie-Dieu.

Nous publions aujourd'hui un dessin désiré par la plus grande partie de nos lectrices. Notre modèle, très-élégant, fait en bois sculpté, sera exécuté dans la fabrique de M. Allard, rue du Faubourg-du-Temple, n° 50, dès que nos lectrices en adresseront la demande. Le prix de ce prie-Dieu dépendra de la qualité du bois que l'on choisira; nous conseillons le bois noir (poirier).

Nos dessins de tapisserie (coussin et accoudoir) peuvent du reste servir pour des prie-Dieu de toute forme; on peut aussi les utiliser pour des ornements d'église.

Nous publions : 1° le quart de la bordure entourant les coussins; — 2° le milieu de ce coussin; — 3° l'accoudoir qui représente les emblèmes de la Foi, de la Charité et de l'Espérance, entourés de branches de lis.



GARNITURE N° 4.



GARNITURE N° 6.

Digitized by Google

Digitized by Google



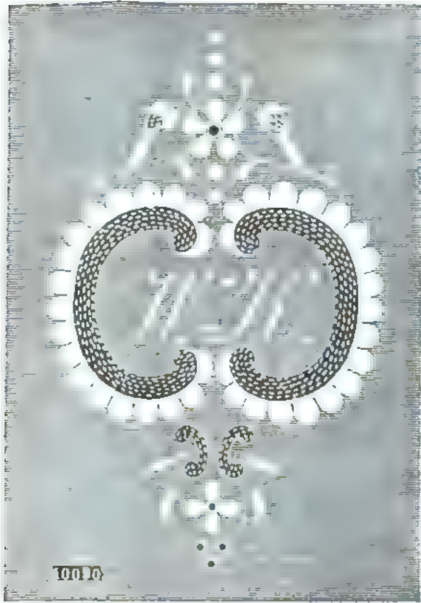
LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob

Toilettes de Mme BREANT CASTEL 58bis r. Ste Anne

Ameublements et Bronzes de la M^on DE COMMISSION G^le 53, Rue d'Hauteville

Digitized by Google



ÉCUSSON DE MOUCHOIR.

DESCRIPTION

DE TOILETTES.

Robe en poult de soie nuance sable, relevée sur un bas de jupe de même étoffe, bordé avec une ruche plissée en ruban vert; la robe, relevée sur ce bas de jupe, est bordée avec la même ruche, et fixée, de distance en distance, par deux séries de trois bouclettes en ruban vert, terminées par trois pans en même ruban, ornés chacun d'un gland en passementerie; corsage montant boutonné, ayant, par derrière et de chaque côté, deux *séries* de bouclettes semblables à celles de la robe, formant *basques*. Manches étroites, garnies d'une ruche, ayant, en guise d'épaulettes, deux *séries* de bouclettes de ruban.

Robe en cachemire violet. Le bord de la jupe est bordé avec une large bande en poult de soie violet, découpée sur son bord supérieur en dents, bordées de dentelle noire; trois rubans de velours noir traversent perpendiculairement la bande de poult de soie dans la partie la plus large de chaque dent; chacun de ces rubans a, par conséquent, 15 centimètres de hauteur. Manteau en poult de soie noir, avec une berthe en passementerie, à laquelle viennent se rattacher deux *montants* en passementerie noire, placés sur chaque devant, et deux montants pareils posés sur chaque côté de la couture du dos.



ESSUIE-PLUMES EN FORME DE GLAND.



ENTRE-DEUX N° 1.

MODES.

Nous vivons à une époque où les fonctions qui consistent à enregistrer les fantaisies de la mode exposent les personnes chargées de remplir ces fonctions à rencontrer beaucoup d'incrédules. Lorsqu'on vit loin de Paris, ou même lorsqu'on vit à Paris, loin d'un certain monde occupé à exagérer sans cesse les différents traits qui composent la physionomie générale de la mode, on ne saurait accorder une foi aveugle aux descriptions des toilettes actuelles; et, cependant, je jure que je dis la vérité, rien que la vérité, toute la vérité.

Les jeunes filles, les jeunes femmes, et même, hélas! les vieilles femmes qui veulent persister à demeurer jeunes, ont porté cet été et cet automne, sous prétexte de *chapeaux ronds*, les toquets les plus grotesques, les plus extravagants, les plus bouffons, qu'une imagination en délire ait jamais pu rêver. Tout cela est orné de plumes, de pendeloques en verroterie de toutes couleurs, et le catogan, qui se balance derrière la tête à laquelle on l'a suspendu, est traversé par une flèche dorée, ou par de grosses épingles napolitaines. Le visage est à demi couvert par une voilette tendue, brodée avec des paillettes d'acier, d'argent ou d'or.

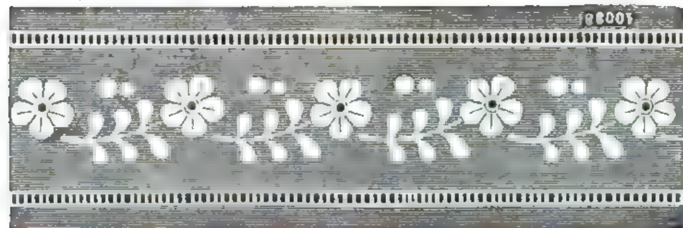
Lorsque les robes sont relevées par les tirettes, le jupon de dessous forme la queue par derrière, afin de soulever un épais nuage de poussière sur les pas de toutes les femmes qui s'adonnent à ce système de balayage.

Quelques-unes sortent avec des souliers à rosettes et à talons, et vont se promener la canne à la main. Les lobes de leurs oreilles se modèlent sur celles du beau sexe qui habite les îles Marquises et autres îles du même genre; elles y suspendent, en guise de boucles d'oreilles, de petites casseroles, des écumoires, une foule d'engins de toute nature; plus les boucles d'oreilles sont longues, larges et lourdes, plus on espère exciter la curiosité, éveiller l'attention..... et l'on ne connaît guère d'autre but aujourd'hui. Beaucoup de casaques et paletots se portent avec une large ceinture et une haute boucle; cela est un peu étrange, mais l'on peut s'y faire. Ce qui me semble plus difficile à accepter, parce que l'on ne saisit pas aisément l'utilité de la combinaison, ce sont les pardessus ouverts par derrière, depuis la taille jusqu'à leur bord inférieur.

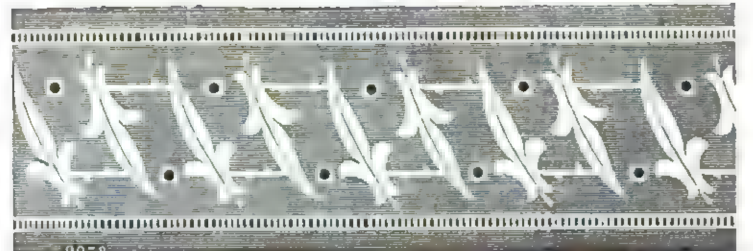
Les modes que je viens d'indiquer ne sont pas *toutes* acceptées, ni même exhibées à Paris; on respecte encore un peu l'ancienne capitale du bon goût, et l'on n'ose y prendre des libertés que l'on se permet à Dieppe, à Trouville, *e in altri siti*.

Revenons à la mode de tout le monde. Si la crinoline a diminué, les jupons qui la recouvrent ont augmenté, et l'envergure des toilettes demeure la même, grâce à ce système de compensation. Les jupons sont toujours fort élégants, aussi ornés que la robe, et, pour cet hiver, on prépare des jupons en soie ouatée et piquée, dont le bord inférieur offrira des dessins fort compliqués.

Les manteaux et pardessus de tous genres seront un peu moins longs que ceux des années précédentes; le paletot ouaté, pareil à la robe, sera admis pour les toilettes négligées. On voit encore beaucoup de talmas, mais on les soupçonne de devoir leur origine à l'hiver dernier, car on en fait peu pour la saison prochaine. Pour *moderniser* un talma, il faut découper son bord inférieur de la façon suivante : une grande dent au milieu, par derrière, ayant 10 à 12 centimètres de profondeur; de chaque côté, une dent de 3 centimètres, moins profonde, et ainsi de suite pour tout le talma. On borde les dents avec une guipure étroite ou bien une ruche de ruban noir, étroit, et l'on place les guipures ou les dentelles sous les dents du talma. Dans le cas où la guipure dont on peut disposer ne serait pas très-large, rien ne



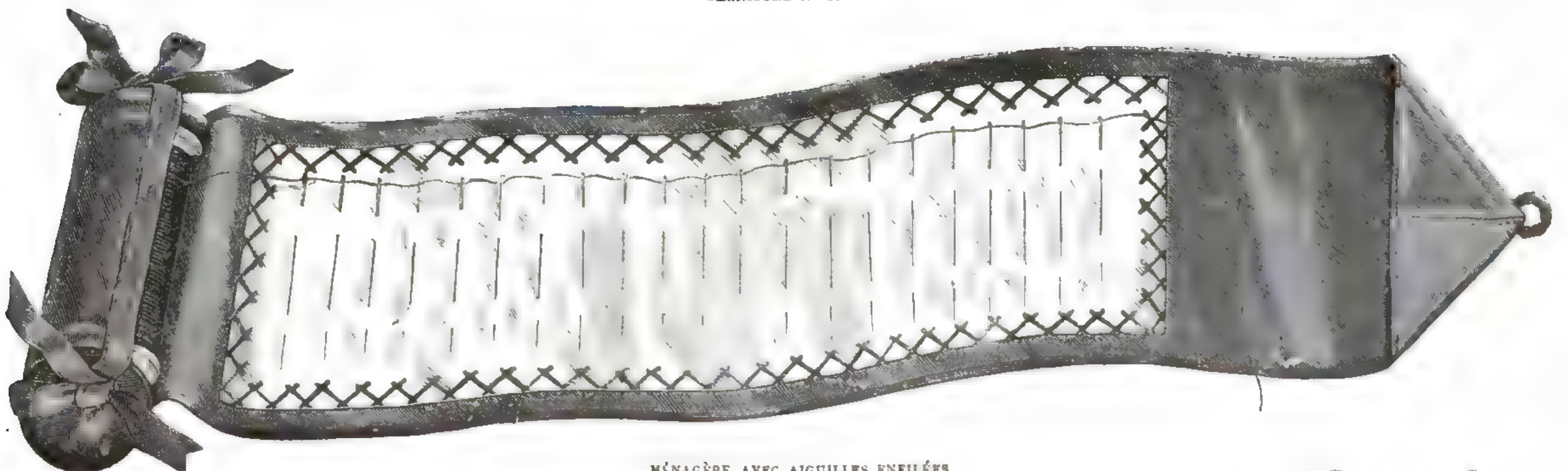
ENTRE-DEUX N° 2.



ENTRE-DEUX N° 3.

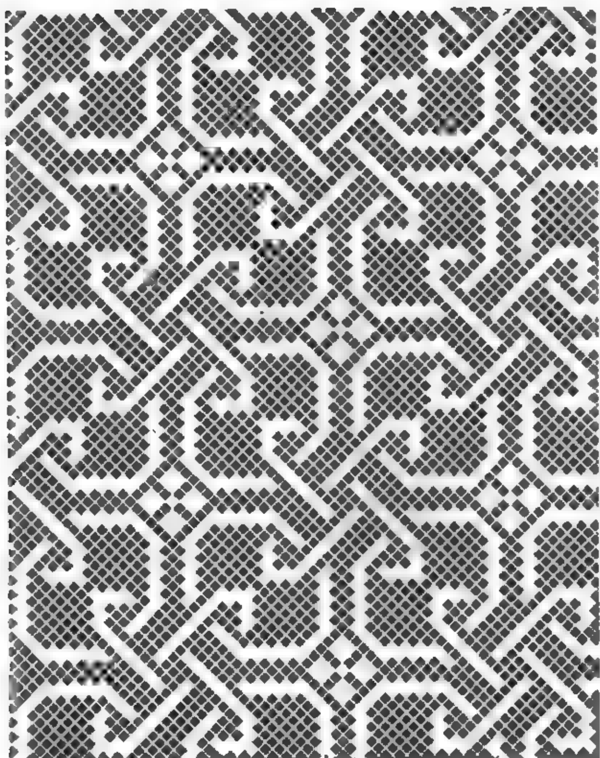


GARNITURE N° 5.



MÉNAGÈRE AVEC AIGUILLES ENFILÉES.

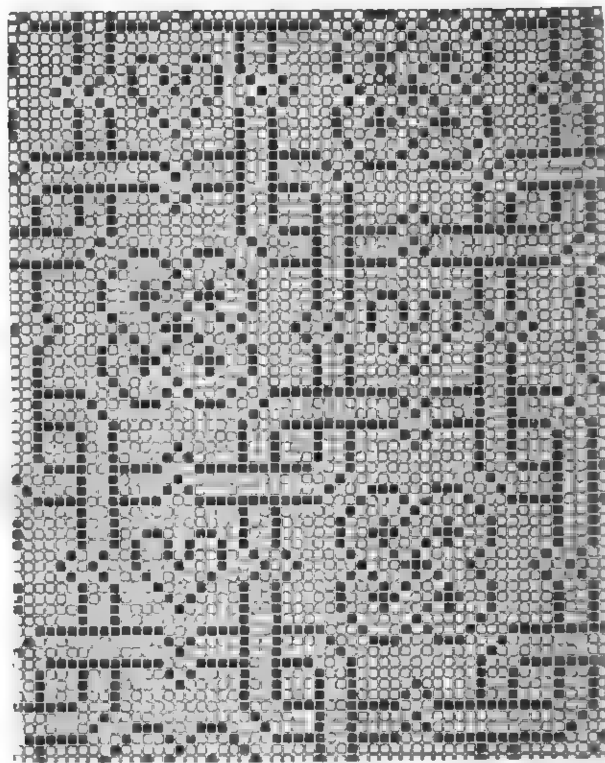
Digitized by Google



FILET OU CROCHET.



PRIE-DIEU.



FILET OU CROCHET.

s'oppose à ce que les dents soient moins profondes.

Les bas de robe découpés et festonnés sont toujours à la mode; parfois le découpage et les festons sont seulement *figurés*, c'est-à-dire que l'on pose sur le bord inférieur d'une robe, soit un très-gros liséré, soit une grosse chenille, ou bien une ruche de ruban très-étroite, en forme de feston. La mode des pardessus violets ou gros-bleu, accompagnant des robes dont les garnitures sont de même nuance que celle des pardessus, est très-distinguée et très-simple. On voit en ce moment un certain nombre de châles en cachemire de couleur, garnis avec des franges lamas blanches, en guise de dentelles. Cela est un peu tranchant.

Je ne puis omettre d'indiquer l'emploi des bandes de cachemire, non-seulement sur les robes, vestes, sorties de bal, etc., mais encore sur les chapeaux. On garnit les chapeaux d'hiver avec des bandes de cachemire employées comme des rubans; ce sont des bordures étroites disposées sur la passe, sur le bord du chapeau, et à la place... où fut le bavolet! Si donc l'on possède parmi les objets rangés dans les armoires reculées quelques anciens morceaux de bordure de cachemire, on peut les utiliser pour un chapeau d'hiver, en les envoyant à Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, 6; elle en prépare aussi en cachemire français pour les personnes qui ne veulent pas payer des bordures de l'Inde.

E. R.

VARIÉTÉS.

UNE FÉE EN 1864.

A mademoiselle Marie Ghyka de Comanechty (en Moldavie).

AVANT-PROPOS.

Je n'ai pas oublié, ma chère enfant, l'engagement pris par moi d'écrire, tout exprès pour vous, un petit conte de fées; mais il fallait que, tout en vous portant le témoignage de mon plus sympathique souvenir, ce

ACCOUDOIR DU PRIE-DIEU. — Explication des signes : ■ Ponceau. ▣ Vert anglais clair. ▣ Même vert de nuance moyenne. ▣ Même vert foncé. ◘ Brun très-clair. ■ Brun moins clair. ◘ Brun foncé. Gris très-clair. ▣ Gris moins clair. ■ Gris foncé. - Blanc. ▢ Jaune d'or. ◘ Soie nuance bronze.

Digitized by Google

conte offrit aussi quelque intérêt aux jeunes filles de votre âge, lisant comme vous la *Mode illustrée*, et vivant dans notre France que vous venez de visiter; il a donc fallu évoquer la fée sur un domaine qui soit la propriété commune de tout ce qui existe, le lieu de rendez-vous et d'alliance future de toutes les nations, la terre promise qui réserve à ceux qui l'atteindront l'allégement de leurs souffrances, la guérison de leurs peines morales, l'intime et inappréciable satisfaction qui résulte des jours utilement employés.

Les contes de fées, pris dans la vie contemporaine, ne peuvent rester fidèles à la rédaction classique jadis appliquée à ce genre de narrations; au lieu de commencer par les mots consacrés: *Il y avait une fois*, je dois, pour demeurer dans les limites de la vérité relative contenue dans les lignes qui vont suivre, déposséder le passé au profit du présent, et dire :

Il y a quelque part, bien loin d'ici, une petite fille qui mérite la sympathie et l'affection de tous ceux qui la connaissent. Au lieu de compter avec impatience les années qui la séparent encore des plaisirs mondains, elle ne songe qu'à contenter sa mère par son application, par la douceur de son caractère; elle n'a jamais adressé une parole dure et humiliante à aucun serviteur; en un mot elle est aimée par tous ceux qui l'entourent, parce qu'elle possède ce charme plus puissant que tous les autres: la bonté. On l'appelle Marie, et lorsqu'on examine ce doux visage, encadré d'épais cheveux blonds, lorsqu'elle lève ses yeux bleus, et qu'un sourire bon et franc accompagne son regard, on ne peut s'empêcher de songer à certaines têtes dues à l'inspiration des maîtres de l'école italienne, et l'on se dit que Marie est la bien nommée.

Elle habite la campagne. La terre patrimoniale est grande comme un duché allemand, et c'est dans les vertes solitudes, dans les déserts peuplés de forêts majestueuses, au bord des torrents ignorés, que son enfance s'est écoulée. Le spectacle quotidien de la nature a produit sur elle les salutaires impressions réservées à ceux qui savent l'aimer et le comprendre; il a préservé Marie de certains défauts trop fréquents chez les petites filles de son âge. On ne voit en elle ni affectation, ni inclination immodérée pour le luxe, ni sécheresse et mépris pour tout ce qui n'est point la richesse. En un mot, elle n'a point de vanité, et l'absence de ce défaut donne lieu d'espérer qu'elle aura des qualités solides, en même temps que des vertus aimables.

Depuis cette année, elle a obtenu la permission de monter à cheval en compagnie de ses frères. Ses promenades composent son plus vif plaisir; parcourir, sur son cheval les montagnes et les vallées, marcher au pas sous les voûtes de verdure que les forêts élèvent au-dessus, bien audessus de sa tête, quelle joie! quelle ivresse! Mais, comme il n'est pas de bonheur parfait en ce monde, Marie est cependant tourmentée d'un regret; elle déplore que sa raison ne lui permette plus de croire à l'existence des fées; il lui semble que nul lieu au monde ne pourrait, mieux que Comanechty, leur offrir une solitude plus auguste, et des paysages mieux appropriés à leurs goûts. Là-bas, dans la clairière, la reine Mab pourrait s'ébattre avec les sylphes; dans les mines que recèlent les montagnes, les gnômes hideux, mais laborieux, trouveraient à employer leur activité; les forêts comptent de nombreuses salles de verdure, où les conseils présidés par la reine des fées pourraient établir leurs séances loin des regards indiscrets.

Un jour la promenade avait été plus longue que d'habitude; Marie cessant d'exciter son cheval, celui-ci marchait paresseusement sur la route, imparfaitement tracée, qui traversait une forêt Ses frères l'accompagnaient. Depuis quelques instants toute conversation avait cessé.

« Quel dommage, dit tout-à-coup la jeune fille, qu'il n'y ait plus de fées! »

Un éclat de rire général accueillit cette exclamation.

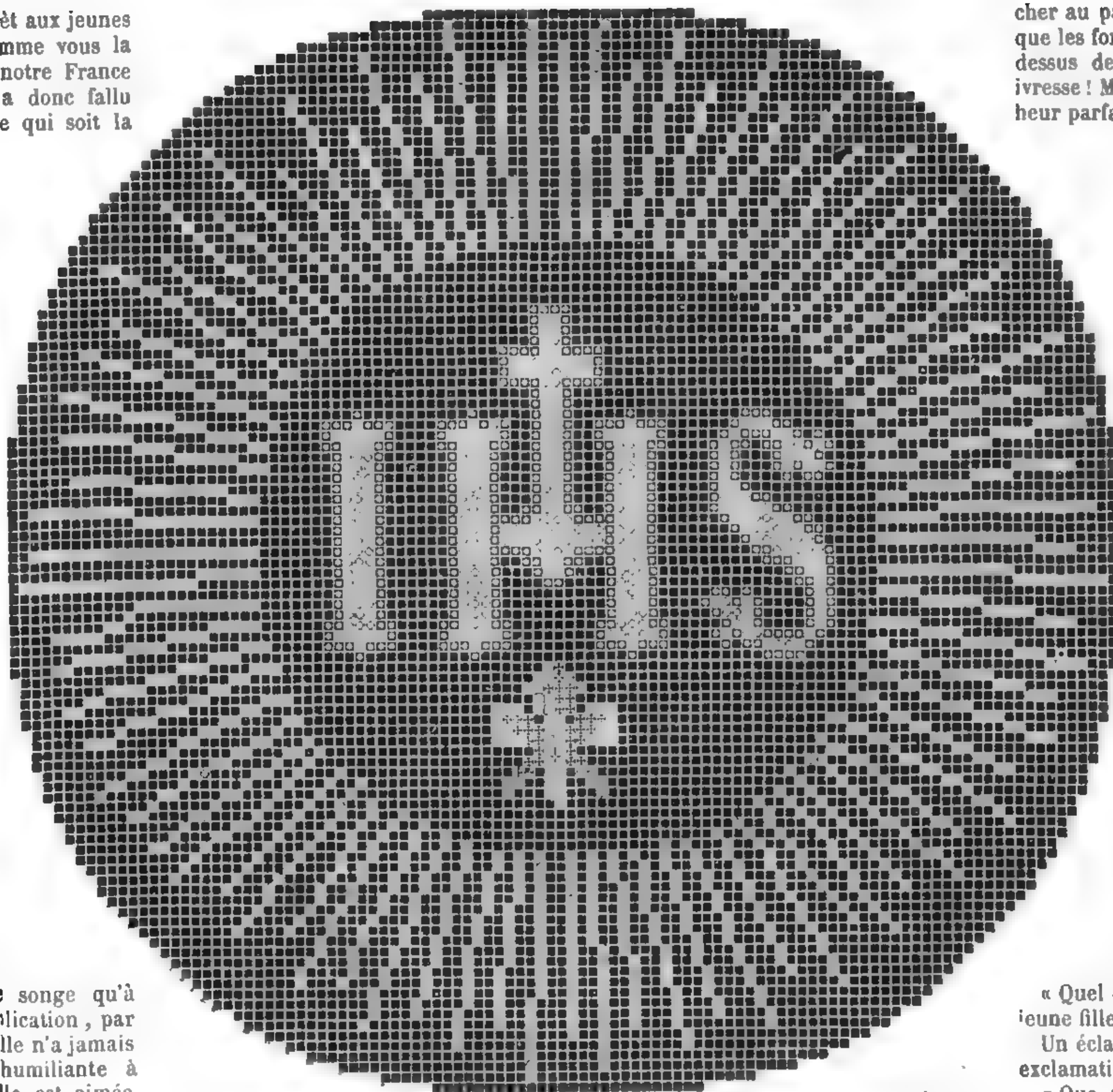
« Que t'importe, dit le frère aîné, et qu'en voudrais-tu faire?

— Je voudrais en rencontrer une; j'aurais beaucoup de choses à lui demander.

— Tu la supplierais sans doute d'envoyer un Prince-Charmant demander ta main à notre mère, » répondit son frère Nicolas, lequel, en sa qualité de frère, se croit dispensé de se montrer galant envers Marie; « ah! ma chère, il ne faudrait rien moins que l'intervention d'une fée, pour que j'aie l'honneur de posséder un semblable beau-frère!

— Pas du tout, » répondit Marie, « il n'y a point de Prince-Charmant qui puisse valoir notre mère, et je préférerais Comanechty à tous les royaumes et à toutes les cours. Mais, je te le répète, j'aurais bien des choses à lui demander. »

Au moment où elle prononçait ces mots, le cheval qu'elle montait fit un brusque écart. Son frère Georges se précipita près d'elle, lui reprocha de mal tenir sa bride, et quatre voix s'élevèrent pour l'accabler de réprimandes sur l'étourderie qui pouvait l'exposer à quel-

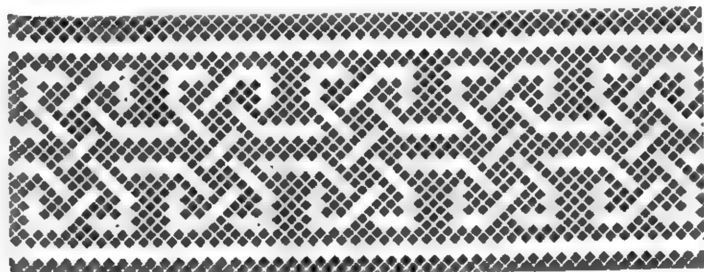


MILIEU DU COUSSIN DU PRIE-DIEU. — ■ Ponceau. ▣ Jaune clair. ▣ Jaune plus foncé. ▣ Orange. ■ Gris clair. ■ Gris foncé.

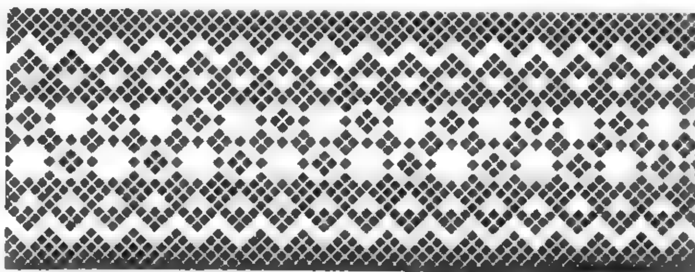


QUART DE LA BORDURE DU PRIE-DIEU.

Explication des signes : ■ Ponceau. ▢ Brun très-clair. ▢ Brun de nuance moyenne. ▣ Brun foncé.



BORDURE AU CROCHET OU FILET.



BORDURE AU CROCHET OU FILET.

ques périls. A la vivacité des reproches qui lui étaient adressés, Marie pouvait juger de la tendresse qu'on lui portait; elle s'excusa, promit de veiller plus soigneusement sur son cheval, et la promenade continua. On rencontra l'un des intendants qui cherchait les jeunes gens, et qui pria les deux frères aînés de venir juger un différend subitement élevé parmi les batteurs de grain. Comme il restait encore deux compagnons à Marie, les frères aînés la quittèrent après avoir renouvelé mille recommandations de prudence.

La jeune fille reprit la route de la maison. Son cheval, un peu reposé, semblait impatient d'adopter une allure moins grave. Les deux frères avaient entamé une dissertation sur la communication qui venait de leur être faite par l'intendant. Tout à coup le cheval de Marie, atteint d'une fantaisie inexplicable, partit au grand galop, s'engagea dans une route inconnue, et disparut aux regards épouvantés des deux jeunes écuyers.

Malgré la solitude qui l'entourait, malgré la course furieuse fournie par son cheval, Marie n'éprouvait aucune épouvante: elle sentait qu'elle n'avait pas totalement perdu la faculté de diriger sa monture, et se disait que la lassitude mettrait un terme à ce galop désordonné. Elle arriva ainsi dans une charmante petite vallée, et le cheval s'arrêta subitement en face d'une figure étrange et inconnue.

C'était une grande femme vêtue d'une façon austère; sa toilette, fort simple, prouvait que des soins frivoles n'occupaient pas uniquement son esprit; on voyait à ses pieds une petite valise contenant quelques-uns des instruments dont se servent les ingénieurs, et elle tenait un carnet sur lequel elle semblait inscrire des mesures et des calculs.

A la muette interrogation qui se lisait dans le regard de la jeune fille, l'étrangère répondit par les mots suivants: « Je suis celle que tu as évoquée.

— Une fée!

— Oui, la dernière fée.

— Vous voilà donc, vous que j'ai appelée dans toutes ces solitudes, vous dont j'ai sollicité la présence! Une fée voit tout, sait tout, et pourra éclaircir bien des sujets qui me tourmentent. Comment vous appelle-t-on?

— Je suis la fée de l'Industrie, et je parcours le monde avec mon frère le Travail. Nous nivelons les routes, nous creusons le sol pour en extraire les métaux, et ce fossile, le plus précieux de tous, le charbon, qui alimente la vapeur; nous occupons les bras, nous arrachons les esprits aux rêves stériles, nous relevons la dignité, nous combattons la misère, nous ouvrons des issues à toutes les aptitudes.

— Ah! il n'y a pas de plus beau rôle que le vôtre, sur la terre!

— Dis plutôt, dis, mon enfant, que l'avenir fera ce rôle bien plus beau qu'il n'est à présent. Un temps viendra, et il n'est pas éloigné, où l'industrie ne sera pas considérée seulement comme un moyen de s'enrichir, mais encore comme un instrument employé à secourir tout ce qui souffre. Sans les innombrables richesses que nous distribuons sur nos pas, l'humanité ne pourrait soutenir ceux qui tombent, soigner les malades, protéger la vieillesse, et lui assurer la paix.

— Si j'avais pu choisir, c'est vous, c'est uniquement vous, que j'aurais évoquée. Oh! dites-moi, je vous prie, pourquoi les autres pays sont prospères, pourquoi notre terre, si riche, si fertile, si admirablement douée, reste dépeuplée; nos grains, nos bois, nos denrées de toute sorte, profitent à bien peu de monde.

— Tu désires être plus riche?

— Oh! non! Mais je voudrais que tout le monde fût plus heureux; je désirerais voir ici des villages bien construits, comme ceux que j'ai vus en France et en Belgique; de l'activité, du contentement, des écoles..... Que faut-il faire pour avoir tout cela?

— Quand tu étais toute petite, et que tu ne pouvais pas encore marcher, comment faisais-tu?

— Je m'appuyais sur la main de l'un de mes frères aînés.

— Eh bien, mon enfant, c'est ainsi qu'il faudra faire. Les races aînées devront aider la tienne; les travailleurs actifs devront venir stimuler ceux de ce pays. Jusqu'à présent, on n'a demandé ici au travail que la nourriture quotidienne..... mais cela n'est suffisant que pour le bétail. Maintenant il faut faire appel à l'Industrie; il faut que tout le monde s'occupe selon sa capacité, que l'on comprenne enfin que l'oisiveté est le pire des fléaux pour les nations comme pour les individus.

« Mon langage n'est pas celui que tu attendais sans doute d'une fée; mon costume doit te sembler bien simple? Autres temps, autres fées! Il était fort commode de recevoir des dons qui conduisaient à la félicité, sans que l'on prît la peine de la mériter et de la conquérir. Cela est changé; aujourd'hui, pour obtenir mes dons, il faut s'en rendre digne; je suis la dernière fée, il n'est point de pouvoir qui puisse combattre le mien, et je rejette, j'abandonne, ceux qui se laissent dominer par la paresse et l'oisiveté. Réfléchis, souviens-toi; n'y a-t-il pas une série de fléaux qui semblent résulter d'une malédiction, et qui s'abattent sur les oisifs? Les hommes jouent, perdent leur patrimoine et la fortune de leurs enfants en recherchant le plaisir qui les fuit. Leur égoïsme va toujours en s'exagérant; ils s'érigent eux-mêmes en idoles, et le culte insensé qu'ils vouent à leurs caprices, à leurs jouissances personnelles, ne leur procure pas même un moment de satisfaction coupable. Leurs compagnes aident à leur ruine, en songeant uniquement à s'attifer, à parader dans le monde..... Et cette foule se presse, se traîne ici-bas, inutile, oisive, malheureuse, parce qu'elle a renié le devoir, la grande loi du travail.

— C'est donc pour cela que ma mère est toujours paisible et satisfaite? Elle travaille sans cesse!

— Oui, mon enfant, imite-la, pour être, comme elle, sage et respectée..... et n'épouse jamais un oisif. Quant à ton pays, nous allons nous en occuper; nous créerons ici des chemins de fer, nous exploiterons la houille, et, lorsque nous aurons fait rendre au sol de ta patrie toutes les richesses qu'il peut produire, les améliorations que tu souhaites surgiront d'elles-mêmes. Afin que tu puisses te souvenir de cette conversation, je vais te remettre un talisman: garde-le précieusement, et que son aspect te préserve à jamais de la frivolité vaniteuse, en te rappelant sans cesse les maux de l'oisiveté, les bienfaits du travail. »

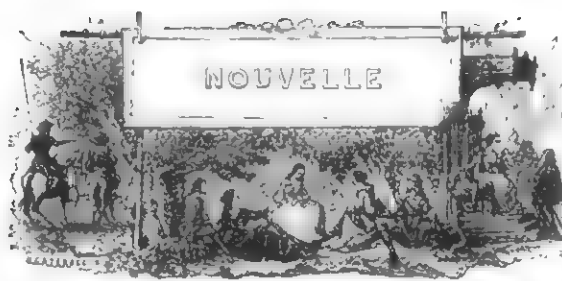
En disant ces paroles la fée prit dans sa valise une broche en or massif, représentant une petite locomotive sur laquelle était gravé le nom de Marie, et la remit à la jeune fille Au même instant on entendit une voix:

« Par ici, Georges! » s'écriait-elle, « j'aperçois Marie. »

Les deux frères arrivaient en effet, ils rejoignaient, ils grondaient, ils emmenaient leur sœur; elle revint toute songeuse, réfléchissant à son entrevue avec la dernière fée, qui avait subitement disparu, et se promettant de garder toute sa vie le talisman qui lui avait été donné.

EMMELINE RAYMOND.

(*La suite prochainement.*)



AIDE-TOI, LE CIEL T'AIDERA.

Suite.

« Ce long récit m'alarma, sans ébranler la confiance et l'amitié que j'avais vouées à Marie; je ne devinais pas les mobiles qui avaient dirigé ses décisions, mais j'étais certaine d'avance qu'aucune pensée honteuse ne pouvait naître dans son esprit. Je la connaissais, je savais que son jugement si net se troublait sur un seul point, et je redoutais qu'elle ne se fût laissée entraîner par une exagération de dévouement, en s'imposant le sacrifice volontaire d'un martyr qui subit les plus cruels supplices pour une sainte cause.

« J'écrivis immédiatement à M. de Vaucigny, pour le supplier de se calmer, pour lui affirmer que la clarté se ferait bientôt dans les ténèbres qui l'entouraient. Je lui annonçai mon prochain retour à Paris, rendu possible par le rétablissement de la santé de ma mère; je lui affirmai que nul cœur n'était plus noble et plus pur que celui de Marie; enfin que je soupçonnais en elle bien plutôt les entraînements du dévouement que les convoitises de la vanité; je terminais ma lettre en lui donnant rendez-vous chez moi, à Paris, dans cinq jours.

« J'adressai ce jour-là encore deux lettres à Paris: l'une était pour Marie, la deuxième pour Claudine. Je disais à Marie le douloureux étonnement dont j'avais été saisie en lisant le récit fait par M. de Vaucigny; je réclamais d'elle, comme étant la plus ancienne et la plus dévouée de mes amies, la connaissance des motifs qui l'avaient obligée à rompre son mariage; je lui demandais de me répondre sans retard, et j'omis, à dessein, de lui apprendre mon prochain retour, afin de provoquer une réponse immédiate, que je pourrais communiquer à M. de Vaucigny dès notre première entrevue.

« La lettre écrite à Claudine était à peu près le *duplicata* de la précédente; je la conjurais, au nom du bonheur de Mlle de Mervan, de me confier tout ce qu'elle savait.... si elle savait quelque chose.

« Ni l'une ni l'autre de ces lettres n'obtint de réponse.

« Sérieusement inquiète, cette fois, sur le sort des personnes que j'aimais, je fis mes préparatifs de départ, en confiant à ma mère quelques-unes des raisons qui m'obligeaient à la quitter momentanément. J'arrivai à la porte de ma demeure; un homme m'y attendait, immobile, inerte comme une statue: c'était M. de Vaucigny. Lorsque j'entrai, il me suivit sans rompre le silence; quand nous fûmes seuls, je lui tendis la main en lui adressant deux paroles:

« Eh bien?

— Marie se meurt! » me répondit-il.

« Conduisez-moi tout de suite auprès d'elle; venez avec moi, venez; on nous laissera entrer.

— Oh! j'entre chez elle, maintenant! Elle ne peut plus me reconnaître; elle a une fièvre nerveuse, un délire presque continuel.

— Que s'est-il donc passé? » lui dis-je, en le forçant à me donner le bras, et à monter en voiture avec moi. Je donnai l'adresse de Mme de Mervan, et nous pûmes causer pendant quelques moments.

« Le jour même où je vous écrivis, » dit M. de Vaucigny, « je résolus de voir Marie, dussé-je forcer violemment la consigne qui m'empêchait d'arriver jusqu'à elle. La servante essaya en effet de m'interdire le passage, mais je l'écartai de mon chemin. Marie était seule au salon, assise et regardant fixement devant elle, avec cet étrange regard vitreux qui appartient aux somnambules. En m'apercevant, elle se leva en balbutiant:

« Laissez-moi, laissez-moi!

— Calmez-vous, » lui dis-je en m'approchant d'elle: « je vais vous laisser, mais vous me devez bien un dédommagement, un seul!.... En compensation des douleurs que vous m'avez infligées, je ne vous demande qu'un peu de lumière: Pourquoi m'avez-vous rejeté? »

« Elle tremblait, mais ne répondit pas.

« Est-il vrai que vous épousez M. Cagourdin? »

« Elle me regarda alors, répondit un seul mot:

« Oui!

« Et tomba la face contre terre.

« Je la soulevai en appelant au secours; la porte de l'atelier s'ouvrit, Claudine se précipita vers nous, des ouvrières la suivaient, et l'on emporta Marie, qui n'avait pas repris connaissance.

« Introduit près de Mme de Mervan, qui, plus malade que de coutume, gardait le lit, j'essayai de trouver près d'elle les éclaircissements que je poursuivais vainement. Elle avait été très-souffrante depuis le moment où mon mariage s'était rompu; elle parlait difficilement, et il me sembla que son cerveau était très-embarrassé. Mon pauvre petit Paul, mon seul et fidèle allié, ne m'avait pas oublié; il m'embrassait en pleurant, et me disait tout bas:

« Tu vas revenir, n'est-ce pas? Tu chasseras ce M. Cagourdin, qui vient ici presque chaque soir, et m'appelle toujours *aveugle?* »

« On était allé chercher un médecin, qui parut fort inquiet en examinant Marie. Je m'installai au salon, allant de l'une à l'autre des malades, et veillant à ce que les prescriptions du médecin fussent exactement suivies. Vers le soir, on entendit frapper à la porte d'entrée un coup violent. La sonnette avait été arrêtée. Claudine se rendit à cet appel, et déclara fermement à M. Cagourdin, dont je reconnus la voix, que Mlle de Mervan était fort sérieusement malade, et ne pouvait recevoir personne.

« Ça lui a donc pris tout à coup? C'est bien embêtant! C'est qu'il ne faut pas que ça se prolonge, dites donc, ma petite mère. Enfin, je reviendrai demain savoir ce qui se passe. »

« Depuis ce moment j'ai passé ma vie dans cette maison désolée. Marie ne sort du délire que pour tomber dans une prostration effrayante; le médecin habile qui la soigne dit franchement qu'il attend tout de la nature, presque rien de son art. Mme de Mervan, épouvantée par la maladie de sa fille, n'a presque plus conscience d'elle-même. »

« Je pleurais en écoutant ce lamentable récit.

« Si elle meurt, » dit M. de Vaucigny avec un sombre désespoir, « je voudrais au moins qu'elle pût savoir *que sa mère sera ma mère, que son frère sera mon enfant*, ainsi que je le lui avais dit le jour..... vous en souvenez-vous?..... le jour où elle a mis sa main dans la mienne.

— N'avez-vous pas essayé d'interroger Claudine? »

« Il secoua la tête.

« C'est inutile, » reprit-il; « Claudine a pour Marie un fanatisme qui, ainsi que tous les fanatismes, exclut le raisonnement et s'appuie sur l'ignorance et sur la faiblesse du jugement. Elle lui obéit sans discuter ses ordres, au risque même de lui nuire. Si elle connaît quelques-uns des faits que nous voulons découvrir, Marie lui a sans doute recommandé de les cacher, et nous ne parviendrons pas à les lui faire révéler. »

« Nous étions arrivés. Mme de Mervan me reconnut à peine; Marie ne me reconnut pas du tout; sa situation s'était encore aggravée. Je m'assis près de son lit; elle délirait, mais aucune des vagues paroles qu'elle prononçait ne pouvait nous mettre sur la voie des mystères que nous cherchions à découvrir. Une seule fois elle interrompit ses gémissements pour chanter à voix basse les premières mesures de l'allegretto de la symphonie en *la* de Beethoven; puis elle se tut brusquement, et, se penchant vers moi, elle me dit avec une expression de terreur enfantine:

« Il ne faut pas qu'on m'entende! Si l'on savait que je pense toujours à Étienne!

— Évidemment, » dis-je à M. de Vaucigny, « il se passe, ou plutôt il s'est passé ici quelque événement qu'il faut connaître à tout prix, si nous voulons essayer de sauver cette malheureuse enfant. Où est le médecin? Il faut que je lui parle; et ce M. Cagourdin, le voit-on?

— Oui, » répondit M. de Vaucigny en pâlissant; il vient ici chaque jour à sept heures du soir; il cause quelques instants avec Claudine, puis il disparaît.

— C'est bien; il parlera aujourd'hui, non à Claudine, mais à moi. Vous, mon ami, essayez de m'amener le médecin.

— J'y vais.

— Vous reviendrez ici, sans doute?

— Moi? Mais je ne quitte plus cette maison; je campe dans l'appartement que j'avais loué pour... pour nous. »

« Le médecin arriva en compagnie de M. de Vaucigny. Après lui avoir fait examiner la malade, qui lui sembla plus faible que jamais, nous tînmes conseil au salon.

« M. R*** ne nous dissimula nullement la gravité de la situation; il nous dit que jusqu'ici tous les moyens employés par lui avaient trompé son attente:

« Il y a là, » ajouta-t-il, « cela est hors de doute pour

Digitized by Google

moi, une cause inconnue, qui est l'origine des phénomènes de sensibilité, déjouant chaque jour mes calculs. Tant que l'origine du mal ne me sera pas dévoilée, j'agis au hasard, et je perds un temps précieux. En des cas semblables, » ajouta-t-il en nous jetant un regard à la fois empreint de bonté et de finesse, « les amis doivent venir en aide au médecin.

— Hélas! Monsieur, nous ne pouvons vous donner que des clartés imparfaites. J'ai quitté Marie depuis quelques semaines; je l'ai laissée bien portante, heureuse, ayant accepté d'épouser un honnête homme qui l'aimait; elle a rompu ce mariage sans expliquer les motifs d'une décision qui a dû lui causer une profonde souffrance; et, au moment où elle a été foudroyée par cette maladie, elle venait d'avouer qu'elle avait accordé sa main à un homme qui est absolument indigne de la comprendre, de l'apprécier, dont les idées, les sentiments, doivent lui causer une répulsion insurmontable; cet homme est fort riche, l'autre ne possédait rien.

— Que concluez-vous de tout ceci, Madame?

— Je ne puis formuler de conclusion, mais seulement hasarder une supposition: Marie de Mervan est absolument dévouée à sa famille; elle doit s'être sacrifiée pour assurer l'existence de sa mère et de son frère.

— Il doit y avoir autre chose encore; elle subvenait à l'entretien de sa famille, elle allait avoir un appui pour continuer cette noble tâche..... Évidemment, il y a là des faits qui nous échappent.

— Aujourd'hui même je compte voir M. Cagourdin; c'est le nom de l'individu pour lequel Marie avait renoncé à ses premiers projets de mariage; j'espère réussir à connaître la part qu'il a eue dans ces tristes événements.

— On ne peut interroger Mme de Mervan, » reprit M. R*** en se parlant à lui-même; « il lui reste peu de temps à vivre, et, si elle se rétablit, ce sera seulement pour languir pendant quelque temps. Le cerveau est presque entièrement paralysé. N'y a-t-il pas une compagne, une associée, je crois, de Mlle de Mervan, qui possède sa confiance? »

« M. de Vaucigny, qui n'avait pris aucune part à la conversation, se leva machinalement, quitta le salon, puis y reparut en introduisant Claudine.

— Mademoiselle, » lui dit le médecin en la faisant asseoir près de lui, et la plaçant en face du jour, afin de ne perdre aucun mouvement de sa physionomie; « vous vous trouvez au milieu des meilleurs amis de Mlle de Mervan; je viens de leur déclarer, et je vous répète cette déclaration, qu'il me semble à peu près impossible de lutter contre la maladie qui la tuera peut-être, si l'on persiste à me cacher les véritables causes de cette maladie. Vous les connaissez, nous en sommes presque certains; si vous continuez à vous taire, retenez-bien ce que je vous dis, c'est vous qui l'aurez tuée. »

« Les lèvres de Claudine se contractèrent; elle parut être en proie à un violent combat intérieur.... Mais, lorsqu'elle releva ses yeux qui s'étaient baissés, nous ne pûmes douter que l'obstination l'avait emporté sur tout autre sentiment.

« Mlle de Mervan est beaucoup plus calme en ce moment, » répondit Claudine; « je crois que tout le monde se trompe, et qu'elle se rétablira. Si elle a des secrets, ils sont à elle, elle vous les dira elle-même dès que cela lui sera possible. »

« M. de Vaucigny laissa échapper un geste de fureur.

« Claudine, » dis-je à mon tour en prenant la parole, « vous pouvez me dire à moi, qui suis la seconde mère de Marie, comment et pourquoi elle s'est décidée à épouser M. Cagourdin?

— Demandez-le à lui-même, » dit Claudine en se levant, « le voilà qui frappe. Ah! Madame, toutes ces questions me rendront folle. »

« Et elle se précipita hors du salon. On entendit un court débat dans l'antichambre; je décidai M. de Vaucigny à nous quitter, et M. Cagourdin fut introduit, tout en faisant une légère résistance.

« Puisque je vous dis qu'il y a là une dame qui est amie de Mlle Marie, » disait Claudine avec impatience, en continuant la discussion commencée; « cette dame veut vous parler.

— Elle veut, elle veut; mais, pour faire un bout de conversation, il me semble que mon consentement est nécessaire; enfin, voyons. « Votre serviteur, Madame, » dit-il en s'asseyant sur le canapé: « de quoi s'agit-il? » Et ceci fut prononcé avec un air de condescendance souveraine. M. R*** se leva en me faisant un signe d'intelligence et d'encouragement, et alla rejoindre M. de Vaucigny près de la malade. Je restai donc seule avec le nouveau venu, car Claudine avait disparu de son côté.

« Monsieur, » lui dis-je, « je suis l'une des plus anciennes amies de Mlle de Mervan.

— Très-bien.

— A ce titre, vous trouverez sans doute bien naturel que je m'intéresse à ce qui la concerne; j'ai appris, en revenant à Paris, qu'elle allait vous épouser; cela est-il vrai?

— Parfaitement vrai.

— Vous connaissez Mlle de Mervan depuis longtemps?

— Parbleu! il y a deux ans que je lui fournis des étoffes; et, pour lui faciliter ses *fins de mois*, je prends à mon compte les dentelles, les rubans que mes confrères de la place de Paris n'auraient peut-être pas été disposés à lui livrer à crédit. Elle m'a toujours plu; mais je n'étais pas décidé à me remarier, à faire une folie en épousant une jeune fille qui n'avait pas le sou...... Enfin, j'ai sauté le pas; je lui ai proposé de m'épouser, elle a accepté, et voilà! Ce qu'il y a de contrariant, c'est cette maladie.

— C'est justement à cause de cette maladie que j'ai désiré causer avec vous, Monsieur. Le médecin l'attribue à une inclination contrariée, à un violent chagrin, dû peut-être au consentement qu'elle vous avait accordé. »

« M. Cagourdin bondit hors du canapé, et se trouva debout.

« Le médecin est un âne et une buse, » s'écria-t-il. « En voilà une qui est forte! Une jeune fille qui n'a rien! je lui fais l'honneur de l'épouser, moi qui ai CENT CINQUANTE MILLE LIVRES DE RENTE, et elle serait malade de chagrin? Ah ça! le monde serait donc renversé? L'argent ne serait plus rien? Comme si on ne savait pas qu'il est *tout*; oui, tout! Je ne comprends pas, » ajouta-t-il en se calmant un peu, « qu'on puisse répéter de pareilles billevesées lorsqu'on a un peu de bon sens; il est vrai que ce n'est guère la coutume des femmes d'avoir du bon sens. Tous ces médecins sont gens de même farine; quand ils ne savent plus que dire, quand ils ne peuvent tirer leurs malades de la maladie, ils mettent en avant le moral qui est attaqué; c'est ci, c'est ça; le moral! Et où est-il, le moral? Qu'on me le montre; qu'on me dise dans quel endroit de ma machine il niche ou il perche, » s'écria-t-il d'une voix éclatante.

« Veuillez baisser la voix, Monsieur; il y a ici deux personnes qui sont gravement malades.

— C'est votre faute, aussi! Vous venez me conter un tas de sornettes! Je suis bien bon de vous écouter; Mlle Marie de Mervan, fille *majeure*, a promis de m'épouser; ni elle, ni moi, n'avons de comptes à rendre à personne. Moi aussi, je suis majeur. Bien le bonjour, Madame; croyez-moi, occupez-vous de vos affaires: trop gratter cuit, trop parler nuit; on se repent souvent de s'être mêlé de ce qui concerne les autres. »

« M. Cagourdin me quitta sur ce beau discours.

« Il me laissait abattue, mais non découragée; j'avais vu, j'avais jugé l'individu; il était absolument impossible que le consentement accordé par Marie à son union avec un pareil être n'eût pas été extorqué par ruse ou par force. Dans la chambre qui succédait au salon je trouvai M. de Vaucigny debout près de la porte; il avait tout entendu; il me saisit la main en me disant:

« Je crois deviner ce qui s'est passé; il faudra bien maintenant que Claudine parle. »

« Le médecin nous prévint que la nuit s'annonçait mauvaise pour notre malade, et je me décidai à rester près d'elle. M. de Vaucigny m'expliqua rapidement, à voix basse, les suppositions qu'avaient fait naître en lui quelques-uns des propos de M. Cagourdin. Nous fûmes interrompus par le délire de Marie, qui fut plus effrayant que jamais. Claudine, assise près de la fenêtre sur une chaise basse, pleurait amèrement en se cachant la tête dans son tablier.

« Pourquoi pleurez-vous? » lui dit durement M. de Vaucigny en lui saisissant le bras, en l'obligeant à se lever, et la conduisant près du lit de Marie: « que signifient vos larmes? c'est vous qui la tuez, et pendant toute votre vie vous entendrez chaque nuit une voix qui vous dira que vous l'avez tuée. Parlez, je le veux, je vous l'ordonne..... Oh! Claudine, non!..... je vous prie, je vous supplie de parler! Vous voyez bien que nous l'aimons autant que vous pouvez l'aimer, et bien plus encore. Je vous adjure de parler.

— Me parjurer! » murmura Claudine avec effroi..... « lui désobéir!

— Aimez-vous mieux la voir mourir? D'ailleurs, je sais votre secret, je ne vous demande que quelques détails qui nous sont indispensables.

— Vous savez?.... » dit Claudine en le regardant avec stupeur.....

« Oui, » continua M. de Vaucigny d'une voix brève et impérative; « Marie doit de l'argent à cet homme.

— C'est vrai, » répondit Claudine à voix basse.

— Beaucoup?

— Oh! oui! dix-huit mille francs.

— Et elle n'a pas pu le payer, et il l'a menacée, ce misérable; il lui a dit qu'il ferait tout saisir chez elle, que sa mère et son frère seraient sans ressources; il lui a commandé de rompre son mariage avec moi, il l'a obligée à lui promettre de l'épouser, » dit M. de Vaucigny, reconstruisant tout ce passé lamentable avec l'intuition, avec l'instinct de divination qui appartiennent aux sentiments extrêmes, à la haine et à la tendresse.

« Puisque vous savez cela, » dit Claudine, dominée par l'énergie de celui qui l'interrogeait, « je vais tout vous dire:

« Le lendemain du jour où vous êtes venue, Madame, faire vos adieux à Mlle Marie, Mme de Varanges a amené ici une princesse étrangère, qui a commandé trente robes; il y en avait six en velours, les autres devaient être tout aussi magnifiques, et garnies les unes avec les plus beaux volants de dentelle qu'il serait possible de se procurer, les autres avec des fourrures; enfin, tout cela devait être aussi riche que possible.

« Nous nous sommes mises tout de suite à l'ouvrage, car on ne nous donnait que quinze jours pour livrer les robes; nous avons été choisir nos étoffes chez M. Cagourdin, et il a offert avec beaucoup de complaisance de prendre à son compte, pour nous les fournir, les dentelles et les fourrures. Il y avait une garniture en *point* qui, à elle seule, coûtait quatre mille francs. Mademoiselle était très-contente; elle calculait qu'il nous resterait un beau bénéfice sur ces travaux, et disait que cela lui permettrait d'acheter quelques jolis meubles pour le cabinet de M. Étienne.

« Nous avons travaillé jour et nuit; la princesse est venue plusieurs fois essayer ses robes, et se montrait très-satisfaite; je le crois bien. Jamais nous n'avions rien fait d'aussi joli; j'ai porté successivement les principales robes, et quand je rencontrais la princesse, elle me disait toujours avec un air très-aimable: « C'est très-bien, mademoiselle Claudine, dès que vous m'aurez apporté toutes mes robes, nous réglerons notre compte; il doit être considérable. »

« Cette princesse logeait dans un superbe appartement du Faubourg-Saint-Honoré; j'avais un peu causé avec les domestiques, avec le concierge; tous m'avaient dit qu'elle était immensément riche, et très-bonne.

« Je lui portai au jour indiqué les dernières robes et sa note, qui s'élevait à vingt et un mille quatre cents francs; je ne l'ai pas vue ce jour-là; elle m'a fait dire par sa femme de chambre qu'elle ferait prendre de l'argent chez son banquier, et nous apporterait elle-même, dans peu de jours, le montant de sa dette.

« Je n'étais pas très-rassurée, car cela formait une grosse somme, et j'aurais bien voulu que Mademoiselle l'eût dans sa poche plutôt que sur du papier. Deux jours se passèrent. Mademoiselle, sans me rien dire, commença à s'inquiéter; je la connais si bien qu'elle n'a pas besoin de me parler pour que je la comprenne. Je lui offris d'aller chez la princesse.

« Non, » me dit-elle, « c'est trop tôt; « attends encore; dans deux ou trois jours, nous verrons; les personnes riches sont si insouciantes! Elles ne pensent jamais que l'argent puisse nous être nécessaire; elles ne s'inquiètent jamais d'abréger une attente qui est toujours bien cruelle pour nous; le moindre de leurs plaisirs leur semble plus sacré que le soin de nous rassurer, en payant ce qu'elles nous doivent. Elle aura été se promener, faire des visites avec ses belles robes, et aura tout naturellement négligé de venir les payer. Ne dis pas un mot de tout cela devant ma mère; tu sais qu'elle s'alarme facilement. »

« Deux jours s'écoulèrent encore de la même façon; nous approchions de la fin du mois. Il y avait une lourde note à payer à M. Cagourdin; comme la somme était plus considérable que de coutume, il avait demandé que Mademoiselle lui signât des billets, et elle l'avait fait pour ne pas manquer cette belle commande. Vers quatre heures du soir, Mlle Marie me dit:

« Claudine, je n'y puis plus tenir; viens avec moi; nous allons demander au moins un à-compte à la princesse. »

« Nous avions le cœur serré en marchant, et nous ne disions mot. En arrivant devant la maison occupée par cette princesse, je m'aperçus que toutes les fenêtres étaient ouvertes, et je vis le concierge qui battait les meubles; cela m'effraya, je ne sais pourquoi. Enfin, je montai rapidement; Mlle Marie me suivait; l'appartement était ouvert..... inhabité..... Je demandai au concierge où était la princesse.....

« Elle est partie depuis trois jours.

— Partie! Mais elle va revenir?

— Ah! ça me semble peu probable. Je crois que c'était une drôle de princesse.

— Que voulez-vous dire? »

Et Mlle Marie s'avança pâle et se soutenant à peine.

« Je dis que je n'appelle pas ça des princesses. Comment! des femmes qui décampent sans crier gare, en emportant le bien d'un chacun? Est-ce qu'elle vous a payée, vous? » me dit le concierge en s'adressant à moi.

« Non, et je venais pour cela.

— Alors, je vous plains, ma pauvre demoiselle; cette princesse était tout bonnement une voleuse. »

« A ces mots Mlle Marie s'affaissa et perdit connaissance. Je lui ôtai son chapeau, le concierge apporta un flacon d'eau de Cologne, resté sur la toilette de cette infâme créature, et Mademoiselle reprit connaissance.

« Vous n'êtes pas la première qui venez réclamer une dette, » reprit le concierge; « ce matin il est venu un bijoutier qui avait livré des diamants; hier un marchand de cachemires, et ainsi de suite; une vraie procession. Mais ça vaut mieux pour vous, car tous ces créanciers vont se démener, faire jouer le télégraphe de tous les côtés. Quant à nous, elle ne nous doit rien; nous l'avons laissée partir comme de juste, puisque personne n'avait mis opposition à son départ. Je vous conseille de vous entendre avec les autres créanciers. »

« C'était effectivement tout ce qui restait à faire; le concierge nous donna les adresses de quelques marchands dupés, comme nous, et nous partîmes; mais Mlle Marie ne pouvait marcher, il fallut prendre une voiture.

« On nous donna partout les mêmes renseignements. Cette soi-disant princesse avait, paraît-il, fait quelques brillantes connaissances à Bade, et cela lui avait permis de s'introduire à Paris dans quelques bonnes maisons; là, elle avait joué le rôle d'ingénue, demandant de tous côtés qu'on voulût bien la guider dans le choix de ses emplettes. Elle occupait un riche appartement qu'elle payait fort exactement, elle avait les allures les plus régulières, et plusieurs dames bienveillantes et étourdies, comme Mme de Varanges, l'avaient conduite chez leurs fournisseurs habituels. Ceux-ci, sûrs de l'honorabilité des personnes qui patronnaient l'étrangère, très-heureux de compter dans leur clientèle une dame immensément riche, qui acceptait tous les prix sans les discuter, ont agi avec une confiance aveugle.

« Deux bijoutiers, entre autres, lui avaient fourni des diamants pour une somme de 100,000 francs; enfin, c'était partout une désolation générale. On avait déjà porté plainte, envoyé un agent de police à la recherche de cette femme; mais on nous dit franchement que l'on n'avait pas grand espoir de la retrouver; elle avait sans doute des associés. La première mesure qu'elle avait dû prendre était probablement de changer de nom, de passeport, de se réfugier en Angleterre, ou même en Amérique. Le moyen de la découvrir et de la poursuivre dans tous les coins du monde?

« Avant de rentrer à la maison, Mlle Marie s'arrêta chez Mme de Varanges, afin de savoir où et comment elle avait connu cette femme. Mme de Varanges était partie pour l'Italie, et, comme elle voyageait pour son plaisir, elle ne savait pas où elle s'arrêterait, et n'avait pas indiqué son adresse.

Digitized by Google

« Vous jugez dans quel état nous sommes revenues ici. Quand nous avons été tout près de la maison, Mlle Marie m'a saisi le bras.

« Claudine, m'a-t-elle dit, c'est fini, nous sommes ruinées. Il n'y a rien à faire, personne ne peut nous aider, car la somme est trop considérable. Jure-moi que tu ne diras pas un mot de tout ceci à qui que ce soit; ma mère en mourrait.

— Oh! certainement, que je ne lui en dirai rien, à la pauvre chère dame, » ai-je répondu; « mais, puisque vous allez épouser M. de Vaucigny, qui s'entend si bien à tout, il faut lui en parler de suite; il vous aidera, ou du moins vous conseillera.

« A cela Mlle Marie n'a d'abord répondu qu'en pleurant; puis elle a dit : « A lui moins encore qu'à tout autre, entends-tu bien, Claudine? il ne possède rien, il emprunterait pour payer mes dettes.... Oh! non, non, cela n'est pas possible! Je ne peux pas être pour lui, moi et ma famille, un fardeau qui l'écraserait.

— Et c'est ma faute, » s'écria violemment M. de Vaucigny! Je lui avais dit, en effet, que je n'avais rien que mes appointements annuels! Hélas! je voulais lui faire une surprise; je comptais employer la somme que je possède à acheter une petite maison de campagne, pour la lui offrir en place d'une corbeille de mariage; elle aimait tant la campagne, les fleurs! Je me faisais une si douce joie de la surprendre, de la conduire dans *sa* maison, de lui dire : Cela est à vous! »

(*La suite au prochain numéro.*)

EMMELINE RAYMOND.

VARIÉTÉS.

TRAITEMENT PRÉSERVATIF ET CURATIF DE L'OBÉSITÉ.

Extrait de la *Physiologie du goût*, de BRILLAT-SAVARIN *.

Toute cure de l'obésité doit commencer par ces trois préceptes de théorie absolue : discrétion dans le manger, modération dans le sommeil, exercice à pied ou à cheval.

Il est démontré que ce n'est qu'à force de farine et de fécules que les congestions graisseuses se forment, tant chez l'homme que chez les animaux.

Pour éviter d'engraisser, on ne mangera que du pain de seigle, — des potages aux légumes verts, — des viandes rôties, — des légumes aqueux, en se préservant soigneusement de tous les farineux, tels que pommes de terre, haricots, lentilles; point de pâtisseries, — point de riz, point de biscuits ni de macarons, aucun entremets offrant une combinaison de sucre et de farine.

Régime curatif. Si l'on veut maigrir, *sans danger pour la santé*, on boira chaque été trente bouteilles d'eau de Seltz, un très-grand verre le matin, deux avant de déjeuner, et autant en se couchant; on fuira la bière comme la peste; on boira, à l'ordinaire, des vins blancs légers et acidulés, comme ceux d'Anjou. On mangera, aussi souvent que possible, des radis, des artichauts à la poivrade, des asperges, du céleri, des cardons. Parmi les viandes, on préférera le veau à la volaille; du pain, on ne mangera que la croûte; on s'abstiendra d'œufs et de fromage.

Enfin, Brillat-Savarin recommande à ceux et à celles qui veulent maigrir de prendre pendant un mois, de deux jours l'un, à sept heures du matin, deux heures avant le déjeuner, un verre de vin blanc sec, dans lequel on aura délayé environ une cuillerée à café de bon quinquina rouge.

TRAITEMENT PRÉVENTIF ET CURATIF DE LA MAIGREUR.

Extrait de la *Physiologie du goût*, de BRILLAT-SAVARIN.

Tout le secret pour acquérir de l'embonpoint consiste dans un régime convenable : il ne faut que savoir manger et choisir ses aliments.

Règle générale. On mangera beaucoup de pain frais et fait dans la journée; on se gardera bien d'en écarter la mie.

On prendra, avant huit heures du matin, et au lit, s'il le faut, un potage au pain ou aux pâtes, ou bien une tasse de bon chocolat.

A onze heures on déjeunera avec des œufs frais, ou brouillés, ou sur le plat, des petits pâtés, des côtelettes, ou ce que l'on voudra; l'essentiel est qu'il y ait des œufs.

Après le déjeuner on fera un peu d'exercice. A dîner, potage, viande et poisson à volonté; mais on joindra les mets au riz, les macaronis, les pâtisseries sucrées, les crèmes douces, les charlottes, etc. Tous les légumes farineux sont recommandés.

On boira de la bière par préférence, sinon des vins de Bordeaux ou du midi de la France.

On fuira les acides, excepté la salade, qui réjouit le cœur. On sucrera les fruits qui en sont susceptibles; on ne prendra pas de bains trop froids; on tâchera de respirer de temps en temps l'air pur de la campagne; on mangera beaucoup de raisin dans la saison; on ne s'exténuera pas au bal à force de danser.

On se couchera à onze heures du soir dans les jours ordinaires, et pas plus tard qu'une heure du matin dans les extra. En suivant ce régime avec exactitude et courage la santé gagnera autant que la beauté.

On engraisse les moutons, les veaux, les bœufs, la volaille, les carpes, les écrevisses, les huîtres; d'où je déduis la maxime générale : *Tout ce qui mange peut s'engraisser, pourvu que les aliments soient convenablement choisis.*

* 2 vol. in-18, chez Firmin Didot. Prix : 8 fr.

PROCÉDÉ POUR REPORTER LES DESSINS SUR ÉTOFFE.

Il me serait difficile, autant dire impossible, de prétendre m'acquitter toute seule d'une tâche aussi compliquée que la mienne; d'un autre côté, il ne suffit pas d'enseigner *à peu près* des procédés qui pèchent par quelque point, et que chacun se passe de main en main, comme une monnaie n'ayant plus cours. Rien ne vaut l'expérience, et je ne saurais remercier trop vivement les personnes qui, ainsi que Mlle L. B..., veulent bien me communiquer le résultat de leurs propres recherches, composant les petits secrets féminins, si importants à connaître lorsqu'on veut s'acquitter *vite et bien* de tous les travaux qui forment le cortége naturel des femmes.

On prend une aiguille à coudre, on la fixe, du côté de la tête, dans un manche à crochet pareil aux manches que l'on emploie pour broder au crochet sur étoffe; on pose un papier sur une peau bien tendue, on place le dessin sur le papier, en fixant soigneusement l'un et l'autre, et, avec l'aiguille *emmanchée*, on pique finement tous les contours du dessin. Quand ce premier travail est terminé, on enlève le dessin, on retourne le papier, on le pose sur une table, et avec une pierre ponce très-unie on ponce le dessin tracé par les piqûres de l'aiguille. Le ponçage est indispensable pour reporter sur l'étoffe les contours les plus fins et les plus délicats; on peut piquer jusqu'à six *doubles* de papier à la fois.

On pose ensuite le papier piqué sur l'étoffe tendue au métier, et l'on frotte sur les *piqûres* de la craie pilée, renfermée dans un petit morceau de mousseline claire. On enlève délicatement le papier, les contours du dessin se trouvent tracés sur l'étoffe : on les fixe avec un crayon blanc.

Sur les étoffes blanches, on emploiera un peu de poudre d'indigo.



N° 9,325, Pétersbourg. Les robes noires ne se portent pas pour toilettes un peu parées de soirées. Les robes de soie blanche se font en pouit-de-soie, satin, moire et même velours. Quant aux garnitures, on en trouvera dans chaque numéro. Coudre ensemble les volants blancs, les volants noirs, former ainsi deux jupes de dentelle, l'une blanche, l'autre noire, que l'on pourra porter avec toutes les robes. La jupe de dentelle sera, bien entendu, plissée avec la robe et bien plus courte que celle-ci, ce qui permettra de poser des garnitures sur son bord inférieur, qui dépassera la jupe de dentelle. Merci pour cette bonne lettre.

N° 37,883, Château-N... On ne peut dire que les châles de cachemire noir, garnis de guipure, soient à la *dernière mode*, puisqu'on les porte depuis plusieurs années; mais on peut affirmer qu'ils sont *à la mode*, au même titre que les châles longs et carrés, en cachemire de l'Inde; rien ne les remplace, surtout dans la circonstance dont il s'agit, c'est-à-dire pour toilette de deuil un peu parée. La mousseline blanche est plus convenable que la tarlatane pour toilette de mariée, parce que la tarlatane n'est pas belle au grand jour. Entre-deux en dentelle noire, palmes, papillons ou feuilles en dentelle noire, pour garnir une robe de mousseline blanche. On trouve tout cela en belle *imitation* tout à fait suffisante, chez Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6. — *N° 39, Orne.* On porte *toujours* des pardessus pareils aux robes, mais en hiver cette combinaison appartient aux toilettes plutôt *négligées* que *parées*, à moins qu'il s'agisse de jeunes filles. — *Clermont-Ferrand.* On cherchera la recette, et on la publiera, si faire se peut. — *M. H.* On peut maintenir la garniture écossaise, qui est toujours à la mode pour un chapeau. Si l'on tient absolument à la remplacer, lui substituer du velours bleu ou vert uni. — *Douvres, E. C.* Un abonnement de trois mois, avec gravures coloriées, coûte 7 francs *pour la France*, 8 francs *pour la France* avec les *Patrons illustrés*; le même abonnement (gravures coloriées et *Patrons illustrés*) coûte 10 francs 75 centimes *pour l'Angleterre.* — *Pesth, en Hongrie, Ida W...* Merci pour cette lettre si bienveillante. Nous espérons vaincre, d'ici au mois de janvier, les difficultés que rencontrent les *Patrons illustrés*, publication bien innocente, cependant! à pénétrer jusqu'à vous. Quant à en imposer l'acceptation à toutes les abonnées de la *Mode*, cela nous semble une mesure bien violente, et nous préférons n'attaquer en rien la liberté de nos abonnées. — *N° 31,315, Calvados.* Corsage à basques pour la robe de drap. Quant à la forme d'un pardessus pareil, mes explications, si longues qu'elles puissent être, ne serviraient malheureusement à rien. Nous publierons incessamment un numéro contenant une planche de patrons double format, et les dessins de manteaux et paletots charmants et nouveaux. — *N° 12,646, Cher.* Le chinchilla redevient en effet de mode, mais il faudrait s'entendre sur le mot *palatine.* On porte par-dessus les manteaux, des pèlerines, rondes par derrière, à bouts pointus et pas très-longs, par devant, avec un manchon pareil. On ne porte plus de palatines en fourrure sans manteau *à la ville*, ni le soir avec des toilettes parées; dans ce dernier cas, si l'on veut absolument porter des fourrures, l'hermine seule est acceptée, et les jeunes femmes n'en portent pas même; elles ont remplacé les palatines de fourrure pour toilettes du soir, par des pèlerines en satin blanc, bleu, rose, ou mauve, ouatées, piquées, et garnies de cygne; mais on pourra faire, avec la palatine de chinchilla, un manchon et une pèlerine fort convenables pour toilettes de ville. — *N° 10,876, Paris.* Pris note de la demande; on trouvera la réponse dans le prochain article de la *Civilité.* — *N° 19,777, Algérie.* Nous ne pouvons établir des règlements pour les enfreindre; que dirait notre abonnée, si son journal était entièrement envahi par l'article *Renseignements?* C'est là ce qui serait arrivé, au grand préjudice de nos abonnées, si nous n'avions résolu de répondre seulement aux lettres accompagnées d'une bande témoignant de l'abonnement. On m'écrivait dix et vingt fois par jour : *Je ne suis pas abonnée, je lis le journal chez une tante, — une cousine, — une amie, mais vous êtes si aimable, que vous ne me refuserez pas des renseignements*, et l'on m'adressait des séries de questions numérotées : j'en ai compté trente dans une lettre de ce genre. Je termine cette explication en m'engageant à chercher la recette en question, et à la publier (si je la trouve) dans le prochain article de la *Bonne Ménagère.* — *Anvers.* Si l'étoffe est étroite, on ne coupe naturellement pas le lé de devant en pointe; si l'étoffe est large, on coupe le lé de devant en pointe, comme cela est indiqué. Le lé de derrière est toujours coupé en pointe; il ne peut y avoir de règle absolue pour le nombre et la profondeur des plis, qui dépendent de la largeur de la robe et de celle de l'étoffe; mais on les dispose toujours de façon à ce qu'il y ait plus d'ampleur, plus de plis par conséquent, derrière que devant. — *N° 40,659, Tarn.* Merci mille fois pour les sentiments de sympathie que l'on veut bien m'accorder. Je regrette de ne pouvoir disposer d'un espace un peu plus étendu pour répondre à cette lettre comme je le voudrais. Les numéros contenant les articles de la *Civilité*, antérieurs à l'année 1864, coûtent 3 francs 25 centimes. Ces articles seront réunis en volume dans le courant de l'année prochaine. — *N° 11,068.* S'adresser à M. Sajou, rue Rambuteau, 52. J'ignore si l'on envoie des dessins à choisir. — *A une jeune femme.* On recevra, avec la planche de manteaux, le patron d'une jolie veste. Pourquoi supposer que l'édition à 17 francs n'existe plus? Elle existe toujours côte à côte avec les autres.



En chasse on entend mon premier;
Mon jardin produit mon dernier;
Au fond des mers on trouve mon entier.

A. M.

AVIS.

Nous publierons dans le prochain numéro une planche de patrons double format, contenant les plus nouveaux et les plus élégants manteaux d'hiver. On y trouvera les objets suivants : Paletot Martini. — Châle préservatif. — Paletot suissesse, pour petite fille de cinq à sept ans. — Manteau Chevalier. — Paletot Parisien. — Manteau Havelock, pour petit garçon de sept à neuf ans. — Paletot Eugénie, pour jeune fille de treize à seize ans. — Paletot espagnol, pour petite fille de sept à neuf ans. — Palatine tricotée pour enfant. — Veste Figarina. — Paletot Piccolomini. — Manteau Patti.

Explication du Logogriphe.

Le mot du logogriphe inséré dans notre dernier numéro est *Crinoline*, dont les lettres, diversement placées, font : *Roi, île, lion, once, lori, noir, Loire, Nil, corne, rôle, oncle, cor, roc, Léon, Ino, oie, Néron, Léon, re, cri, loir, Loire, Orne* DÉP., *Orne* RIV., *nonce, noce, lie, lin, écrin, loi, Clio, Nice, col, non, cire, or, ciron, ronce, lien, ricin, rol.*

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

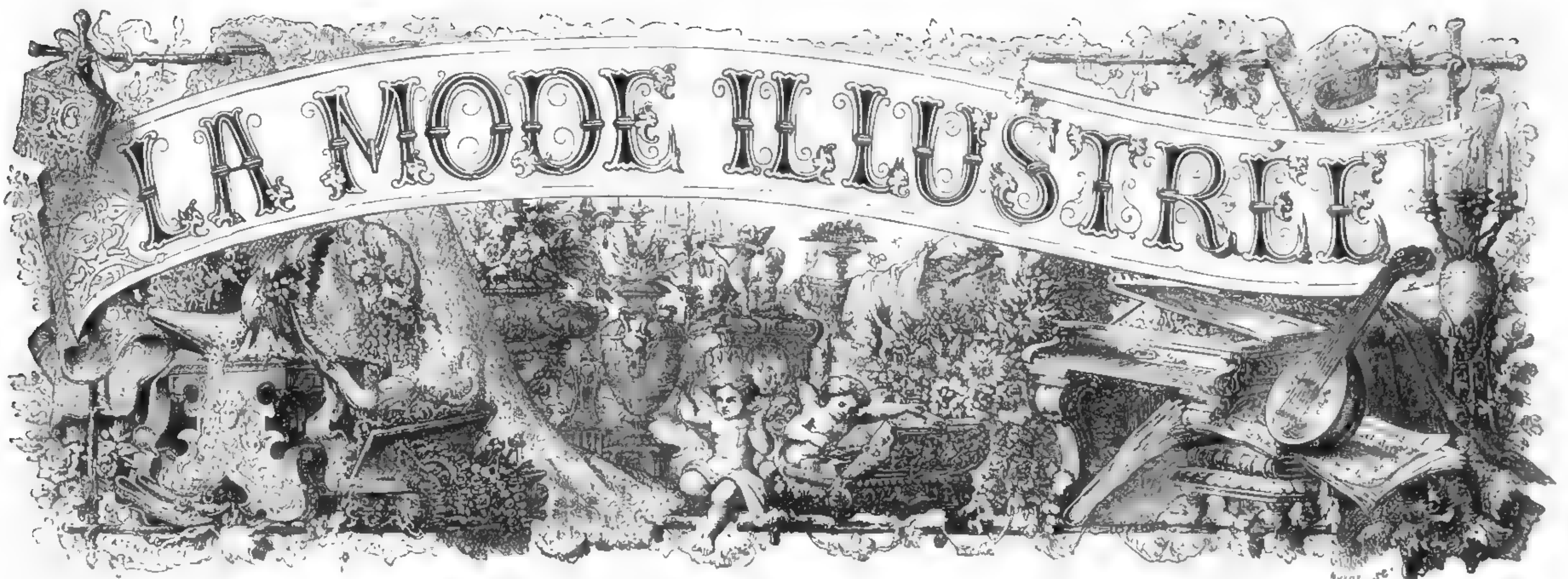


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Le bon élève a soin de ses livres, le mauvais les salit et les abîme.

Digitized by Google

N° 43 (*avec patrons*). CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 23 octobre 1864.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, **50 centimes.** AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODELES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Manteau Chevalier.

Les figures 5 à 9 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

Ce manteau est l'un des plus gracieux parmi ceux que l'on portera cet hiver. Les manches, larges et longues, sont relevées par une agrafe de même étoffe que la garniture du manteau; la largeur inférieure de celui-ci est obtenue à l'aide d'un pli profond partant du milieu du dos. La couture supérieure de ce pli se cache sous les deux bandes en biais qui se croisent à cette place, et sont ornées de larges boutons plats en jais noir; les bandes ont 6 centimètres 1/2 de longueur on les double avec de la gaze roide, recouverte avec du florence noir : on les borde avec un passe-poil, on les replie en une boucle ayant 12 centimètres de longueur; le bout qui termine la boucle et demeure *flottant*, c'est-à-dire non fixé comme la boucle même, a 24 centimètres de longueur; son extrémité est coupée en biais, et l'on y pose deux boutons-grelots en jais. La longueur de chaque bande (avant que l'on ait formé la boucle de devant et celle de derrière), est de 97 centimètres par derrière, de 1 mètre 36 centimètres par devant, en mesurant depuis la couture de l'épaule.

Notre modèle est fait en drap-velours bleu de roi, dont on emploiera 4 mètres; les bandes sont en velours noir, ou poult de soie noir. Si l'on faisait ce manteau en velours, on remplacerait les bandes par de larges entre-deux en dentelle noire, et les ornements de jais par des ornements en passementerie.

Afin de simplifier autant que possible l'opération de *lever ce patron* et d'éviter de le compliquer en le repliant plusieurs fois, on a supprimé 19 centimètres de sa longueur sur son bord inférieur; il faudra par conséquent, en taillant le manteau, laisser 19 centimètres d'étoffe en plus sur le bord inférieur des deux parties qui le composent. On dispose d'abord le pli de derrière du dos, lequel dos (fig. 6) est coupé en entier jusqu'à la pointe K; on le coud ensemble depuis H sur l'en-

MANTEAU CHEVALIER.

Digitized by Google

colure jusqu'au J ; on pose ensuite la croix de la pointe carrée sur le point qui se trouve à droite de la croix (*endroit* avec *endroit*) ; on pose de la même façon la lettre L (à l'extrémité inférieure de la pointe carrée) sur la même lettre qui se trouve au bout de la ligne ponctuée, puis on fixe la pointe pointue K sur le K placé au-dessus du point (envers sur endroit), et l'on coud solidement ce pli, que l'on répète sur l'autre moitié du dos.

On réunit les figures 5 et 6 sur le côté, depuis M jusqu'à N, — sur l'épaule depuis O jusqu'à P ; on fait un ourlet étroit sur le bord inférieur du manteau, et l'on pose, à l'envers, sur le bord des devants, une bande de taffetas noir ayant 9 centimètres de largeur, en cousant en même temps, sous le devant de gauche, une *patte* semblable à celle qui figure dans le manteau *Piccolomini*. Le petit col droit, coupé en étoffe double en biais, et d'un seul morceau, d'après la figure 7, doit être un peu *tendu* pour s'arrondir. On pique les deux morceaux d'étoffe qui composent ce col jusqu'à Q, à 3/4 de centimètre de distance du bord extérieur ; le côté de dessus est cousu sur le manteau à points *arrière*, H sur H, — Q avec Q ; le côté de dessous est ourlé sur le manteau. La manche, coupée d'un seul morceau d'après la figure 8,


PALATINE TRICOTÉE POUR ENFANT.

est cousue ensemble depuis R jusqu'à S, garnie à l'intérieur, sur le bord, avec une bande de taffetas noir coupée en biais, ayant 7 centimètres de largeur ; puis on la fixe, sur la figure 5, R avec R, en la cousant dans l'entournure à points arrière ; les remplis de cette couture sont ensuite aplatis et ourlés. La *patte* ou *agrafe* de la manche est coupée d'après la figure 9, en même étoffe que les bandes ornant le manteau ; on y met une doublure de gaz roide, puis de taffetas noir, et un passe-poil également en taffetas noir ; on coud cette *patte* à l'intérieur de la manche, T avec T ; sur l'*endroit* de la manche on coud un bouton pour y boutonner la *patte* ; on pose les bandes du manteau, dont la direction est indiquée, pour l'une, sur la figure 6, depuis l'épaule par deux lignes fines ; pour l'autre bande, la ligne ponctuée qui va de K à L indique la place qui lui est réservée. Depuis L la bande n'est plus cousue. Sur la figure 5 (devant) la place de la bande est également marquée par deux lignes fines partant de l'épaule ; on continue à la coudre en la maintenant à la même distance du bord du devant ; à 54 centimètres de distance du bord inférieur, la bande reste non cousue. Sur le devant de gauche on place une poche dans le voisinage de l'entournure.

LAMBREQUIN POUR PORTIÈRES, GRANDES ET PETITES ÉTAGÈRES, ETC.

Explication des signes : ▩ Gris-vert foncé. ▩ Gris-vert moins foncé. ▩ Gris-vert plus clair. ■ Brun-chocolat foncé. □ Même brun moins foncé. ▩ Même brun plus clair. ▩ Gris-lilas foncé. ▩ Même gris clair. – Gris ordinaire clair. □ Même gris très-clair. □ Blanc. ■ Acier foncé. ■ Acier clair. □ Gris-argent. ■ Ponceau, pour le fond.

Lambrequin pour portières,

GRANDES ET PETITES ÉTAGÈRES, ETC.

Notre dessin représente une guirlande de feuilles de lierre, exécutées avec des nuances brun-chocolat, gris-vert et gris-rosé. Selon l'usage auquel on destine ce lambrequin, on l'exécute sur du canevas plus ou moins gros.

Palatine tricotée pour enfant.

La figure 70 (*recto*) appartient à ce modèle.

Cette palatine est destinée à remplacer les cols de fourrure que l'on met par-dessus les manteaux. Sa forme, carrée devant et derrière, est fort gracieuse ; mais on peut cependant la modifier à volonté, car l'augmentation ou la diminution n'ayant lieu que sur les contours extérieurs, il est facile de couper en papier un patron quelconque, et d'en suivre la forme avec le tricot.

Nous publions, sur la planche de patrons, la moitié du fond de la palatine (bordure non comprise) ; ce patron servira aussi pour le cas où l'on voudrait exécuter cette palatine en satin ouaté et piqué, au lieu de le tricoter en laine.

Digitized by Google

Le fond de la palatine est fait avec la laine groseille, au *point diamant*. La bordure est tricotée toujours à l'endroit avec de la soie de lapin blanche, sur laquelle on coud çà et là quelques *mouches* composées de quelques points faits avec de la laine noire. On commence le fond par le bord inférieur du dos, en montant 16 mailles; on tricote toujours en allant et revenant, augmentant d'une maille au commencement de chaque tour. Le 1er et le 2e tour sont à l'endroit, le 3e à l'envers; le 4e est fait de la façon suivante : on lève la 1re maille sans la tricoter; — * 1 jeté, — diminution. Recommencez sans cesse depuis *. (Dans chaque tour, on augmente d'une maille.) On répète sans cesse ces quatre tours. Chaque *jeté* est tricoté comme une maille, et l'on continue ainsi jusqu'à ce que le dessin ait été répété 12 fois, et que les mailles aient atteint le chiffre de 56; on fait ensuite les quatre tours qui composent le dessin, *sans* augmentation. Dans le dessin ci-contre (toujours composé des 4 tours ci-dessus décrits) on démonte les 10 mailles du milieu pour commencer l'encolure, et l'on tricote chacun des deux devants en s'aidant du patron (fig. 70).

La bordure se compose de 12 tours tricotés à l'*endroit*, et assez serrés. On la commence sur le bord même du fond, en la faisant, non d'un seul morceau tout autour, mais séparément, sur le bord de chaque partie de la palatine. On la fait d'abord sur les deux côtés longs, depuis le coin de devant, jusqu'au coin de derrière, puis sur les bords de devant, sur les côtés transversaux de devant et de derrière. en prenant en même temps les côtés de la bordure précédemment faite. On fait aussi la bordure sur l'encolure, en diminuant çà et là, tandis que l'on doit parfois augmenter dans la bordure des côtés longs. On fait ensuite les *mouches* noires (deux rangs contrariés) pour imiter l'hermine; on double la palatine avec du taffetas blanc, et l'on pose par devant deux morceaux de ruban, pour former un nœud.

Châle préservatif.

Les figures 28 à 32 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

La mode des manteaux non ouatés, entr'ouverts sur la poitrine, a donné naissance à ces châles que nous nommons *préservatifs;* on les fait, soit en étoffe pareille au manteau, soit en taffetas noir ouaté; si le manteau a des manches on supprime celles du châle.

Notre modèle est bordé avec un galon noir, fermé avec des boutons de taffetas noir, et fixé à la ceinture par un ruban de taffetas noir attaché sur le bord du dos.

On coupe le dos en entier d'un seul morceau d'après la figure 29, en plaçant l'étoffe double en droit fil sur la ligne indiquant le milieu. On coupe deux morceaux d'après chacune des figures 28, 30, 31, 32. On ourle le bord des devants en les *piquant* à l'envers; on pose sur les côtés et sur les bords inférieurs un galon noir *à cheval* jusqu'à la lettre *f*, on pose les boutons et l'on fait les boutonnières. On coud ensuite dos et devants ensemble depuis *a* jusqu'à *b;* les deux moitiés de chaque manche sont cousues ensemble depuis *c* jusqu'à *d*, — depuis *e* jusqu'à *f;* le revers, bordé de galon, est cousu sur la manche dans le sens de sa longueur depuis *e* jusqu'au point, et dans le sens de sa hauteur depuis *e* jusqu'à l'étoile. Sur ce revers on pose deux boutons carrés garnis de grelots, qui peuvent être supprimés, parce qu'ils seraient peut-être gênants sous le manteau. On coud la manche sur le châle, *f* avec *f*, — double point avec double point, et l'on borde l'encolure avec un galon.



CHALE PRÉSERVATIF.

Ces châles seront extrêmement utiles avec les corsages décolletés.

Paletot parisien.

Les figures 49 à 56 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

A ce paletot se rattache un gilet, qui permettra de porter le paletot entr'ouvert, et le rendra aussi beaucoup plus chaud. Le dos est tout à fait ajusté par derrière; devant, le paletot est replié en arrière, en formant des revers, ou bien fermé à l'encolure par une agrafe, ainsi que le représente le plus petit dessin.

Notre modèle est fait en velours violet (on peut le faire en drap) dont on emploiera 7 mètres 50 centimètres; pour ce même paletot on emploiera 2 mètres 65 centimètres de drap, ayant 1 mètre 40 centimètres de largeur. Les revers et le gilet sont faits en gros-grain de soie noire : il en faut 1 mètre 20 centimètres, si l'étoffe a 70 centimètres de largeur. Le paletot est bordé avec du galon de soie noire, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur; les *brandebourgs* de derrière, ceux des poches et des revers des manches sont faits avec le même galon, dont on emploiera 15 mètres; les boutons, en forme de demi-boules, sont en jais noir.

Le gilet est fait en gros-grain, avec doublure de soie noire; les diverses parties du manteau sont coupées en velours; la figure 49 (devant) a dû être repliée sur le patron. Le bord de chaque devant sera doublé avec du gros-grain, et l'on continuera cette doublure jusqu'à 4 centimètres plus loin que la ligne indiquant le pli du revers. Le gros-grain sera fixé devant par un galon; du côté opposé il sera ourlé. On fait la pince de la poitrine depuis A^a jusqu'à B^a, en cousant cette pince à points *arrière;* le large revers imitant une poche est ourlé tout autour, garni de galons, ainsi que notre dessin l'indique; puis, on le coud à sa place (indiquée sur le patron) depuis C^a jusqu'à D^a sur le devant du manteau. Des deux moitiés du dos, celle de *gauche*, seule, est ornée avec des brandebourgs indiqués sur le patron; on coud ensuite ces deux moitiés ensemble, depuis E^a jusqu'à F^a, et on les réunit de telle sorte que la moitié de gauche repose sur la moitié de droite depuis la taille jusqu'au bord inférieur; on coud ensemble dos et petit côté depuis G^a jusqu'à H^a, — depuis J^a jusqu'au K^a; puis on forme, dans la largeur du paletot, le pli marqué sur la figure 51 (petit côté) par une ligne ponctuée. On coud ce pli sur le bord inférieur jusqu'au point de la figure 51, depuis la taille, sur la ligne ponctuée, jusqu'à la croix; cette couture est *piquée* sous le côté, et son extrémité est ornée de galon et d'un petit bouton, ainsi que l'indique le dessin représentant le paletot vu de dos. Après avoir réuni devant et petit côté depuis L^a jusqu'à M^a, on exécute la couture d'épaule depuis N^a jusqu'à O^a; on coupe le petit col droit d'un seul morceau, d'après la figure 53, on le coud sur le paletot, devant, P^a avec P^a, derrière, E^a avec E^a, et l'on ourle la doublure du col sur cette couture, c'est-à-dire sur l'encolure. On borde le paletot avec un galon posé à cheval, mais inégalement posé, afin que sa plus large partie paraisse sur l'*endroit* du paletot. La manche, coupée d'après la figure 54, est cousue ensemble depuis Q^a jusqu'à R^a, — depuis S^a jusqu'à T^a; on échancre le dessous de cette manche, ainsi que l'indique le patron. Le revers est coupé d'un seul morceau, d'après la figure 55; sur son bord supérieur on fait un ourlet piqué ayant 3/4 de centimètre de largeur; on l'orne avec les galons, puis on le réunit au bord inférieur de la manche en assemblant les lettres pareilles. Cette couture doit se trouver à 2 centimètres environ de distance (à l'intérieur de la manche) du pli de revers; sur son bord supérieur le revers est fixé par quelques points çà et là. En posant la manche dans l'entournure, le T^a doit se trouver sur le T^a du devant du paletot (fig. 49).

Gilet. On coud ensemble dessus et doublure, U^a avec U^a, jusqu'à V^a, — W^a avec W^a jusqu'à X^a, pour former les pinces de la poitrine ; on borde le gilet avec du galon; on fait les boutonnières sur le côté de droite, on pose les boutons sur le côté gauche; à l'encolure, sur l'épaule, à l'entournure et sur les côtés, ce gilet est réuni au

PALETOT PARISIEN.

Digitized by Google

paletot par le rapprochement des lettres pareilles, qui se trouvent sur le gilet et sur les devants du paletot.

On peut supprimer le gilet; on peut aussi doubler, ouater ce paletot, et le faire en étoffe semblable à celle d'une robe de soie ou de laine, en conservant la doublure formant *revers*, que l'on choisirait de même nuance que celle des garnitures adoptées pour la robe.

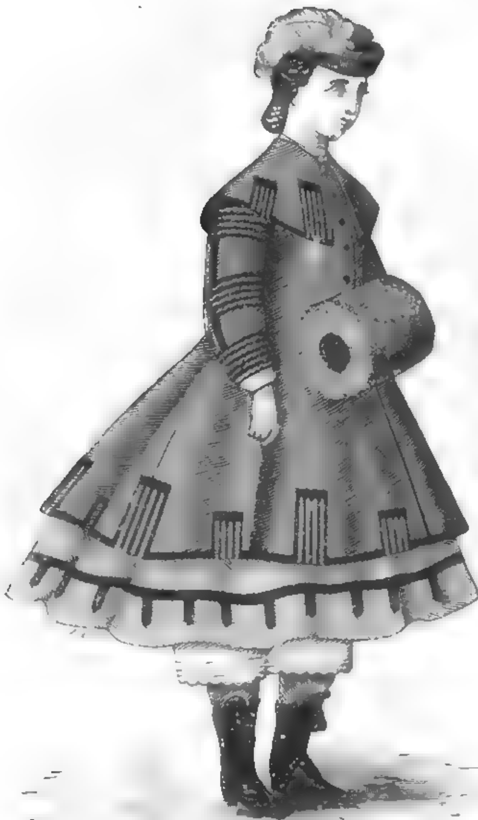
Paletot suissesse

POUR PETITE FILLE DE CINQ A SEPT ANS.

Les figures 22 à 27 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

Notre modèle, fait en épais tissu de laine *bleu de roi*, est orné de rubans de velours noir et d'étroits galons en soie. Des boutons en velours noir ferment le paletot par devant.

On coupe deux morceaux d'après chacune des figures 22 à 26; la pèlerine est taillée en entier, d'un seul morceau, d'après la figure 27, en plaçant l'étoffe double en droit fil sur la ligne indiquant le milieu. Sur le bord des deux devants on pose, à l'envers, une bande de taffetas noir, ayant 8 centimètres de largeur, 25 centimètres de longueur; sur le devant de droite on fait les boutonnières indiquées; on pose les boutons sur le devant de gauche. On coud ensemble les deux moitiés du dos par derrière, et l'on réunit dos et petit côté depuis O^a jusqu'à P^a, — petit côté et devant depuis Q^a jusqu'à R^a, — dos et devant sur l'épaule depuis S^a jusqu'à T^a. Les deux moitiés de chaque manche sont cousues ensemble, d'abord depuis U^a jusqu'à V^a, puis on exécute les ornements (en partie indiqués sur la figure 25), lesquels se composent de séries de cinq galons posés en travers autour de la manche, tandis que le ruban de velours noir est placé seulement sur la partie de dessus de la manche. On fait ensuite la couture intérieure de la manche depuis W jusqu'à l'X, et cette dernière lettre, lorsqu'on coud la manche dans l'entournure, doit se trouver avec la lettre pareille du paletot. On exécute ensuite, sur le bord inférieur du paletot, la garniture (en partie indiquée sur le patron), en s'aidant du dessin sur lequel on voit que le ruban de velours noir termine les séries de cinq galons sur leur bord supérieur, et les réunit sur leur bord inférieur, en s'étendant de l'une à l'autre de ces séries. On répète la même garniture sur la pèlerine, puis on pose, à l'envers, sur le bord de cette pèlerine, une bande de taffetas ayant 5 centimètres de largeur; on la réunit au paletot, en rapprochant les lettres Y^a et Z^a. On cache cette couture à l'envers avec une bande de taffetas noir coupée en biais, et l'on pose sous la pèlerine, par devant, une agrafe pour fixer l'encolure.



PALETOT SUISSESSE POUR PETITE FILLE DE CINQ A SEPT ANS.

Paletot Martini.

Les figures 33 à 41 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Ce paletot est fait en drap gris, avec envers *peluché* de belle nuance bleue; cet envers est rabattu en guise de revers par devant, et il est employé pour les revers des manches, des poches et pour le col; des passepoils en taffetas gris, et des boutons en métal oxydé, composent les ornements du paletot; il peut, du reste, être fait en toute étoffe, et l'on substitue à l'*envers peluché* que nous venons d'indiquer du velours, du satin ou du taffetas cousu sur l'étoffe du paletot pour former les revers de l'encolure. Le dos est fixé sur une demi-ceinture (de même couleur que les revers) rejoignant de chaque côté une patte fixée dans la couture de côté.

Pour faire ce paletot on emploiera 2 mètres 60 centimètres d'étoffe, ayant 1 mètre 40 centimètres de largeur. Toutes les coutures (si le paletot est en drap) seront faites à points *arrière*; les remplis doivent être aplatis et ourlés à l'envers, sans que les points traversent entièrement le drap.

On coud, dans la figure 33 (devant), les deux pinces de la poitrine marquées par des lignes ponctuées, et l'on fait la fente indiquée pour la poche intérieure. Le revers de chaque poche est coupé d'après la figure 33; on l'encadre avec un passe-poil gris, et on le coud avec un même passe-poil sur la fente; enfin, on pose sur le revers un galon gris, ayant 6 centimètres 1/2 de longueur, sur le milieu duquel on coud un bouton. On coud le revers sur le paletot de telle sorte que la moitié environ de ce revers ne soit pas fixée; le côté supérieur de la fente est cousu sur la poche intérieure. On coupe le dos d'après la figure 35, en le plissant de la façon suivante: on forme d'abord un pli qui part depuis l'encolure pour aboutir à la taille, et pour lequel on plie à l'intérieur l'étoffe sur la ligne marquant le *milieu par derrière*; on coud ensemble l'étoffe devenue double sur la ligne ponctuée à l'envers depuis A jusqu'au B. Cette couture doit former à l'*endroit* le milieu du dos, et le pli étendu et aplati doit se trouver sur la ligne indiquant le *milieu par derrière*. Sur chaque côté de cette couture du milieu on forme deux petits plis en posant la croix 1 sur le point 1, — la croix 2 sur le point 2, en dirigeant ces plis vers le milieu; on fixe ces plis sur la ligne ponctuée qui part depuis B. On coud ensemble, sur l'épaule, dos et devants depuis C jusqu'à D, — sur les côtés depuis E jusqu'à F, et dans cette dernière couture on fixe double-point sur double point, — croix sur croix, la patte coupée d'après la figure 36, et garnie d'un passe-poil. A cette patte se rattache, par un bouton, la demi-ceinture, coupée d'après la figure 41. A l'autre extrémité de cette demi-ceinture on fait une boutonnière pour l'attacher à un bouton cousu sur l'autre patte. Après avoir ourlé le bord inférieur du paletot, on garnit le bord supérieur avec un passe-poil. Le devant de gauche n'a qu'une boutonnière, faite sur le coin arrondi, tandis que l'on fait sur le devant de droite toutes les boutonnières marquées sur le patron, et que l'on pose tous les boutons indiqués. Le col est coupé d'après la figure 37, bordé de passe-poil, garni de galons et de boutons, cousu sur le paletot A avec A, — G avec G. La manche, coupée d'après les figures 38 et 39, est cousue ensemble depuis H jusqu'à J, — depuis K jusqu'à L; le revers de la manche est cousu ensemble depuis J jusqu'à l'étoile, puis fixé sur la manche J avec J, — K avec K; en cousant la manche dans l'entournure les deux lettres L doivent se trouver ensemble.

PALETOT MARTINI.

Veste Figarina.

Les figures 63 à 69 (*verso*) appartiennent à ce patron.

On fera cette veste en drap, en velours, ou bien en cachemire bleu de nuance moyenne. Les ornements se composent d'arabesques exécutées en cordon rond, noir, et de boutons ronds, dorés. Le contour de la veste est replié à l'intérieur par un ourlet *piqué*; toutes les coutures de la veste sont couvertes à l'envers par des bandes étroites en taffetas noir. Les devants peuvent être, soit fermés jusqu'à l'encolure, soit ouverts jusqu'au deuxième bouton et repliés en forme de revers, pour laisser paraître le haut de la chemisette et la cravate.

Pour faire cette veste on emploiera 1 mètre 20 centimètres d'étoffe ayant la largeur du drap. On coupe deux morceaux d'après chacune des figures du patron; on fait les pinces de la poitrine depuis le double point jusqu'à l'étoile; on pose une bande d'étoffe sous le bord des devants, aux places consacrées aux boutons et aux boutonnières; cette bande doit s'étendre un peu plus loin que la ligne fine qui se trouve sur la figure 63 près des boutons. Sur cette ligne on fait une couture *piquée* avec de la soie noire, et cette couture fixe la bande posée en guise de doublure; on fait les boutonnières sur le de-

Digitized by Google

vant de droite, on pose les boutons sur les deux devants. On fait sur chaque devant la fente destinée à la poche intérieure, on coud cette poche sur les bords de la fente, et l'on pose le revers (sur lequel on a fait un ourlet piqué et une arabesque en cordon) croix sur croix, — point sur point. On fixe le revers sur son bord inférieur et sur les côtés transversaux (par les ourlets piqués) sur le devant de la veste; le bord supérieur du revers est cousu sur le côté inférieur de la fente, qu'il doit dépasser d'un centimètre 1/2 environ. On réunit d'abord les deux moitiés du dos depuis *l* jusqu'à *m*; le côté gauche de la basque doit se trouver *pardessus* le côté de droite, depuis *m* jusqu'au double point, et y être solidement *piqué*. Le côté de droite, lequel se trouve *sous* le côté gauche, doit y être cousu depuis le double point jusqu'à l'étoile, et sur le bord inférieur jusqu'au point. Chaque partie de la basque est repliée sur les côtés, et ornée d'un ourlet *piqué* en soie noire. On coud ensemble dos et petit côté depuis *n* jusqu'à l'*o*, — depuis *p* jusqu'à *q*; de telle sorte que la basque du petit côté forme un ourlet ayant au moins 3 centimètres de largeur, reposant, sans être fixé, sur la basque du dos. Les remplis de la couture, faits depuis *o* jusqu'à *p*, — depuis *p* jusqu'à *q*, sont couverts avec une bande de taffetas noir, et l'on coud les deux parties de la basque ensemble sur le bord inférieur depuis *q* jusqu'à la croix. On coud ensemble devants et petit côté depuis *r* jusqu'à *s*; on fait la couture d'épaule depuis *t* jusqu'à l'*u*, et l'on pose le col (qui a été *piqué* et orné de cordon), *v* avec *v* sur le devant, — *l* avec *l* sur le dos. Les deux moitiés de la manche sont coupées d'après la figure 68; l'arabesque qui s'y trouve est faite seulement sur la moitié de dessus; on coud ces deux moitiés ensemble depuis *w* jusqu'à *x*, — depuis *y* jusqu'à *z*; on met à l'intérieur, sur le bord inférieur de la manche, une bande de taffetas noir ayant 1 centimètre de largeur, puis on coud la manche dans l'entournure, *z* avec *z*. Dans la moitié de dessous on a formé deux plis en posant les deux croix sur le point intermédiaire.



VESTE FIGARINA.

Manteau Havelock

POUR PETIT GARÇON DE SEPT A NEUF ANS.

Les figures 10 à 14 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

On fera ce manteau en toute étoffe épaisse de laine, et l'on en emploiera 2 mètres, si cette étoffe est de même largeur que le drap. Notre modèle est fait en gros drap noir; il est bordé avec un cordon noir et blanc, et orné tout autour, sur le col et sur les manches, avec des ourlets *piqués* en soie blanche. Les mêmes ornements se répètent au-dessus des fentes destinées aux poches. A l'exception du dos (fig. 11) et du col (fig. 13), coupés chacun d'un seul morceau, on taille deux morceaux d'après chacune des figures du patron. On place dans chaque fente une poche ayant 15 centimètres de longueur et 13 centimètres de largeur, et, après avoir posé sur le bord de chaque devant une bande ayant 7 centimètres de largeur, destinée à soutenir les boutons et les boutonnières, on pose ces boutons et l'on fait ces boutonnières; celles-ci se font sur le devant de gauche. Les deux moitiés de la pèlerine, coupées sur la figure 12, ont, devant et sur le bord inférieur, un ourlet *piqué* en soie blanche; puis on les borde avec le cordon blanc et noir. On coud chaque devant ensemble, point avec point jusqu'à la croix, puis on les réunit avec le dos depuis V jusqu'à l'étoile, — depuis l'étoile jusqu'à l'U; dans cette dernière couture on prend aussi le col droit; il est coupé en étoffe *double*, d'après la figure 13, garni sur son bord supérieur avec un ourlet *piqué*, et avec le cordon, puis placé sur le manteau W avec W sur les devants, — X avec X sur le dos; on coud en même temps la pèlerine depuis W jusqu'à U; chaque manche est cousue ensemble depuis Y jusqu'à Z. Sur le bord inférieur des manches on fait un ourlet *piqué* ayant 3 centimètres de largeur, puis on coud la manche dans l'entournure, Y sur Y.

Paletot Eugénie

POUR JEUNE FILLE DE TREIZE A SEIZE ANS.

Les figures 15 à 21 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ce paletot est fait en drap bleu foncé, garni avec un épais galon de soie et de longues *olives* en passementerie qui servent de *traits d'union* entre les diverses parties du

MANTEAU HAVELOCK POUR PETIT GARÇON DE SEPT A NEUF ANS. — PALETOT EUGÉNIE. — PALETOT ESPAGNOL, POUR PETITE FILLE DE SEPT A NEUF ANS

Digitized by Google

paletot qui sont bordées avec ce galon. A l'encolure, se trouvent deux petits revers. La basque, coupée avec le dos et le petit côté, est bordée avec du galon, et les *olives* y sont disposées en *échelle*, sur deux rangs. Les épaulettes et les revers sont ornés comme la basque. Pour faire ce paletot, on emploiera 2 mètres 50 centimètres d'étoffe en double largeur, et 16 mètres de galon ayant 1 centimètre 1/2 de largeur. On coupe deux morceaux, d'après chacune des figures du patron, à l'exception de la basque (fig. 18) et du petit col (fig. 19), lesquels sont coupés d'un seul morceau, et une seule fois chacun; le col doit être *double*. Toutes les coutures se font à points arrière, très-serrés; les remplis de ces coutures sont repassés et ourlés de chaque côté. Pour chaque couture, il suffit d'assembler les lettres pareilles. Sur le devant on coud, depuis l'étoile jusqu'au double point, la pince indiquée sur la figure 15: depuis le double point, cette pince reste ouverte pour la poche intérieure que l'on met à cette place, et l'on borde l'ouverture avec du galon. Sur le bord de chaque devant, on pose, pour soutenir les boutons, les boutonnières et les revers, à partir depuis la taille, vers l'encolure, on pose, disons-nous, une bande d'étoffe arrondie sur son bord inférieur, ayant 10 centimètres de largeur; cette bande se continue sur l'encolure jusqu'à la couture d'épaule, en ayant à cette place 3 centimètres de largeur. Les deux moitiés du dos (fig. 17) sont cousues ensemble sur toute leur longueur, depuis l'encolure jusqu'au bord inférieur. On assemble ensuite dos et petit côté depuis A* jusqu'à B*, puis on pose le galon sur le paletot et les basques. On place une *olive* au milieu du dos, sur l'étoile de la figure 17; les autres olives qui *assemblent* la fente, entre le petit côté et le derrière de la basque, sont posées d'après les indications de notre dessin. Le bord de la basque (fig. 18) est fixé de chaque côté depuis le point jusqu'au D*, puis on joint la basque au devant, depuis C* jusqu'à D*, depuis D* jusqu'à E*. On fait une couture sur l'épaule, depuis F* jusqu'à G*, puis on place l'encolure entre les deux doubles du col, H* avec H*, J* avec J*, par derrière. Le galon bordant l'intérieur du col est conduit jusqu'au-dessus du deuxième bouton et de la deuxième boutonnière. Pour le *dessus* du paletot, on pose le galon en commençant au-dessus du bouton supérieur, à 5 centimètres de distance de ce bouton, et l'on coud ensuite ce galon sur tout le contour du paletot. Chaque moitié de chaque manche est coupée d'après la figure 20; puis on coud deux moitiés ensemble, depuis K* jusqu'à L*, depuis M* jusqu'à N*, après avoir, bien entendu, échancré la moitié de dessous sur la ligne du patron indiquant cette échancrure. Sur le bord inférieur de la manche, on pose le galon et les *olives* qui figurent un revers. On la coud dans l'entournure N* sur N* de la figure 16, et sur la moitié de dessous on forme un pli en posant la croix sur le point. L'épaulette est préparée d'après la figure 21, et posée de façon à réunir les lettres K* et N* qui se trouvent sur la manche et sur l'épaulette.

Paletot espagnol

POUR PETITE FILLE DE SEPT A NEUF ANS.

Les figures 57 à 62 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Notre modèle est fait en un tissu de laine imitant une sorte de gros tricot de nuance bleu de roi. La garniture se compose de velours noir et de bouclettes de ruban noir étroit, posées en deux rangs serrés, dont le supérieur recouvre à moitié le rang de dessous. Toutes les bouclettes sont cousues sur leur côté de dessous, ce qui les rend un peu *bouffantes*. La même garniture forme une épaulette, laquelle laisse, sur la moitié de dessous de la manche, un espace vide de 11 centimètres environ. La largeur de l'épaulette est de 8 centimètres au milieu, et va diminuant en pointe de chaque côté. Sur le bord inférieur de chaque manche, cette garniture figure un revers, pour lequel les bouclettes de devant ont 2, celles de dessous 3 centimètres de longueur. Les bouclettes des revers des poches ont la même longueur.

Pour faire ce paletot, on emploiera 1 mètre 50 centimètres d'étoffe ayant la largeur du drap. On coupe le dos en entier d'un seul morceau, d'après la figure 58; on taille deux morceaux d'après chacune des autres figures. Sous le bord de chaque devant, on pose une bande de taffetas noir ayant 8 centimètres de largeur, assez longue pour occuper, en guise de doublure, l'espace destiné aux boutons et aux boutonnières, que l'on pose et que l'on fait à leurs places respectives. On fait dans la figure 57 la fente destinée à la poche intérieure. Sur ces fentes, on place la garniture, composée de ruban de velours noir et de bouclettes de ruban figurant un revers. On coud dos et devant ensemble depuis *a* jusqu'à *b*, depuis *c* jusqu'à *d*, et l'on place le petit col, coupé en velours en deux parties, d'après la figure 62, doublé de taffetas, *i* sur *i*, *k* sur *k*, autour de l'encolure. On couvre à l'intérieur cette couture du col avec une étroite bande de taffetas noir. La manche, dont les deux moitiés sont cousues ensemble depuis *e* jusqu'à *f*, depuis *g* jusqu'à l'*h*, est placée dans l'entournure, *h* avec *h*. On borde le paletot entier avec une bande de velours noir ayant 1 centimètre de largeur.

AVIS.

L'explication relative à l'exécution des manteaux *Piccolomini* et *Patti*, dont les patrons figurent sur la planche jointe au présent numéro, ne nous ayant pas été remise à temps, nous la ferons paraître prochainement, avec les dessins représentant ces manteaux.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Chapeau en velours noir, brodé en grosses perles de jais noir. Demi-bavolet en velours noir à bords découpés; sous ce bavolet une dentelle blanche retombant sur le chignon avec des nœuds flottants en ruban rose; épingles de jais à boules rondes retenant le chapeau; même épingle à l'intérieur avec roses roses, brides noires et petites brides roses.

Chapeau en velours bleu, avec dentelle blanche et frange de marabouts blancs retombant en guise de bavolet.

Bonnet en blonde blanche et dentelle noire, pour l'âge de cinquante à soixante ans.

Chapeau de jeune fille. Fait en peluche blanche, à carreaux lilas; nœuds en rubans lilas avec perles blanches, formant un bavolet retombant sur le chignon; à l'intérieur, un bouillonné en tulle blanc, mélangé de coques lilas et de grosses perles lilas; brides lilas.

Chapeau en velours noir coulissé. Fond coulissé: une dentelle blanche, posée sur une dentelle noire, tient lieu de bavolet; sous ces dentelles se trouve un double nœud en ruban de velours vert; une touffe de fleurs en velours vert couvre à moitié le fond coulissé; des dentelles noires et blanches entourent ces fleurs; à l'intérieur fleurs en velours vert; brides en velours vert.

MODES.

Décidément, l'*uni* a régné trop longtemps en despote; il porte la peine de son intolérance, car le *façonné* le déloge de toutes ses positions. Les confections mêmes, qui depuis un temps immémorial se portent en velours uni, se proposent d'essayer les jolis velours façonnés que Lyon a tissés tout exprès pour cet usage. On y voit des fleurettes, de petites croix, brodées en soie noire, disposées en *semés*, et rehaussées de petites perles noires; cela composera des mantelets fort élégants.

Quant aux rubans nouveaux, ils offrent les plus riches dispositions, et cela est fort heureux; on emploie tant de rubans! Les ceintures longues, les garnitures de robes, les ruches, les pattes, les fers-à-cheval, les équerres, les triangles, les grecques, les losanges, qui ornent les toilettes actuelles, augmentent forcément la consommation des rubans.

On en voit qui offrent une riche et délicate dentelle blanche ou noire, sur un fond vert, rouge, bleu, jaune, mauve ou rose. D'autres se vouent à la reproduction des dessins-cachemires, et leur empruntent des effets charmants. Ces dessins n'occupent pas le ruban tout entier, cela serait lourd, chargé, et les dessinateurs de Lyon et de Saint-Étienne, qui sont des artistes renommés dans le monde entier, ont trop bon goût pour sombrer sur cet écueil. Ces dessins-*cachemires* sont semés sur un fond uni, et on les retrouve, comme les dessins de dentelle, sur tous les fonds et en toute largeur. D'autres rubans sont mi-partis unis, mi-partis à riches carreaux écossais. On emploie pour les chapeaux une grande quantité de rubans en satin, qui, lors même qu'ils sont unis, ont un bord façonné; on y voit des miniatures de houppes noires, des franges lilliputiennes, *cachemire*, ou écossaises, qui s'assortissent aux ornements choisis pour le chapeau.

Quant aux chapeaux eux-mêmes, ils ont traversé une crise sérieuse, dont le résultat se traduit par des changements radicaux. Le chapeau en velours tendu était autrefois..... c'est-à-dire l'hiver dernier encore..... la règle absolue; il va devenir l'exception. Chaque femme avait son chapeau de velours, honnête et solide coiffure, qui s'agrandissait ou se diminuait complaisamment, selon les décrets de la mode, et se soumettait à toutes les métamorphoses pour fournir son service, lequel durait au moins trois ans. Aujourd'hui, le velours ne règne plus que sur la moitié du chapeau; il est forcé d'opter entre la passe et la calotte. Quant au bavolet, on sait qu'il a terminé sa longue carrière. Mais, pour se faire accepter, le velours, le velours lui-même!... est forcé de plier son majestueux tissu à une foule d'exigences; tous les chapeaux sont bouillonnés en travers, en ligne droite ou perpendiculaire, en zigzags, en biais, en tous sens enfin. Afin de ne pas être accusés de médire sans cesse du temps présent, avouons que les chapeaux sont bien jolis, cette année, et qu'ils se prêtent à mille détails imprévus. Si l'on me demande avec tristesse quel est le remplaçant du classique chapeau en velours tendu, j'indiquerai les capotes que j'ai vues chez Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6, et qui conviennent parfaitement aux toilettes *demi-parées*; la passe est en satin noir ou satin de couleur foncée, bouillonné; le fond tombant, mais plissé, est en satin écossais, ou bien en velours. On fait aussi de jolis fonds en peluche, à carreaux, en une sorte de treillage de chenille blanche et noire, et enfin en velours-damier. On fabrique aussi pour chapeaux très-*parés* du velours *neige*, qui est la plus jolie chose du monde: cela est doux au regard et au toucher, comme la plus douce fourrure, cela est à la fois léger et chaud. Toutes ces étoffes ne s'emploient plus isolées. Les chapeaux se préparent *panachés*, comme les glaces; ils sont mi-partis taffetas et velours, satin et velours, tulle et velours; on y met des clous en jais, des papillons en velours, des fleurs en peluche, des ornements en dentelle, en passementerie. Mais cet énoncé, qui semble assez singulier, peut cependant produire des effets charmants, lorsque ces divers éléments sont combinés par une main habile, par un goût ingénieux en quête de ce qui est nouveau, tout en se préservant de ce qui est excentrique. Ce qui l'était hier ne l'est plus aujourd'hui, tant on semble affamé de tout ce qui n'a pas encore été vu.

EMMELINE RAYMOND.

VARIÉTÉS.

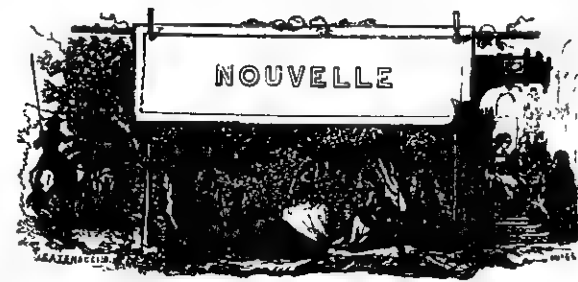
UN MANTEAU ROYAL.

A chaque avénement d'un nouveau roi, dans les îles Sandwich, il est d'usage que le souverain revête un manteau royal, dit manteau *de guerre*, fabriqué tout exprès pour cette circonstance. Le manteau du prédécesseur ne peut servir, car ce double usage serait considéré comme un présage du plus mauvais augure. Selon la croyance généralement répandue parmi ces peuples, les vêtements *s'imbibent* des défauts ou des malheurs qui ont fait partie de l'existence d'un individu quelconque. Si un nouveau souverain inaugurait son règne avec le manteau du roi défunt, on aurait tout lieu de craindre que les vices d'administration reprochés à tort ou à raison à celui-ci ne fussent perpétués par celui-là. En un mot, ces races non encore civilisées, ingrates par conséquent, éprises du changement, tiennent essentiellement à ce qu'un nouveau règne n'ait aucun point de ressemblance avec le règne qui vient de finir.

Le prix de ce manteau royal atteint des proportions si élevées qu'elles ne peuvent entrer en comparaison avec aucune des fourrures, des broderies d'or ou d'argent, des pierreries qui ornent les habits de cour des souverains les plus puissants. Ce manteau a 3 mètres de longueur, 8 mètres de largeur; il se compose d'un tissu en soie épaisse, entièrement recouvert avec une *application* de petites plumes jaunes, ayant à peine 1 centimètre de longueur. Les oiseaux qui fournissent la matière de cette *application*, dont l'éclat ne peut se comparer qu'à celui de l'or, se trouvent seulement dans les parties montagneuses des îles Sandwich, et leur capture ne s'obtient qu'à force de ruses et de fatigues. Les chasseurs doivent chercher d'abord à découvrir leurs nids, et disposent dans le voisinage des piéges enduits d'une sorte de colle, laquelle retient les oiseaux qui viennent s'y poser. Cette chasse est cependant moins meurtrière qu'on ne pourrait le croire; les oiseaux ne perdent ni la vie ni même la liberté, mais seulement deux petites plumes placées sous leurs ailes; ces plumes sont de l'espèce de celles que l'on emploie pour faire le manteau, et ne se trouvent qu'à cette place et sur cet oiseau; lorsque celui-ci a payé ce tribut, on lui rend la liberté.

Ce détail suffit pour faire apprécier la difficulté de l'entreprise et les retards qu'elle entraîne; les oiseaux auxquels il faut enlever ces deux plumes deviennent-ils plus rares? Les chasseurs sont-ils moins adroits? ou bien l'indifférence en matière politique a-t-elle fait des progrès dans les îles Sandwich? a-t-elle ébranlé l'enthousiasme avec lequel on se livrait jadis aux préparatifs d'un nouveau règne? On ne sait; mais toujours est-il que le dernier roi a dû attendre un manteau pendant un laps de temps qui n'a pas été moindre que plusieurs années. Son héritier présomptif, jeune homme âgé de treize ans, et qui donne les plus belles espérances, a déjà pris des mesures pour éviter cet inconvénient qui a causé de bien cruels soucis au roi actuellement régnant, et il a déjà mis les chasseurs en campagne pour rassembler les plumes nécessaires au manteau qu'il portera un jour. Cet acte de prévoyance donne la plus haute opinion de la capacité dont est doué le roi futur. On affirme cependant que son père éprouve, en songeant au manteau de son fils, une contrariété plus vive encore que celle causée par son propre manteau; mais qu'est-ce que cela prouve? On n'est jamais bien enthousiaste de son successeur.

S. DE PAROY.



AIDE-TOI, LE CIEL T'AIDERA.

Suite.

— Enfin, » reprit Claudine, « j'ai juré tout comme Mademoiselle le voulait. En montant notre escalier, elle m'a dit: « Du courage, Claudine, nous nous en tirerons peut-être. Mon principal créancier est M. Cagourdin; il n'est pas bien élevé, mais il est bon, peut-être. Il est très-riche; il consentira, je l'espère, à ce que je le paye peu à peu, en tenant compte des intérêts; je pourrais lui donner 2,000 francs par an...

Digitized by Google



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 r. Jacob Paris

Chapeaux de Mme TALON, 20, Chée d'Antin.

Reproduction Interdite

Digitized by Google

Digitized by Google

— Cela durerait neuf ans, et vous croyez qu'il consentira?

— Hélas! je n'ai pas d'autre espoir. »

« La pauvre demoiselle dit qu'elle avait la migraine, afin d'éviter de se mettre à table. Le soir, vous êtes venu, Monsieur, et peu de temps après vous, M. Cagourdin est arrivé.

« Il n'était jamais venu à la maison que pour des affaires, jamais le soir; j'étais très-effrayée de le voir, j'ai essayé de l'empêcher d'entrer, mais cela a été inutile. Quand il a prié Mademoiselle de passer avec lui dans l'atelier, j'avais tellement peur qu'un évanouissement ne la reprît, que je me suis tenue dans la chambre voisine, dont la porte était entr'ouverte, afin de lui porter secours, si cela était nécessaire; j'ai donc tout entendu.

« Vous savez, ma chère demoiselle, » dit ce vilain homme, «que c'est demain le dernier jour du mois; vous me devez 18,000 francs, vous êtes sans doute en mesure de me payer?

— Hélas! non, Monsieur, » répondit Mlle Marie; « je vais au contraire vous supplier de m'accorder un peu de répit; oh! vous ne perdrez rien, je vous jure! Je payerai tout, capital et intérêts.

— Tout ça sera hypothéqué sur quoi? Sur votre aiguille? C'est trop chanceux. J'ai causé aujourd'hui avec quelques marchands; je sais que vous avez fourni *mes* étoffes et *mes* dentelles à une chevalière d'industrie, qu'elle a disparu, et que vous ne verrez jamais un sou de ce qu'elle vous doit. Jouons cartes sur table : vous ne pensez pas me payer demain; que comptez-vous faire?

— Je compte travailler, et vous payer 2 ou 3,000 francs chaque année.

— Ta, ta, ta; ça durerait huit ou neuf ans? A ce compte-là, je courrais risque d'être payé après ma mort.

— Oh! Monsieur, ayez pitié de moi, je vous en supplie! Je pourrai peut-être vous payer plus vite : je vais me marier; mon fiancé qui est là, dans la chambre voisine, gagne de l'argent; nous nous acquitterons envers vous dès que cela sera possible, et.....

— Ah! ce monsieur est votre futur? Je me doutais bien qu'il ne venait pas ici pour les beaux yeux du petit aveugle!

— Parlez plus bas, Monsieur, si l'on vous entendait.....

— Eh bien! qu'est-ce qui arriverait? Ce monsieur n'a rien du tout, car s'il avait seulement 20,000 francs, vous ne seriez pas si effrayée; par conséquent, le maître ici, c'est moi. Je peux dès demain faire vendre votre mobilier, vous obliger à faire faillite.... » ajouta cet homme en regardant Mlle Marie en dessous..... Et il s'arrêta comme pour laisser à la crainte le temps de croître davantage.

« Mais je ne le ferai pas, » reprit-il, « c'est-à-dire je ne le ferai pas si nous nous entendons. Voici votre billet, vous allez le reprendre et me faire une lettre de change payable à vue. Par ainsi, je vous tiendrai, et serai bien sûr que vous agirez comme je le désire; soyez tranquille, je ne vous tourmenterai pas; au contraire : un jour, vous bénirez la princesse qui vous a volée, car elle vous aura obligée à troquer la pauvreté contre la richesse. Vous êtes encore très-enfant; si l'on ne vous forçait pas un peu la main, vous seriez capable de refuser votre bonheur. Ma chère demoiselle, vous prierez ce monsieur, dont la mine ne me revient pas du tout, de ne plus mettre les pieds ici. Je vous épouse! Ça vous étonne? Eh bien! c'est comme cela; jugez donc! Au lieu de vous échiner à travailler, vous allez avoir du jour au lendemain une fortune superbe! Vous aurez voiture, maison de campagne, des robes plus belles que celles que vous faites pour les autres, vous vous amuserez.... Enfin, je vous répète que vous bénirez la princesse.

— Monsieur, » répondit Mlle Marie plus effrayée que jamais, « je vous remercie de l'honneur que vous voulez bien me faire, mais ma promesse est donnée et, » ajouta-t-elle avec effort, « j'aime et j'honore mon fiancé.

— Il n'y a pas de promesse qui tienne, tant qu'on n'a pas passé devant M. le maire; et quant à aimer votre fiancé, vous aimerez encore mieux l'argent; croyez-moi, c'est préférable à tout.

— Je ne puis le croire, Monsieur, et d'ailleurs vous-même vous prouvez le contraire de ce que vous affirmez, puisque vous pensez à épouser une personne qui n'a aucune fortune.

— Mais je n'y aurais pas pensé il y a seulement vingt ans. A cette époque, j'ai épousé Barbara, ma défunte, Dieu ait son âme! qui avait dix ans de plus que moi, et dont l'humeur avait tourné à l'aigre depuis qu'elle attendait inutilement un mari. Elle était bien laide, la pauvre chère femme, et pas bonne du tout; mais elle m'a apporté 400,000 francs, et ils ont bien fructifié. Aujourd'hui, c'est différent : je suis veuf, je suis riche, je puis bien m'accorder le plaisir de me marier avec une jolie jeune fille. Enfin, c'est à prendre ou à laisser. Pouvez-vous me payer? Voilà votre billet; si vous n'avez pas d'argent, il faudra bien que vous acceptiez mes conditions. »

« Alors mademoiselle Marie m'appela; si elle avait dit : Claudine, mon suaire!... cela n'aurait pas été avec une autre voix que lorsqu'elle demanda son écritoire. Elle fit la lettre de change, et vous savez le reste : M. Étienne n'est plus venu; nous avons eu le chagrin de voir ce M. Cagourdin s'asseoir chaque jour à sa place près de ces dames. Un jour, il est resté pendant une heure seul avec Mme de Mervan; nous étions occupés à l'atelier; c'était le surlendemain de la dernière visite de M. Étienne; je suis presque sûre, et je ne l'ai jamais dit à Mademoiselle, elle avait bien assez de peines!... je suis presque sûre qu'il a parlé à la pauvre dame de toutes nos affaires, qu'il lui aura raconté l'escroquerie de cette voleuse, la dette que nous avions contractée envers lui, enfin tout. C'est depuis ce moment-là que Madame est devenue si malade, qu'elle n'a quasi plus parlé; elle demandait sans cesse M. de Vaucigny, tant qu'elle a eu sa connaissance, puis elle ne l'a plus nommé.

« Quand j'ai reçu votre lettre, Madame, j'ai été bien tourmentée; je ne savais ce qu'il fallait faire : enfin je me suis dit que Mlle Marie était plus instruite que moi, que tout cela la regardait plus que moi, qu'elle avait un bon cœur, un grand esprit, et qu'elle savait ce qu'il convenait de dire et faire : je lui ai porté votre lettre. Elle était bien changée depuis quelques jours, notre pauvre demoiselle! Sombre, tourmentée, très-pâle, avec une fièvre continuelle, et plus découragée que jamais, elle m'a répondu brusquement : « C'est inutile; nous ne pouvons dire la vérité, à quoi cela servirait-il? Personne ne peut me secourir : taisons-nous, ne réponds pas, car tout ce que tu dirais serait répété à M. de Vaucigny..... et cela ne servirait qu'à le désespérer : il vaut mieux qu'il me croie parjure et vaniteuse, il m'oubliera plus facilement. »

« Voilà tout; ne me grondez pas : surtout ne me dites pas que je serai cause de sa mort; hélas! que pouvais-je faire? Elle m'avait fait jurer de me taire; je lui ai obéi, sans savoir qu'il valait mieux lui désobéir.

— Pauvre enfant! » dit douloureusement M. de Vaucigny, « elle a tant souffert dans le cours de sa courte vie, qu'il n'y avait plus de forces en elle pour lutter contre l'infortune; elle a été si habituée à se dévouer, à ne jamais tenir compte d'elle-même, qu'elle a toujours vu le devoir dans le sacrifice. C'était elle, elle seule, à ce qu'elle croyait, qu'elle immolait à la tranquillité de tout le monde, et elle s'est obstinée dans son sacrifice, parce que sa modestie ne lui permettait pas d'apprécier sa propre valeur, parce qu'elle supposait que je pourrais me détacher d'elle. Nous allons essayer de la sauver. »

« Marie s'était assoupie pendant le récit de Claudine; son agitation reparut vers l'aube, mais elle fut moins violente que nous ne le craignions. A sept heures du matin, M. de Vaucigny disparut; à huit heures, il était de retour avec le médecin, auquel il avait raconté tout ce que nous avions appris. M. R*** se montra un peu plus rassuré qu'il ne l'était la veille.

« Je crois presque, » nous dit-il, « que les vives et sincères affections qui entourent la malade ont eu sur elle une influence à peu près magnétique : je suis médecin, mais je ne suis pas matérialiste, et de même que je suis forcé d'admettre bien souvent chez mes malades des phénomènes inexplicables dus à la sensibilité, je constate, sans la comprendre, sans chercher à l'expliquer par les données insuffisantes de la science exacte, je constate, dis-je, l'influence bienfaisante ou malfaisante exercée sur un malade, même à son insu, par la présence des personnes qui lui sont sympathiques ou antipathiques. Ainsi, hier, pendant que son persécuteur était renfermé au salon avec vous, Madame, elle ne pouvait l'entendre, ni, semble-t-il, reconnaître sa voix, lorsque quelques éclats parvenaient jusqu'à nous; elle n'avait pas conscience d'elle-même, puisqu'elle ne nous voyait pas et ne reconnaissait pas même son fiancé. Eh bien! dans cet apparent sommeil de tous ses organes, la sensibilité n'était pas cependant complétement inerte. Mlle de Mervan, pendant toute la durée de cette abominable visite, a été plus péniblement agitée que jamais. La nuit qui vient de s'écouler lui a rendu un peu de calme, parce que vous étiez près d'elle, parce que son cœur s'est trouvé entouré de cœurs dévoués s'appliquant à la sauver, et décidés à y parvenir, fût-ce en luttant contre elle-même. Il faut achever notre œuvre, profiter des moments où elle entreverra quelques vagues lueurs, pour lui faire comprendre que les abominables visions qui l'excédaient sont à tout jamais conjurées. De mon côté, je sais maintenant comment il faut agir au point de vue purement médical. »

« Vers onze heures, un vieillard de haute stature, à la physionomie digne et sérieuse, aux façons simples et bienveillantes, vint demander M. de Vaucigny. Celui-ci le reçut au salon; je les entendis échanger quelques paroles.

« Eh bien?

— Tout est terminé, » répondit le nouveau venu.

« Devinant immédiatement qu'il n'était autre que M. Tribert, je rejoignis mon jeune ami, et lui communiquai rapidement le projet que je venais de concevoir : il m'entendit à demi mot, et M. Tribert nous suivit dans la chambre de Marie. On avait installé son lit dans la pièce qui servait autrefois d'atelier : la malade était immobile; elle ne paraissait rien entendre, mais elle ne dormait pas, cependant, car son regard errait vaguement autour d'elle, à demi voilé sous ses longues paupières. M. Tribert, qui lui était inconnu, et dont l'aspect ne pouvait frapper son entendement, se plaça un peu en arrière; M. de Vaucigny s'assit au contraire tout près de la malade, et je me mis près de lui.

« Vous avez eu la bonté de vous rendre chez M. Cagourdin, » dit Étienne en articulant bien distinctement ce nom.

« Marie fit un léger mouvement de répulsion et d'effroi : elle nous entendait donc! Cette certitude ranima notre espoir.

« Oui, mon ami, » répondit M. Tribert; « Mlle de Mervan ne doit plus rien à cet homme : voici la lettre de change souscrite par elle. »

« Étienne prit ce papier, et le posa près de la main de Marie.

« Elle ne verra plus jamais cet homme? » dit-il en appuyant sur ces mots.

« Non, désormais, elle ne l'apercevra plus. » Nouveau mouvement de la malade.

« Mais cela n'a pas été sans peine, » reprit M. Tribert, « que j'ai réussi à lui faire lâcher prise. Lorsque je me suis rendu chez lui, je me suis annoncé comme étant envoyé par Mlle de Mervan. Il m'a accueilli avec une mauvaise grâce parfaite : je me suis nommé, il est devenu un peu plus souple.

« Mlle de Mervan, qui exerce une industrie sous le nom de Mme Rambert, vous doit, Monsieur, une somme de 18,000 francs, pour laquelle elle a souscrit une lettre de change. Elle m'envoie près de vous pour retirer ce titre, en soldant sa dette.

— Pas possible? » répondit M. Cagourdin tout abasourdi; « elle ne vous connaît pas, et d'ailleurs elle n'a rien, je le sais bien.

— Vous vous trompez, Monsieur, puisque, je le répète, je viens acquitter la dette qu'elle a contractée envers vous : où est le titre?

— S'il ne me plaît pas de le rendre?

— Fort bien, vous êtes libre de refuser un payement, quoique cela ne se soit jamais vu. Je vais faire dresser acte de votre refus, puis consigner la somme que je vous apportais à la caisse des dépôts; nous emploierons un huissier, puisque son ministère est rendu nécessaire par votre étrange opposition.

— Je n'ai pas besoin d'être payé, puisqu'il est convenu que je dois épouser Mlle Marie.

— Cela n'est plus convenu du tout, et je vous engage à renoncer à ce projet. Aujourd'hui, cette jeune fille si respectable est à l'abri de la terreur que vous exerciez sur elle; des amis l'entourent, et sauront la préserver de votre présence.

— Je parie que c'est un tour du maudit fiancé!

— Justement, Monsieur; et, puisque vous vous permettez de parler de l'un des hommes que j'estime le plus en des termes que je ne puis supporter, je vous préviens, dans votre propre intérêt, d'avoir à changer immédiatement de langage : monsieur de Vaucigny a déjà trop de choses à vous reprocher. Ne comptez pas sur sa patience qui, je vous en préviens, n'est pas inépuisable; c'est pour lui éviter la tentation de venger d'un seul coup toutes les souffrances que vous avez fait endurer à Mlle de Mervan, que je le remplace près de vous en ce moment.

— En vérité, » s'écria M. Cagourdin, « c'est à jeter sa langue aux chiens! Comment! voilà que tout le monde me maltraite, ou se croit le droit de me maltraiter, et cela parce que j'ai voulu faire le bonheur d'une personne qui ne possédait pas un sou vaillant! On me blâme, on prend avec moi, Dieu me pardonne, des airs méprisants! J'ai eu bien raison de penser toute ma vie que le désintéressement était une fameuse duperie!

— Permettez-moi, Monsieur, de rectifier quelques-unes de ces idées. Vous n'étiez pas absolument désintéressé, vous, qui êtes presque aussi vieux que moi, en épousant une charmante jeune fille.

— Qui n'avait rien!

— Qui n'avait rien, soit, mais qui ne vous aurait certainement jamais accordé son consentement, si vous n'aviez abusé du pouvoir que vous donnait la dette contractée envers vous. Je regrette, Monsieur, d'avoir à vous exprimer mon blâme, mais vous m'y obligez, puisque vous paraissez ignorer que l'abus de la force est toujours odieux, de quelque façon qu'il s'exerce.

— Mais, avec moi, elle trouvait la richesse!

— Vous voyez bien, Monsieur, que cela ne lui paraissait pas un dédommagement suffisant, puisque la perspective de vous épouser a failli la tuer. Ses amis veillent sur elle, maintenant, nous sommes certains de la sauver; mais, pour y parvenir, il est essentiel qu'elle n'entende plus parler de vous : je vous invite à ne plus jamais essayer de voir Mlle de Mervan.

— Soyez tranquille, » s'est écrié M. Cagourdin; « puisque c'est ainsi qu'on récompense la générosité, je la mets de côté pour toujours. Je m'en vais épouser une veuve que je connais : elle a plus de 600,000 francs, Monsieur, et, comme elle a du bon sens, elle ne me refusera pas. Vous pouvez le dire à Mlle Marie!

— Je n'y manquerai pas, Monsieur, » répondis-je en quittant cet individu. « Son ineptie l'absolvait à mes yeux, » continua M. Tribert; « il me semblait moins coupable depuis que j'avais pu apprécier sa nature vulgaire et brutale, absolument incapable de comprendre les sentiments un peu élevés. Malgré le mal qu'il a fait à Mlle de Mervan, nous pouvons, nous devons lui pardonner, mon ami, car il ne savait pas ce qu'il faisait. »

« Après cette visite, Marie s'endormit, et son sommeil fut paisible. Lorsqu'elle s'éveilla, elle nous reconnut pour la première fois. M. de Vaucigny mesura les explications aux forces de la malade, et l'instruisit peu à peu de tous les événements qui s'étaient succédé en un si court espace de temps. Les natures nerveuses, si promptes à la prostration, possèdent une force incroyable, proportionnée à leur faiblesse, et servant à les relever soudainement de leur abattement soudain. Sans cesse entourée des influences bienfaisantes qui émanaient des diverses tendresses occupées à veiller sur elle, Marie de Mervan recouvra rapidement quelque force, et, enfin, la convalescence arriva.

« Le médecin s'était trompé en ce qui concernait Mme de Mervan : elle aussi revint, sinon à la santé, du moins à son état habituel. Un soir, tandis que les deux malades étaient assises dans leurs fauteuils, et que nous nous reprenions à causer de l'avenir, Claudine introduisit M. Tribert.

« Je viens vous adresser une prière, Mesdames, » dit-il, « après avoir constaté avec satisfaction l'amélioration qui s'était produite; il est du plus haut intérêt pour moi que votre guérison se complète le plus vite possible. Tant que vous serez souffrantes, mes affaires seront privées du secours de M. de Vaucigny, et cela m'est extrêmement préjudiciable, si je juge de l'avenir par le passé. Nous venons de terminer une entreprise conduite d'après ses conseils, et les résultats sont magnifiques. Je vous en conjure, guérissez bien vite! J'ai vu votre médecin; il m'a dit qu'une quinzaine passée à la campagne avancerait votre rétablisse-

Digitized by Google

ment : or, je possède dans les environs de Meudon une maison que je n'habite pas en ce moment. Le jardin, qui est assez beau, est en communication directe avec la maison voisine, occupée par mon fils et par sa femme ; consentez à vous transporter chez moi. M. de Vaucigny trouvera l'hospitalité chez mon fils ; il viendra tous les matins travailler à Paris, avec moi, et retournera à Meudon vers l'heure du dîner. Tous les esprits seront ainsi en repos, toutes les santés se rétabliront, et nous pourrons, d'ici à un mois, nous occuper des projets de notre ami. La maison est assez grande pour que Madame y trouve un appartement lorsque cela lui conviendra, » ajouta M. Tribert, en me saluant profondément, « et je vous devrai la plus vive reconnaissance, si vous acceptez la proposition qui me restituera mon futur associé... car nous dresserons, s'il vous plaît, un acte d'association en même temps que votre contrat de mariage, » dit M. Tribert en tendant la main à M. de Vaucigny.

« Quand des propositions de cette nature sont formulées avec tant de délicatesse, le meilleur moyen de prouver sa gratitude est d'accepter, sans retard : c'est ce que firent Mmes de Mervan. Le soir même, Claudine prépara les malles avec joie, quoiqu'il lui en coûtât de se séparer de Marie ; il fallait bien que quelqu'un restât pour diriger l'atelier ! Le lendemain, deux voitures appartenant à M. Tribert stationnaient devant la porte ; M. de Vauc[illegible] les deux malades, et se plaça avec Paul près [illegible] dis que je [illegible] l'autre voiture avec Marie. Nous arrivâmes [illegible] de campagne de M. Tribert : j'y passai deu[illegible] vins souvent.

« Tout concourait au rapide rétablissem[illegible] Nous la voyions avec bonheur refleurir comme [illegible] plante momentanément courbée par l'orage et se [illegible] sant dans une atmosphère bienfaisante. L'avenir [illegible] raissait dégagé de toute préoccupation ; elle allait de[illegible] la sécurité, l'aisance, au travail, à l'intelligence de cel[illegible] qu'elle aimait. Oh ! les belles soirées que nous avons passées sous les ombrages du parc de M. Tribert ! Combien il m'était doux d'assister à ces conversations, tour à tour gaies et sérieuses, qui me prouvaient que ces deux jeunes gens comprenaient la gravité de l'engagement qu'ils allaient prendre, et s'apprêtaient à porter vaillamment leur part du fardeau commun ! Ils savaient tous deux que toutes les joies se décuplent, que toutes les peines s'amoindrissent, lorsqu'on partage les unes et les autres avec un cœur dévoué, généreux et courageux.

« Nous nous étions abstenus, M. de Vaucigny et moi, de faire aucune allusion à la cruelle résolution que notre pauvre amie avait prise lorsqu'elle avait consenti à rompre les projets de mariage dans lesquels elle avait mis toutes ses espérances de félicité. Mais, en la voyant décidément revenue à la santé, je voulus la gronder à mon aise, et lui reprocher le mal qu'elle avait fait à elle et à nous, en gardant pour elle seule le secret de ses peines. Dans le farouche courage avec lequel Marie avait sacrifié son existence, il y avait, lorsqu'on analysait ses motifs, beaucoup d'orgueil et un peu de scepticisme pour le dévouement d'une amie. Je le lui fis comprendre, en me plaignant doucement de n'avoir pas été appelée à son aide, et d'avoir vu M. Cagourdin préféré à mon intervention.

« Pardonnez-moi, » dit Marie en me souriant, tandis que quelques larmes montaient à ses yeux ; « accusez-moi d'avoir manqué de discernement, de m'être méfiée de la Providence..... je reconnais ma faute, et m'en repens sincèrement. Mais ne m'accusez pas d'avoir douté de votre amitié, ni d'avoir pris conseil de l'orgueil. Ce n'est pas cela, oh ! non ! ce ne sont pas ces sentiments qui ont dirigé mes résolutions ! Je ne pouvais me résoudre à vous imposer un sacrifice considérable, et, d'ailleurs, je savais que vous étiez en proie aux cruels tourments causés par la maladie de Mme votre mère. Si vous aviez été près de moi, je vous aurais peut-être demandé de me prêter cette somme.... Mais je ne pouvais attendre ; il fallait payer ma dette immédiatement, ou prendre cet odieux engagement ; d'un autre côté, je connaissais... par le passé, dont le souvenir me revenait bien souvent... je connaissais les peines attachées à l'existence d'un chef de famille, lorsque le fardeau excède ses forces. Je m'étais parfois reproché d'avoir été égoïste en acceptant la main d'Étienne, en songeant que je lui imposais tous les soucis causés par la nécessité de pourvoir, par un travail quotidien, à l'existence de trois personnes. Augmenter encore ces soucis en lui demandant, au moment de nous marier, de contracter un emprunt pour payer ma dette... oh ! non ! cela était au-dessus de mes forces ; je ne savais pas, alors, ne l'oubliez pas, qu'Étienne avait quelques économies ; puis il parle si peu de lui, qu'il ne nous avait jamais dit combien il était utile à M. Tribert. En un mot, j'envisageais l'avenir comme une lutte incessante entre notre labeur, faiblement rétribué, et les dépenses causées par une famille de quatre personnes. Si j'avais connu M. Tribert, si j'avais su les services qu'Étienne lui a rendus, j'aurais fait appel, n'en doutez pas, à la protection de mon fiancé ; mais je n'osais établir mon cœur dans la possession d'un si bel avenir. Le malheur seul était un hôte familier pour moi, et, lorsqu'il m'est apparu sous les traits de M. Cagourdin, je l'ai reconnu, et me suis apprêtée à le suivre, sans me défendre contre lui, parce qu'il me semblait que je ne pourrais jamais l'éviter, et que j'épargnais en même temps à Étienne une vie d'immolation. »

« Et vous n'avez pas compris, Marie, » dit M. de Vaucigny, qui avait entendu une partie de notre conversation, et qui se montra subitement, « vous n'avez pas compris que même cette vie de sacrifice, qui vous semblait si désolée pour moi, m'eût été mille fois plus douce que votre abandon ? Mais, je le vois bien, vous êtes une égoïste..... vous avez été surtout entraînée par la perspective de souffrir seule. Laissons ce sujet, qui vous est pénible, et parlons de nos projets ; je viens de les soumettre à notre mère, et elle les approuve de tous points. Depuis que nous habitons la campagne, sa santé est bien meilleure, vous le savez ; Paul aussi est heureux d'errer dans un jardin, d'entendre les oiseaux, de se coucher sur la pelouse. Quant à vous, je sais que vous n'aimez pas les réunions, les visites, toutes les distractions qui sont convoitées par la plupart des jeunes filles de votre âge ; nous ne pouvons nous fixer loin de Paris, puisque mes occupations m'appellent presque chaque jour chez M. Tribert, mais nous pouvons adopter un genre de vie qui conciliera nos goûts et nos devoirs. Je louerai, dans l'un des faubourgs écartés de Paris, une petite maison entourée d'un jardin, et pourvu que notre habitation soit située sur le parcours d'un omnibus, je me transporterai aisément, et à peu de frais, au centre de mes travaux. Ce projet vous convient-il ?

— Oh ! mon ami, ce sera le paradis..... Mais vous oubliez que j'exerce aussi une industrie ?

— Non pas ; seulement, d'après les arrangements pris par M. Tribert, vous céderez cette industrie à Claudine ; s'il vous convient d'aider de vos conseils celle qui a été pour vous une amie..... un peu opiniâtre dans son obéissance, mais dévouée et désintéressée, vous irez la voir ; mais vous n'avez plus besoin de travailler pour vous ; ce droit m'appartient désormais, et la nouvelle situation que me fait M. Tribert me permet de l'exercer sans votre participation. Comme deux existences sont indissolublement at[illegible]tachées à la vôtre, vous pourriez garder, malgré vous, [illegible]uelque appréhension pour l'avenir..... car enfin, je [illegible]is mortel..... Ne rompez pas encore votre association [illegible]c Claudine ; attendez quelque temps ; laissez-moi vous [illegible]urer à tous trois une indépendance modeste ; alors, [illegible]lement, rassurée sur le sort de ceux qui vous sont [illegible]rs, vous envisagerez le présent et l'avenir avec sé[illegible]té. »

(La fin au prochain numéro.)

EMMELINE RAYMOND.

RENSEIGNEMENTS

Plusieurs de nos abonnées, ne recevant pas une réponse aussi prompte qu'elles la désirent, nous écrivent deux fois à propos du même renseignement.

Elles s'imposent ainsi une double dépense, et donnent à la rédaction un travail double, le tout inutilement.

On répond *toujours* à toutes les lettres accompagnées de la bande du journal, mais on ne peut intervertir la date des réponses au gré de celles de nos abonnées qui désirent une réponse immédiate.

Toutes les lettres accompagnées d'une bande sont classées par ordre d'ancienneté ; on y répond en suivant cet ordre, on imprime les réponses, et, dans cette composition, on *taille* la quantité de renseignements qui peut figurer à la place laissée libre par les autres articles contenus dans le journal. Toutes les demandes, les prières et les *exigences*, ayant pour but de bouleverser cet ordre de choses, sont absolument inutiles, parce qu'il nous est impossible d'agir différemment.

Bruxelles. Je ne saurais expliquer autrement que je ne l'ai fait les fourches *ondulatrices*, dont nous avons du reste publié le dessin, il y a deux ans ; les nouvelles sont faites en étain, et se vendent à Paris, chez leur inventeur, M. Croisat, coiffeur, rue Richelieu, 76, dont l'adresse accompagnait, si je ne me trompe, la mention qui a été faite de ces fourches. Il est possible que l'on n'en trouve pas encore à Bruxelles. — *N° 14,310, Cher.* On trouvera une veste pour femme et un paletot pour petite fille de cinq ans, sur notre prochaine planche de manteaux. — *N° 11, Saint-Mihiel.* Cette adresse m'est inconnue ; mille regrets. — *N°, 15,466, Vendée.* On peut mettre une frange de soie noire sous le feston du châle, ou même, si on le préfère, ne rien mettre du tout. — *N° 14,076, Algérie.* On recevra ; nous demandons seulement le temps d'organiser cette réforme, les dessinateurs étant généralement très-mal disposés lorsqu'il s'agit de suivre une voie qui ne leur est pas familière. — *N° 11,891.* Il est bien entendu que lorsque les points du dessin de tapisserie publié dans le n° 40 ne peuvent être réunis en carrés formés de neuf points, on les fait à la croix ordinaire, tels qu'ils sont indiqués sur le dessin, notamment pour la nuance pensée ; quant à la couleur maïs, elle forme l'un des *fonds*, lesquels, ainsi que l'indique l'explication, doivent être faits à la croix ordinaire. — *Valérie M...* Chacun des numéros du journal contient des *Descriptions de toilettes* et des gravures de modes. Le velours noir est toujours la plus jolie garniture que l'on puisse mettre à une robe de taffetas noir. Quant à l'ancienne *visite*, on peut en faire un petit paletot, s'il y a assez de velours, ou bien un talma, et, pour cacher les ouvertures précédemment destinées aux bras, poser une palme ou bien un ornement quelconque, en passementerie noire ; un étroit galon suffira pour garnir ce vêtement. Nous avons publié plusieurs garnitures de jupons ; on les fait semblables à celles des robes, en lacet de laine, en ruban de velours noir, etc., et l'on peut choisir entre autres, parmi les ornements des robes portées par les figurines placées dans le n° 43. Garnir la robe et le paletot de la petite fille avec un étroit galon-cachemire, dont on trouve le dessin dans le n° 39 (costumes de petites filles). Jusqu'à neuf ans, un petit garçon peut *à la rigueur* porter les pantalons courts, les vestes et gilets dont nous publions les patrons ; s'il est très-grand, il faut bien y renoncer, et l'habiller avec des pantalons longs. — *N° 16,038, Hérault.* Je ne connais aucun autre moyen pour arriver au résultat, que celui déjà employé, inutilement, à ce que l'on me dit. Les peignes dont on me parle me sont tout à fait inconnus, mais je puis recommander les démêloirs en caoutchouc, coûtant 1 franc 85 centimes ; ils sont très-*doux*, plus même que ceux en écaille, et n'ont pas besoin d'être nettoyés, parce qu'ils ne se salissent *jamais*. Les Magasins du Louvre expédient *franco* dans toutes les directions toute emplette dépassant le chiffre de 25 francs. — *N° 40,006, Nièvre.* Nous avons déjà publié plusieurs patrons de ce genre, et je crois pouvoir en promettre un encore cette année sur une planche de corsages de robes de forme nouvelle. Nous ne pouvons fonder encore une publication nouvelle, et nous nous appliquons à placer soit sur les planches de la *Mode*, soit sur celles des *Patrons illustrés*, un nombre suffisant de vêtements pour enfants. La bande de la coiffure catalane est *unie*, sans dessins. Lorsqu'on allie le noir et le blanc, celui-ci doit toujours être posé sous celui-là. Les bonnets et coiffures entièrement noirs ne peuvent convenir que pour toilettes de deuil. La garniture dont la place est indiquée sur le patron avec toutes ses sinuosités, ne peut être cousue qu'à l'*endroit*, puisqu'elle doit se trouver *sur*, et non *sous* la coiffure. — *N° 22,118, Limoges.* Les jupons noirs sont bien plus commodes que les jupons de couleur, sous les robes d'hiver, et la mode ne peut les attaquer. On met aux jupons des garnitures semblables à celles des robes. Voir ci-dessus la réponse adressée à Mme Valérie M... — *N° 20,628, Hérault.* Je n'ose promettre le patron désiré, et je regrette que la demande n'en ait pas été faite plus tôt ; je m'engage cependant à essayer de le faire paraître. J'emploie quotidiennement l'eau de benjoin, on la fait chez moi, et la dose, plus ou moins forte, n'a jamais été *pesée ;* pour 20 centimes, on fait un flacon d'eau de benjoin ayant la dimension d'un flacon ordinaire d'eau de Cologne ; on la fait bouillir jusqu'à ce que l'eau ait une apparence d'eau *trouble*. Rien ne s'opposerait à ce que l'on en fît une plus grande quantité à la fois : je l'emploie pure, chaque jour. On a dû recevoir des dessins pour bandes tricotées, dans le n° 37. — *N° 16,283, Haute-Garonne.* La pointe de dentelle noire est un *meuble* si commode dans la toilette d'une femme, en hiver comme en été, dans la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse, que je vote pour la pointe, laquelle peut être portée sans aucun inconvénient, même par les vieilles femmes. Faites, faites préparer votre crinoline, n'écoutez pas les bavardages qui circulent à son sujet, ce sont de vains propos que le vilain sexe fait courir ; non, la crinoline n'est point détrônée. Mille regrets ; je ne connais pas le jupon en question. — *N° 31,029, Var.* Je ne saurais garantir la réussite de la teinture en question. Cependant, si l'objet doit être sacrifié, rien ne s'oppose à ce que l'on tente la transformation, qui d'ailleurs doit, je pense, réussir. Oui, pour la robe Isabeau ; mais, croyez-moi, préférez notre patron ; l'autre est affreux. — *N° 649, Moselle.* A reçu des dessins de guipure dans le n° 41, et en recevra d'autres encore. — *H. de K., à T.* Merci d'abord pour la recette envoyée ; elle sera utilisée. Il est malheureusement impossible d'accéder à la demande qui nous est adressée ; nous ne pouvons avoir de de préférence pour une abonnée, car toutes les abonnées ont des droits égaux. Il faudrait donc rayer nos patrons, en y plaçant 40,000 lignes différentes portant le nom de chaque abonnée, pour indiquer les diverses dimensions ? Rien n'est plus facile d'amoindrir les proportions d'un corsage, en le diminuant sur la couture qui se trouve *sous les bras*. Les objets demandés ont paru ou paraîtront. Quant à placer les deux patrons en question sur la planche qui paraît avec le présent numéro, cela est radicalement *impossible ;* notre abonnée ne nous accusera pas de mauvaise volonté, si elle veut bien réfléchir qu'une planche de patrons, loin de s'improviser, exige un long travail, et que l'impression pure et simple dure huit jours. — *N° 15,466, Vendée.* Malheureusement, cela ne *vient pas bien* en dessin. Nous allons l'essayer, cependant, en dépit de l'opposition de nos dessinateurs. — *Mme G., Aube.* La planche de patrons de ce mois est consacrée aux manteaux. Je ne comprends pas bien la demande relative à la camisole. Probablement, pour l'autre objet.

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *Cor-ail.*

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

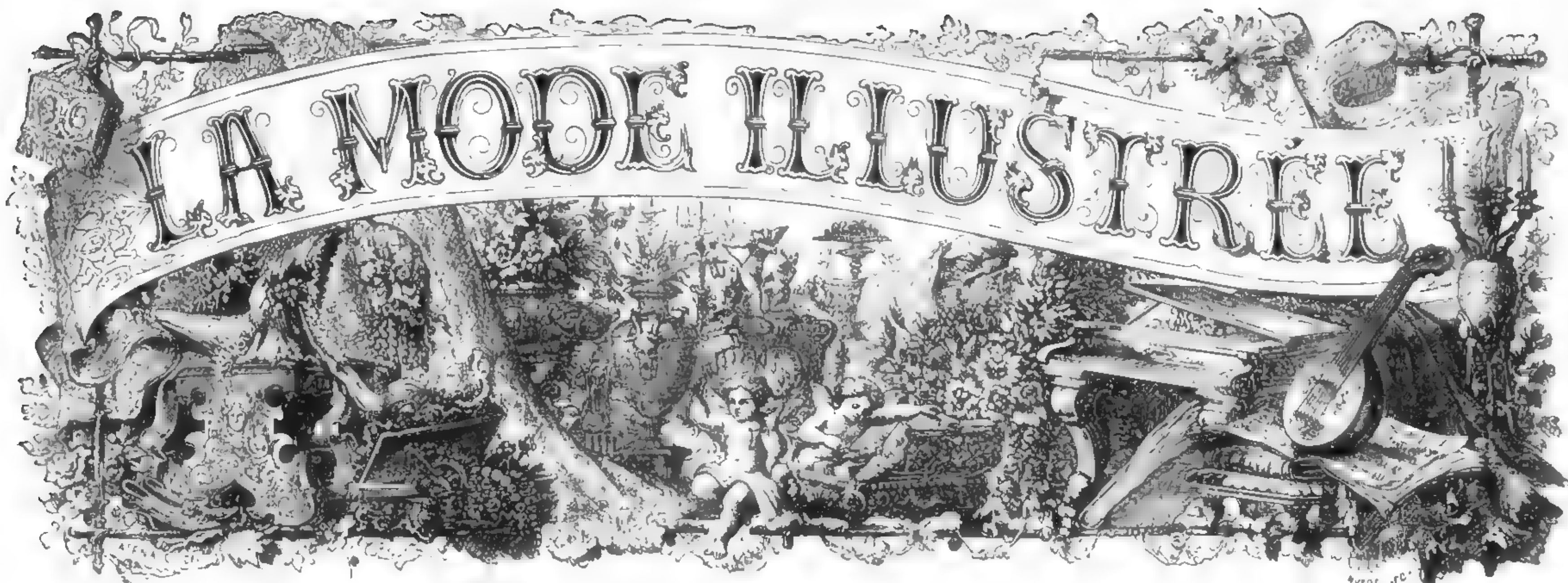
RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

A force de forger l'on devient forgeron.

Digitized by Google

N° 44. CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 30 octobre 1864.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

Écharpe-capuchon, travail au tricot,

DE CHEZ Mme RIBES, RUE DES BATAILLES, 1, A CHAILLOT-PARIS.

MATÉRIAUX : 55 grammes de fine laine blanche ; aiguilles à tricoter, en bois, n° 5.

Cette gracieuse coiffure est *double*. Le *dessus* est fait au point diamant, fort élastique, ainsi que le savent nos lectrices; le *dessous*, ou, pour parler plus exactement, la doublure, est tricotée entièrement à l'endroit.

On monte 210 mailles, qui représentent la longueur du bord de devant, y compris les deux bords transversaux. On travaille toujours en *allant* et *revenant*, et l'on fait d'abord 9 tours à l'endroit, — 1 tour à l'envers; vient ensuite 1 tour à jours, pour lequel on fait alternativement un jeté, — une diminution (c'est-à-dire 2 mailles tricotées ensemble), jusqu'à la fin du tour, — puis 10 tours à l'endroit, — 1 tour à l'envers. On démonte 20 mailles au commencement, autant à la fin, puis on fait 8 raies au point diamant, récemment décrit (voir le n° 43, *palatine tricotée* pour enfant). Dans le tour *à jours* faisant partie du point *diamant* (on sait que chaque raie de ce point *diamant* se compose de quatre tours) de la première de ces huit raies, on tricote, pour la diminution, au lieu de *deux* mailles ensemble, *trois* mailles ensemble, et cela au milieu du tour, deux fois de suite, en séparant ces trois mailles tricotées ensemble par deux *diminutions* ordinaires; on fait ensuite 2 tours à l'endroit, — 1 tour à l'envers, puis le tour *à jours* de la deuxième raie, dans lequel on répète les diminutions telles qu'elles viennent d'être indiquées pour la première raie, et aux mêmes places. Ces mêmes diminutions se répètent dans les 3e, 4e, 5e, 6e et 7e raies; de plus, on diminue aussi deux fois, et aux mêmes places, dans le second tour à l'endroit, que l'on fait pardessus les 3e 4e et 5e tours *à jours*. Le 8e tour *à jours* n'a que les diminutions ordinaires, c'est-à-dire 2 mailles tricotées ensemble, alternant avec un jeté. On fait ensuite 9 tours à l'endroit, sans diminution, dont le dernier forme le bord de derrière de l'écharpe. On continue à tricoter toujours à l'endroit, pour former la doublure, et l'on augmente au milieu, dans la proportion observée pour diminuer, afin que la doublure s'adapte exactement au-dessus de l'écharpe. Lorsque cette doublure est suffisamment large, on démonte très-lâche, on coud ensemble, ou bien l'on tricote ensemble dessus et doublure. Les deux bandes étroites laissées à chaque extrémité sont cousues sur les bords transversaux; à leur extrémité, on noue des houppes, composées de 10 brins de laine, ayant chacun 11 centimètres de longueur.



ÉCHARPE-CAPUCHON.

Capeline pour enfant d'un à deux ans,

TRAVAIL AU TRICOT DE CHEZ Mme RIBES,

Rue des Batailles, 1, à Chaillot-Paris.

MATÉRIAUX : 36 grammes de laine zéphyr blanche ou de couleur vive aiguilles à tricoter, en bois, n° 4.

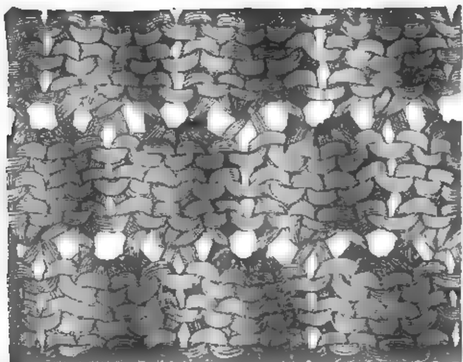
La capeline et la pèlerine qui s'y rattache sont doubles, comme nous l'avons indiqué pour l'écharpe-capuchon. L'une et l'autre se commencent par le bord extérieur, fait au point *diamant*, et se rattachant à un fond tricoté à l'endroit.

Capeline. On monte 60 mailles très-*lâches*, et sur ces mailles on tricote 4 raies (composées chacune de 4 tours ainsi qu'on peut le voir dans l'explication de l'écharpe-capuchon). Le travail, fort peu serré, doit avoir, lorsque ces 4 raies sont faites, 54 centimètres de longueur, 8 centimètres de hauteur. Après le 4e tour *à jours*, viennent 22 tours, entièrement à l'endroit. Dans le 5e et dans le 7e de ces 22 tours, on augmente d'une maille, deux fois de suite, au milieu, en mettant 4 mailles d'intervalle entre ces deux augmentations. Ensuite on diminue une fois dans chaque tour impair (9e, 11e, et ainsi de suite, jusqu'au 21e tour) *avant* et *après* les 4 mailles du milieu. A dater du deuxième de ces tours *à diminution*, on laisse à la fin de chaque tour, par conséquent, tantôt d'un côté, tantôt sur le côté opposé, plusieurs mailles sans les tricoter, et l'on diminue ainsi le nombre des mailles à tricoter, la première fois, de 6 sur chaque côté, puis de 4 sur chaque côté, ensuite, deux fois de suite de 3, puis de 2, de telle sorte que dans le 7e tour *à diminutions*, il n'y a environ que 7 mailles à tricoter. Alors on travaille d'abord d'un côté jusqu'à la fin de la rangée de mailles, puis de l'autre côté sur toute la rangée de mailles, et l'on fait un tour *à jours* suivi de 17 tours à l'endroit, en maintenant le même nombre de mailles. Viennent ensuite 20 tours à l'endroit; dans les tours impairs de ces 20 tours, on diminue une fois de chaque côté des 11 mailles du milieu. Avec le 4e de ces 20 tours, on commence à faire une diminution *au commencement de chaque tour*. On démonte, et sous la chaînette du premier tour (celui par lequel on a commencé la capeline) on reprend 60 mailles, de telle sorte que la chaînette du premier tour se trouve tout à fait à l'envers. Sur ces mailles, nouvellement *relevées*, on tricote la doublure. On fait une diminution depuis le 3e tour, avant et après les 4 mailles du milieu, dans chaque 2e tour, et l'on diminue le nombre des mailles à tricoter, en en laissant quelques-unes à chaque extrémité. Après le 6e tour *à diminutions*, on travaille sur toutes les mailles. Dans le milieu du plus proche tour, on diminue encore deux fois. On tricote 10 tours unis, puis, dans chaque 2e tour, on diminue une fois avant et après les 8 mailles du milieu, et au commencement de chaque tour. Après avoir fait ainsi 9 tours *à diminutions*, on tricote 1 ou 2 tours sans diminution, puis on démonte. On réunit le tricot de telle sorte que le tour par lequel on a commencé la capeline en forme le bord extérieur, et l'on coud ensemble dessus et doublure sur les bords séparés.

Pèlerine. Cette pèlerine, faite comme la capeline, est échancrée au milieu et de chaque côté par des diminutions régulières. Pour la faire, on monte 90 mailles, et l'on tricote 7 raies au point *diamant*. Après le 7e tour *à jours*, on fait 22 tours à l'endroit, dans lesquels, à partir du 4e tour, on diminue quatre fois dans chaque 2e tour. Ces diminutions ont lieu de la façon suivante : *toujours* après les 3 premières mailles, *avant*, *après* les 4 mailles du milieu, et enfin *avant* les 3 dernières mailles. On démonte, on relève sous la chaînette du 1er tour 90 mailles, et l'on tricote 22 tours, pareils aux 22 tours du dessus de

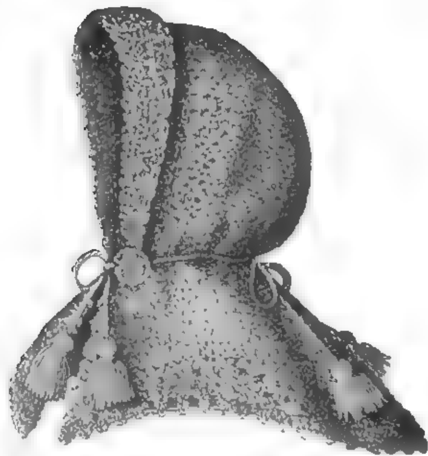
Digitized by Google

la pèlerine. On dispose le tricot de telle sorte que la bande faite au point *diamant* soit en même largeur *sur* et *sous* la pèlerine; on tricote ensuite, sur chaque côté transversal, une bande au point diamant. En relevant les mailles destinées à ces bandes, on réunit en même temps le dessus et la doublure, on tricote trois raies de point diamant, on démonte très-*lâche*, et l'on fixe le bord démonté à l'envers sur le premier tour de cette bande, de façon qu'elle ait la même largeur à l'*endroit* qu'à l'*envers*.



TRICOT DU MANTEAU POUR ENFANT (GRANDEUR NATURELLE).

Il ne reste plus qu'à coudre la capeline avec la pèlerine, en les fronçant un peu au milieu, pour que l'encolure ne soit pas trop large. On fixe sur cette couture deux cordons en laine se dirigeant depuis chaque bord du devant, jusqu'au milieu par derrière, de façon à les nouer devant et derrière, en posant un gland à chaque extrémité.



CAPELINE POUR ENFANT.



MANTEAU POUR ENFANT.

Manchon

POUR PETITE FILLE, TRAVAIL AU TRICOT,

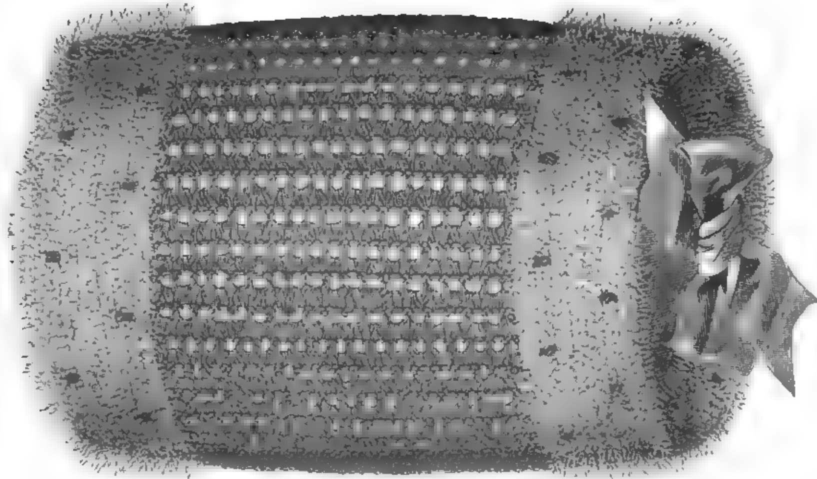
de chez Mme Ribes, rue des Batailles, 1, à Chaillot-Paris.

MATÉRIAUX : 24 grammes de laine zéphyr groseille; 12 grammes de soie de lapin, blanche, ou de laine zéphyr blanche; un peu de taffetas blanc; un peu de ruban blanc, ayant 2 centimètres 1/2 de largeur; ouate.



PAN DE CRAVATE, N° 1.

Ce manchon est assorti à la palatine pour enfant, publiée dans le n° 43. On peut la faire en toutes grandeurs. Notre modèle a 24 centimètres de longueur, et l'on monte 38 mailles *lâches* pour le fond. Sur ce nombre de mailles, on tricote 30 raies au point *diamant*, on démonte et l'on coud ensemble le premier et le dernier tour. La bordure, faite en soie de lapin, est tricotée séparément; chacune des deux bandes composant cette bordure, placée à chaque bout du manchon, compte 24 tours faits à l'endroit, en *allant* et *revenant*; sur chaque bande, on coud deux ou trois rangs de longs points *contrariés*, faits en laine noire, imitant l'hermine. On coud ensemble les deux extrémités de chaque bande, de façon à former deux cercles, que l'on place à chaque extrémité du fond, en *soutenant* un peu celui-ci. On double le tout avec du taffetas ou de la percaline blanche, glacée. On prépare une doublure blanche, plus courte et un peu plus étroite, fortement ouatée; à chaque extrémité de cette doublure, on ménage l'étoffe nécessaire pour un ourlet de 1 centimètre 1/2, dans lequel on passera un ruban, et l'on coud la partie tricotée sur cette doublure ouatée (dont on a réuni les deux bords) de telle sorte que l'ourlet traversé par le ruban dépasse la doublure ouatée, et que la bordure soit un peu *tendue*. On forme un nœud avec le ruban, à chaque bout du manchon.



MANCHON POUR ENFANT.

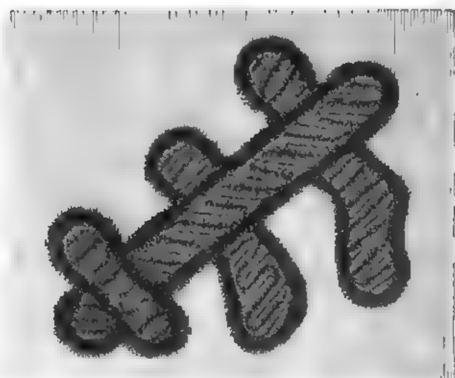


BORDURE POUR VESTE, CHALES, JUPONS, ETC.

Deux pans de cravate.

Les cravates offrent une immense variété de dispositions. Nous publions deux modèles nouveaux.

Le n° 1 est en poult de soie cerise. La cravate se compose de deux morceaux ayant chacun 45 centimètres de longueur, lesquels, cousus ensemble, forment une cravate ayant 90 centimètres de longueur; sa largeur au milieu est de 1 centimètre, et s'augmente graduellement pour atteindre la largeur indiquée par notre dessin. On coupe l'étoffe en largeur *double* de celle de la cravate, on



BRODERIE EN CHENILLE.

la coud sur un morceau de gaze roide, de telle sorte que la couture se trouve au milieu et à l'envers de la cravate. La pointe inférieure de chaque pan de la cravate est encore doublée avec une bande de poult de soie ayant 3 centimètres de largeur. Sur le dessus, chaque pan est orné d'une sorte *d'éventail* à demi couvert par un morceau de poult de soie taillé en pointe.

L'*éventail* est préparé avec une bande de taffetas noir ayant 3 centimètres de largeur, 9 centimètres de longueur, pliée en deux dans le sens de sa longueur, puis plissée perpendiculairement et régulièrement. On coud cet *éventail* sur le pan, à la place indiquée par le dessin. La petite pointe qui voile à demi l'*éventail*, et l'agrafe qui enserre cette pointe, sont en poult de soie cerise et *doublés*.

La cravate n° 2, faite en moire antique bleu vif, se termine par une sorte de treillage exécuté avec des rubans *zéro* en velours noir et taffetas blanc, nattés ensemble, puis cousus sur chaque pan. L'exécution de la cravate est semblable à celle de la cravate n° 1.



PAN DE CRAVATE N° 2.

Manteau

POUR ENFANT DE DEUX A TROIS ANS.

Travail au tricot de chez Mme Ribes, rue des Batailles, 1, à Chaillot-Paris.

MATÉRIAUX : 160 grammes de laine zéphyr groseille 96 grammes de même laine grise; 48 grammes de même laine blanche; aiguilles à tricoter, en bois, n° 4.

Notre modèle, fait en laine groseille, est garni avec une bordure exécutée en soie de lapin grise, et même soie blanche, à laquelle on peut substituer des laines zéphyr, peut-être préférables, en ce que les poils de la soie de lapin se détachent facilement, et pourraient être préjudiciables aux enfants qui les absorberaient en respirant. Nous allons décrire d'abord le tricot du manteau, qu'un dessin spécial reproduit en grandeur naturelle. On monte un nombre voulu de mailles.

1er *tour*. — * Dans la première maille, on fait 3 mailles, l'une à l'endroit, la seconde à l'envers, la troisième à l'en-

Digitized by Google

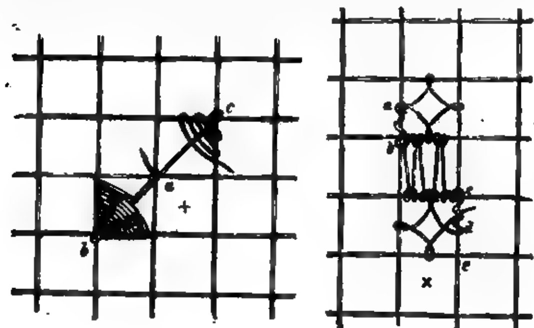
droit; les trois mailles suivantes sont tricotées ensemble, à l'endroit. Recommencez depuis *, jusqu'à la fin du tour.

2e *tour*, à l'endroit. 3e *tour*, à l'envers. 4e *tour*, à l'endroit.

On répète sans cesse ces quatre tours, mais en contrariant le dessin, c'est-à-dire que l'on fait les trois mailles tricotées dans une seule maille, dans la maille formée par les 3 mailles tricotées ensemble, tandis que l'on tricote ensemble les 3 mailles faites dans une seule maille, et ainsi de suite.

On commence le manteau par le bord inférieur, en montant 265 mailles. On revient sur ses pas en tricotant à l'envers les 23 premières mailles, et, avec la 24e maille, on commence le dessin qui vient d'être expliqué; on le continue jusqu'à ce qu'il reste 23 mailles sur l'aiguille; on les y laisse. On retourne l'ouvrage, on tricote le 2e tour jusqu'à ce qu'il reste 23 mailles sur l'aiguille; on les y laisse. On continue le dessin en prenant (dans chaque 2e ou 3e tour) 4 mailles des mailles laissées, de telle sorte qu'après avoir répété le dessin quatre fois, c'est-à-dire après avoir fait 16 tours, toutes les mailles sont absorbées dans le dessin.

On continue à tricoter avec le même nombre de mailles, jusqu'à ce que l'on ait répété 19 fois les quatre tours composant le dessin. On sépare ensuite 42 mailles au commencement et à la fin du tour, pour faire ultérieurement les deux devants; *après* et *avant* ces 42 mailles, on laisse 4 mailles, lesquelles seront plus tard démontées pour former l'entournure, et, sur les 173 mailles qui forment le milieu du travail, on tricote, pour le dos, 8 fois les quatre tours composant le dessin, autant pour chaque devant fait séparément, puis on réunit de nouveau toutes les mailles en une seule rangée, sur laquelle on exécute les quatre tours formant le dessin. Dans la deuxième répétition du dessin, on commence les diminutions, qui ont lieu au milieu, par derrière, et de chaque côté de chaque épaule, c'est-à-dire sur chaque côté en ligne droite, que l'on *suppose* partir de l'entournure. Ainsi, dans le devant, après avoir tricoté six des espèces de *coquilles* que forme le dessin, on tricote deux fois de suite 3 mailles ensemble; on fait six à huit *coquilles*, on tricote deux fois de suite 3 mailles ensemble. Au milieu de ce même tour, on tricote deux fois de suite 3 mailles ensemble, puis on répète à la fin du tour les deux diminutions qui viennent d'être indiquées pour le premier devant. Sur ce tour, on exécute les quatre tours du dessin *sans* diminutions; on répète les diminutions ci-dessus indiquées dans le dessin suivant, composé, ainsi qu'on le sait, de 4 tours. Ces diminutions ont supprimé cinq *coquilles* la première fois, autant la seconde fois; on



N° 2. — POINT DE REPRISE. N° 6.

fait une fois le dessin sans diminutions; dans le dessin suivant, on diminue trois *coquilles*, c'est-à-dire que l'on diminue seulement une fois sur chaque épaule, une fois au milieu du dos. Dans le dessin suivant, on diminue de nouveau cinq *coquilles*. Après ce dessin, on fait une rayure *côtelée* composée de 2 mailles à l'endroit, — 2 mailles à l'envers, faites alternativement. Dans le premier tour, on diminue dix fois, c'est-à-dire que l'on tricote 2 mailles ensemble à chacune des cinq places où l'on a diminué précédemment. Viennent ensuite 5 tours pareils, mais sans diminution, puis un tour, durant lequel on tricote sans cesse 2 mailles ensemble. On démonte très-serré.

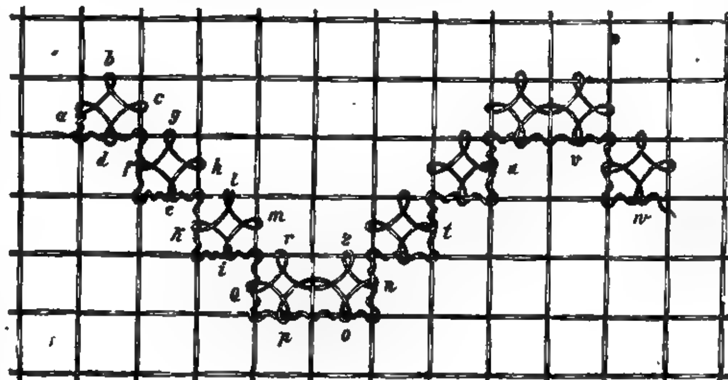
Pour chaque manche, on monte quatre-vingt-une mailles, et l'on répète treize fois le dessin, c'est-à-dire que l'on fait 52 tours. On démonte, on coud la manche ensemble, de telle sorte que le 1er tour forme le bord inférieur. On coud le dernier tour dans l'entournure, en plaçant la couture de la manche, non sous le bras, mais un peu en avant. Dans le milieu de cette couture, on fait



CAPUCHON RELIGIEUSE.

un pli, que l'on recouvre avec un bouton en bois, garni de laine semblable à celle employée pour le manteau.

Capuchon. Il se compose d'un morceau tricoté ayant 113 mailles de longueur, 80 tours de hauteur: ces 80 tours représentent 20 répétitions du dessin; on les coud ensemble, le long du tour démonté (dernier tour), de façon que le capuchon forme la pointe. Le milieu du tour démonté forme cette pointe, et l'on pose un gland en



N° 1. — POINT D'ESPRIT.

laine. Le premier tour forme le bord supérieur du capuchon. Les côtés transversaux du capuchon forment l'encolure, et sont cousus sur le manteau. En réunissant celui-ci au capuchon, on serre l'encolure de façon à lui laisser 41 centimètres d'envergure, et sur cette couture on pose un cordon de laine, dont les bouts, garnis chacun avec un gland, se nouent par devant. Sur le bord supérieur du capuchon, on fait un pli, et l'on pose un gland, fixé par un bouton.

Bordure. Elle se compose d'une bande, tricotée toujours à l'endroit, en *allant* et *revenant*, et formant des dents par les diminutions et augmentations régulières qui y sont faites. Chaque dent contient 14 mailles, et l'on tiendra compte de ce chiffre pour *monter* le nombre de mailles nécessaires à la bordure. Sur notre modèle, la bordure entourant le manteau a 29 dents, celle de chacune des manches a 5 dents, celle du capuchon 6 à 6 dents 1/2. On prend la laine grise, et l'on monte (un peu lâche) le nombre de mailles nécessaires à la bordure que l'on entreprend. On fait d'abord, avec la laine grise, les 5 tours suivants :

1er *tour.* — * 5 mailles à l'endroit, — dans la 6e maille, on tricote 3 mailles, l'une à l'endroit, — la 2e à l'envers, — la 3e à l'endroit, — 5 mailles à l'endroit, — 3 mailles tricotées ensemble. Recommencez sans cesse depuis *.

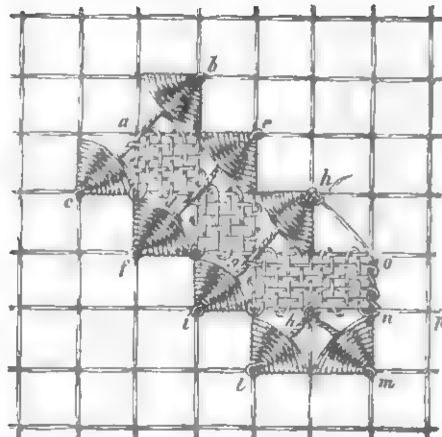
2e *tour.* — Entièrement à l'endroit.

On recommence sans cesse ces deux tours. L'augmentation (les trois mailles faites dans une seule maille) doit toujours être placée dans le milieu des trois mailles précédemment tricotées dans une seule maille. Au commencement et à la fin de chaque tour impair (1er, 3e) on doit toujours veiller à ce que la moitié de la dent se compose du même nombre de mailles. Le 5e tour gris est semblable au 1er tour; viennent ensuite 6 tours blancs, puis 5 tours gris, le tout fait avec le même dessin, et enfin on démonte la bordure. On la coud sur le manteau.

Broderie en chenille.

Sur les vestes, paletots, vêtements d'enfants, on place des arabesques isolées, brodées en chenille, dont nous publions un spécimen; on choisit la chenille, soit de même couleur que le vêtement, soit d'une nuance opposée, et l'on encadre le dessin, quel qu'il soit, avec une chenille de nuance foncée sur fond clair, de nuance claire sur un fond qui est foncé. On fait entre autres de gros pois en chenille blanche, entourés de chenille noire sur fond rouge, groseille, bleu ou lilas, sur fond blanc, particulièrement pour sorties de bal, vestes d'intérieur; on exécute un dessin avec des chenilles de diverses couleurs vives, dans le genre de la broderie orientale; sur fond gris, on place des branches de corail en chenille noire ou rouge, et ainsi de suite.

Cette broderie est très-facile à exécuter et très-

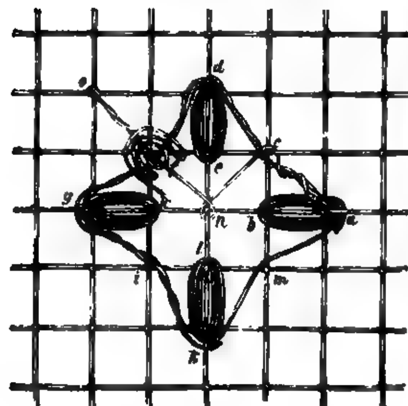


N° 3. — POINT DE REPRISE ET POINT DE TOILE.

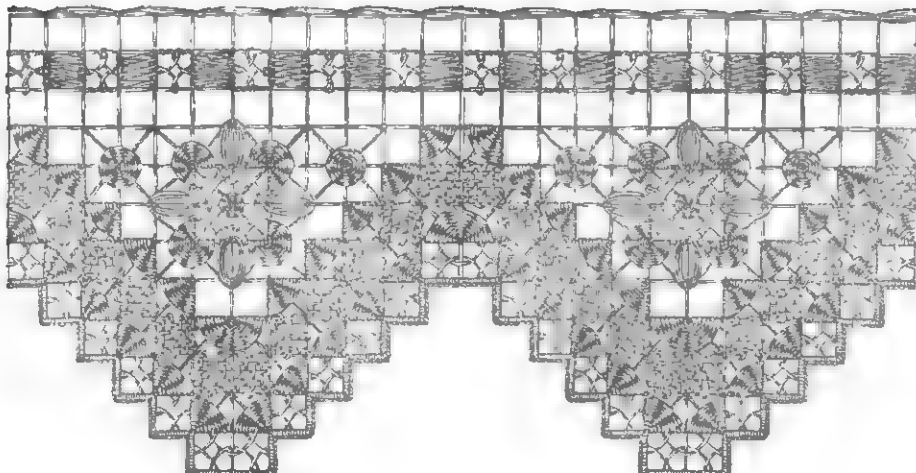
vite faite. On couvre l'intérieur du dessin avec de la chenille dirigée d'un bout à l'autre, en biais, ou perpendiculairement, et cousue sur l'étoffe, de distance en distance, avec de la soie fine de même couleur que la chenille; on entoure le dessin quel qu'il soit avec une chenille cousue comme la précédente sur l'étoffe.

Bordure pour vestes, châles, jupons, etc.

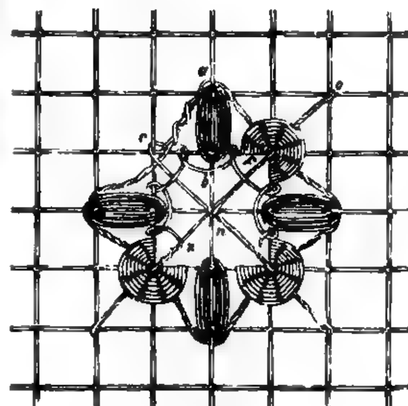
On exécutera cette bordure avec trois nuances d'une même couleur complétées par du blanc. Selon l'objet auquel on destine cette bordure, on choisira ces nuances en laine fine ou bien en soie; sur les vestes et les châles on la fera avec de la soie sur l'étoffe même; on la brodera sur une bande de cachemire avec de la laine, pour la poser au-dessus de l'ourlet d'un jupon. La nuance la plus claire est employée pour la ligne extérieure des ondulations, dont la ligne intérieure est faite avec du blanc,



N° 4.



BORDURE EN GUIPURE.



N° 5.

Digitized by Google

au point de cordonnet. La nuance la plus foncée est employée pour les nervures des feuilles et pour la couture en croix qui sépare les ondulations. La nuance moyenne sert pour les bouclettes qui se trouvent entre les feuilles et qui sont faites au point de chaînette.

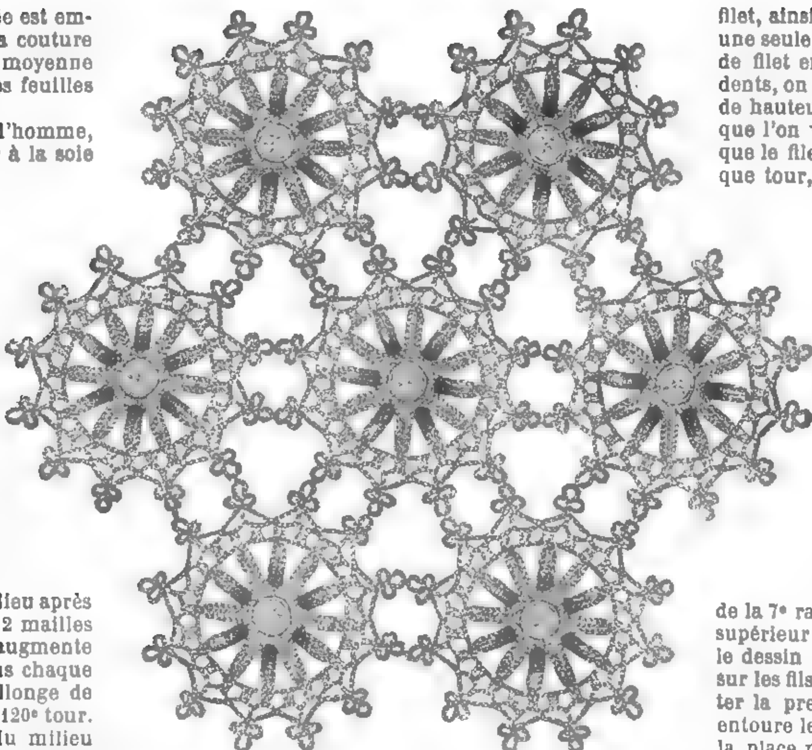
Cette bordure peut aussi servir pour calotte d'homme, et dans ce cas on substitue de la soutache d'or à la soie blanche.

Capuchon religieuse (tricot),

De chez Mme Ribes, rue des Batailles, 1, à Chaillot-Paris.

Matériaux : 112 grammes de laine zéphyr de couleur vive ; 32 grammes de même laine blanche ; aiguilles à tricoter n° 5.

Notre modèle est fait en laine zéphyr bleue avec une bordure blanche; le tricot doit être assez *lâche* afin d'être très-léger. On commence par le bord inférieur du fond, et l'on monte 120 mailles. On tricote toujours à l'endroit en *allant et revenant*. Pour former les côtés, on jette *toujours* le brin sur l'aiguille après la première maille, qu'on lève *toujours*, et en revenant sur ce tour on tricote ce *jeté* ensemble avec la dernière maille. L'augmentation nécessaire pour la forme du capuchon a lieu après la première maille de chaque tour, en tricotant 2 mailles dans la seconde maille. Au commencement on augmente d'une maille dans chaque tour, — plus tard dans chaque 2e ou 3e tour, de telle sorte que l'ouvrage s'allonge de chaque côté et que l'on ait 200 mailles dans le 120e tour. A dater de ce chiffre, on prend les 50 mailles du milieu sur une aiguille séparée et l'on fait chaque côté séparément avec les 75 mailles qui se trouvent à chaque extrémité. Sur le bord extérieur du tricot, il n'y a ni augmentation ni diminution. Pour former l'extrémité longue du capuchon, on diminue sur le bord intérieur, c'est-à-dire que l'on tricote toujours ensemble les deux mailles précédant la maille de lisière. On diminue ainsi une maille dans chaque deuxième tour. En se rapprochant de l'extrémité inférieure, on suspend la diminution çà et là, de telle sorte qu'après le 138e tour il reste 15 mailles que l'on démonte. Lorsque les deux côtés du capuchon sont terminés, on relève les mailles du bord intérieur et l'on tricote la garniture sur toute la longueur du capuchon, c'est-à-dire, non-seulement sur les devants, mais aussi sur les 50 mailles du milieu laissées de côté. On tricote en tout 32 à 36 tours et l'on démonte très-*lâche*. En dernier lieu on fronce le bord inférieur du fond, c'est-à-dire le premier tour du capuchon et chacun des devants, et l'on pose le gland de derrière qui a environ 14 centimètres de longueur. On met un gland pareil, en laine blanche, à chaque bout par devant. Les glands *angora* ou *lama*, ceux enfin que l'on emploie pour les bournous blancs, rendraient ce capuchon très-élégant.



MARGUERITES AU CROCHET.

Bordure en guipure,

MODÈLE DE LA MAISON L'ÉVÊQUE-ANTESSERRE, Passage Choiseul, 60.

Nous avons publié, dans le n° 41, un dessin de guipure ancienne auquel nous joignons aujourd'hui une bordure servant d'encadrement.

On pourra aussi la placer à l'extrémité des pans de cravate, de petites écharpes, de ceintures, etc. L'usage auquel on destine ce travail réglera la grosseur du moule à filet et du fil employé à son exécution. On fait le fond de filet, ainsi que nous l'avons indiqué dans le n° 41. Pour une seule dent, il faut faire un carré ayant douze carreaux de filet en hauteur, autant en largeur: pour plusieurs dents, on fait une bande de filet ayant douze carreaux de hauteur, et autant de fois douze carreaux en longueur que l'on veut avoir de dents. Dans ce dernier cas, lorsque le filet, par l'augmentation qui a lieu à la fin de chaque tour, a atteint le chiffre de treize carreaux, on fait un tour *uni*, c'est-à-dire sans augmentation ni diminution par-dessus, puis, alternativement, on diminue à la fin d'un tour, on augmente à la fin du tour suivant, et ainsi de suite, jusqu'à ce que la bande ait une longueur suffisante, afin de la terminer en pointe, en diminuant à la fin de chaque tour. Le fond de filet est monté sur un métier pour l'exécution du dessin.

Parmi les différents dessins concourant à faciliter l'exécution de ce travail de guipure, en représentant ses détails plus grands que nature, le n° 1 (point d'esprit) indique que, tout en faisant ce *point*, on prépare le feston épais bordant les dents, et, pour atteindre ce résultat, on entoure plusieurs fois avec le fil l'un des côtés du carreau en filet. Pour commencer, on attache le fil au côté extérieur de la 7e rangée de carreaux, en comptant depuis le bord supérieur de la bordure : ce carreau est marqué *a* sur le dessin n° 1. Depuis *a*, on fait une bouclette de feston sur les fils marqués *b*, *c*, *d*; on conduit le fil, pour compléter la première bouclette, vers *a*, en arrière, puis on entoure les fils, en se guidant d'après le dessin, jusqu'à la place marquée *c*. Depuis *e*, on fait quatre bouclettes aux places marquées *f*, *g*, *h*, *e*; on entoure le fil du filet avec le fil employé pour la broderie, depuis *e* jusqu'à *i*; on fait un troisième, un quatrième et cinquième *remplissage* de carreaux semblables aux précédents; le cinquième se termine à la place *i*. On tourne le fil depuis *i* jusqu'à *m*, et l'on continue en se guidant d'après les lettres et le dessin, clairement tracé.

Le dessin se rattachant à ce *point d'esprit* se compose de carreaux remplis isolément au *point de toile*, et d'une sorte de flèche faite au *point de reprise*. Le dessin n° 2 indique l'exécution de ce dernier *point*. On attache le fil au nœud *a*, on le dirige en biais au travers du carreau, jusqu'au point *b*, on exécute le *point de reprise*, très-serré, sur la moitié du carreau, ainsi qu'on peut le voir à la place marquée *c*, où l'on a, àdessein, laissé les fils très-écartés; on tourne le fil deux ou trois fois autour du fil du milieu, pour revenir au nœud *a*; on traverse le carreau opposé, en entourant le nœud *c*, et l'on remplit au *point de reprise* la moitié de ce nouveau carreau. On tourne de nouveau autour du fil du milieu, pour revenir en arrière au nœud *a*, et l'on remplit au *point de toile* le carreau voisin marqué par une croix. On trouvera, sur le dessin n° 4, la continuation de ce travail, qui, arrivé à cette phase, n'offre plus de difficultés. On le commence à la place marquée *a*, directement au-dessus du commencement du point d'esprit, mais au nœud qui se trouve entre le 4e et le 5e carreau du filet, en comptant depuis le bord supérieur, lequel est en ligne droite. Après que l'on a terminé le premier carreau au *point de toile*, le brin avec lequel on travaille doit se trouver près du nœud *d* du dessin n° 3. On fait, depuis *d* jusqu'à *e*, le demi-carreau *point de reprise*; on fait le même travail de *d* à *f*, puis encore un carreau au *point de toile*, et ainsi de suite.

Pour marquer le passage de *bas en haut*, sur le côté des

VOILE DE FAUTEUIL.

Digitized by Google

dents, on trouvera les indications nécessaires sur le dessin nº 3. Ainsi, après avoir fait cinq carreaux au *point de toile*, et les deux demi-carreaux voisins au *point de reprise*, on traverse, depuis *g*, deux carreaux qui se touchent avec le premier brin du *point de toile*, on conduit le deuxième brin à moitié, c'est-à-dire jusqu'au *k*; on fait au *point de reprise* les deux demi-carreaux *l* et *m*, puis on complète le *point de toile*, après lequel le brin doit se trouver ramené à la place marquée *n*. Depuis *n*, on tourne le brin autour du fil du filet, jusqu'au nœud *o*; on le dirige autour du nœud *h*, on fait le demi-carreau au *point de reprise*, en traversant sans cesse le demi-carreau *h*; on fait celui qui se trouve après le nœud *p*, et l'on continue le travail en consultant le dessin qui représente la bordure.

Pour les *roues* qui se trouvent sur chaque côté de la rosette du milieu, nous renvoyons nos lectrices aux explications contenues dans le nº 41; nous ajouterons que la circonférence du milieu de la petite *roue* doit être semblable à la circonférence des roues qui se trouvent dans le dessin de la bordure. Quant à l'exécution de la rosette, nous l'avons facilitée par les dessins nº 4 et 5. On commence d'après le dessin 4; on attache le brin au nœud *a*, on entoure trois fois le fil du filet entre *a* et *b*, de façon à former un *ovale*; on conduit le brin depuis *a* vers le nœud *c*, puis *d*; on fait un *ovale* semblable au précédent, entre *d* et *e*; on exécute, d'après la direction des lettres, les 3e et 4e ovales, de façon à revenir au nœud *a*. Depuis *a*, on fait avec le brin un 2e tour, pour entourer les fils qui relient les *ovales*. Pour indiquer sur le dessin la direction du *premier tour*, le brin du 2e tour est interrompu entre *a* et *k*. Afin de revenir une troisième fois à la lettre *a*, on tourne plusieurs fois le brin pour atteindre *c*; depuis le nœud *c*, on va vers le nœud du milieu *n*, depuis *n* en biais par-dessus le nœud *f*, vers le nœud *o*, depuis *o*, en tournant deux fois le brin, de nouveau au nœud *f*; depuis *f*, on fait le *point de reprise* sur sept fils du filet, ainsi que nous l'avons indiqué sur le dessin; lequel montre ce point très-espacé pour plus de facilité, tandis qu'il doit être fait très-serré, tel qu'il est indiqué sur le dessin nº 5. On passe le brin en travers dans le *point de reprise*; pour revenir au nœud *f*, on le tourne plusieurs fois; pour atteindre le nœud *h*, depuis lequel on fait le second, puis le 3e demi-carreau au *point de reprise*. Après celui-ci, on conduit le brin à la place marquée par une croix sur le dessin nº 5, et l'on exécute un tour de bouclettes de feston; au-dessous, un tour uni, durant lequel on passe toujours le brin sous les ovales. Enfin, on exécute le quatrième demi-carreau au point de reprise, on tourne le brin jusqu'au nœud du milieu, et l'on fait une petite roue épaisse à cette place. La petite bordure supérieure est faite d'après le dessin nº 6, et n'impose, pour ainsi dire, aucune explication, car le dessin, plus grand que nature, indique la direction du brin, et la marque par les lettres. On attache le brin au nœud *a*, on fait un carreau au *point d'esprit*, on tourne le brin jusqu'au *b*, on remplit le carreau suivant, comme l'indique le dessin, c'est-à-dire en point de feston, mais très-serré. Le dernier point doit ramener le brin à la place *c*, tourner pour arriver au *d*, et y remplir un carreau au *point d'esprit*; on tourne le brin depuis *d* jusqu'à *e*, on remplit au point de feston le carreau marqué par une croix, et ainsi de suite. En dernier lieu, on coupe le filet près des dents, remplies en *point d'esprit*, et l'on exécute un feston serré sur les bords de ces dents.

Marguerites au crochet

POUR PELOTE, VOILE DE FAUTEUIL, ETC.

Modèle pris chez Mme Decan, rue Drouot, 32.

Si l'on destine ce travail à recouvrir une pelote, on choisira du fil très-fin; si on veut l'exécuter pour voile de fauteuil, on prendra du coton nº 25. En tout cas, le travail doit être fait très-serré.

1er *tour*. — On fait chaque *marguerite* isolément. On commence par une chaînette de 6 mailles, — une bride dans la première maille, — 2 mailles en l'air, — 4 brides, et entre chaque bride 2 mailles en l'air, le tout dans la même première maille; 2 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la 4e maille de la chaînette.

2e *tour*. — Dans chaque vide du tour précédent, on fait 4 mailles simples; en tout 24 mailles.

3e *tour*. — Dans ce tour, on commence le cercle de feuilles de dessus; on l'exécute dans le côté de *devant* des mailles du tour précédent, en procédant de la façon suivante: * 10 mailles en l'air, sur lesquelles on revient en faisant 9 mailles simples, — une maille-chaînette dans chacune des 4 mailles suivantes du tour précédent, en piquant toujours le crochet dans le devant des mailles. Recommencez 5 fois depuis *.

4e *tour*. — On le fait entièrement avec des mailles simples autour des feuilles; on passe entre deux feuilles une maille du tour précédent; on augmente d'une maille à la pointe de chaque feuille; pour le surplus on fait une maille dans chaque maille.

5e *tour*. — Dans le côté de derrière des mailles du 2e tour, on exécute le second cercle de feuilles, de la même façon que le premier, mais en contrariant les feuilles, comme le dessin l'indique. A la fin du 2e tour de ce second cercle on fait des mailles-chaînettes jusqu'à la pointe de la plus proche feuille, pour atteindre le point de départ du bord extérieur.

1er *tour du bord extérieur*. — Sur chaque pointe de chaque feuille une maille simple; entre chaque maille simple 7 mailles en l'air.

2e *tour*. — Dans la maille du milieu de chaque feston de 7 mailles en l'air, ainsi que sur chaque maille simple du tour précédent, on fait deux brides, entre les deux brides 3 mailles en l'air.

3e *tour*. — On fait des mailles-chaînettes jusqu'au milieu des 3 mailles en l'air, puis: * 5 mailles en l'air, — une bride dans le milieu des 3 mailles suivantes, — 7 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la seconde de ces 7 mailles en l'air, de telle sorte que l'on ait formé un *picot* avec les 5 dernières de ces 7 mailles en l'air; — 6 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la première de ces 6 mailles en l'air, — encore 6 mailles en l'air et une maille-chaînette dans la première de ces 6 mailles en l'air; une maille en l'air, — une maille-chaînette dans la bride qui précède les 3 picots formant un trèfle; — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu des plus proches 3 mailles en l'air du tour précédent. — Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour. La *marguerite* est terminée; on en fait le nombre nécessaire, on coud ensemble toutes les marguerites, en copiant la disposition indiquée par le dessin.



PALETOT PICCOLOMINI. — MANTEAU PATTI.

Voile de fauteuil.

ÉTOILES AU CROCHET, ET CARREAUX EN TOILE.

L'exécution est à peu près semblable à celle du précédent dessin (marguerites au crochet); l'alliance de ces étoiles avec les carreaux de toile, brodés en noir, est heureuse et originale. Le travail au crochet doit être fait très-serré; on l'exécute avec du fil nº 40.

Le milieu de l'étoile (laquelle se compose de branches longues et courtes) est formé par une sorte de bouton bombé; on fait une chaînette de 5 mailles, on joint la dernière à la première, et l'on fait en spirale 4 tours de mailles simples, en augmentant çà et là, de façon à atteindre le nombre de quinze. On prépare un second *rond* tout pareil, on pose les deux *ronds* l'un sur l'autre, envers contre envers, en mettant au milieu un peu de ouate, et l'on réunit ces deux *ronds*, en faisant tout autour un tour composé de mailles simples, dans lequel on augmente trois à quatre fois, puis un second tour qui doit s'augmenter de façon à compter 24 mailles. C'est sur ce dernier tour que l'on travaille les deux cercles de branches. Le cercle de dessus (branches courtes) est fait sur le côté de devant des mailles, en mettant 3 mailles d'intervalle entre chaque branche; on fait par conséquent huit branches; la *nervure* de chaque branche se compose de 6 mailles en l'air, sur lesquelles on revient en faisant 5 mailles; les *nervures* du second cercle se font avec une chaînette de 10 mailles en l'air. Pour plus amples détails voir l'explication des *marguerites* au crochet.

1er *tour du bord*. — * Une maille simple à la pointe d'une branche longue, — 7 mailles en l'air, — une maille simple à la pointe de la plus proche branche courte, — 7 mailles en l'air. — Recommencez depuis *.

2e *tour*. — * Une bride à la pointe d'une branche longue, par conséquent dans la maille simple du tour précédent; — 7 mailles en l'air, — une double bride à la pointe d'une petite feuille; — 7 mailles en l'air. — Recommencez depuis *.

Le 3e *tour* est semblable au dernier tour des *marguerites* au crochet, avec cette seule différence que l'on fait 4 *mailles en l'air*, au lieu des 5 *mailles en l'air*, chaque fois qu'elles sont indiquées dans ce dernier tour.

Nous publions, pour les carreaux en toile, deux dessins différents, qui peuvent être employés tous deux à la fois dans le même voile de fauteuil, comme notre dessin

Google

l'indique, ou bien l'un à l'exclusion de l'autre. Le carreau du milieu est encadré avec des œillets festonnés, auxquels se rattache encore un œillet à chaque coin; la broderie est faite au point d'*arête* avec de la fine soie noire; au milieu se trouve un pois brodé avec du coton blanc, par-dessus lequel on fait une croix avec de la soie noire. Les carreaux extérieurs, qui se rattachent aux étoiles par des brides exécutées avec du coton blanc, festonnées, ou se composant seulement de brins *tournés* ensemble, ces carreaux, disons-nous, sont festonnés tout autour, et le bouquet du milieu est brodé au point *russe* avec de la soie noire. On sait que le point *russe* se compose d'un point lancé, d'un angle à l'angle voisin, par conséquent d'un point pour chaque trait. Ce *voile de fauteuil* n'a besoin d'aucune garniture.

Paletot Piccolomini.

Les figures 42 à 48 (*verso* de la planche de patrons publiée avec le n° 43) appartiennent à ce paletot.

Notre modèle est fait en drap-velours violet, orné d'un galon en soie ayant 6 centimètres 1/2 de largeur, et de larges boutons plats en jais. Le galon garnit le bord inférieur au-dessus des dents découpées, l'encolure, les revers des manches et les deux côtés du paletot. Deux galons partent de l'entournure, se séparent toujours davantage en se dirigeant vers le bord inférieur, et forment à leurs extrémités deux boucles repliées, ayant 9 centimètres de longueur, terminées chacune par deux longs glands en passementerie noire, mélangée de jais; ces deux galons sont *reliés* par un galon horizontal, replié à chaque bout, et dépassant les galons perpendiculaires. Le paletot (y compris le petit col) est bordé avec un gros cordon rond en soie, qui se retrouve aussi sur le revers *dentelé* de la manche. On coud ce galon sur l'étoffe même, sans faire à celle-ci un rempli, à l'exception des bords de devant, lesquels sont repliés contre une bande de taffetas noir, ayant 10 centimètres de l'encolure, et bordant les devants depuis l'encolure sur toute leur longueur. Ces devants sont garnis, du haut en bas, avec une rangée de boutons de jais plus petits que ceux placés sur le galon. Au bord du devant de gauche, on pose une *patte* de même étoffe que le manteau, indiquée sur la figure 42, et sur chaque devant on place des agrafes pour fermer le paletot. La taille est marquée par derrière par deux larges boutons de jais, terminés chacun par un gland. Le galon posé sur l'encolure doit avoir un pli pour être bien arrondi. On peut substituer des boutons de passementerie aux boutons de jais, et enfin des rubans de velours noir (combinaison plus économique) au large galon de soie. Pour faire ce paletot on emploiera 3 mètres 40 centimètres d'étoffe, ayant la largeur du drap.

On fait les coutures comme cela a été indiqué dans le n° 43 pour le paletot *Martini*. On réunit les figures 42 et 43 depuis M jusqu'à N, — les figures 44 et 45 depuis O jusqu'à P, — les figures 43 et 44, depuis Q jusqu'à R, — les figures 42 et 45, sur l'épaule, depuis S jusqu'à T. Le petit col droit est coupé en étoffe *double*, d'après la figure 46, cousu U avec U, — V avec V, à points *arrière* pour le dessus du col; le dessous de ce col est ourlé sur l'envers du manteau. On coupe pour chaque manche deux morceaux d'après la figure 47, en échancrant le dessous, d'après l'indication du patron. On coud ensemble dessus et dessous depuis W jusqu'à X, — depuis Y jusqu'à Z, et l'on pose le revers (fig. 48), cousu ensemble depuis X jusqu'à l'étoile. On le replie sur la manche, sur la ligne portant les mots «*pli du revers*,» et l'on fait un point dans chaque dent pour fixer le revers sur la manche. Le galon est indiqué sur le patron, partout où cela a été possible; les galons de côté sont marqués sur la figure 43 à moitié de leur largeur; le galon horizontal s'y trouve aussi.

Manteau Patti.

Les figures 1 à 4 (*recto* de la planche de patrons jointe au n° 43) appartiennent à ce manteau.

Ce modèle peut servir pour manteau *de ville*, et aussi pour *sortie de bal*, si on l'exécute en cachemire de couleur claire, en velours à rayures blanches et noires, en peluche, etc.

Notre modèle est fait en drap-velours gris foncé; sa forme est celle d'un *quasi-bournous*, ayant une petite pèlerine séparée en deux morceaux, se rattachant au dos par un pli profond; la pèlerine se raccourcit par devant; le bord inférieur en est *dentelé*, et les dents sont bordées avec un galon noir. Si l'on faisait une *sortie de bal* avec ce patron, on poserait une frange en chenille de laine ou de soie sous les *dents* de la pèlerine.

On emploiera, pour faire ce manteau, 4 mètres 25 centimètres d'étoffe, ayant 1 mètre 23 centimètres de largeur. On coupera les devants de 12 centimètres plus longs que le patron, le dos de 24 centimètres plus long que le patron; s'il est destiné à une petite taille, on coupera les devants tels qu'ils sont sur le patron, et l'on allongera le dos de 12 centimètres seulement. Après avoir coupé les deux moitiés du dos d'après la figure 2, on les coud ensemble sur la ligne portant les mots *couture de derrière*; on réunit dos et devant depuis A jusqu'à B; on exécute les deux parties de la pèlerine d'après la figure 3, et l'on fait la pince de l'épaule en cousant l'étoffe ensemble, croix sur croix, jusqu'au point. On borde les *dents* en posant un galon *à cheval*.

On forme les plis du dos de la façon suivante : on pose les deux lignes fines de la figure 2, marquées C et D, l'une sur l'autre, pour former un pli; entre les deux parties de l'étoffe on place de la même façon l'une des moitiés de la pèlerine, étoile sur étoile, — D sur D; on coud les *trois* parties de l'étoffe ensemble depuis C jusqu'à D, et, de chaque côté de la couture du milieu du dos, on fait un pli pareil, mais en sens opposé, en prenant l'autre moitié de la pèlerine. On coupe les plis à l'envers du manteau, et l'on coud ensemble le bord de l'un de ces plis coupés avec le bord du pli opposé, depuis E jusqu'à la ligne ponctuée; cette couture doit se trouver à l'envers sur la couture du milieu du dos. La ligne ponctuée désigne le bord du pli à l'intérieur, et on le fixe à la place marquée F, à l'envers du manteau, en employant un bout de galon ayant 5 centimètres de longueur. A l'encolure on complète le pli en posant la croix sur le point, de telle sorte que la couture de C à D soit *enserrée* dans la profondeur du pli. La pèlerine doit se trouver, devant, G avec G, et on la fixe sur l'encolure. Le bord inférieur du manteau est ourlé; on pose sur les devants, en guise de doublure, une bande de taffetas ayant 7 centimètres de largeur. On fait les boutonnières indiquées; on pose sur l'autre devant les boutons, en laissant, depuis le bord, une distance égale à celle qui sépare, sur l'autre devant, les boutonnières du bord du manteau.

D'après la figure 4, on coupe le petit col, on le borde avec du galon, on le coud avec la pèlerine et le manteau, G avec G, — double point sur double point, et l'on couvre à l'envers les remplis de cette couture en cousant par dessus une étroite bande de taffetas noir. On pose des agrafes à l'encolure.

Les deux cordons qui se croisent par derrière ont chacun 64 centimètres de longueur; on coud leur extrémité devant à l'encolure, on fixe ces cordons sur la couture d'épaule de la pèlerine, à 2 centimètres de distance de l'encolure; à l'extrémité inférieure de chaque cordon on pose un gland en soie noire, comme le cordon lui-même.

DESCRIPTION DE MANTEAUX ET DE ROBES

DES MAGASINS DU LOUVRE, RUE DE RIVOLI.

Manteau La Vallière en velours noir, à bords largement ondulés, garnis de frange noire; toute la forme du manteau (la *cambrure* du dos, les entournures, côtés, etc.), est marquée par une très-riche passementerie noire; robe en moire marron clair, garnie d'entre-deux en dentelle noire.

Manteau Rachel, en velours violet, marquant la taille; deux longs revers, imitant par derrière les poches des vêtements masculins; le manteau est bordé avec une frange; une dentelle noire, surmontée d'une passementerie noire, perlée de jais, est placée sur le manteau, et remonte sur les côtés, en s'arrondissant comme une tunique; l'entournure, l'encolure, les revers, sont également ornés de dentelle et de passementerie.

Robe en popeline grise, à raies violettes.

Manteau Du Barry, en velours noir, arrondi par devant, bordé de frange noire, et orné d'un riche dessin en passementerie noire, répété par derrière sur l'encolure et à chaque extrémité des manches. Robe en poult de soie antique vert, le bord inférieur de la jupe est orné de larges feuilles en dentelle noire.

Sortie de bal en drap-velours blanc, bordé d'un large effilé *lama*, à demi voilé par une guipure noire, et surmonté d'un étroit velours rouge, sur lequel se courbe une passementerie noire; au-dessus se trouve un large velours rouge, encadré de chaque côté avec une étroite guipure noire. Capuchon orné de guipure noire, de velours rouge étroit, et d'un large nœud en ruban de velours rouge. Robe en satin gris-lapis très-clair.

MODES.

Aujourd'hui on n'est plus réduit aux conjectures en ce qui concerne les destinées de la mode pour l'hiver prochain. Nous savons que la crinoline ne sera pas abandonnée; que l'envergure des robes est toujours aussi large; que les robes touchent seulement terre par devant, et qu'elles forment par derrière une *queue* assez prononcée; que l'ampleur comme la longueur des jupes des robes est surtout rejetée en arrière; que les manteaux sont sans aucune garniture, ou bien surchargés de passementerie mélangée de jais; que les chapeaux enfin se sont décidés à cadrer avec les coiffures actuelles, et que, rognés par derrière et par devant, ils laissent passer d'un côté les volumineux chignons que l'on ne quitte plus, et de l'autre, les orgueilleux rouleaux, qui continuent à s'élever sur les fronts féminins. Mais il y a longtemps qu'il a été dit que *celui qui s'élève sera abaissé*. On soupçonne, d'après quelques symptômes, d'après certaines tentatives encore isolées, que l'on pourrait bien voir l'échafaudage actuel démoli et remplacé par les coiffures grecques qui dégagent l'oreille, et rejettent les cheveux en arrière sans les gonfler outre mesure.

On voit beaucoup de manchons en velours, simplement garnis, à chaque extrémité, avec une bande de fourrure; un manchon en velours gris, bordé de cygne, ou, mieux encore, de chinchilla, convient bien à une toilette de jeune fille.

Les femmes âgées et *raisonnables* (on prétend que ces deux mots ne sont pas toujours synonymes dans la langue actuelle) gémissent de ne point trouver parmi les modes aujourd'hui adoptées des objets qui puissent être portés dans la maturité de la vie. Plusieurs m'ont adressé leurs réclamations à ce sujet..... En vérité, je ne puis modifier les formes des vêtements et les combinaisons de coiffures actuellement adoptées; mais rien ne s'oppose à ce qu'on les modifie soi-même, selon son âge et selon ses goûts. Les chapeaux, qui ne peuvent marcher qu'en compagnie de gros chignons, semblent gênants à un certain âge..... On remplace le chignon par des nœuds de ruban, par des dentelles retombant en arrière, par une frange de plumes, etc. Quant aux coiffures et aux bonnets, on est toujours libre de ne point adopter les formes éventées, qui semblent toujours disposées à être jetées par-dessus les moulins. Rien n'oblige à poser sur le côté de la tête un *pouff* quelconque..... On peut porter une, deux ou trois boucles courtes, étagées, qui encadrent bien le visage, et des bonnets ou des coiffures qui accompagnent les joues. Il suffit de s'entendre avec sa modiste, et de l'avertir que l'on veut être coiffée selon l'âge que l'on a.

Les coiffures en rubans de taffetas ou de velours offrent les dispositions adoptées pour les coiffures en fleurs. C'est une sorte de touffe ou de *pouff*, que l'on pose par devant, soit au milieu de la tête si l'on a les traits réguliers, soit de côté, si l'on a une figure *chiffonnée*, et auquel se rattachent de longues branches rejetées en arrière. Les rubans s'allient souvent aux fleurs, remplacent les branches, et, traversant la tête, viennent se nouer au-dessus du chignon, parfois dessous, parfois au milieu.

Les corsages des robes de ville sont presque tous à basques, plus ou moins longues, plus ou moins *habits*. L'extrême longueur des robes, leurs ornements, qui garnissent seulement leurs bords inférieurs, imposent pour ainsi dire l'obligation de *couper* un trop long espace. De là la faveur généralement accordée aux basques.

Nous appelons l'attention de nos lectrices sur la gravure coloriée jointe au présent numéro, et représentant quelques-uns des manteaux d'hiver des Magasins du Louvre. Nous n'avons pu faire dessiner tous les modèles que l'on trouve dans ces magasins, et nous regrettons tous ceux qui ont été omis. Les formes sont du meilleur goût, et l'on trouve au *Louvre* tout ce que l'on peut souhaiter en fait de pardessus d'hiver, depuis le paletot court en velours de laine vendu 29 francs, jusqu'aux riches paletots de velours et aux somptueuses *sorties de bal*. La passementerie est l'ornement principal de tous les manteaux, qui sont presque tous à manches. Nous devons signaler aussi les grands manteaux dits *manteaux de voiture*, en peluche *Ourikoff* de deux teintes, qui composeraient des *sorties de bal* moins élégantes, sans doute, mais beaucoup plus chaudes que les manteaux habituellement consacrés à cet usage. E. R.

AVIS. — L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro la fin de la nouvelle : *Aide-toi, le Ciel t'aidera*.

CHRONIQUE DU MOIS.

« Le n° 44 contient un grand nombre de gravures; les explications qui les accompagnent prennent beaucoup de place : je ne puis réserver plus de deux colonnes pour la chronique. »

Tel est le discours qui m'a été tenu par le *metteur en pages* du journal. Le mois d'octobre n'a pas été bien fécond en événements, j'entends en événements dont il m'est permis de m'occuper. Je me serais vraisemblablement et de moi-même renfermée dans les limites que l'on vient de me poser, mais il me semble désagréable de me trouver *obligée* à faire ce que je projetais, ce que j'avais arrêté, lorsque je croyais agir dans mon indépendance. Ce sentiment est bien inhérent à la nature humaine, puisqu'il se révèle à tous les âges, qu'il éclate chez l'enfant, chez l'homme, et surtout chez la femme; on pourrait y puiser beaucoup de réflexions..... mais la place me manque.

Parlerai-je de *la Volonté*, que l'on continue à jouer, de temps en temps, au Théâtre-Français? Oh! non, j'aurais dû vous la signaler le mois dernier : aujourd'hui la place me manque. On répète assidûment, à ce même théâtre, *l'Inventeur*, de M. Émile Augier, et l'on affirme qu'il se fera sa place; je parle de *l'Inventeur*, non de l'auteur, qui a sa place toute faite. Le rôle de M. Got est l'un des plus importants; tant mieux : lorsqu'une comédie est privée d'un rôle *tenu* par M. Got, elle va clopin-clopant, comme un invalide, et, lorsqu'on se demande ce qui manque à la pièce, on découvre bien vite qu'il lui manque M. Got.

Je sais mal mon métier, et ne suis pas encore habituée à l'exercer autrement qu'en amateur : le croiriez-vous? je ne sais pas parler de ce qui m'ennuie; ma mémoire est absolument rebelle lorsqu'il s'agit de retenir certains faits, importants pour certaines personnes, mais très-dénués d'intérêt pour moi. Il me semble toujours, pardonnez-moi cette outrecuidance, ô mes chères lectrices! il me semble que ce qui ne m'amuse pas doit vous ennuyer. Achevons cette confession : je ne sais pas même qui, de *Vermont* ou de *Fille-de-l'air*, a triomphé dans les courses de Bade. En vertu de ce même sentiment, il m'est absolument impossible de me retrouver parmi les frères Godard : je ne sais quels sont les vrais Godard, où se trouvent les faux Godard; les uns ont des procès, les autres poursuivent leur profession aérienne; on les voit partout à la fois, et cette merveilleuse ubi-

Digitized by Google



Lavallière — Rachel — du Barry — Sortie de Bal

LA MODE ILLUSTRÉE, Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob, Paris

Nouveautés des Mns DU LOUVRE, Rue de Rivoli, 164.

Reproduction interdite.

Digitized by Google

Digitized by Google

quité ne peut s'expliquer que par une multiplication miraculeuse.

Rien n'était plus animé, autrefois, que les conversations parisiennes à cette époque de l'année. Chacun demandait à chacun ce que l'on avait fait, ce que l'on faisait à Paris, quel était le livre, la pièce de théâtre en possession du succès. Après trois mois d'absence, il fallait se remettre à apprendre Paris. Tout cela est renversé aujourd'hui, et ce sont les Parisiens invétérés qui devraient demander des nouvelles aux Parisiens errants. Il s'écrit, à l'intention de ceux-ci, une quantité innombrable de *Causeries*, de *Courriers*, de *Revues*. On ne les lit jamais, à Paris : à quoi bon s'instruire des particularités qui surgissent quotidiennement autour de soi? Il n'en est pas de même lorsqu'on est éloigné de ce Paris, sur lequel s'attachent tous les regards. Ce serait donc les Parisiens qui devraient user du droit d'interpellation (je ne parle pas politique) et demander aux nouveaux *revenus* ce qui se passe dans leur ville.

Ceux-ci pourraient répondre à ceux-là que les *féeries* composent toujours la littérature préférée, et que le succès théâtral s'obtient aujourd'hui avec de riches décors, des lumières électriques de toute nuance, une armée de comparses de toute taille, et un corps de ballet même médiocre. Avec ces éléments, les directeurs de théâtre sont certains de remplir chaque soir leur salle; on ne tient plus au théâtre, et l'on cherche seulement le spectacle. Le genre féerie est du reste entré dans une phase consolante pour les amateurs de littérature; il est condamné à redoubler sans cesse de luxe, et, comme il s'adresse uniquement à la curiosité, il faut, sous peine de mort, qu'il trouve toujours des effets nouveaux; or son domaine est loin d'être illimité, et l'on peut entrevoir sa chute, qui est la conséquence logique de tous les perfectionnements auxquels il demande la continuation de son succès. Tel est aussi le sort réservé à l'art de tuer les hommes; les philanthropes applaudissent à ses progrès, et se réjouissent à chaque machine nouvelle accomplissant plus vite une besogne plus considérable. Quand on aura offert au public la féerie la plus merveilleuse, que l'on y aura fait étinceler les mines de Golconde, éclairées par les feux du Bengale, fonctionnant en permanence, que les changements à vue s'accompliront avec la plus incroyable précision, on reviendra, sans nul doute, à la littérature dramatique. Quand on aura réussi à asphyxier instantanément une armée, quand cet aimable procédé, connu des deux camps, pourra être pratiqué simultanément, et avec un succès égal, on renoncera forcément à se tuer, et l'on consentira à s'expliquer.

Mais je m'aperçois que je me rapproche de la limite extrême qu'on m'a assignée, en me disant, sans me tutoyer cependant : *Tu n'iras pas plus loin!* Il faut veiller à mes lignes, car je ne veux pas que la place me fasse défaut pour annoncer un grand événement musical : la représentation, à l'Opéra, de *Roland à Roncevaux*, paroles et musique de M. Mermet. Cette représentation a été l'occasion d'un beau triomphe, non-seulement pour l'auteur, mais pour l'école française, qui depuis bien longtemps n'a produit une œuvre aussi peu discutable. Les remarques critiques n'ont point manqué à cet opéra; quelques-unes sont fondées sans doute, mais le public ne s'occupe pas à chicaner l'auteur de *Roland* et l'applaudit franchement.

Cette musique est dépourvue de passion, selon quelques connaisseurs; mais on pourrait leur répondre qu'il y a passion et passion, que jamais l'honneur chevaleresque, le courage guerrier, n'ont trouvé une forme plus grandiose, des accents plus entraînants. Désormais on dira le *troisième acte de Roland*, comme on dit le *quatrième acte des Huguenots*, lorsqu'on voudra désigner les qualités dominantes d'une œuvre arrivées à leur apogée. Enfin, enfin! on écoute Roland sans éprouver l'effet étrange qui attend l'auditeur dans certaines partitions modernes. Tout y est clair, tous les contours sont arrêtés; on ne s'y noie point dans une obscurité complète, ce qui doit être le plus désagréable de tous les cas de noyade. On y découvre soi-même des motifs mélodieux, originaux, distingués, sans avoir besoin de recourir à un critique-interprète qui vient vous expliquer les intentions de l'auteur, et vous signaler les beautés qu'il a semées dans sa partition, intentions et beautés dont vous n'aviez pas su vous aviser vous-même!

Le tympan n'est point agacé par des effets harmoniques *inédits;* l'attention n'est point lassée par le dur labeur qui consiste à plonger, plonger sans cesse dans les abîmes, pour y chercher une perle, trop souvent absente. Tout en se disant que l'on jouirait mieux encore des beautés de cette partition en l'entendant une seconde fois, on n'est pas fatigué ni dépaysé pendant la première audition.

Les chroniques et les légendes ont fourni à M. Mermet le sujet de son poëme. Tous les personnages que nous y trouvons nous sont déjà connus. Alde la Belle était, dit-on, l'épouse du neveu de Charlemagne, et le traître Ganelon a en effet préparé la catastrophe qui causa la perte du vaillant chevalier, quoiqu'il eût pour se défendre sa célèbre épée Durandal et son cor d'ivoire.

Dans le *Roland à Roncevaux* de M. Mermet, Alde a pour tuteur le farouche Ganelon, qui veut épouser sa pupille, selon la coutume des tuteurs; Alde envisage ce mariage avec horreur, selon la coutume des pupilles. Elle a usé cependant de son pouvoir pour faire rendre la liberté à Saïda, fille de l'émir de Saragosse, détenue par Ganelon. Dans les effusions qui suivent ce bienfait, Alde confie ses répugnances à Saïda; elle déclare qu'elle recourra à la fuite pour échapper à cet odieux mariage, et Saïda lui offre l'hospitalité chez son père. Un orage éclate, un chevalier se présente en demandant un abri... C'est Roland, celui auquel Alde a donné secrètement son cœur, sur la renommée de ses hauts faits.

Mais l'archevêque Turpin s'avance pour bénir le mariage de Ganelon; Roland prend Alde sous sa protection, et défie le lâche chevalier qui opprime une femme. Le combat va avoir lieu, lorsque Turpin défend aux deux chevaliers de disposer de leur vie, qui appartient à l'empereur; tous deux sont envoyés en effet près de l'émir, père de Saïda; Alde, que Ganelon veut retenir prisonnière, a réussi à s'évader; elle a accompagné Saïda, revenue près de l'émir.

Celui-ci reçoit les ordres de Charlemagne, qui lui enjoint une soumission complète, et lui ordonne de venir recevoir le baptême; il est prêt à repousser par la force ces dures injonctions, mais Ganelon lui fait entrevoir la possibilité d'une vengeance plus sûre, et l'émir se soumet en apparence aux ordres apportés par Roland. Celui-ci, croyant parler à Saïda, enveloppée dans ses voiles, confesse la tendresse qu'il éprouve pour Alde; l'émir surprend cette conversation, il accuse le chevalier français de félonie; Alde, pour disculper à la fois et Roland et Saïda, dont elle a pris les vêtements, rejette son voile... La fureur de Ganelon et la joie de Roland éclatent à la fois, et celui-ci annonce qu'il va conduire Alde près de Charlemagne; il part en effet avec la jeune fille, en emportant le tribut de l'émir, et s'engage dans le défilé de Roncevaux. C'est là que la trahison éclate; les chevaliers français sont cernés par les Sarrasins, conduits par Ganelon. L'archevêque Turpin a déjà reçu la confession de Roland, qui n'est victorieux qu'à la condition de rester invulnérable à l'amour; il l'a exhorté à oublier Alde; il absout les chevaliers, qui se précipitent au-devant des Sarrasins.

La célèbre Durandal est dépouillée de sa force magique, car Roland n'a pu renoncer à Alde. Il est vaincu, tous ses compagnons sont tués; lui-même est frappé à mort, et l'appel de son cor d'ivoire, qui se fait entendre de Charlemagne en quelque lieu que se trouve le grand empereur, est trop tardif; Charlemagne arrive pour recevoir le dernier soupir de Roland, qui du moins a vengé sa défaite en tuant Ganelon.

Le point culminant de la partition est sans contredit le troisième acte; on y trouve un trio superbe, la confession de Roland, et enfin le chœur si grandiose qui termine l'acte. Mais il ne faut pas que ces morceaux rejettent trop à l'arrière-plan les chœurs des autres actes, le beau quintette, les airs de danse, et tant d'autres inspirations élevées ou gracieuses Mais, hélas! quelque désir que j'en aie, je ne saurais prolonger cette énumération..... je n'ai plus de place, et même je crois bien avoir dépassé la limite qui m'était assignée. J'espère que l'on me pardonnera, à l'imprimerie. J'affirme que je ne l'ai pas fait exprès.

EMMELINE RAYMOND.

LA BONNE MÉNAGÈRE.

XVII.

RÉUNIONS INTIMES. — GATEAU HENRIETTE. — SOIRÉES MUSICALES OU DANSANTES. — BAVAROISES DE DIVERSES SORTES. — BALS. — PUNCH. — VIN CHAUD. — BISCHOP. — GAUFRES A L'ITALIENNE.

Recevoir ses hôtes sans parcimonie et sans profusion, tel doit être le but que se proposera une maîtresse de maison en faisant préparer les rafraîchissements qui seront servis chez elle. Les différences qui peuvent être notées en matière de toilette existent aussi lorsqu'il s'agit d'une soirée; car les rafraîchissements servis dans une réunion intime ne sont pas les mêmes que ceux offerts dans une soirée musicale, dans une soirée dansante, et enfin dans un bal proprement dit. C'est donc de l'*étiquette* présidant au choix des rafraîchissements dans ces diverses circonstances que nous allons nous occuper aujourd'hui, à la veille de la saison consacrée à ces réunions.

Les soirées *tranquilles*, c'est-à-dire celles où les femmes causent en travaillant, où quelques tables de jeu réunissent quelques amateurs du whist ou de la bouillotte, n'imposent pas un service très-compliqué. On offre du thé, du sirop; pour les personnes qui ne prennent pas de thé, et si la réunion est nombreuse, si l'on a par conséquent à tenir compte d'habitudes et de goûts divers, on fait aussi préparer du chocolat; en tout cas, on offre des gâteaux de plusieurs espèces, en quantité plus ou moins considérable, selon le nombre des personnes qui se trouvent réunies. De même que l'on commettrait une hérésie au point de vue gastronomique en composant le menu d'un dîner uniquement avec des volailles, ou seulement avec des viandes noires ou blanches, on ferait preuve d'inexpérience en servant avec le thé des gâteaux appartenant tous à la même catégorie. De la variété, beaucoup de variété, c'est la devise, non-seulement des Français, mais encore des soirées et de leurs menus. On offrira donc avec le thé, le chocolat, le sirop, un ou deux gâteaux sucrés, un gâteau *demi-sucré*, c'est-à-dire non glacé, tel que le baba entre autres, une ou deux assiettes de petits-fours anglais secs, une brioche, des sandwichs au beurre d'anchois, des tartines de pain de seigle. Oserai-je, pour ce dernier objet, adresser une recommandation à mes lectrices? Pourquoi non? Le principal soin d'une maîtresse de maison ne doit-il pas être celui d'inspirer à ses hôtes une sécurité complète sur tout ce que l'on sert chez elle? Eh bien, j'ai toujours remarqué que les tartines de pain de seigle étaient fort appréciées par les personnes qui prennent du thé, et que les tartines étaient fort délaissées dans les maisons pourvues d'un grand nombre de domestiques, lorsqu'on pouvait supposer que le soin de préparer les tartines était abandonné aux gens. J'engage donc mes lectrices à faire ces tartines elles-mêmes, en coupant les tranches de pain aussi minces que possible, et employant le beurre le plus fin et le plus frais. Ce sont là des détails que l'on trouvera peut-être puérils..... Quelle erreur! C'est par des soins de cette nature, témoignant du constant désir d'être agréable à ses hôtes, que l'on fonde un cercle fidèle.... et je prie mes lectrices de croire que ce n'est point pour faire une *tartine* que je leur donne cet avis.

Dans les soirées dont je viens de parler on sert tous les rafraîchissements en même temps, soit au salon, si l'on a réuni douze à quinze personnes, soit dans la salle à manger si la réunion est plus nombreuse; on offrira, avec le thé, le chocolat et les sirops, de trois à six assiettes de gâteaux; un biscuit coupé par tranches, ou de petits biscuits, sont indispensables, si on sert du chocolat. Les gâteaux très-sucrés, glacés et décorés sont nombreux à Paris, et n'offrent que l'embarras du choix; les gâteaux demi-sucrés sont plus rares, et leur répertoire est peu varié : ce sont le *baba*, le *plum bake* (il faut prendre celui-ci chez Marion, boulevard Malesherbes, n° 9), la *conversation*, que l'on prépare à la boulangerie viennoise de la rue Richelieu; on y trouve également les petits pains ovales destinés aux sandwichs, et aussi un gâteau en forme de natte, que l'on coupe par tranches, et que l'on sert avec le thé. A cette brève énumération je joindrai une recette qui m'a été récemment envoyée par l'une de nos abonnées.

Gâteau Henriette. Prenez 500 grammes de farine, — autant de sucre, — autant de beurre, — 16 œufs, dont on sépare les blancs; on met le tout (excepté les blancs d'œufs) dans une terrine; on y ajoute 325 grammes de raisin de Corinthe, quelques amandes émondées et coupées en filets, un petit verre d'eau-de-vie, un peu de cannelle pilée, une petite cuillerée de bi-carbonate de soude; on mélange tous ces ingrédients pendant une heure; en dernier lieu on y ajoute les blancs d'œufs battus en neige, on verse le tout dans un moule, on fait cuire au four ou bien dans un fourneau bien entouré de cendre chaude; lorsqu'on veut s'assurer que le gâteau est suffisamment cuit, on y enfonce la lame d'un petit couteau; si on la retire parfaitement sèche, sans que la pâte y ait adhéré, le gâteau est prêt. On peut le conserver pendant plusieurs jours, et même pendant vingt jours, si on le place dans une boîte de fer-blanc.

Soirées musicales ou dansantes. On prendra une bouteille de sirop d'orgeat, — une bouteille de sirop de limon, — une bouteille de sirop de fraises, de groseilles ou de framboises; on préparera quinze ou seize bouteilles vides bien propres; on videra dans une grande terrine la bouteille d'orgeat, on y ajoutera quatre bouteilles d'eau filtrée de même capacité que la bouteille d'orgeat; on mélangera le tout avec une grande cuiller d'argent; on remettra le liquide en bouteille, que l'on bouchera hermétiquement. Après avoir soigneusement lavé la terrine, on procédera de la même façon pour les autres espèces de sirops, et l'on n'aura plus qu'à les verser dans les verres sans pied destinés aux sirops. Après le premier morceau de musique, ou bien après la première danse, on présente au salon un plateau contenant vingt-cinq verres de sirops, un second plateau couvert d'assiettes de petits-fours sucrés et non sucrés; une troisième personne porte un plateau vide, destiné à recueillir les verres qui viennent d'être vidés.

Une heure plus tard on sert des demi-glaces panachées et des gaufres sur un deuxième plateau; le troisième plateau remplit son office en ramassant les coquilles de porcelaine qui ont contenu les glaces; on offre en même temps des verres de sirop; on répète le même service après une heure d'intervalle. A une heure on sert du punch dans de petits verres à vin de Bordeaux, et des bavaroises chaudes, avec de petites flûtes-brioches, présentées sur un plateau séparé.

Bavaroises de diverses sortes. On offre, dans les soirées dansantes et musicales, des bavaroises de diverses sortes; celles dites *à l'eau* se font en versant dans chaque

Digitized by Google

verre du sirop de capillaire jusqu'au tiers environ de la capacité du verre, que l'on remplit avec de l'eau bouillante, en ajoutant une cuillerée de fleur d'oranger. On peut substituer à l'eau du thé, dans lequel on aura fait infuser des zestes de citron. La préparation de la bavaroise au lait est semblable aux précédentes; on remplace seulement l'eau ou le thé par du lait bouillant; parfois aussi on substitue au sirop de capillaire du sirop d'orgeat, et l'on remplit le verre avec du lait bouillant.

Pour les bavaroises *à l'italienne*, on met trois cuillerées de sucre pulvérisé dans chaque verre, que l'on remplit à moitié avec du café à l'eau, auquel on joint du chocolat pour compléter le verre; on y ajoute un peu de cannelle pulvérisée, et l'on sert chaud.

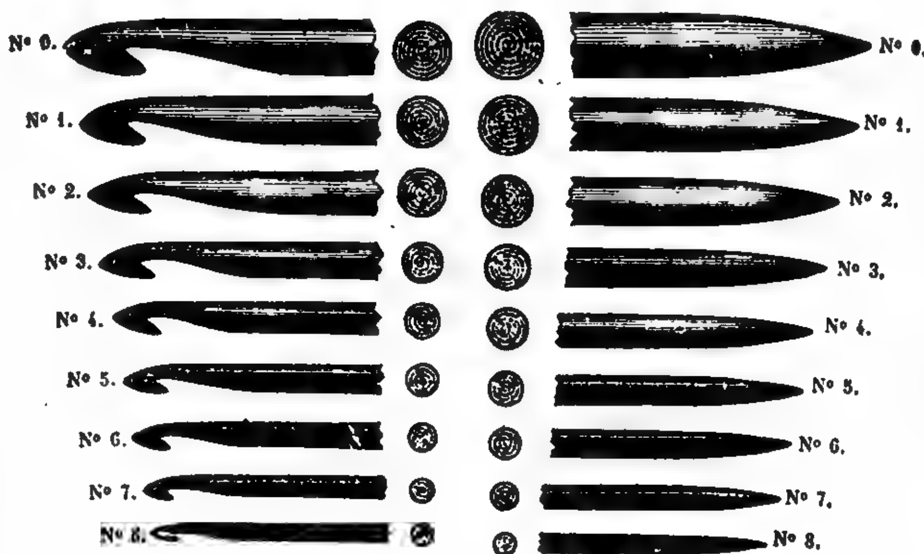


TABLE REPRÉSENTANT L'ASSORTIMENT DES CROCHETS ET AIGUILLES A TRICÔTER INDIQUÉES POUR LES TRAVAUX EN LAINE.

Les bavaroise *à l'espagnole* se font avec trois cuillerées de sucre en poudre pour chaque verre; on y met un jaune d'œuf, on remue vivement, comme pour faire un lait de poule; on ajoute un petit verre de rhum et du lait bouillant, en tournant toujours la petite cuiller dans le verre. — On fait aussi des bavaroises au chocolat, qui ne sont autre chose que du chocolat plus léger que d'habitude, et pour lequel on a fait fondre le chocolat au bain-marie, sans le laisser bouillir.

Il est bien entendu que l'on peut simplifier le nombre et la composition de ces rafraîchissements. Ainsi, les glaces ne sont pas de rigueur dans une soirée musicale; mais on ne saurait se dispenser d'en faire servir dans une soirée dansante; on compte habituellement deux demi-glaces par invité; ainsi, on commandera cent demi-glaces pour une réunion composée de cinquante personnes.

Lorsqu'on donne un bal, on augmente la quantité des rafraîchissements ci-dessus indiqués, en les proportionnant au nombre de personnes invitées; il faut compter environ douze bouteilles de sirop, mélangé avec de l'eau, comme cela vient d'être expliqué, pour trente-cinq personnes; trois douzaines de petits gâteaux mélangés, et un kilo de petits-fours, pour être servis avec les sirops; quatre douzaines de gaufres, accompagnant les glaces; on ajoutera (pour un bal) du punch chaud, du punch glacé, à la romaine; l'un et l'autre seront offerts une heure après les dernières glaces. Enfin, des potages, servis dans des tasses à thé, paraîtront à la fin de la soirée; ces potages seront mi-partis des bouillons, mi-partis au vermicelle; on en préparera cinquante tasses, si l'on a réuni cinquante personnes, et ainsi de suite, selon le nombre d'invités.

Punch. Divers systèmes se partagent les préférences des amateurs. Pour faire du punch ordinaire, on prépare du sucre cuit *au grand lissé*, c'est-à-dire que l'on met dans une bassine 2 kilogrammes de sucre concassé pour 2 litres d'eau; on y jette un blanc d'œuf pour clarifier le sucre, on l'écume, on laisse bouillir, jusqu'à ce qu'on puisse, en y trempant l'écumoire, le voir s'étendre en une sorte de *nappe* couvrant l'écumoire. Quand le sucre a atteint ce degré, on y met les zestes et le jus de quatre citrons (pour 2 kilogrammes de sucre) et 4 litres d'eau-de-vie à 20 degrés. On fait cuire le tout sans laisser bouillir; passez dans un tamis ou dans un morceau de mousseline, versez dans une terrine pour le laisser refroidir. On peut faire le punch moins fort, en supprimant un litre et demi d'eau-de-vie et le remplaçant par la même quantité d'infusion de thé noir; on peut aussi supprimer encore un demi-litre d'eau-de-vie, et y substituer un demi-litre de rhum.

On fait aussi du punch sans eau-de-vie. On prend 70 grammes de thé, les zestes de trois citrons; on verse sur tout cela un demi-litre d'eau bouillante; on couvre soigneusement. Après une demi-heure d'infusion, on verse le liquide dans une bassine, en le passant, bien entendu, dans une passoire; on ajoute 260 grammes de sucre en poudre, le jus de trois citrons, on remue avec une cuiller d'argent, on ajoute peu à peu une bouteille de rhum, on fait chauffer en ne laissant pas bouillir. Le us des citrons doit avoir été passé dans un morceau de mousseline.

Le punch suivant convient plus spécialement pour être servi dans les soirées.

Pour 2 litres d'eau filtrée, on prend les zestes et le jus de quatre oranges, les zestes et le jus de cinq citrons; lorsque l'eau est bouillante, on la jette sur les zestes et le jus des citrons et des oranges; on laisse infuser pendant deux heures, on passe dans un morceau de mousseline. On met le tout dans une terrine, on y ajoute un litre et demi de sucre cuit au grand lissé, un litre d'eau-de-vie, un litre d'infusion de thé, un demi-litre de rhum. Faites chauffer au bain-marie, sans laisser bouillir; servez chaud, dans de petits verres.

On peut aussi servir, simultanément avec le punch, des vins chauds préparés de la façon suivante : on fait infuser pendant vingt-quatre heures, dans cinq bouteilles de vin de Bourgogne rouge, 20 grammes de cannelle, six à sept clous de girofle, les zestes et le jus de sept oranges, et un peu de zeste de citron; le tout doit être bien bouché. On passe le liquide dans un morceau de mousseline, puis on y ajoute 650 grammes de sucre concassé. On fait fondre sur le feu en tournant sans cesse; on l'enlève avant que le liquide soit arrivé à ébullition. On le sert comme le punch.

Le bischop, que l'on sert dans les mêmes circonstances, procède du punch ou du vin chaud. On fait infuser pendant vingt-quatre heures, dans un demi-litre d'eau-de-vie, les zestes et le jus de sept oranges, 30 grammes de cannelle, 25 grammes de coriandre, un peu de noix muscade pulvérisée; on bouche soigneusement. Au bout de vingt-quatre heures, on met dans une terrine un litre de sucre, cuit à la nappe, deux bouteilles de vin blanc (chablis, champagne ou autre), et quatre petits verres de l'infusion ci-dessus indiquée, passée dans un morceau de mousseline. On mélange bien ce liquide, en le remuant pendant une demi-heure avec une grande cuiller d'argent. On le sert comme le punch.

Les gaufres *à l'italienne*, que l'on sert avec les glaces, se font dans un moule, comme les gaufres ordinaires, avec la pâte suivante : on prend seize œufs, 2 kilogrammes de sucre en poudre, autant de farine, 250 grammes de crème, autant de lait, 60 grammes de fleur d'oranger, un peu d'écorce de citron râpée; on bat les œufs avec la farine et le sucre, on ajoute les autres ingrédients, on mêle le tout pour former une pâte homogène, puis on fait chauffer le moule, et l'on y verse la pâte qu'il peut contenir.

EMMELINE RAYMOND.



N° 29,169, Haute-Saône. On voit toujours des bords festonnés aux robes, et nos gravures en indiquent. Quant à publier un patron pour ces feston, sela serait inutile. Il est bien facile de couper en papier une dent de feston plus ou moins large, plus ou moins pointue, selon qu'on le préfère. On a reçu la veste, on recevra des patrons de corsage. Il m'est impossible, à mon grand regret, de donner des explications plus détaillées que celles déjà données, sur la quantité de matériaux à employer pour l'ouvrage en question, et, malheureusement, je ne saurais non plus conseiller la réparation du piano, qui ne peut être faite, si elle est possible, que par un facteur. Les contredanses ne sont pas plus faciles à jouer que toute autre musique, car il faut avoir, comme pour toute autre musique, de l'aplomb, de la mesure, le sentiment du rhythme. Nous avons publié cet été le patron d'une capeline telle qu'on la désire. On peut faire des garnitures très-simples, et l'on en a reçu un grand nombre avec les dessins de manteaux dans le n° 43. M. Faucheur, bijoutier, boulevard des Italiens, 28. — *N° 19,257, Dordogne.* Pour tous les patrons non publiés dans le journal, s'adresser à Mlle Florin, rue du Faubourg-Saint-Jacques, 85. Il doit y avoir erreur dans le renseignement demandé, car il ne se trouve aucun dessin de *toque* dans le n° 20; on porte toujours des jupons de couleur sur les crinolines : quant à les choisir *rouges*, je n'y engagerai pas nos lectrices. Les bottes ne sont pas non plus obligatoires. — *N° 524, Corrèze.* Le cylindre des blanchisseuses n'implique nullement le blanchissage à la vapeur je ne saurais m'expliquer autrement, ne connaissant que cette dénomination pour cet objet : le cylindre. On ne met point de coiffure autre qu'un bonnet, à un petit enfant, dans les appartements. Si le bleu de la robe est foncé, on emploiera, pour élargir cette robe, du taffetas à rayures noires et bleu foncé; s'il est clair, les rayures seront blanches et bleues. On reporte les vêtements ajustés à la taille, et même en guise de corsage, pourvu qu'ils soient courts. Les chapeaux ronds ne doivent aller à la messe que sur les têtes de quinze ans. — *N° 28,633, à Eb...* Le patron en question figure dans la première livraison des *Patrons illustrés;* il n'est malheureusement pas assez gracieux pour être souvent répété. Adopter pour cette circonstance le paletot pareil à la robe (nous en avons publié plusieurs patrons) en le faisant un peu plus court que les paletots destinés aux toilettes *de ville.* On a reçu des patrons de manteaux, et, dans le courant de l'été et de l'automne, plusieurs patrons pour robes de petites filles. Nous sommes forcés de procéder avec méthode, selon les saisons. Après les manteaux, viendront les robes d'hiver, puis il faudra s'occuper des toilettes de bal... Mais enfin on fera tout ce qui sera possible pour complaire à une si aimable abonnée. — *L. P. Eure.* Pris note de la demande; il y sera fait droit.

Le prix de la photographie de Mme E. Raymond est de 1 fr. 25 centimes, plus un timbre suffisant pour affranchissement. Cette photographie sera envoyée à Mme B... (Dordogne) et à Mlle M... (Haute-Vienne), dès que l'on aura complété le montant du prix. *N° 11,948. Mlle Marie, Paris.* Ce remède *infaillible* n'existe pas, en effet, les maladies du cuir chevelu ayant des causes diverses pour un même effet : la chute des cheveux; on trouvera dans le n° 7 de l'année 1864, que l'on peut demander dans nos bureaux, un article intitulé *Hygiène des cheveux.* La place réservée aux *Renseignements* ne peut contenir des recettes qui l'emploieraient tout entière, et par conséquent par une *seule* abonnée. Mais il sera, je pense, utile à un grand nombre de nos lectrices d'apprendre que l'on peut, *à ce que l'on affirme*, prévenir les engelures en employant, *avant* leur apparition, de l'eau dans laquelle on aura fait dissoudre du chlorure de chaux sec dans la proportion de 35 grammes pour un litre d'eau; on conserve cette eau dans une bouteille bouchée; on lave avec cette eau les mains ou les pieds, selon qu'on est ordinairement atteint par les engelures. On n'essuie pas, on laisse sécher. Il faut porter presque toujours des gants, et, en tous cas, ne pas approcher du feu les mains nues. Quant au dernier inconvénient, il n'y a d'autre remède qu'une pincette, s'employant à extraire ce que l'on ne veut pas avoir au-dessus de sa lèvre. — *N° 42,771, Nice.* Chaque fois que nous publions des vêtements à manches, nous plaçons sur le patron des signes pour indiquer comment il faut s'y prendre pour les monter dans l'entournure. On trouvera les mêmes indications sur la prochaine planche de patrons contenant plusieurs corsages d'hiver. On ne peut donner à ce sujet des explications, sans y joindre le patron démonstratif. Nous avons publié un bien grand nombre de vestes, nous continuerons à en faire paraître tant que la mode le voudra. On trouve des crinolines excellentes chez M. Ziègle, rue des Jeûneurs, 33, fabricant; son dépôt, pour la vente au détail, est chez Mme Lemonnier, rue de Rivoli, 210. Merci pour l'approbation donnée au journal.

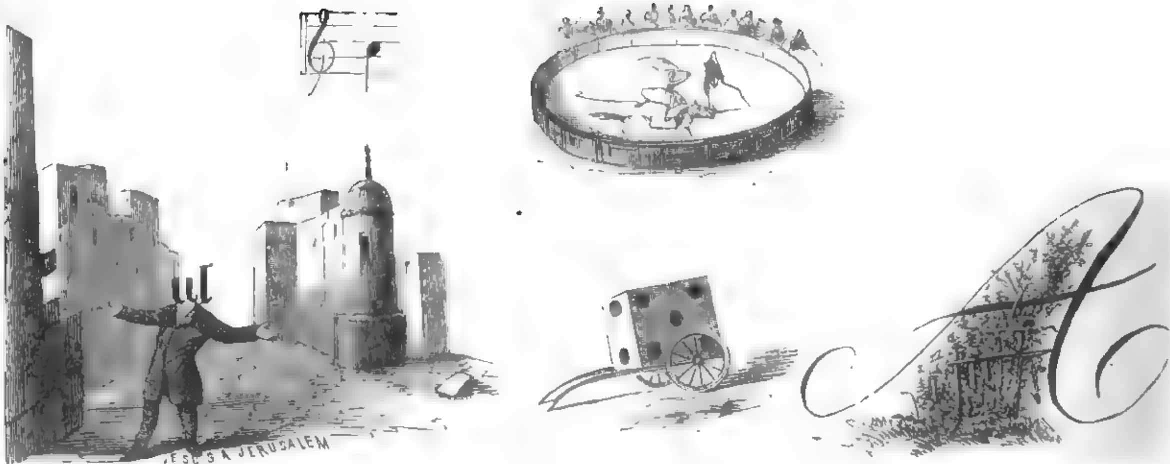
AVIS.

Nous publierons avec le n° 45 la douzième livraison des *Patrons illustrés* contenant les objets suivants : Camisole. — Chemise décolletée pour femme. — Corsage montant avec écharpes. — Ceinture à basques. — Deux entre-deux brodés. — Cinq bandes brodées pour lingerie.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

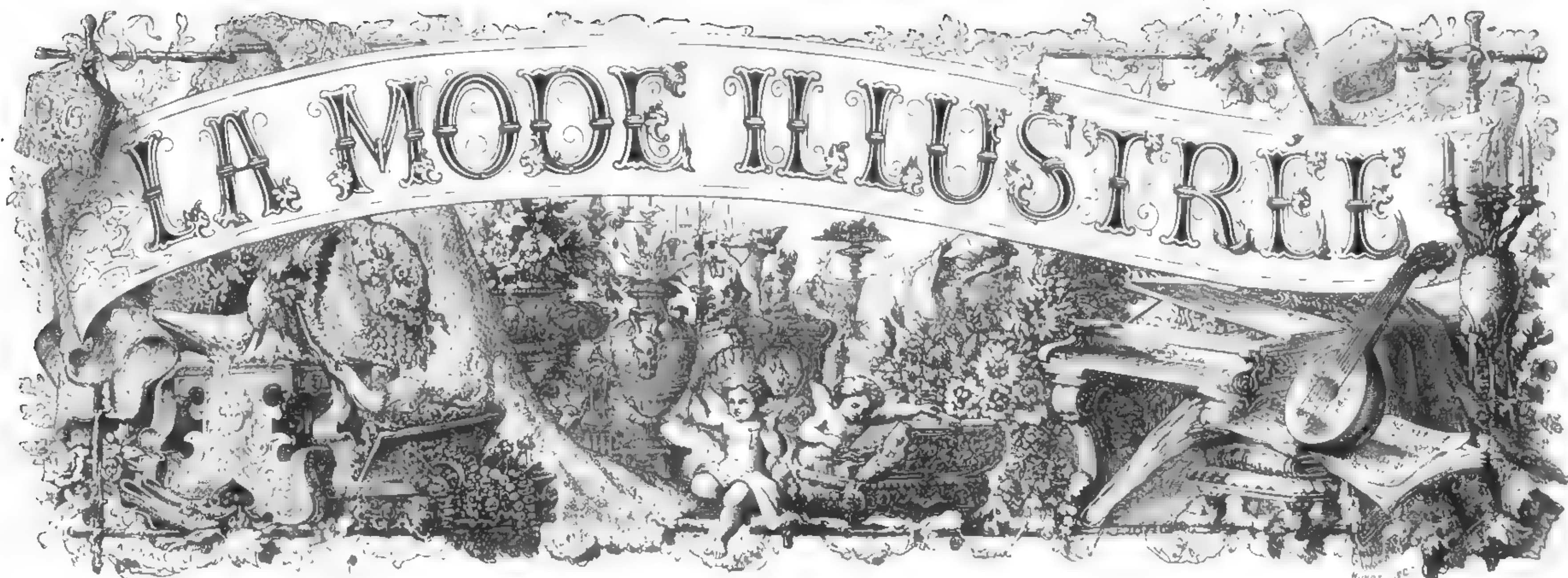


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Voici la saison des bals et des plaisirs, pensez aux pauvres.

Digitized by Google

N° 45. CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 6 novembre 1864.



JOURNAL DE LA FAMILLE

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRICE OF LA MODE ILLUSTRÉE.

WITHOUT SUPPLEMENTS.
One year, 15 s. — Postfree, 18 s. — Monthly Parts, 1 s. 6 pence.

WITH ILLUSTRATED PATTERNS.
One year, 20 s. — Postfree, 24 s. — Monthly Parts, 2 s.

The Subscriptions commence on the 1st of eac Month.

EDITED BY Mr FIRMIN DIDOT.
56, RUE JACOB, PARIS.

Office for Subscriptions and Advertisements.
84, Cambridge Street, South Belgravia.
LONDON, S. W.

PRICE OF LA MODE ILLUSTRÉE.

WITH COLOURED ALBUM.
One year, 25 s. — Postfree, 30 s. — Monthy Parts, 2 s. 6 pence.

WITH COLOURED ALBUM AND ILLUSTRATED PATTERNS.
One year, 30 s. — Postfree, 36 s. — Monthy Parts, 3 s.

The Subscriptions commence on the 1st of each Month.

Post-Office orders to be made payable at Charing Cross, W. C. to Mr H. Grevel. — La Mode Illustrée may be had also of any Bookseller or News-Agent in Great Britain.

Sommaire. — Châle écossais, crochet tunisien. — Châle brodé au crochet tunisien et point ondulé. — Garniture de robes. — Paillasson. — Calotte pour homme. — Point de crochet pour écharpe, cache-nez, etc. — Tricot. — Frange tricotée. — Dessin au crochet pour capuchons, petits châles, etc. — Point damassé, crochet. — Description de toilettes. — Modes. — NOUVELLE : Aide-toi, le ciel t'aidera. — La Fille du maçon. — Renseignements.

Châle écossais.

CROCHET TUNISIEN.

MATÉRIAUX : 250 grammes de laine blanche; 160 grammes de laine chinée blanche et noire (laine zéphyr six fils) un crochet assorti en bois.

Le fond de ce châle est fait comme le précédent, mais entièrement au crochet tunisien, avec un dessin de *damier;* quant aux divers procédés d'augmentation, de diminution, de réunion, nous renvoyons nos lectrices au *châle brodé* qui vient d'être décrit.

Le dessin se compose de carreaux en laine blanche et de carreaux en laine *chinée* noire et blanche; on fait alternativement 6 mailles avec l'une de ces laines, — 6 mailles avec l'autre; dans chaque 5e tour on *contrarie* la disposition des laines, c'est-à-dire que l'on fait les mailles blanches sur les mailles chinées, — celles-ci sur les mailles blanches; chaque carreau se compose par conséquent de 4 tours complets, faits sur 6 mailles; on ne passe pas le brin d'un carreau à un autre; — chaque carreau doit être fait avec un brin particulier; on emploie par conséquent autant de pelotons qu'il y a de carreaux dans un tour; lorsque les carreaux se *contrarient*, on conduit le brin en dessous jusqu'à la place où l'on commence un nouveau carreau. La variation des carreaux influe sur le dessin, seulement au milieu, par derrière.

La bordure est faite isolément, puis cousue autour du châle. On prend la laine blanche, et l'on fait au crochet tunisien une bande en biais; on commence avec 15 mailles, et l'on augmente d'une maille au commencement et à la fin de chaque tour, jusqu'à ce qu'on ait 18 mailles; à partir de ce moment on augmente d'une maille au commencement, on diminue d'une maille à la fin de chaque tour. Lorsque la bande a la longueur voulue pour border le châle jusqu'au milieu par derrière, on fait un tour sans augmentation ni diminution pour marquer la pointe, puis on continue la bande pour l'autre moitié du châle, mais en sens inverse, c'est-à-dire que l'on diminue une maille au commencement, tandis que l'on augmente une maille à la fin de chaque tour. A l'extrémité, par devant, on diminue jusqu'à ce que toutes les mailles aient été employées.



CHALE ÉCOSSAIS. CHALE BRODÉ.

Sur chacun des côtés longs de la bande en biais on fait 2 tours au point *ondulé* (décrit pour le précédent châle) dont le premier est fait avec de la laine chinée. On termine le point *ondulé* par un tour composé de mailles simples faites avec de la laine blanche.

Des feuilles de trèfle sont placées à intervalles réguliers sur cette bande; on prend un crochet ordinaire, la laine chinée, et l'on fait, pour chaque trèfle, trois anneaux non séparés, composés chacun de 9 mailles en l'air, que l'on recouvre avec des mailles simples fort serrées; en cousant ces feuilles sur la bande on fait une tige au point de chaînette.

Après avoir cousu la bande sur le bord du châle, on fait, sur les devants et l'encolure, un tour de mailles simples avec la laine blanche, auquel succèdent un tour blanc, — un tour avec la laine chinée, — un tour blanc, toujours de mailles simples; mais pour chaque maille on pique le crochet sous la maille entière du tour précédent. On garnit l'encolure avec une cordelière et une ruche semblables à celles du châle précédent. On fait encore un tour de mailles simples sur le devant du châle, deux tours de festons sur son bord inférieur, le tout avec de la laine chinée et tels qu'ils ont été indiqués pour le châle précédent. Dans les festons on noue des houppes composées de deux brins chinés et d'un brin blanc, ayant chacun 14 centimètres de longueur, pliés en deux, de telle sorte que chaque houppe compte six brins.

Châle brodé.

CROCHET TUNISIEN ET POINT ONDULÉ.

MATÉRIAUX : 450 grammes de laine zéphyr, six fils; soie d'Alger de couleur tranchante; un crochet assorti en bois.

Notre modèle est entièrement fait en laine blanche; la broderie imitant les branches de corail est exécutée en soie violette.

On fait alternativement 4 tours au crochet tunisien ordinaire, — un tour au *point* ou crochet ondulé.

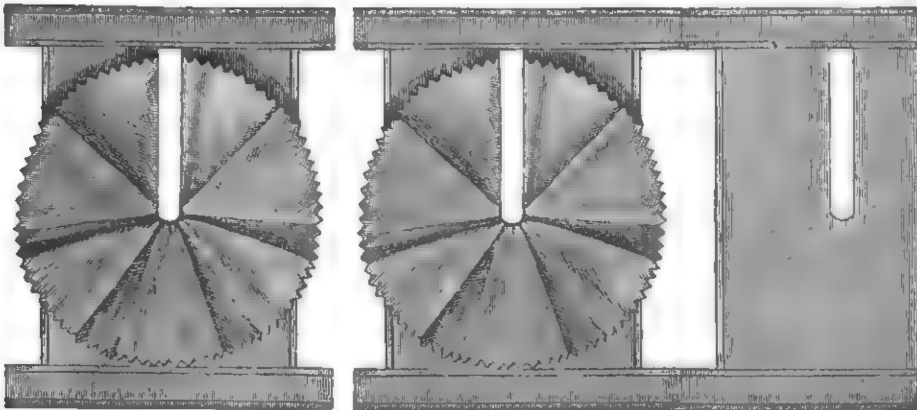
Le point ondulé diffère du crochet tunisien seulement dans le premier rang (de droite à gauche) lorsqu'on relève les mailles; au lieu de piquer le crochet dans chaque maille perpendiculaire comme pour le crochet tunisien, on le pique dans le côté de derrière de chaque maille perpendiculaire (à l'envers de l'ouvrage), de telle sorte que la chaînette formant le bord supérieur du dernier tour se trouve ramenée en avant, et repose sur *l'endroit* de l'ouvrage.

Pour le crochet tunisien et pour tous ses dérivés, l'*augmentation* a lieu en piquant le crochet et tirant le brin au travers de la chaînette même *entre deux mailles perpen-*

Digitized by Google

diculaires; la diminution se fait en démontant ensemble (2e rang de gauche à droite) 2 mailles perpendiculaires (cela fait 3 mailles en tout, y compris la bouclette que le brin a formée sur le crochet), et dans le tour suivant on ne passe qu'une seule fois le brin dans les 2 mailles démontées ensemble.

On fait d'abord l'une des moitiés du châle (le côté gauche); on commence par la pointe de derrière en faisant 2 mailles sur lesquelles on exécute le premier des 4 tours tunisiens. Règle absolue: au commencement de chaque tour (chaque tour est, comme on sait, composé de deux rangs) on augmente d'une maille pour la pointe du milieu; — à l'extrémité opposée on augmente d'une maille seulement dans chaque 5e tour, par conséquent toujours dans le tour fait au point ondulé, et cette maille est toujours augmentée entre les deux avant-dernières mailles du précédent tour. En observant soigneusement cette règle, on comptera 76 mailles dans le 63e tour. On est arrivé au bord supérieur du dos, et, avec le 64e tour (lequel doit être le 4e des tours tunisiens) on commence la diminution pour l'encolure, tandis que sur le côté opposé on n'augmente ni ne diminue.



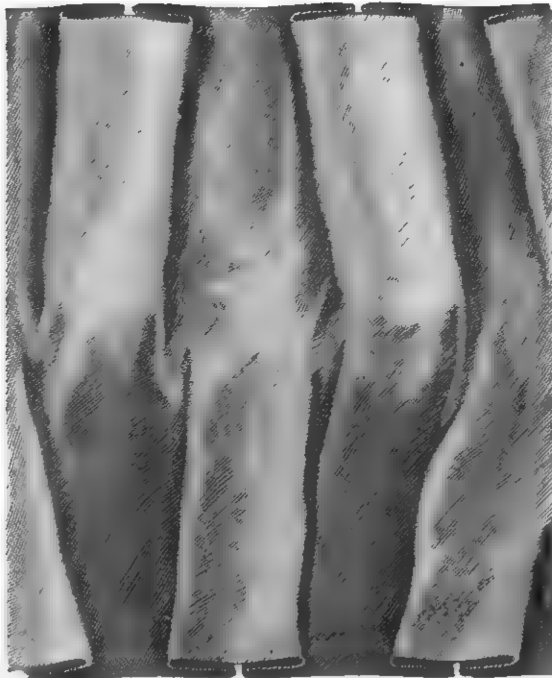
ROSETTES, GRANDEUR NATURELLE.

On diminue une maille dans les 64e, 65e, 66e tours; puis on diminue cinq fois de suite dans chacun des tours suivants, 68e, 70e, 72e, 74e, 76e, — puis on diminue trois fois de suite dans chacun des tours suivants, 79e, 82e, 85e. On diminue encore une maille dans le 89e tour; cela fait en tout 12 mailles diminuées pour l'encolure, et le 90e tour se compose de 64 mailles.

Avec ce même nombre de mailles on exécute le 91e et 92e tour; dans le 93e on commence à diminuer pour le bord de devant du châle; on diminue *une maille* dans chaque tour, — et, à l'extrémité opposée, *une maille* dans chaque 4e tour, pour former la pointe de devant. On continue ainsi jusqu'à ce que toutes les mailles aient été employées; il est superflu d'ajouter que pendant toute la durée du travail on fait toujours alternativement quatre tours tunisiens, — un tour au point ondulé, — et ainsi de suite.

L'autre partie (côté droit) du châle est semblable à la précédente; mais en sens opposé, bien entendu, et en veillant à ce que les diminutions et les augmentations de l'encolure du milieu du dos, des bords de devant, soient faites en sens inverse de celui qui vient d'être indiqué. En exécutant cette partie de droite, on la joint en même temps, dans chaque tour, à la partie de gauche qui est déjà terminée. Pour cela on commence la partie droite par 2 mailles, on passe le brin dans la première de ces mailles, de telle sorte qu'on a 2 mailles sur le crochet; on pique celui-ci dans la maille de lisière correspondante du 1er tour de la partie gauche, sous la maille perpendiculaire de ce tour; on y passe le brin, et l'on passe celui-ci au travers de la dernière maille, qui se termine sur le crochet; les autres mailles se démontent comme d'habitude. On répète ce procédé dans tous les autres tours; l'augmentation doit toujours avoir lieu sur la maille réunissant les deux morceaux du châle. Dans les tours du *point ondulé*, on doit veiller à ce que la réunion des deux morceaux n'interrompe pas la chaînette du milieu.

On encadre le châle avec une bordure faite sur les deux moitiés et se composant d'un tour du *point ondulé*, — 4 tours tunisiens, — encore un tour ondulé, terminé par un tour de mailles simples. On augmente d'une maille dans chaque tour pour les pointes de devants; — on augmente également d'une maille dans chaque tour, de chaque côté de la ligne du milieu du dos. Quand la broderie est terminée on fait un tour de mailles simples sur les devants et l'encolure du châle, en *soutenant* un peu les tours tunisiens. Sur les devants, à ce tour de mailles simples succèdent encore 3 tours, également composés



BOUILLONNÉ A PLIS CONTRARIÉS.

de mailles simples, pour lesquelles on pique le crochet sous la maille entière du tour précédent; on fait ces tours d'un seul et même côté; par conséquent on coupe le brin à la fin de chaque tour pour le rattacher au commencement. On prépare pour l'encolure une *chaînette* faite avec de la laine double, ayant 1 mètre 70 centimètres de longueur, terminée à chaque bout par un gland de 10 centimètres. On fixe cette cordelière sur l'encolure du châle par un tour de mailles simples en piquant toujours le crochet dans le côté de derrière des mailles du tour précédent. Sur le côté de devant de ce tour précédent, on fait le premier rang d'un tour tunisien avec de la laine blanche; on le démonte avec de la laine semblable à celle qui a été choisie pour la broderie du châle; mais en *démontant* on fait toujours 3 mailles en l'air entre 2 mailles démontées, et c'est seulement avec la 4e maille en l'air que l'on démonte une maille. On fait un pareil tour tunisien (démonté avec de la soie) sur le bord supérieur de l'encolure pour former la petite ruche indiquée sur notre dessin. Un dessin spécial, reproduisant une partie du fond en grandeur naturelle, servira de guide pour la broderie en soie exécutée sur le châle, dans la direction représentée par le dessin du châle. Sur le bord inférieur du châle on exécute 2 tours de *festons*, composés chacun de 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles du bord du châle; dans chaque feston on noue une houppe de six brides de laine, ayant chacune 14 centimètres de longueur.

Garnitures de robes.

Nous avons publié dans le n° 38 une gravure de modes; l'une des garnitures qui y étaient représentées nous a semblé devoir être reproduite en grandeur naturelle, afin de faciliter son exécution pour celles de nos lectrices qui désireraient la copier; cette garniture se compose de deux dispositions qui peuvent servir réunies ou bien séparées.

L'une est le *bouillonné à plis contrariés*, qui peut être fait soit en taffetas, soit en étoffes légères. Dans ce dernier cas il vaudra mieux doubler le bouillonné avec de la gaze roide; on prépare des bandes ayant 15 centimètres de largeur, et, après les avoir plissées régulièrement sur un côté, on plisse l'autre côté en sens inverse (voir le dessin), on borde, de chaque côté, avec un passe-poil.

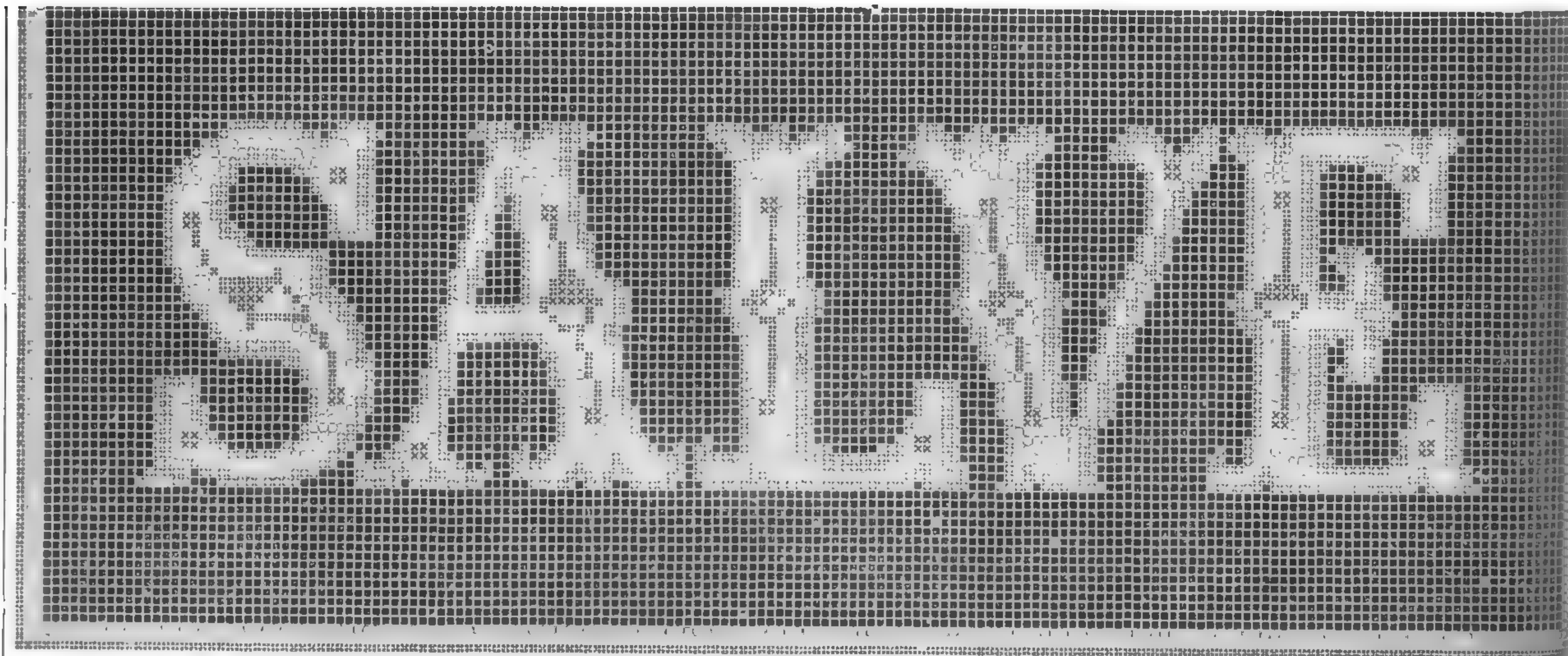
Rosettes. — Les bandes sur lesquelles reposent les rosettes ont 10 centimètres de hauteur, 7 centimètres de largeur, la fente a 6 centimètres de longueur, 1 centimètre de largeur; chaque rosette se compose d'un morceau rond ayant 12 centimètres de diamètre, une fente de 7 centimètres de longueur, d'un centimètre de largeur; on découpe à l'emporte-pièce le contour de ces rosettes, l'on y fait cinq plis, puis on les place comme l'indique notre dessin, qui est fort exact.

Paillasson.

On exécutera ce paillasson sur de la toile de *sac à café*, dont nous avons précédemment indiqué l'emploi; on le doublera avec de la thibaude, on l'encadrera avec une grosse torsade en laine.

Le dessin se compose d'un seul mot brodé en tapisserie: *salve* (salut); ce mot se trouvait sur le seuil des maisons romaines; il est convenable pour accueillir l'hôte, et mérite par conséquent d'être placé sur le seuil de nos habitations modernes.

On peut faire ce paillasson plus ou moins long, à volonté; on encadrera le mot *salve*, soit avec plusieurs rangées de croix nuancées, depuis le rouge jusqu'au noir (en plaçant toujours la nuance la plus claire à l'intérieur), soit avec une bordure grecque exécutée avec de la laine rouge, — ou grenat, — ou nuance *brique*.



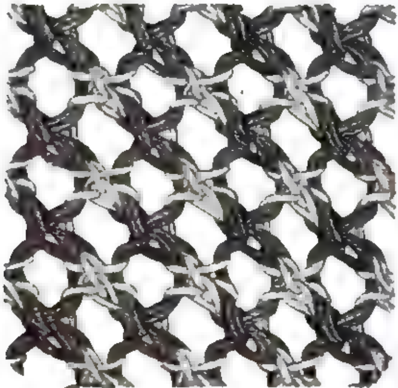
PAILLASSON. — Explication des signes: ■ Fond grenat (on fait un fond dans le cas où l'on exécute le paillasson, non sur de la toile à sac à café qui dispense de tout fond, mais sur du canevas). ▣ Mais. ☐ Blanc ▣ Gris clair. ■ Gris foncé. ▩ Noir. — On peut changer ces couleurs dans l'ordre suivant: ▣ Rouge foncé. ☐ Rouge plus clair. ■ Gris clair. ▩ Gris foncé. ▩ Noir.

Google

Calotte pour homme.

On tracera, sur du papier transparent, tous les contours de notre dessin, on posera ce papier sur l'étoffe tendue sur un métier, on exécutera la broderie sur le papier et l'étoffe à la fois, puis on enlèvera le papier en le déchirant.

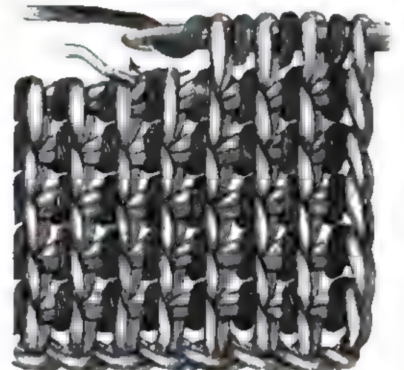
On peut exécuter ce dessin de diverses façons et sur diverses étoffes, drap, reps de laine ou velours. La broderie sera faite en soutache noire, encadrée de chaque côté avec du cordonnet d'or très-fin; les perles longues seront en jais; les perles rondes peuvent être, à volonté, soit de jais, soit d'or.



TRICOT.



FOND DU CHALE BRODÉ EN GRANDEUR NATURELLE.



POINT DAMASSÉ (CROCHET).

On peut aussi exécuter la broderie entière avec de la soutache d'or ou d'argent et des perles d'or ou d'argent; dans ce cas, on remplacera les perles longues par de petits morceaux de *bouillonnés* d'or, que l'on découpe en leur donnant la longueur voulue, et que l'on enfile comme une perle.

Le fond de la calotte peut être brun, noir, vert foncé, gros bleu ou violet, avec la broderie noire ou la broderie d'or; le fond gris est celui qui convient le mieux pour la broderie d'argent.

Le dessin de la bordure peut aussi servir pour robes et jupons; on remplacerait les perles rondes par des *points noués*, en laine ou soie, les perles longues par des points lancés.

Point de crochet

POUR ÉCHARPE, CACHE-NEZ, ETC.

Nous recommandons ce *point*, principalement pour les petites écharpes-cravates et pour les cache-nez. Ce *point* fait en laine et soie d'Alger, n'appartient pas à la famille du crochet tunisien, car on le fait toujours de droite à gauche, et, par conséquent, toujours sur le même côté. On prend un crochet ordinaire en bois, os ou ivoire, on fait une chaînette très-lâche, sur laquelle on revient pour faire le 1er tour. On tire le brin par chacune des 3 premières mailles, de telle sorte que l'on a 4 mailles sur le crochet; on jette le brin sur le crochet, et on passe le brin au travers des 4 mailles qui se trouvent sur le crochet, — cela forme l'un des groupes de mailles. Pour le suivant, on passe encore le brin dans 3 mailles, et la première fois on passe ce brin dans la maille au travers de laquelle on a passé le brin pour la troisième fois dans le groupe précédent; — on continue comme pour celui-ci, et l'on recommence sans cesse jusqu'à la fin du tour. Tous les autres tours se font de la même façon; la première et la troisième des 3 mailles composant un groupe sont formées dans le vide qui précède et dans le vide qui suit un groupe. La maille du milieu se fait sur la maille même dans laquelle un groupe se résume. Notre dessin représente les 4 mailles sur le crochet au moment où l'on va les réunir en un groupe; le vide dans lequel on doit placer la première maille du groupe suivant est désigné par un point; le vide consacré à la 3e maille est marqué par une étoile.

Les tours foncés sont faits avec de la soie; le reste est fait avec de la laine.



FOND DE LA CALOTTE POUR HOMME.

Tricot.

On emploiera ce tricot pour petits châles, capuchons, etc. On l'exécute avec de la laine anglaise blanche et de couleur vive; la laine blanche est employée *simple*; la laine de couleur est prise *double*, et ce contraste compose un effet heureux et original. On met ordinairement à ce dessin une doublure double ou triple, tricotée avec de la laine blanche, toujours à l'endroit en *allant* et *revenant*. On borde les capuchons avec une frange tricotée, de même nuance que la couleur vive. Nous publions ci-après une frange de ce genre.

Le dessin de ce tricot se compose de 2 tours exécutés avec une couleur, — de 2 tours faits avec la laine blanche, — et ainsi de suite alternativement.

1er *tour*. — Uni, à l'endroit.

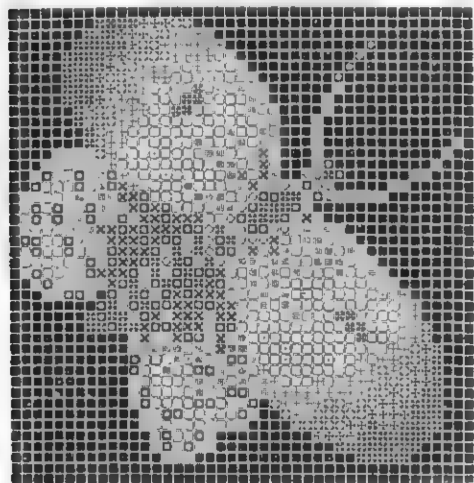
2e *tour*. — On lève la première maille sans la tricoter, ainsi qu'on le fait toujours dans ce tour; * on jette le brin sur l'aiguille, — on tricote ensemble les 2 mailles suivantes. — Recommencez sans cesse depuis *.

Dans le tour uni chaque *jeté* est toujours tricoté comme une maille; à chaque répétition on contrarie le dessin.



BORD DE LA CALOTTE POUR HOMME.

Digitized by Google



PAPILLON EN TAPISSERIE.

Explication des signes : ▫ Noir. ▫ Ponceau foncé. ▪ Ponceau plus clair. ▫ Ponceau clair. ▫ Gris foncé. ▫ Gris plus clair. ▫ Gris clair. ▪ Blanc. ▫ Brun foncé. ▫ Brun clair. ▪ Fond.

Trois papillons.

TAPISSERIE.

Ces papillons figureront, soit dans de grands bouquets, soit dans des rayures de portières, et dans toutes les circonstances où l'on voudra employer de petits dessins détachés.

Pantoufle

BRODÉE.

MATÉRIAUX : Drap brun ; deux nuances vives de soie de cordonnet *vert anglais* ; quatre nuances de même soie, couleur gris-jaune ; un peu de cordonnet d'or ; perles d'or et perles noires, taillées.

Les lignes principales du ruban, formant le nœud représenté sur cette pantoufle, sont exécutées chacune avec deux nuances de soie vert anglais. Ces lignes sont faites au point de cordonnet. Les points *noués* qui se trouvent entre ces lignes sont exécutés avec les soies gris-jaune dont les diverses nuances sont marquées par les différentes teintes du dessin. Une nuance sert pour toute une rangée. On commence par la plus foncée pour terminer par la plus claire. La boucle qui retient le nœud de ruban est faite au passé avec des perles noires, parmi lesquelles on met çà et là, selon les indications du dessin, une perle d'or. Le contour de la boucle est formé par du cordonnet d'or, cousu sur le drap avec de la soie jaune très-fine ; on complète le dessin sur les côtés, on le prolonge même si cela est nécessaire.

PANTOUFLE BRODÉE.

Fichu carré

AVEC MANCHES LONGUES ASSORTIES.

Une robe très-simple en grenadine de soie, ou même de laine, en foulard ou taffetas léger, de nuance claire, peut aisément, quand le corsage est décolleté, se transformer en une toilette un peu parée, lorsqu'on y joint le fichu et les manches dont nous publions le modèle.

Le fichu est fait en tulle *illusion* blanc, et se compose de bouillonnés perpendiculaires ; pour le dos du fichu on fait sept bouillonnés ; la garniture se compose d'une dentelle ayant 7 à 9 centimètres de largeur, surmontée de deux dentelles étroites, cousues *pied* contre *pied*, et séparées par un étroit ruban de velours noir, ou par un gros liséré en taffetas de nuance vive. Sur l'encolure on dispose les dentelles étroites en ruches.

Manche longue accompagnant le fichu carré. On prend un patron de manche de robe, et, sur ce papier, on dispose les bouillonnés perpendiculaires de la manche faite en tulle illusion comme le fichu ; sur le dessus de la manche on forme quatre bouillonnés, sur le dessous on en fait trois ; on garnit son extrémité avec une ruche pareille à celle de l'encolure.

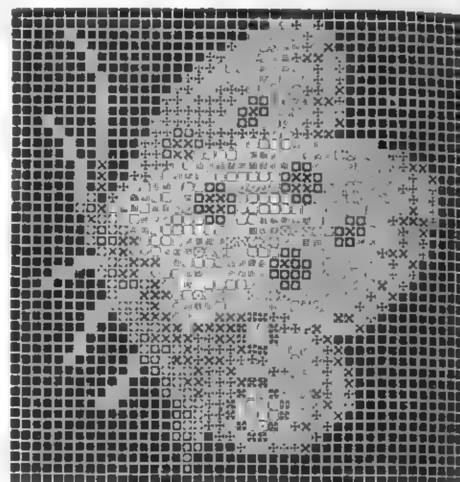
Il est superflu d'ajouter que l'on peut exécuter le fichu et les manches en tulle noir pour toilette de deuil.

Col-rabat.

Le col et les poignets des manches qui l'accompagnent sont faits en toile double ; les pans carrés du col sont garnis avec deux rangs de dentelle de Valenciennes froncée, ayant cinq centimètres de largeur ; le col est de plus encadré avec une dentelle de Valenciennes très-étroite ; sur chaque pan on fait deux boutonnières, dans lesquelles on passe deux doubles boutons.

Manche accompagnant le col-rabat.

Le poignet de cette manche est semblable à ceux que nous avons publiés, et diffère seulement par la garniture ; une étroite dentelle de Valenciennes simule une sorte de revers sur le poignet, lequel est garni, sur le côté transversal de dessus, avec deux rangs de dentelle semblable à celle qui a été indiquée pour les pans du col-rabat.



PAPILLON EN TAPISSERIE.

Explication des signes : ▪ Noir. ▪ Brun foncé. ▫ Brun plus clair. ▫ Brun clair. ▪ Gris-vert foncé. ▪ Même gris plus clair. ▫ Même gris clair. ▫ Gris-argent très-clair. ▫ Blanc. ▫ Ponceau. ▪ Fond.

Dessin au crochet

POUR CAPUCHONS, PETITS CHALES, ETC.

Ce dessin, très-simple, peut être fait en laine fine ou épaisse ; on emploiera un crochet très-gros (toute pro-

Digitized by Google

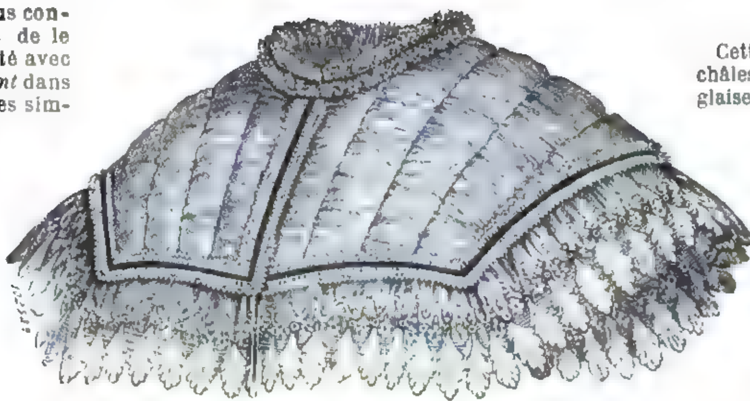
portion gardée), afin que le travail soit *à jours*. Nous conseillons de faire d'abord un petit échantillon, et de le comparer à notre dessin, dont le modèle est exécuté avec de la laine zéphyr. On travaille en *allant* et *revenant* dans le sens de la longueur, et toujours avec des mailles simples ordinaires, en piquant toujours le crochet dans le côté de devant des mailles appartenant au tour précédent.

Point damassé.

CROCHET.

Ce point, qui appartient à la nombreuse famille du crochet tunisien, se fait avec de la laine zéphyr de deux couleurs différentes, et convient pour faire des brassières, des capuchons, de petits châles, etc.

Le premier rang (de droite à gauche) de chaque tour, — on sait qu'au crochet tunisien chaque tour se compose de deux rangs, et nous l'avons expliqué plusieurs fois; — le premier rang, disons-nous, de chaque tour du point damassé se fait avec les deux laines différentes. Le second rang (de gauche à droite) est fait avec une seule laine, celle qui a été choisie comme couleur principale du travail.



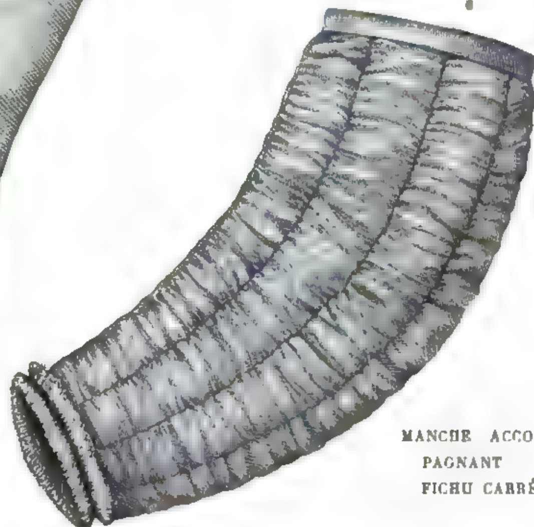
FICHU CARRÉ.



MANCHE ACCOMPAGNANT LE COL-RABAT.



COL-RABAT.



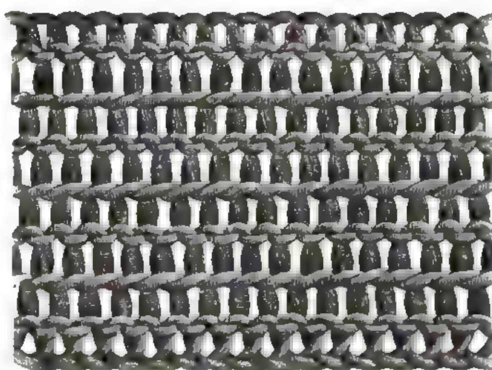
MANCHE ACCOMPAGNANT LE FICHU CARRÉ.



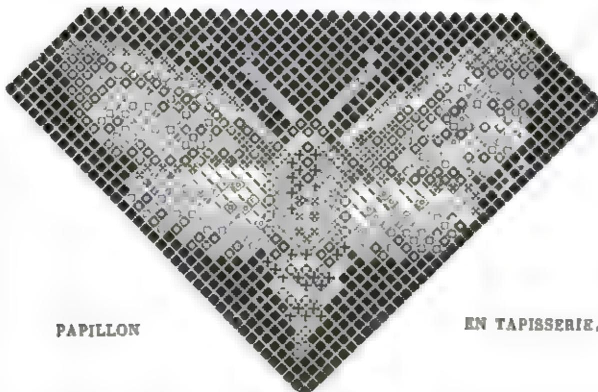
POINT AU CROCHET POUR ÉCHARPES, CACHE-NEZ, ETC.

Premier rang du premier tour. — Après avoir fait la chaînette par laquelle on a commencé l'ouvrage, il reste une bouclette (ou maille) sur le crochet, et elle forme la première maille du premier rang; on y attache la seconde laine, — *on jette cette laine *accessoire* d'arrière en avant sur le crochet qui a été choisi un peu gros, puis on passe dans la maille la plus proche (comme si l'on faisait du crochet tunisien) le brin de la laine *principale* qui reste sur le crochet en qualité de maille. — On recommence sans cesse depuis *, en sorte qu'une maille d'une couleur alterne sans cesse avec un *jeté* d'une autre couleur. Lorsque le rang est fini, on fixe le brin employé pour les jetés, et l'on fait le 2e rang avec un seul brin (de gauche à droite), toujours comme au crochet tunisien, en démontant ensemble chaque maille avec un jeté.

Dans le 1er rang de chaque tour suivant on fait toujours alternativement une maille, — 1 jeté, avec la laine accessoire; mais on pique le crochet, non-seulement dans la maille perpendiculaire du tour précédent, non-seulement au travers du *jeté*, démonté avec cette maille, mais encore au travers de la maille-chaînette qui se trouve dans la maille perpendiculaire, ainsi qu'on le comprendra en jetant un coup d'œil sur notre dessin, à la place marquée par une petite flèche, laquelle indique l'endroit où l'on doit piquer le crochet. On démonte, comme d'habitude, dans le tour de gauche à droite, mais en veillant à ce que les mailles formées par les *jetés* ne soient jamais *contrariées*, et se trouvent au contraire *toujours* les unes au-dessus des autres.



DESSIN AU CROCHET.



PAPILLON EN TAPISSERIE.

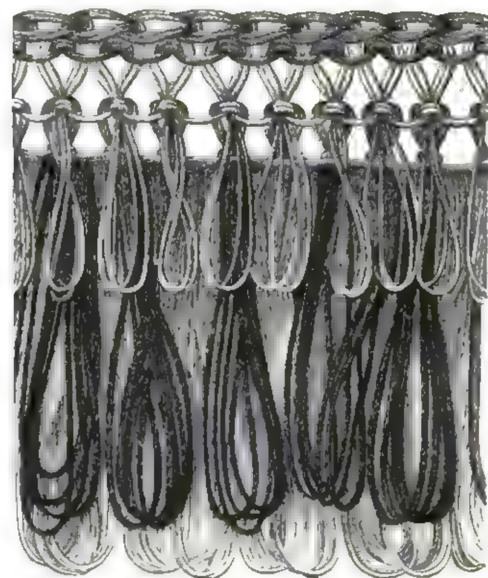
Explication des signes : ■ Brun foncé. ▫ Moins foncé. ▫ De nuance moyenne. ▫ Plus clair. ▫ Clair. - Très-clair (presque jaune). ■ Jaune d'or foncé. ▫ Même jaune moins foncé. ■ Brun-rouge foncé. ■ Même brun moins foncé. ■ Même brun de nuance moyenne. ▫ Même brun plus clair. ▫ Même brun clair. ■ Fond.

Frange tricotée.

Cette frange, qui servira de garniture pour de petits châles, des capuchons, etc., se fait avec de la laine anglaise de deux couleurs. Outre les aiguilles assez grosses, on emploiera deux moules plats en bois, sur l'un desquels, en l'entourant avec de la laine, on pourra faire des bouclettes ayant 2 centimètres 1/2 de longueur, tandis que l'autre moule formera des bouclettes ayant 5 centimètres 1/2 de longueur.

Notre modèle est fait avec de la laine blanche et de la laine bleue.

On monte avec la laine blanche un nombre de mailles suffisant pour border l'objet auquel la frange est destinée; on revient sur ces mailles en faisant toujours avec la laine blanche le 1er tour uni. Au second tour on lève la première maille sans la tricoter, on pique l'aiguille dans la maille suivante, et l'on jette le brin sur l'aiguille, comme si l'on voulait tricoter cette maille à l'endroit; alors on pose le moule le plus large *derrière* l'aiguille tenue par la main droite, et l'on dirige le brin qui se trouve sur cette aiguille, de bas en haut autour du moule sans le serrer, et on ramène le brin sur l'aiguille, de telle sorte qu'il entoure le moule *une* fois, l'aiguille *deux* fois; maintenant seulement on passe la double maille à l'aide de l'aiguille au travers de la 2e maille pour la tricoter, et l'on pique de nouveau l'aiguille dans la maille suivante, où l'on répète ce qui vient d'être indiqué. Après avoir tricoté de cette façon toutes les mailles de l'aiguille, à l'exception de la dernière, on tricote celle-ci sans bouclette, et sans moule par conséquent. Avant de retirer le moule on retourne l'ouvrage, et, prenant la laine bleue, on tricote un tour uni; chaque maille *double* est faite comme une seule maille simple, afin d'avoir le même nombre de mailles qu'au premier tour; vient ensuite un tour à bouclettes sur le moule large et avec la laine bleue, — puis un tour uni sans bouclettes avec la laine bleue, — un tour à bouclettes sur le moule moins large avec la laine blanche, — encore un tour uni sans bouclettes avec la laine bleue. On démonte; la frange est terminée.



FRANGE TRICOTÉE.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Toilette de dîner et de soirée. Robe en taffetas gris-feutre très-clair; sur le bord inférieur de la jupe se trouve un très-large bouillonné, traversé perpendiculairement par des rubans en velours rouge, formant une boucle fixée par un gros bouton blanc en nacre de perles. Corsage à large ceinture de velours rouge, avec boucle en nacre;

Digitized by Google

le corsage, décolleté carrément, est bordé avec un ruban de velours rouge encadré avec une garniture de taffetas gris-feutre; manches courtes formées par deux bouillonnés, traversés par des rubans de velours rouge. Chemisette montante, avec manches longues en mousseline blanche, et entre-deux de dentelle blanche; rubans de velours rouge dans les cheveux.

Robe en moire antique violet clair. Sur chaque lé, au bas de la jupe, se trouve un losange rempli par un crevé de taffetas blanc, encadré de dentelle noire, et bordé d'olives en passementerie. Paletot court, de même étoffe que la robe, fendu sur les côtés, bordé d'un bouillonné plat en taffetas blanc, voilé par une large dentelle noire qui dépasse le paletot; mêmes ornements aux entournures, et sur le bord inférieur des manches; au-dessus du bouillonné blanc se trouve partout un entre-deux en dentelle noire. Chapeau en satin blanc, bouillonné, garni de dentelle noire et de fleurs en velours violet clair.

MODES.

En cette saison, il semblera peut-être utile à nos lectrices de trouver à cette place des renseignements concernant les toilettes *de ville*. Nous allons procéder avec ordre, en allant du *petit* au *grand*.

A Paris, les toilettes des petites filles sont incomparablement plus élégantes que les toilettes des jeunes filles. Jusqu'à dix ans l'élégance féminine semble ne représenter que la coquetterie maternelle; plus tard on simplifie graduellement cette élégance, pour essayer de déraciner les goûts que l'on a fait naître..... Peut-être vaudrait-il mieux s'épargner cette peine, et ne point donner des habitudes de frivolité auxquelles il faudra livrer plus tard des combats dans lesquels la sagesse maternelle, subitement réveillée, n'est pas toujours certaine de remporter la victoire..... Mais nous ne sommes pas ici pour traiter de l'éducation des petites filles. Enregistrons, lors même que nous n'approuverions pas.

Les petites filles portent des pantalons qui ne dépassent pas le genou, et laissent voir les bottes à glands; sur leurs crinolines on met des jupons blancs ou bien de couleur, sans garniture, puisque la robe est assez courte pour n'être pas relevée. Comme pardessus on leur met un talma, ou bien un paletot à manches, — mais surtout ce dernier vêtement; il est fait en drap, en grosse flanelle peluchée à l'intérieur, en drap-velours. Lorsqu'on ne vise pas au luxe, ce paletot est gris, ou de nuance foncée, et peut accompagner toutes les robes. Lorsqu'on veut habiller une petite fille avec *recherche*, le paletot est pareil à la robe, ou fait en velours gros bleu, violet ou vert. Si l'on veut allier la simplicité à l'élégance et à la distinction, on fera le pardessus en drap-velours de l'une des nuances ci-dessus indiquées pour les paletots de velours, et l'on choisira cette même nuance pour les accessoires des garnitures de la robe. Supposons une robe grise, brodée en soutache gros bleu ou bien garnie d'un étroit volant tuyauté, bordé et surmonté d'une, deux ou trois bandes de taffetas gros bleu; le pardessus sera gros bleu, et ainsi de suite. La coiffure la plus solide et la plus commode est le chapeau Henri III, en velours noir, garni de plumes noires.

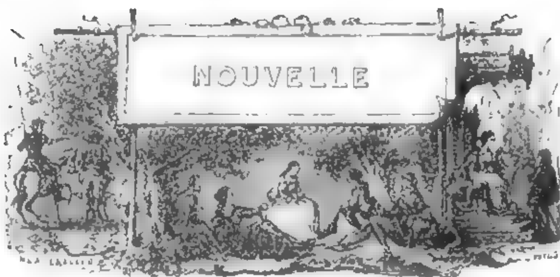
Les jeunes filles portent beaucoup de robes en étoffes dites de *fantaisie*, c'est-à-dire en laine et en soie; quand elles mettent une robe de soie pour les toilettes de visites, ce n'est guère qu'une robe de taffetas noir, sobrement garnie de rubans en velours noir. Pour cet hiver on portera un grand nombre de robes dont la jupe n'aura aucune garniture; cette mode convient tout particulièrement aux jeunes filles; si cependant on veut absolument un ornement qui ne soit pas un ornement, j'indiquerai les gros lisérés en taffetas de couleur que l'on pose sur toutes les coutures de la jupe, puis au milieu de chaque lé, sur une étoffe unie, en laine ou bien en soie. Outre les popelines qui composent généralement les toilettes de visites des jeunes filles, on fabrique cette année une fort jolie étoffe que j'ai déjà indiquée, dont le nom varie suivant les magasins, qui s'appelle *granité* chez les uns, *argentine* ou *pluie de soie* chez les autres, *granulé* ailleurs : c'est un tissu noir et gris, violet et noir, vert et noir, très-soyeux et très-commode, car il peut être porté en toilette négligée comme en *demi*-toilette. Ainsi que je l'ai déjà dit, pour l'hiver les pardessus pareils aux robes ne peuvent composer qu'une toilette négligée. Pour les jeunes filles, la question change d'aspect, et la toilette ainsi composée convient pour les visites; mais, si on veut examiner cette question au point de vue de l'économie, je conseillerai plutôt un pardessus en drap-velours pouvant accompagner toutes les toilettes. Le violet, le gros bleu, le gros vert, le gris, sont les couleurs qui conviennent le mieux pour les toilettes d'hiver. On ne voit guère autre chose cette année que des nuances unies ou des rayures, tantôt très-fines, tantôt dilatées, jusqu'à devenir fort larges. Les capotes bouillonnées en taffetas, avec fond ou ornements de velours noir ou de même couleur que le chapeau, sont à la mode, et conviennent aux jeunes filles. Comme chapeau *de fatigue*, je conseillerai cette capote en taffetas noir avec ornements en velours noir, fleurs de diverses couleurs, ou bouclettes en velours rose, bleu ou cerise, à l'intérieur. Pour chapeau *de toilette*, la capote sera en taffetas blanc, avec velours bleu ou violet, ou mauve, ou vert.

Les toilettes des jeunes femmes peuvent être très-simples ou très-riches à volonté, puisque la mode admet même les robes sans aucune garniture. Qu'on ne s'en prenne donc plus à cette souveraine tyrannique pour excuser en soupirant des accessoires trop coûteux; si on les porte, c'est qu'on le veut bien; nulle loi n'y oblige.

Parmi les ornements très-riches, citons les entre-deux en imitation de dentelle noire; leur tissu est plus épais que par le passé, et ils copient parfaitement la passementerie, grâce aux perles de jais noir qui sont venues s'y ajouter. Quelques-uns de ces entre-deux forment des ondulations, et ce ne sont pas les moins jolis; ceux à médaillons sont aussi fort beaux; je les ai vus chez Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6; leur prix est de trois francs le mètre. Les papillons, les palmes, les couronnes en dentelle noire, se sont aussi garnis de perles de jais; du reste, les perles sont à l'ordre du jour, et l'on ne vous demande pas si vous les aimez pour en mettre partout.

Les tissus de soie destinés aux toilettes de ville sont, comme tous les tissus actuels, unis, ou bien à rayures, ou bien à dessins imperceptibles; ce sont de tout petits *éclairs*, des arabesques en miniature, jetées sur fond de moire antique. Le noir et le blanc ont contracté une alliance indissoluble : on les voit partout, marchant de compagnie, se cédant mutuellement le rôle de *principal*, adoptant de bonne grâce le rôle d'accessoire, et prouvant une fois de plus que l'harmonie naît des contrastes.

E. R.



AIDE-TOI, LE CIEL T'AIDERA.

Suite et fin.

« M. et Mme Félix Tribert venaient visiter les dames de Mervan, en leur témoignant la plus cordiale sympathie. Mme Tribert avait, outre son piano, un orgue qui inspirait à Paul de Mervan des transports d'enthousiasme. La jeune femme, frappée du bonheur que causait à notre aveugle l'audition de quelques beaux morceaux de musique, entreprit de guider ses mains sur les touches d'un instrument; ces essais furent assez heureux, et développèrent dans l'âme du pauvre déshérité une passion intense; ses dispositions musicales se révélèrent rapidement, et l'on se hâta de lui donner un maître intelligent. Désormais l'enfant aveugle avait une jouissance ici-bas, et il deviendra un musicien distingué..... peut-être un compositeur! En tout cas, il devra à un art sublime l'allégement de ses tristesses.

« Deux jours après la conversation que j'ai citée, j'étais à Paris, et je reçus la visite de M. Tribert.

« Je vais toujours droit au fait, » me dit-il en s'asseyant près de moi, « et je viens vous demander un conseil, Madame, et même votre participation à un complot dont je m'occupe en ce moment. Notre ami, M. de Vaucigny, espère se marier dans quelques semaines; il cherche à louer une maison pour y installer sa nouvelle famille, et c'est justement à ce sujet que je viens vous consulter. J'ai revendiqué l'honneur de représenter à ce mariage le père de Mlle de Mervan; nul ne peut me contester, je l'espère, le droit d'offrir à la jeune femme un souvenir de cette journée, durant laquelle j'aurai tenu la place de son père. D'un autre côté, les connaissances, l'activité ingénieuse, l'intelligence dont M. de Vaucigny a fait preuve depuis plusieurs années dans toutes les affaires qu'il a conduites pour mon compte, me permettent aussi, je l'espère, de prélever une bien faible part des bénéfices que nous lui devons, pour donner à sa femme une preuve de notre reconnaissance; j'essaye de m'acquitter pour l'avenir, en l'associant à notre maison; le traité vient d'être signé. Désormais notre raison sociale est : *Tribert père, fils et compagnie*, et je crois avoir rendu un service plus grand encore à mon fils qu'à M. de Vaucigny, en leur faisant signer cet acte d'association. Félix est intelligent, sans doute, et actif; mais quelle différence! Il n'a pas le feu sacré comme notre associé! Il ne sait pas comme celui-ci deviner, pressentir, juger les hommes et les affaires avec une pénétration, une lucidité qui m'ont souvent frappé d'admiration! Bref, je n'acquitte que très-incomplétement ma dette en l'associant à mes bénéfices; il me reste toujours un arriéré, et cette situation ne doit pas durer.... dans le commerce!

« Je viens donc, Madame, vous demander si vous pensez que Mlle de Mervan préférerait à des bijoux et des cachemires que je pourrais lui offrir la possession d'une maison située dans le quartier qui convient le mieux à M. de Vaucigny. Je sais, par l'un de mes commis, qu'il a vu hier la maison dont je vous parle, qu'elle lui convenait à tous égards, et qu'il a été fort désappointé par le refus du propriétaire, qui veut la vendre, et ne consent pas à la louer.

— Que vous êtes bon, Monsieur! » dis-je, charmée par la délicatesse de M. Tribert....., « et que vous êtes heureux, étant bon, d'être riche!

— Oui, Madame, vous avez raison d'envisager la question de cette façon; je serai plus heureux que nos amis, si je contribue pour ma petite part à leur satisfaction; et depuis que je m'occupe de notre *complot*, je ne me sens pas d'aise; il va falloir diriger des ouvriers, — choisir un mobilier..... Oh! pour cela, je ne m'en tirerai jamais sans l'aide de ma bru, et surtout sans la vôtre; car, mieux qu'elle, vous connaissez les goûts de Mlle de Mervan. J'ai été voir cette maison ce matin..... Serait-ce abuser de votre bonté que de vous demander de venir la visiter avec moi? Ma voiture est à votre porte; voudriez-vous mettre un voile, afin qu'Étienne ne vous reconnaisse pas s'il nous rencontre ensemble? car il faudra me garder le secret, j'y tiens essentiellement. »

« Je consentis avec empressement à toutes les propositions de M. Tribert, et bientôt sa voiture nous emporta vers le bois de Vincennes. Après trois quarts d'heure de marche, le cocher s'arrêta devant un grand mur, percé d'une porte dont la mine sournoise me séduisit. J'ai le goût des Arabes; j'aime les habitations soigneusement closes, qui réservent tous leurs charmes pour l'œil du maître. On nous ouvrit cette porte, et, dès le premier pas, je compris que M. de Vaucigny avait dû désirer et regretter cette habitation.

« Une cour peu vaste, mais plantée d'arbustes et soigneusement sablée, séparait la maison du mur d'enceinte; celui-ci, si revêche à l'extérieur, était à l'intérieur garni de beaux espaliers; le jardin s'étendait par derrière; il contenait plusieurs arbres magnifiques, et une belle pelouse garnie de corbeilles de fleurs. La maison se composait d'un rez-de-chaussée et d'un étage; au rez-de-chaussée se trouvait un fort grand salon, séparé de la salle à manger par une salle de billard. Le premier étage se composait de six chambres à coucher, plus des cabinets de toilette, dont l'un fort grand.

« Voici mon plan, » dit M. Tribert, qui prenait des mesures de tous les côtés, sondait les murs pour s'assurer de ceux qui n'étaient que des cloisons, et embrassait d'un seul coup d'œil tous les détails grands et petits; « quatre chambres à coucher sont nécessaires à la famille; mais on peut avoir besoin d'une ou deux chambres d'amis; je ferai donc construire un grand atelier consacré à M. de Vaucigny. Je tiens beaucoup à cet atelier; je désire qu'il ait là sous la main ses alambics, ses fourneaux, ses échantillons de tous genres, tissus, couleurs, etc., ses cartons de dessin; en un mot, tout ce qui se rapporte à notre industrie et à ses goûts. On exhaussera le toit de la maison pour donner à l'atelier la hauteur nécessaire à une bonne et franche clarté; au rez-de-chaussée, en dessous de l'atelier, nous ménagerons la place nécessaire pour un office, un poulailler et une petite étable, car je veux compléter le mobilier par l'adjonction d'une petite vache bretonne, semblable à celle que Mlle de Mervan a vue chez ma bru, et qui lui plaisait tant. L'allée qui s'étend entre le mur et la maison est beaucoup plus large à gauche que sur la droite; c'est là que nous élèverons notre construction; il n'y aura rien de changé, sinon que l'allée droite sera plus large que l'allée gauche.

« Allons, c'est dit; cela vous semble convenable et commode, n'est-il pas vrai?

— Cela me paraît ravissant. Comme Marie sera heureuse ici! On ne détruira pas, en bâtissant l'atelier, cette vigne-vierge, et ces rosiers grimpants, et ces aristoloches qui voilent la maison?

— Soyez tranquille; cela sera endommagé tout au plus à gauche, et encore! Dans huit jours au plus les ouvriers seront installés, et nous ne leur permettrons pas de perdre du temps. Je vais vous reconduire, Madame, puis je me rendrai chez mon notaire pour remettre cette affaire en ses mains. Mais vous me garderez le secret?

— Vous pouvez en être assuré. Seulement, s'il est facile de ne rien dire à Mlle de Mervan, il faudra bien empêcher M. de Vaucigny de chercher et de trouver une habitation.

— Voilà qui est désagréable! J'aurais pourtant bien désiré que la surprise fût complète pour tout le monde. N'y aurait-il pas moyen de tout concilier? J'ai peu d'imagination lorsqu'il s'agit de ruse..... Mais vous, Madame, ne sauriez-vous me remplacer en cette circonstance? On dit que les femmes..... Enfin, il paraît qu'elles ne sont jamais prises au dépourvu sur ce point, et.....

— Je vous entends bien, » répondis-je en riant, « vous m'appelez à votre secours, parce qu'il s'agit de tromper, et parce que vous supposez qu'une femme s'y entend mieux qu'un homme?

— Madame, une pareille supposition!..... Croyez-bien que..... Enfin, comment vous y prendriez-vous si vous étiez à ma place?

— Ne m'avez-vous pas dit que M. de Vaucigny regrettait beaucoup de ne pouvoir louer cette maison?

— Mais oui; il en a parlé à l'un de mes employés, à celui-là même qui la lui avait indiquée.

— Eh bien! dites à M. de Vaucigny que vous connaissez une personne décidée à acheter cette propriété pour la louer ensuite; obtenez qu'il l'attende pendant deux ou trois mois, engagez-le à ne point retarder son mariage, à habiter en attendant la maison que vous avez prêtée aux dames de Mervan.

— Comme tout cela est simple, naturel, et bien imaginé! Cela concilie tout! Et voyez combien j'ai eu raison d'appeler une femme à mon aide! Je tromperai..... sans mentir! Tant que la diplomatie ne sera pas pratiquée par les femmes, elle restera dans l'enfance; ces pauvres hommes sont forcés d'apprendre un art qui est inné chez

Digitized by Google



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 r. Jacob Paris

Toilettes de Melle RABOIX, 67, rue N^{ve} des Petits Champs.

Reproduction Interdite

1864 N°

Digitized by Google

Digitized by Google

vous, et ils sont bien maladroits, lors même qu'ils se croient fort habiles.

— C'est bien, Monsieur, je vois clair dans vos prétendus compliments, et je vous les ferais payer cher si je n'étais très-heureuse; mais le bonheur dispose à l'indulgence, et je veux bien ne conserver aucun souvenir de votre ironique admiration. »

« Cette petite guerre amicale se poursuivit pendant tout le trajet qui me séparait de ma demeure et nous échangeâmes, en nous quittant, une affectueuse poignée de main; j'aurais bien volontiers embrassé M. Tribert, tant j'étais charmée de sa bonté et de sa générosité si délicate.

« Notre *complot* fut parfaitement ourdi; les trames les plus simples sont toujours les plus habiles. M. de Vaucigny, qui souhaitait vivement habiter la maison que M. Tribert lui préparait à son insu, renonça à toute autre recherche, du moment où on lui eut affirmé qu'il pourrait louer cette maison dans quelques mois. M. Tribert y installa des ouvriers, et la construction marcha rapidement.

« Pendant ce temps Marie revenait à la santé, et l'on put fixer le jour de la célébration de son mariage; seulement M. Tribert demanda un retard de quinze jours, motivé par un voyage qu'il ne pouvait remettre : il les passa dans la maison destinée au nouveau ménage, et enfin il reparut à Meudon l'avant-veille du mariage de Marie. Nous étions tous réunis lorsqu'il fit son entrée, et je ne me souviens pas d'avoir jamais vu un visage plus radieux que le sien. Il tenait à la main un joli coffret, curieusement travaillé, à ferrure antique, un véritable objet d'art, dont je connaissais d'avance le contenu. Son fils et sa belle-fille, instruits de la *surprise*, baissaient les yeux pour ne point se trahir par l'expression joyeuse de leurs regards.

« Votre présence nous a beaucoup manqué, » lui dit Marie avec son doux sourire.

« Ah! les affaires sont les affaires, » répondit M. Tribert, se servant à dessein des paroles mélancoliques prononcées par Marie le jour où elle croyait dire un éternel adieu à son fiancé. Cette citation rendait plus sensible encore la joie du présent, car, si Dante a eu raison de dire *qu'il n'est pire misère qu'un souvenir heureux dans les jours de douleur*, on peut en conclure qu'il n'est pas de plus grande joie qu'un souvenir douloureux, lorsque le malheur est conjuré et écarté de l'horizon. « Cependant, » reprit M. Tribert, « vous avez eu assez bonne compagnie pour ne pas trop regretter celle de votre vieil ami.

— Vous savez bien, » répondit Marie, « que la joie se décuple lorsqu'on la voit reflétée et partagée par ceux que l'on aime.

— Marie a raison, » dit à son tour M. de Vaucigny, « et pour toutes sortes de raisons je ne vous ai pas encore pardonné votre départ et votre absence.

— Eh bien! j'espère que vous allez me pardonner tout cela à la fois, car je me suis privé du plaisir de vous voir, uniquement pour m'occuper de vous. Vous pouvez écouter ce que je vais dire à votre fiancée; mais il vous est interdit de m'interrompre, et surtout d'apporter la moindre opposition aux arrangements que j'ai pris. Je vous préviens d'ailleurs que vous prendriez une peine absolument inutile; si vous êtes obstiné, je suis têtu, et vous serez forcé de céder; épargnez-vous toute opposition. Mademoiselle, » dit-il en se tournant vers Marie, « si quelqu'un se présentait ici en annonçant une restitution.....

— Comment? Est-ce que la princesse?

— Ne nous occupons pas de cette femme; elle ne reparaîtra pas, selon toute probabilité; et ce que nous dépenserions pour la poursuivre ne serait pas regagné, même en cas de succès. Non, je veux dire que, si l'on venait nous apprendre que votre fiancé a rendu dans le passé des services très-considérables à quelqu'un qui veut s'acquitter en partie, vous ne vous croiriez pas sans doute le droit de refuser, non pas un don, mais une restitution?

— Monsieur, je ne sais..... Étienne serait meilleur juge que moi en toute cette affaire.

— Soit; mais je fais appel à votre raison, afin que la sienne ne s'obscurcisse pas par mille idées de délicatesse erronée; il est très-ombrageux, je vous en préviens, pour que vous ne soyez pas désagréablement surprise lorsque vous apercevrez ses imperfections; en ce moment vous ne les voyez pas, mais plus tard!

— Tant mieux, » dit Marie en riant, « l'indulgence qu'il trouvera en moi le disposera à être indulgent pour mes propres défauts.

— C'est fort bien pensé; mais nous nous écartons de notre sujet. Voyons, je ne sais plus comment m'y prendre, et je demeurerai court si l'on ne vient pas à mon aide.... »

« M. Tribert m'adressa un coup d'œil d'intelligence.

« Je vais vous dévoiler le secret qui gêne votre ami, » dis-je en intervenant dans le dialogue; « ne vous sera-t-il pas bien doux, ma chère enfant, de vous trouver environnée, dès votre entrée en ménage, de mille objets familiers destinés à vous accompagner dans tout le cours de votre existence, et qui représentent tous l'intelligence, les talents de votre mari, et l'estime qu'on en a faite? Ne serez-vous pas heureuse de vous trouver en possession d'une demeure qui sera *vôtre*, et qui vous conservera fidèlement les souvenirs sacrés de la famille? M. Tribert, voulant reconnaître quelques-uns des services que votre fiancé lui a rendus, a eu l'heureuse inspiration d'acquérir, en votre nom, la maison que M. de Vaucigny désirait louer. Il vous offre la patrie dans la patrie, c'est-à-dire la possession de l'abri sous lequel s'écoule la vie domestique; vous ne pouvez le refuser ni l'un ni l'autre.

— Voici les titres de propriété, » dit M. Tribert en présentant le coffret à Mlle de Mervan.

« Étienne, que faut-il faire? » dit la jeune fille, frappée de surprise et d'attendrissement.

« Il faut accepter, mon amie, » répondit M. de Vaucigny en se levant pour prendre la main de M. Tribert; « vis-à-vis de certaines personnes la délicatesse interdit tout refus, et, pour prouver notre reconnaissance à notre ami, nous ne pouvons mieux faire que de lui dire franchement notre joie.

— Voilà donc la véritable cause de votre absence? » dit Marie, en embrassant M. Tribert avec une tendresse filiale; « vous nous avez trompés pour vous occuper de nous?

— Non pas; je n'ai trompé personne; je ne souffrirai pas que l'on m'accuse de duplicité! Je suis l'élève docile d'une dame, qui a bien voulu me diriger dans la difficile entreprise qui consiste à ne pas dire la vérité, sans jamais s'exposer à mentir! J'ai dit que je m'absentais pour des affaires : c'était la vérité, ou du moins une partie de la vérité. Je n'étais pas forcé de vous présenter cette divinité dans son costume mythologique, et il m'était bien permis de la voiler un peu. »

« Il fut décidé que, dès le lendemain, nous irions tous visiter la demeure destinée au jeune ménage; elle ne m'était pas inconnue, car j'y avais fait depuis un mois de fréquentes visites, pour donner des conseils importants au tapissier de M. Tribert. M. de Vaucigny porta Mme de Mervan jusqu'à la voiture qui devait la conduire à la maison de ses enfants; ils s'installèrent près d'elle, avec Marie et Paul; la deuxième voiture m'emmenait, avec M. Tribert, son fils et sa belle-fille.

« On n'avait pas touché à la petite porte, qui était toujours à moitié cachée sous un rideau de lierre et de vigne-vierge. Les modifications apportées à la maison avaient été intelligemment conduites et appropriées aux goûts particuliers de ses propriétaires. L'atelier nouvellement construit offrait à M. de Vaucigny une retraite agréable, un poétique cabinet de travail; de vastes bibliothèques, très-simples, mais très-élégantes de forme, réservaient une bonne hospitalité au grand nombre de livres que possédait M. de Vaucigny; ces bibliothèques étaient divisées en plusieurs corps séparés, ayant un fronton sobrement orné, sur lequel étaient sculptées diverses désignations; l'un portait le mot *Chimie*, — un autre le mot *Botanique*, — un autre le mot *Commerce*, et ainsi de suite.

« Quant au salon, il souleva une tempête d'applaudissements, et cependant ce n'était pas un salon proprement dit. Nous nous étions affranchis, dans le choix de l'ameublement, des traditions classiques qui imposent la compagnie d'une foule d'objets stéréotypés, et nous n'avions voulu tenir compte que des habitudes particulières de chacune des personnes destinées à habiter cette pièce. Une *merveilleuse* eût regardé ces dispositions avec pitié, et nulle Parisienne ou provinciale n'aurait consenti à les subir; mais nous connaissions Marie et M. de Vaucigny; nous savions qu'ils ne comptaient pas *recevoir*, dans l'acception généralement attribuée à ce mot. Ce salon n'était destiné ni aux visites à la fois compassées et frivoles qui fournissent aux personnes de tout âge l'occasion de montrer leur parure, ni à ces froides réunions où, sous prétexte d'entendre de la musique que nul n'écoute, on fait assaut de toilettes et de vanités. Là devait vivre la famille, visitée par des amis intimes, en communauté de goûts et d'opinions avec leurs hôtes. Dans la conversation variée qui s'établit entre des esprits divers, on éprouve souvent le désir de lire quelques vers, de recourir à des mémoires, à des livres historiques..... Nous avions par conséquent placé dans le salon plusieurs petites bibliothèques en bois noir à filets de cuivre, portant au fronton leurs diverses désignations : *Poésie*, — *Histoire*, — *Mémoires*, — *Romans*.

Au milieu de la chambre était une grande table ronde, sur laquelle devaient tenir à l'aise les revues et les journaux; un orgue, donné par Mme Tribert, occupait l'un des panneaux; Paul devait se placer là bien souvent; vis-à-vis était un beau et bon piano de Pleyel, qui constituait le souvenir offert par moi à Marie; une table à ouvrage était placée près de l'une des fenêtres dans le voisinage du fauteuil de Mme de Mervan, afin que sa fille pût lui tenir fidèlement compagnie tout en travaillant.

Nous n'avions fait aucune dépense de luxe proprement dit; la cheminée ne montrait pas avec orgueil une coûteuse garniture; un simple bloc en marbre blanc servait de pendule; il n'y avait pas de candélabres! deux statuettes en marbre blanc les remplaçaient; pas de lustres! A quoi bon? on ne devait pas *recevoir!* Point de dorures, pas le moindre lampas ou brocart de soie, mais de bons fauteuils, des rideaux et des portières, des canapés commodes, donnaient au salon un aspect fort séduisant. On comprenait instinctivement que la conversation serait animée et intéressante, que les heures s'écouleraient avec profit pour le cœur et l'intelligence dans cet intérieur, où l'on avait fait une large part à toutes les vraies jouissances de la vie. Nous n'avions pas omis de donner une large satisfaction à l'une des passions dominantes de Marie : des jardinières simples, rustiques même, mais gracieuses et spacieuses, étaient disséminées de toutes parts. Devant le salon, la salle de billard et la salle à manger qui s'ouvraient sur le jardin, s'étendait une terrasse bitumée, entourée de minces colonnettes en fer qui soutenaient une toiture de verre; à ces colonnettes devaient s'adapter, pour l'hiver, des cloisons de verre, qui transformeraient la terrasse en une serre, très-petite sans doute, mais offrant une perspective charmante aux chambres avec lesquelles cette serre communiquait directement. Pendant l'été les cloisons étaient enlevées, et la terrasse devenait un petit salon aéré.

L'une des chambres d'amis fut consacrée, séance tenante, à M. Tribert, qui promit de venir parfois passer vingt-quatre heures, du dimanche au lundi..... car il ne faut pas négliger les affaires!

« Une petite pièce fut destinée à Claudine, qui, par son dévouement et son honorabilité, avait mérité d'être adoptée comme amie.

« M. de Vaucigny avait fait dérober par Claudine une miniature fort ressemblante de M. de Mervan. D'après cette miniature, confiée à un bon peintre, il avait fait exécuter un grand portrait. J'étais la confidente de tous les secrets, de toutes les surprises qui se préparaient. Le portrait avait été provisoirement déposé chez moi, et je m'étais hâtée de le faire transporter à l'habitation destinée au jeune ménage. Nouvelle et impardonnable hérésie! J'avais fait placer ce portrait dans le salon; un portrait de famille! Mais, ainsi que je l'ai déjà dit, le salon n'était pas destiné à devenir un caravansérail pour les indifférents; on ne voulait y réunir que des amis, et ce pauvre chef de famille, qui ne s'était égaré que par défaut de jugement, et qui était mort à la peine, en travaillant à sa façon au bien-être de ceux qu'il devait protéger, se trouvait à sa place naturelle, en présidant les réunions de famille. Il était absous de ses erreurs par la tendresse de ceux qu'il avait failli entraîner dans sa chute, et qui ne se souvenaient plus que de son dévouement. M. de Vaucigny avait deviné les sentiments de la famille de Mervan, et il fut pleinement heureux en voyant des larmes d'attendrissement et de gratitude dans les yeux de Mme de Mervan et dans ceux de sa fille.

« Le mariage a eu lieu hier. On l'a célébré à huit heures du matin, en présence des témoins et d'un fort petit nombre d'amis, tout à fait intimes. M. Tribert remplaçait M. de Mervan, et il était fort glorieux de conduire une mariée aussi belle que l'était Marie dans son simple costume de mousseline blanche. Nous n'avons eu ni grand'messe, ni orgue, ni assemblée somptueusement vêtue, ni chevaux impatients piétinant devant l'église; mais le prêtre qui a prononcé la bénédiction nuptiale connaissait les incidents que je viens de vous raconter; c'est un homme de cœur, un véritable chrétien, et la courte allocution qu'il a adressée aux nouveaux époux ne contenait pas une pensée qui fût en désaccord avec les sentiments sérieux qu'éveille une semblable cérémonie. Il n'a fait aucune allusion aux jouissances de vanité qui pourraient être un jour à la portée de ce jeune ménage, en voie de prospérité. Il les a félicités de connaître et de pratiquer la grande loi du travail, qui donne à ceux qui l'observent la paix, le contentement d'eux-mêmes et des autres, et qui, par cela même, élève logiquement le cœur jusqu'à l'indulgence, jusqu'à la bienveillance et la charité. Il ne leur a pas dit : *Travaillez pour vous enrichir*, mais il leur a dit : Travaillez pour être bons, et par conséquent heureux.

« Je vous bénis avec joie, » a-t-il ajouté : « j'envisage votre avenir avec sérénité et confiance. Moins que d'autres, vous serez accessibles aux tentations, aux déceptions, aux douleurs et aux malheurs qui sont la conséquence logique et funeste des vies oisives et inutiles. Avant de venir dans cette église demander à Dieu de consacrer votre affection, vous avez, l'un et l'autre, lutté avec les difficultés de la vie, vous avez essayé votre courage en vous répétant :

« *Aide-toi, le ciel t'aidera.* »

La conversation reprit son cours chez Mme V***.

« Ainsi donc, » dit la jeune femme qui avait demandé qu'on lui racontât *un roman*, « ainsi donc, Mme Rambert, qui me plaisait tant, était Mlle de Mervan; elle est actuellement Mme de Vaucigny. La verrons-nous chez vous?

— Vous la rencontreriez, si elle voulait y venir. Mais, à vous dire vrai, je ne crois pas que nous puissions compter faire de M. et de Mme de Vaucigny des commensaux assidus. Leur habitation est fort éloignée; ce n'est pas un riche immeuble au centre de Paris, que M. Tribert leur a offert; c'est une simple maison, située presque à la campagne, et dans laquelle ils se trouveront si bien, qu'ils ne consentiront que bien difficilement à quitter leur *home* pour prendre part aux distractions mondaines. Marie veut se consacrer entièrement à sa maison et à ses malades; madame de Mervan a pu se faire transporter à l'église pour assister au mariage de sa fille, mais désormais elle ne quittera plus sa demeure. Si sa fille avait le goût des distractions qui éloignent du foyer domestique, la pauvre mère vivrait isolée..... Non, M. et Mme de Vaucigny ne veulent pas sacrifier la réalité à l'apparence, et ils préféreront toujours les plaisirs paisibles qu'ils trouveront chez eux, aux divertissements fiévreux que la vie parisienne offre aux oisifs pour les aider à s'étourdir sur leur néant. Ils auraient pu, sans doute, organiser différemment leur existence; ils auraient pu choisir, dans l'intérieur de la ville, un appartement mesquin dans lequel leurs malades auraient été privés de jour, de soleil et de verdure; ils auraient pu, comme tant d'autres, renoncer au nécessaire pour avoir le superflu, mais ce sont des originaux dépourvus de vanité, et n'ayant, ni l'un ni l'autre, le désir de se faire voir, et l'espoir de se faire remarquer. Il leur sera sans doute un peu pénible de voir leurs amis plus rarement..... Mais nous trouverons bien le temps d'aller les visiter, et je suis certaine que leur salon contiendra souvent un cercle composé d'amis et d'hôtes intéressants. »

EMMELINE RAYMOND.

FIN.

LA FILLE DU MAÇON *.

On donne à Julie Martin quatre prétendants. En Picardie, où les garçons se fiancent de très-bonne heure, quatre soupirants pour une fille, c'est beaucoup; aussi ceux de Julie ne sont-ils pas tous de Vassens : elle en a un à Trosly, un à Blérancourt, un à Espagny, et un à Mor-

* Collection J. Hetzel, libraire, 18, rue Jacob.

Digitized by Google

sains. Peut-être en a-t-elle d'autres ailleurs, mais ils ne se sont pas encore déclarés.

Les gens qui, pour un motif ou pour un autre, restent dans l'ignorance des choses qui se passent à Vassens et aux alentours, demanderont sans doute quel charme particulier ou quelle richesse Julie possède pour intéresser tant de cœurs. A ceux qui connaissent les paysans, une seule réponse suffira : c'est une bonne ouvrière.

Elle n'est certes pas la plus belle des filles de Vassens, mais aucune n'est plus ferme sur ses hanches, plus vigoureuse, plus resplendissante de santé. Or, au village, où l'on travaille sans cesse, la vigueur a son mérite, voire même sa beauté, et l'on ne doit pas s'étonner d'entendre les promis vanter les belles grandes mains, les beaux grands pieds, les belles grosses tailles de leurs promises.

Julie Martin, sa onzième année accomplie et sa communion faite, fut placée en apprentissage chez une maîtresse couturière, comme pour justifier la moitié du proverbe bien connu qui dit qu'à Vassens « toutes les filles sont couturières, et les garçons maçons. »

La fillette commençait à peine à se mettre à la couture, quand elle perdit sa mère, laquelle était une brave femme, mais un peu paresseuse, et, à cause de cela, rarement d'accord avec le père Martin, qui passe à bon droit pour le meilleur ouvrier du canton. Julie revint chez son père, et, comme elle est fort courageuse, ils s'entendirent tout à fait bien. Le bonhomme, tant était grande sa confiance en sa fille, finit par la laisser mettre ses comptes en écritures, et il alla même jusqu'à se dispenser de les retenir dans sa mémoire.

Julie, depuis huit ans, tient le ménage de son père avec le plus grand soin. Tout est en ordre autour d'elle, et tout se conserve. A la mort de sa mère, que Dieu garde! comme dit le père Martin quand il parle de sa femme, la maison était endettée. Maintenant on peut affirmer sans crainte que les Martin mettent chaque année, dans leur escarcelle, une centaine de bons écus.

Tous les hommes de Vassens vont aux carrières durant la mauvaise saison. L'été, les plus pauvres se font ouvriers maçons, et les plus riches deviennent maîtres; c'est l'usage depuis un temps indéfini, et, quoique l'un commande et que l'autre obéisse, on reste égaux et camarades. Le maître maçon achète les pierres de son ouvrier, les réunit aux siennes et bâtit par entreprise des maisonnettes dans les pays environnants.

L'ouvrier du père de Julie était un orphelin nommé Aimable Leduc, que le bonhomme avait recueilli par charité, et auquel il avait appris l'état de tailleur de pierres et celui de maçon. Le jeune homme, que le père Martin ne voulait pas voir mener la vie d'auberge, logeait et mangeait toute l'année chez son maître.

Un dimanche, le vieux maçon, voyant sa fille en grande toilette, lui dit d'un ton grave :

« Je t'en prie, Julie, ne cherche plus d'amoureux. Les quatre que tu as déjà me tourmentent suffisamment..... ils veulent que je t'oblige à choisir l'un d'entre eux.

— Nous verrons l'an prochain, mon père, » dit Julie en souriant.

« Oui, tu te décideras quand les oiseaux auront pris leur vol, » répliqua Louis Martin.

« Julie est une fille trop honorée pour ne pas gagner à attendre, » dit Aimable.

« Mêle-toi de tes affaires, petit, » repartit le vieux maçon; « celle-ci ne te regarde pas.

— Eh bien, à la bonne heure! vous êtes gentil, patron, » dit Leduc; « j'espère pourtant être de la noce.

— Oh! ça, ne crains rien, tu ne seras pas oublié, ma fille ne le souffrirait pas.

— Elle est bien bonne, » dit Aimable en se dirigeant vers la fenêtre.

Julie, qui avait suivi le jeune homme du regard, l'appela vivement. Aimable, avant de se retourner, essuya ses yeux.

« Tu pleures? » dit la jeune fille avec une émotion que vit le père Martin.

« Moi! » dit Aimable en riant, « non, c'est le soleil.

— Veux-tu, » demanda Julie, « m'accompagner jusqu'à Blérancourt? Je m'y attarderai, et je n'aime pas à revenir seule le soir, par les carrières. »

Aimable parut enchanté de cette proposition; il s'empressa d'accepter, et bientôt les deux jeunes gens se mirent en route.

Lorsqu'ils furent partis, le père Martin murmura, en secouant la tête :

« C'est impossible, je suis fou, ma fille est bien trop sensée pour cela. »

Aimable et Julie gravissaient péniblement la montagne; il faisait chaud, l'air était pesant, on n'entendait chanter ni les oiseaux ni les insectes. Aimable plaçait un mot de temps en temps sans obtenir de réponse, car Julie, comme toutes les femmes de Vassens, ne parlait pas dans le ravin; elle savait que les carrières, dont les ouvertures semblent de grands yeux curieux, sont très-bavardes et se répètent dix fois les unes aux autres tout ce qu'elles entendent.

Arrivés au haut de la côte, les deux jeunes gens aspirèrent avec délices les bouffées d'air frais qui passaient sur la montagne; puis ils vinrent s'asseoir au pied de la croix, où ils se reposèrent un instant.

C'était le temps de la fenaison, et, quoique ce fût un dimanche, tous les ouvriers des fermes voisines travaillaient sur le plateau. Les filles et les femmes, armées de leurs grandes fourches, retournaient le foin en chantant la chanson des faneuses :

Allons, par bandes joyeuses,
Faner le foin dans les champs.

Tout le long du plateau, Aimable et Julie se virent obligés de faire la conversation avec les charretiers qu'ils rencontraient sur la route, et avec les faneuses de leur connaissance, qui, en les apercevant, accouraient au bord des terres.

Enfin ils gagnèrent le bois et descendirent la côte de Blérancourt.

Au pied de la montagne, on voyait passer dans les hameaux de Saint-Pierre et de Cavecy des essaims de jeunes filles avec leurs beaux bonnets garnis de rubans de toutes couleurs. Les petits enfants, tous endimanchés, traversaient la campagne les mains pleines de gros bouquets de coquelicots et de bluets. Les jeunes garçons, en grande toilette, marchaient par bandes, en chantant. De leur côté, les ménagères allaient et venaient, le poing sur la hanche, au milieu des rues. Dans une cour de Saint-Pierre, vis-à-vis de l'auberge, les hommes mariés jouaient aux boules.

Tout à coup les cloches sonnèrent vêpres; un gai carillon domina les rires des jeunes filles, les cris des enfants, les chants des garçons, et les caquetages des commères.

A l'entrée de Blérancourt, Julie dit à son compagnon :

« Promène-toi dans le village et fais ce que tu voudras, mais attends-moi, vers sept heures, au Marais. Nous retournerons à la nuit tombante.

— Voudras-tu danser, avant de partir, une contredanse avec moi, Julie? » demanda Aimable d'un air timide et suppliant.

« C'est impossible, » répondit la jeune fille d'une voix brève; « si je dansais avec toi, je serais forcée de danser avec tous mes amoureux, et je passerais la nuit ici.

— Alors, à sept heures, au Marais! »

Et le jeune garçon s'éloigna en murmurant :

« Elle est trop fière pour aimer jamais un pauvre ouvrier comme moi. »

Julie se rendit d'abord chez le notaire; elle lui portait quelques écus à placer. M. Christophe, après lui avoir fait des compliments sur la manière dont elle administrait les affaires de Louis Martin, lui parla d'un projet qui rendit la jeune fille bien glorieuse. Voici ce dont il s'agissait. L'année précédente, à la fête, les gens de la famille du notaire avaient eu tant de désagrément dans les auberges avec leurs chevaux et leurs voitures, que Mme Christophe, en se rappelant ces ennuis, s'était tout à coup mis en tête de faire bâtir une écurie. Comme il ne restait que deux mois pour exécuter ce projet, le notaire avait pensé à Louis Martin, qui, seul, dans le canton, pouvait avoir le courage d'entreprendre une chose aussi difficile.

Lorsqu'il eut exposé l'affaire à Julie, M. Christophe lui demanda :

« Cela se peut-il, mon enfant?

— Rien n'est impossible à mon père, » répondit la jeune fille, en songeant avec orgueil qu'un maçon de Vassens allait travailler chez le notaire de Blérancourt; « vous pouvez compter sur lui.

— Ma femme sera bien heureuse, » répliqua le notaire, dont la figure s'épanouit. « Dites à Louis Martin de commencer immédiatement. »

Puis, après avoir réfléchi, M. Christophe ajouta :

« Il est bien entendu que votre père n'entreprendra ce bâtiment qu'avec la certitude de pouvoir le terminer. Si ma femme voyait, le jour de la fête, des pierres dans son jardin, elle ne s'en consolerait pas de l'année.

— Si mon père vous promet d'être exact, monsieur Christophe, » dit Julie, « vous n'avez pas à vous inquiéter.

— Alors, à bientôt! » dit le notaire, qui parut fort content, et s'empressa d'aller annoncer cette bonne nouvelle à sa femme.

(La fin au prochain numéro.)

AVIS.

Nous publierons avec le n° 47 une planche de patrons contenant les objets suivants : Pantalon pour petit garçon de six à huit ans. — Gilet pour petit garçon de six à huit ans. — Veste pour petit garçon de six à huit ans. — Gilet à longues basques pour femme. — Corsage montant à basques. — Capeline Paysanne. — Veste tricotée pour petite fille de trois à cinq ans. — Pantalon pour petit garçon de quatre à six ans. — Blouse pour petit garçon de quatre à six ans. — Corsage en cachemire. — Veste tricotée avec gilet. — Veste à manches courtes pour petite fille de quatre à six ans. — Manche de robe avec boutons. — Manche de robe avec bouillonnés et garnitures. — Châle tricoté. — Col en velours.



N° 37,842, Oise. On recevra un patron de blouse et de veste pour petit garçon; à trois ans et demi je préférerais pour lui le pantalon à la jupe. Le prix d'un numéro avec patron est de 50 centimes, autant pour *deux* numéros sans patron; la somme envoyée est donc insuffisante pour ces trois numéros. — *N° 41,107, Puy-de-Dôme.* Je dois d'abord adresser mes plus vifs remerciements à Mlle Marie E.... pour la lettre qu'elle m'a écrite, puis applaudir chaleureusement la toilette simple et distinguée qu'elle projette : robe en popeline grise, paletot pareil ouaté, doublé en gros bleu, et finalement lui recommander, pour ce dernier vêtement, le *Paletot parisien*, publié dans le n° 43. — *N° 42,358, Calvados.* Nous avons publié cette année beaucoup d'objets de lingerie. Je ne puis m'engager à faire paraître cet objet en cette saison, mais j'en ai pris note, sans être certaine cependant de le trouver, car on n'en fait pas de ce genre à Paris. — *N° 8,480, Tarn.* Aucune de nos lectrices ne doit douter de l'empressement qu'elles trouveront toujours en moi lorsqu'il s'agira de leur être utile; j'y suis portée, non pas seulement par la nature des fonctions que j'ai acceptées, mais encore par les sentiments bienveillants que nos abonnées ne cessent de me témoigner; j'éprouve seulement le regret de ne pouvoir les en remercier *en paroles* (il ne me reste pas de place), et j'essaie, en m'occupant sans cesse de leurs intérêts, d'exprimer ma reconnaissance au moins *en action*. Les petites filles de trois et quatre ans peuvent parfaitement porter cette veste. Une ruche chicorée en taffetas ou bien une simple bordure en ruban de velours noir, bordé de chaque côté avec une soutache blanche; tout le reste de la toilette projetée est parfait. Dans le courant de l'été 1863, nous avons publié un corsage blanc, montant, pour petite fille; nous y reviendrons. Le point diamant se fait au tricot. On a reçu un joli prie-Dieu. S'adresser pour *tous* les matériaux de *tous* les travaux à M. Sajou, rue Rambuteau, 52.

N° 6,207, Une petite fille de douze ans. La mère a raison; la pèlerine carrée en taffetas convient mieux, en cette circonstance, avec la ceinture pareille à la pèlerine. Je prie la petite fille de me conserver son amitié. — *N° 12,646, Cher.* On a reçu la réponse désirée; les enfants porteront autant de talmas que de pardessus à manches; la palatine en imitation d'hermine ne conviendrait pas, en guise de manteau, pour l'enfant. Oui, pour les jupons de couleur, les enfants en portent. — *N° 38,812, Loire-Inférieure.* Ne connaissant pas le mantelet en question, je ne puis donner un conseil pour sa métamorphose. On a reçu les patrons de manteaux; ils serviront de guide; mais pourquoi changer ce mantelet, surtout s'il est destiné à une personne âgée? Je n'ai pas compris la question relative au chapeau, et ne saurais d'ailleurs indiquer comment il faut s'y prendre pour une métamorphose, car les modistes que l'on pourrait consulter à cet égard ne font pas les chapeaux sur des patrons. Le journal est heureux de se voir si bien apprécié. — *N° 43,576, Ardèche, E. L.* Les ourlets des robes ont généralement de 5 à 6 centimètres de largeur. On ne porte plus guère de robes écossaises. — *Abbeville.* Garnir la robe de mariée, soit avec une broderie en chenille blanche, soit avec une frange en chenille blanche, soit avec du cygne. — *N° 6,195, Calvados.* Il ne nous sera peut-être pas possible d'accéder à la première demande; une pèlerine en *mignardise* a été publiée *avant* la garniture de robe, également en mignardise; la couture à la main est infiniment plus solide. — *Brigitte, à Draguignan.* Je prendrai connaissance de l'envoi dès que cela me sera possible; si cela peut nous convenir, on recevra une réponse directe; sinon, notre silence aura une signification opposée à celle qu'on lui attribue parfois : *Qui ne dit mot, ne consent pas.* — *I. L., Loir-et-Cher.* Une photographie a été envoyée; nos listes en font foi. — *A. G., Passy-Paris.* Pour tous les patrons *autres* que ceux publiés dans le journal, s'adresser à Mlle Florin, rue du Faubourg-Saint-Jacques, 35. Les petites filles de trois ans ne portent pas de chapeaux à passe et fond, mais seulement des chapeaux ronds.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

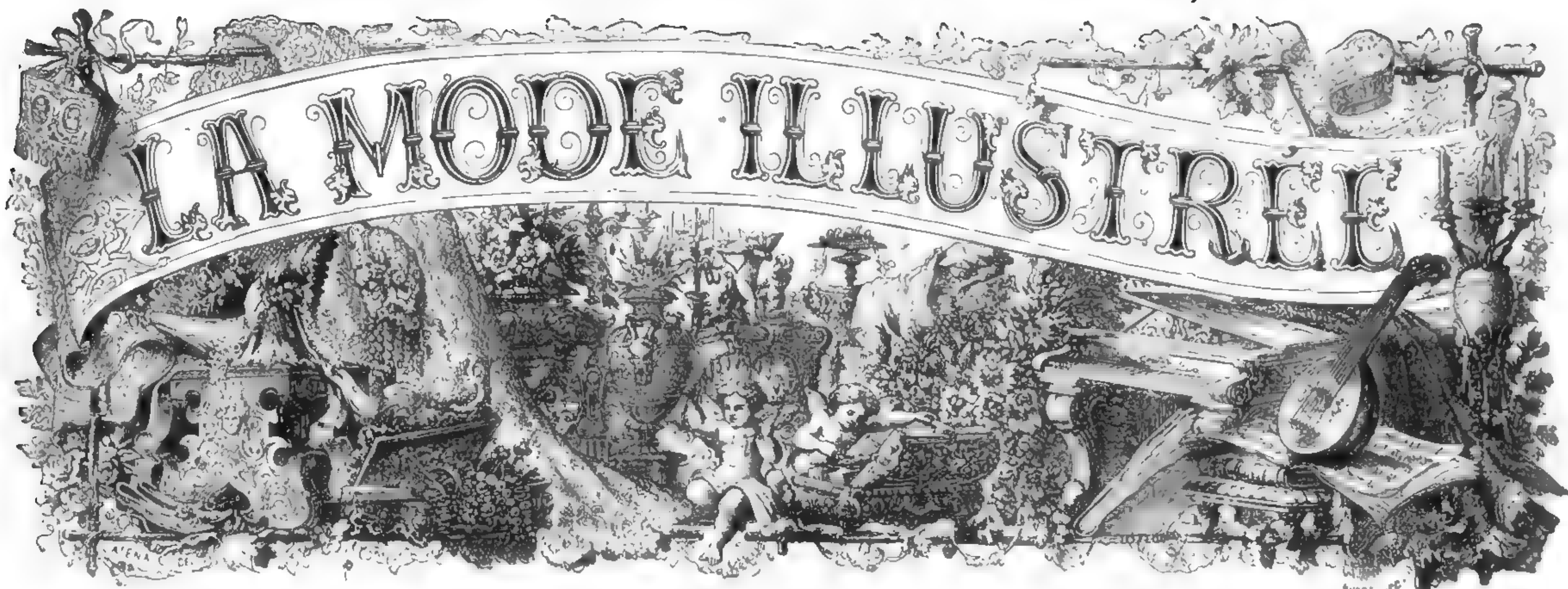


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

La circulation des voitures est grande dans la capitale.

Digitized by Google

N° 46. CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 13 novembre 1864.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

Toilette d'hiver

POUR PETITES FILLES DE NEUF A ONZE ANS.

Robe en popeline de laine gros bleu, garnie avec un étroit volant tuyauté, surmonté de deux galons noirs; manteau en grosse flanelle gros bleu à pèlerine séparée devant et derrière, et capuchon rond; une frange noire étroite garnit la pèlerine et le capuchon. Cette frange est partout accompagnée par six rangées de tresse de laine noire très-étroites, posées les unes contre les autres. Chapeau rond en velours noir, avec plumes noires, et nœud de ruban retombant en arrière.

Robe en toile de laine grise à bords découpés, garnis de taffetas noir et surmontés d'un léger dessin en soutache noire; même manteau que la précédente figurine (vu de dos); casquette en velours noir, ornée de plumes noires et d'une cocarde en ruban de satin noir, fixée par une coquille nacrée.

TOILETTES D'HIVER POUR PETITES FILLES DE NEUF A ONZE ANS.

Écharpe-cravate

EN CACHEMIRE.

GRANDEUR NATURELLE.

Cette écharpe, faite en cachemire noir, blanc ou de couleur vive, a 1 mètre 20 à 30 centimètres. C'est une bande droite dont la largeur est semblable à celle de notre dessin. La broderie se compose de points longs, exécutés en soie plate ou soie de cordonnet, ou laine anglaise noire et blanche, sur fond de couleur vive, tandis que sur un fond noir ou blanc on emploiera des couleurs vives. La frange nouée se compose de *houppes* faites avec 6 brins de soie de cordonnet ou de laine, de même nuance que l'écharpe, et seulement séparés à distance régulière par 3 *houppes* répétant les couleurs employées pour la broderie.

Bordure au crochet.

Selon la grosseur de la laine employée, cette bordure servira pour châles grands ou petits. Si l'on choisit de la très-grosse laine, on en composerait un superbe encadrement de couvre-pied.

Notre modèle est fait en laine blanche et laine grise, chinée en blanc.

On fait avec la laine blanche une chaînette ayant la longueur du contour que l'on veut border. On fait le premier rang du crochet tunisien (de droite à gauche) avec cette même laine blanche, mais on démonte (second rang de ce premier tour, de gauche à droite) en employant la laine grise. On fait ensuite 6 tours au crochet tunisien avec la laine blanche, mais dans le premier de ces tours on relève les mailles de façon à laisser paraître la chaînette grise. Pour cela on pique le crochet, non dans les mailles perpendiculaires sur *l'endroit* de l'ouvrage, mais à *l'envers*, ainsi que cela a été maintes fois expliqué pour le point *ondulé*. Les autres tours sont faits au crochet tunisien simple.

Le bord inférieur est dentelé; on l'exécute de la façon suivante :

1er *tour*. — Laine blanche; on fait sur la chaînette, par laquelle on a commencé le travail, un tour de mailles simples en piquant toujours le crochet sous la maille entière, c'est-à-dire sous ses deux côtés à la fois.

2e *tour*. — On pique le crochet de la même façon que dans le tour précédent; — * dans la plus proche maille on fait une maille simple, — dans la suivante une bride, — dans la 3e une grande bride, — dans la 4e 2 doubles brides, — dans la 5e 3 triples brides, — dans la 6e 2 doubles brides, — puis dans les suivantes une grande bride, — 1 bride, 1 maille en l'air; viennent ensuite 5 mailles en l'air sous lesquelles on passe 4 mailles du tour précédent. — Recommencez depuis *.

3e *tour*. — Laine grise; * une maille simple dans une maille du tour précédent, — 5 mailles en l'air, — une bride dans la 1re de ces 5 mailles en l'air; passez 2 mailles du tour précédent. — Recommencez depuis *.

Sur chaque vide formé dans le second tour par les 5 mailles en l'air, on forme une sorte de *patte* qui se relève sur la bordure, où elle est fixée par un petit bouton noir. On fait chaque patte de la façon suivante : on prend la laine blanche, on fait 2 tours au crochet tunisien sur une chaînette de 16 mailles. On entoure ce travail avec un tour de mailles simples faites avec la laine grise; cette même laine sert pour broder une branche au *point d'a-*

Digitized by Google

rées. A l'extrémité de chaque point on pose une grosse perle noire, ou bien on fait un pois avec de la laine noire. Si la bordure doit former un coin, on raccourcit régulièrement les tours pour chaque coin ; on substitue au rang *ondulé* gris un rang de mailles simples faites avec la laine grise.

Couverture

AU CROCHET.

MATÉRIAUX : Grosses laines de diverses couleurs; crochet en bois n° 2.

Le principal dessin reproduit un coin de la belle couverture à laquelle nous consacrons six dessins. Cette couverture se compose de bandes faites isolément; elle est garnie, sur ses côtés transversaux, avec une frange tricotée.

Les bandes (ou rayures) qui ont une teinte claire sont faites avec de la laine blanche, au crochet tunisien ordinaire; on travaille en travers sur 26 mailles, on borde cette bande sur chaque côté long avec un tour de mailles simples, ordinaires, faites avec de la laine noire; on exécute ensuite sur la bande un semé de croix en laine noire et de boutons de rose, pour lesquels nous publions un dessin spécial de tapisserie. Outre le dessin des boutons de rose, on trouvera un second dessin qui pourra, si on le préfère, être substitué au premier.

Les rayures foncées sont faites avec trois nuances roses, avec du noir, une nuance Havane et une nuance maïs; on les fait d'un seul et même côté, c'est-à-dire que l'on coupe le brin à l'extrémité de chaque tour pour le rattacher au commencement du travail; un dessin spécial reproduit l'exécution de cette rayure en grandeur naturelle. Pour chaque bande ou rayure foncée on prend la laine noire et l'on fait une chaînette ayant la longueur de la couverture; on revient sur cette chaînette de la façon suivante : on fait deux mailles en l'air, — * on passe le brin au travers des trois mailles les plus proches de la chaînette, de telle sorte que l'on a quatre bouclettes sur le crochet; on les démonte, en y passant le brin, en une seule fois; — on fait une maille en l'air, on recommence depuis *. Dans tous les tours suivants, qui sont faits de la même façon, on passe le brin comme cela est indiqué sur notre dessin en grandeur naturelle; outre les bouclettes qui se trouvent sur le crochet, et au travers desquelles on va passer le brin pour les démonter, on voit les chiffres 1, 2, 3, qui désignent les vides dans lesquels on devra encore passer le brin, après avoir fait une maille en l'air, cependant, ainsi que l'explication vient de l'indiquer. Après le premier tour fait avec la laine noire, on exécute le second tour avec de la grosse soie maïs prise double (à laquelle on peut substituer de la laine maïs); — on fait ensuite un tour noir, — un tour Havane, — un noir, — un rose foncé, — un rose moyen, — sept rose clair, — un rose moyen, et ainsi de suite, en répétant la disposition (en sens inverse) faite sur l'autre côté de la rayure. Toutes les bandes terminées sont cousues ensemble, à l'envers; la couverture doit se terminer de chaque côté avec une bande foncée; sur le bord extérieur de chaque dernière rayure foncée, on exécute un tour de brides à *jours* avec la laine ou la soie maïs, et sur le bord de ces brides on fait les festons indiqués sur notre dessin, composés de mailles simples et de brides exécutées avec de la laine noire.

La frange peut être simplement nouée sur les bords de la couverture; dans ce cas, on prépare de petites *houppes* composées de plusieurs brins de *même couleur* que les mailles auxquelles on les attache ; si l'on préfère la frange tricotée dont nous publions le dessin, on prendra de la laine noire, des aiguilles à tricoter, et l'on montera six mailles.

1er *tour*. — * un jeté (pour chaque *jeté* on jette le brin sur l'aiguille d'arrière en avant, comme l'indique le dessin sur l'aiguille tenue par la main droite), — 2 mailles tricotées ensemble en biais, c'est-à-dire que l'on pique l'aiguille de la main droite au travers de deux mailles, de devant en arrière, dans la direction de la pointe de cette aiguille. Recommencez deux fois depuis *.

Tous les tours se font comme celui-ci; à la diminution (c'est-à-dire aux deux mailles tricotées ensemble) on tricote toujours le jeté qui se trouve derrière la maille ensemble avec cette maille. Lorsqu'on a fait une bande assez longue, on démonte et l'on *défile* la frange en commençant par son premier tour : pour cela on tire le brin avec lequel on a commencé le tricot jusqu'au côté opposé, puis encore en arrière jusqu'aux mailles serrées du milieu; il ne reste plus qu'à tirer la rangée de mailles par le bout marqué sur notre dessin par une croix.

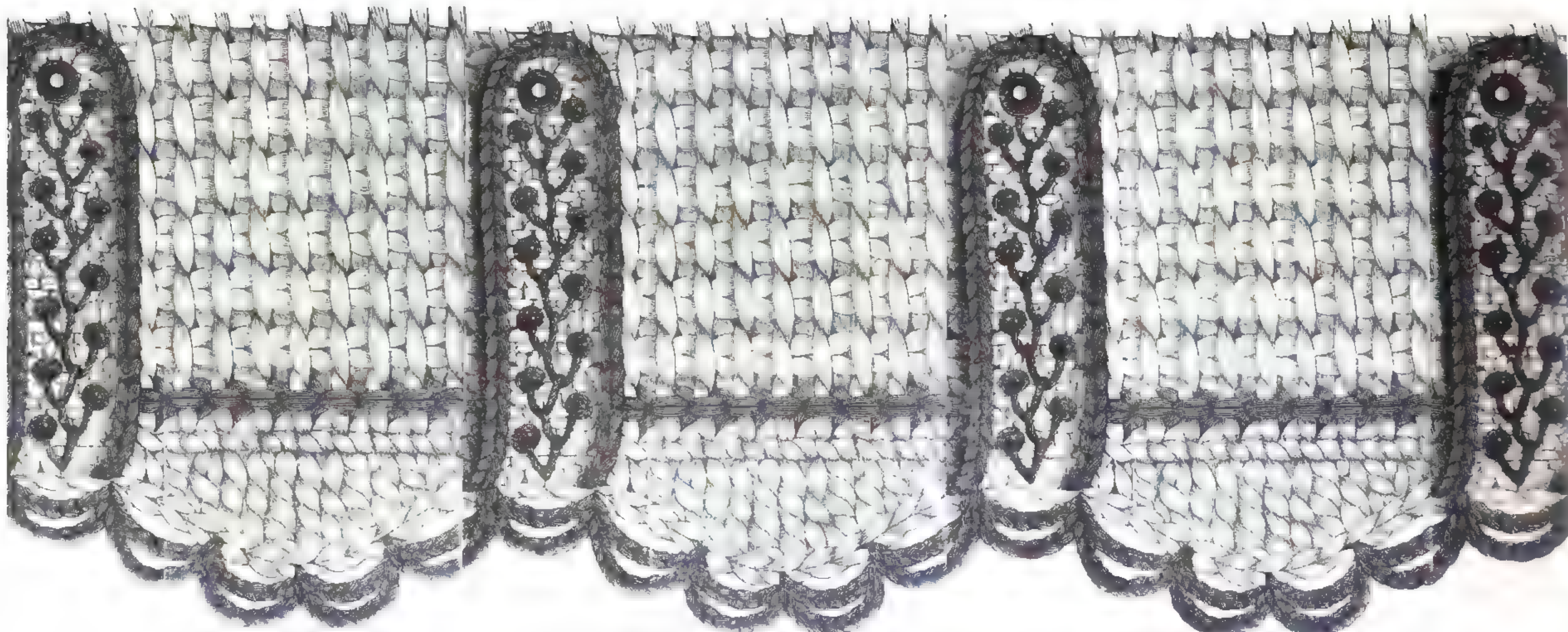
ÉCHARPE-CRAVATE EN CACHEMIRE, GRANDEUR NATURELLE.

Petit écran

EN FORME DE BANNIÈRE.

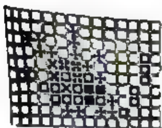
MATÉRIAUX : Reps de laine, nuance Havane ; taffetas de même nuance ; soie de cordonnet de nuance plus claire et de deux nuances *pensée* ; ruban de velours noir très-étroit ; cordonnet d'or ; cordelières fines en soie et havane mélangées d'or.

Ce petit écran, que l'on pose devant une lampe ou devant des bougies pour en amortir la clarté, se compose



BORDURE AU CROCHET.

Digitized by Google



BOUTON DE ROSE POUR LA COUVERTURE.

Explication des signes : ■ Noir. ◘ Brun. ◘ Vert clair. ■ Vert plus foncé. ■ Rose clair. ■ Rose foncé.

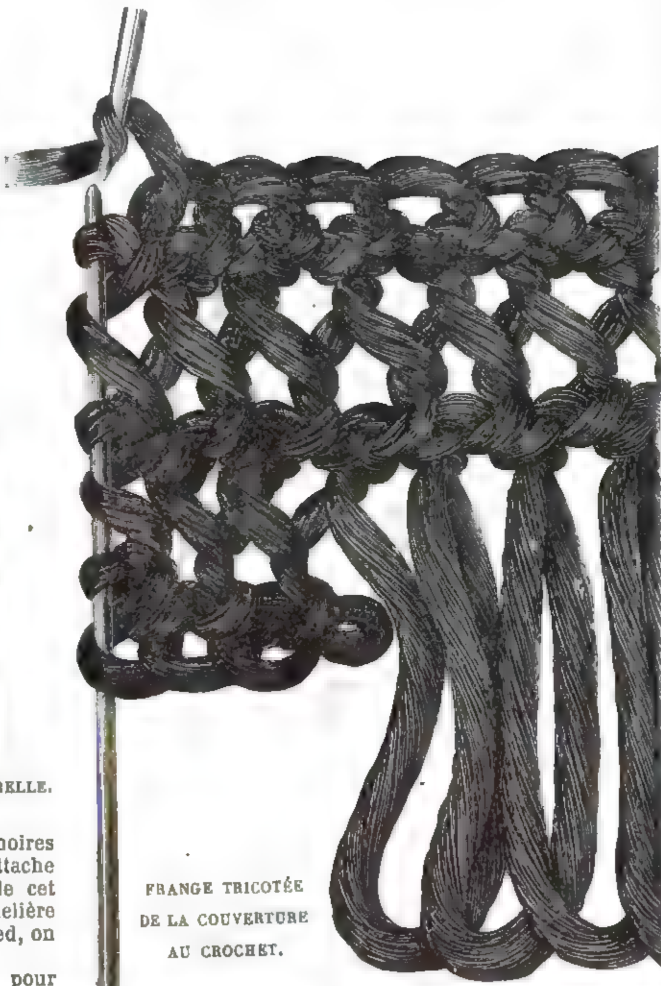
d'un *pied* en bois noir ayant 40 centimètres de hauteur; la bannière est fixée sur un bâton transversal ayant 15 centimètres de longueur, et se rattache au pied de l'écran par de fines cordelières.

Nous publions le dessin de l'écran en grandeur naturelle; on le brode sur du reps de laine; toutes les lignes du dessin sont de simples coutures *piquées* (points arrière), exécutées avec de la soie nuance Havane plus claire que le reps. Le bouquet du milieu est brodé au passé avec deux nuances *pensée;* les larges lignes noires sont des rubans de velours noir *zéro*, auxquels se rattache de chaque côté du fin cordonnet d'or. On double cet écran avec du taffetas, on le borde avec une cordelière pareille à celle qui le rattache au sommet du pied, on met un gland assorti à chaque pointe inférieure.

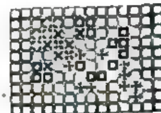


RAYURE BRODÉE DE LA COUVERTURE, GRANDEUR NATURELLE.

Le joli dessin de cet écran pourra aussi servir pour portefeuille plus ou moins grand, pour album de cartes photographiques, etc.; il suffira de supprimer les pointes inférieures et de répéter le carré plusieurs fois.



FRANGE TRICOTÉE DE LA COUVERTURE AU CROCHET.



FLEURETTE POUR LA COUVERTURE.

Explication des signes : ■ Vert clair ◘ Vert foncé. ■ Jaune. ◘ Bleu foncé. ◘ Bleu clair. ■ Rouge.

Col en hermine

AVEC MANCHETTE ASSORTIE.

MATÉRIAUX (pour le col) : 56 grammes de laine zéphyr, 10 fils, blanche; 8 grammes de même laine noire; pour une paire de manchettes : 28 grammes de même laine blanche, 8 grammes de même laine noire; crochet en bois ou ivoire.

Cette imitation d'hermine repose sur un fond composé de brides à jours que l'on commence par l'encolure en faisant une chaînette de 110 mailles; on travaille toujours sur le même côté, par conséquent on coupe le brin à la fin de chaque tour, pour le rattacher au commencement du

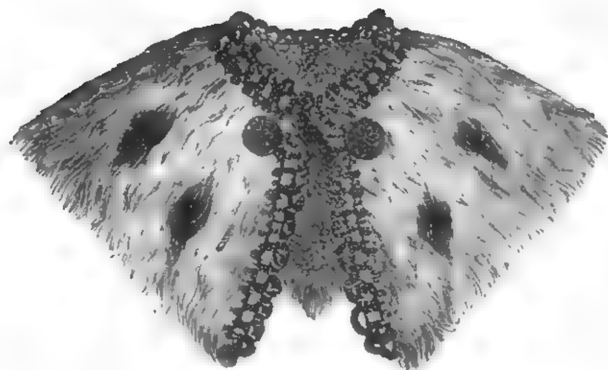


EXÉCUTION DE LA RAYURE FONCÉE DE LA COUVERTURE, Grandeur naturelle.

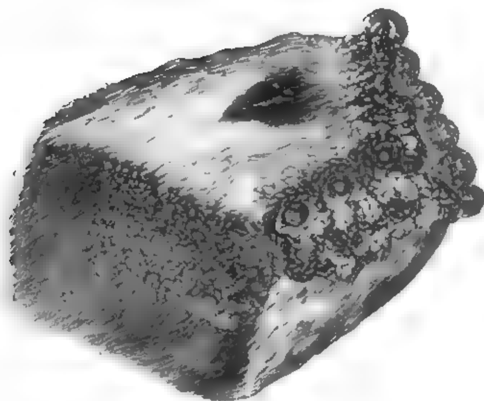
COUVERTURE AU CROCHET.

Digitized by Google

travail; on fait *toujours*, alternativement, 1 bride, — 2 mailles en l'air; on *contrarie* les brides à chaque tour et l'on pique toujours le crochet dans le côté de derrière de la maille. Dans le premier tour fait sur la chai-



COL EN HERMINE.



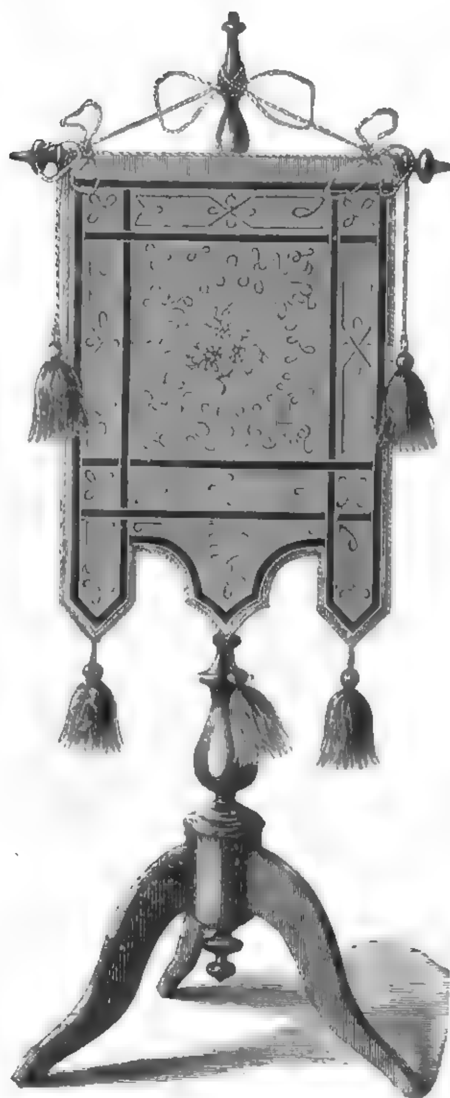
MANCHETTE EN HERMINE.

nette, on passe, sous les deux mailles en l'air, deux mailles de la chainette, excepté au milieu du travail; là, deux fois de suite, on passe seulement une maille sous les deux mailles en l'air. L'augmentation exigée par la forme du col a lieu au commencement, à la fin, au milieu de chaque tour; on la produit en faisant la première bride du tour sur la première bride du tour précédent, la seconde bride dans le premier vide du tour précédent; on agit de même à la fin. Pour le milieu, on augmente deux fois de suite, en faisant dans une seule maille deux brides séparées par deux mailles en l'air, — autant dans la maille suivante. Lorsqu'on a fait de cette façon 3 tours, on exécute encore 2 tours plus courts, pour augmenter la largeur du dos; pour le premier de ces tours on passe 12 brides du tour précédent au commencement, autant à la fin; pour le second on passe 2 brides au commencement, autant à la fin.

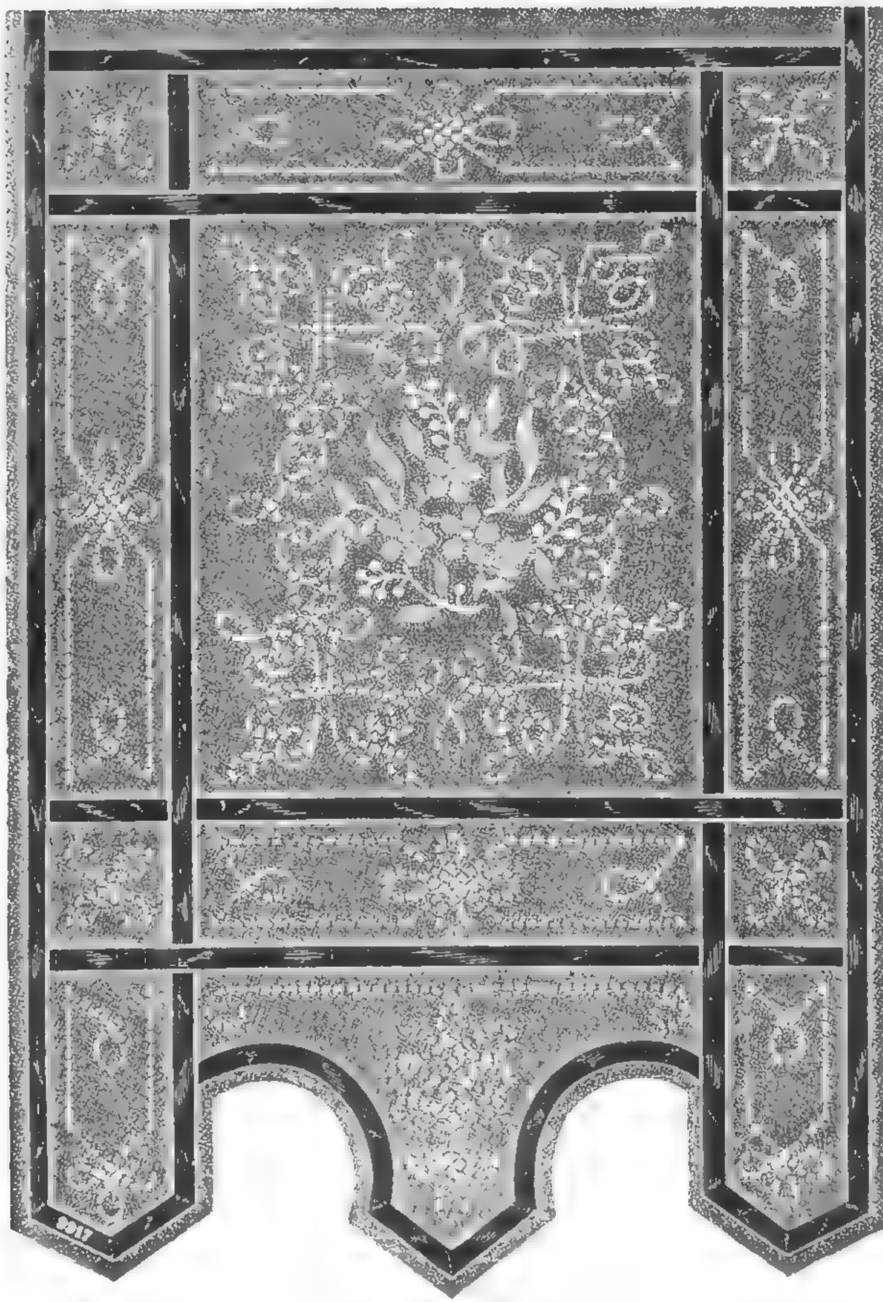
Sur l'*endroit* de ce travail on exécute l'imitation d'hermine. Sur chaque chainette de chaque tour, c'est-à-dire sur le côté de devant de chaque maille, de même que sur la chainette par laquelle on a commencé le fond du col, on exécute, avec la laine blanche, des bouclettes ayant 4 centimètres de longueur; on emploie, à cet effet, un moule plat en bois ou bien un morceau de gros carton, ayant 4 centimètres de hauteur; sur la chainette, commençant le travail, on attache la laine à la première maille, on y passe le brin que l'on retient sur le crochet, * on tourne le brin autour du moule qui repose sur l'*endroit* du fond tout près de la chainette, on pique le crochet dans la plus proche maille de la chainette, on saisit le brin, on le passe au travers de la maille et à la fois de la bouclette qui se trouve sur le crochet; — on recommence sans cesse depuis *; on coupe la frange sur le moule, et l'on recommence le même travail sur chaque chainette.

On prend un démêloir, on peigne chaque rang de frange d'abord avec le gros côté, puis avec le côté fin du peigne, ensuite on peigne tout le col à la fois pour que cela soit bien léger. Les petites queues noires sont faites séparément, puis attachées au fond; elles se composent de petites *houppes* de laine noire; sur l'encolure et sur les devants on fait la bordure suivante :

Bordure, *1er tour*. — On attache la laine noire sur l'endroit du col, à la pointe inférieure de devant, et l'on travaille en se dirigeant vers l'encolure; * une maille simple; on pique le crochet dans le col, on y passe le brin, on retient cette bouclette sur le crochet, on fait 3 mailles en l'air, — une 4e maille en l'air, avec laquelle on passe le brin au travers des deux bouclettes qui se trouvent sur le

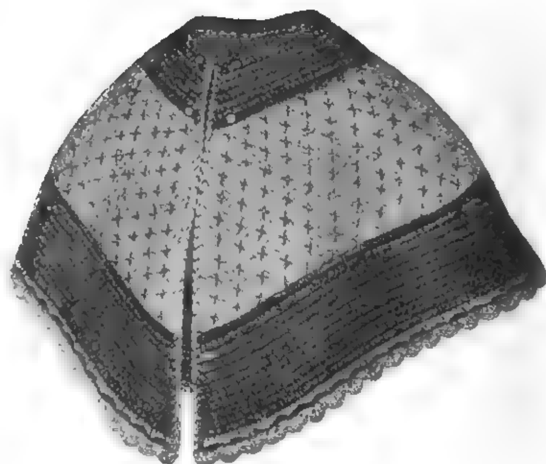


PETIT ÉCRAN EN FORME DE BANNIÈRE.

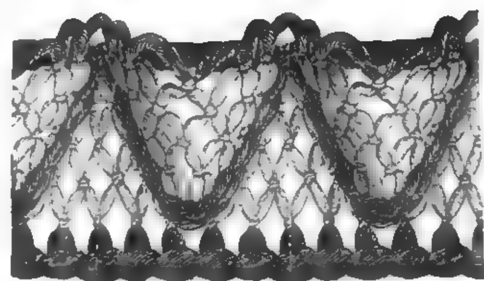


DESSIN DE L'ÉCRAN EN GRANDEUR NATURELLE.

crochet; recommencez sans cesse depuis *. On divise les mailles de telle sorte qu'il se trouve une maille simple, et les mailles en l'air qui lui succèdent dans l'intervalle s'étendent entre deux rangs de frange; sur l'encolure on laisse la même distance entre les mailles simples de la bordure.



PÈLERINE NINA POUR PETITE FILLE DE DIX A DOUZE ANS.



GARNITURE AU FILET.

2e tour. — Comme le précédent, mais avec la laine blanche; on passe le crochet sous la maille entière, sans passer aucune maille.

3e tour. — Comme le précédent, mais avec la laine noire.

4e tour. — Laine blanche; on prend dans chaque maille une maille que l'on garde sur le crochet, comme pour le crochet tunisien; on démonte toutes ces mailles avec la laine noire, en faisant deux mailles en l'air après chaque maille démontée, et une troisième maille en l'air pour démonter la maille blanche suivante.

La bordure est terminée, on met sur chaque côté de l'encolure un bouton et une boucle en passementerie noire.

Manchette. Pour le fond on fait une chainette de quarante mailles sur laquelle on exécute, sans augmentation, 5 tours composés de brides, semblables à ceux du col, — puis, pour former la pointe supérieure, on exécute trois tours qui vont se raccourcissant; pour le premier de ces tours, on laisse 3 brides du tour précédent au commencement, autant à la fin; — pour le suivant, également 3 brides au commencement, autant à la fin; — pour le 3e tour, on laisse 2 brides au commencement, autant à la fin. On fait ensuite l'imitation d'hermine et la bordure telles qu'on vient de les décrire pour le col, mais la bordure doit être commencée avec la laine blanche; — vient ensuite un tour noir, le 3e tour (blanc) est fait seulement sur les côtés transversaux, tandis que sur le côté long on exécute un tour de crochet tunisien blanc et noir tel qu'il a été décrit pour la bordure du col. Les deux côtés transversaux se terminent par des festons composés de mailles en l'air, faites avec de la laine noire, servant de boutonnières d'un côté, et au milieu desquels on pose les boutons sur le côté opposé.

On met ce col sur un corsage montant, ou par-dessus un manteau.

Pèlerine Nina

POUR PETITE FILLE DE DIX A DOUZE ANS.

MATÉRIAUX : 48 grammes de laine zéphyr blanche; 32 grammes de même laine bleue; un peu de même laine noire. Un crochet en bois n° 5.

L'exécution de cette pèlerine n'offre aucune difficulté; le fond est fait en laine blanche, au crochet tunisien, et parsemé de croix (en tapisserie) exécutées en laine bleue; un tour en laine noire sépare le fond de la bordure, laquelle est faite en laine bleue, au *point treillagé* (variété du

Digitized by Google

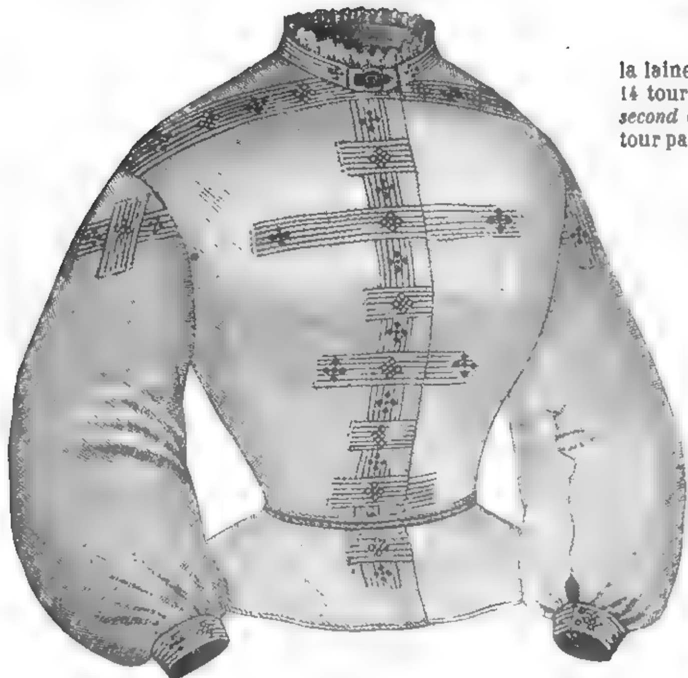
crochet tunisien), déjà expliqué bien souvent à nos lectrices.

On commence par le bord inférieur, on fait une chaînette de 263 mailles avec la laine noire; on prend la laine blanche pour exécuter le premier tour du *point treillagé*, qui consiste à piquer le crochet (dans chaque rang allant de droite à gauche) dans le côté de derrière des mailles de la chaînette du tour précédent, ainsi que notre dessin l'indique clairement; dans le rang de gauche à droite de ce premier tour, après avoir démonté 130 mailles, on en démonte trois d'un seul coup; on répète cette diminution dans tous les rangs qui vont de gauche à droite, en veillant à ce que l'unique maille, faite avec trois mailles, soit celle du milieu des trois mailles que l'on démonte ensemble. Au commencement et à la fin de chaque tour, on diminue une maille afin que la pèlerine *biaise;* après le premier tour, on prend la laine bleue, on fait 10 tours; — on prend la laine noire, on fait un tour. Lorsqu'on a terminé ces 12 tours, composant la bordure, on fait le fond de la pèlerine, comptant 21 tours exécutés avec la laine blanche; dans les sept derniers de ces tours on diminue une maille sur chaque épaule dans chaque tour. On commence ces diminutions dans le 15e tour, c'est-à-dire qu'après avoir démonté 39 mailles dans le rang qui va de gauche à droite, on démonte 2 mailles d'un seul coup; sur l'autre côté on démonte d'un seul coup, ensemble, les 2 mailles qui précèdent les 39 dernières mailles; dans les tours suivants la diminution aura lieu d'abord avec la maille unique faite avec deux mailles dans le tour précédent, puis avec la maille suivante *prise du côté du dos*, par conséquent vers le milieu de la pèlerine; on fait ensuite 1 tour noir, — 5 tours bleus, — 1 tour noir, le tout au point treillagé. Dans ces tours la diminution a lieu sur trois mailles, *au milieu*, et sur chaque épaule. On fait sur l'encolure un tour de mailles simples avec la laine noire, — sur les devants le même tour avec la laine blanche; pour le bord inférieur, on travaille avec la laine blanche de la façon suivante: * 1 maille simple, — 4 brides, — 1 maille simple, le tout dans une seule maille; on passe trois mailles; on recommence depuis * jusqu'à la fin du tour.

Sur le fond blanc de la pèlerine on brode un *semé* composé de croix contrariées, faites avec de la laine blanche.



FANCHON TRICOTÉE.



CORSAGE BLANC AVEC BRODERIE NOIRE.

On pose sur l'encolure des agrafes et quatre boutons blancs en nacre.

Fanchon tricotée.

Modèle de Mme Ribes, rue des Batailles, n° 1, à Chaillot-Paris.

MATÉRIAUX : 48 grammes de laine zéphyr ponceau; 8 grammes de même laine blanche; aiguilles de bois n° 4.

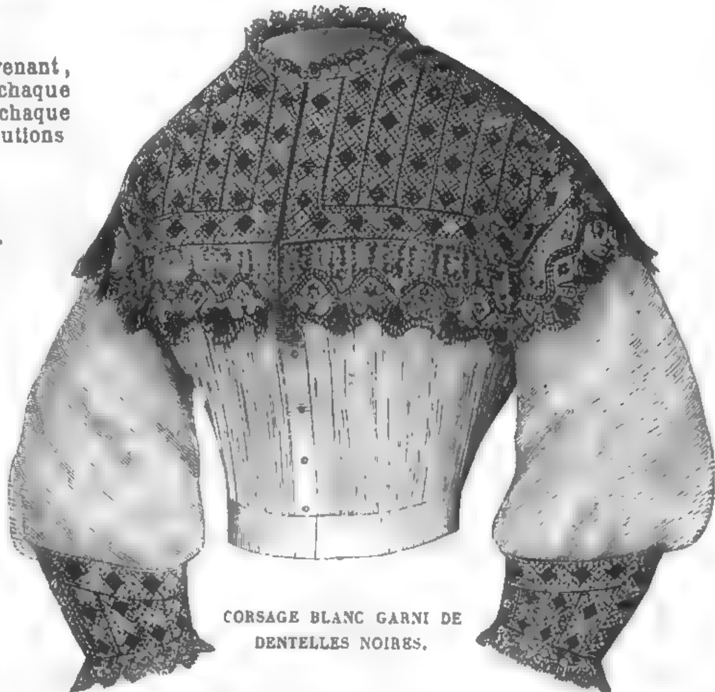
Cette simple et élégante fanchon se termine par deux longs pans ornés de glands; ces pans se nouent sous le menton, ou se tournent autour du cou. On fait cette fanchon, en allant et revenant, avec la laine ponceau, en tours entièrement unis. La bordure est tricotée avec la laine blanche en point diamant, décrit dans le n° 44, (voir la capeline d'enfant).

On commence par la bordure; on monte 190 mailles *très-lâches*, et l'on exécute 2 rayures avec la laine blanche, — une avec la laine ponceau, — deux avec la laine blanche; sur le deuxième de ces tours on commence le fond avec la laine ponceau. On tricote, en allant et revenant, 14 tours unis sur toutes les mailles; dans chaque *second* de ces 14 tours, par conséquent dans chaque tour pair (2me, 4me, etc.), on fait deux diminutions c'est-à-dire que l'on tricote ensemble les deux mailles précédant la maille du milieu, puis ensemble aussi les deux mailles qui suivent cette maille du milieu. On répète ces diminutions, de façon à laisser toujours intacte la maille du milieu. Dans le 15me tour après la maille du milieu, on tricote encore 8 mailles, on laisse les autres mailles sur l'aiguille, on retourne l'ouvrage, on tricote jusqu'à ce que l'on ait fait 8 mailles après la maille du milieu; on laisse les autres mailles sur l'aiguille, on retourne l'ouvrage. Dans le 17me tour, on tricote 5 mailles de celles qui ont été en premier lieu laissées sur l'aiguille, on retourne l'ouvrage, on en fait autant sur le côté opposé, mais en ayant soin de *toujours* tricoter *ensemble* la *dernière* des mailles qui se trouve sur l'aiguille avec la *première* des mailles nouvellement tricotées, ce qui forme une diminution. On tricote de cette façon 20 tours, formant une pointe, en ce qu'ils se prolongent chacun de 4 mailles sur chaque côté. Le 38me tour est fait sur *toutes* les mailles, et l'on prend par conséquent les mailles qui se trouvent encore sur l'aiguille. Viennent ensuite 6 tours avec la laine blanche, sans aucune diminution, qui, dans leur longueur, forment le milieu de la fanchon. La seconde moitié du travail est exactement pareille à la première moitié, et l'on doit seulement prendre l'explication à rebours; par conséquent, dans le milieu de chaque deuxième tour, on *augmentera* de la façon indiquée pour *diminuer*, et l'on fera 2 mailles dans celle qui précède la maille du milieu, — 2 mailles dans celle qui suit cette maille du milieu; on commence par conséquent la pointe par le plus long de ces tours, de façon que chaque tour soit plus court de 4 mailles. Après avoir fait la bordure, comme au commencement de la fanchon, on démonte *très-lâche*. Cette bordure est pliée en deux de chaque côté, de telle sorte que la raie rouge du milieu forme le bord extérieur, et soit ainsi fixée *double* sur le fond de la fanchon. On fronce chaque pan à son extrémité, et l'on y met un gland en laine ponceau, suspendu à un cordon de même laine, ayant 12 centimètres de longueur.

Corsage blanc

AVEC BRODERIE NOIRE.

Les ornements de ce corsage, fait en nansouk blanc, se composent d'un dessin exécuté en soie noire, auquel on pourra substituer, si on le préfère, des entre-deux noirs, posés sur un ruban de couleur vive. On met avec ces corsages une large ceinture noire à haute boucle; ce modèle convient particulièrement aux jeunes filles.

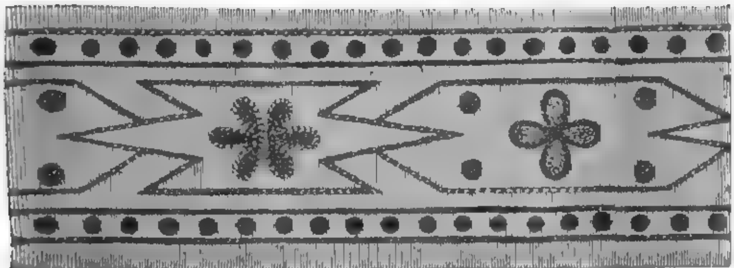


CORSAGE BLANC GARNI DE DENTELLES NOIRES.

Corsage blanc

AVEC DENTELLES NOIRES.

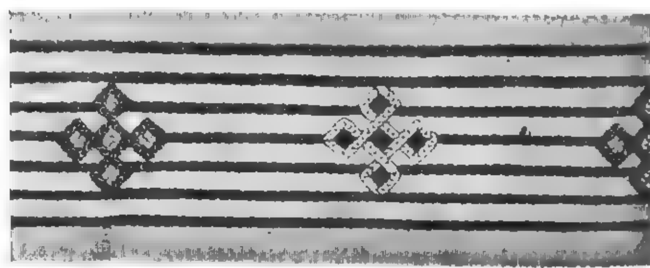
On pose sur un corsage blanc, en mousseline ou nansouk, une pèlerine carrée en dentelle noire, et l'on met au bout des manches des poignets assortis; ces ornements de dentelle peuvent aussi être en dentelle blanche. Le corsage ainsi garni convient, non aux jeunes filles, mais aux jeunes femmes. Mlle Houzé, rue de Provence, n° 7, exécute avec une rare habileté toutes les réparations et toutes les *métamorphoses* de dentelle noire et blanche. Avec des objets en dentelle dont la forme est passée de mode, elle prépare des objets à la mode actuelle.



BORDURE (BRODERIE ORIENTALE).



ÉCHARPE-CRAVATE EN CACHEMIRE.



BORDURE (POINT DE CHAÎNETTE).

Digitized by Google

Écharpe-cravate en cachemire.

Notre modèle se compose d'une bande droite en cachemire, ayant un mètre 16 centimètres de longueur et 21 centimètres de largeur. Les pans sont ornés de deux entre-deux en dentelle noire et de feuilles également en dentelle noire (imitation), dont il se trouve un dépôt chez Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins nº 6. Ces entre-deux et ces feuilles peuvent être, si l'on veut, ornés de perles de jais. On les trouve avec ces ornements, à l'adresse ci-dessus indiquée. Chaque entre-deux a 3 centimètres de largeur: le premier est posé à 3 centimètres 1/2 de distance du bord inférieur; — le second est séparé du premier par un espace de 18 centimètres; sur cet espace, on pose deux feuilles en dentelle. L'écharpe est ourlée; sur le bord inférieur on noue une frange composée de *houppes*, faites avec six brins de soie. Ces houppes sont violettes, et séparées de distance en distance par des houppes noires, ainsi que l'indique notre dessin, par la différence des teintes.

On peut remplacer les feuilles par des papillons, des palmes ou des couronnes en dentelle noire; enfin la cravate peut être faite en cachemire blanc, ou groseille, ou bleu, ou ponceau.

Bordure en broderie orientale.

Cette bordure servira pour orner des corsages en cachemire, des écharpes-cravates, etc. Les deux lignes qui l'encadrent sont brunes, les pois noirs, les arabesques roses, la rosette à six feuilles, bleue avec entourage blanc; les pois qui accompagnent la rosette à quatre feuilles sont jaunes; cette dernière rosette est verte, avec entourage violet. On exécute cette bordure avec de la laine très-fine (on peut dédoubler de la laine ordinaire et en employer un brin) ou bien avec de la soie de cordonnet, au point de chaînette.

Bordure au point de chaînette.

On fait cette bordure au point de chaînette avec de la soie noire; les rosettes sont alternativement blanches avec encadrement noir, — noires avec encadrement blanc. Cette bordure, qui servira aux mêmes usages que la précédente, peut être employée pour le corsage blanc.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en satin jaune d'or, à corsage décolleté, sans manches. Le bas de la robe est simplement bordé avec un câble rond en soie jaune; casaque décolletée, ouverte par devant, à manches courtes, faite en moire antique blanche, à dessins jaune d'or; cette casaque, qui forme une sorte de seconde robe très-courte, est arrondie à chaque lé et bordée tout autour avec une dentelle blanche, recouverte d'une dentelle noire et surmontée d'un *câble* en soie; le corsage jaune est bordé avec le même câble. Une broche retient la casaque blanche sur la taille par devant. Les manches, très-courtes, sont garnies comme la robe. Coiffure composée de fleurs jaunes et de velours noir.

Robe en poult-de-soie noir. La jupe est ornée avec une bordure grecque, exécutée avec un câble fin en soie violette; cette bordure remonte par devant jusqu'au col, et sur chaque couture réunissant les lés sur une hauteur de 15 centimètres. A cette place la bordure est interrompue, et le câble dirigé en ligne droite couvre la couture. La robe est coupée de forme Isabeau, sans plis par devant. Les manches, étroites, sont ornées à chaque extrémité avec une bordure *grecque*.

MODES.

Il sera peut-être utile à nos lectrices de trouver ici quelques *ensembles* de toilettes pour dames et jeunes filles. Je ne puis attendre leur réponse, et je vais agir comme je le ferais en cas d'affirmation. Posons en règle générale que les étoffes et garnitures des *demi-toilettes* portées par les femmes conviennent pour les toilettes de visites portées par les jeunes filles.

1º *Demi-toilette pour dame.* Robe en popeline de Lyon, ou étoffe de fantaisie en laine et soie grise ou brune, garnie avec trois ou cinq rangs de cordon noir en soie, simplement tordu, comme les cordelières; corsage à large ceinture et haute boucle; manches étroites, garnies comme la jupe, mais avec des cordons plus minces; lingerie mate; jupon gris à bords découpés, bordés de tresse de laine noire ou brune; chapeau de satin noir, à fond mou, en satin écossais; paletot en drap-velours gris ou noir, sans aucune garniture, à larges boutons plats, en jais noir. La même toilette peut convenir pour une jeune fille; le chapeau serait en taffetas, au lieu d'être en satin.

2º *Robe en taffetas noir*, garnie avec deux rubans en velours noir, ayant 3 centimètres de largeur. Des bouclettes du même ruban, ayant 6 centimètres de longueur (lorsqu'elles sont pliées), sont posées sous chacun de ces rubans, et séparées par un espace de 5 à 7 centimètres; les bouclettes inférieures retombent à une distance de 3 centimètres environ du bord inférieur de la robe; le ruban droit, sous lequel ces bouclettes sont placées, est par conséquent posé à une distance de 8 à 11 centimètres de l'extrême bord de la robe. Les bouclettes du second ruban retombent au-dessus des interstices qui se trouvent entre les premières bouclettes, à une distance de 2 centimètres du ruban inférieur; cette garniture est répétée une seule fois en guise d'épaulettes. Sur le bord inférieur, la manche est garnie avec un ruban de velours noir, sans bouclettes. Lingerie mate, mais brodée et garnie de dentelles de Valenciennes étroite; manteau en velours noir, ou châle de l'Inde à rayures; chapeau en velours violet-améthyste. La même toilette peut convenir pour une jeune fille, à l'exception du manteau et du chapeau. Le premier sera en drap-velours; le chapeau en taffetas violet-améthyste, avec grand nœud en ruban de velours, de même nuance, en guise de bavolet.

3º *Toilette pour dame de vingt-cinq à cinquante ans.* Que l'on ne s'étonne pas de cette latitude; certaines combinaisons de toilettes d'hiver peuvent convenir à tous les âges de la femme. Robe en moire antique ou poult-de-soie antique, violet; point de garnitures sur le bord inférieur. Sur chaque couture réunissant les lés de la robe, on pose une bande en velours noir, dentelée, ayant 5 centimètres dans sa plus extrême largeur; dans chaque *dent*, on pose un bouton plat, en passementerie violette. Les *dents* sont bordées avec une guipure étroite; elles sont toutes dirigées en arrière, c'est-à-dire que les bords en ligne droite de ces bandes se trouvent sur chaque côté du lé de devant; la même garniture est répétée à chaque extrémité de chaque manche; corsage à pointe par devant, à basques plus ou moins longues par derrière. Cette garniture peut accompagner toutes les robes et toutes les couleurs.

4º *Robe en argentine grise* (tissu en laine et soie). Le bas de la robe est garni avec 5 bandes étroites, en taffetas gris, de nuance plus foncée que la robe; chacune de ces bandes a 2 centimètres de largeur; l'intervalle qui les sépare est de 3 centimètres. La bande inférieure est placée sur l'extrême bord de la robe. Des bandes en même taffetas, arrondies d'un côté, ayant 4 centimètres de largeur, entourées d'une passementerie noire, sont placées en biais sur les bandes précédentes; leur pointe arrondie dépasse légèrement la dernière de ces bandes; l'espace qui les sépare sur leur bord inférieur est de 8 centimètres. Sur le devant du corsage, des bandes à pointe arrondie sont posées en guise de brandebourgs, mais en biais; à chaque extrémité de chaque manche, même garniture que sur le bord de la jupe, mais avec 3 bandes droites, au lieu de 5; et ces bandes ont seulement 1 centimètre 1/2 de largeur.

Ces quatre descriptions offrent un aperçu de toilettes *simples*, composées selon les divers degrés de fortune; elles sont destinées aux toilettes de visites. On peut les modifier à sa guise, et reporter ces diverses garnitures sur toutes les étoffes de laine ou de soie. E. R.

Garniture au filet.

MATÉRIAUX : Laine zéphyr de deux couleurs différentes; un moule à filet ayant 1 centimètre 1/3 de circonférence.

Cette garniture servira pour tous les objets faits en laine. Elle représente une sorte de dentelle plissée. On prend de la laine cerise, on monte un nombre voulu de mailles, sur lesquelles on exécute cinq tours avec de la laine blanche. On monte cette bande sur un métier, on prend la laine cerise, et l'on fait au point de chaînette, avec un crochet, les festons qui se trouvent sur la garniture; entre chaque feston on laisse 5 nœuds du filet. Sur le premier tour de filet on exécute avec la laine cerise, au crochet, un tour de mailles simples qui *fronce* la garniture; du côté opposé, sous le filet, on fait un tour composé alternativement de trois mailles en l'air, une maille simple faite dans chaque maille du creux de chaque feston.

AMEUBLEMENT.

Ainsi que nous l'avons déjà dit plusieurs fois à nos lectrices, lorsqu'il s'agit d'acquérir ou de renouveler le mobilier d'une ou de plusieurs chambres, si, par la force des choses, elles se trouvent obligées d'opter entre le luxe et le *confortable*, elles devront, sans hésitation, renoncer au premier en faveur du second.

Quand je prononce le mot de luxe, je sous-entends naturellement qu'il est relatif, que les étoffes et les meubles rejetés ici parce qu'on les trouverait trop simples, seraient, à bon droit, considérés là comme un luxe impossible, ou du moins difficile à atteindre. Je ne m'occupe pas en ce moment des personnes qui peuvent avoir à la fois le luxe et le confortable, mais de celles qui sont trop souvent disposées à sacrifier celui-ci à celui-là.

Telle jeune femme, nouvellement mariée, ambitionnera la possession d'un salon garni d'étoffes de soie, semblable à celui de Mme ***, qui est beaucoup plus riche qu'elle; le mari, désireux de lui complaire, ne s'opposera pas à cette dépense considérable; on emploiera pour le salon la plus grande partie de l'argent destiné à l'achat du mobilier entier; on aura des meubles dont on n'osera pas se servir, que l'on ne pourra renouveler lorsqu'ils seront fanés; et, malgré tous ces sacrifices onéreux, la jeune femme constatera avec un soupir que son riche salon offre un aspect étriqué, inhabité, nullement semblable à celui de Mme ***, quoique les rideaux soient faits en soie rouge, et que les meubles aient été recouverts avec la même étoffe. Qu'y manque-t-il donc? Peu de chose en apparence, tout en réalité; c'est-à-dire la relation raisonnable entre la dépense, les ressources et les habitudes.

Mme *** ne craint pas de se servir des meubles qu'elle pourra renouveler; comme elle habite son salon, on y trouve rassemblés tous les menus objets qui, seuls, communiquent le charme à une demeure: on y voit des jardinières, des étagères couvertes de livres, de travaux féminins; les portes sont garnies de portières, un tapis couvre le parquet. Un tapis! Hélas! la jeune femme dont nous décrivons l'installation a dû y renoncer, pour posséder les tentures de soie qu'elle a si fort ambitionnées.

N'eût-elle pas agi plus judicieusement, si, renonçant à un luxe incommode et onéreux, elle avait distribué ses dépenses de façon à posséder le confortable? L'achat de meubles infiniment plus simples lui aurait permis de faire poser des portières et un tapis. Si elle s'était résignée à préférer le damas de laine au damas de soie, elle pourrait habiter son salon, et il n'aurait pas cet aspect abandonné, navrant, froid et guindé.

Descendons encore un degré sur l'échelle de la fortune. Ici, ce n'est plus le damas de soie, c'est le damas de laine qui est l'objet de l'envie, l'expression de la plus haute ambition; si l'on succombe à la tentation, on se heurtera aux écueils qui viennent d'être signalés..... Allons, un peu de courage; résignez-vous à la perse, et sachez l'accommoder de façon à obtenir de jolis effets, agréables et gais. D'abord, il n'est nullement nécessaire d'appeler un tapissier à votre aide; votre aiguille vaudra la sienne. Choisissez une perse de deux couleurs, et donnez-en un échantillon à un fabricant de papiers peints; si l'échantillon ne porte pas un grand nombre de teintes différentes, on vous fabriquera à bon marché du papier absolument pareil à votre perse pour recouvrir les murs de votre salon. Coupez les rideaux, en mettant deux lés pour chaque côté de la fenêtre (quatre lés par fenêtre); donnez-leur à peu près la hauteur de la pièce à laquelle ils sont destinés; si le plafond de cette pièce est très-élevé, faites les rideaux de 40 centimètres plus longs que la fenêtre. Vous ne pouvez acheter des galeries en bois doré, vous ne voudriez pas avoir de ces affreuses galeries en cuivre estampé; et d'ailleurs les unes comme les autres ne s'harmoniseraient pas avec vos rideaux. Prenez un simple bois rond, peint ou non peint, peu importe, puisqu'on ne le verra pas, ainsi que vous allez vous en convaincre par la suite de cette explication: assemblez deux lés pour chaque rideau; coupez des bandes de perse ayant 8 à 10 centimètres de largeur; bordez ces bandes, de chaque côté, avec du ruban de coton de même teinte que la nuance dominante du dessin de la perse; bordez de la même façon le côté supérieur de chaque rideau; disposez les bandes en volant *à tête*, ou bien en ruche *à la vieille*, et servez-vous de ces volants pour garnir le côté long de devant et le bord inférieur de chaque rideau; froncez le bord supérieur du rideau, de façon à y laisser une *tete* de 3 centimètres, qui suffira pour cacher le bois sur lequel ils seront montés; cousez sur ces fronces de grands anneaux en cuivre (les anneaux de bois se cassent facilement) séparés par un espace de 5 centimètres environ; cousez avant tout l'anneau posé sur l'extrême bord du devant, et celui que l'on place à l'extrémité opposée; préparez de larges *embrasses*, également en perse, et bordées comme les rideaux; ces embrasses auront 10 centimètres de largeur au milieu, et devront se rétrécir graduellement, de façon à n'avoir plus que 4 centimètres de largeur à chaque extrémité; leur longueur sera de 90 centimètres; on peut se dispenser d'acheter des *patères;* on coudra, à l'une des extrémités de l'*embrasse*, un fort cordon de fil; on le clouera sur le mur; à l'autre extrémité on passera un petit anneau de cuivre, qui ira rejoindre un petit crochet posé derrière le rideau.

En préparant et posant ces rideaux soi-même, on économisera une somme suffisante pour acheter leur doublure en percaline de même nuance que le galon employé pour border; si l'on peut avoir les portières pareilles aux rideaux, le salon sera plus joli. Mettez-y quelques *jardinières*, fussent-elles en osier grossier et remplies de fleurs les plus communes; placez, en guise de lustre, un vase en terre vernie, *habité* par une plante *retombante;* ne craignez pas d'avoir près de vous votre corbeille à ouvrage, des livres, des journaux..... Additionnez vos dépenses; ce joli luxe, bien choisi, bien simple pourtant, vous aura coûté moins cher que la copie servile du vilain luxe de Mme *une telle*, qui aura meublé son salon avec les tentures que vous ambitionniez naguère; votre goût et votre adresse auront ainsi concouru à vous préparer une demeure agréable, un mobilier dont vous ne redouterez pas de vous servir, et possédant l'élégance relative qui est à la portée de tout le monde, et qui a pour principale origine le discernement d'abord, puis la science de l'harmonie qui doit toujours exister entre les dépenses et les revenus.

EMMELINE RAYMOND.

Digitized by Google



LA MODE ILLUSTRÉE

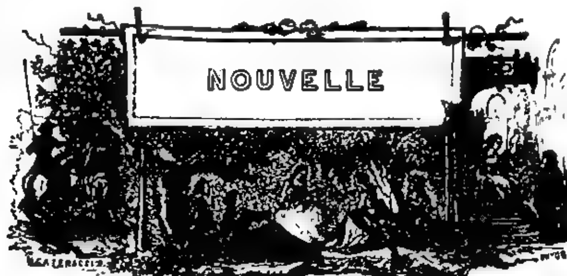
[illegible]

Toilette de Melle RABOIN, 67, r. Neuve des Petits Champs.

Coiffures de Mr CROISAT, 76, rue de Richelieu

Reproduction Interdite

Digitized by Google



LA FILLE DU MAÇON.

Suite et fin.

Julie était si enchantée, qu'au lieu de rendre visite à ses connaissances, elle se mit à la recherche d'Aimable. Deux ou trois de ses amoureux, qui la rencontrèrent, lui firent compliment de son air de bonne humeur. Elle eût bien voulu leur dire ce qui causait sa joie, mais elle craignait de passer pour bavarde, ou elle pensa que le pays tout entier saurait le lendemain la grande nouvelle.

Un des camarades d'Aimable avertit la jeune fille que son ouvrier était à l'auberge des Aubin.

Julie alla trouver le jeune homme.

« J'ai besoin, » lui dit-elle, « de retourner tout de suite à Vassens pour apprendre à mon père une chose très-importante. Si tu veux rester à Blérancourt, reste; puisque je reviens avant la nuit, rien ne t'en empêche.

— Partons! » dit brusquement Aimable, inquiet de cette chose importante, qui lui parut devoir être une demande en mariage.

Lorsque les deux jeunes gens eurent traversé le village et les hameaux, Julie ralentit sa marche et dit à son compagnon :

« Devine ce qui nous arrive! »

Aimable paraissait très-préoccupé; il sourit avec effort, et, voulant mettre la conversation sur ce qu'il croyait son vrai terrain, il répondit :

« Le fils du roi te demande en mariage?

— Il s'agit bien de mariage! » répliqua Julie, qui, à ce moment, y songeait très-peu.

« Si tu te mariais, Julie, » dit le jeune ouvrier, « que deviendrions-nous, ton père et moi? »

La fille du maçon haussa les épaules. L'instant était mal choisi pour soupirer près d'elle.

« Enfin, qu'est-ce donc? » demanda Aimable redevenu joyeux.

« Je voudrais te laisser deviner, et j'ai hâte de te le dire. Figure-toi que mon père devient le maçon du notaire de Blérancourt.

— Est-ce bien sûr? » repartit le tailleur de pierre.

Julie raconta toute sa conversation avec M. Christophe.

« Quel bonheur! » dit Aimable, qui se croyait en droit de partager le triomphe de son patron.

Aimable et Julie descendirent le ravin quatre à quatre, et ils arrivèrent au moment où le père Martin, très-endimanché, se disposait à sortir.

Il semblait triste, et, en voyant sa fille rentrer avec Aimable plus tôt qu'elle ne l'avait annoncé, il montra une véritable inquiétude.

« D'où venez-vous? » demanda-t-il d'un ton brusque.

« De Blérancourt, » dit Julie qui rayonnait. « Je te défends de nous gronder, entends-tu? d'abord parce que c'est dimanche, et ensuite parce que je t'apporte une nouvelle à laquelle tu ne t'attends guère.

— Je m'attends à tout, » répondit le vieillard avec humeur.

« Pas à cela, j'en suis sûre, » repartit la jeune fille..... « Par exemple, si je t'affirmais que M. le notaire de Blérancourt te choisit pour son maçon, le croirais-tu? Eh bien! il te prie de lui construire un bâtiment dans son jardin, et il n'a cru pouvoir confier qu'à toi et à ton courage cette affaire qui est très-pressée. Tu peux commencer les travaux chez lui dès demain. »

Le visage du bonhomme avait rougi d'orgueil.

« Est-ce possible, Aimable? » demanda-t-il à son ouvrier, comme s'il ne pouvait croire aux paroles de Julie.

« Comment donc, patron? mais il me semble que tout cela est bien naturel.

— Vrai, mon cher petit? » répliqua le bonhomme en prenant les mains de son ancien gâcheur.

Le vieux maçon rejeta sa redingote avec dédain, et reprit fièrement sa blouse blanche.

« Voilà qui prouve, » dit-il d'une voix émue, « comment le travail est toujours glorifié! »

Il s'adressait bien, et sa moralité eut de l'écho.

« Si ma pauvre femme, que Dieu garde! vivait encore, » ajouta le père Martin, « cela lui eût donné du courage peut-être. »

Le vieux maçon compta d'avance, pour ainsi dire, les pierres qu'il faudrait au bâtiment du notaire; il les tailla, les numérota, et les mit en place... Aimable et lui conviennent de rester à l'auberge de Blérancourt, et de travailler même le dimanche, afin de ne pas perdre une minute d'un temps devenu si précieux. On conclut que l'affaire ne serait pas très-productive, que les bénéfices seraient petits et les frais énormes; mais l'honneur était si grand!

Le lendemain, dès l'aube, le père Louis alla engager un charretier, on chargea une voiture de pierres, on mit les outils par dessus, et les travailleurs se dirigèrent sur Blérancourt.

« Chez qui donc va Louis Martin avec tout son attirail? » se demanda plus d'une commère en voyant passer la charrette et les maçons.

On apprit dans la journée que le père Louis travaillait chez M. Christophe.

« Nous voilà bien, » dirent quelques-uns, « si les ouvriers des environs viennent prendre notre ouvrage. »

Les maçons lui souhaitèrent malheur.

Aimable et son patron se mirent, le jour même, à creuser les fondations.

Le notaire aimait beaucoup à voir travailler, comme tous les gens riches au village, et il ne quitta plus ses ouvriers.

Déjà bien des assises étaient posées. Le père Martin, qui se grisait toujours au travail, voulut un soir, malgré les avertissements d'Aimable et de M. Christophe, terminer une tâche qu'il s'était donnée. Au moment où il mettait le pied sur un échafaudage, il eut un étourdissement, perdit l'équilibre, et tomba à terre.

Lorsqu'on le releva, il était sans connaissance. On envoya chercher le médecin, qui tâta le pauvre maçon de tous côtés, et finit par découvrir qu'il avait la jambe cassée.

Le bonhomme, ayant ouvert les yeux, regarda autour de lui sans prononcer une parole; il songeait à peine à ses douleurs, mais on lisait sur son visage un sentiment de profonde humiliation.

Le docteur, aidé du notaire et d'Aimable, remit la jambe au vieux travailleur. Lorsque les dernières bandes furent attachées, Louis Martin demanda, de l'air d'un homme qui attend une condamnation, pendant combien de jours il devait cesser de travailler.

« Pendant six semaines, » répondit le médecin.

Louis Martin baissa la tête et de grosses larmes coulèrent sur ses joues.

« Je ne pourrai pas vivre six semaines à ne rien faire, » murmura-t-il.

« Ce sera dur, mon pauvre Martin, » dit le notaire, « mais il faudra pourtant vous y résigner.

Le blessé passa la nuit chez M. Christophe, et le lendemain le médecin le fit transporter à Vassens, chez sa fille. Elle seule, en effet, pouvait l'empêcher de commettre quelque imprudence.

Julie avait été prévenue; elle vint sur la route au-devant du malade, et lui prodigua toutes les consolations que son cœur put lui dicter. Mais le vieux travailleur resta silencieux et désolé.

Lorsqu'il fut seul dans sa maison, vis-à-vis de Julie et d'Aimable, il se mit à pleurer comme un enfant.

« Ah! » dit-il, « pourquoi faut-il payer si cher tous les contentements? J'étais si heureux de travailler chez M. Christophe! Me voilà donc forcé, pour la première fois de ma vie, de manquer à ma parole. »

Et Louis Martin ajouta d'un ton désespéré :

« Jamais, non, jamais, je ne m'en consolerai.

— C'est un grand malheur, » dit Aimable.

« Pourquoi ne suis-je pas mort sur place? » reprit le bonhomme d'une voix sombre.

« Taisez-vous, mon père, par pitié pour moi, » murmura Julie.

Le vieillard se tut, et jusqu'au lendemain on ne put lui arracher une parole.

Enfin, il dit à son ouvrier :

« Cherche un ou deux maçons dans tout le pays, promets-leur ce que tu voudras, et retourne avec eux chez M. Christophe. Vous tâcherez d'avancer la besogne. Quant à finir le bâtiment sans moi, il n'y faut plus penser. »

Aimable se mit en quête de maçons, mais il ne put en trouver un seul. Les autres maîtres étaient tous aussi pressés que Louis Martin, et les ouvriers sans ouvrage s'étaient engagés pour la moisson.

L'ancien gâcheur revint près du père Martin, et lui fit connaître l'insuccès de ses démarches. Il ajouta qu'il allait retourner à Blérancourt voir ce que le notaire aurait décidé.

« Va, mon garçon, » lui dit son maître, « et fais pour le mieux. »

Julie, en conduisant Aimable jusqu'à la porte, lui dit tout bas :

« Tâche de rapporter une bonne réponse de M. Christophe; mais, en tout cas, reviens ici pour m'aider à faire patienter mon père durant ces six malheureuses semaines. »

Trois jours se passèrent sans qu'on eût des nouvelles d'Aimable.

Enfin, il fit savoir par le facteur que, malgré sa grande contrariété, le notaire remettait l'achèvement de sa construction après la fête, et que lui, Aimable, avait pris de l'ouvrage à Blérancourt, en attendant la guérison de son maître.

« Dites à Leduc qu'il a bien fait, » répondit Louis Martin; « il ne pouvait certainement pas rester les bras croisés pendant six semaines, et puisqu'il peut travailler, lui, qu'il travaille! »

Julie ne sembla point partager l'avis de son père, et elle ne chargea le facteur d'aucune commission pour Aimable. Elle attendit le dimanche avec impatience; mais Aimable ne vint pas. Le soir elle avait les yeux rougis et les joues pâles. Le père Louis, au lieu de gémir comme à l'ordinaire, voyant sa fille si désolée, lui dit :

« Ne te fais pas trop de chagrin, mon enfant! ça ne serait pas raisonnable, en vérité. Mon mal finira et ma paresse avec lui. Je sais bien qu'une fille courageuse comme toi peut comprendre ce que j'endure, mais il ne faut pas te désespérer ainsi. Tu ne comptes pas sur moi, sans doute, pour te prêcher la patience. »

Julie prit un tricot et vint s'asseoir près de son père.

« Trouvez-vous, » lui dit-elle après un long silence, « qu'Aimable se conduise bien envers vous?

— Je l'attendais aujourd'hui, et je l'aurais vu avec plaisir, » répondit le père Louis; « mais il a probablement été retenu par son ouvrage, et, vois-tu, Julie, l'ouvrage est au-dessus de tout. L'ouvrage! » répéta le vieux travailleur, « faire aller ses bras, ses jambes, aller, venir, tailler la pierre en chantant, monter assise sur assise, voir s'élever une maison qu'on a bâtie de ses propres mains, être utile au monde, travailler, enfin, c'est vivre! Gagner la petite goutte qu'on boit le matin pour raffermir ses vieux membres, gagner le pain qu'on mange, gagner de belles pièces d'argent, c'est être heureux! Mais voir tous les jours passer et repasser des camarades, se dire qu'ils travaillent jusqu'au coucher du soleil et reviennent bien las, qu'ils dorment avec l'espoir de retravailler le lendemain, ah! c'est trop de tortures pour un pauvre éclopé qui n'a jamais fait de mal à personne!

— Courage, mon père! » dit Julie; « votre souffrance aura un terme. Voici déjà une semaine d'écoulée.

— C'est parce que cette semaine m'a semblé terriblement longue, ma fille, que je me désole, et que j'ai peur des autres. »

Le médecin venait voir son malade chaque fois qu'il passait dans le pays. Lui seul avait le pouvoir de réconforter le vieux maçon, et, grâce à son influence, le père Martin supporta mieux qu'on ne l'espérait cette cruelle épreuve.

Julie, au contraire, dépérissait à vue d'œil. Ce n'était plus cette forte fille, vigoureuse et fraîche, qu'on se plaisait à voir. Elle était pâle et alanguie. Louis Martin, à qui son inaction permettait de réfléchir, avait fini par comprendre qu'une jambe cassée ne suffisait pas pour expliquer la désolation de Julie; il y cherchait quelque motif, et il n'était pas éloigné de trouver le véritable.

Les jours et les nuits se succédaient bien lentement au gré du père Martin et de sa fille.

Tout le monde était occupé à la moisson, et pas une commère ne prit le temps de venir jaser avec le malade. Les voitures de foin, les voitures de seigle, les voitures de blé, passèrent, les unes après les autres, devant les fenêtres du bonhomme, qui ne pouvait en voir une seule sans gémir sur son malheur.

Après les jours, les semaines vinrent, et, d'Aimable, pas un souvenir, pas un mot.

Un soir que le médecin entrait, Julie, après avoir hésité longtemps, lui demanda des nouvelles de l'ouvrier de son père.

« Je sais qu'il travaille, » répondit le docteur.

« Cela suffit, » dit Louis Martin.

« Pour vous, » repartit Julie d'un ton brusque.

« Et pour toi aussi, je suppose, » répliqua le maçon avec inquiétude.

« Non, » répondit la jeune fille. « Il me semble qu'un garçon à qui l'on a montré tant d'attachement devrait être autre chose qu'un ingrat.

— Prenez garde d'être injuste, mon enfant, » dit le docteur.

Et il sortit, en promettant de revenir le lendemain pour lever l'appareil.

Lorsque le médecin fut parti, le vieux maçon, tout joyeux de penser qu'il allait être délivré de ses liens, dit à sa fille :

« Je te vois triste encore, Julie, et, pour le coup, ce n'est point mon mal qui te chagrine. Conte-moi tes douleurs. Il est bourru, ton vieux père, mais il n'est pas méchant, et il veut surtout que sa fille soit heureuse. Si tu as quelque chose à me demander, je crois que le moment serait bien choisi. »

Julie, pour toute réponse, se jeta dans les bras du vieux maçon. Ils restèrent longtemps embrassés, pleurant tous deux sans prononcer un mot.

« Je l'avais deviné, ma pauvre fillette, » dit tout à coup le père Martin.

« Quoi donc, mon père? » demanda Julie avec effroi.

« Que tu l'aimais.

— Qui?

— Aimable.

— Je ne l'aime pas, » répondit la jeune fille avec résolution.

« Vraiment? » s'écria le vieillard; « alors je suis le plus heureux des hommes. Ma foi! je l'ai cru, et, plutôt que de rendre ma fille malheureuse, j'aurais consenti à tout. Ainsi, tu ne l'aimes pas? » répéta le bonhomme avec un grand soupir de soulagement; « eh bien, tant mieux!

— Vous auriez pu accepter ce mariage? » dit Julie. « O mon père, que vous êtes bon! et si Aimable n'était pas un ingrat...

— Julie, tu l'aimes, » dit tristement le père Martin.

« Oui, » murmura la jeune fille; « mais il ne le saura jamais, et j'en épouserai un autre, car il s'est conduit indignement avec nous.

— Si tu l'aimes, mon enfant, il faut l'épouser, » dit gravement le vieux maçon. « Au village, où les filles n'apportent pas de dot, il est nécessaire qu'elles apportent de l'amour. Quand ils ont cette fortune-là, les pauvres n'envient pas les riches. Aimable, après tout, est un honnête garçon.

— Ne me parlez pas de lui! » s'écria la jeune fille en sanglotant, « c'est un mauvais cœur.

— Je voudrais le croire, » répliqua le vieillard, qui, comme tous les bons travailleurs, était juste; « mais je connais trop Aimable pour l'accuser d'une mauvaise action. Si tu ne demandes, pour l'aimer, qu'une bonne excuse, je suis certain, hélas! qu'il la trouvera. »

Le lendemain, le médecin arriva dans l'après-midi. Il était accompagné du charpentier, du couvreur et d'Aimable.

A l'entrée de ce dernier, Julie devint très-pâle et chancela.

Les jeunes gens se regardèrent avec des yeux inquiets. Ces six semaines de séparation les avaient tellement changés qu'ils avaient peine à se reconnaître. Aimable n'était ni moins amaigri ni moins pâle que Julie.

Bientôt le docteur déclara que la jambe était parfaitement remise, et que le père Martin allait pouvoir marcher.

Le maçon, fort occupé de sa jambe, n'avait pas pris garde à la présence du charpentier, du couvreur et d'Al-

Digitized by Google

mable. Lorsqu'il fut tout à fait rassuré, il aperçut son ouvrier et lui dit :

« C'est bien à toi, Aimable, d'être venu nous voir aujourd'hui ; mais apprends-moi pour quel motif ces messieurs ont bien voulu t'accompagner.

— Ils viennent vous demander, » répondit le jeune homme qui avait en vain cherché un tour de phrase, « de poser le bouquet, demain, avec eux, sur le bâtiment de M. Christophe.

— Qu'est-ce que tu racontes? » dit le maçon, dont les idées se troublaient et qui ne comprenait rien aux paroles de son ouvrier.

« Je vais vous expliquer cela, père Louis, » dit le médecin ; « car Aimable, j'en suis sûr, trouverait le moyen de diminuer le mérite de son action. Figurez-vous que ce pauvre garçon vient de faire, en quelques semaines, la besogne des deux meilleurs ouvriers du canton ; il a travaillé le jour, la nuit, je ne sais quand, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a terminé le bâtiment du notaire. Ces braves gens, » ajouta le médecin, en désignant le couvreur et le charpentier, « ont quitté leur ouvrage pour lui venir en aide, du consentement même de leurs pratiques, car vous saurez que tout le pays admire cette action-là. Allons, père Martin, vous pourrez aller demain en voiture à Blérancourt poser le bouquet sur votre bâtiment, et vous n'aurez pas manqué à votre parole.

— Aimable, » balbutia le vieux travailleur, « mon enfant, est-ce possible? Mais cela ne s'est jamais vu! Qu'est-ce que tu veux que je te dise? Te parler de reconnaissance, j'en ai une charge, et, vrai, petit, c'est lourd à porter, » ajouta le vieillard en cachant sa tête dans ses mains.

« Voilà pourquoi je ne suis pas revenu à Vassens, » dit simplement Aimable en se tournant vers Julie.

« Je te demande pardon de t'avoir accusé, » répondit la jeune fille avec une émotion mal contenue ; « mais ton absence me faisait beaucoup souffrir. Je ne pouvais me l'expliquer, » ajouta-t-elle en rougissant.

« Moi aussi, j'ai souffert, » dit Aimable, « et si je n'avais pas été soutenu par le désir de vous rendre service, je n'aurais jamais pu rester si longtemps sans te voir.

— Tu m'aimes donc? » demanda bravement Julie, après avoir interrogé son père du regard.

« Oh! oui, plus que je ne peux le dire, » balbutia le jeune homme d'une voix profondément troublée.

Le père Martin fit signe à sa fille de parler.

« Aimable Leduc, » dit la jeune fille, les yeux baissés et le cœur palpitant, « m'aimes-tu assez pour demander ma main aujourd'hui à mon père?

— Oh! patron, » s'écria l'ouvrier, « ne me la refusez pas, j'en mourrais!

— Comment donc! mais je serai fier, je t'assure, d'avoir pour gendre un garçon aussi courageux que toi! »

JULIETTE LAMBER.

FIN.



Madame Emmeline Raymond ne peut se charger d'aucune commission, ni répondre directement à aucune lettre.

S'adresser, pour tous les achats de toute nature, à Mme Page, boulevard Magenta, 129.

Pour tous les matériaux dont l'emploi est désigné dans les explications des divers travaux, s'adresser à la maison Sajou, rue Rambuteau, 52. On peut aussi y commander ces travaux, et les recevoir tout prêts.

N° 37,800. Mlle *de K...* a reçu une réponse dans les renseignements de l'un des précédents numéros ; nous ne pouvons malheureusement nous conformer, pour le choix et la publication de nos dessins, aux modèles qui nous seraient envoyés par nos lectrices. J'ai déjà expliqué, dans la précédente réponse, qu'il nous est absolument impossible de faire tracer des lignes sur nos planches de patrons, pour marquer les mesures particulières de chaque abonnée. — *N°* 28,406, *Grenoble.* Les objets paraîtront, mais successivement, excepté les patrons de chapeau pour petit garçon et dame ; ces patrons n'existent pas ; on fait les chapeaux sur des *formes* préparées dans des fabriques spéciales. — *N°* 40,823, *Marne.* Cette robe est tout à fait à la mode, mais je conseille un gilet brun ou noir, plutôt qu'un gilet blanc, pour toilette de ville, en hiver ; rien ne s'oppose à ce que l'on porte cette robe au théâtre. On ne porte jamais des chapeaux de crêpe en hiver, à moins que ce ne soit pour aller au théâtre. L'opticien est dans l'erreur ; les femmes se servent des *jumelles* qu'elles préfèrent, et rien ne les oblige à employer les lorgnettes en voire. Les gants demi-clairs en peau de Suède se portent en hiver comme en été. La petite étoile qui figure dans les explications de travaux au crochet, ou tricot, marque le point à partir duquel on recommence les indications qui viennent d'être données. — *A. M., Meuse.* On nous prépare une veste tricotée, et je crains qu'il ne soit difficile d'en publier une autre encore, au crochet ; nous verrons. Merci pour cette excellente lettre. — *L. de V..., Saumur.* Au lieu de *donner* des primes, que les abonnés *payent* en fin de compte, nous préférons nous appliquer à perfectionner sans cesse l'utilité du journal ; nous ne *donnons* par conséquent point de primes. On a reçu les patrons de manteaux, de pardessus pour enfant, de veste ; la résille n'est nullement ridicule à 31 ans, et l'on se coiffe en cheveux, à cet âge, pour les réunions.

N° 37,842. Les petits garçons de trois ans et demi portent indifféremment des blouses ou des vestes ; mais non plus des *jupes* qu'on leur met jusqu'à trois ans tout au plus. Merci pour l'approbation et la propagation. On recevra tôt ou tard le patron désiré. — Mme *F.... à la Mouche.* Pour l'hiver et *à la ville*, les jeunes filles de seize à dix-sept ans ne portent pas de chapeau rond. La forme Henri III, en velours noir, est la plus jolie. — *N°* 15,253, *Lot-et-Garonne.* Les jeunes filles ne portent aucun vêtement garni de guipure ; leurs talmas sont bordés avec une frange, ou bien avec une ruche de ruban. Je conseille la forme du paletot Parisien, publié dans le n° 43 ; on le ferait de même étoffe que la robe. — *N°* 6,882, *Meuse.* La veste tricotée qui paraîtra dans n° 47, avec son patron, peut très-aisément être faite au crochet tunisien. Pris note des autres demandes qui seront successivement satisfaites, et mille fois merci pour cette lettre. — *L. H.* On *n'étale* plus un mouchoir plus ou moins orné, c'est-à-dire qu'on ne le tient pas déplié à la main, à moins que l'on ne s'en soit déjà servi. Les jupons bordés en broderie anglaise, même festonnée, ne sont guère à la mode, tous les jupons blancs ou de couleur étant universellement garnis de volants. — *N°* 28,709, *Deux Sèvres.* Les divers dessins composant le prie-Dieu publié dans le n° 42 peuvent servir à plusieurs ornements d'église. Pour savoir s'il nous est possible de publier les objets désirés, il faudrait les préciser, et nous mettre ainsi à même de juger s'ils offriraient un intérêt général pour nos abonnées. — *N°* 37,941, *Eure.* A dû recevoir une réponse. Si l'on ne veut aucune nuance incommode, on peut remplacer l'écossais par un *damier* noir et blanc, en velours ou peluche. Je suis bien heureuse de l'approbation qui m'est accordée. — *N°* 8,304, *Paris.* Les jeunes filles ne portent pas de fourrures, ni surtout des fourrures ayant une grande valeur, comme la martre ; l'astracan noir ou gris seul leur est permis. — *Melun.* On ne peut s'abonner pour moins de trois mois. On trouvera un beau dessin pour couvre-pied, dans le n° 24. — Mme *L. P. Aube.* Je recommanderai avec grand plaisir les travaux en question, quand j'en aurai pris connaissance. Prière de m'envoyer un échantillon. — *N°* 6,536, *Villa San Pedro.* Le costume tout entier en velours serait très-beau pour le petit garçon ; à six ans pantalon et veste (la blouse est plus *négligée*). — *La solitaire.* Chaque planche d'alphabets coûte 60 centimes ; on en a reçu trois, parce qu'on en avait demandé trois. On a reçu dans le n° 39 des patrons de bonnets. — *N°* 42,256, *Rhône.* Le *petit-gris* convient à tous les âges. Oui pour le châle en cachemire noir. — *N°* 9,521, *Sarthe.* Pantalon avec blouse ou veste à l'âge de quatre ans ; faire le costume en drap, ou popeline unie, brune, ou grise, ou gros bleu, ou violette. Petit paletot à manches en drap gris, ou grosse flanelle. Oui certes pour les gants ; les enfants en portent à tout âge. Cravate-écharpe en cachemire. Après six mois écoulés d'un deuil de beau-père, on peut porter un manteau en drap ou bien en soie ouatée. Merci de comprendre que je me sens heureuse d'être utile. — *N°* 9,926, *Calvados.* Hélas! il est difficile de faire quelque chose dans ces conditions.... Cette robe ne pourrait être *convenablement* arrangée, que si l'on disposait d'un ou deux lés d'une ancienne robe de velours noir ; il serait peu raisonnable d'acheter du velours neuf ; mais l'on ne peut allonger et élargir une robe de damas noir avec de la soie unie entre autres. On ne peut porter en hiver un chapeau de crêpe, même recouvert de tulle, à moins que ce ne soit pour aller au spectacle. Ce chapeau peut servir depuis le mois de février. — *N°* 4,134, *A. D., Orne.* Il n'y a rien de changé relativement à la façon de monter les jupes, depuis les détails que nous avons publiés à ce sujet. On recevra, dans le n° 47, des dessins et patrons de manches de robes ; celles-ci se coupent toujours en pointes. On a reçu des paletots, et l'on a vu comment on les garnit. Le n° 47 contiendra des garnitures de robes entre lesquelles on pourra choisir. On porte toujours des épaulettes. — *Château de Barrière.* Je suis bien reconnaissante de la continuation de la bienveillance qui m'est témoignée. Je regrette de ne pouvoir accéder à la demande qui nous est adressée, mais des extraits de musique ancienne prendraient une trop grande place dans le journal.

N° 28,489, *Cantal.* Je n'ose *garantir* aucun fournisseur de ce genre. Pour avoir une belle fourrure, garnissant un manteau de velours, il faudrait dépenser au moins mille francs ; pour la moitié de cette somme on aurait une fourrure médiocre. La fourrure est un luxe dont il faut se priver quand on ne veut pas y consacrer une somme considérable ; c'est de plus un luxe assez inutile ; on porte une fourrure assez rarement, et il faut s'astreindre à tant de précautions pour la conserver! — *N°* 24,966, *Gironde.* Je ne connais pas la recette en question, et il est douteux que son possesseur voulût la livrer au public. J'en chercherai une. — *N°* 38,867, *Calvados.* On porte plus de paletots que de talmas, mais on porte toujours ceux-ci. — *N°* 21,562, *Indre.* Les chapeaux ronds ne se mettent en hiver qu'à la campagne, non à la ville. On porte plus que jamais les corsages blancs pour toilettes du soir. Il n'existe point de procédé qui puisse prévenir l'inconvénient en question. Un chapeau de paille d'Italie, renfermé ou non renfermé, jaunira toujours après un laps de temps quelconque, et l'on ne peut s'en servir sans l'avoir fait nettoyer. Le procédé qui concerne la mousse a déjà été publié deux fois, et nous ne pouvons nous répéter par égard pour nos anciennes et bien nombreuses abonnées. Merci pour cette bienveillante appréciation de nos efforts. — *N°* 40,817, *Palerme. La Bonne Ménagère* sera publiée en volume dans le cours de l'année 1865. Je ne connais personne qui puisse fournir ce que demande la deuxième question. Des fanchons tricotées en laine pour l'hiver, faites en mousseline ou en tulle pour l'été. Des vestes non ajustées, des petits paletots pareils à la robe. Les sentiments que l'on veut bien me témoigner me touchent vivement. Dans les deux publications réunies (Mode illustrée et Patrons illustrés), on trouve cependant un grand nombre de patrons de linge et lingerie ; il ne peut y en avoir pour le linge de table et le linge de lit. — *N°* 28,321, *Haute-Vienne.* On porte toujours les robes dites *Princesse.* Les explications ne pourraient aider ; il faut recourir à l'excellent patron qui en a été publié dans le n° 5 de l'année 1863. Les voilettes en dentelle véritable sont toutes arrondies et courtes. Grosse flanelle pour confections de voyages. On fera ce que l'on voudra, mais je ne saurais, à ce sujet, conseiller la flanelle rouge ; on en trouve de la blanche à rayures de couleur ou rayures noires. S'adresser à Mme Castel-Bréant, rue Sainte-Anne, 58 *bis.* On trouvera les indications relatives aux jupons, dans le n° 40 ; on y verra les indications qui concernent leur ampleur ; évidemment, les jupons ouatés ou bien en laine sont coupés en pointes. Oui, pour la robe de chambre en alpaga uni ; c'est Mlle Florin, rue du Faubourg-Saint-Jacques, 85, qui fournit des patrons ; c'est elle qui en indique le prix. Le capulet Pyrénéen ne peut être porté que le soir. Les châles en cachemire uni se portent rarement ; ils sont presque toujours brodés ; et, quant au jais, on en met partout. Les explications relatives aux *amazones* figurent dans le n° 34. Il vaut toujours mieux doubler le jupon de ce costume. — *N°* 11,221, *Meuse.* Je conseille une pointe en velours garnie avec la guipure, plutôt qu'un talma. — *C. M. à Lyon.* Les corsages en cachemire que l'on porte maintenant sont plats ; on en trouvera un patron sur la planche accompagnant le n° 47. Nous avons depuis longtemps recommandé le jupon semblable à la robe. On a reçu des voiles de *fauteuil* au crochet. — *L'Italiana a Parigi.* Vous ne pouvez trouver un emballeur plus habile et plus honnête que M. Delanus, rue Neuve-Saint-Augustin, n° 6. — *N°* 38,016, *Dordogne.* Nous ne pouvons malheureusement publier en même temps les patrons d'une layette, et nous sommes forcés de les disséminer, parce que la planche qui porterait ces patrons n'offrirait aucune utilité aux personnes qui n'auraient pas besoin de layette ; il s'en trouve dans le n° 35 de cette année, et dans les Patrons illustrés du même mois. — *N°* 24,919, *Rhône.* J'ai déjà publié la *seule* recette que je possède pour l'eau de benjoin, et l'ai même répétée plusieurs fois : elle consiste à acheter de la gomme de benjoin, vingt centimes, et à la faire bouillir dans une petite quantité d'eau (un grand verre à peu près) ; je l'emploie toujours pure. — *N°* 16,551, *Maine-et-Loire.* Merci pour l'envoi, merci pour la lettre. Non-seulement nous voulons *continuer à faire bien*, mais nous prétendons faire *mieux*, toujours *mieux.* Le prochain *patron illustré* contient un bien joli corsage. Ma couturière le fait à l'une de mes robes en ce moment. Mouiller à l'envers avec de l'alcool, et repasser à l'envers. — *N°* 9,993. *Les ouvrières en dentelle* n'habitent généralement pas à Paris. C'est en province, à la campagne, que l'on exécute ces travaux trop faiblement rétribués pour fournir à l'existence coûteuse de Paris. Peut-être pourra-t-on trouver ce renseignement à la maison Sajou, rue Rambuteau, 52. — *N°* 34,939, *Maine-et-Loire.* Placer sur le bord de la robe *endommagée* une bande de taffetas noir dont le bord supérieur sera découpé en dents pointues, bordées avec une étroite *imitation* de dentelle noire. Les articles *Modes* répondent ou répondront aux autres questions. Quant aux fourches ondulatrices, plusieurs colonnes d'explications en apprendraient moins que la vue du dessin publié dans le n° 17 de l'année 1862 ; on peut le demander dans nos bureaux. Je suis surprise que tous les coiffeurs n'aient pas un dépôt de ces fourches inventées par M. Croisat, rue Richelieu, 76, et *indispensables* pour les coiffures actuelles. Nous indiquons les prix des objets lorsque cela est possible. — *N°* 38,638 ; *Tarn.* A trois ans, les petits garçons portent des pantalons, une blouse ou une veste (*jamais* un habit ou une redingote, sous peine de faire rire à leurs dépens), un paletot à manches ou bien à pèlerine, des guêtres si le pantalon est court, un col et des manches tout unis. Les petites filles de six ans portent aussi des guêtres si l'on veut. Il y a un grand nombre de formes de vestes, et nous en publions continuellement.

Roulette pour relever les patrons.

Ce petit instrument rendra des services importants à nos lectrices. Elles placeront les feuilles de patrons sur une feuille de papier, puis elles suivront avec cette roulette tous les contours du patron qu'elles désirent couper. En appuyant légèrement sur cette roulette, on *marquera* son passage sur la feuille de papier ; puis, la séparant de la feuille de patrons, on pourra couper chaque morceau encadré par le passage de la roulette.

Le prix de cette roulette est de 1 fr. 50, qu'il suffira d'adresser en timbres-poste pour la recevoir *franco.*

Reliure Marie.

L'Administration de la *Mode illustrée* a l'honneur d'informer ses abonnées que, par suite d'un traité particulier passé avec la maison Gaget, elle peut livrer une *reliure mobile*, dite *reliure Marie*, qui leur permettra de réunir en volume, au fur et à mesure de leur publication, les numéros du Journal, et de les mettre ainsi à l'abri de tout froissement et des maculatures.

D'un système simple et commode, la reliure Marie fixe les feuilles ou cahiers sans les percer, les piquer ni les altérer en quoi que ce soit, et on peut en mettre ou en retirer un isolément ou plusieurs sans déranger les autres.

L'Administration cède ces *reliures mobiles*, disposées pour y réunir l'*année entière*, aux prix réduits de :

Couverture percaline, 6 fr. 50 c. ;

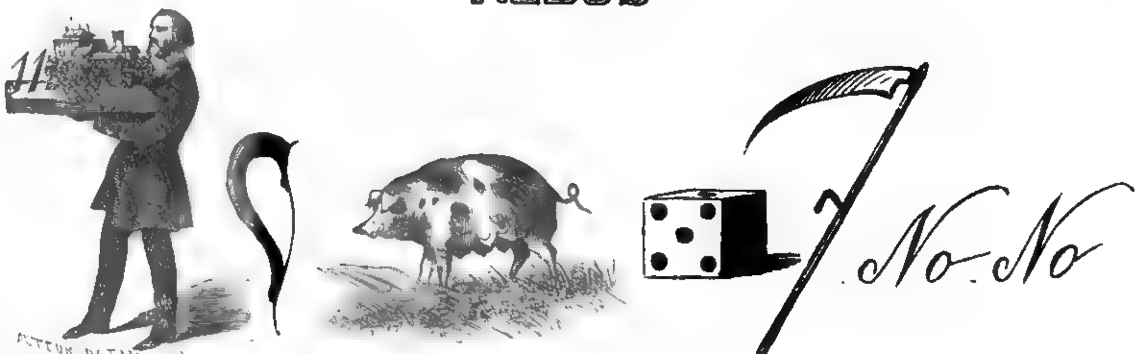
Cartonnage, 5 fr.

Celles de nos abonnées qui désireraient avoir ces reliures mobiles doivent les faire prendre dans nos bureaux. Dans le cas où l'envoi serait fait sur demande, les frais de transport seraient à la charge de l'acquéreur, l'Administration livrant ses reliures au prix coûtant.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

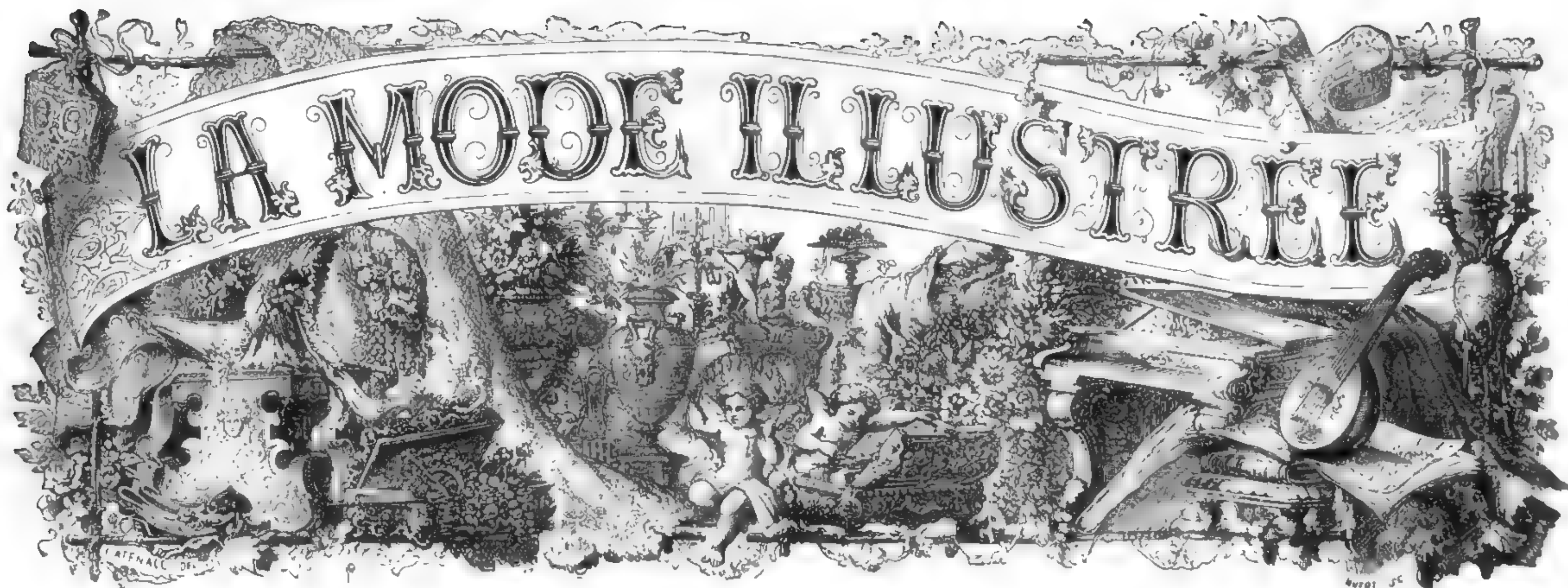


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Opposez la douceur à la violence.

Digitized by Google

N° 47 (*avec patrons*). CINQUIÈME ANNÉE. 20 novembre 1864.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODELES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cᵉ, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

AVIS. — Notre n° 42 du 16 octobre dernier contient deux dessins de fond plein et deux dessins d'entre-deux pour crochet et filet. Ces quatre dessins proviennent de la collection de M. Simart, éditeur de dessins pour ouvrages de dames, 64, rue Rambuteau, à Paris, chez qui nos abonnées trouveront un grand choix de dessins et toutes les fournitures pour les travaux d'aiguille.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Corsage montant à basques.

Les figures 12 à 16 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ce corsage, dont la forme convient à tous les âges, peut être fait en toute étoffe de laine ou de soie. Les ornements se composent de rubans en velours noir ou bien de galons en soie. Tous les morceaux composant le corsage sont coupés en étoffe et en doublure. Les deux moitiés de la manche sont coupées d'après la figure 15, doublées en soie ou bien en percaline. Dans le dernier cas on place une large bande en soie sur le bord inférieur. Le petit *jockey*, taillé d'après la figure 16, est doublé en soie. Après avoir *faufilé* ensemble le dessus et la doublure de chaque morceau, on coud les pinces de la poitrine croix avec croix jusqu'au double point, — point avec point jusqu'à l'étoile. On fait les boutonnières sur le devant de droite, on pose les boutons sur le devant de gauche. On coud ensemble les deux moitiés du dos (coupées d'après la fig. 14) depuis *a* jusqu'à *b*. On assemble les diverses parties du corsage en réunissant les lettres pareilles ; les galons en partie indiqués sur le patron peuvent aisément être placés en consultant notre dessin qui est fort exact. Les basques sont réunies par derrière avec quatre boutons, et de telle sorte que le côté de droite repose sur celui de gauche, et que la fente soit tout à fait fermée. La manche est cousue ensemble depuis *j* jusqu'à *k*, — depuis *l* jusqu'à *m*, puis garnie de galon sur son bord inférieur. Le *jockey*, garni de la même façon, est fixé sur le bord supérieur *m* avec *m*, avec *point* avec *point*. En plaçant la manche dans l'entournure, l'*m* doit se trouver sur l'*m* de la figure 12 (devant), et l'on doit veiller à ce que les galons du *jockey continuent* devant et derrière ceux du corsage. Dans le dessous de la manche on forme deux petits plis en posant les deux croix de la figure 15 sur le point intermédiaire. On pose deux petits glands à la pointe de chaque *jockey*.



CORSAGE MONTANT A BASQUES.

Châle tricoté avec bordure faite au crochet.

MATÉRIAUX : 96 grammes de laine zéphyr ponceau, six fils ; 40 grammes de laine zéphyr blanche, quatre fils ; 16 grammes de laine noire, chinée de blanc, ou bien mélangée avec un brin blanc, en soie ; 2 aiguilles à tricoter n° 8 ; un crochet n° 5.

En nous décidant à placer sur nos planches les patrons des objets faits en laine, au tricot, au crochet, nous avons augmenté sans doute nos frais et nos difficultés ; mais nous avons facilité leur exécution pour nos lectrices, et nous avons obtenu en même temps un avantage de plus. Ces patrons peuvent en effet servir lorsqu'on voudra exécuter ces objets en étoffe quelconque, au lieu de les faire en laine.

Le patron de ce châle se trouve sur le verso de la planche de patrons jointe au présent numéro.

Notre dessin représente ce petit châle, si commode à porter sous un manteau non ouaté. Le fond est fait avec de la laine zéphyr, six fils ; il est tricoté toujours à l'endroit, *en allant et revenant*. Nous plaçons sur notre planche de patrons la moitié de ce fond, qui, eu égard à la facilité donnée par le patron, peut aussi être fait au crochet tunisien. On coupe le fond *entier* en papier, et l'on commence le travail par le *bord inférieur*. En employant les matériaux ci-dessus indiqués, on monte 24 mailles ; la première maille est *partout* levée sans être tricotée, puis on jette le brin sur l'aiguille. En *revenant*, c'est-à-dire dans le tour suivant, on tricote *toujours* ce jeté ensemble avec la dernière maille comme une seule maille. Le premier tour est uni ; dans les tours suivants on augmente sur les côtés du travail, en se guidant d'après le patron. Cette augmentation a lieu en tricotant dans la seconde maille 2 mailles, l'une dans le côté de devant, l'autre dans le côté de derrière de cette seconde maille ; le reste des mailles est uni à l'endroit. Après avoir terminé le dos, on compte dans le milieu du dernier tour environ 10 mailles pour l'encolure, lesquelles doivent être

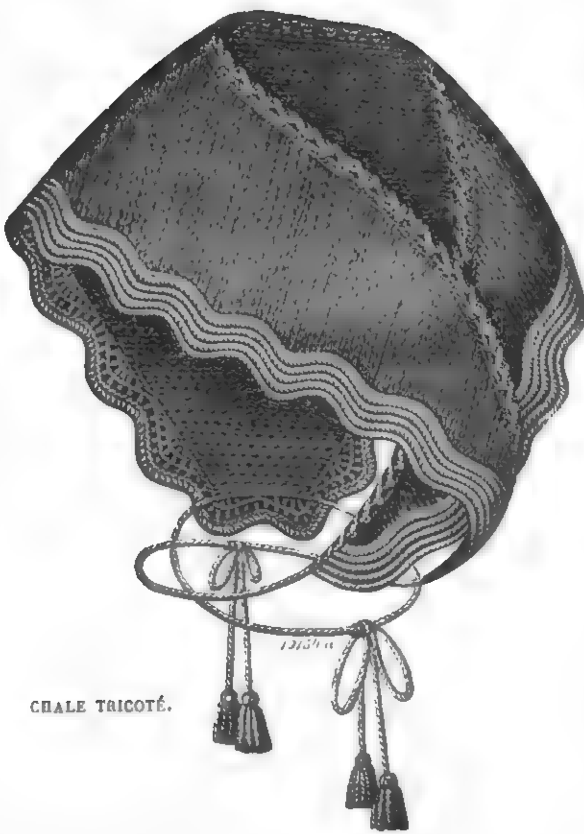
Digitized by Google

démontées plus tard. Sur chaque côté de ces mailles, on tricote chaque devant. Le bord extérieur doit être maintenu en ligne droite, sans augmentations ni diminutions, lesquelles se font sur le bord intérieur en suivant la forme du patron (fig. 48).

Bordure au crochet. Un dessin spécial reproduit en grandeur naturelle une partie de cette bordure à moitié terminée. Elle se compose d'abord d'une sorte de treillage, fait avec des brides à *jours*, et recouvert plus tard de façon à former des rayures en relief. Sur notre modèle il se trouve 22 festons entiers, et un 1/2 feston à chaque bout. On prend la laine blanche, et l'on fait, pour toute l'envergure du châle, une chaînette de 690 mailles, sur lesquelles on fait 4 tours de brides *contrariées à jours*. Pour chaque tour on coupe le brin à la fin du travail pour le rattacher au commencement, afin de travailler toujours sur le même côté; tandis que l'on fait alternativement une bride, — 2 mailles en l'air sous lesquelles on passe 2 mailles du tour précédent, on a soin, afin de marquer la courbe d'un feston, d'exécuter dans le vide du tour précédent 2 brides (au lieu d'une) séparées par *trois* mailles en l'air (voir le dessin). Dans le creux de chaque feston, au contraire, on passe sous *une* seule maille en l'air 2 brides du tour précédent, et les mailles en l'air qui les séparent.

Pour recouvrir ce treillage, on prend d'abord la laine blanche, et l'on travaille comme si l'on faisait du crochet tunisien.

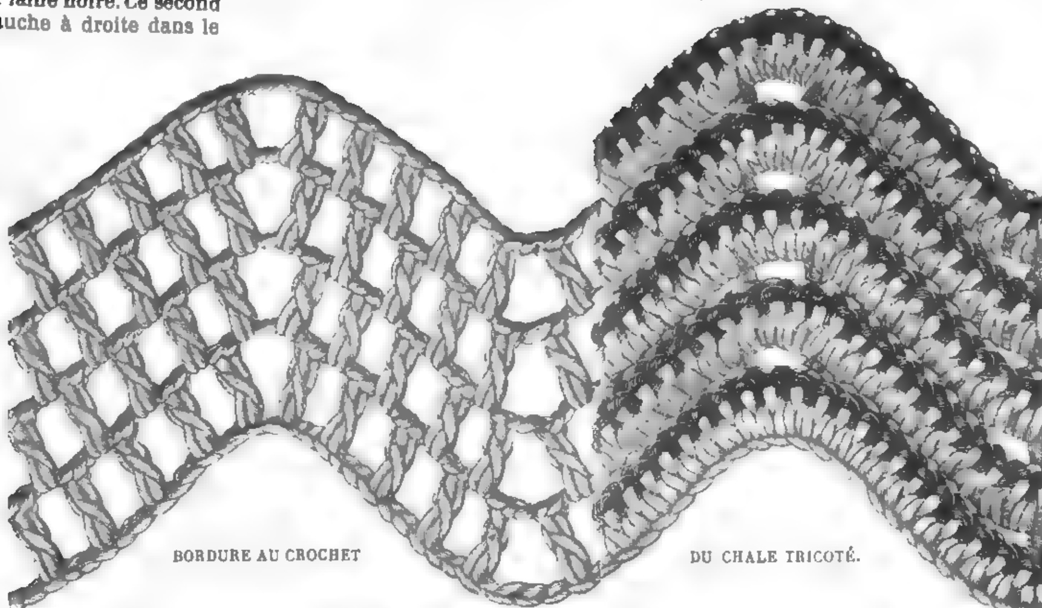
Premier rang du premier tour fait sur le treillage. De droite à gauche, sur la chaînette par laquelle on a commencé le treillage. Dans chacune des mailles non occupées par les brides, on fait une maille comme si l'on voulait faire une bride, c'est-à-dire que l'on jette le brin sur le crochet; on tire le brin au travers de la maille de la chaînette, on passe le brin à la fois au travers des deux bouclettes qui se trouvent sur le crochet, de façon à former une seule maille qui reste sur le crochet. A chaque place où l'on a diminué pour former le *creux* du feston, on passe l'une des deux mailles en l'air, qui se trouvent entre deux brides, tandis que sur le sommet de chaque feston on fait *cinq* brides sur les trois mailles en l'air. Lorsqu'on est arrivé à l'extrémité de ce premier rang, on fait le second rang de ce premier tour de gauche à droite par conséquent, en employant la laine noire chinée de blanc, ou simplement de la laine noire. Ce second rang est fait comme les tours de gauche à droite dans le crochet tunisien.



CHALE TRICOTÉ.

On répète ce tour, composé de deux rangs, sur chacune des 4 chaînettes suivantes du treillage (voir le dessin). Dans le premier rang on ne pique jamais le crochet *dans* une maille en l'air; on le passe *sous* chaque maille, et l'on travaille partout, de telle sorte qu'il y ait 2 mailles dans chaque vide, et qu'une bride se trouve toujours entre deux mailles du crochet tunisien.

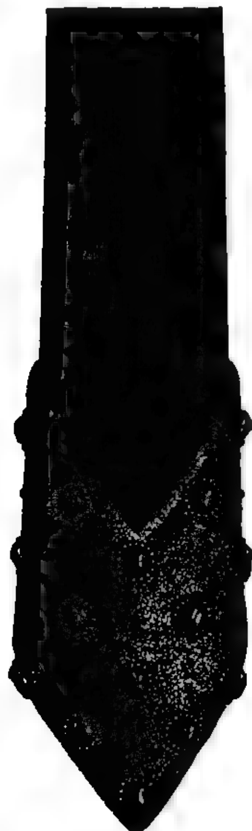
Lorsque la bordure est terminée, on la coud sur le châle, de telle sorte que la moitié supérieure de la bordure repose sur le châle. Sur le devant du châle et sur l'encolure on fait au crochet, avec la laine blanche, de petits festons composés chacun de 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe toujours 3 mailles du châle. Quand ces festons sont terminés, on les relève tous sur le crochet comme le premier rang du crochet tunisien, puis on les démonte avec la laine noire chinée, en faisant entre chaque feston 3 mailles en l'air, et avec la 4e maille en l'air on démonte l'un des festons pris sur le crochet. On prépare avec la laine rouge trois cordons *tournés* assez gros, ayant, l'un, 1 mètre 12 centimètres de longueur. Chacun des deux autres cordons a 78 centimètres de longueur. Le plus long cordon est cousu sur le bord inférieur du dos, de façon que ses deux bouts soient égaux de chaque côté. On les noue autour de la taille par devant. Chacun des deux autres cordons est, pour le même usage, cousu à l'extrémité de chaque devant; on les noue par derrière. On met un gland au bout de chaque cordon.


BORDURE AU CROCHET DU CHALE TRICOTÉ.

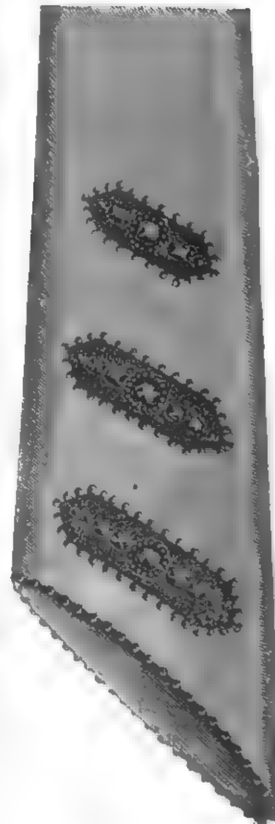
Deux pans

DE CRAVATE

Nº 1. La cravate, en poult-de-soie noir, a 92 centimètres de longueur; sa largeur au milieu est à peine de 1 centimètre; à chaque extrémité, les pans ont la largeur de notre dessin. Ces pans sont *revêtus* sur une hauteur de 4 centimètres avec du velours cerise, brodé en perles noires de deux grosseurs, comme l'indique le dessin. La cravate est doublée avec de la gaze roide, et cousue ensemble de telle sorte que la couture se trouve en dessous, au milieu.


Nº 1. PAN DE CRAVATE.

Nº 2. Cravate en poult-de-soie bleu. Les pans sont ornés de *pattes* courtes en velours noir, ornées de perles de diverses couleurs, disposées comme l'indique le dessin.


Nº 2. PAN DE CRAVATE.

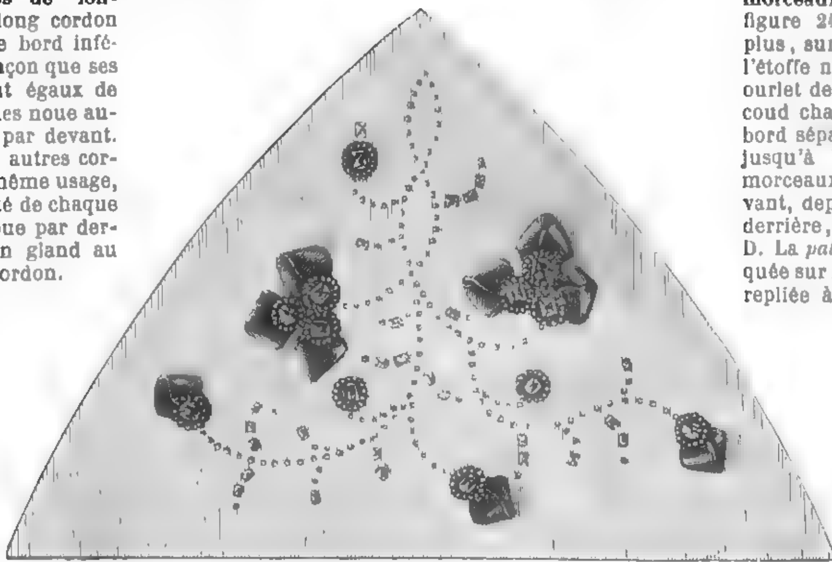
Col en velours.

La figure 49 (*recto*) appartient à ce modèle.

Notre modèle est fait en velours violet, orné à chaque coin avec une broderie dont nous reproduisons le dessin en grandeur naturelle. La doublure est en soie noire. La garniture se compose d'une ruche en ruban noir ayant 2 centimètres de largeur. Un nœud en ruban noir est placé par devant.

On coupe dessus et doublure d'un seul morceau, l'un et l'autre d'après la figure 49. On exécute à chaque coin la broderie avec de grosses perles noires taillées, et de petites perles noires rondes. Les fleurettes sont faites avec du ruban noir très-étroit (zéro), dont on coupe de fort petits morceaux que l'on plie, et dont on coud les deux extrémités sous la grosse perle. Quand la broderie est terminée, on coud ensemble dessus et doublure, en prenant entre les deux étoffes la ruche de ruban. On pose un bouton, on fait une boutonnière. Le nœud est fait avec du ruban ayant 11 centimètres de largeur. On porte ce col sur les corsages montants.

On peut substituer au ruban employé pour les fleurettes de la chenille noire, avec laquelle on brodera au passé la place occupée par le ruban.


DESSIN DE BRODERIE POUR LE COL EN VELOURS (GRANDEUR NATURELLE).

Corsage en cachemire.

Les figures 31 à 35 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

On porte ces corsages non-seulement sous une robe de chambre, sous une veste, en guise de *chemisette*, mais encore avec les jupes de toutes sortes dont le corsage est hors d'usage. Ils conviennent parfaitement aux jeunes filles.

Notre modèle est fait en cachemire *pensée*, brodé en soutache noire et garni de boutons en taffetas noir. En coupant chaque devant d'après la figure 31, on laisse en plus l'étoffe nécessaire pour faire sur les bords par devant un ourlet ayant 4 centimètres de largeur. Après avoir cousu les pinces de la poitrine point avec point jusqu'à l'étoile, croix avec croix jusqu'au double point, après avoir fait les plis du dos en posant, d'après la figure 32, la croix 8 sur le point 8, la croix 9 sur le point 9, et ainsi de suite, on exécute la broderie en soutache indiquée sur les diverses parties du patron, col, devants, revers des manches. On coud dos et devant ensemble sur l'épaule depuis Q jusqu'à R, sur le côté depuis S jusqu'à T. On pose sous les plis du dos jusqu'à la couture de côté une bande d'étoffe, destinée à rendre le corsage plus solide, et l'on fait un ourlet étroit sur le bord inférieur du corsage. Le col est doublé en soie noire et posé sur l'encolure, étoile avec étoile, double point avec double point. Les deux parties de chaque manche sont cousues ensemble depuis U jusqu'à V, — depuis W jusqu'à X. On fixe sur la manche le revers doublé de gaze roide et de soie noire. Les deux pointes du revers sont cousues sur la manche, double point avec double point. Sur le dessous de la manche on forme un pli en posant la croix sur le point. En plaçant la manche dans l'entournure, l'X doit se trouver avec l'X du devant; à l'encolure on pose des agrafes.

Costume pour petit garçon

DE QUATRE A SIX ANS.

Les figures 24 à 30 (*verso*) appartiennent à ce patron.

On peut faire ce costume en toute étoffe de laine, et aussi en velours; si l'on emploie du drap ou tout autre tissu épais, la doublure devient inutile; si l'on a choisi du cachemire ou bien une étoffe de *fantaisie*, on doublera le costume en percaline solide.

Notre modèle est fait en drap gris, assez clair, orné de galons noirs en soie, ayant environ 1 centimètre de largeur, et de boutons blancs, en nacre de perle.

Pantalon. On coupe deux morceaux pareils d'après la figure 24, en laissant en plus, sur le bord inférieur, l'étoffe nécessaire pour un ourlet de 3 centimètres. On coud chaque morceau d'abord séparément, depuis A jusqu'à B, puis les deux morceaux ensemble, — devant, depuis B jusqu'à C, — derrière, depuis B jusqu'à D. La *patte à boutons*, marquée sur le patron, doit être repliée à l'intérieur, sur le côté droit; sur le côté gauche on la double, et l'on y pose les boutons; la *patte à boutonnières* est coupée sur la figure 25, en étoffe double; on y fait les boutonnières indi-

Digitized by Google

quées, puis on la coud sur le côté droit du pantalon depuis C jusqu'à l'étoile, sur la ligne ponctuée. On fait ensuite sur les deux moitiés du pantalon la fente marquée sur la figure 24, et à l'intérieur de ces fentes on pose une poche. Sur le bord supérieur du pantalon on exécute les plis indiqués, en plaçant la croix 1 sur le point 1, — la croix 2 sur le point 2, et ainsi de suite. La ceinture se compose de deux moitiés, coupées sur la figure 26. On la double et l'on y fait les boutonnières indiquées, pour la fixer à un corsage de dessous. A l'extrémité de gauche de la ceinture on met un bouton, et on la coud sur le pantalon, D avec D, — E avec E. Sur le bord inférieur du pantalon on fait un ourlet de 3 centimètres, *piqué* à l'endroit. Sur les côtés on pose les galons et les boutons marqués sur la fig. 24.

Blouse. On coupe les deux devants d'après la figure 27, en laissant en plus sur le bord inférieur l'étoffe nécessaire pour exécuter un ourlet de 4 centimètres. Sur le côté gauche on fait le large ourlet indiqué, lequel sert à donner plus de solidité aux boutons que l'on y pose. Sur le côté de droite on *pique* un faux ourlet pareil, et l'on y fait les boutonnières. Le dos est coupé d'un seul morceau d'après la figure 28, et on le coud avec les devants depuis F jusqu'à G, — depuis H jusqu'au J. On *pique* à l'endroit le large ourlet inférieur. Le petit col (fig. 29) est coupé d'un seul morceau, bordé avec du galon et cousu avec la blouse, K avec K, — L avec L. Pour chaque manche on coupe deux morceaux sur la figure 30, en tenant compte de l'échancrure qui doit être faite sur le morceau de dessous. Les deux moitiés composant chaque manche sont cousues ensemble depuis M jusqu'à N, — depuis O jusqu'à P. Après avoir placé sur le bord inférieur de la manche le galon qui imite un revers, on la coud dans l'entournure O avec O. Une ceinture ayant 4 centimètres de largeur, et dont la longueur est déterminée par l'épaisseur de la taille, est coupée en même étoffe que la blouse, doublée, bordée de galon, garnie à ses extrémités d'un bouton et d'une boutonnière.

Costume pour petit garçon

DE SIX A HUIT ANS.

Les figures 1 à 7 (*recto*) appartiennent à ce patron.

On fera ce costume comme le précédent, en toute étoffe de laine, principalement en drap gris, brun, violet, gros bleu, vert-guide ou violet foncé. On le garnit avec du galon noir en soie, ou bien en laine. Le costume entier, gilet, veste, et pantalon bouffant se terminant par une guêtre, est fait en même étoffe.

Pantalon. On coupe deux morceaux d'après chacune des figures 1, 2, 3; la figure 3 a dû être repliée sur elle-même. On réunit d'abord l'une des parties de la guêtre (fig. 2) avec le pantalon, depuis A jusqu'à B, — depuis B jusqu'à C. On coud ensuite ensemble les figures 1 et 3, depuis D jusqu'à E; — depuis F jusqu'à G, et dans cette dernière



COL EN VELOURS.



CORSAGE EN CACHEMIRE.

couture on fait une ente depuis la croix jusqu'à l'étoile, et l'on y pose une poche intérieure; on réunit ensuite les deux moitiés de devant, depuis G jusqu'à l'étoile, les deux moitiés de derrière depuis G jusqu'à l'H. Toutes ces coutures, faites à points *arrière*, doivent être soigneusement repassées. Le pantalon se ferme par devant, et l'on y pose sur la moitié de droite, jusqu'à la ligne fine marquée sur la figure 1, un morceau d'étoffe semblable à celle employée pour le costume. On prépare ensuite deux *pattes* (indiquées sur le patron) en même étoffe, on les double, on fait des boutonnières sur l'une de ces *pattes*, et on la coud *sous* le côté de droite, sur la ligne fine du patron. L'autre *patte*, garnie de boutons, est posée sur le côté gauche. Sous le bord supérieur du pantalon on place une bande de forte percaline, ayant 3 centimètres de largeur, laquelle a la solidité nécessaire pour soutenir les boutons destinés aux bretelles. Si le costume est fait en étoffe épaisse telle que du drap, on ne met, soit au pantalon, soit à la guêtre qui tient au pantalon, aucune autre doublure que des bandes sur le bord inférieur, et sur les côtés garnis de boutons et de boutonnières. Si l'on a employé une étoffe plus légère (demi-drap, velours, etc.), on doublera entièrement la guêtre avec de la percaline très-forte. On pose le galon en consultant notre dessin. On met sous la guêtre une bande en cuir verni, ayant 7 centimètres de longueur, 3 à 4 centimètres de largeur, dont la place est indiquée sur les figures 1 et 2, et qui sert de *sous-pied*.

Gilet. Tous les morceaux qui le composent (le dos est taillé d'un seul morceau) sont coupés en étoffe et doublure. On coud le gilet ensemble depuis J jusqu'au K, depuis L jusqu'à M, puis on borde le tout avec un galon posé à cheval. On trouvera sur la figure 4 l'indication des boutons, des boutonnières et des *pattes* faites en galon.

Veste. Le dos et les devants sont coupés *d'un seul morceau*, d'après la figure 6, sans doublure. Après avoir fait la couture d'épaule depuis N jusqu'à O, on exécute les *pattes* en galon, semblables à celles qui ont été marquées sur le patron du gilet. On borde avec du galon le tour de la veste, puis on pose un bouton à l'extrémité de chaque patte. La manche (fig. 7) est ornée sur son bord inférieur des pattes indiquées sur le dessin; on la coud ensemble depuis P jusqu'à Q, et on la coud dans l'entournure R avec R.

Veste au crochet avec basque et gilet

POUR PETITE FILLE DE TROIS A CINQ ANS.

Les figures 20 à 23 (*recto*) appartiennent à ce patron.

MATÉRIAUX : 96 grammes de laine zéphyr grise ; 32 grammes de même laine rouge ; 8 grammes de même laine noire ; 8 petites boucles en acier ; 6 boutons noirs ; aiguilles à tricoter en bois n° 5.

Ce gracieux modèle est fait au crochet tunisien ; le gilet, le bord de la veste et les sous-manches sont exécutés en laine rouge ; les ornements se composent de huit *rosettes*, exécutées isolément en laine noire, ornées, au milieu, avec une boucle en acier, et placées à chaque coin par devant, de chaque côté de l'encolure, à la fente de chaque manche ; les deux autres rosettes sont posées par derrière, de façon à marquer la *cambrure* du dos. Ces deux dernières rosettes sont unies par une patte rouge et noire, ayant 7 centimètres de longueur.

On commence le travail par le bord inférieur du dos, en faisant, avec la laine grise, une chaînette de 69 mailles; on travaille plus ou moins serré, de façon à observer les mesures du patron. Lorsque le patron exige une augmentation, on passe une bouclette (entre 2 mailles perpendiculaires) dans la chaînette horizontale; la diminution se fait en démontant 2 mailles à la fois au lieu d'une seule maille, et, dans le rang suivant, on passe une seule bouclette dans les 2 mailles démontées ensemble. L'augmentation a lieu dans le rang de droite à gauche, la diminution dans le rang de gauche à droite.

Sur la chaînette de 69 mailles on fait d'abord 11 tours de crochet tunisien (composés chacun de deux rangs, ainsi qu'on le sait); dans chaque 3e de ces 11 tours on diminue une maille, non-seulement au commencement et à la fin, mais encore après chaque 10e maille. Dans le 12e tour on diminue au commencement, à la fin, et, de plus, 8 fois vers le milieu, à intervalle d'une maille. Désormais, jusqu'au 46e tour, on ne diminue qu'à chaque bout, d'après le patron (fig. 20). Avec le 47e tour on commence la pointe de l'épaule; dans ce tour, on démonte les mailles jusqu'à ce qu'il en reste 20 sur le crochet; — on prend une maille du tour précédent, — on en démonte 4, — on passe le brin dans chacune de ces 4 mailles (de droite à gauche), — on démonte 7 mailles, — on passe le brin dans chacune de ces 7 mailles, — on démonte 10 mailles, et l'on continue de la sorte jusqu'à ce que l'on ait fait 6 tours, augmentant chacun de 3 mailles, et employant ainsi toutes les mailles qui se trouvent sur le crochet. Le tour suivant est fait sur les 21 mailles, c'est-à-dire depuis l'épaule jusqu'à l'encolure, et représente la moitié de la pointe d'épaule ; on fait la seconde moitié de cette pointe, c'est-à-dire que dans chacun des 6 tours suivants on démonte 3 mailles de moins, et que le nombre des mailles laissées sur le crochet augmente de 3 dans chaque tour.

Dans le 7e tour, on nte la totalité des mailles; pour le tour suivant (1er du devant de la veste) on complète l'encolure en faisant, à la fin du rang, de gauche à droite, une nouvelle chaînette de 7 mailles, dans chacune desquelles on passe le brin, ce qui forme 7 mailles de plus, en sorte qu'on en a 28 sur le crochet; lorsqu'elles sont démontées, on fait le devant de la veste, en diminuant ou augmentant sur les deux bords, selon que l'exige le patron (fig. 20); vers le bord inférieur, à la basque, on augmente d'une maille dans le milieu de quelques tours. Avec le 51e tour le devant est terminé sur notre modèle; on attache le brin à l'encolure du dos pour commencer le devant de gauche, et l'on fait tout d'abord la pointe de l'épaule, comme pour le devant précédent, mais en sens opposé.

Manche fendue de la veste. On commence par le bord inférieur de l'une des moitiés de la manche; on fait une chaînette de 15 mailles, sur laquelle on exécute 3 tours;



COSTUME POUR PETIT GARÇON DE QUATRE A SIX ANS.



COSTUME POUR PETIT SI A HUIT A .

Digitized by Google

puis on augmente, jusqu'au 16e tour, d'une maille à la fin de chaque 2e tour. La seconde moitié (qui est celle de dessous) est faite de la même façon; mais l'augmentation a lieu au commencement de chaque tour; ces deux moitiés sont réunies dans le tour suivant, fait sans interruption sur les deux morceaux de la manche; avec ce tour on commence une pointe pour le coude; on laisse 2 mailles à la fin du tour (de droite à gauche), puis on démonte toutes les mailles, en conservant seulement 2 bouclettes sur le crochet; on fait 6 tours, ayant chacun, à chaque extrémité, 2 mailles de moins. Avec le 21e tour on reprend toutes les mailles abandonnées, et l'on démonte celles qui sont restées sur le crochet. On fait encore 6 tours sur toutes ces mailles, et, avec le 31e tour, on commence l'échancrure et la courbe de la manche, que l'on exécute d'après le patron (fig. 21).

Gilet. Laine rouge et crochet tunisien. On le fait d'après le patron (figure 23); la ceinture est exécutée à part. On la commence par une chaînette de 86 mailles, sur laquelle on exécute trois tours. On démonte, on l'encadre avec des mailles simples faites avec de la laine noire. On la pose sur le devant du gilet, de telle sorte que le bord noir repose sur le gilet même. Sur le bord de devant de chaque moitié du gilet on fait, *en allant et revenant*, 3 tours de mailles simples en piquant toujours le crochet sous la maille *entière* du tour précédent. Pour le devant de droite on borde ces trois tours avec un tour au crochet tunisien, pour former une sorte de patte sur laquelle on exécute, tout près des trois tours de mailles simples, un tour de mailles-chaînettes avec de la laine noire. Sur la *patte* du devant gauche, composée de 3 tours de mailles simples, on pose les boutons en forme de boules. Les boutonnières se forment d'elles-mêmes dans le travail au crochet.

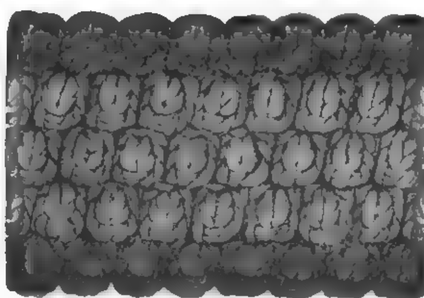
Sous-manche. Laine rouge. On fait une chaînette de 3 mailles sur laquelle on exécute 8 tours au crochet tunisien. Dans chacun de ces tours on augmente d'une maille au commencement et à la fin. — Puis 7 tours durant lesquels on augmente de 2 mailles à chaque bout, — et enfin 5 tours sans augmentation ni diminution. Le tour suivant commence le poignet, composé de 3 tours durant lesquels on démonte toujours 2 mailles ensemble, c'est-à-dire que l'on passe le brin dans la bouclette qu'il vient de former et dans 2 autres mailles, le tout à la fois. Lorsque les 3 tours sont terminés, on coud ensemble manche et poignet sur leurs côtés transversaux, et dans le dernier tour du poignet on fait avec de la laine noire un tour composé de mailles simples.

On réunit veste, gilet et sous-manches en assemblant les lettres pareilles placées sur le patron. La garniture de la veste se compose d'une bande de longueur suffisante faite avec un tour de crochet tunisien. Sur la chaînette de cette bande on fait, avec de la laine noire, un rang de mailles simples, on fixe la bande sur le bord inférieur de la veste en faisant des mailles simples avec la laine noire. On *soutiendra* un peu l'encolure lorsqu'on y posera cette bande.

Les rosettes sont faites également avec une bande au crochet tunisien en laine noire. Un seul tour suffit. On tourne cette bande deux ou trois fois sur elle-même en spirale, et l'on pose au milieu une boucle en acier.


VESTE TRICOTÉE


VESTE AU CROCHET AVEC BASQUE ET GILET POUR PETITE FILLE DE TROIS A CINQ ANS.


BORDURE DE LA VESTE TRICOTÉE.


VESTE A MANCHES COURTES POUR PETITE FILLE DE QUATRE A SIX ANS.

Veste tricotée avec gilet.

Les figures 36 à 39 (*verso*) appartiennent à ce patron.

MATÉRIAUX : 260 grammes de laine zéphyr violette; 65 grammes de même laine noire; très-grosses aiguilles en acier ou unes aiguilles en bois; boutons, cordon, etc.

Outre le dessin représentant cette veste, nous publions encore une partie de la bordure faite au crochet, en grandeur naturelle. Sur notre modèle, la veste est violette, le gilet noir, la bordure du gilet est noire, celle de la veste est violette et noire. Les aiguilles doivent être choisies de telle sorte que le tricot soit serré.

D'après le patron, on tricote chaque morceau de la veste séparément, en travers, et en commençant toujours pa le bord inférieur; on fait constamment 2 tours à l'endroit, — 2 tours à l'envers. Nous avons expliqué les procédés d'augmentation et de diminution à l'article du *châle tricoté*, dans le présent numéro. On coupe en papier et *entiers* le dos et les manches, dont la moitié seulement figure sur le patron; si l'on trouve quelque difficulté à arrondir le bord de la manche, on peut le faire en ligne droite. Lorsque tous les morceaux sont terminés, on coud ensemble dos et devant depuis *a* jusqu'à *b*, — depuis *c* jusqu'à *d*, — chaque manche ensemble depuis *e* jusqu'à *f*. En plaçant la manche dans l'entournure, l'*e* doit se trouver avec l'*e* de la fig. 36 (devant).

Bordure au crochet. On la fait séparément d'un seul et même côté; par conséquent on coupe le brin à la fin de chaque tour, pour le rattacher au commencement; on prend la laine noire, et l'on fait une chaînette ayant une longueur suffisante pour le contour de la veste.

1er tour. — 3 mailles en l'air, pour former la première bride; — * 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles de la chaînette; — 5 brides dans la maille suivante; on réunit par une maille-chaînette la dernière à la première de ces cinq brides, ce qui forme, à l'envers de l'ouvrage, une sorte de *coquille* en relief. Recommencez toujours depuis *.

Les 2e, 3e, 4e *tours* sont faits avec la laine violette, et de la même façon que le premier tour; mais chaque *coquille* doit toujours être placée dans la maille en l'air qui précède la coquille du tour précédent.

5e tour. — Laine noire. Comme les précédents; la bordure est finie. On en fait une semblable pour le bord inférieur des manches, mais composée de 3 tours seulement, faits tous trois avec la laine noire; on coud ces bordures en régularisant le tricot.

Les ornements qui figurent sur le patron se font en cordon rond de laine noire, cousu sur la veste; les petites boules se font comme celles de la *capeline paysanne.* Le gilet peut aussi être fait en soie ou cachemire; on le coud à la veste, croix avec croix sur l'encolure, — *a* avec *a*, — *b* avec *b*, sur l'épaule, — *c* avec *c*, — étoile avec étoile, sous le bras. Les bouton-


CAPELINE ET CORSAGE MONTANT AVEC BASQUES (VU PAR DERRIÈRE).

Digitized by Google

sont posés sur le devant de gauche; on les choisit petits, afin que les boutonnières se forment d'elles-mêmes dans le travail en laine. D'après le patron de cette veste, on peut aisément la faire au crochet tunisien, si on le préfère.

Veste

A MANCHES COURTES POUR PETITE FILLE DE QUATRE A SIX ANS.

Crochet.

Les figures 40 à 43 (*verso*) appartiennent à ce patron.

MATÉRIAUX : 96 grammes de laine zéphyr violette; 8 grammes de même laine grise; crochet n° 5.

Le fond de cette veste est fait au crochet tunisien, en laine violette ou de toute autre couleur. La bordure est en laine grise et blanche. La veste est fermée devant avec des boutons en métal.

On commence par le bord inférieur du dos en faisant une chaînette de 8 mailles, sur laquelle on exécute 44 tours en augmentant de chaque côté d'après le patron (fig. 40). Sur notre modèle, ce 44e tour se compose de 65 mailles. Avec le 45e tour on commence le devant ou plutôt la pointe de l'épaule. On le fait sur les 28 premières mailles du tour précédent, et on abandonne le reste des mailles. Dans le 46e tour on procède comme cela a été indiqué pour la pointe de l'épaule de *la veste à basques et à gilet*, c'est-à-dire qu'après avoir démonté 3 mailles on reprend ces 3 mailles sur le crochet, qu'on les démonte, qu'on démonte 3 autres mailles, et ainsi de suite en démontant 3 mailles de plus à chaque nouveau tour, de telle sorte qu'après le 8e de ces tours, toutes les mailles du 46e tour sont démontées. Dans le 5e et le 7e de ces tours de la pointe, on augmente d'une maille vers l'encolure.

Dans le tour suivant, qui est le premier du devant de la veste, on fait une chaînette de 5 mailles pour former la pointe de l'encolure, sur lesquelles on revient, de façon à avoir 5 mailles de plus. On fait pour le devant 40 tours. On travaillera d'après le patron, c'est-à-dire que le bord de devant restera en ligne droite, tandis que l'on diminuera sur le côté opposé. Pour le second devant on attache le brin au bord supérieur du dos, en abandonnant 11 mailles de ce tour qui est le dernier du dos. On fait la pointe de l'épaule telle qu'elle vient d'être expliquée, mais en sens opposé. On fait ensuite les deux petits côtés pour chacun desquels on fait une chaînette de 22 mailles sur laquelle on exécute 22 tours. La diminution de chaque côté a lieu d'après le patron (fig. 41). Pour chaque man-



Robes d'hiver.

Les figures 8 à 11 (*recto*) appartiennent au patron du gilet à longues basques (robe n° 1). — Les figures 44 à 46 (*verso*) appartiennent à la manche de la robe n° 5. — La figure 44 (*verso*) appartient à la manche de la robe n° 6.

N° 1. — *Robe en* granité *gris* (laine et soie), ornée de lacets noirs. Le bas de la jupe est garni avec un volant à tuyaux très-espacés, fixés çà et là par un bouton de jais noir.

La veste s'ouvre par devant sur un gilet à longues basques, de même étoffe que la robe, ouvert au milieu sur une chemisette.

Les deux devants du gilet sont coupés sur la figure 8, en étoffe et doublure de soie ou de percaline; le dos est coupé en entier d'un seul morceau d'après la figure 10. La ceinture à boucle est taillée deux fois en percaline *double*. Les revers des poches (fig. 9) sont doublés en gaze roide ou bien en soie. On *faufile* ensemble dessus et doublure, puis on coud les pinces de la poitrine S avec S jusqu'à T,—U avec U jusqu'à V. Sur le bord de chaque devant on pose une bande de soie, on fait les boutonnières sur le devant de droite, on pose les boutons sur le devant de gauche. On pratique la fente marquée sur la figure 8, depuis le point jusqu'à la croix, on y pose une poche intérieure, et l'on y fixe le revers encadré d'un passe-poil, de telle façon que ce revers couvre la fente de la poche. On coud ensemble dos et devant depuis W jusqu'à X,—depuis Y jusqu'au Z; enfin on *pique* la *ceinture à boucle* sur la couture du dessous du bras W avec W jusqu'à la croix avec la croix.

N° 2.— *Robe en poult-de-soie antique, violet.* Les lés arrondis vers chaque couture sont bordés avec une guipure noire, étroite; une guipure large est posée en forme de tunique.

N° 3. — *Robe en toile de laine, brun écru.* Corsage à trois basques arrondies, garnies avec une étroite ruche en ruban, un peu plus foncée que la robe; cette toilette convient aux jeunes filles.

N° 4. — *Robe en drap-cachemire, gros bleu.* Ornée de cordon rond, noir sur le bord de la jupe; veste bordée avec une bande de taffetas noir à dents.

N° 5. — *Robe en popeline de Lyon, gris argent.* Sur le bord de la jupe une ruche tuyautée. Au-dessus une bordure en ruban de velours noir zéro; corsage montant à très-longues basques par derrière, garni comme la jupe; ceinture par-dessus les basques.

Pour exécuter la manche de cette robe, on coupe deux morceaux d'après la figure 44, en échancrant le dessous de la manche sur la ligne tracée sur le patron. Les deux parties du *jockey* sont coupées d'après les figures 45 et 46; la manche est doublée de percaline, et sur son bord inférieur d'une bande en soie; on la coud ensemble depuis *m* jusqu'à *n*; on la borde avec une bande de même étoffe que celle de la robe coupée en biais, ayant 5 centimètres de largeur, garnie d'un passe-poil, et posée de façon à remonter sur le dessus de la manche où elle se termine en pointe sur l'*o* de la figure 44; on peut substituer un galon à cette bande. On coud la manche ensemble depuis *n* jusqu'à *o*; depuis *o* jusqu'au bord inférieur on plie le dessous de la manche, sur lequel on fixe le dessus, de telle sorte que l'étoile se trouve sur l'étoile, et que la bande en biais repose à moitié sur le dessous de la manche; on réunit le jockey à la manche en assemblant les lettres pareilles.

N° 6. — *Robe en drap d'Alsen* (laine et soie), *violet prune de Monsieur.* Le corsage montant est à ceinture-*empire*, en taffetas noir brodée en soie blanche. La boucle est en nacre de perle; la jupe n'a aucune garniture.

La figure 47 (verso) reproduit la partie supérieure de la manche. La place nous a fait défaut pour compléter cette manche, mais les lignes de la figure 44 serviront à ce sujet. Les deux moitiés de la manche sont cousues ensemble depuis *q* jusqu'à *r*, depuis *s* jusqu'à *t*. Pour les bouillonnés comme pour les garnitures, on compte une longueur d'étoffe double de l'espace qui doit être occupé. La largeur des garnitures est de 4 centimètres, celle des bouillonnés de 6 centimètres. On coud les garnitures sur les lignes du patron, on pose un passe-poil sur cette couture; le bouillonné froncé de chaque côté est placé au-dessus de la garniture. Sur le bord inférieur on pose encore un passe-poil au-dessus du passe-poil; un aussi dans l'entournure.

N° 7. — *Robe en taffetas vert-guide.* Sur le bord de la jupe, un volant forme à distances régulières un tuyau relevé par deux galons noirs; gilet long de même étoffe que la robe à bords dentelés; veste pareille à la robe avec ornements en taffetas noir.

N° 8. — *Robe en taffetas noir.* La jupe, les manches et le corsage à basques sont ornés avec des bouclettes en ruban de velours noir, bordé de filets blancs. Ces bouclettes sont surmontées d'un ruban semblable, mais très-étroit; celles du corsage sont surmontées d'un liséré blanc ou noir, à volonté.

Digitized by Google

che courte (ou jockey) on fait une chaînette de 59 mailles, sur laquelle on exécute 6 tours sans augmentation ni diminution; puis 5 tours durant lesquels on diminue 4 mailles de chaque côté. Le 12e tour, sans diminution, termine la manche. Pour le petit col on fait une chaînette de 50 mailles qui commence l'encolure, et sur laquelle on exécute 5 tours en augmentant au milieu et de chaque côté d'après le patron (fig. 45). On assemble les diverses parties de la veste en réunissant les lettres pareilles. La manche courte doit se trouver G avec G du devant, K avec la même lettre du dos, - le col, croix avec le même signe de l'encolure.

Bordure. Sur la veste terminée, on fait la bordure suivante. On travaille d'abord autour du col avec la laine blanche; on attache le brin, on le jette sur le crochet, comme si l'on voulait faire une bride; on passe le brin dans la maille la plus proche, on passe le brin dans cette bouclette et dans celle qui est formée par le brin *jeté* sur le crochet; dans la même maille, on fait une maille simple, et l'on passe le brin dans les deux bouclettes qui se trouvent sur le crochet. Dans chaque deuxième maille du col, on fait une maille double, pareille à celle qui vient d'être décrite; et entre chaque maille double une maille en l'air. Sur ce tour on fait, avec de la laine grise, les petits festons du bord sur la première maille en l'air du tour précédent; on fait une maille simple, puis * 4 mailles en l'air, — une bride dans la première de ces quatre mailles en l'air, mais sans terminer la bride; — une maille simple dans la troisième maille suivante du tour précédent, et l'on termine en même temps la bride. Recommencez depuis *. Cette même bordure doit être faite à l'extrémité des manches et de la veste; pour cette dernière bordure, on fait le premier tour violet, le second blanc; sur les devants, la bordure est grise pour le premier tour, le second tour se compose de mailles simples, faites avec la laine blanche. Pour la garniture, qui imite des bretelles, et qui, partant du bord inférieur du devant, remonte vers l'épaule et descend sur le dos en formant une pointe, on fait une chaînette en laine blanche, à laquelle se rattache de chaque côté la bordure ci-dessus indiquée, dont les deux tours sont exécutés avec la laine grise. La basque est faite au crochet tunisien, mais avec quelques *mouches* servant d'ornement. Cette basque se compose d'une bande droite, ayant 8 centimètres 1/2 de largeur, 50 centimètres de longueur. On commence par l'un des côtés transversaux; on fait une chaînette de 17 mailles, dont la dernière reste sur le crochet, en qualité de première maille du premier tour. En démontant (de gauche à droite) les mailles du premier tour, on fait 5 mailles en l'air, après avoir démonté 5 mailles; avec une sixième maille en l'air, on démonte la plus proche maille; on forme ainsi une *mouche* en relief, qu'on répète pendant tout le tour, en laissant deux mailles démontées entre chaque mouche. Dans chaque deuxième tour, on répète ces mouches, mais en les *contrariant*, c'est-à-dire en ne les faisant jamais les unes au-dessus des autres, en ligne droite. Sur le bord supérieur de la basque, on exécute 2 tours violets, composés alternativement d'une bride, — une maille en l'air; on fait une bordure pareille à celle du bord inférieur de la veste, et sous cette dernière bordure on fixe la basque; on pose les boutons sur le devant de gauche; les boutonnières se font d'elles-mêmes, dans le bord du devant de droite.

Capeline paysanne.

Les figures 17 à 19 (*recto*) appartiennent à ce patron.

La figurine coiffée de cette capeline nous montre en même temps le corsage à basques (vu par derrière), dont nous venons de nous occuper.

Le modèle de cette capeline, qui convient surtout aux jeunes filles, est fait en cachemire ou flanelle ponceau; la garniture se compose de rubans en velours noir et de petites boules en laine noire.

On coupe les deux parties principales de la capeline d'après la figure 17, la fanchon d'un seul morceau d'après la figure 18, les deux revers placés sur les côtés d'après la figure 19. On coud ensemble les deux parties principales sur la ligne portant les mots *couture de derrière*, puis on place partout les rubans de velours indiqués sur le dessin.

Pour faire les petites boules on prend 40 brins de laine zéphyr noire, on enfile avec du fil noir une aiguille de tapisserie, et l'on noue les brins de laine (sans jamais couper le fil) en faisant des nœuds solides, et laissant 2 centimètres d'intervalle entre chaque nœud.

On coupe partout les brins de laine *au milieu* de l'espace qui sépare les nœuds, mais sans jamais couper le fil; on tient le tout au-dessus de la vapeur d'une casserole remplie d'eau bouillante, pour faire gonfler les brins de laine, qui couvrent ainsi le nœud, et prennent la forme de petites boules, que l'on égalise en les *tondant* avec des ciseaux. Les boules, jointes encore par le fil, sont séparées les unes des autres, et cousues isolément en rang assez rapproché sur le bord de la capeline; on pose ces mêmes boules d'abord autour de la fanchon.

On coud chaque revers, sous la fanchon, *o* avec *o*, jusqu'à *p* avec *p*, puis on réunit fanchon et revers avec le bord de devant de la capeline, *n* avec *n* sur le devant, au milieu étoile avec étoile; les remplis de cette couture sont cachés lorsqu'on plie les revers en arrière. Lorsque la capeline est terminée, on pose partout les petites boules noires; à 2 centimètres de distance du bord, par devant, à 23 centimètres de distance du bord inférieur, on coud, sur chaque côté, un ruban de velours noir, ayant 2 centimètres de largeur, 45 centimètres de longueur; on noue ces rubans au milieu par derrière.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en gaze de soie bleue, à filets noirs et fleurettes noires. Le bas de la jupe est garni avec un volant tuyauté, surmonté d'une ruche composée de *feuilles* découpées en taffetas bleu; corsage décolleté à pointe; berthe croisée se terminant derrière en deux pans très-longs et arrondis. Coiffure en roses et velours noir. Manches courtes. Gants blancs et très-longs.

Robe en velours brun doré, ornée avec sept rangs de cordon rond en soie, remontant sur le côté gauche où ils forment une large rosette accompagnée de longs glands. Ceinture large à pointe. Chemisette blanche, plate, en nansouk plissé. Corsage mousquetaire en velours semblable à la robe, doublé en satin de même nuance; les pans du corsage sont relevés sur chaque côté. Une aumônière en velours de même nuance que la robe est suspendue sur le côté gauche de la ceinture. Le corsage est bordé avec deux rangs de cordons ronds. Les manches, étroites, ont un revers orné de cordons, et des aiguillettes sur chaque épaule. Chapeau en tulle de dentelle noir, bordé de velours ponceau. Large nœud en velours par derrière en guise de bavolet.

MODES.

La mode des vestes devait frayer la route à celle des basques que l'on revoit sur la plupart des corsages; ces basques ne sont pas encore de tous points semblables aux basques naguère délaissées. Elles paraissent plutôt par derrière que par devant, et se prolongent tout au plus sur les côtés pour se perdre dans les pointes de devant du corsage. Il y a pourtant déjà de nombreuses exceptions à cette règle, et j'ai vu récemment une robe de velours à corsage *surcot*, c'est-à-dire à basques parfaitement caractérisées, tant par devant et sur les côtés que par derrière. Cette robe était faite en velours violet-améthyste, sans aucune garniture. Le corsage, montant et à basques, était entièrement recouvert de dentelle noire, posée à plat. Ce second corsage, en dentelle, était un peu plus court que le premier corsage en velours; les manches de velours avaient seulement un jockey-épaulette et des parements en dentelle noire.

La broderie orientale, dont nous avons déjà publié plusieurs dessins, figure dans presque toutes les combinaisons de toilette; elle est surtout particulièrement convenable sur les étoffes unies, en laine. Les jeunes filles peuvent se la permettre. Je leur conseille d'exécuter cette broderie, non sur les lés de leurs robes, mais sur une bande d'étoffe pareille à la robe, et de la poser au-dessus d'un ourlet ayant 3 à 4 centimètres de hauteur. On sait que cette broderie, qui est presque celle connue sous le nom de *point russe*, s'exécute avec une extrême rapidité; on la fait aussi au point de *chaînette*. J'engage nos lectrices à exécuter la broderie orientale avec de la laine très-fine, ou bien, si l'on ne peut s'en procurer aisément, avec de la laine *dédoublée*. Les manches seraient, bien entendu, garnies comme le bord inférieur de la robe.

Il y a, comme toujours, beaucoup de noms nouveaux et peu d'étoffes nouvelles. Quant aux dessins, il n'en faut plus parler, car on ne fait absolument que des rayures et des carreaux, lorsqu'on ne fait point d'étoffes unies. On a fabriqué un grand nombre de tissus, qui sont franchement et *réellement* mi-partie soie, mi-partie laine, et qui composent les jolies demi-toilettes que les Parisiennes aiment tant. Jusqu'ici, il me semble que le coton se mêlait trop obstinément à la laine et à la soie, et cette intrusion avait des résultats funestes; cela rendait l'étoffe fort lourde: une averse suffisait pour *gripper* une robe (style parisien) et pour pâlir la couleur du tissu. Les jolies étoffes actuelles sont peut-être la conséquence de la querelle des États-désunis d'Amérique; le coton est devenu assez cher pour que les fabricants renoncent à l'introduire sournoisement dans leurs tissus.

La lingerie *mate* demeure seule en possession des toilettes de jour; on l'orne de broderies, on la garnit d'étroites dentelles de Valenciennes, mais elle conserve toujours son aspect de simplicité, et ne souffre aucune rivalité sur son terrain. Des cols et des manches en mousseline, ou, pis encore, en tulle, le tout brodé, garni de dentelles, orné de ruban, serait considéré comme une anomalie. Ce luxe est exclusivement réservé pour les toilettes de dîner et de soirées non *décolletées*. Et comme il faut, bon gré, mal gré, que tous les détails d'une toilette s'harmonisent, la lingerie transparente ayant vu limiter son emploi, les mouchoirs dont on fait usage pendant le jour ont dû prendre des allures fort simples; ils sont en batiste demi-épaisse, bordés d'un ourlet, brodés si l'on veut, mais relégués dans la poche ou dans le manchon. Le temps n'est plus où l'on montrait avec affectation un mouchoir en batiste claire, richement brodé et garni de hautes dentelles; aujourd'hui le mouchoir n'est plus une *parure*, mais un simple objet d'utilité. La question change d'aspect, bien entendu, quand il s'agit des toilettes du soir, et le luxe du mouchoir se met au niveau du luxe de la toilette; mais, quel que soit ce mouchoir, l'eût-on payé 1,000 francs, il serait toujours de mauvais goût de le montrer avec affectation, et il faut s'en servir tout naturellement, sans penser à son prix, ni surtout sans essayer d'y faire penser. Il ne suffit pas, pour être bien mise, d'acheter des objets d'un prix très-élevé, il faut encore savoir les porter sans ostentation; et, pour les porter gracieusement, il faut apprendre à oublier leur valeur; il faut de plus se décider à porter des toilettes dont le prix ne soit jamais trop élevé, eu égard au budget dont on dispose; car, si l'on redoute outre mesure un accident quelconque, ou si l'on veut attirer l'attention sur la valeur des objets que l'on porte, on les portera disgracieusement. E. R.

LE SECRET DES PARISIENNES*.

IV.

Je m'aperçois en ce moment seulement que le titre placé en tête de cet article est devenu insuffisant et offense la grammaire, car il s'obstine à porter le singulier, lorsqu'il devrait, au contraire, revêtir le pluriel. Mais la faute ne doit pas m'être imputée, je le jure sur la mémoire sacrée du volume Lhomond, cauchemar de mon enfance, qu'il a bien tourmentée, mais qui le lui a bien rendu, ainsi que peuvent en témoigner ses pages mutilées, roulées et tronquées. Le fait est que je comptais consacrer un seul article à ce sujet, et je m'étais vouée au singulier tout naturellement; mais la rédaction propose et les abonnées disposent. Il est survenu un si grand nombre de lettres demandant la continuation de cet article, qu'il a bien fallu céder à l'expression du suffrage universel, — et voilà comment je me suis mise en contravention avec la grammaire.

« Envoyez-nous encore le *Secret des Parisiennes*, » m'écrivent nos abonnées, — et cette demande ne laisse pas que de m'embarrasser un peu. En effet, ce sujet d'études n'offre pas une mine inépuisable, et il me semble avoir consigné dans les trois articles déjà publiés à peu près toute la somme des observations qu'il m'a été possible de recueillir. Ici j'ouvre une parenthèse à l'usage des abonnées nouvelles et aussi de celles qui sont mal servies par leur mémoire.

Les premières sont surprises de ne point trouver dans les deux ou trois numéros parus depuis leur abonnement *tous* les dessins, *tous* les patrons et *tous* les articles publiés depuis l'origine de la *Mode illustrée;* les autres réclament ce qu'elles ont déjà reçu. Ainsi l'on m'a doucement reproché, après avoir reçu le n° 41, l'omission de tout conseil relatif à la lingerie. Ici j'ouvre une nouvelle parenthèse pour poser une question philosophique :

Quel est le reproche le plus pénible? celui qui est juste, ou celui qui est injuste?

Réponse : Je crois que la vanité est atteinte dans le premier cas; tandis que c'est l'équité qui se trouve blessée dans l'autre cas. Le reproche injuste est décidément le plus pénible pour certains caractères.

Je reprends le fil de mon discours. Si le reproche m'a été adressé par une nouvelle abonnée, je l'engage à se procurer le n° 19 de cette année; elle y trouvera les détails qu'elle désire sur la lingerie, et, de plus, elle y puisera peut-être la résolution de ne jamais se hâter, lorsqu'il s'agit de prononcer une accusation. Si, au contraire, la réclamation provient d'une ancienne abonnée, je la prie de vouloir bien relire *le Secret des Parisiennes* du n° 19; je n'en demande pas davantage pour être acquittée.

Désireuse de découvrir des secrets afin de les divulguer immédiatement au profit de nos abonnées, je me suis faite curieuse par dévouement, et je ne quitte plus mon lorgnon, ce qui m'attire des regards courroucés; car un préjugé absurde établit que le lorgnon, indispensable aux myopes, est un symptôme d'impertinence. J'ouvrirai une nouvelle parenthèse pour plaider la cause des myopes, qui m'intéresse vivement. Lorsqu'ils regardent sans lorgnon, ils ne voient pas; on les accuse d'avoir un parti pris d'indifférence hautaine; lorsqu'ils veulent voir, au contraire, et qu'ils se servent de leur lorgnon, on leur reproche un dessein impertinent, sans penser à admettre un seul instant la réalité de leur infirmité. Je sais bien que l'erreur fait partie de l'essence humaine, mais je ne saurais m'empêcher de protester, au nom des myopes, contre un préjugé injuste qui les condamne lorsqu'ils ne voient pas, et les accuse lorsqu'ils veulent essayer de voir.

« Mais que signifie tout ce verbiage? » s'écrient quelques lectrices; quel rapport ont toutes ces parenthèses avec *le Secret des Parisiennes?*

Je pourrais m'excuser, je pourrais avouer qu'il se produit parfois chez moi un phénomène qui pourrait s'appeler un *accès de parenthèses;* qu'en ces moments elles surgissent sur mon papier, se hérissent à toutes les lignes, et composent un enlacement inextricable. Mais le récit de cette disposition particulière prendrait trop de place et trop de temps; j'espère que l'on voudra bien m'excuser sur parole, et je vais marcher à mon sujet, sans succomber aux piéges que les parenthèses me ten-

* Voir les nos 13, 19

Digitized by Google



LA MODA ELEGANTE ILUSTRADA.

Rue Jacob 56 Paris

Digitized by Google

Digitized by Google

dront sur ma route. Les parenthèses! Quoi de plus séduisant, cependant? Ce sont de petits sentiers détournés, sinueux, ombragés, conduisant à un but inconnu, et s'ouvrant brusquement sur une grande route parfois sablonneuse ou rocailleuse..... Mais non, c'est fini, je ne succomberai pas à cette tentation.

Parmi les grâces nombreuses qui appartiennent aux Parisiennes, il en est une qu'il importe de noter; puérile en apparence, elle concourt cependant à la physionomie générale. Les Parisiennes savent porter un sac, un paquet, plusieurs paquets, et ne se montrent jamais encombrées par les objets plus ou moins nombreux qu'elles transportent.

Prenons un exemple qui fera saisir immédiatement la nuance insaisissable que j'entreprends de fixer. Vous avez un sac en cuir, destiné à contenir de menues emplettes; prenez sa poignée dans votre main, portez-le au bout de votre bras allongé..... Vous aurez un aspect piteux; il semblera que vous transportez une charge trop lourde pour vos forces. Poussez la poignée de ce sac jusqu'à la saignée du bras, ce sera bien pis; cela vous donnera tout de suite un air vulgaire; il semblera que vous vous rendez au marché avec un panier *enfilé* à votre bras. Faites glisser la poignée du sac, de façon qu'elle repose sur l'avant-bras, que vous ramenez contre vous.... les inconvénients ci-dessus signalés ont disparu; vous portez votre sac gracieusement, parce que vous le portez commodément.

En général, les Parisiennes ne tiennent pas leurs paquets, petits ou grands, avec la main; elles les tiennent avec le bras, en rapprochant celui-ci du corps; les mains restent ainsi libres, et l'on n'a jamais l'air *empêtré;* mais la mode des robes relevées sur les jupons, et l'importance communiquée à ces derniers par cette mode, ont fourni les moyens de simplifier la question des paquets.

Je faisais une emplette récemment, et tout près de moi se trouvait une jeune femme simplement, mais élégamment habillée; elle avait acheté un grand nombre de menus objets, parmi lesquels j'apercevais un paquet volumineux, et elle comptait emporter tout cela, puisqu'elle paya à la caisse le montant des objets qu'elle avait achetés. Comment va-t-elle s'y prendre, me disais-je mentalement, pour transporter tout cela? Pendant que je m'adressais cette question, tous les petits paquets avaient disparu. Où donc les a-t-elle mis? Et je saisis mon lorgnon, décidée à pénétrer ce mystère. Il restait encore le gros paquet; la Parisienne se rapprocha du comptoir, souleva un peu sa robe, et le gros paquet fut englouti dans les profondeurs d'une poche immense attachée au jupon. Elle s'éloigna, en portant à la main seulement un léger parapluie, et aurait pu, malgré tous ses paquets, aller faire une tournée de visites.

Mon premier soin, après cette découverte, fut de faire poser à tous mes jupons d'hiver de fortes poches ayant 50 centimètres de longueur; le second soin a été de porter cette découverte, que je bénis chaque jour, à la connaissance de mes lectrices. Pour l'hiver, pour cette saison où les mains sont occupées à tenir un parapluie, ou bien un manchon, et parfois les deux objets simultanément, quel bienfait, quelle sécurité, quelle commodité représentent les longues poches des jupons! On se met en route par un temps sec, mais incertain; on enveloppe ses caoutchoucs dans une feuille de papier, on les glisse dans la poche intérieure; vienne la pluie ou la neige, on a sous la main le préservatif de la chaussure. Mais il est inutile de développer les avantages de cette combinaison; ils se révéleront d'eux-mêmes à celles de mes lectrices qui ne la connaissent pas encore, et vont, sans aucun doute, l'appliquer à leurs vêtements d'hiver.

Les Parisiennes sont bien ingénieuses; elles trouvent toujours un moyen quelconque pour utiliser les objets de toilette abandonnés par la mode, tout en suivant la mode nouvelle cependant, et sans pour ainsi dire laisser apercevoir que la composition de leur toilette est due, non à leur choix, mais à la judicieuse application d'une économie guidée par le bon goût. Jamais la mode n'a été aussi favorable qu'en ce moment à ces diverses combinaisons, car elle est faite de *pièces* et de *morceaux*. Elle permet l'alliage de plusieurs couleurs; elle autorise les corsages qui diffèrent de la robe; en un mot, elle ouvre une carrière illimitée au *bon*, — et aussi, hélas! au *mauvais* goût, — à la fantaisie et à l'économie à la fois.

Ainsi, rien n'est plus commode, rien n'est plus économique que les corsages blancs; lors même qu'ils accompagnent une robe *défraîchie* au grand jour, ils la rendent passable pour le soir, et forment un ensemble *paré*, qu'il s'agisse d'une soirée passée au spectacle, ou même d'une réunion. Je n'ai guère besoin d'ajouter qu'une Parisienne sait graduer l'emploi des robes qui accompagnent ces corsages. Pour aller au spectacle, la robe n'a point d'importance, car le corsage seul est en vue; pour une réunion, cette robe doit nécessairement être moins fanée; mais les corsages blancs en mousseline, ornés de broderie, d'entre-deux en dentelle noire ou blanche, généralement bouillonnés, froncés, plissés, épaississent les femmes arrivées à l'âge ou bien à l'embonpoint des matrones; celles-ci seront-elles donc déshéritées des avantages ci-dessus énoncés? Non pas car la mode autorise les corsages en cachemire de nuance claire et cachemire blanc, en étoffe blanche plus légère que le cachemire, ornés d'entre-deux en dentelle noire, ou de broderies en soie noire, bordure orientale, etc. Avec l'un de ces corsages, qui peut être mis avec toutes les jupes de toutes les robes, même avec des jupes de mousseline blanche, on peut toujours disposer de plusieurs toilettes et s'habiller à peu de frais. Nous en avons publié un patron sur la planche qui accompagne ce numéro; mais, si l'on destine ces corsages aux toilettes du soir, on supprimera le col pareil, et l'on y substituera une étroite ruche de dentelle; une dentelle un peu plus large sera posée à l'extrémité des manches, dont on supprimera les revers.

Les facilités octroyées par la mode actuelle ne s'arrêtent point là; on porte des robes *mélangées*, ce qui permet d'élargir et d'allonger les robes; et, pour faire comprendre cette combinaison nouvelle, pour établir les conditions dans lesquelles on peut l'accomplir, je ne saurais mieux faire que de placer ici la description d'une toilette magnifique, toute neuve il est vrai, mais dans laquelle on pourra puiser quelques renseignements, si l'on veut étudier les rapports qui unissent parfois l'économie et l'élégance.

Cette robe était en taffetas à fines rayures blanches et roses, bordée avec un volant tuyauté à tête; le volant était découpé en *dents*, et sur son bord et sur le bord supérieur de la *tête;* les *dents* étaient bordées par un gros liséré en taffetas rose; sous le bord inférieur des *dents* du volant se trouvait une bande de poult-de-soie rose uni, laquelle donnait à la robe l'aspect d'une robe un peu courte, posée sur un jupon de taffetas rose uni.

Les deux lés de derrière, beaucoup plus longs que ceux de devant, formaient une *queue* très-prononcée; ils étaient en poult-de-soie rose uni; deux dentelles blanches, pas trop larges, posées *pied* contre *pied*, séparées par un gros liséré rose, étaient placées sur chaque couture de ces deux lés; il y en avait par conséquent sur chacune des coutures qui réunissaient les lés roses unis aux lés rayés, et aussi au milieu des deux lés roses unis, sur la couture qui les réunissait. Le corsage montant, ouvert par devant, à manches longues, était en poult-de-soie rose uni; les dentelles ci-dessus indiquées se continuaient perpendiculairement sur le milieu du dos; il y en avait sur l'entournure en guise d'épaulettes, et sur le bord inférieur des manches. Une longue ceinture en ruban rose uni était nouée sur le côté gauche.

En décrivant cette toilette, mon but n'a pas été de joindre une description nouvelle à toutes les descriptions de ce genre placées sous les yeux de nos lectrices; j'ai voulu surtout indiquer les rapports de la mode avec l'économie, et ouvrir une carrière nouvelle à toutes les robes délaissées parce qu'elles sont trop courtes et trop étroites.

Trop courte. Pour allonger une robe en faisant preuve de déférence envers la mode, il suffit d'en découper le bord, et de placer sous ce bord un volant formant un tuyau dans le creux de chaque *dent*. Supposons la robe dont on veut faire usage, de couleur foncée, à dessins; supposons-la même très-ancienne, en damas; le volant peut être en taffetas uni, de même nuance que le fond ou les dessins de la robe; si celle-ci est en étoffe plus légère, garnie de volants, on laissera seulement le volant inférieur, que l'on démontera pour le découper en *dents*, comme l'était celui de la toilette qui vient d'être décrite, et l'on posera sous les dents une bande unie, garnie, à son bord inférieur, avec un gros liséré pour la *soutenir* et l'empêcher de *rentrer* sous le volant. Si la robe n'a pas besoin d'être élargie, cette bande deviendra toujours plus haute vers les côtés et par derrière, de façon à figurer une robe de dessous, sur laquelle on porterait une robe de dessus qui serait plus courte; rien ne s'opposerait à ce que l'on mît une garniture quelconque à cette bande, une ruche, une *chicorée*, etc.

Trop étroite. On élargirait la robe par l'adjonction de deux lés placés derrière, de même étoffe que la bande employée pour élargir la robe. Si la nature de la robe et sa destination s'opposaient aux garnitures de dentelle posées perpendiculairement, on y substituerait deux bandes de velours à *dents* d'un côté, en ligne droite sur le côté opposé, réunies par un liséré et posées comme les dentelles; si l'on n'avait pas de velours, on poserait sur les coutures un simple ruban étroit en velours.

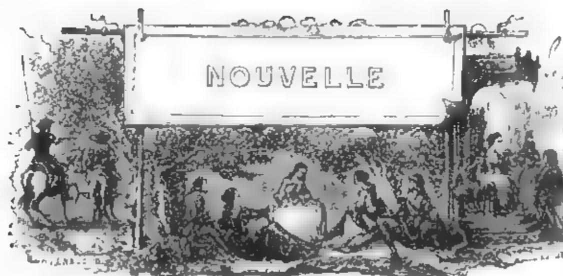
Si le corsage ne peut plus servir, on fera un corsage en même étoffe que les lés de derrière.

Récapitulons les frais occasionnés par cette réparation; ils se bornent au taffetas uni employé pour la bande, pour les lés de derrière, pour le corsage, s'il est indispensable de refaire un corsage; on peut emprunter ce taffetas à une autre robe; et enfin il faut bien avouer que les Parisiennes, si ingénieuses qu'elles soient, n'ont pas encore trouvé le moyen de faire quelque chose avec rien; elles s'entendent seulement à faire une jolie toilette avec peu de chose.

Que l'on ne soit pas épouvantée par la perspective étrange qu'offrent ces deux lés d'étoffe autre que celle de la robe; la mode les autorise, et, moyennant la bande qui leur est pareille et qui borde toute la robe, ils sont considérés, non comme un raccommodage, mais comme un ornement. Les lés de la robe peuvent, si on le préfère, être garnis seulement de boutons sur leurs coutures, de telle sorte qu'ils paraissent être boutonnés sur les lés de derrière, lesquels figurent, ainsi que je l'ai dit, une robe de dessous.

Encore un mot: Possédez-vous l'un de ces immenses cols en guipure d'Irlande, à pointe par derrière, à pointe par devant? Vous l'avez abandonné, parce que la mode ne vous permet plus de le porter; reprenez-le, séparez-le de la chemisette sur laquelle il est monté; posez à l'encolure un bouton et une boutonnière; portez-le en guise de *guimpe*, avec un corsage ouvert; mais comment s'y prendre? Oh! cela est bien facile. A l'état de col, il s'ouvrait par devant; à l'état de guimpe, il fermera par derrière; il suffit de le retourner: la pointe qui jadis tombait au milieu du dos, sera placée par devant rien ne s'opposera même à ce qu'on l'attache sur une chemisette *basse* en mousseline, qui permettra de le *tendre* à l'intérieur de la robe, dont le corsage sera demi-décolleté, de façon à ne pas tomber plus bas que le col de guipure transformé en *guimpe*.

EMMELINE RAYMOND.



LE MARIAGE DE BERTHE.

I.

L'APPEL.

Le colonel Trémond au général comte de B.

« Mon vieux ami! tu m'as dit, en nous quittant: « Si jamais tu as besoin de moi, écris à ton ancien et fidèle camarade, et, si la goutte et les rhumatismes le lui permettent, il accourra près de toi au premier appel! » Eh bien! mon brave ami, le moment est venu; et, comme l'amitié ne choisit pas son temps, et qu'un *vieux de la vieille* comme toi n'a peur de rien, en dépit de la neige qui donnera à ton voyage un air de retraite de Russie, tu chausseras tes bottes fourrées, et tu entreprendras cette campagne d'hiver, qui ne sera pas la moins héroïque de ta vie. Il y a plusieurs manières de montrer son dévouement à ceux qu'on aime; on ne se jette pas toujours dans le feu pour couvrir de son corps un frère d'armes comme tu l'as fait pour moi à Wagram, ou dans l'eau, comme j'ai eu la chance de le faire pour te repêcher, quand tu allais, pauvre ami, piquer une tête pour l'éternité! — On sauve la vie de son prochain dans des circonstances moins graves dans la forme, mais plus terribles dans le fond; car l'ennui et le chagrin font des blessures plus dangereuses que les balles et les sabres ennemis: on n'en meurt pas, on en souffre, et c'est bien pis! — Eh bien! je m'ennuie et je m'attriste dans mon paisible domaine, comme certes je n'ai jamais eu le temps de le faire à la guerre ou même en garnison. Et pourtant je possède tout le bonheur que *j'ai rêvé*, comme disent les poëtes: de l'argent, de l'argent honnête, puisqu'il est le fruit de mes fatigues et de mes économies; une belle petite maison que j'ai fait bâtir à ma guise dans le pays où sont nés et où sont morts mes pauvres parents, où j'ai joué au soldat dans mon enfance, et où je reviens, vieux soldat, jouer au propriétaire bienfaisant et béni; et, avant tout, une fille jeune et jolie, qui me rend plus fier par moments que toutes mes croix et mes citations à l'ordre de l'armée! Quant à de l'estime, mon vieux camarade, dès que j'ai la tienne, à toi, sévère en fait d'honneur comme Bayard, j'ai celle de tout le monde! Avec tout cela, mon cher, je ne suis pas heureux; et même, je te le dis tout bas (car je suis presque honteux d'avoir de ces faiblesses), je suis parfois triste à la mort, et je souffre comme une âme *incomprise* de roman moderne! Le colonel Trémond *incompris!* comme une héroïne romantique! C'est à mourir de rire, n'est-ce pas? Eh! non, non, mon pauvre ami, c'est à mourir d'ennui; et, quand tu auras mis ta moustache perspicace dans mon intérieur, tu y verras peut-être plus clair que moi, et tu me débrouilleras un peu mes idées romanesques, que je chasse comme si c'étaient des ennemis, mais qui, moins dociles, reviennent toujours à la charge. Je crois que j'ai raison d'être triste..... Tu trouveras peut-être que j'ai tort de ne pas prendre le dessus, et tu me demanderas quelles sont ces niaiseries qui entravent un bonheur qui devrait être complet, s'il en est de pareil en ce monde! — Ma fille, ma bonne petite Adèle, que tu as fait sauter sur tes genoux, et dont tu aimais tant à caresser les belles boucles blondes et les joues roses et potelées; cette fraîche créature, si franche, si expansive, si bonne enfant autrefois! ah! mon pauvre ami, si tu la voyais, comme tu la trouverais changée! pas en mal, à coup sûr, comme extérieur; c'est toujours une vraie fleur, un fin bijou! Mais quelle idée j'ai eue, après la mort de ma pauvre femme, de prendre chez moi une institutrice distinguée, trop distinguée, pour faire son éducation! C'est étonnant ce qu'une édu-

Digitized by Google

cation trop perfectionnée peut apporter de changements dans certaines natures, comme trop de culture sur certaines fleurs! La forme y gagne, mais la couleur franche, l'odeur pénétrante que donnent à ces fleurs des prés et des bois l'air et le soleil du bon Dieu, perdent souvent un peu de leur éclat et de leur charme dans une serre où l'air et la chaleur artificiels remplacent la nature. Je pense toujours à cette transformation de fleurs des champs en fleurs de salon, quand je vois mon ancienne petite Adèle, si gaie, si vive autrefois, devenue si distinguée!... si distinguée!... qu'elle m'ennuie par moments, et que ma rudesse de vieux soldat m'échappe jusqu'à l'appeler mijaurée. Alors des pleurs, des crises de nerfs, un sermon en trois points de Mlle de Vermoutiers, la respectable institutrice, qui a daigné s'occuper de l'éducation d'Adèle, qui ne se nomme plus Adèle maintenant : c'était trop vulgaire, trop femme de chambre! Elle s'appelle Berthe. Berthe! ce nom de châtelaine à la petite-fille d'un meunier!... Car je ne suis pas de ceux qui en rougissent; c'est bien du moulin de mon père qu'est sorti ce vigoureux compagnon, engagé volontaire des grandes guerres de la République, colonel sous l'Empire, et retiré maintenant, non pas dans ses terres, mais dans sa terre natale, où il attend ta visite dans le plus bref délai, puisqu'il t'a crié, en te montrant l'ennemi menaçant son intérieur : « Au secours! voici l'ennemi! »

« A bientôt, n'est-ce pas?

« Ton vieux ami,

« TRÉMOND. »

II.

L'AVEU DE BERTHE.

Quelques jours après le départ de sa lettre, le colonel, plongé dans un grand fauteuil à la Voltaire, près d'un vaste foyer où pétillaient de vraies bûches de Noël, lisait lentement son journal, en homme qui accompagne sa lecture de réflexions et de souvenirs, plutôt qu'en curieux avide de se mettre le plus rapidement possible au courant des événements du jour. Une belle jeune fille, assise au piano placé entre les fenêtres du salon, s'occupait à étudier (et étudier n'est pas jouer) une sonate de Hummel; et la répétition monotone des passages périlleux d'une des œuvres les plus compliquées du savant compositeur, en ôtant aux modulations toute leur harmonie, et aux mélodies tout leur charme, rendait ce morceau plus fastidieux encore pour les auditeurs que pour la jeune pianiste. Aussi les sourcils noirs de Berthe se contractaient-ils presque douloureusement, et sur son front blanc, l'ennui, en dépit de la jeunesse, gravait son triple pli. A l'autre coin de la cheminée, en face du colonel, Mlle Blanche de Vermoutiers travaillait à une tapisserie destinée à figurer dans une loterie organisée par une grande dame de ses amies. Près du canevas, où des touffes de blanches fleurs s'épanouissaient sur un fond bleu de France, une gazette (car Mlle de Vermoutiers aimait les vieilles appellations) était négligemment jetée, et, tout en brodant, la noble demoiselle méditait sur un article de sa feuille favorite. Dans le salon régnait l'ordre le plus parfait; toutes choses étaient à leur place, et semblaient n'en devoir sortir qu'avec peine. Il y avait dans les chaises rangées devant les fauteuils, dans les tables aux angles de l'appartement, dans les lampes sur les consoles, un air solennel et immuable qui défiait la main la plus hardie d'oser intervertir l'ordre hiérarchique établi entre elles. L'étiquette d'une cour aurait fléchi plutôt que les idées de Mlle de Vermoutiers à l'égard des places qui convenaient aux choses, et son regard impérieux imposait un tel respect et une telle crainte aux serviteurs du colonel, qu'aucun n'eût tenté d'enfreindre la consigne rigoureuse qui lui était donnée à cet égard. C'est bon et salutaire sans doute, l'ordre dans une maison, mais au degré obtenu par Mlle de Vermoutiers, c'est bien monotone et bien froid; et parfois l'excellent colonel qui, malgré ses soixante-huit ans, avait encore beaucoup de verdeur et de gaieté, aurait bien voulu changer un peu l'aspect rigoureux de cette faction éternelle que montaient ses meubles aux mêmes places. Mais lui, si brave devant l'ennemi, avait une peur horrible des criailleries de femme, comme il appelait les petites scènes et les reproches dans l'intérieur des familles, et il cédait en tout pour obtenir la paix qu'il avait bien le droit de goûter après tant d'années passées à faire la guerre.

« Allons, ma petite Berthe, tu as assez travaillé; viens ici, et causons un peu, » s'écria M. Trémond, en déposant le journal sur le guéridon où les Mémoires de M. de Las-Cases, les campagnes d'Italie, l'Histoire du Consulat et de l'Empire, semblaient, comme des vétérans de la vieille garde, tenir la position qu'attaquait sans cesse Mlle de Vermoutiers, en champion royaliste des plus ardents.

« Ah! colonel, » dit d'une voix douce et grave Mlle de Vermoutiers en regardant à sa montre, « l'heure de l'étude n'est pas encore écoulée, et vous qui aimez la régularité.....

— Par ma foi! je ne l'aime plus du tout, » se dit en lui-même le colonel; mais il reprit tout haut : « Vous avez raison, Mademoiselle; je vais, en attendant que Berthe ait fini sa corvée, faire un tour dans la serre, en fumant mon cigare, que je savourerais bien au coin de ce feu, si l'odeur.....

— Ah! mon père! » s'écria Berthe d'une voix suppliante, « vous savez comme la fumée du tabac me fait mal à la tête! »

Le pauvre colonel, qui passait sa vie entre ces deux exclamations : « Ah! mon père! — Ah! colonel! » chaque fois qu'il se voulait permettre une velléité de laisser-aller, ou d'infraction au règlement d'étiquette imposé par ces dames, se leva, docile comme le père d'un enfant gâté, et, tout en arpentant la serre vitrée qui faisait suite à son salon, il se mit à réfléchir une fois de plus au tort qu'il avait eu en introduisant dans sa maison un élément aussi étrange à ses goûts, à ses habitudes, à ses opinions que la très-honorable et très-insupportable demoiselle Blanche de Vermoutiers. La jolie et fraîche enfant, dont la grave institutrice avait fait, à dix-huit ans, une pédante et une vieille demoiselle, continua pendant quelques minutes à estropier l'œuvre d'un grand maître, au lieu de jouer franchement une bonne valse allemande, que son intelligence, peu étendue en fait d'art musical, lui eût permis de comprendre mieux qu'une sonate compliquée; puis elle se leva avec la dignité calme qu'on lui avait apprise, et dans laquelle elle se complaisait, et, se rendant enfin au désir de son père, elle entra dans le joli jardin d'hiver où il se promenait au milieu des géraniums, des jacinthes, des camélias, qui s'épanouissaient en dépit de la neige de janvier.

Le colonel jeta son cigare, heureux de faire un sacrifice à sa fille chérie; et, après l'avoir embrassée avec cette tendresse dont les cœurs de vieux guerriers sont seuls capables, il continua à marcher tout en causant. Il cherchait depuis longtemps une occasion de parler à Berthe d'un sujet qui absorbait toutes ses pensées, l'établissement de cette fille adorée, et, par ce mot favori des parents, le bon colonel sous-entendait *s'établir dans le bonheur;* acception bien rarement comprise par le sort! Le bonheur, selon les idées de l'excellent père, ne pouvait se trouver que dans un mariage qui satisferait complétement le cœur de Berthe. Il s'agissait donc de connaître les sentiments secrets de ce cœur. Mais, quel sujet délicat à traiter! si délicat même que, renonçant à un entretien sérieux qui effaroucherait sans doute la jeune fille, le digne vétéran, qui n'avait eu peur de rien autrefois, et qui avait peur de tout en face de son enfant gâtée, prit le parti de plaisanter sur ce qui agitait si profondément son âme, et s'écria avec un accent un peu railleur :

« Voyons, ma chérie; nous voilà seuls, personne ne viendra nous troubler, je l'espère! — C'est le moment des confidences; on peut ouvrir son cœur à son père, ce tyran farouche qui s'amuse, dans les romans et les mélodrames, à sacrifier une ravissante victime sur l'autel conjugal où la traîne l'affreux époux qu'elle abhorre, tandis que derrière un pilier se meurt le jeune homme qu'elle adore!..... N'est-ce pas cela?..... Eh bien! moi, je ne me sens pas de force à jouer ce rôle de père féroce, et je suis tout prêt à m'accommoder d'un gendre, fût-il jeune et beau, ce qui est contre toutes les traditions reçues. Parle donc sans crainte, mon enfant chérie; ouvre-moi ton cœur.

— Mon père, » dit de l'air le plus digne et le plus grave Mlle Berthe : « vous pouvez en effet vous en remettre à ma raison pour le choix d'un mari.

— Mais, mon enfant bien-aimée, laisse parler ton cœur; en pareille occasion c'est à lui qu'appartient la préséance.

— Mon père, la raison, comme dit Mlle Blanche, doit toujours avoir le dessus. D'ailleurs, ici, mon goût, mes opinions, mes sentiments, tout se trouve d'accord, et vous approuverez, je l'espère, la préférence que je donne sur tous nos voisins de campagne à M. le baron de Valmure. »

La foudre fût tombée aux pieds du colonel, que sa stupeur n'eût pas été plus grande que devant cet aveu, dont l'imprévu ressemblait à une catastrophe pour le digne vétéran des guerres de l'Empire. Mais il n'eut pas le temps d'exprimer ses émotions, car la porte de la serre s'ouvrit, et le héros des pensées du cœur de Berthe apparut comme si une évocation magique l'avait appelé. Le pauvre colonel jeta un regard effaré sur le genre que le choix de sa fille lui promettait, et répondit au salut classique du baron par une brusque inclination de tête qui ne se trouve notée dans aucun code d'étiquette des révérences.

Il faut avouer que l'extérieur du baron n'offrait pas le type que le bon colonel, plus romanesque qu'il ne le croyait, s'était figuré devoir être l'idéal des jeunes filles.

En dépit de tous ses efforts, quelques traces de ses soixante-cinq hivers sillonnaient le visage du baron, auquel toutes les teintures les plus habilement préparées ne réussissaient pas à donner le frais et robuste éclat de la jeunesse. Ses dents, d'une blancheur irréprochable, ses cheveux, d'un noir de jais, accusaient le goût parfait qui les avait choisis; mais il fallait tout l'aveuglement de la jeunesse, à ce que pensa en soupirant l'infortuné colonel, pour être pris à des apparences aussi peu trompeuses pour l'œil simple d'un observateur. Un costume de chasse, d'une élégance un peu apprêtée, faisait ressortir le manque de souplesse des mouvements du baron, qui avait du moins et très-réellement en partage une exquise politesse, laquelle, jointe à son nom d'une ancienneté incontestable, le faisait rechercher avec empressement par tous les voisins de son petit domaine. Le sourire sur les lèvres, il s'avança vers Berthe, dont il souleva avec grâce la jolie main pour y déposer ce baiser respectueux des grands seigneurs d'autrefois, que n'a pas remplacé avec avantage le rude *shake-hands* d'aujourd'hui. Après quelques mots d'excuse sur l'heure matinale et sur son habit de chasse, il dit n'avoir pu résister au bonheur de mettre lui-même aux pieds de la jeune et belle châtelaine ses trophées de vainqueur, et, ce disant, il sortit de sa carnassière lièvres et perdreaux, et il plaça sur la mousse veloutée du jardin ces innocentes victimes du passetemps favori de sa vie de gentilhomme campagnard.

(*La suite au prochain numéro.*)

E. DE VILLERS.



Il est *impossible* de répondre dans le prochain numéro qui paraît immédiatement après la réception de la lettre. Il est inutile de s'adresser à Mme Raymond pour des commissions quelles qu'elles soient, ni pour l'envoi des patrons autres que ceux publiés dans le journal.

Mont-de-Marsan. Les fleurettes accompagnant la couverture tricotée publiée dans le n° 33, peuvent servir pour toutes les couvertures du même genre. — *N°* 31,568, ***Meuse.*** Chapeau blanc en velours neige (sorte de peluche qui peut être portée par les demoiselles), avec bord et ornements en velours bleu. Le corsage est-il décolleté? Mettre, dans ce cas, un fichu avec manches assorties en tulle blanc moucheté; point de coiffure, mais un joli *arrangement* des cheveux que l'on possède. — *N°* 42,178, *Douai.* Je chercherai l'objet en question, mais je ne puis m'engager formellement à le faire paraître probablement pour le second objet. — *N°* 42,978, *Var.* Cela est malheureusement impossible; ce travail se fait jusqu'à présent uniquement par carrés séparés; de plus, comment publier le dessin entier d'un couvre-pieds? Il devrait être plus grand que la plus grande de nos feuilles de patrons. — *N°* 12,999, *Saône-et-Loire.* Les pointes en velours noir seront toujours à la mode. Le patron est facile à exécuter, puisqu'il suffit de plier en deux un châle quelconque et de faire deux pinces de chaque côté de l'encolure sur l'épaule; la longueur est tout à fait facultative. — *N°* 948, ***Bas-Rhin.*** Outre les coiffures placées dans le journal, on publiera une planche coloriée contenant des coiffures de M. Croisat. — *N°* 25,075, ***Puy-de-Dôme.*** Si l'on expliquait la Clef diplomatique, elle perdrait son principal charme. Je ne connais pas les objets en question et ne saurais par conséquent les recommander; ils sont plus célèbres hors de Paris qu'à Paris même, où l'on se méfie des objets vantés par les réclames. Pour savoir si nous pourrons publier les travaux désirés, il faudrait les préciser et nous en faire connaître la nature. — *N.* 39,901, ***Rhône.*** La robe de taffetas noir devrait, à mon avis, être faite d'après le modèle publié dans la 12me livraison des Patrons illustrés (voir Corsage montant avec écharpes); une grosse ruche *chicorée* au dessus de l'ourlet, une ruche pareille, mais plus petite, pour garnir les écharpes et les manches. Il ne peut rien y avoir de *trop jeune* pour une femme de vingt-cinq ans, mais je conseille le velours plutôt que le taffetas comme garniture, pour donner à cette robe un certain degré d'élégance, qui est du reste convenable pour la circonstance en question; mais il y a peu de couleurs qui puissent s'allier avec le gris-lapis : le vert seul conviendrait; je préférerais du velours de même couleur, mais un peu plus foncé. On peut mettre des *brandebourgs* si l'on ne redoute pas de *s'épaissir.* Je n'ai jamais connu la cendre de cigares comme dentifrice, et ne saurais par conséquent émettre une opinion sur son emploi. Merci pour les sentiments dont cette lettre m'apporte l'assurance. — *N°* 11,332, *A. B., Paris.* On ne peut transformer un talma, même grand, en un paletot même petit; où prendre les manches? La mode des talmas dure toujours, d'ailleurs, et l'on peut sans crainte porter ceux que l'on possède, de même que les accessoires *écossais* sur les chapeaux d'hiver. — *N°* 20,900, ***Maine-et-Loire.*** Je ne connais pas cette adresse, mais je ne doute pas que l'on fasse ce berceau dans la fabrique de meubles de MM. Allard, rue du Faubourg-du-Temple, n° 56. — ***Mme** G. d'Au..., Haute-Garonne.* Erreur dans le titre, et nous ne saurions laisser passer, sans la rectifier, cette confusion que nous considérons comme préjudiciable. Je n'écris absolument rien dans le journal dont on nous applique le titre. On trouvera dans le n° 47 (le Secret des Parisiennes) le conseil que l'on réclame. — *N°* 25,088, ***Rhône.*** Le linge de la maison se marque avec l'initiale du prénom et celle du nom du mari; le linge appartenant à la femme, destiné à son usage personnel, se marque avec l'initiale de son prénom et celle du nom de son mari; une femme n'ajoute pas son nom de demoiselle au nom de son mari. — Mme *R.*, à ***Marseille.*** Nous avons publié, cet été, des dessins de rideaux. On peut aussi en faire avec les dessins *d'étoiles* au crochet, dont on vient encore de recevoir des modèles. — *N°* 850, *Gard.* Nous avons publié un patron de robe de baptême dans le n° 35, de la présente année. Il nous est impossible de revenir immédiatement sur cet objet; on peut demander dans nos bureaux le numéro qui le contient. — *N°* 40,823, ***Marne.*** Il s'est présenté en effet une dame qui a demandé les neuf premiers mois de l'année 1863; on lui a répondu *immédiatement* qu'il manquait à cette collection les nos 3, 14, 39. Elle a répondu qu'elle en référerait à l'abonnée qui l'avait chargée de cette commission. Il ne saurait y avoir aucun *mauvais vouloir* de la part des employés, et ils ne peuvent être responsables de ce petit désagrément; ces numéros auront probablement été épuisés dans l'intervalle qui s'est écoulé entre la question qui m'a été adressée, et la demande des numéros. Pris note de la demande. — *N°* 24,916, *Rhône.* Je conseille plutôt un cachemire de l'Inde, rayé, que l'autre cachemire, et si l'on ne peut en avoir un, je préférerais un manteau en velours ou bien drap-velours au cachemire français; il n'y a point de *nécessité* qui oblige à porter un manteau en velours; ces dépenses sont réglées sur les ressources dont on peut disposer. On porte encore des pèlerines en guipure ou dentelle sur les manteaux, peu sur les corsages montants.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS







EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Supportons avec patience les défauts de nos semblables.

Digitized by Google

N° 48. CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 27 novembre 1864.

LA MODE ILLUSTRÉE

Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 70 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

Chapeaux d'hiver

DE CHEZ Mme AUBERT, RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 6.

Nos lectrices connaissent la révolution qui s'est opérée dans la forme des chapeaux; à l'inverse de ce qui se produit après toutes les révolutions, celle-ci a été accueillie avec une satisfaction universelle, et n'a fait surgir aucun regret pour le passé, aucun mécontentement pour le présent.

Nous publions aujourd'hui trois dessins; d'autres leur succéderont, pour tenir les abonnées de la *Mode illustrée* au courant de tous les détails qui concernent cette grave question. Ainsi qu'on le voit, le bavolet est détrôné; les jeunes filles et les jeunes femmes le remplacent par un chignon composé de nattes ou de coques. Les dames âgées portent, à la place restée vide par la disparition du bavolet, de larges nœuds composés d'un grand nombre de coques de ruban, fixées sur le chapeau, sous la garniture quelconque, dentelle ou ruche, qui borde la place où fut le bavolet.



N° 2. — CHAPEAU EN SATIN GRIS BROUILLARD.



N° 1. — CAPOTE BOUILLONNÉE EN SATIN BLANC.

N° 1. Capote bouillonnée en satin blanc, ornée de velours violet-améthyste employé pour le bord de devant et pour la garniture de derrière, laquelle est complétée par une dentelle noire; brides et nœud de derrière de même nuance que le velours.

N° 2. Chapeau en satin gris brouillard, orné de bouillonnés en tulle de même nuance, divisés par des bandes de velours rose vif; une blonde blanche voile en partie un nœud et une grosse rose placée sur le chignon; même rose à l'intérieur; brides roses.

N° 3. Chapeau en satin nuance saumon, brodé en perles-diamant le dessus de la passe est en tulle bouillonné de même nuance que le satin; les bouillonnés, formant diadème à l'intérieur, sont brodés de perles comme la passe du chapeau. Les ornements se composent de plumes noires et de dentelles noires; brides de même nuance que le chapeau.

Accessoires de coiffure

EXÉCUTÉS PAR M. CROISAT, RUE RICHELIEU, 76.

Il est juste, il est même nécessaire de placer près des chapeaux les accessoires qui concourent à la coiffure féminine, telle qu'on la porte aujourd'hui. La coiffure a eu en effet sur la forme des chapeaux une influence qu'il est impossible de méconnaître. Ce sont les chignons volumineux qui ont chassé le bavolet en lui tenant à peu près ce discours :

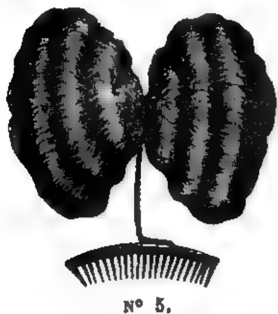
La maison est à moi, c'est à vous d'en sortir.

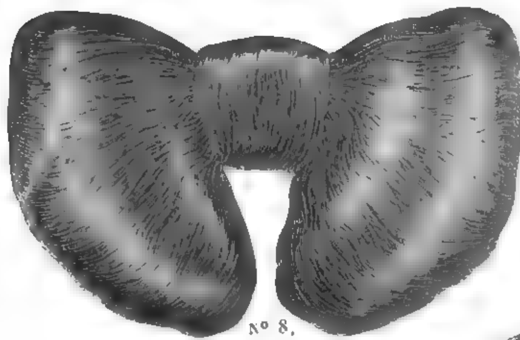
Outre les divers chignons dont nous publions aujourd'hui les dessins, on porte avec les chapeaux ce qu'on appelle le *chignon de jour*, qui est natté, très-solide, et si

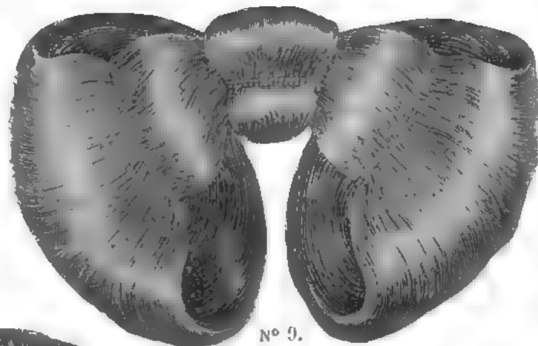


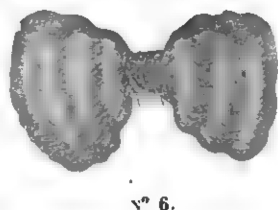
N° 3. — CHAPEAU EN SATIN NUANCE SAUMON.

Digitized by Google


Nº 5.


Nº 8.


Nº 9.


Nº 6.

commode que l'on a grand'peine, chez M. Croisat, à satisfaire toutes les demandes qui le concernent.

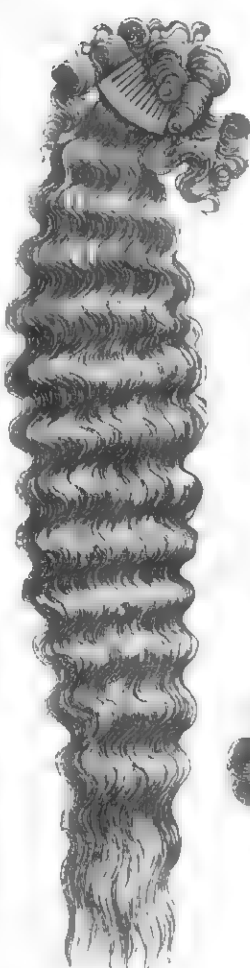
Grâce aux complications des coiffures actuelles, il est devenu non-seulement inutile, mais incommode d'avoir des cheveux. Comment les crêper pour les gonfler, les onduler, les allonger ou les raccourcir pour former, ici les longues boucles flottantes, là les *frisons* capricieux qui se mettent de tous côtés? Comment surtout consacrer son existence tout entière (et elle ne suffirait même pas) à préparer, à construire tous les édifices qui s'élèvent autour d'une tête féminine? Toutes les femmes en ont bravement pris leur parti; elles mettent un nœud de cheveux, tout comme elles mettraient un nœud de rubans, une boucle comme si c'était une fleur, et l'on commande les divers *degrés* de postiches plus ou moins parés, en même temps que l'on commande ses robes.

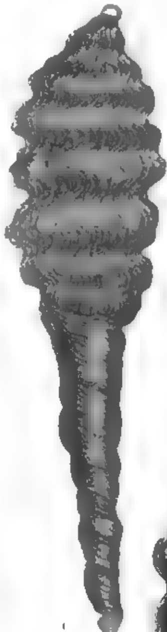
Nous engageons nos lectrices à conserver soigneusement ce numéro. On leur livre les éléments de la coiffure moderne : bientôt nous publierons un numéro contenant des coiffures exécutées avec les *accessoires* placés aujourd'hui sous leurs yeux, et auxquels nous aurons recours pour faciliter la description et l'exécution de ces coiffures.

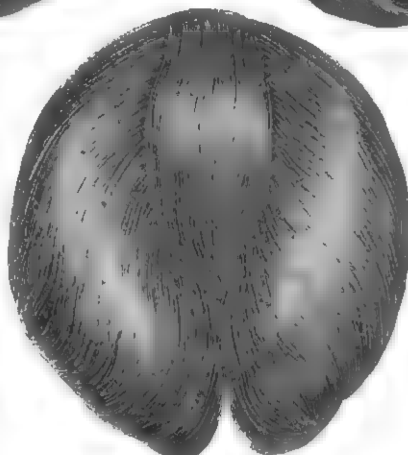
Nº 1. *Mèche serpentine.* Elle est montée sur un petit peigne garni de *frisons*, et se mêle à divers rouleaux. Avec deux mèches semblables, on exécute les coiffures dont nous avons parlé cet été, et qui permettent de porter les cheveux à la chinoise pour reposer les raies.

Nº 2. *Mèches jumelles*, réunies par un nœud d'Apollon, qui se place sur le devant de la tête.

Nº 3. *Mèches bouffantes*, terminées par une boucle. On exécute ce *postiche* pour tous les âges, et même en cheveux gris ou blancs. Les jeunes femmes font passer la boucle derrière l'oreille; les vieilles dames la laissent tomber devant l'oreille.

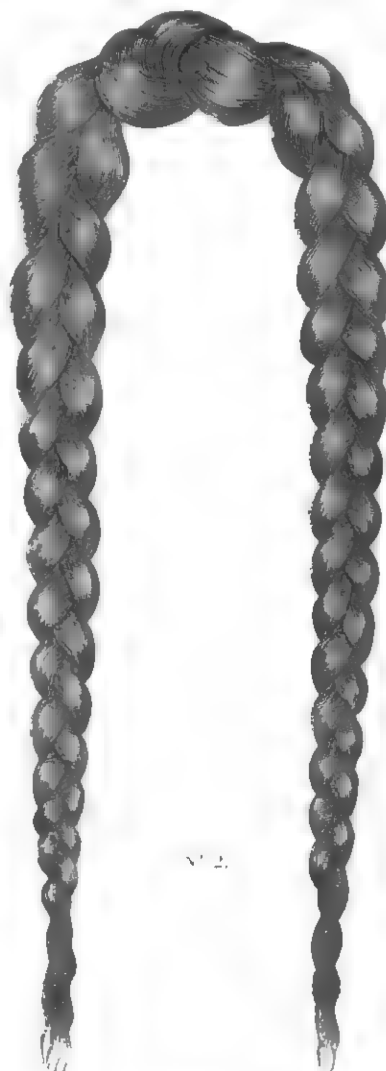

Nº 1.

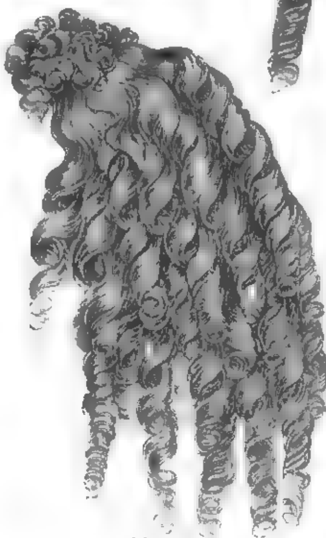

Nº 7.


Nº 10

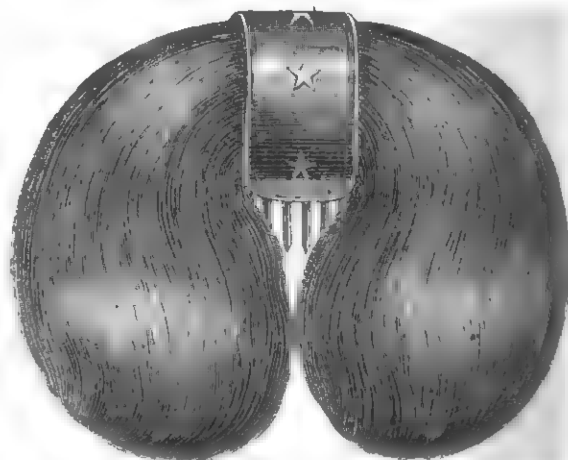

Nº 3.

ACCESSOIRES DE COIFFURE **de chez M. Croisat,** Rue Richelieu, 76.


Nº 2.

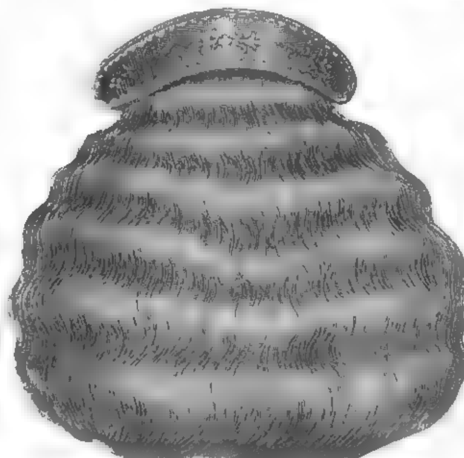

Nº 12.

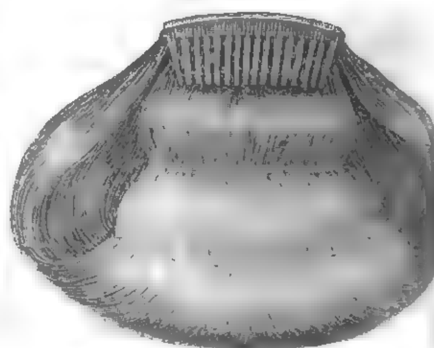

Nº 11.


Nº 13.


Nº 14.


Nº 16.


Nº 17.


Nº 15.

Digitized by Google

Nº 4. *Mèche bouffante*, servant dans les mêmes circonstances que le précédent postiche.

Nº 5. Nœud *papillon*, que l'on pose sur le devant de la tête; particulièrement commode pour les personnes qui ont peu de cheveux à cette place.

Nº 6. Petit nœud *ondulé*, servant aux mêmes usages que le précédent.

Nº 7. *Bouquet de frisons*. On le place dans les bandeaux pour garnir le front.

Nº 8 et 9. *Chignons lisses*, montés sur des crêpés.

Nº 10. *Chignon à coques flottantes*, destiné aux coiffures de bal. Il convient surtout aux dames qui ont le cou un peu long.

Nº 11. *Nœud ondulé*, orné de quelques boucles au milieu.

Nº 12. *Cache-peigne* ou *chignon frisé*, employé surtout dans les coiffures de style grec.

Nº 13. *Chignon lisse avec peigne-agrafe*, remplaçant la *traverse* en cheveux.

Nº 14 et 15. *Chignon Louis XV*, vu à l'extérieur et à l'envers. Il est très-léger, très-mou et très-solide.

Nº 16. *Chignon ondulé*, orné d'une agrafe en écaille.

Nº 17. *Chignon ondulé*, avec peigne en or ciselé.

Indiquons aussi la coiffure *diadème*, la plus belle parmi celles que l'on va porter, et dont nous comptons bien offrir le dessin à nos lectrices. M. Croisat, a préparé des diadèmes nattés très-légers, et en même temps fort solides. On les pose sur le devant de la tête, et l'on roule en arrière les cheveux de devant pour former des bandeaux relevés; rien n'est plus beau et d'un meilleur goût que cette coiffure. On fait la natte plus ou moins large, selon la statue des destinaires; cette différence de volume, règle la différence des prix. La natte diadème coûte de 35 à 50 francs.



ÉCRAN POUR CHEMINÉE.

Écran pour cheminée.

On exécute les écrans de cette façon, en applications de tous genres sur étoffes de soie ou de laine, ou bien en tapisserie. Nous publions le dessin de tapisserie nécessaire pour exécuter l'écran dont nous nous occupons; ce dessin se compose d'un lambrequin, auquel se rattache un *semé;* le bord inférieur se termine en pointe.

Le fond est fait en laine ponceau de deux nuances; la plus foncée remplit le lambrequin, la plus claire est employée comme *fond* du semé; les feuilles de la guirlande sont de diverses nuances, vertes et brunes rougeâtres, telles qu'on les voit en automne. L'écran terminé est doublé avec de la percaline très-forte, ou de la soie, bordé avec un assez gros *câble* en laine, puis fixé sur le pied; celui-ci est en bois noir sculpté. La broderie de l'écran a 59 centimètres de hauteur, 47 centimètres de largeur; on l'orne avec des glands disposés comme l'indique notre dessin.

Lingerie épaisse.

MODÈLES ET DESSINS DE LA FABRIQUE DE M. ZIÉGLE, rue des Jeûneurs, 33.

Col à boutons, avec manche assortie. On fait cette parure en toile fine ou bien en batiste épaisse; le col se ferme par devant avec deux doubles boutons en métal; col et poignets sont exécutés en toile double.

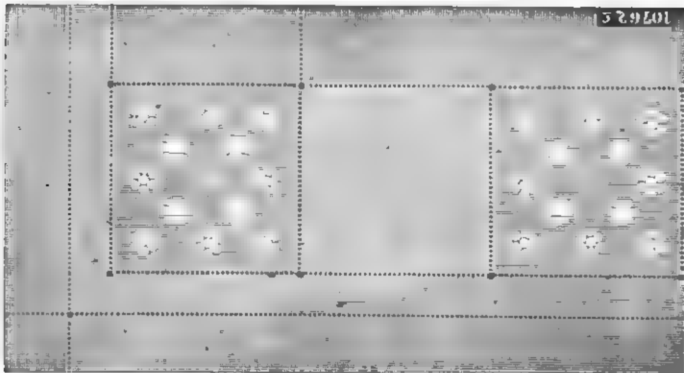
Manchette abeille. Nous publions le dessin de broderie qui orne cette manchette. On la festonne avec de la soie noire, et on la *pique* avec la même soie, à 3/4 de centimètre de distance du bord. L'abeille est exécutée au point *russe* avec de la laine noire, et peut aussi figurer sur des pans de cravate, des ceintures, des corsages en cachemire, etc.; on brode le même dessin sur les coins d'un col.

Col et manche avec jours. L'introduction des *jours* dans la lingerie épaisse est une heureuse innovation, et l'on

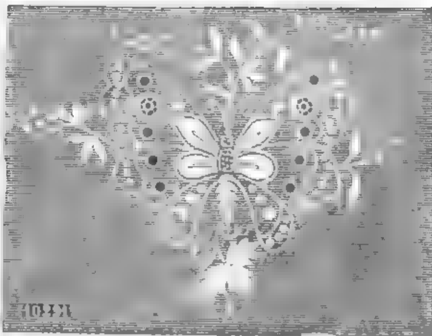
DESSIN DE L'ÉCRAN.

Lambrequin : Cerise foncé. Vert foncé. Vert moins foncé. Vert moyen. Vert clair. Vert très-clair en soie. Noir. Gris foncé. Gris moins foncé. Gris clair. Gris très-clair. Blanc en soie.
Semé : Cerise clair. Noir. Chocolat foncé. Chocolat clair. Gris-jaunâtre foncé. Même gris plus clair. Même gris très-clair. Blanc en soie. Gris acier. Noir.

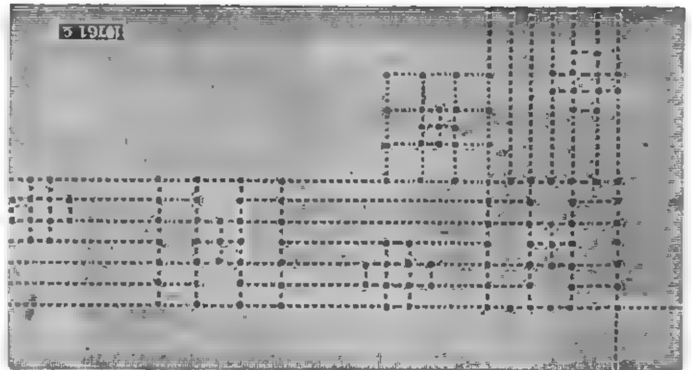
Digitized by Google



DESSIN POUR LA MANCHE AVEC JOURS ET BRODERIE.



PAPILLON POUR COL.



DESSIN POUR LA MANCHE AVEC JOURS.

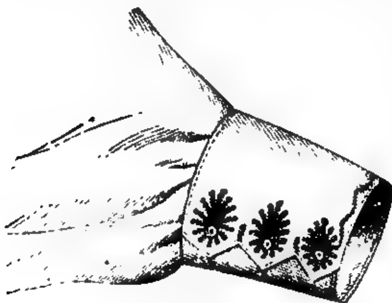
trouve une grande variété de ces cols dans la fabrique de M. Ziègle. Avez-vous connu, chères lectrices, le tourment que fait éprouver un col mal coupé, trop large, ou trop étroit, ou, ce qui est pis encore, se relevant disgracieusement, de façon à *engoncer* (style parisien)? Ce tourment peut être évité, car les formes qui sortent de la fabrique de M. Ziègle sont *parfaites*, ni plus, ni moins.

Outre le dessin du col et de la manche, nous publions, en grandeur naturelle, une partie du dessin du poignet de la *manche avec jours;* le tout est fait en fine toile double; sous les petits carreaux et les raies, on se sert, en guise de *doublure*, d'un fin cordon placé entre les *jours*.



MANCHETTE AVEC ABEILLE.

Nous publions un second dessin du même genre, où la broderie se mélange aux jours (voyez *Manche avec broderies et jours*). Avant d'exécuter la broderie d'un carreau, on coupe en dessous la toile qui lui sert de bordure; il y a, par conséquent, alternativement un carreau *avec*, un carreau *sans* doublure; la doublure est enlevée aussi sous l'espace qui se trouve entre le bord, qui est doublé, et les carreaux. Ces deux dessins peuvent aussi servir pour mouchoirs.

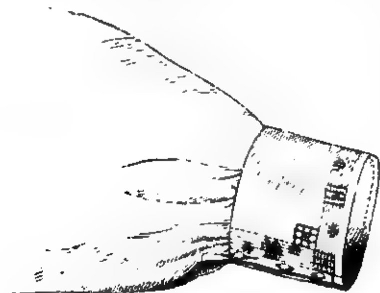


MANCHETTE AVEC ABEILLES.

Col avec papillon; manche assortie. Nous publions le dessin de deux papillons; le plus petit est destiné au col, le plus grand à la manche; on peut aussi les utiliser pour coins de mouchoirs, pans de cravate, etc.

Manche brodée en soie noire. Les boutonnières du poignet sont faites dans les festons du côté transversal; la broderie est exécutée au *point russe*, avec de la soie noire.

Gilet en mousseline. Ce *gilet* n'est autre chose qu'un corsage montant sans manche, exécuté en mousseline plissée perpendiculairement; il est entièrement bordé avec des entre-deux brodés, étroits, auxquels se rattachent des bandes festonnées très-étroites, fixées par des bandes en biais *piquées*. Sur le bord de chaque devant on pose un faux ourlet en nansouk pour soutenir les boutons et les boutonnières.

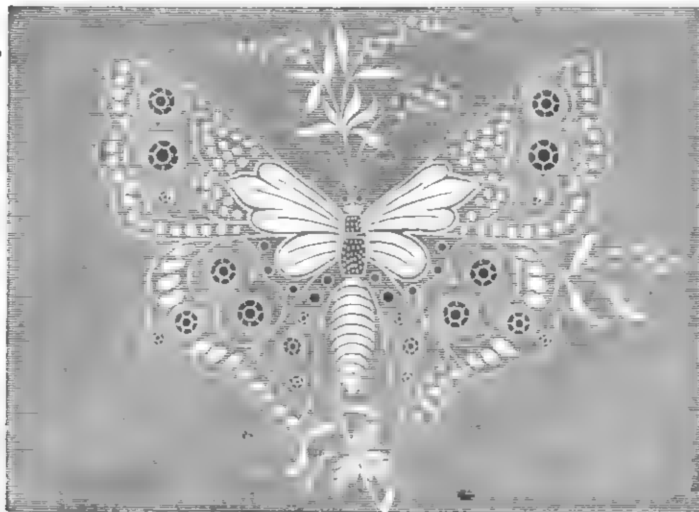


MANCHE AVEC JOURS.

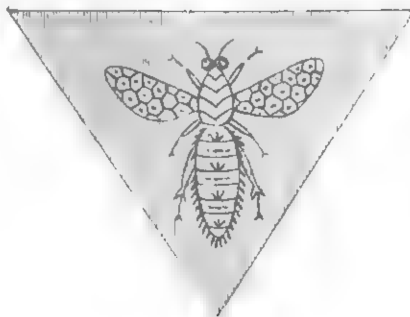
DESCRIPTION
de
TOILETTES.

Robe en moire antique verte, bordée avec une ruche étroite en ruban de même nuance, et garnie avec deux ruches de même ruban, formant de larges croisants se croisant à chaque extrémité. Corsage à basques, tailladées par devant, et garnies avec une ruche très-étroite. Cachemire long de l'Inde. Chapeau en velours noir, garni de dentelles noires; à l'intérieur plume rouge foncé; brides de même nuance.

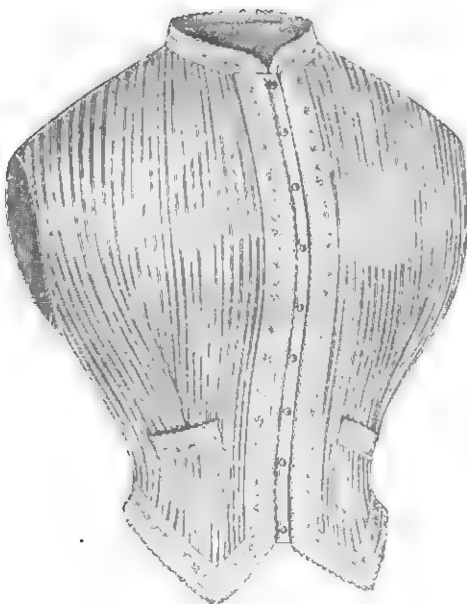
Robe de chambre, composée d'une jupe et d'un corsage plat, montant sans manches, à large ceinture noire et haute boucle. Cette jupe et ce corsage sont en mohair *paille*; le bas de la jupe est garni avec un volant tuyauté à tête. Robe de dessus flottante, demi-ajustée à la taille par derrière, ouverte par devant; cette robe est faite en cachemire violet, elle est plus courte que la robe de dessous, et bordée tout autour avec un volant tuyauté, qui atteint la *tête* du volant de la robe de dessous. Sur la robe violette au dessus du volant, autour des poches, sur le bord des manches, se trouve une bande cachemire à palmes; cette bande a 5 centimètres de largeur sur le bord inférieur de la robe, elle se rétrécit en remontant vers la taille et autour de l'encolure. La coiffure se compose d'une fanchon en dentelle noire.



PAPILLON POUR MANCHETTE



ABEILLE AU POINT RUSSE.



GILET EN MOUSSELINE BLANCHE.



MANCHE ASSORTIE AU COL A BOUTONS.

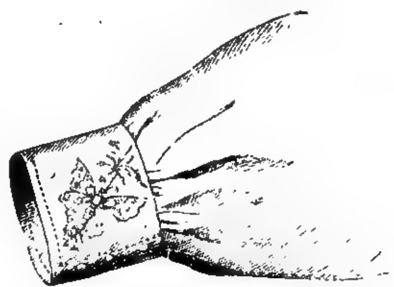
MODES.

Si nous vivions à une époque et dans un pays amateurs du laconisme, les articles de *Modes* pourraient se résumer en un seul mot; à toutes les questions qui me sont quotidiennement posées en ces termes:

Que porte-t-on?

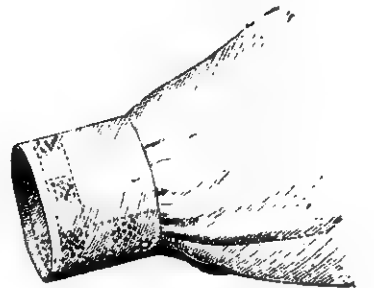
Que portera-t-on?

Je pourrais répondre ce seul mot: Tout!

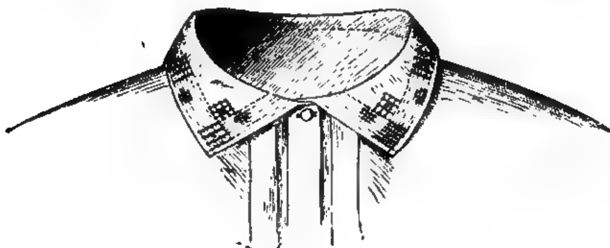


MANCHE AVEC PAPILLON.

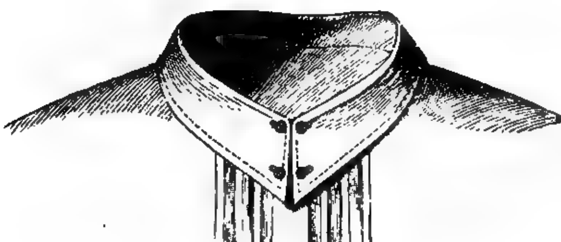
Oui, on porte tout, on met de tout sur ses épaules et sa tête. Les corsages se font à pointes, à larges ceintures, à basques courtes, moyennes et longues. Les manteaux sont très-longs, et aussi très-courts, presque semblables à des camisoles; ce dernier modèle est fait en grosse flanelle ou molleton de laine, à rayures, principalement blanches et noires; il est généralement adopté pour les toilettes demi-négligées de femmes et jeunes filles, et pour les pardessus d'enfants. Quant aux tissus de laine et de soie, on les porte unis et à rayures; les dessins grands et petits sont réservés pour les toilettes du soir; et, dans ces toilettes, le rouge domine, repré-



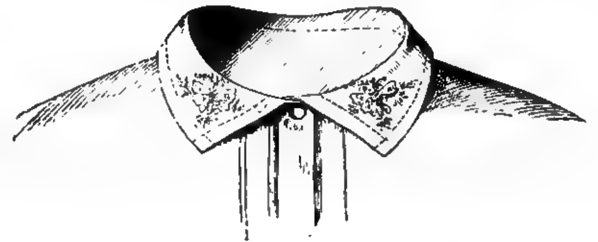
MANCHE AVEC BRODERIE ET JOURS.



COL AVEC JOURS.



COL A BOUTONS.



COL AVEC PAPILLONS.

Digitized by Google



LA MODA ELEGANTE ILUSTRADA

Rue Jacob 56 Paris

Digitized by Google

Digitized by Google

senté par toutes ses teintes, soit en accessoire, soit en principal. A ce sujet, plaçons ici un conseil.

Le ponceau, proprement dit, est souvent adopté, sur la foi d'un préjugé, par les blondes et les brunes au teint blanc; il nuit aux premières et n'est pas très-favorable aux secondes; si elles aiment le rouge, elles doivent préférer le cerise clair, ou bien, dans les teintes foncées, le groseille; le ponceau forme l'apanage des brunes à teint brun. Dans la gamme des couleurs, le rouge, surtout le ponceau, représente le tapage; on le considérait comme un symbole, et on le fuyait autrefois; on le recherche aujourd'hui; serait-ce pour la même raison? Faut-il considérer le triomphe du rouge comme un symptôme?

Bien des réclamations me sont adressées, bien des plaintes me parviennent sur le compte des modes actuelles; s'il n'y a point possibilité de se soustraire à ces lois, parfois déplaisantes, lorsqu'il s'agit de la physionomie générale des vêtements, on peut toujours se dispenser d'adopter des détails qui semblent ridicules. Des femmes raisonnables, arrivées à la maturité de la vie, ne veulent entendre parler ni des coques russes, ni des cornes de bélier, ni des bandeaux *à la créole* pour leur coiffure; rien ne les oblige à se vouer à l'un de ces genres. Il est une coiffure seyante, digne et gracieuse pour les cheveux encore bruns ou blonds, déjà gris, ou même tout blancs; elle se compose de deux touffes de boucles, étagées depuis le sommet du front jusqu'au bas de l'oreille. La mode respecte cette coiffure, et l'on peut toujours la porter avec sécurité; elle s'accommode de toutes les coiffures en tulle et rubans, de tous les bonnets, de tous les chapeaux.

Le genre *cachemire* se voit partout; après les galons



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe en taffetas brun. Le bas de la jupe est bouillonné; vient ensuite une sorte de bordure *à crans*, également bouillonnée, bordée d'un étroit velours noir, et d'une frange *à grelots* en passementerie noire. Garniture assortie, sur le corsage et les manches.

Toilette de jeune fille. Robe en *argentine* grise. La jupe est garnie avec une bande de même étoffe découpée en *dents* bordées avec un effilé en chenille grise. Entre chaque deux dents se trouve un gland de même chenille. Corsage plat, montant, manches garnies comme la robe.

Robe en taffetas noir, garnie avec un volant tuyauté ayant 8 centimètres de hauteur, séparé de distance en distance par un espace plat, sur lequel sont posés trois rubans en velours noir, terminés par une boule en passementerie noire. Garniture assortie, sur le corsage et les manches.

et les rubans cachemire, on a vu apparaître les tissus de laine à rayures cachemire. Cela compose une jolie robe; mais une personne prévoyante, qui prétend faire durer ses robes plus d'une saison, achètera difficilement cette étoffe, qui *date* d'une façon trop positive.

Les larges ceintures à haute boucle ont tout envahi; on les porte sur les corsages ronds, sur et sous les vestes; on en prépare en taffetas brodé pour les robes de bal; enfin, on les met par-dessus les fichus à longs pans derrière et devant, que l'on porte sur les corsages décolletés pour toilettes demi-parées.

On n'a jamais employé une plus grande quantité de rubans; on en met partout, à tout propos, en ruches, en nœuds, en ceintures flottantes, en ceintures longues non flottantes; ils apparaissent en toute largeur, depuis le ruban miniature jusqu'au ruban-écharpe. On a raison, car rien n'est plus joli que le ruban; en ce temps de bottes, de cannes, d'habits mousquetaires et de paletots militaires, le ruban est le seul signe distinctif auquel on puisse reconnaître une femme; et encore! Le sexe fort, dépouillé de ses insignes par le sexe faible

Google

se dédommage en lui empruntant à son tour quelques-uns des ornements qui ont formé jusqu'ici son apanage distinctif. On voit des *merveilleux* circuler en *petite tenue*, avec des chapeaux ronds, à calotte entourée d'un ruban de couleur vive; ils n'osent pas encore aborder les nœuds, mais cela viendra. E. R.

CHRONIQUE DU MOIS.

En cette saison, les Parisiens regagnent leurs pénates, et s'invitent mutuellement à des agapes qui ne sont pas toujours fraternelles, ou, pour parler un langage moins solennel, chacun rentre dans le tiroir qui lui tient lieu d'appartement, et donne et reçoit des dîners. Si Paul ou Virginie avaient dû caractériser ce mois à Paris, ils l'auraient appelé le mois des brouillards et des dîners. Les cheminées fument, non-seulement sur les toits, mais dans les chambres; une brume épaisse délaye de la boue sur les trottoirs, et alimente les fleuves jaunes qui, sous la dénomination générique de *macadam*, partagent la ville en plusieurs zones isolées, entre lesquelles les communications sont pleines, non-seulement de dangers, mais encore de boue. Le soleil a disparu, les toits ruissellent; Paris a repris sa splendeur.

C'est aussi la saison par excellence des théâtres, le mois béni qui produit les plus grosses recettes. *Roland à Roncevaux* poursuit le cours de sa carrière triomphale, et remplit la caisse de l'administration. Il y a longtemps que cette caisse ne s'est vue à pareille fête, ce qui était un peu de sa faute, il faut bien l'avouer: toujours ouverte pour la recette, elle se fermait obstinément pour la dépense, sous prétexte de prochain déménagement; elle usait ses vieux décors, ses vieux costumes, ses vieilles voix, et le public commençait à oublier le chemin qui conduit à la rue Lepelletier. Roland est venu, il a vaincu, ainsi qu'il en avait l'habitude, si nous en croyons la légende; il a triomphé de l'économie et de l'indifférence, il s'est présenté avec un cortége splendide, entouré de chevaliers bardés d'or, léger anachronisme qui change la physionomie des preux couverts de fer, légués par la tradition à l'histoire. On a placé autour de ce héros national des paysages charmants ou terribles; on a groupé autour de lui les meilleures voix de l'Opéra, et voilà pourquoi le caissier du théâtre est si occupé.

Il est temps que les Français secouent leur torpeur s'ils ne veulent se laisser envahir par les étrangers. On annonce de toutes parts des opéras composés par des princes étrangers; on signale de tous côtés des cantatrices étrangères, et l'on a dû recourir, pour monter *l'Africaine*, à un ténor qui porte un nom français, il est vrai, mais qui n'en est pas moins Italien. Mlle Nilsson, du Théâtre-Lyrique, est Suédoise; on prédit une brillante carrière à un contralto hongrois. Enfin cela devient inquiétant pour les chanteurs, cantatrices et compositeurs indigènes.

On comprend aisément que tout ce qui possède une dose quelconque de talent converge vers Paris: c'est ici seulement, soit dit sans *chauvinisme* aucun, que les réputations s'établissent solidement; les jugements de Paris ont l'autorité souveraine qui appartient à la Cour de cassation prononçant, *toutes chambres réunies*; quand on a essayé d'échapper à cette juridiction, on a dû s'en repentir. Voyez Jenny Lind; qui s'en souvient aujourd'hui? Son talent, controversé, a disparu avant le temps, et, si l'on prononce parfois son nom, on va même jusqu'à nier son existence, en donnant pour preuve de cette négation que personne ne l'a entendue à Paris. Du reste, Jenny Lind (si elle a existé) a donné une preuve de rare bon goût en disparaissant de la scène avant que son talent ait été amoindri par l'accumulation des années. Toutes les cantatrices devraient agir avec le bon sens qui distingue les vieilles lunes, lesquelles, après avoir brillé à l'horizon, s'éclipsent sans que l'on puisse découvrir le lieu de leur retraite; elles devraient savoir disparaître, et le faire sans murmurer, sous peine de faire naître les murmures du public. Ingrat!... dira-t-on, en parlant de celui-ci; cette même cantatrice que vous critiquez était ravissante il y a seulement vingt-cinq ans! Que m'importe, répond le public actuel, qu'elle ait charmé nos pères? Je ne puis me repaître de leurs souvenirs, et je veux entendre des cantatrices qui me dispensent du laborieux travail d'une reconstruction rétrospective, et n'obligent point mon imagination à fournir les *si* et les *la* qui leur font défaut aujourd'hui.

On est dispensé de ces efforts d'imagination lorsqu'on entend Mlle Patti; c'est l'Hébé du chant. Excusez cette comparaison mythologique; mais il faut recourir aux plus riants symboles de la mythologie pour trouver une image qui convienne à cette déesse de la jeunesse du chant; elle chante, non parce qu'on l'écoute, et que son chant lui rapporte beaucoup d'argent, ou du moins pas seulement pour ces deux raisons, mais parce qu'elle est heureuse de chanter, parce que cela ne lui coûte aucun effort. Non contente de ses *soli*, compliqués des *vocalises* les plus surprenantes, elle s'amuse parfois à accompagner l'orchestre, et le domine par des trilles audacieux, aussi perlés, aussi purs à la dernière qu'à la première note. La qualité du son est-elle tout à fait satisfaisante? Trouve-t-on en Mlle Patti ces notes larges dont la plénitude semble vous envelopper de mélodie, et fait battre le cœur en l'animant d'une émotion délicieuse? Non, sans doute; ces notes si perlées, si cristallines, manquent de *corps*; elle pourra devenir une tragédienne consommée..... sa voix ne sera jamais tragique. Mlle Patti est créée pour éblouir; pour charmer, pour chanter, comme l'alouette, les beaux jours, pour saluer le soleil, pour s'élancer dans le ciel bleu; mais la nature l'a créée heureuse, et, en lui donnant ce beau lot, elle lui a refusé les moyens de faire naître des émotions profondes; qu'en ferait-elle aujourd'hui? Elle est née à propos pour être la *diva* de notre époque, éprise d'éclat et de plaisir; les dons qu'elle possède sont, du reste, assez précieux pour qu'elle n'ait rien à regretter; elle peut dérider le front le plus morose, vaincre le spleen le plus invétéré, charmer les caractères les plus quinteux, pénétrer jusqu'aux intelligences les plus rebelles à la musique, et y abattre les préjugés les plus tenaces.

Dans les opéras *buffas*, que Mlle Patti joue avec tant de grâce et de talent, elle est assez mal secondée par M. Scalese, dont la voix est insuffisante et qui ne supplée pas au chant par une pantomime très-ingénieuse. Il commet, dans le rôle de *don Pasquale*, l'intolérable inconvenance de reproduire une *charge* de Rossini; il essaye d'imiter l'aspect, les gestes de ce dieu de la musique. Si M. Scalese ignore que l'on ne fait pas la caricature des dieux, on devrait le lui apprendre.

Si l'hérédité a parfois été mise en question par quelques esprits anarchiques, on l'admet sans contestation au théâtre, et l'on voit entre autres sur la même scène le fils de Berton, qui est en même temps le petit-fils de Samson, et les demoiselles Dortet et Samary, qui sont les nièces des dames Brohan, et les petites-filles de la célèbre actrice de ce nom. Ces trois exemples sont de bons arguments pour les soutiens du système héréditaire et les partisans des dynasties. Dans une pièce jouée au Gymnase, et que nous nous abstiendrons d'analyser, Mlles Dortet et Samary ont brillamment débuté. Mlle Samary est incontestablement fort intelligente; elle a eu l'esprit de ressembler à Mme Augustine Brohan. Elle rappelle sa diction; elle a presque, dès à présent, l'aisance et la belle gaieté qui appartiennent à sa tante.

Mon devoir m'obligerait à mentionner ici la nouvelle pièce de M. Émile Augier, *Maître Guérin*, comédie représentée au Théâtre-Français, — avec infiniment de succès, — détail qu'il est tout à fait inutile d'indiquer, puisqu'il s'agit de M. Émile Augier. Le fait est que je ne l'ai pas encore vue. Si je savais tenir mon emploi, cette raison ne devrait pas m'empêcher de discourir sur la pièce nouvelle, et, moyennant quelques renseignements plus ou moins exacts, je me tirerais à peu près d'affaire; mais ce procédé, excellent à employer s'il s'agissait d'aller voir une tragédie (il y a des choses que l'on n'aime pas à faire soi-même), offre moins de charmes quand il est question d'une comédie dont les principaux rôles sont joués par Mlle Favart et M. Got. Je sais bien que M. Lafontaine figure au nombre des personnages de *Maître Guérin*, mais, grâce à la foule de bons comédiens réunis pour jouer cette pièce, on peut supporter cet inconvénient sans trop de peine. Je tiens aussi à voir les toilettes portées par Mme Plessy; ces toilettes ont produit une rumeur qui n'est pas précisément élogieuse, et le nom du *couturier* qui les a composées se trouve de la sorte réuni à celui de l'auteur de la pièce. Cette critique n'est pas, ainsi que pourraient le croire des gens naïfs, désavantageuse pour ledit *couturier*; on n'aurait pas remarqué des toilettes simplement élégantes, tandis que chacun va répétant: « Avez-vous vu les toilettes de Mme Plessy?

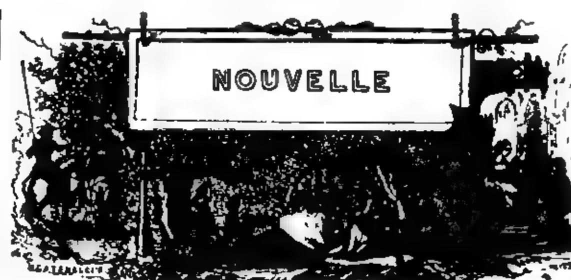
« Qui donc a fait ces robes?

« C'est M. ***. »

Et voilà comment on arrive à la célébrité. Il faut faire du bruit autour d'un nom, fixer l'attention à tout prix, même en attirant la critique; c'est, sans nul doute, de ce sentiment éprouvé par la plupart des Parisiens et des Parisiennes que procèdent les extravagances de la mode. Les fournisseurs et leur clientèle ont un intérêt commun à rechercher tout ce qui excitera la surprise; les uns et les autres coupent la queue de leurs chiens, et cette méthode est si généralement adoptée à Paris qu'il ne devrait plus y avoir de quadrupèdes possédant encore cet appendice.

Signalons la messe de sainte Cécile, célébrée le 22 novembre, à Saint-Eustache, par les soins du comité de l'association des artistes musiciens. On a exécuté, sous la direction de M. Pasdeloup, la messe en *ut* de Beethoven. Les soli ont été chantés par Mlles Wertheimber et de Taisy; MM. Faure et Warot, de l'Académie impériale de musique. M. Alard a exécuté *divinement* un *andante* de Beethoven; le grand orgue était tenu par M. Batiste; Mgr l'archevêque de Paris assistait à la cérémonie. Nous engageons nos lectrices à garder le souvenir de cette date. Il faut avoir entendu cette messe pour comprendre l'effet produit par une belle musique dans une église.

EMMELINE RAYMOND.



LE MARIAGE DE BERTHE.

Suite.

Berthe accueillit avec une dignité gracieuse cet hommage chevaleresque, et, se tournant d'abord vers son père, comme pour lui demander son assentiment à ses paroles, elle dit:

« Baron, vous serez sans doute assez aimable pour venir prendre votre part de ce beau gibier en dînant avec nous?

— Mademoiselle, se trouver à vos côtés est un trop grand bonheur pour qu'on puisse le refuser, » répondit en s'inclinant profondément le courtois gentilhomme.

Puis la conversation s'établit sur le terrain habituel où la plaçait le baron, qui avait, comme don Quichotte, la faculté de changer les grains de blé en pierreries, et les villageoises en Dulcinées, sa modeste fortune l'ayant contraint à demeurer dans son petit castel héréditaire, vieux donjon entouré de quelques arpents de terre, qui n'avait guère plus d'importance que le fief du Toboso. Le pauvre M. de Valmure, obligé de renoncer à vivre à la cour, appelait la cour près de lui, et transformait, de la meilleure grâce du monde, les braves propriétaires des environs en seigneurs ses voisins et alliés, leurs femmes en châtelaines, et leurs moissonneurs en vassaux, le tout avec un si aimable aplomb qu'il n'admettait de leur part même aucune contradiction. Estimé de tous à cause de sa parfaite droiture, aimé pour son urbanité, il trouvait, à l'égard de ses manies, aussi innocentes que ridicules, la plus complète indulgence. Ces manies, d'ailleurs, flattant la vanité des autres, n'avaient pas le don de déplaire; et quand il disait, au milieu des commerçants retirés et des propriétaires rustiques qui faisaient le fond de la société du pays: « Notre monde, des gens pensant bien comme nous, etc., » et qu'il les mettait dans *son monde*, sans y plus regarder que le bon roi Henri, répondant aux pétitions nombreuses de braves gens qui lui demandaient de les anoblir: « Je vous fais tous barons! » — personne ne songeait à le contredire. Il était du reste le seul noble de ce canton à qui il n'eût pas octroyé lui-même des priviléges de noblesse; et, ne voulant pas descendre, il préférait élever jusqu'à lui tout ce qui l'approchait. Le colonel avait bien essayé, au commencement de leur connaissance, de le ramener au moulin de son père; mais le baron n'avait jamais voulu retourner en arrière, et il répondait qu'un colonel est toujours noble de fait quand il ne le serait pas de nom, et que d'ailleurs la moindre démarche eût suffi pour attirer au vaillant guerrier la juste récompense due à ses longs services dans la carrière des armes. Dire ce que le baron de Valmure était pour Mlle Blanche de Vermoutiers reste au-dessous de toute expression! Ce blason du temps des croisades planant sur toutes ces maisons neuves; cette galanterie chevaleresque au milieu de ces franches rudesses de la bourgeoisie; ce beau langage, cette afféterie adorable ressortant à côté de ce parler vulgaire et positif de son entourage, c'était là une découverte plus précieuse pour Mlle de Vermoutiers qu'un diamant pour un mineur. Et si Mlle Blanche avait la modestie de n'oser, à son âge, prétendre à une conquête aussi brillante que celle du baron, au moins cherchait-elle à faire naître dans le cœur de sa jeune élève un sentiment qu'elle jugeait devoir être bientôt partagé, et qui devait combler ainsi toutes ses espérances. « Il est si distingué! » était la perpétuelle réponse de Mlle Blanche à certaines questions un peu inconsidérées que la jeunesse de Berthe jetait parfois à travers les éloges exagérés accordés au baron:

« Mais, ma chère amie, il a soixante-cinq ans! il n'est pas beau! il n'est pas mince! il ne peut courir et danser comme moi!.....

— Oh! ma chère Berthe, pouvez-vous parler de choses si futiles, quand il s'agit d'un mari qui doit vous faire honneur par ses rares qualités, et non d'un danseur ou d'un lutteur gagnant le prix de la course! Pensez-vous, mon enfant, qu'on se marie pour s'amuser, etc.? »

Et Berthe, bien vite repentante de sa petite sortie de pensionnaire, demandait pardon de son erreur, et promettait de rester fidèle aux principes de son amie, qui mettait noblesse et distinction au-dessus de tout autre mérite.

Le colonel, qui s'était déclaré bon père, fut forcé de ratifier l'invitation de Berthe, en assurant le baron du plaisir qu'il aurait toujours à le voir, et on causait chasse, bals et tournois en vrais chevaliers, lorsqu'un nouveau visiteur entra dans la galerie des fleurs. Celui-ci était jeune et beau; son costume un peu négligé, sans être dépourvu d'élégance, ses manières aisées et gracieuses, annonçaient un homme bien élevé, mais sans aucune prétention. Il tenait à la main une touffe de camélias, qu'il présenta à Berthe avec une simplicité presque fraternelle:

« Ma mère les a cueillies pour vous, mademoiselle, dans notre petite serre; et, bien que vous ayez déjà tant de belles fleurs ici, elle espère que, venant d'elle, ce bouquet sera reçu avec quelque plaisir.

— Certainement, monsieur Ernest; vous êtes bien

Digitized by Google

bon, » dit Berthe, en recevant aussi tranquillement qu'elles étaient offertes les fleurs que lui présentait le beau jeune homme, et elle les plaça dans un vase sur la table du salon; puis elle revint accompagnée de son institutrice qui accueillit par un salut très-froid le salut gracieux de M. Ernest. La digne Mlle Blanche, malgré le calme de ces deux jeunes gens en présence l'un de l'autre, malgré la préférence qu'elle avait inspirée à son élève pour M. de Valmure, ne pouvait s'empêcher de craindre qu'un jour ne vînt où Berthe et Ernest pourraient se plaire, et alors il deviendrait bien difficile de soutenir son édifice, construit sur des bases aussi fragiles; mais ce jour, grâce au ciel, n'était pas venu, et Ernest Derville parla de sa mère qu'il adorait, de sa campagne, de chasse, de promenade, en homme parfaitement dégagé de toute préoccupation romanesque. On proposa à ces messieurs un petit whist avec le colonel; Berthe fut autorisée à se mettre au piano, avec l'assurance que la musique ne gênait pas ce paisible jeu, et Mlle de Vermoutiers fit un quatrième par obligeance, car elle quittait à regret sa tapisserie et ses rêveries chevaleresques pour quelque chose d'aussi terre-à-terre qu'une partie de cartes. Si le colonel perdit robbes sur robbes ce jour-là, n'en accusez pas le talent redoutable de ses adversaires, mais bien plutôt les distractions galantes de son partner, le baron, qui tournait à chaque instant la tête du côté de la belle musicienne, et qui s'écriait d'une voix grasseyante: « Bravo! bravissimo! » lorsqu'une pause permettait une exclamation d'enthousiasme; puis le pauvre colonel, au lieu de réfléchir sur les coups qui le feraient gagner, méditait tristement sur l'étrange aveu qu'il avait reçu de sa fille, et il se demandait si réellement il aurait pour ses derniers jours, au coin de son feu, un gendre aussi âgé que lui, au lieu de voir sa vieillesse égayée par la jeunesse de son entourage. Tout en se livrant à ces mélancoliques réflexions, il jetait ses cartes comme au hasard, espérant parfois qu'un bon génie viendrait le tirer d'embarras, quand le claquement d'un fouet de poste retentit sur la route; les grelots des chevaux firent entendre leur cliquetis sonore, et une voiture entra lestement sous la grande porte de la cour, où toute la meute célébra par des aboiements formidables sa triomphale arrivée. Les habitants du salon s'élancèrent aux fenêtres; c'était chose si inusitée dans ce calme domaine que pareil événement! car les modestes carrioles et les lourds chevaux des propriétaires campagnards n'avaient pas ces allures. Le colonel, à un seul regard jeté dans la chaise de poste, y reconnut un bonnet fourré qui fit battre son cœur:

« C'est mon ami! c'est mon brave ami! » s'écria-t-il, et il s'élança avec l'ardeur d'un jeune homme à travers l'escalier, pour recevoir dans ses bras le général de B., qui, enveloppé dans sa houppelande verte, doublée d'astrakan noir, et coiffé d'un bonnet de fourrures, ressemblait fort à un boyard en voyage. Malgré le refus modeste du général de se présenter en voyageur devant ces dames, le colonel le traîna dans le salon, où Berthe daigna le recevoir avec une fort gracieuse révérence. Il fut bientôt installé dans le fauteuil le plus confortable, et il dut raconter les incidents de la traversée, puis ses impressions de voyage. Il fut adroitement amené par le colonel à parler de l'ancien temps. C'était un aimable et joyeux conteur que le général de B.; personne mieux que lui ne savait faire le récit anecdotique de ces brillantes campagnes qui furent la gloire de nos drapeaux; personne ne maniait la plaisanterie avec plus de grâce et de finesse, et ne revenait du passé au présent avec plus de facilité et de bonne humeur. Aussi toute la petite assemblée fut-elle bientôt, bon gré, mal gré, sous le charme de cet aimable esprit, habitué à dominer presque à son insu, et ne pesant jamais sur les autres; je dis bon gré, mal gré, car deux des auditeurs ne se prêtaient pas avec autant de complaisance que les autres aux récits du général.

Le baron de Valmure sentit instinctivement qu'il allait être forcé d'abdiquer la supériorité que son âge et son rang lui avaient acquise dans cette société; et Mlle de Vermoutiers fit, dans son for intérieur, ses réserves sur l'enthousiasme pour la grande armée du général, qui, bien que comte de vieille souche, tenait bien plus à son grade qu'à son titre, ce qu'elle ne pouvait approuver. Quant au colonel, il était là, en face son vieil ami, ne laissant de place entre eux que pour la petite table où une collation avait été servie en attendant le dîner, et il savourait avec délices les paroles qui tombaient de ses lèvres. — Ernest Derville, accessible à toutes les idées de patriotisme et d'honneur, écoutait, le coude appuyé sur le piano et le front dans sa main, les récits des deux frères d'armes, et plus d'une fois il se prit à envier la noble part qu'ils avaient conquise dans cette moisson de gloire; tandis que lui, par sa situation de fils unique d'une mère déjà bien éprouvée, et veuve depuis longues années, était destiné à une vie calme et dépourvue de l'attrait du danger. — Berthe elle-même était forcée de se dire que le général, comte de B., avait plus de verve et d'imagination que M. de Valmure, et son attention se détourna un peu de son galant chevalier pour se porter sur le brillant conteur. Le protégé de Mlle Blanche, qui n'avait de faits d'armes à citer que sur les lièvres du voisinage, gardait un silence prudent qui étonnait Berthe, habituée aux phrases banales, mais élégamment tournées, de son adorateur; et, pour le remettre un peu en lumière, elle parla de leurs relations avec les familles des environs. Le baron, sur son terrain, reprit son babillage à talons rouges, si agréable aux ambitieuses qui se sentaient devenir châtelaines en l'écoutant. Après le dîner on se sépara, en se promettant de se retrouver le lendemain pour une petite fête que le colonel voulait improviser en l'honneur de son ami.

Pendant que Berthe, aidée de l'expérience de Mlle de Vermoutiers, s'occupait des invitations et des commandes pour la fête projetée, le colonel, en tête à tête avec son hôte bien aimé, épanchait librement son cœur et sa colère à demi comique, à demi touchante.

« Eh bien! mon brave ami, avais-je raison d'être mélancolique, de me laisser aller à mes funestes pressentiments? L'événement ne dépasse-t-il pas toutes mes craintes? — Cette belle et charmante fille, cette fleur de mon jardin, la voilà éprise de cette vieille ruine de baron, parce qu'il a un donjon haut perché, et qu'il est *ancien* de nom! Ancien! Ah! ce n'est pas à contester comme figure, ni comme tournure non plus! Ma parole d'honneur, les filles sont folles! C'est-à-dire, non! elles ne le sont pas assez!... ou bien, elles sont si raisonnables que cela revient au même, puisque les extrêmes se touchent. Et dire que, si elle l'avait voulu (car, si elle l'eût voulu, à qui n'aurait-elle pas su plaire?), si elle l'avait voulu, elle aurait déjà mille fois tourné la tête à ce beau et brave garçon que tu as vu ce soir, si bon, si intelligent; trop calme, seulement, trop calme, saprebleu! Ce n'est pas comme cela qu'on enlève le cœur d'une femme!

— Allons, mon pauvre ami, » disait le général avec un ton de philosophie un peu railleuse, tout en aspirant lentement une bouffée de tabac turc dans la plus belle pipe du colonel, « allons, ne te désole pas ainsi! le malheur n'est pas irréparable; tout peut encore s'arranger. Ce n'est pas la première fois qu'une jolie femme changera d'avis; et je me fais fort, si tu veux, de faire faire à son opinion un fameux demi-tour.

— Ah! mon ami, quel service! Ce serait te devoir une seconde fois la vie, comme à Wagram.

— Eh bien! à demain mon action d'éclat, mon ami! Embrassons-nous, et permets à ton vieux camarade, qui n'a malheureusement pas de fille à marier, d'aller se livrer aux douceurs du repos. »

Et, après des poignées de main dont la violente tendresse semblait de nature à arracher la main de son hôte, le père infortuné se plongea, sur son oreiller, dans de sombres réflexions sur les choix capricieux des jeunes filles, les vieux gendres, les ennuis de l'avenir, jusqu'à ce que le sommeil vînt interrompre, à propos pour la santé de l'âme et du corps du digne vétéran, ses tristes méditations.

III.

LE BAL.

Le salon et la galerie vitrée étaient transformés, le jour suivant, en salle de bal. — Rien de plus frais, de plus charmant que ces effets de lumière et de verdure! Les arbustes exotiques, dans leurs grandes caisses vertes, balançaient coquettement leurs larges feuilles; les camélias en fleurs semblaient sourire aux invités, et les plantes grimpantes, le long des châssis de verre et à la toiture aérienne, avaient l'air de curieux qui se haussent pour mieux voir une fête. Au milieu de ce palais enchanté, la jolie Berthe, aussi fraîche que les fleurs dont, sans allégorie exagérée, on pouvait la croire la reine, passait doucement, redressant une tige, inclinant une feuille, pour qu'aucun effet gracieux ne fût perdu. Sa robe, blanche comme la neige nouvellement tombée, était relevée par une touffe de camélias roses; les mêmes fleurs s'entrelaçaient aux tresses de ses cheveux, et un mince cordon de perles fines, parure qu'avait portée sa mère, ornait son cou svelte et élégant. Un peu moins de gravité sans doute eût donné plus de charmes naïfs à ce jeune visage; mais le défaut de Berthe était, nous l'avons dit, de craindre d'être trop enfant, et d'avoir l'air de trop s'amuser, et sa continuelle préoccupation d'être distinguée l'empêchait de se laisser tout naturellement être charmante. Le colonel, en habit noir, avec toutes ses croix, allait et venait d'un air inquiet, empressé, que sa fille blâmait fort; mais, comme l'a dit spirituellement un de nos modernes romanciers, *il est bien difficile d'élever ses parents;* et Berthe avait beau supplier le colonel de se calmer, parce qu'on perd toujours de sa dignité en se donnant de grandes émotions pour de petites choses, Mlle de Vermoutiers avait beau protester de l'exactitude de ses commandes et de ses invitations, le pauvre colonel ne s'en démenait pas moins tout comme un jour de bataille; il commençait même à trouver que les amis qu'on attend sont plus fatigants que les ennemis, qu'on peut essayer de *charger* s'ils n'arrivent pas assez vite. Quant à Mlle de Vermoutiers, sa toilette, dans des tons effacés, la coupe de ses vêtements, témoignaient du peu d'importance qu'elle attachait à l'effet qu'elle pouvait produire, et protestait seulement de son horreur pour toutes les couleurs tranchantes. Le général de B. fit une entrée superbe; bien que du même âge que le baron de Valmure, il avait sur celui-ci un incontestable avantage; le baron semblait un vieux jeune homme, tandis que le comte de B. était un jeune vieillard: son front vaste, couronné par d'abondants cheveux blancs, ses grands yeux clairs et profonds, sa bouche au fin sourire, sa grande taille, encore étroite et souple, le rendaient vraiment le type du gentilhomme et du guerrier. Il portait avec une parfaite aisance l'habit de ville; mais ses moustaches belliqueuses et son air de commandement faisaient dire à tous, quand il passait: « C'est un général! »

Dans le salon du colonel, le mélange le plus hardi des couleurs les plus éclatantes, les coiffures les plus fantastiques, les poses les plus étudiées (et les plus dignes de l'être par un artiste railleur), s'offraient aux regards. Il est bien entendu que de rares et charmantes exceptions devaient, comme toujours, faire même ressortir encore l'effet général au milieu de ces toilettes extravagantes et grotesques; la simplicité élégante de Berthe ressortait comme le ferait un cygne voguant sur un lac parmi de vulgaires palmipèdes.

Le baron de Valmure et Ernest Derville parurent en même temps; tous les regards se dirigèrent de leur côté; les éventails exécutèrent un crescendo subit qu'il faut mettre sur le compte de l'émotion des mères ayant des filles à marier, à l'apparition de ces deux personnages dignes de leur intérêt, l'un par sa noblesse, l'autre par sa fortune. Tous deux étaient mis avec élégance, mais avec plus de recherche minutieuse dans les détails de la part du baron, dont l'unique affaire était le soin de la toilette. Il tenait à la main un magnifique bouquet qu'il offrit avec un salut digne de la Galerie des glaces du palais de Louis XIV, à Mlle Berthe, qui le reçut avec une révérence de duchesse à tabouret. Ce bouquet, présenté et accepté aussi solennellement devant une assemblée nombreuse, était presque une déclaration; au moins Ernest le pensa-t-il ainsi, et, à cette pensée subite, son front se plissa et un sourire presque dédaigneux se dessina sur ses lèvres habituellement si bienveillantes et si gracieuses. Il n'aimait pas Berthe, cependant! — Mais voir tant de jeunesse et de beauté s'allier à la vieillesse, cela révoltait son cœur de jeune homme, et ce fut avec tristesse qu'il répondit à l'exclamation du comte de B., qui s'écriait, en l'entraînant dans une embrasure de fenêtre:

« Quelle ravissante jeune fille que Berthe!

— Oui, elle est bien belle! et plus belle que jamais, ce soir! » dit Ernest en soupirant.

« Et il ne se trouve pas dans les jeunes gens de ce pays, » reprit le général, « un jeune homme qui tente l'héroïque aventure de remplacer dans le cœur de cette belle fille-là le vieux paladin qui s'y est niché?....

— Oh! général, » dit froidement Ernest, « en fait d'amour il ne faut rien tenter, sous peine de ridicule, que lorqu'on est sûr de réussir; et quand on est, comme Mlle Berthe, éprise d'un nom, ce n'est pas un homme, hélas! qui peut essayer de lutter.

— Pourquoi pas? pourquoi pas? » dit le comte en riant. « Quand on est Français, il faut toujours essayer; il n'y a rien d'impossible, vous le savez, surtout pour qui aime. Mais vous n'aimez pas, M. Derville! Ah! vous avez un cœur bien tranquille, s'il ne s'est jamais avisé de battre pour ce charmant visage-là! » Et le comte força encore Ernest à arrêter ses regards sur la jeune fille, qui dansait en ce moment un quadrille avec le baron. La tête penchée un peu en avant, ses doigts distraits effeuillaient un des camélias de son bouquet, pendant que son galant chevalier lui débitait, dans le langage le plus fleuri, ces riens qui étaient toute sa conversation. Ernest fut frappé, comme pour la première fois, de l'expression de cette figure qui, absorbée par l'attention qu'elle prêtait aux discours du baron, conservait toujours sa dignité calme, et ne témoignait, ni par sa rougeur, ni par ses regards, de cet embarras charmant, de cette émotion invincible qui accompagnent la véritable tendresse.

« Peut-elle l'aimer? » se demanda Ernest. « Non, son amour n'est que de la vanité. Quel rêve d'être aimé d'elle! » Et ce rêve se dessina, rapide comme l'éclair, devant l'imagination du jeune homme: il lui sembla que Berthe, assise près de lui sur le banc de mousse du jardin de sa mère, sous le berceau de chèvrefeuille dont les grappes parfumées retombaient autour d'eux, l'écoutait avec tendresse !..... Sa mère, accoudée au balcon rustique qui entourait leur charmant cottage, souriait de loin au groupe gracieux du bosquet. Ce joli tableau passa et s'effaça comme un éclair dans la pensée du jeune homme. Mais comment expliquer autrement que par une vision instantanée ces affections qui s'éveillent subitement après avoir, pendant des années, comme sommeillé au fond d'un cœur?... Tant que Berthe avait été pour tous aussi froide que belle, l'habitude de la voir depuis son enfance dans une intimité de famille avait rendu Ernest insensible à sa rare beauté; mais, à présent que cette calme enfant allait devenir la femme d'un autre, il lui sembla tout à coup qu'on la lui prenait, et il se dit que le général avait raison, et qu'il la disputerait à qui n'avait pas plus de droits que lui sur ce cœur.

« Eh bien! mon jeune ami, » dit le comte de B. en voyant le regard pensif du jeune homme, « ayez donc un peu de courage. D'abord, lancez-vous au fort de la mêlée du bal. Invitez à danser, à valser, à polker, tout ce qu'il y a ici de frais et de jolis minois; ayez l'air de vous amuser comme un fou, et pas un regard, entendez-moi bien, pas un regard pour notre héroïne. »

Ernest répondit par un signe de tête des plus soumis et un joyeux sourire à la savante combinaison du général, qui, pour être vieille, n'en était que meilleure, et il se jeta au milieu du tourbillon de cette petite fête avec une ardeur, une gaieté brillantes qu'on ne lui avait jamais vues. Sa mère, qui n'allait plus dans le monde, et qui, seule ce soir à sa petite table à ouvrage, n'avait qu'une pensée, son fils bien-aimé, eût été bien étonnée de le voir aussi infatigable danseur, lui à qui elle reprochait le défaut de son siècle, trop de gravité dans la jeunesse. Ernest n'avait pas manqué d'inviter la maîtresse de la maison, mais il s'était fait refuser exprès en demandant à Berthe une contredanse pour laquelle il la savait engagée. Berthe vit donc qu'il s'amusait beaucoup, et sans qu'elle fût pour rien dans ce plaisir; ceci, à travers ses succès de ce soir, où le baron de Valmure lui avait déjà parlé de venir solennellement demander sa main à son père. Cela troubla un peu sa complète satisfaction; peut-être même cette gaieté d'Ernest, au moment où, sans qu'elle s'en rendît compte, elle n'eût pas été fâchée d'ajouter à son triomphe un peu de mélancolie sur le front des témoins du bonheur du baron, lui causa-t-elle assez de distractions pour l'empêcher de répondre positivement à la demande de son adorateur. Elle le pria donc de lui accorder quelques jours de réflexion avant de prendre une détermination aussi grave.

Quand la fête fut finie et qu'il ne resta plus dans le salon du colonel que son ami, sa fille et Mlle de Vermoutiers, chacun de ces personnages, en se félicitant tout

Digitized by Google

haut du succès de ce petit bal improvisé avec les ressources d'une petite ville et de la campagne en hiver, se posait tout bas des questions très-différentes :

« Comment se fait-il, » se demandait le colonel, « que Berthe ne me parle pas de son bien-aimé baron ? »

« Pourquoi M. Ernest, qui ne danse jamais, dansait-il ce soir avec tant de passion ? » se disait Berthe.

« Comment le baron ne m'a-t-il pas priée de parler pour lui au colonel ? » pensait Mlle de Vermoutiers.

« Pourquoi ce jeune homme ne s'est-il mis dans la tête que ce soir d'aimer cette jolie Berthe ? »

Et le général, en se posant cette question, se répondit : « Ah ! c'est qu'il fallait ma présence ici pour tout arranger, et il était temps en effet que je vinsse remettre toutes choses en leur place dans les cœurs de tous ces gens-là ! Si le baron veut absolument être amoureux, qu'il le soit de Mlle de Vermoutiers ! »

(*La fin au prochain numéro.*)

E. DE VILLERS.



AVIS. — Les abonnées à la 3e édition ont droit à 2 gravures par mois ; 24 par an. Mais nous en donnerons 25 comme nous l'avons promis. Ce qui explique pourquoi, dans les mois composés de *cinq* semaines, on reçoit deux numéros de suite *sans* gravure coloriée.

N° 22,814, Isère. Nous avons indiqué les maisons dans lesquelles on trouve les matériaux nécessaires à l'exécution des travaux que nous publions. C'est à ces maisons, non à nous, que nous prions nos abonnées de vouloir bien adresser les questions relatives au prix d'achat. Les cadres sont en effet à peu près indispensables pour les travaux en guipure ; ils se composent d'un carré en gros fil de fer, *habillé* avec de la soie. On peut faire de petits carrés sur un cadre *trop* grand, puisqu'on tend le filet avec du gros fil. Le dessin représente seulement une partie du voile de fauteuil, que l'on fait grand ou petit, à sa guise. Les carrés de toile doivent être de même grandeur que les *marguerites* au crochet, quelle que soit la grosseur du coton employé pour ces dernières. On ne met point d'encadrement à ce voile de fauteuil. Toutes les fleurs ne se prêtent pas à cette reproduction, et de plus ne seraient pas jolies ainsi reproduites. Le prix de chaque numéro est inscrit en tête de ce numéro même : s'adresser à l'administration pour avoir ceux que l'on désire, en joignant à la demande le montant du prix. Merci pour cette aimable lettre. — *N° 25,199, Isère.* Je conseille la pointe plutôt que le talma en velours, et les deux rangs de dentelle, si on peut les avoir ; à Paris cela n'est pas *trop* élégant pour aller à pied. S'il n'en est pas de même à *G...*, je conseille un paletot uni en velours, avec passementerie aux manches, épaulettes et revers. Le châle de l'Inde rayé doit être long ; on ne le porte pas carré. On peut avoir un de ces châles pour 600 francs et même moins, mais ils sont alors un peu trop grossiers de tissu. On revoit du chinchilla, mais non encore généralement ; pourtant j'en porterais sans crainte et sans scrupule. *Au Persan*, rue Richelieu ; le numéro est inutile. On peut aussi s'adresser à la maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46. Elle envoie des cachemires *à choisir*, dans les départements. — *N° 37,738, Monaco.* Hélas ! l'exception est impossible, car elle ne serait pas isolée, et je devrais écrire chaque jour au moins trente lettres *directes* ; non-seulement je devrais, dans ce cas, renoncer à la rédaction du journal, mais mon existence entière n'y suffirait pas. Pour le bas de la robe de mousseline, les deux volants projetés ; répéter sur la jupe la même garniture en diminutif, de façon à former trois carrés longs, *simulés* l'un sur chaque hanche, l'autre par derrière. Ces carrés seraient figurés par des volants, et se rétréciraient vers la ceinture. On fait des corsages décolletés boutonnés par devant, avec une large ceinture. Rien ne s'oppose à une draperie même en mousseline. Le dernier article des *Secrets des Parisiennes* indique une mode d'élargissement plus moderne que le *tablier*. Il a été répété bien souvent que l'on mettrait toujours un côté en biais avec un côté en droit fil dans les lés coupés en pointes. Oui, pour la tresse ; je ne connais pas l'agrafe en question. — *N° 21,744. Haute-Loire.* Nous avons déjà dépassé le nombre des patrons promis, et nous en publierons encore un avant la fin de l'année. Je regrette de ne pouvoir accéder à cette demande ; on peut demander ce patron à Mlle Florin, rue du Faubourg-Saint-Jacques, 35. — *N° 37,612, Gers.* On ne voit guère, en fait de vêtements en velours, que les paletots à manches très-courts, surtout pour jeune fille. Le velours brodé ne leur convient pas. Pour les manchons en velours garnis de fourrure, s'adresser à Mme Page, boulevard Magenta, 129 ; elle indiquera les prix. Le vert clair ne convient pas pour robe de jour en hiver, ni les chapeaux en tulle, à moins que ce ne soit pour le spectacle. On ne porte pas de chapeaux ronds en hiver. S'adresser aux bureaux du journal pour la photographie. — *N° 11,994, I. de L...* La recette du lait virginal a été publiée dans le n° 21 de l'année 1860 ; cette année est épuisée. *Lait virginal* : 20 grammes d'amandes douces, 8 grammes d'amandes amères mondées ; on les pile dans un mortier de marbre, en y ajoutant peu à peu 140 grammes d'eau de rose, un peu d'eau de benjoin ; on passe le tout dans un morceau de mousseline. Il vaut mieux ne pas s'essuyer le visage, et sécher l'humidité avec de la poudre de riz. On porte beaucoup de *chignons* composés de longues boucles ; ils conviennent aux jeunes filles. Je conseillerais le cachemire gris, avec broderie *orientale*. — *N° 17,291, Gironde.* La recette a été publiée ; on pourra y revenir, mais je dois avertir notre abonnée que son efficacité n'est pas aussi infaillible qu'elle le croit. — *N° 11,963. Paris.* Je ne saurais rien changer à la recette indiquée. Les remèdes à la fois agréables et infaillibles doivent être rangés parmi les chimères. Les gants en peau sont préférables, et l'on peut en mettre pour laisser sécher la mousse.

N° 11,451, Paris. L'eau de benjoin épure et rafraîchit le teint. La substance sur laquelle on me demande mon avis est trop corrosive pour les dents ; employer pour ce dernier usage de l'eau-de-vie camphrée, dont on mettra quelques gouttes dans un verre d'eau. — *N° 39,327, Côte-d'Or.* Nous avons publié des garnitures de robes en passementerie, des feuilles, des objets divers, des agrafes en passementerie. Voir les précédentes années de la *Mode illustrée*. — *Clotilde, Al.* — Il est tout à fait impossible de porter, cet hiver, un chapeau ayant la forme qu'on lui donnait l'hiver dernier ; il faut le faire couper et *aplatir* par devant. Ainsi qu'on le voit dans la plupart des articles qui concernent la mode, les bords des robes découpés *à dents* sont toujours à la mode, mais il me serait impossible de prévoir la durée de cette mode. On ne porte pas des chapeaux de crin en hiver. Une jeune fille ne fait point de visites sans être accompagnée ; le soin de demander des nouvelles de la santé du mari de la dame que l'on visite appartient à la personne qui accompagne la jeune fille.

AVIS.

Nous publierons, avec le n° 49, la 13e livraison des *Patrons illustrés*, contenant les objets suivants : Paletot pour jeune femme et jeune fille. — Paletot pour petite fille de cinq à sept ans. — Corsage montant, à longue basque carrée. — Trois dessins pour cravate.



Nous offrons aujourd'hui aux abonnées de la *Mode illustrée* une nouvelle clef diplomatique.

Les mots qui la composent sont entièrement formés de caractères français et grecs.

Chaque lettre est donc remplacée soit par un caractère français, soit par un caractère grec ; aucune ne garde sa valeur.

Les lettres majuscules n'ont rien qui les distingue des autres lettres.

Les accents sont entièrement supprimés.

La ponctuation seule subsiste, afin d'éviter une confusion embarrassante pour le lecteur.

Nous n'en dirons pas davantage, craignant de trop aider nos lectrices, si habiles à ce genre de travail.

BΘ PΥEZEΘJ

Rηdh bη gεθ,
Ed cηgqvηdr lθdrηαj rθh sbθεgh.
Edθ sθccθ η fθαdθ lθjεθ
Dνd bνad rθ bη lθghrηαj rθh fbθεgh ;
Hεg hνd hθαd, bη fηεlgθ cθgθ,
Gθqvηεssηαj hθh rθεn θdsηdjh
η rθcα cνgjh rθ sηαc, rθ sgνar θj rθ cαhθgθ.
Edθ sθbbθjjθ rθ νεαj ηdh,
Lαlθ, tgηqαθεhθ, bθtθgθ,
Hνεrηαd fgθh rε cηgqvηdr, lαdj qνναhαg εd pνεzεθj
Sgηαh θj qνzεθj.
« Qνcpαθd qθh sbθεgh, » rαj-θbbθ,
« Wθ bθh lνεrgηαh, cηαh w'ηα jgθh-fθε r'ηgtθdj ;
Zεθbzεθh hνεh hθεbθcθdj.
— Rαn hνεh, cηrθcναhθbbθ, »
Gθfνdrαj bθ cηgqvηdr.
« Vθbηh ! qνccθdj sηαgθ,
« Wθ d'θd d'ηα zεθ qαdz, » rαj b'θdsηdj
θd hνεfαgηdj,
« θj qθh sbθεgh θjηαθdj fνεg cη cθgθ... »
Hνd lαhηtθ rθlαdj hθgαθεn.
Jνεj η qνεf η hθh χθεn
Fηgεj bη cθdrαηdjθ,
Fηbθ, tgθbνjjηdjθ,
« Yν ! » sαj-θbbθ hεpαjθcθdj,
« Zεθbbθ cαhθgθ ηssgθεhθ !...
« Qθbη lηεrgη pαθd cαθεn.... Jαθdh fηεlgθ cηbνθεgθεhθ ! »
θj, rνddηdj hνd ηgtθdj,
θbbθ h'θdsεαj gηfαrθcθdj.

η Cναhχ.

A NOS ABONNÉES
AUX ÉDITIONS
AVEC GRAVURES COLORIÉES.

Nous avons à nous excuser près de nos abonnées au sujet de nos deux dernières *gravures* qui n'ont pu leur être livrées avec leur journal. Ces retards ont eu pour cause la négligence de nos *graveurs* qui, trop occupés, ont laissé en arrière les travaux de la *Mode illustrée*.

Toutes nos mesures sont prises maintenant pour que le numéro du journal soit mis à la poste à midi, le vendredi de chaque semaine, de telle sorte que toutes nos abonnées, quel que soit leur département, reçoivent le journal au plus tard dans la journée du dimanche. Faire partir le journal plus tôt est matériellement impossible.

Donc, à partir du n° 49 (4 décembre), cette nouvelle disposition sera rigoureusement exécutée.

Nous donnerons à nos abonnées à la 2e, 3e et 4e édition *avec gravures coloriées*, dans le n° 49, une magnifique planche représentant une toilette de bal, et une robe de velours vert avec fourrures. Aux abonnées de la 4e édition, nous donnerons, dans le n° 50, une jolie toilette de ville pour dames et enfants. Dans le n° 51, nos abonnées à la 3e et 4e édition recevront une fort belle planche de costumes d'enfants (planche de grand format) dont le prix, lorsqu'on l'achètera séparément, sera de 1 franc ; enfin, dans le n° 52, le dernier numéro de l'année, nos abonnées à la 4e édition recevront une planche de *travestissements* pour dames et enfants.

Nos abonnées à l'édition sans gravures coloriées ne seront pas oubliées ; nous avons fait préparer une énorme quantité de gravures représentant des travaux *inédits*, élégants et faciles à exécuter, et les numéros actuellement en préparation seront plus beaux que tous ceux publiés jusqu'à ce jour. En comptant la planche de patrons qui paraîtra encore avant la fin de l'année, elles auront reçu 14 planches au lieu de 12 que nous leur avions promis (la 11e planche, étant de plus grand format, compte double) ; c'est justement la volonté de faire *plus* et *mieux* encore à l'avenir que par le passé, qui a causé parmi nos dessinateurs et graveurs la légère perturbation dont nous sommes forcés de nous excuser aujourd'hui.

A nos abonnées aux éditions *avec gravures coloriées*, nous pouvons annoncer provisoirement, pour la première semaine de l'année 1865, une fort belle toilette de *dîner prié* ; la seconde semaine, une belle planche de coiffures de bal, de M. Croisat ; la troisième semaine, une robe de bal en tulle blanc, et une robe d'intérieur noire et rouge.

Nos abonnées, par ces quelques détails de nos numéros futurs, pour l'apparition à jour fixe desquels nos mesures sont rigoureusement prises, peuvent juger par avance du soin que nous apportons à l'exécution de leur journal.

L'Administration de la MODE ILLUSTRÉE.

AVIS.

L'Administration ne répond que des abonnements directement faits chez elle.

Lorsqu'il y a lieu à une réclamation, soit pour des numéros non reçus, soit pour un abonnement non servi, elle doit toujours être adressée *là où l'abonnement a été fait*.

Le délai accordé pour les réclamations est de quinze jours pour Paris et les départements, et d'un mois pour l'étranger.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

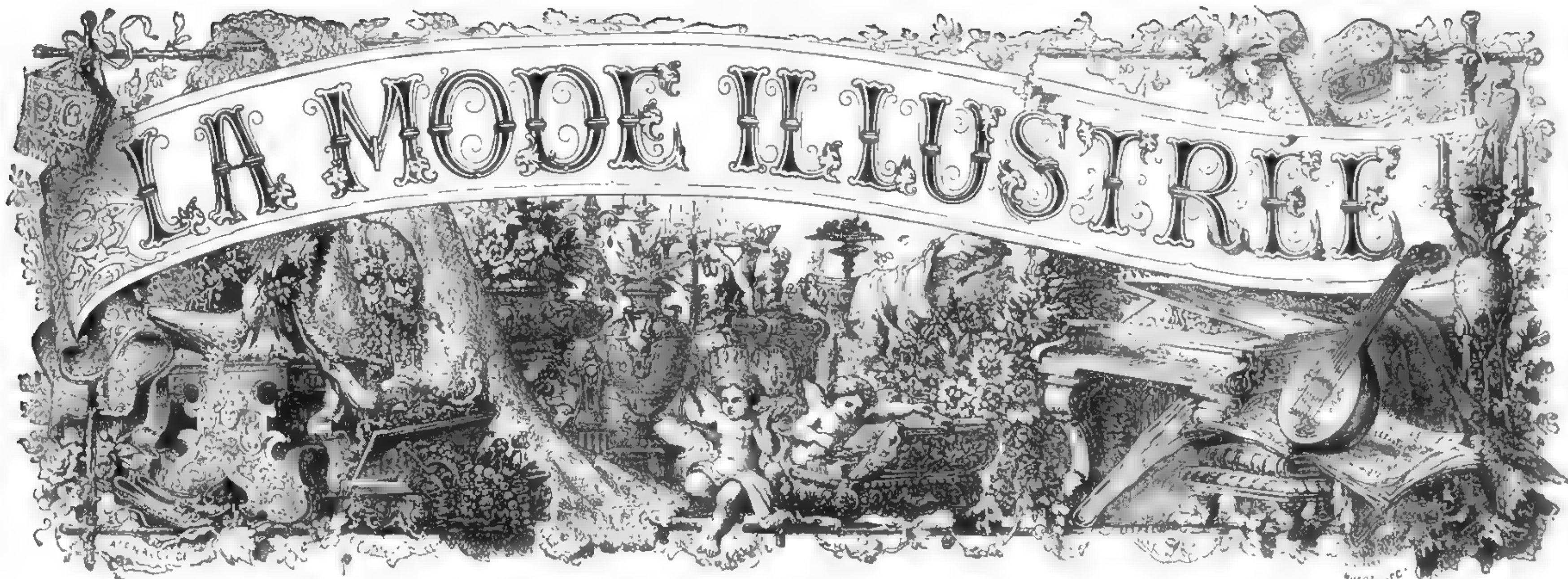


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

A trompeur, trompeur et demi.

Digitized by Google

N° 49. CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 4 décembre 1864.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

Mantelet-écharpe.

Le fond de ce mantelet est tricoté, pas trop *lâche*, toujours à l'endroit, en allant et revenant, avec de la laine violette; sa bordure se compose d'une bande faite au crochet tunisien avec de la laine blanche; sur cette bande on brode de petites *queues* avec de la laine noire, pour imiter l'hermine; une dentelle au filet borde cette bande.

On commence le travail par le bord inférieur du dos; on monte 35 mailles, et l'on augmente d'une maille au commencement de chaque tour, jusqu'à ce que l'on ait 180 mailles sur l'aiguille. On fait alors 10 tours sans augmentation; dans le tour suivant on tricote 84 mailles; on démonte les 12 mailles suivantes, qui forment l'encolure; avec les 84 mailles de chaque côté on exécute les deux devants; on fait 100 tours, en diminuant surtout sur le bord extérieur, d'abord très-souvent, puis peu à peu plus rarement; après ces 100 tours, on doit avoir 48 mailles sur l'aiguille. Sur ce nombre on fait 40 tours sans diminution ni augmentation, puis



MANTELET-ÉCHARPE.

on augmente d'une maille de chaque côté et dans chaque tour, jusqu'à ce qu'on ait 70 mailles sur l'aiguille; sur ce nombre, et en le maintenant, on tricote 140 tours; dans chacun des tours suivants on diminue une maille à la fin de chaque tour, jusqu'à ce que l'on n'ait plus que 15 mailles sur l'aiguille; on les démonte. L'autre devant est fait comme celui-ci, mais en sens inverse.

Pour la bordure on monte 15 mailles, en travaillant au crochet tunisien; on fait une bande toute droite, ayant la longueur nécessaire pour garnir tout le mantelet. Sur chaque côté long de cette bande on exécute un tour de mailles simples, en faisant alternativement une maille blanche, — une maille noire; sur la bande on brode deux rangs de petites *queues* avec la laine noire; ces *queues* se composent de deux points longs, séparés entre eux par 4 tours de crochet tunisien, et placées à 3 tours de distance du bord extérieur.

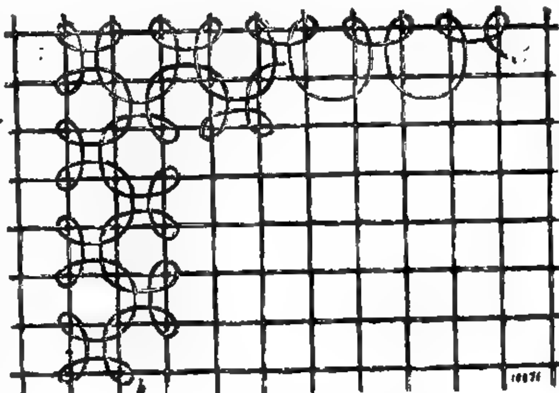
La dentelle, au filet, est faite dans le sens de sa lon-

Digitized by Google

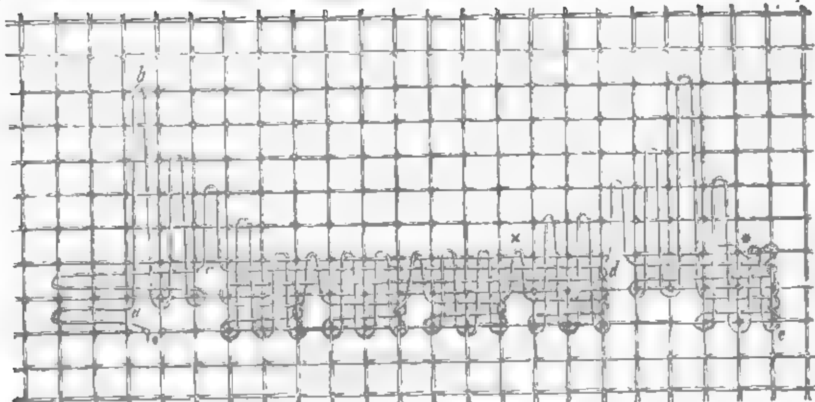
gueur; on monte le nombre de mailles nécessaires pour le tour de la bordure; on prend la laine blanche, un moule ayant 1 centimètre de circonférence, et l'on fait 2 tours; on prend un moule dont la grosseur est double de celle du précédent, et de la laine double; on fait: * 3 mailles dans une seule maille, — on passe une maille; on recommence depuis *. On prend une grosse aiguille à tricoter, en acier, de la laine chinée blanche et noire; on fait une seule maille dans les mailles doubles du tour précédent, à l'exception de la maille sous laquelle on a passé une maille; dans cette maille on fait une maille en prenant en même temps la maille *passée*, ce qui forme des *dents*.

On coud cette dentelle sous la bordure, de telle sorte que les dents seules dépassent cette bordure, que l'on coud sur le mantelet, en la soutenant un peu, en tendant au contraire l'autre bord, et formant un pli profond à l'extrémité de chaque pan, et, çà et là, un pli, de façon à bien arrondir la garniture; à chaque pointe du mantelet on pose un gland en laine blanche ayant 20 centimètres de longueur.

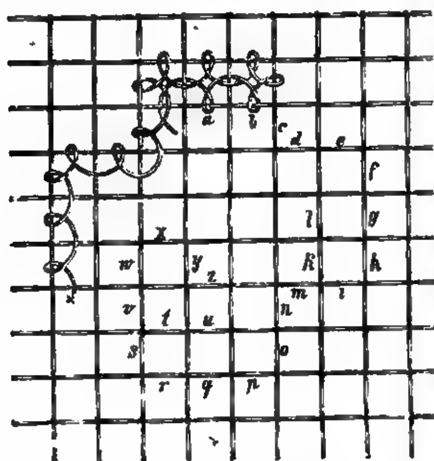
On croise ce mantelet, en l'attachant, si l'on veut, par derrière avec une broche; on peut aussi le porter non croisé par derrière.



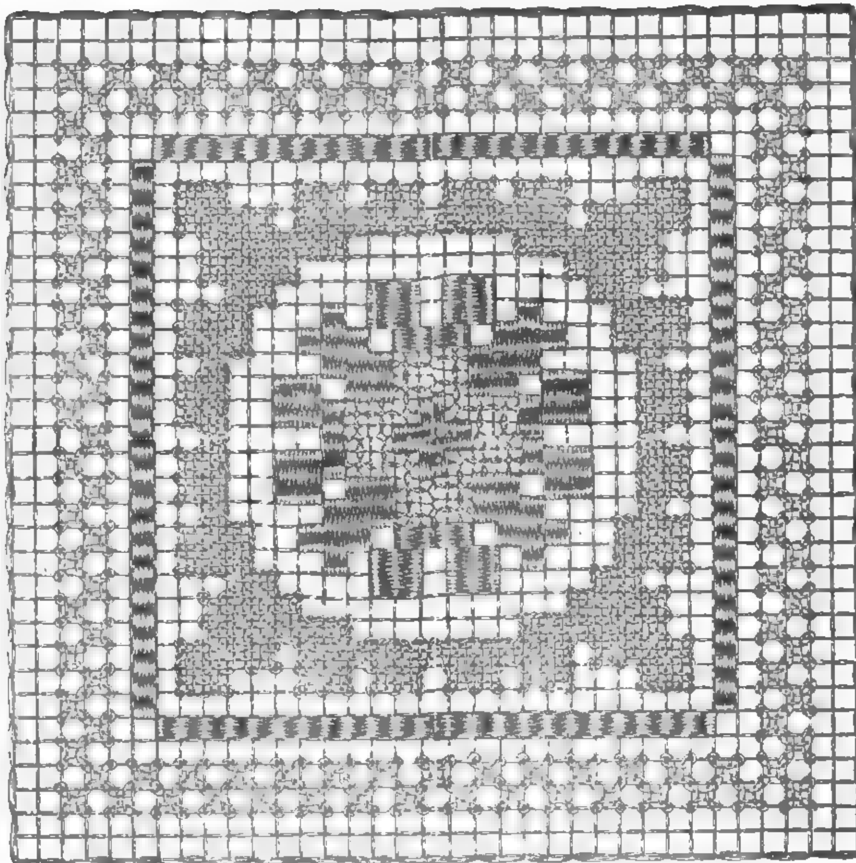
1er ENCADREMENT. POINT D'ESPRIT.



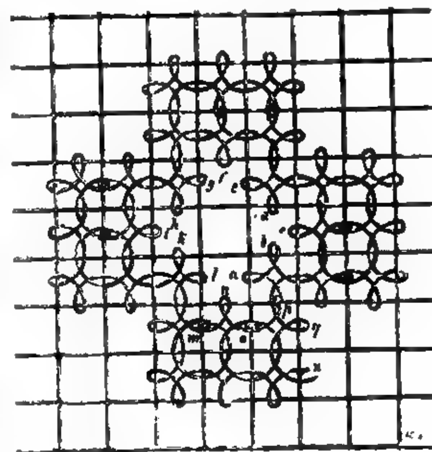
3e ENCADREMENT. POINT DE TOILE.



COMMENCEMENT DE LA ROSETTE.



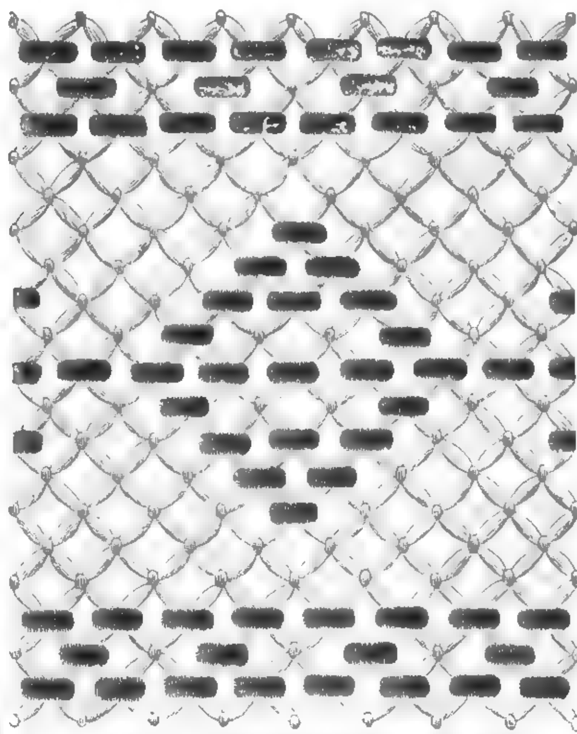
CARRÉ EN GUIPURE.



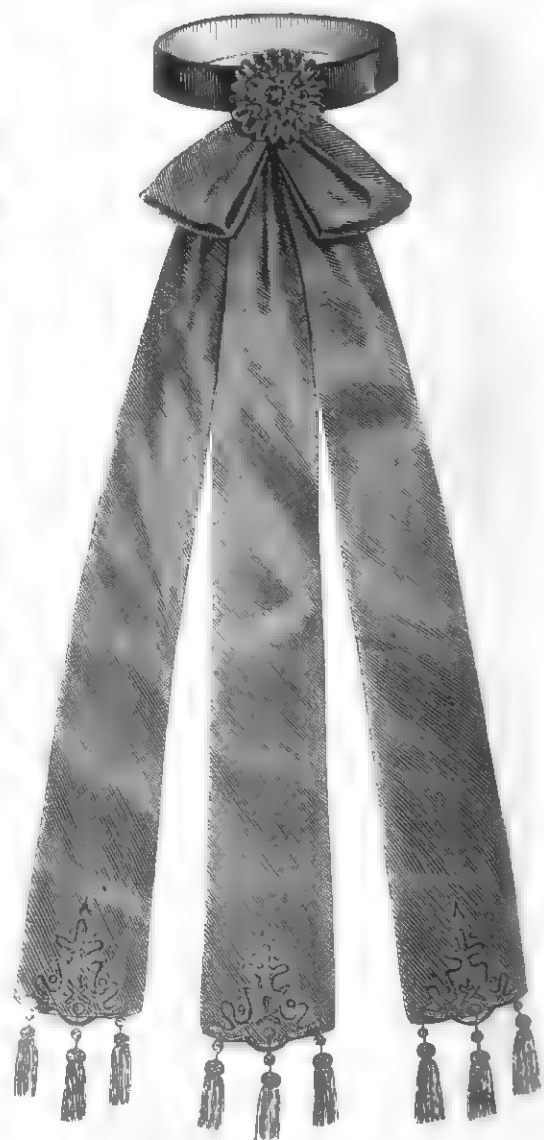
2e DESSIN DE LA ROSETTE.



CEINTURE A BASQUES.



FOND DE LA RÉSILLE EN GRANDEUR NATURELLE.



CEINTURE A TROIS PANS.

Carré en guipure.

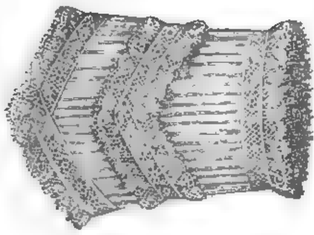
(Voir les nos 41 et 44.)

Le dessin qui reproduit ce carré en grandeur naturelle indique aussi la grosseur du fil employé pour le filet et pour la broderie.

Sur le carré de filet, à deux carreaux de distance du bord, on exécute le premier encadrement, qui est une sorte de point d'esprit, et se compose de deux tours, le second revenant sur le premier. La direction du fil dans le premier tour est clairement indiquée sur le dessin spécial (voir *premier encadrement*).

On commence à la lettre *a*. Le second tour commence à la lettre *b*. Le deuxième encadrement est fait au *point de reprises;* vient ensuite le troisième encadrement au *point de toile*, dont nous publions un dessin spécial. Cet encadrement se fait en un seul tour. On commence le coin à la place marquée par un point, et l'on traverse les carreaux du filet deux fois dans une direction, deux fois dans la direction opposée. Les six carreaux qui doivent être remplis depuis *a* jusqu'à *b* forment le commencement du tour. Lorsqu'on est arrivé au *c*, on traverse 11 car-

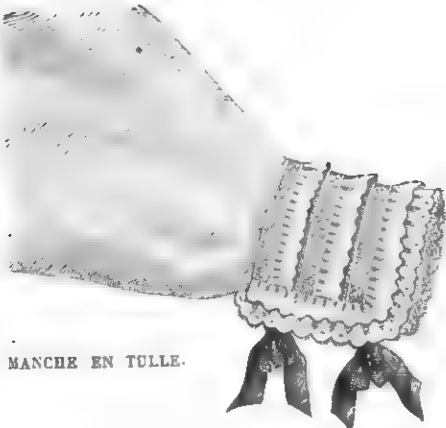
Digitized by Google


POIGNET AVEC DENTELLE DE VALENCIENNES.

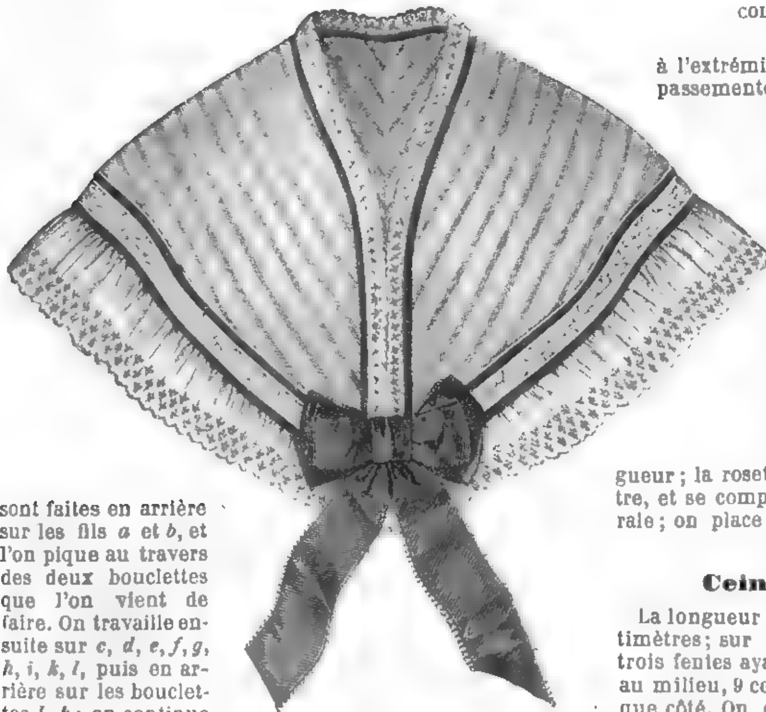
reaux depuis *c* jusqu'au *b*, puis on exécute les rangs plus courts, tantôt dans une direction, tantôt dans la direction opposée, entourant çà et là quelques fils du filet pour arriver aux places désignées.

Le commencement du second côté de l'encadrement est marqué avec *a*, *b*, étoile et croix. Depuis l'étoile on conduit le brin exactement comme on l'a fait depuis *a*. On fait le troisième et le quatrième côté de l'encadrement, et l'on est revenu à la place marquée par un point, où l'on noue le brin. Sur le bord intérieur de cet encadrement, avant de nouer et de couper le brin, on s'en sert pour entourer les fils du filet.

La rosette du milieu est faite au point d'esprit et au


MANCHE EN TULLE.

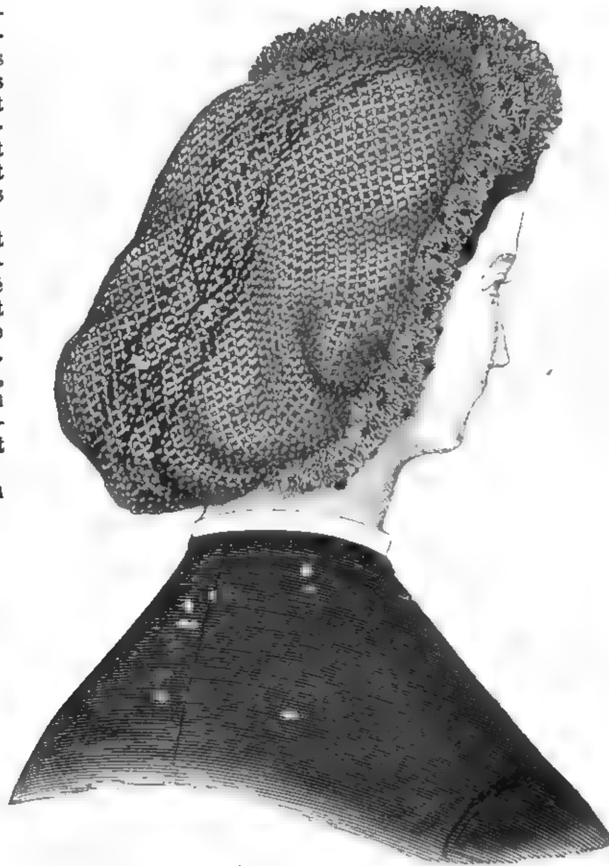
point de reprises. Nous nous occuperons du premier, le second n'offrant aucune difficulté. On travaille d'après le dessin qui représente le commencement de la rosette. On prend du fil plus fin, on l'attache à la place marquée par une croix, et l'on fait, sur un côté de chaque carreau, une bouclette de feston *lâche*. On continue d'après les lettres qui tracent la route. Les deux plus proches bouclettes

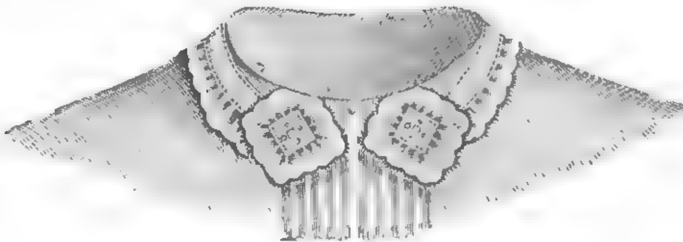

FICHU PLISSÉ.

sont faites en arrière sur les fils *a* et *b*, et l'on pique au travers des deux bouclettes que l'on vient de faire. On travaille ensuite sur *c*, *d*, *e*, *f*, *g*, *h*, *i*, *k*, *l*, puis en arrière sur les bouclettes *l*, *k*; on continue sur *m*, *n*, *o*, *p*, *q*, *r*, *s*, *t*, *u*, en arrière sur *u* et *t*, et enfin sur *v*, *w*, *x*, *y*, *z*. Les bouclettes *x*, *y*, *z*, forment le commencement du tour intérieur, indiqué, sur le deuxième dessin de la rosette, par les lettres *a* jusqu'à *q*. La bouclette *a* est celle marquée *x*, *y*, sur le dessin précédent; le *b* est l'*y*, le *c* est le *z*, du précédent dessin. On travaille, d'après le second dessin, depuis *c* jusqu'à *l*, on remplit depuis *l* les places vides jusqu'à *m* et *q*. Sur les places *m*, *o*, *p*, on fait toujours deux bouclettes entrelacées. On termine la rosette, en faisant les carreaux remplis au *point de reprises*.

Ceinture à trois pans.

On fait cette ceinture en poult-de-soie antique, ou moire antique; on double les pans,


RÉSILLE AU FILET.


COL EN DENTELLE ET BRODERIE.

à l'extrémité desquels on pose un *motif* en passementerie noire ornée de perles, et trois glands en soie noire; la largeur de chaque pan est de 11 centimètres, sa longueur de 96 centimètres. On peut substituer à la passementerie une broderie quelconque en chenille ou soie, au passé, ou bien au point *russe*. Chaque nœud a 18 centimètres de longueur; la rosette a 11 centimètres de diamètre, et se compose d'une ruche posée en spirale; on place un bouton au milieu.

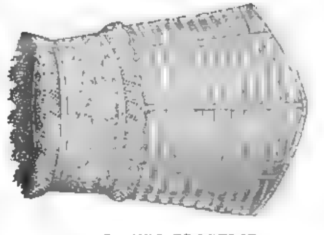
Ceinture à basques.

La longueur de chaque écharpe est de 90 centimètres; sur le bord inférieur on pratique trois fentes ayant 13 centimètres de longueur au milieu, 9 centimètres de longueur sur chaque côté. On enlève une languette d'étoffe, on borde les fentes avec de la dentelle, on pose au-dessus trois *pattes* d'étoffe, encadrées avec de la dentelle; sur la basque on place un *motif* en passementerie; la ceinture se ferme sur le côté gauche.

Deux poignets

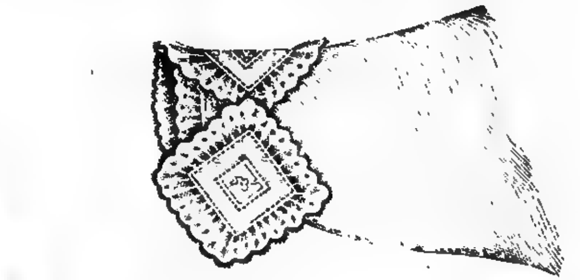
AVEC DENTELLE DE VALENCIENNES ET BRODERIE.

On porte ces poignets avec les manches très-étroites des robes actuelles, et il devient inutile de les attacher à des sous-manches.


POIGNET AVEC BRODERIE.

Ces poignets ont 19 centimètres de largeur, 14 centimètres de hauteur au milieu, qui forme une pointe; 10 centimètres de hauteur sur leurs côtés transversaux; on creuse très-légèrement le côté opposé à la pointe, c'est-à-dire celui qui repose sur la main.

Le poignet avec dentelle de Valenciennes est fait en mousseline, et plissé perpendiculairement; on y pose trois entre-deux auxquels se rattache une dentelle froncée, et l'on fixe ces entre-deux en les encadrant avec une bande double coupée en biais, soigneusement *piquée*; sous l'entre-deux on coupe la mousseline du poignet. On pose, sur les côtés transversaux, des boutons, et l'on fait des boutonnières.


MANCHE ACCOMPAGNANT LE COL EN DENTELLE ET BRODERIE.

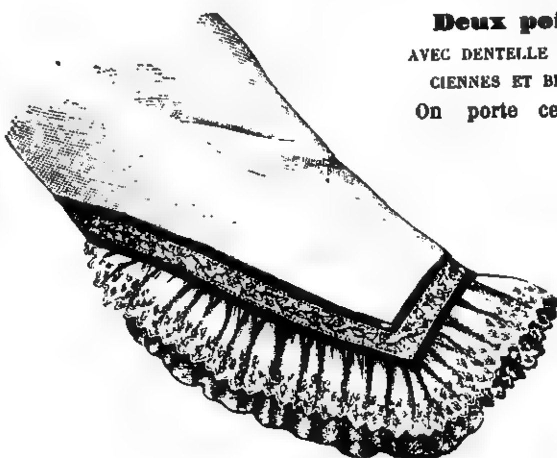
Le *poignet avec broderies* est plissé horizontalement; sur les plis on pose des bandes doubles perpendiculaires, qui sont *piquées* de chaque côté; on place sur le bord inférieur un entre-deux en broderie, encadré de dentelle étroite; mêmes mesures que pour le précédent poignet.

Résille au filet.

MATÉRIAUX : 48 grammes de laine zéphyr bleue, chenille noire, montée sur un fil d'archal très-fin.


FICHU CROISÉ.

Outre le dessin de cette résille, nous publions en grandeur naturelle le dessin d'une partie du fond, qui servira d'indicateur pour la grosseur du filet et pour ses ornements exécutés en chenille. On prend la laine choisie pour la résille, on monte 16 mailles et l'on travaille toujours en allant et revenant, en augmentant d'une maille au commencement de chaque tour. Le 27e tour se compose de 43 mailles; les 19 à 20 tours suivants sont faits sur ce nombre de mailles sans augmentation ni diminution; ensuite on diminue une maille à la fin de


MANCHE ACCOMPAGNANT LE FICHU PLISSÉ.


MANCHE ACCOMPAGNANT LE FICHU CROISÉ.

Digitized by Google

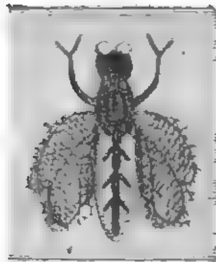
chaque tour, jusqu'à ce que l'on n'ait plus que 10 mailles qui forment le bord inférieur du fond. Les ornements placés sur le milieu du fond se composent de petits morceaux de chenille montée sur du fil d'archal très-fin; on les noue à leurs places respectives, et ce travail est aisé à faire sur un métier.

On borde la résille avec un tour de mailles simples, faites au crochet, en *soutenant* un peu le travail au filet. On fait ensuite sur ce tour un autre tour de brides *à jours* qui sert, par derrière, à passer un ruban élastique, lequel va jusqu'à la place où la résille s'arrondit par devant.

Pour la ruche servant de garniture, on exécute au filet une bande pour laquelle on monte 700 mailles sur le moule employé pour la résille. De chaque côté de ces mailles on fait trois tours, en sorte que la bande se compose de sept tours dont le premier forme le milieu. On coupe une longueur de 56 mailles pour le *bavolet*, on réunit ce morceau coupé à la résille, en faisant sur le bavolet et sur les brides contenant le cordon élastique un tour de mailles simples. Deux morceaux de même longueur que le bavolet sont plissés et posés sur le devant de la résille. Le reste de la bande, plissé à plis doubles, est placé autour de la résille de façon à couvrir la couture de la garniture de devant et à se rattacher au bavolet. On fixe les plis en nouant çà et là de petits morceaux de chenille, et plaçant dans chaque pli une bouclette de chenille.



CRAVATE Nº 1.



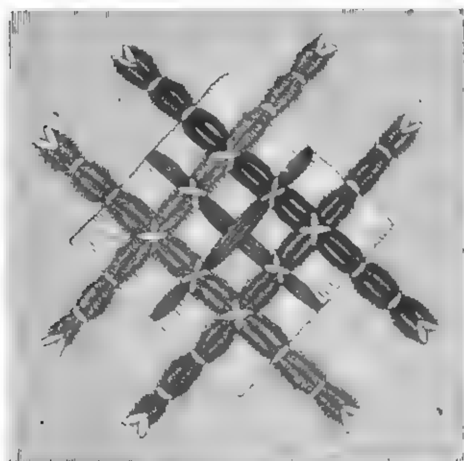
ABEILLE POUR LA CRAVATE Nº 3.



CRAVATE Nº 3



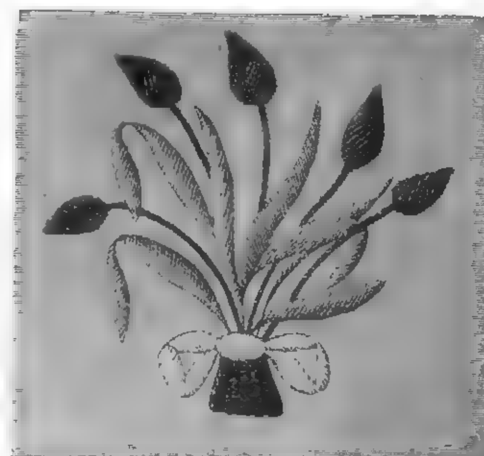
CRAVATE Nº 2.



BRODERIE EN GRANDEUR NATURELLE POUR LA CRAVATE Nº 1.



CEINTURE BRODÉE.



BRODERIE EN GRANDEUR NATURELLE POUR LA CRAVATE Nº 2.

Manche en tulle.

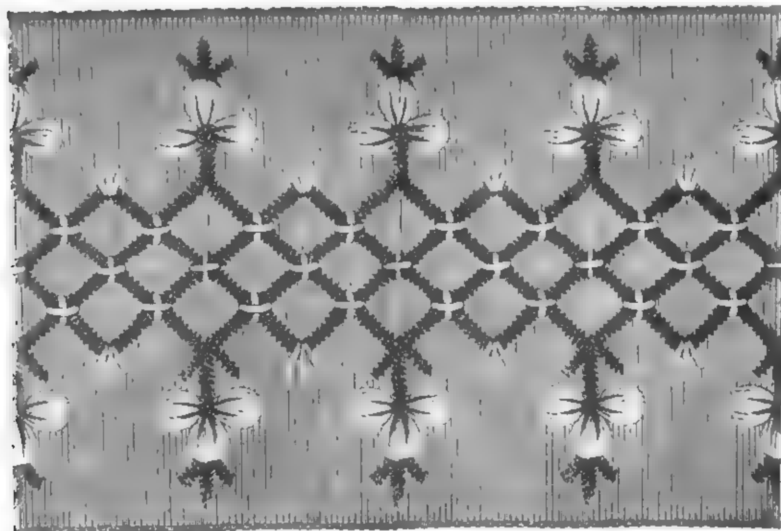
LINGERIE DU SOIR.

Le poignet de cette manche est fait en tulle de Bruxelles; on le recouvre avec trois entre-deux en dentelle, auxquels se rattache une dentelle froncée; on coupe le tulle du poignet sous les entre-deux; une dentelle est posée sur l'extrémité du bord et sur les côtés transversaux du poignet; sur ces côtés on place deux nœuds en ruban.

Col et manche

EN DENTELLE ET BRODERIE.

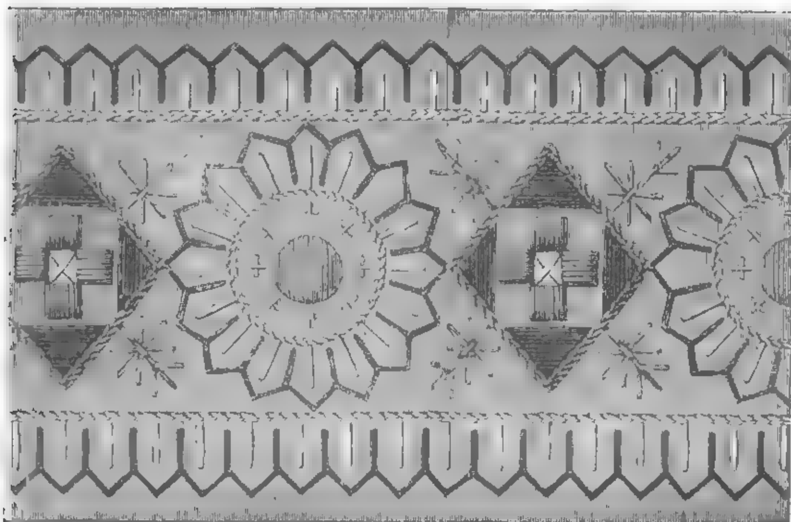
Cette *parure*, qui convient aux toilettes du soir, se compose d'entre-deux brodés, de bandes en biais, d'entre-deux en dentelle de Valenciennes, et de même dentelle étroite. Pour le préparer, on coupera, en mousseline, l'un des cols dont nous avons



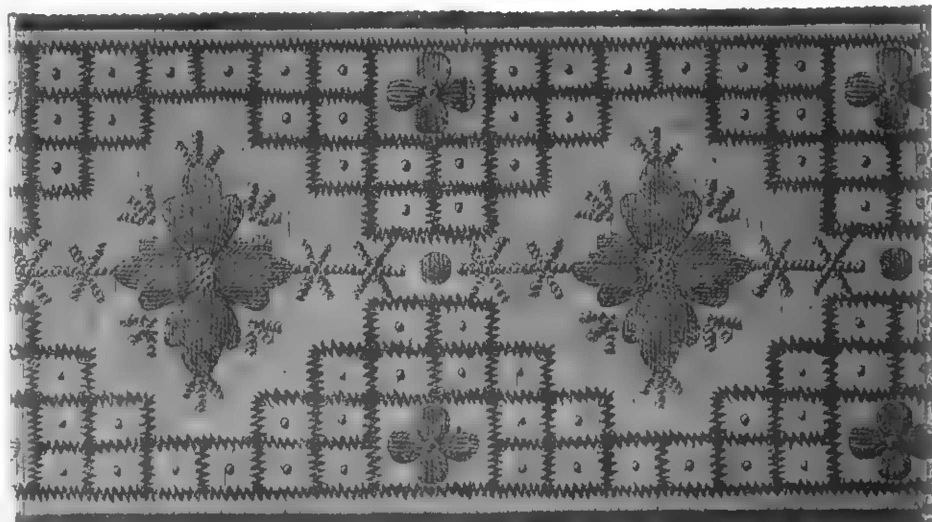
Nº 1. — DESSIN POUR CEINTURE.



Nº 3. — DESSIN POUR CEINTURE.



Nº 2. — DESSIN POUR CEINTURE.



Nº 4. — DESSIN POUR CEINTURE.

Digitized by Google

publié le patron ; on le borde avec une bande en biais *piquée*, en cousant en même temps une dentelle de Valenciennes, froncée, qui a 2 centimètres de largeur. Pour chaque coin du col on prépare un carré également en mousseline, ayant 3 centimètres 1/2 en tous sens ; on pose, au milieu du carré, un morceau d'entre-deux de dentelle, ayant 1 centimètre 1/2 en tous sens, et on l'entoure avec un entre-deux brodé, ayant 1 centimètre de largeur; on pique une bande double en biais sur les deux entre-deux, de façon à encadrer celui de dentelle; on pique une bande pareille autour de l'entre-deux brodé, et l'on coud en même temps une dentelle de Valenciennes légèrement froncée, ayant 2 centimètres de largeur; on coupe en dessous la mousseline sous les entre-deux; on pose l'un de ces carrés sur chaque coin du col. Celui-ci est couvert avec deux entre-deux ayant chacun 1 centimètre de largeur; celui du bord inférieur est brodé, l'autre est en dentelle; on les fixe avec des bandes piquées, et l'on découpe partout la mousseline sous les entre-deux.

On pose sur la manche, garnie d'une dentelle et surmontée de deux entre-deux, deux carrés pareils à celui qui vient d'être décrit, mais un peu plus grands. Chaque carré destiné aux manches a 7 centimètres 1/2 en tous sens; l'entre-deux en dentelle, du milieu, a 2 centimètres 1/2 en tous sens; l'entre-deux brodé a 2 centimètres de largeur.

Fichu plissé

AVEC MANCHE ASSORTIE.

Ce fichu a la forme d'une simple pointe ; on le fait en tulle uni, plissé un peu en biais ; un entre-deux en dentelle, encadré d'un ruban étroit en velours rose, borde le fichu, garni de dentelle ou d'une bande en tulle brodé ; la manche a les mêmes ornements ; on pose sur le devant du fichu un large nœud en ruban rose.

Fichu croisé

AVEC MANCHE ASSORTIE.

Notre modèle est fait en mousseline et bordé avec un entre-deux en guipure, ayant 3 centimètres de largeur, sous lequel on pose un ruban de couleur vive. A cet entre-deux se rattache, d'un côté, une guipure ayant 2 centimètres de largeur, de l'autre une bande de mousseline ayant 3 centimètres de hauteur, rehaussée d'une guipure de même largeur; les deux nœuds, de nuance pareille à celle qui a été placée sous les entre-deux, sont faits avec du ruban ayant 5 centimètres de largeur. Les ornements de la manche sont semblables à ceux du fichu.

Trois cravates en cachemire brodé.

Le *cache-nez* le plus commode, le plus chaud et le plus élégant est, sans contredit, l'écharpe en cachemire. Nous en publions trois modèles avec leurs dessins de broderie en grandeur naturelle.

Ces cravates se composent d'une bande en cachemire, ayant 1 mètre 20 centimètres de longueur, et dont la largeur est de 20 centimètres; cette bande est ourlée sur chaque côté long ; à chaque extrémité on exécute une broderie, et l'on pose une frange en soie ayant 10 centimètres de longueur. Si on le préfère, on peut faire la cravate un peu plus longue, et *défiler* le cachemire sur une hauteur de 3 à 4 centimètres.

La cravate nº 1 est en cachemire groseille; la broderie se compose de carreaux blancs, exécutés avec de la soie, et traversés par des barres en chenille de couleur vive. D'après le dessin en grandeur naturelle, on brode chaque carreau, d'abord au *passé* avec de la soie blanche; sur ce carreau on fait une croix avec de la soie pensée; les barres sont fixées avec des croix faites en soie jaune, et se composent chacune de trois brins de chenille, verts pour une barre, — noirs pour l'autre, — bleus pour la troisième, — écrus pour la quatrième. La frange offre alternativement une houppe groseille, — une houppe de toutes les couleurs ci-dessus indiquées.



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Toilette de dîner. Robe de dessous en taffetas gris clair. Robe de dessus en moire bleu vif ouverte par devant, bordée avec une étroite dentelle noire et doublée devant en taffetas blanc; les coins en sont relevés et fixés par une large feuille en dentelle noire. Le corsage, demi-décolleté, est en taffetas gris avec second corsage à basques en poult-de-soie bleu. Manches courtes, bleues, retombant sur un bouillonné en crêpe lisse, blanc.

Toilette de dîner. Robe en satin mauve, garnie avec un volant assez haut par devant, étroit par derrière. Robe de dessus en gaze de soie mauve, bordée d'un bouillonné, encadré d'une étroite dentelle noire, et d'une large dentelle blanche. Corsage ouvert par devant, manches longues. Nœuds en ruban de satin mauve.

Robe en poult-de-soie antique vert clair. La jupe est ornée de trois *pattes* formant *treillage*, exécutées en entre-deux de dentelle noire, ornées de glands en soie noire et de boutons en velours noir. Les mêmes ornements se répètent sur le corsage décolleté.

Nº 2. Cravate en cachemire violet. Les pans sont ornés avec trois bouquets de roseaux. Nous publions le dessin de cette broderie en grandeur naturelle; on la fait au passé; les deux feuilles sont de deux nuances vertes; le nœud est jaune, les tiges et les fleurs en chenille noire; frange mi-partie noire et mi-partie des couleurs ci-dessus indiquées.

Nº 3. Cravate en cachemire cerise, avec *abeilles* exécutées en soie noire et blanche et dentelle noire; le dessin en grandeur naturelle de l'une de ces abeilles servira de guide pour ce travail. La tête et la partie supérieure sont faites en chenille noire; l'autre moitié est brodée au passé avec de la soie plate, blanche, sur laquelle on fait une *arête* avec de la fine soie noire; quelques petites perles noires marquent les divisions du corselet de l'abeille; les pattes sont faites en soie noire; les yeux au point *noué*, avec de la soie blanche. Pour chaque aile on emploie un petit morceau de dentelle noire; on fixe d'abord chaque aile le long de la partie inférieure du corselet, en faisant un tout petit rempli intérieur, de façon à laisser un peu de *relief* à l'aile; en fixant les ailes supérieures on y fait un petit pli. Les *pois* qui se trouvent entre les abeilles sont faits en soie blanche. La frange est cerise, séparée à distances régulières par deux houppes blanches, entre lesquelles on met deux brins de chenille noire.

Ces dessins peuvent aussi servir pour vestes, pour vêtements d'enfants, etc.

Ceinture brodée

ACCOMPAGNÉE DE QUATRE DESSINS DIFFÉRENTS.

Les larges ceintures à haute boucle se portent avec toutes les toilettes, et même avec les toilettes de bal. On les orne de diverses broderies, et nous publions plusieurs dessins pour cet objet. On fait ces ceintures en taffetas de toutes les couleurs, on les double avec de la gaze roide et du taffetas blanc ou noir. La broderie est exécutée en chenille, en soie de cordonnet avec perles.

Nous publions une ceinture (grandeur réduite) brodée en chenille noire et soie blanche, d'après le dessin nº 1; le treillage est en chenille noire cousue avec de la soie noire, comme les trois points qui surmontent la fleurette blanche. A toutes les places où les lignes se croisent, on fait une croix avec de la soie blanche de cordonnet, comme les fleurettes, dont les nervures sont faites en soie noire.

Digitized by Google

Le dessin n° 2 est une mosaïque (broderie orientale). L'encadrement est en soie rouge et soie blanche; les rosettes sont alternativement rouges et vertes, avec cœur blanc, bleues et blanches avec cœur rose de Chine; les petites croix intérieures jaune d'or. Les carreaux sont alternativement l'un blanc avec contour vert, rayons jaunes et milieu rouge, l'autre bleu avec contour brun, rayons blancs et milieu jaune.

Le dessin n° 3 est une gracieuse guirlande de fleurs avec encadrement blanc et noir. On peut suivre la direction des points. Les branches sont brunes, au point de cordonnet; les feuilles de diverses nuances vertes; les bluets sont faits avec de la soie bleu-bluet, les épis avec de la soie maïs; les autres petites fleurs sont blanches, rouges, jaunes, violettes.

Le dessin n° 4 est entièrement noir en chenille soie et perles noires. Les carreaux sont en chenille noire, avec perles noires taillées, les grandes et les petites fleurs sont brodées avec de la soie de cordonnet; les petites croix sont faites, ainsi que les rayons, avec de petites perles noires.

Il est superflu d'ajouter que ces quatre dessins peuvent servir pour robes, vestes, vêtements d'enfants, écharpes-cravates, etc.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de bal en poult-de-soie antique, nuance feuille de rose. Le bord de la jupe est garni avec deux bouillonnés en crêpe lisse rose disposés en festons. Dans le creux de chaque feston se trouve une grappe de bouclettes en ruban rose étroit, surmontée par une agrafe ronde en perles blanches. Corsage décolleté, garni en guise de berthe avec deux bouillonnés en crêpe lisse rose, retenus, devant et sur chaque épaule, par une agrafe en perles et une grappe de rubans; manches très-courtes. Large ceinture en ruban rose frangé, nouée derrière et retombant en deux longs pans. Pour coiffure, des fils de perles retenant par devant une rose *rose*.

Robe en velours vert foncé. La jupe est garnie, sur son bord inférieur, avec une bande en martre ayant 15 centimètres de hauteur. Paletot court, en velours semblable à la robe, demi-ajusté à la taille, par derrière, droit par devant, fendu sur les côtés. Ce paletot est entièrement bordé avec une bande en martre ayant 5 centimètres de largeur; même bande, un peu plus étroite, sur les entournures; des brandebourgs en soie vert foncé ferment le paletot par devant. Chapeau en velours nuance mauve, orné de plumes et de dentelles blanches.

MODES.

Les bords des robes sont toujours dentelés, mais il surgit quelques variations dans cette garniture; ainsi, le vide qui se trouve entre chaque *dent* est parfois comblé par un triangle dont la pointe touche le col, ou par un *tuyau*, faits en taffetas de couleur vive, même sur une robe en tissu de laine. Exemple : robe en cachemire gris, à bords dentelés, garnis d'un liséré gros bleu en taffetas; entre chaque dent un triangle de taffetas gros bleu, liséré en gris; même combinaison à l'extrémité des manches et sur le corsage; mais ici on pose sous les triangles encore une bande droite de même étoffe que la robe.

Les objets en laine, tricotés ou faits au crochet, ont envahi toutes les toilettes; les châles, les vestes, les capelines, les fanchons, les fichus grands et petits en laine, se voient partout; les capelines au crochet, ou bien au tricot, vont même au Théâtre-Italien, et se montrent à la *sortie!* C'est tout dire. On porte des écharpes ou des fichus en laine en guise de cravates par-dessus les manteaux.

Les corsages de bal se feront, en grande partie, boutonnés par devant; on portera, même avec ces toilettes, les ceintures à basques et à pans, dont nous avons publié plusieurs dessins, en les faisant, bien entendu, en taffetas, moire ou satin de nuance claire. Les draperies seront toujours à la mode; parfois le corsage décolleté sera très-court, devant et derrière, en forme de *corselet*, avec draperie intérieure; cette dernière forme doit être évitée par les femmes qui ne sont pas maigres.

Les étoffes de soie sont magnifiques; on les fait bien plus larges qu'autrefois. Ainsi, les satins unis, décidément redevenus de mode, ont 70 centimètres de largeur; les poults-de-soie antiques, 80 centimètres de largeur; parmi ces derniers tissus, on en voit à rayures et filets, formant des carreaux; les moires antiques blanches, ou gris argent, sont parsemées de bouquets de fleurs finement nuancées. On fait aussi des robes en poult-de-soie, brodées, avec mélange de velours couleur sur couleur; cela est très-beau en noir, gris et châtain.

Un grand nombre de tissus en laine et soie reproduisent les dessins de soieries : les rayures, les pois, les filets; le Lindsay a 90 centimètres de largeur; l'*étincelle*, étoffe bien nommée, a des reflets dorés sur un fond brun; la popeline arbore des rayures rouges sur des fonds gris ou noirs. Les flanelles, si excellentes pour robes de chambre et pour pardessus d'enfants, ont 1 mètre 20 centimètres de largeur, et se vendent de 4 fr. 90 à 8 fr. le mètre.

Les coiffures de fleurs que l'on prépare n'ont plus de formes déterminées, et relèvent purement du caprice. Autrefois on avait une couronne, on posait sa couronne, et tout était dit. On a changé tout cela : les fleurs sont disposées par paquets, ou, pour parler plus poétiquement, par touffes plus ou moins volumineuses, par grappes, par brins, qui s'égarent dans toutes les sinuosités des bandeaux. Les bruyères blanches et roses, les muguets, en un mot toutes les fleurettes fines et délicates sont adoptées pour les coiffures de jeunes filles; celles des femmes sont infiniment plus capricieuses; on y met, — outre les papillons, devenus classiques, ceux que l'on rangeait parmi les éphémères! — des oiseaux, des insectes de tous genres, pourvu qu'ils soient jolis (on n'a pas encore accepté des araignées), des ailes d'oiseaux, etc. Espérons que l'on s'en tiendra là, et que l'on n'arrivera pas aux crustacés, quoique le pari ait été fait, dit-on, par une grande dame, qui soutient qu'elle se fera coiffer avec une écrevisse, — une jolie petite écrevisse. On met souvent sur le devant de la tête deux rangs de grosses perles blanches, ou de perles de corail. Le style des coiffures actuelles sera prochainement indiqué par nos dessins, et beaucoup mieux que je ne pourrais le faire avec une plume toujours insuffisante lorsqu'il s'agit de descriptions, toujours battue par le crayon et le burin. E. R.

LA CIVILITÉ,

NON PUÉRILE, MAIS HONNÊTE.

XIX

LA TIMIDITÉ, CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS AVEC LA CIVILITÉ. — LE CARACTÈRE OPPOSÉ A LA TIMIDITÉ. — SYMPTÔMES AUXQUELS ON RECONNAÎT LES PERSONNES BIEN ÉLEVÉES. — LES CARACTÈRES VANITEUX.

Ce n'est pas toujours par suite d'une volonté bien arrêtée, d'un dessein préconçu, que l'on se montre incivil; des causes bien diverses donnent parfois un résultat identique. Ainsi la réserve, lorsqu'elle est excessive, lorsqu'elle dépasse les limites que la dignité peut lui assigner raisonnablement, se trouve aisément confondue avec la hauteur; en réalité, elle a souvent une origine tout opposée, puisqu'elle procède fréquemment de la timidité. Mais la timidité elle-même n'est pas toujours *ce qu'un vain peuple pense*, car, en l'analysant avec soin, on y découvre une très-forte dose de présomption.

La timidité, plus excusable chez une jeune fille dénuée d'expérience que chez une femme, a pourtant chez l'une et chez l'autre une même origine : elle est la conséquence de la crainte exagérée de commettre quelque acte ridicule, et naît par conséquent de la persuasion intime que l'on attire tous les regards et que l'on fixe l'attention de toutes les personnes que l'on rencontre. Si l'on avait plus de modestie, on aurait moins de timidité; si l'on était persuadée que l'on peut passer inaperçue, on craindrait moins d'attirer l'attention; si l'on pensait moins à soi, en un mot, on penserait davantage aux autres, et tout le monde y gagnerait.

La timidité n'est en effet autre chose qu'une constante préoccupation de soi-même. Pour une maîtresse de maison, qui ne peut s'acquitter consciencieusement de ses fonctions, si elle ne réussit à perdre de vue ses prétentions et ses inclinations, la timidité, qui est une sorte de paralysie morale et intellectuelle, constitue un véritable fléau; elle doit s'en corriger à tout prix, sous peine de remplir très-imparfaitement sa mission. Si elle est timide, elle ne saura pas parler à propos à une personne délaissée, la replacer dans le courant de la conversation, s'occuper discrètement, mais activement, de tous ses hôtes, veiller au bien-être de toutes les personnes rassemblées autour d'elle.

Tout le monde reconnaît les inconvénients de cette infirmité, mais on s'y abandonne sans essayer de la combattre, parce que l'on trouve plus aisé de la déclarer incurable. Aucun défaut n'est incurable pour ceux qui ont la ferme volonté de se corriger; et, si l'on veut bien continuer la lecture de ces lignes, on verra que le remède proposé n'est point difficile à appliquer.

Il faut bien l'avouer : la timidité chez les jeunes filles et chez les femmes n'est pas le défaut le plus répandu de notre temps; on pourrait, avec plus de justice, leur reprocher de verser dans l'ornière opposée. L'assurance arrogante, le ton tranchant, les discours cavaliers, les allures militaires, composent la physionomie principale des femmes à notre époque. Certaines excentricités de leur costume ne sont autre chose que l'aveu involontaire, le témoignage visible, logique et forcé de leurs tendances particulières; les femmes, aujourd'hui, semblent traverser la vie avec des bottes, une canne à la main, un plumet sur l'oreille, — et le poing sur la hanche. Comme on n'est pas moins incivil par excès d'assurance que par excès de timidité, et que, dans ce cas, l'incivilité est encore bien plus déplaisante, on doit être persuadé, avant même que je réclame le bénéfice de cette persuasion, que je n'ai point le dessein d'engager les femmes timides à se jeter dans les façons cavalières et militaires adoptées par les *merveilleuses* du jour. Il y a toujours, entre deux partis extrêmes, un troisième parti plus sage à prendre, et je voudrais prémunir nos lectrices contre les inconvénients attachés à la timidité, sans courir le risque de leur communiquer des défauts, moins féminins encore, et particulièrement désagréables et condamnables. Si cependant il se trouvait parmi elles quelques femmes atteintes de la maladie actuelle...., si...., non, je ne veux pas, je ne peux pas admettre cela...., mais enfin, pour prévoir même l'impossible, je donnerai un remède qui pourrait s'appliquer aux deux maladies opposées; seulement, je serai écoutée par une seule catégorie de mes *malades*. On naît timide, on devient arrogante. Dans le premier cas, on peut vouloir essayer de réagir contre son infirmité; dans le second, on l'a choisie, méditée, on l'a accommodée à sa taille; on s'y complaît comme dans un vêtement que l'on suppose être seyant; et, comme l'arrogance compte parmi ses origines une notoire insuffisance d'intelligence, elle est à peu près incorrigible. Il n'en est pas de même de la timidité; il y a sans doute de la présomption parmi les éléments dont elle se compose, mais non pas de la présomption à l'état agressif. Cette présomption est latente, passive, tandis que l'autre est arrivée à l'état aigu. Aux personnes timides, souhaitant de bonne foi leur guérison, on peut indiquer un remède infaillible..... c'est de penser uniquement aux autres, en toutes circonstances, et de s'oublier elles-mêmes. Du moment où elles se résoudront à admettre que l'on ne s'occupe pas principalement de leurs faits et gestes, qu'on ne leur accorde pas une attention spéciale, elles retrouveront la liberté de leurs pensées et de leurs actions; elles pourront être naturelles et atteindre un degré suffisant d'assurance, si elles consentent à se dépouiller de cette dose d'amour-propre, qui leur persuade que toutes leurs paroles sont commentées, en leur faisant craindre d'être blâmées. Ainsi donc, de quelque façon qu'on analyse les défauts grands ou petits de l'humanité, quelle que soit la voie que l'on parcourt dans cette étude, on arrive toujours à un but identique : pour remplir ses devoirs, *tous* ses devoirs, il faut sans cesse se souvenir que notre religion blâme ceux qui se préfèrent à leur prochain.

En dehors même du rôle de maîtresse de maison, une personne timide constitue un véritable fardeau pour les personnes qui la reçoivent; elle n'a aucune initiative, et, par son hésitation, ses craintes exagérées, elle impose l'obligation de s'occuper d'elle dans les circonstances les plus puériles. Il faut exercer sur elle une surveillance assidue, une tutelle continuelle, essayer de deviner ses goûts, de faire cesser son mutisme; en un mot, employer à son profit tout le temps que l'on doit donner à tous ses hôtes, et délaisser ceux-ci pour se vouer exclusivement à apprivoiser la personne timide. Cela est incommode pour une maîtresse de maison; donc la timidité est incivile, et il faut absolument s'en corriger, si l'on veut vivre avec ses semblables.

Pour consoler celles de nos lectrices qui seraient en proie à cette infirmité morale, nous allons leur présenter l'esquisse du caractère opposé, qui est bien plus choquant et côtoie sans cesse le ridicule, inconvénient dont la timidité est au moins exempte.

Les personnes infatuées d'elles-mêmes, persuadées de la supériorité de leur jugement, de leur esprit, de leurs talents, sont toujours absolument dénuées de tact et sujettes, par conséquent, à commettre de lourdes bévues. Fermement convaincues que le premier rôle ne saurait être mieux rempli que par elles; persuadées qu'elles usent d'un droit légitime lorsqu'elles s'en emparent, on peut reconnaître leurs intentions et les sentiments qui les animent dès qu'elles entrent dans un salon. Leur entrée est une irruption; leur aplomb démontre leur parfait contentement d'elles-mêmes. Sans avoir égard à la vieillesse, à la priorité, ou même à l'égalité qui, dans une réunion, doit régner entre personnes du même âge, on les voit s'emparer des meilleures places par ruse, ou même par force; les moyens leur importent peu, le but seul les préoccupe. Il faut paraître, il faut se mettre en vue, il faut *poser* enfin, quelle que soit la spécialité à laquelle on s'est voué. A peine assis, on entrevoit une place plus agréable.... On essaye d'en déloger le possesseur. Un homme atteint d'infatuation mentale ne ménagera pas même les femmes, non pas même les vieilles femmes; et, si elles viennent à quitter leur fauteuil, il s'y installera promptement, parce qu'il s'y trouvera plus commodément placé. Absolument dépourvus de cette politesse naturelle ou acquise qui nous enseigne à voiler nos prétentions, à lutter avec notre égoïsme, à nous oublier enfin pour penser à autrui, les malotrus dont je parle n'ont jamais compris qu'il ne doit pas y avoir de *soli* dans une réunion, et que tous les esprits, tous les goûts, doivent s'y astreindre à une règle générale, pour former un *tutti* harmonieux. Une réunion n'est point pour eux un honnête délassement de l'esprit dans lequel chacun paye son écot et échange quelques sacrifices d'amour-propre contre les sacrifices analogues de ses compagnons; ils sont fermement persuadés que toute réunion ne peut avoir, au contraire, d'autre but que celui de satisfaire leur vanité, en leur fournissant l'occa-

Digitized by Google



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal. 56 Rue Jacob. Paris

Toilettes de Mme RABOIS, 67 rue N.^ve des Petits Champs

Ameublement et Bronzes de la M.^on DE COMMISSION G.^le r. Hauteville. 56

Reproduction Interdite

Digitized by Google

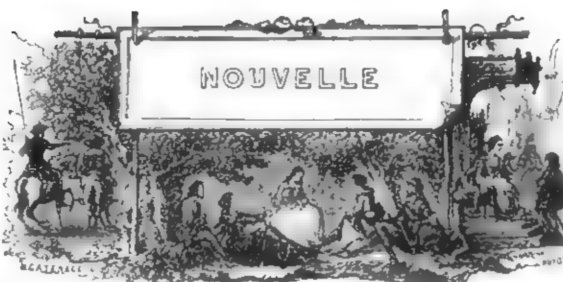
Digitized by Google

sion de jouer un rôle, de se mettre en évidence, et d'obtenir une admiration qui, du reste, ne saurait leur faire défaut dès qu'ils se présentent pour la recueillir. Le moindre de leurs caprices est chose sacrée à leurs yeux, et doit l'être pour tout le monde; ils agiront avec une indiscrétion perpétuelle; parmi les rafraîchissements qu'on leur offrira, ils n'en trouveront aucun qui soit à leur convenance, et désireront justement celui qu'on ne leur présente pas; ils le demanderont avec instance; ils obligeront la maîtresse de la maison à tout quitter pour s'en occuper. S'il y a quelque inadvertance dans le service, ou s'il s'y produit quelque accident, ils le remarqueront et le signaleront avec affectation. Quelle que soit la longanimité, l'abnégation, la bienveillance des personnes chez lesquelles ils se trouvent, les *malotrus* réussiront bien vite à les lasser, sans réussir à se contenter eux-mêmes. La règle commune ne saurait en effet leur suffire, puisqu'ils sont, selon eux, des êtres privilégiés, et se trouvent par conséquent investis de droits particuliers. Du moment où le culte qui leur est dû subit une infraction quelconque, ils se trouvent lésés, et se retirent mécontents. Les malotrus ne savent pas causer; ils se bornent à contredire tout ce que l'on dit devant eux, et à donner des démentis formels, lorsqu'ils se trouvent en présence d'adversaires trop faibles ou trop polis pour leur répondre sur le même ton; en général, ils sont moins prodigues de démentis lorsqu'ils ont affaire à des hommes. Ils touchent à tout, ils déplient tous les papiers, ils feuillettent tous les livres, ils enlèvent les maîtres de maison à leurs devoirs envers les autres hôtes, pour les employer à chercher au fond de leurs armoires un objet ou un livre dont ils ont particulièrement envie, et enfin se montrent en toute circonstance aussi désagréables, aussi incommodes que possible. Il n'y a pas de parti pris chez eux; ils n'agissent pas de cette façon pour déplaire à ceux qui les reçoivent; leur conduite, toujours gênante, et parfois inconvenante, n'a d'autre origine qu'un égoïsme porté jusqu'à une sorte de démence, et excité par une vanité démesurée. Les malotrus n'approuveraient pas chez les autres la conduite qu'ils tiennent eux-mêmes; mais ils pensent de bonne foi qu'elle leur est permise, et ils ne supposent pas que, venant d'eux, les prétentions puissent jamais être trouvées incommodes ou ridicules.

Pour se montrer parfaitement civil dans les rapports que l'on entretient avec le monde, il faut donc éviter les deux excès opposés : la timidité, comme l'assurance arrogante; car la première est gênante, non-seulement pour soi, mais, ce qui est plus grave, pour les autres, tandis que la deuxième est à la fois blessante et grotesque. Une personne bien élevée, douée d'un jugement sain, ayant à la fois de la dignité et de la modestie, en possession d'un esprit bien équilibré, et par conséquent à l'abri des craintes puériles qui naissent de la timidité comme des prétentions ridicules qui hantent les cerveaux vaniteux, sera partout en état de bien remplir sa mission, quelle qu'elle soit. Chez elle comme chez les autres, elle saura s'effacer gracieusement, sans s'annuler complétement; dans sa maison, elle cherchera surtout à contenter les hôtes qu'elle reçoit; lorsqu'elle se trouvera chez les autres, elle se montrera invariablement satisfaite des efforts tentés par la maîtresse de la maison pour rendre son hospitalité agréable et confortable. Elle saura que certaines critiques, fussent-elles méritées, abaissent ceux qui les profèrent, et non ceux qui les supportent; les ricanements, les mines dédaigneuses, les railleries portant sur l'organisation du repas, ou sur la nature des divertissements auxquels on a été invité à prendre part, loin de prouver la délicatesse du goût et le raffinement des habitudes de ceux qui se hâtent de blâmer l'hospitalité qu'ils viennent de recevoir, dénotent au contraire la vulgarité de leurs sentiments. Si l'on est *épicurien* au point de ne pouvoir tolérer la médiocrité d'un dîner, on refuse les dîners médiocres, au lieu de s'en moquer après les avoir acceptés. En tous cas, lorsqu'une maîtresse de maison a fait de son mieux pour recevoir ses convives, lorsque la parcimonie ou la négligence n'ont point présidé à ses réceptions, elle peut être certaine que nul de ses convives, pourvu qu'il soit doué de bon sens, et réellement bien élevé, ne saurait éprouver la tentation de railler ses efforts.

Il est de mauvais goût de se montrer ouvertement mécontent d'autrui, comme de se montrer ouvertement content de soi-même. Certaines personnes sont fortement disposées à se croire infaillibles : tout ce qu'elles possèdent, tout ce qu'elles offrent, leur paraît appartenir à un ordre supérieur; leur mobilier leur semble choisi avec un goût tout à fait extraordinaire; leur piano, fût-il hors de service, vaudra mieux que le piano neuf de leur voisine; leurs tableaux sont bien certainement des *originaux* déguisés; le vin le plus médiocre sera exquis, par cela seul qu'il a passé par leur cave, et elles ne se lasseront pas d'admirer et de faire admirer tout ce qui leur appartient, en dénigrant implicitement, ou même ostensiblement, tout ce qui ne leur appartient pas. Ces gens-là aussi se trompent, et tournent le dos au but qu'ils ambitionnent d'atteindre : leurs dispositions ne peuvent en effet provenir que d'un manque absolu de discernement, de l'espoir de mettre en défaut le discernement d'autrui, ou d'une vanité déplacée. S'ils se trompent sur la nature des objets qu'ils possèdent ils prouvent que la sottise et l'infatuation troublent leur jugement; s'ils ne s'y trompent pas, ils veulent tromper les autres; et enfin, si leurs prétentions sont justifiées, ils dénotent le désir d'humilier leur prochain. Ces trois mobiles ne sont pas de nature à attirer l'admiration qu'ambitionnent les vaniteux, et ils devraient se souvenir, dans l'intérêt même de leur principale passion, que l'on n'admire jamais ceux qui s'admirent eux-mêmes, qu'on ne loue jamais ceux qui se prodiguent des louanges à eux-mêmes.

EMMELINE RAYMOND.



LE MARIAGE DE BERTHE.

Suite et fin.

IV.

LA PROMENADE.

Le lendemain, un clair soleil d'hiver brillait; le ciel était pur, la route était belle, tout engageait à la promenade, et, tandis que sous la direction de Mlle de Vermoutiers on remettait toutes choses en ordre dans la petite maison du colonel, celui-ci, après un bon déjeuner, proposa à son ami et à sa fille une visite *aux Bergeries*, chez la mère d'Ernest. Mme Derville avait laissé ce modeste nom à une belle terre et à des bâtiments qui, dans l'origine, avaient en effet abrité bergers et moutons, mais qui maintenant, sans la simplicité de la maîtresse du domaine, eussent mérité le nom de château. Après la mort d'un mari adoré, ingénieur distingué qui avait passé les dernières années de sa vie dans cette délicieuse retraite, chaque jour embellie par ses soins, Mme Derville s'était fixée à jamais dans cette campagne, où chaque objet qui frappait ses regards était un souvenir cher et sacré pour son cœur. C'est là qu'Ernest avait grandi; il y avait fait, sous les yeux de sa mère, ses premières études au milieu des charmes et des beautés de la nature. Plus tard, à Paris, il avait suivi des cours, obtenu des distinctions dans les écoles; mais son amour pour sa mère, dont il était la seule consolation, son attrait pour la campagne, l'avaient ramené dans cette terre qu'il faisait valoir, et qui lui promettait une vie large et indépendante; et l'indépendance n'est-elle pas le suprême bonheur en ce monde? Mme Derville et son fils avaient tous deux une grande simplicité de goûts, et, si leur distinction naturelle les amenait presque à leur insu à donner de l'élégance aux détails de leur maison, jamais ils n'allaient jusqu'au luxe. A la campagne, d'ailleurs, il y a tant de misères à soulager, de misères qu'on rencontre et qu'on peut secourir à chaque pas, qu'un seul luxe y est permis aux grands cœurs, c'est celui de la charité.

Dans les brillants quartiers des grandes villes, le pauvre se dérobe aux regards comme une tache ou comme une honte; mais, dans les rues d'un village, la porte des maisons est ouverte, et vous laisse voir la vieille aïeule malade dans son lit sans chaude couverture pour s'envelopper, l'enfant dans son berceau entouré de haillons; et tout le monde vous dit bonjour, tout le monde sait votre nom. Quel bonheur de faire bénir ce nom, de jouer à chaque instant le rôle de la Providence! C'est ainsi que le superflu de Mme Derville s'en allait, donnant le nécessaire à tout ce qui l'entourait; aussi était-elle aimée et respectée de tous. — Le colonel et sa fille présentèrent leur digne ami à la bonne et aimable mère d'Ernest, qui les reçut avec cette cordialité gracieuse qui fait que ceux qui viennent chez vous se trouvent chez eux dès le premier instant. — Après une demi-heure de causerie dans son salon, vaste pièce éclairée par de hautes fenêtres qui s'ouvraient toutes sur le jardin, Mme Derville proposa une promenade du côté des étables, en passant par la propriété. Son fils Ernest dirigeait des travaux de ce côté, et on le rencontrerait sans doute. La proposition fut acceptée, le colonel offrit son bras à Mme Derville, le général à Berthe. On n'avait pas fait vingt pas qu'un de ces heureux hasards, comme on n'en trouve que dans les romans, fit qu'on rencontra le baron, qui, ayant appris chez le colonel cette excursion champêtre, s'était empressé de voler sur les pas de sa belle adorée. Dois-je avouer, en m'appuyant de l'opinion du grand poëte anglais, qui a dit *mobile comme l'onde*, que Berthe accorda moins d'attention que d'habitude aux compliments exagérés du baron? — La conversation réellement intéressante du général était-elle la seule cause de ce refroidissement? Nous ne pouvons l'affirmer, car la pauvre Berthe elle-même comprenait à peine les émotions si diverses de son cœur. — Au bord d'une des belles pièces d'eau qui coupaient les prairies, que le temps, beaucoup moins rigoureux depuis deux jours, avait débarrassées de leur manteau de glace, Ernest Derville était occupé à diriger les travaux d'une dizaine d'ouvriers qui construisaient un revêtement en maçonnerie. Surpris ainsi dans tout le négligé campagnard qu'excusaient ses habitudes actives, Ernest n'en avait pas moins toujours bonne grâce sous le lourd paletot brun qui ne parvenait pas à cacher l'élégance naturelle de sa tournure, et sa casquette de drap noir ne faisait que mieux ressortir ses beaux cheveux blonds foncés et ses yeux bleus et profonds. — Il donnait ses ordres à ces pauvres manœuvres avec tant de douceur et de bonté, qu'il semblait plutôt un ami qui indique ce qu'il y a à faire, qu'un maître qui ordonne parce qu'il paye. A côté de lui, un jeune enfant d'une douzaine d'années, vêtu d'une blouse et d'un pantalon de toile bleue, semblait suivre avec le regard du dévouement le plus tendre tous les mouvements de M. Derville, pour tâcher de deviner, afin de les exécuter au plus vite, les ordres qu'il allait donner. Ernest s'avança rapidement vers le colonel et sa fille, en laissant les travaux continuer sans lui. Berthe était charmante dans son simple costume de visite du matin; de son chapeau de velours brun débordaient ses boucles soyeuses, que le vent avait soulevées; sa robe de drap noir, sa casaque garnie de fourrures, sa petite cravate cerise sous son col blanc et uni, faisaient valoir sa taille élancée et son teint frais et délicat; mais elle gardait toujours sa froideur et sa dignité habituelles, et M. Derville, décidé à suivre jusqu'au bout les recommandations du général, n'adressa à la belle promeneuse que quelques phrases d'une politesse banale, et entreprit avec le comte de B*** une interminable et savante conversation sur la vie rurale, les progrès de l'agriculture, les machines à battre, à moissonner, à semer, etc..., tandis que Berthe retombait sous les madrigaux du galant baron. Ces entretiens furent tout à coup troublés par un grand cri, qui attira soudain l'attention de tous.

L'enfant en blouse bleue, qui avait voulu, comme les autres ouvriers, placer de grosses pierres superposées sur le bord de l'étang, entraîné par la lourdeur de son fardeau au moment où il allait le déposer, tomba à l'eau, et le pauvre petit, seul en ce moment de ce côté, allait disparaître au fond de l'abîme, quand Ernest, prompt comme l'éclair, jeta son habit et se précipita à son secours. La pauvre Mme Derville se cacha le visage dans les mains, et tomba à genoux sur la terre; Berthe, toute frémissante, serra le bras du général qui cherchait à la rassurer, en affirmant qu'Ernest savait parfaitement nager, et qu'il reviendrait sain et sauf avec une belle action de plus en ce monde. Le baron faisait des phrases très-élégantes sur l'héroïsme de cet admirable jeune homme, mais ses rhumatismes l'attachaient au rivage, et il y resta. Deux ou trois ouvriers se tenaient prêts à se jeter au secours de M. Derville dès qu'on retrouverait sa trace; mais, pendant quelques secondes, qui parurent bien longues, il resta sous l'eau; enfin il reparut, et alors un cri de joie s'échappa de toutes les poitrines; on revit ce noble visage exprimant la joie la plus vive, car Ernest tenait serré contre lui l'enfant qu'il venait d'arracher à une mort certaine. Il fit signe qu'on ne l'aidât pas, car il se sentait parfaitement la force de gagner le bord, et il plaça bientôt sur l'herbe desséchée le petit ouvrier, que de robustes bras portèrent dans la maison de Mme Derville. La pauvre mère d'Ernest était certes plus épuisée que lui, et, ne sachant sur qui porter son enthousiasme, car le sauveur s'était dérobé par la fuite aux félicitations de tous, elle se précipita dans les bras du colonel, qui, très-expansif de sa nature, ne demandait qu'une occasion d'exprimer ses sentiments. On pleura, on s'embrassa, on entoura le pauvre petit ouvrier, victime de son zèle imprudent, et qui, revêtu de bons vêtements chauds, installé devant un feu splendide, jouissait de toutes les douceurs de la vie, qui venait de lui être rendue par son maître adoré. — Le pauvre orphelin était tout fier et heureux de se voir l'objet de tant de bienveillance, et il trouvait l'état de ressuscité fort doux. — Lorsque la porte s'ouvrit, et qu'Ernest parut avec son air si simple et si bon, et son gracieux sourire, il y eut un enthousiasme général; sa mère l'embrassa, ainsi que font les mères quand elles sont heureuses; elle lui prit la tête dans ses mains et le couvrit de caresses, comme si cet homme de vingt-cinq ans était encore un enfant au berceau! Ah! que de soucis et de larmes sont effacés par un tel moment de fierté et de bonheur!

Le général, après avoir donné de rudes poignées de main à son jeune ami qu'il connaissait depuis deux jours, et qu'il aimait comme s'il l'avait eu à ses côtés à Wagram, le général ne put s'empêcher de dire tout bas, avec une petite moue moqueuse, à la belle Berthe, dont le calme venait de recevoir un terrible assaut : — « Ah! ce n'est pas votre baron, ma belle petite amie, qui vous donnera jamais de ces émotions-là!... » Berthe, rouge comme du feu, prit un air indigné, mais je crois en vérité que ce fut de ce mot « votre baron ». Elle ne dit rien à Ernest, elle le regarda presque involontairement, mais avec quel regard!... La belle résolution du jeune stoïcien ne tint pas contre ces beaux yeux où il y avait quelque chose de si doucement ému, presque du respect mêlé à de l'affection... Il se rapprocha d'elle; tous deux trouvèrent, sans se rendre bien compte de leur innocent subterfuge, un ingénieux prétexte à causer, et à rester l'un près de l'autre, en s'occupant du petit ouvrier qui avait encore besoin de précautions, parce qu'il s'était légèrement blessé en tombant sur la pierre. Berthe aidait Ernest à placer des compresses sur le front meurtri du pauvre enfant; elle inclinait sa tête charmante sur celle du petit blessé, et elle se trouvait ainsi bien près d'Ernest, dont le jeune ouvrier avait saisi la main. Le pauvre baron, que rien n'autorisait à se poser en infirmier, et que d'ailleurs l'obligation de se mettre à genoux pour arriver à la hauteur du blessé, étendu sur des coussins, aurait beaucoup gêné, s'entre-

Digitized by Google

tenait avec le général de toutes choses étrangères à son amour, et il commençait, malgré sa bienveillance, à se piquer quelque peu!... Oh! Mlle de Vermoutiers, où étiez-vous?... Pourquoi, dans ce funeste jour qui devait décider de sa destinée, aviez-vous laissé votre élève aux soins de deux vieux héros de l'Empire?...

V.

LE REMERCÎMENT.

Berthe Derville au général de B.

« Cher général et ami, à peine venez-vous de quitter les heureux que vous avez faits, que mon cœur a besoin de vous remercier encore, car vous avez doublé le bonheur de mon mariage en y assistant! C'est vous qui avez eu le courage de dire la vérité à une petite folle, atteinte de la plus grande des folies, celle de se croire la sagesse et la raison en personne, à dix-huit ans! C'était bien ridicule, n'est-ce pas? Sans votre heureuse arrivée dans notre petit salon un certain jour où je venais de m'engager moi-même dans la situation la plus périlleuse du monde, c'en était fait de la joie de toute ma vie! Un écusson sur mes mouchoirs et sur mon argenterie, un vieux donjon démantelé, quelques braves paysans déguisés en vassaux dans mon petit fief, et un vieil époux feuilletant des paperasses de généalogie, tandis que j'aurais brodé un fauteuil à nos armes, tel eût été mon destin!... Élevée avec une grande tendresse sans doute par cette excellente Mlle Blanche, je n'en étais que mieux retenue par elle dans le cercle de ses idées; elle ne me laissait rien à moi, pas même ma pauvre petite pensée; à dix-huit ans, j'avais les goûts, les opinions, les sentiments de cette vieille demoiselle, et des préjugés, fort légitimes chez elle, devenaient des ridicules chez moi. Vous encore, mon spirituel censeur, m'avez guérie de ce travers, et j'ai compris que mon bonheur était dans cette maison de M. Derville, où j'avais depuis mon enfance reçu un accueil si tendre! Oh! merci encore, mille fois merci!

« Hier, par un de ces délicieux soirs de printemps, qui font de nos campagnes un véritable Éden, j'étais assise sur le banc de mousse du bosquet; les grappes des chèvrefeuilles nous jetaient leurs parfums suaves et pénétrants. Ernest était là, tenant ma main dans les siennes, et souriant de ce sourire que j'ai trouvé si beau le jour où il a sauvé le pauvre petit ouvrier. — A une fenêtre de la maison, entourée *de pampres et de lierres*, notre bonne mère nous regardait avec une expression de bonheur!... Je la montrai à Ernest : « Ah! c'est ma vision du bal! me dit-il avec ravissement : *j'ai vu* ce tableau-là, et le général a été l'enchanteur qui le fit passer devant mes yeux comme un doux rêve!... Tu as bien achevé son ouvrage, ma Berthe chérie! »

« Votre ancien compagnon de gloire a été jaloux de votre dernier triomphe, et il a employé les loisirs de sa solitude de quelques heures à dresser un plan d'attaque contre le baron de Valmure, à qui il a fini par persuader qu'il ne pouvait mieux faire que d'associer sa destinée chevaleresque à une personne aussi distinguée que Mlle de Vermoutiers, et le baron, excité peut-être par son dépit amoureux envers une jeune infidèle, s'est décidé à cette union, qui offre d'ailleurs toutes chances de félicité, et qui sera célébrée dans la chapelle de l'antique manoir. Cette cérémonie sera sans doute plus solennelle, mais moins touchante que celle où vous figuriez dans tout votre éclat à côté de mon père, protégeant une petite tête qui, sans vous, n'aurait jamais su démêler l'écheveau fort embrouillé de ses sentiments. Ah! mon digne ami, vous pouviez ce jour-là, avec plus de droit encore que Titus, vous dire : *Je n'ai pas perdu ma journée*, car vous aviez fait deux heureux! — Vous reviendrez bientôt, vous l'avez promis! — Oh! quelle joie d'entendre les grelots de vos chevaux, qui me sembleront sonner encore l'instant qui commença mon bonheur! — Votre reconnaissante,

Berthe DERVILLE. »

FIN.

E. DE VILLERS.



N° 853, Francfort-sur-le-Mein. Le prix de la *Mode illustrée* envoyée *directement*, est, pour Francfort, de 20 francs, sans les gravures coloriées, 36 francs avec ces gravures. — *N° 40,360.* Je ne pourrais envoyer ce dessin *spécial* qui conviendrait à une seule personne; mais nous publions un si grand nombre de travaux au crochet qu'il ne sera pas difficile à une personne aussi habile d'y trouver les éléments d'un *agrandissement*. Merci mille fois pour l'amitié que l'on me témoigne. — *N° 11,936, Cher.* Tous ces manteaux peuvent être faits en velours. Le manteau *chevalier* serait moins joli s'il était plus court. On a reçu des garnitures de robe dans le n° 47, dans les *Descriptions de toilettes*, dans les articles de *Modes*. Le journal est très-fier d'entendre proclamer son utilité. — *N° 42,241, Oran.* Nous avons pourtant publié *plusieurs* couvertures au crochet, soit en laine, soit en coton, c'est-à-dire se composant d'étoiles faites isolément, et réunies pour former un couvre-pied. Nous ne pouvons nous engager à publier quoi que ce soit, avant d'en avoir pris connaissance. — *N° 11,556, Gard.* S'il est possible de faire exécuter ce dessin on l'aura, mais non immédiatement. Mille regrets et autant de remercîments. — *N° 11,691, Seine.* Le patron d'un corsage à basques carrées paraîtra dans la 13e livraison des *Patrons illustrés*. Les mesures sont indiquées, quand cela est possible et nécessaire. Les pince-voilettes nous ont été envoyés de Saint-Étienne, et j'ai donné l'adresse du fabricant. Je ne puis répéter les indications si souvent répétées; je ne puis qu'affirmer que l'on fait pour moi de l'eau de benjoin, d'après ces indications, et je m'en sers chaque jour; l'eau n'est pas *brunâtre*, mais ressemble à de l'eau *trouble*. Le benjoin ne se dissout jamais entièrement; on le cuit à petit feu pendant une heure. — *N° 4,739.* Je ne comprends pas bien quel est le vêtement que l'on désire; est-ce une veste non ajustée? Il en a été publié une dans la première livraison des *Patrons illustrés*. En tous cas, nous ne pourrons faire paraître cet objet dans cette année, ayant déjà dépassé dès à présent le nombre des planches de patrons que nous nous sommes engagés à publier. — *N° 42,296. Vosges.* Le cachemire se teint mieux que l'alpaga blanc; mais ni l'une ni l'autre de ces étoffes n'est employée pour toilette de mariée; en hiver, ces toilettes se font en soie. — *Confins de la France.* Les robes de soie et les chapeaux de velours noir peuvent être portés dès le commencement de la seconde année d'un deuil de mari. Quant au deuil perpétuel, ne pourrait-on tout concilier? Le gris, le lilas, le violet, sont les plus belles et les plus *dignes* couleurs que l'on puisse porter, et elles n'ont rien de trop funèbre. Merci pour cette excellente lettre. — *N° 41,102, Sarthe.* La passementerie avec grelots convient parfaitement pour garnir le talma de velours. La veste est plus *habillée*, la blouse est plus *négligée* pour toilette de petit garçon de quatre ans. On fait ces vêtements en drap, drap velouté, cachemire ou velours. Le vert très-foncé (vert-guide) est joli et *à la mode*, pour costume complet de petit garçon; comme garniture, des galons noirs. L'eau de benjoin rafraîchit et épure le teint. Il n'existe pas de remède absolument inoffensif et efficace pour l'inconvénient en question. — *N° 16,433, Loir-et-Cher.* L'usage de cette huile est de date si récente que l'on n'a pas encore découvert son antidote; je soumettrai le cas à quelques chimistes, et m'engage à publier leurs conseils. Je regrette de ne pouvoir être immédiatement *utile* à une abonnée si bienveillante, et la remercie pour son envoi. — *N° 10,011, Nord.* On ne trouverait cette soutache qu'en la commandant; je n'en ai jamais vu. — *Château de V. Belgique.* Dans chacun de nos numéros, il y a, pour les abonnées aux gravures coloriées, des toilettes pareilles à celles que l'on désire préparer; il y a des garnitures de robes dans presque tous nos numéros. Pour faire ici la description de plusieurs garnitures, j'emploierais plus d'une colonne du journal, et l'on en saurait moins qu'on n'en peut apprendre en consultant nos gravures. On fait une nouvelle garniture qui pourrait convenir à la robe de soie grise: bandes de taffetas recouvertes d'entre-deux, et disposées quasi en *cercle*, c'est-à-dire que ces bandes suivent la queue de la robe; elles sont au nombre de trois par devant, s'arrêtent sur les côtés en s'inclinant pour suivre la queue; la troisième bande seulement (celle du haut) continue autour de la robe, même par derrière. On recevra des toilettes de bal. — *M. V. Ardennes.* On porte toujours et plus que jamais les ceintures à longs pans par derrière, mais le *tour de taille* doit être large; sa hauteur varie entre 8 et 12 centimètres. Si la ceinture large déplaît, on peut adopter les corsages à longues basques derrière, ronds par devant avec un simple passe-poil, ou bien une frange à petits grelots. L'astrakan est et restera à la mode. Merci pour cette lettre si bienveillante. — *N° 7,828, Haute-Vienne.* Les petites filles de six mois ne portent pas de corsages montants; on leur met de petites robes décolletées, ou tout au plus des blouses à *pièce*. Ces modèles ont été publiés dans le n° 35 de cette année. Les dix premiers mois de l'année 1863 coûtent 10 fr. 90 c., port non compris. — *N° 4,777, Eure-et-Loir.* Le costume projeté (jupe et talma ouaté) convient pour la petite fille. La frange doit répéter *toutes* les couleurs de l'étoffe, et ne peut garnir le corselet noir, qui du reste n'a pas besoin de frange, et doit être bordé avec un simple liséré noir. — *N° 42,818, Corrèze.* Pour connaître le prix des objets, il faut s'adresser aux maisons que nous indiquons, non à nous; s'adresser à M. Sajou, rue Rambuteau, 52. Le châle en filet de soie noire ne peut convenir. On a des pointes en dentelle de laine noire pour 20 ou 25 francs, qui peuvent s'allier aux toilettes les plus modestes. Je ne promets pas l'objet demandé. Merci pour la confiance et la sympathie qui me sont témoignées. — *N° 10,017, Pas-de-Calais.* S'adresser, pour les pliants, à la fabrique de meubles de MM. Allard et Chopin, rue du Faubourg du-Temple, 50; j'en ignore le prix. Nos numéros sont remplis de travaux de tous genres, parmi lesquels on pourra choisir en connaissance de cause, tandis que mon conseil serait très-certainement inutile, puisque je ne connais ni les goûts ni les habitudes de la destinataire. — *N° 22,476, Indre-et-Loire.* Si aucun domestique n'accompagne la visiteuse pour l'introduire, il faut frapper à la porte avant d'entrer. La veste de velours n'est *possible* que lorsqu'il s'agit d'un dîner tout à fait intime. Merci mille fois pour cette charmante lettre. — *N° 44,540, Près la Rochelle.* Je conseillerais à une jeune fille un manchon en velours noir, gros bleu ou violet, bordé à chaque extrémité avec une bande en chinchilla, petit-gris ou hermine. Les jeunes filles ne portent point de pierreries ni de *parures en or*; comme collier, une chaînette fine avec une croix en perles, *tout au plus*. On ne porte que des paletots à manches, en velours uni; le prix pourrait en être de 250 francs, *je crois*, aux Magasins du Louvre.



LES DEUX SENTIERS.

		riches	sur	de-	duit	leurs;	terre :	chante	le		
		cond	pro-	cou-	la	sen-	tout,	le	Le		
sant	mier	tiers	de	chaque	par-	traces	mier,	der-	et	se-	der-
sen-	se-	à	On	ques	sur-	sté-	court	de	le	pre-	le
pre-	Lais-	sous	yeux	fi-	pas	pre-	Nous	rile ;	nier	nier	cond
Le	deux	cile.	quel-	pris	nos	L'un	est	le	pleurs	pre-	mier
pierre,	Le	s'offre	ère,	suivre,	dif-	pa-	bou-	se-	dans	en-	on
mains	nuit;	a	l'autre	à	et	par	est	rait	tir,	sé-	mier
leurs.	la	dans	fleurs,	mi-	et	a-	mé	la	sant	le	va-
la	hu-	dou-	mode	l'autre	de	lu-	et	au	bi	ra-	dui-
		et	les	est	fre	la	est	vit;	fuit.		
		com-	des	ronce	pour	L'un	gouf-	par	[illegible]		

Le Cavalier du jeu des échecs fait deux pas, soit à gauche, soit à droite, en avant ou en arrière, mais toujours en se dirigeant d'une case blanche sur une case noire, ou d'une case noire sur une case blanche.

Explication de la Clef diplomatique.

LE BOUQUET.

Dans la rue,
Un marchand vendait des fleurs.
Une femme à peine vêtue
Non loin de là versait des pleurs;
Sur son sein la pauvre mère
Réchauffait ses deux enfants
A demi morts de faim, de froid et de misère.
Une fillette de huit ans,
Vive, gracieuse, légère,
Soudain, près du marchand, vint choisir un bouquet
Frais et coquet.
« Combien ces fleurs? » dit-elle,
« Je les voudrais, mais j'ai très-peu d'argent;
« Quelques sous seulement.
— Dix sous, mademoiselle, »
Répondit le marchand.
« Hélas! comment faire?
« Je n'en ai que cinq, » dit l'enfant
En soupirant,
« Et ces fleurs étaient pour ma mère... »
Son visage devint sérieux.
Tout à coup à ses yeux
Parut la mendiante,
Pâle, grelottante :
« Oh! » fit-elle subitement,
« Quelle misère affreuse!...
« Cela vaudra bien mieux... Tiens, pauvre malheureuse! »
Et, donnant son argent,
Elle s'enfuit rapidement.

A. MOISY.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

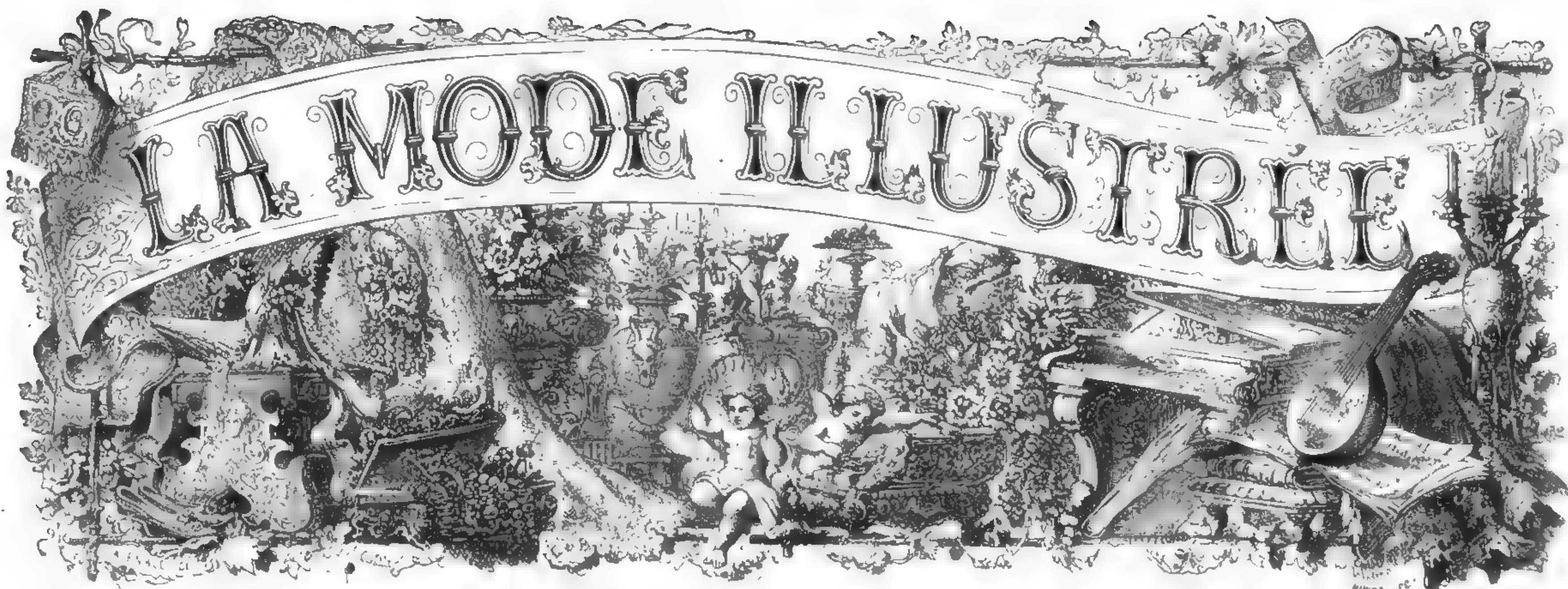


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

L'amour de l'étude chasse les noirs chagrins.

Digitized by Google

Nº 50. CINQUIÈME ANNÉE. **Dimanche, 11 décembre 1864.**



Le numéro, vendu séparément,
25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE.

Le numéro seul avec une gravure coloriée,
50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cᵉ, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

Écharpe à capuchon.

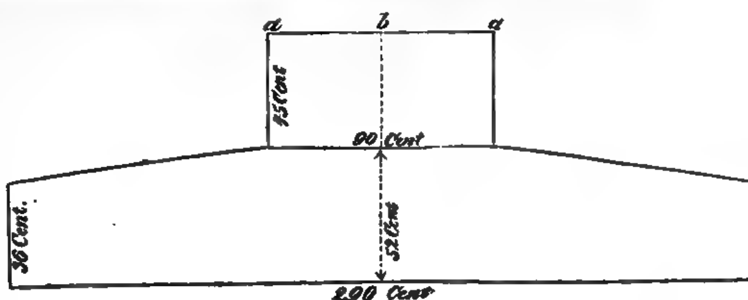
Cette écharpe servira pour sortie de bal et de théâtre en hiver, pour soirées passées au jardin en été ; deux dessins lui sont consacrés : le premier la représente posée sur la tête, le second reproduit les mesures.

Notre modèle est fait en cachemire ponceau, avec broderie en soutache noire, dentelle étroite en laine noire et longs glands en soie. Pour faire cette écharpe, on prend une bande de cachemire ayant 2 mètres 90 centimètres de longueur, et dont la largeur au milieu, sur un espace de 90 centimètres, est de 52 centimètres. Depuis ce milieu, la largeur diminue graduellement, de façon à n'avoir plus que 36 centimètres. On ourle le contour de cette bande, et l'on y exécute une broderie quelconque en soutache, à peu de distance du bord, sur lequel on pose deux dentelles *pied contre pied*, ayant chacune 1 centimètre 1/2 de largeur, réunies par une soutache noire, et placées de telle sorte que l'une repose sur le cachemire, tandis que l'autre le dépasse. Pour le capuchon, on coupe un morceau de cachemire, ayant 90 centimètres de longueur, 45 centimètres de hauteur ; on le garnit comme l'écharpe, on le réunit à celle-ci en consultant le second dessin, qui représente le patron de l'écharpe. Ensuite on coud le capuchon ensemble, *a* avec *a* jusqu'à *b*, de telle sorte que la couture se trouve sur la ligne ponctuée du patron. On pose un gland sur la pointe inférieure et sur les deux pointes supérieures du capuchon.

Cette écharpe convient aux jeunes filles comme aux femmes de tout âge ; on peut la porter avec le capuchon rabattu en arrière.



ÉCHARPE A CAPUCHON.



PATRON DE L'ÉCHARPE A CAPUCHON.

Bourse de jeu, au crochet.

MATÉRIAUX : 2 écheveaux de soie de cordonnet ponceau ; même quantité de même soie bleu bluet ; 3 écheveaux de même soie noire ; cordonnet d'or ou soie jaune d'or.

Ce petit travail pourra figurer parmi les présents de nouvelle année, offerts par une jeune fille à un parent ou bien à une parente. Outre le dessin qui représente la bourse, nous en publions un second, celui du fond, *étendu* ; il se compose de deux carrés rouges et de deux carrés bleus réunis. Pour chacun de ces carrés on fait une chaînette de 5 mailles, et l'on travaille en *allant* et *revenant*, faisant toujours des mailles simples, et piquant le crochet dans le côté de derrière de chaque maille du tour précédent, pour former des *côtes* ; à la fin de chaque tour on fait une maille en l'air, afin de pouvoir placer la première maille du tour suivant dans la dernière maille faite avant la maille en l'air. Dans la maille du milieu on fait toujours 3 mailles, en sorte que chaque tour augmente de 2 mailles. Lorsque le travail a 51 mailles, il est terminé ; on l'encadre avec de petits festons, pour lesquels on prend le cordonnet d'or ou la soie jaune ; on fait alternativement *une* maille simple, — 3 ou 4 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles du petit carré.

Les quatre carrés sont réunis (d'après la disposition indiquée par le dessin représentant le *fond* de la bourse) à l'*endroit* par un tour fait en mailles simples avec de la soie noire. On prend ensemble une maille des festons d'un carré, et la même maille d'un autre carré. Le fond ainsi formé est orné, sur son contour, avec des *festons* semblables aux précédents, mais exécutés avec la soie noire, et placés sur la 2ᵉ côte du bord extérieur. La partie supérieure de la bourse est faite *à jours* avec de la soie noire ; elle se compose de 13 tours faits avec une bride, — 2 mailles en l'air, et ainsi de suite, en *contrariant* les brides à chaque tour, c'est-à-dire en les plaçant *à cheval* sur les mailles en l'air. Pour cette partie de la bourse on fera une chaînette de 168 mailles, et l'on coudra ensemble les deux moitiés, ou bien on exécutera le premier tour sur le bord même du fond ; dans ce dernier cas on placera 14 brides sur chaque carré de la bourse, et l'on conduira l'ouvrage de telle sorte que le premier tour de la partie *à jours* soit déjà visible dans les *creux* des carrés, tandis que la *pointe* des carrés repose sur la partie *à jours* jusqu'à la 5ᵉ côte. Chaque pointe est cousue sur la partie supérieure de la bourse, et, dans chaque creux, on pose un petit bouton noir en passementerie. Sur le bord supérieur de la partie *à jours* on exécute deux tours de plus grands festons avec le cordonnet d'or ou de la soie jaune. Les deux cordons noirs, terminés par des glands, sont croisés et passés dans les deux derniers tours noirs, les festons jaunes devant former une sorte de *crête*. On comble le petit vide du milieu du fond de la bourse, en y plaçant un bouton noir entouré d'une frange étroite.

Chaussures.

Il faut bien donner une place à cet important article de la toilette féminine. Jusqu'ici la mode n'accordait qu'une attention distraite à la chaussure ; aujourd'hui elle introduit dans cet élément stationnaire une foule de changements qu'il

Digitized by Google

importe d'enregistrer; car enfin il existe beaucoup de femmes..... à ce que l'on dit..... avides de connaître et de suivre tous les décrets de la mode, quels qu'ils soient.

N° 1. *Pantoufle en velours violet*, avec revers de satin gris et *application* de velours violet sur les coins du revers; rosette en corde de soie violette, avec glands.

N° 2. *Pantoufle en velours noir*, doublée de peluche rouge, bordée d'une *corde* en laine rouge, formant sur le cou-de-pied une rosette plate, avec glands.

N° 3. *Demi-bottine en drap brun*, avec fleurs en passementerie.

N° 4. *Pantoufle en gros grain noir*, avec revers formant un damier, en satin gris clair et satin violet; rosette en chenille noire, avec *coquille* de nacre au milieu.

N° 5. *Bottine en peau de chevreau*, avec ornements en cuir verni et boutons-boules en jais.

N° 6. *Bottine à damier* en peau grise et peau noire, empeigne en cuir verni; la bottine est lacée sur le cou-de-pied.

N° 7. *Bottine en satin turc*, noir, avec ornements en cuir gris, reproduisant les feuilles et la fleur du roseau; la bottine est boutonnée sur le cou-de-pied.

N° 8. *Botte!*..... Oui, botte pour femme, en cuir de Russie, avec piqûres en soie noire et soie blanche; boutons noirs et franges à grelots.

N° 9. *Botte pour femme*. Cette botte est faite en maroquin brun, avec empeigne en cuir verni, et lacée devant avec un cordon en soie brune, terminée par deux glands.



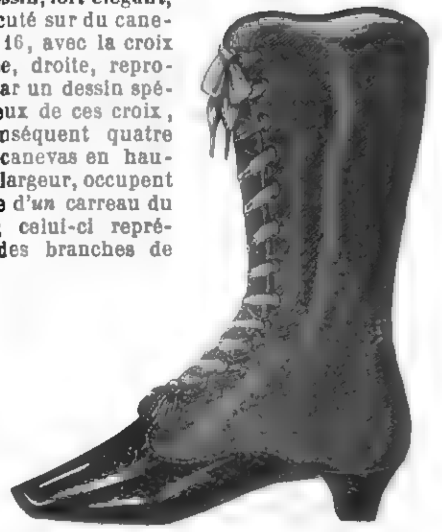
BOURSE DE JEU AU CROCHET.



N° 8.



N° 6.

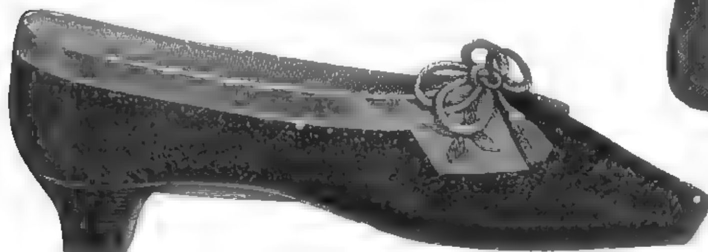


N° 9.

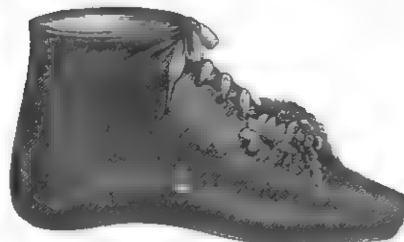
Rose formant un bouchon de lampe.

MATÉRIAUX : Quatre nuances de laine zéphyr rose; quatre nuances de même laine verte; quelques brins de laine anglaise (très-fine) de diverses nuances; fil d'archal, etc.

Une rose surmontant une lampe présentera, sans nul doute, un aspect plus agréable que celui des affreuses calottes turques en possession depuis si longtemps de remplir cette fonction. La rose et le papillon sont exécutés en laine; la fleur est faite comme celle dont l'explication figure dans le n° 52 de l'année 1862; mais à la place



N° 1.



N° 3.



N° 2.

du pistil on pose une sorte de large dé fait au crochet avec la laine rose la plus foncée.

Deux dessins sont consacrés à reproduire l'exécution des feuilles de la rose. On coupe un morceau de carton, ayant, en carré, 4 à 5 centimètres, et l'on y *tend* une croix avec du fil très-fort, dont les extrémités sont fixées derrière le carton. On enfile, dans une aiguille à tapisserie, un long morceau de laine, et, commençant depuis le milieu du fil croisé, on forme une spirale plate très-serrée, ayant la dimension que l'on veut donner à la feuille (voir le 1er *détail*); on *serre* cette spirale, en conduisant la laine depuis *a* jusqu'à *b*, — depuis *b* jusqu'à *c*, — depuis *c* jusqu'à *d* (voir le 2e *détail*), au travers de la feuille, en pressant un peu la spirale, afin de lui donner la forme qu'elle a sur le dessin qui reproduit le 2e *détail*. On coupe le fil en dessous, et l'on sépare la feuille du carton sur lequel on l'a exécutée. Sur notre modèle, le premier cercle intérieur se compose de six feuilles faites avec la laine foncée, ayant chacune 3 centimètres 1/2 de diamètre; le second cercle (nuance moyenne) est de six feuilles, ayant chacune 3 centimètres 1/4 de diamètre; le troisième et dernier cercle a six feuilles, ayant chacune 4 centimètres de diamètre. Les feuilles sont cousues autour du *dé*, de telle sorte que les plus foncées dépassent un peu les autres. Au travers de ce *dé* on passe la tige en fil d'archal double. La mousse verte qui entoure la rose est faite au tricot. On monte 8 mailles sur des aiguilles fines, on fait quelques aiguillées avec chaque nuance, jusqu'à ce qu'on ait une bande de 3 centimètres; on retire l'aiguille, on pose la bande au-dessus de la vapeur d'une eau bouillante, on la repasse jusqu'à ce qu'elle soit sèche, on la coupe en deux parties de 4 mailles de largeur chacune. On défile chaque partie jusqu'au premier rang, et l'on s'en sert pour entourer la rose et son bouton. Celui-ci se compose de quatre feuilles en laine, ayant chacune 3 centimètres 1/2 de diamètre, cousues autour d'une tige en fil d'archal, laquelle soutient une petite *houppe* en laine jaune (voir le dessin spécial). On monte la rose, le bouton et quelques feuilles vertes en papier sur les tiges, en les entourant de soie verte ou de papier vert, en soie; enfin, on y place le papillon, fixé sur une forte tige en fil d'archal disposé en spirale, c'est-à-dire *mouvant*. Un dessin reproduit l'une des ailes inférieures du papillon, qui est fait en laine. Le contour de chaque aile est fait avec du fil d'archal très-fin, recouvert avec de la laine anglaise jaune. On *traverse* l'intérieur de l'aile avec de la laine anglaise bleue, placée en *rayons*, que l'on réunit au milieu, en faisant une *roue* avec de la soie noire; les cercles intérieurs sont faits avec de la laine brune, pas trop foncée. On fait quatre ailes pareilles (les deux supérieures un peu plus petites); on les assemble en tordant les fils d'archal; le corselet est formé avec un gros fil d'archal, habillé de laine *grisâtre*, et l'on en marque les anneaux en l'entourant avec de la laine noire un peu serrée. On pose deux perles noires pour les yeux, deux petits bouts de fil d'archal mince pour les antennes, et l'on fixe le corselet au milieu des ailes.

Encadrement pour tapis.

CROIX ALLONGÉE.

Notre dessin représente un peu plus de la moitié de cet encadrement, qui peut être exécuté sur du canevas plus gros que celui employé pour le milieu du tapis; on le coudrait ensuite autour de celui-ci, et l'on couvrirait la couture avec une ganse ronde en laine.

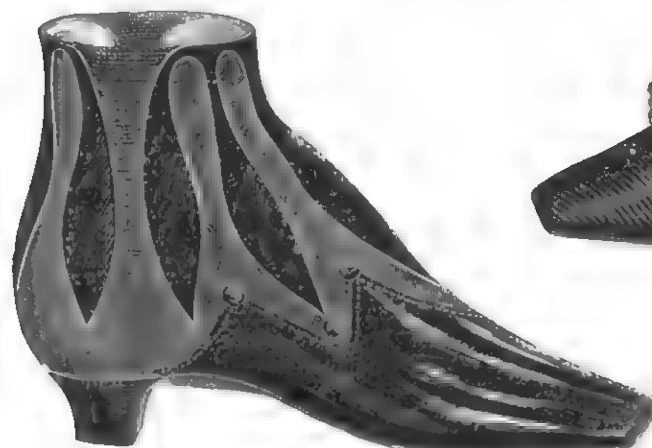
Ce dessin, fort élégant, est exécuté sur du canevas n° 16, avec la croix allongée, droite, reproduite par un dessin spécial. Deux de ces croix, par conséquent quatre fils du canevas en hauteur et largeur, occupent la place d'*un* carreau du dessin; celui-ci représente des branches de roses dans chaque carré. Afin de mieux marquer les contours de ces branches, on les encadre, après avoir exécuté la tapisserie, avec une sorte de couture *piquée*, dont chaque point embrasse deux croix; ces points sont indiqués sur le dessin qui représente la croix *allongée*. On les fait mais dans le fond ponceau, brun clair dans le fond brun foncé, bleu dans le fond blanc.

On peut aussi exécuter ce dessin à la croix ordinaire, et répéter les carrés, si l'on veut s'en servir pour un siége, coussin, tabouret, ou pouff.

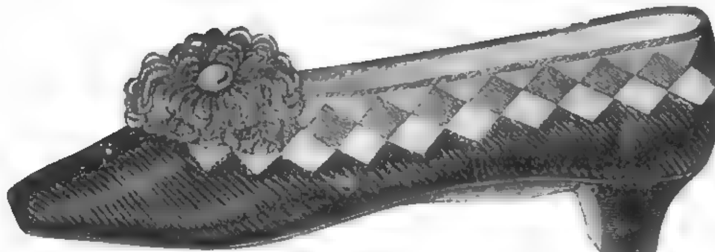
Capeline tricotée.

MATÉRIAUX : 80 grammes de laine zéphyr blanche, 5-fils; 60 grammes de fine laine blanche, moins molle que la laine zéphyr; 16 grammes de laine mauve; aiguilles à tricoter, en bois, n° 8.

Cette capeline se compose d'un dessus et de sa doublure. Le dessus est fait avec la laine zéphyr au point diamant, décrit plusieurs fois déjà, entre autres dans le n° 43 (voir *Palatine tricotée pour enfant*). La doublure est tricotée à l'endroit avec de la laine plus *rèche*.



N° 5.



N° 4.



N° 7.

Digitized by Google

Pour le dessus de la capeline, on prend la laine zéphyr, on monte 74 mailles *lâches*, on tricote toujours à l'endroit en *allant et revenant*, d'abord 11 tours, en augmentant deux fois dans le milieu du 1er, 3e, 5e, 7e, 9e et 11e tours. Les deux augmentations sont séparées par un espace de 4 mailles. Ces onze tours forment un bord ou *revers* plié en arrière, en sorte que le capuchon proprement dit commence seulement avec le 12e tour; du 12e au 18e tour, on tricote toujours à l'endroit, en maintenant le même nombre de mailles. Après le 18e tour, on diminue dans la proportion observée pour augmenter, en laissant toujours 4 mailles entre les deux diminutions du milieu. On fait alternativement un tour *avec*, un tour *sans* diminution. Après sept tours avec diminutions, on tricote un tour uni, à l'*envers*, sur l'envers de l'ouvrage, et l'on commence le point diamant. La diminution exigée par la forme de la capeline se règle de la façon suivante.

Sur chaque côté du travail, on diminue dans les 2e, 4e, et enfin dans tous les tours pairs *à jours*, et la diminution a lieu en supprimant le jeté que l'on fait avant les deux mailles tricotées ensemble dans le dessin, en supprimant, disons-nous, ce jeté avant la première et avant la dernière *diminution* du dessin (la diminution désigne ici les deux mailles tricotées ensemble, et par conséquent on ne forme pas de *jour* à cette place). Viennent ensuite six rayures du dessin, durant lesquelles on fait les diminutions du commencement et de la fin, dans chaque tour à *jours*. Ensuite on diminue non-seulement dans chaque tour à *jours*, mais aussi dans le deuxième des tours que l'on fait à l'endroit après le tour à jours.

Viennent ensuite deux rayures dans lesquelles on diminue aussi deux fois au milieu, c'est-à-dire que, dans la diminution du dessin, on tricote, au lieu de *deux*, *trois* mailles ensemble, en laissant entre les deux diminutions deux *jours* du dessin. On fait ensuite six rayures sans diminutions au milieu, puis deux rayures ayant chacune deux diminutions au milieu, séparées par quatre *jours* du dessin. Enfin on fait sept rayures du dessin, dans lesquelles on diminue non-seulement au milieu du tour à *jours*, mais aussi dans le deuxième des tours à l'*endroit* de chaque rayure, en maintenant entre les diminutions la séparation qui vient d'être indiquée. On fait encore un tour à *jours*, un tour à l'endroit, et l'on démonte.

Sous le premier tour, on relève 74 mailles, et l'on tricote toujours à l'endroit avec la laine plus *rèche*.

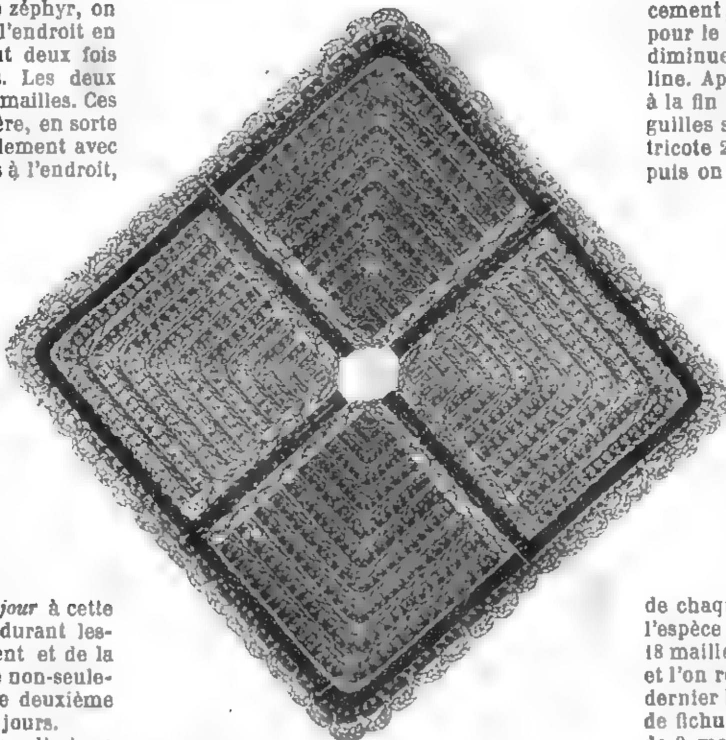
La diminution des bords commence avec le 23e tour; elle a lieu trois fois à intervalles de 3 tours *sans* diminutions, puis dans chaque 2e tour. La diminution du milieu a toujours lieu avec intervalle de 4 mailles; on la fait dans les 2e, 4e, 6e tours; on la supprime dans les 16 tours suivants, puis on la répète dans chaque 2e tour. Après avoir fait 56 tours de cette doublure, on démonte, on fronce ensemble les deux bords séparés de la capeline.

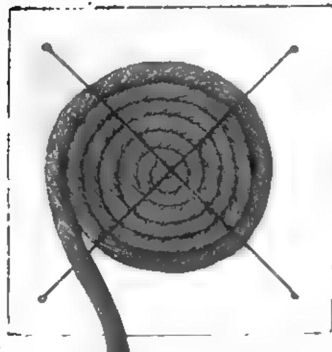
La pèlerine est faite de la même façon; le *revers*, par lequel on la commence, a 10 à 12 rangs. On monte 194 mailles; on tricote *toujours* à l'endroit, on augmente deux fois dans le milieu de chaque 2e tour, à intervalle de 4 mailles. Après avoir exécuté 5 tours *avec* augmentations, on fait 8 tours en maintenant le même nombre de mailles, puis on diminue dans la proportion observée pour augmenter. Après le 6e tour avec *diminutions*, on fait un tour à l'endroit, — un tour à l'envers, en démontant 18 mailles au commencement, autant à la fin, puis on commence le point diamant pour le tour *à jours*. Dans le milieu de chaque tour *à jours* on diminue deux fois, ainsi que cela a été indiqué pour la capeline. Après avoir terminé 6 rayures du point diamant, on lève, à la fin et au commencement du tour, 45 mailles sur deux aiguilles séparées, et, sur les mailles restées au milieu, on tricote 2 rayures, en maintenant les diminutions du milieu, puis on démonte. Sur les 45 mailles levées de chaque côté sur des aiguilles séparées, on tricote des tours à l'endroit en nombre suffisant pour atteindre le niveau des rayures faites sur les mailles du milieu, puis on démonte, et l'on réunit ensemble les deux parties séparées.

Doublure de la pèlerine. Sous le premier tour on relève toutes les mailles, en en abandonnant 18 au commencement, autant à la fin. On a 158 mailles sur l'aiguille, et l'on diminue deux fois au milieu de chaque deuxième tour. Après avoir exécuté de cette façon 18 tours, on divise les mailles en trois parties, comme on l'a fait pour la pèlerine, en levant, à chaque extrémité, 45 mailles sur une aiguille séparée; sur ces 45 mailles on tricote, de chaque côté, 11 tours avec la laine zéphyr; sur le milieu on exécute aussi 11 tours, mais avec la laine plus *rèche*.

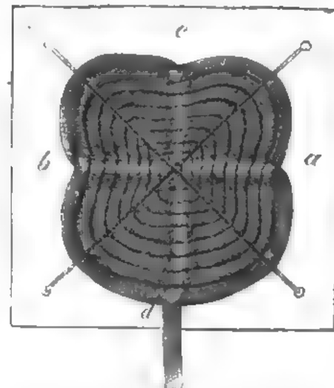
On démonte, on coud ensemble les deux côtés de chaque fente; on réunit dessous et doublure; on coud l'espèce de bande restée de chaque côté (se composant de 18 mailles) sur le dessus et le dessous des côtés transversaux, et l'on réunit les deux côtés longs qui sont restés séparés. Ce dernier bord forme les côtés de devant de la pèlerine en forme de fichu, et aussi son encolure. Cette encolure doit dépasser de 8 mailles la fente qui a été cousue ensemble, et l'on tricote, pour cette place, avec la laine zéphyr blanche, sur 8 mailles, une bande de longueur suffisante pour être posée à cette place. On réunit la capeline et la pèlerine, et l'on pose, *à cheval* sur cette couture, un ruban blanc en taffetas, ayant 3 centimètres de largeur, 1 mètre de longueur; 5 centimètres servent pour l'encolure, les deux bouts d'excédant sont employés en guise de brides. Sur l'endroit de la capeline on couvre la couture qui la réunit à la pèlerine avec un cordon blanc en laine, terminé par deux glands.

La garniture est faite au filet avec de la laine blanche et mauve sur un moule ayant 1 centimètre 2/3 de circonférence. Pour la pèlerine, on monte, avec la laine blanche, 228 mailles; on exécute 5 tours, puis, sur chaque côté de cette bande, on fait un tour mauve. On fait, sur 830 mailles, une bande pareille pour la capeline; chaque bande est plissée au milieu à plis plats, ayant environ 2 centimètres de largeur, et audessus du pli on coud ensemble les deux extrémités mauve, de façon à former des *coquilles*


FOND DE LA BOURSE DE JEU AU CROCHET.

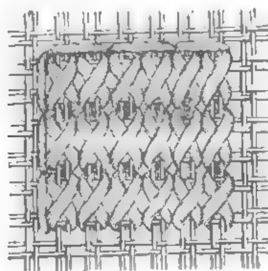

EXÉCUTION D'UNE FEUILLE DE ROSE 1er DÉTAIL.

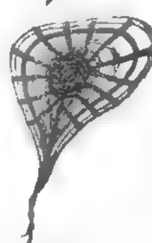

ROSE FORMANT UN BOUCHON DE LAMPE.

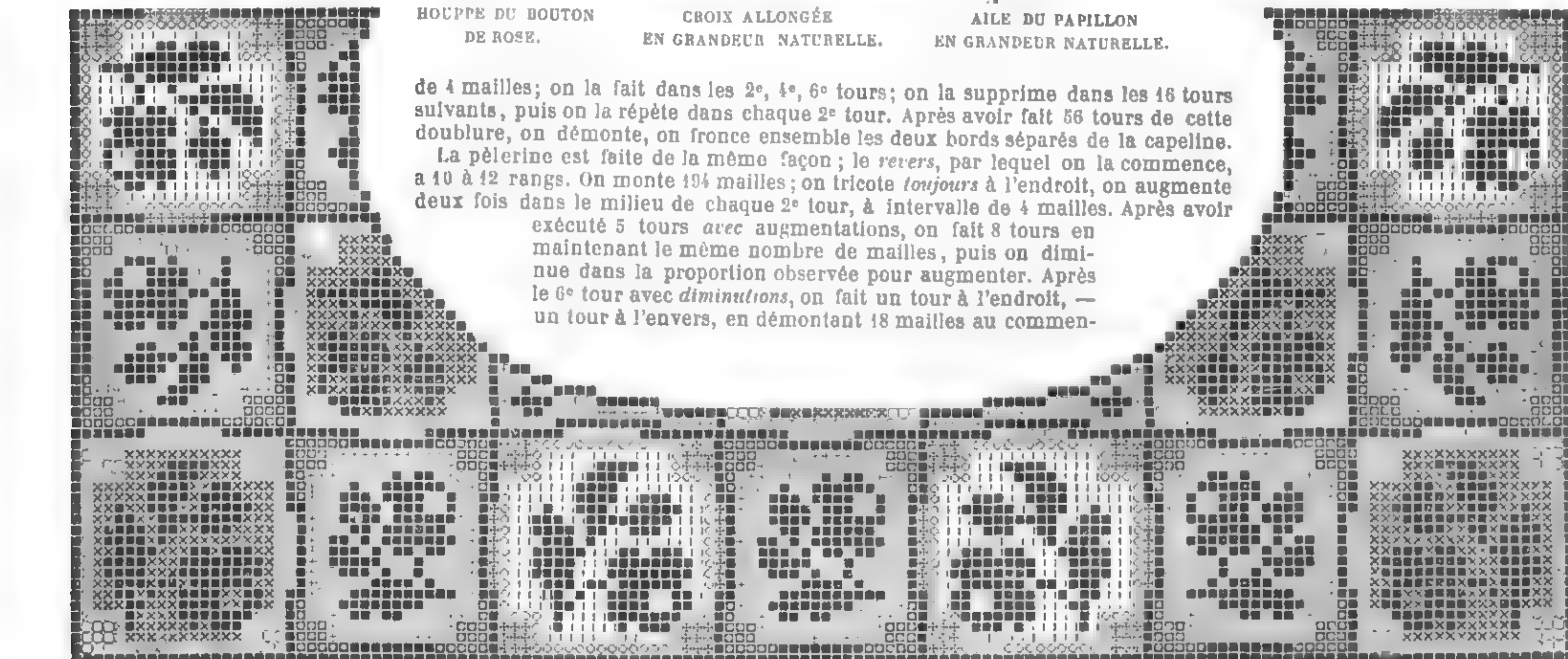


EXÉCUTION D'UNE FEUILLE DE ROSE.


HOUPPE DU BOUTON DE ROSE.


CROIX ALLONGÉE EN GRANDEUR NATURELLE.


AILE DU PAPILLON EN GRANDEUR NATURELLE.


ENCADREMENT DE TAPIS, CROIX ALLONGÉE. — Explication des couleurs : ■ Noir. ▫ Ponceau foncé. ⊞ Ponceau de nuance moyenne. ▪ Ponceau clair. ⊞ Bleu foncé. ᑦ Bleu de nuance moyenne. ■ Brun sépia foncé. ▫ Même brun plus clair. ᑊ Blanc. ■ Maïs en soie.

Digitized by Google

on compte environ 9 mailles du filet comme intervalles entre chaque *coquille;* on coud ces garnitures sur la capeline et sur la pèlerine.

Bordure en lacets ondulés et crochet.

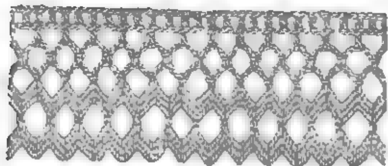
Ces garnitures servent pour la lingerie *négligée* et lingerie d'enfants. Pour faire cette bordure on réunit deux lacets ondulés, en les cousant solidement ensemble par leurs pointes; au-dessus de l'un de ces lacets on fait, avec du fil de lin nº 50 ou 60, les 4 tours suivants :

1er *tour.* — Dans chaque pointe du lacet, une maille simple; après chaque maille simple, 5 mailles en l'air.

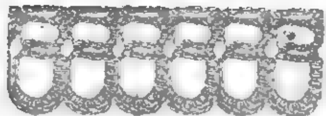
2e *tour.* — Comme le précédent; mais la maille simple est faite au milieu des 5 mailles en l'air.

3e *tour.* — Dans le milieu de chaque feston, une bride entre chaque bride, — 3 mailles en l'air.

4e *tour.* — Alternativement une bride, — une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille du tour précédent.



BORDURE EN LACETS ET CROCHET.



DENTELLE AU CROCHET Nº 1.

CAPELINE TRICOTÉE.

Dentelle au crochet.

On exécute cette dentelle en travers, en *allant* et *revenant;* on fait une chaînette de 10 mailles.

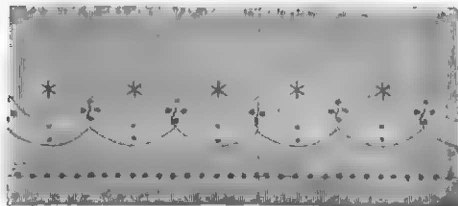
1er *tour.* — 2 brides; la première formée par 3 mailles en l'air, — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles de la chaînette, — une maille simple, — 5 mailles en l'air, — une double bride dans la dernière maille de la chaînette; — 7 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans cette même dernière maille.

2e *tour.* — Sur la bouclette formée par les 7 mailles en l'air on fait : une maille simple, — une demi-bride, — 5 brides, — une demi-bride, — une maille simple, — puis 3 mailles simples, dont la première est posée sur la double bride, les deux autres dans le vide qui s'y rattache ; — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans la maille du milieu du plus proche feston du tour précédent, — 2 mailles en l'air, — 2 brides sur la seconde bride, à la fin du tour.

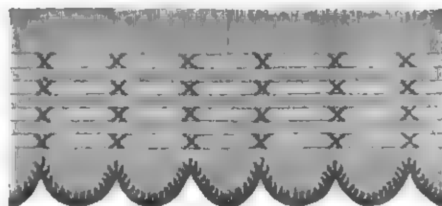
3e *tour.* — 2 brides, dont la première est formée par 3 mailles en l'air ; — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans la maille du milieu des 5 mailles en l'air du tour précédent, — 5 mailles en l'air, — une double bride dans la maille simple posée sur la double bride du premier tour.

4e *tour.* — 3 mailles simples, la première sur la double bride du tour précédent, les deux autres sur le feston ; — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur la maille du milieu du plus proche feston, — 2 mailles en l'air, — 2 brides.

On répète sans cesse ces 4 tours.



Nº 1. BORDURE POUR ORNEMENTS DE LINGERIE. APPLICATION DE LACETS.



Nº 2. BORDURE POUR ORNEMENTS DE LINGERIE. APPLICATION DE LACETS.

Deux dentelles au crochet.

Nº 1. On exécute cette dentelle en travers; on fait une chaînette de 8 mailles.

1er *tour.* — 2 brides, la première formée par 3 mailles en l'air, — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles de la chaînette; — 2 brides, — 7 mailles en l'air, — une maille simple dans la dernière maille de la chaînette.

2e *tour.* — 10 mailles simples sur la bouclette formée par les 7 mailles en l'air, — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe les 2 brides les plus proches; — 4 mailles simples, dont les deux premières sur les 2 mailles en l'air, les deux autres sur les deux dernières brides du tour précédent. On répète sans cesse ces deux tours.

Dentelle nº 2. On l'exécute dans le sens de sa longueur; on fait une chaînette.

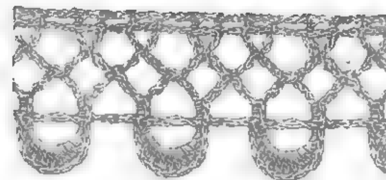
1er *tour.* — Alternativement une bride, — une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille de la chaînette.

2e *tour.* — Une maille simple sur la première maille en l'air du tour précédent; — * 7 mailles en l'air, — une maille simple sur la quatrième maille en l'air du tour précédent, en passant par-dessus 3 brides. — Recommencez depuis *.

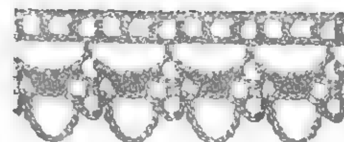
3e *tour.* — * Sur chacune des 5 mailles du milieu du feston, composé de 7 mailles en l'air dans le tour précédent, on fait une maille simple, — 3 mailles en l'air. — Recommencez depuis *.

4e *tour.* — * Sur chacune des 3 mailles du milieu des 5 mailles en l'air du tour précédent on fait une maille simple, — 3 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu des 3 mailles en l'air du tour précédent, — 3 mailles en l'air. — Recommencez depuis *.

5e *tour.* — * Une maille simple sur le premier feston composé de mailles en l'air du tour précédent, — 3 mailles en l'air, — une



DENTELLE AU CROCHET.



DENTELLE AU CROCHET Nº 2.

BERTHE A BASQUE.

Digitized by Google

Digitized by Google



Leroy Imp. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56, rue Jacob Paris

Toilettes de Mme BREANT CASTEL, 58 bis r. Ste Anne.

Reproduction Interdite

Digitized by Google

maille simple dans le feston suivant, — 6 mailles en l'air; recommencez sans cesse depuis *.

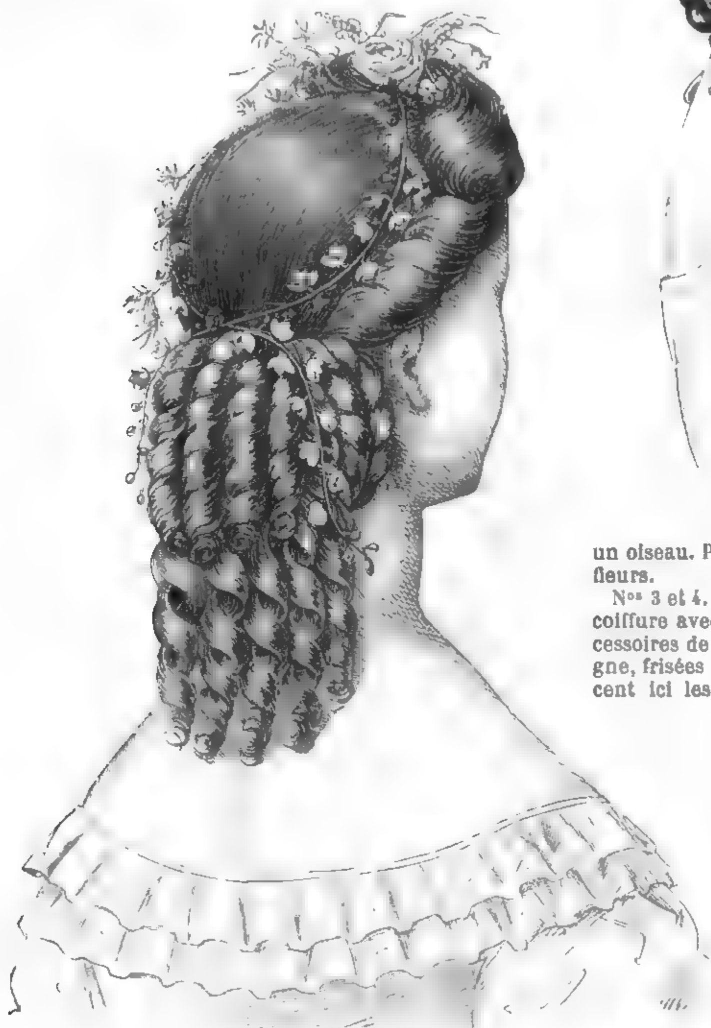
Deux bordures

POUR ORNEMENTS DE LINGERIE. — APPLICATION DE LACETS.

Pour remplacer la broderie trop longue à exécuter, ou les entre-deux de dentelle trop coûteux à acheter, on emploie l'application de lacets fins lorsqu'il s'agit d'orner des corsages blancs, des cols, des manchettes, etc. On dispose les lacets en ondulations ou bien en ligne droite, en bordure *grecque*, etc., en les posant *sur* ou *sous* le nansouk ou la mousseline; sur *l'endroit* de l'étoffe on fixe ces lacets par des coutures en croix, des coutures piquées, des points *noués*, etc., exécutés en soie noire ou coton blanc. Nos dessins indiquent deux de ces bordures.



N° 1. — COIFFURE A LA VIRGINIE.



N° 3. — COIFFURE DE BAL VUE PAR DERRIÈRE.

Berthe à basque.

Cette berthe forme une sorte de demi-corsage, suffisamment élégant pour rehausser l'extrême simplicité d'une robe de jeune fille. La berthe est faite en tulle de Bruxelles, ruban de taffetas blanc, dentelles noires étroites et blondes blanches; on dispose cette berthe sur une doublure de tulle roide. Sur le milieu du dos on pose un entre-deux en dentelle noire ayant 3 centimètres de largeur, traversé par un ruban de taffetas blanc, ayant 1 centimètre et demi de largeur. Le milieu de la basque forme un large pli. La blonde garnissant la berthe a 7 centimètres de largeur. On la rehausse sur l'épaule avec une bande de tulle, de façon à lui donner 11 centimètres de largeur. On pose un second rang de cette blonde sur chaque épaule. Au-dessus de la blonde on place une ruche en ruban blanc, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur. Sur le bord supérieur on place un ruban blanc, recouvert avec une ruche en tulle illusion, plissée au milieu, bordée de chaque côté avec une dentelle noire. Des applications de même dentelle ornent la basque.

Pour les ruches de tous genres, on emploie 2 mètres, 30 à 40 centimètres de ruban ou de bande quelconque, pour faire un mètre de ruche.

Coiffures de M. Croisat,

RUE RICHELIEU, 76.

Voir le n° 48 (accessoires de coiffures.)

N° 1. *Coiffure à la Virginie.* Elle convient surtout à une jeune personne ayant un front élevé. Les cheveux naturels sont peignés en arrière et employés pour former les tresses de derrière; s'ils étaient insuffisants, on ajouterait un chignon natté; sur le devant on pose un diadème frisé, surmonté et traversé par une natte. Tous ces *accessoires* ou *postiches* sont préparés chez M. Croisat, avec un talent qui défie l'œil le plus exercé de reconnaître où s'arrête la nature, — où commence l'art.

N° 2. *Coiffure de bal.* Entre les deux bandeaux de devant, ondulés et relevés sur des crêpés, on pose un nœud (voir le n° 48, accessoires de coiffures, dessin n° 6), auquel se rattache une touffe de boucles et que surmonte un oiseau. Par derrière on pose le chignon n° 11, et des fleurs.

N°s 3 et 4. *Coiffure de bal.* On exécute le devant de cette coiffure avec deux mèches serpentines (voir dans les accessoires de coiffures le n° 1) montées sur un petit peigne, frisées à très-larges ondulations; des fleurs remplacent ici les petites boucles, placées près du peigne des mèches. On natte plus tard les cheveux de derrière qui doivent être disposés de façon à garnir de chaque côté le bas de la tête en étant visibles par devant; mais il faut d'abord peigner les cheveux de devant à la chinoise, en laissant seulement par devant les mèches des tempes. On pose les mèches serpentines au-dessus du front, on crêpe les cheveux des tempes pour former les bandeaux des côtés, et l'on fixe les mèches serpentines au-dessus de ces bandeaux, en les piquant avec un peigne à longues dents; entre les deux tresses de derrière on place un chignon bouclé (voir le dessin n° 12 dans les accessoires de coiffures); on orne la coiffure avec des fleurs très-légères.

S'adresser directement à M. Croisat, pour tout ce qui concerne la coiffure.



N° 2. — COIFFURE DE BAL.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en velours bleu, garnie avec trois bandes de chinchilla; des bandes pareilles figurent sur le corsage montant; une veste arrondie et garnissant l'entournure et le bord inférieur des manches.

Petite fille de trois ans. Robe avec veste et gilet en popeline écrue, à filets noirs formant des carreaux; la garniture se compose, pour la jupe, de deux bandes; pour le corsage, d'une bande en cachemire rose, moucheté de pois brodés en soie noire.



N° 3. — COIFFURE DE BAL.

Robe en moire antique noire. Sur le bord inférieur se trouvent deux étroits volants tuyautés, surmontés de deux bandes en taffetas groseille, ornées de broderie russe en soie noire, et d'étoiles *appliquées* en velours noir. Sur le corsage cette garniture se répète en formant des brandebourgs, pas très-longs; mêmes ornements sur toute la longueur de la manche, du côté du coude; le taffetas groseille y est disposé en pattes isolées, puis en une seule bande, sur l'extrémité inférieure de la manche, garnie de plus avec un étroit volant tuyauté; le corsage est à pointes par devant, et le taffetas groseille y est disposé en deux bandes perpendiculaires, outre les brandebourgs. Coiffure en dentelle noire, avec un ruban en velours groseille.

MODES.

Les garnitures de robes les plus élégantes, en cette saison, se composent de bandes de fourrure. On les pose, soit en une seule bande, ayant 15 centimètres de hauteur, soit en deux bandes, l'inférieure plus large que la supérieure; celle-là a 6 ou 8 centimètres de largeur, celle-ci 4 ou 6 centimètres. La même garniture se répète sur le paletot, et se place en une seule bande sur les entournures des manches de ce paletot. La martre, le chinchilla, le petit-gris, le cygne, sont employés pour ces garnitures. L'une des dames *quêteuses* de la messe de Sainte-Cécile portait une robe en satin grenat, avec pardessus pareil, bordé de cygne; mais cette garniture convient plutôt aux toilettes d'enfant. Sur une robe de velours gros vert, gros bleu, violette ou noire, la fourrure produit un fort bel effet, surtout si le paletot est pareil à la robe et garni comme la robe.

En feuilletant nos derniers numéros, je découvre que la gravure fait grand tort à la prose, et qu'il reste peu de chose à dire de la mode. Les manteaux, les robes, les chapeaux, les coiffures, et même les

Digitized by Google

chaussures, tout a été reproduit pour être passé en revue par nos lectrices. En ce moment, on projette les toilettes de bal; mais le carnaval commence, à Paris, seulement après le premier jour de janvier. Les toilettes vaporeuses, les nuances *indécises*, seront à la mode. Ainsi, l'on préparait récemment une toilette de bal assez compliquée, et qui mérite une mention, ne fût-ce qu'à titre d'échantillon de la mode future.

Il y avait d'abord une jupe de satin blanc, recouverte d'une jupe de tarlatane rose, recouverte elle-même d'une tunique en tulle de blonde blanc, à dessins. Cette tunique, ouverte par devant, plus courte que la jupe de tarlatane, était entièrement garnie avec une blonde blanche peu froncée. Bruyères roses pour le bouquet de corsage, et branches de bruyères pour la coiffure.

Une très-simple toilette de jeune fille se composait d'une robe en taffetas blanc, bordée avec un volant à tête, découpé de chaque côté; sur cette robe, seconde robe en tarlatane blanche, garnie avec deux ruches tuyautées, étroites, remontant sur chaque lé; le bord de cette robe en tarlatane atteignait *à peine* le volant de la robe de taffetas blanc. Corsage décolleté, boutonné par devant, à basque carrée par derrière, fait en tarlatane blanche, et garni comme la robe; sous le bras gauche, à la hauteur de la taille, était fixé un large ruban en taffetas blanc entourant la taille *par devant seulement*, et rejoignant un second ruban fixé sous le bras droit. Réunis à cette place, les deux rubans se séparaient ensuite, retombaient sur la jupe, se rejoignaient pour former un simple nœud sans boucles, en relevant un peu la robe de tarlatane, puis se terminaient en deux bouts *treillagés* et frangés. A la ceinture, un peu sur le côté gauche, se trouvait un bouquet d'azaléas rose *tendre*. Le tour des épaules était garni avec deux ruches étroites en tarlatane; des azaléas roses et des branches de muguet formaient la coiffure.

On prépare, pour les jeunes femmes, des robes de crêpe garnies de franges d'or ou d'argent, des robes de tulle ornées d'une légère passementerie d'or ou d'argent, et retenues, çà et là, par des papillons d'or ou d'argent. Il faut bien que la richesse rivalise parfois avec l'élégance; mais rien ne vaudra jamais les fleurs, les rubans, le tulle et la tarlatane, employés comme éléments des toilettes de bal. La faveur rendue au satin, victime d'une si longue et si criante injustice, permet de *relever* encore l'éclat des toilettes du soir. La tarlatane et le tulle étaient un peu *ternes* sur leurs invariables robes de dessous en taffetas; mais rien n'est plus beau que les reflets argentés du satin blanc sous un voile diaphane. Les rubans de satin seront aussi fréquemment employés en ceintures et garnitures : mais le satin, soit en robes de dessous, soit en ruban, ne peut être porté par les jeunes filles; j'en préviens à l'avance mes jeunes lectrices.

Une toilette de tulle blanc se composait de deux jupes posées sur une robe de satin blanc; toutes deux étaient bordées avec cinq petits bouillonnés, *capitonnés* avec de gros boutons en perles blanches; la jupe de dessus était ouverte par derrière. Pour coiffure, un diadème en perles blanches, montées *à jour*, fort léger par conséquent; deux rangs de perles, attachées au diadème par derrière, retombaient assez bas sur le cou; ces perles étaient, bien entendu, fixées de chaque côté sur le diadème. E. R.

LES PRÉSENTS

DE NOUVELLE ANNÉE.

Bien des usages de la société moderne ont dévié de leur origine et ne gardent plus que leur enveloppe extérieure, vide du symbole qu'elle recouvrait. Ainsi les étrennes nous ont été léguées par les Romains, qui présentaient à leurs souverains, le premier jour de l'an, des branches coupées dans un bois de palmiers consacrés à la déesse de la force, *Strenua*. Au nom de cette déesse se rattache, dit-on, l'étymologie du mot *étrennes*. Ces branches étaient des dons allégoriques, destinés à représenter la paix et la concorde, filles de la force, dans l'antiquité comme de nos jours; car, s'il n'y a pas de sécurité pour les races faibles, il n'y a pas non plus de sécurité, de paix, de concorde et de confiance près des caractères faibles.

Maintenant le jour qui inaugure une année nouvelle est surtout la fête de la vanité. A Paris, l'on offre généralement des bonbons aux femmes et aux enfants; c'est le présent *sans conséquence*, dût son enveloppe coûter deux ou trois cents francs, et le seul qui puisse être fait par un étranger. Le contenu sert de passe-port au contenant. Un homme ne pourrait se permettre d'envoyer à une femme avec laquelle il n'a aucun lien de famille un présent quelconque; mais, si ce présent est un objet dont la forme peut servir à renfermer des bonbons, tout est sauvé : le présent peut être offert et accepté sans inconvénient.

Parmi ces inutilités coûteuses, les plus jolies sont, sans contredit, les grandes corbeilles, formant plus tard, lorsque les bonbons qu'elles contiennent ont disparu, d'élégantes et commodes tables à ouvrage. Elles sont montées sur des pieds de bambous, soutenant, dans leur partie inférieure, une petite corbeille; puis, à leur sommet, une corbeille beaucoup plus grande, à couvercle l'une et l'autre. En général, les corbeilles, même plus modestes que les précédentes, sont de meilleur goût, comme *enveloppe* des bonbons, que les affreuses boîtes en carton doré et enluminé, qui ne peuvent servir à aucun usage subséquent. Les plats et les *bols* en porcelaine de Chine, du Japon, ou porcelaine ancienne, sont aussi d'agréables *contenants*.

En ce qui concerne les présents distribués dans la famille, ou bien offerts à des amis intimes, il est un principe trop souvent méconnu, et dont on devrait cependant éviter de se départir : il faut se conformer aux goûts du destinataire, au lieu de consulter ses propres goûts; en un mot, donner ce qui plaît à celui qui reçoit, non ce qui plaît à celui qui donne. Le contraire arrive trop généralement, tant nous sommes irrésistiblement portés à juger les autres d'après nous-mêmes, tant il semble difficile de faire abstraction de sa personnalité, même dans les circonstances où elle doit complétement s'effacer. Ainsi une personne frivole offrira un présent frivole, même à une personne dont les goûts sont sérieux, l'humeur grave ou modeste. En recommandant d'oublier, à l'occasion du jour de l'an, ses propres inclinations, en leur substituant le respect des goûts d'autrui, j'éprouve moi-même combien cette règle est difficile à appliquer, car il me semble (et je crains que cette persuasion ne soit un peu personnelle), il me semble, dis-je, que les livres sont le plus beau et le meilleur des présents offerts à tous les âges. J'ajouterai cependant, pour prêcher d'exemple, que les jeunes filles et les femmes frivoles ne les accueillent pas avec un extrême enthousiasme, et qu'elles préféreront, sans nul doute, une inutilité quelconque.

Aux amateurs de mémoires et de correspondances historiques, la librairie Firmin Didot offre le curieux *Journal de Dangeau*, dont le manuscrit a été annoté par Saint-Simon lui-même, les *Lettres de Mme du Deffand à Horace Walpole*, la collection des *Mémoires servant à l'histoire de France*, réunis par M. Barrière.

Dans un ordre artistique, on trouve, à la même librairie, une collection hors ligne : *les Chefs-d'œuvre des grands maîtres*, copies en format réduit des meilleurs tableaux dus aux peintres illustres de toutes les époques, reproduits par un nouveau procédé, avec toutes leurs couleurs. Cette collection se publie par livraisons, contenant chacune une planche et quatre pages de texte; le prix de chaque livraison est de 30 francs. Six livraisons sont déjà publiées. C'est un splendide présent qui peut être offert à un prélat, et aussi à toutes les personnes douées de goûts artistiques.

La même maison publie, sous ce titre : *Bibliothèque des mères de famille*, une série de volumes écrits à la fois pour les jeunes filles et les jeunes femmes, et destinés à offrir des lectures convenant à l'âge pour lequel on trouve un si petit nombre de lectures. Cette collection, qui s'augmente chaque année et se compose de volumes pouvant être acquis isolément, renferme les *Lettres d'une marraine à sa filleule*, le *Journal d'une jeune fille pauvre*, l'*Histoire d'une famille*, les *Rêves dangereux*, ouvrages déjà connus de nos lectrices, qui ont bien voulu leur accorder leur approbation.

La meilleure étrenne, en même temps que la moins coûteuse, est, sans contredit, un abonnement au *Magasin pittoresque*, au *Tour du Monde*, publié sous la direction de M. Charton; — les enfants seront heureux de recevoir le *Magasin d'éducation et de récréation*, dirigé par MM. Macé et Stahl, publié par M. Hetzel. La même librairie a mis en vente *la Plante*, botanique simplifiée, par M. E. Grimard. Nulle science n'est plus intéressante, lorsqu'elle est enseignée avec l'ordre, la méthode claire et facile, mis par l'auteur au service du jeune et vieux public. On trouve chez le même éditeur les *Contes* de Charles Nodier, illustrés par Tony Johannot. On connaît par ouï-dire ces petits chefs-d'œuvre; il est temps que nos contemporains fassent plus directement connaissance avec cet esprit fin et gracieux, brillant et élégant.

En dehors de ces étrennes utiles et charmantes, il y a beaucoup d'objets qui sont de nature à être offerts le premier jour de l'an; il me serait difficile, ou plutôt impossible, d'en faire la nomenclature, car leur choix doit être toujours subordonné à leur destination et satisfaire les goûts particuliers des personnes qui doivent les recevoir. Il ne s'agit pas, en effet, de se débarrasser, vaille que vaille, d'un soin importun, de consacrer aux présents que l'on veut faire une somme indifféremment dépensée; il faut se pénétrer de la véritable signification des présents du jour de l'an, qui ne sont autre chose qu'un symbole d'amitié, de sympathie, représentant à la fois le souvenir et le désir de rendre ce souvenir agréable à ceux qui le reçoivent.

Les jeunes filles ne peuvent offrir à leurs parents et à leurs vieux amis qu'un travail quelconque exécuté par elles. Les bourses, les blagues à tabac, les pantoufles, les calottes, les écharpes cache-nez, les portefeuilles, les porte-cigares, les corbeilles à papier, les essuie-plumes, les porte-montres, les *chancelières*, sont les objets qui conviennent le mieux pour l'élément masculin; les coussins, les tabourets, les poufs, les corbeilles, les plateaux de lampe, les pliants, les voiles de fauteuil, en un mot, tous les objets faisant partie de l'ameublement d'un salon ou d'une chambre à coucher, sont plus particulièrement dévolus aux mères, grand'mères, tantes, etc. Notre journal publie pendant toute l'année une riche collection de tous ces objets, et nos lectrices doivent avoir seulement l'embarras du choix.

Les jeunes filles bien élevées n'auront pas oublié en cette circonstance leurs institutrices et leurs professeurs; le premier jour de l'an doit servir en effet à reconnaître les soins qui ne sont jamais suffisamment rétribués par l'argent. C'est seulement aux jeunes *merveilleuses*, enivrées par le luxe de la maison paternelle, qu'appartiennent les sentiments d'ingratitude et de dédain, trop souvent manifestés envers ceux qui possèdent le savoir — sans la fortune, trop souvent éprouvés par les cerveaux vides, par les cœurs dépourvus de délicatesse. Ce ne sera pas précisément une *inutilité* que l'on offrira à une institutrice, car, en bien des circonstances, un solide objet de toilette pourra lui rendre un service réel; ce sont par conséquent les parents qui choisissent l'étrenne offerte par l'élève. Un présent de cette nature doit être fait avec une extrême délicatesse, et l'on en sollicitera l'acceptation comme si elle constituait une grâce. L'*assaisonnement* d'un présent a plus de valeur que le présent lui-même. Supprimez, en effet, l'empressement gracieux qui doit l'accompagner pour le rendre acceptable, et le présent, n'ayant plus que sa valeur intrinsèque et brutale, deviendra une offense et constituera une humiliation. Il faut, en toute occasion, se substituer par la pensée aux personnes avec lesquelles on se trouve en relation, s'interroger et se répondre consciencieusement, se représenter ce qui nous semblerait déplaisant si les positions étaient interverties, et l'éviter soigneusement à autrui. Les jeunes filles de notre époque ont surtout besoin de méditer sur l'insuffisance des richesses, qui sont trop souvent considérées comme dispensant de tout devoir du cœur, et représentant tous les avantages ici-bas. Les richesses ne donnent pas l'intelligence, et bien souvent, au contraire, contribuent à l'atrophier, à l'amoindrir, ce résultat est immanquable, lorsqu'on accorde à leur possession une importance trop grande. Les richesses ne développent pas à elles seules les qualités du cœur; toutes les jouissances qu'elles peuvent accorder sont d'un ordre purement matériel, par conséquent inférieur. Pour être respectable lorsqu'on est riche, il faut donc posséder ou acquérir d'autres richesses plus personnelles : l'instruction, la bonté, la délicatesse du cœur. Les personnes qui ont ces qualités méritent par conséquent le respect, lors même qu'elles ne sont pas riches. C'est là une vérité trop souvent méconnue à notre époque, qui semble saisie d'un vertige la portant à l'idolâtrie du veau d'or. Par une singulière et inexplicable contradiction, on rencontre parfois cette idolâtrie, même chez les femmes qui connaissent et pratiquent leurs devoirs de piété, et qui sont élevées dans la sublime religion chrétienne, dont le Dieu vécut et mourut pauvre au milieu des pauvres.

La nature de l'étrenne offerte aux jeunes filles dépend absolument de la fortune de leurs parents. Pour beaucoup d'entre elles, déshéritées de tout superflu, la meilleure étrenne est un objet de toilette en harmonie avec leur position et leurs habitudes. Pour celles qui possèdent l'aisance ou la richesse, l'étrenne n'est pas strictement circonscrite dans les limites de l'utilité : un bijou de jeune fille, une petite croix en perles, en turquoises, en rubis, en grenats, suspendue à une imperceptible chaînette d'or, une broche, une boucle de ceinture, un nécessaire de couture, avec tous ses ustensiles plus ou moins coûteux, représentent les étrennes qui sont les mieux accueillies. Les petits meubles, tels qu'une table à ouvrage, une étagère, un petit bureau, une bibliothèque, leur causent aussi un plaisir infini, pour peu qu'elles aient des goûts casaniers, et non des inclinations frivoles. Quant aux jeunes garçons, on leur donne des livres, un attirail de chasse, une épingle de cravate, des boutons de manchette, etc., selon leurs inclinations particulières.

Avant de terminer cet article de *circonstance*, je réitérerai un vœu déjà exprimé l'année dernière, et je dirai à nos lectrices de tout âge. *N'oubliez pas les enfants pauvres !* On peut les rendre heureux à bon marché, car ils ne sont pas *blasés* sur les superfluités, et il est cruel de penser que ce jour, consacré à la joie de l'enfance, ne leur apporte pas même un jouet de 60 centimes. Superflu ! soin frivole !... dira-t-on peut-être en lisant cette recommandation. Je ne le crois pas; je pense qu'il serait bon, non-seulement pour les enfants pauvres, mais aussi pour les enfants riches, que l'on habituât ceux-ci à faire une petite part dans leurs joies à ces autres enfants auxquels toute joie est inconnue; ce sentiment constituerait un bon commencement d'année.

EMMELINE RAYMOND.

Digitized by Google



ONCLE ET NIECE.

Mme Desforges avait perdu depuis plusieurs années son mari, qui avait dignement rempli pendant quinze ans les fonctions d'instituteur dans un bourg d'Alsace; elle habitait maintenant une petite maison située à l'extrémité du bourg, et, par conséquent, dans le voisinage immédiat du château auquel ce bourg empruntait son nom. Devant la maison s'étendait un jardin rempli de fleurs; et, malgré la pauvreté, la paix et le contentement habitaient cette demeure. Mme Desforges était laborieuse, et possédait la véritable piété, celle qui ne connaît point l'intolérance, qui s'abstient de juger et de condamner les créatures humaines, qui voit partout, dans la religion, des préceptes d'humilité et de tendresse, et n'y découvre nulle part des sentiments d'orgueil et de haine; en un mot, elle pratiquait l'Évangile au lieu de le citer, et elle avait élevé ses enfants dans l'amour de Dieu et dans la pratique des lois qu'il a données aux hommes.

Son fils Frédéric avait quatorze ans, il était en apprentissage chez un maître menuisier dans le village voisin; sa fille Christine, âgée de dix-huit ans, l'aidait dans les travaux de couture qui, en s'ajoutant à un modique revenu, faisaient vivre la famille.

Un dimanche, — c'était un des plus beaux jours du mois de septembre, — la mère était assise dans son jardin, entre ses deux enfants; elle tenait une lettre à la main, et leur disait de sa voix si douce :

« Avant de prendre une semblable décision, j'ai voulu avoir votre avis à tous deux; mais tes arguments ne m'ont pas convaincue, mon cher Frédéric. »

Celui-ci prit la parole avec une extrême vivacité :

« Si notre vieux oncle vient s'établir ici, il faut renoncer à la paix et à la joie de notre intérieur.

— Je ne puis admettre cette crainte, » reprit Christine; « s'il en était ainsi, notre paix eût été bien fragile. Va!... elle est plus solide que tu ne le crois, car elle réside en nous, dans nos cœurs.

— Un vieux avare, » continua Frédéric sans répondre à sa sœur, « qui n'a jamais voulu faire aucun sacrifice pour me mettre à même d'étudier, moi, qui suis cependant le fils de son frère!

— Cette raison d'exclusion n'est point valable, » dit la mère en souriant, « car elle est trop entachée de personnalité, et me donne une mauvaise opinion de ton impartialité; j'espère d'ailleurs que tu seras tout aussi heureux en devenant un menuisier habile, que si tu avais embrassé une autre profession.

— Je l'espère aussi, » reprit Frédéric..... « Mais vous m'obligez à avouer que les motifs énoncés par moi ne sont en effet que des prétextes..... J'aurais préféré qu'ils vous parussent valables; vous les rejetez..... Il faut bien vous dire que l'on raconte sur mon oncle une étrange histoire qui se serait passée lorsqu'il habitait ici comme garde forestier du château.

— Tu sais bien, » interrompit Mme Desforges, en pâlissant, « que la charité nous commande de ne pas juger notre prochain d'après les propos, presque toujours mensongers, qui circulent. Laissons à Dieu le soin de rechercher et de punir, s'il y a lieu, les coupables; la question est celle-ci : Pouvons-nous repousser un vieillard, débile, aveugle, qui nous demande de le recueillir? Vous connaissez par moi le cœur de votre excellent père; qu'eût-il fait en cette circonstance?

— Il aurait ouvert sa maison à son frère, » répondit vivement Christine.

Frédéric baissa affirmativement la tête, et regarda sa sœur d'un air pensif.

« Tu dis qu'il est avare? » continua celle-ci, « peut-être n'est-il que pauvre. Dans ce cas, il est d'autant plus impossible de le repousser.

— Mais s'il était riche comme on le dit? » répondit Frédéric.

« Tant mieux, alors; car il payera une pension à notre mère, et elle ne sera plus obligée de coudre depuis le matin jusqu'au moment où elle va se coucher.

— Mais si sa fortune était due à un crime? » reprit Frédéric avec emportement.

« A un crime!... » répéta Christine en baissant la voix... Elle réfléchit quelques moments; puis, relevant la tête avec courage, elle reprit la parole : « Dans ce cas, mon frère, il aurait encore plus besoin de nous, car il serait encore bien plus malheureux que nous ne pouvons l'imaginer. »

Mme Desforges se leva pour regagner sa chambre, et annonça à ses enfants que, toute réflexion faite, elle allait écrire à son beau-frère pour lui annoncer qu'elle irait le chercher dès qu'il aurait fixé le jour qui lui conviendrait le mieux pour s'installer parmi eux.

Le frère et la sœur, restés seuls, gardèrent le silence pendant quelque temps. Christine reprit la parole avec une répugnance visible.

« Dis-moi ce que tu sais... ce que l'on dit sur le compte de notre oncle; aussi bien, vaut-il mieux regarder le mal en face, soit pour s'en délivrer s'il n'est qu'un fantôme, soit pour le combattre s'il existe réellement. »

Frédéric ne se fit pas prier pour raconter tous les détails qu'il tenait du maître menuisier, et il commença le récit suivant :

« Lorsque les ennemis envahirent la France en 1815, notre oncle, actuellement aveugle, était jeune, robuste, et remplissait les fonctions de garde forestier. A cette époque, mon maître, fils du meunier dont on aperçoit d'ici le moulin, vivait chez son père, et du moulin on voit fort bien la maison du garde. M. de la Fresnaye, père du propriétaire actuel, avait une extrême confiance en notre oncle, et le considérait comme le plus fidèle de ses serviteurs. M. de la Fresnaye avait assisté aux horreurs qui se sont commises pendant la révolution, et il avait réussi à émigrer; il avait connu la misère.... Bref, il craignait toute espèce de bouleversements, et redoutait toujours d'être atteint par les malheurs et les privations dont il avait gardé le terrible souvenir. Il venait, grâce à la fortune de la femme qu'il avait épousée, de racheter une partie de ses domaines, mais il n'avait encore pas payé ce qu'il devait pour ses terres; il attendait d'Angleterre (pays de sa femme) des sommes considérables, représentées par des obligations souscrites par plusieurs individus. M. de la Fresnaye perdit la tête en apprenant que l'ennemi entrait en France; et, craignant d'être assiégé et tué dans son château, il se décida à fuir immédiatement. On annonçait que les Prussiens se montraient dans les environs. Alors on fit à la hâte quelques préparatifs; on enterra l'argenterie, on plaça dans un coffret en bois de chêne, garni de ferrures, tous les papiers importants, les obligations, qui représentaient la presque totalité de la fortune de Mme de la Fresnaye; on y joignit une somme de 40,000 francs, préparée pour effectuer le payement d'une partie des terres et des forêts qui avaient été rachetées; on y mit aussi des diamants; et enfin le comte se sauva déguisé (sa femme était en ce moment-là à Londres, près de sa famille), en chargeant son fidèle Desforges de le rejoindre avec le coffret qu'il ne voulait pas emporter lui-même, dans la crainte d'être reconnu par quelques mauvais drôles, attaqué et dépouillé.

« M. de la Fresnaye se sauva à travers les forêts, et se rendit d'abord chez un seigneur de ses amis, qui demeurait non loin d'ici. Les Prussiens arrivèrent en effet, et pillèrent, autant que cela leur fut possible; mais ils furent désagréablement interrompus dans cette occupation par quelques régiments subitement envoyés à leur rencontre et par les paysans eux-mêmes qui, se voyant un peu soutenus, se jetèrent sur l'ennemi, en cognant avec tout ce qui leur tombait sous la main. Les Prussiens furent obligés de déguerpir, après un combat terrible, dont mon maître garde encore le souvenir. Il avait grimpé tout au haut du moulin, et avait entendu pendant cette nuit épouvantable tous les mouvements de la cavalerie et des troupes. Son père était au château, pour aider à chasser l'ennemi; il m'a raconté que, pendant tout ce vacarme et toute cette agitation, il avait vu briller une petite lumière tranquille dans la maison du garde. Enfin il entendit les Prussiens galoper tout près du moulin, et le bruit des pas de leurs chevaux se perdit dans le lointain... Les lumières du château s'éteignirent une à une... seule, la lumière du garde forestier continua à briller dans la nuit, redevenue tranquille.

« Le lendemain on ne parlait, bien entendu, que de ces terribles événements, et l'on trouvait qu'on en était encore quitte à bon marché, car le pays semblait être délivré pour quelque temps; mais une perte considérable atteignait M. de la Fresnaye, qui, d'après ces bonnes nouvelles, revint le jour même chez lui. Il reçut la visite de notre oncle, qui lui raconta en gémissant qu'il avait été surpris par une bande de Prussiens, lesquels lui avaient enlevé le coffret qui contenait tous ses papiers, l'argent et les bijoux de son maître. Il donna sur cette attaque les détails les plus précis, et en apparence les plus véridiques; mais personne n'a ajouté foi à son récit. Cependant, comme on ne pouvait fournir aucune preuve à sa charge, il fallut bien laisser tomber cette triste affaire.

« La perte de ces papiers fit naître une série de réclamations contre M. de la Fresnaye; on refusa de payer, en Angleterre, les sommes dont il ne pouvait produire les titres, et sur lesquelles il comptait pour se libérer vis-à-vis des vendeurs qui lui avaient cédé ses terres. Son domaine s'en alla pièce à pièce, et il vit sa fortune se fondre peu à peu; sa femme mourut de chagrin en Angleterre; il ne lui resta que son fils, qui est le propriétaire actuel, mais propriétaire de peu de chose. Ah! si l'on pouvait retrouver au moins les papiers, on obligerait tous les coquins qui ont profité de ce désastre à restituer la fortune de l'ancienne Mme de la Fresnaye. C'est justement cette histoire de coffret volé qui, en s'ébruitant, leur aura donné l'idée de nier qu'ils devaient ces sommes. M. de la Fresnaye est mort peu après, désespéré de léguer à son fils un si pauvre héritage.

— Frédéric, » dit Christine toute songeuse, « crois-tu vraiment que notre oncle ait gardé ce coffret?

— Personne n'en sait rien, » répondit Frédéric; « mais en ce temps-là il a voulu partir pour l'Amérique; il est devenu aveugle tout d'un coup, et tout le monde disait ici que Dieu l'avait visiblement châtié. Alors il a quitté le pays, et il est allé vivre avec une sœur à lui (tu sais qu'il est seulement le demi-frère de notre père), qui avait, dit-on, un peu de bien, et dont il a dû hériter, puisqu'elle vient de mourir. Quelle que soit la somme qu'il possède, » ajouta Frédéric, « il est très-pénible de penser que nous allons avoir sous notre toit un frère de notre père, un Desforges enfin!..... qui est déshonoré...... à tort ou à raison.

— Nous lui sommes d'autant plus indispensables, » dit Christine avec tristesse; « abandonné, méprisé de tous, vieux, faible, aveugle.... ah! qui le recevrait, si nous l'abandonnions!

— Mais songe donc, » dit le jeune garçon dont la joue était en feu, et dont les yeux lançaient des éclairs, « songe que l'on va dire partout que c'est pour son argent, pour ce vilain argent, que nous le prenons avec nous! On va nous regarder comme les complices de cette affreuse affaire!

— Non! » reprit Christine avec fermeté; « notre père et notre mère sont assez connus pour qu'on ne nous impute rien de semblable. Personne ne nous accusera de manquer de probité.... tandis que la réputation de notre père pourra peut-être aider son frère, soit à se disculper, soit à réparer le mal qu'il a fait.

— Réparer! » s'écria Frédéric; « et comment s'y prendrait-il?

— En restituant les papiers et l'argent, qui aideraient la famille de la Fresnaye à sauver ce qui reste de sa fortune, en confessant son crime, en en sollicitant le pardon.

— Vraiment? tu crois que cela va se passer ainsi? » dit le jeune garçon d'un ton ironique. « Tu peux te flatter de bien connaître les hommes!

— Je sais qu'il faut que justice se fasse, dans un sens ou dans un autre; qu'un innocent ne doit plus être traité comme s'il était un criminel, — ou bien qu'un criminel lave son péché, — et je travaillerai de toutes mes forces à cette œuvre de réparation. J'ignore comment je m'y prendrai; mais j'ai confiance en Dieu; il m'inspirera. »

La nuit étant venue, Frédéric retourna chez son maître; Mme Desforges se coucha de bonne heure, car elle voulait être matinale; Christine resta seule au jardin. La lune s'éleva lentement dans un ciel sans nuage; l'aspect du jardin avait changé; le soleil l'inondait naguère d'une clarté riante, et la joie semblait éclater de toutes parts; la nuit lui communiquait une sérénité auguste, une paix ineffable; les dahlias portaient plus modestement leurs vêtements de velours, les marguerites s'inclinaient les unes vers les autres; leurs groupes compactes, composés de fleurs de diverses couleurs, représentaient assez bien une famille nombreuse dont les divers membres ont entre eux à la fois une ressemblance générale et des dissemblances particulières; la marguerite blanche se pressait près de la marguerite violette, qui coudoyait la marguerite rose, issue du même pied que les précédentes; les clochettes des fuchsias se penchaient vers le sol dans une pose méditative; le réséda prodiguait son parfum si doux et si pénétrant.

« Comme la nuit est belle! » se dit Christine; « quel calme! Celui qui a fait tout ce qui m'entoure, celui qui a fixé ces astres sur le ciel, et qui a fait croître sur la terre cette joie des yeux qu'on appelle les fleurs, peut, s'il le veut, faire naître le repentir dans un cœur endurci. Oh! oui; il enverra à mon oncle le désir d'expier son crime, et de mériter son pardon, en s'humiliant, en réparant, autant que cela est possible, le mal qu'il a commis! »

Et la jeune enthousiaste regagna sa chambre, en se promettant de travailler de toutes ses forces pour arriver à ce résultat.

Tandis que Christine se livrait à ces espérances, le vieux aveugle se trouvait seul dans une chambre obscure; mais les ténèbres qui l'entouraient n'étaient rien auprès de celles qui avaient envahi son âme, habitée par la défiance, l'avarice, la mélancolie et les souvenirs d'un mauvais passé. Vingt ans s'étaient écoulés depuis qu'il était venu s'établir dans sa ville natale, près d'une sœur qui ne s'était pas mariée. Le caractère de cette sœur offrait malheureusement beaucoup de points de ressemblance avec le sien propre; l'avidité, la rudesse, le mépris des lois divines régnaient dans cette âme inaccessible à tout bon sentiment. Ils avaient tristement vécu et vieilli l'un près de l'autre, en s'occupant seulement de barricader soigneusement leurs fenêtres, de verrouiller leurs portes, de compter le soir leurs pièces d'or, et de les recompter le matin, pour s'assurer qu'aucun voleur n'avait enlevé leur trésor. Mais cette sœur mourut, et l'aveugle n'eut plus un moment de repos; endormi ou éveillé, il rêvait sans cesse de voleurs et d'assassins, et parfois il ne pouvait se résoudre à se jeter sur son lit, tant il craignait de se réveiller dévalisé. Dans sa détresse, il se souvint de sa belle-sœur, de la scrupuleuse probité que chacun lui reconnaissait, et il se décida à chercher un refuge près d'elle; elle était pieuse, et, quoiqu'il eût souvent raillé, avec la sœur qu'il venait de perdre, la *niaiserie* de Mme Desforges, il comptait, au nombre des garanties qu'elle lui offrait, justement ce respect du devoir qui avait maintes fois excité son hilarité; il pensait qu'il s'ennuierait près d'elle, mais enfin il se disait que sa vie et son argent y seraient du moins en sûreté.

Il pria donc le curé d'écrire à sa belle-sœur et de se faire adresser sa réponse. Ne doutant pas que sa réputation de richesse le ferait bien accueillir par la famille de son frère, il s'occupa de tous ses préparatifs de départ avec l'aide du bon curé; celui-ci lui apporta bientôt le consentement de Mme Desforges; deux jours plus tard, sa belle-sœur vint le chercher.

Ce fut par une calme et belle soirée que M. Desforges entra dans la maison de son frère; une fraîche voix de jeune fille lui souhaita la bienvenue; un bras délicat, mais robuste, s'offrit pour le conduire, et Christine l'installa dans la grande chambre du rez-de-chaussée, dont les deux fenêtres s'ouvraient sur le jardin. Tout en donnant à son oncle les soins que réclamait son infirmité et sa qualité d'hôte, la jeune fille étudia curieusement ce visage, dont les yeux, à jamais fermés, ne pouvaient découvrir l'examen dont il était l'objet. L'expression des traits de M. Desforges était sombre, inflexible; il semblait s'être retranché dans une forteresse, pour défendre contre tous venants ses actes, ses sentiments, ses passions. Il parut surpris des soins affectueux dont il était entouré par sa nièce; puis un sourire sceptique, glacé,

Digitized by Google

se montra sur ses lèvres minces et blanches; il déclara qu'il avait besoin de repos et renvoya Christine.

Mais elle resta au jardin et se promena doucement devant les fenêtres de son oncle; l'air était si doux et si chaud que M. Desforges avait laissé ses fenêtres ouvertes. Au lieu de se reposer, comme il en avait manifesté l'intention, il se mit à marcher d'un bout à l'autre de sa chambre, lentement d'abord, en avançant les mains pour reconnaître la situation de chaque meuble, puis d'un pas plus ferme et toujours plus rapide. Tout en marchant, il se parlait à lui-même, et chaque fois qu'il atteignait l'une des fenêtres, Christine entendait quelques mots de son monologue.

« La petite fille est bien avisée..... Oui, oui, l'argent est toujours bon à quelque chose... l'argent est bon à tout... On me soignera bien... Après moi... Rien tant que je vivrai... Elle sera bien contente de trouver mon argent... »

Christine n'en entendit pas davantage; son oncle ferma ses fenêtres, et elle remonta à sa chambre, navrée de la découverte qu'elle venait de faire. Quoi! c'était à un motif sordide que l'on attribuait son empressement! Les soins donnés au frère de son père étaient, selon lui, une adroite manœuvre pour capter son héritage!... La rougeur couvrait son visage, les larmes montèrent à ses yeux...; elle eut un moment de défaillance et songea à abandonner son projet; mais son caractère était vaillant, et elle surmonta son dégoût en se décidant à ne pas abandonner son œuvre réparatrice.

Elle se leva de bonne heure, prépara elle-même le déjeuner de son oncle, et le porta à la grande chambre du rez-de-chaussée; son pas était bien léger, mais M. Desforges l'entendit.

« Qui entre chez moi? » dit-il sur un ton d'interrogation un peu hargneuse, en relevant sa tête qui était appuyée sur sa main.

« C'est moi, Christine, votre nièce; je vous apporte votre déjeuner.

— Ah! c'est juste; je vous remercie.

— Ne voulez-vous pas vous rapprocher de la fenêtre? Le déjeuner est là, sur une table, en plein soleil.

— C'est beau et bon, le soleil; là-bas, dans la maison que j'habitais avec ma sœur, il n'y avait jamais de soleil dans ma chambre. »

Il vint s'asseoir dans un grand fauteuil.

« Voulez-vous que j'ouvre la fenêtre? Il y a ici près une plate-bande de réséda, et l'odeur en est si agréable!

— Oui, cela me fera plaisir; il y a vingt ans et plus que je n'ai respiré ce parfum.

— Il y a aussi des giroflées...

— Ah!... je les ai toujours aimées. »

Christine connaissait cette particularité; elle savait que le jardin attenant à la maison du garde était toujours rempli des plus belles giroflées.

M. Desforges se taisait; Christine se leva doucement et se dirigea vers la porte.

« Est-ce que vous allez me laisser seul pendant toute la journée? » dit le vieillard avec un ton inquiet.

« Si vous me permettez de rester avec vous, je ne vous quitterai pas; je vais aller chercher mon ouvrage et aussi un livre, si vous voulez, afin de causer et de lire alternativement.

— C'est une bonne idée!... » et quelque chose comme un sourire essaya d'animer ce visage de granit; « le temps passerait ainsi; je ne serais pas seul, et il est triste de ne jamais entendre une voix près de soi. »

Christine monta rapidement dans sa chambre; elle y prit son ouvrage, et examina les deux tablettes de bois qui contenaient sa modeste bibliothèque; elle choisit un volume, et rejoignit son oncle.

(La suite prochainement.)

EMMELINE RAYMOND.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

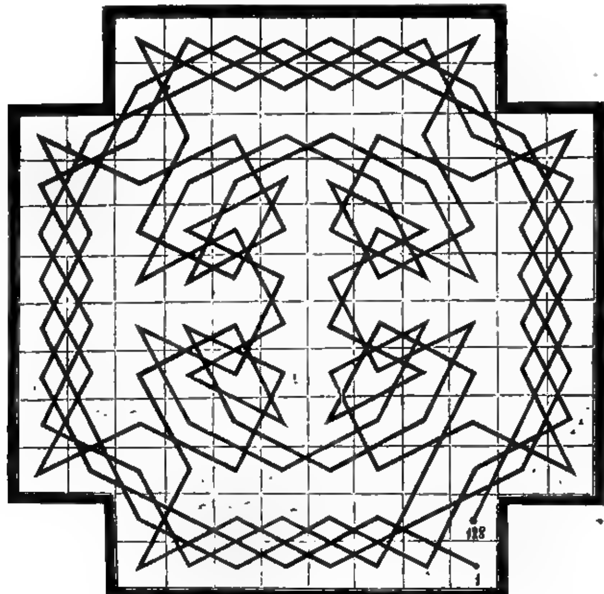


Toute lettre non accompagnée de la bande d'un numéro du journal portant le nom de l'abonnée et le numéro de son abonnement est considérée comme non avenue.

Il est *impossible* de répondre dans le prochain numéro qui paraît immédiatement après la réception de la lettre. Il est inutile de s'adresser à Mme Raymond pour des commissions, quelles qu'elles soient, ni pour l'envoi de patrons autres que ceux publiés dans le journal.

Le P..., Dordogne. Nous ne pourrons faire paraître ce dessin; pour l'avoir, s'adresser à la maison Sajou, rue Rambuteau, 52. — *Avenue de Neuilly*. La collection des précédentes années de la *Mode illustrée* contient un grand nombre de travaux en laine, de tous genres. — *N°* 44,442. Les morceaux du corsage doivent être moirés comme ceux de la jupe. Aucune garniture n'est nécessaire pour cette robe. — *N°* 12,011, *Nièvre*. Merci d'abord pour cette lettre, qui est à la fois sensée, spirituelle et bien aimable. Je n'oublierai pas la demande qui m'est adressée, et j'y satisferai dès que cela sera possible. J'ignore si l'on portera des talmas l'été prochain, je ne le crois pas. Les voiles de canapé se font en ligne droite, comme une bande. Il nous sera impossible de faire paraître cette année des patrons pour bonnets de nuit, ayant déjà dépassé le nombre des planches de patrons que nous devons donner. Les pointes en dentelle de laine se porteront toujours: pour 30 francs, on a une *pointe* convenable. Merci aussi pour la recette. — Mme *E. P. à Bon...* Merci pour l'envoi. M. Croisat a eu raison; si le travail au métier fatigue ma filleule, je l'engage à faire des travaux au crochet; rien n'est plus amusant. — *N°* 24,906. Lorsqu'on ne peut porter un corset, il faut renoncer aux corsages plats, et les remplacer par des vestes, ou des robes faites en forme de peignoir, dont il paraîtra un patron avant la fin de l'année. — *N°* 27,626, *Vienne*. On n'a rien reçu pour la roulette. — *D'une triste demeure*. Le manteau, quelle que soit sa forme, ne peut être mis pour un grand deuil de veuve; le châle long est de rigueur; les chapeaux de crêpe se doublent en taffetas pour l'hiver, le fond peut en être *mou*; coiffure très-simple, composée de bandeaux plats, ou de nattes; l'astrakan n'est pas de rigueur, mais c'est la *seule* fourrure que l'on puisse porter en grand deuil. — *N°* 28,758; *Château de R...., Cantal*. On porte des manteaux en soie, doublés et ouatés; la nuance paille ne convient pas beaucoup pour toilette de jeune fille; les garnitures en dentelle noire ne lui conviennent pas du tout. Corsage montant, plat, à basques, ou bien *à écharpes* (modèle publié dans la douzième livraison des *Patrons illustrés*); résille en soie fine. Rien ne s'oppose aux jupons noirs, en moire anglaise, même pour un deuil. On porte toujours des vestes courtes et arrondies; une blouse en cachemire serait moins jolie qu'une robe à corsage pour petite fille de trois ans. Quant aux patrons demandés, impossible pour cette année; nos abonnées en auront reçu deux de plus que le nombre promis. Quant aux dernières questions, voir le *Secret des Parisiennes*, dans le n° 47. — *N°* 6,888, *Seine-et-Oise*. Une jeune fille porte, à tout âge et à toute heure, si elle veut, les ceintures à longs pans, nouées par derrière. — Mlle *C. Espagne*. Les personnes qui s'occupent de peinture mettent par-dessus leurs vêtements, quand elles travaillent, une sorte de blouse large, en toile grise ou écrue. — *N°* 44,364, *Basses-Pyrénées*. On a déjà reçu plusieurs patrons de pardessus pour petite fille; la treizième livraison des *Patrons illustrés* en contiendra encore un. S'adresser, pour les crinolines, à la maison Ziègle, rue des Jeûneurs, 35. — *N°* 20,734, *Morbihan*. Les sorties de bal, pour femme, comme pour jeune fille, ont invariablement la forme des bournous, ou celle d'un long talma; on en fait aussi à manches (forme paletot), en cachemire blanc ou de nuance claire. Merci pour cette aimable lettre. — *N°* 22,367. On porte des vestes à tout âge et dans tous les théâtres, et l'on porte des chemisettes en nansouk, ou cachemire, sous les vestes; à trente-cinq ans, d'ailleurs, il n'y a pas encore de toilette que l'on doive s'interdire, et, de plus, la robe dont on me parle, et qui a été critiquée, pouvait être portée même dix ans plus tard. — *N°* 43,210, Mme *de C.* Il est bien rare que l'on porte des tabliers, et l'on n'en voit qu'aux ouvrières. L'alpaga n'est pas une étoffe de grand deuil, mais on peut la porter avec un vêtement de velours, pour le demi-deuil. Il vaut mieux plier les robes lé par lé, et les serrer ainsi, que de les garder suspendues, lorsqu'on ne doit pas les porter; il vaudrait mieux encore découdre les plis des robes avant de les serrer. — *N°* 781, *Aisne*. Nous avons déjà dépassé le nombre des patrons que nous nous sommes engagés à publier, et ne pourrons, à notre grand regret, faire paraître celui qu'on nous demande. Les *grelots* en acier seraient trop bruyants. S'adresser, pour toutes les commissions, à Mme Page, boulevard Magenta, 129. Le corsage de drap à basques, par derrière; il est impossible, même pour une *grand'mère*, de repousser les basques, lorsque le corsage diffère de la robe qu'il doit accompagner. Merci pour les éloges accordées au journal. — *N°* 41,379, *Bouches-du-Rhône*. Le manteau pareil à la robe sera plus joli qu'un manteau blanc; forme paletot bordé de cygne; même bordure autour des entournures de manche, et même manchon; les chapeaux doivent être ronds, à fond pas très-élevé, avec plume blanche. — Mme *de A...., à Ch....* Nous ne nous chargeons d'envoyer aucun dessin en dehors de ceux publiés dans le journal. S'adresser à M. Sajou, rue Rambuteau, 52. — *Pont-Audemer*. Ces explications ont été données dans le n° 34. — *N°* 27,626, *Vienne*. On n'a jamais remis aux bureaux d'abonnements le montant du prix de la roulette. — *N°* 31,424, *Côte-d'Or*. Nous ne pouvons nous charger d'aucune commission. S'adresser directement aux fabricants, dont l'adresse accompagne les modèles que nous publions; ainsi que nous le répétons bien souvent, toute réponse *directe* étant impossible, il est inutile de nous envoyer un timbre-poste, que nous ne pouvons même pas renvoyer. — Mme *Le G., à P.....* a reçu des dessins et descriptions de garniture; découper le bord de la robe en *dents*, les border avec une corde en soie de l'une des couleurs dominantes du tissu écossais, qui n'admet guère de garniture; corsage à basques; bordure grecque en galon de laine à carreaux noirs et blancs, sur le jupon. Voir, pour allonger les robes, le n° 47 (*Secret des Parisiennes*); gilet en soie, ou cachemire de même nuance que la robe. Nous avons publié des gilets, et ne pouvons y revenir en ce moment; ce patron n'est autre, d'ailleurs, que celui d'un corsage montant, sans manches. Nous avons dépassé le nombre des planches de patrons promises, et ne pouvons, à notre grand regret, publier ceux que l'on désire. — *N°* 44,449, *Haut-Rhin*. Merci pour la communication; la broderie sur reps ne peut être faite qu'au métier; on emploie en ce cas le gros reps de laine à côtes, dont on se sert pour l'ameublement. Ce ne sont pas deux *fils*, mais deux *côtes* du reps qui servent de mesure. Nous n'avons pas publié cet objet, qui occuperait une place immense. — *N°* 16,040, *Morbihan*. On porte des corsages en cachemire; il en a été publié un patron dans le n° 43 (planches de manteaux). — *N°* 34,124, *Venise*. Merci pour cette aimable lettre. On trouvera dans le n° 51 dessin et patron de chancelière. Les enfants (en France) ne portent guère que des tabliers en toile grise ou écrue, avec garnitures de galons en laine rouge ou gros bleu. — *MM., Lemberg*. Je regrette de repousser une pétition si gentiment rédigée, mais la place nous manque pour les patrons inutiles. — Mme *la Bne de H...., Belgique*, a reçu et recevra des toilettes de jeunes filles; il nous est malheureusement impossible de placer à l'article *Renseignements plusieurs* descriptions de toilettes pour chaque abonnée, en dehors des dessins et explications du journal; la place nous fait défaut, et le journal entier, converti en *Renseignements*, ne suffirait pas. — *N°* 39,060, *Saumur*. Les *tirettes* servant à relever les robes sont plus usitées que jamais; les *pattes* forment l'exception; nous en avons publié le dessin et même le patron il y a de cela deux ans environ. Je partage l'opposition faite aux ceintures posées *sur* les basques; rien n'oblige à les subir; on peut les mettre en dessous. Je ne connais pas ces toques; nous avons publié un dessin qui doit ressembler à cet objet dans l'année 1862 ou 1863, au commencement ou bien à la fin. Merci pour la recette; elle sera utilisée. — *N°* 12,147, *Paris*. Toutes les indications que l'on me demande ont été publiées; elles figurent dans les *Lettres d'une marraine à sa filleule*, réunies en volume, et dont la seconde édition est en vente à la librairie Firmin Didot; ces indications ne peuvent être répétées ici, car elles occuperaient, à elles seules, deux ou trois fois la place réservée aux renseignements. Pris note de la demande, qui ne pourra être satisfaite immédiatement, et merci pour la sympathie accordée au journal. — *N°* 4,392, *Paris*. Oui, pour la cérémonie, avec la toilette indiquée, et aussi pour le dîner; mais, puisqu'on veut avoir mon avis, je conseillerai de ne pas assister au bal. La robe de soie grise peut être mise avec un corsage blanc, décolleté, à draperie, et une ceinture ou *corselet* noir; si l'on veut absolument aller au bal, je conseille une robe en crêpe ou tulle, gris-brouillard, avec camélias blancs, à feuilles noires; cette robe pourra servir plus tard, avec des fleurs ponceau ou groseille. — *N°* 35,004, *Ardennes*. On porte le grand deuil d'un père (grand voile de crêpe sur le chapeau) pendant six mois, au moins. Lorsque la place du chiffre n'a pas été réservée dans le milieu du dessin, on le brode, pour la nappe comme pour les serviettes, dans l'un des coins, en biais, comme pour les mouchoirs. Il nous serait impossible, à notre grand regret, de publier de semblables modèles. — *N°* 389, *Eure-et-Loir*. Découper *à dents* le bas de la robe, broder ces dents avec une grosse *corde* en soie de même nuance que la robe; faire le corsage à basques, découpées et bordées comme la jupe; *figurer*, sur le devant du corsage, deux revers dentelés, en y posant deux cordes en ondulations; bouts de manches pareils. Nous avons déjà publié cette année plusieurs modèles de camisoles, dans le journal et dans les *Patrons illustrés*; nous n'y pouvons revenir en cette saison; nous ne publierons pas non plus l'autre objet, dont l'existence est, *dit-on*, menacée. — *N°* 7,347, *Lot-et-Garonne*. Les paletots en soie, ouatés, sont plus élégants, mais conviennent moins aux jeunes filles que ceux en drap velouté. Les jeunes filles de seize ans ne portent pas, en cette saison, *à la ville*, des chapeaux ronds. Le moyen le plus *pratique* et le plus gracieux de relever les robes a été indiqué plusieurs fois: ce sont les tirettes, cordons ronds, cousus entre chaque lé, se rejoignant en dessous de la robe, et ressortant par deux œillets, faits de chaque côté de la ceinture, sous les bras. Les rideaux blancs se mettent *sous* et non *sans* les rideaux d'étoffe. — N° 37,595, *Moselle*. Nous avons publié dans nos précédentes années les devises et explications concernant les fleurs en laine. On marque les chemises de femme au plumetis, ou bien à la croix, devant sous la pièce, ou de côté sous le bras, si la chemise est à coulisse. — *N°* 27,552, *Château de la T...* On place maintenant les armoires à glace dans les cabinets de toilette; mais cet usage n'est pas tellement absolu que l'on ne puisse en mettre dans les chambres à coucher. — *Châtelet, Belgique*. Mille regrets. Les enseignements en question s'écarteraient tout à fait de notre cadre et prendraient une place qui est plus utilement remplie pour la généralité de nos lectrices. On recevra, mais pour l'envoi.

EXPLICATION DU SAUT DU CAVALIER.



LES DEUX SENTIERS.

Il est pour les humains deux sentiers sur la terre :
Le premier, séduisant et parsemé de fleurs,
S'offre à nos yeux surpris sous de riches couleurs;
Le second, envahi par la ronce et la pierre,
Laissant à chaque pas quelques traces de pleurs,
Nous paraît aboutir au gouffre des douleurs.
Le premier produit tout, le dernier est stérile;
L'un est dans la lumière, et l'autre dans la nuit;
Le second désenchante, et le premier ravit;
L'un est commode à suivre, et l'autre difficile;
On parcourt le premier; le dernier, on le fuit.

Adrien MOISY.

Voir, à notre dernier numéro, l'Échiquier renfermant, disséminées dans ses cent vingt-huit cases, les syllabes contenues dans les vers qui précèdent.

RÉBUS

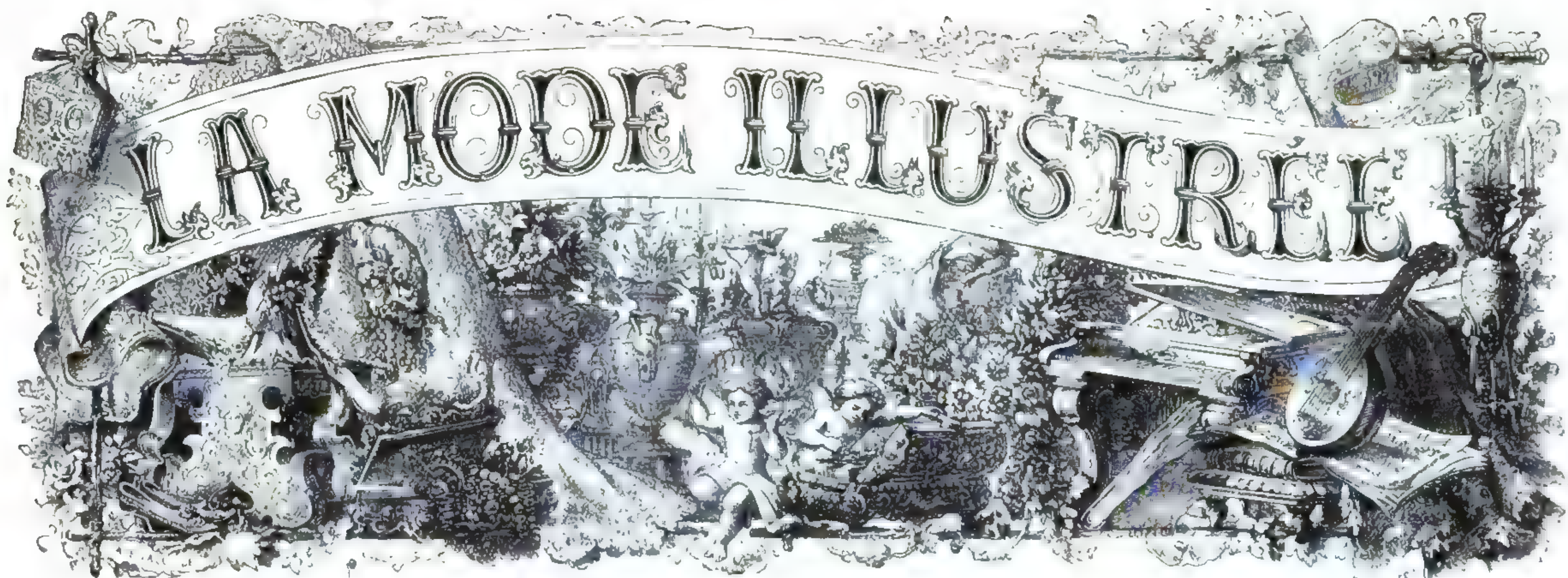


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

A l'œuvre on juge l'ouvrier.

Digitized by Google

N° 51 (*avec patrons*). CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 18 décembre 1864.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

EXPLICATION de LA PLANCHE DE PATRONS.

Robe de chambre Louis XV.

Les figures 2 à 5 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ce modèle, très-simple, très-joli et fort commode, est plat par devant, plissé dans le dos, et se rattache, à cette place, à une *pièce* étroite; on peut le faire en toute étoffe d'hiver et d'été. Pour la saison actuelle, on l'exécute en tartan à carreaux écossais ou flanelle rayée. Les ruches *à la vieille* sont faites en cachemire ou alpaga de l'une des nuances des carreaux ou rayures; ces ruches sont pareilles à la robe, si l'étoffe est légère; les ruches garnissent aussi le bord des manches et l'ouverture des poches. Pour faire cette robe de chambre, on emploiera 5 mètres d'étoffe, ayant 1 mètre 40 centimètres de largeur.

Les devants et le dos n'ont pu être placés sur le patron dans toute leur longueur; on devra



ROBE DE CHAMBRE LOUIS XV.

les compléter en suivant la direction indiquée par la pointe d'une flèche, sur les figures 1 et 2. Chaque devant a sur son bord inférieur, en vertu du biais de chaque côté, une largeur d'un mètre 12 centimètres, tandis que le dos, coupé en entier (sans couture au milieu), a sur son bord inférieur 2 mètres 28 centimètres de largeur. On prépare d'abord le dos (fig. 2) en posant d'abord dans une moitié la croix 1 sur le point 1, la croix 2 sur le point 2, la croix 3 sur le point 3, la croix 4 sur le point 4; on plisse de la même façon l'autre moitié du dos. Cette partie plissée est posée avec un passe-poil entre la *pièce* et sa doublure, *A* sur *A*, *B* sur *B*; la pièce est cousue avec le devant, depuis *C* jusqu'à *D*; le devant est cousu avec le dos, sur le côté, depuis *E* jusqu'au bord inférieur; les deux devants sont cousus ensemble jusqu'à 58 centimètres de distance de l'encolure.

Chaque manche est composée de deux morceaux, coupés d'après les figures 4 et 5; le dessus (fig. 4) est froncé depuis la croix jusqu'au point, puis réuni au-dessous de la manche, depuis *F* jusqu'à *G*, depuis *H* jusqu'à *I*. Si la robe n'a pas été entièrement doublée, on posera une large bande de taffetas ou de même étoffe que la robe sur le bord inférieur de chaque manche et sur le bord des devants; on placera ensuite la ruche, dont la largeur est indiquée sur la figure 4. En cousant la manche dans l'entournure, la lettre I doit se trouver avec la même lettre de la figure 1. On fait des boutonnières sur le devant de droite jusqu'à la place où les devants sont cousus ensemble; depuis cette place, on coud sur ce même devant de droite des boutons jusqu'au bord inférieur; on pose les mêmes boutons (ceux-ci doivent servir) sur le devant de gauche, jusqu'à la place où les devants sont cousus ensemble. La ruche a 7 centimètres de largeur à l'encolure; elle s'élargit graduellement de façon à avoir 10 centimètres de largeur sur le bord inférieur de

Digitized by Google

la jupe. Cette ruche, après avoir entouré la pièce, se rapproche, par devant, des boutons, jusqu'à la taille; là, elle s'écarte des boutons graduellement, et s'en trouve séparée par un espace de 50 centimètres sur le bord inférieur.

On peut substituer à ces manches larges des manches à *coude*.

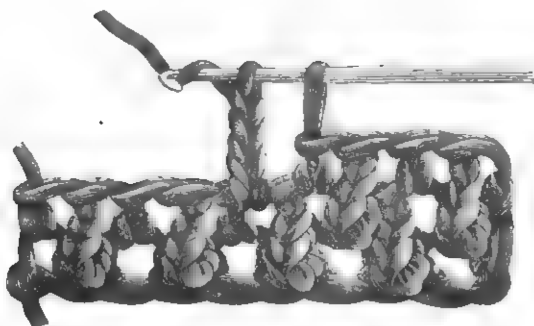
Chausson pour enfant.

TRICOT ET CROCHET

Matériaux pour une paire : 28 grammes de laine zéphyr blanche; 4 grammes de même laine noire; 16 grammes de même laine ponceau.

La figure 23 (*recto*) appartient à ce modèle.

Ce petit chausson est fait avec la laine ponceau, entièrement en mailles simples. On le commence par la pointe, en faisant une chaînette de six mailles, sur lesquelles on exécute, *en revenant*, le 1er tour sur cinq mailles. Dans la maille du milieu on fait 3 mailles, en sorte que ce premier tour se compose de 7 mailles. L'augmentation a toujours lieu à la même place et de la même façon, en sorte que chaque tour s'augmente de 2 mailles. On coupe



EXÉCUTION DE LA GARNITURE DU PALETOT AU CROCHET, POUR PETITE FILLE.



PALETOT-DOUILLETTE POUR PETIT GARÇON DE DEUX A QUATRE ANS.



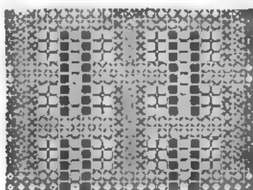
CHAUSSON POUR ENFANT.



MANTEAU POUR PETITE FILLE DE TROIS A CINQ ANS.

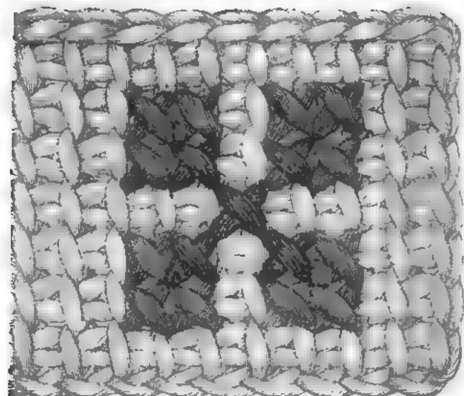
le brin à la fin de chaque tour, pour le rattacher au commencement du travail. Avec le 17e tour, qui se compose de 39 mailles, l'empeigne est terminée. On travaille de chaque côté sur 18 mailles, en laissant les 3 mailles du milieu. On fait ainsi, d'abord d'un côté, puis, sur l'autre côté, 18 tours, en maintenant le nombre de 18 mailles dans chaque tour. On réunit les derniers tours de chaque côté par derrière; sur le bord supérieur du chausson on fait un tour de mailles simples, sans passer cette fois les 3 mailles abandonnées, sur chacune desquelles on fait une maille; vient ensuite un tour de brides à jours, durant lequel on fait alternativement 2 brides, — 2 mailles en l'air, et, en dernier lieu, un tour de mailles simples. Dans le tour de *brides à jours* on passe un cordon plus tard.

Les mailles simples du dernier tour sont relevées sur quatre aiguilles à tricoter, en prenant toujours le côté de derrière de chaque maille; on prend la laine blanche, et l'on tricote 7 tours, en faisant alternativement 2 mailles à l'endroit, — 2 mailles à l'envers; dans le premier de ces tours on augmente de façon à avoir 46 mailles; l'irrégularité produite par cette augmentation se dissimule sous la garniture que l'on coud à cette place. Après les 7 tours on prend de plus grosses aiguilles à tricoter; on garde la laine blanche et l'on tricote le *mollet*, en *allant* et *revenant*, de la façon suivante :



DESSIN DE TAPISSERIE POUR LA CHANCELIÈRE.

Explication des signes : ■ Ponceau. ▨ Vert. - Pensée (pour le fond au crochet). ▫ Blanc. ▫ Jaune. ■ Noir.



CROCHET TUNISIEN AVEC TAPISSERIE APPARTENANT A LA CHANCELIÈRE.

1er *tour*. — On le fait sur l'envers du travail : * 1 jeté, — une maille levée, comme si on voulait la tricoter à l'envers; on ne la tricote pas; — une maille tricotée à l'endroit. — Recommencez depuis *.

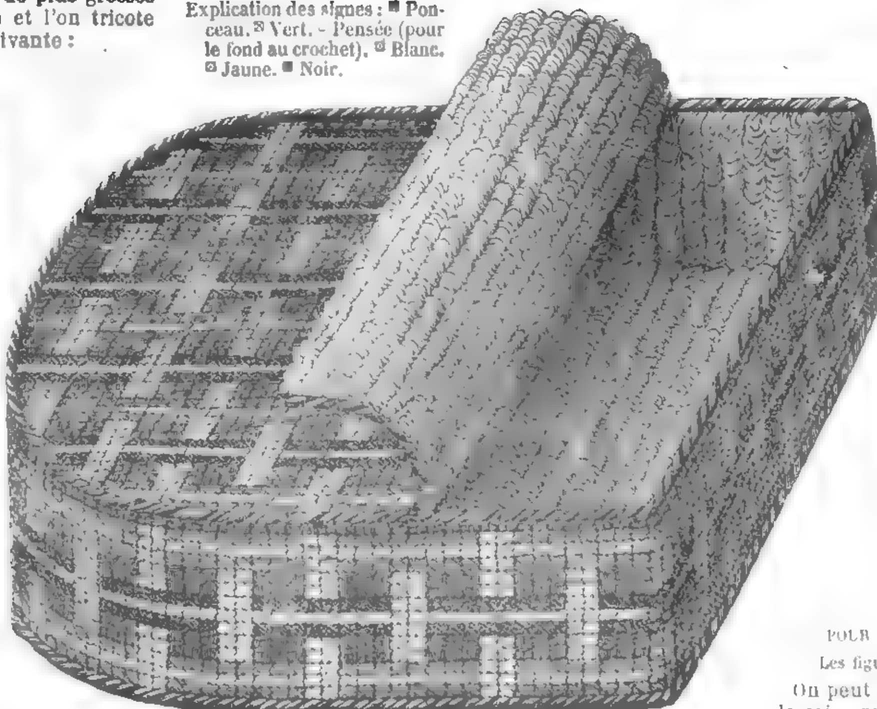
2e *tour*, endroit du travail. — On tricote toutes les mailles à l'endroit; lorsqu'on arrive aux mailles sur lesquelles repose le jeté, on tricote chacune de ces mailles isolément, et l'on prend le jeté sur l'aiguille droite, en sorte qu'il se retrouve sur ces mailles.

3e *tour*. — On tricote chaque maille avec son jeté; à l'endroit on fait un jeté, on lève la maille suivante (sans la tricoter), comme si on voulait la tricoter à l'envers.

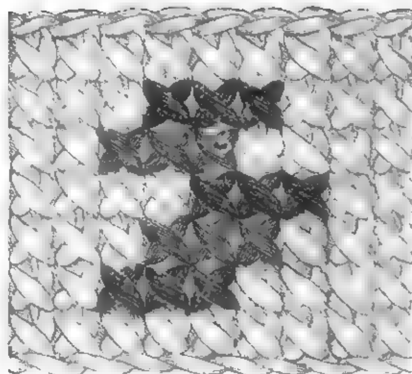
On fait 42 tours, en répétant alternativement le 2e et le 3e tour; on démonte, on coud ensemble les deux extrémités du mollet; on exécute sur le bord supérieur un travail au crochet de la façon suivante :

Sur les mailles démontées du mollet on fait, avec la laine blanche, un 1er tour composé de mailles simples, puis un tour durant lequel on fait alternativement 2 brides, — 2 mailles en l'air, — encore un tour de mailles simples; — en dernier lieu un tour composé de petits festons, c'est-à-dire de 4 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles du tour précédent; puis on fait une maille simple, et ainsi de suite alternativement. Un tour pareil (laine ponceau) est fait sur ce dernier tour blanc.

La semelle que l'on coud au chausson est faite en laine noire, avec des mailles simples en *allant* et *revenant*, et piquant toujours le crochet sous la maille entière, d'après la figure 23. Pour faire la garniture qui sépare le chausson du mollet, on prend un moule ayant 4 centimètres 1/2 de circonférence, et les deux grosses aiguilles employées pour le mollet; sur une de ces aiguilles on monte 5 mailles avec la laine blanche prise double, et l'on tricote en *allant* et *revenant* de la façon suivante : on lève la première maille sans la tricoter, on pose le moule sur l'envers du travail; * on entoure ce moule avec la laine double, on pique l'aiguille dans la plus proche maille, on jette le brin sur l'aiguille, on entoure le moule avec la laine; pour la seconde fois, on le jette encore sur l'aiguille, et alors seulement on tricote la maille. On recommence deux fois depuis *; on tricote la dernière maille simplement. Avant de retirer le moule on tricote un tour uni, en levant la première maille sans la tricoter, et en piquant, pour les autres mailles, l'aiguille de devant en arrière, et en même temps de droite à gauche. Après avoir fini ce tour, on enlève le moule. Dans chaque 6e tour de frange, on fait la maille du milieu avec la laine noire prise double, pour former les petites *queues* entre lesquelles on laisse la laine sans la couper, à l'envers. Lorsque cette garniture a une longueur suffisante, on démonte, on la coud ensemble pour former un cercle, et on la coud tout près du premier tour du mollet sur le chausson même. Sur l'empeigne on fait, au point de chaînette, avec de la laine noire, deux lignes formant quatre anneaux, dans chacun desquels on coud un petit bouton en nacre ou en métal. On passe, dans chaque tour de brides *à jours*, un cordon de laine rouge, terminé, à chaque extrémité, par un gland. On brode sur le chausson de petites *queues* d'hermine, composées de deux points noirs et de trois points blancs.



CHANCELIÈRE.



CROCHET-TAPISSERIE APPARTENANT A LA CHANCELIÈRE.

Paletot-douillette

POUR PETIT GARÇON DE DEUX A QUATRE ANS.

Les figures 15 à 20 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

On peut faire ce paletot en toute étoffe de laine ou de soie, puisqu'il est doublé et ouaté. Notre modèle est fait en cachemire gros bleu, avec garniture for-

Digitized by Google

mée par un *vermicelle* en fine soutache noire et passe-poil en taffetas noir. La garniture borde la pèlerine, le col, les revers des manches, ceux des poches, et se répète sur une bande posée depuis l'encolure jusqu'au bord inférieur de devant.

La douillette a 43 centimètres de longueur, 1 mètre 96 centimètres de largeur; les devants sont croisés sur un espace de 3 centimètres, et cousus ensemble, de façon à laisser seulement une fente de 18 centimètres, recouverte par la bande brodée. Les poches, posées entre l'étoffe et la doublure, sont éloignées de 10 centimètres du bord supérieur, de 30 centimètres du bord de devant de la douillette. La *patte* (ou revers), brodée et entourée de passe-poil, est posée droite, de façon à augmenter leur profondeur.

Corsage. On coupe les deux devants, d'après la figure 15, en étoffe et doublure; le dos est coupé entier en doublure, d'après la figure 16, puis aussi en étoffe; mais cette fois on coupe séparément les petits côtés indiqués par une ligne fine, et on les réunit au dos, en employant un passe-poil. On assemble les diverses parties du corsage en réunissant les lettres pareilles, comme toujours; on réserve l'un des côtés de la doublure pour l'ourler sur les coutures.

On fait huit plis dans la douillette, on la coud au corsage avec un passe-poil; on pose la bande brodée, on coud la douillette par devant, comme cela a été indiqué. Le col (fig. 17) peut être entier, ou bien en deux moitiés, brodé, garni de passe-poil, posé dans l'encolure, *e* avec *e*, — *f* avec *f*, avec une bande de taffetas noir coupée en biais, que l'on ourle ensuite sur la couture.

Les deux moitiés de chaque manche sont coupées d'après la figure 18; on échancre le morceau de dessous sur la ligne du patron. On coud ensemble les deux moitiés de la manche depuis *g* jusqu'à *h*, — depuis *j* jusqu'à *k*; on orne le revers avec la broderie, on l'encadre avec un passe-poil, et on le fixe sur le bord inférieur de la manche, *h* avec *h*, — *j* avec *j*, en posant un passe-poil. Les trois pointes du revers sont fixées sur la manche; celle-ci est cousue avec un passe-poil dans l'entournure, *k* avec *k*; dans le dessous de la manche on forme deux plis, en posant chaque croix sur le point. La pèlerine est coupée d'un seul morceau, d'après la figure 20; elle n'est point ouatée, mais seulement doublée et bordée tout autour avec un passe-poil. Après avoir cousu les pinces de la pèlerine depuis *l* jusqu'à *m*, on borde son encolure avec une bande de taffetas coupée en biais, si l'on veut que la pèlerine puisse être séparée du paletot; on y met une agrafe; on peut aussi coudre la pèlerine sous le col.


CAPELINE POUR PETITE FILLE DE TROIS A CINQ ANS.


PÈLERINE EN SATIN.


PALETOT AU CROCHET POUR PETITE FILLE DE QUATRE A SIX ANS.


PALETOT AU CROCHET, VU PAR DEVANT.


ROBE POUR JEUNE FILLE DE DOUZE A QUATORZE ANS.

Manteau pour petite fille

DE TROIS A CINQ ANS.

Les figures 12 à 14 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

Ce manteau est fait en grosse flanelle blanche, à fines rayures rouges et noires, rien ne s'oppose cependant à ce qu'on l'exécute en toute autre étoffe; il est ouaté, et la doublure est piquée à grands carreaux; la garniture se compose d'une frange *à boules* rouges et noires en laine.

La figure 12 (moitié du manteau) a dû être repliée sur la planche. Le manteau, comme la pèlerine, a une couture au milieu par derrière; en les coupant, on pose l'étoffe en biais sur cette ligne du milieu. On assemble les diverses parties de ce manteau en réunissant les lettres pareilles.

On peut substituer toute autre frange de laine, ou bien un biais en velours noir à la frange *à boules*.

Chancelière (crochet et tapisserie).

MODÈLE DE Mme RIBES, RUE DES BATAILLES, 1, A CHAILLOT-PARIS.

La figure 47 (*verso*) appartient à ce modèle.

MATÉRIAUX : Laine zéphyr, 10 fils, blanche, 200 grammes; 150 grammes de même laine violette; même laine noire, jaune, ponceau, vert anglais, par 10 grammes de chaque; doublure, cordon de laine, etc.

Cette chancelière peut être employée *avec* et *sans* boule d'eau chaude; on peut l'exécuter en entier, sans le secours d'aucun ouvrier. La *charpente* est faite en très-gros carton; elle se compose d'un fond carré par devant, arrondi à l'autre bout, et de parois en ligne droite. Fond et parois sont *habillés* des deux côtés avec de la percaline noire, recouverts de ouate à l'intérieur, et d'une sorte de fourrure faite au crochet. Le couvercle, non doublé de carton, a la même forme que le fond; il est doublé de ouate et de cette même fourrure, et s'ouvre à moitié; on le coud sur les parois. La chancelière est garnie, à l'extérieur, avec un travail au crochet, brodé en tapisserie. La figure 47 est la moitié du fond et du couvercle, et une ligne indique la place où ce dernier cesse d'être réuni aux parois, pour se rabattre en arrière. La hauteur des parois est de 11 centimètres; leur longueur est semblable à la circonférence de la chancelière. Un très-grand cordon en laine, fait avec les couleurs employées pour le travail, borde de tous côtés la chancelière.

Nous publions deux dessins pour l'exécution de la chancelière : l'un est le crochet tunisien ordinaire, brodé en tapisserie; l'autre est le crochet-tapisserie avec points en tapisserie. L'un et l'autre sont employés comme *fond* du travail en tapisserie, et l'on peut choisir l'un ou l'autre de ces dessins pour la chancelière. Nous publions en outre le dessin de tapisserie, que l'on exécutera sur le couvercle et sur les parois. Disons aussi que, si l'on veut simplifier ce travail, on fera ce dessin sur du canevas ordinaire ou sur du canevas *Java*. Les parois (si on fait la chancelière au crochet) sont exécutées en travers; le couvercle de même, d'après la figure 47. Nous avons assez souvent décrit le crochet tunisien, pour n'avoir plus à y revenir. Le crochet-tapisserie se compose de mailles simples, pour lesquelles on pique le crochet sous la maille *entière* du tour précédent. Il se fait toujours du même côté; par conséquent on coupe le brin à la fin de chaque tour, pour le rattacher au commencement. Dans ce *crochet-tapisserie*, en tirant le brin en qualité de bouclette, ce brin doit se trouver non *au dessus*, mais *en dessous* du crochet. En veillant à ce détail, les mailles forment des croix.

Fourrure. Outre les parois, on fera deux morceaux de fourrure avec la laine blanche, d'après la figure 47. On prend un moule dont la circonférence, mesurée avec un bout de fil, est de 3 centimètres, et l'on travaille au crochet de la façon suivante. Après avoir fait une chaînette de longueur suffisante, on revient sur cette chaînette en exécutant un tour de mailles simples; mais, avant de terminer, chaque maille, on

Digitized by Google

tourne le brin de laine autour du moule qui est placé derrière les mailles, de façon à former des bouclettes. Sur ce tour on revient en en faisant un de mailles simples, sans bouclettes, en piquant toujours le crochet dans le côté de derrière de la maille. On fait alternativement un tour *avec*, un tour *sans* bouclettes.

Capeline

POUR PETITE FILLE DE TROIS A CINQ ANS.

Les figures 40 à 41 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Cette capeline, faite en cachemire bleu, doublée en taffetas bleu, et garnie avec d'étroits rubans en velours noir, encadre complétement le visage, grâce aux plis qui sont formés sur le contour extérieur; sous ces plis, à l'intérieur de la capeline, on pose une ruche en cachemire découpé. La figure 40 est la moitié de la capeline, coupée d'un seul morceau, en posant l'étoffe double *en biais* sur la ligne indiquant le milieu. La figure 41 est la moitié de la pèlerine coupée d'un seul morceau, en posant l'étoffe double en *droit fil* sur la ligne indiquant le milieu. Après avoir posé les rubans de velours sur le cachemire, après avoir ouaté la doublure, on coud ensemble le dessus et la doublure (*piquée* à carreaux) de la capeline, sur le contour extérieur, le dessus et la doublure de la pèlerine par devant, et sur le bord inférieur, en les rabattant ensemble; puis, les coutures faites, on retourne capeline et pèlerine, afin de renfermer ces coutures à l'intérieur. Sur le contour extérieur de la capeline, on forme de chaque côté trois plis, en posant, d'après la ligne ponctuée, une croix de gauche et celle de droite sur le point intermédiaire. Le bord inférieur du capuchon est froncé depuis *n* (milieu de derrière), de chaque côté, jusqu'à la croix de la figure 40; on le réunit à la pèlerine, en assemblant les lettres pareilles. Entre les plis, on pose des bouclettes en ruban de velours; sur le sommet, une rosette de même ruban. La ruche intérieure est faite avec une bande de cachemire ayant 4 centimètres de largeur, 1 mètre 50 centimètres de longueur, découpée de chaque côté, plissée au milieu; on la rend plus *touffue* au milieu, en y adjoignant une seconde ruche formant diadème, exécutée avec une seconde bande, semblable à la précédente, mais ayant 3 centimètres de largeur, 40 centimètres de longueur. Les brides sont faites en ruban de même nuance que le cachemire, ayant 6 à 7 centimètres de largeur.

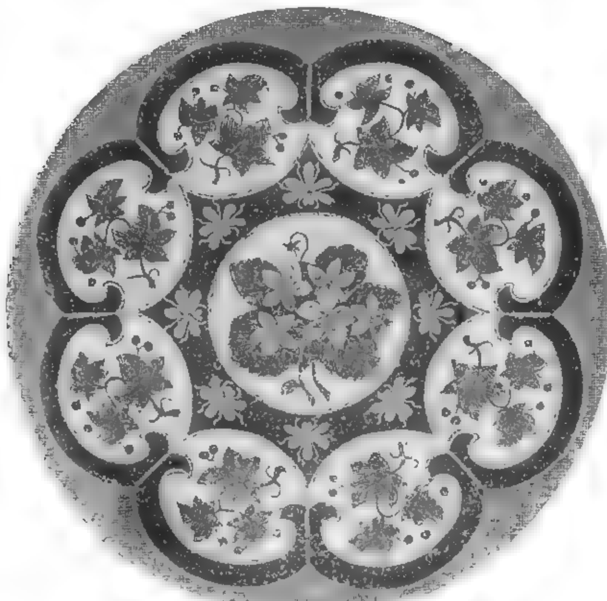
Pèlerine en satin.

Les figures 38 et 39 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ces pèlerines remplacent les palatines d'hermine; on les fait en satin noir, blanc, bleu, rose, mauve ou jaune. Notre modèle est en satin mauve, piqué avec de la soie noire. Au point de jonction de chaque carreau *piqué*, on place une perle noire taillée; la doublure est en soie blanche; la garniture se compose d'une frange *lama* blanche, ayant 14 centimètres de largeur, d'une guipure noire, ayant 3 centimètres de largeur, d'un passe-poil mauve, surmonté d'un passe-poil blanc. Deux guipures de même largeur que la précédente forment une ruche autour de l'encolure. Les boutons, recouverts en satin mauve, sont ornés de perles noires et réunis par de doubles bouclettes en cordon de soie mauve.

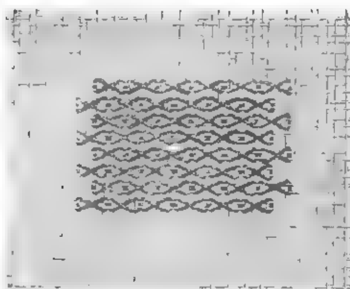
On prépare la doublure, qui se compose d'un morceau de gaze, d'une demi-feuille de ouate, recouverte de taffetas blanc, et l'on exécute dans le satin et la doublure les carreaux dont la dimension est indiquée sur le patron. On assemble la pèlerine sur l'épaule, depuis *N* jusqu'à *M*; on pose le double passe-poil, et l'on met la garniture ci-dessus indiquée.

On peut aussi poser la doublure de taffetas blanc *après* avoir exécuté les carreaux.



POUFF BRODÉ, GRANDEUR RÉDUITE.

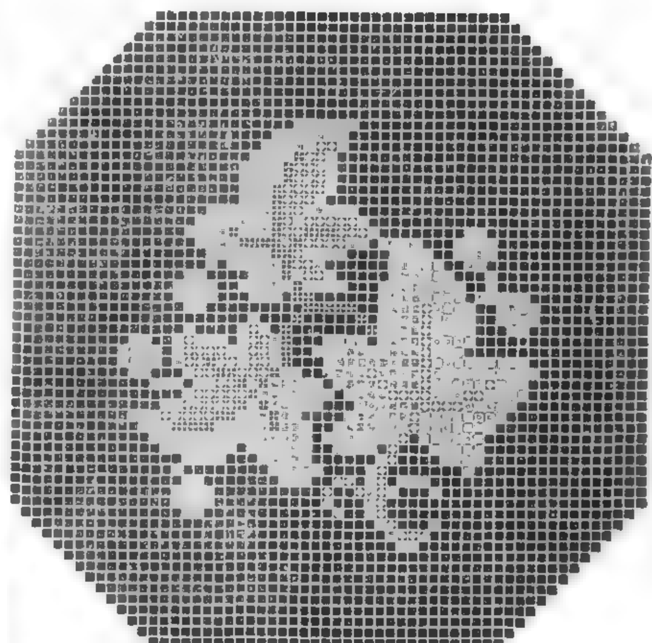
BOUQUET DU MILIEU DU POUFF. — Explication des signes . ■ Noir. ■ Violet foncé. ▫ Moins foncé. ▫ Moyen. ■ Clair en soie. ▫ Jaune d'or. ▫ Gris foncé. ■ Moins foncé. ▫ Clair. ▫ Blanc en laine. – Blanc en soie. ■ Soie de cordonnet nuance *cuir*, pas trop foncée.



CROIX LONGUE POUR LA TAPISSERIE DU POUFF.



ABEILLE EN GRANDEUR NATURELLE POUR LE POUFF.



BOUQUET DU TOUR DU POUFF. — Explication des signes : ■ Noir. ▫ Violet foncé. ■ Moins foncé. ▫ Moyen. ▫ Clair, en soie. ■ Soie de cordonnet, nuance *cuir*, comme pour le précédent bouquet.

Paletot au crochet

POUR PETITE FILLE DE QUATRE A SIX ANS.

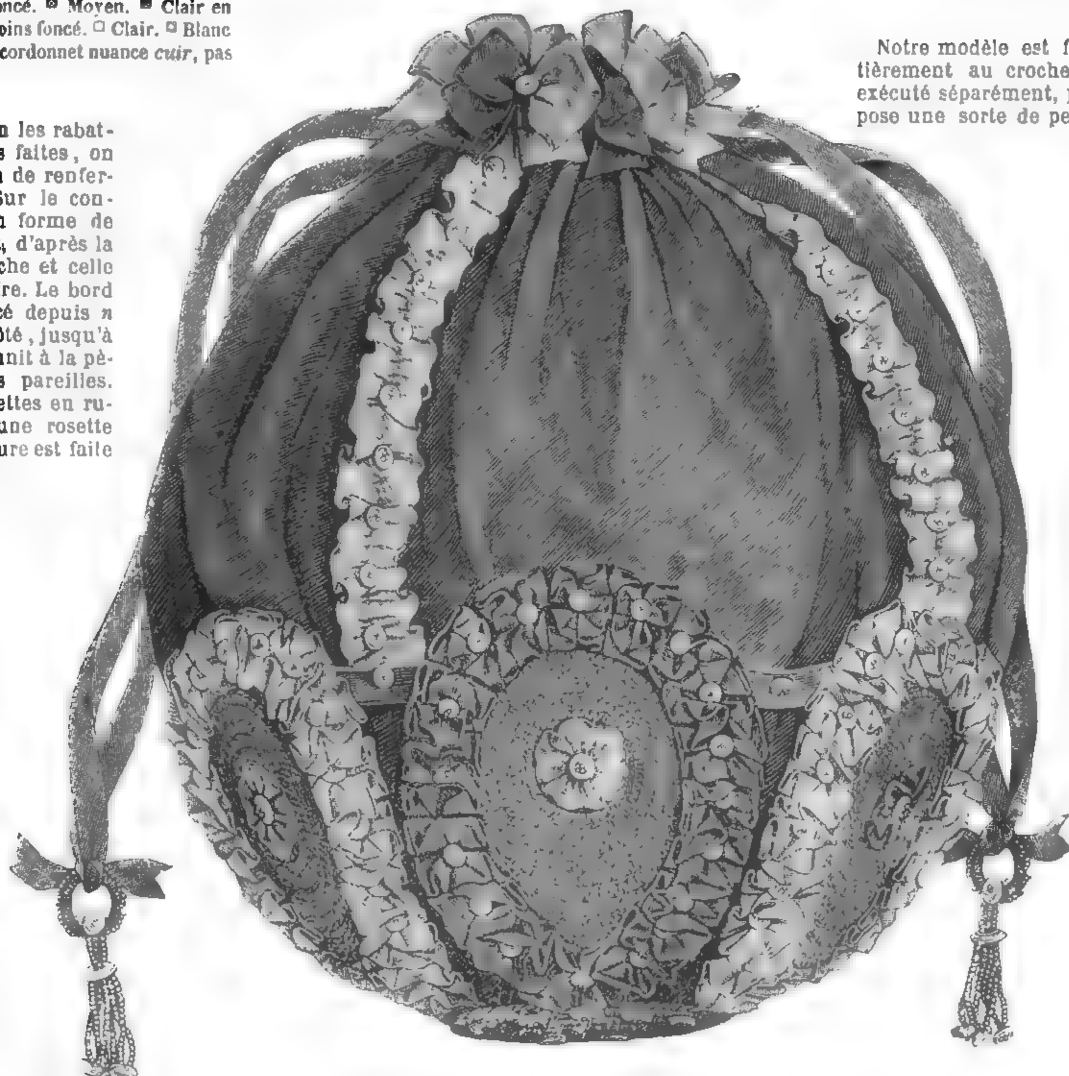
Les figures 34 à 37 (*verso*) appartiennent à ce patron.

MATÉRIAUX : 260 grammes de laine zéphyr bleu foncé ou groseille 32 grammes de même laine noire; 5 nuances de laine plus grosse, grise ou fauve, par 30 grammes de chaque nuance. Crochet en bois nº 5.

Notre modèle est fait en laine zéphyr gros bleu, entièrement au crochet tunisien; chaque morceau est exécuté séparément, puis on les coud ensemble, et l'on pose une sorte de petit galon sur les coutures. La garniture est grise, pour imiter du chinchilla, ou du petit-gris; sa nuance la plus foncée est représentée par du noir, la plus claire par du blanc.

On exécute les diverses parties du paletot d'après les fig. du patron, sur lesquelles on trouve des lignes ponctuées, qui indiquent la direction des tours du crochet. Nous placerons ici quelques indications pour les augmentations et diminutions. Lorsqu'on veut allonger un rang, depuis le commencement, de quatre mailles (nous prenons ce chiffre comme exemple), on fait 4 mailles en l'air, sur lesquelles on revient en faisant 3 mailles; pour l'augmentation du côté opposé, si elle comporte plus d'une maille, on devra faire une chaînette à part, la rattacher au travail, et exécuter sur cette chaînette le nombre de mailles voulu. Doit-on diminuer un rang, à son commencement, de plusieurs mailles, on fait des mailles chaînettes jusqu'à la place où l'on recommence le crochet tunisien; à la fin, il suffit d'abandonner le nombre de mailles voulu. Les diverses parties du paletot sont cousues ensemble, en réunissant les lettres pareilles.

Pour le petit galon couvrant les coutures, on prend de la laine zéphyr noire, on travaille *serré*, de la façon suivante : * 3 mailles en l'air, — une maille simple dans la première de ces mailles, en piquant sous la maille entière. On retourne l'ouvrage, on



PANIER A BONNET.

Digitized by Google

recommence depuis *, de telle sorte que l'on forme un petit feston de chaque côté, — ainsi de suite.

Garniture. — On la fait dans le sens de sa longueur, isolément, pour chaque place qu'elle doit occuper, c'est-à-dire un morceau pour chaque devant, un autre pour le bord inférieur, — pour l'encolure, etc., en cousant ensemble ces divers morceaux, qui doivent se terminer en pointe, à cet effet.

On prend la laine noire, on fait une chaînette suffisante.

1er *tour.* * — Dans la plus proche maille, une maille simple; on tire le brin au travers de la maille suivante, on fait 4 mailles en l'air; avec une 5e maille en l'air, on forme une maille avec les deux boucles qui sont sur le crochet. On recommence toujours depuis *.

2e *tour.* — Gris le plus foncé; on fait ce tour comme le précédent, mais en *contrariant* les mailles, c'est-à-dire que la maille simple est faite au milieu de la bouclette formée par les mailles en l'air, et ainsi de suite.

On fait chaque tour avec une nuance plus claire; le 7e et dernier tour est blanc. Après celui-ci, on prend la laine noire, on fait alternativement 5 mailles en l'air, une maille simple; dans les mailles en l'air, on passe 2 mailles du tour précédent.

On coud la bordure d'abord sur le bord de l'envers du paletot, on la *rabat* à l'endroit; on pose deux boutons en taffetas gros bleu sur la taille, par derrière; six boutons pareils sont placés sur les devants, avec de longues boutonnières en cordon gros bleu.

Robe pour jeune fille

DE DOUZE A QUATORZE ANS.

Les figures 6 à 11 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Notre modèle est fait en cretonne de laine grise; la garniture se compose d'une bande en popeline gros bleu, découpée en ondulations, et bordée de chaque côté avec une tresse noire, en soie. Le corsage est plat, montant, boutonné, à basques très-courtes devant, longues derrière; la ceinture en popeline gros bleu, à trois rangs de *tresse* noire.

La robe a 4 mètres de largeur; le corsage et les manches ont une doublure en percaline; la longue basque est doublée en soie.

On coud, dans la fig. 6, les pinces de la poitrine point avec point, jusqu'à l'étoile; on fait les boutonnières sur le devant de droite, on pose les boutons sur le devant de gauche. On coud ensemble dos et petit côté, depuis K jusqu'à L, dos et devant sur l'épaule, depuis M jusqu'à N; devant et petit côté, depuis O jusqu'à P. On fait deux plis, sur chaque côté de la basque, en posant, dans la direction de la lettre P, la croix 5 sur le point 5, la croix 6 sur le point 6. On coud la basque à points arrière, sur le bord inférieur du corsage, en réunissant les lettres P et Q; on pose des baleines sous les coutures de côté du corsage. La largeur de la bande servant de garniture est indiquée çà et là sur le patron; la bande qui borde la robe doit être un peu plus large.

Les deux moitiés de chaque manche sont coupées d'après la figure 10; on les coud ensemble depuis R jusqu'à S, depuis T jusqu'à l'U; sur l'extrémité inférieure de la manche, à l'intérieur, on pose une bande de taffetas, la garniture indiquée; sur l'extrémité supérieure, on place le jockey (fig. 11) doublé de gaze roide, qui doit se trouver R avec R, S avec S, sur la manche. En cousant la manche dans l'entournure, les deux lettres U doivent se rencontrer. La robe est plissée, et attachée au corsage.

Pouff brodé.

APPLICATION DE VELOURS, TAPISSERIE, ET BRODERIE AU PASSÉ.

La figure 48 (*verso*) appartient à ce modèle.

Nous publions un dessin (grandeur réduite) qui représente le pouff terminé, et peut faire comprendre l'heureux effet de ce travail; pour en faciliter l'exécution, nous avons placé sur le verso de la planche de patron le quart du pouff, avec les contours des arabesques et des feuilles de lierre; on doit compléter la dimension du pouff, et tracer sur le canevas les contours qui se trouvent sur le patron. Le bouquet de violettes du milieu est, ainsi que les feuilles de lierre (bouquets du tour), exécuté au point de tapisserie ordinaire; le fond de tous ces bouquets est fait avec de la soie de cordonnet, nuance cuir, à la *croix longue*, *contrariée*, dont nous publions le dessin. On coupe les arabesques de velours noir entourant le bouquet du milieu et les bouquets du tour. L'arabesque intérieure, comme l'arabesque extérieure, est coupée en huit parties séparées; on les réunit en les cousant; on les colle sur le canevas, à la place qu'elles doivent occuper; on les fixe tout autour avec un point de feston écarté, fait en soie noire, sous lequel on passe un gros brin de soie jaune d'or. La couture réunissant les morceaux de l'application de velours est cachée, pour les bouquets du tour, avec deux longs points de soie jaune, et, pour l'encadrement intérieur, avec une abeille, brodée sur chaque couture, au passé; les deux ailes supérieures et le corps sont en soie cramoisie; les ailes inférieures vertes, la tête jaune, le contour et les pattes en soie paille. Le fond extérieur, qui entoure l'arabesque extérieure, est fait à la croix ordinaire, avec de la laine violette.



CAPUCHON POUR JEUNE FILLE DE TREIZE A QUINZE ANS.

Panier à bonnet.

La figure 49 (*verso*) appartient à ce modèle.

MATÉRIAUX : 1 mètre 30 centimètres de taffetas bleu-bluet, ayant 23 centimètres de largeur; 5 écheveaux de soie d'Alger de même nuance; 10 mètres de ruban nuance *mode*, foncée, ayant 2 centimètres de largeur; même quantité de même ruban de nuance claire; 20 gros boutons en porcelaine; 170 petits boutons semblables; 8 rangs de perles d'or, de moyenne grosseur; carton, fil d'archal, etc.

L'usage de ces paniers, dans lesquels on emporte un bonnet ou bien une coiffure sans courir le risque de les froisser, s'est généralement répandu; il est fort commode, lorsqu'on ne peut ou ne veut pas rester en cheveux, d'avoir avec soi un bonnet que l'on met lorsqu'on quitte son chapeau.

Le fond du panier se compose de sept grands *ronds*, que l'on fait isolément au crochet avec de la soie d'Alger sur du gros cordon noir. On fait ces *ronds* avec des mailles simples très-serrées, en piquant toujours le crochet sous la maille entière du tour précédent. Sur notre modèle, chaque *rond* a 10 tours, et son diamètre est de 7 centimètres 1/2. L'un de ces *ronds* est tendu sur du carton épais, et entouré de fil d'archal, pour former le fond; à l'envers on le recouvre avec du tulle noir roide. Chacun des six autres ronds est tendu sur un morceau de carton, coupé d'après la figure 49, entouré de fil d'archal, et doublé avec du tulle roide; on entoure ces morceaux de carton avec du ruban, afin de recouvrir aussi la pointe du carton restée en dehors du travail au crochet. On entoure chaque rond avec une ruche de ruban ayant 2 centimètres de largeur, plissée au milieu; sur chaque pli on pose un bouton en porcelaine, cousu avec trois perles d'or; ces ruches sont alternativement l'une claire, l'autre foncée. Au milieu de chaque rond, y compris celui du fond, on fixe une petite rosette avec un bouton attaché par quatre perles d'or. Le *rond* du fond n'est pas bordé de ruche; on l'entoure avec douze boutons plus gros, et l'on coud tout autour les six autres ronds placés sur leurs pointes. Sous les ronds, à la hauteur indiquée par la ligne de la figure 49, on met un cercle en fil d'archal; cette forme arrondie est encore assurée par un ruban ayant 60 centimètres de longueur, cousu sur la ligne ponctuée de la figure 49; ce ruban est visible entre chaque *rond* sur un espace de 2 centimètres, et orné, à cette place, avec un bouton.

On coupe, en taffetas, deux morceaux ronds, ayant 20 centimètres de diamètre; on met entre ces deux morceaux une légère couche de ouate, de façon à former une sorte de petite couverture, à laquelle on rattache une large bourse faite avec un morceau de taffetas ayant 90 centimètres de longueur, 22 centimètres de hauteur, entièrement doublé en linon noir. Sur cette bourse on pose quatre ruches perpendiculaires (alternativement claires et foncées). Sur le bord de la bourse on coud un morceau d'étoffe pour former une coulisse dans laquelle on passe, en les croisant,



VESTE POUR JEUNE FILLE DE TREIZE A QUINZE ANS.

Digitized by Google

deux morceaux de ruban, ayant chacun 1 mètre 20 centimètres de longueur, 1 centimètre 1/2 de largeur; on noue ensemble l'extrémité de ces rubans (pareils aux ruches), et l'on y pose un gland en perles d'or. Chaque ruche perpendiculaire se termine sur le bord supérieur par un nœud à quatre boucles et deux pans, foncé sur la ruche claire, clair sur la ruche foncée. On coud la petite *couverture ouatée* sur le fond du panier, et l'on fixe celui-ci sur la bourse.

Capuchon pour jeune fille

DE TREIZE A QUINZE ANS.

Les figures 21 et 22 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

Notre modèle est fait en cachemire rouge, ouaté et doublé en soie. La garniture se compose de rubans en taffetas noir, de frange en soie noire, ayant 5 à 6 centimètres de largeur, et d'une tresse en soie noire et blanche.

En coupant la figure 21, on posera l'étoffe double, en biais, sur la ligne marquant le milieu, tandis que pour la figure 22 l'étoffe double sera placée en droit fil sur la ligne du milieu; l'une et l'autre doivent être d'un seul morceau. On pose la frange et la *tresse* (en partie indiquée sur le patron), on pique en carreaux la doublure ouatée du capuchon et de la pèlerine, on les réunit à l'étoffe de dessus en les ourlant sur les contours extérieurs. Le capuchon est froncé depuis *n*, par derrière, de chaque côté, jusqu'au point de la figure 21, puis réuni à la pèlerine, en assemblant les lettres pareilles. Devant, le capuchon n'a point de fronces depuis *c* jusqu'au point. Les remplis de cette couture sont couverts avec un ruban ou bien une bande de taffetas. Sur le bord de devant du capuchon, à l'intérieur, on pose une ruche faite avec une bande de cachemire découpée et plissée au milieu; sur cette ruche on place une seconde ruche, faite avec du ruban blanc, bordé de noir, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, dépassée par la ruche rouge de 3/4 de centimètre seulement. Pour la garniture de dessus, on emploie deux morceaux de ruban noir, ayant chacun 1 mètre 22 centimètres de longueur, 10 centimètres de largeur; on les borde, de chaque côté, avec deux tresses en soie; on les coupe en biais à chaque extrémité, et l'on y met de la frange; on laisse 68 centimètres de chaque morceau pour les brides cousues avec un pli au bord du capuchon. On dirige le ruban en le pliant sur la ruche blanche jusqu'au milieu du capuchon; à cette place on croise les rubans, et l'on rejette en arrière leurs bouts, qui ont chacun environ 20 centimètres de longueur. A la place où les rubans se croisent on pose, à plat, une *patte* en ruban noir, ayant 8 centimètres de longueur, 4 centimètres de largeur, bordée avec deux rangs de *tresse* (ou galon); au milieu de cette patte, on met un bouton carré en jais noir.



CEINTURE A BASQUES SANS PANS.

Veste pour jeune fille

DE TREIZE A QUINZE ANS.

Les figures 29 à 33 (*verso*) appartiennent à ce patron.

On fait ces vestes en toute étoffe unie, de soie ou de laine; notre modèle est en cachemire bleu, avec une très-simple broderie en soie noire, et des *olives* en passementerie noire. On coupe le dos d'un seul morceau, d'après la figure 31; les deux moitiés de chaque manche sont coupées d'après la figure 33, en échancrant le dessous de la manche sur la ligne du patron; on coupe deux morceaux d'après chacune des autres figures. On assemble les diverses parties du patron, en réunissant les lettres pareilles, et faisant les coutures à point *arrière*. Les remplis sont aplatis à l'envers, et ourlés de chaque côté. Les contours extérieurs sont partout repliés sur l'envers, et couverts (y compris ceux des fentes) avec une bande de taffetas coupée en biais, ayant 1 centimètre de largeur. La broderie peut être faite en soutache, ou bien au point de chaînette en soie.

Ceinture avec basques et pans.

Les figures 44 à 46 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Le modèle est fait en reps de soie noire; on peut le porter *avec* ou *sans* pans. Le milieu de la ceinture, par devant, est couvert par un médaillon brodé, qui se répète aussi au milieu par derrière, à la place où la ceinture est lacée. Les pointes des basques sont aussi ornées de broderie.

On coupe la ceinture d'un seul morceau d'après la figure 44; on coupe deux morceaux, d'après chacune des figures 45 et 46, en étoffe, et doublure de taffetas blanc; on fait les œillets de la ceinture, on exécute la broderie des basques, qui se compose du bouquet de la figure 45, découpé en velours noir, *appliqué* et entouré de perles noires; les tiges et les pistils sont aussi en perles noires.

Les basques sont doublées de gaze roide et de taffetas, et encadrées avec deux rangs de dentelle noire, ayant 3 centimètres de largeur; le rang inférieur est rehaussé par une bande de tulle noir, ayant 1 centimètre de largeur. Après avoir bordé la ceinture avec un passe-poil, on la réunit aux basques, *r* avec *r*, *s* avec *s*. Les médaillons coupés, d'après la figure 46, sont ornés avec la broderie qui vient d'être indiquée, *tendus* sur un morceau de carton garni de ouate, pour avoir une forme un peu *bombée*. On borde les médaillons avec une dentelle froncée, ayant 1 centimètre de largeur; on pose l'un de ces médaillons par devant, à la place indiquée sur le patron; l'autre est placé derrière, cousu sur l'un de ses côtés; sur l'autre côté, on fait deux boutonnières, qui s'attachent à deux petits boutons cousus sur la ceinture.



CEINTURE AVEC BASQUES ET PANS.



ROBE EN FORME DE PEIGNOIR.

Ceinture Dorine.

Les figures 42 et 43 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Cette ceinture, à pointe par derrière, se ferme devant avec une large boucle; la pointe est posée à part. On coupe en gros grain deux morceaux d'après la figure 42, puis la pointe est coupée en velours, d'après la figure 43, d'un seul morceau. On coud la ceinture avec la pointe, depuis *p* jusqu'à *q*, en posant un passe-poil dans la couture et sur tout le contour de la ceinture; on la double avec de la gaze roide et du taffetas blanc. La boucle est en jais noir, ou bien en métal.

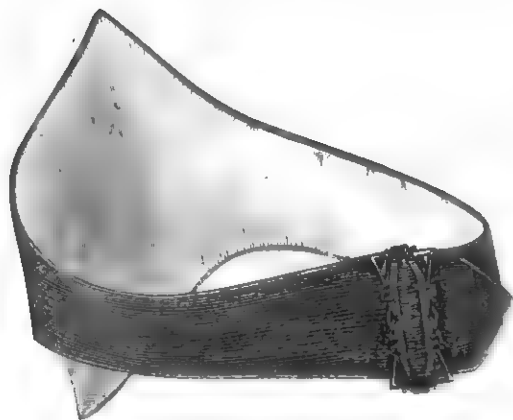
Robe en forme de peignoir.

Les figures 24 à 28 (*verso*) appartiennent à ce patron.

On nous a souvent demandé ce modèle, précieux pour les toilettes d'intérieur, par sa simplicité, et par son indépendance des décrets de la mode. La garniture se compose de *tresses* en laine.

On coupe d'après la figure 24*a* la doublure du devant, d'après la figure 24*b* l'étoffe de dessus, en laissant à l'une et à l'autre l'étoffe nécessaire pour faire un ourlet sur les bords de devant. Pour toutes les autres figures du patron, la doublure et l'étoffe sont de même forme. Dans la doublure des devants, on coud les deux pinces de la poitrine, point avec point jusqu'à l'étoile, croix avec croix jusqu'au double-point; dans l'ourlet de devant de cette doublure, on fait les œillets indiqués; on coud cet ourlet, de façon à pouvoir y poser une baleine. Sur le devant de l'étoffe de dessus (figure 24*b*), on fait l'ourlet de devant, on pose une bande d'étoffe de façon à pouvoir y former trois coulisses, et l'on fait trois œillets, pour pouvoir y passer les cordons des coulisses. On réunit étoffe et doublure, en assemblant les lettres pareilles. Sur la ligne ponctuée de la figure 24*b*, on fait, à l'endroit, une couture *piquée*, pour réunir l'étoffe et la doublure, et dans l'étoffe, on forme un large pli tombant sur la manche, en posant sur l'épaule la croix 1, sur le point 1, sur le bord inférieur, la croix 2, sur le point 3, le point 2, sur la croix 3. A cette dernière place, depuis la croix 2, jusqu'à la croix 3, le pli est *piqué*; il reste non fixé jusque vers l'épaule. Après avoir réuni étoffe et doublure, devant, depuis l'étoile vers l'encolure, jusqu'à l'A, depuis A jusqu'à B, C, D et G, on assemble les diverses parties du corsage en réunissant les lettres pareilles. On garnit l'encolure avec un passe-poil, on laisse l'étoffe et la doublure séparées, depuis l'étoile, jusqu'au bord de devant; on pose des agrafes, mais seulement des crochets, et l'on fait des œillets sur le côté opposé.

La manche coupée d'après la figure 27, d'un seul morceau, est cousue ensemble, depuis H jusqu'à J, froncée sur le bord inférieur, et réunie avec le poignet. —Manchette préparée d'après la figure 28, doublée de gaze roide, garnie de boutons et de boutonnières. En plaçant la manche dans l'entournure, l'H doit se trouver avec l'H du devant. La robe a, sur le milieu, par devant, un large ourlet dépassant la fente; on la coud au corsage, plate par devant jusqu'au G, plissée depuis le G.



CEINTURE DORINE.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Petit garçon de huit ans. Costume en *Linsey* gris, composé d'une veste à ceinturon en cuir brun, d'un pantalon bouffant, boutonné sur le côté, et de guêtres boutonnées comme le pantalon; tous les boutons sont en bois brun.

Petite fille de huit ans. Robe en laine violet clair, à rayures noires; la garniture se compose de *croissants* formés par des bandes tuyautées se boutonnant l'une sur l'autre à chaque extrémité; chemisette blanche; veste en velours noir. Résille violette retenant les cheveux.

Jeune fille de douze ans. Robe en taffetas gros bleu, garnie avec une corde de soie formant des trèfles; paletot en velours gros bleu, bordé de cygne; toque en même velours, avec plumes de coq blanches.

Petite fille de six ans. Robe en popeline grise; la garniture se compose de deux bandes en velours rouge, bordées de grelots rouges; manches courtes et corsage carré, à plastron, garnis comme la robe; chemisette montante, blanche. Bottes en cuir rouge.

Digitized by Google

Digitized by Google



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Costumes d'Enfants

Reproduction Interdite

Digitized by Google

Jeune fille de quatorze ans. Robe en cachemire vert; le bas de la robe est garni avec cinq bandes en velours vert; ces bandes figurent, sur le corsage montant, une berthe carrée; manches étroites, garnies avec trois de ces bandes. Lingerie plate.

Enfant d'un an. Robe en nansouk blanc, garnie d'un volant tuyauté, surmonté de broderie; corsage décolleté, à plastron, et tablier sur la robe, entièrement brodé et encadré d'un volant tuyauté; manches très-courtes; large ceinture rose, nouée par derrière.

MODES.

Au lieu de discourir sur la mode, en cette saison où les toilettes de tous genres se produisent à toutes les heures du jour et de la soirée, mieux vaut aborder de suite les descriptions qui pourront offrir quelque utilité à nos abonnées.

Une robe de satin bleu était recouverte d'une robe en tulle de blonde blanc à dessins (on trouvera un dépôt de ces tulles chez Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6). Cette robe de tulle se composait de deux jupes plus longues même que ne le comporte la mode actuelle; elles étaient ramenées à leurs proportions naturelles par des *pattes* en ruban de satin bleu, posées, pour les deux jupes, non les unes au-dessus des autres, mais les unes *entre* les autres; à la tête de chaque patte était une rosette en plumes bleues, avec *cœur* en perles blanches. Pour coiffure, de petites plumes bleues, quelques muguets en perles blanches; et enfin, partant du chignon de derrière, deux rubans n° 5, en satin bleu, ayant chacun 1 mètre de longueur, et flottants.

Pour jeune fille, on prépare des robes en taffetas bleu ou rose, recouvertes avec de la tarlatane blanche; cet amalgame produit les nuances un peu indécises qui semblent devoir figurer dans les toilettes de cet hiver. Mais à côté de ces nuances *tendres*, on en voit qui sont féroces, car le rouge est fort à la mode, de même que le jaune d'or. Les satins jouent un grand rôle dans la mode actuelle; comme robe de dessous, ils conviennent à toutes les jeunes femmes; comme robes proprement dites, on les adopte surtout lorsqu'on est du mauvais côté de la trentaine, ainsi que disent les Anglais. On peut les porter, même lorsqu'on est grand'mère. En y réfléchissant bien, je regrette d'avoir, un peu indiscrètement peut-être, assigné au satin ces fonctions d'étoffe appartenant au mauvais côté de la jeunesse; bien des femmes le rejetteront peut-être, parce qu'elles craindront d'exhiber, en même temps que leur robe de satin, leur extrait de naissance... Allons, allons, point de regrets; il est bien entendu que les femmes qui lisent ces lignes sont raisonnables, et ne pensent pas à affliger leur déclin en s'obstinant à porter des toilettes de petites filles. Outre son éclat, et l'incomparable richesse de son tissu, le satin a l'avantage, très-considérable pour les femmes économes, d'offrir deux toilettes en une seule robe, car il se teint admirablement bien.

On m'adresse de timides réclamations au sujet des chapeaux..... Ne pourrai-je porter ceux de l'hiver dernier?.... m'écrit-on, au moins une fois par jour. Nos lectrices savent que je n'ai pas accepté un rôle m'obligeant à les exciter à la dépense; elles me croiront lorsque je leur répondrai que cela est *impossible*. Lorsqu'une mode est ridicule et exagérée, elle est complétement rejetée le jour où son pouvoir lui est retiré; elle ne trouve pas de refuge, elle n'a point de partisans; mais les chapeaux trop grands et trop élevés peuvent se recouper et s'aplatir; les miens ont subi ces opérations, et Mme Aubert ne refuse jamais à ses clientes ces petits services, qui leur permettent de suivre la mode, sans faire des dépenses considérables.

Les coiffures exigent, de la part de leurs inventeurs, une dose d'imagination surhumaine; il n'y a pour ainsi dire point de coiffure d'avance arrêtée; tout dépend aujourd'hui du visage et du goût de chaque femme, ou plutôt du visage de chaque femme et du goût de chaque coiffeur. Toutes les époques sont mises à contribution, tous les siècles de l'antiquité et de l'âge moderne sont représentés dans les coiffures féminines. Une étrangère, au visage fort régulier, était coiffée récemment avec un diadème d'or garni de deux longues et larges pendeloques plates, qui retombaient sur ses joues en les encadrant avec sévérité. Autrefois on l'eût examinée avec surprise...... aujourd'hui l'on s'est borné à dire: « Coiffure égyptienne... Cela lui va fort bien! »

On porte en coiffures beaucoup de fleurs en perles blanches; elles conviennent surtout aux chevelures foncées. Les perles en fleurs, en grelots, en rosaces et boutons ovales, ronds ou carrés, figurent dans la plupart des toilettes d'hiver.

On allie le tulle avec la tarlatane; celle-ci, posée sur la jupe de soie, celui-là employé en seconde jupe ou tunique, garnie de dentelles ou de ruches en tulle. Cette dernière garniture est bien *vaporeuse*, bien jolie par conséquent, tout en restant extrêmement simple; elle convient surtout aux jeunes filles.

E. R.



L'-N Q-- S'-N V-.

M-l h--t c-nt s--x-nt- q--tr
Q--tr- - q--tr-
D-sc-nd l-s d-gr-s d- t-mps,
L--ss-nt -- b--t d- v---g-
-n- -m-g-
Q-'-n n'--bl--r- d- l-ngt-mps.

Pr-bl-m- d- n-tr- -p-q- -
S- d-fr-q--
D-sp-rs-- -- gr- d- v-nt
-x-rc-r- l-s f-t-r-s
C-nj-ct-r-s
D- l'-rt-st- -t d- s-v-nt.

Q--nd --r- v---ll- n-tr- -r-
L'-nt-q---r-
S- p-rdr- d-ns ch-qu-- tr--t
D- l'-ss-mbl-g- b-z-rr-
Q-- ch-m-rr-
-n l'-n q-- m--rt -n p-rtr--t :

S-r l- t-g- d'-n b-tt-
-n- c-tt-
-t-nd s-s pl-s -nd-l--x
Q-'-rn- l- c--p- f-nt-sq--
D'-n- b-sq--
D'h-b-t --x p-ns -ng-l- -x.

-n m-sq-- --x m--ll-s s-rr -s
-nt--r--s
D- br-ll-nts p-t-ts gr-l-ts
V--l- -n- d--bl- pr-n-ll-
-t r-pp-ll-
M--tr-s d'-rm-s -t pr-v-ts.

S--s l'--gr-tt- d'-n- t-q--
-n- c-q--
G-nfl- ch-v--x -ch-t-s;
-n h-b-l- t-t---g-
D- v-s-g-
Pl-tr- l-s -sp-r-t-s.

D-ss-n-nt d- l- t--rn-r-
L- c-mbr-r-
L- g-l-t -st b--t-nn-
-t d-ns l- m--n s- p-v-n-
-n- c-nn-
S'-ffr-nt - l'---l -t-nn-.

-st c- -n- f-mm-? -st c- -n h-mm-?
N- s--s c-mm-
D-v-d-r c- p-l-t-n,
C-r v--l- v-rt s--s -mbr-ll-
M- r-v-l
M--st-ch- -t b-rb- -- m-nt-n.

M--s q--nd s'-j--te -- b-g-g-
-n- c-g-
L-rg- -t b--ff-nt- - s--h--t,
D- p-r d-m- cr-n-l-n-
J- d-v-n-
-- n'-st p-s l- s-x- l--d!

L'-m-lg-m- -t--t l- c-d-
D- l- m-d-;
M--s, gr-c- --x d-cr-ts d- s-rt,
-n -mp-rt-nt s- l-b--
-mph-b--
L'-n s--x-nt- q--tr- -st m-rt.

-om- S-M-N-T.



N° 23,067, Fontaine-sur-Saône. Le prix de chaque numéro *avec* ou *sans* gravure coloriée, est indiqué en tête de chaque numéro. On nous doit 1 fr. 70 centimes pour ces trois numéros avec gravures coloriées, envoyées *franco*. La mode des châles en cachemire noir durera longtemps, selon toute probabilité. On peut les garnir avec une guipure très-étroite, peu coûteuse par conséquent. Les paletots à manches sont plus généralement portés que les talmas. Merci pour cette charmante lettre. — *N° 18,143.* En fait de présent, tout dépend de la somme que l'on peut y consacrer, de la position des personnes qui donnent et de celles qui reçoivent; il est donc impossible de donner un conseil sur ce sujet. On ne peut broder pour un enfant nouveau-né qu'un vêtement quelconque. Oui, pour le paletot en soie. A-t-on calculé le temps nécessaire pour couvrir *tout* un meuble de salon avec des carrés de guipure? Une vie entière n'y suffirait pas; cela me semble impraticable. — *N° 42,811, Meuse.* Nous avons publié les manteaux d'hiver. Choisir la forme paletot; il est tout à fait superflu de le garnir avec du cygne, pour jeune fille; on porte aussi les paletots sans aucune garniture, et cela convient mieux pour une jeune fille. On trouvera les réponses aux autres questions dans les articles *modes* et dans les gravures du journal. — *N° 7,488, Vaucluse.* Il me semble impossible d'allonger de 90 centimètres des rideaux, *sans que cela ait l'air d'un raccommodage.* On pourra mettre un volant brodé comme les rideaux, cousu sous les dents du feston. — *N° 12,461.* Le costume projeté est fort convenable, et *je l'adopterais*, moins le gilet en piqué blanc, que je ferais en poult-de-soie noire. Adoptez sans hésiter la garniture de cygne. — *N° 8,850, Ardèche.* Ce patron a été épuisé; nous en ferons paraître un autre du même genre, mais plus moderne. — *N° 2,565, Puy-de-Dôme.* Nous avons publié plusieurs recettes pour, ou plutôt *contre* les engelures une entre autres dans les renseignements du mois d'octobre ou de novembre. Quant aux recettes qui font *croître et épaissir* la chevelure, il faut les reléguer dans le domaine des chimères. Employer la graisse d'axonge mélangée avec de la poudre de quinquina. Je ne connais pas de remède (il n'y en a pas) pour le dernier inconvénient; la poudre blonde ne peut nuire. Rien ne s'oppose à ce que l'on porte une veste en taffetas, si on ne la trouve pas trop légère. On voit toujours des chaises en laque. — *N° 37,978, Seine-et-Marne.* Meuble de salle à manger, en noyer massif, avec moulures noires: dix chaises recouvertes en reps de laine vert ou gros bleu; rideau et portière en même reps; table-guéridon au milieu, étagère et buffet. — *N° 10,555, Paris.* Il nous est impossible de trouver, de faire graver ce dessin, et de le publier dans le délai indiqué. — *N° 8,743, Charente.* Oui, pour le paletot cintré; drap-velours violet ou vert russe. — *N° 6,148, Nièvre.* Pris note des deux demandes. — *N° 13,366, Lot.* Prière de feuilleter nos *tables des matières et patrons*, on y trouvera des bonnets pour enfants. — *Annecy-le-Vieux.* Prière de feuilleter nos *tables des matières*, on y trouvera l'explication de la mousse tricotée. — *Le Caire.* Toute la place réservée aux renseignements consacrés à toutes les abonnées ne suffirait malheureusement pas pour les détails que l'on désire; il faut s'adresser à une lingère (Mme Gougueheim, 2, rue de Mulhouse) pour connaître les prix et la quantité d'objets que l'on prépare en cette circonstance. Cette quantité ne peut être indiquée, puisqu'elle n'a rien d'absolu, et varie suivant les fortunes. Poser par derrière un ou deux lés en soie violette unie. — *N° 9,007, Algérie.* Voir, pour des garnitures, les articles *Modes*, les gravures, les *Descriptions de toilettes.*

AVIS.

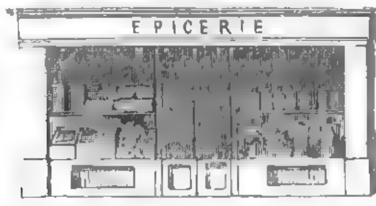
Nous publierons, avec le n° 52, la 14e livraison des *Patrons illustrés*, contenant les objets suivants: Blouse russe pour petit garçon de cinq à sept ans. — Robe avec veste pour petite fille de quatre à six ans. — Tablier-blouse pour enfant d'un à deux ans. — Capuchon pour femme. — Dessin pour tapis de table ovale ou carré.

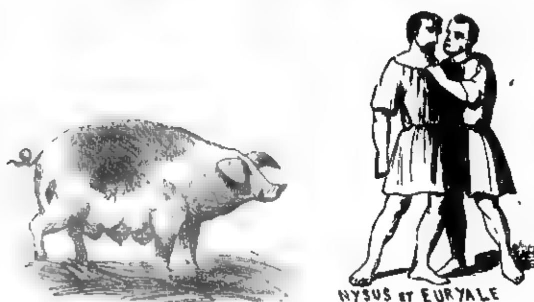
Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS







EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Un chasseur ne tue souvent que le temps.

Digitized by Google

A TOUTES NOS ABONNÉES.

LA MODE ILLUSTRÉE achèvera, avec le nº 52, sa cinquième année d'existence, et nos abonnées ont pu nous rendre cette justice, que nous avons dépassé nos promesses. Nous affirmons par avance que l'année qui va commencer ne restera pas au-dessous de l'année précédente.

Le prochain numéro (52) contiendra le titre et la table des matières de l'année qui vient de s'écouler. Quoique cette table ne soit d'une réelle utilité que pour nos abonnées à l'année entière, elle pourra également intéresser les abonnées à un seul trimestre; elles seront étonnées du grand nombre de patrons que nous fournissons, même au-delà de nos engagements, et dont les abonnées de l'année entière peuvent seules profiter, parce que le journal, pris dans son ensemble, leur montre toutes les variations de la mode, tous ses caprices, tous ses changements : tel trimestre contient *trois* patrons, tel autre en renferme *six*.

Nous prions nos abonnées qui voudraient compléter leur année par des *numéros* achetés séparément, de vouloir bien nous faire leur demande avant le 31 janvier prochain. Passé ce délai, nous ne promettons pas de les fournir. Chaque numéro simple coûte 25 centimes, et chaque numéro avec patrons 30 centimes.

Nous rappelons à nos abonnées dont l'abonnement finit avec ce nº 52, et qui ne l'auraient pas encore renouvelé, que nous publions également 52 gravures coloriées, du plus grand format, *une* chaque semaine, avec le journal.

Mais on peut s'abonner également à 12 gravures par an, soit *une* par mois; à 25 gravures, soit *deux* par mois; ou à 52 gravures, soit *quatre* par mois. *Toutes* nos abonnées ont dû recevoir ou peuvent se procurer un *spécimen* de ces belles gravures *coloriées*.

Nous donnons ici un tableau des *prix* des différentes éditions, afin que chaque personne puisse se rendre facilement compte du bon marché du journal.

La **MODE ILLUSTRÉE** se compose de quatre éditions et une *Annexe* pouvant servir de complément à chacune des quatre éditions.

PREMIÈRE ÉDITION. (*Franco* par la poste.)

Composée de 52 numéros (1 par semaine), formant, à la fin de l'année, 416 pages du format de l'*Illustration*, accompagnées de plus de 2,000 gravures sur bois imprimées dans le texte, et de 12 grandes feuilles détachées représentant plus de 30 patrons (de grandeur naturelle) de robes, manteaux, objets de lingerie, etc., des dessins de broderie, etc.

PRIX POUR LES DÉPARTEMENTS.

Trois mois : 3 fr. 50. — Six mois : 7 fr. — Douze mois : 14 fr.

PRIX POUR PARIS.

Trois mois : 3 fr. — Six mois : 6 fr. — Douze mois : 12 fr.

DEUXIÈME ÉDITION. (*Franco* par la poste.)

Contenant tout ce que la première édition renferme, plus 12 gravures de la grandeur du journal, très-richement coloriées, une par mois.

PRIX POUR LES DÉPARTEMENTS.

Trois mois : 4 fr. 25. — Six mois : 8 fr. 50. — Douze mois : 17 fr.

PRIX POUR PARIS.

Trois mois : 3 fr. 75. — Six mois : 7 fr. 50. — Douze mois : 15 fr.

TROISIÈME ÉDITION. (*Franco* par la poste.)

Renfermant tout ce que donne la première édition, plus 25 gravures de la grandeur du journal, très-richement coloriées, une tous les quinze jours.

PRIX POUR LES DÉPARTEMENTS.

Trois mois : 5 fr. — Six mois : 10 fr. — Douze mois : 20 fr.

PRIX POUR PARIS.

Trois mois : 4 fr. 50. — Six mois : 9 fr. — Douze mois : 18 fr.

QUATRIÈME ÉDITION. (Édition de luxe.) (*Franco* par la poste.)

Formée de tout ce que donne la première édition, plus 52 gravures splendidement coloriées, une par semaine.

PRIX POUR LES DÉPARTEMENTS.

Trois mois : 7 fr. — Six mois : 13 fr. 50. — Douze mois : 25 fr.

PRIX POUR PARIS.

Trois mois : 6 fr. 75. — Six mois : 13 fr. — Douze mois : 24 fr.

ANNEXE. — Les **Patrons illustrés**, 14 feuilles séparées (*en dehors des 12 feuilles qui accompagnent déjà la* **Mode illustrée**), donnant les Patrons de 60 à 70 nouveaux objets de vêtements divers.

Prix uniforme (*départements et Paris*) *franco :*

Trois mois : 1 fr. — Six mois : 2 fr. — Douze mois : 4 fr.

Ces patrons ne se vendent pas *séparément*, et seront *uniquement* délivrés aux abonnées de la **Mode illustrée** avec leur journal.

Aucune feuille de Patrons ne sera vendue à part.

C'est au commencement de l'année précédente que nous avons eu l'heureuse pensée de publier

LES PATRONS ILLUSTRÉS,

annexe à la *Mode illustrée*, fournissant 14 feuilles de patrons plus grands que les *douze* patrons de la *Mode illustrée*, du prix de 4 fr. par an, soit 1 fr par trimestre, et si favorablement accueillis par nos abonnées, que plus de *dix mille* souscriptions ont répondu à notre premier appel. Mais nous devons ici répéter que l'abonnement à la *Mode* et aux *Patrons illustrés* doit être fait à la même époque et pour le même laps de temps pour les *deux publications* à la fois. On les recevra sous la même bande.

Ces 14 patrons paraissent dans le courant de l'année, c'est-à-dire 7 par semestre, de sorte qu'une abonnée au premier semestre seulement pourrait en recevoir *trois* dans le premier trimestre, *quatre* dans le deuxième trimestre, et *en sens inverse;* ce qui donne aux abonnées à *l'année entière* l'avantage de n'être privées d'aucun patron.

L'envoi d'une des *dernières bandes* du journal est indispensable pour les réabonnements.

Si on désire les *Patrons illustrés* pour un trimestre seulement, on ne peut les recevoir qu'à la condition de s'abonner à la *Mode illustrée* également pour un trimestre, sauf à se réabonner ensuite au journal sans patrons.

Pour faciliter à nos futures abonnées la connaissance des *prix* de la *Mode illustrée*, par la *poste*, pour la *France* et l'*étranger*, nous en donnons le tableau ci-après :

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE

POUR LA FRANCE ET L'ETRANGER.

L'Administration ne répond que des abonnements *directement* faits chez elle.

Lorsqu'il y a lieu à une réclamation, soit pour des numéros non reçus, soit pour un abonnement non servi, elle doit toujours être adressée *là où l'abonnement a été fait.*

Le délai accordé pour les réclamations est de 15 jours pour Paris et les départements, et d'un mois pour l'étranger.

LIEUX DIVERS D'ABONNEMENTS.	ÉDITION avec gravures sur bois.			ÉDITION avec gravures sur bois et 52 gravures coloriées.			PRIX DES PATRONS ILLUSTRÉS, *annexe* formant 14 feuilles de patrons *en plus* des 12 donnés avec *la Mode illustrée.*		
	3 mois.	6 mois.	1 an.	3 mois.	6 mois.	1 an.	3 mois.	6 mois.	1 an.
	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.
France. Paris.	3 »	6 »	12 »	6 75	13 »	24 »	1 »	2 »	4 »
France. Départements.	3 50	7 »	14 »	7 »	13 50	25 »			
Angleterre, Autriche, Prusse, Confédération germanique, Grèce, Russie, Suède et Norwége, Danemark.	5 »	10 »	20 »	9	18 »	36 »	1 [illegible]	3 50	7 »
Belgique.	5 »	10 »	20 »	9 »	18 »	36 »	1 75	3 50	7 »
Brésil et Confédération argentine.	5 50	11 »	22 »	10 »	20 »	40 »	2 »	4 »	8 »
Chili (voie de Panama).	7 »	14 »	28 »	12 50	25 »	50 »	2 50	5 »	10 »
Colonies françaises et étrangères.	5 50	11 »	22 »	10 »	20 »	40 »	2 »	4 »	8 »
États-Unis et Mexique.	5 50	11 »	22 »	10 »	20 »	40 »	2 »	4 »	8 »
États-Romains.	6 »	12 »	24 »	11 50	23 »	46 »	2 40	4 75	9 50
Espagne.	5 »	10 »	20 »	9 »	18 »	36 »	1 75	3 50	7 »
Hollande.	4 50	9 »	18 »	8 50	17 »	34 »	1 65	3 25	6 50
Iles Marquises.	7 »	14 »	28 »	12 50	25 »	50 »	2 50	5 »	10 »
Indes Orientales.	5 50	11 »	22 »	10 »	20 »	40 »	2 »	4 »	8 »
Pérou.	7 »	14 »	28 »	12 50	25 »	50 »	2 50	5 »	10 »
Portugal.	4 »	8 »	16 »	7 50	15 »	30 »	1 50	3 »	6 »
Principautés danubiennes.	6 »	12 »	24 »	11 50	23 »	46 »	2 40	4 75	9 50
Royaume d'Italie.	5 »	10 »	20 »	9 »	18 »	36 »	1 75	3 50	7 »
Suisse.	4 »	8 »	16 »	7 50	15 »	30 »	1 50	3 »	6 »
Turquie, Égypte.	5 »	10 »	20 »	9 »	18 »	36 »	1 75	3 50	7 »

Les *numéros* de la MODE ILLUSTRÉE avec *patrons* ne se vendent pas séparément. Pour les avoir, il est de toute nécessité d'être abonné au journal : donc, on ne peut pas s'abonner aux 14 *Patrons illustrés* seuls, *qui seront d'un plus grand format que les 12 patrons ordinaires.*

Nous avons cru devoir offrir à nos abonnées de la France et de l'étranger un tableau des *prix*. A l'aide de ce tableau, il suffira d'ajouter les prix de la *dernière colonne* des *Patrons illustrés* à l'édition qu'on aura choisie, pour avoir le prix de l'abonnement complet.

Il est expressément recommandé d'envoyer, en même temps que la demande de réabonnement, une des dernières bandes d'adresse ou le numéro d'ordre se trouvant sur l'enveloppe du journal; autrement toute inscription devient impossible.

On s'abonne, en France, à l'Administration du Journal, 56, rue Jacob, par lettre affranchie, au bureau des Messageries impériales et généralement chez les principaux libraires; à l'étranger, également chez les principaux libraires.

Pour l'Autriche, l'Allemagne, la Prusse et la Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

Les bureaux de poste d'Italie font directement à Paris les abonnements du journal.

On s'abonne à dater du 1er de chaque mois; on est prié d'indiquer de quel mois on désire faire partir l'abonnement, ainsi que l'édition que l'on choisit; que l'abonnement soit nouveau, ou que ce soit un renouvellement, il est important de donner ces indications.

Les personnes des départements dont l'abonnement échoit à la fin de ce mois-ci sont priées de vouloir bien nous envoyer leur renouvellement par le retour du courrier, afin qu'elles n'éprouvent pas de retard dans l'envoi de leur journal. Il est indispensable d'envoyer une bande d'adresse, soit qu'on expédie directement, soit qu'on charge un tiers de faire l'abonnement au bureau.

Nos abonnées de *Paris* sont prévenues qu'une quittance de renouvellement leur sera toujours présentée à domicile *quinze jours* avant l'expiration de leur abonnement. Il est donc inutile de se déranger ou d'écrire à l'Administration.

Quelques personnes des *départements* écrivent à l'Administration de faire recevoir à Paris le montant de leur renouvellement. Ce mode de recouvrement étant presque toujours sans résultat, et *occasionnant un retard dans l'envoi du journal*, nous prions nos abonnées de vouloir bien faire accompagner leur demande d'abonnement d'un mandat sur la poste ou simplement de timbres-poste.

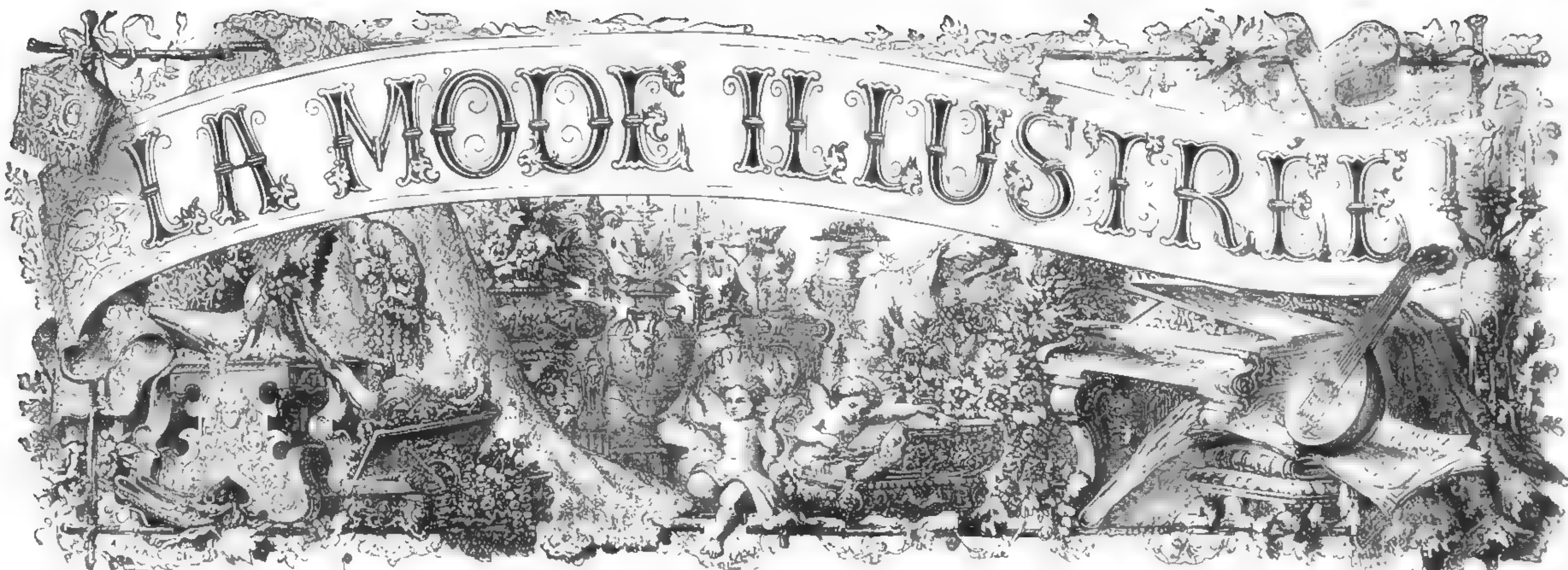


Pour celles de nos abonnées qui font collection de la *Mode illustrée*, nous avons préparé une fort jolie couverture en cartonnage anglais, richement dorée, dont nous offrons ici un spécimen réduit. Nous l'enverrons sur demande *franco* par la poste (pour la France), au prix de *5 francs*. Nous avons adopté la couleur brun-marron comme uniforme et définitive *pour l'édition sans gravures coloriées;* la couleur *rouge* pour l'édition *avec gravures*. Nous ne donnons pas de couverture de papier pour envelopper la collection brochée, le volume étant assez gros pour exiger une reliure.

AVIS. — Nous commencerons avec le numéro du 1er janvier un roman de Mlle Zénaïde Fleuriot, dont le talent est si connu et si aimé de toutes les femmes; à ce roman succédera immédiatement une nouvelle de Mme Emmeline Raymond.

Digitized by Google

N° 52. CINQUIÈME ANNÉE. Dimanche, 25 décembre 1864.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 80 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 98 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

LA RÉDACTION DE LA *MODE ILLUSTREE*

A SES LECTRICES.

Cinq années se sont écoulées depuis le jour où j'ai, pour la première fois, tracé et signé le programme que la *Mode illustrée* s'était proposé. Avons-nous fidèlement tenu nos promesses? Avons-nous atteint le but d'utilité vers lequel nos efforts se sont constamment dirigés? C'est avec confiance que nous adressons ces questions, car nos lectrices nous ont répondu à l'avance. Grâce à leur bienveillant concours, des milliers d'abonnées nouvelles viennent s'ajouter chaque année aux abonnées anciennes qui, en faisant de la propagande pour *leur* journal, ainsi qu'elles se plaisent à le nommer, travaillent en réalité à lui faciliter les moyens de se perfectionner sans cesse et nous aident ainsi à leur payer notre dette de reconnaissance. J'espère que chacune d'entre elles voudra bien considérer ces lignes comme lui étant personnellement adressées et lui portant l'expression de ma gratitude pour la bienveillance que l'on ne se lasse pas de témoigner à notre publication. On est bien fort lorsqu'on s'appuie sur la sympathie de ceux à qui l'on s'adresse, et l'on peut compter sur cette sympathie quand on est décidé à faire de constants efforts pour la conserver.

Au moment où je règle mes dettes de reconnaissance pour l'année qui vient de s'écouler, je ferais preuve d'une impardonnable ingratitude si je ne mentionnais ici les encouragements qui me sont adressés par nos lecteurs; ces encouragements ont pris une proportion telle, que nous devrions désormais ajouter à notre titre

LA MODE ILLUSTRÉE,

ces mots :

JOURNAL PUBLIÉ AVEC L'APPROBATION
DE MM. LES PÈRES, LES MARIS ET LES FRÈRES.

Nos lecteurs nous savent gré, en effet, de ne point



N° 1. CHAPEAU EN SATIN MAUVE.



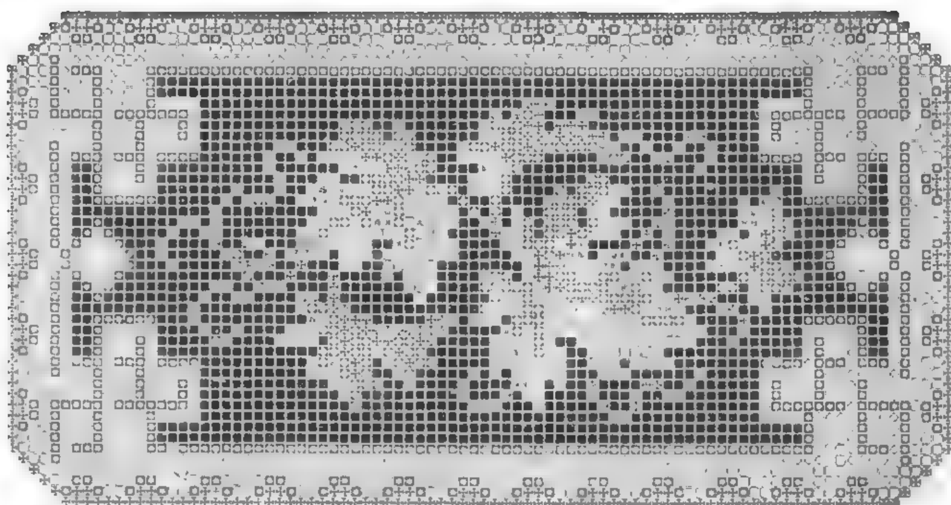
N° 2. CHAPEAU EN SATIN ROSE.



N° 3. CHAPEAU EN VELOURS BLEU.

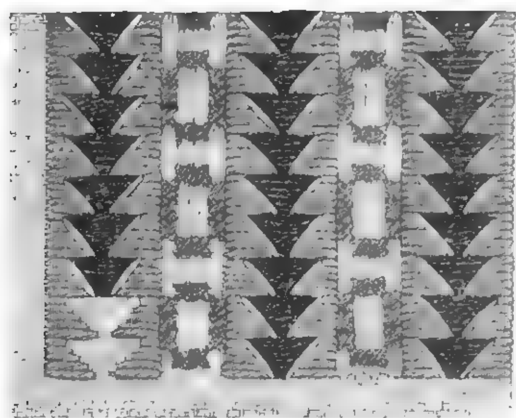
Digitized by Google

exciter parmi notre public féminin les convoitises du luxe, le goût de la dépense, les ambitions de la vanité; ils nous remercient de ne pas propager, encourager, recommander l'emploi de ces drogues coûteuses, qui, sous prétexte d'embellir les femmes, ruinent leur santé et avancent leur décrépitude en grevant leur budget. Nous n'avons en effet jamais cherché notre voie; nous ne voulons appeler à notre aide les subventions d'aucune industrie, en lui vendant notre publicité; nous avons toujours été persuadés que le respect scrupuleux des intérêts de nos abonnées était la principale condition de notre succès, et le résultat a répondu à notre attente, puisque notre tirage dépasse aujourd'hui le chiffre de 40,000 exemplaires.



PORTE-CIGARES. — Explication des signes : ■ Vert. ▫ Nuance chocolat claire. ▪ Même nuance plus foncée. ▫ Brun. ▪ Noir. ▫ Or. ▫ Blanc crayeux. ▫ Blanc de cristal.

Nous ne vous dirons pas, Mesdames, que nous sommes ou que nous serons, dans le cours de l'année prochaine, le plus beau, le plus élégant, le plus utile, le plus parfait des journaux de notre temps; si ce jugement doit être porté sur notre compte, mieux vaut vous laisser le soin de le prononcer. En fait d'élégance et d'utilité, comme en fait de vertu, ceux qui en parlent le plus sont toujours, a dit la chanson, ceux qui n'en ont guère.



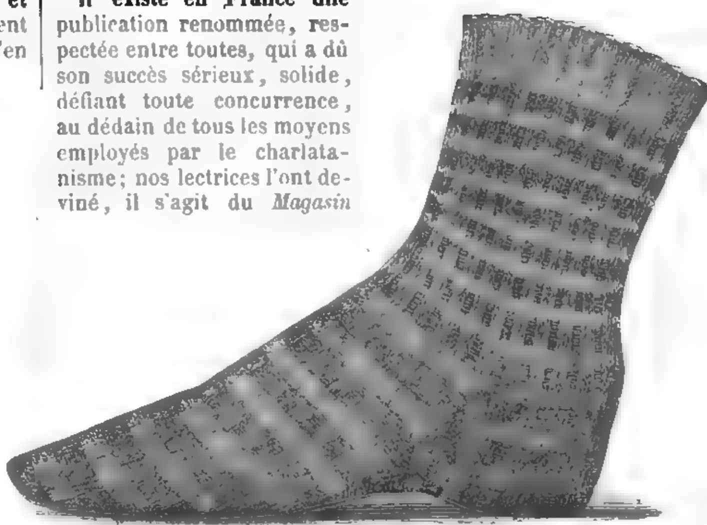
N° 1. POINT EN TAPISSERIE.

Mais il nous sera permis, néanmoins, de faire connaître à nos lectrices les modifications présentes et futures introduites dans le choix et la distribution des objets de toilette et des travaux de tous genres contenus dans notre publication.

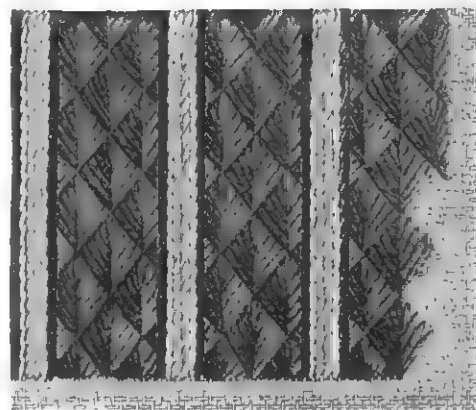
Nous faisions paraître, autrefois, au moins deux numéros par an consacrés exclusivement à la toilette des enfants; nous avons reçu quelques réclamations, peu nombreuses, il est vrai, mais qui méritaient cependant d'être prises en considération, car l'équité veut que l'on tienne compte des vœux de la minorité aussi bien que des volontés de la majorité. Celles de nos abonnées qui n'ont point d'enfants se trouvaient lésées par cette combinaison; nous avons disséminé les vêtements d'enfants sur toutes nos planches de patrons, et nous avons ainsi atteint un double résultat également avantageux. Aucun de nos numéros n'est inutile, soit aux personnes qui ont des enfants, soit à celles qui en sont privées, et l'on peut travailler pendant toute l'année à ces petites toilettes, qui ne changent pas de forme selon les saisons, mais que l'on exécute seulement en étoffes plus ou moins chaudes, selon qu'elles sont destinées à l'hiver ou bien à l'été.

Les mêmes observations nous ont été adressées pour les travaux en laine, tricot et crochet; les numéros consacrés *entièrement* à ces objets constituaient une lacune pour les personnes qui ne s'occupent pas exclusivement de ce travail, lequel, d'un autre côté, offre un puissant intérêt à la majorité de nos abonnées; au lieu de les publier réunis dans un seu numéro, nous les avons fait paraître un à un près d'autres travaux de genre différent.

Il existe en France une publication renommée, respectée entre toutes, qui a dû son succès sérieux, solide, défiant toute concurrence, au dédain de tous les moyens employés par le charlatanisme; nos lectrices l'ont deviné, il s'agit du *Magasin pittoresque*. Le charlatanisme, même lorsqu'il est habilement dirigé, ne donne jamais qu'un succès éphémère, peu honorable en tous cas, et que nous n'ambitionnions pas; mais nous avions, je le dis sans détour, le désir de transporter dans le domaine de la mode, dans celui des travaux féminins, les traditions observées par la direction du *Magasin pittoresque*. La poudre que l'on jette aux yeux du public ne l'aveugle pas longtemps et ne réussit pas même à obtenir immanquablement cette cécité passagère grâce à laquelle on espère donner le change sur la valeur que l'on possède. Tenir scrupuleusement compte des intérêts, des goûts du public, remplir ses promesses en les dépassant même lorsqu'il s'agit de faire un sacrifice d'argent profitable aux abonnés; se préserver soigneusement des *réclames* de tout genre qui, étant payées par les industries intéressées à se faire recommander, ne représentent plus que des renseignements inutiles ou préjudiciables; éviter les spéculations que l'on désigne souvent par le mot *prime* et que le public paye toujours, soit par une augmentation plus ou moins déguisée du prix de la publication qui sert de prétexte à la *prime*, soit par une diminution de la valeur de cette publication; telle a été, telle sera, nous l'affirmons, notre ligne de conduite; et, comme le succès n'est durable qu'à la condition d'être toujours mérité, nous ferons bénéficier toutes nos abonnées de l'augmentation du chiffre de nos souscripteurs, en consacrant une somme plus considérable aux frais occasionnés par le journal.



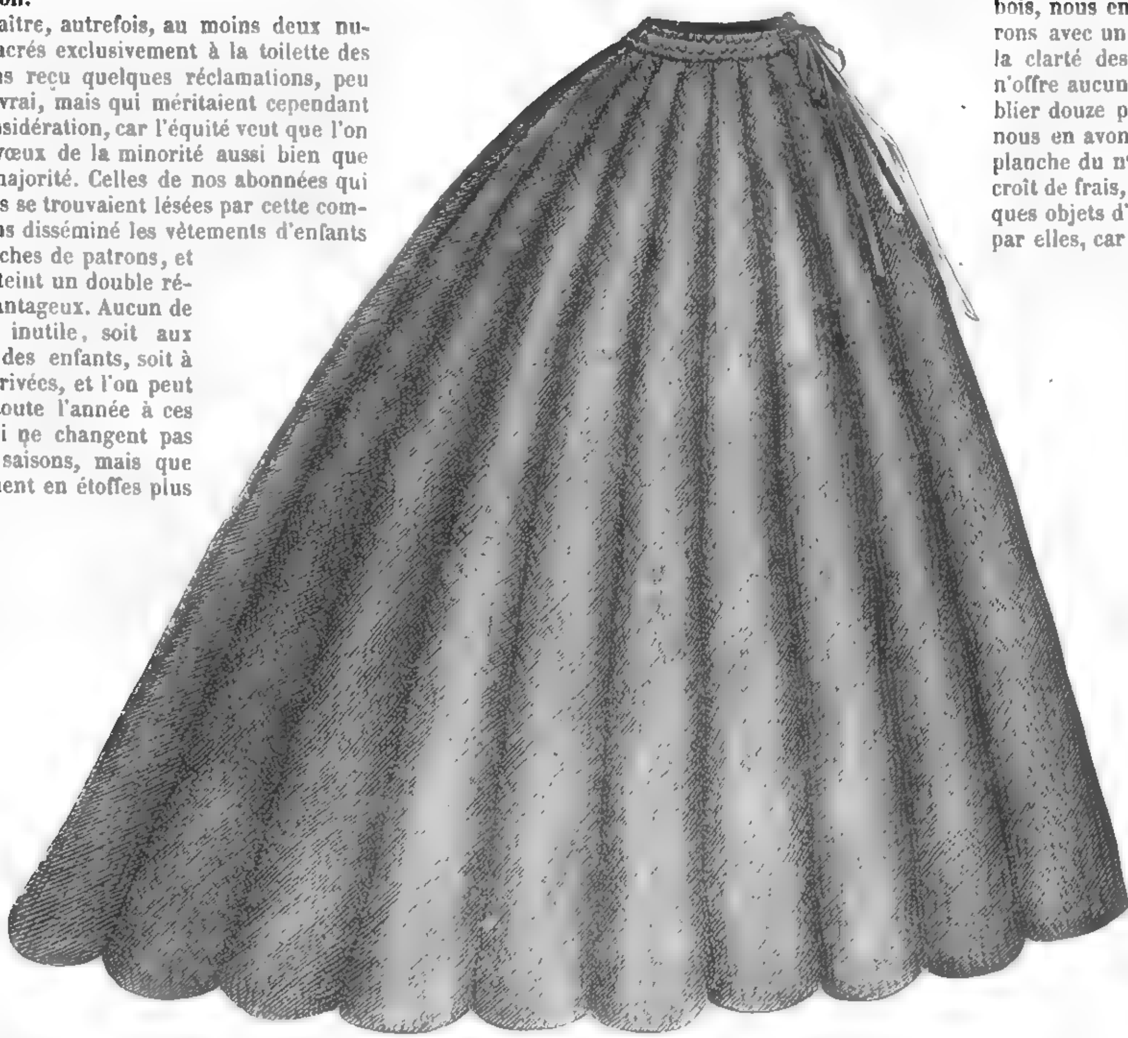
BOTTINE TRICOTÉE POUR FEMME.



N° 2. POINT EN TAPISSERIE.

Nous augmenterons le nombre de nos gravures sur bois, nous en perfectionnerons l'exécution, nous veillerons avec un soin minutieux à maintenir l'exactitude et la clarté des explications, sans lesquelles un dessin n'offre aucune utilité. Nous nous étions engagés à publier douze planches de patrons avec la *Mode illustrée*, nous en avons fait paraître quatorze cette année, car la planche du n° 43 est double. En nous imposant ce surcroît de frais, nous avons pu offrir à nos abonnées quelques objets d'une incontestable utilité, vivement désirés par elles, car elles savent que nos patrons ne sont pas taillés au hasard, et qu'en les exécutant on ne court pas le risque d'obtenir un résultat défectueux, n'offrant aucune analogie de forme avec le dessin qui représente le patron. La précision dans les dessins et les patrons, l'exactitude la plus minutieuse dans les explications, telles sont les solides bases sur lesquelles repose notre publication, à laquelle nous avons ajouté depuis un an *les Patrons illustrés*, divisés en quatorze livraisons, avec texte et gravures, coûtant 4 francs par an, livrés *seulement* aux abonnées de la *Mode illustrée*. Plus du tiers d'entre elles reçoivent les *Patrons illustrés* et se servent quotidiennement des excellents modèles qui remplissent ces livraisons.

Le jour où j'ai accepté la mission que je remplis depuis cinq ans, j'entrevoyais dans un lointain avenir la possibilité d'obtenir des résultats sérieux, sans obliger les femmes à se transporter hors du cercle familier de leurs goûts et de leurs travaux. Aujourd'hui cette possibilité entrevue est devenue une réalité évidente. Il est certain que l'on peut parler de modes aux femmes sans les rendre frivoles, sans les entraîner dans la voie des dépenses folles, des coûteux et dangereux plaisirs de la vanité. Ce n'était plus seulement un passe-temps que nous offrions aux femmes; notre journal



JUPON EN BANDES DE CRIN DE CHEZ MADAME CASTEL-BRÉANT.

Digitized by Google

ainsi compris ne se bornait pas à augmenter le nombre des feuilles, plus ou moins ornées de gravures, qui naissent et meurent par milliers chaque année; son but s'élevait; il donnait cette seconde éducation, qui est la plus importante dans la vie féminine; il faisait pénétrer dans toutes les familles le goût du travail; et, pour rendre les femmes laborieuses, la *Mode illustrée* faisait appel à cet éternel désir de plaire, qui, bien dirigé, contenu en de sages limites, constitue chez la femme, à tout âge, non plus un défaut, mais une qualité aimable.

Si j'ai pu marcher dans cette voie d'un pas toujours plus résolu, c'est à nos lectrices que je le dois; ce sont leurs lettres, leurs encouragements, qui, d'année en année, ont défini toujours plus clairement le but vers lequel je me dirigeais. A elles revient donc en grande partie l'honneur de notre succès; l'équité et la reconnaissance m'obligent à proclamer cette vérité, en ajoutant que toutes mes facultés sont désormais vouées au perfectionnement de la publication qui a obtenu leur approbation.

E. RAYMOND.

CARRÉ EN GUIPURE.

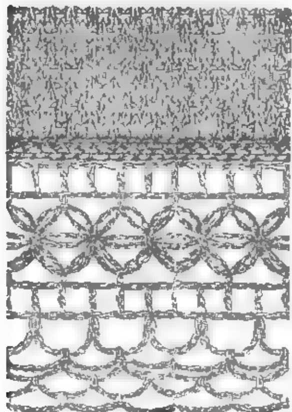
Chapeaux d'hiver

DE CHEZ Mme AUBERT,
RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 6.

N° 1. *Chapeau en satin mauve*, coulissé en travers, orné par devant, et sur la passe, avec des grelots blancs, en perles, ayant une forme ovale. Une dentelle noire borde le chapeau par derrière; cinq larges coques de ruban remplacent le bavolet; à l'intérieur, petite plume mauve.

N° 2. *Chapeau en satin rose*, avec bord de peluche neige de même couleur; derrière, nœud de ruban, plusieurs roses frisées, et plumes noires, retenues par une barbe en dentelle noire, terminée par un papillon.

N° 3. *Chapeau en velour bleu* et tulle blanc; la passe, fendue, est ornée d'étoiles et de glands en jais noir; derrière, plumes bleues, plumes noires, et aigrette blanche; une dentelle noire borde le fond du chapeau.



BORDURE DU CORSAGE-BAVETTE EN GRANDEUR NATURELLE.

Porte-cigares.

MATÉRIAUX : Canevas fin, perles ou soies.

La solidité des travaux en perles, qui ne perdent jamais leur couleur ni leur éclat, les rend préférables à toute autre broderie, lorsqu'il s'agit d'objets dont l'usage est quotidien. On peut aisément changer le format de notre dessin (si on le destine à un autre usage), car il est aisé de reculer les coins de la bordure.

DEUX POINTS

De tapisserie

POUR PANTOUFLES, SACS A OUVRAGE, TABOURETS, ETC.

N° 1. On exécute ce dessin avec de la laine violette, — de la soie ou de la laine maïs, — du noir, — du vert anglais de nuance moyenne; la laine verte est employée pour remplir la rayure dans laquelle figurent les triangles noirs. Chaque triangle se compose de cinq points : le plus long couvre dix fils du canevas; — le second point en couvre huit, — le troisième six, — le quatrième quatre, — le cinquième deux. Dans les raies plus étroites, les anneaux sont faits à la croix, en laine violette sur le fond maïs; celui-ci, qui se compose simplement de points tendus d'un bout à l'autre du canevas, doit être exécuté *avant* les anneaux. Dans chaque raie, on a laissé une partie du canevas vide, afin que l'on puisse suivre plus facilement nos explications. Les triangles noirs sont encadrés avec trois points maïs.

N° 2. On l'exécute avec du bleu foncé, du noir, du maïs, et une nuance fauve. Les trois dernières couleurs sont employées pour les rayures étroites, que l'on fait au point Gobelin, en biais; de chaque côté, on place, près du noir, de la soie maïs; entre les deux lignes maïs on fait deux lignes avec de la laine d'une nuance *fauve*. La rayure large est exécutée avec de la soie d'Alger d'un beau gros bleu; sur l'espace du canevas laissé vide, on peut suivre la direction des points et le nombre des fils du canevas. Les points inférieurs de chaque feuille (ils sont les plus longs) sont exécutés sur six fils en hauteur, quatre fils en largeur; les points suivants ont un fil de moins sur le bord inférieur, un fil de plus sur leur bord supérieur; le cinquième point est fait tout droit, et forme la pointe de la feuille.



CORSAGE-BAVETTE.

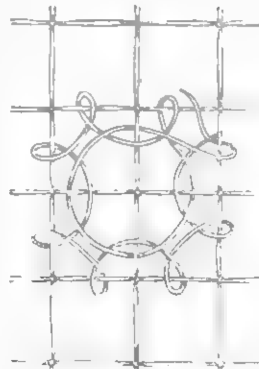
Bottine tricotée pour femme.

MATÉRIAUX pour la paire : 112 grammes de laine anglaise noire; même quantité de même laine brune; aiguilles à tricoter en acier, assez fines.

Cette bottine peut être portée à la maison, comme aussi être mise par-dessus une chaussure de bal; l'exécution en est très-facile. On fait le tricot sur des aiguilles assez fines, par conséquent un peu serré, élastique pourtant, et *absolument comme si l'on faisait un bas*. On y fait poser une semelle par un cordonnier.

Notre modèle est brun et noir; on tricote toujours de la même façon, en faisant alternativement : 2 mailles à l'endroit, — 2 mailles à l'envers. La *tige* a, sur notre modèle, 16 centimètres de hauteur. Les mailles à l'endroit, comme les mailles à l'envers, se trouvent toujours les unes au-dessus des autres, de façon à former des *côtes*. Sur le bord supérieur de la tige, on fait 15 tours bruns, puis alternativement 4 tours noirs, 4 tours bruns, jusqu'au commencement du talon et du pied; depuis cette place, on change, chaque fois que l'on a fait six tours, non-seulement la laine, mais encore la disposition des mailles, c'est-à-dire qu'après avoir fait six tours bruns, on fait six tours noirs, et que, dans le cours de ces derniers, on place les mailles à l'endroit au-dessus des mailles à l'envers des tours bruns, — et les mailles à l'envers au-dessus des mailles à l'endroit. Il n'y a point de diminution dans la *tige* de la bottine. Pour le talon et le pied, on procède absolument comme si l'on faisait un bas.

On peut exécuter cette bottine en toute dimension, et pour les enfants de tout âge.



ROSETTE DU CARRÉ DE GUIPURE.

Jupon

DE CHEZ Mme BRÉANT-CASTEL,
RUE SAINTE-ANNE, 58 BIS.

Ce jupon se compose d'un petit nombre de cercles très-flexibles en acier, recouverts avec une étoffe de crin, disposée en gros *bourrelets*, diminuant d'ampleur vers la taille; il est fort commode pour les voyages, les voitures, les théâtres, et peut, du reste, servir en toutes circonstances, même pour les toilettes très-parées, pourvu qu'on le recouvre avec un jupon de mousseline roide à plusieurs volants; son prix est de 35 fr.

Carré en guipure.

On exécute ce carré en suivant les explications données sur ce travail dans le n° 41 de la présente année. Dans le dessin du milieu, formant un carré intérieur séparé de la bordure, le *point de reprise* diffère un peu de ce point tel qu'il est fait ordinairement; le dessin indique cette différence. Pour les rosettes qui forment un encadrement intérieur, nous publions un dessin spécial d'après lequel on dirigera le fil; on tourne celui-ci trois fois autour de la rosette pour l'encadrer.

Digitized by Google

Corsage-bavette pour enfants.

TRICOT ET CROCHET.

MATÉRIAUX : Coton à tricoter n° 5 ; coton tors pour crochet n° 50.

Notre dessin représente ce corsage vu par devant et par derrière; la large ceinture droite est passée dans une boutonnière de dimension suffisante, et se trouve ainsi croisée par derrière. Le fond est tricoté; la garniture est faite au crochet. On commence par le bord inférieur de la ceinture (qui est tricotée), en montant 280 mailles. On tricote en allant et revenant, et l'on fait un tour à l'envers, un tour à l'endroit, de telle sorte que ces deux tours paraissent être à l'envers; avec le 3e tour commence le dessin qui se compose d'un tour à l'endroit et d'un tour dans lequel on fait alternativement une maille à l'endroit, — une maille à l'envers; on répète sans cesse ces deux derniers tours, mais, chaque fois que l'on recommence le dessin, on *contrarie* les mailles *à l'envers*. On fait ainsi 9 tours du dessin (par conséquent 18 tours), puis 2 tours à l'endroit, — 1 tour à l'envers pour terminer comme on a commencé. On démonte à l'envers *lâche* ou serré, comme on a monté les premières mailles. En exécutant la ceinture, il ne faut pas oublier la large boutonnière; on l'exécute dans le 5e tour du dessin, à 35 mailles de distance du bord de droite, en démontant 10 mailles que l'on rétablit dans le tour suivant; le bord extérieur de la boutonnière est ensuite festonné pas trop serré.

Corsage bavette. — On relève 56 mailles au milieu de la ceinture, dont les deux extrémités doivent être égales sur chaque côté de ces mailles. On tricote en exécutant le dessin ci-dessus indiqué, mais on augmente d'une maille au commencement de chaque tour, en tricotant deux mailles dans la seconde maille. Chaque tour du dessin est terminé par trois mailles faites unies à l'endroit. Après avoir fait ainsi 32 tours du dessin, on exécute deux tours à l'endroit en maintenant l'augmentation. On démonte pas trop *lâche*, et l'on borde les côtés en y faisant un tour composé de mailles simples.

Sans tenir compte des manches qui sont faites en dernier lieu, on exécute la garniture au crochet, qui se fait toujours sur le même côté, et pour laquelle on coupe par conséquent le brin à la fin de chaque tour pour le rattacher au commencement.

1er tour de la garniture. — * Une bride, — une maille en l'air sous laquelle on passe une maille du corsage. Recommencez toujours depuis *.

2e tour. — Une maille simple dans la première bride du tour précédent; — * 3 mailles en l'air, — une double bride dans la première de ces trois mailles en l'air, — une maille en l'air, — une double bride dans la troisième bride du tour précédent, en passant par conséquent par dessus trois mailles; — 2 mailles en l'air, — une maille simple dans le côté de dessous de la dernière double bride. Recommencez toujours depuis *.

3e tour. — Une maille simple sur la maille en l'air isolée du tour précédent; — * 4 mailles en l'air, — une double bride dans la première de ces 4 mailles en l'air, — une maille simple sur la maille en l'air isolée du tour précédent. Recommencez toujours depuis *.

4e tour. — Comme le 2e tour, mais avec cette différence que les deux doubles brides de chaque feston sont faites dans la maille simple du tour précédent.

5e tour. — Une maille simple sur la maille en l'air isolée du tour précédent; * 4 mailles en l'air, — une maille simple sur le feston suivant. Recommencez depuis *.

6e tour. — Comme le premier tour.

7e tour. — * Une maille simple sur une maille en l'air du tour précédent, — 5 mailles en l'air sous lesquelles on passe 3 mailles.

8e tour. — Comme le précédent, en plaçant la maille simple au milieu de chaque feston composé de 5 mailles en l'air.

9e tour. — * Une maille simple sur la plus proche maille simple du tour précédent, — 2 mailles en l'air, — une maille simple sur le milieu du plus proche feston, — 2 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

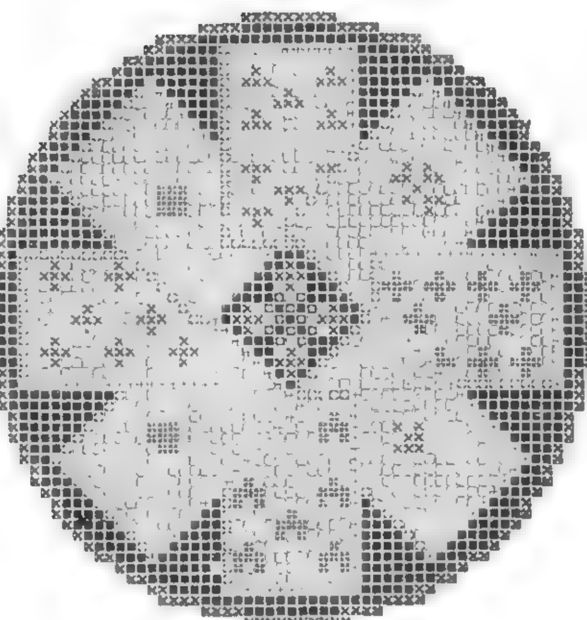
10e tour. — * Une maille simple dans la première maille simple du tour précédent, — 5 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

11e tour. — Comme le 8e tour.

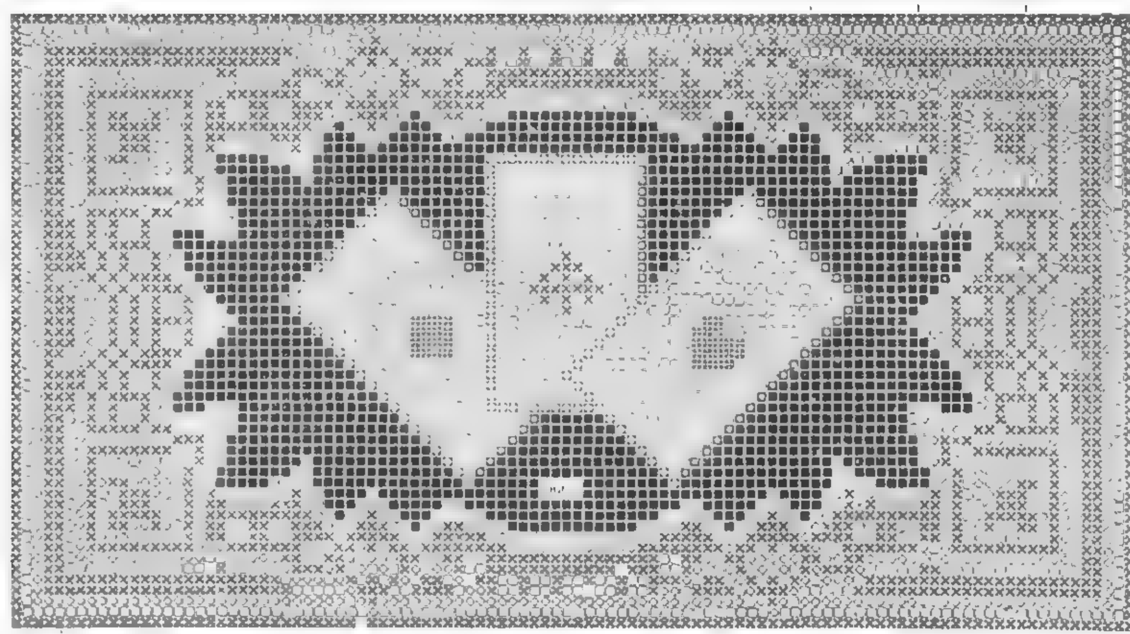
On laisse sur chaque côté du bord supérieur du corsage 24 mailles libres, et l'on exécute d'abord les six premiers tours de la bordure qui vient d'être décrite, puis, en partant de la pointe du corsage, on fait une chaînette de 100 mailles, que l'on rattache à la 13e maille du bord supérieur du corsage en comptant depuis la pointe. L'entournure se trouve ainsi formée; on la borde avec les six premiers tours de la garniture, que l'on fait en même temps sur les côtés transversaux du corsage; sur ces côtés, dans le premier tour, on fait toujours trois brides de suite côte à côte, et seulement avec la 4e bride on passe une maille du corsage. Au commencement et à la fin de chaque tour les mailles sont attachées à leurs places respectives, à la ceinture et par devant sur la poitrine, au bord supérieur du corsage. Après avoir exécuté ces six tours sur chaque côté du corsage, on coud ensemble les côtés transversaux de la garniture du milieu avec ceux de la garniture des côtés, puis on fait les cinq derniers tours de la garniture sur tout le corsage.

On exécute cette garniture autour de la ceinture, mais on supprime son 3e et son 4e tour sur le bord supérieur de chaque pan de chaque côté, vers la boutonnière, afin que la ceinture soit un peu moins large à cette place. La largeur de chaque entournure est de 112 mailles. On la borde d'abord avec un tour de mailles simples fait avec le coton à tricoter, et, dans le côté de derrière de ces mailles, on relève les mailles qui vont servir pour le tricot. On exécute le dessin indiqué pour la partie tricotée du corsage. Après 18 tours du dessin faits sur le même nombre de mailles, on tricote un tour à l'endroit, 2 tours à l'envers, on démonte, on exécute la garniture au crochet.

Pour maintenir le corsage et retenir les manches à leur place, on exécute au crochet la bande qui traverse le dos. Pour la longueur de la chaînette on mesure le dos de l'enfant d'une manche à l'autre manche, et sur cette chaînette on fait d'abord les six premiers tours de la garniture; on les encadre tout autour avec les cinq derniers tours de cette garniture; on coud cette bande près de l'une des manches; à l'autre bout on met une agrafe ou bien un bouton pour la fixer.



PLATEAU POUR FLAMBEAUX DE TABLES DE JEU. — Explication des signes : ■ Bleu. ■ Noir. ▫ Blanc. ▫ Gris très-clair. ▫ Gris moins clair. ■ Rouge. Or.



DESSIN DE COFFRET POUR JETONS. — Explication des signes indiquant les couleurs : ■ Bleu. ■ Noir. ▫ Blanc. ▫ Gris très-clair. ▫ Gris moins clair. ■ Rouge. ▫ Or.

Plateau pour flambeau

OU FOND DE CORBEILLE A JETONS. — TAPISSERIE.

Ce dessin a deux destinations. On peut l'exécuter sur du canevas assez gros pour former des plateaux pour flambeaux de table à jeu; on place, dans ce cas, sous la tapisserie un morceau de carton, et l'on double le plateau avec de la percaline ou de la soie. On l'encadre avec une grosse chenille ou bien une corde en laine.

On emploiera aussi ce dessin pour former le fond d'une corbeille à jetons dont les parois seront faites en cartonnage; on peut exécuter ce dessin en perles.

Dessus de coffret à jetons.

TAPISSERIE EN LAINE, — SOIE, OU PERLES.

Le coffret sera en bois ou cartonnage, et l'on placera par-dessus le dessin exécuté sur canevas, du canevas fin. On l'encadrera avec une grosse chenille rouge.

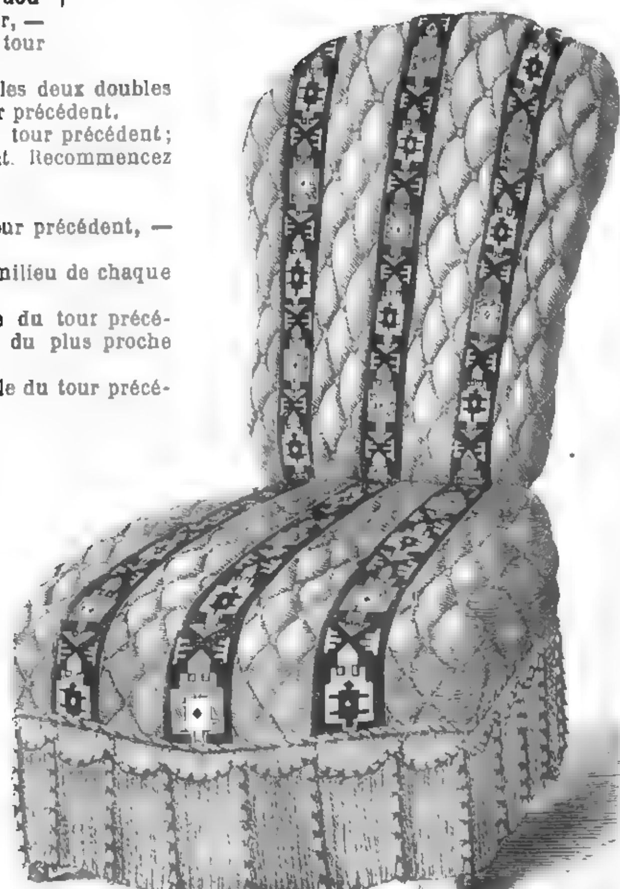
Deux chaises capitonnées.

MODÈLES DE LA FABRIQUE DE MEUBLES DE MM. ALLARD ET CHOPIN, RUE DU FAUBOURG-DU-TEMPLE, 50.

Ces chaises sont faites avec des bandes en tapisserie. Pour le modèle n° 1, la bande est un fond blanc, le *capitonnage* en satin jaune. Les bandes de la chaise n° 2



N° 1. CHAISE CAPITONNÉE.



N° 2. CHAISE CAPITONNÉE.

Digitized by Google

Digitized by Google



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

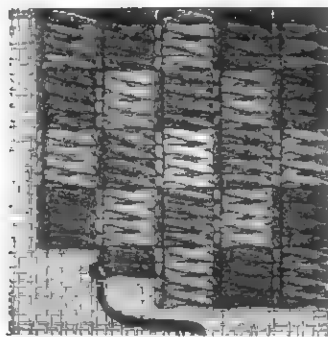
Travestissements.

Reproduction Interdite

Digitized by Google



COSTUME POUR ENFANT DE DEUX A QUATRE ANS.



EXÉCUTION DE LA CROIX LONGUE A PIQURES.

orné d'un papillon en velours bleu, avec antennes et accessoires d'or.

N° 3. *Soulier en reps brun*, bordé avec une ruche de taffetas orange; sur le cou-de-pied une touffe de plumes brunes, avec gouttes de rosée.

N° 4. *Soulier en satin noir*, à empeigne découpée, bordée avec une corde de soie noire et blanche.

Une épaisse ruche en dentelle noire comble les vides de l'empeigne.



COSTUME POUR ENFANT DE DEUX A QUATRE ANS.



BOUCLE D'OREILLE.

sont exécutées sur un fond noir; la chaise est en velours bleu, capitonné.

Nous publierons prochainement des dessins pour bandes en tapisserie.

Costume pour enfant

DE DEUX A QUATRE ANS.

Ce vêtement est exécuté en une étoffe brune que l'on commence à désigner par ces mots: *Linsey woolsey.* La garniture se compose d'une grosse *corde* noire et blanche, en soie, et de boutons ronds, oxydés; le corsage est doublé en percale; les revers des manches et du corsage sont *figurés* par la corde de soie; le bas de la jupe est découpé en ondulations peu creusées, ayant chacune 6 centimètres de longueur; la jupe à 33 centimètres de longueur, 2 mètres 15 centimètres de largeur; elle est plissée à gros plis et *montée* sur une ceinture de percale; le corsage est séparé; la corde de soie borde les dents de la jupe.

Dessin pour coussin

EN TAPISSERIE. — CROIX LONGUE A PIQURES.

Nous publions un nouveau point de tapisserie, représenté en grandeur naturelle par un dessin spécial. On choisit du canevas assez fin; on exécute toujours une croix longue, ayant 8 fils de longueur, 2 fils de hauteur, et, *avant* de terminer la croix, on fait un petit point *arrière* sur les deux fils (en hauteur) de la croix; quatre de ces points *arrière* faits l'un au-dessus de l'autre, et enserrant leurs croix longues, représentent l'*un* des carrés du dessin.

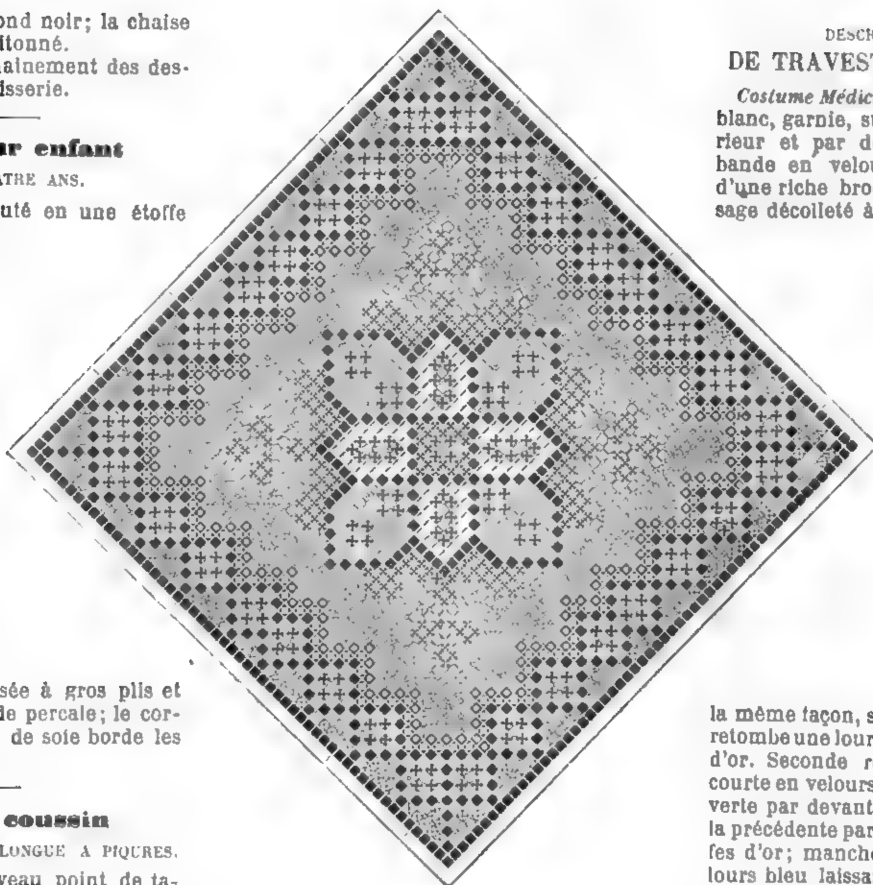
Boucles d'oreilles.

Nos lectrices savent que les boucles d'oreilles font actuellement partie de la toilette féminine; nous publions aujourd'hui deux spécimens en grandeur naturelle de cette mode bizarre, qui semble demander comme complément le tatouage et un anneau se balançant à l'extrémité du nez.

Chaussure.

N° 1. *Bottine en chevreau* avec empeigne de cuir verni, à bords supérieurs découpés, ornée de *piqures* en soie blanche et de boutons en jais.

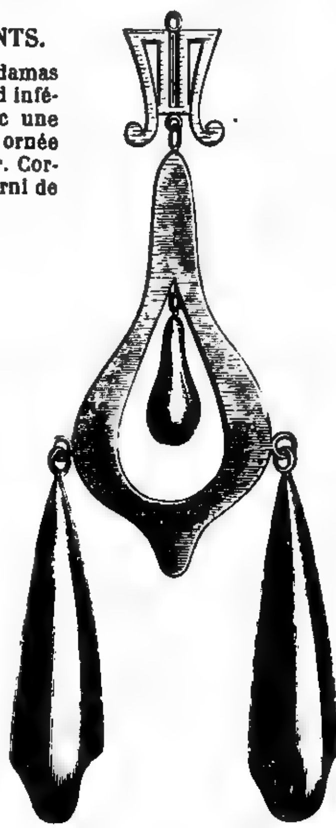
N° 2. *Soulier en velours noir*, bordé de grosses perles dorées,



DESSIN POUR COUSSIN EN TAPISSERIE. — Explication des signes : ■ Noir. ■ Ponceau foncé. ▩ Ponceau clair. ◘ Vert foncé. ◘ Vert moyen. ▩ Vert clair. ▩ Lilas. ' Blanc. □ Maïs en soie.

DESCRIPTION
DE TRAVESTISSEMENTS.

Costume Médicis. Robe en damas blanc, garnie, sur son bord inférieur et par devant, avec une bande en velours blanc, ornée d'une riche broderie en or. Corsage décolleté à pointe, garni de la même façon, sur lequel retombe une lourde chaîne d'or. Seconde robe plus courte en velours bleu, ouverte par devant, fixée sur la précédente par des agrafes d'or; manches de velours bleu laissant passer des manches de tulle bouillonnées; *fraise* droite en dentelle; grand voile de tulle attaché à la coiffure.



BOUCLE D'OREILLE.

Costume de paysanne alsacienne, pour petite fille. Jupon de soie violette bordé de jaune; robe en cachemire rouge un peu plus courte que le jupon, ornée de deux galons-cachemire. Corsage décolleté à bretelles, avec plastron brodé en or; chemisette plissée en mousseline blanche, avec manches longues; cheveux nattés en deux longues tresses; nœud de ruban noir sur le devant de la tête. Tablier de mousseline blanche. Bas rouges; souliers en cuir verni ornés sur le cou-de-pied avec une large boucle en acier, taillée à facette.

Costume suédois. Jupe courte en moire grise, ornée de galons d'or; gilet pareil; jupe plus courte et veste à manches longues, en velours vert avec garniture de fourrure; bottines vertes garnies de fourrure; calotte de velours vert bordée de fourrure.

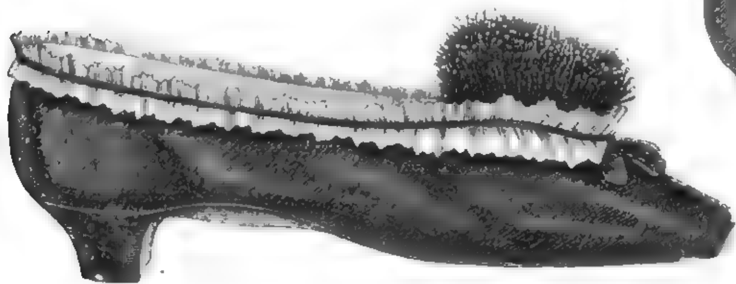
Le gilet est décolleté carrément. Sous-manches de mousseline blanche sous les manches de la veste.



N° 2.



N° 1.

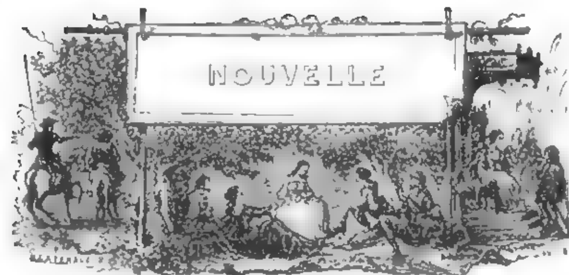


N° 3.



N° 4.

Digitized by Google



ONCLE ET NIÈCE.

Suite et fin.

« Eh bien! » dit le vieillard, lorsque sa nièce fut installée près de lui, « êtes-vous contente de votre sort?

— Comment pourrait-il en être autrement? Notre petite maison est très-commode, notre jardin est rempli de belles fleurs. Frédéric est un bon ouvrier, et deviendra maître menuisier; et, grâce à notre travail, nous ne manquons de rien, ma mère et moi.

— Un peu plus d'argent ne gâterait rien cependant.

— Qui sait? Quand on a plus d'argent, on a plus de besoins et d'ambition, à ce que dit ma mère.

— Vous ne devez pas gagner grand'chose avec vos travaux de couture?

— Nous avons la pratique du château; il est vrai que les seigneurs ne sont pas bien riches, et nous faisons plus de raccommodages que de linge neuf.

— Vous m'avez promis de me faire une lecture.

— Et j'ai apporté un livre, » répond Christine.

« Quel est ce livre?

— Il me vient de ma grand'mère, de la mère de mon père.

— C'est elle qui m'a élevé, » reprit le vieillard, en remontant le cours de ses souvenirs; « j'étais tout petit quand elle a épousé votre grand'père, et elle a été très-bonne pour moi.

— J'ouvre le livre au hasard, mon oncle; c'est le chapitre XII de l'Évangile selon saint Luc. »

Et la jeune fille commença la lecture de ce chapitre:

« Il n'y a rien de caché qui ne vienne à être découvert, ni rien de secret qui ne vienne à être connu. »

A ce verset, l'observateur le plus inattentif eût constaté que M. Desforges éprouvait une certaine agitation.

Elle continua, et arriva au quinzième verset.

« Soyez attentifs, et gardez-vous de toute avarice; car, quelque riche que soit un homme, ce ne sont pas les biens qu'il possède qui le feront vivre. »

Et comme le vieillard n'interrompait point sa nièce, elle lut la parabole de l'homme riche, et s'arrêta seulement après le trente-quatrième verset.

« Car où est votre trésor, là sera aussi votre cœur. »

Son oncle l'arrêta.

« En voilà assez pour aujourd'hui, » dit-il; « vous avez tout à fait le même son de voix que votre grand'mère, et il me semble l'entendre nous faisant cette lecture. J'étais alors jeune et bien portant, » ajouta-t-il en soupirant.

« Malgré les changements qu'apportent forcément les années, et lors même que vous n'êtes plus jeune et bien portant, vous pouvez encore être heureux, mon oncle.

— Cela vous est facile à dire; vous avez dix-huit ans!

— Ma mère ne les a plus depuis longtemps; et, Dieu merci!... je la vois toujours gaie et satisfaite. Elle dort bien, elle n'a aucune crainte; car, n'ayant jamais fait de mal à personne, elle ne redoute pas de paraître devant Dieu, à quelque heure qu'il l'appelle.

— Vous n'entendez rien à la différence des caractères. Un homme ne peut avoir les mêmes idées que vous autres femmes. Maintenant, vous pouvez me quitter; je désire rester seul.

— Je vous obéis, mon oncle, mais accordez-moi ce que je vais vous demander...

— Ah! vous allez me demander quelque chose?

— Jamais mes parents ne m'ont dit *vous*, excepté lorsqu'ils voulaient me punir; pourquoi ne me tutoyez-vous pas?

— Comme vous... comme tu voudras; va rejoindre ta mère; il ne faut pas l'abandonner pour moi. »

Christine, en récapitulant toutes les circonstances du premier assaut qu'elle avait livré, fut assez satisfaite des résultats obtenus; une sorte d'intimité allait forcément s'établir entre ce vieillard isolé et sa nièce; il avait écouté une lecture faite dans l'Évangile; et enfin, précieuse découverte!... Christine lui rappelait la femme qui l'avait élevé et pour laquelle il avait conservé une sorte de reconnaissance, en dépit de l'endurcissement de son cœur.

Mme Desforges alla avertir son beau-frère que le dîner était servi; elle trouva l'Évangile ouvert près de lui.

« Vous vous êtes fait faire une lecture? » dit-elle avec l'accent d'une joyeuse surprise.

« Christine vient de me lire un chapitre de ce livre.

— Tant mieux, mon frère; cela répond victorieusement aux affirmations de ceux qui prétendent que vous n'avez pas de religion et que vous ne croyez pas en Dieu.

— Absurde! » murmura le vieillard, en levant les épaules; « on est toujours disposé à supposer le mal, lorsqu'il s'agit de son prochain.

— Nous vous avons défendu, et je suis bien contente de voir que je ne m'étais pas trompée sur votre compte. Quand l'hiver sera venu, quand les soirées seront longues, quand la neige tombera et que le vent gémira autour de la maison, nous nous réunirons près du poêle, et nous ferons de bonnes lectures.

— Hum! hum! » fit le vieillard sur un ton peu encourageant.

« Ce projet vous sourit, n'est-il pas vrai? » continua la bonne Mme Desforges. « Que reste-t-il de la vie lorsqu'on vieillit? Si l'on a eu des jouissances, on les regrette; si l'on a éprouvé des peines, on n'aime pas à regarder en arrière. Dans l'un comme dans l'autre cas, il faut regarder en avant avec fermeté, avec confiance, et se mettre en paix avec soi-même, pour être en paix avec Dieu. »

Nous n'oserions affirmer que les sermons se succédant sans relâche n'eussent bientôt lassé la patience peu solide de M. Desforges; mais la mère et la fille avaient, sans se consulter, envisagé le même but. Elles avaient voulu tout d'abord frapper un coup décisif, puis laisser au temps le soin de continuer lentement leur œuvre. Il ne fut plus question d'exhortations ce jour-là; Frédéric avait obtenu la permission de venir dîner chez sa mère, et, malgré la répulsion que lui inspirait son oncle, il apporta à la réunion de la famille un notable contingent de gaieté.

Après le départ de son fils, Mme Desforges mit la conversation sur le passé; elle rappela à son beau-frère bien des détails dont le souvenir était assoupi en lui, mais non éteint; elle lui parla de la jolie maison qu'il habitait lorsqu'il était garde-forestier, des visites qu'elle lui faisait avec son mari, des fleurs qu'il aimait à soigner, des déjeuners servis sur l'herbe.

« Oui, » dit le vieillard, visiblement attendri par toutes ces images du passé que l'on évoquait devant lui, « on était heureux dans ce temps-là!

— Il est des bonheurs de tous les âges! » répondit Mme Desforges.

« Qui donc est garde forestier, aujourd'hui?

— C'est un excellent jeune homme, que vous verrez quelquefois, car il vient ici assez souvent. »

Christine rougit, mais l'aveugle ne pouvait s'en apercevoir, et Mme Desforges voulut bien ne pas regarder sa fille en ce moment; elle continua à faire l'éloge du jeune garde. « Vous pourrez parler avec lui de nos forêts, » dit-elle; « il doit y avoir là beaucoup d'arbres que vous avez soignés. Malheureusement, la famille de Fresnaye a dû se défaire de la plus grande partie de ses bois. Vous savez que les seigneurs ont été à peu près ruinés, et ils ont vendu peu à peu les terres qui leur restaient; je crains bien qu'ils ne puissent conserver le château... et nous verrons partir ces bons seigneurs.

— Vraiment? » fit M. Desforges, avec une sorte d'angoisse.

« On le dit. Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les malheurs de cette famille sont dus à la perte de ce coffret qui vous a été volé par les Prussiens.

— Hélas! ce souvenir est demeuré bien pénible pour moi! Et, puisque nous ne pouvons remédier à ce désastre, il vaut mieux parler d'autre chose. »

Peu après l'aveugle se retira dans sa chambre, et Christine put constater qu'il reprit la monotone promenade faite la veille; mais cette fois les fenêtres étaient fermées, et la jeune fille ne put rien entendre du monologue qui accompagnait les mouvements de son oncle.

« Ruinés! » disait celui-ci, « eux qui ont toujours été bons pour moi comme pour tout le monde! Si l'on pouvait recommencer sa vie, on agirait autrement. Comme elle était jolie, la maison du garde! Les deux frênes qui étaient plantés sur chaque côté de la porte doivent être devenus bien beaux! Le banc de pierre y est-il toujours? Oui, sans doute. J'étais heureux alors, et honoré. Je vois toujours le regard confiant de mon maître, lorsqu'il m'a remis son coffret.

« Mais que se passe-t-il donc en moi? Ah! ces deux femmes m'ont assommé avec leur Évangile, leurs paraboles, leurs sermons et leurs commérages; que m'importent toutes ces balivernes? L'argent, la possession de ces belles pièces d'or et d'argent: voilà tout ce qu'il faut poursuivre ici-bas, car avec cela on a tout ce que l'on veut.

« Et pourtant, que m'ont-elles apporté? Vingt années de soucis, d'inquiétudes, de méfiances, de reproches que je m'adressais à moi-même. Sans ma sœur, je n'y aurais pas tenu; — je serais accouru ici, je leur aurais dit: Reprenez tout cela; punissez-moi, je l'ai mérité; mais au moins je retrouverai la paix..... Elle se moquait de moi, ma sœur; elle disait que j'avais été sottement élevé par une sotte femme, qui m'avait inspiré des sentiments de duperie; elle affirmait que rien ne valait la possession de l'or. Nous n'en avons pas moins vécu misérables, dans un pauvre taudis, sans air, sans lumière en été, presque sans feu en hiver; car il ne fallait pas dépenser de l'argent: d'abord pour le garder, ensuite pour éviter les soupçons; et vingt ans se sont passés ainsi! Malgré les sermons, j'ai été plus content aujourd'hui que durant ces vingt années. Cette petite Christine a un joli son de voix; et puis ces femmes gaies, contentes, qui vont et viennent dans la maison, cela fait plaisir. Après tout, elles ne seront pas fâchées un jour de trouver cet argent; elles croiront, — ou bien elles feront semblant de croire, — qu'il me vient de ma sœur. »

Après cette sceptique réflexion, le vieillard se mit au lit.

Mais il ne put s'endormir; et malgré lui sa pensée remontait jusqu'aux jours les plus éloignés de sa vie; il se revoyait jeune homme; il se souvenait qu'il avait aimé la fille d'un riche paysan; qu'il avait été bravement la demander en mariage, et que le père avait accueilli sa demande avec un rire insultant. « Combien as-tu de *jaunets*, mon garçon? — Pas un, si je ne me trompe. — Eh bien! tâche de t'en procurer tout de suite, car ma fille et mes belles pièces d'or ne sont pas destinées à un homme qui ne possède rien. »

Ces dures et amères paroles avaient fermenté dans son cœur. Vint alors la nuit terrible où la tentation lui livra un combat dans lequel il ne put rester vainqueur. « Qui le saura? » lui répétait sans cesse une voix mystérieuse pendant qu'il examinait le coffret qui lui avait été confié. « Chacun n'en fait-il pas autant? Dès que l'on peut espérer l'impunité, n'essaye-t-on pas de s'approprier le bien d'autrui? Le meunier ne retient-il pas toutes les mesures de farine qu'il peut soustraire à la surveillance de ses clients? Le tisserand ne lui offrait-il pas une prime, lorsqu'il était tout petit, pour lui rapporter quelques écheveaux de lin, dérobés chez les voisins? Et si l'on remontait plus haut, ne trouverait-on pas, à peu près partout, des abus de confiance? Cela n'empêche pas que l'on reste honoré, si l'on sait s'y prendre. »

C'est ainsi qu'il imagina la fable qui lui permettait de garder le coffret; ce fut par suite de ces raisonnements qu'il devint possesseur de valeurs considérables, qui furent pour lui frappées de stérilité, car il n'osa s'en servir, et dut se contenter de l'âpre plaisir de la possession, qui développa en lui des instincts d'avarice. Il avait voulu être indépendant, riche, oh! riche tout de suite..... Il n'était qu'un pauvre aveugle, forcé d'invoquer les liens de la famille pour trouver un appui; et les vingt années qui s'étaient écoulées depuis qu'il était devenu riche n'offraient à ses souvenirs que l'image d'un rêve affreux.

La nuit se passa ainsi, peuplée de visions rétrospectives. Dès le matin il entendit, dans le jardin, la fraîche voix de sa nièce, qui chantait gaiement; il lui sembla qu'en elle s'incarnait la délivrance, puisqu'elle représentait les distractions de sa triste existence. Il se hâta de l'appeler par la fenêtre; ce jour-là, elle avait préparé le déjeuner dans sa propre chambre, et elle l'y conduisit; la conversation fut presque gaie, et Christine constata avec satisfaction que son oncle se plaisait près d'elle.

Les jours se passèrent ainsi insensiblement, mais en accomplissant invinciblement l'œuvre entreprise par la jeune fille, qui essayait de pénétrer jusqu'à ce cœur desséché. Bien téméraire serait celui qui entreprendrait de déclarer, même en s'appuyant sur les symptômes les plus évidents, qu'un cœur est à jamais desséché! Le principe de vie se réveille quand Dieu le veut; il se retrouve dans les grains de blé enfouis pendant plusieurs siècles dans les tombeaux égyptiens; la main d'un enfant peut les jeter dans un sillon, et faire lever une moisson inespérée... Ce fut aussi la main d'un enfant que Dieu employa en cette circonstance pour réveiller chez le pécheur endurci les sentiments affectueux qui devaient le conduire à la rédemption. La raison eût combattu cette entreprise en se prouvant à elle-même qu'il était insensé de la tenter; le sentiment, qui espère en dépit de toute espérance, qui croit, malgré les apparences incitant au doute, osa mettre toutes ses forces au service d'un noble projet.

Ce n'était pas seulement le préjudice matériel causé *peut-être*.... par son oncle à une famille respectable, que Christine avait à cœur de réparer; comme conséquence inévitable de cette réparation, elle entrevoyait la paix rendue à une conscience tourmentée; elle voulut se faire aimer par son oncle, elle y parvint; et dès ce moment elle lui voua une affection sincère qui assura son empire. Être aimé! Le vieillard ignorait la douceur de l'affection réciproque; quand il l'eut connue, il lui eût paru plus aisé de renoncer à la vie qu'à la tendresse de sa nièce.

Il lui témoigna d'abord son amitié à sa façon; pendant deux jours elle le vit seulement à l'heure du souper; il ne se plaignit pas, mais il se montrait morose et inquiet; enfin, le troisième jour, il demanda à sa belle-sœur la raison de l'absence de sa fille.

« Elle est au château, pour travailler.

— Qu'a-t-elle besoin de passer sa vie chez des étrangers?

— Elle en a grand besoin, car il faut qu'elle gagne l'argent nécessaire pour acheter une robe d'hiver.

— Quant à cela, il ne faut pas qu'elle se tourmente; dites-lui de rester avec nous; elle n'en aura pas moins une belle et bonne robe; je m'en charge.

— Ce n'est pas seulement pour l'argent qu'elle va volontiers au château, » répondit Mme Desforges, un peu embarrassée du tour que prenait la conversation; « Mme de la Fresnaye est faible, malade; elle a un petit enfant qui aime beaucoup Christine..... Enfin, on est très-bon pour elle dans cette famille, et elle est bien aise de pouvoir prouver sa reconnaissance, en lui épargnant des frais qu'on ne pourrait, hélas! supporter. Si l'on devait faire venir une couturière de la ville, cela coûterait fort cher. Christine amuse l'enfant, tient compagnie à Mme de la Fresnaye, répare les vêtements; en un mot, se prête à tout pour diminuer les dépenses de la maison; chose bien nécessaire, comme vous le savez!

— Je ne sais rien de tout cela, » répondit M. Desforges avec un air bourru; « de mon temps, il n'en était pas ainsi.

— Sans doute; mais cela a bien changé. Aujourd'hui leur propriété est grevée d'hypothèques, qui représentent sa valeur totale, et l'on mettra tout en vente au printemps prochain.

— Véritablement?

— Cela est certain; Mme de la Fresnaye a dit elle-même à Christine hier au soir qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre. Son mari compte se réserver quelques arpents de terrain, et louer des terres pour les faire valoir. Notre pauvre Christine a beaucoup pleuré en recevant cette confidence; elle pleurait encore ce matin.....

— Qu'est-ce que cela lui fait?

— Je vous ai déjà dit, mon frère, qu'elle était affectueusement traitée au château; de plus, nous avions un projet auquel nous devrons renoncer, » ajouta Mme Desforges avec tristesse; « le jeune garde forestier qui occupe la maison que vous avez habitée s'est attaché à Christine; je l'aimais comme un fils, et ma fille l'aimait, hélas! comme un fiancé; il va perdre sa place, il devra s'éloigner de nous, et il faut renoncer à nos plans..... ou tout au moins les ajourner indéfiniment. »

Digitized by Google

La neige tombait avec violence, et Christine ne revenait pas. Après avoir échangé quelques paroles relatives à ce retard, on se tut de part et d'autre, de peur de donner plus d'activité à l'inquiétude, en se communiquant les motifs qui la faisaient naître. M. Desforges entreprit la promenade qui lui était habituelle; il arpenta longtemps la chambre, et ses pas devenaient toujours plus saccadés..... Enfin, enfin, la porte de la maison s'ouvrit! Christine quitta sa forte chaussure dans la chambre voisine, se débarrassa de ses vêtements mouillés, et vint embrasser sa mère et son oncle. Celui-ci, subitement délivré d'une inquiétude poignante, sentit en ce moment que sa nièce lui était plus chère que tout au monde, y compris son or.

« Eh bien! » dit Mme Desforges avec empressement, « les résolutions n'ont point changé au château? La vente est toujours résolue?

— Rien n'est changé; mais tous ces projets sont remis au printemps, » répondit tranquillement Christine en s'asseyant près du poêle; « jusque-là il pourra survenir quelque événement qui modifierait la situation. »

Mme Desforges quitta la chambre pour s'occuper de quelques détails relatifs au ménage; l'oncle et la nièce restèrent seuls.

« Ma mère vous a-t-elle fait quelque lecture en mon absence? » demanda Christine.

« Non, nous avons causé; puis ce mauvais temps nous a inquiétés; il me semblait toujours que tu allais t'égarer dans ces routes couvertes de neige... Enfin, te voilà... il ne faut plus t'exposer à ces dangers.

— Oh! je suis une fille de la montagne, soyez tranquille, mon oncle, il ne peut m'arriver aucun accident; d'ailleurs, il faut bien que je gagne ma vie.

— C'est justement de cela que je désirerais te parler. Je voudrais bien que tu pusses rester près de moi.....

— Je le voudrais aussi, mon oncle; mais nous sommes tous pauvres, et.....

— Ta mère m'a aussi parlé de quelques projets de mariage auxquels il te faut renoncer; ne pourrions-nous vivre tous ensemble, toi mariée selon ton cœur, et tenant un peu compagnie à ton vieux oncle?

— Hélas! cela est impossible.

— Nous pouvons bien nous amuser un moment, en faisant quelques suppositions. Si nous nous trouvions tout d'un coup en possession d'une bonne somme d'argent, dont le revenu nous permettrait de vivre tous ensemble? Hein?... si je l'avais, cette somme?

— Mais vous ne l'avez pas, mon oncle; vous êtes pauvre..... heureusement!

— Qu'est-ce que tu dis, *heureusement?*

— Oui, sans doute; pauvre, tout me prouve que vous avez été indignement calomnié. Riche! Ah! grand Dieu! On aurait dit vrai!

— Nous continuons à supposer ce qui n'est pas; que t'importerait la..... faute..... le crime, si tu veux, » ajouta M. Desforges à voix basse, « d'un vieillard, si tu lui devais le bonheur, l'aisance de ta vie, s'il pouvait te permettre tout à coup d'épouser celui que tu aimes?

— Je refuserais! » s'écria Christine! « Eh quoi! plus de paix en moi? Me dire à toute heure que je profite d'un crime; car ç'eût été un crime, mon oncle; me représenter cette noble et excellente famille ruinée par le crime dont je profiterais..... Toucher à un argent volé! Ah! ciel! je préférerais endurer toutes les douleurs, toutes les misères; et je mourrais de faim plutôt que d'y toucher.

— C'est bon; je voulais seulement t'éprouver; allons, je vois que ta mère a tort de s'inquiéter; tu n'aimes pas Louis, le garde forestier.

— Vous croyez? » dit Christine avec une nuance d'amertume. « Je sais seulement qu'eût-il été bûcheron, eussé-je dû porter ses fagots sur mes épaules, je l'aurais préféré au plus riche fermier, au plus grand seigneur. Je sais que j'aurais été son épouse dévouée, qu'il aurait toujours trouvé en moi une amie fidèle, un cœur uniquement voué à lui complaire..... Mais, quant à devoir mon bonheur à un crime..... non, cela serait au-dessus de mes forces, car, en acceptant cette complicité, je deviendrais indigne de lui.

— Ne t'anime pas ainsi; tu sais bien que cela ne t'a pas été sérieusement proposé; mais, si vos projets avaient pu s'effectuer, aurais-tu été heureuse là-bas dans la forêt?

— Bien heureuse, mon oncle; voir à toute heure autour de soi les merveilles de la création, se lever avec le jour, pour assister au réveil de la forêt, soigner son ménage, préparer le repas, en attendant le retour du maître de la maison; aller au devant de lui lorsque le temps est beau, lui préparer une chaude et douce retraite pendant l'hiver, tout cela m'eût paru bien doux. Mais il n'y faut plus penser. »

Pendant que sa nièce parlait, M. Desforges suivait, dans ses propres souvenirs, les images qu'elle évoquait; si elle avait épousé le jeune garde forestier, il aurait pu suivre le nouveau ménage dans cette demeure qui lui était si familière; il aurait vécu près d'eux, prenant sa part de leurs joies et de leur tendresse..... A quoi servait donc cet argent, qui, loin de pouvoir aider à la réalisation de ces projets, ne servait au contraire qu'à les rendre impossibles?

Quelques jours après cette conversation, Christine fit faire une promenade à son oncle. Janvier avait couvert la terre d'une enveloppe blanche; mais le soleil brillait sur la neige durcie, et y faisait éclater mille paillettes dorées. Tout en marchant, la jeune fille décrivait à son oncle le paysage qu'il connaissait si bien.

« Là, à droite, » ajouta-t-elle, « se trouve le bois de frênes, qui a donné son nom au château. Quel beau domaine! et comme il doit être triste de le perdre!

— Oui, » dit le vieillard, « cela est bien triste; ils seront pauvres, et, par conséquent, méprisés.

— Méprisés! Et pourquoi donc? Chacun sait qu'ils ont toujours été justes, généreux, bons pour tout le monde. S'ils sont ruinés..... hélas! ce n'est pas de leur faute.

— Quand on juge son prochain, on est toujours enclin à ne point tenir compte des circonstances qui ont dominé ses actions. Je te dis que l'on n'estime que la richesse, et qu'en voyant cette famille tomber dans la pauvreté, on ne tardera pas à supposer que sa chute est due à quelque désordre.

— Ne dites pas cela, mon oncle; les hommes ne sont pas si méchants; loin d'accabler les malheureux, ils excusent même ceux qui ont pu commettre des fautes, lorsque ceux-ci ont le courage de les avouer et de les réparer.

— Allons donc!

— Oui, » reprit la jeune fille avec feu; « chacun sait qu'il a besoin de miséricorde pour ses propres péchés; chacun sait que le seul être qui fut sans péché, parce qu'il était Dieu, ne jeta pas la pierre, que lui seul avait le droit de jeter. »

M. Desforges ne répliqua rien, et la promenade se termina sans incident.

On était arrivé au mois de février; le vent gémissait dans la campagne, et l'horizon était voilé par de lourds nuages noirs; Christine se trouvait au château, et travaillait avec assiduité; elle désirait terminer une petite blouse avant de se retirer; trois enfants étaient assis autour d'elle, près de la table ronde, éclairée par une lampe; Mme de la Fresnaye restait étendue sur une chaise longue; on entendit le bruit causé par l'arrivée d'une voiture.

« C'est papa! » s'écrièrent les enfants.

Leur mère soupira douloureusement. M. de la Fresnaye entra en effet dans la chambre où la famille se trouvait réunie, embrassa ses enfants, et répondit brièvement à la muette interrogation qui lui était adressée par le regard de sa femme:

« Ces messieurs viendront demain, pour établir une évaluation. »

Peu après il se retira dans son appartement.

« Le château doit-il être déjà vendu dès demain? » demanda Christine avec anxiété.

« Les experts vont tout au moins en établir le prix, » répondit Mme de la Fresnaye.

« S'il en est ainsi, je finirai cette blouse demain; il faut que je retourne de suite à la maison.

— Pourquoi es-tu donc si pressée de me quitter? »

Christine jeta un regard vers le groupe d'enfants.

« Il est temps que vous alliez souper, mes enfants, » dit Mme de la Fresnaye; « venez m'embrasser, puis vous irez trouver la vieille Aimée. »

Lorsque les enfants eurent obéi à leur mère, Christine s'approcha d'elle, et s'agenouilla près de la chaise longue.

« Vous m'avez souvent, Madame, fait part des soupçons que l'on n'avait pu s'empêcher de conserver dans votre famille; vous m'avez dit que l'on n'avait aucune preuve à alléguer contre mon oncle, qu'il avait toujours été un serviteur probe et fidèle, et que, cependant, aucun de vous n'était tout à fait certain que le coffret n'eût été gardé par lui..... Eh bien! maintenant ou jamais, il faut que je sache la vérité. S'il refuse de parler, de restituer votre bien, celui de ces pauvres enfants, si j'aperçois la moindre ambiguïté dans ses réponses, si, en un mot, son innocence ne m'est pas démontrée, je jure de ne pas rester sous le même toit que lui!

— Je te remercie pour l'affection que tu nous témoignes, ma chère enfant; mais il me semble bien improbable qu'il puisse se décider, — s'il détient réellement l'argent, les bijoux et les papiers depuis vingt ans, — à nous rendre tout cela.

— Seulement, Madame, vous m'assurez que, le cas échéant, son pardon lui serait accordé? » dit Christine, sans répondre au doute manifesté par Mme de la Fresnaye. « Vous oublieriez... vous pardonneriez au coupable repentant?

— Oui, » répondit Mme de la Fresnaye, « car l'expiation rachèterait le crime.

— Je vous reverrai, en tous cas, aujourd'hui même, » dit Christine en se relevant. « Si je ne suis pas de retour dans une heure, espérez, Madame, ce sera bon signe. »

La pauvre mère désolée resta seule. « Christine a un excellent cœur, » se dit-elle, « et désire sincèrement nous rendre service; mais elle est un peu romanesque; il serait insensé de fonder la moindre espérance sur une semblable vision; on ne reverra jamais ce coffret..... Qui sait, cependant?..... Elle semble croire, comme tant d'autres, que son oncle l'a gardé. »

Une grande heure s'écoula dans ces réflexions; M. de la Fresnaye vint rejoindre sa femme pour prendre le thé; elle était fort agitée, et demanda plusieurs fois si l'on n'entendait pas ouvrir la porte du vestibule; mais on n'entendait que le vent en lutte avec les girouettes du château.

« Attendez-vous quelqu'un? » dit M. de la Fresnaye.

« Mon Dieu! non! » répondait-elle, en ajoutant mentalement: « Je suis aussi folle que Christine. »

Celle-ci avait traversé en courant l'espace qui la séparait de sa maison; il y avait de la lumière dans la chambre occupée par son oncle. Quoique aveugle, il *sentait* la clarté, et l'obscurité complète l'impressionnait péniblement. Elle le trouva seul, et plongé en des pensées qui devaient être mélancoliques, à en juger par l'expression de son visage.

« Bonsoir, mon oncle, » dit Christine en s'approchant de lui.

« Ah! te voilà, mon enfant? Tant mieux, car la solitude est bien pesante. Le temps est affreux ce soir.

— Oui, la nuit est, dit-on, aussi mauvaise que l'a été celle durant laquelle on a attaqué le château.

— Cette nuit-là a été terrible, en effet. »

Christine s'approcha du vieillard, et l'entoura de ses bras.

« Mon oncle! » dit-elle avec courage et tendresse, « je veux, aujourd'hui même, délivrer votre cœur, lui rendre la paix, et écarter de votre esprit les sombres pensées qui vous tourmentent.

— Qu'est-ce donc? Laisse-moi, » lui fut-il répondu.

« Non, je ne vous quitterai pas; car il ne s'agit pas seulement de ceux qui souffrent par votre faute, il s'agit aussi de votre repos, de votre bonheur. Vous savez que je vous aime; eh bien! chacune de vos amères pensées retombe sur mon cœur et l'attriste. Ayez le courage de réparer le mal! Écoutez, mon oncle: quand mon père est mort, j'avais cinq ans à peine, et mon frère quelques mois seulement. Qui a recueilli, consolé, aidé la pauvre veuve et les orphelins? la famille de la Fresnaye.... Et, cependant, notre nom était Desforges! Et l'on pensait qu'un Desforges avait peut-être ruiné son maître! Vous ne souffrirez pas que leur demeure soit vendue, que ces pauvres enfants, que j'aime tant, soient dépouillés..... Si cela arrive, je sens que je ne pourrai plus vivre près de vous, avec cette pensée que vous pouviez réparer le mal, et que vous ne l'avez pas voulu. A quoi vous serviraient cet argent, ces bijoux, ces papiers? Ils sont enfouis quelque part; inutiles pour vous, nuisibles seulement à votre paix. Pauvre, vous restez avec nous, soigné et honoré par nous; riche.... Ah! si vous êtes riche, nous vous fuirons, sachez-le bien. »

C'en était trop; l'aveugle pleurait et tremblait près de l'enfant qu'il aimait.

« Christine, » dit-il enfin, « je ferai ce que tu voudras; je puis te rendre le coffret..... Mais que dira-t-on?

— Rien, mon oncle; personne ne saura rien; on vous gardera le secret, on oubliera le passé; et moi, je vous honorerai de toute mon âme; car il faut plus de force et de vertu pour se relever après une chute, que pour persévérer dans le bien, lorsqu'on n'a pas été tenté par le mal. Où est ce coffret?

— Il est enterré loin d'ici, dans la forêt.

— Allons le chercher.

— Par ce temps affreux?

— Raison de plus; nous serons certains de n'être vus par personne.

— Cela est vrai..... Eh bien! prends une bêche..... et partons; attends..... » Et le vieillard mit dans la grande poche de son pardessus un paquet assez volumineux. « Donne-moi la main. »

Ils partirent ensemble en pressant le pas; ils passèrent devant le moulin, et s'arrêtèrent un moment sur la hauteur; la lune s'était dégagée des nuages qui l'enveloppaient, elle éclairait la contrée; on voyait, sur la droite, le vieux château, auquel confinait la forêt dans laquelle ils allaient entrer. Ils se remirent en route après un court repos, et arrivèrent près de la maison du garde forestier. Là, tout était familier pour le vieil aveugle, il indiquait le nombre, la position des arbres, il retrouvait tous les souvenirs de sa jeunesse paisible.

« Le sentier conduit-il toujours vers le coin du jardin? » demanda-t-il à voix basse.

« Oui, et là, il descend à droite, et se dirige vers une clairière.

— C'est cela même. Allons, nous n'avons plus que quelques pas à faire; arrêtons-nous, nous devons être arrivés. Vois-tu un hêtre très-élevé?

— Oui, le voici.

— Appuie-toi contre cet arbre, avance en comptant six pas. Tu y es?..... C'est là qu'il faut creuser. »

La terre, détrempée par l'humidité, offrait peu de résistance. Le vieillard s'était rapproché de sa nièce, et attendait avec anxiété le résultat de sa recherche. Le vent gémissait tristement dans les arbres dépouillés, les branches s'entrechoquaient avec un bruit sec et sinistre. Christine travaillait avec ardeur; ses mains, fatiguées, tenaient à grande peine la bêche; mais qu'importait la fatigue? Elle avait en perspective la délivrance de tous ceux qu'elle aimait. Enfin, la bêche rencontra une résistance; la jeune fille poussa une exclamation de joie, s'agenouilla sur la terre, saisit le coffret, et l'enleva avec l'aide de l'aveugle. Alors elle se jeta au cou de son oncle, l'embrassa avec effusion, puis se remit à l'ouvrage pour combler le vide qu'elle avait creusé.

Ils revinrent à la maison; la bêche fut remise à sa place, et Christine voulut retourner immédiatement au château.

« Attends, » lui dit le vieillard..... et il tira de sa poche le paquet qu'il avait emporté. « Je n'avais pas réfléchi, » ajouta-t-il, « qu'aucune clef n'ouvrirait plus cette serrure rouillée; en restituant le coffret, tu rendras aussi l'argent que voici, et que je ne puis remettre avec les autres objets; quant aux bijoux et aux papiers, ils sont dans le coffret. »

La courageuse jeune fille se remit en route; elle atteignit bien vite l'avenue de châtaigniers qui conduisait au château..... mais elle y arriva épuisée.

M. de la Fresnaye et sa femme veillaient encore; celle-ci n'avait pu se décider à se retirer; elle se levait parfois, allait jusqu'à la fenêtre, plongeait ses regards dans la campagne, et revenait à sa place avec une agitation toujours plus caractérisée. Enfin, pressée de questions, elle avoua à son mari les folles espérances qui la dominaient, et l'entreprise de Christine.

« Si elle n'avait pu réussir, » ajouta-t-elle, « je la connais, elle serait déjà ici. »

M. de la Fresnaye écouta sa femme avec un air pensif; lui aussi n'avait pu s'empêcher de croire à la culpabilité du vieux garde forestier; était-il donc insensé d'espérer en son repentir?

« Si le coffret nous était restitué, » dit-il, « nous serions sauvés, et nous pourrions croire que nous avons fait un mauvais rêve. »

Digitized by Google

Au même moment la cloche du vestibule retentit avec une joyeuse violence. Le mari et la femme s'élancèrent sur l'escalier; M. de la Fresnaye ouvrit la porte, car tous les domestiques étaient couchés.

« Voici le coffret ! » dit Christine; « pensez à votre promesse ! Pardonnez à celui qui s'est repenti; oubliez la faute que l'on répare en ce moment. Voici aussi un paquet qui avait été enlevé dans le coffret; rien n'en a été détourné; la somme est intacte. Au revoir; il faut que je retourne près de mon cher oncle. »

Vingt minutes plus tard, Christine embrassait le criminel repentant.

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis ces événements. Le printemps avait marqué son joyeux avénement; la forêt et les champs, la montagne et la vallée retentissaient du babil des oiseaux, tout verdissait, tout fleurissait; les branches des arbres, revêtues de leur parure vert tendre, se détachaient sur le ciel bleu. La maison du garde forestier était baignée dans les lueurs dorées du soleil couchant; les abeilles se hâtaient de regagner leurs demeures, et les montagnes éloignées, les plaines et les vallées s'enveloppaient d'une vapeur légère et lumineuse.

La porte de la maison s'ouvrit pour donner passage à son maître : c'était Louis, le jeune garde forestier, qui partait, son fusil à la main, pour inspecter le bois; un beau chien de chasse, son fidèle compagnon, s'élança en aboyant avec joie. Louis était accompagné par une jeune femme qui tenait dans ses bras un tout petit enfant; un autre enfant, un garçon de quatre ans, donnait la main à un vieillard aveugle. Le jeune homme s'éloigna, mais, avant de disparaître, il envoya encore un signe d'affection à ceux qu'il quittait. Christine, car c'est elle que nous retrouvons au milieu de sa famille, conduisit M. Desforges dans le jardin, où il s'assit sur un banc pour jouir pleinement de la belle soirée qui commençait.

Au même moment, un jeune homme, accompagné d'un homme arrivé à la maturité de la vie, gravissait le sentier qui conduisait à la maison du garde forestier. Nous connaissons aussi l'un de ces deux visiteurs; c'était Frédéric, qui venait, en compagnie de son futur beau-père, le maître menuisier, fixer, avec M. Desforges, le jour de son mariage.

« La montée est rude, » dit le menuisier; « je n'ai pas ton âge, mon ami; il faut que je me repose un instant.

— On dit que M. de la Fresnaye veut faire exécuter une belle route dans la forêt.

— Cela lui coûtera cher; mais il paraît que ses affaires marchent bien maintenant; on croyait qu'il était ruiné, il y a de cela quelques années; eh bien! pas du tout! il a dégagé ses terres, il en a même racheté.... Ah çà! il a donc retrouvé le fameux coffret?

— Je n'en sais rien, » répondit Frédéric; « mais ce qui est certain, c'est qu'il témoigne beaucoup d'amitié à mon oncle, et qu'il a dit hautement qu'on l'avait mal jugé.

— C'est fort heureux pour nous tous; car je puis bien te le dire maintenant, je n'aurais jamais consenti à ton mariage si tous les bavards n'avaient été réduits au silence. J'ai beaucoup d'amitié et d'estime pour toi, mon garçon; mais ma fille ne se serait pas appelée Mme Desforges dans le cas où toutes ces accusations que tu connais n'auraient été réduites à néant. Nous avons de l'orgueil, nous autres, comme nos seigneurs; ils tiennent aux quartiers de noblesse, nous tenons aux quartiers d'honnêteté, » ajouta le menuisier en riant; puis il reprit avec son compagnon le sentier qui conduisait à la maison, où les attendait Mme Desforges, qui s'était retirée près de sa fille.

Louis revint à l'heure du souper, et l'on arrêta le jour du mariage de Frédéric. On vida quelques chopes de bière à cette occasion, et, comme Christine se penchait pour remplir le verre de son oncle, celui-ci lui dit tout bas :

« Eh bien! vous êtes tous heureux?

— Oui, mon oncle, grâce à vous, » lui répondit-elle sur le même ton.

EMMELINE RAYMOND.

FIN.

Explication de la Clef diplomatique.

L'AN QUI S'EN VA.

Mil-huit-cent-soixante-quatre,
Quatre à quatre,
Descend les degrés du temps,
Laissant au bout du voyage
Une image
Qu'on n'oubliera de longtemps.

Problème de notre époque,
Sa défroque,
Dispersée au gré du vent,
Exercera les futures
Conjectures
De l'artiste et du savant.

Quand aura vieilli notre ère,
L'antiquaire
Se perdra dans chaque trait
De l'assemblage bizarre
Qui chamarre
En l'an qui meurt un portrait.

Sur la tige d'une botte
Une cotte
Étend ses plis onduleux,
Qu'orne la coupe fantasque
D'une basque
D'habit aux pans anguleux.

Un masque aux mailles serrées
Entourées
De brillants petits grelots
Voile une double prunelle,
Et rappelle
Maîtres d'armes et prévôts.

Sous l'aigrette d'une toque
Une coque
Gonfle cheveux achetés;
Un habile tatouage
Du visage
Plâtre les aspérités.

Dessinant de la tournure
La cambrure,
Le gilet est boutonné,
Et dans la main se pavane
Une canne
S'ô[illegible]eil étonné.

Est-ce une femme?... est-ce un homme?...
Ne sais comme
Dévider ce peloton,
Car voile vert sous ombrelle
Me révèle
Moustache et barbe au menton.

Mais quand s'ajoute au bagage
Une cage
Large et bouffante à souhait,
De par dame crinoline
Je devine
Où n'est pas le sexe laid.

L'amalgame était le code
De la mode;
Mais, grâce aux décrets du sort,
En emportant sa lubie
Amphibie
L'an soixante-quatre est mort.

EDME SIMONOT.



N° 43,575, *Toulouse.* Je n'ai jamais entendu mentionner cette coiffure; la broderie *orientale*, portée de jour et dans la rue, convient plutôt aux enfants qu'aux femmes; elle ne s'harmoniserait pas d'ailleurs avec la simplicité d'un talma de drap noir; on ne peut y mettre qu'une frange en chenille de laine, ou le border simplement avec une corde de soie; un seul volant fait le tour du jupon; les autres s'interrompent en reculant les uns au-dessus des autres; ils sont froncés. Le jupon est naturellement un peu plus court que la robe. La chemisette intérieure est en mousseline. On ne porte plus, depuis longtemps, les mouchoirs avec application sur tulle; on ne parfume pas ses mouchoirs, car cela pourrait incommoder les personnes que l'on rencontre; on se borne à mettre des sachets dans les tiroirs consacrés aux mouchoirs. — *N°* 31,179, *Aude.* Le satin est trop *vieux* pour une petite fille de six ans. Oui pour les lisérés. On peut naturellement faire la capeline *paysanne* en toute couleur; on peut y mettre une longue épingle *à tête.* Plusieurs volants en taffetas noir, étroits, déchiquetés, surmontés de gros lisérés, violets, ou bien d'une corde en soie violette; corsage blanc; ceinture en taffetas violet pour la robe noire convertie en toilette de demi-deuil. — *N°* 44,007, *Lot-et-Garonne.* On teint en effet le velours d'une façon assez satisfaisante, mais il ne supporte guère l'exhibition au grand jour; on le nettoie et on le relève fort bien. Oui pour la passementerie. Je me méfie généralement des *réclames*, et ne saurais garantir l'exactitude de cette annonce; cela dépend des nuances; la moire mauve se teindra fort bien en violet, puisque c'est un dérivé de la même couleur. Je préférerais élargir la robe, selon l'indication du n° 47; cela s'accorde mieux avec la physionomie actuelle de la mode, et j'emploierais volontiers ce moyen avec du poult-de-soie antique, ou même du satin, en les alliant à la moire antique. — *N°* 11,113, *F... en Suisse.* Les entre-deux conviendraient parfaitement pour cette robe; on les poserait non en ligne droite tout autour de la robe, mais plus haut devant que derrière, afin de suivre la mode des jupes qui sont plus longues derrière que devant; ainsi l'entre-deux inférieur, le premier, serait placé à 12 centimètres de distance du bord de la robe par devant; il descendrait graduellement, de façon à n'être par derrière qu'à une distance de 4 centimètres du bord; 2 centimètres 1/2 le sépareraient de l'entre-deux suivant qui prendrait la même inclinaison. Quant au corsage, voir l'article *Modes* du prochain numéro. Un paletot court serait préférable au talma. Pour la robe de mérinos, je conseille une garniture en velours; la répéter sur le corsage en forme de brandebourgs, cela *épaissit* la taille. Je prends de fort bons gants en peau d'agneau et de chevreau, chez Mme Richard, rue Poissonnière, 42; ils ne sont pas d'un prix très élevé, vu leur qualité; c'est surtout en fait de gants que le trop bon marché est ruineux. — *N°* 41,183, *Marne.* Je serais désespérée d'introduire la discorde dans un ménage, mais la vérité m'oblige à dénoncer Mme S... à M. S...; j'engage le dernier à se saisir du n° 30 (année 1864) de la *Mode illustrée;* il y trouvera une superbe corbeille à papiers, que je me hâterais d'exécuter pour mon usage personnel, — si j'en avais le temps! — C'est dire que je n'en connais pas qui soit plus élégante. Merci de m'assurer que mes lectrices et lecteurs sont des amis pour moi. — *N°* 37,795, *Calvados.* On fait l'un et l'autre froncés, ou gros plis, sur le milieu des robes, par derrière. La préparation et l'emploi de l'eau-de-vie mélangée de quinquina ont été indiqués dans le n° 7 de l'année 1864 (voir *Hygiène de la chevelure*). — *N°* 41,739. On a reçu la réponse à toutes les questions que nous adresse notre aimable abonnée. — *N°* 3,783, *Var.* On garnit plutôt le fond des chapeaux que leur passe; voir les dessins publiés dans nos nos 48 et 50. Le journal est bien fier d'être attendu avec tant d'impatience et accueilli avec tant de joie. — *N°* 20,652, *Algérie.* On ne porte pas du tout des *boas* autour du cou; on voit seulement de petites cravates en fourrure, nouées par devant avec un ruban. — *N°* 42,807, *Mayenne.* Je ne comprends pas très-bien la demande qui m'est adressée. On prépare pour l'année 1865 un pantalon fermé sous le genou. — *N°* 1,063. Les amazones doivent être, pour l'hiver, sinon noires, du moins de nuance foncée. Une jeune fille peut sortir à cheval en compagnie de son frère. Elle n'a *jamais* de cartes de visites à son nom, et se borne, lorsqu'il se trouve une jeune fille dans la famille que l'on visite, à tracer son nom au crayon sur la carte de sa mère ou sur celle de son père. — *N°* 37,837, *Mayenne.* Après enquête faite, Mlle Florin affirme avoir envoyé ce patron; l'a-t-on reçu? — *N°* 736. Chapeau rond, en feutre blanc ou gris. A 20 mois, les petites filles portent des corsages décolletés, même en hiver, mais avec corsage de dessous, montant, en flanelle, et chemisettes montantes. Oui, pour la frange. On met sur les cheminées une pendule, et, si on veut éviter la dépense, mieux vaut choisir un simple bloc, en marbre blanc ou noir, deux flambeaux très-*simples*, lorsqu'ils ne peuvent être chers. Il n'est pas indispensable de placer des objets *inutiles* sur un bureau ou une commode. Des jardinières en osier, garnies de fleurs, même les moins coûteuses, sont le plus joli luxe *à bon marché.* Des livres, des corbeilles à ouvrage, sont le meilleur *entourage* que l'on puisse souhaiter à une femme. On laisse l'édredon sur le lit, mais en le recouvrant avec un couvre-pied fait au crochet. De petites chaises basses, à dossier *rembourré*, un ou deux fauteuils; le tapis de table n'est pas indispensable. — *N°* 38,724, *Manche.* Mieux vaut pour l'hiver faire porter à la petite fille un paletot en drap gris. Il est impossible de transformer un talma en châle. Pour le corset, s'adresser à Mme Clémençon, rue du Port-Mahon, n° 8; lui envoyer la mesure du tour de la taille, la largeur d'une épaule à l'autre par devant, d'une épaule à l'autre par derrière; j'ai toujours porté, depuis mon enfance, des corsets faits chez Mme Clémençon. — *N°* 140. Oui, ces deux robes peuvent en effet être teintes en même couleur, puis s'allier pour composer une seule robe. — *N°* 43,636, *Dordogne.* Prière de consulter le bulletin de souscription, on y verra que pour 9 fr. par semestre, on ne reçoit pas 52 gravures coloriées par an. Pour la commission concernant les boules, s'adresser à Mme Page, boulevard Magenta, 129. — *N°* 10,212, *Pas-de-Calais.* Si l'on mettait les basques *sous* la jupe, autant vaudrait les supprimer. Rien ne s'oppose à ce que le corsage soit fait en soie noire. — *Mme la duchesse de C...., Naples.* S'adresser à la maison Sajou, rue Rambuteau, 52, pour la corbeille, et pour tous les ouvrages publiés dans le journal. Merci mille fois pour cette lettre qui me cause une bien grande joie. — *N°* 21,089. On trouve l'*argentine*, étoffe grise en soie et laine, dans presque tous les magasins de Paris, entre autres au *Cardinal Fesch*, au coin des rues Saint-Lazare et de la Chaussée-d'Antin.

N° 17,139, *Saône-et-Loire.* Le deuxième volume de cet ouvrage n'a pas paru. — *N°* 31,999, *Loire-Inférieure.* Rien ne s'oppose à cette combinaison. La frange peut remplacer un lambrequin, mais puisqu'il s'agit de donner *mon* avis, je vote toujours pour les rideaux en étoffe de laine ou de soie. Les grands rideaux blancs, *seuls*, ne *meublent* pas une chambre; ils sont froids, tristes, mesquins, et ne pourraient d'ailleurs s'allier à des *embrasses* de reps. Papier gris sur gris, de nuance très-claire; même couleur pour les portes et fenêtres. — *N°* 860; *Yonne.* On porte toujours des manchettes en fourrure, mais seulement pour toilette négligée. On ne met pas de veste par-dessus un corsage à basques; dans ce cas, la veste se substitue au corsage. Les jeunes filles portent des ceintures à haute boucle. On fait pour les *bras* des fauteuils, des *manchettes* au crochet. — *N°* 9,412, *Pas-de-Calais.* S'adresser directement à M. Croisat, coiffeur, rue Richelieu, 76. — *N°* 23,067, *Rhône.* On nous doit 1 fr. 70 centimes, pour les trois numéros avec gravures coloriées. — *N°* 25,419, *Rhône.* La préparation de ces pâtes exige l'emploi d'ustensiles qui ne se trouvent pas dans les ménages, et leur achat dépasserait de beaucoup l'économie résultant de leur fabrication domestique. — *Elvire, Paris.* Il est beaucoup plus facile de faire au crochet, ou bien au tricot, un objet d'après un patron, que d'après une explication désignant le nombre des mailles pour chaque tour; dans ce dernier cas, si l'on travaille trop *serré* ou trop *lâche*, si la laine est un peu trop grosse ou trop fine, l'ouvrage est manqué: d'après un patron, il est impossible de se tromper. Mon cordonnier se nomme Wolf; il demeure, rue du Vieux-Colombier, n° 7.

AVIS.

Le n° 52 est le dernier de l'année. Nous prions donc les personnes qui désirent se réabonner (et qui n'ont pas encore envoyé leur réabonnement) de vouloir bien le faire immédiatement, afin que le premier numéro de l'année qui commence puisse leur parvenir pour le jour de l'an.

Plusieurs réclamations nous ont été faites pour des numéros non parvenus ou des erreurs qui se seraient glissées dans leur abonnement ou réabonnement. Nous répétons encore que nous **ne répondons que des abonnements faits directement dans nos bureaux.** Les autres réclamations seraient regardées comme non avenues.

Nous expédions le journal régulièrement chaque vendredi, à midi.

Nous ferons paraître, dans le n° 1 de l'année 1865, les dessins et patrons des objets suivants :

Chemise pour homme. — Pantalon pour petite fille de sept à neuf ans. — Blouse russe pour petit garçon de cinq à sept ans. — Chancelière de voyage pour homme. — Pantalon-maillot. — Sac à chaussures. — Tablier pour petite fille de trois à cinq ans. — Col garni de fourrure. — Bournous au crochet pour petite fille. — Manchon de chasseur. — Cravate. — Manchette. — Corsage-veste. — Corsage montant à ceinture large. — Capeline italienne. — Capuchon suédois. — Fichu *Édith.* — Capuchon pour petite fille de 5 à 7 ans. — Écran à bougie, en forme de papillon. — Plateau de lampes. — Étagère, vide-poches.

Explication du dernier rébus.

Les bons comptes font les bons amis.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

FIN DE L'ANNÉE 1864.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

